

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres



LES ŒUVRES  
DE  
LVCLIAN  
DE SAMOSATA  
TE ATHEVR.  
GREC.  
De nouueau tra-  
duites en Fran-  
çois & Illustres  
d'Annotations &  
de Maximes Politi-  
ques en Marge,  
PAR I. B.



A  
PARIS  
Chez LEAN RICHER, rue  
S. Jean de Latran a l'arbre  
perdoyant, et en sa boutique  
au Palais sur le perron Royal.



A7210503

B  L



A M O N S I E V R

FONTANIER, CONSEILLER  
ET SECRETAIRE DV ROY, MAISON  
ET COVRONNE DE FRANCE.



ONSIEVR,

QVE les Romains se salüent  
aux Saturnales par de recipro-  
ques presens, & que leurs Poë-  
tes élisent des Mecenes pour  
Tutelaire de leur Poësie; Pour  
moy, voicy le don que ie vous  
apporte, & l'ouurage que ie  
mets à couuert sous l'Asyle de  
vostre nom. En ceste eslection i'ay fait à l'imitation  
de ceux qui se cognoissans trop foibles, cherchent des  
appays pour se soustenir. Si les belles choses s'anno-  
blissent par leurs semblables, & si l'esclat du diamant  
donne de l'air aux perles qui l'accompaignent, ie ne  
doute point que ce liure assez beau de soy-mesme,  
redoublera son lustre aupres de vous, à qui la gloire  
& le merite contribuent de particulieres faueurs. Il me  
suffit que vous me fassiez l'honneur de le receuoir,  
comme vn tesmoignage du seruice que i'ay voüé de

tout temps à vostre vertu. Vous y verrez, combien est grand le sçavoir de ce Philosophe qu'on nomme LVCIAN, qui ne se laisse manier qu'aux Doctes, & Iudicieux, tels que vous; de mesme qu'un Alexandre se plaisoit à la seule inuention de Lysippe, & à la peinture d'Apelle. J'ay tasché d'en faire voir la traduction aux François le mieux que j'ay peu, m'assurant que vous auriez ces premices pour agreables, puis qu'elles vous estoient destinees auant que les fruits en fussent encore meurs.

*Le plus humble de vos seruiteurs,*

J. BAVDOIN.

## LA VIE DE LVCIAN.

**L**VCIAN natif de Samosate, (ville que Pline dit estre fort proche de l'Euphrate, & Metropolitaine de Comagene) viuoit du temps de l'Empereur Trajan. C'estoit un grand homme de lettres, & qui n'auoit point son pareil, ny en eloquence, ny en viuacité d'esprit. Ses premiers exercices furent en Antioche, ville de Syrie, où il fut receu Aduocat, & s'adonna du commencement à plaider & faire des harangues publiques; Mais voyant qu'il ne pouuoit vacquer aux affaires sans prejudice de ses estudes, il quitta le barreau, & se mit à escrire sur diuerses matieres. Ceux qui se plaisent à la lecture de ses œuures peuuent iuger de sa grande capacité, de son admirable sçauoir en la Philosophie, de son industrie à refuter les opinions de chasque secte, & de l'experience qu'il auoit aux affaires du monde. Il a escrit des Dialogues, qui semblent d'abord ridicules, mais qui sont pleins de tant de doctrine, qu'ils seruent de lieux communs aux plus curieux, pour y apprendre l'Histoire, la Fable, & l'Antiquité. Car i'oseray bien dire qu'il n'y a rien en toutes les œuures Poëtiques, qui ne soit amplement compris dans les siennes avec un bel ordre, & vne facile methode: Il est vray que son style est satyrique, parce qu'il décrit les vices de son temps, plus pour nous les faire auoir en horreur, que pour en proposer l'imitation. Que si quelqu'un le blasme de ce qu'en ses Deuis amoureux il vse de façons de parler qui sont un peu libres, ie l'aduertis que ce qu'il en faict, c'est affin de mieux reprendre les lasciuetez, & les ruses des femmes publiques; Aquoy le Poëte Menander, & quelques-autres Comiques de son aage luy seruoient de principale matiere. Puis, il n'y a celuy qui ne sçache bien, comme disoit l'un des Sages, Qu'il est bon de cognoistre le mal, non pour le faire, ains pour l'euiter plus facilement. Il enseigna la Rhetorique en la Gaule, & fit

plusieurs voyages en diuerses contrees, où il prit occasion des mœurs & coutumes des peuples de donner à la posterité tant de beaux traictez, qui le font encore reuiuire, & la plus-part desquels nous a esté retenuë par l'injure des ans.

BRIEFVE EXPLICATION DES FIGVRES  
CONTENVES EN LA PREMIERE PAGE.

Les endroits où se rapportent ces Figures.

La premiere se rapporte aux Deus Marins entre Zephir & Notus. fol. 62.

La 2. au Dialogue de Caron, au les Contemplateurs. fol. 131.

La 3. au Traicte de Ceux qui viuent à gages avec les Grands. fol. 139.

La 4. au Discours intitulé, Herodote, ou Etion. fol. 173.

La 5. à celui de Zeuxis ou Antioche. fol. 176.

La 6. au Traicte intitulé, Le Precepteur des Harangueurs. fol. 392.

La 7. au Discours de l'Hercule Gaulois. fol. 408.

La 8. au Traicte, Qu'il ne faut croire temerairement à la Calomnie. fol. 424.

SOLVS AMOR POTVIT.

I. LE rauissement d'Europe par Iupiter transformé en Taureau, où paroissent, comme en vn triomphe solelnnel, les paisibles Zephirs; ensemble, Neptune porté sur son coche; les Amours sortans hors de l'eau, avec des flambeaux allumez; Venus assise sur vne corne d'abondance dans vne coquille de mer; & respendant des fleurs sur Europe, accompagnée de deux Tritons, & de deux Nymphes marines, montées sur des Dauphins.

ÆQUALIA FATA SORORVM.

II. LES trois Parques qui filent le destin des Mortels, depuis la naissance iusqu'à la mort; Pandore tenant sa boëste à la main, & les quatre affections qui dominant l'homme, representees par le lyon, le chien, l'asne, & la grenouille.

QVID NON MORTALIA PECTORA CÖGIT?

III. Le tableau de la Fortune, où se void depeinte la richesse sur vn throsne tout d'or, ayà à ses costez l'Esperance, la Tromperie, le Seruage, le Labeur, la Vieillesse, l'Outrage, le Desespoir, & la Repentance, compagnons inseparables de la vie des Courtisans.

SCIRE TVVM NIHIL EST, NISI TE SCIRE HOC SCIAT ALTER.

IV. LES nopces de Roxane & d'Alexandre, avec les figures du Dieu Hy-men, des Cupidons se iouians, & du liët conjugal; le tout representé par le Peintre Etion, voulant faire monstre de son sçauoir aux jeux Olympiques.

EX NOVITATE, ADMIRATIO.

V. L'HIPOCENTAURE, ou femme-jument, de l'inuention de Zeuxis, pour monstre les merueilles de la nouveauté. Elle allaiëte au pied d'un arbre deux petits Centaures bessons, à costé desquels est le grad Centaure mary de la femelle, qui ne paroist qu'à demy hors d'une roche, & monstre le phan d'un lyon à ses petits pour leur faire peur.

TRAHITVRQVE, TRAHITQVE.

VI. FIGVRE de la Rhetorique, tout à l'entour de laquelle volettent les louanges, semblables à de petits Cupidons. Elle porte en main la corne d'Amalthee, & regarde fixement la Richesse, accompagnée de la Gloire & de l'Authorité qui s'accollent.

PLVS ARTE QVAM MARTE.

VII. LE pourtraict del'Hercule Gaulois vestu de la peau d'un lyon, armé d'une massue & d'un arc; & attirant comme avec des chaisnons d'or, toutes sortes de personnes par son bien-dire.

TRISTIS, ET ATRA LVES.

VIII. L'IMAGE de la Calomnie trainant à sa suite l'Ignorance, le Soupçon, la Fraude, la Trahison, la Penitence, & la Verité.

TABLE



TABLE

DES OPVSCVLES DE LVCIAN,

AVEC LE SVBIECT DE LEVRS SOMMAIRES;

OV SONT COMPRIS LES DEVIS DES  
DIEVX, TANT CELESTES QVE MARINS;  
ensemble, les Dialogues des Morts.

A.

La **A**CCVSATION, ou la Chicane: Ce Dialogue est une maniere double d'inuectiue contre les Philosophes, que Lucian introduict plaidans les vns contre les autres. pag. 351. a

Alcion, ou de la Transformation: Il dispute de la toute-puissance de Dieu par le chant de l'Alcion, & se sert d'une comparaison de la tourmente, & des effets de la nature, pour prenuer ses actions admirables. 27. b

Alexandre, ou le faux Prophete: L'Auteur descrit icy la vie d'un Impos- teur, & aduise les Lecteurs de se donner garde de semblables charlattans. 231. a

de l'Ambre, ou des Cignes: C'est une Preface, par laquelle il loue secrette- ment ses escrits, & s'ayde à cet effect d'une comparaison fabuleuse. 408. b

les Amours: Il discourt icy des Amours & de leurs voluptez, introduisant Caricles, & Callicrates pour reprendre quelques anciens Philosophes, aus- quels il s'attaque tousiours à cause de leurs vices. 262. a

Anacarsis, ou des Exercices: Il dispute des exercices de la ieunesse, & monstre qu'elle doit estre la fin, & l'utilité d'iceux. 372. a

Apologie, ou deffense pour ceux qui viuent au seruice des Grands, & en ti- vent pension. 140. a

le faux Argumenteur, ou du mot Apophrade: C'est une inuectiue contre ceux qui s'estoient mocquez de luy, de ce qu'il auoit usé de ce mot Apophrade. 425. a

Armonis: En ce discours l'Auteur veut s'acquerir l'amitié d'un grand personnage à l'imitation d'Armonis. 176. a

l'Arrest dict bonne-fortune. 530. a

Arrest de Rhadamant Iuge des Enfers, pour reprimer les extorsions & violences des riches. 91. a

l'Assemblée des Dieux. Il se mocque selon sa custume de la vanité des an-

# TABLE.

ciens Dieux.

527.b

## B.

le **B**Anquet, ou les Lapites. Lucian reprend icy derechef les vices des Philosophes, & entr'autres les Pythagoriciens & Platoniciens pour leurs superstitions, & les Stoiciens pour leur arrogance. Par où il veut inferer, que la science ne sert de rien, comme il est vray, sans les bonnes mœurs.  
499.b

## C.

qu'il ne faut croire temerairement à la Calomnie. 417.b  
Caron, ou les Contemplateurs. Lucian feint que Menippe a ven sous les supplices des meschans aux Enfers; introduisant Caron sur terre, contemplant la vanité des mortels. 92.a  
du Cercheur de repue-franche: Ou, qu'il y a un art d'Escornifleur ou Hapellopin. Il soustient qu'il y a un art d'Escornifleur qu'il prefere à tous les autres pour plusieurs causes. 361.b  
le Cinique. Il defend icy la vie des Philosophes Ciniques, & reprend le luxe des hommes effeminez. 331.b

## D.

de la **D**Anse. En ce Dialogue Lucian louë l'art de danser, & le defend à l'encontre de Craton. 243.b  
de la Deesse Syrie. Il décrit le temple, les sacrifices, & l'effigie de ceste Deesse. 307.b  
le Desherité. Vn desherité ayant appris la Medecine guerit son pere, lequel auoit esté abandonné de tous les autres Medecins, & fut derechef receu en la maison paternelle. Depuis, luy estant enjoinct de guerir sa marastre d'une resuerie qui la tenoit, refusant de ce faire, il fut desherité pour la seconde fois. 217.b  
les Deuis des morts. Lucian escrit des fables des Payens, & monstre que nous sommes tous égaux apres la mort, & recompensez selon nos merites. 62.b  
les Deuis marins. 54.a  
Deuis amoureux. Il taxe l'amour impudique des femmes publiques, & les actions lubriques y contenues, plus pour les euitter, que pour les ensuire. 463.a  
les Deuis, ou Bacchus. C'est une maniere de preface, où il defend ses escrits Comiques, Satyriques, & Dialogiques: 405.a  
les Deuis des Dieux. L'authcur se rit de certaines fables des Poëtes. 33.b  
des Dipsades. Il monstre par la comparaison du dipsade ( qui est une cipece d'aspic, lequel par sa morsure cause telle soif au patient qu'il en demeure tout alteré ) que plus il hante ses compagnons d'estude, plus il est desireux de

# T A B L E.

*les frequenter.* 412.b  
*du Ducil. Il se rit en ce discours des funeraïlles & des folles opinions que les anciens auoient des morts apres leur decez.* 383.b

## E.

**E** *Pistre de Lucian à Nigrin. Il s'excuse à' auoir osé mettre par escrit les propos de ce Philosophe pour les luy enuoyer.* 6.b

*Epistre d'Vlysse à Calipson.* 210.a

*les Epistres Saturnales.* 495.a

*Epistres du Tyran Phalaris que les Doctes attribuent à bon droit à Lucian, remplies d'une admirable doctrine, & utiles à toutes personnes.* 539.a

*Epigrammes du mesme Autheur, tirez des Epigrammes Grecs.* 569.b

*Ermotin, ou des Sacrifices. L'Autheur propose quelle est la meillcure secte des Philosophes pour nous conduire au souuerain bien, & conclud qu'il vaut mieux ne point philosopher, que perdre son temps en une chose qu'on ne peut s'acquérir.* 147.b

*l'Eunuque, ou Pamphile. L'Autheur monstre en ce Dialogue, que les Philosophes de son temps estoient plustost prizez pour leurs meschacetez, que pour leur bonne vie.* 259.b

## F.

**F** *Vitifs. Il reprend les Philosophes qu'il appelle fuitifs, à cause de leurs mauuaises mœurs & manieres de viure.* 485.b

*sur vne Faute commise en saluant. Il s'excuse de ce que saluant quelqu'un du matin au lieu de Bonne-cher, il luy auoit dit, Salut.* 144.a

## H.

**H** *erodote, ou Etion. Lucian fait vne monstre de soy-mesme en vne assemblée generale des Macedoniens à l'imitation d'Herodote, & du Peintre Etion.* 171.b

*Hippias, ou le Bain. Il décrit & louë vn bain fait par Hippias, commençant par la louange de l'ouurier.* 403.a

*la vraye Histoire. Ce discours est comme vn formulaire de toute narration; car on y peut voir vne description de tous les elemens, des plans, des villes, de la nature des peuples, des oyseaux, des plantes, & d'autres telles matieres.* 194.a

## I.

**I** *caromenippe, ou le Passe-nuë. Il se mocque en general de toutes les actions des hommes, & declare l'opinion qu'auoient les Philosophes des choses celestes estre fausse & incertaine.* 342.b

*contre vn Ignorant, ayant vn grand nombre de liures. Il monstre que les grandes Bibliothèques ne font pas les hommes sçauants, mais plustost l'assidue lecture.* 411.b

## TABLE.

- les Images.* Lucian depeint icy la beauté d'une honneste femme, ensemble les graces du corps, & celles de l'ame. 276.b
- sur les Images.* Ce Dialogue est une Apologie du discours precedent. 281.b
- Iupiter confus.* Par ce Dialogue il refute la superstition des anciens Payés, & la vanité de leurs Dieux, qu'ils estimoient subiects au destin. 315.b
- Iupiter Tragique.* En ce Dialogue Lucian s'attaque directement aux Dieux des Payens parlant de la Prouidence diuine. 319.b
- la Iustice des Voyelles.* En ceste Harangue facetieuse faicte à l'imitation des plaidoyers la lettre S se plaint de ce que T la dejette de plusieurs de ses dictions: En quoy l'auteur se rit de diuers idiomes, & prononciations. 14.a

### L.

- L***Exiphanes ou Clair-parlant.* Lucian se mocque de ceux qui pour se faire paroistre sçauants affectent par trop leur langage. 254.b
- Louange de la mouche,* 410.a
- Louange de Demosthene.* En ce Dialogue il louë Demosthene par la bouche mesme de son aduersaire. 518.b
- Louange de la Patrie.* 440.b
- Lucin, ou l'Asne.* C'est icy une narration fabuleuse en laquelle Lucian veut proposer deuant les yeux les diuers accidents, les fortunes, & les traux de la vie humaine. 302.b

### M.

- d'une **M***Aison.* Il louë l'artifice d'une maison bien bastie, & propose ceste question, sçauoir, si elle peut seruir, ou plustost nuire à l'Orateur qui harangue en icelle. 431.b
- Menippe, ou la Negromantie.* Il discours de l'incertaine doctrine des Philosophes; de la superstition des Magiciens, des fables de l'Enfer, de la vie humaine comparee aux Tragedies, & des richesses, concludant par l'exemple de Tyresias, Que la vie des ignorans est la plus seure. 86.a
- le menteur, ou l'incredule.* Il dispute des enchantemens de Negromantie, & des effets de la Magie, & s'en mocque sous la persone de Tichades. 392.b
- de la Mort de Peregrin.* Il reprend icy, comme en plusieurs autres lieux, l'arrogance des Philosophes par l'exemple de la mort à un certain personnage des plus renommez de son temps, lequel pour se mettre en honneur se precipita dans un grand feu. 478.a

### N.

- la **N***Auigation, ou le Tyran.* L'Auteur represente icy sous une narration fabuleuse quel est le salaire de la vertu, & quelle la punition au vice. 121.a
- le Nauiere, ou les Souhairs.* Il se rit de la conuoitise des mortels, qui souhaittent le plus souuent les choses qui leur apporteroient plus de dommage que

## TABLE.

*de profit s'ils les possèdent.* 446.b  
*Nigrin, ou des mœurs d'un Philosophe. En ce Dialogue l'Authneur fait*  
*une description des bons, ou des mauvais Philosophes.* 6.b

### P.

**P**escheur, ou les veniens. Lucian discours icy des causes pour lesquelles  
 il a escrit le Dialogue precedent. 110.a

le premier Phalaris. Discours où Lucian feint que Phalaris Tyran des A-  
 grigentins enuoye en Delphes le Taureau d'airain que Perille luy auoit pre-  
 senté pour le consacrer au Temple avec les autres offrandes. 225.b

le second Phalaris. En ceste harangue l'Authneur feint qu'un Sacrificateur  
 de Delphes exhorte le peuple à recevoir le present de Phalaris. 229.a

le Precepteur des harangueurs. Il se mocque de l'eloquence corrompue de son  
 temps, & du langage affecté. 387.b

Preface, ou l'Hercule Gaulois. C'est un discours en forme de preface, où il  
 rend raison pourquoy il s'estudie à l'eloquence à l'exemple d'Hercule, bien qu'il  
 soit sur son aage. 407.a

Promethee, ou Caucafe. En ce Dialogue Lucian se mocque des fables des  
 Payens, & de leurs faux Dieux. 29.b

contre celuy qui disoit, tu es Promethee en paroles. Il louë sa façon d'es-  
 critte Satyrique. 4.b

### S.

des **S**acrifices. Il serit des vaines opinions, cerimonies, & superstitions des  
 Payens en leur Religion. 100.a

les Saturnales. Festes ainsi dictes, parce qu'elles estoient dédiées à Saturne,  
 & duroient sept iours, pendant lesquels les anciens faisoient assoir leurs ser-  
 viteurs à table, & s'enuoyent des presents reciproques. 491.a

le Scythe, ou estranger. Il louë quelques Macedoniens ses Mecenes, par  
 lesquels il auoit esté aduancé à l'estude des bonnes lettres, ce qu'il fait par la  
 comparaison du Scythe Anacarsis, & de Solon l'Athenien. 178.a

le Songe, ou le Coq. En ce Dialogue il mostre que la richesse est ennuyeuse,  
 & la pauureté fort agreable, pourueu qu'on se contente de sa fortune. 332.b

le mauvais Sophiste, ou le Soleciste. Dialogue où il traite des Solecist-  
 mes, des fautes de Grammaire, & d'autres telles incongruites. 535.a

### T.

**T**imon, ou l'ennemy des hommes. L'authneur reprend icy les richesses, &  
 leurs effets en la personne de Timon Athenien ennemy des homes. 16.a

Toxaris, ou l'amitié. Il demonstre les effets de la vraye amitié, par les  
 exemples d'un Grec, & d'un Scythe, chacun desquels tasche de deferer à son  
 pays le premier honneur de ceste vertu. 287.b

Tragedie de la Goutte. Où il celebre le mal des gouteux, & introduit à

## TABLE.

*cet effect quelques Medecins Syriens qui se ventent d'auoir des remedes pour les guerir.* 456.b

*le Tyrannicide. Vn certain personnage estant entré dans vn chasteau pour tuër vn Tyran, ne le treuuant point, il tuë son fils, & luy laisse l'espee dans le corps. Le Tyran estant de retour, & voyant son fils mort, se suë luy mesme de ceste espee. Depuis celuy qui auost occis le fils demande d'en estre recompensé.* 213.a

### V.

*la Vente des vies. En ce Dialogue, qui est fort recreatif, Lucian feint que Iupiter met en vente les Sciences, & fait vn sommaire de la doctrine & des mœurs des premiers Philosophes qui ont iamais esté.* 103.a

*la Vision nocturne, ou la vie de Lucian. Ce discours sert d'aiguillon aux pauures escoliers à sursire à son imitation leur premiere poincte.* 1.a

*de ceux qui Vinent à gages avec les Grands. Lucian monstre en ce discours les incommoditez & dangers auxquels est exposee la vie des Courtisans.* 128.a

*de ceux qui ont Vescu long temps.* 437.b

### Z.

*Zeuxis, ou Antiochus. L'Autheur monstre par ce discours, qu'en ses escrits il ne recherche pas seulement la nouueauté, mais encore la grace, & la grauité des sentences.* 173.b

## DEVIS DES DIEUX.

<i>Promethée, &amp; Iupiter.</i>	33.b
<i>Cupidon, &amp; Iupiter.</i>	34.a
<i>Iupiter, &amp; Mercure.</i>	34.b
<i>Iupiter, &amp; Ganimede.</i>	35.a
<i>Iunon, &amp; Iupiter.</i>	36.a
<i>Iunon, &amp; Iupiter.</i>	37.a
<i>Vulcan, &amp; Apollon.</i>	38.a
<i>Vulcan, &amp; Iupiter.</i>	39.a
<i>Neptune, &amp; Mercure.</i>	39.b
<i>Mercure, &amp; le Soleil.</i>	40.a
<i>Venus, &amp; la Lune.</i>	41.a
<i>Venus, &amp; Cupidon.</i>	41.b
<i>Iupiter, Esculape, &amp; Hercule.</i>	42.a
<i>Mercure, &amp; Apollon.</i>	43.a
<i>Mercure, &amp; Apollon.</i>	43.b
<i>Iunon, &amp; Latone.</i>	44.a
<i>Apollon, &amp; Mercure.</i>	45.a
<i>Iunon, &amp; Iupiter.</i>	45.b

# TABLE

<i>Venus, &amp; Cupidon.</i>	46.a
<i>Le Jugement des Deesses.</i>	46.b
<i>Mars, &amp; Mercure.</i>	50.a
<i>Pan, &amp; Mercure.</i>	50.b
<i>Apollon, &amp; Bacchus.</i>	51.b
<i>Mercurc, &amp; Maje.</i>	52.a
<i>Jupiter, &amp; le Soleil.</i>	52.b
<i>Apollon, &amp; Mercure.</i>	53.b

## DEVIS MARINS.

<b>D</b> <i>oris, &amp; Galatée.</i>	54.a
<i>Cyclope, &amp; Neptune.</i>	55.a
<i>Neptune, &amp; Alfee.</i>	55.b
<i>Menelas, &amp; Prothee.</i>	56.a
<i>Panope, &amp; Galeus.</i>	56.b
<i>Triton, Neptune, &amp; Amimon.</i>	57.a
<i>Notus, &amp; Zephir.</i>	57.b
<i>Neptune, &amp; les Dauphins.</i>	58.a
<i>Neptune, &amp; les Nereides.</i>	58.b
<i>Iris, &amp; Neptune.</i>	59.a
<i>Xantus, &amp; la Mer.</i>	59.b
<i>Doris, &amp; Thetis.</i>	60.a
<i>Enippe, &amp; Neptune.</i>	60.b
<i>Triton, &amp; les Nereides.</i>	61.a
<i>Zephir, &amp; Notus.</i>	62.a

## DEVIS DES MORTS.

<b>D</b> <i>iogenes, &amp; Pollux.</i>	62.b
<i>Pluton, ou contre Menippe.</i>	63.b
<i>Menippe, Amphilocus, &amp; Trofonim.</i>	64.a
<i>Mercurc, &amp; Caron.</i>	64.b
<i>Pluton, &amp; Mercure.</i>	65.a
<i>Terpsion, &amp; Pluton.</i>	65.b
<i>Zenophante, &amp; Callidemis.</i>	66.b
<i>Cnemon, &amp; Damippe.</i>	67.a
<i>Simile, &amp; Polistratus.</i>	67.b
<i>Caron, &amp; Mercure.</i>	68.b
<i>Cnates, &amp; Diogene.</i>	70.b
<i>Alexandre, Annibal, Minos, &amp; Scipion.</i>	71.b
<i>Diogene, &amp; Alexandre.</i>	73.a
<i>Philippe, &amp; Alexandre.</i>	74.b
<i>Antiloachus, &amp; Achille.</i>	75.b

# TABLE.

<i>Diogene, &amp; Hercule.</i>	76.b
<i>Menippe &amp; Tantale.</i>	77.a
<i>Menippe &amp; Mercure.</i>	77.b
<i>Eacus, Protesilaus, Menelaus, &amp; Paris.</i>	78.a
<i>Menippe, Eacus, Pytagore, &amp; Socrates.</i>	78.b
<i>Menippe, &amp; Cerbere.</i>	79.b
<i>Caron, Menippe, &amp; Mercure.</i>	80.a
<i>Protesilaus, Pluton, &amp; Proserpine.</i>	80.b
<i>Diogene &amp; Mausole.</i>	81.a
<i>Nire, Terpsite, &amp; Menippe.</i>	81.b
<i>Menippe, &amp; Chiron.</i>	81.b
<i>Diogene, Antisthenes, Crates, &amp; le Mendiant.</i>	82.a
<i>Menippe, &amp; Tiresias.</i>	84.a
<i>Agamemnon, &amp; Ajax.</i>	85.a
<i>Minos, &amp; Sostrate.</i>	85.b

## DEVIS AMOVREUX.

<b>G</b> <i>Licere, &amp; Thais.</i>	463.a
<i>Mirion, Pamphile, &amp; Doris.</i>	463.b
<i>Filine, &amp; sa mere.</i>	464.b
<i>Melis, &amp; Bacchus.</i>	465.a
<i>Cleonarion, &amp; Lyonne.</i>	466.b
<i>Crobile, &amp; Corinne.</i>	467.a
<i>Musarion, &amp; sa Mere.</i>	468.a
<i>Ampelus, &amp; Crisis.</i>	469.b
<i>Dorcas, Pannichis, Filostrata, Pollemon, &amp; Parmenon.</i>	470.a
<i>Chelidonion &amp; Drose.</i>	471.b
<i>Trifene, &amp; Carinis.</i>	472.b
<i>Ioësse, Pitias, &amp; Lisias.</i>	473.b
<i>Leontiche, Chenidas, &amp; Imnis.</i>	475.a
<i>Dorion, &amp; Mirtale.</i>	476.b
<i>Coclus, &amp; Partenis.</i>	477.b

## LES EPISTRES SATVRNALES.

<b>L</b> <i>ucian à Saturne.</i>	495.a
<i>Saturne à Lucian son bien-aymé.</i>	496.b
<i>Saturne aux Riches.</i>	497.b
<i>Les Riches à Saturne.</i>	498.b

## LES SATVRNALES.

<b>L</b> <i>E Sacrificateur, &amp; Saturne.</i>	491.a
<i>Le Legislatteur de Saturne.</i>	493.a

FIN.

LES



# LES OEUVRES DE LUCIAN.

Liure premier.

---

## LA VISION NOCTURNE, OV, LA VIE DE LUCIAN.

**L**'A V O I S atteint l'aage de puberté, qui commence à quatorze ans, quand ie laiffay d'aller aux escolles. Mon pere aduisa deslors avec ses amis quelle chose l'on me feroit apprendre à l'aduenir : la plus-part desquels opina que l'estyde des lettres auoit besoin de beaucoup de labeur & de longue espace de temps, & de grosse despense & de grâdes commoditez : Mais que nos moyens n'y suffisoient pas, ains plustost requeroient vne prompte assistance. Que si i'apprenois quelque art mécanique, <sup>a</sup> ie tirerois incontinent de mon mestier assez pour m'entretenir. Puis estant ainsi aduancé, ie ne ferois point de despence à nostre maison : & si en bref ie ne donneroie pas peu de contentement à mon pere, luy rapportant par iour ce que i'aurois fait de gain. Tellement que pour l'entree de la seconde deliberation, il fut mis en auant, Quel art estoit bon, facile d'apprendre, & conuenable à vn homme de libre condition, où il y eust peu de despence, & beaucoup de

*Ce discours de Lucian, esleué aux honneurs par l'estude des bonnes lettres, sert d'aiguillon aux pauvres escoliers à suivre, à son imitation, leur premiere pointe.*

*La pauureté est la pierre de Syphilis, ou bien celle qui est figurée dans Alciat, laquelle retient les beaux esprits en leur vol.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

La science ne sert pas de beaucoup pour paroistre dans le monde, si nous n'auons quelque Mecene, qui nous mette sur le Theatre.

Nous sommes tous portez d'inclination à quelque chose, & la nature nous apprend par fois ce que l'art nous desinie.

Les esperances dorées n'enfantent pas des môtagnes d'or

Nous ne sommes pas hors du ventre de nos meres, que nous scauons pleurer sans l'aignoir appris.

proffit. Et comme cestuy-cy en loüoit vn, cestuy-là vn autre, selon que chacun le trouuoit bon, ou par raison, ou par experience, mon pere tournant son regard sur vn mien oncle maternel là present, qu'on estimoit fort bon Sculpteur, & l'vn des premiers Massons de son temps. Il ne faut choisir, dit-il, vn autre art que le tien, puis que tu te treuues icy tout porté: Emmeine le moy ie te prie (*adjoüsta-il, me monstrant*) & daigne prendre la peine d'en faire vn maistre Sculpteur & Masson; Le m'assure qu'il y pourra paruenir, veu qu'il a, comme tu sçais, vn assez bon esprit. Or le conjecturoit-il par les pourtraicts que i'esbauchois en cire; car quand l'auois congé de mon Pedagogue, ie façonnois de la cire, & en formois ou des bœufs, ou des cheuaux, ou mesme des hommes; & le tout fort proprement, ce luy sembloit-il: A cause dequoy i'estois souuent battu de mes Precepteurs (bien que ces rudess commencemens fussent d'assez belles marques d'vn bon esprit.) Par ainsi i'adonnois de moy-mesme des esperances d'or, & qu'en peu de temps ie deuiendrois sçauant en cest art, à cause de ceste industrie que i'auois à faire des Marmousets. Desjà le iour sembloit opportun, & fort propre à commencer le mestier, lors que ie fus donné à mon oncle, lequel en fut tres-joyeux, & aussi content que moy-mesme qui pensois qu'il y eust en cest art quelque passe-temps: ~~Et que ce ne me seroit pas peu d'honneur~~ entre ceux de mon aage, quand on me verroit tailler des Dieux, & faire de petites Images pour moy-mesme, & pour mes amis. Alors (comme c'est là premiere chose, & la plus familiere aux apprentifs) mon oncle me donnant vn cizeau en main, me commanda de tracer doucement vn tableau de pierre qui estoit deuant moy, m'admonestant de ce commun dire,

*b Le seul commencement est la moitié du tout.*

Mais comme ie pressois trop fort là dessus, pour n'estre pas encore stillé, le tableau se rompit de fortune. Dequoy mon oncle fort irrité, empoigna vn fouët, qu'il tenoit tousiours pres de luy, & commença de m'en battre fort rudement, & d'autre façon qu'il ne conuient à quiconque veut enseigner quelque chose. Tellement que l'apprentissage de mon mestier cōmença par les pleurs. Ie m'en fuys bien loing de là, & repris le chemin du logis de mon pere, auquel ie fis recit en pleurant, comme j'auois eu le fouët, & luy en monstrant les marques, luy dis que mon oncle estoit vn cruel homme, & qu'il auoit fait cela par enuie, & de peur que ie ne le surpassasse en son art. D'abord ma mere s'offesa fort de cecy,

& mesme dit plusieurs outrages contre son frere. Sur le soir ie m'en allay dormir encore tout exploré, & ne cessay de resuer toute la nuit. Tout ce que ie viens de dire, est de verité ridicule & puerile: mais cy-apres, Messieurs, vous entendrez des choses qui ne sont à mespriser, ains qui ont besoin d'Auditeurs, bien attentifs: car afin que ie parle avec Homere,

*Vn diuin songe en dormant m'apparut*

*Par vne douce nuit.*

Songe si apparent, qu'il me sembloit parfaitement veritable: Et depuis les formes des choses qui pour lors se presenterent à moy, ce sont fort long temps imprimees à mes yeux, & la voix que i'entendis resonner est encore dans mes aureilles (si naïfue me sembloit ceste vision.)<sup>c</sup> Deux femmes m'ayant pris par les mains me tiroient chacune de son costé avec tant de force, que peu s'en falut qu'elles ne me demembrassent, se debattant ambitieusement entre-elles. Car ores l'une gaignoit le dessus, & me tenoit presque du tout; & tantost i'estois retiré par l'autre. L'une crioit, qu'estant sien, celle-là ne me deuoit auoir; & l'autre qu'en vain ceste-cy taschoit d'vsurper ce qui ne luy appartenoit point. L'une de ces deux estoit man'ouuriere, & virile, & auoit les cheueux mal peignez, les mains galeuses, la robbe racourcie, & pleine de poul-dre blanche; tel estoit mon oncle quand il polissoit. L'autre auoit le visage beau par excellence, le maintien honorable, & sa robbe fort nette. En fin elles me permirent de faire eslection de celle des deux, avec laquelle ie voudrois demeurer. Alors la premiere qui estoit fort rude, & qui tenoit plus de l'homme que de la femme, me sembla parler de la sorte: Je represente, mon enfant, l'Art Statuaire que tu commenças hier d'apprendre, & suis ton alliée & parente: Car & ton ayeul (ayant nommé le pere de ma mere) estoit tailleur de pierres, & tes oncles des deux costez l'estoient aussi, lesquels par moy ont esté fort renommez en cest art. Si tu voulois donc laisser les resueries & mocqueries de ceste-cy (monstrant l'autre) pour t'en venir demeurer avec moy; Premièrement tu serois bien nourry, aurois le corps fort & robuste, viurois exempt de toute enuie, n'aurois iamais point de comission en vne terre estrangere, delaisant ton pays & les tiens, & si ne serois vainement loüé de toutes personnes, pour sçauoir bien causer seulement. Et il ne faut pas que tu t'arrestes, ny à la mauuaise grace du corps, ny à la saleté de l'habit: Car Fidias mesme commençant par là tailla par apres Iupiter, & Polyclète fit

Les fonctions de l'esprit sont éternelles.

L'ignorance tasche toujours d'empiercer sur la science; mais en vain, car la partie n'est pas égale.

Quels estoient les deuanciers de Lucian.

Les persuasions abjectes & basses, ne peuuent esbranler vn es-pit releué.

## LES OEVVRES DE LVCIAN.

vne Iunon qui fut admiree de tous. Nyron en a aussi esté honoré, & Praxiteles tenu en grande estime : de maniere qu'ils sont adorez avec les Dieux. Que si tu deuenois comme l'un de ceux-cy, tu ferois sans doute renommé d'un chacun. O que tu rendrois ton pere heureux, & combien ta reputation accroistroit celle de ta patrie ! Ceste femme me dit toutes ces choses, & plusieurs autres en begayant, & avec vne façon de parler fort grossiere, continuât toutesfois ses propos d'une grande affection, & desirant fort de m'attirer à son party. Mais la plus-part de ses discours s'est depuis escoulée de ma memoire. Apres qu'elle eut acheué, l'autre commença de me parler en ces termes. Quant à moy, mon fils, ie represente l'Estude des bonnes lettres, & il y a ja long temps que ie te suis familiere, & que tu me cognois, bien que tu n'ayes encores fait essay de moy, iusquès au bout de la lice. Or ceste-cy t'a raconté des grands biens, qu'elle te departira si tu es Statuaire; c'est que tu ne feras iamais autre, qu'un man'ouurier, & traueillant du corps auras toute l'esperance de ta vie posée en ce seul mestier, incogneu à tous, tirant de ta peine un petit & mécanique salaire, lasché de courage, pauvre en reuenus, n'estant ny chery de ceux qui se diront tes amis, ny redouté de tes ennemis, ny réputé bienheureux entre les Citoyens, ains un simple man'ouurier, & un homme d'entre le menu peuple, creignant tousiours un plus grand que toy, courtisant quelque beau discoureur, & menant vne vie de Lièvre : Bref, tu feras fait la proye d'un plus puissant. Que si mesme tu deuiens un second Fidias ou Polyclète, & tailles plusieurs admirables ouurages, c'est la verité qu'un chacun en louera l'artifice : mais il n'y aura celuy des regardans, s'il a tant soit peu d'esprit, qui porte enuié à ta condition : Car qui que tu sois, tu seras tousiours tenu pour mécanique, man'ouurier, & viuant du iour à la journée. Au contraire si tu te rends à moy, ie t'apprendray les actions heroïques de plusieurs grands hommes nos deuan-ciers, & tout ce que l'Histoire nous a laissé de memorable. De plus ie te raconteray leurs harangues, te feray paroistre ( par maniere de dire ) expert en toutes choses, & enrichiray ton esprit, qui est la plus excellente partie de toy, de plusieurs beaux ornements ; comme de sagesse, pieté, mansuetude, équité, prudence, force, amour, de ce qui est beau & désiré, & de ce qui est plus hō- neste. Car ce sont là vraiment les ornements perdurables de l'ame. Rien ny du present, ny de l'aduenir, ne te fera caché ; ains tu pourras preuoir par mon moyen les choses qui te seront neces-

Les bons ou-  
uriers ne meu-  
rent iamais en  
la bouche des  
hommes.

Les fruits  
que cueillent  
les doctes sont  
beaucoup plus  
meurs que  
ceux des igno-  
rans.

Les belles  
ames n'ont  
point d'aïles  
que pour se  
guinder en  
haut.

Les dons du  
corps à com-  
paraison de  
ceux de l'es-  
prit, sont des  
Ephemeriques  
qui s'estouffent en  
leur naissance.

faïres. Bref ie t'enseigneray en peu de temps, tout ce qui est de diuin & humain. Par ainsi toy qui es maintenant incommodé, ne t'amusant plus apres vn art si abject, dans peu de temps seras estimé bien-heureux : Chacun enuiera ta fortune, te voyant ainsi honoré, & prisé pour auoir en toy tant de belles parties. Ceux qui tiennent le premier rang, tant en Noblesse, qu'en moyens, te respecteront, & te voyant vestu de la sorte (dit-elle, monstrant sa robbe qui estoit fort pompeuse) te iugeront digne de l'Empire, & du Magistrat. Et si quelquesfois tu voyages hors le pays, ne doute pas que tu ne t'acquieres assez de cognoissance, & que ta renommée ne te fasse cognoistre aux plus loingtains contrées. Ie te vestiray de telles liurees, qu'un chacun de ceux qui te verront, pouissant son voisin, te monstrera au doigt, disant ; *le voylà*. Si quelque chose digne de consideration aduient à tes amis, ou à la cité, tous ietteront la veüe sur toy ; & si d'auenture tu ouures quelquefois la bouche, tout le peuple attentif t'escouterà, t'admirant, & felicitant, pour l'autorité de tes paroles, & loüant la fortune de ton pere. Que si ce commun dire est veritable, que quelques hommes sont mis au rang des immortels, tu le seras aussi par mon moyen : car si tu t'en vas de ceste vie, tu ne laïrras pas d'auoir la hantise des Doctes, & des gens de bien. Vois-tu pas de quel pere estoit descendu Demosthene, & quel ie l'ay rendu ? Vois-tu comme par ma seule ayde Eschyles fils d'une Menestriere se rendit le mignon de Philippes ? Socrates mesmes, bien que nourry & esleué en l'Art Statuaire, soudain qu'il eut appliqué son esprit à des choses meilleures, ne le quitta-t'il pas là pour me suiure ? Estu encores à sçauoir comme il est loüé d'un chacun ? Si tu delaiesses donc ces grands personnages, ces excellens actes, ces belles harangues, cest habit honorable, l'honneur, la renommée, la priuauté, l'autorité, le gouvernement, l'estime de bien dire, & si tu refuses d'estre bien-heuré pour ta prudence, tu seras vestu de quelques pauvres haillons, & d'un habit seruire, recevras des pics, des burins, & des cizeaux, & ayans les outils aux mains seras panché en bas sur l'ouurage abject, & abbaisé contre terre : Bref tu n'aspïras iamais aux choses hautes, magnanimes & libres, ains tout attentif à la besongne, afin qu'elle soit bien & deuëment faicte, tu ne te focieras point de toy, ny moins encores des moyens de paroïstre en bon esquipage, te rendant plus contemptible que les pierres mesmes. A peine eust elle finy son discours, lors que sans en attendre la fin, ie donnay le dernier iugement, & m'en allay vers

La science red  
l'hôme tel qu'il  
veut estre,  
pourueu qu'il  
n'aspïre trop  
haut, & qu'il  
sçache mesurer  
sa fortune.

C'est vne belle  
chose, dit vn  
Poëte, d'estre  
monstré au  
doigt, pourueu  
que ceste actïo  
procède d'un  
faict heroïque.

Les Doctes  
sont les orga-  
nes, & les ora-  
cles des Repu-  
bliques.

Il n'appartïet  
qu'aux coura-  
ges lâches de  
quitter le corps  
pour empoi-  
gner l'ombre.

Le travail qui  
brouille l'es-  
prit est plus  
honorable, que  
celuy qui noit  
cit les mains.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

elle tout ioyeux, & delaiſſant ceſte laide man'ouuriere, principalement apres que ie me reſouuins du ſouiet, & comme elle m'auoit donné pluſieurs coups le iour precedēt, que ie ne faiſois que commencer le meſtier. Si toſt qu'elle ſe vid ainſi delaiſſee, elle ſe mit en grande colere, frappant des mains, & grinçant des dents: Mais en fin elle deuint toute roide, & fut tranſnuuee en pierre, comme vne autre Niobé. Toutesſois, ſi des choſes ſi difficiles à croire luy aduindrent, ne vous en eſtonnez pas, car ſes ſonges ſont eſmerueillables en leurs effets. Surquoy l'autre me regardant: Vrayment, dit-elle, ie te recompeneray d'une telle ſentence, puis que tu as ſi bien vuidé ce different: Vien donc, & monte ſur ce coche ( me monſtrant vn char trainé par certains cheuaux aillez, ſemblables au cheual Pegafe, ) afin que tu voyes combien de choſes belles & grandes t'euffent eſté incogneuës, ſi tu ne m'euffe ſuiuie. Apres que ie fus monté, elle ſe mit à fouetter & chaffer les cheuaux, & moy eſtant eſleué en haut, ie me mis à cōtempler depuis l'Orient iuſques à l'Occident les villes, les peuples, & les contrées; reſpandant quelque choſe en bas, comme vn ſecond Triptoleme porté en l'air par Ceres pour verſer la ſemence ſur terre. Et vrayment il ne me ſouuiet point de ce que i'eſpandois, ainſi il me ſembloit ſeulement que les hommes regardans en haut me louioient, & que ceux vers leſquels i'arreſtois mon vol, me receuoient honorablement. M'ayant fait voir tant de belles choſes, non ſans faire monſtre de ma perſonne à tous ceux qui me donnoient de la louange, elle me ramena, n'eſtant plus veſtu de la meſme robbe que i'auois en volant, car il me ſembloit que ie m'en retournois comme vn homme pompeux, & paré richement. Prenant donc mon pere par la main, qui eſtoit là debout, & attendant, elle luy monſtra ceſte robbe, & en quel eſtat ie m'en retournois, & ſi le fit reſſouuenir quant & quant, combien peu conuenables eſtoient les choſes qui auoient eſté coneluës de moy. Il me ſouuiet d'auoir veu cecy, eſtant encores ieune garçon, & troublé comme ie crois par la crainte des coups: Mais cependant, ô Herкул', dira quelqu'un, ce ſonge eſt long comme vn plaidoyer: ou poſſible quelqu'autre en ſe riant; C'eſt vn ſonge d'Hyuer, adjuſtera-t'il, quand les nuits ſont plus grandes, & parauanture (comme le meſme Hercule) de trois nuits entieres, leſquelles Iupiter fit cōtinuër, & ſ'aſſembler en vne pour l'engendrer. Qu'auoit-il donc à faire de ſe rire ainſi de nous, & nous remettre au deuant vne nuit infantine, avec des ſonges du temps paſſé? O

La ſcience nous porte dās le Ciel, pour nous apprendre à deſdaigner les choſes basses.

La vertu ne manque iamais d'ornemens, & comme dit Platon, ſi l'on la pouuoit voir toute nue, ſon amour nous redroit inſenſé.

que ces propos sont froids! Estime-t'il point que nous soyons quelques interpretes des songes? Vraymēt nenny, non plus que g Xenophon, qui declare aussi, comme il fit vn songe en la maison de son pere; & ce qui s'ensuit; Car vous sçauiez, qu'il ne raconte pas sa vision, ny pour la soumettre au iugement des Interpretes, ny par maniere de deuis, & de passe-temps, (luy qui pour lors estoit à la guerre, & fort affairé) ains parce que de ce recit s'en ensuiuoit de l'vtilité. Je vous ay raconté ce songe à ceste mesme fin, à ce que les ieunes hommes reprennent courage pour s'aduancer, & embrassent l'estude des lettres, sans qu'aucun d'entr'eux doive s'estonner pour la pauureté, ny perdre vn bel esprit, & de libre le rendre seruite. Car ie sçay bien qu'il n'y a celuy qui au seul recit de mon compte, ne soit consolé, me prenant pour exemple, & considerant à part soy, comme i'ay esleué ma fortune de peu de chose, & me suis mis en credit & autorité. Aussi pouuez vous voir en quel estat ie suis retourné à vous, pour m'estre poulsé aux lettres de moy-mesme, sans m'espouuanter de la pauureté, où pour lors ie me voyois reduit. Que si ie n'ay faict autre chose, à tout le moins me suis-je acquis autant de reputation qu'aucun autre des Sculpteurs.

C'est vn dur coup à l'escolier que la pauureté; mais pour la dompter se faut montrer inuincible à la peine.

## ANNOTATIONS.

a *Je tirerois incontinent de mon mestier assez pour m'entretenir.* ] Les Sages, bien qu'ils ayent des grandes comoditez, ne laissent pas de faire apprendre à leurs enfans quelque vacation, afin que ce leur soit vn refuge, si d'adventure ils sont frappez de quelque reuers de fortune, ou enuoyez en exil. Car outre que la science n'est point subiecte au naufrage, & n'abandonne iamais son Maistre, <sup>1</sup> Toute terre nourrit vn art, si petit soit il, cōme diloit l'Empereur Nezon.

<sup>2</sup> Socrate en la vie de Neron.

b *Le seul commencement est la moitié du tout.* ] Ce vers est tiré d'Hesiode, par lequel il est demonstré, que tous commencemens sont difficiles, & que la constance doit corriger l'apprehension que nous causent les principes d'vn art.

c *Deux femmes, &c.* ] Ce songe de Lucian approche fort de la feinte du Sophiste Cæjus, en laquelle il feint la vertu & la volupté s'estre apparens en vn desert à Hercule, estant encores en enfance, luy permettant de faire election de celle des deux que bon luy sembleroit.

d *Socrates.* ] Il estoit fils de Sophroniscus tailleur de pierres, & l'on tient que ce fut luy qui fit en reliefs les trois Graces avec vne inuention admirable.

e *Niobé.* ] Ceste fable est descrite au long dans <sup>2</sup> Ouide.

f *Les songes sont esmerueillables en leurs effets.* ] C'est vne chose hors de doute qu'il y a <sup>2</sup> Au 6. des Met. <sup>3</sup> *tamorphosi.* des songes pleins de diuinité, puis que le sacré Texte nous fait foy, que Dieu reuela jadis en songe des grandes choses à plusieurs, comme à <sup>3</sup> Abimelech, de ne point toucher à la femme d'Abraham: à <sup>4</sup> Salomon de luy demander tout ce qu'il voudroit: à Pharaon de penser à la famine qui deuoit aduenir par l'espace de septans. Et ainsi des autres. <sup>3</sup> *Genese 2.* <sup>4</sup> *3. Reg. 3.*

g *Xenophon.* ] Ce songe de Xenophon estoit tel, qu'il luy sembloit voir la maison de son pere fondre toute en eclairs & en foudres.

<sup>5</sup> *Lib. 3. Annot.*

CONTRE CELVY QUI DISOIT, TV ES  
PROMETHEE EN PAROLES.

*L'Authour  
loue icy sa façon  
decrire, Satiri-  
que en sujet;  
Dialogique en  
paroles; & res-  
pond aux bro-  
cards d'un cer-  
tain Aduocat.*

**D**IS-TV donc que ie suis Promethée<sup>a</sup>? Si c'est parce que mes œuures sont de limon<sup>b</sup>; Bon-homme, i'en recognois la ressemblance, me disant pareil à luy, & si ne refuse point d'estre appellé *Ouurier de limon*; bien qu'il y ayt du limon fort vil tel qu'est celuy des carrefours, qui est aussi sale que de la bouë: Mais si esleuant avec des louanges, mes paroles cōme ingenieuses, tu les honnores du nom du plus sage des Titans, pren garde que quelqu'un ne die que sous ceste louange il y a de la gaufferie & des brocards à l'Athenienne. Car qu'y a t'il de si rare en mes œuures, & en quel endroit de mes escrits remarque-t'on ceste grande sagesse de Promethee? Ce me fera bien assez, qu'ils ne te semblent du tout terrestres, ny dignes du mont Caucase. Vrayment c'est bien avec plus de raison que vous pouuez estre comparez à Promethee, esprits nez à la chicane, qui plaidez contre la mesme verité: Car sans doute vos ouurages sont vifs, & animez, & par Iupiter leur chaleur est de feu; & il semble que c'est Promethee qui les chauffe, si ce n'est que vous ne trauallez point de limon, & que la plus grande partie de vos ouurages est d'or. Mais pour nous qui faisons part au menu peuple de nostre doctrine telle qu'elle est, nous representons des simulachres rous purs, & ne montrons que des piéces de limon, comme ie viens de dire, telles que celles des autres Sculpteurs, & Statuaires. Au demeurant il n'y a ny mouuement semblable au vostre, ny aucun signe d'ame, ains la chose n'est qu'une simple montre. Mais possible m'appelles-tu Promethee, comme ce Comique nommé Cleon, lequel tu cognois fort bien:

*Cleon est Promethée apres tous ses ouurages.*

Et de verité les Atheniens mesmes nommoient Promethees les potiers de terre, ensemble ceux qui s'aydoient des fourneaux, & tous ces autres ouuriers, qui traualloient à l'argille, ayans esgard au limon, comme i'estime, & aux ouurages qu'on faisoit cuire dans le feu. Que si par le nom de Promethee tu entends parler de cecy, tu le prens fort bien, & te fers tout à propos de ces traitts de gaufferie familiers aux Atheniens: parce que nos ouurages sont aussi fresles que les pots de ceux-là, veu qu'il ne faut que la

moindre

*Le gain a  
ceste proprieté  
de rendre les  
ouurages do-  
rez.*

moindre pierre pour les casser. Mais quelqu'un me pourra dire pour me consoler, que ce ne sont pas ces raisons qui m'incitent à faire ces comparaisons de Promethee, ains plustost la volonté que j'ay de louer cest ouragé nouveau, qui n'a esté tiré sur aucun autre exemplaire. C'est ainsi qu'après vne longue contemplation, Promethee forma iadis des hommes, qui n'estoient encores en estre, ayant fait & façonné certains animaux, de telle sorte, qu'ils estoient mouuans, & agreables à voir: Tellement que luy mesme en estoit l'Architecte; si ce n'est que Minerue agissoit avec luy, inspirant l'argile, & rendant les images animées. Voilà ce que quelqu'un pourroit m'objecter, interpretant son dire en bonne part: & possible seroit-il receuable en son opinion. Mais il ne me suffit pas qu'on croye que j'invente quelque chose de nouveau; bien que ie desie tout le monde de dire rien qui approche plus de l'Antiquité, que le pourtraict, au modèle duquel cecy a esté tiré. Car ie veux bien que tu sçaches, que si ces nouveutez n'apparoissoient quant & quant agreables, j'en mourrois moy-mesme de honte, & serois content de les fouler aux pieds, si elles estoient tant soit peu difformes. Si ie faisois autrement il me semble que ie serois digne d'estre deuoré par seize Vautours, ne considerant point que les choses nouvelles sont souuent les plus laides. Je diray à ce propos que Ptolomee, fils de Lagus, ayant amené deux nouveutez en Egypte, sçauoir vn Chameau Bra-

steen tout noir, & vn Homme de deux couleurs (car la moitié de son corps esgalement diuisee estoit parfaictement noire, & l'autre de singuliere blancheur,) après qu'il eut fait assembler les Egyptiens au Theatre, il leur fit voir plusieurs autres monstres, & sur la fin le Chameau, & l'Homme my-blanc, croyant que ce spectacle leur apporterait incontinent de l'estonnement. Aussi est-ce la verité, qu'ils furent espouuantez voyant le Chameau; & peu s'en fallut que d'abord ils ne prissent la fuitte, bien qu'il fust tout caparassonné d'or, & harnaché de pourpre, & qu'il eust vn frein parsemé de pierreries, tiré du thresor de quelque Darius, ou d'un Cambyse, ou d'un nouveau Cyrus: Mais à voir l'Homme, les uns se prenoient à rire, & les autres le detestoient comme quelque prodige. Ptolomee cognoissant par là qu'il ne s'estoit pas acquis beaucoup de loüange par ceste nouveauté, & que les Egyptiens au lieu de sen estonner n'en faisoient pas tant d'estat, que d'une chose bien formée, & proportionnée, il les fit ôster de là l'un & l'autre, & n'eut plus cest homme en si grande estuë qu'au para-

L'on dit que la nouveauté plaist, mais ce n'est pas à tous

*Histoire de Ptolomee.*

*Des choses qui plaisoient le plus aux Egyptiens.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

uant. Peu apres le Chameau mourut faute d'en auoir eu soing, & Ptolomee fit vn present de cest homme de deux couleurs au menestrier Tefpis, parce qu'il auoit bien ioué du haut-bois en vn certain banquet. De mesme, ie crains, que mon ourage ne soit vn Chameau aux Egyptiens, & que les hommes n'en admirent que le frein, & la pourpre, veu qu'estant composee de ces deux belles parties, le Dialogue, & la Comedie, elles ne luy peuuent seruir d'embellissement, s'il n'y a vne mixtion consonante, & si la proportion ny est esgalement obseruee. Je sçay bien neantmoins que de deux belles choses se peut faire vn meffange difforme, & estrange, comme ce que l'on raconte de l'Hippocentaur, my-homme & my-cheual, que tu ne diras pas estre vne beste amiable, ains fort farouche, si il faut croire aux peintres qui nous la representent carnaciere & cruelle. Quoy donc? Ne peut-on pas faire quelque ceuvre excellente de deux belles choses, composees ensemble, comme la meffange du vin & du miel, que l'estime estre fort delicieux? Non que ie vueille dire par là que mes compositions soient telles; car ie crains bien plustost, que la mixtion n'ayt corrompu la beauté de l'vne & de l'autre partie. Et de verité le Dialogue, & la Comedie n'ont esté familiers & amys de tout temps, veu que l'vn auoit jadis ses disputes en la maison, & à part-foy dās les pourmenoirs, avec bien ~~par de compagnie~~: l'autre tour au contraire se voiant entierement à Bacchus, hantoit les Theatres, y iouoit quant & quant, & ne pensoit qu'à rire & à donner des brocards, & marchoit à la cadence du haut-bois. Par fois aussi elle se lleuoit tout à fait en vers Anapestiques, propres à choses hautes & releuees, & si se mocquoit souuent des amateurs du Dialogue, des hommes studieux, de ceux qui recherchent les secrets d'en haut avec trop de curiosité, & de semblables personnes, ne se proposant autre fin, que de les baffouër, & reprendre sur eux les brocards & les risées de Bacchus; les demonstrent ores esleuez en l'air, & se ioignans avec les nuës, comme Aristophane le feint de Socrate, & tantost feignant qu'ils mesuroient les sauts des puçes, comme s'ils eussent trop ineptement disputé des choses aériennes. Or le Dialogue auoit ses deuis fort honnestes, tant de la nature des choses, que de la vertu des Philosophes; cōme par exemple, ce que les Musiciens appellēt d Bisdiapasson (c'est à dire deux fois par tous les tons) estre vn accord du plus haut ton au plus bas, qu'on appelle vne quinziesme. Et neantmoins ces choses estant de la forte esloignées, nous auons bien osé les ioinde,

*Proprietez de la  
Comedie & du  
Dialogue.*

*Les fureurs de  
Bacchus com-  
mencēt par les  
ris, & finissent  
par les pleurs.*

& lier ensemble, bien qu'elles ne se rapportent en rien les vnes aux autres. Ce n'est donc pas sans subject que j'ay peur, qu'on ne m'accuse derechef d'auoir imité ce tien Promethee, ayant fait des Androgynes, & accouplé les femelles avec les masles: & que pour ceste action ie ne fois condamné comme criminel. D'auantage que ie ne semble possible auoir deceu les auditeurs, ou fait quelque chose de semblable, leur presentant des os tous couuerts de graisse, ou pour mieux dire vne farce de Comedien, sous vne grauité de Philosophe; car celà s'appelleroit desfrober. Mais jà n'aduienne qu'on accuse nos escrits du moindre larrecin: De qui l'aurions nous desrobé? Comme si nous n'en cognoissions pas bien d'autres qui ont fait de semblables compositions, des Pytiocampes, ou <sup>e</sup> recourbeurs de Pins, & des Boucs-ceruiers: Toutesfois ie ne scaurois qu'y faire; il faut persister<sup>f</sup> aux choses qu'on a vne fois entreprises: Car c'est le propre d'Epimethee g de changer de conseil, non de Promethee.

## A N N O T A T I O N S.

<sup>a</sup> *Dis-tu donc que tu fais Promethee.* ] Il n'y a celuy qui ne sçache la fable de Promethee; fils de Iapetus, & comme pour auoir desrobé le feu du ciel, & animé vn homme d'argile par l'ayde de Minerve, Iupiter fit commandement à Mercure de le lier avec des fortes chaînes au pied de Caucaise mont de Scythie, luy ordonnant pour supplice eternel vn Vantour, qui ne cessoit de luy ronger les entrailles, & le cœur, lequel comme dit Virgile<sup>s</sup>, luy diminoit & renaïsoit, selon le décroist de la Lune. Voy ce qu'en dit Hesiode

*An 6. de l'Esop:  
de.*

<sup>b</sup> *Mes amours sont de limon.* ] C'est à dire viles, contemptibles, & de peu de valeur, parce qu'il n'y a rien de quoy on face moins d'estat que de la bouë.

<sup>c</sup> *Ne pensons qu'à rire.* ] La principale fin de la Comedie n'estoit autre qu'une bouffonnerie & risée, pareille à nos farces d'aujourd'huy: Car tout ce qu'on pouuoit s'imaginer pour inciter à faire rire le peuple, on le produisoit sur le Theatre: veu mesme que si nous croyés à ce qu'en dit Aristophane<sup>s</sup>, ces Comediens estoient si insolens, que de monstrer le plus souvent au peuple les parties honteuses des plus fameuses putains de leurs temps, tirees au naturel.

*An liure in-  
titulé, Opera de  
dies. Et au dia-  
logue de Iupiter.  
Et de Prome-  
thee.*

<sup>d</sup> *Eschiopaffon.* ] Erasme fait mention de ce Prouerbe en ses Chiliades, & Lucian en son laire de la methode d'escirel'Histoire.

<sup>e</sup> *Recourbeurs de Pins.* ] Vn certain Scinis, qui fut mis à mort par Thesee, estoit ainsi nommé, parce qu'il auoit de costume de faire recourber des Pins, pour y attacher ceux que bon luy sembloit, & les mettre en pieces.

<sup>f</sup> *Il faut persister, &c.* ] C'est vne belle vertu que la perseuerance, & ie conseille à ceux qui perdent courage en leurs commencemens, de voir come par la continuation l'Oursé donne forme à son fan-à force de le lecher, n'estant qu'une piece de chair quand il est né.

<sup>g</sup> *Epimethee.* ] C'estoit le frere de Promethee, ce mot est tiré du Grec, & s'approprié à celuy qui prend conseil d'une affaire quand elle s'en va faicte.

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

## LVCIAN A NIGRIN.

SALVT.

*Il s'excuse d'a-  
voir osé mesurer  
par écrit les pro-  
pos de ce Philoso-  
phe pour les luy  
amuser.*

**O**VT ainsi que celuy seroit digne de rîsee qui porte-  
roit des Hiboux à Athenes (côme dit le prouerbe) où  
les Chats-huans se voyent à troupes : De mêmme me  
ferois-je moquer de moy, si pour demôstrer la force  
& l'energie de tes paroles, ô Nigrin, i'escruiuois ~~vn~~ volume entier  
& te l'enuoyois. Mais puis que mon intention n'est autre pour le  
présent que de t'en donner simplement mon aduis, & t'aduertir  
comme ces propos m'ont esmeu grandemêt, i'euitera sans dou-  
te avec raison ce dire de Thucydides, que de <sup>b</sup>l'ignorâce naissent  
les hardis, & de la discrétion les craintifs. Car il est euident que  
ce n'a pas esté la seule ignorance, ains plustost l'estime que ie fais  
de tes discours tous remplis de bonne affection enuers moy, qui  
m'a fait prendre la hardiesse de t'escire. Adieu.

*L'ignorance &  
la hardiesse sôt  
inséparables.*

## NIGRIN, OV DES MOEVRS D'VN PHILOSOPHE.

L'AMY.

*En ce Dialogue  
sont commémorés  
au tēps où nous  
sommes, & pro-  
pre à l'instructio  
d'un chacun,  
l'Auteur fait  
une description  
des bons & des  
mauvais Philo-  
sophes.*



**V**E tu es deuenu fier depuis quelque temps ! Tu ne  
nous daignes plus regarder maintenant, ains semble  
nous deffendre ta compagnie, & si ne communiques  
plus avec nous avec tant tant de familiarité que tu sou-  
lois faire auparauant. D'où vient ce soudain changement, & ce  
peu d'estime que tu fais de nous, imitant ceux-là qui ne prisent  
personne qu'eux-mesmes ? Tu me ferois plaisir de me dire d'où  
procède ceste si grande insouïence, & qui en est la cause ? LVCIAN.  
Il n'y en a point d'autre cause mon Amy que la seule félicité.  
L'AMY. Comment dis-tu celà ? LVC. Puis que ie te rencontre icy  
en passant chemin, il faut que ie te die, que ie suis maintenant  
bien à mon ayse, voire comme l'on dit aux Comedies, trois fois  
heureux. L'AMY. Dieux ! En si peu de temps ? LVC. Ouy vray-  
ment. L'AMY. Dy-nous donc plus au long d'où vient vn si grand

*La prospérité  
fait mesco-  
gnostre les  
hommes.*

orgueil, afin que nous en rions à bon escient, & fais que nous en puissions exactement sçauoir quelque chose, ayans entédu toute l'affaire? Lvc. Au nom de Iupiter ne te semble-t'il point estre vne chose admirable que de serf i'aye esté fait libre, & que de pauvre ie sois deuenü riche; voire de sot & insensé, beaucoup plus modeste que ie n'estois? L'AMY. Vrayment c'est merueille: Mais ie n'entens pas bien encore ce que tu me contes. Lvc. Je m'estois acheminé tout droit à la ville, pour voir si ie ne rencontrerois point quelque Operateur Ophthalmique; car le mal que i'auois en vn œil se rengregeoit tous les iours. L'AMY. Je sçay bien tout cela, & si i'ay souhaité souuent, que tu t'adressasses à quelqu'vn qui fust bien expert en cet art. Lvc. Parce que ie m'aduisay qu'il y audit long temps que ie n'auois visité Nigrin Philosophe Platonicien, m'estant leué du matin, ie m'y en allay, & heurtant à la porte apres que le garçon eust fait rapport qui c'estoit, ie fus appelé. L'entray donc dans sa chambre, où ie le treuyay c'ayant vn liure en main, & plusieurs medailles des anciens Sages tout autour de luy, ensemble vn tableau, où estoient descrites des figures Geometriques, & vne Sphere de roseaux, où selon mon aduis estoit depeint tout le monde. Apres m'auoir accolé fort gratuitement, il me demanda comment ie me portois: A quoy ie luy respondis au long. Puis ie voulus sçauoir de luy au reciproque, comment ses affaires alloient, & s'il n'auoit point deliberé de voyager derechef en Grece. Il faut que tu sçaches, mon Amy, qu'aussi-tost qu'il eust entamé ces matieres, & commencé de me descourir son dessein, il respandit sur moy vne si grande, & si douce ambrosie de paroles, qu'il sembloit représenter ces Sereines, (s'il est vray qu'il y en ayt eu autrefois) ces Edons transmuez en Linottes, & ceste Lotte, dont il est fait mention d'as Homere, que Circé d'onna aux compagnons d'Ulysse, si eloquét estoit il. Et de fait il s'enfonça si auant dans la louange de la Philosophie, & de la liberté qui en prouient, qu'il se mocquoit de ce que le vulgaire appelle Biens, sçauoir des richesses, de la gloire, des Royaumes, des honneurs, de l'or, de la pourpre, & de toutes les autres choses que plusieurs estiment esmerueillables, & qui jadis me sembloiét telles à moy-mesme. Ouy que i'eus ce Discours avec vn esprit attentif, & ouuert, ie ne sçauois vrayment ny à quoy comparer ce qui m'estoit aduenü, ny quelle resolution prendre. Ors ie me pleignoïs de voir ainsi mesprisees les richesses, l'or, l'argent, & la gloire, choses dont ie faisois grand estat, & peu s'en fallut, que de

Les Sages ont  
tousiours au-  
pres d'eux les  
trophées de ce  
qu'ils ayment.

Il ne faut pas  
s'arrester sur  
les opinions  
du vulgaire.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

regret ie n'en vinisse aux larmes. Tantost elles me sembloient abjectes ; & ridicules ; puis derechef ie me resioüyssois d'estre sorty de l'air espais, & obscur de ma vie precedente, pour ioüyr d'une grande lumiere, & serenité. Tellemēt qu'il ne me souuenoit plus pour lors (ce que ie tenois pour vne grande nouveauté) ny de mon œil, ny de sa maladie, ains deuenois petit à petit plus clairvoyant de mon esprit, ayant iusques à lors ignoré, que ie l'eusse là porté aueugle. Passant outre ie paruius à ce que n'agueres tu reprenois en moy: Veu que ces paroles me firent deuenir si hautain, que depuis ie ne pense plus à rien que ce soit ; car il me semble que la Philosophie m'a rendu semblable à ce que l'on dit estre aduenü aux Indiens par le moyen du vin lors qu'ils en beurent la premiere fois, veu qu'estans d'un naturel plus chaleureux que les autres, & beuans d'un breuuage si fort, ils entrerent soudain en fureur, & commencerent à forcener doublement pour auoir beu le vin pur. De ceste mesme façon ma's-tu veu venir espris d'une fureur diuine, & tout enyuré de paroles (si toutesfois celà se doit appeller yrongerie, plustost que tēperance & sobrieté.) L'AMY. Mais ie voudrois bien entendre ces propos sil estoit possible, car ils ne sont pas à mespriser, principalement si celuy qui en est curieux, & desire de les ouyr, est de tes amys. LVC. Prends courage, cher amy, & t'assure, comme dit Homere, Que tu prouoques à parler ceky qui en a plus d'enuie que toy. Que si tu ne m'eusse preuenü, vrayment ie t'eusse prié moy-mesme de m'en ouyr faire le conte. Car ie veus que tu tesmoigne de ma part au vulgaire, que si par fois l'on me void refuer, ce n'est pas sans raison. Et d'ailleurs ie seray tres-content de me ramenteuoir souuent ce discours. Et tout ainsi que les Amants en l'absence de leurs Maistresses se figurent en l'idee leurs amours, & les paroles par elles dictes, & en si amusans assoupissent leur passion, cōme si les personnes aymées estoient là presentes; veu mesme que quelques-vns d'entr'eux pensent deuifer avec elles, & se resioüyssent des parolles qu'il leur semble oüyr, comme si elles venoient d'estre dictes, & appliquant ainsi leur esprit au souuenir du passé, ne peuuent prendre du repos aux choses qu'ils ont en leurs pieds, & qui les trauillent: De mesme en est il de moy. Bien que ie sois fort esloigné de la Philosophie, ce m'est neantmoins vne grāde consolation de me remettre en memoire les propos que i'oüy pour lors, & de les repeter à part moy. Bref i'ay tousiours là veüe sur ce Philosophe, comme si voguant sur mer en pleine nuict; ie regardois quelque phare. Il

*Les choses où nous prenons du plaisir naturellement, nous allegent en nos afflictions.*

*Le vin rendit forcener les Indiens la premiere fois qu'ils en beurent.*

*Comparaison des effets de la Philosophie à ceux de l'Amour.*

est present ce me semble à toutes mes actions, & ne cesse de me repeter les mesmes paroles. Par-fois aussi (principalement lors que i'esseue mon esprit, & le tiens comme attaché sur luy) son visage s'apparoist à moy, & le son de sa voix s'imprime dedans mes oreilles. Car selon ce dire Comique; Il delaisse vrayment ie ne sçay quel aiguillon aux Auditeurs, comme dit Euripide de Pericle. L'AMY. Cesse ie te prie, ô admirable homme, d'vser de preface, & me fais le conte pur & simple, repétant le discours depuis le commencement: car tu me travailles trop de te voir ainsi tournoyant aux extremités de la matiere. L v c. Tu as raison, & c'est ainsi qu'il le faut faire. Mais dy-moy ie te prie, mon Amy, as-tu jamais veu de ces mauuais Acteurs de Tragedies, ou par Iupiter, de Comedies mesmes? Pentens parler de ceux qui font sifler le peuple, se moquent d'eux, qui corrompent les Poëmes, & qui sont finalement chassés, quoy que les fables soient la plus-part du temps bien composees, & emportent le prix sur toutes les autres. L'AMY. Je cognois plusieurs de ces ouuriers: Mais pourquoy me demandes-tu cela? L v c. C'est parce que ie crains, qu'il ne te semble que i'imité icy ces propos par risée, joignant ores les choses sans ordre, & tantost corrompant le sens pour mon peu d'esprit, & que procedant ainsi petit à petit ie ne face incontinent mespriser la fable. Il est vray que quand celà seroit ie ne m'en facheroy pas beaucoup, si ce n'est qu'on vint à rejeter le subject, & à diffamer le party mesme que ie suis. Parquoy souuienne toy, durant mon discours, & que le Poëte n'est point coupable de telles fautes, car possible est-il assis bien loing du jeu, ne se souciant point pour tout des choses qui se font sur l'eschaffaut. Pour moy ie te feray voir par l'essay, si ie ne suis point bon auteur, & si ie n'ay pas bonne memoire sur vn Theatre, ne differant en rien pour le reste d'un Messager Tragique. Par ainsi, si ie te semble dire quelque chose qui soit vn peu hors de raison, propose toy tout aussi-tost, que c'estoit là le meilleur, & que le Poëte l'auoit possible dit autrement. Que si tu me sifles, n'aye peur que ie m'en fache. L'AMY. Par Mercure tu as fait vn bel exorde, & selon la regle des Rhetoriciens: Mais il me semble que tu voulois encores adjoüster cecy; Que la cōuersation que vous avez eüe ensemble a esté de peu de duree: Que tu n'es pas venu icy expres pour haranguer, & qu'il vaudroit beaucoup mieux l'ouyr parler luy-mesme que toy, qui n'en as rapporté que bien peu de choses, ramassees en ta memoire, comme tu as peu. N'est-ce pas là ce que

L'Idée de ce que nous aymons se presente tousiours à nos yeux.

L'action releue les paroles, & les fait priser.

Vne longue preface en vn discours, est vne teste plus grãde que tout le corps.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

tu voulois dire? Il n'est donc plus besoin que tu m'en parles d'auantage, ains que tu penſes d'auoir deſià fait ta pteface pour tout le diſcours, & que ie ſuis preſt de t'en louer & ſçauoir bõ gré. Que ſi tu dilayes d'auantage, ie me remettray en memoire les fautes commiſes pendant ton Diſcours, & ſifleray ſi haut que tous m'entendront. L v c. Vraymēt ie m'en allois dire ce dequoy tu viens de parler, y adiouſtant que ie ne ſçauois pour tout proferer vn ſeul mot avec autant de grace que luy, car ce m'eſt vne choſe impoſſible. Auſſi ne veux-je pas de rechef luy attribuer mes propos, de peur que de quelqu'autre coſtē ie ne ſois fait ſemblable à ces jōieurs de farces, leſquels ayant pris ſouuēt les perſonnages d'Agamemnon, ou de Creon, ou d'Hercule meſme, tous couuerts de drap d'or, regardans d'vn œil affreux, & ouurans la bouche, ſe contentent de prononcer quelque petite choſe, maigre & eſſimee, & ce plus laſchement qu'Hercule, ou Polixene. Aſſin que ie ne ſois donc blaſmé moy-meſme d'auoir pris vn maſque beaucoup plus grand qu'il ne conuient à ma teſte, & qui des-honore par conſequent tout l'habit, ie veux deuiſer avec toy ſans fard, & en propre perſonne, de peur que venant à choir en quelque precipice, ie ne tire apres moy ceſt Herôs, duquel ie repreſente le perſonnage. L'AMY. Ie crois que ceſt homme icy ne ceſſera d'aujourd'huy de faire le Tragique & le Comedien pres de moy. L v c. Ie me tais, puis que cela eſt, & m'en vay reprendre mes premieres briſees. Il commença donc ſon Diſcours par vne louange de la Grece, & des habitans d'Athenes, de ce qu'ils eſtoient eſleuez enſemblement à la Philoſophie, & à la pauuereté, & ne voyoient gueres volontiers aucun, ſoit qu'il fuſt citoyen, ou eſtranger, qui pour donner entree aux voluptez, les voulut faire ſortir hors des bornes de leur ancienne honneſteté: Au contraire ſi quelqu'vn ſen alloit à eux avec ce deſſein, ils le conuertifſoient petit à petit, luy faiſoient oublier ſes mauuaiſes mœurs, & ſi le remettoient dans le droit chemin de bien viure. Il faiſoit auſſi mention de l'vn de ces grands Seigneurs tout eſclatant en or, lequel arriuant dans Athenes pour ſe faire paroître, ſuiuy d'vn gros train, & de beaucoup de finance, & riche bagage, penſoit de ſe faire admirer aux Atheniens, & eſtimer bien-heureux. Mais tout au contraire le pauvre homme leur ſembloit miſerable, & deſlors ils ſe propoſerent de l'inſtruire. Ils ne luy deffendirent pas pourtant, avec rigueur & publiquement qu'il n'eũt à viure ſelon ſon plaiſir en vne Cité libre, & comme bon luy ſembleroit: Mais apres qu'on eũt reconneu

*Comparaiſon  
propre.*

*Hiſtoire à la  
louange des A-  
theniens ſur le  
meſpris des ri-  
cheſſes.*

Les ornemens  
de l'ame nous  
font paroître,  
non ceux du  
corps.

reconneu

recoigneu son humeur hautaine & fascheuse aux Academies, & bans publics, & comme il battoit ses seruiteurs & pouffoit tous ceux qui se rencontroient deuant luy; quelqu'un qui se trouua là de fortune luy dit tout bas, feignant de ne le point voir, & de ne s'attaquer pas à luy. *Il auoit peur de mourir en se lauuant, mais il y a fort bonne paix au bain, & par consequent il n'estoit pas besoin d'une si grande troupe de soldats pour le garder.* Cependant luy qui entendoit fort bien celà, retenoit ces paroles & en faisoit son profit. Vne autrefois estant reuestu d'un habit tout bigarré, & d'une robe de pourpre, iceux se rians fort à propos, & avec bonne grace du lustre qu'auoient les couleurs: *Voy le Printemps, jà venu,* disoient-ils: Puis, *D'où vient ce Paon icy?* adjoustans, *Possible est-ce celui-là de sa mere;* & telles autres risées. Ainsi se mocquoient-ils de toutes ses autres bagatelles, ores du nombre des anneaux, & tantost de la grande curiosité qu'il auoit à attifer ses cheueux, ou de sa lasciue maniere de viure. Voilà comme il se fit sage petit à petit, & s'en retourna beaucoup meilleur qu'il n'estoit venu, ayant esté instruit en public. Or pour monstrier qu'ils n'auoient point honte de se confesser pauures, il me fit recit de quelques propos qu'il disoit auoir esté tenus publiquemēt d'un chacun aux jeux Panateneās, ou aux festes de Minerue: C'est que quelqu'un des habitans auoit esté pris, & mené deuant le Preuost des jeux, parce qu'il estoit venu au spectacle avec un habit de couleur: Mais tous ceux qui le virent en eurent pitié, & intercederent pour luy: Car le trompette ayant publié, qu'il auoit enfreint la loy, pour festre vestu d'un tel habit; Tous se mirent à crier d'une mesme voix, & cōme fils eussent ensemblement consulté cest' affaire, qu'il luy falloit pardonner ceste faute, puis qu'il n'auoit point d'autre vestemēt. Il me loüoit donc ces belles actions, ensemble la liberté qui regne entr'eux, leur modeste façon de viure, & leur repos, & tranquillité d'esprit: Toutes lesquelles choses sont exemptes des traicts de l'enuie. Il m'asseuroit aussi que la conuersation de ces gens là, auoit de la sympathie avec la Philosophie, qu'elle pouuoit conseruer les mœurs en leur entier, & qu'un homme de bien y trouuoit de quoy passer heureusement ses iours, ayant appris à mespriser les richesses, & fait dessein de viure honnestement; adjoustant, Que tout homme qui aymoient les richesses & l'or, & mesuroit la felicité par la pourpre, & par les faueurs, sans auoir iamais ny fauouré la liberté, ny fait essay de la franchise de parler, ny aymé la verité, ny deteste le seruage & la flatterie: ou, *Quiconque se baignoit en*

C'est estre  
vrayement ver-  
tueux que de  
ne point rou-  
gir pour la pau-  
ureté.

Les Philoso-  
phes ont de  
tout temps esté  
pauures, mais  
non pas tous.

Preferer les  
biens du corps  
à ceux de l'es-  
prit, c'est un  
acte de folie.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

La Volupté ne  
manque iamais  
d'inuentions  
pour entrete-  
nir ses fauorits.

*Description de la  
Volupté.*

la volupté, & ne festudioit qu'à luy complaire, seul amy de tables bien couuertes, serf du vin & des paillardises, plein de malice, de mensonge, & de fraude; ou finalement quiconque se plaisoit à ouyr, & les sons des instrumens, & les tumultes lascifs & desplaisans, & les chants effeminez; Qu'il ne falloit qu'il allast ailleurs qu'en ce lieu cy (de Rome:) car toutes les ruës, & les marches y sont pleins des plus voluptueuses choses du monde; & il est permis à vn chacun de donner entrée à la volupté, par toutes les portes, soit par les yeux, par les aureilles, par les narines, ou par le gosier; & bref par l'attouchement, ou par l'acte Venerien: Car ceste volupté decoulant comme d'une source rapide, & tousiours courante, les chemins en sont tous puez. L'adultere, l'auarice, le parjure, & tels autres attraits de lubricité, sy rencontrent & marchent de pair: Tellement que l'ame estant accablée de tous costez, la vertu, la honte, & la iustice sont reiettees; & le lieu de leur demeure rendu desert, & aride de soif, pullule en toute sorte de brutalitez. Ainsi me descriuoit-il ceste ville, maistresse & gouuernante de tous ces grands biens. A mon retour de Grece (adjousta-t'il) & si tost que ie me vis proche de ce lieu, faisant le reitif contre moy-mesme, i'allois recherchant la cause de mon arriuee, me seruant des paroles que Tyresias dict à Vlyssé dans Homere:

*Odys. 12.*

*Pourquoy donc, mal-heureux en laissant la lumiere  
Du gracieux Soleil.*

Sçauoir la liberté, & felicité de la Grece, t'es-tu venu rendre icy, pour y voir le tumulte importun, les faux accusateurs, les orgueilleux accueils, les banquets, les flatteurs, les meurtriers, les attentes d'hoiries, & les amitez deguisees? Qu'as-tu deliberé de faire? veu que tu ne peux t'absenter d'icy, ny t'accoustumer aux vieilles façons de ceste ville. Apres auoir donc consulté long-temps à part moy, ie conclus finalement, que (comme vn second Hector, que Iupiter rendit invulnerable, le tirant hors des traits, & des coups,) il falloit aussi que ie me retirasse loing du sang, du massacre, & du bruit, tellement que depuis ie me suis tousiours tenu chez moy, & m'estant reduit à ceste maniere de viure, que plusieurs estiment lasche & effeminée, ie deuise avec la Philosophie, & ay pour mon entretien ordinaire Platon, & la Verité. Par-fois aussi, m'imaginant que ie suis sur vn grand Theatre, ie regarde d'enhaut les actions des mortels, qui peuuent d'un costé contenter l'esprit, & le faire rire, & de l'autre terrasser vn homme, & le

La solitude est  
necessaire à ce-  
luy qui veut  
vacquer à la  
contemplatió.

ietter hors des bornes de la raison pour constant qu'il soit. Car (s'il est permis de louer les vices,) ie ne pense pas qu'il y ait lieu d'as le monde, où la vertu souffre plus de secouffes qu'en ceste ville, qui est vne vraye lice, où l'esprit de l'hōme. se cōnoist à l'espreuve: puis que ce n'est pas peu de chose que de resister à tant d'appetits dereiglez, & aux spectacles, & allechemens d'oreilles, qui nous attirent, & colettent de toutes parts. Mais il faut à l'imitation d'Vlyse passer ceste mer à la nage, & trauerfer ses escueils, sans auoir neantmoins, ny les mains liees, ny les aureilles bouchees de cire (car il y auroit trop du danger) ains avec vn esprit attentif, libre & releué. On peut encores admirer la Philosophie, l'opposant par vn parallele contraire à la folie des hommes, & mespriser par consequent les biens de fortune, voyant que dans le monde (cōme si c'estoit vne fable, & vn jeu qui se representast par diuers personnages) l'vn se fait maistre de simple valet, l'autre riche de pauure qu'il estoit parauant: L'vn de pauure deuiet grand Seigneur, & Roy mesme; l'autre est ores amy, & tantost ennemy: Bref l'vn est libre, & l'autre exilé. Merueille! La fortune nous rend tesmoins oculaires qu'elle se jouë des affaires des hommes, & confesse elle mesme qu'il n'y a rien de stable çà bas; & neantmoins ceux qui l'experimentent tous les iours viuent avec des esperances, desquelles ils ne voyent iamais les effects. Pource que ie t'ay dit, qu'il est loisible de recreer son esprit, & se rire de ce qui se passe au monde ie te l'expliqueray maintenant. Est-il possible que ces gros richars ne soient dignes de risée, lesquels font monstre de leur pourpre, estallent au vent leurs anneaux, portent sur eux mille bagatelles; & ce qui est le plus absurde, saluent d'vn nom estrangeur ceux qui leur viennent à rencontre, estimans qu'il leur doit suffire de ce qu'ils les ont simplement œilladez. Quelques autres plus insolens en leur vanité, pourchassent d'estre, non de loing, ny selon la coustume des Perfes, ains il faut que celuy qui s'approche d'eux fasse vne grande reuerence, & tesmoignant son affection par vn geste exterieur, s'en aille leur baiser la poitrine, ou bien la main dextre: ce qui est tenu pour vn grand heur par ceux-là mesme qui ne paruiennent iamais à ce grade d'honneur. Vn autre apres s'estre tenu debout vn long temps pour se presenter, se verra soy-mesme deceu: Enquoy i estime louïable l'indiscretion de ceux cy qui ne daignent, ny de luy en sçauoir du gré, ny de l'appeller. Mais ceux-là sont encores plus dignes de risée, qui les suuent, & les amadoient, & se leuans en pleine nuit,

Deux contraires paroissent mieux quand ils sont opposez l'vn à l'autre.

Les riches sont les bouffons des sages.

Les grandeurs nous font méconnoistre, & iamais Alexandre n'eust voulu estre adoré s'il ne se fust veu le plus Grand de la terre.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

font la ronde par toute la ville, & souffrent d'estre repoussez par les valets, abbayez par les chiens, outragez par les flatteurs, & telles autres injures. Or le salaire de ces fascheuses allées, & venuës, n'est autre qu'un miserable repas, auquel combien de viandes ne deuorent-ils? combien de fois ne boiuent-ils, & quels discours (qui ne sont gueres sceants) ne tiennent-ils? Finalement apres qu'on les a bien saoulez ils s'en vont, & se plaignent, ou du festin mesme, ou des affronts qu'ils ont receus à la table, ou d'auoir esté traictez chichement. On ne void autre chose par les carrefours que telle maniere de gens; les vns rendent leur gorge, les autres s'entrebattent pour des putains, & plusieurs d'entr'eux couchez sur le paué iusques au matin, font paroistre aux Medecins la cause de leurs pourmenades: & ce qui est le plus mal-seant, c'est que quelques-vns de leurs bandes, tout malades qu'ils sont, ne peuuent se tenir en repos. Pour moy i'estime les flatteurs beaucoup pires que les flattez, & les tiens pour la principale cause de leur orgueil: car tandis qu'ils admirent leurs grands moyens, loient leur or, se trouuent à troupes dès le matin à l'entree de leurs maisons, & arriuant là, les appellent leurs Seigneurs, ie vous laisse à penser quelle bonne opinion n'ont-ils d'eux-mesmes? Que si d'un commun accord, ils se retiroient tant soit peu de temps de cet esclavage volontaire, n'estimes-tu pas que tout au rebours ces grands riches s'en iroient aux portes des mendians? Ouy sans doute; & les prieroient de ne vouloir laisser ny leur bon-heur, sans tesmoins oculaires, ny le luxe de leurs tables bien couuertes inutile, ny leurs grands palais depeuplez & deserts: car ils ne font pas tant d'estat des richesses que d'estre estimez bien-heureux, à cause d'icelles. Aussi est-ce la verité que celuy n'a point pour tout de plaisir qui possede ou des belles maisons, ou a de l'or & de l'yuoire à souhait, si quelqu'un n'en admire l'esclat. Il faudroit donc raualler, & auillir leur autorité de ceste maniere, faisant rempart du mespris à l'encõtre de leur richesse: veu que c'est les entretenir en leur folie, que de les caresser. Celà est bon à faire à ceux qui reconnoissent leur ignorance. Mais que les hommes qui font semblant de philosopher, commettent des choses beaucoup plus absurdes, & ridicules que celles-là, c'est l'action la plus fascheuse de toutes. Car en quel estat penses-tu que soit mon esprit, quand ie vois l'un de ceux-cy, principalement des plus anciens, estre peste-messe parmy la troupe des flatteurs, seruir d'estafier à ceux qui sont éleuez aux dignitez, & deuiser familièrement avec ceux qui le

*C'est vn hor-  
loge sans arrest  
qu'un esprit  
s'esbauché.*

*Il est quelque-  
fois nécessaire  
d'user de mes-  
pris pour estre  
prisé.*

*Parmy les Sa-  
ges il se trouue  
touliours quel-  
que fol.*

mandent aux repas, paroissant neantmoins sur tous les autres, à cause de son vestement. Et ce qui me fache le plus en cecy, c'est qu'ils n'ont pas l'esprit de changer d'habit, quand ils representent la fable entiere sous vn mesme personnage, & en mesme estat. Mais à quel flatteur comparerons nous les choses qu'ils font aux banquets? Ne mangent-ils pas plus hardiment que les autres? Ne fenyurent-ils point aussi plus appertement? Puis se leuent de table tous les derniers, & veulent plus emporter du festin que personne. Quant aux plus discrets d'entr'eux, ils se mettent souuent à chanter. Voilà les causes, pour lesquelles il tenoit ces choses pour ridicules, & faisoit mention en particulier de ceux qui philosophent à gages, & mettent la vertu en vente, comme en vne foire publique: A cause dequoy il nommoit leurs escholes des boutiques, & des tauernes. Car c'estoit son opinion, que quiconque faisoit profession d'enseigner le mespris des biens de fortune, il deuoit premierement abhorrer luy-mesme la richesse & le gain. Et c'est la verité qu'il ne disoit rien de parole, qu'il n'accomplist en effect; attendu qu'oultre qu'il communiquoit gratuitement avec ceux qui le daignoient rechercher, il assistoit encores les pauvres de ses moyens, & fouloit aux pieds toute sorte de somptuosité. Il se soucioit si peu des affaires d'autrui, que mesme il ne tenoit compte de ses biens propres, qui se diminueoient à veuë d'œil: car ayant vne mesterie pres de la ville, il fut plusieurs années sans y aller, & si dès le commencement ne l'estima point estre sienne, son opinion estant telle, selon mon aduis, qu'en matiere de telles choses, aucun d'entre nous n'en est Seigneur naturel, ains que nous en sommes seulement reputez les Maistres temporels, pour vn terme passager & incertain que nous en iouyffons par les loix & les successions, apres lequel elles viennent à eschoir à vn autre qui nous en oste le nom. Mais ce qui est d'admirable en luy, & qui sert d'vn bel exemple à ceux qui veulent l'imiter, c'est la mediocrité qu'il obserue en ses repas, ses exercices reglez, & limitez, la majesté venerable de sa personne, la bienveillance de son habit, & sur tout la modestie de son esprit, & la discretion en ses mœurs. Il souloit aduertir d'ordinaire ceux qui le frequetoient, qu'ils ne se môstrassent point retifs à bien faire, à l'imitation de ceux qui se donnent vn iour prefix, ou d'vne feste, ou d'vne solempnelle assemblee, pour commencer deslors à ne plus mentir, & à s'acquitter du deuoir: Car il tenoit pour maxime, qu'vne vraye intention de faire du bien deuoit estre prompte, &

La Vertu ne s'achepte pas sans travail, ny sans argent aussi, aujourdhuy principalement.

Quel doit estre vn Precepteur.

Il ne faut iamais dilayer vn bien.

# LES OEUVRES DE LUCIAN.

Sans aucune remise. Il blasmoit aussi fort ces Philosophes, lesquels estimans que l'exercice des vertus consistoit à faire en sorte que les ieunes hommes s'accoustumassent aux incommoditez, & à la fatigue, lioient les vns, fouërtoient les autres; & le plus charitable d'entr'eux, se contétoit de picquer la superficie de leur corps avec vn poinçon. Luy tout au contraire estoit d'opinion qu'il falloit premierement preparer dans les esprits ceste durté, & resistance aux douleurs, & que celuy, qui desiroit de bien instruire les hommes, deuoit auoir esgard à ce qui touche, l'ame, le corps, l'aage, & la nourriture, afin de ne se point rendre blasmable, voulant contraindre à l'impossible ses escoliers: A quoy il adjoustoit que plusieurs estoient morts pour auoir esté traictez de la sorte. Ten vis vn moy-mesme, lequel ayant ja goûté ceste discipline, si tost qu'il eust ouy la vraye doctrine, il quitta là ces opinions erronees, & fallá rendre tout courant à celtuy-cy, donnant des marques d'un esprit beaucoup plus meur qu'auparauant. Il faisoit encore mention de quelque ancien, laissant ceux-cy à part, & discourroit ores des tumultes, & tantost des querelles qui se faisoient en la ville; ensemble des Theatres de l'Hippodrome, du Cirque, des statues des Cheualiers, des noms de leurs chevaux, & de ce qu'on en disoit par les carrefours, (car de verité plusieurs se font estimer fols avec leurs chevaux) & en repronoient mesmes quelques-vns de ceux, qu'on estime studieux, & gens de lettres. De ce discours il passoit à l'autre partie du jeu, & traictoit des funerailles des morts, & des testamens; adjoustant, que les enfans des Romains ne disent pendant leur vie qu'un seul mot veritable, qui est celuy de leurs testamens, où ils requeroiét de n'estre deboutez de leur verité. Ces paroles me prouoquerent à rire, principalement quand il adjousta, que ceux-cy pensant d'enseuelir avec eux leur peu de sçauoir, ne pouuoient se tenir de confesser par escrit leur sottise, veu que les vns ordonnent qu'apres leur decez, on ayt à brusler<sup>k</sup> les plus superbes habits qu'ils ont porté durant leur vie. Les autres veulent, que quelques-vns de leurs domestiques demeurent, comme pour garde de leur sepulture. Il y en a aussi, qui enjoignent expressement, qu'on couronne de fleurs les colonnes de leur tombeau, par où ils monstrent que leur folie dure iusques à la mort. Ce qu'ils font possible, pour faire voir quelles ont esté leurs actions pendant leur vie, puis qu'ils ordonnent que telles choses se fassent apres leur mort: Il entendoit parler de ceux, qui acheptent des viandes exquisés & cheres, qui repandent pesle-

*Considerations  
que doit auoir ce-  
luy qui s'est pro-  
fessé d'enseigner  
la jeunesse.*

*Contre les fols  
testamens.*

*Les belles a-  
ctions de la vie  
couronnent  
celes de la  
mort.*

*Contre le luxe.*

messe le vin aux banquets avec les parfums, qui sont tous couverts de roses en plein hyuer, qui ayment les choses rares, & les mesprisent, si elles ne sont hors de saison. En ce rang estoient mis ces grands auailleurs de myrrhe, lesquels il blasmoit entre-autres, disant qu'ils ne sçauoient pas contéter à l'ayse leurs appetits, ains qu'ils se mesprenoyent, & y mettoient du desordre, permettant à la volupté d'offenser tellement leurs esprits, que comme l'on dit aux Tragedies & Comedies, *ils estoient forcez de s'eschapper par delà la porte*, c'est à dire, de sortir d'un mal pour entrer en l'autre. Il appelloit donc ceste sorte de plaisir vne incongruité: & disoit ce qui sensuit, pour mesme raison, imitant les brocards du Dieu Momus, qui treuuoit à redire par tout. Car comme vn certain reprochoit ce Dieu qui auoit forgé le Taurau, pour n'auoir posé les cornes plus bas que les yeux: ainsi blasmoit-il ces porteurs de couronnes, parce qu'ils ignoroient la vraye situation d'icelles. Si cela est, disoit-il, qu'ils se plaisent tant à l'odeur des violettes, & des roses, il les falloit plustost couronner le plus pres du nez qu'on eust peu, pour leur donner moyen d'en tirer plus de volupté. De ceste mesme façon se rioit-il de ceux, lesquels en leurs banquets solennels vsoyent d'une diuersité de sauges, & d'un excés de friandises; adjoustant, que ceux-cy se donnoient plusieurs empeschemens pour vn plaisir de peu de duree. Il demonstroit pareillement, que telles gens se mettoient en peine pour quatre doigts de volupté seulement ( car le gosier d'un homme pour grand qu'il soit, n'a pas d'auantage de longueur ) attendu, qu'ils n'auoyent point de plaisir des viandes exquisés auant que les aualer; & que les ayant machées, elles ne les fauloient pas plus que les autres. C'est donc vne grande folie à eux, continuoit-il, d'acheter si cher vne volupté passagere, & s'ils ont du mal qu'ils s'en prennent à leur ignorance, pour ne sçauoir connoistre les vrayes & solides contentemens que la Philosophie partage à tous ceux qui desirent de trauailler. Ces paroles estoient suiues d'un recit qu'il faisoit de ce qui se passoit aux bains; desquels il discourroit fort au long, ensemble du grand nombre des valets, des injures qu'on y reçoit, & de ceux qui s'appuyoient sur leurs seruiteurs avec tant d'ayse qu'il leur sembloit estre portez en l'air. Entr'autres choses il en haysoit principalement vne, qui est familiere à la ville, & commune aux bains, c'est que quelques seruiteurs ont de coustume d'aller deuant, & aduertir vn chacun à haute voix de prendre garde aux pieds, de peur de chopper, ou rencontrer

Les gourmés font tous les iours de nouveaux souhaits, comme celuy qui desiroit d'auoir vn col de grue pour mieux sauouer le vin.

Le luxe est ingrat à son Maître, car il est à la fin cause de sa perte.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

quelque fosse: Et ce que ie treuve de plus absurde, c'est qu'il faue mesme qu'ils les admonestent de marcher: Tellement qu'ils estoionnoit fort, & tenoit pour vne chose insupportable, de ce qu'ils ne se seruoient des mains, ny de la bouche d'autrui pour manger, ou de leurs oreilles pour escouter, ou de ce qu'ils n'auoient point affaire des yeux d'un autre pour regarder, bien qu'ils fussent sains. Ceux-là mesmes, disoit-il, se laissoient chatouïller l'oreille par des mots qui ne sont sceants qu'à des hommes aueuglez & perdus: Car ils souffroient ces affronts en plein iour, & aux lieux publics; & neantmoins c'estoient eux qui auoient la charge des villes. Apres m'auoir fait le recit de ces choses & de plusieurs autres, il finit son discours. Pour moy, qui l'escoutois tout pantelant de crainte que i'auois qu'il se teût, il m'aduint comme jadis aux Feaces, estant tout hors de moy-mesme pour l'auoir regardé fixement vn long temps; i'estois si estourdy, & auois le cerueau si broüillé, que ie fondois en sueur, & l'eau me degoustoit de toutes parts. Que si ie voulois dire quelque chose, ie ne pouuois, & la parole me tarissoit à la bouche: Tellement que de fascherie les larmes m'en venoient aux yeux. Aussi son discours ne m'auoit pas atteint superficiellement, & à l'adventure; ains la playe estoit profonde, & mortelle; & la parole lancee de droict fil auoit, si il faut ainsi dire, entamé l'esprit. Car si il n'est permis de parler en Philosophie, ie tiens, que l'esprit de l'homme ingenieux est semblable à vne butte bien delice; & qu'il y a plusieurs Archers en ceste vie, qui ont leur carquoisourny de diuers propos. Tous neantmoins ne tirent pas droict, ains quelques-vns d'entr'eux ayans leurs cordes trop tendues, laschent le trait plus roidemēt qu'il ne faut; & ceux-cy ne laissent pas de bien viser, mais leurs flesches au lieu de demeurer sur la butte, elles passent outre, & volans plus auant, entament seulement l'esprit par la force du coup. Les autres font au cōtraire de ceux-cy, car pour leur trop de foiblesse leurs dards ne paruiennent pas mesmes iusques au but, ains tombent le plus souuent au milieu du chemin. Que si quelquefois ils touchent à la butte, ce n'est que superficiellement, & sans faire vne playe profonde; aussi n'ont-ils point esté laschez avec la force requise. Or quiconque veut estre estimé bon archer, & pareil à cestuy-cy que nous descriuons, il doit en premier lieu soigneusement regarder le but, & se donner garde, qu'il ne soit ny trop mol, ny trop dur pour sa fleche: Car sans doute il y a des buts qu'on ne scauroit entamer. Bref ayant trempé son dard, non dans le poison, comme

*La Philosophie est nee de l'admiration, & l'eloquence est celle qui la maintient.*

*Le Sage a tousiours vn but en ses actions.*

*Comparaison de l'esprit à la butte.*

les Scythes, ny dans vne gomme enuenimée comme les Curetes; ains apres l'auoir graiffé petit à petit d'une drogue aigre-douce, il peut tirer infailliblement. Que si ce dard est lasché d'un bras roide, & qu'il semble percer d'oultre en oultre, il y laisse au dedans beaucoup de ce medicament, lequel y estant respandu, enueloppe l'ame de toutes parts: d'où s'ensuit que les personnes rient & pleurent en escoutant ce qu'on leur dit; comme il m'est aduenu à moy-mesme, par la force du medicament qui par des secrets conduits a penetré bien auant dedans mon esprit. Ce qui me remet en memoire ce vers d'Homere:

*Darde ainsi s'il en vient quelque lumiere aux hommes.*

Car comme ceux qui escoutent le haut-bois Phrygien, ne sont pas tous esprits de fureur, ains ceux-là seulement que <sup>m</sup> Rhée espointonne, lesquels apres vne longue harmonie se mettent en memoire leurs passions: de mesme tous ceux qui entendent les Philosophes ne s'en vont pas estonnez, & blesez, si ce n'est qu'ils soient portez d'inclination à la Philosophie, & qu'ils ayent de la sympathie avec elle. L'AMY. O les belles choses que tu viens de me raconter, cher Amy, & combien sont elles graues, diuines, & admirables. Tu as vrayment esté rassasié sans y penser, de beaucoup d'ambrosie, & de lot. Pendant ton discours, il m'est entré ie ne sçay quoy dans l'esprit, & si tost que tu as cessé de parler ie suis deuenu tout triste. Tellement qu'il m'est force de me dire blezé comme toy. Mais ne t'en estonne pas, car tu sçais assez que ceux qui sont mordus des chiens enragez, n'enragent pas seulement eux-mesmes; mais de plus si durant leur rage ils mordent quelqu'un, ils le font deuenir aussi furieux: & la morsure se ioignant à la partie affectee, la maladie se rend si feconde, qu'un grand effect de fureur s'en suit. Lvc. Quoy donc, tu te treuues blezé comme moy? L'AMY. Ouy vrayment, & si ie te prie bien fort de treuuer quelque remede commun à nous deux. Lvc. Il faut experimenter celuy de Telefe. L'AMY. Quel est ce remede donc? Lvc. C'est que retournant vers celuy qui nous a navrez, nous le prierons d'y remedier: de mesme que Telefe fut blezé, & guery par Achille avec la limure du fer de la lance qui auoit fait le coup.

Il n'est pas permis à tous d'aller à Corinthe.

Vn Discours eloquent & graue est la pasture de l'ame.

Morsure des chiens enragez.

Tout ainsi que le Scorpion porte son remede avec soy; de mesme tirés nous souuent guerison de celuy qui nous a blezéz.

## ANNOTATIONS.

<sup>a</sup> Des Hiboux à Athènes.] Erasme fait mention de cet adage, & Pàrius l'explique en ses Hieroglyphes, disant; qu'il y auoit jadis si grande abondance de Chars-huans à Athènes, qu'on n'y voyoit presque point d'autres oyseaux: Ce qui donna lieu au Prouerbe; Porter des

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Hiboux à Athenes*; c'est à dire, mettre de l'eau dans la mer, ou du sablon aux riuages, & faire des presens à vn homme plus riche que soy.

b *De l'ignorance naissent les hardis.*] Parce que les ignorans manquent d'ordinaire de discretion, ce défaut les porte à ie ne sçay quelle hardiesse, ou plustost à vne certaine temerité, qui leur fait entreprendre toutes choses, au delà de l'impossible. Aussi ne deuiennent ils iamais sçauants, iusques à ce que leur peu de puissance leur apprend à se connoistre en leur rien.

c *Ayant vn liure en main.*] Vn Philosophe estant interrogé en temps de guerre, où estoient les armes, ne monstria rien qu'un liure, disant, que c'estoit la toute la desffense. Il auoit raison; car les liures maintiennent les Citez en paix, & consolent les Doctes au milieu des orages qui les agitent.

d *Sereines.*] Il n'y a celuy qui ne sçache la fable des Sereines, filles du fleuue Achelous. Voy l'Epigramme qu'en a fait Virgile, où il en descrit la fable fort elegamment.

e *Edons.*] C'est à dire, Philomenes, Ouide en descrit la fable fort au long dans ses Metamorphoses.

f *Circé.*] Vieille enchanteresse qui transmua les compagnons d'Ulyse en pourceaux. Les Poètes ont caché vne belle moralité sous l'escorce de ceste fable, par laquelle ils veulent donner à entendre qu'il faut euitter les charmes, & les attraits de la volupté, de peur que goustans du breuuage Circean, nous ne soyons infectez du poison, qui se cache sous les douceurs emmiellees.

g *Que le Poete n'est point coupable.*] L'ignorance a pris pied si auant auourd'huy, que ceux qui lisent les vers des bons Poètes, y treuuent souuent à redire, faute de les sçauoir prononcer, & d'entendre ce qu'ils lisent: Mais ils ne considerent pas qu'ils sont plus coupables que les Dieux mesmes.

h *Athenes.*] Ville de Grece la plus fameuse de toutes celles desquelles l'Antiquité a jamais fait mention, tant pour les bons arts, & disciplines qui s'y apprenoienc, que pour l'exercice des armes. Voy ce qu'en disent Strabon<sup>1</sup>, Herodote<sup>2</sup>, & Volaterran<sup>3</sup>. Nostre Lucian en fait vne particuliere description au commencement du Panegyre de Demosthene. Archelaus s'en fit le premier Seigneur, & la tyrannisa fort. Lucius Sylla l'assiegea, & la remit en sa premiere liberté: Et finalement les Gaulois la tindrent long temps avec les Peloponneses. Les Barbares ont corrompu ce mot, & au lieu de dire *Athens*, ils disent *Sethina*.

i *Pourquoy donc mal-heureux.*] Ces paroles fort conuenables au dessein de l'Autheur, sont tirées du 22. de l'Odysee, comme i'ay desjà dit, où Homere introduit Tiresias parlant à Ulyse.

k *Brusler leurs corps.*] Les Romains auoient la coustume de brusler leurs corps, & Licurgue fut le premier, qui abolit ces expiations funebres, ordonnant qu'on enseuelist simplement le desffant, sans mettre aucune chose avec luy, comme l'on auoit de coustume.

l *Dieu Momus.*] Aristote au liure des parties des animaux fait mention de ce Momus, & dit qu'il accusoit la nature de ce qu'il n'auoit mis les cornes du bœuf en quelque autre endroit que sur le front, afin qu'il peut frapper plus à l'ayse. Nostre Autheur fait allusion à cecy au 2. liure de ses vrayes narrations, où il dit auoir veu des bœufs, qui n'auoient pas des cornes sur le frons, ains sous les yeux.

m *Rhés.*] Lucian entend parler des Prestres de la mere des Dieux, lesquels au son du haut bois Phrygien deuenoient comme insensés & furieux. Ce qui n'aduenoit pas aux autres hommes. Senecque 4 demonstre cecy en beaux termes; *Quelques-uns*, dit-il, *se laissent emporter aux belles paroles. Ces semblens n'estre attachez qu'au discours de celuy qui harangue, se monstrans aussi émuuz, que les demy-Hommes au son du haut-bois Phrygien.* Où il faut noter que par ces demy-Hommes il entend les Gaulois, Prestres de la mere des Dieux.

## LA IUSTICE DES VOYELLES.

REGNANT le Grammerien Aristarque Phalerien, le septiesme iour du mois d'Octobre la lettre S, intenta procez à l'encontre

<sup>1</sup> Liv. 8. ch. 9.

<sup>2</sup> Liv. 1. 2. ch. 8.

<sup>3</sup> Liv. 38. ch. 8.

<sup>4</sup> Epist. 109.

de T, pardeuant mes Dames les Voyelles seantes en leur siege, pour vn faict de rapt, & de larrecin, se disant estre frustree de tous les mots qui sont prononcez par double T.

Vous deuez sçauoir (mes Dames les Voyelles) que pendant tout ce temps que i'ay receu des affronts par le T, lequel vsurpoit le mien contre raison, & se mesloit des choses, où il n'auoit que faire, ie n'en ay iamais porté le dommage à regret; ains au contraire ay tousiours fait semblant de ne sçauoir rien de ce qu'on en disoit, pour la modestie, de laquelle i'ay accoustumé d'vser, cōme vous sçauetz, à l'endroit de vous, & des autres Voyelles. Mais depuis qu'il s'est laissé surmonter à vne si grande auarice, & folie, qu'au lieu de se contenter des choses, que i'ay plusieurs fois dissimulees, il me traueille plus que iamais, faut necessairement que ie dressé ma plainte à l'encontre de luy, pardeuant celles qui nous cōnoissent toutes deux. La peur que me cause ceste extorsio n'est pas petite; & puis qu'il adjouste tous les iours des nouveaux outrages aux precedentes injures, ie n'attens que l'heure qu'il me chasse de ma propre maison. Tellement que peu s'en faut, que pour mon trop long silence, ie ne me voye reduicte en ceste extremité, que d'estre mise hors du nombre des lettres. C'est donc la raison que vous ne preniez pas seulement ceste cause en main: Vous, di-je, qui tenez le siege à present; mais de plus que vous y fassiez ioindre toute la commune des lettres. Car s'il faut que toutes les lettres se iettent de force de leur situation ordinaire en vn autre lieu, & que vous-mesmes, sans lesquelles rien ne peut estre escrit, permettez cecy, ie ne voy plus de moyen, que les Ordres puissent garder pour eux les droicts & priuileges qu'ils ont eus de tout temps. Toutes fois ie ne crois pas, que vous soyez si nonchalantes, que de permettre chose quelconque qui soit cōtre la raison. Et quand vous ne voudrez prendre ceste querelle; Si ne faut il pas pourtant que ie me desiste de la poursuite, comme estant la partie offencee. Que si l'audace de tous les autres eut esté reprimée (comme ie l'ay tousiours souhaitté) soudain qu'ils commençoient d'enfreindre la Loy, on ne verroit pas encore pour le iourd'huy L, se debatre contre R, pour les mots de *Cisseres*, & *Cephalalgie*, ny G, se souleuer contre C, car peu s'en faut qu'ils ne soient venus aux mains, dans la boutique d'un Teinturier, se querellans pour les dictions *Gnasion*, & *Gnasalon*\*. G, n'eut pas aussi eu dispute pour le mot *Mogu* qu'il luy a desrobé. Bref toutes les autres lettres ne se fussent point mutinees contre le

*En ceste Harangue facetieuse, faicte à l'imitation des Plaidoyers, la lettre S, se plaint de ce que T, la de- giste de plusieurs de ses dictions; Enquoy l'Autheur se ris de plusieurs idiomes & prononciations.*

*Il y a eu de tout temps (& mesme encor pour le iourd'huy) certains Pindariseurs, qui ont affecté leur langage par vne faulxte prononciation.*

*\*C'est à dire de la bouvre.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

L'ordre est requis en toutes choses, & de la confusion s'enfuit le mépris des Loix.

*Inventeurs des lettres,*

*& leurs divisions.*

droict, comme estant vne chose raisonnable, que chacune se tienne en son rang: Mais empiercer sur les terres d'autrui, qu'est-ce autre chose que corrompre la Loy? Souuenez-vous que celui, qui vous a le premier donne ces Loix, soit l'Insulaire<sup>a</sup> Cadmus, soit Palamedes fils de Nauplis, ou bien Simonis, ausquels quelques-vns attribuent ceste inuentiō, il n'a pas seulement ordōné l'ordre, & la presceance que doit tenir chaque lettre, (cōme, quelle doit estre la premiere, & quelle la seconde) ains il a encore démontré les qualitez, & vertus, que chacune de nous doit auoir; & vous a iugees comme les Presidentes, dignes de plus grande loüange, parce que vous seules pouuez donner vostre voix, cōme bon vous semble. Les demy-voyelles viennent apres, parce que elles ne peuuent estre ouyes, si elles ne sont ioinctes à vous. Il y en a d'autres au nombre de celles-cy, qui tiennent le dernier lieu, comme celles qui sont muettes & n'ont point de voix; Tellemēt qu'il est raisonnable, que ces Voyelles aydent à la conseruation de ces Loix. Or ce T, (dont le nom ne peut estre pire, puis qu'il signifie vn gibet, & duquel, par les Dieux, on ne parleroit du tout point, si deux bonnes & modestes Voyelles d'entre vous, scauoit A, & Y, ne se fussent associees à luy) a bien osé me faire le plus grand affront que i'aye iamais reçu, tachant de m'oster de force les noms, & les verbes de mon Patrimoine, & de me mettre hors du rang des **conjonctiōns**, & propositions: de façon qu'il m'est impossible de plus supporter l'excez de sō auarice. Mais est il tēps que ie die d'oū est venu tout cecy. Vn iour que ie m'en allois à Cybele (qui est vn petit bourg fort plaisant, & nommé d'ordinaire la mestairie des Atheniens) menant avec moy, ce fort R, que i'estime le meilleur de mes voisins, ie logeay chez vn Poëte Comique, dit Lysimaque, Boëtien de nation, comme il le faisoit assez paroistre, parce que les Boëtiens, & autres prononcent souuent S, pour T, bien qu'il se dit estre né au milieu du pays d'Attique, où l'on prononce coustumierement T, pour S. Ce fut chez cet hoste où ie m'apperçeus de la grande auarice de T, veu qu'il n'auoit encor entamé que bien peu de mots, comme faisant dire, *Tetaraconta*, & me priuant de mes alliez; coustume que ie croyois familiere aux lettres nourries avec moy. D'auantage il m'auoit osté *Tinceron*, & autres semblables mots, qu'il s'attribuoit à faux. I'escoutois neantmoins tout cela fort patiemment, & ne m'en fouciois pas beaucoup; iusques à ce que me prenant garde, que ne se cōtentant pas de ces commencemens, il osoit bien dire sans

rougir de honte, *Cattiteron*, *Cattyma*, *Pittan*, & *Basilittan*, ie me laif-  
 fay tout auffi-tost emporter à la colere, & m'offensay fort de cecy,  
 de peur que i'auois que par succession de temps au lieu du mot  
 \**Syca*, qui signifie des figues, quelqu'un ne prononçast *Tyca*. Ie vous  
 prie au nom de Iupiter, de pardonner à ma iuste colere, me voyant  
 en affliction, & destitué de support, car la chose n'est pas de peu  
 de consequence, attendu que ie suis priué de mes plus familiares,  
 & coustumieres lettres, puis que comme l'on dit, il m'arrache du  
 sein ma pie jafarde, nommée *Cissa*, & l'appelle *Citta*. Il me prit pa-  
 reillement mon *Phassa*, ou mon Colombeau, ensemble des *Nisses*,  
 ou des Oyes, & des *Cosiphes* ou Merles, contre le consentement  
 d'Aristarque, & si ne me déroba pas peu de *Melisses*, ou Abeil-  
 les. Estant dans Athenes, il m'a rauy au beau milieu de la ville  
*Tmiton*, en vostre presence, & des autres syllabes. Quoy d'auan-  
 tage? Il m'a mis hors de toute la Thessalie, voulant qu'elle fust  
 dicté *Tettalie*, & si m'a banny de l'estenduë de *Talasse*, ou de la mer,  
 sans pardonner mesme aux *Scythes*, ou blettes de mes jardins. Bref  
 il ne m'a laissé, comme on dit, vn seul *Passalos*, ou Paisseau. Ie se-  
 rois bien fasché d'en auoir fait autant, car comme vous scauez, ie  
 suis vne lettre, qui ne desire nuire à personne, & qui n'ay iamais  
 tiré en iugement Z, pour m'auoir osté vne *Smaragde*, ou Esme-  
 raude, & enleué toute ma *Smyrne*, ou Myrthe. Ie n'ay point aussi  
 querellé X, bien que par l'inuention de Thucydide il ayt rompu  
 nostre ancienne alliance. Quant à mon voisin R, qui se treuve  
 mal, il luy faut pardonner de ce qu'il a planté en ses terres mes  
*Missines*, ou Myrthes, & de ce qu'un iour estant en frenesie, il me  
 frappa sur la *usse*, ou sur le visage. Voyla comme ie suis vne lettre,  
 qui ne fais point de tort aux autres. Mais pour ce qui est de ce T,  
 voyons comme celuy est vne chose ordinaire, d'offenser toutes  
 les autres lettres: car sans pardonner à vne seule, il a vse d'extor-  
 sion à l'encontre de D, de T aspiré, de Z, & de tous les autres ca-  
 racteres, ou peu s'en faut. Que sil est question de faire venir tou-  
 tes les lettres, qui se pleignent comme parties offensées, escoutez  
 mes Dames les Voyelles D, qui dit, Il m'a dérobé mon *Endelechie*  
 (voulant qu'elle soit dicté <sup>b</sup> *Entelechie*, contre tout droit) ensen-  
 ble le T aspiré qui crie tout haut & le tire par les cheveux, parce  
 qu'il luy a pris, dit-il, vne pomme de *Colocymbe*, & Z, qui se plaint  
 d'estre empesché de *Sirizer*, & *Salpizer*, c'est flutter, & corner.  
 Tellement qu'il n'ose pas s'en greuzer ou plaindre. Où treuueroit  
 on celuy qui endurât ces affronts, ou quel supplice assez rigou-

\* De ce mot est  
 tiré celuy de *Sy-  
 cophante*, qui si-  
 gnifie mangeur  
 de figues. Et s'en-  
 tend d'un Ca-  
 lomniateur.

Il est bien mal-  
 aisé de souffrir  
 qu'un autre  
 empicte sur  
 nous.

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

reux pourroit-on ordonner à ce mal-heureux T? Je diray bien d'avantage, c'est qu'il n'offense pas seulement son naturel genre de lettres, ains ose bien encore s'attaquer aux hommes avec mesme insolence sans leur permettre d'vler de leur *Glosse* ou langue, qu'il m'a semblablement ostee, mes Dames, en la nommant *Glosse*? ô T, vraye peste du langage! Je voy bien vrayment qu'il faut que ie reprenne ce que i'auois commencé, & l'accuse, pour la deffense des hommes, des actes qu'il a commis, & commet tous les iours contr'eux: C'est qu'il s'esforce tellement de reserrer & estreindre leur voix en certains endroits, que si quelqu'vn voyât vne belle chose, le veut appeller en Grec *Calon*, cetuy-cy se riant sur luy, le contraint de dire *Talon*, comme desireux qu'il est, d'auoir la preeminence sur tout. De plus, vn autre voulant prononcer *P. ricklimatos*, (aussi est-il vrayment *Tlimon*, c'est à dire miserable) au lieu de *Tlima*, il profera *Clima*. Bref, outre que ce T, fait tort aux mortels, il dresse encore des embusches à ce grand Roy, auquel la terre, & la mer se soumettent, & se disent tenir leur estre de luy. Car de Sire, ou Seigneur qu'il est, il en fait vn *Tire*, ou fourmage. Voilà de quelle façon il offence de parole les hommes, voire reellement, & d'effect. Aussi plorent-ils souuent, & se plaignans de leur mauuaise fortune, maudissent Cadmus, de ce qu'il a mis T, au rang des autres lettres. Car on dit que les Tyrans, ayans quitté la figure de ceste lettre, ~~furent~~ dresser du bois de mesme façon pour y pendre les hommes, & c'est le subject pour lequel ce mal-heureux nom est attribué à vn si meschant artifice. Pour toutes ces causes combien iugez-vous que ce T, merite de morts? Quant à moy ie suis d'opinion, & conclus que le plus iuste supplice, qu'on luy puisse ordonner, c'est qu'il soit puny en sa propre figure: Car il n'y a point de doute que l'usage du gibet est venu de luy, & que les hommes l'ont appellé de son nom.

*Le gibet estoit indus nommé Tey.*

## ANNOTATIONS.

a *Cadmus.*] Puis que les lettres sont les fermes colonnes, sur lesquelles s'appuyel' Eternité, ie me suis aduisé d'en rapporter icy quelque chose, & de discourir en peu de mots de leurs premiers inuenteurs. Il ne faut pas douter que celuy auoit vn esprit da tout admirable, qui reduisit tant de dictionns qui semblent infinies en si peu de lettres. Diodore Sicilien <sup>1</sup> affirme que Mercure fut le premier, lequel inuêta les lettres en Egypte, & Ciceron <sup>2</sup> est de ceste mesme opinion. Mais le mesme Diodore adiouste vn peu plus bas, que les Autheurs ne sont pas d'accord en cecy. Voicy ces paroles: Les Egyptiens se donnent l'honneur d'auoir les premiers inuenté les lettres, ensemble toute l'Astrologie, la Geometrie, & plusieurs autres arts. Quelques-uns estiment aussi que ce fut vn certain Menon, qui en donna la connoissance deuant tout autre, pour: fois ce fut d'autre façon, qu'on ne croit pas. Car les Egyptiens vsolent pour lors de certains Hieroglyphes (& ce

<sup>1</sup> Liv. 2.

<sup>2</sup> Liv. 1. de la nature des Dieux.

pour donner à connoistre leurs conceptions ) lesquels sont fort amplement descrits dans Pierius. Pline ; en attribue la gloire à Cadmus premier qu'à tout autre, & dit que ce fut luy, qui en iuuenta seize en la Phenicie, (çauoir, A, B, C, D, E, G, I, L, M, N, O, P, R, S, T, V, & en donna l'intelligence aux Grecs. Depuis lors du siege de Troye, Palamede y en adjousta quatre, & Simonides tout autant apres luy. Herodote 4 Halicarnassée l'vn des premiers Historiens d'entre les Grecs nous apprend, que les Pheniciens qui s'en allerent en Grece avec Cadmus monstrerent aux Grecs plusieurs belles sciences, & entr'autres la cognoissance des lettres. Et bien que Diodore semble se contredire, il adjouste neantmoins que Cadmus n'enseignas pas le premier aux Grecs l'usage des lettres, & que c'est vne opinion erronée. Apres qu'vn certain Aétinus fils du Soleil eut appris l'Astrologie aux Egyptiens, la Grece estant comme noyée par le deluge qui aduint, les plus belles lettres furent perduës ; à cause dequoy plusieurs se firent à croire que Cadmus fils d'Agegor auoit tout le premier donné l'inuention des lettres aux Grecs. Mais quoy que s'en soit, nous lisons dans Iosephe 5, que parauant l'age d'Homere, les Grecs ne connoissoient point pour toutes les lettres, bien que Ciceron 6 soit de differente opinion. Le meisme Iosephe 7 dit, que les enfans de Seth, mirent les premiers en escript sur des Colomnes, la discipline des choses celestes par eux inuentee. Mais l'opinion qui me semble la plus vraysemblable, c'est celle de Philon, lequel attribue la premiere inuention des lettres à Abraham, si ce n'est que les enfans de Seth furent long temps deuant luy. L'obmett à dire pour n'estre si prolix que les enfans de Seth furent long temps deuant luy. L'obmett à dire pour n'estre si prolix que les enfans de Seth furent long temps deuant luy. L'obmett à dire pour n'estre si prolix que les enfans de Seth furent long temps deuant luy. L'obmett à dire pour n'estre si prolix que les enfans de Seth furent long temps deuant luy.

3 *Lin. 7. de l'Histoire moderne la fin.*

4 *Lin. 4. des Pheniciens.*

5 *Lin. 1. des Antiquitez.*

6 *A Brutus.*

7 *En meisme lieu.*

b *Entelechie.* ] Les Platoniciens disent, que c'est l'action la plus pure, & la plus essentielle qui soit en nous, ou plustost ie ne scay quel esprit qui nous viuifie, & nous donne de l'inclination à aymer les choses louables & belles, d'où vient que Ronfard attribue ce nom à sa Cassandre quand il luy dit pour conclusion d'vn sien Sonnet:

*N'estez vous pas ma seule Entelechie?*

c *Dresser du bois de meisme façon.* ] Les meschans n'ont iamais manqué d'inuentions ny de supplices pour liurer à la mort leurs semblables. Mais il est aduenu le plus souuent, qu'ils les ont esprouuez tous les premiers, comme des Phalaris, & sont chez dans la fosse qu'ils auoient faicte. Il faut pourtant qu'il y ait des chastimens ordonnez pour les gens de mauuaise vie, & des salaires pour les bons.

## TIMON, OV L'ENNEMY DES HOMMES.

TIMON.

O<sup>a</sup> IVPITER aimable, charitable, accompagnable, familier, foudroyant, par qui on jure, amasse-nuës, haut-tonnant, & qualifié de plusieurs autres tels noms, que te donnent les Poëtes esperdus, principalement quant ils resvent sur leurs vers, car pour lors ils te nomment diuersement, afin que tu soustiennes leurs vers chancellans, & supplées à l'infirmité de leurs rimes ; Où est maintenant ton esclair penetrant, où ton bruyant tonnerre, & où l'esclat de ton foudre luyfant, & terrible? Car il est tout euident que toutes ces belles Epitheres qu'on te donne ne sont que des fables, ou plustost qu'vne pure fumee Poëtique, & vn bruit confus de noms, lesquels importunent l'oreille. Ou si cela est, ie ne scay comme tes armes si celebres, si souuent chantees, & qui frappent de loing, comme il te plaist, ne sont du tout enrouillées, &

*L'Authour reprend icy les richesses, & leurs effets, en la personne de Timon Athenien, ennemy des Hommes.*

*Toutes choses sont permises aux Poëtes & aux Peintres.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Le delay n'est  
rempt pas les  
mortels du  
courroux du  
Ciel; car ce qui  
ce differe ne se  
gerd pas.

Pour ne se re-  
pentir sur le  
tard il est bon  
de n'estre pas  
si prompt, ains  
courre belle-  
ment, comme  
dit le proverbe  
Grec.

Les Elemens  
font les bour-  
reaux des me-  
chans, & la  
Nature porte  
des armes pour  
les punir.

refroidies; & comme il ne leur reste à tout le moins vne petite estincelle de ton courroux enuers les meschans. Car il n'y a celuy d'entre-eux, qui ose se parjurer, qui n'ayt plus de peur d'une mesche de lampe esteinte que de cet espouventable tonnerre; & ces parjures croyent si fermement que tu ne lances sur eux qu'un tizon amorty, qu'ils ne craignent aucunement ny le feu, ny la fumee qui en peut sortir, ains estiment que le pis qui leur puisse arriuer, c'est d'en estre noircis seulement. Et possible est-ce la cause, pour laquelle<sup>b</sup> Salmonée deffia jadis ton tonnerre, & ce non sans raison: Car qu'elle chose n'attente un homme chaud, & actif à mal faire, principalement contre un courroux si fort qu'est celuy de Iupiter? Que peut-on penser de toy, sinon que tu dors sous quelque<sup>c</sup> Mandragore, puis que tu n'entens les parjures, ny ne daignes prendre garde aux criminels, ains as les yeux fillez, chasteux, & fermes aux crimes qui se commettent, & les oreilles aussi debiles, que ceux qui sont sourds de vieillesse? Il est bien vray que quand tu estois encores ieune, & auois le courage vif & prompt à courroux, tu punissois de plusieurs supplices les meschans, & peruers, & ne faisois pour lors aucune trefue avec eux, ains ton foudre estoit tousiours en œuure, ton escu s'eslançoit, le tonnerre bruyoit de toutes parts, & les esclairs ne cessoient de se faire voir à la maniere des flesches qui sont ~~ardées de~~ quelque lieu haut eleué. L'on voyoit les tremblemens de terre aussi drus, que les trous qui sont en un crible, la neige par monceaux, la gresle comme des gros cailloux; & pour dire en un mot, les pluyes rapides, & les fleuves chaque iour débordez. Car c'est d'où vint un si grand deluge du temps de<sup>d</sup> Deucalion, que toutes choses estant submergees au fond de l'eau, à peine y eut il rien de sauué, qu'un petit esquif, qui aborda au mont Lycoris, gardât ie ne sçay quelle estincelle de semence humaine pour la generation d'une race plus malheureuse. C'est donc à bon droit que tu reçois d'eux un salaire digne de ta paresse, & qu'il n'y a plus personne qui t'offre des sacrifices, ny qui te donne des couronnes, si ce n'est aux<sup>e</sup> jeux Olympiques, encore est-ce par maniere d'acquit, & plustost pour maintenir les anciennes coustumes que par necessité quelconque. Peu s'en faut aussi, qu'ils ne te fassent paroistre un vray Saturne, ô Dieu le plus noble de tous, te chassans hors de ton Empire. I'obmets à dire, qu'ils ont ja souuent pillé ton Temple par sacrilege: voire attenté sur ta personne aux Olympiades. Et cependant, Toy qui tonnes là haut, estois si nonchalant, que tu ne daignois ny de  
faire

faire leuer tes chiens, ny d'appeller tes voisins, afin qu'accourans à ton cry ils empoignassent ceux, qui pour lors se preparoient à la fuitte. Et au lieu de te mettre à tō deuoir (ô redoutable Fleau des Geants, & vainqueur des Titans) tu demeuerois assis, f pendant qu'ils te coupoient les cheueux, biē que tu tinsses en main vn fou-dre de dix coudees. Iusques à qānd durera ceste nonchalāce, Seigneur? Ne veux-tu iamais vanger vn si grand meschef? Combien faudroit-il de g Phaëtons, & de Deucalions pour expier vne si grande meschanceté? Car afin qu'on ne me blasme point de parler d'autruy, ie diray ce qui m'est aduenu à moy-mesme. Apres que i'ay eu eleué plusieurs Atheniens (les faisans riches d'indigens qu'ils estoient) secouru de mes moyens tous les pauures, & espanché pour vne bonne fois mes richesses, pour les affaires de mes amis : Apres, di-je, que ie me suis dénué de mes commoditez pour leur faire plaisir, pour toute recompense, ils ne me reconnoissent plus maintenant, & ceux qui me reueroient, & adoroient parauant, & desquels ie dispoisois à ma discretion, ne daignent me regarder. Que si par fois il aduient, que i'en rencontre quelqu'un par les ruës, il passe tout contre moy, comme aupres d'une statuë de quelque deffunct, abbatuë, ou plustost démolie de vieillesse. Plusieurs d'entr'eux aussi, se retournent d'un autre costé, si tost qu'ils me découurent de loing, estimans que s'ils jettoient tant soit peu leur veü sur moy, ils verroient quelque spectacle abominable & infortuné, lequel neantmoins estoit n'agueres leur bien-faicteur. Tellement que m'estant sequestré de la compagnie de ces meschans, qui me tourmëtoient en cel lieu retiré que voicy, i'ay pris vn habit de cuir pour labourer la terre, & trauaillant à la iournee pour quatre oboles, me suis réduit en ceste solitude, où ie philosophe avec mon hoyau. Cependant ce qui me console, c'est qu'à tout le moins ay-je cet aduantage de ne plus voir tāt de personnes, ausquelles la fortune rit sans l'auoir meritē. Sus donc, h fils de Saturne & de Rhée, ie te prie que t'ueillant de ce profond & pesant sommeil, (car tu as plus reposé qu'Epimenides, qui gardant le bestail, dormit septante cinq ans,) tu dardes encores ton foudre, l'ayant allumé sur le mōt Oetha, & faisant voltiger les flammes de toutes parts dōnes quelque marque du courroux de ce ieune & vaillant Iupiter, s'il faut croire à ce que les Cretes racontent de toy, & de ta sepulture. IVPITER. Qui est cet importun, Mercure, que i'entens crier ainſi vers Athenes, au pied de la montagne d'Hymete, tout

Les Amis ingrats & qui ne reconnoissent point vn bien-faict, sont des arondelles domestiques qui nous quittent en hyuer, cōmo dit Pytagore.

La tranquillité de l'esprit se nourrit dans la solitude.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

sale, deffait, crasseux, & vestu de la peau d'une beste: Il fossaye la terre ce me semble, car il a la teste baissée. C'est sans doute quelque discoureur effronté, ou possible vn Philosophe, car vn autre n'eust pas tenu de nous des discours si satyriques & insolens?

MERCURE. Quoy, Pere? Tu ne connois donc point ce Timon Colytois, fils d'Echecratis, qui nous a tant de fois festoyez avec des legitimes offrandes? C'est luy qui s'est fait riche en si peu de temps? Luy qui offroit d'ordinaire cent bœufs, & luy en la maison duquel nous auions accoustumé de celebrer les Iouiales, avec tant de magnificence? IVPITER. Mais d'où vient vn changement si soudain? Est-ce donc cet honneste homme là, & ce grand riche qui auoit tant d'amis à sa fuitte? Vrayment ie m'estonne fort de le voir si sale, & ne sçay cōme il s'amuse à trauailler à la iournee avec tant de fatigue, & à porter vn si pesant hoyau à la main.

MERCURE. C'est pour auoir esté fort libre, trop bon, & trop prompt à faire plaisir, qu'il en est là reduit maintenant; ou pour mieux dire, c'est plustost sa grande bestise, & son peu de iugement, à sçauoir eslire les vrais amys. Car au lieu de connoistre que les assistant, il obligeoit des corbeaux & des loups, lors que le foye de ce miserable estoit rongé par tant de vautours, il les tenoit pour ses intimes & affidez; bien qu'ils ne fussent que des escornifleurs, & amys de table. Apres que ces ingrats l'ont eu rongé iusques aux os, & qu'ils ont succé la moëlle, ils l'ont là laissé, tout arride, & comme l'on dit, coupé par la racine; ne daignans ny le recognoistre ne regarder, ny mesme l'assister de chose quelconque. C'a esté la cause pour laquelle, se vstant d'un sayon de peau, comme tu vois, il s'en est fuy de honte, bien loing de la ville, & s'est mis à fossoyer la terre à la iournee, de regret qu'il a de voir que ces meschans apres s'estre enrichis par son seul moyen, passent maintenant deuant luy sans faire semblant de sçauoir s'il s'appelle Timon, ou autrement.

IVPITER. Vrayment ce n'est pas vne personne qu'il faille mespriser ny hayr, & il a raison de se plaindre de ces meschans. Et nous serions nous mesmes aussi coupables que ces maudits flatteurs, si nous oublions cest homme de bien, lequel a bruslé tant de Taureaux, & de grasses chèvres sur nos autels, que i'en ay encore l'odeur aux narines. C'est la verité, que n'estoit là peine que i'ay d'empescher le bruit que font les parjures, les larrons, & les sacrileges, (lesquels sont en si grand nombre, & si difficiles à estre quittez, qu'ils ne me donnent pas loisir de clorre l'œil tant soit peu) il y a long téps que i'eusse tour-

*Il y a plusieurs voyes pour deuenir riche en peu de temps, mais elles sont dangereuses.*

*C'est se faire tort à soy-mesme, que d'obliger des ingrats.*

*Assiston à la sale de Promethee.*

*Les faux Amis nous suiuent tousiours quand nous sommes en prosperité, mais il n'y a plus d'ombre quand le Soleil est couché.*

*Le Ciel n'oublie iamais ceux qui luy font des vœux.*

*En matiere de meschanceré rien n'est impossible aux mortels, & leur forfait aiguise le foudre de Iupiter, comme dit Horace.*

né ma veüe du costé d'Athenes, principalement depuis que pour la Philosophie, & pour les disputes on en est venu là, que les vns offensans de parole les autres, & crians de toutes parts, ils m'empeschent d'entendre ceux qui me font des prieres: Tellement que pour ne les point ouyr, il m'est force ou de boucher les aureilles, ou d'estre tousiours tourmenté par ces grands crieurs, qui ne cessent de se quereller, pour ie ne sçay quelles vertus, substances incorporees, & autres telles folies. Sans mentir, toutes ces broüilleries d'affaires n'ont fait oublier cestuy-cy, qui merite bien que nous le reconnoissions. Sus donc, Mercure, va t'en le treuuer maintenant, prenant la Richesse qui porte vn thresor pour le luy donner: Car i'entends que tous deux demeurent avec luy, & ne le quittent iamais; mesme quand ainsi seroit que pour sa trop grande bonté il les voulust chasser derechef hors de sa maison. Quand à l'ingratitude de ces flatteurs i'y pouruoiray desormais, & ne faudray de les punir, si-tost que i'auray fait aiguïser mon foudre, les plus grands traits duquel furent dernièrement émoufsez, lors que par vn excez de colere ie les darday contre le Sophiste Anaxagoras, qui estoit si impudent que d'enseigner à ses disciples qu'il n'y auoit point de Dieux. Mais ie faillis mon coup, parce que Pericles se mit au deuant, & le foudre se destournant au Temple de Castor & de Pollux, il l'embrasa tellement qu'il n'y resta rien que les murailles. Toutesfois ce seroit vne punition assez grande à ces meschans, s'ils voyoient Timon deuenir riche excessiuement. **MERCURE.** O qu'on gaigne beaucoup à se faire ouyr de bien loing! Il fait bon estre hardy quelquesfois. Ceste action n'est pas seulement profitable aux Chicaneurs, ains encores à ceux qui font des procez. Que Timon donc, de pauvre qu'il est, deuienne tout à coup riche, puis qu'il a sçeu si bien crier, en faisant sa priere, qu'il a rendu Iupiter attentif. S'il eust tousiours foffoyé la terre, sans dire mot, & la teste baïsee, sans doute il seroit encores apres, & personne n'en tiendroit compte. **RICHESSE.** Je n'ay point pour tout d'enuie ô Iupiter, de retourner chez Timon. **IUPITER.** Pourquoi-non, bonne Richesse, puis que c'est moy qui te le commande? **RICHES.** Par ce que, par Iupiter, il m'a fait grand tort, de me chasser & tailler en pieces, bien que ie luy fusse amy de pere en fils, me mettant par maniere de dire hors de sa maison, à grands coups de fourches, & aussi hastiuement que ceux qui secouient le feu de leurs mains. Me conseilerois-tu d'aller à luy derechef, pour estre donnée aux flageorneurs,

Les biens & les maux viennent souuent quant on y pense le moins.

Vne honneste hardiesse n'est pas vne petite vertu, & come dit Ouide, Venus assiste aux hardis.

En la maison des prodiges les richesses sont des oyseaux passagers.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Ce qu'on laisse aller ne revient pas toujours.* aux paillardes, & aux flatteurs? O Iupiter enuoye moy plustost vers ceux qui reconnoistront le don que tu leur feras, & desquels ie seray desirée & chérie! Que tels lourdaux se tiennent avec leur pauvreté, de laquelle ils font plus d'estat que de moy, & que ces miserables se contentent de recevoir d'elle vn meschant habit de peau, & vn hoyau pour gagner quatre oboles;

*Les prodigues ne peuvent manquer d'estre pauvres.* Eux qui souloient autresfois donner gratuitement dix talens sans se soucier. IVPITER. N'aye peur que Timon soit si fol de sormais, & qu'il te traite si mal que par le passé; Car le hoyau l'a si bien dompté, qu'il te preferera sans doute à la pauvreté, si ce n'est que ses reins soient si forts & robustes, qu'ils ne se puissent lasser. Au reste il me semble que tu as tort, & te contredis d'accuser Timon, de ce que t'ouurant les portes il t'a permis d'aller où bon te sembloit, sans te tenir enfermée, ny estre ialoux de toy tant soit peu. Car il me souuient qu'autresfois tu te faschois contre les riches, de ce qu'ils te reseruoient si estroitement, avec des serrures, des clefs, & des seaux, qu'il t'estoit impossible de voir le iour. Aussi t'en pleignois-tu fort à moy, disant, que la force des tenebres te fussoiquoit. A cause dequoy l'on te voyoit toute palle, & chagrine, ayant les doigts retirez à force de compter, & si tu menaçois tes Maistres de les quitter à la premiere occasion qui se presenteroit. Bref il te faschoit fort, disois-tu, qu'on te gardast vierge en vne chambre d'airain ou de fer à l'exemple de Danaé, & d'estre instruite par des comis sur-veillans, à l'vsure, & aux comptes; adioustant, qu'ils estoient bien fols, puis qu'ils t'aymoient tant de ne t'oser toucher seulement, lors qu'ils auoient besoin de toy, & de ne iouyr de leurs amours à leur volonté, bien qu'ils les eussent en leur pouuoir. Car tout au contraire, ils auoient tousiours l'œil sur la serrure, & le seau, estimans que ce n'estoit pas iouyr d'vne chose, que de l'auoir en sa puissance; ains de n'en permettre la iouissance à personne; P semblables au chien, qui est dans l'estable, lequel ne veut ny gouster à l'auoine, ny permettre au cheual affamé d'en manger. Tu te mocquois aussi de ceux qui pour en amasser, vsaient d'espargne, & s'ostioient la vie à eux mesmes, sans considerer que lors qu'ils y penseroient le moins, il aduendroit que le meschant seruiteur, ou le Maistre d'hostel, ou le Pedagogue entreroit dedans, & à la dérobee se riant de son malheureux maistre, & le laissant veiller sur ses vsures, aupres d'vne obscure lampe, & d'vn coffre tout aride de soif des thresors. *Que si tu t'es plainte autresfois de cecy, ne merite-tu pas bien d'estre*

*Les effets de la richesse sont grands, puis qu'elle rend les hommes malades & les gueris.*

*L'auare est tousiours indigent.*

*L'vsurier veille pour compter son argent, & le valer pour le desrobber.*

mocquee, d'accuser maintenant Timon du contraire: RICHESSE. Si tu peses bien la chose, tu treuueras qu'à bon droit ie fais tous les deux: Car ceste grande bonté de Timon me semble plustost vne nonchalance, qu'vne bien-veillance enuers moy. Non que ie laisse pourtant, de reprendre ceux ( qui me tenoient iadis enfermee entre des portes, & parmy des tenebres, affin que par ce moyen ie deuinssé en bon poinct & plus grasse) de ce qu'eux-mesmes né touchoient point pour tout à moy, & ne me monstroient pas au iour; Tellement qu'un seul d'entr'eux ne me regardoit. Ie tenois ceux-cy pour insensé, & mal-faisans, d'autant que sans auoir fait aucun mal, ils me laissoient pourrir entre tant de ferrures, n'ayans esgard, qu'estans deslogez du mode, ils me lairroient à quelqu'un de ceux, qui sont desia riches. Ie mesprise donc, & les vns, & les autres, & principalemēt ceux qui sont trop prompts à mettre la main sur moy: Et ie fais grand estat de ceux qui scauent mesnager le leur, & ne sont ny trop libres, ny trop auares. Car ie te demande par ton nom, ô Iupiter, si quelqu'un ayant espousé vne belle & ieune femme ne daignoit la caresser, & n'en estoit aucunement ialoux, ains la laissoit aller où elle voudroit, tant de nuit que de iour, la prostituant luy-mesme à tous allans & venans, te sembleroit-il qu'un tel homme l'aymast? Vrayment tu me respondras que nenny: toy, di-je, qui as fait l'amour tant de fois. Au contraire si quelqu'un se marie avec vne femme de grand lieu, pour en procreer des enfans legitimes, & qu'il ne vueille, ny auoir affaire à elle, qui est en la fleur de son age, & fort belle, ny permettre qu'un autre l'œillade tant seulement, & la tenant tousiours enfermee, & en perpetuelle virginité, allegue pour excuse, que ce qu'il en fait, c'est pour le grand amour qu'il luy porte, de laquelle il a l'image empreinte en sa face, ayant la couleur toute iaunastre, la peau retiree, & les yeux enfoncez; Est il possible, qu'un chacun ne l'estime estre insensé, voyant qu'au lieu de mettre peine à auoir des enfans, il laisse flestrir vne fille si belle & aymable: cōme s'il vouloit nourrir vne Prestresse à 9 Ceres? Pour moy ie porte tout cecy avec impatience, voyant que les vns me foulent aux pieds, & m'arrachent les entrailles; & qu'au contraire les autres m'y mettent des fers de peur que ie ne m'enfuye, comme quelque esclau fugitiue. IVPITER. Mais que veut dire que tu te fâches contre-eux, puis qu'ils sont punis selon leur merite? Car les vns comme des Tantales meurent de faim, & de soif au milieu des eaux, & ne font que bailler apres

Les prodigues  
 ont des ailles  
 aux mains  
 pour empoi-  
 gner leur ar-  
 gent.

Comparaison  
 propre pour mō-  
 strer que l'orgueil  
 ne sert à rien dās  
 le coffre.

La face est le  
 tableau de l'a-  
 mour.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

*Les Auares  
sont toujours  
affamez, &  
côme dit Vir-  
gile, la faim  
qu'ils ont de  
l'or est sacrée.*

*La prodigalité  
ne fut jamais  
bonne.*

*La Richesse est  
aueugle & boi-  
seulc.*

*Attention de j'en  
de la Cour aux  
richesses qui s'ef-  
meient.*

*L'or donne  
des ailles à  
l'Ambition.*

l'or : Les autres, comme des seconds Finées ont toujours des Harpies aupres d'eux qui leur arrachent la viande du gosier. Ne tarde plus donc à t'en aller voir Timon, & t'assure, que tu auras à faire à vn homme beaucoup plus sage qu'il n'a esté. Est-il possible qu'il me vueille derechef faire escouler à son escient, comme par vn vase percé, auant que ie l'aye entierement remply? Quoy veut il m'empescher de luy faire du bien en abondance, & craint-il que d'abord ie le submerge dedans mes flots? Aussi me semble-t'il porter de l'eau au tonneau des Danaïdes, & en vain la reprens-je dans vn vase percé; puis que tout ce que i'y mets par le haut, s'escoule par le bas; si grande est l'ouuerture de ce tonneau, & si libre ceste sortie. Vrayment s'il ne bouche ce trou, & ceste fente, par où tout s'escoule, il retreuera bien-tost le sayon, & le hoyau au fond du tonneau. Mais ne laisses pas de passer outre, & de le faire riche. Quant à toy Mercure, souuienne toy d'emmener à ton retour les Cyclopes qui sont au mont Ethna, afin qu'ils aiguissent mon foudre. Car c'est maintenant que ie veux qu'il soit bien pointu. **MERCURE**, Allons Richesse: Mais qu'est-ce que ie voy? Il me semble que tu cloches? Vrayment ie ne scauois pas encores que tu fusses boiteux, mais bien aueugle. **RICHELLE**: Cecyne m'adient pas toujours, Mercure, ains seulement quand ie m'en vais vers quelqu'vn où ie suis enuoyee de la part de Iupiter: Car pour lors ie me trouue toute pesante, & boiteuse de deux pieds. Tellement que i'ay bien de la peine d'y paruenir, ayant le corps tout vieil & debile. Que si il me fait eslancer en l'air, & prendre mon vol, tu me verras avec les ailles au dos beaucoup plus prompte, & soudaine, que les oyseaux. D'où vient qu'aussi-tost que la barriere est fermee, le Trompette me donne à haute voix les premieres palmes de la victoire. Et ie franchis si bien la barriere d'vn bout à l'autre, que quelquefois les regardans ne me voyent pas mesmes sauter, si grande est mon agilité. **MERCURE**. Tu mens, ne te desplaise, car ie t'en pourrois nommer plusieurs qui n'ayans pas hier vne obole pour achepter vn licol, s'enrichissent tout à coup auiourd'huy, paroissans en mille sortes de luxe. Et ces superbes qui n'agueres n'auoient pas vn meschât asne pour les porter, se font trainer en coche par des cheuaux blancs. D'auantage l'on les void par la ruë couuerts de pourpre, & les mains plaines de bagues d'or. Et ie ne pense pas qu'ils puissent croire autre chose, sinon qu'ils ont esté faits riches en songe. **RICHELLE**: Je diray bien plus, Mercure, c'est que pour lors ie n'y vay pas

avec mes propres pieds, ny par l'expres commandement de Iupiter, ains c'est Pluton qui m'enuoye vers eux, comme celuy qui eslargit les biens, & les dons, ainsi qu'il est denoté par son propre nom, qui signifie Richesse. Or à chaque fois qu'il me faut aller de l'un à l'autre, ils me couchent sur la carte blanche, & apres m'auoir bien cachetee, me trouffent comme vn pacquet, & me transportent ailleurs. Cepédant celuy qui n'agueres est trespasé, gist à l'escart en quelque coing de la maison tout estendu de son long, & affublé d'un vieil linge qu'on luy iette sur les iambes, & autour duquel les chats se debattent. Ceux qui n'ont leur esperance qu'en moy, sont tousiours attendans & sus pieds, baillans, de mesme que les petits arondeaux, qui pepient, quand ils voyent venir leur mere de loing, & tout aussi-tost qu'ils s'apperçoient que le seau en est osté, le filet de lin coupé, la lettre ouuerte, & que l'un d'entr'eux est proclamé nouueau Seigneur, soit qu'on l'estime estre parent, ou flatteur, ou quelque abominable valet qui aura gagné ceste faueur à se prostituër à vne bruralle lasciuete, ayant le menton tout rasé pour allecher autruy plus facilement à la volupté, de laquelle il estoit autresfois l'Architecte. Cet habile homme qui facquiert le salaire de ses desbauches m'ayant pour lors empoignee, pour m'inserer dans ses lettres, s'enfuit, & m'emporte, & au lieu qu'il se nommoit autres-fois Pyrrhus, Dromon, ou Tibias, il change de nom & se fait appeller Megaclis, Megabis, ou Protarque, quittant là ceux qui baillent en vain, & se regardans l'un l'autre portent le dueil à bon escient, de ce qu'un tel Thon qui n'a pas mangé peu d'amorce, s'est eschappé du fonds de leurs rets. Ce galand se rüant à corps perdu sur moy, (comme vn homme inciuil qu'il est, deshoneste, qui tremble encore au souuenir de sa prison, qui s'atreste tout court dressant les oreilles pour ouyr si quelque homme de son estoffe) faict sonner vn fouët en passant, & qui reuere la maison d'un Pastissier côme vn Temple, ne peut se rendre long téps supportable à ceux avec lesquels il conuerse. Car il outrage les gens de bien, & si fait fouïetter ceux qui estoient autresfois serfs comme luy, disant que celà luy est aussi bien permis qu'aux autres, iusques à ce que se laissant abuser à quelque putain, ou prenant enuie de nourrir des cheuaux, ou prestant l'oreille aux flatteurs qui luy voudront faire accroire, qu'il est plus beau que Niré, plus noble que Cecrops, ou que Corderus, & plus sage qu'Vlyse, & plus riche que dix Crésus ensemble, il aduiendra que le malheureux despensera en vn moment

Les Riches ont tous les iours des nouvelles esperances.

Les Riches ne sont iamais sans Conseil.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

ee que petit à petit il auoit amassé par ses faux sermens , extor-  
 sions , & meschancetez. **MERCURE.** Ces choses sont vrayment  
 telles que tu les racontes. Mais dy moy, quãd tu vas avec tes pro-  
 pres pieds, comme est il possible qu'estant aueugle tu puisses treu-  
 uer les chemins , ou comment peux-tu cognoistre que ceux vers  
 lesquels Iupiter t'enuoye sont iugez dignes d'estre enrichis? **RICHESSE.**  
 Vrayment tu m'en contes bien. Et quoy, penses-tu que  
 i'en rencontres vn de ceux-là? **MERCURE.** Non par Iupiter: Car  
 si cela estoit, tu ne serois iamais arriuee aux cabannes d'Hiponis,  
 de Callias, & de plusieurs autres Atheniens, qui n'ont pas de me-  
 rite pour vne obole, laissant en arriere le pauvre Aristide. Ce  
 que ie desire encore sçauoir de toy, c'est à quoy tu t'adõnes, apres  
 que tu es entoyee vne fois? **RICH.** Ie ne cesse de tourmoyer haut  
 & bas; iusques à ce que sans y penser, ie tombe entre les mains de  
 quelqu'vn qui me possede, & m'emporte, pourueu qu'il ayt mis la  
 main sur moy le premier, t'adorant au mesme instant (ô Mercure,  
 que les Poëtes ont nommé porte-gain) pour la fortune qu'il a  
 faicte, contre son espoir. **MERCURE.** Iupiter est donc trompé, se  
 faisant accroire que tu eslargis des richesses à tous ceux qu'il esti-  
 me dignes d'estre enrichis. **RICHESSE.** Ouy vrayment, Mercure,  
 & non sans raison; Car puis qu'il sçait bien que ie suis aueugle,  
 pourquoy m'enuoye-t'il chercher vne chose si difficile à rencon-  
 trer qui dès long tẽps est passèe de ceste vie en l'autre, & laquelle  
 vn Linx mesme ne treueroit que bien difficilement tant elle est  
 obscure & petite. Tellement que les hommes de bien estãt rares;  
 & les meschans espars en grand nombre par toutes les contrees, ie  
 me laisse cheoir entre les mains de telles personnes, pendant que  
 ie suis ainsi errante, & demeure prise en leurs lacs. **MERCURE.**  
 Mais comme se peut-il faire qu'en les delaisant tu t'enfuyes si ai-  
 sèment, sans sçauoir le chemin? **RICHESSE.** C'est que pour lors ie  
 deuiens tout à coup clair-voyante, & ay de bonnes iambes, quãd  
 il est question de prendre la fuitte. **MERCURE.** Fay moy responce  
 encores à cecy, & me dis: Comment est-il possible qu'estant aueu-  
 gle, comme il est vray; & de plus, toute passe, & incommodèe des  
 iambes, tu ayes neantmoins tant d'amis, que chacun iette sa veuë  
 sur toy; De sorte que ceux qui te possèdent festiment bien-  
 heureux; & ceux qui en sont frustrez ne peuuent viure en repos.  
 Car i'en ay cogneu plusieurs si passionnez de ton amour, qu'ils se  
 sont precipitez au profond de la mer, du penchant de quelque ro-  
 cher, se disans estre hays de toy, parce que tu n'auois iamais dai-  
 gné

La richesse est  
 aussi aueugle  
 que la fortune.

Les gens de  
 bien ne s'enri-  
 chissent pas si  
 tost que les  
 meschans.

La Richesse  
 porte au decez  
 les mal adui-  
 ses.

gné les regarder seulement. Toutesfois ie sçay bien que si tute connois tant soit peu toy-mesme tu m'aduoueras que tels hōmes n'estoient pas en leur bon sens, d'estre espris d'une telle affection.

**RICHESSE.** Quoy? penses-tu que ie leur semble telle que ie suis, sçauoir, boiteuse, aueugle, & pleine de telles autres imperfections qu'on peut retrouver en moy?

**MERCURE.** Pourquoi non, Richesse, si ce n'est qu'ils soient aueugles eux mesmes?

**RICHESSE.** Ils ne sont point aueugles mon bon amy; mais l'ignorance & l'erreur qui empiètent sur toutes choses, au temps où nous sommes, les enuoloppent d'espesses tenebres; & de plus pour ne paroistre du tout difforme, ie me presente moy-mesme à eux portât le masque d'une personne fort aymable, fait de pur or, diapré de diuerses pierreries, & emallé de plusieurs couleurs. Or est-il que pensans voir la beauté de mon propre visage, ils sont espris de mon amour, & se perdent s'ils en iouissent. Que si quelqu'un me monstroit à eux toute nuë, sans doute ils se condamneroient eux-mesmes, & se diroient auoir esté aueuglez, recherchant des choses si difformes, & qui ne sont aymables aucunement.

**MERCURE.** Quoy donc? Apres qu'ils sont deuenus riches, & qu'ils ont pris ce masque sur eux, se lairroient ils encor abuser de la sorte, que si

quelqu'un taschoit à le leur oster, ils voulussent ietter la teste plustost que le masque? Car il n'est pas vray-semblable qu'ils ignorent pour lors (ayans regardé le dedans de toutes parts) comme la vraye forme n'est que doree.

**RICHESSE.** Sçache, Mercure, que plusieurs choses ne sont pas conuenables à celà.

**MERCURE.** Quelles?

**RICHESSE.** Depuis que celuy qui m'a premier empoignée me reçoit à portes ouuertes, on void tout aussi-tost entrer avec moy l'audace, la bestise, la jaëttance, la lascheté, l'outrage, la tromperie, & vne infinité d'autres telles imperfections, desquelles l'esprit de l'homme estant enrethé, il admire ce qui n'est point à

admirer, conuoite ce qu'il faut fuyr, & si me redoute cōme mere de tous ces maux, qui sont entrez secrettement avec moy, & lesquels me deffendent & enuironnent: veu mesmes qu'il s'exposeroit à toutes sortes de supplices, plustost que d'oser penser seulement à me mettre dehors.

**MERCURE.** O que tu es legere, glissante, & difficile à retenir, puis que tu ne donnes point de moyen assure de te pouuoir arrester, ains à la façon des anguilles & des serpens, t'escoules d'entre les doigts ie ne sçay conument. Il ne n'est pas de mesme de la Pauureté, car elle est gluante & facile à la prise, ayant le corps herissé de mille crochus hameçons; de

**MERCURE.** O que tu es legere, glissante, & difficile à retenir, puis que tu ne donnes point de moyen assure de te pouuoir arrester, ains à la façon des anguilles & des serpens, t'escoules d'entre les doigts ie ne sçay conument. Il ne n'est pas de mesme de la Pauureté, car elle est gluante & facile à la prise, ayant le corps herissé de mille crochus hameçons; de

**MERCURE.** O que tu es legere, glissante, & difficile à retenir, puis que tu ne donnes point de moyen assure de te pouuoir arrester, ains à la façon des anguilles & des serpens, t'escoules d'entre les doigts ie ne sçay conument. Il ne n'est pas de mesme de la Pauureté, car elle est gluante & facile à la prise, ayant le corps herissé de mille crochus hameçons; de

**MERCURE.** O que tu es legere, glissante, & difficile à retenir, puis que tu ne donnes point de moyen assure de te pouuoir arrester, ains à la façon des anguilles & des serpens, t'escoules d'entre les doigts ie ne sçay conument. Il ne n'est pas de mesme de la Pauureté, car elle est gluante & facile à la prise, ayant le corps herissé de mille crochus hameçons; de

**MERCURE.** O que tu es legere, glissante, & difficile à retenir, puis que tu ne donnes point de moyen assure de te pouuoir arrester, ains à la façon des anguilles & des serpens, t'escoules d'entre les doigts ie ne sçay conument. Il ne n'est pas de mesme de la Pauureté, car elle est gluante & facile à la prise, ayant le corps herissé de mille crochus hameçons; de

**MERCURE.** O que tu es legere, glissante, & difficile à retenir, puis que tu ne donnes point de moyen assure de te pouuoir arrester, ains à la façon des anguilles & des serpens, t'escoules d'entre les doigts ie ne sçay conument. Il ne n'est pas de mesme de la Pauureté, car elle est gluante & facile à la prise, ayant le corps herissé de mille crochus hameçons; de

**MERCURE.** O que tu es legere, glissante, & difficile à retenir, puis que tu ne donnes point de moyen assure de te pouuoir arrester, ains à la façon des anguilles & des serpens, t'escoules d'entre les doigts ie ne sçay conument. Il ne n'est pas de mesme de la Pauureté, car elle est gluante & facile à la prise, ayant le corps herissé de mille crochus hameçons; de

**MERCURE.** O que tu es legere, glissante, & difficile à retenir, puis que tu ne donnes point de moyen assure de te pouuoir arrester, ains à la façon des anguilles & des serpens, t'escoules d'entre les doigts ie ne sçay conument. Il ne n'est pas de mesme de la Pauureté, car elle est gluante & facile à la prise, ayant le corps herissé de mille crochus hameçons; de

**MERCURE.** O que tu es legere, glissante, & difficile à retenir, puis que tu ne donnes point de moyen assure de te pouuoir arrester, ains à la façon des anguilles & des serpens, t'escoules d'entre les doigts ie ne sçay conument. Il ne n'est pas de mesme de la Pauureté, car elle est gluante & facile à la prise, ayant le corps herissé de mille crochus hameçons; de

**MERCURE.** O que tu es legere, glissante, & difficile à retenir, puis que tu ne donnes point de moyen assure de te pouuoir arrester, ains à la façon des anguilles & des serpens, t'escoules d'entre les doigts ie ne sçay conument. Il ne n'est pas de mesme de la Pauureté, car elle est gluante & facile à la prise, ayant le corps herissé de mille crochus hameçons; de

Les Grands du monde ne iugent des biens de fortune qu'en apparence.

Il n'y a rien de si beau que la vertu quand elle est toute nuë, & rien de si laid que la richesse.

Les vrais biens ne peuuent estre enleuez, car ils ont des bones gardes.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

maniere que tous ceux qui la touchent s'y agraffent en mesme instant, & ne peuvent s'en depestrer aysément. Mais pendant que nous discourons ainsi, nous n'aduison pas que le plus nécessaire nous defaut. **RICHESSSE.** Quoy? auons nous oublié quelque chose? **MERCURE.** Ouy, car nous n'auons pas apporté le thresor qui nous fait principalément besoin. **RICHESSSE.** Ne te mets point en peine de ce costé là, ains sois assure, que quand ie suis montée vers vous, ie l'ay laissé en terre, apres luy auoir fait commandement de demeurer là les portes closes, & n'ouuir à personne s'il ne m'oyoit crier. **MERCURE.** Sus donc, tirons droit en Athenes, & tu me furas, te joignant à ma robbe tout le long de nostre voyage. **RICHESSSE.** Tu fais bien de me mener par la main, Mercure, car si tu me laissois courir, possible m'esgarant pourrois-je choir en Hyperbole, ou bien à Cleonne. Mais il me semble ouyr quelqu'un, frappant contre vne pierre avec vn outil de fer. Ne sçais tu point qui fait ce bruit là? **MERCURE.** C'est Timon, qui laboure vn champ qui est icy proche, tout raboreux, & plein de cailloux. Tu peux voir en luy la pauureté, le labeur, la force, la sagesse, la virilité, & telles autres vertus, que la fain reserre en vn monceau, & les rend vnies par ensemble beaucoup mieux que ne sont tes satellites. **RICHESSSE.** Que ne fuyons nous donc tout maintenant loing d'icy, Mercure, car nous ne ferons pas chose qui vaille grand cas, ayant affaire à vn homme qui a tout autour de luy tant d'infanterie? **MERCURE.** N'ayez point de peur, & sçaches que le plaisir de Iupiter est tout autre. **PAVURETE.** Où menes-tu ceste-cy par la main, toy qui as destruit Argus? **MERCURE.** Nous sommes enuoyez vers Timon de la part de Iupiter. **PAVURETE.** Quoy? La Richesse s'en ira donc voir Timon, apres que ie l'auray receu tout corrompu de delices, & que par mon seul moyen il se sera rendu sage, laborieux, & homme digne d'estre prisé, de vicieux & perdu qu'il estoit parauant? Est-ce la raison que ie sois maintenant bassouée, & tenuë à mespris, & que vous m'attachiez celuy qu'autre que moy ne possede, & lequel auoit desjà beaucoup d'inclination à la vertu? Faut-il donc que la Richesse mette la main sur luy, s'en saisissant encore vne fois, & le fasse deuenir tel qu'il estoit parauant, sçauoir, effeminé, lasche, & eceruelé; & qu'elle me le rende derechef apres qu'il ne vaudra rien plus? **MERCURE.** Telle est la volonté de Iupiter, ô Pauureté. **PAVUR.** Ie m'en vais donc maintenant? Mais vous Labeur, Sagesse, & autres telles vertus, venez apres moy. Vrayment cestuy-

*Les Richesses  
sont faciles à  
s'esgarer.*

*Quels sont les  
compagnons de  
la pauureté.*

*Personne ne  
veut saluer la  
pauureté que  
de bien loing.*

*C'est l'ame des  
vertus que la  
pauureté.*

cy connoistra bien-toft que celle que maintenant il delaisse estoit son vray support, qui l'instruisoit aux bonnes mœurs; & par le moyen duquel il a tousiours eu le corps sain, & grand le courage, viuant en vray homme, & prenant garde à soy-mesme, sans faire estat ny des mondanitez, ny d'autres telles choses mal-sceantes & vaines. **MERCURE.** Elles s'en vont, allons-le treuuer. **TIMON.** Qui estes-vous meschans? Pourquoy venez vous tourmenter icy vn pauvre mercenaire, & manouurier? I'ay belle peur que vous ne vous en retournerez pas tous deux sans porter de mes marques: car ie vous assommeray à grands coups de mottes & de cailloux. **MERCURE.** Tout beau, Timon, ne nous touche point, car tu ne frapperois pas des hommes. Sçache que ie suis Mercure, qui mene la Richesse que tu vois avec moy. Nous sommes enuoyez vers toy de la part de Iupiter, qui a exaucé tes prieres. Reçoy donc la Richesse qu'il t'enuoye, & cesse de trauailler. **TIMON.** Bien que vous soyez des Dieux, comme vous dictes, si pleureriez vous tout maintenant; car i'abhorre, & les Dieux, & les hōmes ensemble; & ie suis assuré qu'au premier coup de hoyau que ie donneray à ceste aueugle, quelque Deesse que ce soit, ie ne manqueray pas de la tuër. **RICHELLE.** Allons nous en de par Iupiter, ô Mercure, i'ay peur que cet homme, comme transporté qu'il est, ne me renuoye avec quelque coup. **MERCURE.** Ne sois pas si farouche, Timon, ains pose bas ce courage inciuil, & peu courtois; reçoy à pleines mains les faueurs de fortune, & sois de rechef enrichy, & cōme Prince des Atheniens, laisse moy désormais ces ingrats, & t'estime l'homme du monde le plus heureux. **TIMON.** Ie n'ay que faire de vous, ne me fâchez pas d'auantage, & sçachez que mon hoyau me rend assez riche, & que ma plus grande felicité consiste à ne voir perfonne. **MERCURE.** Y procedes-tu de la forte?

*Feray-ie le rapport de ces fieres paroles,*

*Au foudroyant Iupin?*

De verité i'aduoüe que tu as raison d'estre ennemy des hommes, puis qu'ils t'ont rendu de si mauuais offices. Mais pourquoy haytas-tu les Dieux, qui sont si soigneux de ta personne? **TIMON.** Ie te sçay bon gré, Mercure, & à Iupiter de ce que vous auez souuenance de moy; mais quant à la Richesse qui t'accompagne, sans doute ie ne la receuray iamais. **MERCURE.** Pourquoy donc? **TIMON.** Parce que c'est elle qui m'a causé tous les maux que i'ay soufferts cy-deuant, m'ayant liuré aux flatteurs, dressé des embus-

Les pauvres n'abhorrent rien tant que les richesses, quand ils sont vne fois endurcis en leur pauureté.

Vn homme desesperé met tout respect en arriere.

Il est fort fâcheux de souffrir vn affront, mais si faut-il se vaincre soy-mesme.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Les effets de  
la pauvreté s'ont  
grands.

Le travail nous  
dône des esto-  
machs d'Au-  
striche pour  
digerer toutes  
difficultez.

Les longs dis-  
cours ne sont  
pas les meil-  
leurs.

Les Flatteurs  
sont de grands  
Orateurs, car  
ils scauent bien  
l'art de persuader.

ches, fuscité des inimitiez, corrompu par allechemens, exposé à la mercy de l'enuie : & bref delaislé tout à coup avec autant de trahison que d'infidelité. **C** La Pauvreté tout au contraire, m'accoustumant aux labeurs, qui sont dignes d'un vray hōme, & conuerfant libremēt, & selon le droict avec moy, m'a tousiours fourny en trauaillant tout ce qui m'estoit necessaire, & si m'a appris à mespriser les choses vulgaires. J'ay sçeu par son moyē que toute l'esperance de ma vie dependoit de moy-mesme, & elle m'a monstré en quoy consistoit ma vraye Richesse, qui ne craint, ny les propos emmiellez du flatteur, ny les menaces de l'escornifleur, ny les émotions du peuple, ny les brigues de l'Orateur, ny les embusches du Tyran. M'estant donc rendu fort & robuste par le travail, pēdant que ie laboure de tout mon possible ce petit champ, sans voir les meschancetez qui se commettent à la ville, mon hoyau me donne honnestemēt de quoy viure. Parquoy retourneren d'oū tu es venu, Mercure, & r'emmene la Richesse vers Iupiter; ie seray content s'il faut que les hommes ne cessent de fondre en larmes tout le temps de leur vie. **MERCURE**. Il n'est pas besoin que cela soit, mon Amy, car tous ne sont pas nez à pleurer. Mais laisse à part tous ces contes d'enfant, & reçoys la Richesse, qui t'est enuoyee d'enhaut. Il ne faut iamais refuser les dons que nous fait Iupiter. **RICH**. Veux-tu que ie plaide ma cause contre toy, Timon? Ne te fâcheras-tu point si ie parle? **TIMON**. Nenny, ie te le permets: Mais ne dis que deux mots si tu veux que ie t'escoute pour l'amour de Mercure que voicy, & n'vse point de preface, ny de longs discours à la façon de ces meschans Orateurs. **RICH**. J'ay pourtant bien besoin de parler beaucoup, puis que tu m'as accusée en tant de façons. T'ay-je fait tort pour auoir esté cause de tous tes plus grands esbats & plaisirs, de ta preeminence, & autorité, des couronnes, & autres telles voluptez, ensemble du respect, de l'honneur, & du renom que tu t'es acquis. Que si quelque disgrâce t'est aduenüe par le moyē des flatteurs, ne m'en attribüē point la cause; car c'est moy plustost qui ay reçu ces outrages, veu que tu m'as soubmise par ignominie au iugement de ces meschans, qui te louoient par leurs dissimulations, & abusoient par leurs charmes, & me dressoient toutes sortes d'embusches à eux possibles. Quant à ce que tu m'as dit sur la fin de ton discours, que ie t'auois trahy, ie rabas ce crime sur toy, qui m'as tousiours chassée bien loing, & precipitée du haut de ta maison en bas: d'oū vient qu'au lieu que ie t'auois reuestu d'une robbe de fine laine,

ceste Pauvreté que tu chers tant, te fait porter vn meschât sayon; & i'en près à tesmoin Mercure que voicy, si ie n'ay pas importuné Iupiter le priant de me dispenser de te venir voir, puis que tu m'auois trauaillee en tant de manieres. MERC. Ne vois-tu pas maintenât Richesse, cōme il fest changé tout à coup? Demeure donc hardiment avec luy. Et toy, Timon, ne laisse pas de fossoyer tousiours pédant que la Richesse fera naistre vn tresor sous tō hoyau, car elle ne manquera pas d'estre ouye, si elle l'appelle. TIMON. Ie voy bien que c'est mon meilleur de croire Mercure, & qu'il faut fenrichir derechef: Car que peut faire l'homme quand les Dieux le contraignent? Mais hélas combien d'affaires voy-je fondre sur moy! Mal-heureux que ie suis, faut-il qu'ayant vescu content & heureux vn si long temps, ie sois fait maintenant esclau de l'or sans l'auoir meritè, & subject à tant de soucis? MERC. Endure, Timon, pour l'amour de moy, bien que cecy te semble vn peu fascheux, & insupportable, afin que-tous ces flâteurs creuent de despit. Pour moy, apres que i'auray monté sur le mont Ethna, ie reprendray mon vol au ciel. RICH. Vrayment ie erois qu'il est party, & il me semble que ie l'ay ouy tremousser des ailles: Cependant aye vn peu de patience, & sois assuré qu'à mon depart ie t'enuoyeray vn tresor. Frappe donc la terre de ton hoyau vn peu plus fort, & toy Tresor, fais toy voir à Timon que voicy, & te presente pour estre tiré; Fossoye hardiment la terre, ô Timon, & creuse le plus auant que tu pourras; cependant ie prens congé de toy, & m'en vay d'icy. TIMON. Courage mon hoyau, montre moy maintenât ta vertu, & ne cesse point que tu n'ayes descouuert le thresor caché bien auant. O Iupiter, qui destournes les prodiges d, Corybantes mes amys, & toy Mercure Porte-gain, dictes moy ie vous prie, d'où me vient tant d'or? Est-ce quelque songe? I'ay belle peur qu'estant eueillé ie ne treuue que des charbons? Si me semble-t'il pourtant que l'or est assez beau, iaune, pesant, & agreable à la veuë;

*O cher or, des mortels la plus belle fortune!*

carton esclat est aussi brillant que le feu tât de iour que de nuict: vien t'en à moy, bien-aymé metal, & lequel i'ay tant de fois desiré. Ie n'ay iamais creu, si ce n'est maintenant, que Iupiter ayt esté transmué en or autrefois. Car quelle \* pucelle treuueroit on, si de daigneuse fut elle, qui ne reçoit vn si bel amant, & qui ne descourrist son sein, mesme quand il se lairroit choir du toit de la maison en bas. O Mydas, & Croesus, & vos riches presens

L'on ne peut rien contre le decret du ciel.

Rien ne bourelle tant l'enuieux que l'heureux succez des affaires de son voisin.

La fortune de l'homme est commel'espee de Dannacles, elle ne pend qu'à vn filet.

\* C'est vne allusion à la fable de Danaë.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

qu'on a dediez autresfois au Temple de Delphes, vous n'estes rien au prix de Timon, & de sa Richesse, & le Roy de Perse ne luy est pas comparable. O cher hoyau, & toy sayon bien-aymé! C'est la raison que ie vous appande à ce Pan que voicy. Pour moy i'achepteray vn lieu solitaire, où ie feray bastir tout expres vn edifice, pour y mettre mô tresor, & y passeray le reste de mes iours en repos: Aussi n'ay-je point d'autre intention durât ma vie, que d'auoir vn bastiment apres ma mort. Que deormais toutes personnes s'esloignent de moy: car i'ay resolu de mespriser tout le môde, & de ne recognoistre homme quelconque. Qu'on ne me parle plus, ny d'estre amy, ny hoste, ny compagnon, ny refuge des miserables, ny moins encores d'auoir compassion de celuy qui ploie, ou d'ayder à vn indigent: Car ie me mocque de tout cela, & crois que c'est la folie des folies, & la ruine des mœurs que de faire du bien pour le iourd'huy. Ce que ie cherais le plus, c'est vne vie solitaire, & pareille à celle des loups. Timon n'ayme personne que soy, tous les hommes luy sont ennemis, & luy dressent des embusches, & il tient pour vne offense mortelle, que d'aller en leur compagnie. Que s'il aduient que des le matin ie rencontre vn homme, tout le reste du iour me sera mal-encontreux: Bref i'en veux moins faire d'estime, que des statuës de pierre ou d'airain, & suis tres-content de ne recevoir, ny les messagers enuoyez de leur part, ny de ne contracter nullement avec eux, ains de ne penser qu'à la solitude. Au demeurant, mes plus grands familiers, mes parens, ceux de mon pays, & ma patrie mesmes, me sont des noms inutiles, & froids, & les tiens pour autant de vaines gloires des mortels, indiscrets, & maladuisez. Que Timon soit le seul dans le monde qui iouisse des biens de fortune, qu'il mesprise tous les autres hommes, qu'il ne se resioüisse qu'avec soy-mesme, libre des flatteurs & des importunes loüanges. Bref qu'il sacrifie seul aux Dieux, qu'il mangé luy seul, & que rejetant tous les autres il n'ayt point de voisin que soy-mesme. Qu'il se traicte à miablenent, & se couronne iusques à ce qu'il faille mourir, & que le nom qu'il abhorre le plus, soit celuy de *Misanthrope*, c'est à dire ennemy des hommes. Quant à ses mœurs, qu'elles soient sanglantes, cruelles, fatouches, & inhumaines. Que si i'apperçois quelque vn qui brusle au milieu des flammes, & qu'il me prie de l'amortir, le feu puisse-je l'esteindre avec de la poix, & de l'huile, car ie suis tellement ememy des hômes, que si i'en voyois quelque vn d'entre eux emporté par le courant des eaux, & qu'il me priaist de luy

quel'hôme  
faict de beaux  
deffains, sur  
tout quand il a  
de l'argent!

Les hommes  
qui se mangēt  
l'un l'autre, sōt  
comparables  
aux loups.

Belle description.

La Nature no  
cōmande d'ai  
mer nos sem  
blables, & non  
pas d'imiter  
Timon.

tendre la main, ie le submergerois tout à fait, luy plongeant la teste dans l'eau, afin qu'il ne peust venir au dessus. Voilà cōme j'auray la reuanche du tort qu'on m'a fait. Timon fils d'Echratides Colytois est l'auther de ceste loy, & ce mesme Timon l'a ratifée, & signee par l'aduis de son conseil. Que ces poincts soient donc conclus, & virilement obseruez, & à la mienne volonté qu'il m'eust cousté beaucoup; que mes ennemis sceussent en quel estat sont mes affaires, car sans doute ils s'estrangeroient de despit, si quelqu'un leur faisoit rapport de l'excez de mes richesses. Mais qu'est-ce que j'entens? D'où vient ce bruit si soudain? Il me semble que ie les vois desjà venir à moy de toutes parts, tous halle-rans, & pleins de poussiere, cōmme s'ils auoient flairé de loing l'odeur de cest or. Je ne sçay, si ie les dois chasser à coups de cail-loux du plus haut sommet de ceste montagne, ou plustost enfreindre ma loy pour ceste fois, & me licencier de parler encoré vn coup à eux, afin qu'ils se trauaillent d'auantage se voyans mes-prisiez. Ce sera le meilleur à mon aduis: arrestons nous donc pour les receuoir. Ah ie les voy desjà! Qui est le premier d'entr'eux? C'est Gnatonis le flatteur, lequel n'aguères me tendit vn licol au lieu d'un soupper que ie luy demandois, luy qui a vomy chez moy tant de tonneaux de vin; mais ie suis bien ayse qu'il vienne icy, car il sera puny le premier de tous. GNATONIS. N'ay-je pas tous-jours bien dit, que les Dieux n'abandonneroient point Timon, cēt homme de bien? Dieu te gard Timon, le plus beau, le plus affable, & le plus grand faiseur de banquets qui se puisse voir. TIMON. Et toy Gnatonis, le plus insigne gourmand de tous les Vau-tours, & le plus meschant homme du monde. GNATON. Tu te plais tousiours à te gauffer. Mais où est la collation? Car ie t'apporte vne chanson nouvelle de Dityrambes, ou loüanges de Bac-chus, que j'ay n'aguères apprises. TIMON. Je te feray bien dire tantost vne autre chanson, ou plustost vne complainte plus la-mentable que cet hoyau t'apprendra. GNATON. Que fais-tu, Ti-mon, tu me frappes; A l'ayde, ie t'appelle à tesmoïn ô Hercule. Je te sciteray en iugement deuant les Areopagites au Senat d'Athe-nes pour la playe que tu m'as faite? TIMON. Fais donc, que ce soit au plustost, car si tu tardes tant soit peu d'auantage, tu m'ac-cuseras tout maintenant d'homicide. GNATON. A tout le moins gueris ma playe en la graissant d'un peu d'or, qui est vn remede propre à merueilles. TIMON. Es-tu encoré là? GNATON. Ne te soucie, ie m'en vay, mais tu le payeras. Mal-heur sur toy, qui

Nostre mes-  
chant naturel  
nous porte  
d'ordinaire à  
estre ialoux de  
la fortune d'au-  
truy.

Les flatteurs ne  
trompent ja-  
mais deux fois  
les bien adui-  
sez.

Les Alchimi-  
stes tiennent  
que l'or guerit  
tous maux, &  
leur opinion  
est vray-semb-  
lable.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

d'homme de bien, es deuenu si meschant. **TIMON.** Qui est ce Chauue là qui s'approche? C'est sans doute Filias, le plus execrable de tous les flatteurs, Cestuy-cy a receu de moy vn heritage entier; & deux talens pour la dot de sa fille, pour salaire de la loüange qu'il me dôna, lors que me voyât chanter il fut le seul qui me loüa par dessus tous les autres, & iura que i'auois meilleure voix que les Cygnes, & pour recompense ce galand me bouchonna fort bien il n'y a pas long temps, lors que me trouuant mal ie m'adressay à luy pour le prier de m'assister. **FILIAS.** O la grande meschanceré! Vous connoissez maintenant, Timon, & Gnatonis son familier, qui estoit autresfois tousiours à sa table. Vrayment il est puny iustement, puis qu'il est ingrat. Mais pour nous qui viuons il y a ja long temps avec cestuy-cy, & qui sommes de son aagé, & de son pays, nous sçauons nous comporter modestemēt avec luy, de peur de ne paroistre trop insolens. Salut, mon Seigneur, donnez vous garde de ces maudits flatteurs, qui ne se tiennent iamais qu'à la table, & qui sont du naturel des corbeaux. Il ne faut plus se fier aux hommes d'aujourd'huy, qui sont tous ingrats & meschans. Pour moy, comme ie vous apportois vn talent afin que vous eussiez dequoy vous ayder en vos necessitez, i'ay eu nouvelles par les chemins, & non gueres loing d'icy, que vous estiez deuenu grand riche, & toutesfois, i'ay bien voulu vous aduertir de ces choses, quoy que ie sçache assez que vous n'avez point besoin de mon conseil, estant si sage, que vous en pouuez fournir Nestor mesme. **TIMON.** Il sera fait comme tu dis, Filias: Mais vien-ça, que ie te salue & paye ta bien-uenüe, avec mon hoyau. **FILIAS.** O le meschant ingrat! Il m'a cassé la teste pour l'auoir aduertiy de se soigner à ses affaires. **TIMON.** Voicy arriuer Demeas, le troisieme discoureur, qui porte des lettres en sa main droite. Cestuy-cy (qui se dit estre mon parent) paya n'agueres à la ville seize talens de mon bien: car estant condamné à payer vne grosse somme sous peine de tenir prison, & ses moyens ny suffisans pas, ie le racheytay, si grande fut la pitié que i'en eu. Depuis estant commis pour distribuer quelques deniers au tribut Erectide, m'y estant acheminé pour demander la part que i'y auois, il me dit fort bien, qu'il ne me connoissoit pas pour citoyen. **DEMEAS.** Je te salue, ô Timon, le support de toute ta race, le rempart des Atheniens, & la deffense des Grecs. Je viens icy pour t'aduertir qu'il y a ja long temps, que tout le peuple amassé, & les deux Cours assemblees attendent apres toy. Mais escoute premierement

*Qui fait plaisir à vn vilain s'en repent deux fois.*

*L'on dit qu'un fol conseille bien vn Sage, mais non pas tousiours.*

*Vn flatteur se déguise en mille façons.*

*Souuent ceux auxquels nous faisons du bien aujourd'huy ne nous reconnoissent pas demain.*

mièrement l'arrest que i'en ay escrit. *Puis que Timon, fils d'Echecratus Colytois, non seulement honneste, mais aussi sage qu'aucun de ceux qui sont dans la Grece, n'a cessé tout le temps de sa vie de faire du bien à sa patrie, a emporté le prix des 8 Pugils aux ieux Olympiques, & est demeuré vainqueur en vn seul iour, de la lutte, de la course sur le char, & de la iouste à chenal.* TIMON. Comment dis-tu celà flatteur? Ne sçais-tu pas que ie ne fus iamais spectateur aux Olympiades. DEMEAS. Ec bien qu'en est il? Si tu ne l'es à present, tu le feras cy apres? Mais poursuiuons nostre arrest. *L'an dernier passé, il a fait vasshammer pour la Republique en la guerre contre les Acarnanés, & a rompu deux armées des Peloponnois.* TIMON. N'es-tu pas bien menteur d'adjouster cecy, veu que ie n'ay iamais porté les armes, & si ne me fuis oncques enroollé. DEMEAS. Tu fais bien de parler modestement de toy mesme; mais quant à nous, ce nous feroit vne grande ingratitude de n'en point faire de mention. *D'auantage il n'a pas fait peu de profit à la ville, tant à rendre les arrests, & entrer au Conseil, qu'à s'acquiescer des charges militaires. Pour toutes ces causes, il a semblé bon à la Cour, & au peuple, aux Magistrats en general, aux Citoyens en particulier, & en commun à vn chacun, d'éleuer vn Timon d'or, aupres de Pallas, au Temple de la Cité, tenant vn foudre à la main droite, entouré de rayons, & de sept couronnes d'or, qui seront publiques aux Bacchanales, qui se celebrent aujourd'uy. Demeas l'Orateur a fait ceste election, comme parent, voisin, & disciple de Timon grand maistre de Rhetorique.* Ie te donne donc ma voix tres-volontiers: mais ie voudrois bien t'auoir amené mon fils, lequel i'ay fait appeller Timon, pour l'amour de toy. TIMON. Quoy Demeas? Se peut-il bien faire, que tu ayes des enfans, toy qui n'as iamais esté marié, comme nous le sçauons tres-bien? DEMEAS. Il est vray, mais ie me marieray à l'entree du Printemps s'il plaist à Iupiter, & le premier enfant que i'auray, si c'est vn malle, ie le feray nōmer Timon. TIMON. Ie ne sçay pas si tu te marieras iamais, car ie te frapperay si à point, que ie t'en empeschera bien si ie puis? DEMEAS. O meschant que tu es! tu fais donc vn acte de Tyran, & frappe les gens d'estat, toy qui n'es ny homme de qualité, ny mesme Citoyen? Mais tu ne tarderas gueres à estre puny tant de cet acte, que d'auoir mis le feu dans le Temple. TIMON. Comme dis-tu celà meschant, puis que le Temple n'a pas esté bruslé? Tu monstres bien par là que tu es vn vray Calomniateur. DEMEAS. Tu es donc deuenu riche pour auoir mis la main au tresor public? TIMON. Tu mens encores impudemment, car ie n'y fouillay iamais. DEMEAS. Si cela n'est maintenāt, ce fera cy apres;

Les trompeurs ne manquent iamais d'inuésions.

Le Calomniateur ne peut gauchir au courroux du Ciel.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

& cependant tu l'as espuisé iusques au fond. **TIMON.** Quoy tu grondes encore? Voilà pour toy derechef. **DEMEAS.** Helas de mon dos! **TIMON.** Ne mene pas tant de bruidt, ains garde le troisieme coup. Vrayement, ce me seroit vne grande honte, si ayant desfait, comme tu dis, deux armées de Lacedemoniens sans estre armé, ie ne pouuois tuër vn meschant petit homme: Et ce seroit en vain, que i'aurois esté vainqueur aux Olympies, au combat des Pugils, & à la lutte. Qu'est-ce que ie vois? N'est-ce point le **Philosophe Trasicle**? Ce n'est autre sans doute, le voilà en propre personne avec sa longue barbe, & ses sourcils releuez: Je crois qu'il est en colere, car il marmotte ie ne sçay quelles paroles, darde des ceillades, pareilles à celles de Titan, & si porte sa cheuclure esparse dessus son front, comme vn second Borce, ou comme quelque Triton, de mesme façon que Zeuzis les a depeints. Cestuy-cy se faisant voir au matin avec vn graue maintien, vne demarche compassée, & vn modeste habit, dispute de mille exercices vertueux, blasmant ceux qui s'adonnent au luxe, & à la volupté, & louiant les bons mesnagers: Mais apres auoir laué les mains, il se met à table, se fait verser à boire du plus pur dans vne grande couppe; & comme s'il auoit beu de l'eau de <sup>m</sup>Léthé, il propose des choses du tout cōtraires à ses disputes du matin, pendant qu'engloutissant la viande comme vn Milan, il pousse son voisin avec le coude, le menton tout barbouillé de sauce; qu'il mange à la façon de quelque chien, se panchât sur la table, & cōme s'il pésoit treuuer la vertu dans quelque vaisselle, sçait si bien faire le tour du plat avec le doigt, qu'il ne laisse rien de reste si petit soit il; se plaignant tousiours d'auoir la moindre part, quand il auroit luy seul entre tous les autres le gasteau, ou vn sanglier tout entier. Et comme le fruit de la gourmandise, c'est l'yurongnerie, aussi-tost qu'il est plein de vin, il ne se contente pas de chanter, & fauter quand il a beu, ains vient aux injures. Il ne laisse pas pourtant de tenir des discours de sobriété, quand il est tout noyé de vin, lesquels il profere en bégayant, & se fait mocquer de tous ceux qui sont à sa table. Il demeure en cest estat tout le long du repas, iusques à ce qu'apres le vomissement quelques-vns l'empoignent, & le tirent hors du banquet, s'entretensans des deux mains à la façon des Menestriers. Et outre qu'estant mesme à jeun il ne cede point à qui que ce soit ny en menterie, ny en vanité, ny en auarice, il tient encores le premier rang, entre les flatteurs, se parjure à tous coups, est l'vn des premiers imposteurs de son temps, &

Il y a des Epicuriens si effrontez que de se donner le titre de Philosophes.

Ce sont des mauvais Precepteurs que ceux qui sont au contraire de ce qu'ils enseignent.

Tout le monde donne des maigres à la Sa-gesse & la de-guise diuertement.

marche toujours accompagné d'impudence. Bref, c'est vn spectacle du tout horrible, & diuerſement accompli en ſon imperfection. Ce qui me fait dire, qu'il ne criera pas trop haut, puis qu'il eſt ſi modeſte. Holà qu'eſt-cecy? Trasiſcle ne s'approche-t'il pas de nous? TRASIſCLE. Ie ne vien pas à toy, Timon, avec la meſme intention des autres, leſquels admirans ta riſheſſe, te viſitent ſous l'eſpoir de tirer de l'or, de l'argent, ou bien quelque bon repas de toy, ſe ſeruans de diuers flatteurs pour t'allecher, comme bon que tu es, & de facile creance. Car tu ſçais aſſez que ie me contente d'vne piece de gaſteau pour mon repas, & que i'ayme l'oignon ou le creſſon plus que toute autre viande. Que ſi quelquesfois ie veux faire bonne chere, c'eſt avec vn peu de ſel. Quant à mon breuuage ie le prens en vne fontaine, qui rejaillit par neuf canaux, & prefere ce meſchant manteau que tu vois, à toute la pourpre du monde: car l'or ne me ſemble de plus grand prix que le ſablou des riuages. Que ſi ie me ſuis icy transporté, ce n'eſt que pour l'amour de toy, afin que ceſte tienne riſheſſe (comme pernicieuſe & d'agereuſe qu'elle eſt, pour les maux incurables qu'elle a cauſez à pluſieurs) ne te puiſſe corrompre. Et de faiſt ſi tu me veux croire, la premiere choſe que tu feras, ce ſera de la ietter dans la mer, comme vne choſe qui n'eſt aucunement neceſſaire à l'homme de bien, lequel peut ioüyr des vrais biens de la Philoſophie. Ie ne te conſeille pas pourtant, ô bon homme de la ietter trop profond, ains en vn endroit, où l'on n'ayt de l'eau que iuſques aux aiſnes, & vn peu plus auât que la terre, qui eſt toute couuerte de flots, pendant que ie te regarderay moy ſeul. Que ſi tu ne veux faire comme ie te dis, tu la peux ietter hors de ta maiſon, avec plus de ſeurté, ne te reſeruant pas vne obole, ains diſtribuant le tout à ceux qui ſont incommodez, ſçauoir à l'vn cinq dragmes \*, à l'autre vne mine \*, & à l'autre ſoixante mines. Mais ſi quelque Philoſophe s'y rencontre, c'eſt bien la raiſon qu'il en ayt deux ou trois fois au double, bien que ie ne te faiſſe pas ceſte demâde pour moy, ains pour en ayder quelques-vns de mes amis qui en ont affaire. Il me ſuffit, s'il te plaiſt de me remplir ceſte beſaſſe qui ne ſçauoit tenir qu'environ deux meſures Egenitiques entieres. Car il faut que celuy qui fait profeſſion de la Philoſophie ſe contente de peu, & ſe tienne dans les bornes de la modeſtie, ne penſant qu'à porter la beſaſſe. TIMON. I'honore ton diſcours, Trasiſcle, mais auât que remplir ton ſac, ie deſire de te faire la reſte toute empollée & boſſuée à la meſure de mon hoyau. TRA

Les plus grâde  
gourmands  
veulent quel-  
quesfois eſtre  
eſtimez les  
plus ſobres.

Il n'y a plus de  
Polycrates au  
monde, qui  
vueille ietter le  
meilleur de ſes  
biens dans la  
mer.

\* La dragme  
vaut trois ſols &  
demy.  
\* La mine vaut  
cent dragmes.

# LES OEUVRES DE LUCIAN.

SICLE : O loix ! & toy Liberté , où estes vous à present ? Nous sommes battus en vne cité libre par le plus meschât hōme du monde.

Pour empes-  
cher vn impor-  
tun venir deux  
fois, il le faut  
payer au dou-  
ble.

TIMON. Dequoy te fasches tu Trasicle ? T'ay-je fait quelque tort ?

Tien, tu auras encores quatre demy septiers de bonne mesure.

Mais qu'est-cecy ? i'en vois plusieurs qui accourent tous à la foule,

sçauoit Blepsias, Laches, Gniphon, & tels autres qui tiendront

compagnie à ceux que j'ay desia battus. C'a que ie monte donc

sur ceste roche pour laisser vn peu reposer moy hoyau, j'à lassé d'vn

trop long trauail, & apres ils verront comme ie les traicteray à

coups de cailloux. BLEPSIAS. Ne nous iette plus de pierres, ô Ti-

mon, car nous deslogeons d'icy. TIMON. Ouy ; mais vous ne vous

en irez pas qu'il n'y ait bien du sang & des playes.

## A N N O T A T I O N S.

a *Q Jupiter.* ] L'Auteur se plaint icy contre Iupiter de ce qu'il laisse impunie la meschanceté des hommes, & luy donne diuers noms & epithetes, à l'imitation des Payens ses semblables. Dieu n'estant qu'vn, dit Aristote <sup>1</sup>, il a plusieurs noms differens, selon la diuersité des affections. Les Grecs le nomment *Zeus*, c'est à dire, l'inspire-vie, parce que c'est luy, qui par vn souffle diuin a donné l'estre & la vie aux animaux. Toutesfors Lactance eit d'opinion, que ce nom luy est attribué, parce qu'il fut le premier des enfans masles de Saturne, qui velquit ayant esté secrettement enleué par sa mere. Il est appellé Iupiter des Latins, comme qui diroit, *Iuuans Pater*. Car c'est de luy, que les Payens attendoient leur secours. Ils le nommoient aussi *πατήρ*, parce qu'il preide à l'amitié, & autrement *Hospitalis*, lors qu'il estoit inuoqué de ceux, auxquels on auoit rompu le droit d'hospitalité. Bref les anciens l'appelloient Domestique, familier, accompagnable, & foudroyant. Au mesme endroit où les Eliens tenoient leur Senat, se voyoit vne statue de Iupiter, horrible à voir, & tenant vn foudre de chaque main: possible pour effrayer les parjures, & les destourner de leurs faux serments. Homere, Hesiodé, & autres Poetes Grecs, luy donnent en diuers endroits de leurs escripts l'epithete d'Amasse-nués, parce que c'est luy, qui assemble les nuages en vn ras, & qui rend le ciel trouble & serain quand bon luy semble.

<sup>1</sup> *Lin. du monde.*

b *Salmonée.* ] C'estoit le fils d'Eole, lequel regnant iadis en la ville d'Elis, qui est sous le mont Olympe, fit faire expres vn pont d'airain, pour y paroistre sur vn char, imitant le foudre de Iupiter, qui voulant vanger l'impudence de ce temeraire, le precipita la bas aux Enfers d'vn esclat de foudre. Virgile <sup>2</sup> fait mention de ceste fable en fort beaux termes.

<sup>2</sup> *An 6. de l'E-  
uerde.*

*J'ay veu dans les Enfers l'impudent Salmonée,  
Pour auoir imité de Iupin les esclairs,  
Souffrir tous les tourmens qu'une auue condamnee  
Peut endurer la bas, &c.*

Les Poëtes nous ont voulu apprendre par ceste fable, qu'il ne se faut iamais attaquer à la Diuinité. Mais nous pouuons bien dire que celuy a voulu imiter le tonnerre, qui premier inuenta l'usage du canon, & de la poudre, dont les effects ne sont gueres dissemblables à ceux de l'esclair & du foudre.

<sup>3</sup> *Hist. du monde.  
4 Lou. 15.*

c *Mandragore.* ] Pline <sup>3</sup> & Dioscoride <sup>4</sup> ont laissé par escript, que ceste plante prouoque le sommeil, & que sa racine detrempee dans du vin est donnée à ceux qu'on veut assoupir pour leur couper quelque membre. Mais si on en prend excessiuement, elle fait dormir vn somme eternal. Pythagore l'appelle *Antropomorphe*, parce que sa racine est semblable à la forme de l'homme. Ceux qui vont trop lâchement en quelque affaire, ou qui l'oublient, & n'en tiennent compte, sont dits, *dormir sous la Mandragore*, par vne façon de parler prouerbiale.

d *Deucalion.* ] Fils de Promethee, du temps duquel, comme il regnoit en Thesalie, vn Deluge vniuersel se desborda par tout le monde: Teilemēt qu'il ne resta que Deucalion &

Pyrrha, de ce general cataclyme, Iceux furent donc portez sur vn petit esquif au mont de Parnasse, & apres que les eaux furent appaisées s'en allerent consulter l'oracle de Themis pour sçauoir de quelle façon pourroit on reparer ceste perte du genre humain, & ayant eu responce, qu'il falloit qu'ils iettassent derriere eux les os de leur grand mere, c'est à dire, de la terre. Ils firent comme ils auoient appris de l'Oracle: tellement qu'autant de pierres qu'ils iettoient, autant voyoient ils de transformations d'hommes, & de femmes. Or la reparation des hommes est attribuee de mesme façon à Deucalion fils de Promethee, que la creation du monde à ce mesme Promethee. Ceste fable est vn embleme du vray Deluge, qui est descrit par Moysé dans la sainte Escriture. Il y a vn passage dans Lucian au liure qu'il a fait de la Deesse Syris, qui fait foy, que par le deluge de Deucalion n'est pas entendu ce debord general, qui rauagea toute la Grece, & l'Italie, ains le vray deluge qui aduint du temps de Noé.

*e Jeux Olympiques.* ] Ils furent instituez par Hercule à l'honneur de Iupiter, & se celebrent aupres d'Olympia, ville de la Prouince d'Elis. Car apres qu'Hercule eut surmonté Augeas Roy d'Elide, & qu'il eut purgé son estable, il ordonna vn sacré combat aux champs proches d'Olympie, tout contre le fleue Alfee. En ce cōbat la ieunesse Grecque s'exerçoit diuersement à la lutte, à la course, & à sauter. Ils duroient cinq iours, au bout desquels le vainqueur estoit couronné d'olyuier, & luy deferoit on tant d'honneur, qu'on le renouoyoit en son pays sur vn char triomphant, non par l'vne des portes de la ville, ains par vne bresche qu'on faisoit expres.

*f Pendant qu'ils se coupoient les cheveux.* ] L'Autheur semble icy se mocquer de Iupiter, luy reprochant par ceste façon de parler prouerbiale, qu'il ne se soucioit point des affaires du monde: ce qui est vn grand blasphemé contre la Diuinité.

*g Phaeton.* ] Fils du Soleil, lequel par le tesmoignage de nostre Autheur pour n'auoir sçeu conduire le char de son pere se laissa precipiter du ciel en bas, non sans estre cause, comme dit Aristote<sup>1</sup>, que plusieurs contrées furent brulées du costé de l'Occident. Ce qui est vn Hieroglyphe du Prince temeraire & ambitieux, lequel se laissant gaigner à la conuoitise de regner, voudroit volontiers escheller le ciel, comme les Geants.

*1 Liu. de monde.*

*h Fils de Saturne & de Rhée.* ] Il entend Iupiter engendré en l'Isle de Crete, & nourry par les Curetes sur le mont Ida. Les Phisiciens entendent par Iupiter l'Element du feu, adoustant, qu'il est ainsi dit à *Ionando*, parce qu'il n'y a rien, qui entretienne plus les choses en estre que le feu.

*i Epimenides.* ] Aule-Gelle & Laërce rapportans l'Histoire d'Epimenides, disent, que se trouuant las de marcher, il s'endormit dans vne certaine grotte, où il demeura l'espace de 47. ans sans s'euveiller.

*k Hymete.* ] C'est vne montagne fort feconde en miel, & d'où l'on tiroit iadis des belles pieces de marbre.

*l Timon Colyzois.* ] Ce Timon qui fournit de matiere à nostre Lucian, estoit Athenien, & ennemy iuré des hommes, la conuersation desquels il abhorroit mortellement, & estoit pour ce subiect nommé *Mylantrope*.

*m Le Sophiste Anaxagoras.* ] Ce Philosophe viuoit du temps de Xerxes Roy de Perse. Il moit la pluralité des Dieux: ce qui fut cause que les Atheniens le liurerent à mort.

*n Castor & Pollux.* ] C'estoient deux freres Iumeaux fils de Iupiter & de Leda, autrement nommez Tindarides. Ils sont deux astres qui seruent de phare aux nauonniers.

*o Danaé.* ] Fille d'Acrisé, Roy des Argiues, de l'amour de laquelle Iupiter estât espris il se transforma en pluye d'or, & eut affaire avec elle. Elle deuint enceinte de cet accouplement, & enfanta Persee.

*p Semblable au chien qui est dans l'estable.* ] C'est vne maniere de parler prouerbiale, qui s'entend de ceux qui ne veulent ny mettre la main à la besongne, ny laisser travailler autrui.

*q Vne Prestresse à Ceres.* ] Ceres estoit fille de Saturne, & d'Ops: ce fut elle qui apprit aux mortels à cultiuer la terre. Ses Prestres luy sacrifioient en diuerses façons, desquelles *Rofin* a fait vn docteraicté.

*r Tantales.* ] Les Poëtes feignent que Tantale fils de Iupiter & de Plote, faisant vn festin aux Dieux pour faire l'espreuve de leur diuinité, leur presenta à manger son fils Pelops, tout demembré: Mais les Dieux n'y voulurent iamais toucher, & tient on qu'il n'y eut que Ceres qui deuora l'espaule de l'enfant: tellement que pour vanger ce meschef, ils enuoyèrent precipiter Tantale en Enfer, où la faim & la soif le travaillent continuellement.

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

dans le fleuve Eridan, où il est dans les eaux iutques au menton sans pouuoir boire. **f Fines.** ] Fils d' Agenor, lequel pour auoir creué les yeux aux enfans qu'il auoit eus de Cleopatre, fut fait auéugle par les Dieux qui luy enuoyerent des Harpies pour l'empescher de manger.

**e Au tonneau des Danaïdes.** ] Elles estoient cinquante sœurs filles de Danaus, lesquelles pour auoir toutes mis a mort leurs maris, excepté vne leuee Hyperastre, qui pardonna à son mary Linus, furent condamnées a puiser l'eau des enfers avec des cribles.

**n Cyclopes.** ] Fils de Neptune & d' Amphitrite, ainsi nommez, parce qu'ils n'auoient qu'un œil. Ils seruoient à forger le foudre de Iupiter.

**x Fais riches en songe.** ] Ceux qui ne baillent qu'après les moyens, songent tous les iours de nouvelles richesses, comme ce pecheur qui est dans Theocrite, lequel ne songoit que des poissons d'or.

**y Plus sage qu'Ulyse.** ] Ulyse comme grand homme de guerre & d'estat, se rendoit principalement recommandable par sa sagesse. Noel des Comptes en explique l'allegorie fort au long, enemble toutes les actions heroïques.

*En sa Mythologie lin. 9. ch. 1.*

**a Crésus.** ] Roy des Lydiens, l'un des plus riches hommes de son temps: Ce fut luy qui apprit l'effect de ces belles paroles par la bouche de Solon: *Aucune personne n'est heureuse auant le trépas.*

**b Aristide.** ] Philosophe Athenien, lequel pour sa trop grande iustice & bonté fut enuoyé en exil par Themistocles par l'espace de dix ans.

**c La pauureté à tout au contraire.** ] Pour bien definir la pauureté, il l'a faut nommer la Maistresse des inuentions, & des arts, puis que, comme dit Perle, c'est elle qui apprend les perroquets à parler.

**d Corybantes.** ] Prestres de la mere Cybele, lesquels tout forcenez, & esprits d'une certaine fureur couroient par les rues, iolians de diuers instrumens.

**e Mydas.** ] Sa fable est descrite au long par Ouide. Ce fut luy qui demanda aux Dieux, que tout ce qu'il toucheroit fut transformé en or, & qui prefera la fluite d'un Satyre a la lyre d'Apollon: ce qui fut cause que les Dieux luy donnerent des oreilles d'Asne pour punition.

**f Nestor.** ] Homere parle fort amplement de ce Prince en diuers endroits de son Odysee, & dit, qu'estant encores ieune, il fit plusieurs beaux exploits militaires, & le fit admirer pour son eloquence & sagesse. Il eut à femme Eurydice, fille de Clymene, & velquit fort long temps.

**g Pugils.** ] C'estoient ceux qui se battoient iadis à coups de poings sur l'arene. Ce combat estoit fort commun dans Rome, principalement aux ieunes hommes.

**h Bacchanales.** ] Festes consacrees à Bacchus, durant lesquelles les hommes s'accouplioient de nuit pisse-messe avec les femmes.

**i A la lutte.** ] Il n'y a celuy qui ne sçache que les anciens se plaioient fort à cet exercice de la lutte: veu mesmes qu'ils auoient de coustume de lutter tous nuds apres s'estre faits oindre de certaines huiles.

*3 Lin. 9. ch. 5.*

**k Triton.** ] Dieu marin, fils de Neptune & de Salassia. Les Poëtes seignent qu'il estoit le trompette de son pere. Voy ce qu'en dit Plin. 3

**l Zeuxis.** ] C'estoit l'un des plus grands Peintres de son temps, lequel apres s'estre enrichy par son art, auoit de coustume de donner ses tableaux gratuitement, disant, qu'on ne pouuoit les acheter assez cher.

**m Lethe.** ] C'est vn fleuve en enfer, qui fait oublier à ceux qui en boient tout ce qu'ils ont fait par le passé.

## ALCION, OV DE LA TRANSFORMATION.

CHEREPHON.

*Il dispute de la source puissance de Dieu, par le chât de l'Alcion, & se sert d'une*

**Q**UELLE voix, si harmonieuse, & agreable à l'oreille est venue à nous, ô Socrates, de ces loingtains riuages, & de ce promontoire? Je suis en peine de sçauoir quel est cet animal qui

chante si doucement? Car il est tres-certain que ceux qui habitent en l'eau sont<sup>a</sup> muets. **SOCRATES.** Scache, Cherephon, que c'est vn certain oyseau qu'on nomme<sup>b</sup> Alcion, fort lugubre en son chant, & duquel nos Deuanciers ont feint ceste vieille fable. C'est la fille du Grec Eole, disent-ils, à qui la force de son amour tire les larmes des yeux, pour le dueil qu'elle porte de la mort de son ieune mary Ceyce, Roy de Trachin, & gendre d'Eofofor Asterean. Ceste fille ayant pris des ailles par vne certaine prouidence diuine elle vole autour des riués de la mer, comme si c'estoit vn oyseau, cherchant celuy qu'elle ne peût trouuer autrefois lors qu'elle couroit par toute la terre. **CHEREP.** Tu parles donc de l'Alcion? Vrayement il me semble d'auoir ouy souuent ce mesme chant, mais il m'entroit dans l'oreille, comme quelque son estrange, & inconnu. C'est donc la vraye cause pourquoy le chant de cet oyseau est si lamentable: Vrayement ie m'en estonne fort, & desire sçauoir de toy, s'il est beaucoup gråd. **SOCRAT.** Nenny, mais cela n'empesche pas que les Dieux ne luy deferent vn grand honneur, pour l'amour que ceste fille portoit à son mary: Car quand il fait son nid, tout le monde celebre avec vne grande solemnité les iours appelez Alcioniens (au nombre desquels, on peut mettre ce iour cy) qui chassent bien loing la tempeste, pour faire regner la bonasse. Ne vois tu point comme le ciel est serain, la mer calme, & semblable, par maniere de dire, à vn miroir bien poly? **CHEREP.** Tu ne dis pas mal: ce iour semble estre Alcionien, de mesme que celuy d'hier; mais dy moy au nom des Dieux, ô Socrates, sommes nous obligez de croire à ce que disent nos peres, qu'autrefois les femmes ont esté faictes oyseaux, & les oyseaux femmes: Pour moy ie ne me puis persuader cela. **SOCRAT.** Nous sommes, amy Cherephon, selon mon aduis, comme des Iuges aueugles, pour opiner des choses possibles, & impossibles; attendu que nous les mesurons à l'esgal de l'humaine puissance, qui nous est inconnüe, incertaine & inuisible. Voylà comme plusieurs choses faciles, nous semblent estre bien difficiles; & au contraire, celles qu'on peut comprendre aysément, nous les tenons comme incomprehensibles. Ce qui prouient tant de l'ignorance, que de l'enfance de nostre entendement. Aussi est-ce la verité que tous les hommes iusques aux vieillards ne paroissent que des enfans: parce que tout le temps de nostre vie, est trop petit, pour estre comparé à vn siecle entier. Que peuuent-ils donc dire bon-homme, puis

*comparaison de la tourmente & des effets de la Nature, pour prouuer ses actions admirables.*

*La Prouidence diuine est le premier moteur qui fait agir toutes choses.*

*Jours Alcioniens pourquoy ainsi nommez.*

*C'est estre bien plein de vanité que de discourir trop auant des choses qui sont par dessus nous.*

*Le temps de nostre vie est passager, aussi sommes nous pelerins au monde.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

qu'ils ignorent les puissances des Dieux, & des Demons? Et cõme se peut-il faire qu'ils parlent en termes graues, & releuez, des choses possibles, ou impossibles? Tu as veu Cherephon, il n'y a que troisiours, combien horrible estoit la tempeste (& vrayement ie n'y pense jamais sans horreur) & combien drus les esclairs, les tonnerres, & les orages: Car à ouyr les mugissements des vents on eut dit que toute la terre habitable s'en alloit ruinee; & neantmoins peu apres la tempeste a cedé à la bonasse, & a duré iusques à present. **I**e te demande maintenant quelle chose pense tu auoir esté plus grande & difficile, ou d'auoir transinué ceste tourmente, & ces tourbillons en vn ciel calme & serain, & rendu au monde sa premiere tranquillité, ou bien en transmüant vne femme luy auoir donné la forme de quelque oyseau? **V**eu que nos enfans mesmes, qui sçauent manier l'argile ou la cire peuuent produire cet effect, & d'vnẽ mesme matiere en faire diuerses figures. **Q**ue si cela est, il n'y a point de doute que la Diuinité, qui surpasse d'vn incomparable degré les puissances des hommes peut faire toutes ces choses facilement, & sans peine. **C**ar de combien tout le ciel te semble-t'il estre plus grand que toy-mesme? Tu ne le sçauois dire. **C**H E R E P. **I**e voy bien que c'est, Socrates; ces mysteres sont inconnus aux mortels, & ils ne peuuent ny les contenir, ny les exprimer de parole. **S**O C R A T. **I**l faut que pour mieux entendre cecy, nous cõttemplions quelques grands effects, tirez de la puissance, ou de l'impuissance des hommes, & comparez l'vne à l'autre. **E**n l'aage viril, à comparaison de l'enfance de cinq ou dix ans apres la natiuité, il y a vne grande difference, & de puissance, & d'impuissance, presque en toutes les actions de la vie; veu que les hommes inuentent, & font toutes choses appartenantes à diuers artifices, & qui concernent l'ame & le corps: ce que les enfans ne peuuent sçauoir, comme i'ay desjà dit. **A**ussi la puissance qu'a l'homme par dessus les enfans est inestimable, attendu qu'vn seul en deferoit plusieurs milliers, estant veritable que tout manque à cõt aage debile, & qui ne donne point d'autre, compaignon à l'homme en son commencement qu'vne naturelle foiblesse. **Q**ue si l'homme, comme nous voyons à l'œil, est si different de son semblable, ie te laisse à penser quel doit paroistre le ciel, au respect de nos facultez, à ceux qui peuuent contempler de si belles choses. **C'**est la cause pour laquelle plusieurs ont ceste creance, qu'autant que la grandeur du monde surpasse la figure de Cherophon, ou de Socrates, autant sa puissance,

*Jupiter n'a pas  
toujours son  
foudre aiguillé  
pour le darder  
sur les mortels.*

*Les secrets de  
Dieu sont des  
lettres closes  
aux hommes.*

*Les miseres  
naissent avec  
nous.*

sa puissance, intelligence, & prudence, different en proportion de nostre bassesse. Par ainsi diuerses choses qui sont faciles à plusieurs, nous sont impossibles à nous, & à beaucoup d'autres. Et de fait, il est bien plus difficile de iouer du haut-bois à ceux qui ny scauent rien, & de lire ou escrire à ceux qui n'ont point de connoissance en l'art de Grammaire, que de transmuër des femmes en oyseaux, ou des oyseaux en femmes. Ne voyons nous pas que la nature ayant fait naistre dans la ruche vn animal sans pieds, & sans ailles; apres luy en auoir donné, l'embellissant d'vne riche, & agreable varieté de couleurs, elle parfaict finalement la sage Abeille, ouriere du diuin miel? Et que des œufs muets & inanimez elle forme diuers genres de volatilles, de bestes à quatre pieds, & d'animaux aquatiques? Ce qu'elle ne peut faire, comme il est à conjecturer, qu'en vsant de quelques siens artifices de ce grand Ciel. Voilà comment nous qui sommes mortels, & aussi petits que des Nains, ne pouuons comprendre ny les puissances des immortels, ny telles autres grandes choses, ny mesme les petites, plusieurs desquelles nous sont vrayement inconnues. Et comme il nous est impossible de discourir au vray des affections, ausquelles nous sommes subjects; de mesme ne pouuons nous rien dire de certain, ny des Alcions, ny des Rossignols. Toutesfois pour ce qui est de ceste belle fable, telle que nos peres nous l'ont enseignee, telle l'apprendray-je à mes enfans (ô oyseau lugubre & harmonieux en ton chant,) aux hymnes que ie feray de toy, & si loueray par diuerses fois la force de ton amour coniu- gal à d' Xantipe, & à Myrte mes femmes, leur racontant entre autres choses, l'honneur que tu t'es acquis parmy les Dieux. Et toy, Cherephon, feras-tu quelque chose de semblable. **CHEREP.** Vrayement c'est bien la raison, Socrates, puis que tes discours contiennent vne double exhortation, aux hommes, & aux femmes, pour les animer à viure paisiblement ensemble estant mariez? Mais il est temps de s'en retourner de Phaleric à la ville, apres auoir salué l'Alcion. **CHEREP.** Faisons-le donc de ceste sorte.

La Nature tend à la perfection.

Nos ingemens sont auengles la plus-part du temps.

## ANNOTATIONS.

a *Sans ailles.*] Les animaux aquatiques, dit Aristote, sont muets, & ne crient pas, parce qu'ils n'ont point de poulmon, d'artere, ny de gosier, bien qu'il y en ayt quelques vns qui crient, & font vn certain bruit, & entre autres le Dauphin.

b *Alcion.*] La fable de Ceyce & d'Alcion est escriite dans Ouide en ces termes: Ceyce fils de Lucifer eut à femme Alcion, laquelle luy ayant deffendu de s'en aller consulter l'Oracle d'Apollon touchant l'estat des affaires de son Royaume, il se noya de despit. Telle- ment qu'elle voyant le corps de son mary deffunct, se precipita dans la mer. Peu après

l' *Lib. 11. de la Metemorph.*

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

Thetis & Lucifer en estant touchez de pitié, ils les transmuerent tous deux en oyseaux marins, que les Latins nomment *Alcedones*. Ces oyseaux, selon le rapport de Pline, sont de la grandeur d'une petite cane, ont le col grosse & long, & ne paroissent iamais sur la mer qu'elle ne soit calme. Ils font leur nid sept iours auant l'entree de l'Hyuer, pendant lesquels les Nautoniers sont assentez d'auoir tousiours bon vent. Ils nichent au milieu de la mer, leur nid rond comme vne boule, est si dur & si fort, qu'il resiste aux coups de marteau, & l'eau n'y peut penetrer aucunement. le renuoye le Lecteur à ce qu'en ont escrit Virgile, Homere 2, Seruius 3, & Theocrite 4.

2 Iliad. 10.

3 1. Georgicar.

4 In Bionis morte.

5 Au 4. des Georgiques.

6 En la vie & Aristides.

c *La sage Abeille.* ] Pline fait vn long recit de la prudence de cet animal, & Virgile décrit le moyen d'auoir plusieurs essains de mouches à miel, se seruant du cuir pourry d'un Taureau mort, & l'exposant aux rayons du Soleil.

d *Xantipe & Myrte.* ] Tous ceux qui parlent de la vie de Socrates, tiennent qu'il auoit deux femmes, Xantipe & Myrte, niepçe d'Aristide, selon le tesmoignage de Plutarque 6 fille de Lacerce.

## PROMETHEE, OV CAUCASE.

### MERCURE.

*En ce Dialogue Lucian se moque des fables des Payens, & de leurs fautes Dieux.*

**C'**EST icy le Mont<sup>a</sup> Caucafe (ô Vvltan) où il faut que ce miserable Titan soit attaché. Voyons donc, s'il n'y a point autour de ce roc quelque lieu propre & vuide de neige, afin que les cloux y entrent plus à l'ayse, & qu'on descouure de plus loing ce pendu. **VVLKAN.** Aduisons, Mercure, en quel lieu nous l'attachérons; car il ne faut pas le clouër bas, & pres de terre, (de peur que ceux de son mestier luy donnent secours) ny moins encore si haut, que ceux d'embas ne le puissent voir. Que si tu le treuues bon, attachons-le pres de ce petit vallon, & luy estendons les mains de chaque costé. **MERCURE.** Tu ne dis pas mal; car ie voy que le chemin pour atteindre à ce coupeau est fort estroit, les pierres inaccessibleles & raboteuses, & si penchantes qu'on ne peut s'y tenir debout. Bref ce lieu me semble tout propre au supplice qui luy est ordonné. Ne tarde donc point, Promethee, ains monte & te presente toy-mesme pour estre attaché à la montagne. **PROMETEE.** O Mercure! & toy Vvltan, ayez pitié de moy, qui suis si mal traité sans auoir commis aucun mesfait. **MERCURE.** Tu fais bié de dire que nous ayons pitié de toy, Promethee, mais nous ne ferons pas si fols que de t'espargner, & desobeyr au commandement qui nous est fait pour esprouuer nous mesmes le supplice qui t'est ordonné. Seroit-ce la raison qu'il y en eust deux affliges avec toy? Non vrayement. Sus donc Promethee, tends moy le bras droit; & toy Vvltan, clouë, attache, & frappe du marteau le plus roide que tu pourras. Donne l'autre bras, afin qu'on le lie le plus estroitement qu'il sera possible. Voilà qui va bien, mais ce

Tous lieux sont propres pour la punitiõ des meichans.

n'est pas tout, car tu verras tout aussi-tost voler vne Aigle en bas pour te ronger le foye, afin que tu reçois le entier payement de ton bel ouvrage. PROMET. O Saturne Iapet, & toy mere Terre, quels supplices n'enduré-je (miserable que ie suis) sans auoir rien commis de mauuais! MERCURE. N'as-tu point de honte, Promethee, de dire que tu n'es pas coupable, toy qui ayât eu la chair à distribuer fus si meschant & si cauteleux, que de prendre pour toy la meilleure part, & tromper Iupiter, luy donnant des os tous couuerts de graisse? Car (si'en iure par Iupiter) il me souuient que c'est b Hesiode qui le dit, D'auantage n'est-ce pas toy, qui as formé les hommes, ensemble les plus subtils animaux qui se puissent voir, & principalement les femmes? A quoy j'adjoûte, que tu desrobas le feu du Ciel, qui est le plus beau tresor des Dieux, pour le donner aux mortels. Et heantmoins apres tant de forfaits & de crimes, tu oses bien soustenir qu'on te punit sans l'auoir merité. PROMET. O Mercure! il semble que tu vueille avec les Poëtes accuser l'innocent, toy qui m'objectes des choses, pour lesquelles, (si l'on m'eust fait iustice) ie m'estimois digne d'estre obury au Prytanee, qui est l'hospital le plus honorable d'Athenes. Que si le loisir te le permettoit, ie plaiderois icy volontiers sur le fait de ces accusations, & ferois voir, comme Iupiter a donné vn fort mauuais iugement contre moy. Et ie te demande à toy-mesme, puis que tu es si eloquent & si bon Aduocat, voudrois-tu bien dire que Iupiter ayt bien fait de m'auoir condamné à estre cloüé en vn gibet sur le mont Caucafe, & près de ces portes Caspiennes, pour seruir de funeste spectacle à tous ceux de Scythie? MERCURE. Tu as beau te iustifier, Promethee, c'est en vain que tu t'efforce d'en appeller, & tout ce que tu dis ne te sert de rien, veu que ie n'attends autre chose icy, sinon que l'Aigle vole en bas pour becqueter ton foye eternellement? Cependant nous aurons loisir d'ouyr de toy quelque traict de Sophiste, cōme tres-subtil que tu es, & cauteleux en paroles. PROMET. Sus donc, Mercure, fais comme si tu m'accusois de quelque grand crime, & ne laisse point perdre les droicts de ton pere. Quant à toy Vvltan, ie voudrois bien t'auoir pour Iuge en ceste cause. VVLTAN. Ie ne veux pas te iuger, mais bien t'accuser, de te que déroband le feu du Ciel, tu as laissé ma fournaise toute raffroidie. PROMET. Diuisez donc l'accusation entre vous; Pour toy tu m'accuseras du fait de larrecin; & Mercure, de ce que j'ay formé des hommes, & distribué de la chair. Ie croy que vous ne maquerez pas de discours,

Le supplice des méchans est eternal, comme celuy de Promethee.

Pour bien de-  
finir la femme,  
il l'a faut com-  
parer au vent, à  
la poussiere, à  
la plume, & à  
l'hydre.

Les hommes  
ne conspirent  
pas seulement  
contre la terre,  
mais encore  
contre le Ciel.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

attendu qu'on vous estime tous deux fort subtils, & experts à causer. **VULCAN.** Il faut que Mercure parle aussi pour moy; car ie ne sçay que c'est de procez, ains me tiens la plus-part du temps auprès de ma forge. C'est vn fort bon Aduocat, & qui a ces affaires en grande recommandation. **PROMET.** Ie ne puis croire que Mercure vueille médire du larrecin, ny m'en accuser, veu qu'il est du mestier. Touresfois si tu le veux entreprendre, il est temps que tu proposes l'accusation. **MERCURE.** O qu'il me faudroit faire vn long discours Promethee, & estre bien préparé pour deduire par le menu les actes par toy commis, au lieu de dire sommairement, comme ayant charge de distribuer la chair, tu pris pour toy la meilleure part, trompas le Roy, & formas des hommes contre tout deuoir, desrobant le feu du ciel pour le porter là bas en terre. Tellement qu'il me semble, bon-homme, que tu n'estois gueres bien aduisé en telles affaires, ains abusois de la grande bonté de Iupiter à l'endroit des hommes. Que si tu voulois nier le contraire, ô qu'il te faudroit de grâdes preuues & de longs discours pour faire voir au iour ceste verité. Or si tu confesses d'auoir distribué de la chair, formé de nouveaux hommes, & desrobé le feu du ciel, ce n'est pas à tort que ie t'ay accusé, & ce me seroit vne folie d'en parler d'auantage. **PROMET.** Ouy de verité, car ie te monstreray cy apres, que tout ce que tu viens de dire est vne pure resuerie. Et puis que tu te vantes tant que ton accusation est si valable, ô puissant Mercure, ie tascheray de respondre à toutes articles; Et premierement, pour le fait de la chair, ie prens le ciel à tesmoing de la honte que i'ay de voir que Iupiter est si delicat, & si difficile à contenter, que pour auoir treuue vn petit os en sa portion, il a bien voulu me faire attacher à vn gibet, (moy qui suis vn Dieu si ancien) sans auoir esgard aux bons & loüables seruices que ie luy ay rendus autresfois, & sans considerer qu'il est le seul morif de cet acte, & qu'il n'appartient qu'aux enfans de se fascher quand les vns ont meilleure part que les autres. Il me semble qu'il seroit plus seant, ô Mercure, de ne se point souuenir de telles tromperies qui se font d'ordinaire aux banquetts, ains si quelque chose a esté faicte durant le repas, l'estimer comme vn jeu, & noyer le courroux dans le vin. Car de se souuenir iusques au lendemain de la faute, c'est remettre le mesfait en memoires, & y penser tant soit peu, c'est vne action qui n'est ny bien-sceante aux Dieux, ny digne d'vn Roy. Et de fait, si quelqu'vn ostoit les ioyeuserez des banquetts, sçauoir la tromperie, les brocards, les

Tout est perdu quand les gens d'vn mestier s'accusent l'vn l'autre.

Il ne faut iamais tenter l'impossible.

Il fait bon sçauoir defendre la cause.

L'aduoué que la modestie est requise à la table, mais les deuis recreatifs n'en doiuent pas estre chassés.

inocqueries, & les ruses, qu'y resteroit il autre chose que l'yron-  
 gnerie, la gourmandise, le silence, la tristesse, & autres telles absur-  
 ditez, qui ne sont ny belles, ny bonnes durant le repas. Je ne  
 pensois donc point, que Iupiter se deust souuenir de cela iusques  
 au lendemain, & se fascher ainsi des fautes commises en telles  
 matieres, ny moins encores imputer à crime de ce que quelqu'un  
 en découplant de la chair, luy eust joié quelque trait de ioyeu-  
 feté, pour faire essay, si celuy qui auoit à choisir, cognoistroit la  
 meilleure part. Or presuppõe, Mercure, que j'aye mis au deuant  
 de Iupiter la moindre portion, voire la pire, & mesme emporté le  
 tout, qu'en est il pour cela? Falloit-il pour si peu de chose, cõme  
 l'on dit, mesler le ciel avec la terre, me destiner au Caucase, au  
 gibet, & aux cloux, & enuoyer des Aigles en bas pour me ron-  
 ger le foye? Garde toy bien ie te prie de m'accuser de choses sem-  
 blables, qui montrent vne lascheté de courage, & vne inclina-  
 tion à colere en l'ame de celuy qui s'en fasche. Qu'eust-il peu faire  
 d'auantage, s'il eust perdu vn bœuf entier, puis que pour si peu de  
 chair, il en vient à de si rudes supplices? Vrayement les hommes  
 se comportent beaucoup plus modestement en cecy; & neant-  
 moins il seroit bien raisonnable, qu'ils fussent plus prõpts à cour-  
 roux que les Dieux; Car iamais aucun d'entr'eux n'a iugé digne  
 du gibet vn cuisinier, si faisant cuire de la viande, il met le doigt dãs  
 la sauce pour le lécher, ou si l'on tire quelque piece de rosty pour en  
 manger, ains quand ce seroit l'homme du monde le plus fasché, il  
 se contente de luy décharger vn coup de poing, ou de luy donner  
 vn soufflet. Voylà pour ce qui est du fait de la chair, duquel ie ne  
 parle qu'à regret; mais c'est bien plus de honte à luy de m'en ac-  
 cuser. Pour le regard des hõmes que j'ay formez, sçache Mercure,  
 qu'il y a double accusatiõ en cecy, & si ne sçay de quoy tu me veux  
 premieremēt accuser. Veux-tu point dire, qu'il ne falloit aucune-  
 mēt qu'il y ait des hõmes, ains qu'il valloit mieux, ou que la terre  
 se reposast sans les engendrer, ou bien qu'il n'y auoit pas de mal  
 qu'ils fussent formez, pourueu que ce fut sous vne autre figure  
 que celle-cy? Le traitteray ensemblement & de l'un, & de l'autre,  
 & feray veoir en premier lieu, que si les hommes ont esté r'ani-  
 mez, ç'a esté sans le preiudice des Dieux: puis que mesmes il a fal-  
 lu que cela fust ainsi, afin que la terre ne demeurast deserte, &  
 sans hommes, comme elle l'estoit iadis. Quelle faute ay-ie donc  
 commise, d'auoir fait vn portraict des hommes, comme vn seul  
 germe diuin, & celeste? La terre qu'estoit elle qu'une chose rude,

En matiere de  
 iugement, le  
 supplice doit  
 eĩgaller le cri-  
 me.

Comparaison  
 propre.

C'est folie  
 d'entrer en  
 fougue pour  
 des choses de  
 peu d'import-  
 tance.

Tout le mon-  
 de se donne le  
 droit, mais,  
 comme dit Py-  
 brac, Chacun se  
 trompe en son  
 fait aisément,

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

& sans forme, & toute pleine de forests, sauvages, & steriles: On n'y voyoit en quelque part que ce fut, ny autels, ny temples des Dieux, ny point d'idoles & de simulacres, ny autres telles choses, qu'on peut voir maintenant, & qui sont reuerrees d'un chacun. Pour ces causes, ayant de tout temps chery le bien du public, & taché à donner de l'accroissement à l'authorité des Dieux, & à tout ce qui appartient à leur ornement, & beauté, ie pensay que ce ne seroit pas mal fait de prendre vn peu d'argile, & en former des animaux à nostre semblance. Car ie considerois que pour faire paroistre la diuinité plus heureuse, il falloit l'opposer à quelque creature qui luy ressemblast. Et de verité la principale difference que i'y vois, c'est que l'homme est mortel, bien que cela n'empesche pas qu'il ne soit prudent, sage, & propre à comprendre les choses hautes. Je pris donc de la terre avec de l'eau (afin que i'vse d de mesmes mots que le Poëte) & paistrissant le tout ensemble, ie formay des hommes, & appellay Minerue pour m'ayder à l'ou-  
 urage. Voylà ces grands crimes, de squels on m'accuse, & ces offenses, qu'on me dit auoir faittes à l'encontre des Dieux. Tu vois que le crime est de bouë, puis que de bouë i'ay formé les animaux, donnant mouuement à ce qui estoit immobile. Je voudrois bien scauoir si les Dieux restent d'estre Dieux, parce que quelques animaux mortels ont esté faitts de terre, & si Iupiter a tant de subiect de se fâcher, comme si de la race des hommes deuoit s'ensuiure le defaut de ses Dieux? Mais possible crain-t-il qu'ils ne conspirent derechef contr'eux, & qu'à la façon des Geants, ils ne vueillent les chasser de leur regne? Quoy que s'en soit, ô Mercure, il est tout certain, que ie n'ay iamais rien attenté par mes ou-  
 urages. Que si tu m'en monstres la moindre chose, ie me rairay tout aussi tost, & me sousmettray à telle punition que l'on voudra. Puis, il n'y a point de doute, que ce que i'ay fait est ~~utile aux~~ utile aux Dieux, & ie te le feray cognoistre en ceste maniere. Si tu contem-  
 ples la terre, tu ne verras plus qu'elle soit sale, & difforme, mais bien embellie de villes, de métairies, & de plantes domestiques. La mer est nauigee, les isles habitees, & l'on void de toutes parts des autels, des sacrifices, des temples, & des Assemblies. Tellement que les chemins & les lieux où conuersent les hommes, publient la puissance de Iupiter. Que si ie me fusse formé telle chose, pour la posseder moy seul, sans doute, i'eusse esté bien riche; mais vous auez veu vous mesmes, comme ie l'ay donnée au public, & vous l'ay présentée. On peut bien voir par tout le temple

Nous sommes  
 nez pour le pu-  
 blic plustost  
 que pour  
 nous.

L'homme fait  
 paroistre la  
 grandeur de  
 Dieu.

La beauté de ce  
 bas monde pu-  
 blic la puissance  
 de son auteur.

de Jupiter, d'Apollon, & de roy Mercure, mais non de Promethoe. Consideres maintenant, si ie me soucie de moy particulièrement, puis que ie prodigue le mion pour le public, & en souffre le descher. Te semble-t'il Mercure, qu'un bien sans tesmoin (soit un don de fortune, ou quelque bel ouvrage, que personne n'admire, ny ne loue) puisse estre agreable à son possesseur, & luy donner du contentement? Je veux dire par là, que si les hommes n'eussent esté faits, la beauté de toutes les choses créées eust manqué de tesmoins, & maintenant nous ne ferions point d'estat d'avoir des richesses, si elles n'estoient admirees du monde: Nous n'estimerions point heureux ces biens, ne sçaurions à qui les comparer, & n'aurions point de jugement pour priser nostre felicité, si nous n'en faisons un parallele avec l'infortune d'autrui: Voylà par quel moyen, vne chose grande est estimee encor plus relenee, quand on l'esgale à vne petite. Vous donc qui deuriez m'honorer pour ce bien-faict, duquel j'ay obligé le public, me donnez un gibet pour salaire; & c'est là le fruiet de mes bons conseils: Dy moy maintenant qu'entre les hommes il y a des personnes de meschante vie, qui paillardent, font la guerre, se marient à leurs sœurs, & trahissent leurs propres parens: Je te feray ceste reproche, que ces vices sont communs à plusieurs d'entre vous, & que pour leur enormité quelqu'un pourroit à bon droit accuser le ciel, & la terre, de ce qu'ils vous ont engendrez? Que si tu m'objectes que vous estes tous fort affairez à veiller sur les hommes: Je te respondray, qu'il ne faut pas que le Berger se plaigne d'avoir un troupeau, parce que c'est son devoir d'en prendre le soin: Car si ceste charge luy est penible, elle luy est agreable aussi: & ce plaisant exercice adoucit toute la peine qu'il y prend. Que pensez vous là haut si vous n'avez rien pour vous occuper. O qu'il vous seroit beau voir, oisifs, & ne cessans de boire du Nectar & de l'Ambrosie! Or ce qui m'afflige le plus, c'est qu'en la facture de l'homme, vous faictes des inuectives contre des femmes, desquelles neantmoins vous avez toujours affaire, & pour en iouyr vous presentez à elles, ores en forme de Taureaux, & tãost comme des Cygnes & des Satyres. Et si vous ne faictes point de difficulté d'en deifier quelques vnes, & les mettre au rang des Deesses. Possible me diras-tu, qu'il falloit que les hommes fussent formés en quelque autre maniere, & non à vostre semblance. Mais quel autre plus beau moule eusse-je sçeu treuver, si ce n'est qu'il m'eust fallu faire un animal sans sens, brutal, & chapestré

Les choses opposées paroissent mieux.

Il ne faut point chercher des loix où l'injustice regne.

L'Oisiveté ne fut iamais bonne: les Anges travaillent au ciel.

Le pouvoir des femmes n'est pas petit, puis qu'elles ont sceu vaincre les Dieux.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Comment sacriferoient-ils aux Dieux, & de quelle façon vous rendroient-ils tous les autres hommages? Vous n'estes point vous mesmes retifs à trauerfer l'Ocean, & visiter les Innocens Ethiopiens quand ils vous ameynent des \* Hecatombes, & neantmoins vous attachez à vn gibet celuy qui est cause de vos honneurs & de vos sacrifices. Cela suffira pour responce à l'accusation qu'on me fait pour auoir formé des hommes. Parlons maintenant, si tu le treuues bon, de ce feu que tu me reproches tant, & de ce larrecin que tu remplis de calomnies. Respons moy promptement, & au nom des Dieux, à ceste demande, Quelque estincelle de feu s'est elle perduë depuis que cét Element est en estre parmy les hommes? tu ne le voudrois pas dire; Car ie tiens que c'est vne possession qui ne s'amoyndrit iamais, bien qu'vn autre en prenne vne partie, & qui ne s'esteint point, si on y allume par diuerses fois vn flambeau. N'estez vous donc pas bien enuieux & blasma- bles de refuser à autruy les choses qui ne vous portent point de dommage? Puis que vous estes des Dieux, c'est à vous d'estre bons, de faire largesse de vos biens, & d'auoir l'enuie en horreur? Et quand ainsi seroit, que i'eusse desrobé tout le feu pour l'apporter en terre, sans vous en laisser vne seule estincelle, ie ne vous eusse pas beaucoup offencez; car vous n'en auez point de besoin; vous, di-je, qui estes exempts du froid, qui ne faictes point cuire l'ambrosie, & ne vous souciez de la lumiere artificielle. Mais quant aux hommes il n'en est pas de mesme. La nécessité les contraint d'vser du feu en plusieurs choses, principalement aux Sacrifices, afin que de l'odeur des victimes ils puissent remplir les chemins, fassent fumer l'encens, & bruslent sur les Autels les cuisses des bestes. Mais bien que ceste fumee vous apporte à ce que ie puis comprendre vn grand contentement, neantmoins ie croy qu'il n'y a rien de si agreable, ny banquet qui vous delecte d'auantage que lors que l'odorante vapeur meslee avec la fumee, s'en va montant iusques au Ciel. C'est pourquoy il me semble que mal à propos vous accusez maintenât ceste vapeur. Cependant ie m'esmerueille pourquoy vous n'ostez le pouuoir que le Soleil a de luire sur les hommes, & que vous ne luy reprochez comme vn vice d'estre trop prodigue à distribuer ainsi le present des Dieux, & que c'est sans raison que son feu est plus diuin & plus luisant que le nostre. I'ay finy, C'est maintenant à vous Mercure & Vulcan, si i'ay dit quelque chose inutilement, de la reduire en meilleur point, & par toutes les raisons que vous pourrez la debatre, & puis

\* Sacrifices de gens barus.

C'est vn Element commū à tous que le feu.

Le feu est vile en tout temps.

& puis ie tafcheray encore de vous respondre. **MERCURE.** C'est vne chose bien difficile, Promethee, de contester contre vn si excellent Orateur. Toutesfois la fortune t'a esté bien fauorable de ce que Iupiter ne t'a point ouy tenir le discours que tu viens de faire. Sans doute il eust donné charge à seize vautours de se repaistre de tes entrailles, pour l'auoir ainsi griefuement offensé, lors qu'il est occupé à autre chose. Mais c'est que tu auois entrepris de te deffendre. **IE M'ESMERVILLE** neantmoins de ce qu'estant Prophete, comme tu es, tu n'as sçeu presager les peines que tu deuois souffrir maintenant. **PROMETHEE.** Je les ay preueuës, Mercure, & ie ne suis pas ignorant que i'en seray vn iour deliuré, voire que maintenant vn certain<sup>h</sup> Thebain, qui est ton amy, viendra, qui de sa flèche perçera l'Aigle, que tu dis deuoit fondre d'en haut sur moy. **MERCURE.** A la mienne volonté que cela se fasse, Promethee; ie seray bien ayse de te voir deliuré, & de banquerter avec toy en commun, mais non pas de découper de la chair. **PROMETHEE.** Assure toy que ie mangeray encore vne fois avec vous, & que Iupiter me deliurera pour vn signalé seruice que ie luy rendray. **MERCURE.** Dy moy donc ie te prie quel est ce seruice? **PROMETHEE.** Ne cognois-tu point<sup>i</sup> Thetis, Mercure? Mais laissons ce discours à part; car il vaut mieux celer ce secret; afin que ce me soit vn salaire & vn prix pour ceste condamnation. **MERCURE.** N'en parle donc point, Titan, puis que c'est le meilleur. Quant à nous, Vulcan, allons nous en d'icy; car voicy l'Aigle qui s'eslâce en bas. Et toy, demeure ferme au pied de ce Mont où tu es attaché. Je voudrois que cét Archer Thebain, dont tu parles, fust desjà venu, afin qu'il te mist en repos, & te deliurast de cét oyseau.

Les bons Orateurs ne se laissent conuaincre que bien difficilement.

Le Sage ne tombe iamais deux fois en vn mesme danger, car il y pouruoit de bonne heure.

## ANNOTATIONS.

- a** *Caucase.* ] C'est vne montagne de Boetie, fort haute, & subiecte aux neiges.
- b** *Hesiod.* ] Ce Poëte Grec décrit fort au long, comme Promethee en voulut faire accroire à Iupiter & s'esforça de le tromper en la ditribution de la chair, à laquelle il fut commis, luy presentant à manger des os tous couuerts de graisse. Tellement que Iupiter s'offençant de ceste faute, ensemble de ce qu'il auoit formé des hommes de bouë, & desrobé le feu du Ciel, il le condamna à estre attaché au pied du mont Caucafe, où son foye est perpetuellement rongé par vn Aigle, ou, selon quelques-vns, par vn Vautour.
- c** *Scythie.* ] Les anciens Geographes ou Historiens, ont fort amplement traité du pays de Scythie, ensemble de sa situation. Voy ce qu'en escrit Ortelius en sa Cosinographie: Ceux de ce pays estoient tenus pour les hommes du monde les plus cruels.
- d** *De mesmes mots que le Poëte.* ] Promethee ne nie pas d'auoir formé des hommes de bouë, & il semble que Lucian ait tiré d'Etchyle, Poëte Grec, le subiect de tout ce discours.
- e** *Geants.* ] Fils de la Terre, lesquels pour auoir voulu escheller les Cieux, mettrons Osse sur Pelion, & chaiffé Iupiter de son regne, furent par luy precipitez d'en haut. Voy ce qu'en

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

dit Ovide en ses Metamorphoses.

f *Nectar.* ] Les Poëtes ont feint, que Iupiter n'auoit point d'autre breuuage là haut au Ciel que du Nectar, & que Ganimede luy seruoit d'Eschanfon,

g *En forme de Taureau.* ] Les Dieux pour iouyr plus a l'aise de ce qu'ils aymoient, se trasformoient diuersement, afin que ceste transformation facilitast leurs adulteres & paillardises. Toutes les fables des Poëtes sont pleines de tels contes.

h *Thebain.* ] Il entend parler d'Hercule, fils de Iupiter & d'Alcmene, lequel se rendit fort fameux & celebre, pour la haine mortelle de Iunon.

i *Thetis.* ] Iupiter estant espris de l'amour de Thetis, & desirant de se marier avec elle, il aduint que Promethee, comme preuoyant les choses futures, le destourna de ce mariage, disant, Que c'estoit vn decret du Ciel & du Destin, que l'enfant qui en prouendroit fust plus grand que son Pere. Tellement que Iupiter voulant reconnoistre ce profitable aduis que luy donnoit Promethee, il enuoya son fils Hercule au mont Caucafe, lequel apres auoir mis à mort l'Aigle, deliura Promethee des peines où il estoit.

---

## LES DEVIS DES DIEUX.

### PROMETHEE, ET IVPITER.

#### PROMETHEE.

*L'Auteur se rit icy de certaines fables des Poëtes.*

*Il n'y a iamais crime sans supplice.*

**D**ÉLIVRE moy ie te prie, ô Iupiter, car les peines que i'ay souffertes ne sont pas petites. IVPIT. Que ie te deliure, dis-tu, roy qui deurois avec des cloux aux pieds plus aigus que iamais, & portant sur la teste tout le Caucafe, auoir non seulement le poulmon bequeté par seize Vautours, mais aussi les yeux arrachez, de ce que tu nous as formé de tels animaux que les hommes, desrobé le feu du Ciel, & moulé des femmes. Car i'obmets à les tours de tromperie que tu me fis, lors que distribuant la chair du bâquet, tu osas bien me presenter des os tous couuerts de graisse, apres auoir pris pour toy la meilleure part. PROMETH. Vrayemēt i'en ay esté bien payé; & il me semble qu'il y a jà assez long temps que ie suis attaché au pied du Caucafe, & que mon foye sert de pasture à ce maudit Aigle, qui est le plus meschant des oyseaux. IVPIT. Tu as bien encore à souffrir d'auantage, & c'est là le moindre de tes supplices. PROMETH. Tu feras bien pourtant de me deliurer, Iupiter, si tu veux que ie t'aduertisse d'vne chose qui t'importe beaucoup. IVPIT. Quoy? Promethee, te donnes-tu ceste vanité de me pouuoir tromper? PROMETH. Ceste tromperie ne me seruiroit de rien, & si tu m'y surprinois vne fois, tu treuuerois bien tousiours Caucafe, & ne manquerois, ny de fers, ny de cloux, pour m'attacher derechef. IVPIT. Dy donc quel est cest aduis, de si grande importance, que tu nous veux donner? PROM. Si ie te dis en quel lieu tu t'achemines maintenant, ne me iuge-

ras-tu pas capable de deuiner le reste ? IVPITER. Pourquoi non ? PROMETH. Tu'en vas coucher avec<sup>b</sup> Thetis. IVPITER. Tu as deuiné ; mais continuë, car sans doute tu me prediras quelque chose de vray. PROMETH. O Iupiter, garde toy bien d'auoir affaire à ceste<sup>c</sup> Nereïde ; car<sup>d</sup> si elle deuenoit enceinte de toy, l'enfant te jouëroit les mesmes traicts que tu as faitts à Saturne. IVP. Quoy ? me mettroit-il hors de mon Empire ? PROMETH. Je ne desire pas que celà soit, Iupiter ; mais j'ay belle peur que de cét accouplement ne s'ensuiue quelque chose de semblable. IVPITER. Je suis donc content de quitter là Thetis, & de te deliurer, pour le bon aduis que tu m'as donné.

Il est bon de iuger du present, mais meilleur de preuoir l'aduenir.

## ANNOTATIONS.

<sup>a</sup> *Les tours de tromperie.* ] Les anciens, dit Hygin, ayans de coustume d'observer des grandes ceremonies aux Sacrifices des Dieux immortels, faisoient consommer toutes les hosties dedans les flammes. Et parce que les moyens des pauvres ne suffisoient pas à de si grands frais, Promethee, qu'on feint auoir formé des hommes pour l'excellence de son esprit, impetra de Iupiter, qu'il leur fut permis de ietter vne partie de l'Hostie dans le feu, & de se reseruer l'autre pour leur vsage ; ce qui fut tousiours depuis obserué. Il aduint donc que Promethee ayant immolé deux Taureaux, il mit les entrailles & la chair en vn coing de l'autel, & les os au milieu tous couuerts de peau, permettant à Iupiter de faire election de la part qu'il voudroit. Tellement que Iupiter sans y penser prit les os pour sa moitié, pensant prendre la chair. Depuis on abolit ceste ancienne coustume de ne bruler qu'vne partie des hosties aux sacrifices.

<sup>b</sup> *Thetis.* ] Ouide au premier des Metamorphoses, attribue ceste prediction à Prothee mais Lucian suit icy l'opinion d'Eschyle & des autres.

<sup>c</sup> *Nereïde.* ] Les Nereïdes sont les Nymphes qui habitent dans l'eau, ainsi dictes de Nereë, Dieu marin.

<sup>d</sup> *Si elle deuenoit enceinte.* ] C'estoit vn arrest du Destin, que Thetis engendreroit vn fils qui seroit plus genereux que son pere. Ce que Promethee predict à Iupiter, & Prothee à Thetis.

## CVPIDON ET IVPITER.

## CVPIDON.

**S**I ie t'ay offensé en quelque chose, Iupiter, pardonne moy ie te prie, car<sup>b</sup> ie ne suis qu'vn enfant, & n'ay pas l'esprit si rassis qu'vn homme. IVPITER. Quoy Cupidon ? Tu t'estimes donc enfant, toy qui es beaucoup plus ancien que Iapet ? C'est la verité que tu n'as ny barbe ny cheueux gris ; mais celà n'empesche que tu ne sois vieil & rufé. CVP. Quelle faute ay je donc commise, pour laquelle estant vieillard comme tu dis, ie merite d'estre enchainé ? IVPITER. N'es-tu pas bien meschant de te jouër ainsi de

Iupiter passionné d'amour.

L'amour a vn corps d'enfant, mais vn esprit de vieillard.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

moy, & me contraindre de me trāsformer en Satyre, en Taureau, en Or, en Cygne, & en Aigle, sans faire en sorte qu'aucune femme se rende amoureuse de moy, & me treuve agreable en ceste forme; car si i'en veux iouyr, il faut que i' vse d'enchantement, enuers elles, & me cache moy-mesme. Merucille! Elles ayment bien un Taureau, ou vn Cigne, mais si elles me voyent, elles meurent de frayeur. **CVPID.** C'est qu'elles sont mortelles, & ne peuuent souffrir les rais de ta face. **I V P I T.** Comme se peut-il donc faire que Brancus, & Hyacinthe ayment Apollon? **CVPID.** Quoy Daphné ne le fuyoit-elle pas, bien qu'il n'eust point de barbe, & qu'il fust cheuelu? **Que** si tu te veux rendre aymable, oste moy ce bouclier, & ce foudre, & pour paroistre agreable aux Nymphes, assemble tes cheueux de chaque costé, & les lie d'vne tresse. Prés vne robbe de pourpre: que les nœuds de tes souliers esclattent en or: marche à la cadence du haut-bois, & du tabourin, & tu verras que les fēmes te suiuront à trou pes, & en plus grand nombre que ne sont les Menades de Bacchus. **I V P.** Va, ie n'ay que faire de me mettre en cēt esquipage pour me rendre aymable. **CVP.** Ie ne te conseil-le donc point d'aymer, Iupiter, car cela t'est facile. **I V P.** Ie ne le peux, & il m'est permis de iouyr, quand ie veux, de la chose aymée. Voilà tout ce que ie demande.

L'abit rend  
quelques fois  
aymables les  
hommes.

### A N N O T A T I O N S.

a *Sis i' ay offense.* ] L'argument de ce dialogue est compris dans ce Distique, lequel i'ay ainsi traduit du Grec,

*Ie t'osteray tes dards, dit Iupin à l'Amour,*

*Tonne, respond l'Archer, chacun ayme à son tour.*

b *Ie suis un enfant.* ] Les anciens peignoient l'Amour sans barbe, au eugle, ailé, & portant vn flambeau, & des dards, pour embrāler, & navier les cœurs. Marulle, & Encas Syllus ont fait mention de cecy en fort beaux termes,

---

## I V P I T E R E T M E R C V R E.

### I V P I T E R.

**C** O N N O I S-tu bien ceste belle <sup>a</sup> fille d'Inache Mercure? **MERCURE.** Vrayement ouy; n'est-ce pas d'Ion que tu parles? **I V P.** Ce n'est plus vne fille, mais vne vache. **MERCURE.** Ie m'estonne de ce prodige! D'où vient ceste transformation si soudaine? **I V P.** C'est la jalousie de Iunon qui en est cause; car ne se contentant pas de l'auoir ainsi punie, elle a donné pour garde à ceste vache vn

Le jaloux se  
transforme en  
cent façons, &  
il est plus chā-  
geant que Pro-  
thee.

certain Berger, nommé Argus, tout remply d'yeux, & qui ne dort jamais. MERCURE. Quel remede à cecy? IVPIT. C'est qu'il faut que tu t'envoles en la forest Nemée, où cet Argus fait paistre la vache, & que tu le mettes à mort, emmenant avec toy \* par la mer Io, & la faisant nommer Isis. Il me plaist qu'elle soit reuee cōme vne Deesse, de ceux de ceste contree; qu'elle face enfler<sup>b</sup> le Nil, deschainé les vents, & mette à bon port ceux qui nauigent.

\* en Egypte.

ANNOTATIONS.

a *Fille d'Inache.* ] C'est Io, laquelle pour la ialousie de Iunon; fut changée en vache; Voy ce qu'en dit Ouide en la Metamorphose.

b *Le Nil.* ] Fleuve d'Egypte, au riuage duquel les Crocodiles se voyent à troupes. Il n'y a celuy qui ne sçache que le terroir des Egyptiens s'engraisse par le debord de ceste riuere, d'où vient que Senecque dit, *Qu'ils ne sont jamais heureux que quand ils voyent leurs maisons toutes conuertes d'eau.*

IVPITER, ET GANIMEDE.

IVPITER.

Svs Ganimede, puis que nous voicy portés où ie desirois, baise moy maintenant, afin que tu voyes, comme ie n'ay plus ny le bec recourbé, ny les ongles crochuës, ny ces ailles que tu me voyois n'agueres quand i'estois en forme d'oyseau. GANIMEDE. Ohomme, il me semble que tu paroissois en Aigle tout maintenant? N'est-ce pas toy, qui estant volé en bas m'as enleué du milieu de mon troupeau? Comment donc se peut-il faire que ces ailles se soient escoulees de ton dos, & que tu n'ayes plus ceste forme? IVPIT. Scache mon enfant, que ie ne suis ny Homme, cōme tu penes, ny moins encores Aigle; mais bien le Roy de tous les Dieux, qui me suis transformé pour vn temps. GANIMEDE. Tu me contes des merueilles, & me mets en doute si tu n'es point Pan, tellement que ie m'estonne fort comme tu n'as vne fluste & des cornes, & n'es tout velu par les iambes. IVPIT. Quoy? penes-tu qu'il n'y ait que<sup>a</sup> Pan qui soit Dieu? GANIMEDE. Vrayement ie n'en reconnois point d'autre, car c'est à luy seul, à qui nous sacrifions, chassans vn bouc en la cauerne où il fait sa demeure. Mais quant à toy, tu m'as plustost la mine d'vn voleur que d'vn Dieu. IVPIT. Est-il possible que tu n'ayes jamais ouy parler de Iupiter, ny veu dans Gargaris, le temple de celuy qui fait

*Iupiter euleus  
du mont Ida le  
Berger Ganimede.*

*Les Dieux des  
Payens estoient  
plus sacrifs  
que les hommes.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

pleuuoir, & tonner, & qui lances les esclairs d'enhaut. GANIMEDE. C'est donc toy, bon homme, qui n'agueres nous enuoyas tant de gresle? Et toy (qui habites au Ciel, & causes vn si grand bruit) auquel mon pere a sacrifié vn Belier. Mais quel si grand forfait ay-ie commis contre toy, pour lequel i'ay esté enleué ç'a haut, pendant que les loups courent apres mes brebis égarees; & possible, les ont-ils desjà rauies. IVPIT. Te souuient-il bien encore de tes brebis, toy qui es maintenant au rang des immortels, & qui conuerfes avec nous? GANIMEDE. Qu'est-ce que tu veux dire, ne me remettras-tu pas encores auiourd'huy sur le mont Ida, où tu m'as pris? IVPIT. Vrayement nenny, car si cela estoit, ce seroit en vain que de Dieu ie me serois transformé en Aigle. GANIMEDE. Comme feray-ie donc, car mon pere me cherchera de tous costez, & si sera en peinc de moy ne me trouuant point. IVPIT. Ne pense plus à cela? GANIMEDE. Quoy, ie ne le verray donc plus? Si en ay-ie bien grâde enuie; & si tu me veux lascher en bas, ie te promets de te faire encore sacrifier pour ma rason, le belier, le plus gras qui soit en nos pastis, & qui n'a que trois ans. IVPIT. Que ce garçon est simple & niais, & quels discours d'enfant nous tient-il? Quitte moy là toutes ces choses Ganimede, & ne penfes plus ny à ton troupeau, ny au mont Ida: Ie te deüsie tout maintenant, & veux que desormais tu fasses beaucoup de bien à ton pere, & à ton pays; & qu'au lieu de fromage & de lait, tu manges de l'Ambrosie, & boiues du<sup>b</sup> Nectar. Tu seras nostre Eschanfon, l'on te tiendra pour immortel; ton estre sera réleué par dessus la condition des humains; & bref tu viuras tousiours bien-heureux. GANIMEDE. Et si i'ay enuie de me iouër, avec qui passeray-ie le temps? Car au mont Ida nous estions plusieurs compagnons d'vn mesme aage. IVPIT. Tu iouërás aux dez, avec Cupidon que voycy: Prends courage seulement, sois ioyeux, & n'ayes point d'ambition pour les choses basses. GANIMEDE. Mais à quoy vous seruiray-ie bien, ne faudra-t'il point icy mener paistre? IVPIT. Nenny: Tu n'auras rien à faire qu'à verser à boire, à estre gardien du Nectar, & auoir soin du banquet. GANIMEDE. Vrayment ie feray bien cela, car ie sçay comme il faut verser du lait, & tendre la tasse pastorale. IVPIT. Voy! cestuy-cy fait encores mention du lait, & pense de seruir des Hommes, & non des Dieux? Tu te trompes Ganimede; c'est icy le Ciel; beuons (comme i'ay dit) du Nectar. GANIMEDE. Est-il plus doux que le lait, Iupiter? IVPIT. Tu le sçauras dans peu de temps, & si tu en as vne fois

*Les enfans  
naissent avec  
vne inclinatio  
de reuoir leurs  
parents.*

*Ce n'est pas vn  
ieu d'enfant  
que l'Amour,  
car la chance en  
est hazardeuse.*

*Il n'y a point  
d'autre Nectar  
au Ciel que la*

gousté, n'aye peur qu'il te prêne enuie de boire plus d'autre breu-  
 uage. GANIMEDE. Où dormiray-ie de nuict? Sera-ce avec Cu-  
 pidon, mon compaignon? IVP. Nenny, mais avec moy; car ie ne  
 t'ay pas enleué pour autre subject. GAN. Quoy? ne scaurois-tu  
 dormir tout seul? Quel plaisir auras-tu de coucher avec moy? IVP.  
 Ie seray fort aise, Ganimede, de reposer avec vn si bel enfant que  
 toy. GAN. De quoy te seruira ceste beauté, quand tu dormiras?  
 IVP. De beaucoup; car elle a ie ne sçay quels charmes, lesquels  
 prouoquent le sommeil. GAN. Si me souuiens-ie bien pourtant,  
 que si quelquefois ie couchois avec mon pere, le lendemain ma-  
 tin il se faschoit fort contre moy, disant, que i'estois vn mauuais  
 coucheur, & que de nuict ie ne cessois de me remuer, de resuer, &  
 frapper des pieds: Tellement que plusieurs fois il m'enuoyoit cou-  
 cher avec ma mere. Il me semble donc, qu'il est desjà temps (puis  
 que tu m'as rauy comme tu dis, pour coucher avec moy) que tu  
 me transportes derechef en terre. Si tu fais autrement, ie t'em-  
 pescheray de dormir toute la nuict en me tournant de part &  
 d'autre. IVP. Tant s'en faut que ce faisant tu me sois importun,  
 qu'au contraire ie seray fort aise de veiller avec toy, & de te bai-  
 ser, & embrasser souuent. GAN. Il te le semble: ie te tromperay  
 bien pourtant, car ie dormiray lors que tu me baiseras. IVP. Nous  
 en parlerons alors plus amplement, & nous verrons ce qui sera de  
 faire. Cependant ôste-le moy d'icy, Mercure, & apres qu'il aura  
 beu du Nectar, r'amene-le pour nous verser à boire. Mais aprens  
 luy premierement de quelle façon il faut tendre la couppe.

beatitude, qui  
 est l'accoplî-  
 sement de tout  
 bien.

## ANNOTATIONS.

a Pan. } Dieu des Bergers, auquel on sacrifioit vn bouc. Les solemnitez de ces sacri-  
 fices, & les ceremonies qu'on y obseruoit sont escrites amplement dans Rosin. Ce fut ce  
 Dieu, qui premier inuenta la flutte à sept tuyaux, comme il apert par ces vers de Virgile,

*Ce fut Pan qui premier apprit aux Pastoureaux*

*• A uindre & manier la flutte à sept tuyaux.*

*Ann Eclogues.*

b Nectar. } C'estoit le breuuage des Dieux, merueilleusement doux, & lequel Ganime-  
 de versoit à la table de Iupiter. Vn grand Poëte de nostre temps décrit en peu de mots  
 ceste boisson quand il dit,

*Que la douceur qui tout excède*

*N'est point ce que sert Ganimede*

*À la table de Iupiter.*

## IVNON, ET IVPITER.

## IVNON.

L'AMOUR que tu me soulois porter autresfois, Iupiter, s'est  
 refroidie, depuis que tu as enleué sur le mont Ida cet enfant

*Ivnon cabose de  
 Ganimede.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Phrygien. IVP. Est-il possible Iunon que tu sois ialouſe de cet enfant qui n'a point pour tout de malice? Vrayement ie pensois que tu ne fuſſes faſchee que contre les femmes qui s'accouplent avec moy. Ivn. Il me ſemble qu'il n'eſt gueres beau, que toy, le maistre des Dieux, delaiſſant ta Iunon, qui eſt ta legitime eſpouſe descendes là bas en terre pour paillarder, te transformant en taureau, ou en pluye d'or. Toutesſois ces femmes avec leſquelles tu as affaire demeurent en terre: Mais ie m'eſtonne fort de ce que ayant rauy cet enfant Idean, tu t'en es volé çà haut (toy qui te dis le plus noble des Dieux) & luy as donné le ciel pour demeure, me le preſentant en teſte, ſous pretexte que tu t'en ſers pour te verſer à boire. Auois-tu beſoin de tant de ſommeliers? N'as-tu pas Hebé & <sup>a</sup> Vulcan qui te ſeruent? J'ay grande honte de voir que tu ne prens iamais la coupe de luy, que tu ne le baiſes premiere-ment, & ie crois que ce baiſer t'eſt plus agreable que le Nectar: Auſſi eſt-ce la cauſe pour laquelle tu demandes ſouuent à boire, ſans auoir ſoif, & quelquesſois n'ayant fait que toucher la coupe, tu la luy rends, puis la reprenant, tu aualles tout ce qui reſte, & portes les lèvres au meſme endroit <sup>b</sup> où il a beu. afin de boire & baiſer tout enſemble. Ie me ſouuiens auſſi, que n'agueres, ayant poſé bas ton bouclier, & ton foudre, tu t'amuſas à joiier aux dez avec luy, ſans auoir eſgard, ny au titre que tu as de Roy, & pere d'un chacun, ny à la barbe que tu portes. Il n'eſt pas beſoin que tu faſſes rien en ſecret, car tu me fais voir aſſez toutes tes actions.

Ivp. Quel maly a t'il, Iunon, de caeſſer vn ſi bel enfant, & de ſe plaire à l'un & à l'autre, ſçauoir au baiſer, & au Nectar? Que ſi ie luy permets de te baiſer vne fois, ne t'en faſcheras-tu point, toy qui eſtimes vn ſemblable baiſer plus doux que le Nectar. Ivn. Ces paroles ſont bonnes à dire à ton bardache; quant à moy ie ne ſuis pas ſi ſorte, que de ſouſmettre mes lèvres à cet effeminé Phrygien. Ivp. Ne blaſime point mes amours, la belle, ſi tu me veux faire plaiſir; car quelque barbare & effeminé qu'il ſoit, il me plaiſt, & ie le veux ainſi; qu'il te ſuffiſe, que de peur de t'irriter, ie n'en die pas d'auantage. Ivn. Ie voudrois que tu l'euffes eſpouſé pour l'amour de moy: mais ſouuien-toy, qu'à cauſe de ce tien ſommelier, tu me dis des paroles d'yurogne. Ivp. N'eust-il pas fait beau voir ton fils Vulcan, nous ſeruir à boire en clochant, ſortant de quitter ſes tenailles, & retournant de ſa forge, tout plein de cendres? Quoy? nous euſſions pris la coupe de la main de ce-luy, que tu ne baiſes toy-meſme qu'à contre-cœur: bien que tu ſois

Les Payens fai-  
ſoient trophée  
de leurs paillar-  
dites, puis  
qu'ils les attri-  
buoient à leurs  
Dieux.

Les femmes  
font quelques-  
fois auſſi ialou-  
ſes que les  
hommes.

Il fait mauuais  
irriter vne  
femme.

fois sa mere. Aussi n'auons nous garde de l'embrasser, car il a la face toute noircie. O que tu nous fais de beaux comptes! Mais, dy-moy, cet Eschanson n'embellit-il pas de beaucoup le repas des Dieux, pourquoy remettrons nous donc Ganimede sur le mont Ida, puis qu'il est si blanc, & a des doigts de rose, avec lesquels il tend la coupe si proprement, & (ce qui te fasche le plus) c'est que ses baisers sont plus doux que le Nectar. IUN. Je vois bien que c'est, depuis que tu as amené ce beau cheuelu du mont Ida, Vulcan est boiteux, ses mains sont indignes de manier la coupe; Il est tout plein de fuye, & il te prend enuie de vomir quād tu le vois. Mais i'ay veu le temps que tu ne prenois pas garde à tout cela, & que ces cendres, ny ceste forge ne t'empeschoient pas de boire, lors qu'il t'en presentoit. IVP. Tu te trauailles en vain IUNON, & au lieu d'aduançer quelque chose, ta ialousie accroist les flammes de mon amour. Que s'il te desplaist qu'un beau garçon te tende la coupe, fers toy de ton fils pour te verser à boire. Quant à toy, Ganimede, ne donne à boire qu'à moy, & à chasque coup baise moy deux fois, sçauoir quand tu me tendras la coupe toute pleine; & derechef lors que tu la reprendras de moy. Quoy tu pleures, mon mignon? N'aye point de peur; car si quelqu'un te fasche tant soit peu, croy qu'il s'en repentira.

L'Amour ne porte point de respect qu'à la chose aimée.

ANNOTATIONS.

a *Vulcan.*] C'estoit luy qui forgeoit la foudre de Iupiter, & qui seruoit de risée à tous les Dieux pour l'adultere de Mars.

b *Au mesme endroit où il a beu.*] Ouide en son art d'aymer, n'a pas obmis à dire, qu'un Amant doit tascher par tous moyens de complaire à ce qu'il aime, riant, si la maistrresse rit, dançant, si elle danse, chantant, si elle chante, & beuant du mesme costé où elle a beu.

IVNON ET IVPITER.

IUNON.

VOIS-tu bien Ixion, Iupiter? Quel homme penses tu que ce soit? IVPITER. Il me semble estre vn personnage fort gratieux & qui boit volontiers: Aussi ne demeureroit il pas avec nous s'il n'estoit bon compaignon. IUN. O que tu es bien loing de ton compte, il n'y a rien de si meschant que luy, & sa malice me desplaist tellement que ie ne veux pas qu'il demeure plus icy. IVP. Quel mal t'a t'il donc fait? encores est-ce bien la raison que ie le sçache:

*Ixion amoureux de Iunon.*

Les Dieux Payens mettroient le souuerain bien en la volupté.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

**Ivn.** Je n'ay garde de te le dire ; car i'aurois honte de te descou-  
rir son mauvais dessein. **Ivr.** Au contraire, le deuoir t'oblige à  
m'aduertir du fait, principalement si c'est quelque acte deshonn-  
este qu'il ayt commis. A-t'il recherché quelque Dcesse de son  
honneur ? Le m'en doute, puis que tu fais ainsi la honteuse. **Ivn.**  
Moy-mesme, Iupiter, & non autre, il y ajà long tēps: Et de verité  
du commencement ie m'estonnois fort, de ce qu'il me regardoit si  
fixement, que les larmes luy en fortoient des yeux. Que si beuuant  
quelquesfois ie tendois la tasse à Ganimede, luy mesme deman-  
doit soudain à boire en ceste coupe, & la prenāt, ores il la baisoit,  
& tantost il l'approchoit de ses yeux ; puis m'œilladoit derechef.  
Je me suis aduisee depuis, que toutes ces façons de faire estoient  
autant de marques d'vn cœur amoureux, & ay esté long temps en  
branle de te le dire, comme croyant qu'il se desisteroit à l'aduenir  
de ceste folle poursuite: Mais m'apperceuant qu'il osoit bien me  
tenir des discours qui ne me plaisoient pas beaucoup, ie l'ay laissé  
pleurant, & à genoux, (ayāt tousiours les oreilles closes aux sales  
paroles que ce vilain me disoit) & suis accouruë icy pour t'en faire  
le recit. C'est à toy d'ordonner vn supplice à ce galand. **Ivr.** Quoy,  
le mechant a t'il bien attenté contre vous mesmes, & contre le  
mariage de Iunon? Est-il si enyuré de Nectar? Mais à dire la verité,  
nous sommes cause de ce que les hommes font ; & le trop de pri-  
nauté que nous leur donnons, les faisant banqueter avec nous, les  
rend insolens. De maniere qu'ils me semblent aucunement execu-  
rables, si beuans de nostre breuuage, & voyant tant de beautez  
çà haut, qu'ils n'ont iamais veüs en terre, la force de l'amour leur  
en fait desirer la iouïssance. Car c'est vne passion si violēte qu'elle  
ne commande pas seulement aux hommes, mais à nous mesmes.  
**Ivn.** Vrayemēt cet Amour<sup>a</sup> te maistrise bien, & t'emporte où bon  
luy semble, te tirant, comme l'on dit, par le nez, sans que tu fasses  
iamais refus de le suiure en quelque part qu'il te mene, te chan-  
geant en autant de formes qu'il te commande d'en prendre. Bref,  
tu es l'entiere possession & le passe-temps de l'amour. Voilā ce  
specieux pretexte, pour lequel tu pardonnes à<sup>b</sup> Ixion, outre que  
ie sçay bien encore que tu as autresfois paillardé avec sa femme,  
de laquelle tu as eu Piritoüs. **Ivr.** Te souuiens-tu bien encore de  
cecy, & es-tu faschee, si ie suis descendu là bas en terre pour me  
donner du plaisir? Veux-tu que ie te die en vn mot de quelle pei-  
ne il faut punir Ixion. c'est qu'il n'est pas besoin de luy ordonner  
autre supplice, que de le laisser aymer, & pleurer: puis que, cōme

La playe se  
rengrege quād  
on ne la des-  
couure point.

L'Amour tire  
les larmes des  
yeux, & attire  
la substance du  
corps.

Nos passions  
nous auca-  
gient, & nous  
font fouler aux  
pieds tout res-  
pect.

De la prinauté  
s'en suit le mes-  
pris, & du mes-  
pris l'insolēce.

Il n'y a point  
de supplice qui  
nous bourrelle  
plus que nos  
passions.

tu dis, il souffre vn tourmēt insupportable: car il seroit mal-sceant de le chasser du bâquet. **Ivn.** Quoy, Iupiter, ie crains que toy mesmes ne dises encore quelque chose qui me puisse offenser? **Ivrit.** N'aye peur de celà: le suis d'aduis que nous fassions vne image d'vne nuë qui te represente naïfuemēt, & qu'apres le repas, lors que la force d'amour le fera tenir aux aguets, cōme il est vray semblable, nous la luy presentions au deuant: Par ainsi se faisant accroire d'auoir jōiÿ de la chose aymee, il cessera de se tourmenter. **Ivn.** Oste moy celà. Il ne faut pas qu'il paruienne au but des choses desirées, lesquelles sont par dessus luy. **Ivrit.** N'aye point de honte de le souffrir, Iunon. Car quel si grand mal y a t'il qu'Ixion s'accouple avec vne nuë? **Ivn.** le t'aduouë cela Iupiter; mais la croyance qu'il aura que ie sois nuë, ioincte à ma semblance, luy fera commettre vne action deshoneste avec moy. **Ivrit.** Tout ce que tu dis, est moins que rien: car ny la nuë ne fera point Iunon, ny Iunon la nuë, & il n'y aura qu'vn seul Ixion qui se treuuera tropé. **Ivn.** Mais comme l'orgueil est vn vice ordinaire aux hommes, possible descendant là bas s'en vantera-t'il tout à fait, & fera des comptes à chacun, d'auoir couché avec Iunon, d'estre le riuall de Iupiter, & de m'auoir pour maistresse: ce que les hommes pourront croire facilement, ne sçachant pas qu'il aura eu affaire avec vne nuë. **Ivp.** Ne te soucie, s'il aduient qu'il en ouure iamais la bouche, ie le precipiteray là bas en Enfer, & le feray attacher à vne rouë, où le miserable tournera perpetuellement, & recevra pour punition de son amour vne peine qui ne prendra iamais fin. **Ivn.** Ce supplice me semble encor trop petit pour punir vne vanité si grande.

La discretion est requise en Amour, & vn Amant ne se doit iamais vanter des priuetez que la Maistresse luy donne.

C'est vn frein bien difficile à retenir que la langue.

## ANNOTATIONS.

*a* *Te maistrise bien.* ] O que c'estoient des Dieux bien puissans que ceux des Payens, puis que faisant profession d'auoir vn Empire souuerain sur toutes les choses, ils ne se sçauoient pas vaincre eux mesmes, & se laissoient commander à leurs passions; car on treuuera que les vns d'entr'eux estoient des larrons, les autres des paillardes, & les autres des trompeurs & des maqueriaux.

*b* *Ixion.* ] Virgile descrit en peu de mors la fable d'Ixion, & dit qu'il est attaché là bas aux Enfers à vne rouë, où il ne cesse de tourner tousiours, & de recevoir le salaire de sa vanité.

## VVLCAN ET APOLLON.

## VVLCAN.

**DY-MOT** Apollon, n'as-tu point veu, comme cet enfant de Maje, né depuis peu, embellit tous les iours, rit à vn chacun,

De la naissance de Mercure & de ses barresines.

## LES OEVRES DE LVCIAN.

Il faudroit a-  
voir les yeux  
d'Argus, pour  
veiller sur un  
larron, & les  
mains de Bri-  
cée pour em-  
pescher de  
desrober.

Le larron ne  
manque pas  
d'inventions,  
mais elles sont  
dangereuses.

& donne desjà des grandes esperances de soy? **APOLLON.** Vrayement tu as bien treuvé ton enfant, comme si tu ne sçauois pas, **VULCAN**, qu'en matiere de ruse & de subtilité, il est plus vieil que **Iapet** mesme? **VULCAN.** Se peut-il bien faire, qu'estant si ieune il ayt desjà fait tort à quelqv'un? **APOLLON.** Va t'en vn peu voir **Neptune** & **Mars**, si tu en veux sçauoir des nouvelles; Car l'vn te dira qu'il luy a desrobé son **Trident**; l'autre, qu'il luy a tiré son espee hors du fourreau, sans qu'il s'en soit apperceu: outre que sans faire mention de moy-mesme, ie sçay bien qu'il m'a pris mon arc, & mes fleches. **VULC.** Est-il possible qu'un enfant qui ne vient que de naistre, & qui ne peut se remuer dans le berceau entre les drapeaux & les bandelettes, iouë desjà de ces tours de finesse? **APOLLON.** Tu le verras, **VULCAN**, si tu t'approches vne fois de luy. **VULC.** Vrayement ie l'ay veu n'agueres. **APOL.** Regarde donc si tu as tous tes outils. **VULC.** Je ne pense pas en auoir perdu aucun. **APOL.** Encores n'en sçais tu rien: prens y garde derechef. **VULC.** Par **Iupiter**, ie ne vois point mes tenailles. **APOL.** Tu les treuueras sans doute entre les linges de cet enfant. **VULC.** A-t'il bien les mains si crochuës, ie croy que dans le ventre de sa mere il s'est estudié à desrober? **APOL.** Ce n'est pas tout: Il commence desjà de faire des harangues, & est fort eloquent & subtil. Aussi ay-ie ouy dire qu'il sera nostre **Ambassadeur**. Je vis hier moy-mesme, qu'il desfia **Cupidon**, & sceut si bien faire le tour du pied, qu'il le vainquit à la lutte; Et comme **Venus** l'embrassoit pour recognoissance de sa victoire, il desroba son ceinturon, ensemble le sceptre de **Iupiter**, qui en rioit d'ayse; & ie pense que si le foudre n'eust esté trop pesant, & tout en feu, qu'il n'eust pas failly de le desrober. **VULC.** Voy! cet enfant est bien terrible. **APOL.** Je diray bien d'auantage, c'est qu'il est deuenu **Musicien**. **VULC.** Comment le sçais-tu? **APOL.** Il treuua dernièrement en quelque endroit vne tortuë morte, de laquelle il a fait vn instrument à sept cordes y mettant vn manche, des cheuilles, & vne ansette au bas. Il en jouë si doucement, **VULCAN**, que i'en suis ialoux moy-mesme, bien que j'à de long temps ie me messe de jouër de la harpe. I'ay souuent ouy dire à **Maja**; qu'il ne demeroit pas mesme de nuict au ciel, ains que la curiosité le porroit à descendre là bas aux **Enfers**, pour y desrober quelque chose; il a des ailles aussi sur le dos, & si a fait vne<sup>b</sup> baguette d'admirable vertu, avec laquelle il guide les ames, & conduit les mortels. **VULC.** Je la luy ay donnée pour s'en iouër. **APOL.** Vrayement tu m'en fais souuenir, & ie m'en vay voir tout

maintenant, si ie la pourray r'auoir, ou, comme tu dis, la treuuer entre les drapeaux du berceau.

## ANNOTATIONS.

a *Cet enfant de Maïs.*] Il entend parler de Mercure. Ce Dieu auoit plusieurs beaux estats tant au Ciel qu'en la terre; Car premierement il estoit le courrier d'amour de Iupiter, l'Interprete des Dieux, le Maistre du bien dire, le Dieu des Marchands & des voyageurs. On le peignoit avec des ailerons aux pieds & à la teste, pour faire les despèches plus promptement, & luy donnoit on l'épithete de larron, pour monstrier que ceux qui fone estat du trafic raschent d'en prendre à pleines mains. Si le lecteur desire sçauoir amplemēt les sacrifices qu'on luy faisoit, qu'il lise la Mythologie, & les Images des Dieux.

b *Baguette.*] Homere fait mention de la baguette de Mercure, en son Odyssée, & Virgile en son Eneide.

*Il prend sa verge en main & enuoye les ames.  
Toutes pesses d'horreur, aux infernales flammes.  
Et comme grand Courrier des hommes & des Dieux,  
Il charme les esprits d'un sommo gracieux.*

*Odysse.  
Eneid. 4.*

## VULCAN ET IVPITER.

## VULCAN.

QUE te plaist-il que ie fasse Iupiter, car ie viens icy par ton commandement avec vne coignée si bien aiguisee, que d'un seul coup elle peut fendre les plus durs cailloux? IVP. I'en suis bien ayse, Vulcan, Sus donc, frappe hardiment, & me mets la teste en deux pieces. VVLC. Ie crois que tu veux faire essay si ie suis fol; commande à bon escient ie te prie, & me dis ce que tu desires que ie fasse. IVP. Fends moy la teste tout maintenant, & ne te le fais pas dire encore vne fois; autrement tu esprouueras les traits de mon courroux. Mais frappe de toute ta force, & ne tardes point danantage! car ie sens desjà dans le cerueau les tranchees, & douleurs de l'enfantement. VVLC. Prends garde Iupiter que ie ne te blesse, car ie te respons que la coignée est si bien affilee qu'elle en fera sortir le sang; apres il ne sera plus temps d'inuoquer le secours de \* Lucine. IVP. Frappe sans crainte, Vulcan, car ie sçay ce qui est necessaire. VVLC. Ie le veux bien, mais c'est contre mon gré; toutesfois il le faut, puis que tu le commande. Dieux! qu'est-ce que ie vois? c'est a vne pucelle toute armee? O Iupiter que tu deuois souffrir vn grand mal de teste! Vrayement tu ne te faschois pas sans cause, & ie crois que tu as bien enduré cachant vne vierge si grande, & si bien armee, sous

*Iupiter enfante  
Pallas par le  
cerueau.*

*\* Elle presidoit  
aux accouche-  
ments des fem-  
me.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Les pellicules de ton cerueau; sans doute tu n'auois pas vne teste, mais vn camp entier sur les espaules, & si n'en scauois rien. Ne vois tu point comme elle saute, remuë son escu, & manie la picque, & entre en fureur? Et outre qu'elle est fort belle, comme estant en la fleur de son aage, elle a encore <sup>b</sup> les yeux verds, & ce qui luy donne plus de grace, c'est son harmet. Par ainsi Iupiter promets la moy en mariage, pour recõpense de ce que ie t'ay deliurè d'vn fardeau si pesant. IVP. Tu me demâdes l'impossible Vulcan, bien que, pour moy, i'en sois tres-content; mais ie sçay bien qu'elle veut tousiours demeurer Vierge. VVLC. C'est ce que ie desire, j'auray assez de soin du reste, & suis d'aduis de l'emmenner tout maintenant. IVP. Fais-le si tu peux, toutesfois tu n'y gagneras rien, & n'en viendras iamais à bout.

La science figurée sous le nom de Pallas, veut estre esloignée de passion desreglée.

### A N N O T A T I O N S.

<sup>a</sup> *vne Pucelle armee.* } C'est Pallas, que les Poëtes feignent estre sortie toute armee du cerueau de Iupiter. Elle preside aux sciences sous le nom de Minerue, & aux armes sous celui de Bellone.

<sup>b</sup> *Les yeux verds.* } Homere donne ce mesme epithete à Pallas, faisant vne description particuliere de sa beauté. Vn Poëte Grec a voulu dire, qu'ils estoient de couleur celeste en vne Epigramme, dont voicy la teneur,

*Philin si tu gages, tu perds:  
Pallas n'ent iamais les yeux verds  
Car c'est chose trop manifeste  
Qu'ils estoient de couleur celeste.*

## NEPTVNE ET MERCVRE.

### N E P T V N E.

*Iupiter enfanté  
Bacchus.*

**N**'Y A t'il point de moyen de voir maintenant Iupiter, Mercure? MERC. Nenny, Neptune. NEPTV. Seache vn peu ie te prie. MER. Ne l'importune point, car il n'est pas temps, & te contente que tu ne luy scaurois parler à present. NEPT. N'est il point couché avec Iunon. MERC. Non, il y a bien autre chose. NEPT. le vois bien que c'est, Ganimede est là dedans. MER. Encore n'est-ce pas cela, mais c'est qu'il se treuue vn peu mal. NEPT. Quelle en est la cause? Vrayement tu me dis de pauures nouvelles! MERC. J'ay honte de te dire ce qui se passe. NEPT. Si ne me le dois tu pas celer, principalement à moy qui suis ton cousin. MERC. Seache, Neptune, qu'il a n'agueres enfanté. NEPT. Tu te moques: Comment se pourroit-il faire? Nous n'au-

rions donc point sceu iusques à present qu'il fust Androgine: C'est vn faict estrange; & encores ce dequoy ie m'estonne le plus, c'est qu'il n'auoit point le ventre enflé. **MERC.** Ie le sçay bien; aussi n'estoit-ce pas au ventre où le mal le tenoit. **NEPT.** Ie n'en doute pas; car il a la teste si seconde, qu'il en a desjà faict sortir Pallas. **MERC.** Si dois-tu sçauoir pourtant que ce second accouchement n'est pas semblable au premier; veu qu'il a porté en sa cuisse le fils qu'il auoit eu de Semele. **NEPT.** O le grand personnage que voylà! Toutes les parties de son corps sont autant de pepinieres d'enfans. Mais dy moy, qui est ceste Semele? **MERC.** Elle est de Thebes, & l'vne des filles de Cadmus, laquelle Iupiter engrossa. **NEPT.** Il a donc enfanté pour elle. **MERC.** Ouy vrayement, encores que le faict te semble vn peu estrange; car Iunon parlant secrettement à Semele (comme ialouse qu'elle est) luy conseilla de demander à Iupiter qu'il vint à elle avec ses tonnerres, & ses esclairs; tellement que la croyant, il s'y en alla avec sa foudre en main, brula tout le toit du logis, & consumma Semele de ce feu. En mesme instant il me commanda, qu'ouurant le ventre de ceste femme, ie luy apportasse l'embrion de sept mois, encores imparfaict. Ce que ie fis, & tout aussi tost, fendant luy mesme sa propre cuisse, il le mit dedans, pour y faire meurir cet auorton. De maniere que le temps de l'accouchement estant venu, il l'a derechef enfanté, & en ressent encores les douleurs. **NEPT.** Où est maintenant cet enfant. **MERC.** Ie l'ay emporté en la ville de Nyce, & l'ay donné aux Nymphes pour l'esleuer, le faisant surnommer Denis. **NEPT.** Il est donc l'vn, & l'autre, sçauoir pere, & mere de ce Denis. **MERC.** Il me le semble; mais il est temps que ie m'en aille porter de l'eau à Iupin pour estancher le sang de sa playe, & comme si i'estois quelque sage femme, me tenir prez de luy, ainsi qu'on a coustume de faire.

Les actions  
des faux Dieux  
n'estoient que  
refueries.

---

## MERCURE ET LE SOLEIL.

### MERCURE.

**I**E TE fais commandement, ô Soleil de la part de Iupiter, d'ar-  
rester ton char pour trois iours, afin que toute la terre soit en-  
ueloppee d'espeffes tenebres: Ie veux aussi que les heures rétien-  
nent leur cours; & que tu esteignes ton feu, & prenes du relasche

L'Adultere de  
Iupiter avec  
Alcmene, d'où  
naquit Hercule.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

pour vn bon coup. **LE SOLEIL.** Tu me contes des choses nouvelles, & qui sont hors de toute creance, Mercure: Quoy, penſes tu que j'aye fait quelque faute, en conduiſant mes cheuaux, ou que mon char ait couru par delà les bornes: & que pour ce ſubieſt, Iupiter ſoit courroucé contre moy, & de trois iours en veuille faire vne nuit entière? **MERC.** Ce n'eſt pas ce que tu penſes, car il n'adiendra iamais, ains il a beſoin maintenant que la nuit luy paroiffe plus longue que de couſtume. **LE SOLEIL.** Où eſt-il donc à preſent, & de quel endroict t'a-t'il delegué vers moy pour me faire ceſte ambaffade? **MERCURE.** De Boëtie, en la preſence de la femme <sup>a</sup> d'Amphitriion, avec laquelle ie l'ay laiſſé. **LE SOLEIL.** S'il ayme tant ceſte femme, vne nuit ne ſuffit-elle pas pour le contenter? **MERCURE.** N'enny car il faut que de cet accouplement, naiſſe quelque grand & victorieux Heros; tellement que pour le parfaire il faut plus d'une nuit. **LE SOLEIL.** A la bonne heure puiſſe-t'il acheuer ceſte beſongne, Toutesfois, Mercure, ces choſes ne ſe faiſoient pas <sup>b</sup> du temps de Saturne, & il n'alloit pas coucher autre part qu'avec Rhee: & ſi delaiſſant le Ciel, ſe contentoit de repoſer à Thebes. Pour lors le iour & la nuit faiſoient leurs fonctions couſtumieres, & ne retrogradoient point en leurs cours, ains tout alloit d'ordre, & Iupiter ne s'accouploit à aucune femme mortelle. Mais maintenât ô vergongne! il faut que pour l'amour d'une meſchante femmelette toutes choſes ſoient renuerſées, mes cheuaux rendus indomptez par le repos, le chemin fait difficile à tenir pour n'eſtre frayé de trois iours, & les hommes aſſubjectis aux tenebres. Voilà le bon gré qu'ils en doiuent ſçauoir aux amours de Iupiter; Côme ſi c'eſtoit bien la raiſon que durant de ſi longues tenebres ils attendiſſent que ce genereux Athlete fut mis au iour. **MERCURE.** Tais-toy, Soleil; ſi tu ne veux receuoir le ſalaire de tes injures. Pour moy ie m'en vay treuuer la Lune, & le Somme, pour leur dire auſſi de la part de Iupiter; A la Lune qu'elle prolonge ſon cours; & au Somme, qu'il ne delaiſſe point les hommes, afin qu'ils ne cognoiſſent que la nuit ayt eſté plus longue que de couſtume.

Les Grands Hommes ne ſe produiſent pas tout à coup.

L'Amour deſreiglé mer du deſordre par tout.

### A N N O T A T I O N S.

<sup>a</sup> *Amphitriion.*] Ce fut d'Alcmene, femme d'Amphitriion, de laquelle naquit Hercule, chaffe-Monſtre, que les Poëtes nommerent depuis *Amphitriionides*.

<sup>b</sup> *Du temps de Saturne.*] Il entend parler du ſiecle d'or, durant lequel on voyoit toutes choſes paiſibles, & en bon ordre, ſans que la nuit anticipât ſur le iour, ny le iour ſur la nuit. Virgile en a fait vne deſcription particuliere en l'une de ſes Eclogues.

## VENUS ET LA LVNE.

## VENUS.

**Q**U'EST-CE que i'ay ouy dire de toy, Latone? Le bruiet est que quand tu es paruenue en Carie, tu arrestes ton char pour voir <sup>a</sup> Endimion, qui, comme quelque veneur, s'endort au ferein, & que quelquesfois aussi tu t'arrestes au beau milieu du chemin pour descendre vers luy. LA LVNE. Demande-le à ton fils, Venus, lequel est la seule cause de ce que ie fais, VENUS. Ne m'en parle point, ie te prie, car c'est vn petit malicieux, & qui ne m'espargne point moy-mesme, bien que ie sois sa propre mere. Car ores il me faict accourir au mont Ida, pour l'amour du Troyen Anchis, & tantost au Liban, pour y voir ce beau ieune homme Syrien, duquel il a faict aussi Proserpine amoureuse, me frustrant à moitié de mes amours. Tellement que i'ay esté contraincte de le menaçonner desjà plusieurs fois, que s'il ne se desistoit de telles offenses, ie luy romprois ses arcs & sa trouffe, & si luy arracherois les aisles. Ie luy donne souuét sur les fesses avec mes escarpins, & luy fais crier mercy: Mais si tost qu'il sort d'estre battu, il met en oubly tout ce qu'il m'a promis. Dy moy ie te prie, est-ce quelque beau ieune homme que cét Endimion; car ce seroit vne consolation à ton mal. LA LVNE. Vrayement ouy, ie le treuve fort beau, ô Venus, principalement lors qu'il dort, couché sur sa robbe au sommet d'vn rocher, tenant des flesches penchées en sa main gauche, & ayant la main droicte mignardement recourbee autour de sa teste, & son visage appuyé dessus. Ce qui me plaist encore le plus en luy, c'est l'odeur de son haleine, d'où l'Ambrosie s'exhale quand il est abbatu de sommeil. C'est à ce coup que sans faire bruiet ie m'en vay le treuver, marchant sur le bout de mes pieds, de peur que i'ay de l'irriter en l'esueillant: Ie te diray le reste quelqu'autre fois, contente toy de sçauoir de moy maintenant que ie meurs d'amour.

*Les amours de la Lune & d'Endymion.*

*L'Amour faict lire toutes choses.*

*Les passions amoureuses s'ont comme des torrens desbordez.*

## ANNOTATION.

<sup>a</sup> *Endymion.* ] Les Poëtes ont feint que la Lune amoureuse d'Endymion, l'endormoit toutes les nuits sur le sommet du mont Taurus d'vn sommeil si profond, que ce luy estoit vne chose impossible de s'esveiller, iusques à ce qu'elle l'eust baissé, & embrassé selon son

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

desir, d'où vient le proverbe, *Dormir le sommeil d'Endymion*, c'est à dire, ne se soucier de rien, & ne point veiller aux affaires. Ils ont voulu monstrier par ceste fable, que l'Empire de la Lune s'estend sur les choses inferieures, principalement sur les corps humides, elle est nommée Latone, entant qu'elle luit dans le Ciel, en terre Diane, Déesse des Veneurs, & là bas aux Enfers Hecaté. Voy la Mythologie, & les Images des Dieux.

## VENVUS ET CVPIDON.

### VENVUS.

*De la force d'Amour.*

*Cupidon a des fleches pour navrer les cœurs des Monarques aussi tost que ceux des bergers.*

*L'Amour appriuoise les plus sauvages animaux.*

**R**E GARDE mon fils Cupidon, si tu n'es pas bien meschant de faire ce que tu fais, Je n'entends point parler des choses que tu persuades aux hommes; mais de celles que tu executes là haut aux Cieux, lors que tu contrains Jupiter mesme à prendre toutes les formes que bon te semble, fais descendre la Lune du Ciel, & si quelques fois forces le Soleil de se reposer chez Clymene, & de mettre en oubly la conduite de ses cheuaux. I'obmets les outrages que tu me fais tous les iours à moy-mesme, qui suis ta mere, desquels ne te contentant pas, comme le plus outreuidé de tous les immortels, tu as conseillé à Rhée desia vieille, & mere de tant de Dieux, d'aymer la ieunesse; car elle est passionnee outre mesure de ce ieune hōme Phrygien; tellement que tu es cause qu'elle court toute forcenee par le mont Ida, ayant son coche attelé de Lyons, & estant accompagnée des Corybantes esprits de fureur, & qui pleurent pour l'amour d'Atys. L'vn de ces Corybantes se coupe le bras avec son espee, l'autre court enragé par les monts ayant ses cheueux espars au gré du vent: L'vn jouë du cornet & du tabourin, & l'autre des cymbales: Bref le mont Ida retentit de toutes parts en bruiet, & le tout à cause de toy; tellement que i'ay belle peur, que ie ne t'aye enfanté au monde, comme vn grand mal. Car si Rhée cesse de forcener vne fois, ou bien si ceste fureur la tient d'auantage, elle commandera sans doute aux Corybantes de te demembrer tout vif, ou de t'exposer à la mercy des Lyons.

**CVPIDON.** N'aye peur, ma mere, car i'ay si bien appriuoisé les Lyons, que souuent estant monté sur leurs dos, & les tenant par leurs perruques, ie les conduits de mesme que des cheuaux, vetu mesmes qu'ils me font de grandes careffes, & receuans ma main dans leur gueule apres qu'ils l'ont lechée long temps, ils me la rendent saine & entiere. Quant à Rhée, il ne faut pas craindre qu'elle m'ose attaquer, puis qu'elle ne pense qu'à son Athys. Bref, ie ne

fuis aucunement blasmable pour descouvrir les choses belles, & pour ne me point accuser, il ne faut pas estre espris des beautez. Ostint la cause on, oste l'effect.  
**Que** si tu veux, ma mere, ie feray en sorte que l'amour qui est entre toy & Mars sera bien-rost rompuë. **V E N V S.** O que tu es subtil, mon fils, ie ne m'estonne plus maintenant de ce que tu triomphes d'un chacun; mais possible te souviendras-tu quelque iour des choses que ie viens de te dire.

## A N N O T A T I O N S.

**a Rhée.** ] Mere des Dieux, le char de laquelle est trainé par des Lyons. **Rosin** décrit au long les ceremonies qu'on souloit obseruer en les sacrifices.

**b Corybantes.** ] Esprits forcenez & compagnons des Menades, qui courroient par des rochers inaccessibles, jostans de toutes sortes d'instruments, cōme forcenez d'une certaine fureur ou folie, qui ne les laissoit iamais reposer, ny de iour, ny de nuit.

## IUPITER, HERCVLE ET ESCVLAPE.

## IUPITER.

**C**ESSEZ, d<sup>a</sup> Esculape & Hercule de vous entrebattre comme Debat entre Esculape & Hercule. des hommes, car telles querelles sont mal-sceantes & indignes du banquet des Dieux. **HERCVLE.** Voudrois-tu bien, Iupiter, que ce Droguiste s'assit deuant moy? **ESCVLAPE.** Ouy, par Iupiter; car ie veux bien que tu sçaches que ie suis d'autre qualité que toy. **HERCVLE.** Pourquoi donc, pauvre estourdy? N'est-ce point parce que Iupiter te frappa n'agueres d'un esclat de foudre, pour auoir commis vn forfait contre luy, & depuis te favorisa de tant que de te donner place entre les immortels, plus par pitié que par merite. **ESCVLAPE.** Et toy, <sup>b</sup> Hercul', ne te souviens tu point comme tu fus bruslé en Oëte, puis que tu me reproches le feu? **HÈRC.** Ne fais pas de comparaison ie te prie de ta vie avec la mienne. Ie suis fils de Iupiter, & c'est moy qui me monstrant inuincible à la peine, ay purgé la terre de monstres, & d'hommes de meschante vie, que j'ay abbatus. Mais pour toy, qu'es-tu autre chose qu'un coupeur de racines, & vn vendeur de triacle, plus propre à donner des medicamens esuentez aux malades; qu'à executer des actions viriles & genereuses. **ESCVL.** Est ce là le gré que tu me sçais d'auoir pensé tes bruslures, lors que n'agueres tu arriuas icy à demy rosti, & ayant le corps offensé en deux manieres, sçauoir de la chemise & du feu. L'ambicion tient son Empire par tout. Ce n'est pas une gloire de reprocher vn bien-faict.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

iamais, cōme à toy, d'auoir, à la façō d'vn serf, filé la laine en Lydiē tout vestu de pourpre, ny de m'estre laissé bouchonner à Omphale avec vn soulier d'or, ny moins encore d'auoir tué mes enfans, & ma femme par phrenesie. **HERCVLE.** Si tu m'outrages d'auantage, ie te feray bien-toft sentir que ceste tienne immortalité ne te seruira pas de beaucoup; car ie te ietteray du Ciel en bas, sans quē tous les remedes de <sup>c</sup> Peon soient capables de te guérir, apres que ie t'auray rompu la teste. **IVPITER.** <sup>d</sup> Viuez en paix, & cessez de troubler nostre assemblee, autrement ie vous chasseray tous deux bien loing du bâquet. Et toy, Esculape, cede la place à Hercule. C'est bien la raison qu'il soit assis deuant toy, puis qu'il est mort le premier.

### A N N O T A T I O N S.

a *Esculape.*] Fils d'Apollon; & grand Medecin, lequel par les prieres de Diane redonna la vie à Hippolite, qui auoit esté mis en pieces par les cheueux Dequoy Iupiter s'ostentant, il le terrassa d'vn esclat de foudre Ciceron dit, qu'il fut enléuē à Cynoure, ville d'Arcadie. Ce fut luy qui deliura la ville de Rome d'vne grande peste, qui la rauageoit; tellement que pour recognoissance de ce bien fait, les Romains luy dresserent vn beau Temple en l'Isle du Tybre, où ils l'adoroient sous la forme d'vn serpent. Car iceux s'en estant allez à Epidaure du temps de la peste, ils virent vn gros serpent en l'vne de leurs nauires, qu'ils creurent estre le Dieu Esculape. Les anciens luy immoloient vn coq, & les Syreneens, vne cheure. Il eut deux enfans qui furent grands Medecins, scauoir, Macaon & Podalirius. Esculape, dit Paulanias, n'est autre chose que l'air, duquel Hygea, ou la bonnestanté est la fille; car la temperature de l'air n'est pas seulement necessaire à l'homme; mais encorē à tous les animaux. Voy ce qu'en ont escrit Pline, & Ouide.

<sup>3</sup> Livre 4.

<sup>2</sup> 15. Metam.

b *Hercules.*] Fils de Iupiter & d'Alceme, lequel fut deshé pour auoir esclaté la teste à deux serpens estant encorē dans le berceau, occis l'Hydre au marest de Lerne, esgorgé vn Lyon d'excessiue grandeur en la forest Nemee, vaincu Diomedē, tué le père Erymanthe, dompté le Taureau de l'Isle de Crete, diuisé les deux monts Calpe & Abila, porté le Ciel sur les espales apres Athlas, dompté Gerion Roy d'Espagne, deliuré Hesiōne fille de Laomedon, subjugué les Amazones, deschainé Cerbere dans les Enfers, trauerzé la Zone Torride, esleué deux colomnes en deux destroictz de mer, & fait plusieurs autres reus exploictz genereux. Mais luy qui auoit tout vaincu, ne se sceut pas vaincre soy-mesme; car Deianira sa femme, estant aduertie que son mary estoit espris de l'amour d'Iole, elle luy enuoya par vn sien seruiteur nommé Lycas vne chemise trempée dans le sang du Centaure, laquelle ayaat voulu vestir, il fut saisi d'vne telle rage, qu'il dressa luy mesme vn buscher, où il se brusta. L'on tient que ce fut luy, lequel a son retour d'Espagne apporta les lettres en Italie: aussi estoit il adoré dans son Temple avec les Muses. Ses Labeurs sont amplement descrits par Lilius Giraldus, & par Noël des Contes en la Mythologie.

<sup>3</sup> Liv. 7. 2. 3.

c *Peon.*] C'estoit vn homme fort expert en la Medecine, & lequel (si nous croyons Homere) guerit Pluton de la playe qu'Hercule luy auoit faite. C'est de luy qu'a pris son nom l'herbe qu'on nomme *Peonia*.

d *Viuez en paix.*] Iupiter ne pouuant supporter qu'il y eust des querelles au ciel pour sa precesance, voulut qu'Esculape cedast à Hercule. Il auoit raison, dit vn Auteur, puis que les remedes de la Medecine affoiblissent les plus robustes.

MERCURE ET APOLLON.

MERCURE.

**D'**Où vient que tu es si triste Apollon? **APOLLON.** C'est de ce que ie suis si mal-heureux en amour, Mercure. **MERCURE.** O que voylà bien dequoy se fâcher! Dy moy donc; pour quel subject es tu si mal-heureux? Est-ce pour<sup>a</sup> le fait de Daphné que tu t'attristes encore? **APOLLON.** Nenny, mais ie plore ce mien Amoureux Laconien, fils d'Ebale. **MERCURE.** Quoy donc, Hyacinthe est il mort? **APOL.** Ouy pour certain. **MERC.** D'ou vient cecy Apollon? Se peut il faire que quelqu vn ayt esté si perfide que de tuer vn si bel enfant? **APOL.** C'est moy-mesme, Mercure. **MERCURE.** Es-tu fol, Apollon? **APOL.** Nenny; mais ce mal-heur m'est arriué sans y penser, & contre mon gré. **MERC.** Comment donc? O que i'ay grande enuie de sçauoir ceste histoire! **APOL.** Comme ie luy monstrois à ietter vne pierre, Zephire le plus mechant de tous les vents, qui l'aimoit ja de long temps, se voyant par luy dédaigné, & ne pouuant supporter son mespris, comme ie lançois en haut la pierre, ainsi que nous l'auons accoustumé, cestuy-cy soufflant contte-bas depuis<sup>b</sup> Taygete, vous l'emporte bien loing; & la pousse tout droict contre la teste de l'enfant. Tellement que le sang fortit à gros bouillons de la playe, & soudain le garçon mourut. Ie ne manquay pas d'en punir Zephire tout aussi-tost, luy tirant des fleches, & le suiuant tousiours iusques aux montaignes. Quant au garçon, ie luy ay dressé vn tumbau en vne ville de Lacedemone, dicte<sup>c</sup> Amycles, où la pierre l'abbatit tout de son long, & ay fait naistre de son sang la plus odorante de toutes les fleurs, où se voyent des caracteres qui semblent porter le deuil du defunct. N'ay-je pas bien raison de me pleindre, Mercure? **MERC.** Nenny vrayement, Apollon, car tu sçauois bien que tu auois fait vn amoureux mortel; tellement que tu ne te dois point fâcher s'il est mort.

*De la mort d'Hyacinthe.*

*La Nature nous a tous faits mortels.*

ANNOTATIONS.

<sup>a</sup> Le fait de Daphné. Les Poëtes seignent que Daphné estoit fille d'un certain Penée, laquelle ne pouuant euitter la poursuite d'Apollon, implora l'ayde de son pere, qui la transforma en laurier. Ce qui est vn emblème de la gloire immortelle, qui s'ensuit par la conservation de la virginité.

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

b *Taygete.*] Strabon dit, que c'est vne montagne de Laconie consacrée à Bacchus. Seruus a laissé par escrit, que ce mont s'estant escroulé d'un costé par vn soudain tremblement de terre, il demolit vne ville des Lacedemoniens.

c *Amydes.*] Ville fort celebre de Lacedemone, où estoit la Court du Roy Tindarus. Ceste ville prenoit son nom d'un certain Amicles, pere d'Hyacinte & de Daphné. En ceste ville, comme en toutes les autres citez de Lacedemone, se voyoient plusieurs Temples dressés à l'honneur d'Apollon, où il estoit adoré d'un chacun avec beaucoup de ceremonies, qu'on obseruoit en ses sacrifices.

## MERCURE ET APOLLON.

### MERCURE.

*De Venus, & de  
la Grace, fem-  
mes de Vulcan.*

**F**AUT-IL, Apollon, que ce boiteux Vulcan, qui a vn mestier si seruille ait espousé deux si belles femmes, sçauoir, Venus & la Grace? **APOLLON.** Que ferois-tu (Mercure) c'est le bon-heur qui le suit. Mais ie m'estonne fort de ce qu'elles se laissent caresser à vn si sale ouurier, principalement lors qu'elles le voyent fondre en suëur près de sa forge, ayant la teste baissée, les mains enfumées, & le visage tout noircy de fuye. Et toutesfois elles sont si folles que de l'embrasser, & coucher avec luy. **MERC.** Celà me fasche fort, & à dire la verité, i'enuie le bon-heur de Vulcan. Mignarde toy maintenât, Apollon, joüe de ta harpe, & te vente tant que tu voudras de ta grande beauté, & moy de l'agilité de mon corps, & de l'industrie que i'ay à jouier du luth. Si est-ce que lors qu'il se faudra coucher, il nous sera force de dormir tous seuls. **APOL.** Pour moy, Venus ne m'est aucunement fauorable en mes amours. Car de ces deux que i'aymois le plus, sçauoir, de Daphné & d'Hyacinte, l'une me fuyoit, & me portoit vne si grande haine, qu'elle ayroit mieux estre trāsformée en bois que coucher avec moy; & quant à l'autre, il a esté tué d'un coup de pierre; tellemēt que ie ne cueille point d'autres fruiets de ces miennes amours, que des couronnes & des bouquets. **MERC.** Si sçay-je bien pourtant que i'ay tiré plusieurs faueurs de Venus; mais il ne faut pas s'en venter. **APOL.** Ie ne l'ignore pas, & l'on tient qu'elle a enfanté de toy cet Hermaphrodite, homme-femme. Mais dy moy ie te prie, si tu le sçais, comme est-il possible qu'il n'y ait point de ialousie entre Venus & la Grace? **MERCURE.** C'est parce que l'une couche avec Vulcan en Lemnos; & l'autre, sçauoir Venus, au Ciel. Toutesfois Venus a souuent affaire à Mars, & l'ayme tellement que pour son sujet il ne fait point pour tout, d'estat de son

Forgeron. Apol. Quoy? ne peut-on pas que Vulcan sçache  
 cela? Il ne le sçait trop; Mais que peut-il faire contre  
 vn fuyuant homme, & qui a si bien les armés en main? Il luy  
 est facile de caler la voile, & de souffrir son mal en patience, si ce  
 n'est qu'il les menace de les surprendre par le moyen de certains  
 filets qu'il a faits exprès pour les rendre autour de leur li&e. Apol.  
 O que ie souhaiterois volontiers d'estre moy-mesme celuy qu'il  
 doit enrether de la sorte.

C'est vn mau-  
 vais mal de  
 n'oser accuser  
 la femme de ce  
 qu'on sçait  
 bien.

AN NOT A T I O N S.

a *Lemnos.* ] Isle de la mer Egée, ayant pour limites la Thrace du costé de Septentrion, &  
 de l'Occident le mont Athos, elle a cent mille pas de tour, & est assez fertile: on la nom-  
 me aujourdhuÿ Cochino. Plin est d'opinion qu'en ceste isle il y auoit iadis vn fameux  
 labyrinthe, mais Bellon en ses obseruations dit tout le contraire.

b *Contre vn fuyuant homme.* ] Il entend parler de Mars, Dieu de la guerre, ainsi nommé  
 selon Varron, parce qu'il est le chef des courages massés en l'art militaire. Les Poëtes le  
 nomment *Mars*, parce que c'est luy qui renuerse, & détruit les choses plus grandes. Il  
 estoit fils de Iupiter & de Iunon, ou selon ce qu'en dit Ouide de Iunon seule. Car ceste  
 Deesse estant toute troublée de ce que Iupiter auoit enfanté Pallas de son cerueau, elle  
 s'en alla aux riués del'Ocean pour apprendre, si elle ne pouiroit pas enfanter de mesme, sans  
 auoir affaire à aucun homme. De quoy Flore l'assenta, pouruë qu'elle luy promit de  
 n'en dire rien à Iupiter, & quelle eueillist vne certaine fleur, par le seul attouchement de  
 laquelle elle enfanteroit tout aussi tost, comme il aduint: car peu apres elle accoucha d'vn  
 fils nommé Mars, lequel commit depuis adultère avec Venus, & y fut surpris par l'inuen-  
 tion de Vulcan, qui leur rendit à tous deux des filets, comme ils estoient couchés ensen-  
 ble, & exposez à la ruse de tous les autres Dieux. Il auoit vne sœur nommée Bellone.  
 Mars est aussi l'vne des sept estoilles errantes, laquelle selon les Astrologues fait le tour  
 entier par l'espace de vingt quatre mois, & six iours. Qui voudra voir plus au long ce que  
 les anciens Poëtes & Philosophes ont voulu donner à entendre par le nom du Dieu Mars,  
 qu'il lise les Mythologies de Lilius Giraldus, de Vincent Cartari, & de Noël des Contes.

IVNON ET LATONE.

IVNON.

V R A Y E M E N T tu as fait de beaux enfans à Iupiter, Latone.  
 LATONE. Nous ne pouuons pas toutes, Iunon, enfanter des  
 Vulcans. IVN. Encore qu'il soit boiteux, il ne laisse pas d'estre  
 utile; car outre qu'il est fort bon outurier, il sert de beaucoup au  
 Ciel, & a espouse Venus qui n'en a pas peu de soing. Mais quant  
 à toy, tu as vne fille qui tient trop de l'homme, & qui n'ayme  
 que les montagnes: Car il n'y a celuy qui ne sçache qu'elle tue  
 ses hostes, & mange les hommes à l'imitation des Scythes. Pour  
 ce qui est d'Apollon, il fait semblant de tout sçauoir; de tirer de

De Diane &  
 d'Apollon enfans  
 de Latone.

Il veut beau-  
 coup mieux  
 sçauoir vn Art,  
 que se meller  
 de tant de cho-  
 ses.

# LES VIVRES DE LUCIAN.

—  
—  
—  
—

L'arc, de iouër de la harpe, & de Medecin, & de Dentier. Il a  
 mesme institué plusieurs écoles de *Lucian*, Jan. Harpiste, d'un à Del-  
 phes & à Clare, & l'autre à Didyme, où il trompe ceux qui se  
 conseillent à luy, leur faisant des réponses douteuses & ambi-  
 guës, afin que la faute ne luy soit attribuée, & voilà dequoy il  
 s'enrichit, attendu qu'il y en a qui sont si fols que de se présenter  
 eux mesmes à luy pour en estre abusez. Mais ceux qui ont tant  
 soit peu de iugement scauent assez que ce n'est qu'un menteur.  
 Car puis que c'est vn si braue Deuin, comment ignoroit-il s'il de-  
 uoit tuër ou non son amoureux avec vne pierre: ou pourquoy  
 n'auoit-il pas predit que Daphné fairoit deuant luy, bien que ce  
 soit vn si beau fils, & qu'il ait la perruque si anneelee? Par ainsi tu  
 ne te dois pas venter d'auoir fait de plus beaux enfans que Nio-  
 bé. **LATONE.** Si vois ie bien pourtant que ces enfans icy (sçauoir,  
 celle\* qui meurtit ses hostes, & le Deuin mensonger) te foint  
 grand mal au cœur, lors que tu les vois mis au rang des Dieux,  
 principalement, quand l'vne est louée pour sa beauté, & l'autre  
 lors que iouiant de sa harpe durant le banquet il se fait admirer  
 d'vn chacun. **IUNON.** O que tu me fais rire, Latone! Quoy?  
 Ion prise donc tant celuy là, lequel Marsias eust sans doute escor-  
 ché l'ayant vaincu en l'art de Musique, si les Muses en eussent  
 voulu iuger equitablement. Mais le miserable fut occis à tort &  
 par tromperie. Quant à ceste tienne pucelle, elle est si belle, que se  
 voyant descouuerte par **Acteon**, elle luy lacha ses chiens apres,  
 de peur qu'elle auoit que ce Veneur n'allast faire des contes de sa  
 laideur. I'obmets à dire qu'elle ne peut secourir celles qui enfan-  
 têt, puis qu'elle mesme est pucelle. **LAT.** Tu discours à ton plaisir,  
 Iunon, par ce que tu couches avec Iupiter & as part à son regne;  
 ce qui est la cause que tu en viens bien auant aux calomnies. Si  
 esperé-je de te voir pleurer encor vncoup, lors que te delaisant  
 il descendra là bas en terre, apres auoir pris la forme d'vn Tau-  
 reau, ou d'vn Cygne.

\* Diane.  
 \* Apollon.

Le Calomnia-  
 teurs s'ayde de  
 toutes sortes  
 de batteries  
 pour autori-  
 ser son fait.

## ANNOTATIONS.

An dernier liure  
 de la nature des  
 Dieux.

a. Tu es vne fille.] C'est Diane, fille de Iupiter, & de Latone. Elle est aussi nommée Lucie-  
 ne, par ce qu'elle fait voir le iour aux enfans. Cicero dit qu'il y auoit plusieurs Dianes,  
 mais que ceste cy dont nous parlons estoit la principale, laquelle pour l'amour qu'elle  
 portoit à la virginité, s'escartoit bien loing de la compagnie des hommes, estant d'ordina-  
 ire dans les forests pour s'exercer à la chasse.

b. Acteon.] Fils d'Aristee, lequel pour auoir veu Diane toute nue, fut changé en cerf, &  
 deuoré par ses propres chiens. Ceste fable nous apprend deux belles moralitez. La pre-  
 miere de ne point faire de bien aux ingrats, lesquels le plus souuent nous rendent du mal.  
 La

La seconde de n'auoir point de curiosité pour les choses qui ne nous touchent pas. Car plusieurs se sont veus exposer à des grands dangers, pour auoir recherché trop auant les secrets d'autruy, & principalement ceux des grands Monastques. Plutarque dit, qu'il y auoit deux Acteons, l'un desquels fut mis en piéces par ses propres chiens, l'autre par certains amants. L'histoire nous fait foy, que les os d'Acteon deliurerent jadis certains peuples d'un horrible fantosme, qui rauageoit tout leur pays: Car ne sçachant quel remede y apporter, ils s'en allerent en Delphes pour y consulter l'Oracle, qui leur fit response, que s'ils vouloient viure en repos, il falloit qu'ils transportassent ailleurs les os d'Acteon, & les enseuelissent: Ce qu'ils firent, & depuis ils ne furent iamais plus tourmentez.

---

## APOLLON ET MERCURE.

### APOLLON.

**D**E QUOY rist tu, Mercure? **MERCURE.** De ce que ie viens de voir des choses tout à fait dignes de risée. **APOL.** Dy moy donc que c'est, afin que j'aye part à ces ris comme toy. **MERC.** Venus s'est trouuee couchee avec Mars, & Vulcan les ayant surpris les a liez ensemble. **APOL.** O que voilà vne plaisante histoire! **MERC.** Je pense qu'il y a ja long temps qu'ayant cognoissance du fait, il tramoit ce tour de finesse, & apres auoir tendu des secrets filets en son liét s'en alloit d'ordinaire trauailler à la forge. Or il aduint n'agueres que Mars se fit accroire d'y estre entré secretement; mais le Soleil le descourant d'en haut, en fit le rapport à Vulcan. Tellement qu'estans montez sur le liét, comme ils trauailloient desjà chacun de son costé, ils se sont enrethez dans les filets, & Vulcan y estant arriué sur le champ, elle (comme nuë qu'elle estoit) est demeuree toute honteuse n'ayant de quoy se couvrir. Quant à Mars, il taschoit de s'eschapper du commencement, & de rompre les liens qui le tenoient enchainé, mais s'aperceuant qu'il ne pouuoit se depestrer, il vint aux prieres. **APOL.** Quoy donc? Vulcan les a t'il desliez? N'enny, car ayant fait assembler les Dieux, il leur a monstré l'adultere. Ceux-cy cependant, tous nuds, & liez ensemble, tenoient la teste baissée, & estoient fort honteux & confus. Voilà ce plaisant spectacle que ie viens de voir. **APOL.** Vrayement ie m'estonne comme ce Forgeron ne rougit de honte de publier ainsi la lasciucté de sa femme. **MERC.** Au contraire, Par Iupiter il en fait trophée, & s'en moque luy mesme. Pour moy, à dire la verité, ie portois enuie à la fortune de Mars, non seulement de ce qu'il auoit affaire avec la plus belle des Deesses, mais de ce qu'ils estoient enchainez tous deux.

*L'Adultere de Mars & de Venus.*

*Les lasciuerez n'ont point d'autre salaire que la honte.*

*Il est impossible quel'homme ne rougisse quand il est surpris en quelque action deshonneste.*

*Ce sont de doux chainons que ceux de l'amour.*

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

APOLLON. Voudrois-tu bien estre lié de la sorte ? MERC. l'en ay autant d'enuie que toy, Apollon; Va t'en voir seulement ce jeu de plaisir; car ie t'estimeray digne de beaucoup de louange, si tu n'as ce mesme desir que moy.

## IVNON ET IVPITER.

### IVNON.

*Les effets de Bacchus.*

SANS doute ie rougirois de honte, Iupiter, si i'auois vn fils si lasche & si grand yurongne que le tien; lequel ayant les cheueux liez d'une tresse, couche le plus souuent avec des femmes desbauchées, & est plus delicat qu'elles mesmes, dançant au son des tabourins, des flustes, & des cymbales. Pour moy ie ne pense pas qu'il soit à toy; car ses façons de faire n'ont point pour tout de sympathie avec les tiennes. IVP. Si est-ce pourtant que tel que tu le vois, Iunon, & quelque effeminé qu'il soit, il n'a pas seulement vaincu les Lydiens, desfaict ceux de Timole, & subjugué les Thraces, mais de plus marchant contre les Indiens avec toute ceste gendarmerie de femmes, il a pris des Elephans, vaincu ceste contree, & emmené captif le Roy mesme qui auoit fait quelque peu de resistance. Or a t'il fait tous ces beaux exploits en dançant, & n'ayant point d'autres armes que des tyrses, ou lances de lierre, tout yure qu'il estoit, comme tu dis, & transporté de fureur.

*Siles yurongnes font quelque chose de bien, c'est plustost par temerité que par force.*

Que si quelqu'un est si hardy que de le blasmer & mesdire de ses sacrifices, il sçait assez de moyens pour s'en venger bien-toist, ou le liant au farnant, ou le faisant desmembrer par sa mere, comme vn ieune fan. Ces actions ne te semblent-elles pas viriles, & dignes du pere qu'il a? Or si elles ont pour meslange les plaisirs & les jeux elles sont louables, & le vray moyen de ne les point enuier, c'est de considerer, quels effets ne produiroit cestuy-cy, s'il estoit sobre, puis que tout yurongne qu'il est, il fait des actes si valeureux.

*Toutes choses sont bonnes si l'on en oste l'abus.*

IVN. le crois que tu veux encore louer son inuention, sçauoir, la vigne & le vin, bien que tu n'ignores pas quelle est la brutalité de ces yurongnes, lors que chancelans de part & d'autre, ils ne sçauent ce qu'ils font, & sont iettez hors des bornes de la raison par la force de ce breuage. Ainsi le pauvre Icarius fut battu à coups de hoyaux, & mis à mort par des biberons, apres auoir reçu de Bacchus la branche du farnant. IVP. Ce n'est rien que ce que

tu dis; car ce n'est ny le vin, ny Bacchus, qui operent ces effets, mais bien le boire excessif. Car le vin beu par raison refueille l'esprit, & iamais aucun de ces beueurs ne fera ce que fit Icarius. Je vois bien que c'est, Iunon, il semble que le souuenir de Semele, renouuelle ton ancienne ialousie, puis que tu reprends Bacchus de tant de belles actions, qui ne sont aucunement reprochables.

La mediocrité doit estre requise en tout.

## ANNOTATIONS.

a *Sr<sup>e</sup> amon vn fils.* ] C'est vne reproche que fait Iunon à Iupiter d'auoir enfanté vn grand yurongne que Bacchus. L'ay compris le tout dans les quatre vers suiuians;

*Iunon dit à Iupin, que le fils de Semele  
Destruis esgalement les sennas & les vicieux:  
Mais Iupiter s'en rit, & se fustha avec elle,  
Disant, que les excez sont tousiours vicieux.*

## VENVS ET CVPIDON.

## VENVS.

D'Où vient, Cupidon, que faisant la guerre à tous les autres Dieux, & maistrisant à ton plaisir Iupiter, Neptune, Apollon, & moy-mesme qui suis ta mere, tu ne touches point à Minerue? Que veut dire que ton flambeau est sans feu à l'encontre d'elle seule, & ton carquois vuide de fleches, veu mesme que tu es sans arc, & n'as point de force pour la navrer de tes dards? CVPIDON. Je la redoute grandement, ma mere, car elle est espouuentable & terrible, & approche fort du naturel de l'homme: Tellement que si quelquesfois ie tire droict à elle, ayant mon arc tendu, il ne faut seulement sinon qu'elle remuë tant soit peu le tymbre de son armet, pour me faire peur. Deslors vn soudain tremblement me fait, & les armes me tombent des mains. VENVS. Tu m'en veux bien faire accroire, côme si ie ne sçauois pas bien que Mars estoit beaucoup plus à craindre, & que neantmoins tu n'as pas laissé de le vaincre, & le defarmer. CVPID. Il me reçoit luy mesme volontairement, & m'inuite à cecy. Mais quant à Minerue, elle me guette tousiours ouuertement. Que s'il m'aduient que quelquefois ie vole vers elle, sans y penser, & que i'approche de pres mon flambeau; elle me dit tout aussi-tost: Je iure par mon pere, que si tu te jouës à moy, ie te gasteray, soit que ie te trauerse de ma lance, ou que te prenant par les pieds, ie te precipite aux Enfers, ou te

*Cupidon abhorre la chasteté, le labour, & les usages difformes.*

*Le travail est l'ennemy iuré de l'amour prophane.*

*Qui aime le danger, il en espreue le naufrage.*

## LES OEVRES DE LVCIAN.

demembre moy mesme: Elle me faict d'ordinaire ces menaces, & plusieurs autres semblables. Davantage elle me regarde d'un œil furieux, & bref elle porte en l'estomach, ie ne sçay quelle face horrible, autour de laquelle serpentent des viperes au lieu des cheueux: Et c'est ce visage que ie redoute plus que toute autre chose; car il m'esfraye tellement que ie m'enfuis bien loing à chaque fois que ie l'apperçois. VENVS. Mais que veut dire puis que tu crains tant Minerue comme tu dis, ensemble la <sup>a</sup> Gorgone, & telles autres choses, que tu n'as point de peur du foudre de Iupiter? Et pour quelle raison n'offences-tu point les Muses, ains les mets à couuert de tes dards? N'ont elles point de tymbres, ny de Gorgones pour se deffendre? CVPID. Le leur porte trop de respect ma mere, à cause de leur honesteté: car elles ne sont iamais oyssiues, ains vacquent tousiours à l'estude, & sont attentiuës à des honnestes chansons: Tellement que ie m'arreste le plus souuent aupres d'elles pour la douceur de leurs vers. VENVS. Je connois maintenant que la pudicité de ces Nymphes te cause ie ne sçay quelle frayeur. Mais dy moy pourquoy ne blesses tu point Diane? CVPID. Veux tu que ie te die en vn mot ce qui en est, ie n'ay peu l'atteindre iamais, parce qu'elle ne cesse de courre par les montagnes; outre qu'elle est grosse de l'amour de quelque autre sien Cupidon. VEN. Duquel mon enfant? CVPID. C'est de la chasse des serfs & des Daiins, qu'elle poursuit continuellement, afin de les prendre, ou de leur tirer quelque fleche avec son arc. Bref, c'est là toute son occupation, bien qu'elle s'attaque à son frere, lequel comme elle, sçait tirer droit, & frapper de loing. VENVS. Ie n'en doute pas mon fils, & ie me souuiens que tu l'as souuent atteint de ton arc.

Le vray moyen d'amortir les feux de Cupidon, c'est de faire l'oïsiueté.

L'exercice dompte les difficultez.

### ANNOTATIO

a Gorgone.] Les Poëtes ont feint que la teste de Gorgone (les cheueux de laquelle estoient autant de serpens) auoient certains charmes, par le moyen desquels les hommes estoient transformez en pierres.

## LE IUGEMENT DES DEESSES.

IVPITER.

PRENS ceste pomme, Mercure, & t'en va droit en Phrygie vers le fils de Priam, qui faict paistre ses brebis au mont Ida, au

lieu qu'on nomme Gargaris, & luy dis; Paris, Iupiter te commande, puis que tu es si beau, & si bien versé aux actions amoureuses, que tu iuges laquelle de ces Deesses est la plus belle, & que pour le prix du combat, tu donnes ceste pōme à celle qui sera victorieuse. Il est réps que vous alliez voir ce Iuge, car pour moy, ie ne le connois non plus qu'un autre, vous cherissant toutes esgallement: & si faire se pouuoit, ie voudrois volontiers vous voir toutes trois victorieuses. Mais puis qu'il est necessaire, que celuy qui donnera à l'une les premieres palmes de la beauté, encoure tout à fait la haine des autres, ie suis content d'aduouër, que ie n'ay pas la capacité requise pour vous iuger. Toutesfois quant à ce ieune homme Phrygien, que vous allez voir, qui est d'extraction royale, & cousin de ce Ganimede icy, bien qu'assez grossier, & rustaut, il n'y a personne pourtant qui le iuge indigne d'auoir la cognoissance de telle chose. VENVS. Ie consens tres-volontiers à ton bon plaisir, Iupiter, quand bien tu nous donnerois pour nostre Iuge Momus, qui est le Dieu des gausseurs, & des medisans. N'aye peur que ie ne me montre hardiment à luy toute nuë, car que peut-il trouuer à redire sur mon corps? C'est donc bien la raison qu'un homme s'accorde à semblables choses. IUNON. Nous ne te craignons pas beaucoup, Venus, quand Mars mesme ton fauory seroit ton arbitre, & acceptons tres-volontiers ce Paris quel qu'il soit. IVPIT. Cecy ne te plaist-il point, Pallas? car ie m'estonne de voir que tu tournes le dos, & rougis. Toutesfois tu sembles y consentir tacitement par signes, bien que ce soit le propre des ieunes pucelles d'auoir honte de semblables actions. Allez donc de compagnie, prestez l'oreille aux paroles du Iuge, ne l'irritez point, & quiconque sera vaincuë, qu'elle ne s'en offense pas: Car il est impossible que vous soyez toutes esgallement belles. MERCURE. Tirons droict en Phrygie, ie marcheray le premier, suiuez moy seulement, & prenez courage. Ie cognois bien ce Paris, c'est un beau ieune homme, & lequel selon mon aduis ne iugera pas mal, attendu qu'il est fort propre à vuidertelles questions amoureuses. VENVS. Vrayement voilà qui va bien, & ie suis fort aise de ce que tu dis que nous auons affaire à un iuste iuge. Mais ie voudrois bien sçauoir, s'il est marié, ou s'il n'a point quelque femme avec luy. MERC. Il n'est pas du tout sans femme, Venus. VENVS. Comme dis-tu cela? MERC. Parce qu'il me semble, qu'il a pour maistresse vne certaine fēme Ideane, assez belle vrayement, mais grossiere, & nourrie en ces

Les esprits sont  
louables qui se  
dilent ignoïas  
de ce qu'ils  
sçauent bien.

La honte est un  
indice de modestie.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Les gens de  
meisme estoife  
s'accusent  
routours l'un  
l'autre.

L'inclination  
nous fait iu-  
ger des choses.

montagnes: tellement qu'il ne se plaist pas beaucoup avec elle. Pourquoy me fais-tu ceste demande? **VENVS.** Celà m'est venu fortuitement en la pensee. **PALLAS.** Sans doute tu fais mal ton deuoir de communiquer si familiarement avec ceste-cy. **MERC.** Celà n'importe, Pallas, & ce n'est pas de vous qu'on parle, mais de Paris, pour sçauoir s'il a vne femme ou non. **PALLAS.** Que veut dire que Venus a tant de soing de celà? **MERC.** Ie ne sçay: C'est, dit-elle, vne curiosité d'esprit, aduenüe fortuitement, & non de propos deliberé. **PALLAS.** Est-il donc vray, qu'il n'a point de femme? **MERC.** Il me semble que non. **PALLAS.** Ayme t'il l'honneur, & les armes, ou est il berger tout à fait? **MERC.** Ie ne sçay que te respondre à celà, vray est, que puis qu'il est ieune, il faut inferer, qu'il desire de paruenir à ces grades, & de se treuuer parmy les meslees. **VENVS.** Ie ne me plains en rien de ce que tu deuises à part avec ceste-cy; car c'est à faire à ceux qui ne sont iamais cōtents: ce qui n'est point sceant à Venus. **MERC.** Elle m'a presque fait les mesmes demandes que toy: Par ainsi ne t'en offensé point, & ne prens en mauuaise part si ie luy ay raconté quelque chose sans y penser du mal. Mais pendant que nous deuisions, ie m'apperçois que nous sommes desjà bien aduancez, auons trauersé beaucoup d'estoiles, & si sommes presque en Phrygie. Ie descouure selon mon aduis le mont Ida, & tout à Gargaris, & mesme si ie ne me trompe, ie vois Paris vostre Iuge. **IVNON.** Où est-il? Ie ne le voy point. **MERC.** Regarde à main gauche, Iunon, non au sommet de la montagne, ains vers ces costaux, où tu verras son troupeau & sa cabanne. **IVNON.** Pour moy, ie ne sçay où est ce troupeau. **MERC.** Qu'est-ce que tu dis? Ne vois tu point que ie te monstre au doigt les vaches sortant du creux des rochers, & quelqu'un qui court en bas depuis le sommet, ayant en main vne houlette, & taschant d'empescher qu'elles ne s'esgarent. **IVNON.** Ie le vois maintenant, si c'est celuy là. **MERCVR.** Ce n'est autre sans doute: mais puis que nous sommes si pres de terre, descendôs si vous letreuez bon, & allons à pied, de peur, que volans tout à coup du haut en bas, nous ne l'espouuentions. **IVNON.** Tu ne parles pas mal, faisons donc comme tu dis. Puis que nous voicy descēduës en terre, il est temps, Venus, que tu marches la premiere, & que tu nous monstres le chemin; car il est tres-certain, qu'aucune de nous ne sçait mieux que toy les destroits des pays, veu que par plusieurs fois tu t'y es acheminee pour l'amour d'Anchis. **VENVS.** Iunon, tes brocards ne m'estonnent pas beau-

comp. **MERC.** Je vous conduiray donc moy-mesme, car i'ay souuent trauerse le mont Ida, du temps que Iupiter aimoit cet enfant Phrygien, lequel i'allois voir tous les iours de sa part; veu mesmes que lors qu'il se fut transformé en Aigle, ie volois avec luy, l'aydant à enleuer ceste beauté, laquelle si i'ay bonne memoire, il prit dessus ce coupeau, où il s'amusoit à iouer de la flutte aupres de son troupeau. Ce que voyant Iupiter, il vola sur luy par derriere, l'empoigna doucement avec ses griffes, & prenant par le bec le bonnet qu'il auoit sur sa teste, enleua fort haut le garçon, tout effrayé, & qui se mettant à tordre le col, détournoit sa veuë de luy. Pour moy i'emportay à l'heure mesme la flutte qu'il auoit laissée choir de peur qu'il auoit. Mais voicy le Iuge prez de nous, parlons à luy. Dieu te conserue, ô Berger. **PARIS.** Et toy aussi beau fils, qui es tu, qui nous viens voir icy; & quelles sont ces femmes qui te suiuent: car de si rares beautez ne me semblét point habiter ez montagnes? **MERC.** Aussi, Paris, ne vois tu pas des femmes, mais bié des Deesses, sçauoir, Iunon, Pallas, & Venus, que ie t'amené icy par l'expres cōmandement de Iupiter. Mais pourquoy trébles-tu, & pour quel sujet deuiens-tu si passe: N'aye point de peur; tu es hors de tout danger. Iupiter t'a esleu pour Iuge de la beauté de ces Deesses: Aussi te treuue t'il beau à son gré, & fort expert aux amoureuses pratiques. Je t'en remets donc la cognoissance; Que si tu desires sçauoir le prix du combat, il faut que tu lises les paroles qui sont escrites sur ceste pomme. **PARIS.** Que ie voye que c'est, Mercure, donne la moy. **LA PLUS BELLE LA PRENNE.** I'entends ces paroles, mais ie ne sçay, ô Dieu Mercure, comme se pourra-t'il faire, qu'estant mortel & grossier, ie fois capable de donner vn iugement si prompt, & plus grand qu'il n'appartient à vn simple Berger: Car c'est plustost à faire aux Magistrats, & aux citoyens d'une ville de iuger de telles choses que non pas à moy. Si c'estoit qu'il me fallust parler de quelque chose de mon mestier, ie ne dis pas que ie n'en peux bien donner mon aduis: cōme si on me demandoit; Quelle chévre est la plus belle, ou, quelle est la meilleure genisse. Mais toutes ces beautez sont esgalement parfaites, & ie ne pense pas, qu'on pût retirer sa veuë du visage de l'une, pour la transporter sur l'autre: car elle demeure imprimée en l'endroit où elle est premierement attachée, & ne louë que ce qu'elle void. Que s'il faut qu'elle se transporte ailleurs, elle ne treuue rien que de beau, & s'arreste fixement sur l'object représenté: Et ainsi les choses les plus prochaines, la de-

Les choses diuines n'ont pas besoin de grandes apparences pour se faire cognoistre.

Il est bon que chacun discoure de son Art, sans se mesler des affaires d'autrui.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

tiennent chacune à son tour. Bref ces beautez m'environnent de toutes parts, & pour les voir à l'ayse, ie souhaitterois d'auoir des yeux d'Argus, par toutes les parties de mon corps. Il me semble donc que j'auray bien iugé, si ie rends la pomme à toutes; Car ce iugement ne peut manquer d'estre perilleux; puis que l'une de ces Deesses est sœur & femme de Iupiter, & les deux autres ses filles. **MERCURE.** Ie t'aduoue tout ce que tu dis, si n'est-il pas possible pourtant d'abuser du commandement de Iupiter. **PARIS.**

Il n'y a rien de si fautif que la veüe.

Perfuede leur donc vne chose, Mercure, c'est que les deux qui seront condamnees ne m'en vueillent point de mal, ains qu'elles en attribuent la faute aux yeux, comme fautifs qu'ils sont, & subjects à se tromper. **MERC.** Elles en sont contentes. Il n'est donc question d'autre chose à present, sinon que tu donnes le iugemēt.

**PARIS.** Faisons en l'essay, puis qu'il le faut. Toutesfois ie desire de sçauoir premieremēt s'il suffira de les regarder vestuës comme les voilà, ou s'il faudra qu'elles se despoüillent, afin qu'on en puisse mieux iuger. **MERC.** C'est à faire à toy d'en ordonner, comme Iuge, selon que bon te semblera. **PARIS.** Ie suis donc d'aduis de les voir toutes nuës. **MERC.** Despoüillez vous, Deesses, & toy

**Paris** regarde les; car pour moy ie tourneray la teste. **IVNON.** C'est bien dit, Paris, & vrayement ie me despoüilleray tres-volontiers la premiere, afin que tu voyes, que ie n'ay pas seulement les bras blancs, les yeux beaux & ronds, & le regard hautain, mais que ie suis esgalement toute belle. **VENUS.** Ne la fais point de-

Les voluptez ne sont iamais sans charmes.

uestir, Paris, que premier elle n'ayt posé bas son ceinturon, de peur qu'elle ne t'enforcelle, car elle s'en fert pour charmer. Il n'estoit pas besoin qu'elle vint icy si bien parée, & bigarree de tant de couleurs, comme quelque putain. Dequoy luy fert tout cet attirail, puis qu'il faut qu'elle se fasse voir toute nuë? **PARIS.**

Venus, ne parle pas mal: mets bas ton ceinturon. **VENUS.** Et toy, Pallas, pourquoy quittant là ton heaume, ne parois-tu teste nuë sans bransler le tymbre de ton harmet pour effrayer le Iuge? As-tu peur qu'il ne reprenne en toy ces yeux verts, s'ils sont vne fois desarmez de ce maintien altier? **PALLAS.** Voilà mon har-

Les belles choses se font admirer.

met. **VENUS.** Et là mon ceinturon. **IVNON.** Despoüillons nous maintenant. **PARIS.** O Iupiter admirable! quelle merueille!

quelle beauté! quelle volupté! quelle pucelle est-ce que ie vois! quelle splendeur chaste & royale, est vrayement digne du grand Iupiter! quels agreables regards! & quels sous-ris attrayants & mignards! I'ay assez eu de part à ceste felicité; c'est pourquoy ie

veux

veux si vous le treuvez bon contempler separément chacune d'entre vous; parce que ie suis maintenant tout rauy, & ne sçay de quel costé ie me dois tourner, ayant la veüe distraicte de toutes parts. **VENUS.** Il ne tiendra pas à moy. **PARIS.** Reculez vous donc vous deux; toutesfois demeure icy, **IUNON.** Ie le veux, & qu'apres que tu m'auras bien regardée, tu prennes garde files dons que ie t'offre pour m'adjudger la victoire te semblent beaux: Car si tu m'estimes estre la plus belle, Paris, ie te feray Seigneur de toute l'Asie. **PARIS.** Va t'en ie te prie, & ne me parle point de recompense, car nous ne sommes pas des personnes qui nous laissons gouverner pour des presens: nous ne ferons que ce qui sera raisonnable. Vien-çà, **Pallas,** approche toy. **PALLAS.** Me voicy pour t'asseurer, Paris, que si tu me dōnes le prix de la beauté, ie te rendray si vaillant, & si bon guerrier, que tu sortiras tousjours victorieux des batailles. **PARIS.** Ie n'ay que faire de guerre, ny de bataille, **Pallas,** car cōme tu vois, toute la Phrygie est maintenant en paix, comme aussi la Lydie, & l'Empire de nostre pere est paisible & sans trouble. Toutesfois ne te soucie, ie te conserueray ton droit plustost par la raison que par les presens. Reprens tes habits, & remets ton harmet en teste, car ie t'ay assez veüe. Il est temps que **Venus** se presente desormais. **VENUS.** Me voicy toute proche de toy, regarde bien tous les membres de mon corps, sans rien laisser en arriere, & me permets de te dire, mon Cœur, comme ie t'ay dès long temps veu fort ieune, & si beau, que ie ne pense pas, que tu ayes ton pareil en toute la Phrygie. Aussi t'ay-je tousiours estimé bien-heureux en beauté. Mais ie te iuge blasnable de ce qu'au lieu de te retirer en quelque bonne ville, tu fais ta demeure parmy ces cailloux, & ces rocs, & laisses ternir ta beauté dans vne solitude. Car de quoy seruent ces montagnes & ces beufs à vne si rare beauté? Vrayement tu merites bien d'estre marié, non à vne villageoise, telles que sont les paisanes du mont Ida; ains à quelque belle femme de Grece, ou d'Argis, ou de Corynthe, ou à vne Laconienne, telle qu'Hélene, ieune, belle, & aussi amoureuse, que moy: Parce que si elle te voyoit seulement, ie suis certaine, que delaisant en mesme instant, toutes choses, & se donnant à toy, elle te suiroit par tout, & ne te quitteroit iamais. Mais n'as-tu iamais rien ouy dire d'elle? **PARIS.** Rien que ce soit, **Venus,** & ie desirerois fort de sçauoir au vray ce qui en est. **VENUS.** Elle est fille de Leda, ceste belle femme, pour laquelle **Jupiter** vola en terre en forme de Cygne. **PARIS.**

Les femmes  
vnt de toute  
forte de per-  
suasions pour  
se faire estimer  
belles.

La vertu veut  
estre mise en  
euidence.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

Ar'elle vne belle face? VENVS. Ouy; car elle est extrêmement blanche, comme estant engendree d'un Cygne, & fort delicate, ayant esté nourrie dans vn œuf, s'exerçant souuent toute nuë, & s'adonnant à la lutte. Ceste beauté i'a renduë si aymable à tous ses voisins, qu'elle a esté cause d'une grande guerre qui s'est esmeuë pour l'amour d'elle. Car premieremēt n'estant encores en aage de marier, Thesée l'a rait, & depuis au plus beau de ses ans, les plus vaillants d'entre les Grecs l'a rechercherent pour femme. Mais vn seul Menelaüs de la race des Pelopides, fut preferé à tous les autres: neantmoins si c'est ta volonté, ie feray ce mariage. PARIS. Qu'en est-il besoing, puis qu'elle est desjà maricee? VENVS. Tu es encore bien ieune à ce que ie vois: Laisse-moy faire seulement, & t'assure que ie sçay manier ces affaires. PARIS. Cōme feras-tu donc? I'ay grande enuie de le sçauoir. VENVS. Il faut que tu voyages en Grece, & que tu te fasses voir à Helene en Lacedemone. Ie ne manqueray pas pour lors de la rendre esprise de ton amour, & feray en sorte qu'elle te suiura par tout. PARIS. Cela me semble estre vne chose incroyable, que delaisant son mary, elle vueille se mettre à la voile avec vn homme estranger & barbare. VENVS. Assure toy de ce que ie te dis, car i'ay deux beaux enfans; sçauoir la Grace, & l'Amour, que ie te donneray pour t'accompagner le long du chemin. L'Amour agissant dans l'interieur d'Helene la forcera de t'aymer, & la Grace repandue sur toy, te rendra tout à fait aymable, comme elle est. Puis me trouuant là presente, ie prietay les Graces de te faire escorte, & par ainsi nous l'induirons toute à ton amour. PARIS. Ie ne sçay, Venus, comme se passera le tout, si est-ce pourtant que me voylà desjà fait eslaue d'Helene, me representant ores que ie la voy, tantost que ie fais voile en Grece, maintenant que ie voyage en Lacedemone, & tantost que ie retourne avec elle, & si ie me fache fort de ce que ie ne fais desjà ce voyage. VENVS. Parauant que te rendre amoureux, Paris, donne moy ton iugement, & me prefera à toutes les autres en beauté, puis que c'est moy qui marie les autres: car c'est bien la raison qu'ayant gagné la victoire, ie demeure avec vous, & que ie celebre les nopces & les triumphes. Il ne tient qu'à toy que tu ne t'acquieres toutes ces choses; sçauoir, l'Amour, la Beauté, & le Mariage, par le prix de ceste pomme si tu me l'adiuges. PARIS. I'ay peur qu'apres la sentence, tu ne te soucies plus de moy. VENVS. Veux-tu que ie t'en fasse vn serment. PARIS. Nenny: mais confirme le moy de ce

Les beantez  
 ont plus d'ef-  
 corce que de  
 fruid.

Venus establit  
 son Empire en  
 la Court des  
 plus grands  
 Monarques.

Les paroles  
 nous croissent  
 à la bouche,  
 quand nous  
 voulons que  
 quelqu'un no  
 oblige.

chef. VENVS. Je te promets de te donner Helene à femme, de t'accompagner vers elle, de m'en aller dans Mion avec vous deux, & de m'y treuver, moy mesme en personne, pour vous ayder de tout mon possible. PARIS. Ne manque donc pas d'amener avec toy l'Amour, la Courtoisie, & les Graces! VENVS. Je feray bien dauantage, car i'y adiousteray le Desir, & e l'Hymen, Dieu des nopces. PARIS. Va, ie te donne la pomme pour tant de biens que tu promets de me faire.

La Courtoisie & les Graces sont inseparables d'avec l'Amour.

## ANNOTATIONS.

a *Gargaris.* ] C'est vn pays si fertile en fruiets, & en legumages, que toutes les fois que nous voulons faire mention de quelque lieu plantureux & fecund, nous auons accoustumé de dire, qu'il est plus fertile que Gargaris. La cause de ceste grande fertilité, c'est l'abondance des fontaines, lesquelles arrousent la terre, descendent les arbres des excessiues chaleurs de l'Esté. Au pied du mont Ida se void vn village qui porte ce mesme nom.

b *Phrygie.* ] C'est vne contrée de l'Asie, limitrophe à la Carie, à la Lydie, Misie, & Bithynie. Quelques vns tiennent qu'elle est ainsi nommee de Phrygia fille de Cecrops: Elle est diuisee en deux, & est arrousee du fleuue Pactole, qui est si celebré des Poëtes, pour le sablon d'or duquel il borde son riuage.

c *Helene.* ] Fille de Iupiter & de Leda, qui estoit femme de Tindarus Roy de Laconie. Il n'y a celuy qui ne sçache, qu'ayant esté ravisé par Paris, elle fut cause de l'embasement, & du siege de Troyc. Apres la mort de Paris, elle se maria à son frere Deiphobus, & depuis reentra en grace avec son premier mary.

d *Lacedemone.* ] Ville fort peuplee, & fameuse, pour les loix de Lycurgue. Paris l'a demolit iadis, & de là il mena en Phrygie la belle Helene. Les Lacedemoniens, peuples aguerris, abhorroient mortellement toute sorte de luxe, accoustumoient la ieu nesse aux exercices vertueux & honnestes, & leur apprenoient à nager, à courre, à souffrir le chaud, le froid, & la faim, & à s'exercer à la lutte.

e *Hymen.* ] Dieu des nopces, fils du Pere Liber & de Venus, ou selon quelques vns, d'Vranie. Les Poëtes prenaient souuent ce nom pour le Mariage mesme.

## MARS ET MERCURE.

## MARS.

N'AS-TU point ouy, Mercure, comme Iupiter nous a menacé? O que ces discours sont vains & outreuides! S'il me plaisoit, dit-il, ie tendrois vne cheine du plus haut du Ciel, à laquelle vous seriez tous suspendus, & si vous tachiez de me tirer en bas, ce vous seroit vne chose impossible: Moy tout au cōtraire, si ie voulois ie ne vous esleuerois pas seulement contre-mont, mais encore la terre & la mer ensemble. Il tient aussi plusieurs autres semblables deuis que tu peux auoir entendus. Pour moy ie ne nie pas qu'à comparaison d'vn chacun de nous en par-

De la vanité de Iupiter.

Le sage ne parle iamai de la Diuinité, sans y penser deux fois.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ticulier il ne soit plus grand, & plus fort; mais que luy seul nous surpasse d'un degré si haut, que nous ne puissions l'emporter contre-bas quand nous aurions joint à nous la terre & la mer, c'est vne chose que ie ne scaurois croire. **MERCURE.** Mars, parle sagement, car il est dangereux que ces propos hautains & rebelles ne nous apportent quelque mal-heur. **MARS.** Je ne voudrois pas en dire autant à vn autre qu'à toy, que ie tiens pour vn homme secret. Et de verité ie ne te scaurois celer ce qui me sembloit le plus ridicule, lors que ie prestois l'oreille à ses menaces; C'est que peu auparauant l'esmotion de Neptune, de Iunon & de Pallas à l'encontre de luy, lors qu'ils conspirerent ensemble de le prendre & l'emprisonner; la peur qu'il en eut fut si grande, qu'il prit toutes sortes de formes, bien qu'ils ne fussent que trois de compagnie. Et pour moy, ie pense que si <sup>a</sup> Thetis, touchée de pitié, ne luy eust amené <sup>b</sup> Briarée à cent mains pour le secourir, luy, son tonnerre, & son foudre eussent esté garrotez. Je ne pensois iamais à ces folies, qu'il ne me fut force de me rire d'une si grãde vanité. **MERCURE.** Tais-toy, ie te prie, car ce n'est pas vne chose seure, ny à toy de tenir de tels discours, ny à moy de les escouter.

Les amis affi-  
dez se descou-  
urent libremēt  
leurs conce-  
ptions l'un à  
l'autre.

### A N N O T A T I O N S.

<sup>a</sup> *Thetis touchée de pitié.* ] Homere feint que Pallas, Iunon, Neptune, & quelques autres Dieux, ayans conspiré contre Iupiter, Briarée monta là haut au Ciel pour le deliurer, estât conseillé de ce faire par Thetis fille de Neree.

<sup>b</sup> *Briarée.* ] Geant fils de la terre, que les Poëtes feignent auoir eu cent bras, & cinquante ventres. Il est mis au rang de ces Geants, qui conspirerent iadis contre Iupin. D'où vient que Virgile le met à l'entree des Enfers en la description qu'il en fait dans son Eucide.

*6. Eucide.*

---

## PAN ET MERCURE.

### P A N.

*La reproche que  
fait Mercure à  
Pan.*

**IUPITER.** te conferue, Pere Mercure, **MERCURE.** Et toy aussi beau-fils; Mais d'où vient que tu m'appelles ton pere? **PAN.** N'es-tu point Mercure le Sylienien? **MERCURE.** Ouy vrayement: Comme donc te dis-tu mon fils? **PAN.** Je suis vn bastard, & ay esté conçu en adultere. **MERC.** C'est donc, par Iupiter, de quelque bouc, qui a paillardé avec vne chèvre; car ie ne pense pas que tu puisses estre mon fils, ayant de telles cornes, vn si beau nez, vne barbe si longue, les pieds my-fendus comme vn bouc, & vne

queuë qui traîne par le derriere. PAN. Toutes les reprochès que tu me fais mechamment, sont autant de taches par lesquelles tu declares ton propre fils estre laid & difforme, mō pere, ou plustost tu as tort toy-mesme, qui engendres de si laids enfans, car pour moy ie ne sçay qu'y faire. MERC. Qui sera donc ta mere? Crois tu que i'aye autresfois eu affaire, sans y penser, avec vne chèvre? PAN. Ie ne le dis pas, mais ie desire bien que tu te souuiennes, si tu n'as iamais eu le pucelage d'une fille en Arcadie? Il n'est pas besoin de te mordre le doigt pour celà, ny de faire le refucur si long temps? Ne connois-tu pas<sup>a</sup> Penelope fille<sup>b</sup> d'Icarus? MERC. Et bien qu'en est il? T'offense-tu de ce qu'elle t'a enfanté plus semblable à vn bouc qu'à moy-mesme? PAN. Ie te diray ses propres paroles; car lors qu'elle m'enuoya hors d'Arcadie; Mon enfant, me dit elle, sçache que tu n'as point d'autre mere que moy, & que ie suis Penelope de Lacedemone. Quant à ton pere, c'est vn grand Dieu nommé Mercure, fils de Maje & de Iupiter. Que si tu es cornu & chèvre-pied, ne t'en fasche point; car lors qu'il eut affaire à moy, il s'estoit transformé en bouc, afin qu'il ne fust descouuert. Et voilà pourquoy tu es venu au monde semblable à vn bouc. MERC. Ie me souuiens, par Iupiter, d'auoir faict celà. Mais faut-il puis que ma beauté m'acquiert tant de gloire, que ie sois appellé ton pere, n'ayant encoere point de barbe, & moqué d'vn chacun pour estre l'autheur d'une si belle lignee? PAN. Ie ne te fais point de deshonneur ce me semble, mon pere: car ie suis fort bon Musicien, & si ie sçay si bien jouër de la fluste, que Bacchus ne sçauroit rien faire sans moy. Tellement qu'il m'a esleu pour son compagnon & conseilier, voire mesme pour son menestrier lors qu'il dance. C'est neantmoins peu de chose que tout celà: ô que tu serois bien plus joyeux, si tu voyois le grand nombre de mes brebis! Ie iure par Tegee, & Parthemion, qu'outre que ie commande par toute l'Arcadie, i'ay rapporté n'agueres vn si magnifique triomphe à Marathon, que la cauernie qui est sous le Temple m'a depuis esté donnee pour recompense. Que si tu vas à Athenes, tu congnoistras en quelle estime y est tenu le nom de Pan. MERC. Dy moy donc, Pan, es-tu desjà marié: Il me semble que t'en ay eu quelque vent. PAN. Nenny, mon pere, car ie suis fort lascif, & ne me contente pas de coucher avec vne seule femme. MERC. Il est donc bien certain que tu montes sur les Chèvres. PAN. Vrayement ie pense que tu te moques. Ie ne cognois point d'autres femmes<sup>c</sup> qu'Echo, Pithia, & toutes les Menades de Bac-

Il est quelquefois mal seccant à vn pere de reprocher à son fils ses imperfections.

Le bouc est vn hieroglyphe de la paillardise.

# LES OEUVRES DE LUCIAN.

chus, lesquelles me font vne fort bonne reception. **MERC.** Laissons tous ces discours à part, mon fils, ie te veux prier de me faire vn plaisir. **PAN.** Tu n'as qu'à commander, mon pere; car pour moy ie suis tout prest de t'obeyr. **MERCURE.** Vien t'en à moy & m'embrasse, mais donne toy garde qu'aucun ne t'entende lors que tu m'appelleras ton pere.

## ANNOTATIONS.

a *Penelope.* ] Fille d'Icarus, femme d'Ulyse, laquelle ne peult iamais estre ébranlée par les prieres de ses amis, ny par les persuasions de ses parens, de fausser la foy promise à son mary, qui s'absenta d'elle par l'espace de vingtans. Ceste fable diuersément descrite par Homere & par Ouide, est expliquée au long dans la Mythologie de Noël des Conptes.

b *Icarus.* ] Il estoit Lacedemonien de nation, & pere de Penelope, laquelle se nommoit pour ce sujet Icarus.

c *Echo.* ] Fille de l'air, & maistresse de Pan: Les Physiciens denotent par ceste Nymphe l'harmonie du ciel. Il y auoit vn Echo en Delphes, où se rendoient des oracles qu'on tenoit pour admirables.

---

## APOLLON ET BACCHVS.

### APOLLON.

*De Cupidō Her-  
maphrodite, &  
de Priape, freres.*

**Q**VOY donc, Bacchus, dirons-nous que Cupidon, Hermaphrodite, & Priape, s'ot freres nez d'une mesme mere, eux qui sont si differens en forme & en façons de faire? Car outre que le premier est doué d'une singuliere beauté, il est encores bon archer, & s'est acquis vn Empire releué par dessus toute autre puissance. Le second n'est qu'un effeminé, qui tient plus de la femme que de l'homme, & qui porte vn visage si ambigu, qu'on ne peut iuger à le voir si c'est vn adolescent ou vne pucelle. Quant au troisieme, qui est Priape, il sent trop son homme. **BACCHVS.** Ne t'en estonne pas, Apollon; & n'en attribue point la faute à Venus; mais bien aux peres qui ont esté diuers: Car ceux-là mesmes qui sont yssus d'un seul pere, & d'un mesme ventre, naissent souuent l'un masse, & l'autre femelle, comme toy & Diane. **APOLLON.** Il est vray, mais nous sommes semblables en ce que nous auons des mesmes desirs: car nous ayons tous deux à tirer de l'arc. **BACCHVS.** Il est vray, mais vous estes aussi dissemblables, en ce que Diane met à mort ses hostes en Scythie, & pour toy, tu deuines & gueris les maladies. **APOLLON.** Pense-tu que ma sœur se plaise entre les Scythes? Ie te iure qu'elle a fait dessein, si quelque

*Comme les  
hommes sont  
differens, leurs  
inclinations  
sont aussi di-  
uerfes.*

Grec arriuoit iamais en Taurie de faire voile avec luy, n'ayant rien tant en hayne que le carnage & le sang. BACCHVS. Elle fait bien vrayement: Mais ie te veux faire vn plaisant conte de ce que Priape me voulut faire à Lampfac. I'estois arriué à la ville, où il me receut, & me logea chez soy: & apres le souper où nous beufmes à bon escient, comme nous fusmes au liét, ce braue hôte se leua sur la minuit, & voulut faire ce que ie n'oserois te dire. APOLLON. Quoy? te forcer. BACCHVS. C'est celà mesme; Tu as deuiné. APOLLON. Et toy, que dis tu pour lors? BACCHVS. Rien autre, si ce n'est que ie me pris à rire. APOLLON. Tu fis bien, & monstras que tu auois de la discretion: Car il est excusable d'auoir voulu corrompre vn si beau ieune homme que toy. BACCHVS. Si c'est pour ma beauté qu'il s'est adressé à moy, tu peux bien te tenir sur tes gardes, comme cheuelu que tu es, & si beau que Priape mesme estant à jeun t'aborderoit volontiers. APOLLON. Je l'en empescheray bien, car i'ay vn arc en main pour me defendre.

## ANNOTATIONS.

a *Lampfac.* ] Ville soit celebre qu'on nommoit autrefois Bitula. Elle est fertile en toutes choses, & principalement en vin.

b *Priape.* ] Fils de Bacchus & de Venus, & gardien des Jardins. Ceux de Lampfac, dit Higins, auoient accoustumé de luy immoler vn aine, comme l'animal qui a le plus de sympathie avec luy, à cause de la monstrueuse longueur de son membre.

## MERCURE ET MAIE.

## MERCURE.

PEUT-ON treuver dans le Ciel aucun Dieu, qui soit plus miserable quoy moy, ma mere? MAIE. Ne dis point celà, Mercure. MERCURE. Pourquoi ne le diray-je pas? Moy, qui seul ay vne infinité d'affaires qui me travaillent, & qui suis subject à tant de diuers offices, car premierement, si tost que ie suis leué du matin, il me faut balier le refectoire; puis ayant paré la sale du Conseil, & mis chaque chose par ordre, ie suis contraint d'accompagner Iupiter, de courre tous les iours haut & bas, de faire ses ambassades; & estant de retour, encore tout poudreux, de luy verser de l'ambrosie: veu mesme qu'à la venue de ce nouveau sommelier, ie luy soulois servir du Nectar. Et ce qui me fâche le plus,

*Des offices & dignitez de Mercure.*

Ce n'est pas le tout d'auoir plusieurs beaux offices, il s'en faut auoir acquittés.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

e'est qu'entre tous les autres, ie suis le seul qui n'ay point de repos, non pas mesme de nuict; car alors il me faut conduire les ames à Pluton, & marcher en teste d'une troupe de morts, voire me treuver à leurs iugemens. N'estoit-ce pas assez de peine pour moy de trauailler tout le iour, d'affister aux lutttes, de seruir de trôpette aux assemblees, & d'instruire les Ambassadeurs, sans auoir la charge de disposer des affaires des morts? Les enfans de Leda sont aux Cieux, & aux Enfers, chacun à son tour: mais pour moy, il m'est force tous les iours de faire l'vn & l'autre. De plus, <sup>a</sup> les fils de ces malheureuses femmes Alcmene & Semele sont assis à la table à leur ayse, & moy qui suis fils de Maje Athlantide, leur sers de Copier par derriere. Je ne fais que de reuenir tout maintenant deuers Sidon fille de Cadmus, (où Iupiter m'auoit enuoyé pour sçauoir ce qu'elle faisoit) & sans me donner loisir de prendre haleine, il m'a renuoyé en <sup>b</sup> Arges, pour visiter Danaë; Dequoy ne se contentant pas, il m'a encores enjoint de voir Anthiopie, & de m'en aller expres en Beotie. Mais pour moy ie luy ay dit hardiment, que ie n'en ferois rien, & que ie ne pouuois pas le seruir au delà de l'impossible, & plus que les esclaves qu'ont les hommes en terre. **MAIE.** Ne me parle point de celà mon fils, le deuoir t'oblige, comme estant encore ieune, d'obeyr en tout à ton pere: Va t'en donc tout maintenant où l'on t'enuoye, tire droict à Arges, puis en Boëtie, & fais ce message le plus viste que tu pourras; de peur que si tu fais trop le retif, tu ne sois frappé; car il faut bien peu de chose pour mettre vn amoureux en colere.

### ANNOTATIONS.

<sup>a</sup> Les fils de ces mal-heureuses femmes. ] Il entend parler d'Hercule & de Bacchus, enfans d'Alcmene & de Semele.

<sup>b</sup> Arges. ] C'est vne ville de Laconie.

---

## IUPITER ET LE SOLEIL.

### IUPITER.

*La conduite du char du Soleil, & la chute de Phaeton.*

**Q**V'AS-TU fait, ô le plus meschant des Tyrans! d'auoir perdu tous les biens de la terre, ayant laissé conduire ton char à vn mal-aduisé ieune homme, lequel par sa trop grande indiscretion a bruslé vne partie du monde, & alteré l'autre de froid, en retirant le feu

Le feu trop loing. Bref il n'y a rien qu'il n'ayt troublé pelle-messe. Que si ie ne l'eusse precipité d'un coup de foudre, & pris garde à ce qui se faisoit, sans doute ce beau chartier que tu nous auois enuoyé, eust esté cause de la perte generale de tous les hommes. LE SOLEIL. Ne te fasche point ie te prie, Iupiter, ie t'ay offensé fléchissant aux prieres de mon fils: Mais ie ne pensois pas qu'il en deust arriuer vn si grand mal. IVPITER. Ne sçauois-tu pas, que la conduite de ton char n'est pas de peu d'importance, & qu'il ne faut que se forligner tant soit peu du chemin, pour faire perir toutes choses? Tu pouuois penser que les cheuaux, comme courageux qu'ils sont, se destourneroiét tout aussi-tost, si l'on ne leur tenoit la bride ferme, & si on la laschoit tant soit peu. Ton fils l'a espreuue à son dommage, & a veu ses destriers, ores allant à la gauche, tantost à main droicte, ores au rebours de leurs cours, & tantost haut & bas, & où bon leur sembloit: Car ce beau cocher ne sçauoit ce qu'il faisoit. LE SOLEIL. Ie sçauois assez tout celà; & ie fus fort long temps à luy contredire, & luy dénier ce qu'il me demandoit. Mais quand ie vis qu'il m'en parloit avec tant d'instance, & m'en faisoit mesme prier par sa mere, l'ayant monté sur le char, ie luy dis comme il le falloit conduire, l'aduertissant d'aller contre-mont, puis à bas, & de tenir ferme les resnes, & ne les point lascher aux cheuaux: adjoustât, qu'à faute de charier droict, il seroit cause de plusieurs grands maux. Et il est croyable que n'estant qu'un enfant, d'abord qu'il se vid monté sur ce chariot flamboyant, il pencha la teste en bas, & fut saisi d'une soudaine frayeur: Puis les cheuaux cognoissoient bien, qu'ils auoient vn ieune cocher, faisant les retifs, se destournerent du chemin, & se precipitans eux mesmes furent cause de tous ces maux. Ie pense bien que luy laschant les resnes, il voulut empoigner les limons. Toutesfois il en a ja reçu la punitiõ, & moy, Iupiter, le dueil & la peine. IVP. C'est trop peu de chose que le supplice pour toy qui as esté si hardy. Mais va, ie te pardonne pour ceste fois. Prends garde neantmoins, si tu es sage, de ne plus commettre vne semblable offense, si tu ne veux que ie te fasse sentir que le foudre de mon bras est plus enflammé que ton feu. Ie n'entends pas que tu ayes vn Lieutenant, ains que tu fasses ta charge toy-mesme. Que les sœurs de ton fils Phaëton enseuelissēt leur frere pres de l'Eridan où il s'est laissé choir de son char; & que leurs larmes se chagent en ambre, & elles en peupliers. Pour toy, racoustre ton char, (car l'essieu s'est rompu, ensemble l'une des rouës) & chasse tes che-

C'est vn vice de pleindre vn temeraire, puis qu'il se met luy mesme dans le chemin de la perte.

Vn bon Gouverneur ne se doit iamais seruir d'un mauvais Lieutenant.

LES OEUVRES DE LVCIAN.  
naux derechef. Mais souuienne toy de ce que ie viens de te  
dire.

ANNOTATIONS.

a *Eridan.*] Fleuve d'Italie, qui se va rendre dans la mer Adriatique. Il est à present nommè  
le Pô. C'est aussi vn signe céleste, proche voisin du Mouton.

b *Se changent en ambre.*] Ouide en la Metamorphose dit, que les sœurs de Phaëton à force  
de pleurer la chute de leur frere, se fondirent en larmes d'ambre, & que Iupiter les  
transforma elles mesme en peupliers.

---

APOLLON ET MERCURE.

APOLLON.

*De Castor, & de Pollux.* **M**E pourrois-tu bien dire, Mercure, lequel de ceux-cy est Castor, ou lequel Pollux? car ie ne les puis cognoistre ny l'vn ny l'autre. **MERCURE.** Celuy qui estoit hier avec nous c'est Castor, & voicy Pollux. **APOLLON.** Comment en iuges-tu, veu qu'ils sont si semblables, & ont tous deux des mesmes traits de visage? **MERCURE.** Parce que Pollux a sur la face vne marque des playes qu'il reçeut combattant à l'escrime, & entr'autres de celles dont il fut blessé par Bebric fils d'Amice, qui nauigeoit avec Iason. Or on ne void point de telles balafres à l'autre, ains il est entier & net de visage. **APOLLON.** Ie te sçay fort bon gré de ce que tu m'as appris ces differences; car ils se ressemblent en toute autre chose, soit qu'on regarde la moitié de l'œuf, & l'estoile qui paroist au dessus; ou qu'on les considere tenans vn dard en main, & montez sur vn cheval blanc. Tellement que me trompant plusieurs fois sans y penser, j'ay donné le nom de Castor à Pollux, & à Castor celuy de Pollux. Mais que veut dire, que tous deux ensemble ne font point leur demeure avec nous, ains chacun à son tour, & qu'ores l'vn meurt, & tantost l'autre renaist, & est deifié? **MERCURE.** C'est vn amour fraternelle qui les oblige à cela; car ils ont fait ce partage, parce qu'ils ont veu qu'il falloit que l'vn des fils de Leda mourust, & que l'autre fut immortel. **APOLLON.** Cela ne me semble pourtant gueres bon, Mercure, puis que de ceste façon ils ne se voyent pas mutuellement l'vn l'autre, & selon qu'ils Peussent bié desiré. Aussi quel moyen treuueroyent-ils de ce faire; cestuy-cy estant au rang des Dieux, & l'autre parmy les mortels? Au demeurant, bien que ie me messe de deuiner; qu'Esculape

exerce la Medecine; que tu enseignes la lutte, & autres tels exercices à la jeunesse; que Diane face l'office de sage-femme, & qu'un chacun des autres ayt quelque art utile aux Dieux ou aux hommes; si ne faut il pas que pour tout cela, ceux-cy, qui sont desia grands, banquetent avec nous & demeurent toujours oisifs. MERCURE. Non de verité; mais il leur est enjoinct <sup>a</sup> de servir à Neptune, de courir par toutes les mers, & s'ils voyent en quelque lieu les Nochers sur le point de faire naufrage, de s'asseoir sur le mast du navire, & sauver ceux qui nauigent dedans. APOL. O que ce mestier me plaist, & qu'il est profitable!

## ANNOTATIONS.

<sup>a</sup> *Idem.*] Fils d'Eson, lequel en la fleur de son age se mit sur le vaisseau dit Argos, avec l'eslire de la jeunesse Grecque, & fit voile en Colchos pour y conquieser la toison d'or.  
<sup>b</sup> *De servir à Neptune.*] Castor & Pollux, dits d'un autre nom Tyndarides, estoient comis de la part de Jupiter à servir de phare aux Nochers, & les faire surgir au port où ils faisoient voile.

## LES DEVIS MARINS.

## DORIS ET GALATEE.

## DORIS.

**E**T BIEN, Galatee, tu ne sçais pas le rapport qu'on m'a fait: c'est que j'ay ouy dire que <sup>a</sup> Polipheme, ce beau Berger de Sicile s'en va mourant d'amour pour toy? GALATEE. Ne t'en pense pas mocquer, Doris, car tel que tu le vois, il est fils de Neptune. DORIS. Et puis, quand il seroit fils de Jupiter mesme, il ne laisse pas d'auoir la peau rude & velue; & ce qui est de plus laid, de porter vn seul œil au milieu du front. Ne sois pas si folle de croire que la race luy serue de quelque chose à la beauté. GALAT. Ce rude cuir que tu blasmes tant en luy, est vne marque d'un courage viril, & non vne deformité, & son œil ne luy sied pas mal au milieu du front, car il void aussi bien que s'il en auoit deux. DORIS. A s'ouyr parler, Galatee, il semble que Polipheme est ton amoureux, & non ton amy. GALAT. Il n'est ny l'un ny l'autre, & ce que j'en dis, c'est parée que ie ne puis souffrir des paroles si audacieuses. Aussi vois-je bien que tu n'en parles que par enuie. Te souuiens-tu qu'un jour qu'il menoit paistre son bestail, nous voyant

*Ces devis sont faits à mesme fin que les precedés.*

*Ce que la Nature nous a donné est bien difficile à ostter.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

La beauté n'est  
jamais sans vanité.

esbattre près des riuës de l'eau, sur les spacieuses marches du môt Echna, du costé qui s'estend le long du riuage entre les montaignes & la mer, il ne daigna pas seulement tourner la veüe sur vous, ains m'estimant la plus belle de toutes, ne cessa de me regarder moy seule. Ce vous est vne preuue euidente, que ie suis la plus accomplie, & la plus aymable, & qu'on ne tient conte de vous. **DORIS.** Crois-tu que nous soyons enuieux de ce qu'un Berger borge, & tout cõtre-faict, t'estime la plus belle d'entre nous. Vrayement voylà bien dequoy? Que peut-il loüer autre chose en toy que la seule blancheur? Car ie pense, que cõme nourry, qu'il est au fourmage & au lait, il estime beau tout ce qu'il void estre pareil à ces choses. Que si tu desires sçauoir si tu as bonne grace, monte au sommet de ce rocher, <sup>b</sup> & te regarde dans l'eau lors qu'elle sera calme: Tu ne verras rien autre qu'une blancheur, laquelle n'est pas beaucoup prisee, si pour l'embellir il n'y a tant soit peu de vermeillon. **GALATEE.** Je t'aduouie bien celà; mais toute blanche que ie suis ie ne laisse pas d'auoir pour seruiteur vn si brave Pasteur, là où vous n'estes caressées que des simples Bergerots, & Nochers. Or entre-autres dons qu'à Polipheme, il est fort bon Musicien. **DORIS.** Tay-toy, Galatee, tu nous en veux bien faire accroire. Nous l'ouïsmes chanter n'agueres, lors qu'il alloit s'esbattant pour l'amour de toy. Mais, ô bien-aymee Venus, on l'eust pris aysemēt pour vn asne qui braie. Car le corps de sa lire ressembloit à la carcasse de la teste d'un Cerf; & le manche estoit long d'une coudee. Pour les cordes, elles estoient attachees ie ne sçay comment, sans estre tenduës avec la cheuille. Il jouïoit sur ce plaisant instrument la chanson du monde la plus ridicule, qu'il accordoit au son de sa belle voix, avec tant d'harmonie & de grace, que nous en pensâmes mourir de rire. Echo mesme (bien qu'elle ne cesse de se jouier à la voix) ne daigna jamais luy respondre, & sembloit qu'elle eust honte d'imiter son chant mal-plaisant, & propre tant seulement à faire rire. Ce qui rendoit encore plus ridicule cet Amoureux, c'est qu'il portoit entre ses bras pour jouer le fan d'un Ours, tout velu comme luy. Qui ne te porteroit enuie, Galatee, d'auoir vn si beau seruiteur? **GAL.** Je voudrois bien voir, Doris, si le tien a plus de grace & de voix que le mien, & s'il jouie mieux de la lyre. **DORIS.** Je n'eus jamais point de seruiteur, & si ne m'estime point digne à present d'en auoir. N'aye peur que ie porte enuie à ta condition. Je suis fort contente que tu demeures avec ton Cyclope, & que tu aymes au reciproque ce

Il y a tousiours  
de l'ambition  
entre les  
égaux.

gracieux Amant, qui sent l'eschauffé comme vn Bouc; qui ne vit que de chairs cruës, & qui deuore les hostes qu'il treuve dans sa cauerne.

## ANNOTATIONS.

a *Polipheme.* ] Fils de Neptune, & de Toosa fille de Phorcus. Il estoit de hauteur excessive, n'auoit qu'un œil au milieu du front, & aimoit la Nymphé Galatee. Ce fut luy qui deuota quatre compagnons d'Ulyssé, mais il en eust bien la raison, car l'ayant enyuré il luy creua son œil. Voy ce qu'en disent <sup>1</sup> Homere, & <sup>2</sup> Virgile.

b *Es te regarde dans l'eau.* ] Il y a vne semblable feinte dans l'vnc des Eclogues de Virgile, où il introduit vn Berger qui dit:

*Je ne suis pas si laid; n'agueres au rimage  
D'un ruisseau dont coulant ie vis mon beau visage.*

<sup>1</sup> 9. *Odyss.*  
<sup>2</sup> 3. *Enclid.*

## LE CYCLOPE ET NEPTVNE.

## LE CYCLOPE.

VOY ie te prie, mon pere, le tort que m'a fait vn meschant e-  
stranger, me creuant l'œil, comme ie dormois, & estois tout  
assoupi de sommeil. NEPTVNE. Quoy? quelqu'un a t'il bien esté si  
hardy, que de te traiter de la sorte? LE CYCLOPE. Ouy vraye-  
ment, & ce barbare se faisoit nommer *Nul* du commencement,  
Mais depuis qu'il a pris la fuitte, & s'est eschappé de la portee des  
traicts, il s'est donné le nom d'Ulyssé. NEPTVNE. Ie sçay bien ce  
que tu veux dire, c'est d'un homme <sup>2</sup> d'Itaque dont tu parles, qui  
s'en retournoit d'Ilion sur mer. Toutesfois ie ne pense pas qu'il  
soit si hardy de t'auoir fait cela. LE CYCLOPE. Estant de retour  
du pasturage, ie surpris en ma cauerne plusieurs larrons qui mé  
volloient mon troupeau, & ayant tout aussi-tost bouché l'entree  
avec vne grosse pierre, i'allumay du feu; & comme i'estois apres  
à faire brusler vn arbre que i'auois apporté de la montagne, ie des-  
courris qu'ils taschoient de se sauuer; & pour lors, comme de rai-  
son, i'en pris quelques-vns d'entre-eux, & les deuoray: Mais ce  
galand, soit qu'ils s'appellast *Nul*, ou, *Ulyssé*, me fit boire vn breu-  
uage venimeux, fort doux neantmoins, & qui flairoit bon, mais  
fait expres pour me trahir & troubler l'esprit; car en mesme in-  
stant que i'en eus auallé, toutes choses me sembloient tourner, &  
la cauerne mesme estre renuersee. Bref ie n'estois plus à moy-  
mesme, & ceste liqueur m'endormit d'un profond sommeil. Il  
eut cependant loisir de prendre vn tizon, duquel il me creua l'œil,

*D'Ulyssé & de  
Polipheme.*

*Le vin est ce  
Nepanthe des-  
crit dans Ho-  
mere, qui nous  
fait tour ou-  
blier, aussi est  
il la mort de la  
memoire.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ayant bruslé par le bout. NEPTVNE. Vrayement il falloit que tu  
 fusses bien endormy, de ne point t'esveiller pendant qu'on te  
 traittoit ainsi. Mais dy moy, de quelle façon s'eschappa cet V-  
 lyffe, & comme pût-il oster la pierre de l'entree. LE CYCLOPE.  
 Ce fut moy-mesme qui l'ostay, afin de le prendre mieux à l'ayse à  
 la sortie; car m'estant mis à l'entree, ie rastois de tous costez avec  
 les mains pour tascher à l'attraper, ne laissant sortir que les brebis  
 pour s'en aller au pasturage sous la cōduite d'un gros belier. NEPT.  
 Je voy bien que c'est, il se messa parmy, & s'eschappa secrettemēt  
 sans que tu y prisses garde; mais il falloit crier, & les autres Cy-  
 clopes luy eussent couru apres. LE CYCLOPE. Je les appellay bien,  
 mon pere, & ils ne manquerent pas d'y venir; mais apres qu'ils se  
 furent enquis du nom du larron, & que ie leur eus dit, que Nul  
 m'auoit fait celà, me croyans fol & hors de moy-mesme, ils s'en  
 retournerent sans me donner aucun secours. Voylà comme ce  
 meschant m'a deceu par vn nom feint à plaisir. Et ce qui m'a le  
 plus tourmenté, c'est qu'il vsoit enuers moy de ces paroles de re-  
 proche; *Ton pere mesme Neptune ne te guerira point.* NEPT. Ne te  
 soucie, mon fils, ie ne le puniray que trop, & luy apprendray, Que  
 si ce m'est vne chose impossible de guerir les aueugles, i'ay assez  
 de puissance pour sauuer ou submerger ceux qui nauigent com-  
 me luy.

### A N N O T A T I O N.

*Itaque.* C'est vn petit hameau d'où estoit natif Vlyffe, lequel auoit accoustumé de  
 dire, qu'il preferoit la fumee de son Itaque aux plus superbes villes du monde.

## NEPTVNE ET ALFEE.

### NEPTVNE.

*Du fleuve Alfee  
 & de la fontai-  
 ne Areuse.*

**Q**VE veut dire<sup>a</sup> Alfee, que tu es le seul entre les fleuves qui se  
 vont rendre dans la mer, qui n'es point meslé avec la maree,  
 comme ils le sont tous; car coulant bellement, & sans te respan-  
 dre au large, tu te resserres en la nier, & tenant tousiours vn mes-  
 me cours en ta source, la trauerises entièrement, & à la façon des  
*\* Oisieux de  
 timare.*

\*Lars, ou des Airons; penetres au plus profond, puis fors tout à  
 coup, & te fais voir esleuant tes vagues en haut? ALFEE. C'est  
 que ie suis amoureux, Neptune; Ne me reprends donc point; car

tu l'as bien esté autrésfois. NEPT. Est-ce de l'amour d'une femme dont tu es espris, Alfee, ou d'une Nymphé, ou bien de quelqu'une de ces Nereïdes? ALFEE. Nenny, mais d'une fontaine. NEPT. En quel lieu de la terre prend elle sa source? ALFEE. en la Sicile, & se nomme<sup>b</sup> Arethuse. NEPT. Il y a long temps que ie la connois, ô Alfee, & c'est vrayement vne fontaine qui n'est pas laide, mais fort claire, & où l'on void bouillonner vne eau pure, embellie par le sablon, sur lequel paroist son onde argentine. ALFEE. Tu connois d'oc ceste fontaine, Neptune? Sçache que ie m'en vay la voir. NEPT. Va t'y en à la bonne heure, & puisses-tu estre bien-heureux en amour. Mais dy moy, en quel endroict as-tu veu Arethuse, veu que tu es d'Arcadie, & elle de Syracuse? ALFEE. Tu me regardes trop icy, Neptune, & m'interroges avec trop de curiosité. NEPT. Tu dis bien, va-t'en voir tes amours, & haussant tes vagues sur la mer, mesle toy au courant de ceste fontaine, afin que vous foyez faits tous deux vne mesme eau.

Les choses inanimées s'entr'ayment, & cōme dit Virgile, les arbres ont leurs amours.

## ANNOTATIONS.

a *Alfee.*] Ce fleuve n'est pas beaucoup loing d'Aquilee, & c'est en iceluy, où quelques-uns tiennent que fut ietté l'Empereur Constantin, apres qu'on l'eust mis à mort.

b *Arethuse.*] Fille de Neree & de Doris, & compagne de la Nymphé Eris & de Diane, qui l'a transformé en vne fontaine de son nom, la voyant pourluiuic par Alfee.

## MENELAS ET PROTHEE.

## MENELAS.

IL est croyable, <sup>a</sup>Prothee, que tu te peux transformer en eau, si tu veux, puis que tu es marinier, & qu'on te void souuent, ores transmüé en arbre, & tastoist en Lyon: ce qu'il ne faut pas treuuer estrange. Mais ie voudrois bien sçauoir s'il se peut faire, qu'ayant la mer pour demeure, tu te changes en feu? Pour moy, c'est vne chose que ie ne puis croire. PROT. Ne t'en estonne point, Menelas, car il est ainfi. MENELAS. Je l'ay veu moy-mesme: Mais afin que ie ne te cele rié, il me semble que tu vses d'enchantémēt, & trompes la veüé des regardans, sans que neantmoins tu sois tel que tu leur parois estre. PROT. Tu dis vray: Quelle tromperie pourroit-on faire en matiere de choses si manifestes? N'as-tu pas veu clairement en combien de formes ie me suis souuent transf-

Les transformations de Prothee.

Qui veut paroistre dans le monde pour le jourd'huy, il faut qu'il prenne autant de formes que Prothee.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Les flatteurs  
sont les Poly-  
pes de nostre  
temps.

mié? Que si tu ne le veux croire, & si la chose te semble trop fausse, ou telle qu'une illusion qui se presente à tes yeux, mets moy la main dessus, lors que ie seray tout en feu, & tu verras si tu ne le sentiras point, ou si c'est vne feinte. MENE. L'experience n'en est pas seure, Prothee. PROT. N'as-tu iamais veu Polype, Menelas, & ne sçais-tu point encore le naturel de ce poisson? MENELAS. Il me semble l'auoir veu plusieurs fois, mais ie voudrois bien sçauoir de toy, quelles sont ses proprietéz? PROT. C'est que fil s'approche, ou s'attache à quelque pierre avec ses écailles aislees, il se rend tout aussi-tost pareil à elle, & change de couleur à la semblance de la pierre, afin que ceste conformité le fasse paroistre vn caillou à la veüe du pescheur, & qu'il s'eschappe par ce moyen de ses reths. MENELAS. On le tient ainsi; mais c'est bien vn plus estrange fait de toy? PROT. Ie ne sçay pas, Menelas, lequel des deux tu crois, n'adjoustant point de foy à tes propres yeux. MENELAS. Ie ne doute pas que ie ne l'aye veu: mais c'est vne chose du tout prodigieuse, qu'une mesme personne se change en feu, & en eau.

### ANNOTATION.

a *Prothee.*] Roy d'Egypte, qui succeda à Pheron au Royaume, & regna lors de la destruction de Troie. Ce que les Poëtes ont feint de ses changements & transmutations, ils l'ont tiré de la façon de faire des Egyptiens, lesquels selon ce qu'en dit Diodore, auoient de coustume de porter sur leurs testes pour marque de principauté la forme d'un Lyon, d'un Taurcau, d'un Dragon, d'un arbre, & quelquesfois du feu. Voy ce qu'en dit Virgile.

## PANOPE ET GALENE.

### PANOPE.

Effets de la Dis-  
corde pour le  
prix de la beauté.

Pour bien de-  
finir la Discor-  
de, il faut la  
voir quant elle  
est en action.

VEIS-tu bien hier, Galene, quelles choses fit la Discorde au soupper en Thessalie, parrce qu'on ne l'auoit point appelée au festin? GALENE. Ie ne m'y trouuay point aussi, Panope, car Neptune m'auoit enjoint de tenir cependant la mer tranquille & bonasse. Mais dy moy donc, qu'est-ce que fit la Discorde, estât là presente? PANOPE. Thetis, & Pelce festoient desjà retirez en leur chambre, & y auoient esté conduits par Amphitrite, & Neptune, lors que la Discorde au desceu de tous (ce qui luy fut fort facile, car les vns d'entr'eux beuuoient, & les autres se jouïoient, ou bien escoutoient le son de la lyre d'Apollon, ou les airs que chantoient

chantoient les Muses) ietta au milieu du banquet vne pomme toute d'or, autour de laquelle estoient escrits ces mots: LA PLUS BELLE LA PRENNE. Or il aduint de fortune qu'en roulant, elle paruint au mesme lieu. où Iunon, Venus, & Pallas estoient assises. D'abord que Mercure l'eust leuee, il leut l'escriture, pendant que nous autres Nereïdes estions là sans dire mot, car qu'eussions nous fait en presence de celles-cy? & tout à coup elles commencerent à sentrebattre, chacune estimant que la pomme fust sienne. Et ie crois que si Iupiter n'y eust mis la paix, on en fust venu aux mains. Ie ne veux point iuger de cecy, leur dist-il, (bien qu'elles en fussent fort contètes.) Allez vous-en au mont Ida, vers le fils de Priam, car il est si curieux de la beauté, qu'il n'en scauroit mal iuger, & vous verrez s'il ne vous dit bien-tost quelle est la plus belle d'entre vous. GALENE. Qu'ont donc fait les Deesses, Panope? PANOPE. Ie pense qu'elles s'en vont aujourd'huy au mont Ida. GAL. Comme scaurons nous qui sera iugee la plus belle? PANO. Ie te declare dès à present, que si le Iuge n'est du tout aueugle, Venus restera victorieuse.

## TRITON, NEPTVNE, ET AMIMON.

### TRITON.

**I**L vient tous les iours vne pucelle en<sup>a</sup> Lerna pour y puiser de l'eau. C'est la fille du monde qui m'agree le plus, Neptune: car elle a le corps extremement bien fait. NEPTVNE. Est-ce quelque fille de maison, Triton, ou bien vne simple seruante qui porte ceste eau? TRIT. C'est l'vne des cinquante filles de Danaüs, nommée<sup>b</sup> Amimôn; car ie l'ay interrogée de son nom, & de son extraction. Ce Danaüs traicte ses filles bien rudement, & les exerce fort au traual, iusques à les enuoyer puiser de l'eau, pour leur apprendre à n'estre point paresseuses. NEPT. Est-il possible qu'elle fasse vn si long chemin toute seule, depuis Arges, iusques à Lerna? TRIT. Cell'est: Car Arges est fort aride, comme tu scais, tellement qu'il est besoin d'y porter de l'eau pour l'arrouser souuent. NEPT. O Triton, tu m'as mis la puce à l'oreille; me parlant de ceste fille! Allons nous-en donc vers elle? TRIT. Allons-tost, car l'heure de puiser de l'eau s'approche, & elle ne scauroit estre)

*Le rauissement  
d'Amimon par  
le Dieu Neptune.*

*La premiere  
gloire d'vn  
pere, c'est d'en-  
durcir ses en-  
fants au traual.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

maintenant qu'à my-chemin de Lerna. NEPT. Tiens ton char tout prest, ou bien, parce que tu serois trop long temps à l'accommoder, & atteler tes cheuaux; arreste-moy quelque Dauphin des plus legers que tu pourras treuuer. l'iray, ce me semble, plus viste de la façon. TRIT. Voicy le plus prompt. NEPT. Celà va bien; Allons donc, Triton, ne me quittes point: car aussi-tost que nous serons arriuez à Lerna, ie me mettray en ambuscade en quelque coing, pèdant que tu la descouuiras de loing. TRIT. Parle bellement; la voicy venir. NEPT. Vrayement c'est vne belle fille, Triton, & qui est en la fleur de son aage. Il faut que nous l'enleuions, AMIMON. Hé meschant homme que tu es! pourquoy m'enleues-tu? En quel pays me veux-tu mener? Tu es sans doute quelque voleur enuoyé de la part de nostre oncle Egyptus? le crieray, à l'ayde mon pere, l'on me rait. TRIT. Tay-toy, Amimon, c'est Neptune. AMIMON. Tu es vn meschant homme, qui que tu fois, de me forcer ainsi, & me tirer en la mer. Miserable que ie suis, i'estouferay, & me noyeray dans l'eau! NEPT. N'aye peur, tu n'auras aucun mal. Aussi-tost que i'auray frappé de mon Trident le rocher qui est tout contre ce bras de mer, i'en feray rejaillir vne fontaine, qui aura le mesme nom que toy, & tu seras la seule entre tes sœurs, qui ne portera point d'eau apres ta mort.

Les extremitez forcent les pl<sup>s</sup> courageux, à implorer le secours d'autrui.

### ANNOTATIONS.

a *Lerna.*] C'est vne ville du Peloponese, selon Ptolemee.

b *Amimon.*] Quelques auteurs descriuent ceste fable tout autrement que Lucian; car ils disent, que comme ceste fille s'exerçoit à la chasse dans les forests, elle blessa vn Satyre, & fut peu apres enleuee par Neptune.

## NOTVS ET ZEPHIR.

### NOTVS.

La fille d'Inachus changee en vache.

**D**Y moy, Zephir, Iupiter n'a-t'il pas violé ceste genisse, que Mercure conduit par la mer en Egypte? ZEPHIR. Tu dis vray, Notus, mais elle n'estoit pas genisse à lors, ains fille du fleuve Inachus; tellement que Iunon en étant ialouse, la fit telle que tu la vois maintenant: car elle cognoissoit bien que Iupiter en estoit amoureux. NOTVS. N'ayme-t'il point encor à present ceste vache? ZEPHIR. Ouy sans doute, & c'est la cause pour la-

quelle il l'enuoye en Egypte, nous ayant fait deffenses expressees de ne point troubler la mer, iusques à ce qu'elle l'eut trauersee à la nage. Ce qu'il en fait, c'est afin qu'estant pleine, elle s'en aille en ce pays pour se descharger de son fruit, qui sera deifié auslibien qu'elle. **NOTVS.** Quoy? vne genisse sera-t'elle Deesse. **ZEPH.** Celà est, **NOTVS,** & si i'ay ouy dire à Mercure, qu'elle aura sur les nochers vn Empire absolu, & sera nostre maistresse, ayant le pouuoir de lascher celuy d'entre nous que bon luy semblera, ou de l'empescher de souffler. **NOTVS.** Il faut donc l'honorer, Zephir, puis qu'elle est desjà nostre maistresse: Car, par Iupiter, ce faisant, elle nous sera fauorable. **ZEPHIR.** Mais il me semble qu'elle a desjà trauersee, & est abordee à la riue. Ne vois-tu point qu'elle ne marche plus à quatre pieds, & que Mercure l'a transformee derechef en vne belle femme. **NOTVS.** C'est vn fait estrange, Zephir, de dire qu'elle n'a plus de cornes, plus de queuë, ny plus de pieds fendus, ains est vne agreable pucelle. Mais que veut dire que Mercure, au lieu d'vn beau ieune homme qu'il estoit, s'est transmüé maintenant en vn laid museau de chien? **ZEPH.** Ne nous soucions pas de celà, car il sçait luy-mesme mieux que nous ce qui est de faire.

Notre propre  
passiõ est ceste  
Cyré qui no  
transforme en  
bestes.

---

## NEPTVNE ET LES DAVPHINS.

### NEPTVNE.

**I**E vous cheris, Dauphins, de ce que de tout temps vous auez  
aymé les hommes. Car vous portastes jadis en l'Isthme le fils  
d'Inon, le receuant du plus haut des rochers Scironides, d'où il  
fut precipité avec sa mere. Et toy entr'autres ayant presté l'eschi-  
ne à ce joüeur de harpe, natif de Metymne, tu l'as mis à bord  
aux riues de Tenar, tout chargé qu'il estoit de ses hardes, & de  
son instrument, & l'as guarnty de la cruauté des Corsaires. **LES**  
**DAVPHINS.** Tu ne te dois pas estonner, Neptune, si nous faisons  
du bien aux hommes, puis que nous mesmes, d'hommes que nous  
estions parauant, auons esté faitz poissons. **NEPTVNE.** I'en suis  
vrayement bien fasché, & sçay fort mauuais gré à Bacchus, de ce  
qu'apres vous auoir vaincus en vne bataille nauale, il vous a don-  
né ceste forme. Car il se deudit contenter de vous faire ses esclau-  
ues, comme les autres qu'il a subjuguez. **NEPTVNE.** Mais fais moy

*Le loüange des  
Dauphins.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Les sciences nous donnent de l'honneur & de l'or.

le recit en peu de mots de toute la fortune d'Arion. LE DAVPHIN. Periander, qui l'aymoit vnicquement, l'enuoya querir vn iour, sçachant bien qu'il excelloit en son Art. Apres qu'Arion eust demeuré long temps avec ce Tyran, & qu'il se vid comblé d'or & d'argent, il luy prit volonté de faire voile à Methymne, pour y paroistre avec les richesses acquises en vne terre estrangere. Il se mit doncques, sans y penser, dans vn vaisseau tout plein de pirates & de voleurs, lesquels conspirerent sa mort au milieu de la mer Egée. Au plus fort de ces extremittez, & lors qu'il n'atendoit que le dernier coup de la main de ses infidelles; Permettez à tout le moins, leur dist-il, (car i'escoutois le tout, costoyant le nauire à la nage) qu'auant que mourir, ie jotte sur ma harpe quelque air funeste & lugubre; & apres vous verrez comme de mon propre gré ie me ietteray dans la mer. Les Nochers fleschirent sous ses prieres, & soudain Arion s'estant chargé de ses hardes, se mit à charmer les ondes par ses fredons, & cela fait, il esclança dans les flots, ne pensant pas de reuoir iamais plus la terre. Mais ie le reçus tout aussi-tost sur mon dos, & le rendis sain & sauue à Tenar. NEPTVNE. Va, ie te loué de ce qu'aymant la Musique, tu as si bien sçeu cognoistre le plaisir que tu pris aux airs melodieux d'Arion.

### A N N O T A T I O N.

a *A ce ioueur de harpe.* Il entend parler d'Arion, la fortune duquel est naïfvement descrite dans du Bartas en fort beaux termes.

*Du Bartas, Iournee 5.*

## NEPTVNE, ET LES NEREIDES.

### NEPTVNE.

*D'Helle & de Frixus enfans d'Attaman.*

Le droit de sepulture est le commu tribut qu'on doit aux desfunctz.

**Q**UE le destroiect, où ceste fille a esté submergee soit dit Helle, lespont de son nom; Quant à son corps, i'entens que vous autres, Nereides, le preniez & l'emportiez en la terre des Troyens, afin qu'il y soit enseuely par les habitâs du pays. LES NEREIDES. Ne fais pas celà, Neptune, si c'est ton bon plaisir; mais permets que les honneurs de sa sepulture luy soient faicts dans la mer, à laquelle elle a donné le nom. Nous en auons pitie vrayement, pour les choses indignes, & execrables qu'elle a souffertes de sa marastre. NEPTVNE. Il n'est ny beau ny honneste Amphitruon, qu'elle

soit icy ensevelie, ou bien sous le sable : Il vaut beaucoup mieux, comme j'ay desjà dit, la porter au pays des Troyens en Cheronese. Ce ne luy sera pas peu de soulas, que dans peu de temps Ino sa marastre souffre la mesme peine, & tombe en la mer, par le moyen d'Attamant, qui la poursuiura depuis le haut de Citheron du costé de la mer, ayant son enfant entre les bras. LES NEREI. Mais si nous voulons faire plaisir à Bacchus, il la faudra sauuer; car Ino l'a nourry & esleué. NEPT. Elle ne le merite pas, pour sa grâde meschancete. Toutesfois il le faut, Amphitrion, puis que c'est pour l'amour de Bacchus. LES NEREI. Nous voudrions bien sçauoir, comme elle s'est laissée choir du Belier en bas; & pourquoy son frere Frixus a esté porté sain & sauue? NEPT. Il ne faut pas s'en estonner, car c'est vn ieune homme qui peut resister aux vagues quand bon luy semble: Mais pour elle, n'ayant iamais monté sur vn semblable animal; & d'ailleurs voyât de si profonds abyssines, toute esperduë qu'elle estoit, & estourdie par l'impetuosité du vent, elle n'a eu la force de se prendre aux cornes du Belier; & voilà comme elle est tombee dans la mer. LES NEREIDES. Si nous semble-t'il, que c'estoit bien la raison que la Nuë, comme sa mere, l'empeschast de choir. NEPT. Vous dictes vray; Mais ne sçauiez vous pas que le pouuoir de la Parque est plus grand que celui de la Nuë?

La mort chasse  
bien loing tous  
obstacles.

## IRIS ET NEPTVNE.

## IRIS.

**I**V P I T E R te commande, Neptune, de retenir le cours de ceste Isle errante, laquelle distraicte d'avec la Sicile, va nageant sous les eaux; & de faire en sorte, qu'elle demeure maintenât en terre ferme au milieu de la mer Egée, l'arrestant là le plus seurement qu'il te sera possible; car il en a besoin. NEPT. Il sera fait comme tu dis, Iris; Mais quel plaisir prendra-t'il de voir ceste Isle apparente, & ne flottant plus sur l'eau? IRIS. Il faut que Latone, qui est aux trauaux de l'enfant, s'y en aille accoucher. NEPT. Quoy? le Ciel ne suffit-il point pour cet effect, & toute la terre n'est-elle pas assez grande pour receuoir son enfant? IRIS. Nenny, Neptune; car Iunon a fait commandement à la terre, avec vn grand ser-

De l'Isle de De-  
los, & de La-  
rante.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ment de refuser à Latone vn lieu pour son enfancement. Or ceste Isle n'est point obligee au serment, parce qu'elle estoit parauant inuisible. NEPT. Je sçay maintenant ce que tu veux dire. Arreste-toy, Isle, & te leue derechef hors de l'eau, sans te transporter plus auant: Demeure ferme, & reçois, bien-heureuse, <sup>b</sup> les deux enfans de mon frere, qui sont les plus beaux de tous les Dieux. Et vous, <sup>c</sup> Tritons, apportez Latone en icelle, & que tout y soit calme & paisible. Quant à ce Dragon qui l'a trouble maintenant par vne influence contraire en luy faisant peur, tout aussi-tost que les enfans seront naiz, ils l'iront assaillir, & vangeront le tort faict à leur mere. Cependant, va-t'en dire à Iupiter que tout se porte bien, & que l'Isle de Delos est enclose pour y receuoir Latone, quand elle sera sur le point d'enfanter.

La Naissance des Grands s'appuye sur des bons fondemens, aussi sont ils naiz pour seruir de colonnes à leur estat.

### A N N O T A T I O N S.

<sup>a</sup> *Si on aille accoucher.*] Par l'allegorique enfancement de Latone en l'Isle de Delos, les Philosophes ou Chymistes entendent la perfection de leur grande œuvre, ou pierre Philosophale.

<sup>b</sup> *Les deux enfans de mon frere.*] Il entéd le Soleil & la Lune enfans de Iupiter, qu'il ne nôme pas sans subiect les plus beaux de tous les Dieux, puis que ce sont eux qui donnent de la grace & du lustre aux plus belles choses.

<sup>c</sup> *Tritons.*] C'estoient les Messagers d'amour de Neptunc. l'en ay faict autresfois ces vers.

*Le deſtroict naufrageux du mal-heur qui l'attend  
Luy faict encrer sa nef; mais si tost qu'il entend  
Des Tritons messagers la coquille sonante,  
Il vogue derechef; Pilote mal-appris,  
Qui voulant aborder en l'Isle de Cypriſ,  
Perd l'honneur & les biens au port de son attente.*

---

## XANTVS ET LA MER.

### XANTVS.

*Pleinte du fleuve Xantus.*

REÇOY moy dans tes vagues, ô mer, car j'ay trop souffert de mal; & esteins ie te prie ces brulures qui me sont si cuisantes. LA MER. Dequoy te plains-tu, Xantus? dy moy qui t'a brulé? XANTVS. C'est Vulcan. Las ie suis tout en feu pauvre miserable, & ne sçay plus que faire! LA MER. Pourquoi donc t'a-t'il ietté du feu? XANTVS. C'est pour l'amour du \* fils de Theris; car lors qu'il faisoit vn massacre des Phrygiens, l'ayant prié de s'en deſilter, & voyant qu'au lieu de ce faire, il m'empeschoit mon cours, & me bouchoit le passage à force de cadauers entassez l'vn sur

\* C'est Achille.

l'autre, ie fortis hors de mes bornes, & me desborday tout à coup pour le submerger, & l'empescher de respandre d'auantage de sang. Cependant voilà Vulcan (lequel, -comme ie pense n'estoit gueres loing de là) qui prit tout le feu qu'il peüt treuuer sur le môt Ethna, & ailleurs, & s'approchant de moy, brusla tous mes ormeaux & buissons, rostit toutes mes anguilles & mes poissons: puis m'ayant eschauffé moy-mesme, peu s'en fallut qu'il ne me rendit tout aride, comme tu le peux iuger par les bruslures que i'ay qui me font si difforme. LA MER. Ie vois bien, Xantus, que tu es encore chaud & bouillant; Mais il est vray semblable que ceste chaleur procede du sang respandu, non du feu comme tu dis. Que si cela est, tu es puny selon ton merite, pour auoir attété contre ma lignee, sans auoir esgard que tu t'attaquois à vne Nereïde. XANTUS. Ne falloit-il donc point que ie prisse compassion des Phrygiens qui estoient mes voisins? LA MER. Ne falloit-il pas aussi, que Vulcan eust pitié d'Achille, qui est fils de Thetis?

L'eau abhorre le massacre, & la mer ne veut point de corps s'il n'est viuât.

C'est remerité que de s'attaquer à vn plus grand que loy.

## ANNOTATION.

*à Dymoxy qui s'abruse.* ] Lucian feint que le fleuue Xantus se plaint à la Mer de ce que Vulcan l'a bruslé. Ie pense que Ronfard a tiré de ceste inuention la conclusion d'vn sien Sonnet, où il introduit Thetis parlant de la force à l'Amour.

*Elle appelle l'Amour, Mon mignon, mon Neuen,  
Fuyez. Et ne bruslez mes ondes ie vous prie:  
Ma Tante, dit Amour, n'ayez peur de mon feu,  
Ie le perdys hier dans les yeux de Maria.*

## DORIS ET THETIS.

## DORIS.

**P**OUR VOY pleures-tu, Thetis? THETIS. C'est parce que ie viens de voir, ô Doris, vne fort belle fille qui a esté mise dans vn coffre par son propre pere, avec son enfant nouveau né, pour estre iettée dans la mer: Car son pere a enjoinct aux Nautonniers, qu'apres qu'ils feroient bien loing de terre, ils prissent le coffre, & le missent dans leau, afin que ceste miserable perist avec son enfant. DORIS. Mais raconte moy iete supplie le subiect de cecy, puis que tu le scais. THETIS. L'on tient que son pere Acrise la voyant doüee d'vne singuliere beauté, l'enferma dans vne tour d'airain où il l'a gardoit pucelle. Depuis l'on dit que Iupiter s'estant transmué en or, se glissa sur elle par dessus le toit, & qu'ayât

*De l'infortune de Danaë.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

reçeu ce Dieu découlant en son sein, elle en deuint tout aussi-tost enceinte. Pour ceste consideration le pere, comme vieillard, facheux, & jaloux, en fut grandement courroucé, & croyant qu'elle eust paillardé avec quelqu'un, la fit enfermer dans vn coffre apres son enfantement. **DORIS.** Mais que faisoit-elle, **Thetis**, quand on la trainoit à ceste maniere de supplice? **THEtis.** Elle ne disoit mot, **Doris**, & souffroit patiemment ceste condamnation, avec condition neantmoins qu'un si bel enfant que le sien (qu'elle monstroit à son ayeul en pleurant, & lequel ignorant le malheur qui luy pendoit sus, sous-rioit à sa mere) ne fut point liuré à ceste derniere peine. Je ne me remets iamais en memoire vn si piteux spectacle, que soudain les larmes ne me decoulent des yeux. **DORIS.** Le recit que tu viens de m'en faire ne m'a gueres moins esmeu que toy. Mais dy moy ie te prie, sont-ils desjà morts? **THEtis.** Nenny, car ils nagent encore tous en vie dedans le coffre du costé de Serif. **DORIS.** Que ne les sauons nous, donc, les enlaçans dans les filets de ces Pescheurs Scriphiens? lesquels les esleuans en haut les rameneront infailliblement sains & sauues. **THEtis.** Tu ne dis pas mal; faisons en l'essay; car il seroit dommage que la mere & l'enfant vinssent à perir.

Les effects tragiques amollissent les cœurs plus endurcis.

## ENIPE ET NEPTVNE.

### ENIPE.

*De Neptune, & de Tiron.*

**I**E ne treuve gueres beau, Neptune, (& ie croy que la verité decouurira le tout) que tu m'ayes seduit ma Maistresse, & te fois seruy de mon nom pour violer ceste pauvre fille. Car si elle t'a donné son consentement; c'est qu'elle pensoit d'auoir affaire à moy. **NEPTVNE.** Ne m'en accuse pas, Enipe, mais plustost ton desdain & ta lascheté. Si tu n'eusses pris plaisir à voir languir vne si belle fille, qui te costoyoit tous les iours à la nage, desesperée pour ton amour, & si ton indiscretion ne t'eust retenu d'as l'excez d'un trop grand mespris, iamais celà ne fut aduenu. Car de verité ie l'ay plusieurs fois rencontrée, toute esplorée, & baignant ce riuage de larmes pour le desir qu'elle auoit de te rencontrer; mais ie crois que pour lors tu faisois trophée de ses regrets, & te moquois d'elle. **ENIPE.** Quand celà seroit, tu n'as pas de gloire de m'auoir rauy mes Amours, & deçeu vne si pauvre fille que Tiron, emprun-

Ce n'est pas vne gloire, dit Ouide, de troubler vne fille de legere creance.

empruntant le personnage d'Enipe, au lieu de celuy de Neptune, à l'imitation des joueurs de Comedies. NEPTVNE. Le desdain que tu cherissois tant n'agueres, Enipe, s'est changé tout maintenant en ialousie, mais c'est sur le tard. Quand à Tiron, elle n'a point eu de mal, puis qu'en ceste action amoureuse elle a creu auoir affaire à toy. ENIPE. Ne l'as-tu pas meschamment abusée, lors que t'en allant à elle, tu t'es fait appeller Neptune? Voylà ce qui la fasche le plus, & ie m'offense fort moy-mesme, de ce que tu as joiuy d'un plaisir qui m'appartenoit, & as couché avec elle, au lieu que se deuoit estre moy. NEPTVNE. Ne t'en mets pas d'auantage en colere, Enipe, car ie n'ay rien fait qu'à ton refus.

---

## TRITON ET LES NEREIDES.

### TRITON.

**L**A Baleine que vous auiez enuoyee, Nereides, pour desfaire Andromede fille de Cephe, n'a point fait de mal à la pucelle, comme vous l'estimiez, ains elle-mesme y a laissé la vie. LES NEREIDES. Qui en est la cause, Triton? N'est-ce point Cephe? Car nous doutons que s'estant seruy de sa fille comme d'une amorce, il n'ait suscité des soldats pour tuër ce monstre marin. TRITON. Ce n'est pas celà; Ne cognoissez-vous point vn certain Iphianus de Perse, fils de Danaé, lequel vous sauuastes du naufrage, ayant esté ietté en la mer avec sa mere, enclos dans vn coffre par son propre ayeul paternel. N. Ie sçay maintenant de qui tu parles; Il peut bien auoir atteint à present l'aage de puberté, & il est vraysemblable que c'est vn beau ieune homme, & vaillant au possible. TRITON. C'est celuy-là mesme qui a occis la Baleine. N. Pourquoy a-t'il fait celà, Triton? Est-ce le salaire qu'il nous rend pour luy auoir sauué la vie? TRITON. Ie vous diray en peu de mots comme le tout s'est passé. Il auoit esté enuoyé deuers les Gorgonnes, pour mettre fin à ce combat pour le Roy, au pays de Lybie. N. Mais dis moy, Triton, estoit-il seul? Ie crois pour moy qu'il estoit assisté d'une garde de soldats; veu que le chemin est fort dangereux. TRITON. Il s'y en alla par l'air, car Pallas luy auoit donné des aisles. Tellement qu'apres estre arriué au lieu de leur sejour, ie pense que les treuuant endormies, il eust loisir de couper la teste à Meduse, & s'enfuyr en volant. N. Comme les peût-il

*De Persee, &  
d'Andromede.*

*Ce n'est pas  
vne action re-  
prochable, de  
faire vn petit  
mal pour vn  
plus grand bien.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

voir, elles qui sont inuisibles? ou qui priuent à tout le moins de la jouïssance de la veüe ceux qui les ont vne fois regardees: TRITON. l'ay appris d'Andromede & de Cephe, que Pallas luy auoit mis au deuant vn bouclier reluisant, où comme dans vn miroüer se voyoit la ressemblance de Meduse. Ainsi empoignant ses cheveux avec la main gauche, & ne s'amusant qu'à regarder le portrait seulement, il luy treucha la teste avec vne faux qu'il tenoit en sa main droite, & reprit son vol auant que ses sœurs fussent esueillees. Arriué qu'il fut pres de ceste contree maritime d'Ethiopia, comme il costoyoit la terre en volant, il vid Andromede attachée contre vn poteau au sommet d'vn rocher; ô Dieux, combien de charmes voyoit-on sur ceste Beauté! Elle auoit les cheveux espars au gré du vent, & le corps demy-nud, vn peu plus bas que sa gorge. D'abord qu'il vid ceste Belle, reduite en ces extremittez, ayant compassion de sa fortune, il l'interrogea des causes de sa condamnation. Puis se sentant tout à coup espris des traits de son amour (car c'estoit vn arrest du Destin que ceste fille fust sauuee,) il se resolut de la secourir. Et apres que la Baleine se fut présentée pour engloutir Andromede, il sceut si bien prendre son temps en s'esleuant en haut; qu'il luy donna le coup avec la faux qu'il tenoit en main toute nuë, & luy montrant la Gorgonne de l'autre main, il la transmuta en pierre. Voilà quelle fut sa mort, & quelle la transformation de tous ceux qui voyoient Meduse. Il rompit donc en mesme instant les liens qui tenoient la pucelle captiue; & depuis il l'espousa en la maison de Cephé, avec intention de l'emmener à Arges. Tellement que la fortune fit eschange des funerailles de ceste fille avec vn mariage inesperé, ce qui n'aduiet pas souuent. VNE NEREIDE. Vrayement ie ne suis pas trop fâchée de cecy. Car quelle offense nous a fait l'enfant, si la mere nous a voulu rauir autresfois la gloire de sa beauté, par vn excez d'insolence & d'orgueil? TRITON. C'est aussi sa mere qui porte maintenant le regret & le dueil pour sa fille. LES NEREIDES. Ne parlons plus ie te prie, Doris, d'vne femme qui pour n'auoir sceu retenir sa langue a eu pour supplice la peur du defastre de son enfant. Mais il est temps de se resioüir de ses nopces.

Les fermes resolutions ne redoutent rien.

L'enuie produict les mesmes effects que Meduse.

Qui peche pour autruy en souffre luy seul la punitiõ.

## ZEPHIR ET NOTVS.

## ZEPHIR.

**I**E ne vis iamais, depuis que ie me scay cognoistre, & que ie souf-  
 fle par l'air, vne plus grande magnificence dessus la mer. Et toy,  
 Notus, ne l'as-tu point veüe? **NOTVS.** Quel est ce triomphe, Ze-  
 phir, & quels en sont les auteurs? **ZEPHIR.** Je ne pense pas qu'il y  
 ait iamais eu rien de semblable. **NOTVS.** Vrayement ie suis fasché  
 d'auoir esté frustré d'un si grand plaisir. Mais ie ne pouuois m'y  
 treuuer, parce qu'outre que i'estois empesché pres de la mer rou-  
 ge, il falloit encore que ie soufflasse en vne partie de l'Inde, tout  
 le long de ces costes qui s'auoifinent de la marine. Voilà comme  
 ie n'ay rien sçeu de ce que tu me dis. **ZEPHIR.** Dy moy si tu con-  
 nois Agenor le Sydonien? **NOTVS.** Ouy, c'est le pere d'Europe.  
**ZEPHIR.** C'est d'elle, que iere veux faire le cõtre. **NOTVS.** Je me  
 doute bien de ce que tu veux dire, c'est qu'il y a à long temps que  
 Iupiter est espris de l'amour de ceste fille. **ZEPHIR.** Ce n'est pas  
 tout, Escoute ce qui s'en est ensuiuy. Europe se pourmenoit le lõg  
 des riuës de la mer, avec plusieurs autres filles de son aage, lors  
 que Iupiter se transformant en Taureau, s'alla jolier avec elles.  
 Or leur sembloit-il extremement beau, car outre sa naïfue blan-  
 cheur, il auoit les cornes fort proprement recourbees, & le mu-  
 seau bien proportionné. En ceste forme il sauteloit le long du ri-  
 uage, & mugissoit si doucement, qu'Europe le voyant si priué, osa  
 bien luy monter dessus. Alors Iupiter se ietta dans la mer, & se  
 mit à la nage pour la porter à l'autre riuë. Elle route esperdue,  
 & s'estonnant de cet inopiné succez, le prit soudain par la corne  
 avec la main gauche, afin de ne choir, ressertant de la droite son  
 vestement qui flotloit espars au gré du vent. **NOTVS.** O que tu as  
 veu, Zephir, vn ioyeux & amoureux spectacle, sçauoir, Iupiter na-  
 geant & portant sa maistresse! **ZEPHIR.** Ce n'est rien au prix des  
 choses qui se sont ensuiuies, le reçoit desquelles te sera bien plus  
 agreable; Car tout aussi-tost la mer a serené son front, & ses flots  
 ont esté rédus paisibles & calmes. Nous en auons fait de mesme,  
 nous contentans, sans souffler d'auantage, de regarder ce qui se  
 faisoit, & de fuire de pres ces amants. L'on voyoit marcher de-  
 uant ce triomphe, les Amours voltigeans sur mer, & frizans ces

*Le rauissement  
 d'Europe par Iu-  
 piter.*

*Il y a plus de  
 vents contrai-  
 res à la vie de  
 l'homme, que  
 de vagues sur  
 la mer.*

*L'Amant préd  
 plus de formes  
 que le Camé-  
 leon pour  
 iouir de la cho-  
 se aynee.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

Les beaux objets, sont les flambeaux de l'amour.

ondes bleuës du bout des pieds. Ces petits garçons gras & dottillets portoient en main des flambeaux ardans, & s'en alloient difans vn chant nuptial. Les Nereïdes esleues sur l'eau honnoient ce triomphe, & estoient montees demy-nuës sur des Dauphins qu'elles caressioient. Bref la race des Tritons, & tout ce qu'il y a de beau dans la mer assistoient à ceste solemnité. Neptune monté sur son coche, (comme celuy qui menoit l'espouse) & accompagné de sa maistresse Amphitrite, marchoit deuant avec vn visage ferein, & sembloit fendre les flots pour ouuir le chemin à son frere qui nageoit. Venus y paroïssoit encore sur vne coquille soustenuë par deux Tritons, & respandoit toutes sortes de fleurs sur ceste nouvelle espouse. Ce triomphe se celebra depuis la Fenicie iusques en Crete. Mais soudain que Iupiter fut abordé en l'Isle, il reprit sa premiere forme, & ayant quitté celle du Taureau, prit Europe par la main, & l'emmena en la cauerne Dictée toute confuse & honteuse: car elle se doutoit bien de l'affaire. Quant à nous descendans sur la mer, nous l'agitasmes deslors chacun de son côté. NOTVS. O que tu es heureux, Zephir, d'auoir veu de si belles choses, au respect de moy, qui ne voyois où i'estois que des Griffons, des Elephans, & des hommes noirs.

## LES DEVIS DES MORTS.

### DIOGENE ET POLLUX.

#### DIOGENE.

Lucian ferit des fables des Payés & montre que nous sommes tous esleux apres la mort, & reconpensez, selon nos merites: d'ou l'on peut inserer qu'il croyoit l'immortalité de l'ame.

IE t'enjoins, ô Pollux, qu'aussi-tost que tu seras monté sur terre; (car ie pense que c'est à toy à reuiure demain) si tu vois en quel que coin ce chien de Menippe, que tu trouueras sans doute à Corinthe, pres du Promontoire Crayne, ou bien au Lycee, se riant des Philosophes qui se debattent entr eux, tu luy die ces mots de ma part: Menippe, Diogene te mande, que tu t'es assez moqué des choses de la terre; que tu t'en ailles à luy, & qu'il te fournira bien plus de matiere pour rire; car au lieu où tu es, on ne sçait si le ris y est commun, d'ou vient qu'on dit d'ordinaire: *Qui peut sçauoir ce qui se passe la bas?* Mais tu tiras à bon escient au pays, où est Diogene, principalement apres auoir veu les riches du monde, les Satrapes, & les Tyrans si rauallez de condition, qu'ils

ne cessent de se plaindre, se remettans en memoire, (tous lasches & debiles qu'ils sont) les actes qu'ils ont faitz sur terre. Dy luy encore, qu'il ne manque pas d'apporter en venant sa besasse toute pleine de diuers morceaux, restez<sup>a</sup> du souper d'Hecate, si de fortune il treuve qu'on en celebre la feste par quelque carrefour (car les riches ont de coustume d'y faire festin tous les mois, & de donner des gasteaux à ceux qui sont pauvres. Qu'il apporte aussi quelque œuf resté des<sup>b</sup> Sacrifices expiatoires d'une assemblee, ou autre telle chose pareille. POLLUX. Je ne faudray pas de luy dire tout cela, Diogene: Mais afin que ie le recognoisse mieux, dy moy quel homme est-ce, & quels sont les traicts de visage qu'il a? **DIOGENE.** C'est vn vieillard tout chauue, qui porte vn meschant haillon de manteau, ouuert à tout vent, & rapiecé de toutes parts. Tu remarqueras en luy qu'il rit tousiours, & donne le plus souuent des brocards à ces arrogantz Philosophes. **POLLUX.** Voilà des signes fort apparens pour me le faire cognoistre. **DIOGENE.** Veux-tu que ie te donne charge de dire quelque chose à ces Philosophes? **POLLUX.** En suis contant. **DIOGENE.** Aduertis les donc qu'ils quittent là leurs refueries, & cessent de mettre toutes choses en doute par leurs disputes; de se planter des cornes l'un à l'autre, de faire comme les Crocodilles, & de s'adonner à des questions inutiles qu'ils vont proposant. **POLLUX.** Mais ils me tiendront pour vn ignorant, & mal-habile, si ie veux reprendre leur sçauoir. **DIOGENE.** Rien moins; dy leur seulement de ma part, qu'ils ont<sup>c</sup> du sujet de pleurer. **POLL.** Je ne faudray pas. **DIOGENE.** **F.** Quant aux Riches, parle leur de la sorte, bien-aymé **POLLUX,** Pourquoy serrez-vous l'or si estroitement, pauvres fors? & pourquoy vous traouillez vous tant à calculer vos vsures, & entasser les talens à monceaux, veu qu'il ne vous faudra qu'une seule obole, (qu'on met dans la bouche du trepassé pour le Nautonnier Charon) pour aller voir dans bien peu de tēps ce qui se passe là bas? **POLLUX.** Ne te soucie, Diogene, ie m'acquitteray de tout ce que tu me commandes. **DIOGENE.** Aduertis encore, ie te prie, ces hommes beaux & robustes, sçauoir, Megille Corinthien, & le lutteur Damaxone, que ny la perruque doree, ny les yeux verts ou noirs, ny le vermeillon du visage, ny les nerfs tendus, ny les reins fermes n'ont icy plus de lieu, ains que tout y est poudre, comme l'on dit, & le crane de la teste denué de beauté. **POLLUX.** Je ne feray point de difficulté de remonstrer ces paroles à ceux qui sont forts, & beaux. **DIOGENE.** Je desire aussi que tu dies aux

Les Philosophes modernes ne font pas profession de la pauvereté comme les anciens.

Les amis feints sont des Crocodiles, qui pleurent pour nous deuorer.

L'homme n'emporte rien du monde que ses bonnes œures.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

La Parque met  
de l'égalité par  
tout.

pauvres Laconiens ( qui s'attristent pour leur pauvreté) qu'ils ne pleurent point, & qu'ils foulent aux pieds tous regrets, leur faisant voir l'égalité qu'il y a çà bas, où les riches ne sont pas plus que les pauvres. Bref tu feras sçavoir de ma part à tous les Lacedemoniens en general, (si tu le treuves bon) qu'ils ont des courages lasches & effeminez. POLLYX. Ne parle point des Lacedemoniens, Diogene; car ie ne l'endurerois pas. Pour ce que tu mandes aux autres, ie le diray librement. DIOGENE. Laissons donc ceux-là, puis que tu le veux. Mais ne manque pas de rapporter mes paroles à tous les autres.

### ANNOTATIONS.

1 Lib. 7.

2 In Plauto.

3 Lib. 35.

4 Epist. ad Q.  
Frat.

5 Sat. 5. 83. vlt.

a *Du souper d'Hecate.* ] Les riches auoient de coustume de faire des festins tous les mois en saerifiant à Hecate, par les coings des rues, & d'y laisser de la viande & des gâteaux que les pauvres emportoient chez eux pour les manger. Voy ce qu'en disent Suidas, 1 Athenee, & 2 Aristophane.

b *Sacrifices expiatoires.* ] 3 Pline dit, que ces expiations se faisoient iadis avec du souphre. c *Du sujet de pleurer.* ] Les Grecs souloient contraindre à pleurer ceux qu'ils renuoyoient par ignominie. 4 Ciceron fait souuent mention de ceste coustume, & 5 Horace en diuers endroits de les Satyres.

---

## PLUTON, OV CONTRE MENIPE.

### CRŒVS.

Pleinte de Crœsus à Pluton, contre le Satyrique Menippe.

A peine scauroit-on dire quels sont les plus grands boufons au monde, puis que tout y est vne fable.

**N**ous ne souffrirons iamais, Pluton, que <sup>a</sup> ce chien de Menippe demeure avec nous: Par ainsi, separe nous d'avec luy, ou nous serons contrainsts de nous en aller en quelqu'autre lieu. PLUTON. Ie voudrois bien sçavoir quel si grand mal il vous a fait, estant mort comme vous? CRŒVS. Plus il void que nous deplorons le souuenir de l'or de Midas, des voluptez du Sardanapale, & moy de mes trefors en particulier, plus il s'en gausse, & ne cesse de nous donner des brocards, nous appellans serfs & vilains; outre que quelquesfois il se met à chanter si haut, qu'il nous empesche de pleurer. Bref c'est vn homme qui nous deplaist entierement. PLUTON. Qu'est-ce que ceux-cy disent de toy, Menippe? MENIPPE. Des choses vrayes, Pluton: Car ie ne leur veux point de bien, par ce que ie les voy si lasches & effeminez, que ne se contentans pas d'auoir mal vescu, ils s'en ressouuiennent encore estans morts, & persistent à conuoiter les choses qu'ils desiroiét au monde. Voila

la cause, pour laquelle ie suis fort aysé de leur estre importun, & fascheux. PLUTON. Il ne faut pas pourtant que tu les traictes ainsi; car ils ont raison de se pleindre des pertes qu'ils ont faittes, lesquelles ne sont pas petites. MENIPPE. Ie crois que tu refuses toy-mesme, Pluton, d'approuver de ta propre bouche les larmes de telles personnes? PLUTON. Rien moins, mais ie ne voudrois pas que vous eussiez querelle ensemble. MENIPPE. Si ne cesseray-je iamais, quoy qu'il en aduienne, de vous reprendre, comme les plus meschans des Lydiens, Phrygiens, & Assyriens. Allez où bon vous semblera, ie vous suiuray tousiours, & ne cesseray de me rire de vous. CRÆSVS. N'est-ce pas vn grand outrage que tu nous fais? MENIPPE. Nenny; vos actions du passé sont bien plus outrageuses, meschans que vous estes, qui vouliez estre adorez abusans des hommes libres, & ne pensans point à la mort. Vous auez donc du subject de pleurer maintenant, estans frustréz de tant de belles choses. CRÆSVS. Vrayement ouy Dieux! car nous ne iouyssons plus de nos grandeurs & richesses. MIDAS. O combien d'or ay-je perdu! SARDANAPAL. Et moy combien de voluptez! MENIPPE. Poursuiuez tousiours de pleurer de la sorte; pour moy ie vous estourdiray les oreilles de ces paroles, <sup>b</sup> *Cognois-toy en ton rien*; car des plaintes si temeraires & lasches meritent bien qu'on s'en mocque.

Ce n'est pas vn vice de faire des inuentions contre les vicieux.

La vraye perfection consiste à se cognoistre soy-mesme.

## ANNOTATIONS.

<sup>a</sup> *Ce chien de Menippe.* ] Iadis les Philosophes de la secte Cynique, estoient nommez chiens.

<sup>b</sup> *Cognois-toy en ton rien.* ] Ces belles paroles, qui sont l'ame de la perfection, estoient iadis escrites au frontispice du Temple d'Apollon.

## MENIPE, AMPHILOCHVS, ET TROPHON.

## MENIPE.

IE ne scay (Trophon & Amphilocus) comme estans desjà morts on vous a toutesfois dedié des Temples, & comme on vous tient pour Prophetes; veu mesme que les mal-aduisez mortels vous mettent au rang des Dieux. AMPH. Quoy donc? Si ceux-là par ignorance ont vne telle opinion des morts, en sommes nous blasrables? MEN. Cela ne seroit pas si durant vostre vie vous

Lucien se rit de ceux que les Payés Desfoiét.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

n'auiez fait semblant de deuiner les choses futures, & de les pou-  
 uoir predire à ceux qui s'en enquesteroient. TROPH. Qu'Amphi-  
 locus responde pour soy s'il veut, Menipe, car pour moy ie suis vn  
 Heros, & si ie fais profession de predire l'aduenir quād quelqu'un  
 vient à moy. Mais il me semble que tu ne t'approches iamais de  
 Lebadie, & que si ie n'estois descendu dans la grotte: estroicte en  
 son entree, reuestu d'un linge blanc, & portant de la mangeaille  
 en main, ie ne pourrois pas cognoistre que tu fusses mort comme  
 nous, & que tes charmes eussent plus de force que les nostres.  
 Que si tu es si grand deuin, dy moy, qu'est-ce qu'un Heros? car  
 ie ne le sçay point. TROPH. C'est quelque chose composee d'un  
 Dieu, & d'un homme. MEN. Tu veux dire qu'il n'est ny homme  
 ny Dieu, & que neantmoins il est les deux ensemble. Où c'est  
 donc retirée maintenant ceste tienne diuine moitié? TROPH. Elle  
 rend les Oracles en Beotie, Menipe. MEN. Ie ne sçay ce que tu  
 veux dire, ô Trophon, aussi vois-je bien que tu es mort.

La vertu nous  
 fait tenir rang  
 entre les He-  
 rōs.

## MERCURE ET CARON.

### MERCURE.

Mercurus fait  
 rendre compte à  
 Caron.

\* qui valent 17.  
 sols 6. deniers.

\* qui font 14.  
 deniers.

VOYONS vn peu s'il te plaist combien tu me dois, Batellier, afin  
 que desormais nous n'en ayons plus de querelle ensemble.  
 CARON. Contons, Mercure, aussi vois-je bien que le plustost fera  
 le meilleur, & avec moins de peine. MERCURE. Ie t'ay achepté,  
 comme tu m'auois dit, vn Encre qui m'a cousté cinq \* drachmes.  
 CARON. Voylà qui est bien cher. MERCURE. Par Pluton, il m'en  
 couste autant. Plus, pour l'attache de la rame, \* deux oboles; CA-  
 RON. Pose cinq drachmes, deux oboles. MERCURE. Plus, pour  
 faire racoustrer la voile cinq oboles. CARON. Pose les aussi. MER-  
 CURE. Plus, pour de la cire pour poisser les fentes de l'esquif, les  
 harpis, & les cordages y compris pour lier la voile à l'antenne; le  
 tout deux drachmes. CARON. C'est bien dit, ie m'accorde à tout  
 celà. MERC. C'est là tout à mon aduis, si nous n'auons obmis quel-  
 que chose au cōpte; Quand me payeras-tu ceste somme? CARON.  
 Ie ne sçauois pour le present, Mercure: Mais si vne peste ou vne  
 guerre enuoyoit icy des ombres à troupes, ie pourrois faire quel-  
 que gain pour les passer, & te cōtenter. MERC. Ie m'en vay donc,  
 prosterner à terre tout maintenant, & prier que tous maux puif-  
 sent;

sent arriuer, afin que par ce moyen ie sois payé bien-toft. CARON. Les maux viennent assez-toft, sans les souhaitter. Ie n'y puis subuenir autrement, Mercure, veu que comme tu vois peu de personnes arriuent icy maintenant, car il ny a point de guerre sur la terre. MERC. Il vaut mieux que celà n'arriue pas, & que mon payement soit plustost retardé. Tu sçais assez, Charon, quels estoient ceux du passé qui arriuoient icy tous eschauffez, sanglants, & navrez la plus-part. Or maintenant on ne void icy personne, si ce n'est quelqu'un qui ayt esté empoisonné par sa femme, ou par son enfant, ou qui pour ses excéz soit mort le ventre & les iambes enflées: Car ils sont tous passés, effeminez, & ne ressemblent aucunement à ceux-là. Plusieurs d'entr'eux abordent icy pour s'estre dressés des embusches mortelles l'un à l'autre, & le tout pour de l'argent, selon qu'il me semble. CARON. Aussi est-il bien à desirer. MERC. si celà est, ie ne feray point de mal de te contraindre à me rendre ce que tu me dois.

## PLVTON ET MERCURE.

## PLVTON.

CONNOIS-tu bien ce vieillard tout cassé d'annees, i'entends Contre les charlatans & amis des gens. parler du riche Enecrates, qui n'a point d'enfans, mais qui a plus de cinquante mille personnes qui le caressent, pour suiuaus l'hoirie? MERC. Ie sçay de qui tu parles, c'est sans doute d'un Sicilien. Quoy donc? PLVTON. Laisse-le viure, Mercure, adjoustant, s'il est possible, nonante ans à l'aage qu'il a vescu, voire d'auantage. Quant à ces flagorneurs, qui sont Carin le ieune, Damon, & les autres, oste les moy tous de sa suite, MERC. Celà seroit vn peu trop absurde. PLVT. Rien moins; mais fort raisonnable; car pour quelle cause souhaitent-ils qu'il meure, si ce n'est qu'ils conuoient son bien, quoy qu'ils ne l'atouchent aucunement de parenté: & ce qui est le plus execrable, c'est qu'encore qu'ils ne souhaitent rien tant que sa mdr̄t en leur ame, ils le flattent neantmoins deuant les personnes. Chacun peut cognoistre aysement les embusches qu'ils dressent quand il est malade: & Celuy qui caresse le riche, le voudroit voir mort. toutesfois ils luy font mille promesses, & s'offrēt en sacrifice pour sa guerison. Bref, ces flatteurs n'vsent que de tromperie. Qu'Enecrates soit donc immortel, & que ces charlatans meurent auant

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

luy, baillans en vain apres ses moyens. **MERC.** Ils endureront des choses du tout ridicules, les meschans qu'ils sont, bien que luy-mesme les face desia courre de toutes parts, & ne les repaisse que d'esperance. On le fait mort à tout coups, puis soudain on dit qu'il se porte micux que des ieunes hommes. Tellemēt que ceux qui auant son trespas ont departy l'hoirie entr'eux, ne recueillent point d'autre fruit de ce qu'ils se proposent, qu'un espoir de viure vn iour à leur ayse. **PLVTON.** Sus donc, que le despoüillant de ceste vieillesse, ie le rajeunisse comme Iolaüs, & que ces flatteurs auortans au milieu de leurs esperāces, & des richesses qu'ils ont veuës en songe, s'en viennent icy mourants d'une mort miserable. **MERC.** Ne te mets point d'auantage en peine Pluton, car ie te les ameneray tous l'un apres l'autre. Ils ne sont que sept de nombre à mon aduis. **PLVTON.** Accable les moy, & les enuoye tous icy auant luy, qui rajeunira derechef de vieillard qu'il est.

### TERPSION ET PLVTON.

#### TERPSION.

*Lucian monstre  
par ce Dialogue,  
que la mort frap-  
pe sans recognos-  
stre, & sans vser  
d'aucun ordre.*

**E**ST-CE la raison, Pluton, que ie fois mort n'estant aagé que de trente ans, & que Theucrite qui en a plus de nonante vitte encore? **PLVTON.** C'est vne chose plus que raisonnable, puis qu'il vit sans desirer la mort d'aucun de ses amis: Mais pour toy tu luy as dressé de tout temps des embusches mortelles pour auoir ses biens. **TERPSION.** Ne falloit-il pas qu'estant vieil, & ne pouuant plus vser de ses richesses, il deslogeast de ce monde, & fit place aux ieunes? **PLVTON.** Tu veux inuenter de nouvelles loix, Terpsion, & es si fol de nous faire accroire, que celuy doit finir ses iours qui ne peut plus despenser ses richesses à son plaisir. Mais la Parque, & la Nature l'ont tout autrement ordonné. **TERPS.** Cet ordre ne fut iamais bon, car en ceste matiere il estoit besoin de proceder de degré en degré, & il falloit premierement que le plus vieil mourust, puis celuy qui seroit le plus aagé apres luy; & que cet ordre ne se changeast aucunement, ny que celuy vesquist qui seroit suranné, n'ayant que trois dents en bouche, tout chassieux & demy-borgne, porté sur les espauls de quatre seruiteurs, ayant vn doigt de morue au nez, ennemy de tout plaisir, bref vn vray sepulchre animé, & le jouiet de la ieunesse. Au contraire, de voir

*C'est vn triste  
spectacle que  
l'homme, en  
l'aage decrepit.*

mourir les forts, & robustes adolescents, c'est de mesme que si les fleuves couroient<sup>b</sup> contre-mont. A tout le moins estoit-il raisonnable de sçauoir la mort de chacun de ces vieillards, afin que vainement ils ne trompassent personne. Mais à present ce cōmun prouerbe est tres-veritable;

*Le bœuf est bien souvent conduit par la charruë.*

PLVTON. Ces choses se font avec plus de prudence qu'il ne te semble Terpsion : Car qu'auiez vous affaire vous autres ieunes hommes d'aller flatter & courtiser les vieillards qui n'ont point d'enfans ? Vrayement c'est à bon droict que vous estes faicts leur fable, estant par eux enterrez. N'estimez-vous pas qu'ils ont autant d'enuie que vous franchissiez ce pas deuant eux, que vous auez desir qu'ils vous precedent en ceste derniere fin ? Il semble que vous inuentez de nouveaux artifices en vous rendant amoureux des vieilles, & des vieillards, principalement quand ils sont sans enfans, car vous ne recherchez pas ceux qui en ont, & vous ne les aymez gueres ! Que si vous faictes semblant d'en cherir quelques-vns, ô qu'ils descourent bien les ruses de vostre amitié ! veu que ceux-là mesme qui ont des enfans feignent de les hayr, afin d'estre caressés par des nouveaux amys. Mais le malheur est, que ceux qui jà dés long temps auoient faict des grands presens sont desheritez par les testamens, & grincent les dents de despit, faschez de voir que les enfans iouyssent de tout le bien, comme de raison. TERPSION. Ce que tu dis est tres-veritable, & ie ne l'ay que trop appris à mes despens : car combien Theocrite a-t'il deuoré de mes moyens sous l'esperance que j'auois qu'il mourroit bien-tost ? Et combien de fois l'ay-je hanté, voyant qu'il faisoit le pleureux, & ne cessoit de se plaindre en murmurant tousiours quelque chose à part soy, de mesme que faict le pouffin, qui n'est encore éclos hors del'œuf. Tellement que plus j'auois d'esperance qu'il seroit porté bien-tost au tombeau, plus luy faisois-je de presens, afin que les competeurs que j'auois à son bien ne me surpassassent en liberalité. Combien de fois estant dans le liët ay-je disposé d'un chacun de ses biens, les supputant tacitement avec tant d'ennuy, que toutes ces veilles, & ces soucis ont sans doute esté cause de mon trespas ? Et cependant apres qu'il eut englouty la plus-part de mes moyens, il fut si meschant, que de se rir de moy, lors qu'on me portoit au tumbeau. PLVTON. C'est bien faict ; Theocrite, vis riche vn long temps, & te mocque de telles gens, sans que tu meures que premier tu n'ayes enuoyé de-

La nature nous faict abhorrez la mort.

Il ne faut iamais faire des presens pour vne chose incertaine.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

uant toy tous ces charlatans. TERPSION. Je seray tres-content, Pluton, si Carias meurt auant Theocrite. PLUTON. Ne te soucie Terpsion, car Ephidon, Melante, & bref tous les autres le precederont, & leurs propres ennuyes les mettront dedans le tumbeau. TERPSION. Voilà qui me semble fort bon, vis longuement Theocrite.

---

## ZENOPHANTE ET CALLIDEMIS.

### ZENOPHANTE.

*Il y a diuerses voyes à la mort.*

*La conuoitise des richesses est la source des pernicieuses inuentions.*

*Le meschant pensant nuire a autrui, sile luy mesme la corde.*

**D**Y-MOY, Callidemis, de quelle mort as-tu finy tes iours? Pour moy tu sçais bien, comme ie m'estranglay moy-mesme, pour auoir englouty trop auidement vn morceau; lors que ie seruois de bouffon à Diniás, & ie crois que tu fus present à ma mort. **CALLIDEMIS.** Il est vray, Zenophante, ie m'y treuuy moy-mesme; mais ie te diray qu'un accident du tout inopiné m'est aduenu. Ne connois-tu point le vieillard Ptiodor? **ZENOP.** Est-ce de ce grand riche qui n'a point d'enfans, & lequel tu soulois hanter si souuent, dont tu me parles maintenant? **CALLID.** C'est de celuy-là mesme que ie ne cessois de flatter, m'asseurant qu'il mourroit bien-tost à mon profit. Mais voyant que la chose estoit trop longue, & que ce vieillard viuoit plus que Titon, ie treuuy vn plus court expedient pour auoir ses biens; car ayant achepté du poison, ie donnay le mot au sommelier, que lors que Ptiodor demanderoit à boire (car c'estoit vn grand beueur) qu'il versast du meilleur dans sa coupe, & tint le poison tout prest, luy promettant par serment de l'affranchir, s'il me faisoit ce plaisir. **ZENOPH.** Dy moy donc, ie te prie, quelle fut l'issuë de cet affaire? car ie crois sans doute, que tu me veux raconter quelque euenement inopiné. **CALLID.** Nous estions tous prests à nous asseoir, ayant lauë les mains, & le garçon auoit desjà preparé deux coupes, l'vne pour Ptiodor, où estoit le poison, & l'autre pour moy; mais il aduint par ie ne sçay quel mal-heur de fortune, que s'estant mespris, il me donna le poison à moy, & à Ptiodor la coupe nette. Il beut donc tout d'un trait, sans estre aucunement offensé: Mais pour moy ie tombay roide mort sur la place, & seruis de matiere aux funerailles au lieu de luy. Dequoy ris-tu, Zenophante? C'est vne chose qui n'est gueres belle que de se moquer de son amy. **ZEN.**

Ne t'en estonne pas, car il y a de quoy rire. Mais qu'aduint-il de ce vieillard? **CALLID.** Il fut d'abord tout estonné d'un euenement si soudain, iusques à ce qu'ayant descouuert de quelle façon cela s'estoit faict, il se rit à part soy de ceste action du sommelier. **ZEN.** Il auoit raison, mais il n'estoit pas besoin de te dire cecy par abrégé, car tu l'eusses assez sçeu par le public, bien qu'un peu plus tard.

## CNEMON ET DAMIPE.

## CNEMON.

**C**É commun prouerbe se treuve veritable, que<sup>a</sup> le fan faict le Lyon son heritier. **DAMIPE.** Dequoy te plains-tu, **Cnemon?** **CNEMON.** Demandes-tu pourquoy ie me fasche, c'est de ce que j'ay laissé vn heritier autre que ie ne pensois pour auoir esté meschamment abusé, mettant en arriere ceux que ie desirois le plus estre possesseurs de mes biens. **DAM.** Comme c'est faict cela? **CNE.** Voyant qu'Hormolas auoit vn pied desia dans la fosse, & qu'un homme si riche estoit sans enfans, ie luy faisois de iournalieres caresses, & croyant qu'il prendroit à gré mon seruice, il me sembla bon de faire publier vn Testament, par lequel ie le declarois heritier de tous mes biens apres ma mort, afin que ce mien exemple luy seruist d'aiguillon d'en faire autant de sa part. **DAM.** Mais que fit-il en fin? **CNE.** Me ne sçay pas ce qu'il fit escrire en son testament; Pour moy ie mourus de mort subite, par le debris d'un toict qui me tomba dessus, & maintenant Hermelas iouyt de tous mes biens, ayant englouty, comme le poisson qu'on appelle Loup, & l'amorce,<sup>b</sup> & l'ameçon tout ensemble. **DAMIPE.** Il a bien faict dauantage, c'est qu'il t'a deuoré toy-mesme qui estois le pescheur. Par ainsi autre que toy ne t'auoit dressé ceste embusche. **CNEM.** Ie ne le vois que trop, & c'est dequoy ie me plains.

*L'Auteur monstre qu'il ne fait bon faire des heritiers quelques-uns, qu'on ne soit bien proche de la mort.*

## ANNOTATIONS.

<sup>a</sup> *Le fan fait le Lyon son heritier.* ] Lucian veut donner à entendre par ceste maniere de parler prouerbiale, que le fort est surmonté par le foible, & que l'ignorant est si temeraire que d'oser quelquefois combattre contre le docte. Voy ce qu'en dit Erasme en ses Chyliades.  
<sup>b</sup> *Et l'ameçon tout ensemble.* ] Lucian se sert de ce mesme prouerbe en vn autre endroit: & Erasme en fait encore mention. Il y en a vn semblable dans Suetone, où il dit d'un certain Empereur, qu'il peschoit avec vn hameçon d'or.

SIMILE ET POLISTRATE

SIMILE.

L'Espérance  
qu'ont les hō-  
mes des suc-  
cessions, leur  
faict aimer in-  
différemment  
poutes choses.

Le luxe a du  
pouuoir sur les  
vieillards, aussi  
bien que sur  
les ieunes  
hommes.

Les mondains  
n'ont point  
d'autre idole  
que l'or.

**E**NFIN te voilà des nostres, Polistrate, apres auoir vescu bien pres de cent ans, comme ie crois. **POLISTRATE.** Je n'ay esté au monde, Simile, que nonante-huict ans seulement. **SIMIL.** Mais comme m'as-tu suruescu de trente-huict ans, car tu n'auois atteint que la septantiesme de tes annees, ou enuiron, lors que ie mourus? **POLIST.** Si est-ce pourtant que i'ay vescu contant, & bien à mon aysé, plus que tu ne penses pas. **SIMIL.** Vrayement ie m'en estonne; car pouuois-tu bien prendre plaisir à quelque chose durant ta vie, te voyant vieil, sans enfans, & caduque? **POLIST.** Ne t'arreste pas là; mais sçache que rien ne m'estoit impossible; car i'auois en ma compagnie plusieurs beaux garçons, des femmes ieunes & delicates, vn bon nombre de seruiteurs, du meilleur vin que ie pouuois treuuer, & des tables mieux garnies que ne sont celles de Sicile. **SIMIL.** Tu me fais de beaux contes, comme si ie ne t'auois pas bien cognu de long temps, pour l'hōme du monde le plus auare. **POLIST.** Mais tu ne sçais pas, comme les biens d'autruy me venoient à foison, & lors que i'y pensois le moins: car dès le matin i'auois à mes portes vne infinité de personnes, qui m'apportoient toutes sortes de presens, & si m'offroient les plus belles choses qu'on puisse treuuer en toute la terre. **SIMIL.** Tu as donc esté depuis aussi aysé qu'vn Roy, Polistrate? **POLISTR.** Je ne dis pas celà, mais ie sçay bien que i'auois des amoureux à millions. **SIMIL.** Tu me fais rire quand tu m'entretiens de semblables fables. Vrayement il te faisoit beau voir avec ces amoureux, toy qui t'en vas au penchant de ton aage, & qui n'as que quatre dents pour tout. **POLIST.** Dy ce que tu voudras, Simile, car ie te iure par Iupiter, que i'estois aymé des plus apparens de la ville, bien que ie fusse vieil, chauue, chassieux, & tout plein de morue, cōme tu vois. Tout celà n'empeschoit pas ceux-cy de me caresser avec autant d'affection que de volonté: tellement que celuy d'entre eux, que i'auois tant seulement regardé s'estimoit bien-heureux. **SIMIL.** Mais dy-moy, n'as-tu point rapporté quelque Venus de l'Isle de Chios, comme fit Phaon: car possible tes prieres ont elles

fleschy ceste Deesse à te faire rajeunir, & te rendre gracieux & aymable? POLIST. Nenny: l'on ne m'aymoit que trop tel que i'estois. SIMIL. Ce ne sont que contes. POLIST. Comme si tu ne sçauois pas bien que les vieillards, riches & sans enfans, sont careffez d'ordinaire? SIMIL. Je t'entens maintenant, bon-homme, tu parles de ceste beauté qui emprunte son lustre d'une Venus toute d'or. POLIST. Quoy que ce soit, Simile, ie n'ay pas receu peu de cōmodités de ces amoureux, & il ne s'en est de gueres fallu que quelques-vns d'entr'eux ne m'ayent adoré. Tu ne sçauois dire combien grād estoit le plaisir que i'auois, à disgracier les vns; car soudain les autres se debattoient par ensemble, & taschoient d'estre les premiers en rang enuers moy. SIMIL. Mais en fin quel estoit ton dessein pour le faict de tes moyens? POLIST. Il faut que tu sçaches que ie faisois accroire à chacun d'eux en particulier, que ie l'instituois mon heritier: Et parce qu'ils se laissoient gagner à ceste creance, ils taschoient de me complaire, & de me seruir à l'enuy. Cependant ie gardois le vray original de mon testament; Ce qui estoit cause que ie leur commandois de pleurer, & de ne s'y attendre pas. SIMIL. Qui faisois-tu ton heritier par ce tien dernier testament? Estoit-ce quelqu'un de tes parens? POLI. Non, par Iupiter, ains l'un de ces beaux adolescens, Phrygien de nation. SIMIL. De quel aage estoit-il, Polistrate? POLIST. Il auoit atteint enuiron vingt ans. SIMIL. l'entends desjà bien quels seruices il te pouuoit auoir rendus. POLIST. Tout celà est bon; mais si estoit-il beaucoup plus digne d'estre faict heritier que ceux-là, bien qu'il fust barbare & meschant; car desjà nos citoyens l'honnorent & le careffent. Cestuy-cy donc est maintenant mon heritier, & bien qu'il ayt le menton razé, & le corps fort inciuil & grossier, il est neantmoins du nombre des Escheuins, & l'on l'estime plus noble que Codrus, plus beau que Niré, & plus sage qu'Vlysse. SIMIL. Qu'il soit, si bon te semble, Empereur de Grece, ie ne m'en soucie pas beaucoup, & me contente de dire, que les autres n'ont pas esté nommez pour heritiers.

Ceux qui se  
croient estre  
bien fins, trou-  
uent tousiours  
quelqu'un qui  
l'est plus  
qu'eux.

CARON, MERCURE, LES MORTS, MENIPPE, CARMOLEE, LAMPICVS, DAMASIAS, LE PHILOSOPHE, ET L'ORATEVR.

CARON.

Il se faut despoüiller des richesses, & de tout ce que le mode admire, quand l'heure est venuë d'entrer dans la nacelle de Caron.

**E**SCOVTEZ, MORTS, en quel estat sont vos affaires; le petit esquif que nous auons, comme vous voyez, est tout plein de fentes, d'oü l'eau s'escoule de toutes parts; tellement qu'il n'y a point de doute, que si elle panche tant soit peu, elle perira tout aussi-tost, & sera submergee. Puis comme est-il possible, qu'on vous puisse tous passer à l'autre riuë en si grand nombre, & estant tous chargez de diuerses hardes? I'ay belle peur que si vous mettez le pied dans la nacelle, vous ne vous en repentiez, principalement ceux qui n'ont point appris à nager. **LES MORTS.** Comme ferons nous donc pour nauiger en seureté? **CARON.** Ie le vous diray: Il faut que vous entriez icy tous nuds, laissant toutes vos superfluitez à la riuë; car autrement il ne se peut faire que vous abordiez à port. Quant à toy, Mercure, prens garde des maintenant que tu ne reçois aucun qui ne soit tout nud, & qui n'aye posé ses hardes, comme i'ay dit. Tu le peux faire aysement, te tenant à la planche de la nacelle, & les contraignant d'y entrer tous nuds apres les auoir visitez. **MERCURE.** Tu ne parle pas mal, faisons comme tu dis. Qui est ce premier qui se presente à nous? **MENIPPE.** Ie suis Menippe, Mercure, voylà ma besaille & mon baston que ie viens de ietter dans le lac; & à ce que ie vois, i'ay bien fait de n'auoir point apporté de manteau. **MERCURE.** Entre Menippe, le meilleur des hommes, & prens la premiere place pres du nautonnier au plus haut de l'esquif, afin que tu voyes mieux vn chacun à l'ayse. Qui est ce muguët qui le suit? **CARMO.** Ie suis l'amoureux Carmoleë narif de Megare, auquel vn baiser a cousté deux\* talens. **MERC.** Despoüille moy ceste beauté, ces lévres, ces baisers, ceste perruque touffuë, ce vermeillon des joües, & bref ceste peau toute entiere. Voylà qui est bien; tu n'es pas mal préparé: entre maintenant. Qui est ce Rodomont tout couuert de pourpre, portant vn diademe en main, & qui a la demarche si graue?

\* C'est deux mil cens livres.

La beauté n'est que la proye & le jouët de la Parque.

graue? Qui es-tu? LAMP. Je suis Lampicus le Tyran des Gelons. MERCV. Pourquoy viens-tu en ces lieux chargé de tant de bagage? LAMP. Quoy falloit-il qu'un Tyran vint tout nud, Mercure? MERCV. Tu n'es pas un Tyran, mais un Mort: Par ainsi pose moy bas toutes ces choses. LAMP. Vois-tu là ma richesse, que ie viens de ietter. MERCV. Ce n'est pas tout, quitte là ton arrogance & ta gloire; car si elles t'accompagnent, elles chargeront beaucoup la nacelle. LAMP. A tout le moins laisse moy mon diademe, & ma robbe. MERCV. Tout cela ne sert de rien, il s'en faut desfaire. LAMP. Je le veux, puis que c'est vne necessité. Quoy dauantage? Car j'ay tout laissé cōme tu peux voir. MERC. Quitte aussi la peur, la sottise, la violence, le courroux, & telles autres passions. LAMP. Me voilà tout nud. MERCV. Entre donc, i'en suis content. Et toy qui es si gras & en si bon poinct qui es tu? DAMASIAS. Je suis le lutteur Damasias. MERCV. Vrayement c'est ce qu'il me semble, car il me souuient de t'auoir veu souuent aux luttres. DAMA. Il est ainsi, Mercure: Reçois moy donc, car ie suis tout nud. MERC. Tu n'es pas nud, bon homme, puis que tu es entourné de tant de chair, c'est pourquoy despoüille là; autrement tu ferois eschoüer l'esquis si tu y mettois seulement vn de tes pieds. Mais iette bas encore ces couronnes, & ces victorieux Epithetes d'honneur. DAMA. Me voilà donc tout nud, & de forme pareille aux autres morts. MERCV. Il vaut mieux que tu ne sois pas si pesant; entre maintenant. Et toy, Craton, mets là ta richesse, ensemble ton maintien delicat & effeminé, & ne m'allegue point ny les dignitez, ny les Epitaphes de tes ancestres: Ne me parle plus aussi ny de la race, ny de la gloire, ny des loüanges, ny des inscriptions des statuës qu'une Cité t'a donnees autresfois, quoy que tu les ayes bien meritees: Dy luy qu'elle ne te fasse point dresser vn superbe Mausole, car le souuenir de toutes ces choses apporte du desplaisir. CRATON. Je suis content, bien qu'à mon grand regret, de faire ce que tu me dis, puis que la necessité m'y contraint. MERC. Hola, hola! Qu'est-ce que tu demandes, toy qui es tout armé? ou pourquoy portes-tu ces trophées? CRATON. C'est parce que j'ay tousiours esté victorieux, Mercure, & ay mis fin à plusieurs exploits heroïques; à cause dequoy ma patrie m'a deféré tous ces honneurs. MERCV. Pose moy bas ces trophées, il n'y a point de guerre en Enfer, & en ce lieu les armes ne profitent de rien. Quel est cet autre que ie vois venir à moy, si pompeux, si remply de gloire, & ayant les sourcils tous reffroncez à force de

L'arrogance  
charge beau-  
coup l'homme  
& si ce n'est  
qu'une am-  
pouille de vent.

## LES OEUVRES DE LYCIAN.

Les plus grâds  
Philosophes  
ne sont pas les  
plus sages.

soucis? Qui est-il, dis-je, luy qui porte vne si longue barbe? **MENIP.** C'est quelque Philosophe, Mercure, tout chargé, comme l'estime de tromperies, & de mensonges. Par ainsi despoille-le comme nous, & tu verras combien de choses ridicules il cache sous son manteau. **MERC.** Descharge toy de ton premier habit, & de tous ces autres fardeaux que tu portes. O Iupiter, combien ie descouure en luy d'arrogance, combien d'ignorance, de contention, de vaine gloire, de questions douteuses, de propos picquans, & de pensees fascheuses? Mais combien plus de vains labours, de sottises, de refueries, & de discours de choses inutiles & vaines? Par Iupiter, il porte encore de l'or, de la volupté, de l'impudence, du courroux, & de la delicatesse; car tous ces beaux mysteres ne me sont point cachez, bien que tu fasse ton possible pour me les celer. Mais pose bas encore ta menterie, ta presumption, & ceste vanité que tu te donnes d'exceller par dessus tous les autres; car si tu pensois d'entrer dans l'esquif, chargé de ce fardeau, il faudroit pour te supporter vne galere à cinq rangs. **LE PHILOSOPHE.** Ie me denuë donc de cecy, puis que tu le commandes. **MENIP.** Ce n'est pas tout, il faut qu'il mette bas ceste barbe touffuë que tu vois, Mercure; Vrayement il y a là cinq liures de poids pour le moins. **MERC.** Tu dis bien: oste-là donc. **LE PHILOSOP.** Qui me la rasera? **MERC.** Ne te mets point en peine, Menippe que voicy te la roignera avec la coignee qui sert à calfeutrer la nacelle, se seruant de la planche pour la couper dessus. **MENIP.** Non, non, Mercure, donne moy la scie, celà me semble plus ridicule. **MERC.** La coignee suffit. **MENIP.** O que tu parois bien maintenât plus humain, & courtois, depuis que tu as là quitté ceste puanteur de bouc: Veux-tu que ie te coupe encore vn peu des sourcils? **MERC.** fais, Menippe; aussi-bien empeschent ils de voir l'estenduë de son front. **Quoy tu pleures encores, meschant, & as peur de mourir? Entre donc.** **MENIP.** Il n'est pas tout à fait deschargé, ains a ie ne sçay quoy de pesant sous les aiselles. **MERC.** Et quoy, Menippe? **MENIP.** C'est la flatterie, Mercure, de laquelle il a bien sçeu faire son profit durant sa vie. **LE PHILOS.** Et toy, Menippe, qui deuises si bien, quitte ceste grande liberté de parler, ensemble toutes ces bouffonneries, ce courage, & ce ris. Est-ce la raison que tu sois le seul qui ries entre les autres? **MERC.** Nenny; mais il t'est permis à toy mesme d'vser de ces gailhardises; car elles sont legeres, faciles à porter, & vtiles à celuy qui nauige. Et toy, Orateur, tu n'vses plus de ces paroles de contra-

C'est vn pesant  
fardau que la  
flatterie.

diction, de ces questions contraires, de ces similitudes, periodes, barbarysimes, & bref de toutes ces paroles graues & ambigues. L'ORATEUR. Je le veux, m'en voylà denué. MERCY. C'est bien fait. Sus donc, deslie le cordage, leue la planche, retire l'ancre, desploye la voile; & toy, Pilote, dresse le mast, tout va bien. Pour quoy pleurez-vous pauues sots, & toy entr'autres Philoppe, à qui l'on a rasé la barbe n'agueres? LE PHILO. Parce que j'estimois que l'ame fust mortelle. MENIP. Il ment, car ie sçay fort bien que ce n'est pas celà qui t'attriste. MERCY. Quoy donc? MENIP. Il est affligé de la sorte, parce que deormais il ne fera plus de si somptueux repas, & sortant de nuict au desceu de tous s'affublant la teste de son manteau, n'ira plus courant par toute la ville apres les paillardes, & ne recevra point d'argent au matin, deceuant les ieunes hommes par son sçauoir. Voilà les choses pour lesquelles il est si triste, & si desolé. LE PHILOSOP. Et toy, Menippe, ne te fasches-tu pas d'estre mort? MENIP. Comment en serois-je fasché, moy qui ay deuancé ma mort deuant qu'y estre appelé? Mais pendant que nous deuifons, n'oy-je pas vn bruiet confus de quelques-vns qui crient sur terre? MERC. Ouy vraiment, Menippe, & ce n'est pas en vn seul endroiect, car ie vois les vns qui s'en vont en vne assemblee tous ioyeux, (se rians de la mort de Lampicus) & sa femme enuironnee d'une troupe d'autres femmes. P'obmets à dire, que ses enfans nouveaux naiz sont chargez à grands coups de pierres par les autres enfans. Là quelques-vns loüent dans Sicyon l'Orateur Diophante, lequel fait des Panegyres & des Harangues funebres sur la mort de Craton que voicy. Là se void aussi, par Iupiter, la mere de Damafias qui ne cesse de crier, & faire dueil de son fils avec plusieurs autres femes. Pour toy, Menippe, aucun ne te pleure, mais seul tu gis en silence, & paisiblement. MENI. Il s'en faut bien que celà soit, car tu entédras bien-toist les chiens abbayer piteusement pour l'amour de moy, & les corbeaux se debattre des aisles, lors qu'ils s'assembleront pour m'enfeuellir. MERCYRE. Tu as bon courage, Menippe. Or puis que nous auons desia trauersé le lac, allez vous-en tous deuant le Iuge, & tenez ce chemin: Cependant le Nautonnier & moy nous en allons passer les autres. MENIP. Nauigez à la bonne heure, Mercure, nous vous quittons: Mais ce n'est pas encore fait à ce que ie vois, il y a bien d'autres choses qui nous pendent sus, veu que pour estre iugez, nous tirons droiect en vn lieu, où l'on dit que les peines des roies, des Aigles, & des pierres, y sont bien cuiſantes,

Toutes les persuasions ne peuvent rien contre vn arrest de mort.

La Parque est la remore, qui arreste le cours du vaisseau de la vie.

L'amorce du peché nous semble bien douce, mais c'est vne pilule dorée.

# LES OEUVRES DE LUCIAN.

& où les actions de la vie d'un chacun seront examinees bien soigneusement, lors qu'il faudra rendre compte.

## ANNOTATIONS.

*1 6 Eneid.*  
a *Charon.* ] Les Poëtes feignent que c'estoit le Nautonnier des Enfers, qui passoit les ames sur le fleuve Acheron pour s'en aller aux champs Elysiens. Pour ceste cause les anciens auoient de costume quand quelqu'un estoit mort de luy mettre vne piece d'argent, pour payer le port à Chaton, & vn galleau, pour le donner au chien Cerbere en passant. Virgile fait mention de tout cecy, & le décrit fort naïfvement. Le mignard Des-Portes semble l'auoir imité en vn Sonnet, où il introduit vn amant, qui demande à Charon qu'il le passe dans sa barque, puis que c'est la Damé qui l'a fait mourir. Il commence de la sorte.

*Hola, hola Charon, nautonnier infernal,  
Seul esprit exploré d'un amoureux fidelle, &c.*

b *Ceste puanteur de boue.* ] Les Satyriques se seruent volontiers de ceste façon de parler, & entr'autres Horace, lors que mesdisant d'vne vieille, qui possible auoit esté rousie en sa ieunesse, il dit, qu'elle a des aisselles de boue.

c *Que l'ame fut mortelle.* ] Nous lisons dans Herodote, que les Egyptiens furent les premiers qui creurent l'immortalité de l'ame.

---

## CRATES ET DIOGENE.

### CRATES.

*De la peine que  
prennent les  
mortels pour  
estre nommez,  
aux testamens.*

**N**'A-S-T v iamais connu, Diogene, Merichus, ce riche & fameux personnage venu de Corinthe, qui auoit tant de vaisseaux chargez de marchandise, & duquel Aristeas estoit cousin, aussi riche que luy? Il auoit d'ordinaire à la bouche ces paroles d'Homere,

*Traverse moy d'une lame pointue,  
Ou si tu veux permets que ie te tue.*

**DIOGENE.** Pour quelle cause se querelloient-ils ainsi l'un l'autre?  
**CRATES.** Pour le faict de leurs testamens; par lesquels (estans tous deux d'un mesme aage) ils auoient contracté par ensemble, *Que*  
a Merichus venant à mourir le premier, il laissoit Aristeas paisible possesseur de ses biens; & Aristeas au reciproque, Merichus, s'il decedoit auant luy. Ces choses estans arrestees de la sorte entr'eux, ils se caressoient mutuellement pour se faire mourir sous pretexte de flatterie. Or les Deuins preuoyans ce qui en aduiendroit, tant par la cognoissance des Astres, que par les songes (comme font les b Chaldees, & mesme le Dieu c Pythien) declairoient ores Aristeas vainqueur, & tantost Merichus pendant que

*Ce que l'homme propose,  
(dit-on) la  
Divinité le dispose.*

la balance panchoit tousiours diuersement d'un & d'autre costé. **DIOGENE.** Mais qu'en aduint-il en fin, Crates, car vraiment voilà qui merite d'estre sçeu. **CRATES.** Tous deux moururent en vn mesme iour, & leurs biens escheurent à Emmonis & Trasicles leurs cousins; & toutesfois vn euenement si estrange & inopiné n'auoit iamais esté predict par aucun. Car comme ils faisoient voile de Sicyon à Cierre, ils furent submergez ensemble au milieu du destroit, par vn lapix à eux contraire. **DIOG.** Cela leur appartenoit bien, Crates. Or tu sçais assez que quand nous viuions dans le monde, nous n'estions, ny l'un ny l'autre, trauaillez de ceste importune conuoitise; Et pour moy, ie ne souhaittay iamais qu'Aristene mourust, afin que son baston fait d'oliuier, m'escheut par succession; ny ie ne pense pas, Crates, que tu te sois laissé emporter à ce mesme desir, d'auoir, apres ma mort, la succession de mes biens, qui consistent en vn tonneau & vne besasse, où il y a enuiron deux mesures de lupins. **CRATES.** Aussi n'auois-je point besoin de telles choses, ny moins encores toy, Diogene; car les successions que nous nous sommes laissées l'un à l'autre, valent beaucoup plus que tout l'Empire des Perles. **DIOG.** Qui sont elles? **CRATES.** La science, le contentement, la verité, la hardiesse en parolles, & la liberté. **DIOGENE.** Par Iupiter, ie viens de me resfouuenir tout maintenant, que ie te suis redeuable de toutes ces richesses, ô Antistenes, bien que ie t'en aye laissé la possession assez ample. **CRATES.** Nous estions les seuls dans le monde qui viuions avec ce contentement d'esprit. Tous les autres ne tenoient cōpte de ces beaux heritages, & aucun ne taschoit de nous allecher par obligations & seruices, sous l'esperance d'estre institué nostre heritier. Bref les yeux d'un chacun de ceux-cy n'estoient attachez que sur l'or. **DIOGENE.** Il le falloit bien aussi, puis qu'ils n'auoient pas des ames capables de retenir les biens que nous delaissons; ains estoient tous creuassez de voluptez, & comme des vaisseaux pourris ne pouuoient retenir ny la sagesse, ny la franchise de parler, ny la verité, parce que ce qu'on y jettoit dessus s'escouloit tout aussi-tost par le fonds. Ils estoient tels que les filles de Danaë, qui puisent de l'eau avec vn crible, là bas aux Enfers. Mais pour ce qui est de l'or, ils le tenoient serré le plus estroitement qu'ils pouuoient, & le tiroient avec les dents & les ongles. **CRAT.** Nous jouissons icy cependant de nos plus belles richesses, & eux n'apporteront qu'un seul obole, encore sera-t'il pour le Nautonnier Char-

*Nous ne sçauons pour qui nous amassons des richesses.*

*Les biens du corps, & ceux de la fortune, ne sont pas biens, dit Pyrron.*

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

## ANNOTATIONS.

- a. *Merichus.* ] Merichus & Aristes estoient fils de deux sœurs, & egaux en age.  
b. *Caldees.* ] C'estoient de grands Astrologues, & lesquels par vne connoissance des Astres, iugeoient des choses qui deuoient aduenir.  
c. *Dieu Python.* ] Ainsi dit, Serpent Python, lequel Apellon occir à coups de fleches, n'estant encores qu'un enfant.  
d. *Syon.* ] Ville d'Achaïe ainsi dite.  
e. *Cyrr.* ] Ville de Phocide, scituee au pied du mont de Parnasse à costé de Sicyon.  
f. *Iapit.* ] C'est un vent qui souffle du costé d'Occident, autrement nommé Caurus fort commode à ceux qui nauigent d'Italie en Grece.  
g. *Lupins.* ] C'est vne espece de legumage fort amer.

## ALEXANDRE, ANNIBAL, MINOS, ET SCIPION.

### ALEXANDRE.

*En ce Dialogue,  
Alexandre, An-  
nibal, & Scipion  
estiment Minos  
pour luy de leur  
valeur.*

*C'est un mira-  
cle pour le  
iour d'huy que  
de bastir la for-  
tune d'un rien.*

**I**E merite bien d'estre preferé à toy<sup>a</sup> Lybien, cōme ayant beaucoup plus de valeur. ANNIB. Tu te trompes : c'est plustost moy. ALEX. Je m'en remets au iugement de Minos. MINOS. Qui estes vous qui disputez ainsi? ALEX. Cestuy-cy est Annibal de Carthage, & moy Alexandre fils de Philippes. MINOS. Vous estes, par Iupiter, des vaillans hommes tous deux. Mais surquoy se fonde vostre different? ALEX. Sur la preeminence & autorité, car il se vante d'auoir esté plus capable de commander que moy, bien qu'il n'y ait celuy qui ne sçache, que i'ay de tout temps fait d'autres exploits de guerre que luy, & ay surpassé tous ceux qui m'ont precedé. MINOS. Qu'un chacun parle donc à son tour, & toy Lybien, commence le premier. ANNIB. J'ay desjà cet aduantage sur luy, Minos, que jadis i'estois si expert en la langue Grecque, que ie ne pèse pas qu'il ayt esté beaucoup plus docte que moy. Or est-il que ceux-là meritent vne particuliere louange, qui se sont esleuez d'un rien, & s'estans aduancez par leur vertu, ont esté reputés dignes d'un Empire : par où ie veux dire, que n'estant encores que simple Lieutenant de mon frere, comme fort expert que i'estois aux affaires d'Estat, i'attaquay l'Espagne avec bien peu de gens, pris les Celtiberes, vainquis les Gaulois Occidentaux; puis traouersant les hautes montagnes, courus tous les enuirs de l'Erïdan, demolis plusieurs villes, subjugué l'Italie, & paruins iusques aux faux-bourgs de sa ville capitale, & desfis tant de gens en-

vne seule iournee, qu'on pouuoit mesurer leurs anneaux par boif-  
 feaux, & faire des ponts de cadauers pour passer les riuieres. I'ay  
 fait tous ces exploits heroïques, sans me faire nōmer fils<sup>b</sup> d'Am-  
 mon, ny sans m'attribuer des tiltres qui n'appartiennent qu'aux  
 Dieux, en racontant les songes & visions de ma mere. Le plus  
 beau nom que ie me suis iamais donné, ç'a esté celuy d'Homme,  
 me seruant de la prudence, pour attaquer les grands chefs, & du  
 courage pour me battre avec les vaillāts soldats; & non pas en as-  
 saillant des Medes ou des Armeniens, qui fuyent auant qu'on les  
 chasse, & cedent les palmes de la victoire au chef qui a tant soit  
 peu de courage. Ie sçay bien qu'Alexandre ayant succedé à l'Em-  
 pire de son pere, s'enfla quelque temps apres du desir de se faire  
 Grand, voyant que la fortune rioit à ses vœux: Mais apres qu'il  
 eut vaincu le miserable Darius pres d'Issé & d'Arbelas, se forti-  
 gnant de la vertu de ses ancestres, il se voulut faire adorer comme  
 vn Dieu: s'adonna depuis à la façon de viure des Medes, tūa ses  
 plus grāds amys au banquet, & fut le premier motif de leur mort.  
 Pour moy i'ay toujours commandé en vainqueur à ma patrie, &  
 n'ay pas laissé de luy obeyr, comme ie fis, lors qu'une grande ar-  
 mee d'ennemis faisant voile en Lybie, elle me r'appella de bien  
 loing pour la secourir. Car foudain ie me presentay en homme  
 priue, & depuis estant renuoyé, ie le souffris fort modestement.  
 Ie ne laiffay pas de faire tous ces beaux exploits, bien que ie fusse  
 Barbare, & peu versé en la discipline des Grecs, sans auoir ny res-  
 ué sur Homere, comme cestuy-cy, ny ouy le Sophiste Aristote,  
 n'ayant point d'autre guide qu'un bon naturel. Voylā les causes  
 pour lesquelles ie me vante auoir plus de merite & de valeur  
 qu'Alexandre. Que s'il le faut preferer à moy, parce qu'il a le chef  
 entouré d'un diademe, possible cet honneur tient-il quelque rang  
 entre les Macedoniens? Mais si ne doit-il pas poutrant estre plus  
 loüable qu'un vaillant hōme, lequel est plus redevable à la Ver-  
 tu, que non pas à la Fortune. MINOS. Vrayement le discours que  
 cestuy-cy vient de faire n'est pas vne petite preuue de la grandeur  
 de son courage, ny indigne d'un Lybien. Que dis-tu là dessus Ale-  
 xandre? ALEX. La harangue d'un homme si rodoment, ne merite  
 point de responce, MINOS: Car pour publier ses insignes larrocins  
 & mes royales grādeurs, il ne faut point d'autre bouche que celle  
 de la Renommee: Toutesfois faisons vn paralelle de ses actions  
 avec les miennes, & voyons s'il y a de la cōparaison de luy à moy,  
 qui n'estant encores en la fleur de mon aage, me rendis si habile

Nous n'auons  
 point de plus  
 beau tiltre que  
 celuy d'hōme,

L'Ambition  
 est vne mer  
 sans riuē.

L'Art cede à la  
 Nature.

La Renommee  
 est le Heraut  
 des Braues.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Vn grãd cœur  
a plus d'un des-  
sein.*

aux affaires d'Etat, que ie paruais aussi-tost à l'Empire qui ne respiroit que seditions, punis les meurtriers de mon pere, & espouventay tous les Grecs, par la desfaiete des Thebains, apres qu'ils meurent esleu pour leur Chef. Et parce que ma valeur meritoit autre chose que le seul Empire des Lacedemoniens, ie ne me contentay pas de commander à tous les sujets que mon pere m'auoit delaissez, ains mes desirs n'estans bornez que de la conqueste de toute la terre, ie fis dessein de m'en rendre Seigneur, m'estimant miserable, si ie ne possedois tout le monde. Ce qui fut cause que ayant fait leuee de bien peu de gens, i'allay camper en Asie, & fus victorieux en la iournee de Granice. Puis, apres auoir pris la Lydie, l'Ionie, & la Phrygie, & subjugué tous les pais par où ie passois, ie paruais en Isle, où Darius m'attendoit avec vne armee composee de plusieurs milliers de soldats. Vous sçauetz assez, Minos, combien de morts ie vous enuoyay ce iour là; veu mesme que le Nautonnier voyant que sa barque n'y pouuoit suffire fut contraint d'en passer plusieurs sur des rames, ioinctes l'une à l'autre. J'ay fait tout celà moy-mesme, m'exposant volontairement aux dangers, sans auoir peur des coups. l'obmets toutes ces belles conquestes que i'ay faittes à Tyr, & parmy les Arbelles. C'est moy qui ay veincu les Indiens, borné mon Empire de l'Ocean, emmené des troupes d'Elephans, triomphé de Porus, trauersé le fleue Tanais, & vaincu les Scythes, (peuples qui sont fort agueris) en vne bataille de gens à cheual. Apres tant de memorables victoires, ie fis du bien à mes amys, & puny ceux qui m'estoient ennemis. Que si les hommes me tenoient pour vn Dieu, ils en sont excusables, car ceste creance ne procedoit en eux que de la grandeur de mes faitts. Bref i'ay finy mes iours en regnant; cestuy-cy tout au contraire a esté enuoyé en exil à Pruse en Bithinie, & voilà le iuste salaire de sa grande meschanceté. Car ie ne dis point qu'il s'ayda des armes de la malice, de la tromperie, & de l'infidelité; non de celles du deuoir, & de la vertu, pour vaincre les peuples d'Italie. Et quant il m'a mis en auant le luxe, & les delices, il se deuoit souuenir de ce qu'il fit à Capoué, lors que pour paillarder avec les Dames, ce braue champion laissa perdre l'occasion de faire la guerre. Que si reputant l'Occident trop petit pour seruir de Theatre à ma valeur, ie ne fusse allé fondre dans le pays du Leuant, quels prodiges de guerre n'eus-je fait en Italie! le l'eusse emportee infailiblement, sans mettre la main à l'espée; & la Lybie, ensemble tout le pays qui s'estend iusques aux Gades

*Les grands hommes portent dans les nuës leur chef couronné de lauriers.*

*Vn Chef aguerri doit caresser Mars, plustost que Venus, bien qu'ils ne se quittent gueres l'un l'autre.*

Gades n'eut iamais eu d'autre vainqueur que moy. Mais quoy? Tout ce pays ne m'a pas semblé digne d'estre par moy debattu. Puis il a posé les armes à mes pieds, & m'a reconnu pour son Prince. l'ay fait: Iuge nous maintenant, Minos, car il suffit que j'aye tiré cet abbregé d'une partie de mes plus belles conquestes. SCIPION. Ne donne point encore de iugement, Minos, que premier tu ne m'ayes escouté comme les autres: Je suis Scipion, Capitaine Italien, qui ay ruiné Carthage, & vaincu les Lybiens au gros des batailles, & des meslees. MINOS. Que vetux-tu dire par là? SCIPION. Que ie suis de verité moins qu'Alexandre, mais plus grand qu'Annibal, puis que ie l'ay subjugué tant de fois, & contraint de prendre la fuitte. Et ie m'estonne fort de ce qu'il est si impudent, que de s'esgaller à Alexandre, auquel ie ne suis moy-mesme aucunement comparable: Moy, di-je, qui ay esté son vainqueur. MINOS. Par Iupiter tu ne te plains pas sans sujet, Scipion; & pour ces causes, l'ordonne qu'Alexandre soit estimé le premier, Scipion le second, & Annibal le troisieme; car il n'est pas à mespriser.

## ANNOTATIONS.

a *Lybien.* ] Il entend parler d'Annibal, les conquestes duquel, & celles de Scipion l'Africain sont descrites presque en toutes les Decades de Tite-Liue; & les exploits heroïques du grand Alexandre dans *Q. Curce.*

b *D'Ammon.* ] C'est Iupiter, lequel eut affaire à la femme de Philippes en forme de serpent, d'où naquit Alexandre. Pline parle assez du Temple & des Oracles d'Ammon. *Lin. 6. ch. 19.*

c *Les Lybiens.* ] Ce sont ceux d'Afrique, lesquels Scipion vainquit par diuerses fois, & pour tant de signalees victoires, & de triomphes qu'il gagna sur eux, il n'eut point d'autre recompense que le surnom d'Africain. *Lin. 5. ch. 5.*

## DIOGENE ET ALEXANDRE.

## DIOGENE.

Q'EST-CE CY Alexandre? Tu es donc mort aussi-bien que nous? ALEX. Tu le vois, Diogene, & il ne faut pas s'estonner de cela, car i'estois né mortel. DIOG. Ammon mentoit donc de se dire ton pere; puis que tu es fils de Philippes? ALEX. Il faut bien que cela soit, car si i'eusse esté fils d'Ammon, ie serois encore viuant. DIOG. l'ay bien ouy dire autre chose, c'est qu'un Dragon fut veu couché avec ta mere Olympias (laquelle enfanta peu apres) & que Philippe s'abusoit de se dire ton pere. ALEX. Ie le

*Diogene se ris  
d'Alexandre, se  
voyant mort, luy  
qui s'attribuoit  
des honneurs die-  
niens.*

## LES OEUVRES DE LYCIAN.

*ſçay*, assez auſſi bien que toy, mais ie cognois maintenant que ce n'eſt qu'une pure fable, & que ma mere & ces<sup>a</sup> Prophetes Ammoniens ſont tous des menteurs. **DIOGENE**. Leur menſonge pourtant n'a pas eſté trop vain pour toy, parce que le peuple ne laiſſoit pas de te reuerer comme quelque Dieu. Mais dy moy, Alexandre, à qui as-tu delaiſſé<sup>b</sup> vn ſi grand Empire? **ALEX**. Ie ne ſçay, Diogene, car ie n'eus pas le loisir d'en diſpoſer, ſi ce n'eſt qu'en mourant<sup>c</sup> ie donnay ma bague à Perdicas. Tu t'en ris, Diogene? **DIOGENE**. Pourquoi non? Ne te ſouuient-il point de ce que faiſoient les Grecs quand ils te flattoient peu apres que tu eus occupé le Royaume, & qu'ils t'eurent eſleu pour leur Chef contre les Barbares? C'eſt que quelques-vns d'entre-eux te mettoient au rang des douze Dieux, & les autres t'ayant baſty des Temples t'oſtroient des Sacrifices comme au fils du Dragon. Ie voudrois bien ſçauoir de toy où eſt-ce que les Lacedemoniens t'ont enſeuely? **ALEX**. Voicy deſià le troiſieſme iour que ie ſuis giſant en Babylone, tout eſtendu de mon long. Il eſt bien vray que Ptolomee, l'vn de mes Capitaines s'eſt obligé de promeſſe, que ſi iamais le loisir le luy permet, & ſi ces troubles ſont vne fois appeiſez, d'il me fera porter en Egypte, avec vne ſolemnelle pompe funebre, afin que ie ſois tenu pour l'vn<sup>e</sup> des Dieux adorez par les Egyptiens. **DIOG**. Ie ne me puis tenir de rire, Alexandre, te voyant encore faire le reſueur aux Enfers, & auoir eſperance de deuenir vn ſecond Anubis, ou vn Oſiris. Croy moy, diuin perſonage, ne te flatte point en ceſte folle opinion, & t'aſſure, \* Qu'il n'eſt loiiſible à aucun de ceux qui ont vne fois paſſé le lac & ſont entrez dans le gouffre, de retourner iamais plus là haut; car<sup>f</sup> Eacus eſt aſſez vigilât, & Cerbere ſe ſçait faire craindre. Ie deſire fort encore que tu me dies, quel regret n'as-tu, toutes les fois que ceſte grande felicité, laquelle tu as laiſſee ſur terre, ſe repreſente à ta memoire, ſçauoir, les gardes de ton corps, les Preuoiſts, les Capitaines, tant d'or & d'argent; enſemble les peuples qui t'adoroient; les delices de Babylone, les Baſtres, les beſtes inconnues exhibees aux jeux publics, l'honneur, la gloire, la renommee, & le plaifir de paroître ſur vn coche, d'auoir le chef entouré d'un turban blanc, & d'eſtre tout couuert de pourpre. Le ſouuenir de ces magnificences ne t'afflige-t'il point? Mais quoy? Tu pleures pauvre abuſé? N'as-tu pas appris encore cette leçon du ſage Ariſtote, Qu'il ne faut point eſtimer perdurables les biens que la fortune nous eſlargit? **ALEX**. Appelles-tu ſage le plus malchanceux de

C'eſt vne racine biẽ difficile à arracher, que l'opinion du vulgaire.

L'on ne ſçauroit iuger de la felicité d'un hõme qu'apres ſa mort.

\* Ces paroles ſont tirees de Virgile au 6. de l'Enuide.

C'eſt vne eſpece d'infortune du tout malheureuſe d'auoir eſté heureux.

tous les flatteurs ? Le suis le seul auquel il appartient de discourir des belles actions d'Aristote. O combien de grandes curiositez m'a-t'il demandees en son temps ! quelles choses ne m'a-t'il rescrites ! & combien de fois a-t'il abusé de l'affection qu'il me voyoit porter aux hommes de lettres ! Et cependant il m'entretenoit de diuerfes loüanges, ores sur ma beauté, comme si ç'eust esté quelque partie du Souuerain bien, & tantost sur mes exploits genereux & sur mes grandes richesses, lesquelles il mettoit au rang des vrays biens, de peur qu'on ne luy fist ceste reproche, qu'il en prenoit luy mesme à pleines mains. Tellement que c'estoit vn tres-meschant homme, & vn vray trompeur. Aussi tout le fruit que i'ay recueilly de sa sagesse, c'est vn tourment continuel, qui me trauaille pour les choses que tu m'as n'agueres dites, sur lesquelles ie fendois le souuerain bien. **DIogene.** Sçais-tu ce que tu feras, Alexandre ; le te veüx ordonner vn remède fort propre à guerir ceste fascherie. Puis qu'il ne croist icy point d'Ellebores, va t'en boire à grands traités de l'eau du fleue de Lethé, non seulement vne fois, mais deux, & plusieurs; car par ce moyen tu cesseras de te tourmenter pour ces biens qu'Aristote t'alloit loüant avec tant de passion. Mais pendant que ie t'entretiens de discours, ie descouure de loing<sup>m</sup> Clitus, <sup>n</sup> Calistene, & plusieurs autres qui s'en vont fondre sur toy de furie avec intention de te mettre en pieces, & se véger du tort que tu leur as fait autrefois. Va t'en donc de l'autre costé de la riue, & boy plusieurs fois, côme ie t'ay desjà dit.

Il faut oublier les fautes commises par le passé, pour auoir part à l'éternité.

## ANNOTATIONS.

*a Propbetes Ammoniens.* ] Ainsi dits, parce qu'ils ne bougeoient du Temple de Iupiter Ammon, où ils prelaçoient les choses futures.

*b Vn si grand Empire.* ] Sçauoir celuy de la Grece, & cet absolu pouuoir qui s'estoit acquis, pour auoir vaincu les Thebains, subjugué Darius, demoly Persepoli, pris les villes de Babilone, de Suse, de Sarde, de Miler, d'Halicarnasse, & fait vne infinité d'autres tels exploits genereux, en moins de douze ans qu'il regna. Voy dans Pline, les tombeaux, les Temples, & les Autels qui luy furent dressez apres sa mort.

*c Je donnay ma bague à Perdicas.* ] Ce Perdicas, l'un des plus grands familiers & intimes d'Alexandre, estoit si fort & si courageux, qu'il emportoit les petits sans d'vne lyonne, sans s'estonner, ny de la furie, ny de la resistance qu'elle faisoit.

*d Il me fera porter en Egypte.* ] Voy dans *1 Q.* Curce quelle fut la mort, & la pompe funebre du grand Alexandre, & comme son corps fut porté en Alexandrie.

*e Des Dieux adorez par les Egyptiens.* ] Ces Dieux, comme dit *2 Virgile*, estoient des animaux de routes façons, ç'auoir des bœufs, des cigoignes, des chats, des chiens, des loups, & des crocodiles.

*f Eacus.* ] Il estoit si iuste, que Pluton le choisit là bas aux Enfers pour iuger des Ames, avec Minos & Bradamante.

*1 Sur la fin du 12. liure.*

*2 d. Eneid.*

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

g *Carbere.* ] Chien à trois testes, qui seruoit à la garde des Enfers, Virgile le décrit fort naïfement.

h *Les Baëtres.* ] C'est vne contrée par-de-là l'Assyrie, qui prend son nom du fleuue Baëtrus.

i *Du souverain bien.* ] Les Peripateticiens, desquels Aristote estoit le chef, aduoioient trois sortes de biens, sçauoir, de l'esprit, du corps, & de la fortune.

k *Elleboro.* ] Parce que ceste racine purge la bile noire, nous vsions de ce prouerbe, Que ceux qui ont le cerucau maïsein, doiuent prendre de l'Elleboro pour se guerir.

l *Lebé.* ] Fleuue infernal, duquel les Poëtes feignent, Qu'il auoit ceste vertu secrette que de faire perdre le souuenir des fautes passées à tous ceux qui en beuuoient de l'eau.

m *Clirus.* ] Fils de la mere nourrice d'Alexandre, qui le mit à mort en vn certain banquet. Voy plus amplement ce qu'en dit Q. Curse.

n *Calistene.* ] Philosophe Olinthien, compagnon d'Aristote, lequel pour auoir dit, Qu'il ne falloit pas adorer Alexandre, ce Prince prenant pour pretexte qu'il auoit attenté à la personne, apres luy auoir faict couper le nez, les aureilles, & les lévres, le fit enfermer dans vne cage avec vn chien, & le liura finalement à la mort.

---

## PHILIPPE ET ALEXANDRE.

### PHILIPPE.

*Philippe reproche à son fils Alexandre son orgueil & sa trop grande insolence pour s'estre voulu faire adorer comme un Dieu.*

*Il est bien aisé de vaincre ceux qui se cōfessēt vaincus.*

**T**V ne nieras pas maintenant que ie suis ton pere, Alexandre, car si tu eusses esté fils d'Ammon, tu ne fusses pas mort. **ALEX.** Aussi n'ay-je iamais mis en doute, mon pere, que i'estois fils de Philippe d'Amynce. Il est bien vray que ie publois cet Oracle deuant les personnes, pour la creance que i'auois que cela me seruiroit beaucoup à l'aduancemēt de mes affaires. **PHIL.** Qu'est-ce que tu veux dire? Crois-tu que ce soit vne chose vtile de t'exposer à la tromperie des Deuins? **ALEX.** Ce n'est pas cela, mais les Barbares m'auoient en admiration, & aucun n'osoit s'opposer à mes forces pensant de combattre contre quelque Dieu. Tellement que ie les subjuguois sans beaucoup de peine. **PHIL.** O que voilà de beaux contes! Dy moy donc, qui sont ces vaillans guerriers que tu as vaincus? Toy qui ne soulois attaquer que des timides Archers, & porteurs de targues d'osier? C'eust esté vne grāde gloire à toy de surmonter les Grecs, les Beotiens, les Phocenses, les Atheniens, & de subiuguer les Arcadiens armez de toutes pieces, les Thessaliens bien montez, les Elons fort experts à manier la fronde, les Mantinois tousiours fournis de bonnes targues, ou bien encore les Thraces, les Illyriens, & les Peoniens. Toutes ces belles actions t'eussent rendu recommandable à la posterité. Mais quant aux Medes, Persans, & Chaldeens, hommes qui ne cherissent que l'or, & qui sont tous confits en delices, il t'estoit

facile de les vaincre, eux qui furent iadis desfaiçts en vne bataille, de laquelle Clearque estoit le chef, car ils auoient les courages si lasches, que de prendre la fuitte deuant que les flesches fussent descochees. Aussi furent-ils vaincus, premier que de venir aux mains. ALEX. Quoy donc, mon pere, font-ce des exploicts de peu de valeur, d'auoir emmené les Elephans des Indiens, & vaincu les Scythes, sans les esmouuoir aucunement au combat, & sans achepter la victoire par fermens? Car iamais ie ne leur manquay de parole ny de fidelité. Bien dauantage, n'ay-je pas soubmis à moy les Thebains, & les Grecs, sans respandre vne goutte de sang? Et possible as-tu bien entendu, comme ie les ay assaillis. PHIL. Je ne mets point en doute toutes ces choses; car ie les ay apprises de Cliton, lequel tu mis à mort iadis, le traufferant d'vn juelot pendant qu'il souppoit; parce qu'il auoit faict vne comparaison de mes actions aux tiennes. A quoy i'adjouste, que quittant le manteau Macedonien, tu t'es vestu en Persan, as pris le chappeau pointu, & si t'es voulu faire adorer aux Macedoniens, hommes qui sont naiz à la franchise. Et ce que ie treuue le plus absurde, c'est que tu n'as point eu de honte d'imiter les façons de faire des peuples par toy vaincus. I'obmets plusieurs autres laschetez que tu as commises indignement, faisant enfermer les hommes doctes dans les repaires des Lyons, & te laissant transporter à ie ne sçay quel excez d'amour à l'endroiçt d'Ephestion. Ce que ie treuue de plus louïable en toy, c'est que tu ne touchas point à la femme de Darius, bien qu'elle fust belle par excellence, & si pris en ta sauue-garde sa mere, & ses sœurs; Actions qui sont vrayement royales. ALEXAN. Je ne suis pas digne de moindre louïange, mon pere, de m'estre ietté dans les dangers tout le premier, fautant par-dessus les murs des Oxidraces, où ie reçeus tant de playes. PHIL. Je n'appreue point cet acte, Alexandre, non que i'estime pourtant, qu'vn Roy ne doioie iamais estre blessé, & s'exposer aux coups qui se donnent à trauers les meslees; Mais, parce que tu ne tirois point de profit de celà, veu qu'estant tenu pour vn Dieu d'vn chacun, s'il aduenoit que tu fusses blessé quelquefois, & qu'on te vid remporter par les tiens hors de la meslee, tout sanglant, & te pleignant par la playe reçeuë, tu estois le iouët & la risée de tous ceux qui te regardoient, lesquels accusoient Ammon comme vn pipeur & vn faux Prophete. Je te laisse à penser si les Deuins, les flarteurs, & autres telles personnes se fussent peu tenir de rire, de voir le fils de Iupiter hors d'haleine, & criant

Vn Chef doit  
abhorrer le  
massacre.

Les blessures  
des Grâs sont  
honorables.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

*Vne petite tache de hon-  
nore vn beau  
visage.*

qu'on luy fit venir les Medecins. N'estimes-tu pas aussi, que plusieurs ayans eu les nouvelles de ta mort, se mocquent de toy, & ne peuuent croire que ce soit là le corps, tout puant, & corrompu, d'un qui se disoit, durant sa vie, fils de Iupiter? Quant à ce que tu dis, Alexandre, que cela te seruoit pour vaincre plus facilement; ie te l'aduoite: mais tu ne considerois pas aussi que ceste reproche te prieroit à l'aduenir de plusieurs belles loüanges, que tu pouuois auoir acquises pour quelques exploits heroiques, & excellens. Ie meurs de regret en moy-mesme, quand ie vois tous ces exploits de valeur que tu disois estre executez par vn Dieu, n'auoir point d'autre salaire, que le mespris, & la risée des hommes. ALEX. Tant s'en faut que les hommes ayent ceste opiniõ de moy, qu'au contraire, ils me comparent à Hercule, & à Bacchus, pour auoir moy seul subjugué ce pays, qu'aucun d'entr'eux n'auoit iamais sceu conquerir. PHIL. Es-tu bien encore si osé de te dire fils d'Ammon, faisant ces comparaisons? Ne rougis-tu point de honte, Alexandre? Ces ampoules d'orgueil ne font elles pas encores creues? Où est ceste cognoissance de toy-mesme, & ceste sagesse, qui deuroit reluire en toy, à tout le moins apres ta mort.

---

## ANTILOCHVS ET ACHILLE.

### ANTILOCHVS.

*Lucian prouue  
que les pauvres  
& les riches sont  
esgaux en la  
mort.*

**Q**VELS discours tenois-tu n'agueres à Vlyffe, ô Achille, te voyant proche de ta mort? Ie m'en estonne vrayement, & ces paroles sont indignes de tes deux Precepteurs, Chiron, & Fenix: Car l'on m'a fait rapport, que tu dis pour lors, que pour toy, tu aymois mieux estre quelque gueux, ou esclau d'un pauvre homme, qui n'auoir pas beaucoup à manger, que d'auoir vn Empire sur tous les morts. Ces paroles seroient tollerables, si elles estoient sorties de la bouche d'un homme de basse condition de la haute Phrygie, qui souhaitteroit de viure plus long temps que la nature ne permet. Mais que le fils de Pelée, qui seul entre tous les Herõs se joüoit jadis des dangers, ayt vn souuenir pour des choses si basses, ce luy est vrayement vne honte, qui publie tout le contraire de ce qu'il a fait en sa vie, lors qu'ayant moyen de regner vn long tẽps en Phye, mais sans aucune gloire, il a mieux

*Les courages  
rauaiez ne peu-  
uent aymer  
que les choses  
basses.*

aymé mourir honorablement. **ACHILLE.** O fils de Nestor, quand ie preferois cet eschantillon de gloire à la vie, ie ne sçauois ce qui se passoit de pardeçà, & ny quelles choses estoient les meilleures: Mais maintenant ie voy bien que c'est vne vraye sottise. Car à tout le moins entre les viuans, les vns donnent de la loüange aux autres; là où entre nous autres morts, l'honneur y est esgalement partagé: La force & la beauté n'y ont plus de lieu, vne mesme obscurité nous est commune à tous, & vne mesme égalité. Ie ne voy pas que<sup>a</sup> les ombres des Troyens me redoutent, ny que celles des Grecs me reuerent: le prix en est égal, & les morts bons ou mauuais ne sont en rien dissemblables. Ces considerations m'affligent tant quand i'y pense, que ie voudrois encor estre viuant, & de condition seruile. **ANTILOCHVS.** Tu ne sçauois qu'y faire, Achille, & ie ne te conseille pas de t'en mettre en peine davantage, car c'est vn arrest de la Nature, qu'il faut tous mourir. Or le deuoir nous oblige d'obeyr à la loy, & de n'estre point reuesches à ses decrets. Ne vois-tu pas, combien as-tu de compagnons & d'amys tout autour de toy?

Nous mourôs tous les iours, & lors que nous croissons la vie décroist.

*Il faut qu'en peu de temps Vlyse y vienne aussi.*

Tu n'es pas le seul entre les morts qui es affligé de la sorte, & c'est vne consolation aux miserables d'auoir des compagnons en leur affliction. Ne vois-tu point icy Meleager, Hercule, & plusieurs autres grands personnages, lesquels ont trop de courage pour s'assubjectir à retourner au monde, afin d'y viure en serfs, & du iour à la iournee à la maniere des pauures gens? **ACHIL.** Ie t'adnoüé que c'est vne douce consolation; mais si est-ce pourtant que le souuenir des delices du monde me trauaille tousiours, & vous ne sçauriez nier, sans mentir, que vous ne soyez en la mesme peine; autrement vous auez l'ame plus seruile que moy de souffrir toutes ces choses, & les prendre en gré. **ANTILOC.** Au contraire, nous sommes bien plus contans, Achille, & plus loüables que toy de n'y point penser, puis qu'il ne nous seruiroit de rien d'en parler. Aussi auons nous cet aduantage sur toy de nous sçauoir taire au besoin, & de n'auoir point d'ambition pour ces folies, de peur d'en estre mocquez en les souhaitant.

C'est rengreger le mal, au lieu de guerir, que d'y penser si souuent.

## ANNOTATIONS.

<sup>a</sup> Les ombres des Troyens me redoutent. ] C'est vne allusion à ce que quelques vns ont laissé par escrit, Que les ombres redoutent les armes. Il y a vn semblable trait dans Virgile.

*Au 6. de l'Eneid.*

<sup>b</sup> Meleager. ] Fils d'Oeneus Escholien, lequel avec Athalante la Chasseresse qu'il aymois yniquement, mit à mort vn furieux sanglier, & deux de ses oncles.

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

## DIOGENE ET HERCVLE.

### DIOGENE.

*Diogene se moc-  
que d'Hercule,  
& tâche de luy  
faire accroire que  
ce n'est pas luy  
qui est mort, ou  
qu'il a trois  
corps.*

*Les Herôs ne  
meurent point.*

**N'**EST-CE pas Hercule que ie vois? Sans doute ce n'est autre que luy? Voilà l'arc, la massuë, la peau de Lyon, & sa mesme stature: Bref c'est Hercule. Mais est-il bien mort; luy qui est fils de Iupiter? Dy moy, victorieux Alcide, n'es-tu plus viuant? Il me fouuient de t'auoir autresfois sacrifié sur terre, comme à vn Dieu. **HERCVLE.** Tu as bien fait; car cet Hercule ne laisse pas de faire sa demeure là haut au Ciel avec les Dieux, & d'auoir pour femme Hebé aux belles cuisses. Pour moy, ie ne suis que son Idole. **DIOGENE.** Que dis-tu? Idole de ce Dieu? Se peut-il bien faire qu'aucun soit moitié Dieu, moitié homme? **HERCV.** Ouy, & ce n'est pas luy qui est mort, mais bien moy qui suis son image. **DIOG.** Le sçay ce que tu veux dire, c'est qu'il t'a donné à Pluton en sa place, homme pour homme, & maintenant tu es mort pour luy. **HERC.** Il est ainsi, Diogene. **DIOG.** Ie m'estonne de ce qu'Eacus, qui est si soigneux & si diligent, n'a recognu que tu n'estois point cet Hercule, ains t'a reçu comme son substitut. **HERC.** Il s'y est trompé luy mesme, parce que ie le represente naïfvement. **DIOGENE.** Tu dis bien vray, car tu luy ressembles, cōme si tu estois sa propre personne: Mais donne toy garde que ce ne soit tout le contraire de ce que tu dis, sçauoir, que tu ne sois Hercule, & que là haut entre les Dieux ton Idole n'ayt espousé Hebé. **HERCVLE.** Tu es bien temeraire & audacieux en paroles; si tu ne cesses de me gauffer, ie te feray sentir tout maintenant de quel Dieu ie suis l'Idole. **DIOGENE.** Ie crois que tu tires desjà ton arc hors du sac, & t'apprestes pour me frapper? Toutesfois quel mal me peux-tu faire si tu es mort? Dy moy, ie te prie, par ce tien Hercule, quand tu viuois, estois-tu desjà son Idole, ou bien, estiez vous tous deux vne seule personne viuante, tellement qu'apres la mort, vous auez esté separez: Car luy s'en est volé là haut vers les Dieux, & toy, son Idole, es descendu aux Enfers, comme de raison. **HERC.** Bien qu'il ne faille point de responce, à vne folle demande, si faut il que ie te die, que tout ce qu'il y auoit de la substance d'Amphitruon en Hercule, est mort maintenant, & ie suis tout celà. Mais ce qui dependoit de Iupiter habite là haut au Ciel avec tous les Dieux.

**Dieux.** **DIOGENE.** Je t'entends, ne passe pas outre. C'est que tu veux dire qu'Alcmene enfanta tout d'un coup deux Hercules, l'un d'Amphitruon, & l'autre de Iupiter; tellemét que vous estiez tous deux freres iumeaux. **HERCVLE.** Ce n'est pas cela; car nous deux n'estions qu'une mesme chose. **DIOGENE.** Voylà qui est bien difficile à concevoir, que deux Hercules fussent composez ensemble? Il falloit donc que ce fust quelque Hippocentaure, ou Geant my-cheual, ou vn homme-Dieu? **HERCVLE.** Tu es vrayement bien grossier; comme si tu ne sçauois pas que nous sommes composez de deux choses, sçauoir, de l'ame, & du corps? **Qui empesche donc, que l'ame ne soit là haut au Ciel, comme celle qui procede de Iupiter, & qu'estant trespassee ie ne sois avec les morts?** **DIOG.** O braue Amphitruonide, que tu parlerois bien si tu estois vn corps! Mais à ce que ie vois tu n'es qu'un ombre; & i'ay peur que tu n'ayes desjà fait vn Hercule triple. **HERC.** Comment triple? **DIOG.** Je m'en vray te le dire. Si cestuy-là est au Ciel, toy qui es son ombre, & son Idole, parmy nous; & le corps <sup>b</sup> au mont Oëta, tout reduit en poudre; Voilà trois Hercules. **HERC.** O qu'il y a d'audace & de cautelle en tes paroles! Mais ie voudrois bien sçauoir qui es-tu? **DIOG.** Je suis l'Idole de Diogene Cynopean, qui, par Iupiter, n'habite point avec les Dieux, ains en la compagnie des pauures trespassez, me mocquant d'Homere, & de tels contes fabuleux.

*Ce que tu vois de l'homme, n'est pas l'homme, dit Pybrac.*

## ANNOTATIONS.

<sup>a</sup> *Amphitruonide.* ] Hercule estoit ainsi nommé, parce qu'on le croyoit estre fils d'Amphitruon.

<sup>b</sup> *Au mont Oëta.* ] Ceste montagne est en Thessalie, & ce fut où Hercule se brusa.

## MENIPPE ET TANTALE.

## MENIPPE.

**P**OUR QUOY souspires-tu, Tantale, ou pourquoy te plains-tu panché sur ce lac? **TANTALE.** Parce que ie meurs de soif, Menippe. **MENIPPE.** Es-tu bien si paresseux que tu ne sçaches boire, en te baissant tant soit peu, ou bien puisant de l'eau avec le creux de ta main? **TANTALE.** Il ne me seruiroit de rien de me baisser, car l'eau s'enfuit loing de moy, aussi-tost qu'ie m'en approche, &

*La Fable de Tantale, contre les Auares.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

si'en veux puiser & tafcher de la porter en la bouche , ie ne puis pas mefme en mouïller mes lévres ; car fe coulant ie ne fçay comment d'entre mes doigts , elle delaiſſe ma main toute ſeiche. **MENIPPE.** Le tourmêt que tu ſouffres eſt prodigieux, Tantale. Mais dy moy , puis que tu n'as point de corps , qu'eſt-il beſoin que tu boïues ? Car ce corps qui eſtoit ſubjeët à auoir ſoiſ & fain , eſt enterré en Lydie. C'eſt autre choſe de ton eſprit , & c'eſt pourquoy ie m'eſtonne fort , de ce que tu as encore ſoiſ , & deſires de boire. **TANTALE.** C'eſt vne punition qui m'eſt ordonnee , que mon ame ſoit alteree , tout de mefme que mon corps. **MENIPPE.** Je veux bié que cela ſoit. As-tu peur de mourir à faute de boire ? **Vrayement** ie ne vois point d'autre Enfer que ceſtuy-cy , ny point d'autre lieu où puiſſe aller vn mort. **TANTALE.** Tu ne dis pas mal : mais c'eſt vn grand ſuppllice que ſouhaitter de boire ſans en auoir beſoin. **MENIPPE.** Tu refues, Tantale, & de verité tu as, par Iupiter, beſoin d'un breuuage de pur Ellebore. Je diray bien d'auantage, c'eſt que tu ſouffres tout le contraire de ceux qui ſont mordus des chiens enragez, veu que tu ne crains pas l'eau, mais la ſoiſ. **TANTALE.** Je ſerois contant, Menippe, de boire de l'Ellebore s'il m'eſtoit permis. **MENIPPE.** Prends courage, Tantale, & ſçache que tu ne boiras iamais , ny aucuns des morts ; car c'eſt vne choſe impoſſible , bien que par arreſt de condamnation tous ne ſoient pas alterez comme toy , & que l'eau ne les fuyé point.

*Il y a pluſieurs Tantales au monde, qui meurent de fain au milieu des viandes.*

*Nous auôs vn appetit ordinaire des choſes qui nous ſont deſſeüdes.*

---

## MENIPPE ET MERCURE.

MENIPPE.

*La mort efface le luſtre des plus belles choſes.*

**O**V ſont ces beaux ieunes hommes, Mercure ? Où ces belles Dames ? Conduy moy ie te prie , car ie ſuis nouvellement arriué. **MERCURE.** Je te iure que ie n'ay pas le loifir, Menippe ! Mais regarde à main droicte & tu verras Hyacinthe, Narciffe, Niré, Achille, Tyron, Helene, Leda ; & bref, toutes ces perſonnes , qui par le paſſé , ſe ſont rendues recommandables pour leur beauté. **MENIPPE.** Tu te mocques, Mercure, ie ne vois que des os , & des teſts dénuéz de chair , encore ſont-ils tous ſemblables. **MERC.** Si eſt-ce pourtant que ces os que tu meſprifes ainſi , ſont tout ce que les Poètes loüent de plus beau dans leurs vers. **MENIPPE.** Monſtre moy donc , Helene, car ie t'aſſeure que ie ne la ſçaurôis.

cognoistre? MERC. Ceste carcasse que voilà est Helene. MENIP. C'est donc pour l'amour de cecy, que mille vaisseaux ont esté chargez d'hommes choisis par toute la Grece? C'est, dis-je, pour ceste esquelette, que tant de Grecs & de Barbares se sont battus, & que tant de villes se sont demolies? MERC. Si ceste beauté se fut monstree à tes yeux, quand elle estoit en vie, tu l'eusses estimée incorruptible.

Il ne faut qu'une femme, pour faire armer le pere contre le fils.

*Falloit il qu'Ilion fust iadis toute en flamme,*

*Et souffrist tant de mal pour vne telle femme.*

C'est ainsi que les fleurs seiches & fanees paroissent laides à celuy qui les regarde, apres qu'elles se sont despoüillees de leur beau teint: mais pendant qu'elles sont en vigueur, & en leur naïfue couleur, il n'y a celuy qui ne les estime belles. MENIP. Je m'estonne donc fort, Mercure, de ce que les Grecs n'auoient pas l'esprit de cognoistre qu'ils traualloient pour vne chose de si peu de duree, & qui se flestiroit bien-tost. MERC. Tu te trompes, Menippe, si tu crois que ie n'aye point autre chose à faire, que de t'entretenir de discours: Par ainsi prens place où tu voudras, & couche toy là sans en bouger, car pour moy, il faut que j'aïlle passer d'autres morts.

## EACVS, PROTESILAVS, MENELAVS, ET PARIS.

### EACVS.

**P**OUR QUOY te iettes-tu sur Helene, Protefilaus, avec intention de l'estrangler? PROTESILAVS. Parce qu'elle est cause que ie suis decedé, & ay laissé ma maison sans support, & ma femme veufue, laquelle estoit encore fort ieune. EACVS. Il faut que tu t'en prennes à celuy qui pour l'amour d'une femme t'a conduit à Troye. PROTESI. Tu dis bien; qu'on le condamne donc? MENEL. Que ce ne soit pas moy, bon homme, mais bien ce Paris, lequel m'ayant enleué ma femme contre tout droit d'hospitalité, prit la fuitte avec elle; à cause dequoy il ne merite pas seulement d'estre estranglé par toy, mais encore par tous les Barbares, & les Grecs, ausquels il a causé la mort. PROTESI. Il vaut donc mieux que cela soit ainsi; & pour ce subject, ie ne suis pas deliberé de te lascher jamais hors de mes mains, ô mal-heureux Paris. PARIS. Tu me

Notre propre passion force nos inclinations, & souuent nous trouuons la mort dans l'amour.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Chacun s'ex-  
cuse en son  
mal, au lieu de  
s'accuser.

fais grand tort, Protefilaus de n'auoir point d'esgard, qu'il y a de la sympathie de ton inclination à la mienne; car ie suis amoureux, & seruiteur de ce mesme Dieu. Or tu n'ignores pas, qu'en matiere d'Amour, il y a ie ne sçay quoy qui nous y force, & que quelque Démon, auquel il nous est impossible de resister, porte nos inclinations où bon luy semble. **PROTESI.** Tu ne parles pas mal, mais que ne m'est-il donc permis de tenir icy Cupidon? **EACVS.** Ie suis content de prendre la parolle pour luy, & de soustenir son droit. Il te dira, qu'il peut bien auoir esté la cause de l'amour de Paris; mais de ta mort, nenny. Aucun autre n'en est coupable que toy-mesme, lequel au desceu de ta ieune femme, que tu auois espousee depuis peu, t'en allas faire le voyage de Troye, où pour n'auoir sceu mesnager ta vie (car vne vaine ambition d'honneur te portoit à tout coup dans les dangers, avec autant de hazard, que d'outrecuidance) tu fus occis le premier. **PROTESI.** Ie te feray bien vne plus belle responce pour moy, c'est, Que ie n'ay pas esté la cause de ma mort, mais plustost la Parque, qui par vn decret du Ciel l'auoit ainsi predestiné de tout temps. **EACVS.** Si cela est, quel subject as-tu d'accuser ceux-cy?

---

### MENIPPE, EACVS, PYTHAGORE, EMPE- DOCLE, ET SOCRATES.

#### MENIPPE.

*Ce Dialogue est  
vn sommaire de  
ce que font  
ceux qui sont en  
Enfer.*

**I**E te conjure, Eacus, au nom de Pluton, que tu m'ayes à raconter tout ce qui se fait en Enfer. **EACVS.** Ie ne te diray pas le tout, car il me seroit impossible, mais ie t'en feray vn sommaire: Tu sçais assez qu'il y a vn Cerberé, vn Nautonnier qui t'a desjà passé vn lac, & vn fleuue de feu à la premiere entree. **MENIPPE.** Ie sçay bien cela, & si ie t'ay veu, toy, assis à la porte, ensemble les Furies, & le Roy. Mais montre moy ie te prie les hommes les plus illustres du passé. **EACVS.** Ne vois-tu pas Agamemnon, Achille, Idomenee, Vlysse, Aiax, & Diomedé, qui sont les plus nobles de tous les Grecs. **MEN.** Hola, hola, Homere, toutes tes rapsodies, & bagatelles poetiques sôt çà bas incognues & diffornes. Tu vois assez toy-mesme que ce n'est que poudre & pure folie, ou bien des testes fresles, comme tu les appelle. **Qui est encore cestuy-cy?** **EACVS.** C'est Cyrus; & celuy-là Crucesus, qui a

pour proches voisins Sardanapale, Midas, & Xerxes. MENIP. C'est donc de toy, meschant, duquel la Grece a eu tant de peur autresfois? C'est toy, qui faisois passer ton armee à trauers l'Hellespont sur des vaisseaux attachez ensemble? Et toy qui auois dessein de nauiger par dessus les montagnes. Mais y a-t'il celuy qui ne sçache quel galand a esté ce Crœsus? Quant à Sardanapale, permets, Eacus, que ie luy donne dessus la jouë. EACVS. Garde t'en bien, car il est si delicat & effeminé, que tu luy romprois le test. MENIP. Ie l'embrasseray donc, puis qu'il est Androgine. EACVS. Veux-tu que ie te montre aussi les hommes de lettres? MENIP. Par Iupiter, i'en suis content. EACVS. Le premier qui se descouure à tes yeux, c'est Pythagore. MEN. Salut, Euphorbe, Apollon: ou ce que tu voudras. PYTHAGOR. Ie te saluë aussi, Menippe. MEN. N'as-tu plus la cuisse d'or? PYTHAG. Nenny vrayement; mais laissons à part ces discours, & voyons si tu n'as rien à dîner dans ta besasse. MEN. Ce n'est pas viande pour toy, car ce sont des febues. PYTH. Donne m'en seulement, & ne te soucie, car i'ay appris entre les morts, que les febues ne sont icy semblables en rien aux genitoires des Peres. EACVS. Pour cestuy-cy, c'est Solon fils de Xestus; celuy-là, Thales, & apres eux Pittacus, & les autres, qui sont sept de nombre, comme tu vois. MEN. Ces derniers sont les seuls entre tous, qui n'ont point le visage triste & plein de soucis. Qui est cestuy-cy tout couuert de cendres, côme vn pain cuit sous la braise, lequel a la peau toute bruslée? EACVS. C'est Empedocles, Menippe, lequel est icy venu à demy-bruslé du mont Ethna. MEN. O pied d'airain que tu n'auois pas beaucoup affaire de t'aller ietter toy-mesme dans les fournaïses! EMPEDOCLES. Ce fut par quelque frenesie, Menippe? MEN. Non, par Iupiter, ains plustost par vne conuoitise d'honneur, & par ie ne sçay quelle bestise: Voilà qui fut cause que tu te bruslas auec tes souliers d'airain sans l'auoir merité. Mais ceste ruse te seruit de bien peu, car tu fus trouué tout roide mort. Où est Socrates? EACVS. Possible se jouer il auec Nestor & Palamedes. MEN. Ie le voudrois bien voir s'il n'estoit gueres loing. EACVS. Vois-tu ce chauuelà? MENI. Ils sont tous chauues, & cette marque leur est commune. EACVS. Vois-tu donc ce camus? MEN. C'est le mesme encor, car ils sont tous camus. SOCRATES. Me cherches-tu, Menippe? MEN. Ouy vrayement, Socrates. SOCRAT. Que fait-on à Athenes? MEN. Plusieurs ieunes gens s'y meslent de Philosopher, & de verité, s'il ne faut prendre garde qu'au vestement &

C'est merueille que les Grands ne sçauēt point mettre de clou à la rouë de leur fortune.

Ceux qui veulent trop sçauoir, se perdēt dans leur curiosité.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

à la demarche, il y a plusieurs grands Philosophes. Au demeurant ie pense que tu as bien veu, de quelle façon Aristippe & Platon sont icy venus, l'un tout oingt d'unguents precieux, & l'autre fort expert à flatter les Tyrans de Sicile. **SOCRAT.** Mais quelle opinion a t'on de moy? **Qu'en dit-on Menippe?** **MEN.** Que tu es vn homme fort heureux, & qui as eu cognoissance de plusieurs belles choses, bien que d'abord il semblast que tu ne sceusses rien. **SOCRAT.** Je leur disois bien le contraire, mais ils pensoient que ce fut mocquerie. **MENIP.** Qui sont ceux-cy que ie vois à l'entour de toy? **SOCRAT.** C'est Carmides, Phedrus, & le fils de Clineas. **MEN.** Vrayement tu fais bien d'exercer encore icy ta pratique, & de ne point desdaigner de si grands personnages? **SOCR.** Tu vois, comme ie n'ay point d'autre entretien qui m'agree plus que cestuy cy. Mais couche toy pres de nous s'il te plaist **MENIP.** Je ne le feray pas, par Iupiter, car i'ay desjà ma place retenuë pres de Crœsus, & de Sardanapale, & il me semble que leurs pleurs m'appresteront assez à rire. **EACVS.** Je m'en vay aussi, de peur que quelqu'un des morts ne s'eschappe sans que i'en sçache rien. Vne autresfois ie t'en apprendray d'auantage. **MENIP.** Va t'en, Eacus, ie n'en sçay que trop.

Vn bel esprit  
loge quelque-  
fois dans vn  
corps diffor-  
me.

### ANNOTATIONS.

a *Ce sont des febues.* ] C'est vne allusion que fait Menippe à ce symbole de Pythagore, où il dit qu'il se faut abstenir de febues, c'est à dire, que l'homme sage ne doit point donner son suffrage & sa voix à vn autre, sans y auoir pensé. Ce qu'il a tiré de la coustume qu'auoient les anciens, lors qu'ils donnoient leurs suffrages, car ils fouloient ietter dans vne vne febue blanche pour luy auquel ils bailloient leur voix, & vne noire quand ils en faisoient refus.

b *Sept de nombre.* ] Il entend parler des sept Sages de Grece, sçauoir de Thales Milelien, de Pittacus de Mylene, & ainsi des autres, les Apophtegmes desquels estoient tenus pour des Oracles.

---

## MENIPPE ET CERBERE.

### MENIPPE.

*Il montre par  
l'exemple de So-  
crates que les  
plus resolu re-  
doutent la mort.*

**S**Vs Cerbere, puis que ie suis ton parent, estant Chien comme toy, dy moy ie te prie, au nom de Stix, si Socrates auoit bonne mine quand il arriua ça bas parmy vous? Car il est vray-semblable, puis que tu es Dieu, que tu peux non seulement abbayer, mais parler comme vne personne quand bon te semble. **CERBERE. A**

le voir de loing il auoit le visage asseuré, & paroiffoit à tous ceux qui estoient hors l'entree de la cauerne, inuincible aux traicts de la mort. Mais apres qu'il eut baiffé la teste dans la creuasse, qu'il ne vid autre chose qu'obscurité, & que moy-mesme le voyant si timide & lasche, le pris par vn pied, le navrant d'vne morsure mortelle, il se mit tout aussi-tost à crier, comme quelque enfant, & à se remuer de part & d'autre, de regret, disoit-il, qu'il auoit de laisser ses enfans. MENIP. Il portoit donc vn visage masqué de sagesse, & fardé seulement du mespris de la mort. CERBERE. Au contraire, il n'en faisoit point d'estat : Car quand il vid que c'estoit vn passage necessaire, il se resolut à souffrir sans contrainte, ce que les destins luy ordonnoient d'endurer, & ce afin qu'il en fut prisé d'auantage des regardans. Bref ie puis bien dire de tous ceux-là qu'ils sont courageux & sans peur à l'entree de la cauerne, mais c'est le mal quand ils y ont vne fois mis le pied. MENIP. Et moy avec quel courage te semble t'il que ie suis entré dans la cauerne? CERBERE. Tu es le seul, Menippe, de tous ceux de ta secte, qui merite d'estre loué apres Diogene; car vous y estes entré de vostre bon gré, sans qu'il vous fallust chasser, laissant les larmes à part.

---

CARON, MENIPPE, ET MERCVRE.

CARON.

**P**A Y E le port au Nautonnier, meschant que tu es. MENIP. Ie crois que tu te plais à crier, Caron. CARON. Paye moy, te dis-je, derechef ce qu'il me faut pour t'auoir passé le lac. MENIP. Tu ne dis pas si i'ay le moyen. CARON. Par Pluton, ie t'estrangleray, meschant, si tu ne me payes. MENIP. Et moy, ie te rompray la teste d'vn coup de balton. CARON. Est-ce la raison que ie t'aye passé de si loing pour vn rien? MERCVRE. Par Iupiter, voilà qui me viendroit bien, s'il me falloit encores payer pour les morts. CARON. Ie ne te lascheray point. MENIP. Si faut il que tu nous mettes à bord: Que te sert-il de me demander vne chose que ie n'ay pas? CARON. Ne scauois-tu pas bien qu'il te falloit apporter vne piece d'argent pour payer le port? MENIP. Ie le scauois bien, mais ie n'auois pas de quoy. Falloit-il que ie laissasse de mourir pour celà? CARON. Quoy donc? tu te venteras d'auoir esté passé

*La querelle de  
Caron & de  
Menippe.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

tout seul sans rien payer? MENIP. N'ay-je pas trauillé, tirant à la rame, & ne me suis-je point empesché de pleurer? CARON. Celà ne suffit pas, il faut que tu donnes le denier; car il n'est pas licite de faire autrement. MENIP. Ramene le moy donc derechef en vie. CARON. Vrayement i'en suis d'aduis; Voylà iustement ce qu'il me faut faire, si ie veux estre bien battu par Eacus. MENIPPE. Ne te fasche donc point? CARON. Monstre moy ce que tu portes dans ta besasse. MENIP. Ce sont des lupins, si tu en veux, que i'eus du soupper d'Hecate. CARON. D'où nous as-tu amené ce chien, Mercure? Il se mocquoit n'agueres en nauigeant, de tous ceux qui estoient en la nacelle, brocardeoit les vns, picquoit les autres, & estoit le seul qui chantoit, lors que tous pleuroient. MERCY. Quoy? Caron, ne sçais tu pas quel homme tu as passé à la riue? Il est tout à fait libre en paroles, & ne se soucie de rien. CARON. S'il tumbé vne autresfois entre mes mains, ie sçay bien ce que i'en ay affaire. MENIP. Tu n'auras pas ceste peine là, Caron, car tu ne me sçaurois retenir deux fois.

---

## PROTESILAVS, PLVTON, ET PROSERPINE.

### PROTESILAVS.

*Requête de Protesilaus à Pluton.*

**O** Pluton, mon bien-aymé Seigneur, & mon Roy; & toy fille de Ceres, foyez fauorables à ma priere amoureuse! PLVTON. Qui es tu qui nous importunes ainsi? PROTE. Ie suis Protesilaus, fils d'Iphicles, & Roy de Filacie, qui mourus le premier de tous deuant Iliou en l'armee des Grecs. Or ce que ie vous demande, c'est que ie sois renuoyé par vous au monde, pour y viure vn bien peu de temps. PLVTON. Il n'y a celuy d'entre les morts, qui n'ayt vn mesme desir; mais celà ne s'octroye à personne. PROTESI. Ie vous fais ceste requeste, plustost pour voir ma femme, que non pas pour viure; car ie l'ayme beaucoup plus que ma propre vie. Sçache, Roy des Enfers, que la nuit de mes nopces la laissant au lit malade, ie m'en allay au camp, où ie mourus par les mains d'Hector: tellement que i'en meurs de regret pour la grand' amour que ie luy porte, & desirerois fort, qu'il te pleust me permettre de l'aller reuoir pour vn peu de temps, au bout duquel ie ne faudray de me rendre icy. PLVTON. N'as-tu point beu du fleuve de Lethé? PROTESI. Ouy, mais son eau n'a pas eu la force de me lauer de ce

de ce regret. **PLUTON.** Aye tant soit peu de patience; car elle viendra quelque iour icy, & t'exemptera de la peine d'y retourner. **PROTESIL.** Je ne scaurois supporter vn si long retardement: Il n'est pas besoin que ie te die pourquoy; Tu as autresfois fait l'amour, & n'ignore pas quel est ce mestier. **PLUT.** Que te seruira-t'il de viure vn seul iour, pour en porter vn regret eternel? **PROT.** Je pense que ie l'ameneray, & qu'elle ne tardera gueres à me suivre: tellement que pour vn mort vous en aurez deux. **PLUTON.** C'est chose qui ne se fit iamais, & il ne faut pas que cela soit. **PROTESIL.** Si est-ce que tu te dois souuenir, Pluton, que pour vn mesme subject, tu rendis jadis à Orphee sa femme Eurydice, & pour faire plaisir à Hercule, tu renuoyas Alceste ma parente. **PLUTON.** Mais voudrois-tu bien paroistre deuant vne si belle femme, ayant la teste si chauue & difforme; comment l'oserois-tu regarder, puis qu'elle ne te pourroit aucunement recognoistre? Je m'assure qu'elle seroit fort estonnee, & s'enyroit bien loing de toy: & qu'en vain tu aurois frayé vn si long chemin. **PROSERPINE.** Treuve donc quelque autre remede à cecy, mon mary, & commande à Mercure, qu'apres que Protefilaus aura veu derechef la lumiere, & que ce Courrier des Dieux l'aura touché de sa baguette, il le transforme en vn beau ieune homme, & tel qu'il estoit sortant de la couche de son espouse. **PLUTON.** Qu'il soit fait comme tu dis, Proserpine, puis que cela te semble bon: Remmene donc cestuy-cy, Mercure, & le fais derechef tel qu'il estoit au iour de ses nopces. Quant à toy, aye souuenance que tu ne prens qu'vn iour de delay.

La mort est vn  
bransle, où l'on  
appelle l'autre.

---

## DIOGENE ET MAVSOLE.

### DIOGENE.

**HOLA,** Carien, pourquoy es tu si orgueilleux que de t'estimer digne d'estre preferé à nous? **MAVSOL.** Premièrement pour le Royaume; car j'ay regné par toute la Carie, & commandé aux nations Lydiennes. D'auantage, apres auoir conquestré quelques Isles, & destruit la pluspart de l'Ionie, ie suis paruenu iusques à Milet. Secondement, i'estois beau, grand, & vaillant à la guerre; & de plus on m'a dressé dans Halicarnassée vn tombeau qui est mis entre les miracles du monde pour sa beauté: Car il y a

Les superbes  
Mausoles ne  
sont que des  
vaines mon-  
stres apres la  
mort.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Les plus beaux  
ouurages ne  
sont que des  
vaines mon-  
stres subiectes  
à la rouille du  
temps.

Le Sage se  
dresse vn Mau-  
sole durant sa  
vie.

des cheuaux & des hōmes taillez au vif sur la pierre, & cet ouura-  
ge est si beau, qu'à peine pourroit-on treuuer vn Tēple qui luy fut  
pareil. Ne te semble-t'il pas maintenant que ie ne me prise point  
sans subiect pour tant de rares merueilles! **DIOG.** Dis-tu que c'est  
pour le Royaume, pour la beauté, & pour cet ouurage magnifi-  
que de marbre? **MAVSOLE.** Par Iupiter, ouy. **DIOGENE.** Mais tu  
n'as plus à present, Mausole, ny ceste dignité, ny ceste beauté:  
De maniere que si nous auions esleu vn arbitre sur la beauté, ie  
ne sçauois dire pourquoy ton test deuroit estre preferé au mien:  
Car tous deux sont chauues, decharnez, & montrent les dents,  
oultre que nous auons perdu les yeux, & que les narines nous pa-  
roissent toutes ouuertes. Pour ce qui est de ce riche tombeau, &  
de ces pierreries, elles peuuent bien seruir de monstre à ceux de  
Halicarnassée pour se faire admirer aux passans. Mais ie ne vois  
pas que tu en puisses tirer du profit; si ce n'est possible que tu me  
dies, qu'estant accablé de si grosses pierres, tu soustiens vn far-  
deau plus pesant que nous. **MAVSOLE.** Quoy? toutes ces choses  
ne me seruiront donc de rien, & Mausole, & Diogene seront  
semblables l'vn à l'autre? **DIOG.** Rien moins; car Mausole s'attri-  
stera quand il se souuiendra de ces beautez caduques, parmy les-  
quelles il souloit viure bien-heureux, & Diogene se rira de luy.  
Mausole fera des comptes de son tombeau, que sa femme Ar-  
temise, & sa sœur luy ont fait dresser en Halicarnassée; Diogene  
au contraire ne sçait pas seulement si son corps a esté enseuely:  
Aussi ne s'en enqueste-t'il point, car il se contente d'auoir laissé  
sa memoire eternelle à ceux qui luy suruiuent, menant vne vie  
digne d'vn homme, & qui luy donne plus de lustre que tous les  
tombeaux, comme estant bastie sur des fondemens solides, &  
fermes.

### ANNOTATION.

a *Mausole.*] Roy de Carie, auquel sa femme Artemise portoit tant d'affection, qu'on  
tient qu'apres sa mort, peu s'en fallut qu'elle n'en mourut de regret, & que pour eternelle  
memoire de sa vie, elle luy fit dresser vn tombeau appellé Mausole de son nom, si superbe,  
& si riche, qu'il fut mis au rang des sept miracles du monde. Vn grand Poëte de nostre  
temps destrit fort bien le dueil de ceste Princesse, quand il dit:

*Ainsi quand Mausole fut mort,  
Artemise accusa le sort,  
De pleurs se noya le visage,  
Et dit aux vstres innocens  
Tout ce que fait dire la rage,  
Quand elle est maistrresse des sens.*

## NIRE, THERSITE, ET MENIPPE.

NIRE.

**P**VIS que Menippe se treuve icy tout porté, il iugera lequel est le plus beau de nous deux. Dy moy, Menippe, ne te semblé-je pas estre doué d'une singuliere beauté? **MENIP.** Pour vous iuger equitablement, il faut que ie sçache premieremēt qui vous estes. **NIRE.** Nous sommes Nire, & Therfite. **MENIP.** Lequel de vous deux est Nire, & lequel Therfite, car encore le faut-il sçavoir? **THERSITE.** J'ay desia gaigné en ce que ie suis semblable à toy, & que tu ne me surpasses pas de tant, que cet aueugle Homere t'a esleué, t'appellant le plus bel homme du monde. Car bien que i'eus la teste poinctüe, & les cheueux clair-semez, ie n'ay pas esté réputé moindre que toy par ces Iuges icy. Mais il est temps, Menippe, que tu ordonnes lequel de nous deux te paroist le plus beau. **NIRE.** C'est moy qui suis fils d'Aglaia & de Carops,

*Parallele de la  
beauté de Nire à  
la difformité de  
Therfite.*

*Et lequel surpassant en ce temps où nous sommes*

*Tout ce qu'on void de beau, sur les champs des Troyens,*

*Ay quitté mon pays, cherchant mille moyens,*

*Pour me faire estimer la merueille des hommes.*

**MENIPPE.** Si me semble-t'il pourtant que tu n'es pas venu çà bas sous terre le plus beau des mortels, & que tes os sont semblables à ceux des autres morts, si ce n'est qu'il y a ceste difference entre le test de Therfite & le tien, que l'un est fort delicat & effeminé; l'autre, non. **NIRE.** Ce n'est pas tout, demande à Homere si ie n'auois pas bonne mine, quād ie combattois au milieu des Grecs? **MENIP.** Tu me comptes des songes du temps passé, parle moy du present: Car ceux qui viuoient en mesme aage que toy, te cognoissoient assez pour lors. **NIRE.** Dy moy donc si ie ne suis point icy le plus beau des morts? **MENIP.** Tu n'es pas plus beau que les autres, car tous sont égaux en Enfer, & il n'y a point de distinction, ny de difference. **THERSITE.** Il me suffit de sçavoir cela.

MENIPPE ET CHIRON.

MENIPPE.

*La dispute de  
Menippe & de  
Chiron, touchant  
l'immortalité.*

**I**'Ay ouy dire qu'estant Dieu tu as desiré la mort, Chiron. **CHIRON.** Ce que tu dis est tres-veritable, Menippe, & ie suis mort comme tu vois, bien qu'il n'ayt tenu qu'à moy de me rendre immortel. **MENIP.** Mais quelle si grande enuie te prit il de mourir, puis que tous les mortels abhorrent naturellement ceste derniere fin? **CHIR.** Je te le diray, puis que ie vois que ton bel esprit est capable de le retenir. Il faut que tu sçaches que ie ne prenois point plaisir à ouyr parler de l'immortalité. **MENIP.** Quoy? n'est-ce pas vn grand contentement de viure, & voir la lumiere? **CHIRON.** Nenny, Menippe; Car il me semble que le plaisir doit auoir vn meslange de diuersité. Et parce que ie veis qu'en viuant on iouysoit tousiours d'vn mesme Soleil; que chaque heure retournoit à son poinct, voire que toutes les choses du monde succedoient alternatiuement l'vne à l'autre, ie me soulay à la parfin de tout celà. Car il n'y a point de bien en ce mouuement continuel, & en matiere de plaisir, il n'est rien de comparable au changement. **MEN.** Tu dis bien, Chiron, mais ie m'estonne comme tu te plais tant à viure dans les Enfers. **CHIR.** Parce que ie n'y vois du tout point d'inegalité: Puis, quel danger y a t'il qu'on soit en tenebres, ou qu'on participe à la lumiere. D'auantage, nous n'auons iamais çà bas ny faim ny soif, comme là haut, & sommes exempts de toute incommodité. **MENIP.** Prends garde, Chiron; que tu ne t'enlances toy-mesme dans tes paroles, & que ton propre discours ne combatte contre toy. **CHIRON.** Pourquoy celà? **MENIP.** Parce que tu as desjà dit, que les choses du monde t'ennuyoient, pour leur estat tousiours semblable. Or est-il que çà bas tout y est egal. Tu tremperas en vn mesme ennuy, & il te faudra chercher quelque nouvelle maniere de viure, ce que ie tiens pour vne chose impossible. **CHIRON.** Que faut-il donc que ie face, Menippe? **MENIP.** C'est que comme sage tu te contentes des choses presentes, & te souuienne qu'il n'y a rien qui ne soit tollerable.

*La diuersité  
plait.*

*Le Sage se  
contente des  
choses presentes.*

DIOGENE, ANTISTHENE, CRATES, ET  
LE MANDIANT.

DIOGENE. •

**P**VIS que nous sommes de loisir, chers amys, Antisthene & Crates, que n'allons nous faire vn tour de pourmenade à ceste porte icy pour y voir qui sont ceux qui viennent, & ce que fait vn chacun d'entr'eux? **ANTIST.** Allons y, Diogene, i'en suis content. Nous aurons sans doute bien du plaisir de voir pleurer les vns, les autres requerir qu'on les relasche; les vns descendre à contre-cœur, & les autres faire les retifs, bien qu'ils soient colletez par Mercure, sans que neantmoins toute ceste resistance leur serue de rien. **CRATES.** Mais ie vous veux faire le recit le long du chemin, de ce que ie vis en descendant icy. **DIOG.** Dis donc, Crates, car ie crois que tu nous feras rire. **CRATES.** I'estois avec vne troupe de personnes qui descendoient avec moy, & entr'autres le riche Ismenedor, qui est mon cōpatriote, Arfaces gouverneur des Medes, & l'Armenien Orates. Ismenedor donc, qui venoit d'estre occis par des voleurs, pres de Citere, s'en allant à mon aduis en Eleusine, ne cessoit de pleurer, & montrant des playes qu'il auoit aux mains, portoit le dueil de ses enfans qu'il auoit delaissez, & accusoit luy mesme sa temerité, d'auoir osé passer par Citere, & trauerfer Eleutere, lieux rendus deserts par les derniers troubles, n'ayant point d'autre cōpagnie; que deux siens seruiteurs, bien qu'il portast avec soy cinq flaccons, & quatre coupes d'or. Cestuy-cy auoit pour compagnon en son dueil Arfaces, lequel, bien que Barbare, estoit vn fort honorable vieillard, & qui se faschant d'aller à pied, demandoit qu'on luy amenast son cheual, qui luy auoit esté tué entre ses iambes par vn Rondelier Thracien, en la guerre qu'il menoit cōtre le Roy de Cappadoce, où l'homme & le cheual furent transpercez d'vn seul coup. Car Arfaces s'enfonçant trop auant dans la meslee, voillà le Thracien qui l'attendait de pied ferme se presente à luy, tout couuert de sa targue, & baissant son jaelot, apres auoir destourné sa lance, l'abbat par terre tout roide mort. **ANTIST.** Mais comme est-il possible que cela se soit fait d'vn seul coup? **CRATES.** Fort aysement; car Arfaces courant à bride abbatuë, coucha le bois de sa

*La pourmenade  
de Diogene, &  
les rencontres  
qu'il eut au pays  
des morts.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Tous chemins  
sont ouverts à  
l'infortune.

lance, longue de vingt coudees; dequoy s'apperceuant le Thracien, ayant destourné le coup avec sa rondelle, il se mit à genoux, reçeut la venuë avec son iavelot, & navra le cheual au dessous du poictral, lequel se sentant blessé, prit la fuitte tout aussi-tost, & fut cause de la mort d'Arfaces. Vois-tu maintenant comme ceste fortune luy aduint, plustost par le moyen du cheual que de l'ennemy. Il se faschoit donc de ce qu'on l'égalloit aux autres, & qu'on ne luy permettoit pas de venir çà bas à cheual. Quant à Orates, c'estoit vn bon-homme, & si indisposé qu'il ne se pouuoit tenir sur ses pieds, ny faire vn seul pas. Ce qui est commun à tous les Medes; car apres qu'ils sont descendus de cheual, ils ont beaucoup de peine à marcher, & semble à les voir, qu'ils vont sur des espines. Cestuy-cy gifant couché par terre, sans se pouuoir releuer, le bon Mercure l'alla prendre, & le porta iusques dans la barque: ce qui m'inuitoit fort à rire. ANTIS. Ie ne me meslay point aussi parmy les autres en descendant, mais delaisant ces pleureurs, & courant droit à la barque, ie pris la premiere place, pour nauiger avec plus de seureté. Et pendant que ceux-cy ne cessoient de pleurer, & de vomir dans la nacelle, ie ne pensois a autre chose qu'à rire. DIOG. Vrayement vous avez eu deux bonnes rencontres par le chemin. Pour moy, j'auois pour mes compagnons en descendant, Blepsias l'vsurier de Piree, Lampis Arcanan, Capitaine des soldats estrangers, & le riche Damis de Corinthe, qui estoit mort du poison que son garçon luy auoit donné. L'on disoit, que Lampis s'estoit estranglé soy-mesme pour l'amour de la Courtisane Myrtis, & que le mal-heureux Blepsias s'estoit laissé mourir de faim: Aussi paroissoit-il tout passe & desfaict. Or bien que ie sçeus le tout, ie ne laissois pas pourtant de demander qu'on me fist le recit de sa mort. Mais comme ie m'apperçeus que Damis accusoit son fils; Il ne t'a fait aucun tort, luy dis-je, de t'auoir empoisonné, toy qui ne donnas iamais que quatre oboles à ce ieune hōme de dix-huict ans, biē que tu fusses riche de mil talens, & qu'à l'aage de nonante ans, tu n'eusses point d'autre exercice, que les desbauches, & les excez. Quant à toy, Acarnas, (luy di-je, me tournant vers luy, qui pleuroit, & maudissoit Myrthis) pourquoy ne t'accuses-tu toy-mesme, plustost que l'amour? Il fait beau voir que n'ayant iamais tourné le dos à l'ennemy t'exposant volontairement, & le premier de tous aux dangers de la guerre, tu t'eusses laissé vaincre, & piper par les larmes, & les feints souspirs d'vne Courtisane, qui de fortune s'est rencontrée deuant toy?

L'homme se  
console en ac-  
cusant son  
desastre.

Pour Blepsias que voicy, il publie luy mesme sa grãde folie en ce qu'il a fait amas de biens pour des heritiers qui ne luy appartenoient en rien, estimant, sot qu'il est, de viure tousiours. Les pleurs de tous ceux-cy m'apprestent fort à rire. Mais ie suis d'aduis que nous passions outre, car nous sommes desjà proches de l'entree. Il nous faut donc regarder de loing, & descouurir ceux qui arriuent. Hé qu'en voilà beaucoup & de plusieurs sortes! Ils pleurent tous, les petits enfans exceptez, & les vieillards mesmes se lamentent. Qu'est-cecy? Ne cherchent-ils point quelque drogue pour les faire reuiure? Le m'en vay interroger cestuy-cy: Quel subiect as-tu de pleurer & de te fascher bon-homme, puis que tu ne te peux plus soustenir de vieillesse? N'as-tu iamais esté Roy? LE MENDIANT. Nenny. DIOGENE. Quoy donc? Prince. LE MENDIANT. Rien moins. DIOGENE. Possible te plains-tu d'auoir laissé tes richesses, & d'estre mort frustré de tous tes plaisirs? LE MENDIANT. Ce n'est rien de tout celà, car viuât au monde aagé enuiron de nonante ans, ie gaignois ma vie avec le roseau & la ligne: Et bien que ie n'eus point d'enfans, ie souffrois néantmoins vn million d'incommoditez, estois boiteux, & auois la veuë trouble. DIOG. Quoy? Tu desirois encore de viure, te voyant en vn si piteux estat? LE MENDIANT. Ouy vrayement, car la lumiere m'estoit agreable,

La mort des enfans est heu- reuse, & doit estre exempté des pleurs.

*Mais le traict de la mort me sembloit trop amer.*

DIOG. Tu refuses vieillard, & parles en enfant, bien que tu sois aussi aagé que le Nautonnier. Que pourra dire maintenant quelqu'un de ces ieunes hommes, puis que les vieillards mesmes desirerent de viure long temps, au lieu de chercher la mort, comme le vray remede des maux qui sont inseparables d'avec la vieillesse? Mais rebrouffons chemin, de peur que quelqu'un nous voyant pourmener si pres de la porte, n'entre en soupçon que nous voulions prendre la fuitte.

## MENIPPE ET TIRESIAS.

### MENIPPE.

IE ne sçay, si ie te dois plus nommer aueugle Tiresias, car nous auons tous les yeux cauez de mesme sorte, & les places où ils

La mort ferme les yeux aux plus clair-voyans.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

estoyent autresfois, nous restent tant seulement. Tu ne sçauois plus dire toy-mesme où est maintenant Fince, & où Lyncee? P'ay neantmoins ouy racôter aux Poëtes, que i'ay autres-fois entêdus, que tu as esté Deuin, & Hermaphrodite; ce qui fait, que ie te prie au nom des Dieux de me dire laquelle des deux vies, sçauoir d'homme ou de femme, t'a esté la plus agreable? **TIRESIAS.** La vie des femmes me sembloit meilleure, Menippe, car outre qu'il y a moins d'affaire, elles commandent aux hommes, & ne se soucient n'y d'aller à la guerre, n'y de se presenter sur les boulevards, ny de contester aux assemblees publiques, ny de chicanner dans vn barreau. **MENIP.** N'as-tu iamais ouy ce que dit Medee dans Euripide, Tiresias, où elle deplore le sexe feminin, & l'appelle miserable pour les grandes douleurs qu'elles souffrent aux enfantemens? Mais dy moy (car les vers Iambiques de ceste mesme Medee m'en font ressouuenir,) N'as-tu iamais enfanté quand tu estois femme? Ou bien es tu demeuré sterile durant ta vie? **TIRES.** Voylà de belles demandes, Menippe! **MEN.** Respons moy ie te prie, il n'y a point de danger. **TIRES.** Je n'ay pas esté sterile, & si ie n'ay point enfanté. **MENIP.** Celà me suffit: Je voudrois bien sçauoir encor si tu auois vne matrice? **TIRES.** Ouy de verité. **MEN.** Cette matrice ne s'esuanouit elle point avec le temps? Car pour moy ie crois que ta nature de femme se ferma tout à coup, & que tes mammelles se rauallerent, depuis que le membre viril te commença à croistre petit à petit, & la barbe à sortir: Ou bien il fallut que tu deuis homme en vn instant? **TIRES.** Je n'entends rien à ta demande, & il semble à t'ouyr parler, que tu mettes ces choses en doute. **MENIP.** Quoy donc? il ne faut point douter, Tiresias, ains prendre ces paroles à la volée, sans considerer si cela se peut faire ou non? **TIRES.** Si tu n'adjoustes foy à cecy, bien difficilement croiras-tu que quelques femmes, sçauoir, Adon, Daphné, & la fille de Lycaon ayent esté faictes oyseaux, arbres, & bestes? **MENIP.** Si quelquefois ie me trouue à la compagnie de telles gens, ie sçauray ce qu'ils en diront. Mais ie voudrois bien sçauoir, si tu estois femme quand tu deuinois, ou si ç'a esté depuis, & si tu fus Deuin au mesme instant que tu pris la forme d'homme? **TIRES.** Je voy bien que c'est, tu ne sçais pas qu'on dit de moy, que pour auoir appaisé vne sedition, qui aduint entre les Dieux, la Deesse Iunon me rendit auetugle, mais Iupiter me recompensa de la science de deuiner. **MENIP.** Oses-tu bien mentir encore, Tiresias?

Il n'y a point d'autres Hermaphrodites, que les homes lâches & effeminez.

fiat? Toutesfois ie ne m'en estonne gueres : Car c'est la coustume des Deuins de ne dire iamais rien de vray.

---

 AGAMEMNON ET AIAX.

## AGAMEMNON.

**S**I par vn effect de fureur, Ajax, tu t'es occis toy-mesme, & nous as tous taillez en pieces, pourquoy te fasches-tu contre Vlysse? Et pourquoy n'agueres ne le voulus-tu point regarder, lors que s'en allant consulter l'Oracle, tu ne daignas pas seulement parler à luy, qui a esté ton compagnon d'armes, & ton bon amy, ains passas outre avec vne desmarche trop arrogante? AIAX. Il m'a donné subiect de ce faire, Agamemnon, car luy seul a esté cause de ma fureur, pour auoir osé contester contre moy pour le faict des armes. AGAM. Pensois-tu donc d'estre sans pareil, & de vaincre vn chacun sans te remuër tant soit peu? AIAX. Ouy, principalement en telles affaires, car il sçait bien que tout l'equipage m'appartenoit de droict, comme estant au fils de mon frere: Et neantmoins vous ne remuastes iamais, & me quittastes les armes; Vous, di-je, qui auiez beaucoup plus de valeur & de courage que luy. Il faisoit beau voir que ce fils de Laërtes, auquel i'ay souuent sauué la vie quand il estoit sur le poinct d'estre massacré par les Phrygiens, se fit estimer plus valeureux que moy, & plus digne d'auoir ces armes? AGAM. Il faut que tu t'en prennes à Thetis; car c'estoit son deuoir de te mettre en possession des armes, cōme parent du trespasé, & neantmoins il les mit au milieu de tous. AIAX. Je n'en accuse personne qu'Vlysse. AGAM. Il est excusable, si estant homme, il a desiré la gloire qui est vne douce amorce, pour laquelle vn chacun de nous s'expose hardiment aux perils de la guerre. Puis, il t'a vaincu mesme deuant les Troyens qui en estoient les Iuges. AIAX. Je sçay bien qu'il me condamnera, mais il n'est pas licite de parler des Dieux. Bref il m'est impossible d'aymer Vlysse, Agammenon, quand Minerue mesme me le commanderait.

*La contention  
d'Ajax pour le  
faict des armes  
d'Agamem-  
non.*

*La gloire a ie  
ne sçay quels  
charmes qui  
nous retiennent  
dans les dan-  
gers sans les  
redouter.*

MINOS ET SOSTRATE.

MINOS.

*Minos veut punir Sostrate pour ses mesfaits. Mais il sçait si bien deffendre sa cause en accusant le destin & la Parque, qu'il en est delivré.*

*C'est vne erreur de croire vne fatalité, puis que le Sage sçait commander aux Aitres.*

**Q**UE ce larron Sostrate soit maintenant precipité dans <sup>a</sup> le fleuve de feu, & deuoré par la Chimere, comme Sacrilege qu'il est; qu'on l'attache pres de Titius, & que les Vautours luy rongent le foye. Mais quant à vous, belles Ames, allez vous en aux champs Elisiens, & aux Isles fortunées, pour recompense des bonnes œuures que vous auez faictes durant vostre vie. **SOSTRA.** Escoute à tout le moins, Minos, si ie ne diray pas pour moy quelque raisonnable deffense. **MINOS.** N'as-tu point de honte de me dire que ie te donne audience? N'est-il pas vray que <sup>b</sup> Sostrate t'a conuaincu d'auoir esté le plus grand meurtrier de ton temps? **SOST.** C'est la verité, mais ie voudrois bien sçauoir si c'est à tort ou à droict qu'on me condamne au supplice? **MINOS.** Il n'y a point de peine assez grande pour toy. **SOSTR.** Si faut-il que tu m'obliges de tant que d'ouyr vn mot que ie te veux dire. **MINOS.** Dy donc, & ne fois pas si long en paroles, car nous en auons d'autres à iuger. **SOSTR.** Tout le mal que j'ay commis durant ma vie, l'ay-je faict volontairemēt, ou sçauoir si la Parque l'auoit ainsi filé? **MINOS.** Il n'y a point de doute que c'estoit vn decret de la Parque. **SOSTR.** Si celà est, il faut inferer, que les mauuais & les bons commettent toutes choses par mesme moyen, sçauoir en luy obeyssant; car Clothon destine & ordonne à vn chacun ce qui luy doit aduenir depuis sa naissance iusques à sa mort. **SOSTR.** Tellement que si quelqu'vn tuë vn homme y estant forcé par vn autre, & ne pouuant s'en desdire, (comme vn bourreau, ou vn satellite; l'vn obeyssant au Iuge, & l'autre au Tyran) ie te demande lequel des deux sera coupable d'homicide? **MINOS.** Il est tres-certain que ce sera le Tyran, ou le Iuge; car ce seroit folie d'en accuser l'espee qui ne sert que d'instrument au courage, de celuy qui premier en a donné l'occasion. **SOSTR.** Tu fais bien d'amplifier cecy par exemples <sup>c</sup> Minos. Que si le seruiteur nous apporte de l'or ou de l'argent de la part de son maistre, à qui en doit-on sçauoir gré? **MINOS.** A celuy qui l'enuoye, Sostrate, & non à celuy qui le porte, car il ne faict que ce que son maistre luy commande. **SOSTRA.** Tu fais donc injustement, quand tu nous condamnes au supplice,

nous di-je, qui n'auons esté que les executeurs du destin que Clothon nous a filé, & cependant tu honnores, & recompenses ceux qui n'ont esté que les instrumens des biens d'autruy: Car il n'y a celuy qui sçeuft dire qu'il soit possible de s'opposer aux choses qui nous sont imposees par les loix de la necessité. MINOS. Si tu regardes de si pres, Softrate, il te sera bien aysé de treuuer plusieurs autres choses qui n'ont esté faictes selon la raison: Mais à ce que ie vois tu n'es pas seulement vn brigand, ains encore vn Sophiste avec tes arguments captieux. Lasche-le, Mercure, & qu'on ne le punisse point d'auantage: Mais cependant donne toy garde, Softrate, de ne point apprendre aux autres deffuncts à proposer telles questions Sophistiques.

Il y a bien de la difference de l'instrument à la cause.

## ANNOTATIONS.

a *Le fleuve de feu.*] Les Poëtes feignent que là bas aux Enfers se void vn fleuve, les ondes duquel ne sont que des flammes, qui comme des vagues s'enflent à gros bottillons pour tourmenter les meschans. Dequoy il ne faut pas s'estonner, puis que dans la sainte Ecriture mesme, il est fait mention de l'estang de soulfphre & de feu.

b *Softrate.*] Roy fort cruel, & si puissant qu'apres auoir gagné diuerses victoires, il faisoit marcher des grands Princes qu'il auoit subjugué, comme ses esclauces, enchainez & attelés à son char. P'en ay fait ces vers autresfois,

*Après auoir conquis l'honneur de la victoire,  
Et gagné les tresors dans l'Inde recalez,  
Softrate fait marcher pour comble de sa gloire  
Les plus grands Roys du monde à son char attelés.*

c *Minos.*] C'estoit l'un des luges d'Enfer, duquel il est fait mention dans Virgile.

6. *Eneid.*

## MENIPPE, OV, LA NEGROMANTIE.

## MENIPPE, ET PHILOMENIDES.

## MENIPPE.

**I**E te saluë, ô bien-aymee entree de ma maison! ô que ie te reuois volontiers estant de retour à ceste lumiere! PHILOMENID. N'est-ce pas icy ce Chien Menippe? sans doute, ce n'est autre que luy, si ie ne m'abuse. Mais que veut dire qu'il porte vn habit si estrange, vne massuë, vne lyre, & vne peau de Lyon? Approchons-nous de luy? Salut, Menippe, D'où viens-tu? Il me semble qu'il y a long temps qu'on ne t'a veu à la ville? MENIPPE.

*Ie viens du bas manoir, & de ces sombres lieux,  
Où les morts dans l'Enfer demeurent loing des Dieux.*

*Il discours de l'incertaine doctrine des Philosophes; de la superstition des Magiciens, des fables de l'Enfer, de la vie humaine comparée aux Tragedies, & des richesses, concludant par l'exemple de Tyresias, Que la vie des ignorans est la plus sçeuë.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

PHILOMENID. O Hercule, Menippe seroit-il bien mort? sans que nous en sceussions rien, puis derechef ressuscité? MENIP.

*Non ie ne suis point mort sans que tu l'ayes sçeu,  
Mais l'Enfer dans son gouffre, en vie m'a receu.*

PHILOME. Quelle a esté la cause de ce tien voyage si nouveau, & inespéré? MENIP.

*Vn invincible cœur qui deffie le vice,  
Vn esprit resolu qui braue le supplice,  
Et vn âge attrempé qui ne craint point la mort,  
Bien que debile d'ans m'a conduit à ce port.*

PHILOMEN. Ne me parle point ie te prie de ces matieres tragiques, & me dy simplement que signifie cet habit que tu portes, & pour quelle cause t'en es-tu allé en Enfer? Car ie ne treuve pas qu'il y ayt beaucoup de plaisir à faire vn tel voyage. MENIPPE.

*D'un desir trop ardent mon ame fut saisie  
De consulter l'esprit du Devin Tiresie.*

PHILOME. Tu refuses sans doute; car si cela n'estoit point ie pense que tu ne respondrois pas de la sorte à tes amys, & ne leur chanterois point des vers ramassez. MENIP. Ne t'en estonne pas, mon amy, car la conuersation que j'ay eüe depuis peu d'Euripide & d'Homere m'a tellement farsi de rimes, que les vers me croissent à la bouche sans aucune difficulté. Mais dy moy comme vont les affaires du monde, & qu'est-ce qu'on fait à la ville? PHILOMEN. Les hommes n'ont pas encore despoüillé leur vieille peau; c'est tousiours vn mesme train, & ils ne cessent de destrober, de se parjurer, de prester à l'interest, & d'estre vsuriers comme de coutume. MENIP. Meschans & miserables qu'ils sont! Quoy, ne scauent-ils pas ce qui n'agueres a esté conclu aux Enfers, & quelle est la sentence que Pluton a donnee contre les riches, laquelle, par Cerbere, ils ne pourront aucunement euitter. PHILOM. Que dis-tu, Menippe, a t'on fait là bas quelque nouvelle ordonnance? MENIPPE. Ouy, par Iupiter, mais il n'est pas besoin que tout le monde le sçache, ny de reueler ces secrets, de peur que quelqu'un ne m'accuse d'impicté deuant Radamante. PHILO. Ie te iure, par Iupiter, cher Menippe, que tu ne dois point craindre de le reueler à ton amy: car ie t'assure que tu le diras à vn homme qui se sçait taire au besoin, & quijà de long temps fait profession des choses sainctes. MENIP. Tu me pries d'une chose, laquelle ie ne te puis dire que bien difficilement, & au grand hazard de ma per-

Il est bien difficile de perdre ce que la Nature nous a donné.

sonne. Mais si faut-il prendre ceste hardiesse pour l'amour de roy. Il a esté ordonné que ceux-là sont riches qui reserrent l'or comme Danaë. PHILOM. Ne passe pas outre, cher amy, que premier tu ne m'ayes raconté quelle a esté la cause de ta descente aux Enfers, qui t'a seruy de guide le long du chemin, & tout ce que tes yeux y ont veu? Car il est vray-semblable que la curiosité que tu as eüe des belles choses t'a fait rechercher tout ce que ton esprit a iugé digne d'estre sçeu. MENIP. Encore m'est-il force de t'obeyr en celà, car que ne faict on pour l'amour d'un amy? Je te veux donc faire le recit en peu de mots de la cause pour laquelle ie suis descendu aux Enfers. Lors que i'estois encore enfant, & que ie m'en allois ouyr Homere & Hesiode, toutes les fois qu'ils racontotent les guerres & seditions non seulement des Herôs, mais des Dieux mesmes, ensemble leurs adulteres, rapt, punitions, exils des peres, & nopces des freres, & des sœurs, i'estois espris d'un nouveau desir d'auoir l'entiere cognoissance de tous ces euenements. Mais aussi-tost que ie commençay d'atteindre à l'aage viril, & que ie connus que les loix ordonnoient des choses du tout contraires aux enseignements des Poëtes, sçauoir, de ne commettre point d'adulteres, d'auoir en horreur les seditions, & de ne point desrobber le bien d'autrui: ie me trouuay d'abord si estonné, que ie ne sçauois de quelle façon il me falloit comporter. Les Dieux, disois-je, n'eussent iamais paillardé, ny fait des querelles l'un contre l'autre, si leur diuinité ne leur eut appris que ces choses estoient honnestes, & belles; Et les Legislatours se fussent fort bien empeschez de faire des Loix contre la raison, s'ils ne les eussent estimees profitables? Comme ie flotfois entre l'irresolution & la doute, il me sembla bon de m'en aller prendre l'aduis de ceux qu'on nommoit Philosophes, de me conseiller à eux, & les prier de faire de moy ce qu'ils aduiseroient, pourueu qu'ils me montraissent la plus droicte reigle de bien viure. Je m'en allay donc les voir, sans m'aduiser que ie sortois d'une espesse fumee, comme l'on dit, pour me ietter dans un grand feu: car ie n'eus pas si tost examiné de pres leurs raisons, que ie descouuris leur bestise, & toutes choses me semblerent plus incertaines qu' auparauant; ce qui me faisoit dire que la vie des ignorans estoit toute d'or. L'un d'eux me commandoit de ne m'adonner qu'à la volupté, & de n'aspirer à point d'autre chose, qu'à ce contentement sur lequel ils fondoient la felicité. L'autre m'enjoignoit de rechercher de traouiller, laisser & affliger mon corps par des salerez, ordures,

La science engédre tous les iours de nouveaux desirs.

Il vaut mieux estre ignorant quelquesfois que sçauoir tant de choses.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

& autres telles miseres, & de l'exposer assiduellement aux injures, m'alleguant pour preuve de son dire ces beaux vers d'Hesiodé sur la loüange de la vertu, où il n'est parlé que de la sueur, & de ceste glissante montee qu'on treuve pour atteindre au sommet de la montagne qu'il décrit. Bref, l'un me commandoit de tenir l'argent à mespris, & d'en estimer la possession indifferente: & l'autre tout au cōtraire me remonstroit que la richesse n'estoit pas mauuaise. Que diray-je de l'opinion qu'ils auoient du monde? Sans mētir i'auois tous les iours les oreilles battües des discours qu'ils faisoient des Idees, des substances incorporees, des atomes, du vuide, & d'autres tels noms qui les tenoient tousiours en dispute. Ce que ie treuuois encore le plus absurde en eux, c'est que lors que quelqu'un soustenoit vne opinion contraire, ils y joignoient tous ensemble des raisons si fortes & inuincibles, qu'il m'estoit impossible de cōtredire, ny à celuy qui soustenoit qu'une chose estoit chaude, ny à celuy qui preuuoit le cōtraire, bien que ie cognusse assez, que le chaud & le froid ne pouuoient tour à coup subsister en vn mesme subject. Et de verité quand i'oyois faire ces contes, il m'aduenoit comme à ceux qui sommeillent; car ores ie panchois la teste, & tantost ie la redressois. Et ce que i'estimois en eux plus digne de risée, apres auoir consideré leurs actions, c'est que ie treuuois qu'ils faisoient des choses du tout repugnantes à leurs paroles, & enseignemens: Car ceux qui disoient, qu'il falloit fouler aux pieds l'argent, baailloient auidement apres les richesses, se debattoient pour l'vsure, enseignoient pour de l'argent; brefs'offroient à endurer toutes choses pour vn peu de gain. Ceux qui desdaignoient la gloire, rapportoient toutes leurs actions à ce poinct, ne cessioient de crier publiquement contre la volupté, & toutesfois ils auoient des secretes voyes pour y courir. Ie fus donc fort irrité de me voir frustré de mon esperance; neantmoins il me fut force de me consoler à la parfin par la connoissance que i'eus que i'auois peché par ignorance, ayant pour compagnons plusieurs personages qui se disoient gens de bien. Pendant que ces choses m'affligeoient interieurement, & que i'y portois tousiours mes pensées, ie m'aduisay en resuant de faire vn voyage en Babylone, & de m'adresser à quelque Magicien des successeurs & disciples de Zoroastre; parce que i'auois ouy dire autresfois qu'ils vsioient de certains charmes & enchantemens, par le moyen desquels ils ouuroient les portes d'Enfer, & y conduisoient en toute seureté ceux que bon leur sembloit, puis les

La pratique  
est meilleure  
que la Theorie.

ramenoient sains & sauues. Je pensay donc que ie ferois fort bien si apres m'estre accordé de prix avec quelqu'un d'eux pour me mener là bas, ie m'en allois prendre le conseil de Tiresias Boëtien, qui auoit esté l'un des plus grands Prophetes & Philosophes de son temps, pour sçauoir de luy quelle vie estoit la meilleure, & plus sçeante à un homme sage & de libre condition. Ainsi ie tiray droit en Babylone le plus promptement qu'il me fut possible, où arriué que ie fus, ie m'en allay loger chez un certain Caldeen, homme vraiment sage, & admirable en cet art, tout grison, & qui portoit vne barbe fort venerable, & se faisoit nommer Mitrobasan. Apres plusieurs & diuerses prieres que ie luy fis, i'eus bien de la peine à impetrer de luy qu'il me guidast en ceste descente à quelque prix que ce fut. Mais à la parfin il me prit par la main, & me lauua dans l'Euftrate par vingt-neuf iours consecutifs, suivant le cours de la Lune. Puis il me mena tous les matins contre le Soleil Leuant, marmottant ie ne sçay quelles paroles que ie ne pouuois bien entendre; car à l'imitation des mauuais trompettes, il les disoit possible au hazard, & sans aucune raison, si ce n'est qu'il me sembloit inuoker quelques esprits. Ayant fait cet enchantement, il me crachoit par trois diuerses fois au visage, & me ramenoit derechef, me deffendant tousiours de tourner les yeux de part & d'autre. Cependant nous n'auions que des noix pour viande, & pour breuuage, que du lait, de l'eau miellee, ou de celle du fleuue Coaspe. Pour nostre couche elle estoit sur l'herbe, & au serain. Apres nous estre bien preparez par vne longue diette, il me mena sur la minuiet au fleuue Tigris, où il me nettoya, puis m'essuya derechef & me purifia avec un flambeau, se seruant de plusieurs drogues à cest effect, & murmurant tousiours son enchantement. Si tost qu'il m'eust entierement charmé, & corné aux oreilles, afin de n'estre offensé des esprits, il me ramena à la maison, au mesme estat que i'estois parauant, & alors nous fismes des preparatifs pour nauiger le reste de la nuit. Il se reuestit donc d'une robe magique, fort semblable à celle des Medes, & m'accoustra de la façon que tu vois, sçauoir avec vne massüe, la peau d'un Lyon, & vne lyre en main. Il me deffendit aussi de m'appeller Menippe, si quelqu'un me demandoit mon nom; mais de me nommer Hercule, Vlyse, ou Orphee. PHILOMENID. Pourquoy cela, Menippe? Car ie ne sçay point la cause de cet esquipage, ny de ces noms? MENIP. Si est-ce que cela me semble clair, & ce n'est pas un secret si misterieux, car il s'aduisa s'il me rendoit

*Cerimonies des  
Magiciens.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

semblable à ceux qui iadis estoient descendus aux Enfers auant nous, qu'il me seroit plus facile de tromper les gardes d'Eacus, & de passer outre sans qu'aucun m'empeschast, me faisant assez connoistre par ceste maniere de vestement tragique. L'Aurore començoit à descouurir le iour à nos yeux, lors qu'estant abordez au fleuve, nous arriuasmes au port, où se voyoit vn esquif qu'il auoit preparé, ensemble des offrandes de l'eau miellee, & finalement ce qui estoit requis pour vn tel mystere. Apres que nous eufmes mis le tout dans l'esquif;

*Tous passés de frayeur, & decoulans en larmes,  
Nous entraismes dedans, &c.*

Et fufmes quelque peu de temps portez sur le fleuve; puis costoyasmes vne forest pres d'vn lac, où s'escoule l'Euphrate. Nous arriuasmes finalemēt en vne contree de terre ferme, toute pleine d'arbres, & ombrageuse, où estans descēdus nous fismes vne grāde fosse, & tuasmes des brebis, du sang desquelles nous l'arroufames. Alors le Magicien tenant vne torche allumee, & sans plus murmurer comme de coustume, ains criant le plus haut qu'il pouuoit, se mit à inuoyer tous les Esprits, ensemble les Peines, les Furies, Hecatē la Nocturne, & Proserpine; adjoustant à ceste inuocation des noms poly-syllabes, barbares, & incognus aux mortels. Merueille! en mesme instant tout trembla, & à ceste voix la cauerne infernale s'ouurit: tellement qu'on n'oyoit plus abbayer Cerbere. Bref deslors tout me sembla triste & lugubre,

*Lors que le Roy des morts trembla dedans son throsne.*

Toutes choses furent manifestees en mesme instant, les Enfers, le lac, le fleuve ardent, & le Palais de Pluton. Cela fait, comme nous descendions par ceste creuasse, nous rencontraismes Radamante, qui s'en alloit presque mourant de peur. Quant à Cerbere, il abbayoit fort, & ne cessoit de se remuer du commencement; mais il s'endormit tout aussi-tost; & fut assoupy par le son de ma lyre. Abordez que nous fufmes au lac, il nous fut presque impossible de le trauffer, parce qu'outre que la barque estoit pleine, elle nageoit toute en pleurs. On n'y voyoit au dedans que des hommes tous mutilez de leurs membres. L'vn estoit blessé à la iambe, & l'autre à la teste; tellement qu'à les voir tous en ce piteux estat, on eust dit qu'ils venoient de quelque bataille. D'abord que le bon Caron me vid vestu de la peau d'vn lyon, pensant que ie fusse Hercule, il me reçeut, & me passa volontiers, & si me monstra quel chemin il me falloit tenir. Et parce que nous marchions

La meschâceté  
du Magicien  
n'est iamais  
sans se desgui-  
ser.

Toute l'har-  
monie du tres-  
pas ne consiste  
qu'en pleurs.

chions parmy les tenebres, Mitrobarfan se mit deuant, & ie le suis tousiours à dos, iusques à ce que nous arriuaſmes à vn grand pré tout couuert d'Aphrodiles, où nous fuſmes enuironnez de plusieurs ombres qui nous importunoient par leurs cris. Vn peu plus auant nous viſmes le parquet de Minos, où de fortune il se treuua ſceant ſur vn haut throſne, & pres de luy les Peines, les mauuais Genies, & les Furies. Là furent amenez plusieurs morts tous liez enſemble, qu'on diſoit eſtre, des Adulteres, des Maque-reaux, des Meurtriers, des Flatteurs, & autres telles perſones, qui durât leur vie corrópent les bônes mœurs. Les Riches, & les Vſuriers s'y voyoient à part, tous paſſes, ventrus, & goutteux, chacun deſquels eſtoit lié à vne poultre de la peſanteur de deux talens. Nous regardions donc, & eſcoutions tout ce qui ſe faiſoit. Or il y a des nouueaux Aduocats (eſmerueillables de verité) qui ne ceſſent de nous accuſer. PHILOMENID. Mais qui ſont ils, dy-le moy ie te prie? MENIP. N'as-tu iamais veu ces ombres qui paroiffent par la reuerberation du Soleil? PHILO. Ouy; MEN. Ce ſont elles qui nous accuſent incontinent que nous ſommes trespassez, & qui forment leurs plaintes, de tout ce que nous auons commis durant noſtre vie. Et de verité ces ombres ſemblent eſtre dignes de foy, comme celles qui nous ont tousiours accompagné, & ne ſe ſont iamais eſloignees de nos corps. Minos donc, examinant ſoigneuſement les actions d'vn chacun, l'enuoyoit au lieu deſtiné pour ſupplice aux miſerables damnez, afin d'y ſouffrir la peine digne de ſon meſfait. Ie remarquay qu'il ſe courrouçoit principalement contre ceux que les richesses & dignitez auoient rendus orgueilleux autrefois, & reduits à vne ſi grâde insolence, que de ſe faire adorer comme des Dieux. Il deteſtoit leur orgueil de trop peu de duree, & les blaſmoit de ce qu'ils ne s'eſtoient point propoſez, qu'eſtans naiz pour mourir ils n'auoient point fait d'autre acquisition que des biens paſſagers & mortels. Car là bas ils eſtoient dénuez de toutes leurs richesses & Seigneuries; & tenans tousiours la teſte panchee contre terre, ils ne penſoient au bon-heur du paſſé que comme à vn ſonge; à quoy ie prenois beaucoup de plaisir, parce que ſi de fortune i'en auois autreſois cognu quelqu'vn d'entr'eux, ie m'en approchois bellement, & le faiſois reſſouuenir de ce qu'il auoit eſté durant ſa vie. Ores ie luy monſtrois la grande vanité, & le mauuais traictement fait par ſes ſeruiteurs à ceux qui dés le matin l'attendoient à ſa porte. Tantost ie luy reprochois, que ne ſe monſtrant que bien rarement,

Ces arreſts ſont ſans appel, qui ſe donnent contre les meſchâs apres leur mort.

Tout crie vengeance contre le pecheur, & ſon ombre meſme l'accuſe.

La meilleure acquisition, c'eſt celle de l'Eternité.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Les Grands  
croient d'o-  
bliger les pau-  
ures en les re-  
gardant.

Vn petit bien  
efface quel-  
quefois vn  
grand mal.

La honte & la  
confusion sui-  
uent d'ordi-  
naire le peché.

tout couuert d'or & de pourpre, il pésoit obliger beaucoup ceux qui le saluoient, s'il leur donnoit la poitrine ou la main à baiser. Ces reproches que ie leur mettois au deuant, leur estoient autât de supplices pour les affliger. Or ie veis iuger vne cause à Minos, en laquelle il fit grace à Denis de Sicile: Car ce Tiran estant accusé par Dion, & conuaincu de plusieurs grands crimes, par le resmoignage de quelques Stoïques dignes de foy, & entre-autres g d'Aristippe Cyreneen ( que les Enfers mesme reuerent ) ils s'opposa là dessus, & le rendit absous de la sentence, bien que peu s'en fallut qu'il ne fut desjà lié pres de la<sup>h</sup> Chimere, disant qu'il auoit autresfois fait du bien à quelques hommes de lettres. Soudain que nous fusmes hors du parquet, nous voilà tous portez au lieu du supplice; où l'on pouuoit voir & ouyr (cher amy) plusieurs choses vrayement deplorables, sçauoir les coups de fouët, les pleurs de ceux qui brusloient dans le feu, & les diuerses sortes de peines. La Chimere deuore d'vn costé, Cerbere deschire de l'autre, & tous y sont tourmentez pesle-mesle, tant les subiects que les Roys, les valets que les Maistres; & lors chacun se repent de ses fautes. Nous en recognumes quelques-vns de ceux qui n'augeres estoient decedez, mais ils se cachoient de honte, & s'ils nous œilladoient quelquesfois, c'estoit à la desrobbee, & la veüe baissée. O qu'ils estoient bien plus orgueilleux & altiers durât leur vie! Quant aux pauvres, ils auoient relasche en leurs peines la moitié du temps, & apres s'estre reposez, on les remettoit au supplice. Iy veis aussi ( ce qu'on met au rang des fables ) Ixion, Sisyphé, & Tantale le Phrigien, tous fort tourmentez, ensemble i Titius fils de la terre, tout estendu, & long d'vn arpent. De là nous arriuasmes au champ d'Acheruse, où se voyoient les Herôs, avec vne autre troupe de morts diuisée par nations, & par bandes. Les vns estoient vieux, maigres, & tous decharnez, les autres ieunes & entiers, & principalement les Egyptiens, à cause de leur ancienne coustume d'embaumer les corps. D'abord nous eusmes bien de la peine à les recognoistre à cause de leurs os desseichez; toutesfois nous en cognusmes à la parfin quelques-vns, apres les auoir fixement regardez. Ils estoient assis pesle-mesle, tous desfaits & defigurez, & n'auoient plus aucune marque de leur premiere beauté. Comme ie vis vn si grand monceau d'os entassez les vns sur les autres, & tant de testes qui monstroient affreusement des grandes ouuertures de leurs yeux, & leurs dents descouuertes, ie me treuuy tout confus en moy-mesme, & ne sça-

uois quelle distinction faire de Therfite à Nire, du Mendiant<sup>k</sup> I-  
 rus au Roy des Feaces, ou du Cuisinier Pirris à Agamemnon. Car  
 il ne leur reftoit rien pour tout de ce qui les faifoit iadis remar-  
 quer, & leurs os eftoient indifferents, & semblables, fans qu'au-  
 cun les peuft recognoiftre. Pendant que j'auois les yeux attachez  
 fur ces fpectacles, la vie des hommes me sembloit pareille à quel-  
 que grand jeu, où la fortune prefide & difpofe de tout, habillant  
 diuerfement vn chacun des Acteurs. Car ores cheriffant l'vn  
 d'entr'eux, elle luy donne vn habit royal, & vn chapeau poinctu;  
 met des gardes autour de fon corps, & luy entoure le chef d'vn  
 diademe; & tantoft elle en reueft vn autre d'vn feruile. Elle faict  
 cestuy-cy beau, celuy-là ridicule & difforme, (car ie prefuppose  
 que les actes du fpectacle foient differents) & fi change fouuent  
 les veftemens de quelques-vns au milieu du jeu, & ne leur permet  
 pas de marcher avec le mefme ordre qu'ils ont accouftumé. Il  
 aduient fouuent qu'elle fait pofer à Croefus fon bel habit, & le  
 force de prendre les robbes d'vn ferf: puis qu'elle donne tout à  
 coup à Meander (qui marchoit parauant entre les efclaves) le  
 Royaume de Polycrates. Elle leur permet de marcher quelque  
 peu de temps en cet efquipage; mais apres que la farce eft jouée,  
 chacun luy rend fon habit, & fe despoüillant de la robbe du per-  
 fonnage qu'il representoit, il paroift comme auparauant, & ne  
 differe en rien de fon voifin: Et toutesfois il y en a qui font fi fots,  
 que de fe courroucer quand la Fortune leur demande ce qu'elle  
 leur a donné, fans auoir efgard qu'ils ne font pas priuez de leurs  
 propres biens, mais pluftoft despoüillez de ceux, defquels ils n'ont  
 ioüy que bien peu de temps. N'as-tu iamais veu fur des efchaf-  
 faux ces jouëurs de Tragedies, lesquels felon que le fubject du jeu  
 le requiert representent ores Creon, & tantoft Priamus, ou Aga-  
 memnon? Tellement qu'il aduient fouuent que celuy qui aura  
 joué maintenant le perfonnage de Cecrops, ou d'Erecte, paroiftra  
 peu apres en habit feruile felon que le Poëte luy aura commadé.  
 Mais à la fin du jeu, chacun despoüille fa robbe d'or, pose bas fon  
 mafque, & fes brodequins, & fe retirant tout confus, & pauvre,  
 n'eft plus ny cest Agamemnon fils d'Atree, ny Creon fils de Me-  
 nefes, mais bien Polus fils de Clariclee Simien, ou Satyre, fils de  
 Theagite Maratonien. Voilà quelles me sembloient estre les af-  
 faires des hommes. PHILOM. Dy moy, Menippe, ceux qui ont  
 des tombeaux magnifiques, & haut esleuez fur terre, ou des co-  
 lomnes, images, & epitaphes dressez à leur memoire, ne font-ils

La mort, & l'a-  
 mour efgallent  
 les choses pe-  
 rites aux gran-  
 des.

La Fortune est  
 vne fille d'a-  
 mour, tous  
 ceux qui cou-  
 chent avec elle  
 ne l'efpouent  
 pas.

L'homme ne  
 tient les ri-  
 chesses que par  
 emprunt, cō-  
 me la Corneille  
 d'Esope, les  
 plumes du  
 Paon.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

point plus honorables en ce lieu là, que les ombres de ceux du menu peuple? **MENIPPE.** Là bas on se mocque de tout celà; & si tu eusses veu Mausole, ce fameux Roy de Carie si renommé pour son tombeau, ie suis asseuré que tu te fusses pris à rire, le voyant caché si auant dans vne fosse, qu'à peine paroist-il parmy toute la troupe des autres morts. Tout le profit qu'il tire de son tombeau, c'est d'estre ferré plus estroictement que les autres, & de gemir sous vn fardeau si pesant. Eacus mesure là bas la place que doit tenir vn chacun, & ne donne point dauantage de lieu qu'un pied de quarré: tellement qu'il faut qu'un chacun se referre dans l'espace qui luy a esté ordonné par luy. Mais ie pense que tu eusses bien encore eu plus de subiet de rire, voyant que nos Roys & Princes mandient parmy les morts, ou seruent de Pedans & de Chaircutiers? Que s'ils osent gronder tant soit peu, ils sont injuriez tout aussi-tost, & frappez au visage, comme des pauvres esclaves. Pour moy ie ne me peuz tenir de rire quand Philippes de Macedoine me fut monstré en vn coing, rabillant des vieilles sauates à fort bon marché. On en pouuoit voir plusieurs autres mendians par les carrefours, sçauoir, Xerxes, Darius, & Polycrates. **PHILOM.** Tu me racontes des merueilles de ces Roys, & des choses presque incroyables. Mais dy moy, que fait là bas Socrates, Diogene, & autres tels grands personnages? **MENIP.** Socrates s'y pourmene encore de part & d'autre, & reprend tout le monde, ayant en sa compagnie Palamede, Vlysse, Nestor, & tels autres discoureurs, si quelques-vns s'en treuuent entre les morts: & il me semble qu'il a les iambes grosses & enflées, du venin qu'il beut durant sa vie. Quant au bon Diogene, il est proche voisin de Sardanapale l'Assyrien, de Midas le Phrygié, & de ces autres personnages dissolus, & somptueux: Et lors qu'il les oit pleurer pour le regret qu'ils ont de leur ancienne fortune, il se met à rire, & couché qu'il est sur son dos, ne cesse le plus souuent de chanter, & d'empescher par sa voix rude, & desagreceable, qu'on n'oye les pleurs des autres: tellement que ne pouuant souffrir les cris, & les railleries de ce Philosophe, ils font tous les iours de nouvelles resolutions de changer de place. **PHILOMEN.** C'est assez parlé de ceste matière: raconte moy maintenant quel est cest arrest que tu me disois du cōmencement auoir esté prononcé contre les Riches. **MENIPPE.** Tu fais bien de m'en faire rafreschir la memoire, car bien que ie me fusse proposé de t'en faire le recit, ie ne sçay comment ie m'estois ietté loing des bornes de mon propos. Sçache donc que pendant que

Les belles actions sont les vrais momens qui nous font reuivre.

C'est vne faulxieuse Metamorphose que celle qui nous fait descendre au lieu de monter.

Vn grand regret succede à vn petit plaisir.

i'estois aux Enfers, les Magistrats firent assembler le Conseil, pour les affaires de la Communauté; dequoy m'aduisant, & que plusieurs y accouroiēt, ie me mis pesse-messe parmy les morts, & fus l'vn de ceux de l'assemblée. Entr'autres choses qui furent là debattues, il fut question de parler de l'affaire des Riches, lesquels on accusa de plusieurs crimes, comme de violence, d'orgueil, d'injustice, & finalement l'vn des officiers d'entre le peuple se leuant debout prononça contr'eux l'arrest qui s'ensuit.

**ARREST DE RADAMANTE, IUGE**  
des Enfers, pour reprimer les extorsions & violences  
des Riches.

**P**AR-CE que les Riches commettent plusieurs indignitez, extorsions, rapines, & maluersations à l'endroiēt des pauvres, lesquels ils mesprisent & foulent de toutes les façons à eux possibles; Il a semblé bon à la Cour & au peuple, que quand ils seront morts, leurs corps soient eternellement tourmentez, comme ceux des autres Damnez, & que leurs ames renuoyees là haut en vie<sup>m</sup> entrent dans le corps des asnes, & s'y tiennent en tel estat par l'espace de deux cents cinquante mille ans; des autres asnes renaisans tousiours de ceux-cy, qui seront subiects à porter des pesants fardeaux, & à estre bien bouchonnez & frottez par les pauvres gens qui s'en seruront; & que ce terme escheu il leur soit loisible de desloger hors de la vie. Le present Arrest fut prononcé par Testus fils d'Aridellus, du pays des ombres, de la Tribu Stygiēne; & celà fait les Princes l'approuerent, le peuple le reçeut, Proserpine en trembla, & Cerbere en abbaya: Car tels estoient les decrets des Enfers. Voilà ce qui se passa au Conseil. Aussi-tost que celà fut fait, ie m'en allay vers Tiresias pour l'amour duquel i'estois là venu, & luy ayant raconté par ordre toute l'affaire, le priay de me dire quelle maniere de viure il estimoit la meilleure. Alors ce bon vieillard me respondist en soufriañt, ( car il auoit la voix assez claire, bien qu'il fut sur son aage, auégle, passe, & desfait; ) Ie sçay, mô fils, que la cause de ton ennuy ne procede point d'ailleurs que de ces fages qui n'ont point d'arrest en leurs opinions. Mais Radamante nous a deffendu de reueler, ce que tu me demandes. Oblige moy tant, mon pere, luy repliquay-je, que de me le dire, & ne me

C'est merueille qu'on achete vn plaisir passager au prix d'vn tourment eternal.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Les ignorans  
se tiennent aussi  
côtans en leur  
condition que  
les Doctes.

renuoye point avec vn refus, moy qui n'ay point de demeure arrestee sur terre, & qui suis plus aueugle que toy-mesme. Alors m'ayant retiré à part; La vie des ignorans, (me dist-il à l'oreille) est la meilleure, & la plus sage de toutes. Par ainsi quitte moy ceste vaine consideration des choses hautes & releuees; ne cherche plus le principe, ny la fin de chacune d'icelles; ains rejette ces subtils & trompeurs syllogismes, tenant pour des pures moqueries, toutes ces matieres inutiles & vaines. Souuienne toy seulement durant ta vie, que pour viure contant, il faut que les choses<sup>n</sup> presentes te fussent, & que mettant à part tout soucy, tu passes ton temps joyeusement, & sans aucun ennuy. Apres qu'il m'eust parlé de la sorte, il se retira derechef au pré des Aphrodiles, & moy voyant qu'il se faisoit tard: Qu'attendons nous, di-je, Mitrobarfan? N'est-il pas temps que nous retournions en vie? Ne te soucie, Menippe, me respondit-il, ie te monstreray vn chemin qui n'est gueres loing. Ce disant, il me mena en vne contree beaucoup plus obscure que la premiere; puis me monstrant avec la main vne lumiere loingtaine, meslee d'vn peu d'obscurité, cōme si elle eust penetré par quelque fente; Voilà, me dit-il, le Tēple de Trophonin, par où depuis Beotie iusques en bas l'on descend en Enfer. Monte donc, & tu arriueras bien-toist en Grece. Ie fus si ayse de ces paroles, que soudain, apres auoir pris congé du Magicien, ie me mis à ramper contre-mont, & me trouuay transporté ie ne sçay comment en Lebadie.

### A N N O T A T I O N S.

a *Tous inutilez de leurs membres.* ] Virgile introduisant Enée dans les Enfers, où la Sibille Cumee l'auoit conduit pour y voir son pere Anchise, dit qu'il y reconnut plusieurs de ses compagnons qui estoient morts en la guerre de Troye; les vns ayant les mains coupées, les autres les lévres, le nez, & les oreilles. Et il semble que Lucian ayt tiré ceste feinte de luy.

b *De plusieurs ombres.* ] Ceux qui ont escrit de l'antiquité, & principalement les Mythologistes, disent que les ombres des morts ne cessoient de se plaindre, & de se monstrer aux riués d'Acheron, pour esmouuoir Caron à pitié, afin qu'il les mit à bord. Mais qu'il en faisoit refus, parce qu'il falloit qu'elles errassent pour vn certain temps, pour penitēce de ce que leur corps n'auoit point esté enseueluy apres leur mort.

c *Les mauvais Genies.* ] Les anciens seignoient que des l'heure de nostre naissance, nous auons des bons ou des mauvais Genies, qui pouissoient nos inclinations au bié ou au mal, comme c'est la verité, que nous auons tous vn bon ou vn mauuais Ange. L'on representoit diuersement vn Genie, ores par la figure d'vn enfant, & tantost par celle d'vn vieillard, & luy offroit on en sacrifice des fleurs, & du vin. Voy ce qu'en dit Plutarque au commentaire, où il dispute de la fin des Oracles.

d *Furies.* ] Sçauoir, Alecton, Megere, & Tisiphone.

e *La pesanteur de deux talents.* ] Le talent pesoit soixante liures.

f *Denis de Sicile.* ] C'estoit l'vn des plus grands Tyrans de son temps, & si meslant de

craintif, qu'il se faisoit bruster les cheveux & la barbe à ses propres filles, si grande estoit la peur qu'il auoit du rafoir.

*g. Aristippe.*] Rien ne rendoit si admirable ce grand personnage, que sa sobriété, & le peu d'estat qu'il faisoit d'estre appelé aux dignitez, & charges publiques. Cela donne subject à Lucian de dire qu'on le reueroit mesme dans les Enfers.

*h. Chimere.*] C'est vn monstre, auquel les Poëtes donnent la teste d'un Lyon, la queue d'un Dragon, & le corps d'une montagne dictée Chimere, qui vomit sans cesse du feu.

*i. Triton.*] Lucian parle de ce Geant presque en mesme termes que Virgile, si ce n'est que ce Poëte luy donne vn corps de la longueur de neuf arpens.

*l. Iru.*] On le tenoit pour le plus pauvre de son temps, & pour exprimer vne grande pauvreté, l'on faisoit mention de la sienne. Ouide en parle en l'une de ses Epistres.

*m. Polygerates.*] Il n'y a celuy qui ne sçache quelle estoit la grandeur de ce Prince, & côme voyât que tout luy succedoit à souhait, pour esprouer quelque reuers de fortune, il ietta dans la mer vne bague d'ineestimable valeur, laquelle fut peu apres treuuee par ses seruiteurs dans le ventre d'un certain poisson, duquel vn pescheur luy auoit faict present.

*n. Entrent dans le corps des asnes.*] Lucian entend parler de la Metempsychose des Pythagoriciens, lesquels estoient d'opinion qu'il y auoit ie ne sçay quelle transmigration des ames aux corps, tant des animaux raisonnables, que des irraisonnables.

*o. Les choses presentes te suffisent.*] Les Epicuriens estimoient qu'il ne falloit que rire, & se donner du bon temps en ceste vie, se cõtèntant des choses presentes, sans penser à celles de l'aduenir. Ce qu'Horace demõstre fort bien en l'une de ses Odes, par des vers de ceste substance.

*Du lendemain pers moy le souvenir,  
Pensé au present, & non à l'aduenir.*

## CARON, OV LES CONTEMPLATEURS.

### MERCURE.

**D**E QVOY ris tu, Caron, ou pour quel subject delaissant ta barque es tu monté çà haut, toy qui n'as point accoustumé de te mesler des affaires du monde? CARON. I'ay eu enuie, Mercure, de sçauoir ce qu'on fait sur la terre; & quelles sont les occupations des hommes; ou bien de quels ornemens sont ils despoüillez par la mort, veu qu'ils font de si grandes plaintes, quand ils descendent vers nous; car ie ne vis iamais qu'aucun passast le lac sans pleurer. Tellement qu'à l'imitation de ce ieune homme de Thesalie, ayant eu congé de Pluton de quitter vn seul iour ma barque, ie suis venu çà haut, & le bon-heur a voulu pour moy que ie t'ay rencontré tout à propos pour me guider, & me monstrier chaque chose l'une apres l'autre, puis que ie suis estrangier, & ne sçay que c'est. MERCURE. Ie n'ay pas le loisir pour maintenant, Nautonnier; car il faut que ie m'en aille faire vne Ambassade de la part du souuerain Iupiter pour les affaires des hommes. Or tu sçais assez, combien il est enclin à courroux; tellement que si ie tardois tant soit peu, i'aurois peur qu'il ne changeast ma condition avec la

*Comme au precedent Dialogue Lucian fait que Memippe a veu tous les supplices des meschans aux Enfers: En cestuy cy il introduit Caron sur la terre contemplant la vanité des mortels.*

*Il ne fait pas bon estre retiré aux decrets du Ciel.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

vostre, & ne m'enuoyast aux lieux tenebreux; ou, comme il n'y a pas long temps qu'il fit à Vulcan, que m'ayant pris par les pieds, il ne me precipitast du haut du ciel en bas, afin qu'estant boiteux comme luy, ie feusses la fable des Dieux leur versant à boire.

**CARON.** Quoy? me pourrois-tu bien voir errer de part & d'autre, deffus la terre, Toy; qui te dis mon amy, & qui es mon compagno de nauire, voire nostre Ambassadeur en partie? Souuienne toy, fils de Maye, que ie ne t'ay iamais commandé dans le nauire la moindre chose que ce soit, non pas mesmes d'espuiser l'eau, ou de faire la sentinelle, ains t'ay laissé ronfler à ton ayse sur les bancs de l'esquif, bien que tu sois fort & robuste. Que si de fortune tu rencontres là quelque ombre, que fais-tu autre chose que deuifer & rire tout le long du voyage? Ie n'en fais pas de mesme, encore que ie sois bien vieil; car i'empoigne la rame, & tire de deux auiros. Ie te prie donc, au nom de ton pere, Mercure mon amy, que tu ne me delaisse point au besoin, & me monstres ce que font les mortels, afin que ie ne m'en retourne pas sans auoir veu quelque chose de nouueau. Que si tu me refuses ma demande, ie ne seray en rien different des aueugles; car comme c'est leur coustume de chopper & de chanceler en l'obscurité, i'en seray de mesme parmy la lumiere. Par ainsi, Cillenien, oblige moy de tant ie te prie, & ie ne perdray iamais le souuenir de ce bien-faict. **MERCURE.**

Tu veux vrayement que ie sois battu, & ie preuois bien, que ie n'obtiendray iamais le salaire de ceste remonstrance, sans estre frotté: toutesfois la force de ton amour me contraint de t'obeyr. Sçache, Nautonnier, que ce seroit trauailler en vain, que vouloir remarquer & descrire chaque chose en particulier. Les annees ny suffiroient pas, & puis ie craindrois que Iupiter ne me chassast encore bien loing. D'auantage cela t'empescheroit de pouuoir accomplir la charge que tu as entre les morts, & si porteroit prejudice à l'Empire de Pluton, veu que delong temps tu n'y menerois aucunes ombres: Bref Eacus se fescheroit de ne receuoir vn seul denier. Il faut donc que nous aduisions entre nous par quelles voyes tu pourras generally voir toutes ces choses. **CARON.** Regarde, Mercure, ce qui te semblera le meilleur: Car ie ne puis sçauoir comme on se comporte en terre, y estant estrangier. **MERCURE.** Il est necessaire, Caron, que pour mieux voir ce que tu desires, nous montions nous deux en quelque lieu haut esleué. Que si tu pouuois voler au ciel, cela seroit bien-tost faict, & tu verrois d'en-haut toutes les choses terrestres. Mais

L'amitié force  
les volontez.

puis

puis qu'il t'est deffendu de marcher par le Palais de Iupiter, cōme n'ayant accoustumé que de viure avec les ombres des morts, ie suis d'aduis, que nous cherchions quelque haute montagne. CARON. Tu sçais bien, Mercure, ce que i'ay accoustumé de dire en nauigeant quand les vents donnent à trauers la voile, & que les vagues s'enflent: car alors plus par ignorance que par malice, vous commandez ou de caler la voile, ou d'affermir le mast, ou bien de suiure la route du vent. Mais ie vous prie de ne vous mesler pas de celà, & de vous reposer, adjoustant, que ie sçay bien ce qui est de faire. A mon imitation fais maintenant comme mon conducteur que tu es, ce qui te semblera le plus conuenable. Quant à moy, ie me tiendray assis à la façon de ceux qu'on chartie, & t'obeiray en tout ce que tu me commanderas. N'aye peur que ie ne face ce qu'il faudra, & que ie ne treuve vn lieu fort commode à la cōtemplation. Ne te semble-t'il pas que Caucaſe ou Parnasse ou bien Olympe, qui surpasse en hauteur l'vn & l'autre mont, sont des lieux fort propres à nostre dessein? Et vrayement en parlant d'Olympe, ie viens de me souuenir d'vne chose qui n'est pas à mespriser: mais en cecy i'ay besoin de ton ayde. GARON. Commande hardiment, car ie t'obeiray en tout. MERC. Le Poëte Homere dit, que les deux fils d'Aloeüs, estans encor' en enfance, entreprendrent iadis de deraciner le mont Ossa, & le mettre sus Olympe, & sur iceluy le mont Pelion, estimans que ce leur seroit vne eschelle assez haute pour monter au Ciel. Et parce que ces ieunes esuentez y procedoient avec vne fort mauuaise intention, ils furent punis de leur audacieuse temerité. Mais nous qui n'auons point de meschant vouloir, & qui ne pensons à rien moins qu'à faire tort aux Dieux, pourquoy ne nous frayerons nous vn mesme chemin en assemblant l'vn des monts sur l'autre, afin de pouoir exactement regarder de plus haut. CARON. Aurions nous bien la force, Mercure, de mouuoir, ou porter d'vn lieu à autre Pelion, ou Ossa? MERC. Pourquoy, Caron. Penses-tu que nous qui sommes des Dieux, ayons moins de pouuoir que ces petits enfans là? CARON. Nenny vrayement, mais la merueille du fait rend presque la chose incroyable. MERC. Ie ne m'estonne pas de t'ouyr parler ainsi, Caron, comme ignorant que tu es en matiere de Poësie. Mais ce grand Homere nous a bien dressé tout à coup vne montee au Ciel en deux vers, entassant facilement les montagnes; & ie m'estonne fort de ce que des choses si faciles te semblent prodigieuses, puis que tu cognois bien Atlas, lequel

Les lieux folitaires & hauts sont les plus propres à la contemplatiō.

C'est vn moulin à vent que le dessein d'vntemeraire.

Les vertus enchainées ensemble sont vne eschelle par laquelle nous montons aux Cieux.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Le sage ne  
plore jamais  
sous le saix.

bien que seul porte le Ciel entier, & nous soustient tous. Il peut bien estre aussi que tu as ouy dire que mon frere Hercule a presté l'espaule autresfois à cet Athlas, & s'est soubmis à vn fardeau si pesant, pour luy donner quelque peu de relasche. CARON. C'est la verité que ie me souuiens de l'auoir ouy; mais i'en laisse le different à toy, & aux Poëtes. MERCURE. Il n'y a point de doute en celà, Caron: car à quel subject de si grands personnages eussent-ils voulu mentir? Arrachons donc premierement Ossa, comme nous l'enseigne Homere; puis mettons y dessus Pelion, tout couuert d'arbres. Ne vois-tu pas comme nous l'auons fait Poëtiquement, & sans peine? Ca que ie monte là dessus, pour regarder si celà suffit, ou bien s'il faut encore bastir plus haut? Hé! quest-cecy? nous ne sommes encore qu'à la racine du Ciel, & si bas qu'à peine du costé du Leuant pouuons nous descouuir l'Ionie & la Lydie; du Couchant, l'Italie & la Sicile; & du Septentrion les pays limitrophes à l'Istrie, & à l'Isle de Crete; tellement que ie suis d'aduis que nous mettions encore Parnasse sur Oëta. CARON. Ie le veux bien: Mais regarde que pour trop façonner l'ouurage, tu ne le rendes si fresle, que venans à choir avec luy, nous n'experimentionons quand nous aurons les testes escrasees par la cheute, que ces bastiments d'Homere sont trop dommaageables. MERCURE. Ne te mets point en peine, tout ira bien: porte seulement Oëta, & nous y mettrons Parnasse dessus. Voilà qui ne va pas mal; ie descouure desjà toutes choses; Il n'y a point de danger que tu montes maintenant. CARON. Tends moy la main, Mercure; car ce n'est pas icy le sommet d'vne petite montagne. MERCURE. Si faut-il passer par là, si tu desires de contempler le tout, Caron; car tu ne peux pas voir ce que tu desires sans y prendre de la peine. Tien, voilà ma main droicte, garde de mettre le pied en vn lieu glissant. Tout va bien, puis que tu es monté comme moy. Assieds toy sur l'vn des coupeaux de Parnasse, & moy sur l'autre tournant la veü de tous costez, pour voir ce que tu desireras. CARON. Ie vois vne terre spacieuse & vn grand lac qui serpente à l'entour, ensemble plusieurs montagnes & fleuues plus larges que n'est d' Cocyte & Phlegeton. Ie descouure aussi des nains, & quelques-vnes de leurs cabannes. MER. Tu te trompes, ce ne sont pas des cabanes, mais des villes. CAR. C'est donc en vain, que nous auons pris tant de peine, & transporté Parnasse, ensemble Castalion, Oëta, & les autres monts. MERC. Pourquoi celà? CARON. Parce que nous sommes si

Le contentement  
de l'esprit  
s'attache au  
travail.

hauts que ie ne puis discerner vne chose d'avec l'autre. Or ie desirois de voir non seulement les villes & les montagnes, aussi distinctement qu'en vn tableau, mais encore les hōmes, leurs actiōs, & les dangers qui leur pendent sus. Ne te souuient-il pas, que me voyant rire, tu m'as demandé n'agueres, qu'elle estoit la cause de ce ris? Sçache que i'en auois biē du sujet pour auoir veu ie nē sçay quoy de ridicule. **MERC.** Dy moy que c'estoit ie te prie? **CAR.** Vn certain hōme estant inuité à soupper par vn sien amy, comme ie crois; I'y viendray demain sans faillir, luy dit il, & ce disant, vne tuyle, qui luy cheut sur la teste, le coucha par terre tout roide mort. Tellement que i'auois occasion de me mocquer de celuy-là qui ne tenoit pas sa promesse. Je suis donc d'aduis de descēdre, afin de mieux voir, & ouyr ce que bon me semblera. **MERC.** Ne bouge; car pour remedier à ce mal, i'vseray d'vn enchantement d'Homere, & te rēdray tout aussi-tost la veuē fort claire. Assure toy, qu'aussi-tost que i'auray proferé ces vers, tu n'auras plus de cataracte aux yeux, & toutes choses te seront manifestees. **CARON.** Hastte-toy ie te prie, Mercure, de dire ces grands mots. **MERCVR.**

Nous ne pou-  
uons disposer  
du lendemain,  
car il n'est pas  
à nous.

*Voy comme maintenant i'ay dissipé la nuē,  
Laquelle parauant s'envelopoit la veuē,  
Afin qu'à l'aduenir tu reconnoisses mieux  
D'un œil clair, & serain les hommes, & les Dieux.*

**CARON.** Qu'est-cecy? **MERC.** Ne vois tu pas plus clair maintenāt? **CARON.** Ouy vrayement, & <sup>e</sup> Lyncee mesme n'est qu'un aueugle au respect de moy. Il reste maintenant que tu me repliques aux demandes que ie te feray. Mais, dy moy premierement, si tu n'es pas contant que ie te responde en vers d'Homere, afin que tu voyes, combien est grande l'estime que ie fais de son eloquence? **MERCVR.** Comme pourrois-tu sçauoir quelque chose des escrits d'Homere, toy qui n'es qu'un simple Nautōnier, auquel vne rame en main est plus sceante qu'un liure? **CAR.** Ne t'arreste pas sur ma cōdition, & que la cōsideration de mon mestier, ne te rende point la chose incroyable. Il me souuient que quand ie luy passay le Lac apres sa mort, il dit plusieurs vers ramassez, desquels i'en ay retenu quelques-vns. Car il suruint pour lors tout à coup vne furieuse tēpeste; parce qu'ayant cōmencé ie ne sçay quel chant, qui n'estoit ny cōmode, ny profitable à ceux qui nauigeoiēt, il auoit irrité Neptune, lequel ramassa les nuēs en vn tas, darda son Trident à trois poinctes, à la façon d'une lance, enfla de tourmente les vagues, anima les tourbillons des vents, & troubla tout à fait

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

la bonace. Tellement que peu s'en fallut que ceste tempeste jointe à vne espaisse obscurité ne mit à fonds nostre nacelle. Alors Homere tout vomissant desgorgea vn assez bon nombre de vers contre <sup>f</sup> Sylle, Caribde, & Cyclope. MERCURE. Je vois bien que c'est, il ne te fut pas mal-aisé d'attirer quelque chose des vapeurs d'vn si grand vomissement. CARON. Mais dy moy,

*Quel est cest homme gras & gros,  
Ce prodige de la nature,  
Robuste, de haute stature,  
Affreux, & quarré par le dos?*

MERCURE. C'est <sup>g</sup> Milon Crotoniate, ce lutteur si renommé pour sa force, & auquel les Grecs donnent tant de louanges, parce que luy seul franchissoit vne carriere à la course, portant vn Taureau sur ses espales. CARON. Je meriteray donc plus de gloire que luy, Mercure, lors qu'en peu de téps ie le porteray en ma nacelle, quand la mort, qui est inuincible à la lutte, le fera venir à nous, sans scauoir quel tour de pied l'on luy aura donné pour l'abbattre. Que fera-t'il autre chose le pauure miserable que fondre tout en larmes au seul souuenir de ses couronnes, & de ses honneurs? Toutesfois il n'aspire maintenant qu'à des choses hautes, & la gloire qu'on luy donne pour auoir porté le Taureau l'enfle d'insolence, & de vanité. Abusé qu'il est, ne void-il pas qu'il luy faudra mourir quelque iour? MERCURE. Pourquoi penseroit-il à la mort, n'estant encore qu'en la fleur de son aage? CARON. Laissons-le dōc là, car i'espere que dās bien peu de temps il nous fera rire, lors que nauigeant avec nous, il ne pourra pas porter vne seule mouche au lieu d'vn Taureau. Qui est cet autre personnage si honorable & graue en maintien; son habit ne demonstre pas qu'il soit Grec de nation? MERCURE. C'est <sup>h</sup> Cyrus fils de Cambyfes, lequel a transferé aux Perfes l'Empire que les Medes tenoient iadis, & a vaincu depuis peu les Assyriens, & subjugué Babylone. L'on tient qu'il fait encore des nouueaux preparatifs, pour faire passer vne armee en Lydie, afin que la victoire qu'il espere d'emporter sur Crœsus luy conqueste l'Empire de tout le monde. CARON. Et ce Crœsus, où est-il, Mercure? MERCURE. Tourne ta veuë par delà, vers ceste haute forteresse, nommee Sardes, qui a pour remparts des triples murailles. Ne vois-tu pas Crœsus assis en vn throsne d'or, qui dispute avec <sup>i</sup> Solon l'Athenien? Escoutons leur discours ie te prie. CARON. Je le veux bien. CRÆSVS. Puis que tu as desia veu nos richesses & nos thresors (Athenien mon amy) & combien

La mort a la  
propriété de  
l'aimant, elle  
attire le fer  
pour fort qu'il  
soit.

L'ambitieux  
conçoit beau-  
coup de cho-  
ses; mais il les  
porte plus de  
neuf mois sans  
les enfanter.

nous auons d'or en billon, cōbien en precieufe vaiffelle? Dy moy, lequel de tous les hommes tu estimes le plus heureux? CARON. Qu'est-ce que respondra Solon? MERCY. Laisse-le faire, il ne dira rien que bien à propos, & qui ne procede d'une bonne ame. SOLON. Il y a bien peu d'hommes heureux, Crœsus, & de tous ceux de ma cognoissance, ie n'en sçay que deux, qui sont Biton & Cleops, fils d'un Sacrificateur. CARON. Il entend parler des enfans du Sacrificateur d'Arges, qui n'agueres moururēt tous deux en vn instant apres auoir mené leur mere iusques dans le Temple, laquelle estoit dans vn coche, qu'ils trainoient eux mesmes. CRÆSVS. Je suis content que ceux cy soient mis au premier rang de la felicité; qui tiendra le second? SOLON. Tellus l'Athenien, lequel apres auoir vescu en homme de bien mourut honorablement pour la deffense de sa patrie. CRÆSVS. Et moy, meschant, ne te semble-je pas heureux? SOLON. Je n'en sçay rien, Crœsus, parce que tu n'es pas encore venu au bout de la lice de la vie; car aucun ne peut iuger de la vraye felicité, si ce n'est apres la mort, & elle ne consiste qu'en vne vie heureusement conduite iusques à ceste derniere fin. CARON. Vrayement ie te sçay bon gré, Solon, de ce que tu n'as point mis en oubly ma petite nacelle, à laquelle tu deferes le iugement de la vraye felicité. Qui sont ces hommes que Crœsus enuoye en quelque part? ou qu'est-ce qu'ils portent sur leurs espaulés? MERCURE. Ce sont des quarreaux d'or qu'il dedie à Apollon Pythien (qui fitiadis les murailles de Troye) pour recompense de l'Oracle qu'il luy rendit, par lequel neantmoins, sa mort luy est predite dans peu de temps: Aussi le merite r'il bien; car c'est vne personne qui s'affie trop aux Deuins. CARON. C'est donc là cet or resplendissant, qui estincelle d'une couleur rouge-passe? Vrayement i'ay tousiours ouy parler de ce métal; mais c'est la premiere fois que ie l'ay iamais veu. MERC. Tu le vois maintenant, & c'est pour l'amour de luy que les hōmes se font la guerre. CARON. le m'estonne de ce qu'on en parle tant, si ce n'est, parce que ceux qui le portent en sont fort chargez. MERC. Quoy? Ne sçais-tu pas combien de guerres se font pour ce metal, combien d'embusches, combien de larrecins, combien de faux serments, de meurtres, de captiuitiez, de nauigations, d'esclauages, & de trafics? CARON. Si ne me semble-r'il pas beaucoup different de l'airain; car ie le cognois fort bien, & reçois, comme tu sçais, vne obole de chaque mort qui passe en ma barque. MERC. Il est vray, Caron; mais on ne fait pas tant d'estat de l'airain, parce qu'il est

*C'est viure que de mourir pour sa patrie.*

*Vn beau mourir toute sa vie honnore.*

*L'or est cause que les Grands font aiguifer le fer pour la guerre.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

trop commun. Quant à l'or, ceux qui fouillent dans la terre pour en auoir les metaux, n'en tirent que bien peu d'une grande mine, & toutesfois il prouient de la terre, comme le plomb, & les autres mineraux. CARON. Les mortels sont donc bien fots, de cherir avec tant d'affection vne chose si pesante, & si passe? MERC. Si est-ce pourtant que, comme tu vois, Solon que voila ne s'en estonne pas beaucoup, car il se mocque, & de Cræsus, & de la vanité d'un homme si rustique, & barbare. Mais il me semble qu'encore le veut-il interroger de quelque autre chose. Escoutons-le ie te prie. SOLON. Dy moy, Cræsus, penses-tu qu'Apollon aye besoin de ces tuyles d'or? CRÆSVS. Ouy, par Iupiter, car il n'y a point de don en Delphes qu'on estime plus magnifique que cestuy-cy. SOLON. Quoy? Crois-tu que ce Dieu paroisse plus heureux, si entre plusieurs autres choses, il possède des tuyles d'or? CRÆSVS. Pourquoi non? SOL. Tu veux donc dire, que les Dieux sont bien incommodés là haut, puis qu'ayant besoin d'or il faut qu'ils en fassent venir de Lydie? CRÆS. Ouy: Car c'est le lieu du monde le plus fertile en ce metal. SOLON. Mais dy moy; croist-il du fer en Lydie? CRÆS. Non pas beaucoup Solon. SOL. Vous avez donc faute de la chose la plus precieuse? CRÆS. Tu dis vray, cōme si le fer estoit de plus grand prix que l'or? SOLON. Si tu voulois auoir tant soit peu de patience, & respondre sans t'esmouuoir, tu pourrois entendre facilement ce que ie veux dire. CRÆSVS. Interroge moy donc Solon? SOL. Quelles choses sont les plus excellentes, ou celles qui gardent & deffendent les autres, ou celles qui sont gardees & deffendues? CRÆSVS. Il n'y a point de doute que les dernieres sont les meilleures. SOL. Si Cyrus vient à assaillir les Lydiens, comme l'on en fait courre le bruiet, feras-tu forger des armes d'or pour les soldats? Et ne vaudra t'il pas mieux qu'elles soient de fer? CRÆS. Je te l'aduoue. SOL. Si tu n'en fais donc point de prouision, il aduendra que cet or fera fait la proye des Perses. CRÆS. Hé! mon amy, ne nous predis point ce mal-heur. SOLON. Au contraire, ie prie les Dieux qu'ils le destournent bien loing; mais il est euident que tu confesses par là que le fer est de plus grand prix que l'or. CRÆSVS. Quoy? feroit-il beau voir que ie consacrasse des lames de fer à ce Dieu, luy demandant l'or que ie luy ay desjà dedié? SOLON. Il n'a pas besoin ny d'or, ny de fer, & quelque metal que tu luy dedies, ce fera tousiours vne belle prise, aux peuples qui pilleront la Lydie, soit aux Phocenses, Beotiens, Delphiens, ou bien à quelque Tyran: Bref le Dieu ne se soucie pas beaucoup de tes presens d'or.

*L'or n'est pas mauvais de soy, & comme dit du Bartas, Il dore les vertues Et leur donne des ailles.*

*Les Armes sont de fer, il est vray, mais l'or est le nerf de la guerre.*

**CRÆSVS.** Tu en veux bien aux richesses, & ne daignes iamais de les deffendre. **MERC.** Voylà que c'est, Caron, ce Lydien ne peut souffrir ceste frâchise de paroles, & mesme il luy semble, que c'est vne chose fort estrange & nouvelle, qu'un pauvre luy die librement & sans crainte la pure verité d'une affaire. Mais avant qu'il soit long temps, il se ressouviendra sans doute des paroles de Solon, lors qu'estant fait prisonnier de Cyrus, il sera cōdamné a estre brullé. Car n'agueres l'ay ouy Clothon qui lisoit tout ce que les fuseaux des Parques auoient destiné à vn chacun. Or le sommaire de ce decret estoit tel, Qu'un iour le Roy Cræsus seroit emmené captif par Cyrus, & que peu apres ce mesme Cyrus mourroit de la main d'un Massagete. Ne vois-tu pas ceste femme Scythiene qui monte vn cheual blanc? **CARON.** Par Iupiter, ouy. **MERCURE.** C'est Tomiris, laquelle mettra dans vne peau toute pleine de sang la teste de Cyrus, qu'elle trenchera de sa propre main. Ne vois-tu pas encore ce beau ieune homme son fils? C'est Cambises, lequel doit succeder au Royaume de son pere. Cestuy-cy voyagera par mille contrees, & entr'autres en Lydie, & en Ethiopie, & mourra de regret d'auoir mis à mort Apis. **CARON.** O que ceste action est ridicule! Y a t'il quelqu'un qui le puisse voir de bon œil s'enorgueillir de la sorte, & mespriser tous les autres? ou qui ayt ceste creance qu'il doie estre fait prisonnier en bien peu de temps, & sa teste nager dans vn sac plein de sang? Mais qui est celuy-là, Mercure, qui porte vn manteau de pourpre, & qui a sur le chef vn diademe? Il me semble voir vn Cuifinier, lequel ayant ouuert le ventre d'un poisson, luy tend vn anneau au milieu d'une Isle.

La verité enfante la haine.

Les Grands n'ont pas la teste plus fermée que les petits.

*L'on diroit à le voir que c'est là quelque Roy?*

**MERCURE.** Tu ne dis rien que bien à propos, Caron. C'est Polycrates Tyran des Samnites, qui s'estime le plus heureux des mortels, & ne peut voir qu'il sera trahy par son Sarelite Meander, qui est là present, & liuré au Satrape Oretes, pour seruir de spectacle sur vn gibet. Miserable qu'il est de ne preuoir pas qu'en vn seul moment toute ceste felicité sera reduite en poudre: car ie l'ay appris ainsi de Clothon. **CAR.** Je t'en sçay vrayemēt bon gré Clothon; destine moy ces meschâs au supplice, & leur trencher hardiment la teste, afin qu'ils apprenent à se cognoistre en leur rien. Toutefois esleue les premierement au plus haut de la rouë, afin que ceste cheute leur soit plus ennuyeuse, & difficile à souffrir. Pour moy ie t'assure, que si'en recognois quelqu'un d'entr'eux tout

Il n'y a point de bon-heur au monde, puis que tout y est passager.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

nud dans le nauire ie me mocqueray à bon escient de ce qu'il n'aura plus ny la pourpre, ny l'ornement royal qu'il souloit porter, ny le trosne d'or. MERC. Voilà quel sera l'estat de ce miserable. N'apperçois-tu point aussi vne grande troupe de gens assemblez pelle-messe? Les vns d'entr'eux nauigent, les autres font la guerre; les vns plaident, les autres labourent la terre; les vns prestent de l'argent à vsure, & les autres mandient. CARON. C'est la verité que ie descouure diuerses personnes qui menent vne vie toute confuse & diuersé. Il me semble voir encore des Citez semblables à des effains d'abeilles, chacune desquelles a son propre & particulier aiguillon dont elle picque ses voisins: & quelques vns d'entr'eux, comme des frellons en supportent d'autres plus foibles. Mais qui est ceste troupe qui les enuironne à l'impourueu? C'est l'esperance, la peur, la folie, la volupté, l'auarice, le courroux, la hayne, & telles autres passions. Or il faut que tu sçaches, que les mortels qui touchent de plus pres la terre, sont subjects à l'ignorance, au courroux, à la haine, à l'enuie, à la bestise, & à l'auarice. Mais quant à la peur & à l'esperance, elles volent par dessus eux; & s'ils ont à rencontre ces premieres passions, les voilà soudain hors d'haleine, & tous effrayez. Quant à ces esperances qui panchent d'enhaut iur leurs testes, si quelqu vn s'esforce de les prendre, elles s'enfuyent contre-mont en volant, & le laissent courir en vain: Tellement que le mesme leur aduient qu'à Tantale aux Enfers pres du Lac, où il trempe. Que si tu regardes fixement, tu verras encore sur eux les Fees ou<sup>n</sup> les Parques, qui filent à vn chacun certains filets fort deliez, au bout desquels est attachee toute la race des hommes. N'apperçois-tu point ces trames aussi deliees que celles des araignees, qui depuis les fuseaux iusques en bas, panchent sur le chef des hommes? CARON. Ie vois assez ce que tu dis, & comme la vie d'vn chacun est diuersement filée, & tissué. MERCURE. Voilà qui va bien, Nautonnier: mais tu dois sçauoir que la mort est destinee à cestuy-cy par ce filet, & à celuy-là par l'autre. Et vrayement il y en a vn d'entr'eux qui est suspendu en l'air, & n'attend autre chose sinon que le filet se rompe avec vn grand bruit, ne pouuant supporter vn tel faix: Quant à l'autre, qui ne paroist que tant soit peu sousleué sur terre, s'il vient à choir, ce sera si bellement, qu'à peine ses plus proches voisins l'oyront, CARON. Tous ces contes que tu me fais, Mercure, sont de verité ridicules. MERC. Il y a bien encore plus à rire de voir leurs trop hautes & presomptueuses entreprises; & cōme pendant qu'ils s'entretiennent

*C'est vn jeu de bouffo que celuy de la vie.*

*Ce que l'espoir conçoit, la Fortune le deçoit.*

retiennent de maintes esperances, ils sont le plus souuent empoignez & emportez par la Parque, laquelle, cōme tu vois, a pour ses messagers, & valets de pied, les Frissons, les Fièvres, les Tabes, les Pulmonies, les Armes, les Voleries, & les Poisons, ensemble les Juges, & les Tyrans. Et cependant toutes ces choses sont indifferentes aux hommes, & ils ne daignent d'y penser, tandis que leurs affaires vont bien. Mais soudain qu'ils se voyent deceus en leurs esperances, ils ont tousiours ces cris à la bouche, Hé! las! hélas de moy! Que si du premier coup ils consideroient qu'ils sont nez mortels, & qu'apres auoir esté long temps au monde, il en faudra desloger, & le quitter comme vn songe vain, ô qu'ils feroient beaucoup mieux pour eux! Ces resolutions chasseroient bien loing ces apprehensions, & les peines que leur cause le coup de la mort; au lieu qu'esperans d'auoir pour iamais l'vsage des choses qui leur sont presentes, s'ils sont trauaillez tant soit peu d'vne fièvre, ou d'vne douleur de calcul, ils se faschent tout aussi-tost, & veulent se reuolter contre le Courier des Parques, qui les appelle pour les emmener. Et ce qui les trompe le plus, c'est qu'ils ne pensent pas d'estre iamais tirez du milieu de leurs biens & de leurs grandeurs. Vrayement il n'y a celuy qui n'eust du regret, si apres auoir fait venir des Architectes de toutes parts, pour bastir sa maison, & acheué cet ouurage avec beaucoup de trauail & d'ennuy, il falloit qu'il en deslogeast, & cedast la place à son heritier, ou à quelque estranger, sans auoir eu le credit ny de s'y retirer, ny d'y manger vne seule fois. Je voudrois bien sçauoir si celuy qui se resiouyt de voir que sa femme est accouchee d'vn fils, auquel il donne son nom, auroit du subject de rire long temps s'il sçauoit qu'il deust mourir sept ans apres sa naissance? Sans doute la seule cause de ceste joye procede de ce qu'il considere pour lors que ce ne luy est pas peu de support d'estre pere, ou d'vn Athlete, ou d'vn Lutteur, ou d'vn enfant qui emportera quelque iour le prix aux Olympies. Mais abusé qu'il est, il ne void point que son plus proche voisin porte son enfant en terre, & ne sçait, combien est delié le filet, qui tient le sien suspendu. Tu peux encore voir, combien est grand le nombre de ces personnes qui se querellent pour les bornes, & confins de leurs terres, & de ceux aussi qui ne font autre chose qu'entasser l'argent à monceaux, lesquels neantmoins seront appelez par les messagers que i'ay desjà dit, auant qu'il leur soit loisible de iouyr des biens qu'ils aurot acquis.

CARON. Toutes ces choses me sont assez cognues, & si ie confi-

Il y a mille entrees à la mort.

L'infortune d'autrui ne peut faire sages les mal-aduisez.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Cette grandeur  
des Roys qui  
nous semble vn  
Colosse  
N'est qu'ombre,  
poudre, & vent.  
P.M.*

dere souuent à part moy, qu'est-ce qu'ils peuuent treuuer d'ag-  
greable en la vie, & quel subject ont-ils de se plaindre si fort, se  
voyans priuez du bien par eux pretendu? **MERC.** Si ceux-cy se pro-  
posoient la vie de leurs Rois mesmes, qui semblent les plus heu-  
reux de tous, bien qu'ils soient aussi-tost frappez des reuers de  
fortune, que leurs moindres subjects, ils treuueroyent qu'ils gou-  
stent plus d'amertume que de douceur, & plus de regret que de  
ioye. Pobmetts les apprehensions, les troubles, les inimitiez, les  
embusches, le courroux, & les importunitez des flatteurs, qui ne  
les abandonnent iamais. Je ne fais point de mention aussi des ma-  
ladies & des passions, desquelles ils ne sont pas plus exempts, que  
le menu peuple: Tellement que leurs maux sont en aussi grand  
nombre, que ceux des hommes priuez & particuliers. **CARON.** Je  
te veux donc dire, Mercure, quelle est la vie des mortels, & à quoy  
semblable: N'as-tu iamais veu ces petites ampoules, qui se font  
sur l'eau par le desbord de quelque torrent? I'entends parler de  
ces enfleures, desquelles s'amasse l'escume. Les vnes d'entr'elles  
sont fort petites, & si fresles, qu'estant escrasees par la moindre  
chose, elles s'esuanouyissent tout aussi-tost. Les autres durent da-  
uantage, & apres auoir attiré ces premieres, elles s'enflent bien-  
haut, mais elles sont creuees de mesme que les premieres. Ainsi  
plusieurs s'enflent du vent de la presomption, & se disent plus  
grands que leurs semblables. Les vns ont vne tumeur, qui ne dure  
qu'vn moment, & n'a point d'arrest; & les autres font leurs fune-  
railles de leur naissance. Mais à la parfin il est force, que toutes ces  
ampoules se creuent. **MERC.** Ta comparaison me semble aussi  
bonne, Caron, que celle d'Homere, lors qu'il compare toute la  
race des hommes aux fueilles des arbres. **CARON.** Tu vois neant-  
moins comme estans si fresles, ils font des choses du tout deplo-  
rables, combattent pour les Royaumes, & se querellent pour les  
honneurs: Si faudra-t'il qu'vn iour ils viennent à nous, portans vn  
seul denier avec eux, & se despoüillans de toute autre parure.  
Veux-tu bien (puis que nous sommes en vn lieu si haut eleué) que  
criant le plus haut que ie pourray, ie les admoneste premiere-  
ment de s'abstenir de leurs entreprises folles & vaines, & de passer  
le cours de leur vie sur le souuenir de la mort? I'en suis d'aduis, &  
de leur parler en ces termes. O fots! pourquoy vous trauallez  
vous tant? Y a t'il quelque chose qui vous oblige à prendre tant  
de peine? Quittez-moy toutes ces fatigues, & vous souuenez que  
vous ne viurez pas tousiours: Il n'y a rien de ce que vous estimez

*Les exhorta-  
tions des cho-  
ses ont beau-  
coup de force  
pour remettre  
les fols.*

rare & pretieux, qui soit d'eternelle duree, & aucun n'emportera du monde chose quelconque apres son decez : Car c'est vn decret du Ciel que l'homme s'en aille tout nud, & que sa maison, son or, & ses terres passent par les mains des autres, & changent tous les iours de maistres. Ne penses-tu point, Mercure, qu'ils ne fassent leur profit de ces aduertissements, & qu'ils n'en deuiennent beaucoup plus sages? **MERC.V.** O heureux Caron, tu ne sçais pas encore que l'ignorance & l'erreur les enuoloppent de telle sorte, que tu ne sçauois ouurir leurs oreilles qu'ils ont estoupees de cire, de mesme façon qu'Vlysse boucha celles de ses compagnons, pour les empescher d'oüyr le chant des Sereines. Tu aurois beau crier, auant que te faire ouyr à eux : Car l'ignorance a icy le mesme pouuoir, que le fleue d'oubly là bas aux Enfers; bien que ie sçache assez qu'il y en a quelques-vns entr'eux, qui ne pouuans souffrir d'auoir les oreilles bouchees de cire, panchent du party de la verité, & sçauent cognoistre les choses bonnes parmi les mauuaises. **CARON.** Ie crieray contre ceux-là seulement. **MERC.** Ce seroit vne chose superflüe de leur dire ce qu'ils ne sçauent que trop bien. Consideres cōme estans separez de la troupe, ils se rient des choses qui se passent au monde, & n'ont rien de cōmun avec le vulgaire. Que s'ils sont odieux aux autres, c'est parce qu'ils reprennent leur ignorance. **CARON.** O que les actions de ceux-cy sont loüables! Mais il est dommage que le nombre en soit si petit. **MERC.V.** Encor est-ce bien assez, Caron; Descendons maintenant en bas. **CARON.** Attends encor vn peu, car ie desire d'apprendre vne chose qui me contentera beaucoup, si c'est ton plaisir de me l'enseigner : c'est que i'ay enuie de voir, où ils mettēt les corps des deffuncts. **MERC.** Ils appellent celà des cercueils, ou des tombeaux. Ne descouures-tu pas des monuments, des colonnes, & des Pyramides deuant les villes? Ce sont les demeures des morts, & les lieux qui leur sont destinez apres leur trespas. **CARON.** Mais dy moy, pourquoy les vns couronnēt les pierres, & les frottent d'onguens precieux? Et pōurquoy les autres dressans vn buscher pres des tombeaux, & faisant vne profonde fosse bruslent ces viandes somptueuses, & respandent encore sur icelle, selon qu'il me semble, du vin, & du miel? **MERC.V.** Ie ne sçay de quoy profitent toutes ces cerimonies à ceux qui sont aux Enfers, si ce n'est qu'ils se font accroire que les Ombres qui retournent d'Enfer, se vont là repaistre, & voltigeants autour de la vapeur & de la fumee boient le vin mielé dans la fosse. **CARON.**

Les Doctes se  
rèdent odieux  
aux ignorans.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Il est bien aisé  
d'entrer en En-  
fer, mais im-  
possible d'en  
sortir.

Se peut-il bien faire, qu'ayant les tests tous desseichez, elles soient susceptibles de la soif, & de la faim? Vrayement ie crois que tu te mocques, toy qui les conduits tous les iours, de me dire que quâd elles sont vne fois entrees en terre, il leur est licite de retourner derechef en haut, & serois-je pas moy-mesme bien sot, Mercure, de ne les conduire pas seulement, mais aussi de les ramener toutes les fois qu'elles voudroient boire? O que vous estes fols, mortels, de ne sçauoir pas combien est grande la distâce qu'il a des affaires des morts, à celles des viuans, & de n'auoir point de cognoissance de ce qui se passe aux Enfers!

*Celuy qui n'a point de tumbeau  
A senti le traict de la Parque,  
Et Caron sur vne mesme eau  
L'a reçeu dans sa pauvre barque;  
Aussi bien que ces ames folles  
A qui l'on dresse des Mausoles,  
Après que le fatal destin,  
D'un traict plus fort que le tonnerre,  
A reduict du soir au matin  
Leur corps en poussiere & en terre.  
Clothon des grands, & des petits  
Rend l'estre esgalement loüable,  
Par elle le fils de Thetis,  
A Thersite est rendu semblable,  
Tant de tests fresles & debiles  
Qu'on void par les champs Afrodiles,  
Ne different point en leur nom.  
La Mort aux plus Grands importune,  
N'a point d'esgard à la Fortune  
Ny d'Irus ny d'Agamemnon.*

MERCY. O Dieux que tu es versé en la lecture d'Homere! Ie crois que tu as espuié toute ceste source. Mais puis que tu m'en as fait souuenir, ie te veux monstres le tumbeau d'Achille. Ne vois-tu pas pres de la mer vne ville qu'on nomme Sigee, vis à vis de laquelle Ajax est enseuely? CARON. Ce ne sont pas là les plus grands monuments: Il y en a bien d'autres selon mon opinion. Or ie desire qu'à present tu me monstres les plus fameuses villes, dont nous auons ouy parler là bas, comme Nine, où faisoit son sejour Sardanapale, Babylone, Mycenes, & Ilion mesme; car ie me souuiens d'en auoir passé plusieurs qui en estoient citoyens:

tellement qu'il y a dix années entières que la barque n'a demaré du riuage, & n'a cessé de flotter sur l'eau. MERCURE. Sçache, Nautonnier, que Nine est desjà destruite, de telle sorte qu'il n'en reste pas vne seule marque, & que mesme on ne peut discerner le lieu où elle estoit autresfois. Quant à Babylone, bien qu'elle soit munie de fortes tours, & enuironnée d'une espaisse muraille, toutes ces fortifications ne l'exempteront pas d'une ruine pareille à celle de Nine. J'ay honte de te monstrier Mycenes & Cleone: mais principalement Ilion, car ie suis bien assuré que si iamais tu redescens aux Enfers, tu estrangleras Homere de ce qu'il s'est alambiqué le cerueau à faire des vers releuez pour louer des choses si basses. Merueille! tant de belles choses qui viuoient iadis en la bouche des hommes sont enseuelies, & il ne s'en parle plus maintenant: Car les villes, Nautonnier, & mesme les fleues<sup>o</sup> meurent aussi bien que les hommes: tellement qu'il ne reste plus en Arges vne seule marque du monument d'Inache. CAR. Homere estoit donc bien fol de donner tant d'Epithetes d'honneur, & tant de tiltres superbes à ces citez;

Les choses inanimées ont vne fin, cōme celles qui sont animées.

*L'imprenable Ilion du monde la merueille,*

Et en vn autre endroict,

*Cleone en bastimens n'auoit point de pareille.*

Mais pendant que nous deuifons, en voilà qui s'entrebattent: Qui sont-ils, Mercure? MERCURE. Ce sont des Grecs, & des Lacedemoniens, & entr'autres le Capitaine Othrias, lequel bien que demy-mort, graue vn trophée à son propre nom. CARON. Pourquoi se querellent-ils? MERCURE. C'est pour le champ mesme où ils combattent. CARON. O que voilà de grands fots! Ne sçauent ils pas que quand l'vn d'entr'eux possederait tout le Peloponnese, Eacus ne luy donnera pour place que la largeur d'vn seul pied d'estenduë, & qu'il y en aura d'autres à l'aduenir qui laboureront ce champ, & abbatront par diuerses fois ce trophée avec le soc de la charruë. MERCURE. Il aduendra, sans doute, comme tu dis; mais descendons ie te prie de ce lieu; car il me semble qu'il en est temps, & apres auoir remis chaque montagne en sa propre place, retournons nous en, toy vers ta barque, & moy là où Iupiter m'a commandé d'aller. Assure toy, Caron, que ie ne faudray pas de te voir en bref, & de t'amener vne bonne troupe d'ombres. CARON. Ie me souuiendray à iamais du plaisir que tu m'as fait, Mercure, de m'auoir seruy de guide en

Les plus beaux trophées ne sont que la proye du téps.

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

mon voyage, & te mettray au rang de tous ceux qui m'ont obligé. O qu'il y a de folies, d'entreprises, & de desseins parmy les malheureux hommes! On ne parle d'autre chose que des Roys, des tuyles d'or, des sacrifices de cent bœufs, & des guerres: Mais on ne dit pas vn seul mot du pauvre Caron.

## ANNOTATIONS.

**a Tarnasse.** ] Montagne fort haute, le séjour d'Apollon & des Muses, au sommet de laquelle est le cheual Pegase. Les Poëtes tant Grecs que Latins donnent mille beaux Epitaphes à ce Mont, & entr'autres Homiere & Virgile.

**b Les deux fils d'Aloëus.** ] Sçavoir les Geants, excrements de la terre,

*Que d'un conseil ambitieux,  
La faim de gloire persuade  
D'aller sans les pas d'Encelade,  
Planter des eschelles aux Cieux.*

*Le fleur de Mal-  
herbe.*

**c Atlas.** ] Duquelles Poëtes ont feint qu'il soustenoit le Ciel sur ses espaulles, parce qu'il estoit fort versé en l'Astologie, & que pour le soulager d'une charge si pesante, Hercule, comme inuincible à la peine luy presta le dos.

**d Coÿte.** ] C'est l'un des fleuves d'Enfer, duquel Virgile parle ainsi,

*Tu vois les bœufs estrangs, & les noirs Marefcages  
De Coÿte & de Stix, &c.*

*Au 6. de l'E-  
neid.*

**e Lyncee.** ] Il auoit si bonne veüe, que par son regard il penetroit les murailles, s'il faut croire à ce qu'en ont escrit plusieurs Autheurs dignes de foy. Ce qui a donné lieu à ce prouerbe; *il a les yeux de Lyncee*; c'est à dire clair-voyants & actifs.

**f Sylla & Caribde.** ] Ce sont deux escueils sur Mer, où les vaisseaux font souuent naufrage, lors que les Nautonniers mal-experts se croyans estre saueuz de l'un, s'en vont heurter contre l'autre.

*Le fleur de Ga-  
mon en la jour-  
nee de sa sep-  
maine.*

*Vou-tu pas que ta Nef des vagues agitée,  
Ià pour sauuer Caribde en Scylle s'est iettée?*

**g Milon Crotoniate.** ] Il estoit si fort qu'il portoit vn bœuf aux jeux Olympiques. Dequoy il ne faut pas s'estonner; car l'exercice auoit osté le defect que luy pouuoit auoir donné la nature. Quelques-vns tiennent que s'affiant à sa trop grande force, il voulut fendre vn arbre par le milieu, & que s'y estant engagé les mains sans les en pouuoir retirer, il fut fait la pasture des bestes sauuages. Le docte Alciat en a fait vn bel Embleme.

**h Cyrus.** ] L'un des plus puissans Roys de son temps, qui fit Croëus son prisonnier de guerre, & luy remit en memoire ces belles paroles de Solon, *Qu'aucun ne doit estre estimé bien-heureux qu'après la mort.*

**i Solon.** ] Grand Legislateur, & si iuste en ses loix, que les Atheniens ne les estimoient pas sanglantes, comme celles de Dracon, mais equitables & saintes.

**k Apollon Pythien.** ] Ainsi nommé pour auoir occis le serpent Python. Les anciens luy donnoient plusieurs noms, comme celui de Poëte, Musicien, Medecin, Sandalaire, Palatin, & ainsi des autres. On le peignoit sans barbe, & cheuelu, portant vn tre-pied d'or sur la teste, vn carquois & des fleches en sa main gauche, & à la droicte vn violon.

**l Tamaris.** ] Iulian dit que ceste Princesse, apres auoir trencé la teste à Cyrus, la mit dans vn sac de peau tout plein de sang, & luy dit des paroles de ceste substance, *Saoule roy du sang humain, duquel tu as eu tant de ioy.*

**m Cambyse.** ] Fils de Cyrus & son successeur au Royaume, lequel apres auoir fait diuers voyages en Lydie mourut finalement hors de son bon sens pour auoir mis à mort Apis, comme dit Lucian.

**n Les Parques.** ] Elles sont trois de nombre, sçavoir Clotho, Lachesis, & Atropos. La premiere desquelles file nos vies: La seconde les deuuide, & la troisieme leur coupe le filet.

**o Meurent aussi bien que les hommes.** ] Il n'y a rien qui soit de longue duree çà bas, les

Marbres plus solides sont rongez par la lime du temps, & comme dit l'un des eloquens Historiens de nostre temps,

*Tous ces grands bastiments, & ses chasteaux superbes,  
Qui sembloient menacer d'escalade les Cieux,  
Ont fait place aux forests, aux bruyssons, & aux herbes,  
Le temps en a change le nom comme les lieux.*

P. Matthieu.

## DES SACRIFICES.

IL n'y a celuy si fasché soit il, & si troublé d'affaires en son esprit, qui se puisse tenir de rire, s'il vient à considerer les grandes absurditez que les mondains abusez commettent aux Sacrifices, principalement le iour des Festes, quand ils vont saluër leurs Dieux, leur faire des demandes, adresser des vœux, & en opiner diuersément. Mais parauant que commencer à rire, il regarderoit, comme ie pense, s'il faut appeller bons Religieux, ou plustost ennemys des Dieux, & mauuais esprits, ceux qui estiment que la Diuinité est vne chose si basse & abjecte, qu'elle a besoin du seruice des hommes, se laisse allecher par flatterie, & se fasche d'estre tenuë à mespris. Car, disent-ils, tous les mal-heurs de l'Étolie, les miserables des Calidoniens, & les massacres de tant de peuples suiuis de la mort de Meleager, ne procederent d'ailleurs que de Diane qui se courrouça de ce qu'Oenee ne l'auoit point inuité à son sacrifice, si profonde estoit l'offense qu'elle auoit grauee en son esprit le propre iour de ceste feste. Ie n'y pense iamais, qu'il ne me semble la voir au ciel toute solitaire, pendant que les autres Dieux estoient au banquet d'Oenee, ne cessant de pleurer, & de mener ducil de ce qu'on ne l'auoit point appellee au festin. Quelqu'un pourra nommer tout au contraire les Ethiopiens bien-heureux, si nous adioustons foy à Homere, qui feint que les mortels luy firent bonne chere par l'espace de douze iours entiers en vn festin solemnel, où il se treuua luy-mesme avec les autres Dieux. Car si cela est, ils ne font rien pour rien, ains vendent leurs biens aux hommes, & il est licite d'achepter d'eux toutes choses, cōme la bonne santé, pour vne genisse, les richesses pour quatre bœufs, & vn Royaume pour cent. Dauantage, il ne faut que neuf Taureaux pour retourner sain d'Ilion à Pile, & qu'une pucelle royale pour nauiger d'Aulide à Ilion. Quoy? n'y en eut il pas vn, peu auant la destruction de Troye qui fit marché avec Minerue, & luy promit de luy donner douze bœufs & vn harnois, pourueu que la

*Il se rit des vaines opinions, ceremonies, & superstitions des Payens en leur Religion.*

*Les Dieux (disoit les Payés) vendent tout, mais c'est avec le travail.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ville ne fut pas prise? Encore me semble-t'il qu'il y a d'autres choses, qui se peuuent achepter d'eux, ou pour vn coq, ou pour vne couronne, ou pour de l'encens seulement. Ce qui ne fait dire que pour ce subject, Cryses (comme Prestre qu'il estoit, & fort expert aux cerimonies diuines) apres s'en estre retourné deuers Agamemnon, sans auoir ce qu'il demandoit, ayant desjà fait vn don à Apollon, le menace d'en auoir sa raison, & l'injurie presque quand il luy parle ainsi: Tu n'ignores pas, ô braue Apollon, que i'ay souuent couronné ton Temple qui ne l'estoit pas, ay sacrifié sur tes autels des cuisses de Taureaux, & des Chèvres à milliers, & neantmoins tu me tiens à mespris, & au lieu de recognoistre vn homme, qui t'a reueré, tu permets qu'on luy face tant d'affronts, & d'outrages? Ces paroles rendirent si honteux Apollon, qu'ayant en mesme instant pris son arc, & s'estant mis sur le port, il infecta de peste toute l'armee nauale des Grecs, iusques aux mulets & aux chiens. Mais puis que nous sommes tombez sur le propos d'Apollon; ie te veux raconter encore ce que ces Sages en disent, sans parler, ny comme il fut mal-heureux en amour, ny de l'homicide commis en la personne d'Hyacinthe, ny de l'orgueil de Daphné; mais de sa condamnation, & de son bannissement pour auoir mis à mort les Cyclopes. Tellement qu'il fut ietté du ciel en terre, & contraint, comme les autres hommes, de s'en aller trauailler à la iournee, ores chez Admet Thessalien, & tantost chez Laomedon Phrygien. C'est la verité que chez ce dernier, il n'estoit pas seul, ains avec Neptune, lors que tous deux estoient reduits à ces extremitez que de cuire des briques, & de massonner des murailles: si est-ce pourtant qu'ils receurent vn fort mauuais payement de ce Phrygien, qui leur demeura redevable à ce qu'on dit de la somme de trente\* dragmes, monnoye de Troye. Les Poëtes donc n'ont-ils pas raison de discourir à l'honneur des Dieux de ces choses là, & de plusieurs autres beaucoup plus diuines, comme de Vulcan, de Promethee, de Saturne, & de Rhee; & bref, presque toute la famille de Iupiter? Ce qu'ils font apres auoir inuoqué les Muses au commencement de leurs Poëmes, afin qu'elles soient fauorables à leurs chants; D'où s'ensuit qu'estant tous remplis d'vn antoufiasme poëtique, & gros d'vne certaine Diuinité, ils font vne infinité de feintes, & disent, ores que Saturne apres auoir chastré premierement le Ciel son pere, regna en iceluy, puis, deuora ses enfans de mesme que Thieste: tantost que Iupiter (estant secrettement caché par Rhee, qui sup-  
posa

Nous sommes obligez de donner à la Diuinité ce que nous auons receu d'elle.

La necessité donne naissance au travail.

\* qui valent environ 105. soli.

posa vn caillou, au lieu de l'enfant) fut enuoyé en Crete pour y estre allaité par vne Chèvre, comme Telefe par vne biche, & Cyrus Roy de Perse premier de ce nom par vne chienne. A quoy ils adjoustent, que quand il eut vaincu son pere, & l'eut fait confiner dans vne prison, il jouty finalement de l'Empire. Or auoit-il autresfois espousé plusieurs femmes, la dernière desquelles fut Iunon sa sœur germaine, selon la coustume des Perfes & des Assyriens. Et parce qu'il estoit adonné à l'amour, & se plaisoit fort au jeu de Venus, il peupla tout le ciel d'enfans, dont les vns luy naquirent des Deesses de sa qualité, les autres tout au contraire de race mortelle, & terrestre. Et cependant ce braue Dieu pour plus facilement venir à bout de ses pretentions amoureuses, se transmüoit en Or, en Taureau, en Cygne, en Aigle, & bref prenoit plus de formes que Prothee. La principale de ses creatures fut Minerue, qu'il engendra de son propre cerueau; apres l'auoir portée vn long temps. Quant à Bacchus, il le tira du ventre de sa mere à demy-bruslee, & n'estant qu'un auorton le mit dans sa cuisse, de laquelle il luy fit ouerture pour le perfectionner, quand le temps de l'enfantement fut venu. Ils disent encore que Iunon estant enceinte sans auoir iamais eu cognoissance d'aucun hōme, ains par vne conception fortuite & infuse, enfanta Vulcan; qui ne fut pas des plus heureux d'entre les Dieux, mais bien vn simple ouurier, vn Mareschal, ou vn Forgeron tout noircy de fumée, & tout hallé d'estincelles de feu; comme ceux qui trauaillent en vne forge. Et ce qui est le plus à plaindre en luy, c'est qu'il fut rendu boiteux d'une cheute que Iupiter luy fit prendre, quand il le precipita du ciel en bas. Que si les Lemniens ne l'eussent receu de pitié qu'ils en eurent, comme il estoit encore porté par l'air, sans doute le pauvre Vulcan s'en alloit perdu pour nous, de mesme qu'un second Astianax ietté du haut d'une tour en bas. Tout ce qu'ils racōtent de Vulcan n'est pas superflu: Mais quant à Promethee, il n'y a celuy qui ne sçache combien de maux il a soufferts pour auoir trop aymé les hommes: Car Iupiter l'ayant enuoyé en Scythie sur le mont Caucafe, le fit attacher en vn gibet, mettant vne Aigle aupres de luy qui ne cessoit de luy ronger le foye. Voilà quelle fut la punition de cestuy-cy. Pour ce qui est de Rhee; elle a tort de commettre des actions deshonestes, estâr desjà vieille, & mere de tant de Dieux. Où treuuera-t'on celuy qui ne blasme Venus de ce qu'elle paillardé; ou Diane, de ce que se destournant le plus souuent du milieu de sa course, elle s'en va

La Sageste figuree par Minerue est vn fruit de l'esprit.

Cupidé brusle aussi tost le bois vieil & pourry que le verd.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

caresser son Endymion? Laissons à part toutes ces fables, & nous eslançons au Ciel, volans à la façon des Poëtes, ( sçavoir par le chemin qu'Hesiodé, & qu'Homere nous monstrent ) afin de voir & considerer de quelle maniere toutes choses sont là haut ordonnées. Que le dehors de ces celestes maisons soit d'airain, ce grand Homere nous l'appred, quand il dit, que si tu passes outre, & haussant tant soit peu la teste, regardes en haut, tu verras vne lumiere beaucoup plus resplendissante que celle d'en-bas, le Soleil plus serain, les Astres plus brillans, & tes yeux n'auront point d'autre objet qu'un clair iour, & vne voûte toute lambrillée de pur or. A l'entree, tu verras les heures qui gardent la porte, & apres elles Iris, & Mercure courriers & messagers de Iupiter; puis la forge de Vulcan, bien fournie de tous outils, instruments & fers necessaires à son mestier. Vn peu plus auant sont les maisons des Dieux, & le palais de Iupiter, qui sont des ouurages que Vulcan a faitts, cōme vn chef-d'œuvre inimitable. Or les Dieux qui sont assis tout à l'entour de Iupiter, ( cōme il n'y a point de doute qu'en ces lieux toutes choses y sont magnifiques ) regardent çà bas en terre, & tournent la teste de toutes parts, pour aduiser s'ils ne verront point rejaillir en haut du feu de quelque lieu: ou bien vn flair s'esleuant en l'air avec vne fumee, & vne vapeur tournoyante. Que si de fortune quelqu'un des mortels fait vn Sacrifice, ils s'en repaissent tous baillans apres la fumee, & sucçans le sang qui est respandu sur les autels, à la maniere des mouches. S'ils prennent leur repas en leurs maisons, ils ne vivent que de Nectar & d'Ambrosie, car il y a eu des hommes autresfois qui ont esté appelez à leurs festins, & ont beu avec eux, comme Ixion & Tantale: Mais pour auoir esté mesdisans, inciuils, & babillards, ils en portent encore la penitence pour le iourd'huy. Or le Ciel est inaccessible & incognu à tous les autres mortels. Voilà de quelle façon vivent les Dieux, & c'est la cause pour laquelle les hommes en les adorant les ont assemblez, apres leur auoir dedié les forests, voué les montagnes, consacré les oyseaux, & assigné vne plante particuliere à chacun d'entr'eux. Bien dauantage ils les adorent par les regions & contrees qui leur sont donnees pour y presider: & les tiennent cōme pour citoyens, sçavoir ceux de Delphes, & les Deliens, Apollon; les Atheniens, Minerue; que les Grecs nomment *Atheni*, comme la Deesse tutelaire de leur Republique: les Argiues, Iunon; les Migdoniens, Rhee; les Paphiens, Venus; & ceux de Crete, Iupiter, lequel ils disent n'auoir pas esté seulement

L'homme a esté créé droit, pour hausser la veuë au Ciel, d'où il tire son origine.

Jamais le repentir ne s'en suit du silence.

engendré & élevé en leur pays : mais de plus ils montrent son tombeau pour confirmation de leur dire. Cependant nous voilà bien abusez depuis le temps que nous croyons que Iupiter tonne, qu'il gresle, & enuoye tels autres fleaux du Ciel, sans considerer qu'il mourut iadis, & fut enseuely au pays de Crete : Et afin que les Temples qu'ils ont bastis à l'honneur de ces Dieux ne soient inutiles, pour empescher qu'on n'en perde le souuenir, ils y inctent leurs pourtraicts faits de la main d'un Praxiteles, d'un Policlete, ou d'un Phidias. Mais pour moy ie ne sçay en quelle contrée du monde ces ouuriers ont iamais veu la chose qu'ils representent : car ils feignent que Iupiter est barbu, Apollon toujours enfant, Mercure commençant d'entrer en l'age viril, & auquel les premiers poils de la barbe poussent hors du menton, Neptune ayant les cheueux noirs, & Minerue les yeux verds. Voilà comment tous ceux qui entrent dans les Temples, ne pensent plus voir ny de l'iuoyre apporté des Indes, ny de l'or tiré des mines de Thrace; mais le propre fils de Sarurne & de Rhee, que Phidias a logé en terre, luy commandant de demeurer en vne triste solitude, comme spectateur des Pisons, fort content, & prenant à gré le salaire & le Sacrifice que de cinq en cinq ans quelqu'un luy fait en passant, pendant qu'on celebre les Olympies. Apres qu'ils ont dressé des autels, destiné des Sacrifices, & préparé la vaisselle claire & luyfante, ils s'en vont offrir les victimes, chacun selon ce qu'il affectionne le plus; sçauoir le Laboureur un bœuf, qui souloit tirer la charruë, le Berger un Agneau; & le Boucher vne Chèvre. Il y en a aussi quelques-vns qui offrent de l'encens, & quelques-autres qui donnent un gasteau: vne mefine que le pauvre pour toute offrande, baise seulement aux Dieux la main droite: Quant ils immolent ils couronnent premierement la beste de festons, apres auoir esté long temps à considerer, si elle est propre aux Sacrifices, de peur qu'ils n'en tuent quelqu'une de celles qui ne sont point receuës en la Religion. Cela fait ils la mettent sur l'autel; & l'égorge à la veüe du Dieu, elle mugit ie ne sçay quelle plainte, qu'ils estiment estre un presage d'un bonheur: & en fin respond d'une voix plus douce aux hauts-bois, & autres instrumens qui honnoient la feste. Je vous laisse à penser si les Dieux ne se reliouyissent pas quand ils regardent d'en-haut ces mysteres. Sur le grand portail du Temple ils affichent un écriteau, par lequel ils font à sçauoir, que personne n'ayt à toucher aux vaisselles nettes, ayant les mains sales, & neantmoins le Sa-

La Diuinité prend à gré la bonne volonté des pauvres plus que les grands profane des riches.

Les Ames soüillées n'ont point d'accez aux sacrez mysteres.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

crificateur mesmes, aussi baigné de sang qu'un Cyclope, occit la beste, oste les entrailles, arrache le cœur, & respand le sang à l'entour de l'autel. Bref il fait toutes les ceremonies requises en la Religion. Peu apres qu'on a couppé la gorge à la beste, on allume le feu, & y met on & la Chèvre & sa peau, ou la Brebis avec sa laine, tandis que ce diuin & sacré flair s'enaport en-haut à flots gris, & estant porté iusques au Ciel, dilate petit à petit son espais nuage. Quant aux Scythes, estimans toutes autres offrandes trop viles, & de peu de valeur, ils sacrifient des hommes à Diane pour se rendre ceste Deesse propice. Ces actions sont aussi modestes, que celles des Assyriens, des Phrygiens, & des Lydiens. Que si tu t'en allois en Egypte, ô que tu verrois de choses fort religieuses, & tout à fait dignes du Ciel! sçavoir Iupiter en forme de Belier, Mercure représenté par un Chien, Pan tout velu côme un Bouc, & bref plusieurs autres Dieux diuersément figurez, l'un par une Cicogne, l'autre par un Crocodile, & l'autre par un Singe mesme :

*Que si tu veux sçavoir quels sont tous ces mysteres,*

*Et t'informer au vray de leurs effets contraires;*

tu y treuueras plusieurs Sophistes, Scribes & Prophetes, tous rasez, qui te feront le recit, (apres auoir, comme ils ont accoustumé de dire, deffendu l'entree aux prophanes) comme ces Dieux estâr autresfois fort troublez pour l'esmotion qu'auoient faicte les Geants leurs hayneux, ils se retirerent en Egypte, afin d'y viure assurez, contre les embusches de ces mutins: Et de peur qu'ils auoient, l'un d'entr'eux prit la forme d'un Bouc, l'autre d'un Belier, l'autre d'une beste brute, & l'autre celle d'un oyseau. D'où vient que ces Dieux ont encores à present ces mesmes formes, & que ces belles medailles sont escrites, & soigneusement gardees en leurs Chartres & Thresors il y a plus de dix mille ans. Quant à leurs Sacrifices, ils sont semblables à ceux que nous venons de descrire, si ce n'est qu'ils pleurent & font le ducil dessus la victime, & apres l'auoir esgorgee, se mettent tous à la demembrer. Il y en a qui se contentent de l'entefrer apres l'auoir tué. Pour ce qui est du bœuf<sup>b</sup> Apis, qu'ils adorent comme leur grand Dieu, s'il falloit qu'il vint à mourir vne fois, où treuueroit-on celuy d'entr'eux, si curieux fut-il de sa chevelure, qui ne l'a fit couper en mesme instant, & qui n'en portast le ducil teste nuë, quand il auroit la perruque empourpree de Nisus? Cet Apis est le Dieu, qu'ils choisissent parmi tous leurs troupeaux, & ils le reuerent comme beaucoup plus beau que tous les

Les Payens n'auoient point de foy pour singer vraiment de la Divinité.

autres bœufs communs & domestiques. Puis que tant d'abus se commettent au monde, & que les affaires des mortels se passans ainsi, sont estimees vrayes & serieuses du populaire, il me semble qu'elles n'ont pas besoin d'un Censeur, mais bien d'un Democrite & d'un Heraclite: l'un desquels se mocque de leur sortise; & l'autre pleure leur brutalité.

## ANNOTATIONS.

*a Sacrifices.*] Aussi tost que le souverain Pontife avoit mené pres de l'autel la victime (qui estoit un sacrifice qu'on faisoit apres avoir gagné la victoire sur l'ennemy) il commençoit les prieres par des invocatiōs qu'il faisoit à Janus & à Vesta, imposoit silence, se mettoit à immoler, goustoit du vin, & en arrousoit l'autel. Davantage il arrachoit du poil sur la teste de la victime, le jectoit dans le feu, & finalement faisoit esgorger la victime, le sang de laquelle estoit reçu à pleines coupes. Les autres lactoient diverses choses à leurs Dieux, à Jupiter Flamincien un bœuf tout blanc, à Neptune, à Apollon, & à Mars un Taureau, un porc, & un mouton, aux Heibz, un Taureau, vne chevre, & un mouton; à Ceres du lait, du vin, & des febues; à Cybele vne truie, à Eiculape vne chevre, & un coq; aux Dieux Lares un coq, au Soleil, & à Mars un cheval, à la Lune un Taureau, à Lunon vne brebis, à Venus vne colombe, à Pan & à Minerve vne chevre, à Diane vne biche, à Bacchus du miel, du vin, du lait, vne chevre, & un bouc, au Dieu Sylvaïn un porc, à Faune un bouc, & ainsi des autres.

*b Apis*] C'estoit l'un des grands Dieux des Egyptiēs, qu'ils adoroient en forme de bœuf, & prenoient pour fort mauvais presage, quand il ne vouloit pas manger le foin qu'ils luy presentoient. Voy ce qu'en dit Alexander ab Alexandro en ses iours Geniaux.

*c D'un Democrite, & d'un Heraclite.*] Ces deux Philosophes, l'un d'Abdere, & l'autre d'Ephese, ne cessioient de rire, & de pleurer. Le premier se mocquoit de la folie des hommes, & le second deplorait leur misere & leur vanité. Le sieur de Pybrac en a fait ce quatrain.

*Ry si tu veus, vny de Democrite,  
Puis que le monde est pure vanité,  
Mais quelquefois touche d'humanité,  
Pleure nos maux des larmes d'Heraclite.*

## LA VENTE DES VIES.

## IUPITER.

**S**Vs mets les bancs par ordre, & prepare vne place à ceux qui arriuent. Et toy amene les Vies, & les Sectes des Philosophes, & les fais assieoir chacune en son rang, toutes biē parees, afin qu'elles paroissent plus belles, & attirent les marchands. Quant à toy, Mercure, sonne la trompette, & appelle les passans, afin que s'ils veulent acheter, ils viennent de bonne heure à l'encant où nous liurerons toutes sortes de vies Philosophiques de diverses sectes. Que si quelqu'un ne peut payer cent, on luy donnera un an de terme, pourveu qu'il ayt vne caution bōne & valable. MERC. On y accourt desjà de toutes parts, il n'est pas besoin de dilayer davantage.

*Par ce Dialogue, qui est sur le creatus, Lucian seint que Jupiter met en vente les Sciences, & fait un sommaire de la doctrine & des maners des premiers Philosophes qui ont jamais estz.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ny de faire attendre les marchands. **I V P.** Commençons donc à vendre. **MERCVR.** Quelle vie es-tu d'aduis que nous estallions la première? **I V P.** Ceste cheueluë Ionique que voilà, car elle semble fort honorable. **MERCVR.** Que la Pythagorienne descende, & se presente à la troupe, pour estre regardée. **I V P.** Il faut que tu la publies à son de trompe. **MERC.** à ie mets en vente vne bonne & honorable vie, qui l'acheptera? Qui veut estre releué par dessus la condition de l'homme? Qui desire cognoistre l'harmonie de toutes choses? Qui veut reuiure vn iour? **LE MARCHAND.** Vrayement ceste vie n'est pas des pires, & me semble fort belle. Mais que sçait-elle faire? **MERC.** Elle sçait l'Arithmetique, l'Astronomie, la Science des Prodiges, la Geometrie, la Musique, l'Art des Prestiges; bref telle que tu la vois, c'est vne grande Deuineresse. **LE MARCHAND.** Oseroit-on l'interroger? **MERCVR.** Ouy, demande luy ce que bon te semblera. **LE MARCHAND.** D'où es-tu? **LA PITHAGOR.** De Samos. **LE MARCH.** Où as-tu esté instruite? **LA PITHAGOR.** En Egypte, par les Sages du pays. **LE MARCH.** Or sus, si ie t'achepte que m'enseigneras-tu? **LA PITHAGOR.** Je ne t'apprendray rien, mais ie t'exhorteray beaucoup. **LE MARCH.** Comment celà? **LA PITHAGOR.** Premièrement ie rendray ton esprit pur & net, & le purgeray de toutes ces ordures, auxquelles il est plongé maintenant. **LE MARCH.** Suppose que ie sois desjà net: Quels moyens obserueras-tu pour m'exhorter? **LA PITHAGOR.** Je commenceray par le silence, & te deffendray de parler de cinq ans entiers. **LE MARCH.** Je suis donc content, que tu t'adresses au fils de Croesus plustost qu'à moy, qui me plais volontiers à parler, & non à estre muet comme vne statue: Mais après ce silence, & ces cinq années, quel exercice auray-je pour m'occuper? **LA PITHAGOR.** Tu t'adonneras à la Musique, & à la Geometrie. **LE MARCH.** Voilà vrayement vne belle vie, qui m'apprend à estre Menestrierauant que ie sois deuenu sage. **LA PITHAGOR.** Ce n'est pas tout: car tu apprendras encore à compter. **LE MARCH.** Ie sçay desjà celà. **LA PITHAGOR.** Comment comptes-tu? **LE MARCH.** Vn, deux, trois, quatre. **LA PITHAGOR.** Tu te trompes, le nombre que tu penses estre de quatre est celuy de dix, qui est nostre parfait triangle, & le serment par lequel nous auons accoustumé de iurer. **LE MARCH.** C'est donc vn grand serment que le nombre de quatre: Ie n'ouys iamais de plus saintes, ny de plus diuines paroles. **LA PITHAGOR.** Tu sçauras, outre cecy mon hoste, tout ce qu'on peut dire de la terre, de l'air, de l'eau, & du feu, ensemble

C'est vne belle  
marchandise  
que la Science,  
mais tous ne  
peuent pas  
l'achepter, car  
Mercure ne se  
saiçt pas de  
tout bois.

quelle est leur puissance, quel leur mouvement, & quelle leur forme? LA PITHAG. Ouy vrayement, car sans la forme & l'espece, ils ne scauroient se mouuoir. Dauantage, tu cognoistras que Dieu mesme n'est autre chose que nombre, & qu'harmonie.

Les Doctes  
ont tout le  
monde pour  
matiere de  
leurs discours.

LE MARCH. Tu me dis des merueilles. LA PITHAG. Tu scauras en outre, que tu penses estre vn, & es pris pour vn autre, & si es encore vn autre. LE MARCH. Que dis-tu? Que ie suis vn autre que celuy qui parle maintenant avec toy? LA PITHAG. Tu l'es maintenant sans doute: mais tu estois iadis dás vn autre corps cognu sous vn autre nom, & tu reuiuras derechef avec le temps, dans le corps d'vn autre. LE MARC. Tu veux donc dire que ie feray immortel, reprenant par diuerses fois des formes toutes differentes? Mais c'est assez parlé de celà: Voyons quelle est ta maniere de viure? LA PITHAG. Ie ne mange point de chair d'aucun animal, mais bien toute autre chose, excepté des febues. LE MARC. Pourquoi n'aymes-tu pas les febues? LA PITHAGOR. Ce n'est pas que ie ne les ayme; mais ie m'en abstiens, parce qu'elles sont factees, & admirables en leur nature. Car premieremēt elles sont fecondes à la generation; veu mesme que si tu pēles vne febue encore verte, tu verras qu'elle aura la figure toute semblable aux genitoires de l'homme. Que si tu les laisses au clair de la Lune, toutes botuillies, par l'espace de quelques nuicts, tu en feras du sang. De plus, c'est la coustume des Atheniens de tirer au sort leurs Magistrats avec des febues. LE MARC. Tes paroles sont fort hautes & religieuses: Mais despouille tes habits, car j'ay enuié de te voir toute nuë. O Hercule! Elle a la cuisse d'or, & il semble que ce soit quelque Deesse. Ie l'achepteraý à quelque prix que ce soit. Combien la veux-tu vendre? MERCURE. Dix draehmes. LE MARC. Ie la retiens pour le prix. IVPITER. Escris le nom de l'achepteur, & d'où il est. MERC. Ie pense qu'il est d'Italie d'aupres de Trente, & de Crotone, ou de la Grece mesme: car ce n'est pas luy seul qui achepte, ains ils sont plus de trois cents associez. IVPIT. Qu'ils l'emmenent: estallons en vne autre. MERCUR. Veux-tu que ie produise ceste sale & orde vie Diogenienne? IVPIT. I'en suis content. MERCURE. Approche donc, toy qui as la beffasse pendante sur les espauls, & fais-toy voir à l'assemblée. Qui veut achepter vne vie libre, noble, bonne, & virile? ç'a, ç'a, qui l'aura? LE MARCH. Comment trompette, veux-tu vendre vne chose libre? MERCURE. Pourquoi non? LE MARCHAND. N'as-tu point de peur qu'elle t'accuse d'extorsion, &

La Nature est  
miraculeuse en  
ses effects.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Vn bel esprit est  
né pour estre li-  
bre.*

*Les hommes  
ont le monde  
pour demeure,  
côme les poi-  
sons toute l'e-  
tendue des  
mers.*

*Ce n'est pas  
peu de gloire  
de veindre ce  
qui nous sem-  
ble bon, & qui  
ne l'est pas.*

qu'elle ne t'appelle en iugement à la Cour? **MERCURE.** Au con-  
traire, elle ne se soucie pas d'estre vendue, s'estimant tousiours li-  
bre en quelque part que ce soit. **LE MARC.** Je voudrois bien sca-  
voir à quoy pourroit seruir vne si sale creature, & si mal en ordre,  
si ce n'estoit à fossoyer la terre, ou à exercer le mestier de quelque  
soüillon dans vne cuisine? **MERCURE.** Elle n'est pas seulement pro-  
pre à cela : mais si tu la veux mettre pour garde à ta porte, elle te  
fera plus fidelle que les meilleurs chiens qu'on peut treuuer, car  
elle mesme se fait appeller chienne. **LE MARC.** D'où est elle, &  
quel est son mestier? **MERCURE.** Interroge là toy-mesme, & n'aye  
peur qu'elle ne te sçache respondre. **LE MARC.** Je crains vn visage  
si seuer & si triste que le sien, & qu'elle ne m'abbaye en m'appro-  
chant, ou, par Iupiter, qu'elle ne me morde. Ne vois-tu pas côme  
elle a desjà le baston leué pour frapper, les sourcils refroncez, & le  
maintien d'un homme colere, & qui menasse quelqu'un? **MERCURE.**  
Ne crains point, elle est assez priuce. **LE MARC.** Dy moy, premie-  
rement d'où es-tu? **LA DIOGENIENNE.** De toutes parts. **LE MARC.**  
Comment cela? **LA DIOGENE.** Parce que i'habite le monde entier.  
**LE MARC.** Qui est le personnage que tu imite le plus? **LA DIOG.**  
C'est Hercule. **LE MARC.** Pourquoy ne te vests-tu donc, de la  
peau d'un lyon comme luy; car pour la massüé tu la representes  
assez bien avec ton baston. **LA DIOG.** Ce petit manteau duquel  
tu me vois affublé, me sert d'une peau de lyon. Au reste ie com-  
bats ny plus ny moins que luy contre les voluptez, sans m'assub-  
jettir à personne: Car si ie fais quelque chose, c'est de ma libre  
volonté; & voilà comme ie desire de purger ce qui se peut treu-  
uer de sale en ma vie. **LE MARC.** O la belle entreprise! Mais en-  
core faut il que tu te mesles de quelque estat? **LA DIOG.** Ie fais  
mestier de rendre les hommes libres, & de les guerir de toutes  
affections: Bref la plus haute ambition que i'aye, c'est d'estre nom-  
mee la grande Prestresse de la franchise des paroles, & de la ve-  
rité. **LE MARC.** Dy moy donc, Prestresse, si ie rachepte à quoy  
m'employeras-tu? **LA DIOGENE.** Premièrement apres t'auoir pris  
& despouillé des delices, puis reuestu d'un petit manteau, ie te  
tiendray enclos dans les bornes de la paureté, & te combleray  
de beaucoup de fatigue & de peine. Ie t'apprendray encor à dor-  
mir sur la dure, à boire de l'eau, & à manger de tout ce que tu  
treuueras. Que si tu as de l'argent, tu le ietteras dans la mer, si  
tu me crois, & n'auras point de soucy, ny de ta femme, ny de tes  
enfans, ny de ton pays, ains toutes choses tesembleront estre des  
vrayes

vrayes sottises. Dauantage tu quitteras ta maison paternelle, pour faire ta demeure en la grotte de quelque rocher, ou pour te rouler dans vn tonneau. Tu porteras sur l'espaule vne besasse toute pleine de lupins, & de papiers, ou liures iournaux. Si iamais tu te vois en cet esquipage, ta condition sera plus heureuse, que celle des grands Roys. Que si de fortune quelqu'vn te bat & fait des affronts, tu n'en diras mot. LE MARC. Comme veux-tu que ie ne me plaigne point estant battu? Pense tu que i'aye la peau d'vne tortuë, ou d'vn cancre? LA DIOG. Il te faut imiter le dire d'Euripide en changeant bien peu de paroles. LE MARC. Quel est-il?

LA DIOGEN.

*Si l'esprit est fasché, c'est gloire de le feindre,*

*Car vn cœur genereux ne se doit iamais plaindre.*

Ce n'est pas tout que ce que ie viens de dire, il faut que tu sois impudent, & audacieux en paroles, & que sans porter plus de respect aux Roys, qu'aux plus petits compagnons, tu outrages indifferemment tout le monde. Il aduiendra par ce moyen, qu'vn chacun iettera les yeux sur toy, & louera ta grandeur de courage. Souuienne toy aussi d'auoir la parole barbare, la voix rude, & semblable aux abbois d'vn chien, le regard affreux, & le marcher cōuenable à la mine: bref, que tes mœurs soient toutes brutales & sauuages. Quant à la vergogne, à la courtoisie, & à la modestie, chasse les moy bien loing. Ne rougis iamais de honte, entre tout seul aux lieux les plus frequentez, ne t'accoste de personne, & ne fais point ny d'hoste ny d'amy: Car par ce moyen tu auras de grâds aduantages par dessus tous les autres. En public fais ce qu'vn autre n'oseroit mesme commettre en particulier, voire ce qui est le plus ridicule, <sup>b</sup> comme est l'acte Venerien. Que si bon te semble deuore deuant tous quelque Polype tout crud, ou bien vne Seiche. Voilà quelle sera la felicité de laquelle tu iouyras par mon seul moyen. LE MARC. Va t'en bien loing d'icy meschante vie, avec tes propositions barbares & inhumaines? LA DIOG. Dis ce que tu voudras, si te feray-je cognoistre qu'il n'y a celuy qui ne puisse facilement paruenir à ce que ie t'ay dit; car pour acquerir de l'honneur, on n'aura besoin ny d'vne longue instruction, ny de plusieurs harangues, ny de telles autres resueries, ce chemin t'y conduira tout droit; & quand tu serois l'homme du monde le plus lourdaut, & aussi raualé de fortune qu'vn courayeur de peaux, vn chaircutier, ou vn man'ouurier, il n'y aura rien qui empesche qu'on t'admire, pourueu que tu sois impudent & auda-

Il n'ya pour le iourd'huy que les effrontez qui s'esleuent,

Il n'y a point de vie, pour bien regler qu'elle soit, où l'on ne treuve quelque chose a reprendre.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

cieux, & que tu sçache mesdire effrontément d'un chacun. **LE MARC.** Ien'ay que faire de toy ny de tes mestiers; toutesfois si on te veul liurer pour deux oboles, ie te prendray, mais ie n'y employeray pas d'auantage; encore ce que i'en fais, c'est pour l'esperance que i'ay qu'avec le temps tu pourras deuenir Nautonniere, ou possible Iardiniere. **MERCUR.** Ie suis content que tu la prennes à ce prix là, aussi-bien auons nous enuie de nous en defaire, car elle nous rompt la teste par ses crieries, & ne cesse d'ouffencer vn chacun par ses brocards & outrages. **IUPITER.** Fais en venir vne autre; sçauoir ceste Cyreneenne couronnee, & vestuë de pourpre. **MERC.** C'a, ça, soyez tous attentifs; Qui veut achepter vne chose somptueuse? C'est bien ce que les riches ayment: C'est vne vie delectable & heureuse: Si quelqu'un desire auoir du plaisir, qu'il achepte ceste marchandise. **LE MARC.** Viença, & me dis ce que tu sçais faire, car ie t'achepteray si tu m'es propre? **MERC.** Garde toy bien de la fascher, & ne l'interroge point; car elle est yure, & à peine te sçauroit-elle respondre. Ne vois-tu pas comme la langue luy begaye? **LE MARC.** Où treuueroit-on l'homme qui eut tant soit peu de sagesse, lequel voulut achepter vne esclauë si vicieuse, si mal apprise, & qui se fait sentir de si loing? Dieux comme elle chancelle en marchant! elle va tout de trauers: Dy moy toutesfois, Mercure, qu'est-ce qu'il y a de bon en elle, & quel est son exercice? **MERCUR.** Sçache en vn mot, que son mestier n'est autre que de chercher des repües franches, car elle boit volontiers, & sçait fort bien toute sorte de dances impudiques: tellement qu'elle seroit fort propre à quelqu'un qui ne fit point d'autre profession, que des exercices de l'amour desfreiglë. Au demeurant elle est bonne Cuisiniere, & si trauaille fort bien en pastisserie: Bref elle n'ignore rien en matiere de friandises, car elle a appris son mestier dans Athenes, & a seruy les Tyrans de Sicile qui n'en ont pas fait peu d'estat. La profession qu'elle chert le plus, c'est de mespriser toutes choses, apres en auoir vüe à sa volonté, & de prendre ses plaisirs par tout. **LE MARC.** Il faut que tu treuues vn autre marchad que moy, & t'addresses à quelqu'un de ces hommes riches qui manient l'argent à pleines mains: car mes moyens ne me permettent pas d'achepter vne vie si ioyeuse, que celle-là. **MERCUR.** Ie vois bien que c'est, nous ne treuuerons personne qui vueille achepter ceste-cy: Iupiter renuoye-là, & en amene vne autre, qu'plustost ces deux que voilà, sçauoir ceste riarde Abderite, ou ceste pleureuse Ephesienne; car elles

La vie voluptueuse n'est acheptee qu'avec des tardifs repentirs.

Le vray homme abhorre ces plaisirs qui coustent si cher.

desirent d'estre vendus ensemble. **MERCUR.** Venez à la place publique, vous qui avez enuie d'achepter quelque chose de bon, ie vous vendray, si vous voulez, les deux meilleures vies qu'on puisse treuver. **LE MARC.** O Dieux qu'il y a bien de la difference entre-elles! L'une ne cesse de rire, & l'autre de pleurer, aussi amcrement que si elle portoit le dueil de la mort de quelqu'un. **Quel** subject as-tu de rire de la sorte? **LA DEMOCRITIENNE.** Si c'est à moy que tu parles, ie te responds que toutes choses me semblent ridicules, aussi-bien que vous mesmes. **LE MARC.** Que dis-tu? te moques-tu de nous? N'as-tu point de honte de te gauffer de nos actions? **LA DEMOCRIT.** Nenny vrayment, car il n'y a rien de bon en icelles, & ie n'y vois autre chose que des songes, des vanitez, des aromes confus, & vne incertitude qui n'a point de fin. **LE MARC.** Tu te trompes, & tu es vne sottise toy-mesme, qui n'as pas beaucoup d'experience. Voyez ie vous prie quelle meschanceté? Ne cesseras-tu pas de rire? Mais toy braue Dame, pourquoy plores-tu? Ie crois que ie gagneray plus de m'adresser à toy qu'à ceste autre? **L'HERACLIENNE.** C'est parce que i'estime, mon amy, que toutes les choses humaines sont miserables, & qu'il n'y a rien qui ne soit subject aux loix du destin. Voilà ce qui me fait plorer, pour la compassion que i'en ay. Ie ne me soucie pas pourtant des presentes, mais i'ay peur que celles de l'aduenir ne soient du tout deplorables, sçauoir les embrasements & misereres de tout le monde: C'est ce qui me tire les larmes des yeux, principalemēt quand ie considere, qu'il n'y a rien çà bas de solide, ains que tout y est confus & broüillé pelse-messe. Car il y a du meslange de la douceur, & de l'amertume; de l'ignorance, & de la science: Vne petire chose est estimee grande: On n'y void que reuolutions, & tout y change de moment en moment selō le cours de ce temps. **LE MARC.** Qu'est-ce que le temps? **L'HERACL.** Vn enfant qui jouie & qui fait des querelles en iettant le dez. **LE MARC.** Qu'est-ce que des hommes? **L'HERACL.** Ce sont des Dieux immortels. **LE MARC.** Et les Dieux, quoy? **L'HERACL.** Des hommes immortels. **LE MARCH.** Tu ne parles que par Enigmes, & ie pense que tu te figures en la fantaisie des Griffons, & des Chimeres grottesques. **L'HERACL.** Ie me passeray bien de vous. **LE MARC.** Aussi n'y a t'il homme de sens rassis qui te vueille achepter. **L'HERA.** Pour moy i'ordonne à tous de plorer tout le temps de leur vie, tant à ceux qui m'acheptent, qu'à ceux qui ne m'acheptent point. **LE MARC.** Ie vois bien que c'est, puis que tu tiens

La vie sert de  
matiere aux  
pleurs & aux  
ris.

C'est vn jeu de  
hazard que la  
vie, où la for-  
tune broüille  
les cartes.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

de la folie, ie ne vous prendray ny l'une ny l'autre. **MERCUR.** Nous ne trouuerôs encore personne qui vueille achepter celles-cy. **IUPITER.** Mets en vne autre à l'encant. **MERCUR.** Veux-tu que ce soit ceste Eloquence Athenienne? **IUPITER.** Ouy. **MERCUR.** Nous auons à vendre vne bonne & sage vie. C'a, ça, qui en veut? **LE MARCHAND.** Dy moy quel art sçais-tu principalement? **LA SOCRATE.** Je suis amoureuse des ieunes gens, & fort sçauante au fait de l'amour. **LE MARCHAND.** Combien t'achepteray-je donc, car i'ay besoin d'une personne pour instruire l'un de mes gendres? **LA SOCRATE.** Tu n'en treuueras point de plus propre que moy pour hâter avec vn beau garçon; car ie ne suis pas seulement amoureuse des corps, mais ie prise aussi fort les beaux esprits. Et bien qu'ils couchent avec moy sous vn mesme toit, il faut que tu sçaches, (& ie ne veux point d'autres tesmoins qu'eux-mesmes) que ie ne leur fais point de tort. **LE MARCHAND.** Ce que tu dis me semble incroyable, car côme se peut-il faire que tu sois amoureuse des enfans, & que neantmoins tu n'ayes soucy d'autre chose que des esprits; principalement, puis que tu pourchasses de coucher en vn mesme liêt? **LA SOCRATE.** Je te iure, par le chien, & par le plan, qu'il est ainsi, comme ie le dis. **LE MARCHAND.** Hercule! quel blasphème contre les Dieux? **LA SOCRATE.** Que dis-tu? Te semble-t'il que le chien ne soit point Dieu? Ne sçais-tu pas combien est grand Anubis en Egypte, la Canicule au Ciel, & Cerbere aux Enfers? **LE MARCHAND.** Tu ne parles pas mal, & ie confesse moy-mesme d'auoir failly. Mais, dy moy, quelle vie menes-tu? **LA SOCRATE.** Je me bastis à moy-mesme vne cité que i'habite, où i'observe vne estrange police, & vse des loix particulieres que i'y ay establies. **LE MARCHAND.** Je seray fort ayse d'apprendre quelqu'un de tes enseignements. **LA SOCRATE.** Escoute donc, cestuy-cy, qui est l'un des principaux, & qui contient mon opinion sur le fait des femmes. Il me semble qu'il n'y en doit point auoir de particuliere à aucun homme; mais que toutes sont obligees d'en donner à quiconque en voudra, & qui leur fera l'honneur de les pourchasser. **LE MARCHAND.** Que dis-tu? Faut il rejeter & abolir les loix faictes contre les adulteres? **LA SOCRATE.** Ouy, par Iupiter, & qui plus est toutes autres mocqueries establies sur cet'affaire. **LE MARCHAND.** Que fera-t'on doncques des enfans, qui sont desjà proches de l'adolescence? **LA SOCRATE.** Qu'on les donne aux grands personnages, qui auront fait quelque action heroique, afin qu'ils

Le fruit de l'arbre est aimable, & non pas l'écorce.

Nous supposons d'ordinaire les vices, auxquels nous femmes le plus adonnez.

les ayment. **LE MARCH.** O quelle licence! quelle sagesse! Mais quel est le sommaire de ta doctrine? **LA SOCRAT.** Les Idees, & exemplaires des choses qui sont en estre: Car tu ne vois rien sur terre, en la mer, & au ciel, qui n'ayt des patrons & des formes occultes & invisibles, outre, & par dehors ce grand Tout. **LE MARCH.** Mais où sont elles? **LA SOCRAT.** En nul endroit; car si elles estoient en quelque lieu, elles n'auroient point d'estre. **LE MARCHAND.** Je n'entends rien à tout ce que tu dis. **LA SOCRAT.** Je ne m'en estonne pas, car tu as les yeux de l'entendement aveuglez. Mais pour moy ie cognois le moule, & les formes de cecy, l'image cachee de toy, vn autre moy-mesme, & brefie vois toutes choses au double. **LE MARCHAND.** Il te faut donc achepter, puis que tu es si sage, & si clair-voyante. Combien te donneray-je de ceste-cy, Mercure? **MERCURE.** Deux \*talens. **LE MARCHAND.** Je la retiens pour ce prix, & m'en vay te compter de l'argent. **MERCURE.** Comment te nommes-tu? **LE MARCHAND.** Dion le Siracufain. **MERCURE.** Tiens, prens ceste marchandise à la bonne heure. Mais voicy venir l'Epicurienne: Qui la veut achepter? Elle a esté instruite par ceste yuroïgnesse, laquelle nous auons n'aguères crice à son de trompe; mais en vain. Elle luy ressemble fort, si ce n'est qu'elle la surs-passe en infidelité. Au demeurant ce qu'elle ayme le plus, c'est la gourmandise & la volupté. **LE MARCH.** Combien la vend-on? **MERCURE.** Deux liures d'argent. **LE MARCH.** Tiens les voilà. Mais fais moy sçauoir à tout le moins, quelles viandes luy sont les plus propres. **MERCURE.** Elle vit de choses douces & emmiellees, & prend vn merueilleux goust aux figues. **LE MARCH.** C'est tout vn, ie luy en achepteray des cabats entiers. **LVPIE.** Fais venir cette autre qu'on nomme Stoa, qui est si velue & crasseuse, & qui preside en l'eschole d'Athenes. **MERCURE.** Vrayement i'en suis d'aduis: aussi bien semble-t'il, que le grand nombre de peuple qui accourt à la foule à l'encant, l'attend là tout expres. Je vends la Vertu, & la vie la plus parfaite qui soit. Ya t'il quelqu'un, qui desire luy seul sçauoir toutes choses? **LE MARCH.** Comme dis-tu cela, Mercure? **MERCURE.** Parce que ceste-cy est la seule dans le monde qui est sage, belle, iuste, magnanime, Reyne, eloquente, riche, & qui fait de bonnes & saintes loix. **LE MARCH.** Mais n'est-elle point aussi seule cuisiniere, chaircutiere, & man'ouuriere? **MERCURE.** Je pense qu'ouy. **LE MARCH.** Vien-ça, m'amie, & me dis qui tu es, puis que ie te veux achepter, & si tu n'es pas faschee.

\* qui valent en  
viron 350. escus.

\* qui valent en  
viron 22. escus.

Il ya bien peu  
de marchands.  
en la boutique  
de la Vertu.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

d'estre vendü, & faicte esclau? LA CRISPEANE. Nenny vrayement, car ce que tu dis n'est pas en mon pouuoir. Or est-il, que j'ay accoustumé d'estimer indifferent tout ce que ie ne possède pas. LE MARC. Je ne sçay ce que tu veux dire. LA CRISIP. Quoy? ne sçais-tu pas qu'il y a des choses, qui sont dignes d'estre suiuiues, & d'autres non? LE MARC. Je ne puis comprendre maintenant tes paroles aussi peu que tantost. LA CRISIP. Ce n'est merueille; car outre que tu n'as point accoustumé d'ouyr ce discours, ton imagination est trop foible pour le conceuoir. Mais celuy qui se plaît à la Logique, ne sçait pas seulement cecy; ains encore la difference des accidents, & des sur-accidents. LE MARCH. Explique-moy ie te prie, au nom de la Philosophie, qu'est-ce qu'accident & sur-accident; car la seule prononciation de ces mots, me rend curieux de les apprendre. LA CRISIP. Je te le diray en peu de paroles. Si quelque boiteux vient à heurter fortuitement contre vne pierre du pied duquel il cloche desjà, & se faict vne playe; il estoit desjà boiteux par accident, mais ceste blessure luy aduient par sur-accident. LE MARC. O que tu es subtile! Ne sçais-tu rien plus que celà? LA CRISIP. J'ay certains filets de paroles, dans lesquels j'enlace ceux qui disputent contre moy, & leur mets vn frein dans la bouche, par le moyen duquel ie les rends muets. Or ceste façon de parler, qui a tant de belles proprieté, est appellee du nom de Syllogisme, qui est vn argument, duquel on faict grand estat. LE MARC. Par Hercule, tu me parles icy d'vne chose que j'estime intuincible. LA CRISIP. Dis-moy si tu as vn enfant? LE MARC. Pourquoy. LA CRISIP. Sise pourmenant pres d'vn fleuue, il estoit fortuitement enleué par vn Crocodile qui promet de te le rendre avec condition que tu peusses deuiner ce qu'il auroit affaire sur la reddition, comment iugerois-tu de son dessein? LE MARC. Tu me proposes vne question, à laquelle il m'est bien difficile de respondre, & ie ne sçay ce qu'il faudroit dire pour recouurer l'enfant. Mais respons y toy-mesme, au nom de Iupiter, comme si tu le voulois guarentir & empescher que ceste beste ne le deuorast. LA CRISIP. Je t'enseigneray d'autres choses, qui sont bien encore plus admirables. LE MARC. Quelles? LA CRISIP. La fleur & la majesté des paroles, & ce qui est le plus excellent, l'Electre & le propos couuert. LE MARC. Qui est ce propos couuert, ou ceste Electre, dont tu me parles? LA CRISIP. Electre fut fille d'Agamemnon, & l'vne des plus renommées de son temps, laquelle sçauoit, & si ne sçauoit pas

Les auengles  
ne peuuent pas  
iuger des cou-  
leurs.

vne mesme chose. Car comme Oreste qui luy estoit encore inconnu, se fut présenté à elle, la raison luy apprit tout aussi-tost que c'estoit son frere; bien qu'elle ne le creut pas estre Oreste. Pour ce qui est du propos captieux & couuert, responds moy si tu cognois bien ton pere? LE MARC. Je pense qu'ouy. LA CRISIP. Que si ie t'amenois vn personnage affublé de son manteau, & si ie te demandois; cognois-tu bien cestuy-cy, que me respondrois-tu? LE MARC. Vrayement ie dirois que ie ne le cognois pas. LA CRISIP. Et toutesfois ce seroit ton propre pere; tellement que si tu ne le peux cognoistre pour lors, il est euident que tu ne cognus point ton pere. LE MARC. Nenny, mais en le descourant i'en pourrois sçauoir la verité. Dy moy maintenant quelle est la fin de ta sagesse, ou bien ce que tu pretendes de faire, si tu paruiens vne fois au bout de la lyce de la vertu? LA CRISIP. J'esperé de iouir des choses, qui sont les plus souhairables, sçauoir de la santé, de la richesse, & de leurs semblables. Mais auant que d'y paruenir, il est besoin d'vn travail assidu; d'auoir tousiours la veuë coleé sur les liures, de recueillir les diuerses interpretations, de se remplir l'esprit de solescimes, & d'absurditez; & bref on ne peut estre sçauant que premier on n'ayt beu trois fois consecutifs de l'Ellebore. LE MARC. Les choses que tu me racontes, sont viriles & excellentes: Mais dy moy s'il conuient à vne personne qui a beu de l'Ellebore, & s'est preparé à la vertu d'estre auare, vsuriere, & entachée d'autre tels vices, que ie descouure en toy? LA CRISIP. Ouy vraiment: car il n'appartient qu'au sçauant de se mesler de l'vsure, puis que ce luy est vne chose propre de conclurre par syllogismes; veu qu'il y a bien peu de difference de donner à vsure, ou d'amasser des rêtes & des reuenus, & d'inferer par syllogismes. Que si l'vn est conuenable au vertueux, l'autre l'est pareillement. A quoy i'adjouste, qu'il ne luy est pas seulement permis de prester à simple vsure, comme les autres l'ont accoustumé, ains encore de la redoubler, (si tu ne sçais qu'il y a vne premiere espece d'vsure, & vne autre seconde, qui est comme vn germe & tyge d'icelle.) Tellement qu'on peut bien faire ce syllogisme: S'il a reçu la premiere vsure, qu'il recoiue encore la seconde; Il a reçu la premiere, il recevra donc la seconde. LE MARC. Il me semble qu'on en peut dire de mesme du salaire que tu as accoustumé de prendre des enfans que tu enseignes: car c'est chose manifeste, que le seul vertueux recevra vne recompense de la vertu. LA CRISIP. Tu commences d'apprendre à ce que ie vois; mais sçache

Sans le travail  
les plus belles  
plantes ne peu-  
uent pousser  
leurs reiettons.

La science est  
belle de soy-  
mesme, mais  
l'abus en est  
dangereux.

La Vertu n'a  
point d'autre  
prix que soy-  
mesme.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

que ie ne prens rien pour moy, ains pour l'amour de celuy qui donne: Et parce qu'il faut tousiours, que l'vn respande, & que l'autre recueille, ie me prepare pour recueillir; & pour bien faire il faut que mon disciple respande à pleines mains. **LE MARCH.** C'est tout le contraire: car le ieune enfant fait la recolte; & toy qui seul es riche, semes de toutes parts. **LA CRISIP.** Tu te penfes mocquer de moy, mais tiens toy sur tes gardes, car ie m'en vay t'affaillir avec vn syllogisme ineuitable, que ie te darderay. **LE MARCH.** Ie voudrois bien sçauoir quels seront ces dards qui me feront tant de mal? **LA CRISIP.** Le silence, le doute, le troublement d'esprit, & qui plus est, la metamorphose d'hōme en pierre que ie feray de toy s'il me plaist. **LE MARCH.** Tu n'es pas vn autre Persee pour me transmüer en caillou. **LA CRISIP.** Ne m'accordes-tu pas que la pierre est vn corps? **LE MARCH.** Il est vray. **LA CRISIP.** Et toy vn animal? **LE MARCH.** Il me le semble. **LA CRISIP.** Tu es donc vne pierre puis que tu es vn corps? **LE MARCH.** Celà ne s'enfuit pas, ou s'il est ainsi, ie te prie, au nom de Iupiter, de me rendre mon premier estre d'homme. **LA CRISIP.** Ce n'est pas vne chose beaucoup difficile, & tu seras derechef hōme par ce moyē. Dy moy, tout corps est-il animal? **LE MARCH.** Nenny. **LA CRISIP.** Es-tu vn corps? **LE MARCH.** Ouy vrayement. **LA CRISIP.** Estant vn corps comme tu dis, es-tu vn animal? **LE MARCH.** Ie le pense. **LA CRISIP.** Tu n'es donc pas pierre estant animal. **LE MARCH.** Tu auois fait en sorte, que desjà mes iambes s'estoient roidies, & transmues en pierre de mesme que celles de Niobé. Ie te louie de ce que tu es si subtile en paroles, & suis content de t'achepter. Combien me coustera ceste-cy, Mercure? **MERCURE.** Douze liures d'argent. **LE MARCH.** Tiens, les voilà. **MERCURE.** L'as-tu acheptee pour toy seul? **LE MARCH.** Nenny, par Iupiter, mais pour tous ceux que tu vois avec moy. **MERCURE.** Ils sont plusieurs de compagnie, \* ont tous le dos fort & robuste, & meritent bien d'auoir la fleur des propos. **IUPIT.** Que tardes-tu tant, Mercure? Appelle vn autre vie maintenant. **MERCURE.** Qui veut achepter la vie Peripatetique, honneste, riche, & digne d'estre vendüe, comme la seule qui sçait toutes choses? **LE MARCH.** Quelle est ceste-cy? **MERCURE.** C'est vne personne modeste, iuste, de bonne vie, & ce qui est le plus à priser, c'est qu'elle est double. **LE MARCH.** Qu'est-ce que tu veux dire? **MERCURE.** Elle te semble toute autre par le dehors, qu'elle n'est par le dedans: Parquoy si tu l'acheptes, souuienne-toy de nommer vne chose interieure, & l'autre exte-

Vn trompeur  
a tousiours des  
paroles dou-  
bles.

\* Il veut dire  
par allusion  
qu'ils sont pro-  
pres à labourer  
la terre.

rieure.

rieure. **LE MARC.** Quelle est sa principale science ? **MERC.** Elle sçait qu'il y a trois fortes de biens, sçavoir, de l'ame, du corps, & de la fortune. **LE MARC.** Elle me semble assez ciuile & humaine: De quel prix est elle ? **MERCURE.** De vingt liures d'argent. **LE MARCH.** C'est trop vraiment. **MERC.** Au contraire, ie treuve que c'est bien peu: Car ie pense qu'elle a de l'argent; & par ainsi tu ne sçauois l'achepter qu'à vil prix. En outre, peu apres que tu l'auras acheptee, tu sçauras d'elle, quel est l'aage d'une puce; avec combien de profondeur le Soleil entre dans la mer, & finalement quelle espece d'ame ont les huistres. **LE MARCHAND.** O Hercule, la grande subtilité! **MERCURE.** Mais que dirois-tu si tu entendois plusieurs autres choses plus subtiles que celles-cy, comme de la semence de l'homme, de la conception de l'enfant en la matrice; & comme entre tous les animaux l'hōme est le seul qui peut rire, & non l'asne, qui ne sçait ny bastir, ny nager. **LE MARCH.** Ces enseignements ne sont pas mauuais, & ie suis content d'en donner d'achapt vingt liures d'argent. **MERC.** Prends-là. Quelle vie reste encores à vendre ? C'est la Septique. Holà Pyrrhie aduance toy. Il te faut publier tout maintenant, car les marchands commencent desjà de s'en retourner: tellement qu'il n'y aura que bien peu de gens à la vente. C'a, qui l'acheptera ? **LE MARC.** Ce sera moy, si tu veux: Mais, ô belle Vie, dis-moy premierement qu'est-ce que tu sçais ? **LA SEPTIQUE.** Rien. **LE MARCH.** Pourquoi cela ? **LA SEPTIQ.** Parce qu'il me semble que le monde est vn rien. **LE MARCH.** Nous ne sommes donc point nous-mesmes ? **LA SEPT.** Tout cela m'est encore incognu. **LE MARC.** Quoy ? penses-tu de n'estre point quelque chose ? **LA SEPTIQ.** Ouy, ie le crois. **LE MARC.** O Dieux quelle ignorance ! Mais que fais-tu de ces balances ? **LA SEPTI.** Je m'en sers pour peser les paroles; & quand ie cognois qu'elles font de poids, i'ignore pour lors laquelle est la plus sincere. **LE MARC.** Mais entre-autres choses, quel exercice t'est le plus familier ? **LA SEPTI.** Je fais tout, excepté que ie ne poursuis point les fuitifs. **LE MARC.** Quoy, crois-tu que cela soit impossible ? **LA SEPTI.** Ouy, parce que ie ne les puis atteindre. **LE MARC.** Cela peut bien estre: Aussi me sembles-tu lasche, & fort paresseuse. A quoy se rapporte principalement ton sçavoir ? **LA SEPTI.** A ignorer tout, n'ouyr rien, & voir encore moins. **LE MARC.** Tu es donc sourde, & aueugle ensemble ? **LA SEPTI.** Je suis bien encore d'auantage; car ie n'ay ny sens, ny entendement: Bref ie ne differe en rien d'un petit ver. **LE MARC.** Il

L'esprit des Doctes s'arreste quelques-fois sur les petites choses comme sur les grandes.

Le monde tiré d'un rien, n'est qu'un point au respect du Ciel.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

ne faut pas laisser de l'achepter pour tout celà : Que me coustera-t'elle, Mercure? **MERCURE.** Vne liure d'argent Athenienne. **LE MARCH.** Tiens, la voilà. Que veux tu dire la belle? Ne t'ay-je pas acheptee? **LA SEPTIQ.** Celà n'est pas trop certain. **LE MARC.** Je sçay que si, pourtant, & que Mercure en a touché l'argent. **LA SEPTIQ.** Je pense à ceste vente, & la considere. **LE MARC.** Je n'ay que faire de tout celà : Suy moy, comme mon esclau. **LA SEPTI.** Qui sont les tesmoins de ce que tu dis? **LE MARC.** Le Trompette, la liure d'argent Athenienne, & ceux qui ont esté presens. **LA SEPTIQ.** Y a t'il encore quelqu'autre avec nous? **LE MARC.** Tu fais bien la discoureuse : mais si ie t'ay vne fois attachée à la meule, ie te monstreray bien, sans vser de tant de discours, que ie suis ton maistre. **LA SEPTIQ.** Je considere maintenant ce que tu me dis. **LE MARC.** Il n'est pas besoin d'y penser dauantage : Par Iupiter, ie l'ay ainsi conclu & arresté. **MERCUR.** Il ne sert de rien de contester si long temps, suis-le, car il t'a acheptee. Quant à vous, Messieurs les Marchans, nous vous rappellerons demain pour publier & mettre en vente les vies ignorantes, seruiles, & man'ourieres.

Le Maistre se doit faire reconnoistre à son seruiteur.

### ANNOTATIONS.

a *Le nombre de quatre.* ] Les Pithagoriciens attribuoient des vertus occultes, & admirables aux nombres, l'inuention desquels estoit deferee à Minerve; à cause dequoy il y auoit anciennement vne loy, par laquelle il estoit enioinct au plus grand des Pretres de mettre vn clou toutes les annees à la statue, afin de cognoistre plus facilement le nombre d'icelle.

b *Comme est l'abe Pavorien.* ] C'estoit vn si effronté vilain que Diogene, qu'ayant perdu toute honte, il enseignoit à ceux de sa secte de commettre en public toute sorte d'actions deshonestes, sans se soucier de personne: D'où vint qu'vn jour qu'il s'accomploit avec vne femme publique en pleine rue, & deuant tout le monde, estant interrogé par vn certain qu'est-ce qu'il faisoit: *le plante vn homme,* luy respondit il.

c *Qu'est-ce que le temps.* ] Lucian dit, que le temps n'est qu'vn enfant, possible pour faire allusion à ce que les Anciens disent de ceste reuolution d'annees qu'ils feignent sous le nom de Saturne, par eux nommé Mange-enfans, pour maistres,

*Qu'il n'y a rien ça bas que l'age ne deuore.*

Ils denotoient le temps par vn vieillard tout chenu, passé, defiguré, portant la barbe fort longue, les cheveux mal-peignez, vne faux en la main droite, ensemble vn serpent qui rongeoit la queue: A la gauche il tenoit vn enfant à demy deuoré. La Mythologie de ce simulachre est expliquée au long par Macrobe, par Nacl des Contes, & Vincent Cartari.

LE PESCHEUR, OV, LES  
REVIVANS.

SOCRATES.

**A**SSOMME ce meschant à coups de cailloux; iette luy des mottés, arrache des quarreaux; frotte-le comme il faut avec vn baston, & prens garde que ce faux accusateur ne nous eschappe. Sus, Platon, empoigne des pierres: Et toy, Chryssippe, fay comme nous, riions tous ensemble sur luy,

*Afin que la besasse ayde à l'autre besace,*

*Et qu'un coup de baston cede à l'autre sa place.*

Car c'est nostre ennemy iuré, & il n'y a celuy d'entre nous qu'il n'ayt offensé. Et toy Diogene, si iamais tu sceus faire le tour du baston, montre-le maintenant: Ne cesse de frapper, iusques à ce que ce meschant soit puny selon son merite. Qu'est-cecy? Es-tu desjà las, Aristippe? Ce n'est pas la raison;

*Soyez sages, & qu'entre vous,*

*Aucun n'oublie son courroux.*

Aduance, Aristote: Tout va bien, la beste est prise; nous te tenons à ce coup, meschant que tu es: tu nous diras tout maintenant, qui sont ceux desquels tu as mesdit? Que pourrons nous faire de ce galand? Il faut que nous inuentions des supplices tous differens, qui puissent particulièrement assouuir nostre rage; car la raison veut qu'il soit par sept diuerses fois mortellement chastié par chacun de nous. PLATON. Le suis d'aduis, par Iupiter, qu'auant que passer outre, il ay le foïet, les yeux arrachez, & la langue coupée, puis qu'il soit estranglé, & pendu en vn gibet. Et toy, Empedocles, quel supplice luy ordonnes-tu? EMPEDOCLES. Qu'on le iette dans vne fournaïse pour luy apprendre à ne mesdire iamais de ceux qui sont plus gens de bien que luy. PLATON. Encore vaut-il mieux qu'on le treuve môrt, & desmembre parmy les rochers, comme vn autre Penthee, ou de mesme qu'un second Orphee, & que chacun emporte vne piece de son corps. LUCIAN. Ne foyez pas si mauuais, ie vous prie, & ayez pitié de moy qui vous demande pardon. SOCRATES. Le conseil en est pris, tu ne nous eschapperas plus. Ne sçais-tu pas ce que dit Homere?

*Lucian discours icy des causes pour lesquelles il a escrit le Dialogue precedent.*

*L'animosité ne fournit que trop d'inuentions à la vengeance.*

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Amy, iamais ne nous fions*

*A l'homme aussi peu qu'aux lions.*

LVCIAN. Je vous prieray donc, au nom d'Homere; car possible, puis que vous honnorez tant ses vers, ne tiendrez vous point à mespris les rapsodies que i'en tireray,

*Donnez la vie sauue à cet homme de bien;*

*Laissez-le viure en paix, & sans luy faire rien,*

*Prenez en don de luy, l'or, l'airain, & les gages*

*D'Honneur, & de Vertu que reuerent les sages.*

PLATON. Ne pense pas qu'Homere ne nous fournisse de responfes aussi bien qu'à toy; mais qui ne te seront pas beaucoup fauorables?

Escoute vn peu ce qu'il dir,

*Meschant, tes efforts sont tous vains,*

*Et les traictz de ton eloquence*

*Manquent de force, & d'assurance,*

*Pour te deliurer de nos mains.*

LVCIAN. Dieux, quelle cruauté! Que puis-je faire autre chose (puis qu'Homere, auquel ie m'affiois le plus, ne me sert de rien) qu'auoir recours à Euripide, qui possible me sauuera,

*Que vostre main ne soit trampee*

*Au sang d'un qui n'a point de tort,*

*Car le droit plus fort que l'espee*

*Vous deffend de le mettre à mort.*

PLATON. Et ce vers n'est-il pas aussi d'Euripide?

*Celuy qui faict le mal en doit souffrir la pesne.*

LVCIAN. Vous estes donc resolu, à ce que ie vois, de me tuër pour des simples paroles? PLATON. Par Iupiter, ouy; car le mesme Euripide dit encore,

*La langue du fil animee*

*Du vent de sottise, & d'erreur,*

*Est le plus souuent enfermee*

*Dans les limites du mal-heur.*

LVCIAN. Puis qu'il est ainsi que vous auez deliberé de m'occire, & qu'il ne me reste aucun moyen de m'eschapper de vos mains, pour le moins faictes moy scauoir qui vous estes, & me dictes ce que ie vous ay faict; qui vous met ainsi en colere, & vous esmeut à me mettre à mort. PLAT. Apprens de toy mesme meschant, quels sont les outrages que tu nous as dictz, & quelles ces belles paroles dont tu t'es seruy pour mesdire de la Philosophie, & nous outrager? Ne te souuient-il point que tu as publié, & mis à l'encan, cōme

En matiere  
d'acculation, il  
faut escouter  
l'innocent.

en vne foire, les vies des hōmes sages, & libres: C'est la cause, pour laquelle nous sommes retournez çà haut, & auons laissé les Enfers pour quelque tēps, afin de punir ta temerité. Ie m'appelle Platon, & ceux qui sont avec moy portent les noms de Chrisippe, d'Epicure, & d'Aristote. Pour cestui-cy qui ne dit mot, c'est Pythagore, & celuy-la, Diogene. Bref tu peux voir en ma cōpagnie tous ceux que tu as diffamez par tes outrages. Lvc. Ie m'assure que vous ne me tuerez point, si vous entendez bien de quelle façon ie me suis cōporté en vostre endroict. Posez donc bas vos pierres: mais non, gardez-les, car elles vous pourront seruir, pour ceux qui l'auront meritē. PLAT. Tu te mocques, si faut-il que tu meures aujourd'huy, & que tout maintenant tu sois couuert d'vn habit de pierre pour les meschancetez par toy commises. Lvc. Regardez bien ce que vous ferez, Messieurs: si vous me tuez, vous mettrez à mort l'homme du monde, lequel vous estes obligez de louer plus que tout autre. C'est vostre bon amy, vostre compagnon (& si c'est vostre plaisir que ie le dies) le cōseruateur de vos doctrines, qui ne s'est iamais lassé pour vous faire du biē. Aduisez donc, que vous ne fassiez cōme les Philosophes de maintenant, & que vous ne soyez ingrats, coleres, & mesconnoissans à l'endroict de celuy qui vous a tant obligez. PLAT. Voyez, ie vous prie, l'impudēce de cestui-cy? Te deuōs-nous sçauoir du grē de tes injures maraud? Ie crois qu'il pense d'auoir affaire à des pauures esclauēs, puis qu'apres auoir tāt dit d'outrages & de si sottes paroles, il nous reproche ses biēs-faits? Lvc. Oū est-ce que ie vo' ay iamais injuriē? Moy qui ay tousiours admiré la Philosophie, surhaussé vos louanges, & leu familièrement les escrits par vous delaissez? Puis, d'ou ay-je tiré ce que ie dis maintenant, si ce n'est de vous mesmes? N'ay-je pas fait vn recueil à l'imitation de l'Abeille de tout ce que i'enseigne aux hommes, lesquels l'appreuuent pour bon, en recognoissent les fleurs, & sçauent de qui ie les ay cueillies? N'ont-ils pas ma parole en grande recommandation, à cause de ceste moisson de fleurs? Et n'est-il pas vray qu'ils vous louent vous-mesmes, avec toutes ces agreables prairies, que vous auez émaillees de tant de diuerses couleurs? Ie voudrois bien sçauoir, où treuueroit-on celuy, lequel (apres auoir sçeu choisir & assembler ces fleurs si à propos, que l'vne ne repugnast point à l'autre en aucune façon) osast prendre la hardiesse de mesdire de ceux qui luy auroient fait du bien, & chery l'honneur de son amiriē, si d'auenture il n'estoit du naturel de Tamiris, ou bien d'Euritas. Tellemēt qu'en matiere de

Le Calomnia-  
teur souffre  
souuent le sup-  
plice qu'il pre-  
paroit pour  
autrui.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*L'ignorance  
n'est iamais  
sans presom-  
ption.*

chansons, & d'accords, il desfiait les Muses, desquelles il auroit appris la Musique, ou voulut tirer de l'arc contre Apollon, qui est le maistre des Archers? PLATON. Tu dis tout cecy, bon homme, à la maniere des harangueurs; & au contraire de ce que l'affaire requiert: Car tu demonitres par là ton audace, & si donnes des marques apparentes de ton iniustice & ingratitude, lors que tenant de nous les dards, tu les descoches contre nous mesmes, & t'en fers, comme d'une butte pour y darder tes injures. Voilà la recompense que tu nous donnes pour t'auoir ouuert l'entree à ceste florissante prairie, où tu as cueilly des fleurs à ta volonté. Ceste offence est si grande qu'elle seule suffit pour te liurer à la mort. LVCIAN. Vous auez tort d'entrer en colere sans considerer aucunement ce qui est iuste & raisonnable. Quant à moy, ie n'eusse iamais creu d'estre disgracié de Platon, de Chryssippe, d'Aristote, ou de quelqu'autre des vostres, & vous ne me traitez pas comme amis. A tout le moins, Messieurs, ne me tuez point que premier vous ne foyez informez du fait, de peur qu'on ne die que vous faictes ceste execution par violence, & animosité. Ayez esgard que ce vous est vne chose familiere, que de decider les controuerses par le droit, prestans l'aureille alternatiuement aux raisons qui vous sont alleguees de part & d'autre: Eslisez donc vn Iuge, ou vn arbitre, & m'accusez tous ensemble. Pour moy ie respondray aux objections que vous me ferez, & ie suis content de souffrir volontiers la peine que vous m'ordonnerez, si ie suis conuaincu d'auoir fait tort à quelqu'un des vostres. Que si ie puis refuter les accusations qui me seront mises sus, & me faire declarer innocent, ie crois que les Iuges m'absoudront, & que pour lors vous tournerez vostre courroux à l'encontre de ceux qui vous ont deceu, se rendant parties contre moy. PLATON. C'est mettre le pasturon au cheual, que de tenir de tels discours, afin de tromper les Iuges. Aussi dit-on que tu es vn grand discoureur, & vn bon Aduocat. Que si celà est; où treuueroit-on le Iuge que tu ne corrompisses, & auquel tu ne fasses dōner vn arrest fauorable à tes demandes, & aux mesfaits que tu as accoustumé de commettre? LVCIAN. N'aye peur de celà; car ie suis content de n'auoir point d'arbitre suspect, & qui procede enuers moy par faueur. Ie ne requiers point d'autres Iuges que la Philosophie, & vous auez elle? PLATON. Nous ne pouuons pas estre Iuges & parties. LVCIAN. Tant s'en faut que ie sois vn si meschant homme que vous dictes, & que ie vueille deffendre ma cause par belles

*L'innocent ne  
redoute point  
le courroux  
d'un Iuge se-  
uer.*

*Iuge, ne donne en  
sa cause sentēce,  
dit Pybrac.*

paroles, que pour vous monstrier cōme i'y procede selon le droict: le vous choisiss vous-mesmes pour Iuges, & accusateurs. PLATON. Dymoy, Pythagore, & toy, Socrates, que ferons nous de cet homme icy? Il me semble qu'il le faut traicter cōme il le requiert. SOCRATES. Que tardons nous donc, & pourquoy n'allons nous prendre en iugement la Philosophie, afin d'expedier ce procez, & entendre ce qu'il veut dire pour sa deffence: Car ce seroit vne injustice trop grande, de faire quelque chose sans cognoissance de cause; & si nous y procedions de la sorte, outre que nous serions tenus pour des hommes coleres, nous donnerions encore subject de parler de nous, & de nous dire coupables de la mort de cet homme, sans ouyr ces deffences. Puis, quel crime ne pourrois-je mettre sus à Melitus, & Anitus mes accusateurs, qui m'ont fait condamner par des Iuges, si cestuy-cy mourroit, sans luy permettre aucunement de voir escouler l'eau? PLATON. Tu dis fort bien, Socrates; Allons donc treuver la Philosophie, & nous en remettons à tout ce qu'elle en dira. LVCIAN. Il vaut mieux que vous fassiez ainsi, Messieurs, & celà me semble plus raisonnable: Quant aux pierres, reseruez-les, comme ie vous disois; car vous en aurez bien-tost besoin en iugement. Mais où pourra-t'on treuver la Philosophie? Pour moy ie ne sçay où est son logis, bien qu'il y ayt assez long temps que ie le cherche, pour cōuerser avec elle. C'est la verité, que comme ie m'enquestois d'elle, i'ay rencontré certains hommes couverts de meschants haillons, & portans la barbe fort longue, lesquels m'ont assuré qu'ils la cherchoient eux-mesmes. D'abord me faisant accroire qu'ils sçauoient son logis, ie les interrogeois: mais ie les treuuois encore plus ignorans que moy. Car de peur qu'ils auoient d'estre repris de leur ignorance, ou ils ne me respondoient rien tout à fait, ou bien, ils me monstroient vne portè pour l'autre. Bref ie confesse que ie n'ay iamais sçeu treuver sa maison qu'aujourd'huy. Il est vray que par diuerses fois estant accompagné de quelque guide, ie suis paruenü à certaines portes, que i'estimois estre celles de son logis, tant pour le grand nombre de ceux qui entroient & sortoient à la foule, que pour leur grauité, & leur mine seuerè & songearde. Ce qui me donna subiect de les suiure, & d'entrer dedans; où ie veis peu apres vne femme richemèt vestuë, & qui prenoit beaucoup de peine à frifotter ses cheueux, & à regarder ses beaux habits, avec vne grande curiosité. Et bien qu'elle portast plusieurs bagues d'incaluable valeur, elle s'esforçoit neantmoins

*Description de  
la fausse Philo-  
sophie.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

de ne point faire de monstre de toutes ces pierreries? Mais on pouuoit facilement voir qu'elle estoit fardee, & ses paroles fort lasciuës, & desbordées. Elle se plaisoit merueilleusement à estre louée par ses amis, & si quelqu'un luy donnoit en main quelque chose, elle l'empoignoit auidement, & mettoit pres de soy les plus riches, sans faire vn simple semblant de regarder les pauures. Lors qu'elle se despoüilloit, ie luy voyois des carquans d'or, & des chaisnes plus grosses que n'est vne anguille. Soudain que i'eus veu tout cecy, ie tournay le dos, & me mis à deplorer la condition de ces miserables, qu'elle ne tiroit pas seulement par les narines, mais

*Ceux-là sont à plaindre qui embrassent le faux pour le vray.*

*Par l'exterieur on iuge quelques fois de l'interieur.*

*Il est bien-aycé d'accuser, mais difficile de convaincre.*

*La Vertu s'est pure parmi les mocqueries des mēdisans, commel'or dās les flāmes.*

encore par la barbe, & lesquels, comme des nouveaux Ixions, embrassoient son Idole. **PLATON.** Tu as raison de dire, que son logis n'est pas cōmun à tous: Aussi n'est-il pas besoin que nous y allions, ains que nous l'attendions au Cēramique, ou bien en la place **b Piquile**, où elle arriuera bien-toſt, retournant de l'Academie, pour se pourmener sous ces porches. Vrayement la voicy venir. Voy le modeste habit qu'elle porte, son regard posé, sa desmarche graue, & sa mine pensue. **LVCIAN.** Mes yeux ont tous les iours de semblables objects, tant en maintien, & en marcher, qu'en habits: Si faut-il pourtant qu'il n'y ayt qu'une seule Philosophie. **PLAT.** Tu dis vray, & ceste-cy se fera paroistre tantost à toy, d'abord qu'elle ouurira la bouche pour parler. **LA PHILOSOPHIE.** Qu'est-ce que ie vois? Que veut dire que Platon, Chryssippe, Aristore, & tous les autres Chefs & Gouverneurs de mes Disciples sont venus en terre? Pourquoi viuent-ils derechef? Qui vous a offensez mes amis? Vous me semblez tous faschez. Pour quel sujet auez vous quitté les Enfers? Qui est cet homme là que vous menez captif? Est-ce vn meurtrier, vn larron, ou vn sacrilege? **PLATON.** Par Iupiter, c'est le plus meschant de tous les sacrileges, qui a taché de mesdire de ta saincte Deité, & nous a tous offensez de paroles? Nous, di-je, qui tenons de toy ce que nous sçauons, & l'auons laissé à nos successeurs afin d'en vser. **LA PHILOSOP.** Quoy, vous faschez vous d'estre blāmez? Ne sçauiez-vous pas ce que i'ay accoustumé d'endurer des Comedies aux Bacchanales; & toutes-fois ie les tiens pour mes bonnes amies; & ne daigne ny de les appeller en iugement, ny de les accuser, ains leur donne permission de se rire, & d'vsr de toutes recreations propres à la feste? Car ie sçay bien que tant s'en faut que les mocqueries ostent le lustre aux belles choses, qu'au contraire elles leur influent vn certain esclat; de mesme que l'or tiré de la miniere paroist plus resplendissant

diffant. Ce qui me fait fort estonner, de ce que vous estes si en colere contre cet homme, que vous le voulez estrangler. PLATON. Il est cause que nous sommes venus çà haut, & auons obtenu ce seul iour pour y demeurer, afin que selon son merite il porte les peines des crimes qu'il a commis. Car nous auons appris de la Renommee, quel est le bruiet qu'il a semé contre nous, parmi tout le peuple. LA PHILOSOP. Quoy? le voulez-vous tuer, sans estre ouy ny condamné? Vrayement il me semble qu'il a grande enuie de parler. PLATON. Nous remettons toute l'affaire à ton iugement, afin qu'en estant informee, tu en ordonnes ce que bon te semblera. LA PHILOSOP. Quelle responce fais-tu à cecy? LVCIAN. Je ne veux point qu'un autre me iuge que toy, comme la seule qui peux chercher & treuuer la verité. Et sçache que j'ay bien eu de la peine à obtenir par prieres, que ceste cause te fut remise, Madame la Philosophie. PLATON. Tu l'appelles maintenant Madame & Maistresse, meschant que tu es, & cependant tu disois n'agueres, que c'estoit vne chose bien abjecte que la Philosophie, lors que tu nous mettois en vente publiquement, & nous donnois pour deux oboles: ne te souuiens-tu point de tes paroles? LA PHILOSOP. Prenez garde que cestuy-cy n'ayt pas mesdit de la Philosophie, ains plustost ces Cycophantes qui se seruent de vostre nom, comme d'un specieux pretexte, & d'une couuerture à leurs enormes forfaitz? LVCIAN. Tu le cognoistras tout maintenant, si c'est ton bon plaisir de donner audience à mes responses. Mais allons nous-en à l'Areopage, ou en la Citadelle mesme, afin que du plus haut d'icelle, nous voyons clairement ce qui se passe à la ville. LA PHILOSOP. Pourmenez-vous vn peu dans le Piquile, mes Amies, car ie retourneray à vous incontinent que le iugement sera donné. LVCIAN. Qui sont ces femmes si braues, ô sainte Philosophie? LA PHILOSOP. Ceste-cy est la Vertu virile, & celle-là la Modestie, pres de laquelle est la Iustice. La premiere de toutes c'est la Discipline: Mais quant à celle qui a la couleur brune, & qui ne se void qu'avec beaucoup de peine, c'est la Verité. LVCIAN. Je ne sçay de qui tu me parles? LA PHILOSOP. Ne vois-tu pas vne femme toute nuë qui se cache, & s'escoule parmi les autres? LVCIAN. Je la vois, mais ce n'est pas sans peine? Pourquoy n'amenes-tu ces Deesses avec nous, afin que le parquet soit remply, & que la Deffence, & la Verité assistent à ce iugement? LA PHILOSOP. Par Iupiter, c'est bien dit: Venez vous en avec nous, ce ne vous fera pas beaucoup de peine de donner vne seule sen-

Il y a plus de Philosophes en parole qu'en effect,

Description de la Verité.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

rence, principalement puis qu'il s'agist icy de nostre fait. LA VERITE. Allez-y vous mesmes si vous voulez, pour moy ie n'y ay que faire, & ne sçay que trop ce qui en est. LVCIAN. O Verité, que i'ay bien besoin de ton ayde en ce iugement, afin que tu examines exactement chaque point! LA PHILOSOP. Ne m'encray-je point aussi ce petit garçon que ie cheris tant! LVCIAN. Ie le veux, & que tu te serues de qui bon te semblera. LA PHILOSOP. Suiuez-nous donc, Franchise, & Liberté, afin que nous puissions absoudre ce pauvre homme, l'un de nos bons amys, que l'on accuse à tort: Mais toy, Ruse, demeure là! LVCIAN. Non, non, Madame, ie vous prie de permettre qu'elle vienne avec nous, car ie n'ay pas affaire à des bestes brutes & cruelles, ains à des hommes arrogants, difficiles à regarder, & qui cherchent tousiours quelque eschapatoire. Tellemēt qu'il est necessaire que la Ruse s'y treuue. LA PHILOSOP. Qu'elle y vienne donc, ensemble la Demonstration qui n'y seruira pas de peu. LA VERITE. Suiuez toutes, puis qu'il semble qu'on ayt affaire de vous en ce iugement. ARISTOTE. Ne vois-tu pas, Philosophie, comme la peur qu'il a de nous, luy fait flatter, & amadoüer la Verité? LA PHILOSOP. Quoy, Platon, Chrysippe, & Aristote, pensez-vous qu'elle vueille mentir? Elle, di-je, qui fait profession du Vray, comme d'une chose qui luy est propre & acquise? PLATON. Ce n'est pas celà, ce qui est le plus à craindre, c'est son expérience à persuader, car il est cauteleux & flatteur. LA PHILOSOP. Ne vous souciez, tout ira bien, puis que nous auons la Iustice en nostre compagnie. Allons donc. Mais deuant que passer outre, dy moy ton nom? LVCIAN. Ie m'appelle Libre-propos, & suis fils du vray Repreneur. LA PHILOSOP. De quel pais es-tu? LVCIAN. De Syrie, pres d'Euphrate. Mais pourquoy me demandes-tu celà? Il y en a quelques-uns de mes accusateurs qui sont de nation barbare, aussi-bien que moy. C'est la verité, que pour ce qui est des mœurs, & de la discipline, ils ne sont pas Solorois, Cypriens, Babyloniens, ou Stagyrites; car pour t'aborder, il n'y a point de dāger d'auoir vn langage grossier, pourueu qu'on ayt bonne & iuste opinion des choses. LA PHILOSOP. Tu dis bien: mais encores veux-je sçauoir quelle est ta vacation, & qui tu es? LVCIAN. Ie suis ennemy d'arrogance, de menfonge, d'insolence, & de ruse, & abhorre tous ces esprits entachez de vice, que tu cognois bien, & qui sont en grand nombre. LA PHILOSOP. Par Hercule, tu fais profession de beaucoup de hayne! LVCIAN. Tu ne parles pas mal, car tu vois assez combien i'ay d'ennemis, & com-

La Franchise,  
& la Verité  
s'entre-suiuet.

La Iustice  
chasse bien  
loing tous  
desordres.

Celuy là se  
rend aimable,  
qui n'aymé  
point le men-  
fonge.

bien de dangers me pendent sus? Je sçay encor vn' autre mestier tout contraire: sçauoir, celuy qui se fonde sur l'amitié, car ie suis amy de Verité, amy d'Honnesteté, amy de Syncerité, & de tout ce qui semble appartenir à l'Amour. Il est vray, qu'il y en a bien peu, à l'endroit desquels ie pratique cet Art: & qu'au contraire ceux-là sont infinis en nombre, qui ont les plus grandes familiaritez avec l'Inimitié: Tellement qu'il est bien dangereux, qu'à faute de continuer, ie n'oublie l'vn, & me rende fort expert en l'autre. LA PHILOS. Il ne le faut par pourtant, car cest art est indiuisible, ou pour mieux dire seul, & vniue; bien qu'il semble y en auoir deux. LVCIAN. Tu n'ignores pas cecy, Philosophie? Quant à la profession que i'exerce, i'ay accoustumé de hayr les meschâs, & de louer & aymer les bons. LA PHILOS. Sus donc, puis que nous voicy arriuez, où nous desirions, nous iugerons icy au temple de Minerue. Holà, Prestresse, mets chaque siege en son rang, tandis que nous adorerôs la Deesse. LVCIAN. I'implore ton ayde, ô Pallas, à l'encontre de ces arrogants, & te prie d'auoir memoire des blasphemés & faux sermens qu'ils proferent tous les iours contre toy: Car tu es la seule, qui d'icy, comme d'vn bastion, contemples tout ce qui s'y commet. Il est temps maintenant de te vanger: Que si tu vois qu'on me condamne, & qu'il y ayt plus de pierres noires que de blanches, mets y la tienne, & me deliure par ce moyen. LA PHILOS. Nous voicy assises, & prestes à entendre vos plainctes: Esliuez celuy d'entre vous que bon vous semblera, pour pouuoir mieux accuser, & reprendre; car il est impossible que vous parliez tous ensemble. Quant à toy, Libre-propos, tu respondras par apres. LES REVIVANS. Qui sera le plus propre des nostres à plaider ceste cause? Tu es dotié d'vne prudence admirable, Platon, d'vne eloquence Athenienne pour persuader, d'vne grande cognoissance, & d'vne promptitude pleine de violentes demonstrations: Prends donc là charge de ceste accusation, & plaide pour nous ce que tu iugeras estre de raison: N'oublie pas de rapporter en ceste affaire tout ce que tu as dit autresfois à l'encontre de Gorgias, de Polus, de Prodicus, ou d'vn Hippias, si quel que traict s'y peut adapter propremēt: Respands aussi des ironies, des brocards, & des pointes de gaufferies, ou si bon te semble fais des inuectiues, & t'esleue tout à coup & si à propos, que le grand Iupiter pousse son chariot aillé par les nuës, & soit esmeu de courroux, si cestuy-cy n'est puny comme il luy appartient. PLATON. Non, non, prenons plustost quelqu'vn qui soit plus prompt,

Il est bon de  
sçauoir faire es-  
lection d'vn  
homme auant  
que s'en seruir.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

& picquant que moy, comme Diogene que voicy, ou Antisthene, ou Crates, ou toy-mesme, Chrisippe: car on n'a que faire à present d'une si grande eloquence, & il n'est pas besoin d'vser de tous ces cris releuez, & pleins d'energie, ains plustost de quelque correctiõ & exercice de plaidoyer, veu que Libre-propos est bon Advocat. **DIOG.** Je m'en vay donc l'accuser, aussi vois-je bien que les longs discours ne serviront icy de rien: puis, c'est moy qui ay plus reçeu d'affront que tous les autres, car il m'a n'agueres exposé en vente à son de trompe pour le prix de deux oboles seulement. **PLATON.** Voicy Diogene qui parlera pour tous. Souviens-toy, courageuse personne, qu'en ceste accusation il ne s'agist pas seulement de ton propre, mais encore du nostre, & de tout ce qui nous est commun: Car bien que nous soyons differents entre nous, n'aye point d'esgard à cela, & ne t'arreste pas à l'opinion la plus vray-semblable. Tu te dois plaindre principalement de ce que la Philosophie mesme a esté injurée, & atteinte par les calomnies de Libre-propos. Quant à nos opinions differentes, mets les à part & ne parle d'autre chose que de ce qui nous est commun. Souviens-toy que nous t'avons esleu pour nostre chef, & que de toy seul dependent toutes nos affaires, à-ce qu'elles puissent entierement paroistre honnestes & pures, ou à faute de ce, soient estimées telles que cestuy-cy les a qualifiées. **DIOGENE.** Ne vous souciez, ie n'obmettray chose quelconque, & soustiendray le droit d'un chacun. Et si la Philosophie esmeuë de paroles (bien qu'elle soit d'un naturel doux & bening) se delibere de l'absoudre, ie feray tousiours mon deuoir, & monstreray à ce galand que nous ne portons pas des bastons en vain. **LA PHILOS.** Il n'est point besoin d'en venir là, & il faut se contenter de paroles, car elles ne sont pas si dangereuses que les bastons. Haste-toy, car desjà l'eau s'escoule, & les Juges sont attentifs. **LVCIAN.** Je te prie, ô Philosophie, de permettre que les autres soient assis, & qu'ils iugent aussi bien que vous, puis que Diogene est le seul qui m'accuse. **LA PHILOS.** Mais ne crains-tu pas qu'ils donnent un arrest contre toy? **LVCIAN.** Nenny vraiment; au contraire i'en veux vaincre quelques-vns. **LA PHILOS.** O quelle grandeur de courage! Soyez donc assis, & toy Diogene, parle. **DIOGENE.** Tu cognois fort bien, Philosophie, quels hommes nous avons esté autresfois, & il n'est besoin d'en discourir d'avantage: Car sans faire aucune mention de moy, y a-t'il celuy qui ne sçache quelles ont esté les actions de Pithagore, d'Aristote, de Platon, & de Chrisippe? & quel le pro-

*La hardiesse est  
requisse en vne  
cause qui est  
en branle.*

*Vne Commu-  
nauté se repose  
sur le discours  
d'un bon Ad-  
vocat.*

*Tout ce qui  
tonne n'estône  
pas.*

fit qu'ils ont fait au progres de la vie humaine ? Je me contente de venir aux injures & calomnies, desquelles ce meschant Libre-propos nous a poursuivis : bien que nous ayons esté tels que nous auons dit cy-deuant. Estant Aduocat, il employa toute l'energie & vigueur de paroles à luy possible pour plaider à l'encontre de nous, ne cessant de nous poursuivre par calomnies, de nous appeller abuseurs, d'imiter le vulgaire à se mocquer de nous; & nous mespriser comme des personnes de peu de valeur. Dauantage, il a suscitè la haine de plusieurs, non seulement à nostre desaduantage, mais au tien, Philosophie, appellant mensonges & fourbes les choses que tu as le plus en recommandation, & se moquant de tous les preceptes que tu nous as donnez : Tellement qu'il en est louè par ces spectateurs, & nous au contraire en receuons l'affront, & la mocquerie. Car c'est le naturel du vulgaire de se plaire aux risées & calomnies, principalement quand il void qu'on reprend les choses qui semblent les plus parfaites. Ainsi se rioit-il iadis, voyant qu'Aristophane, & Eupolis auoient introduit par risée Socrates que voilà sur vn eschaffaut, & en disoient des contes faits à plaisir. Ceux-là neantmoins sembloient excusables, en ce qu'ils n'auoient pris la hardiesse que de s'attaquer à vn homme seul, & ce durât les Bacchanales, où le temps les dispensoit d'vser de brocards, qui sembloient estre vne bonne partie de la feste, veu mesme que possible leur Dieu s'en resiouysoit; comme facetieux qu'il est. Mais quant à cestuy-cy, il a repris, & voulu corriger d'autorité priuee, les plus grands hommes de bien, & si a composé vn gros liure, tout farcy de ie ne sçay quels blasphemes, mesdisant à haute voix de Platon, de Pithagore, d'Aristote, & de Chrisippe que voicy, sans m'oublier en ses mocqueries, ny sans considerer que cela n'estoit pas sceant, & que nous ne l'auions iamais offensé: car il meriteroit qu'on luy pardonnast, s'il auoit commis ces meschancetez en se defendant d'vn outrage, & non en le faisant. Et ce que ie treuve le pis, Philosophie, c'est qu'il s'est seruy de ton nom, pour colorer ses meschancetez, s'aidant à l'encontre de nous du Deuis (qui est nostre plus grand familier, ) comme d'vn complice pour se jouier de nous. De plus, il a persuadé à Menippe, homme qui nous est bien amy, de l'assister en ses gaufferies. Que si luy-mesme n'est icy present, & ne l'accuse avec nous, c'est, parce qu'il a fauslé sa foy, & trahy nostre compagnie. Tous ces crimes sont assez grands, pour faire punir cestuy-cy: car quelles objections peut-il faire au contraire, luy qui a bien

Le mesdisant  
ne pense à rien  
quand il parle  
qu'à contreceter  
la passion.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Vn bon exemple n'a pas peu de force pour remettre dans les bornes du deuoir les meschans.

esté si osé deuant tant des tesmoins, de reprendre & corriger les choses les plus honnestes? tellement que si l'on n'en fait iustice, cela seruira d'exemple à plusieurs, & desormais aucun n'osera mespriser la Philosophie. Par ainsi ce ne seroit pas vn indice de modestie, mais d'vne grande bestise & lascheté, de supporter cet outrage sans dire mot. Qui pourroit souffrir, que nous ayant mis à l'encant comme des serfs, il nous ayt fait crier à son de trompe, & estimer les vns à grand prix, les autres à vne liure d'argent Athenienne; & moy, le meschant qu'il est, deux oboles tant seulement: De maniere qu'il apprestoit à rire à tous ceux qui se treuuoient là presents. Voilà les causes pour lesquelles estant iustement irrité contre luy, nous l'auons saisi; pour te prier de nous vanger des outrages qu'il nous a faitz. **LES REVIVANS.** Tu as vrayement bien plaidé pour nous, Diogene, & dit tout ce qu'il falloit. **LA PHIL.** Laisse moy à part ces louanges; Oyons le deffendeur. **Vien-ça,** Libre-propos, commence de plaider, sans attendre dauantage, car voilà l'eau qui s'escoule pour toy maintenant. **LIBRE-PROPOS,** Diogene n'a pas entierement rapporté le fait en son accusation, Philosophie, ains a delaisié le principal, sans que ie puisse sçauoir pourquoy. Or tant s'en faut, que ie vueille nier ce qu'il a dit, ou pretendre quelque excuse premeditee, qu'au cōtraire, s'il a passé quelque chose sous silence que ie n'aye cy deuant manifestee à personne, ie la veux publier maintenant: Car tu pourras entendre par ce moyen qui sont ceux lesquels i'ay mis en vente, & maltraictez, les appellant arrogants, & calomniateurs. Je vous prie donc de considerer seulement, que si mon discours semble contenir quelque blasphemie en soy, ce n'est pas moy qu'il en faut reprendre, ains ceux-là, qui commettent telles actions, en doiuent estre plustost accusez, & punis. Et vrayement en mesme instant que ie m'apperceus combien de charges les Aduocats auoient à souffrir, & estre accusez de fraude, de mensonge, de temerité, de chicannerie, de cōcussion, & de mille autres telles choses, ie m'aduisay de gauchir à ces accusations, comme de raison. Tellement que n'aspirant point à d'autres biens qu'aux tiens, ô celeste Philosophie! ie me resolus de passer le reste de mes iours sous vn si sainct azile que le tien, & de surgir à vn port fauorable, ayant esté battu d'vne grande tempeste. Apres qu'il me fut permis de iouir des choses que tu tiens en ta puissance, ie me mis soudain à t'admirer, & tous ceux qui auoient instrué des bonnes mœurs pour ayder les ames desireuses d'accourir à eux, & les exhorter aux

Pour n'estre point repris, il ne faut mesdire de personne.

La Philosophie donne du calme aux orages de la vie.

actions viles & bonnes, pourueu qu'elles suiussent les reigles que tu leur auois donnees, ce que bien peu de gens ont accoustumé de faire. Mais si tost que i'en vis plusieurs qui n'estoient aucunement espris de l'amour de la Philosophie, & lesquels pour auoir part seulement à l'honneur qui en reüssit, contrefaisoient fort subtilement, & à la maniere des gens de bien, les choses plus faciles à imiter, comme sont, porter la barbe longue, le vestement modeste, & la démarche mesurée: demontoient ces belles apparences par leur vie & par leurs actions; faisoient des choses qui vous sont tout à fait contraires; & qui pis est, raualloient la dignité de vostre profession: Tout cela me faisoit fort, & il me sembloit voir quelque iouëur de Tragedies, lequel bien que delicat & effeminé voudroit neantmoins représenter les personnages d'Achille, de Thesee, ou d'Hercule mesme; & sans auoir la démarche graue, feroit tellement le sot sous son masque, que ny Helene, ny Polyxene ne le scauroient supporter, veu que ses actions ne pourroient esgaler à leur modestie. l'obmets à dire qu'Hercule le vainqueur viendroit accabler ce me semble vn personnage qui l'auroit représenté si lasche & effeminé. Comme ie veis donc, que ceux-cy vous en faisoient tout de mesme, il me fut impossible de supporter leur hypocrisie, parce qu'à la façon des Singes, ils osoient contrefaire les Heros, imitans cet Asne Cuman, qui vouloit qu'on le creust estre vn Lyon: à cause qu'il en portoit la peau, ne cessant de braire entre ces lourdauds Cumans, iusques à ce qu'un estrangier passant par là, qui scauoit bien discerner vn Asne d'avec vn Lyon, le tança de paroles, & le poursuiuit à grands coups de bastons. Par ainsi Philosophie, ce qui me sembloit insupportable, c'est qu'il n'y auoit celluy, qui voyant commettre tel forfait, ou quelque action deshoneste, ne blasmaist tout aussi tost la Philosophie mesme, ou Chryssippe, ou Platon, ou Pythagore, ou vn tel autre surnom, que le delinquant s'estoit attribué, & non sa mauuaise doctrine. Et parce qu'un tel personnage estoit vn homme de meschante vie, on médisoit de vous qui plusieurs ans parauant estiez decedez. Car ils ne le comparoient pas à vos actions, quand vous estiez en vie, mais parce qu'ils voyoient clairement vos façons de faire, impudiques & sales, ils vous condamnoient tout aussi tost avec les autres criminels, & sans aucune consideration, vous brassoient vne semblable calomnie. Cependant ces choses m'estoient intollerables à les voir, & ie me mettois à reprendre ces personnes de meschante vie, desquelles ie faisois distinction

Les belles mô-  
stres ne sont  
que les mas-  
ques d'un las-  
che courage.

Vn mauuais e-  
xemple suffit  
pour faire mes-  
dire tout vn  
peuple.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

avec vous. Et voilà les causes pour lesquelles, vous me tirez en iugement maintenant, sans auoir esgard que ces actions me doiuent acquerir de l'honneur plustost que du blasme. Je voudrois bien sçauoir si quelque profez en la Religion, s'en alloit reueler les secrets des Dieux, & diuulguer les sacrez mysteres, s'il me faudroit estimer meschant & parjure, si ie ne l'en reprenois? Ce seroit sans sujet, puis que les Maistres mesmes des jeux publics ont accoustumé de faire foüetter les basteleurs qui ont vsurpé mal à propos les personnages de Pallas, de Neptune, ou de Iupiter, & n'ont representé comme il falloit la dignité de ces Dieux: Eux-mesmes ne se faschent aucunement, si on a fait commandement aux Sergents de foüetter quelqu'un, qui aura jolié leur personnage, ou qui se sera paré de leurs habits: au contraire ie suis d'opinion qu'ils ont accoustumé d'en louer les executeurs; car ce n'est pas vne offense si grâde que de ne représenter pas bien vn seruiteur, ou vn messager; mais de monstrier aux spectateurs vn Hercule ou vn Iupiter, autrement qu'il n'est conuenable; c'est sans doute vne action abominable: Et ce qui me semble le plus estrange, c'est qu'encore que plusieurs d'entr'eux n'ignorent pas vos enseignements, ils viuent toutesfois de telle façon, comme s'ils les auoient leuz, & contemplez pour se peiner à pouuoir exercer le contraire. Car, ô Dieux! leurs instructions sont vrayement sages, & admirables, comme quand ils enseignent qu'il faut mespriser l'argent, & la gloire, estimer bon seulement ce qui est honneste, vaincre le courroux, despriser le luxe, & vser des biens en commun. Mais ils ne laissent pas d'enseigner toutes ces choses pour de l'argent, & admirant les riches ils sont plus coleres que les petits chiens, plus paoureux que les lievres, plus flatteurs que les singes, plus lascifs que les asnes, plus larrons que les chats, & plus ambitieux que les coqs. Que font-ils autre chose que se faire mocquer par autrui, lors qu'ils se debattent sur ceste matiere, se poussent l'un l'autre deuant les portes des riches, cherchent les repües franches, se loüent mal à propos, se pleignent tousiours, & philosophans entre les verres, (ce qui est du tout fascheux, & estrange) ne peuuent supporter le vin. D'où vient que les ignorans, & les hommes grossiers qui se rencontrent au banquet s'en mocquent à bon escient, & font des inuectiues contre la Philosophie, parce qu'elle semble produire ces meschancetez. Ce que ie treuue aussi bien deshonneste, c'est qu'encore qu'un chacun d'entreux se vante de n'auoir faite de chose quelconque

*C'est vn effect de grande hypocrisie, de faire professiõ de la pauureté, plus de parole que par effect.*

& qu'il

& qu'il ne cesse de crier, que le seul sage est riche, il est neantmoins toujours apres à importuner les personnes, cõtre lesquelles il murmure, si l'on le renuoye sans luy rien donner. C'est de mesme que si quelqu'un vestu en Prince, portoit vn chapeau royal, avec la couronne & les enseignes d'un Roy, & fut toutesfois mendiant & reduit aux dernieres extremitez. Que s'il est question de recevoir quelque chose, les paroles leur croissent à la bouche, pour preuver que tous biens sont communs, les richesses indifferentes, & que l'or & l'argent ne different en rien du sablon des riuages. Mais quand quelqu'un de leurs anciens amys & cõpagnõs s'en va vers vn d'eux, & le prie de l'assister & luy faire part de tant de biens qu'il possede, vous voyez mon Philosophe qui ne dit mot, ou s'excuse sur ses incommoditez, & change tout aussitost de propos. Je voudrois bien sçauoir où s'en vont pour lors tant de belles offres & protestations d'amitié, & où s'esuanouit la vertu & l'honnesteté? Tels discours, & autres semblables qu'ils tiennent en leurs assemblees iournalieres sont vrayemēt emplumez, & se dissipent aussitost en fumee. Que si quelqu'un fait monstre d'une seule obole, soudain le repos est rompu, toutes choses troubles, les liures tombent bas, & la Vertu se met à la fuitte: De mesme que si on iette vn os à vn chien, soudain tous les autres y accourent, & s'entremordent, abbayans à celuy qui premier s'est saisi de la proye. On dit qu'un certain Roy d'Egypte, fit apprédre à danser à des singes; & que ces animaux, comme fort propres à imiter & contrefaire les actions des hommes, sceurent en peu de temps ce qu'on leur auoit appris: tellement que c'estoit merueille de les voir danser, tous masquez, & vestus à plaisir: Mais il aduint qu'un habitant de la ville; s'estant treuvé là present tandis qu'ils dançoient, tira des noix de son sein, & les ietta parmy eux: Ce que voyans les singes, & ne pensans plus au bal, se monstrerent singes comme ils estoient, au lieu de danseurs. Car soudain ils cõmencerēt à fouler aux pieds leurs masques, deschirer leurs habits, & se debattre l'un l'autre pour auoir ces noix. Tellemēt que le dessein de ce jeu fut rompu, & seruit de risée à tout le peuple. Que ceux que j'ay poursuiuis par injures, & lesquels ie ne cesseray iamais de reprendre & de mordre, imitent les singes dont ie viens de parler. Je ne suis pas pourtant si sot, que de proferer quelque blaspheme contre vos semblables; car ie sçay bien qu'entre vous il y en a qui embrassent la vraye Philosophie, & obseruent les preceptes que vous leur donnez: mais ie ne sçauois auoir

Le vent em-  
porte biẽ loing  
les plumes &  
les paroles.

Vn singe est  
toujours  
singe.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

dit chose quelconque de vous qui vous puisse offenser, & faire reuiure. Quant à ces superbes & ennemis des Dieux, il me semble que c'est bien la raison, qu'ils soient hays des hommes. Dy moy, Pithagore, & toy, Platon, Aristote, & Chrisippe, voulez-vous dire que telles gens vous ensuiuent, ou qu'ils enseignent quelque chose qui soit familiere & propre à la vie humaine? Par Jupiter, si Hercule, & les singes, ont de grandes barbes, s'exercent à la Philosophie, & sont seueres & refroncez, faut-il inferer par là qu'ils soient semblables à vous? Vrayement celà seroit tollerable, s'ils estoient propres à contrefaire cette science. Mais il est plus facile au Vautour d'imiter le Rossignol, que non pas à eux de faire les Philosophes. Voilà le sommaire des choses que j'auois à dire pour ma deffence. C'est à faire à toy, Verité, de tesmoigner si elles sont vrayes. LA PHILOS. Retire toy vn peu à l'esquart, Libre-propos. Que ferons nous; & qu'est-ce qu'il vous semble des paroles que cet homme vient de dire? LA VERTV. Il faut que ie t'aduoüe, Philosophie, que pendant qu'il plaidoit, j'ay desiré que la terre s'ouurit, si grande me sembloit la verité de ces paroles, car en l'escoutant, j'ay fort bien reconnu que tous ceux dont il a faict mention, estoient coupables de ce dequoy ils l'accusoient, & cependant ie n'ay pas laissé de rapporter leurs propos, ores à l vn, & tantost à l'autre, du nombre de ceux qui auoient commist tels crimes: De maniere qu'il a naïfvement representé les personnes, nous faisant voir la chose comme en vn tableau, & nous marquât non seulement les corps, mais encore les esprits. LA PHILOS. I'en ay eu vrayement grande honte moy-mesme. Mais que voulez-vous dire vous autres? LES REVIVANS. Que dirons-nous autre chose, sinon qu'il soit absous du crime, & mis au nombre de nos bien-facteurs; car il nous est aduenu de mesme qu'aux Troyens, & semble que nous ayons suscité cestuy-cy à l'encontre de nous, comme quelque iouieur de Tragedies, pour rechanter les miseres des Phrygiens; Qu'il poursuiue donc à trauailler telle maniere de gens, comme les ennemis des Dieux. DIOGENE. Pour moy, Philosophie, ie loüe beaucoup cet homme-cy, & deteste tout ce que ie luy ay objecté. Et parce que c'est vn grand personnage, ie veux que desormais il soit l'vn de mes plus intimes. LA PHILOS. Sus donc, Libre-propos, nous sommes contens de t'absoudre de l'accusation. Tu as gagné ta cause, & nous voulons que tu sois cy-apres des nostres. LIBRE-PROPOS. Voicy la victoire que j'ay premierement adoree; mais ie pense qu'il me reste en-

C'est vn tesmoignage irreprochable que la Verité.

L'on ne peut rien contre l'innocence.

core vn autre ouirage, beaucoup plus tragique que cestuy-cy: Car, ô belle Victoire, tu rends chaque iour ma vie plus honorable, & ne cesses de la couronner de louanges. LA VERTU. N'appellerons nous pas les autres, afin de donner vn second arrest, & condamner ces meschants, qui ont osé mesdire de nous? Libre-propos les accusera tous. LIBRE-PROPOS. Tu as fort bien parlé, Vertu: Viençà, valet Syllogisme, va-t'en à la ville tout maintenant, & adjourne les Philosophes à comparoistre icy promptement. LE SYLLOGISME. Paix-là: Je vous fais à sçauoir, que j'adjourne les Philosophes à s'en aller au Chasteau pour y rēdre compte de leurs actions, pardeuant la Vertu, la Philosophie, & la Iustice. LIBRE-PROPOS. Ne vois-tu pas comme il y en a bien peu qui comparoissent, & qui obeyssent à l'adjournement? Car les vns d'entr'eux craignent la Iustice, & les autres ne cessent de cōuerfer avec les riches. Que si tu veux qu'ils viennent tous, Syllogisme, appelle-les à son de trompe? LA PHILOS. Il n'est pas de besoin, fais les venir toy-mesme à ta volonté. LIBRE-PROPOS. Vrayement celà sera bien-tost faict. Quiconque se dit Philosophe, & qui pense que ce nom luy soit deu, qu'il ne manque pas de se treuuer au Chasteau, en vne distribution qui s'y fait de deux liures d'argent pour teste, & des gasteaux de farine de sizame: Qui que ce soit; pourueu qu'il face monstre d'vne grande barbe, il aura outre ce que dessus vn cabats de figues seiches. Mais que personne n'y aille avec la Modestie, la Iustice, ou la Continence, car il n'y a point de danger que ces Vertus ne s'y treuuent pas. Que chacun apporte cinq arguments, & non dauantage, veu qu'il n'est pas licite d'estre sage autrement. Bref, on proposera pour le prix deux talens d'or, lesquels seront donnez à celui,

L'esperoir du salaire nous met des ailles aux pieds.

*Qui pourra contre tous combattre par sophismes.*

Dieux! que la montee est pleine d'vne grande foule de peuple. Ils accourent tous pour deux liures d'argent. Les vns viennent du port, les autres d'aupres de le Temple d'Esculape: les vns de l'Areopage, & les autres du tombeau de Thales: & il y en a qui ayans dressé des eschelles contre les murailles, entrent pesselme par de le Temple des freres Iumeaux, rampans contremont avec vn grand bruiçt, & à la façon des Abeilles; pour souffrir, par Iupiter, le supplice que ie leur ay préparé, Et afin que i'vse des vers d'Homere,

Vn chemin paué d'argent, est vne lice où tout le monde court.

*Leur nombre excède en tous les fucilles & les fleurs  
- De l'ameureux Printemps, esmaillé de couleurs.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Les plus Sages  
se laissent pié-  
dre dans des fi-  
lets d'or.

Bref, tout le chasteau retentira dans peu de temps du brui&t & tintamarre des assistans. On descouure de toutes parts la besasse, la barbe, la flatterie, l'impudence, le baston, la gourmandise, le syllogisme, & l'auarice. Ceux qui estoient accourus en fort petit nombre au premier cry, desirans d'estre mescognus, se messent parmy la foule des autres, & prennent des habits desguisez. Ce qui est le plus fascheux en cecy, Philosophie, & dequoy l'on te pourroit reprendre à bon droit, c'est que tu ne leur as point donné de marques: tellement que ces imposteurs sont la plus-part du temps plus habiles à te contrefaire, que ceux qui philosophent vraiment. **LA PHILOSOP.** Nous y pouruoirons vne autre-fois, expedions cecy maintenant! **LE PLATONIQUE.** C'est bien la raison que nous autres Platoniciens receuions les premieres parts? **LE PITHAGORIQUE.** Mais bien plustost nous, puis que Pithagore nostre Maistre a esté premier. **LE STOIQUE.** Vous vous abusez, car nous qui disputons sous des porches, meritons d'estre preferez à vous, comme plus excellents. **LE PERIPATETIQUE.** Ne croyez pas celà, car nostre Secte a tous les aduantages qu'on scauroit dire par dessus la vostre, comme premiere en toutes choses. **L'EPICURIENNE.** Donnez-nous le gasteau & les cabats de figues, à nous qui sommes Epicuriens. Quant à l'argét il nous suffit de le receuoir les derniers. **L'ACADEMIQUE.** Où sont les deux talens? C'est à faire à nous autres Academiques à monstrier que nous scauons beaucoup mieux disputer que tous. **LE STOIQUE.** Mais bien plustost nous, Stoïques, qui sommes icy presens? **LA PHILOS.** C'est assez querrellé, mettez moy fin à tous ces debats: Et vous, Cyniques, ne vous poussez plus ainsi l'un l'autre, & cessez de vous entrebatre à coups de bastons: Car il y a d'autres choses pour lesquelles on vous a fait venir icy. Ie m'en vay prendre la Vertu, & la Verité, pour iuger ensemble qui sont ceux d'entre vous qui philosophent sainement. Nous tiendrons pour heureux & pour gens de bien, ceux que nous treuuerons viure selon nos preceptes. Mais quant à ces meschants trompeurs qui ne nous appartiennent en rien, nous leur ferons vn mauuais traictement, de peur que par leur arrogance ils ne commettent des choses contraires à eux mesmes. Qu'est-ce que ie vois? Ie pense que vous fuyez desjà? Ouy, par Iupiter, & i'en descouure plusieurs qui sautent, & se precipitent en bas du haut de la roche, tellement que le chasteau est tout vuide, si ce n'est de quelques vns qui sont demeurez, lesquels ne craignent pas la Iustice. Holà, valets, leuez

Il ya d'ordinaire de la cōtention entre ceux d'vne mesme profession.

Vne meschanceté descouuerte, attire le delcepoir.

ceste besafse qu'un Cynique a laissé choir en fuyant? Qu'y à t'il dedans? Ne font-ce point des lupins, ou des liures, ou du pain bis? LIBRE-PROPOS. Nenny: mais c'est de l'or, des senteurs, & vn cousteau de Sacrificateur, vn miroir, & plusieurs dez. LA PHILOSOPHIE. O quel galand! Estoit-ce là les outils de ta profession? Estois-tu bien si effronté, que de desguiser ainsi ta pauvreté, faire mestier d'injurier vn chacun, & d'enseigner les autres? LIBRE-PROPOS. Vous voyez maintenant deuant vous quels ils sont. Au demeurant c'est à faire à vous, de penser aux moyens de desraciner cet erreur, & de cognoistre les gens de bien entr'eux. Informe-t'en au vray, car c'est ton interest, de peur que le mensonge ne te surmonte, & que les meschans venans à se mesler parmy les bons ne puissent estre cognus. LA VERITE. Nous deuons en cecy, suiure le bon aduis de Libre-propos, puis qu'il me semble estre homme de bien, & nous porter de l'affection; veu mesme qu'il te reuere sur toutes choses. Qu'il prenne donc la Ruse avec luy, & s'en aille treuuer tous ceux qui se vantent de philosopher. Qu'il donne vne couronne d'oliuier au vray Philosophe, & vne place & pension au Britanee. Que s'il en rencontre quelqu'un, (comme il y en a plusieurs) qui fasse semblant de l'estre, qu'il deschire sa robbe rapieçee, & luy raze la barbe avec vn rasoïr tragique, puis le marque au front, ou le brusle entre les deux sourcils, & luy imprime avec vn fer chaud la figure d'un Renard, ou d'un Singe. LA PHILOSOP. O que tu parles bien, Verité! La Ruse espreuera telles gens, comme les Aigles font leurs petits, non pas, par Iupiter, en leur faisant regarder le Soleil, pour voir s'ils pourrout souffrir l'esclat de la lumiere, ains en leur presentant de l'or, de la gloire, & de la volupté. Car quiconque mesprisera ces apasts, & ne daignera seulement de les regarder, il aura la courone d'oliuier. Mais celuy que tu verras y auoir les yeux colez dessus, & ietter les mains sur l'or, va le marquer tout aussi-tost, apres luy auoir premierement rasé la barbe. LIBRE-PROPOS. Ces choses seront accomplies selon ton desir, ô Philosophie, & tu ne tarderas gueres d'en voir plusieurs des-leurs portans la marque d'un Singe, ou d'un Renardeau; mais bien peu de couronnez. Que si c'est ton plaisir, ie t'en rameneray icy quelques-vns. LA PHILOS. Que dis-tu? pourras-tu bien ramener ceux qui s'enfuyent? LIBRE-PROPOS. Ouy vrayement, s'il plaist à la Prestresse de me prester vn peu ceste cordelette & cet hameçon, qu'un pescheur de Pyree à consacré au Temple. LA PRESTRESSE. Tien, prens-les, ensem-

Le mensonge a  
quelquesfois  
de la force  
quand on le  
laisse prendre  
pied trop auant.

On cognoist  
les hommes  
par l'essay  
qu'on en fait.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ble le roseau, afin que tu ayes tout l'esquipage. **LIBRE-PROPOS.** Ne pourras-tu pas encore m'accommoder de quelques figures seiches, Prestresse, & de tant soit peu d'or? **LA PRESTRESSSE.** Voilà ce que tu demandes. **LA PHILOS.** Que veut faire cet homme-cy, ie pense qu'il se moque? **LIBRE-PROPOS.** Ie veux amorçer l'hameçon avec vne figue & de l'or; puis me tenant assis sur la muraille le ietter dans la ville. **LA PHILO.** Quoy, Libre-propos, as-tu resolu de pescher des pierres dans la mer? **LIBRE-PROPOS.** Silence, Philosophie, attends vn peu la pesche. O Neptune le marinier, & toy Amphitrite sa bien-aymee, enuoyez-nous, ie vous prie, force poissons! Vrayement ie vois vn grand Loup! Ah, c'est plustost quelqu'autre monstre? **LA VERITE.** Non, non, c'est vn char: Vous diriez qu'il nage apres l'hameçon: Il a flairé l'or; il est desjà proche; il l'a touché, le voilà pris, tirons-le. **LIBRE-PROPOS.** Em-poigne avec nous le cordeau, Ruse, il est à nous: Voyons quel poisson c'est, braue Dame? Comment il baille? Hercule! quelles dents, qu'est-cecy? N'as-tu point esté pris, galand, pendant que tu courois à l'entour de ces rochers? Sans doute, pensant faire quelque butin en cachette, tu es demeuré pour la proye: mais maintenant pour punition, nous te pendrons par les aisslerons. **Tirons hors l'amorce & l'hameçon: le voilà vuide: Sans doute il a englouty desjà la figue & l'or.** **DIOGENE.** Par Iupiter il a vomy, les voilà. Amorçons-en d'autres encores. **LIBRE-PROPOS.** Voilà qui va bien; Que dis-tu maintenant, Diogene? Ne cognois-tu pas ce galand, & n'est-il pas des tiens? **DIOGENE.** Nenny vraiment. **LIBRE-PROPOS.** A quel prix le mettrons nous? C'est celuy-là que n'agueres nous auions estimé deux oboles? **DIOGENE.** Encoré estoit-ce trop, car il est inciuil & grossier, & si n'a ny bonté, ny valeur. Iette-le moy de la roche en bas la teste premiere, & deualle l'hameçon pour en tirer vn autre. Mais garde bien, Libre-propos, que le roseau venant à se recourber ne se rompe. **LIBRE-PROPOS.** Ne te mets point en peine, Diogene, car ils sont fort petits & legers. **DIOGENE.** Par Iupiter, ils ne pesent vraiment gueres, & sont ignorans, toutesfois ie ne laisse pas de tirer. **LIBRE-PROPOS.** Dieux! qui est cet autre icy, aussi large que si c'estoit quelque poisson ouuert par le milieu? Vrayement c'est vne Psette, laquelle s'est frottee à l'hameçon, & l'a par apres englouty. La voilà prise. **DIOGENE.** O quel galand voicy! Qui est il? **LIBRE-PROPOS.** Il se dit estre Platonique. **PLATON.** Et quoy, meschant, tu accours donc à l'or? **LIBRE-PROPOS.** Que t'en semble, Platon? Qu'en fe-

Il ne fait pas bō  
s'accrocher à  
vn hameçon  
d'or, car sou-  
uent on y de-  
meure pendu  
par le bout.

rons-nous? **PLATON**. Qu'on le precipite tout maintenât du haut de la roche en bas. **DIOGENE**. Lette l'hameçon pour en prendre vn autre. **LIBRE-PROPOS**. O que i'en vois vn beau qui s'approche; il semble estre au fonds de l'eau, est tachetté de diuerses couleurs, & a des rayes d'or sur le dos. Ne le vois-tu pas, Ruse; il fait l'Aristote? Le voicy qui vient: Ils s'en retourne? Rien moins, il regarde encore fixement: Il reuiet; il a englouty l'amorce; il est pris. Ne le cognois-tu point? **ARISTOTE**. Ne me demande pas cela, Libre-propos, car ie ne sçay qu'il est. **LIBRE-PROPOS**. Le ietterons-nous encore du haut du rocher en bas, Aristote? **DIOGENE**. Regarde icy, ie te prie, ie vois plusieurs poissons de mesme couleur, espineux & aspres par le dessus, & qui sont plus picquants que des herissons. Nous en auons bien faute: mais il suffira que nous en tirions seulement vn de la troupe. Voilà le plus fretillard d'entre eux qui mord l'hameçon. **LA RUSE**. Assieds toy, si tu me crois, puis enuelope premierement avec du fer vne bonne partie du bas de la cordelle, de peur qu'ils ne la rongent avec les dents, & engloutissent l'or. **LIBRE-PROPOS**. Me voilà donc assis: O Neptune, sois fauorable à ma pesche! Holà, holà, ils se combattent pour sçauoir lequel des deux aura l'amorce; les vns se sont assemblez à troupes, & rongent la figue; les autres s'amusent à engloutir l'or. Voilà qui ne va pas mal. Il y en a vn gros qui est pris. Viençà, dy moy de qui tu portes le surnom? Mais ne suis-je pas bien sot de vouloir contraindre vn poisson à parler, sans considerer que tels animaux sont muets? Au demeurant, Ruse; dy moy, ie te prie, qui est le maistre de cestuy-cy? **LA RUSE**. C'est Chryssippe que tu vois. **LIBRE-PROPOS**. L'entends bien ce que tu veux dire, c'est parce que l'or conuiet bien au nom. Je te conjure par Minerve, Chryssippe, de me dire si tu cognois ces personnes, & si tu leur apprens ceste doctrine? **CHRISIPPE**. Tu me fais, par Iupiter, vne fascheuse demande, Libre-propos. Penses-tu que ie me serue de telles gens? **LIBRE-PROPOS**. A ce que ie vois tu es vn grâd personnage, Chryssippe; Il faut faire passer le pas à cestuy-cy comme aux autres: Car puis qu'il est si picquant, il faudroit craindre si on le mangeoit, qu'il n'escorcheast le gosier. **LA PHILOS**. C'est assez pesché, Libre-propos, quittons là ce mestier, de peur que, comme il aduient souuent, quelqu'un de ces poissons ayant attaché l'or & l'hameçon, ne vienne à s'eschapper, & que la prestresse ne s'en prenne à toy. Par ainsi, allons nous en pourmener: Aussi est-il tantost temps que vous autres vous en retourniez d'où vous

L'Auare engloutit l'hameçon d'or, & se referue le cordeau.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

estes venus, afin que vous ne passiez le terme qu'on vous a prescrit. Quant à toy, Libre-propos, va-t'en avec la Ruse, pour couronner, ou marquer vn chacun selon son merite, comme ie vous ay desjà ordonné. **LIBRE-PROPOS.** Nous y allons, Philosophie. Adieu bons personnages; nous partons d'icy pour executer ce commandement. Mais ie te demande, Ruse, où faudra-t'il premierement aller? Sera-ce en l'Academie, ou bien au Stoa. Commençons au Lycee: Il n'y a point de danger. Si sçay-je bien pourtant qu'en quelque endroit que nous arriuions, nous aurons plus grand besoin de fers chauds, que non pas de couronnes.

### A N N O T A T I O N S.

a *Voir escouler l'eau.* ] Les Anciens se seruoient de certains horloges d'eau, & les Aduocats plaidoient tousiours iusques à ce qu'elle estoit escoulee.

b *Piquide.* ] Place d'Athenes, où l'on faisoit les funeraillies de ceux qui estoient morts à la guerre. Elle estoit ainsi nommee, pour la grande variété d'histoires qui s'y voyoient depeintes.

c *Le Temple d'Esculape.* ] Le principal Temple consacré à ce Dieu estoit hors la ville de Rome en l'Isle du Tibre; dequoy Plutarque rend la raison en ses questions Romaines. On y mettoit des chiens a l'entree, parce qu'il auoit esté allacté par vne chienne. Ceux qui se portioient mal, faisoient porter leur liét dans ce Temple pour y receuoir guérison.

d *Le Temple des freres Iumeaux.* ] Il entend parler de Castor & de Pollux, lequel fut rebasty par Lucius Metellus des despouilles del'ennemy. Bien que ce Temple fut consacré aux deux freres, on n'en parloit iamais qu'au nom de Castor. D'où vient que nous liions dans Suetone, que Marcus Bibulus, Collegue de C. Cesar en son Consulat, s'aduisant qu'on attribuoit à Cesar toute la magnificence des jeux qu'il faisoit en public à ses propres frais, il souloit dire que le mesme luy aduenoit qu'à Pollux, c'est à dire, qu'on ne parloit que du Consulat de Cesar, comme du Temple de cestuy-cy, bien qu'ils fussent deux.

e *Vn costume de Sacrificateur.* ] Il estoit de moyenne longueur, & auoit le manche d'ynoire, tout rond, & semé de petits cloux. Le souuerain Pôitife, & les Vierges Flaminienes s'en seruoient aux Sacrifices.

f *Luy razer la barbe.* ] Ceux qui faisoient iadis profession de la Philosophie, souloient porter vn long manteau, & la barbe mal-peignee & fort longue, s'estimans estre de grâds Docteurs: pourueu qu'on les fit paroistre en cet esquipage. Mais ce n'estoit pas là le principal poinct de la Philosophie, comme le monstre Lucian, lors qu'il introduist vn Philosophe de meschante vie, auquel il faut razer la barbe pour punition. Ronsard a traduit du Grec ce plaisant Epigramme sur ceste matiere.

*Si porter grand' barbe au menton,*

*Nous fault Philosophes paroistre,*

*Vn bouc barbasse pourroit estre*

*Par ce moyen quelque Platon.*

g *Puis le marque au front.* ] Les Anciens auoient de coustume de marquer les calomnie-teurs sur le front avec vn fer chaud, comme Ciceron l'a tres-bien remarqué.

*Oratio pro Roscio Amerino.*

LA

## LA NAVIGATION, OV, LE TIRAN.

CARON.

IL y a à long temps, ô Clothon, que le vaisseau tout prest & équipé nous attend pour partir : La sentine est desjà vuidee, le mast dressé, les voiles tenduës, & les auirons rangez chacun en sa place. Tellement qu'il ne tient pas à moy que nous ne tirons l'ancre pour desmarer. Il n'y a que Mercure, que nous attendions des premiers, qui nous cause ce retardemēt. Nous deurions desjà auoir fait trois voyages, & tu vois neātmoins qu'il n'y a personne dans nostre barque. Le iour s'en va passé, sans que nous ayons encore gaigné vne seule obole, & ie ne doute point que Pluton ne m'attribuē la cause de ce sejour. Je pense, pour moy, que ce braue conducteur des Ombres a beu sur terre de la fontaine d'oubly, & qu'il ne se ressouuient plus de retourner à nous. Ce qui me faict croire, ou qu'il s'exerce à la lutte avec quelques ieunes gens, ou qu'il joüe de la harpe, ou qu'il s'amuse à faire des comptes faisant trophée de ses mensonges, si ce n'est qu'en retournant il desrobbe quelque chose comme il a de coustume : Car le larrecin est le mestier, auquel il se plaist le plus. CLOTHON. Que sçais-tu, Caron, si Iupiter, son Seigneur & son Maistre, ne le detient point là haut, & s'il ne luy commande point quelque chose pour mettre à execution ? CARON. Cela n'empesche pas qu'ayant reçu ses commãdements, il ne se doiuē rendre icy pour nous assister. Mais ie vois bien que c'est, la principale cause de son retardement est, que nous n'auons à manger icy qu'un peu de mauue, des offrandes de vin, des hosties, & des victimes, & autres telles viandes de peu de saueur : outre que nous ne voyons icy que nüages, & tenebres ; mais au Ciel tout y est clair & serain : on n'y boit point d'autre breuuage que de l'ambrosie, & ie pense que ces delices arrestent Mercure : Car quand il part d'avec nous, il s'enuole, comme s'il sortoit d'une obscure prison : Mais lors qu'il faut qu'il retourne, c'est merueille comme il vient lentement & à petit pas. CLOTHON. Ne te fasche point, Caron, ains voy comme il s'approche de nous, & amene des ombres à troupes. Tu peux voir cōme il en chasse de sa verge un grand nombre deuant luy. Mais n'en

*L'Authent re-  
presente icy sous  
une narration  
fabuleuse, quel  
est le salaire de  
la vertu, &  
quelle la punitiō  
du vice.*

*Au Ciel tout  
y est resplan-  
dissant & se-  
rain.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

vois-je point vn en la troupe qui est enchainé? N'en vois-je point vn autre, qui ne cesse de rire? Vn autre qui porte sa besasse pendüe au col, & vn baston à la main? Considere vn peu son regard hideux, sa face feure, & comme il pousse & haste les autres de marcher deuant luy. Ne vois-tu pas encore Mercure qu'il fond tout en suëur? regarde comme il a les pieds poudreux, & le front si moite, qu'à peine peut-il auoir son haleine: Que veut dire cecy, Mercure? D'où te vient ceste esmotion? Tu nous sembles fort troublé: **MERCURE.** Que me pourroit-il estre aduenü autre chose, Clothon, si ce n'est que poursuiuant ce meschant icy, il m'est presque eschappé des mains, & m'a tant trauaillé, que tout ce que i'ay peu faire, ç'a esté d'aborder aujourd'huy à ceste barque. **CLOTHON.** Mais qui est il, & que veut il dire de tascher de s'enfuyr ainsi? **MERCURE.** Son faict est descouuert; c'est parce qu'il cuidoit viure plus long temps qu'il n'a peu. Sa grande detresse me faict inferer que c'est quelque Roy, ou quelque Tyran. **CLOTHON.** Helas est-il bien si fol, qu'il pense eschapper, quand le fil de sa vie est coupé? **MERCURE.** Que dis-tu, s'il pense eschapper? Ie t'assure que si celuy qui tient ce baston en main ne m'eust assisté, & si nous ne l'eussions garotté à toute force, il se fut sauué: Car depuis qu'Atropos me l'a liuré, il n'a cessé de se mutiner le long des chemins, si bien que se roidissant de pied ferme, nous auons eu toutes les peines du monde, pour l'amener iusques icy. C'est la verité que souuent il nous supplioit de le laisser aller, avec promesse qu'il nous recognoistroit: mais ie ne le quittay iamais, voyant que sa demande estoit absurde, & impertinente: Si est-ce pourtant qu'estant venu iusques à la porte, où, selon ma coustume, ie donnois par compte au Iuge Eacus les ames que ie menois avec moy, comme il les comptoit, suiuant l'ordre que ta sœur les luy enuoyoit, ce perfide nous eschappa cauteleusement. Ce qui fut cause qu'Eacus voyant qu'il en manquoit vn de son compte, se tourna soudain vers moy, & me dit; Mercure, ne pratiquez pas en tous lieux vos larrecins accoustumez? Qu'il vous suffis de faire de semblables traicts au Ciel; ce n'est pas à l'endroit des esprits infernaux, qu'on doit vser de trôperie? Tu vois que le nombre se monte à mille & quatre, ainsi que le porte la liste, & ie treuue qu'il s'en manque vn, si pour ton excuse tu ne veux dire qu'Atropos t'ayt trompé. D'abord ce langage me fit rougir de honte, & me reslouenant de la peur que i'auois eüe en chemin, qui me faisoit regarder de part & d'autre, ie treuuy que ce meschant

*C'est vn espoir  
bien fressle que  
celuy de la vic.*

s'en estoit fuy; à cause dequoy ie rebroussay chemin à la haste vers le mont Ténarus: Ce bon homme que vous voyez m'a volontiers accompagné, & nous auons tant couru qu'en fin ie l'ay attrapé sur ce mont, s'estât peu fallu qu'il ne nous ayt eschappé du tout. CLOTHON. Or çà, Caron, nous accusions n'agueres Mercure de paresse? CARON. Pourquoy tardons nous icy d'auantage, il semble que nous n'y ayons pas assez demeuré: CLOTHON. Qu'on entre dedans pendant que ie me tiendray icy à l'entree avec mon roolle, pour remarquer tous ceux qui y entreront, & pour reconnoistre de quel pays ils sont, & de quelle mort ils ont finy leurs iours. Pour toy, Mercure, reçois-les tous, & les mets chacun en sa place selon l'ordre qu'il faudra tenir. Prends ces petits enfans, & les y iette dedans tous les premiers: car si ie les interroge, ils ne sçauront quelle responce me faire? MERCURE. Tien, nautonnier: en voilà trois cents de nombre, outre ceux que les peres & les meres ont exposez à l'adventure. CARON. Dieux quelle abondance! Tu es le seul, auquel il appartient de mener des ombres: mais il me semble que tu nous apporte icy des raisins qui ne sont pas meurs. MERCURE. Quoy, Clothon, veux-tu que ie t'amene ceux pour lesquels on ne pleure point? CLOTHON. Entends-tu parler de ces vieillards que voilà? Qu'ay-je affaire de me rompre la teste à les interroger de ce qui s'est fait depuis le temps d'Euclide iusques à present? Vous autres qui auez passé soixante ans approchez vous, & venez icy. Mais ie te demande que veut dire qu'ils ne sonnent mot? Ont-ils les aureilles estoupees de mousse, qu'ils ne puissent ouyr quand on les appelle à haute voix, ie crois qu'il me les faudra faire apporter dans la barque. MERCURE. Tenez, Dame Clothon, en voilà trente-huict tous flestris de vieillesse, & presque ennuyez de viure. CLOTHON. Par Iupiter, tu ne dis que la verité, & à les voir, on diroit que ce sont des raisins sechez au Soleil. Holà, Mercure, fais moy venir icy tous ceux qui sont morts de blessure. Or-çà, dictes moy, vous autres, de quelle mort auez vous finy vos iours? C'estoit vn arrest du destin, qu'il en deuoit hier estre tué quatre-vingts en la guerre que font les Medes, & entr'autres Gobaret le fils d'Oxearte. MERCURE. Ils sont tous icy, & de plus en voilà sept, que la passion d'amour a fait mourir de leur propre main. CLOTH. Le Philosophe Theogene, qui estoit du nombre de ceux cy, s'est couppé la gorge luy mesme, ne pouuant iouyr d'une courtisane de la ville de Megare, pour laquelle il brusloit d'amour. MERCURE. Tenez le voilà.

Quand la mort nous menace sans nous toucher, elle se jouë de nous pour nous surprendre.

Tous excez sont vicieux, & principalement ceux de l'amour.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

CLOTHON. Où sont ceux qui se sont entretuez pour auoir vn Empire sur tous? MERCURE. Ils sont icy. CLOTHON. Où est l'adultere que sa femme a fait mourir? MERCURE. Le voilà. CLOTHON. Ceux qui ont esté condamnez en Iustice, qu'ils viennent icy, i'entends ceux qui ont enduré mille supplices, sur tous les membres de leurs corps, & qu'on a pendus au gibet. Qu'on m'amene aussi les sept autres pauvres hommes, qui ont esté tuez par les gens-d'armes, & par les voleurs? MERCURE. Vous les voyez là: Ce sont ceux qui sont tous navrez. Ne voulez-vous point aussi que ie vous amene des femmes avec eux? CLOTHON. I'en suis contente, & que tu m'amenes aussi ceux qui se sont noyez, ceux qui sont morts de la fièvre, & le Medecin Agatocles nommé Cynistus, cet aualeur d'œufs frais, qui ne viuoit que du soupper d'Hecate, c'est à dire, du relief des banquets, & qui auoit resolu de se faire mourir en auallant vne seiche cruë. CYNISTVS. Me voicy, tres-puissante Clothon, ie ne sçay en quoy i'ay iamais offensé vostre Majesté, pour m'auoir laissé traîner ma vie si long temps au monde? C'est toy qui as prolongé mes iours, sans que i'en aye peu couper le fil que tu tramois? CLOTHON. C'estoit mon plaisir que tu demeurasses encore quelque temps à cognoistre les vices des hommes, & que tu en fusse le Medecin. Mais tu sois maintenant le bien-venu: entre dans la barque. CYNISTVS. Ie n'y entreray point, que cestuy-cy n'y soit ietté pieds & mains liez, car i'ay peur que par ses prieres il ne nous eschappe. CLOTHON. Sus-donc, que ie voye quel il est? MERCURE. C'est le Tyran Megapante, fils de Lacidas. CLOTHON. Entre dedans, & vn peu plus auant. MEGAPANTE. Helas, Reyne Clothon, ie te prie que ie ne mette point les pieds là dedans: permets moy plustost de retourner sur terre avec les vians. Si tu m'oblige de tant, ie te promets, foy de Prince, que ie ne tarderay gueres, & reuiendray sans qu'aucun me vienne rappeler. CLOTH. Pourquoy desires-tu tant de reuiure? MEGAP. Parce que i'ay laissé vne maison imparfaicte; à cause dequoy, ie te prie instamment qu'il me soit loisible de la paracheuer. CLOTH. Tu te mocques, ne laisse pas de monter. MEGAP. O Decesse Filandiere, ie ne te demande pas vn long terme; permets seulement que ie puisse arrester vn seul iour, pendant lequel i'aye loisir de dire à ma femme ce qu'elle doit faire de mon argent, & luy mōstrer les thresors que i'ay enterrez. CLOTH. Tu perds le temps; i'ay resolu que tu entreras dans ce batteau. MEGAP. Helas, faut-il que ie laisse tant d'or miserablement perdu? CLOTHON. Ne t'en soucie

Il n'est pas besoin que la mort nous prenne au mot toutes les fois que nous l'invoquons.

point : car Megades, fils de ta sœur, en jouira. MEGAP. O malheureux que ie suis, i'ay esté bien lasche que ie ne l'ay tué! C'est le plus grand de mes ennemis. CLOTH. C'est luy mesme qui te suruiura quarante ans, & qui aura aussi toutes tes maistresses, toutes tes robbes, & toutes tes richesses. MEGAP. Vous me faites tort, Clothon, de donner mes biens à des personnes qui me veulent le mal de la mort, & qui m'ont autres-fois dressé des embusches? CLOTH. Penses-tu que Megades ne soit pas aussi digne d'auoir des thresors, que tu as eu ceux de Cidimachus, lequel mourant du coup mortel que tu luy auois donné, tu meurtris encores en sa presence ses propres enfans? MEGAP. Tous ces biens m'appartenoient des lors. CLOTH. Tu n'en iouis donc plus maintenant? MEGAP. Escoutez ie vous prie, Clothon, ce que ie vous veux dire en secret, & sans que nul autre le sçache que vous & moy. Vous autres Ombres, retirez vous vn peu à l'esquart. Si c'est de vostre bon plaisir de me laisser aller, ie vous promets de vous donner mille talens du plus fin or. CLOTH. Tu es bien fol de penser encor à ton or, & à tes talens. MEGAP. Si tu m'octroyes ce que ie te demande, ie te donneray en outre deux grandes coupes d'or, que ie gagnay quand Cleocrite mourut de ma main, chacune desquelles pese cent talens, & est de pur or. CLOTH. Empoignez moy ce galand, puis qu'il ne veut entrer de son bon gré. MEGAP. Ie vous assure, Messieurs, que les murailles de l'vne de mes villes demeurent imparfaites, & plusieurs vaisseaux commencez, que si i'eusse seulement vescu cinq iours tout s'en alloit fait. CLOTH. Tout cela ne te sert de rien. MEGAP. Qu'on m'accorde à tout le moins ceste autre petite demande. CLOTH. Quelle? MEGAP. Que ie viue sur terre, iusqu'à ce que i'aye subjugué les Pisidiens, rendu mes tributaires les Lydiens, & que ie me sois fait dresser vn magnifique tombeau, où mes exploits heroiques & victorieux soient representez, comme il appartient à vn Empereur de ma sorte? CLOTH. Ce que tu me demandes, n'est pas vn ouurage d'vn iour, & il t'y faudroit employer plus de vingt ans. MEGAP. Ie donneray bone & suffisante caution qui respondra pour moy de mon peu de sejour, & de mon retour. Que s'il en est besoin, ie vous lairray icy Agapetus en hostage. CLOTHON. N'es-tu pas bien meschant de vouloir dōner pour pleige celuy, que tu laisses ton heritier, & ton successeur apres ta mort? MEGAP. C'estoit bien là mon dessein, mais ie m'en dédis maintenant. CLOTH. Ne te soucie, tu le verras tost çà bas aussi bien que toy, lors qu'il sera tué de la main de celuy

L'Auare amasse des biens pour nourrir des vices.

Toutes les creatures naissent avec vn instinct naturel de prolonger leur vie.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

qui tient ton sceptre à present. MEGAP. Pour le moins ne me refuse point ceste demande? CLOTH. Que requiers-tu encore de moy? MEGAP. C'est que ie desire sçauoir en quel estat sont mes affaires, depuis que i'en ay delaisé le soing? CLOTH. Je te le diray, puis que tu le veux; mais ie sçay bien que tu en seras fasché quand tu le sçauras. Premieremét ton esclauce Midas espousera ta femme de laquelle il auoit desjà abusé. MEGAP. Quoy, seroit-il bien possible que ce meschant se mariait avec ma femme, pour l'amour de laquelle ie l'ay mis en liberté? CLOTH. Ce n'est pas tout: Sçaches encore que ta fille sera l'vne des maistresses de celuy qui par tyrannie t'a rauy ton Royaume: Et que toutes les statués qu'on auoit erigees à ton nom, ont esté desmolies, & sont aujourd'huy la fable du peuple. MEGAP. Mais n'y a-t'il personne de mes amys qui prenne ceste cause en main? CLOTH. Où le treuueroit-on, veu que tu n'en acquis iamais vn seul? C'est la verité qu'il y en a plusieurs qui adorent les Roys, cōme Dieux, & qui louient tous leurs dits & faitts; mais c'est, ou de peur de perdre les biens acquis, ou pour l'esperance qu'ils ont d'en attrapper de nouveaux. Vn Roy n'a que bien peu d'amys, mais beaucoup de seruiteurs qui s'accommodent au temps. MEGAP. Si ay-je veu souuent, que quand mes amys estoient au festin, ils beuuoient tous à ma santé, & me souhaittoient à haute voix abondance de biens. Tellement qu'ils ne iuroient tous que par mon nom, & n'y en auoit pas vn qui ne s'offrist à mourir pour moy. CLOTH. Tu es mort pour auoir soupé chez l'vn de tes amys, où tu beus le dernier breuuage qu'on t'y auoit appresté, & qui t'a enuoyé çà bas. MEGAP. C'est sans doute ce que ie sentis si amer: Mais à quelle intention ce mien amy m'empoisonnoit-il? CLOTH. Tu t'enquestes de trop de choses: Il y a desjà long tēps que tu deuois estre dedās la barque. MEGAP. l'ay encor vn petit scrupule à te communiquer, qui me fait desirer de reuiure plus que chose du monde. CLOTH. C'est quelque chose d'importance, selon mon aduis. MEGAP. Tu dois sçauoir que sur le soir, mon valet, nommé Carion, ferma la porte de mon cabinet, où i'estois couché tout de mon long, comme vne personne de qui on ne se soucie plus, & prit Glicerium ma maistresse, qui long temps auparauant estoit, comme i'estime, en ses bonnes graces; laquelle il se mit à baiser, & embrasser fort estroitement: Et quand il en eut fait à son plaisir, il tourna ses yeux sur moy, & me tint ce langage. C'est toy, meschant, qui m'as battu si souuent: & ce disant, il m'arrachoit les cheueux, & à force de me choquer

Les Grands  
ont plus de  
flatteurs que  
d'amis.

O le mauvais  
augure, quand  
le valet veut  
marcher de  
pair avec son  
Maistre!

la teste, il me l'a meurtrit toute, me faisant mille bosses. Apres m'auoir ainsi battu, il me cracha à la face : & comme il s'en retournoit, il prioit les Dieux qu'ils m'enuoyassent aux Enfers avec les damnez. O que i'estois pour lors en grande colere! Mais parce que mon corps s'en alloit mourant, & estoit tout glacé, il me fut impossible de m'en venger. Quand la meschâte ouyt le bruiet que faisoient ceux qui accouroient pour me voir, elle fit semblant de respandre des larmes pour moy, & se mouillant les yeux de salie, elle ne cessoit de crier & de cõtre-faire la desolee. Mais, si ie le tiès iamais! **CLOT.** Quitte moy ces menaces, & te delibere de passer; car il est temps que tu ailles deuant le Iuge. **MEGAP.** Mais, qui sera l'homme si hardy que d'oser prononcer vn arrest contre vn Roy? **CLOTH.** Ce sera bien plustost contre vn ombre, qui aura pour Iuge Radamante, qui te iugera selon l'équité, comme tu l'apprendras par l'experience, & pourtant ne retardes plus icy? **MEGAP.** Fais-donc eschange de ma condition avec celle d'vn homme priué, & me rends tel, que le moindre de ces pauures que voicy: ou si tu veux, esclau, au lieu de Roy que i'estois; pourueu que tu me permettes de retourner en vie. **CLOTHON.** Où est celuy qui porte vn baston? Et toy, Mercure, prenez moy ce galand par les pieds, & le trainez dedans; car aussi bien vois-je qu'il n'y entrera iamais de son bon gré. **MERCY.** Suy moy tout maintenant, meschant, qui auois si grande enuie de t'eschapper: Prends-le, bartelier, & appelle quelqu'vn à ton ayde, afin que vous le liez estroitement au mast du nauire. **MEGAP.** C'est la raison que ie sois assis au lieu le plus honorable. **CLOTH.** Pourquoi donc? **MEGAP.** Parce que, par Iupiter, i'ay commandé en Roy, & ay eu plusieurs gens-d'armes & satellites pour garde de ma personne. **CLOTH.** O que ton valet Carion faisoit bié de t'arracher les cheueux, puis que tu es si mutin, & si fascheux! Tu esprouueras bien maintenant vne autre maniere de traictement: Car tu seras frotté du baston que porte Cynistus. Frappe, frappe dessus, hardiment. **MEGAP.** Quoy, Cynistus, m'oserois-tu bien frapper d'vn baston? Ie ne te traictay pas ainsi n'agueres, quand ie te fis seulement attacher au gibet, pour m'auoir dit vne parole trop libre, & qui ne me plaisoit pas beaucoup. **CLOTH.** Et pour celà mesme tu demureras lié au mast du nauire. **MYCILLE.** Dy moy, Clothon, as-tu perdu la souuenance de moy? Est-ce parce que ie suis pauure, qu'il me faut entrer tout le dernier dedans la barque? **CLOTHON.** Mais, qui es-tu? **MYCILLE.** Ie suis Mycille le sauetier.

Vne meschäte  
femme est l'a-  
bregé de tou-  
tes les ruses du  
monde.

Le sang qu'on  
tient durant la  
vie & apres la  
mort est bien  
different.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

**CLOTHON.** Voilà bien dequoy se fascher, pour demeurer le dernier? Ne vois-tu pas combien de beaux presens me promet ce Roy, si ie le veux laisser libre tant soit peu: C'est pourquoy ie m'estonne fort de ce que tu n'as vn mesme desir. **MYCILLE.** Maistresse des destins, & la meilleure des Parques, s'il vous plaist de me donner audience, ie vous diray en peu de mots, que ce salaire du Cyclope, ne me plaist pas beaucoup, quand il dit:

*Tu ne peux esperer que d'estre deuoré.*

Car soit deuant ou apres, il faut franchir ce pas vne fois. Qu'on me passe le premier ou le dernier, il ne m'en soucie pas: veu que ie ne possède point de richesses à l'esgal des Princes: Aussi leur vie & la mienne sont esloignées, comme l'on dit, du Diametre entier. Le Tyran qui gouerne mal le public, ayant esté tout le temps de sa vie craintif, & redouté d'un chacun, endure un cruel supplice, & est comme bourrelé en soy-mesme, quand il se void priué des plaisirs & voluptez, auxquelles il a le cœur attaché, sans l'en pouuoir desgager. Il souffre, dis-je, un fascheux tourment, quand il luy faut laisser ses cheuaux, ses palais, ses mignons, & les belles Dames. Et bien qu'il luy soit facile de rompre ses liens, si ne se peut-il contenir qu'il ne pleure, lors qu'il luy faut desloger: Car encore que les Grands soient courageux & hardis, ils se treuent neantmoins tous paoureux en ceste voye qui conduict aux Enfers. D'où vient que le plus souuent ils tournent le dos, & taschent d'estre long temps au monde, comme faisoit ce miserable Roy que voicy, lors qu'il retiroit les pieds en arriere, pensant de tromper la mort par ses prieres. Quant à moy, qui ay tousiours esté pauure, ie n'ay voulu apporter, ny auoir icy avec moy, ny royaume, ny palais, ny or, ny argent, ny meubles, ny monuments, ny statues: Mais aussi-tost qu'Atropos s'est monstree à moy, i'ay ietté là mon aleine, ensemble ma courroye, qui me sert à coudre sur mes genoux, & ay seulement pris vne pantoufle, pour la suiure plus à l'aise. I'estois si contant de venir icy, que de haste que i'auois, ie ne me suis donné le loisir, ny de lier ensemble mes fautes, ny de ferrer ma poix, ny mon noir à noircir, tant ie me suis hasté de venir pour atteindre ceux qui estoient partis deuant moy, afin que ie les peusse recognoistre. Aussi n'ay-je rien laissé derriere qui me rappelle à soy. Iupiter m'est à tesmoin que ie ne vois rien icy bas, qui ne me soit extremement agreable. Et ce qui me plaist le plus entre-autres choses, c'est que les degrez d'honneur y sont égaux, & qu'aucun ne differe en rien de son voisin: & ce que

Les delices du monde ont pl<sup>s</sup> d'absinthe que de miel.

Toutes morts sont bonnes au pauure, qui met fin à ces maux en mourant.

ce que ie treuve de meilleur, c'est que l'argent qu'on y doit dès long temps ne s'y paye point. Toute froidure en est bannie, on n'y parle point de maladies, les grands ny battent pas les petits, on n'y paye point de tailles n'y d'imposts; & bref ça bas tout y est calme, & paisible. Au contraire il n'y a que desordre là haut parmy les viuans: Ie ne vois point icy de pauvres compagnons, qui ne rient, & point de riches qui ne pleurent. CLOTHON. Mais parce qu'il me semble que ie t'ay veu rire n'agueres, ie voudrois bien apprendre de toy, quel en est le subject. MICILLE. Sçache, puissante Deesse, que durant ma vie i'estois aupres du Roy Megapante, où ie remarquois soigneusement tout ce qui se passoit en sa Court: & me croyois l'homme du monde le plus heureux, quand ie pouuois estre en ses bonnes graces, & me tenir pres de luy. Car toutes les fois que ie luy voyois porter ses beaux habits de pourpre; quand i'admirois sa vaisselle d'or toute enrichie de pierreries; quand ie regardois les pieds de son chaliçt massif, i'allois disant par tout, que c'estoit là le plus heureux homme du monde. En outre, la fumee des mets delicats qu'on apprestoit en sa cuisine me donnoit vn tel appetit, que l'eau m'en venoit à la bouche. Bref quand il sortoit de son Palais avec vne Majesté royale, il marchoit si pompeusement, que ceux qui luy alloient au deuant, s'en estonnoient: Et il me sembloit à moy, que c'estoit le plus beau des mortels, & que sa fortune surpassoit celle des autres Roys. Mais si tost que la mort l'a priué de toutes ces delices, il a seruy de rifee à vn chacun, & a esté fait la fable de tout le peuple. Sa grande sottise n'a esté plus ridicule à personne qu'à moy, qui parauant auois admiré ce mal-heureux monstre d'homme, iusques à m'en estonner, ne mesurant sa felicité que par la fumee des viandes, & publiant qu'il estoit bien-heureux, pour le voir vestu d'escarlatte, qui se fait du sang des Tortuës qui sont en la mer Laconique. Ie n'ay pas eu seulement le plaisir à voir cestuy-cy, ains encores, à cõtempler cet vsurier Gniphon, lequel pleuroit à chaudes larmes, & se repentoit de n'auoir joyü de ses richesses, quand le loisir le luy permettoit, estant decedé sans en gouster la douceur vne seule fois, ayant laissé pour heritier vn certain Rhodocare, qui est l'homme du monde le plus prodigue. Ie ne pense iamais à celà, que soudain ie ne me prenne à rire, sur tout, quand ie me ressouuiens, comme durant sa vie, on le voyoit tousiours seul, & couuert de meschans haillons, avec vn visage triste, & plein de soucy. Ie me mocques encore de ce qu'il n'estoit riche que des doigts,

Au monde les choses belles sont les plus ridicules.

Ce que nous lostons auourd'huy, nous le blasmons demain.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

desquels il contoit ses escus à milliers, les reduisant en petite somme, pour en tirer de l'vsure sur les particuliers, le susdit Rhodacare s'en dōnant soudain apres du bō tēps. Mais pourquoy tardōs nous si long tēps icy, & que ne destachōs nous le bateau pour passer outre? S'il y a quelqu'autre chose qui soit digne de rire, nous en rirons à bon escient en passant l'eau, principalement quand nous verrons pleurer ce meschant. **CLOTHON.** Monte, & entre dedans, afin que le battelier puisse leuer l'ancre. **CARON.** Qui est cestuy-cy, & où va t'il? Attens vn peu si tu veux: on te passera demain matin? **MYCILLE.** Serois-tu bien si mauuais, Caron, de laisser icy vne ombre, qui languit d'attendre si long temps? Fais en ce que tu voudras, si te promets-je que ie te feray adjourner deuant Radamant Iuge des Enfers. Helas, pauure que ie suis, il passe desjà sans moy, & me laisse icy tout seul! Que ne me iettē-je dans l'eau pour le suiure à la nage? Puis que ie suis desjà mort, il n'y a point de danger que ie me noye; ie ne scaurois mourir vne autre fois? Il faut necessairement que ie me mette à la nage; aussi bien n'ay-je pas la maille pour passer dans le bateau. **CLOTHON.** Que veux-tu faire, Mycille? Arreste, il n'est pas destiné que tu passes ainsi. **MYCILLE.** Ne ferez-vous pas bien estonnez de me voir delà l'eau, plustost que pas vn de vous? **CLOTHON.** Il ne le faut pas, te dis-je, Caron, destourne vn peu le bateau, & le prens. **CARON.** Il n'y a point de place au bateau pour s'asseoir, & tu vois bien toy-mesme, que tout y est plein. **MERCYRE.** Fais-le asseoir, si tu le treuues bon, sur les espaules du Tyran. **CLOTHON.** Tu ne dis pas mal, Mercure. Monte donc, Mycille, & foule aux pieds le dos de ce meschant homme. Pendant nous passerons tous ioyeusement. **CYNISTVS.** Il me semble, Caron, qu'il est temps que ie te descouure mon affaire, & te confesse la verité du fait. Veux-tu que ie te die, ie n'ay pas vn meschant denier pour te payer le passage; & ne m'est rien resté que ceste besasse & ce baston que tu vois? Mais s'il faut vuidier la sentine, ou tirer à la rame, ie le feray volontiers: Ie te promets que tu ne te plaindras point de moy, si tu me veux donner vne bonne & forte rame. **CARON.** Tire donc: Ie seray assez bien payé, si ie gaigne celà de toy. **CYNISTVS.** Y a t'il dāger de chanter pour encourager ceux qui rament? **CARON.** Par le Dieu Iupiter, ie pense que tu scais quelque chanson de battelier? **CYNISTVS.** I'en scaay assez: Mais vois tu que le bruiēt que ceux-cy font en pleurant, empesche nostre chant? **LE RICHE.** Helas que i'ay laissé de terres & de possessions! **VN AUTRE.** Mal-

Nous ne pou-  
uons mourir  
qu'vne fois.

Tout le mōde  
se plainēt au  
souuenir de la  
mort.

heureux que ie suis d'auoir quitté mes champs si fertiles, & ma belle maison! VN AVTRE. O que mes petits enfans auront du mal, & de pauureté! LE LABOUREVR. Helas, qui vendagera les vignes que j'ay n'aguères plantées! MERCURE. Et toy, Micille, tu ne pleures du tout point? Ce n'est pas la coustume de faire ce passage, sans esprendre des larmes. MICILLE. Vous auez raison, mais pour moy ie ne scaurois pleurer, ayant le vent si fauorable. MERCURE. Au moins pour ne rompre la coustume, gemy si peu que tu voudras. MICILLE. Vrayement ie pleureray donc, puis que tu le veux. Helas pauvre homme, combien ay-je laissé de vieilles courroyes! combien de vieux patins! combien de sautes! Ie ne seray plus desormais si miserable, que lors qu'il me falloit estre sans boire, ny sans manger, depuis le matin iusques au soir. Ie ne seray plus l'hyuer sans souliers, & demy-nud! Mes dents ne claqueront plus de froid? Qui sera heritier de mon aleine? Qui est-ce qui aura ma belle petite aiguille à trois quarres? Ay-je assez pleuré, Mercure? Or çà, peu s'en faut que nous ne soyons à bord. CARON. Sus, Messieurs, payez vostre passage: Et toy, Micille contente moy, & me baille vne obole. MICILLE. Tute mocques de moy, Caron, & ne pers pas moins ta peine de me demâder de l'argent, que si tu escriuois sur l'onde: car auant que ie vinsse icy, ie n'ay iamais sçeu si vne obolle estoit ronde, ou quarree. CARON. J'ay vrayement faict aujourd'huy vn passage qui m'est de grand gain. Sortez maintenant hors du batteau. Ie m'en retourne passer des cheuaux, des bœufs, des chiens, & vn nombre infiny d'autres animaux. CLOTHON. Prends tous ceux-cy, Mercure, & les meine, ie m'en retourne delà l'eau, pour amener icy Indopater, & Hemitres, car ils se sont entre-tuez, sur le debat du partage de leurs terres. MERCURE. Entrez tous, & me suiuez en troupe. MICILLE. Dieux, quelle obscurité est-ce que ie vois icy! Où est maintenant le beau ieune homme Megillus? Qui pourroit iuger icy, si la Dame Symmaque, est plus belle que Phryne? A ce que ie vois toutes choses y sont pareilles, & de mesme couleur. Mon casaquin qui estoit n'aguères tout gras, ord, & sale, est maintenant aussi beau que la robe de pourpre du Roy: car ses habits & les miens sont enuelopez de mesmes tenebres. Mais où est à ceste heure Cynistus? CYNIST. Me voicy auprès de toy, Micille: allons ensemble si tu veux. MICILLE. Tu dis bien, baille moy la main droicte. Dy moy, mon amy, quand tu fus consacré à la Deesse Eleusine, c'est à dire à Ceres, qui estoit adoree au temple dans la

O qu'il est facheux, de sortir du iour pour entrer dans les tenebres.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ville d'Eulifis en Grece, y voyois-tu chose semblable à celle-cy?  
**CYNIST.** La comparaison n'est pas mauuaife. Ne vois-tu pas ie  
 ne ſçay quelle femme, qui nous vient au deuant avec vn flambeau,  
 & nous regardant de trauers, elle ſemble nous menacer? Est-ce  
 point la Furie Erinnis? **MICILLE.** Ie le penſe, & ſon habit me le  
 fait iuger. **MERCURE.** Dame Tiſiphone, prens icy ces quatre  
 mille hommes, & plus. **TISIP.** Le Iuge Radamant vous attend il y  
 a l'og temps. **RAD.** Amene les moy Erinnis, & toy, Mercure, com-  
 me c'eſt l'office de crieur public & meſſager, fais les tous entrer  
 l'vn apres l'autre. **CINIS.** O Iuge Radamant, ie te prie à l'honneur  
 de ton pere, qu'il te plaiſe de me depeſcher le premier. **RADAM.**  
 Pourquoi? **CINISTVS.** Parce que c'eſt mon intention d'accuſer  
 quelqu'vn des maux que le Tyran Megapante a faiſts en ſa vie, &  
 deſquels ie ſçay la plus grande partie. Mais à peine pourras-tu  
 croire ce que ie dis, ſi tu ne ſçais qui ie ſuis, & cōment i'ay veſcu?  
**RADAM.** Qui es-tu donc? **CINIST.** Seigneur, ie ſuis le Philoſophe  
 Cyniſtus. **RADAM.** Approche toy, & viens ouyr ton iugement le  
 premier. ſçache vn peu, Mercure, s'il y a des accuſateurs contre  
 luy, & fais les entrer. **MERCURE.** S'il y a quelqu'vn qui vueille ac-  
 cuſer le Philoſophe Cyniſtus, qu'ils'aduance. **RADAM.** Nul ne ſe  
 preſente, Ce n'eſt pas toutesfois aſſez, Cyniſtus: car il faut que tu  
 te deſpouilles, afin que ie te iuge ſelon les marques qui ſe treuue-  
 ront en toy. **CINIST.** En quelle partie de mon corps pourrois-je  
 eſtre marqué? **RADAM.** Chacun de vous a autant de marques en  
 ſon ame, qu'il a commis de pechez en ſa vie, leſquelles ne ſe font  
 pas voir à tous. **CINIST.** Me voilà tout nud, tu peux voir à loiſir  
 les marques dont tu me parles. **RADAM.** Cet homme icy eſt pur  
 & net par tout ſon corps, excepté qu'il n'a que trois ou quatre ci-  
 catrices, encore ſont elles ſi effaçees qu'à peine les peut on reco-  
 gnoitre. Mais quoy? Qu'eſt-ce que cecy? Ne vois-je pas des in-  
 dices de quelque bruſlure? Ouy ſans doute, & ie m'eſtonne fort  
 de ce que ces marques paroiffent ſi peu. Que veut dire cecy, Cy-  
 niſtus? D'où vient que tu es ainſi purifié? **CINIST.** Ie m'en vay te  
 le dire tout maintenant: C'eſt qu'il me ſouuient qu'autreſfois  
 eſtant ieune garçon, & tout noircy de vices, j'aſſemblois pluſieurs  
 de ces marques ſur moy, leſquelles i'effaçay depuis de mon ame,  
 par le moyen de l'eſtude de la Philoſophie. **RADAM.** Tu as vſé  
 d'un remede fort propre. Auſſi pour ſalaire de tant de biens, ſou-  
 dain que tu auras accuſé ce Tyran, duquel tu m'as parlé, tu t'en  
 iras droit aux champs Eliſiens avec les ames des bien-heureux.  
 Fais venir les autres, Mercure. **MICILLE.** Ma cauſe conſiſte

Nous ne man-  
 querons pas de  
 telmoins qui  
 nous accuſerōt  
 apres noſtre  
 mort.

en bien peu de choses, & il n'est pas besoin de faire de trop grandes enquestes. Il t'est bien ayé de me regarder à ton plaisir; car il y a long temps que ie suis icy tout nud. RADAMANT. Mais dymoy, qui es tu? MICILLE. Ie suis Micille le fauetier. RADAMANT. Prends courage, Micille, tu es pur & net en toutes les parties de ton corps, & il n'y a pas vne seule tache en toy. Va t'en au mesme endroiçt où est le Philosophe Cynistus. Appelle le Tyran, Mercure, & le fais venir icy. MERCURE. Que Megapante, fils de Licidas, comparoisse icy tout maintenant. Où recules-tu? Approche; c'est toy, Tyran, que i'appelle. Mais toy, Dame Tisiphone, que ne me le iettes tu icy au milieu, la teste entre les iambes: Sus considère-le bien. Toy, Cynistus, accuse-le de ses vices enormes, à cest heure qu'il t'est en face. CYNIST. Il n'est pas necessaire de l'accuser de paroles, car les souillures & les taches, dont il est couuert, monstrent assez de quel coing il est marqué. Toutesfois, afin que la chose soit plus claire que le Soleil, ie suis content de le descourir par ma bouche, & le depeindre de ses viues couleurs. Premièrement ie suis d'aduis, qu'on ne parle point des meschans actes qu'il a faitz estant homme priué, ains seulement de la tyrannie qu'il a pratiquee, par le moyen, & à la faueur d'un nombre infiny de gens perdus & souillez de tous vices, desquels il auoit faitz amas à cest effect, ayant meschamment faitz occire plus de six cents hommes pour donner creance à sa tyrannie. Apres s'estre seruy de ceste voye, pour espuiser tous les biens des bons Citoyens, il n'y a sorte de cruauté qu'il n'ayt pratiquee, deflorant les vierges, & mesmes abusant des ieunes garçons. Tellement que tu ne le scaurois condamner à vn trop seuer suplice, tant pour sa presumption & pour son orgueil, que pour la peur qu'il faisoit à ceux qui luy venoient à rencontre. Car durant sa vie, il estoit plus facile de regarder le Soleil fixement, que de ficher la veuë sur luy. Toutes les langues des hommes ne suffiroient pas, pour raconter les nouveaux tourments qu'il a inuentez, pour assouuir sa rage & sa cruauté. Ce meschant n'a pas mesme abstenu ses mains du sang de ses familiers, & de ceux de sa parenté. Que si c'est ton bon plaisir de faire venir ceux qu'il a mis à mort, tu treuueras què ie ne suis point vn calomniateur, & que ie n'inuente pas fausement ces accusations. Tu vois desjà que sans les appeller, ils viennent icy tous de leur bon gré, & l'environnent pour le tourmèter. Helas, bon Iuge Radamant, tous ceux-cy sont morts par la

Ce n'est pas tout d'auoir vescu, il faut comparoistre & rendre cõpte au Iuge.

La venë du meschant est comme celle du basilic.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

cruauté de ce meschant; les vns ont esté secrettemēt tuez par poison pour la grande beauté de leurs femmes; les autres, parce qu'ils estoient faschez de l'outrage & du deshonneur qu'il faisoit à leurs enfans; & les autres, parce que leur trop grande sagesse leur deffendoit de consentir & prester l'espaule à ses meschancez. **RADAMANT.** Que responds-tu à cecy, meschant que tu es? **MEGAPANTE.** Je confesse d'estre coupable des meurtres dont ils m'accusent; mais pour les autres accusations, comme d'auoir commis des adulteres, violé des filles, & faict telles autres actions deshonestes, elles sont toutes fausses. **CINIST.** Il m'est bien facile de le conuaincre, Radamant, car ie luy mettray en teste de si bons tesmoins qu'il ne pourra s'en desdire? **RADAM.** Qui sont ces tesmoins? **CINIST.** Mercure, fais apporter icy la lampe qui esclairoit de nuict, ensemble son lict, & tu verras qu'ils tesmoigneront assez ses vilenies & abominations. **MERCURE.** Sus, que le lict & la lampe de Megapante se presentent tout maintenāt, pour tesmoigner cōtre luy. Tout va bien, les voicy jà venus. **RADAM.** Puis que vous comparoissez icy pour accuser Megapante, & estre tesmoins de ses saletez, declarez nous le tout. **LE LICHT PARLE, ET DIT.** Toutes les accusations que Cynistus a produit cōtre Megapante, sont tres-veritables. Ie rougis neantmoins de honte, Seigneur Radamant, & il me desplaist d'alleguer icy les grandes vilenies qu'il a faictes sur moy. **RADAM.** Si est-ce pourtant qu'il appert par ton tesmoignage que tu le condamnes, puis que tu confesse d'auoir honte, de raconter ses ordures. Et toy, Lampe, qu'as-tu à tesmoigner contre luy? **LA LAMPE.** De verité, ie ne sçay pas ce qui s'est passé de iour, car ien'y estois point; mais i'ay horreur de dire ce qui a esté faict de nuict. Ie te puis asseurer, sans mentir, que i'ay veu souuent beaucoup d'ordures & de saletez; ce qui estoit causé que de honte que i'en auois, ie ne voulois plus boire de mon huile pour m'esteindre moy-mesme. Mais ce meschant là pour obscurcir ma lumiere, s'est seruy de moy, outre mon gré, en mille actions execrables. **RADAM.** Ne voilà que trop de tesmoignages; Sus, despouille ceste robbe Royale toute de pourpre, afin que nous voyons si tes marques sont en grand nombre. **O Dieux!** ce meschant est tout noircy & couuert de taches. La multitude de ses cicatrices le rend tout liuide. A quel supplice le condamnerons nous maintenant? Le faut-il ietter dans le fleue de Phlegeton, rousiours ardent, ou le donner à Cerbere pour le deuorer? **CINIST.** Non, mais si c'est ton plaisir, inuentons quel-

Le supplice  
prolongé ne  
s'écrite pas.

que nonueau supplice, pour le punir selon son merite. RADAM. Dy le moy à cet heure, ie t'en sçauray bon gré. CINIST. C'est ce me semble la coustume que ceux qui meurent boient du fleuve d'oubly. RADAM. C'est vrayement la coustume; mais que voulez vous dire pour celà? CINIST. Fais donc que ce meschant icy n'en boie vne seule goutte. RADAM. Pourquoi? CINIST. Il sera par ce moyen-là merueilleusement tourmenté: car il se souuiendra quel il a esté, & quelle puissance & grandeur il a eu au monde, & le souuenir de ces delices luy seruira d'assez aspre tourment. RADAM. Tu ne dis pas mal. Pourtant voicy, meschant l'arrest de ta condamnation: Ie te condamne d'estre lié & puny avec Tantalé, lequel deplore tous les iours les voluptez, dans lesquelles il s'est plongé durant sa vie.

## DE CEUX QUI VIVENT A GAGES AVEC LES GRANDS.

Je ne sçay, Amy, quelle chose te dois-ie raconter la premiere, & quelle la derniere, comme l'on dit, de ce que sont contraints faire ou endurer ceux qui vivent à gages aux bonnes maisons, & qui n'ont point d'autre ambition que de s'acquérir l'amitié des Grands Seigneurs, si le seruice qu'on leur rend, doit estre qualifié du nom d'amitié. Car ie sçay la plus-part de leur vie, non par experience; (veu que iamais ie n'ay eu besoin d'en faire l'essay, & ie prie les Dieux qu'ils m'en vueillent garder) mais par le recit que j'en ay souuent ouy de ceux qui auoient passé par ces extremitez; Les vns se voyans plongez au milieu de ces maux, deploroient leur grande misere: Les autres se mettoient en memoire ce qu'ils auoient autresfois souffert, & en estoient aussi aysez, que ceux qui sont eschappez de prison, lors qu'ils se representent deuant les yeux les peines qu'ils ont euitées. Et de verité ces derniers me semblent plus dignes d'estre creus, comme ceux qui ont appris tous les mysteres de ce sacrifice, s'il faut ainsi dire, & rechercher le tout depuis vn bout iusques à l'autre. Or j'ay accoustumé de les escouter attentiuement, & de considerer ce qu'ils me racontent, qui est comme vn naufrage, & vn bien enuoyé contre toute esperance: de mesme que ceux qu'on void en grand nombre ayans la teste toute rasee, se pourmener ensemble par les cloistres des

*Des incommoditez & dangers auxquels est exposée la vie des Courtisans.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Temples, & deuiser de leurs nauigations, de la furie des flots, du brui&t des tempestes, des vagues enflées, des masts rompus, & du gouuernail brisé; adjoustans que les Iumeaux, Castor & Pollux leur sont apparus ( car ceux-cy sont plus particulieremēt propres à la tragedie ) ou bien que quelqu'autre Dieu s'est monstré propice à leurs vœux, se faisant voir au dessus de l'antenne, ou pres du mast pour faire surgir leur vaisseau à bon port, auquel abordàs peu à peu, la tourmente s'est lentement appaisée, & ils ont pris terre avec toute seurte par vne grace & faueur particuliere du Dieu. C'est la verité que ceux-cy font trafic de telles choses pour le gain qu'ils esperent d'en retirer, & pour monstrer combien ils sont chers des Dieux: Tandis que les autres font le recit des orages qu'ils ont endurez aux maisons des Grands, & des vagues qui les ont agitez, mille fois plus que le Nautonnier; & comme apres estre sortis du port, ils entrerent en vne mer calme & paisible, ne cessans d'estre battus des flots durant leur nauigation, de vomir au plus fort de leur soif estans tous remplis de maree; iufques à ce, continuent ils, que leur pauure vaisseau ayant fait bris contre quelque rocher, ou s'estant caché sous les ondes, & brisé contre quelque escueil, les miserables ont fait naufrage, & se sont veus destituez de tous moyens: Pendant, dis-je, qu'ils me racontent toutes ces choses, ils en obmettent vne bonne partie, qu'ils oublient, ou par honte, ou de leur bon gré. Ce qui me fait dire, selon que ie l'ay appris d'eux-mesmes, que les peines qui sont jointes à ceste vie, sont du tout grandes. Et c'est pourquoy ie te les veux declarer volontairement, Amy Timocles; parce que ie vois bien qu'il y a long temps que tu recherches ceste maniere de vie. Il me souuiét que n'agueres estât entré en propos sur ceste matiere, il y eut l'vn des assistans qui se mit à dire, que ceste sorte de vie estoit fort louïable; adjoustant, que ceux-là pouuoient s'estimer heureux, qui auoient le credit de conuerser familiaremēt avec les Princes Romains, d'estre appelez à leurs somptueux bāquets sans rien payer, de se pourmener par les sales richement parees, & de voyager à plaisir couchez dans vne litiere: Dauantage d'en tirer du salaire & des commoditez, affirmant que ce n'estoit pas peu de chose; & que telles personnes faisoient la recolte sans rien cultiuier ny semer. Or ie vois bien qu'au recit que cestui-cy faisoit de ces choses, & autres semblables, tu te monstrois fort attentif, & ouurois desjà la bouche à vne telle amorce. C'est la cause pour laquelle ( afin que cy apres tu ne me puisses blasmer

*L'odeur du gain de quelque part qu'il vienne est toujours bonne.*

*La vie des Courtisāns a plus d'amertume que de douceurs.*

*Chacun loüe ce qui luy semble bon.*

blasmer

blasmer de ce que te voyant engloutir & l'hameçon & la figue; ie ne l'aurois ny retiré, ny daigné t'en aduertir auant qu'il s'escoulast par ton gosier, ains ne disant mot iusques à ce que ie te veisse violenté, & estroictelement accroché, ie me mettrois en vain à implorer du secours, & me plaindre pour toy, lors qu'il ne seroit plus temps d'y mettre remede,) afin, dis-je, que tu ne puisses m'objecter aucune de ces choses (comme vraiment ie serois coupable si ie n'en disois mot, & on me pourroit à bon droit accuser d'auoir failly, ne t'aduertissant point de celà,) i'ay bien voulu te raconter le tout par ordre, pour t'apprendre que les seruices qu'on rend aux Grands, sont des reths qui n'ont point de sortie. Ie ne veux pas pourtant que tu les contemples par le dedans, premier que par le dehors, ains que tu consideres la poincte crochue de l'hameçon, & que prenant en main les fourchons du Trident, tu en fasses l'essay. Que si tu ne les treuves bien ayguis, & si crochus qu'on ne s'en puisse desuelopper; si forts qu'ils blessent mortellement, attirent avec violence, & retiennent sans espoir de sortie, ie veux que tu me mettes au rang des plus mal-heureux, & suis content que toy-mesme t'y en aille courant si tu veux, & engloutisses toute l'amorce en vn seul coup. Bref ie ne diray rien en ceste maniere que pour l'amour de toy. Or ie n'entens pas seulement parler à vous autres Philosophes qui suiuez vne maniere de viure animee de la vertu; mais de plus aux Gramairiens, Rhetoriciens, Musiciens, & bref à tous ceux qui font profession d'enseigner, & de tirer quelque gain de leur science. Au demeurât puis que toutes choses sont communes entre ceux-cy, & qu'il leur en aduient de mesme à vn chacun d'eux; on void bien que la condition des Philosophes ne se rend pas plus noble par ce moyé, que celle des autres professions. Au contraire ce leur est vne grande honte d'estre estimez esgaulx à tous les autres, s'il aduient que ceux desquels ils tirent pension ne les iugent pas dignes de plus grands gages, & d'estre plus honnorez que le reste des Courtisans. De quelque costé que nous entamions nostre discours, c'est la raison que nous attribuons la faute de cecy à ceux qui font telles choses, puis à ceux qui les souffrent. Pour moy il me semble que ie ne suis aucunement blasnable d'en parler; si ce n'est qu'il faille reprendre la franchise & la liberté des paroles. Il n'est pas besoin de destourner de ceste maniere de viure plusieurs d'entre le populaire, comme quelques Lutteurs, ou Flatteurs ignorans, & autres telles personnes grossieres & de peu de courage; car aussi bien ne me

Les degrez de  
l'ambition ne  
sont pas égaux.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

C'est vn dur  
esclavage que  
faire la cour à  
ceux qui nous  
frappent.

Les grands ar-  
bres sont plu-  
stost frappez  
du foudre que  
les peüts.

croïroient-ils point. Aussi ne seroit-il pas raisonnable de les reprendre de ce qu'ils ne se desistrent pas du seruice de ceux qui leur font du bien, encore qu'ils soient par eux outragez & mal-menez; car ils sont faictz à celà, & tous affronts leur sont tollerables, pourueu qu'ils viennent de la part de ceux qu'ils appellent leurs Maistres. D'auantage ils n'ont point d'autre lieu pour se retirer, & ne sçauent à quoy s'occuper: tellement que si quelqu'vn leur ostoit ceste condition, ils se treueroient tout aussi-tost fort grossiers, inutiles & sans conseil. Par ainsi, les vns ne souffrent rien qui leur soit ennuyeux; & les autres ne sont aucunement trauaillees, si, comme l'on dit, ils vrinent dedans la fiolle. Car ils ne manquent pas d'auoir à rencontre toutes ces fascheries à l'entree de la maison où ils mettent le pied; & ils ont bon besoin d'endurer patiemment tout ce qui suruient. Mais c'est à bon droit que ie me fache des hōmes de lettres, dont ie viens de parler, & m'esforce de tout mon possible de les retirer de l'esclavage où ils sont, pour les remettre en franchise. Il me semble donc que ie feray bien de declarer premierement les causes pour lesquelles quelques-vns s'adonnent à suiure ceste vie, & de montrer qu'elles sont de bien peu d'importance. Car par ce moyen ils n'allegueront plus d'excuse, & tous ces beaux tiltres desquels ils ont accoustumé de s'ayder pour deffendre l'esclavage, auquel ils s'engagent volontairement, leur seront ostez. Il y en a plusieurs, qui pour viure au seruice des Grands se courent de la pauureté, comme d'vn pretexte pour suiure plus librement telle vie, croyans qu'il leur suffit de dire, que ce qu'ils font est digne de pardon, puis qu'il se rapporte directement à gauchir aux coups de la pauureté, qui est le plus fascheux accident qui puisse suruenir à l'homme durāt sa vie. Aussi ont ils tousiours en bouche ces vers de Theogene;

*En ce meschant siecle où nous sommes,  
L'insupportable pauureté  
Subiugue les plus galands hommes,  
Et les dompte à sa volonté.*

Aquoy ils adjoustent plusieurs autres semblables traitts de la pauureté, que les Poëtes plus ignorans & moins renommez se proposent. Ie serois bien fasché neantmoins de me formaliser, s'ils engageoient leur liberté pour vn temps, si ie voyois que de ceste conuersation s'ensuiuit quelque bon & profitable remede cōtre la pauureté. Mais puis qu'ils entremessent toutes choses aux viandes des malades ( comme dit vn excellent Orateur ) comment

se pourront-ils empescher qu'on ne les tienne tousiours pour des mal-aduifez, n'ayant point d'autre pretexte, que celuy dont nous venons de parler, pour colorer la vie qu'ils meinent? Car ils n'ont pas des moyens plus qu'il ne leur en faut, & leurs commoditez ne sont iamais sans quelque dechet. Tout ce qu'on leur donne & qu'ils peuuent amasser est aussi-tost despensé qu'acquis, & ne peut suffire à leur entretien. Il eust vallü beaucoup mieux, ou de ne mettre point en auant telles causes qui n'empeschent la pauureté que pour vn certain temps; ou bien donner des remedes pour l'exiler à iamais. C'est possible ce que Theogene entédoit; quand il disoit, qu'il l'a falloit precipiter en pleine mer du plus haut d'vn rocher. Que si quelqu'vn tirant les gages du seruice qu'il rend à son Maistre, ne laisse pas pourtant d'estre tousiours pauure & incommodé, ie ne vois point comme est il possible qu'il ne voye bié qu'il se trompe soy-mesme. Il y en a qui disent que la pauureté leur seroit encore plus tolerable, si, comme les autres hommes, ils pouuoient gagner leur vie du trauail de leurs mains: mais que pour lors les forces de leur corps sont brisées, ou par vieillesse, ou par maladie, & que c'est la cause pour laquelle ils sont contraints d'auoir recours à ceste vie mercenaire, comme tres-facile & cōmode. Sus-donc, voyons si ce qu'ils disent est veritable; si ce qu'on leur donne est par eux acquis sans peine, & s'ils ne trauaillent pas beaucoup plus que le pauure peuple. Vrayement voylà qui ne seroit pas mauuais de receuoir, de l'argent tout contant, sans respandre vne goutte de sueur. Mais à dire le vray, c'est vne chose qui n'a point d'apparence de verité; car ceste profession est si penible, qu'à peine la santé de l'homme y peut elle suffire, pour fort & robuste qu'il soit. Telles personnes sont tous les iours occupees à plus de mille affaires qui gesnent le corps, & le trauaillent iusqu'au dernier soupir. Mais nous parlerons de cecy plus amplement en vn autre endroict; où nous declarerons par le menu quelles sont les incōmoditez de ceux-cy. Qu'il suffise pour maintenant de monstrier en passant, qu'ils se trompent de dire qu'ils vendent leur liberté pour les causes sus-mentionnees. Que ne disent-ils plustost, Que les voluptez sont les amorces qui les attirent de leur bon gré dans les maisons des Grands, ensemble; les esperances qu'ils conçoient, lors qu'ils voyent en abondance l'or & l'argent, s'estimans heureux pour les banquets & autres delices de bouche, & se faisans accroire que dans bien peu de temps ils boiront l'or à longs traicts, sans qu'aucun les en puisse empes-

C'est vn grand mal-heur au monde de semer beaucoup & ne moissonner rien.

Les pensees & les soucis, sont les plus belles fleurs de la Cour.

Les voluptez attirent les pe-tits aux maisons des Grands.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

cher. Voylà quelles sont les choses qui les esmeuent, & qui les rendent serfs, de libres qu'ils estoient parauant. Et il ne sert de rien qu'ils se voient du pretexte de pauuřté, comme i'ay desřđ dit; car rien autre ne les attire qu'une conuoitise des choses qui ne sont pas necessaires, & vne certaine enuie d'amasser tout à coup des grandes richesses. Et tout ainsi que les Courtisanes rusces tiennent en altere par leurs dissimulations leurs miserables amants, afin qu'estans tousiours amoureux, ils les courtisent & caressent, sans leur donner le moindre baiser pour le fruit de tous leurs trauaux (car elles sçauent tres-bien, que si elles se monstroient si priuees, l'amour se pourroit dissoudre, & aneantir) ains les entretenant tousiours d'esperance, leur font mille belles promesses, de peur que le desespoir n'amoinďřisse l'ardeur de leurs flammes, iusques à ce que sans y penser, l'aage se passe à tous deux; à cestui-cy de pouoir dauantage aymer, & à celle-là d'en estre capable. De mesme ces pauures fots, apres beaucoup de fatigues, treuent finalement que sans rien aduancer, ils se sont entretenus d'une simple esperance. Or celà sembleroit possible excusable & digne de pardō, si quelqu'un surpris de telle conuoitise s'y estoit laisse porter à bride abbatuē, afin d'en pouoir iouir plus à l'ayse, parce que la volupté qu'on prend libremēt est beaucoup plus plaisante: Mais que pour la seule esperāce d'un petit plaisir on endure plusieurs fascheries, c'est vrayemēt vne chose du tout ridicule en ceux-cy, principalement quand ils voyent bien qu'aux maisons des Grands les trauaux y sont tous certains, manifestes, & necessaires, & que ce qu'on y pretend, qui n'est autre chose qu'une volupté passagere, ne leur est pas encore aduenu: & sy il n'est pas vray semblable qu'il leur aduienne iamais, la chose estant bien & meurement consideree. L'on dit que les compagnons d'Ulyse ayans gousté de la<sup>a</sup> Lotte, mesprisoient tout autre breuage, & preferoient toute autre volupté aux exercices vertueux & hōnestes: car ayans l'esprit charmé de cet allechemēt, ils mettoient en oubly les choses louables & bonnes. Mais que quelque pauure affamé soit tousiours apres à courtiser vn Grand, qui se saoule de Lotte, sans luy en faire part: pour le seul espoir qu'il a d'en gouster vn iour; & que cependant il mette en oubly le bien & l'hōneur, bons Dieux! que ceste action est ridicule & digne des verges d'Homere. Je dis donc, que ce qui fait viure telles personnes à la suite des Grāds, & les incite à faire leurs cōmandemens, c'est l'apast ou l'amorce des voluptez. Je sçay biē pourtāt que quelqu'un me pourra dire qu'il faut offer de ce rang ceux qui sont seulement poulez & induits à

Les fēmes publiques sont les linges qui suffoquent par leurs embrassements ceux qu'elles appellent leurs fils.

Il fait mauvais esperer sans estre alleurē.

telles choses; parce qu'ils estiment que ce leur est vne grãde gloire de cōuerfer avec les Princes & grãds Seigneurs; car il n'y en a que trop qui se font accroire que ceste occupatiō honorable est releuee par dessus la cōdition du menu peuple. Mais quãt à moy, ie ne vouldrois pas pour chose du mōde viure avec vn grãd Roy, & estre son hoste, si ie ne cueillois quelque fruiçt de ceste cōuersatiō. Que si c'est la cause pour laquelle ils suiuent ceste vie, cōsiderons en no<sup>o</sup> mesmes, premieremēt, cōbien de trauaux il faut endurer, auãt que pouuoir atteindre à ce grade d'hōneur; cōbien souffrent d'ennuis ceux qui suiuent ceste maniere de viure, & finalemēt quelle est l'issue de ce jeu: Car on ne me sçauroit dire, qu'il soit aisē de s'y accommoder (puis que les difficultez en sont si grãdes) & que la seule voluntē suffise. Les exercices coustumiers qu'on treuue en ces maisons cōsistent à courre tous les iours de part & d'autre, à se treuuer du matin aux portes du logis, à souffrir patiemment le refus d'un portier sourcilleux, ne dire mot des outrages, endurer d'estre cōmãdē d'un cōtrollleur Libique; & bref à payer à beaux deniers cōptans le souuenir de son propre nom. Dauãtage, si tu veux faire de l'hōneur à ton Seigneur, il faut que tu chãge d'habit tous les iours & que tu portes les couleurs qui luy plaisent, de peur que faisant autrement tu ne luy offenses les yeux. Il est besoin aussi que tu l'amadoüies, & qu'estant poussē par des valets tu passes plusieurs fois deuant luy, afin de faire mōstre de toy, sans qu'il daigne te regarder seulemēt. Que si de fortune iettãt la veuē sur toy, il t'appelle, & te dit quelque chose qui luy vienne à la bouche, la sueur te découle aussi-tost du front, vn esblouissement d'yeux te saisit, vn tournoyement de cerueau, & vne moquerie de ceux qui sont à l'entour, lesquels se rient de ta peur: tellemēt qu'il aduient souuēt, que s'il te demande que fait le Roy des Grecs, tu luy respōds tout au rebours, & luy dis, que les Grecs auoient mille vaisseaux. Je sçay bien pourtant que les personnes modestes attribueront ceste responce à vne honte: mais les outrecuidez à vne crainte, & les meschans à vne bestise. De là vient qu'apres auoir eu le premier accez avec ce Seigneur, tu t'en vas tout fasché conre toy-mesme, & blasmt la grãde foiblesse de ton esprit, ayant passē maintes nuicts, & perdu vainement plusieurs iours; non par le Dieu Iupiter: pour l'amour d'Helene, ny pour les forteresses de Priamus, mais possible pour l'esperãce de cinq oboles. Or quãd tu serois pour lors assistē d'une faueur particuliere de quelque Dieu Tragique, si faut-il pourtant que tu sois examinē pour sçauoir si tu es doçte ou non, car telle

Plusieurs choses sont requises pour plaire aux Grands.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

dispute ne desplaist pas au Seigneur, lequel est cependant loüé d'un chacun. Au demeurant s'il te commande de rendre des preuves de ton sçavoir, il te semble qu'en ceste dispute il s'agist, & de ta vie, & de ton ame, & estimes à bon droict qu'aucun autre ne fera reçu, si tu es vne fois rejezté, & vaincu d'une premiere atteinte. Cependant ton esprit est tousiours distrait & troublé de mille soucis, de peur que tu as d'estre enuié de ceux qui sont examinez avec toy (car il faut que tu feignes, qñ'il y en a d'autres qui te sont competeurs à ce bien, & que tu as mal respondu à tous les poincts) flottant tousiours entre l'esperoir & la crainte; & regardant fixement le visage du maistre. Car s'il y a quelque chose qui luy desplaist en la harangue que tu luy as faicte, te voilà perdu; & au contraire s'il souffrit en escoutant, tu te resiois, & t'entretiens d'esperance. D'avantage, il est tres-certain qu'en ce combat tu as plusieurs enuieux, qui voudroient volontiers en auoir mis vn autre en ta place, & ne cessent de faire des brigues, & dresser des embusches à l'encontre de toy. Considere maintenât s'il fait beau voir vn homme ayant la barbe fort longue, & les cheveux gris, estre examiné en cet aage-là, pour sçavoir s'il a rien appris de bon, & paroistre sçauant aux vns, & ignare aux autres. Ce n'est pas tout, on faict des recherches exactes de ta vie passée, & si quelqu'un t'accuse, ou par enuie, ou pour vne autre occasion, & t'appelle adulateur, ou corrupteur d'enfans; le tesmoignage de ce sycophante est aussi valable, que les lettres de Iupiter, comme dit le proverbe: Tellement que si tous les hommes disoient du bien de toy, on les tiendroit pour suspects, de legere creance, & corrompus par presens. Voilà comme il faut que tout te succede à souhait, & qu'aucune chose ne te puisse nuire, autrement tu n'atteindras iamais où tu aspiras. Mais supposons que tout ce que tu pretens te succede, qu'il appreuue ta doctrine, que ses principaux familiers ne l'en destournent point, que sa femme en soit contente, que le maistre d'hostel, & l'argentier, te vueillent du bien, que personne ne treuve rien à reprendre en ta vie; & bref, que les Diuinitez te soient propices, & les Augures te presagét du bien. Te voilà vainqueur, ô grand personnage! on t'a couronné aux Olympiades, tu as pris Babylone, & faict rendre la forteresse de Sardes: Tu recevras vne corne d'abondance, & succeras (côme l'on dit) le lait des poulailles. Aussi est-ce bien la raison que quelquefois tu fois recompensé de tes labours, & que t'a couronne ne soit pas seulement d'un rameau d'arbre, & tes gages payez sans cōtrainte:

Il est bien mal-aylé d'arracher vne opinion quand elle a pris racine.

La recompense qu'on tire, des Grands, est bien petite.

Mais, qu'on te face plus d'honneur qu'à tous les autres de la maison. Tu ne cesseras de trauailler, de poster, de veiller, & il faudra que tu dormes les iambes estenduës, & ne penses qu'à t'acquitter de la charge, pour laquelle tu es couché sur l'estat. Il est bien aysé, cher Timocles, de porter sur ses espaules vn ioug leger, mais il ne le faut pas chercher en ces maisons, où se practiquent mille choses, qui sont insupportables à vn grand courage. Que si tu les consideres de pres, & les examines par ordre, tu treuueras qu'il n'y a celuy qui ait estudié tant soit peu, qui les puisse endurer. Je commenceray si tu veux par le premier repas que tu prendras, auquel tu tascheras de te rendre familier. Suppose, que quelque Grand t'enuoye inuiter en vn festin; Il faut que parauant tu fasses la cour à vn valet, & que pour n'estre estimé vilain, tu luy donnes pour le moins cinq dragmes: Cependant il en fera refus, & te dira; Vous me faictes tort; Pensez-vous que ie vueille prendre quelque chose de vous? Ie ne le feray iamais. Toutesfois il s'y accorde en fin, & se va mocquant de toy à gorge ouuerte. Tu te presentes donc bien vestu, & apres auoir laué les mains, fais refus de te mettre des premiers à table, car celà seroit aussi mal-sceant, qu'il est fascheux de demeurer le dernier. Apres plusieurs cerimonies, l'on te reçoit fort honnorablement: puis quelqu'un de la compagnie te prenant par la main te fait asseoir vn peu plus bas que le Seigneur, entre-deux de ses anciens amys. Alors cōme si tu estois arriué au Temple de Iupiter, tu admires tout ce qui est en la maison; parce que tout te semble nouueau. Cependant la famille te regarde, & les domestiques ont tousiours les yeux attachez sur toy; car ne pense pas que le maistre n'y prenne bié garde, & qu'auant que se mettre à table, il n'ayt donné charge expresse à ses gens de voir comument tu te comporteras à l'endroiect de la Dame du logis, ou enuers les ieunes garçons, & si tu ne leur ietteras point souuent des œillades. Tu te treuues bien estonné, lors qu'il faut que tu serues de risée à tous ceux qui sōt à la table, quād ils considerent ta niaiserie, & te voyent tout troublé de ce que l'on faict, iusques à imputer à nouueauté qu'on te donne vne seruiette. Il est vray-semblable que la sueur te baigne le front, que tu n'oses demāder à boire quand tu as soif, de peur qu'on te soupçonne d'yurongnerie, & que tu ne sçais sur laquelle des viandes mettre la main. Par ainsi il est besoin que tu prennes garde à celuy qui est assis pres de toy, & apprennes en l'imitant, l'ordre qui se tient au banquet; autrement tu demeurerois tout honteux &

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

La Flatterie  
tient cour ou-  
uerte aux mai-  
sons des Grâds.

confus. Cependant tu penses tousiours à la felicité de ce Sei-  
gneur, & aux carellés qu'on luy fait pour l'amour de son or, de  
son yuoire, & de ses delices : Tellement que tu deplores ton in-  
fortune, & te plains à part toy de ce que ne te repaissant que de  
fumees, tu crois neâtmoins que cela suffit pour t'entretenir. Quel-  
quefois aussi tu te proposes qu'un iour tu viuras à plaisir, auras  
ta part à ces delices, & jouiras de la moitié de ces voluptez : Car  
tu tiens pour chose assuree, qu'à l'aduenir tu feras feste de ces  
Bacchanales. Puis tu te fais accroire que ces beaux petits garçons  
qui seruent à la table teste nuë, & sans dire mot, feront possible  
pour toy, & que tu gouteras le fruit d'une semblable vie. D'où  
vient que tu as tousiours en la bouche ces paroles d'Homere:

*Blasmer la ieunesse Troyenne,*

*Pour auoir souffert tant de peine,*

*Et les Grecs au combat armez,*

*C'est faire tort à leur courage,*

*Car ils ont enduré l'orage,*

*Pour iouir des plaisirs aymez.*

Dauantage, tu ne sçais de quel costé te tourner, voyant que les  
vns & les autres boiuent à toy, t'honorant par gaufferie du nom  
de Precepteur, ou de tel autre semblable tiltre. Tu es bien en-  
core plus estonné, lors qu'ayant pris la couppe qu'on t'a presen-  
tee, tu ne sçais quelle responce faire par faute d'experience; A  
cause dequoy tu es bafoué d'un chacun. Au demeurant, ces des-  
fis qu'on te fait à boire, suscitent à l'encontre de toy l'enuie de  
plusieurs tes anciens amys; & ce qui les fasche le plus, c'est de  
voir que n'estant que nouueau venu, l'on te prefere neantmoins  
à ceux qui sont des anciens seruiteurs de la maison. Ce qui leur  
fait dire, en murmurant contre toy; Il ne falloit plus que cela  
pour nous atterrer tout à fait? C'est bié la raison que nous soyons  
inferieurs à ceux qui ne sont que d'entrer ceans? Voilà que c'est  
la ville de Rome n'est ouuerte qu'aux Grecs. Nous voudrions  
bien sçauoir pourquoy telles gens ont la presceance sur nous?  
Sont-ils si vtils pour dire quelques meschans mots en passant?  
A quoy vn autre adjouste. N'as-tu point veu comme il boit, &  
comme il deuore auidentment la viande qu'on luy met deuant? O  
qu'il est inciuil & grossier! Il mouroit de faim quand il mit le pied  
à la maison, & iamais il ne se faoula de pain blanc, si ce n'est en  
songe : tant s'en faut qu'il se soit farcy le ventre d'oyseaux de Ly-  
bie, ou de Fésans, dont il ne nous a pas laissé mesme les os à pre-  
sent;

La calomnie  
traîne en  
queue la ma-  
lice.

sent ! Vous estes bien fols, (dira vn autre prenant la parole) ie le veux voir auant qu'il soit cinq iours aussi mesprisé que le moindre de nous; car on l'estime maintenant comme les fouliers neufs, mais apres qu'on l'aura chaussé plusieurs fois, & qu'il sera tout bruslé de bouë, on le mettra de mesme que nous, sous vn liët plein de punaises, comme vne vieille sauate. Tels sont les discours que les domestiques tiennent de toy, & quelques-vns d'entr'eux sont desjà tous prests à te calomnier, & à te mettre sus quelque crime: tellement que durant le repas on ne parle d'autre chose que de toy. Et parce que tu n'as pas accoustumé de boire de si bon vin, que celuy qu'on te verse en vne si bonne table, tu en prens plus que tu ne peux porter, & en as de grandes trenchees de ventre: de sorte que tu voudrois bien volontiers te tirer à l'esquart: Mais il n'est ny honneste de sortir de table premier que les autres, ny trop assureé d'y demeurer: Ainsi continuant tousiours de boire, pendant qu'un propos en ameine vn autre, & qu'on propose parmy le banquet plusieurs ioyeusétez & deuis de table, (car il semble qu'on desire de te faire voir en quoy consiste toute la felicité de la maison) le tourment que tu souffres n'est pas petit; veu que pour le mal de ventre qui te traueille, il ne t'est permis, ny de voir naïfvement ce que l'on fait, ny d'ouyr chanter, ou joüer d'un instrument quelque beau ieune homme: bien que tu le loües assez mal-gré toy. Ce que tu souhaittes le plus durant ces extremitez, c'est, ou qu'un soudain tremblement de terre fasse choir les tables dressées, ou qu'on apporte les nouvelles que le feu est en quelque part, afin qu'on quitte là tout le festin. Je t'ay dit en peu de mots, cher Amy, le fruit qu'on tire d'un si plaisant banquet, lequel ie n'aymeroie non plus que des oignons, & du sel blanc, qui me sert d'aliment quand il me plaist, & en telle abondance que bon me semble. Je ne veux point faire mention icy, ny des rots puants qui suruiennent de ces excez, ny des vomissements nocturnes. Le matin venu, il est question de parler du prix de tes gages, & à quel terme de l'année on te les payera. Le Seigneur de la maison t'ayât donc fait appeller, & asseoir en presence de deux ou trois de ses amis, il commencera de te parler de la sorte. Tu as desjà pü voir quel est nostre train, & cême on se gouerne ceans: Il n'y a point d'orgueil, ny de vaine monstre; toutes choses y sont moderees & basses. Or t'entens que tu ayes part à tout cecy, comme moy; car ce me seroit vne grande mocquerie, si te donnant à garder & gouverner la plus chere partie de mes richesses, qui est ma pro-

Les excez ruinent le corps.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

propre ame, ou bien, par le Dieu Iupiter mes enfans, (si d'auéture il a des enfans à instruire) ie ne te faisois maistre & seigneur de toute autre chose. Toutesfois parce qu'il faut que tout se rapporte à vne certaine fin, & que ie voys la grauité de ton esprit, & la sincerité de ta vie se contenter de peu; outre que tu n'es pas venu à nostre maison, tant pour l'esperance du gain, cōme pour auoir mon amitié, & pour le degré d'honneur auquel tu seras esleué ceans, par dessus tous les autres, ie desire que nous tombions d'accord par ensemble, ou plustost demande toy-mesme ce que bon te semblera; ayant esgard, mon bon amy, aux aduantages que tu receuras de nous aux iours des festes: car ie serois bien fasché, s'ils n'estoient point couchez en nostre accord. Puis, tu sçais assez que durant l'annee plusieurs occasions se presentent de faire de tels presens. Il faut donc que l'esperance que tu auras de ces dons te face diminuër la somme, & que tu te souuiennes, que le mespris de l'argent est bien sceant à vn homme de lettres. Il te dira telles & autres semblables paroles, par le moyen desquelles t'entretenant d'esperance, il te rendra doux & traictable. Cependant toy qui dés long temps ne songeois que des talens, des escus à millions, des heritages, & des mestairies, ne laisses pas de cognoistre sans dire mot, la vilainie, & l'auarice du personnage, & neantmoins tu te laisses emporter à ce qu'il te promet, & es si fol de croire que tous ses moyens te seront cōmuns, sans considerer,

On promet  
beaucoup,  
quand on a be-  
soin de quel-  
qu'un.

*Qu'en fin il fera le farouche,  
Pour s'entretenir en langueur:  
Car il parle plus de la bouche,  
Que non pas du profond du cœur.*

Voyant qu'il est si courtois & si gracieux en paroles, tu te laisses vaincre aux offres desguisees qu'il te fait, & dis que tu ne cheris rien tant que l'honneur de ses commandements, que tu es tout à son seruice, & mets à sa discretion les gages qu'il luy plaira de te donner: mais il dit qu'il n'en fera rien. Alors il commande à quelqu'un de ses fauorits là presens, qu'il soit comme l'arbitre de cest' affaire, & fasse la taxe des gages si à propos, qu'elle ne foule point le maistre, auquel il faut faire des grandes despences en plusieurs autres choses plus necessaires que celle-là. Cestuy-cy, qui est de mesme aage que le Seigneur, & nourry avec luy dès son enfance; ô que tu es heureux, luy dit il: tu ne sçaurois nier que tu ne sois le plus content & le plus riche de la ville; toy, di-je, à qui la Fortune a donné ce qu'elle ne pourroit octroyer à plusieurs miserables qui

La flatterie a  
mille perlua-  
sions.

ne le souhaitteroyent que trop, ſçauoir d'eſtre admis en la famille de ce Seigneur, iouir des meſmes priuileges que luy, & eſtre receu en la plus fameuſe maiſon des Romains: Sans doute voilà des faueurs qui excèdent les talens de Crœſus, & les richesses de Midas, ſi tu les ſçais bien conſiderer. Combien y a t'il de grands perſonnages, qui s'offriroyent à donner quelque choſe, pour auoir ſeulement l'honneur de viure avec luy, & d'eſtre ſes familiers & amys. Ce qui me fait dire que tu peux bien publier ta felicité, puis que tu as l'entree à vne ſi bonne fortune, & en tires du ſalaire. Aye donc eſgard à tout celà, & ne demande pas vne ſi groſſe ſomme, puis que comme tu vois, tu peux eſperer beaucoup de Monſieur que voilà. Tu ne ſçais quelle reſponce faire aux paroles de ce flatteur: tellement qu'il t'eſt force de fleſchir, voyant que tu es pris dans les filets, & n'en peux plus eſchapper; tellement qu'on te met la bride deſſus, & tu la ſouffres patiemment pour vn tēps, parce que du commencement on ne te trauaille pas beaucoup. Les eſtrangers admirent pour lors ton bon-heur, te voyant entrer librement dans ceſte belle maiſon, & eſtre parmy tant de richesses. Mais tu ne peux pas cognoiſtre, pourquoy ils t'attribuent tāt de bon-heur; & te trompent toy-meſme, te faiſant accroire que les choſes iront touſiours de bien en mieux. Or il aduient tout au rebours de ton eſperance: Et comme dit le Prouerbe, Tu vas tous les iours de mal en pis, à la façō de Mandrabule, & marches à reculon, iuſques à ce que recourant la veuē en vn lieu obſcur, tu commences à cognoiſtre à la parfin, qu'en telles maiſons les eſperances d'or ne ſont que des ampoules dorees, & que la fatigue n'en eſt iamais bannie. Tu me demanderas poſſible quels ſont ces trauaux; car ie ne vois point, diras-tu, que ceſte vie ſoit ſi faſcheuſe que tu dis; Ie ne puis entendre, où ſont ces peines intolerables que tu mets en'auant? Si tu me veux croire, bon-homme, tu ne pēſeras pas tant à la faſcherie qu'on a chez les Grands, qu'au ſeruage qu'on y eſpreuue: car dès l'heure que tu te mets à leur ſeruice, il faut que tu faſſes ton compte, que tu n'as plus de franchise ny de liberté, & que te iettant toy-meſme dans cet eſclauage, tu quittes, & tes parens, & tes alliez: car la liberté ne te voudra iamais ſuiuire en vne vacation ſi vile, & ſi baſſe. Tu ſeras donc fait ſerf & eſclau ( bien que ce tiltre ſoit fort difficile à ſouffrir, non ſeulement d'un homme, mais de pluſieurs) & il faudra neceſſairement que depuis le matin iuſques au ſoir tu demeures debout, & teſte nuē dans vne chambre, pour vn bien petit ſalaire. Ce qui

Souuent ce  
que nous eſpe-  
rons le plus,  
arriue le moins

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

est le pis encore, c'est que faisant du mieux que tu pourras, le Seigneur ne tiendra pas grand compte de toy, comme n'ayant esté instruit dès ta ieunesse à seruir, ains en vn aage mal propre. Alors tu geniras à tout coup au souuenir de ta premiere liberté, & tascheras quelques fois de te vaincre toy mesme; mais tous ces efforts rendront plus intollerable ton esclauage, si tu ne penses d'auenture que pour te dire libre, il suffit que tu n'ayes esté engendré d'un Pyrré, ou d'un Zopyrion; ou qu'on ne t'ayt vendu à l'encan, ainsi qu'un esclaué Bithinien. Mais ie voudrois que tu me disses, si lors que tous les premiers iours des moys, estant parmy la troupe des Pyrriens & Zopiriens, tu tends la main avec les autres seruiteurs, pour receuoir les presens qu'on y fait, sçauoir si tu n'achepes pas celà bié cher? Car il n'est pas besoin de crieur à vn homme qui se propose en vente soy-mesme, & qui cherche vn maistre de son bon gré. Dy moy maintenant, meschant homme, ( car pourquoy n'appelleray-je pas ainsi celuy qui se donne le nom de Philosophe? ) si quelque Pyrate t'ayât pris sur mer te mettoit à la cadene, n'aurois-tu pas subject de te plaindre, de ce qu'injustement tu souffrirois ce reuers de fortune? ou si quelqu'un te mettant la main sur le collet te menoit à la troupe des autres serfs, n'appellerois-tu point les loix à ton secours? Il n'y a point de doute que tu ferois tout ton possible pour t'en depestrer; que tu ne l'endurerois qu'à contre-cœur, & crierois à haute voix; ô terre! ô Dieux! Maintenant donc, que tu t'es vendu toy-mesme pour vne petite somme en l'aage où tu es, quel conseil dois-tu prendre? Si tu estois né en seruage, il seroit temps qu'en l'aage où tu es, tu secoüasses ce ioug, aspirant à la liberté par ta sagesse, & par ta vertu. Ne te soucies-tu point de tant de beaux enseignements, que Platon, Chryssippe, & Aristote nous donnent, quand ils blasment le seruage, & loüent la liberté? N'as-tu point de honte, d'estre mis au rang des flatteurs, des esclaués, & des bouffons, parmy lesquels tu conuerfes? Pour moy, ie ne sçay, comme tu te peux resoudre à estre le seul entre vne si grande troupe de Romains, qui portes vn manteau estrange, qui ne sçais que bien grossierement la langue Romaine, & fais des querelles aux banquetts, au milieu d'une compagnie, où sont plusieurs personnes traitresses & meschantes; Puis te leuant matin au son de la cloche, & chassant bien loing de tes yeux la plus douce partie du sommeil, tu ne fais qu'aller & venir, ayant les souliers encores salis de la bouë du iour precedent. Quoy, la

Heureux qui  
ne met point  
eu vente sa li-  
berté.

disette des lupins, des choux sauvages, & de l'eau froide des fontaines t'a-t'elle reduict à ce desespoir? Je ne le puis croire; mais ie pense bien que c'est plustost l'enuie que tu auois, non de l'eau froide, ny moins encore des lupins; mais des patisseries, des friandises, & du bon vin, qui t'a faict vendre ta liberté: tellement que ie ne m'estonne pas, si l'hameçon t'a transperçé le gosier, pendant que tu deuorois l'amorcé, à la façon d'un loup-garou. Voilà quel est le loyer de ta gourmandise, & comme tous se rient de toy, ainsi que d'un singe lié par le col au tronc d'un arbre. Il te semble neantmoins que tu ne manques pas de delices, parce que possible tu-as le credit de te remplir de figues. Mais il ne faut plus parler, ny de la liberté, ny de la franchise, ny d'autres choses semblables. Ceste vie seroit en quelque façon tollerable, s'il n'y auoit que la seule honte d'estre faict serf, de libre qu'on estoit parauant; & si les traux ny estoient point communs avec les autres seruiteurs. Mais prens vn peu garde si ce qu'on te commande, n'est pas encore de moindre conséquence, que ce qu'on encharge à Dromon, à Tibias, ou à quelqu'autre laquais? Monsieur ton maistre ne se soucie de rien moins, que de ta doctrine, pour l'amour de laquelle il feignoit de t'auoir donné l'entree en sa maison: Car qu'a l'afne de commun avec la lyre? Ne vois-tu pas comme les gens de son estoffe deuiennent maigres du desir qu'ils ont de s'acquérir par paroles la sagesse d'Homere, l'eloquence de Demosthene, ou la subtilité de Platon? Par Hercule! si on vouloit effacer de leur esprit l'or, l'argent & le soucy pour ces choses, il n'y resteroit rien qu'arrogance, que mollesse, que lasciueté, qu'extorsion & bestise. On n'a que faire de ta science, & si l'on se sert de toy, c'est seulement parce que tu as la barbe fort longue, le visage assez graue, & es vestu à la Grecque. Puis, tous scauent desjà que tu es Grammerien, ou Philosophe. Que si Monsieur treuue bon qu'alandant par la ville, tu sois meslé parmy les escuyers qui marchent deuant luy, c'est afin qu'on l'estime amateur de la langue Grecque, & de toute autre doctrine; tellement qu'il y a du danger qu'on ne te reproche, que tu tires pension de luy plustost pour ceste barbe, & pour ce manteau, que non pas pour ton grand scauoir. Ce n'est pas le tout; il faut que tu sois tousiours aupres de Monsieur, & que tu te treuues tous les matins à son leuer pour luy donner le bon-jour. Quelquefois feignant de t'embrasser fort estroitement, il se rira avec toy, en presence de ceux qui s'y treuuent, afin qu'on l'estime vn grand homme de lettres; & mesmes

Les voluptez  
ont des dan-  
gereuses amor-  
ces.

L'exterieur ne  
suffit pas pour  
iuger de  
l'homme.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

allant par la ville, il discourra de quelque chose vertueuse & hon-  
 neste; sans considerer qu'en le suiuant, ores tu vas le pas, tantost  
 du descends, & tantost tu montes: car comme tu sçais, les ruës de  
 la ville sont fort raboteuses, & incommodes; & par ainsi tu fonds  
 tout en sueur. Que si tu t'en vas au logis d'un sien amy, qu'il  
 aura esté voir, ne treuuant point de place pour t'asseoir, il t'est  
 force de te tenir debout, & t'amuser à lire le liure que tu portes,  
 ne sçachant à quelle autre chose t'employer. Ayant ainsi passé la  
 iournee, le plus souuent à jeun, & bien alteré, tu t'en vas soupper  
 hors d'heure, comme sur la mi-nuict; sans qu'aucun fasse plus de  
 compte de toy, & te daigne regarder seulement. Que s'il arriue  
 quelque nouueau venu, on te met en arriere. De maniere qu'estât  
 repoussé bien bas en quelque petit coing, tu n'y fers qu'à regarder  
 ce qu'on met sur table, rongean des os comme vn chien, si d'a-  
 uenture ils paruiennét iusques à toy, ou bien des fueilles seiches  
 de mauue, dont on enueloppe les viandes, si tant est que ceux qui  
 sont au plus haut bout n'en vueillent point. Que si tu leur de-  
 mandes, pourquoy ne te donnent-ils quelque chose? Que les sur-  
 venans, te respondront-ils, se seruent eux-mesmes. Et s'il y a  
 vne grosse volaille sur table, ce n'est pas pour toy, mais pour Mon-  
 sieur: Il est bien vray qu'on te pourra mettre deuant vn demy pou-  
 let, ou quelque dur ramier, plustost par moquerie, qu'autremét.  
 Que si la table n'est pas bien couuerte d'un costé, le seruiteur t'o-  
 ftera les plats qui sont deuant toy pour les seruir aux autres, te di-  
 sant ces mots à l'oreille, tu es des nostres. S'il aduient aussi, que  
 quelquesfois on tranche d'un sanglier, ou d'un cerf, il faut, ou que  
 l'Escuyer trenchant soit de tes amys, ou bien que tu prennes la  
 part de Promethee, sçauoir des os couuerts de graisse. Car qui  
 pourroit endurer qu'on laissast le plat deuant celuy qui est au des-  
 sus de toy, iusques à ce qu'estant saoul, il le pouffast plus bas, ou  
 qu'on le fist passer habilement; celà seroit bon à faire à vn hōme  
 franc, & qui auroit seulement autant de fiel, que les serfs en  
 peuuent auoir. Vrayement encores n'ay-je pas dit, comme les au-  
 tres beuuans du meilleur, tu seras le seul qui ne boiras que du  
 mauuais vin: A cause dequoy tu t'esforceras tousiours d'aualler  
 ce qui sera dans la coupe d'or ou d'argent, de peur qu'on ne des-  
 couure par la couleur, combien peu d'estime on faiçt de toy: En-  
 core seroit-ce vn grand heur pour toy, si tu en pouuois boire ton  
 saoul, mais tu as beau en demander, car le sommelier fera la  
 sourde oreille. Toutes ces fascheries sont difficiles à digerer; tou-

Il faut cognoi-  
 stre les person-  
 nes auant que  
 leur donner la  
 presceance.

tesfois il te fasche bien plus, quand tu vois qu'un simple mene-  
strier est mieux venu que toy, ou un maistre baladin, ou bien quel-  
que petit homme d'Alexãdrie, qui aura dressé des jeux Ioniques.  
Aussi que penses-tu d'estre au prix de ceux qui fournissent de vo-  
luptez & de paillardises, ou qui portent le poulet dans leur sein?  
Quand tu viens à considerer tout cecy, tu te vas cacher en quel-  
que coing esquarté de la sale, & n'osant te monstrer de honte, tu  
déplores ta fortune de ce qu'elle ne t'a point donné tant soit peu  
de grace. Bref, il semble que tu n'ayes point de plus grand desir,  
que de deuenir Poëte tout à coup, afin d'escrire de l'amour; ou à  
tout le moins de sçauoir bien chanter ce que les autres ont com-  
posé; car tu cognois par quel moyen un homme se fait cherir &  
louër. Et pour moy ie crois que tu voudrois auoir volontiers l'es-  
prit d'un Magicien, si faire se pouuoit, ou de l'un de ses Demons,  
qui promettent des possessions, des grandes richesses, & des Em-  
pires entiers. Et parce que tu vois que telles personnes disposent  
des Grands à leur volonté, il est vray-semblable que tu voudrois  
estre de leur mestier, afin que ton trauail ne demeurast point inu-  
tile. Mais puis que tu es si mal-heureux de ne pouuoir atteindre  
où tu desirerois bien, il faut que tu t'aïlles cacher de honte, & sup-  
portes sans dire mot le mespris qu'on fait de toy. Que si quelque  
flatteur t'accuse d'auoir esté le seul entre tous qui n'as daigné  
louër le fauorit de la Dame, lors qu'il sautoit, ou jouïoit de la  
harpe, te voilà disgracié tout aussi-tost. Tellement que pour pa-  
roïstre des premiers en matiere de louïange, il faut que tu fasses  
esclatter ta voix, quand tu serois plus alteré que n'est vne gre-  
nouille terrestre. Et encore que les autres se raïsent, il n'y a point  
de danger que tu inuentes tacitement quelque feinte louïange  
& qui resente bien sa flatterie. Lors que la soif te travaille de la  
façon, il n'est pas besoin de te parfumer de senteurs, & te mettre  
vne couronne sur le chef. Et à dire le vray, au plus fort de ces ex-  
tremitez, tu ressembles à la colombe du tumbau de quelque  
corps infect & pourry, au dessus de laquelle on a de coustume de  
mettre les offrandes qu'on fait pour les trespassez. Car tandis  
que tu portes les parfums & la couronne, les autres boient &  
mangent les viandes qui sont apprestees. D'auantage, s'il aduient  
que le Seigneur ait de beaux enfans, ou vne ieune femme, & que  
les enuieux te soupçonnent pour estre assez de mise aux ceremo-  
nies de Venus & des Graces, tu n'es pas trop asseuré dans vne telle  
maison. Sçache, amy Timocles, Qu'un Roy a plusieurs oreilles

Auiourd'hoy  
les petites  
choses sont  
preferées aux  
grandes.

L'homme a  
tous les iours  
de nouveaux  
desirs.

Les pl<sup>r</sup> doctes  
ne sont pas les  
mieux reçeus  
en la maison  
des Grands.

Les Roys ont  
les yeux, les  
aureilles, & les  
mains lógues.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

& plusieurs yeux, qui ne voyent pas seulement ce qui est de la verité, mais encore y adjouſtent toujours quelque choſe de ſurplus, afin qu'on ne penſe pas qu'ils ayent la veuë troublee. Pour ces cauſes, il faut que tu tiennes la face baiſſee, comme on a accouſtumé de faire aux repas des Perſes, de peur qu'un Eunuque n'entre en ſouppçon que tu donnes des œillades à quelque concubine, & que ſoudain un autre Eunuque qui de long temps tient en main ſon arc bandé, voyant que tu regardes vne choſe qui t'eſt deſſenduë, ne te traueſſe la joüe d'une fleche pendant que tu boiras. A peine as-tu fermé l'œil pour ſommeiller apres le repas, que t'eſueillant en ſurſaut au chant du coq, tu diſ à part-toy; Helas, miſerable & infortuné que ie ſuis d'auoir quitté mes anciennes compagnies, mes plus chers amis, vne vie tranquile & paiſible, le ſommeil que ie meſurois à ma volonté, & les pourmenades libres, pour me precipiter dans ce gouffre. Dieux immortels! pour quelle cauſe ay-je fait celà? Poſſible pour receuoir ces beaux gages que j'ay ceans? Rien moins: Il eſtoit impoſſible que i'euffe plus de commoditez ailleurs, que j'auois pour lors, outre la puiffance & la liberté qui me reſtoit de faire toutes choſes à mon plaiſir. Maintenant, que ſuis-je, qu'un lyon tout garrotté de cordes, & tiraffé de toutes parts? Et ce que ie deplore le plus, c'eſt que pour n'eſtre verſé à telles pratiques, à comparaiſon de ceux qui en ont toujours fait meſtier, ie ne puis ny complaire, ny m'entretenir en l'amitié d'aucun de la maiſon. Auſſi ſuis-je mal-courtois, & n'ay pas le mot à table pour faire rire. Ie m'aſſeure encore qu'on ne m'ayme gueres & qu'on me regarde de trauers; principalement ſi Monsieur taſche à ſe reſiouir outre l'ordinaire: Car il luy ſemble que ie ſuis d'une humeur melancolique & faſcheuſe. Bref il m'eſt impoſſible de me pouuoir accommoder à ſes volontez. Que ſi ie perſiſte à proceder en mes actions avec ſincerité, il me tient pour un homme faſcheux, & mal-accompagnable. Au contraire, ſi ie ris & fais bon viſage; il ſ'en ſaoule tout auſſi-toſt, & on diroit à me voir, que ie repreſente ſur un theatre un perſonnage tragique, & ſeuere. En fin quelle autre vie pourray-je mener deſormais, ſot que ie ſuis, quand ie n'auray à preſent veſcu que pour un autre? Pendant que tu t'entretiens de ſemblables diſcours, voilà la cloche qui t'appelle à ſuiuſſe Monsieur; ores il ſe faut mettre en chemin, & tantotſt ſe tenir debout, apres ſ'eſtre frotté les cuiſſes & les iambes de quelque onguent, ſi on veut reſiſter à l'aſſaut, & eſtre tout diſpoſé pour gagner le prix. Celà fait; voilà le diſné qui re-

commence

Il faudroit  
eſtre bien par-  
fait pour com-  
plaire à tous.

commence; puis, vne maniere de viure route differente, & contraire à la tienne du passé. I'obmets à dire que les veilles, la suëur, & la lassitude, rampans petit à petit comme des lapins aux clapiers sousterrains, amènent ou vne inflammation de poulmons, ou vne colique, ou vne goutte importune. Tu souffres neantmoins ces douleurs d'un grand courage, & le plus souuent lors que tu aurois besoin de tenir le liët, celà t'est deffendu; car possible estime-roit-on que tu ferois le malade, afin d'euitter les commissions & les charges qu'on te donne. De là vient qu'on te void tousiours ou passe, ou iaunastre, & prest à mourir. Voilà quels sont les tra-uaux que tu souffres en la ville. Que s'il faut voyager en quelque lieu (laissant à part toutes les autres incommoditez,) il aduient souuent qu'arriuant le dernier en temps de pluye, il faut que tu sois long temps à attendre le coche. Quelquefois aussi, n'y ayant point d'autre place, où tu te puisses mettre, on te loge pres du cui-sinier, ou du valet de chambre de Madame, sans auoir tant seule-ment de la paille pour te coucher. Il faut que ie te die à ce propos, ce qui aduint n'agueres au Stoïque Tescmopolis. Le conte en est ridicule, mais assez croyable: car celà peut bien auoir esté. Il auoit de grandes familiaritez avec vne belle Demoiselle; & vn iour voyageant à sa fuitte, (ce fut la premiere fois, disoit-il, qu'on se mocqua de luy) elle luy donna pour compaignie dans le coche, à luy qui estoit Philosophe, vn certain menestrier de ceux qui ont les iambes empoisees & la barbe rase, lequel elle menoit d'or-dinaire avec elle pour luy tenir cōpaignie. Et il me semble qu'elle me dit que ce beau danseur s'appelloit Arondel. Considere main-tenant ie te prie, s'il ne faisoit pas beau voir, pres d'un hōme graue, vieil & chenu (car tu sçais assez, combien grande & honorable estoit la barbe de Tescmopolis) vn muguet effeminé, vau-neant, ayant les yeux peints, la face lubrique, & le col rompu. Par le Dieu Iupiter, <sup>b</sup> ce n'estoit pas vne Arondelle, mais plustost vn Vautour, ayant les plumes de la barbe arrachees, & qui se fut coiffé volontiers en femme, si ce bon vieillard ne l'en eust faict desister par ses prieres. A quoy il adjoustoit, qu'il auoit souffert mille ennuyt tout le long du chemin, par l'importunité de ce ba-billard, qui ne cessoit de chanter, & qui eut volontiers dansé dans le coche, s'il ne l'en eust empesché. Il disoit encōre que le iour de son depart, ceste Dame luy tint ce discours: l'ay vne chose d'im-portance à te dire Tescmopolis, & ie prie les Dieux qu'ils t'aydent, si tu me l'accordes. Ne n'en fais donc point de refus, & ie te pro-

La vicilleste est le courrier & le refucille matin des mala-dies.

Vn homme lascif, est vn masque de femme.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

mets de ne t'importuner plus cy apres. Luy s'estant offert, comme de raison, à faire tout ce qu'elle luy cōmanderoit: *Le te prie, luy dit elle, parce que ie te cognois pour vn homme de bien, soigneux, & de bonne amitié, de mettre dans le coche ma petite chienne Myrrhene, & de prendre garde qu'elle n'ayt faute de rien; car la pauvre beste est pleine, & preste à faire ses petits chiens. Je t'assure qu'il n'y a pas vn seul de mes seruiteurs, si meschans & mal-appris soient-ils, qui en ayt le soing par les champs, aussi peu que de moy. Tellement que tu m'obligeras beaucoup, si tu prens la peine de garder ma bien-aymee Myrrhene. Tescmopolis se voyant si importuné par la Dame, qui le prioit de grande affection, & la larme à l'œil de se charger de ceste beste, Il l'a prit tres-volontiers. C'estoit vn plaisir de la voir mettre la teste hors le manteau, & par dessous la barbe de Tescmopolis, & mesme pisser à tout coup sur luy (bien qu'il ne l'ayt pas appertement déclaré.) Elle faisoit mille carresses & mignardises, & se mettant à iapper lechoit le menton du Philosophe, ou le reste du potage du iour precedent. Cependant apres que le joüeur d'instrumens se fut mocqué de tous ceux qui auoiēt esté au banquet, quand il vint à parler du Philosophe: *Je ne scay que dire autre chose de Tescmopolis, dit-il, sinon que de Stoïque il est deuenu Cynique: & ie crois que la chienne faict ses petits sur son manteau. C'est le traictement que font ces flatteurs à ceux qui viuent avec eux, les accoustumant petit à petit à souffrir leurs outrages, leurs injures, & leurs mespris. Il me souuient d'auoir cognu vn Harangueur, dit Carcharon, qu'on faisoit discourir pendant le repas, avec beaucoup de doctrine, & de grauité, tandis qu'on luy donnoit des loüanges en beuuant; tellemēt qu'on pouuoit bien dire de luy, qu'il ne parloit pas de la mesure de l'eau, mais de la couppe de vin; & disoit-on qu'il entreprenoit cela pour deux cents dragmes: Ce qui semble aucunement excusable. Que si le Seigneur que tu fers est amateur de la Poësie, ou de l'Histoire, & qu'il treuue bon qu'on recite ses escrits en plein banquet; ô que tu feras empesché pour lors à le flatter, & inuenter des nouvelles loüanges pour le faire admirer; Il y a de grands Seigneurs aussi, qui se plaisent d'estre dictz nompareils en beauté, lesquels il faut que tu appelles tantost Adonis, & maintenant Hyacinthes, encore qu'ils ayent quelquefois le nez long d'vne coudec. Que si tu manques à les louer, on te trainera soudain aux quarrieres de Denys, sous pretexte que tu luy portes enuie, & que tu le guettes, ou luy dresse des embusches. Il faut que tu te souuiennes aussi de**

*Pour faire mourir bien-tost le Sage, il le faut contraindre à l'humour d'vn boufon.*

*A la Cour, qui ne sçait pas flatter n'a point appris à viure.*

les nommer sages & eloquens : Que s'ils font quelque solecisme, si veulent-ils qu'on tienne leur lagage pour plein, cōme l'on dir, d'un e Aticisme, & d'un e Hymetisme; & que chacun y imite leur accēt & façon de parler. Or possible pourroit-on supporter ce que les hommes font; mais ils ne sont pas les seuls qui desirent d'auoir en leur cōpagnie des gens de lettres; les femmes ont ce mesme desir, parce qu'elles se donnent ceste vanité, que celà ne leur sert pas de peu à leurs mignardises, appasts & beautez, d'estre estimees sçauantes, & bien verrees en la Philosophie, & propres à faire des vers aussi bons que ceux de f Saphon. Et c'est la cause pour laquelle ils ont des Orateurs, des Gramairiens, & des Philosophes à gages. Et ce qui est encore plus ridicule, c'est qu'elles ont accoustume de les ouyr à l'heure qu'elles se peignent, ou qu'elles s'attiffent, ou bien pendant le repas, car ce sont là les heures les plus commodes à cet effet. Mais il aduiēt souuēt, pendant que quelque Philosophe discourtoit, que si l'une des filles de chambre apporte le poulet à Madame, de la part de quelque sien mignō, elle quitte là toute ceste Philosophie, & ces propos pleins de moralité, pour s'en aller rescrire à son ruffien. Que si quelquefois, lors que les g Saturnales, ou Panatenees s'approchent, on t'enuoye quelque meschant chapeau, ou quelque robbe deschiree; il faut que pour l'auoir tu despenfes plus que le present ne vaut; car si quelqu'un a le bruiet, que ton Seigneur te veut faire ce don, ils'en va t'en aduertir des premiers, & par honnesteté tu le recompenses de sa peine. Mais à ton leuer, tu treuues plus de treize messagers à ta porte, qui t'en viennent encore dire les nouvelles; l'un, qu'il a dit beaucoup de bien de toy; l'autre, qu'il a tiré ce present de Monsieur; l'autre, qu'il a tant fait par ses persuasions que le present a esté redoublé. Cependant tu dōne le vin à ceux-cy, qui ne sont iamais contents: Et quand tu leur aurois dōné six oboles, ils disent en murmurāt, que ce n'est pas assez, cōme si tu leur estois bien obligé. Que si tu demandes ce present toy-mesme, on te tiendra pour vn importun, & outreuidé. Tellement que si tu desires de l'emporter, il faut premierement que tu fasses la cour à Mōsieur, puis que tu gagnes la bōne grace de l'argentier, qui est encores vne espece de flatterie, & que tu te serues de la faueur d'un familier, & amy de ton Seigneur. Apres que tu as reçu le don, tu treuues qu'il n'est pas à toy, & que tu en dois au double, ou au Tailleur, ou au Medecin, ou au Cordōnier: tellemēt que tous ces aduātages te viennent trop tard: & par ainsi ne te seruent de riē. Ce n'est pas le tout; les autres seruiteurs de la maïso en

Les femmes veulent tout sçauoir, non pour en faire profit, mais afin que ceste science mette en credit leur beauté.

Les courtisanes, au contraire du chien d'Esope, ne quittent pas la chair pour l'ombre.

Les dons des Grands sont achetez bien cher.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

font enuieux, & te tramoient desjà des embusches pour t'accuser à vn homme, qui n'escoute que trop volontiers les rapports qui se font contre toy, te voyant tout brisé de trauaux cōtinuëls, deuenu maladiſ à force de seruir, & tourmenté des douleurs de la goutte. Voilà comme apres s'estre seruy de toy, du meilleur de ton aage, & de la principale vigueur de tes membres, & t'auoir rendu aussi vieil, & deschiré qu'un meschant haillon, il espie par tous moyens en quelle voirie il te fera ietter, & comme il en substituëra vn autre en ta place qui soit plus propre à supporter la fatigue. Il ne manque pas d'inuentions pour venir à bout de ce qu'il a resolu; car il prend pour pretexte, ou que tu as suborné son petit garçon, ou tout vieil que tu es, forcé, & depucelé la Damoiselle de sa femme, ou commis tel autre crime. Et apres auoir ainsi coloré l'affaire, il te fait bander les yeux, ou en pleine nuit commande à quelqu'un de ses satellites de te chasser bien loing de la maison. Pauvre miserable que tu es, tu t'en vas deslors abandonné d'un chacun, & reduict aux dernieres extremitez, n'ayant pour toute compagnie que la vieillesse & la goutte. Tu n'as point fait d'autre profit en ceste maison que d'oublier par vn long espace de temps, ce que tu sçauois iadis, le ventre t'est deuenu plus large qu'un grand sac, & tu t'es acquis vn mal, qu'on ne peut ny assouir ny appaiser: Car la bouche demande sa portion ordinaire, & se fasche si tost qu'on luy en fait refus. De plus il est croyable, qu'estant si debile d'ans, aucun ne te receura cy apres dans sa maison, veu que tu es deuenu semblable aux vieux cheuaux, la peau desquels ne vaut rien, & n'est plus telle qu'elle souloit estre autrefois. Tu dois sçauoir encore, que les hommes se font accroire, qu'ayât esté chassé par vne calomnie, tu es vn adultere, vn empoisonneur, ou vn homme de semblable estoſſe. (car ce leur est vne chose ordinaire de croire à l'accusateur, encore qu'il se taise) de maniere que tu es tenu en qualité d'un Grec, inconstant en tes façons de faire, & prest à commettre toutes meschancetez; veu qu'ils nous tiennent tous en ce rang, & non sans subject. La caute pour laquelle ils ont telle opinion de nous, c'est parce que plusieurs de ceux qui entrent aux grandes maisons à faute de s'estre adonnez à quelqu'autre chose de bon, s'exercent à l'art de deüiner, de charmer, de rendre les personnes aymables, & de destruire les ennemis. Je diray bien d'auantage, c'est qu'ils s'estiment assez doctes pour eueu qu'ils portent la barbe fort longue, pour auoir bone mine, & se faire priser dauantage. D'où vient qu'ils mesurent les

Quand l'aage nous a mis vne fois les rides au front, on ne se souuiant plus de nous.

autres par eux mesmes, principalement quand ils voyent, que les premiers de la maison sont des flatteurs, auares, & conuoiteux du gain; & qu'ils se tiennent d'ordinaire aux festins. Mais depuis qu'ils en font vne fois rejettez, ils leur veulent le mal de la mort, & s'efforcent par tous les moyens à eux possibles de les exterminer tout à fait, de peur qu'ils ont qu'ils ne fassent le rapport des mysteres de toute leur vie au menu populaire: Car ils cognoisēt exactement le tout, & semble qu'ils les ayent veus tout nuds. Voilà ce qui les afflige le plus. L'on peut bien dire d'eux, qu'ils sont semblables à ces beaux liures, la tranche desquels est de pur or, & la couuerture de pourpre; mais au dedans on y void vn<sup>h</sup> Thieste mangeāt ses enfans en vn banquet, vn<sup>i</sup> Oedippe mary de sa mere, ou vn<sup>k</sup> Terée ayant eu compagnie charnelle avec ses deux sœurs germanes. Il en est de mesme de ceux-cy; à les voir, ce n'est que parade, mais sous la pourpre, ils cachent diuerses tragedies. Que si tu voulois rechercher de plus pres, & descourir les actiōs d'vn chacun, tu trouuerois, qu'elles fourniroient de matiere à vne grande fable d'Euripide, ou de Sophocles, & qu'au dehors ce n'est autre chose, qu'vn beau lustre de pourpre, & de boutons d'or. Se sentans donc coupables de cecy ils les abhorrent mortellement, & leur dressent des embusches; principalement si quelqu'vn s'est absēté d'eux sans congé, qu'il les depeigne de leurs viues couleurs, & les aille diuulgant tels qu'ils sont. C r ie veux maintenant à l'imitation de Cebes te depeindre vn pourtraict & vne image de ceste vie, afin que l'ayant contempee tu sçaches si c'est ton profit de la suiure. Et de verité ie desirerois que ce Tableau fut fait de la main d'Apelle, de Parrasius, d'Etion ou<sup>m</sup> d'Eufranor. Mais puis qu'on ne peut pas tousiours recouurer de si bons ouuriers, j'en esbaucheray le pourtraict, le micux qu'il me sera possible. Qu'on peigne donc vne table de prospectiue toute doree, & esleuee sur vne haute montagne, le sommet de laquelle soit inaccessible, & son entree si glissante, que le plus souuēt ceux qui pensent d'estre paruenus à son coupeau, le pied leur venant à faillir se laissent cheoir au penchant d'vn precipice, & s'y rompent le col. Qu'au milieu de ce tableau soit assise la Richesse, toute de pur or, fort belle & aimable; & que celuy qui la courtise, ne faisant qu'approcher de la porte, soit en mesme instant tout esbloüy, & tienne les yeux attachez sur l'or. Bref, que l'esperāce doiüe d'vne singuliere beauté, & vestuë de diuerses couleurs l'ayant pris par la main, luy donne l'entree, & le voyant tout estonné, luy serue de guide pour

Il fait bon se  
garder de ceux  
qui sous vne  
peau de brebis  
cachent vne  
ame de loup.

La vie est vn la-  
bleau où se  
void peinte  
l'inconstance.

Tableau de la  
vie des Courtis-  
sans.

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

Les passions de  
l'homme sont  
des giroüettes  
exposées à  
tout vent.

Le repentir est  
le fruit du  
peché.

le conduire. Puis, que certaines femmes le receuans, sçauoir, la Fallace & la Seruitude, le liurent entre les mains du labeur. Que ce dernier l'enuoye à la Vieillesse, tout recreu, passe, maladiſ, & defiguré, iusqu'à ce que l'Outrage l'ayant tiré à foy, le pouſſe au deſeſpoir, & qu'à l'heure meſme l'eſperance s'envole bien loing & s'eſuanoüiſſe. Qu'en meſme inſtant il ſoit chaffé tout nud, ventru, paſſe & défaiſt; non par le portail doré par où il eſtoit entré, mais bien par vne fauſſe porte, cachant ſes parties honteuſes de la main gauche, & tachant de s'eſtrâgler de la droite. Côme il s'en retourne tout triſte, qu'il ait à rencontre la Penitence, laquelle ſe lamente en vain, & tourmente encore dauantage ce Miſerable, donnant les derniers traicts à cette peinture. Apres auoir conſideré fort long temps toutes ces choſes (amy Timocles) penſe vn peu ſi ce ſeroit ton proffit, qu'ayant eu entree dans ce tableau par ces portes d'or, tu fuſſes honteuſement mis dehors par celles qui ſont toutes differentes. Et, quelque choſe que tu faſſes, ſouuienne toy que, ſelon le dire d'vn Sage, il n'en faut pas attribuer la faute à Dieu, mais bien à l'inclination & à la meſchante volonté de celuy qui faiſt eſlection de ſon contraire.

## ANNOTATIONS.

• 478. 9.

a *Lotte.*] C'eſt vn fruit ſi agreable au gouſt, que les eſtrangers qui en ont vne fois mangé, s'oublent de leur propre pays. Ce qui faiſt dire à Homere, qu'auiſſi toſt que les compagnons d'Uliffe en eurent gouſté, ils perdirent la ſouueraince de leur chere patrie.

b *Ce n'eſtoit pas vne arondelle.*] C'eſt vne alluſion que faiſt Lucian au nom du Meſtrier nommé Arondel.

c *Adonis.*] Fils de Myrtha, & de Cynaris Roy des Candiots. Les Poëtes diſent qu' allant à la chaffe il fut demembré par vn Sanglier, & que Venus, comme la Maiſtreſſe, de regret qu'elle en eut, le transforma en vne fleur qui fut appellee de ſon nom. Le Prophete Ezechiel nous faiſt foy que les femmes Payennes auoient accouſtumé de pleurer aupres de ſa ſtatüe.

d *Attique.*] Les Grecs auoient trois Dialectes, ſçauoir, l'Eolique, le Dorique, & l'Attique, qui eſtoit le plus excellent de tous.

e *Hymette.*] Parole eloquente & doree. La metaphore eſt priſe d'Hymette, montaigne d'Attique, où croiſt le meilleur miel qui ſe puiſſe voir.

f *Sapho.*] Maiſtreſſe de Phaon, qui ſe ietta dans la mer de douleur qu'elle eut de ſe voir meſpriſee de ſon Amant. Ce fut elle qui inuenta cette maniere de vers qu'on nomme Saphiques de ſon nom.

g *Saturnales.*] Feſtes conſacrees à Saturne, qui ſe faiſoient au mois de Decembre, & durent ſept iours. Pendant qu'on les celebroit, les Romains auoient de couſtume de iurer à table leurs propres ſeruiteurs, & de ſ'enuoyer des preſens les vns aux autres.

h *Thyeste.*] Fils de Pelops, & Neveu de Tantale, lequel pour auoir commis adultere avec la femme de ſon frere Atree, ne ſachant comme ſe venger de luy, pour la grande haine qu'il luy portoit: l'on tient qu'Atree luy preſenta ſon propre fils à manger, & que le Soleil retrograda ſon cours, pour ne voir vn ſi grand mechef.

i *Oedipe.*] Fils de Laïus Roy des Thebains, & de la Princeſſe Iocaste, lequel fut liuré par ſon propre pere à vn Berger pour eſtre mis à mort, parce qu'il auoit apriſ de l'Oracle

que luy meſme ſeroit occis par ce ſien fils. Mais il arriva tout au contraire: Car Oedipe ayant eſté attaché à vn arbre par le Berger qui cuidoit qu'il mourroit de faim, il aduint que Polybe Berger du Roy de Corinthe venant fortuitement à paſſer par là, accourut au cry de l'enfant, & le deliura. Depuis eſtant deuenu grand, il expliqua les enigmes du Sphinx, & deſſit ce montre: Il prit à femme ſa propre mere, & auſſi toſt qu'il ſe recognut coupable de la mort de ſon pere, ſe creua les yeux de regret. Que ſi la fille Antigone qui luy ſeruoit de fidelle guide n'eust retenu ſa fureur, il n'y a point de doute qu'il ſe fuſt fait mourir luy meſme. Ceux qui ont eſcrit ſa vie diſent, qu'il finit ſes iours à Athenes, où il s'en alla volontairement en exil.

À *Terée.*] Roy des Thraces, fils de Mars & de la Nimphe Biſtonis, lequel pour auoir violé Philomele ſœur de Progné ſa femme, fut changé en Huppe, Progné en Arondelle, Philomele en Roſſignol, & Irys fils de Terée (que Progné auoit demembré pour vanger le tort par luy fait à ſa ſœur) en Phaïan.

À *Parthaſius.*] C'eſtoit vn des grands Peintres de ſon temps, lequel neantmoins fut ſur-monté par Timante. Le deſſin qu'il euſt avec Zeuxis pour la perfection de ſon art, eſt amplement deſcrit dans Pline.

À *Euphranor.*] Statuaire fort expert en ſon art, & qui a laiſſé par eſcrit quelques volumes de la Symmetrie, & des couleurs. Voy ce qu'en dit Pline.

1 *Liu. 35. c. 19.*

2 *Liu. 2.*

## APOLOGIE, OU, DEFENCE POUR CEUX QUI VIVENT AV ſeruire des Grands, & en tirent penſion.

IL y a long temps, Amy Sabin, que ie ſuis en doute de ce que tu peux auoir dit, voyant le Traicté que nous auons fait, De ceux qui vivent a gages avec les Grands. Et ie ſuis bien aſſeuré qu'en le liſant, tu ne t'es pû tenir de rire. Maintenant mon intention n'eſt autre que de reſpondre aux obiections que tu as faittes ſur chaſque point, pour joindre le tout à ce que ie t'ay deſià donné par eſcrit. Que ſi'ay tant ſoit peu d'experience en l'Art de deuiner, il me ſemble que ie t'entends parler de la forte. O quel homme voicy! Il me diſoit n'agueres de la vie des Courtiſans, & maintenant ne ſe ſouenant plus de tout ce qu'il a dit, il a fait tourner la chanſe, & s'eſt precipité de ſon bon gré dans vn ſeruage volontaire. Combien de Midas, de Crœſus, & de Pactoles l'ont deſtourné de ſon opinion, & cōtraint à quitter ceſte liberté qu'il cheriſſoit tant, & en laquelle il a eſté nourry & eſleué dès ſon enfance. Merueille! il a ſi peu d'eſprit, que ſans conſiderer qu'il ne tardera gueres à voir Eacus, & qu'il a deſià l'vn des pieds dâs le batteau de Caron, il ſe laiſſe mener par le nez à la volôté des vns & des autres, de meſme que s'il eſtoit lié d'vne cheine d'or, ſemblable à ces gros colliers que portent les Riches. Ce qui me fait croire, que tes eſcrits demement ceſte maniere de vie dõt tu fais eſlectiō à preſent, tellemēt qu'on peut bié dire, que les fleuves

*parce que depuis l'edition du precedent diſcours, Lucian ſe mit au ſeruire de Ceſar ſur ſes vieux iours; il fait icy vne abstraction de ce qu'il a dit, pour la diuerſité des conditions de ceux que l'on ſert. Et declare à ſon exemple de quelle façon vn homme libre & vnay Philoſophe doit ſeruir les Grands.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

On ne croit  
gueres volon-  
tiers à ceux qui  
se cōtre-disent.

marchent contre-mont; que l'ordre de toutes choses est peruertý, & que tout va de mal en pis, non par le Dieu Iupiter, pour appaiser Helene, ny moins encore pour la destructiõ d'Illion, mais parce que les paroles qui parauant sembloient estre bien dictes, sont maintenant reprocuees par leur Auteur. Vrayement ie pense que tu me vouldrois volontiers faire accroire que le conseil que tu m'as donné comme mon bon amy, suffit pour te faire estimer homme de bien, & sçauant. Or çà, si ie represente naïuement ton personnage, nostre fait ira bien, & pour eternelle memoire ie sacrifieray à Mercure Dieu d'eloquence; Que si ie n'y puis paruenir selon mon desir, il faudra que tu supplies à ce defaut. Mais il est temps que changeant les personnages du jeu, ie m'impose silence à moy-mesme, & souffre, s'il en est besoin pour ma santé, les incisions & les remedes caustiques, tandis que tu feras les appareils, & tiendras en main l'aiguille, & le cautere actuel. Toutesfois ie vois bien, que parlant à ton tour tu me respondras en ces termes. I'ay appris de ceux qui ont leu ton liure, Amy Sabin, qu'on en a fait cy-deuant grand estat, tant en public qu'en particulier, principalement les Doctes qui en estoient si curieux, que la plus-part du temps ils l'auoient entre les mains. Et de verité il n'y a rien à reprendre à ta façon de parler. Tu monstres par tes escrits, que tes narrations sont diuerfes: ton style net, tes conceptions fort intelligibles, & que tu as autant d'experience aux affaires de la Cour, que de grace & d'eloquence à les descrire. Et ce qui est le principal, c'est que tu ne fais rien qui ne soit vtile à vn chacun, principalement aux Doctes, afin qu'à l'aduenir l'ignorance ne les engage plus d'as vn fascheux esclauage, où ils se precipitent de leur bon gré. Mais lors que changeant d'opinion tu t'es proposé de suiure le contraire, comme si ç'eust esté ton meilleur de dire les derniers adieux à la liberté, il me semble que tu n'as pas bien fait, & t'es seruy de ces vers du Comique, indignes d'un grand courage,

Les liures sont  
des tableaux  
parlans qui pu-  
blient le bien  
& le mal.

*Vn esprit auide du gain,  
Ioinct les fatigues à l'usage,  
Et met en besongne la main  
Sans auoir esgard au seruage.*

Car il faut que tu sçaches que desormais personne ne t'escoutera plus, faisant la lecture de ce liure, & il te faut donner garde que tu ne presentes point tes escrits à lire à aucũ de ceux qui cognoissent l'estat de ta vie presente. D'auantage tu prieras Mercure, Ambassadeur

fadeur des enfers, qu'il puise de l'eau dans la fontaine d'oubly, pour en arrouser les oreilles de ceux qui par cy deuant ont ouy quelque chose de ce tien escrit, autrement il t'adiendroit de mesme qu'à Bellerophon, lequel (si nous croyons à la fable Corinthienne) portoit les lettres de sa mort, tout ainsi que ce traité par toy composé pourroit bien estre cause de la tienne. Pour moy ie ne vois point de quelle deffence tu pourrois vsér à l'endroit de tes accusateurs, principalement s'ils se proposent vne fois de contrefaire les bouffons, & te donner des brocards, s'estonnans de voir que par tes escrits tu louës tant la liberté, & que neantmoins tu soubsmets le col au ioug volontairement; de maniere qu'ils ne te feroient point de tort selon mon aduis, s'ils attribuoient l'inuention de ce liure à vn plus courageux personnage que toy, & te faisoient cependant pour t'arracher comme à la pie les plumes d'autruy. Que s'ils confessoient ce liure estre à toy, possible diroient-ils que tu as imité Salet, lequel ayant fait vne loy fort rigoureuse contre les adulteres, pour la faire obseruer à ceux de Crotonne qui le loüoient grandement pour ce sujet, il fut peu apres surpris luy mesme, paillardant avec la femme de son frere. Par ainsi l'on te pourroit à bon droict appeller Salet, si ce n'est que son fait estoit vn peu plus tollerable que le tien: car ce qu'il en fit, comme il disoit quand il en fut poursuiuy, ce fut par vne passion amoureuse: Aussi se ietta-t'il volontairement dás le feu pour punition de son crime, bien que les Crotoniates estés touchés de pitié de son desastre, l'eussent condamné simplement à aller en exil. Pour toy, ton crime est beaucoup plus absurde, en ce qu'ayant fait vne inuectiue contre le seruage des Courtisans, par laquelle tu accuses ceux qui sont au seruice des Riches, & qui se laissent garrotter, s'exposans à mille ennuys, & aux fascheries; toy-mesme neantmoins qui est en l'aage decrepité, (& côme l'on dit, par delà le fueil d'Homere) as fait eslection de ceste maniere d'esclauage, si vil, & abject, & en vas publiant par tout le trophee. Toutesfois tu te rends d'autant plus ridicule, que tu penés paroistre plus remarquable, parce que tes escrits contredisent à ta vie. Mais que sert il de chercher des nouvelles accusations contre toy, apres les beaux vers de ceste Tragedie si renommee, & si admirable, qui dit,

*Que sert-il d'estre si jaloux  
De la sagesse qu'un autre ayme;  
Le sage est mal voulu de tous,  
Quand il n'est point sage à soy-mesme.*

Les impressiões de l'esprit demeurent empreintes dans la memoire.

Les passions d'amour sont le plus souuent excusables.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

l'obmets plusieurs autres telles obiections, que tes accusateurs ont à te faire. Car les vns te desguiseront comme les ioüeurs de Tragedie, qui representēt sur l'eschaffaut, ou le personnage d'Agamemnon, ou celui de Caton, ou d'Hercule mesme : Mais si tost qu'ils ont posé leurs masques, on descouure que c'est vn Polus, ou vn <sup>b</sup> Aristodeme, lesquels sont loüez à gages pour ioüer ces jeux; & ores chassez du Theatre, comme il plaist aux regardans; tantost fifflez, & mesme plusieurs d'entr'eux fustigez. Quelques autres diront aussi de toy, que tu auras faict comme le singe de Cleopatre, auquel on auoit appris à dancier avec tant d'adresse, qu'il se faisoit admirer de tous les spectateurs. Or il aduint vn iour, comme il dançoit au son des instrumens, & de la voix de ceux qui disoient vn chant nuptial, que descourant de loing vn certain qui luy iettoit des figues seiches, ou possible des amandes, il mit bas son masque tout aussi-tost, & le deschirant de haste qu'il auoir, laissa là les instrumens, les chansons & la danse, & empoignant vne amende, commença à la ronger. Tu en as faict de mesme, non en qualité de bouffō, mais de Legislateur; car d'abord que tu as veu de loing l'apparence d'vne figue, tu as mōstré que tu n'es qu'vn singe, & nō vn Philosophe, si ce n'est du bout des lévres, veu que sans redouter les portes d'Enfer, tu caches des choses en ton esprit, & en manifestes d'autres par ton langage: tellement qu'on te peut bien faire ceste reproche, que des mots tous pleins de vanité ont vrayement arrousé tes lévres, mais que le palais est demeuré sec & aride. C'a esté la cause pour laquelle tu n'as pas failly de sentir vne peine digne de ton merite, toy qui t'esleuois auparauint d'vne audace obstinee, contre la necessité des choses humaines, & toutefois ta liberté a seruy bien-tost apres comme de butte au plus offrant. Mais il est euident, que la vengeance fille de la necessité te suiuant deslors avec toute ta vanité, s'est mocquee des accusations que tu mettois sus aux autres. Car comme Deesse qu'elle est, elle n'ignoroit pas les choses futures, ains scauoit assez que tu deuois changer d'opinion. Aussi m'estonne-je de ce que tu n'as craché dans ton propre sein, premier qu'accuser les autres, lesquels pour les diuers changements de fortune sont contraincts d'endurer de toy toutes les attaques que tu leur donnes. Le te demande maintenant, si quelqu'vn feignoit qu'Eschynes apres la harangue, par laquelle il accusa Timarchus, fut atteint d'vn mesme crime que toy, ne se feroit-il pas mocquer à bon droict de soy-mesme, lors qu'apres auoir fait des poursuittes contre Timar-

*Les choses vaines ne doiuent point estre preferées aux seruises.*

*Nous sommes quelquesfois plus coupables que ceux que nous accusons.*

chus pour vn peché auquel l'aage l'auoit poussé, luy mesme tout vieil & decrepite, auroit commis vn semblable forfait? Bref, tu me sembles telque cet Apothicaire, lequel se ventant d'auoir vn remede souuerain contre la toux, & que quiconque en vseroit seroit infailliblement guery, il estoit neantmoins tourmenté luy-mesme de ce mal. L'on me pourroit donc obiecter toutes les accusations susdites, principalement en vne matiere si fertile, & qui founiroit de mille occasions à vn aduerfaire. Ce qui me fait penser à part moy, quels moyens ie pourrois inuenter pour me deffendre. Il me semble que ie ne ferois pas mal de confesser d'y auoir esté forcé de ma propre volonté, & de sous-mettre le dos aux coups, ou bien recognoissant ma faute de la colorer d'vne ineuitable conraincte du Destin & de la Fortune. Là dessus ie demanderois pardon à mes accusateurs, lesquels scauent assez que nous ne sommes pas les maistres de nous mesmes, mais qu'vne plus grande puissance nous pousse, & que sans commettre aucun crime, tout ce que nous disons & faisons, procede de ie ne scay quelle innocence. Toutesfois ceste excuse ne seroit pas legitime pour me faire absoudre, & tu ne me voudrois point permettre toy-mesme deme seruir de ce pretexte pour m'eschapper, bien que i'aye ce grand Homere, pour Aduocat en ceste matiere, & que ie puisse dire avec luy,

*Non ie n'ay point ceste creance,  
Que l'homme ayt iamais euisé,  
Depuis le iour de sa naissance,  
L'Arrest de la Fatalité.*

Et en vn autre endroit,  
*Homme considere ta fin,  
Et comme au ventre de ta mere,  
Tu sens la peine & la misere,  
Qui t'est trasmee du Destin*

Laisant donc à part ces vaines excuses, & ces façons de parler, comme peu dignes de foy, i'allegueray pour me deffendre que ie ne me suis point mis à seruir, ny pour l'argent, ny pour l'allechement d'aucune autre esperance, mais qu'ayant admiré la prudence, la force, & la grandeur de courage de ce Prince, ie n'ay point fait de refus d'estre employé en ses affaires. Neâtmoins i'ay encore peur qu'on ne soupçonne de flatterie ceste premiere deffence, & que ie ne sois veu, comme l'on dit, repousser vn clou avec vn autre clou, & d'vn grand crime en vouloir faire vn petit;

Il n'y a point de destin pour le sage, car il le scait euitter.

C'est vne belle constance de seruir vn Grand pour sa vertu, mais tous ne le peuvent pas faire.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

parce que la flatterie est estimee le pire de tous les maux, veu quelle est le plus seruile des vices. Mais si les deux excuses susmentionnees ne me profitent de rien, de quel autre pretexte me pourray-je seruir pour me deffendre, si ce n'est que ie confesse librement que ie n'ay point de raison pertinente pour colorer mon vice? Toutesfois, possible nous reste-t'il encor vn autre ancre que nous n'auons point ietté dans l'eau: c'est que ma vieillesse, & mon corps maladi, obligent les plus endurcis à prendre pitié de moy, & en attribuer la cause à la pauureté, laquelle force les personnes à souffrir toutes choses pour le desir qu'elles ont de s'en exempter. Il ne sera pas mauuais à ce propos, que l'appelle à mon ayde la Medee d'Euripide, laquelle arriuant icy te chantera ces vers pour ma deffense.

*Helas ie prenois le naufrage,  
Les vents, la tempeste, l'orage,  
Les maux, & la captiuité,  
Qui me font ià pallir la face,  
Puis que ie vois la pauureté  
Qui de tous ces fleaux me menace.*

Y a t'il celuy qui ne sçache le dire de Theognis (duquel neantmoins ie ne fais pas beaucoup d'estat) qui n'estime pas que ce soit vn vice à l'homme de se noyer volontairement au profond de la mer; ou bien se precipiter de son bon gré du haut d'un rocher en bas, pourueu que par ce moyé il secoüe le ioug de pauureté? Voilá presque toutes les excuses que quelqu'un pourroit alleguer pour sa deffense en vne telle cause. Mais pour moy, cher amy, ie n'ay que faire de ces raisons; car aussi bien n'esperé-je pas, qu'il y ait iamais vne famine si grande, qu'elle contraigne les Grecs à s'en aller cultiuer la basse Arabie: ny que nous soyons si despourueus de iugement qu'estans quelquefois accusez, nous voulions chercher ces eschapatatoires. Considere ie te prie, combien est grande la difference qu'il y a de seruir volontairement en la maison de quelque grand Seigneur; & d'endurer toutes les choses, desquelles ie fais mention dans mon liure; ou bien de tirer pension d'un grand Roy, pour le maniemét des affaires du peuple, & d'estre employé en l'administration de la Republique. Si tu peses chaque chose separément, tu treuueras, comme dit le prouerbe des Musiciens, qu'il y a vn bis-diapasson, c'est à dire, vne distance de fort long interualle, & que ces deux vies sont aussi differentes que le plomb & l'argent, l'airain & l'or, la passe-fleur & la rosee, l'homme & le

Pour paroistre  
galand hôme  
au monde il  
faut estre ri-  
che.

Il est bon de  
seruir vn plus  
grand que soy,  
mais non pas  
de se redre tout  
à fait son es-  
clau.

finge; Il est bien vray qu'elles obligent toutes deux à seruir, cōme à receuoir le salaire; mais la difference en est grande, veu que ceux qui prennent telles conditions, ne sont pas plus louables que les serfs que l'on achete, ou que les mercenaires & man'ouuriers. Quant à ceux qui tiennent le timon de la Republique, & qui veillent au bien de l'Estat, ils ne peuuent qu'injustement estre blasmez pour tirer le salaire qui leur est deu, car si les hommes ne cueilloient quelque fruiçt de leur peine, toutes les dignitez des Magistrats perdrieroient leur credit; tellement que les Presidents des grandes Prouinces, les Gouverneurs des Citez, les Capitaines des compagnies de guerre, & les Chefs d'une armee, seroient tenus à mespris d'un chacun. Ce qui me fait dire qu'il faut que les choses aillent selon leur rang, sans que tous les degrez d'honneur soient égaux entre ceux qui reçoivent salaire. Aussi ne di-je pas par mon discours, que tous les mercenaires soient subjects à vne miserable vie: mais j'ay pitié de ceux, lesquels sous pretexte d'une science, se mettent au seruice des Grands. C'est autre chose de mon fait, cher amy, car bien que tout ce qui appartient à la vie domestique & au mesnage, nous soit commun avec eux; toutesfois en public nous auons part à l'Empire, & disposons de son administration avec le Roy. Et si tu consideres bien, tu verras que ie tiens sous ma main vne bonne partie du Royaume, & qu'ores j'ordonne des supplices, tantost ie cōmande la leuee des gabelles, maintenant ie fais coucher par escrit toutes les actions de ma vie; & ores ie iuge des causes. Dauantage, ie fais avec vne grāde loyauté les affaires du Prince, & en donne le modele pour l'observer à iamais. Pour tant de bons & agreables seruices on me fait de la part du Roy vne recompense qui n'est pas petite, & qui ne se compte que par talens, outre l'esperance qui me reste d'estre esleu Gouverneur d'une Prouince, ou commis à quelqu'autre charge du Royaume. Mais j'ay grande enuie de passer vn peu plus outre en ceste franchise de paroles, & de refuter plus amplement le crime que mes aduersaires me mettent sus. Ie veux bien que tu sçaches qu'il n'y a personne qui face rien pour rien, & que ceux qui sont appellez aux plus grandes charges veulent estre recompensez; veu que le Prince mesme reçoit des salaires. Ie ne parle pas pourtant du domaine que ses subjects luy payent tous les ans, mais ie dis, que c'est vn grand salaire à vn Prince d'estre loué d'un chacun, & s'il faut ainsi dire, adoré comme vn Dieu. D'auantage, les images, les temples, & les autels qui leur sont dressez par

O le meschant  
augure, quand  
les doctes se  
rendent esclaves  
des ignorans!

Le plus beau  
salaire d'un  
Prince, c'est la  
renommee.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

leurs vassaux, leur font autant de recompenses pour la peine qu'ils prennent à surueiller au bien de l'Estat. Et afin que i'assemble les plus petites choses avec les grandes, si tu veux descendre par toutes les parties du corps d'une Republique, tu treuueras, que nous sommes tous mercenaires. Par où ie veux inferer, que ie serois vrayement coupable, si i'auois imposé ceste loy par mon liure, Que tout le monde eust à estre oisif. Mais si ie n'ay point fait de mention de cecy, & s'il est conuenable qu'un homme de bien s'occupe à quelque chose, qui est-ce qui pourroit mieux employer sa peine, qu'à pousser & aduancer ses amis en tous exercices bons & loüables? Ne fait il pas beau voir qu'au milieu de tous & publiquement, il rende des preuues de foy-mesme, & de la bonne diligence avec laquelle il peut expedier & mettre à fin les affaires, ausquelles il est commis, de peur que, comme dit Homere, il ne soit estimé,

*Vn fardeau de terre inutile.*

Je n'entens pas pourtant que mes accusateurs croient de moy, que quand ils me reprennent ils ont affaire à vn homme sage (si tant est qu'on en puisse treuuer quelqu'un) ains avec vn Plebeien, qui s'est acquis quelque loüange en l'exercice d'haranguer, & qui n'est pas beaucoup instruit en ceste souueraine vertu, qui fait son sejour au sommet d'une haute montagne; bien que, par le Dieu Iupiter, ie n'aye pas trop de sujet de me tourmenter de celà, si ie viens à considerer que ie n'ay iamais treuue homme quelconque exacte & accomply en la profession de sagesse. Quant à toy, ie m'estonne fort de ce que tu me tournes à vice ceste maniere de viure de viure, veu qu'estant cy-deuant coupable du mesme crime, tu ne m'en as point repris, scauoir quand ie vendois mon babil dans vn parquet, plaidant publiquement des causes pour vne bonne somme d'argent. Ce fut en ce temps, auquel voyageant, pour voir la mer Oceane, & la Gaule

\* Celtique tu me vis paroistre au nombre des plus fameux Aduocats de mon temps, & entre ceux qui auoient le plus de pratique. Voilà la respõse que i'ay faicte à ce que tu m'objectois, cher Amy, bien que ie fois distraict en mille affaires: Tout ce que ie requiers de toy, c'est que ma cause soit treuuee bonne & iuste par ta sentence; car pour ce qui est des autres, quand ils m'accuseroient tous ensemble, il me suffira de leur dire, Hippoclidès ne s'en soucie point.

La sagesse ne  
fait pas sa de-  
meure par  
tout.

\* ou Lyonnaise.

Ce n'est pas  
peu d'estre  
loüé d'un  
hôte loüable.

## ANNOTATIONS.

a *Bellerophon.* ] Fils de Glaucus Roy d'Ephire, doüé d'une si rare beauté, que Stenoboea, femme de Proetus Roy des Argives, estant esprise de son amour, s'offrit a luy volontairement. Mais voyant qu'il faisoit refus de consentir à son impudicité, elle l'accusa pardeuât son mary, disant qu'il l'auoit voulu forcer. A quoy Proetus adioustant foy, & ne le voulant point mettre à mort dans sa propre maison, il l'enuoya en Lycie vers Iobas son beau-pere, avec des lettres expressees pour le liurer à mort. Cestuy-cy en estant touché de pitié, ne voulut pas souiller ses mains du sang de l'innocent, ains pour s'en desfaire, l'enuoya contre ceux de Solyme, ses ennemis, desquels il resta victorieux, & s'eschappa de plusieurs autres dangers. Il surmonta la Chimere & le cheual Pegase. Voy ce qu'en dit <sup>1</sup> Homere.

b *Aristodeme.* ] C'estoit vn grand Orateur, qui fut Precepteur des enfans du grand Pompee. Strabon dit, qu'il enseignoit au matin la Rhetorique, & la Grammaire apres midy.

c *Eschynes.* ] Orateur Athenien, qui viuoit du temps de Demosthene. Il compola des Oraisons & quelques Epistres, selon ce qu'en dit <sup>2</sup> Pline.

<sup>1</sup> An 6. de l' Illu. de.

<sup>2</sup> Liv. 7. ch. 30.

**SVR VNE FAUTE COMMISE EN  
SALVANT.**

**I**L est vrayement bien difficile, puis que tu es homme, de pou-  
uoir euitter le secret instinct où nous porte la force d'un Dieu;  
mais encor est-il plus mal-ayfé de treuver vne deffense à la faute  
commise sans y penser, & a laquelle nous sommes comme pousséz  
par quelque Diuinité. Toutesfois l'un & l'autre m'est n'agueres  
aduenü, lors que m'en allant le matin pour te donner le bon-  
jour, au lieu que ie deuois vser du mot accoustumé, & te dire  
bonne-chere en te saluant, i'ay esté si estourdy que ne m'en sou-  
uenant plus, ie t'ay dit, Salut. Je sçay bien neantmoins que ce  
mot n'est pas mauuais, mais hors de saison, parce qu'il n'est point  
cōuenable à la matinee; ce qui m'a fait & fuër & rougir de honte,  
flottant entre la doute & la crainte, & ne sçachant ce que i'auois  
à faire. Car de tous ceux qui estoient là presens, les vns estimoient  
comme de raison, que i'auois bronché de la langue; les autres, que  
ie resuois de vieillesse, & plusieurs, que i'estois encore yure du iour  
precedent: Tout celà ne m'ennuyoit pas, par ce que ie sçauois  
bien que tu prenois toutes choses en bonne part de moy, sans faire  
semblant de la faute par moy commise en parlant, ny mesme d'en  
rire tant soit peu. Je me suis donc aduisé, que ie ferois tres-bien,  
si pour remede à mon mal, & afin de n'auoir plus l'esprit trauaillé  
de ceste cheute, ie composois quelque consolation pour moy-  
mesme, sans estimer que ce fut chose si estrange, qu'en presence

*Il s'excuse de ce  
que saluant quel-  
qu'un du matin,  
au lieu de bõme-  
chere, il luy a-  
uoué dit, Salut.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Les petites  
fautes sont ex-  
cusables, sur  
tout en vn  
vieillard.

de tant de tesmoins vn vieillard se forlignast vn peu de l'honneur. Pour ce qui est de la langue, vrayemēt ie ne pense pas qu'elle ayt besoin d'aucune deffense, principalement puis qu'elle a failly par vne si bonne & si heureuse priere. Mais comme j'ay cōmencé de faire cet escrit, ie me suis pris garde tout à coup, que ie mettois en auant vne question assez difficile, & apres l'auoir bien examinée j'ay treuue que plusieurs raisons pouuoient estre alleguees à ce propos: Ce que toutesfois ie ne veux faire, que ie n'aye premierement déclaré quelques choses remarquables sur ces mots: *Bonne chere, bonne vie, & salut.* Le mot *cherin*, c'est à dire, bōne chere, est vne salutation fort ancienne, qui n'estoit pas seulement vsurpée au matin, ou à la premiere rencontre des personnes qui se connoissoient, mais de plus, ceux qui ne s'estoient iamais veus l'vn l'autre en vsoient encore:

*Bonne chere, Empereur du pays de Tyrinthe.*

Puis, apres le souper, quand on se donnoit des deffis pour boire;

*Achille ne s'attriste pas*

*Et pense seulement à rire,*

*Car s'ayant fait vn bon repas,*

*Bonne chere, se te veux dire.*

Ce sont les paroles que luy dit Vlysse voulant haranguer sur son Ambassade. D'auantage, lors qu'ils se vouloient dire à Dieu, l'vn à l'autre, ils parloient encores en ces termes,

*Bonne chere, & pense que ie suis immortel.*

Il n'y auoit donc point de temps prefix à ceste salutation, & l'on n'en vsoit pas seulement au matin, comme maintenant, puis qu'il se treuue que quelques-vns l'ont vsurpée quelquesfois, se voyant reduicts aux dernières extremitez, & proches de la mort: comme dans Euripide Pollinice, tirant à ceste dernière fin,

*Bonne chere, dit-il, de si les crys funebres*

*S'oyent de toutes parts, lors que s'entre aux senebres.*

Cen'estoit pas aussi seulement vn signe d'amitié entre les hōmes, ains encore parmy les ennemis, quand ils vouloient monstrier qu'il n'y auoit rien plus à demeller entr'eux. Car lors qu'ils disoient, *Mancran-cherin*, ils donnoient à entendre qu'ils n'auoient rien plus à faire l'vn à l'autre. L'on tient que le premier qui vsa de ce mot, ce fut Philipides, vn iour qu'il s'en alla porter les nouvelles de la victoire depuis Marathon iusques à Athenes, & dit aux Magistrats qui estoient assis, & en doute du succez de ceste bataille; *Bonne chere, nous femmes vaincueurs:* Apres lesquelles paroles  
il tomba

il tomba tout roide mort. Cleon, Preuost des Atheniens, au commencement d'une sienne lettre qu'il escriuit à ses Citoyens, usurpa ce mot *Bonne-chere*, leur voulant annoncer des bonnes nouvelles, pour la victoire qu'il auoit gaignee en ce lieu, apres auoir reduict les Sparthes en sa puissance. Le Capitaine Nicias escriuât de Sicile, commençoit son discours par ce mesme stile. Mais l'admirable Platon, comme digne de foy, & les paroles duquel sont autant de loix en ceste matiere, de saduoüe tout à fait ce mot, *Bonne-chere*, comme mal-heureux & mauuais. Tellement qu'il met en son lieu celuy d'*Espratin*, c'est à dire, Bonne vie, comme estant vn commun signe de la bonne disposition qu'on souhaitte à autruy tant au corps qu'à l'esprit. Et en la lettre qu'il escrit à Denys, il le reprend de ce qu'ayant composé quelques vers à l'honneur d'Apollon, il auoit dit *Bonne-chere* à ce Dieu; car c'estoit vne chose indigne & trop mal-sceante pour estre attribuee, non seulement aux Dieux, mais aussi aux honorables personnes. Le diuin Pythagore, bien qu'il ne nous ayt voulu delaisser aucun de ses propres escrits; toutesfois selon la coniecture qu'on en peut faire, par ce qu'en disent Oecelle, Lucan, Archytas, & autres siés disciples, il ne mettoit iamais au commencement de ses lettres le mot de *Bonne-vie*, ains commandoit qu'on eust à commencer par *Leynium*, qui signifie, Salut. De maniere que tous ceux de sa profession s'enuoyans mutuellement des missiues d'importance, commençoient tousiours par le mot de Salut; comme si ce mot eust esté propre tant à l'ame qu'au corps, comprenant sommairement en soy tous les biens de l'homme. Ils auoient encore le triple triangle, qui forme la figure Pentagone, & dont ils fouloïent vser comme d'un signal entre ceux qui suiuoient vne mesme doctrine, auquel ils donnoient le nom de santé. Bref, ils estimoient que ce fut le Salut mesme; mais ils ne pouuoient croire autrement qu'il n'y eut vne grande difference, entre *Bonne-chere*, ou *Bonne-vie*, & Salut. Il y en a qui disent que le nombre de quatre estoit leur plus grand serment, & le plus parfait des nombres; veu mesme que quelques-vns des leurs, l'ont appellé commencement de salut, & entr'autres Philolaüs. Mais qu'est-il besoin d'alleguer tât d'anciens tesmoignages, puis qu'Epicure mesme, qui ne cherissoit rien tant que ce mot *Bonne-chere*, & qui preferoit à toute autre chose la volupté, auoit de coustume d'vsur du mot de Salut, au commencement des missiues qu'il escriuoit de ses plus importantes affaires, bien qu'elles fussent en fort petit nombre, & qu'il

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ne les communiquast qu'à ses plus grands amys. Tu le trouueras aussi souuent repeté en l'entree des Tragedies, & des vieilles Comedies: Comme en ce lieu cy. — *Salut & Bonne-chere.*

Où il faut remarquer que le mot Salut, precede celuy de Bonne-chere fort iudicieusement. Et Alexis.

*Salut M aistre, dit-il, que tu tardes beaucoup*

Acheus en vn autre endroiçt,

*Salut, puis que ie viens pour pouuoir mettre à fin*

*Vn genereux exploiçt, &c.*

Philemon aussi,

*Ie te souhaite pour tout bien*

*Vn Salut à iamais prospere,*

*Bonne-vie, puis Bonne-chere,*

*Et bref que tu ne doies rien.*

Et celuy qui a composé le Poëme duquel Platon faiçt mention, ne dit il pas le mesme en ces termes?

*Iouir d'une heureuse santé,*

*Estre estimé pour sa beauté,*

*Et n'auoir faute de richesse,*

*C'est le comble de l'allegresse.*

Mais il ne parle du tout point du mot Bonne-chere. Tu n'ignores pas aussi que ces vers sont d'ordinaire en la bouche du populaire?

*Puis que tous te portent enuie*

*Santé que ie desire tant,*

*Soit la compagne de ma vie*

*Afin de me rendre content.*

Le premier de  
tous les biens,  
c'est la santé.

Que si la santé est la chose du monde la plus souhaitable, & l'une des plus honorables antiquitez, il n'y a point de doute que son effect, qui est le salut, doit estre preferé à tous autres biens. Je te pourrois rapporter à ce propos vne infinité de passages, & d'exemples, tirez tant des Poëtes & Historiens, que des Philosophes, où le mot Salut, est tousiours mis au commencement. Mais ie laisse à part tout cecy, de peur que ce mien discours ne soit estimé ridicule; & puerile, & que quelqu'un ne die de moy, que ie veux repousser vn clou par vn autre clou. Ie me contente d'adjoüster icy quelques mots d'une ancienne Histoire, me ressouenant d'un traitçt, qu'on peut adapter fort à propos à la questiõ que ie traitçe. Lors qu'Alexandre le Grand estoit sur le poinçt de donner la bataille aux Issiens, selon le recit qu'en fait Eumenes Sardinien, en son Epistre à Antipater, Ephestion estant entré du matin dans sa

tente, soit qu'il se fust pour lors mespris soy-mesme, soit qu'il fust troublé comme i'ay esté, ou que quelque Diuinité le pouffast à celà, il vfa du mot de Salut, de mesme que moy, disant: Salut Sire, il est temps qu'on face marcher ton armee en campagne. Et cōme tous les assistans s'estonnoient de ceste nouvelle façon de saluer, & qu'Ephestion mesme en mouroit de crainte, Alexandre luy respondant; l'accepte, dit-il, ce bon-heur, car voilà qui me promet que nous retournerons du combat sains & sauues. Le propre iour qu'Antiochus, surnommé Soter, deuoit liurer la bataille aux Gaulois, il vid en songe Alexandre tout debout deuant luy, qui luy commandoit de donner aux soldats le mot de Salut, auant la messe: Et ce fut sous ce signal, qu'il s'acquit vne fameuse victoire. <sup>a</sup> Ptolomee fils de Lagus, enuoyant des lettres à Seleucus, peruertit l'ordre accoustumé, luy disant tout au commencement Salut; & mettant à la soubscription Bonne-chere, au lieu de Salut, ainsi que le raconte Dionysidor au Recueil qu'il a fait de ses Epistres. Il ne faut point d'exemple plus manifeste pour preuue de cecy, que celuy de <sup>b</sup> Pyrrus Roy des Epirotes, lequel en l'Art Militaire a esté le second apres Alexandre, & a fait essay de toutes les reuolutions de Fortune. Ce grand Prince auoit de coutume, toutes les fois qu'il adoroit les Dieux, & leur faisoit des vœux, & des sacrifices, de ne leur demander iamais, ny les palmes de la victoire, ny l'accroissement de son Royaume, ny les lauriers de la gloire, ny des richesses en abondance, ains il leur requeroit seulement, le Salut. Aussi pouuoit-il bié dire, que tant qu'il jouiroit du bien de la santé, toutes choses luy succederoient à souhait. Et vrayement il auoit raison d'estimer qu'il n'auroit point de plaisir au monde sans la santé. Nous auons, selon mon aduis, assez parlé du temps conuenable à chacune de ces paroles: Et possible que quelqu'vn me pourra bien objecter cecy; Quand tu n'aurois fait autre chose que renuerser l'ordre, tu es aussi digne d'estre repris toy-mesme, que celuy qui mettroit vn armet à la iambe, & voudroit attacher les greues à la teste. Tu dirois fort bien, bon-hōme (luy respondrais-je) si la santé n'estoit pas en tout tēps necessaire. Mais l'experience nous apprend qu'on en a tousiours affaire, & au matin, & à midy, & au soir, principalement vous autres Princes & grands Seigneurs, qui vous employez à diuerses affaires, & auez plus besoin que les autres d'estre robustes & entiers de corps. A quoy i'adjouste, que celuy qui dit Bonne-chere, n'vse seulement que d'vn commencement de bon-heur, ce qui n'est

Il y a de l'heur aux paroles quand elles sont dites avec vne bōne intention.

La santé ressemble au feu en ce qu'elle est vtile en tout temps.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

autre chose qu'un souhait, & vne priere. Celuy tout au contraire qui dit, Salut, ou, Bonne-santé, outre qu'il se rend officieux & utile, admonestant son voisin de tout ce qui touche sa santé, il l'a luy denonce & enuoye. Quoy? voulez-vous dire qu'il ne vous soit pas permis aux mandemens & ordonnances que vous receuez du Roy, de practiquer ces mots par effect? Ayez soing de vostre santé; & ce à fort bon droit; car si vous n'estes sains, il vous est impossible de venir à bout de chose quelconque. Et il me semble (si j'entends tant soit peu la langue Romaine) que vous saluant de parole l'un l'autre vous auez accoustumé vous mesmes de respondre par ce mot de Salut. Ce que j'en ay dit pourtant, n'a pas esté de propos deliberé, ny que j'aye affecté de dire Bonne-chere, plustost que Salut, ains parce que ces paroles me sont venuës à la bouche sans y penser. Autrement, comme est-il possible que l'on ne m'estimast digne de ruse, si ie voulois changer le temps des salutations? Mais ie rends graces aux Dieux de ce que ceste mienne faute m'a esté si fauorable, qu'elle s'est tournée en un mot de plus grand heur, & qu'en faillant ie me suis recognu. Peut-estre que celà s'est ainsi rencontré par vne particuliere prouidence de la Deesse Santé, ou d'Esculape mesme, lequel s'est seruy de moy pour r'annoncer & promettre le Salut. Car comment eusse-je pu faillir en celà, sans estre poussé de quelque Deité, moy, dis-je, qui ne fus iamais troublé que ceste seule fois, durant le long espace de temps que j'ay veü? Que s'il est besoin encore de produire quelqu'autre deffence, est-ce vne chose nouvelle & estrange, si taschant par tous moyens à me faire cognoistre de toy, qui es des premiers en dignité, ie me suis veu repoussé de mon deffcin, si grand estoit le desir & l'haстиueté que j'auois. Puis, il n'y a point de doute qu'une si grande troupe de gens d'armes qu'on void accourir à la foule de toutes parts, peut facilement destourner quelqu'un d'une droite pensee; car les vns y poussent ceux qui approchent, & les autres empeschent l'ordre des saluans. Quant à toy, ie sçay assez que tu as pris le tout pour un indice, & vne marque de mansuetude & de honte, bien que tous les autres l'attribuent à bestise, à ignorance, ou à folie mesme. Ce qui t'a fait dire que celà procedoit d'un esprit esloigné de toute ruse & chicannerie, puis que là où il s'agist de saluer quelqu'un le trop d'audace approche de l'impudence & de la te-

C'est vne actiõ  
d'homme de  
faillir, & vn ex-  
ploict sans pa-  
reil de se reco-  
gnoistre.

merité. Si est-ce pourtant que ie souhaitterois volontiers qu'il ne m'aduint iamais de faillir de la sorte, ou bien que ceste faute tournast tousiours à quelque bon-heur. On dit que l'Empereur Auguste, ayant vn iour absous vn certain, d'vn crime dont il estoit faussement accusé, ce bon-homme luy voulant rendre grace, se meit à crier à haute voix; *Je te remercie, sacree Majesté, de ce que tu viens de iuger mechamment & contre le droict.* D'abord ceux qui entouroient la personne d'Auguste se picquerent de ces parolles, & en vindrent si auant qu'ils voulurent demembrer ce pauvre innocent. Ce que voyant Auguste, Apaisez vostre courroux, leur dist il; car il ne faut pas tant regarder à sa langue qu'à son intention. Mais quant à toy, soit que tu vueilles considerer mon intention, ou prendre garde à ma langue, tu treuueras qu'elle n'a rien dit qui ne porte bon-heur. Ce que ie dois craindre maintenant au lieu où ie suis, c'est que quelques-vns ne pensent que i'aye faict ceste faute expres, pour me fournir de maniere à ceste Apologie, ou deffence. Et à la mienne volonté (bon Esculape) que mon Discours paroisse tel, qu'on le iuge auoir esté fait plustost par exercice que par forme d'Apologie.

On ne doit pas iuger de l'intention d'autruy par la seule parole.

## A N N O T A T I O N S.

a *Ptolomee.* ] Fils de Lagus, comme dit Lucian, il sçeut si bien mefnager sa fortune apres la mort d'Alexandre Roy de Macedoine, & s'esleua à vn si haut degré d'honneur, qu'il posseda l'Egypte, l'Afrique, & vne bonne partie de l'Arabie par l'espace de quarante ans entiers. Tous les autres Roys ses successeurs furent dits de son nom Ptolomees. Il laissa deux enfans, (çauoir Ptolomee Philadelphie, & Ptolomee Ceraunus, le premier desquels luy succeda au Royaume. Voy ce qu'en dit i Trogus.

b *Pyrrus.* ] Roy des Epirotes, issu d'Hercule en ligne paternelle. Il fut nourry & esleué par Heroa fille du Roy Glaucus, & mourut d'vn coup de tuylen la prise de la ville d'Arges. Sa vie est descrite au long dans Plutarque.

i Trogus. li. 5.

ERMOTIN, OV,  
DES SACRIFICES.

LVCIN.

IE me fais accroire (Ermotin) tant par le liure que tu tiens en main, que pour le desir de t'aduancer qui s'est fait pa-

L'auteur propose quelle est la meilleure scilicet

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*des Philosophes, pour nous conduire au souverain bien, Et conclud, qu'il vaut mieux ne point Philosopher que perdre son temps en une chose qu'on ne peut s'acquérir.*

Vn bel esprit n'est iamais oisif.

La Philosophie se fait admirer en ses effects. Aussi est-elle fille de l'Admiration.

La science a cela de bon que de contenter ceux qu'elle traueille.

roistre en toy de tout temps, que tu ressembles à l'Escolier qui s'en va voir son Precepteur à la haste. D'auantage, tu rumines sans doute quelque chose dans ton esprit, puis que le long du chemin tu vas remuant les levres & les mains, comme si par ton geste tu preparois vne harangue à part-toy. Et ie pense qu'il peut bien estre, ou que tu medites les questions, ou vn argument captieux, ou quelque traict de Sophiste pour le proposer en pleine dispute. C'est merueille que tu n'es iamais en repos, non pas mesme par les rües, ains vacques tousiours à des exercices graues & serieux. Tellement que le profit que tu fais en l'estude des bonnes lettres quant tu voyages par le pays, t'acquiert vne grãde cognoissance.

ERMOTIN. Par le Dieu Iupiter, il est ainsi, Lucin, & ie viens de me souuenir en marchant, des propos studieux & vtiles que nous eusmes hier ensemble, & de la question qui fut debattuë entre nous. Or ie suis d'opinion, Qu'il ne faut iamais estre oisif, ny laisser escouler le temps, sans s'adonner à faire quelque chose. Souuenons nous de ce dire d'Hippocrates Medecin de l'Isle de Coüs, Que ceste vie est briefue, & la science longue. Par où il veut monstrer cõbien est difficile la cognoissance de la Medecine, laquelle neantmoins se peut apprendre avec beaucoup moins de fatigue, que non pas la Philosophie. Vn fort long espace de temps est necessaire à l'acquisition de ceste souueraine science, si ce n'est que l'homme tienne tousiours les yeux attachez sur elle, sans les siller aucunement. Ce qui n'est pas ny de peu de labour, ny de moindre consequence. Car, ou il faut mener vne miserable vie parmy la tourbe du populaire, ou bien heureusement viure en Philosophant.

LVCIN. Les salaires que tu proposes, Ermotin, sont vrayement admirables & pretieux; & me font croire que tu n'es pas trop esloigné de ce que tu dis, s'il est permis d'en faire conjecture par la longueur du temps qu'il y a que tu fais profession de la Philosophie; & par le labour extreme que tu me sembles y auoir tousiours employé. Car, si ma memoire ne me trompe, il y a vingt ans que tu ne cesses de communiquer avec les Philosophes, & d'auoir la teste penchee sur les liures qui traictent de ceste matiere. I'obmets à dire les Recueils que tu fais des disputes Philosophiques, qui te rendent le visage tousiours passe de soucis, & le corps tout sec & aride. Aussi peut-on bien voir à ta mine que tu ne dors gueres, & que ta grande affection à l'estude te fait perdre le repos. Toutes les fois que ie me represente ceste tienne vigilance, ie dis à part moy, Que si tu contines tousiours de la sorte, tu attein-

dras en bref à la felicité desirée, bien que ie n'ignore pas qu'il y a long temps que tu ne manques point de bon-heur. **ERMOTIN.** D'où te vient ceste conception en l'esprit, Lucin, veu qu'à peine ay-je leué la teste pour regarder le sentier qui nous conduict au sommet de la Vertu? Or est-il que ceste Deesse (si nous croyons à ce qu'en dit Hesiode) habite fort loing de nous. Et outre que le chemin pour y paruenir est fort long, il trauaille beaucoup les Voyageurs, & les faict suër. **Lvc.** Quoy? n'as-tu pas encore assez sué, toy qui marches par ce sentier il y a si long temps? **ERMOTIN.** Nenny; car si i'auois atteint au sommet où i'aspire, ie serois l'hôme du monde le plus heureux; mais i'en suis bien loing, & ne fais que commencer ce voyage. **Lvc.** Tant mieux; car comme dit le mesme Hesiode;

C'est vn long voyage que ce-luy de la Vertu.

*Le seul commencement est la moitié du tout.*

Que si nous disons que tu es à my-chemin, possible ne nous forlignerons nous pas beaucoup de la verité. **ERMOTIN.** Ie ne pèse pas pourtant d'y estre encore arriué, bié que i'aye beaucoup trauillé. **Lvc.** En quel endroit du chemin es-tu donc? **ERMOT.** Au pied de la montagne, Lucin, où ie rasche de monter en haut petit à petit. Mais le chemin est si glissant & si raboteux, que ie perds esperance d'y paruenir si quelqu'vn ne me donne la main. **Lvc.** Quoy, ton Precepteur ne suffit-il pas à celà, & ne peut-il point (comme Iupiter Omerique) te tendre des chaînons d'or, sçauoir des parolles dorees, par le moyen desquelles il te puisse entierement esleuer à soy & à la vertu, puis que luy-mesme y est monté long tēps parauant? **ERMOT.** Vrayement il a bien accompli de sa part ce que tu viens de dire, Lucin, & il n'a pas tenu à luy que celà n'ayt esté, mais la faute en est à moy. **Lvc.** Il faut prendre courage, & viure avec bonne esperance, preuoyant tousiours le bout du chemin, & regardant de loing la felicité qui est proposee à ceux qui se reposent au sommet de ceste haute montagne. Ie voudrois bié sçauoir maintenant combien penses-tu mettre de temps, auant que d'atteindre à ce coupeau? Seras-tu dauantage de cinq iours? **ERMOTIN.** Le terme que tu me donnes est trop petit, Lucin. **Lvc.** Combien donc? cinq anneés consecutiues? **ERMOT.** Encore est-ce bien peu, tant pour practiquer la Vertu, que pour s'acquérir la felicité. **Lvc.** Ie m'assure donc que tu paruiendras à ce sommet d'icy à dix ans, si tu ne veux estre tenu tout à faict pour vn homme lasche & bien paresseux, de n'auoir peu monter iusques là en vn si long temps, durant lequel on pourroit aller & retourner aysemēt

Le chemin de la Vertu est ouvert à tous; mais les hommes y vont bié laschement.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

par trois diuerses fois depuis <sup>b</sup> les colonnes d'Hercule iusques aux Indes, quand mesme on s'amuseroit à visiter les contrees qui sont entre-deux. Mais ie m'estonne fort, comme est il croyable que le mont sur lequel vous dictes que la Vertu faict son sejour, soit plus haut & plus droict que ceste Aorne Indienne, le sommet de laquelle fut gaigné par Alexandre en bien peu de iours? **ERMOTIN.** C'est autre chose, Lucin, car ce que tu feins n'est pas tel, qu'il puisse estre acquis en si peu d'espace, non pas mesme quand mille Alexandres auroient ioinct toutes leurs puiffances ensemble pour y monter. Je sçay bien qu'il y en a plusieurs, lesquels s'y en vont de grand courage, & paruiennent, les vns par delà l'entree, & les autres plus haut: Neantmoins quand ils sont à my-chemin ils se treuent si empeschez, que se voyans trop foible pour supporter la fatigue, il leur est force de s'en retourner tous haletans & trempez de sueur. Tellement qu'il n'y a que ceux qui persistent courageusement iusques à la fin, lesquels montent à ce sommet, où ils apprennent à passer heureusement le reste de leur aage, contemplant du plus haut les autres mortels, comme s'ils n'estoient que des formis. **Lvc.** Tout beau, **Ermotin**, tu nous fais bien petits de nous comparer à des animaux beaucoup moindres que les Pigmees, & de feindre encore que nous habitons aux cauernes & lieux sousterrains; toutesfois ce n'est pas à tort, puis que tu es si expert aux choses sublimes & hautes. Quant à nous qui ne sommes que la lie du peuple, & qui ne faisons que ramper sur terre, nous vous reuerons apres-les Dieux, & vous adressons nos prieres, comme à des personnes qui estes desjà par dessus les nuës, & qui encouragez ceux qui veulent monter en haut. **ERMOTIN.** Je ne desire rien tant que d'y paruenir quelque iour; mais il reste encore beaucoup de chemin à faire. **Lvc.** Tu ne m'as point encore dit combien te faut-il de temps pour atteindre à ce sommet? **ERMOT.** Aussi ne le sçay-je pas bien, **Lucin.** Toutesfois i'estime qu'il n'est pas besoin de plus de vingt ans, au bout desquels i'espere de iouir de ceste felicité. **Lvc.** O Hercule que ce terme est long! **ERMOT.** Ce n'est pas merueille, puis que ce labour aspire à des grandes recompenses. **Lvc.** Possible est-il bien veritable. Mais ton Precepteur, qui est vn homme si sage, si grand Deuin, & si expert en la discipline des Caldees, t'a t'il rendu certain que tu viuras plus de vingt ans? car c'est son opinion & celle de ces semblables, qu'on peut iuger du terme prefix à la vie. Aussi n'y a t'il point d'apparence qu'estant incertain de viure iusqu'à ce que tu puisses

Tous commẽ-  
cements seruent  
de bien peu si  
l'on ne perfe-  
uere.

Vne action  
louable de soy  
requiert du  
temps pour  
estre accóplie.

La vie est assez  
longue pour  
lesalut de ce-  
luy quil'em-  
pioye bien.

puisses iouir du fruit des vertueux, tu voulusses embrasser temerairement de si grands labeurs, & t'exposer iour & nuit à tant de dangers, sans sçauoir, si lors que tu serois proche du sommet la Parque ne te tireroit point en bas, te priuant de toute esperance. **ERMOT.** Ne parle point de celà ie te prie, Lucin, car c'est vn vice de tenir tels discours. Ce sera bien assez pourueu qu'estant deuenu sage, ie puisse iouir vn seul iour de ceste felicité. **Lvc.** Quoy? penfes-tu que ce soit assez de n'auoir qu'un iour de recompense pour tant de labeurs & de peines? **ERMOT.** Ie ne demande pas dauantage d'un moment, si petit soit il. **Lvc.** Tire moy de ceste doute ie te prie; Où as-tu appris que ceste felicité se tient au sommet d'une haute montagne? & que toutes choses doiuent estre tollerables à l'homme pour l'amour d'elle? Tu confesses desirer que tu ne montas iamais iusques là? **ERMOT.** Ie crois mon Precepteur qui le dit, & qui n'a point de pareil en la cognoissance de ceste Philosophie. **Lvcin.** Dy moy donc, au nom des Dieux, quelle est son opinion en cecy, & quel espece de bon-heur est preparé à ceux qui montent courageusement sur ce mont? Sont-ce les richesses, ou les honneurs, ou bien quelques autres voluptez dont le vulgaire fait tant d'estat? **ERMOTIN.** Tu te trompes, mon amy; sçache que toutes ces choses ne seruent de rien à la vie vertueuse. **Lvc.** Quels sont donc les autres biens dont il parle, veu que l'homme n'en iouit pas ayant atteint au bout de cet exercice? **ERMOT.** Ce sont les dons de sapience, d'honesteté, de Iustice, & de grandeur de courage, avec vne parfaite cognoissance de toutes choses. Car le vray Philosophe ne borne point ses desirs de ce qui de soy-mesme est passager & caduque. Tellement qu'il ne tient compte ny des richesses, ny des dignitez, ny des delices, ny de tout ce qui appartient au corps. Et apres s'estre despouillé de ses passions, il s'en va courageusement contre-mont, où il est Deifié, comme vn second Hercule sur le mont Oëta, qui fut le lieu de son embrasement. Ce grand personnage, apres qu'il se fut purgé par ce feu de tout ce qu'il auoit receu de terrestre de sa mere humaine & mortelle, & qu'il eut gardé seulement la pure & entiere Diuinité, s'enuola droict au ciel. De ceste mesme façon ceux-cy s'estans purgez par la Philosophie, comme si c'estoit quelque feu (toutes ces choses laisses à part, qui semblent admirables au populaire, à faute d'y proceder avec vn sain iugement) montent au sommet de ceste montagne, où ils iouissent d'une grande felicité. Là ils ne se ressouuiennent plus, ny des richesses,

Tous les travaux du monde sont bien peu de chose, pourueu que le fruit s'en ensuiue.

L'homme n'est qu'un masque, sans les ornemens de l'ame.

Le Ciel ne souffre rien de terrestre.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ny des grandeurs, ny des voluptez, & se mocquent d'en haut de ceux qui font estat de ces dignitez. LVCIN. Ouy, par Hercule Oëthean, il est tres-veritable que telles personnes ont vn bonheur égal à l'effect de leur courage. Mais apprens moy, ie te prie, s'ils ne s'en retournent iamais quand ils veulent, de ce coupeau de Vertu, pour vser derechef des choses qu'ils ont delaissees en bas? ou bien s'il n'est point necessaire qu'y estans montez vne fois, ils y demeurent perpetuellement toute leur vie, conuersans avec ceste Vertu, & se mocquans des richesses, des grandeurs, & des voluptez? ERMOTIN. Sçache que ce que tu dis, n'est pas seulement permis à l'homme vertueux, mais de plus qu'il est exempt de toute passion seruile, principalement du courroux, de la crainte, de la concupiscence, & ne s'attriste iamais, quelque infortune qui luy suruienne. LVCIN. O que ie suis fâché de ce qu'il ne m'est permis de dire la verité sans rien craindre; toutesfois i'estime qu'il vaut mieux parler des choses ioyeuses, & que ce n'est pas bien fait de rechercher trop curieusement les actions des Sages. ERMOTIN. N'aye point de honte seulement de dire tout ce que tu penses, LVCIN. I'en suis content, à mon grand regret, & à contre-cœur. ERMOTIN. Il n'y a rien que tu ne me doiuies descouurer librement. LVCIN. C'est qu'il m'a fallu peu de chose pour me faire croire à tes persuasions, ausquelles ie me suis merueilleusement pleu. Mais quãd tu m'as asseuré que les Vertueux tenoient à mespris les richesses, les honneurs, & les voluptez, sans estre iamais, ny tristes, ny courroucez, tu m'as bien donné à penser; car ce que j'auois veu faire peu auparauant, me reuenoit tousiours en l'esprit. Veux-tu que ie te fasse le compte, & que ie te nomme le personnage duquel i'entends parler? ERMOTIN. Dymoy qui c'est hardiment, & n'aye point de peur. LVCIN. C'est ton propre Precepteur, homme fort honorable, & qui est sur son aage, comme tu sçais. ERMOTIN. Qu'est-ce donc qu'il a fait? LVCIN. Ne cognois-tu point cet estrange d'Eraclee, lequel il y a jà long temps a esté son disciple en Philosophie? c'est de ce querelleux rousseau que ie parle. ERMOTIN. C'est Dion, si ie ne me trompe, ie le cognois fort bien. LVCIN. Tu as deuiné; sçache donc qu'à faute d'auoir contenté ton Precepteur au terme prefix, il le voulut faire marcher par force deuant le Iuge, & apres luy auoir ietté son manteau à l'entour du col, il entra si auant en courroux, que si vn sien domestique, qui de fortune se treuua là, n'eust arraché ce ieune homme d'entre les

*Vne belle ame  
sçait dompter  
les passions ser-  
uiles.*

*L'action doit  
releuer la pa-  
ssion.*

*Les premiers  
mouuements  
ne sont point  
en nostre puis-  
sance.*

mains du vieillard, il luy eust sans doute emporté le nez à belles dents. **ERMOT.** Il a de coustume d'estre ainsi difficile & fascheux pour le fait de ses gages; & toutesfois ie sçay tres-bien qu'il n'a pas traicté de ceste façon plusieurs hômes aufquels il a presté de l'argent, parce qu'ils rendent & payent l'interest quand le terme est expiré. **LVC.** Que feroit-il d'oc si on ne le payoit pas? A t'il encore du soucy, luy qui s'est si bié purgé par la Philosophie? Il me semble qu'il n'a pas que faire de toutes ces choses les ayant delaissees au pied du mont Oëta? **ERMOTIN.** Tu te trompes si tu crois que ce qu'il en faict soit pour foy-mesme. Il a de petits enfans à nourrir, & c'est la raison qu'il en ayt le soin, de peur que durant leur vieils ne soient reduicts à mandier leur pain. **LVCIN.** N'eust-il pas esté bien plus sceant, Ermotin, de les esleuer à la Vertu, afin qu'ils eussent part à la felicité de leur pere, laissant les richesses en arriere? **ERMOTIN.** Je n'ay pas loisir à present, Lucin, de disputer avec toy de ces matieres; car il faut que ie m'en aille l'entendre promptement, de peur que ie ne demeure toute ma vie en obscurité. **LVCIN.** Ne te soucie bon-homme, on a donné les Feries aujourd'huy, & c'est pourquoy ie suis content de faire le reste du chemin avec toy. **ERMOTIN.** Comment cela? **LVCIN.** Parce qu'il ne te sera pas permis de luy parler à present, car ie viens de voir n'agueres des placards affichez contre les portes, où sont escrits ces mots en grosse lettre *Il n'y aura point aujourdhuy de disputes en Philosophie.* Or il me semble auoir ouy dire, que ton Precepteur souppant hier chez Eucrates, qui faisoit la feste de sa fille, plusieurs questions furent proposees à table sur la Philosophie, contre le Peripateticien Eutideme, & ce sur vne matiere pour laquelle les Peripateticiens sont tousiours en dispute avec les Stoïques. Et pource qu'il est vray-semblable qu'en ceste dispute il s'esforça trop de crier, & beut vn plus que de coustume, pour le grand nombre d'assistans qui luy faisoient des deffis, vne soudaine douleur de teste le surprit avec vne sueur froide, qui ne le quitta iamais durant la dispute, qui fut prolongee bien auant en la nuit. Dauantage, il s'estoit chargé de viande en ce soupper plus qu'il n'est conuenoit à son aage, tellement qu'estant de retour en sa maison, il fut contrainct de vomir. Il ne laissa pas pourtant de reprendre par compte les bons morceaux qu'il auoit donnez en garde pendant le banquet à vn sien mignon, qui estoit derriere luy tout debout, & auquel il fit deffence de ne laisser entrer personne au

Nous sommes obligez de nourrir ceux que nous mettons au môde.

La viande doit estre prise avec la mesure requise, pl<sup>s</sup> pour renforcer le corps, que pour l'affoiblir.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

logis. J'ay appris cecy de son valet Midas qui en faisoit le recit à vne troupe d'escoliers, lesquels s'en sont retournez apres l'auoir entendu. **ERMOT.** Dymoy, Lucin, lequel de ces deux resta victorieux? Fut-ce mon Precepteur, ou Eutideme? **Lvc.** On disoit que du commencement ils estoient esgaux: Mais que la victoire demeura finalement à ceux de vostre party, & que le vieillard emporta le prix. Cependant Eutideme ne s'en alla point sans estre battu, & reçeut vne grande playe à la teste. Car ton Precepteur, comme galand homme qu'il est, voyant qu'il faisoit trop le mutin & ne vouloit escouter personne, il luy deschargea sur la teste vn grand coup d'vne coupe Nestorienne qu'il tenoit en main, & gagna la victoire par ce moyen. **ERMOT.** Il ne fit que son deuoir en celà, & il n'estoit pas raisonnable qu'il se comportast autrement enuers ces gens qui font refus de ceder la place à ceux qui les deuantent, tant en merite, qu'en qualité. **Lvc.** Tu parles fort bien, Ermotin; Car à quel subject Eutideme irritoit-il vne vieille personne, prompte à courroux, & qui tenoit en main vne si pesante coupe? Laissons ces discours à part, & m'apprens ie te prie la cause qui t'empesche de me dire, comme à ton familier, de quelle maniere tu commenças à Philosopher; afin que, s'il est possible, j'entreprenne moy-mesme ce voyage avec vous; car ie m'assure que si vous estes mes amis, comme ie le pense, vous ne me desdirez point. **ERMOT.** Si tu voulois prendre ce chemin, Lucin, tu verrois en bref de combien de degrez tu surpasserois tous les autres; car ie sçay assez qu'à ton dire les hommes ne seroient que des enfans au prix de toy. **Lvc.** Ce me seroit bien assez, si au bout de vingt ans ie me pouuois rendre aussi capable que tu es maintenant. **ERMOT.** Quand ie commençay d'appliquer mon esprit à la Philosophie, j'auois enuiron quaranté ans, qui est l'age que tu peux auoir atteint à present. **Lvc.** J'en ay tout autant, Ermotin. Si tu iouis donc de ceste felicité, fais que j'en aye ma part comme toy, car il me semble que c'est bien la raison. Mais, dy moy premierement; Est-il permis aux Escoliers de contredire à quelque chose qui ne leur semble pas bien dicté? **ERMOT.** Ouy vraiment. Toutesfois ie te permettray bien, si tu veux, de faire des objectiōs, afin que par ce moyen tu puisse apprendre plus facilement. **Lvc.** Par le Dieu Mercure, dit Hermes, duquel tu portes le nom, Ermotin, voilà qui ne va pas mal! Apprens moy si l'on ne treuve qu'vne seule voye, sçauoir celle des Stoïques, dans laquelle vous autres marchez, qui conduise à la Philosophie. Il me semble auoir

*Aux ieux publics, au Theatre, à la table, Cede ta place au vieillard & chemu. Pybrac.*

ouy dire qu'il y en a d'autres. **ERMOT.** Il y en a vrayement plusieurs, comme la secte des Peripateticiens, Epicuriens, Platoniciens, Diogenistes, Antisteniens, Pytagoriens, & ainsi des autres qui sont en grand nombre. **LVC.** Je voudrois bien sçauoir s'ils sont tous d'un mesme accord, ou differents en leurs opinions? **ERMOT.** Leur doctrine est toute diuerse, **LUCIN.** **LVC.** Il faut donc que les vns disent vray, & que les autres mentent, puis qu'ils sont si discordans? **ERMOT.** Celà est ainsi. **LVC.** Voilà pourquoy ie te veux demander, cher Amy, laquelle de ses sectes te sembla la plus probable, lors que tu cōmenças d'aller en Philosophie; & pourquoy voyans plusieurs portes ouuertes, tournas-tu le dos à toutes les autres pour entrer dans celle des Stoïques, estimant qu'elle fust la plus certaine pour monstrier aux suruenans le droit chemin de Vertu? Par quels indices pûs-tu conjecturer que les autres conduisoient les hommes dans des chemins, où l'obscurité deffendoit la sortie à ceux qu'y estoient entrez. Feints en ton esprit, non que tu es sage à demy, ou si prudent, que tu peux discerner le bien & le mal entre nous, qui sommes au rang du populaire; Ains respond moy comme feroit quelque homme ignorant, tel que tu estois à lors, ou tel que ie pourrois estre maintenant. **ERMOTIN.** Je ne sçay ce que tu me veux dire par ces parolles. **LVC.** Si est-ce pourtant, que la demande que ie te fais n'est pas trop difficile. Car puis qu'il y a plusieurs sectes de Philosophes, comme celle de Platon, d'Aristote, d'Antistene, de Chrisippe, de Zenon, & de nos autres deuanciers; à laquelle de ces opinions as-tu adjousté foy, apres auoir fait eslection de celle qui t'a semblé la meilleure, & plus propre à philosopher? Ne feroit-ce point Apollon Delphien qui t'auroit enuoyé aux Stoïques, comme vn autre Cherephon, pour predire par son Oracle, que ceste secte de Philosophie n'auoit point sa pareille: Car ce personnage a de coutume d'exhorter vn chacun à la doctrine des Stoïciens, comme cognoissant tres-bien ce qui est le plus propre aux hommes. **ERMOT.** Ce n'est pas celà, **LUCIN.** ie ne pris iamais conseil de ce Dieu. **LVC.** Pourquoy non? Penses-tu que ce fust vne chose indigne de toy de prendre son aduis? ou te donnois-tu bien ceste vanité de pouuoir faire eslection du meilleur, sans le conseil de ce Dieu? **ERMOT.** Je l'estimois ainsi. **LVCIN.** Que ne m'enseignes-tu donc premierement vn moyen, par lequel nous puissions cognoistre quelle est la plus certaine maniere Philosopher, & laquelle on doit plustost choisir, delaisant les autres à part? **ERMOT.** Je suis

Autant de  
testes, autant  
d'opinions.

Tous ne sçauēt  
pas faire esle-  
ction du bon  
chemin.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

content de t'en dire ce qui m'en semble. Je me fis accroire que la secte Stoïque estoit la meilleure de toutes, parce que i'en voyois plusieurs qui marchotent à l'enuy dans ceste voye. **LVCIN.** Quand tu veis toutes ces sectes ensemble, laquelle estimas-tu la plus grande, ou celle des Epicuriens, Platoniciens, ou Peripateticiens? Car il est probable que tu les nombras toutes; de mesme qu'on a coustume de faire, quand on recueille les suffrages. **ERMOTIN.** Tu te trompes, ie ne les comptay pas; mais ie conçeus par conjecture ce que ie viens de dire. **LVCIN.** Pourquoi donc, au lieu de me l'enseigner, me repais-tu d'une vaine esperance, & ne daignes me dire la verité; toy qui te vantes d'auoir iugé de si grandes causes sur le seul appuy d'une multitude, & d'une conjecture legere. **ERMOTIN.** Ce n'est pas le tout, Lucin; car i'oyois en ontre qu'un chacun disoit, que les Epicuriens estoient tous corrompus de delices, & que leurs affections n'aspiroient qu'aux voluptez; Que les Peripateticiens estoient trop aides du gain, & mesme que plusieurs d'entr'eux se monstroient querelleux au possible; Que les Platoniciens se laissoient emporter à l'audace, & à la conuoitise de gloire; Quant aux Stoïques, la plus part disoit, qu'ils auoient vn courage genereux & viril; qu'ils scauoient toutes choses, & que celuy qui entroit par ceste voye, estoit seul Roy, seul riche, & seul sage; & bref qu'il possedoit tous les biens qu'on scauroit dire. **LVCIN.** Vrayement il faut que d'autres t'ayent dit celà; car tu ne les eusses pas voulu croire, s'ils se fussent ainsi vantez eux-mesmes. **ERMOTIN.** Je confesse aussi, que ie ne l'ay pas appris d'eux, mais des estrangers. **LVCIN.** Il est donc vray-semblable, que ceux qui te l'ont dit, n'estans pas de secte diuerse, on ne les pouuoit mettre au nombre de ceux qui font profession de Philosopher. **ERMOTIN.** Aussi n'estoient-ils pas Philosophes. **LVCIN.** Tant pis; car tu monstres par là, que toutes ces choses t'ont esté dictes par des ignorans. **ERMOTIN.** Il est ainsi vrayement. **LVCIN.** Regarde, ie te prie, comme tu me deçois derechef; & ne me dis point vn seul mot de verité. Je pense que tu crois parler à quelque sot Margite, de me vouloir faire croire qu'Ermotin, homme bien entendu, & qui depuis quarante ans en çà, traueille en la Philosophie, ayt neantmoins adjousté foy aux hommes ignares & idiots, & qu'estant induit & poussé par leur tesmoignage, il ayt fait eslection de la plus droicte voye & ma-

Ce n'est pas estre Philo-  
sophe que d'a-  
uoir les desirs  
attachez aux  
voluptez.

niere de philosophe; c'est vne chose que ie ne puis croire que bien difficilement, encore qu'elle vienne de toy. **ERMOTIN.** Si faut-il que tu sçaches, Lucin, que ie n'ay pas seulement adoulté foy aux autres, ains à moy-mesme aussi; car ie voyois ceux de ceste secte, ayans vne desmarche graue, vn habit honeste, vne face virile, & la perruque longue. Ie me prenois garde aussi, qu'ils ne commettoient rien d'effeminé, ny sans en auoir pris aduis parauant, tout au contraire de quelque impudent Cynique: outre qu'ils se tenoient dans les bornes d'vne certaine mediocrité, qu'on disoit estre la meilleure de toutes. **LVCIN.** Mais n'as-tu iamais descouuert qu'ils ayent commis ces mesmes fautes que tu as dit n'agueres auoir esté faittes par ton Precepteur? Ne sont-ils point vsuriers? Ne battent-ils pas leurs escoliers, pour estre payez de leurs gages? Ne querellent-ils point aux Assemblees, & bref ne font-ils point trophée de telles autres choses peu ciuiles & conuenables à vn Philosophe? Toutesfois il peut bien estre, que tu ne regardes pas tout cecy, ains seulement si ces Philosophes ont l'habit propre & bien net, la barbe longue, & la cheuelure pendante. Tous ces indices nous seruiront desormais, pour cognoistre au vray ceux qui Philosophent selon qu'Ermotin nous a proposé. Il en faut tirer la conjecture de leurs vestemens, de leur desmarche, & de leurs cheveux, & inferer en mesme instant, que celui-là doit estre regetté, qui n'a point le visage pensif & hideux: Mais i'estime que ce que tu m'en dis, Ermotin, n'est que par maniere de jeu, & pour faire essay si ie ne me suis point deceu. **ERMOTIN.** Pourquoi donc? **LVCIN.** Parce que ceste cognoissance que tu dis deuoir estre prise des habits, n'est pas tant sceante aux Philosophes, qu'aux Statues, qui sont d'ordinaire bien parees, principalement celles que Phidias, Alcamene, ou Myron, ont tirees sur le patron de quelque beauté. Que si ceste seule conjecture suffit, que pourra faire vne personne aueugle, qui voudra philosopher, & comme luy sera-t'il possible de choisir la meilleure secte, ne pouuant voir ny la desmarche, ny l'habit? **ERMOTIN.** Si est-ce pourtant que ie ne parle point aux aueugles, Lucin, & si ie n'ay que faire d'eux. **LVCIN.** Si falloit-il, comme de raison, qu'il y eust quelque particuliere remarque en ces sciences, qui sont si profitables à vn chacun. Or supposé que les aueugles sont hors de la compagnie des Philoso-

Vn vray ingé-  
ment ne se  
donne iamais  
sur l'exterieur.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Tous ceux qui  
ont des yeux  
clairs-voyans  
n'ont pas l'es-  
prit esclairey.

Il n'ya que  
Dieu seul qui  
penetre les  
pensées des  
hommes.

phes, comme estant priuez de la veuë, ie croyois estre necessaire que telles gens y trauaillassent sur tous les autres, afin de ne supporter leur misere, avec tant d'impatience. Je voudrois bien sçauoir, comme se peut il faire que ceux qui ont la veuë claire & bien nette, puissent par ceste parade exterieure iuger des choses qui sont cachees en l'entendement; car il me semble que tu ne desiras pas iadis de conuerser avec telles personnes pour autre sujet, que pour apprédre leur science, t'en estât seruy à l'amendement de ta vie. **ERMOT.** Il est ainsi comme tu dis. **Lvc.** Comme donc t'a t'il esté si facile de cognoistre par les signes que tu as declares, si vne personne philosophe bien ou non: sans doute ces choses ne se manifestent pas volontiers à tous, ains elles sont si cachees, qu'à peine les peut-on apperceuoir par les paroles, ny mesmes par les actions. Tu n'es pas à sçauoir à mon aduis, pour quel subject le Dieu Momus reprit jadis le Dieu Vulcan, que si tu ne le sçais point, ie m'en vay te le dire. La fable dit, que Minerue, Neptune, & Vulcan se debattans vn iour entr'eux sur l'excellence de leur chef-d'œuvre; Neptune pour se faire paroistre sçauât en son Art, fit vn Taureau; Minerue diuisa vne maison, & Vulcan façonna la statué d'vn homme. Mais quand il fut question d'ouyr le Dieu Momus, qu'ils auoient esleu pour arbitre de ce iugement, apres qu'il eut soigneusement regardé l'ouurage d'vn chacun, il treuua principalement à redire à l'homme qu'auoit fait Vulcan, le reprenant de ce qu'il ne luy auoit point mis de fenestres à la poitrine, afin qu'en les ourant, ses pensees, & ses volonte, fussent manifestees à vn chacun. Tel fut le iugement qu'il donna pour le fait des hommes, se monstrant luy-mesme fort aueugle en celà. Mais quant à toy, tu as la veuë plus subtile que le Linx, puis qu'il te semble voir à trauers la poitrine ce qui est au dedans, & que routes choses te sont descouuertes: De maniere que tu n'es pas seulement certain de ce que chacun veut, ou de ce qu'il sçait, mais tu cognois encore ce qui est le meilleur & le pire. **ERMOT.** Sans doute tu te mocques de moy, Lucin; mais quoy que ce soit, sçache que ç'a esté du cõseil d'Apollon, que i'ay choisi ceste secte, comme la meilleure, & si ie ne me repens pas de la suiure. Qu'il te suffise que ie t'ay dit celà. **Lvc.** Il ne falloit donc pas que tu fisses tant le difficile, pour me le declarer, mon Amy, mais ie vois bien que c'est, tu me mesprises; parce que ie suis du menu peuple. **ERMOT.** Je crois que tu ne prendrois point à gré ce que ie te dirois. **Lvc.** Ce n'est pas celà, bonne personne, i'ay ceste opinion de toy, que

que tu ne me veux pas faire part de ce qui m'agree le plus, puis que tu me le celes à ton escient, de peur que ie ne deuienne aussi aduancé en la Philosophie que toy. Tellement qu'il me fera force de treuuer de moy-mesme vne exacte maniere de iuger, & vne voye infaillible. Aye donc vn peu de patience, & escoute ce que ie te veux communiquer. **ERMOTIN.** Vrayement i'en suis content, Lucin, & possible diras-tu quelque chose digne d'estre sceuë. **Lyc.** Mais i'ay vne priere à te faire, c'est que tu ne te moques point de mon langage grossier & inepte, car il faut necessairement que ie parle ainsi, puis que toy-mesme qui as beaucoup plus d'experience en ces choses, ne les veux appertement expliquer. C'est mon intention de feindre, que la Vertu est comme vne forte ville, qui a des citoyens bien-heureux, selon que l'affirme ton Precepteur mesme, qui en est autresfois retourné. D'auantage, elle enferme en soy des hommes doüez d'une souueraine sagesse & grandeur de courage, & d'une admirable prudence; bref qui sont vn peu moindres en condition que les Dieux. Le larrecin, l'outrage, l'auarice, & tels autres vices qui regnent entre nous, en sont exilez bien loing; il ne s'y treuve personne qui commette aucun de ces crimes; & les vertueux y exercent paisiblement leur estat; Dequoy il ne faut pas s'estonner; car les boute-feux des seditions & guerres ciuiles, ensemble les sujets pour lesquels l'vn dresse des embusches à l'autre n'y ont point de lieu, veu qu'ils ne se foucient ny de l'or, ny des voluptez, ny des dignitez, lesquelles ils reiettent bien loing de leur ville, comme de peu d'importance, au gouvernement d'une Republique. Tellement qu'ils menent vne vie heureuse & contente; & l'esgalité, la franchise, & les bonnes loix sont inseparables d'avec eux. **ERMOTIN.** Quoy donc, Lucin, ne te semble-t'il point bien raisonnable que tous les hommes desirent d'estre citoyens de ceste ville sans perdre courage, ny pour la longueur du chemin & du temps, ny pour les difficultez qui se presentent, s'assurés que s'ils persistent tousjours, ils seront finalement enroollez au nombre des bien-heureux, & iouiront des droicts & priuileges de ceste Republique bien policee. **Lyc.** Ie te iure, Ermotin, par le Dieu Iupiter, que tous les hommes doiuent viser à ce but, & mespriser toute autre chose hors la vertu, sans auoir esgard, ny à l'amour de nostre patrie, ny au regret de nos enfans, ou de nos parens qui nous importunent l'oreille pour nous en retirer; car nous les deuons exhorter eux-mesmes à entreprendre ce beau voyage avec nous. **Que**

La Vertu est  
vne forteresse  
imprenable.

Il faut tout  
quitter pour  
suiure vne  
action où il y  
va de l'honneur.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

si celà leur est desnié pour quelque incommodité, ou s'il y a de l'empeschement, il nous faut tirer droict à ceste ville, la plus heureuse de toutes. Je diray bien dauantage, c'est que si nos vestemens nous pesent trop, il les faut despouiller, pour estre rendus plus legers le long du chemin, avec esperance d'en auoir d'autres en ceste ville. Il ne faut pas que tu craignes aussi, qu'aucun des citoyens te chasse, si tu y arriues tout nud; car j'ay ouy compter autresfois à vn bon vieillard quelles sont les choses qui s'y font. Il m'exhortoit à luy tenir compagnie en ce lieu, me promettant de me seruir de guide par le chemin, & de me faire enrouler en vne Tribu, & coucher sur l'estat, si tost que nous y serions arriuez: de sorte que ie passerois heureusement le reste de mes iours. Mais ie fus si sot, & si ieune, que ie ne voulus point entendre à ce qu'il me disoit, car à peine auojs-je encor atteint l'aage de quinze ans; que si ie l'eusse suiuy, possible serois-je maintenant aux fauxbourgs, ou bien pres des portes. Or entre-autres choses qui se voyent là, il me semble qu'il me disoit, que tous les habitans de ceste ville estoient estrangers, & qu'il n'y en auoit pas vn seul qui fust natif du lieu. Dauantage, que plusieurs barbares y faisoient trafic d'esclaves, de personnes difformes, ensemble des petits & des pauures. Bref, que tous ceux qui vouloient participer aux droicts de ceste Republique, y estoient receus. A quoy il adjoustoit, que les citoyens n'auoient pas accoustumé d'auoir esgard, ny à la dignité, ny au train, ny à la grandeur, ou à la beauté du corps, ny à la noblesse, ny aux predecesseurs renommés; & que le tout y estoit compté pour rien: Mais qu'il falloit que ceux qui vouloient iouyr des priuileges de la ville, fissent profession de desirer choses honnestes, de fuyr l'oisuueté, de ne se laisser emporter aux voluptez, & de ne s'estonner iamais pour quelques dangers qui leur aduinssent au chemin. Quiconque se comportera de la sorte, disoit-il, aussi-tost qu'il arriuera dans la ville, il sera receu soudain en la communauté des citoyens, & estimé aussi grand que les autres, sans qu'on fasse aucune distinction, ny du meschant, ny du bon, ny du noble, ny du vilain, ny du serf, ny du libre. **ΕΡΜΟΤ.** Tu peux bien voir par là, que ie ne trauaille pas en vain, ny pour de petites choses, quand ie desire d'estre citoyen d'vne Republique si belle, & si heureuse. **ΛΥΚΙΝ.** Vrayement, **Ερμωτιν,** j'ay de mesmes desirs que toy, & chers la Vertu comme la chose du monde qui est le plus à priser. Que si ceste ville estoit proche de ce lieu, & exposee à la veüe d'vn chacun,

*C'est vn chemin fourchu que celuy de la Vertu.*

*Il est impossible que les belles choses ne soient aimables.*

ſache qu'il y a jà long temps que i'y ferois entré, & y ferois ma demeure. Mais puis qu'il eſt ainſi, comme tu diſ avec le Poëte Heſiode, qu'elle eſt ſituee bien loing d'icy, il me ſemble que nous n'auons rien ſi neceſſaire, que de chercher vn chemin qui nous y conduiſe tout droict, & de choiſir vne bonne guide. Cet aduiſ ne te ſemble-t'il pas bon, Ermotin? **ERMOTIN.** Ouy, Lucin, & ie penſe pour moy qu'on n'y peut paruenir autrement. **LUCIN.** Tu peux voir maintenant combien ſont malicieux ceux qui ſe font accroire de ſçauoir tres-bien ce chemin. Car il y en a pluſieurs pres de nous, qui ſe diſent natifs de ceſte ville où la Vertu fait ſa demeure, & leſquels n'ont meſme point de honte de ſouſtenir par ſerment ce menſonge. Au demeurant, c'eſt vne choſe euidente, qu'il n'y a pas ſeulement vne voye à la Vertu, mais qu'elles ſont pluſieurs & diuerſes en nombre. Car ceſte-cy va du coſté du Couchant; celle-là regarde le Leuant; l'vne conduit le Voyageur au Septentrion, & l'autre droict au Midy. Ceſte-cy eſt toute ſemee de fleurs & d'herbages, arrouſee de maintes eaux, agreable à la veüë, & ſans aucunes hayes ou buiſſons. Celle-là tout au contraire eſt raboteuſe, & cauſe aux Voyageurs beaucoup de trauail, d'ardeur, & de ſoif. Et toutesſois on dit que toutes ces voyes tendent à vne meſme ville, qui eſt ſeule & vnique, bien qu'il y ait entr'elles vne grãde diuerſité. Cepédant voilà qui me trauaille grãdement l'eſprit. Car ie n'entre iamais dans aucune de ces voyes, quelle que ce ſoit, que ie ne rencõtre à l'abord vn citoyen fort hõnorable, lequel me tend les mains auſſi-toſt qu'il me deſcouure de loing, & m'exhorte d'entrer au ſentier où il eſt. Tellement qu'vn chacun de ceux-cy ſe dit eſtre le ſeul qui ſçait le bon chemin, adiouſtant que tous les autres ſe foruoyent, & qu'il leur eſt impoſſible d'y paruenir iamais, ny meſmes de ſeruir de conducteurs & de guides à ceux qui les ſuiuent. Et ie m'aſſeure que lors que ie ſeray arriué tout aupres de ceſte citié, i'en ouïray vn autre, qui pour louër ſon chemin, blaſmera ccluy de ceux de ſa ſecte, & ainſi des autres. Voilà les cauſes pour leſquelles la diuerſité de ces voyes, me rend tout confuſ & troublé, principalement quand ie conſidere, que chacun de ces conducteurs ſe trauaille à louër ce qui eſt ſien. Car ie ne ſçay bonnement lequel de ces ſentiers il me faut tenir, ou laquelle de ces guides ſuiure pour arriuer à la ville. **ERMOTIN.** Ie te veux apprendre, Lucin, vn moyen tres-certain pour te tirer de ceſte angoiſſe; c'eſt que pour ne te forligner iamais il faut que tu adiouſtes foy à ceux qui ont faiçt ce voyage

Les chemins  
de la Vertu &  
du vice ſont  
bien differens.

Chacun taſche  
de louër le  
ſien.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

auant nous. LVCIN. Quel sentier ont tenu ceux cy, ou qui les y a conduits? car me voicy derechef tourmenté du mesme ennuy auquel i'estois parauant, bien qu'il se presente à moy sous vne autre forme, estant transferé des choses feintes aux hommes. ER MOT. Comment dis-tu cela? LVC. Parce que ie treuve que celuy qui a marché par la voye de Platon, & s'est mis en chemin sous sa conduite, louëra sans doute ce sentier; l'Epicurien, celuy d'Epicure, & ainsi des autres. N'en fais-tu pas de mesme, Ermotin? ER MOT. Pourquoi non? LVC. Tu ne me deliureras donc pas de la peine où ie suis, puis que tu ne sçais point encore lequel des voyageurs il faut plustost croire. Car ie vois qu'un chacun d'eux avec sa guide mesme ne fraye qu'un seul chemin, affirmant qu'il n'y a que celui-là qui meine droict à la ville. Mais pour moy ie ne puis comprendre s'il dit vray ou non. Et possible luy pourrois-je bien accorder, qu'il est paruenü à vn but, ou qu'il peut auoir veu quelque ville. Je voudrois biẽ sçauoir neantmoins, si c'est celle en laquelle nous desirons de demeurer nous deux. Nous voudrions aller volontiers à<sup>e</sup> Corinthe; mais ie suis incertain si cestui-cy estant arriué en Babylone cuide auoir veu Corinthe. Car il ne faut pas inferer que celuy qui a esté en quelque cité, ait veu pourtant, ou cognu Corinthe, attendu que Corinthe n'est pas cité toute seule. Or la principale cause de ma doute, c'est que ie sçay bien qu'il n'y a necessairement qu'une vraye voye, cõme vne seule Corinthe. Pour les autres voyes, elles ne conduisent pas à Corinthe; si ce n'est que quelqu'un soit si despourueu de sens & d'esprit, qu'il pense que le mesme chemin qui tend aux Hiperborees, & par où l'on va aux Indes, nous meine aussi tout droict à Corinthe. ER MOTIN. Mais comme se peut faire cela, Lucin, puis que ces deux chemins se rapportent à diuerses fins? LVC. Il faut prendre garde, bon Ermotin, à l'eslection qu'on faict des chemins & des conducteurs, sans admettre ce que dit vulgairement le prouerbe; *Que nous allons en tous les lieux où nous portent nos pieds; La raison en est, par ce que si nous obseruions ceste maxime, au lieu d'aller à Corinthe, nous irions voir les Babyloniens ou les Bactres. Il n'y a celuy qui ne sçache qu'il n'y a point d'apparence de se mettre à la mercy de la Fortune, & d'eslire à l'adventure la voye qui nous semble la meilleure, pour se jeter temerairement dans la premiere rencontre, sans en auoir faict parauant la recherche. Car rien n'empesche que cela ne se puisse faire, & possible a t'il esté fait desjà depuis vn si long temps. Je ne pense pas pourtant, qu'il nous faille esleuer*

*Il y a diuerses voyes qui nous conduisent à la Vertu, mais elles aboutissent toutes à vne.*

nos esperances à des choses si hautes sans aucune consideration, ou les resserer à l'estroict de mesme que si nous voulions nautiger par la mer Egee, ou Ionique, comme dit le Prouerbe, sur vne nacelle faicte d'ozier. Aussi ne pourrions nous pas accuser la Fortune qu'à tort, si en tirant son arc, ou dardant vne de ses flesches elle n'auoit du tout atteint en ceste vraye voye, qui est la seule entre vne infinité d'autres chemins abusifs: Celà ne fut point en la puissance de cet Archer Homerique nommé Teucer, lequel voulant tirer contre vne colombe, il la manqua, la corde venant à se rompre. De maniere qu'il me semble beaucoup plus conforme à la raison de tascher d'atteindre & de blesser plusieurs choses avec vne fleche, que non pas vne seule entre toutes; attendu que ce n'est pas vn petit dâger, si au lieu d'vne droicte voye nous tombons sans y penser dans vn chemin, qui nous fasse fouruoyer, estimans parauant que la Fortune nous seroit plus favorable qu'aux autres. Or mon opinion est telle, qu'en ceste matiere il faut estre bien aduisé, car il n'est ny prompt, ny facile de retourner en arriere sain, & assure de sa vie, quand on s'est vne fois abandonné à la mercy de la mer, & qu'on a deslié la commande. Il faut pour lors necessairement se laisser porter au gré des vagues, vomir à tout coup, & tenir la teste penchee en bas pour la peur qu'on a de l'orage. Ou bien il seroit besoin auant qu'on eust tendu les voiles, de monter à la hune, ou considerer si la mer est bonasse, & si on a le vent en poupe pour suiure la route de Corinthe; Ce qui se peut faire à l'ayde de quelque pilote bien expert, lequel doit choisir vn nauire assez fort pour resister à vne si furieuse tempeste. **ERMOTIN.** Voilà qui ne seroit pas mal, Lucin; mais ie suis bien assure, que si tu ioignois tous les conducteurs & pilotes en vn, tu n'en treuuerois point de meilleurs ny de plus experts que les Stoiques. Que si le desir t'a iamais espris d'arriuer à Corinthe, sçache qu'il faut suiure ceux-là, & marcher apres les traces de Chryssippe, & de Zenon, autrement il est impossible de faire ce voyage. **L v c.** Ne vois-tu pas que tu ne me dis rien qui ne soit commun, Ermotin; car le moindre de ceux-cy me soustiendra tousiours (soit qu'il marche par le chemin de Platon, ou par celuy d'Epicure) que ie ne paruiendray iamais à Corinthe, si ce n'est avec luy; tellement qu'il est force, ou de croire à tous sans en faire difficulté, (ce qui est ridicule) ou bien de se desfier esgalement d'vn chacun. Aussi crois-je que c'est le plus seur, iusques à ce que l'aye rencontré quelqu'vn qui me promette en effect de ne

C'est vne pau-  
ure esperance  
que celle  
qu'on fonde  
sur la Fortune.

En routes  
sciences, il faut  
reconnoistre  
vn Cōducteur,  
& vn Maistre.

dire rien qui ne soit veritable. Que si ne cognoissant personne de ceux de vostre secte qui fust veritable en son opinion, ie me deliberois de vous suiure ( te voyant principalement , toy, comme le plus grand de mes amys , & qui neantmoins n'es expert qu'au seul precepte des Stoïques) ou s'il falloit par apres que quelque Dieu rappellast en vie Platon, Aristote, Pythagore, & les autres, & que ceux-là m'environnans m'interrogeassent, ou par le Dieu Iupiter, m'ayant tiré en Iustice, m'accusassent chacun en son particulier, disans; Comme as-tu esté si fol, Lucin, de preferer Chryssippe, & Zenon à nous, qui auons esté fort long temps auant que tels hommes, lesquels sont seulement naiz depuis hier, ou peu auparauât, sans que tu te sois informé d'aucune chose de nous, ny sans auoir fait essay de nostre doctrine, & de nos discours; S'ils me faisoïent, di-je, toutes ces objections, que leur pourrois-je dire à ton aduis? Penses-tu qu'il me suffist de leur respondre que i'aurois esté persuadé à suiure ceste secte par Ermotin, mon bon amy? Nenny sans doute; car ie suis assureé qu'ils me repliqueroient tout aussi-toist; Quant à nous, Lucin, nous cognoissons aussi peu cet Ermotin, comme il sçait qui nous sommes. Il n'y auroit donc point d'apparence, que sans ouyr nos deffences, on nous condemnaît sur le simple tesmoignage d'un homme qui ne sçait qu'un seul chemin de Philosophie, & possible ne le cognoist-il pas trop bien. Certainement, Lucin, ceux qui ont fait de bonnes & saintes loix, n'ordonent pas aux Iuges de proceder de la sorte en ces matieres, ny d'ouyr vne seule des parties, sans permettre à l'autre de dire pour soy ce qu'elle estime luy estre profitable & vtile: Ils ont accoustumé de donner esgalement audience aux deux, afin que les diuerses raisons estans balancees, ils puissent plus facilement discerner le vray d'avec le faux. Que si l'on n'y procede de la façon, la loy permet d'en appeller à vne autre Iurisdiction, pour y remōstrer tout ce qui sera iugé raisonnable. Si quelqu'un d'entr'eux m'interrogeoit en ces termes; Dy moy, Lucin, si vn Ethiopien qui n'auroit iamais veu d'autres hōmes tels que nous sommes, à faute d'auoir voyagé hors de son pays, affirmoit en vne assemblée de Mores qu'il n'y a point de contree au monde, où se treuuent des hommes blancs, rousseaux, ou d'autre couleur que de noir, meritoit-il d'estre creu? Ou si quelqu'un des anciens Ethiopiens luy disoit, N'as-tu point de honte de nier vne chose si apparente, veu que tu n'as iamais voyagé vers les peuples estrangers, ny fait recherche des choses qui se treuuent parmy les autres nations, ce

Pour n'estre point repris, il ne faut parler que de ce qu'on sçait.

vieillard ne seroit-il pas louable? Ouy sans doute; & ie crois que tu le confesseras comme moy. **ERMOTIN.** Ie t'accorde ce que tu me dis, & il me semble qu'il ne seroit pas trop mal-aysé de confondre celuy qui voudroit contredire à ceste verité. **LUCIN.** I'en dis de mesme, Ermotin; mais pour le demeurant, ie ne sçay si ie pourray tumber d'accord avec toy; bien, que ie m'y fois desjà resolu. **ERMOT.** Que veux-tu dire par là? **LVC.** Que l'hōme dont nous parlons, conclura fort bien, s'il me dit; Tu nous as fait tort, Lucin, de nous auoir mis si mal à propos en auant vn personnage qui ne sçait que les preceptes des Stoïques, sçauoir, Ermotin, ton grand amy: Car puis qu'il n'a iamais voyagé, ou mis le pied, ny en l'escole de Platon, ny en celle d'Epicure, ny en aucune autre; s'il dit maintenant, qu'il ne se treuue rien de si beau, ny de si vray-semblable que ce qui est affirmé par les Stoïques; sçauoir si tu n'as pas bien raison de le tenir pour vn temeraire, voyant qu'il se vante d'estre expert en toutes choses, & que neantmoins il n'en sçait qu'une seule, & ne peut dire, s'il ne veut mentir, d'auoir oncques mis l'un des pieds hors l'Ethiopie? Quelle autre responce pourroit-on faire à ces demandes que celle-cy? Nous pensons qu'il faille philosopher selon les Stoïques, parce que nous apprenons leurs preceptes, & toutesfois nous n'ignorons pas ce que les autres disent de leur doctrine, car nostre Precepteur le nous propose en disputant, & refute assez facilement le tout. Si nous faisons ces responces, ne te semble-t'il point que les Platoniques, Pythagoriens, Epicuriens, & autres sectaires ne sçauoient que nous objecter, ou qu'ils s'escrieroiēt en riant: Que veut dire, Lucin, que ton cher Ermotin, adjouste foy à nos ennemis en ce qui nous touche, estimant que tout ce qui est nostre est tel, que des ignorans, ou des personnes qui mentent à leur escient le luy donnent faulxement à entendre. Si le Preuost d'un jeu voyoit quelque lutteur s'exerçant auant que d'entrer au combat, ruër des pieds en l'air, ou bien dōner quelques coups de poing à vuide comme s'il frappoit son aduersaire, ie voudrois bien sçauoir si celà suffiroit le faire proclamer inuincible? Nenny sans doute; car il est bien facile à chacun d'en faire autant, si personne ne luy resiste. La victoire ne se doit adjudger qu'à celuy, lequel a terrassé d'un grand courage son ennemy. Par ainsi, qu'Ermotin ne se donne point ceste vanité que ses Precepteurs soient vaincueurs, s'ils combattent seuls contre nous qui sommes absens, ou que ce qui est par nous soustenu soit tel, qu'on le puisse aysement refuter. Au-

A vn bon accusateur, vn bon defendeur.

Il est bien-aisé de faire le vaillant en l'absence de son ennemy.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

rement ce combat seroit semblable aux logettes de plastre, que font les petits enfans, lesquelles comme fressles & foibles sont abatuës par la secouffe du moindre vent; Ou bien, par Iupiter, à ceux qui font profession de tirer de l'arc, lesquels ayans fait quelque bouchon de paille, qu'ils fichent sur vne perche, ils y tirent contre sans beaucoup s'en esloigner. Que s'il aduient qu'ils atteignent & rencontrent le but, ou qu'ils trauerfent le bouchon, ils s'escrient soudain, comme s'ils auoient fait quelque grand exploit, quand le traict a trauerfé la paille. Les Perses n'en font pas de mefme, ny les Archers de Scythie; car tous montez à chual qu'ils sont, pendant que la beste marche, ils decochent leurs traicts. Tellement qu'ils s'accoustument à viser plustost à vn but mobile, que non pas à vn qui est stable. Aussi sont-ils si experts qu'ils frappent souuent les bestes sauuages à la course, & rencontrent les oyseaux en volant. Que s'il est question de frapper dans vn but arresté, ils ont pour butte vn bois mis de trauers, ou bien vne targue faicte de cuir de bœuf, & la perçent à iour, afin que par ce moyen ils apprennent à trauerfer les armes de leurs traicts quand il en sera besoin. Ainsi peux-tu bien dire à cet Ermotin, que ces Precepteurs font dessein seulement de tirer à des bouchons de paille: car lors qu'ils se vantent ambitieusement d'auoir vaincu des hommes armez, c'est qu'ils se sont battus en idee à grands coups de poings contre des statuës, & les ayant surmontees, comme il est bien ayfé, ils estiment de nous auoir terrassez, & vaincus: Mais il n'y a celuy des nostres qui ne leur puisse dire à bon droict ce qui fut dit à Hector par Achille.

L'habitude cō-  
duict à la per-  
fection.

*N'aye peur que ce Rodomont,  
Ose iamais hausser la teste,  
Pour me regarder sur le front,  
Ou voir de mon armet la cresse.*

Ce sont les discours que tous d'vn commun accord tiendroient en particulier. Platon entr'autres qui feroit des comptes de Sicile, car il en scait beaucoup, tel qu'est celuy qu'on dit de Gelon de Syracuse, lequel auoit vn chancre puant à la bouche, qui luy fut long temps celé, parce qu'il ne se trouuoit personne qui osast reprendre vn si grand Roy, iusques à ce qu'une femmette estrangere luy estât amenee, prit la hardiesse de luy dire ce qui en estoit. Au mesme instant ce Prince s'en alla voir sa femme, & se fascha fort de ce qu'elle ne luy auoit point fait scauoir que son haleine estoit puante: Mais elle luy en demanda pardon, parce que n'ayāt  
iamais

iamais experimenté, disoit-elle, autre homme que luy, & ne s'estant oncques approché d'aucun, elle pensoit qu'une pareille haleine s'exhalast de la bouche de tous les autres. De mesme (diroit Platon) parce qu'Ernotin a conuersé seulement avec les Stoïques, ce n'est pas sans raison qu'il ignore quelles sont les bouches des autres. Chryssippe se plaindroit aussi, si le delaisant sans entendre plaider les autres, ie m'en allois en l'Academie de Platon, poussé à ce faire par quelqu'un de ses familiers. Bref, ie te dis en un mot, que tandis qu'on ne sçaura point quelle est la vraye secte de Philosopher, il n'en faut eslire aucune, parce que ce seroit faire tort aux autres. **ERMOT.** Or çà, Lucin, ie te prie au nom de nostre ancienne amitié, que nous laissions à part Platon, Aristote, Epicure, & les autres: car il ne m'appartient pas de contester avec eux. Contentons nous de rechercher exactement, si la Philosophie n'est pas telle que ie la descris. Vrayement il estoit bien besoin d'amener les Ethiopiens, ou la femme de Gelon, depuis Syracuse iusques à nostre discours? **LVCIN.** Je suis d'aduis, si tu veux, que nous parlions d'autre chose; Commence donc, car à ta façon il semble que tu veuilles faire un recit du tout admirable. **ERMOTIN.** C'est mon opinion, Lucin, qu'il peut bien estre que celuy qui n'a que simplement appris les preceptes des Stoïques, est capable d'atteindre par leur moyen à la cognoissance de la Verité; quand il auroit mis en arriere les enseignemens des autres. Cela se peut comprendre en ceste maniere. Si quelqu'un t'auoit dit seulement, que deux fois deux font quatre, seroit-il besoin que tu demandasses à d'autres Arithmeticiens, si cela est, ou non? Et ne verrois-tu pas assez clair ceste verité, sans t'en enquerir d'auantage? **LVC.** Je treuve ton dire tres-veritable, Ernotin. **ERMOTIN.** Pourquoi donc estimes-tu que celuy n'a plus besoin de la conduite & faueur d'autruy, qui s'en est allé simplement à l'escole des Stoïques, qui disent la verité, & s'est laissé gagner à leurs persuasions? Ne sçait-il pas bien qu'il est impossible que quatre deuiennent cinq, non pas mesmes quand ce seroient des Pythagores ou des Platons, infinis en nombre, qui l'auroient affirmé? **LVC.** Tout ce que tu dis n'est point à propos Ernotin, veu que tu compares les choses certaines, à celles qui sont douteuses & differentes entre-elles. Quelle responce voudrois-tu faire à celuy qui te soustien-droit que deux fois deux ioincts ensemble forment le nombre de sept ou de douze? **ERMOTIN.** Je ne pense pas qu'il y ait aucun, s'il n'est tout à fait hors de son sens, qui vueille nier que deux fois

On ne doit  
faire election  
que des choses  
qui sont vray-  
semblables.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

deux font quatre. Lvc. As-tu iamais treuue quelque Stoïcien, ou Epicurien, qui ne fussent discordans en opinions, touchant le principe & la fin de toutes choses? ER MOT. Iamais. Lvc. Sus dôc, il est bien raison que tu me loïes, de peur que tu ne me trompes par tes vains discours, moy principalement qui suis ton ainy: Car comme nous faisons recherche de ceux qui peuuent dire vray en Philosophie, tu nous as preuenus tout aussi-tost pour attribuer ceste gloire aux Stoïques, disant qu'ils sont les seuls qui t'ont appris, que deux fois deux font quatre. Mais il est incertain que celà soit, car possible les Epicuriens ou Platoniciens nous respondroient-ils en ces termes: Il est bien vray que vous soustenez ceste verité des nombres; mais pour nous, il nous semble que le nôbre de cinq ou de sept, se forme de celuy de deux fois deux. N'ont-ils pas tort ceux-cy, sçauoir les Epicuriens, de dire, que ce qui est voluptueux est honneste; au contraire de vous autres, qui n'appellez honneste que ce qui est bon? N'affirmez-vous pas aussi que toutes choses sont corporelles, contre l'opinion de Platon, qui dit, Qu'il y a en la nature ie ne sçay quoy qui n'a point de corps? Voilà comme i'ay attribué ce que ie viens de dire aux Stoïques, avec trop d'affection, pour en iouir comme si c'estoit chose propre & manifeste, bien que neantmoins elle soit encores en doute. Puis donc que les autres s'attribuent le mesme, & disent qu'il viét d'eux, ie pense qu'il est besoin en celà d'un sain iugement. Que s'il falloit que les seuls Stoïques dissent la verité en ce que deux fois deux font quatre, tous les autres auroient subject de se taire. Mais pendant qu'ils se debattent pour ceste affaire, il les faut ouyr tous esgalement, ou bien, sçauoir si l'on peut iuger fauorablement. ER MOT. Ie ne pense pas que tu ayes bien entendu ce que ie veux dire? Lvc. Ie te conseille donc, si tu as quelqu'autre chose à me raconter, que tu me la declares plus appertemér: toutesfois il n'est pas besoin que tu me proposes rien plus de semblable à cecy. ER MOTIN. Tu sçauras tout maintenant ce que ie dis: Supposons qu'il y ait deux hommes, qui soient entrez dans le Tēple d'Esculape, ou de Bacchus, & que quelque vase du thresor se treuue auoir esté emporté; sans doute il est necessaire qu'ils se fouillent l'un l'autre, pour sçauoir lequel des deux a desrobbe le hanap. LvcIN. Ouy vrayement. ER MOTIN. Celà est ainsi; il faut necessairement que ce soit l'un d'eux qui l'ait pris. LvcIN. Il ne peut estre autrement, puis qu'il s'est perdu en leur compagnie. ER MOT. Ie veux dire, que si tu treuues le vase sur le premier, tu

La verité ne  
procède pas de  
la bouche d'un  
seul.

n'as que faire de commander à l'autre qu'il se despouille, car il est euident qu'il ne l'a pas. LVC. Voilà qui est vray. ERMOT. Ne s'estant treuüé dans le sein du premier, l'autre l'a sans doute, & il n'est pas besoin d'en faire plus auant la recherche. LVCIN. Vrayement aussi l'a t'il. ERMOT. De mesmes, si nous autres auons desfiä treuüé le vase chez les Stoïques, nous croyons que nous fouillerions les autres en vain, ayans ce que nous cherchons depuis si long temps: car pour quel subject nous tourmenterions nous davantage? LVC. Vous n'en auriez point d'occasion, pourueu que vous eussiez treuüé le vase, & que l'ayant recouuert, vous fussiez certain que c'est là le mesme qui estoit perdu, & que la piece vous fut bien cognüë. Or est-il, mon bon amy, qu'il n'y en a pas deux; seulement qui entrent au Temple; de sorte qu'il soit necessaire que l'un ou l'autre ayt le larcin sur soy: mais il faut que tu sçaches qu'ils sont plusieurs en nombre. Puis on ne peut sçauoir que bien difficilement, si c'est vne fiole, ou vne couppe, ou vne couronne, que ce qui a esté perdu. Car autant qu'il y a de Sacrificateurs, autant y a t'il, dit-on, de choses différentes l'une à l'autre: veu mesme qu'on met en doute, de quelle matiere sont faicts ces vases, que les vns disent estre d'airain, les autres d'argent, les vns d'or, & les autres d'estain. Tellement qu'il est necessaire de les faire tous despouiller pour retreuer la chose perduë. La raison en est, parce qu'encore que tu eusses treuüé sur le premier vne fiole d'or, si est-ce toutesfois qu'il te faudroit encore despouiller les autres. ERMOT. Pourquoi celà, Lucin? LVC. Parce qu'il est incertain, si c'est vne fiole qui a esté perduë, & quand tous en seroient d'accord, possible ne diroient-ils point que la fiole fust d'or. Que s'ils estoient assurez, qu'une fiole d'or eüst esté perduë, & que tu en eusses treuüé vne d'or sur le premier, tu ne cesserois pas pour celà de visiter & fouiller les autres. Car tu n'es pas encore hors de doute, si c'est celle qui estoit consacree au Dieu du Temple; ou tu ne penses point d'abord, qu'il y ait plusieurs fioles d'or par le monde. ERMOT. Si fais vrayement. LVC. Il est donc tout à fait necessaire, que celuy qui fait ceste recherche, mette la main sur tous, & qu'ayant mis à part ce qu'il aura treuüé sur vn chacun d'eux, il considere laquelle de ces choses peut seruir à vn Temple. Car ce qui faict qu'on est en doute, c'est que sur chacun de ceux qu'on a despouillez, s'est treuüé quelque chose, comme sur cestui-cy vne couppe, sur celuy-là vne fiole, & sur l'autre vne couronne. Dauantage cestui-cy en a vne de fer, l'autre d'or, & l'autre

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Quand il est  
question de  
iuger vne cause  
ambiguë, il y  
faut penser plus  
de deux fois.

d'argent ; mais encore ne sçait-on pas au vray, si la chose est consacree au Temple, ou non: & c'est ce qui te tient suspens, & te fait douter, lequel de ceux-cy tu dois soupçonner de sacrilege. Que s'il aduenoit que les choses treuues sur vn chacun fussent toutes semblables, il seroit encore difficile de cognoistre celuy qui auroit desrobbe les meubles sacrez, veu qu'il n'est pas indifferant, que quelqu'un ne possede vn vase, ou vne coupe en particulier. Au demeurant, il me semble que la seule cause de ceste ignorance, procede de ce que la fiole n'auoit aucune inscription; car supposé que la fiole a esté perduë, il n'y a point de doute que si elle estoit tiltree du nom de Dieu, ou de celuy qui l'a appanduë, nous aurions moins de peine à en faire la recherche, & l'inscription que nous y treuuerions, nous feroit desister d'en accuser les autres. Mais, dy moy, n'as-tu iamais esté aux jeux de la Lutte, Ermotin? **ERMOT.** Il me souuient de m'y estre treuue souuent, & en plusieurs lieux. **Lvc.** N'estois-tu iamais assis pres des Preuosts de ces tournois? **ERMOT.** Ouy, par Iupiter, & il n'y a pas long temps qu'aux Olympiades i'estois assis à la main droicte des Iuges, lors qu'Euandris fut l'un des principaux citoyens qui se presenta pour jouier; & ce que ie desirois le plus pour lors, c'estoit de cognoistre de pres tout ce qui se passoit entre les Iuges, & les Preuosts. **Lvc.** Tu sçais donc bien, comme ils iettent les lots, pour sçauoir lequel d'entr'eux se doit battre, ou lutter à quelqu'autre. **ERMOT.** Je ne le sçay que trop. **Lvc.** I'en suis bien ayse, car puis que tu l'as contemplé de si pres, tu me le pourras mieux dire toy-mesme. **ERMOT.** Iadis, lors qu'Hercule presidoit aux jeux, il y auoit des branches de laurier. **Lvc.** Ne me ramene point les choses du passé, ains declare moy ce que toy-mesme as apperceu n'augueres. **ERMOT.** On met sur la place vn vase d'argent consacré à vn Dieu, au dedans duquel sont iettees des petites pierres de la grosseur d'une febue, où se voyent grauez certains caracteres. Deux de ces pierres sont marquées au dessus, de la lettre A, deux d'un B, deux d'un C, & ainsi consecutiuelement des autres, selon le nombre des Lutteurs: de sorte qu'il y a tousiours deux lots marquez d'une mesme lettre. Cela fait, vn chacun des Lutteurs s'approche, & ayant adressé sa priere à Iupiter, il met la main dans le vase, & tire hors l'un des lots. Puis vn autre en fait de mesme apres luy: Cependant le Sergent se treuue là tout prest, qui tend incontinent la main, & prend garde que la lettre qu'un chacun tire ne soit cogneuë: Et bref quand tous ceux qui doiuent

*Maniere de tirer  
au sort, obseruee  
par les anciens.*

jouer ont pris la leur, le Maistre des exercices, comme ie pense, ou bien l'un des Iuges tournoyant à l'entour, contemple, & visite les lots de ceux qui se tiennent debout en rond: Et de ceste façon il ordonne à quiconque a vn A, de cōbattre ou lutter avec celuy qui a tiré l'autre A. & ainsi des autres qui ont de semblables lettres. Voilà la maniere d'accoupler les Lutteurs, quand ils sont en nombre pair, comme de quatre, de huit, ou de douze. Que si le nombre est impair, & tel que celuy de cinq, ou de sept, ou de neuf, alors la lettre qui est seule inscrite sur vn lot est meslée ensemble dans le vase avec les autres, n'ayant sa pareille. Quiconque tire celle-cy, il ne fait seulement que regarder, en attendant que les autres ayent combattu, car il n'y a point de lettre qui soit opposée à la sienne. Ce qui est vne grāde commodité au Lutteur, lequel doit entrer en lice frais & entier, avec ceux qui seront jà las & recreus. **LVCIN.** Ie me contente d'auoir mis en auant ce de quoy i'auois plus affaire: suppose maintenant qu'ils soient neuf de compagnie, & qu'ils ayent tous mis la main au vase, & tiré les lots, s'il faut, que t'en allant pardeuant chacun d'eux, tu contemples les lettres (car au lieu de spectateur, ie te veux eslire pour Iuge) ie ne crois pas que tu puisses cognoistre celuy d'entr'eux qui doit demeurer regardant, que premier tu n'ayes fait la ronde entiere, & accouplé les Lutteurs l'un à l'autre. **ERMOT.** Mais à quelle intention me dis-tu cecy, Lucin? **LVC.** Parce qu'il est impossible que la lettre qui declare le demeurant, soit soudain recognuë. Il pourra bien estre que tu la rencontreras, mais tu seras tousiours incertain si c'est elle, car tu n'auras pas eu aduis, que C, ou M, ou I, soit la lettre qui constituë le regardant. De maniere qu'ayant rencontré vn A, il faut que tu recherches celuy qui a l'autre A, & que l'ayant treuë tu luy donnes vn compagnon, faisant le mesme du B, & de tous les autres, iusques à ce que tu treuues celuy qui a la lettre seule, & qui reste sans aduersaire. **ERMOT.** Que ferois-tu si de fortune tu paruenois là du premier, ou du second coup? **LVC.** Rien de verité, & ie voudrois bien sçauoir de toy-mesme, comment tu te comporterois, si l'on t'auoit esleu pour Iuge du tournoy; ou si tu publicrois incontinent cestui-là pour demeurant; ou plustost si par necessité tu n'irois point regarder vn chacun de ceux qui sont à l'entour, & si tu ne treuerois pas en quelqu'autre part vne semblable lettre? Tellement que si tu ne venois à recognoistre les lots d'un chacun, il te seroit impossible d'appercevoir le demeurant. **ERMOT.** Si est-ce pour-

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

tant, qu'il m'est bien facile de le cognoistre, Lucin, puis que les Lutteurs ne sont que neuf de nombre. Car si ie treuve E, au premier, ou bien au second, ie suis bien assure, que celuy qui a vn tel lot sera demeurant. **Lvc.** De quelle façon, Ermotin? **ERMOTIN.** De ceste sorte: Deux d'entre tous ont vn A, & deux autres vn B, & puis qu'il y en a quatre de reste, il faut necessairement que les deux ayent tiré hors vn C, & les deux autres vn D. Ainsi voilà quatre lettres distribuees, & appliquees à huit Lutteurs qu'ils font: D'où s'ensuit qu'il ne reste seulement qu'E, qui suit d'ordre, & que celuy qui le tire demeure seul regardant. **Lvc.** Ie suis en doute, Ermotin, si ie te dois louer pour la subtilité de tō bel esprit, ou bien refuter ce que tu me dis, estimant qu'on y puisse contredire. **ERMOT.** Par le Dieu Iupiter, ie suis content que tu te mettes en deuoir de refuter mon opinion, pourueu que tu m'allegues au contraire des raisons qui soient vallables & bonnes, mais j'ay belle peur que tu n'en treuueras point. **Lvc.** Tu me sembles auoir discouru selon l'ordre des lettres peintes & figurees, sçauoir que la lettre A, est mise au premier lieu, B, au second, C, au troisieme, & ainsi des autres, chacune selon son ordre, iusques à la seule, en laquelle finit le nombre des Lutteurs. Et de verité ie suis d'accord avec toy, que l'on procede de la sorte aux jeux Olympiques. Mais que fera-ce, si sans obseruer aucun ordre des lettres, nous en prenons cinq à l'aduenture, sans en faire autrement election, comme seroit, K, S, Z, C, T. Ie veux que les autres quatre estans doubles soient inscriptes en huit lots, & Z, vniue au neufiesme, par lequel sera signifié le demeurant, que feras-tu soudain que tu auras rencontré la lettre Z? Comment cognoistras-tu que celuy qui l'aura ait le demeurant, si ce n'est, que t'en allant vers vn chacun d'eux, tu ne treuves rien de semblable à ceste lettre: Car il ne te sera pas permis d'en faire cōjecture, cōme n'agueres, par l'ordre d'icelles. **ERMOTIN.** Tu me demandes vne chose, à laquelle ie ne puis respondre que bien difficilement. **Lvcin.** Or çà, ie m'en vais te le faire entendre d'autre façon. Que seroit-ce si les lots n'estoient marquez d'aucunes lettres, ains seulement de quelques autres caracteres, tels que ceux des Egyptiens, lesquels peignent diuerses figures au lieu de lettres, cōme, des hommes ayant la teste d'un chien, ou d'un lyon? Mais laissons à part ces choses barbares & estranges, & ne descriuons rien en nos lots qui ne soit simple & vniue. Mettons vne figure d'homme en deux de ces lots, puis celle d'un cheual en deux au-

Toutes preuues ne sont pas valables.

tres, en apres deux coqs, & finalement deux chiens, & que le neufiesme soit vn lyon; s'il aduient que du premier coup on rencontre le sort, qui porte le pourtraict du lyon, par quelles conjectures deuineras-tu celuy qui doit rester sans cōpagnon, si tu n'as visité tous les autres? Car il n'est pas indifferent que quelqu'un d'entr'eux n'ayt vne figure d'un lyon? **ERMOTIN.** Je ne sçay que te dire à cecy, **LUCIN.** Le te crois bien vrayement, aussi ne vois-je pas qu'on y puisse respōdre qu'avec grāde difficulté. Tellement que si nous voulions, ou treuuer celuy sur lequel est la sacree fiole, ou qui doit estre spectateur de la lutte, ou qui nous seruiroit de plus seure garde pour paruenir en ceste ville de Corinthe, i'estime qu'il nous faudroit necessairemēt visiter vn chacū, & les ayāt tous despouillez, en faire vne exacte recherche; encore aurions nous biē de la peine à descouurir de ceste sorte la Verité. Que si tant est qu'un personnage digne de foy nous conseille sur quelque partie de Philosophie, où il se faille necessairement adonner, il sera le seul qui cognoistra parfaictement ce qu'un chacun aura dict. Quant aux autres, ie les mespriseray comme inhabiles, & ne croiray iamais à ce qu'ils me diront, tant que ie les verray ignorer vne seule chose, qui possible sera la meilleure. Car si quelqu'un ayant produict vn bel homme en plein marché, le disoit estre le plus beau de tous les autres; il ne me feroit pas croire à ses paroles, si ie n'estois certain qu'il eust veu tous les hommes. Or nous auōs besoin icy du plus beau personnage qu'on puisse treuuer; & si nous ne le rencontrons, il vaudroit autant que nous n'eussions rien fait. Ce n'est pas assez que nous en ayons vn douié d'une beauté passable; il faut qu'elle soit souueraine & vniue. **ERMOT.** Cela est veritable. **LUCIN.** M'en pourras-tu donc nommer quelqu'un qui ait fait tout le chemin de la Philosophie, & qui n'ignore rien de tout ce que Pythagore, Platon, Aristote, Chryssippe, Epicure, & tous les autres affirment? bref qui ayant fait eslection de la voye qui luy semble la meilleure, tienne pour chose veritable, & enseigne par experience, que le plus beau chemin qu'on puisse treuuer, c'est celuy qui nous conduit à la Felicité? Si nous auions fait rencontre d'un tel personnage, nous cesserions de nous traouiller dauantage. **ERM.** O qu'il est difficile de treuuer vn tel hōme! **LUC.** Que ferons nous donc, Ermotin? si ne faut-il pas perdre courage, biē qu'à present nous ayons faute d'un semblable cōducteur. Entreprenōs vne chose qui me semble estre la plus expediente, & la plus seure, sçauoir, de discourir de toutes les sectes,

La perfection  
est recherchee  
partout.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

& d'examiner exactement ce qui en a esté dit par vn chacun. **ERMOTIN.** Il ne sera pas mauuais de faire ainsi, selon mon aduis. Mais il est bien difficile (comme tu as dit n'agueres) que celuy qui s'est embarqué, & a donné voile aux vents, retourne derechef en arriere. Car comme se peut-il faire qu'estant detenu en vn premiet chemin, on puisse courir tous les autres? **Lvc.** Je m'en vais te le dire. Nous imiterons ce que fit Thesee, & ayant pris le fillet des mains de ceste tragique <sup>f</sup>Ariadne, entrerons hardiment dans tous les labyrinthes, & en pourrons sortir sans aucun empeschement, ne faisant que suiure le traict du filet. **ERMOTIN.** Mais ie voudrois bien sçauoir qui nous seruira d'Ariadne, ou en quelle part recouurerons-nous ce filet? **Lvc.** Prends courage (cher amy) car il me semble auoir treuue vn expediēt tout propre pour nous seruir de guide. **ERMOT.** Quelles sont ces parolles, Lucin? **Lvc.** Ce que ie te veux dire ne vient pas de moy, ains d'vne sage personne, sçauoir, *Entends tout, & ne crois de l'ager.* Car si nous n'ajoutons foy facilement à tout ce que nous aurons entendu, ains à l'imitation des bons Iuges, donnons pouuoir aux autres de parler à leur tour; possible que sans aucune difficulté nous retirerons nous de tous ces Dedales. **ERMOTIN.** Vrayement tu parles fort bien, & ie suis d'aduis que nous fassions comme tu dis. **Lvc.** Je le veux: Mais à qui nous adresserons nous le premier? N'est-il pas besoin de garder vn ordre? Commençons par Pythagore, puis qu'il m'est venu le premier en la pensee. Combien de temps ordonnerons nous pour apprendre tous ces enseignements, rabattant les annees du silence? Je me fais accroire que trente ans avec ces cinq là y pourront suffire; ou qu'il en faudra du moins vne vingtaine. **ERMOT.** Supposons que celà soit ainsi, il sera besoin d'en donner tout autant à Platon, & gueres moins à Aristote. **Lvc.** Tu te trompes. **ERMOT.** Je ne treuue pas qu'il soit necessaire que ie te demande combien il en faut à Chryssippe, car ie t'ay ouy dire desia, qu'à peine quarante annees y suffiroient. **Lvc.** Il en est de mesme d'Epicure, & des autres. Il te sera bien ayse d'appredre que ie ne leur en attribue pas trop, si tu consideres en ton esprit combien il y a de Stoïques, d'Epicuriens, ou de Platoniciens, qui sont paruenus à l'annee huiētantiesme de leur aage, lesquels neātmoins confessent franchement, qu'ils ne sçauent pas encore bien tout ce qui depend de leur secte, & qu'il leur reste tousiours quelque scrupule, touchant la cognoissance des disciplines. Pour le moins ie suis bien assure, que Chryssippe, Aristote, & Platon ne le nieront

C'est vn si long exercice que la science, que la vie de l'homme n'y suffit pas.

neront point, & sur tout Socrates qui ne leur cède en rien, lequel souloit crier à haute voix; non seulement qu'il ignoroit tout, ou bien se vanter de sçauoir seulement qu'il ne sçauoit rien. Examinons cecy plus au long. Vingt ans ont esté attribuez à Pithagore, autant à Platon, & ainsi consecutiuellement aux autres: Combien seront-ce d'annees, si nous faisons vne somme du tout, quād nous ne mettrions que dix sectes en la Philosophie? **ERMOTIN.** Plus de deux cents, **LUCIN.** Osons-en encore le quart s'il te plaist, comme si quinze pouuoient suffire à chacun de nos estudes, ou bien vne moitié toute entiere. **ERMOTIN.** Tu vois mieux ce qui est de faire que moy, si est-ce pourtant qu'il y aura peu d'hommes qui puissent de ceste sorte voir & visiter toutes les sectes, quand ils commenceroient par le premier iour de leur natiuité. **LUCIN.** L'on ne sçauoit que faire à celà, **Ermotin,** puis que la chose va de la façon. Croirois-tu bien qu'il fallust renuerfer ce que cy-deuant nous auons confessé, sçauoir qu'aucun ne sçauoit iamais eslire ce qui excelle par dessus plusieurs choses, sans auoir fait essay de toutes; tellement que si quelqu'vn faisoit ce choix, sans experience, il rechercheroit plustost la verité par sortileges, & deuinations, que par vn bon & sain iugement. N'auons nous pas desjà dit en vn autre endroict? **ERMOT.** Ouy de verité. **LUCIN.** Il faut donc necessairement que nous viuions l'aage susdit, si nous voulons choisir comme il faut, apres auoir essayé toutes choses, & qu'ayant choisi, nous Philosophions, & philosophant, menions vne vie bien-heureuse & honneste. Mais auant que nous eussions fait tout celà, nous serions enueloppez de tenebres, comme l'on dit, & chopperions du pied contre ce que nous rencontrerions. Puis nous receurions tout ce qui nous viendroit premier en main, estimant que ce fust ce que nous cherchons, à faute de sçauoir cognoistre la verité. Que si nous le rencontrions fortuiteemēt, nous ne sçaurions pas encore au vray, si ce seroit celà que nous demandons; car il y a plusieurs choses semblables, chacune desquelles se dit estre la plus veritable de toutes. **ERMOT.** Je ne sçay pas, **LUCIN,** quelles sont ces bonnes raisons que tu me mets en auant, bien que s'il faut dire la verité, tu me troubles asscz par tes discours, recherchant des choses qui ne sont pas beaucoup necessaires. Et i'ay esté bien infortuné d'auoir mis auiourd'huy le pied hors de la maison, quand ie t'ay rencontré par chemin, veu que tu m'as ietté dans le desespoir, lors que i'estois pres du port de mon esperance, me faisant bien voir qu'il est impossible de treu-

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

uer la verité, puis qu'il est besoin d'un si long terme pour la chercher. **LVCIN.** Tu ne t'en dois pas fascher contre moy, cher amy, mais t'en prendre à ton propre pere Menecrates, & à ta mere aussi, le nom de laquelle m'est incognu, ou plustost à la Nature, qui est nostre commune mere, de ce qu'elle ne t'a fait & formé pour viure autant d'annees que Titan; ains a destiné, que l'homme ne vesquist pas dauantage que cent ans pour le plus. Au reste en discourant avec toy, j'ay treuue quelque consequence qui peut estre tiree de nos propos. **ERMOTIN.** Ce n'est pas cela: mais tu es tousiours courageux, & ie ne sçay à quelle occasion abhorres-tu tât la Philosophie, & te mocques des Philosophes. **Lvc.** Il n'y a personne qui puisse mieux parler de la verité que toy, Ermotin, & tō Precepteur, qui estes douiez d'une sagesse admirable. Quât à moy, pour le moins crois-je qu'elle n'est pas trop plaisante aux auditeurs, mais inferieure de plusieurs degrez, & de moindre prix que le mensonge, outre qu'elle a beaucoup plus de parade, & pour ceste mesme raison, est aussi plus agreable. Dauâtage, parce que celle-là n'a rien en foy de faux, dõt elle se sente coupable; elle dispute parmy les hōmes avec vne liberté de paroles, & pour ceste cause, se rend odieuse à plusieurs. Voylà pourquoy tu te fasches à present de ce que j'ay descouuert le vray par nos discours reciproques, & manifesté les choses, desquelles nous sōmes desireux l'un & l'autre, qui n'estoient pas parauant trop faciles à entendre: De mesme que si tu aymois quelque statuë, & eusses volōté d'en iouir, croyant que ce fust vne personne; mais moy à l'opposite, m'apperceuant que celà n'est qu'un simulachre de pierre, ou d'airain, ie vinsse à te declarer pour l'amitié que ie te porte, que tu aymerois des objects impossibles: Tu me ferois tort de me croire ton ennemy, parce que ie ne voudrois te laisser deceuoir, te voyant porté d'esperāce à des effects absurdes & desesperez. **ERM.** Tu dis cecy, Lucin, estimant qu'il n'est licite de Philosopher aucunemēt. Mais quoy? faut-il que durāt nostre vie, nous viuions tousiours accablez d'ignorance & de paresse? **Lvc.** N'as-tu iamais ouy de semblables discours? Ie ne dis point qu'il ne nous faille Philosopher, mais bié que pour aller à la Philosophie, il y a diuers sentiers, chacun desquels cōduict au sommet de la Vertu, encore qu'il soit incertain, quelle est la vraye voye, si ce n'est qu'on en fasse vne exacte distinction: Car il me semble estre impossible que plusieurs choses m'estant proposees, ie vienne à eslire la meilleure, si ce n'est qu'on me les dōne toutes à l'essay. Puis, l'experiēce en est longue. Or çà que

Il y a plusieurs  
entrees en la  
Philosophie.

r'en semble: Le te veux derechef demãder, si tu suiurois le premier qui viendroit à toy? Philosopherois-tu avec luy? Te pourroit-il point faire certain du Tout? **ERM.** Que veux-tu que ie te respõde, puis que tu es si obstiné, que tu nies qu'il y ayt aucun, qui puisse discerner & rendre responce à chose quelconque s'il viuoit autant qu'un Phœnix. Si ce n'est qu'il vistast, & fist essay de diuers sujets? N'es-tu pas encore d'opinion, qu'on ne doit point croire à ceux qui ont vne longue experience, & qui apprennent par leurs tesmoignages ce qui leur semble le meilleur? **Lvc.** Ie voudrois bien sçauoir qui sont ceux-là dont tu me parles, lesquels ont fait essay de tout cecy? Ie me contenterois bien, si tu m'en alleguois vn seul, & ie n'aurois que faire de plusieurs. Que si tu parles des ignorans, ie ne croiray iamais qu'il y en ayt, quand ils seroiēt encores en plus grand nôbre, iusques à ce qu'ils me monstrent quelqu'un d'entre eux, qui sçache toutes choses? **ERM.** Tu es donc le seul, qui as aperçeu la verité, & tous les Philosophes sont idiots, & sans iugement. **Lvc.** Vrayement, Ermotin, tu me blasmes à tort, disant que ie veux estre preferé moy-mesme à tous les autres, ou que ie me mets au nôbre des sçauants, sans me souuenir de ce que j'ay desjà dit. Car ie n'affirme pas que ie sçache la verité mieux que les autres, ains au contraire, ie confesse librement que ie l'ignore avec eux. **ERM.** Or çà, Lucin, quant à ce que tu dis, qu'il faudroit s'en aller voir vn chacun, & faire l'experience des choses qu'ils disent; mesme qu'il ne reste autre moyen pour eslire les meilleures, suppose que cela soit parauanture bien dit; mais qu'il faille employer tant d'annees à experimenter chaque chose en particulier, voilà qui est ridicule; comme si le tout ne pouuoit s'apprédre en moins de temps. Or celà ne me semble pas aucunement laborieux & penible, & il n'est pas besoin d'un grand exercice pour cet effect. On dit qu'un certain Statuaire, (ie pense que c'estoit Phidias) ayãt aperçeu l'ongle d'un Lyon, infera de quelle grãdeur estoit le Lyon entier, & le figura selon la proportiõ de l'ongle: De mesme, si quelqu'un t'auoit monstré seulement la main d'un homme, en voilant tout le reste du corps, ie suis biẽ assure, que tu cognoistrois incõtinent qu'un hõme seroit là caché, encores que tu ne visses point le corps entier. Ainsi pourras-tu facilement apprédre en vn petit moment, les chefs & sommaires des choses, dont chacũ a parlé. Mais quant à la parfaicte cognoissance d'icelles, pour laquelle acquerir, il est besoin d'une grande recherche, ce n'est pas chose qui soit trop necessaire à l'eslection de ce qui est le meilleur, ains

On cognoist  
le Lyon à l'on-  
gle.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

il est permis d'en faire la conjecture, par ce que i'ay cy-deuât allegué. LVCIAN. Dieux! que voilà de fortes raisons, Ermotin, de dire que le tout se puisse cognoistre par les parties! & vrayement il me souuient d'auoir autresfois ouy le contraire, sçauoir, que celui qui cognoist le tout, sçait aussi la partie: mais celui qui cognoist vne seule partie, encore n'a t'il pas cognoissance du tout. Dy moy, maintenant, comment est-ce que Phidias ayant iadis apperceu l'ongle d'un Lyon, eust peu cognoistre que c'estoit celle d'une telle beste, s'il n'eust autresfois veu tout un Lyon? Sçauoir s'il se pourroit faire qu'ayant veu seulement la main d'un homme, tu la iugeasses telle, n'ayant cognu iamais aucun des mortels? Pourquoy ne parles-tu maintenant? Attens-tu que ie responde pour toy? C'est que tu ne sçais que dire: Tellement qu'il est bien dangereux que Phidias ne s'en aille sans, sans auoir rien fait, & qu'en vain, il ne nous ait formé ce Lyon, veu que tu ne dis rien contre Bacchus mon fils; Ou bien, quel rapport y a t'il entre ces choses? Car, ny toy, ny Phidias n'avez autre moyen de iuger des parties; si ce n'est par la cognoissance precedente du tout, sçauoir du Lyon & de l'homme. Or selon la Philosophie qu'enseignent les Stoïques, comme se peut-il faire qu'ayant cognu & veu seulement quelque partie, tu puisses encore cognoistre le reste, ou faire montre des choses honnestes & belles, sans auoir la cognoissance du tout, duquel elles sont parties? Possible veux-tu dire que les sommaires de toute la Philosophie peuuent estre entendus par l'espace de la moindre partie d'un iour; sçauoir quels sont les principes des choses, quelles leurs fins, quelle opinion ont les Philosophes des Dieux, & de l'ame: pourquoy les vns affirment toutes choses estre corporelles, & les autres soustiennent le contraire? Et pour quelle cause mettent-ils le souuerain bien en la volupté? Pour resoudre toutes ces questions, & descourir la verité d'icelles, il n'est pas besoin d'une petite partie d'un iour, veu que c'est un ouurage de plusieurs iournees. A quelle intention penses-tu que ceux qui ont traité de ces matieres, en ayent escrit des liures à milliers? C'a esté sans doute pour persuader, & faire croire à chacun, que ce peu que tu estimes si facile, & aisé à comprendre estoit vray-semblable. Ce qui me fait croire que tu aurois vrayement bien besoin de quelque deuin pour faire election des meilleures choses, si ce n'est que tu les eusses acquises avec un grand exercice & un long trauail, par le moyen duquel tu te rendisses sçauant en la cognoissance du Tout. I'estime que par ce moyen la Philosophie pourroit estre reduicte en un som-

La matiere de] la Philosophie est aussi admirable que ses effects.

mair, sans beaucoup de delay & de difficulté, si, comme i'ay dit, tu pouuois accoster vn deuin, qui te voulust faire vn abbrege de toutes choses, & que tu fisses vn beau Sacrifice pour chacune d'icelles: Ce faisant, Dieu te soulagera d'vne infinité de trauaux, quand par les entrailles des victimes proposees, il te monstrera qu'est-ce que tu dois choisir principalement. Que si tu veux, ie t'apprendray encore vn autre moyen abbrege de faire eslection, & qui n'est pas beaucoup difficile, où tu n'auras besoin, ny d'offrir des holocaustes, ny d'employer des Sacrificateurs, qui prennent vn grand salaire pour leur peine. C'est qu'ayant mis dans vn vase des bulcins, contenant les noms de chaque Philosophe, tu commandes à quelque ieune enfant des plus modestes, que s'approchant du vase, il tire hors le premier buletin qui luy viendra en main: Et lors tu recognoistras le cōducteur qu'il te faut suiure en Philosophie. ERMOT. Ie crois que tu me dis cecy, Lucin, plustost par mocquerie, que par amitié. Mais, dy moy toy-mesme, n'as-tu iamais achepté du vin? LVCIN. Ouy, Ermotin, par plusieurs fois. ERMOT. Ie voudrois biē sçauoir, si tu as accoustumé de faire vn tour par toute la ville, pour gouster, prifer, & marchander le vin chez tous les Tauerniers? LVC. Nenny. ERMOT. Quoy donc? N'est-il pas vray que tu fais charger du premier coup le vin qui te semble le plus franc, & de meilleur goust? LVCIN. Par le Dieu Iupiter, il est ainsi. ERMOTIN. Par ce peu que tu en as gousté, ne peux-tu pas iuger de tout le vin entierement. LVC. Ie le puis sans doute. ERMOT. Que si t'en allant treuuer les vigneronns tu leur disois; Parce que i'ay deliberé d'achepter vn septier de vin, ie vous prie mes bons amys, qu'vn chacun de vous me donne tout le vin de son vaisseau, afin que l'ayant beu, ie sois certain, lequel est-ce de vous qui a le meilleur vin à vendre; Si tu leur parlois ainsi, dis-je, n'estimes-tu pas qu'ils se mocqueroient de toy, de les ennuyer de la sorte par tes discours? Pour moy ie le pense, & possible que si tu ne te desistois en bref de leur tenir tels propos, ils te respan- droient de l'eau sur les espaules, au lieu de vin. LVC. I'en ay opinion, & celà m'appartiendroit bien. ERMOT. Il en est de mesme en la Philosophie; car qu'est-il besoin d'aualler tout ce qui est dans le vaisseau entier, puis que nous pouuons bien iuger du tout, si nous en goustons tant soit peu? LVC. O que tu es glissant, Ermotin, & comme tu t'escoules hors de mes mains! Mais en bonne foy, tu n'as gueres aduancé, car croyant estre eschappé, tu t'es laissé choir dans les mesmes reths; parce que faisant vn parallele

*Comparaison propre pour monstrer que par la partie on cognoist le tout.*

*Souuent peu de chose suffit pour nous faire iuger d'vn affaire.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

d'une chose si apparente qu'est le vin, tu l'accompares à d'autres toutes diuerſes & diſſemblables, deſquelles tout le monde eſt en doute, ſi grãde eſt leur obſcurité. Tellemẽt que ie ne ſçauois dire en quoy la Philoſophie & le vin ſe reſſemblent, ſi ce n'eſt ſeulement en ce que les Philoſophes expoſent en vente les diſciplines ; de meſme que les Tauerniers font le vin, leſquelles ils meſlagent enſemble, les frelattent, brouillent, & vendent à fauſſes meſures. Il me ſemble que ton diſcourſ ſe peut conſiderer de la ſorte : Tu diſ que tout le vin contenu en vn tonneau, eſt en tout & par tout ſemblable à ſoy : ce que ie ne treũue point par trop abſurde. Et ſi 'quelqu'vn le voulant gouſter en aualke tant ſoit peu, il cognoiſt ſoudain quel eſt le tonneau : Ce que ie t'accorde encore ſans te contredire en rien. Mais ie voudrois bien ſçauoir ſi ton Precepteur, comme Philoſophe qu'il eſt, ſouſtient en ſes diſputes & leçons iournalieres des choſes toutes ſemblables ; & ſ'il n'a pas accouſtumé de traicter diuerſes matieres ? Car il n'eſt celuy qui ne ſçache, mon bon amy, qu'il y a beaucoup de myſteres en la Philoſophie. N'eſt-il pas croyable, que la plus-part du temps tu ne bouges d'avec ton Maĩſtre, à la façon d'Vlyſſe, & que conuerſant avec luy, tu remarques ſ'il dit toujours vne ſemblable choſe ? Te ſuffit-il d'entendre vne meſme matiere vne ſeule fois ? **ΕΡΜΟΤΙΝ.** Pourquoi non ? **ΛΥΚΙΝ.** Comment s'eſt-il donc peu faire, que n'ayant gouſté qu'vn ſeul coup de ſon ſçauoir, tu l'ayes ſoudain reconnu pour vn homme ſçauant tout à fait. Si ſçay-je bien pourtant, qu'il n'a pas accouſtumé de nous dire toujours vne meſme chanſon ; mais de nous enretenir de diuerſes nouveautez. Il n'eſt pas de meſme de la Philoſophie que du vin, cher amy : On ne s'en enyure iamais, quand on l'auroit toute eſpuiſee ; & c'eſt mon opinion que Dieu a caché le meilleur de ceſte ſcience diuine au profond du tonneau, iuſques ſous la lie meſme : Tellement qu'il faut que tu vuides tout le vaiſſeau, ſi tu deſires de te ſaouler de ce doux nectar, duquel tu es alteré, ce me ſemble, il y a ſi long temps. Tu t'es perſuadé, que c'eſt vne ſi belle choſe que la Philoſophie, que ſi tu l'auois tant ſoit peu gouſtee, ne faiſant que la toucher du bout des lèures, tu ſerois rédu ſage tout auſſi-toſt ; de meſme que ceſte Deuinerieſſe qui eſt en Delphes, ſoudain qu'elle a beu du ſang decoulant des Sacrifices, elle rend des oracles aux aſſiſtans, eſpriſe d'une fureur diuine. Il n'en eſt pas de meſme de la Philoſophie ; & bien que tu en ayes beu plus de la moi-

La diuerſité  
plaĩt en toutes  
ſciences.

Ce ſont autant  
d'Oracles que  
les maximes  
des Philoſo-  
phes.

tié du tonneau encores me tesmoigneras tu , que tu ne fais que commencer. Regarde vn peu ie te prie, si laissant à part, & le tonneau, & le tauernier, nous ne pouuons pas mieux comparer la Philosophie aux semences de toutes sortes, ou bien à vne terre, qui porte des febues, des lentilles, de l'orge, des poids cices, & telles autres graines diuerses. Si tu voulois acheter quelques vnes de ces semences, & qu'on te donnât en main pour monstre des grains du fourment qui est au dessus, pourrois-tu bien iuger par là, si les poids cices sont nets, les lentilles bônes, & les febues bien pleines? **ERMOT.** Nenny vrayment. **Lyc.** De ceste mesme façon, ne peux tu connoistre, quelle sera toute la Philosophie, par quelque particularité que quelqu'un aura touché. Aussi n'est-elle pas comme le vin, ainsi que j'ay desjà dit, voulant soustenir, qu'elle est toute semblable & pareille à ce qu'on veut gouster. Or il n'est pas besoin d'une curieuse recherche, pour monstre qu'elle est differente & diuersé. Ce n'est pas peu de perte d'achepter du vin qui soit gasté, ny d'en boire vn tonneau plein pour enachepter vn seul demy-septier: ce qui ne seroit pas vne petite perté au tauernier. La Philosophie n'a rien de semblable en soy, & encores que tu en ayes beu plus qu'il ne t'en faut, si est-cé que le vaisseau ne décroist iamais, & celuy qui tient tauerne, n'en est pas incommodé dauantage. Car la chose demeure tousiours au mesme estre, tout au contraire du tonneau des Danaïdes, comme dit le Prouerbe, lequel ne retient rien de tout ce qu'on y vuide, mais s'escoule tout aussi tost. La Philosophie ne se diminuë iamais, & plus on

Il n'y a point de descher en la Philosophie.

pense d'en ôster, plus il y en demeure tousiours. Au reste ie te proposeray quelqu'autre chose à ce mesme propos, sur le goust, & essay de la Philosophie; mais ne pense pas que ce soit par mocquerie, si ie la compare à la Ciguë, à l'Aconit, ou à telles autres drogues dangereuses & pernicieuses: car bien qu'elles soient mortelles, elles ne donnent point pourtant la mort à celuy qui n'en gousteroit qu'un peu, de ce qu'il en auroit arraché avec le bout de l'ongle; si ce n'est qu'il en prist aurant, qu'il en faut pour faire mourir vn homme: & toutesfois tu soustiens qu'un morceau, si petit soit-il, peut suffire à la connoissance du tout. **ERMOT.** Suppose que cela soit ainsi Lucin, pourquoy donc nous fait il viure cent ans, & prendre tant de peine à philosopher? **Lyc.** La chose n'est pas difficile à entédre, Ermotin, car si tu as dit vray au commencement, que la vie est bricue, & l'art trop long, ie ne sçay pas pourquoy maintenât tu t'ennuyes, & te courrouces si

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Les Doctes  
ont de l'enuie  
aussi bien que  
les ignorans.

auant que le Soleil ait parfait sa course iournaliere, tu ne deuiens vn second Chryssippe, vn Platon, ou vn Pythagore. **ERMOT.** Tu me veux surprendre bien finement, Lucin, & me rendre confus, sans que ie t'aye iamais fait le moindre desplaisir; ce qui me fait croire que cela procede d'une pure enuie, parce que tu vois que i'ay fait quelque profit aux bonnes lettres; & qu'à ton grand regret tu n'as tenu conte d'en faire autant, bien que tu sois desjà sur ton aage. **Lvc.** Veux-tu donc sçauoir ce qu'il te faut faire; ne t'arreste point à mes discours en aucune façon, & me laisse en mes refueries, comme vn homme frenetique & hors de son sens. Cependant ne laisse pas de marcher tousiours dans vn mesme chemin, & de poursuiure d'un grand courage ce que tu as vne fois commencé. **ERMOT.** A ce que ie vois, tu me presses si fort, que tu ne me donnes point pour tout de loisir de choisir les choses qui me semblent les meilleures, si ie n'apprens par experience le tout. **Lvc.** Aussi le faut-il, afin que ie ne te die autre chose. **Quant à ce que tu m'appelles mesdisant, il me semble que tu as tort, & ie puis bien dire avec le Poëte, que tu accuses vn homme qui est innocēt d'un crime que tu luy mets sus; si ce n'est, que tu m'allegues d'autres raisons, qui fassent pour toy, & qui arrachent par force ce que nous auons parauant arresté. Mais voicy des discours qui te proposeront bien encore des choses plus preignantes que celles-là, & lesquelles seront peut-estre cause que tu me blasmeras de ce que ie laisse mon premier propos en arriere. **ERMOT.** Dy ce que tu voudras, ie ne m'en soucie pas beaucoup, & ie m'estonne fort, s'il te reste encor à dire quelque chose secrette & cachee. **Lvcin.** C'est qu'il ne suffit pas d'auoir tout apperceu pour pouuoir dire le meilleur par apres: nous auons encore besoin de ie ne sçay quelle chose beaucoup plus grande? **ERMOT.** Qui est elle? **Lvc.** C'est de quelque bon iugement d'un grand personnage, d'une admirable industrie, d'un esprit subtil, d'un vif entendement, & difficile à corrompre par presens, tel qu'il est necessaire que soit le Iuge d'une si grande affaire; autrement c'est en vain qu'on aura veu les choses vniuerselles. Dauantage, il faut que telle personne sçache mesnager le temps, & iuger à loisir des actiōs qui luy sont proposees, y prenant garde par diuerses fois. Il ne doit pas encor auoir esgard à l'aage de celuy qui discourt, aussi peu qu'à son habit; à la façon des Areopagites, ou Senateurs d'Athenes, lesquels ont accoustumé de ne point iuger les procez que de nuict, afin qu'ils ne puissent regarder à ceux qui plaident, mais bien à ce qu'ils disent. **Je ne doute****

Qualitez requises en vn Philosophe.

doute pas, que tu ne puisses philosopher au vray; si tu fais vne telle eslectiō. **ERMOT.** Tu parles par delà la portee de nostre aage; car si ce que tu dis estoit veritable, la vie de quelque homme que ce soit ne pourroit suffire à discourir de chaque chose; la contempler avec la diligence requise, l'ayant contempee en iuger; estât iugee, en faire choix, & le choix fait, philosopher là dessus. Voilà le seul moyen que tu cherches pour le soustien de la Verité. **Lvc.** Tout cela n'est pas assez, **Ermotin,** & il me semble que nous faillōs grandement, lors qu'estimans auoir treuue quelque chose de certain, nous sommes frustrez de ce que nous esperons le plus. Ainsi aduient-il souuent aux Pescieurs, qu'ayant ietté leurs filets en l'eau, & sentans quelque pesanteur, ils les tirent dehors, pensant qu'il y ayt grand nombre de poissons enclos là dedans. Mais apres qu'ils se sont bien trauaillez à tirer, ils ne voyent que quelque grosse pierre, ou leurs reths tous pleins de grauiers. De ceste mesme façon, nous devons prendre garde, que nous n'ayons tiré quelque chose semblable. **ERMOT.** Ie ne sçay que veulent dire ces filets, mais si est-ce que tu m'enueloppes & resserres fort estroitement. **Lvc.** Ie veux donc tascher à t'en depestrer; car tu sçais aussi bien nager qu'homme de ta sorte. Sçache que quand nous aurions recours generalement à tous les Maistres, pour faire essay de ceste science, & quand il nous sembleroit d'en estre venus à bout, ie ne pense pas que nous fussions certains de treuuer ce que nous cherchons: car possible n'y en auroit-il pas vn seul d'entre-eux, qui sçeuſt ces secrets. **ERMOTIN.** Que dis-tu? Se peut-il bien faire que tu te laisses gagner à ceste creance? **Lvc.** Ce que ie dis est tres-veritable. Quoy? te semble-t'il impossible que tous soient menteurs, & que la verité soit si esgaree, qu'elle ne puisse estre treuuee par quelqu'un? **ERMOT.** Declare moy cecy plus amplement. **Lvc.** Supposons icy quelque nombre, comme seroit celuy de vingt: Si vn hōme prenoit vingt febues en sa main, & la serrant il dist à dix personnes qu'ils deuinaſſent ce nombre: Si quelqu'un d'entre-eux disoit par conjecture le nombre de trente, & l'autre celuy de sept, de dix, ou de quinze, ie te voudrois bien demander s'il ne pourroit pas bien dire la verité? **ERMOT.** Ouy en bōne foy. **Lvc.** De mesme se peut-il faire que quelqu'un de ceux-cy deuine vn nombre diuers, & toutesfois tousiours faux, & autre que celuy dont il est question. Tellement qu'aucun d'eux ne deuinera que cet homme icy ayt vingt febues en la main. Quelle est la response que tu fais à ces parolles? **ERMOT.** Que ce que tu dis n'est

Au mōde tout  
y est incertain.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

pas impossible. Lvc. Voilà de quelle façon tous ceux qui philosophent, recherché les plus profonds secrets de la Felicité: L'vn affirme que c'est telle chose; l'autre opine tout au contraire: Cestuy cy l'appuye sur la volupté; celui-là sur l'honnesteté. Il est probable que celà soit: & toutesfois il n'est pas impertinét de dire qu'il n'est pas. Aussi me semble-t'il, que nous troublons l'ordre; & faisons cōtre toute raison, quand nous taschons de venir à la fin, auant qu'auoir atteint le cōmencement. Il falloit premierement cognoistre la verité, & cōprendre qu'il y a quelqu'vn du nombre de ceux qui philosophent, qui la sçait fort bien. Celà fait, il estoit besoin de chercher consecutiuelement quelqu'vn auquel on d'eust adiouster foy. **ERM.** Tu veux donc dire, Lucin, qu'encore que nous ayons visité toute la Philosophie, toutesfois nous n'aurons iamais le pouuoir de treuuer la Verité. Lvc. Pourquoi me demâdes-tu celà, bon-homme? Que n'examines-tu plustost mes propos, & possible qu'ils te respondront, que iamais on ne pourra s'acquérir vne parfaite cognoissance, pèdant qu'on doutera des questions, desquelles les Philosophes font profession? **ERMOT.** Nous ne philosopherons donc iamais; & à t'ouyr parler, il semble que tu vueilles dire, qu'il est necessaire, qu'ayant renié la Philosophie, nous menions vne vie ignorante & populaire? **LVCIN.** Aussi est-il impossible de philosopher sur les choses que tu m'allegues, & la condition des mortels ne le permet pas. Celuy qui veut suiure la Philosophie, dis-tu, doit soudain eslire du commencement la meilleure secte, & la plus excellente de toutes. La forme de faire ce choix te semble consister seulement en ce que toutes sortes de Philosophie estant visitées, nous élisons la plus vray-semblable. De plus, en faisant le compte du nombre des annees, qui est necessaire pour chaque secte, tu t'es treuué bien loing de ce que tu pèsois, pour auoir trop prolongé la matiere, la remettant à l'aage d'vn autre. Tellement qu'on auroit bien de la peine à rencōtrer la verité, si ce n'est apres que le terme de la vie d'vn chacū seroit expiré. Bref, encore n'as-tu iamais recherché, si ceste verité a esté treuuee par quelque Philosophe du temps passé: L'oserois-tu bien affirmer, **Ermotin?** Pour moy, ie n'en voudrois pas iurer. I'obmets plusieurs autres choses qui toutesfois meritoient bien d'estre exactement recherchées. **ERMOT.** Qui sont elles? **LVC.** Ne sçais-tu pas qu'il y a des Stoïques, Epicuriens, ou Platoniciens, soustenans, qu'on treuue des personnes, qui sçauent les raisons & les causes de toutes matieres: & qu'il y en a d'autres qui les ignorent, plusieurs desquels sont neantmoins dignes de foy. **ERMOTIN.** Ie t'accorde

Toutes choses ont leur estre auant que leur fin.

Plusieurs Philosophes argumentent sur la verité, sans la practiquer.

ceste verité. **LUCIN.** Pense donc que c'est vne chose bien penible, de discerner les plus experts d'avec les plus mal-habiles, & ignorans, qui veulent qu'on les estime bien doctes ? **ERMOT.** Ouy vrayement. **LUCIN.** Je t'aduise, que si tu veux cognoistre les meilleurs Stoïques, il faut que tu les visites, sinon tous, du moins la plus-part, & en fasses l'essay, afin d'en prendre le plus excellent pour ton Precepteur. Mais pour y paruenir, il faut que tu te sois exercé desjà en ces matieres, & sçaches iuger comme il appartient, de peur que tu ne prennes le pire. Il est encore besoin que tu consideres le temps requis à cet effect; ce que j'ay passé sous silence cy-deuant, de peur que j'auois que mon discours ne te fust ennuyeux. Et en bonne foy, j'estime qu'en matiere des choses douteuses & ambiguës, le temps descouure le tout; car ceste ferme esperance que tu as, de pouuoir rencontrer la verité, n'est autre chose qu'un bon & solide iugement, pour distinguer les choses fausses d'avec les vrayes, & separer, à la maniere des Monnoyeurs, le fin argent d'avec le faux. Si tu t'acquieres vne fois ceste faculté, tu peux t'employer à l'aduenir à la recherche des choses susdites; autrement fois assure, que rien n'empeschera, comme l'on dit, que tu ne sois tiré de part & d'autre par les naseaux; ou bien qu'à la façon des brebis, tu ne suiues le premier rameau qu'on te monstrera. Je diray bien dauantage, c'est que tu seras semblable à l'eau respandüe sur vne table; & que de quelque costé qu'on te tire avec le bout du doigt, tu suiuras tout aussi-tost ton conducteur. Ou bien, par Iupiter, tu ressembleras au roseau qui croist pres d'un marescage, lequel se courbe au gré du vent, & s'esbranle par la moindre secouffe. Que si tu fais rencontre de quelque Precepteur, bien expert aux demonstrations & distinctions des choses douteuses, il n'y a point de doute, qu'en mesme instant tu seras releué de toutes ces peines: Car il t'apprendra soudain ce qui est le meilleur; & par cet artifice demonstratif, la verité sera descouuerte, puis le mensonge repris. Cependant tu te mettras pour lors à Philosopher, ayant avec un sain iugement fait election de la secte qui te semblera la meilleure. Bref, ayant atteint au sommet de ceste felicité, que tu desirois avec tant d'impatiéce, tu jouiras d'une si douce conuersatiõ qu'est la sienne, & par consequent de tous biens. **ERMOT.** O que tes paroles me plaisent maintenant, Lucin, & que d'espoir elles me font cõceuoir! Ce qui me fait croire que nous deuons de tout nostre possible rechercher le personnage que tu nous describes, afin

Vn bon iugement fait discerner les choses veritables & faulles.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

d'acquérir la cognoissance, & le iugemēt de cecy. Il faut aussi que nous fassions recherche d'une demonstration infaillible, car pour le reste, il ne sera ny penible, ny difficile à comprendre, & n'aura pas besoin d'un grand exercice: C'est pourquoy ie te remercie tout maintenant de ce que tu m'as seruy de guide, m'ayant mis au droit chemin. Lvc. Il n'est pas necessaire que tu me fasses toutes ces submissions, si tu consideres que ie ne t'ay rien mōstré de mon intention; & tant s'en faut que ie t'aye remply de quelque esperance, qu'au contraire nous en sommes plus esloignez que nous n'estions du commencement. Tellement que, comme dit le Proverbe, apres auoir couru long temps de part, & d'autre, nous n'auons rien pour tout aduancé, & sommes tousiours sur vn mesme point. **ERMOT.** Comment celà, Lucin? Il semble que tu vueilles parler de quelque fait estrange & desesperé. Lvc. Parce qu'il est vray, cher amy, que quand ainsi seroit que nous aurions treuue celuy, qui se dit sçauoir quelque infaillible demōstration & maniere d'enseigner vn autre, nous n'aurions pas subject de le croire selon mon aduis. Il est question d'en treuuer quelqu'autre, qui puisse iuger & cognoistre, si cet homme dit vray, ou non; & quand nous l'aurons rencontré, nous serons en doute, si celuy-là mesme, que nous prenons pour tesmoigner du premier, peut bien discerner celuy qui iuge selon le droit. Tellement, que procedans de ceste façon, il nous sera tousiours force d'en auoir vn autre pour cognoistre le precedent. Car où pourrions nous auoir iamais appris, qui est l'homme du monde qui puisse iuger des qualitez plus excellentes? Ne vois-tu point, comme ces choses ne se peuuent cōprendre que bien difficilement? La raison en est, parce qu'autant de demonstrations que tu pourras auoir apprises, autant treuueras-tu de doutes & de questions qui ne sont ny solides, ny fermes. D'où i'infere, que ioignant les choses obscures aux manifestes, il y a quelque moyen de les affirmer par demonstration; comme si quelqu'un vouloit demonstrer qu'il y a des Dieux, par ce qu'on void par tout le monde des autels bastis à leur gloire. Par ainsi, **ERMOTIN.** ie ne sçay comment nous sommes retournez au mesme point, & à nostre premier confusion, ny plus ny moins, que ceux qui courent à l'entour d'un cercle. **ERMOT.** Tu me fais vn affront euident, Lucin, & au lieu d'un thresor, me monstres seulement des charbons: Et ie me fais accroire mainrenant, que c'est en vain que i'ay consommé tant d'annees en l'estude des bonnes lettres, sans recueillir aucun fruit de ma peine. Lvc. Tu treuuerois vn alle-

Il faut cognoistre auant que iuger.

gement au mal qui te trauaille l'esprit, Ermotin, si ceste consideration auoit lieu dans ton entendement; Que tu n'es pas le seul qui te vois frustré des biens que tu pretendois, & que tu as pour cōpagnons les autres Philosophes, lesquels, comme dit le prouerbe, se debattent pour l'ombre d'vn asne. Quoy? me veux-tu soustenir derechef, que l'esprit de l'hōme se peut dilater par toutes les matieres que i'ay declarees? Vrayement tu m'as desjà dit que nenny: mais maintenant il me semble que tu fais de mesme que celui, lequel en se lamentant, accuseroit la Fortune de ce qu'il ne luy seroit point permis de monter au ciel: ou biē de ce qu'il ne pourroit pas, se iettant dans la mer, aller à la nage depuis Sicile, iusques en Chypre, ou voler sur l'appuy de quelque aïlle, depuis la Grece iusques aux Indes en vn seul iour. Or la cause de ceste tristesse, ne procederoit d'ailleurs, que de l'esperance qu'il se seroit parauant figuree en idee, & en songe; sans considerer, si cet espoir ne repugneroit point à la nature humaine. De ceste façon, cher amy, comme la raison t'a espoïnçonné, pendant que tu resuois plusieurs choses admirables en songe, elle t'a fait esueiller en fursaut. Alors tu t'es mis en colere, n'ayant encores les yeux dessillez, & te fâchant fort de te voir frustré de tāt de belles mōstres, qui s'estoient representees à toy. Il en aduient de mesme à ceux qui s'alambiquent le cerueau pour vne joye passagere, & trop vaine, s'imaginans en la fantaisie de manier en abondance l'or & l'argent, de fouiller les thresors cachez, d'estre en grande estime & autorité; bref, de mener vne heureuse vie, & iouir de mille felicitez, que ce Dieu Souhait leur oūtroie sans beaucoup de peine; comme, d'estre de la grandeur d'vn Colosse, & de treuuer des montagnes toutes d'or. Pendant qu'ils forgent ces Chimeres en l'air, si quelque garçon leur vient parler des plus petites affaires du mesnage; sçauoir, de quoy on acheptera du pain, ou quelle responce doit-on faire à vn tel, qui demande le louage de la maison, ils sont aussi fâchez que s'ils auoient perdu reellement & de fait tous ces biens qu'ils s'estoient proposez, par la faute de celui qui parle à eux, & qui trouble leur aise par son importunité; tellement que peu s'en faut, qu'ils ne prennent à belles dents le nez du garçon. Par ainsi, cher amy, ne te fâche point contre moy, si tandis que tu fossoyes la terre, que tu voles & t'imagines en ton esprit des fantaisies malpropres à nostre nature, esperant des choses que tu ne peux obtenir en façon quelconque; le ne puis, & ne veux permettre, pour la bonne affection que ie te porte, que durant ta vie tu te resiouisses

Ceux qui se disent riches en idee, ne le sont pas en effect.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Tout est per-  
mis aux Poëtes  
& aux Peintres.

Des antecédés  
on infere les  
consequences.

en vain, & te repaiffe d'un songe, lequel, bien que doux & joyeux, ne laisse pas d'estre tousiours songe, afin qu'apres t'estre esueillé, tu t'employes à des choses plus vtiles & necessaires, lesquelles tu as mises en oubly pour tout le reste de ta vie, parmy le soing que tu as de ces vanitez. Car toutes ces belles propositions que tu fais à present, ne different en rien des Hippocentaures, Chimeres, Gorgonnes, & autres telles bagatelles qui sont representees en songe, ou bien, feintes à plaisir par les Poëtes, & les Peintres. Et bien que ce ne soient que fables, le menu peuple y adouste foy, & prend grand plaisir au recit d'icelles; parce qu'elles sont estranges & monstrueuses. I'adjousteray à ce propos, que si quelque discoureur te faisoit accroire, qu'il cognoist vne certaine femme surpassant en beauté les Graces, & doüee de plusieurs rares perfections; si d'abord, sans considerer si ce qu'on en dit est veritable, ou non, tu t'en rendois amoureux, comme Medee fit de Iason par le moyen d'un songe, il ne faut pas douter que la cause de ceste passion procederoit de ce que celuy, qui t'a parlé de ceste femme, ayant esté creu au commencement de sa harâgue, t'a fait estimer que ces paroles estoient veritables. Vous en auez fait de mesme, vous laissant mener par le nez, & conduire par vn sentier difficile, duquel on vous auoit parlé parauant. Et ie pense qu'il n'y a aucun des vostres, qui s'estant tourné du costé de l'entree, ait demandé s'il estoit en la vraye voye, & s'il n'est point entré par surprise en vn chemin où il ne falloit pas marcher, se contentant d'aller apres les vestiges de ceux qui l'ont frayé premier que luy; ny plus ny moins que les brebis suiuent leurs bergers, sans considerer qu'il falloit premierement voir l'entree, & prendre garde s'il n'y auoit point de destour. Mais possible mon intention te sera renduë plus intelligible, parce que ie m'en vay te dire: Si quelqu'un d'entre les Poëtes, qui sont hardis & audacieux au possible, te disoit, que l'homme auoit iadis trois testes & six mains, & que du premier coup il te le peust facilement persuader, sans que tu vinsses à examiner si cela se peut faire, ou non; par vne mesme raison il te cōtraindroit à cōfesser necessairemēt le reste; sçauoir, qu'il auroit six oreilles, & autant d'yeux; qu'il profereroit trois voix tout à la fois, qu'il se repaistroit par trois bouches, & auroit trente doigts, non pas dix, cōme chacun de nous, aux deux mains. Puis qu'à tout coup qu'il luy faudroit combattre, chacune des trois mains tiendrait, ou vne targue, ou vne rondelle, ou vn bouclier, & que des autres trois, la premiere rueroit vne massüe, la se-

conde branfleroit vne picque, & la troisieme escrieroit d'une  
 espee. Qui ne le croiroit à l'ouyr faire ces comptes, puis qu'ils se  
 rapportent si bien aux premiers: car accordant l'un, l'autre s'en-  
 suit necessairement: & il est bien difficile de nier aucun de ces  
 poincts, puis qu'il y a tant de rapport entr'eux. Il vous en est ad-  
 uenu de mesme; car à faute de considerer les choses, qui vous es-  
 toient mises au deuant de chaque entree, vous les auez receuës vo-  
 lontairement. De maniere qu'on vous a depuis attirez à la conse-  
 quence d'icelles, ne pensans iamais, si ce qui sembloit se rappor-  
 ter à la premiere proposition, ne pourroit point encore estre faux;  
 Comme si quelqu'un disoit, que deux fois cinq font sept, & que  
 luy-mesme y adjoustant foy, tu vinsses à compter à part toy, sans  
 doute il concluroit aussi, que quatre fois cinq font quatorze. Ne  
 voilà-t'il pas vne belle Geometrie, & neantmoins cet art demande  
 certaines questions estranges & absurdes à ceux qui commencent  
 de l'apprendre; qu'elle maintient, qu'on luy doit accorder; puis ba-  
 ffit sur ces fondemens pourris des poincts indiuisibles qui ne peu-  
 uent consister en la nature; des lignes sans largeur, & autres tels  
 principes, voulant faire vne demonstration, & inferer vne preu-  
 e necessaire par des choses vraies, combien qu'elle ayt comencé  
 l'art par celles qui sont du tout fausses. Vous autres imitez ceux-  
 cy, accordans les principes de quelque secte que ce soit, & croyãs  
 à tout ce qui s'ensuit. Aussi estes vous d'opinion, que telle suitte,  
 bien que fausse, conduit à la cognoissance de la verité. Cependãt  
 plusieurs des vostres meurent en leurs esperances, auant qu'ils  
 ayent apperceu le vray, & cognu ceux par lesquels ils ont esté de-  
 ceus. Quelques-vns aussi, se voyant miserablement abusez, ils se  
 repentent, mais c'est sur le tard, & lors qu'ils sont desjà vieux. Or  
 ce qui les fasche le plus, c'est de rompre leur entreprise, crai-  
 gnans qu'ils ne soient contraints de confesser, en laage qu'ils  
 sont, d'auoir esté iusques alors occupez à des choses pueriles.  
 Voilà pourquoy la honte qui les fait rougir, les oblige à poursui-  
 ure les estudes qu'ils ont vne fois commencees, & mesmes à les  
 louer, & recommander aux autres. Ils attirent à leur secte au-  
 tant de personnes qu'ils en peuuent seduire, afin qu'ils ne  
 soyent les seuls qu'on trompe: ains ayent ceste consolation  
 d'en voir plusieurs affligez, des mesmes maux qu'eux. Car il  
 n'y a point de doute qu'ils ont bien preueu, que s'ils confes-  
 soient librement la verité, ils ne seroient iamais si respectez  
 qu'ils sont à present, ny en plus grande estime que le menu

Toute demõ-  
 stration doit  
 estre euidente  
 ou vray-sem-  
 blable.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

peuple. C'est la cause pour laquelle ils n'osent dire ce qu'ils pensent, veu qu'ils n'ignorent pas de quel haut sommet il faudroit qu'ils se laissassent choir pour entrer dans la mesme condition que toutes les autres personnes. Aussi aurois-tu bien de la peine d'en auoir à rencontre quelques vns d'entr'eux, lesquels d'un courage masle s'osent vanter d'auoir esté deceus, ny qui vueillent destourner les autres de faire essay de telles choses. Que si iamais tu treuues vn tel personnage, tu le pourras vrayement bien nommer grand amateur de verité, homme de bien, & si tu veux encore, philosophe: car il me semble qu'il n'y a que cet homme là qui merite d'estre qualifié de ce nom. Quant aux autres, ou ils n'ont aucune connoissance de la verité, bien qu'ils soient de conttaire opinion; ou s'ils la connoissent ils la cachent pour la honte qu'ils ont d'estre reconnus. Mais, par la Deesse Minerue, il faut icy laisser à part toutes les choses, dont i'ay parlé cy deuant, & s'en souuenir aussi peu, que de ce qui se passa à Athenes, du temps du Prince Euclide. Au demeurant supposons que la meilleure Philosophie c'est celle des Stoïques; & considerons si elle se peut acquerir, ou bien, si ce n'est pas en vain qu'ils se sont employez pour perdre leur temps & leur peine: l'entends parler de ces belles promesses qu'ils font, par lesquelles ils maintiennent que ceux là doiuent estre bien-heureux. qui monteront iusques au sommet de la vertu. Tu pourras mieux entendre ce que ie veulx dire, si tant est, que tu n'ayes iamais conuersé avec aucun Stoïque, si excellent, & parfait entre ceux de sa secte, qu'il n'ait esté ny esmeu par les afflictions, ny alleché par les voluptez, ny troublé par la colere, ny surmonté par l'enuie, ny attiré par les richesses, & bref qui ait aspiré tousiours à vne vie vertueuse, pour se rendre parfaitement heureux: Car c'est la verité que celuy auquel vne de ces choses defaut, si petite soit elle, ne doit aucunement estre estimé parfait, quand il possederait en abondance toute autre richesse.

Plusieurs qualitez sont nécessaires pour posséder vrayement le titre de Philosophe.

*A la perfection  
maistre chose est  
requise.*

ERMOT. Vrayement ie ne pense pas en auoir veu iamais vn tel. LVC. Sus donc Ermotin, dy moy en saine conscience, puis que tu ne voudrois point mentir à ton escient; à quelle intention te trauailles tu tant pour apprendre la Philosophie? Ne cōfesses-tu pas desjà, qu'aucun des Stoïques n'a iamais esté Sage, ny par conséquent bien-heureux, quand ce seroit ton propre maistre, ou ton precepteur, ou quelqu'autre des precedents, retrogradant iusques à l'aage dixiesme? Les raisons que tu pourrois alleguer, seroient trop foibles pour me soustenir, qu'il suffit d'auoir esté proche

che

che de la felicité, puis que si l'homme n'y atteint tout à fait, il n'en peut recueillir aucun fruit. A quoy j'adjouste, que celuy-là n'est pas moins hors du chemin, qui est proche du dehors de la porte, que celuy qui en est encore bien loing, si ce n'est, qu'il est vray-semblable, que l'homme ne souffre pas vn petit tourmēt, qui void tout contre soy les choses qui le trauaillent. Je veux bien que tu sçaches encore, que si tu desires approcher tant soit peu de la felicité, il faut que tu te consommes en miserēs, & que la meilleure partie de ton aage s'escoule en chagrin & angoisse, te faisant porter la teste panchee contre la terre. Tu veux encores, adjouster-tu, t'exercer par l'espace de vingt années à tels labeurs, afin que tu paruiennes à l'année huitantiesme de ton aage. Mais qui est ce beau prometteur, qui t'a donné assurance que tu viurois autant? Nonobstant celà, tu feras de ceux qui ne jouissent de felicité quelconque, si ce n'est que tu ne penses toy seul d'obtenir ce que plusieurs grands personnages menans vne sainte vie, & beaucoup plus habiles que toy, n'ont iamais sçeu empoigner. Mais suppose, ie te prie, que tu l'ayes atteint, & que tu embrasses le Tout, ie ne puis encores apperceuoir, qui est ce premier bien de tous, & s'il merite d'estre mis au rang de tant de labeurs. D'auantage, ie ne vois point que tu en puisses iouir à plaisir le reste de ta vie, puis que tu es desjà sur tes vieux iours, & mal-propre à te resiouyr, ayant, comme l'on dit, l'vn des pieds dans la fosse. Il est bien vray, Ermotin, que tu peux t'excuser en ceste vie icy, pour viure plus à souhait en vne autre, où tu dois passer, comme bien assuré de ce qu'il te faut faire par delà. Ceste action me semble pareille aux apprests que feroit vn homme, pour soupper bien à son ayse, & que cependant il vint à mourir de faim lors qu'il y penseroit le moins. Au demeurant, il me semble que tu n'as iamais pris garde, comme la vraye Vertu consiste principalement en l'action, sçauoir, aux bonnes œures, & aux exploits sages & courageux. Or est-il que vous autres, (i'entends parler des grâds Philosophes, tels que vous estes) vous estans vne fois adonnez à la recherche de telles choses, vous auez tousiours eu pour pretexte quelque petit discours, tels que peuuent estre les syllogismes, cōfomans en vain le meilleur de vostre aage en telles folies. Que si quelqu'vn de vous se fait paroistre le plus subtil à argumenter, tous d'vn commun accord luy deferent les palmes de la victoire. Voilà, selon mon aduis, la seule occasion pour laquelle ton Precepteur est en si grande admiration, tout vieil & caducque qu'il est,

Les plus grâds delices, sont des Ephemeres qui s'estouffent en leur naissance.

C'est la folie des folies de s'arrester à des discours inutiles & vains.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

parce qu'il sçait fort bien de quelle façon il faut enlacier par paroles ceux de sa secte, & interroger, surprendre, & rendre confuses les personnes. I'ose bien affirmer que tout cela n'est autre chose, que s'amuser à l'entour de l'escorce, sans se soucier du fruit: Tellement que vous me semblez seulement faire choir les feuilles par vos disputes, ou bien, Ermotin, possible y a t'il, quelque autre chose à laquelle vous vacquez depuis le matin iusques au soir. **ERMOTIN.** Au contraire, nous n'auons point d'autres exercices que ceux de la Philosophie. **LVCIN.** Si cela est ainsi, l'on vous peut bien reprocher; que vous suiuez seulement l'ombre, sans vous soucier du corps, ou bien, que vous poursuidez la despouille du serpent, & tenez à mespris sa vraye peau: ou finalement, que vous imitez celuy qui voudroit battre de l'eau dans vn mortier avec vn pilon de fer, estimant faire quelque grande œuvre, sans considerer qu'encore qu'il se rompist les bras à force de piler, ce neantmoins l'eau demeureroit tousiours eau. Mais permets, ie te prie, que ie t'interroge librement & sans crainte; N'as-tu pas ceste creance, qu'estant instruit comme il faut en toutes sciences, tu seras rédu semblable à ton Precepteur, sçauoir, aussi colere, querelleux, & auare que luy? Bref, tu ne luy cederas en rien en matiere de volupté; bien que, par le Dieu Iupiter, il y ayt bien peu de personnes qui l'estiment de ces gens-là. **ERMOT.** Quel homme peut-il estre donc? **LVCIN.** Ie te raconteray s'il te plaist, Ermotin, ce que j'ay ouy dire d'vn fort ancien Philosophe, en la compagnie duquel conuersent plusieurs ieunes gens pour s'acquérir le sçauoir & la science requise. C'est, qu'en demandant son salaire à quelqu'vn de ses disciples, il se mit en grand' colere, affirmant que le temps du payement estoit jà de long temps escheu. Car il auoit esté accordé entr'eux, que le disciple payeroit le maistre seize iours parauant le trentiesme du mois, ( où ils estoient pour lors ) & il se faschoit de ce qu'il luy auoit manqué de parole. Il aduint donc, de bonne fortune, que l'oncle de ce ieune escolier, homme grossier, & mal accort en ces matieres, s'estant treuue là present, lors que le Philosophe se coleroit: Ie te prie, luy dit-il, nostre Maistre de n'entrer pas si auant en colere, comme si on te faisoit si grand tort de ne t'auoir pas encore payé de ie ne sçay quelles paroles que nous auons acheptees de toy: Car tu as encor en ta puissance tout ce que tu nous as vendu, & ton sçauoir n'en est en rien diminué. Dailleurs, il ne m'a pas seruy de beaucoup de t'auoir amené ce mien neueu pour instruire; & la doctrine que tu luy peux

*Malheureux est  
qui fraude la se-  
merce.*

*Et qui retient le  
salaire promis.*

auoir apprise, n'a pas empesché que n'agueres il n'ait pris à force la fille de mon voisin, Echecrates. Tellement qu'il eust esté puny par Iustice, si ie n'eusse assoupy ceste meschante affaire, ayât payé comprant pour cet accord la somme d'un talent. Dauantage, ce galand est bien si meschant, qu'il donna dernièrement vn soufflet à sa mere, parce qu'elle l'auoit surpris en larrecin, emportant sous son fayon vne boucille de vin, pour auoir dequoy payer son escot, si ie ne me trompe, & yurogner à son aise avec ses compagnons. Quant à la colere, fureur, impudence, audace, mensonge, & autres tels vices, il s'y comportoit beaucoup plus modestement parauant. qu'il ne fait pas maintenant; & toutesfois i'auois ceste ferme croyance de luy, que tu aurois reformé ses actions, au lieu de luy apprédre des sophismes inutiles & vains, desquels il ne cesse de nous rompre les oreilles à table. Qu'auons nous à faire qu'il nous vienne compter, que le Crocodile rait vn enfant, & promet de le rendre, lors que le pere pourroit respondre à vne certaine demande: ou bien, que quand il est iour, il faut necessairement qu'il ne soit pas nuit? Quelquesfois aussi ce ieune esuenté a de coustume de nous mettre des cornes au front, liant ses discours d'une maniere de parler à nous incogné. Or nous autres nous prenons à rire de tout celà, principalement lors qu'estou pant les oreilles, il pense & contemple à part soy certaines habitudes, dispositions, imaginations, fantaisies, & autres tels noms. De plus, nous luy auons ouy dire, que Dieu n'est pas au Ciel, ains qu'il se fourre par tout, iusques dans le bois, ou parmy les pierres, & qu'il adhere aux bestes mesmes, aussi bien qu'aux choses abjectes & viles. Au reste, il a coustume de se mocquer de sa mere, quand elle luy demande, pourquoy fait-il ainsi le badin; & luy dit ces mots pour responce: A la mienne volonté, que ie peusse vne fois exactement apprendre ces badineries; rien ne m'empescheroit d'estre seul riche & grand Roy, & tous les autres mortels à comparaison de moy, ne seroient tenus que pour des pauvres esclaves.

Quand cet homme eut finy son discours, Ermotin mon amy, deuine vn peu quelle responce luy fit ce Philosophe, & combien elle ressenoit sa vieillesse? Tu peux bien penser, luy dit-il, que s'il n'eust demeuré avec moy, il eut bien commis de plus grandes meschancetez ailleurs: Et, par Iupiter, possible eust-il esté liuré entre les mains d'un bourreau; mais la Philosophie & la honte l'ont tellement retenu, qu'il en est deuenu plus sage; car ie m'af-

La vraye Philosophie ne consiste pas en sophismes.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Les escholes  
font des Tem-  
ples d'Hon-  
neur & de Ver-  
tu, bastis pour  
la ieunesse.

seure qu'il craint de se monstrier indigne de l'habit & du nom de Philosophe. Voilà comme les choses qu'il a apprises de moy, le tiennent dans les bornes du deuoir, & le gouuernent en ses actiōs; de sorte que le moins que vous puissiez faire, c'est de me reconnoistre de ma peine, non pas seulement pour l'auoir rendu beaucoup meilleur, mais parce que ie l'ay empesché de faire encore pis, pour le respect del a Philosophie. Ne voyez-vous pas que les nourriçes mesmes ont accoustumé de dire aux petits enfans, qu'il les faut enuoyer à l'escole & aux Pedagogues? Aussi est-ce la verité, qu'il n'y a point de lieu plus propre que celui-là, pour apprendre le bien & l'honneur: car ils ne commettent iamais aucun mal, pendant qu'ils demeurent à la garde des Precepteurs. Pour moy, ie suis bien assure de m'estre acquitté de mon deuoir. **Que** si tu ne te fies à mes paroles, vien moy voir demain matin, amenant avec toy quelque homme qui soit expert en la Philosophie, & tu verras par les demandes que ie luy feray, quel sçauoir il s'est acquis par mon moyen, & quels liures il a desjà leus, des maximes & sentences, des syllogismes & argumens, des intelligences, des offices & deuoirs, & plusieurs autres de differente matiere? Quant à ce que tu m'objectes qu'il a battu sa mere, & violé vne fille, c'est chose qui ne me touche en rien; car vous ne me l'avez pas donné pour estre tousiours pres de luy, comme son Pedagogue. Voilà les discours que tenoit ce vieillard sur la Philosophie; & possible pourrois-tu bien dire toy-mesme, Erimotin, qu'il nous suffiroit de philosopher avec intention seulement de ne rien commettre de mauuais, ou de vicieux. Ne sçais-tu pas bien que i'ay desjà dit au commencement de nostre discours, qu'il faut s'entretenir d'esperance, pour paroistre plus honneste & vertueux, que ne feroit quelque homme de basse condition, & d'entre le populaire? Pourquoy ne daignes-tu me respondre? **ΕΡΜΟΤ.** Quelle autre responce te puis-je faire, sinon, que peu s'en faut que ton veritable discours ne me tire les larmes des yeux. Et vrayemēt ie suis fort fasché, miserable que ie suis, d'auoir en vain consommé tant de temps, & employé tant d'argent inutilement. Car estant maintenant comme desenyuré de mes premieres folies, ie vois cōmbien de peine ay-je souffert, pour les choses desquelles i'estois parauant passionné. **ΛΥΚΙΝ.** Toutes ces larmes ne seruent de rien, mon bon amy; & il vaudroit bien mieux, à mon aduis, se fouuenir de ce qu'Esopé nous apprend en l'vne de ses fables. Il y auoit, dit-il, vn homme, lequel s'estant assis au bord de la mer pen-

dant la tourmente, taschoit de compter toutes les ondes; mais comme il n'en peut venir à bout, estant interrompu par les flots, il demeura tout troublé en son esprit, iusques à ce qu'un Renard l'abordant luy dit; pourquoy te tourmentes-tu pour les ondes passées? Recommence à les compter, & laisse couler les autres? Je veux dire par là, que tu feras bien mieux pour toy, si tu te deliberes de viure, & conuerser cy-apres parmy le peuple d'une Republique, sans concevoir en ton esprit rien de presomptueux ou d'estrange. Or tu n'as pas de subject d'estre honteux, de commencer à bien viure en l'aage où tu es, ny de te remettre à mieux faire, changeant d'opinion. Ne pense pas pourtant, mon bon amy, que j'aye premedité volontairement toutes les choses que j'ay dictes contre les Stoïques, comme si j'auois quelque vieille querelle à vuidier avec eux. Tu me feras plaisir, si tu crois que j'entends parler à tous generalement. Je n'auois garde de passer plus auant, si tu te fusses nommé sectateur de Platon, ou bien d'Aristote, qui ont condamné les autres, sans les ouyr plaider leur cause. Mais parce que tu esleuois les Stoïques par dessus tous, nous auons dressé toute nostre dispute contre leur secte, sans leur vouloir neantmoins aucun mal. ER M. Tu parles avec la raison, Lucin, & ie t'assure que dès maintenant ie m'en vay chager d'habit, & de façon de faire. Tu ne me verras plus desormais, ny porter vne si longue barbe, ny suiure vne maniere de viure si mal-heureuse, ains toutes mes actions seront libres & franches; & possible pourray-je bien me vestir de pourpre, afin que chacun sçache, comme ie me suis despouillé de ces anciennes resueries. Et à la mienne volonté qu'il me fust permis de vomir du plus profond de mon cœur, toutes les choses que j'ay oncques apprises de telles gens. Je ne craindrois pas d'aualler de l'Ellebore, tout au contraire de Chrisippe, afin que la memoire en fut desormais tout à fait abolie. Au reste, Lucin, ie te remercie grandement, de ce que tu m'as tiré hors de ce trouble, & de cet impetueux torrent, où j'auois esté plongé iusques à present, & où ie flottois à la mercy des ondes. Je puis bien dire avec les Tragiques, que tu as esté en mon endroit,

*Vn Dieu, qui pour mon bien t'es fait voir à mes yeux.*

C'est pourquoy ie ne feray pas mal, ce me semble, de me raser la teste à l'imitation de ceux qui s'eschappent de quelque naufrage. Et il me semble que ie puis bien celebrer aujourd'huy la feste de ma deliurance & de mon salut, puis que ces nuages espais, qui me couuroient la veuë, sont maintenant dissipés bien loing. Aussi

De toutes les vies, celle d'un homme priué se treuve souuent la meilleure.

Il vaut mieux se repentir sur le tard que iamais.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

fuis-je resolu d'euter desormais le regard d'un Philofophe, ou si i'en rencontre quelqu'un par chemin de m'en deffourner, ny plus ny moins que d'un chien enragé.

### ANNOTATIONS.

a *Hipocrates.* ] Medecin de l'Isle de Cos, ou de Coo, lequel se rendit si expert & admirable en son art, que ceux de son pays luy dresserent un Temple pour les auoir garantis d'une peste generale, qu'il presagea dix ans parauant qu'elle aduint. Il fut le premier de son temps, selon quelques-uns, qui treuua l'usage des saignees.

b *Les colonnes d'Hercule.* ] Ainsi dictes, parce que les Poëtes feignēt qu'Hercule les y dressa pour eternelle memoire qu'en ce lieu finissoient ses labeurs. C'est aujourd'huy le deffroit de Gibraltar.

c *Eraclee.* ] Pline parlant du territoire d'Eraclee, dit, que plusieurs belles singularitez s'y treuuoient, & entr'autres remarques, il fait celle-cy, que le miel de ce pays a un goust merueilleusement agreable, mais qui fait deuenir les personnes comme insensees.

d *Stoiques.* ] Philofophes du tout extrauaguans en leurs opinions, & qui fournissent de subject à Lucian de se moquer d'eux, parce qu'ils n'appreuoient aucune chose qui ne fortist de leurs escolles.

e *Corinthe.* ] Ville fort celebre & renommee pour ses beaux bastimens. Quelques-uns tiennent (& leur opinion est vray-semblable) que Corinthe, la plus belle Courtisane de son temps, embellit ceste ville de plusieurs grands chefs-d'oeuvre d'Architecture, du gain qu'elle auoit fait de son corps, & que pour memoire elle fut honoree de son nom.

f *Ariadne.* ] Ouide, en sa Metamorphose, descrit au long la fable d'Ariadne, & comme elle tendit le filer à Thesee pour le retirer du labyrinthe où il estoit engagé. Virgile en touche quelque chose en son Eneide.

1 6. Eneid.

## HERODOTE, OV, ETION.

*Lucian fait vne  
monstre de soy  
mesme en vne  
assemblee gene-  
rale de Macedo-  
niens, à l'imita-  
tion d'Herodote,  
& du Peintre  
Etion.*

IE voudrois qu'il me fut possible d'imiter Herodote, non en toutes les perfections dont il estoit doué, ce qui seroit plus que souhaitable, mais d'auoir seulement, ou sa grace & liaison en paroles, ou la naïfueré de son langage Ionique, ou la grauité des sentences, ou quelqu'autre semblable perfection, du nombre de celles qu'il possede avec tant d'affluence, que ceux qui les considerent perdent toute esperance de le pouuoir imiter. Au demeurant, il ne sera pas trop difficile, ny à toy, ny à qui que ce soit, d'ensuiure ce qu'il a montré par les liures qu'il a composez, par le moyen desquels il s'est fait cognoistre aux Grecs, en bien peu de temps; Car delaisant son pays de Carie, pour tirer droit en Grece, il fit vne recherche en soy mesme de quelle façon il pourroit s'immortaliser avec son ouurage. Et parce qu'il s'apperçeut que ç'eust esté vne oeuvre de trop longue haleine, & aussi penible, que difficile d'entreprendre plusieurs voyages, ores à Athenes, rantost à Corinthe, & maintenant en Grece, ou bien en Lacedemone, pour

faire le recit à ceux du pays des histoires par luy cōposées. A ceste occasion, il fit vn abbregé de toute sa vie, espian le temps auquel il pourroit plus commodement se treuver en vne grande assemblée de Grecs. Cependan le iour destiné aux Olympies estant venu, il s'ayda de ceste occasion qu'il auoit de si long temps desirée, & s'en estant allé au lieu du Thresor, où le peuple estoit accouru à la foule, il ne s'y monstra pas seulement spectateur, mais genereux Athlete, en discourant des histoires qu'il auoit escrites, & charmant avec tant de grace les aureilles des auditeurs, que ses liures furent annoblis & hōnōrez du nom des Muses, parce qu'ils se treuerent neuf de nombre. Voilà de quelle façon vn chacun le cognut beaucoup mieux que les vaincueurs des tournois Olympiques: tellement qu'il n'y auoit celuy qui ne sceust le nom d'Herodote, les vns pour la reputation de ses harangues, les autres pour en auoir ouy parler à ceux qui estoient de retour des Olympies. Tout le monde le monstroit au doigt à l'enuy, & si tost qu'on le pouuoit descouurir de loing, on disoit de luy; *Voilà ce fameux Herodote, qui a si bien desiré les guerres de Perse, & publié nos vies avec tant d'eloquence!* Ce fut donc par le moyen de l'histoire que ce grand personnage s'acquit tant de gloire, qu'il fut loué de tout le peuple en vne assemblée generale qui se fit en Grece; & par le Dieu Iupiter, fut renommé par la bouche de tous les estrangers, qui s'estoient treueuz en ces jeux publics. Deslors quelques-vns venans à considerer, que c'estoit là le plus court chemin pour se faire cognoistre, cōme Hippias, Philosophe de ceste nation, Prodicus Cius, Anaximenes Chius, Paul d'Agriente, & plusieurs autres, ils firent tousiours depuis des harangues aux assemblées publiques, & s'acquirent en bien peu de tēps vne gloire immortelle. Mais qu'est-il besoin que j'allegue icy ces anciens Philosophes & Historiographes, puis qu'il m'est permis de mettre au rang des plus belles antiquitez ce que ie m'en vay dire. On dit que le Peintre Etion, ayant fait vn tableau où estoient depeintes les nopces de Roxane & d'Alexandre, il le porta aux Olympies, & y fit mōstre de ceste peinture, laquelle fut treuee si bien faite que Proxenis, lequel les Grecs auoiēt esleu pour Preuost des jeux, se plaissant merueilleusement à l'excellencé de ce bel art, prit Etion pour son gendre. Mais possible quelqu'un me demandera quelle si grande merueille de peinture estoit celle-cy, par laquelle Proxenis peust estre attiré à donner sa fille en mariage à Etion, qui n'estoit qu'un estranger? Il y en a vne image en Italie, de la-

L'eloquence a plus de pouuoir que la force.

Tableau des nopces d'Alexandre & de Roxane.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

quelle ie puis parler au vray, comme l'ayant veüe moy-mesme; C'est vn garderobbe d'ineestimable valeur, garny d'un beau liest nuptial, aupres duquel est mise Roxane, vierge belle par excellence, qui regarde modestement contre terre, & semble auoir honte d'Alexandre qu'elle voit pres. Les Amours y sont representez se iouans & rians ensemble; l'un desquels estant debout derriere elle, luy oste le voile, & le monstre à son espoux; l'autre avec vn grand respect luy destache ses patins des pieds, comme pour s'aller coucher, & l'autre s'affublant du manteau d'Alexandre, s'esforce de le tirer du costé de Roxane. Pendant que ce ieune Prince offre vne couronne à la pucelle; Vulcan le plus proche voisin des Amours se presente, comme conducteur de l'espouse, tenant vn flambeau ardent en sa main, & s'appuyant sur vn fort beau garçon, le nom duquel n'y est pas escrit, & l'estime que c'est Hymen. De l'autre costé du tableau sont depeints des petits Cupidons se iouans à l'entour des armes d'Alexandre, deux desquels sousleuans sa lance, semblent se peiner autant que ceux qui gemissent sous quelque pesant fardeau. Deux autres en trainent vn tiers couché sur l'escu, & de ses corroyes ils en font des attaches pour s'atteler. Vn d'entr'eux arriuant là fortuitement se couche sur le dos, & semble vouloir dresser des embusches à ses compagnons, lesquels le rencontrent en sursaut par le chemin, pendant qu'ils vont trainans ce bouclier. Or le Peintre Etion n'auoit pas tant pris de peine à faire ce tableau pour son plaisir & à l'aduenture, mais pour représenter par là l'amour qu'Alexandre portoit aux exploits heroiques & belliqueux, & donner à entendre par mesme moyen, que l'inclination qu'il auoit à aymer Roxane, ne luy faisoit pas oublier l'exercice des armes. Il est encore croyable, que par la mesme figurè, & sous vne autre consideration, il representoit vn vray & entier mariage. Car Etion auoit espousé peu auparauant la fille de Proxenis; & cependant il se mit à exprimer les nopces d'Alexandre, par maniere de passe-temps, gagnant toutesfois pour des nopces faictes à plaisir, sous le nom d'un Roy, le loyer de son vray mariage. Herodote donc (car ie veux retourner à luy) s'assura que les Olympies luy seruiroiet assez pour faire paroistre aux Grecs, que cet Historiographe luy sembleroit digne d'admiration, qui coucheroit par escrit, comme luy, les actions & les gestes d'un peuple. Mais pour moy, ie vous prie au nom du doux Iupiter, de ne croire point que ie me donne ceste vanité, de vouloir comparer mes œuures à celles d'un si grand homme

Vn grand Chef  
doit preferer  
l'exercice des  
armes à ses pas-  
sions.

homme que cestuy-cy. Il est bien vray que ie puis dire sans mentir, qu'il m'en est aduenu de mesme qu'à luy. Car du temps que ie quittay mon pays pour m'en aller en Macedoine, ie me resolus d'attacher toutes mes affections au trauail pour le grand desir que i'auois de me faire cognoistre à chacun, & de soubmettre mes œuvres au iugement de plusieurs Lacedemoniens. D'ailleurs ie disois que ce n'estoit pas chose ny facile ny trop sceante d'aller de ville en ville, & d'vser le plus beau de mes ans aux voyages: mais que ie pourrois bien venir à bout de mes intentions, si me treuant en l'vne de vos assemblees, ie faisois vne harangue publique. Il me semble donc, qu'il n'y a rien qui puisse empescher maintenant, que ma harangue ne soit aussi bien reçeuë, que celle qui se feroit aux<sup>a</sup> Olympies; puis que vous estes icy comme deputez de chaque Cité, & la fleur de toute la Macedoine. Voicy la ville Metropolitaine qui vous reçoit en vos assemblees, à laquelle<sup>b</sup> Pise n'est comparable en chose quelconque, tant pour la petitesse du lieu, que pour les logis resserrez & estroicts, où peu s'en faut, que les hommes n'estouffent si pressez y sont ils. Au demeurant, ceux qui tiennent icy le rang d'Esleus, ne sont pas du menu peuple, ny des ignorans, plus conuoiteux de voir les Lutteurs que de penser à Herodote; mais bien des plus renommez Orateurs, Historiens & Philosophes de la Prouince. Que si vous me comparez à Polidamas, à Glaucon, ou bien à Milon, ie vous monstrey que ie suis homme de courage: mais si les passans sous silence, vous n'estes attentifs qu'à cecy, possible ne me cõdamnez vous pas à estre si mal traitté. Tellement que ce peu me suffira parmy vne si longue course.

## ANNOTATIONS.

<sup>a</sup> *Olympes.*] Jeux qu'on celebroit de cinq en cinq ans à l'honneur de Iupiter Capitolin. Les plus fameux Athletes y accouroient de routes parts comme à vn Theatre d'honneur.

<sup>b</sup> *Pise.*] Ville d'Italie, où se faisoient iadis des ieux publics & fort solempnels, ausquels l'on proposoit diuers prix, sçauoir des palmes & des couronnes aux Lutteurs, Athletes, & Pugils. Qui voudra voir l'ordre qu'on y obseruoit, qu'il lise ce qu'en a escrit Rossin.

ZEVXIS, OV, ANTIOCHVS.

*L'Authew mō-  
stre par ce dis-  
cours, qu'en ses  
escrits il ne re-  
cherche pas seu-  
lement la nou-  
ueauté, mais en-  
core la grace &  
la grandé des  
sentences.*

*On treuve  
tousiours e-  
stranges les  
nouueautez.*

**A** PRES que ie i'eus harangué n'agueres en vostre assemblee, il aduint, comme ie m'en retournois en ma maison, que plusieurs, de ceux qui m'auoient entendu, me vindrent accoster (car ie parle librement à vous autres, comme à mes amis.) Les vns s'ap-  
prochans de moy me tendoient la main, & me caressioient, ny plus ny moins que ceux qui admirent quelqu'un, & les autres m'accō-  
pagnans bien loing, s'escrioient de toutes parts à haute voix, & me donnoient tant de louanges, qu'ils me faisoient rougir, m'estimant indigne de ces honneurs. La principale cause pour la-  
quelle ils me louoient tant, c'estoit, asseuroient-ils, parce que le style de mes harangues leur sembloit estrange, & tout plein de  
nouueauté. Mais il fera plus à propos que ie rapporte icy les mes-  
mes parolles dont ils vsoient pour lors. O quelle nouueauté, di-  
foient-ils! O Hercule! l'estrange façon de parler. O le prompt &  
subtil homme que tu es! Il n'y a celuy qui vueille dire, ou penser  
seulement qu'il y ayt rien plus nouveau que tes discours! Ils fai-  
soient plusieurs autres telles exclamations, selon le plaisir que  
chacun d'eux auoit pris à ouyr ma harangue. Pour moy ie ne sçay  
à quelle occasion ils parloient de la sorte: Tant y a, qu'il ne leur  
eut pas de beaucoup seruy, ny de mentir, ny de me flatter ainsi,  
moy qui suis estrange & duquel peu auparauât on ne tenoit pas  
grand compte. Et de verité ie veux bien que vous sçachiez, que  
celà me faiçt fort estonner. Bref ceux-cy m'ayant laissé tout seul,  
ie reuins à moy, & me mis à m'entretenir en ces termes. Il est  
donc vray, que mes escrits ont tant de grace & de beauté qu'on  
dit, parce seulement, qu'ils ne sont point dressez comme les au-  
tres, & comme on parle à present. N'y a t'il point de mélange  
de quelque chose qui vaille? sçauoir quelques beaux mots dorez,  
& rangez selon l'ancienne forme de discourir? Où est l'imitation  
pour leur donner de la grace? où l'industrie? où le Dialecte Athe-  
nien? où l'harmonie & l'artifice à la façon d'aujourd'huy? Je ne  
sçays'il y a rien de semblable en mes escrits; tant y a qu'ils n'ont  
pas esté loüez des assistans pour ce subject, ains seulement pour la  
nouueauté du discours. Et cependant i'estois bien si sot de me  
faire accroire, qu'ils estoient principalemēt induits à me louer

pour les choses susdites. Vrayement ie me pouuois bien persuader ce dire d'Homere estre tres-veritable; *Que toute nouvelle chanson est agreable aux Auditeurs.* Si ne voulois-je pas pourtant qu'on fist tant d'estime de la seule nouveauté, laquelle i'ay adaptee à ma harangue, comme vn monceau de plusieurs autres choses, entre lesquels l'ornement leur doit seruir de matiere pour les hōnerer. C'estoit mon intention encore, que toutes mes autres parolles fussent loüees, & approuuees des Auditeurs. Vous pouuez voir par là, comme ce ne m'estoit pas peu d'ennuy de me voir presque reduict en ses extremitez, que d'adjouster foy à ceux qui me disoient le seul entre les Grecs qui n'auois point mon pareil en semblables matieres. Mais à ce que ie vois, pour vn thresor (comme dit le prouerbe) nous auons treuué des charbons; & ceux-cy me prisent comme quelque basteur ou jouëur de passe-passe. C'est pourquoy ie m'en vay vous faire bien à propos le compte d'un Peintre.

L'object de  
l'Orateur s'est  
la persuasion,

Zeuxis, le premier Peintre de son temps, ne peignoit iamais que bien rarement les choses communes & populaires; comme des Herôs, des Dieux, ou des guerres; ains il auoit accoustumé d'inuenter & feindre tousiours quelque chose de nouveau. Tellement qu'ayant encore en son esprit quelque estrange & rare subject, il monstroit par là l'excellence de son art, à le bien & naïfvement représenter. Entr'autres ourages merueilleux, il fit vn iour vne Hippocentaure, (ou femme-iument) allaitant deux petits bessons Hippocentaures. Vn pareil tableau se void encore à present dans Athenes, tiré naïfvement sur le vray patron, lequel on tient auoir autresfois esté enuoyé en Italie, par Sylla Empeur des Romains, avec quelques autres singularitez precieuses & rares; mais que le vaisseau s'estant eschoüé pres du Promontoire de Macedoine nommé Malea, ceste peinture fut perduë avec tout le reste. Quant à moy, i'ay veu de mes propres yeux ce tableau tiré sur le vray patron, & ie m'en vay le vous représenter par parolles le mieux qu'il me sera possible; Non, par le Dieu Iupiter, que ie sois des plus habiles à peindre, mais parce qu'il me semble que i'en ay encore la memoire fresche, pour l'auoir veu n'aguere en la ville d'Athenes, au logis d'un certain Peintre. L'admiration où ie fus pour lors, voyant tant d'artifice & de nouveauté, me seruira de beaucoup pour declarer icy le tout plus naïfvement.

En ce tableau la femme Centaure s'y void depeinte sur l'herbe

Description du  
tableau de Zen-  
xis.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

verdoyante ; & ceste partie de son corps my-cheual gist à terre tout de son long estédant les iambes de derriere. Du costé qu'elle represente la figure d'une femme, elle s'esleue petit à petit de la hauteur d'une coudee. Les pieds de deuant ne sont pas estendus & ouuerts, comme si elle n'estoit couchee que sur vn costé, mais l'un fleschit vers le genouil, recourbé qu'il est; l'autre au contraire se dresse, & semble à le voir qu'il souleue tout le reste du corps, cōme les cheueux qui raschent de se releuer de leur cheute. Elle tient embrassé l'un de ses bessons, & luy donne la mamelle cōme vne femme faict à son enfant. Mais elle allaicte l'autre plus bas avec vn pis de iument, à la façon des poulains. En la partie du haut du tableau, comme sur vne eschauguette se void vn Hippocentaure (ou homme my-cheual) mary de la femelle qui nourrit ces bessons, lequel la regarde en riant, & ne monstre le corps qu'à moitié. Il tient en sa main droicte le fan d'un lyon, qu'il esleue par dessus sa teste pour faire peur à ses petits enfans. Quant aux autres parties de la peinture, par lesquelles il ne pouoit rendre si admirable son artifice, principalement à des ignorans comme nous, il les auoit façonnees avec autant de grace que d'industrie. Les traits en estoient droicts, fermes, nets, & hardis; les couleurs meslees parfaictement bien; les grotesques adjoustees fort à propos; & les ombrages conuenables à la matiere, avec vne esgalle proportion de grandeur & distance obseruee par tout l'ouurage, l'obmets à dire plusieurs autres embellissemens de ce tableau, parce qu'il n'appartient qu'aux gens du mestier d'en discourir, & à ceux qui s'estudient à la peinture. Pour moy, ce que j'admirois le plus, c'estoit l'industrie de Zeuxis, en ce que sous vn mesme & seul argument, il auoit si bien demonstré la richesse & varieté de cet art. Il auoit representé l'homme fort hideux, & tout herissé de poil, non seulement en la partie cheualine de son corps, mais encore en l'humaine. Ses espaules estoient grosses & larges, son visage riant, & toutesfois grossier & sauuage. Voylà comme estoit le Centaure. Quant à la femelle, il la fit semblable à vne belle iumēt de Thessalie, indomptee, & qui n'a point encore porté personne. Sa moitié feminine est d'une singuliere beauté, hormis les deux aureilles, qu'il a laissees telles que les ont les iuments. Pour ce qui est de la commixtion de ces corps à l'endroiçt que la partie feminine se joint & se rapporte à la cheualine, celà se faict par vne petite esleuation, sans beaucoup d'ombrage ou d'obscurité. Ces parties sont neantmoins si bien representees, que se

L'industrie  
donne la per-  
fection à l'ou-  
urage.

transmians l'une en l'autre, elles trompent la veüe des regardans. Le plus ieune de ces petits est aussi sauuage que le pere, & à peine a-t'il veu le iour, qu'il se monstre furieux & espouuentable. Or ie m'estonnois fort de ce que ces deux beffons regardoient d'un œil enfantin le fan du lyon, pendant qu'ils estoient pendus au tetin de leur mere, & la tirassoient. Zeuxis inuëta ce tableau pour faire admirer aux regardans sa grande industrie en l'art de peinture. Aussi tous le loüoient d'un commun applaudissement, & l'un à l'enuy de l'autre, tant pour son bel esprit, que pour la nouveauté de la peinture incognüe à leurs deuanciers. D'abord, que Zeuxis s'apperçeut que ce qui les rendoit ainsi estonnez, c'estoit la seule nouveauté du faict, & qu'ils ne daignoient, ny contempler l'artifice de ce tableau, ny moins encore priser la grande diligence qu'il auoit employee à représenter plusieurs belles choses par cet Enigme; il appella son apprenty Micion, & luy dit; Plie moy tout maintenant ce tableau, & le porte au logis: Car voicy des gens qui me loüent seulement pour vne histoire qu'ils n'ont iamais veüe, sans tenir compte ny de la grace & beauté dont elle est accompagnée, ny moins de mon industrie. Et pour moy ie pense que la seule nouveauté leur est plus chere, que la perfection de l'ouurage. Voilà ce que fit Zeuxis, & possible y auoit-il vn peu plus de cholere qu'il ne falloit.

Vn bõ ouurier se fâche d'exposer ses ceuures au iugement des ignorés.

On dit qu'il en aduint de mesme à Antiochus, surnommé Soter, ou, Refuge, en la bataille qu'il eut contre les Galates. L'histoire en est belle, & si c'est vostre plaisir ie vous en feray le recit. Ce Chef, qui ne sçauoit que trop que les Galates estoient des hommes robustes & forts; voyant que leur nombre excedoit celui des siens; & que leur armee estoit bien rangée, cõme ayans à l'arrieregarde des soldats armez à l'aduantage, vingt-quatre Chefs aux deux bouts; dix mille hommes de cheual sur les aisles; & au milieu quatre-vingts chariots prests à donner dedans, tous garnis de grandes faux; & à chascun chariot deux cheuaux attelés. Voyant, dis-je, de si grands preparatifs, il perdit toute esperance de vaincre, & iugea ses ennemis inuincibles. Ce neantmoins il ne laissa pas de dresser son armee à la haste, & le mieux qu'il pût, la faisant marcher au combat assez mal rangée. Puis, il n'auoit que bien peu de gens, la plus-part desquels estoit armee à la legeré, & mesme la moitié n'auoit point d'armes deffensives. Bref, il auoit desjà faict dessein en soy-mesme de demander à parleméter, & treuuer moyen de venir à composition. Mais Theodotus

Description de l'armee d'Antiochus.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

En vne armée  
il ne faut qu'un  
seul chef bien  
expert pour re-  
leuer vne ba-  
taille en sa  
cheute.

Rhodien, grand homme de guerre, & le plus vaillant de ses Capitaines, le rassura en ses extremitez. Au demeurant, Antiochus auoit seize Elephans en son camp, lesquels Theodotus fit tenir, cependant secrettement resserrez, de peur qu'ils ne fussent apperceus par l'ennemy. Puis, quand le Trompette eust sonné l'alarme, & lors qu'on estoit sur le point de donner l'assaut (car la caualerie debusquoit desjà, & les Galates ourans leur infanterie mettoient hors leurs chariots) Theodotus remonstra qu'il falloit courir sus aux gens de cheual, avec quatre Elephans de chasque costé, & enuoyer les autres huit pesle-mesle parmy les chariots. Ce faisant (disoit-il) leurs cheuaux seront espouuantez, & fuyans en arriere, ils repousseront eux-mesmes leurs gens de pied. Aussi aduint-il comme il l'auoit dit: car les Galates & leurs cheuaux qui n'auoient iamais veu parauant des Elephans, se treuerent si esperdus de ce nouveau & inopiné spectacle, qu'estans encore bien loing de ces animaux, & les ayans seulement ouïs rugir, & considéré la blancheur de leurs dents, la noirceur de leurs corps, & leurs naseaux releuez & fendus, ils furent mis en route auant qu'il leur fut permis seulement de décocher leurs flesches, & rebrousser chemin en fuyant. Cependant les gens de pied, qui par vn combat intestin s'estoient entretuez eux-mesmes de leurs propres espees, furent foulez aux pieds des cheuaux qui s'allerent ruër parmy leurs bandes, comme il est à presumer. En outre, les dommages que faisoient les chariots à leurs gens, n'estoient pas petits, & comme dit Homere,

*On pouuoit voir les chars renuerséz par terre.*

Les nouveau-  
rez sont d'a-  
bord effroya-  
bles.

C'estoit pitié de voir la fureur des cheuaux, lesquels s'estans vne fois destournez de leur droicte carriere, & ne pouuant supporter l'affreuse figure des Elephans, renuersoient par terre ceux qui les montoient. L'air espaisly de poussiere, retentissoit tout en cris, que faisoient les soldats, voyans que les chariots avec leurs faux aiguës tailloient en pieces tous ceux des leurs qui leur venoient à rencontre. Que si de fortune quelques-vns s'estoient sauuez de ce dur assaut, ils ne laissoient pas pourtant d'estre desfaicts: Car les Elephans qui les suiuoient, les abbattoient & fouloient aux pieds, ou les iettant en haut avec leur trompe, puis les prenans à belles dents, les demembroient cruellement. Bref Antiochus gaigna la victoire, par le seul moyen de ces animaux, lesquels furent cause, que la plus-part des Galates mourut en ceste bataille, & que plusieurs furent faicts prisonniers de guerre, hors-mis quel-

ques-vns qui se sauuerent à la fuitte, vers les montagnes. Antiochus s'apperceuaît que tous les Macedoniés, qui cōbattoient sous ses enseignes, disoient vn chant de paix, & crioient victoire, accourans de toutes parts pour courōner leur Roy, & le proclamer victorieux, il se mit soudain à pleurer, & se tournant vers ses soldats: Nous deurions mourir de honte, leur dit-il, de voir que nostre salut dependoit de ces seize animaux: tellement que si la nouveauté du spectacle n'eut rauallé le courage des ennemis, leur faisant tourner le dos, c'estoit fait de nous, & il ne s'en parleroit plus maintenant. Ceste consideration fut cause que ce Prince ne voulut iamais qu'au Trophée on figurast autre chose qu'un Elephant. Je voudrois bien qu'on eust esgard maintenant, si mon courage n'est point tel, que l'appareil de guerre d'Antiochus: car

*Le populaire ne iuge des choses qu'en apparence.*

vrayement on n'y loüe autre chose, que certains Elephans incognus & estranges, lesquels, cōme des nouveaux miracles, causent de l'estonnement & de la frayeur aux regardans. Mais ils ne font point de conte de ce que j'estimois le plus. Ceste Centaure femelle que j'ay depeinte, fait horreur aux personnes, cōme quelque mōstrueux animal, & il leur semble (fort mal à propos) que Zeuxis ayt fait en vain le reste de la peinture. Mais vous, qui sçauéz le secret de cet art, m'obligerez beaucoup d'en considerer les dependances, & de voir si on doit seulement mettre ces choses en euidence, & les exposer à la veuë d'un chacun sur vn eschaffaut.

## ARMONIS.

LE Menestrier Armonis dict vn iour à Timothee son Maistre; Vous m'obligerez infiniment, mon maistre, s'il vous plaist de me dire, de quelle façon ie pourray faire parler de moy, par mon mestier, & me mettre en bonne estime parmy les Grecs. Vous m'auéz desjà de vostre grace monstré tout le jeu du haut-bois, comme à bien emboucher l'anche, à tremblotter des doigts, & les poser proprement, à tenir la vraye mesure, faire de bons passages, & conuenables aux dānces; & finalement approprier ce qui appartient à chasque ton, comme, que le Phrygien soit espouuentable, le Lybien turbulent, le Dorique graue & pesant, le Ionique gracieux & bening. J'ay appris tous ces secrets de vous, & vous en ay de l'obligation; mais le principal poinct, pour lequel j'ay touf-

*En ce discours l'Authheur veut s'acquérir l'amitié d'un grand personnage, à l'imitation d'Armonis.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Tous ont de  
l'ambition  
pour la gloire.

jours en enuie de jouïr du haut-bois ; c'est pour me faire estimer & mettre en credit d'un chacun, afin que surpassant tous les autres en cet art, tous ceux qui me verront me montrent au doigt, & disent, iettrons la yeuë sur moy ; Voilà Armonis, le plus excellent Menestrier de son temps. Tout ainsi que vous, mon Maistre, sortant de Beotie, de la maison de vostre pere, & vous mettant au seruice de Pandion, emportastes le prix sur tous les autres à jouïr Ajax le furieux, & appellastes la chansou de vostre nom propre. Il n'y auoit celuy qui ne sçeust, qu'on vous nommoit parauant Timothee de Thebes, & encore à present, quelque part qu'on vous voye, chacun court à vous à l'enuy ; tout ainsi que les petits oyseaux volettent à trouppes apres le Hibou. Voilà la seule cause pour laquelle i'ay tousiours pris peine, & désiré de me rendre bon menestrier. Car dequoy me seruiroit de sçauoir bien jouïr du haut-bois, & de n'estre estimé de personne ? Aussi me voudrois-je faire paroistre par tout, deusse-je estre semblable à Olympe, ou à Marcion ; car ce que l'on dit est tres-veritable, que la Musique cachee & non entenduë ne sert de rien. Enseignez-moy donc, dit-il, comment ie dois bien vser, & de ma personne, & de mon mestier pour en venir là, & lors ie vous seray obligé au double, tant pour l'apprentissage du jeu du haut-bois, que pour l'honneur que i'en acquerray. Armonis n'eut point d'autre responce de Timothee que celle-cy ; Tu sçais bien, Armonis, que tu me demandes vne chose qui n'est pas de petite consequence, sçauoir l'honneur & la gloire, & d'estre recognu d'un chacun pour vn excellent Menestrier. Ie ne te puis mieux respondre à cela, sinon, que si tu veux te mettre en credit parmy le vulgaire, & faire monstre de ta personne en public, tu entreprends vn voyage bien long, & entres dans vn chemin, où tout le monde ne te recognoistra pas ; car en quel coing du monde pourroit-on treuuer vn eschaffaut, ou vne place si grande, que tous les Grecs s'y estans assemblez, te puissent ouyr jouër du haut-bois ? Que si tu as tant de desir de faire cognoistre ton nom, & d'atteindre au comble de tes souhaits, ie te conseille de suiure cet aduis. Vse quelques-fois de ton art aux Theatres, & ne t'estonne point pour la multitude du peuple que tu verras assemblé. Mais voicy la plus courte voye pour t'acquérir de l'honneur. Si tu treuuois en vne assemblee les principaux de la Grece, bien qu'ils fussent en fort petit nombre, sçauoir les plus signalez, & ceux qui se sont esleuez pour la fidelité qu'ils ont gardée à leur patrie en temps de paix & de

C'est beau-  
coup d'estre  
louë d'un hô-  
me qui a du  
merite.

guerre

guerre. Si, di-je, tu fais ouyr à ceux-cy quelque merueille de ton art, & qu'ils viennent à t'honorer du tesmoignage de leurs loüanges, assure toy que dans peu de temps, tu seras cognu de tous les peuples de Grece. Considere maintenant, comment ie t'ay reduict en peu de mots vne si grande matiere; car si ces grands personnages, qui sont cognus & admirez d'un chacun, te tiennent pour vn bon menestrier, à quel propos as-tu si grand besoin du iugement, & de l'opinion du vulgaire, lequel n'abhorre rien tant que ceux qui sont les mieux experimentez, & qui sçauent penetrer dans les affaires. Aussi n'y a t'il point de doute que ceux du populaire ignorent presque tousiours ce qui est le meilleur, cōme ignorans & grossiers qu'ils sont. Mais quiconque est loué par ceux qui sont esleuez aux plus hautes charges, il s'acquiert ceste reputation parmy les autres; Qu'un tel personnage merite d'estre loué, puis que les plus grands le prisent ainsi. Tu peux voir, cōme au combat, plusieurs des regardans donnent des applaudissemens aux Lutteurs, ou bien les siffent de loing, quoy qu'on en defere le iugement à sept, ou à cinq, selon qu'ils sont. Or Armonis n'ensuiuit pas les leçons de son maistre; car on dit qu'au premier tournoy & prix qui se fit sur le jeu du haut-bois, il y alla si rudement, & avec tant de force, qu'en jouant il souffla l'ame hors de son corps; & sans estre couronné vainqueur la premiere & derniere fois qu'il joua du haut-bois, il mourut sur l'eschaffaut aux Festes des Bacchanales. Ie suis d'opinion que la remonstrance de Timothee ne s'adresse pas seulement au Menestrier, ou à son disciple Armonis, mais bien à tous ceux ausquels la conuoitise de gloire donne de l'ambition, pour faire paroistre leur bel esprit, & se laisser chatouiller aux loüanges du populaire. Tellement que cōme ie considerois à part moy, par quel moyen ie me pourrois faire cognoistre à vn chacun, si suiuant le conseil de Timothee, ie m'adressois au plus renommé de toute la Republique, tu m'as semblé le premier, & le plus haut esleué, par le iuste rapport d'un chacun, comme estant la reigle & l'abregé de toute vertu. Aussi m'assure-je, que te presentant mes escrits pour les voir & cōsiderer; si tu daignes les honorer de la moindre de tes loüanges, ils seront en mesme instant loüez d'un chacun, & par ainsi ie viendray à bout de mes intétions; car ta seule opinion suffira pour me faire gaigner celle de tous les autres. Que si i'en prefere quelqu'autre à toy, l'on pourra bien dire à bon droit de moy, que j'auray failly au choix. Tellement que ce proverbe se treuuera veritable; que

Les belles oeuvres ne doiuent estre offerres qu'à ceux qui sçauent recognoistre le merite.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

nostre bon-heur depend d'un seul homme. J'ay aduancé tout au-  
tant en te dediand mes escrits, que si i'eusse fait vne monstre pu-  
blique de mon bien dire; veu qu'il est euident, que tu es le seul qui  
surpasses vn chacun en particulier & en general. On dit qu'en La-  
cedemone, chacun n'a qu'une seule voix à opiner, si ce n'est le  
Roy, la parole duquel en vaut deux; mais pour toy, tu surmontes  
en nombre de suffrages (pour l'experience que tu as aux bonnes  
lettres) & les Ephores, & les vieillards, & bref toutes autres per-  
sonnes. Dauantage, tu opines presque tousiours fauorablement,  
& en bonne part: ce qui me fournit autant de courage, que ma  
temeraire entreprise me donne de peur. Toutesfois ie te iure,  
par le Dieu Iupiter, qu'encore ay-je bonne esperance de mes es-  
crits, parce que ie suis natif d'une mesme ville que toy: outre que  
tu m'as souuent fait du bien, m'assistant de tes faueurs & libera-  
litez, tant en public, qu'en mes affaires particulieres. Ie te prieray  
donc, que s'il aduenoit que les suffrages & opinions qu'on aura  
de ma harangue, tournassent à mon prejudice, & que le nombre  
des voix fauorables fut moindre, qu'en adjoustant celle de Mi-  
nerue, il te plaise supplier à ce defaut, & m'assister comme l'un  
de tes seruiteurs. Ce ne me sera pas assez pourtant, bien que plu-  
sieurs m'ayent admiré cy-deuant, que ie viue en la bouche des  
hommes, & que mes harangues soient loüees des auditeurs: car  
toutes ces loüanges pleines de vent ne sont que des songes vains,  
comme dit le prouerbe, & des ombres de parole. Ie m'en vay te  
declarer quelle est la principale fin de mes escrits, a fin que desor-  
mais aucun ne s'en rompe plus la teste: C'est qu'il faut mesurer  
l'excellence d'une chose, ou selon la reigle des disciplines, aus-  
quelles tu excelles par dessus tous, ou bien indifferemment par la  
plus haute voix. Mais celuy qui se va presenter en un si furieux  
cōbat, peut bien s'escrier ainsi. Ie vous requiers, ô Dieux, de nous  
faire la grace d'estre estimez & prizez selon nostre merite, & de  
nous confirmer la loüange qui nous doit succeder d'ailleurs, a fin  
que cy apres nous aspirions d'un plus grand courage à des choses  
plus hautes: puis qu'il est ainsi, que celuy doit moins redouter les  
combats, qui s'est veu tout couuert de palmes aux Olympies.

Vn bien-faict  
ne se perd ia-  
mais, si ce n'est  
vn ingrat qui le  
reçoit.

## LE SCYTHE, OV, ESTRANGER.

**A**NACARISIS n'a pas esté le premier, lequel estant espris d'un desir d'apprendre les disciplines des Grecs, a voyagé depuis Scythie, iusques en la ville d'Athenes. Il a eu pour son deuanancier Toxaris, homme de bien, sage, & studieux des plus belles sciences: Au demeurant il n'estoit ny de sang royal, ny de ceux qui portent les sceptres, ains vn du menu peuple de Scythie, & de ceux qu'ils appellent *Huit-pieds*, c'est à dire, n'ayant vaillant qu'un charriot & deux bœufs. Ce Toxaris ne retourna iamais en Scythie, depuis qu'il en fut party, ains finit ses iours en la ville d'Athenes, & peu de temps apres fut mis au rang des Herôs, veu mesme que des obseques publiques furent faictes par les Atheniens à ce Medecin estrangier. Je diray bien dauantage, c'est, qu'il s'acquit le nom de personnage heroifié. Mais possible ne fera-t'il pas hors de propos, de rapporter icy la cause d'un tel surnom, & pourquoy il fut mis au nombre des Herôs, & des successeurs d'Esculape? Il faut noter, que les Scythes ne sont pas les seuls qui immortalisent les hommes, & les enuoyent à Zamolzis, ains qu'il est permis aux Atheniens de deifier les Scythes en Grece. On tient que iadis la peste rauageoit tout le pays des Atheniens, & que la femme de l'Areopagite Architel en estant touchée, elle s'adressa à ce Scythe, lequelluy en chargea de dire aux Atheniens, qu'ils seroient preferuez & deliurez de la contagion, s'ils respandoient grande quantité de vin par tous les carrefours de la ville. Celà fut obserué par plusieurs fois; car les Atheniens ne mespriserent point ce conseil, & soudain la peste cessa; soit que le mauuais air eust esté temperé par l'odeur du vin, soit que celà fut aduenü par quelque autre proprieté plus spécifique, que cet Herôs Toxaris y reconnut, comme Medecin qu'il estoit. Aussi luy paye-t'on maintenant le salaire de ceste guerison, veu qu'on immole tous les ans vn cheual blanc sur sa tombe, au mesme endroict où Dimenettus dict qu'il auoit commandé qu'on eust à respandre le vin. C'est là où est enseuely Toxaris, côme il appert par vne vieille inscription qui s'y void. Son effigie y est releuee en habit de Scythe, tenant en la main gauche vn arc tendu, & vn liure en la droicte. Car encore luy voit-on à present plus de la moitié du corps, & l'arc tout

*Il louë quelques  
Macedoniens ses  
Mecenes, par les-  
quels il auoit esté  
aduancé en l'e-  
stude des bonnes  
lettres, ce qu'il  
faict par la com-  
paraison du Scy-  
the Amacaris  
& de Solon  
l'Athenien.*

*Il faut vser de  
remedes quād  
ils se presentēt.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

entier, avec le liure. Il est bien vray que la rouille du tēps a rongé le plus beau de la face de ceste statuë. Ce vestige n'est pas loing du Dipyle, à la gauche de ceux qui entrent en l'Academie. Le monument est petit, & l'effigie couchee de son long, est tousiours couronnee de belles fleurs, veu mesme qu'on tient que quelques-vns qui auoient la fièvre, ont esté par elle gueris. Ce qui n'est pas incroyable, par le Dieu Iupiter, puis qu'en son viuant il deliura de peste toute la ville. Mais reprenons nostre discours, & disons pour quelle cause auons nous fait mention de luy. Toxaris viuoit encore lors qu'Anacarsis, qui n'agueres estoit party de son pays, arriuant au port de Pyree, suruint dans la ville comme estranger & passant. Si iamais homme se treuua troublé ce fut luy : car la nouueauté le faisoit trembler à tout coup, pour la croyance qu'il auoit, qu'il seroit fait la fable du peuple, tant pour l'estrange façon de son habit, que pour son langage incognu. Il auoit desjà fait dessein de s'en retourner en sa terre natale, & de se mettre sur mer pour faire voile en Bosphore, où estant arriué, il luy resteroit bien peu de chemin à faire iusques en Scythie ; lors que flottant entre ces extremitez, il eut à rencontre vn fauorable Genie. Ce fut Toxaris, qu'il treuua en la place du Ceramic. D'abord qu'il le vid, il fut premierement esmeu par son vestement, qu'il reconnut estre d'un homme de sa nation. Puis, il n'auoit pas beaucoup de peine à cognoistre cet Anacarsis, qui estoit de noble extractiō, & des premieres maisons de Scythie : Au contraire, de quelle façon Anacarsis eut-il peu remarquer Toxaris, qui estoit yssu de bas lieu, habillé à la Grecque, ayant la barbe rasée, la face joyeuse, & ne portant point de ceinture ; Bref, tel qu'un des Citoyens d'Athenes, veu que par la longueur du temps, il s'estoit tout changé. Toxaris l'interrogeant en langue Scythique, N'es-tu pas Anacarsis, luy dit-il, fils de Dauret ? Anacarsis se prit à pleurer de ioye, voyant qu'il auoit treuuvé vn homme qui parloit comme luy, & qui sçauoit si bien quel rang il tenoit entre les Scythes. Mais toy, mon hoste, luy respondit-il, à quoy me cognois-tu ? Parce que ie suis de ton pays, luy repliqua-t'il, & me nomme Toxaris yssu de si bas lieu que tu ne me sçauois cognoistre. Es-tu, luy dit Anacarsis, ce Toxaris, du quel i'ay ouy dire, que pour le desir qu'il auoit de voir la Grece, d'auant de laisser sa femme & ses petits enfans en Scythie, s'en estoit allé en la ville d'Athenes, où il faisoit sa residence à present, & y viuoit en grande reputation parmi les plus Grands ? C'est moy-mesme (respondit Toxaris) si vous auez tant

Ceux qui obligent le public, laissent leur memoire eternelle à la posterité.

Les accidens inesperez, apportent de l'estonnement.

foit peu de souuenance de moy. Vrayement ( dit Anacarsis ) tu peux voir icy ton disciple, & celuy qui est imitateur du desir de voir la Grece, qui t'a fait venir par deçà. Pour ceste mesme occasion i'ay quitté mon pays, & suis arriué en ces contrees avec mille incommoditez que i'ay souffertes le long du chemin. Et de verité si ie ne t'eusse rencontré, i'auois desjà fait dessein de m'en retourner au vaisseau, pour demarer du port auant que le Soleil fust couché; si grand estoit l'ennuy que i'auois de me voir si estrange en ce pays, & sans cognoissance de personne. Mais ie te prie ( Toxaris ) Au nom d'Acinax & de Zamolxis nos Dieux paternels, de me loger seulement iusques à ce que tu m'ayes montré les plus belles singularitez d'Athenes; & tout ce qui se treuve de plus esmerueillable en la Grece, sçauoir tant de belles loix & de grands personnages, ensemble leurs mœurs, leurs jeux publics, leur police, & leur vie. Ne permets pas que ie m'en retourne sans auoir considéré toutes ces raretez, puis que pour les rechercher, nous auons fait nous deux vn si long voyage. Vrayement ( dit Toxaris ) tu n'as point mauuaise grace de me faire vne si plaisante requeste, & de me parler de t'en retourner, sans estre encore passé par les portes. Mais, ne te soucie; ie m'asseure que tu ne t'en iras pas comme tu penses, & que tu treuueras en ceste ville assez d'allechemens & d'amorces pour te retenir. Tu y seras si bien receu, & traité avec tant de courtoisie, que tu ne te souuiendras plus ny de ta femme, ny de tes enfans. Au demeurant, afin que selon ton desir tu puisses en peu de temps visiter toute la ville d'Athenes, & voir tout ce que la Grece a de beau, ie te donneray vn fort bon expedient. En ceste ville se tient vn grand personnage, qui en est natif, mais qui a fait plusieurs beaux voyages, tant en Asie qu'en Egypte; & a cōuersé avec les plus doctes hommes du monde. Tu verras vn bon vieillard assez pauvre, & vestu comme vn homme du populaire. Toutesfois il se fait aymer & priser d'vn chacun, pour ses vertus, & pour son rare sçauoir. De maniere que tous vsent de son conseil, comme d'vne loy en leur police, & font tres-cōtens d'ensuiure les preceptes & enseignemēs qu'il leur donne. Si tu pouuois acquerir son amitié, & sçauoir vn peu quel hōme c'est, tu pēserois voir & recognoistre en luy toute la Grece. Et ie veux bien que tu sçaches, que de tous les biens qui sont en ce país, ie ne t'en sçauois faire vn plus grād, que de te mettre en la bōne grace de cestuy-cy. Ie te prie, Toxaris (dit Anacarsis) de me cōduire tout maintenant vers cet homme-là. Mais ie crains:

La plus belle consolation à vn estrange, c'est de treuuer vne personne de cognoissance.

Vn homme docte est l'ornement de tout vn pays.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

qu'il ne soit difficile de l'aborder, & qu'il ne tienne pas grand compte du soing qu'il te plaist auoir de moy. Tout beau (repliqua Toxaris) ie luy feray le plus grand plaisir du monde, de luy faire naistre l'occasion d'obliger vn estrangier de son amitié. Suy moy seulement, & tu verras quel honneur il defere aux passans, & combien il est familier & bonne personne. Mais le voicy venir à nous fortuitement. C'est celuy-là qui tout pensif s'en va meditant à part soy: & ce disant il salua tout aussi-tost Solon. Le viens icy (luy dit-il) pour te faire present d'un homme estrangier, qui desire fort d'estre honoré de ton amitié. Il est de Scythie, de l'une des premieres maisons de mon pays, lequel a quitté ce qu'il y possedoit de plus cher, & s'en est venu demeurer avec nous, pour voir les plus belles singularitez de la Grece. C'est pourquoy le meilleur expedient que j'aye sceu treuver pour le contenter, ç'a esté de te l'amener, afin que par ton moyen il entre en cognoissance avec les plus grands personnages. Car, si ie ne me trompe, Solon, tu mettras le tout en effect, luy feras des amis, & le façonneras aux mœurs de la Grece. Et toy, Anacarsis, comme ie t'ay dit n'agueres, tu peux auoir veu maintenant tout ce que tu desirois, ayant apperceu Solon. C'est Athenes: c'est la Grece mesme: tu n'es plus estrangier: chacun te recognoist; chacun t'ayme & chérit, si grand est le bonheur qu'on tire de la conuersation de ce bon vieillard. Tu mettras désormais en oubly tout ce que tu as delaisié en Scythie, pour le frequenter; bref te voilà recompensé de ton voyage, & paruenu au comble de tes desirs. Tu vois deuant tes yeux la droicte reigle des Grecs, & le parfait exemplaire de la Philosophie Attique. D'où tu peux inferer, combien est heureux l'homme qui jouist de la conuersation & de l'amitié de Solon. Ce ne seroit iamais fait, si ie voulois raconter icy combien Solon fut ioyeux de ce present; la réponse qu'il fit à Toxaris, & comme Anacarsis & luy vesquirent depuis paisiblement ensemble. Tandis que l'un (sçauoir Solon) enseignoit & instruisoit Anacarsis aux plus nobles disciplines; l'autre entretenoit en l'amitié d'un chacun, luy donnoit entree aux principaux de la Grece, & raschoit en toutes façons de le traicter en ce pays avec tout le respect & l'honneur à luy possible; l'autre au contraire admiroit la sagesse de cestuy-cy, & ne bougeoit iamais d'avec luy. Aussi comme l'auoit asseuré Toxaris, il apprit en vn moment toutes choses d'un seul Solon, & fut le bien venu par tout pour l'amour de luy, car Solon le louoit grandement: & d'ailleurs les Atheniens auoient ceste façon de

La conuersation  
d'un grand per-  
sonnage, suffit  
pour nous  
mettre au  
monde.

On apprend  
en vn moment  
beaucoup de  
choses d'un  
homme d'esprit.

faire, que tout ainsi qu'ils obeyssioient au Legislatteur Solon, de mesme cherissoient-ils tous ceux qui estoient par luy prisez, & les tenoient en qualité de gens de bien. Que si nous devons croire à Theoxene, lequel entr'autres histoires a escrit cecy d'Anacarsis, il fut le seul d'entre les estrangers, lequel on receut pour Citoyen d'Athenes. Quant à moy i'estime qu'Anacarsis ne s'en retourna jamais en Scythie qu'après la mort de Solon. Voulez-vous que maintenant ie mette fin à mon conte, afin que ce ne soit point vn monstre sans teste. Il est temps que vous sçachiez, Messieurs, à quelle occasion, & Anacarsis, & Toxaris me sont venus voir en Macedoine depuis la Scythie, & pourquoy i'ay amené d'Athenes le vieil Solon. Vrayement il m'est aduenu le mesme qu'à Anacarsis; c'est pourquoy ie vous prie, au nom des Graces, de ne prendre en mauuaise part ma similitude, par laquelle ie me compare à vne personne royale. Car il n'y a point de doute qu'elle est estrangere & barbare, & si ne sçauoit-on dire que nous autres Syriens foyons en rien moindres que les Scythes: Aussi ne rasché-je pas de comparer mes actions à vne magnificence royale, si ce n'est en ce qui touche ce que i'ay dit: C'est que lors que i'arriuay premierement en vostre ville, ie fus troublé tout soudain en mon esprit, apperceuant sa grandeur & beauté, ensemble le grand nombre de ses Citoyens, & autres telles magnificences & singularitez. Ie fus donc vn fort long temps estonné de tout celà, & ne pouuois m'esmerueiller assez de ce que ie voyois; cōme il aduint à ce ieuné homme insulaire, après qu'il eut apperceu la maison de Menelaüs. Ie me vis espris de ie ne sçay quelle affection, voyant vne ville si florissante, & comme dit le Poëte, abondante en toutes sortes de biens, qui sont requis à vne Cité. Comme ie m'entretenois de ceste pensée, ie delibaray deslors à part moy ce qui estoit de faire, & concludois desjà de rendre recommandable mon nom par mes harangues, & panegyres: Car à quelles autres Citez me fusse-je fait cognoistre, si i'eusse passé cette-cy qui est si excellente & si noble. Ie cherchois tousiours (afin que ie ne cele rien de la verité) s'il n'y auoit point de personnes qui surpassassent les autres en dignité, & lesquelles estant accostees par quelqu'un qui mist par escrit l'histoire de leurs faitz, on en peut tirer du secours quand il en seroit besoin. Or est-il que ie n'en ay pas icy rencontré seulement vn, comme fit Anacarsis, qui fut estrangier tel qu'estoit Toxaris; mais plusieurs, voire vn chacun, par maniere de dire, me respondoit non seulement mesmes syllabes, mais encore sembla-

Vn rare scauoir  
n'est iamais  
sans admira-  
tion.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

bles choses. O estrangeur, disoient-ils, il y a en ceste ville plusieurs hommes de bien, & fideles, & possible ne rencontrerois-tu pas ailleurs de si bonnes gens que ceux-cy. Mais il y en a deux entre-autres les plus excellens & renommez de tous, en noblesse, & en dignité, lesquels on pourroit esgaler à vne dizaine d'Atheniens, tant pour leur grãd sçauoir, que pour leur rare eloquence. Tout le peuple les fauorise, & ce qui semble le meilleur en vne Cité, c'est leur grande bonté à l'endroiçt des estrangeurs, outre qu'il y en a plusieurs qui enuient leur grandeur & autorité. Et de verité, ils sont si courtois & si humbles, que tu n'en diras point toy-mesme moins de bien que les autres, quand le loisir te permettra d'en faire l'essay. Ils sont tous deux d'vne mesme famille, sçauoir le pere & le fils. L'vn est semblable en ses mœurs à Solon, à Pericles, & est vn second Aristides: L'autre (i'entens parler du fils) reçoit les estrangeurs avec vn accueil si fauorable, qu'il n'y a point de doute que si tu luy viens à rencontre en quelque endroiçt, il te menera tout aussi-tost en sa maison. Il est de haute stature, & a le corps fort bien fait. Je ne fais point mention de sa grande eloquence, la douceur de laquelle est capable de charmer les escoutans, & les tenir attachez par l'oreille à chasque fois qu'il harangue en public. Il en aduint jadis de mesme aux Atheniens, apres qu'ils eurent honoré de leur amitié le fils de Cliuias, si ce n'est qu'ils se repentirent depuis de l'amour qu'ils auoient porté à Alcibiades. Or cestui-cy n'est pas seulement chery du peuple, mais de plus on luy defere bien tant d'honneur, que de le mettre au rang des hōmes d'autorité. Bref ce personnage est le seul appuy du Public, & tout l'Estat en general se repose sur luy. Tellement qu'il ne faut pas douter, que si le pere & le fils te prennent vne fois en amitié, tu pourras disposer de toute la ville. Si tu veux donc que tes affaires aillent bien, il est besoin que tu les rapportes à ce seul but. Je vous iure, par le Dieu Iupiter, que tels estoient les discours qu'vn chacun me tenoit, & si ie veux bien que vous sçachiez, que ie n'ay pas encore déclaré la moindre partie des loüanges qu'on donnoit à ces deux. C'est pourquoy ie n'ay que faire maintenant, ny de bancs, ny d'antennes, comme dit le Ceien. On peut bien tout remüer hardiment, & n'obmettre chose quelconque qui ne les puisse rendre bons amis. Car si celà estoit, tout iroit bien, la nauigation seroit fauorable, la mer calme, & le port prochain.

Les bonnes  
mœurs animēt  
la reputation.

Vn homme de  
bien se fait par  
tout des amis.

COMMENT IL FAUT ESCRIRE  
VNE HISTOIRE,  
OV,  
PRECEPTES POUR LES HISTO-  
RIOGRAPHES.

**I**L'A y ouy dire (cher Philon) que du temps du Roy Lisimachus il survint vne telle maladie entre les Abderites. Le peuple fut *Maladie des Abderites.* premierement trauaillé d'vne fièvre continuë; puis, d'un flux de sang qui découloit par le nez, & n'abandonnoit iamais le patient iusqu'à ce qu'vne grande sueur le saisissant, elle chassoit les accez de fièvre. Durant ceste maladie, ils ne cessoient de resuer, & d'auoir l'esprit troublé de quelque mouuement ridicule. Car ils estoient presque tous forcez à iouer de Tragedies, & prononcer à haute voix de vers iambiques. Entr'autres fables qu'ils representoient, tandis que ceste frenesie les tenoit, ou ils chantoient a l'Andromede d'Euripide, ou ils contre-faisoient le personnage de b Persee. On ne voyoit autre chose par la ville que ces passés & maigres Tragediens qui s'escrivoient à haute voix;

*O desloyal Amour; enfant malicieux,*

*Et le cruel Tyran des hommes & des Dieux!*

& ce qui s'ensuit. Ces resueries ne les quittoient iamais qu'en Hyuer par la grande vehemence du froid. Or c'est mon opinion que le Tragique Archelaüs, le plus grand Poëte de son temps, fut en partie cause de leur maladie, pour leur auoir representé la fable d'Andromede, durant les plus grandes chaleurs; tellement que plusieurs d'entr'eux s'en retournerent tous febricitans & malades. Et parce qu'ils s'estoient imprimez desjà dans l'entendement Andromede, Persee, & Meduse, ces personnages leur reuenoient tousiours en fantaisie, & leur troubloient le cerueau. Si tu veux que ie fasse vne comparaison de cecy à vn semblable effect; Ie puis bien dire que ceste maladie des Abderites a trauaillé plusieurs grands personnages de nostre temps; Non qu'ils jouassent dès Tragedies; car en celà ils n'eussent pas esté du tout si frenetiques, s'estudians à prononcer les vers d'autrui qui ne sont pas

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

La guerre dōne  
mille langues  
& mille oreilles  
aux curieux.

impertinens : Mais depuis que les nouvelles, qui sont comme exposées à nos pieds, ont commencé à courir; sçavoir, de la guerre contre les Barbares; de la iournee d'Armenie; des victoires & trophées gaignez par les ennemis. Il n'y a celuy qui ne vueille maintenant mettre la main à la plume pour se mesler d'escrire vne histoire. De maniere que nous voyons tous les iours de nouveaux Thucidides, Herodotes, & Xenophons. Ce qui me faict dire que ce proverbe est tres-veritable, *Que la guerre est la commune mere de tous, puis qu'elle a tant engendré d'Historiographes, mesme en vne seule contrée.* Quand ie considere à part moy tout cecy, ie me presente aussi tost ce plaisant compte du Synopean Diogene. Du temps qu'on faisoit courre le bruiet que le Roy Philippes s'approchoit de Corinthe avec son armee, tous les Corinthiens estonnez commencerent à se fortifier. L'vn à desrouiller ses armes, l'autre à porter de pierres: l'vn à reparer les murs de la ville, & l'autre à faire de fortifications. Quoy voyant Diogene, & s'apperceuant qu'au eun ne l'employoit à chose quelconque, il mit son manteau en escharpe, & empoignant le tonneau qui luy seruoit de logis, commença de le rouler du mont de Craue, ores en haut, & tantost en bas. Et comme quelqu'vn de ses amys luy dict; *Que fais-tu là, Diogene? Je roule mon tonneau,* luy respondit-il, *à la façon des autres, afin que ie ne semble estre seul oisif parmy tant de gens qui travaillent.* Sçaché, Philon, que pour ne paroistre muet en ce temps, où tout le monde fait des comptes & des histoires, & pour ne ressembler aux valets d'vne Comedie, qui se tiennent debout sur le Theatre sans dire mot, i'ay bien voulu rouler mon tonneau le plus fort qu'il m'a esté possible, à l'imitation de Diogene. Ie ne me suis pas meslé pourtant, ny d'escrire vne histoire, ny de raconter quelques exploits heroïques & belliqueux. Aussi ne suis-je pas si hardy, & il ne faut point que tu te mettes en peine de cela. Car ie sçay assez combien il y auroit de danger, si j'entreprendois de rouler parmy les cailloux & rochers raboteux, vn si petit tonneau que le mien. Ce n'est qu'vn vaisseau de terre mal cuitte qui se briseroit à la premiere rencōtre qu'il feroit du moindre caillou, & les briques en voleroient en esclats. Quel moyen dois-je donc tenir pour m'entremettre hardiment au faict de la guerre, moy qui suis si loing de la portee des traits? Tu sçauras en vn mot ce que ie me suis resolu de faire. Ie veux eiter la fièvre, les vagues, les tempestes, l'orage, & tous les foucis qui travaillent celuy qui escrit vne histoire; & ie crois que ie ne m'en treuveray pas mal.

Esistoire de Diogene  
roulant son  
tonneau.

C'est autre  
chose qu'escire,  
& dōner  
des preceptes.

Ce sera bien assez que ie donne quelques petits aduertissemens & preceptes aux Historiens, afin que i'aye part à tout le moins à ce qu'ils diront, ne touchant seulement que du bout du doigt l'argile & la matiere de leur ouurage. Je sçay que plusieurs se donnent ceste vanité, qu'ils n'ont besoin en cecy d'aduertissement, non plus qu'on n'a que faire de preceptes pour apprendre à marcher, à manger, ou à regarder. Ne sont ils pas bien fols d'estimer qu'il soit facile & permis à chacun d'escrire vne histoire : comme s'il n'estoit question que de pouuoir declarer, rapporter, & donner à entendre tout ce qui s'est fait & passé. Mais tu sçais bien toy-mesme (cher amy) que ce n'est pas vne chose si facile qu'on diroit bien, ny qui puisse estre ainsi composee à la volée. Car de toutes les especes de discours, il n'y en a point de plus penible que cestuy-cy, si tant est (comme dit Thucidide) qu'on vueille bastir vn heritage qui soit de duree. Je ne doute pas que peu de personnes seront de mon opinion; & que plusieurs me tiendront pour vn homme bien difficile, principalement ceux qui ont acheué leur ouurage, & l'histoire desquels est desjà mise en lumiere. Que si tant est qu'elle ayt esté prisee de ceux qui en ont ouy le recit : Ce seroit vrayemēt vne grande folie d'esperer qu'ils voulussent recommencer de rescrire ce qu'ils ont vne fois publié, & qui est receu dans la Court des plus grands Monarques. Toutesfois ce ne sera pas mal-faict de les aduertir, Que si iamais il suruenoit vne autre guerre, ou des Celtes contre les Getes, ou des Lydiens contre les Bactriens (car ie ne pense pas qu'on nous trame de nouvelles menees, puis que tous ces peuples ont esté par nous subjuguez) ce mien traicté leur seruira d'aduis pour mieux dresser leur ouurage, & l'alligner sur ceste reigle si elle leur semble droicte. Sinon, qu'ils mesurent tousiours leurs escrits à la mesme aulne dōt ils se seruent à present; & que le Medecin ne se tourmente plus de voir les Abderites, representans de leur bon gré la Tragedie d'Andromede. Or puis qu'il y a deux principaux chefs en ceste matiere; sçauoir, d'eslire certaines choses, & eüiter les autres, Nous dirons premierement qu'est-ce que l'Historien doit fuyr, & de quoy se donner garde : Puis, comme obseruant certaines reigles il ne se fouruoyera iamais du droict chemin, ains il atteindra au bout de ses pretentions. A quoy nous adjousterons encore, Par quel exorde il faut commencer : En quel ordre toutes choses s'y doiuent conjoindre & entretenir : quel moyen on doit tenir en chacune; & de ce qui est bon à estre dit, ou obmis; ensemble des

Il est difficile  
de bien escrire  
vne histoire.

Division de cest  
Opuscule.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

points, où il se faut principalement arrester en les adaptant à propos. Mais auant que nous mettre si auant dans ces matieres, nous traicterons premierement des absurditez que commettent ceux qui font vne histoire, sans y estre autrement experimenter. Ce ne seroit iamais fait de rapporter icy toutes les communes fautes de ceux qui escriuent, tant en paroles & liaisons de mots, qu'en autres tels points qu'ils ne sçauent pas rapporter comme il faut. Toutesfois parce que cela ne seruiroit pas beaucoup à nostre subject, ie me contenteray de te faire cognoistre par maniere d'exemple l'erreur que quelques-vns commettent particulièrement en l'Histoire, lors qu'ils ne daignent raconter le fait au vray, ains s'amusent à la loüange des Princes & Capitaines; ou bien ils esleuent iusques aux Cieux ceux de leur party, & raualent leurs ennemis le plus bas qu'ils peuuent. Comme s'ils ne sçauoient pas que la loüange & l'Histoire ne sont seulement diuisees d'une petite Isle; mais qu'il y a vne espaisse muraille entre les deux, & vn \* bisdiapason, ainsi que disent les Musiciens. Car c'est la verité que l'Historien, qui ne fait que louer, tasche seulement de complaire à celuy qu'il estime par de petits traits de mensonge & de flatterie, sans se soucier de tout le reste, pourueu qu'il se puisse acquerir son amitié. Mais la vraye Histoire ne donne point de place au mensonge, & il luy est aussi impossible de souffrir vne faulseté, qu'à l'aspre artere de receuoir tant soit peu de ce que nous beuons, comme disent les Medecins. D'ailleurs, il semble qu'ils ignorent encore, cōme la Poësie, & les vers, retiennent certaines reigles qui n'ont rien de commun avec l'Histoire. Car toutes choses sont permises au Poëte, comme estant inspiré des Muses, & espris d'une diuine fureur. Soit qu'il vueille atteler à vn coche des cheuaux volans, soit qu'il en represente d'autres qui courent par dessus les flots, soit qu'il en represente d'autres qui courent par dessus les flots, ou sur les espics de bled, personne n'y treuuera que redire, non plus qu'à la fable de leur Iupiter, lors qu'estant lié à vne cheine, il veut tirer en haut, & la terre, & la mer ensemble. Ils n'ont point de peur que ce lien vienne à rompre, & que ces deux elemens se laissans cheoir du haut en bas, ne fracassent toutes choses, & les reduisent en poudre. Que s'ils veulent louer Agamemnon, il n'y a personne qui les puisse empescher de luy donner les yeux & la teste de Iupiter, le corsage de son frere Neptune, & le baudrier de Mars. Bref, il faut que ce fils d'Atree & d'Erope soit composé de tous les Dieux, & il ne suffit point que Iupiter, Neptune, ou Mars animent particulièrement sa beauté.

*\* C'est à dire de deux fois du plus haut ton iusques au plus bas.*

*Le Poëte peut escrire tout ce que bon luy semble, non l'Historien.*

Que si l'histoire se rend ainsi susceptible de la flatterie, que deuiét elle autre chose qu'une certaine poésie à pied, qui manque seulement d'un style haut & graue; & qui fait parade de certaines môstres & chimeres denuées de vers? Tellemét que celuy-là ne feroit pas une petite faute, qui ne sçachant point separer les choses propres à la Poésie, d'avec celles qui appartiennét à l'Histoire, y voudroit introduire des narrations fabuleuses, & autres telles matieres desguisees. Ce seroit ny plus ny moins que si quelqu'un habilloit de pourpre un gros garçon, & luy donnoit tout l'attirail d'une courtisane, luy peignât le visage de ceruse & de fard. Bons Dieux! qu'il le rendroit ridicule & difforme. Je ne dis pas pourtât qu'il ne soit bon quelquesfois de mesler de louanges parmy l'Histoire; pourueu que ce soit en temps & lieu, & qu'on y procede de telle sorte, que la lecture n'en soit point ennuyeuse. Bref il faut rapporter le tout à propos, afin que l'intelligence en demeure à ceux qui viendront apres nous, comme nous monstrerons tantost. Quant à ces Historiés qui veulent que l'Histoire soit ensemble recreatiue & vtile, tu vois combien ils s'elognent de la verité. Premièrement, en ce qu'ils vsent d'une tres-mauuaise diuision, & ne considerent point que l'Histoire ne tend qu'à une fin; sçauoir, à l'utilité qui prouient de la seule verité. Que s'il aduient qu'elle ayt à rencontre quelque traict gaillard & subtil, celà ne luy sert que d'embellissement & de grace, tout de mesme que si la beauté accõpaignoit la force d'un Lutteur. Sinon, qui peut empescher que Nicostrate le fils d'Isidorus soit descendu d'Hercule, puis qu'il a esté vaillant, & plus robuste que l'un ny l'autre de ses aduersaires; encore qu'il fut fort laid de visage, & que le beau Alcee Milesien, & mignon de Nicostrate le contre-luitast? D'où il faut inferer que si l'Histoire est meslee de quelque ioyeuseté dicte seulement en passant, elle en sera plus recherchee & aymable. Mais elle ne se soucie pas beaucoup ni de la grace, ni de toute autre beauté, pourueu qu'elle ait ce qui luy est propre & parfaict. sçauoir, un discours veritable & sans fard. Il ne sera pas hors de propos d'ajouter à cecy, que ces poinctes de louange, ou ces traicts fabuleux & recreatifs ne charouillent pas toute sorte d'Auditeurs. Nous ne parlons pas de la lie du peuple, mais bien de ceux lesquels à la maniere des Iuges, ou, par le Dieu Iupiter, à la façon des flatteurs, ont tousiours les oreilles ouuertes pour escouter, & qui ne laissent rien cheoir qu'ils ne releuent. Aussi sont-ils plus clairvoyãs par toutes les parties de leur corps, que n'estoit le fabuleux

L'Historien ne doit pas s'arrester au lagage, pour confondre la verité.

Des traicts facieux & gaillards meslez en l'Histoire.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Les flatteurs  
sont comme  
les Changeurs,  
ils ne reçoivent  
rien qui ne soit  
de mise.

Argus ; & flairans secrettement tout ce qui se passe, ils rejettent à l'imitation des Changeurs ce qui leur semble faux, & ne reçoivent que ce qui est de mise & de bon aloy. Tellement qu'un vray Historien ne se doit point amuser aux louanges, & n'auoir esgard qu'à la verité. Que si tenant à mespris ce mien aduis, tu ne t'estudies qu'à dresser vne Histoire faceticuse, & toute farcie de vieux contes, y entremeslant de fables, de louanges, & telles autres flatteries ; tu la rendras bien-tost semblable à Hercule Lydien. N'as-tu iamais veu ce seruiteur d'Omphale, vestu d'un habit fort estrange ? sçauoir, elle estant reuestuë de sa peau de Lyon, & tenant en main la massuë d'Hercule : Luy d'autre part tout empourpré, & en cotillon, filant la laine, & se laissant battre à Omphale à coups de patin ? Et ce qui le desguisoit encore plus, c'est que le vestement n'estoit ny propre, ny bien fait à son corps. De maniere que ce Dieu n'auoit plus ce courage genereux & guerrier, qui le faisoit priser autresfois, ains il estoit deuenu tout lasche & poltron. Possible se pourra-t'il bien faire, que plusieurs loueront ces tiens discours, mais le petit nombre de ceux dont tu ne tiens compte s'en mocquera, voyant un ouurage si lourd & mal ordonné. Vrayement tout ce qui est propre à vne chose est beau, mais si tu le contre-changes à vne autre, il est rendu confus & difforme. T'obmet à dire, que les louanges peuuent bien agreer à quelqu'un ; sçauoir, à cestuy-cy qui les reçoit, mais elles ennuyent à toutes autres personnes, principalement si elles contiennent quelques bourdes excessiues, telles que plusieurs inuentent, quand ils veulent gagner l'amitié de ceux qu'ils louent, iusqu'à ce que leur flatterie est renduë manifeste à chacun. Car ils n'ont pas bien appris encore, comment il y faut aller dextrement pour courir ceste affection, ains recitent tout à coup, & pesse-messe de choses incroyables, & qui sont hors de toute apparence ; & voilà la cause pour laquelle ils ne rencontrent pas souuent ce qu'ils cherchent. Au contraire ceux àusquels ils donnent tant de belles louanges, les abhorrent comme de vrais flageorneurs, indignes du courage d'un homme. Ainsi en aduint-il à Alexandre, en descriuant le deuil d'Alexandre, contre le Roy Porus. Car, comme il faisoit vne particuliere description du lieu où se donna ce combat ( estimant d'obliger beaucoup le Roy, en luy attribuant faussement quelques exploits magnanimes, contre toute apparence de verité ) Alexandre ayant pris le liure, il le ietta au milieu du fleuve Ydaspis, sur lequel il nauigeoit pour lors, luy di-

Ce qui est propre est beau.

fant; Ont'en deuroit faire autant, Aristobule, qui as ainsi soustenu pour moy le combat d'homme à homme, & occis de trou pes d'Elephans à coups de fleches. Alexandre auoit raison de se plaindre de cestui-cy, aussi-bien que de ce Maistre Masson qui luy promettoit de tailler & faire vne montaigne de mesme hauteur & proportion que le mont <sup>e</sup> Athos. Mais aussi-tost qu'il recogneut que ce n'estoit qu'un flatteur & vn charlatan, il ne voulut iamais plus se seruir de luy. Il demande maintenant quel plaisir peuuent prendre ces Historiés à telles loüanges, qui n'ont point d'autre fondement que celuy de la vanité? C'est ainsi que les hommes laids, & principalement les femmes, s'en vont treuuer les Peinctres pour se faire farder & vermeillonner le visage. Car elles sont si folles de croire qu'elles auront de plus beaux traits, si le Peinctre y adjouste vn meslange de ceruse & de vermeillon. Tels sont auourd'huy plusieurs de ceux qui escriuent, lors que pour le gain qu'ils esperent de l'Histoire, ils pallient la verité. Aussi quelle autre opinion peuuent-ils donner d'eux, sinon qu'ils sont des flatteurs & des ignorans, qui rendent leur discours suspect & douteux, à cause des comptes extrauaguans & absurdes qu'ils font. Que si quelqu vn estime que la joyeuseté doie estre meslee par toute l'histoire, ie suis d'aduis que ce soit par le moyen des beaux traits du langage qui ne s'efgarent en rien de la verité. Je rapporteray à ce propos ce qu'il me souuient auoir ouy dire n'agueres de quelques Historiens d'Achaïe, & d'Ionie qui descricuoient la mesme guerre (& au nom des Graces, ie prie le Lecteur de ne point mettre en doute ce que ie dis: car i'oserois bié dire & iurer, s'il estoit licite d'insérer vn serment à ce mien escrit, que ce que i'affirme est tres-veritable.)

La loüange est vne fumee qui se dissipe bien-tost.

I. L'vn de ceux-cy comméçoit tousiours son Histoire par vne inuocation qu'il faisoit aux Muses, afin qu'elles luy fussent fauorables en ses escrits. N'estoit-ce pas vn beau commencement & fort conuenable au sujet? Puis, estant entré vn peu plus auant dans la matiere, il comparoit nostre Capitaine à Achille, & le Roy de Perse à Therfite; sans s'aduiser qu'il se fust bien plus acquis d'honneur de dire qu'il auoit occis vn Hector plustost qu'un Therfite, comme si vn bon soldat prenoit la fuitte, & qu'un autre plus vaillant le poursuiuit. En outre, il amenoit tousiours quelque loüange pour soy-mesme, & vouloit estre estimé digne d'escrire les exploits heroïques & genereux. Il loüoit aussi son pays de Milete, adjoustant qu'il faisoit mieux en celà que non pas Homere, qui

L'Historien doit auoir esgard à la bienséance.

## LES OEUVRES DE LUCIAN:

n'auoit fait aucune mention de sa patrie. Bref sur la fin de son discours il protestoit de louer à iamais nostre party; & de veindre luy seul les Barbares. Là dessus il recommençoit son histoire, discourant sur les principaux motifs des troubles de son temps; ce qui fut cause que ce meschant Ouologesus fut le fusil & le boute-feu de la guerre.

*Les discours  
fictieux trou-  
blent l'ordre  
des serieuses  
descriptions.*

II. Quant à l'autre qui se peut dire le singe de Thucidide, tiré au vif sur son vray patron, & premier modelle, il commençoit de mesme sorte que luy par son propre nom. C'estoit le plus plaisant exorde du monde, & qui respiroit entierement vne haleine Attique. Voicy, dit-il, Creperius Calpurnien Pompejo-politain, qui décrit la guerre des Parthes & des Romains, & les batailles qu'ils ont eües ensemble, puis comence incontinent par les escarmouches. Veux-tu que ie te die encore comme il harangua en Arménie, se disant l'Orateur de Corcyre ? ou quelle peste il enuoya contre ceux de Nisibe, pour n'auoir voulu suiure le party des Romains, ayant emprunté tout celà du mesme Thucidide, excepté le Pelasgique & les longues murailles, dans l'enclos desquelles estoient enfermez pour lors les pestiferez. Quant au reste il comence par les Ethiopiens mesme. Il descend aussi en vne grande Prouince du Roy d'Égypte, puis y séjourne quelque temps, & discourt vrayement assez bien.

Moy donc le laissant là enseuelir les miserables Atheniens en Nisibe ie m'en retourneray par deçà; sçachant bien tout ce qu'il pourroit dire apres mon depart. L'on peut faire les mesmes reproches à Thucidide, & dire de luy, qu'il s'est trompé grandemēt, en ce qu'il a nōmé plusieurs sortes d'armes & d'instrumens de guerre par les noms que leur attribuent les Romains, comme quand il appelle comme eux vn pont, vn fossé, & autres telles choses. Ie te laisse à penser maintenant, si ne voilà point de termes dignes d'un Historien, & s'il n'est pas bien seant à vn Thucidide, de farcir & entremesler des noms Italiens parmy les Attiques, comme quelque pourpre pour leur donner dauantage d'esclat & de lustre.

*Contre ceux qui  
ont un style beau  
& rampant.*

III. Quelqu'autre du nombre de ceux-cy, voulant descrire ce qui s'est passé en son temps, a fait vn conte tout nud & rampant contre terre, ny plus ny moins que si quelque soldat, ou vn manouurier & viuandier suiuant le camp, auoit cotté tout ce qui se seroit passé de iour à autre. Toutesfois il est veritable que ce brave Historien est vn peu plus modeste, comme celuy qui fait soudain paroistre quel il est, & qui a bien voulu s'en rapporter de ce qu'il

qu'il escrit à vn autre qui eust plus de grace, & qui sçeuft mieux manier vne Histoire que luy. Je ne le reprens que d'vne seule chose, c'est qu'il a intitulé ses liures plus tragiquement qu'il ne conuenoit au discours, sçauoir; *Les Histories Parthiques de Belle-face, Medecin des gens-d'armes de la sixiesme legion*; adioustant le nombre au deffous de chaque liure. Mais, par le Dieu Iupiter, il auoit bien fait encore vn plus froid commencement; argumentant ainsi. Que c'estoit le propre du Medecin d'escire vne Histoire, si Esculape estoit fils d'Apollon, & Apollon conducteur des Muses & Prince de toutes sciences. Peu de temps apres ayant commencé d'escire en langue Ionique, il se remit à la commune maniere de parler des Medecins, disant, *Iatry* pour *Iatriki*, c'est à dire la Medecine; *Piri* pour *Pira*, c. experience; *Ocofo* pour *Oposa*, c. tant qu'il y en a, & *Nonos* pour *Nosos*, c. Maladie. Quant au reste de son discours il estoit aussi populaire & commun, comme les parolles que tiennent les manouuriers par les marchez & carrefours.

III. Je parlerois volontiers d'vn grand personnage, duquel neantmoins ie celeray le nom, me contentant de rapporter icy ce qu'il a escrit n'agueres à Corinthe, qui surpasse toute croyance. C'est, que tout au commencement du Proëme il dispute avec les Lecteurs, & veut preuuer vne maxime fort raisonnable, sçauoir, qu'il n'appartient qu'au seul sage d'escire vne Histoire. A quoy il adiouste vn second syllogisme, puis vn autre encore, & bref il argumente par toutes les figures. Son exorde est plain de flatteries, & de louanges ennuyeuses & ridicules, toutesfois subtiles, & qui reduisent le tout en Epilogue. Ce qu'il dit encore en son Proëme me semble fort inepte & indigne d'vn Philosophe, ayant la barbe si longue que luy; sçauoir, que nostre Prince auoit cela de particulier sur tous les autres Roys, *Que les Philosophes mesmes daignoient bien coucher ses exploicts par escire; parolles qu'il falloit plustost penser que dire.*

V. Il ne faut pas oublier aussi celuy qui commence de ceste façon. Je veux parler des Romains & des Perses. Et peu apres. Car il estoit necessaire que les Perses n'eussent pas du meilleur. Puis derechef. Il y eust vn Osroës, que les Grecs appellent Oxeroës, & plusieurs autres tels comptes. Tu vois donc bien comment cet homme estoit semblable à l'autre; en ce que celui-là contre-faisoit fort bien Thucydide, & cestuy-cy Herodote.

VI. Vn autre fort prisé pour son bien-dire, & aussi eloquent que Thucydide, ou (si ie ne me trompe) vn peu plus excellent que luy

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Vn discours  
ne peut pas  
beaucoup ag-  
greer s'il n'est  
releué.*

a fait vne description de toutes les Citez, plaines, montagnes & fleuves, fort exactement ce luy sembloit. Mais, plaise aux Dieux qu'Hercule chasse-mal puisse tourner cela sur la teste des ennemis. Car, à dire la verité, ses discours sont plus froids que les neiges du mont Caspie, ou que la glace de la Gaule Celtique. Il fait vn volume entier lors qu'il décrit le bouclier de l'Empereur, où il met vne Gorgone releuee en bosse au milieu, ayant les yeux meslez de bleu, de blanc, & de noir; son baudrier semblable à l'arc en Ciel; & des Dragons tortillez ensemble qui luy pendent pour cheuelure. Pour ce qui est d'Ouologesus, ou bien du frein de son cheual, ô Hercule! combien en auoit-il fait de vers; Puis, quelle estoit la perruque d'Osroës flottant sur le fleuve Tygris; & la cauerne où il se sauua, toute couuette de myrthe, de laurier, & de lierre qui croissoient ensemble en vn mesme endroit, si touffus & espais, qu'ils ombrageoient tout le lieu d'alentour. Consideres vn peu s'il est besoin d'aller faire tous ces comptes en vne Histoire, & si l'on ne peut pas bien sçauoir ce qui s'est passé, sans y adjoüster ces descriptions ridicules. Neantmoins à faute de pouuoir bien discerner ce qui est profitable, ou par ignorance de ce qui se doit plustost dire, ils s'esgarent en la description de ces lieux & cauernes. Et toutes les fois qu'il est question de parler de quelques actions magnanimes, ils me semblent tels qu'un seruiteur qui se void depuis peu deuenü riche par les successions que son Maistre luy a delaissees: Il est tout nouveau du commencement, & ne sçait ny comme il faut vestir vne robbe, ny de quelle façon il faut faire aller la cuisine, & prendre sa refection, selon que sa qualité le requiert. Tellement que ne treuant point de goust aux volailles, sangliers, & levraux, ils s'emphira iusques à la gorge de quelque fausse grossiere, ou d'un broüet qui n'aura point de saueur. Ce mesme Historien dont ie parle a encore décrit des playes du tout incroyables, & des genres de mort fort estranges; comme quand il dit, Qu'un certain mourut soudainement d'une blessure qu'il reçeut au gros doigt du pied: & qu'au seul cry de Priscus Marechal de camp sept ou huit des ennemis cheurent sur la place tous roides morts. Dauantage, il fait les plus grâdes absurditez du monde quand il décrit le nombre des morts, & en dit des choses totalement contraires aux memoires que les Capitaines en ont laissé. Car il affirme qu'aupres d'Europe, ville de Syrie, mourürét trois cents sept mille deux cents & six ennemis, & qu'il n'y eut que neuf Romains de morts, & neuf de

*Comparaison  
proprie.*

*Qui veut  
qu'on croye le  
menfonge, il  
faut qu'il le  
rende vray-  
semblable.*

blessez. Ces parolles sont si ridicules, qu'il n'y a celuy de sain iugement qui les puisse supporter. Je diray bien dauantage; c'est qu'il affecte tellement le langage Athenien, & est si curieux de parler nettement, qu'il prononce & escrit souuent les mots Romains en Grec; comme quand il dict, *Cronos* pour *Saturnus*, *Phrontis* pour *Frontonis*; *Titanus* au lieu de *Titianus*, & ainsi des autres. Il escrit en outre, que tous ceux qui ont parlé de la mort de Seuerian, se sont trompez lourdement, pensans qu'il ait esté occis d'un glaue; au contraire de son opinion, qui est, qu'il se laissa mourir de faim volontairement, estimant ce genre de supplice le moindre de tous: Mais il ne considere pas qu'il endura, comme ie pense, trois iours entiers, & que ceux qui meurent de faim languissent bien quelquesfois iusques au septiesme. A quoy il adjouste qu'Osroës attendit expres l'heure que Seuerian deût mourir de faim, & que ce fut la cause, pour laquelle il ne le fit point marcher en bataille auant le septiesme iour.

VII. Mais en quel rang mettrons nous (bon Philon) ceux qui vsent des mots Poëtiques en l'Histoire, comme ces discoureurs qui disent; Que les canons foudroyoient, & que les murs éclat-  
Des mots Poëti-  
ques meslez en  
l'Histoire.  
 toient, adjoustant ces mots, pour embellir vne partie de ceste belle Histoire. Edeffe estoit pleine du cliquetis des armes, & l'air retentissoit tout en cris: Et derechef, le Colonel estoit en doute, par quel moyen il pourroit franchir les murailles. Ils ne se contentent pas d'vsier de ces metaphores extrauagantes: mais de plus ils y adjoustant des mots rustiques & populaires, comme quand ils disent: Le Maistre de camp escriuit au Seigneur, & les gens d'armes acheptèrent leurs necessitez. Et en d'autres endroits: Apres que les soldats furent lauez, ils s'en allerent treuuer leurs Capitaines. l'obmets vne infinité d'autres telles bagatelles qu'ils entremeslent en leurs discours: Tellement qu'ils sont comparables à vn joueur de Tragedies, lequel marche sur l'un des bouts du pied, avec vne haute & grande pantoufle, & sur l'autre avec vn petit patin seulement.

VIII. Ils s'en treuue encore quelques-vns, qui ont composé des Proëmes si longs & tragiques; qu'à les ouyr on diroit, que c'est quelque chose d'admirable, & de grand. Mais lors qu'on y pense le moins, ils donnent du nez contre terre, & retranchent le corps de ceste histoire si court, qu'à le voir on diroit que ce n'est qu'un Pigmee, tel que tu peux autresfois auoir veu Cupidon, iouant le personnage du grand Hercule, ou representant vn Titan: D'où

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Vne fiction  
absurde ne  
peut estre que  
ridicule.

s'enfuit que ceux qui les entendent, commencent soudain à s'escrier, Que la montagne veut enfanter. Aussi n'est-ce pas la raison, ains il faut que toutes choses soient consonantes, & de mesme couleur; sçauoir, que l'equipage du corps corresponde à celuy de la teste: Comme par exemple, que l'armet ne soit point d'or, & le corselet faict à pieces rapportees de quelques vieux haillons ou de peaux pourries. Il feroit beau voir que le bouclier fust d'une riche matiere, & les grauieres d'escailles d'huiſtres: Tu peux voir neantmoins plusieurs de ces Historiographes, qui mettent le chef du Colosse de Rhodes sur le corps d'un nain faict à plaisir. Il y en a plusieurs autres encore, qui produisent des corps sans testes & sans proëmes, & s'enfoncent si auant dans la matiere qu'ils n'en peuvent sortir, voulans imiter Xenophon, qui a commencé de la sorte. *Darius & Paryſatis eurent deux fils*, ou quelques autres anciens: Côme s'ils ne sçauoient pas que les Proëmes ne laissent point souuent d'estre presuppolez, bien qu'ils soient la plus-part du temps occultes & cachez à plusieurs, comme nous monstrerons ailleurs. Pour moy i'aduoüe que toutes les fautes qui se commettent, & au langage, & en la disposition sont aucunement tollerables. Mais de mentir en la description des lieux, & non seulement de quelques lieuës, ains des iournees entieres, ô que cela me semble ridicule & absurde!

Il faut qu'un  
Historien n'es-  
criue rien  
qu'une chose  
certaine.

IX. Vn autre d'entr'eux a recueilly ses memoires avec vne estrange nonchalance & paresse, à faute d'auoir consulté quelque Syrien, ou, comme l'on dit d'ordinaire, ouy les fables des Epicuriens sur ceste matiere. Tellement que s'il veut faire mention d'Europe il en parle ainsi. Europe, dit-il, est scituee en la Mesopotamie, & distante du fleuue Euphrate d'environ deux iournees. Les Edeſſeens furent les premiers qui la transporterent. Ceust esté peu de chose encore si ce braue Historien se fut contenté de parler ainsi, sans transporter ainsi mon pays de Samosate, ensemble ses murailles & son chasteau en Mesopotamie: Car il est bien si fort de dire, qu'il est environné de deux fleuues, vn de chascque costé, & aussi près, comme si leurs ondes en eussent battu les murs: Ce feroit encore vne chose bien ridicule, Philon, si ie voulois maintenant bastir vne deffense pour moy, & monſtrer que ie ne suis ny de Parthe, ny de Mesopotamie, prouinces desquelles ce braue escriuain me dit estre issu. C'est aussi luy-mesme qui affirme de Seuerian vne chose fort croyable, protestant d'auoir oüy dire le tout à quelqu'un de ceux qui pour lors s'eschapperent de

la meslee. Il ne vouloit, dit-il, ny mourir de glaiue, ny boire du poison, ny estre pendu, ny estranglé, ains il inuenta vne espece de mort du tout estrange, & tragique. Il auoit quelques grâdes coupes du plus beau crystal: & apres qu'il eut arresté de se faire mourir, du dueil qu'il eut d'auoir rompu celle qu'il prisoit le plus, il voulut aussi se seruir de l'une des pieces du verre mesme pour faire le meurtre, resolu de se couper la gorge avec vn tel instrument. Voilà comme de ceste façon, il ne perit, ny par le glaiue, ny par vne autre espece d'arme: mais plustost il finit ses iours d'une mort courageuse & virile. Et parce que Thucydide a fait quelque Epitaphe en faueur de ceux qui moururent les premiers, en la guerre dont il parle, cestuy-cy a pensé qu'il en falloit faire autant pour Seuerian. Car à dire le vray, ils ont tous ie ne sçay quelle contention contre Thucydide, lequel neantmoins n'a iamais esté cause des maux qui sont aduenus en l'Armenie, mais plustost ceux cy. Apres qu'on eust fait la pompe funebre de Seuerian, ce mesme Historien introduict vn certain Centenier nommé Afranius, imitateur de Pericles, lequel fait vn discours funebre ou panegyre sur le tombeau du deffunct. Et ie vous iure, par les Graces, qu'aussi-tost que i'ouys ce discours, les larmes me vindrent aux yeux, plustost à force de rire que de pleurer. L'action qui me sembla la plus ridicule, ce fut lors que ce discoureur Afranius ne cessant de pleurer, & de s'escrier sur la fin de son discours, vint à faire mention des somptueux repas, & des beuuettes du tēps passé: Que si son discours fut lamentable, la catastrophe le fut bien encore dauantage; lors qu'ayant desgaisné son espee d'un grand courage, en presence de tous les assistans, il se laissa cheoir sur la pointe d'icelle aupres du tombeau. Et pour moy i'estime qu'il ne se repentoit pas de mourir apres auoir dit tant de belles paroles, & qui ne respiroiēt que le dueil. On tient encore que tous ceux qui estoient là presens s'en esmerueillerent, & louèrent grandement ceste action d'Afranius. Quant à moy, qui ne cognoissois que trop bien les autres menées du personnage, ie ne me formalisois pas seulement de ce qu'il s'estoit souenu des marmites & gras morceaux, ou des larmes qu'il auoit iadis respādus. Mais ie le reprenois principalement de s'estre laissé mourir, auant qu'auoir coupé la gorge à l'escriuain, premier qu'à soy-mesme. Je pourrois bien t'en raconter plusieurs autres, cher Philon, qui sont tous semblables à ceux-cy. Mais ie me contenteray de passer à l'autre partie de mon discours, apres t'auoir dit par quel moyen on peut mieux & plus exactement escrire vne Histoire.

Le desespoir  
fournit d'in-  
strumens à la  
mort.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Contre ceux qui  
descriuent avec  
plus de curiosité  
les choses petites  
que les grandes.*

X. Il y en a quelques-vns, qui laissant en arriere les choses plus remarquables & plus dignes de memoire s'en acquittent à la leger, & passent seulement par dessus. Et tout au contraire ils exposent amplement les plus petites, & s'y arrestent fort long tēps, tant par ie ne sçay quelle indiscretion, que par vne ignorance de ce qui doit estre dit ou obmis: ny plus ny moins que si quelqu'un ne racontoit point toute la grace & beauté de Iupiter Olympien à quelque ignorant; ains s'arrestoit tant seulement à admirer la hauteur de son throsne, & l'esgale proportion de sa base, discourant du tout avec autant de curiosité que de soin.

*Des discoureurs,  
Es compteurs de  
sornettes.*

*\* C'estoit vne  
allusion aux ber-  
loges d'eau des-  
quelles on se ser-  
uoit iadis.*

XI. Il me souuient d'en auoir ouy autresfois vn, lequel ne passoit pas sept vers entiers à discourir de la bataille qui se donna pres d'Europe: Mais qui auoit cōsommé plus \* de vingt mesures d'eau ou d'auantage encor en vne froide narration, & qui ne pouuoit seruir de rien: Car il discourroit en public; comme vn certain Cheualier More, nōmé Maurifacas, courant par les montagnes tout alteré de soif, rencontra quelques Syriens sauuages qui apprestoient à disner, lesquels eurent peur de luy du commencement: mais depuis ayans appris qu'il estoit l'un de leurs amis, ils le receurent & festoyerent; adjoustant que quelqu'un des leurs auoit autresfois voyagé fortuitement en la Moree, prouince, où son frere menoit guerre pour lors. Tous ces discours qu'il remplit de vieux comptes & de longues fables, sont suruis de plusieurs bagatelles; comme quand il dit, de quelle façon il alla à la chasse lors de son sejour en Numidie, & comment il veid paistre plusieurs Elephās en vne troupe; outre qu'il encourut vn grand hazard d'estre deuoré par vn Lyon, apres auoir achepté vne quantité de grands poissons à Cefaree. Voilà comme ce braue Historien delaisant tant d'escarmouches autour d'Europe, tant de belles rencontres, tant de capitulations necessaires, & bref tant de sentinelles, s'arreste iusques sur le tard à regarder Machion le Syrien, acheptant de gros scares à Cefaree. Que s'il n'eust esté surpris de la nuict, possible s'en fut-il allé soupper avec luy; quand les scares eussent esté apprestez. Vrayemēt s'il n'eust point fait ce meslange en son Histoire, nous n'eussions pas esté sçauans en beaucoup de choses; & ç'eust esté vne perte sās doute incomparable pour les Romains; si ce More Maurifacas, tout alteré qu'il estoit, n'eust treuue de quoy boire, & s'en fut retourné au camp sans repaistre. Mais cōbien obmets-je de choses, beaucoup plus necessaires: comme de la Menestriere qui vint à eux du prochain village, & des presens

*Ceux qui font  
mestier de  
voyager en  
comptent tou-  
siours plus  
qu'il n'y en a.*

qu'ils se firent l'un à l'autre, le More donnant vne lance à Malchion, & luy à Maurifacas vne chaisne. Brefie laisse plusieurs autres effects, qui sont comme les chefs & sommaires de ce qui se passa en ceste bataille d'Europe. Tellement que quelqu'un pourroit bien dire fort à propos, que ces escriuains ne regardent pas la rose, mais qu'ils contemplent avec vn grand soin les espines qui sont tout à l'entour de la racine.

Encore y en a t'il vn autre fort ridicule, Philon, lequel n'ayant iamais mis le pied hors de Corynthe, ny voyagé iusques aux Cenchrees, (tant s'en faut qu'il ait iamais veu l'Assyrie, & l'Armenie) commence neantmoins son discours en ces termes, si j'ay bonne memoire. Les aureilles sont moins dignes de foy que les yeux; ce qui est cause que j'escriis seulement ce que j'ay veu, non pas ce que j'ay ouy. Il auoit recherché toutes choses avec tant de diligence, qu'il disoit que les dragons de Parthe estoient fort grands, & engendrez en la Perside, vn peu plus auant que l'Iberie, & que ceux du pays les ayant premierement attachez & pendus à des picques les esleuent en haut, pour faire peur à ceux qui viennent de loing: Mais qu'au milieu du combat, & lors qu'on entre dans la meslee, les ayans laschez & desliez, ils les iettent à trauers les ennemis, & que par ce moyen plusieurs des nostres ont esté deuorez, & quelques-vns estranglez entre leurs griffes. Il confirme tout cela par ce qu'il en a veu luy mesme, disant y auoir esté en propre personne & hors de tous dangers, car il regardoit du haut d'un arbre. Et vraiment il fit fort bien de ne s'approcher point de si pres de ces bestes brutes, car nous n'auons pas maintenât vn si bon escriuain, & qui a fait d'une lieue loing tant de belles vaillances en ceste guerre. Aussi dit-on qu'il encourut plusieurs hazards, & fut blessé à la iambe le long du chemin entre Lerne & Crauie. Voilà le récit qu'il faisoit aux Atheniens, lesquels estoient tous attachez à ses discours, par ce qu'ils scauoient trop bien qu'il n'auoit iamais veu la guerre, non pas mesme en peinture contre vne muraille; veu qu'il ne cognoissoit ny les instruments militaires, ny les noms & quartiers des bandes & compagnies. Que s'il en vouloit parler quelquesfois, au lieu de faire mention des ailles, il produisoit vn esquadron de gens de pied tout de trauers & tortu, & appelloit marcher de corne, ce qu'on dit aller de front.

XIII. Vn autre fort plaisant à la verité, a compris en moins de cinq cents lignes d'escriture, tout ce qui s'est fait & passé depuis vn bout iusqu'à l'autre en Armenie, en Syrie, & en Mesopotamie,

*Contre ceux qui font les Geographies sans auoir iamais voyagé.*

*Pour parler pertinemment d'une bataille, il faut s'y estre treuue.*

*Des titres mal-faits & trop longs.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

y adjoustant ce qui aduint aupres de Tygris, & entre les Medes, qui suffisoit, disoit-il, pour se vanter d'auoir composé vne Histoire. Or peu s'en falloit, que l'inscription, ou le tiltre, ne fust plus long que le liure mesme, selon l'Histoire d'Antiochian, qui pour lors fut vainqueur aux sacrez tournois d'Apollon, (car il auoit autrefois gaigné le prix de la course, entre des ieunes enfans) traictant des choses que les Romains ont faictes de nostre temps en Arme-  
nie, en Mesopotamie, & en Mede.

*Contre ceux qui  
se meslent d'es-  
crire les choses  
futures en l'Hi-  
stoire.*

XIIII. J'ay encore ouy faire le recit d'un certain, qui auoit couché par escrit en son Histoire les choses futures; sçauoir, l'emprisonnement d'Ouologesus; l'assassin fait en la personne d'Osroës; comment il fut exposé aux Lyons, & finalement le triomphe que nous auons tant de fois désiré. S'estant comporté long temps de la sorte, dit-il, à la façon de quelque Prophete, comme il estoit prest de donner les derniers traicts de plume, il bastit en Mesopotamie vne ville la plus grande des grandes, & la plus belle des belles. Et pour moy ie pense qu'il est encore en doute s'il la doit appeller *Victorienne*, pour la victoire obtenuë, ou bien *Pacifique*, en memoire de la Paix. Tellement que ceste belle Cité demeure sans aucun nom, bien qu'elle soit desjà toute peuplée de plusieurs bagatelles & vanitez Historiques. Il promet encore d'escire tout ce qui doit arriuer cy apres aux Indes, & de donner vn quadran, ou bouffole à ceux qui nauigent sur mer. Voylà comme le Proëme entier de son Histoire Indienne, & le troisieme tome de ses escrits, ne fait point d'autre recit, sinon que les Mores en fort petit nombre avec Cassius, ont tous trauersé le fleue Indien. Bref, tout ce que nous attendons de ce braue Historien, c'est qu'il nous fasse part des nouvelles qui se passeront en ce pays-là; & comme les soldats soustiendront les courses & rauages des Elephans depuis Musuris, ou de la contree des Oxidraces. La grande ignorance de ces Historiens leur fait dire ces contes & plusieurs autres, sans regarder à ce qui est digne d'estre veu, ou s'ils le voyent, sans auoir l'esprit de l'expliquer comme il faut. Aussi est-ce la verité qu'ils pensent & practiquent par effet tout ce qui leur vient à la bouche. Dauantage, le grand nombre des liures qu'ils ont faicts les enfle d'orgueil; & rien ne les rend si superbes que les inscriptions & tiltres d'iceux. L'un affectant son langage; l'escris la guerre Parthide, dira-t'il à l'imitation de l'Atthide. L'autre vn peu plus ciuil; J'ay leu les Partoniciques d'un Demetrius Sagarassain, adjousterat'il. Non que ie vueille pourtant me mocquer  
de si

*Rien de super-  
flu ne doit  
estreadmis en  
l'Histoire.*

*Ces tiltres des  
liures sont o-  
dieux qui pro-  
mettent plus  
qu'ils ne tien-  
nent.*

de si belles Histoires; mais ce que i'en dis n'est seulement qu'à intention de proffiter au public. Quiconque taschera d'euter les fautes que i'ay cy-deuant alleguees, il aura sans doute atteint à la meilleure partie de l'Histoire, & il ne pourra faillir à l'aduenir que bien difficilement; si tant est que ceste maxime des Logiciens soit veritable; Que l'une de deux choses immediatement contraires estant esleuée, l'autre est necessairement abaissée. Tu nous as fort bien nettoyé la place, dira quelqu'un, & ballié toutes les ronces & les espines. Il n'y a rien plus de raboteux; tout est aplany. Que reste-t'il maintenant, sinon que tu bastisses quelque edifice sur les preceptes que ie t'ay donnez, & fasses paroistre que tu n'es pas seulement expert à demolir les ouurages d'autrui, mais que tu peux inuenter quelque chose de toy-mesme, où personne ne treuve que redire, quand ce seroit le Dieu Momus.

Je dis donc que celui qui desire s'acquerir la perfection de bien escrire vne Histoire, doit auoir ces deux choses communes, & familières, sçauoir vne vraye inclination aux affaires politiques, & vne promptitude de paroles. L'un est vn don de nature, & la doctrine n'y sert de rien pour l'apprendre. Mais quant à l'autre, qui est le bien dire, il ne s'acquiert que par vn long exercicc & labour, suiuant les enseignemets des anciens: Et parce que c'est vne chose qui est par dessus cet art, elle n'a que faire de mon conseil: car en ce mien traicté, ie ne promets pas de rendre bien entendus & experts aux affaires politiques, ceux ausquels la nature a desnié ce don. Aussi tiens-je que cet homme seroit grandement à priser & n'auroit point de pareil, qui pourroit transformer ou reuestir; s'il faut ainsi dire, vn esprit de quelque nouvelle habitude, côme qui transmüeroit le plomb en or, ou l'estaing en argent, ou bien qui d'un Conon, en ferroit vn Titormus, ou d'un Leotrofis, vn Milon. Mais l'utilité des preceptes de cet art ne consiste pas à nous fournir ce qui nous est acquis desjà, ains à nous donner moyen d'en vser comme il faut. De mesme façon que si Iccus, Erodise, Teon, ou quelqu'autre Maistre Lutteur te promettoit, que prenant Perdiccas en charge, (pourueu que ce fut celui qui deuint tout transi de l'amour qu'il portoit à sa marastre, & non pas Antiochus fils de Seleucus, amoureux de Stratonice) il le rendroit victorieux aux Olympies, & aussi souple à la lutte, que le courrier Theogene, ou Polydamas le brun. Non que ceux-cy fussent redeuables à la nature de ce don de force; mais parce qu'il pourroient supplier à ce defaut par les preceptes de l'art qu'on

*Seconde partie  
de ceste opuscule.*

*Deux choses sont  
requises en vn  
Historien.*

*\* Titormus &  
Milon estoient  
gros & en bon  
point, les autres  
maigres & des-  
charnez.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

leur donneroit, par le moyen desquels ils seroient rendus susceptibles de l'habitude de bien lutter. Je prie les Dieux qu'il n'adviene jamais que ie me vante de ceste entreprise, ou d'auoir inuenté quelque expedient pour vne chose si difficile, & si grande: Car nous ne difons pas que tout homme soit capable d'estre Historien, & ne promettons point de le faire deuenir tel: Mais nostre dessein, c'est de mettre dans le droict chemin celuy que la nature a desia doué d'un bel esprit, & qui a la langue à commandement. Il ne faut pas pourtant inferer, que le meilleur entendement n'ait besoin de doctrine & d'art, en matiere des choses qu'il ne sçait point, veu qu'il est euident que s'il pouuoit jouer de la harpe, sans qu'aucun luy monstrest, il luy seroit encore facile de manier tout autre instrument. Mais c'est vne maxime infailible qu'il sera tousiours ignorant, s'il n'est instruit & enseigné par un Maistre: Au cōtraire si on luy en donne des preceptes, il cōprendra tout aussi-tost ce qu'on luy aura monstré. Pour former un homme parfait en l'Histoire, il est necessaire qu'il sçache les affaires d'Estat, l'art de bien dire, & le maniement des choses qui luy seront mises en main. Il faut encore qu'il ayt vne ame belliqueuse, & neantmoins ioincte à l'experience de la guerre: Cōme, par le Dieu Iupiter, qu'il ayt autresfois hanté les armes, & veu les soldats s'exerçans aux tournois, ou marchans en bataille rangee. A quoy doit estre ioincte vne entiere cognoissance des armes & des instruments militaires, sans y comprendre les mots de l'art, comme de sçauoir dire; qu'est-ce que dresser un esquadron en cornes alongies, ou bien le mettre de front: Qu'est-ce que faire un bataillon, ranger la caualerie, rompre un rang, ou mettre en route les ennemis: Bref il ne faut pas qu'il soit de ceux, qui ne mirent iamais l'un des pieds hors de leur maison, & qu'il ne croye point finalement au seul rapport d'autrui.

L'art sans la nature ne peut rien; la nature sans l'art peut tout.

Il faut qu'un Historien ait un esprit libre, & qu'il parle hardiment.

I. La premiere chose que ie demande de luy, c'est qu'il ait l'esprit tellement libre, qu'il ne redoute personne, & n'escriue point pour l'esperance du gain. Car ce faisant, il se rendroit semblable aux mauuais iuges qui pesent leurs iugements à l'esgal des presents qu'on leur fait, ores en faueur, & tantost en haine. Il ne se souciera point si Philippe a eu l'œil creué pres d'Olynte par l'Archer Astere Amphipolitain, ains il le representera tel qu'il est; ny moins encore de descrire les larmes que respandit Alexādre apres auoir occis Clyrus en un banquet, pourueu qu'il exprime cet homicide naïuement. Cleon ne l'estonnera point avec tout son

babil, & ce langage affecté dont il fait tant de trophées aux assemblees ne l'empeschera pas de l'appeller insensé. Bref toute la ville d'Athenes ne luy sçauroit faire peur. Et s'il vient à descrire la défaiçte de Sicile, il ne se flattera point à dire l'emprisonnement de Demosthene; le meurtre de Nicias; la grande soif qui survint au camp; quelle eau y fut beuë, & comme plusieurs furent tuez en beuant. Car ceux qui ont vn iugement sain & entier estimeront, cōme de raison, que celuy qui en décrit l'Histoire n'est pas cause de ce qui s'est passé par vn mal-heur de fortune, le declarant de mesme façon qu'il est aduenü. Puis, il est croyable qu'il ne l'inuète pas, & qu'il le montre seulement par paroles. Par ainsi ce n'est point de luy duquel on peut dire qu'il a mis à fonds l'armee navale des ennemis, parce qu'il fait vne description de ceste défaiçte; ou s'ils ont esté mis à vau-de-route, ce n'est luy non plus qui leur a donné la chasse. Si les stratagemes de guerre pouuoient estre corrigez en les taisant, qui eust empesché Thucidide de renuerser avec vne seule plume les espais bouleuarts des Epipolles; de mettre à fonds le nauire d'Hermocrates; couper la gorge à l'affreux Gilippus, pendant qu'il faisoit des retranchemens sur les aduenües, precipiter les Syracusains dans les Lapidines, & permettre aux Atheniens de nauiger aux enuirs d'Italie & de Sicile, tous remplis de ces belles esperances qu'Alcibiades leur faisoit. Mais on a beau dire; pour moy ie tiens pour certain que Clothon ne retord plus avec son fuseau les destins qu'elle nous a filez vne fois. L'Historien ne se doit donc mesler, que de raconter simplement la chose comme elle s'est passée. Mais iamais il n'en viendra là tant qu'il redoutera le pouuoir d'Artaxerces, parce qu'il est son Medecin; ou tant qu'il esperera de recevoir pour recompense des louanges qu'il aura inferées en ses escrits vn habit de pourpre, vne chaisne d'or, ou vn cheual de Nisie. Vrayement Xenophon n'a garde de ce faire, veu qu'il est trop scrupuleux en ses escrits, ny moins encore Thucidide: Car s'il a des inimitiez particulieres contre quelques-vns, il preferera tousiours le bien public, comme plus necessaire, & fera plus d'estar de la verité, que non pas de la haine; Et soit qu'il fauorise quelques personnes, il ne pardonnera point neantmoins à ceux qui auront failly. Le propre de l'Histoire, comme i'ay desjà dit, c'est de se consacrer entierement à la verité, laissant tout autre respect en arriere. Elle a celà de bon de n'auoir pas esgard aux Auditeurs presens: mais à ceux qui la liront à l'aduenir. Car il n'y a point de

Si le monde venoit à renuerter, il ne pourroit esbrâler vn courage resolu.

On peut bien taire vne infortune; mais le silence ne sert de rien au mal-heur aduenü.

*Liv. 6. 87.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*L'Historien doit  
auoir esgard aux  
Auditeurs fu-  
turs, & non aux  
presens.*

*Apophtegme  
d'Alexandre sur  
les Histoires de  
son temps.*

*Qualitez requi-  
ses en un bon  
Historien.*

*Quel doit estre le  
style Historique.*

doute, que si l'Historien donne des loüanges pour se mettre en la bonne grace d'autruy, il fera tout aussi-tost mis au rang des flatteurs, lesquels l'Histoire a de tout temps abhorrez, ny plus ny moins que l'exercice de la Lutte a reietté la curiosité de s'attifer. L'on tient que ces belles paroles sortirent vn iour de la bouche de ce grand Alexandre: Je voudrois volontiers, Thnesicrates, retourner en vie apres mon trespas, afin de cognoistre avec quelle affection les hômes d'alors liront les choses d'auourd'huy: Ce n'est pas merueille, si maintenant ils les loüent, parce qu'ils ont tous ceste opinion, que la flatterie leur doit donner entree à ma bonne grace. Aussi voyons nous qu'encore qu'Homere ayt escrit plusieurs fables d'Achille, si est-ce pourtant que quelques-uns sont induicts à le croire, estimant que c'est vn grand argument à la demonstration, & preuue de la verité, qu'il n'a pas escrit durant la vie d'Achille, & qu'il n'y a point de cause apparente, pour laquelle il eust voulu mentir. Je veux donc que le vray Historien ne soit ny timide, ny corruptible, ains, libre, hardy, amy de verité, &, comme dit le Comique, qu'il nomme la figue vne figue, & le hoyau, vn hoyau: Qu'il ne cede rien ny par amitié ny par haine: qu'il n'espargne perfonne: que la honte ne le fasse iamais rougir: que la raison & la iustice ayent plus de force sur luy, que non pas le mensonge: Bref, qu'il soit estranger en ses propres liures, & que luy mesme se donne des loix, sans se rendre esclau d'autruy, ny sans considerer ce qui peut agreer à l'vn, & desplaire à l'autre. Thucidide n'ignoroit pas ceste verité, & il sçauoit fort bien discerner les vertus & les vices des Historiens; lors que voyant Herodote estre en si grande admiration; que ses liures estoient honorez du nom des neuf Muses, il dit neantmoins qu'il veut composer & escrire vn heritage qui dure à iamais: comme voulant monstrier par là qu'il n'escrira iamais rien de fabuleux, ains delaissera à ses successeurs la verité de ce qui s'est fait en son temps. A quoy il adjouste l'vtilité & la derniere fin de l'Histoire, à laquelle doit auoir esgard celuy qui escrit iudicieusement, disant, que c'est vn moyen pour bien administrer vne Republique, de preuoir l'aduenir, par les accidents qui sont aduenus autresfois. Que si quel-  
qu'vn a l'esprit, ou la volonté susceptible de ce que ie dis, qu'il s'en vienne à moy pour estre instruit en l'Histoire.

II. Quant à la voix & force du discours, il faut qu'elle soit vehemente, robuste, & suiuiue de periodes, d'arguments subtils, & de toute autre energie d'heranger. Ses escrits doivent estre doux

au commencement, ses sentences bien rangees, & enchainées ensemble : ses mots coulants, & proprement adaptez : Car, comme la liberré de parler, & la verité sont les objects de celuy qui escrit, ainsi faut-il qu'en haranguant, il se propose de montrer appertement, & en termes familiers, ce qu'il a vne fois conçu, l'exprimant avec des paroles qui ne soyent ny trop vsitées, ny hors du cōmun vsage, ny trop vulgaires aussi. Bref, sōn discours doit estre tel, qu'il soit entendu de plusieurs, & loué des sçauants : Qu'il se souuienne encore d'vsér de figures & d'ornemens qui ne soyent aucunemēt ennuyeux, ny trop affectez, & de rapporter des traicts de Poësie, selon que le subject le requerra, principalement lors qu'il discourra des armes, ou des batailles nauales : Car pour lors il sera besoin de quelque Zephir poëtique, lequel donne heureusement dans les voiles, & conduise à bon port le nauire esleué par dessus les flots. Toutesfois il faut que le propos aille par terre, s'esleuât au mesme degré de beauté de la chose de laquelle on parle. Au demeurant, qu'il ne se montre ny trop esleué, ny farouche, & comme espris de quelque fureur. Car ce faisant il seroit à craindre qu'il ne se iettast hors des bornes de la raison, & qu'il n'eust à rencontre ce Corybante de Poësie. Tellement qu'il est bien besoin de se retenir, d'vsér d'vne grande sagesse, & de considerer que le plus grand de tous les maux c'est la presomption & l'arrogance en paroles. Puis, il vaut beaucoup mieux que la sentence soit à cheual, & que l'explication coure apres elle à beau pied, se tenant à la selle de peur qu'il ne luy soit force de demeurer derriere. I'obmers à dire qu'il est besoin d'vsér d'vne moyenne composition ou liaison de paroles, tellement qu'elles ne soient ny trop longues (ce qui seroit fort mal seant) ny derechef trop courtes, & rechangees ; à quoy plusieurs s'estudient, sans considerer que l'vne est vicieux, & l'autre ennuyeux aux Auditeurs.

III. Quant aux memoires, on ne les doit pas choisir & assembler tels qu'ils se presentent fortuitement, ains il faut s'en epquester soigneusement & plus d'vne fois de ceux qui se sont treueuz sur les lieux où les choses sont arriuees. Que si cela ne se peut faire, à tout le moins qu'on prenne la peine de s'en rapporter au iugemēt des personnes dignes de foy, & qui n'adjoustant ou diminuent rien du discours, ny par haine, ny par faueur. Bref, l'ayde de quelqu'un y est requise qui puisse facilement conjecturer & choisir ce qui est plus probable. Apres qu'il aura fait eslection de la matiere, il faut qu'il adiouste au commencement les principaux pointes à

*Des memoires  
auxquels l'Historien  
doit adiouster foy.*

la façon d'un sommaire, & qu'il esbauche vn corps grossier & sans forme. Il luy rendra sa naïfue beauté par le moyen du bon ordre, & ses beaux mots luy seruiront de viues couleurs pour perfectionner son œuvre. Qu'il n'oublie pas encore de disposer le tout par ordre, & de faire sonner son langage. Que s'il ensuit mes preceptes, il fera tel que Iupiter Homerique, lequel regarde maintenant la terre de ceux qui cheuauchent en Thrace, & tantost tourne les yeux vers la Mysie. Car en ceste sorte, ores il prendra garde separément aux affaires des Romains, & nous les decouurira telles qu'il les a apperceuës d'en-haut; puis derechef se retournera vers les Persans. En outre il contempera l'un & l'autre ensemble lors qu'ils se battront en vne meslee. Et bien d'auantage, il ne prendra pas seulement garde à vn seul party durant la bataille, ou à quelque homme de pied qui soit seul; si ce n'est vn second Brasidas qui se iette du mast en bas; ou vn Demosthene qui coupe les cordages, & empesche de prendre terre. Il faut qu'il regarde pareillement aux Capitaines, & s'ils ont fait quelque remonstrance, qu'on l'oye de toutes parts, ensemble avec quelle deliberation ils ont arresté de liurer la bataille. Mais il est necessaire quand on sera entré dans la meslee, que la contemplation soit commune aux deux armées, & que lors il pese, comme dans vne balance, les choses qui se font; & passe outre en mesme instant avec les victorieux, ou fuye avec ceux qui sont desconfits. Toutesfois il faut prendre garde de ne s'acquitter pas legerement de cecy, ains avec vne certaine dexterité. Et tantost s'arrester en vn lieu, puis soudain passer outre si la chose presse, & derechef y retourner ayant despesché l'autre, toutes les fois que la premiere le rappellera, prenant toujours garde au tout le mieux que faire se pourra. Qu'il donne son temps à chaque chose, & volant depuis l'Armenie iusques aux Medes, puis de là en Iberrie, & en Italie, qu'il ne laisse escouler aucune occasion. Que son esprit soit semblable à vn miroir bien poly, & resplendissant, le centre duquel est exactement disposé: de maniere que quelques formes & images qu'il recoiue, il les represente telles à les voir. Mais qu'il ne rende rien qui change de couleur ou d'espece. Car les vrais Historiens n'escruient pas à la façon des harangueurs, ains au lieu d'adjouster aux choses ils les declarent comme elles ont esté faites: D'où s'ensuit qu'on ne leur doit pas demander qu'est-ce qu'ils disent; mais bien de quelle façon ils parlent. Il est croyable que quiconque se mesle d'escrire doit imiter Rhodias, ou Praxiteles, ou Alcamene, ou bien

*Tucid. l. 4.*

quelqu'autre Statuaire: Ces grands ouuriers ne faisoient pas l'or, l'argent, l'yuioite, ou autre telle matiere, ains elle estoit en estre long temps auparauant, & toute preparee à cet effect, veu que les Eliens, Armeniens, ou Argiues leur en fournissoient. Ils ne faisoient que couper l'yuioite, le polir, le coler, & le couvrir d'or; & c'estoit le deuoir de leur art de sçauoit façonner la matiere. De mesme est-ce le propre de l'Historien d'approprier les choses qui ont esté faictes, & les mettre en veuë le plus euidentement que faire se pourra. Alors il semble à celuy qui les oit reciter, qu'elles luy sont demonstrees naïsiuement: D'où vient qu'il luy donne de la louange: & brief, c'est de ceste sorte que son ouurage est exactement accompli.

III. Apres le Proëme, on peut commencer, si l'affaire ne nous presse beaucoup, à se preparer au futur ouurage. Il luy est encor permis d'vsertacitement d'Exorde, sçauoit, en proposant les choses, dont il veut parler. Que s'il en vsé appertement, il faut qu'il comprenne en son Exorde deux choses seulement, & non trois, comme les harangueurs. Les Auditeurs seront attentifs à ses discours, s'il promet de leur raconter des choses grandes, vtils, & necessaires. Mais il les rendra dociles, s'il fait vn abbrege de tout ce qui s'est passé, & le resserre dans certains limites. Les plus excellents Historiens, ont vsé de ceste maniere de Proëme, & entre autres Herodote. Afin que les choses qui sont aduenues, dit-il, ne perissent par la longueur du temps, ie les descriray sommairement: Aussi feroit-il dommage, que de si beaux exploits, où sont comprises les victoires des Grecs, & les desfaiçtes des Barbares, vinsent à s'abolir, &c. Thucidide se sert du mesme artifice, quand il dit, Que la guerre qu'il décrit, deuoit estre estimee fort grande & memorable: & qu'il n'y en auoit pas vne seule de celles qui l'auoient precedee, laquelle luy fut comparable: adjoustant les calamitez aduenues durant icelle. Le Proëme ne fera que trop grand s'il égale la matiere traittee, soit qu'on l'abrege par paroles, ou qu'on le vueille prolonger. Du Proëme, il faut subtillement passer à la narration; car quant au reste du corps de l'Histoire, ce n'est par maniere de dire qu'vn long recit, lequel doit estre pareillement embelly des perfections d'vne vraye narration, sçauoir en y procedant doucement, & prenant garde qu'elle soit toute semblable. Il faut en outre, qu'il y ayt vne claire intelligence en paroles, comme i'ay dit, & vne belle liaison de matiere y contenue, se prenant tousiours garde, qu'il n'y ayt rien d'entre-ouuert,

*Des Proëmes & autres parties.*

*En matiere d'vn beau discours, les longues paroles ne sont pas les meilleures.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

ou de superflu, & qu'il ne semble que plusieurs narrations ayent esté mutuellement mises l'une apres l'autre. Car il est necessaire, que ce qui est premier, ne soit pas seulement proche du second, mais qu'il communique avec luy, & qu'il s'y treuve vn meffange par toutes les extremitéz. Il est impossible que la briefueté ne soit vtile par tout, principalement quand on n'a point faute de matiere: Et ce seroit vn vice si le discours estoit aussi fourny de noms & de paroles, que de choses mesmes: Que si tu veux passer en courant par dessus quelques poincts, prens garde qu'ils soient des plus petits, & moins necessaires, & que tu t'arrestes à l'explication de ceux qui sont les plus importants. Ce n'est pas le tout: il ne se peut faire autrement que tu n'en laisses beaucoup en arriere, comme si voulant festoyer tes amys, tu faisois apprester toutes sortes de viandes, il ne faudroit pas que tu fisses seruir sur table avec la volaille, le sanglier, & les lievres, de la boullie; parce qu'elle se treueroit toute preste; ains l'honneur t'obligeroit à la laisser là, cōme estant vne viande trop vulgaire, & de petit prix à comparaison des autres.

*De la methode  
requise en l'Hi-  
stoir.*

V. Il est besoin d'vser de mediocrité, en la description des montagnes, ou des murs, ou des fleuves, de peur qu'il ne semble que tu vueilles surhausser mal à propos la force & l'energie des paroles, & faire vne particuliere monstre de toy, delaisant l'Histoire en arriere. Les descriuant donc sommairement, tu passeras outre, & n'ayant esgard qu'à l'vtilité, fuiras tout ce qui est de superflu, & ce à l'imitation d'Homere. Car bien qu'il soit vn grand Poëte, & fort eloquent, il ne parle neantmoins qu'en passant de Tantale, d'Ixion, de Titius & de tels autres. Que si Parthenius, ou Euphotion eussent traicté ce subject, avec combien de vers penfes-tu qu'ils se fussent amusez à faire couler l'eau iusques aux lievres de Tantale, & combien de temps eussent-ils fait tourner Ixion sur la rouë? Thucidide mesme, qui s'est seruy de ceste façon de parler, s'en retire bien loing, comme tu peux voir, toutes les fois, ou qu'il parle de quelques embusches, ou qu'il declare vne maniere d'assieger les villes, bien que necessaire & vtile; ou qu'il décrit le plan des Citez, ou le port de Syracuse: Car lors qu'il ne fait que commencer de parler de la peste, il luy semble que son discours est desjà trop long. Considere vn peu ie te prie les matieres qu'il traicte, & tu cognoistras aussi tost sa briefueté, & que les choses aduenuës l'arrestent lors qu'il s'en veut fuyr, parce qu'elles sont en grand nombre. S'il est besoin quelquesfois d'introduire quelqu'un

*Liv. 2.*

quelqu'un qui discoure, il faut auoir soing qu'il die des choses bien scantes à sa personne, & conuenables au subject: Puis qu'elles soient expliquées en beaux termes, si ce n'est que tu voulusses faire monstre d'un graue discours. Quant aux louanges ou reprehensions, elles doivent estre jointes sans flatterie à quelques briefues raisons, qui soient rapportées à propos: Car les parties en sont hors de Cour & de procez: Autrement tu serois aussi blâmable que Theopompus qui faict mestier d'en accuser plusieurs trop curieusement; tellement qu'il semble plustost faire l'office d'accusateur, que non pas de coucher par escrit les choses passées. Si quelque fable se presente à dire, il est permis de la raconter, non comme si elle estoit tout à faict croyable, ains la donner & laisser pour en tirer des conjectures telles qu'on voudra. Il faut obseruer pourtant quelle ne soit pas dictée en faueur, plustost de l'un que de l'autre party. Je suis content de repeter plusieurs fois vne mesme chose, sçauoir que tu n'escriues pas en regardant seulement au temps present, avec intétion que ceux qui sont encore viuans r'honnorent, & te loüent; Mais que tu n'ayes point d'autre but que l'Eremité, comme proposant ton Histoire à ceux qui doiuent viure apres toy, desquels depend le salaire de tes escrits; afin que la posterité puisse dire de toy, Vrayement c'estoit vn homme libre que cestui-cy, & qui ne manquoit pas d'assurance en ses paroles. Aussi tous sont d'accord, qu'il abhorroit la flatterie & les actions seruiles, faisant plus d'estat de la verité que de toute autre chose. De ce que ie viens de dire, il faut inferer que l'Historien bien aduisé ne pensera qu'à l'aduenir, sans se repaistre des esperances de ceux de son temps, qui sont passageres & vaines. Il n'est pas que tu ne sçaches ce que fit l'Architecte Gnidien, apres qu'il eut basti la tour dictée Pharos, le plus grand, & plus admirable chef-d'œuvre qui fut oncques, afin que du plus haut de ceste tour il esclairast à ceux qui nauigeoient bien auât en la mer, de peur qu'ils ne fussent iettez en Paretonie, lieu naufrageux, ce dit-on, & des escueils duquel aucun des nauigeans ne peut s'eschapper. Aussi-tost qu'il eust acheué ce superbe edifice, il entailla son nom au dedans contre les pierres; & ayant couuert de chaux ceste premiere esriture, il rescriuit là dessus le nom de celuy qui regnoit alors: Estant bien assure de ce qui deuoit aduenir; sçauoir, que les lettres escrites par le dehors tumberoient en bas d'elles mesmes en bien peu de temps, avec la chaux qui les couuroit; mais que ces mots grauez bien auant dans la pierre demeurent.

Les fables ne seruent que d'ornement au discours.

*Histoire de Socrate, fils de Desiranes Gnidien.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

reroient à iamais; SOSTRATE FILS DE DEXIFANES GNIDIEN, AVX DIEVX CONSERVATEVRS POVR LE SALVT DE CEVX QVI NAVIGENT. De ceste façon il n'auoit esgard, ny à sa vie de trop peu de duree, ny au temps qui estoit alors, mais à celuy qui est de present, & qui sera à perpetuité. Car tant qu'on parlera de ceste tour, on louëra l'industrie de son ouurier. Il faut donc que l'Historien n'escriue rien qui ne soit veritable, plustost sous l'esperance du temps futur, que non pas par flatterie & conuoitise d'estre loué par ceux de maintenant. le m'en vay te donner la reigle de la vraye Histoire; avec laquelle si quelques-vns veulent mesurer leur ouurage, il n'y a point de doute que tout ira bien, & que les preceptes sus-mentionnez seront profitables à vn chacun. Sinon, à tout le moins auray-je roulé mon tonneau par la Cranie.

### A N N O T A T I O N S.

a *Andromede.* ] Fille de Cephee & de Cassiope, laquelle pour l'orgueil de sa mere, qui se disoit plus belle que toutes les Nereides, fut expoïce par les autres Nymphes à vn monstre marin, pour en estre deuoree. Les Poëtes seignent que Minerua la mit là haut au Ciel au rang des autres Astres.

b *Persee.* ] Fils de Iupiter & de Danaë. Ce fut luy qui deliura Andromede, & qui depuis la prit à femme. Entr' autres effects de sa valeur, l'acion qui le rendit plus recommandable, ce fut d'auoir mis à mort Meduse, l'vne des Gorgonnes, qui transmuoit en pierres tous ceux qui la regardoient.

c *Nicostrate.* ] Il y auoit trois Nicostrates; le premier desquels vidoit du temps de M. Anthoine, & estoit vn fameux Orateur (ie crois que c'est de cestui-cy duquel Lucian entend parler,) le second vn Poëte Comique; & le troisieme vn joueur d'instrumens, qui preferoit son art à toutes les richesses du monde.

d *Omfale.* ] Roïne de Lydie, qui fit plusieurs beaux presens à Hercule pour auoir tué vn serpent qui mettoit à mort vn grand nombre de personnes pres du fleuue Sagaris. Les Poëtes seignent qu'elle prit la maille & la peau de l'yon d'Hercule, l'ayant reuëtu de ses habits de femme, & assubjecty à filer. Quelques autres disent qu'il fut fait esclau de ceste Roïne par le commandement de Iupiter, pour punition du meurtre qu'il auoit commis en la personne d'Iphitus fils du Roy Eurytus.

e *Atos.* ] Montaigne entre la Macedoine & la Thrace, si haute que son ombre s'estend iusques à l'Isle de Lemnos. Elle a pris son nom d'vn certain Geant de demesuree grandeur. Les Italiens la nomment aujourd' huy *Monte-fancto.* <sup>1</sup> Iuuenal & <sup>2</sup> Virgile en font mention en quelques endioicts.

f *Cesaree.* ] Il y auoit quatre villes ainsi nommees. La premiere fut bastie par Herode en la Palestine, à l'honneur de Cesar. La seconde par Philippes son fils, au pied du mont Liban. La troisieme en Capadoce, & la quatrieme en la Moree. Iuba, pere de Ptolomee, voulut que ce nom luy demeurast. Voy ce qu'en dit <sup>3</sup> Strabon.

g *Tournais Apolloniques.* ] Celebrez à l'honneur d'Apollon. <sup>4</sup> Tite-Live en parle fort amplement. P. Licinius Varus Preteur, ordonna que les jeux fussent destinez à vn iour prefix, pour eternelle memoire d'vne peste generale qui auoit emporté la plus-part des Citoyens Romains. Il y auoit des festins publics ordonnez pour les escornifleurs & boufons, qui ne seruoient sur le Theatre qu'à faire rire le peuple. <sup>5</sup> Scaliger, <sup>6</sup> Aufonius, <sup>6</sup> Sext. Pomp. & plusieurs autres graues Autheurs traictent au long de ceste matiere.

h *Conons.* ] Il y a eu plusieurs Conons; l'vn Capitaine des Atheniens; l'autre Astrologue

<sup>1</sup> Sat. 10.

<sup>2</sup> *Æneid.*

<sup>3</sup> Lib. 7.

<sup>4</sup> Lib. 25.

<sup>5</sup> Lib. 2.

<sup>6</sup> Lett. c. 19.

Samnite: mais ie crois que Lucian ne parle point icy d'aucun de ces deux, ains plustost de quelque Lutteur.

i Perdicas. ] C'estoit vn des plus grands miguons d'Alexandre, qui fut fait heriter d'vne bonne partie de Ion Royaume.

## LA VRAYE HISTOIRE.

## LIVRE PREMIER.

COMME les Lutteurs & leurs semblables, qui ont soing de leurs corps ne taschent pas seulement de se maintenir en leur em-bon-poinct; & de s'adonner à des exercices salubres: mais aussi de se reposer quand le temps le requiert, estimans que le repos est le plus salutaire remede pour les maintenir. De mesme suis-je d'opinion, que ceux qui sont amateurs des bonnes lettres les doiuent imiter en cela, & donner quelque peu de relasche en leur esprit, lors qu'ils sont lassez de la lecture des choses graues & serieuses, iusqu'à ce qu'ils se soient disposez comme auparauant au trauail. Or il me semble qu'ils receuroient encor vn plus grand fruit de ce relasche & repos, s'ils s'adonnoient à lire des curiositez, qui fournissent d'vne liberale contemplation, plusieurs desquelles se treuuent dans mes escrits: car ie m'asseure qu'ils feront attirer à la lecture d'iceux, non seulement pour la nouueauté du subject, pour la beauté de la matiere, & les diuers mensonges, lesquels y sont rapportez avec des preuues qui semblent vray-semblables: mais principalement, parce que tous mes contes n'espargnent personne, ains reprennent hardiment tous les anciens Poëtes, Historiographes, & Philosophes, qui ont escrit des choses vrayement monstrueuses, & plus proche de la fable que de la verité. Ie n'eusse point fait de difficulté de les nommer; si ie ne me fusse aduisé depuis, que la lecture les feroit assez cognoistre. Cthesias fils de Cthesiochus, de Gnidie, a escrit des merueilles des Indes, que luy mesme n'a iamais ny veuës, ny entendues. Iambulus a fait plusieurs comptes, qui sont du tout incroyables sur ce qui se treuve en l'Ocean: Et bien que ses discours soient autant de mensonges manifestes à vn chacun, si est-ce que le sujet n'en est pas mal plaisant. Quelques-autres qui ont imité ces Autheurs se sont trauaillez d'escire de mesme sorte qu'eux, leurs voyages & nauigations, & ont fait les plus beaux contes du monde, tant de

*Ayant donné cy deuant les regles de bië escire vna Histoire, maintenant il nous en propose vn exemple, non que les choses y cotennës soient veritables, mais parce qu'elles sont disposees selo les praecptes sus-mentionnez. Ce discours est comme vn formulaire de toute espeece de narration, car on y peut voir vna descriptio de tous les Elements, des plans des villes, de la nature des peuples, des oyseaux, des plantes, & d'autres telles matieres.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ie ne sçay quels grands animaux qu'ils descriuent, que de la vie sauuage de diuerses nations, & de leurs estranges façons de faire. Le maistre ouurier, & le parfaict estalleur de toutes ces bagatelles a esté cet Vlyssé Homérique, lequel a faulsemment fait accroire à ces lourdaux Feaces, d'auoir demeuré chez Alcinoüs, & retenu les vents en sa puissance; adjoustant, qu'au pays où il estoit pour lors, se treuent des hommes n'ayans qu'un œil, qui deuorent & mangent la chair cruë; Qu'il y a des bestes a plusieurs testes, & que ses compagnons furent transformez par les breuuages enchantez des putains. I'obmets vne infinité d'autres fables inuen- tees à plaisir, & desquelles ie ne me suis iamais gueres formalisé, sçachât bien que ceux-là mesmes, qui veulent estre appelez Phi- losophes, vsent de ces façons de parler. Mais ie m'estonnois fort de ce qu'ils estoient si aueuglez de ne voir pas, que tout le mōde descouuroit leurs mensonges. Celà me fit resoudre à leur imita- tion, à delaisser quelque chose de nouveau, & de curieux à la po- sterité: Tellement que pour n'estre seul frustré de la liberté de faire des contes, (aussi n'auois-je rien à dire qui fust veritable, & ne sçauois point de nouvelles dignes de memoire) ie me suis mis au mensonge comme les autres. Mais (ne leur desplaise) vn peu plus modestement qu'eux: Et puis que ie confesse franchement que ie veux mentir, il me semble que ceux qui me reprendroient auroient tort: veu que ie leur promets de bonne heure de ne dire rien qui soit vray. I'escris donc des choses que ie n'ay oncques ny veuës, ny experimentees, ny apprises d'aucun, qui ne peuuent estre, & qui ne furent iamais depuis que le moude est monde. C'est pourquoy ie ne conseille pas à celuy qui les lira d'y adjouster foy.

Vn mensonge  
attire l'autre.

I L me souuient qu'estant autresfois party des Colomnes d'Her- cule, & cinglant en l'Ocean Occidental, ie nauigeay quelque tēps avec fort bon vent. La principale cause de mon voyage, ce fut vne grāde curiosité d'esprit, tant pour le desir que j'auois de voir quel- que chose de nouveau, que pour sçauoir quelles sont les bornes de ceste mer, & quelles gens habitent par delà. A ceste intention ayant fourny vn nauire de viures, & d'eau douce, ie pris en ma compagnie cinquante ieunes hommes tous de mon aage, & por- tez d'une mesme curiosité que moy. Apres que le nauire fut bien esquippe, & remply d'armes & munitions necessaires, ie pris à gros gages vn expert marinier, avec vne fuste legere, afin qu'elle peust plus facilement resister aux vagues impetueuses de la ma-

rine. Le iour & la premiere nuit de nostre nauigation, nous eumes le vent en poupe, & fîmes voile sans abandonner la terre de veuë. Le lendemain au leuer du Soleil, le vent se renforça, les ondes s'enflerent, & il suruint vne si grande obscurité, que nous ne pouuions plus caler les voiles. Ce qui fut causé que tournans le vaisseau du costé du vent, & voguans au gré de la Fortune, nous fûmes battus de l'orage par l'espace de septante neuf iours, iusques à ce qu'au huitantiesme nous descourîmes à l'aube du iour vne petite Isle toute touffuë de diuers arbres, autour de laquelle les flots s'alloient rompre doucement, à cause que la mer comméçoit de se rendre calme. Nous prîmes donc port en ceste Isle, & nous y reposâmes quelque temps, tous couchez par terre, pour le mal que nous auions eu sur mer. Apres que nous eûmes reposé, nous conclusmes que trente-deux des nostres demeureroient pour gardes du nauire, & que ie prendrois les autres vingt avec moy, pour descourir les singularitez du lieu. Comme nous eûmes marché enuiron trois stades loing de la mer, & dans vne espaisse forest, nous apperçûmes vne colonne de cuiure, où se voyoient graues des lettres Grecques: & bien qu'elles fussent presque toutes effacees pour l'antiquité, neantmoins on y pouuoit encore lire les vestiges de ces mots. **HERCVLE, ET BACCHVS, NE PASSERENT PAS OVTRE, ET ILS S'ARRESTERENT ICY.** Aupres de la Colonne estoient empreintes sur vne pierre les traces de quelques pieds, l'vne d'enuiron l'estenduë d'vne iournee de terre, & l'autre vn peu moins aduancee. Le moindre vestige estoit de Bacchus selon mon aduis, & le plus grand d'Hercule. Nous fîmes vne reuerence fort basse à ces pas, & tirâmes plus outre. Arriuez que nous fûmes vn peu plus loing, nous treuuaâmes vn fleuue de vin, aussi bon que celuy qui vient de l'Isle de Chio. Le courant de ce fleuue estoit si rapide en certains endroits, qu'il pouuoit porter des vaisseaux: Cela nous dôna sujet d'adjouster plus de foy aux mots que nous auions veus grauez sur ceste colonne, voyans icy les vrayes enseignes du voyage de Bacchus. Toutesfois pour le desir que nous eûmes de treuuer la source du fleuue, nous rebroustâmes chemin, tirant à contremont de son cours, sans apperceuoir aucunes fontaines. Il est vray que nous rencontraâmes plusieurs grandes vignes, chargees de raisins, du sep desquelles distilloit du vin tresclair, & en si grande abondance qu'il s'en formoit vne riuere. Dans ceste riuere, nous vîmes plusieurs poissons de couleur, &

*Narration fabuleuse.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

faueur semblables au vin; & en ayans pesché, & mangé quelques-uns, nous en feusmes tout aussi-tost enyurez. D'auantage, en euentrant ces poissons, nous les treuuasmes tous pleins de lie; mais depuis les ayans mis cuire avec d'autres poissons de mer, nous atrempasmes ceste fureur vineuse. Apres que nous eusmes trauersé le fleue en l'une de ses branches, où on le passoit à gay, nous treuuasmes, que les vignes de ceste contree estoient estranges & esmerueillables à voir: Car les seps qui sortoient de terre fort gros & espais, estoient des femmes parfaites depuis la ceinture iusques au sommet de la teste. Je ne les scaurois mieux comparer, qu'à la figure de Daphné, lors qu'elle fuit deuant Apollon, & est sur le point d'estre transformee en arbre. Merueille! du bout des doigts de ces femmes naissent & sortent des dragons de vigne pleins de raisins, & leur teste est toute touffuë de pampres au lieu de cheueux. Nous estans approchez de ces femmes, elles nous tendirent les mains, & nous saluèrent les vnes en langue Lydienne, les autres en termes Indiens, & la plus-part en Grec. L'obmets à dire, qu'elles baisèrent à la bouche plusieurs des nostres; mais elles auoient l'haleine si forte, que ceux qu'elles auoient baisez, en estoient soudain enyurez, & chancelloient de part & d'autre. Il nous estoit deffendu de cueillir de leurs fruits, & si nous en arrachions quelqu'un, elles se mettoient tout aussi-tost à crier: neantmoins elles desiroient fort d'auoir nostre compagnie. Tellement que quelques-uns des nostres s'en estans approchez, il leur fut impossible de s'en retirer; & par cet accouplement ils furent changez soudain en mesme nature, & enracinez ensemble. Leurs doigts deuindrent des branches de vignes, prestes à porter de mesmes raisins à l'aduenir. Ceste transformation nous estonna d'abord, & fut cause que nous tirasmes droit à nostre nauire, où estans arriuez, nous racontasmes au long à ceux que nous auions laissez pour gardes du nauire, la perte de ces deux personnages, & comme ils auoient esté transformez en arbres. A l'heure nous emplismes nos tonneaux tant d'eau douce, que du vin de ce fleue, & passasmes la nuit à la rade. Le matin voyans le beau temps, nous dressasmes les voiles, & eusmes bon vent quelque temps, iusques à ce que sur le midy, que l'Isle ne paroissoit plus à nos yeux, il se leua tout à coup un vent si rapide, qu'enveloppant nostre nauire de tourbillons, il le porta en l'air de la hauteur de trois mille stades, & le retint là, sans le laisser choir dans la mer: car le vent donnant dans les voiles, sembloit le tenir sus-

*Comparaison  
propre.*

pendu. Nous demeurâmes en tel estat par l'espace de sept iours, & autant de nuicts, vagabonds, incertains, & courans. Au huitiesme iour nous apperçeusmes en l'air vne grâde terre en forme d'une belle Isle toute ronde, & fort reluisante. Nous prîmes port en icelle, & encrans à la rade, mismes pied à terre pour visiter ceste contree, laquelle nous treuvasmes habitee, & bien cultiuee. Il est bien vray que de iour nous n'y voyons rien, mais de nuict elle se demonstroit toute entiere, & plusieurs autres Isles apparoissoient aupres, les vnes grandes, les autres petites, & de couleur de feu. Encore descourions nous vne autre terre ferme bien bas, où estoient des Citez, des montagnes, des forests, des mers, & des fleuves: & il nous sembloit que ce fut celle-cy que nous habitons. Mais comme nous voulusmes passer plus outre, nous fusmes rencôtrez & pris par ceux qu'ils appellent les Chéualle-Griffons, qui sont certains hommes montez sur de grands Griffons à trois testes, se seruans de ces oyseaux, comme de cheuaux. On peut iuger de leur grandeur en ce que chacune de leurs ailles surpasse en longueur & grosseur l'arbre du plus grand nauire qui soit. Ces Cheualle-Griffons volans tout à l'entour de ceste contree, & ayans commission de prendre & conduire au Roy du pays tous les estrangers qu'ils rencontrent, nous prirent & menerent à luy. D'abord que ce Prince nous vid, iugeant bien à nostre habit de quel pays nous estions; Mes amys, dit-il, vous estes de Grece. Ce que nous luy accordâmes. Mais comment, adjousta-il, estes vous peu arriuer icy, & faire vn si grand chemin par l'air? A ces paroles nous luy fismes le recit de tout nostre voyage. Là dessus, il cōmença à nous entretenir de discours sur sa condition, & cōme ayant esté transporté en ce lieu, pendant qu'il dormoit, il s'estoit fait Prince de ceste region, adjoustant que c'estoit la terre, que nous estimons çà bas estre le Ciel de la Lune: Prenez courage, continua-t'il, & ne redoutez chose quelconque; car rien ne vous manquera. Que si tant est que ie vienne à bout de mes intentions en la guerre, que i'ay à present contre ceux qui habitent la terre Solaire, vous viurez tous bien-heureux & contens avec moy. Nous le priâmes pour lors de nous dire, qui estoient ses ennemis & la cause de leur different. C'est Phaëton, dit-il, Roy de ceux qui sont dominez par le Soleil, (car sçachez, que cet Astre est aussi bien habité, cōme ceste Lune cy) lequel nous fait la guerre, il y a à long temps, pour le subiect que vous entendrez. Vniour i'assemblay tous les plus pauures de mon Royaume, pour en faire

*Description de  
l'Isle de la Lune.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

vne nouvelle Colonie, & l'enuoyer au cercle de l'Estoille du iour, desert & inhabité: Mais il aduint que Phaëton, picqué d'une certaine enuie contre moy, ne me voulut iamais donner passage, & me resistant à my-chemin, avec vne grande troupe de Cheualle-fourmis (qui furent nos vaincueurs, parce que nous n'estions pas en assez grand nombre, ny bien armez) il nous fut force de nous retirer: Tellement que ie suis resolu maintenant de leur declarer derechef la guerre, & donner passage à ma Colonie en despit d'eux. C'est pourquoy si vous me voulez accompagner, ie vous donneray à chacun vn des Griffons de mon escurie, & de bonnes armes, afin que nous marchions demain en campagne. Vrayement, respondis-je, puis que c'est vostre bon plaisir nous en sommes tres-contents. Nous demeurasmes donc là tout le reste du iour, & le Roy nous traita solennellement. Le lendemain nostre armee fut mise en ordre sur le point du iour, parce que nos espies firent rapport que nos ennemis s'approchoient, & qu'ils estoient bien cent mille cheuaucheurs de nombre, sans y comprendre l'infanterie, les estrangiers venus à leur secours, les pionniers, & autres artisans, avec tout l'attirail du bagage. Il y auoit en nostre party quatre-vingts mille Cheualle-griffons, & vingt mille montez sur des Estechons, qui sont de grands oyseaux, ayas tous les aisles de feuilles de choux, au lieu de plumes, si ce n'est que les plus legers d'entr'eux, les auoient semblables aux feuilles de laictuës. Apres ceux-cy furent mis en bataille les Serpens-jars & Arme-faulx, outre les trente mille Pussarchers, & cinquante mille Vent-coursiers, qui vindrent à nostre secours du costé du Leuant. Ces Pussarchers ont pris leur nom des pusses qu'ils cheuauchent, qui sont aussi grandes que douze Elephans ensemble: Quant aux Vent-coursiers, ils vont tous à pied, mais ils sont portez en l'air sans aisles. La maniere de leur vol est telle: Ils se vestent de robes longues iusques aux talons, lesquelles s'enflent de vent comme voiles, & par ce moyen ils sont portez à la façon des vaisseaux. Lors qu'ils vont à la guerre, ils n'ont point d'autres armes que de fortes targues. On faisoit bruiet encore, que d'autres aydes nous venoient du pays des Astres, qui sont par delà la Cappadoce; sçauoir, septante mille Passe-glans, & cinquante mille Cheualle-gruës, lesquels ie ne peus voir parce qu'ils n'estoient pas encore venus. Ce qui est cause que ie n'ose descrire leur naturel, bien qu'on en dise des choses monstrueuses & incroyables. Voilà quelles estoient les forces du Prince Endymion, & de quels soldats il estoit

*Descriptio d'une  
plaisante armee.*

estoit assisté. Quant à leurs armes, elles ne differoient en rien. Leurs salades estoient de pelures de febues, (car ils en ont de grandes & dures.) Leurs cuirasses faictes à escailles de gouffes de lupins, jointes & cousuës les vnes sur les autres, & aussi dures que de la corne. Leurs espees & leurs escus, tels que ceux qui viennent de Grece. Quand il fut question de combattre, on rangea l'armee de ceste maniere. Les Cheualle-griffons furent mis en la corne droicte, où estoit le Roy en propre personne, ayant à l'entour de soy tous les plus vaillans des siens, & nous avec eux. A la gauche se voyoient les Aisle-choux, & au milieu de ces deux rangs, ceux qui deuoient faire la premiere poincte, qui estoient suivis de soixante millions de fantassins, desquels on fit vn escadron entier. Ces soldats auoient tous des araignees aussi grandes, que l'vne des Isles Cyclades, lesquelles leur auoient faict & tissu par le milieu de l'air, comme on leur auoit ordonné, vne toile qui s'estendoit depuis le cercle de la Lune, iusques à l'estoille du iour, laquelle estant acheuee, seruit de rase campagne pour conduire l'infanterie: Nuittan fils d'Ensecrates en estoit Capitaine luy troisieme. Au costé gauche des ennemis estoit Phaëton, au milieu des Cheualle-fourmis: Ce sont de grandes bestes aislees, & qui ne different en rien de nos fourmis ordinaires, si ce n'est en grandeur; car l'vn de ceux-cy pouuoit contenir d'estenduë enuiron deux arpens de terre. Les hommes qui les cheuaüchoient ne combattoient pas seulement, mais les fourmis aussi, qui faisoient de grands degasts avec leurs cornes. Quelques-vns disoient qu'ils estoient bien cinquante mille de nombre. Au costé droict marchoient enuiron cinquante mille Sagittaires; tous montez sur des Tans, ou des mouches picquantes, qu'ils appellent Cusins. Ils estoient suivis des Haut-faillans armez à la legere, & à beau pied, mais genereux & vaillans. Ils iettoient de grosses canes, avec des frondes, & quiconque en estoit blessé, il ne pouuoit plus gueres resister, ains mouroit soudain, à cause de la pourriture, qui mettoit la cangreine à la playe: Car on disoit qu'ils graissoient leurs boulets de jus de mauues. Apres eux marchoient dix mille Tige-champinets, bien armez, & bons combattans, lesquels sont ainsi nommez, parce qu'ils ont des champignons pour boucliers, & des branches d'asperges au lieu de lances. Ils auoient en suite les Glanchiens, qui auoient esté enuoyez par ceux qui habitent la Canicule. Ils estoient cinquante mille combattans qui auoient tous des museaux de chien, & combattoient sur des glands aislez.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

On faisoit courre le bruiet qu'apres eux suiuoit vn grand nombre de leurs associez, ( du costé qu'on nomme le chemin de saint Jacques ) tant de Frondeliers, que de Nuë-Centaures, lesquels s'estas esgarez n'y arriuerent qu'apres la meslee, & lors qu'on n'en auoit plus besoin. Il est bien vray que les Frondeliers ne s'y treuuerent aucunemét. Dequoy Phaëton despité, meit, à ce qu'on dit, peu apres tout leur pays à feu & à sang. Voylà sommairement quelle estoit l'armee de Phaëton. Apres que le signal fut donné, & que d'vn & d'autre costé les enseignes & estendars furent desployez en l'air, les asnes desquels ils vsent au lieu de Trompettes, commencerent à braire fort haut: alors ils donnerent dedans, & vindrent à la meslee. Les troupes de Phaëton furent assaillies les premieres, du costé gauche, & se voyans rompuës, il leur fut force de prendre la fuitte, sans iamais ofer faire teste aux Cheualle-Griffons. Ce qui fut cause que nous les talonnasmes de pres, & les taillasmes tous en pieces. Neantmoins les compagnies qu'ils auoient mises à main droicte rompirét les nostres à gauche. Ceux qui cheuauchoiert les mouches n'abandonnerent iamais les gens de pied, ains les assisterent tousiours, iusqu'à ce que commençans de s'affoiblir ils furent contraints de tourner le dos; principalement lors qu'ils sçeuert que ceux du costé gauche estoient jà vaincus. Ainsi toute leur armee mise en route, plusieurs des ennemis furent pris, & plusieurs mis à mort: Tellement que des torrens de sang decouloient à gros bouillons par les nuës, qui en estoient toutes rougies, & ne differoient en rien de la couleur que nous voyons au Ciel au coucher du Soleil. La terre mesme fut en diuers endroiets toute arrousee de ce sang: ce qui nous fit penser en nous mesmes si vn semblable accident n'estoit point autrefois aduenü là haut, quand Iupiter fit pleuuoir du sang pour la mort de <sup>a</sup> Sarpedon, comme croit Homere. Estans de retour d'vne si sanglante desfaiete, nous dressasmes deux trophees; l'vn sur des araignees pour la victoire des gens de pied; l'autre sur les nuës en memoire de la bataille gaignee en l'air. Celà fait, il fut commandé aux Nuë-Centaures (qui deuoiet secourir les troupes de Phaëton) par les Marefchaux de camp des ennemis, de venir le plus promptement qu'il leur seroit possible. A peine furent-ils arriuez qu'ils firent veoir vn spectacle terrible. Car ils estoient my-hommes & my-cheuaux aillez. La hauteur de leur corps de la ceinture en haut, esgalloit celle du Colosse de <sup>b</sup> Rhodes; & la moitié cheualine estoit semblable à vn grand nauire. Je ne fais

point de mention du nombre; car il estoit si grand, que si l'en parlois on me pourroit à bon droit appeller menteur. Ces soldats auoient pour leur General d'armee le Sagittaire du Zodiaque. Au recit qu'on leur fit de la desfaiete des leurs, ils deleguerent vne ambassade à Phaëton pour l'aduertir de tourner visage. Puis, eux-mesmes marchans en bon ordre donnerent la charge sur nous autres Lunaires, qui n'estions plus rangez, à cause de la fuitte de nos ennemis, & nous amusions à butiner. Ils firent si vaillammét qu'ils nous mirent tous en destroute, & mesme poursuiuirent nostre Roy iusques dans la Cité, tuans beaucoup de ses oyseaux. Dauantage, ils abbatirent plusieurs de ses trophées, & coururent par toute la campagne tissüé d'araignees. Bref, ils m'emmenèrent prisonnier avec deux de mes compagnons. Apres que Phaëton fut arriué, & qu'il eut fait dresser deux autres trophées au mesme endroit où auoient esté les nostres, on nous lia les mains derriere le dos avec des cordes tissües de filets d'araignees. Nous fumes menez le mesme iour, & en ce piteux esquipage deuant le Soleil. Les ennemis ne voulurent point assieger la ville, mais ils firent vne contre-escarpe au milieu de l'air, afin que la lumiere du Soleil n'offençast point celle de la Lune. C'estoit vne double muraille faicte de nuës, afin que la Lune venant à s'esclipsfer, on ne vid autre chose que tenebres. Ce fut la cause pour laquelle Endymion se voyât poursuiuy de si pres, enuoya des gens à Phaëton, pour le supplier, que ce fust son bõ plaisir de faire abbatre ce mur, & ne point permettre que les nostres vesquissent en perpetuelle obscurité; adjoustant, que s'il luy faisoit tant de bien, il luy payeroit vn certain tribut, se rangeroit à son party, & ne luy declareroit iamais la guerre. Il s'offroit encore pour plus grande assurance à luy donner des hostages. Phaëton ayant par deux diuerfes fois assemblé son conseil, n'y voulut point entendre au commencement, & ne peut appaiser son courroux. Mais à la parfin il changea d'aduis; de maniere que la paix fut accordee, & les articles conclus avec lesdits Solaires, leurs alliez & confederez; comme s'ensuit. Premierement, que les Solaires romproient & desmoliroient le mur, & iamais à l'aduenir n'enuahiroient le pays de la Lune. En outre, qu'ils redroient leurs prisonniers pour la rançon qu'ils aduiseroient entr'eux: Que les Lunaires laisseroient viure en paix les Astres du domaine des Solaires sans leur faire guerre: Qu'ils s'enuoyeroient mutuellement du secours, si quelque estranger les venoit assaillir. Que le Roy des Lunaires seroit tenu

*Articles de Paix  
entre les Solaires  
& les Lunaires.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

payer tous les ans au Roy des Solaires, dix mille cruches de rosee: & que iusques à la fin de payement il mettroit dix mille de ses gés en ostage: Bref que la Colonie des nouveaux habitâs seroit renuoyee pour s'habiter en cōmun en la region de l'Estoille du iour. Ce traicté de paix estant accordé, l'on dressa tout aussi-tost vne colonne d'ambre, en laquelle furent grauez en grosses lettres lesdits articles. Ceste colonne fut esleuee au milieu de l'air, entre les limites & confins des deux partis. Ceux qui signerent ce traicté du costé des Solaires furent, Fouyer, Estiual & Flammech; & des Lunaires, Nuiſtan, Serein, & Force-Lampe. Apres que la paix fut solemnisee, on abbatit le mur, & les prisonniers furent deliurez. Mais tandis que nous retournions à la Lune, nos compagnons vindrent au deuant de nous, qui nous saluerent la larme à l'œil, & principalement Endymion, lequel nous prioit de demeurer avec luy, & prendre part en son domaine. Il me promit particulieremēt de me donner en mariage vne sienne fille, ce qui n'estoit pas vne petite offré, car ils n'ont point de femmes en ce pays là: Mais ie n'y voulus iamais entendre, le priant qu'il me permist de m'en retourner sur la mer. Ce qui fut cause que s'aperceuant qu'il ne pouuoit rien gagner sur nous par ses persuasions, il nous festoya par l'espace de sept iours, au bout desquels il nous donna congé de nous en aller. Mais auant que ie quitte ce pays, ie m'en vay vous raconter les merueilles & choses estranges que i'y vis pendant que i'y fus de sejour. Premièrement, les habitans ne sont point engendrez des femmes, mais des masses qui se marient l'un l'autre, & ne sçauent que c'est que des femmes. Chacun d'eux iusques à l'aage de vingt-cinq ans est marié à quelqu'un, & ce terme estant escheu il en espouse vn autre luy mesme. Ils ne conçoient pas au ventre, mais au gras de la iambe, & quand l'embrion se forme, la iambe s'enfle; puis le fruiet estant venu à terme, on y fait vne incision, & en tire-t'on l'enfant tout mort. Mais pour le faire reuiure, ils l'exposent au vent la bouche ouverte, & luy redonnent la vie par ce moyen. Et pour moy ie me fais accroire que ceste façon de faire entr'eux a donné subject aux Grecs d'appeller le gras de la jambe, vêtre-jambe; parce que ceux cy conçoient plustost à la jambe qu'au ventre. Je veux bien en dire encore dauantage: C'est qu'il y a de certains hōmes en ceste contree appelez Arbriers, lesquels naissent en ceste maniere. On coupe le testicule droit à l'un de ces hommes, puis on le plante tout debout en terre, d'où naist vn arbre de chair grand comme

*Description fabuleuse des merueilles qui se voyent en la region de l'air.*

vne tour, qui porte des branches & des feuilles. Ses fruitz sont des glands longs d'une coudee, lesquels estans meurs se cueillent, & là dedans se treuvent ces hommes esclos. Telles gens ont le membre qui leur pend, quelquesfois d'uoire, & les pauvres de bois. Ils s'en seruent à l'acte venerien, & en font part à leurs espousees. Quand quelqu'un d'entr'eux est deuenu vieil, il ne meurt point, ains est conuertý en air, & se dissipe comme fumee. Ils vsent tous d'une mesme viande: Et apres qu'ils ont allumé leur feu, ils prennent des grenouilles qui volent par leur air en grand nombre & les rotissent sur les charbons, Lors qu'elles sont bien rosties, ils se rangent comme à l'entour d'une table, & se repaissent de l'odeur qui en sort, sans se nourrir iamais d'autre viande. Leur boire est du plus fin air, espraint en vne couppe, qui rend vn jus semblable à la rosee. Ces hommes n'vrinent iamais, ne font aucune ordure, & ne se communiquent point comme nous l'un l'autre. Les ieunes se seruent du gras de la jambe, comme du ventre. Celuy qui est chauue est estimé le plus beau entr'eux: car pour ceux qui ont de grands cheueux, ils leur veulent vn mal de mort. Au contraire les cheuelus sont tenus pour les plus beaux au pays des Estoilles, & sont nommez les beaux Comettes, comme nous l'auons appris de quelques-vns qui en sont venus. On tient que ceux cy ont la barbe longue, presque iusques au dessous des genoux: Ils ne portét point d'ongles aux pieds, & tous n'ont qu'un seul doigt. Ils ont aux fesses vn grand chou en façon de queuë, qui porte des feuilles en tout temps, & qui ne se brise iamais encore qu'ils viennent à s'asseoir dessus. S'ils se mouchent, il en sort du miel tant soit peu amer: & s'il aduient qu'ils trauaillent, ou qu'ils fassent quelque exercice penible, ils suent du lait par tout le corps, duquel ils font du fromage avec vn peu du miel qu'ils iettent en se mouchant. Ils tirent de l'huile fort grasse de certains oignons, laquelle est aussi odorante que du baufme. Ils ont plusieurs vignes desquelles ils vendengent de l'eau, & les grappes de raisins sont semblables à la gresle. Et pour moy ie crois que quand le vent esbranle ces vignes, c'est alors que la gresle tombe çà bas, parce que les grappes s'escroulent. Ces gens-là ont le ventre comme vne besasse, où ils mettent tout ce qu'ils veulent, car il s'ouure & ferme facilement, tout ainsi qu'il leur plaist; & n'ont au dedans ny boyau ny foye: Mais on void seulement qu'il est gros & espais. Et quand leurs enfans ont froid, ils les mettent là dedans pour les reschauffer. Les riches ont des habits de verre mol, & ma-

nable, les pauures d'airain tiffu, car ils ont des mines de cuiure, auquel quand ils donnent la trempe dans l'eau, ils en trauaillent de mesme que si c'estoit de la laine. Quant à leurs yeux, ie n'ose pas descrire quels ils sont, de peur qu'il ne semble à quelqu'un que ie mens, & que mes discours sont incroyables. Si faut-il pourtāt que ie die, qu'ils n'ont pas les yeux fichez dans la teste; mais qu'ils les mettent quand ils veulent voir, puis les ostent & les gardent, iusques à ce qu'une autrefois ils en ayent besoin. Que s'il aduient de fortune que quelqu'un d'entreux ayt perdu ses yeux, il emprunte ceux de son voisin, avec lesquels il void & regarde. Les plus riches de ce pays, ont diuers yeux, lesquels ils tiennent secrets & cachez, & leurs oreilles sont de fueilles de Plan, exceptez ceux que nous auons dit estre esclous de glands, lesquels les ont de bois. Je vis encore vne chose esmerueillable en ce royaume, sçauoir vn grand miroir posé sur vn puits, qui n'est gueres profond, dans lequel, si quelqu'un y descend, il entend tout ce qui se dit çà bas sur terre. Que si on regarde dans ce miroir, on y void toutes les villes & nations du monde, aussi clairement, que si elles estoient exposees deuant les yeux. Je dis cecy, parce que i'y vis moy-mesme tous ceux de ma cognoissance, & mon pays aussi; toutesfois ie ne sçay pas s'il me veid. Si quelqu'un en doute, & ne veut croire ce que ie dis, qu'il s'y en aille voir. Apres auoir pris congé du Roy & de toute sa Cour, nous montasmes en nostre nauire. Sur nostre depart Endymion me donna deux robbes de verre, & cinq d'airain, ensemble vn harnois escaillé de gouffes de lupins, garny de toutes pieces. Depuis ie delaislay le tout dans la Baleine. Il enuoya de plus mille Cheualle-griffons, pour nous conduire à cinq cents stades de là. Comme nous nauignons par ceste cōtree, nous trauerfames plusieurs prouinces, & arriuasmes en fin à la region de l'Estaille du iour, nouvellement habitee; où estans arriuez, nous fismes prouision d'eau. Puis, entrans au Zodiaque, passasmes outre à main gauche du Soleil. Nous ne descendismes point, bien que plusieurs de mes compagnons en eussent enuie: car outre que nous estions à la rade, le vent ne le permettoit pas. Toutesfois nous remarquasmes que c'estoit vn fort bon pays; le territoire fertile, la terre grasse & arrousee de bonnes eaux. Cependant les Nuë-Centaures, soldats de Phaëton, nous descourans de loing, volerent contre-bas iusques à nostre nauire, & s'en retournerent soudain, voyans que nous estions leurs confederez. Les Cheualle-griffons s'estoient peu auparauant departis de nous.

Nous aurions souuent besoin des yeux d'autrui pour voir des choses qui nous sont incognues.

Après auoir nauigé long temps tant de nuit que de iour, nous arriuasmes sur le soir en la ville des Lampes; tout contre la mer de çà bas. Ceste ville est scituee entre les Pleiades & les Hyades, beaucoup plus bas que le Zodiaque. Nous y prîmes terre, & n'y treuuasmes personne : mais bien plusieurs lampes qui couroient par les ruës, & se pourmenoiēt sur le port. Quelques-vnes de ces lampes estoient fort petites, & mal-fournies: toutesfois elles ne laissoient pas de bien esclairer. Chacune auoit son chandellier à part, & leurs noms semblables à ceux des hommes; veu mesme que nous les entendions deuïser ensemble. Au lieu de nous faire du mal, elles nous sembloient semondre d'aller heberger en leur logis, neantmoins la crainte que nous en auions, nous en retira: Tellement qu'il n'y eut aucun des nostres, qui osast ny soupper, ny s'endormir. Le palais de ces lampes est au milieu de la ville, où est assise leur Princeſſe tout le long de la nuit, qui les appelle, & les fait toutes assembler. Que s'il s'en treuue quelqu'une qui n'obeyſſe, elle est soudain condamnée à mort, comme ayant failly en son estat. Or le genre de ceste mort, c'est d'estre du tout esteincte. Nous fusmes long temps à considerer ce qui s'y passoit, escoutans attentiuement les responses que faisoient les lampes, en s'excusant sur leur retardement. I'y veis & recognus moy-mesme ma lampe, à laquelle ie demanday des nouvelles de ma maison, & soudain elle me raconta tout ce qui s'y faisoit. Ayant passé la nuit en ce lieu, nous partîmes le lendemain, & nauigeasmes tout apres des nuës, où nous viſmes vne ville appelée Nuë-cocuë, qui nous donna beaucoup à songer. Nous n'y descendîmes point, à cause que le vent nous en empescha: tant y a qu'on nous dist, que c'estoit-là le pays & le regne de Corbeau fil de Merle: Ce qui me fit souuenir du dire du Poëte Aristophane, homme sage, & les escrits duquel sont dignes de foy. Le troisieme iour d'apres nous descourîmes la mer Oceane; mais non pas la terre. Il est bien vray que nous voyons encore d'embas les regions aériennes, lesquelles sembloient flamboyer & estre toutes en feu. Le quatrieme iour sur le midy, nostre vaisseau fut porté en pleine mer par vn doux Zephire. D'abord que nous apperçueſmes l'eau, nous fusmes merueilleusement reſioüys, & fîmes vn festin de viandes qui se treuuerent en nostre nauire: Puis commençasmes à cingler en vne mer fort calme & bonasse: Mais comme il aduient souuent que la fortune est vn commencement de plus grands maux, nous n'eusmes le vent en pouſſe que deux iours seulement. Le

*Description de la  
ville des Lampes.*

*La fortune est plus à craindre en son commencement qu'en son issue.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

troisiesme nous vismes sur le point du iour vn grand nombre de monstres, & de Baleines, mais entr'autres nous en remarquasmes vn, fort enorme, & de l'estenduë de mille cinq cens stades, lequel nageoit à gueule ouuerte, & avec tant d'impetuosité, qu'il troublait vne bonne partie de la mer; tellemēt que les ondes estoient toutes blanchies d'escume. Ceste beste auoit les dents beaucoup plus grandes qu'vne de nos tours; aussi aiguës que des paux, & blanches comme de l'yuoire. Ce fut à ce coup que nous prîmes congé l'vn de l'autre, estant reduicts au dernier desespoir; & attendans le monstre pour en estre faiçts la proye. Il ne tarda gueres d'approcher de nous, & de nous engloutir, ensemble nostre nauire: Mais le bon-heur voulut pour nous, que la beste ayant les dents clair-semees, nostre nauire passa legerement entre-deux, sans y auoir rien de froissé ny d'atteint. Estant là dedans, nous n'y vismes rien du commencement, pour la grande obscurité; mais quelque temps apres que la beste ouurit la gueule, nous y aperçeusmes vne si grande Baleine, tant en hauteur qu'en largeur, qu'on eust peü sans doute y bastir vne cité pour loger dix mille hōmes. An ventre de ce monstre se voyoient de petits poissons, & plusieurs autres bestes, ensemble des voiles de nauire, des ancras, des os de morts, & des basses de marchandise. Au milieu, l'on decouuroit vn pays de large estenduë, avec des coupeaux, qui s'estoient amoncelz à mon aduis du limon qu'il auoit englouty en beuant. Il y auoit aussi vne forest, pleine de toute sorte d'arbres & d'herbes qui sembloient y auoir esté cultiuees. L'estenduë de ceste terre estoit de deux cents cinquante stades. On y voyoit diuers oyseaux marins, & entre-autres des Lares & Alcions, qui faisoient leurs nids sur les arbres. Nous fusmes là long temps à soupirer & nous plaindre; mais en fin apres auoir rassuré nos compagnons, nous calfutrasmes nostre vaisseau, & fismes du feu avec des cailloux, chocquez les vns contre les autres: puis nous repeusmes des viandes qui se treuuerent dans nostre nauire: Car nous auions encore de plusieurs sortes de poissons, & de l'eau, pour nous rafraischir en la region de l'Estuille du iour. Le lendemain que nous fusmes esueillez, si quelquesfois la baleine ouuroit la gueule, nous voyons ores des montagnes, tantost le ciel seulement, & tantost des Isles, selon que la beste couroit par toutes les plages de la mer. Je pris avec moy sept de mes compagnons pour nous pourmener ensemble par la forest, & y chercher les aduentures estranges. Nous auions faiçt environ cinq stades de chemin,

lors

lors que nous treuuasmes vn petit Temple dedié à Neptune, comme il apparoissoit par vn escriteau. Peu apres nous vismes plusieurs tombeaux & colonnes, & vne fontaine d'eau claire: Dauantage nous ouysmes vn chien abbayer, apperceusmes de la fumee de loing, & si entre-vismes vne cabanne champestre. Ce qui fut cause que nous tirasmes droit en ce lieu, où nous treuuasmes vn bon vieillard avec vn ieune homme, lesquels trauiilloient ensemble en grande diligence, à faire de petits canaux par lesquels ils donnoient passage à l'eau de la fontaine. D'abord nous fusmes saisis d'vne peur entremeslee de quelque ioye: & à dire le vray ils furent aussi estonnez que nous. Ils demurerent vne longue espace de temps sans parler; mais en fin le vieillard nous tint ce discours: *Quelle est vostre condition, mes amys? Estes vous de Dieux marins, ou des hommes aussi miserables que nous? Car nous sommes nourris en terre, & detenus à present au ventre de ceste beste, sans sçauoir ce que nous auons à faire, ains il semble que nous soyons morts, bien que nous croyons d'estre en vie? A ces paroles le luy fis responce: Aussi sommes nous hommes, mon pere, qui n'agueres auons esté engloutis avec nostre nauire. La seule curiosité nous a portez en ceste forest, pour y apprendre ce qui s'y passe: Mais ie crois que quelque Dieu nous y a conduicts, afin que nous eussions le bon-heur de vous voir, n'estans pas les seuls qui sommes enclos dans le ventre de ceste beste; Dittes nous donc au vray qui vous estes, & de quelle façon estes-vous entré ceans? Je ne le vous diray point, respondit le vieillard, & ie vous celeray en quel estat sont mes affaires, si premier vous ne m'accordez de venir veoir mon logis. Ce disant, il nous prit par les mains, & nous mena en sa maison, où estans arriuez, il nous fit soudain courir vne table de plusieurs mets, & asseoir avec luy. A ce soupper nous fusmes seruis de choux, de fruiçts, de poissons, & de vin. Apres que nous eusmes pris nostre refection, le vieillard nous pria de luy faire le recit de nos aduentures. Je commençay pour lors à luy raconter toutes les rencontres que nous auions eues en l'air, en l'Isle, en nostre navigation, & en la guerre, iusques au iour que nous fusmes engloutis par ce mōstre. Le vieillard fort estonné de ce recit, nous dit pareillement vne partie de son infortune. Sçachez, mes bons amys, adjousta-il, que ie suis natif de l'Isle de Chypre. Il aduint n'agueres qu'estant sorty de mon pays, pour m'en aller traffiquer avec ce mien fils que vous voyez, & plusieurs autres de mes seruiteurs, ie partis avec intention de m'en aller en*

*Parmy les choses inesperees il y a tousiours quelque rencontre.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Italie, & me mis à cet effect dans vn grand nauire, chargé de diuerfes sortes de marchandises, lequel possible, vous auez peu voir par pieces en la gueule du monstre. Nous auions nauigé paisiblement iusques en Sicile, lors qu'au troisieme iour par l'impetuosité de la mer, & violence du vent, nous fusmes transportez en l'Ocean, où nous rencontraimes ceste beste monstrueuse, laquelle engloutit nostre nauire, & nos gens ensemble, qui moururent tous, excepté nous deux. Nous les enterrasmes donc, & pour eternelle memoire, bastismes vn Temple à Neptune, viuant tousiours depuis de la sorte que vous voyez, & n'ayant point d'autres aliments que de poissons, de fructs, & de legumages. La forest-est grande & pleine de vignes, desquelles nous recueillons de bon vin. Il s'y treuve encore vne claire fontaine, l'eau de laquelle est tres-bonne à boire, & bien fraische. Nous faisons nostre liêt sur terre avec des fueilles, allumons de grands feux, prenons des oyseaux, & peschons des poissons tous vifs, qui entrent dans la gueule de ceste beste. Que si nous voulons nous baigner, la fontaine est icy tout contre, & pres d'elle vn lac, qui peut contenir de circuit enuiron vingt stades, l'eau duquel est salee, & pleine de toutes sortes de poissons. Nous nageons & nauigeons là dessus avec vne petite nacelle que i'ay faicte, & frettee moy-mesme. Il y a plus de vingt-sept ans que nous viuons dans le ventre de ce monstre, où toutes incommoditez nous seroient tollerables, si nous n'estions trauaillez de quelques mauuais voisins inaccessibles, & fort farouches. Quoy? dis-je alors, se treuve-t'il encore ceans d'autres personnes avec nous? Il n'y en a que trop, respondit le vieillard; & ce sont des ennemis cruels & affreux à voir. Car les parties Occidentales de la forest, sont habitees par les Acharnez (qui sont des hommes ayant des yeux d'Anguille, & des faces d'Escreuiffe) fort aguerris, & qui mangent de la chair toute crüe. En l'autre partie, qui est à main droicte, habitent les Tritonemendites, qui sont par le haut semblables à des hommes, & par le bas à des chats: Ils ne sont pas neantmoins si cruels que les Acharnez. A costé gauche se tiennent les Greussemains, & Teste-chiens, qui sont confederez par ensemble: & vers le Midy les Pagarades & Piez-legers, lesquels font des courses par tout ce pays. Tirant vers le Leuant, on n'y void que deserts, à cause de la mer, laquelle y noye & met à fonds tout ce qu'elle rencontre. Pour moy, ie tiens ce lieu que tu vois, & en paye tous les ans de tribut aux Piez-legers mille cinq cents huitres. Voilà quel est le plan & la scituation

Le mal-heur ne marche iamais seul, & les nouveaux desastres sont ses plus proches voisins.

du pays. Il nous faudroit aduifer maintenant de quelle maniere pourrions nous combattre contre tant de gens, & comment viurons nous desormais. Combien font ils de nombre, luy dis-je alors? Plus de mille, me respondit-il. Ont-ils des armes? adjoustay-je. Nenny, me repliqua-t'il, mais bien des os de poissons. Nous pouuons donc combattre hardiment, car nous sommes bien armez, & ils n'ont de quoy se deffendre. Que si nous les subjuguons vne fois, nous viurons cy apres hors de toute crainte. Cet aduis ne leur sembla pas mauuais; & en mesme temps, nous allasmes en nostre nauire, où chacun se mit en bon equipage. Ce qui seruit de pretexte à ceste guerre, ce fut le refus du tribut qu'on fit aux ennemis, lors qu'ils l'enuoyerent demâder apres le terme escheu: car le vieillard sceut respondre si à propos, qu'il chassa bien loing de soy les messagers. Les Piez-legers & Pagarades, estans les premiers irritez contre Scyntare (ainsi se nommoit le vieillard) se vindrent ruër sur nous avec vne grande fureur; mais nous qui auions preueu le choc, nous tenions sur nos gardes, ayant fait vne embuscade de vingt-cinq hommes bien armez, avec commandement exprez qu'aussi-tost que les ennemis seroient passez, ils les chargeassent à dos. Ce qu'ils firent, leur donnant la charge de si pres par derriere, qu'ils en furent bien affoiblis. Nous d'ailleurs, qui estions vingt-cinq de nombre, comme eux, sans Scyntare & son fils, les allasmes attaquer par deuant. Nous combattimes avec tant de courage, qu'en fin nous les mismes en route, & les poursuiuismes tousiours iusques dans leurs repaires, ne faisant que massacrer & tailler en pieces. Il y en eut d'occis cent septâte des leurs: & des nostres vn seul, sçauoir, mon pilote, qui fut trauersé d'vn coup de coste de Sardine. Le iour & la nuit entiere se passa sur le camp, où nous dressasmes vn trophée des arêtes seiches d'vn Dauphin. Cependant les autres nations qui auoient eu nouvelles de ceste desfaicte, s'en vindrent à nous le lendemain. Les Acharnez tenoient la corne droicte, & auoient Bourberain pour leur Capitaine. A costé gauche estoient les Teste-chiens, & au milieu les Greussemain. Mais ceux qu'on appelle Tritonomedites, se tindrent en paix, & ne voulurent prendre aucun party. La rencontre fut aupres du Temple de Neptune, où nous combattimes avec tant de mugissements & de cris, que la Baleine en retentissoit: de mesme que font les rochers, & les cauernes voûtées. Nous talonnasmes les ennemis de si pres, que nous leur fismes prendre la fuitte; tellement qu'ils furent contraincts de se

*Rencontre des  
gens de Scynta-  
re, & des Paga-  
rades & Piez-  
legers.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

sauuer en la forest : Dequoy il ne falloit pas s'estonner ; car ils n'estoient ny armez, ny rangez en bataille. Depuis ceste rencontre nous fusmes tousiours maistres & Seigneurs du pays. Peu apres ils nous enuoyerent prier par leurs trompettes, qu'il leur fut permis d'emporter les cadauers, & de venir au traicté de paix avec nous. Mais nous ne fusmes pas d'aduis de nous allier avec eux ; ains les allasmes treuuer le lendemain, & les taillasmes tous en pieces, excepté les Tritonomendites, lesquels voyans ce qui estoit aduenü, se ietterent tous dans la mer par la gueule de la beste. Deslors, nous visitasmes librement la prouince voidie d'ennemis, & y fismes nostre demeure, nous addonnans à des exercices honestes, principalement à la chasse, à cultiuier les vignes, & cueillir les fruiçts des arbres, imitans ceux qui se voyans cõfinez dans vne estroicte prison, taschent le mieux qu'ils peuuent de se resiouir, & desennuyer. Nous fusmes enfermez dans ce goufre par l'espace d'vn an, & de huit mois, iusques à ce que le cinquiesme iour du neufiesme la Baleine venant à ouuir la gueule pour la seconde fois, (car à chaque coup qu'elle l'ouuroit, ce nous estoit vne marque pour cognoistre les heures) nous ouysmes de grands crys, cõme de quelques forçaires qui s'encourageoient à tirer à la rame. En mesme temps nous accourusmes au bruiçt, & nous estans mis derriere les dents de la gueule de la beste, nous vismes la plus grande merueille que i'eusse encore veüe : C'estoient des homes de la hauteur de demy stade, nauigeans sur de grandes Isles, cõme si elles eussent esté de galeres. Je sçay bien qu'on m'accusera de mensonge ; mais si faut-il que ie vous en fasse le recit. Il y auoit des Isles de large estenduë ; mais qui n'estoient gueres hautes, chacune desquelles pouuoit contenir cent stades de circuit, où estoient enuiron vingt huit hommes, tels que i'ay dit cy-deuant : Les vns se voyoient assis à costé tous par ordre, tenans en leurs mains de grands Cyprez avec leurs branches, qui leur seruoient de rame. A la poupe estoit vn Pilote, comme sur vne haute eschauguette, tenant vn fort gouuernail d'airain de la longueur d'vne stade. A la prouë paroissoient enuiron quarante combattans bien armez, & semblables à des hommes, excepté qu'ils auoient les cheueux de flamme ardente ; ce qui les rendoit fort affreux. Vne forest y seruoit de voiles, en laquelle le vent souffloit de toutes parts, & conduisoit l'Isle où le Pilote vouloit. Il y auoit vn Maistre Nocher, qui commandoit aux forçaires ; tellement qu'en tirant la rame, les Isles alloient aussi roides que des vaif-

*Comparaison  
propre.*

seaux. Nous en descourismes d'abord deux ou trois, & en contâmes puis apres iusques à six cents qui se battoient. Plusieurs s'entre-heurtans de prouë estoient fracassées, & plusieurs mises à fonds. Quelques-autres ioinctes & accrochees ensemble combattoient courageusement, & l'on auoit bien de la peine à les separer: Car ceux qui estoient à la prouë batailloient à l'enuy l'un de l'autre, & se tailloient en pieces avec vne cruauté plus que barbare. Au lieu de crocs ou d'ancres de fer, ils auoient de gros polypes liez à des cordes qui se iettoient dans leurs isles, lesquels s'attachoient aux forests, & par ce moyen les Isles s'arrestoient. Ils combattoient à coups de grosses huïstres, chacune desquelles pesoit la charge d'un chariot, & avec des sponges de la grandeur d'un arpent. Vne partie de ces gens estoit conduite par Æole-Centaure; l'autre par Boylamer. La cause de certe guerre ne procedoit d'ailleurs que de la seule conuoitise du butin. Car on disoit que Boylamer auoit desrobé plusieurs troupeaux de Dauphins à Æole-Centaure, comme on pouuoit conjecturer par les reproches & injures qu'ils se disoient, nommans souuent leurs Roys par leurs noms. Mais apres vn long combat, ceux d'Æole-Centaure resterent en fin victorieux. Ils submergerent environ cent cinquante Isles de leurs ennemis, & en prirent trois avec ceux qu'y estoient dedans. Les autres tournerent la poupe, & furent suiuis vn long tēps par les ennemis leurs vaincueurs. Neantmoins s'estans retirez sur le tard, ils regagnerēt les Isles perduës: Car les ennemis leur en auoient bien mis à fonds quatre-vingts. Pour tūphee & marque eternelle de leur victoire, ils dresserent vne Isle des ennemis, qu'ils assirent sur le chef de la Baleine. Ils reposerent sur elle toute la nuit, y attachans leurs commendes, & y iettans leurs ancrs de verre, lesquelles neantmoins estoient grandes & fortes. Le lendemain, apres auoir fait vn Sacrifice & enseuely leurs morts sur le dos de la Baleine, ils partirent tous joyeux & chantans. Voylà ce qui se passa en la bataille des Isles.

## LIVRE SECOND.

**I**E cherchois tous les moyens à moy possibles pour fortir hors du ventre de la Baleine, ne pouuant plus souffrir vne si cruelle captiuité. Mais en fin le regret que i'auois de me voir si long temps

*Continuation de l'histoire.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

enclos dans ceste prison, me fournit vne inuention pour m'en retirer. Je m'aduifay de faire miner le costé droit de la baleine pour y treuuer vne issuë. Tellement que mettans la main à l'œuure nous creusâmes tous ensemble enuiron cinq stades de profond. Et parce que nous n'aduancions pas beaucoup ; l'expedient qui nous sembla le meilleur pour nous deliurer de ce monstre, ce fut de brusler la forest. Suiuant ceste resolution, nous y meismes le feu aux quatre coings, & cet embrasement dura sept iours & sept nuicts, auant que la beste sentist aucune chaleur. Toutesfois au huictiesme & neufiesme iour, nous apperceusmes qu'elle se portoit mal ; car elle ne baaisloit plus si souuent ; ou si elle ouuroit la gueule soudain elle la refermoit. Il sembloit qu'au dixiesme & onziésme iour elle deust mourir, & vne puanteur intolerable s'exhaloit de son corps. Le douziésme nous estions perdus si nous ne luy eussions ouuert les maschoires, & fait en sorte qu'elle ne les resserrast iamais plus. Car il n'y a point de doute qu'il nous eust fallu mourir miserablement dans ceste charongne. Ce que nous fîmes à force de grandes poultres de bois que nous luy meismes dans la gueule. Nous preparâmes donc nostre nauire, faisant prouision d'eau, & d'autres choses requises. Il fut aduisé entre nous qu'il seroit bon de prédre le vieillard Scynthare pour nostre Pilote. Le lédemain matin nous cogneusmes que la Baleine estoit morte ; tellement que nous commençâmes à tirer hors le nauire. Il est bien vray que nous eusmes vn peu de peine à le conduire petit à petit entre les dents de la beste ; mais en fin, apres beaucoup de trauail, nous le meismes sur mer. Celà fait, nous montâmes sur le dos de la beste, & y sacrifiasmes à Neptune pres du trophee Insulaire. Nous sejournaâmes là trois iours entiers, & le quatriésme donnant voile aux vents, eusmes à rencontre durant nostre nauigation plusieurs \* corps occis en la bataille des Isles. Apres les auoir mesurez ( car c'estoit merueille de voir ces prodiges de longueur ) nous nauigeâmes quelques iours avec fort bon vent, lequel neantmoins ne fut pas de longue duree : car tout à coup vn Nort commençant à souffler, les bouffées en furent si violentes, que toute la mer en fut glacee, non seulement par le dessus, mais plus de quatre cents brasses d'espaisseur. Toutesfois nous descendismes avec resolution de nous mettre sur la glace : mais parce que la bize croissoit de iour en iour, ne pouuans souffrir sa violéce nous feusmes contraints d'vser de cette inuention, de laquelle le vieillard Scynthare fut l'autheur. C'est que nous feismes vne grâde

\* Il entend parler de ces monstrueux Geants desquels il a descriptz deuant.

fosse dans la glace, où nous demeurâmes cachés trente iours entiers, y allumans du feu, & nous nourrissans de poisson; car nous en treuuiions assez en rompant la glace. Quand les viures commencerent à nous faillir, nous sortîmes hors, & apres auoir arraché nostre nauire, qui estoit enfoncé bien auant, dressâmes les voiles: Par ce moyen nous allions sur la glace aussi aysement que si nous eussions nauigé. Le cinquiesme iour la glace se fondit, & nous poursuiuîmes nostre route. A peine auions nous fait enuiron trois cents stades sur mer, lors que nous allâmes surgir en vne petite Isle deserte, où nous feîmes prouision d'eau douce, & y tuâmes à l'arc deux Buffes, qui n'auoiét pas les cornes au front, mais bien sous les yeux, ainsi que le souhaittoit Momus. Peu apres nous entraîmes en vne mer toute de laiçt, en laquelle se descouurit vne Isle blanche pleine de vignes. Or ceste Isle n'estoit autre chose qu'un grand fourmage, comme nous le recogneûmes depuis en ayant gousté: Elle contenoit enuiron vingt-cinq stades d'estenduë, & les raisins de ces vignes auoiét ceste propriété que les pressant nous en faisons sortir du laiçt au lieu de vin. Au milieu de ceste cōtree se vovoit le Temple de Galathee la Nereïde, comme il estoit demonstré par vne inscription. Durant tout le temps que nous fûmes là de sejour, nous n'eûmes point d'autre viande que la terre de l'Isle, ny d'autre breuuage que le laiçt qui distilloit des raisins susdits. On disoit que c'estoit Titone fille de Salmonée estoit Roïne de ce pays, & que Neptune en ayant fait à sa volonté, le luy donna pour recompense. Apres auoir demeuré cinq iours entiers en ceste Isle, au sixiesme nous partîmes du port, favorisez du vent & des ondes. Le huitiesme iour sortans hors de l'eau laiçtee, nous entraîmes en la mer claire & salee; où nous vîmes vn grand nombre d'hommes courans sur les flots, & semblables à nous de stature, excepté seulement qu'ils auoient les pieds de liege: à cause dequoy on les appelloit Liege-pieds. Je vous laisse à penser si nous n'estions pas bien estonnez de les voir ainsi courir sur l'eau sans enfonçer. D'abord que ces hōmes nous descouurirent de loing, ils vindrent à nous, & nous saluèrent en langue Grecque; adjoustans qu'ils s'en alloient à la haste en leur pays de Liege. Ils vindrent ainsi deuisans avec nous quelque espace de temps, & tousiours courans; & sur leur depart ils nous dirent; *Heureuse puisse estre vostre nauigation.* Peu de temps apres nous descouurîmes plusieurs Isles à main gauche, sçauoir celle de Liege, où lesdits hommes couroient de toutes parts dans leur

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Lucian décrit  
icy les Isles des  
Bien-heureux  
Esprits à l'imi-  
tation de Virgile  
au 6. de son  
Eneide.*

ville capitale, les fondemens de laquelle sont assis sur vne grãde piece de liege. Tirant vn peu plus loing par delà la main droicte, nous vismes cinq Isles plus grãdes, & qui sembloient estre toutes en feu. Deuant nous estoit vne large & basse Isle, esloignee d'environ cinq stades. D'abord que nous en approchâmes, nous sentismes vn air merueilleusemēt doux, & vn vent aussi odorant que celuy de l'Arabie heureuse, auquel l'Historien Herodote donne de si belles louanges; ou tel que les odeurs qui s'exhalent des roses, des œillets, des lys, des violettes, des raisins, des myrthes, & des lauriers. Comme nous estions sur le point de nous resiouir, estimans que cet agreable parfum promet vne issuë à nos miseres passees, nous apperceusmes l'Isle tout aupres de nous; avec plusieurs beaux ports arrousez de fontaines d'eau claire & courate, qui se vont rendre dans la mer. Nous y veismes aussi de prez des forests, & des oyseaux qui chantoient; les vns aux riues des fleuves, & les autres dessus les arbres. Toute ceste contree ne respiroit qu'vn air doux, & les mignardes haleines des Zephirs esuantoient si doucemēt la forest, qu'ils faisoient vn agreable concert. A les ouyr, on eust dit que c'estoient des flustes ou des haut-bois qui resonnoient sous des antres voûtez. On y pouoit ouyr encore vn certain bruiçt ou doux murmure d'hommes, comme s'ils eussent esté en vn banquet, auquel les vns joüent des instrumens, les autres loüent les joüeurs & dançent au son. Tant de rares merueilles nous inuiterent à sortir hors du nauire (où nous laissâmes Scyntare, & deux de nos compagnons) pour entrer dans le port. Comme nous marchions sur vn pré tout esmaillé de fleurs, nous tumbâmes entre les mains des Pyrates, lesquels nous prirent & lierent avec des cordes faictes de roses (car en ce pays ils en font de grandes & fortes chaisnes) & nous menerent deuant leur Prince. Nous apprismes d'eux le long du chemin que nous estions en l'Isle des Bien-heureux, de laquelle Radamant estoit Roy: Estans amenez pardeuant luy, nous fûmes mis les quatriesmes sur le bureau des causes qui estoient à iuger. La premiere cause qui se tint ce fut d'Ajax Telamonien, en laquelle il s'agissoit; S'il deuoit estre mis entre les Herôs ou non, s'estant faicte mourir soy mesme espris d'vne certaine rage. Or en fin, parties ouyes, Radamant ordonna qu'il seroit mis entre les mains d'Hippocrate pour estre guery de sa phrenesie par le moyen d'vn breuuage d'Ellebore; & qu'on le receuroit au nombre des autres apres l'entiere guerison de son mal. La seconde cause estoit du faict d'Amour,

mour touchant Menelaüs & Thesee qui se debattoient pour la beauté d'Helene. L'arrest que donna Radamant là dessus fut au profit de Menelaüs, la luy adjugeant, tant en consideration des travaux ausquels il s'estoit exposé pour l'amour d'elle, que des autres femmes qu'auoit Thesee, qui estoient, les filles de Minos, & l'Amazone. La troisieme cause estoit pour la presceance entre Alexandre fils de Philippe Roy de Macedoine, & l'Admiral de Carthage; En laquelle il fut dit qu'Alexandre precederoit; & au mesme temps vn siege luy fut dressé pres de Cyrus Roy de Perse. Nostre cause fut appellee la quatriesme: Et sur ce le President nous interrogea, Comment estions nous peu arriuer en ce lieu sacré tous viuans que nous estions ençore? Nous luy racontasmes tout nostre voyage par ordre; puis on nous fit sortir. Alors Radamant commença de consulter nostre affaire, & d'en prendre l'aduis de ses conseillers. Aristide l'Athenien, surnommé le Iuste, qui estoit assis pres du Iuge, opina le premier; & selon son opinion il fut arresté, Qu'apres nostre mort nous amèderions la faute que nous auions faicte durant nostre vie, pour auoir trop curieusement entrepris ce voyage. Cependant vn terme de sept mois nous fut donné pour conuerser avec les Bien-heureux dans ceste Isle; avec expres commandement de partir aussi-tost qu'il seroit expiré. A l'heure mesme nous fusmes deliurez des liens desquels on nous auoit garottez, & conduictz en la ville au banquet des Bien-heureux.

Ceste ville est toute d'or massif: les murailles d'esmeraude; les portes (qui sont sept de nombre) de cinnamome toutes d'vne piece; & le pavé d'yuoire, ensemble le dedás des murailles. Tous les Temples des Dieux y sont bastis de pierre de Beril; & les Autels haut esleuez de pierre d'Amethiste, sur lesquels ils sacrifient aux Dieux. Par la ville court vn fleuve de baume tres-odorant, la largeur duquel est de cent coudees, & sa profondeur telle qu'on y peut aysément nager. Les habitans ont des estuues de verre, qu'ils eschauffent du feu de canelle: & au lieu d'eau, ils remplissent les cuues de rosee tiede. Ils portent des robes de toile d'araignee, teinte en pourpre, & bien deliee. Ces gens là n'ont ny corps, ny charnure; & les yeux des hommes ne les peuuent voir qu'à la façon des Idees: Et bien qu'ils soient tels, ils ne laissent pas d'aller, de venir, de parler, & d'estre susceptibles de la raison: Bref on diroit à les regarder, que ce sont des Ames nuës, & ombragées de quelque corps. Que si on ne les touchoit, on ne croiroit iamais

*Belle description  
de la ville où  
sont leur demeure  
les Bien-heureux.*

## LES ŒUVRES DE LVCIAN.

que ce que l'œil void fut vn corps : car ils paroissent comme des ombres droictes, & qui ne sont point noires. En ce pays la ieunesse y est eternelle; le iour n'y est ny trop clair, ny trop sombre; mais tel que la clarté de l'Aurore auant le Soleil Leuant. Ils n'ont qu'une saison en l'annee, sçauoir vn seul Printemps, qui dure tousiours, & vn seul Zephir qui parfume l'air. La terre y est toute couuerte de fleurs & d'arbres fructiers, ombrageux & pleins de verdure. Les vignes y portēt des raisins douze fois l'an & du fruct chascun mois. Les grenades, les pommes, & autres telles sortes de fructs, s'y cueillent, disent-ils, treize fois l'an: car ils ont vn mois qu'ils appellent Minos, auquel les arbres portent deux fois. Les espics de bled produisent à la poincte, au lieu de froment, du pain tout prest à manger, & semblable à des champignons. La ville est arrousee de trois cents soixante cinq fontaines d'eau, & autant de miel, outre qu'il y en a cinq cens qui distillent du baume; c'est la verité que celles-cy sont moindres. Il s'y treuve encore sept fleuves de lait, & huit de vin. Les banquetts & les collations se font hors la ville, au champ dit d'Elysiens; où se void vne belle prairie, & tout à l'entour vn bocage de toutes sortes d'arbres, lequel faict ombre à ceux qui repaissent assis sur des lits de fleurs. Les vents les seruent à la table, & leur apportent tout ce qu'ils demandent, excepté le vin dont ils n'ont aucunement besoin: car leurs tables sont entourees de plusieurs grands arbres de verre, où pendent pour fructs des coupes de toutes façons. Ceux qui sont appelez au festin n'ont rien à faire qu'à mettre bas vn ou deux de ces verres, lesquels se remplissent tout aussi-tost de vin: Voilà pour ce qui est de leur boire. Quant aux coronnes & chapeaux de fleurs, les Rossignols, & autres oyseaux de ramage, cueillent aux plus proches prairies des fleurs de toutes couleurs avec leur bec, & les respandent en voletant. Ils n'ont point d'autres parfums que ceux-cy. Les nuës espaiſſes ayant attiré tout le baume des proches fontaines, pour les respandre sur les banquetans, par le doux mouuement des vents; elles le rendent en se resserrant, & le pleuent aussi menu que rosee. Ces festins ne manquent point de Musique; & on y chante d'ordinaire les vers d'Homere, lequel est là present assis au dessus d'Ulyſſe, & faict bonne chere avec eux. Là se voyent encore des dances de petits garçons, & de pucelles. Les principaux de ceux qui chantent & menent le bal, sont ceux-cy. Eunomon de Locres; Arion Lesbien, Anacreon; & Steſichor, lequel est tumbé d'accord avec Helene. Ce bal est suiuy

d'une seconde danse de Cygnes, Arondelles, & Rossignols; sans y comprendre le doux & agreable murmure que faict la forest, par l'haleine du vent. Pour mieux fauourer les delices de ce lieu, ils ont deux fontaines; l'une de rusee, & l'autre de plaisir, desquelles chacun boit au comencement du repas, pour passer joyeusement le reste du iour. Il faut maintenant que ie vous raconte les hommes de marque, lesquels ie veis en ce lieu. Premierement i'y recognus tous les Princes & Capitaines de la guerre de Troye, excepté Ajax de Locres, qui estoit le seul qu'on disoit estre tourmenté parmy les damnez. Mais quant aux estrangers & barbares i'y veis les deux Cyrus; Anacharsis le Scythe, Zamolxe de Thrace, Numa d'Italie, Lycurgue Lacedemonien, ensemble Phocion & Tellus Atheniens: & bref tous les sages, excepté Periander. I'y descourris aussi Socrates fils de Sophroniscus, deuisant avec Nestor & Palamede, en la compagnie du Lacedemonien Hyacinthe, de Narcisse le Thesprien, d'Hylas, & de plusieurs autres beaux ieunes hommes. Et à voir ses façons de faire, & les mignardises qu'il faisoit à Hyacinthe, ie ne pouuois croire autrement qu'il ne l'aymast: L'on disoit mesme que Radamant en estoit fâché, & qu'il l'auoit menacé plusieurs fois, que s'il faisoit plus le sot, il le chasseroit hors de l'Isle; luy commandant expres, que laissant à part toutes ces folles pratiques, il ne pensast qu'à faire bonne chere. Platon estoit le seul qui ne s'y treuuoit point; & disoit-on qu'il habitoit en vne ville qu'il auoit luy mesme bastie, où l'on obseruoit les mesmes loix qu'il auoit escrites. Aristote & Epicure y estoient, & emportoient le prix sur tous les autres à gauffer & boire à qui mieux. I'y remarquay encore Esope le Phrygien, qui seruoit de bouffon à la compagnie, & Diogene Synopean, qui paroissoit tout autre qu'il ne souloit estre: car il auoit pris à femme Leda, cette bonne ouuriere, & le plus souuēt apres auoir bien haussé le goubelet, il se mettoit à dancier, & à resuer. Il n'y auoit pas vn seul Stoïque, & l'on faisoit coure le bruiet, qu'ils estoient encore apres à monter par la droicte voye de la Vertu. Outre ce, nous apprismes, qu'il n'estoit permis à Chrisippe d'aborder en ceste Isle, s'il ne se purgeoit premierement d'Ellebore par quatre diuerses fois. On disoit aussi, que ceux de l'Academie auoient grande enuie d'y venir, mais qu'ils estoient apres à consulter, & ne scauoient par où començer. Mais pour moy, i'estime qu'ils craignoient les ordonnances de Radamant, parce qu'ils s'estoient forcez de rejeter tout iugement & decision de chose

\* L'eau de ces fontaines est semblable au Nepenthe d'Homere, qui chasse bien loing tous ennuy.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

quelconque. Quelques-vns croyoient que plusieurs compagnõs & adherans de ceux qui estoient arriuez les auoient suiuis; mais que par vn defaut de courage ils s'estoient desistez de leur entreprise, & forlignez au milieu du chemin. Ceux que ie vous viens de nommer estoient les plus prizez en ce lieu, & reueroient par dessus tous Achille & Thesee. Quant à la jouissance amoureuse, les deux sexes s'y accouplent pelle-mesle, & l'vn deuant l'autre, sans que rien leur semble estre mal fait. Il n'y auoit qu'vn seul Socrates, qui detestoit la coustume de caresser de si pres les ieunes garçons; & toutesfois vn chacun l'accusoit de parjure: Car Hyacinte & Narcisse nous ont souuent rapporté le cõtraire, bien qu'il ayt tasché de les faire mentir en niant le fait. Toutes les femmes y sont communes par consequent, & aucun n'est jaloux de son voisin; en quoy ils sont Platoniciens tout à fait. Les ieunes gens se communiquent librement à ceux qui les recherchent, & n'en font iamais de refus.

*Il se moque de Socrates,*

*des loix de Platon,*

*Et d'Homere.*

Je n'auois encore esté que deux ou trois iours à la ville quand ie rencontray le Poëte Homere bié de loisir, lequel i'interrogeay de plusieurs choses, & entr'autres s de quel pays il estoit; Car il y ajà long temps (luy dis-je) que nous en sommes en doute, & desirons fort de le sçauoir. Tout le monde ne le sçait pas (me respondit il) veu qu'il y en a qui disent que ie suis de l'Isle de Chio; les autres de Smyrne, & la plus-part de Colophone: mais mon pays est en Babylone, où mesme ie suis appellé Tygran, & non pas Homere. A quoy il adjoustoit, que ce nom d'Homere ( qui signifie ostage) luy demeura tousiours depuis qu'il fut mis en ostage entre les Grecs. Quant aux vers que nous disons n'estre pas de luy, ie luy demanday s'il les auoit escrits, & il me dit qu'ils estoient tous siens, se moquant d'Aristarque & de Zenodote, Grammairiens qui faisoient mestier de gausser. Apres qu'il eust satisfait à ma demande, ie l'interrogeay derechef, pour quel subject il auoit commencé son Iliade par ces mots, LA CHOLERE. A quoy il me fit responce; que cela s'estoit ainsi rencontré fortuitement, & sans y penser. Je m'enquis encore de luy s'il auoit escrit l'Odissee auant l'Iliade, comme plusieurs l'affirment, & il me dit que non. Il ne m'eust de rié seruy de l'interroger s'il estoit aueugle, car ie voyois assez le contraire. Je luy fis plusieurs autres telles demandes, auxquelles il me respondit tousiours volontiers & de bonne grace, principalement depuis qu'il eust gaigné son procez contre Theriste, qui l'auoit fait assigner en matiere d'injures; disant, qu'en sa

Poësie il l'auoit depeint tout difforme & desfiguré: Mais le Poëte gaigna sa cause, parce que l'eloquent Vlyffe la plaيدا pour luy. Durant le temps que ie fus là de sejour Pytagore le Samien y vint par sept diuerses fois transformé en autant de sortes d'animaux. Et bref tous les retours que deuoit faire là bas son esprit y furent accomplis. Il auoit la moitié de sa personne toute d'or du costé droiët; & il luy fut accordé d'habiter avec tous les autres. Toutefois on estoit encore en doute s'il falloit l'appeller Pytagore ou Euphorbe. Empedocle y vint aussi my-bruslé, & rosty par tout le corps; mais toutes ses prieres n'eurent pas assez de force pour le faire receuoir au rang des autres. I'y veis celebrer entre plusieurs solénitez, certains tournois & festes qu'ils appellent Mortuaires, où Achille estoit lé cinquiesme des Iuges & Preuosts, & Thesee le septiesme. Ce ne seroit iamais faict si ie voulois raconter par ordre le tout; & ie suis content de le dire sommairement. Carus, sous la conduicte d'Hercule, vainquit Vlyffe pour le prix d'une couronne. Pareil à cestuy-cy fut le combat de l'Egyptien Arius, qui fut enterré à Corinthe avec Epius, sans qu'il y eust entr'eux aucun prix proposé; aussi n'ay-je pas souuenance lequel des deux vainquit à la course. Pour ce qui est du combat des Poëtes, il faut que ie confesse qu'Homere estoit souuent le plus fort, bien qu'à la parfin Hesiodé resta victorieux. Le prix qu'on leur auoit proposé c'estoit vne couronne faicte de plumes de Paon. Apres que les tournois furent acheuez, les nouvelles vindrent, que ceux du pays des Damnez s'estoiët desliez, auoient gaigné les forteresses, & empieté sur l'Isle. Ils marchoiert sous la conduite de Phalaris d'Agrigente, de<sup>h</sup> Busiris Egyptien, de Diomedé Thracien, de Scyron Pytiocampe, & de leurs confidans & complices. Aussi tost que Radamant en ouyt le bruiët, il meit sus pied vne armée de demy-Dieux le long des riuages. Thesee, Achille, & Ajax Telamonien, qui auoit recouert son bon sens, en furent esleus Capitaines. Les deux armées venans à se joindre combattirent d'un grand courage, mais en fin les Bien-heureux demeurèrent vaincueurs. En ceste meslée Achille fit des exploiët heroïques & dignes de luy. La valeur de Socrates ne fut guere moindre, car il tint tousiours bon au costé droiët; & combattit avec plus d'ardeur qu'il n'auoit iamais faict contre Delus, lors qu'il estoit en vie. L'on remarqua qu'il fit tousiours teste aux ennemis, sans leur tourner le dos en façon quelconque. Depuis, pour auoir cōbattu si vaillamment il fut recompensé d'un beau jardin assis aux faux-

*Il semocque de  
Pytagore.*

*Festes Mor-  
tuaires.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Academie de  
Socrates.*

bourgs, où faisant assembler ses amys, il dispute & discours d'ordinaire, appellant ce lieu, L'ACADEMIE DES MORTS. Sur la fin de ceste desfaiete les vaincueurs prirent les vaincus, & les renuoyerēt tous garrotez en leurs places accoustumees, pour y estre plus rudement traictez qu'ils n'auoient oncques esté. Homere fit vne description de ceste bataille, laquelle il me donna à mon depart pour l'apporter à nos Grecs: Mais ie perdis le liure depuis, avec plusieurs autres hardes. Toutesfois ie me souuiens fort bien que ce Poëme commençoit ainsi;

*Muse raconte moy la guerriere vaillance*

*Des Herôs trespassés, & la peur que leur lance*

*A mise sur le front des plus fiers ennemis*

*Qu'ils ont d'un bras vainqueur à leur pouuoir soumis,*

Après les honneurs de ceste victoire, ils firent cuire des febues, (comme ils ont de coustume quand ils triomphent de leurs ennemis) lesquelles ils mangerent avec vne grande solemnité. Pytagore fut le seul qui ne se treuua point à ce banquet: Il est bien vray qu'il estoit assis à vn coing, mais loing des autres: car il ne \* mangeoit pas volontiers de febues. Au septiesme mois que nous fumes là de sejour, il aduint vne estrange nouueauté. Il y auoit long temps que le fils du vieillard Scyntare, nommé Cynire, ieune homme fort adroict & de bonne mine, estoit espris de l'amour d'Helene. Elle d'ailleurs monstroit des marques euidentes d'vne affection reciproque à l'endroict de Cynire: Car pendant les banquets, ils se donnoient des œillades, & beuuoient l'vn à l'autre. Ce qui fut cause que le ieune homme se laissant emporter à sa passion se resolut de raur Helene, laquelle en fut tres-contente, & mesme l'aduisa qu'il leur falloit aller en l'vne des prochaines Isles de Liege ou de Caillé. Pour mieux venir à bout de leur entreprise, ils prirent à leur ayde trois de nos compagnons des plus hardis & vaillants. Cynire ne descouurit iamais son dessein à son pere, parce qu'il scauoit bien qu'il en eust esté repris. Si tost que le temps leur sembla commode, ils meirent en execution leur dessein; & sur la nuit, (ie n'y estois pas present, car ie m'endormis au lieu de soupper) tous les autres ne sachans rien de ceste conspiration, Cynire & ses confidens enleuerent secrettement Helene, & partirent à la haste. Cependant Menelaüs venant à s'esueille sur la mi-nuit, & ne treuuant point sa femme dans son liêt, il se meit à crier, appella son frere, & s'en alla soudain avec luy au Palais de Radamant. Sur le poinct du iour les espions qu'on auoit despeschez

*\* C'est vne allusion au symbole de Pytagore.*

*Histoire fabuleuse de Cynire & d'Helene.*

expres firent rapport, qu'ils auoient descouuert vn nauire fort loing du port. Au recit de ces nouvelles Radamant meit cinquante Herôs sur mer dâs vn esquif d'Afrodille tout d'vne piece, & leur commanda de suiure les raiisseurs. Ces Herôs firent en forte par leur diligence, qu'environ l'heure de midy ils attraperēt Cynire & ses compagnons, lesquels auoient desjà nauigé si auant en l'Ocean laicté, qu'ils estoient proches de l'Isle de Caillé, & peu s'en fallut qu'ils ne leur eschapassent. Ils les arresterent donc, & lierent leur nauire de cordes tissües de branches de rôses. Cela faict ils rebrousserent chemin, & emmenerent Helene, qui fondoit toute en larmes, tenant le visage panché contre terre. La premiere demande que Radamant fit à Cynire, ce fut, si quelque autre auoit esté de son party? Et ayant ouy que non, il le fit lier par les genitoires, ensemble ceux de sa suite, & les enuoya tous au lieu destiné aux Damnez; apres les auoir fait fustiger de mauues. En mesme temps il fut ordonné, que nous deslogerions de l'Isle auant le terme qui nous auoit esté prefix, & n'y sejournerions pas dauantage que le iour suiuant. Je fus si fasché de cecy que les larmes m'en vindrent aux yeux, considerant combien estoient grands les biens qu'il me falloit quitter, pour m'en aller encore vne fois vagabond & courant. Neantmoins les assistans allegèrent vn peu mon mal, disans que ie ne tarderois gueres à les reuoir, & me montrâns le siege qui m'estoit appresté pres de ces grands Herôs. Je m'en allay donc treuuer Radamant, & le priay de tout mon possible qu'il luy pleust de me dire ce qui me deuoit aduenir, & me reueler quelle seroit l'issüe de mon voyage. Il ne me fit point d'autre responce, sinon, Que ie retournerois en mon pays, mais que i'aurois bien du mal auant que d'y arriuer, & serois exposé à plusieurs dangers. Il ne voulut iamais m'asseurer dans quel temps i'y pourrois estre: Mais en me montrant les Isles prochaines, qui estoient cinq de nombre, & vne autre sixiesme plus esloignée, il me dit, Que les cinq Isles plus proches estoiet celles des Damnez. C'est là (adjousta-il) où tu vois tant de feux ardens. La sixiesme est la Cité des Songes, aupres de laquelle est l'Isle du Gouvernement, que tu ne peux encore bien descouuir. Au bout de toutes ces Isles, tu treuueras vn grand pays de terre ferme, assise tout à l'opposite de celle où vous demeurez. Et sçache que tu t'en iras enfin en vne autre contrec, non sans auoir souffert plusieurs maux; passé parmy diuerses nations, & cōuersé avec des peuples incognus & barbares. Soudain que Radamant

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Propriété fabuleuse de la racine de Mauue.*

m'eust dit ces parolles, il arracha de terre vne racine de Mauue; laquelle il me bailla, me commandant de nous vouër à elle, & l'inoquer en nos plus grandes aduersitez. Il nous aduertit encore, qu'estans arriuez en ce pays, nous prissions bien garde de ne point fouiller dans le feu avec vn glaiue; de nous abstenir de lupins, & de la conuersation des adolescens de dix-huict ans. Que si nous auions souuenance de ses aduertissements (adjoustoit-il) nous ne pouuions faillir d'aborder en leur Isle. En mesme temps ie mis ordre à mes affaires, & preparay tout ce qui n'estoit necessaire pour nauiger, leur tenant compagnie à table auant que partir. Le lendemain ie m'en allay treuuer le Poëte Homere, lequel ie priay de me faire vne Epigramme de deux vers; ce qu'il fit tresvolontiers. Alors ie dressay sur le port vne colombe de pierre de Beril, où ie grauy ce Distique;

*Lucian, bien-aymé des Herôs, à tout ven,*

*Et puis son cher pays de rechef la reçeu.*

Ie me meis en chemin pour partir le plus secrettement que ie peüs, & sans que Penelope s'en apperçeut. Tous les Herôs m'accompagnerent à mon depart, & entr'autres Vlysse, qui me pria de porter vne sienne lettre à Calipson en l'Isle Ogygie. Radamant nous donna vn guide nomé Nauplus, afin que si de fortune nous arriuiions aux Isles susdites, on ne nous prit point pour des gens suiuan vne autre route. Comme nous eusmes cinglé par delà cet air odorant, nous fusmes incontinent surpris d'vne puanteur intolerable, comme de bitume, de soulfre & poix qu'on faisoit brusler ensemble. Aussi sentions nous vne rostisserie puante, & ie crois que c'estoit de la chair d'homme bruslee. L'air estoit tenebreux & obscur; duquel tumboit à terre vne rosée semblable à des gouttes de poix fonduë. En outre il nous sembloit ouyr des coups de fouët, ensemble les plaintes & gemissemets de plusieurs personnes. Nous n'encrasmes en aucune de ces Isles, ains en vne seule qui estoit telle. Elle auoit pour murailles de grands rochers estallez, raboteux, & glissans: On n'y voyoit au dedans ny forests ny fontaines. Apres que nous eusmes grimpé par ceste montee pierreuse avec beaucoup de trauail, nous marchasmes par vn sentier tout pauë d'espines & de chardons, trauerfans vne terre fort hideuse à la veuë: puis arriuasmes en la prison destinee pour supplice aux criminels. D'abord nous fusmes fort effrayez de la nature du lieu; car hors de terre sortoient en grand nombre des glaiues aigus & trenchans, & tout à l'entour serpenoient deux fleues

*Lucian exprime icy le lieu destiné pour supplice aux Damnez, apres auoir décrit celui des Bien-heureux.*

fleuves, l'un de fange, & l'autre de sang. Au dedans on en voyoit encore vn autre tout de feu, qui couroit comme de l'eau, & flot-  
toit ainsi que la mer. Il estoit plein de diuers poissons, dont les  
vns ressembloient à des flambeaux ardents, & les autres (sçauoir  
les plus petits qu'ils appelloient lezarts) à des charbons embrasés.  
On n'y pouuoit entrer que par vn petit guichet estroit à mer-  
ueilles, le portier duquel estoit Timon l'Athenien. Vn peu plus  
auant (marchant tousiours sous la conduicte de Naplus nostre  
guide) nous veismes vn grand nombre de criminels, desquels  
nous en recognusmes quelques-vns. La cōdition des Roys & des  
hommes de basse estoffe y estoit esgalle. Nous y apperceusmes  
entr'autres le pauvre Cynire, pendu par les genitoires, & prest à  
estouffer de fumee. Ceux qui nous conduisoient nous dirent la  
vie d'un chacun, ensemble la cause de leur punition; & comme  
les plus tourmentez estoient ceux qui durant leur vie auoient fait  
estar de mentir, & farsi leurs liures de fables. Ctesias Gnidien,  
Herodote, & plusieurs autres tenoient le premier rang entre ces  
discoureurs & inuenteurs de comptes faicts à plaisir. Aussi-tost  
que i'y veis ceux-cy, ie commençay de m'entretenir d'esperance  
pour l'aduenir, parce que ie ne me sentoie point coupable d'auoir  
iamais dit aucun mensonge. Peu apres ie m'en retournay droit  
à mon nauire, n'ayant pas le cœur de regarder des choses si es-  
pouuentables à voir: Et apres auoir dit adieu à Naplus, ie le  
renuoyay.

Nous descourismes vn peu plus loing l'Isle des Songes, si om-  
brageuse, que la veüe n'y pouuoit pénétrer que bien difficilement. Description de  
l'Isle des Songes.  
Elle approchoit fort à nos songes, & comme nous pensions l'a-  
border, il sembloit qu'elle s'esloignast & retirast en arriere. Tou-  
tesfois nous fismes en sorte qu'en fin nous y prisms terre, au port  
nommé *Le Dormir*, pres de la porte d'yuoir, où est assis *le Temple  
du Coq*: Delà nous descendismes à *Pette-veüe*, & entrez que nous  
fusmes dans la Cité, nous y veismes plusieurs & diuers Songes.  
Mais ie veux premierement descrire ceste Cité, de laquelle aucun Quelle est la cité  
des Songes.  
n'a parlé qu'un seul Homere. Elle est enuironnee d'une espaisse  
forest, les arbres de laquelle sont des pauots & des mandragores,  
où les chauue-fouris volettent à troupes: car en toute la Cité, ne  
se treuuent point d'autres oyseaux. Au pied de la forest court vn  
fleuve appellé *Gué-nustal*, & vn peu plus auant tout contre la porte  
découlent deux fontaines, l'une nommée *Brunette*, & l'autre *Toute-  
nuict*. L'enclos de la ville est fort haut, & represente autant de

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

couleurs que l'Arc-en-ciel. Il n'y a pas seulement deux portes, comme dit Homere, mais bien quatre; dont les deux regardent vers la prairie de Paresse, (l'une de fer, & l'autre de brique, par où l'on tient que sortent les Songes hydeux & cruels.) Les deux autres portes sont tournées sur le port, & du costé de la mer: l'une desquelles est de corne, & l'autre d'yuoire, par où nous estions entrez. Arriuant à la ville, on treuve à main droicte le Temple de la Nuit, (laquelle ils reuerent plus qu'aucune autre Deité) ensemble celuy du Coq, qui a son Temple tout contre la porte. Au costé gauche est le Palais Royal du Sommeil, qui commande en ce lieu, & a pour ses Lieutenans deux grands Princes: L'un se nomme *Trouble-sens*, fils de *Vaine-race*; l'autre *Riche-fame*, fils de *Phantasion*. Au milieu de la place publique est vne fontaine qu'ils nomment *Bouche-oreille*, & deux autres pres de celle-cy, qui portent les noms de *Tromperie*, & de *Verité*. Là se void encore vn cabinet & lieu secret, duquel se rendent les Oracles. Celuy qui a la charge de Prophetiser s'appelle *Contre-parleur*, qui fut en son tēps vn Interprete de Songes, auquel le Dieu Sommeil donna cet estat pour recompense. Quant aux Songes, ils sont tous diuers & differents en espece: Les vns beaux, longs, & joyeux; les autres petits & difformes. Ceux-cy riches, & tous dorez; ceux-là pauvres & vils. Ils apparoissent diuersement à la fantaisie; ores aislez, tantost terribles. Auiourd'huy parez à la royale, comme pour faire monstre d'eux-mesmes, & demain desguisez en Dieux. Parmy ceux-cy nous en recogueusmes plusieurs que nous auions veu jadis en nostre pays. Ils s'approcherent pour nous saluer, & nous embrassans mutuellement comme bons amis, nous prirent & menerent en leur logis, où ils nous reçeurent honorablement. Ces esprits changeants & fantasques nous repaissoient de mille esperances, & nous promettoient des Sceptres & des Couronnes. Quelques-vns d'entr'eux nous porterent en nostre pays, & apres nous auoir fait voir nos parens & amis, ils nous ramenerent le mesme jour. Nous demeurasmes avec eux trente iours, & autant de nuits, ne pensans qu'à dormir & faire bonne chere. Depuis vn grand esclat de tonnerre suruint, lequel nous esueillla tout à coup en sursaut, & nous effraya grandement. Alors, apres auoir bien repeu, nous partismes, & dressasmes les voiles. Le troisieme iour nous prismes port en l'Isle Ogygie, où la premiere chose que ie fis ce fut d'ouuir & lire la lettre que ie portois à Calipson de la part d'Vlysse, les parolles de laquelle estoient telles.

*Du Palais du Sommeil.*

*De la diuersité des Songes.*

## VLYSSE A CALIPSON. S.

CESTE Lettre vous fera foy, comme ayant quitté vostre compagnie, pour m'embarquer dans le vaisseau, que vous mesme auiez fait au parauant fréter, n'ayant cinglé que bien peu sur mer; la fortune me fut si contraire qu'à peine me pens-je sauuer en l'Isle des Pheaces, à l'ayde de Leucostoë. Ceux-cy me renuoyerent en mon pays, où ie treuuay plusieurs Muguets & Amoureux à l'entour de ma femme, qui faisoient bonne chere de mes biens. Bref apres les auoir tous mis à mort, ie fus finalement occis par mon fils Telegon que j'auois eu de Circé. Maintenant ie suis en l'Isle des Bien-heureux, où ie regrette le bon temps que j'auois autresfois avec toy, & l'immortalité que tu me promettois: Mais quoy que s'en soit, assure toy que si iamais l'occasion de te voir se presente, ie ne faudray pas de t'aller retreuer.

Voylà quel estoit le contenu de ceste lettre, par laquelle il la prioit de nous faire la meilleure reception qu'elle pourroit. Quelques stades par delà la mer, ie treuuay vne cauerne telle qu'Homere la descrit, & Calipson au dedans qui tissoit. Elle reçeut volontiers la lettre que ie luy donnay, & en la lisant les larmes luy vindrent aux yeux. Apres nous auoir traictez solemnellement, elle nous demanda plusieurs choses d'Vlysse, & s'enquit principalement de la beauré de Penelope, m'interrogeant si elle estoit si femme de bien qu'Vlysse le luy auoit iadis affirmé. A quoy nous luy respondismes ce qui nous sembla le meilleur & le plus à plaisir. Nous partismes peu apres pour nous en aller en nostre nauire, où nous passâmes la nuit sur le riuage. Le lendemain matin nous commençâmes à nauiger sur le poinct du iour; non sans estre battus de l'orage & de la tourmente par l'espace de deux iours entiers. Au troisieme iour nous rencontraâmes les Courge-Pyrates, peuples sanglans & cruels, lesquels volent tous ceux qui nauigent aupres de leurs Isles. Leurs nauires sont fort grandes & faictes de courges longues de six coudees: Car quand elles sont seiches, ils les creusent, & en tirent tout ce qui est dedans; & voilà commēt ils s'en seruent pour nauiger. Les tyges des roseaux leur seruent de masts, & les fucilles de la courge de voiles. Ceux-cy nous faillirent avec deux de leurs vaisseaux, & nous battirent à coups de graines de courge à faute de cailloux. Nous fusmes long tēps à combattre sans sçauoir lequel des deux partis auoit du meilleur,

*Nouvelle ren-  
contre.*

*Des Courge<sup>m</sup>  
Pyrates.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Des Nage-noix  
Et de leurs vais-  
seaux.*

iusqu'à ce qu'environ le midy nous veismes venir apres les Courge-Pyrates, les Nage-noix qui leur estoient ennemis, comme ils le monstrerent appertement: Car en mesme instant que les Courge-pyrates les descoururent, ils nous laisserent en paix, & tournerent visage pour les combattre. Cependant nous eusmes loisir de dresser les voiles, & de prendre la fuitte, les laissant là combattre à leur ayse. Or nous croyons du commencement, que les Nage-noix viendroient au dessus des autres, parce qu'ils estoient en plus grand nombre, & auoient cinq vaisseaux beaucoup plus roides que ceux des Courge-pyrates. Ces vaisseaux estoient faits de coquilles de noix fendues en deux, & chacune de ces moitez auoit environ quinze coudées de longueur. Apres que nous fusmes esloignez d'eux, nous prismes garde aux blessez, & depuis fusmes tousiours en armes, n'attendans que quelque nouveau rencontre, comme il aduint: Car ainsi que le Soleil se cachoit, voicy venir d'une Isle deserte vingt hommes ou environ, montez sur de grands Dauphins qui les portoient seurement, & en bondissant à la façon des cheuaux. C'estoient des Pyrates aussi bien que les autres, lesquels arriuez pres de nous se diuiserent en deux bandes, & nous ietterent des os de seiches, ensemble des yeux de cancre & d'escreuisses: Mais nous les poursuivismes de si pres de nostre costé, qu'ils ne durerent pas long temps deuant nous; ains se meirent en fuitte, & s'en retournerent en leur Isle. Sur la mi-nuict que la mer estoit calme & bonasse, nostre nef heurta fortuitement contre vn grand nid d'Alcion, qui pouuoit auoir environ soixante stades de tour. Alors l'oiseau, qui n'estoit gueres moindre que son nid, & qui couuoit là ses œufs, se leua soudain, & peu s'en fallut qu'il ne renuersast nostre nef du vent de ses ailles. Le cry pitoyable & funeste qu'il fit en volant nous effraya tous. Sur le poinct du iour, nous apperceusmes que ce nid estoit aussi ample qu'un nauire, & tout entre-tissu de grands arbres. Au dedans il y auoit bien cinq cents œufs, chacun desquels estoit plus gros qu'un muid de Chios. Desjà mesme les petits commençoient à s'esclorre & à pepier. Nous rompismes vn de ces œufs avec des coignes, & en tirasmes hors l'oiseau qui n'auoit encore point de plumes, & neantmoins il excedoit en grandeur vingt vautours. Au mesme inistat que nous eusmes esloigné ce nid de la longueur de deux cents stades ou environ, nous veismes quelques estranges merueilles, dont nous fusmes fort estonnez: Car vne Oye qui pendoit pour enseigne sur la poupe du nauire fut toute cou-

*Nid d'Alcion es-  
merueilleable.*

*Augures mer-  
ueilleux.*

uerte de plume, & se mit à chanter. Le Pilote Scynthare, qui parauant estoit chauue, eut soudain vne grande perruque; &, ce qui est plus esmerueillable, le mast du nauire commença de germer, & de pousser bien auant ses rameaux, qui portoient pour fruiçts des figues & des raisins, lesquels n'estoient pas encòre bien meurs. Ces visions & fantosmes prodigieux nous troublerent fort, & nous fismes priere aux Dieux qu'il leur pleust d'en destourner la menace. Nous pouuions auoir fait enuiron cinq cents stades sur mer, lors que nous descourismes de loing vne grande & espaisse forest toute touffuë de Cyprez & de Pins. D'abord nous creusmes que ce fut terre ferme: mais c'estoit bien plüstoit vne mer de large estenduë qui produisoit des arbres sans racines, lesquels neantmoins se tenoient immobiles & droicts, comme s'ils eussent nagé sur l'eau. Estans arriuez là tout contre, nous fusmes bien en peine touchant ce que nous auions à faire; parce qu'il estoit mal-ayse de nauiger entre des arbres si touffus & espais, & encore plus difficile de reculer en arriere. Apres auoir pensé long temps, ie m'aduisay finalement de monter sur le plus haut de ces arbres, d'où ie veis (portant ma veuë le plus loing qu'il m'estoit possible) que ceste forest contenoit d'estenduë enuiron cinq cents stades ou plus, & qu'il y auoit par delà, vne autre mer Oceane fort grande. Alors il fut conclu entre nous de guinder, si faire se pouuoit, le nauire par dessus le sommet des arbres qui estoient fort espais, & le tirer par là iusques en ceste autre mer; ce que nous fismes: Car lié que nous eusmes le nauire avec vn gros chable, nous le tirasmes au dessus, & l'ayant ainsi mis sur les branches espaises, & tendu les voiles au vent, nous nauigeasmes aussi à l'aise qu'en pleine mer. Ie me souuins alors de cès vers du Poète Antimachus;

*Ceux qui bien loing de nostre veuë*

*Guindent le mast de leur vaisseau*

*Sur vne mer toute touffuë*

*D'arbres immobiles en l'eau.*

Passé que nous fusmes sur le sommet de ceste forest, nous abordasmes à l'autre mer, où nous tirasmes nostre nauire, nauigeans tousiours depuis sur vne eau fort claire & paisible; iusqu'à ce que nous rencontraimes vn grand abyssme, où les vagues se diuisoient à replis tournoyans. Ainsi voyons nous

*Comparaison  
propre.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

souuent vn grand pays estre englouty dans les creux entr'ouuerts qui se font par vn tremblement de terre. Le meilleur expedient que nous eufmes pour lors ce fut de caller les voiles, & soudain le vaisseau s'arresta. Peu s'en fallut neantmoins qu'il ne s'abimast dans ce Goufre, où nous veifmes (chose esmerueillable, & horrible à voir!) vn precipice profond de plus de mille stades; car l'eau nous sembloit diuifce en deux. Comme nous regardions à l'entour, nous descouurifmes loing de nous vne maniere de pont qui se formoit de l'eau, lequel touchoit d'vne mer à l'autre, & les assembloit toutes deux en vne. Nous fismes en sorte qu'à force d'auirons nous trainafmes nostre nauire à ce pont, ne pensans iamais d'en venir à bout. Vn peu plus auant nous entrafmes en vne mer calme & tranquile, où se voyoit vne Isle assez petite, laquelle on pouuoit facilement aborder: Elle estoit habitee par certains hommes sauuages appelez *Caboche-bœufs*, qui portoient des cornes à la teste, & ressembloient à peu pres au Minotaure, de la façon que nous le peignons en nostre pays. La premiere chose que nous fismes ayans pris terre en ceste Isle, ce fut d'aller chercher de l'eau, & tafcher à recouurer quelques viures, parce que les nostres estoient faillis, mais nous ne peufmes iamais treuuer que de l'eau douce. Il nous sembloit ouyr assez pres de nous vn mugissement fort estrange, & tel que celuy des bœufs. Ce qui fut cause qu'estas accourus à cé bruiet, nous treuuafmes que c'estoiet ces hommes monstrueux, lesquels se mirent à nous poursuiure si tost qu'ils nous descouurirent, & prirent trois de nos cōpagnons. La peur que nous eufmes que le mesme ne nous aduint, nous fit retourner bien viste vers nostre nauire, où nous prifmes les armes, comme estimans chose indigne de laisser nos amys au besoin. Je vous laisse à penser avec quelle diligence nous accourufmes pour attrapper ces Barbares, qui s'amusoient à partager entr'eux la chair de nos gens qu'ils auoient occis. Ils furent d'abord si estonnez de nous voir reuenus, qu'ils se meirent tous en fuitte: Mais nous les sçeufmes si bien poursuiure, que les atteignans nous en tuafmes enuiron cinquante, & en fismes deux nos prisonniers. Cela fait nous tirafmes droict à nostre vaisseau, avec nos esclaves, sans treuuer chose quelconque à manger; tellement que mes cōpagnons estoient tous d'aduis qu'on coupast la gorge à ces prisonniers: Ce que ie ne voulus iamais permettre, ains les fis lier & garder, de peur qu'ils ne feschappassent. Quelque temps apres arriuerent des Ambassadeurs de la part des Caboche-bœufs, s'of-

*Estrange mer-  
ueille.*

*Caboche-bœufs,  
hommes ainsy  
nommez, &  
pourquoy.*

frans à les rachepter. Nous comprenions assez ce qu'ils vouloient dire par les signes & gemissements qu'ils faisoient, à la façon de ceux qui demâdent quelque chose instamment. La rançon qu'ils nous presentoient cōsistoit en fourmages, poissons secs, oignons, & en quatre cerfs, chacū desquels auoit seulement trois pieds, scauoir deux derriere & vn deuant: car les deux venoient à se joindre & assembler en vn. Nous leur rendismes leurs prisonniers moyennant ceste rançon, & le lendemain nous cinglasmes en pleine mer. Peu apres nous commençasmes à voir des poissons, des oyseaux, & autres tels signes, qui nous presageoient que nous n'estions pas loing de terre. Durant ceste nauigation, nous vismes des hommes qui nauigeoient d'une nouvelle façon: car ils estoient eux-mesmes les vaisseaux & les nautonniers. Je suis constant de vous en faire le recit. Ils estoient estendus sur l'eau le ventre contre-mont, & auoient l'engin grand, droict, & tendu, auquel ils attachoient des voiles. D'auantage, ils tenoient les extremittez de leurs pieds avec les mains, & nauigeoient de ceste façon à l'ayde du vent qui les pouffoit. Apres ceux-cy nous en vismes d'autres assis sur de grandes pieces de liege, lesquels ayans attelé deux Dauphins les faisoient marcher deuant, & tirer leurs lieges. Ils ne nous firent aucun mal, & ne nous poursuiuirent iamais: au contraire, ils alloient aussi doucement, que s'ils eussent tiré vne charette, & il sembloit à les voir qu'ils s'esmerueillassent de la forme de nostre nauire. Sur le soir nous arriuasmes à vne petite Isle, laquelle selon nostre opinion, estoit habitee par des femmes, qui parloient la langue Grecque, & lesquelles s'en vindrent au deuant de nous, non sans nous faire plusieurs careffes. Ces femmes estoient belles, de bonne grace, bien vestuës, & portoiēt des robbes qui leur traismoient iusques à terre. Leur Isle se nommoit Casabule, & leur ville Hyamardie. Nous ayans pris par les mains, elles nous menerent en leurs maisons, & alors vne soudaine peur me faisit: ce qui ne me presagea rien de bon, principalement lors que regardant de part & d'autre, ie vis pesse-mesle sur le paué des os & des tests de plusieurs morts. Je ne voulus pas neantmoins faire grand bruiēt tout à coup, ains assemblay mes compagnons, pour nous mettre en armes, & prenant en main la

*Nouvelle maniere de nauiger.*

*Superstition touchant la racine de mauue.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

main à l'espée, & l'ayant empoignée par le coler, la liay fort estroitement, l'interrogeant de sa condition, & de celle de ses semblables. Tellement qu'elle fut contrainte de me confesser à son grand regret, qu'elles estoient toutes des femmes marines, appellees communément Iambe-d'asnes, & qu'elles viuoient des estrangers qui arriuoient en ceste Isle: A quoy elle adjoustoit, qu'apres auoir enyuré les nouueaux venus, elles couchoient avec eux, & les mettoient à mort, soudain qu'ils estoient endormis. Au recit de ces parolles ie la laissay garrottee, comme elle estoit desjà, & m'en allay monter sur le toit de la maison, appellât à haute voix tous mes compagnons, qui accoururent en mesme instant. Ie leur fis le recit de tout ce qui se passoit, & entrez qu'ils furent dedans, leur monstray par terre les os des morts. Cependant la femme que j'auois liee deuint incontinent toute en eau, & s'esuanouit. Neantmoins ie me mis à frapper à grands coups d'espée contre ceste eau, laquelle deuint toute en sang. En mesme temps il fut conclu entre nous de retourner en nostre nauire, & de poursuiure nostre premiere route. L'Aurore commençoit à paroistre, lors que nous veismes deuant nous la terre ferme, laquelle nous estimions estre celle qui est route à l'opposite de ceste cy où nous habitons. Nous fismes donc nos prieres, & prismes conseil sur ce que nous auions à faire. Les vns furent d'aduis qu'il falloit seulement descendre au port, puis soudain retourner en arriere: les autres, qu'il suffisoit de laisser là le vaisseau, & d'entrer bien auant en ceste contree, pour voir de quelles gens elle estoit habitée. Tandis que nous estions à consulter, vn si grand tourbillon se leua, que iettant nostre nauire contre le port, il fut mis en pieces. Tellement que nous eusmes bien de la peine à sauuer nos armes, & quelques-vnes de nos hardes. Voylà ce qui nous aduint durant nostre voyage, (iusqu'à ce que nous eusmes mis le pied dans l'autre terre) tant en la mer & aux Isles, qu'en l'air: & depuis au ventre de la Baleine; mesmes apres que nous en fusmes sortis. Ie vous ay raconté ce que nous veismes en l'Isle des Bien-heureux, en celle des Songes, & finalement au pays des Cabochebœufs, & Iambe-d'asnes; Aux liures suiuanes ie vous feray le recit des aduentures que nous eusmes en ceste terre des Antipodes.

*C'est une reprise de tout ce qui est dit.*

ANNO-

## ANNOTATIONS.

a *Sarpedon.* ] Fils de Iupiter & de Laodamia fille de Bellerophon. Estant Roy de Lycie, & fort adroit aux armes, Il assista toujours Priam à l'encontre des Grecs, & fut finalement occis par Patrocle, apres auoir monstré plusieurs belles marques de sa valeur.

b *Du Colosse de Rhodes.* ] Il estoit tout d'airain de la hauteur de septante coudées, à cause dequoy il fut mis au rang des sept-miracles du monde. Chares disciple de Lyssippe fut l'Autheur de cest admirable chef d'oeuvre.

c *Tirone.* ] Les Autheurs ne font point mention de ceste Royne, mais bien de Titon fils de l'Aurore; tellement qu'il vaut mieux s'en rapporter à ce qu'en dit Lucian que non pas le mettre en doute.

d *Champ Elysien.* ] Où les belles ames faisoient leur sejour, & y iouissoient d'un million de felicitez toutes differentes, lesquelles sont descrites en beaux vers dans <sup>1</sup> Virgile.

e *Nestor.* ] Fils de Neleus & de Cloris, si nous croyons à ce qu'en dit <sup>2</sup> Homere. Il mena guerre en la fleur de son aage contre les Epees, peuples de Lacedemone, qui furent dits depuis Eliens. C'estoit un Prince fort eloquent, & d'un bon conseil. Il prit à femme Euridice fille de Clymene, de laquelle il eust sept enfans males, & vne seule fille.

f *Cryssippe.* ] Lucian entend parler d'un Philosophe fort extravaugant en ses opinions, & si fantalque que tous les Doctes de son temps luy reprochoient qu'il y auoit beaucoup plus de folie que de sagesse en la doctrine dont il faisoit profession.

g *De quel pays il estoit.* ] Cicero dit qu'Homere s'estoit acquis tant de reputation parmi les Grecs, tant pour ses beaux vers que pour les merueilles de sa vie, que toutes les Prouinces de Grece le disoient natif de leur pays. Apres sa mort ceux de Smyrne luy dresserent un Temple en leur ville.

h *Buſyris.* ] Fils de Neptune & de Libyce. Il estoit si cruel qu'il coupoit la gorge à tous ses hostes, & les immoloit à Iupiter. Hercule (auquel il vouloit iouir un mesme iour qu'aux autres) voyageant en Egypte le mit à mort avec son fils Amphidamas.

i *Si elle estoit femme de bien.* ] Ceux-là se trompent lourdement qui donnent à Penelope l'epithete de chaste. Car plusieurs anciens Historiens dignes de soy sont de contraire opinion, & disent que c'estoit la plus rusee putain de son temps, laquelle se prostituoit à tous en l'absence de son Mary. Ce qui ne se deuroit point mettre en doute quand il n'y auroit point d'autres indices que ceux-cy, qu'elle se laissa corrompre par les presents que les Courtisans de son temps luy faisoient, & espousa celuy qui auoit mis à mort Ulyſſe son mary.

<sup>1</sup> Aug. de l'Eneid.

<sup>2</sup> Odyſſee II.

<sup>3</sup> En l'Oraison qu'il a faicte pour le Poete Archim.

## LE TYRANNICIDE.

C'EST moy (Messieurs les Iuges) qui ay mis à mort deux Tyrans en un mesme iour: l'un vieil; l'autre ieune & prest à succeder à tous ses forfait: & toutesfois ie suis icy venu pour ne vous demander qu'un seul salaire de tous les deux. Entre tous les Tyrannicides qui furent oncques, autre que moy n'en a iamais occis deux d'un seul coup: Car apres auoir coupé la gorge au fils, de ma propre espee, j'ay encore esté cause que le pere s'est fait mourir soy-mesme pour la grande amour qu'il portoit à son fils. Ce Tyran donc a reçu la recompense des forfaites qu'il a comis autresfois durant sa vie, & voyant son fils estendu sur la place, a esté contraint (contre l'opinion d'un chacun) de se laisser cheoir

Vn certain personnage esté entré dans un charreau pour tuer un Tyran, ne le trouuant point, il tue son fils, & luy laisse l'espee dans le corps. Le Tyrā de retour, & voyant son fils mort se tue luy mesme de ceste espee. Depuis celuy qui auoit occis le fils dem. i. d. d'en estre recōpensé.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

sur la pointe de son espee. Le fils que i'ay tué de ma propre main m'a frayé le chemin à la mort du pere: & ce meschant qui en son viuant auoit esté complice des cruantez paternelles, en a esté luy mesme le parricide. Tellement que c'est moy qui ay abbatu la Tyrannie; moy, dis-je, qui ay changé l'ordre des massacres, & treuüé l'inuention de tuër les meschans. Mon bras a desfaict le plus fort, qui estoit le ieune, & le vieillard a eu mon espee pour instrument de sa mort. Je me promettois autant de recompense de vous qu'il y auoit de morts, pour ne vous auoir pas seulement deliurez des maux presents, mais aussi des futurs; r'assurant vostre liberté sur la ruïne de ces perfides: Mais à ce que ie vois, bien que vous soyez redeuables de vostre deliurâce à ma seule valeur, ie suis encore en danger de n'auoir aucun salaire de vous, ains d'estre seul frustré du prix que les loix par moy practiquées ont liquidé. Il me semble donc que mon aduersé partie ne peut empescher celà, pour conseruer, comme il dit, tous les droicts du peuple. Je me doute bien plustost que ce qu'il en faict, c'est à fin, que luy qui est fasché de la mort de ceux-cy, se puisse venger de moy, qui en ay esté la cause. Mais si c'est vostre plaisir (Messieurs les Iuges) de me donner vn peu d'audience, ie vous raconteray tous les maux qu'ameine vne Tyrannie, bien que vous ne les sçachiez que trop: Car par ce moyen vous cognoistrez mieux quel est mon merite, & la cognoissance que vous aurez des perils dont vous auez esté deliurez, vous donnera subject de vous resiouyr.

Nous n'estions pas oppressez d'vne seule tyrannie, & vn seul seruage (comme il est aduenü plusieurs fois) ne nous forçoit point de gemir sous l'injuste volonté d'vn Seigneur; ains entre tous ceux qu'vne mesme infortune a iamais accablez, nous seuls auons deux Tyrans pour vn, qui nous trauailloient d'vne double calamité. C'est la verité que le vieillard estoit encore plus retenu que le ieune; plus attempé en son courroux, plus tardif au supplice & à ses appetits dereglez, comme celuy auquel l'aage arrestoit l'ardeur du courage & les amorces des voluptez. Outre qu'on disoit encore, que son fils le forçoit à commettre, contre son gré, des cruantez & felonniees en son Royaume; & qu'il n'auoit point vn naturel de Tyran, si ce n'est en ce qu'il obeysoit à son fils. Mais quant à ce dernier, il n'en estoit pas de mesme. Il auoit tellement attaché son pere à ses volontez, que ses cruantez estoient ses delices, & luy mesme ne respirant que sous sa tyrannie, cedit volontairement à ses saletez. Je vous accorde que ce ieune homme

Celuy qui sert d'instrument à la mort d'autruy, est aussi coupable que s'il le tuoit.

Vn cruel assassin est tousiours fourny d'excuses pour deffendre son forfait.

portoit quelque respect à son pere à cause de l'age, & ne vouloit pour l'amour de luy s'attribuer le tiltre de Roy. Toutesfois cela ne l'empeschoit pas de s'aduouier pour Chef de la Tyrannie, & de monstret, que de luy dependoit la deffence de la Royauté. Car luy seul cueilloit le fruiet qui pouenoit de ces injustices; estoit le conducteur de ses Satellites, & punissoit ses subjects. Bref luy seul enleuoit les ieunes enfans; violoit les vierges, & souilloit la couche des mariez: *Que si quelque nouveau massacre, larcin, bannissement, ou punition se faisoit; tout cela n'aduenoit que par la temerité du ieune homme. Le vieillard le suiuiot, & ne luy seruoit que de complice, appreuuant seulement les meschancetez de son fils. Et voylà d'où s'est ensuiuy tout nostre malheur: Car vn Prince ne cesse iamais de mal faire, depuis qu'il s'est laissé gagner vne fois à la volupté. Ce qui nous trouuailloit le plus durant ce seruage, c'estoit que nous preuoyons bien qu'il seroit de longue duree; Que la Republique s'en iroit aneantie par succession de temps, & finalement, que le peuple seroit eschange d'un mauuais Prince avec vn autre encore plus meschant. C'est vn grand allegement aux autres nations, que de pouuoir dire; Cestuy-cy finira bien-tost, & dans peu de temps nous serons deliurez de sa tyrannie. Mais ces deux ne nous promettoient pas l'effect d'une semblable esperance, ains nous voyons desjà deuant nos yeux vn heritier tout prest d'enuahir le gouuernement. Il n'y auoit celuy, si hardy fust-il, auquel ceste entreprise ne semblast difficile, bien qu'il en desirast l'execution avec autât de volonté que moy. L'espoir de recouurer iamais plus la liberté s'en alloit perdu, & la Tyrannie sembloit inuincible, parce qu'il en falloit vaincre plusieurs. Neantmoins toutes ces difficultez ne m'ont point esbranlé, ny moins encore destourné ma resolution par la peur du danger: car ie me suis mis en deuoir moy seul de tuër le Tyran, à l'ayde de mon espee, laquelle a combattu comme moy. I'estois desjà resolu de mourir auant que faire le coup, & ie scauois fort bien que de ma mort s'ensuiuroit la liberté de tout le public. Tellement qu'estant parueniu au premier corps de garde, i'en chassay bien loing tous les Satellites, avec beaucoup de peine, & tuant tous ceux que i'auois à rencontre, ie vins au principal noeud de l'affaire. Ce fut à ceste seule forteresse de Tyrannie, & au vray subject de nos calamitez que ie m'attaquay. Il faisoit sa residence au plus haut du chasteau, & bien qu'il se meist en deffence, & taschast de resister aux coups que ie luy portois, ie l'occis neantmoins, & luy*

*C'est vn meschant chemin- quand les vieillards prennent pour guide les ieunes.*

*Toutes entreprises semblent faciles à vn courage temeraire & meschant.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

fis diuerses blessures. Desjà la Tyrannie estoit exilée, mon dessein mis à fin, le peuple libre; & il ne restoit que d'en faire autant du vieillard, lequel estoit demeuré seul sans gardes & sans armes, destitué de son plus grand deffenseur. Mais ie m'aduisay qu'il ne meritoit pas qu'on fouillast de son sang vn bras si valeureux que le mien. Ce qui fut cause ( Messieurs les Iuges ) que consultant secrettement cest affaire, ie me mis à dire à part moy. Voylà qui va bien, mon entreprise est reüssie, tout est acheué, & il n'est question que d'occire celuy qui reste. Sans doute il est indigne de mourir de ma main, principalement puis que ie viens d'accomplir vne actiõ si virile, laquelle ie pourrois prophaner par le meurtre d'vne creature si lasche. Il luy faut chercher vn bourreau conuenable & digne de luy. Mais il est besoin qu'il voye en quel estat est son fils, auant qu'estre puny luy-mesme; & que ce soit ceste espee qui fasse le coup. Apres ceste resolution, ie m'en allay hors de là. Et de fait mon espee parfit ce que i'auois bien deuiné parauant; car elle tua le Tyran, & seruit de catastrophe à ma Tragedie. Ie viens maintenant icy pour vous denoncer l'authorité du peuple, l'assurance du public, & la liberré de tout nostre Estat. Rien ne vous empesche de jouir du fruiet de mon execution. Le chasteau, comme vous voyez, est vuide de meschans: aucun n'y commande plus, & il est permis au peuple d'eslire les Magistrats, de iuger, & de contredire par les loix. Toutes ces franchises vous sont aduenues par mon moyen; & si vous jouissiez de la paix, vous en estes redeuables à mon espee, & à la desfaiete d'vn seul: puis que le pere n'a jamais voulu suruiure à son fils. Il me semble donc qu'il est bien raison que vous me recompensiez selon mon merite. Non que i'aye fait le coup pour le gain, ains pour obliger ma patrie. Tout ce que ie desire de vous, c'est que vous appreuuez par vos salaires ce mien exploict de valeur, afin que mon entreprise ne semblast mesprisee, si vous la iugiez indigne de quelque merite. Ie scay bien que mō aduersaire m'opposera que ie veux estre honoré, & recompensé contre tout droit: Que ie ne suis point vn vray Tyrannicide, & n'ay executé chose quelconque qui soit conforme à la loy, ains qu'il defaut encore quelque point à mon ouurage, auant qu'estre estimé digne de recompense. Mais i'auray raison si ie luy respons en ces termes: Que voulois tu que ie fisse dauantage? N'estoit-ce pas mon intention? N'y fuis-je point allé? Ne l'ay-je pas occis, & deliuré le pays? Y a-t'il encore quelqu'un qui commande à ceste heure, qui fasse la loy, & qui sou-

Maudit est le  
 meurtrier qui  
 se vende de son  
 forfait.

Le meurtrier  
 ne doit point  
 attendre d'au-  
 tre recompense  
 que la mort &  
 la honte.

stienne les meschans? Nenny sans doute: Au contraire, tout est maintenant en paix, les loix sont remises en estat, la liberté releuée, l'autorité de gouverner affermie, les mariages rendus inuiolables, les enfans hors du danger de rapt, les pucelles en secreté: & bres la ville se resiouit, & celebre des jeux, pour le bonheur qui luy est aduenu. Qui est cause de tout celà? Qui a chassé loing tous ces maux, & rappellé ces biens? Vrayement s'il se treuve quelqu'vn, auquel on en doie deferer l'honneur plustost qu'à moy, ie luy quitte le salaire, & me veux priuer moy-mesme de ceste recompense. Mais si i'ay esté le seul, qui ay executé toutes ces choses, par les entreprises, & dangers que i'ay encourus, entrant, tüant, punissant, & prenant vengeance de l'vn par l'autre; Pourquoi me blasmes-tu d'auoir fait mon deuoir? Pourquoi veux-tu rendre le peuple ingrat enuers moy? Si c'est parce que tu n'as tué le Tyran, & que les loix ordonnent vn salaire pour le Tyrannicide, ie voudrois bien sçauoir quelle difference y a t'il, si tu le tués, ou si tu luy donnes occasion de mourir? Pour moy i'estime qu'en ceste matiere, l'intention du Legislatteur ne fut iamais autre que d'affermir la liberté, ensemble l'autorité du peuple, & d'exterminer tout à fait les meschans. Voylà ce qu'il a honoré, & ce qu'il a iugé digne de recompense: & moy-mesme ay executé le tout: Car si i'ay occis celuy lequel estant mort a fait que l'autre n'a sceu viure dauantage, i'ay vrayement tué les deux, & mon premier meurtre estoit comme la main du second. Il n'est donc pas besoin que tu disputes si curieusement de ceste maniere d'assassinat, ou que tu recherches comment il est mort, mais plustost s'il est encore en estre, ou si c'est par mon moyen qu'il n'est plus. Si tu voulois tousiours proceder de ceste façon, il me semble que tu ferois l'acte d'vn imposteur, contre ceux qui auroient executé quelque action valeureuse, cōme si on les auoit tuez d'vne pierre, d'vn baston, ou d'vne autre armé que d'vne espee? Mais que seroit ce si i'auois assiegé vn Tyran, ou si par mon moyen il estoit contraint de mourir par famine? Voudrois-tu dire que ce ne seroit pas assez, & qu'il le falloit tuér de ma propre main, ou bien qu'autrement il y auroit du deffaut, pour l'accomplissement de la loy? mesme quand ainsi seroit que le mal-faicteur auroit souffert vn plus grand supplice, qu'il n'est porté par les ordonnances. Laisse moy ie te prie toutes ces considerations à part, & ne prens garde seulement qu'à cecy, apres t'en estre bien informé, sçauoir quel mal-faicteur reste maintenant? Quelle crainte de

Mal-heureux  
sont ceux qui  
pensent faire  
reuiure leur  
liberté par la  
mort des  
Grands.

Ce sont des  
maximes abo-  
minables que  
celles qui ou-  
urent la voye  
aux attentats.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

L'on peut faire mourir vn homme en deux façons.

mal; quel vestige de calamité? Que si toutes ces ordures sont nettoyyées, & s'il n'y a rien qui ne soit paisible, c'est à faire à vn calomniateur qui treuve à redire par tout de vouloir frauder de leur merite les actions de valeur. Quant à moy ie sçay bien qu'il est ordonné par les loix, ( si le long seruage ne m'en a fait oublier le contenu ) qu'il y a deux causes de mort : l'vne quand le meurtrier tuë luy mesme; & l'autre, lors qu'il contraint quelqu'vn de se faire mourir, bië qu'il n'execute l'homicide de sa propre main. Aussi est-ce la cause, pour laquelle la loy veut que telle personne soit aussi bien punie, comme l'autre, n'estimant pas que ce soit vne moindre faute: Tellement que c'est tousiours vne chose superflue, des'enqueter des moyens qu'on a tenus en assassinant. Quoy? voudrois-tu bien croire que celuy qui auroit occis quelqu'vn de la sorte, fut aussi punissable qu'vn homicide, & indigne d'estre absous, & que celuy qui par mesme moyë se rendroit protecteur de la Republique fut indigne du salaire qu'il auroit meritë? D'ailleurs tu ne me sçauois reprocher, que i'aye fait cela sans y penser, & que l'issuë en ayt esté fauorable fortuitement: Car que pouuois-je craindre dauantage, puis que le plus meschât estoit despesché? Pour quel sujet luy eusse-je laissé l'espee dans le corps, si ie n'eus preueu ce qui en deuoit aduenir? Possible me voudrois-tu mettre en auant, que celuy que i'ay occis n'estoit point Tyran, ou qu'il n'en portoit point le nom, & que par consequent ie ne merite pas de grands gages pour l'auoir tué? Mais tu ne m'objecteras pas que le Tyran estant mort il faille empêcher le salaire deu à celuy qui en a esté cause. O la grande curiosité! Tu te mets en peine, comme il a esté tué, bien que tu iouisses desjà de la liberté; ou bien tu requiers encore quelque chose de celuy qui a remis sus la Democratie, ou autorité populaire? La loy, comme tu le confesses, examine seulement le chef de l'affaire, & ne fait mention d'autre chose: Car il feroit beau voir que celuy qui auroit chassé bien loing vn Tyran, ne fut pas honnoré du tiltre de Tyrannicide? Il le meriteroit sans doute, pour auoir fait eschange du seruage avec la liberté. Or ceste mienne action n'est ny bannissement, ny chose quelconque, où il faille craindre vne seconde rebellion, ains vne entiere abolitiõ de toute la race, & vne incision iusques à la racine du mal. Je vous prie maintenât au nom des Dieux, d'examiner, si bon vous semble, tout le fait depuis le commencement iusques à la fin, pour voir s'il n'y a eu rien d'obmis à l'accomplissement de la loy, & à ce qui est requis d'vn

Tyrannicide. Premièrement il faut que ce soit vn courage masculin, qui cherisse le bien du public, & desdaignant tous dangers, recherche le salut de plusieurs par sa propre mort. Y a-t'il quelque défaut en moy de ces qualitez? Suis-je vn homme lasche & poltron? Ay-je reculé dans le chemin qu'il me falloit tenir? La peur m'a-t'elle effrayé? Sans doute tu ne me sçauois faire ceste reproche. Mais arrêstons là sans passer outre: Je suis content que tu presumposes que ie n'aye eu que la volonté, sans que l'effect s'en soit ensuiuy: Ne dois-je pas demander le salaire de telle entreprise? Ouy; & ie veux bien que tu sçaches, que si quelqu'autre eust occis le Tyran apres moy, ie meriterois encore d'estre recōpensé, principalement si ie m'en allois treuuer les Iuges, & leur disois: Messieurs les Iuges, j'auois vn mesme dessein que cestuy-cy, l'entreprise estoit desjà concludë à part moy, veu mesmes que ie n'ay pas manqué de donner des preuues de mon courage. Tellement que ie m'estime seul digne d'honneur. Si ie tenois tels discours, que respondrois-tu? Sçache que ie n'ay pas seulement fait celà, mais de plus ie me suis porté sur le lieu, & m'exposant au hazard ay encouru mille dangers, auant que de tuër le personnage: Car ne pensez pas que ce soit vne chose si facile de surprendre vne sentinelle, gaigner vn corps de garde, & seul desfaire tant de gens, en quoy consiste le principal. Quant au Tyran, il n'est pas beaucoup difficile de le vaincre; mais bien d'exterminer ce qui conserue la Tyrannie: car il est bien aysé d'acheuer le reste quand on est venu à bout du principal. Par où ie veux dire qu'il m'eust esté impossible de m'approcher iamais de ces deux Tyrans, si ie n'eusse gaigné les satellites qui les gardoient. Je diray bien d'auantage, c'est que j'ay surmonté les gardes, vaincu les mortes payes, rendu le Tyran sans soldats, sans armes, & tout denüé. Te semble-t'il que ces actions ne soient pas assez belles pour me faire priser d'vn chacun? Ne demandes-tu point encore quelque nouveau meurtre? Vrayement si tu le veux ainsi, celà ne manque point; car ie n'en suis pas forty sans respandre du sang, & sans faire vn massacre d'vn ieune homme si furieux que tout le monde le redoutoit. C'estoit par son moyen que le Tyran s'asseuroit, qu'on ne conspireroit iamais contre luy. Il s'affioit plus à luy qu'à tout autre, & sa seule presence luy seruoit de plusieurs satellites ensemble. Celà estant ainsi, ne suis-je pas digne de salaire, & n'est-ce pas la raison que ie sois honoré pour vne entreprise si honorable? Que feroit-ce si j'auois tué vn satellite, ou le seruiteur du Tyran, ou bié le plus braue

Le meschant  
estime tirer de  
la gloire d'vne  
action vicieuse.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

de ses Gentils-hommes ? Ne me priferoit-on pas beaucoup d'entrer au milieu du chasteau, m'exposer à trauers les armes, & defaire quelqu'un des amys du Tyran ? Regarde maintenant ie te prie qui est celuy qui a esté occis ? c'estoit le fils du Tyran, mais beaucoup plus cruel, & plus inhumain que luy-mesme. Il deuoit succeder à tout ce que son pere auoit fait, & luy seul pouuoit prolonger nos calamitez. Suppose que i'aye fait celà seulement, & que le Tyran mesmes ayant pris la fuitte, fust encore en vie, si ie demandois recompense, ne me la donneriez vous pas ? N'entreriez vous point en doute de l'autre ? N'estoit-il point Roy, meschant, insupportable ? Oyez vn peu maintenant le vray point de l'affaire. Tout ce que cestuy-cy requiert a esté par moy mis en execution autant que faire se pouuoit. I'ay tué vn Tyran par la mort d'un autre, non pas sans armes, ny d'un seul coup, comme il l'eust bien souhaitté, apres tant de meschancetez commises, mais l'oppressant premierement de grandes douleurs, & luy faisant veoir ce qu'il cherissoit le plus, (c'estoit son fils bien-aymé occis en la fleur de son aage, & bien qu'il fut mauuais, toutesfois ieune & semblable au pere) plein de sang & de poudre: Voilà les blessures d'un pere; les espees d'un vray Tyrannicide; la mort deuë aux cruels Tyrans, & la punition de si grands mesfaits: Car ce n'est pas vn supplice assez grand pour vn Tyran de mourir soudain, & ne voir aucun spectacle qui le puisse offenser. Je n'ignorois point (c'est à toy que ie parle) combien il ay moit son fils, & que ce luy estoit vne chose impossible de viure sans luy. Aussi est-ce l'ordinaire des peres d'estre portez, d'une semblable inclination enuers leurs enfans. Si me semble-t'il pourtant que cestuy-cy auoit ie ne sçay quoy dauantage que tous les autres, attendu qu'il le voyoit seul Prince, & conseruateur de la Tyrannie, & seul qui preseruoit son pere des dangers, & tenoit le Royaume en estat. Ce qui me faisoit croire qu'il mourroit bien-tost, ou d'amour, ou de desespoir, quand il verroit sa vie inutile, & la seureté que luy donnoit son fils esbranlee. Je suis donc le seul, qui luy ay causé ces miseres, sçauoir la compassion naturelle, la douleur, le desespoir, la peur, & la crainte du temps futur. Voilà les soldats desquels ie me suis seruy contre luy, pour le contraindre à ses dernieres extremitez. Il est mort priué de son fils, affligé de regret, & tout exploré. Bref il s'est fait mourir luy-mesme, ce qui est la plus miserable mort de toutes, & plus cruelle que si c'estoit vn autre qui la donnast. Où est mon espee ? Y a-t'il quelqu'un qui vueille la reco-

Les peres sont portez d'inclination à aymer leurs enfans.

la reco-

la recognoistre? Sont-ce les armes d'un autre que de moy? Qui est celuy qui la portee au chasteau? Qui s'en est seruy premier que le Tyran? Qui la luy a prestee? O espee, qui as ta part à ce mien exploit & va leur! Faut-il qu'après tant de dangers, nous soyôs mesprisez, comme des personnes sans merite? Si ceste seule consideration me forçoit à vous dire; O Messieurs, ie me suis ayde de ceste espee pour donner la mort au Tyran qui la desiroit, & qui s'est treuue pour l'heure sans armes, de maniere que ce coup a esté fait pour la liberté d'un chacun; ne me recognoistriez-vous pas comme auteur, d'un exploit qui se rapporte au bien du public? Ne me mettriez-vous point au rang de ceux qui ont à iamais obligé leur patrie: N'appandriez-vous point ceste espee entre les reliques, & choses sacrees? Et bien dauantage, ne l'honoreriez-vous pas après les Dieux? Pensez vn peu maintenant ie vous prie à ce que le Tyran peut auoir fait & dit auant que mourir, lors que ie le massacroy, & le navroy de plusieurs coups aux parties les plus sensibles du corps, afin que ces mesmes coups fussent autant de blesseures à celuy qui l'auoit engendré, & qu'il en fut troublé soudain qu'il ietteroit sa veuë sur luy? Aussi s'escria-t'il en pleurant, & appella son pere, non pour luy donner secours, ou le reuancher, veu qu'il estoit vieil & debile, mais comme spectateur des maux domestiques. Ie me retiray de là, comme Poëte & auteur de toute la Tragedie, laissant au basteleur le cadauer, l'eschaffaut, l'espee, & tout ce qui pouuoit seruir à ce jeu. Le vieillard estant arriué sur la place, & voyant son fils vnique aux derniers sanglots, noyé dans le sang, prest à rendre l'ame, & tout couuert de playes mortelles, s'escria de la forte: O mon fils nous voilà desfaits, massacrez & perdus, cōme des Tyrans! Où est le meurtrier? Pourquoi m'espargne-t'il, & à quel supplice me reserue-t'il maintenant puis qu'il a tué mon fils bien-aymé? Ah ie vois bien que c'est! Il ne tient point compte de moy, parce que ie suis vieil; & prolongeant ma vie, il me veut donner vne mort plus cruelle. Ce disant, il cherchoit vne espee, car il estoit sans armes, comme celuy de qui l'esperance se reposoit sur son fils; mais il n'en eut pas faite, ains en treuua vne que j'auois preparee expres, & laissée dans le sein du fils pour faire le coup. Tirant donc l'espee hors du corps, & l'arrachant de la playe où elle estoit encore; O espee, dit-il, que ne m'as-tu desjà fait mourir! Donne fin maintenant à ma vie; sois la consolation de ce pere exploré: pousse la malheureuse main du vieillard: coupe luy la gorge: tué le Tyran, & le

*Exclamation pour mieux exiger la chose.*

*Souuent la mort du fils est celle du pere.*

*Paroles du pere affligé deuant que se faire mourir.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

deliurer de ceste misere. Ah! que ne me suis-je treuué le premier pour ne point suruiure à mon fils: Ie n'eusse point esté desfaict comme vn simple Tyran, mais comme celuy qui se donne quelque esperance d'estre vangé. Maintenant ie suis sans enfans, & qui pis est sans bourreau. Ces paroles furent suiuiés du coup mortel qu'il se porta luy mesme, executant d'vn grand courage ce que sa main tremblante & debile luy dénoit. Combien y a t'il icy de supplices! combien de playes, combien de meurtres, combien de Tyrans occis, & combien de salaires? Vous eussiez veu le ieune Tyran estendu par terre ( ce qui n'est pas vne action trop facile & de peu de valeur ) le vieillard son pere couché sur luy, & le sang de tous les deux ruiselant à gros bouillons pesle-messe. Voilà la precieuse victime de vostre liberté, & l'execution hardie de mon espee, laquelle tesmoignoit assez qu'elle n'estoit indigne d'vn bon Maistre, & sembloit demonstrier le fidelle seruice qu'elle m'auoit rendu. Que si ie n'eusse mis fin moy-mesme à la Tragedie, l'effe& par la nouveauté s'est rendu plus illustre n'eust pas esté digne de tant de gloire. Bref ie suis le seul qui ay chassé bien loing toute tyrannie, bien qu'il y ait eu plusieurs commis, tout ainfi qu'il y a diuers personnages en vn jeu. I'ay joué le premier & le principal, le fils le second, & le Tyran le troisieme. Car quant à l'espee, elle a seruy generalmente à tous.

### LE DES-HERITE'

*Vn des-herité  
ayant appriú la  
Medecine, guerit  
son pere, lequel  
auoit esté aban-  
donné de tous les  
autres Medecins,  
& fut derechef  
reçeu en la mai-  
son paternelle.  
Depuis, luy estât  
exigant de guerir  
sa maistresse d'v-  
ne maladie qu'ila  
tenoit, refusant  
de ce faire, il fut  
des-herité pour  
la seule fois. Ce  
Argument est d'  
l'auteur mes-  
me.*

**C**E n'est pas nouveauté (Messieurs les Iuges) de voir mon pere courroucé contre moy: Ceste façon de faire luy est assez coustumiere, & il conteste souuent pour le mesme subiect. Mais c'est vne espee de misere que ie treuue fort estrange de ce qu'on me reprend en mon art, sans estre coupable, si ie ne veux adherer & ceder à toutes ses volonteé. Y a t'il chose plus absurde que de me contraindre à guerir vn malade au plaisir de mon pere, & non selon les preceptes de l'art? En verité ie souhaitterois fort, qu'il y eust quelque nouveau remede en la Medecine capable de dōner guerison, non seulement à ceux qui sont insensez, mais aussi d'apaiser ceux qui se courroucent sans occasion, afin que ie m'en seruisse comme d'vn antidote contre le courroux de mon pere. l'aduoue qu'il est bien guery de sa folie, mais cela ne l'empesche pas

d'estre en mon endroit plus fascheux qu'il ne fut iamais. Il est fort sage & rassis enuers tous les autres, mais ie suis le seul contre lequel il pratique la folie, de laquelle ie l'ay guery. Vous pouuez voir par là quel salaire ay-je receu de ma peine, puis qu'il me desherite derechef, & me chasse de sa maison, comme s'il m'y eust retenu expres quelque peu de temps pour m'en mettre hors plusieurs fois avec plus d'infamie & de deshonneur. Je vous prie croire, Messieurs, que ie tasche d'obeyr à mon pere en tout ce qu'il m'est possible, veu mesme que depuis peu ie l'ay secouru sans estre mandé. Toutesfois i'ay ceste coustume en moy de ne me mesler iamais gueres volontiers d'une chose desesperée, principalement à l'endroit de ma belle-mere; car c'est vn mal qui m'estonne fort que le sien. Puis, ie vous laisse à penser qu'est-ce que me pourroit faire mon pere s'il en venoit faute, puis qu'il me desherite desjà, auant qu'en auoir commencé la cure? Vrayement, Messieurs, ie suis fort fasché de la maladie de ma marastre, car c'est vne femme de bien, & fort vertueuse: Et ce qui m'afflige le plus encore, c'est de voir mon pere qui ne cesse de s'en tourmenter; outre qu'il luy semble que ie luy desobeis, quand ie ne puis accomplir ce qu'il me commande, tant pour l'excez de la maladie, que pour l'impuissance de l'art. Tellement que ce seroit injustice de me desheriter, puis que ie n'entreprends point l'impossible, & n'en promets pas vn effect. Il sera donc bien ayse maintenant de considerer pour quel subject m'a t'il autresfois desherité, bien que depuis ce téps là les actions de ma vie ayent assez parlé pour moy. Si faut il que ie responde à present à ce qu'il m'objecte, apres vous auoir raconté sommairement l'estat de mes affaires. Du temps de mes premieres desbauches, lors que ie m'obstinois contre les volôtez de mon pere (qui pour cet effet ne cessoit de crier contre moy, ny de me nommer desobeissant, & meschant, me reprochant à tout coup, que mes actions degeneroient à ma race) ie pensay à part moy, estant sorty de sa maison, que ma vie future pourroit effacer les fautes que i'auois faictes par le passé, & seruir de soustien à mon innocence. Car, adoustois-je, tout le monde m'estimera bien esloigné des crimes qu'il m'imposoit, me voyant conuerser avec des gens de bien, & m'addonner à des exercices honnestes, & vertueux. Mais i'auois bien preueu ce qui en aduiendroit, scauoir que mon pere se fascheroit contre moy sans subject, & qu'il me chargeroit de nouveaux crimes & faulsetez. Quelques-vns mesmes prenoient ses menages pour vn comencement de manie,

*La resolution qu'on fait de bien viure à l'aduenir, peut effacer les fautes passées.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

& pour vn mal qui tost apres se deuoit enfuiure. Or ce mal n'estoit autre qu'une haine sans cause; des façons de faire importunes; des injures à tout propos, ensemble des reprimandes & crieries; & tous les autres effects de courroux. Ce qui me fit resoudre à prendre vne vacation, & estudier en Medecine. De maniere qu'estant fort du pays, i'ouïs les plus renommez Medecins qu'il me fut possible de rencontrer aux plus loingtains contrees, & me rendis en fin fort expert en cet art, avec beaucoup de trauail & de peine. Quand ie fus de retour des estudes, ie treuuy mon pere plus insensé que iamais, & tout à fait abandonné des Medecins du pays, lesquels, à parler franchement, ne iugent pas cōme il faut des causes des maladies. Ce qui m'occasionna, comme le deuoir d'enfant m'y obligeoit, d'y rapporter tout ce qu'il me seroit possible, sans auoir souuenance du tort que mon pere m'auoit fait autresfois en me desheritant. Aussi ne le pouuois-je accuser qu'à tort, & tout ce qu'il m'auoit fait procedoit de ceste maladie. Soudain que ie fus entré dans sa maison sans y estre mandé, ie ne luy tastay pas le poux du premier abord: Aussi n'est-ce pas vn precepte de nostre art, ains il nous est enjoinct de prendre premierement garde à tout, sçauoir, si la maladie est curable, ou non, & si elle ne passe point les bornes de l'art. Puis, si le mal est susceptible de guerison, que nous taschions par tous moyens de sauuer la vie au malade. Que si la maladie empire, & gaigne le dessus sur le patient, il nous est deffendu d'y toucher: En quoy nous ne faisons que bien, suiuant l'ancienne maxime de ceux qui nous ont deuancez en la Medecine, lesquels sont tous d'opinion, qu'il ne faut rien entreprendre aux maladies desesperées. Comme ie veis qu'il y auoit en mon pere esperance de guerison, & que le mal ne surpassoit pas les forces de l'art, apres auoir exactement pesé chaque chose, i'entrepris finalement ceste cure, & luy fis prendre vne medecine. Desjà plusieurs des assistans mettoient en doute ce que ie luy auois donné, & me disans de mon entreprise me vouloiēt tirer en iugemēt. Ma belle-mere en estoit la plus affligée, laquelle entroit en desfiance du tout, non qu'elle me voulust mal, mais pour la peur qu'elle auoit, sçachant biē que mon pere estoit fort malade, & en grand danger de passer le pas; car elle seule, qui auoit tousiours gouverné le patient, pouuoit mieux cognoistre sa maladie que tous les autres. Toutesfois sans m'esmouuoir iamais pour tout cela, (car i'estois assure que les signes ne me fau-droient point) ie me mis à le traiter, ayant obserué le temps le

*Considerations  
des Medecins.*

Tous Medecins ne sont pas capables de iuger d'une maladie.

plus conuenable. Cependant plusieurs de mes amis me conseil-  
loient de ne passer plus outre, adjoustant que c'estoit mon profit  
de ne point entreprendre ceste cure; Que tout le monde me blas-  
meroit si mon pere venoit à mourir, & qu'on auroit opinion que  
ie l'aurois voulu empoisonner pour me vanger du tort qu'il m'a-  
uoit fait autresfois. Neantmoins, toutes ces considérations ne  
m'estonnerent iamais, & ie fis si bien que peu apres ie le remis en  
son bon sens; tellement qu'il entendit tout le progres de l'affaire.  
Les assistans furent alors tous estonnez de cecy: ma marastre me  
prisoit par tout, & se resiouissoit tant de la bonne reputation que  
ie m'estois acquise, que de la guerison que i'auois donnee à mon  
pere.

Ie diray bien dauantage, (car ie puis l'affirmer sans mentir) c'est  
que luy mesme sans prendre conseil d'aucun sur ce fait, ayant  
appris le tout de ceux qui l'auoient tousiours visité, reuoua l'ex-  
heredation, & me tint tousiours depuis pour son conseruateur &  
son fils. Il disoit aussi par tout, qu'il se reposoit entierement sur  
ma fidelité, & que ie ne manquois pas d'experience. Surquoy il  
s'excusoit du mauuais traictement qu'il m'auoit fait parauant, au  
grand contentement des gens de bien qui se treuuerent là pre-  
sens. Ceux qui estoient plus ayse de me voir exilé que rappelé,  
s'offencerent fort de cecy; outre que ie voyois bien que tous ne  
me faisoient pas bon visage. I'en apperceus vn entr'autres, lequel  
changeoit à tout coup de couleur, auoit le regard hydeux, & le  
visage tout refroigné, comme il aduient à ceux qui portent ou  
de l'enuie ou de la haine à quelqu'un. Nous participions desjà  
mon pere & moy l'un à la joye de l'autre; luy de se voir guery, &  
moy d'estre remis en ses bonnes graces. Mais ma belle-mere  
tumba peu apres en vne maladie subite, fort dangereuse, & es-  
merueillable: Car en mesme temps que le mal la faisit, ie pris gar-  
de que ce n'estoit point vne simple & legere espee de folie; mais  
plustost vne maladie inueteree qu'elle couuoit de long temps dās  
son ame; laquelle ayant en fin forcé la nature, auoit poullé ses re-  
jettons au dehors. Entr'autres signes que nous auons d'vne per- *Signes de manie.*  
sonne atteinte de manie incurable; cestuy-cy est le plus ordinaire,  
lequel ie remarquay principalemēt en ceste femme. Elle est plus  
paisible à l'endroiēt des autres, & la fureur ne s'appaise qu'en leur  
presence: Mais si elle void quelque Medecin, on l'entend nōmer  
seulement, elle se travaille plus quē iamais, & ne peut se tenir en  
repos: Ce qui est vn indice certain qu'elle est atteinte d'un mal in-

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

curable & estrange. D'abord que ie vis cecy, ie fus fort fâché, & pris compassion de ceste pauvre femme (comme le deuoir m'y obligeoit) laquelle estoit plus infortunee qu'elle ne meritoit. Toutesfois mon pere par son ignorance, comme celuy qui ne sçait, ny la source, ny la cause du mal present, me commanda de la pēser, & luy donner vne medecine semblable à celle qu'il auoit desjà prise, pensant que ce fust vne mesme espece de manie, & vn mesme tourmēt qui requist vne pareille sorte de guerison. Mais apres que i'eus dit qu'il estoit impossible de sauuer sa femme, & que ie ne pouuois cognoistre son mal, il commença de se courroucer, & dist, que ie tenois ces discours pour mon plaisir, & que i'auois enuie de laisser la malade sans secours, m'imputant à faute, ce qui procedoit de l'impuissance de l'art. Bref il luy aduint de mesme qu'à ceux qui sont courroucez contre quelqu'un, lesquels se fâchent d'ordinaire contre les premiers qu'ils ont à rencontre, quand ils leur disent la verité. Toutesfois, ie veux bien luy respondre icy le mieux qu'il me sera possible, tant pour mon regard, que pour ma confession. Je commenceray donc par la loy de laquelle il se veut preualoir à me desheriter, afin qu'il sçache qu'il n'a pas tant de pouuoir de ce faire à present, comme il en a eu auttesfois: car le Legislatteur (mon pere) n'a point donné ce pouuoir à tous, ny de desheriter tels enfans qu'il voudroit, ny pour toute occasion: Mais tout ainsi qu'il est permis aux peres de se courroucer pour certaines causes; de mesme a r'il pourueu que les enfans ne fussent interessez sans raison, & à tort. Voilà pourquoy il a ordonné, que la vengeance ne leur seroit pas libre, & sans condemnation; mais les renuoyant au Magistrat, il a estably des Iuges, qui par colere, ou par inimitié ne donneroient iamais leur sentence. Ce qui me fait dire, qu'il cognoissoit bien que plusieurs peres se fâchent souuent sans cause raisonnable; l'un croyant aux faux rapports de quelqu'un, & l'autre adjoustant foy à son seruiteur, ou à quelque femme qui fust ennemie du fils. C'est pourquoy il n'a voulu que la chose fust faicte sans pouuoir deffendre leur cause. Il leur est permis de plaider \* iusqu'à ce que l'eau soit escoulee: le faict se declare, & il n'y a rien qui ne soit examiné de pres. Le pere a seulement l'authorité de poursuiure; mais le priuilege de iuger si son accusation est bonne ou fausse, n'appartient qu'à vous seuls. Or ie vous prie de n'auoir point d'esgard à ce qu'il m'objecte, mais de considerer, si celuy qui a desjà desherité peut auoir encore droit de desheriter derechef; car il a vŕe du pouuoir & du droit que la

\* Allusion à l'ancienne coutume des bourgeois d'eau.

loy luy donne, & a employé en celà la puissance de pere : mesmes a reçu pour la seconde fois l'enfant en sa famille, & reuocé ladicte exheredation. Il n'y a point de doute que ce seroit vne grãde iniustice qu'il y eust diuerses peines ordonnees pour les enfans, comme plusieurs condamnations, & vne crainte perpetuelle que la loy satisfist ores au courroucé, & tantost le releuast de ce qu'il auroit fait. Bref, que le droit ne s'administrast que selon la volunté des peres. Il estoit bien raisonnable que telle chose luy fust permise du commencement, & que la loy fust rigoureuse enuers les rigoureux, & donnast au pere quelque priuilege de chastimēt; mais depuis qu'vsant de sa puissance vne fois, il a mis en pratique la loy, monstré son courroux, & reçu derechef son fils en sa famille avec creance que ce seroit vn bon enfant, il est necessaire qu'il perseuere, sans en retracter le iugement. Car l'enfant ne pouuoit pas estre certain, s'il seroit reçu & approuué par sa bõne vie, ou tout au contraire. Pour ceste cause est-il permis de desheriter ceux qui ne valent rien, & toutesfois les peres ne scauoient pas quels ils deuoient estre quand on les enseignoit. Or depuis qu'un pere vient à recevoir son fils, & l'approuuer sans cõtrainte, pour quelle raison peut-il chãger par apres ce qu'il a fait; ou quel point de la loy reste-t'il a pratiquer? Celà estant, rien n'empescheroit le Legislatueur de contester avec toy de la sorte; Si cet enfant estoit mauuais & digne d'estre desherité, pourquoy l'as-tu derechef rappellé en ta maison, & pourquoy as-tu renoncé à la loy? Car il t'estoit permis de faire l'un ou l'autre, non d'en abuser à ton plaisir, & mesurer les iugements à l'esgal de tes passions. Vrayement il fait beau veoir que les loix soient ores abolies, & tantost restablies: & cependant que les Iuges soient assis en leurs sieges comme tesmoins, ou pour mieux dire executeurs de ta volunté, prononçans l'arrest d'absolution, ou de condamnation, comme bon te semblera. Tu as vne seule fois engendré, & vne seule fois esleué ton enfant: Tellement que pour ceste mesme cause tu ne peux le desheriter qu'un seul coup, si tu treuues que celà soit raisonnable. Mais d'en faire coustume souuent & à perpetuité, c'est vne action qui n'a rien de commun avec le droit de pere. Je vous prie donc, au nom de Iupiter, Messieurs les Iuges, de ne point permettre que cestui-cy qui de son bon gré m'a reçu & renoncé à la sentence par luy donnée jadis, soit admis derechef à ordonner mesme peine, & puisse auoir recours à la puissance paternelle, le terme de laquelle est escheu, & le priuilege aboly.

Il ne faut ia  
mais rappeller  
deux fois ce-  
luy qu'on a  
chassé.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Vous sçavez qu'en matiere de procez intentez pardeuant les Iuges subalternes, si quelqu'un se sent offensé de la sentence par eux donnée, il luy est permis d'en appeller à d'autres Iuges; mais si l'on en remet le different au dire des arbitres, il n'est pas licite d'en faire de mesme: Car si quelqu'un a desjà fait eslection d'un Iuge, à l'ordonnance duquel il n'estoit tenu d'acquiescer du commencement, il est bien force qu'il prenne en gré ce qu'il ordonnera. De mesme veux-je dire, que toy qui as eu le pouuoir cy-deuant de ne receuoir pour fils celuy qui ne te sembloit digne de ses parens ( si tu l'as aduoué pour tel derechef, estimant qu'il fust homme de bien) tu perds tout droit de le desheriter. La raison en est, parce que tu as tesmoigné qu'il ne deuoit plus souffrir telle misere, & as confessé que ton fils estoit innocét & bien sage. C'est donc sans subject que tu te repens de sa reception, au lieu qu'il faudroit, que la reconciliation fust ferme apres vne sentence si souuent prononcee, & vne chose deux fois iugée: l'une quand tu me desheritas; l'autre quand tu changeas d'opinion, & me rappellâs en ta famille, pour te desdire de l'accord que tu auois desjà fait: De maniere qu'il faut maintenant que tu cōfirmes les choses qui t'ont semblé bonnes. Perseuere donc à ce qu'en dernier lieu tu as arresté, & conserue ton propre iugemēt: Le droit veut que tu te monstres pere, puis que tu l'as ainsi conclu, approué, & ratifié. Pour moy, quand ie ne serois que ton fils adoptif, si tu me voulois desheriter, ie ne pense pas qu'il te fust loisible; car ce que tu pouuois faire du commencement, ou non, est irreuocable, apres qu'il a esté fait vne fois: & c'est vne honte de s'en desdire. Dauantage, celuy qui a premierement esté fils legitime, puis adopté par iugement, ne peut estre chassé derechef, & reietté d'une mesme maison, si ce n'est à tort. S'il aduenoit que ie fusse ton seruiteur, & que m'estimant meschant tu m'eusses fait emprisonner pour me deliurer par apres ayant reconnu mon innocence, te seroit-il encore permis de te courroucer à ta volonté, & me remettre en seruage? Nenny sans doute: C'est vn decret des loix, que telles choses soient à iamais fermes, & inuiolables: Tellemēt que ie pourrois bien preuuer par plusieurs bonnes raisons, que celuy-là n'a point de droit de desheriter son enfant, qui l'a reçu librement vne fois. Regardez maintenant ie vous prie quel est le fils qu'il veut desheriter? Ie n'adjousteray pas à cecy qu'autrefois i'estois ignorant, & que maintenant ie suis Medecin: Car la profession ne me sert de rien en ceste matiere, ny moins encore

*Il ne sert de rien de se plaindre de l'ordonnance d'un Iuge qu'on a choisi.*

*Sçavoir, si le pere peut desheriter son fils apres l'auoir rappellé.*

quo

que j'estois ieune, & maintenant vieil; veu que le cours mesme de l'aage fait foy de mon innocence, n'ayant commis aucune faute depuis: Et possible est-ce peu de chose que celà; mais si me vanteray-je bien, de n'auoir fait encor aucune faute par le passé, ny rien merité qui soit digne de punition quand ie fus chassé de la maison de mon pere. N'est-ce pas vne grande honte maintenant qu'on me rejette si loing, pour auoir sauué la vie, & fait tant de biens? Pourroit-on commettre vne action plus ingrate? C'est donc la recompense que ie reçois de celuy que j'ay guaranty de la mort? L'on n'a donc point d'esgard à mes merites, ains tout au contraire, oubliant le tout, on chasse bien loing en vne solitude celuy qui selon le deuoir a fait seruire à son pere; bien qu'il en fust injustement repoussé: Celuy, dis-je, lequel au lieu de se souuenir du tort, luy a donné guerison, & l'a remis en son bon sens? Or ie ne veux pas encore estre seulement estimé pour tels biens-faits, Messieurs les Iuges, qui ne sont toutesfois ny petits, ny vulgaires; mais par le moyen de ce que ie veux dire. Que s'il ignore en quel estat il estoit pour lors, vn chacun de vous sçait bien ce qu'il faisoit & souffroit, & comment il estoit trauaillé quand i'entrepris la cure: tous les autres Medecins l'auoient abandonné, ses propres amys le fuyoient, & n'osoient s'approcher de luy; neantmoins ie l'ay rendu si sain, comme vous voyez, qu'il peut luy mesme plaider son accusation, & disputer des loix: Que si tu en veux vn exemple, mon pere, tu estois tel, ou peu s'en falloit, qu'est maintenant ta femme, & ie t'ay remis en ta premiere santé. De maniere que c'est sans raison, que pour t'auoir fait ce plaisir, tu me recompenses d'vn tel salaire, & que tu te monstres encore tout troublé d'entendement en mon seul endroiçt. Pour t'apprendre cōme le bien que ie t'ay fait est inestimable, il ne faut point d'autre preuue que l'accusation laquelle tu me mets en auant: Car si ta haine procede de ce que ie ne gueris point ta femme, qui est si malade qu'on ne luy espere point de vie, pourquoy ne m'aymes-tu point dauantage, puis que ie t'ay deliuré toy-mesme d'vne telle maladie? Tu ne sçauras donc point de gré à celuy qui t'a exempté de si grandes douleurs? N'est-il pas vray (ce qu'il faut mettre au rang des plus grandes ingrattitudes) qu'au mesme temps que tu es reuenu en ton bon sens, tu m'as fait appeller en iugement, & qu'estant guery, tu me veux blesser; renouuelles tes vieilles inimitiez, & tasches de respondre par vne mesme loy? Vrayement tu donnes vn beau guerdon à la science, & luy rends de belles graces

La folie est vn  
mal bien diffi-  
cile à guerir.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

pour ses remedes toy qui as esté seulement guery par le Medecin. Et vous (Messieurs les Iuges) luy permettez vous de faire punir celuy qui l'a obligé; de chasser bien loing l'auther de son salut; d'abhorrer celuy qui l'a remis en son bon sens, & de se vanger de celuy qui l'a faict reuiure? Je ne le pense pas, si vous me faictes iustice. Car quand i'aurois commis à présent quelque grand forfait, il me seroit encore de beaucoup redevable, en souvenance du bien precedent; pour le respect duquel il seroit seant qu'il oubliast la presente injure, & la pardonnast; principalement puis que le bien-faict est si grand qu'il surpasse tout ce qui pourroit auoir esté commis par apres. Ce qui se treuera en moy, selon mon aduis, pour le regard de celuy que i'ay sauué, & qui m'est entierement redevable de sa vie. C'est à luy auquel i'ay donné l'estre, la raison & l'entendement, du temps que tous les autres en desesperoient, & se confessoient inhabiles pour oster telle maladie. Car ie me fais accroire que ce qui met en credit mon merite; c'est que moy n'estant pas encore son fils (& n'ayant aucun sujet qui me forçast d'entreprendre la cure,) mais libre, estranger, franc de tout deuoir naturel, toutesfois ie n'ay point faict le retif, ains suis venu librement & sans y estre appelle. I'ay secouru, traueillé, guery, restitué, gardé mon propre pere. Je me suis purgé de l'exheredation, & ma bien-veillance a triomphé de son inimitié. I'ay aboly la loy par ma charité, & achepté par vn grand bien-faict le retour en nostre famille. Bref, i'ay faict paroistre au besoin vn acte de fils, & me suis moy-mesme remis en grace par le moyen de mon art; Tellement que le remede que i'ay appliqué durant les aduersitez ne peut me desnier le tiltre de legitime. Combien pensez-vous que i'ay enduré de maux: & combien souffert de fatigues; ores cherchant les occasiōs, tantost me soubmettant à la passion de mon pere, & maintenant employant en mon art ce peu de loisir que le mal me donnoit. Car la cure la plus dangereuse & plus difficile qui soit en la Medecine, c'est de penser tels malades, & guerir ceux qui sont traueillez d'vne semblable passion de Manie. La raison en est, parce qu'il aduient souuent que le mal s'augmentant, ils exercent leur rage enuers ceux qui sont les plus proches. Toutesfois ie laissay toutes ces considerations à part, & sans m'en donner point de peine, ie me mis à combattre entierement avec la maladie, & la chassay bien loing par la vertu du medicament. Que si quelqu'vn m'objecte qu'il n'y a pas beaucoup de peine à faire vn meslange de diuerses drogues,

Le deuoir des  
en fans à l'en-  
droit des pe-  
res se cognoist  
en l'aduersité.

*Objection.*

ie luy respondray, que plusieurs choses de grand trauail sont requises en ceste matiere. Il faut donner passage au medicament; preparer le corps pour mieux receuoir le remede; prendre soing de tout ce qui se faict; purger, subtiliser, & nourrir le patient de viandes propres; sans s'oublier de donner nourriture à la partie appellee; prouoquer le sommeil, & combattre la solitude: à quoy les autres malades obeiront assez. Mais les insensez ne sont pas si traictables pour la liberte de l'esprit, ains fascheux à gouuerner, dangereux pour le Medecin mesme, & difficiles à guerir. Tellement que quand nous auons beaucoup trauaille, & pensons d'estre venus à fin de la maladie, nous entretenans d'esperance, il ne faut qu'une petite faute qui suruiendra tout à coup pour rengreger le mal, renuerfer tout ce qui s'est faict, empescher la cure, & tromper la science. Voudriez vous donc bien que celuy qui se sera peiné de la sorte; & l'experience duquel aura combattu contre vne maladie si reuesche pour vaincre le plus inuincible de tous les maux, soit encore vne fois desherité, & que son pere interprete la loy selon son plaisir, apres en auoir receu le bien-faict? Voulez-vous que la nature mesme luy fasse la guerre? Car i'ose bien dire (Messieurs les Iuges) que c'est moy qui suis amy de la nature, pour auoir fauue mon pere, & donné vie à celuy de qui ie la tenois, bien qu'il m'eust irrité par ses outrages. Que si (comme il l'affirme) la seule loy luy faict chasser hors de sa maison son fils, qui l'a tant obligé: que pourra-t'on dire autre chose de luy, sinon; Que c'est vn pere ennemy des siens, & moy vn enfant charitable? I'embrasse la Nature, luy la mesprise violant les Loix, & les saints Decrets. O mon pere, si ta haine est injuste, l'amitié de ton fils enuers toy l'est bien encore plus! Car i'estime faillir (& son mauvais triactemēt m'y contraint) en ce qu'estant hay de luy ie l'aime neantmoins d'un excez d'amour. La Nature, oblige les peres de vaincre leurs enfans en affectiō: le mien tout au cōtraire ne m'esgale pas seulement en amour, tant s'en faut qu'il me surpasse, bien qu'il ne manque pas d'occasiōs de m'aymer: & pour moy i'estime qu'il porte enuie à ma bonne amitié. N'est-ce pas vn grand malheur qu'il hayse, chasse, offense, & reietté celuy qui l'ayme, qui luy faict du bien, qui l'embrasse? Qu'est-il besoin qu'il s'efforce de me combattre avec les loix qui sont faictes en faueur des enfans, comme si elles tournoient à mon prejudice? O mon pere, quelle guerre as-tu iuree contre les loix de la nature! Tu te treuues bien loing de ton compte, & la chose ne se passe pas comme

Peu de chose  
suffit pour re-  
leuer vn mala-  
de, & pour le  
faire recheoir;

Quelquefois  
les peres per-  
dent leurs en-  
fans pour leur  
estre trop ra-  
des:

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

tu l'entends? Le vois bien que tu n'expliques pas les loix comme il faut. La nature, & la loy ne repugnent point ensemble en ce qui concerne la bien-veillance: Elles consentent icy, & se donnent force & vigueur l'une à l'autre, pour empescher qu'on n'offense personne. Il me semble qu'en mesdisant de celuy qui t'a fait du bien, tu prouoques la nature à se courroucer. Et ie m'estonne fort de ce que tu fais tort aux loix comme à la nature mesme, quand tu veux souffrir qu'elles soient belles, iustes, & zelees à l'affection des enfans ainsi qu'elles le desirent, les prouoquant si souuent contre vn seul fils, comme si c'estoient plusieurs. Pourquoi ne donnes-tu quelque relasche à leurs punitions, lors qu'elles ont volonté d'acquiescer au respect des enfans à l'endroit de leurs peres; bien qu'elles ne fassent rien au prejudice de ceux qui ne sont point coupables? Ne sçais-tu pas que les loix d'ingratitude permettent d'actionner ceux, lesquels apres auoir receu quelque bien ne daignent le recognoistre? Considerez maintenant ie vous prie, si mon pere peut rien faire de plus injuste; non seulement de ne recognoistre le bien-fait receu, mais encore de se forcer de m'en donner vne punition au lieu d'vn salaire? Il me semble que i'ay fait voir assez clairement, que celuy qui a mis vne fois en effet la puissance de pere, & practiqué la loy d'exheredation, ne peut plus desheriter derechef; Dauantage, qu'il n'est point raisonnable de chasser, & mettre hors de sa famille, celuy qui n'a rien fait de mal. Venons maintenant à la cause de ceste exheredation, & considerons quel est le crime proposé. Pour en auoir vne plus facile cognoissance, il faut recourir à l'intention du Legislatteur: car t'ayant concedé qu'il te fust permis pendant quelque temps de desheriter ton fils à chaque fois que bon te sembleroit, & t'en donnant la puissance, mesme à l'encontre d'vn homme à qui tu serois redevable: ie ne pense pas pourtant que tu le voulusses desheriter à toute occasion. En outre, la loy ne dit pas que le pere puisse desheriter son fils toutes les fois que bon luy semblera, & que ce soit assez qu'il le vueille, & en forme sa plaincte: car si celà estoit, dequoy seruiroit la Iustice? Il est bien vray qu'elle vous ordonne, Messieurs les Iuges, de considerer si le pere a tort ou non de se courroucer. Prenez donc garde maintenant à ce que ie m'en vay dire, commençant par les choses qui se sont passees, incontinent apres sa folie. Premièrement si tost qu'il est retourné en son bon sens, il a reuouqué l'exheredation, & a confessé que i'estois son conseruateur, & luy mon

Les intentions  
des loix sont  
diuerfes.

obligé. Il n'y peut rien auoir en cela, si ie ne me trompe, qui soit blasmable de soy. Quelle faute ay-je commise depuis? Quel deuoir de fils n'ay-je fait? Ay-je iamais couché dehors? Quels ex-  
 cez d'yurongnerie & de gourmandise m'objectes-tu? quelles des-  
 pensés? quelles desbauches avec les courtisanes & macquereaux?  
 Y a-t'il quelqu'un qui m'accuse? Nenny sans doute: Et toutes-  
 fois voilà les principaux poincts, pour lesquels la loy permet de  
 desheriter. Tu n'as point d'autre reproche à me faire, sinon que  
 ma belle-mere est tombee malade? En suis-je cause? Me veux-tu  
 punir de sa maladie? Nenny, dir-il. Quoy donc? parce que ie re-  
 fuse de la guerir, quand il me le commande; adjoustant que ceste  
 seule cause suffit pour me desheriter, parce que ie luy desobeys.  
 Voyons vn peu, quels sont ses commandemens, ausquels ne pou-  
 uant satisfaire, on m'accuse d'estre desobeysant. C'est mon opi-  
 nion, que la loy ne luy permet de commander toutes choses, &  
 qu'il ne m'est point necessaire de luy obeir en tout & par tout: car  
 il y a des commandemens pour lesquels tu ne scaurois estre sub-  
 ject à peine quelconque: & d'autres qui se peuuent rendre dignes  
 de courroux: Comme par exemple, ie serois coupable, si toy es-  
 tant malade, ie n'en tenois point de compte, ny des affaires de  
 la maison; & si me commandant de faire cultiuer tes terres, i'en  
 faisois refus. Toutes ces choses, & plusieurs autres, sont des cau-  
 ses manifestes de la fâcherie d'un pere. Mais quant au reste il gist  
 à la volonté des enfans, principalement ce qui concerne les  
 arts & l'usage d'iceux, lors qu'on ne fait point de tort au pere.  
 Si vn pere commandoit à vn peintre: Mon fils peints moy cecy,  
 & celà, non: Au Musicien, jouë moy cecy, & celà, non: Et au  
 Forgeron, forge moy cecy, & celà, non. Y a-t'il quelqu'un qui  
 souffrist que le fils fust desherité, pour n'auoir exercé son art au  
 plaisir de son pere? Ie ne le pense pas: Ie veux dire par là que  
 si la Medecine est plus honneste & profitable à la vie, que  
 tous ces mestiers mescaniques: ceux qui en font profession  
 doiuent estre libres, & il est bien raisonnable que ceste belle  
 science ayt quelque priuilege en son exercice, qui ne soit ny  
 contrainct, ny subiect à commandement quelconque: Car la  
 Medecine est vne chose sainte, & sacree, la doctrine des Dieux,  
 & l'estude des hommes de lettres, qui ne doit estre soubmise  
 ny aux loix, ny aux ordonnances des Iuges, ny aux mena-  
 ces des peres, ny au courroux d'un homme ignorant. De manie-  
 re que si ie t'eusse ainsi respondu publiquement. Ie ne le veux pas

*Causas d'obe-  
 redation per-  
 mises par les  
 loix.*

*Le fils n'est  
 point obligé  
 à l'impossible à  
 l'endroiç du  
 pere.*

*Excellence de la  
 Medecine.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

guerir, bien que ie le puisse faire; ie n'ay appris ma science que pour en faire part à mon pere, & à moy. Qui est le Tyran, si cruel fut-il, qui me contraignit d'en vser contre mon gré? Tels deuoirs doiuent estre acquis par prieres, & par amour; non par les loix, & les iugements. Il faut persuader au Medecin, non pas luy commander. C'est à luy de vouloir, & non pas de craindre. Et c'est vne folie de l'inciter à donner guerison: car il faut que cela vienne de son bon gré, non par contrainte. Cét art est si digne de recompense, que les Republicques ordonnent des honneurs, preeminences, immunitéz, & priuileges aux Medecins. Voylà ce que ie pouuois respondre en general au nom de ma profession, si tu me l'auois apprise, ou employé beaucoup d'argent pour cet effect. Pense maintenant combien est meschante ton action de ne me vouloir pas permettre librement d'vser du bien que ie me suis acquis par moy-mesme. I'ay appris cet art lors que ie n'estois point ton fils, ny subject à tes loix. Et toutesfois tu en as gousté le fruit le premier, encore que par ton moyen ie n'en aye point acquis la cognoissance. Quel Precepteur as-tu iamais pris à gages pour moy? ou quelle boutique de drogues m'as-tu acheptée? Il n'y a celuy qui ne voye, que ce que i'en sçay, ie le tiens de plusieurs grands Professeurs, lesquels ayant pitié de ma pauureté, m'en ont donné des leçons. Car quant à toy mon pere, tu ne me mettois pas au chemin d'apprendre, quand tu te faschois contre moy, & me reduisois à la solitude, à la faim, à la hayne de tous mes plus grands amis, & au bannissement de mes propres parens: neantmoins tu demandes encore pour toy la pratique de mon art, & veux estre maistre de ce que i'ay acquis lors que ie ne dependois point de toy. Qu'il te suffise que par le passé ie t'ay fait du bien pour mon plaisir, & sans y estre obligé, quand tu ne me pouuois demander aucune recognoissance pour chose quelconque. Au reste, il ne me semble pas raisonnable, que mon bien-faict me force avec le temps à vne contrainte, & que le secours que i'ay donné librement ait tant de force enuers toy, que tu me puisses commander cy-apres contre mon vouloir; autrement il faudroit inferer que celuy qui aura vne fois guery quelqu'un, sera tousiours obligé de penser tous ceux qu'il plaira à celuy qui sera releué de maladie. Si ceste coustume auoit lieu, il s'ensuiuroit que nous recognoistrions pour nos maistres ceux que nous aurions gueris, nous sous-mettans nous-mesmes à leur puissance, & acheptant le salaire au prix du seruage, lors que nous leur obeyrions à tout ce

On peut vser librement du bien acquis par travail.

La sciéce n'est iamais contrainte, principalement celle du Medecin.

qu'ils nous voudroient commander. Mais y a-t'il chose dans le monde plus iniuste que celle-là? Penses-tu que pour t'auoir donné guerison lors que tu estois si malade, il te soit permis de m'employer quand tu voudras, & vser de ma profession à ta volonté? Je pouuois dire tout cela, s'il m'eust enjoinct vne chose qui eust esté en ma puissance, & n'eusse voulu m'assubjectir à luy. Mais voyez maintenant ie vous prie quels sont ses commandemens. Par-ce, dit-il, que tu m'as guery estant insensé, & que ma femme est aussi insensee & trauaillée d'vne pareille maladie, (car il le croit ainsi) tellement qu'elle est abandonnée des autres Medecins comme i'estois, toy qui peux tout, comme tu l'as demonsté par effect, gueris la semblablement, & la deliure de ceste maladie. Si on l'oyoit parler simplement de ceste façon, ses paroles seroient raisonnables, principalement à vn homme sans lettres, & ignorant en la Medecine. Mais s'il vous plaist d'escouter ma response pour ce qui est de l'art, vous entēdrez que tout n'est pas en nostre puissance, ny les maladies semblables, ny les naturels, ny la methode de guerir, ny les remedes aussi. Alors il sera facile de voir combien est grande la difference qu'il y a entre le vouloir, & le pouuoir. Escoutez moy ie vous prie discourir sur ceste matiere, & vous assurez que ceste dispute ne sera pas des plus grossieres, ny hors de subject. Premierement les natures, & temperatures des corps sont diuerfes, bien que formées de semblables elemens, dont les vns participent plus à ceux-cy, les autres moins. Ce que i'en dis, se rapporte aux corps humains qui ne sont pas tous d'vne mesme habitude; D'où s'ensuit necessairement, que les maladies qui leur suruiennent sont aussi differentes entre-elles, & de grandeur, & d'espece. Il n'y a point d'autre raison en cecy, si ce n'est que les vns de ces corps sont faciles à guerir, les autres tout au contraire, se corrompent aisément, & sont emportez par les maladies. Par où ie veux dire que si quelqu'vn estime que toute sorte de Fièvre, de Tabe, de Peripneumonie, ou biē de folie en quelque corps que ce soit se treuue semblable, & de mesme genre, celuy-là ne doit pas estre mis au rang des hommes sages, & doctes, ny moins encore entre ceux qui se sont penez à la curiosité de ces recherches. L'experience iournaliere nous apprend, qu'vn corps est quelquesfois susceptible de guerison, & quelquesfois nenny: Comme par exemple, si tu semes de mesme froment en diuers champs, il croistra d'autre sorte en vne plaine, en vne vallee, en vn pays marecageux, & en vne campagne descouuerte, & bien

L'object de la medecine c'est la guerison: mais tous les Medecins ne la peuuent pas donner.

Vn mesme corps n'est pas toujours susceptible de guerison.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

labouree, où l'on cueillira de beaux fruiçts & en grand'abondance; Mais il sera produit tout autrement en vn terroir montagneux, autrement en vne cõtree plaine d'ombrages, & au pied d'vne montagne. Bref il prouiendra aisément selon la nature de chaque lieu. Il en aduiét de mesme des maladies. Elles sont petites ou grandes, frequentes, ou rares, selon la qualité des corps. Mon pere laissant à part toutes ces connsierations, & sans rechercher aurre chose, estime que toute folie est semblable en quelque corps que ce soit, & qu'elle se peut guerir par mesmes remedes: Mais obmettant diuerses raisons qu'on pourroit icy rapporter, il est bien aisé de cognoistre que les corps des femmes sont grandemét differents de ceux des hõmes, soit en l'humeur peccante, qui se retreuve aux corps cacochimes, ou en la difficulté de la guerison. Puis, les corps des hommes sont d'ordinaire nerueux, bien habituez, & à l'espreue du trauail, & de la fatigue; Ceux des femmes tout au contraire sont foibles, mal bastis, nourris à l'ombre, blancs, & passés par vn deffaut de sang, & de chaleur joincte à l'abondance des mauuaises humeurs. Voylà la cause pour laquelle ils sont plus subjects à maladie que les corps des hommes, & par consequent plus prompts à vne folie, de laquelle on ne les peut guerir qu'avec beaucoup de peine. Car comme elles sont hastiues à courroux, pleines de legereté, faciles à s'esmouuoir, & destituees de force, elles tombent facilement en ce mal. Tellement qu'il n'est pas besoin de rechercher des Medecins, & vne mesme façon de guerir tous les deux; veu que vous sçauiez assez que ces corps ont esté diuisez par le beau milieu depuis leur premiere naissance, & que par consequent ils sont differents tout le temps de leur vie, tant en leurs exercices, qu'en leurs actions. Que si tu veux parler de quelque malade qui soit insensé, adjouste tout aussi tost que c'est vne femme, & ne confonds point le subject, rapportant ceste folie à vn seul, & mesme nom, mais la separant comme la nature diuise ces corps, & considerant ce qui se peut faire particulièrement d'vn chacun. Car nous autres, comme il me souuient d'auoir dit au commencement, auons premierement esgard à la nature, à l'habitude du corps malade, & à la qualité dont il participe le plus: Comme, s'il est chaud, ou froid, vieil, ou ieune, grand, ou petit, gras ou maigre; & ainsi des autres qualitez, lesquelles estant soigneusement balancees par quelqu'un, il peut iuger appertement, ou de l'esperance qu'il y a au malade, ou de la longueur de sa maladie. Or à parler franchement,

*De la difference  
des corps de  
l'homme à ce-  
luy de la femme.*

*Les maladies  
des femmes  
sont prom-  
ptes, & la gue-  
rison soudai-  
ne.*

ment, les especes des folies sont infinies en nombre, comme les causes d'icelles, & toutes n'ont pas de semblables noms. Il y a bien de la difference d'estre sot, insensé, fol, ou bien maniaque, attendu que tous ces noms signifient qu'on est plus ou moins tourmenté de ce mal. Davantage, les causes des hommes & des femmes, ensemble des ieunes & des vieux en sont differentes : Aux ieunes, ce mal procede d'un excez ; aux vieux, d'un ennuy, d'un soupçon, & le plus souuent d'une colere, qui les emporte contre leurs seruiteurs : car ces passions troublent un peu l'esprit du commencement ; puis, l'achement tout à fait à la folie. D'ailleurs plusieurs choses alterent ou corrompent les corps des femmes, & leur causent des maladies, principalemēt quand elles prennent quelqu'un en hayne, ou lors qu'elles enuient la prosperité de leurs ennemis, ou bien quand elles ont quelque regret, & se courroucent tant soit peu. Toutes ces esmotions se couuent & nourrisent long temps dans leur ame, puis se changent soudain en une manie. Il en est autant aduenü à ta femme, mon pere, mais ie ne sçay d'où luy est procedée depuis peu ceste maladie ; car elle ne portoit point de haine à personne que ie sçache. Bref, ie m'estonne fort de ce qu'elle est tellement atteinte de ce mal, qu'il n'y a Medecin si habile soit-il, qui par son trauail luy puisse donner guerison. Que si quelqu'un promet de la guerir, & de luy sauuer la vie, ie te soustiendray tousiours neantmoins ceste verité, mō pere, (bien que tu me veuilles mal comme à ton ennemy) quand il y auroit encore en elle quelque espoir de conualescence. Puis, quand celà seroit, ie ne voudrois pas y mettre la main à la volée, ne luy donner soudain un breuuage pour la peur que j'aurois des mesdisans, & de la fortune. Il n'est pas que tu ne sçaches assez, que chacun a ceste croyance, que les beaux-fils sont tousiours odieux à leurs marastres. Aussi est-il veritable, qu'elles faillent presque toutes en cecy, pour sages & vertueuses qu'elles soient. Et il semble que ceste commune folie ne soit propre qu'aux femmes. Si ie me fusse donc meslé de la guerir, & que mes remedes n'eussent de rien profité, on eust soudain soupçonné ma cure pour dangereuse & mauuaise. Voilà comme vont les affaires de ta femme, mō pere, laquelle ne se portera iamais bien quand elle prendroit mille medecines : & par ainsi ce seroit folie de s'y employer. Ne me contrainds donc point ie te prie à ceste cure, si tu ne me veux frustrer tout à coup de tous honneurs, & m'acquérir

*Des especes de folie.*

*Causes de folie aux femmes.*

*Naturel des marastres.*

*C'est un mal incurable que la folie d'une femme.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

vn mauuais renom: Qu'il te fuffife que ceux de ma profession me portent enuie. Que si tu me desherites encore, & si ie suis abandonné d'vn chacun, ie ne te fouhaitteray iamais de mal: Au contraire, si tu tombois derechef malade ( ce que les Dieux puissent destourner, car telles maladies estant irritees, reprennent les patients d'ordinaire,) sçache, que ie te gueriray encore, & ne cesseray iamais de practiquer enuers toy le deuoir que nature commande aux enfans, sans iamais mettre en oubly celuy qui m'a mis au monde. Ie me promets aussi qu'estant reuenu à ton bon sens, tu me receuras encore. Regarde bien ce que tu fais; tu rengreges ton mal, & renouuelles ton tourment. Car tu ne fis hier que sortir de maladie, maintenant tu te fasches sans raison & plus qu'il ne faut. Et ce que ie treuue encore de pis, c'est que te mettant en colere, tu inuoques les loix à ton ayde. Helas, mon Pere! voilà les mesmes commencemens de ta precedente folie.

---

### LE PREMIER PHALARIS.

#### LES AMBASSADEURS ENVOYEZ aux Delphiens, leur parlent ainsi de la part de Phalaris.

*Lucian seint que Phalaris, Tyran des Agrigentins, enuoie en Delphes le Taureau d'airain que Perille luy auoit presente, pour le consacrer au Temple avec les autres offrandes. Et parce qu'estant estimé cruel, il craignoit que son don ne fust rejeté, il preuue le contraire en ceste Harangue par des Ambassadeurs deleguez de sa part.*

**N**Ous sommes deleguez deuers vous par nostre Prince Phalaris ( Messieurs les Delphiens ) pour offrir à vostre Dieu ce Taureau, & par mesme moyen vous faire vn bref recit des choses qui concernent, tant nostre Maistre que son offrande. Ce sont les causes pour lesquelles nous sommes icy venus, & pour vous dire de sa part tout ce qui s'ensuit.

Ce que ie desire le plus, ( dit-il, Delphiens ) c'est que tous les Grecs ayent bonne opinion de moy, & me tiennent pour vn grand Prince, sans s'arrester aux injures & faulsetez que le mauuais bruiet a semez parmy ceux qui n'ont iamais eu ma cognoissance. Or ie voudrois volontiers que ma reputation fut en credit entre vous autres qui vous rendez fameux & celebres par vostre Sainteté de vie, comme Conseillers d'Apollon & ses plus grands domestiques & familiers. Et pour moy i'estime que faisant vne fois paroistre mon innocence pardeuant vous, ie seray tout aussi tost releué des offences qu'on me met sus. I'atteste l'Oracle mesme de ce que ie dois dire, lequel ie ne puis ny tromper ny surprendre par des discours captieux. Car s'il est facile d'abuser les hommes, il est

Impossible de donner des paroles en payement à vn Dieu, principalement à \* cestuy-cy que vous adorez en particulier. Sçachez que ie suis fortý des premieres maisons d'Agrigente; issu de noble extraction; nourry & esleué en Prince : instruit aux arts liberaux, & pour mes bons deportements honoré de tous ceux de ma Republique. Il n'y a celuy qui en mon ieune aage m'ait iamais accusé ou soupçonné de violence, de tort, d'excez, ou de quelque autre desbauche. Au contraire, m'apperceuant que ceux qui tenoient vn autre party que le mien en la Republique, me dressoiét des embusches, & faisoient des conspirations pour me mettre à mort ( car nostre ville s'estoit liguee ) ie trouuay moyen pour le bien du public de me faire recognoistre pour souuerain Chef, refrener ces conspirateurs, & mettre en paix toute la commune. Il y eust plusieurs grands personages amateurs du bien public (aufquels mon opinion, ny moins encore la necessité de ceste entreprise n'estoit pas incognüe) qui approuerent ceste mienne delibération. Ce qui fut cause qu'vsant de leur ayde, & de leur conseil, ie paruins facilement au dessus de mon intention. Depuis ce temps aucun ne me fut plus rebelle; & il n'y eust personne qui ne se soubmit à mes volontez. I'auois vne puissance absoluë sur tout l'estat, & dispoisois comme bon me sembloit, de ses priuileges. Si est-ce pourtant que i'eus tousiours en horreur le massacre, & n'exigey point d'amendes, non pas mesme de mes propres conjurateurs. Ie sçauois assez que pour se maintenir en estat, il estoit besoin d'attenter telles choses: Mais ce qui m'en faisoit desister, c'estoit l'espoir que i'auois de vaincre mes subjects par douceur, & de les attirer à mon obeyssance, par vne esgalle distribution que ie ferois des honneurs & des dignitez. Voylà comme ie me remis en grace avec mes ennemis, desquels ie me seruis depuis, tant en mon conseil qu'en mes affaires domestiques. Peu apres m'apperceuant que la ruine de ceste Cité ne procedoit d'ailleurs que de la nonchalance des Magistrats, plusieurs desquels mefnageoient fort mal le bien public, & ruinoient le peuple par leurs imposts, Ie reparay les aqueducs; embelly la ville de somptueux edifices; la fortifiay d'vn enclos de murailles, & si augmentay toutes les rentes, qui par le peu de soing des Magistrats s'estoient dissipées entre le peuple. En outre, ie fis instruire la ieunesse le mieux que ie peüs, & reuerer les vieillards. Puis, ie rendis le peuple mon obligé par les spectacles, largesses, solemnitez, & banquets publics. I'auois en si grande horreur les deflorations des Vierges, les degasts

\* c'est Apollon.

Vn Prince ne doit iamais mespriser l'aduis de ses fidelles subjects.

L'amour a plus de pouuoir que la force.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

des Adolefcens, le rapt des femmes, les pillages des foldats, & les menages Tyranniques, que ie ne voulois pas seulement en ouyr parler. Et de verité ie fus en deliberation du commencement de me desfaire du Royaume, pour me deliurer de tant de fouscis qui me trouuilloient, & me mettre en feurté. Car ie voyois bien que c'estoit vn pesant fardeau, & vne peine qui n'alloit iamais sans enuie, que de tenir rang de Prince, & estre commandé par des journalieres fatigues. Toutesfois de peur qu'à l'aduenir la ville n'eust besoin de moy, comme parauant; ie persistay tousiours en ma premiere resolution, recherchant en mon esprit les remedes qui me sembloient les plus propres pour estre practiquez à ce mal. Cependant vne soudaine esmotion suruint entre mes citoyens, lesquels delibererent de me dresser des embusches, & de m'oster mon gouuernement. Desjà mesme ils auoient conjuré par ensemble, caché des armes, fait leuee de deniers & de gens, enroollé plusieurs de leurs confederez, & enuoyé des Ambassadeurs en Grece, pour estre assiste des forces des Atheniens & des Lacedemoniens. Je diray bien dauantage; c'est qu'ils cōsuluoient desjà quel traictement ils me feroient, s'ils me tenoient vne fois, disans, qu'ils me forceroient à m'occire de ma propre main. Ils ne se peurent tenir eux mesmes de l'aduouër, & de parler des supplices par eux excogitez cõtre ceux qui tũberoient entre leurs mains. Mais ie rends graces aux Dieux immortels, de ce que i'ay euité ces dangers par leur ayde, & descouuert les embusches de mes ennemis, par vne grace speciale que m'a fait Apollon, les visib's duquel me sont souuent apparuës: outre qu'il m'a enuoyé des personnes, desquelles i'ay appris tout ce qu'on tramoit contre moy. Conseillez moy ie vous prie (Delphiens) sur ce qui s'est passé, comme si i'estois encore taloné de mesmes dagers, & que sans auoir point de suite, ny estre enuironné d'aucune garde, ie taschasse de gauchir à tous ces perils. Representez vous vn peu le voyage d'Agrigente entrepris contre moy, voyez les appareils de ces gens: oyez leurs menages, & me dittes de quelle façon me deuois-je cõporter entre ces extremités? Les falloit-il traicter doucement? Estoit-ce le deuoir de leur pardonner? Y auoit-il de la raison de les supporter & de fieschir sous leur rigueur? ou bien estoit-il plus conuenable que i'endurasse la mort tout nud, & veisse occire deuant mes yeux mes plus grands amis? Ne m'eust-on pas estimé bien fol? C'est le deuoir d'un grand courage (m'eussiez-vous dit) de poursuiure. les ennemis qui l'oppressent, & de se mettre en assurance à l'aduenir, apres s'estre vne fois eschappé des dangers où il estoit engagé. Je scay assez que

C'est vn pesant fardeau que le sceptre.

Le mechant ne peut celer son dessein.

vous m'eussiez donné ce conseil. Mais comment me suis-je comporté? Apres auoir fait venir deuant moy les accusez, ie leur ay donné tout pouuoir de parler, & de se defendre, & les ayât tous cōuaincus par des arguments necessaires, cōme i'ay veu qu'ils ne pouuoient aucunement nier le crime, i'en ay fait la punition. Ie ne me faschois pas tant de ce qu'ils auoient conspiré ma mort, que de voir ma premiere resolutiō par eux empeschee. Depuis ie me tiens tousiours sur mes gardes, & ay pris à ma sùitte vne troupe de ieunes hōmes tous resōlus, auxquels ie fais tailler en pieces tous ceux qui m'ont autrefois voulu surprēdre par trahison. Voilà cōment les perfides m'accusent de cruauté, sans cōsiderer, ny d'où procede cecy, ny la cause pour laquelle i'ay fait punir ces meschans. Ils appellent cruauté, ce que ie n'execute que par Iustice: C'est de mesme que si quelqu'un de vous voyant precipiter vn sacrilege de quelque mōtagne, sans prēdre garde d'abord au crime par luy cōmis; (sçauoir qu'estât entré de nuit dās le Tēple, il auroit desrobé les reliques, & pollué les Images de ses mains impudiques) vous accusoit de cruauté, en ce que vous disans estre Grecs, & zelez à la religion, vous auriez mis à mort vn hōme Grec aupres du Tēple (car on dit que pres de vostre ville se void vne roche destinee à tel supplice) ie me fais accroire que vous estimeriés digne de mocquerie quelque hōme particulier qui oseroit dire telle chose à l'encontre de vous, quād vous verriez tous les autres qui loueroient, & approueroiēt vostre cruauté enuers les parjures & criminels. Aussi est-ce la coutume des peuples qui ne pesent pas biē quel est celuy qui preside & commande (soit qu'on l'estime bon ou meschāt) d'abhorrer entierement le nom de Tyrānie, & par cōsequent le Tyran: Car bien qu'Eacus, Minos, & Radamant tiennent vne mesme principauté, ils ne se proposent neantmoins que les mauuais deuant les yeux, & n'exemptent pas les bons d'une accusation generale. Il me souuient d'auoir ouy dire qu'il y a plusieurs Sages parmy les Grecs, lesquels avec le nom de Tyran, qui semble vicieux, se sont monstrez doux, aymables, & familiers. Ie crois que vous en auez encore de succinctes harangues de quelques-vns de ceux-cy, qui sont gardees dedans vostre Temple, & dedices à Apollon, avec leurs offrādes, & leurs pourtraicts. Mais prenez garde, cōme les Legislatours sont differents en matiere de punition, s'arrestant tousiours sur ceste opinion, qu'auant que passer outre, il faut proposer vne crainte aux criminels, & les asseurer que tost ou tard ils seront punis de leurs crimes. Quant à nos autres Tyrans, nous

*La cruauté naist  
souuent de l'of-  
fence.*

## LES OEUVRES. DE LVCIAN.

Il est mal-aysté  
de viure en  
seurté parmy  
ses haineux.

souuent astreints à vne plus grãde necessité, bien que nous ayons vn Empire absolu sur tous : car nous conuerfons d'ordinaire avec ceux qui nous portent enuie, & qui conspirent nostre mort. En quoy nous ne pouuons point treuuer d'assurance, non pas mesmes quand nous voudrions desguiser nos actions. Nos affaires sont en tel estat que cet' hydre fabuleuse, car plus nous en tuions, plus nous voyõs pulluler de nouuelles causes de punition. Neantmoins il nous est force de fléchir & de couper tout aussi-tost les restes renaissantes : ou, par le Dieu Iupiter, il est necessaire que comme des seconds Ioles, nous y appliquions le cautere ardent, si nous desirons d'en venir à bout. Et pour moy ie m'assure que quiconque faict estat de commander, il faut qu'il punisse; ou bien que pardonnant à ceux qui luy sont plus proches, il perisse miserablement. Où pensez-vous qu'on puisse treuuer l'homme de si peu d'esprit, & si cruel, qui prenne plaisir à faire fouetter les accusez; ouyr les plainctes des condamnez, & repaistre sa veuë de meurtres, si ce n'est qu'il ayt vne tres-juste occasion de faire executer tels supplices? Combien de fois ay-je pleuré voyant fustiger des hommes, & combien de fois ay-je detesté ma fortune, quand j'ay consideré, que mon mal estoit intollerable, veu qu'il est plus fascheux à vn homme d'vn bon naturel, mais seuer par necessité, de punir autruy, que non pas de receuoir luy-mesme la punition? Que s'il m'est permis de dire librement ce que j'ay sur le cœur, i'oseray bien affirmer, que si l'on me donnoit à choisir, lequel des deux j'aymerois mieux, ou punir quelque personne innocemmēt, ou mourir moy-mesme, ie ferois plustost eslection de la mort, que de condamner à quelque supplice ceux qui ne l'auroient pas meritē? Je souhaitterois encore plus patiemment vne mort injuste que celle des traistres avec iuste occasion : Car conseillez-moy ie vous prie derechef (Delphiens) lequel des deux estimez vous le meilleur, ou de mourir innocemment, ou de lascher avec injustice celuy qui conspire vostre mort? Je ne pense pas qu'il y ayt aucun si despourueu d'esprit, qui ne choisit plustost la vie que la mort en la deliurance de ses ennemis. Et toutesfois combien en ay-je guarenty, qui taschoient de me surprendre, & se ietter sur moy (du nombre desquels sont Acanthus, Timocrates, & son frere Leogor) pour memoire de l'ancienne amitiē & conuersation que j'auois euë avec eux. Au reste, si vous desirez de mieux cognoistre mes mœurs, sçachez de ceux qui voyagent souuent à Agrigente, comment ie me comporte enuers eux, & de quelle

liberalité i'ay accoustumé d'vser enuers tous les estrangiers: Ils vous diront que i'ay des espies à chaque port pour sçauoir que c'est, & d'où l'on vient, afin que ie reçoie, & renuoye vn chacun selon sa qualité? N'y a t'il pas des estrangiers qui me viennent voir de leur bon gré, & qui s'honnorent de ma conuersation, mesmes les plus sages d'entre les Grecs? Le faux bruiet qu'on faict courre de moy, n'empescha pas le docte Pythagore de me venir voir n'agueres, & de s'en retourner fort satisfait & content, avec approbation de mon innocence, ne desplorant autre chose que la cruauté, laquelle il me falloit necessairemēt exercer. Penseriez-vous bien maintenant que celuy qui porte tant d'affection aux estrangiers, vst de si grande injustice contre ses domestiques, si l'excez des outrages qu'on luy faict, ne le contraignoit de ce faire? Voilà les crimes qu'on m'objecte ( desquels ie pense m'estre purgé deuant vous.) Toutes mes actions me semblent fort iustes, & beaucoup plus dignes de loüange, que non pas de hayne. Il est temps maintenant que ie vous parle de mon offrande, ensemble de quelle part, & par quel moyen i'ay recouuert ce Taureau, sans l'auoir commandé, ny faict faire à aucun ouurier; car ie me passe fort bien de tels meubles. Vn certain Perille natif de nostre pays, fort ingenieux en son art de jetter en fonte, mais d'vn mauuais naturel & cruel; pensant m'obliger beaucoup d'inuenter quelque nouvelle maniere de supplice ( comme si i'eusse pris tout mon plaisir à tourmenter les hommes,) fit le Taureau d'airain que ie vous ay enuoyé, s'en vint à moy, & me le presenta. D'abord que ie le vis si beau, & si bien representé au vif, qu'à le voir on eust dit, qu'il n'y manquoit que la desmarche, & le mugissement; Ie m'escriay que c'estoit vn present conuenable pour Apollon, & qu'il le luy falloit enuoyer. A ces parolles Perille me fit responce: Tu serois bien estonné si tu sçauois l'artifice qui est caché en cet animal, & à quelle fin il a esté fabriqué? Ce disant il ouurit le Taureau par le dos, & me dit. Si tu veux bien punir quelqu'vn, enferme le là dedans, & applique ces flustes aux naseaux du bœuf; puis commande qu'on allume du feu au dessous. Tu verras alors come le patient commencera de crier pour la douleur qu'il sentira, & sa voix par le moyen de ces flustes fera retentir vn chant tremblant & lugubre, pareil aux hurlements de ceux que la force de quelque grand tourment contraint de se lamenter. Cependant tu prendras vn merueilleux plaisir à ceste musique. Les parolles de cet ouurier me firent auoir en horreur yne si cruelle machine; &

Il n'y a celuy  
si meschant  
soit il, qui ne  
tasche de se iu-  
stifier.

*Description du  
Taureau d'airain  
de Perille.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Celuy qui in-  
uente vn sup-  
plice merite  
d'en estre pu-  
ny le premier.

conceuoir vne extreme haine cõtre son inuenteur, lequel ie recoõ-  
pensay d'vn supplice digne de son merite. Or çà, Perille, (dis-je) de  
peur que ta promesse ne se treuue vaine, entre toy-mesme dans  
ce Taureau, & nous monstre vn peu l'industrie de ton art. Con-  
tre-fais ceux qui crieront, afin que ie cognoisse au vray, si ces me-  
lodies dont tu nous fais tât de comptes se pourront espandre par  
les canaux de ces flustes. Perille fit promptement ce que ie luy  
commandois. Mais si tost que ce maistre ouurier fut enfermè de-  
dans, ie fermay promptement le Taureau, & y fis allumer d'vn feu  
au deffous. Reçoy (luy dis-je alors ô Perille) le digne salaire de ton  
admirable industrie, & chante le premier de tous puis que tu es le  
Maistre de ceste Musique. Voilà comme il sentit le premier la ri-  
gueur du supplice qu'il auoit inuenté pour autruy. Toutesfois  
comme ie m'apperçeus qu'il estoit aux derniers sanglots, ie le fis  
oster de là, de peur qu'y demeurant il ne souillast l'ouurage par sa  
mort. En mesme temps il fut precipité du haut des rochers, &  
priué du droict de sepulture. Apres auoir bien fait nettoyer &  
purger le Taureau par les expiations requises, ie vous l'ay enuoyé  
pour l'offrir au Dieu, & ay enjoinct à mes Ambassadeurs d'y faire  
escrire toute l'histoire aupres; ensemble mon nom, parce que c'est  
moy qui le dedie: celuy de l'ouurier Perille: son meschant aduis,  
mon equité, sa iuste punitiõ, & ses premiers accords de Musique.  
Quant à vous (Delphiens) ce sera fait iustement, s'il vous plaist  
de faire pour moy les Sacrifices avec mes Ambassadeurs, & d'ap-  
pendre ce Taureau en quelque lieu du Temple bien eminent, afin  
que chacun cognoisse quel est le salaire que i'ordonne aux mes-  
chans, & quelle la feuerité que ie pratique à me venger du desir  
qu'ils ont de mal faire. Ceste seule action suffit pour vous faire iu-  
ger de ma vie. I'ay mis au supplice Perille, & dedié promptement  
le Taureau, sans le reseruer dauantage pour la punition de ceux  
qu'on y eust peu executer à l'aduenir. Et ie puis bien vous asséurer  
avec verité, que ce Taureau n'a point exprimé d'autres sons que  
les mugissements de son ouurier. Je me suis contenté de sçauoir  
quel estoit cet artifice, & ay soudain fait cesser ceste barbare &  
inhumaine Musique. I'offre ce Taureau à Apollon pour le pre-  
sent, esperant de luy dedier plusieurs autres choses, lors qu'il me  
fera la grace de n'auoir plus besoin d'aucuns instrumens à punir  
les coupables. •

On iuge des  
hommes par  
les effects de  
leur vie.

Nous vous auons exactement rapporté chasque chose (Del-  
phiens) de mesme sorte qu'elle a esté faite par Phalaris. Ce qui  
vous

vous oblige à nous croire, c'est que nous ne vous disons rien que vous ne sçachiez assez, outre que nous n'auõs point sujet de mentir. Que s'il est besoin que nous mesmes prions pour ce personnage, lequel plusieurs soupçonnerent d'estre meschant, mais fausement & à tort; Nous autres Agrigentins vous supplions (comme Grecs de nation, & Doriques de toute ancienneté,) qu'il vous plaise de recevoir ce Prince en vostre amitié; laquelle il desire & recherche. Et ce faisant, il se peinera de vous obliger tant en public qu'en particulier. Prenez donc le Taureau, & l'offrez vous mesmes au Dieu auquel il est dédié. Faictes des prieres pour le salut de Phalaris, & pour la prosperité de tous ceux d'Agrigente. Ne nous renuoyez point qu'avec vne bonne issue de nostre Ambassade; car outre que vous desobligeriez nostre Prince, vous priueriez par mesme moyen vostre Dieu d'un beau don, & conuenable à luy seul.

---

## LE SECOND PHALARIS.

**B**IEN que ie ne sois point confederé (hommes Delphiens) ny aux Agrigentins en general, ny à Phalaris en particulier, & qu'il n'y ait point de sujet qui m'oblige de m'associer à luy, n'ayât iamais recherché son amitié: Neantmoins parce que i'en ay ouy faire vn recit honorable aux Ambassadeurs qu'il a deleguez, les discours desquels m'ont esmeu à examiner ce qui vous peut estre profitable, & bien-seant aux Delphiens, Ie me suis bien voulu leuer de ma place pour vous exhorter par ma harangue de ne point irriter sans sujet vn si deuõt Prince, & de ne renuoyer ce present, qui est desjà consacré à ce Dieu. Il vous pourra seruir à l'aduenir, pour eternelle memoire de trois grandes choses; sçauoir, d'un ingenieux artifice, d'une cruelle pensee, & d'un supplice equitable. Ce qui me faict dire que vous auriez tort d'entrer en doute, sur ce que le Magistrat vous a proposé; sçauoir, si ce don doit estre receu ou bien renuoyé?

Vrayement vous commettriez vne dangereuse espee d'impieté, & ce seroit vn sacrilege, surpassant d'un degré bien haut toutes les autres meschancetez. Car c'est vn aussi grand crime de vouloir empescher la volonté de ceux qui veulent consacrer des presents à Dieu, que de piller ce qu'il posseda, & qu'on luy a desjà dédié.

*En ceste harangue l'Auteur feint qu'un Sacrificateur de Delphes exhorte le peuple à recevoir le present de Phalaris.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Puis donc que ie suis Delphien, & ay ma part aussi bien que les autres à la gloire publique, comme à la cōseruation d'icelle, outré que si quelque chose se commet à present contre nostre reputation, ie puis m'en formaliser; Le vous requiers que vous ne fermiez le Temple aux hommes deuôts, & que vous n'exposiez nostre ville aux calomnies de tous les mortels. Car on pourroit penser qu'elle se mocquast des presens enuoyez à nostre Dieu, & qu'elle voulust regler à son plaisir ceux qui font des offrandes. Et de fait il n'y aura personne cy-apres, qui ose faire le moindre don, pensant que le Dieu par nous adoré ne doioie rien prendre à gré, qui ne semble premierement equitable aux Delphiens. Dauantage Apollon a desjà donné sa sentence sur ce mesme present, & il est croyable que s'il eust hay Phalaris, ou bien mesprisé son offrande, il y eust esté fort facile de le submerger au milieu des ondes de la mer Ionique, avec le vaisseau dans lequel le don a esté amené. Mais à ce que ie vois son opinion est bien differente de la vostre, puis qu'il a fait passer les gens de Phalaris en Ionie, avec vn tēps tousiours calme & boniāçē, comme ils le certifient eux-mesmes, & les a conduicts à bon port iusques en Cirre. Par où il appert qu'il ne desaduouie point la deuotion de ce Prince, & qu'il faut que vous mesmes adherans à son decret, joigniez ce Taureau aux autres reliques & ornemens de son Tēple. Il n'y a point de doute que ce seroit la chose du monde la plus absurde, si quelqu'un ayāt fait vn present à nostre Dieu si beau & si magnifique, vos resolutions y seruoient d'obstacle pour l'empescher d'entrer dans le Temple, & si pour tout salaire on estimoit indigne de l'offrir celuy qui l'enuoyeroit. Quant à celuy qui est de contraire opinion à la mienne, & qui nous a voulu faire accroire par ses crieries, que n'agueres comme il nauigeoit d'Agrigente en nostre pays, il apprit que quelques meurtres, maluerfations & rapines auoient esté faictes par ce Tyran, & mesme qu'il en pouuoit parler comme ayant veu le tout de ses propres yeux; toutes ces reproches sont fausses, & nous sçauons assez que iamais il n'aborda iusqu'à nostre port. Et quād il y en auroit quelques vns qui se plaindroiēt de ses tyrannies, nous ne serions pas obligez de les croire, comme ne sçachans rien au vray touchant ceste affaire (afin que nous n'accussions injustement ceux desquels nous ne sommes pas asseurez.) Que si quelque chose semblable auoit esté faicte en Sicile, les Delphiens n'ont que faire de s'en soucier, si ce n'est possible qu'au lieu de la dignité de souuerains Sacrificateurs, nous voulions

Les Temples  
ne doiuent  
point estre fer-  
mez aux de-  
uôts.

La calomnie  
n'a point de  
langue que  
pour accuser.

vsurper l'office de Iuges. Le deuoit ne nous commande autre chose que de sacrifier simplemēt, & de seruir Dieu le mieux que nous pourrons: Et si l'on enuoye des dons, c'est à nous à les offrir. Quoy? sommes-nous icy assis pour rechercher si quelqu'un de ceux qui habitent la terre ferme par delà la mer Ionique, gouuerne bien vn Royaume, ou non; & pour penetrer dans les affaires d'autrui? Nenny sans doute. Il est beaucoup plus seant que nous cognoissions nostre propre fait; en quel estat estoient iadis nos affaires; comment elles se portent à present; & ce qui nous est le plus conuenable pour nostre proffit. Car pour sçauoir que nous habitons des lieux inaccessibles, & cultiuons des rochers steriles, nous n'auons pas besoin des feintes d'Homere: & nos yeux nous apprennent assez que nous ne bougeons d'une terre, qui a le port bien profond. Au demeurant, le Temple d'Apollon, l'Oracle, les Sacrificateurs, & ceux qui offrent des dons, ce sont les champs fertiles des Delphiens, & nos plus beaux reuenus. Voilà d'où nous vient ceste abondance de biens, desquels nous sommes tous substantez. Et bref, comme disent les Poëtes, nous faisons la recolte sans rien semer. Nostre Dieu est le laboureur, qui ne nous donne pas seulement des biens qui naissent parmy les nations estrangeres, mais s'il y a quelque chose de precieux & de rare entre les Phrygiens, Lydiens, Perses, Assyriens, Pheniciens, Italiens, ou Hyperborees, il fait que tout cela s'apporte aux Delphiens. Nous sommes en second lieu grandement honnorez d'un chacun, apres le Dieu qui nous comble de ses faueurs, & des fruiçts d'une heureuse vie. Ces choses sont si anciennes, que vous ne les pouuez ignorer: Mais pour ce qui est de la presente deliberation, puis que nous sommes bien, tenons nous à cela. Il n'y a celuy, comme ie pense, qui puisse dire, que nous ayons iamais donné iugement sur aucune offrande, ou empesché de sacrifier & d'offrir à Dieu. Aussi le Temple d'Apollon a tant eu de dons, qu'il en est tout plein. Il ne faut donc pas maintenant innouer temerairement chose quelconque, ny l'arrester contre la coustume du pays. Dauantage, les loix nous deffendent de iuger des presens par faueur, & de priser ce qu'on enuoye, pour le respect de la race, & de la part d'où il vient. Apres qu'on a receu les dons, il les faut consacrer sans autre curiosité, & employer les deux mains au seruice, tant de nostre Dieu, que de ceux qui viennent icy par deuotion. Il me semble donc, que vous ferez fort bien, Delphiens, si auant toute autre affaire vous considererez cōbien sont grandes les choses, desquelles

Les biens de  
la terre viennent  
du Ciel.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

vous auez à deliberer maintenant: Car premierement il s'agist icy de Dieu mesme: puis du Temple, des Sacrifices, des offrandes, des ceremonies, des anciennes coustumes, des loix du passé, de l'autorité de la Prophetie: Bref, de toute la Cité, de ce qui touche les Delphiens, tant en public qu'en particulier, ensemble de l'honneur, ou de l'infamie de tous les mortels. La raison de laquelle vous estes capables, suffit pour vous faire aduoüer, qu'il n'y a rien de plus grand que cecy. Ce n'est pas seulement de Phalaris; d'un seul Tyran, & de ce Taureau d'airain, dont il s'agist en ceste matiere: mais de tous les Roys & Monarques, qui font des offrandes à nostre Temple. Il est icy question de l'or, de l'argent, & de toutes autres choses de prix, qu'il conuient dedier à Dieu souuent, & en fort grand nombre. Or tout celà ne depend pas d'ailleurs que de la seule volonté diuine. Pour quelle cause agirons nous donc autrement, que selon l'ancienne coustume; comme nous auons tousiours fait en la presentation des offrandes? Pourquoy rechercherons nous des nouveautez pour abolir les anciens decretz? Quoy! voulons nous deliberer d'une chose que nous n'auons iamais entreprise, depuis que nous habitons en ce lieu, & depuis qu'Apollon estant interrogé, rend ses oracles, que le Trepied parle, & que la Prestresse est esprise d'une fureur diuine; scauoir est, de iuger, & d'examiner l'estat de ceux qui enuoyent des presens d'ordinaire? Voyez, ie vous prie, comme depuis ceste premiere & ancienne institution, par laquelle la liberté d'offrir a tousiours regné, ce Temple s'est augmenté d'une infinité de richesses, pendant qu'il a esté permis à toutes personnes d'offrir des dons à ce Dieu, chacun selon son pouuoir. Que si nous vsurpons nous-mesmes la charge de Iuges, & d'examineurs des dons qui seront icy enuoyez, i'ay belle peur que nous n'ayons bien-tost faite des choses qui deuront estre iugees & examinees. Car aucun ne voudra iamais, ny se soubmettre librement à telle iurisdiction, ny fléchir sous nostre opinion à ses propres fraiz & despens. Bref, où treuuez vous l'homme qui veuille souffrir qu'on le iuge indigne de faire des offrandes?

Les nouveautez ruinent les Estats qui sont fondez sur les anciennes coustumes.

ALEXANDRE,  
 OV,  
 LE FAUX PROPHETE.

POSSIBLE te semble-t'il (Ceste mon bon amy) que tu me donnes quelque charge bien legere & facile, quand tu me pries de t'enuoyer le discours de la vie de cet imposteur Alexandre Abonotique; & de te faire voir la malice de son esprit; son audace effrontee, & ses tromperies pleines de ruse. Mais ie te prie de croire, que si quelqu'vn taschoit de raconter au long ceste histoire, il y seroit aussi empesché qu'à coucher par escrit les faicts d'Alexandre fils de Philippe: veu que la meschanceté de l'vn estoit aussi grande, que la vertu de l'autre. Toutesfois si tu veux auoir la patience de lire en amy ce que i'en escriray, & s'il te plaist de supplier à mes deffauts, ie l'entreprendray pour l'amour de toy, & tascheray de nettoyer l'estable<sup>a</sup> d'Augée. Que si ie n'en oste toutes les ordures, pour le moins rempliray-je quelques tombereaux de ce fumier, que trois mille bœufs auoient faict par plusieurs annees. Mais i'ay belle peur que nous ne soyons nous deux calōniez faulsemment, & à tort: toy, de ce que tu me commandes d'escrire les actions de ce charlatan; & moy, parce que ie m'amuse à faire des contes d'un homme, la vie duquel ne merite pas d'estre leuë des doctes: mais bien deschiree en bonne compagnie par les renards & les singes. Neantmoins si quelqu'vn nous en iuge blasrables, nous pourrons nous deffendre par l'exemple d'Arrian disciple d'Epietete. Ie m'asseure que ce grand personnage ( duquel les Romains ont tant faict d'estat, & qui n'auoit point d'autre exercice que la lecture) nous seruira de caution en ceste cause, puis qu'il a bien pris la peine luy mesme d'escrire la vie du voleur Tillibor. Il est bien vray que nous ferons icy mētion d'un larron beaucoup plus subtil, & qui n'a pas seulement volé dans les bois, mais encore dans les citez. Dauantage, il ne s'est point contenté de rauager l'Ide, la Menie, & les plus desertes contrees de l'Asie; ains il a troublé tout l'Empire Romain (s'il faut ainsi dire) du bruit de ses larrecins. Mais auant que passer plus outre, ie te veux peindre le personnage, & t'en figurer le pourtraict par paroles, le plus naïuement que ie pourray, bien que ie ne sois pas assez bon peintre.

*L'Auteur des-  
 crit icy la vie  
 d'un imposteur,  
 & aduise les  
 Lecteurs de se  
 donner garde de  
 semblables char-  
 latans.*

*Il est bon de  
 lire la vie des  
 meschās, pour  
 apprendre à  
 fuir les vices.*

## LES OEUVRES DE LYCIAN.

*De la stature  
d'alexandre.*

*Les beaux  
corps ne logēt  
pas les plus  
belles ames.*

*Des imperfections  
d'alexandre.*

Il estoit de haute stature, & si bel homme qu'il sembloit auoir en soy ie ne sçay quoy de diuin. Il auoit la couleur fort blanche; la barbe assez claire; les cheueux couuerts d'vne fausse perruque, sans qu'on s'en apperceust; les yeux prompts & dardans (ce sembloit) des rayons de Diuinité; la voix douce & harmonieuse. Bref, il estoit d'vne si belle taille, qu'on n'eust sçeu treuuer que redire en son corps. Mais quant à son ame, ô Hercule chasse-mal, Iupiter oste-soucy, & vous Castor & Pollux nos tutelaires, liurez nous plustost à nos ennemis qu'à la mercy de ce galand. Car outre qu'il n'auoit point son pareil en esprit, n'y en subtilité, il estoit nay au traual, douïe d'vne heureuse memoire, & propre à comprendre toutes les disciplines qu'on sçauroit dire, desquelles il abusoit neantmoins. Par le moyen de ces armes, il se rendit en bien peu de temps plus grand, que tous ceux qui s'estoïent faicts renommer autresfois pour leur meschancetez. Tellement, que ny les Cercopes, ny les Eurybares, ny Frinond, ny Aristodeme, ny Sostrate, n'estoient rien au respect de luy. En vne lettre qu'il escriuoit à son gendre Rutilien, il se donnoit bien ceste vanité que de se comparer à Pythagore. Et pour moy i'estime (n'en desplaise à ce grand Philosophe) que s'il viuoit maintenant, il ne paroistroit qu'vn enfant à comparaison de cestui-cy. Ne pense pas pourtāt, au nom des Graces, que ie veuille faire vn parallele de ces deux, pour ce qui est des mœurs: Mais ie veux dire, que si quelqu'vn assembloit en vn blot les choses les plus infames, que l'on attribué faulsemēt & à tort à Pythagore (à quoy ie ne crois nullement) elles n'approcheroient en rien de la plus petite partie des subtilitez d'Alexandre. Il faut que tu croyes, que c'estoit vn entendement fort variable, vne ombre de vertu confuse en tromperies, vne ame trompeuse, mensongere, parjure, meschante, prompte, hardie, pleine de vanitez, inuincible à la peine, pourueu que son entreprise reüssit, née à la persuasion, veritable en apparence, habile à contre-faire vn bien, & qui desguisoit l'interieur de ses pensees par vne belle montre. Personne ne partit iamais d'avec luy, qui ne l'estimast pour l'homme du monde le plus iuste, & le moins cauteleux. Il n'auoit point d'ambition que pour les choses grandes, & point d'entreprise pour les petites.

Durant sa premiere ieunesse, il se prostituoit à tous indifferement, & ses plus grands amys c'estoient ceux qui luy faisoient de plus beaux presens: Ce qu'on pouuoit conjecturer, tant par les escrits, que par le rapport de plusieurs. Il aduint vn iour qu'il fut

visité par vn certain amoureux, du nôbre de ceux qui se meslent de deuiner par Magie, & par enchantemens; de faire des philtres d'amour, pour entrer par force en la bonne grace d'autrui: d'exterminer les ennemis; de treuuer des threfors, & de s'acquerir des hoiries & successions. Cestui-cy donc voyant que ce ieune homme auoit vn bel esprit, & fort propre pour luy seruir au mestier dont il se mesloit; il l'endoctrina depuis en son Art ( comme celuy qui ne cherissoit pas moins sa meschanceré que sa beauté) & en vsa selon son plaisir. Ce galand faisoit profession de la Medecine publiquement, & parmy le peuple: car il auoit appris de la femme de l'Egyptien \* Thos,

*Effet de Magie.*

\* C'est vn langage.

*Que c'est vne chose certaine,  
Et dont il ne faut estre en peine,  
Que le medicament qu'on faict  
Par l'artifice du meslange  
Produict ( ce qui n'est point estrange)  
Vn tres-bon, ou mauvais effect.*

Alexandre fut l'heritier & le successeur de la science de ce maistre Docteur, lequel estoit de Tyance, & des compagnons<sup>b</sup> d'Apollonius; veu mesme qu'il auoit la cognoissance de toutes ses pratiques. Tu peux voir desjà de quelle escolle estoit fortuy cet homme icy. Apres la mort d'Apollonius, Alexandre se voyant sur son aage; reduict aux dernieres extremitez, & sa beauté (qui luy seruoit iadis à gagner sa vie) toute ridee & fanie, il se resolut de ne s'amuser plus qu'à des choses hautes & releues. S'estant donc à cet effect accosté d'vn certain charlatan de Constantinople, surnommé Cocconas, (homme du plus meschant naturel qui fut iamais, & qui se mesloit d'escire des Histoires) ils s'en alloiēt tous deux par le pays, trompans le monde, & tondans les esprits grossiers ( ainsi parloient-ils du menu peuple, suiuant le jargon des Magiciens de leur pays.) Entr'autres traiçts de leur mestier, ils attraperent vne bonne vieille nommee Macetis, fort opulente, & qui se plaisoit d'estre aymee. Ces trompeurs eurent d'elle tout ce qu'ils voulurent, & la suiurent depuis Bythinie iusques en Macedoine, car elle estoit de \* Pelæ, lieu qui fleurissoit autresfois sous les Roys Macedoniens, & qui n'est habité maintenant que par de pauures gens, encore sont-ils en fort petit nombre. Côme ils s'apperçeurent que les Dragons de ceste contree estoient de prodigieuse grandeur, & si priez que les femmes les nourrissoiēt, qu'ils souffroient qu'on montast sur eux, couchoient avec les en-

\* Ville où (selon quelques-vns) Alexandre auoit esté nourry.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

fans; se laissoient tirasser sans s'esmouuoir, & mesme succoient le lait de la mamelle (d'où peut bien estre tiree la fable d'Olympias en la conception d'Alexandre, ayant comme ie crois couché pres d'elle vn de ces Dragons) ils en acheperent vn des plus grands à bien petit pris. Ce fut là le commencement de la guerre (afin que i'vse des mesmes termes de Thucidide.) Car ces meschans, cōme audacieux qu'ils estoient, & tousiours prompts à mal faire, ayans complotté par ensemble, se persuaderent facilement, **Que** deux principales choses maistrifent la vie de l'homme; sçauoir, l'esperoir & la crainte, par le moyen desquelles on peut bien-tost s'enrichir, pourueu qu'on en sçache vser à propos. Ils voyoient d'ailleurs, que la prescience estoit necessaire à l'homme qui espere, & qui craint; & que de ceste façon ceux de Delphes, de Delos, de Claros, & de Branchys s'estoient rendus riches & renommez; sçauoir par la multitude des personnes qui s'en alloient à leurs festes; & le tout à l'occasion de ces deux Seigneurs que j'ay dit **ESPOIR**, & **CRAINTE**: Car pour le desir qu'ils auoient de sçauoir les choses futures, ils sacrifioiēt les cent bœufs, & dedioient les carreaux d'or. Comme ils eurent consideré tout cecy meurement en leur esprit, ils se resolurent de fonder vn Oracle, & lieu de deuiner en quelque cōtree; s'asseurans de bien-tost deuenir riches si le bon-heur le vouloit. Et de fait, la chose leur succeda mieux qu'ils ne pensoient, & la fortune fut plus grande que le souhaiēt. Ils commencerent deslors de choisir vn lieu, puis vn moyen pour donner entree à l'affaire. Cocconas estima que Calcedoine estoit fort propre à leur dessein, comme vne ville de commerce, voisine de Thrace & de Bythinie, assez proche d'Asie & de Galatie, & où toutes sortes de gens abondoient. Alexandre au contraire preferoit sa patrie à vn pays estranger, & disoit bien vray, **Que** pour commencer & entreprendre ce trafic, il falloit auoir affaire à des gens grossiers & rustaux, qui prissent tout en bonne part; adjoûtant, que tels estoient les Paphlagoniens, qui demeuroient sur les marches d'Abone, peuples si superstitieux, que si quelqu'un se presentoit à eux, accompagné d'un Menestrier, d'un Tabourineur, ou d'un ioieur de cymbales, deuinant, comme l'on dit, à tourner le crible; ils y accouroient soudain à la foule, comme apres quelque Dieu. Comme ils eurent pensé long temps, l'opinion d'Alexandre fut finalement suiuite. La premiere chose qu'ils firent estās arriuez à Calcedoine, ce fut d'enterter des tables d'airain au Temple d'Apollon, comme fort ancien ( car ils s'aduiferent que

celà

L'esperoir & la crainte sont deux grands Chefs qui maistrifent nostre vie.

\* Comme fit Crœsus à l'Oracle de Delphes.

vn iour prefix pour cet effect. Or il commanda que chacun eust à escrire en vn billet ce que bon luy sembleroit, & ce qu'il desireroit le plus de sçauoir de luy; adjoustant qu'on eust à lier le billet avec du filet, & le sceller & cacheter avec de la cire, du plastre, ou autre telle matiere. Quant il eut receu ces billets, il se sequestra de toute compagnie, & s'alla retirer en vn endroit fort secret: car le lieu de l'Oracle estoit desjà prest, & les courtines tenduës. puis, il fit appeller par ordre par l'Interprete tous ceux qui les auoient donnez. Et comme s'il eust esté instruit de chascque chose par ce Dieu, il rendit les billets scellez, de mesme sorte qu'on les luy auoit presentez; la responce neantmoins escrite en vers, au dessus d'vn chacun, fort à propos, & selon la demâde qu'on auoit faicte. Or il faut que tu sçaches que la tromperie estoit manifeste, & bien-aysee à estre descouuerte, principalement par vn homme tel que toy, (ou si ie le puis dire sans enuie tel que moy.) Mais celà sembloit fort prodigieux & comme incroyable à des ignorâs, qui auoient les narines estouppees & pleines de morve. Il auoit treuë plusieurs subtilitez pour oster le sçeau, & par ce moyen ayant leu l'escrit, il y mettoit pour responce ce que bon luy sembloit. Tellement qu'ayant cacheté & scellé les billets pour la seconde fois, il les rendoit au grand estonnement de ceux qui voyoient vne si estrange merueille, lesquels disoient entr'eux: Est-il possible que cestuy-cy ayt peu sçauoir ce que i'auois escrit dans ma lettre estant si bien scellee, & marquee d'vn cachet, qu'aucun ne pouuoit contre-faire, si ce n'estoit quelque Dieu qui eust cognoissance de telles choses? Que si tu me demandes de quelle façon il faisoit celà, ie te le descouriray en peu de mots, afin qu'à l'aduenir tu te donnes garde de telles impostures. Il leuoit les sceaux en trois façons: Premièrement il separoit la cire par la partie qui est opposite au sceau, la rendant liquide avec vn fer chaud, & bien delié. Apres auoir leu tout ce qu'il vouloit, en reschauffant la cire pour la seconde fois avec le mesme fer, il la faisoit reprendre facilement au filet, le cachet demeurant tousiours en vn mesme estat. Secondement il vsoit de ce qu'on appelle collyre, ou brique cuitte, composee de poix, berytte, de bitume, ou de pierre de talc puluerisee, ensemble de cire de mastic. Ayant faict vn monceau de toutes ces compositions, qu'il chauffoit au feu, le graissant parauant de sain de porc, il l'appliquoit au cachet, & prenoit la figure du sceau. Comme il voyoit que le tout estoit bien sec, il decachetoit les billets, les lisoit, & y remettant

*Les artifices  
des imposteurs sont  
estranges.*

*Moyens de decacher les lettres.*

*Composition du  
urayement.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

la cire, imprimoit le mesme signet cōme avec vn sceau de pierre, merueilleusement bien contre-faict à la semblance de l'exemplaire. Voicy la troisieme façon. Il faisoit vne certaine paste avec de la chaux & de la colle forte, de laquelle on vse d'ordinaire à fermer les lettres, & pendant qu'elle estoit mole, il l'appliquoit au sceau, & la retiroit soudain; car ce faisant, elle se seichoit tout aussi-tost, & estoit rendue aussi dure que de la corne, ou du fer. C'estoit l'inuention de laquelle il se seruoit d'ordinaire pour imprimer les sceaux. Il ne manquoit pas de plusieurs autres manieres de sceller, lesquelles il n'est pas besoin de rapporter icy, de peur que tu ne me blasmes comme vn homme de peu d'esprit. Puis, il n'est pas que tu ne le sçaches assez, ayant rapporté tant de belles diuersitez dans ces beaux liures que tu as composez de la Magic, où les Doctes peuuent contenter leur curiosité, s'ils veulent prendre la peine de les fucilleter. Il rendoit donc les Oracles, & deuinoit de ceste façon avec vne grande subtilité, qui luy faisoit rendre probables les choses qui sembloient ne l'estre pas. En outre il respondoit aux demandes des vns, certaines resueries & ambiguites; & à celles des autres, des façons de parler du tout obscures, & propres aux Oracles. Il espouuantoit ceux-cy, & exhortoit ceux-là, selō qu'il voyoit estre necessaire. A quelques-vns il ordonnoit des remedes, avec vn regime de viure pour la gucrison de certaines maladies: car il sçauoit plusieurs bōnes receptes, comme nous auons dit cy-deuant; mais sur tout il faisoit grand estat des Cetmides: (ainsi nommoit-il vn onguēt cōposé de graisse d'Ours.) Quant aux esperances, aux euenemēs des choses, & aux successions d'hoiries, il les remettoit tousiours en vn autre temps, adjoustant cependant ces mots, *Toutes ces choses aduiendront quand ie voudray; lors que mon Prophete Alexandre m'en requerra, & priera pour vous.* Il prenoit d'ordinaire pour chasque response vne dragme, & deux obōles, & le gain n'estoit pas si petit, qu'à chasque annee il ne montast à septāte, ou huitante mille \* dragmes. Car ces ignorans estoiet si curieux & insatiables, que chacun d'eux faisoit plus de dix ou quinze demandes. Au demeurant il ne despençoit pas son gain luy seul, ny moins en faisoit-il vn thresor, ains il auoit à sa suite plusieurs facteurs, seruiteurs, espions, compositeurs d'Oracles, Gardiens de responses, Secretaires, Chauffe-cires, & Interpretes; à chacun desquels il distribuoit vne partie de son argent selon leur vacation. Dauantage, il en enuoyoit quelques-vns aux champs, & aux contrees loingtains, pour diuulguer les nou-

*Liures de Magic  
de Celse.*

\* qui valent  
4614. escus 2.  
tiers.

uelles de l'Oracle, parmy les nations estrangeres. Ces espions affirmoient à tout le monde qu'il prophetisoit, respondoit à toutes demandes, rappelloit les fuitifs, deceloit les larrecins & brigands, enseignoit à treuver les thresors, guerissoit les malades, & mesme resluscitoit quelques morts. Tellement qu'on y accouroit à la foule de toutes parts, on y sacrifioit, & y faisoit on de riches dons, pour le Prophete & Disciple du Dieu; à quoy ils estoient encor inuitez par cet Oracle.

*Honorez. (car ie le commande).*

*Mon Prophete pour vostre appuy:*

*Autre chose ie ne demande;*

*Pour les dons, offrez les à luy.*

Mais apres que quelques-vns, qui auoient vn peu plus d'esprit que les autres comme deliurez d'vne grande yurongnerie, eurent conspiré contre luy, & entre-autres ceux qui suiuoient Epicure; & au mesme temps que toute sa meschanceré fut decouuerte aux villes voisines, ensemble ses subtilitez & tours de passe-passe, il commença de parler fort affreusement, disant, que le pays du Pont estoit tout remply d'Atheistes & de Chrestiens, qui n'auoient point de honte de mesdire de luy; adjoustant, qu'il les falloit lapider, si on vouloit auoir son Dieu propice. Vn certain luy demandant que faisoit Epicure aux Enfers? Il est, luy respondit-il, plongé dans la fange, & garrotté de chaines de plomb. T'estonneras-tu donc, que la renommee de cet Oracle fut si grande, si tu consideres, combien estoient impertinentes les demandes que luy faisoient ceux qui s'en alloient à luy? Il auoit raison d'hayr à mort Epicure: car vn trompeur comme luy, amateur de choses monstrueuses, & ennemy des veritables, ne pouuoit manquer de vomir son courroux contre vn homme qui auoit la cognoissance de la nature de tout ce qui se void, & qui se disoit le seul, lequel en pouuoit discourir au vray; comme amy de Platon, de Chryssippe, & de Pythagore. Il l'appelloit d'ordinaire incapable, comme sçachant bien, que s'il eust vescu, toutes ses façons de faite luy eussent semblé ridicules & fabuleuses. Pour ce mesme subject auoit il en hayne les villes du Pont, & principalement celle d'Amastre, ayant appris que les gens de Lepide, & plusieurs de ses semblables y faisoient leur sejour. Ce qui fut la cause qu'il ne voulut iamais rendre aucun Oracle à vn seul habitant demeurant en

Les tromperies  
des Charlatans  
ne sont pas de  
duree.

Le langage d'Epi-  
cure.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ceste cité, veu mesme qu'un iour s'efforçant de respondre au frere du gouverneur, il fut contraint de se retirer tout honteux, pour n'auoir sceu feindre, ny inuenter vn Oracle qui fust conuenable, à faute de quelqu'un qui le luy composast sur l'heure. Car luy voulant ordonner de manger vn pied de porc, cuit aux mauues, pour vne douleur d'estomach dont il se pleignoit, il luy fit ceste belle response qui n'a ny sens ny rime.

*Mets en composte Coumine*

*Des porcs la feste Malaine.*

Il monstroit fort souuent le Dragon à quiconque le vouloit voir (comme nous auons dit) non pas entier, mais bien la queuë, & le reste du corps seulement, tenant la teste cachee en son sein. Et afin de rendre l'assemblee encore plus estonnee, il promit de faire voir ce Dieu parlant, & rendant des Oracles sans autre Prestre. Ayant à cet effect tissü des arteres de gruë, & les attachant à ceste teste de Dragon contre-faïcte, il introduisoit quelqu'un qui les faisoit resonner: Et ainsi respondoit-il aux demandes, & la voix de cet Esculape emmaillotté fraploit l'oreille des assistans. Ces responses qui s'appelloient des Oracles de viue voix, ne se donnoient ny à tous, ny tousiours, ains seulement aux gens d'apparëce & à ceux qui faisoient de grands presens. Celuy qui fut rendu à Seuerian sur l'entreprise de la guerre d'Armenie, estoit de viue voix, & disoit ainsi; pour l'exhorter à s'en aller faire des courses sur tout ce pays.

*Oracles de viue  
voix.*

*Ta valeur qui n'a point de terme,  
Chassera loing tes ennemis,  
Et d'un courage tousiours ferme  
Ils seront à tes pieds soumis;  
Les Parthes avec les Armenes;  
Le Tybre, & les troupes Romaines,  
Te verront le chef couronné,  
Et c'est chose trop manifeste,  
Qu'estant de rais environné  
Tu seras vn Astre celeste.*

Mais depuis, apres que cet indiscret Gaulois eut fait ce voyage par la suasion de l'Oracle, & que ses troupes furent desfaites par Otrias, Alexandre osta ces vers de ses registres, & y mit en la place ceux-cy.

*Ne t'en*

celà leur pourroit seruir de beaucoup à leur entreprise ) où ils auoient graué ces parolles; *Qu'en peu de temps Esculape, & son pere Apollon, iroient s'habiter au Pont pres des murailles d'Abone.* Ils firent en sorte par leurs subtiles menees, que ces tables estās treuuees bien à propos, les nouvelles en vindrent iusques en Bythinie, au Pont, & mesme aux murs d'Abone, où les habitans auoient de fortune conclud de dresser vn Temple, & faict des fosses où les fondemēts estoient tous iettez. Cocconas donc sejourant à Calcedoine, composoit certaines responſes à double entente, douteuses, & ambiguës; mais il aduint peu apres qu'il mourut, à ce qu'on dit de la morsure d'une vipere. Il laissa pour son successeur Alexādre; lequel pour mieux mettre en credit sa feinte Diuinité, portoit d'ordinaire la perruque fort longue, vn fayon bigarré de blanc, & au dessus vne robbe blanche, tenant vne faux en main à l'imitatiō de Persee, duquel il se disoit issu en ligne maternelle. Et bien que les Paphlagoniens ne sçeussent que trop, que ses pere & mere estoient pauures & de basse condition, si croyoient-ils à l'Oracle qui disoit;

*Alexandre, dont l'action  
D'Apollon est authorisee,  
Est issu de l'extraction  
De Podalire & de Persee.*

Ce Podalire estoit vn mauuais garçon, & vn si grand ruffien, que depuis Tricce iusques en Paphlagonie il suiuit la mere d'Alexandre, de laquelle il estoit amoureux. On treuua pareillement vn autre Oracle, qu'on croyoit estre d'une Sybille, qui parloit ainsi;

*Du riuage Euxin, & non loing de ces ondes,  
Qui pres de Synopie arriuent vagabondes  
Aux bords Ausoniens, vn Prophete viendra,  
Qui de tout le pays le gouvernail tiendra.  
Il sera reconnu pour\* l'homme tutelaire,  
Et son nom portera le nombre quaternaire;  
Nombre que les mortels nomment mysterieux,  
Car il comprend en soy des secrets curieux,  
Pris de quatre unitez; ioignant à trois dizaines  
Quatre autres unitez, avecques deux vingtaines.*

\* Il ya au Grec  
Ανδρὸς Ἀλ-  
ἐκτῆς, cōme  
s'il disoit, Ἀλ-  
ἐκτῆς.

Alexandre estant de retour en son pays, il fit en sorte par ses menees qu'un chacun le tenoit pour vn grand personnage. Car ayāt quelquesfois la bouche toute pleine d'escume, (ce qui luy estoit ayſé à faire en maschant l'herbe au foulon) il feignoit d'estre espris

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Vn Charlatan  
fait mille in-  
ventions pour  
se faire admi-  
rer.

d'une diuine fureur, & se rendoit par ce moyen admirable. Il y auoit long temps que ces deux imposteurs auoient fait vne teste de dragon avec des drapeaux, qui retiroit à peu pres à la semblance d'un homme, fort bien peinte, & naïfvement coloree, à laquelle ils faisoient ouurir & fermer la guele quand ils vouloient avec du crin de cheual. Ceste teste auoit, comme celle des dragons, vne langue my-partie & noire, qui se remuoit par le moyen de ces mesmes crins. Puis, le Dragon Pellean estoit ja nourry de long temps, & tout prest pour en faire monstre en pleine assemblee, & jouer la tragedie quand il en seroit besoin: Aussi deuoit-il représenter le principal personnage de toute la fable. Quand l'heure d'entrer au jeu fut venue, cet abuseur commença par ce tour de subtilité. Il s'en alla de nuict aux fosses qu'on auoit faites depuis peu pour les fondemens du Temple, qui estoient encore tous humectez d'eau, & y mit vn œuf qu'il auoit vuidé, puis remply d'un petit serpenteau n'aguere esclos; & l'ayant fourré bien auant dans la bouë partit de ce lieu. Le lendemain matin courant tout nud par la place publique (excepté qu'il auoit les parties honteuses couuertes d'un brayer doré, portant sa faux en main, & ses cheveux espars au gré du vent, comme ceux qu'on void courre les rues, inspirez de la mere des Dieux, ou gros d'une diuine fureur) il monta sur vn autel eminent, & se mit à crier à haute voix, *Qu'heureuse estoit la Cité, qui monstreroit Dieu bien-tost aux humains:* Cependant tous ceux de la ville, femmes, vicillards, & enfans, qui estoient accourus à ce bruiet haussioient les yeux au Ciel tous estonnez, faisoient des prieres, & adoroient. Pour mieux donner couleur à son fait, il proferoit quelques mots estrangers, & qui ne signifioient chose quelconque, bien qu'à les ouyr on eust dit qu'ils estoient Hebreux ou Pheniciens; ce qui rendoit les assistans fort espouuantez: Car ils ne sçauoient ce qu'il vouloit dire, sinon qu'il entre-mesloit souuent en ses discours Apollon, & Esculape. Comme tous l'eurent escouté, il descendit de l'autel en bas, & accourut aux fosses du Temple, où apres s'estre approché de la fontaine (qu'ils auoient desia designée pour l'Oracle) & s'estant mis dans l'eau il chantoit hautement les loüanges d'Esculape & d'Apollon, & inuitoit ce Dieu de venir à la bonne heure propice à la ville. Celà fait, il demanda vne phiolle, laquelle luy ayant esté donnée par quelqu'un des assistans, il l'a plongeà tout aussi tost dedans; & avec l'eau & la bouë en tira l'œuf où estoit enfermé ce Dieu, & boucha le trou de ceruse, & de cire blanche. Il estoit si

Cerimonies de  
l'imposteur Ale-  
xandre.

effronté portant en main ceste phiole, que d'asseurer à tous les assistans qu'il tenoit Esculape. Tellement qu'ils le regardoient tous attentiuellement ; & attendans l'issuë de ceste affaire, s'esmerueilloient desjà qu'on eust treuüé cet œuf dedans l'eau. Apres qu'il l'eut cassé le serrant entre la paume des mains, & pris le petit serpenteau y enclos, les assistans s'apperceuaus qu'il se remuoit à l'entour de ses doigts, ils firent soudain vn grand cry, & saluerent leur Dieu, disans, que leur ville estoit bien-heureuse. Desjà mesme chacun luy adressoit des prieres & des vœuz pour en auoir des thresors, & se maintenir en santé. Soudain qu'Alexandre eut fait ceste belle monstre, il s'alla retirer en son logis, emportant avec soy l'Esculape nouuellement mis sur terre, & nay deux fois; tout au contraire des hommes, non pas engédré d'une Corneille, comme sa mere auoit nom, mais bien, par le Dieu Iupiter, de quelque Oye. Tout le peuple le suiuoit avec vne esmerueillable deuotion pour l'esperance qu'il auoit jà conceüe de luy. Il ne bougea de son logis de tout le iour, estant bien certain, comme il aduint, que la plus-part des Paphlagoniens accouroit au bruit qu'on semeroit de luy. Comme il vid que la ville estoit pleine de gens qui venoient tous les iours (& lesquels pour la merueille du fait n'auoient ny cœur ny esprit, & ne ressembloient plus aux hommes mange-pains, comme parlent les Poëtes, ains la figure humaine ostee, ne differoient en rien des bestes brutes) il commença de se loger dans vne cabanne, & de coucher sur vn liët fort bas à la façon de quelque saint homme. Il mit pres de soy cet Esculape Pellean, lequel, comme nous auons dit, estoit desjà grand & fort beau. On voyoit d'ordinaire qu'il s'en enueloppoit le corps, & laissoit passer outre la queuë : Car le dragon estoit si grand, que ce reste estant estendu sur son estomach, vne partie traifnoit encor à terre. Cependant il cachoit la teste sous son aisselle (car la beste enduroit tout) & monstroit de l'autre costé de son habit la teste du dragõ faicte de linge, qui sembloit estre celle du serpent viuant. Je te laisse à penser s'il ne faisoit pas beau voir dans la cabanne de cet abuseur toute perçee, les hommes qui y accouroient à troupes, tous confus & troublez en leur esprit, y estans conduicts par la seule esperance. Vrayement ils auoient raison de s'estonner, & de tenir pour vne chose monstrueuse qu'un petit serpenteau qu'ils auoient n'agueres veu, fust deuenü si grand en peu de iours, ayant vn visage humain, & se rendant familier & traictable. Ceux qui estoient entrez dedans, sortoient à la haste

L'Hipocrisie  
est le fard de la  
tromperie.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Histoire d'Alexandre.*

& auant qu'auoir eu loisir de regarder le tout, ils estoient iettez dehors par ceux qui arriuoient de nouveau. Car tout contre la porte par où l'on entroit estoit vn autre huis ouuert, d'où le peuple sortoit. Les Macedoniés en firent de mesme en Babylone, lors qu'Alexandre estant fort malade, ils enuironnerent tout son palais pour le desir qu'ils auoient de le voir & parler à luy. Ce meschant homme icy ne fit pas monstre de son dragon vne seule fois, mais plusieurs, principalement quand quelques riches personnes arriuoient nouuellement à la ville. Que si nous voulons dire le vray, cher amy, tu m'aduoueras que ces hommes de Paphlagonie & du Pont, sont à pardonner, comme gens grossiers & ignares de s'estre laissez tromper quand ils manioient le Dragon avec la main (car Alexandre le leur permettoit) & lors qu'ils voyoient en vn lieu sombre & obscur la teste contrefaicte, ores ouurant la gueule, & tantost la fermant, avec tant de subtilité, qu'il eust fallu l'esprit d'vn Democrite, d'vn Epicure, ou d'vn Metrodore, pour deuiner que c'estoit, ou pour le croire par conjectures. Aussi pouuoit-on bien dire, que le moyen de cognoistre ceste tromperie estoit caché, mesme que celà ne pouuoit estre qu'avec dissimulation & feintise. Tous ceux de Bithinie, de Galatie, & de Thrace y accoururent en peu de temps, ayans ouy dire à plusieurs qu'ils auoient veu naistre ce Dieu; semblable à vn homme de visage, & deuenu grand tout à coup, affirmant l'auoir manié de leurs propres mains. A cecy seruoient de beaucoup les peintures & les images qui le representoient, partie faictes en airain, partie en argent, ensemble le nom qu'il portoit: car il fut appelé Glicon, par le commandement qu'en fit Alexandre en ces vers.

*Je suis Glicon, qui de mon gré  
Voulant naistre çà bas en terre,  
Nasquis en troisieme degré  
De Iupiter lance-tonnerre.*

Quand le temps de deuiner fut venu, & de rendre responce à toutes questions qui luy estoient proposees, il fit de mesme qu'Antiochus, qui auoit depuis peu contre-faict le Prophete parmy les Ciliciens, & lequel apres le decez de son pere Amphiarus, se voyant chassé de son pays de Thebes, s'alla rendre en ceste contrée, où il ne fit pas mal ses affaires à dire la bonne fortune aux Ciliciens, receuât deux oboles pour chasque responce. Alexandre, dis-je, prenant exemple sur cestuy-cy, aduertit tous ceux qui estoient là venus, que ce Dieu rendroit des oracles; & leur assigna

*Ne t'en va point en Arménie,  
Si tu n'y veux perdre la vie,  
Et d'un coup de fleche abattu  
Estre rendu lasche & infame  
Par vn qui sera reuestu  
Des habits d'une simple femme.*

Car il auoit treuueé moyen de remedier par ses dernieres respon-  
ses à ce qui n'estoit pas aduenu selon sa prediction. Tellemēt qu'il  
auoit souuent predit aux malades auant que mourir qu'ils gue-  
riroient bien-toſt; & comme il voyoit qu'ils s'en alloient mour-  
rans, il tenoit prest vn autre Oracle, qui diſoit tout le contraire du  
premier.

*Ne cherche point de guerison,  
La mort est vn mal incurable,  
C'est estre priné de raison,  
Que de l'estimer ſecourable.*

Et parce qu'il ſçauoit assez que ceux qui faisoient mestier de de-  
uiner aux villes de Claros, de Didime, & de Malle estoient bien  
verſez en cet art, il taschoit de s'entretenir en leur amitié, leur  
renuoyant plusieurs de ceux qui se conſeilloient à luy, diſant,

*A Claros tu ſçauras quel est tout ce miſtere.  
Va t'en là pour ouyr l'Oracle de mon pere.*

Et quelquesfois,

*Pres des murs Branchiens tu pourras mieux apprendre  
Les presages futurs &c.*

Ou bien,

*Amphiloque ſçaura quel est de ce miracle  
L'euement douteux; appren donc son Oracle.*

Voilà les belles Tragedies que ce Charlatan joüa dans son pro-  
pre pays, la renommee desquelles fut semee iufques en Ionie, en  
Cilicie, en Paphlagonie, & en Galatie, meſme bien auant en l'Ita-  
lie, & dans la ville de Rome. Tellement qu'il n'y auoit perſonne  
qui n'accouruſt pour le conſulter. Les vns y alloient eux-meſmes,  
les autres y enuoyoit, principalement les plus appartens de la  
ville, & ceux qui tenoient les premiers rangs en la Republique;  
deſquels Rutilian estoit le Prince, & le chef; comme grand per-  
ſonage, homme de bien, & lequel auoit fait preuue de ſa va-  
leur en diuers combats; mais fort extrauagant en matiere de Re-  
ligion, & qui se perſuadoit des choses eſtranges, & prodigieuses  
des Dieux. Car s'il rencontroit en quelque coing, vne pierre

Il faut peu de  
choſe pour  
mettre en cre-  
dit vn charlatā  
parmy le vul-  
gaire.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Les seruiteurs  
croyent obli-  
ger leurs Mai-  
stres en les  
flattant.

oincte ou couronnee, soudain il flechissoit deuant elle, ou bien l'adoroit, & se tenant vn long téps aupres, luy faisoit des prieres, ou luy demandoit des biens. Aussi-tost que ce Chef ouyt parler de l'Oracle, peu s'en fallut que quittant l'armee qu'il conduisoit, il ne s'en allast aux murailles d'Abone. Il y enuoya plusieurs de ses seruiteurs, les vns apres les autres; lesquels, comme ignorans & grossiers qu'ils estoient, se laissoient facilement abuser, & s'en retournoient en la maison, rapportant ce qu'ils auoient veu, non sans y adjouster beaucoup du leur, afin d'estre les mieux venus vers leur Maistre. Leurs rapports eurent tant de force sur ce malheureux vieillard, qu'ils le firent entrer en resuerie, tellement que luy mesme s'en allant voir souuent plusieurs de ses intimes amys tous riches & grands Seigneurs, il leur racontoit en partie ce qu'il auoit appris de ses gens qui en estoient reuenus, & ce que luy mesme controuuoit. De ceste façon il remplit toute la ville de ce bruiet, & estonna plusieurs courtisans, lesquels furent surpris d'vne soudaine enuie d'apprendre de cet Oracle, comme les autres, en quel estat estoient leurs affaires. Alexandre faisoit vn fort bon accueil à tous ceux qui s'en alloient à luy, & mesme en renuoyoit quelques-vns avec de fort beaux presens, afin qu'ils ne publiassent pas seulement les merueilles de cet Oracle, mais encore les louanges du Dieu, & attribuassent de nouveaux miracles à ce Prophete. Dauantage, ce meschant auoit controuué vne ruse du tout esmerueillable, & qui n'est pas commune à tous ceux qui font mestier d'affronter autrui: c'est, que les billets estans ouuerts & leuz tout au long, s'il treuuoit quelque chose en la demande qui eust peu tourner au prejudice du demandeur en y respondant, il retenoit le billet, & ne le donnoit point, afin que par ce moyen il se rendit telles personnes ses redeuables, de peur qu'ils auroient qu'on ne vint à descouurir les choses par eux escrites. Et parce qu'il n'ignoroit pas que telles requestes procedoient des hommes riches & opulens, il en tiroit de grandes sommes d'argent, cōme de ceux qu'il scauoit estre pris dans ses lacqs. Je te veux raconter quelques responce, de celles qu'il rendit à Rutilian. Estant par luy enquis quel Precepteur il deuoit eslire au fils qu'il auoit eu de sa premiere femme, & qui estoit en aage d'apprendre quelque chose de bon, il luy respondit ainsi:

*Donne luy Pythagore, & le guerrier Poëte,*

*Si tu le veaux instruire &c.*

Mais peu de temps apres l'enfant estant decedé, Rutilian fut fi-

estonné, qu'il ne sçauoit que respõdre à ceux qui luy disoient que l'Oracle estoit vn trompeur, sinon qu'ils s'abusoient eux-mesmes, affirmant que le Dieu n'auoit rien predit qui ne fust aduenü, luy deffendant de ne donner à son fils aucun Precepteur viuant, mais plustost Pythagore & Homere, jà morts de long temps, avec lesquels il estoit croyable que son fils cõuerfoit. Ce qui me fait dire qu'Alexandre n'estoit pas blasnable d'en faire accroire, puis qu'il auoit rencontré des gens qui meritoient d'estre affrontez. Il luy respondit encor ainsi, sur vne demande à luy faicte des ames qu'il auoit autrefois eües:

*Tu fus Pelee, puis Menandre,  
Et maintenant Rutilien;  
Mais apres ta mort tu dois prendre  
L'estre du feu Latonien.  
Quand les fatales destinees  
Voudront terminer tes annees,  
Et lors que l'Astre que tu vois  
Avec son char porte-lumiere,  
Aura cent & huitante fois  
Faiçt son cours sur nostre hemisphere.*

Et neantmoins il mourut en l'aage de septante ans, d'vne resuerie qui le surprit tout à coup, sans receuoir l'effect de la promesse du Dieu, bien que l'Oracle qui luy auoit esté donné fut de viue voix. Vne autrefois il luy respondit publiquement à luy-mesme, s'enquestant de la femme qu'il auroit:

*La fille d'Alexandre, & de la Lune née,  
Te sera quelque iour pour espouse donnée.*

Le bruit estoit jà couru long temps parauant, qu'il auoit eu ceste fille de la Lune, qui fut esprise de son amour, disoit-il, le voyant vn iour assoupy de sommeil: Car elle a de coustume d'aymer les beaux homes qu'elle void endormis. Ce qui fut cause que Rutilian fit à l'heure mesme venir la pucelle, l'espousa tout sexagenaire qu'il estoit, coucha avec elle, & offrit vne Hecatombe à la Lune sa belle-mere, s'estimant auoir desjà part aux merites des bienheureux. Alexandre ayant ainsi joué son personnage en Italie, inuentoit tous les iours des choses plus grandes; ores il enuoyoit de ses Oracles par toutes les prouinces de l'Empire Romain, & tantost il aduifoit les Citez qu'elles se gardassent des tremblements de terre, de la peste, & du feu, s'offrant à leur donner certains remedes pour empescher que celà n'aduint. Et de faicte la peste

Il n'ya point  
de ruse inco-  
gnüe au char-  
latan.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

s'estant fortuitement allumee, il mit en auant cet Oracle de viuë voix, & l'enuoya par tous les lieux qui en estoient atteints,

*Apollon cheuelu, chasse bien loing la peste.*

Tellement qu'on voyoit d'ordinaire cet Oracle escrit sur toutes les portes, comme vn vray antidote contre la peste : Mais il aduint tout au contraire de ceste promesse, & les maisons où se voyoit cet escrit en estoient frappees les premieres : Non que ie vueille dire pourtant que les vers fussent cause de leur mort, mais qu'il arriuoit ainsi fortuitement. A quoy seruoit de beaucoup la nonchalance de ceux qui s'asseurant par trop sur cet Oracle, ne daignoient point chercher d'autre remede contre ce fleau, cōme si les sillabes eussent combattu pour-eux, & Apollon le Cheuelu chassé loing la peste avec ses dards. Il auoit en outre mis plusieurs espions de sa faction dans la ville de Rome pour luy apprendre l'intention d'un chacun, la demande qu'ils vouloient faire, & ce qu'ils desiroient le plus auant qu'ils fussent paruenus à l'Oracle, Tellement qu'il estoit desjà tout instruit du fait, & prest à respondre auant que tous ceux qu'on enuoyoit là y fussent arriuez. L'obmets à dire plusieurs semblables forfanteries qu'il auoit inuentees pour tromper les autres villes d'Italie. Car pour mieux colorer son fait en toutes choses, il auoit institué certaines ceremonies, portemens de torches, & jeux de festes, qui se faisoient par trois iours entiers, & consecutifs. Le premier iour le heraut publicoit ces paroles à haute voix, à la façon des Atheniens : *Si quelque Atheïste, Chrestien, ou Epicurien est icy venu pour espier nos mysteres, qu'il desloge tout maintenant, & que ceux qui croient au Dieu, viennent à nostre feste à la bonne heure.* Ces paroles ainsi proclamees, on les chassoit aussi-tost, & il disoit luy mesme marchant tout le premier ; *Dehors Chrestiens.* Puis toute la multitude crioit : *Dehors Epicuriens.* Et alors on jöüoit, ou l'enfantement de Latone, ou la natiuité d'Apollon, les nopces de Cornelia, & la naissance d'Esculape. Le second iour, on monstroit Glycon venant sur terre ; & le troisieme iour on representoit le mariage de Podalire, avec la mere d'Alexandre ; ce qu'on appelloit *Feux de joye*, parce qu'on allumoit certains flambeaux, ou fallots. Bref, les Amours de la Lune & d'Alexandre, ensemble la naissance de la femme de Rutilien y estoient jöüez, où Alexandre paroïssoit dormant ; & celle qui representoit la Lune descendoit vers luy du toict de la maison, comme du ciel.

C'estoit Rutilia, femme du Preuost de l'Hostel de Cesar, & d'une

singuliere beauté, laquelle ay moit Alexandre, & estoit aymee au reciproque de luy: Et ainsi à la veüe de son sot mary, ils s'entrebaïsoient & embrassoient publiquement. Que s'il n'y eust eu des flambeaux allumez, possible eussent-ils fait quelqu'autre chose plus bas que le sein. Il se faisoit voir derechef peu apres en habit de Prestre fort majestueux, & chantoit luy mesme tout le premier, *Io Glicon*. Plusieurs qui auoient bonne voix luy respondoient soudain; & quelques trompettes de Paphlagonie, chauffez de brodequins, & sentans les aulx à pleine-gorge luy repliquoient pour le gratifier, *Io Alexandre*. Pendant ces mysteres, il descouuroit souuent sa cuisse bien à propos, laquelle paroïssoit toute d'or, car ie crois qu'il l'auoit enuoloppée d'une peau doree, qui brilloit à la clairté des flambeaux. Tellement qu'il y eust deux

\* Morosophes de sa suite qui furēt bien si sots de mettre en auant ceste question; sçauoir, puis que sa cuisse estoit d'or, s'il n'auoit pas aussi l'ame de Pytagore, ou de quelqu'autre semblable? Ils s'en rapportèrent à Alexandre, & furent long temps sur ce different; mais le Roy Glicon appaisa la noise par cet Oracle.

*L'ame du diuin Pytagore,  
Peut mourir & reuiure encore;  
Mais mon sacré Prophete est tel,  
Qu'estant enuoyé par mon pere  
Pour vous retirer de misere,  
Son pouuoir doit estre immortel.*

Et derechef.

*Alors qu'il quittera la terre,  
En se desrobant à nos yeux,  
Il se fera voir dans les Cieux  
Couuert de foudre & de tonnerre.*

Bien que cet imposteur eut dit par plusieurs fois qu'il falloit s'abstenir de l'amour des garçons comme d'une chose execrable, si en faisoit-il mestier neantmoins. Aux villes Pontiques & Paphlagoniennes, il ordonna que de trois en trois ans, on eust à luy enuoyer des enfans qui seroient dediez à ce Dieu pour chanter ses louanges, & qu'on les choisist entre les plus mignards, les plus nobles, & les plus beaux. Les ayant il en faisoit à son plaisir, les tenoit reserrez comme des esclaves, & se polluoit avec eux. Et parce qu'il fit vne ordonnance qu'aucun ayant atteint l'aage de dix-huict ans passez, n'eust à le baiser, ny à l'embrasser, ains qu'il se contentast de le toucher à la main, de là vint que les ieunes furēt furnom-

Souuent ceux  
qui deffendent  
vn vice ne s'en  
abstiennent  
pas eux-mes-  
mes.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

mez Baifereaux. Voilà comme ce Charlatan se iouïoit à son plaisir de ces pauvres fots, faisant mestier de s'accoupler avec leurs femmes, & d'abuser de leurs garçons : Et toutesfois c'estoit ce qu'ils desiroient le plus ; & il n'y auoit celuy qui ne s'estimast heureux si ce paillard daignoit ietter sa veuë sur sa femme. Que si par fois il en baisoit quelqu'une, le mary croyoit desjà d'auoir en sa maison vn accroissement de tous biens. Plusieurs de ces femmes se vantoient d'auoir eu des enfans de luy, ce que leurs marys mesmes aduoüoient & ratifioient. Ie te veux raconter vn Dialogue de Glycon, & d'un sien Prestre de Tyanee, par lequel tu pourras iuger de la sagesse du personnage, considerant les choses qu'il demandoit. Ie l'ay leu à Tye escrit en lettre d'or en la maison du Prestre mesme. Dy moy, Seigneur Glycon, ( demande-t'il ) qui es-tu ? Ie suis ( respond-il ) le petit Esculape. **LE PRESTRE.** Y en a-t'il vn autre plus ancien ? **GLYCON.** Tais-toy, car il n'est pas permis que tu sçaches cecy. **LE PRESTRE.** Combien feras-tu de temps sur terre pour y rendre les Oracles ? **GLYCON.** Mille trois ans. **LE PRESTRE.** Où iras-tu par apres ? **GLYCON.** Aux Bactres, & aux cõtrees qui sont par delà ; car il faut que les Barbares jouyssent de ma presence. **LE PRESTRE.** Est-il vray que les autres Oracles qui se rendent à Didyme, à Claros, & à Delphes sortent de la bouche d'Apollon ? **GLYC.** Ne t'enqueste point de celà, car il n'est point licite de le sçauoir. **LE PRESTRE.** Que deuiendray-je apres ceste vie ? **GLYCON.** Tu feras Chameau, puis cheual, & finalement vn grand personnage, & vn Prophete, aussi diuin qu'Alexandre. Voilà le Dialogue de Glycon, & de son Prestre, auquel il rendit en fin vn Oracle compris dans ces vers, comme sçachant bien qu'il estoit amy de Lepide,

*Garde toy d'estre s'perfide,*

*Que de vouloir croire à Lepide.*

Car, ainsi que nous auons desjà dit, il craignoit fort Epicure, cõme l'ennemy mortel de ses ruses & subtilitez ; tellement qu'il mit vn iour vn Epicurien en grand danger de sa vie, parce qu'il l'auoit repris en vne bonne compagnie, criant à haute voix ; C'est toy, ô Alexandre, qui as conseillè vn Paphlagonien de poursuiure ses seruiteurs criminellement pardeuant le Baillif de Galatie, les accusant d'auoir tué son fils qui estudioit en Alexandrie. Et neantmoins il est encore viuant, & reuenu à conualescence, apres que les pauvres seruiteurs ont esté par ton moyen demembrez des bestes. Ce ieune homme nauigeant en Egypte contre le cours du

Nil, fut persuadé de passer outre en Inde. Cela fut cause qu'estât vn peu plus long temps absent que ses seruiteurs ne croyoient, & iceux estimans qu'il eust esté submergé dans le Nil, ou tué par les voleurs, qui rauageoient le pais en grand nombre, ils s'en retournerent vers les parens, & leur firent rapport que leur fils auoit esté tué. Là dessus l'Oracle fut rendu, & les seruiteurs executez: neâtmoins le ieune homme est maintenant de retour de son voyage, & fait le recit de ses aduentures. Voilà ce que luy reprochoit cet Epicurien. Alexandre ne pouuant souffrir d'estre ainsi repris, ny que la verité luy fut objectee, il fit commandement à toute l'assemblée de le lapider; autrement, qu'eux-mesmes seroient dignes d'estre appelez meschans & Epicuriens. Ils commençoient desjà de luy ietter des caillonx, & il n'y a point de doute qu'ils l'eussent occis, n'eust esté qu'vn certain Demostrate habitant du Pont, luy sauua la vie s'estant mis au deuant. De maniere que ce fut bien à son profit que cestuy-cy fit le sage entre tant d'insensez, & qu'il arresta la folie des Paphlagoniens. Voilà ce qui luy aduint. Au reste quand quelqu'vn de ceux qui auoient proposé des demâdes estoit appelle selon l'ordre des Oracles (ce qui se faisoit le iour deuant qu'il rendist les responces) le Trompette luy demandoit s'il vouloit prophetiser. Alors s'il en maudioit quelqu'vn de la troupe, il estoit soudain excommunié de la maison d'vn chacun, & deffenses faictes à tous les habitans de ne luy prester ny du feu, ny de l'eau; ains il falloit qu'il s'en allast labourer vn autre champ, comme maudit Atheïste & Epicurien: ce qu'ils tenoient pour le plus grâd opprobre de tous. Ayant reçu les sentences d'Epicure; liure, comme tu sçais, tres-beau, & contenant sommairement les regles de sa Discipline, il le porta au milieu de la place publique & le brusta avec du bois de figuier; disant, qu'il eust aussi volontiers brulé l'auther, & ietta les cendres dans la mer. Il rendit à ce propos cet Oracle,

*Je veux que les escrits de ce resueur auengle  
Soient iettez dans le feu.*

N'estoit-il pas bien meschant de ne point considerer le grand profit qu'eust apporté ce liure aux Lecteurs, joint à vne admirable tranquillité d'esprit; outre qu'il eust deliuré le mōde de toutes terreurs, fantosmes, & prodiges; chassé les vaines esperances, & excessiues conuoitises; enraciné dans le cœur vn esprit pur & entier; & finalement purgé l'ame de toute offense, non avec vn flambeau, ains par le moyen d'vne droicte raison & vraye franchise.

*Superstition  
estrange.*

*Liure des sentences d'Epicure.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Mais oyez, ie vous prie, l'vn des plus mauuais tours de ce meschant pendart. Comme il s'apperceut qu'il auoit du credit en la Court de Cesar, à cause de Rutilian qui le supportoit, du temps que la guerre d'Allemagne estoit ouuerte, & que le bien-heureux Marc marchoit en campagne avec ses Cnapees, & Marcomans, il rendit vn Oracle par lequel il leur commandoit de ietter deux Lyons vifs dedans le Danube, avec quelques senteurs respandus par cerimonies. Cet Oracle estoit compris en certains vers de telle substance,

*Dans le ventre glouton des Histriennes eaux,  
Qui courent vers Neptun, iettez deux Lyonceaux;  
Puis, tout autant de fleurs, & de diuerses plantes,  
Qu'il en croist par les prez des Indes odorantes;  
Ainsi vous courrez vos guerriers estendars  
Des palmes, des lauriers, & des honneurs de Mars.*

On fit comme il l'auoit ordonné, & les Lyons estans iettez dans l'eau; nagerent iusques au pays des ennemis, où les Barbares les chasserent bien loing à coups d'arbalestes, estimans qu'ils fussent des chiens, ou bien quelques loups. Peu apres, vne grande desfaicte de nos gens s'ensuiuit iusques au nombre de vingt mille hommes ou enuiron, qui furent tous taillez en pieces. Il en aduint de mesme dans Aquilee, car peu s'en fallut que la ville ne fut prise par l'ennemy. Ce trompeur adaptoit la responce Delphique, & l'Oracle qui auoit esté rendu à Crœsus, à tout ce qui estoit aduenü; adjoustant que ce Dieu auoit bien predict la victoire, mais non pas specifié particulierement si les Romains ou les ennemis la gaigneroient. Comme il s'apperceut que ceux des nations estrangeres accouroient à la foule en la ville des Abonithes, & qu'elle estoit si peuplee de personnes curieuses, qui s'y en alloient expres pour ouyr l'Oracle, qu'elle ne pouuoit fournir de viures à suffisance, il inuenta vne maniere d'Oracle qui s'appelloit Nocturne, faisant accroire à ces pauures abusez, que pour leur respondre il falloit qu'il dormist sur les billets. Aussi comme s'il eust eu l'infusion d'vn esprit songeard, plustost que Prophetique, il ne respondoit rien de certain, & toutes ces responses estoient douteuses & ambiguës. Quand il voyoit que les billets estoient scellez avec beaucoup de curiosité, il escriuoit au dessus tout ce qui luy venoit en l'esprit, sans auoir aucun esgard à l'ouverture, tenant pour chose assuree, que c'estoit l'ordinaire des Oracles. Il auoit à cet effect des Interpretes instruez, qui n'exigeoient

*Oracle appellé  
Nocturne.*

geoient pas vn petit salaire de ceux qui les mettoient en œuure pour leur en donner l'explication ; & mesme prenoient à ferme ceste commission, car chacū des Interpretes estoit obligé de payer à Alexandre vn talent \* Attique. Quelquesfois lors qu'il ne se treuuoit personne qui luy demandast quelque chose, ou qui enuoyst des gens expres deuant luy, il ne laissoit pas de rendre diuers Oracles ( afin d'estonner les plus sots ) tel qu'estoit cestuy-

\* qui valoit enuiron  
700 400. escus.

*Toy qu'vn desir ialoux arreste  
Dans ces habitacles secrets,  
Pour apprendre de mon Prophete  
Les mysteres, & les decrets;  
Va t'en voir quel est le diffame,  
Que ton seruiteur & sa femme  
Te preparent en sa maison,  
Et comme ces ingrats viperes,  
Pour contenter leurs adulteres,  
Te veulent donner du poison.  
Ta seruante encore est blasnable,  
De cet acte trop inhumain,  
Et si toy-mesme en es coupable,  
Tu ne peux t'excuser qu'en vain,  
Pour auoir cause cet outrage,  
Au lieu d'arrester le courage  
De celuy-là qui te seruit,  
Et lequel d'une main bourelle,  
A caché la drogue mortelle  
Deffous le cheuet de ton lietz.*

Où est le Democrite qui n'eust esté surpris d'vn soudain estonnement, voyant qu'en ces vers il rédoit comme en vn Oracle, les personnes, & les lieux particulierement remarquez ? Il est bien vray qu'il n'en feroit pas beaucoup de compte, venant à recognoistre la ruse. Quand aux Barbares il leur respondit souuent ; & si quelle estrangier, Syrien, ou Gaulois vouloit auoir response en sa langue, il receuoit les billers, & estoit long temps auant que rendre l'Oracle, afin que cependant il eust loisir de les ouurir avec assurance, & treuuer quelqu'vn qui les sçeust interpreter. Tel estoit cet Oracle confus, qui fut rendu à vn certain Scythe,

*Morphi, E bargulis en l'ombre Chneuchicrane,  
Laissera la lumiere.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Vne autrefois, encore qu'il n'y eust personne pour ce faire, & que le cas ne fut iamais aduenü ; il rendit neantmoins cet Oracle en prose. *Retourne d'oü tu viens, car celuy qui t'a enuoyé est mort auourd' huy, de la main de son voisin Diocles, accompagné de ces fameux voleurs Mangus, Celer, & Bouuin, qui sont prisonniers.* Mais escoute, ie te prie, quelle responce il me fit à moy-mesme. M'estant vn iour enquis si Alexandre estoit chauue, & ayant bien cacheté le papier, i'y treuuy cet Oracle Nocturne, *Sabar-Dalachu-Malach.* Dauantage, ayân proposé vne mesme demande en diuers billets; sçauoir, de quel pays estoit le Poëte Homere, & ce au nom de plusieurs personnes, il escriuit sur l'vn, (estant deceu par mon garçon, lequel il interrogea de la cause de sa venuë, afin, dit-il, que l'aye vn remede contre la douleur d'vn costé.)

*Frotte toy des vnguens de la belle Latone.*

Et à l'autre, estimant qu'il luy demandoit, s'il deuoit nauiger pour aller en Italie, ou bien voyager à pied, il ne respondit chose quelconque d'Homere.

*Prends le chemin à pied, & ne suy la marine.*

Le trompeur  
tréuue tous-  
jours quel-  
qu'vn qui en  
sçait plus que  
luy.

Le luy ay jouié plusieurs semblables tours, & entre-autres cestuy-cy. Ayant proposé vne seule demande, & souscrit au billet cōme de coustume, huit Oracle pour vn tel ( qui estoit vn nom supposé ) ie luy enuoyay huit dragmes, y adioustant ce que ie voulois sçauoir. Luy qui pensoit que ce fust vne seule demande, tant par le salaire enuoyé, que par l'inscription que i'auois mise sur le billet, il m'enuoya huit Oracles, qui ne touchoient ny le ciel, ny la terre, comme l'on dit, & qui n'estoient que resveries & obscuritez. Depuis, ayant descouuert la fourbe que ie luy auois donnée, mesme que ie m'estois autrefois esforcé d'empescher le mariage de Rutilian, & le voulois persuader de ne point adiouster foy à la diuination, il me prit en haine pour ce subject, comme il en auoit bien occasion, & me tint pour le plus grand de ses ennemis. Tellement que Rutilien s'estant vn iour enquis de moy, il luy fit ceste responce,

*Ce n'est qu'un rustren, lequel par ses feintises,  
Du voile de la nuit couure ses paillardises.*

Bref, il ne me voyoit iamais qu'à contre-cœur, & à son grand regret. Neantmoins estant aduertü de mon arriuee en la ville, il me fit vne fort bonne reception. I'auois pour lors à ma suite deux hommes: l'vn gend'arme, & l'autre archer, que le gouuerneur de Cappadoce, mon intime amy, m'auoit donnés pour ma cōduicte

Jusques à la mer. Je les menay de bonne fortune avec moy pour voir Alexandre, en la compagnie duquel ie treuay diuerses personnes. Alors il me presenta sa main à baiser, comme il auoit accoustumé de faire au menu peuple: Mais comme ie veis qu'il me la portoit à la bouche, ie la luy pris à belles dents, & peu s'en fallut que ie ne le fisse manchot. Quoy voyans les assistans, ils se ietterent tous sur moy pour me massacrer, comme vn homme execrable & maudit; veu mesme que c'estoit à leur grand regret, qu'ils m'auoient desjà souffert de le nommer Alexandre, & non pas Prophete. Mais il s'esforça de les appaiser le mieux qu'il peut, leur promettant de me rendre en bref docile & traictable, quand il m'auroit déclaré la puissance de Glycon; lequel, disoit-il, se rendoit amys ceux qui se reuoltoient contre luy. Peu apres, ayant fait sortir tous les assistans, il m'entretint fort long temps de discours, adjoustant qu'il scauoit tres-bien, que i'auois conseillé beaucoup de choses à Rutilian; que c'estoit à tort que ie luy rendois de si mauuais offices, sans m'en auoir iamais donné le sujet, & que si ie voulois estre des siens, il m'employeroit à de grandes affaires. I'acceptay tres-volontiers les caresses du personnage, pensant à part moy, que si ie faisois autrement, ie courrois fortune de ma vie: & deslors ie monstray que ie luy estois amy, au grand estonnement de tous les assistans qui s'esmeruilloient d'un changement si soudain. Apres que i'eus conclu de m'embarquer pour partir, il m'enuoya plusieurs beaux presens, ( or estois-je de fortune demeuré seul, avec Xenophon, ayant enuoyé mon pere en Amastre avec le reste de mes gens) & si m'offrit vn nauire, & des nautonniers pour me conduire, ce que ie ne refusay point, pensant qu'il le fist de bonne part, & en vray amy. Mais quand nous fusmes en haute mer, ie m'apperçeu que le patron ayant la larme à l'œil, murmuroit ie ne scay quels mots contre les autres nochers, ce qui ne me promit rien de bon, & me fit soudain entrer en soupçon. Et de fait il estoit enjoinct aux nochers de la part d'Alexandre de nous ietter tous dans la mer. Que si son entreprise eust reüssi, il luy eust esté bien facile d'emporter la victoire en ceste guerre. Mais celuy qui pleuroit fit en sorte, que nous fusmes garantis de ceste conspiration: Je ferois bien fâché (me dist il) de souiller mes mains du sang d'un homme tel que toy estant sexagenaire comme tu vois, & ayant tousiours vescu cydeuât en homme d'honneur. Par où il demonstroit bien à quelle fin les nautonniers nous menoient, & ce qu'on leur auoit com-

Le menu peuple n'a point d'yeux pour voir les choses en leur midy.

Il est impossible à vne bône ame d'executer vn forfait.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

mandé. Paruenus que nous fumes tout contre les Egiades, lieu duquel le grand Homere fait souuent mention, ils vouloient tourner voile au vent, n'eust esté qu'ils rencontrerent fortuite-ment quelques Bosforans, Ambassadeurs du Roy Eupator, qui s'en alloient en Bithinie porter le tribut annuel; ausquels ie fis le recit de tout le danger où i'estois exposé: Ce qui fut cause qu'ils me prirent en leur protection & sauuegarde dans leur nauire. Voilà comme apres plusieurs dangers, ie paruin finalement en la ville d'Amastre. Depuis, ie ne cessay iamais de tramer quelque chose contre Alexandre, me seruant, comme l'on dit, de toutes cordes pour me vanger de luy: car il y auoitjà long temps que ie luy voulois le mal de la mort; & auant qu'il m'eust dressé des embusches, ie le tenois en qualité d'ennemy pour sa meschâte vie. Bref, i'estois en resolution de l'accuser, ayant plusieurs compagnons en cecy, & entr'autres ceux de l'escole de Timocrates Heracleoton. Mais le President de Bithinie & du Pont, fut cause que nous ne passasmes pas outre pour l'instance qu'il nous fit de nous desister de telle poursuite. Aussi comme amy qu'il estoit de Rutilian, il ne pouuoit le condamner, quand mesme il l'eust treu- ué sur le fait. Ceste affection du President à l'endroict d'Alexan- dre adoucit tant soit peu ma colere, & me fit resoudre à n'entre- prendre chose quelconque contre vne si forte partie, & qui auoit la faueur du Iuge. Quoy? n'estoit-ce pas vne grande audace à Alexandre de requerir au Dictateur Romain, que le mur Abon fut appellé, *Ionopolis*, & qu'il eust le pouuoir de faire battre vne nouvelle monnoye, representant d'un costé l'image de Glycon, & de l'autre celle d'Alexandre, tenant en main les armes de son ayeul Esculape, & la faux de Persee, duquel il se disoit issu en li- gne maternelle? Ce fut bien encore vne plus grande folie à luy d'auoir predit par vn Oracle, Que les Parques auoiét arresté qu'il viuroit cent cinquante ans; & cependant il mourut frappé d'un esclat de foudre: Car il finit ses iours en l'aage de septante ans, ayant vne iambe pourrie iusques à l'ayne, & toute pleine de vers; Accident fort conuenable au fils d'un second Podalyre. On con- nut bien en ce mesme temps qu'il y auoit de l'abus, & qu'il estoit chauue, quand on s'apperçeut qu'il se faisoit fomentier la teste aux Medecins, pour en appaiser la douleur, & que pour cet effet il falloit oster la faulse perruque. Telle fut la tragedie d'Alexandre, & tel le carastrophe de toute la fable, qui monstre assez que sa mort fut vn tesmoignage d'une prouidence particuliere, puis-

Toutes armes  
sont bonnes à  
l'ennemy.

D'une man-  
naise vie s'en-  
suis vne mal-  
heureuse mort.

qu'un si mal-heureux accident luy suruint. Il ne restoit seulement qu'à luy composer vn Epitaphe digne de la vie qu'il auoit menee, & que ceux qui estoient ses complices & confidens en ses Propheties luy fissent quelques obseques. Apres sa mort les Maistres & principaux imposteurs, qu'il auoit laissez pour suruiuans, se retirerent deuers Rutilian, comme vray arbitre en cecy, pour dire & nommer celuy d'entr'eux qui deuoit succeder à l'Oracle, & recevoir la couronne de Prophete & de Prestre. Au rang de ceux cy estoit vn certain Medecin, nommé Petus, qui monstroit bien qu'il n'auoit pas beaucoup d'honneur de demander d'estre admis pour successeur à la place d'Alexandre, estant Citoyen, & sur ses vieux iours. Rutilian, arbitre de leur different, les renuoya tous sans couronnes, & retenant pour soy-mesme l'authorité de deuiner, se retira hors de là. Voilà ce qui m'a semblé bon d'estre couché par escrit entre tant d'abus & d'impostures d'Alexandre, pour t'apprendre en peu de mots quelle estoit la vie du personnage. Ce que i'en ay fait, ç'a esté tant pour te faire plaisir, comme au plus grand de mes amys (lequel ie reuere plus que tout autre pour plusieurs considerations,) que pour ta singuliere sagesse; parce que ie sçay bien que tu aymes la verité; ensemble pour tes bônes mœurs, pour ta vie honneste, & pour la familiarité que tu pratiques enuers ceux qui sont honnorez de ta conuersation. I'ay pris encore en main ceste charge, pour me vanger de l'outrage fait à Epicure (dequoy tu seras plus ayse que de tout le reste,) homme sainct, doüé d'un diuin esprit, & qui seul a cogneu & enseigné la vraye honnesteré, par le moyen de laquelle il tiroit de seruage tous ceux qui le frequentoient. Bref, i'ay esperance que la lecture de ce mien escrit sera profitable à vn chacun, veu que certaines choses y sont rejettees, & les autres approuuees, sçauoir les opinions qui d'elles mesmes paroissent equitables & bonnes.

L'homme de lettres ne doit iamais deroguer à sa reputatiõ, ny à son sçauoir.

## A N N O T A T I O N S.

a *Auges.*] Les Poëtes mettent au rang des principaux labours d'Hercule, d'auoir nettoyé l'estable d'Auges, qui estoit si pleine d'ordures, qu'on tenoit pour chose impossible de les pouuoir iamais vider. Par où il nous ont voulu figurer les cloaques & immondices du vicieux, lesquelles, bien que grandes, peuuent neantmoins estre purgees par vne ame genereuse & virille.

b *Apollonius Tyanaan.*] C'estoit vn aussi habile homme qu'Alexandre, au mestier duquel il se mesloit; & cestuy-cy ne pouoit manquer d'estre bon escollier, puis qu'il auoit pour disciple vn si braue Maistre. Les prodiges de sa vie sont descrits au long dans Philostrate.

c *Si quelque Atheiste.*] Lucian feint qu'Alexandre pour courir sa meschanceré du voile d'Hipocrisie, ne vouloit point receuoir les Atheistes & Chrestiens aux festes par luy ia-

# LES OEUVRES DE LUCIAN.

tirée à l'imitation des Atheniens, & autres Payens qui vivoient de ces mots solemnels auant que sacrifier. *Loing d'icy les ames prophanes.*

## DE LA DANSE.

*En ce Dialogue Lucian loue l'art de danser, & le deffend à l'encontre de Cratō; où il faut noter que la danse dont il entend parler approche plus tost de nos mascarades ou ballets, que de nostre bal ordinaire.*

**P**VIS que par vne rude accusatiō que tu auois dés long temps preparee, comme ie pense, Craton, tu as condamné les danfes, ensemble l'industrie de danser, & si nous as blasmez nous mesmes, qui prenons plaisir à telle maniere d'exercice, nous reprochāt que nous trauaillions beaucoup apres vne chose vaine & effeminee; Ie te prie d'entendre combien tu es loing de ton compte, & cōme par ignorance tu reprens la chose du monde la plus excellente. Neantmoins tu me sembles excusable, en ce qu'ayant esté nourry de tout temps en vne vie fort austere, & n'estimant rien de bon, que ce qui est dur, & insupportable (pour n'auoir eu iamais l'experience d'autre chose) tu estimes cecy digne de reprehēsiō **C**RATON. Ie m'estonne fort de ce qu'estant vn personnage esleu à l'estude des bonnes lettres, & assez bien versé en la Philosophie, tu laisses en arriere les meilleurs exercices, & fuyant la conuersation des hommes sçauants aymes mieux estre assis en vn theatre, auoir les oreilles rompuës du son des hauts-bois, & contempler vn homme effeminé, vestu mignardement, & disant des chansons lasciuës à l'imitatiō de ces vieilles putains du temps passé; sçauoir, des Phedres, Rodopes, & Partenopes, le tout avec vn concert de musique, joint à la disposition & au bruiēt des pieds. Ces actions me semblent vrayement ridicules, & peu conuenable à vn hōme libre, tel que tu es. C'est pourquoy ayant esté aduertie que tu te laissois allecher à telle maniere d'exercice, ie n'ay pas seulement eu honte de ton faict, mais ce qui m'a fasché le plus, ç'a esté de te voir assis, ayant mis en oubly Platon, Aristote, & Chryssippe. Et ie puis bien dire de toy, que le mesme t'est aduenue qu'à ceux auxquels on charouille l'oreille avec vne plume. Tu sçais assez qu'il y a beaucoup d'autres choses plus serieuses en la musique pour t'entretenir, comme par exemple quelque beau concert faict par vn bon iouieur de harpe, lors qu'il est question de représenter la tragedie, ou la comedie, pour sçauoir lequel des iouieurs gagnera le prix. I'ay belle peur qu'en ceste cause icy tu n'ayes besoin d'vn bon deffendeur enuers les hommes de lettres, si tu ne veux estre chassé de leur compagnie. Tellement que tu ne ferois que bien se-

Ion mon auis de te desdire de ton opinion, & ne confesser jamais de t'estre laissé choir à vn tel erreur. Autrement prens garde que tu n'ayes esté transformé, sans que nous en ayons rien sçeu, & que d'homme que tu estois parauant, tu ne sois deuenu \* Lydien, ou quelque nouveau Bacchus. Si celà estoit, tu ne serois pas seulement blasmable, mais moy encore, si à l'exemple d'Ulysse, ie ne t'empechois de gouster de la Lotte, ou si ie ne te ramenois à tes exercices ordinaires auant que tu fusses deçeu par les enchantemens des Sereines cachees sur l'eschaffaut. Ces filles ne dresseiēt des embuscades que par les aureilles, de maniere qu'il estoit besoin à ceux qui nauigeoient de les estoupper avec de la cire: Mais il semble que ta veuë mesme ayt esté deçeuë aussi bien que ton ouye. LVCIAN. Tout beau, Craton, quel grand mastin as-tu lasché contre nous? Excuse moy si ie dis, que tu as fort mal à propos mis en auant l'exemple des mangeurs de Lotte, & celuy des Sereines, pour les comparer aux choses dont il s'agist en ceste matiere: Car ceux qui goustoient de la Lotte, & prestoient l'oreille au chant des Sereines, tiroient du mal du desir qu'ils auoient de manger, & d'entendre: Moy tout au contraire, outre que i'ay eu le plaisir de la veuë, la fin m'en a semblé fort bonne. Tous ces exercices ne m'ont point fait mettre en oubly ma famille, ny moins encore mes propres affaires; & s'il faut parler franchement, ie suis retourné du theatre plus sage, que ie n'y estois allé, & mieux versé aux affaires du monde. Il sera bon que ie te rapporte à ce propos ces beaux vers qu'il me souuient d'auoir leus dans Homere.

\* C'est à dire,  
lasché & effemi-  
né.

Nos appetits  
desreglez sont  
les premieres  
sources de nos  
malheurs.

*Quiconque a veu ces exercices,  
Et ces beaux jeux mis en auant,  
Il les a tenus pour delices,  
Et s'en est retourné sçauant.*

CRATON. Dieux! Lucian, quel homme es tu deuenu, qui n'as pas seulement honte de tenir ces discours, mais qui en veux encore faire trophée? Vrayement c'est pitié que tu ne nous laisse aucun espoir de remede, te voyant ainsi louer telles vilainies & meschancetez? LVCIAN. Or çà, Craton, reprends-tu les danſes, & jeux publics pour les auoir plusieurs fois apperceus; ou bien si n'en ayāt iamais eu l'experience, tu les estimes neantmoins si execrables & vilainies que tu dis? Car si tu les as contemplees, te voilà coupable d'vne mesme faute que nous: sinon, prens garde que ta Censure ne semble indiscrete, & trop temeraire de vouloir reprendre les choses qui te sont incogneuës.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Il faut que la bien-seance soit recommandable à tous, mais principalement aux vieillards.

CRATON. Il me feroit beau voir avec ma longue barbe, & mes cheveux gris, assis parmy ces femmelettes, & autres tels spectateurs insensez, donnant des applaudissements, & de sottes louanges à quelque meschant homme qui se destordra le col sans qu'il en soit besoin. LVCIAN. l'aduoué, Craton, que tu es excusable: Mais si sçay-je bien pourtant, que si tu me voulois croire, & t'employer tant soit peu seulement à contempler, & ouvrir les yeux pour en faire l'experience, tu ne voudrois iamais voir autre chose, & ce que tu souhaitterois le plus, ce seroit de choisir vn lieu commode pour auoir part au plaisir.

CRATON, Iamais ne me soit il permis d'approcher de mes Amours, si ie fais ceste folie; car i'ay resolu de ne me foucier plus deormais de moy-mesme, ains de porter ma barbe mal-peignee, & mes cheveux espars à la nonchalance, si grand est le ressentiment que i'ay de le voir hors de raison & de sens. LVCIAN. Laisse tous ces propos à part, cher amy, & me dy, si c'est ton plaisir de m'ouyr discourir des Danses, ensemble de la beauté qui s'y treuue & comme elles ne sont pas seulement agreables, mais bien d'auantage vtiles aux regardans. A quoy i'adjousteray qu'elles nous mement à la cognoissance de plusieurs grandes choses, nous conduisent à des exercices honnestes, donnent à nos esprits de salutaires enseignements, & bref, comme elles font monstre de la commune beauté de l'ame & du corps. Que si tant est qu'elles fassent tout celà, par le moyen de la Musique, & de la cadence, ie ne'treuue point pour moy qu'elles soient blasmables; au contraire i'estime que la gloire qui s'en ensuit n'est pas petite. CRATON. Ie ne suis pas d'aduis de me donner le loisir d'escouter vn homme qui refuse, & qui se flatte en son mal: Toutesfois ie suis content de te prester mes oreilles sans bouchon, & sans cire, puis que tu veux m'entretenir de tels contes, pour me faire rire. Me voilà prest, dy tout ce que tu voudras, comme si personne ne t'escoutoit. LVCIAN. C'est tout ce qu'il me falloit, Craton; Tu verras maintenant si mes discours sont veritables, ou fabuleux. Premièrement ie crois que tu n'ignores point que la danse n'est pas vne inuention nouvelle, & qui ayt commencé depuis hier, ou depuis peu de temps, comme de l'aage de nos peres, ou de celuy des leurs. Ceux qui en ont recherché la vraye origine, te diront qu'elle est nee avec l'vniuers, & a veu le iour aussi-tost que cet ancien Dieu qu'on appelle Amour: Car le bal des Astres mesme; la conjunction des Planettes aux Estoilles fixes, la mutuelle sim-

pathie

*Louange de la danse,*

*Et son antiquité.*

pathie qu'elles ont ensemble, & les agreables concerts d'une harmonie bien proportionnee, font autant de preuues & d'arguments de l'antiquité de la danse. Les inuentions des hommes luy ont tant donné d'accroissement & de grace par la succession du temps, qu'elle semble auoir atteint maintenant au sommet de sa perfection, & que ce soit vne chose composee d'un melange de diuers passe-temps, accomplie en toutes les parties, & composee de plusieurs sciences. L'on tient que Rhee se plaisoit merueilleusement à cet exercice. Et de fait ce fut elle qui institua la danse des Corybantes en Phrygie, & celle des Curetes en Crete; d'où elle tira beaucoup de profit. Car par le moyen de leur bal, ils luy rendirent Iupiter sain & hors de danger. Et pour moy i'estime qu'il ne tienne la vie que d'eux, s'estant exempté par ceste danse de la morsure des dents de son pere. Ceux-cy dansoient, les armes en main, frapportoient de leurs espees contre leurs boucliers, & voltigeoient d'une façon furieuse & guerriere. A quoy s'addonnoient principalement les plus forts & robustes d'entre les Cretes, lesquels taschoient tous en general de se rendre bons baladins, tant les hommes priuez & de bas lieu, que les Princes & Magistrats. C'est pour ceste cause qu'Homere donne à Merion le surnom de Danseur, plus par honneur, que par infamie. Cestuy-cy s'estoit rendu si aymable à tous pour sçauoir bien danser, que les Grecs & mesme les Troyens recherchoient son amitié, bien qu'ils fussent de contraire party. Ce qui ne procedoit d'autre chose, selon mon aduis, que de la disposition & agilité de combattre qu'ils remarquoient en luy, & du beau maintien qu'il s'estoit acquis en dansant. Homere en parle en ces termes;

*Soudain mon sauelot se perçera le cœur;  
Et ce tiltre fameux d'estre habile Danseur  
Ne l'exemptera point.*

Et en suite il adjouste,

*Et toute fois ce coup ne fit point de blessure.*

Car comme Merion estoit fort expert à la danse, il est croyable qu'il luy estoit facile de parer aux coups qu'on luy portoit. Je pourrois rapporter icy plusieurs autres grands Herôs, qui ont pris vn merueilleux plaisir à cet exercice, & en ont mesme donné des leçons. Mais il me suffira de dire, que Neoptolemus fils d'Achille estoit si grand baladin, que pour la bonne grace qu'il auoit à ce faire, le nom de Pyrrichien luy demeura. Et pour moy ie crois que son pere Achille fut plus content de ceste sienne perfection

*Le temps d'ône  
de la perfectiõ  
aux choses.*

*Surnom de Dan-  
seur honorable  
entre les anciens.*

*\* C'est à dire  
Danseur.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Des danses des  
Lacedemoniens.*

en l'art de danſer, que de ſa beauté, & de toutes les autres belles parties qui eſtoient en luy. Et de fait Iliion demeura touſiours imprenable, iuſqu'à ce qu'il fut raſé de fonds en comble par la danſe de ceſtui-cy. Les Lacedemoniens qui n'auoient point leurs pareils en valeur dans toute la Grece, ayans appris de Caſtor & de Pollux les premiers paſſages de la danſe, en laquelle les Cariens, peuples de Laconie, auoient eſté nourris & eſleuez, ils meſlerent le tout avec la Muſique, iuſques à cōbattre à la guerre au ſon des fluſtes, par meſure, & avec vne deſmarche compaſſée à la cadence; veu meſme qu'ils faiſoient donner avec la fluſte le premier ſignal pour entrer au combat. Auſſi ont-ils touſiours eſté vaincueurs de toutes les autres nations, ſous la conduicte des tons & meſures de la Muſique. C'eſt la cauſe pour laquelle leur ieuneſſe ne s'eſtudie pas moins à la danſe qu'au maniemēt des armes. Car apres qu'ils ſe ſont bien bouchōnez à coups de poings, & terraiſſez l'vn l'autre, ils prennent haleine, & tout leur combat ſe finit par la danſe. Ils ont vn certain Meneftrier jouant d'vne fluſte, & trepignant des pieds, lequel ils ſuiuent tous en cadence, & de rang en rang, en representant toutes les ſortes de ſoupleſſe, & mouuement de corps, ores d'vne façon guerriere, & tantot ſous vne ſimple forme de danſe qui agree le plus à Bacchus, & à Venus. Dauantage, par la chanſon qu'ils diſent en dançant, ils ſemblent inuiter Venus & les Amours de venir ſe reſiouir & danſer avec eux. Quant à l'autre chanſon (car ils en diſent deux) elle contient les reigles de bien danſer, comme quand ils chantent ce refrain;

*Sus enfans, n'allez que par haut,  
Remuez-vous: sautez d'adrefſe,  
Capriollez avec ſoupleſſe,  
Et vous danſerez comme il faut.*

*Du ballet appelle  
Carquant.*

Ceux qui danſent le ballet qu'ils appellent le Carquant en font tout de meſme. C'eſt la danſe des garçons & des filles ſe menans l'vn l'autre; tellement qu'ils representent vn vray carquant, & vne figure de branſle en rond. Vn garçon meine le deuât, danſant à la maniere que les ieunes gens obſeruent allant à la guerre. Vne pucelle bien paree le ſuit, & danſe de meſme que les autres filles; Et par ainſi il ſemble que cette danſe ſoit compoſée de modeſtie & de force. Ils ont encore entr'eux la dāſe à nuds pieds, toute ſemblable à ceſte-cy. Quant à ce qu'Homere ſeint d'Ariadne en ſon bouclier, & de la danſe que l'ingenieux Dedale luy auoit pre-

paree, ie le passeray sous silence, comme vne chose qui ne t'est que trop manifeste. Ie ne parleray point aussi de ces deux Baladins, lesquels ce Poëte nomme Sauteurs & Mene-danses; ains me contenteray de rapporter à ce propos la description qu'il fait de ce bouclier;

*Dans ce bouclier, comme ie pense  
Estoient figurez des garçons,  
Lesquels apprennoient les leçons  
Et les preceptes de la danse;  
Ouillage rare, & curieux  
De Vulcan, forgeron des Dieux.*

Or il ne faut pas s'estonner de ce que les Feaces se plaisoient tant à la danse, comme delicats & effeminez qu'ils estoient. Ce qui donne subject à Homere de feindre qu'Vlysse les louoit principalement pour cet exercice, & ne se pouoit saouler de les voir danser. Les Theffaliens auoient la danse en si grande recommandation, qu'ils appelloient leurs Capitaines & Porte-enseignes Avant-balleurs, ou Guide-danses. A quoy seruent de preuue les inscriptions des statuës par eux dressees à l'honneur de leurs Herôs & grâds personnages. Ces fragmens s'y voyent encore. LA CITE' A ESLEVE CE CHEF MENE-DANSE. Et en vn autre endroit, LE PEUPLE A FAICT DRESSER CESTE STATVE A LA MEMOIRE DE CESTVY-CY, POVR AVOIR BIEN DANSE' A LA GVERRE. I'obmets à dire qu'on ne treuuera ny feste ny banquet parmy les anciens, qui ayt esté celebré sans quelques danses, desquelles Orphee & Musce les premiers Baladins de leur temps ont esté les inuëteurs, & les ont accordees à la cadence, en vsant mesme aux sacrees ceremonies. Nous sçauons assez qu'il estoit besoin quelquesfois de supprimer & remettre les Orgies, à cause des Prophanes, qui n'estoient encore installez à ces mysteres; & qu'on disoit d'ordinaire de ceux qui en deceloient les secrets, qu'ils auoient rompu la danse. Tous les sacrifices de Delos se faisoient en dansant, outre qu'on joignoit encore la Musique au bal. Car vne troupe de ieunes hommes donnoit commencement à la danse avec le haut-bois & la fluste; & iceux estoient suiuis des plus honorables personnes de la compagnie, selon qu'ils les auoient choisies. C'estoit pour ceste cause qu'ils appelloient les Hymnes par eux composees à cet effect Yporchemes, ou Sous-danses, suiuant l'air de leurs instruments. Mais qu'est-il besoin de te produire icy les exemples des Grecs, puis que les Indiens mesme ne sont pas si tost

*Danses des  
Theffaliens.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Les Indiens  
adorent le Soleil  
en dansant.*

*Le Prothee Egi-  
ptien est vn  
Hieroglyphe du  
Danseur.*

*De la danse des  
Saliens.*

*Des Bacchan-  
ales.*

leuez au matin, que se tournans du costé du Leuant, ils saluent le Soleil en dansant, & trepignent des pieds, avec vn mouuemēt qui semble pareil à celuy de ce Dieu. Voilà quelles sont les prieres, les danses; & les sacrifices des Indiens, lesquels ont accoustumé d'ainsi seruir leur Dieu deux fois le iour, sçauoir au matin & au soir. Les Ethiopiens ne marchent iamais en bataille, si ce n'est en dansant; & il n'y a celuy d'entr'eux qui tire vn dard d'alentour de sa teste (car ils enuironnent leur chef de fleches, & en vsent ainsi au lieu de carquois) que premier il ne se soit mis à danser, & que par ses sauts & gambades il n'ait comme braué, ou donné l'espouuante à son ennemy. Mais il me semble que c'est bien la raison, qu'apres auoir couru l'Inde & l'Ethiopie, nous abordions par nostre discours en Egypte, qui s'auoisine de ces contrees. C'est mon opinion que la vieille fable du Prothee Egyptien ne nous figure autre chose qu'un beau danseur, & vn homme qui imitoit toute chose, qui faisoit de son corps tout ce qu'il vouloit, & qui se donnoit autant de formes que bon luy sembloit. Orés il exprimoit le cours de l'eau par l'agilité de son corps, & tantoist la cruauté du Lyon, la rage du Leopard, & le ply recourbé des arbres. Par ceste fable il est demonstré, que les choses paradoxes & inouies luy estoient naturelles, de mesme qu'à ceux qu'on void encore pour le iourd'huy se changer diuersement à la danse, quand il en est besoin, & imiter entieremēt Prothee. Il est aussi croyable que sous la fable de ceste vieille Fée dicte Empuse, qui ne marchoit que de l'un des pieds en l'air, & prenoit toutes formes, les Poëtes nous ont voulu representer quelque femme qui se plaisoit à danser. Il ne faut pas oublier à ce propos la danse des Romains, où les plus nobles d'entr'eux, qu'ils nomment Saliens, dansent à pas mesurez, & avec vne graue desmarche, à l'honneur du Dieu Mars. La fable Bythinienne ne differe pas beaucoup de ces façons de faire d'Italie, qui dit que Priape, Dieu belliqueux, (c'estoit, si ie ne me trompe, l'un des Titans, ou Corybantes, qui enseignoit les chants guerriers) fut donné à Mars par Iunon, n'estant encore qu'un enfant, mais fort roide & viril, lequel ne luy voulut iamais monstrier à faire des armes, que premier il ne l'eust rendu bon danseur. Aussi fut-ce la cause pour laquelle Iunon luy ordonna pour salaire, que Mars receuroit à perpetuité de luy la dixiesme partie du butin qu'il gaigneroit à la guerre. Quant aux festes du bon Pere Denys, dictes Bacchanales, ie te monstrey, (s'il te plaist d'auoir tant soit peu de patience) que toutes les cerimonies qui s'y

faisoient estoient empruntees de la danse. Mais il sera bon de remarquer qu'il y auoit trois principales sortes de danses, sçauoir la Cordacee ou lasciuie; la Sicinne, ou Satyrique: & l'Emmellenne, ou l'honneste, que les Satyres, Ministres de Bacchus, qui en furent les premiers inuenteurs, nommerent, chacun de son propre nom. Que si Bacchus subiugua, comme l'on dit, les Indiens, Tyrrenes, & Lydiens, ce fut en dansant. Car pour triompher d'un peuple si aguerry, il n'eut point d'autres escadrons que des troupes de danseurs. Voy donc ie te prie (mon bon amy) si ce n'est pas vne grande meschanceté, de reprendre vn si deuôt exercice, auquel tant de Dieux se sont adonnez, qui est si souuent celebré à leur honneur, & l'instruction duquel, a pour meslange le plaisir & l'vtilité. De maniere que ie m'estonne fort, de ce qu'estant si grand amy d'Hesiodé & d'Homere (car il faut que ie recommence par les Poëtes) tu te fasches neantmoins, parce qu'ils appreuuent la danse sur tout autre exercice. Tu n'ignores pas que Homere ne nous propose iamais les plus belles choses du monde, comme le sommeil, l'amour, le chant, & la danse, qu'il ne donne à ceste seule derniere l'Epithete d'immaculee; outre la douceur qui se treuue en elle aussi-bien qu'en la Musique.

*Trois principales  
sortes de danses.*

*La Musique douce, & meslee.*

*Auec la danse immaculee.*

Et en vn autre endroict il adjouste,

*A l'un Dieu donna la vaillance*

*Pour sçauoir à Mars resister,*

*A l'autre le don de chanter,*

*Et de bien mener vne danse.*

Aussi est-ce la verité que la voix est fort douce & plaisante, & le plus beau don que nous ayons des Dieux; principalement si elle jest joincte à la danse. Or il me semble que par les vers susmentionnez, Homere a diuisé toutes choses en deux genres: l'vn de guerre; l'autre de paix: & qu'aux belliqueuses il a voulu simplement opposer ceste-cy par comparaison, comme plus belles que toutes les autres. Pour ce qui est d'Hesiodé, il n'apprit iamais rien d'autruy, ains s'estant leué plus matin que tous ceux de sa sorte, il veid de ses propres yeux dâser les Muses; c'est pourquoy tout au cōmencement du Poëme qu'il en a fait, il leur dōne ceste louange, *Qu'elles dansent d'un pied legier au bord d'une fontaine herbuë, & carollēt à l'entour de l'autel de leur pere.* Et neâtmoins

*Louange de la  
danse.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Il ne faut rien  
reprendre sans  
preuue.*

*Histoire de So-  
crates.*

tu es bien si hardy que de t'attaquer aux Dieux en blasmant cet honorable exercice. Socrates, qui fut estimé le plus sage de ceux de son temps, par la bouche mesme de l'Oracle Pythien, n'appreuoit pas seulement la danse, ains encore il se croyoit beaucoup honoré d'en apprendre l'exercice, pour la grande estime qu'il faisoit de la bonne mesure; & de l'harmonie & cadence, ensemble du mouuement bien proportionné, & du beau maintien de la personne. Tellement que tout vieil qu'il estoit, il mit cet exercice au rang des plus loüables disciplines, & ne se flatta iamais à se peiner apres ce noble art, veu qu'il apprenoit bien d'autres choses plus friuoles. Car il frequentoit les Escolles & les Academies des Menestriers; & estoit si familier, qu'un iour il daigna bien prester l'oreille à vne putain, pour apprendre d'elle vn traitt serieux touchant l'amour & la bonne grace. Que s'il voyoit maintenant la danse en sa perfection, ie m'assure que delaisant tout autre spectacle, il n'appliqueroit son esprit qu'à cestuy-cy, & n'enseigneroit rien aux enfans plus volontiers que cet exercice. Mais il me semble que t'estant mis apres à louer la Tragedie & la Comedie, tu as obmis à dire qu'en l'une & en l'autre se treuue quelque vraye maniere de danse; cōme l'Eumalie, qui est toute Tragique; & la Cordacee, Comique; veu mesme qu'on y adjouste quelquefois pour troisieme la Scicinne. Et puis qu'au commencement de nostre propos tu n'as point fait de difficulté de preferer la Tragedie, la Comedie, les Menestriers, & la harpe, à la danse, comme des exercices fort beaux & honnestes; Comparons les ie te prie à la danse l'un apres l'autre, passans sous silence si tu le treuues bon, & la fluste, & la harpe: car à dire le vray, ce ne sont que parties des choses appartenantes à la danse. Voyons premierement de quelle façon est vestuë la Tragedie, & combien elle est effroyable & hideuse. Ie te laisse à penser s'il ne fait pas beau voir vn homme affeublè d'une longue robe mal agencee, marchant sur des hauts brodequins, ayant la face voilee d'un masque affreux, & la gueule si grande, qu'il semble à le voir qu'il veuille deuorer quelqu'un des regardans. Ie ne descris point icy ny les estomachs rehaussez, ny les ventres faicts par artifice, ny la grosseur du corps rauallé, de peur que le long habit mal accommodé ne semble encore plus digne de risée en vn corps maigre & tout decharné. I'obmets encore les hurlemets insolens de cestuy-cy, qui crie & se debat, ores contre soy-mesme; & tantost chante quelques vers Iambiques, pour desguiser des effects sanglants &

*Description du  
Tragedien.*

tragiques par vne joyeuse harmonie, s'exposant à la risée d'un chacun par sa seule voix. Je ne doute pas pourtant qu'il n'y ait plusieurs belles choses en la Tragedie, que les Poëtes ont inuentees; comme les feintes d'Andromache & d'Hercule: Mais il me semble que c'est vne faute qu'on ne peut excuser de voir sur vn eschaffaut vn Hercule parlant luy tout seul, oublieux de soy-mesme, & qui ne reuete ny la peau du lyon, ny la massüe qui gist deuant luy.

Quant à ce que tu reprens en la danse, que les hommes y font les effeminez, c'est vn vice commun à la Tragedie, & à la Comedie; où l'on introduict tousiours plus de femmes que d'hommes, principalement à la Comedie, qui donne à ceste-cy la partie la plus fascheuse, & les plus ridicules personnages, tels que sont ceux des porte-flambeaux, des menestriers, & des cuisiniers. Mais pour ce qui est de l'habit de la danse, il n'est pas besoing que ie declare icy sa bien-seance, puis que les aueugles mesme la cognoissent assez. Il n'y a rien qui ne soit beau, & rien qui ne corresponde au subject, avec vn meslange de plaisir & de modestie. Aussi a t'elle plusieurs autres bouches qui luy seruent d'organes. C'est la verité qu'anciennement on dançoit & chantoit ensemble: mais depuis qu'on s'aduifa que le continuël mouuement estoit l'obstacle de la voix, il fut treuü meilleur de donner des chätres à ceux qui danfoient. Toutesfois le subject de la matiere est commun, & ne difere en rien en la danse & en la Tragedie, si ce n'est qu'en la danse il y a plus de diuersité, plus de peine & de changemēt. Que s'il n'y a point de prix ordonné pour la danse, la cause en est, parce que les premiers fondateurs de tels prix ont veu que c'estoit vn exercice trop graue pour en pouuoir exactement iuger. Je ne diray pas qu'une certaine cité d'Italie, la principale de la race des Chalcidiens, fut la premiere qui adjousta la danse, comme vn parangon, aux tournois & jeux de prix. Or si j'ay oublié quelque chose en ceste matiere, ie te prie de m'en excuser, & n'estimer que j'aye peché par ignorance: Car ie sçay assez que plusieurs ont escrit de la danse auant moy, & traicté particulièrement de ses inuenteurs, de ses noms, & de ses especes, croyans que ce leur fut la plus courte voye pour se mettre en credit. Mais pour moy i'estime que c'est vne contention plus ambitieuse qu'utile, de tardieue cognoissance, & qui ne conuient aucunemēt à nostre subject. Voilà pourquoy ie suis content de n'en faire point de mention. Puis, ie desirerois que tu considerasses comme ie n'ay pas entrepris par

*Response à vne  
otjection,*

*Il est mal-aisé  
de iuger des  
choses qui se  
prenent assez  
d'elles-mesmes.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

mon discours de rechercher l'origine de chascune sorte de danse, ny d'en descrire les noms par le menu, ains d'en nommer simplement quelques-vnes, desquelles j'ay traicté au commencement, te les proposant, comme les plus excellentes. Le principal objet de mon discours, c'est de louer la maniere de danser, qui est en v'sage pour le iourd'huy, & montrer combien elle est vtile & recreatiue. Elle auoit iadis plus de maintien & de modestie, mais maintenant, plus de grace & de beauté. Aussi les danses du temps passé ont esté comme les fondemens & les racines des nostres, le fruit desquelles est venu à maturité; & c'est ce que nous voulons expliquer par paroles, laissant à part la Termastrie en courant, la danse des Gruës en voltigeant; & autres telles danses qui ne seruent de rien à nostre propos, non plus que la Phrigienne, qui n'est propre qu'aux banquets & à l'yurongnerie; & qui se celebre le plus souuent par des hommes grossiers, qui dansent au son de la fluste ie ne sçay quels bransles effeminez, & font des sauts forts & penibles, mais qui sont ordinaires aux rustauds. C'est pourquoy ie les obmets, non par ignorance, mais par ce qu'elles n'ont rien de commun avec les danses d'aujourd'huy.

*Le temps achemine les sciences à perfection.*

*Platon apprenue quelques danses.*

Il est bien vray que Platon en apprenue quelques especes en ses loix, & rejette entièrement les autres, faisant distinction en cecy de ce qui est vtile, sans s'arrester à autre chose qu'à la bien-seance. Voylà pour ce qui est de la danse, & il me semble que ce seroit folie de s'arrester dauantage sur chaque espece d'icelle. Il est question maintenant que ie te desduise par le menu les qualitez requises à vn bon danseur, ensemble les moyens par lesquels il peut s'acquérir ce bel art, & vser des choses apprises. Cela te fera cognoistre que la danse n'est pas vne science si facile à apprendre qu'vn chacun y puisse atteindre; mais qu'elle doit estre conduite à perfection, par l'entremise de toutes les autres disciplines, non seulement de la Musique, ains encore de l'Arithmetique, de la Geometrie, & de la Philosophie, tant morale que naturelle. Pour la Logique, elle ne luy est pas si necessaire que la Rhetorique, qui communique avec elle, entant qu'elle est demonstratiue des affections & des mœurs, à quoy les Rhetoriciens sont principalement occupez. Il me semble aussi quelle a ie ne sçay quoy de commun avec la Peinture, & la Sculpture, attendu qu'elle imite les proportions qui se retrouuent en ces arts, à représenter chascun membre du corps humain; tellement que ceste science ne cede en rien à celle de Phidias & d'Apelle.

*La Rhetorique est necessaire au Danseur, & comment.*

La chose

La chose la plus necessaire au Danseur, c'est qu'il soit doué d'une belle Mémoire, & que la \* Reminiscence sa fille, marche de pair avec elle, afin qu'il se puisse ressouvenir de toutes choses. Car il faut qu'il sçache comme le Chalias Homérique, le passé, le present, & l'aduenir, de peur que chose quelconque ne s'escoule de sa memoire. Le sommaire de ce subject est, vne science de contre-faire, de monstrier & expliquer les choses qu'on a conceuës en l'entendement, & de mettre en euidence les plus obscures. A quoy i'adjouste avec Thucidide parlant à la louange de Pericles, Que la plus grande perfection d'un danseur, c'est de cognoistre ce qui est conuenable, & de l'expliquer à propos. Où il faut noter, que par le mot d'explication, j'entends vne manifeste euidéce des habitudes & contenance: bref, l'histoire du passé, sert de beaucoup à cecy, selon que j'ay dit cy-deuant, comme aussi la prompte memoire d'icelles, & la demonstration bien seante. Car commençant par le Chaos, ou pour mieulx dire, par la premiere enfance du monde, il faut sçauoir exactement tout ce qui aduint depuis ce temps là, iusques à celuy de Cleopatre l'Egyptienne, veu que par cest interualle nous est denotée la diuerse cognoissance que doit s'acquérir le danseur. Il est de besoin encore qu'il ait appris, comme le Ciel fut chastré, l'extraction de Venus, la guerre des Titanes, la naissance de Iupiter, la tromperie de Rhee, l'imposture du Caillou, la prison de Saturne, le sort ietté par les trois freres pour le Royaume: Puis, la rebellion des Geants, le larcin du feu, la production des hommes, la ruse de Promethee, la force de l'un & de l'autre Amour, ensemble, le transport de l'Isle de Delos, les accouchements de Latone, la mort du serpent Python, les embusches de Titius, & le milieu de la terre treuue par le vol des Aigles. Qu'il n'ignore point aussi la fable de Deucalion, le general cataclisme qui aduint de son temps, l'esquif qui sauua le demeurant de l'humain lignage, & les hommes qui se produisoient des pierres qu'on semoit par terre, Avec le desmembrement d'Iachus, la finesse de Iunon, le foudroyemēt de Semele, les deux extractions de Bacchus: Bref tout ce que les fables Attiques, racontent de Minerue, de Vulcan, d'Erich-ton, du debat aduenu pour la nation Attique, & du premier iugement des Areopagites. Je luy recommande sur tout de rechercher le vagabond voyage de Ceres, Proserpine retreuee, le logis de Celeus, la semence respanduë par Triptoleme, le plant des vignes d'Icare, la calamité d'Erigon, & tout ce qu'on dit de

\* Les Platoniciens en estoient les Auteurs.

Des sciences requises à un bon Danseur.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Boree, d'Orithie, de Thesee, & d'Egee. Pobmers le recueil fait à Medee, sa fuite derechef vers les Perles, les filles d'Erethee, celles de Pandion, & tout ce qu'elles firent & endurerent en Thrace. Les contes d'Acamas & de Philis luy doiuent estre communs, comme aussi le premier rauissement d'Helene, le siege mis deuant la ville par Castor & Pollux, la mort d'Hippolite, & le retour des Eraclides: Car tout cecy merite bien d'estre mis au rang des fables Attiques. Voilà les exemples que i'ay tirees des Histoires Atheniennes, bien que i'en aye passé plusieurs sous silence. Qu'il se remette en memoire Nifus, Scylla sa fille, les cheueux pourprins, le depart de Minos, & son ingratitude enuers celle qui l'auoit tant obligé. A quoy l'on doit ioindre Citheron, les traueux des Thebains & des Labdacides, le voyage de Cadmus, le coucher du bœuf, les dents du serpent, la recompense des Lacedemoniens. Et derechef, la transmutation de Cadmus en Dragon, le bastiment des murailles au son de la lyre, la sortise de l'Architecte, la pernicieuse instance de sa femme Niobé, & son silence en deuil. En outre, les contes de Penthee, d'Acteon, d'Oedipe, & d'Hercule, avec tous ses labeurs, & le meurtre qu'il fit de ses propres enfans. S'il passe plus auant à Corinthe, il y treuera Glaucon, Creon, & parauant eux Bellerophon, ensemble le combat du Soleil & de Neptune. Apres ceux-cy il pourra voir le forcené Attamant, la fuite Aeriennne des enfans de la Nuë iusques au Belier, le recueil d'Inus & de Melicerte; sans oublier les faits des Pelopides, la ville de Micene, les choses memorables aduenues en icelle; & auant tout cela, Inache, Yo, son berger Argus, Atree, Thieste, Aérope, la Toison d'or, les nopces de Pelops, l'homicide d'Agamemnon, & le supplice de Clytemnestre. Qu'il sçache d'abondant l'entreprise des sept Princes armez contre la ville de Thebes, l'exil des gendres d'Adraste, leur rappel, l'Oracle qui fut donné là dessus, la sepulture interdite aux morts, la miserable fin d'Antigone & de Menoicée, pour cette cause. Pour se rendre encore plus habile en son art, qu'il tasche de bien entendre routes les antiques de Nemee, d'Ypsipyle, d'Archemor, & tout ce qui aduint parauant, comme la virginité de Danaë, la naissance de Persee, & le combat par luy entrepris contre les Gorgones; y joignant la fable Ethiopique de Cassiope, d'Andromede, & de Cephée, lesquels la croyance des hommes qui sont venus depuis a colloquez là haut au Ciel entre les Astres. Que les anciens exploits d'Egyptus & de Danaüs ne luy soient point in-

*\* Cela s'entend de ceux qui auoient esté tuez à la guerre.*

cognus, ny moins encore les embusches faictes aux nopces de ses filles. Lacedemone luy fournira vne infinité de semblables comptes, tels que sont ceux d'Hyacinthe & de Zephire, coriuall d'Apollon: la mort de l'enfant par vn coup de pierre: la fleur qui naquit de son sang, l'inscription lamentable sur icelle, la resurrektion des Tyndarides, & le courroux de Iupiter à l'encontre d'Esculape pour ceste seule occasion. De plus, le logis que Paris prit chez Menelaüs, & le rauissement d'Helene apres le iugemēt faict de la pomme. Car il doit estimer que l'Histoire d'Illion est jointte à celle de Lacedemone, & representee fort amplement à beaucoup de personnages. Voylà donc vne fable proposee pour jouër sur vn chacun de ceux qui moururent pour lors, tellement qu'il faut se remettre tousiours le tout en memoire, principalement ce qui aduint incontinent apres le rauissement d'Helene, iusques au retour des Grecs en leur pays. A quoy l'adjouste le voyage d'Enee, l'amour de Didon, les fables d'Oreste, & les hardies entreprises qu'executa cet Herôs en Scythie. Qu'il ne mesprise point tout ce qui luy semblera plus ancien & plus conuenable aux Histoires Troyennes, cōme le sejour que fit Achille entre les pucelles de Scyre, la frenesie d'Vlysse, la solitude de Filote abandonné; & bref, tout le voyage d'Vlysse, de Circe, de Telegon; l'Empire d'Eole sur les vents, & telles autres choses, iusques aux supplices & punitions des ruffiens. Je veux qu'il se represente l'embusche dressée à Palamedes, la furie d'Ajax, le courroux de Nauplius, & le naufrage qu'il fit entre les escueils. Dauantage la ville d'Elis donnera pour matiere à ceux qui s'estudieroient à danser, Omomas, Myrtille, Saturne, Iupiter, & les premiers Lutteurs aux Olympies. Vrayement encore y a t'il plusieurs fables en Arcadie; comme, la fuitte de Daphné, la sauuage vie de Calliste, l'yurongnerie des Centaures, la race de Pan, l'amour d'Alphee, le voyage d'Yphale. Que si la danse veut maintenant arriuer en Crete par son discours, elle y treuuera Europe, Pasiphaë, les deux Taureaux, le labirinthe, Ariadne, Phedre, Androgeos, Dedale, Icare, Glaucus, la diuinatiō de Polidus, Talo, & la garde d'airain de Crete. Si en Etholie, Althee, Meleager, Athalante, Dalus, la lutte du fleue avec Hercule, la procreation des Sereines, la recompense des Ethines, l'habitation d'Alcmeon; Nessus, la jalousie de Dejanire, & l'embrasement d'Hercule au mont Oëta luy fourniront de subject. Si en Thrace, il y verra l'histoire d'Orpheus, le demembrement qu'on feit de luy, sa teste encore

*Melange de di-  
uerses fables &  
histoires.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

parlante, & nageant avec sa lyre; la fable d'Æmus & de Rodopé, & le supplice de Lycurgue. Si en Theſſalie, il y rencontrera Pelie, Iason, Alceſte, vne flotte de cinquante vaiſſeaux, Argus, ſa nef qui parloit, les merueilles de Lemnos, Æte, le ſonge de Medee, Apſyrlé demembré, tout ce qui ſe paſſa depuis la nauigation, enſemble, Proteſilaüs, & Laodamic. S'il rebroſſe chemin en Aſie, il y remarquera Samos, l'accidét de Polycrates, le loingtain voyage de ſa fille iuſques en Perſe, & telles autres choſes encore plus antiques, comme le babil de Tantale, le banquet des Dieux en ſon logis, la chair de Pelops ſeruié ſur table pour eſtre mangée, & ſon bras d'yuoire. Si en Italie, il luy fera permis d'y voir l'Eridan, Phaëton, les ſœurs du peuplier toutes eſplorees, & leurs larmes congelees en ambre. Le vray Danſeur aura oy parler des Edeperides, du Dragon gardât les pommes d'or, du labeur d'Achilas, Gerion, & des bœufs chazez d'Erythie. Il entendra fort bien toutes les fabuleuſes Metamorphoſes qui ſe ſont faiçtes des perſonnes en arbres, en beſtes, ou en oyſeaux, ou des femmes changees en hommes; i'entends parler de Cenee, de Tireſie, & de leurs ſemblables. En la Phenicie ſe treuera Myrra, & le dueil Aſſyrien diuiſé en deux parties. Il aura donc la cognoiſſance de toutes ces choſes, & ſi ſçaura combien furent hardis les exploiçts qu'Antipater & Selcucus executerent iadis apres l'Empire de Macedoine, pour l'amour de Stratonice. Les plus grands ſecrets des Egyptiens luy ſeront manifeſtes, tels que ſont ceux d'Epafe, d'Oſiris, & les changements des Dieux en animaux; leſquels il repreſentera mieux en danſant. Mais auant que paſſer outre, il eſt neceſſaire qu'il apprenne toutes leurs aduentures amoureuſes, & les diuerſes transformations de Iupiter pour jouir de la choſe ay-mee. Il ſçaura finalement toute la Tragedie des Enfers: les ſupplices qui s'y executent, les principales cauſes d'iceux, l'amitié de Theſee & de Pirithoüs: Et pour dire en vñ mot, tout ce que Homere, Heſiode, & les plus grands Poètes d'alors, principalement les Tragiques, ont laiſſé par eſcrit. Voylà les ſommaires des choſes plus requiſes à la danſe, que i'ay tirez d'vne infinité de fables, & d'anciennes hiſtoires. Que ſi i'ay obmis quelque point, j'en laiſſé le iugement aux Danſeurs, pour en faire monſtre; & à toy-meſme, pour les rechercher, ſelon les exemples que ie t'en ay donnez cy-deuant. C'eſt mon opinion que le Danſeur ne doit rien ignorer de tout ce que ie viens de dire, afin que l'occaſion le requerrant il le puiſſe mettre en euidence, & ſe reſeruer pour ſoy

ee qui sera necessaire: Bref, puis que la danse est vn art qui a l'imitation pour object, & qui promet de représenter par gestes les choses qui sont chantees de viue voix, celuy qui en fait profession a besoin de mesmes preceptes que l'Orateur, sçauoir de s'expliquer bien clairement, & en si beaux termes que chascque chose qui sera representee ne requiere point aucun qui la raconte & declare. Car, comme dit jadis l'Oracle Pythien, il faut que celuy qui regarde vn Danseur, le puisse entendre, bien qu'il soit muët, & l'ouyr encore qu'il ne die mot. On tient que le Cynique Demetrius, qui estoit aussi grand ennemy des dances que toy, disoit d'ordinaire, qu'il n'aymoit rien de si superflu pres du haut-bois, de la fluste, ou de quelque autre instrument qu'estoit vn danseur, & qu'il ne seruoit de rien à jouër la fable, attendu qu'il y appliquoit simplement vn mouuement inutile & hors de toute raison; Bref, qu'il faisoit mestier de tromper le monde par prestiges avec le vestement de soye, le personnage bien accommodé, la fluste, les chansons lasciuës, & la plaisante harmonie des Chantres. Du temps de Neron vn certain Danseur, l'vn des plus renommez de son temps (tant pour la memoire qu'il auoit des Histoires, que pour la bonne grace du mouuement) feit vne requeste à Demetrius fort raisonnable ce me semble; sçauoir, qu'il daignast le voir danser, & que par apres il le reprit tant qu'il voudroit. Il luy dit aussi, comme il vouloit jouër son personnage sans Menestrier, & sans Chantres: ce qu'il fit. Car ayant soudain faict cesser le bruiët, les flusteurs, & toute la danse, il fit voir en dansant l'adultere de Venus & de Mars, le Soleil qui les decela, l'embusche de Vulcan, qui les surprit tous deux enrethéz dans les filets, les Dieux accourus pour voir le spectacle, la pauvre Venus toure honteuse, Mars troublé de cet accident, & bref, tout le progres de ceste histoire. Demetrius prit tant de plaisir à voir ceste sorte de danse, qu'il en loüa publiquement l'inuenteur, & frappant des mains pour marque d'applaudissement, s'escria tout haut, *Je ne vois pas seulement ce que tu fais, ô excellent personnage, mais ie t'entends aussi, & il me semble que tu me parles des mains.* Mais puis que nous sommes rumbéz sur le propos de Neron, ie te veux encorè rapporter le tesmoignage qu'vn homme barbare donna de ce mesme Danseur, afin que tu cognoisses par là, comme la danse a esté de tout temps hōnoree. Vn grand Seigneur, barbare de nation, s'en estant allé à Rome vers l'Empereur Neron, pour luy communiquer quelques affaires de l'Isle du Pont, & voyant ce Baladin parmy les autres, qui

*Du Cynique  
Demetrius, cōtre  
les Danseurs.*

*Histoire d'un  
certain Danseur.*

*Confirmation à  
la louange de la  
danse; tiree d'un  
autre bel exēple.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

dançoit si parfaitement, que bien qu'il ne sceut comprendre aucune chose de ce qu'on chantoit, comme estant à demy Grec, il entendoit fort bien neantmoins toutes les postures. Comme il fut sur son depart pour s'en retourner, Neron s'offrant libremēt de luy donner tout ce qu'il luy demanderoit. *Je ne veux autre chose de toy, luy dit-il, que ce sien Danseur; & tu m'obligeras beaucoup, s'il te plaist de m'en faire vn present.* Neron luy demandant là dessus; A quoy luy pourroit il seruir en son pays? *L'ay, luy respondit-il, des voisins qui sont tous Barbares, & le langage de quels est entierement different du mien: tellement qu'il m'est impossible de reconuer des truchemens qui m'en donnent l'intelligence. Que si j'auois cestui-cy, ie m'assure que par ses postures & gestes il m'interpreteroit chascque chose.* Il falloit donc bien qu'il se fust rendu fort expert à la danse, puis qu'il representoit si parfaitement tout ce qu'il se proposoit. Aussi le vray exercice, & le principal but de la danse, c'est de scauoir tout contrefaire, comme i'ay dit: ce que les Orateurs doiuent aussi practiquer, & principalement ceux qui vacquent à faire des declamations. Encore est-ce vne louange de grande industrie aux vns & aux autres, de correspondre si exactement aux personnages introduicts, qu'il ne manque rien au parler des Princes, des Tyrans, des pauures, ou des laboureurs qui sont representez; ains que la propriété conuenable à chacun soit gardee. Ie te veux raconter le propos d'vn autre Barbare sur le mesme fait. Ayant veu cinq personnages preparez pour vne danse, qui cōtenoit autant de parties, & ne voyāt qu'vn Danseur s'aduancer, il demanda qui estoient les Danseurs qui joueroient tous les autres personnages. Et apres qu'il fut assure que celuy-là seul les danseroit tous; *Vrayement, bon-homme,* dit-il, *ie ne scauois pas que ton seul corps eust plusieurs ames.* Voylà ce que dict vn Barbare. A quoy i'adjouste que ce n'est pas sans subject que les Italiens ont donné le nom de Pantomime au Danseur, pris de la propriété de la danse mesme. Et tout ainsi que les Poëtes tiennent, que celuy qui a l'esprit d'vn Polype marin, doit auoir veu toutes fortes de villes, de mesme suis-je d'opinion, que le Danseur adherant aux choses qui luy sont mises au deuant, viēne à s'appliquer & conjoindre à toutes fables. Bref, il faut qu'il s'accommode aux mœurs & aux affections d'vn chascun, & qu'il exprime, ores vn Courtisan passionné d'amour, tantost vn homme colere, maintenant vn qui est hors de son sens, & le tout fort modestement. Ce que ie treuve encore plus admirable, c'est qu'en vn mesme iour il nous fera voir Attamant forcené, Iunon toute

*Le Danseur doit  
scauoir contrefaire  
toutes sortes de  
personnages.*

*Danseurs appellez  
Pantomimes par les  
Italiens, & pourquoy.*

traintive; les fables d'Atree, de Thieste, d'Egiste, d'Erope, & tous ceux-là neantmoins ne seront qu'un seul homme. Quant à toutes les autres choses qu'on nous propose, pour voir, ou pour ouyr, chacune ne peut représenter qu'un seul sujet; car si c'est ou vne fluste, ou vne harpe, ou vn accord de voix, ou vne Tragedie effarouchée, ou bien vne plaisante Comedie, le Danseur neantmoins jouë de tous ces instruments ensemble, & l'on peut voir en la danse vn preparatif variable & diuers pour toute chose, cōme pour vne fluste, vn haut-bois, vn bruiet de pieds, vn son de cymbales, vne douce voix, & vn melodieux accord de Musiciens. Dauantage, comme en l'homme nous recognoissons l'action de l'esprit, & celle du corps, l'un & l'autre est compris en la danse. Car, elle est capable de représenter les affections de l'esprit, les gestes du corps, & mille autres telles varietez par sa seule prudence. Les bonax Mytilenien, homme d'honneur & de reputation, appelloit les Danseurs Sage-mains, & les alloit voir souuent, disant qu'il retournoit tousiours de la danse plus sage. Timocrates son Precepteur ayant veu iadis vne seule fois vn Danseur ( en vn lieu, où il s'estoit fortuitement rencontré, ) lequel faisoit fort bien son deuoir; *Helas, s'escria-t'il, de quel spectacle me prinoit la honte que j'ay puissee en la Philosophie.* Que si le dire de \* Platon est veritable, le Danseur represente parfaictement bien ces trois parties; scauoir le courage, quand il monstre vn homme colere: l'appetit, quand il feint vn Amoureux; & la raison, quand il tient en bride chascque affection, & ce en toutes les parties de la danse, de mesme forte que l'attouchement est respandu par tous les sens corporels. Dauantage, puis que la grace & la beauté luy sont recommandables en ce qu'il fait: Ne confirme-t'il pas ce que dit Aristote de la beauté, à laquelle il donne de si belles louanges, qu'il la nōme la troisieme partie du souuerain bien? I'ay autresfois ouy disputer vn certain personnage, sur le silence du Danseur, disant, que c'estoit, comme quelque significatiō de ccluy de Pythagore; mais ses argumens n'auoient pas beaucoup d'energie. Or comme entre les actions de la vie, les vnes fournissent de plaisir, & les autres de profit; la Danse seule nous donne tous les deux, & rend d'autāt plus necessaire l'vtilité, qu'elle est conioctee avec le contentemēt. Car ne vaut-il pas bien mieux voir représenter au Danseur, ou le combat, ou la lutte, que non pas respandre le sang à gros bouillōs, ou lutter sur l'arcine? C'est vne chose tres-certaine, que le mi-gnard maintien de la danse, les souplesses du corps, les capriolles,

*Dire hardy d'un  
Philosophe.*

*\* En son discours  
de l'ame.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

& menus pas, font, & plaisans aux regardans, & salubres à ceux qui les font. Tellemét que ie puis bien dire que c'est le plus beau, & le plus commode exercice qu'on puisse voir. Il prepare le corps; le rend souple, agile, & disposé à tout soudain changement, & si luy donne beaucoup de vigueur & de force. Il est donc vray que la danse est la chose du monde la mieux seante, puis qu'elle subtilise l'esprit, exerce le corps, delecte les regardás, & leur apprend plusieurs antiquitez, tant par les yeux, que par les oreilles, avec les flustes, les cymbales, & les mesures des vers. Si tu cherches vne parfaicte harmonie de chansons, où la pourras-tu treuver ailleurs? Si vn concert plus melodieux, il n'y en a point. Si tu te plais au son de la fluste, ou du haut-bois, il n'y en a que trop en la danse pour te contenter. l'obmets à dire, que tu seras rendu plus vertueux, quand tu auras veu le Danseur auoir en horreur les meschans actes, deplorer les injustices, & fournir de matiere d'instruction, & d'amendement à toutes les vies des regardans. Or ie veux bien qu'on sçache que ce qui est plus loüable en vn Dâseur, c'est de bien exercer la force & agilité de ses membres: car ie treuve l'vn & l'autre esgallement admirable, & c'est comme si quelqu'vn en vn mesme suppost & subiect nous demonstroit, & la force d'Hercule, & la delicatesse de Cytheree. Ie veux encore apprendre quel doit estre le corps & l'esprit d'vn habile Danseur. Pour ce qui est de l'esprit, j'ay desjà descouuert la plus-part de ses perfections, quand j'ay dit qu'il falloit que sa memoire fust bõne, son entendement ferme & solide, & qu'il sçeust iuger à propos des Poëmes, estimer les beaux airs, & reprendre les vicieux. Son corps, selon la reigle de Policlet, ne doit estre, ny trop haut, ny trop gros, ny pareil à celuy d'vn Nain; ains exactement mediocre en toutes ses proportions; non trop charnu, car celà seroit ridicule, ny si maigre & desfaiët, qu'il ressemble à vn Eskelet: Tu n'auras point d'autres preuues de mon dire, que les brocards d'vne certaine nation, qui n'est pas des plus grossieres du monde. Les habitans d'Antioche tiennent en si grande estime la danse, & recherchent avec tant de soing tout ce qui s'y passe, qu'aucun des Danseurs ne s'en va sans son brocard. Vn iour entre autres il aduint, qu'vn Danseur de fort petite stature, s'estant mis à danser Hector, ils se prirent tous à crier d'vne commune voix, *Voicy bien Astianax; mais où est Hector?* Vn autre derechef de demesuree grandeur (& qui deuoit escheller luy mesme les murs de Thebes) s'esforçant de danser Capance; *Passé hardiment les murailles*, luy dirent-ils,

dirent-ils, *tu n'as point besoin d'eschelles.* Et voyans qu'un danseur, gros & gras taschoit de s'eslançer, & faire de grands sauts; *Nous auons failly, s'escrierent-ils, de ne point hausser les estages de l'eschaffaut.* Ils donnerent vn brocard au contraire de cestui-cy à vn homme maigre, & tout descharné, luy difans, comme s'il se fust mal porté; *Dieu te vueille rendre ta santé, mon amy.* Je n'ay pas rapporté ces exemples pour t'esmouuoir à risée, mais bien pour te faire cognoistre, combien grande a esté l'estime que les nations ont faicte de tout temps de la danse, en vsans ainsi que d'un artifice, pour examiner les vices & les vertus. Ce n'est pas le tout; car il faut que le corps du danseur soit souple, ferme, & adroit en toutes façons, afin qu'il se puisse flechir, ou à l'opposite se roidir, selon qu'il en sera besoin. Que si tu veux faire vn essay de toutes les danses en particulier, tu treuueras qu'elles ne sont en rien differentes de l'artifice ou geste des mains, dont on vse aux tournois & jeux de prix, ains qu'elles participent aux belles actions que Mercure, Pollux, & Hercule ont faict voir en la lutte. Herodote estime que les choses qui paroissent à l'œil sont plus croyables, que celles qui sonnent à l'oreille. Or en la danse, les yeux & les oreilles peuuent rendre leur tesmoignage. Car ce bel exercice a tant de pouuoir sur nostre esprit, qu'un certain amoureux entrant au Theatre, & s'apperceuant que l'amour estoit vne guide à tous maux, il en sçeut faire son profit; Et estant parauant tout melancholique & passionné, il sortit du Theatre avec vn visage si gay, qu'à le voir il sembloit qu'il eust auallé quelque medecine, capable de purger le corps de tout chagrin & soucy, comme dit le Poëte. Or il n'y a point de doute que tout ce qu'on faict à la danse est familier, & cōmun au peuple, & qu'un chascun des regardans le cognoist assez; veu mesme qu'il y en a plusieurs en la compagnie qui respandent des larmes, toutes les fois qu'on represente quelque histoire lamentable & Tragique. A l'opposite de cecy, ie dis que la danse Bacchique, qui est satyrique d'elle-mesme, principalement en Ionie & au Pont, est si agreable aux hommes de ces contrees, que quelquesfois quand il leur en prend enuie, mettant en oubly toute autre chose, ils se tiennēt assis vn iour entier à regarder les Bouuiers, Satyres, Titanes, ou Corybâtes. Les Magistrats mesme & grâds Seigneurs de chaque Cité sont les premiers qui se meslent parmy la danse; & ils se prisent pl<sup>o</sup> pour ce seul exercice, que pour tous leurs anciēs tiltres, priuileges, & immunitiez de Noblesse. C'est la raison qu'apres t'auoir discoursu des vertus

Il aduient souuent que l'Amour nous blesse, & nous guerit à la Danse.

De la Danse Bacchique.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Des vices de la  
danse.*

de la danse, ie t'en descouure maintenant les vices. Je t'ay desjà raconté ceux du corps; & quant à ceux de l'esprit, j'ay opinion que tu les pourras remarquer de la sorte. Il ne faut point mettre en doute qu'il y en a plusieurs, lesquels par ignorâce plustost que autrement, commettent en dansant de grandes & lourdes fautes. Les vns ont des mouuements hors de raison, & ne vont pas, cōme l'on dit, à la cadence. Les autres ne faillent point de ce costé là, mais en ce qu'ils representent des choses, ou trop anciennes, ou trop recentes. Il me souuient auoir veu n'aguere vn certain personnage dansant la Natiuité de Iupiter, & Saturne deuorant ses enfans, lequel pour le rapport de la similitude y appliquoit la pitieuse fin de Thieste. Et derechef vn autre, qui jōtant le foudroyement de Semele, la faisoit ressembler à Glauca, qui n'a esté neantmoins que long temps apres. Il ne faut pas inferer pourtant, que la danse doie estre mesprisee à cause de ceux-cy, lesquels on doit tenir pour des ignorans, & mal-adiuez, & tout au contraire louer ceux qui selon les reigles de l'art & avec vne cadence bien mesuree se font paroistre bons baladins. Bref, il est necessaire que le Danseur soit parfaictement accompli en toutes ses parties, affin qu'il n'y ait rien en la danse qui ne soit doux, harmonieux, agreable, accordant, & exempt de toute censure. Qu'il ait des pensees sublimes & fermes, vn esprit subtil, vn bon iugement, & sur tout vne grande ciuilité. Car par ce moyen il s'acquiert vne parfaicte louange de tous les regardans, lesquels contemplant en luy comme dans vn miroir ce qui leur est autresfois aduenü. Alors ils prennent tant de plaisir à le voir, qu'ils luy dōnent mille louanges, le croyans estre le tableau parlant de leur ame, où ils apprennent à se cognoistre. Tellement qu'ils en rapportent du spectacle cōme du Temple de Delphes; ces belles parolles; *Cognoy-toy en son rien;* & s'en retournēt du Theatre bien instruits sur ce qu'il faut ou pourchasser, ou fuir, & experts aux choses qu'ils ignoroient parauant. Mais tout ainsi qu'aux harangues publiques il se treuve quelquefois vne mauuaise affection de la matiere à l'endroit de plusieurs personnés; de mesme en aduient il aux danses, qui passent par de là les bornes de l'action, & d'vne vraye imitation; Cōme par exemple, si lors qu'il est question de représenter quelque grande chose, on la demontre beaucoup plus grande encore qu'elle n'est pas, & si en faut monstrier vne petite, on la rend par trop effeminee; ou si pour exprimer vn courage viril, on se laisse raualer iusqu'à vne brutale fureur. Ce qu'il me souuiēt auoir iadis veu faire à vn Dan-

*Affections de la  
matiere vicieuse  
aux Harangues.*

ſeur, lequel neantmoins eſtoit parauant l'vn des plus renommez de ſon temps : comme en eſſect il eſtoit fort ſage , & digne de la bonne opinion des hommes; mais ie ne ſçay par quel mal-heur, il ſe laiffa pour lors transporter à vne affection trop violente. Car en danſant Ajax, qui ſoudain deuint maniaque, apres auoir eſté condamné, il ſ'en eſloigna tellemēt, qu'il ſembloit pluſtoſt luy-mefme eſtre forcené que reprefenter la furie de ceſtuy-cy. Il deſchira la robbe de l'vn de ceux qui jouoient les Morifques, & dançoient les ſonnettes, arracha la flufte d'vn Meneftrier, & la rompit à la teſte d'Vlyſſe, qui eſtoit là tout contre, & qui ſe reſiouifſoit grandemēt d'auoir gaigné les armes. Que ſi de fortune il n'euf eu ſon morion, qui luy ſeruit à parer au coup, ſans doute le pauvre Vlyſſe fuſt tombé tout roide mort aux pieds du Dâſeur, qui l'auoit frapé. Au demeurāt toute l'aſſëblee deuint auſſi forcencee que cet Ajax; & c'eſtoit pitié de voir crier les vns, & les autres deſchirer leurs veſtemens. Car les gens groſſiers & ignares, qui eſtoiēt là preſens eſtimoient que tout celà ſe faifoit pour mieux exprimer vne actiō deplorable ; ce qui procedoit en eux d'vn defaut d'honneſteré, & de ne ſçauoir faire eſlectiō du bien & du mal. Mais pour les autres qui eſtoient mieux appris, & qui ſçauoient iuger de la bien-ſeance requiſe à la danſe, ils auoiēt honte des geſtes de ce dâſeur, & neātmoins au lieu de le reprêdre par parolles, ils couuroient honneſtement ſa folie par de feintes louanges, en attribuant pluſtoſt la faute à ſa manie qu'à celle d'Ajax. Neantmoins ce beau Danſeur ne ſe contenta pas de cecy, ains commit vne autre ſortifè beaucoup plus ridicule. C'eſt qu'entrant au milieu de l'Assemblée du Senar, il alla ſ'aſſeoir entre deux Conſeillers, qui ſe treuuerent bien eſtonnez d'abord, & eurent belle peur qu'il n'en fouetaſt quelqu'vn de la troupe: De maniere qu'ils ne ſçauoient du commencement s'ils deuoient, ou ſe mocquer, ou ſ'eſtonner de ceſte ſienne temerité. Quelques-vns croyoient que ſa trop grande affection, à reprefenter ceſte paſſion furieufe, l'eufſt faiçt deuenir inſenſé. Et l'on tient qu'il fut ſi faſché depuis des choſes par luy commiſes, qu'il en tumba malade de regret, reconnoiſſant d'auoir eſté vrayement forcené. Il le demonſtra bien peu apres luy meſme, lors qu'eſtant prié par quelques ſiens amis de danſer derechef Ajax, ayant mis vn Danſeur en ſa place, *Il ſuffit* ( dit-il tout haut en pleine aſſeemblee ) *d'eſtre deuenu maniaque & hors de ſon ſens vne fois.* Ce qui l'offença encore le plus, ce fut vn certain enuieux & jaloux, qui entreprit de danſer

*Hiſtoire d'un certain qui deuint ſol en danſant.*

*Les choſes violentes ne ſont iamais de longue duree.*

*Le iugement des ignares n'a rien de commun avec celuy des doctes.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

le mesme Ajax; Et de fait il representa sa furie si posement, que la louange qu'il s'en acquist ne fut pas petite; comme s'estant tous-jours tenu dans les bornes du bal.

Voylà le recueil & le sommaire des preceptes de la danse, que j'ay tiré d'une plus grande œuvre, cher amy, afin que deormais tu ne te fasches plus contre moy de ce que ie me plais tant à voir ceste maniere d'exercice. Que si c'est ton plaisir d'y auoir part avec moy; ie suis assure que ceste douce amorce t'allechera bien-tost, & que mesme tu en danseras de joye. Tellement qu'il n'est pas besoin que ie te mette en auant ces parolles de Circe.

*Ce qui m'estonne dauantage,  
C'est de voir que ceste douceur  
Qui donne goust à mon breuuage,  
Ne se peut allecher le cœur.*

Car cet autre breuuage t'allechera tout aussi-tost. Et neant-moins tu n'auras point, par le Dieu Iupiter, ny la \* teste d'un asne, ny le cœur d'un porceau, ains tout au contraire ton esprit en sera rendu plus ferme & solide; & de joye que tu en receuras tu verseras aux autres à pleines coupes ce meslange ou breuuage dit Cyceon. Car la danse a la mesme vertu que ceste baguette d'or de Mercure, avec laquelle, comme dit Homere, il endort les yeux de ceux qu'il veut, & derechef esueille les autres qui dorment. Elle a ceste propriété, d'ouurer les paupieres des yeux, & d'inciter l'esprit à la recherche de route sorte d'actions humaines. CRATON. Veux-tu que ie te die franchement, Lucian, tes parolles m'ont gaigné: ie suis des tiens; & mes yeux ne sont plus fermés, ny mes oreilles closes. Oblige moy donc de tant, cher amy, de m'appeller toutes les fois que tu t'en iras au bal, afin qu'il me soit permis de le voir, & que tu ne sois pas le seul qui t'en retournes plus sage.

\* C'est une allusion à la transformation qui fut faite des compagnons d'Ulysses par le breuuage de Circe.

---

## LEXIPHANES, ou, CLAIR-PARLANT.

LVCIAN.

*En ce Dialogue  
sont traités, Clair-  
parlant, par*

**V**OYLA le beau Lexiphanes avec un liure en main. LEXIPHANES. Vrayement, Lycin, c'est un de mes escrits de ceste

annee encore tout chaud. LVCIAN. Pourquoi luy donnes-tu cet epithete? parles-tu là dedans des chaleurs? LEXIPH. Rien moins, mais c'est ainsi qu'on a de coustume d'appeller vne nouvelle composition. Au demeurant tu me sembles auoir les oreilles pleines de sauié. LVCIAN. Pardonne moy, cher amy, c'est que la chaleur & le chaud ont beaucoup de rapport l'vn à l'autre. Mais, dy moy, ie te prie, quel est l'argument de ce tien traité? LEXIPH. C'est vn contre-banquet que ie fais à celuy du festoyeur. LVC. Il y a sans doute plusieurs festoyeurs; toutesfois puis que tu mets en auant vn banquet, possible veux-tu parler de celuy de Platon? LEX. Tu viens de me dire vne chose, que nul autre que toy n'eust iamais sçeu deuiner. LVC. Fay moy donc vn recit d'vn eschantillon de ce liure, afin que ie ne sois refusé tout à fait à ce festin. N'as-tu point quelque bouteille de Nectar pour nous faire boire? LEX. Laisse moy là tous ces traités de bouffonnerie, & m'escoute seulement, apres auoir ouuert tes oreilles, & osté la crasse qui les estoupe. LVC. Dy hardiment: car ie n'ay point l'ouye troublee, ny de Crassus, ny de Periander. LEX. Considere bien cependant, Lycin, quel sera tout le progres de mon discours, quel son commencement, & quelle son eloquence, que i'ay enrichie de plusieurs belles rencontres & figures de parolles. LVC. Rien ne scauroit sortir de toy qui ne soit bon: Mais commence vn peu, ie te prie. LEX. Nous banquetterons maintenant, dit Callicle, puis, nous ferons sur le soir vn tour de pourmenade par le Lyce. Il est donc temps, ce me semble de s'oiindre tout maintenant, car il s'en va midy, & de se chauffer au bois, attendant que nous mangions du biscuit apres que nous ferons lauez. Holà, garçon, où est mon estrille, ma pelisse, les linges, & le saun: qu'on enuoye tout celà aux estuues, sans oublier le rasoir. Tu treuueras pres de terre en vne \* harmoirette, la somme de deux oboles. LVC. Et toy, Lexiphanes, que feras-tu? Viendras-tu, ou bien si tu demeureras encore icy? Il y a mille ans que ie ne cesse de me lauer: car ie n'ay point le corps bien ouuert, & transpirable. I'ay le fondement tour escorché, & ma mule mal embastee en est cause, parce qu'elle va trop sec: mon muletier mesme en est boiteux, pour autant qu'il l'accoustume au trot. Estant party dernièrement pour faire vn voyage, ie ne fus pas encore sans peine: Car ie surpris mes ouuriers, disans vne chanson estiuale: Ceux-cy preparoient vn sepulchre à mon pere, avec lesquels ayant consépulchré, & mis la main en besongne avec ceux qui assembloient les eaux en

*ironie, & aussi difficile à entendre qu'à traduire, Lucian se moque de ceux qui pour se faire paroistre sçauans, affectent par trop leur langage. Ou s'aduisé le Lecteur de ne s'arrester point aux mots François: car le subiect requiert qu'ils soient joints pour les rapporter aux Grecs.*

*\* petite harmoirette.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

\* *Mot tiré du  
Latin Arca.*

vn escout, ie fus contraint de les laisser là à cause du froid: car il y faisoit grand cuiffon. Or tu sçais assez que les cuiffons s'engendrent en vne saison froide. Puis en me pourmenant par les \* Arées ie treuay des aulx tous crus parmy les champs, & ayant beché la terre avec certains pieux, i'en pris quelques-vns, ensemble des bulbes, & des choux sauuages. l'acheptay aussi de l'orge; & parce que les prez n'estoient pas encore si couuerts de fleurs qu'on y peust aller à beau pied, ie montay sur ma mule, & m'escorchay tout le derriere. D'où vient que maintenant ie distille de toutes parts, & ne puis aller que mal à mon ayse, ayant le corps tout flaque & alongoury, tellement que i'ay bon besoin de nager beaucoup en l'eau. Pour ceste cause il faut que i'aye recours à mon garçon; & i'oseray bien gager qu'il m'attend à present chez L'œuf-vandiere, ou Chaircutiere, contre le commandement que ie luy auois fait expres de me venir treuuer à Selge. Mais le voicy tout à propos, & il me semble qu'il vient d'achepter des eschaudez, des pains cendriers, des oignons, des eschallottes, vn œbe, vn levrotin, vn gras boyau doublon & ridé, & des foctes. Vrayement, Atticion, tu n'as pas mal fait de me rendre la plus-part du chemin inaccessible; Et moy, dit-il, Monsieur, ie suis presque deuenu louche à force de vous guetter de toutes parts. Où dinastes vous hier, adjousta-il? ne fut-ce pas ches Asne-maigre? Nenny, par le Dieu Iupiter, luy respondis-je, mais ie fus aux champs pour y faire creuzer vne longue riuie (ou fossé.) Il n'est pas que tu ne sçaches, comme tout mon plaisir est en la campagne. Vous autres estimerez cependant que i'aye distillé le vin du cottabe, (ou hanap) & fait gaudium (bon-temps.) Mais entre dedans, & m'affriandis celà avec d'autres viandes; puis nettoye la mets, afin que tu nous paistriffes des flancs-choulets, & cependant ie m'en iray chaut-oindre. Et nous, dit Philin; sçauoir, moy, Onomarque, & Ellanique te ferons escorte. Le filet de l'horloge nous ombraie desjà le my-pole: l'ay belle peur qu'il ne nous faille lauer au bain sur le dos des porte-faix, & pesse-meslangez sur la lie du peuple. Je suis aussi fort mal en veüe, dit Ellanique; mes pupilles sont comme encrees, guignotantes, & larmen-tantes à tout coup; mes yeux fretillent d'auoir vn collyre; & i'aurois bon besoin de quelque Esculapide grand oculaire, lequel par vn meslange & brouillement de ses drogues, me peut esclaircir la veüe; la deschassier, & faire en sorte qu'elle ne rayon-

naist plus humidement. Soudain que nous eufmes ainsi parlé, nous deslogeafmes tous, & abordez que nous fusmes à l'eschole, nous deshabillafmes. L'vn se mit à estriuer à coups de poingts; l'autre à surfauter, & à lutter à droicte lutte: Cestuy-cy se desgourdissoit les membres estant huilé: cestuy-là combattoit à darder, & vn autre ayant en main des basles de plomb, les iettoit de grâde aspresse. Nous estans ainsi entre-exercez & terrassez l'vn l'autre, lors que nous eufmes assez joué en l'Academie, nous entrafnmes en vn bain chaudet, puis partifmes de là. Tous ceux qui restèrent en nostre compagnie, plongeans la teste dans l'eau froide, se mirent à Dauphinifer fort proprement, nageans entre deux eaux. Comme nous fusmes retournez derechef, nous nous amufafmes à diuerfes choses. Pour moy ayant jarreté mes chausses, ie me restonnois avec les dents d'vne estrille, n'estant pas rasé, mais tondu: Car i'auois fait depuis peu mes cheueux & ma barbe. L'vn aualloit de l'eau chaude; l'autre vuidoit son panier: l'vn rouëllant des raues, les saucoit en la murette poissonniere, & mangeoit des olynes sauuages; & l'autre s'engorgeoit d'orge. Nous souppafmes tous accoudez, quand il en fut saison. Il y auoit quelques sellettes, ou couches, & le repas estoit plein de plusieurs & diuers mangers extremement bons, comme de pieds de porc fendus, de carbonnades, de costelettes de la mere d'vne truye nourrissante, du foye passe-frit, de la dodine, de la menestre, & d'autres telles saulces friandes & delicates, outre les gasteaux, les figue-flammiches, & les miellees. I'obmets plusieurs sortes de poissons cartilagineux, & de toutes les especes d'escailles; des temachites qui se prenoient à la nasse, des anguilles cipaides, vne geline billotée, vn coq jà muët, & mesme vn poisson flaireur, vne ouaille toute rostie, & l'auant-jarret d'vn grand bœuf. I'obmets les foüasses fromentines, qui n'estoient pas mauuaises, les pains nouueaux-lunaires, pour le quotidian de la feste, & les choux tant sous-terrains que sur-croissans. Il y auoit encore dans des peaux de bouc du vin vieil, lequel estoit bien rude, & non encore \* emboitté. Les coupes \* prest à boire estoient de toutes sortes sur vne table Delphide; vn bouche-front, ouurage de Mentor, ayant l'anse bien en main; vn goubelet, vn collu, & plusieurs terrines, telles que les cuisoit Tericles, bien coulantes & bouchuës; les vnes amenees de Focee, les autres de Cnedie, & le tout vent-leger, & tendre-rest. I'y veis aussi des

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

\* *Danseuses*  
 & *Musiciens.*

Cymbes & fiolles, & des potelets lettrez desquels la table estoit toute pleine. Cependant la marmitte sur-bouillante nous mit des charbons à la teste; car nous beufmes tant que nous estions gorge-pleins. Apres estre sortis du banquet, nous fusmes oingts à la volupté. L'on nous amena peu apres quelques \* Sauterelles, & Psalterionnes. Alors, l'un s'eslançant de plain saut sur le planchis talchoit à faire vne rupture; l'autre se jouoit à cul-peter, & l'autre fraploit ses fesses par rifee. Soudain que nous feufmes lauez, de nouueaux hostes nous vindrent, sans estre mandez, avec quelques messagers de leur part. Leurs noms estoient, Grand-courage, Chiquanous, Gaillard, l'Orfevre, qui a les espaules toutes esmaillees, & Bonne-gent l'aualle-œuf. Leur ayant demandé pour quel subject ils estoient venus si tard, Gaillard me fit ceste responce. Le martelois vn affiquet de brasselets, & de pieges, pour ma fille: Et pour moy (respondit Grand-courage) i'estois ailleurs empesché: Car le iour est ferié & muët, comme vous sçauiez: c'est pourquoy n'ayât point de cause à plaider, ny dequoy caqueter, & tenir toute preste l'eau coulante: & estimant que l'Empereur eust à se monstrier, i'ay pris des habits puçeaux bien tissus, & apres auoir chauffé des souliers neufs, ie me suis mis moy-mesme hors de la maison. La premiere rencontre que i'ay eüe, ç'a esté de Portetorche, & de Sainte-langue, qui secrettoient quelque chose, & menoiient par force Dinias au Magistrat tout torticollis, parce qu'il les auoit nommez, veu qu'il sçauoit bien que depuis qu'ils estoient consacrez, ils demeuroient innommables, comme ceux qui deuenoient Sacré-noms.

Je ne sçay vrayement, luy dis-je, de quel Dinias entends-tu parler. Il y a, me respondit-il, aux berlans vn homme desbauché de ces bellistrés, toujours perruquez & encheuestrez; chauffé de souliers courriers ou ruffiens, & vestu d'vne robbe manchué. Et bien, dis-je, a-t'il esté institué, ou pris au pied avec ses souliers? Vrayement, repliqua-t'il, celuy qui estoit n'agueres enflusté, est maintenant empieté. Car l'Empereur l'ayant treuüé separé, il l'a fait garroter, & l'a laissé Corde-colle, & pied-ferré. D'abord que le miserable se vid ainsi arresté, il trouilloit de peur, faisoit le petard, & vouloit donner de l'argent pour contre-eschange de sa vie. Quant à moy, dit Bonne-gent, ie fus mandé par Damafias, dès la clique du iour; c'est le lutteur du temps passé, qui pour sa vieillesse s'appelle maintenant Coue-cendre. Cognois tu bien la statue, qui est debout en la place? i'ay fait encore des soudures & des

des fontes pour luy. Il vouloit aujourd'huy loger sa fille, qu'on estimoit fort belle, à vn bon mary, lors qu'un grand mal-heur suruenant là dessus, toute la feste en fut troublee. Car son fils Dion estant fâché de ie ne sçay quoy, ou plustost diuinemēt furiagitē, il se pendit soy-mesme. Et sans doute il fut mort sur la place, si moy suruenant là dessus, ie ne l'eusse des-estranglé, & deslicollé. Cependant nous demeurions à genouillon, pour reuisciter le delicat ieune homme, & sçauoirs'il n'auoit point encore le gosier sain & entier. Or ce qui luy proffita le plus, ce fut que ie le ferray des deux costez entre mes mains, & luy dis; Ne m'ois-tu pas, ô le beau Dion; grand membru, landinel, cure-dantier, fricarel, taste-trou: Il en est fort goulu, dit Bonne-gent, principalemēt de celuy des femmes; sur tout quand il admire la Deesse Diane, qui est au milieu de la sale, faicte de la main de Scopadé. Damasias & sa vieille femme à la teste blanche, se prosternerent alors deuant la Deesse, & la prierent d'auoir pitié d'eux. Elle exauça soudain leur priere, & le garçon fut guarenty; de maniere qu'ils ont à present vn fils Dieu-donné, ou plustost don-Diane. Entre autres sacrifices qu'ils luy firent pour recompense, ils luy consacrerent des arcs & des flesches, parce qu'elle se plaist merueilleusement à ces outils, & est vrayement Archere & guerriere. En mesme temps nous beusmes d'autant, dit Grand-courage, tesmoin ceste bouteille de vin de trois fueilles, que ie vous apporte; ces morçeaux de fourmage, & ces oliues terripetes, que ie conserue sous des seaux rouillez, ensemble ces autres oliues natatiues, ces coupes-rouffes, & ces escailles frites pour nous faire boire. Ie ne parle point du pasté de tripes, que j'ay commandé tout expres, & faict couvrir en forme de perruque. Holà, garçon, verse moy dauantage d'eau, de peur que ie ne recommence la chancelerie, & que ie n'appelle le \* chasty-mignon: car, comme vous sçauiez, ie suis maladif, & ay la teste espaisse & mal poreuse. Apres auoir beu à qui mieux, nous raillerons tous ensemble, & de la pansé, nous viendrons à la danse. Voylà ce qui me plaist, dis-je: aussi sommes nous l'extremité necessaire de \* l'Atheneisme. Tu dis bien, repliqua Callicles; c'est vne chose, qui faict grand bien à la rate de se donner des brocards reciproques. Quāt à moy, dit Bonne-gent, parce qu'il faict froid, j'ayme beaucoup mieux me tenir au plus pur; car ie suis fort frilleux, tellement qu'estant bien fourré par le dedans, j'escouteray plus à l'ayse ces fretille-doigts, sçauoir le flusteur & le rebeq. Que dis-tu, Bonne-

\* Il est probable  
qu'il enseind parler  
du Medecin.

\* du langage  
Arbenien.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

gent, (respondis-je) veux-tu que nous fassions trefues de discours, comme si nous estions esbouchez & eslanguez? Vrayement il y a long temps que ie ne cesse de causer, & si i'auois intention de vous faire quelques vieux comptes, & mouiller vn chascun du bout de ma langue. Mais tu m'as fait de mesme que si quelqu'vn retenoit vne nau à trois remes, & raschoit de l'arrester en son cours, quand ainsi seroit qu'elle eust le vent en pouppe, allast droite-route, & fendit les vagues. Tu t'es seruy à cet effect de quelques anicrochements, ancres-fermes, & chables-nautins, comme si tu eusses enuié la bonasse. Or çà, dit-il, puis que c'est ton bon plaisir, nauige, nage, & cour la marine: cependant ie m'amuseray à boire sur terre; & comme ce Iupiter Homerique, ie te regarderay du sommet des rochers, ou du plus haut du Ciel, de toutes parts agité des vagues, & ta nau submergee par la violence des vents.

LVCIAN. C'est assez leu & beu, ce me semble, Lexiphanes, car ie suis yure & prest à rendre ma gorge. Que si ie ne vomis bien-tost tout ce que ie t'ay ouy dire, sois assureé que ie deuiendray furieux & hors de mon sens, à cause des gros mots à tuër chien que tu m'as fourrez dans les oreilles, lesquels retentissent encore de toutes parts. C'est la verité que du commencement i'ay eu quelque enuié de rire; mais depuis, voyant que ton discours alloit tout d'vn mesme train, i'ay eu pitié de ta fripperie, sur tout quād ie me suis apperceu que tu auois mis le pied dans vn labirinthe, dont tu ne peux sortir maintenant, & que tu estois trauaillé d'vne dangereuse maladie, ou plustost d'vne manie. Comme ie recherchois à part moy, d'où auois-tu peu tirer vn si grand nombre de mots absurdes & tortus, vne partie desquels a esté forgee par toy-mesme, & l'autre arrachee de terre, ie me suis souuenu de ces vers,

*Que celuy qui choisit des miseres aux hommes*

*Doit perir mechattement.*

& ay esté fort estonné de ce que tu auois fait amas de ce cloaque d'ordures, pour le respandre sur moy, sans t'en auoir oncques donné le sujet. Il semble à dire la verité, que tu n'as iamais eu aucun amy domestique ou familier, lequel parlant franchement t'ait deliuré de l'hydropisie qui te noye, & te met en danger de creuer. Et neantmoins tu t'imagines d'estre bien disposé de ta personne. Je sçay bien que les ignorans, & ceux qui n'ont point de cognoissance de ton langage, te louent, lors qu'ils rescoutent parler: toutesfois il n'y a celuy des doctes qui ne te tienne pour

Le vulgaire ignorant loué indifferemment toutes choses.

vn miserable homme. Mais voicy venir à la bonne-heure le Medecin Sauue-tout; Sus, il faut que nous te mettiōs entre ses mains, pour consulter ta maladie, & t'ordonner quelque salutaire remede. C'est vn habille homme, & qui en a guery plusieurs, qui estoient maniaques comme toy, par le moyen de certaine Medecine qu'il leur a fait prendre. Salut, Sauue-tout; ie te prie d'auoir soing de Lexiphanes, que voicy, lequel, comme tu sçais, est nostre bon amy. Il est à present trauaillē d'vne sorte & estrange maladie, qui le tient à la langue, & est en grand danger; Qu'on le sauue donc si faire se peut. LEXI. Ce n'est pas moy qui parle, Sauue-tout, mais plustost Lycin mesme qui resue, & estime insensez les hommes rassis, attendu qu'il nous impose silence, comme le fils de Mne-sarque le Samien. Mais ie iure, par Minerue l'eshontee, & par Hercule chaffe-monstre, qu'il ne me soucie non plus de luy, que d'vn rien. Ne t'approche point de ce galand, si tu m'aimes. Il fait le discoureur; & est si sot en ses parolles, qu'il me semble qu'on me nazarde, toutes les fois qu'il me vient ainsi gazouiller aux oreilles. Pour moy ie m'en vay treuuer mon compagnon Clinias, la femme duquel n'a plus ses purgations, tellement qu'elle en est bien malade: ce qui est cause que son mary ne luy monte point dessus, comme inaccessible qu'elle est.

SAVVE-TOUT. Qu'est-cecy, Lycin, ie crois que Lexiphanes se treuue indisposé? LVC. Quoy? tu ne vois donc pas, comme desdaignant nostre compagnie, il change de propos à tout coup, & nous parlant de plus de mille ans passez, ne s'estudie qu'à des mots estranges & incognus; pour la creance qu'il a de se faire admirer d'vn chascun, lors qu'il vse de mots qui sont hors d'vsage, & d'vne faulse monnoye de langue? SAVVE-TOUT. Ce n'est pas vne petite maladie que ceste-cy, Lycin.

Si faut-il pourtant y mettre quelque remede, & combattre le mal le mieux qu'on pourra. Vrayement il peut bien dire que i'ay esté inspiré de quelque diuinité, quand ie suis party de mon logis avec ce breuuage propre pour vn insensé. Sus, Lexiphanes, prens ceste medecine, & te purge de toutes ces ordures de parolles. Boy hardiment, si tu me veux croire, & n'aye peur que tu ne sois bien-tost guery. LEX. Ie ne sçay pas ce que vous voulez faire de moy, Sauue-tout, & Lycin, de me contraindre à boire ceste dragme. I'ay belle paure que ce piot ne me soit vn \* des-ingaudage de parolles. LVC. Dequoy te soucies-tu? boy seulement, afin que cy-apres tu entendes les choses, & parles en homme. LEX. Or çà,

\* C'est à dire, qu'il ne me prme du plaisir que j'y prens.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

beuons donc, puis qu'il le faut. *Fy!* qu'est-ce que ie sents? Dieux! quel nouveau tintamarre de ventre? *Sauve.* Commence à vomir; courage, il a desjà mis hors *Ne donc: Consuinamment, Feit-il, Quelquement, trop bien trop, ie vous affie;* & ce beau mot, *vn quidam,* qui luy est si familier. Esforce toy, *Lexiphanes,* & mets le doigt dans la bouche: N'as-tu pas encor vomy ce \* *Razibus,* ny cet

\* *Esparesser, ny cuidois, ny onglais?* O qu'il y en a beaucoup là dedans! tu en as le ventre tout plein; tellement qu'il vaut mieux te faire aller par là bas. Vrayement ce *Trouillement* fera vn grand bruiet au sortir, & ne s'en ira pas sans beaucoup de vantositez. Le voilà net maintenant, si de fortune il n'est resté quelque chose aux boyaux inferieurs. Sus, *Lycin,* prends le desormais, & luy montre les reigles de bien-dire, *Lvc.* Ie le veux, *Sauue-tout,* puis que tu nous en as vne fois ouuert le chemin. Viensà, *Lexiphanes,* j'ay beaucoup de choses à te communiquer. Premicrement donc, si tu desires de t'acquérir vne vraye louange en l'eloquence, & te faire renommer parmy les plus grands de ton temps, il faut que tu t'adonnes à la lecture des meilleurs Poëtes, & que les ayant leuz sous des Precepteurs, tu t'en ailles aux Orateurs; & t'accoustumes avec le temps à la façon de parler de *Platon,* & de *Thucydide.* Exerce toy cependant à la plaisante Comedie, & à la graue Tragedie. Apres que tu auras extrait les plus belles choses de ceux que j'ay cy-deuant alleguez, tu pourras te vapter d'auoir quelque energie en paroles. Pour maintenant tu t'es rendu semblable aux statues de terre cuitte qui sont en la place publique: Car bien qu'elles soient couertes par le dehors de mine ou d'azur, il n'y a rien neantmoins si fresse & iaunastre que le dedans. Si tu me crois, & ne fais point de refus d'estre repris de ton ignorance pour vn peu de temps, tu peux t'asseurer que tu seras honoré de la compagnie des plus galands hommes, & aussi prisé qu'eux pour ton eloquence. Au lieu que tu ne merites pas maintenant d'auoir vne place parmy les Barbares, on te mettra pour lors au rang des Atheniens & des Grecs. Mais souuienne-toy surtout de ne point t'arrester aux amusements des Sophistes, qui ne sont venus qu'vn peu deuant nous, & de ne repaistre ton esprit de leurs bagatelles, comme tu fais à present. N'aye esgard qu'aux anciens exemples, & foule aux pieds toute sorte de superfluitez. Garde toy bien eependant de te laisser par trop allecher aux belles monstres de parolles, & t'accomode petit à petit à vne ferme & solide façon de faire, selon la coustume des Lutteurs. N'oublie

\* *Tout contre.*

\* *quitter la parole.*

Preceptes  
pour appredre  
à bien dire.

point aussi d'adresser tes prieres aux Graces, & à la Clairté, Deesses qui t'ont abandonné tout à fait. Bref, chasse moy bien loing cet orgueil, ceste vanité, cet appetit desreiglé d'enfler ainsi ton discours, & de te rire des autres, estimant qu'on te croira le premier de ton temps quand tu les auras repris à ton aise. J'ay encore à te reprendre d'un vice que i'estime bien grand en toy; c'est que tu ne daignes enrichir tes matieres & sentences de belles paroles, & ce à faute de les auoir parauant preparees, si ce n'est que tu penfes faire vn grand coup, quand tu rencontres quelque mot estrange & incognu, ou que tu as forgé toy-mesme, & imputes à vice quand tu ne le peux fourrer en quelque cõing, bien qu'il ne serue de rien à ce qui en a esté dit parauant. Comme, par exemple, n'agueres vn *Nades* t'est eschappé, sans scauoir sa signification, veu qu'il ne se rapportoit en rien au subject. Tous les ignorans & lourdaux en estoient estonnez, & ceste nouveauté de parler troubloit leurs oreilles; mais quãt aux beaux esprits, ils se moquoient, & d'eux & de toy, qui ne te mettois en credit que parmy des asnes. Il faut que l'adjuuste à cecy, qu'il n'y a rien qui t'expose plustost à la risée des doctes, que ceste diuersité de mots que tu melles en ton discours, afin qu'on croye de toy que tu es bien correct, & que ton langage s'esgale à celuy des anciens; ce que tu fais si confusément, qu'un enfant mesme qui ne feroit que commencer à begayer y pourroit prendre garde. N'est-ce pas vne chose bien ridicule de t'ouyr nommer vn cottillon, vn habit d'homme, & les seruiteurs chambrieres? Il ne faut pas que ie t'en mente; ie voudrois estre cent pieds dans terre, t'oyant faire ces compres. Ya t'il celuy qui ne sçache bien qu'un cottillon conuient seulement à vne femme, & qu'il n'y a que les femelles qui s'appellent chambrieres? Obmets plusieurs autres fautes encore plus manifestes, comme, quand tu dis *preconrants* & *sifants*, paroltes qui ne sont que les ballieures, & les excrements de nostre langage. Croy moy, nous ne sçaurions approuuer les Poëtes qui se seruent de mots incognus, & qui sont hors d'usage. Tous ces discours (s'il faut rapporter les vers à la prose) sont comme l'autel de *Dosiade*, & l'*Alexandre* de *Licofron*. Tu feras beaucoup pour toy, si tout ce que ie viës de dire te semble croyable. Que si sans te peiner beaucoup tu deuiens plus glouton que iamais, i'estimeray neantmoins ma remonstrance valable, & tu t'accuseras toy-mesme, lors qu'au lieu d'amender tu seras deuenu pire.

Les mots incognus ne doiuent point estre admis en quelque sorte de discours que ce soit.

L'EVNVQVE,  
OV,  
PAMPHILE.

PAMPHILE.

*En ce Dialogue  
l'Auteur mon-  
stre que les Phi-  
losofes de son  
temps estoient  
plustost prizez  
pour leurs mes-  
chancez, que  
pour leur bonne  
vie.*

**D'**Où viens-tu si joyeux, Lucian, que veut dire que tu ris ainsi? **I**e sçay bien que c'est ton ordinaire d'estre gaillard, mais il me semble que ie ne t'ay iamais veu d'une si belle humeur qu'aujourd'hui. **LUCIAN.** Je viens de l'audience, Pamphile, où i'ay bien eu du plaisir, & ie m'assure de te faire rire aussi-bien que moy, si ie te dis quel estoit le differant de deux Philosophes, qui plaidoient ensemble. **PAMPHILE.** Sans doute voilà qui me semble ridicule en effect, de dire, que deux Philosophes soient en procez. **CAR** fut-ce pour la plus grande chose du monde, si faudroit-il qu'ils s'accordassent paisiblement entr'eux. **Lyc.** Au contraire, ils en sont venus si auant aux injures, que c'estoit pitié de les voir s'entre-battre & se quereller. **PAMPH.** Possible disputoient-ils ainsi, Lucian, pour le fait de leurs maximes & opinions, comme estans de diuerse secte; ce qui leur est assez ordinaire. **Lyc.** Rien moins. Ils auoient appris de mesmes maximes dans vne escolle; & toutesfois ils estoient en procez, ayàs pour leurs Iuges les principaux & anciens preud'hommes de la ville, deuât lesquels il ne faut rien dire à la volée, & sans y auoir pensé plus d'une fois. **PAM.** Dy moy donc le sommaire de leur differant, afin que ie puisse sçauoir pour quelle cause ris-tu si fort tout maintenant? **Lyc.** Il n'est pas que tu ne sçaches, Pamphile, que l'Empereur a ordonné des gages esgaulx & pareils à chasque Secte de Philosophes, comme aux Stoïciens, Platoniciens, Epicuriens, & Peripateticiens: & que lors qu'il en vient à mourir quelqu'un, on en substitue vn autre en sa place, prealablement approuué par les Magistrats. Or ce salaire n'est pas, ny vne peau de bœuf, comme dit le Poëte, ou quelque petit gibier: mais ils reçoient tous les dix ans mille pieces d'argent pour enseigner la ieunesse. **PAM.** Il y a long temps que ie sçay ce que tu me veux dire, & mesme qu'un Professeur Peripateticien est mort depuis peu. **Lyc.** Voilà l'Heleine pour laquelle

ils se debattoient, Pamphilé. Et de verité il ne faisoit gueres beau voir que ces Messieurs qui se disoient Philosophes, & ennemis de l'argent, se querellassent neantmoins pour la mesme chose, avec autant d'ardeur, que si ç'eust esté pour la perte de leur patrie, pour la Religion de leurs ancestres, & les antiques monuments de leurs deuanciers. PAM. Aussi est-ce vrayement vn precepte de Peripateticien, de ne point mespriser l'argent tout à fait, mais le tenir comme vn troisiésme genre des biens de l'homme. Lyc. Tu ne dis pas mal: ils l'estiment ainsi, & de fait ils ont guerre ouuerte pour l'ancienne coustume de leurs peres. Mais escoute ce qui survint puis apres. Il y en auoit plusieurs qui se debattoient aux obseques du deffunct, & entr'autres deux grands personnages, scauoir le vieillard Diocles (tu scais comme il est mutin) & \* Bagoas qui semble estre Eunuque. Ils disputerent premierement de leur doctrine, & de leurs maximes, & à les ouyr ils sembloient estre tous deux Aristoteliques: mais, par le Dieu Iupiter, ils ne se pouuoient vaincre l'vn l'autre. En fin on en vint si auant, que Diocles laissant à part la doctrine, se meit à reprendre la vie de Bagoas, & Bagoas celle de Diocles. PAMP. Ils auoient quelque raison, Diocles, & c'estoit là le but où ils deuoient viser. Tellement que s'ils m'eussent pris pour leur Iuge, sans doute i'eusse plustost recherché leur vie & leurs mœurs, que non pas leur promptitude & viuacité de raisons. Lyc. Je suis de mesme opinion que toy: mais escoute vn peu ie te prie la suite de route l'histoire. Apres qu'ils se furent bien injuriés l'vn l'autre, Diocles se meit à reprocher à Bagoas, qu'il luy estoit deffendu de se qualifier du tiltre de Philosophe, & auoir part à ses priuileges, comme Eunuque qu'il estoit: & que telles personnes ne deuoient point estre admises en leur compagnie, ny moins encore aux Sacrifices, expiations, & autres telles assemblees publiques. Il disoit aussi que c'estoit vn grád mal-heur & vne rencontre fatale, que celle d'vn Eunuque, lors qu'on sortoit au matin du logis. Là dessus il discouroit amplement & affirmoit qu'vn Eunuque n'estoit ny homme ny femme, ains plustost vn meffange des deux du tout estrange & contre nature. PAMPH. Voylà vrayement, Lycin, vne nouvelle maniere d'accusation, & pour moy ie ne me puis tenir de rire, quand tu me fais ce compte. Toutesfois ie voudrois bien scauoir de toy, si Bagoas souffrit volontiers ces injures, & s'il ne donna point de repliche à Diocles? Lyc. Il ne dit mot du commencement pour la peur qu'il eust (car les Eunuques sont d'ordinaire, craintifs) & la honte le

\* c'est à dire, 1  
Chastre en lan-  
gage Persan.

La bonne vie  
a plus de force  
que le scauoir.

Contre les E-  
nuques.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

fit rougir trois ou quatre fois, montrant bien par là qu'il estoit descouvert. Mais en fin il s'escria d'une voix claire & feminine; Qu'on ne le deuoit pas rejeter de la Philosophie, pour estre Eunuque, puis que mesme les femmes y estudioient. Surquoy il seferuoit du tesmoignage d'Aspasia, de Diotime, & de Thargelia, pour confirmation de sa cause. Il rapportoit aussi l'exemple d'un certain Eunuque Gaulois Academique, & l'un des plus renommez entre tous les Grecs de son temps. Diocles luy fit response, que si ce mesme Philosophe eust esté la present, il l'eust bien empesché de se donner le tiltre de Philosophe, & d'en faire profession, sans auoir esgard à la renommee qu'il s'estoit acquise parmy le peuple. Dauantage, il luy reprochoit à tout coup les brocards que les Stoïques & Cyniques donnoient iadis à un corps imparfaict, & mutilé. Les Iuges considerans toutes ces raisons, se mirent à consulter sur ce fait, & finalement le nœud de la cause fut tel; Sçauoir, si l'Eunuque deuoit estre admis en la Philosophie; puis qu'il falloit qu'il feist profession d'enseigner la ieunesse, ensemble, qu'il eust un corps accompli en tous ses membres, & une longue barbe, afin de paroistre plus graue & plus serieux à ceux qui le frequenteroient pour apprendre quelque chose de luy, & meriter les dix mille pieces d'argent que l'Empereur donnoit de gages? Au demeurant, que la cōdition des Eunuques estoit un peu plus vile & abjecte que celle des chastrez, sur tout quād ils auoient fait autrefois l'acte de virilité. Mais pour cestuy-cy il auoit esté taillé des son enfance, & estoit un animal incertain & douteux, comme les corneilles, qui ne peuuent estre nombrees ny entre les colombes ny les corbeaux. Un autre repliquoit qu'en ceste cause il ne s'agissoit point du corps, mais bien de la qualité de l'ame: & que pour ce subject il ne falloit que considerer simplement l'habitude de l'esprit. Il produisoit Aristote pour tesmoin de son dire; adjoustant qu'il auoit fait un sacrifice à l'Eunuque Ermejas, Tyran d'Atarne, si grand estoit l'amour qu'il luy portoit. Bagoas dit bien dauantage; c'est, Qu'un Eunuque meritoit beaucoup mieux d'estre dōné pour Precepteur à la ieunesse, que non pas un autre, veu qu'on ne pouuoit luy objecter comme à Socrates, qu'il gasta les enfans. Quant à ce qu'on luy objectoit qu'il n'auoit point de barbe, il fit ceste plaisante replique contre Diocles; *Que si la barbe nous faisoit Philosophes, il appartientroit aux boucs de l'estre aussi bien qu'à nous.* Un tiers (duquel ie tairay le nom) prit la parole, & dit: Je vous aduertis, Messieurs les Iuges, que si on despouilloit cestuy-cy, qui a le

menton

*Les femmes philosophoient iadis.*

menton si poly, la voix feminine, & le reste semblable à vn Eunuque, vous verriez qu'il est homme, & qu'il a toutes ses pieces entieres. Autrement ceux-là mentent qui disent qu'il a esté surpris en adultere, ayant les mēbres dans les membres, comme parlent les tables des loix. Deslors il s'ayda de ce visage d'Eunuque, & inuenta ceste ruse pour s'eschapper. Car les Iuges qui ne iugeoient du crime que par l'exterieur, estimerent qu'on l'accusoit à tort. Tellement qu'il me semble que s'il veut auoir les gages proposez, il deuroit maintenant se desdire & contre-chanter. Ces paroles esmeurent à rire vn chacun: aussi en auoit-on du subject; & Bagoas plus en peine que i'amaï, changea mille fois de couleur, degouttant vne suëur froide. Car il ne pensoit pas que ce fust chose trop honneste de manifester l'adultere; & neantmoins telle objection ne luy sembloit point inutile à sa cause. PAMPH. Ie te iure, Lycin, que ce compte que tu me viens de faire est digne de moquerie, & ie crois que vous auez bien eu du plaisir à voir ceste histoire. Mais dy moy ce qui en est aduenü, & quel a esté l'arrest que les Iuges ont donné là dessus. Lyc. Tous n'ont pas esté de mesme opinion; car les vns treuuoient bon, qu'on le despouillast comme vn serf acheté à beaux deniers comptans, pour voir s'il auroit l'esprit de philosopher sur ses genitoires. Les autres estoient d'aduis qu'on luy ordonnast d'auoir affaire à quelque putain du bordéau, & que cependant le plus ancien des Iuges & plus digne de foy se treuuaist là present, pour tesmoigner s'il philosopheroit bié par le bas. Mais enfin apres qu'vn chacun a esté saoul de rire, n'y ayant personne à qui le ventre n'en fist mal, on a iugé que la cause seroit renuoyée en Italic. On tient maintenāt que l'autre prepare vne harangue, pour objecter à sa partie le crime d'adultere par vne belle accusation. Toutesfois celà ne luy seruira pas beaucoup, ains à la façon des mauuais Aduocats, il mettra par ce moyen son aduersaire en credit. D'ailleurs l'on dit que Bagoas fait l'homme à toute reste, & a tousiours de la besongne en main. Bref, il espere de gagner son procez s'il peut seulement monstrier qu'il n'est en rien inferieur aux asnes qui couurēt les iuments. Voilà, cher amy, ce qu'il estime vn argumēt qu'on ne peut dissoudre, & le meilleur precepte de la Philosophie. Que si celà est ainsi, ie desirerois volontiers qu'vn ieune fils que i'ay, eust plustost le membre viril propre à la Philosophie, que non pas l'esprit ou la langue.

*Ce que nous ne  
pouuons nous  
brusle d'auantage.*

*Les mauuais  
Aduocats met-  
tent le plus  
souuent en  
credit leurs ad-  
uerses parties.*

1970



# LES OEUVRES DE LUCIAN.

## Liure second.

### LES AMOURS.

#### LUCIAN.



**L**V m'as aujourd'huy matin remply les oreilles de plusieurs deuis amoureux, amy Theomneste; & les contes facetieux que tu m'en as faitts, m'ont donné du repos patmy mes estudes. Le recit de ces gaillardises s'est fort à propos escoulé dás mon esprit, tout alteré de ce relache, & trop foible pour soustenir vne continuelle fatigue. Aussi faut-il qu'en matiere de trauaux d'importance il y ait quelque meslange de passe-temps, & qu'on prenne haleine au plus fort des ennuys qui s'y treuuét. Sçache donc que sur le point de l'aurore les facetieuses parolles desquelles tu as esté prodigue en mon endroict m'ont grandemét resioüy. Tellement qu'on eust dit à me voir que les discours Milesiens m'attiroiét par leurs charmes, comme vn second Aristide. Et de verité tu ne sçauois dire combié ie suis fasché de ce que tes amours ont choppé contre vn rocher de si large estenduë, & qui a retenu ton compte au milieu de sa course. Que si ma priere te semble raisonnable, & s'il te reste encore vn peu d'amour, tant pour les filles que pour les garçons, ie te requiers, au nom de Venus, que tu daignes me raconter le tout: car aussi bien celebrons nous aujourd'huy les sacrifices

*L'Authcur dis-  
couurt icy des  
Amours & de  
leurs voluptez;  
introduisant Ca-  
rices & Calli-  
crates pour re-  
prendre quelques  
anciens Philoso-  
phes, auxquels il  
s'attaque tous  
iours à cause de  
leurs vices.*

## 'LES OEUVRES DE LVCIAN.

Vn amour  
n'est iamais  
seul: car les  
changemens  
en sont trop  
soudains.

d'Hercule, lesquels ie veux solemniser en mes deuis, puis que ce Dieu s'est laissé porter d'inclination à l'amour. THEOMNESTE. Il te seroit aussi mal-aysé, Lucin, de nombrer mes Amours, que les flots de la mer, & les neiges espaisées qui tumbent du ciel. Ie ne puis croire que Cupidon n'ayt espuisé tout son carquois sur moy: que si quelques-fois il veut guinder son vol vers quelqu'autre, il se fait mocquer de soy, & son bras se treuve tout desarmé de traicts. Car au mesme instant que sortant hors d'enfance ie commençay à croistre, ie fus espris & tourmenté de diuerses affectiōs, & vn amour succeda soudain à l'autre. D'où vient maintenāt qu'auant que le premier cesse, celuy qui suit recommence. Ce sont les testes de Lerne beaucoup plus druës que celles de l'Hydre renaissante, & qui ne souffrent point l'entremise d'vn second Iolas pour donner du secours. Le feu ne peut estre esteint par le feu, si grāde est la legereté d'vn certain frelon qui se niche en mes yeux, lequel attirant à soy toute beauté, ne se saoule iamais. Pour moy, ie ne puis m'imaginer quel tort i'ay fait à Venus pour me vouloir tant de mal. Toutesfois ie ne suis point de la race du Soleil, ny des querelleux Lemniens, & n'ay pas le sourcil d'Hypolite, si fier, & farouche, que pour celà ie doie mettre la Deesse en courroux. LVCIAN. Laisse moy ceste feinte & obscure responce, any Theomneste. Quoy? te fasches-tu si la fortune t'appelle à vne telle vie? Penses-tu qu'il y ait tāt de peine à viure en la cōpagnie des belles femmes, & des ieunes garçons? Crois-tu que les purgations & les medecines seruent de quelque chose contre vne maladie si rebelle; (car il me souuient d'auoir ouy dire, que c'est vn fascheux mal que l'Amour) Chasse loing de toy ceste folie, vy content, & t'estime bien-heureux de ce que Dieu ne t'a fait naistre pour exercer la poudreuse agriculture, ny pour faire les loingtains voyages des marchands, & mener vne vie militaire parmy les armes. N'es-tu pas biē aysé de te treuver aux tournois huillez de la lutte, porter vne robbe ouuerte, & longue iusques aux talons, friser mignardement ta perruque, contenter tes appetits amoureux, & mordre dans le fruit de desir? Or pēdant que tu en fais essay tu esperes; & lors que tu obtiens, tu iouys: Voilā comme le present & le futur te resiouyssent esgallement. Il me souuient qu'il y a quelque temps que tu me faisois vn catalogue aussi long, que celuy qui est dans Hesiodé, de tous ceux que tu as aimez depuis ton enfance, & que parmy ce recit tes yeux fondoient tous en larmes. Ta voix aussi douce & claire que celle de la fille de Lycābe,

La nature nous  
inuite à la vo-  
lupté, mais il  
la faut vaincre.

& la façon mesme de ton habit, monstroient bien que tu n'aymois pas seulement tous ceux là; mais que tu en cherissois la memoire. Que si tu as obmis quelque chose en ceste navigation Veneriëne, ie te prie de me le dire librement, & de croire que ce faisant, tu pourras offrir à Hercule vn sacrifice parfait. THEOMN. Ne me parle point de ce Dieu, Lucin; c'est vn mange-taureau; & qui se plaist trop à flairer les victimes rosties. Mais s'il est question de faire son anniuersaire seulement par paroles, il me semble que les comptes que ie t'ay faitz depuis le matin, ont esté assez longs; veu que i'en suis tout las & recreu. Il faut donc que tu employes toute ceste iournee à dōner quariere à ton esprit esgaré de son estude ordinaire, & à te resiouir avec le Dieu. La premiere demāde que ie te fais, c'est de me iuger equitablement ( puis que tu n'es point enclin enuers aucune des parties de l'affection amoureuse) & de me dire hardiment, lequel de ces deux Amours te semble le meilleur, ou celuy des males, ou celuy des femelles: car pour moy ie suis esgalement espris & frappé des deux costez, & autant suspendu que les deux coupes d'vne balance. Quant à toy qui en es dehors, tu pourras bien cognoistre par le iugement sain & entier de la raison ce qu'il faudra preferer. Par ainsi, cher amy, laissant à part tout pretexte de refus sois iuge en ceste partie, & dōne vn arrest là dessus, puis que mes Amours ont remis ceste cause deuers toy.

Les Muses  
cherchent du  
repos parmi  
les trauaux.

LVCIAN. Possible estimes-tu ( Theomneste ) que ce discours soit vn jeu d'enfant, ou bien vn subject de mocquerie: mais tu te trompes fort, attendu qu'il promet des choses seriëuses, & hautes. Tu sçais que ie ne me mesle gueres de ces affaires, & n'en parle que rarement. Il est bien vray que dernièrement iouis deux personnages, qui se disputoient à bon escient sur ceste matiere. L'en ay encore la memoire toute fraische. Leurs affections aussi diuerses que leurs propos, n'estoient pas telles que les tiennes, qui par vne promptitude d'esprit estant en perpetuelle fatigue veilles & fais double gain,

*L'un, en prenant le soing du troupeau porte-laine,*

*L'autre, en paissant les bœufs avec beaucoup de peine.*

Mais l'vn d'eux se plaisoit outre mesure à l'amour des garçons, estimant que la Venus feminine estoit vn abyssine, ou plustost vn enfer; L'autre tout au contraire, ne prenant point de plaisir à aymer les garçons, ne se plaisoit qu'à la cōpagnie des femes. La

Les passions  
brutales ne  
sont iamaïs  
sans excès.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

repugnance que ie remarquay entre ces deux affections, m'apporta plus de cōtētement que ie ne sçauois dire. Toutesfois les marques de leurs paroles sont encore imprimees en mes oreilles, parce que n'agueres elles y furent mises. Je te veux donc racōter le mieux qu'il me sera possible (laissant à part toute forme de reprehension) ce que ie leur ouys dire pour lors. THEOMN. Commence, ie te prie: cependant ie seray tousiours vis à vis de toy,

*Iusqu'à ce que le chant du ieune fils d' Eaque  
N'agite plus les airs.*

Quant à toy,

*Chante le vieil honneur de la flame Cyprine,  
Et les dards emmiellez, de quels les amoureux  
Sçauent si bien blesser la bruslante poitrine  
De ceux qui de l'amour allument les flambeaux.*

LVCIN. Ayant resolu de voyager par mer en Italie, ie faisois tenir prest vn bon & leger vaisseau à deux rames, de ceux dont les Liburniens (peuples qui habitent pres de la mer Ionique) vsent en leurs nauigations. Quand le temps de s'embarquer fut venu, nous fismes nos prieres aux Dieux du pays, & moy en particulier, inuoquant Iupiter l'Hospitalier, affin qu'il luy pleust de m'assister en ce loingtain voyage que i'auois entrepris, ie m'en allay dans vn coche, depuis la ville iusques au port. Apres que i'eus fait des vœux pour ceux qui m'auoient conduit, ( car i'estois suiuy d'vne grande troupe d'hommes de lettres, lesquels pour m'auoir frequenté parauant estoient bien faschez de mon depart ) ie mōtay sur la poupe du vaisseau, m'assis aupres du pilote, & estans peu à peu portez depuis le riuage en haute mer à force de rames, les vents nous donnerent les vagues à dos. Aussi-tost que le mast fut dressé au milieu du nauire, nous liasmes l'antenne à la hune, & desployans toutes les voiles entre les cordages, les toiles s'enfleurent si fort; que nous volasmes avec autant de viffesse qu'vn dard, à trauers les vagues bruyantes, & qui se fendoient tout à l'entour de la proué. Le téps ne me permet pas de rapporter icy tous les propos que nous eusmes durāt nostre nauigation, tant serieux que recreatifs. Nous auions passé la coste de Cilicie, & estions déjà pres du gouffre de Pamphlie, par delà les anciens & heureux confins Chelidoniens en la Grece, lors qu'estans portez de viffesse nous allasmes avec beaucoup de tranail surgir & descendre en vne cité de Licie, passans la plus-part du temps à deuiser & à rire. Là nous ne veismes pas vn seul vestige des marques de son ancien

Les Dieux  
oyent les vœux  
de ceux qui les  
inuoquent.

bon-heur, iusqu'à ce qu'estans portez à la sacree rose du Soleil nous fufmes d'aduis d'y séjourner quelque temps, pour nous rafraischir de l'assidu trauail de la marine, qui nous auoit beaucoup tourmenté. Les matelots ayās mis à bord le nauire dresserent des tentes sur le riuage. Pour moy, ie m'allay loger vis à vis du Temple de Bacchus, où ie pris tout mon plaisir à me pourmener par la ville. Car, à dire la verité, ceste cité du \* Soleil demonstre vne beauté conuenable à ce Dieu. Rien ne m'agreoit tant en ce lieu que les diuerses peintures que ie voyois par les allees de Bacchus. Comme ie les contemplois avec autant de curiosité que de plaisir, deux ou trois personnages des plus apparens de la ville surprirent là dessus, & me raconterent toute l'histoire, bien que i'eus desjà preueu plusieurs choses par conjecture. L'estois sur le point de m'en retourner en mon logis, lors que deux hommes de ma cognoissance, & mes plus grands amys se presenterent à moy (il n'est pas que tu ne les cognoisses bien, car tu les as souuent veus venir icy;) sçauoir, Caricles le Corinthien (qui est vn fort beau ieune homme, & le quel se plaist fort à mignarder, & farder son corps pour estre le bien venu entre les femmes, & se faire aymer d'elles, tant pour sa grace que pour sa beauté,) & Callicrates l'Athenien, beaucoup plus modeste en ses mœurs & en ses habits, veu qu'il faisoit profession de porter la parole aux harangues publiques, en matiere de plaidoyers. Il se plaisoit fort neantmoins aux exercices du corps, bien qu'il n'aymast la lutte pour autre subject, que pour l'amour des garçons, & non pour les femmes, car il les auoit tellement en hayne, qu'il fouloit d'ordinaire maudire Promethee pour elles. Soudain que ceux-cy m'apperçurent de loing, ils accoururent à moy, tesmoignans leur aise par vn vn visage riant. Ils me saluerent donc, comme on a de coustume, & me prierent d'aller en leur logis. Ie me pris garde tout aussi-tost, qu'ils entroient en propos pour disputer entr'eux sur la matiere de leurs diuerses passions; Ce qui fut cause que ie leur fis ceste responce. Vous m'obligerez, mes amys, s'il vous plaist de ne me quitter point d'aujourd'huy, ny les iours suiuaus, afin que ie sois l'arbitre de vostre different; car i'ay deliberé d'estre icy trois ou quatre iours. Vous me pourrez receuoir alternatiuement, iettant le sort entre vous, qui me festoyera le premier. Ils furent tres-contens de cecy; tellement que ie fus ce iour là maistre du banquet; le lendemain Callicrates, & après luy Caricles. Parmi les appareils de leurs festins, ie remarquay des signes manifestes de la diuersé affection

\* ditte Heliopolis.

Les exercices n'ont rien de mauuais en eux, si l'action ne les destruit.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

d'un chacun : Car l'Athenien se faisoit seruir par de beaux garçons, qui estoient presque tous ses domestiques, & qui n'auoient pas vn seul poil de barbe. Il ne les souloit pas retenir dauantage, que durant le temps qu'ils commençoient à monstrier vn méton tracé du premier cotton. Depuis que leurs jouës estoient couuertes d'vne espaisse barbe, il les enuoyoit en commission pour estre receueurs des heritages & metairies qu'il auoit à Athenes. Caricles tout au contraire ne receuoit à son seruice que des menestrieres & dansereses : Et l'on pouuoit voir autant de femmes en sa maison, qu'aux sacrifices & festes de Ceres. On n'y voyoit pas tant d'hommes que d'enfans, ou bien quelque vieillard decrepite, qui possible seruoit de cuisinier, & duquel on ne pouuoit tomber en soupçon de ialousie pour sa vieillesse. Ces indices sembloient assez manifestes, cōme i'ay dit, pour cognoistre la conception de l'un & de l'autre. A quoy seruoient de beaucoup les discours qu'ils en entamoient; car le plus souuent ils se donnoient des brocards, & faisoient de petites approches entr'eux. Ainsi que nous estions sur le point de nous embarquer, pour nous en retourner, ie taschay de les faire venir avec moy, & de les associer à mon voyage. Ce qu'ils desiroient assez d'eux-mesmes, ayant deliberé de long temps de nauiger en Italie aussi bien que moy. Il me sembla bon de nous aller embarquer en Gnidie, & de faire là venir le nauire pour y voir le Temple de Venus, que l'industrie de Praxitelles rend admirable pour l'artifice de son ouurage. Nous eusmes tousiours le vent en pouppe, & costoyasmes la riue à la faueur de ceste Deesse, qui conduisoit nostre nauire au gré des Zephirs. Chacun auoit soin de ses affaires, & de se mettre en bon esquipage; mais pour moy ayant ce couple d'Amoureux en ma compagnie, ie visitois par tout le Temple Gnidien, & me riois de les voir s'obstiner de la sorte en leurs paillardises, principalement en la cité de Venus. Caricles & moy nous en allasmes droit au Temple de ceste Deesse, où nous veismes premierement la galerie de Sostrate: Mais Caricles n'y alloit qu'à contre-cœur, comme à quelque spectacle feminin. Et pour moy i'estime qu'il eust visité plus volontiers Cupidon Tespien, que non pas Venus Gnidienne. A l'entree du grand portail les vents Veneriens commencerent à nous esuenter; & vne lumiere qui n'auoit rien d'enclos ny de terrestre nous esclaira d'enhaut. Ce Temple estoit ombragé de diuers arbres fructiers & bien odorants; qui par leurs rameaux tousiours verts, dont les branches se voutoient en rond,

couuroient

*La volupté  
fournit à l'homme  
des passions  
differentes, selon  
la diuersité  
des inclina-  
tions.*

*Quel estoit le  
Temple de Venus  
Gnidienne.*

cououroient tout l'air d'alentour. Le Myrte y paroiffoit au milieu des plus beaux arbres, tout chargé de fruitts qu'il portoit en grande abondance pour l'amour de fa maiftresse Venus. De tous ces arbres il n'y en a pas vn feul, pour vieil qu'il foit, qui deuienne iamais ou fec, ou mouffu. Sa verdure y est eternelle : ses rejettons nouveaux, & ses branches en perpetuelle vigueur. Lès hauts cyprez, les plans, le laurier, ( que Venus abhorroit iadis ) & autres tels arbres qui ont plus de beauté que de fruitt y estoient entremeslez, en leur rang, le lierre amoureux mōtoit à replis tournoyās au sommet de chafque arbre, & les vignes s'y voyoient chargees de beaucoup de raiſins. Car Venus se refiouit en la compagnie de Bacchus, & la temperature de l'vn & de l'autre est fort douce. Que s'ils font fepez, leur ioye n'est pas si grande ny de si longue duree. Sous ces ombrages espais & rouffus estoient de petites loges faictes d'vn plaifant artifice pour l'vsage de ceux lesquels y vouloient banquetter. Les gens d'honneur & de qualite n'y alloient que bien rarement, & il n'y auoit que le menu peuple qui se retirast en ces lieux secrets, pour y practiquer à bon escient le mestier de Venus. Apres que nous eufmes assez regardé toute ceste verdure, nous entraſmes dans le Temple de Venus.

Au milieu de ce Temple est la statuē de la Deesse, faicte de marbre Parien ( qui est vn ourage fort beau ) laquelle semble sourire aux regardans, d'vn ris feint & dissimulé. Sa beauté se descouure à tous ; il n'y a point de vestement qui la couure, & les yeux des hommes la voyent toute nuē ; si ce n'est que d'vne main elle cache ses parties honteuses hastiuement, & comme si quelqu'vn l'eust surpris. Cet ourage estoit faict avec tant d'industrie, que la naturelle durté du marbre s'approprioit à la qualite de chafque membre du corps. Cependant Caricles, murmurant ie ne ſçay quelles parolles sottes & furieuses, *O Mars, le plus heureux des Dieux,* dit-il, *d'auoir esté lié & garotté pour l'amour de ceste beauté !* Ce disant il accouroit vers elle, & la baiſoit à pleines levres en estendant le col, & ce au grand estonnement de Callicrates qui se tenoit debout, & ne ſçauoit que dire.

*Statuē de Venus.*

En ce Temple il y a deux portes, afin que ceux qui desirent regarder ceste Deesse avec plus d'attention, la puissent aussi contempler par le dos, & voir comme il n'y a rien en elle qui ne soit digne d'admiratiō. Par ainsi nous estans tournez de l'autre costé du Temple (où la porte nous fut ouuerte par vne femme) nous fusmes tous ravis d'auoir pour objet vne si parfaicte beauté.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Description laſ-  
que.*

Alors l'Athenien, qui auoit deſià contemplé tout le deuant ſans dire aucun mot; ayant deſcouuert les parties ſouhaittables aux garçons, s'eſcria ſoudain d'vne voix encore plus furieufe que celle de Caricles. O Hercule! quelle belle proportion d'eſpauls! que ces hanches ſont douillettes & en bon point! ô qu'il fait bon embraffer celà! Dieux! que ces cuiſſes me plaiſent. O qu'il fait beau voir la chair de ſes feſſes, leſquelles mignardement arondies, ſe viennent à roidir, ſans qu'elles ſoient ny trop molles, & reſſerrees contre les os, ny trop douillettes & graſſes. Il eſt impoſſible de dire combien eſt delicieux le riſ des formes & plis qui ſont cōme empreints de part & d'autre à l'endroiçt où les feſſes ſe joignent par le bas; & combien agreable la proportion de ceſte cuiſſe ou pluſtoſt de ceſte iambe qui s'eſtend tout de ſon long! Pour moy i'eſtime que tel eſt Ganimede dans le Ciel, lors qu'il verſe à Iupiter du Neſtar plus doux que de couſtume; & vrayement ie n'en voudrois pas prōdre aupres de luy des mains d'Hebé. Callicrates s'eſcriant ainſi, cōme s'il euſt eſté eſpris de quelque Diuinité, peu s'en fallut que Caricles ne tumbat tout roide mort de peur qu'il en eut, & meſme les larmes luy en vindrent aux yeux. Au demeurant apres que nous fuſmes ſaouls de regarder cet ourage, nous apperçeufmes vne petite tache en l'vne des cuiſſes, qui paroifſoit comme vne ordure ſur vn veſtement: & il eſtoit bien aisé de la remarquer, à cauſe de la netteté de tout le reſte du marbre. Comme ie recherchois vne raiſon de cecy avec vne conjecture vray-ſemblable, ie penſois du commencement que ce fuſt le naturel de la pierre; car ce n'eſt pas choſe incompatible qu'elle ne ſouffre vn tel accident, attendu qu'il y a pluſieurs choſes extrêmement belles, auſquelles la fortune donne quelquesfois des obſtacles. De maniere qu'ayant opiniō que ce fuſt quelque tache noire naturellement aduenüe au marbre, i'admitois encore en celà l'eſprit de l'ouurier Praxiteles, qui auoit ſi bien caché la deformité de toute la pierre en cet endroiçt, & aux parties qui pouuoient eſtre le moins reſpices & apperçeuës. Mais la concierge du Tēple, qui eſtoit aupres de nous, nous fit vn conte fort eſtrange, & preſque incroyable, qu'elle diſoit eſtre aduenü depuis peu.

*Histoire d'un  
ieune homme  
qui ſe rendit  
amoureux de la  
ſtatue de Venus.*

Vn ieune homme, dit-elle, qui n'eſtoit pas iſſu de bas lieu, (ſans doute l'enormité du forfait luy en fit taire le nom) & lequel venoit ſouuent en ce Tēple, y eſtant pouſſé par quelque mauuais genie, ſe rendit amoureux de ceſte Deſſe; & parce qu'il ne bougeoit du Tēple de tout le iour, on croyoit du commencement

que ce fust quelque indice de Sainteté; car dès le matin, s'estant leué long temps auant le iour, il s'en venoit icy, & ne s'en retournoit en son logis, qu'après le Soleil couché la larme à l'œil, & à son grand regret. Il se tenoit assis vis à vis de la Deesse, ne cessoit de la contempler, & ses yeux estoient tousiours attachez sur elle. Cependant il murmuroit je ne sçay quels mots à part soy, & faisoit ses regrets amoureux à propos desrobbez. Auant que parler à la Deesse taschant de chasser bien loing tous ses ennuys, il mettoit sur vne table quatre osselets d'une chevre Lybienne, & iettant le sort, ou la chance, faisoit essay de son esperance. A chasque fois qu'il rencontroit ce qu'il desiroit, & gaignoit par sort la Deesse, sçauoir, quand l'un des osselets ne tomboit en mesme figure que l'autre, il l'adoroit humblement, esperant d'obtenir ce qu'il souhaittoit. Que si tout au contraire, comme il aduient souuent, n'ayant pas bié poussé les dez sur la table, la chance venoit à tourner, il s'attristoit fort, & si maudissoit tout le pays Gnidien, luy desirant vne peste, ou vne incurable mortalité. Puis les reprenant tout à coup, & les iettant derechef, il corrigeoit peu apres le mal qui parauant estoit aduenü. Au plus fort de sa passion amoureuse il escriuoit cõtre les murailles & sur l'escorce des arbres, encores tendres, le nom & les louanges de la belle Venus. Il attribuoit autant d'honneurs à Praxiteles qu'à Iupiter mesme, & s'il auoit quelque vaisselle de prix, il en faisoit offrande à la Deesse. Bref, l'ardeur de son affection le porta si auant qu'il en deuint furieux, & il sembla que sa concupiscence treuua de l'allegement en son audace. Car sur le point que le Soleil penchoit à son coucher, il se retira si secrettement derriere la porte du Tẽple, qu'aucun ne s'en apperçeut; & se tint là debout fort long temps, sans respirer, & sans dire le moindre mot. Cependant les Concierges tirans les portes par le dehors, comme ils auoient de coustume, enfermerent dans le Temple ce second Anchis, fortuitement, & ne pensans à rien moins. Mais qu'est-il besoin de vous depeindre icy la temerité du ieune homme, & l'audacieux acte par luy commis durant l'obscurité de la nuit? Ces marques de ses embrassements qui furent apperceuës le lendemain, le demonstrent assez, & ceste tache qui se voit encore en la Deesse, est comme vn signe certain de ce qu'elle souffrit alors. L'on ne peut iamais sçauoir depuis ce que deuint le ieune homme, si ce n'est qu'on faisoit courre le bruiet qu'il s'estoit precipité du penchant d'une roche au plus profond de la mer. Caricles oyant faire ce recit à la Prestresse, Il

*Maniere ancienne  
de ietter au  
sort.*

*Le desespoir  
nous fait mau-  
dire ceux qui  
ne causent  
point nostre  
desastre.*

*La nuit sert de  
voile aux mes-  
chans.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*faut bien, s'escria-t-il, que le sexe feminin soit aymé, puis que les marbres mesme se rendent aynables.* Mais que seroit-ce si quelqu'un voyoit en vie vne si parfaicte beauté? Ne pourroit-on pas esgaller la jouyssance d'une seule nuit au sceptre & à la couronne de Jupiter? Nous ne sçavons pas (respondit Callicrates en sous-riant) si nous treuuant maintenant en Tespie, nous oyriens beaucoup de tels comptes. Si sçay-je bien que ton iugemēt enuers ceste tienne Venus (de laquelle tu sembles estre jaloux) est assez manifeste. Caricles luy demandant à quel subiect il tenoit ce discours, Callicrates fit vne response aucunement vray-semblable. Ce ieune amant (dit-il) ayāt eu loisir de jouir de ses amours vne nuit toute entiere, & d'assouuir sa concupiscence à son aise, s'est accouplé au marbre, comme s'il eust esté quelque garçon, voulant donner à entendre, Que la femme mesme ne vouloit pas beaucoup de son deuant. Plusieurs traicts de parolles furent iettez là dessus de part & d'autre, temerairement, & à la volee; lors que voulant demesler & appaiser leur querelle; Mes amis (leur dis-je) tenez vous dans les bornes d'une dispute modeste, car ceste maxime est propre à toute doctrine. Ostez-moy ceste contention inciuile & blasmable. Qu'un chacun de vous mette plustost en auant à son tour vn bon & solide discours touchant son opinion. Aussi-bien n'est-il pas encore tēps que nous retournions au nauire, & pour moy ie suis d'avis que nous employons ce peu de loisir à quelque ioyeuse dispute, qui nous dōne autāt de plaisir que de profit. Tirons-nous vn peu à costé de l'entree du Temple; de peur d'empescher ceux qui viennent icy par deuotion, & nous reposons en l'une de ces loges, afin que chacun puisse mieux entendre à loisir & paisiblement ce que bon luy semblera. Mais souuenez vous d'une chose; c'est qu'il ne sera point permis deormais au vaincu de nous rompre plus la teste de telles questions. Ils furent tous de mon aduis, & à leur suasion nous sortismes de là; moy tout joyeux & hors de soucy, mais eux tous pensifs, & meditans en leur esprit vne aussi grande dispute, que s'il leur eust fallu debattre le Magistrat en la place publique. Paruenus que nous fusmes à l'esquart d'un lieu fort ombrageux, du tout propre à la saison d'Esté, & où l'on se pouuoit commodement reposer; Voicy vn plaisant lieu, dis-je, tant pour sa fraischeur, que pour le contentement qu'on y peut prédre à ouyr chanter les cigales. Je m'assis au beau milieu tout le premier; & à voir mes sourcils l'on eust dit qu'ils representoiēt vn Senat entier. En mesme temps qu'on eust ietté le dé pour sçauoir

Pour iuger au vray d'une chose, il la faut decider par raisons.

qui parleroit le premier, le sort estant escheu sur Caricles, ie l'exhortay de commencer sa harangue. Il ne dist mot du commencement, iusqu'à ce qu'apres s'estre frotté le visage avec la main droicte, il se meit à parler ainsi. Sois fauorable à mon discours, ô Deesse Venus; & me daigne assister maintenant. Car ie sçay bien que le moindre ouurage que ce soit ne peut manquer d'estre parfaictelement accompli, si tu luy donnes vn peu de ta bonne grace. Mais entre-autres deuis, ceux de l'Amour ont besoing de toy, comme estât leur mere legitime. Ie te prie donc de prendre en main la cause des femmes, puis que tu es femme; & fay que les hommes ne changent point l'estre que la naissance leur a donné. l'inuoque, ô Deité, pour tesmoigner de mon dire, la premiere mere de toutes choses, & le germe de toute generation; sçauoir, ceste sacree Nature, laquelle ayant joint ensemble les premiers Elements du monde, qui sont, la terre, l'eau, l'air, & le feu, en a tiré les animaux, par vn meslange mutuel, & bien disposé. Et parce qu'elle sçait bien que nous sommes tous l'ouurage d'vne matiere mortelle, & que les Destins ont limité les iours d'vn chacun qui sont de bien peu de duree, elle a voulu que par la mort & corruptiõ de l'vn, se fit la generatiõ & l'origine de l'autre, & a joint la naissance à la mort; afin que par successions mutuelles, nous puissions perpetuellement viure. Mais d'autant qu'il estoit presque impossible que d'vne semblable chose il en nasquist vne autre, elle a formé vne double nature & sexe en chasque espee. Car aux masses elle a doné certains germes & fondemets de procreation, & a fait la femme cõme vn receptacle de l'humaine seméce. Dauantage ayant fait naistre en l'vn & en l'autre sexe vn cõmun desir d'engédrer, elle les a joints tous deux, cõmandant par vne saincte loy de necessité, qu'vn chascun demeurast cõtent de sa propre nature, & que la femelle ne se tournast au deuoir du masse, ny le masse à celuy de la femelle. Voylà par quel moyen la conuersation des hõmes avec les femmes a conserué la vie humaine iusqu'à present, & ce par quelques successiõs perdurables & immortelles. Aucun ne se ventera iamais d'estre nay d'vn homme seul: car tout l'honneur des enfans consiste en ces deux beaux noms de Pere & de Mere, qui sont esgallemét honnorez. Du téps que la vie heroïque florissoit encore, & qu'elle reueroit la vertu voisine des Dieux; elle obeissoit aux loix de Nature; & les hõmes s'accouplãs aux fêmes de mesme âge engédroient des enfans genereux. Mais degenerât de ceste excelléce, & se laissant choir aux abismes des

Parmy les Elements il y a de l'vnion & de l'amour.

Il faut que nous demeurions tels que la Nature nous a creez.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

voluptez, elle ouurit vn nouveau chemin à la jouissance, & la volupté rendue insolente a violé ceste premiere loy, mesprisant celle de la nature. Quelqu'un ayant œilladé le masse comme la femelle, le contraignit à cet acte abominable, ou par cautelle, ou par vn effort tyrannique. Les voylà donc accouplez; vne seule nature s'assemble en vn liêt: ils se prostituent tous deux, sans en rougir de honte, & ceste semence estant respandue parmy des rochers steriles, comme l'on dit, ils acheptent vn plaisir passager, au prix d'une grande infamie. De maniere que l'on peut bié dire à present, que l'audace de la tyrannie s'est ietee si auant, qu'elle volle & destrobbe la nature avec le fer sacrilege, & que le masse estant priué de ses plaisirs naturels a inuenté de nouvelles voluptez. Mais ces miserables pensans d'estre plus long temps ieunes garçons, ne demeurent plus hommes, ains en vne douteuse obscurité de double nature. Car ils ne sont point permanents en ce à quoy ils ont esté nays: n'ont plus ce qu'ils ont eu parauant, & la fleur qui se treuve en leur ieunesse est tout aussi-tost flestrie par vne vieillesse precipitee. Ils sont tenus pour des enfans, bien qu'ils soient desjà vieux, & si n'ont aucune iouissance de l'age viril. Ainsi ceste meschante lasciueté, maistresse de tous maux, n'ignorant aucune espece de vilenie, a inuenté mille sortes de voluptés, & s'est laissée cheoir en vne maladie qu'on ne peut honnestement nommer. Que si vn chacun de nous se deliberoit de persister aux choses, desquelles la diuine prouidence a fait les decrets & les loix, sans doute nous ne chercherions point d'autre accouplement que celui des femmes, & nostre vie seroit exempte de toute ignominie. Aussi me semble-t'il vrayement que ce droit de nature s'est de tout temps obserué par les brutes mesme, qui ne l'ont iamais enfreint ny corrompu. Les lions n'entrent point en ruy pour les lions, & ils ont leur saison pour s'accoupler avec les lyonnes. Le taureau d'un haras se mesle-t'il avec les beliers & les bœufs? souille-t'il le troupeau masse de sa semence? Les sangliers ne suiuent-ils pas les repaires des layes, ou des truyes sauuages? Et les loups ne se joignent-ils point aux louues? Bref, ny les oyseaux qui gazouillent par l'air en voletant, ny les animaux qui ont l'Element humide pour leur demeure, ny ceux qui respirent çà bas en terre, ne desirent l'accouplement du masse. Ils tiennent pour inuiolables les arrests de ceste prouidence. Et cependant vous autres hommes qui faites tant de trophée de ce nom de sagesse; comme infames, vilains, & peruers vous mon-

Les affections du paillard sont plus brutales que celles des bestes.

C'est fait de l'homme quand il se rend inférieur aux brutes.

streuz plus desnaturez que les bestes, & vous enflâmez à vne passion reciproque par vne mutuelle ignominie. Je ne sçay pour quel subject vostre ame est si aveuglee en ses passions esgarees, que se fouruoyant de tous les costez, elle fuit ce que la raison nous enjoinct de suiure, & fuit tout à l'opposite ce qu'il faut fuyr. Tellement qu'il y a du danger, qu'un chacun voulant imiter telles choses ne se iette dans le chemin de sa perte. Y a-t'il celuy qui ne sçache que les leçons de Socrates deçoient les tendres oreilles des ieunes hommes, qui n'ont pas encore la force d'argumenter & de proceder par raisons naturelles? Ce que la prudence a esleué au plus haut degré de son estre ne peut s'abbattre facilement. Ceux-cy donnent pour pretexte à leur vice vn certain amour de l'esprit; Et parce qu'ils rougissent de honte d'aymer la beauté du corps, ils se disent amoureux de vertu; ce qui me fait prendre enuie de rire. Car quelle raison y a-t'il (Messieurs les Philosophes) que par vostre nonchalance vous delaissez vn homme, qui pour sa vieillesse & grande experience a donné de belles preuues de sa vertu; & que toute vostre doctrine se tourne à l'amour d'un masle, qui n'est ny susceptible d'aucune raison, ny capable d'argumenter. Quoy? voudriez-vous bien dire, que les choses laides doiuent estre conuaincues de ralice, & les belles estimees honnestes & bonnes? Rien moins, si vous croyez à ce qu'en dit Homere, ce grand maistre de la verité,

Il semble que l'homme se plaise à son contraire.

L'exterieur n'est que l'ombre des choses solides.

*Si l'un a moins en soy de grace,  
Et si pour sa deformité  
Il est honteux pres d'une face  
Qui ne respire que beauté;  
Il tient les cœurs sous son Empire  
Par les charmes de son bien-dire;  
Et Dieu qui preuoit tout d'en haut,  
D'un doux parler meslé de honte,  
Qui fait qu'un chacun en tient conte,  
Recompense tout ce défaut.  
L'honneur qu'un peuple luy defere,  
Quand il marche par la cité,  
N'est pas moindre que le mystere  
Qu'on fait pour quelque Dieu, &c.*

Et en vn autre endroiect il dit,

*La beauté luit sur ton visage,  
Et la grace n'est qu'au dehors,*

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Mais tu caches dans vn beau corps*

*Vn esprit grossier & sauvage.*

Le vray amour  
a de la sympà-  
thie avec la sa-  
gesse.

Et de verité l'accort Vlyffe est beaucoup plus loüable que le beau Nire. Je m'estonne donc fort de ce que vous n'avez aucun amour cōuenable à la sagesse, à la iustice, & aux autres vertus, ausquelles les hommes parfaicts communiquent de pere en fils. **Que** veut dire que ceste beauté des garçons vous trauaille avec tant de passion? Falloit-il necessairement que Platon aymast Phedrus, parce qu'il auoit trahy Lysias? Est-il croyable que la vertu d'Alcibiades se rendist aymable, à cause qu'il abbattoit les statuës des Dieux, & crioit insolemment aux festes de Ceres? Y auoit-il quelqu'vn qui se püst dire son amoureux, lors qu'Athenes estoit trahie, & Decelie deffenduë de remparts, tandis que tous ses desirs n'auoient point d'autres loix que celles de la Tyrannie? Il se rendit aymable, dit Platon, durant le temps qu'il n'eust point de barbe. Mais depuis que de garçon il deuint homme (auquel aage, bien qu'imparfaict, il possédoit vne entiere faculté de s'expliquer par raisons) il se fit hayr d'vn chacun. Pourquoi donc, courrans de si vilaines affections avec vne honteuse parolle, appellent-ils la beauté du corps, vertu de l'ame, eux qui sont plus amoureux des ieunes garçons que de la sagesse? Il me suffit d'auoir dit cecy, de peur qu'il ne semble que par mes parolles ie veuille taxer par enuie les personnes d'honneur & de reputation. Mais laissant à part tous ces discours releuez pour venir à ta volupté, ie veux bien te monstrer, Callicrates, qu'il vaut beaucoup mieux hanter les femmes que les garçons. Et premierement il faut que tu sçaches, que plus vn plaisir est de duree, plus il est agreable; car s'il est passager, il s'en vole legerement, auant qu'on le puisse gouter. **Que** si l'auare Parque eust donné vn plus long terme à nostre vie, & s'il nous estoit permis d'estre tousiours sains & gaillards, n'ayans l'esprit affligé de chose quelconque, sans doute nous passerions toute ceste vie comme vn iour de feste; mais ie m'asseure que quelque mauuais Genie enuieux de si grands biens, nous en a frustré entieremēt. Neantmoins pour ce peu qui nous est resté, le plaisir plus long est le meilleur, comme i'ay desjà dit. La femme donc, depuis le temps qu'elle commence à fleurir en son pucelage, iusques à la moitié de sa vie, & auant que la triste vieillesse luy mette les rides au front, est vn subiect cōuenable & digne de l'embrassement des hommes. Je diray bien d'auantage, c'est qu'en sa derniere saison, & lors que sa beauté s'est escoulee, l'experience des choses passees luy

Les plaisirs de  
longue duree  
sont les plus  
doux.

luy acquiert vne plus grande sagesse qu'aux ieunes. Mais quant à celuy qui s'accouple avec vn ieune homme de vingt ans, il me semble vrayement estre trauaillé d'une passion fort penible, cōme suiuant vn amour du tout farouche & estrange. Car les membres des hommes sont durs, aspres, & rudes, son menton couuert d'une moufle espaisse, & ses cuisses trop incommodes, & heriffées d'une soye picquante, comme de quelque ordure. Le ne parle point du plus secret, & en laisse le deuis à vous autres Messieurs, qui en auez gousté. Il n'en est pas de mesme de la femme. En elle on void

*Description de la  
beauté d'une  
femme.*

toufiours vn teint esgal à la grace; & vne coiffure de cheueux noirs espanie sur son chef, cōme vne branche d'œillets odorans; ou esparse sur son dos, à la façon d'un beau chaperon, ou frisee tout à l'entour des tempes & des oreilles, plus menu que n'est le persil d'un iardin. Tout le reste de son corps n'a pas vn seul petit poil, & paroist (comme on dit) avec plus de lustre que l'ambre, ou que le verre Sidonien. Pourquoi ne diray-je pas les affections reciproques des voluptez; puis que ceux qui trauaillent & souffrent reçoient vn mesme plaisir, que ceux qui donnans de la peine aux autres, se trauaillent eux-mesmes? Car nous ne sommes pas nays à la solitude comme les bestes; ains estimons plus plaisans les biens mutuellement receus, & les maux qui nous suruiennent, plus tolerables. D'où vient que la table n'a esté faicte que pour y manger ensemble, pour marque d'une amitié reciproque. Le plus grand plaisir qu'on y puisse auoir ne consiste pas en la volupté du ventre; ny à boire du vin Tasiens, ou à se remplir l'estomach de viâdes precieuses & cheres; mais à prendre joyeufemēt le repas les vns avec les autres. Les voluptés estant ainsi diuisees entre nous, le contentement en est sans doute plus grand.

Par où ie veux dite qu'en l'accouplement des hommes & des femmes il y a contres-châge de volupté. Les ans s'escolent plus doucement parmy leurs embrassemēts reciproques; si ce n'est que nous voulions dementir Tiresias, qui dit, que le plaisir de la femme surpasse celuy de l'homme. Mais l'esgalité gist, comme i'estime, à diuiser & rendre la pareille de ce qu'on reçoit; sans vouloir reseruer pour soy tout le plaisir. Or il n'y a celuy pour insensé qu'il soit, qui puisse dire le mesme des garçons. L'une des affections se passe de telle sorte; qu'on estime auoir osté vne volupté pour en faire son propre. Cependant celuy qui se prostituë en ressent des douleurs qui luy font respandre des larmes. La douleur s'estant appaisée avec le temps, il n'y a rien que tu fisses plus à contre-cœur, comme l'on dit, & il ne faut plus parler de ceste volupté. Que s'il

*L'homme est  
vn animal ac-  
compagnable.*

*La source des  
larmes qui  
ruissellent de la  
volupté ne se  
tarist iamais.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

est permis d'adjouster icy quelque nouvelle curiosité ( ce que ie n'estime pas trop seant en maniere d'amour ) le sexe feminin sera tousiours plus propre à cet acte. Car si l'on en vse à la façon des garçons, on y treuuera dauantage de goust, puis qu'il y a double chemin pour en auoir la iouissance. Or vous ne me ferez iamais croire, qu'on puisse autant prendre de plaisir au masse qu'à la femme. Que si ceste viande vous semble de si bon appetit, separõs nous ie vous prie les vns des autres, comme s'il y auoit vn mur entre nous. Autrement ie vous diray qu'il n'y a point de danger que les femmes s'embrassent mutuellement aussi bien que les masses. **O** nouueau temps Architecte des voluptez; puis que c'est toy qui as ouuert vn nouueau chemin à la luxure des masses, permets aux femmes d'en faire de mesme. Qu'elles s'accouplent comme les hommes, & ioignent ensemble des instrumens lascifs, obscurs, monstrueux, & faicts d'vne forme sterile. Que le nom de ces vilaines Friquarelles, dont ie ne parle qu'en rougissant; soit semé librement par tout cy-apres; & bref, que le sexe feminin soit vn second Philenes, qui faisoit mestier de certaines amours hommasfes. Mais n'est-il pas encore meilleur qu'vne femme se laisse vaincre à vne paillardie inclination de faire le masse, que non pas qu'vn courage noble & viril, se rende lascif & effemine?

Il n'y a point de voluptré de laquelle le tēps ne soit l'inuenteur.

Après que Caricles eust parlé de la sorte avec vne action vehemente, & vn sourcil refroigné, qui monstroit bien qu'il auoit en horreur les Amours des masses, & qu'il les maudissoit à part soy; ie tournay ma veüe vers l'Athenië, & dis en sous-riant; l'estimois vrayement, Callicrates, que ie m'estois assis pour estre iuge de quelque question gaillarde & subtile; mais ie ne scay comment par la force des discours de Caricles j'ay esté transporté à de serieuses & graues pensées. Car, à dire le vray, il a disputé avec autant d'affection, que s'il se fust battu en camp elos, au milieu de la place de Mars, pour vn faict de meurtre, de poison, ou de feu. Il me semble donc qu'il est temps que tu t'en retournes à Athenes pour y voir Pericles, t'exercer aux declamations, & mettre en pratique les dix langues de ces harangueurs, qui s'armerent iadis contre les Macedoniens. Represente toy pareillemēt quelque vne de ces causes qui se plaident d'ordinaire au Palais. Callicrates demeura quelque temps sans dire mot, iusqu'à ce que rompart le filet du silence, & tesmoignant par les traits de son visage qu'il estoit en colere, il commença ainsi sa harangue deffeniue, & contraire à la precedente.

Si les femmes auoient quelque credit aux assemblees, où l'on traite des affaires publiques, il y a long temps Caricles, qu'elles t'auoient donné leur voix pour estre leur chef, & sans doute elles t'adoreroient maintenant, & te feroient dresser des statuës de bronze par tous les carrefours. Car, à dire la verité, celles qui autresfois se sont renduës recommandables pour leur sagesse, ne pourroient iamais plaider leur cause ( quand on le leur permettoit ) avec autant d'eloquence & d'adresse que toy. Thelesille, qui s'arma pour combattre les Sparthes, & pour laquelle Mars le feminin fut deifié, y perdrait tout son artifice de parolles; l'eloquence de Saphon, dont Lesbos fait tant de gloire, n'y seruiroit de rien, ny moins encore la doctrine de Theano fille de Pythagore. Et pour moy ie ne pense pas que Pericles ait iamais plaidé pour son Aspasia avec tant d'affection. Or puis que c'est vne chose si bien-seante que les masles plaident pour les femelles; nous qui sommes des hommes pourrons avec autant de droict parler pour tous nos semblables. Sus donc, Deesse Venus, sois fauorable à nos vœux, car nous adorons ton amour.

*De quelques  
femmes eloquen-  
tes.*

L'estimois du commencement que ceste joyeuse contention ne sortiroit pas hors des bornes d'un facetieux deuis: Mais puis que les parolles de cestui-cy se sont dilatees iusques à Philosopher pour les femmes, ie me suis seruy fort librement de la mesme occasion, pour preuuer, Que le seul Amour des masles est vne actiõ commune à la vertu, & à la volupté.

O que ie souhaitterois volontiers que ce plan, qui est l'arbre le plus heureux du Lycee & de l'Academie, pour auoir autresfois ouy les parolles de Socrates, fut icy transporté maintenât, au mesme endroit, où se souloit coucher Phedrus ( comme dit ce grad personnage, doué de plusieurs graces & perfections, ) Possible qu'il nous raconteroit les Amours des ieunes garçons, se souuenant encore du beau Phedrus, & le Bosquet de Dodone ietteroit vne voix sacree de ses rameaux. Mais c'est vne chose impossible:

*Car combien y void-on de rochers ombrageux,*

*Combien de larges mers qui courent entre-deux?*

Puis, nous sommes icy cõme des voyageurs en vne estrange contrée, ( ce qui est vn grand poinct pour Caricles estant en Gnidie ) tellemēt qu'il ne faut pas atoir peur que nous disions chose quelconque contre la verité. Sus donc, Dieu Aerien ( ie parle à toy, Cupidon, Prestre des secrets, & tutelair de l'Amour ) assiste nous

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

à ce coup. Tu n'es pas ce farouche enfant que les Peintres nous depeignent en sejoiant ; mais bien ce Maistre des cœurs que les premiers Elements de toutes choses ont engendré de toute eternité, comme le plus accompli des Dieux. C'est toy qui as fait & tiré tout l'vniuers d'une obscure & confuse difformité: Toy, dis-je, lequel ayant osté le commun sepulchre de tout le monde ; sçauoir, le confus Chaos, l'as chassé iusqu'aux extremités de l'Enfer, où sont vrayement ;

*Les postesaux tous de fer, & les portes d'airain,*

afin que par le moyen d'une forte & inuincible garde les prisonniers fussent empeschés de sortir, & de reprendre le chemin pour retourner sur terre. Toutes les choses tant animées qu'inanimées te doiuent leur estre, pour auoir couuert la nuit brune d'une resplendissante lumiere. Les hommes ne seroient rien sans toy, qui leur as respandu sur le chef la concorde, comme vn singulier artifice pour se maintenir. Tu t'es seruy de ce salutaire remede pour joindre & vnir ensemble leurs plus puissantes affectations, afin que l'ame estant encore tendre, & sans aucune malice, elle s'esleuast à vne perfection virile, avec les ailles de l'amitié. Car il n'y a point de doute que le mariage a esté inuenté pour vne succession necessaire. Mais le seul amour des masses est comme quelque ordonnance d'un esprit Philosophique. Or toutes les choses qui sont conduictes par vn entier & libre exercice d'honnesteté, meritent beaucoup plus de gloire que celles qui sont sujettes à vne presente necessité. Par ainsi durant le temps que la vie des hommes, comme ignorante & grossiere, n'auoit pas encore le pouuoir de couuertir en meilleur vsage la iournaliere experience des choses, elle se contentoit, comme abjecte de celles qu'elle voyoit presentes & necessaires. Depuis, les sciences prindrent accroissement, lors que les pensees des successeurs libres commencerent d'vsur de meilleures occasions à inuenter quelque chose de plus excellent ; ce qu'on peut remarquer aux mestiers plus abjects. Car au mesme instant que les premiers hommes furent créez, ils se mirent à chercher vn remede contre la faim. Et parce que la necessité presente, ou plustost la pauvreté ne leur donnoit pas loisir d'eslire le meilleur, ils viuoient le plus souuent de racines, & ne mangeoient que du gland. Par succession de temps ils inuenterent l'art de cultiuer la terre, de semer l'orge & le fourment, & de le faire renaistre chascque année. Le ne

La necessité est  
la mere des in-  
uentions.

penſe pas, pour moy, qu'il y ait aucun qui vueille dire, que les cheſnes ſoient plus delicats que les eſpics. Mais ie voudrois bien ſçauoir ſi en meſme temps que les hommes eurent beſoin de couvrir leurs corps, ils ne ſe veſtirent point de peaux de moutons eſcorchez, & s'ils chercherent les grottes ou le creux des arbres pour s'y mettre à couuert, & ſe defendre contre le froid. Depuis, la diſette leur fourniffant d'inuention, ils commencerent à titre des veſtemens, & baſtir des maiſons. Cependant, l'exercice de toutes ces choſes vſant du temps, comme d'un Maiſtre fort expert, au lieu d'un chetif linge & bien delié, commença de diuerſifier vn drap de plus grande eſtoffe; & fit eſchange des petites cabānes avec les ſomptueux edifices de marbre, colorant de diuerſes teintures les murailles toutes difformes pour leur nudité. Bref, il n'y a point d'art, ou de ſcience, qui s'augmentant de iour à autre, n'ait atteint à la perfection qu'elle a maintenant: Et bien que les Arts ſoient ſujets à la reuolution du temps, & à l'oubly, vn chacun neantmoins fit part à ſon ſucceſſeur de ce qu'il auoit inuenté. Voilà comme par vne mutuelle ſucceſſion, les inuentions ſont paruenües à la cognoiſſance de ce qui leur defailloit parauāt. On ne peut donc pas tirer les Amours des maſſes du temps de nos peres; car alors il eſtoit neceſſaire de conuerſer avec les femmes, de peur que noſtre race ne ſe perdiſt, & que la ſemence n'en fut repēdue. Mais quoy il falloit que le temps, qui fait eſſay de toutes choſes, dōnaſt de diuerſes leçons d'une nouvelle cōcupiſſence; & que la diuine Philoſophie prit accroiſſement avec l'Amour des garçons. Par ainſi, Caricles, ne reprins pas comme abject & mauuais, ce qui n'ayant eſté parauant inuenté, s'eſt mis depuis en vſage par la voye du temps. Ne penſe point, ie te prie, que ſi les amours des femmes ſont plus antiques que celles des garçons, celles-cy leur cedent en rien. Nous ſçauons aſſez que les anciens exercices ſont neceſſaires: Mais quant à ceux, que la vie, vacquāt à la contemplation, a depuis inuentez, ils doiuent eſtre honnorez comme beaucoup meilleurs.

Peu s'en eſt fallu, que ie ne me ſois mis à rire, quand i'ay veu, que Caricles loüoit les beſtes brutes, & la ſolitude des Scythes. Ie me faſchois à part moy de ce qu'il eſtoit Grec; car il proferoit ſes paroles tout haut, & non à la deſrobee, ny avec vn bas, & craintif murmure, comme ſ'il euſt dit le contraire, à ce qu'il auoit intention de declarer. Les Lyons, diſoit-il, ny les Sangliers, ne s'ayment point mutuellement, & ſe laiſſent ſeulement commander

Les plus belles  
inuentionſ ſont  
hereditaires.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

C'est le propre  
des animaux  
raisonnables  
de suiure leur  
instinct brutal.

*Responſe à l'objection precedente.*

à la concupiſſence, qui porte leur inclination enuers les femelles. Vrayement voilà bien de quoy s'eſtonner; comme ſi l'on ne ſçauoit pas, que les animaux irrationnables ne peuuent auoir ce qu'on acquiert par la ſeule raiſon. Il n'y a point de doute que ſi Promethee, ou quelqu'autre des Dieux, eut donné aux brutes vn eſprit humain, elles ne feroient point leur repaire dans la ſolitude, ne meneroient pas vne vie champeſtre, & ſi n'auroient pour viande, vne commune, & indifferente paſture. Au contraire, en reuerant les Diuinitez, comme nous, elles obciroient aux loix, auroient des logis particuliers, & ſeroient regies comme les hommes. Ce n'eſt donc pas vne choſe eſtrange, ſi les animaux conduits par la nature, & qui n'ont reçu par la Prouidence aucune choſe de ce que la raiſon nous depart, ſont priuez de la concupiſſence des maſles & de pluſieurs autres tels appetits. Les Lyons ne s'ayment point l'vn l'autre, diſ-tu; Ie le ſçay aſſez; auſſi ne philoſophent-ils pas. Les Ours en font autant; auſſi ne cognoiſſent-ils point la beauté de l'Amour: Mais les hommes, cōme prudens qu'ils ſont, faiſans eſlection de ce qu'ils ont iugé meilleur autresfois par le ſeul eſſay, ont creu l'amour des maſles plus ferme & ſolide, que celui des femelles. Tellement que tu ne dois pas reprendre, par tes froids diſcours, la grauité qui ſe treuue en nous, ô Caricles, ny moins encore nous alleguer pour preuue de ton dire des comptes luxurieux tirez d'vne meſchante vie. Car tu vois bien que cet Amour celeſte ne ſe doit point comparer à l'autre Amour, qui n'eſt qu'vn enfant. Conſidere maintenant à part toy (puis que tu n'en es iamais venu là,) qu'Amour eſt vn Dieu double, qui ne marche point par vne ſeule voye, & qui ne ſe donne pas entree en nos ames par vn ſeul eſprit. Il pouſſe la perſonne à des actions fottes & pueriles (leſquelles ne ſoubmettent point la penſee aux loix de la raiſon) & ne s'attaquāt qu'aux eſprits inſenſez, n'a point d'autre ſoin que des voluptez effeminees. Cet Amour eſt blaſmable, en ce qu'il ſe prostituē indiſcrettement à quiconque en veut prendre.

*Mais l'autre eſt plein de ſaincteté,  
Et les paſſions les plus ſaines  
Par luy, de toute eternité  
Poſſedent les ames humaines.*

Il inſpire ie ne ſçay quels doux inſtincts en l'eſprit de l'homme, & quand les honneurs de ce Dieu nous animent, nous embravons vne volupté, qui a pour meſlange la ſeule vertu. Car à dire le vray,

Amour souffle vne double haleine, (comme dit le Poëte Tragique) & des affections diuerfes se retrueuent en vn feul nom. Aussi la Deesse, comme ambiguë qu'elle est, partage également le dommage & l'vtilité;

*Et donne au plus noble animal*

*Du bien meflé parmy le mal.*

Dauantage, il n'y a pas vn feul genre de contention, & de peine; ains

*Comme double qu'elle est; l'vne est de tous blasmee,*

*Et l'autre, des discrets à bon droit estimee.*

De maniere qu'il ne faut s'estonner, si la pire affection a fortuitement acquis le feul nom de vertu, pour se donner le tiltre d'Amour. Ceste bien-veillance est accusée d'excez, & la volupté se fait nommer modeste. Tu ne fais donc point d'estat du mariage, me diras-tu, & il semble à t'ouyr, que tu rejettes le sexe feminin: Que si celà est, comment conseruerons nous la race des hommes? O que ce seroit vne belle chose, dit le sage Euripide, si sans auoir affaire auëc les femmes, nous pouuions achepter des enfans par or & par argent en assistant aux Sacrifices & aux Temples des Dieux! Mais celà ne se peut: car la necessité, qui nous a mis vn pesant joug sur le dos, nous cōtraint d'obeyr à ses volonte. Nous eslisons donc, comme de raison, ce qui nous semble beau, & suivons ce qui est necessaire. Je t'aduouë que les femmes peuuent estre mises en besongne, pour en auoir des enfans: mais autremēt, nenny. Oste les moy de là, ie te prie, que ie n'en voye aucune! Où treuuerat-on l'homme de sain entendement, qui se vueille soubmettre aux humeurs d'vne femme qui perd toute la matinée à s'attiffer, & coiffer de perruques empruntees, & de fards estranges? Y a-t'il rien de si laid, que sa face, quand elle est en son naif, & n'est-ce pas vne chose vraye, que pour se monstret aux passans elle desguise sa deformité naturelle: Que si quelqu'vn contemple les femmes depuis l'Aurore naissante, iusques au coucher du Soleil, lors qu'elles se leuent de leur liët, il verra des creatures plus laides mille fois que ne sont les bestes. Elles ne veulent estre ny nommees, ny esueillees de personne. Et pour ne faire voir leur laidour, elles s'enferment dans leur cabinet avec vne troupe de vieilles-chambrieres, aussi belles que leur maistresse, lesquelles sont employees à racoustrer, replastrer, barbouiller, colorer, & oindre de diuerfes drogues ces masques mal-heureux, & difformes.

C'est le propre d'vne laide affection de se déguiser.

Belle description du fard & des ornements des femmes.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Car il faut que l'eau d'artifice*

*Efface la rougeur du vin,*

*Qui sur son visage se glisse,*

*Quand elle boit trop au matin.*

Cen'est pas encore fait, elles ne s'appliquent pas soudain à quelque affaire de consequence. La premiere de leurs actions, c'est de se vernir la peau de leur face toute ridee, avec vn amas de compositions, de fards, & de drogues. Et de mesme que si elles estoient en vne monstre generale, les chambrieres leur tendent l'vne apres l'autre, & de main en main, des bassins d'argent, des aiguieres, & des miroirs. Leur cabinet est comme vne boutique d'Apoticaire, où l'on ne void que boëstes & vaisseaux, pleins de beaucoup de mal, dans lesquels est reserué pour thresor, ou vn secret absterfif pour les dents, ou vn artifice à noircir les paupieres. L'obmetts la teinture de leurs cheueux, qui ne leur est pas vne petite peine. Car les vnes les barbouillent de couleur jaunastre, comme on feroit la laine au Soleil de midy, avec certaines drogues qui ont la proprieté de jaunir, mesprisant la couleur que la Nature leur a donnee. Les autres, qui pour paroistre plus belles, veulent auoir les cheueux noirs, y consomment toutes les richesses de leurs marys; & il semble que les odeurs de l'Arabie entiere s'exhalent de leur teste. Le ne parle point ny des aiguilles, ny des autres instruments de fer, lesquels estans chauffez, ont ceste vertu de friser le poil à crepillons annez. Outre, que ces perruques trop curieusement attiffées, & abbaissées iusques aux tempes laissent vne petite greue dessus le front. Le poil espars au gré du vent flotte d'vne façon arrogante sur les espauls, & les patins fermez de nœuds de diuerses couleurs leur estreignent les pieds iusques à la chair. Tout leur corps est affeublé d'vne robe bien deliée, qu'elles ne prennent que pour vn pretexte de couvrir leur nudité, car tout ce qu'elles cachent est plus facile à cognoistre que leur face mesme. On y void à trauers de vilaines mamelles qu'elles rehaussent, & resserrent tousiours. Qu'est-il besoin que ie fasse voir icy les riches maux qu'elles ont, comme les pesants rubis qui pendent aux bouts des oreilles, ou ces couleureaux, qui leur enuironnent les mains & les bras. Et pour moy ie souhaiterois volontiers, qu'au lieu d'estre d'or ils fussent de vrays serpents.

Vne couronne estoillee de pierreries Indiennes leur entoure le chef. Des carquants de grand prix leur serrent le col; & bref ce miserable or leur descend iusques au bas des pieds, & sert à nouer

tous

Il est mal-aylé  
d'oster les de-  
fauts de nature.

tous leurs affiquets. Mais il y auroit bien plus de raison, que leurs iambes fussent enchainées avec du fer.

Après que tout le corps est desguisé des traicts d'une faulſe beauté, comme avec quelques prestiges & charmes, encore empourprent-elles leurs impudentes jouës, afin que le vermeillon leur donne grace & couleur. Je vous laisse à penser quelle ruïne s'ensuit de tout cet attirail. Elles sortent à toute heure de leur maison pour se faire voir aux passans, qui ne cessent de les œillander. Cependant elles donnent le mal de teste aux pauvres marys, quelques-vns desquels sont si fots, qu'ils ne cognoissent pas qu'and on leur parle des Colliades, des Genetilides, de la Deesse de Frigüe, ou de Comus esperdu pour l'amour d'un Berger. I'obmets les secrets sacrifices, les mysteres suspects, & autres semblables traicts qui se joient en l'absence de leurs marys.

Les femmes  
sortent de leur  
maison, pour  
voir, & pour  
estre veües (dit  
Ovide.)

Soudain qu'elles sont de retour de la ville, il leur faut courir vne table de toutes sortes de mets, où elles font les sobres, & les degoustees en presence de leurs marys: Car apres que ces gourmandes sont si saoules, que la viande leur sort par le gosier, elles goustent seulement de chascue mets avec le bout des doigts, comme si elles vouloient escrire par dessus. Leur liët où plusieurs ont passé les nuicts entieres, est si plein d'ordure & de matiere gluante, que tous ceux qui en sortent ont bon besoin d'entrer d'as le bain, & de se faire lauer à bon escient. O que voilà de belles marques d'une bonne vie! Que si quelqu'un vouloit rechercher plus exactement vne seule partie de ceste verité, il pourroit bien maudire Promethee, & dire avec le Poëte Menander,

*Non (mortels) ce n'est pas à tort,  
Que le traict subtil de la mort  
Menace au penchans d'une roche  
Celuy qui trop audacieux  
Porta iadis en ces bas lieux  
Le feu des Astres le plus proche.  
Ce fut ce perfide voleur,  
Qui pour combler nostre mal-heur,  
Forma d'une main temeraire  
La femme, abbrege de tous maux,  
Le plus cruel des animaux,  
Et à l'homme le plus contraire.  
L'aymer, c'est vivre mal-heureux;  
L'espouser, c'est estre amoureux*

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

*De ses passions volontaires,  
Et d'un vice à nul autre esgal,  
Voir souiller le lit conjugal  
Par ses infames aduiteres.*

*De là s'ensuivent les poisons,  
Les embusches, les trahisons,  
Les soucis, la haine, l'enuie,  
Et mille autres mal-heurs diuers,  
Auxquels vn sexe si peruers,  
V'acquie tout le long de sa vie.*

Pour mieux  
cognoistres  
deux choses  
contraires, il  
les faut oppo-  
ser.

Où treuueroit-on celuy qui daignast suiure ces biens passagers, & auquel vne vie si mal-heureuse, peut allecher l'esprit? Il ne sera donc pas mauuais d'opposer la conuersation des masses à celle des femelles. L'adolescent sortant au matin de son lit, apres auoir laué d'eau pure & nette le reste du sommeil qui s'estoit glissé dans ses yeux, & attaché sur ses espauls la robbe sacree, il sort de la maison de son pere, la face penchante contre terre, & sans s'amuser à regarder aucun de ceux qu'il rencontre. Ses Pedagogues & gouuerneurs (troupe qui luy est conuenable) marchent apres luy, tenans en main les venerables instruments de vertu, Non les dents d'un peigne, pour mignarder sa perruque, ny des miroirs, qui sont des images representees sans pinceau, par la seule reflexion; mais vn grand nombre de liures de toutes sortes, où les exploits heroïques & vertueux sont couchez par escrit. Il s'en va prendre des leçons de musique avec vne douce lyre, & apres que son esprit est rassasié des diuersitez de Philosophie, il s'exerce à des disciplines dignes d'un homme libre. Car il se plaist à monter des cheuaux Theffaliens, & en domptant sa ieunesse, il medite les actions militaires en temps de paix. Il apprend à darder les fleches, brandir des jauclots, & frapper au blanc, d'une main bien adroïcte. Son corps robuste & couuert de poussiere s'addonne à la lutte sans redouter la chaleur du Soleil de midy, ny la suëur qui degoutte de toutes parts à cause de ses penibles labours. Vne table sobre, & des petits bains allegent ces penibles trauaux, & ne le destournēt en rien. Car il a tousiours à ses costez ses precepteurs, qui luy repetent les exemples des actes anciens, & trauaillent soigneusement à luy faire entendre quels ont esté les herôs magnanimes, qui se sont rendus recommandables par leur prudence, ou qui ont embrassé la Iustice, & la temperance. Apres que son esprit s'est repeu de ces leçons de vertu, lors que

Vn honneste  
exercice en-  
tertient la ie-  
ness en vi-  
gueur.

la nuit met fin à son travail, ayant payé le tribut que l'on doit au ventre, il se met au lit, & dort à son aise. Qui est celuy qui ne deuiendroit amoureux d'un si braue ieune homme? Auroit-on bien la clarté des yeux si foible, ou les rayons de l'ame si aueuglez, que de ne point voir à trauers tant de perfections? Comment ne l'aimeroit-on pas, estant vn vray Mercure aux Luites, vn Apollon entre les lyces, & vn second Castor à monter vn cheual? Quelle merueille de voir qu'en vn corps mortel il exerce de diuines vertus! O Dieux celestes! A la mienne volonté que ie puisse tousiours estre assis pres de mon mignon, ouyr son parler gracieux, l'accompagner par tout, & n'auoir rien qui ne me soit commun avec luy! Je luy souhaitteroie volontiers de paruenir au bout de son aage sans aucun ennuy, & de mener vne longue & heureuse vie, sans estre iamais talonné d'aucun mal-encontre. Que si quelque maladie l'attaque (la nature de l'homme estant fresse) ie suis content d'estre malade avec luy; S'il nauige en haute mer, ie luy tiendray compagnie; & si la violence de quelque Tyran le confine en vne prison, ie me feray mettre les fers aux pieds. Quiconque le hayra, ie luy seray ennemy: Si ie vois que les voleurs luy courent sus, ie m'armeray le plustost que ie pourray; & s'il meurt, ie ne luy veux plus suruiure. Mais auant que mourir, ie declareray ma derniere volonté à ceux que i'ayme le plus apres luy; sçauoir, qu'ils nous enferment tous deux dans vn mesme tombeau, & qu'en meslant les os de l'un parmy ceux de l'autre, ils ne laissent aucun vestige de poussiere, qui ne soit mutuellement conjoint. Voilà comme ie me comporteray enuers ceux qui meriteront d'estre aimez de moy. La prudence des herôs esgalle à celle des Dieux, l'a ordonné de la sorte, comme si c'estoit quelque loy. Cet Amour ne les a iamais quittez durant leur vie, & la mort n'en a peu dissoudre le nœud. Focis joignit Oreste à Pylade, depuis leur enfance, & ayant receu le Dieu mediateur de leurs affections mutuelles, ils nauigerent ensemble, comme dans vn seul & mesme nauire de la vie. Tous deux tuèrent Clitemnestre & Egiste, cōme fils d'Agamemnon. Pylades estoit espris des mesmes furies qu'Oreste, & tous deux se soubmettoient à de mesmes peines. Ces deux amys ne mesurerent pas l'amitié à l'aune des Grecs, ains nauigerent par delà les confins des Scythes; & pendant que l'un estoit malade, l'autre le sollicitoit. Ayant mis les pieds sur la terre Taurique, Erymnis vengeresse de leur mere, les reçeut en son logis; & tandjs qu'au milieu des barbares Oreste gisoit par terre tra-

L'amant n'est pas tant à soy qu'à la chose aymee.

Il n'y a point de victoire esgale à celle de l'amitié.

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

uaillé de son Epilepsie coustumiere. Pylades le seruoit,

*Et pour plus grand allegement,  
Le couurois de son vestemens,  
Ostant l'escume de sa bouche,  
Et de pleurs arroufant sa couche.*

Tous dangers  
sont indifferents  
au vray amy.

Enquoy il ne faisoit pas seulement vn acte d'amy, mais de pere aussi. Apres que par arrest il fut ordonné que l'vn demureroit dás la prison, & l'autre s'en iroit à Mycene, pour apporter des lettres de faueur, tous deux s'offrirent à demurer l'vn pour l'autre, estimans viure, pourueu qu'il y en eut l'vn d'eux qui vesquist. Oreste refusa les lettres, cōme si Pylades eust esté pl<sup>o</sup> digne de les prédre.

*Non, ie ne veux pas qu'on m'estime  
Indigne de le secourir.*

*Si i'ay fait moy-mesme le crime,  
Pourquoy le fera-t'on mourir?*

Et peu apres il dir,

*Donne luy le pacquet; car pourueu qu'on enuoye  
Des gens pour le sauuer; ie veux qu'un chascun voye,  
Tous les efforts mortels eslancez sur mon chef,  
Et qu'on m'estime Auteur du pretendu meschef.*

La meilleuré  
amitié, c'est  
celle qui de-  
puis l'enfance  
prend accrois-  
sement avec  
nous.

Sans doute quád le zele de cet amour prend accroissement avec nous depuis l'enfance iusques à l'aage de raison, ce qui autresfois a esté aymé, rend & cōmunique à son tour vn amour reciproque: Tellemét qu'il est bien difficile pour lors de cognoistre le quel des deux amans a plus d'amitié: Car la semblâce de l'amant se void en l'amy cōme dans vn miroir, & fait vne reuerberatiō en luy. Pourquoy nous reproches-tu donc, comme quelque estrange volupté vne chose qui est si propre à nostre vie, definie par les loix diuines, & paruenue à nous par succession, & de toute ancienneté? Aussi nous autres qui receuons librement & avec vne pure conscience ce sainct decret, nous le tenons pour vn mystere sacré. Et vrayement selon le dire des Sages,

*C'est vn bon-heur inscomparable,  
D'estre aymé d'un enfant aymable,  
Et de monter de bons cheuaux;  
Ces supports nous seruent d'adresse,  
Pour mieux supporter les travaux  
Qui suivent la triste vieillesse.*

Quant à la doctrine de Socrates, qui sert d'examen à la vertu, nous scauent assez qu'elle a esté mesme appreuue par des cor-

ines Delphiques. Car l'Oracle Pythien n'apprit-il pas ceste verité quand il dit ces belles paroles: *Socrates est le plus sage de tous les mortels.* Ce grand personnage a inuenté l'amour des garçons comme fort vtile, avec plusieurs autres belles disciplines, par le moyen desquelles il a soulagé la vie des hommes. Or il faut caresser les garçons, de mesme que Socrates ay moit Alcibiades, qui dormoit avec son pere sous vne seule & mesme courtine. Je rapporteray icy volôtiers sur la fin de mon discours ceste louange tiree du Poëte Callimachus.

*Plaise aux Dieux qu'imitans Echius le vieillard,*

*Vous estanciez toujours vn aimable regard*

*Sur les ieunes garçons, & d'une amour civile*

*Puissiez viure avec eux dans vne forte ville,*

*Exempts de tout soupçon, & libres du courroux;*

*Qui se glisse toujours dans l'ame des jaloux.*

Ces choses estant ainsi conclües (ô gaillarde ieunesse) conuersez modestement avec les bons compagnons, & n'estendez pas seulement vos saintes affections d'amitié iusques à la vigueur de vostre aage; mais en adorant l'Amour Celeste, conseruez les fermes mouuements de vos ames, depuis vostre enfance iusques à la vieillesse. Voylà le moyen par lequel la vie s'escoule doucement & nous est agreable, pourueu qu'il n'y ait point de synderesé qui la trauaille. Le renom de tous ceux qui ensuiuent ces leçons est semé par tout le monde. Que s'ils croient aux enfans des Philosophes, le ciel mesme les reçoit apres la terre, & mourans heureusement, ils s'acquierent cet incorruptible salaire de vertu.

Après que Callicrates eust fait là dessus vne amplification assez puenile, ie retins Caricles, qui taschoit à reprendre la parolle, car il estoit temps de retourner au nauire. Comme il m'importunoit que i'eusse à dire, lequel des deux auoit le mieux discours; apres auoir consideré quelque peu de temps, & pesé les paroles de l'vn & de l'autre. Je ne puis croire, dis-je, mes amys, que vous ayez fait ces harangues sans les auoir premeditees. Et, par le Dieu Iupiter, il y a des signes manifestes d'vn continuél estude, car vous n'auéz presque rien laissé en arriere de tout ce qu'il estoit possible de dire. Que si l'experience des choses est grande, la grauité des propos l'est encore plus: Tellemét que ie souhaitteroie volontiers s'il se pouuoit faire, que ce Theramene deuint brödequin, afin que vous eussiez à partir d'icy tous deux esgallement vaincteurs. Toutesfois parce qu'il me semble que vous ne voudriez rien

Vn bel esprit a  
toujours de  
quoy discourir  
sans premedi-  
ter.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Louange du  
Mariage.*

ceder l'un à l'autre, ie vous en diray tout maintenant mon aduis. Aussi bien n'ay-je pas resolu d'admettre aucune autre contention de ces mesmes matieres en nostre navigation. Le Mariage est vne chose fort heureuse & vtile à la vie des hommes, pourueu qu'il arriue à souhait, & qu'on y rencontre bien: Mais quant à l'amour des garçons, entant qu'elle s'attribue le pur & chaste tiltre d'amitié, j'estime que c'est la seule action de Philosophie. Il faut donc que les hommes se marient, & qu'ils laissent l'amour des garçons pour les seuls Philosophes, qui ne peuuent vacquer à vne solide & parfaicte vertu en la compagnie des femmes. Pour toy (Caricles) ne te fasche point, s'il faut qu'en ceste matiere la ville de Corinthe cede à celle d'Athenes.

Soudain que i'eus donné cet arrest en peu de parolles, ie me leuay de honte: Car ie voyois bien que Caricles estoit aussi triste que s'il eust esté condamné à mort.

*Les esprits  
auides de gloire  
affectent les  
iugemens fa-  
uorables.*

L'Athenien tout au contraire sautant de joye qu'il en auoit marchoit de brauade, & faisoit le fendant. On eust dit à le voir qu'il auoit veincu les Perfes pres de Salamine en vne bataille nauale. Pour recompense de ce mien iugement, il nous fit vn somptueux festin, où nous fusmes traictez avec beaucoup de superfluité. Cependant ie consolois Caricles tacitement, & luy disois pour luy faire plaisir, qu'il auoit harangué pour la plus debile partie. Voilà ce qui se passa pendant le séjour que nous fismes en Gnidie, & quelles furent les choses debattuës de part & d'autre au Temple de la Deesse, avec des parolles meslees d'autant de doctrine que de plaisir. Mais dy moy, Theomneste, puis que c'est toy, qui nous as rafraischy la memoire de ces antiquitez, quelle sentence eusses-tu donné, si pour lors on t'eust pris pour iuge?

**THEOMNESTE.** O Dieux! Penses-tu que ie sois vn Melite, ou quelque Corebe, qui vueille iuger au contraire de ce que tu as si iustement opiné? Vrayement ie prenois tant de plaisir à ce que tu disois n'agueres, que ie pensois estre en Gnidie, & croyois que ceste petite loge fust le Temple de la Deesse. Neantmoins (parce que ie n'estime pas qu'on puisse rien dire de deshoneste en vn iour si solemnel, & auquel les parolles plus sales sont tollerables à cause de la feste) j'admirois ceste harangue, prononcee par cet amoureux des garçons, avec vn sourcil resfroigné, & d'vne estrange assurance. Au demeurant elle ne me sembloit pas de telle consequence que l'autre, pour pouuoir chatouiller vn esprit, & l'attirer à la compagnie d'un ieune homme sans barbe, pour rece-

voir cependant la punition de Tantale. Et puis que toute la beauté n'est pas aux yeux, ie ne pense point qu'il soit loisible de se laisser mourir de soif au milieu des eaux : Car ce n'est pas assez de regarder celuy que tu aymes, ny de rasseoir pres de luy pour l'ouïr parler. Les voluptez ont des eschelons attachez ensemble, & l'œil est le premier degré de l'amour. Mais l'amant ne se contente point de voir la chose aymee, s'il ne la touche : car quand il ne feroit que la chatouiller du bout des doigts, le plaisir de ceste jouissance s'escoule par tout le corps. Ce n'est pas le tout ; ayant obtenu cecy, il y adjouste le troisieme essay du baiser, approuchât peu à peu les levres aux levres ; & auant que les auoir touchees entierement, il s'en abstient & recule derechef, sans laisser aucune marque de soupçon. Peu apres s'appliquât à ce qui se presente à luy, il fond tout en embrassemens, ouure la bouche tacitement, & ne laisse iamais les mains oysiues. Car les mutuels & manifestes embrassemens des choses qui ont du sentiment allechent, & asssemblent la volupté. La main s'escoulant dans le sein bellemēt & à la desrobbee, presse les mamelles qui sont là naturellement scituees, manie l'eleuation du ventre rond & endurcy, & vn peu plus bas tastonne le premier cotton du penil. Que me seruiroit-il de passer outre, & de reueler ces mysteres ? Il me suffit de dire, que l'amour ayant eu toutes ces priuauitez, opere vn autre effect qui est bien plus chaud, & nous pousse plus auant que les cuisses, comme dit le Comique. Ainsi me puisse-t'il aduenir que j'ayme des garçons ! Mais quant aux Philosophes, qui disputent des choses hautes & difficiles, comme ayans le soucy de la Philosophie, rauallé plus bas que les tempes, qu'ils s'en aillent paistre s'ils veulent les plus ignorans & grossiers avec l'insolence de leurs paroles enflees : Car Socrates a esté aussi amoureux des garçons qu'vn autre, & Alcibiades couchant avec luy sous vne seule & mesme couverture, ne s'en est pas releué sans en estre touché. Ne r'en estonne donc point, car Patrocle n'estoit pas aymé d'Achille pour s'asseoir vis à vis de luy seulement.

*Iusqu'à ce que le fils du genereux Eaque*

*Eust mis fin à son chant &c.*

Ils auoient la volupté pour objet en leur amitié ; tellement qu'Achille ne pouuant vaincre sa passion, n'auoit point d'esgard à la verité, quand il pleuroit la mort de Patrocle,

*Ains il ioignoit les mœurs aux voluptez lasciuës.*

Et pour moy, ie suis d'opinion que tous ceux que les Grecs ap-

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

pellent Escornifleurs, ou plaisans, ne sont autre chose que certains amoureux qui se mettent en euidence. Que si vous me reprochez qu'il y a de l'ordure en mes parolles, & qu'elles sont trop sales pour estre proferees, ie iureray par ceste mesme Venus Gnidienne qu'elles sont veritables. LUCIAN. Dy ce que tu voudras Theomneste, si ne te permettray-je point de recommencer vn troisieme discours, auquel il n'est besoin de donner audience qu'en vne solemnelle assemblee. Il seroit dommage d'employer dauantage de temps à tels comptes. Allons nous en droit en la place: car il me semble qu'on allume desjà la fueillee d'Hercule. Nous aurons assez de plaisir à voir ces feux de joye, remettant en memoire aux regardans les choses que ce Dieu a souffertes en Oëthe.

---

### LES IMAGES.

LUCIAN.

*Lucian depeint icy la beauté d'une honnestefemme, ensemble les graces du corps, & celles de l'ame.*

*L'amour est vne Gorgonne qui rend les hommes plus insensibles que ne sont les cailloux.*

**V**RAYEMENT le mesme desastre m'est suruenü depuis peu qu'à ceux qui ont vne fois apperceü la force de la Gorgonne, (cher Polistrate) & ce pour auoir descouuert vne femme de singuliere beauté, & peu s'en est fallu que ie n'aye esté changé d'höme en pierre, comme dit la fable, par vn roidissement qui m'a faisi pour l'admiration du spectacle. POLISTRATE. O Hercule! que tu me parles icy d'un estrange & puissant object? Est-il possible qu'une simple femme ayt pü estonner Lucian? Celä pourroit bien estre: Car c'est ta coustume quand tu vois quelque belle fille de te joindre de si pres avec elle, qu'on deracineroit le mont Sypille plustost que te pouoir retirer de ceste amorce que tu poursuis à gueule ouuerte. Tu fais bien dauantage: C'est que tu respands des larmes pour elle en aussi grande abondance que la fille de Tantale. Si faut-il que ie te prie de me dire, qui est ceste Meduse, qui transnuë les gens en pierres, & de quelle race, afin que nous la puissions voir aussi: car j'ay opinion que tu n'auois point d'enüie sur nous, & ne serois espris d'aucune jalousie, si l'ayant vne fois apperceüe, j'en deuenois moy-mesme tout roide & endurcy. LUCIAN. Assure toy que si tu l'auois seulement regardee dans vn miroir, elle te rendroit incontinent muët & plus immobile que les statuës. Mais c'est peu de chose que tout ce cy, à comparaison  
de ce

de ce que ie m'en vay dire. Elle te blesseroit sans doute d'une playe maligne si tu l'auois contempee de pres, & si ses yeux t'auoient œilladé. Dieux! que de charmes ils t'eslanceroient! Ses regards te meneroient garrotté là où bon leur sembleroit, ny plus ny moins que la calamite attire le fer apres soy. POLIST. Cesse ie te prie, Lucian, de feindre vne si prodigieuse beauté, & te despesche de me dire qu'elle femme c'estoit. LVCIAN. Es-tu bien si fol de croire que mes discours soient capables de la louer? Rien moins; au contraire, plus ie l'esleueray, plus sa face me fournira de matiere. Ie te iure qu'il m'est impossible de te raconter quelle est ceste femme. Il est bien vray qu'elle menoit vn grand train quand ie la veis, & auoit à sa suite vne bande d'Eunuques & de pucelles. Bref, ie ne pense pas auoir iamais veu rien de si somptueux, & il falloit bien que ce fut vne grande Dame. POLIST. N'as-tu pas ouy dire, comme elle se nommoit? LVC. Nenny, mais ie m'assure, qu'elle est du pays d'Ionie; car quelqu'un des regardans s'estant retourné vers l'un de ses voisins, quand elle passoit: Telles sont, dit-il, les beautez de Smyrne; & il ne faut pas s'estonner, si la plus belle ville d'Ionie à produit aussi la plus belle femme qui soit. Ce qui me fait croire, que ce galad qui parloit ainsi, estoit Smyrniens, & que pour se vanter soy-mesme, il louoit tant ceste beauté. POL. Tu as esté aussi insensible qu'une pierre, de ne l'auoir point suiue, ny daigné demander son nom à cet homme de Smyrne. A tout le moins ombrage moy de parolles ceste grande beauté, le mieux que faire se pourra, pour voir si ie ne la cognois point. LVC. Tu me fais vne demande bien grande; car il est impossible de représenter par de si foibles discours que les miens vne si admirable Image, laquelle les pinceaux & burins d'Apelle, de Xeuze, de Parrasius, de Phidias, ou d'Alcamene ne pourroient esbaucher. Tellement que ie ne ferois que gaster l'ouvrage pour la foiblesse de mon esprit, & ignorance de l'art. POLIST. C'est tout vn, fais moy, ie te prie vne descriptio de son visage; car tu ne peux moins faire que de dire à l'un de tes plus grands amys quels estoient les lineaments & les traicts de ceste figure. LVC. Il me vaudroit bien mieux emprunter à cet effect quelqu'un de ces anciens ouriers pour acheuer cet ouvrage. POLIST. Pourquoi me dis-tu cela? Ne sçais-tu pas bien qu'estans decedez il y a ja long temps, ils ne peuuent trauailler pour toy? LVC. Pardonne moy, ce leur est vne chose trop facile, & laquelle tu pourras comprendre si tu daignes respondre à mes demandes. POLIST. Dy ce que tu voudras, ie te

Pour bien descrire vne beauté, on'y adouste tousiours plus qu'il n'y en a.

Vn amant a beaucoup de peine à louer ce qu'il aime.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

le permets. Lvc. N'as-tu iamais voyagé en Gnidie? POLIST. Ouy  
 vraiment. Lvc. Il n'est pas que tu n'ayes veu la statuë de Venus.  
 POLIST. Par le Dieu Iupiter ie l'ay veü , & c'est l'vn des plus  
 beaux ourages de Praxiteles. Lvc. Mais n'as-tu pas ouy racon-  
 ter vne fable que font les habitans du pays? sçauoir, qu'vn certain  
 ieune homme estant espris d'vn meschant & infame amour de  
 ceste statuë, se cacha secrettement dans le Temple, & passa la  
 nuit entiere avec elle. Mais tu pourras t'informer vne autre-fois  
 plus amplement de cecy. N'as-tu pas veu la statuë qui est aux  
 vergers d'Athenes, faicte de la main d'Alcamene? POL. Ie serois  
 bien peu curieux, si i'estois encores à voir ce pourtraict. Lvc. Il  
 n'est point besoin, Polistrate, que ie te demande ton aduis tou-  
 chant la Sofandre de Calamides? POL. Il y a long temps que ie  
 l'ay veü. Lvc. Celà suffit. Mais lequel est-ce des ourages de  
 Phidias qui te semble le plus loüable? POLIST. C'est la statuë  
 Lemnienne, à laquelle ce grand ouurier a donné ce tiltre pour  
 l'annoblir, & en outre ceste Amazone qui s'appuye sur vne lance.  
 Lvc. Voilà de beaux pourtraicts, cher amy, & tu n'as pas besoin  
 d'autres ouuriers, pour faire vn tableau à l'imitation de ceux-cy.  
 Aussi te veux-je représenter maintenant vn seul pourtraict, les  
 lineaments duquel seront empruntez de ceux-cy, iusques à ce  
 que ie l'aye conduict à perfection. POLIST. Le pourrois-tu bien  
 faire, Lucian? Lvc. fort facilement; car il ne faut que prendre  
 ce qui se treuve de plus parfait en ces ourages, & l'adapter à no-  
 stre propos, obseruant par tout vne médiocrité meslee d'vne ag-  
 greable diuersité. POLIST. Tu ne parles pas mal: Voyons donc  
 comme tu feras cest ourage, composé de tous les autres pour-  
 traicts, & sans en estre en rien different. Lvc. Si tes yeux veulent  
 voir tout maintenant vnë Image naissante, qu'ils la composent  
 ainsi. Qu'ils prennent le chef de Venus Gnidienne, la chevelure,  
 la face, & la voûte arondie des sourcils que Praxiteles luy a faits.  
 Quant à ces yeux, ce mesme ouurier luy en fournira. La Venus  
 d'Alcamene luy prestera ses tetins, & toutes les autres parties de  
 la gorge, ensemble, ses mains poteles, où les proportiôs des join-  
 tures sont obseruees, & ses longs doigts qui finissent en vne ron-  
 deur deliée. La statuë Lemnienne de Phidias luy donnera les  
 traicts de sa face, la rendre delicatesse de ses jouës, & la perfectiô  
 de son nez, outre la belle composition de sa bouche. Elle prédra  
 de l'Amazone son col aussi blanc que le lait, de Sofandre & de

*Descriptiô d'une  
 parfaite beauté.*

Calamis vne pudeur virginale, & vn petit ris qui trompe les yeux des regardans & monstre vne gaillardise d'esprit, Sofandre mesme luy permettra d'auoir d'elle vn modeste habit pour se couvrir, si ce n'est qu'elle aura la teste nuë. Pour ce qui est de l'aage, il le faut prendre de la Venus Gnidienne, & imiter l'industrie de Praxiteles. Si ie forme vne telle Deesse, quelle opinion en auras-tu Polistrate? Ne sera-t'elle pas exactement accomplie? POLIST. Tu as obmis en l'exterieur quelque partie de beauté en descriuant ton image, & reduisant en vn seul point toutes les beautez. LVC. Ce que tu dis, cher amy, est la chose de moindre importance en ce tableau, si tu n'estimes que les couleurs puissent aucunement ayder à la beauté, & qu'il faille auoir esgard principalement à toute la bien-seance du corps. Que le noir soit mis en sa place, & le blanc aussi, meslant la rougeur du vermeillon au lieu où elle est conuenable & requise. Mais faisons essay de toutes ces choses, puis qu'il faut venir au fonds & au principal. Cōment en verrons nous le bout? Où treuuerons-nous des peintres propres à nostre dessein, afin qu'ils nous meslent les couleurs à propos? Appellons Polygnot, Eufranor, Etion, & Apelle, afin qu'ils departent l'ouurage. Eufranor luy fera les cheueux pareils à ceux de l'unon: Polygnot la iuste distāce des sourcils, & le vermeillon bien-seant aux jouës, la peignant de mesme sorte qu'il a fait Cassandre entre les Delphiens aux assemblees publiques: qu'il luy donne vn habit fait artistement, & le mieux accompli qu'il luy sera possible, pour en couvrir tous les membres du corps selon qu'il en sera besoin: qu'il en laisse neantmoins vne partie esparse au gré du vent. Qu'Apelle acheue le reste du corps à l'imitation de l'Image de Panté, meslant la blancheur d'vn peu de rougeur. Que les levres ne soient point autres, que celles qu'Etion fit à Roxane. Mais tirons vne partie de cet ouurage du plus excellent de tous les peintres, qui est Homere, laissant à part Eufranor, & Apelle; Car il faut que tout le corps ayt la mesme couleur que celle qu'il a mise aux cuisses de Menelaüs, & soit semblable à l'yuoire teinct avec le sang empourpré de l'huistre. Au demeurant, que luy mesme peigne les yeux, tels que ceux d'vne vache, c'est à dire beaux & reluisants; & qu'en l'vne des parties de l'ouurage il ayt pour second ce Poëte Thebain pour luy façonner les paupieres. Que Homere luy donne encore le ris, les espaules blanches, les beaux flancs, & les doigts rosins; Bref qu'il l'a fasse toute semblable à la

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

beauté de Venus de pur or, & beaucoup plus belle que n'est la fille de Brifeus. Voilà de quels traicts les Sculpteurs, les Poëtes, & les Peintres parferont cet ouurage. Les Graces respandront par tout son corps le maintien aymable, ou bien les Cupidons, & amoureux mene-dâces. Cet Image ne sera-t'elle pas accomplie? Y aura-t'il quelqu'un qui le puisse imiter? POLIST. Vrayement c'est vn si beau dessein que le tien, Lucian, & vn si diuin ouurage qu'il semble que Iupiter l'ayt enuoyé du Ciel, & ainsi formé du conseil de tous les Dieux. Mais qu'est-ce que tu veis faire à ceste \* Deesse? Lvc. Elle auoit des lettres en main, & sembloit auoir leu desjà l'vne d'icelles. Dauantage, elle disoit à sa chambriere, ie ne sçay quels mots en marchant, & ne parloit pas si haut, qu'on la peust entendre. Cependant elle descouuroit ses belles dents par vn mignard sous-ri. Bons-Dieux! qu'elles estoient blanches, bien rangees & de belle forme! On eut dit à les voir que c'estoient des perles transparentes, rondes, & bien polies, qui formoient vn riche carquant. Elles empruntoient leur principale beauté des levres vermillonnees avec vne grace admirable. Que si tu veux que ie t'en fasse vne particuliere description, sçache qu'elle les auoit aussi luisantes qu'est l'vnoire d'Homere, couppe fraichement. Les vnes ne surpassoient point les autres, ny en largeur, ny en hauteur, & si ne s'aduançoient pas hors la bouche, comme plusieurs personnes les ont. C'estoit vne mesme égalité par tout, vne mesme couleur, vne mesme grandeur, & vn mesme rang. Brof elles representoient vn object de grande admiration, & qui n'auoit point son pareil dans le monde en beauté. POLIST. Patiente vn peu, ie te prie, car possible sçay-je bien quelle femme c'est: Ie la cognois sans doute, s'il est vray qu'elle soit de Smyrne, & qu'elle ait à sa suite tant d'Eunuques & de soldats pour sa garde. C'est la Royne du pays, qui se fait renommer d'vn chacun pour plusieurs belles perfections qui l'annoblissent. LVCIAN. Comment la nomme-t'on? POLIST. Elle a le mesme nom que ceste belle femme d'Abirate, à laquelle Xenophon donne tant de louanges, joignant à sa modestie sa grande beauté. Lvc. Par le Dieu Iupiter ie la cognois aussi bien que si ie l'auois veue de pres avec mes propres yeux, (si forte est l'imagination que i'en ay prise dans Xenophon) & il me semble l'ouyr parler, quand ie lis de quelle façon elle arme son mary, & qu'elle l'incite au combat. POLIST. Ce n'est rien que tout cela: ie vois bien que tu n'as veu ceste-cy qu'vne seule fois, comme vn esclaire qui ne fait que passer

*\* Il entend parler de la Beauté qu'il seins auoir veue.*

*La modestie anime la beauté.*

puis que tu ne louës en elle que le corps, & la beauté, qui sont des choses trop vulgaires. Pour ce qui est des dons de l'esprit qui l'annoblissent, tu n'en fais point de mention; aussi ne paroissent-ils pas facilement aux yeux des regardans. Tu ne sçais pas encore combien elle est belle, & comme les ornemens de son ame sont du tout conformes à ceux des Deesses. l'en puis parler au vray, comme estant natif de son pays, outre que j'ay eu l'honneur de deuiser souuent avec elle; tellement qu'en ses propos familiers ie puis bien auoir remarqué sa grande douceur, sa modestie, & sa pudicité jointe à vne grandeur de courage. Voilà les ornemens desquels il faut plus faire d'estat, que de tous les autres dons, qui ne seruent que d'exterieur, comme vn vestement, lequel il ne faut preferer à la perfection d'un beau corps. Pour moy i'estime vne beauté parfaite & accomplie en toutes ses parties, lors qu'il aduiét que l'esprit semé de vertus, & le corps embelly d'une grace aymable s'entre-rencontrent: Car ie pourrois bien t'en monstres plusieurs, lesquelles sont belles, & mignardes par le dehors; mais qui souillent toute ceste beauté par la deformité de leurs mœurs: De maniere que ce qui estoit seulement à louer en vn si beau corps, est presque mort, & flestry, pour auoir contre l'excellence de sa dignité, vne si meschante maistresse qu'est l'ame du vitieux. Ces femmes, à dire le vray, sont telles que les Temples d'Egypte, lesquels en leur exterieur ne font monstre que de superbes bastimens. Que si tu entres dedans pour y voir leur Dieu, tu y treuueras, ou vn singe, ou vne cycogne, ou vn chat, ou vn bouc. Il en est de mesme de ces visages masquez, ausquels on peut bien reprocher que la beauré du corps ne suffit pas, si elle n'est accompagnée des vrayes ornemens. Non que ie vueille dire, qu'elle doie estre embellie de vestemens d'or & de pourpre, ou de riches bagues; mais bien de ce que j'ay dit cy-deuant, sçauoir de bonnes mœurs, de temperance, d'equité, & de telles autres vertus. Lvc. A ce que ie vois, Polistrate, tu nous veux payer au double, & avec vsure, comme l'on dit, & c'est ton dessein de nous monstres l'image de l'esprit, afin que nous n'admirions rien à moitié seulement. POLIST. C'est vn pesant fardeau que cestuy-cy, cher amy, car il ne m'est pas si facile de descouurir par parole les choses obscures, comme d'esleuer par louanges, ce qui est à tous manifeste. Aussi me semble-t'il que j'auray besoin moy-mesme de l'ayde de plusieurs, pour faire vne esprouue de ceste image, non seulement des Sculpteurs & Peintres; mais aussi des Philosophes, afin que

Ces courages  
sont louables  
qui n'ont rien  
quel'exterieur  
de mondain.

Quels doiuent  
estre les orne-  
mens de l'ame.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

cet ouvrage soit en sa perfection, & tiré sur l'ancien patron. Mais venons au point principal. Il faut premierement qu'elle soit douée d'une faculté de bien dire, & qu'elle n'ait pas une voix pareille à celle de ce vieil harangueur Pyllian, dont il est fait mention dans Homere; mais si harmonieuse, qu'il semble que de sa langue s'escoule un discours plus doux que le miel. Que sa parole soit plus douce que celle de l'homme, & semblable à la voix d'un ieune garçon; sçauoit, ny trop claire, ny trop effeminee: Tellement que le ton en sonne encor aux oreilles, lors qu'elle cessera de parler, & les remplisse d'un agreable murmure. Qu'elle imite le son de l'Echo qui prolonge la chose entenduë par la reflexion d'une voix reciproque, delaisant en l'esprit des auditeurs des paroles miellees, & pleines de persuasion. Quand elle voudra chanter, & accorder sa voix avec la harpe, que ce soit avec tant de melodie, que celle des Alcions, des Cygnes, & des Cigales ne luy soit aucunement comparable, ny mesme celle de la fille de Pandionne, bien qu'elle ayt accoustumé de dégoiser un ramage qui semble inimitable. Qu'Orphee & Amphion, auxquels on attribue la gloire d'auoir charmé les hommes par la douceur de leur chant, & mesme attiré les rochers, posent leurs harpes à ses pieds, & luy cedent en matiere de Musique: Car ie ne pense pas que ce Thracien, & son compaignon, ayent iamais appris (en paissant les bœufs au mont Cytheron) à obseruer toutes les sortes d'harmonie, si à propos que la cadence ny manque point, à mesurer les accords, marier la voix à l'instrument, faire que l'archet accompagne tousiours la langue, ou à toucher les cordes proprement, & avec une belle disposition. Par où ie veux dire, Lucian, que s'il t'aduenoit de l'ouyr chanter une fois, tu ne serois pas transformé en pierre par une Gorgonne; mais tu cognoistrois qu'elle est la vertu des melodieuses Sereines; Car ses chansons te charmeroient tellement, qu'elles te feroient oublier tes amys, & mesme ton propre pays. Quand tes oreilles seroient estoupees de cire, l'harmonie de ceste voix les penetreroit, si grande est la volupté qu'en tirent les escoutans: Tu l'esgallerois à celle de Terpsicoré, de Melpomene, ou de Calliope, qui charmoient esgallement les oreilles, & les esprits. Et à la mienne volonté que j'eusse d'aussi belles dents, & de semblables lèvres pour y faire penetrer l'har-

*Comparaisons  
propres pour  
louer une belle  
voix.*

\* Orphee.

nie d'une si douce voix. Puis que tu as veu la beauté que ie descris, suppose qu'elle parle de la façon que ie m'en vay dire. Mais vrayement ce n'est pas assez d'admirer en elle, ny l'exacte & parfaite promptitude de la langue, ny la pureté du parler Ionique, ny la douceur & faculté d'un deuis familier, laquelle est esparse parmy toutes les graces du bien dire Athenien, car elle tient tous ces beaux dons de ses deuanciers, comme par droict d'heritage: Ce qui est le plus admirable en elle, c'est qu'elle se plait à lire les Poëtes, & y prend beaucoup de peine, comme estant natieue d'une mesme ville que Homere. Tu as vne Image depeinte, Lucian, de ceste agreable harmonie, si l'on veut la représenter succinctement. Considere bien maintenant les autres, sans t'amuser à ceste-cy; car ie n'ay pas resolu d'en composer vne seule de plusieurs, & ce à ton imitation, veu que ce seroit peu de chose de peindre la beauté d'un corps differente de soy-mesme, pour auoir esté recueillie de tant de formes, & de diuerses especes. Il est icy question de tirer vne Image de toutes les vertus de l'ame, laquelle imite la forme & figure du vray patron. **LUCIAN.** Tu m'inuites à vn festin public, Polistrate, & où les tables sont couuertes de toutes sortes de mets. Et de verité le plus grand plaisir que tu me puisses faire, c'est de m'entretenir sur ceste matiere. **POLISTRATE.** Puis que la cognoissance de toutes les honestes & liberalles disciplines, semble estre de celles qui consistent principalement en l'exercice; Supposons qu'en elle reluisse autant de grace que de beauté, afin qu'il ne semble que ie sois moindre que toy en matiere de peindre. Et vrayement elle fera peinte de telle sorte, qu'elle possedera tous les biens qui croissent en grande abondance sur le mont d'Helicon: Et non comme Clion, Polymnie, Calliope, ou toutes les autres, chacune desquelles n'est douée que d'une seule perfection, **Que** la nostre soit esgalement docte, & meslee en tout. Dauantage, il ne faut pas qu'elle manque des dons de Mercure, & d'Apollon, car ceste Image doit estre embellie de tout ce que les Poëtes ont mis en lumiere d'excellent & de renomé par leurs vers, des memoires approuuez des Historiographes, & des louanges de Philosophie. Qu'il n'y ait pas en elle vn simple ombrage par le dehors; mais qu'elle soit peinte par le dedans de ses viues couleurs. **Que** si ie ne puis tracer aucun patron, & vray sujet

Vne belle ame  
ne chert rien  
tant que les  
exercices ver-  
tueux.

Plusieurs cho-  
ses sont requi-  
ses à la perfe-  
ction.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

de ceste peinture, il me faut pardonner; car les anciens Autheurs ne font point de mention d'une si parfaite cognoissance de disciplines: Toutesfois si tu le treuues bon, nous la consacrerons au Souuerain, car il me semble qu'il n'y a rien à reprendre en elle. Lvc. Elle est vrayement belle, Polistrate, & accomplie en toutes ses mesurés & proportions. POLIST. Il faut maintenant depeindre par ordre apres ceste Image celle de la Sagesse & de la Prudence. Nous auons besoin à cet effect de plusieurs exemples anciens, & de quelque patron Ionique qui soit moderne. Socrates & Eschynes son grand amy seront les peinctres de cet ouurage, puis qu'ils surpassent en l'art de bien faire vn pourtraict tous ceux qui ont iamais peint quelque chose de gracieux & de beau. Ainsi nous propofant ceste Aspasia Mylefienne, ( avec laquelle ce grand Olympius a conuersé ) pour vn exemplaire parfait de sagesse (tant en la grande experiēce d'affaires, qu'au soing qu'elle auoit des charges ciuiles, & en l'industrie de son esprit ) nous appliquerons le tout à nostre tableau. Elle ne sera differente en aucune chose, si ce n'est en ce que cellelà estoit peincte dans vn petit espace, là où ceste-cy est de la grandeur d'un Colosse. LVCIAN. Que veux-tu monstrer par là, Polistrate? POLIST. C'est que ie n'estime pas, Lucian, que les Images semblables soient esgalement grandes; car à dire le vray, l'ancienne Republique des Atheniēs n'est point comparable à la puissance moderne des Romains: Tellement qu'encore qu'elle corresponde à ceste semblance pour ce qui est du pouuoir, ceste-cy neantmoins l'excede en grandeur, comme estant depeinte en vn plus large tableau. Nous pouuons icy produire vn troisiēme exemple, si bon te semble, sçauoir celui de Theano, de la Poettrice Lesbyenne, & de Diotime. Theano donnera la grandeur de courage à la peinture, Saphon fera de serieuses leçons à la vie, & sera semblable à Diotime, non seulement en ce qui est des louanges que Socrates luy donne, mais il y aura de la sympathie de ces dons à ceux qui sont familiers à vn bel esprit. Par ainsi, Lucian, apprens encore qu'elle est ceste image que l'ay consacree. Lvc. Par le Dieu Iupiter elle est admirable, Polistrate; mais peins moy ie te prie ( cher amy ) ceste manfuetude qui consiste à estre ciuil en ses mœurs, & courtois enuers les indigens. POLIST. I'en suis content, & veux que nous la comparions à Theanes, femme d'Antenor, ou bien à Arete, à sa fille Nausicaë, & à quelqu'autre qui par vne particuliere faueur de fortune ayt esté doüee d'une modestie d'esprit. Il faut depeindre apres

Qui veut depeindre la Sagesse, il faut qu'il la mette en pratique.

apres ceste-cy l'image de la modestie, & celle du discours familier, afin qu'elle soit aussi chaste que Penelope fille d'Icare l'est dans Homere. C'est la raison, par Iupiter, que nous y adjouſtions encore la femme d'Abirate, duquel nous auons fait mention cy-deuant. Lvc. Tu nous as parfaitement tiré ce pourtraict, Polistrate, & sembles n'auoir obmis en tous ces tableaux aucune partie des louanges de l'esprit. POLIST. Encore n'est-ce pas le tout; car le principal chef de la louange a esté delaiſſé. Je veux dire, qu'estant esleué en si haut grade d'honneur, les heureux succez de fortune ne la doiuent point enfler de vanité, ny ses contraires effectz la ietter hors des bornes de la raison. Quelle ser-  
 tienne soy-mesme, obseruant vne iuste égalité d'esprit, & ne conçoie rien qui puisse offenser autruy. Et afin que ceux qui l'abordent luy soient plus familiers, qu'elle les prenne par la main, & leur face vne bonne reception. Car moins les personnes sont desdaigneuses, & pleines d'un mespris tragique pour se voir esleues au sommet de la roué, plus elles agreent à ceux, avec lesquels elles deuisent familièrement. Je dis à ce propos, que ceux qui employent leur puissance à supporter la pauureté d'autruy, plustost qu'à les rejeter avec vn maintien arrogant, sont les seuls qui meritent d'estre comblez des biens de fortune, & qui peuuent gauchir aux traits de l'enuie. Car ie ne pense pas qu'il y ait homme quelconque qui puisse enuier la fortune d'une personne qu'il verra estre modeste parmy les prosperitez, & ne marcher point sur la teste des hommes, comme cet Atys d'Homere, ny fouler vn moindre que soy. Cela n'adient qu'aux courages lasches & raualez, lors que la temerité de fortune qui rit à leurs vœux, les esleue a de trop hauts eschellons. Depuis qu'ils se voyent vne fois portez sur vn char volant, ils ne peuuent se tenir dans les limites de la mediocrité, & ne tournent iamais en bas leurs yeux hautains & superbes, ains taschent tousiours d'aspirer plus haut. D'où s'ensuit le plus souuent que leurs aisles de cire venans à se fondre, comme celles d'Icare, ils sont precipitez du haut en bas dans les flots de la mer, & apprestent à rire à tous ceux qui les voyent. Il n'en est pas de mesme de ceux, qui vsent de leurs aisles à l'exemple de Dedale, & ne s'esleuent pas plus haut qu'il ne faut, parce qu'elles sont attachees avec de la cire. Ceux-cy considerans, comme bien aduisez qu'ils sont, qu'il faut preuoir l'issuë de toutes choses, ne font que voltiger vn peu plus haut que les ondes, encor y mouillent ils leurs aisles le plus souuēt. Ils ne les exposent

L'homme hrite  
 la fortune  
 quand ses fa-  
 ueurs le font  
 deuenir info-  
 lent.

Plus haut on  
 s'esleue, plus  
 en est dange-  
 reuse la cheute.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

pas aux rayons du Soleil pour les faire fondre, ains vsent d'un vol mediocre & loüable. Tandis que chacun a ses ailles attachees sur le dos, les biens luy succedent en abondance les vns aux autres. Lvc. Ceste Dame n'est pas tant admirable pour l'excellence de son corps (qui la rend vne seconde Helene) que pour les dons de son bel esprit. Ses ceillades ont tant de pouuoir sur les cœurs, qu'il luy appartient bien d'estre espouse d'un Roy si affable, pour iouir avec luy de ceste principale partie de felicité, & de plusieurs autres tels biens qu'il possede à foison. Qu'elle fleurisse donc en la compagnie de son Prince, & que conuersant avec luy elle l'embrace avec un desir plein de zele: Car le plus grand heur qui puisse aduenir à vne femme, c'est d'estre estimee aussi belle que Venus, & pareille à Minerue en dexterité d'actions. Toutes les autres femmes ne sont comparables à ceste-cy, ny en excellence de corps & d'esprit (comme dit le mesme Homere) ny en matiere d'ouurages industrieux. POLISTRATE. Tu ne dis rien qui ne soit vray, Lucian. C'est pourquoy ayant fait un meslange de ces Images, sçauoir de celle du corps que tu as depeinte, & de ces autres, avec lesquelles j'ay pourtraict les beautez de l'ame, formons en vne qui soit si parfaite & aymable qu'elle se demontre à tous ceux qui sont en estre, & qui seront cy-apres. Ce faisant, nous aurons vne image plus ferme & durable, que ne sont tous les tableaux d'Apelle, de Parrasius, ou de Polygnot. Elle sera sans doute plus agreable aux regardans, comme n'estant faite de bois ny de cire, ny d'un meslange de couleurs; mais façonnee par l'industrie des Muses qui ont esté appellees à cet effet. Toutes les autres perfections cederont aux siennes, puis qu'elle represente & la beauté du corps, & toutes les vertus de l'ame.

---

### SVR LES IMAGES.

POLISTRATE.

*Ce Dialogue est  
vne Apologie du  
discours prece-  
dent.*

QVANT à moy, Lucian, dit ceste femme, j'ay assez veu cōbien est grande l'affection que tu me portes, & quel est l'honneur qu'il t'a plu me faire par ton traicté: Car il est impossible qu'aucun me voulust donner ces loüanges, si quelque bien-veillance particuliere ne l'induisoit à escrire: Mais afin que mon intention

te soit descouverte, aye ie te prie ceste croyance de moy; Que ie n'escoute point volontiers les discours qui sortent de la bouche de certains flatteurs plus prompts à tromper qu'à bien faire. Toutes les fois que quelqu'un m'attribuë trop de louanges, ie suis esprise de honte, & peu s'en faut que ie ne bouche mes oreilles pour ne l'ouyr. Telle action me semble plus digne de moquerie que de louange. Car les louanges se doiuent estendre iusques là seulement, que celui qui les reçoit ne se sente point esloigné de ce qu'on dit de luy, mais esgal aux tons qu'on luy donne. Tout ce qui s'estend par delà ces bornes est estrange, absurde, & coupable de flatterie. Vrayement i'en cognois plusieurs, dit-elle, lesquels prennent plaisir qu'en les louant on leur attribue des choses desquelles ils sont bien esloignez. Côme, si quelqu'un appelloit heureux vn vieillard pour la vigueur de ses ieunes ans, ou bien s'il attribuoit la beauté de Nire, ou de Faon à ceux qui sont laids de corps, & qui se font accroire que ces excessifs tesmoignages de louange farderont leur laideur, & que le vieillard rajeunira derechef. Et pour moy ie scay fort bien que Pelias a esté de ceste opinion: mais il en va tout autrement; car le prix de la louange seroit bien cher, si par le moyen de la vanité du discours nous pouuions iouir de la chose où nous aspirons. Or il me semble, dit-elle, qu'il en aduient de mesme à ceux qui sont ainsi louëz faussement, qu'à celui qui portant vn beau masque le dône à vn autre, qui est tout défiguré de visage, & lequel se flatte en ceste beauté desguisee. Que si le premier qu'il auroit à rencôtre le luy rompoit sur la face, il seroit digne de grande moquerie, parce que la laideur de son visage qu'il croiroit tenir cachee, viendroit à se descourir. On le pourroit aussi comparer à vn homme de petite stature, lequel ayant chaussé de hauts brodequins, voudroit paroistre aussi haut, que ceux lesquels estant esgalez à luy le surpasseroient d'une coudee entiere. Elle adoustoit à cecy, Qu'une certaine femme des premieres bourgeois de la ville, (fort belle à la verité, mais petite de corps) auoit esté louee par les vers d'un certain Poëte, tant pour plusieurs autres vertus, que pour sa stature, fort haute, disoit-il, sans auoir hôte de remplir de telles flatteries les oreilles du peuple. Et nonobstant ceste femme se laissa tellement abuser à ces vers mesongers (côme si ce Poëte eust peu adiouster quelque chose au defaut de ce corps) qu'elle en frappa ses mains d'aise. Ce flatteur l'entretint long temps en ceste vanité, iusqu'à ce qu'un certain qui se trouua là present s'ap procha de son oreille, & luy dict: Ne

*Celuy qui loué ne doit iamais mentir de peur d'estre estimé flatteur.*

*Contre ceux qui se plaisent aux faulces louanges.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

parle pas tant, mon amy, de peur que tu ne fasses croistre ceste femme par tes discours. Elle affirmoit encore que Stratonice femme de Seleucus auoit fait de mesme que ceste-cy. Car elle proposa le prix d'un talent à quiconque loueroit sa chevelure avec plus d'artifice; & neantmoins elle auoit la teste difforme & pelee. Et bien qu'un chacun sceust assez que les cheueux luy estoient tombez par vne longue maladie, les principaux Poëtes de son temps, comme execrables flatteurs, ne laissoient pas de luy dire, que sa chevelure estoit d'hyacinthe, & que son poil se fritoit en mille nœuds crespelus & mignards. Ils comparoient aussi quelquefois au persil des iardins vne perruque qui n'estoit pas encor en estre. Elle se mocquoit donc de tous ces deuis, qui fournissent à tels flagorneurs mille matieres de flatterie. Ce vice n'est pas seulement commun aux Poëtes, disoit-elle, mais encore aux Peintres: Car les mortels cherissent les Peintres, par lesquels ils ont esté pourtraicts vn peu plus beaux qu'ils ne sont. N'y en a-t'il pas quelques-vns qui commandent à tels ouuriers, ou bien qu'ils ostent quelque defect de leur nez, ou qu'ils peignent leurs yeux encore plus noirs qu'ils ne sont, & ainsi des autres superfluites qu'ils desirerent estre adjoustees à leur beauté. Cependant ils sont si fols que de se laisser piper à ces affronteurs, lesquels couronnent des pourtraicts qui ne leur ressemblent en rien. Voylà les discours qu'elle renoit, en loüant tousiours les autres poincts de ton liure. Ce qui la faschoit le plus, c'estoit la comparaison que tu faisois d'elle à la beauté de ces deux Deesses Iunon & Venus. Je ne suis pas de si haute qualité, disoit-elle, ny mesme toute la nature humaine; & si n'eus iamais enuie qu'il m'esgalast à ces anciennes heroïdes Penelope, Arete, & Theane. Mes defauts sont trop grands au respect des perfections de ces belles Deesses. Car c'est la verité, continua-t'elle, qu'honorant, comme ie fais les choses diuines d'une conscience superstitieuse, il y a du danger que ie ne semble auoir affecté ceste louange, comme fit Cassiopee: Toutesfois ceste-cy s'opposoit simplement aux beautez des Nereïdes, & adoroit Iunon & Venus avec beaucoup de respect. Par ainsi, Lucian, elle te prie de te desdire de ces loüanges, autrement elle s'en va protester à ces Deesses, que tels comptes ont esté par toy faits à plaisir, & contre sa volonté. Au demeurant elle a bien voulu que tu sceusses que ce ne luy est pas vn petit tourment de voir que ton liure est en lumiere; de mesme façon que tu l'as escrit, sans auoir aucun esgard au seruice des Dieux. Tellement que tous la

*De la flatterie  
des Peintres.*

croiront coupable d'un enorme peché, si elle souffre d'estre comparée à Venus Gnidiene. Elle m'a commandé pour ce sujet de te représenter les choses que tu as dictes sur la fin de ton liure, par lesquelles tu as tesmoigné que la mediocrité de son esprit estoit vuide de toute arrogance, n'aspirant point par dessus le pouuoir des mortels, mais costoyant toujours la terre en son vol. Il s'oublie tant encore, dit-elle, que d'esleuer la femme aussi haut que le ciel, & la comparer aux Deesses. Là dessus, elle te prie d'auoir vne même conception qu'Alexandre, lequel ayant ouy dire à vn Architecte, qu'il transformeroit entierement le mont Athos, & le tailleroit avec tant d'artifice, que la merueilleuse masse de tout le mont représenteroit l'effigie du Roy, qui tiendroient vne ville en chascque main : Il ne voulut iamais entendre à ces prodigieuses promesses, comme sçachant bien, que cet ouurage surpassoit les forces de l'ouurier, lequel il renuoya rudement, disant qu'il le vouloit faire vn Colosse par imagination, & non par effect. Il luy commanda donc de laisser Athos comme il estoit, sans y toucher, & de ne reduire vne si grande montagne à la semblance d'un si petit corps. Ce qui luy faisoit louer la grandeur de courage d'Alexandre, disant, que ceste action luy auoit dressé vne plus grande statuë, que n'estoit Athos aux esprits des hommes, parmy lesquels la memoire de cet euenement ne mourroit iamais. Il monstroit par là combien estoit releué son courage lors qu'il mesprisoit vn si grand honneur. De mesme elle louoit bien ta fiction & admiroit l'industrie de tes Images, mais elle n'y voyoit point de ressemblance, comme n'estant pas digne de si grands honneurs, ny sème quelconque. Voilà pourquoy maintenant elle te renuoye tous ces tiltres admirables que tu luy as deferez, & te prie de pourtraire sa face au naturel, & l'illustrer d'honestes louanges, prenant garde que le souiller ne passe la mesure du pied. Dauantage elle m'a donné charge de te remonstrer encore ce point: J'entends, dit-elle, que plusieurs confirment cecy; mais c'est à faire à vous autres hommes d'examiner si cela est ou non. Il n'est pas permis aux vaincueurs des Olympiades de dresser des statuës plus grandes que leurs corps ne sont, veu mesme qu'il y a des Commaissaires deputez exprès pour prendre garde qu'il n'y ayt rien de superflu & contre la verité, afin que toute l'histoire du combat de chascque Lutteur se rapporte à la mesure de son corps. Aduise donc, dit-elle, que nous ne prenions occasion de mentir en la mesure, & que les Sur-intendans & Preuosts ne renuersent ta

*Histoire d'Alexandre & d'un sien Architecte.*

Tous excez de louange sont blasmables,

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

statuë. Voilà tout ce que ie luy ay ouy dire. Considere maintenant, Lucian, de quelle façon tu changeras ton traicté, & en osteras le superflu; de peur que par impieté tu ne peches meschamment contre les Dieux. Ceste femme en lisant ton discours frissonnoit en son esprit, & prioit humblement les Deesses qu'elles luy fussent propices. Il luy faut donc pardonner, si elle a souffert quelque chose de feminin & de familier aux femmes. Et pour moy ie puis dire avec verité qu'aussi-tost que i'ouys ce qui se passoit, ie n'y pris pas garde autrement, ayant les yeux attachez sur l'escriture: Mais apres qu'elle m'en eust fait certain, le mesme m'aduint qu'à nous autres hommes, lors que nous portons la veuë sur quelque object: Car en contemplant vne chose de si pres qu'elle touche mesme nos yeux, nous ne pouuons la voir si exactement. Que si nous la regardons esloignez par certaine distance, toutes especes nous paroissent plus euidentes, & nous pouuons iuger plus clairement de ce qui est bien ou non. Ie veux dire maintenant, que comparer ceste-cy, qui est vne creature mortelle, à Iunon, ou à Venus, ce n'est autre chose que mettre en pieces, & roigner le renom de si grandes Deesses. La principale raison de cecy, c'est qu'en telle sorte de comparaisons ce qui est petit ne croist pas tant, que par vn contraire ce qui est grand s'amoindrit, lors qu'il est rauallé à vne chose plus vile, & abjecte. Comme par exemple, si deux hommes marchotent ensemble, & que l'vn d'eux fut grand de corps, & l'autre fort petit de son naturel, il seroit impossible en les esgalant, que l'vn ne se monstrast plus haut que l'autre, quand le plus petit se dresserait sur le bout des pieds. Que s'il faut qu'il y ait vne mesme égalité de longueur entre-eux, il est necessaire que le plus grand baisse la teste, pour paroistre petit. Le mesme en aduient en ces Images; car la vertu de l'homme, qui est comparee à Dieu, n'est pas tant augmentee, comme la grandeur de Dieu est diminuee, lors que sans obseruer l'égalité requise, on en fait vn paralelle à ce qui est plus abject. Et vrayement si quelqu'vn ignorant les choses terrestres, vouloit s'esleuer aux celestes par son discours, il donneroit moins de subject aux hommes d'entrer en soupçon d'impieté: Mais pour toy, tu n'auois que faire de comparer avec tant d'audace ceste femme à Venus, ou à vne Iunon, puis qu'il y a tant de beautez dans le monde. Par ainsi, Lucian, regarde par quel moyen tu pourras t'exempter de l'enuie. Et de verité, ie m'estonne fort de

*Discours sur les comparaisons des choses inegales.*

*Vne comparaison ne vaut rien, si l'egalité des personnes n'y est obseruee.*

te que n'estant pas si aspre à louer autruy, tu t'es laissé porter maintenant à ceste action par ie ne sçay quelle fatalité, & as esté si prodigue de louanges. Ne pense pas que tu fois blasmable, si tu appliques la lime à ton discours, & te desdis de ce que tu as desjà composé. Fidias en fit bien de mesme, lors qu'il eut acheué l'Image de Jupiter pour les Heliens: Car on tient qu'il exposa son œuvre à la veüe de tous, & se cacha derrière la porte de sa boutique, pour escouter ce que chacun des regardans loueroit ou reprendroit. Que si l'un blasmoit le nez, l'autre le visage, ou bien vn semblable defaut; apres que tous s'estoient retirez, Fidias reprenoit son tableau, & le corrigeoit à la volonté du peuple. Ce grand Peintre sçauoit bien qu'il ne falloit pas mespriser le conseil du populaire, & que plusieurs voyoient plus, que non pas vn seul, bien qu'on sçeuft assez que c'estoit tousiours vn ouurage de Fidias. Je viens à toy de la part de ceste femme, pour te faire ce rapport que ie ne puis moy-mesme rejeter, ny treuuer mauuais. Et puis que ie t'ayme si estroitement, comme le plus intime de mes amis, il faut necessairement que ie te persuade de suivre son conseil. **LVCIAN.** Je n'eusse iamais pensé, **Polistrate**, que tu eusses esté si grand discoureur: car tu as fait vne accusation pleine de tant de paroles à l'encontre de ce mien traicté, que tu ne m'as point laissé d'esperance de me deffendre. Tous ceux qui en ont voulu parler, sont sortis hors des bornes de la raison, & d'un vray iugement, principalement toy qui as condamné mon opuscule sans auoir ouy plaider ma cause: Aussi n'auois-je point d'Advocat pour moy. Il n'est pas que tu ne sçaches, qu'il est bien aysé, comme dit le prouerbe, à celuy qui court le prix tout seul de l'emporter & de vaincre. De maniere qu'il ne faut pas s'estonner, si nous auons esté repris, sans qu'on nous ayt fait escouler l'eau, ny donné loisir de respondre. N'est-ce pas vne chose bien absurde, que vous ayez fait l'office d'accusateur, & de Iuge ensemble? Tu ne me conseillerois pas de ne dire mot, & de me contenter des ordonnances du Senat. Il vaut mieux que l'escriue quelque Palinodie, suivant le Poëte Imeree, ou bien permettez-moy vous autres d'en appeller à vne autre Iurisdiction. **POLISTRATE.** Par le Dieu Jupiter nous en sommes contents, pourueu que tu vueilles respondre equitablement à nos objections, & si ie te promets que tu ne plaideras pas ta cause en vn parquet où tes ennemis president,

Il n'est pas mal aysé de gagner à celuy qui joue tout seul.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

comme tu dis; mais tes propres amys en seront les Iuges. Quant à moy, ie suis tout prest de peser & considerer la matiere avec toy. Lvc. Voilà qui va bien, Polistrate, mais ie m'estonne fort d'une chose, c'est de ce que i'ay à plaider ma cause en l'absence de ceste femme; car, sans doute, il vaudroit bien mieux pour moy qu'elle y fust. Toutesfois, puis que ce commandement m'est fait, il me faut entrer en deffence: Que si tu me voulois promettre de porter la parole pour moy, & estre mon Messager, comme tu es le sien, ie me mettrois au hazard, & viendrois au fort. POLIST. Assure toy, Lucian, que si tu tasches de faire vne briefue response, i'en seray moy-mesme le rapporteur. Lvc. Si aurois-je bien besoin d'une longue harangue, pour refuter vne accusation si mordante: mais ie procederay succinctement & en peu de mots pour l'amour de toy. Dy luy donc cecy de ma part. POLIST. Nenny, Lucian, tu harangueras, s'il te plaist, de mesme que si elle estoit icy, & ie t'imiteray en parlant à elle. Lvc. Je le veux, Polistrate, puis que tu le treuves bon. Suppose qu'elle m'ayt dit premierement tout ce que tu m'as raconté de sa part: Il nous faut maintenant commencer la seconde harangue. N'aye peur que ie rougisse de honte, en te decouvrant ce qui m'est aduenu, bien que ie sue & frissonne desjà, quand ie pense à ce que tu m'as dit: Et ce qui me fasche le plus en cecy, c'est qu'il ne me semble pas que ie la voye. Neantmoins il est temps que ie commence: car ie ne m'en puis desdire honnestement, & que ie feigne de l'auoir pour object. POLIST. Par le Dieu Iupiter, elle demonstre à son visage vne grande douceur: Ne vois-tu pas comme elle est ioyeuse & gaillarde? Sus donc, prens courage, & commence ta harangue. Lvc. Je ne scay (ô la plus belle femme du monde, & qui as esté, comme tu dis, louée avec vn excès de paroles) pour quelle cause en esleuant tes vertus, ie n'ay point parlé du respect que tu portes aux Dieux, l'adoration desquels est par toy mise au rang des choses plus hautes. Sans doute ie deuois bien traicter de ceste perfection, qui vaut plus que tout ce que i'ay dit cy-deuant. Pardonne moy ie te prie, si ie t'ay deféré cet honneur en peignant ton image, car ç'a esté par ignorance & par oubly. I'eusse plus volontiers depeint ceste perfection, que tout autre merite, bien qu'il me semble en auoir dit beaucoup moins que la dignité de la chose le requeroit. Consideres donc combien est grand ce tesmoignage d'une solide louange par moy obmis, & quelle la demonstration d'une bonne vie que i'ay mesprise. Car tous ceux qui ont accoustumé d'adorer les diuinitez des

La viuacité  
d'esprit consiste  
à despescher  
vne matiere en  
peu de paroles.

des Dieux immortels doiuent estre estimez les meilleurs aux actions humaines: Que s'il me falloit faire vn nouveau discours, & crayonner vn autre pourtraict, au lieu d'en oster, i'y dōnerois vn lustre qui seroit comme le chef de tout ce corps. Je ne nieray dōc pas que pour ce subject ie ne te doieue remercier grandement. D'ailleurs quand i'ay loué la modestie de ton esprit, l'honneste refus que tu en as fait t'a renduë encore plus louüable: Car c'est vne marque d'vn noble courage, de ne se repaistre point de ces vanitez, mais de rougir en les entendant, & tesmoigner par vne hôte qu'elles sont plus grandes que nostre merite. Moins tu fais d'estime de ces louüanges, plus tu donnes de subject aux hommes de t'esleuer: Tellement qu'on peut bien dire de toy, qu'il t'est aduenü selon le dire de Diogene, lequel estant interrogé quel estoit le plus court chemin pour atteindre à l'honneur: C'est le mespris de la gloire, respondit-il. Pour moy, ie dirois volontiers avec luy, si quelqu'vn m'interrogeoit qui sont ceux qui meritent d'estre louiez: que ce sont principalement les hommes, qui ne tiennent compte que du los. Lors qu'en peignant ta beauté, ie l'ay comparee à Venus Gnidienne, & à celle des iardins, ensemble à Iunon & à Minerue, il t'a semblé qu'il y auoit de l'excez en ces titres, sans considerer la verité de cet ancien dire: *Que tout est permis aux Poëtes & aux Peintres.* Je dis bien dauantage, c'est que ceux qui font mestier de louer autrui doiuent estre plus libres en leurs paroles, bien qu'ils aillent leur petit pas, rampent contre terre, cōme moy, & ne se laissent transporter à la vanité par le haut style des vers. La louüange est vne chose libre, & qui n'est point subiecte à aucunes loix, longueurs, ou mesures. Elle n'a rien de si propre, que de se peiner à demonstrier en beaux termes ce qu'elle louë, & le rendre digne de l'amour d'vn chacun: Neantmoins ie suis content de n'aller point par ce chemin, de peur qu'il ne te semble que ie fasse cecy par mesgarde, ou par ignorance. Il n'est pas que tu ne sçaches bien, qu'entre autres preceptes des harangueurs, il faut que celuy qui louë vse de comparaisons, d'images, & de similitudes pour demonstrier ce qu'il veut. Le sommaire de bien pourtraire & feindre quelque chose gist en cecy principalement, qu'on n'adapte pas quelque sujet à son senlable, ou qu'on ne le compare point à ce qui est de moindre valeur, mais bië que la louüange soit releuee iusques au patron le plus haut: Cōme par exemple, si quelqu'vn voulant louer vn chien, le disoit estre plus grad qu'vn lievre, ou qu'vn chat, dirois-tu qu'il sçeuist bien la maniere de

*Apophtegme de Diogene sur l'acquisition de l'honneur.*

*Aucun ne peut cōtraindre nos volontez à louer autrui.*

*Preceptes de louange.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

louër. Vrayement nenny: Non pas mesme quand il l'esgaleroit à vn loup. La louïange seroit parfaite, si le chien estoit comparé au lyon en grosseur & force de membres: Voilà pourquoy le Poëte louïant le chien d'Orion, affirme qu'il a tué vn lyon. Et de-rechef, si pour louër Milon Crotoniate, ou Glaucus de Cariste, ou Polydamas il comparoit leur force à celle d'vne femme, ne meriteroit-il pas d'estre mocqué? Ouy sans doute. Quand ainsi seroit qu'il esgaleroit des personnes si robustes à d'autres hōmes, celà ne suffiroit pas pour vn honneur parfait & accompli en toutes ses parties. Il faudroit pour les bien louër leur donner les mesmes louïanges, que ce grand Poëte attribüé à Glaucus, adjoustant que le robuste Pollux n'oseroit venir aux mains avec vn homme si fort, ny mesme le genereux fils d'Alcmené. Tu vois comme il les compare aux Dieux, & les depeint par leurs viues couleurs. Glaucus ne se faschoit pas d'estre égalé aux premiers Dieux entre les Athletes, & les Lutteurs; & les Dieux ne se vangeoient point ny de Glaucus, ny du Poëte, pour auoir vſé d'excessiues louïanges, contre le droit de la Religion. Ces deux ont vescu parmy les Grecs avec beaucoup de reputation; l'vn, ſçauoir Glaucus, pour la dexterité de ses forces, & le Poëte, pour la grauité de son docte Poëme. Ne t'estonne donc pas si j'ay ensuiuy les preceptes necessaires à celuy qui louë, & vſé de termes fort hauts en ma harāgue.

*De la difference  
qu'il y a entre  
louer & flatter.*

*Le flateur est  
plus variable  
que le Polype.*

Quant à ce que tu dis, que tu n'aymes point les hommes qui par flatterie taschent de gagner l'amitié d'autruy, ie t'en louë dauantage, & t'en ſçay vraiment bon gré; car il ne falloit pas que tu fisses autrement. Mais il y a bien de la difference du discours de celuy qui louë à la folle vanité du flateur: Cestuy-cy ne louë que pour le gain, & sans auoir esgard à la verité pense que toutes choses doiuent estre prisees indifferemment: Ce qui est cause qu'il ment impudemment, & y adjouste tousiours quelque trait de son inuention. Tellement qu'il n'a point de honte de faire paroistre Tharsite (qui est le plus laid de tous les mortels) plus beau que n'estoit Achille. Ores il dit que Nestor est le plus ieune de tous ceux qui ont combattu deuant Ilion; tantost il fait vn serment solemnel, que le fils de Cræsus a meilleure ouye que Melampe; & maintenant il affirme, que les yeux d'Iphné sont plus clairs que ceux de Lyncee. Il dit tout comme bon luy semble, pour en qu'il autorise son mensonge par l'esperance du gain. Celuy qui dōne vne vraye louïange n'en fait pas de mesme. Il ne ment iamais, & n'attribue rié à celuy qu'il louë, qu'il ne le posse de desſà. Les seuls

biens desquels la nature l'a doué luy semblent loüables, & s'ils sont en petit nombre, il les augmente, & les dit estre plus grands. S'il veut loüer vn cheual, animal admirable en sa viftesse, il dit, qu'il vole par dessus les espics, sans les toucher; & pour mieux exprimer sa course luy donne l'epithete de pied-leger. Dauantage s'il admire par ses loüanges vn superbe edifice, il ne fait point de difficulté d'en parler en ces termes. Tel est par le dedans le magnifique palais du grand Dieu. Le flatteur ne feroit pas ainsi; car il donneroit ceste loüange à la pauvre cabanne du Bouvier Hibot, pourueu qu'il eust esperance d'en tirer du salaire. Il se plairoit à imiter Cynetus, flatteur de Demetrius Poliorcetus, lequel ne sçachant de quelle flatterie chatouiller l'oreille de ce Prince, qui estoit trauaillé d'vne toux importune, il luy souloit dire; Qu'il sonnoit fort melodieusement du gosier. Or l'vn ne peut pas estre distingué de l'autre par ceste seule difference, Que ceux qui sont bien experts à flatter, n'ont point de honte de mentir assuremēt, pour l'amour des hommes qu'ils chatouillent, & que ceux qui se plaisent à loüer esseuent outre mesure, & plus que de raison les vertus du corps & de l'ame. Mais ce qui est le plus remarquable en cecy, c'est que les flatteurs vsent de superfluitez excessiues en toutes les occasions, & ceux qui loüent s'arrestent dans les bornes d'vne certaine mediocrité. Voilà les marques & differences du flatteur, & de celuy qui loüe, que i'ay tirees d'vne infinité d'autres distinctions, afin que tous ceux qui s'estudient à descire les loüanges d'autruy ne soient par toy blasmez innocemment, & que tu esgales l'vn & l'autre par sa propre mesure. Examine maintenant, ie te prie, ce que i'ay dit, suiuant les reigles de ces deux differences, afin que tu cognoisses si ie puis estre repris iustement. Tu auois du subject de m'appeller trompeur, & plus grand flatteur que Cynetus, si i'eusse comparé quelque vieille carcasse au simulacre Gnidien: Mais si ie t'ay depeinte telle que tu es, ceste audace ne me doit pas estre tournée à vice. Que si tu m'objectes qu'estant femme comme tu es, ie ne te deuois pas comparer aux Deesses immortelles: ie te respons, que ie ne puis taire la verité, & que ie ne t'ay point esgalee aux Deitez, (ô femme d'esprit incomparable) mais bien aux ouurages des plus grands ouuriers faictes de pierre, d'airain, ou d'yuoir. Je ne pense pas pour moy, que ce soit vn si meschant acte de comparer aux mortels les choses qui sont faictes par leur industrie; si ce n'est que tu penses que ceste statue de laquelle Fidias a esté l'ouurier, soit la Deesse Mi-

*Du flatteur Cynetus.*

*Ceux qui ont du courage ne peuuent taire la verité.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

nerue, ou bien celle que Praxiteles a faicte depuis peu en Gnidie, la celeste Venus. Garde toy bien de te laisser choir en vn si grand peché, que de conceuoir en ton esprit ceste opinion des Deesses, puis que l'industrie des hommes n'en peut imiter les vrayes Images. Si ie t'ay faict semblable à ces Deitez, ie ne suis pas le premier qui ay ouuert ce chemin aux louanges. Plusieurs grands Poëtes m'ont seruy de guide, & entr'autres Homere, qui est de la mesme ville que toy, & lequel ie rappelleray maintenant des Enfers, afin qu'il plaide ma cause: & n'aye peur qu'il soit repris avec moy. Tu fucillettes si souuent les beaux ourages qu'il nous a laissez par vn assidu trauail, que tu peux bien auoir leu, comme parlant de la captiue Briseis, il dit, qu'estant semblable à la Venus d'or, elle pleuroit la mort de Patrocle. Et ne se contentant pas de la comparer à Venus en grace & beauté, il adjoustę vn peu plus bas,

*Te los est bon,  
quand vn bon  
le nous donne.*

*Ceste femme en son ducil est semblable aux Deesses.*

Quand tu lis cecy dans ses œuures, luy portes-tu de la haine; ou bien laissez-tu cheoir le liure des mains? Si tu ne luy permettois point de donner ces loüanges, tu dementirois l'antiquité, laquelle a souffert iustement qu'il ayt parlé de la sorte. Il ne s'est iamais treuüe personne qui ayt repris ses louanges en luy, baffouë son Image, & noté d'infamie ses vers; comme supposez & bastards. Que s'il luy est loisible de comparer vne femme barbare & qui pleure à la Venus d'or, pourquoy n'esgaleray-je pas aux images des Deesses vne autre femme (laissant à part la beauté, car tu ne veux pas souffrir d'estre loüee publiquement) d'vne belle humeur & qui rit avec tant de grace? Tu n'ignores pas, comme loüant Agamemnon, il a tiré de toutes parts, & représenté au vif les Images des Dieux, quand il le dit estre semblable à Iupiter, d'yeux & de teste, de ceinture à Mars, & de poitrine à Neptune? Et en vn autre endroit il le compare à Mars le meurtrier. Combien de fois vsant des comparaisons des Dieux, demonstre-t'il que ce Phrygien fils de Priam, est pareil à vn Dieu en beauté, de mesme que le fils de Pelee? Mais ie suis content de reuenir aux exemples des femmes; Je m'assure que tu as autrefois leu ces vers,

*Ceste-cy qui n'a rien d'humain, ny de profane*

*Est semblable à Venus, ou plustost à Diane.*

Or il ne compare pas seulement les mortels aux Dieux, mais encore il fait la cheuelure d'Euforbe ( toute moite de sang, & couuerte de poussiere ) semblable à celle des Graces. Ces façons de

parler sont si coustumieres à Homere, qu'il n'y a si petit traict dans sa Poësie qui ne soit enrichy de diuines comparaisons. Qu'on ne me reprenne donc point, & que la liberté d'entreprendre le semblable ne me soit pas ostee. Ces similitudes sont si communes qu'Homere n'a point encore fait de difficulté de louer les Deesses par les choses plus basses; comme quand il compare les yeux de Iunon à ceux des vaches, les paupieres de Venus aux violettes, & lors qu'il donne à l'Aurore des doigts de roses. Pour ce qui est de la beauté, il me semble qu'on peut comparer quelqu'un à un Dieu, pourueu que ce soit avec modestie. En quel rang mettrons nous tous ceux qui ont usurpé les noms de Bacchus, de Vulcan, de Neptune & de Mercure? La femme d'Euagor Roy des Cypriens ne se faisoit-elle pas appeller Latone, sans que la Deesse s'en offensast, bien qu'elle eust assez de pouuoir pour la transformer en pierre, comme Niobé. I'obmets à dire que les Egyptiens (encores qu'ils ayent des mal-heureux Dieux) vsent néanmoins à tous propos des noms diuins, & en tirent la plus grande partie du ciel. De maniere qu'il ne faut pas que ces louanges te troublent l'esprit, & te fassent attendre un supplice des Dieux. Car s'il se treuve en ce traicté quelque peché commis contre la Diuinité, tu n'en es pas coupable, si tu ne crois qu'il y ait de la faute à l'ouyr. Pour moy, ie ne pense pas que les Dieux me vueillent chastier plustost qu'Homere, & que les autres Poëtes. Que si ces louanges meritent un chastiment, pourquoy n'ont-ils desia puny le Prince de tous les Philosophes, lequel a tesmoigné que l'homme estoit le simulacre, & la semblance de Dieu? Ie pourrois alleguer plusieurs autres choses sur ceste matiere, lesquelles ie passeray sous silence, afin que Polistrate te puisse mieux rapporter nos propos, en ayant la memoire toute fraische. POLIST. Ie ne sçay, Lucian, si ie pourray bien faire ce que tu dis, & raconter un discours si long que le tien; Car tu n'as pas laissé d'haranguer un long temps, bien que l'eau fut desia respandue. Toutesfois ie tascheray de m'en ressouenir. Ne vois-tu pas comme ie m'en vay, tenant les oreilles bouchees, de peur que quelque partie ne s'escoule de ma memoire, ou que ie ne confonde l'ordre de la harangue, & me fasse mocquer de moy. LVCIAN. C'est à toy, Polistrate à t'acquitter de ton deuoir, & tascher de respōdre à propos. Il me suffit de t'auoir mis la fable en main: Cependant ie me retire du jeu, attendant l'issuë de ce combat, pour me tenir prest apres que l'arrest des Iuges sera publié.

*Comparaisons  
diuerses.*

*L'homme est le  
simulacre de  
Dieu.*

TOXARIS, OV, L'AMITIE.

MNESIPE.

*Il demonstre les effets de la vraye amitie par les exemples d'un Grec & d'un Scythe chacun desquels s'achete de deferer à son pays: le premier honneur de ceste vertu.*

*Sommaire de la vie d'Oreste & de Pylades.*

**Q**UE veut dire, Toxaris, que vous autres Scythes sacrifiez à Oreste, & à Pylade, & les tenez pour des Dieux? **TOXARIS.** Nous leur sacrifions, Mnesippe, & les reuerons comme des hommes saints & vertueux, non en qualité de Dieux. **MNESIPE.** Vous avez donc accoustumé d'offrir des sacrifices aux gens de bien, apres leur decez, de mesme qu'aux Dieux. **TOXA.** Nous faisons bien dauantage, c'est que nous les honorons, & en solemnisons les festes. **MNESIPE.** Quel fruit esperez-vous d'en cueillir, car il n'y a point d'apparence que vous leur sacrifiez pour auoir part à leur bonne grace, puis qu'ils sont desjà morts? **TOXARIS.** Possible qu'ils ne nous sont pas moins fauorables, bien qu'ils soient hors du monde, pour la creance que nous auons, qu'il n'y a pas tant de profit à honorer les viuans qu'à solemniser la memoire des grâds personnages, & reuerer les deffuncts; Puis, nous estimons que par ce moyen plusieurs des nostres tascheront de les imiter. **MNESIPE.** En verité vous ne iugez pas mal; mais pour quel sujet faites vous tât d'estat de Pylades & d'Oreste, que vous les esgalez aux Dieux, sans considerer qu'ils estoient estrangers, & mesme vos ennemis? C'est possible, parce qu'estant agitez par la tourmente, & pris par les habitans de Scythie pour estre immolez à Diane, ils surprindrent le geolier, tuèrent le Roy, emmenerent la Prestresse, enleuerent Diane, & se sauuerent sur mer, se disans estre des vostres. Que si vous les homorez pour cet acte, sans doute vous en treuuez plusieurs semblables à eux. Considerez vn peu, si depuis ce temps là, iusques à ce iourd'huy, l'on ne peut pas nômer maints Orestes, & Pylades en vostre Scythie? Si l'on chasse de ceste sorte tous les autres Dieux de vostre contree, vous serez bien-tost sans Religion, & ie crois, que laissant les Dieux à part, vous deiserez les hommes qui les auront offencez, & ferez des sacrifices à ceux, qui commettront des sacrileges en vostre pays. Que s'il est ainsi que vous n'honoriez pas Oreste, & Pylade, pour le subject que ie viens de dire, mais pour quelqu'autre bien-faict; Ie voudrois bien scauoir pourquoy ne les ayant point deisiez par le passé, vous

leur sacrifiez maintenant ; les iugeants estre tels , & leur offrez pour victime ce qui n'estoit iadis appresté pour eux ? Ces choses me semblent tout à fait ridicules , & repugnantes à ce que vous auiez parauant decretté. **TOXA.** Les forfaitts que tu viens de raconter, **Mnesipe**, sont les effets de deux vaillants hommes : Ce n'est pas peu de chose qu'ils ayent pris la hardiesse de venir d'un si lointain país, pour trauerfer la mer où les Grecs n'auoient pas encore nauigé, excepté ceux qui menerent vn camp en Chalcide dans le nauire Argos, sans s'estonner, ny des fables que l'on raconte d'icelle, ny de son nom mesme. Car elle estoit appelée inhabitable, & sans logis, parce qu'il n'y auoit que des peuples sauuages qui s'y habitoient. N'ont-ils pas fait vaillamment de s'estre eschappez d'entre les mains de ceux qui les retenoient ; d'auoir pris vengeance de l'outrage que leur auoit fait le Roy, & enleué Diane auant que partir ? Ces actions ne sont-elles pas admirables, & ne meritent-elles point que tous ceux qui font profession de louer la vertu, leur deferent de diuins honneurs, bien que ce ne soit pas la cause principale, pour laquelle nous appellons heroïques **Oreste**, & **Pylade** ? **MNESIP.** Dymoy donc, quel acte si admirable & diuin ont-ils commis outre celà ? Car quant à la nauigation, & à leur loingtain voyage, ie te nommeray plusieurs marchands qui ne sont pas moindres en Diuinité que ceux-cy, lesquels en ont bien fait autant ; & entr'autres les Pheniciens, qui ne nauigent pas seulement au Pont, en la Meotide, & au Bosphore ; mais qui courent tous les coings de la mer tant Grecque que barbare. Ceux-cy s'en retournent en leur pays sur la fin de l'Automne, apres auoir passé vn an entier à costoyer tous les riuages : & neantmoins tu en pourras faire tes Dieux aussi-bien que des autres, quoy que plusieurs d'entr'eux fassent trafic de vendre du vin, des salines, & de la chair. **TOXA.** Puis que tu parles ainsi, **Mnesipe**, ie te veux monstrer maintenant, comme nous qui sommes barbares, auons beaucoup meilleure opinion des gens de bien, que vous autres. Car vous ne me scauriez monstrer, ny en Argos, ny à Mycene, aucun tumbeau dressé à la memoire d'**Oreste**, ou de **Pylade** ; mais nous vous ferons voir vn Temple dedié à ces deux amys, où les hosties leur sont offerres, & plusieurs autres honneurs deferez. S'ils estoient estrangers, leur vertu ne desfrogeoit en rien à ce nom de **Scythe** : aussi ne regardons nous point de quel pays sont les hommes, pourueu qu'ils soient gens de bien, & ne leur portons iamais enuie, si nous estant ennemis, ils ont acquis de l'honneur

L'appréhension  
des dangers  
nous retire le  
plus souuent  
des mains de  
nos ennemis.

## LES OEVVRES DE LVCIAN.

en bien faisant. Au contraire, nous les mettons au rang de nos citoyens, quand ils ont fait quelque exploit qui est de soy-mesme loüable & digne d'estre admiré. Or la principale cause qui nous oblige à priser Oreste & Pylades, c'est la grâde amitié qu'ils ont eüe ensemble, qui sert d'exemple & de loy à tous les autres amys, & leur apprend à s'ayder mutuellement de leurs biens. C'est donc à bon droit qu'ils sont honnorez des Scythes, qui ne cederit à point de nation du monde en ce qui est des effects de la vraye amitié. Voilà pourquoy nos ancestres ont graué en vne colonne d'airain dressée au Temple d'Oreste tout ce que ces deux amys ont fait, & supporté l'un pour l'autre. Ils ont voulu que ceste colonne seruist de premiere instruction & discipline à leurs enfans, pour leur remettre en memoire les choses qui s'y voyoient escrites: Aussi n'y a-t'il celuy d'entr'eux qui n'oubliaist plustost le nom de son pere que les faits de Pylades & d'Oreste. Toutes les histoires qui sont en la colonne ont esté peintes par les anciens en la grande porte du Temple; sçauoir, Oreste nauigeant avec son amy, leur nauire brisé entre les escueils, & comme estant pris, il fut en danger d'estre sacrifié par Iphigene. De l'autre costé du mur, se voit depeint ce mesme amy deliuré de ses fers, & tuant le Roy, ensemble plusieurs autres Scythes. Sa fuitte avec Iphigene enleuant la Deesse y est représentée au vif: Les Scythes y attirent en vain la nacelle flottâte, & s'attachans au gouvernail s'efforcent d'y mettre le pied. Mais cet essay ne seruant de rien, les vns d'entr'eux se treuvent navrez, & les autres déconfits & hors d'haleine regaignent le bord. Par ces peintures il est ayse d'inferer quelle est l'amitié d'Oreste à l'endroiçt de Pylades: Car le peintre les a mis à couuert vn chacun d'eux, ne taschât qu'à secourir son amy, & courre au deuant des dards pour l'en garentir, sans que l'aprehension de la mort l'empesche de s'exposer aux dangers & à la mercy des coups. Toutes les fois que nous cōsiderons de si beaux effects d'amitié; tant de courage contre les aduersitez; la fidelité, la franchise, & la fermeté de l'un enuers l'autre, nous n'estimons pas que ces actions ayent quelque chose de mortel. Elles nous semblent releues par dessus les ames vulgaires, qui portent enuie à la prosperité de leurs amys, si ce bon-heur ne leur est rendu commun avec eux. Ce sont les causes pour lesquelles nous reuerons Oreste & Pylades, parce qu'ils ont gagné de grands aduantages sur les vertus des Scythes, par les preuues qu'ils ont donnees de leur amitié. Voilà ce que nous hōnorons avec plus d'admira-

L'histoire fait  
reuiure les  
belles actions.

L'affliction est  
la pierre de  
touche où s'es-  
preuuent les  
amis.

tion

tion que tout le reste. Aussi pour tant de beaux faicts nous les auons appellez Coraces, c'est à dire, Dieux qui president à l'amitié. MNESIRE. Tout beau, Toxaris, c'est chose certaine que les Scythes ne sont pas seulement adroits à tirer de l'arc, & vaincre leurs ennemis à la guerre: mais encore propres à prier, & à persuader. Toutesfois ie treuve fort estrange que vous mettez ces deux amys au nombre des Dieux. Et depuis que tu as peint leurs combats si naïfvement dans le Temple d'Oreste, & les playes par eux reçeuës, ie t'ay tousiours estimé bon Peintre, ne pensant pas qu'il y eust entre les Scythes vn si haut degré d'amitié. Car c'est vn peuple trop barbare, & qui joint à sa colere la rage, sans mettre en pratique l'amitié, non pas mesmes à l'endroit de ceux qui luy sont plus familiers. A quoy sert de preuue la grâde cruauté qu'ils pratiquent à l'endroiect de leurs propres peres, desquels ils mangent les corps apres leur decez. TOXA. Ce n'est pas mon intention de monstrer maintenant si nous surpassons les Grecs, tant en bõté & saincteté de vie, qu'en ce qui concerne l'honneur des parents: Mais il m'est bien facile de faire voir que nos amys ont la fidelité en plus grande recommandation que les Grecs. Ie te conjure par les Dieux de ceste nation, de ne te point offencer si ie dis ce que i'ay appris en vostre pays, où i'ay esté fort long temps. Ie n'ignore pas que vous scauez beaucoup mieux louer l'amitié par paroles, que ne font tous les autres peuples: Mais les effects contraires desmentent tous vos discours; Car s'il est question d'en vser, contredifans à vos propres paroles, vous perdez haleine au milieu de l'ouurage. Que si les Tragediens vous representent ceste sorte d'amitié, plusieurs des vostres la louent avec de grands applaudissemens, & pleurent la fortune de ceux qui se mettent au hazard de leur vie pour leur leurs amys. Mais il n'y en a pas vn seul qui ose executer vne action loüable pour eux: Quand il faut venir à l'espreuue, & secourir au besoin son amy, toutes ces tragedies s'esuouissent, comme des songes, & vous laissent semblables à ces faineants, qui ouurent la bouche, & ne font que bailler, sans pouuoir dire le moindre mot. Nous, tout au contraire, plus nous sommes inferieurs aux autres à louer l'amitié de parole, plus nous les surpassons par effect. C'est pourquoy imitons ces anciens amys, si tu me veux croire, & en amenons de nouueaux, pour nous seruir de tesmoins. Nous les tirerons des ceuures des Poëtes, qui ont escrit en beaux vers l'amitié d'Achille, de Patrocle, de Thesee, de Pirroüs, & de plusieurs autres. Toutesfois il vaut mieux que

Parmy les plus barbares il s'y treuve tousiours quelque traitt d'amitié.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

nous produisons les exemples de ceux qui ont esté de nostre temps, parlant des choses en leur naturel; sçauoir moy, des Scythes, & toy des Grecs. Pour moy ie suis cõtent que celuy de nous deux qui proposera pour exemples les meilleurs amys, soit declaré vainqueur, & qu'il publie la victoire, comme s'il auoit gaigné le prix dans vne meslee. Et ie te iure que i'aymerois autant qu'on me coupast la main droicte estant vaincu en vn dueil, (car c'est le supplice que les Scythes ordonnent à celuy qui se laisse battre à son ennemy) que d'estre tenu pour inferieur à homme quelconque en degré d'amitié, principalement à vn Grec, estant Scythe comme ie suis. **MNESIP.** Bien que ce soit vn poinct de grande importance d'entrer au combat avec vn homme si expert aux armes que toy, & si adroict à darder vne fleche, si ne quitteray-je pas, ny le champ de bataille, ny le party de toute la Grece. Car ce seroit vne chose bien absurde, (puis que ces deux amys ont tant subjugué de Scythes, selon que vos fables & vos anciennes peintures le monstrent, & comme tu le representois n'agueres fort doctemēt) que tant de Grecs, de nations, & de villes fussent par toy vaincuës à faute de secours. Si celà estoit, ie vous conseillerois de couper la langue au vaincu, & non la main droicte, comme vous avez de coustume. Ie voudrois bien sçauoir de vous ce que nous devons plustost considerer, ou le nombre des actions que quelqu'un a faictes par amitié, ou s'il faut adjuger la victoire à celuy qui a dauantage d'amys pour son party? **TOXA.** Sçache (Mnesipe) que la force des choses ne se mesure pas par la multitude, mais que tu seras estimé victorieux, si les faictz que tu raconteras en pareil nombre paroissent plus excellents que les miens. Alors la blessure me semblera plus douce, & si l'attendray le coup de mon propre gré. **MNESIP.** Tu ne parles pas mal: aduisons donc combien alleguerons nous d'exemples? **TOXA.** Que chacun de nous en raconte cinq. **MNESIP.** Ie le veux, mais parle le premier, & iure de ne rien dire qui ne soit veritable, car tu pourrois bien feindre des choses qu'on ne sçauroit refuter deuât les personnes. **TOXA.** Que si tu prestes serment, ce seroit peché de ne te point croire. **MNESIP.** Nous sommes contens de iurer, si tu penſes qu'il en soit besoin. **MNESIP.** Dy moy lequel de nos Dieux t'agree le plus? **TOXA.** Ne te suffira-t'il pas que ie iure par Iupiter l'Amy? **TOXA.** Ouy, & si ie iureray moy-mesme par le nostre en ma langue. **MNESIP.** Ie prens donc Iupiter l'Amy à tesmoin de tout ce que ie diray deuât toy, discourant des choses que i'auray, ou veuës moy-mesme, ou

*Jamais les choses ne doiuent estre mesurées par le nombre.*

*Le serment oblige la créce des hommes.*

apprifes d'autrui, fans y meller rien du mien.

I. Premièrement ie raconteray l'amitié d'Agatocles & de Dinias, que les Ioniens ont tousiours reuerce. Cet Agatocles Samien, homme qui n'auoit point son pareil en amitié, comme il le monstra bien par effect, viuoit il n'y a pas long temps, & n'estoit point plus releué que le menu peuple, ny en extraction, ny en moyens. Cestuy-cy & Dinias fils de Lifion, s'estoient tousiours aymez depuis leur enfance. Les successions qui escheurent à Dinias le rendirent si opulent, qu'à l'imitation de ceux qui se sont enrichis du soir au matin, il auoit vn bon nombre de flatteurs à sa suite, plus propres à boire & à rire, qu'à le traicter comme amis. Agatocles estoit le seul entre ceux-cy, qui n'appreuoit point ceste maniere de viure, Dinias neantmoins le tenoit en qualité de flatteur, & mesme luy vouloit mal, le menaçoit, & se faschoit souuent contre luy, parce qu'il luy remettoit les ayeulx au deuât, & l'aduertissoit de prendre peine à conseruer les moyens que ses ancestres luy auoient laissez avec beaucoup de trauail. Pour ceste cause, il ne l'appelloit plus à ses festins ordinaires, ains avec tous les autres de sa suite auoit sa cōpagnie en horreur. Ces flatteurs luy persuaderent en fin, qu'il estoit aymé de Cariclee femme de Demonax, l'vn des plus illustres de son temps, & qui tenoit le premier rang entre les Ephesiens. Desjà les poulets de ceste fême voloient à luy de toutes parts. Les bouquets à demy flestris, quelques pommes entamees, & les philtres que font les macquerelles pour abuser les ieunes hommes, n'y estoient point espargnez; ny telles autres subtilitez qu'elles treuent pour les entretenir en ceste opinion d'estre aymez les premiers (car toutes ces feintes sont autant d'amorces pour allecher ceux qui se persuadent d'estre beaux, afin de les faire choir dans leurs filets.) Ceste Cariclee estoit vne femme de bonne grace, & de singuliere beauté; mais insatiable en ses paillardises, amoureuse de tous ceux qu'elle voyoit, & si subtile aux attraiets d'amour, que quiconque en auoit enuie, elle n'eslançoit qu'vne seule ceillade pour luy monstrier qu'il ne deuoit point craindre d'estre refusé, & qu'elle s'offroit à venir aux prises. Que si l'amant estoit en doute de son amour, elle adheroit à toutes ses volontez, iusqu'à ce que le tenât dans ses reths, elle l'enflammoit, ores par courroux, tantost par flatterie, & maintenant par desdain, colorant routes ses passions du soupçon d'en aimer vne autre. Bref c'estoit la femme de son temps la plus adroicte aux ruses, subtilitez, pratiques, & soup-

C'est l'ordinaire des hommes d'ayr ceux qui leur remonstrent leurs fautes.

La Paillardise son flux & reflux, mais au lieu que la mer reietre les immodices, ceste cy les reçoit.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

plesses d'amour. Ces flatteurs la donnerent pour maistresse à Di-  
 niàs, & s'ayderent de toutes batteries pour le rendre plus amou-  
 reux. Cependant elle qui auoit desjà plumé plusieurs ieunes  
 hommes, donné de l'amour aux premiers venus, & mesme ruiné  
 plusieurs bonnes maisons, (ce qui est vn mal incurable en la ieu-  
 nesse) enlaça le ieune homme dans ses pieges, & l'assiegea de tous  
 costez, sans iamais permettre qu'il s'eschappast de ses mains. A-  
 pres qu'elle en fust du tout iouissante, elle vsa de tous artifices  
 pour mieux l'attraper, & luy dressa diuerses embusches. La pre-  
 miere chose qu'elle fit, ce fut de luy enuoyer sa chambriere pour  
 luy porter le poulet, & luy dire qu'elle mouroit d'amour; s'escou-  
 loit toute en larmes, n'auoit point de repos, & estoit preste à se  
 faire mourir. Diniàs se donnant ceste vanité, que Cariclee le treu-  
 uoit beau, & qu'il meritoit d'estre aymé plus que tout autre par  
 les femmes des Ephesiens; il s'y embarqua si auant, que ses vœux  
 furent exaucez auéc plusieurs prieres. Car la paillardes, comme  
 subtile qu'elle estoit, le surprenoit en mille diuerses façons. S'il  
 falloit recourir aux pleurs, elle en respendoit vne source; souspi-  
 roit à son depart, l'embrassoit en sortant, couroit au deuant de  
 luy, louoit sa beauté; comme si elle y eust pris vn merueilleux  
 plaisir, & quelquefois chantoit ou jouoit de la harpe pour luy  
 complaire. Elle practiqua toutes ses ruses enuers Diniàs, & le  
 voyât englué de son amour, pour l'enflammer dauantage feignit  
 d'estre grosse de luy. Pour l'entretenir en ceste opinion, elle fut  
 quelque temps sans le hanter, luy iurant que son mary s'en estoit  
 apperceu, & qu'il cognoissoit toutes leurs menées. Le ieune fol se  
 voyant priué de ce qu'il aymoit le plus, & ne pouuant supporter  
 son absence fendoit tout en larmes; se conseilloit à ses flatteurs  
 de ce qu'il luy falloit faire, inuouquoit le nom de Cariclee, & em-  
 brassant son pourtrait, (qu'il auoit fait de pierre blanche) se tour-  
 mentoit si fort, qu'à le voir se ietter contre terre, on eut dict qu'il  
 estoit forcené. Tellement que pour attirer sa Dame, il ne luy  
 donna, ny des pommes, ny des chapeaux de fleurs; mais biendes  
 maisons, de beaux fonds, des champs, des châbrieres, des robes  
 somptueuses, & tant d'or & d'argent qu'elle en vouloit. Voilà cō-  
 ment la maison de Lyfion, qui parauant estoit vne des plus riches  
 des Ioniens, fut ruinée de fonds en comble, & Diniàs despouillé  
 de toutes ses commoditez, & planté pour reuerdir. Apres que Ca-  
 riclee eut espuisé tous les moyens de Diniàs, elle tascha d'attirer  
 vn ieune homme de Crete fort pecunieux; & se laissant mener à

Pour bien de-  
 finir vne femme  
 publique, il la  
 faut nommer  
 la plus rusée de  
 tous les ani-  
 maux.

Il n'y eut ia-  
 mais amour  
 sans folie.

luy, elle feignoit desjà de l'aymer : ce que l'autre croyoit estre vray. Lors que Dinius se vid abandonné, non seulement de Cariclee, mais des flatteurs qui s'estoient retirez deuers ce nouveau amoureux de Crete, ils'en alla treuver Agatocles; qui scauoit de long tēps que ses affaires se portoient mal. Du commencement il estoit honteux de se descouvrir à luy; mais en fin il luy declara tout; scauoir, son amour, sa pauvreté, l'arrogance de Cariclee; & son nouveau coriuall de Crete; adjoustant qu'il ne pouuoit viure sans la chose aymee. Agatocles luy remonstra son mauuais mesnage, le peu d'estat qu'il auoit fait de son amitié, & la creance qu'il adjoustoit aux flatteurs : Neantmoins pour le secourir, il vendit à Sinos vne sienne maison paternelle, & luy en apporta le prix; qui estoit de trois talens. A peine eut-il receu ceste somme, que Cariclee en eut les nouvelles, de maniere que son ancien amant fut bien tost remis en grace. La messagere, les lettres, les recōmendations; & les plaintes pourquoy il n'alloit vers elle, furent en vōde plus que iamais, & les flatteurs renouellerent leurs anciennes caresses; voyā qu'il auoit encore de quoy sonner. Ayāt donc promis d'aller voir Cariclee, il s'y achemina de nuit sur son premier somme. Cependant Demonax, mary de Cariclee, qui estoit dans la chambre, & qui auoit pris garde à l'affaire, possible par la tromperie de sa femme qui l'en aduertit, (car l'on tient tous les deux) sortāt cōme en trahison, fit fermer les portés, & prendre Dinius, le menaçant du feu; & de luy faire donner les estriuieres, cōme à vn adultere; & mesme luy presentant l'espee à la gorge. D'abord que Dinius se vid ainsi surpris, & qu'il estoit en dāger de sa vie, il empoigna vn gros bastō, qui estoit pres du liēt, & en tūa Demonax d'vn coup qu'il luy assena sur la teste. Il fit vn pareil traitement à Cariclee; & apres luy auoir donné plusieurs coups, l'occis en fin de l'espee de son mary. Les seruiteurs accoururent soudain, & s'efforcèrent de le prendre; mais il les poursuivit de si pres pour les despescher eomme les autres deux, qu'ils prirent la fuitte bien vilte. Dinius ayant commis ces deux meurtres, se sauua secrettement vers Agatocles, & tous deux passerent la nuit à consulter d'issuē de ceste affaire; Sur le point du iour, les gens d'armes suruindrent au logis d'Agatocles, (car le forfait estoit desjà diuulgū par tout) & apres auoir pris Dinius, qui ne nioit point d'auoir commis l'homicide, ils le menèrent au grand Gouverneur d'Asie. Cestui-cy le renuoya au Roy de Perse, lequel le cōfina peu apres pour toute sa vie en l'vne des Isles Cyclades, diste Gyaro. Agatocles

La necessité nous fait rechercher ceux que nous auions oubliēz quand la fortune aorrioit.

L'amour fournit de matiere aux plus sanglantes tragedies.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

qui ne l'auoit iamais abandonné s'achemina en Italie, & fut le seul entre ses amis qui l'accompagna vers les Iuges. Durant le temps que Dinias fut en exil, son amy ne le quitta iamais, & cōme s'il eust esté condamné, se tint tousiours à Gyare de son bon gré. Il se loüoit luy-mesme aux pescheurs d'huistres, (y estant cōrains par la necessité) trauailloit avec les autres, & de ce qu'il gaignoit en nourrissoit Dinias. Le voyant trauillé d'vne longue maladie, il le gouerna le mieux qu'il luy fut possible; & apres sa mort Agatocles ne voulut iamais retourner en son pays, ains passa le reste de ses iours en ceste Isle, de peur qu'il auoit qu'on luy reprochast d'auoir abandonné son amy. Je t'ay raconté l'histoire d'vn Grec qui aduint il n'y a pas long temps, & ie ne sçay s'il y a dauantage de cinq ans, qu'Agatocles mourut à Giare. **TOXARIS.** A la miēne volōnté que ie t'eusse dit cecy sans iurer (Mnesipe) afin de ny point adjouter de foy, si ie n'eusse voulu, t'ayant fait voir Agatocles entre les Scythes, pour vn exemple de parfaicte amitié.

**II. MNESIBE.** Escoute cet autre exemple (Toxaris) d'Euthydice de Chalcide, lequel i'ay appris d'vn patron de galere nommé Simile de Megare, qui m'a iuré le fait estre aduenü en sa presence. Il nauigeoit (disoit-il) d'Italie à Athenes enuiron la my-**O**ctobre, ayant diuerses personnes dans son nauire, & entre autres cet Euthydice, avec Damon Chalcidien, son amy, tous deux d'vn mesme aage. Euthydice estoit d'vne complexion forte & robuste, Damon au contraire, tout passe & desfait, comme estant depuis peu releué d'vne longue maladie. Simile conduisit heureusement ses deux amys iusques en Sicile. Mais comme ils eurent passé ce pays, il leur suruint vne estrange tempeste en la mer Ionique. Je ne rapporteray point icy, ny la furie des vagues agitées, ny les degasts de la gresse, ny autres tels maux qui suruiennent pendant la tourmente; ains il me suffira de dire, qu'aupres de Zacynte (où nous nauignons à voiles cales, & taschions de dompter l'impetuosité des flots, par le moyen des cordages que nous portions avec nous) Damon commença de vomir enuiron la minuit pour la tourmente de la marine, & se penchant trop auant du costé duquel il s'appuyoit; il cheut dans la mer la teste premiere, & tout vestu, sans auoir moyen de se sauuer à la rage. Comme il se vid sur le point d'estre suffoqué, il se meit à crier d'vne voix fort affreuse, car à peine pouuoit-il tirer la teste hors des flots.

Euthydice (qui de fortune estoit couché tout nud en son lit) n'ouyt pas si tost ce cry lamentable, qu'il se ietta dans la mer. Tous

*Histoire de Damon & Euthydice.*

ceux qui estoient dans le vaisseau le veirent au clair de la Lune prendre son amy qui n'en pouuoit plus, & nager tousiours à costé de luy en le soustenant. Vn accident si funeste les esmouuoit à se mettre en deuoir pour les deliurer du peril. Mais la violence du vent qui les surmontoit, les empeschoit d'en venir à bout.

Tout ce qu'ils peurent faire, ce fut de ietter dans l'eau plusieurs lieges, & quelques perches ( afin que s'appuyans sur icelles ils nageassent plus facilement) & mesme les planches du nauire qui n'estoient pas petites.

Pense vn peu ( par les Dieux ) quel plus grand acte d'amitié peut monstrer vn homme à son amy, estant cheu par mesgarde sur la mer irritee, que de vouloir mourir avec luy ? Il me semble deua voir les menages des ondes, l'impetuosité de l'eau s'amoncelant en vn tas, & l'escume qui s'esleue de toutes parts. Damon se presente à mes yeux au plus obscur de la nuit, assiegé du desespoir, & sur le point d'estre suffoqué. A peine est-il supporté par les ondes, & à le voir on diroit qu'il implore le secours de son amy, & luy tend la main. Euthydice touché du deuoir d'amitié se iette dans l'eau, nage avec Damon, & s'il faut mourir il veut estre le premier en ce depart. Par où tu peux cognoistre que ie ne puis mettre en auant vn exemple de plus grande amitié que cestuy-cy.

TOXARIS. Mais dy moy (Mnesipe) ces deux amys perirent-ils, ou furent-ils sauuez ? car ie tire peine d'en ouyr le recit sans apprendre l'issuë du danger où ils estoient exposez.

MNESIPE. Prends courage, Toxaris: ils ne perirent point, & le destin les reserua pour vne plus longue vie. Tu les verras encore pour le iourd huy à Athenes, où ils sont en fort bonne disposition, & y estudiant en Philosophie. Symile pouuoit raconter au vray comme il auoit veu de nuit cestuy-cy cheoir dans la mer, cestuy-là se iettant apres, & tous deux nauigeans ensemble, en pleine nuit.

Le Ciel conserue les amitez sincerés & vrayes.

Quant à Euthydice il nous dist depuis toute sa fortune, sçauoir, cōme ayans fortuitemēt empoigné quelques lieges, & se supportans sur iceux ils auoiēt nagé à l'aise, & sur le point du iour estoient abordez à Zacynthe.

III. Voicy le troisieme exemple, qui ne cede en rien à ceux que j'ay cy-deuant alleguez. C'est d'Eudamide Corinthien, de Charixene Sicomien, & d'Arethoe de Corinthe, tous deux fort riches, & ce dernier au oëtraire, l'vn des plus pauures de son temps.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Cestuy-cy sur son decez fit vn testament que quelques-vns pourront estimer ridicule; mais ie crois que tu le priseras beaucoup, comme galand homme que tu es, qui honnores fort l'amitié, & fais profession d'en disputer avec les plus grands.

La teneur de ce testamēt estoit telle. Ie laisse telle somme (qu'il specifioit) à ma mere Aretee, pour la nourrir & gouverner en sa vieillesse, & vn tel dotuaire à Charixene ma fille (car il auoit sa mere fort vieille, & vne fille à marier.) Que s'il aduient cependant faute de l'vn d'eux (disoit il) l'autre sera tenu se charger de sa part.

Ce testament estant leu, ceux qui cognoissoient la pauuerté d'Eudamide, & ignoroient l'amitié qu'il auoit avec ces hommes, prenoient ces matieres en jeu, & il n'y auoit celuy des assistans, qui ne se mocquast de cè qu'vne telle successiō estoit escheuë à Aretee, & à Charixene, qu'on nommoit pour ce subject plus heureux que sages, adjoustans; Qu'estans encore en vie ils rendroient l'hoirie aux morts. Mais les heritier, ausquels ces choses estoient leguees en ayans eu le bruiet, ils accoururent en mesme temps, pour accepter & ratifier tout ce qui estoit porté par le testament.

Charixe estant decedé cinq iours apres, Aretee resta principal heritier, & seul pour le tout. Il nourrit la mere d'Eudamie; maria sa fille, & de cinq talens qu'il auoit, en donna deux à la sienne propre, & autant à la fille de son amy, & si fit celebrer les nopces des deux en vn mesme iour. Que te semble-t'il, Toxaris de cet Aretee? Ne monstra-t'il point vn indice de vraye amitié, pour s'estre chargé d'vne telle successiō, sans abandonner son amy par son testament? Ne le remarquerons nous pas aussi comme digne d'estre mis au rang des autres cinq?

TOXARIS. C'estoit vrayement vn galand homme; mais ie m'estonne encore plus de la fidelité d'Eudamide enuers ses amis. Car il demonstroit par ceste action qu'il en eut autant fait pour eux, quoy qu'en leur testament ils n'eussent point parlé de luy, & qu'il se fut présenté pour heritier de semblables choses, sans declaration, ou legation quelconque.

IIII. MNESIP. Tu ne parles pas mal, & ie veux t'amener le quatriesme exéple, qui est de Zenotheme Carmolee, natif de Marseille. Ie me souuiens de l'auoir veu en Italie y estant deputé par la Communauté de nostre pays, & que c'estoit vn fort bel homme, constant au possible, & qui ne manquoit pas de moyens. Il ne voyageoit

Vn vray amy  
cherit plus le  
proffit de ce  
qu'il aime,  
que le sien pro-  
pre.

Histoire de Zeno-  
theme Carmolee.

Voyageoit iamais en quelque lieu que ce fust, que sa femme ne l'accompagnast en vne litiere. C'estoit la creature du monde la plus difforme, comme percluse de la moitié de son corps du costé droit, borgne, ridee, & qui auoit vne face du tout terrible, & hideuse à voir. Comme ie m'estonnois de ce qu'un si bel homme se plaisoit tant à vne femme si laide, celuy qui me la monstroit me raconta la cause de leur mariage (car il en pouuoit parler au vray, comme estant du mesme pays: Zenotheme (me dist-il) estoit l'un des plus grands amys de Menecrates, pere de ceste femme aussi riche que Zenotheme. Il aduint donc peu de temps apres que tous les biens de Menecrates furent confisquez par vn arrest donné du Conseil de six cents Iuges; outre qu'il fut déclaré infame & inhabile de pouuoit plus exercer aucun Office ou Magistrat public, & ce pour auoir prononcé vne faulse sentence. Car (dit-il) nous auons de coustume nous autres Massiliens, de punir de la sorte les Iuges qui se laissent corrompre.

Ce Menecrates auoit vn double regret; premierement d'estre condamné, & en second lieu de se voir deuenu pauure, de riche qu'il estoit parauant; & de noble, roturier, infame, vilain, & abject.

Mais ce qui le trauailloit encore plus, c'estoit qu'ayant vne fille preste à marier, & aagée d'environ dix-huict ans, fort riche, & heritiere de tous les moyes de son pere, elle ne pouuoit neantmoins treuuer vn mary de qualité pareille à la sienne (car elle ne se foucioit pas qu'il fust pauure) pour sa grande déformité. Entr'autres imperfections, on tenoit qu'elle tumboit du haut mal enuiron la nouvelle lune.

*C'est vn erreur populaire de croire que les moyens releuent la qualité.*

Il aduint vn iour que Menecrates faisant ses plainctes à Zenotheme; Prends courage (luy dit-il) ô Menecrates, car tu n'auras faute de rien, & ta femme treuuera quelque mary de noble extraction. Ce disant il le prit par la main droicte, le mena en sa maison, & là luy fit part de toutes ses richesses.

Cela fait, il fit apprester vn festin, auquel il conuia tous ses amis, & entr'autres Menecrates, comme s'il eust voulu conseiller à quelqu'un d'eux de prendre sa fille en mariage. Apres le repas & en mesme temps qu'ils eurent respandule vin pour action de graces; Zenotheme luy tendant vne coupe; Prends, dit-il, ô Menecrates, le gage d'alliance de ton gendre; car ie veux aujourd'huy espouser ta fille Cydimache, & il y ajà long temps que j'ay receu vingt-cinq talens pour son doulaire.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Garde toy bien de faire ceste faute; (luy repliqua Menecrates) ie prie les Dieux que leur volonté ne soit iamais telle, que ie te voye marier à vne fille si laide que la mienne, toy qui es si parfait, & si beau.

Tandis que Menecrates parloit ainsi, Zenotema ayant pris son Espouse, la mena en sa garderobe, & reuint peu apres l'ayant depucellée. Depuis il vit paisiblement avec elle, l'ayme plus qu'on ne scauroit croire, & cômte tu vois, la menant tousiours avec luy, tant s'en faut qu'il ayt honte de de mariage, qu'au contraire s'en loue beaucoup, & en fait trophée. Car sans se foubier ny de la laideur, ny de la richesse & reputation, il a tant seulement regard à son amy Menecrates, & n'estime pas que la condamnation de six cents Iuges ait esté capable de luy faire changer d'amitié.

Aussi n'a-t'il point d'occasion de se plaindre, & il peut bien dire que s'il a eu du mal, la fortune l'a recompensé d'un comble de biens. Car ayant eu un bel enfant de ceste laide femme, il n'y a pas long temps que le portant luy-mesme à la Court couronné de branches d'osiuier, & vestu d'une robe blanche pour mieux esmouuoir à compassion, l'enfant rioit, & sembloit faire feste aux Iuges. Tellement que la Cour esmeuë à pitié par ceste action a remis la faute à Menecrates, & si luy a rendu sa renommee & ses biens, à la suasion d'un si bon Aduocat, duquel il s'est seruy pour flechir les Iuges à compassion. Ce Massilien protestoit par serment d'auoir fait ces choses pour son amy, qui ne sont pas petites, comme tu vois; & ce tout au contraire des Scythés, lesquels n'ont point d'amour que pour les femmes publiques.

Heureux celui  
qui reçoit un  
comble de biens  
apres auoir esté  
eu du mal.

Histoire de Demetrius Syluius  
& d'Antiphile.

V. Il reste le cinquiesme exemple de Demetrius Syluius, lequel me semble n'auoir point son pareil. Cestuy-cy s'embarqua pour nauiger en Egypte avec Antiphile Aleopesian, auquel dès son enfance il auoit esté si grand amy, que leur amitié sembloit auoir pris accroissement avec l'age. L'un, scauoir Demetrius, estoit instruit en la discipline Cynique, sous Rhodien le Sophiste; & Antiphile en la Medecine. Depuis ce temps-là Demetrius partit pour s'en aller en Egypte voir les Pyramides & la statue de Memnon. Car il auoit ouy dire que bien qu'elles fussent fort hautes, elles ne rendoient neantmoins aucune ombre, & que l'effigie de Memnon parloit au Soleil Leuant. Le desir de contempler ces singularitez, l'auoir fait nauiger six mois entiers sur le Nil, apres auoir delaisé Antiphile en Alexandrie, lassé du chemin & de la chaleur. Cependant il luy suruint vne affliction qui requeroit l'a-

distance d'un bon amy. Vn sien garçon Syrien de nom & de pays, s'estant accosté de quelques Sacrileges, entra avec eux dans le Temple d'Anubis. Ces meschâs ayant destrobbé l'image du Dieu, & un vase d'or, la verge des Ambassadeurs d'or aussi, ensemble les restes des chiens d'argent, & autres tels ornements, emporterent le tout au logis du Syrien: Au mesme instant on dépescha des gens expres pour en faire la recherche, lesquels surprirent les larrons deuisans ensemble, & leur firent confesser la verité du faict, Apres qu'on les eust mis à la question, ils furent amenez au logis d'Antiphile, où ils descourirent tout le larrecin qu'ils auoient caché sous vn lict.

Syrien fut incontinent garotté, ensemble son maistre Antiphile, tandis qu'il escoutoit son Precepteur. Il ne se treuua personne qui se meit en deuoir de le secourir à ce besoin. Au cōtraire ceux qui se disoient ses amys parauant le quitterent bien-tost, estimans qu'il eust pillé par sacrilege le Temple d'Anubis; Et mesme ils estoient si obstinez en ceste creance, qu'ils imputoient à peché, de boire ou manger en sa compagnie. Dauantage, deux autres de ses domestiques s'enfuirent, apres auoir pris tout ce qui estoit resté de meilleur en la maison. De ceste façon le pauvre Antiphile fut detenu prisonnier vn fort long temps, & estimé d'un chacun le plus coupable de tous. A cecy luy nuisoit beaucoup le geolier d'Egypte, homme superstitieux, & lequel pensant faire vne chose agreable au Dieu, & le venger de l'injure receüe, le menaçoit à tout coup. Que si quelquesfois il s'excusoit, se disant innocent du crime qu'on luy mettoit sus, on le tenoit pour vn insensé, & ses excuses le faisoient hayr dauantage. Il commençoit à se treuuer mal dans la prison, & c'estoit merueille, cōme couchant sur la dure toute la nuit (sans auoir moyen d'estendre ses jambes liees de seps) il se pouuoit soustenir. Car il estoit de iour estroitement enserre, & auoit l'un de ses bras garotté; & de nuit lié pieds & mains. Aussi peut-on bien penser que la puanteur de la maison pour le grand nombre de prisonniers, & le lieu si estroit, qu'à peine y pouuoit-on respirer, ensemble le cliquetis des fers, le court sommeil, & autres telles incommoditez, estoient autant de peines insupportables à vn homme qui n'audit point accoustumé de mener vne telle vie. Son mal se rengregeoit de iour à autre, & il ne pouuoit plus aualler vn seul morceau, lors que Demetrius estant de retour, la premiere chose qu'il fit, ce fut de s'enqueter du lieu où estoit son cher Antiphile. Aussi-tost qu'on luy eust fait

L'innocent  
paye pour le  
coupable.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*En quelque part que soit vn amy, il ne perd iamais le souuenir de la chose aimée.*

le recit de son infortune, il ne manqua pas de s'en aller en la prison: mais il luy fut impossible d'y entrer, parce qu'estant desjà tard, on auoit fermé les portes, outre que le geolier dormoit, & auoit posé ses gens à l'escoute. Le lendemain matin on luy ouurit la porte avec beaucoup de prieres, & il fut long temps à chercher Antiphile, qu'il ne pouuoit recognoistre, comme ce luy que la violence des maux auoit tout changé. De maniere que marchant parmy les prisonniers, il les contemploit de mesme que ceux qui cherchent les cadauers de leurs amys, gastez & puants, au milieu d'une armee. Que s'il n'eust par diuerfes fois appellé Antiphile fils de Denomen, il ne l'eust peu de long temps recognoistre: Car, comme i'ay desjà dit, il estoit tout autre qu' auparauant, pout l'excez des tourments qu'il auoit soufferts. Sur le point qu'Antiphile eut respõdu à la voix de son cher Demetrius, & releué sa perruque sale & mal-peignée pour mieux se faire recognoistre à luy, tous deux cheurent pasmez ensemble, ayant les yeux esblouys d'une si soudaine rencontre. Mais apres que Demetrius eut repris haleine, & releué Antiphile, il l'interrogea de point en point, & le pria de prendre courage. Celà fait, il diuisa son manteau en deux, le reuestit de la moitié, & luy deschira ses vieux haillons tous pourris, & qui luy tomboient du dos. Depuis il le secourut tousiours en tout ce qui luy fut possible: Car en se loüant aux marchans qui estoient aux ports, le gain qu'il faisoit à porter des fardeaux depuis le matin iusqu'au soir n'estoit pas petit. Estant de retour de son travail ordinaire, il donnoit vne partie de son gain au geolier, afin de l'appaiser, & du reste en secouroit son amy. Il aduint vn iour entre-autres qu'ayant tenu compagnie à Antiphile depuis le matin iusqu'au soir, comme il se vid surpris de la nuit il fit vn petit liët d'herbes tout contre la porte de la prison, où il se couchoit. Telle estoit la conuersation, & telle la vie de ces deux amants; l'vn desquels, sçauoir Demetrius, ne manqua iamais de visiter son amy, tant qu'il luy fut loisible d'entrer dans la prison sans empeschement quelconque. Le bon-heur qu'il auoit de voir Antiphile, luy faisoit supporter son mal avec plus de patience, iusqu'à ce qu'un certain criminel estant mort empoisonné dans la prison, la garde en fut plus estroite, & n'y laissoit on entrer personne avec tant de liberte que parauant. Celà fut cause que Demetrius fasché de cet euenement, & ne sçachant point d'autre voye pour accompagner son amy, se retira deuers le Preuost,

*C'est vn acte doublement charitable, que de se despoüiller pout reuestir son amy.*

se disant soy-mesme estre l'un de ceux qui auoient saccagé le Temple d'Anubis. Ce qu'ayant confessé, il fut tout aussi-tost conduit dans la prison vers Antiphile, & obtint du geolier à force de prieres d'estre aupres de son amy, & lié à vn mesme poteau. Par où il monstra bien que l'amitié qu'il luy portoit estoit du tout grande, puis qu'à son occasion, il negligeoit ses propres incommoditez, & le voyant malade, cherchoit tous les moyens à luy possibles pour le faire dormir, & moins tourmenter. Par ainsi se communiquant leurs maux par ensemble, toutes peines leur eussent tousiours esté tollerables, si ceste nouvelle occasion n'eut mis fin à leur misere. L'un des prisonniers ayant recouuert vne lime, accosta plusieurs autres siens confidents, & apres auoir limé les fers, qui les tenoient enchainez de rang en rang, les deliura tous. Tellement que coupans la gorge à leurs gardes ils se sauuerent hors de prison, & plusieurs s'esquartans furent rattrapez peu apres. Cependant Demetrius & Antiphile ne voulurent iamais sortir, mais retindrent Syrien qui desjà se preparoit à la fuitte. Sur le point du iour le President d'Egypte estant aduertuy du faict, depescha des gens expres, fie venir les compagnons de Demetrius, & les deliura, les louiant grandement de ce qu'ils ne s'en estoient point fuyz; Mais ils ne se contenterent pas d'estre renuoyez de la sorte: Car Demetrius s'escria, qu'il s'offroit volontairement à toutes sortes de peines, s'ils estoient relaschez comme criminels, ou par compassion, ou pour ne s'estre point eschappez. Bref, ils persuaderent au Iuge de s'enqueter plus amplement du faict, comme il fit; & apres auoir recognu leur innocence, admirant la constance de Demetrius, il commanda qu'ils fussent tous deux deliurez, & les consola sur la peine qu'ils auoient soufferte, estant detenus contre tout droict. Dauantage il les recompensa tous deux de ses propres biens, donnant à Antiphile la somme de cent escus, & à Demetrius deux fois autant. Antiphile s'en alla depuis en Egypte, où il est encore à present. Quant à Demetrius il fit vn present de ses deux cents escus à son amy, & tira droict en l'Inde vers les Brachmanes, & Philosophes. Auant que quitter son cher Antiphile, il luy dit, qu'il estoit à bon droict excusable, s'il parloit d'avec luy, veu qu'il ne pouuoit auoir faute d'argent, outre qu'Antiphile n'auoit plus besoin d'amy, ses affaires estant en si bon estat. Voylà quels sont les amys Grecs, Toxaris. Què si tu nous nous eusses blasmez du commencement, disant, que nous a-

Aux dernieres  
extremitez on  
ne manque pas  
d'inuentions.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

uions plus de paroles que d'effect, ie t'eusse vrayement raconté plusieurs belles harangues que fit Demetrius en plein iugement, où il respendoit des larmes pour Antiphile, & parloit plus pour luy que pour soy-mesme, iusqu'à ce que Syrien estant fustigé de verges, on les renuoya tous deux. Le t'ay raconté ce peu d'amis d'un grand nombre, qui me sont premiers venus en memoire, & lesquels se sont rendus recommandables, pour les bonnes loix qu'ils ont obseruees en leur amitié. C'est à faire à toy maintenant à m'en descrire quelques-vns, qui soient Scythes, & plus excellés que ceux que ie viens d'alleguer; si tu crains tant soit peu qu'on ne te coupe la main droite. Tu as besoin d'un grand courage pour cet effect, car tu serois sans doute digne de risée, si apres auoir loüé Pylades & Oreste; en parlant pour les Scythes, tu ne paroïssois qu'un discoureur ignorant, & mal entendu.

Plus les dangers  
sont grands,  
plus il faut  
renforcer l'a-  
mitié.

On cognoist  
le courage du  
pilote au plus  
fort de la tour-  
mente.

TOXA. Tu ne parles pas mal, Mnesipe, quand tu me representes ce que t'ay à dire, comme si tu ne te souciois point d'auoir la langue coupee, estant vaincu à faire des contes. Mais ie m'en vay commencer sans farder ny affecter le langage comme tu fais: car aussi-bien n'est-ce pas la coustume des Scythes, principalement quand les choses parlent plus que les paroles mesmes. Ne pense pas que ie vueille icy raconter les faits que tu as tant loüez, cōme, si quelqu'un espousoit vne femme laide, & sans dot; ou si vn autre mariant la fille de son amy luy donnoit des escus à poignées, ou, par le Dieu Iupiter, si quelqu'un se rendoit prisonnier de son bon gré, s'asseurant d'estre peu apres deliuré. Toutes ces choses sont de peu d'importâce, & n'ont rien de viril ny de grand. Ie te veux mettre en main les guerres, & les massacres qui se sont faitz pour les amys, afin que tu voyes par là, que tous vos beaux exploits ne sont que jeux, à comparaison de ceux des Scythes; Et toutesfois ie ne m'estonne pas beaucoup de vous voir esmerueillez de si petites choses, pource que vous n'avez point trop d'occasion de faire de grandes monstres d'amitié, viuans en bonne paix. C'est ainsi qu'on ne peut cognoistre la valeur d'un Pilote en tēps calme, ains il en faut faire l'essay pendant la tempeste. Nous sommes en perpetuelle guerre pour nos amis: Car, ou nous prenons des prisonniers, ou nous les tuons, ou bien nous combattons pour les prez, & les pasturages. En ces occasions, nous auons besoin de bons & fidelles amys, & faisons pour ce subjeēt des amitez inuincibles, les tenant pour des armes inuincibles. Mais ie te veux premierement raconter de quelle sorte nous fondons l'amitié. Ce

n'est pas à la volée, comme vous, ny entre nos voisins, ou bien parmy ceux qui sont de nostre aage. Si nous rencontrons vn homme de bonne mine, & capable d'exécuter quelque grand exploit, nous mettons toute nostre affection en luy: & ce que vous faictes en vos mariages, nous ne desdaignons point de l'accomplir, apres l'auoir long temps hanté, & faict tout ce que nous iugeons necessaire, pour n'estre trompez au choix. Que si nous en auons choisi vn parmy vne grande troupe, nous luy prestons serment de viure & mourir ensemble, & mesme s'il en est besoin l'vn pour l'autre: Ce que nous effectuons en ceste sorte. Chacun de nous s'estant blessé au doigt, nous respandons nostre sang ensemble dans vne coupe, où nous mettons la poincte de nos espees & en beuons, sans qu'il y ait rien qui nous puisse par apres separer. Il n'y en a que trois pour le plus qui ayent part à ceste amitié. Car celuy d'entre nous qui a plusieurs amys, est reputé cōme les femmes publiques, & nous iugeons que ceste amitié ne sera iamais bien ferme, si elle est vne fois diuisee en plusieurs parties. Je commenceray par l'exemple de Dandamis, lors qu'Amizocas son intime fut ommené prisonnier en la bataille des Sarmates: Mais auant que passer outre, ie prestera y serment deuant toy, puis que ie l'ay promis du commencement. Je te iure, par le Vent & l'Espée, de ne point mentir en ce que ie m'en vay dire des amis de Scythie. **MNESIP.** Je n'auois pas grand besoin de ton serment, & tu fais fort bien de ne iurer par aucun des Dieux. **TOXARIS.** Que dis-tu? Ne sont-ce point des Dieux que le Vent, & l'Espée? Penses-tu qu'il y ait rien de plus grand parmy les hommes, que la vie & la mort? Car nous iurons par le Vent, cōme estant la premiere cause de la vie; & par le Glaïue, cōme autheur de la mort. **MNESIBE.** Puis que ta raison est si bonne, vous pouuez treuuer vne infinité de ces Dieux, pareils à vos espees, tels que sont le dard, la lance, le poison, la corde, & autres semblables, puis que le Dieu de la mort est diuers, & qu'il y a mille chemins pour aller à luy. **TOXA.** Regarde vn peu ie te prie de quelle façon tu t'obstines, & me troubles au milieu de mon propos, ne cessant d'interrompre ma narration, n'ayant esgard que n'agueres quand tu parlois, ie t'escoutois sans dire aucun mot. **MNESIP.** Parle à ton ayse, **TOXARIS,** & n'aye peur que ie t'empesche deormais de dire ce que tu voudras. Acheue ce qui reste, & t'assure que ie te prestera y serment de silence que si ie n'y estois point.

**TOXA.** Il y auoit quatre iours que Dandamis, & Amizocas s'e-

*Belle cerimonia.*

*L'amitie ne  
consiste pas en  
la quantité.*

*Ancienne con-  
suetude de iurer.*

*Histoire de Dan-  
damis & d'Ami-  
zocas.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

stoient alliez ensemble par vn contract d'amitié: quand les Sarmates s'estant iettez dans nostre pays avec dix mille cheuaux, & trois fois autant de gens de pied se ietterent sur nous, à l'impourueu, & si nous firent reculer, tuans tous ceux qui se reuanchoient, & faisant les autres leurs prisonniers, s'ils ne se sauuoient à la nage à l'autre riue du fleue, où estoit la moitié de nostre bagage: Car nous auions campé pour lors aux deux riuies du fleue, par ie ne sçay quel aduis de nos Capitaines. Incontinent qu'ils se mirent à piller, ils n'espargnerent à personne des nostres, & nous firent tous les maux à eux possibles: Car ils prirent nos tentes, vsferent de nos chariots, & violerent nos femmes & concubines deuant nos yeux: ce qu'il nous estoit force de supporter. Amizocas voyât qu'on l'emmenoit prisonnier, appelloit son amy à haute voix, & luy remettoit en memoire la coupe, & le sang. Ce qu'oyant Dandamis, il se ietta soudain dans la riuere, & nagea contre les ennemis en la presence de toute l'armee. Les Sarmates luy lancerent tant de traits, qu'ils l'eussent desfaict sans doute, s'il n'eust crié *Zirin*; car si quelqu'un dit ce mot, ils ne luy font plus de mal, ains le reçoient, cōme se mettant à rançon. Aussi-tost qu'il fut mené pardeuers leur Duc, il le pria de luy rendre son amy. Le Duc d'autre costé demandoit sa rançon, adjoustant qu'il ne rendroit point le prisonnier que moyennant vne grosse somme. Que me sçauriez vous demander, luy dit pour lors Dandamis, puis que tout ce que i'auois a esté pillé par vous? Que s'il y a rien que ie puisse faire tout nud que ie suis, ie m'offre à l'effectuer tout maintenant, & vous n'avez qu'à commander; ou si vous voulez, receuez moy en sa place, & vsiez de moy comme il vous plaira. Il n'est pas besoin de te retenir, repliqua le Sarmate, puis que tu te dones toy-mesme, Que si tu nous veux bailler quelque partie de ton corps, nous sommes contens de te rendre ton amy. Dandamis le pria de dire quelle partie il vouloit, lors que le Duc ayant demandé les yeux, Dandamis les presenta soudain pour estre arrachez; & apres auoir ainsi payé les Sarmates, il prit Amizocas son amy, avec lequel il s'en reuint appuyé sur luy, tous deux nageans ensemble, & retournans vers nous en fort bonne disposition. Vne action si heroïque fit prendre courage à tous les Scythes, lesquels ne s'estimoient plus vaincus, voyant qu'il se treuuoit entre nous vne amitié ferme & inuiolable. Celà ne donnoit pas moins de crainte aux Sarmates, quand ils consideroient à quelles gens ils eussent eu à faire, si la fortune leur eust permis de les surprendre,

& de

Le plus beau present qu'on puisse faire à autruy, c'est de se donner soy-mesme.

Quand les fruits de l'amitié sont meurs, il les faut cueillir.

& de les vaincre. Ce qui fut causé que sur le soir, ils laisserent vne grande partie du bestail, & prirent la fuitte, ayant bruslé les charriots. Au demeurant Amizocas ne peut lon temps endurer que son amy Dandamis fust aucugle, ains il se creua soy-mesme les yeux. D'où vient que pour memoire de ceste action genereuse ils vivent ensemble pour le iourd'huy, sont grandement honnorez par les Scythes, & nourris aux despens du public. Me pourrois-tu raconter, Mnesippe, vne histoire pareille à ceste-cy? Nenny sans doute, quand mesme on te permettroit d'en adjouster dix autres à tes cinq, & de ne point prester de serment, afin d'y pouuoit feindre plusieurs choses. Mais quant à moy ie t'ay fait voir cet exemple en son naif. Que si tu en eusses voulu raconter vn tel, sans doute il n'y eut point eu faute de fard pour embellir le fait & d'auantage. Je me fais accroire que tu eusses amplifié ton discours des prieres de Dandamis, de l'action avec laquelle il se creua les yeux, des paroles qu'il profera pour lors, de son retour, de la bonne reception que luy firent les Scythes, & de tels autres ornemens, que vous auez accoustumé d'adjouster à vos harangues, par ie ne scay quel artifice, pour mieux chatouiller les oreilles des escoutans.

II. Le second exemple que ie te veux dire, qui approche de cestuy-cy, est d'vn certain nommé Belites, cousin germain d'Amizocas. Cestuy-cy voyant Basthé son amy renuerfé de son cheual en bas par vn lyon, ( car ils estoient ensemble à la chasse ) qui s'en alloit l'estrangler, & le deschirer avec ses griffes, il mit pied à terre, seietta sur le dos de la beste, & l'irrita contre soy-mesme, luy mettant la main dans la gueule pour destourner la rage qu'il auoit contre son compagnon. Il fit tous ses efforts, iusqu'à ce qu'il fut loisible à Basthé de s'eschapper des griffes du lyon, lequel l'ayant laissé à demy mort s'en retourna vers Belites, & le mit en pieces. Mais auant que mourir ( car il l'auoit ainsi preueu ) il trauerfa le lyon de son espee. Ils moururent donc de ceste façõ, & nous en auons encore deux sepulchres champestres; l'vn des amis, & l'autre du lyon.

III. Je te veux donner maintenant pour troisieme exemple l'amitié de Macente, de Lonchate, & d'Arfocome. Ce dernier s'amouracha de la fille de Leucanor Roy de Bosphore, lors qu'il estoit en ambassade, pour exiger le tribut que ceux de ce \* pays nous doiuent tous les ans; & le iour du payement auoit esté delià dilayé trois mois entiers. Il aduint donc qu'Arfocome voyant en

*Histoire de Belites & de Basthé.*

*Histoire de Macente, de Lonchate & d'Arfocome. \* du Bosphore.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

vn certain banquet vne pucelle de belle taille, & de singuliere beauté, qui auoit nom Masee, il fut soudain espris de son amour. Quant à sa commission du tribut, elle estoit arrestee, & le Roy luy auoit desjà respondu sur ce point, l'ayant conuié en vn festin pour le renuoyer en son pays. C'est vne ancienne coustume en Bosphore, que les amoureux demandent les filles en mariage en plein banquet, où ils discourent de leur extraction, & des moyens qu'ils possèdent. Plusieurs anciens, tant Roys que fils de Roys, se treuuerent là de fortune, & entre-autres Tigrapete Prince des Lasiens, Adyrmache Duc des Marchlyens, & beaucoup d'autres grands Seigneurs. Or il faut remarquer que chascun amoureux ayant parlé de sa race, & par quel moyen il veut demander le mariage, banquette paisiblement avec tous les autres. Apres le banquet il prend vne phiole, verse du vin sous la table, & demande en mesme instant celle qu'il veut auoir pour espouse; non sans louer beaucoup sa maison, ses richesses, & son pouuoir.

*Ancienne ceremonie obseruee aux Mariages.*

Apres que plusieurs Seigneurs eurent versé du vin de ceste façon; raconté leurs Seigneuries & leur pays, & fait la demande; Arfocome ayant pris la phiole, ne la respandit point (aussi n'est-ce pas nostre coustume que d'espencher le vin,) mais beût tout d'un trait, disant; O Roy, ne donne ta fille en mariage à personne qu'à moy, qui suis beaucoup plus riche en possessions & en biens que ceux-cy. Leucanor (qui sçauoit bien qu'Arfocome estoit fort pauvre, & d'un menu peuple de Scythie) s'esmerueillant d'une hardiesse si grande, Combien as-tu de bestail (luy dist-il) ou de chariots Arfocome? car vous autres ne possédez point d'autres richesses. Je n'ay (luy respondit Arfocome) ny chariot, ny bestail, mais bien deux amis gens d'honneur, & aussi galands hommes qu'il y en ayt point en toute la Scythie. D'abord qu'ils l'ouyrent parler de la sorte, ils se rirent de luy, & creurent qu'il fust hors de son sens.

*Le vray amy est vn tresor inestimable.*

Le lendemain Adyrmache fut preferé à tous les autres, & estoit desjà prest de sortir pour emmener son espouse en sa Duché; lors qu'Arfocome estant de retour en son pays, remonstra à ses amis, Qu'il auoit esté reietté du Roy, & mocqué en vn banquet pour sa pauuereté; bien que ie luy disse, (adjousta-t'il) que ie vous auois vous deux, ô Loncathe & Macente, pour vne richesse d'inestimable valeur; & que vostre amitié valoit plus que tous les tresors des Bosphorans: Neantmoins il s'est mocqué de moy, & n'en a point fait d'estime, ains a donné sa fille pour espouse à

Adymache Mathlyen, parce qu'il s'est vanté d'auoir dix phioles d'or, & huitante chariots, chacun de quatre liets, avec plusieurs troupeaux de brebis & de bœufs. Voylà comme il a preferé le bestail, les phioles, & les chariots aux hōmes d'honneur & de reputation. Cet affront m'afflige doublemēt (mes amys) car outre que i'ayme grandement Masaë, ie n'estime pas petite l'injure que l'on m'a faicte, où vous estes autant offencez que moy-mesme. Car chacun de nous a eu part à la mocquerie; s'il est ainsi que nous continuons en nostre premiere amitié, & que n'estans qu'un seul homme, nous tirions de la ioye ou du dueil d'un mesme subject. Mais plustost (dit Lonchate) vn chacun de nous a receu tout l'affront. Cōment nous gouuērnerons nous donc en cecy? (adjoüsta Macente) Nous partirons esgallement l'affaire entre nous (respondit Lonchate) & pour moy ie m'obligeray à Arfacome de luy apporter la teste de Leucanor. Quant à toy, Macente, il faut que tu luy amaines la pucelle. I'en suis content (repliqua Macente.) Mais demeure icy cependant Arfacome, & nous appreste des armes, des cheuaux, & telles autres choses qui nous seront necessaires: car il est vray-semblable qu'apres ceste execution nous aurons besoin de soldats. Il te sera facile de faire leuee de gens, tant pour ta grāde diligence, que pour le bon nombre d'amis que nous auons à nostre seruice, principalement si tu veux t'asseoir sur le cuir de bœuf. Ceste resolution estant prise, Lonchate tira droit en Bosphore, & Macente vers les Machlyans, tous deux montez sur de bons cheuaux. Arfacome ne bougeant de sa maison, consulta ceste affaire avec ses compagnons, arma vne troupe de ses amis, & s'assit sur le cuir de bœuf; ce qui est vne ancienne coustume parmy nous. Car quand quelqu'un desire de se venger de l'offence qu'il a receuë d'un autre, auquel il est inegal en forces, il immole vn bœuf; & en met cuire la chair hachee en petits morceaux. Celà faict, il estend par terre le cuir, & s'assied dessus, mettant les mains derriere le dos à la façon de ceux qu'on a liez avec des cordes; ce que nous tenons pour vn acte de grande submissiō. Apres qu'on a presenté la chair de bœuf aux amis, & à tous autres qui se treuuent là, qui veut en prend vn morceau, & marchant du pied droit sur le cuir, promet à son amy de l'assister de tout son possible. L'vns offre à luy prester, nourrir, & souldoyer cinq hommes de cheual; l'autre dix ou dauantage, & autant de gens de pied qu'il en pourra fournir. Quant à celuy qui implore ce secours, il se donne soy-mesme. De ceste maniere on fait quelque-

Le partage du bien & du mal est egal entre les amis.

Belle remarque.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

fois leuee d'un bon nombre de gens, fort aguerris, difficiles à vaincre, & aussi fidelles que s'ils estoient obligez par serment. Car marcher sur le cuir est le mesme que iurer.

Arfocome donc s'estât chargé de ceste cōmission, s'en acquitta si bien qu'il fit leuee d'environ cinq mille hommes de cheual, & dix mille hommes de pied, sans y comprendre les autres gens-d'armes, qui faisoient en tout le nombre de vingt mille tous bien armez.

Il n'y a point d'entreprite plus hardie que celle qui se fait pour l'amitié.

Au mesme instant que Loncathe fut arriué en Bosphore, sans estre recognu de personne, il s'en alla droit au Roy, qui pour lors traittoit de quelques affaires de son pays, & luy dit qu'il estoit delegué deuers luy par la Commune des Scythes, pour luy communiquer vn nouveau secret de grande importance.

Le Roy luy commendant de parler, Pour ce qui est des affaires publiques (luy dit-il) les Scythes vous declarent ouuertement que vos Pasteurs n'ayent à passer iusques aux plaines & vales, mais qu'ils se contentent de mener paistre leurs troupeaux par les monts de Trachone. Quant aux voleurs qu'ils pretendent chasser de vostre pays, ils vous aduertissent qu'ils ne les aduoient aucunement, & que chacun d'eux vole priuement & à part soy tout ce qui luy vient à rencontre: que si quelqu'un est attrapé, c'est à vous à commander que iustice en soit faicte. Voilà les parolles que Loncathe dist au Roy Leucanor, y adjoustant encore celles-cy. Je ne sçay pour moy quel mal tu as fait à Arfocome fils de Mariante, qui nagueres fut deputed deuers toy pour Ambassadeur; mais ie suis bien assure qu'il te trame de secretes embusches. Toutesfois ie pense que c'est à cause du refus que tu luy as faict de ta fille qu'il t'auoit demandee en mariage. Car pour monstrier qu'il se veut ressentir de cet affront, il s'est assis il y a sept iours sur le cuir de bœuf, & a leué vne grosse armee. Il n'y a pas long temps qu'on m'en a faict le compte (repliqua Leucanor) mais ie ne pensois pas que ce fust contre nous, ny moins encore d'auoir Arfocome pour ennemy. Si faut-il que tu le croyes (luy repartit Loncathe.)

Aux entreprises dangereuses il y a plus de temerité que de courage.

Cet Arfocome commence à me fascher, & ie porte impatiemment de n'estre point preferé à luy par les anciens, comme plus releué de condition. Que si tu me promets ton autre fille Bariethe (bien que ie sois indigne de si grande alliance) ie te iure de t'apporter sa teste dans peu de temps. Ie le veux, dit le Roy tout estonné, parce qu'il ne sçauoit que trop la cause du courroux d'Arfocome;

outre qu'il auoit tousiours redouté les Scythes. Oblige toy par serment ( continua Loncathe ) de me tenir ta promesse , & de ne me point refuser ma demande.

Comme Leucanor se mettoit en deuoir de prester serment , & haussoit la face contre le Ciel : Garde toy bien de iurer icy , dit Loncathe , de peur que quelqu'un des assistans ne nous voye , & n'apprenne la cause de ce tien sermēt. Entrons plustost dans le Temple de Mars , & là nous iurerons à portes closes , sans qu'aucun nous entende. Car si Arsocome sçauoit quelque chose de cecy , i'ay belle peur qu'il m'immoleroit auant la guerre , & me monsteroit combien est grand le pouuoir qu'il a maintenant. Allons où tu voudras , ( respondit le Roy ) quant à vous autres retirez vous à l'escart , & que personne ne s'approché du Temple que ie ne l'appelle.

Après que Leucanor & Lonchate furent entrez dans le Temple , & que la garde du Roy se fut retirée , Lonchate tirant son espee d'une main , & de l'autre fermant la bouche à Leucanor , de peur qu'il ne se meit à crier , il le trauersā d'un coup en la poitrine , luy treucha la teste qu'il cacha sous son manteau , & sortit dehors. Et afin qu'aucun ne se doutast du faict , il feignoit tousiours de parler à luy ; disant , qu'il reuiendrois bien-tost , comme s'il eust esté enuoyé de sa part à quelque affaire. Estant de retour au lieu où il auoit laissé son cheual attaché , il monta dessus , & tira droit en Scythie , sans que personne luy courut apres. Car les Bosphorans ne sçeuirent de long temps ce qui estoit aduenū , & soudain qu'ils en eurent les nouvelles , ils se meirent en deuoir de faire vn nouveau Roy. Voylà comme Loncathe s'acquitta de la promesse qu'il auoit faicte à son amy Arsocome , de luy apporter la teste du Roy Leucanor.

*D'une meschante resolution , s'ensuiuit vn cruel acte.*

Macente ayant sçeu par le chemin la tragedie qui s'estoit jouée en Bosphore , il tira vers les Machlyans , ausquels il annonça le premier la mort du Roy. Et se tournant vers Adyrmache , Le peuple , luy dit-il , ta esleu pour son Roy , comme gendre de deffunct Leucanor. Fay donc en sorte que tu entres dans ton Royaume au plustost , pendant qu'il y a de la diuision & du trouble ; & que ta femme te suiue dans sa litiere à petites iournees ; car il te sera facile d'attirer à ton party la plus-part des Bosphorans , lors qu'ils verront la fille de leur Prince. Ie te dis cecy , comme ton amy ; car ie suis d'Alanie , & cousin germain de ta femme en ligne maternelle. Tous sçauent assez que Mastera femme de Leucanor estoit

*Jamais l'esprit de l'homme n'est plus subtil que lors qu'il veut nuire à autrui.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

sortie de nostre maison. C'est la cause pour laquelle ie suis icy venu maintenant de la part de ses freres qui sont en Alanie, pour te dire que tu ne tardes point de venir en Bosphore, & que tu prennes garde que negligant ceste occasion Eubiot ne succede à la Couronne. Car bien qu'il ne soit que frere bastard de Leucanor, il a neantmoins fauorisé les Scythes de tout temps, & a eu souuent des querelles contre les Alanois.

Il se faut donner garde d'un homme incongnu, qui s'offre trop librement à nous.

Macente parloit de la sorte en langue Alanoise, & vestu à la façon de ceux du pays; car les Scythes & les Alanois se ressemblent fort, excepté que les Alanois ne portent point de si grands cheveux que les Scythes. Mais Macente s'estoit fait couper les siens, & par ces indices il faisoit accroire à ceux qui l'oyoient d'estre parent de Mazeré & de Mastéra. Il dit encor ces mots à Adyrmache: Je suis prest de faire l'un des deux; ou d'aller avec toy en Bosphore, si tu le veux permettre, ou de demeurer s'il en est besoin, & conduire ta femme. Vrayement (dit alors Adyrmache) encore ayme-je mieux que tu accompagnes ma femme qu'un autre, puis que tu es son cousin. Car si tu viens avec moy en Bosphore, tu ne seruiras que d'un seul Cheualier; que si tu conduis ma femme, ta seule presence tiendra lieu de plusieurs.

Adyrmache s'estant mis en chemin, il donna Masaë sa femme encore pucelle, à Macente, pour en estre le conducteur. Il la mena tout le iour en sa litiere; mais de nuit il la mit en croupe, car il auoit fait venir un homme de cheual avec eux. Deslors ils ne suivirent plus la route de la Meotide, ains costoyans la mer, laisserent à main droite les monts des Mystreans, & faisans reposer la pucelle se rendirent dans trois iours à Machlye en Scythie. Ils laisserent de telle sorte leur cheual par un si prompt voyage qu'à la fin de sa course il se tint debout quelque temps, & tumba roide mort.

On iuge des promesses, par les effects, & les parolles ne font pas les amys.

Macente remettant Masaë entre les mains d'Arfocome; Prends de moy, luy dit-il, ce que ie t'auois promis. D'abord Arfocome tout estonné d'une chose si inesperee, en voulut remercier son amy, qui luy respondit; Tu me fais tort (Arfocome) de proceder de la sorte avec moy. Car de me rendre graces de ce que j'ay fait, c'est autant que si ma main gauche remercioit la droite, de ce qu'estant blessée elle l'auroit secourüe: Par ainsi, puis que nous deux ne sommes qu'un pour l'estroicte amitié qui est entre nous, ce seroit chose ridicule d'estimer qu'une partie de nous eust executé quelque exploit hazardeux, pour auoir soulagé tout le

corps; car autant en a t'il fait pour soy-mesme, puis qu'il est l'une des parties, & aydee du tout. Telle fut la responce que fit Macente à Arfocome, qui pensoit s'excuser à luy par ses remerciements.

Lors qu'Adyrmache descouvrit ceste trahison, il ne passa pas plus outre en Bosphore. Aussi eut-il perdu son temps, car les Sarmates auoient desjà proclamé Roy Eubiot, qui conuerfoit la plus part du temps avec eux.

L'expedient qui luy sembla le plus court, ce fut de s'en retourner en son pays, où il fit leuee de gens, assembla vne grosse armee, & se ietta bien auant dans la Scythie du costé des monts. Eubiot s'y treuua peu apres, assisté d'autant de Grecs qu'il en auoit peu amasser de toutes parts, ensemble des Alanois & Sarmates, qui estoient enuiron vingt mille de nombre. Les deux armees d'Eubiot & d'Adyrmache jointes ensemble, estoient composees de nonante mille hommes; la troisieme partie d'Archers, & gens de cheual. Quant à nous (car i'y auois contribué moy-mesme, adjoustant à ceux qu'on auoit leuez au cuit de bœuf cent hommes à cheual tous bien esquippez) estans assemblez nous n'estions gueres moins de trente mille, les gens de cheual y compris, desquels Arfocome estoit le Chef & le gouverneur. D'abord que nous descouurismes nos ennemis, nous reuegastmes nostre armee, & meismes à l'auant-garde les gens de cheual. Apres qu'on eut bien combattu, les nostres s'affoiblirent en fin, & l'armee fut rompuë en deux parts. L'une commença de se retirer, non comme vaincuë tout à fait; mais elle prit la fuitte avec tant de vifesse, qu'il sembloit à la voir qu'elle se voulut rejoindre, tellement que les Alanois ne l'oserent suivre de long temps: Quant à l'autre, qui estoit la plus foible, elle n'eut pas du meilleur. Car les Alanois & Machiens l'emueloppans de tous costez, ils en taillerent en piéces la plus grande partie. On y descochoit les dards si espais, que les nostres ne scauoient où se retirer, & mesme plusieurs auoient desjà quitté les armes. Lonchate & Macente furent par mal-encontre blesez en ceste meslee, pour s'estre enfoncez trop auant dans les dangers. L'un eut la jambe perçee, l'autre la teste entamee du tranchant d'une hache d'armes; & si reçeut sur l'espaule vne playe d'un coup de massuë.

Les plus vaillants reçoivent les premières playes à la guerre.

Arfocome (qui estoit avec nous de l'autre costé) accourut au bruit d'une si triste nouvelle, & picquant à bon escient son cheual s'en alla donner dans le quartier des ennemis, où il fit si vaill

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Il ne faut qu'une belle résolution pour reparer la perte d'une armée.

lamment que les Machlyens, ne pouuans soustenir son effort, luy donnerent bien-tost passage. Apres qu'il eut deliuré ses amis, & appellé quelques-vns des autres, il se rüa sur Adymache, & luy portant vn coup de son cimenterre, le frappa si à poinct au chignon du col, qu'il le fendit iusqu'à la ceinture. Ce Chefstant abbatu, route l'armée des Machlyens, des Alanois & des Grecs n'eust plus de courage. Par ainsi recommençans le combat, nous demeurasmes victorieux, & les poursuiuismes long temps, ne faisans autre chose toute ceste nuit que tailler en pieces.

Le lendemain les ennemis deleguerent des Ambassadeurs deuers nous pour demander la paix. Les Bosphorans promettoient de nous payer vn double tribut. Les Machlyens s'offroient à nous donner des hostages, en attendant qu'ils y eussent plus amplemēt aduisé; & les Alanois disoient, que leur dessein n'estoit autre que d'auoir leur reuanche de ceste offence, par vne guerre qu'ils vouloient mener contre les Syndiens, desquels nous estions ennemis dés long temps. Vn chacun opina là dessus, & entr'autres Arfocome & Lonchate. De ceste façon la paix fut faicte & concludë avec eux, & à leur volonté. Voilà, Mnesippe, quelles sont les entreprises des Scythes pour leurs amys.

**MNESIP.** Ton discours est du tout graue & releué, Toxaris, mais il me semble vn peu fabuleux: Et n'en desplaise à l'Espee & au Vent, par lesquels tu as iuré: celuy n'est point punissable qui ne le croit. **TOXA.** Prends garde, ô mon Gentil-homme, que ce peu de creance ne procede d'une enuie que tu nous portes. Tu ne m'estonneras point pourtant, si tu ne le veux croire, car ie pourrois bien conter encore d'autres exemples que ie scay auoir esté faicts par les Scythes. **MNESIP.** Ie te prie donc, bon-homme, que tu ne sois si long, & que tu n'uses plus de telles digressions courant de toutes parts la Scythie, & le pays des Machlyens; car ie crains qu'allant & reuenant du Bosphore, tu n'abuses de mon silence. **TOXA.** Il faut que ie te croye en cecy, & que ie parle en peu de mots, de peur que tu ne te lasses d'ouyr mes discours s'ils s'esgarrent de part & d'autre.

*Histoire de Sifinne.*

**III.** Escoute donc ce que mon amy Sifinne a faict pour l'amour de moy. Comme ie m'en allois à Athenes, delaisant mon propre pais pour apprendre les lettres Grecques, j'arriuai à Amastre, ville maritime, tout contre Carambe, tirant au chemin de ceux qui nauigent de Scythie à Athenes. J'auois en ma compagnie Sifinne, qui m'estoit amy depuis l'enfance. Nous partismes donc nous deux,

deux, apres auoir regardé quelques marchandises qui estoient au port, & ferré nos hardes, nous allasmes pourmener par la place sans penser à aucun mal-encontre. Mais cependant quelques larrons ayant leué la serrure de nos bougèttes, emporterent tout, & ne nous laisserent pas seulement de quoy nous nourrir ce iour là. Quand nous fusmes de retour au logis, & eusmes reconnu le larcin, nous n'estimasmes pas chose conuenable de tirer en iugemēt ceux de la maison, qui estoient plusieurs, ny mesme nostre hoste, de peur d'estre tenus pour des affronteurs, si nous eussions dit qu'on nous auoit pris quatre cents double ducats, plusieurs vestemens, quelques tapisseries, & autres telles hardes. Nous consultasmes alors comment il nous falloit comporter en cet affaire, nous voyant reduits aux dernieres extremitez, & hors de nostre pays. Pour moy ie disois qu'il me valloit beaucoup mieux me trauerser de mon espee, que commettre quelque meschant acte, & indigne d'un honneste homme, y estant contraint par la faim. Si finne tout au contraire me consoloit, & me prioit de vaincre le desespoir, disant, qu'il scauoit vn moyen pour treuuer de quoy viure. Et deslors se mettant à porter du bois, qu'il chargeoit sur le port, nous fusmes repeus de son gain ce iour là. Le lendemain matin, comme il passoit par le marché, il descourrit vne troupe de ieunes Gentils-hommes, galands & honnestes à ce qu'il disoit, lesquels faisoient monstre ce iour là, & auoient esté choisis pour débattre seul à seul l'honneur d'un prix le troisieme iour d'apres. Il s'en vint donc me treuuer, & me dit; Ne pense pas, Toxaris, que tu puisses desormais estre pauure: car ie scay le moyen de t'enrichir dans trois iours. Cependant nous vesquismes à fort petits fraix attendant les jeux, lesquels nous allasmes voir avec les autres. Il m'y auoit conduit outre mon gré, comme à quelque chose remarquable entre les Grecs pour la nouueauté. Apres que nous eusmes pris place, nous veismes diuers combats de bestes sauuagés. On tuoit les vnes à coups de fleches, & les autres estoient chassées par des chiens, ou laschees sur des criminels. Ceux qui deuoient combattre seul à seul arriuerent finalement, & alors le Trompette presentant vn ieune homme de belle taille; S'il y a quelqu'un, dit-il, qui vueille combattre seul contre cestui-cy, il gagnera mille escus. Si finne se leua soudain en sursaut, disant, qu'il estoit content de l'attaquer, & demanda des armes à cet effect.

Aussi-tost qu'il eut receu le prix, il me le mit entre les mains, & me dit: Si ie suis vainqueur, Toxaris, nous poursuiurons nostre

Ce que nous attendons le moins nous arriue le plus souuent.

En ceste vie il n'y a si grand mal, qui ne soit suiuy de quelque bien.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

voyage, & aurons de quoy viure. Que si ie demeure, enseueley moy,  
 & t'en retourne en Scythie. Ie ne pouuois retenir mes souspirs,  
 oyant ainsi parler ce mien amy, lequel ayant pris toutes sortes  
 d'armes, excepté le masque, combattit teste-nuë, & fut du com-  
 mencement blessé d'un reuers qui luy coupa le jarret. A ce coup  
 ie fus tout transi de peur, principalement quand ie veis que son  
 sang se respandoit à bouillons. Pendant que son ennemy le pres-  
 soit, ayant pris son temps, il luy porta vn coup dans l'estomach,  
 duquel il le trauersa, & le fit choir à ses pieds. Estant luy-mesme  
 fort lassé de sa playe, il tumba tout aupres du mort, & peu s'en fal-  
 lut qu'il ne rendist l'ame. Alors i'accourus à luy, & le leuant, luy fis  
 reprendre courage. Puis, apres qu'on l'eust déclaré vainqueur, ie  
 l'emportay au logis, où il fut long temps pensé des Medecins. Il  
 vit à present en Scythie, où il s'est marié avec ma soeur, & est en-  
 core boiteux de ceste blessure. Ceste Histoire, Mnesipe, n'est pas  
 aduenüe à Machlye, ny en Alanie, pour auoir faute de testmoins,  
 & pour estre creuë, encore qu'elle fut feinte, & il y a plusieurs A-  
 mastriens qui tesmoigneront du combat de Sifinne.

*Histoire d'A-  
 bauchas & de  
 Gyndane.*

V. Escoute maintenant la cinquieme histoire d'Abauchas,  
 apres laquelle ie finiray mon discours. Cet Abauchas s'en alla vn  
 iour en la ville de Boristene, menant avec soy sa femme qu'il ay-  
 moit vniquement, & deux siens enfans, sçauoir vn fils qui estoit  
 encore à la mammelle, & vne fille aagée d'environ sept ans. Il  
 auoit en sa compagnie vn sien amy nommé Gyndane, lequel se  
 trouuoit fort mal d'une playe qu'il auoit receuë en chemin, par  
 certains voleurs qui les auoient assaillis. Ceste blessure estoit à la  
 cuisse, & luy causoit vne si grande douleur, qu'à peine se pouuoit  
 il soustenir. Sur la nuit s'estas tous retirez en vne chambre hau-  
 te, il suruint tout à coup vn grand feu, qui rauageoit desjà toute  
 la maison. Quoy voyant Abauchas, il laissa pleurer ses enfans, &  
 repoussant sa femme qui le tenoit, luy dit qu'elle se sauast d'elle-  
 mesme. Alors il prist son amy sur ses espaulles, & malgré la violence  
 du feu, le descendit en bas sain & gaillard. Sa femme se mit à le sui-  
 ure avec son petit enfant, & exhorta sa fille d'en faire autant. Elle  
 eut beaucoup de peine à s'eschapper des flammes (estant presque  
 à demy bruslee, & contrainte de lascher son enfant,) & sa fille qui  
 la suiuoit en fut presque deuoree. Apres cet euenement comme  
 quelqu'un reprochoit à Abauchas, qu'il auoit delaisé sa femme,  
 & ses enfans pour donner secours à Gyndane: *Vrayement*, respon-  
 dit-il, *ie puis bien encore auoir des enfans, & c'est vne chose incertaine s'ils*

*L'amitié s'ac-  
 croist parmy  
 les dangers.*

*seront gens de bien. Mais ie serois long-temps auant que pouuoit recouurer vn si bon amy que Gyndane, duquel ie cognois si bien l'amitié.*

Ie t'ay allegué ces cinq exemples Mnesipe, que i'ay tirez d'un grand nombre d'histoires, Maintenant il est question de sçauoir lequel de nous aura la langue, ou le poing droict coupé : Mais voyons parauant qui sera le Iuge. **MNESIP.** Personne, car nous n'auons point esleu d'arbitre à nos narrations : toutesfois ie m'en vray te dire ce que nous ferons. Puis que nous auôs \* tiré maintenant sans mettre vn but, nous raconterons derechef deuant vn autre arbitre quelques exēples de vraye amitié, & alors le vaincu sera priué, ou moy de la langue, ou toy de la main droicte. Que si ce iugement te semble trop cruël, puis que tu loües tant l'amitié, & que ie la tiens pour la chose du monde la plus honneſte, & de plus longue duree entre les mortels ; Ie suis d'aduis que nous en prenions les droicts nous joignans dès à present l'vn à l'autre par vne estroicte liaison, à fin que nous soyons tous deux vaincueurs desormais, & gagnons ce beau prix. Par ce moyen au lieu d'vne langue, & d'vne main droicte nous en aurons deux : ensemble quatre yeux, & quatre pieds ; & bref tous les membres de nostre corps seront doubles. Car quand deux ou trois amys sont associez ensemble, l'on peut bien les comparer à ce Gerion que les anciens nous ont depeint avec six mains, & trois testes ; Et pour moy ie me fais accroire qu'ils nous ont voulu denoter par là trois amys qui meritoient d'estre joinctz de la sorte, parce qu'ils se communiquoient leurs affections l'vn à l'autre. **TOXA.** Tu ne parle pas mal, & ie suis d'aduis que nous facions comme tu dis. **MNESIP.** Ie le veux Toxaris, mais nous n'auons besoin ny de sang, ny d'espee, pour confirmer nostre alliance ; car ce discours, & les choses que nous ayons, nous joignent plus estroictement l'vn à l'autre que la coupe que vous beuvez. Et pour moy ie tiens qu'il n'y a point d'obligation en cecy, & que la seule verité suffit. **TOXA.** Voylà qui me plaist : Soyons donc bons amys ensemble, toy le mien en Grece, & moy le tien si quelquesfois tu viens en Scythie. **MNE.** N'ayez peur que ie fois iamais nonchalant à faire vn long voyage, pourueu qu'on m'asseure de recouurer vn amy tel que ie t'ay recogneu par ton discours.

\* Gager sans Iuge, c'est tirer sans but.

LUCIN, OV, L'ASNE.

*C'est icy une  
narration fabu-  
leuse, en laquelle  
Lucian veut  
proposer devant  
les yeux les di-  
vers accidents,  
les fortunes, &  
les trauaux de la  
vie humaine.  
Apulce a tiré de  
ce Discours le li-  
ure qu'il a inti-  
ulé l'Asne doré.*

COMME ie m'en allois en Theffalie (où mon pere auoit quel-ques rentes) en la compagnie d'un homme qui estoit du pays, ie rencontray certains Theffaliens qui s'en retournoient de la ville d'Hypate. I'estois à cheual, & portois avec moy tout ce qui me faisoit besoin, n'ayant point d'autre suite qu'un lacquais, lors que m'approchant de la ville, & deuisant de diuerses choses, ie demanday aux Theffaliens; s'ils ne cognoissoient pas un citoyen de ce lieu, nommé Hypparque, car i'auois des lettres à luy donner pour m'en aller loger en sa maison. A quoy ils me firent responce, qu'ils auoient sa cognoissance de long-temps; que c'estoit un riche taquin, & qu'il n'auoit en sa maison que sa femme, & vne feule chambriere. Ils me dirent aussi en quel quartier de la ville il se tenoit, & comme il faisoit sa demeure en un iardin. Et soudain apres nous estre mutuellement salüez, nous prîmes congé les uns des autres.

Ie m'en allay donc en la maison de cet Hypparque, & heurtay doucement à la porte. Vne bonne femme s'en vint à moy, à laquelle ie demanday, si Hypparque n'estoit point au logis. Apres qu'elle se fut enquestée qui i'estois, & de ce que ie cherchois, ie luy respondis, que ie luy apportois des lettres de Decian sophiste de nature. Ceste femme me pria d'auoir un peu de patience, & ayant refermé la porte, elle s'en alla. Depuis, estant de retour elle me fit entrer pour salüer Hypparque, auquel ie presentay mes lettres. Il estoit à l'entree de son souper, assis sur un petit liest avec sa femme, la table assez mal garnie de viandes. Aussi tost qu'il eut leu mes lettres, Vrayement, dit-il, ie scay fort bon gré à Decian mon grand amy; & le plus galant homme des Grecs, de m'auoir fait l'honneur de m'adresser ceux de sa cognoissance. Tu vois icy, Lucin, un bien petit logis à la verité, mais assez spacieux pour l'hoste qui est dedans; toutesfois tu le rendras plus ample par ta presence, si tu le prens en bonne part. Puis, ayant appelé Lutte sa chambriere: Donne, dit-il, vne robe à nostre hoste que voicy, ferre luy ses hardes, & ne tarde pas de l'enuoyer aux bains, car ils sont bien loing d'icy. Alors Lutte me prit par la main, & m'ayant monstré vne fort belle chambre: Tu coucheras, me dit-elle en ce liest, & i'en dresseray un autre pour ton garçon, ou ie mettray un oreiller.

*On iuge des  
amis par l'ac-  
cueil qu'ils  
font à ceux  
qu'on leur en-  
uoye.*

Sur la fin de ce deuis m'estant appresté pour aller au bain, ie don-  
nay de l'orge à la chambriere pour en repaistre mon cheual.

Après m'estre bien laué, ie m'en retourmay en mon logis, où  
Hypparque me reçeut avec vn fort bon accueil, & si me fit asseoir  
pres de luy. Il y auoit sur table dequoy faire bonne chere, & de  
bon vin vieil. Tout le temps du repas fut employé à mäger, à boi-  
re, & à deuifer, & sur le tard vn chacun de nous s'en alla dormir.  
Le lendemain Hypparque me demanda quel chemin ie deuois  
tenir, & combien de iours demeurer avec luy : Je m'en vay à  
Larisse, luy respondis-je; mais ie seray icy enuiron cinq iours. Je ne  
luy descouurois pas pourtant mon dessein. Car ie desirois de se-  
journer là quelque temps, iusqu'à ce que i'eusse treuvé vne Magi-  
cienne, qui par ses charmes me sceut faire voir vn nouveau mon-  
stre, scauoir vn homme volant, ou changé en pierre. L'enuie que  
i'auois de voir ce mien desir accompli me faisoit pourmener par  
la ville, bien que ie ne sceusse de quelle façon ie pourrois m'en-  
quester de telle chose. Cependant voicy venir à moy vne femme  
qui me sembloit fort ieune, & superbement vestuë, car sa robe  
estoit tissüe de fleurs & enrichie d'or, outre qu'elle auoit vn bon  
nombre de seruiteurs à sa suite. Ceste femme estant proche de  
moy, & m'abordant; Je suis, me dit-elle, Abria, amie de ta mere  
si personne le fut iamais, & qui ayme autant ses enfans que les  
miens propres: C'est pourquoy ie te veux prier, mon fils, de ve-  
nir loger chez moy. Vrayement ie vous remercioie, ma mere, luy  
dis-je. Certes ie souhaitteroie volontiers d'estre en vostre compa-  
gnie; mais ie craindrois que mon hoste ne s'offençast si ie quittois  
son logis; toutesfois ie ne lairray pas de vous accôpagner d'esprit.  
N'est-ce point cet auare Hipparque qui est ton hoste, continua-  
t'elle. Je vous prie ne dittes pas cela, ma mere, luy respondis-je;  
car il s'est monstré si liberal enuers moy qu'on le pourroit blas-  
mer à bon droit pour sa trop grande despence & bonne chere.  
Alors elle se mit à sous-rire, puis me dist, m'ayant pris par la main  
& tiré à part; Donne-toy bié garde, ie te prie, de la femme d'Hip-  
parque; car c'est vne grande Magicienne, & qui fait mestier d'en-  
chanter les hommes pour les attirer à son amour. Que s'il aduieñ  
qu'elle iette sa veuë sur quelques ieunes gens, & qu'on ne vueille  
satisfaire à sa volonté, elle tache de s'en venger par tous  
moyens, tüant les vns, & changeant les autres en pierres. Tu me  
sembles fort propre à luy complaire (mon fils) comme estant ieune  
ne & fort beau; & ie croirois volontiers qu'elle t'enchantera to

Les cutieux  
desirs sont au-  
tant d'enchan-  
temens à l'es-  
prit.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

voyant estranger; car d'ordinaire on ne fait pas grand estat de ceux qui sont hors de leur pays.

Comme ie vis que i'auois en la maison ce que ie cherchois dès long temps, ie quittay ceste femme, & m'en allay soudain, disant à part moy: Sus (Lucin) puis que tu prends tant de plaisir en cet Art admirable, esleue maintenant ton esprit, & apprends ceste discipline, par le moyen de laquelle tu pourras jouir de tout ce que tu desireras. Et puis qu'il ne t'est pas permis de surprendre la femme de ton hoste, auquel tu es amy, va-t'en à Lutte sa chambriere, & l'attire par tes inuentions. Car si tu la peux vaincre vne fois, tu auras sans beaucoup de trauail ce que tu desires, attendu que pour cognoistre quels sont les Maistres, il faut s'adresser aux valets. Ce disant, ie m'en retournay au logis, où ie ne treuuy ny Hipparque, ny la femme. Il n'y auoit que Lutte assise aupres du feu, qui nous apprestoit à manger, à laquelle ie dis. O belle Lutte que tu as bonne grace à remuër les fesses, & ce qui est dans le pot. I'ay bien vn autre brouët superflu dans mes reins, & ie m'assure que tu t'estimerois bien-heureuse, si tu en auois gousté vne seule goutte. Oste-toy d'icy, me dist elle, pauure miserable, si tu es sage, & si tu ne veux perdre la vie, fuy-t'en loing du feu & de la fuye. Car si tu m'auois tant soit peu touchée, tu serois embrasé soudain & ie te ferois mourir. Il n'y auroit point de Medecin, non pas mesme le grand Dieu qui te peust guerir de ceste blessure. Vne si cuisante bruslure te causeroit tant de douleur, qu'il te seroit bié difficile d'en receuoir guerison, & iamais tu n'euiterois ceste douce peine, quand mesme tu la chasserois à coups de cailloux. Il ne faut pas que tu ries si tu vois vne cuisiniere, qui ne sçait pas apprestter seulement les petites viandes, mais, qui pis est, couper la gorge aux hommes; les escorcher, & leur arracher le cœur & les entrailles. Il t'est permis de le dire, Lutte, mais ie sçay bien le contraire. Car encore que ie sois bien loing de toy, outre que tu m'as embrasé, tu as encore ietté du feu dās mes entrailles pour les brusler, sans leur nuire aucunement. Enseigne moy donc vn remede pour ces aspres & douces passions que tu as dictes, & maintenant que ie suis mort, escorche-moy comme il te plaira. Elle souriant à ces propos s'appriuoisa petit à petit, & me promit qu'apres que son maistre & sa maistresse seroient endormis, elle viendroit coucher avec moy. Aussi-tost qu'Hipparque fut de retour nous lauafmes nos mains, & commençafmes nostre repas, où nous beufmes d'autant, nous inuitant l'vn l'autre à faire bonne chere.

Pour sçauoir  
les actions des  
maistres, il  
faut s'adresser  
aux valets.

L'amour ap-  
priuoise les  
plus farou-  
ches.

Après le soupper, ie pris pour pretexte que i'auois sommeil afin de m'aller retirer. Ie treuay de magnifiques preparatifs, & qu'on auoit dressé le liét de mon seruiteur hors de ma chambre. Pres du mien estoit vne table, & sur icelle vne coupe avec du vin, & de l'eau fraische & chaude, que Lutte auoit preparée expres, & couuert tout mon liét de roses y attachant au dessus des bouquets faits de mesmes fleurs. Quand ie veis que le festin estoit prest, il me sembla bon d'attendre ma compagne à boire; laquelle ne faillit pas de venir à moy peu apres qu'elle eust couché sa Maistresse. Nous commençâmes à nous mignarder & entre baisser, & prîmes vn breuuage pour nous preparer à la nuit. Ie veux (me dist elle alors) que tu te souuîennes, mon amy, que tu viens maintenant à la Lutte, & c'est à ce coup que ie verray bien si tu es habile, & adroit en ces exercices. Vrayement ie ne refuse pas le desir, luy respondis-je, & ie suis prest de me despouiller pour entrer au combat de la Lutte. Fentends que tu m'obeïsses (cōtinua-t'elle) & qu'à la maniere des Preuosts & surintendans des jeux de prix, tu retiennes bien les choses ausquelles ie desire que tu t'exerces, & alors ce sera ton deuoir d'effectuër promptement mes commandemens. Commande, luy dy-je, tout ce que tu voudras, mais prends garde sur tout que l'huile ne manque point à nos combats amoureux. En mesme temps elle meit bas sa robbe, & me dit, Despouille toy, compagnon, & ayant pris de cet vnguent entre en lyce avec ta guerriere, joignant ta cuisse à la sienne. Sus, couche moy à l'enuers, gaigne le dessus, & tandis que ie leuërâ les cuisses, appuye toy sur elles; puis, frappe de toutes parts, & lance ton dard iusqu'à ce que tu fois las, & que tes reins ayent mis fin à vn si bel exercice. Retire-le au large, & le rejoint de rechef, puis refrappe plus fort en poursuiuant iusqu'à ce que tu ayes repoussé ton aduersaire pres du mur. Mais lors que tu te seras laissé choir, repose toy tant soit peu, & ne te haste point cōbattant à l'enuy & au reciproque. Apres que i'eus accompli ce qu'elle m'auoit commandé, Maistresse, di-je à Lutte en sous-riant, tu vois comme ie t'ay promptement obey: Maintenant ie viens m'aduïser que tu changes la façon de lutter, & me commandes ores vne chose, & tantost l'autre. Alors me donnant vn soufflet, Quel moqueur de disciple ay-je icy? (me dit elle) Prends garde que tu ne fois frotté, si tu n'obeys à mes paroles: Puis se leuât pour se preparer à vn nouveau combat; Vrayement, continua-t'elle, ie verray à ce coup, si tu es vn bon & robuste lutteur,

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

& exercé en ceste sorte de Lutte qu'on appelle genouilliere. Ce disant, elle se mit à genoux sur le liét, & me tint ces propos: Sus, lutteur, attaque vaillamment la moyenne partie de mon corps, frappe, & fais vne plus profonde blessure. Tu me vois nuë, vñe de ton dard plus promptement, eslance-le plus auant, & derechef le destournant à costé pour pousser plus outre cache-le tout à fait, & ne mets point d'interualle en ce combat. Toutesfois garde toy bien de retirer ton dard auant que ie te le commande, ains te recourbant poursuy ton aduersaire, & l'ayant ietté bas, demeure encore en la lyce, iusqu'à ce que tu deffailles estant las & tout mouillé de suëur. Au recit de ces parolles, ie ne me pouuois tenir de rire, tellement que me tournant vers elle. Je voudrois, luy dy-je, Maistresse, t'apprendre aussi quelque enseignement sur ceste matiere, & desirerois que tu m'obeisses. Leue toy donc, & te mettant pres de moy, dōne moy ta main droite, afin que nous faisons trefue entre nous, car il est temps de dormir. La nuit-passee entre ces exercices & voluptez m'apporta vne entiere oubliance de mon voyage de Larysse: & depuis ie m'aduisay que l'occasion se presentoit d'apprendre là ce que ie desirois. O belle Lutte, di-je, monstre moy ie te prie ta maistresse, lors qu'elle prend quelque nouvelle forme, car il y a à long temps que ie desire voir vn si admirable spectacle, & principalement par ton moyen si tu le sçais. Je ne pense pas que tu ignores cet art, & si ne desire point l'apprendre d'autre que de toy, puis que tu es la seule qui m'as esmeu à l'amour. Car ie puis bien dire avec verité, que de ma vie ie n'auois ietté les yeux sur aucune femme pour l'aymer, estant aussi dur que le diamant. Tellement que tu m'as rendu ton esclau, & ton esprit amoureux a triomphé de moy. Tu veux rire, me respondit Lutte, Où treuueroit-on l'homme qui peüst monstrier à Cupidon les preceptes d'Amour? Je te jure, par mon chef, & par ton affection enuers moy, que i'ignore toutes ces matieres, aussi ne suis-je pas hōme de lettres: Neantmoins ie feray en fore, que tu verras ma maistresse lors qu'elle sera transmuee en autre forme. Sur ces deuis nous dormismes, & peu de iours apres Lutte m'aduertit que sa maistresse se deuoit transformer en oysseau afin de voler vers son amant. Il me semble donc ( luy dis-je ) qu'il est tēps que tu satisfasses à nostre desir. Ne te mets point en peine, respondit-elle, & la nuit estant venue, elle me prit par la main, & me mena à la porte de la chambre où elle couchoit, me commandant de regarder par vne petite fente, & prēdre garde à ce qu'on faisoit

C'est vn ou-  
urier parfait  
quel'Amour.

faisoit au dedans. Je vis la Dame qui despouilla sa robbe, marchant toute nuë parmy la chambre. Puis ayant allumé vne lampe, elle prit deux grains d'encens, en mit vn sur la lampe ardente, & dit plusieurs mots à ceste lumiere. Elle ouurit soudain vn grand coffre, & entre plusieurs boëstes en choisit vne pour s'en seruir. Je ne sçay ce qu'il y auoit au dedans, mais selon le iugement que mes yeux en pouuoient donner, elle me sembloit pleine d'huyle. Ayant pris de ceste liqueur, elle s'en frota tout le corps, & soudain des ailles luy nasquirent, avec vn bec de corne crochu; bref elle fut entierement transmuee en oyseau semblable à vne corneille nocturne, & croüaillant à la maniere de tels oyseaux, sortit par la porte, & s'enuola. D'abord que ie vis ceste transmutation, estimant que ce fust vn songe, ie me mis à frotter mes paupieres & mes yeux, croyant n'auoir veu cecy qu'en idee, & comme esueillé en surfaut. Je vis bien pourtant que ie ne dormois point, & priay Lutte de me donner de cet vnguent, afin que ie me transmuausse en oyseau: Car ie desirois d'experimenter, si tel que i'estois ie pouuois prendre l'ame d'vn animal volatille. Elle donc ouurant la porte de la chambre, m'apporta la boëste, de laquelle ie me frottay à la haste apres m'estre despoüillé. Mais miserable que i'estois, ie ne fus point changé en oyseau, ains tout soudain vne grande queuë me vint par le derriere: Je ne sçay où tous mes doigts s'en allerent, & mes ongles se transmuerent en quatre cornieres, mes mains & mes pieds se changerent en jambes de cheual, mes oreilles deuidrent longues, ma face grande, & bref m'estant regardé long temps, ie cognus que i'estois transmüé en asne. A ce coup la voix d'homme me defaillit, & ie ne me sçeus iamais plaindre de Lutte. Tout ce que ie püs faire, ce fut de remüer les levres, & l'accuser en faisant la grimasse de ce qu'elle ne m'auoit changé au lieu d'asne en oyseau. Alors Lutte me frottant la teste avec les mains, O moy miserable, dit-elle, qu'elle faute ay-je faicte? sans doute la semblance des boëstes m'a deceuë pour m'estre par trop hastee, pensant prendre celle qui transmüé les personnes en oyseaux. Mais ne te soucie, mon cœur, adjousta-t'elle, il y a beau moyen de remedier à ce mal: Il ne faut que manger des roses, & soudain tu perdras ceste forme d'asne, pour reprendre celle de mon amoureux. Prends patience pour ceste nuit, & t'asseure que demain matin i'y mettray remede, & t'apporteray des roses qui te remettront en ton premier estre, aussi-tost que tu en auras magé. Elle me tenoit ces discours en me flattant, me manioit les oreilles,

*Superstitions  
Magiques.*

*La trop grãde  
curiosité nous  
transmüé en  
bestes.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

& me frottoit par tout le corps, ie ne laissois pas d'estre homme d'entendement, & ce mesme Lucin que i'estois parauant, excepté la voix. Cet accident despléut fort à Lutte, mais bien plus à moy, qui ne cessois de mordre mes levres. Ie m'en allay donc en vn lieu où ie scauois qu'estoit mon cheual, & vn autre vray asne appartenant à Hypparque. Aussi-tost que ces animaux me virent entrer dans l'estable, de peur qu'ils eurent que ie ne mangeasse leur foin, ils se mirent à me chasser à coups de pieds en baissant les oreilles. Ce qui fut cause que ie me retiray loing du ratelier, & me tenant debout commençay de rire, ou plustost de braire à la maniere des asnes. Que seroit-ce de moy, disois-je, si maintenant quelque loup, ou autre telle beste sauuage, accouroit icy pour me deuorer, sans que i'aye commis aucun mal? Au milieu de ces extremitez ie craignois tousiours qu'il ne m'arriuaist quelque mauuaise fortune. Sur la mi-nuict, lors que le silence & le sommeil charmoient les mortels, i'ouys vn bruiet au dehors, & on eust dit, que c'estoit le debris d'une muraille, à laquelle on faisoit vne bresche pour y donner passage à vn homme. Alors plusieurs gens-d'armes y entrerent l'un apres l'autre, lesquels garotterent Hipparque, Lutte, & mon valet, volerent le logis, prirent tout l'argent, les vestemens, la vaisselle, & ne laisserent rien dans la maison. Ces voleurs s'en vindrent à moy, & me prenant avec mon cheual & l'autre asne, nous accouplerent ensemble. Ils nous mirent sur le dos ce qu'ils auoient emporté, nous chasserent à grands coups de baston, & s'enfuirent aux montagnes par vn sentier qui n'estoit point encore frayé. Ie n'ay garde de vous dire si mes compagnons estoient bien traueillez ou non, mais pour moy qui n'auois pas accoustumé de marcher sans souliers, ie souffrois des douleurs insupportables: Car les pierres aiguës me blefsoient si fort, que bronchant souuent ie me laissois choir affaillé du fardeau, & en mesme tēps celuy qui me suiuoit me bouchonnoit à coups de baston. Et comme ie voulois inuoquer à l'ayde le nom de Cesar, ne faisant que braire au lieu de crier, i'estois soudain battu plus que parauant, parce que par mon cry ie dece-lois ces larrons; M'apperceuant donc qu'il ne me seruoit de rien de braire de la forte, ie me deliberay de rachepter les coups par le silence. Sur le poinct du iour, & apres que nous eusmes trauffer plusieurs montagnes, on nous fit repaistre sans desbrider, de peur que nous ne fussions trop long tēps par le chemin. Enuirō l'heure de midy, nous allasmes loger chez certains personnages, qui

C'est l'ordinaire de celuy qui fait mal d'hayr la lumiere.

estoyent les receleurs de ces larrons ; car nous le cognoissions ay-  
 sément par les salutations reciproques qu'ils se faisoient l'un à  
 l'autre. Ceux-cy eurent tout le soin de serrer le bagage, & ap-  
 prester le disné, & si nous donnerent de l'orge ; mais ie fus frustré  
 de ma part par les cheuaux mes compagnons. La faim que i'auois  
 (car ceste viande me sembloit de trop dure digestion) me fit re-  
 chercher les moyens de me rassasier. Ie descouuris vn petit iar-  
 din, où l'on auoit planté force choux, & mesmes il me sembloit  
 y voir des roses : ce qui fut cause que voyant vn chacun attentif  
 au disné, ie m'en approchay, tant pour me repaistr e de ces choux,  
 que pour manger des roses, lesquelles ie croyois auoir la propriété  
 de me rechanger en ma premiere forme. Entré que ie fus dans le  
 iardin, ie me soulay de raues & de persil, qui sont des plantes, que  
 les hommes ont accoustumé de manger toutes cruës. Mais les  
 fleurs que i'auois descouuertes n'estoient pas des roses, ains du  
 laurier sauuage, qu'on tient estre vne viande du tout contraire au  
 cheual, & à l'asne, qui meurent si tost qu'ils en ont gousté. Le Jar-  
 dinier me voyant entrer là dedans, & mâger tous ces choux, à l'i-  
 mitation des maistres courroucez contre leurs seruiteurs, qui les  
 ont derobez, il prit vn baston en main, & m'en meurtrit toutes  
 les fesses, & les costez, sans espargner ny ma teste, ny mes oreilles.  
 L'impatiëce des coups fut cause, q̄ ie trepignay fort sur les choux  
 puis m'en fuys aux prochaines montaignes : Dequoy s'apperce-  
 uant le iardinier, il me mit à la queuë vne meurte de mastins assez  
 gros pour prendre l'ours. Alors de peur que i'eus qu'ils ne me des-  
 membrassent, s'ils m'attrapoyent, i'aduisay qu'il valloit mieux re-  
 tourner à la maison. Par ainsi, ie m'en allay tout d'vne course à  
 l'estable. Les chiens furent en mesme temps rappelez, & moy si  
 bien battu, que de douleur ie chiy les choux que i'auois man-  
 gez. Quand l'heure de desloget fut venuë, ils me chargerent du  
 plus pesant fardeau de leur lartecin, & me chasserent deuant. I'e-  
 stois si las des coups, & du faiz, outre que i'auois les cornieres tou-  
 tes vsées à force de marcher, que pour me reposer vn peu, ie me  
 resolus de me coucher au milieu du chemin, & de ne me point  
 releuer, non pas mesme quand ils m'eussent tué par la violence  
 des coups, car i'esperois que par ce moyen (y estans contraints par  
 la necessité) ils partageroient le bagage, & me laisseroient cōme  
 inutile à la mercy des loups. Mais ie ne sçay par quel mal-heur  
 ma resolution fut changee tout au contraire, car l'autre asne qui  
 de fortune auoit vn mesme dessein que moy s'estant laissé choir

*Le laurier sau-  
 uage fait mour-  
 ir les cheuaux.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

au milieu du chemin, il fut si bien frotté, parce qu'il ne se pouvoit releuer, que c'estoit pitié de le voir. Les vns le prenoient par la queue, & les autres taschoient à le redresser par les oreilles, voyans que les coups n'y seruoient de rien: Toutesfois tous leurs efforts furent vains, & l'asne demeura tousiours estendu emmy le chemin, sans bouger aussi peu qu'une pierre. Cependant les voleurs attentifs à la fuitte, de peur qu'ils auoient de ne retarder en vain, osterent la charge de l'asne, & la mirent sur le cheual & sur moy. Celà fait, ils precipiterent du haut d'une montagne le miserable asne, qui m'estoit compagnon, & de fardeau, & de captiuité, apres luy auoir coupé les jambes avec vne espee: Voilà cōme ce pauvre animal mit fin à tous ses maux en finissant sa vie. Cet exemple que ie veis deuant mes yeux, du rude traictement qu'on auoit fait à mon compagnon, me fit resoudre à porter le bagage de bon cœur, & aller le plus viste que ie pourrois, esperant de treuuer quelque iour des roses pour recouurer ma premiere forme. Ces voleurs me donnerent vn peu de courage, quand ie leur ouys dire qu'il n'y auoit plus gueres loing iusqu'au lieu où ils demeuroient, & qu'ils y deschargeroient leur butin: Tellement que i'allois si viste, qu'en marchant ie me preparois à courir s'il en eust esté besoin. Auant que le soir fut venu, nous arriuasmes en la maison, où estoit vne vieille femme assise aupres du feu, à laquelle ils demanderent ayant deschargé le butin, pourquoy ne leur apprestoit-elle à soupper, plustost que de se tenir assise? Elle leur fit response, que tout estoit prest, & qu'ils auoient du pain, du vin vieil, & de la venaison. A yans remercié la vieille, & posé leurs vestemens, ils se frotterent d'huile deuant le feu. Il y auoit aussi vn vaisseau plain d'eau tiede, de laquelle ils se lauerent. Peu apres quelques ieunes homes suruindrent chargez d'or, d'argent, de robbes, & de joyaux qu'ils reserrerent dans le logis, & eux-mesmes se lauerent aussi. La table estoit bien couuerte, & durant le repas, ils ne deuiserent d'autre chose que de diuers meurtres, qu'ils auoient faitz. La vieille me donna de l'orge, & au cheual, lequel deuora ceste viande auidentment, cōme de raison, de peur qu'il auoit que ie ne luy tinse compagnie à manger. Mais la femme s'estant tirée à l'esquart, ie mangeay du pain, que ie treuuy là dedas. Le lendemain, ces voleurs s'en retournerēt à la picoree, laissant vn certain ieune homme avec ceste vieille. Cependant ie ne cessois de gemir voyant qu'on m'auoit donné des gardes qui auoient tousiours l'œil sur moy, non que ie fisse estat de la vieille, car il m'estoit facile de m'en fuyr deuant elle, mais ie craignois le ieune homme qui portoit

vne espee au costé, qui auoit tousiours la veuë sur la porte & sur moy. Le iour d'apres les larrons retournans enuiron la mi-nuict, n'apporterent ny or, ny argent, mais bien amenerent vne fort belle vierge, toute explorée, ayant les cheueux espars, & ses habits tous deschirez. Ils la firent mettre sur vn liët, & l'exhorterent à prendre couraige, commādans à la vieille qu'elle se tint tousiours à la maison, & gardast soigneusement la pucelle, qui ne vouloit ny boire, ny manger. On eust dit à la voir qu'elle estoit au dernier desespoir, & ie ne pouuois me tenir de gemir moy-mesme, voyāt qu'elle s'arrachoit ses blonds cheueux, pendant que les voleurs souppoient en vne galerie hors la maison. Le lendemain vn certain espion de leurs gens, les vint aduertir que ce mesme iour vn estranger deuoit passer par là, chargé de plusieurs richesses: Eux se leuans, armez qu'ils estoient, & nous ayant harnachez, nous emmenerent, & moy, & le cheual. L'on me conduisoit à la boucherie, & me frappoit on souuent à coups de bastons, parce que i'allois à pas tardifs. Arruez que nous fusmes au lieu par où cet estranger deuoit passer, ces meschans se rüans sur les chariots, & sur les bagages, tuèrent cet homme & ceux de sa suite; me chargerent & le cheual de ce qu'ils auoient de plus pretieux, & cachèrent le reste dans la forest. On me frappa si souuent au retour, qu'à force de courir ie heurtay de ma corniere contre vne pierre aiguë, & fus blessé avec tant de ressentiment de douleur, que i'en suis demeuré boiteux tout le temps de ma vie. Qu'est-il besoin, dirent-ils alors, de nourrir cet asne qui ne faict que broncher à tout coup; iettons-le du haut de quelque roche en bas, comme vn animal inutile, & qui doit estre l'expiation de nostre brigade. Quand ie les ouys parler ainsi, & veis qu'ils me tramoient des embusches, i'acheuay le reste du chemin sans me souuenir de ma playe, car l'apprehension de la mort m'en ostoit la douleur. Aussitost qu'ils furent au logis, & nous eurent deschargez de nos fardeaux, ils se meirent à soupper; & voulans desloger de nuict pour apporter le reste de leur larrecin qu'ils auoient caché dans la forest. Ou menerons-nous ce miserable asne, dit l'vn d'entre-eux, puis qu'il ne nous sert plus de rien, estāt blessé à la corniere; & qu'il faut que nous mesmes portions ce qui reste, & chargions le cheual de la moitié du butin: Ils s'en allerent là dessus, & emmenerēt le cheual avec eux. Alors ie me veis tout seul au clair de la Lune, & tins ce discours à part moy: Qu'attends-tu autre chose pauure miserable, que d'estre fait la proye des vaurours, & de leurs petits?

Toutes proyes  
sont bonnes  
au voleur.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

N'as-tu pas ouy que ceux cy ont conspiré ta mort? Veux-tu bien estre precipité du haut d'une roche? La nuit est claire, les larrons sont absents, que ne te sauues-tu donc à la fuitte, pour t'eschapper de ces meurtriers? Comme ie meditois cecy secrettement, me voyant deslié, car le licol pendoit au ratelier, ie fus surpris d'une soudaine enuie de fuyr bien loing: Et de fait estant fortly de la maison, ie commençay de gagner au pied. La vieille courut tout aussi-tost apres moy, & me tira par la queue: mais ie la trainois elle-mesme apres moy, m'estimant digne d'estre precipité, ou exposé à vne autre mort, si ie me laissois retenir par vne vieille. Elle commença d'appeller la pucelle à l'ayde, laquelle accourut au cry; & voyant ce qui se passoit, se resolut de commettre vn acte magnanime, & digne de memoire: car estant montée sur moy, elle se rendit compagne à ma fuitte. l'eus alors si grande enuie de me sauuer, tant pour mon bien, que pour l'amour d'elle, que ie me mis à galopper, delaisant la vieille derriere & bien loing de nous. Le long du chemin la pucelle prioit les Dieux pour sa deliurance, puis me disoit. Si tu me conduis en la maison de mon pere, ie t'exempteray de tout trauail, & si te feray donner tous les iours vn boisseau d'orge pour te repaistre. l'e marchois donc à grands pas, tant pour fuir mes bourreaux, que pour iouir des promesses de la pucelle, & la douleur de ma playe ne me donnoit plus de soucy. Mais le mal-heur voulut que nous rencontraimes au coing du bois nos ennemis qui s'en retournoient, lesquels recongneurent de loing au rais de la Lune leurs miserables captifs. Ils m'arrestèrent premierement; & s'attaquans à la pucelle plustost qu'à moy; O miserable, luy dirent-ils, pourquoy t'en vas-tu par ces lieux incognus? Ne crains-tu point les esprits? Retourne, retourne: nous te rendrons à tes parens. Ces parolles estoient autant de brocards qu'ils luy donnoient. Pour moy, ils me firent tourner bride bien viste, & pour lors la souuenance du peril & de la playe s'estant renouvellee, ie commençay à clocher. Commēt, adjousterent-ils, te voilà maintenant boiteux parce que tu es pris, & quand tu fuyois tu ne sentoies pas ton mal, ains semblois estre sain, & plus leger à la course qu'un cheual, ou que les oyseaux? Ce disans ils me frapperent à grands coups de baston, & avec tant de rudesse, que ma croupe en fut toute escorchée. Arriuez qu'ils furent en la maison, ils treuuerent la vieille qui s'estoit pendue à vn licol au dessus d'une pierre: car la peur qu'elle eut des larrons pour auoir laissé fuyr la pucelle, luy donna subject de se faire

*Tel pense estre  
 hors des dan-  
 gers, qu'il se  
 rencontre à de  
 nouveaux ha-  
 zards.*

mourir. D'abord ils furent fort estonnez , & apres auoir coupé la corde , la precipiterent dans vn abisme profond. Quant à la pucelle , ils la lierent fort estroictement , & s'en allerent souper. Durant le repas , ils ne parlerent d'autre chose que d'elle. Que faut-il faire , dit l'vn d'entr'eux , de ceste fuitiue ? Que t'en semble , continua l'autre , sinon que nous la precipitions du mesme lieu que nostre vieille , car elle a tasché d'emporter nostre argent , & de nous deceler avec ceux de nostre faction ? Le vous laisse à penser quel danger eussions nous encouru de nostre vie , si elle fut retournée vers ses parens ? Sans doute on nous eust tous faitz prisonniers , & enuolopez à l'impourueu. Par ainsi vangeons nous de celle qui dresse des embusches à nostre vie : mais non de telle façon qu'estant iettée d'vn rocher en bas , elle perisse de mort subite. Essifons plustost vne peine qui la face mourir à petit feu. Comme ils debattoient de sa mort ? Le vous diray encore vne chose que vous treuuez bõne , dit-il , c'est qu'il nous faut massacrer cet asne puis qu'il est si lasche , & feint d'estre boiteux à present : car il a esté compaignon de la fuite de la pucelle. Tuõns-le premieremēt ; puis , ouurons luy le ventre , & ayans vuidé ses entrailles , mettons la fille dedans , excepté la teste , qui sortira par le dehors , de peur qu'elle ne soit suffoquee. Que le reste de son corps soit caché dās le ventre , lequel estant recoufu , nous les ietterons tous deux aux vautours , afin qu'ils se repaissent de ceste nouvelle viande. Considererez ie vous prie l'importance de ce tourment. Premierement la fille estant encore en vie sera mise dans le corps de l'asne mort ; puis cuitte en son ventre par le soleil ardent. Dauantage , la faim la trauuillera iusqu'à la mort , & si ne pourra se tuër soy-mesme. Fobmets les autres tourments qu'elle endurera , tant par la puanteur de la charongne , que des vers qui s'y engendreront : Bref , les vautours ayant mangé l'asne , desmembreront ceste-cy toute viue. Toute la troupe s'esmerueillant d'vn supplice si mōstrueux , il n'y eut celuy qui ne l'appreuuaist. Desià mesme ie desplorois mō desastre , & me preparois à mourir ; mais ie n'auois pas tant de regret de ma mort , que de duciel de l'infortune de la fille , de laquelle ie deuois estre le tombeau sans auoir commis aucun mal. L'aurore commençoit à se faire voir , lors que voicy venir vne bande de soldats , qui accouroient pour prendre mes voleurs. Apres qu'ils les eurent tous garrotez , ils les amenerent au Preuoost du pays. Entre ces soldats estoit le fiancé de la pucelle , lequel recherchoit les larrons à son occasion. Cestui-cy ayant mis la fille

Le voleur est  
digne du tour-  
ment qu'il  
inuenta pour  
autrui.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

sur mon dos, la rendit à ses parens. D'abord que ceux de la maison nous apperçurent de loing, & que commençant à braire, ie leur annonçay nostre arriuee, ils vindrent au deuant de nous, & nous menerent au logis. La fille ayant beaucoup dit de bien de moy, qui auois esté compaignon, & de sa captiuité, & de sa fuitte, & mesme destiné à la mort avec elle, me recommanda fort instamment au palefrenier, & ordonna qu'on me presentast vn boisseau d'orge, avec autant de foin qu'il en faudroit pour vn chameau. Cependant, comme ie voyois les chiens, lesquels entrans dans la sale, deuoroiet plusieurs viandes preparees pour la nopçe, ie maudissois Lutte de ce qu'elle ne m'auoit transmüé par son art plustost en chien qu'en asne. Quelques iours apres les nopçes, la fille desirant d'effectuër ce qu'elle m'auoit promis, pria son pere de me laisser en liberté, lequel me permit de me jouër à mon plaisir avec les iuments, & les saillir quand ie voudrois: Tellement qu'il appella le maistre du haraz, me donnant à luy pour estre en repos, & ne plus porter aucun faix. Cestuy-cy me mit entre les iuments, me menant paistre avec elles; mais le mesme me deuoit aduenir qu'à Candaule, car ce gouverneur du troupeau me laissa finalement manier par sa femme, & m'ayant attaché à la meule, me contraignit à moudre du fourment, & de l'orge. C'estoit vn labour mediocre, principalement à vn asne d'aussi bonne grace que moy, que d'en moudre volontairement autant qu'il en falloit pour son maistre; mais la femme qui aymoist le gain, forçoit mon col à traouiller pour plusieurs autres, lesquels y accouroient des villages prochains. Dauantage, criblant l'orge, qui estoit preparé pour mon manger, & me le faisant moudre, elle en cuisoit des gasteaux pour son vsage, & me donnoit le son, & les cribleures pour l'orge. Que si quelquefois le maistre me permettoit d'aller aux pastis des cheuaux, & parmy les troupeaux, eux qui estoient jaloux de mon bien, me tourmentoient à coups de pieds & de dents; tellement que ie ne pouuois euitter leur furie en façon quelconque. Ce qui fut causé qu'en peu de temps ie deuin tout maigre & desfaiçt, tant pour l'assidu traouail que ie prenois à tourner la meule dans la maison, que pour le peu de liberté de paistre aux champs qui m'estoit deniée pour le mal que me faisoient les cheuaux. Et ce qui me faschoit le plus, c'estoit la peine que i'auois à porter du bois par les lieux inaccessibles & montagneux: Car le mont, où il me falloit aller, estoit fort raboteux & aspre à mes pieds, qui n'auoient point de chaussure. Puis, i'estois conduit par

vn asnier

vn asnier fort ieune, & qui m'estrilloit quelquesfois d'un estrange façon. Car il ne se contentoit pas de me frapper d'un simple baston en marchant, mais d'un autre qu'il auoit entouré de plusieurs aiguillons. Il vsoit de cet instrument pour me picquer le derriere si rudement, que mes pauures fesses en estoient toutes descharnees, & neantmoins il refrappoit tousiours sur la mesme place. En outre il me chargeoit d'un fardeau qui eust esté bien pesant à vn Elephant: Et bien que la descente du mont fust fort droicte, neantmoins il ne cessoit de me battre. Si quelquesfois la charge penchoit plus d'un costé que d'autre, au lieu d'en oster du bois & le mettre en vn autre endroit pour faire les costez esgaux, il adjoystoit de pesantes pierres à la partie plus legere. Cependant i'estois fonné de ces cailloux qui ne me seruoient de rien en portant mon fardeau ordinaire. Et parce qu'il y auoit vn fleuve à passer sans aucun batteau, ce bedier craignant de mouiller ses fouliers se iettoit sur moy, au derriere du bois iusqu'à ce que nous eussions trauersé la riuere. Que si de fortune, comme il m'aduiant souuent, ie me laissois choir accablé du trauail, & d'un trop grand faix, ie receuois vn piteux traitement: Car ce paresseux ne prenoit pas la peine de me releuer avec les mains, ou de me prendre par la bride, & alleguer mon fardeau, ains commençant par la teste & par les oreilles, il me frappoit continuellement d'un baston iusqu'à ce que le grand nombre de blessures me cōtraignoit à me leuer. Ce meschant me fit bien encore vn mal plus insupportable, c'est qu'il me mit à la queuë vn fardeau d'espines, afin qu'elles me picquassent les cuisses quand ie les remuerois, comme ne pouuant marcher autrement, ny moins encore obuier à ce mal, veu que les espines adheroient tousiours à mes fesses, & me picquoient en marchant. Que si i'en voulois cuitèr les picqueures en allant plus laschemet, i'estois bien frotté d'un baston: & si pour gauchir aux coups ie courois, ces mesmes buissons me tourmentoient plus que iamais. Ce qui me faisoit croire que cet asnier auoit entierement resolu de me ruiner. Il aduint vn iour que me voyant ruër en asne, il s'en voulut venger de la sorte. Luy estant enjoinct de porter des estoupes au plus proche village, il me les lia sur le dos, machinant ma mort par ce moyen. Quand nous fusmes vn peu loing, il prit vn tizon de feu ie ne sçay où, & le mit sous les estoupes, lesquelles estant soudain allumees, & moy sentant que le feu me brusloit, ie me iettay dans vn estang que i'auois veu fortuitemet par les chemins, & me veautray par diuerses fois dans l'eau avec

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

les estouppés, iusqu'à ce que le feu fut esteint. De ceste façon i'acheuay sans aucun danger le reste de nostre voyage, luy n'ayant plus moyen de rallumer les estoupes qui estoient pleines d'eau & de bouë. Ce meschant asnier estant de retour au logis, ne manqua pas de mettre toute la faute sur moy, adjoustant que ie m'estois jetté dans le feu de mon propre gré. Ce ne fut pas le tout, il y eut encore vn mauuais garçon qui me joüa le plus mauuais trait qu'on puisse dire, car apres qu'il m'eut mené en la montagne, il me chargea d'vn pesant fardeau, & à son retour védit son bois en chemin à vn villageois. De maniere que me ramenât à la maison sans estre chargé, il m'accusa vers son maistre, côme inutile, & luy dit: Nous sommes bien fols de nourrir en vain vn asne si lasche, lourd, & rebelle. Voyez vn peu ie vous prie son ourage? S'il descouure quelque belle fille ou femme, il se met tout à l'heure à sauter & à gambader, & s'en va courant vers elle, comme les hommes ont accoustumé de faire à l'endroiçt des femmes qu'ils ayment. Il fait bien dauantage, c'est que les mordant, comme s'il auoit enuie de les baïser, il s'esforce de les coucher par terre, d'où naissent les querelles, & inimitiez des passans qui en font tous les iours des plaintes. Il a veu n'agueres vne femme qui s'en alloit aux champs, & iettant bas le bois qu'il portoit, l'a suiui, comme s'il eust voulu la prendre par force; encore ne sçay-je s'il n'eust passé plus outre, si quelques-vns accourans au secours n'eussent deliuré la femme de l'effort de ce braue amoureux. Le Maistre qui croyoit tous ces faux rapports; Puis qu'il est ainsi, dist-il à l'asnier, qu'il ne veut ny marcher, ny porter aucun faix, & que mesme il court apres les femmes, & desrobe les amours des hommes, qu'on me le tuë tout maintenant, & iettant ses entrailles aux vautours, que sa chair soit donnée aux manouuriers. Que si quelqu'un demande comme il est mort, qu'on face accroire qu'il a esté mangé des loups. Ce mauuais seruiteur fut si aysé de cecy, qu'il se mit tout aussi-tost en deuoir de me couper la gorge: mais il aduint de fortune, qu'un paysan du village prochain me garentit de ce coup, & donnant vn conseil plus serieux à mon maistre: Ne tuë point cet asne, luy dist il; Il me semble fort propre à la meule & à porter des fardeaux; car c'est peu de chose qu'il soit subject à l'amour des femmes. Que si tu me veux croire, tu le feras chastre: & il n'y a point de doute que le priuant de l'appetit venerien, il deuendra gras, & ne sera plus si farouche, ny si reuesche à porter vne pesante charge. Je t'ameneray si tu veux dans trois ou quatre iours

Il n'y a si mes-  
chante beste  
de laquelle on  
ne tire du ser-  
uice.

vn maistre chasteur, qui est bien expert en cet art. Tous ceux qui estoient là presens appreuuerent fort ce conseil à mon grand regret; car au recit de ces paroles, ie respandois maintes larmes, & il me faschoit fort de perdre la forme d'hōme en ce corps d'asne, me deliberant de ne plus viure, si l'on me faisoit Eunuque: Aussi estois je resolu de me faire mourir de faim, ou de me ietter de quelque rocher en bas la teste premiere, afin d'euiter vne si meschante vie, par vne mort encore plus miserable. Il estoit nuict close, lors qu'il suruint à la mesteric vn messager, lequel apporta ces piteuses nouvelles, que la fille qui n'agueres auoit esté rauie par les larrons, se pourmenant avec son mary le long du riuage; auoit esté engloutie par l'eau de la mer. Tous les seruiteurs voyāt la maison vuide de nouueaux maistres, se resolurent de ne plus souffrir à l'aduenir vn si cruēl esclauage, & apres auoir pillé tout ce qu'ils treuuerent aux champs, ils prirent la fuitte. Le palefrenier prenant tout ce qu'il peūt attraper, le mit sur les cheuaux & sur moy. Il me faschoit fort de ce que ie ne portois plus vn fardeau digne d'vn asne, & ie me resouisois d'ailleurs d'auoir sauué mes deux pieces orbiculaires. Nous ne fismes que marcher toute ceste nuict, & le troisieme iour nous arriuasmes à Bæree ville de Macedoine, fort grande & bien peuplee, en laquelle celuy qui me conduisoit auoit resolu de faire sa demeure, & y vendre tous ses cheuaux. Il nous fit donc mettre à l'encan par vn trompette, pour nous faire voir aux marchands, lesquels nous visitoient soigneusement par tout, & nous ouuroient la gorge, pour cognoistre l'age d'vn chacun par les dents. Tous les cheuaux furent bien-tost vedus, & il n'y eut que moy, qui ne treuuy point de marchand. Quoy voyant le trompette, il commanda qu'on me ramenast au logis, disant à mon maistre: Tu vois comme personne ne veut achepter cet asne. Toutesfois la fortune, cōme changeante qu'elle est en ses reuolutions, me reserua pour vrmaitre qui ne me plaisoit pas beaucoup: ce fut l'vn de ces vieux charlatans, qui portent par les bourgs & villages l'image de la Deesse Syra, & contraignent les gens à leur offrir vne piece d'argent, auquel ie fus vendu bien cher, sçauoir la somme de trente dragmes. Cestui-cy, qui se nōmoit Philene, m'emmena droict en sa maison, & riant à hute voix à la porte: Sus, Corasiens, dit-il, i'ay achepté pour nous vn beau & grand seruiteur, qui est du pays de Cappadocce. Ces Corasiens estoient certains baladins & basteleurs, complices de Filebus, lesquels applaudissans à la voix de leur mai-

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

estre, estimoient du commencement qu'il eust achepté quelque seruiteur. Mais soudain qu'ils eurent veu l'asne, ils se mirent à gauffer Filebus, de ce qu'au lieu d'un seruiteur, il leur auoit amené vn espoux digne d'une telle asnesse; & qui leur engendreroit de semblables poulains. Ils ne se peurēt tenir de rire, oyans ces paroles, & estans attentifs à leur trafic ordinaire, apres auoir preparé les reliquaires au logis, ils me mirent la Deesse sur le dos. Nous sortismes donc hors la ville; & comme nous allions par le pays arriuez que nous fusmes en vne mestaire, on m'y arresta, moy qui portois la Deesse. Vn certain de leur troupe qui sembloit estre commis à cet affaire profera pour lors ie ne sçay quels mots, comme s'il eust esté gros d'une diuine fureur, pendant que les autres iettoient bas leurs chappeaux, & lians leur teste par dessus leur col, se donnoient des coups de poignard. Il y'en auoit aussi, qui mordoient leurs langues avec leurs dents l'ayant tirée hors la bouche, & la coupoient si cruëlement qu'en bref elle paroissoit toute ensanglantée. I'auois icy belle peur qu'il ne fallust en mesme temps du sang de l'asne à ceste Deesse. Ces Charlatans s'estans ainsi faicts saigner, amassoient de tous les assistans vne piece d'argent. Les vns leur donnoient des figues seiches, du vin, & des fromages; Les autres des mesures d'orge & de froment pour repaistre l'asne. Avec ces offrandes ils auoient de quoy viure, & de quoy faire leurs Sacrifices à la Deesse. Vn iour qu'ils se pourmenoient par vn village, ils eurent à rencontre vn ieune garçon d'assez bon aage, & apres l'auoir suborné, le menerent en leur logis, où ils se souillerent avec luy en toute impudicité: Car ce vice estoit ordinaire à ces maudits basteleurs. I'eus bien du regret alors d'estre transmué en asne, & ne pouuant souffrir vne si grande meschanceté, comme ie voulus crier; ô Dieux! les meschans hommes que voilà; au lieu de proferer vne voix d'homme, ie commençay à braire comme vn asne. Quelques villageois qui cherchoient vn asne qu'ils auoient perdu, entrerent dans le logis sans heurter, & accoururent au bruit, croyans que ie fusse leur asne: Mais s'apperceuant que ces basteleurs cōmettoient de si grandes meschancetez, ils sortirent du logis avec risée, & diffamerent ces mal-heureux par tout le village. La honte qu'ils eurent d'estre descouverts, les fit retirer de nuit; & i'ouys qu'estans paruenus en vn lieu esquarté, ils me taxerent grandement de ce que i'auois reuelé leur mystere. C'estoit peu de chose d'estre repris par paroles, mais ce qui s'ensuiuit, me sembla vn peu

*Estranges ceremonies.*

L'Hipocriste  
fert de voile  
aux plus execrables  
meschancetez.

fâcheux; car m'ayant deschargé de la Deesse, & du bast, ils me lierent tout nud contre vn arbre, & peu s'en fallut qu'ils ne me laissassent tout roide mort par la force des coups qu'ils me donnerent d'un fouët fait de nerfs, me commendans de me taire vne autre-fois. Apres m'auoir bien battu, ils me voulurent encore estrangler, disans, que i'auois irrité les villageois contr'eux, & que i'estois cause qu'ils ne pouuoient plus faire leur queste accoustumee. Mais à la faueur de la Deesse qui gisoit par terre, i'eus la vie sauue; parce qu'il leur falloit tousiours vn asne pour la porter. Ils me remirent donc la Deesse sur le dos, apres m'auoir bien battu, & passerent outre. Nous arriuasmes sur le tard au logis d'un riche homme, lequel nous receuant liberalement en sa maison, fit des sacrifices à la Deesse. Ce fut là, où ie courus vn grand hazard de ma vie: Car il aduint par mal-encontre, que l'un des amys de nostre hoste luy fit vn present d'une piece d'un asne sauuage, laquelle les chiens, qu'on auoit enfermez dans la chambre, mangerent par la negligence du cuisinier. Cestuy-cy s'estant delibéré de se faire mourir, de peur d'estre battu par son Maistre, pardonna neantmoins à sa vie par le conseil d'une femme. Si tu me veux croire, luy dist-elle, tu te sauueras, & si repareras le dommage: Ces basteleurs ont vn asne, lequel ie te conseille de mener à l'esquart, & le mettre à mort. Il te sera bien ayse de prendre sur son corps vne mesme piece, & de l'apprester pour ton Maistre, iettant le reste où bon te semblera. Les basteleurs ne penseront iamais qu'on ayt tué leur asne, & ne s'en mettront plus en peine, estimãs qu'il s'en soit fuy. Sans doute cet animal est propre à ce dessein, car il est bien gras, & approche fort d'un asne sauuage. Le cuisinier ne manqua pas de prendre le conseil de la femme; & sur l'opinion qu'il eut d'euitter par ce moyen la colere de son maistre, il s'en vint à moy, resolu d'accomplir sa meschante deliberation. Mais ie m'aduisay de me garentir de ce danger, preuoyant ce qui me deuoit aduenir; & rompant le licol par lequel il me conduisoit, i'accourus en sautelant au mesme lieu où les basteleurs souppoient avec l'hoste. A mon arriuee ie renuersay la lumiere & la table, pensant que ceste mienne inuention seruiroit à ma deliurance, & que le maistre me feroit tout aussi-tost enfermer en quelque lieu où ie serois en seurté. Toutes-fois l'affaire se tourna pour moy en vn extreme danger; car les assistans qui croyoient que ie fusse enragé me coururent sus à coups d'espees, de dards, & de longs bois pour me tuër.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

Comme ie me vois exposé à ce danger, ie pris la fuitte dans la chambre, où deuoient dormir les Bastleurs, lesquels fermèrent les portes par dehors. Le lendemain matin ces Charlattans ayant mis sur moy la Deesse deslogerent de là, & s'en allerent en vne autre ville, fort riche, & bien peuplee, en laquelle aduint vn nouveau prodige. Car on fit commandement aux Citoyens de mettre la Deesse au Temple le plus honorable, parce qu'elle auoit refusé la maison d'vn homme priué: Ce qu'ils firent, & nous donnerent pour logis à nous autres vne pauvre maison. Les Bastleurs furent là de sejour quelque temps, & comme ils voulurent partir ils dentanderent leur Deesse aux Citoyens, qui leur permirent d'entrer dans le Temple, & de l'emporter. Ces meschans furent si hardis que de cacher sous icelle vne fiole d'or qu'ils desroberent dans ledit Temple. Quelques Citoyens s'estans apperceus de cet acte, nous poursuuiurent, & se voyans prez de nous, meirent pied à terre, se faisirent des Bastleurs, & les appellans meschans, & sacrileges, leur demanderent la fiole qu'ils auoient desrobee. Apres qu'ils eurent fouillé par tout, ils la trouuerent cachee au sein de la Deesse, & à l'heure mesme ils garroterent ces Hermaphrodites, & les ramenerent en leur ville, où ils furent confinez en vne prison, leur Deesse mise en vn autre Temple, & la fiole d'or rendüe à leur Dieu. Le iour d'apres ils vendirent tout leur bagage, & moy par consequent. Ie fus achepté par vn Boulenger habitant du village prochain, lequel me chargea de dix mesures de farine qu'il auoit acheptees, & me mena au village par vn roboteux & rude chemin. Ie ne voyois autre chose dans sa maison que des iuments qui tournoient plusieurs meules, & tout y estoit plein de farine. Et parce que i'estois las du chemin, à cause du gros faix que i'auois porté, ils me laisserent reposer ce iour-là, comme on a de coutume de faire aux nouveaux seruiteurs. Le lendemain ils me lierent le col à la meule, & me bandans les yeux d'vn drapeau me firent tourner. Ie ne scauois que trop, comme il falloit moudre, & ce n'estoit pas la premiere fois que i'auois fait ce mestier: Toutefois ie feignois d'estre inhabile à cet ouurage, esperant d'auoir quelque relasche par ce moyen; Mais mon esperance fut vaine; car plusieurs qui estoient là presens empoignerent soudain des bastons, sans que ie m'y attendisse, (aussi auois-je les yeux bandez) & me battirent si bien que ie me mis à tourner la meule aussi viste qu'vn tourbillon de vent. Là i'appris par experience qu'il faut que le seruiteur soit prompt à la besongne, & qu'il la face sans at-

*Le larron porte ses mains par tout sans respect du lieu.*

*Aduertissement aux seruiteurs.*

tendre la main du maistre. Ce trauail me lassa tellemēt, & me rendit si debile de corps, qu'on fut contraint de me reuendre à vn Iardinier qui auoit commencé de semer son iardin. Cestuy-cy portoit souuent des herbages au marché sur mon dos : Et parce qu'il ne s'amusoit gueres qu'à labourer, plâter, & arrouser sa terre, i'auois bon temps avec luy; & toutesfois ceste vie me desplaisoit fort à cause du froid, ( car nous estions en Hyuer ) & ie ne pouuois estre couché que bien pauurement, puis que mon maistre mesme n'auoit pas vn liēt pour luy. Tellement que ie treuuois la bouë trop molle, & la terre trop dure; outre que ie n'auois pour toute viande que des laiētues ameres & rudes. Vn iour entre-autres il aduint qu'en allant au jardin, nous rencontrafines vn Gentil-homme bien armé, & en fort bon esquipage, lequel se mettant à parler au Iardinier en langue Italienne; Où menes-tu cet asne? luy dit-il. Le Iardinier ne luy rédit point de responce, parce qu'il ne sçauoit pas la langue, & ne pouuoit comprendre ce qu'il vouloit dire. Le Gentil-homme s'offença de cecy, & croyant que le Iardinier n'eust daigné luy respondre par mespris, il luy deschargea vn coup de baston. Le Iardinier se sentant frappé, vous empoigne le Gentil-homme, le jette par terre, & le bouchonne à coups de cailloux, de pieds, & de mains. Le Gentil-homme se deffendoit le mieux qu'il pouuoit, & menaçoit le Iardinier de luy mettre son espee dans le corps, s'il pouuoit releuer vne fois. Mais le Iardinier s'aydant de son aduertissement, luy tira l'espee hors du fourreau, & chassa son homme apres l'auoir bien battu. Le Gentil-homme se voyant au hazard de sa vie, fit semblant d'estre mort pout euiter la furie du Iardinier, lequel, de peur qu'il eut, laissa son aduersaire estendu sur la place, mit l'espee à son costé, & tira droiēt à la ville, donnant la garde de son iardin à vn autre. Il s'en alla donc loger chez vn sien amy, par le conseil duquel il s'enferma dans vn coffre; & pour moy l'on me tira par les pieds contre-mont les degrez, & ie fus mis dans la plus haute chambre de la maison. Cependant le gend'arme estant releué, se traifna iusques dedans la ville avec beaucoup de peine, pour le grand nombre de coups qu'il auoit reçeus, & fit le recit à ses compagnons ( qu'il rencontra de fortune ) de l'outrage que luy auoit fait le Iardinier. Eux qui sçauoient bien où nous estions, prirent vn bon nombre d'Officiers de la ville, & s'en vindrent en la maison, où l'vn des Sergents entra d'abord, & fit commandement à

Les mieux armez ne sont pas les plus vaillans.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

tous ceux qui estoient dedans de sortir. Le Jardinier ne s'y treuva point, aussi estoit-il bien caché : Mais les soldats tenoient pour chose certaine, que luy & son asne y estoient, & ceux du logis au contraire, affirmoient qu'il n'y auoit là dedans, ny hōme, ny asne. Pendant ce tumulte, ie fus curieux de sçauoir que c'estoit, & à cet effect mis la teste par la fenestre. Ceux qui me veirent s'escrierent tout aussi-tost; Aux Receleurs! & fouillans par tous les coings de la maison, ils treuuerent premierement le Jardinier estendu dans le coffre ( d'où l'ayans tiré, ils le mirent entre les mains des Iuges pour estre puny de son forfait ) & pour moy, ils me descendirent en bas, & me donnerent aux soldats. Il n'y auoit celuy des assistans qui ne rist à bon escient de ce que i'auois decelé mon maistre en me montrant. Ce qui donna lieu à ce proverbe, *Pour auoir ven l'asne*. Ie ne sçay ce que mon maistre deuint depuis; tant y a que le cuisinier d'un riche homme de la ville de Theffale en Macedone, m'achepta la somme de vingt marcs d'argent. Cestui-cy auoit avec luy vn sien frere, Boulenger de son estat, qui faisoit des gasteaux mielez, & ils viuoient ensemble en vne mesme table. Ils me logerent donc au garde-manger de leur maistre, où l'un resserroit de la chair & du poisson, & l'autre des gasteaux: & m'ayans enfermé là dedans s'en allerent au bain. Quand ie les veis partis, ie quittay bien-tost l'orge à part, & me soulay des viandes que mangent les hommes. Eux estans de retour, ne s'aperceurent du tout point de cecy, tant à cause du grand nombre des viandes, que pour le peu que i'en auois mangé de peur qu'ils n'y prissent garde. Comme ie veis qu'ils ne s'en doutoient nullement, & estoient ignorans du fait, ie me remplis le ventre des meilleurs morceaux. Ce qu'ils cognurent à la parfin. L'un deux soupçonnant son compagnon, n'en osoit dire mot de honte qu'il en auoit: tellement qu'ils se taisoient tous d'eux, y aduisant de plus pres, & depuis ils mirent en cōpte leur portion & morceaux. Cependant pour la bonne chere que ie faisois, i'en deuins plus gras & refaict, & mon poil plus luisant & poly. Mes maistres qui me voyoient croistre & engraisser sans que l'orge diminuast, furent induits à soupçon, & pour mieus me descouuir, vn iour feignās de s'en aller aux bains, ils fermerent la porte, & regarderent par les fentes ce que ie ferois. Alors ne me doutant point de la tromperie, ie commençay de mascher: Ce que voyant mes maistres, ils se mirent premieremēt à rire fort estonnez, de voir qu'un asne mangeoit de ces viandes; puis appellerent à ce nouveau spectacle les autres

*Histoire succienſe.*

les autres seruiteurs, lesquels se meirent si fort à rire avec moy, que le maistre en voulust sçauoir la cause, & mesme l'ayant apprise se leua de table, & me vint regarder comme les autres. Je mangeois vn morceau de sanglier lors qu'il entra tout à coup en riant, mais ce fut à mon grand regret; car i'estois bien fasché d'estre surpris en gourmandise, & larrecin. La premiere chose qu'il commanda ce fut qu'on me menast à la table, où il me fit preparer vne assiette toute pleine de viande, qu'vn autre asne n'eust iamais sçeu manger, ensemble de la chair, des potages, des sausses, & du poisson fricassé à l'huile, cuit à la saumure, & assaisonné à la moutarde. Quand ie veis qu'on me faisoit tant de caresses, & que la fortune me rioit, ie m'aduisay que ces plaisanteries pourroient bien estre cause de ma deliurance: De maniere que me tenant debout deuant la table, ie pris mou repas comme vn galant asne, & seruis de passe-temps à tous ceux qui estoient au banquet. Vn certain s'estant mis à dire, Je crois que cet Asne boiroit du vin si on luy en presentoit; le maistre commanda qu'on m'en apportast; & de fait ie le beu fort bien. Ceste nouveauté luy sembla si admirable, qu'au mesme instant il fit compter à l'achepteur le double de ce que i'auois cousté, & me donna en garde à vn sien valet, fort ieune pour me nourrir & instruire à tout ce qui le pourroit recreer. Il luy fut bien facile de m'enseigner, parce que ie luy obeyffois, & faisois tout ce qu'il me monstroit. Premièrement il m'apprit à me mettre à genoux sur le liect, à la façon d'vn homme, à me iouier à luy, me tenant debout, les deux iambes de deuant dressées, & à chanter, & m'accorder à sa voix: Bref ie l'imitois en tout le mieux que ie pouuois. On faisoit desjà courre le bruit par toute la ville, qu'il y auoit vn asne le quel beuuoit, mangeoit, iouioit, sautoit, & ce qui sembloit plus admirable, obeyffoit aux voix humaines. Quand ie voulois boire ie faisois signe des yeux aux sommeliers au grád estonnement de tous ceux qui me voyoient, ignorans qu'il y eut au corps d'vn asne l'esprit d'vn homme. Pour moy ie prenois plaisir à leur sottise, & apprenois à me promener, à porter mon maistre, & à courir sans point faire de peine à celuy qui me montoit. I'estois richement vestu, & l'on m'auoit donné vn harnois de pourpre, le frein moitié d'or, & moitié d'argent; Il me faisoit beau voir avec des sonnettes qui pendoient à l'entour de moy, & rendoient vn son fort plaisant. Vn iour que mon maistre s'en alla en Thessalie pour y faire celebrer des ioux de gladiateurs qu'il auoit promis de donner au pays, ie le portay par vn

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

De tout temps  
parmy les plus  
grands asnes, il  
y en a eu quel-  
ques vns qui  
se sont mis en  
credit.

chemin raboteux, & fort difficile. Arriuez que nous fumes en Thessalie, chacun y accouroit pour me voir, car ma renommee estoit esparse desjà par les plus loingtaines contrees, & disoit-on que ie faisois mille tours, & sautois de mesme qu'un homme. Apres le souper, mon maistre me commanda de faire ces jeux deuant quelque grands Seigneurs de la ville, qui ne pouuoient croire que ie fusse si sçauant: Le valet qui m'auoit en charge tirant du gain de moy, me tenoit enclos en vn lieu, où il ne laissoit entrer aucun de ceux qui vouloient voir mes jeux, que parauant ils ne luy eussent donné vne piece d'argent. On m'apportoit à manger des choses qui n'estoient ny conuenables, ny agreables au ventre d'un asne: tellement que les viandes de mon maistre, & celles que me donnoient les Citoyens, me rendirent bien-tost gros & gras. Il y eut vne femme estrangere, laquelle ayant ouy parler de moy, s'en vint pour me voir disner. Elle ne m'eut pas si tost veu qu'elle deuint amoureuse de moy, tant pour ma beauté, que pour mes beaux tours de souplesse. S'estant accostee du valet, elle luy promit vne grande somme, s'il la vouloit laisser vne nuit avec moy. Cestuy-cy sans auoir esgard à mon dommage, prit l'argent tres-volontiers, & apres le soupper m'emmena par le congé du maistre au lieu où ie reposois. Nous y treuuasmes la femme, laquelle y auoit fait apporter des oreillers molets, des linges, des couuertes, & vn liét pour elle, mis sur terre. Apres que les seruiteurs se furent retirez en vn autre corps de logis pour y reposer, elle alluma vn grand feu, & ayant despouillé ses vestemens, se tint toute nuë pres de la lumiere; puis, tirant de l'unguent d'une boëste d'yuoire, s'en frota premierement les narines, & tout le corps. Cela fait, elle m'embrassa, me disant ce que l'amour contraint de proferer à vn homme qu'on ayme, & me traîna sur la litiere par le licol. Moy qui n'auois besoin d'un tiers pour m'animer à ce combat, ie m'en allay librement où me conduisoit ceste femme, laquelle respandit sur moy de bon vin vieil. L'odeur de l'unguent, & la beauté de la femme me mirent fort en humeur; mais i'estois en doute de quelle façon i'habiterois avec elle, car depuis le temps que i'estois asne, ie n'auois iamais monté sur asnesse. D'ailleurs, i'auois belle peur de fendre & creuer ceste femme, & d'en estre à bon droit puny comme meurtrier. Neantmoins toutes ces considerations estoient vaines: Car apres que la femme m'eust prouqué par plusieurs baisers amoureux, & qu'elle me sentit prest à l'ouillage, elle

m'embrassa comme vn homme qui eust esté couché sur elle, & souleuant le derriere, reçut mon membre tout entier. Je me reculois en arriere de peur que j'auois de luy nuire, mais elle serroit tousiours les fesses, & m'attiroit à soy sans beaucoup s'en destourner. Où recules-tu? crioit-elle, & ce disant, elle m'estreignoit plus fort que deuant. Comme ie veis que<sup>b</sup> mon outil ne suffisoit pas pour saouler ses paillards appetits, ie chassay loin toute crainte, & sans plus ceder à celle qui me poursuiuoit; ie luy obeis volontairement, estimant que ie n'estois point pire que l'adultere de Pasiphaë. Voilà comme nous passasmes la nuit dedice à Venus à ces plaisans exercices & souplesses d'amour. Le lendemain matin la femme aborda ma garde, & conuint de prix avec elle, pour coucher vne autre nuit avec moy. Le valet qui s'estoit enrichy par mon moyen declara ce qui se passoit à son maistre, me laissant enclos avec la femme, laquelle attentive à son premier exercice, traualloit avec vn merueilleux goust au deducit amoureux. Sur le soir il amena son maistre pres du lieu où nous couchions, sans que i'en sceus rien, & me monstra à luy par vne fente, comme ie m'accouplais avec ceste ieune femme. Le maistre bien ayse de ce spectacle, deffendit au valet de le reueler, pour le desir qu'il auoit de me faire voir aux jeux publics, cohabitant avec l'vne de ces femmes qui sont condamnées à estre exposees aux bestes. Me l'ayant donc amenee, il luy commanda de m'approcher, & me flatter avec les mains, afin que le iour des jeux estant venu nous fussions menez au Theatre pour y estre veus d'vn chacun. On auoit preparé expres vn grand liët fait d'vne Tortuë Indienne, & tout tapissé de drap d'or, où ils me coucherent avec la femme; & nous ayant mis sur vn certain instrument où ils auoient posé le liët, nous porrerent au milieu du Theatre, au grand contentement de tout le peuple, qui tendoit les bras à moy. L'on nous auoit couuert vne table de toutes sortes de friandises qu'on sert d'ordinaire aux festins, & aupres de nous se tenoient debout de beaux eschançons qui nous versoit à boire dans vne coupe d'or. Ma garde ne bougeoit point d'aupres de moy, & me commandoit de manger: Mais à dire le vray, la honte me rendoit confus en ce Theatre; & d'ailleurs j'auois belle peur qu'vn Ours, ou bien quelque Lyon venant à sortir ne se iettaist sur moy pour me deuorer. Je flottois entre ces deux extremittez, lors que ie descouuris parmy d'autres fleurs des fucilles de roses seiches,

L'appetit de la paillarde ne peut estre assouuy.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

L'admiration  
naist des chan-  
gements.

& me iettay soudain hors du liēt au grand estonnement de tous les assistans qui pensoient que ie m'estois leuē pour me pennader, & montrer mon adresse à sauter. Je fendis la presse, & me fourrant parmy la foule, mangeay les roses que i'auois choisies de loing. Alors ie despouillay ceste forme d'asne en presence de tous les regardans (qui s'estonnerent d'un si estrange accident) & repris deuant eux ma premiere forme en la personne de ce Lucin. Cependant le bruit que tout le peuple faisoit n'estoit pas petit: Car vn spectacle si soudain & inesperē le rauissoit & le portoit à des diuerses opinions. Desiā les vns me iugeoient à estre bruslé, comme Magicien que i'estois, & qui faisois coustume de me changer en plusieurs formes: les autres disoient qu'il falloit vn peu patienter, & m'ouyr auant que donner vn arrest. Mais sans m'arrester à celā i'accourus au Magistrat de la ville qui estoit au Theatre, & luy dis que i'auois esté transformé en asne par la seruante d'une Magicienne de Thessalie pour m'estre frotté d'un certain vnguent. Ie luy requis là dessus qu'il me feist mettre en lieu de seurté, iusqu'à ce qu'il fut fait certain de la verité de mon dire: Apprens moy, me dist-il alors, quels sont les noms de tes pere & mere, quels ceux de tes parens, si tu en as, & de ta cité? I'ay vn pere, luy respondis-je, qui s'appelle Lucin, & vn frere nommé Cajus, qui porte le mesme furnom que moy. C'est ma vaccatiō que d'estre Historien, & pour mon frere il est Poète & Augure. Quant au lieu de ma naissance ie suis forty d'Achaye, & nay en la ville de Patras. Apres que le President eut ouy toutes ces raisons: Tu es fils, me dist-il, d'un homme qui est bien mon amy, & lequel me reçoit d'ordinaire en sa maison, & m'oblige par ses presens. Ce qui me fait croire que tu ne ments point estant yssu de tel pere. Ce disant, il descendit de son siege, & m'ayant embrassé me baïsa, & si me mena en sa maison. Mon frere arriua là dessus,ourny d'argent, & de plusieurs autres hardes. Si tost que le President m'eust congedié, nous montasmes sur mer mon frere & moy, en vn vaisseau que nous auions fait apprester, y mettant les viures necessaires à nostre voyage. Auant mon depart, il me sembla bon d'aller voir la femme qui m'auoit tant aymé estant asne: Car il n'y a point de doute, disois-je, qu'elle aura beaucoup plus de passion, & me treuera plus ayable en ceste forme d'homme. D'abord elle me fit vn fort bon accueil, prit plaisir à voir ce miracle, & me persuada de manger, & coucher avec elle. Moy qui croyois, qu'ayant aymé vn asne, elle se plairoit beaucoup plus à vn homme, ie me fis frotter d'unguent

apres le souper, & mis sur mon chef vne couronne de roses, lesquelles i'aymois grandement, parce qu'elles m'auoient rendu ma premiere forme. Quand l'heure de se coucher fut venuë, ie despouillay mes habits, & me tins là debout tout nud, m'offrant à faire plaisir à la femme, laquelle au lieu d'asne m'auoit pres d'elle en la forme d'homme. Mais lors que me voyant nud, elle s'apperçeut que tout y estoit d'un homme; Sors moy de ceans, meschât! (me dit-elle en crachant contre moy) Va-t'en d'icy au gibet, & cherche à dormir ailleurs. Côme ie luy eus demandé, quelle faute auois-je commise, & pourquoy me chassoit-elle ainsi? C'est parce que ie ne t'ay pas aymé, me dist-elle, mais bien l'asne avec lequel i'ay couché. Le croyois que tu n'eusses posé que la forme d'asne, te reseruant ce que i'auois chery de plus excellent en toy: Mais à ce que ie vois tu as perdu ce qui seul sembloit estre vtile à vn asne, & as esté transmué en ie ne sçay quel marmor. Sur ces paroles elle appella ses gens, & leur commanda de me chasser hors la maison. Tellement que ie fus contraint de me coucher ceste nuit tout nud sur la terre nuë. Au poinct du iour tirant contre la mer, ie racontay, tout nud que i'estois, mon infortune à mon frere, qui ne se pût tenir de rire en m'oyant. Peu apres nous entraimes dans nostre vaisseau, & donnant voile aux vents, nous rendismes dans peu de iours en nostre pays, où ie fis des sacrifices aux Dieux, auxquels'estois redevable de mon salut, & appendis des offrandes au Temple, non pour auoir eu deliurance du cul du chien, côme dit le prouerbe, mais d'un long voyage, ayant bien eu de peine à m'en retourner à mon pays.

## A N N O T A T I O N S.

a *L'huyle ne manque point* ] C'est vne allusion que fait Lucian du combat amoureux à celui des anciens Lutteurs, lesquels auoient accoustumé de paroistre sur l'areine tous nuds, & frottez de certaines huiles, afin que leur corps fut plus glissant, & que leurs aduersaires n'eussent point de prise sur eux.

b *Mon ouuil ne suffisoit pas.* ] On peut bien laisser vne femme publique en ses paillardises, mais non pas la saouler, car ce seul excez luy semble loüable. Il ne faut point d'autre exemple que celui de ces nobles putains, Agrippine, & Messaline, qui estoient si desreiglees en leurs desbauches, qu'elles se prostituoient aux premiers venus, sans difference de condition ny de qualité.

c *D'une Magicienne de Thessalie.* ] Les Auteurs tant anciens que modernes, qui ont escrit du sortilege, donnent les premieres palmes de cet art diabolique aux Magiciennes de Thessalie. Virgile en fait mention en diuers endroits, & Ouide parlant d'une Sorciere de Thessalie, dit, que par la force de ses charmes elle faisoit descendre la Lune quand bon luy sembloit, r'animoit les morts, & changeoit les hommes en bestes. *En ses Eclogues.*

IUPITER CONFVS.

CINISQVE.

*Par ce Dialogue,  
il refute la su-  
perstition des  
anciens Payens,  
& la vanité de  
leurs Dieux,  
qu'ils estimoient  
subiects au  
Destin.*

N'AYE peur, Iupiter, que ie t'importune plus deormais, te demandant vn comble de richesses, ou des monceaux d'or ou d'argent, ou la dignité d'un Empire; qui sont, en bonne foy, les principaux souhaits du vulgaire, qu'on obtient de toy difficilement: Car ie vois que lors qu'ils demandent ces choses avec trop d'affection, tu fais la sourde oreille, & ne les daignes ouyr. Ce que ie desire auoir de toy, n'est pas si difficile. IUPITER. Quelle chose est-ce Cinisque? Dy-le librement, & ne crains d'estre tourmenté dauantage de pauvreté, si tant est que tû en fois affligé, comme tu dis? CINISQVE. Responds moy à vne question qui n'est pas trop difficile. IUPITER. Le vœu que tu me fais n'est pas grand, ny mal-aysé à donner. Par ainsi ie te permets de t'enquister de moy de tout ce que tu voudras. CINISQVE. Escoute, Iupiter, il est vray-semblable que tu as leu les Poèmes d'Homere, & d'Hesiodé; Dy moy donc, ie te prie, s'il faut croire à ce qu'ils ont chanté, en petits vers rapiechez, du Destin & des Parques, & si nous ne pouuons pas gauchir aux arrests que les Destins ont prononcé contre nous? IUPITER. Sçache, Cinisque, que toutes les actions des mortels sont regies par la volonté des Parques. Rien ne se fait çà bas qui ne passe par leur quenouille, & il faut necessairement que chaque chose ayt vne fin infaillible au premier instant de son estre. CINISQVE. Quoy donc? Dirons-nous qu'Homere se gausse, lors qu'il dit en diuers endroits de sa Poësie: *Il entrera au Royaume d'Enfer malgré les Parques; & autres semblables traitts?* IUPITER. Il se rit, Cinisque, & il faut que tu croyes, que rien ne se fait contre le vouloir des Parques, car leurs fuseaux deuident les affaires du monde. Il est bien vray que tout ce que les Poëtes ont chanté par vne inspiration des Muses, doit estre tenu pour vray. Mais lors qu'ils proferent quelque chose d'eux-mesmes, & sans le secret instinct de ces Deesses, se fondans sur vne simple opinion, ils s'esgarent entieremēt du vray chemin, & disent des choses qui repugnent tout à fait aux premieres: Et de vray,

*L'Empire des  
Parques est ab-  
solu.*

ils sont excusables, si estans hommes ils ignorent la verité, principalement quand ceste Diuinité qui souloit chanter par leur bouche, ne leur suggere plus ce qu'ils ont à dire. C I N I S Q V E. Je t'aduoué tout cela Iupiter. Mais respons moy, ie te prie, N'y a-t'il pas trois Parques, sçauoir, Clothon, Lachesis, & Atropos? I V P I T E R. Ouy. C I N I S Q V E. Je voudrois donc bien sçauoir, si la Fortune, & la Fatalité, Deesses qui s'acquierent de la renommee par tout, ont tant de puissance qu'on dit, ou de quelle sorte sont-elles? Leur condition est-elle pareille à celle des Parques, ou bien ont-elles plus d'autorité sur les choses humaines? Car tout le monde assure, qu'il n'y a point de plus grand pouuoir que celuy du Destin, & de la Fortune. I V P I T E R. Il n'est pas besoin que tu sçaches tout Cinisque, Dy moy seulement, pourquoy m'as-tu fait ceste demande des Parques? C I N I S Q V E. Je le veux Iupiter; mais declare moy deuant si elles n'ont point de puissance sur vous, & s'il est necessaire que vous soyez attachez à leur filet? I V P I T E R. Il le faut Cinisque. Mais pourquoy ris-tu? C I N I S Q V E. C'est parce que ie viens de me souuenir de certains petits vers d'Homere, par lesquels il t'introduit haranguant au conseil des Dieux, & les menaçant au plus fort de son courroux, qu'avec vne chaisne d'or tu esleuerois toutes choses contre-mont: Car tu te vantois de tendre du ciel en bas vne chaisne; & bien que tous les Dieux y fussent suspendus s'ils vouloient, & fissent tous leurs efforts pour te tirer de là, neantmoins ils ne t'esbranleroyent iamais tant soit peu de ton siege. Tu pouuois, disois-tu, s'il te plaisoit ainsi, les souleuer sans aucune peine tout tant qu'ils estoient, ensemble la terre, & le large gouffre de la mer. Je te iure, qu'il falloit pour lors que tu fusses bien fort de tes membres; Et vrayemēt ces vers m'excitoient vn merueilleux tremblement d'esprit quand ie les oyois. Maintenant n'ay-je pas bien du sujet de rire, voyant que toy, ta chaisne, & tes propos tous plains de menaces dependent, comme tu dis, d'un petit filet? Ce qui me fait croire que Clothon se peut rendre orgueilleuse à bon droit de ce qu'elle te void toy-mesme tiré en haut, & pendu à sa quenouille, de mesme façon que les pescheurs regardent les petits poissons, qui sont souleuez à la ligne. I V P. Je ne puis entendre des questions si friuoles que les tiennes. C I N I S. Je m'en vay parler à toy plus clairement, Iupiter, ( & ie te prie au nom des Parques, & du Destin, que tu ne prennes en mauuarse part si ie parle trop librement ) s'il est ainsi que ces choses soient telles que tu dis, que

La Fortune & la Fatalité sont deux grandes Deesses au monde.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

les Parques ayent vne plaine puissance, & vn entier gouvernement sur les affaires mortelles, & que rien ne puisse estre changé par aucun des Dieux de ce qu'elles ont decreté, pourquoy sommes-nous si fols, nous autres hommes, que de vous faire des sacrifices? Pourquoy cōduisons nous des Hecatombes à vos autels? Et pourquoy vous faisons nous des prieres, afin que par vostre largesse nous soyons comblez de biens? Car pour moy ie ne crois point que les sacrifices & les prieres nous seruent de rien, puis que nous ne pouuons ny destourner les maux qui nous pendent sus, ny receuoir autre bien que ce soit d'enhaut. IVPIT. Ie vois maintenant que ces petites subtilitez & questiōs importunes viennent de l'estole de ces maudits & execrables Sophistes, qui vous veulent faire accroire, que les choses du monde sont regies fortuitement, & qu'il n'y a point de prouidence qui leur commande. Il est tres-certain que par telles questions inutiles & pleines d'impieté, ils taschent à destourner les hommes de sacrifier, & faire des prieres aux Dieux; disant, que tout celà ne sert de rien. Ils mentent impudemment, les meschans qu'ils sont, de dire que nous n'auons aucun foucy des choses qui se font parmy vous, ny point de pouuoir sur les affaires du monde. Mais ie m'asseure que ceux qui se sont embrouillez à telles questions ne s'en resiouiront pas. CINIS. Par la quenouille des Parques, ie ne t'ay point fait ces demandes à leur suasion, & ie ne sçay comment nostre dispute s'est enfoncée si auant qu'elle est tombee sur ce mesme point, Que les sacrifices des hommes ne seruent de rien. Toutesfois si c'est ton bon plaisir, ie t'interrogeray maintenant en peu de paroles, apres t'auoir prié de ne point t'offenser de mes demandes, & de me respondre sagement. IVPIT. Demande donc, Cinisque, puis que le loisir te permet de te tire ainsi. CINIS. Ne m'as-tu pas dit, que toutes choses se font par l'ordonnance des Parques? IVP. Ouy, & ie te le soustiens encore.

CINIS. N'est-ce pas à vous, ausquels est reseruee la puissance de changer, & entasser les choses comme il vous plaist? IVP. Nullement. CINIS. Veux-tu donc que ie concluë ce qui s'en suit, soit que ie le die appertement ou non? IVPIT. La chose est assez claire d'elle-mesme: Car ceux qui font quelques solemnitez aux Dieux, sacrifient sans estre adstrainets par aucune necessité, & celà leur sert presque de mesme que s'ils acheptoient les dons de nous, ou bien l'honesteté les oblige à reuerer ce qu'ils voyent estre plus excellent.

CINIS.

*D'un faux argument s'en suit necessairement vne faulxe consequence.*

*Les actions de l'homme ne doinent point estre contraintes.*

**CINIS.** Pense-tu qu'il suffise de dire & d'affirmer que les Sacrifices ne sont faitcs pour aucun respect d'utilité; mais pour vne bonté particuliere des hommes, qui honnorent les choses plus belles? Sans doute si quelqu'un de ces Sophistes estoit icy present, il voudroit sçauoir de toy pour quelle cause tu dis que les Dieux ont plus de merite que les hommes, puis qu'ils sont subjects aussi-bien qu'eux à l'Empire des Parques, qui maistrisent çà bas toutes choses?

Tu ne luy respondrois pas, si ie ne m'abuse, que la condition des Dieux doit estre preferee à celle des hommes, parce qu'ils sont immortels: Au contraire, ils doiuent estre estimez plus mal-heureux pour ceste mesme raison, càr la mort nous ouvre le chemin à la liberté: Mais pour vous, ce vous est vne grande incommodité d'estre attachez à vn eternal seruage, lequel d'heure à autre se deuide aux fuseaux des Parques par diuers & reiterez contours.

**IUPITER.** Tu te trompes, Cinisque: Ceste eternité, ou ceste suite infinie de temps, nous est plustost vne félicité qu'un malheur, & nous menons vne vie bien-heureuse.

**CINIS.** Je veux bien que tu sçaches, Iupiter, que vous autres Dieux ne jouissez pas d'un si grand heur, car la iouissance des biens est limitée entre vous, & subiecte à diuerses secouffes.

Quant à toy, ie sçay que tu ne fais rien qui n'ait vn heureux succez en tous lieux, parce que tu es le grand Maistre des Dieux, & il y a quelque apparence que tu peux enleuer, & la terre, & la mer d'une corde renduë d'enhaut. Mais pour Vulcan, qu'est-il autre chose qu'un malotru boiteux, & un ouurier mechanique qui est tousiours à la forge, & au feu? Promethee n'a-t'il pas esté mis au gibet? Y a-t'il celuy qui ne sçache que ton pere fait son séjour là bas aux Enfers, où il est estroitement garotté: Dauantage, l'on rient pour chose certaine que vous estes sujets aux passions d'Amour, & qu'elles vous trauaillent extremement, & ce que ie treuve de plus indigne, c'est que quelquesfois la loy des Parques vous oblige & soubmet à la condition des hommes. N'est-il pas vray que ton frere fut mercenaire de Laomedon, & qu'Apollon fut au seruice d'Admete? Que si celà est, il me semble que vostre félicité n'a rien qui soit ferme & solide. Il est bien vray que quelques-vns des vostres sont heureux; mais il y en a plusieurs aussi qui ne le sont pas. P'obmets à dire que vous n'estes exempts, ny des larrecins, ny du sacrilege, aussi peu que nous, & que vos richesses s'alterent en leur estat. Combien y en a-t'il parmy vous qui ont esté forgez

Les Dieux des Payens estoient inégaux en puissance.

Vn bien doit estre perdurable, ou il n'est pas accompli.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

d'or ou d'argent, sçauoir ceux auxquels cecy auoit esté ordonné par vne fatale necessité.

**IUPITER.** O combien d'injures vomis-tu contre nous Cinisque! Mais possible t'en pourras-tu bien repentir vn iour, & souffrir les peines d'vne meschante langue.

**CINIS.** Quitte moy toutes ces menaces, car ie suis assure de n'endurer aucun mal, auquel la Parque ne m'ayt destiné long temps auant toy. Comme si tu ne sçauois pas que tu ne punis, ny les sacrilèges, ny plusieurs qui s'eschappent de tes mains sans en receuoir du dommage. Toute la raison que ie vois en cecy, c'est, que les destins ne veulent point qu'estans pris ils souffrent la peine de leurs meschancetez.

**IUPITER.** Ne disois-je pas bien qu'il y en auoit quelques vns entre eux, qui par leurs disputes nioient la prouidence des Dieux.

**CINIS.** Tu les crains par trop, Iupiter, & si ie ne sçay pour quelle raison, ny pourquoy tu penses que ie puisse de leur doctrine tout ce que ie dis. Je vois bien que c'est, ie tireray plustost la verité d'un autre que de toy. Au demeurant ie voudrois sçauoir volontiers si ceste prouidence, qui vous commande à vous autres Dieux, est, ou l'une des Parques, ou quelque Deesse plus puissante qu'elles ne sont, & presque comme leur Reyne.

**IUPITER.** On t'a desjà dit, qu'il n'estoit pas besoin que tu cognusses tous ces mysteres, & tu nous as protesté toy-mesme que tu ne voulois t'enquister que d'un point. Et neantmoins tu ne cesses maintenant de nous remplir les oreilles de telles questions feintes & qui ne meritent point d'estre sçeues. Mais ie vois bien où tend le sommaire de ta dispute: Tu nous veux preuuer, sans doute, que nostre prouidence ne sert de rien aux actions humaines. **CINIS.** Je te iure que cela ne vient pas de moy; car tu m'as soustenu n'agueres (si tu ne veux te desdire de tes parolles;) Que c'estoit par vn arrest des Parques que toutes choses estoient gouuernées, & mises à fin. **IUPITER.** Rien moins: au contraire, sçache que les Parques ne font rien que par nostre moyen. **CINIS.** Vous n'estes à ce compte que leurs seruiteurs, & elles se seruent de vous comme d'instruments. **IUPITER.** Pour quelle cause dis-tu cecy? **CINIS.** Parce que comme la coignee & la tariere sont necessaires au Charpentier, & toutefois il n'y a celuy sain d'entendement, qui vueille dire que l'un de ces instruments soit l'ouurier, ny vn vaisseau l'ouuillage de la coignee, ou de la tariere; mais bien de celuy qui a fait le nauire. De mesme faut-il estimer que le Destin dispose de chaque

Rien ne subsisteroit çà bas sans vne prouidence d'en haut.

chose, & que vous n'estes que la coignée & la tariere des sœurs Filandieres. Ce qui me fait dire que les hommes sont plus obligez de sacrifier aux Destins, & leur demander des biens à foison, que de recourir à vous, & vous honorer de leurs offrandes, & de leurs prieres. Encore ne font-ils pas trop bien selon mon aduis de reuerer les Destins par leurs prieres & vœux : Car ie ne pense pas qu'il soit loisible aux Parques de rien alterer de ce qui a esté dès le commencement arresté par leur immuable ordonnance. Atropos auroit raison de se fâcher, si quelqu'un auoit retors le lin de Clotho, & brouillé son ourage. **IUP.** En verité, Cinisque, quand tu soustiens que les Parques ne doiuent estre hōnoredes des hommes, tu me sembles vouloir cōfondre toutes choses à ton escient. Quant à nous, on nous reuerse à bon droit; & si ce n'est pour autre chose, à tout le moins est-ce pour les Oracles & deuinations qui sont infaillibles. **CINIS.** Ie ne pense pas, Iupiter, que la Prescience des choses, comme ineuitable qu'elle est, suiua't vne telle conseruation, puisse apporter de l'vtilite; si ce n'est que tu vueilles dire, que celuy qui est certain de mourir d'un espieu de fer, puisse euitter la mort en l'enfermant dans un coffre. Mais celà ne se peut, car la Parque qui l'a nourry à la chasse le poussera plustost deuant l'espieu pour le faire mourir. Adraсте aduançant la poincte contre le Sanglier pourra bien se fouruoyer de l'atteinte, mais il tuera le fils de Crœsus, comme s'il estoit poussé contre le ieune homme par quelque violente ordonnance des Parques. N'as-tu iamais ouy ce qui fut predit à Lajus, qui est à la verité ridicule ? Garde toy si tu veux, luy dit-on, d'auoir de la lignee malgré les Dieux. Car si tu as iamais des enfans, ton fils t'occira. Certes il me semble que l'aduertissement des choses qui doiuent necessairement aduenir est du tout superflu. Qu'est-il besoin d'autre preuue que de l'exemple de Lajus, lequel apres auoir consulté l'Oracle, engendra des enfans, & depuis fut mis à mort par son propre fils ? Ie ne vois donc point que vous meritiez recompense pour vos Oracles: puis que vous auez accoustumé de respondre à plusieurs choses obliques, ambigues, & qui peuuent estre prises à double entente, sans expliquer clairement si cestuy-cy passant outre Halé deuoit ruiner son Empire, ou celuy de Cyrus, car l'Oracle dit l'un & l'autre. **IUPIT.** Apollon auoit raison, Cinisque, de porter de la haine à Crœsus, parce qu'il l'auoit espreuue lors qu'il fit bouillir de la chair de mouton, & vne tortuë ensemble. **CINIS.** Au contraire, il estoit bien conuenable, que comme Dieu, il fut

*De la Prescience  
des choses.*

*Histoire de La-  
jus.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

exempt de courroux : Mais possible les Destins vouloient que ce Lydien fust trompé par l'Oracle, & ja-de long temps les Parques luy auoient filé ce Destin, Qu'il n'entendrait pas les euénements futurs. D'où vient que vostre Prophetie mesme est vne bõne partie de ceste filasse. **IUP.** Tu nous en donnes tout nostre saoul, Cinisque, & à ce que ie vois c'est en vain que nous sommes Dieux, si nous n'ordonnons des choses humaines par quelque prouidence; & si nous faisons autrement nous ne meritons point de Sacrifices, & ne sommes que des tarières, ou des coignes. Mais tu as raison de faire si peu d'estime de moy, puis qu'estant armé de foudre, ie souffre que tu disputes de telles choses, avec de si grãds outrages, sans te punir. **CINIS.** Frappe, Iupiter, si ie suis destiné à mourir d'un esclat de foudre. Je ne t'appelleray point en iugement pour le coup, mais plustost Clothon qui me donne la playe par ta main, & si ie n'accuseray pas la foudre, comme la cause de ma ruine.

Si faut-il que ie t'interroge encore, & toy, & le Destin: Et ie voudrois bien que tu me répondisses pour luy, car tes menaces m'ont remis en memoire, ce que ie m'en vay te dire. Pourquoi laisses-tu tant de sacrileges, de parjures, & de criminels impunis, pour frapper de foudre quelque caillou, ou le mast d'un nauire qui ne merita iamais aucun mal? Quel subject as-tu d'espargner plustost le meschant, que l'homme de bien, qui se fait renommer pour sa religion & sainteté de vie? Tu ne dis mot, Iupiter, & fermes les lèvres? Quoy? ne m'est-il pas permis de sçauoir cecy? **IUPIT.** Qu'il te suffise que les loix te defendent de t'enquerir de ces choses. Tu es vn peu trop curieux, & ie ne sçay quel plaisir tu prens à me rompre la teste de toutes ces vaines demandes. **CINISQUE.** Je connois bien maintenant qu'il ne faut pas que ie m'enqueste à toy du Destin, ny de la Prouidence, ou pour quelle cause Phocion homme saint & equitable, est mort en si grande pauvreté, & Aristide auant luy; ny moins encore pourquoy Callias & Alcibiades excessifs en leurs prodigalitez auoient abondance de toutes choses? Midias corrompu en meschancetez, & Carops Eginette, homme infame, pollué d'amour, & qui fit mourir sa propre mere de faim, ont vesçu contents; Socrates tout au contraire s'est veu liuré aux vnze Iusticiers, & Melete non. Sardanapale a esté durant son regne tout confit en delices; là où mille galands hommes de Perse vertueux, & bien nays ont enduré le supplice par luy ordonné, à cause qu'ils n'appreuoient point ses voluptez. Tobnerts les choses qui se font encore à present, parce qu'il seroit

Les meschans  
ont leur regne  
au monde, & il  
en faut laisser  
le secret à  
Dieu.

De tout temps  
les Sages ont  
esté persecutez  
en leur vie.

bien difficile de les raconter; & le temps ne le permettroit pas. Les meschans sont à leur aysé toute leur vie, & les bons affligés de maladie, & de pauvreté. IVPITER. Il est vray, Cinisque, mais ne sçais-tu pas combien sont grands les supplices & les tourmens qui attendent les meschans apres ceste vie; & au contraire quelle est là felicité des bons? CINISQVE, Tu me veux parler de l'Enfer de Titius, ou de Tantale. Que si celà est, j'auray loisir de le cognoistre apres ma mort: Cependant ie suis content de passer heureusement avec les viuans ce peu de temps qui me reste à viure. Quand ie seray mort, ie ne me soucie pas que mon foye soit rongé par seize vautours, pourueu que ie n'aye point de soif comme Tantale, & que ie boiue avec les Herôs aux Isles des bien-heureux. IVPITER. Qu'est-ce que tu veux dire? Ne crois-tu point qu'il y a des supplices preparez, & des peines destincees pour les meschans, ensemble des recompenses pour les bons, & vn parquet où la vie d'vn chacun est examinée. CINIS. L'on tient qu'vn certain Minos de Crete traueille là bas à iuger & cognoistre de telles actions; mais ie voudrois bien sçauoir si c'est ton fils, comme l'on dit? IVPITER. Pourquoi me fais-tu ces demandes de luy? CINIS. Pour sçauoir lesquels des damnez il punit plus fort? IVP. Ce sont les meschans, les parricides, & les sacrileges.

C'est estre  
Athée de ne  
croire pas que  
les salaires &  
les supplices  
sont partagez  
apres ceste vie.

CINISQVE. Qui sont donc ceux qu'il a de coustume d'envoyer avec les Herôs? IVPITER. Ce sont les meilleurs des hommes, & les plus excellents en sainteté de vie, qui s'annoblissent eux-mesmes par leur vertu. CINIS. Pour quelle cause fait-il celà, Iupiter? IVPIT. Parce que ceux-là doiuent estre recompensez par supplice, & ceux-cy par honneur. CINIS. Mais si quelqu'vn pechoit contre son gré, le cōdamneroit-il a estre mis au supplice? IVPITER. Nemy, CINISQ. Si celà est, il ne iugera non plus digne d'honneur celuy qui aura fait quelque bien par force. IVPITER. Il est vray. CINISQVE. Il ne faut donc pas, Iupiter, ny qu'il recompense, ny qu'il afflige personne. IVPITER. Pourquoi donc? CINISQVE. Parce que nous autres hommes ne faisons rien volontairement, ains y sommes poussez par vne necessité qu'on ne peut eiter (si ce que tu as dit cy-deuant est veritable, sçauoir, que la Parque est coupable de tout ce qui se fait.) Car s'il aduient maintenant que quelqu'vn tué son pere, la Parque en est cause, pour auoir porté la main à ce parricide; Et si quelqu'autre a pillé le Temple des Dieux par sacrilege,

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

celuy-là sans doute a commis vn forfait que la Parque luy auoit commandé. Par où ie veux dire que si Minos veut iuger equita-blement, il faudra qu'il punisse le Destin pour Sisiphe, & la Par-que pour Tantale: Car quelle injustice ont-ils commise d'auoir executé ce qui leur estoit enjoinct? **I V P.** Ce seroit pecher, que daigner respondre dauantage aux demandes que tu me fais, puis que tu t'enquiers trop auant de ces choses. Tu es vn effronté So-phiste, & pour moy ie suis d'aduis de m'en aller & te laisser là. **CINISQUE.** Ie t'eusse bien voulu demander encore en quel lieu les Parques font leur demeure, ou comment peuuent-elles venir à bout de si grandes chdses, avec tant de pensee & de soing, veu qu'elles ne sont que trois seulement: Sans doute elles ont de trop grandes affaires, & leur vie me semble trop penible pour estre agreable & heureuse. L'on peut bien dire qu'elles mesmes sont nées par vn destin mal-heureux & peu fauorable. Tellement que si l'on me donnoit à choisir ie ne voudrois pas faire eschange de ma vie à la leur, ains eslierois plustost de viure encore plus pauvre-ment que d'estre aupres de leur quenouille toute embrouillee d'affaires. Que si tu ne veux point faire d'autre response à ma de-mande (Iupiter) ie me contente de ce que tu as dit, & c'est assez que tu ne m'ayes rien celé touchant le Destin & la Prouidence. Aussi possible les Destins ne veulent-ils pas que ie sçache le reste.

L'Empire des Parques est par tout le monde.

---

### I V P I T E R T R A G I Q V E.

M E R C V R E.

**H O L A,** Iupiter, que veut dire que tu parles ainsi tout seul en te pourmenant, aussi passe & desfait de visage qu'un Philoso- phe? Que ne me communicates-tu librement tes affaires, & m'ap- pelles en ayde pour la difficulté des charges auxquelles tu es em- pesché? Ne mesprise point, ie te prie, le conseil de ton seruiteur.

M I N E R V E.

*Grand Pere, & Roy des hommes & des Dieux,  
Voicy Pallas Tritonide aux beaux yeux,  
Qui te requiert que tu dias les choses,  
Que tu retiens dedans son cœur encloses.  
Pourquoy pensif, & navré de douleur,  
Nous monstres-tu ceste triste couleur.*

*L'argument de ce Dialogue est presque semblable au precedent; & il est vray-semblable que Lucian s'atta- que directement aux Dieux des Payens parlant de la Prouidence Divine.*

## I V P I T E R.

*On ne peut trouver un tourmens  
Si cruel en son changement,  
Ny supplice si miserable,  
Lequel au plus estrange lieu,  
Soit aucunement comparable,  
Au mal qu'il faut que souffre un Dieu.*

**MINOS.** O Phœbus par quel proëme commence-t'il? **I V P.** O pernicieuse engéance des mortels! & toy Promethee quels maux m'as-tu faits? quels affronts n'ay-je soufferts de toy? **MIN.** Qu'y a t'il, Iupiter: Tu ne dois rien celer ce me semble à tes domestiques? **I V P.** O tonnerre bruyant! **MINOS.** Appaise ton courroux, Pere, nous ne sommes point comparables à toy en eloquence Tragique; car nous n'avons pas deuoré tout Euripide pour te pouuoir seconder en mots Poëtiques.

**I VNON.** Crois-tu que nous ignorions la cause de ta tristesse? **I V P.** Crie si haut que tu voudras, si ne la sçauras-tu iamais. **I VNON.** L'en prens à tesmoin Castor, & iure par luy, que ie cognois bien ta maladie, & toutesfois ie ne daigne crier, parce que tu m'as fait souffrent le mesme affront, sans t'en auoir donné le subject. Il est croyable que tu es encore trauaillé pour l'amour de Semele, d'Europe, ou de quelqu'autre ieune Dame, & qu'ayant pris la forme d'un Taureau, ou d'un Satyre, ou mesme te transformant en pluye d'or; tu veux t'escouler dans le gyron de ta paillardie: Car sans doute ces plaintes, ces soupirs, & ces pleurs redoublez sont des indices certains de ce que ie dis: outre que ta couleur passe monstre assez que tu es amoureux. **I V P.** O pauvre femme, que tu t'abusés bien de croire que mes affaires s'arrestent sur les bagatelles d'amour. **I VNON.** Ie ne pense pas pourtant qu'il y ayt autre chose qui te tourmente, Iupiter. **I V P.** O que nos affaires vont mal, Iunon. C'est à ce coup, comme dit le Prouerbe, qu'on en est desjà venu iusqu'aux cousteaux, pour deliberer, ou que nous soyons encore honnorez, & jouissions des Sacrifices qu'on nous fait là bas en terre, ou bien qu'un chacun nous mesprise, nous condamne, & croye que nous ne seruons de rien. **I VNON.** Quoy! La terre produit-elle encore des Geants? Les Titans ont-ils derechef rompu leurs liens, & vaincu leurs gardes, pour preparer leurs armes & leurs efforts contre nous? **I V P.** Ce n'est pas celà, Iunon, n'aye peur que les choses terrestres ayent quelque puissance sur les celestes? **I VNON.** Quelle est donc ceste fascheuse affaire, qui

L'exterieur est  
le plus souuent  
vne marque de  
l'interieur.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

nous est de nouveau suruenü: Car ie ne sçay (puis que telles choses ne te troublent en rien) pourquoy t'es-tu monstré à nous, non en qualité de Iupiter, mais tel qu'un Polus, ou qu'un secõd Aristodeme? *Ivp.* Il aduint hier, ô Iunon, que le Stoïque Tymocles, & Damisl Epicurien, vindrent à parler ie ne sçay comment de la Prouidence, en la presence de plusieurs grands personnages, & en l'assemblée du peuple, ce qui me trauaille l'esprit plus que chose du monde. Cet efronté Damis n'auoit point de honte d'affirmer impudemment, qu'il ne falloit pas croire qu'il y eust des Dieux, ny qu'ils eussent aucun soin des choses qui se font çà bas; & qui sont gouuernees avec vn si bel ordre. Il est bien vray que le bon Tymocles fit tout son possible pour deffendre vn autre party, & depuis, la dispute ne prit point de fin, à cause du grand nõmbre de personnes qu'y accoururent à la foule. Car ils s'en allerēt tous deux avec promesse, que le iour suiuant ils examineroient derechef, & rechercheroient avec plus de soin les poinçts desquels on n'auoit pas encore donné la solution. Maintenant ils se debattent pour la victoire, & pour sçauoir lequel des leurs dira des choses plus veritables. Tu vois combien grand est ce danger, Iunon, & cõme nos affaires sont reduictes aux dernieres extremittez. Nous viuons à la mercy d'un homme, & il est necessaire que l'un des deux aduienne; sçauoir, ou que nostre nom soit mesprisé, comme quelque mot de peu d'importance, ou bien qu'on luy defere les mesmes honneurs que parauant, si Tymocles emporte le prix de ceste dispute. *Ivnon.* Vrayement voicy qui est bon; ie ne m'estonne pas, Iupiter, si telles injures te faisoient entrer en colere, & vser d'une façon de parler Tragique. *Ivp.* Toutefois tu pensois desjà que le souuenir de Danaë, ou de quelque Antiope me rendist ainsi esperdu, pour le desir d'en jouyr? Que ferons nous à cecy? Dictes le moy, Mercure, Iunon, & Mineruc; vous qui m'assistez tousiours de vostre conseil. *Mercvre.* Pour moy ie suis d'aduis, Iupiter, qu'on remette l'affaire à la commune deliberation d'un chacun, & que tout maintenant on face appeller le Conseil. *Ivn.* Voilà qui n'est pas mal dict. *Minerve.* Et moy i'opine tout le contraire (mon pere) de peur que ce faisant tu n'excites vne esmotion generale, qui remplisse tout le ciel de frayeur, & que tu ne sembles espouueter les mortels pour ce seul different. Que si tu me veux croire, tu feras en forte qu'ayant assemblé ton conseil, Tymocles sera vainqueur en ceste dispute, & Damis exposé à la mocquerie d'un chacun. *Merc.* Toute la difficulté que ie treuue  
en cecy,

Pour cognoistre vne prouidence, il ne faut que voir les causes secondes.

en cecy, Iupiter, c'est qu'il n'y aura rien de caché ny de secret en ceste dispute, puis qu'elle se doit faire publiquement par des Philosophes. D'ailleurs on t'accuseroit de tyrannie, si tu ne communiquois aux autres vne affaire de si grande importance. IVPITER. Que ne les appelles-tu donc au Conseil, afin qu'ils y accourent tous promptement? MERCURE. Tu dis bien. Dieux, venez viste au conseil: N'arrestez pas, & vous hastez pour donner vos aduis, & refoudre de plusieurs grands poincts. IVPITER. Quoy, Mercure, les appelles-tu avec des paroles si simples? Quand tu fais assembler les Dieux; faut-il que tu leur parles en prose? MERCURE. Comme veux-tu donc que ie fasse, Iupiter? IVPIT. Il me semble qu'il est bien raison, que tu rendes plus releué ton cry par quelques vers, afin qu'ils accourent promptement & à troupes. MERCURE. Ce que tu dis est tres-veritable; mais c'est à faire aux estaleurs de bagatelles poëtiques. Puis, il seroit dangereux qu'estant vn si pauvre rimeur, ien'ostasse la grace du cry, si ie proferois des vers rapiecez, & que tout le monde ne se mocquast de mes rimes; car ie voy mesme qu'on se rit d'Apollon, si en rendant ses Oracles; il brouille diuerses choses en son esprit, & les obscurcit à son es-cient, afin que les Auditeurs ne soient pas du tout oysifs, & qu'ils meditent ses vers. IVP. C'est pourquoy, Mercure, cõpose ton cry de plusieurs vers d'Homere, avec lesquels il nous appelloit jadis. Il est croyable q̄ tu en as encore la memoire frêsche. MER. De verité il m'en souuiét, mais nõ pas trop bié, neantmoins i'en feray l'essay.

La poësie est plus releuee que la prose, aussi est elle le langage des Dieux.

*Que nul Dieu, soit femme, soit homme,  
Ny les fleunes que l'on renomme,  
Ne faillent de venir loger  
Chez Iupiter es lance-foudre,  
Et que d'un pas viste & leger,  
Les Nymphes le viennent refoudre.  
Vous qui prenez aux Sacrifices  
Les offrandes & les seruices  
Que vous font là bas les mortels,  
Accourez. Deitez sublimes,  
Et quittez le flair des victimes,  
Qui s'exhalent de vos autels.*

IVPITER. O Mercure que tu es vn bon crieur! Les voicy venir à troupes; reçoys-les donc, ie te prie, & les fais asseoir chacun selon sa qualité. Que les Dieux d'or ayent les premieres places; ceux d'argent, les secondes; ceux d'yoire, les troisiemes, & finalement

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

que ceux de pierre & d'airain leur succedent. Mais c'est la raison que les ourages de Phidias, d'Alcamene, de Myron, d'Euphranor, & d'autres tels bons ouriers soient principalement honnorez. Car quant à ces Dieux vulgaires qui ne sont annoblis par aucun artifice, ils seront logez quelque part bien loing, & avec silence resserrez en vn coing, où ils ne seruiront que de nombre au conseil. **MERCURE.** Tout cecy se fera de mesme que tu le commandes, Iupiter, & chacun des Dieux aura vn sege selon son rang. Mais il n'est pas si ayse que tu dirois bien, de cognoistre (si quelqu'un des Dieux est d'or; pese plus de talens, & n'est pas fait si artistement, ains avec quelque petite façon vulgaire, & bien peu ingenieuse) en quel lieu le faudra-t'il mettre, principalement s'il est comparé aux Dieux d'airain faicts par Myron, & à ceux de pierre par Polyclète, Phidias, ou Alcamene; puis que tu tiens que l'ouillage doit estre respecté pour son merite? **I V P.** Ton aduis n'est pas mauuais, Mercure, & ie te respons là dessus, qu'il faut mettre l'or le premier. **MERC.** Ie comprends assez tes patolles; mais veux-tu dire que les riches, & non les meilleurs doiuent estre mis aux premieres places? Si celà est, accourez promptement vous (Dieux) qui estes d'or, pour vous asseoir aux plus hauts rangs: Toutesfois, Iupiter, les estrangiers seront les seuls qui presideront. Car de verité tous les Grecs sont beaux & de bonne grace, outre qu'ils ont vn visage liberal & honneste: Dauantage l'artifice les polit, & embellit à merueilles; bien que neantmoins ils ne soient que de pierre ou d'airain. Il y en a d'autres qui sont d'uoire; mais qui ont cousté bien cher, & qui tiennent vn petit éclat d'or, semé par dessus, & qui les colore vn peu seulement: que si l'on regarde au dedans, ce n'est rien que du bois. Quand à <sup>a</sup> Bendis, <sup>b</sup> Anubis, <sup>c</sup> Arys, & Mithres, ils sont d'or massif, bien pesant, & de grand prix. **NEPT.** Quoy? te semble-t'il raisonnable (Mercure) de preferer à moy ce laid Egyptien avec son museau de chien? A moy, dis-je, qui me nomme Neptune? **MERC.** Tu dis bien, Neptune, mais Lisias ne t'a faict que d'airain, encor ç'a esté bien chetiuelement, parce que les Corinthiens n'auoient point d'or alors. Or ce metal est bien plus riche que tous les autres, & c'est pourquoy il faut que tu souffres patiemment, si ce Dieu d'or qui a le nez si grand est mis en vn plus haut grade que toy. **V E N U S.** Tu peux bien (Mercure) me mettre entre les Dieux d'or, qui president, veu que ie suis faict de ce metal. **MERC.** Ie n'en dis pas de mesme, Venus, car si ie ne suis auengle, tu me semble auoir esté faict

*De la diversité  
des Dieux.*

L'oren quel-  
que forme  
qu'il soit est  
l'idole des me-  
chans.

d'une pierre blanche, tirée du mont d Pentelie, & donnée aux Gni-  
diens par Praxiteles. VENVS. Si est-ce que ie te produiray Ho-  
mere, qui est vn graue tesmoin, & digne de foy, lequel me faict  
toute d'or en ses rapsodies. MERC. Ie ne m'en estonne pas, puis  
qu'il affirme bien encore qu' Apollon est fort riche, & neantmoins  
tu le verras assis au plus bas lieu, s'estât laissé desrobber les cordes  
de sa harpe à certains larrons. Il me semble donc que tu te dois  
contenter, & prendre le tout en bonne part, considerant que tu  
n'es pas en vn lieu trop vil & abject. LE COLOSSE. \* Y aura-t'il  
quelqu'un parmy vous qui ose se comparer à moy, qui suis de si  
excessiue hauteur, & qui paroiss sur vostre troupe comme vn So-  
leil? Que si les Rhodiens n'ont daigné me tailler avec tant d'arti-  
fice, ils ont faict neantmoins seize autres Dieux de pur or à no-  
stre semblance. Tellement que ie merite bien d'estre estimé le  
plus precieux de tous, & si j'ay quelque deffaut de beauté, ma  
hauteur suffit pour la recompenser. MERC. Que ferons nous icy,  
Iupiter? Sans doute voicy vn different qui me met bien en peine,  
& ie ne sçay comme en iuger. Si ie regarde la matiere, le Colosse  
est tout de bronze, & si ie pense à part moy combien il peut auoir  
cousté de talens, ie treuve qu'il en combleroit cinq cents bois-  
seaux. IVP. Voilà qui est bon. Mais qu'estoit-il besoin qu'il assi-  
stast au conseil pour raualer par sa grandeur la petiteesse des autres  
& troubler tous nos estats afin d'auoir le dessus d'un siege? Vraye-  
ment (bon Rhodien) quoy que tu merites bien d'estre preferé à  
à tous les Dieux, ie ne vois pas pourtant qu'il y ayt d'apparence  
que tu puisses t'asseoir icy, si tous les autres ne sortent dehors  
pour te faire place: Car tu occuperois bien tous les sieges avec  
vne seule de tes fesses. Par ainsi tu feras tres-bien de te tenir tout  
debout en l'assemblée, & de flechir la teste au conseil. MERCURE.  
Voicy derechef vne autre difficulté qui m'est proposée; car vous  
estes tous deux d'airain, & d'une mesme façon. Dauantage l'un, &  
l'autre a esté faict de la main de Lyssippe, outre qu'il n'y a celuy qui  
ne vous estime égaux en extraction, sçauoir, Hercule & Denys  
fils de Iupiter. Ie voudrois donc bien sçauoir lequel de ceux-cy  
doit estre mis le premier; car, comme tu peux voir, ils se debat-  
tent entr'eux de la presceance? IVP. Nous tardons trop, Mer-  
cure, & deuriens auoir desjà deliberé. C'est pourquoy ie veux  
qu'on passe outre tout maintenant, & il ne m'importe qu'ils se  
tiennent assis pesle-mesle où il leur plaira. Le conseil s'assemblera  
derechef cy-apres pour vn mesme subject, & puis on aduifera quel

\* Il entend par-  
ler du monstrueux  
Colosse de Rhodes  
haut de 70. can-  
des.

Il n'y a rien de  
diuin où regne  
l'ambicion.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ordre il faudra tenir en ceste matiere. **MERCURE.** O Hercules, voy comme ils font vn plus grand bruiſt que de couſtume, & demandent à haute voix leur portion iournaliere : Où eſt le neſtar, diſent-ils? Où a t'on laiſſé l'ambroſie? Où ſont les Hecatombes? Où les ſacrifices? **IUPITER.** Appaiſé les, Mercure, & leur impoſe ſilence, afin qu'ils oyent pour quelle cauſe ils ont eſté appellez, laiſſant toutes gaufferies à part. **MERCURE.** Mais tous n'entendent pas la lague Grecque, & pour moy ie n'ay point appris à parler diuerſes langues pour pouuoir former vn diſcours qui ſoit intelligible aux Scythes, aux Perſes, ou aux Celtes & Thraciens. Par ainſi i'eſtime qu'il vaudra mieux que ie leur commande le ſilence, leur faiſant ſigne avec la main. **IUPITER.** Que ne le fais-tu donc? **MERCURE.** Paix-là, ſoyez paiſibles. Ne vois-tu pas, Iupiter, comme ils ſont plus muets. que les diſciples de Pithagore? Il eſt donc bien temps de faire la remonſtrance? Ne vois-tu point cōme vn chacun d'eux te regarde, & ſe prepare à ouyr attentiuement ce que tu veuſ dire maintenant? **IUPITER.** Ie ne dois point auoir de honte, Mercure, de te declarer, comme à mon fils, le tourment que ie ſouffre; car ie ſuis aſſeuré que tu ſçais bien, comme i'ay de couſtume d'eſtre touſiours trop hardy, & grand harangueur aux aſſemblees. **MER.** Ie le ſçay fort bien, & vrayemēt ie fus laiſſé d'vne ſoudaine peur, lors que ie t'ouys vanter n'agueres, que tu tirerois à toy la terre arrachée de ſes propres fondemētſ, enſemble la mer, & les Dieux, le tout avec vne chaîne d'or tenduë d'enhaut. **IUP.** Mais maintenant, mon fils, ie ne ſçay que veuſ dire, que ie ſuis ſi troublé en mon eſprit: I'ay le cœur ſi confuſ, qu'il ſemble eſtre lié à vne langue tremblante, ſoit, ou pour l'importance des dangers que ie preuois s'approcher, ou pour le grand nombre d'aſſiſtans; car l'aſſemblee que tu vois n'eſt pas petite; & ce qui me faſche le plus, c'eſt que i'ay oublié la preface de mon diſcours, que i'auois de long tēps premeditee en beaux termes, & de fort bonne grace. **MERC.** C'eſt vn grand mal-heur pour toy, Iupiter, car ce tien ſilence leur dōnera du ſouçon, & ſans doute ils croiront que quel-que mal leur pend ſus, te voyant parler ſi lentement. **IUP.** Veux-tu que ie leur chante icy vn commencement d'Homere? **MERC.** Lequel, Iupiter? **IUPITER.**

Toutela puif-  
ſance que les  
Payens don-  
noient à leurs  
Dieux eſtoit  
imaginaire.

*Daignez eſtre attentifs (bons Dieux) à mes parolles.*

**MERC.** Oſte moy celà: Tu nous as deſià rompu la teſte de telles façons de parler à l'entree de ton diſcours. Ne t'attache plus à l'importante difficulté des vers, ains te ſers pluſtoſt de l'vne des orai-

sons de Demosthene, prononcee contre Philippe, laquelle tu iugeras plus propre à ton argument, n'y changeant que bien peu de chose: En quoy tu imiteras plusieurs harangueurs qui ont accoustumé d'en faire autant. *IVPIT.* Tu m'aduisés d'une Rhetorique rapieçee, & qui n'est facile qu'à ceux qui sont tousiours trauaillez de quelque ennuy, & troublez en leur esprit. Par ainsi ie cōmenceray mon discours en quelque façon que ce soit.

Si l'on vous faisoit declarer publiquement, ô Hommes-Dieux, *Harangue de Iupiter aux Dieux.* pourquoy vous estes appelez en ceste assemblee, possible diriez-vous, que c'est pour quelque grande somme d'argent. Puis que la chose se passe ainsi, c'est biē la raison que vous m'escoutiez parler attentiuement; Sçachez donc, ô Dieux, que le tēps present nous admoneste de viue voix, qu'il faut couper chemin aux plus grāds hazards avec toute diligence; car il semble que nous ne nous soucions pas beaucoup de nos affaires. Maintenant, parce que les paroles de Demosthene, desquelles ie me seruois, me defaillent, i'ay resolu de vous declarer plus appertement pour quelle cause (tout troublé que ie suis en mon esprit) i'ay fait assemblee le Conseil. Il n'y a celuy d'entre vous qui ne sçache, qu'à la iournee d'hier lors que Mnesite le Naucher eust sacrifié pour son nauire, s'estant eschappé des ondes, où il cuida faire naufrage contre les escueils Capharees; apres que nous eusmes banqueté à Peree, & que les offrandes & sacrifices ausquels Mnesite nous auoit appellez furent faitz, vous allastes l'un çà, & l'autre là, selon qu'il vous sembla bon: Quant à moy (parce qu'il n'estoit pas encore fort tard) ie m'en retournay à la ville pour faire vn tour de pourmenade au Ceramiq apres le disner. Ie pensois en me pourmenant, au petit & chiche, ou pour mieux dire au vilain banquet de Mnesite; lequel ayant appellé seize Dieux à manger, ne leur auoit sacrifié qu'un coq, (encores estoit-il tout vieil & baueux) ensemble quatre grains d'encens tous pourris, lesquels ne furent pas si tost iettez sur les charbons qu'ils s'amortirent: Tellement que la fumee qui en sortoit ne paruenoit pas seulement iusques au bout des narines. Et neantmoins quād'il estoit prest à faire naufrage, & lors que le nauire s'approchoit des rochers, il nous promettoit vn sacrifice de cent bœufs. Cōme ie meditois cecy à part moy, ie paruis en marchant en la galerie dicte *Diner/c*, où estant arrivé, ie descouris à l'impourueu, & contre l'ordinaire vn grand nombre de peuple, la plus-part duquel estoit dans le Porche, ou à descouuert. Il y en auoit quelques-vns entr'eux, lesquels s'obstinoient à

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

la dispute avec vne estrange opiniastrété, & mesme s'estoient assis sur des sieges. Je iugeray du commencement par certaines conjectures de la cause de leur dispute, & veis bien que c'estoient quelques-vns de ces Philosophes querelleux & mutins. Ce qui fut cause, que pour mieux entendre pourquoy ils se debattoient ainsi entr'eux, ie m'aduançay de plus pres. Or afin de n'estre point reconnu, ie me vestis à leur mode, m'enueloppay d'une de ces espailles nuës, & me fis paroistre avec vne grand barbe: tellement qu'ainsi desguisé, ie ne ressemblois pas mal à vn Philosophe. De ceste façon, ie me meslay parmy la troupe, & ayant repoussé du coude plusieurs qui me nuisoient en marchant, i'entray sans que aucun me cognust. Aussi tost que ie fus engagé dans la presse, ie rencontray Damis, ce meschant Epicurien, & Tymocles Stoïcien, le meilleur des hommes, qui dispuoient de grande affectiõ. Tymocles estoit tout à nage à force de suer, & auoit presque perdu la voix pour trop crier; Mais Damis s'esclattant d'un ris Sardonien, prouquoit tousiours Tymocles de plus en plus en plus: Ils ne tindrent iamais d'autres discours que de nous; car cet execrable Damis affirmoit que nous autres Dieux n'auions aucun fousy des actions humaines, ny de ce qui se faisoit sur terre: Bref que nous n'estions pas mesmes en estre. Là dessus il prononçoit vne grande harangue, & plusieurs en retenoient les propos, se laissant gagner à ses preuues. Mais quant à Tymocles il luy contredisoit, & se faschoit fort pour la bonne opinion qu'il auoit de nous, & par ses beaux gestes donnoit bien de la peine à son ennemy. Ores il loüoit nostre diligence, & tantost il preuuoit tant par le monde que par le bon ordre de toutes choses, qu'il y auoit des Dieux, & que chasque chose estoit par nous disposée en son rang. Plusieurs des escoutans l'auoient en admiration, & treuuoient son discours fort probable: mais il estoit desjà las, & parloit avec tant de peine que toute l'assemblée auoit les yeux iettez sur Damis. Lors que ie veis qu'en ceste dispute il y alloit de l'honneur des Dieux, ie commaday que la nuit aduançant son cours ordinaire, separast toute l'assemblée. Ils se quitterent par ce moyen, avec condition que le iour d'apres ils mettroient fin à la dispute des Dieux. Comme ie m'en voulus aller en la compagnie de plusieurs qui s'en retournoient en leurs maisons, i'ouys que les paroles de Damis estoient appreuues d'un chacun, & esseues iusqu'au ciel. Toutesfois il y en auoit qui disoient, qu'il ne falloit rien adjuger, mais attendre si Tymocles diroit encore quelqu'autre chose le

Il ne faut qu'un  
Saphiste pour  
perdre tout un  
peuple par des  
arguments ca-  
pitieux.

lendemain. Voilà presque tout le subject pour lequel j'ay ordonné que vous fussiez appelez. Ces causes ne sont pas petites, ô Dieux, si vous considerez que tout nostre honneur, nostre gloire, & nostre profit depend principalement des hommes. Que s'il aduient qu'ils se laissent emporter à la creance de ces choses, & à nier qu'il y ayt des Dieux; où s'il y en a, que les affaires du monde ne sont point regies par leur Prouidence, il est dangereux que les Sacrifices ne nous soient desniez en terre, les offrandes retirees, les honneurs retranchez, & que nous estans placez en vain au ciel, n'y soyons affligez de famine, & priuez des iours de festes, des solemitez, tournois, sacrifices, jeux nocturnes, & monstres publiques. Je suis donc d'aduis que nous pouruoyons tout maintenant à de si grandes affaires, & consultations les moyens de gauchir aux dangers qui nous pendent sus. Il nous faut aussi faire en sorte, que par nostre ayde Tymocles gaigne la victoire, & semble auoir dit des choses plus vray-semblables, & que Damis tout au cōtraire, confus, & conuaincu, soit fait la fable des Auditeurs. Et parce que ie ne pense pas que Tymocles puisse emporter le prix en ce cōbat, si nous ne luy tendons la main, ie te commande, Mercure, de faire le cry qui est ordonné par la loy, afin que les Dieux se leuent debout pour opiner. **MERCURE.** \* Escoute, fay-toy, & ne trouble rien. Qui est celuy d'entre les plus grands Dieux, qui veut haranguer sur ceste affaire? Qu'est-cecy? Personne ne se leue, chacun ferme la bouche? & il semble que tous soient alterez de l'importance des affaires dont il s'agist. **MOMVS.**

*Les choses insensibles reconnoissent vne prouidence à laquelle elles doiuent leur estre.*

*\* C'estoient les mots solempnels pour imposer silence aux grādes assemblees.*

*Que vous ainsi maictz soyez, faictz terre & onde.*

*Iliad. 7.*

Quant à moy, puis qu'il m'est permis de parler librement, j'ay plusieurs choses à remonstrer, Iupiter, lesquelles ie voudrois bien deduire tout maintenant. **IUPITER.** Parle hardiment, Momus, & d'un courage asseuré. Ton conseil ne sera pas mauuais à mon aduis, **MOMVS.** Sus donc, ô Dieux, soyez attentifs à ma harangue. Je preuoyois il y a jà long temps, que nos affaires seroient reduictes à ces extremitez, & que nous ne manquerions pas de Sophistes, ausquels nous seruirions nous mesmes de subject, d'une audace si abominable & estrange. Et de verité ce n'est pas sans raison, qu'Epicure & ceux de sa secte, successeurs de sa discipline, ont terny nostre reputation: Car, que peuuent dire les hommes voyant qu'il y a tant d'afflictions en la vie? que les bons sont tenus à mespris, & oppressez de pauureté, d'esclauage, & de maladie; & que les meschans au contraire, qui sont entachez de cri-

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Ne sois fâché si  
durant ceste vie,  
Tu vois souuent  
prosperer le mes-  
chant.*

mes horribles, ont les premières dignitez, abondent en toute forte de richesses, & maistrisent ceux qui sont plus hommes de bien qu'eux-mêmes? N'est-ce pas vne grande honte de voir qu'il n'y a point de supplice ordonné pour les sacrileges, & qu'ils vont si librement par tout; là où les innocens sont mis au gibet, & affligés en diuerses manières? Cependant les mortels qui voyent cecy, ont quelque sujet de dire que nous ne sommes du tout rien. Que peuvent-ils estimer lors qu'ils oyent les Oracles qui predissent ainsi. *Qu'ind tu aur. is passé H allé, tu destruiras un grand Empire, sans manifester clairement s'il doit ruiner son Empire propre, ou celui de son ennemy? Et derechef.*

*Tu perdras (Salamis) les chers gages des femmes.*

Car ie pense que les Perles & les Grecs aussi sont nays de femmes.

Vous oyez encore dire en ses rapsodies, que nous faisons l'amour, que nous sommes blesez, que nous seruons, qu'on nous a fait prisonniers, qu'il y a des esmotions entre nous, & que plusieurs telles incommoditez nous trauillent. Ce qui est vne chose bien ridicule, puis que le but de tous nos desseins, c'est d'estre estimez bien-heureux, & immortels. Que font-ils autre chose que se rire de nous, ne prisans pas vn seul fétu nostre Diuinité? Puis, nous portons impatiemment s'il y a des hommes d'esprit qui disputans de cecy, nous arrachent des mains toute Prouidence? Il nous deuroit suffire que les mortels nous offrent des sacrifices, bien que nous faillions si lourdement.

*La Beatitude  
& la Diuinité  
sont insepara-  
bles.*

Mais respons-moy à cecy ie te prie, Iupiter, & parle avec verité, (car nous sommes seuls, & il n'y a point d'homme en nostre compagnie, si ce n'est Hercule, Bacchus, Ganymede, & Esculape, qui sont des Dieux illegitimes, & supposez.) Puis que les choses humaines te sont si recommandees, as-tu preueu lesquels des hommes deuoient estre meschans & injustes; & lesquels equitables & bons? Tu ne diras pas auoir iamais eu tant de soin. Que si Thesee allant de Trezen à Athenes n'eust occis en chemin les larrons, ie crois que ta prouidence n'eust pas empesché que Scyon, Pityocampe, Cercyon, & autres tels voleurs innombrables, & qui faisoient mille degasts aux voyageurs ne fussent encore en vie. Bref, si Eurysthee, homme iuste & prudent, ayant examiné chaque chose n'eut achepté ce sien seruiteur, haut à la main, adroit, & prompt à se ietter dans les dâgers, iamais l'Hydre de Lerne n'eust trauillé ton esprit, iamais tu n'eusses eu soing des oyseaux Stymphalides, & encore moins des cheuaux Thraciens: & l'audacieuse  
entreprise

entreprise des Centaures se fut effacee de ta memoire? Veux-tu que ie te die en vn mot, Iupiter, nous sommes assis au Ciel, les mains derriere le dos, n'attendans autre chose que quelque offrande, suffumigation, ou sacrifice à l'entour des autels, avec de l'encens allumé. Quant à toutes les autres affaires, elles se font au hazard, & selon l'entreprise qu'en fait fortuitement vn chacun. Tellement que nous n'endurons rien qui ne nous appartienne, & ces outrages sont dignes de nos merites. Que si tu n'y prends garde (Iupiter) il est à craindre que nous n'en souffrions dauantage, lors qu'apres vn bien peu de temps, les hommes s'aperceuront qu'ils ne tirent aucun profit des offrandes & sacrifices que le soing de la Religion leur fait presenter à nos autels. Tu verras en bref que nous seruirons de risée à ces Epicuriens, & de mespris à tout le reste du monde. Les Damides & Metrodores s'endurciront en leurs disputes, & leurs deffenseurs seront par eux mis à mort. C'estoit nostre deuoir de mettre fin à cecy de bonne heure, d'estouffer ces dangers en leur naissance, & de resister d'vn courage masse à ceux dont les attentats en sont iusques là paruenus. Pour moy, ie ne me soucie pas beaucoup d'estre méprisé; car aussi-bien n'estois je point mis cy-deuant au nombre de ceux, ausquels l'on deferoit de l'honneur, lors que vos affaires estoiet en bon estar, & que vous jouissiez du Sacrifice qu'on vous offroit. IYPIIT. O Dieux! laissons-là ce refuseur, qui fait mestier de gauffer & reprendre vn chacun. Car, comme dit ce grand Demosthene, il est bien facile à tous de blasmer autruy; Mais de donner les moyens de subuenir commodémēt aux affaires presentes, c'est l'office d'vn bon Conseiller; duquel vous tiendrez le lieu, sans qu'il soit besoin que cestuy-cy s'en mesle. NEPT. Vous scauez assez que ie demeure sous les eaux, & que j'ay le gouuernement du profond de la Republique marine; où ie preserue ceux qui nauigent, le mieux que ie puis; conduis avec vn merueilleux soing les poupes des vaisseaux çà & là, & adoucis la violente rage des vents. Toutesfois ie trauaille encore apres les affaires qui se traittent icy.

Or ie suis d'aduis qu'on abbatte Damis d'vn coup de foudre, ou de quelque autre machine, auant qu'il entre en dispute, & qu'il y demeure vainqueur. Car ie t'ay ouy dire, Iupiter, qu'il n'ignore rien, & que tous chemins luy sont ouuerts à la persuasion. Celà fait, nous monstrerons de nostre costé que nous scauons prendre vengeance de ceux qui soustiennent ces poincts malicieusement contre nous.

L'obstination  
à celà de mau-  
uais, qu'elle  
veut emporter  
la raison.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Opinion erronée.*

**IUPITER.** Tu te moques, Neptune, ou bien il faut que tu ayes mis en oubly l'ordre de l'vniuers. Ce que tu viens de dire n'est pas en nostre puissance. C'est affaire aux Parques, qui par vne loy fatale decrettent à l'vn de mourir de foudre, à l'autre de glaiue; à cestui-cy d'vne petite sievre, & à celuy-là de contagion. Si mon autorité se fut estenduë iusques là que de punir les mechans, penfes-tu que n'agueres ces sacrileges s'en fussent retournez des Olympiades, sans estre atteints de mon foudre? l'en auois du subject; car ils m'auoient coupé deux moustaches de ma perruque d'or, chacune desquelles pesoit six liures. Ou bien toy-mesme eusses-tu dissimulé l'acte de ce Pescheur d'Oree, qui te desroba ton Trident? Que si nous punissons Damis, il y en aura qui nous croiront estre portez d'vne certaine animosité contre ses propos, & mesmes troublez de ceste dispute. Ils nous pourront accuser là dessus d'auoir machiné sa mort par trahison, de peur qu'il ne nous fallut attendre, quand il entreroit au combat contre Tymocles. Puis, que verrions nous vaincre autre chose qu'vne cause deserte?

**NEPT.** Si pensois-je bien, Iupiter, t'auoir ouuert la plus courte voye pour gaigner la victoire.

**IUPITER.** Oste moy cela, Neptune, c'est vn conseil esuenté, lâche, indiscret & grossier, de ruiner l'aduersaire auant le temps, & de le faire mourir, laissant la dispute en doute, & sans attendre qu'il soit conuaincu.

**NEPTUNE.** Sus donc, pensez quelque expedient vous autres, qui soit plus digne d'estre executé, puis que vous treuuez tant à redire à ce mien conseil.

**APOLLON.** Si les loix nous permettoient d'haranguer à nous qui sommes ieunes & g sans barbe, possible pourrois je bien donner quelque aduis vtile à l'affaire dont vous deliberez à present.

**MOMVS.** Il est permis à tous de parler, Apollon, sans respect quelconque de l'age; principalement en vn fait de si grande importâce, & où il s'agit du bien de tout vn public. Car il feroit beau voir, si nous voyans reduicts à des extremes dangers, l'ambition nous donoit des armes pour nous debattre sur la puissance des loix. Au demeurant il y ajà long temps que tu es fort bon harangueur; car tu en fais profession depuis ton enfance: aussi l'on te met<sup>h</sup> à la table des douze, & peu s'en faut que tu ne sois admis au conseil de Saturne. Il n'est d'oc pas besoin que tu fasses le ieune aupres de nous, mais que tu dies hardiment ce qui te semble le meilleur & le plus hastif. Que ce defaut de barbe ne te retienne

Chacun a droit d'aller des raisons qui semblent valables.

point, puis que ton fils Esculape en porte vne si grande. L'honneur qu'on te donnera pour auoir fait monstre de ta sagesse en vn si bas aage en sera plus grand, & l'on ne te blasmera pas de t'estre assis en vain sur Helicon, philosophant avec les Muses.

APOLLON. Ce n'est pas à toy, Momus, de m'en licencier; mais à Iupiter. Que s'il me veut permettre de parler, possible diray-je bien quelque chose qui ne sera pas trop impertinente, & qui correspondra à la compagnie que j'ay eüe en Helicon.

IUPITER. Dy donc, mon fils, ie te le permets.

APOLLON. Vrayement ce Timocles me semble assez bon personnage, & qui sçait sur l'ongle les disputes des Stoïciens. D'où vient que plusieurs ieunes hommes se plaisent beaucoup en sa compagnie pour l'exacte cognoissance qu'il a de la Philosophie. Il en tire par ce moyen de grandes sommes de deniers, toutes les fois qu'il discourt priuément avec ses disciples, parce qu'il est fort subtil en la dispute. Tout ce que ie treuve de mauuais en luy, c'est qu'aux grandes assemblees il tient des discours d'enfant, & est si timide, grossier & barbare, que le plus souuent il prouoque à rire les Auditeurs. Ce qui luy aduient d'ordinaire, lors qu'il veut paroistre eloquent. Mais pour ce qui est de la subtilité de son esprit, c'est vn grand personnage doué d'vne belle viuacité, & d'vn diuin entendement, si nous croyons à ceux qui peuuent parler, comme sçauants, des affaires des Stoïques. Il aduient souuent que par la foiblesse de son langage, & à faute de se sçauoir expliquer, il gaste & obscurcit les matieres, proposant des questions semblables aux allegories enigmatiques. En outre ce luy est vne ordinaire, de respondre fort confusément aux questions qui luy sont proposees; Tellement que les Auditeurs (qui ne peuuent entendre des termes si obscurs) se moquent de luy. C'est pourquoy ie suis d'aduuis qu'on s'estudie à le faire parler clairement, afin que ses discours ne degoustent point ceux qui nous entendront par sa bouche.

MOMVS. Vrayement voicy qui n'est pas mauuais, Apollon. Tu te veux mesler de louer ceux qui parlent nettement; & neantmoins tu as accoustumé toy-mesme de rendre en tes oracles des responses si douteuses & ambiguës, que pour les entendre il faut que les escoutans consultent Pithie. Mais quel conseil nous donnes-tu là dessus? Quelle ayde penèses-tu qu'il nous faille apporter à l'enfance du parler de Tymocles? A P O L. Nous ferons beaucoup, ce me semble, Momus, si par quelque moyen nous luy pouuons adjoindre vn autre Orateur, qui sçache bien discourir,

Celuy qui possède vne science pour accompli qu'il soit, n'est iamais sans quelque défaut.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

& qui prononce avec vne riche eloquence tout ce que Timocles luy suggerera. MOMVS. O le bel aduis que voilà! Sans doute ce tien discours ne sent point son poil, & a bon besoin d'un Pedagogue. Qui a iamais veu joindre vn Aduocat en vne assemblee de Philosophes, pour declarer aux assistans tout ce que Timocles iugera necessaire d'estre dict? Il n'est gueres bien seant que Damis parle pour soy-mesme, & que l'autre vse d'un Truchement, auquel il soufflera secrettement à l'oreille tout ce qu'il luy plaira. Y aurt'il personne en la cōpagnie qui ne se mocque, de voir qu'un Interpreter fasse le discoureur, sans qu'il entende possible vn seul mot de tout ce que Timocles luy dira? Mais entrons là par vn autre chemin, puis que cestui-cy n'est pas des meilleurs. Et toy, ô admirable & diuine personne, qui as tant gagné par tes prestiges, & reçu pour present des carreaux d'or, pourquoy ne nous montres-tu, maintenant que l'occasion le permet, quelque beau chef-d'œuvre de ton art? nous predisant lequel de ces Sophistes qui doluent disputer emportera la victoire? Car puis que la science de presager l'aduenir t'acquiert tant d'honneur, il est croyable qu'il te sera facile de deuiner l'euuenement de cecy.

*\* Sur lequel se  
rendoient iadis  
les oracles.*

APOLLON. Je ne pense pas pourtant que celà se puisse faire, Momus, car nous n'auons icy, ny le trepied, ny l'encensoir, ny la fontaine augurale de Castalie. MOM. Voy, comme tu te caches tout honteux & confus, parce que ie t'ay poussé en vn coing.

IVPITER. Ne laisse pas de parler, mon fils, & ne fers point de matiere de calomnie aux mocqueries de ce badin, afin qu'il ne pense pas que tu ne puisses bien predire l'aduenir sans t'ayder du trepied, de l'eau, & de l'encens, & qu'à faute de cecy tu sois au bout de ta science.

APOLLON. En verité, mon pere, il m'eust esté beaucoup plus facile de me deliurer de ceste charge en Delphes, ou à Colophon, que non pas icy, ayant, comme de coustume, toutes sortes d'oracles en main. Toutesfois, bien que toutes ces choses me defaillent ie tascheray de predire lequel des deux gagnera la victoire, & ie vous prieray de recevoir cet oracle, quoy que les vers en soient imparfaits.

*De l'ambiguité  
des Oracles.*

MOMVS. Prends garde seulement, Apollon, de proferer des choses intelligibles, & qui n'ayent besoin de l'ayde d'un Aduocat ou d'un Interpreter. Car on ne euit pas maintenant, ny vn mouton, ny vne tortuë en Lydie, & tu n'es point trop mal informé sur ce que nous auons à deliberer.

**IUPITER.** Et bien, mon fils, que diras-tu? O que les signes qui precedent la prediſtion de l'oracle ſont pleins de terreur! ſçavoir, la couleur paſſe; les yeux roulans & eſgarez çà & là, les cheueux ſe heriſſans d'eux-mesmes, le mouuement du corps furieux. Bref, tout y teſmoigne la preſence d'une Diuinité, tout y eſt plein de myſteres, & de frayeur.

**A POLLON.**

*O des Dieux la troupe immortelle,  
Eſcoute l'Oracle fidelle,  
Que rend Phœbus Chante-deſtins,  
Sur les cris meſlez de tumultes,  
Que font les Sophiſtes mutins,  
Pour des cauſes à vous occultes.*

*Plusieurs faux rempliront le vuide,  
Et le beſq de la barque auide,  
Lors que le V autour raiſſant,  
D'une ongle aux oiſillons fatale,  
(Du vague de l'air s'eſlançant)  
Portera bien laing la Cigale.*

*Le dernier chant de la Corneille  
Des morsels frappera l'oreille,  
Les Mulets verront apres d'eux  
Vn eſpoir vainqueur & ſans borne,  
Et l'aſne, animal pareſſeux,  
Battra ſes petits de ſa corne.*

**IUPITER.** Pourquoi ris-tu, Momus, il ne faut pas ſe mocquer de ces choſes qui nous pendent ſus, & qui ſont ſi proches de tumber ſur nos teſtes. Ceſſe donc, mal-heureux? Que ditiez vous de ce meſchant? ie crois qu'il eſtouffera de rire.

**MOMVS.** Si ie ris i'en ay du ſujet, Iupiter, & il n'y a celuy qui n'en fiſt bien autant que moy; oyant ce bel Oracle ſi apparent, & ſi clair. **IUPIT.** Pourquoi ne nous expliques-tu donc ce qu'il veut dire? **MOMVS.** En bonne foy ce ſont des poincts ſi manifeſtes, que nous n'auons pas beſoin de l'ayde de Themistoſcles. Cet oracle eſt vn teſmoing euident qu'Apollon eſt vn Charlaran, & que nous ſommes des aſnes porte-fardeaux, ou, par le Dieu Iupiter, des mulets, auſquels ces perſuaſions ſont de ſi facile creance, que nous n'auons pas plus d'eſprit ou de cerueau que les ſauterelles.

**HERCVLE.** Quant à moy (Pere) bien que ie ſois eſtranger, & adopté entre les Dieux, ie ne lairray pas d'expoſer les choſes qui

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

me semblent à present vtils à nos affaires. Lors qu'il seront assembléez à la dispute; si Timocles gagne le dessus, nous ne retiendrons point en son cours la querelle de l'assemblée faicte pour nous. Que si la chose aduient autrement, i'abbatray moy-mesme le Porche, & le feray cheoir sur Damis, afin que les blasphemés de cet homme execrable ne nous offensent pas dauantage.

*\* Où les Orateurs seules ont baranguer & faire leurs declamations.*

**M O M.** Holà, holà, Hercul, Hercule ! O combien est monstrueux & barbare l'aduis que tu viens de donner ! c'est vn conseil du tout Beotique. Car tu ne te contentes pas d'estre cause de la ruine du meschant Damis, & de plusieurs personnes, mais tu veux par vn mesme moyen demolir le Porche, ensemble Marathon, Miltiades, & Cyniger. Où declameroient desormais les Rhetoriciens si ces places estoient ruinees ? Comment s'acquitteroient-ils de leur charge, si ce grand argument d'escrire des oraisons leur defailloit vne fois ? Tu pouuois faire cela quād tu viuois, mais depuis qu'on t'a mis au catalogue des Dieux, tu as appris selon mon aduis, Que les seules Parques peuuent executer telles choses, & que tous ces effects sont hors de nostre puissance. **H E R.** Tu veux donc dire, que quand ie feis mourir le Lyon ou l'Hydre d'un coup de massüë, les Parques se seruirent de moy comme d'un instrument pour deffaire ces monstres. **I V P I T E R.** Ouy sans doute. **H E R C V L E.** Que si quelqu'un me faisoit maintenant vn affront, ou pilloit mon Temple par sacrilege, ou abattoit ma statuë, ne pourrois-je pas luy rendre le semblable, sil ne plaisoit aux Parques ?

**I V P.** Nenny, vrayement. **H E R C.** Escoute moy donc Iupiter proferer librement ce que ie pense, car comme dit le Comique, ie suis vn homme grossier, & qui nomme le hoyau, vn hoyau. Si nos affaires se passent ainsi, qu'il faille dire Adieu aux honneurs, au flair, & au sang des sacrifices, dont nous iouïssons icy, ie descendray aux Enfers tout nud & avec vn arc en main, où à tout le moins les ombres & idoles des morts auront peur de moy, pour les bestes hideuses, & les monstres que i'ay par tout mis à mort ?

*La Parque abat toute ceste force qui nous soutient durā nostre vie.*

**I V P.** Voicy vn tesmoin, comme l'on dit, amené de la maison. Ie te conseille de reseruer ces discours pour les dire à Damis en descendant là bas. Mais qui est celuy qui s'approche ainsi à la haste, le quel est faict d'airain bien poly, & taillé proprement, portant ses cheueux retrouffez à l'antique ? C'est ton frere Mercure, avec lequel tu hantes souuent au Porche Varié. Il est tout couuert de poix, à cause que les statuaires le replastrent de iour à autre. Qu'y

a-t'il mon fils? Que veut dire que tu viens ainsi courant à nous? Ne nous apportes tu point quelque nouvelle d'en bas?

HERMAG. Ouy Jupiter, & c'est vne chose qui requiert vne grande diligence. I v p. Que ne dis tu donc au plustost, s'il y a rien qui soit fortuitement aduenü & à nostre insçeu? L'on me iettoit en fonte dans le Porche, & l'on estoit apres à m'oindre par le dos, & par l'estomach; lors qu'estant faict à demy (car l'on adaptoit desà le vestemēt à mō corps, & me ceignoit on d'un baudrier d'airain) j'ay veu accourir à la foule vne troupe fort menüe, en laquelle il y auoit deux grands Sophistes qui marchoient au combat avec vne face fort triste, & passe, sçauoir Damis &, IVPIT. N'en dis pas dauantage, ô Hermagoras, ie ne cognois que trop ces propos rragiques. Depesche toy seulement de me dire, s'ils sont descendus au combat, & venus aux mains? HERMAG. Non pas encore: Ils sont sur le commencement de l'escarmouche, & esloignez d'un traict d'arc; ils iettent la fonde, & se disent plusieurs outrages de loing. I v p. Que ferons-nous à cecy? Dieux! Y prestérons-nous l'oreille? <sup>m</sup> Que les heures ostent la barre de la porte, & qu'elles ouurent les huys du ciel, ressierrant les nuës. O Hercules, quelle multitude est accouruë à ceste dispute? Mais ce Timocles ne me plaist pas beaucoup, quand ie le vois ainsi tremblant, & troublé en son esprit. Sans doute, il ne gagnera rien d'auourd'huy, car ie descouure certains signes en luy, qui monstrent bien, qu'il ne soustiendra iamais l'assaut, ny la charge de Damis. Toutesfois retirons-nous à part, (ce qui nous est bien facile) prions pour luy, & parlons bas, de peur que Damis ne l'entende.

On ne peut voir vn ennemy sans estre saisi de quelque apprehension.

TIMOCLES. Vien çà, sacrilege Damis, pourquoy dis-tu qu'il n'y a point de Dieux? & qu'ils n'ont aucune prouidence sur les choses humaines? DAM. Respons moy premierement toy-mesme, & me dy quelles raisons t'ont obligé de croire qu'il y en auoit?

TIMO. Ie n'en feray rien, Parle si tu veux meschant. DAM. Ie n'ay garde si tu ne commences. I v p. Vrayement par ce moyen Timocles a de l'auantage sur Damis; car il crie plus fort, & plus haut. Sus, Timocles, reproche plusieurs crimes enormes à ce meschant; car c'est là tout ce que tu peux faire; autrement Damis te rendra plus muët que ne sont les poissons, & te fermera la bouche. TIMO. Ie iure par Minerue que ie ne te respondray point le premier. DAM. Interroge moy donc ie te prie puis que tu as fait vn tel serment; mais ne m'offence point, s'il te plaist. TIM. Tu dis vray, monstre execrable, quoy? crois-tu bien que les Dieux n'vsent

On tasche de gagner par outrages ceuz qu'on ne peut conuaincte par raisons.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

d'aucune prouidence? DAM. Le le tiens ainsi. TIMO. Toutes choses aduiennent donc fortuitement, & sans leur prouidence. DAMIS. Ouy vrayement. TIM. N'y a-t'il rien qui soit ordonné par le soin particulier de quelque Dieu? DAM. Nenny. TIM. Si celà est toutes les affaires du monde sont regies à l'adventure? DAM. Ouy en bonne foy. TIM. Où estes vous citoyens? Pouuez-vous bien ouyr cecy, & souffrir impunément les execrables blasphemes, que vomit contre les Dieux ce meschant? Que ne l'assommez-vous à coups de cailloux? DAM. Pourquoy prouoques-tu le courroux des personnes à l'encontre de moy, Timocles. Je ne sçay que dire de toy, te voyant debattre si fort pour l'amour des Dieux, lesquels ne se soucient point eux-mesmes de ce que tu dis; car il y a à long temps qu'ils sont battus de ces paroles, & neantmoins ils ne m'ont point fait encore de mal. Toutesfois ie ne sçay pas s'ils entendent cecy. TIM. Ils ne l'entendent que trop, Damis, mais ils te reseruent à vne autre fois, pour te bourreler de plus rigoureux supplices. DAM. Crois-tu qu'ils se donnent le loisir de penser à moy, eux qui sont distraicts à de si grandes affaires, comme tu dis, & ordonnent vne infinité de choses qui sont par le monde? Voilà pourquoy ils ne t'ont pas encore puny selon ton merite pour tes execrables blasphemes, & autres meschancetez, afin que ie n'aye recours aux injures & reproches pour les calomnies que tu m'imposes à tort. Par Hercule ie ne vois point comment les Dieux pourroient mieux tesmoigner leur Prouidence qu'en te punissant exemplairement, meschant, & vau-neant que tu es? Mais il est certain qu'ils sont allez aux estranges contrees, & possible sur l'Ocean vers les Ethiopiens irreprehensibles. Car ils ont de coustume d'aller quelquefois repaistre chez eux, mesme sans y estre mandez. TIM. Que te respondray-je, Damis, à vn blaspheme si impudent? DAM. Ce que dès long temps ie desire fort d'entendre, sçauoir par quelle raison t'es-tu persuadé que les Dieux ont tant de focycs? TIM. Je suis premierement induit à ceste creance par l'ordre des choses qui aduiennent iournellement. Car le cours du Soleil est iournalier, & la Lune va & reuiet de mesme sorte d'un perpetuel mouuement. Les Estoilles se font paroistre alternativement: les plantes croissent sur terre à leur tour, & les animaux naissent de iour à autre. Leur nourriture (apres qu'ils sont procréez,) leur mouuement, leur desmarche; la methode qu'on obserue à bastir, & couper les cuirs, ensemble plusieurs autres inuentions infinies en nombre, sont autât de signes infailibles & clairs.

Dieu difere le  
supplice du  
melchant pour  
vn temps; mais  
il en redouble  
le chastiment.

Tout ce qui se  
fait çà bas agit  
par le mouue-  
ment d'une  
cause pre-  
miere.

de la

de la Prouidence Diuine. DAMIS. Tu retranches la question, Timocles, car il n'est pas euident ny certain par là si chacune de ces choses est parfaite par vne prouidēce qui les dispose. Je ne doute pas que les affaires du mōde n'aillent ainsi; mais si ne puis-je croire que celà se fasse necessairement, & par quelque contraincte de prouidence. Autresfois toutes choses ont esté commenees, & maintenant elles sont en leur premier estat, & dans vn mesme chemin. Tu appelles cet ordre necessité; puis, tu te fasches si quelqu'un n'est d'accord à ton opinion, quand tu louēs les actions qui se font, & penfes auoir demonstré que toute chose peut estre changee par vne prouidence: Ce qui me fait croire que tous tes discours ne sont que des bagatelles, comme dit le Comique. Allegue donc d'autres raisons si tu veux. TIM. Je ne pense pas que ceste question ayt besoin d'une plus euidēte demonstration pour estre approuee. C'est pourquoy ie t'interrogeray ainsi. Ne te semble-t'il pas qu'Homere ayt esté le plus grād des Poētes? DAM. Ouy vrayement. TIM. Or çà, voicy vn sien tesmoignage, par lequel il soustient clairement la prouidence des Dieux. DAM. Nous t'aduoitons qu'Homere a esté bon Poēte, mais nous ne t'accorderons iamais que ny luy, ny aucun autre soient des tesmoins dignes de foy pour ce qui concerne ceste matiere; Car ie ne pense pas que les gens de sa sorte se soient souciez de la verité. Je croiray biē plustost que tout leur dessein, ç'a esté d'allecher les esprits des Auditeurs par de belles & douces paroles. Voilā pourquoy ils chantent des vers qu'ils ornent de pretextes fabuleux, & de comptes faictz à plaisir sous la cheminee. Mais ie desirerois fort d'apprendre de toy, quel traict y a-t'il dans Homere qui t'a principalement conduict à ceste opinion? Est-ce pour auoir fait mention de Iupiter, & dit comme sa fille, son frere, & sa femme l'auroient voulu par fraude mettre en prison, & que si Thetis ayant pitié d'un acte si lasche n'eust appellé Briaree au secours de Iupiter, ce bon Dieu s'en alloit estre pris, & taillé en pieces. C'est la cause pour laquelle se ressouenant du bien-fait reçeue de Thetis, il se jouē d'Agamemnon, & luy enuoye vn songe trompeur, afin que plusieurs Grecs mourussent par la main de leur ennemy. Mais regarde vn peu s'il n'estoit pas aussi facile à Iupiter de brusler Agamemnon d'un esclat de foudre, que de le deceuoir seulement par malice. Il peut bien estre encore que les choses suiuanes t'ont rendu si attentif, sçauoir comment Diomedes auroit navré la main de Venus d'une playe; & celle de Mars aussi à la suasiō de Minerve

Vn tesmoi-  
gnage n'est ia-  
mais bon, si  
son auteur  
n'est assidē.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

(lors que les Dieux estans peu après saisis de fureur se combattirent pesle-mesle, & deux à deux, tant les mâles que les femelles) laquelle terrassa le Dieu Mars & le vainquit, parce, comme ie pense, qu'elle l'assaillit estant las & debile, pour la playe qu'il auoit n'aguères receüe de Diomedé.

*Car du Cylle sien la race estoit contrainé*

*Au party de Larone, &c.*

Possible que ce qu'il a compté de Diane te semble aussi auoir esté dit avec vne preuue valable, sçauoir, comme vn excez de fâcherie luy fit prendre en mauuaise part qu'elle seule n'auoit esté appelée au festin par Oeneus. Ce qui fut cause qu'elle enuoya en son pays vn sanglier d'excessiue grandeur, & d'vne merueilleuse force. Voilà les persuasions que tu as tirées de la lecture d'Homère. **IUP.** Helas, ô Dieux, quelles acclamations viens-je d'ouyr? Ce sont les applaudissemens de l'assemblée qui louë Damis. Quant à Timocles, il est tout hors de soy-mesme en soustenant nostre party. Dauantage, il tremble, & a l'esprit tout timide & trouble, par où il demonstre qu'il iettera bien tost son escu par terre. Et de verité, il a desjà tourné les yeux de part & d'autre, pour voir où il pourra fuir, & s'eschapper de l'assemblée. **TIM.** A ce que ie vois, Euripide ne te semble dire rien de certain, toutes les fois qu'introduisant les Dieux aux jeux publics, il môstre appertement que par leur ayde les bons Herôs sont preseruez, & les meschans fort mal traictez pour leur impieté. **DAM.** Mais, ô Timocles le pl<sup>o</sup> grand Philosophe de ton tēps, si les Poëtes Tragiques t'ont si bien cōseillé par ces actiōs, il est necessaire que l'vn des deux s'enfuiue; sçauoir, ou que tu croyes aussi que Polus, Aristodeme, & Satyre sont des Dieux, ou que mesmes leurs masques & faux visages representent leur personne, ensemble les brodequins, les robbes longues iusques aux talons, les manteaux, les gans, les gros vêtres, les corselets, & autres tels ornemēts inombrables, desquels ils ont accoustumé d'enrichir leurs Tragedies; ce que i'estime tres-absurde. Car combien de fois dit-il son opinion de soy-mesme, sans y estre contraint par aucune necessité? N'as-tu pas ouy ces paroles qu'il a librement prononcees,

*Tu vois le Ciel haut & bas par le vuide,*

*Tenant la terre en son gyron humide,*

*Lors que Iupin, qui au celeste lieu,*

*Guide nos pas d'une diuine adresse,*

*Tient cestuy-cy comme quelque grand Dieu,*

*Et celle-là telle qu'une Deesse.*

Et derechef,

*Quelque Dieu que ce soit, qui Iupin est nommé,  
Le ſçay que des mortels ſon nom eſt eſtimé.*

TIM. Voilà cōme tous les hommes ſe trōpent à leur plus grande honte d'eſtimer qu'il y ayt des Dieux, & de celebrer les iours qui leur ſont dediéz avec tant de ſuperſtition. DAM. Or çà, Timocles, puis que tu m'as remis en memoire l'opinion que les peuples ont des Dieux, tout celà ſuffit pour faire cognoiſtre que tout ce qu'on en dit n'a rien de fermé ny de ſolide en ſoy, puis que c'eſt vne cōfuſion de iugemēts troublez, & diuers. Les vns s'accordēt à vne choſe, les autres la deſaduoiēt. Car les Scithes ſacrifient à Acinace; les Thracēs à Zāmolide; homme fuitif, que l'on ſçait allez s'eſtre réfugié vers eux du pais de Samos. Les Phrygiens font des ſacrifices à la Lune: Les Ethiopiens au iour; les Sylleniens à Phalere; les Aſſyriens à vne Colombe, les Perſes au feu, les Egyptiens à l'eau qu'ils adorent d'ordinaire, cōme quelque Diuinité. Vn bœuf eſt le Dieu des Memphites, & vn oignon celuy des Pélaſiotes: Bref, les vns adorēt vne Cigogne ou vn Crocodile; les autres vn chien, vn cheual, vn chat, ou vn ſinge. En outre à la moitié d'vne ville, l'eſpaule droite eſt vn Dieu, & la gauche vn autre à ceux qui ſont à l'opposite. Il y en a auſſi qui adorent la moitié de la teſte, vn pot de terre de Samos, ou bien quelqu'autre vaiſſelle. Y a-t'il rien de ſi ridicule que cecy, bon Timocles? MOMVS. N'auois-je pas bien deuiné, ô Dieux, que toutes ces choſes ſeroient en fin deſcouvertes, & ſoigneuſement recherchées? IVP. Il eſt vray, Momus, & tu nous as à bon droit repris; Mais ie taſcheray d'y mettre remede, apres que tous ces troubles ſeront pacifiz, & le danger où nous ſommes à preſent euité. TIM. Et toy, ô le plus grand ennemy des Dieux, de qui diras-tu que viennent les Oracles & predictiōs des choſes futures? N'eſt-ce pas des Dieux & de leur Prouidence? DAM. Laiſſe à part les Oracles, bon-homme, autrement tu me cōtraindras à te demander pour quelle raiſon as-tu fait mention d'iceux? N'eſt-cé point, parce que Pythie a reſpondu à Lyde, & s'eſt ſeruy cauteleuſement d'vn parler ambigu, & tel que ſont certaines petites images de Mercure ſemblables des deux endroits de quelque coſté qu'on les tourne. Ie voudrois bien ſçauoir ſi Crœſus ayant paſſé Halé deuoit ſubjuguer ſon Empire propre, ou celuy de Cyrus; & toutesſois la deſtructiō Sardiniēne fut auſſi chere au Roy, que ceſte voix ambiguë, & il en paya tout autant de talens? MOMVS. O Dieux! Cet homme-cy reuele les

*Diuerses adora-  
tions de Dieux.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Les choses  
qu'on redoute  
le plus se reue-  
lent les pre-  
mieres.

myfteres que i'ay le plus redoutez? Où est maintenant nostre beau joueur d'instruments? Que ne vas-tu là pour donner des deffenses à ton honneur, en refutant ces objections? **I V P.** En bonne foy tu nous tuës, Momus, de nous reprendre maintenant à si mauuais heure? **T I M.** Regarde bien ce que tu feras, mal-heureux Damis. **D A M.** Si ne desiray-je pas pourtant, ô bon Timocles, que tous les autels soient demolis; car quel mal y a-t'il, s'ils sont remplis de parfums, & d'autres telles choses odorantes? Toutefois ie ne me soucieray point, que les autels de Diane qui sont dressez à Taurus, & sur lesquels ceste Vierge a accoustumé de banqueter à plaisir, soient entierement demolis. **I V P.** D'où vient ce mal indomptable, que cet homme ne pardonne à aucun des Dieux, & ne redoute point de Diuinité! Il est si hardy qu'il mord & déchire vn chacun, comme s'il estoit dans vne forteresse, & sans respect quelconque, outrage aussi-tost les bons que les meschans. **M O M V S.** Aussi en treuueras-tu bien peu parmy nous, qui ne soïent coupables; & voilà pourquoy cestuy cy s'attaquera bien-tost à l'vn des principaux de nostre troupe. **T I M.** Quoy? meschant, ennemy des Dieux, tu n'entends pas mesme Iupiter, quand il eslançe d'enhaut ses tonnerres? **D A M.** Ie ne suis pas si sourd que ie ne les oye, Timocles; mais ie n'ay garde de dire si c'est Iupiter qui les brandit: Tu le sçais mieux que moy, Timocles: car tu t'es autrefois treuue au conseil des Dieux immortels, d'où tu as esté rapporté çà bas en terre: Si est-il bien vray pourtant que ceux qui viennent icy de Crete, ont accoustumé de nous faire des contes qui sont bien autres que les tiens, sçauoir, que l'on monstre là vn tombeau & vne colonne qui est mise aupres, pour signifier que Iupiter ne tonne plus, mais qu'il est mort il y a long temps.

**M O M V S.** En bonne foy ie n'attendois autre chose de cet hōme que ce brocard? Que veut dire qu'au recit de ces mots tu es deuenu si pale, Iupiter, & as grinçé les dents de peur? Il faut auoir bon courage, & tenir à mespris les discours de ces hōmelets. **I V P.** Que me viens-tu cōter, Momus, sont-ce des paroles qui doiuent estre mesprisces? Ne vois-tu pas combien est grande l'assemblee qui l'escoute disputer de ces matieres; & comme les assistans font de si facile creance, que Damis les tenant liez par les oreilles, les amene à son opinion.

**M O M V S.** Te voilà bien empesché, Iupiter? Ne t'est-il pas bien aysé de les tirer tous à toy, ensemble, la terre & l'Ocean, avec vne chaîne d'or tendue d'enhaut? **T I M.** Dy moy, meschant que tu es,

\* C'est vne allu-  
sion à l'eloquence  
de l'Hercule  
Gaulois, qui se-  
moit les escourcis  
attachez par des  
chaînes d'or.

n'as-tu iamais nauigé? DAM. Ouy, Timocles, par diuerfes fois. TIM. Le vent qui donnoit dans les voiles, ne vous portoit-il pas alors, & ne pouffoit-il point les nochers & la poupe? N'y auoit-il point au plus haut du gouuernail vn matelot, qui regiffoit le nauire pour le mettre en feurté? DAM. Ouy fans doute. TIM. Or çà le nauire ne pouuoit donc passer outre en aucune sorte, s'il n'estoit gouuerné. & neantmoins tu vois bien que tout l'vniuers est porté fortuitement haut & bas sans la conduite de quelque chef qui le gouerne. DAM. Tout beau, Timocles, tu renforces bien cecy par exemple; mais, ô le plus aymé des Dieux! tu n'as iamais veu aucun Nocher qui ne considere en son esprit ce qui peut apporter du profit aux nauigateurs, & qui ne prepare des munitions auant le temps, commādant aux matelots ce qui est de faire: Car il n'y a rien au nauire qui soit inutile, ou mis dedans qu'avec vne grande discretion? Au demeurant le maistre Pilote ( auquel tu donnes tout le soing de conduire ce grand vaisseau ) & ses compagnons nochers n'ordonnent rien par raison, ny par iugement; Mais s'il y a vn chable, il s'estēd iusques à la poupe, ses deux pieds à la prouë; & si les ancrs sont d'or, le plus souuent le reste est de plomb. Dauantage, le bas du nauire est diuersement coloré, & la partie superieure laide & difforme. A quoy i'adjouste que souuēt le nocher (qui est le plus inhabile, & le moins experimenté au fait de la marine, comme celuy qui apprehende le moindre danger) gaigne de bons gages; Celuy-là tout au contraire qui n'est point paresseux à gascher, qui court iusques aux antennes, & qui sçait sur l'ongle toutes les choses vtils à conduire vn vaisseau, est employé le plus souuent à vider la sentine. N'est-il pas vray qu'on void d'ordinaire sur la poupe, & aupres du Pilote, ou quelque fouëtté, qui est preferé aux autres en honneur & dignité, ou vn vilain menestrier, ou vn parricide execrable, ou vn meschant sacrilege? Que s'il y a des hommes de bien & pleins d'une volonte de bien faire, ils sont repoussez par les plus meschans en vn coing du nauire (en ce qui touche la verité, & la droicte maniere de viure,) & indignement foulez aux pieds? Consideres bien en ton esprit quelle a esté la nauigation de Socrates, d'Aristide, & de Phocion, lesquels n'eurent oncques à manger leur faoul, ny mesme la liberte d'estendre leurs pieds sur la sentine. Au contraire, Callias, Midas, & Sardanapale viuoient delicatement, & possedoient les voluptez en si grande abondance, qu'ils les crachoient & desgorgeoient contre les autres. Voilà ce qui aduient en ton

Dans le mode  
les places du  
milieu ne sont  
que pour les  
meschans, &  
les extremitez  
pour les bons.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

nauire, ô sage Timocles, d'où s'ensuiuent des naufrages infinis, Que si quelque gouuerneur se treuuant là regardoit, & commandoit par ordre tout ce qui est de faire; premierement il scauroit recognoistre les bons & les meschans, parmy vn si grand nombre de navigateurs: Il appelleroit vn chacun à vne charge conuenable à sa dignité, mettroit les plus experts pres de soy en la partie superieure du vaisseau; & au dessous les plus inhabiles. Dauantage il auroit pour ses Conseillers & compagnons les premiers des Nochers, lesquels il employeroit selon leur merite, donnant à l'vn le soing de gouuerner la prouë, & à l'autre l'office de garder les costez. Bref, il commettrait entre les mains d'vn seul l'Empire de tous, & feroit fouëtter cinq fois le iour dans vne prison tous ceux qui voudroient demeurer oyifs dans le nauire. Il est donc bien à craindre, ô braue homme, que l'exemple du nauire que tu viens d'alleguer, ne soit renuersé, pour t'estre seruy d'vn Pilote ignorant, & mauuais. MOMVS. Vrayement voicy qui succede à souhait à Damis, & il est desjà porté à la victoire à pleines voiles: IVPITER. Tu dis vray, Momus. Car Timocles ne dit rien de solide ains ramasse seulement avec vn ordre confus des choses vulgaires, & faciles à refuter.

Les plus capables ne sont pas appellez aux plus hautes charges.

TIM. Puis que l'exemple du nauire que j'ay amené te semble si foible, escoute maintenant p l'ancre sacrée, comme l'on dit, laquelle ne peut estre abbatuë par aucune machine. IVPITER. Que dira-t'il? TIMOCLES. Je te monstreray si ie n'ay point fait vn amas de ces choses par des syllogismes probables, & qu'on ne peut refuter. S'il y a des autels, il y a des Dieux; mais il y a des autels, il y a donc des Dieux. A quoy t'amuses-tu? Ne veux-tu pas respondre à cecy? DAMIS. Ouy, mais attens que j'aye ry mon faoul, puis ie te parleray. TIMOCLES. Ne cesseras-tu iamais de rire? Dy moy, ie te prie, pourquoy ces choses te semblent si ridicules? DAMIS. Parce que tu ne vois pas que ton ancre, bien que sacrée, ne pend neantmoins qu'à vne petite corde; Car tu pensois l'auoir enfoncée bien auant, lors que tu as voulu inferer par les autels, qu'il y a des Dieux. Or puis que tu n'as point d'autre raison plus solide, allons nous en d'icy tout maintenant. TIMOC. I'en suis content: Mais en quittant le combat, tu te confesses vaincu. DAMIS. Ouy vrayement, Timocles; car tu as eu recours aux autels, à l'imitation de ceux qu'on cherche pour les mener au supplice. Tellement que par ceste ancre sacrée j'ay resolu desjà de t'adorer, & de t'offrir des sacrifices sur les autels,

Quitter le combat, c'est se confesser vaincu.

afin que cy apres nous tombions d'accord, & ne disputions plus sur ce different. TIMOCLES. Va meschant que tu es, tu dis donc cecy en te moquant, ô violateur des monuments, execrable, fouëtté, eshonté? Comme si nous ne sçauions pas bien quel estoit ton pere, & que ta putain de mere a mis son honneur en vente? N'est-il pas vray que tu as souillé tes mains du sang de ton frere? Toy, di-jé, vilain macquereau, qui as accoustumé de violer les'honnestes femmes, & de gaster la ieunesse? Toy, l'homme du monde le plus subject à son ventre, & le plus impudent? Oste toy de deuant moy, si tu ne veux que ie t'assomme à coups de gourniades? Fuy, maudit & mal-heureux, autrement ie te navreray de cet os. IVPITER. O Dieux, quel plaisir! L'vn s'en va s'esclattant de rire, & l'autre le poursuit par outrages: & l'on diroit à le voir, qu'il luy veut rompre la teste d'vn os qu'il tient. Au reste, que me conseillez-vous d'ordonner sur cecy? MERCURE. Il me semble que ces mots du Comique ne sont pas mauuais.

*Ton conseil, comme bon, s'est treuvé fort esgal,*

*Et pour l'auoir donné tu n'as point eu de mal.*

Car dequoy nous importe, si bien peu de gens s'en retournét avec vne mauuaise opiniõ de nous? Il s'en treuuera tousiours plus que de Grecs qui croiront le cõtraire, sçauoir ceste multitude meslee du populaire, & toutes ces nations barbares? IVP. Mais, Mercure, ce que dit Darius de Zopyre est fort beau: Aussi aymerois-je mieux auoir pres de moy vn homme qui me soulageast, comme Damis, que nort pas vne infinité de Babylones.

## A N N O T A T I O N S.

a *Bendis.*] C'est Diane, ainsi nommee en langue Thracienne; d'où vient que ses festes estoient appellees Bendiennes.

b *Atys.*] Fils d'Hercule & d'Omphale, d'où nasquit Lydus, duquel prit son nom la Lydie.

c *Anubis.*] Fils d'Osiris & d'Isis, qui portoit pour armoiries vn chien. C'est pour ce subject que les Egyptiens luy donnent la teste de ceit animal, & le tiennent pour vn Hierogliphe de Mercure, si nous croyons à ce qu'en disent Diodore, & Celius Rhodiginus<sup>1</sup>.

d *Pemphlie.*] C'estoit vn village au pays d'Athenes, pres duquel se voyoit vn rocher, d'où l'on tiroit plusieurs belles pierres pour les bastiments, selon ce qu'en dit Paulanias<sup>2</sup>.

e *D'un ris Sardonien.*] Ce prouerbe s'entend icy de ceux qui rient à pleine bouche, bien que quelques vns l'expliquent de ceux, le ris desquels ne passé pas le bord des levres, comme l'on dit.

f *Euristee.*] Roy des Argiues, lequel exerça Hercule à diuers combats & labeurs, & poursuivit les enfans apres la mort. Ceste fable est amplement descrite dans Homère, & Theophraste en fait mençon.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

- g Sans barbe.* ] Les Poetes & les Peintres anciens, nous ont peint Apollon sans barbe, tout au contraire de son fils Eliculape, lequel estoit fort barbu: D'où vient qu'Eschylle donne à Apollon l'epithete de icune.
- h A la table des douze.* ] Il dit qu'Apollon meritoit d'estre admis à la table des douze, c'est à dire, escrit dans vn certain liure, où les anciens souloient mettre ceux, le cōseil desquels se treuuoit bon & valable.
- i Des quarreaux d'or.* ] Lesquels furent consacrez au Temple d'Apollon. Lucian en a desjà fait mention cy-deuant.
- k On ne eust pas maintenant.* ] C'est vne allusion à l'histoire de Cræsus, qui est descrite dans Herodote.
- l Lin. 7.*
- m Les signes.* ] Virgile i descrit en beaux vers tous les signes qui precedent les Oracles, de ceux qui sont animez d'vne diuine fureur, lors qu'il introduit la Sybille Cumee parlant à Ence.
- n Que les heures.* ] Homere i feint que les heures sont enfermées là haut au ciel, & que Iupiter leur fait ouuir la porte quand bon luy semble. Lucian i se sert d'vne meisme façon de parler en vn autre lieu.
- o Briaree.* ] Grant d'excessiue hauteur, auquel les Poetes donnent cent mains. Il estoit fils de Titan, & frere de Cotrus & de Gyges. Ce fut luy qui deliura Iupiter par le cōseil de Thetis, des embusches que Iunon, Neptune, & Pallas luy auoient dressées en la maison de Neree.
- p Sardanapale.* ] Prince si effeminé, qu'on le voyoit d'ordinaire en habit de femme parmi les Eunouques & les Courtisanes.
- q L'ancre sacree.* ] C'est à dire, vn argument inuincible, & qui ne peut estre abbattu par aucunes raisons. Ceste metaphore est prise des Nautonniers, qui appellent Sagree la plus forte de leurs ancres, laquelle i s ne iettent iamais qu'aux dernieres extremitez.
- r Zopyre.* ] C'estoit l'vn des plus grands amys du Roy Darius, lequel le coupa des narines & les oreilles, & se nauira tout le corps à coups de fouët, disant que c'estoit Darius qui l'auoit ainsi mal traité, afin de persuader plus facilement aux Babyloïens, combien estoit grande la haine qu'il portoit à ce Prince. De ceste façon s'estant donné entree dans Babylone, il liura la ville à Darius, lequel souloit tousiours dire depuis, Qu'il ayinoit mieux vn seul Zopyre, que cent Babyloïnes. Quelques-vns tiennent, qu'vn iour ayant pris vne grenade, il souhaitta d'auoir autant de Zopyres, qu'il y auoit de grains en ceste pomme.
- 6 Herodote li. 3. Plat. en ses apotheg.*

## LE SONGE, OV, LE COQ.

MICILLE.

*En ce Dialogue il montre que la richesse est ennuyouse, & la pauuete fort agreable, par vne que l'on se contente de sa fortune.*

**Q**UE Iupiter te confonde, ô meschant Coq, avec ceste tienne voix ennuyouse & hautaine, qui resonnant ie ne sçay quel chant penetrant & criard m'as esueillé, lors que ie jouyssois d vn comble de richesses, & d'vne merueilleuse felicité qui m'apparoissoit en songeant: tellement qu'il ne m'est pas seulement permis de nuict d'euter la pauuete qui me tourmente encore plus que tu ne fais. Que si l'on peut tirer vne conjecture, tant par le grand silence que par le froid que ie ne sens point maintenant comme au matin, (ce qui m'est vn presage assure que le iour s'approche) ie suis bien certain qu'il n'est pas encore mi-nuict, & neantmoins ce sur-veillant n'a cessé de crier depuis le soir, comme s'il gardoit la toizon

toizon d'or. Mais tu ne te vanteras pas de m'auoir esueillé impunément ; i'attendray que le iour soit venu pour t'assommer d'un coup de baston: car possible me pourras-tu bien seruir de quelque chose le reste de la nuit. **LE COQ.** Je t'asseure, Micille mon Maistre, que ie croiois te faire plaisir de t'anoncer le iour au plustost, afin que te leuât matin tu fisses dauantage de besongne: Car quand tu ne ferois qu'une paire de souliers auant le leuer du Soleil, ce seroit tousiours autant de gagné pour auoir dequoy viure. Que si tu aymes mieux dormir, n'aye peur que ie chante plus desormais. Je me tairay à ta volonté, & seray plus muët que les poissons mesme. Au demeurant, prens garde qu'estant riche en songe, tu ne meures de faim quand tu seras esueillé. **MICIL.** O Iupiter, qui destournes bien loing les prodiges ! ô Hercule qui nous garantis de tous maux ! Quel mal-heur est cecy ? **LE COQ.** T'estonnes-tu de venir de parler vn langage humain ? **LE COQ.** T'estonnes-tu de celà, mon Maistre ? **MICIL.** Quoy ? N'est-ce pas vn grand malencontre ? Bons Dieux, ie vous prie derechef de chasser ce mauuais presage ? **LE COQ.** O que tu monstres bien ton ignorance, Micille, & que tu n'as pas beaucoup fueilleté les poésies d'Homere, où il est dit, que le cheual d'Achille, nostre Xantus, apres auoir henny, & dit vn long adieu, s'arresta tout court au milieu de la bataille, ratiocinant & recitant tous les vers par ordre : adjoustant qu'il ne parloit pas seulement en prose, comme ie fais à present, mais de plus qu'il prophetisoit, & rendoit des Oracles des choses futures. Et toutesfois celà ne luy sembloit point si prodigieux que tu dirois bien. Aussi celuy qui l'entendoit pour lors n'appelloit pas à l'ayde le Chasse-mal, comme tu fais, estimant d'auoir ouy quelque chose abominable, & digne d'estre euitee. Tu eusses esté bien plus estonné si la carene d'un nauire qui dans Homere s'appelle Arges, eust parlé à toy. Ne sçais-tu pas que jadis en la forest Dodone il y eut vn arbrisseau qui parla & rendit vn oracle ? Quel estonnement t'eust saisi, si tu eusses veu des cuirs escorchez se trainer, & des bœufs à demy rostis, cuits, & embrochez, mugir & crier ? Tu ne dois donc pas t'estonner si i'ay appris la langue des hommès, moy qui suis le fidelle conseil du grand Discoureur Mercure, le plus eloquent de tous les Dieux, & mesme de vostre famille ? Que si tu me promets d'estre secret, ie te diray librement, d'où prouient que ie parle vostre langage, & d'où m'est venu ce pouuoir ? **MICILLE.** Je ne sçay si c'est vn songe de t'ouyr ainsi parler à moy ? Je te prie, mignon, au nom de Mercure,

Nous ne tenons rien de la fortune qu'on songe.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

de m'en descourir la cause : Car c'est vne chose qui ne t'importe pas beaucoup, si ie la reuele à autruy; aussi bien quand ie la raconterois à quelqu'un, personne ne me voudroit croire. **LE COQ.** Si tu veux m'escouter, Micille, ie t'apprendray vne estrange & incroyable nouueauté: Sçache que i'estois homme n'agueres; moy, qui parois maintenant en la forme d'un Coq. **MICILLE.** sans doute il me fouuiét d'auoir ouy dire autrefois ie ne sçay quoy de semblable de vous autres, sçauoir, Qu'il y auoit jadis vn certain ieune hōme nommé Coq, si aymé de Mars, qu'il beuuoit & mangeoit en sa cōpagnie, & se jouoit avec luy. Que si Mars s'en alloit voir Venus, pour coucher avec elle, il menoit tousiours ce Coq: & parce qu'il craignoit que le Soleil ne le veid d'en haut, & ne l'accusast à Vulcan, il auoit accoustumé de laisser le ieune homme hors la porte, par lequel il estoit aduertty quand le Soleil se leuoit. Mais il aduint vn iour par mal-heur, que le Coq s'estant endormy, le Soleil descourrit Mars & Venus qui dormoient à leur ayse, pour la creance qu'ils auoient, que si quelqu'un suruenoit, le Coq ne manqueroit pas de le leur faire sçauoir. Cependant le Soleil s'en alla treuuer Vulcan, pour luy donner aduis de ce qui se passoit, lequel les surprit & garotta tous deux des liens qu'il auoit de long temps forgez, & preparez pour eux. Aussi-tost que Mars se veid depestré de ces reths, il entra en si grande colere contre le Coq, qu'il le transmua en oyseau, & pour toutes armes luy mit sur la teste vne creste, au lieu d'un morion. Depuis, pour vous acquitter de vostre deuoir enuers Mars, encore qu'il n'en soit plus temps, vous annoncez par vostre chant le leuer du Soleil, long temps auant que le Soleil paroisse. **LE COQ.** On fait de vray ce compte là, Micille: Mais ce que ie veux raconter est bien autre chose, & pour moy ie n'ay esté transformé en Coq que depuis peu. **MICIL.** De quelle façon? Car ce que ie desire le plus, c'est de sçauoir cecy. **LE COQ.** N'as-tu iamais ouy parler d'un certain Pythagore Samien, fils de Mnesarque? **MICIL.** Ie le cognois, c'est ce superbe Sophiste, qui a deffendu de gouster de la chair, de manger des febues (viande que i'ayme tant, & qui est si propre, & salubre au desert de table) & mesme de parler par l'espace de cinq ans. **LE COQ.** Ne sçais-tu pas encore qu'il fut Euphorbe auant que Pythagore? **MICILLE.** O Coq! on te tenoit jadis pour vn fameux enchanteur. **LE COQ.** Ie suis moy-mesme ce Pythagore, & pourtant ie te prie de ne me point injurier, veu que tu ne cognois pas encore mes mœurs. **MICILLE.** Vraye-

*\* C'est vne  
Allusion qu'il  
fait à la me-  
tamorphose de  
Pythagore.*

*Recit fabuleux  
de Mars & du  
Coq.*

*Du silence de  
Pythagore.*

ment voicy qui est bien plus horrible. Quelle merueille? Vn coq Philosophe? Dy moy, ie te prie fils de Mnesarque, comment s'est-il peu faire, qu'en si peu de temps tu ayes esté changé d'homme en oyseau, & sois deuenu Tanagrean, de Samien que tu estois paruant? Je ne vois point d'apparence en cecy, veu qu'il me semble auoir apperçeu desjà deux certaines choses en toy, trop estranges à Pythagore. La premiere, que tu es vn babillard, & ne cesses de crier, sans t'aduiser ( s'il m'en souuient bien ) que Pythagore ordonnoit à ses disciples vn silence de cinq annees. La seconde cõtredict pareillement à ses loix; car tu sçais bien que n'ayant dequoy te repaistre, ie t'apportay hier des febues, & que sans auoir esgard à rien tu te mis soudain à les becqueter. D'ou s'ensuit necessairement que tu es autre chose que Pythagore, & ne peux emprunter son nom sans mentir. Que si tu es Pythagore, sans doute ie t'estime aussi coupable d'auoir enfreint ses loix en mâgeant des febues, que si tu t'estois repeu de la teste de ton propre pere?

**LE COQ.** Ceste cause, Micille, est hors de ta cognoissance, & tu ne sçais pas ce qui est propre à chasque sorte de vie. Je ne goustois point de febues pour lors, parce que i'estois Philosophe; maintenant il n'y a point de mal que i'en mange, puis que c'est la viande des volailles. Toutesfois ie t'apprendray, si tu veux, comme i'ay laissé la forme de Pythagore, pour estre ce que ie suis à present, & prenant diuers genres de vie, ay appris en chasque transformation de differentes leçons. **MICILLE.** Raconte moy le tout, ie te prie, & t'assure que ie l'oyray si volontiers, que si on me demandoit lequel des deux i'aymerois mieux, ou t'ouyr raconter telles choses, ou bien reuoir encore cet heureux songe, qui m'a charmé les sens depuis peu, ie ne sçauois dequoy faire eslection, si grande est la sympathie que tes visions me semblent auoir avec ce mien songe. **LE COQ.** Quoy? Ce songe que tu as fait il y a si long temps, reuit-il encore en tøn esprit? Retiens-tu la memoire de ces apparitions? ou, comme parlent les Poëtes, l'ombre d'vne vaine felicité?

**MICILLE.** Souuienne toy, Coq, que ie ne mettray iamais en oubly ceste vision, car ce songe fuyard m'a laissé tant de miel aux yeux, qu'à peine puis-je leuer les paupieres, qui retournent rousiours au sommeil. Le plaisir que i'ay pris à ceste vision m'a chatouillé de mesme que si on m'eust mis vne plume dans l'oreille.

Toutes viâdes ne sont pas propres à tous estomachs.

C'est peu de chose que l'idée d'un songe pour contester vn esprit folide.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

LE COQ. Par Hercule tu me racontes vn songe fort aymable, & qui me semble bié nouveau. Car le Songe estât aisé, cōme l'on dit, il retient son vol dans certaines bornes, & toutesfois il sort maintenant hors de ses limites, & s'attaque aux yeux de ceux qui veillent, si doux & euident paroist-il. Tellement que ie voudrois bien sçauoir quelle chose t'apporte tant d'excez de contentement?

MICILLE. Me voilà prest de t'en faire le recit; puis que le souuenir d'une seule partie en est agreable. Mais holà, Pythagore, quand me parleras-tu de tes transformations? LE COQ. Lors que tu ne songeras plus, & auras frotté ce mal qui s'est glissé dans tes yeux: Cependant parle le premier, afin que j'apprenne si ce songe est venu à toy, par les portes d'ivoire, ou par celles de corne? MICILLE. Il n'est entré ny par les vnes, ny par les autres, ô Pythagore. LE COQ. Si est-ce pourtant qu'Homere ne parle que de ces deux. MICILLE. Laisse moy là ce refuseur, qui n'a iamais bien entendu le mystere des songes. Il peut bien estre que les plus petits songes tels que ceux qu'il voyoit (non pas trop clair, car il estoit borgne) passent par ces portes qu'il décrit; mais pour le mien, il est entré par certaines portes d'or; Aussi estoit ce vn songe tout chargé de ce beau metal.

LE COQ. Cesse, Micille, de faire tous ces comptes dorez, car il semble, à t'ouyr parler, que tu as tiré de ton songe vne miniere d'or.

*\* Lucian en a parlé cy-davant en son Discours de la uraye Histoire.*

*L'ora la mesme beauté que le Soleil, mais il nous aveugle par son esclat.*

MICILLE. J'ay veu des monceaux d'or, Pythagore, où j'ay remarqué autant d'esclat & de beauté que luy en donne Pindare. Ne te souuient-il pas qu'il admire l'eau, comme la chose du mōde la plus precieuse apres l'or; c'est à bon droict qu'il en parle au commencement du plus beau de ces vers. LE COQ. Ne parle-t-il point en ces termes?

*O la bonne chose qu'est l'eau;  
Mais l'on ne void rien de si beau  
Que l'or, qui sur toute richesse  
Brille, comme le feu qui luit  
Parmy les ombres de la nuit,  
Et d'honneurs nous donne largesse.*

MICILLE. Par Iupiter, voilà sa conception; car Pindare louë l'or, de mesme que s'il eust veu mon songe. Et afin que tu sçaches quel il estoit, ne te souuient-il pas, ô sage Coq, que ie ne m'angeay point hier en ma maison, ayant rencōtré de fortune ce riche

Eucrates, lequel m'inuita à souper avec luy apres que nous fumes lauez?

LE COQ. Je m'en puis bien souuenir pour la faim que i'eus tout le iour, iusques à ce que toy estant de retour sur le tard, tout remply de vin, tu me presentas ces cinq febues; souper qui n'estoit pas des plus somptueux, principalement pour vn coq, qui iadis auoit lutté à tous venans, & gaigné tant de palmes aux Olympies. MICILLE. Je m'endormis incontinent apres auoir ietté ces febues, & alors, comme dit Homere, vn diuin songe s'apparut à moy, durant vne nuit ambrosine.

LE COQ. Mais raconte moy premierement, Micille, ce qui t'aduint chez Eucrates? quelle chere vous fistes à souper, & tout ce qui fut fait apres que les tables furent leuees; car rien ne t'empesche de souper encore vne fois, si tu veulx te remettre en memoire ce repas, comme vn songe, & te repaistre de ce que tu mangeas alors.

L'imagination ne repaist iamais les sobres cerueaux.

MICILLE. Je croirois t'ennuyer par le recit de cecy; toutesfois ie suis content de le dire: puis que tu le desires apprendre. Sçache, Pythagore, que n'ayant iamais cy deuant banqueté avec aucun homme riche, ie rencontray fortuitement Eucrates, & apres l'auoir salué, comme i'ay de coustume, ie me retiray tout honteux, craignant de luy faire deshonneur, si ie le suiuois en si pauvre equipage. Holà, Micille, me dist-il alors, ie celebre aujourd'huy la feste de la natiuité de ma fille, & ay inuité au banquet plusieurs de mes amys, l'vn desquels se treuve fort mal. Tu pourras tenir sa place, si tu veulx, apres t'estre laué (si ce n'est que celuy qui est inuité, nous assure d'y venir, car maintenât c'est chose incertaine.)

En mesme temps, ie fis la reuerence à ce bon Seigneur, & m'en allay priant tous les Dieux, qu'ils enuoyassent vne fièvre tremblante, ou quelque douleur de costé, ou la goutte bien serree à ce malade, afin que i'eusse moyé de tenir son siege, duquel i'estois fait heritier & lieutenant au souper. Cependant le temps qui fut interposé iusques à l'heure du bain me duroit vn siecle, principalement quand ie regardois de combien de pieds estoit l'eau. En fin l'heure estant venuë, ie me mis en chemin, apres m'estre bien nettoyé, & ayant retourné mon manteau du costé qui me sembloit le plus beau.

De l'infortune d'autruy s'en suit d'ordinaire le bié de quelque autre.

Je rencontray plusieurs personnes à la porte, & entr'autres cestuy-cy, au lieu duquel i'estois appelé, qui se faisoit porter par quatre hômes. Il y auoit de l'apparence qu'il ne se treuuoit gueres.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

bien, car il se plaignoit à haute voix, & ne faisoit que toussir & cracher du plus profond, & avec beaucoup de peine, tout passé, enflé, & aagé d'environ soixante ans.

L'on disoit que c'estoit l'un de ces Philosophes, qui repaissent de bagatelles, & de contes faits à plaisir les oreilles des ieunes hommes. Sa barbe estoit tout à fait tragique, ou pour mieux dire bouquine, & il auoit bien besoin d'un barbier qui la luy coupast. Archibias le Medecin le voulut reprendre de ce qu'il estoit là venu en si mauuaise disposition; mais il luy dit pour responce: Il faut qu'un Philosophe tienne sa promesse, fut-il detenu de mille maladies: car si ie n'y eusse satisfait, Eucrates eut creu que ie me fusse moqué de luy: Au contraire, luy dis-je, il t'eust bien plus loüé d'estre demeuré en ta maison pour y manger seul, que non pas de venir en un banquet pour y cracher l'ame avec le flegme. Mais il fut si arrogant, qu'il ne fit point semblant d'ouyr ceste attaque. Peu apres Eucrates s'en vint jà laué, & ayant apperçeu Thesmopolis. (c'estoit le nom du Philosophe) C'est bien fait à toy mon maistre (luy dist il) de nous venir voir, car aussi-bien allions nous en ton absence effectuer toutes ces choses par ordre. Alors il entra dedans & tendit la main au malade qui s'appuyoit sur ses seruiteurs. Desjà ie me preparois à m'en retourner, lors qu'Eucrates apres auoir long temps pensé à part soy, me voyant fort triste: Demeure, me dit il, Micille, & soupe avec nous. Car ie commanderay à mon fils de se mettre à la table des femmes avec sa mere, afin de te faire place. Je ne me fis pas semondre deux fois, ains entray fort joyeux, & veis l'heure que ie m'en retournois comme un loup, qui ouure la gueule apres la pasture: neantmoins ie fus fort fâché de voir mettre hors du banquet le petit fils d'Eucrates. Côme l'heure de nous asseoir fut venuë, ceux qui portoiēt Thesmopolis, l'assirēt par Iupiter, avec beaucoup de peine. Ils estoient cinq grâds ieunes homes, lesquels luy mirent des oreillers tout à l'entour, afin qu'il demeurast long tēps en sa place, & fust mieux à son aise. Et parce que personne ne vouloit estre assis pres de luy, ils m'amenerent & me firent mettre au mesme banc. Nous soupasmes donc, Pythagore, fort somptueusement, & fusmes seruis de diuerses viandes en vaisselle d'or & d'argēt. Les coupes estoient d'or, & l'on voyoit de tous costez de beaux seruiteurs, ensemble des Musiciēs & des maistres Farçeurs. Bref c'estoit vne fort bōne vie, & riē ne m'y desplaisoit que les discours de Thesmopolis, lequel criant à tout coup & troublant mon aise, me parloit de ie ne sçay quelle vertu; m'enseignoit que deux negatiues font vne affirmatiue, & que lors qu'il est

jour, il n'est pas nuict. Il me disoit aussi quelquefois que j'auois des cornes, me frappant les oreilles de plusieurs tels deuis de Philosophie, desquels ie ne me fouciois gueres. Car il apportoit du desordre à mon plaisir, & m'empeschoient d'oüyr ceux qui chantoient, ou jouïoient de la harpe. Voilà comme nous soupasmes, ô Coq. **LE COQ.** Cefouper ne te fut pas beaucoup agreable Micille; principalement quand tu pris place pres de ce sot vieillard.

L'ignorant aime mieux re-  
paistre le ven-  
tre que l'esprit.

**MIC.** Escoute maintenât mon songe. Il me sembloit voir cet Eucrates sans enfans, qui s'en alloit de vie à trespas. Cōme il veit que son heure s'approchoit, il commâda qu'on m'appellast, & soudain il me fit son seul & vray heritier, pour le tout. Je croyois qu'entrât en possession de ses biens, ie puïsois avec certains grands esquifs l'or, & l'argent, qui croissoit tousiours à monceaux. Ses robbes, tables, vaisselles, & seruiteurs, m'appartenoient comme de raison, & j'estois porté couché de mon long en vn coche blanc, pour estre veu & admiré de tous ceux qui me regardoient. Vn bon nombre de caualiers m'accompagnoit, dont les vns accouroient, & cheuauchoiët à mes costez, & les autres me suiuioiët. On me voyoit paroistre vestu de l'habit d'Eucrates, & portant enuiron seize bagues aux doigts. J'auois cōmandé qu'on apprestât vn sumptueux repas où j'appellerois mes amis; & (cōme il aduiët aux songes) ils estoient jà venus, les viâdes dressees, le vin versé à souhait, & ie beuuois dans des fioles d'or à toute la cōpagnie, lors qu'à l'entree du dessert, tu as troublé tout nostre festin par ton chant, renuersé les tables, & tellemēt dissipé ces richesses, qu'elles sôt reduites maintenant en fumee. Penses-tu que ie me sois iniustemēt fasché cōtre toy? Nenny sans doute, & ie voudrois volōtiers voir vn songe pareil à celuy qui m'est adueni, qui durast trois nuicts entieres & cōtinuës. **LE COQ.** Es-tu bien si conuoiteux de l'or (ô Micille) & si jaloux des richesses? Est-ce la seule chose qui te semble admirable? Les thresors sont-ils le comble de la felicité?

Les biens de  
fortune ne  
sont que de  
songes qui dis-  
paroissent, lors  
que nous som-  
mes enfoncez  
plus auant.

**MIC.** Il y en a bien d'autres que moy, Pythagore, qui se laissent gagner à ceste creance. Du temps que tu estois Euphorbe tu t'en allois bien combattre toy-mesme avec les Grecs, portant les cheueux tous couuerts d'or & d'argent à la guerre, où il estoit plus feant de porter du fer que de l'or. Quoy? ne voulus-tu pas encore faire de nœuds crepelus tissus d'or? Ce qui faisoit dire à Homere que ta perruque ressembloit à celle des Graces, parce qu'elle estoit retroussée d'or & d'argēt. Aussi est-il croyable que l'esclast de l'or rédoit tes cheueux pl<sup>9</sup> aimables & gracieux. Mais ce n'est pas nouveauté (Polidore) si tu as eu l'or en si grâde recōmandation, roy qui

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

es fils de Panthé, puis que le Pere mesme des Dieux & des hommes, fils de Saturne & de Rhée, ne trouuant rien plus beau pour corrompre les gardes d'Acrise quand il faisoit l'amour à ceste pucelle d'Argos, se transforma en pluye d'or, & ainsi se glissant par le toict de la maison, jouit de celle qu'il desiroit. Qu'est-il besoin que ie te raconte icy toutes les merueilles de l'or? comme il rend beaux, sages, & puissans ceux qui le possèdent; les esleue aux premiers grades d'honneur; & acquiert de la reputation à ceux qui parauant estoient pauvres & issus de bas lieu? Il n'est pas que tu ne cognoisses bien mon voisin Simon, qui est de mesme mestier que moy, & lequel soupa dernièrement à mon logis, lors que ie cuisois des legumages aux Saturnales, où ie mis deux troncs de boudins.

**LE COQ.** Je ne le cognois que trop. C'est ce petit homme, lequel ayant desrobbe le seul pot de terre que nous auions chez nous, s'en alla fort bien apres le souper, & l'emporta sous son bras; car ie le puis dire, Micille, pour l'auoir veu de mes propres yeux.

**MICILLE.** Est-il possible que cela soit; ie ne le scaurois croire pour moy; veu qu'il iuroit tous les Dieux que non? Puis, que ne descouurois-tu le larron en criant? **LE COQ.** Je chantois pour lors, & ne pouuois faire autre chose. Mais acheue l'histoire de ce Simon: car tu me semblois vouloir dire ie ne scay quoy de luy.

**MICILLE.** Il auoit vn cousin germain nommé Drymile, hōme de grands moyens, & lequel durant sa vie ne donna iamais vn seul obole à Simon. Car comment luy eust il fait du bien, puis qu'il n'osoit pas luy-mesme toucher à son argent? Et neantmoins ce Simon qui souloit parauant lecher les peaux & les pots, fut déclaré son heritier apres sa mort, & toutes les richesses de Drymile luy escheurent par la loy. Maintenant il paroist vestu d'escarlate ou de pourpre, & a d'ordinaire chez luy plusieurs coches, seruiteurs, vaisselles d'or, & tables à pieds d'ynoire. Bref il est reueré d'vn chascun, & ne me daigne plus regarder. Car comme ie le veis passer n'agueres, luy s'offençant de ce que ie l'auois appellé Simon en le saluant: Apprenez (dit-il) à ce Belistre à ne point diminuër mon nom: Je me nomme Simonides, & non pas Simon. On dit encore que les femmes courent apres luy, & en font fort amoureuses: mais il se mocque de quelques-vnes, & courtise les autres; bien que celles qu'il tient à mespris, le menacent de le faire mourir. Par où tu peux voir combien sont grandes les commoditez qu'apporte l'or, puis qu'il transforme les plus laids, & les rend aussi aimables

*proprieté de l'or.*

*Histoire de Simō le Sauetier.*

*Le tresor de l'auare est sacré, car il n'y ose toucher.*

*La prosperité nous met la cataracte aux yeux pour ne' empêcher de cognoître nos amis.*

aimables que ce lién amoureux celebré si souuent par les Poëtes.  
Tu sçais bien aussi qu'ils ont accoustumé de chanter.

*L'or, des presages le meilleur*

*Est vn metal porte bon-heur.*

Et derechef,

*L'or est ce qui commande aux richesses des hommes.*

Mais que veut dire que tu ris ainsi ? LE COQ. Parce que tu te laisses abuser à l'ignorance, sur l'opinion que tu as des riches, aussi bien que les ames vulgaires. Croy moy Micille, la vie des riches est beaucoup plus fascheuse que la vostre, & i'en puis parler au vray pour auoir esprouué l'vn & l'autre, & fait essay de toute maniere de condition. Tu cognoistras tantost toy-mesme si ce que ie dis n'est pas veritable. M I C I L. Par le Dieu Iupiter, il est temps que tu me faces vn recit de ta transformation, & de tes deportements en chasque sorte de vie. LE COQ. Ie le veux, apres r'auoir aduertey, que ie ne veis oncques homme plus heureux que toy. M I C I L. Tu m'appelle, heureux, ô Coq; ie ne le fus iamais, & ie prie les Dieux, qu'une telle felicité te puisse aduenir. Car à r'oüyr il semble que tu te vueilles mocquer de moy. Or çà, dy moy, commençant depuis Euphorbe, de quelle façon as-tu esté transformé en Pythagore: puis, descry moy par ordre toutes les autres transformations iusques à ton estre de Coq, attendu qu'il est vray-semblable que la difference de ces vies t'a fait voir & souffrir des choses diuerses. LE COQ. Ce ne seroit iamais fait, si ie te voulois raconter, comme dès le commencement mon ame sortant du corps d'Apollon s'enuola çà bas en terre, & prit vn corps humain, affin d'endurer quelque punition pour ses fautes; puis, il n'est pas permis ny à moy de te le dire, ny à toy de l'oüyr. Or apres que ie fus fait Euphorbe, M I C I L. Tout beau mon amy, dy moy auant que passer outre, qui estois-je, premier qu'estre fait celuy que ie suis maintenant? N'ay-je pas esté transformé comme toy? LE COQ. Oüy. M I C I L. Dy moy donc quel estoit mon estre, car ie voudrois bien le sçauoir. LE COQ. Tu fus premierement d'une fourmy Indienne, de celles qui deterrerent l'or. M I C I L. Ie fus donc bien mal-heureux de ne daigner en rapporter quelques petites pieces en la vie presente; en ayant faite comme i'ay. Que deuiendray-je cy-apres? Tu le peux dire Coq, & il est vray-semblable que tu le sçais? Que si c'est quelque chose de bon, ie suis content de me pendre tout maintenant à ceste poultre, où tu te perches. LE COQ. Ces choses sont hors de ta cognoissance: sça-

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

che seulement que lors que j'estois Euphorbe (afin que ie reprenne mon discours) ie cōbattois dans Troye, & que peu apres estāt occis par Menelaüs, ie deuins Pythagore. Ie vesquis vn long tēps sans estre à couuert, iusques à ce que Mnefarque me bastit vn iour vne \* maison. MICIL. Pouuois-tu bien viure sans manger, ny sans boire? LE COQ. Ouy de vray. Car les viandes ne sont necessaires qu'au corps. MICIL. Ie voudrois bien sçauoir de toy, si le siege de Troye a iamais esté tel qu'Homere le décrit? LE COQ. Vrayement nenny; car, comment l'eust il peu sçauoir, Micille, luy qui pour lors estoit au pays des Baëtres dans le corps d'vn Chameau? Toutesfois ie te diray bien, parlant diuinement, que durant ce siege rien de remarquable ne se passa. Ajax n'estoit pas si grand, ny Helene si belle que l'on diët. I'en puis parler pour l'auoir veüe avec vn col si long & si blanc qu'on la feignoit à bon droit estre née d'vn Cygne: Puis, elle estoit aussi vieille e qu'He-cube. Le premier qui la rauit ce fut Thesée, lequel en jouit dans f Aphidne. Cestuy-cy viuoit presque du temps d'Hercule, qui auoit desjà pris Troye vne fois de la memoire de nos peres, dont le souuenir fleurissoit grandement en ce temps-là. Car Panthé s'est venté à moy d'auoir veu Hercule n'estant encore qu'vn enfant. MICILLE. Tu ne me dis rien d'Achille? Estoit-il si vaillant qu'on chante, ou bien ceste grandeur de courage qu'on luy attribüé est-elle fabuleuse? LE COQ. Ie ne pense pas m'estre iamais battu avec luy, & à peine te pourrois-je parler de l'Estat des Grecs, desquels j'estois ennemy. Il est bien vray que ie tuay g Patrocle, l'vn des grands amys d'Achille, lequel ie trauersay d'vn coup de lance, sans me peiner beaucoup. MICILLE. Menelaüs l'occit bien avec moins de peine: mais laisse moy toutes ces guerres à part, & me raconte l'histoire de Pythagore? LE COQ. Ie te diray le tout sommairement, Micille. J'estois vn Sophiste bien versé aux sciences & disciplines. Or afin de disputer avec les Prophetes, ie tiray droit en Egypte, & pour mieux parler de la sagesse, j'entray dans le conclaue des Sages, où j'appris les liures<sup>b</sup> d'Orus, & d'Isis: Celà fait, ie nauigeay en Italie, où ie fis part aux Grecs de la sciēce que j'auois apprise en Egypte, & m'acquis tant de reputatiō, qu'ils ne m'estimoient pas moindre que quelque Dieu. MICIL. Il n'y a point de doute, que j'ouys dire celà, & mesme l'on croyoit qu'estant mort, tu estois retourné en vie, & que tu leur monstrois vne cuisse d'or. Mais pourquoy faisois-tu ceste loy, que les hommes n'eussent à manger ny chair ny febues? LE COQ. Ne t'enqueste

\* C'est à dire  
vn corps, qui est  
La demeure de  
l'ame.

Comme l'ame  
tient son origi-  
ne d'en haut,  
elle ne se re-  
paist point de  
viandes terre-  
restres.

point de celà, Micille. MICILLE. Pourquoi, Coq? LE COQ. Parce que j'ay honte de dire la verité. MICILLE. Tu ne dois rien celer à moy, qui suis ton compagnon & bon amy: Car à Dieu ne plaise que cy apres ie me die ton maistre. LE COQ. Ceste loy n'estoit ny bonne ny honneste, Micille, mais ie regardois que si ie donnois des Preceptes vulgaires, ie ne pourrois tirer en admiration les mortels. D'ailleurs, i'estois certain, que plus les choses par moy proposées, seroient estranges, & hors d'usage, plus i'en aurois d'honneur & de gloire. Tellement que ie faisois mestier d'amenner des nouveautez, & de proposer des ordonnances dont on ne sçeut dire la cause, afin que les pensees des vns & des autres apportassent de l'estonnement, comme il aduient souuent aux Oracles obscurs & cachez. MICIL. Regarde si tu ne te moques pas de moy, aussi-bien que des Crotoniates, Metapontains, Tarentins, & autres peuples, lesquels suiuent sans dire mot, & adorent les lieux par où tu as marché. Mais apres auoir quitté le corps de Pythagore, quelle forme pris-tu? LE COQ. Celle de ceste fameuse paillardé Aspasia de Malite. MICIL. Holà, Pythagore, qu'est-ce que i'entends? Se peut-il bien faire qu'un homme cōme toy ayt esté femme? N'as-tu point aussi couué des œufs, ô braue Coq, pour les esclorre quand il en seroit temps? Sans doute il pourroit bien estre qu'estant Aspasia, tu as eu affaire avec Pericles, & es demeuree enceinte de luy. Dauantage, tondois-tu la laine, filois-tu la quenouille, & finalement te gouvernois-tu à la façon des putains, & fardois-tu ta face comme elles? LE COQ. J'ay fait tout cecy, Pythagore, & non pas seulement moy, mais aussi Tiresias, & Cœnee fils d'Elatus. Par ainsi tu ne me deferes rien à moy, que tu n'attribues aux autres. MICIL. Sus donc, quelle vie te sembloit la plus agreable, quād tu estois homme, ou quād Pericles auoit affaire à toy? LE COQ. Tu me fais vne estrange demande, & à laquelle Tiresias mesme ne pourroit respondre. MICILLE. Bien que tu ne le vueilles point confesser, Euripide l'explique assez neantmoins, quand il dit; Qu'il aymeroit mieux tomber par trois diuers coups sous sa targue, qu'engendrer vne seule fois. LE COQ. Si sçay-je bien que tu dois enfanter toy-mesme, car cy apres tu seras aussi femme par plusieurs fois, sçauoir par vne reuolution d'annees. MICIL. N'iras-tu point au gibet, ô Coq, qui crois que tous les mortels soient ou Milesiens, ou Samiens? Aussi dit-on que lors que tu estois Pythagore, & fort beau de corps, tu fis souuent enuers le Tyran l'office d'Aspasia.

La nouveauté  
donne naissan-  
ce à l'admira-  
tion.

## . LES OEUVRES DE LVCIAN.

Après elle, quel corps, ou d'homme, ou de femme pris-tu de-  
rechef? LE COQ. Celuy de Crates le Cinique. MICILLE. O  
Castor, ô Pollux, l'estrange merueille! quelle metamorphose de  
putain en Philosophe? LE COQ. Je fus encore Roy, & Berger,  
puis Satrape, & peu après cheual, pic, grenouille, & pris plusieurs  
autres formes, que j'obmets, parce que ie serois trop proluxe à  
les deduire l'une après l'autre. Bref ie fus fait coq par plusieurs  
fois, car ie me plais merueilleusement en ce genre de vie. Cepen-  
dant j'ay fuiuy diuerses sortes de gens, Roys, pauvres, & riches:  
& maintenant ie vois avec toy, & me ris tous les iours de te voir  
pleurer pour le desplaisir que tu as de ta pauvreté. Tu es bien fol,  
Micille, d'admirer les prosperitez des riches: Si tu sçauois la  
peine qu'ils ont, & quels sont les soucis qui les tiennent liez, tu te  
mocquerois vrayement de toy-mesme, qui croyois parauant,  
que le riche fust l'homme du monde le plus heureux. MICILLE.  
Dy moy donc, Pythagore, quel nom veux-tu que ie te donne,  
afin que ie n'interrompe ton propos si ie te nomme, ores d'une  
façon, & tantost de l'autre. LE COQ. Appelle moy comme tu  
voudras, ou Euphorbe, ou Pythagore, ou Aspasia, ou Crates,  
puis que ie suis tout celà; toutesfois tu me feras plus de plaisir de  
m'appeller Coq, parce qu'il me semble l'estre à present, afin que  
tu ne mesprises point cet oiseau, qui contient tant d'ames en  
soy. MICILLE. Sus donc, Coq, puis que tu as presque fait  
essay de toute maniere de viure, raconte moy clairement ce qui  
est particulier aux riches pour le fait de leur vie, & ce qui est pro-  
pre aux pauvres, afin que ie cognoisse si tu dis vray, quand tu  
m'estimes plus heureux que les riches. LE COQ. Escoute bien  
ce que ie m'en vay te dire, Micille. Premierement tu n'as point  
peur de la guerre, quand l'on fait courre le bruit que les enne-  
mis s'approchent. Tu ne te soucies point s'ils rauagēt & pillent les  
champs, ou s'ils foulent les iardins, ou gastent les vignes. Aussi-tost  
que le son de la trompette te frappe l'oreille, si toutesfois tu la  
peux ouyr, tu regardes seulement à toy, & en quel lieu tu te reti-  
reras & sauueras du danger. Les riches tout au contraire n'ont ia-  
mais point de repos en leur esprit, & ce qui les tourmente le plus,  
c'est de voir de leurs propres yeux enleuer depuis les ramparts  
tous les biens qu'ils auoient aux champs. Que s'il faut mettre quel-  
que chose au thresor, ils sont seuls appellez: S'il est question d'al-  
ler au combat, il n'y a point de danger que pour eux, estans les Ca-  
pitaines, ou d'une infanterie, ou d'une cavalerie. Cependant tu

Pour iuger de  
la felicité du  
riche il faut  
attendre la  
mort.

portes vn bouclier entassé de verges, es tousiours dispos à la fuite, & prest à celebrer le banquet de victoire; si quelquesfois l'armée victorieuse en fait des feux de joye. En temps de paix, bien que tu ne fois que du menu peuple, tu as voix neantmoins aux assemblees, & obtiens la maistrise sur les riches, lesquels tremblent paoureux deuant toy, te flattent & allechent par presents, & leur principal soing, c'est de te preparer des bains, des jeux, des theatres, & autres telles choses en abondance. Mais tu ne daignes quelquesfois parler à eux, ains te comportes en leur endroict comme iuge, & rigoureux controolleur. Lors que bon te semble tu fais cheoir sur eux vne gresle de grosses pierres, ou bien tu mets en commun leurs richesses. Tu ne crains, ny la malice du calomniateur, ny que le larron t'emporte ton argent, ou par le toict de la maison, ou par vne bresche faicte en la muraille. Les imposts, tailles, & autres telles exactions ne te trauaillent du tout point: Tu n'as que faire de te debattre avec ceux qui distribuent meschamment les estats; mais aussi-tost que tu as acheué vn soulier, & l'as vendu sepr oboles au soir, tu te leues du matin. S'il te prend enuie de te baigner, tu entres dans le bain, & ayant achepté quelque petit poisson, ou des restes d'oignons, te resiouis à part toy, chantant par diuerses fois, & philosophant avec la bonne paureté. Car tu es tousiours sain, dispos, & endurcy au froid. Les labeurs te renforcent, & te rendent inuincible à la peine que plusieurs estiment insupportable. Puis, tu es exempt des maladies plus dangereuses. Que si quelquesfois tu commences de sentir quelque petit accez de fievre, l'ayant guarie par le trauail, te voilà plus sain & gaillard que iamais, & ta sobriété qui te sert de diette te retire de ce mal. Tu n'as que faire des tristes Medecins, & ta maladie s'enfuit soudain, te voyant estre nourry au froid. Il n'en est pas de mesme des riches. L'excez de leur vie est vne retraicte à tous maux: la goutte, la pthisie, l'hydropisie, ou les vlcères des poulmons, ne les abandonnent iamais; car toutes ces maladies naissent des somptueux festins. D'où vient que tous ceux de leur troupe, lesquels à la façon d'Icare veulent (comme ils ont de coustume) s'approcher trop pres du Soleil, se laissent choir avec vn grand bruiet à faute de considerer, qu'ils ont des ailles de cire. Mais pour ceux qui à l'exemple de Dedale ne conuoient rien de trop haut, ains n'aspirent qu'aux choses basses, & proches de terre, ils volent bien loing le plus souuét, & sont hors de tout danger, parce que la

Heureux qui  
veit conteur en  
sa paureté.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

cire vient à s'amollir par la marine. MICIL. Je t'entends assez: tu parles de ceux qui se tiennent dans les bornes de la raison. LE COQ. Regarde vn peu, Micille, combien sont horribles les naufrages des autres. Icy vn Crœsus ayant les aisles coupees, est ietté dans le feu, & appreste à rire aux Persans, & là Denys deposé de sa tyrannie, s'en va seruir de Pedant, & monstrier l'Alphabet aux petits enfans, apres auoir eu sous sa puissance vn si grand Empire. MICILLE. Il me semble t'auoir ouy dire, ô Coq, que tu auois esté Roy: Raconte moy donc quelle fut ta fortune, durant ceste maniere de viure; sans doute tu ne manquois pas pour lors de bõ-heur, car tu possedois le chef, & le principal de tous biens. LE COQ. Ne me remets point en memoire ceste condition, Micille, si tu ne veux que ie me souuienne d'vn mal-heur qui n'a point son pareil. Il sembloit bien que ie fusse heureux en apparence, mais dans l'interieur, i'estois battu d'vne infinité d'orages & de foucis. MICILLE. Je ne le pense pas pourtant; car tu me racontes vne chose du tout absurde, & à laquelle il ne faut point adjoûter de foy. LE COQ. Je commandois à vn grand pays, Micille, fertile en toutes choses, bien peuplé, admirable pour la beauté des villes, & fort cõmode pour les fleuues nauigables, & les ports de mer. En outre, i'auois vne grande armee sous moy, vne belle escurie, vne forte garde, vn bon nombre de nauires, & plus d'argent que l'on n'en eust sçeu conter. I'obmets tout le reste de ceste tragedie, sçauoir, les parades & machines de guerre, qui surpassent toute creance: tellement qu'à chasque fois que ie marchois, il n'y auoit celuy qui ne m'adorast, & qui ne m'estimast estre quelque Dieu. Les vns pouffans les autres accouroient soudain, ou montoient sur le roict pour me regarder; car ils se croyoient bien-heureux, s'ils pouuoient seulement contempler la couuerture de mon coche, mon avant-garde, ou ceux qui venoient apres moy. Je te laisse à penser quelle opinion i'auois de cecy, & si ie ne les tenois pas pour des fols, & toutesfois ils me sembloiét excusables à cause de leur ignorance; mais i'auois pitié de moy-mesme, voyant que l'on m'estimoit semblable à ces grands Colosses, que Phidias, Praxiteles, ou Myron ont forgez. Si l'on regarde ces statuës par l'exterieur, on verra vn Neptune, ou vn Iupiter, tout couuert d'or ou d'yuoire tenant en sa dextre, ou le foudre, ou le trident, ou l'esclair: Mais si iettant la veuë dans l'interieur, tu consideres le tout, tu y verras des sommiers, des eloux, des oziers, des coings,

Il n'y a que les  
ames basses  
qui reuerent  
les richesses.

des cheuilles, ou de la poix, & mille autres telles deformitez. Je ne fais point de mention des mouches & des belettes, qui nichent là dedans à monceaux. MICIL. Mais tu n'as pas bien encores expliqué quelle estoit la bouë, quel l'or, les cloux, & les buches de ton Empire, ou quelle ceste si grande ordure: Car d'estre porté dans vn char de la forte; de commander à tant d'hommes, & d'estre adoré comme vn Dieu, voilà qui conuient bien vrayement à l'exemple du Colosse, veu que c'est aussi quelque chose d'admirable & de grand: Fay moy voir maintenant, ô Coq, ce qui est au dedans. LE COQ. Je ne sçay par où ie dois commencer, Micille, à te raconter la crainte, les foucis, les soupçons, & la haine que les plus grands portent à leur Prince, duquel ils sont les domestiques. Vn Roy n'est iamais sans embusches, d'où s'ensuiuent les effects d'vne inquietude, & d'vn rare sommeil, les songes remplis de tumultes, les penſees ennuyeuſes, les deſespoirs, les occupations, iugements, expéditions, ordonnances, actions, & consultations: toutes lesquelles choses luy sont autant d'obstacles, qui l'empeschent de iouïr en songe du moindre plaisir. Tellement qu'il luy est neceſſaire d'estre tousiours aux aguets, & de ſouſtenir mille affauts.

Les plaisirs des plus grands sont des breuages d'abſynthe.

*Iamais l'agreable ſommeil  
Qui se va gliffant dans nos veines  
D'Agamemnon ne ferma l'œil,  
Pour donner relasche à ſes peines.*

Non pas meſme tandis que tous les autres Grecs ronſſoient. Quoy? Lydus n'estoit-il pas trauaillé du ſoucy d'vn filet muet? Clearque ſ'en allant vers Cyrus, & Dion communiquant avec quelques Syracuſains viuoient en perpetuelle angoiſſe? Parmenion, bien que loüé en fit bruſler vn autre; puis, Ptolomee Perdicas, & Seleucus Ptolomee. Tout cela ne ſe peut faire ſans apporter de la faſcherie. Quel regret de voir l'Amant qui rait par force, & non de ſon bon gré; la Courtiſane qui en ayme vn autre: ou bien quelques-vns qui ſe vantent de preparer vne deſſaïcte, ou trois ou quatre ſatellites, qui vont murmurant enſemble. Et ce qui eſt encore le pire, c'eſt que les plus grands amys ſont le plus à craindre, & ſouuent il n'aduient point de mal que par eux; car l'vn eſt empoisonné par ſon propre ſils, l'autre par ſon amoureux: & l'autre d'vne ſemblable maniere. MICIL. Laisse cela Coq, tu me racontes des choses eſtranges & admirables: Si ce que tu dis eſt veritable; ie ſuis bien plus en ſeureté trauaillant en ma Sauate-

Vn ennemy deſcouuert n'eſt pas tant à craindre qu'vn amy deſguifé.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

rie, que non pas beuuant à souhait dans vne fiole d'or, vn breuuage meslé d'aconit & de cyguë. Tout le danger que ie puis encourir en ma besongne, c'est de me picquer au bout du doigt, si mon alene n'est pas droicte, & de voir respandre vn peu de mon sang, Les riches, desquels tu me viens de parler, banquetent bien à leur aise; mais c'est parmy vne infinité de maux. En outre f'ils deuiennent pauvres, ils sont faicts tels que les Tragediens, plusieurs desquels portent ou des diademes, ou des glaiues dans des fourreaux d'argent, ou vne perruque qui flotte au gré du vent, ou bien vne robe tissüe d'or, tant qu'ils representent le personnage de *m* Cecrops, de Sisiphe, ou bien de Tantale. Que si quelqu'vn (comme il adient souuent) le pousse, ou le faict tresbucher au milieu de l'eschaffaut; il prouoque à rire tous les spectateurs, lors qu'ils voyent ce grand Tragedien avec son diademe mis en pieces, sa teste rompuë, & ses iambes nuës qui font descouuir la pauureté de ses vestemens, & la deformité de ses brodequins. Voy ie te prie (cher Coq) comme tu m'as desjà bien appris à faire des comparaisons. Les effects de la tyrannie te semblent tels; Mais ie voudrois bien que tu m'apprinses quelle vie tu menois du temps que tu estois cheual, chien, poisson, ou grenouille?

**L E C O Q.** Tu mets en auant vne question qui seroit trop longue à decider, si i'en voulois traiter maintenant. Toutesfois ie te diray bien en passant que de toutes ces vies il n'y en a point eü qui ne m'ait semblé plus paisible que celle des hommes, estant seulement limitee par ses commoditez & naturels appetits. Car tu ne verras point ailleurs ny vn cheual, ny vne grenouille, qui cherche de repuës franches; ny vn geay Sophie, ny vn moucheron qui hante la tauerne, ny vn coq qui danse, & qui cherche à deuenir tel que vous autres.

**M I C I L.** O Coq, ce que tu dis est possible bien veritable; mais si n'auray-je point de honte de raconter ce qui m'est aduenü. Ie n'ay iamais sçeu oublier ceste conuoitise de deuenir riche que i'auois enracinee depuis ma premiere ieunesse. Tellement qu'vn songe tout doré se presente encore à mes yeux; & rien ne m'afflige tant que la fortune de ce maudit Simon qui vit à son aise parmy tant de richesses. **L E C O Q.** Ie te gueriray bien de ceste maladie, Micille, encore qu'il soit nuict. Leue-toy seulement & me suy: car ie te meneray vers Simon, ensemble aux maisons des autres riches, affin que tu voyes comme tout y va chez eux. **M I C I L.** Cela ne se peut, si tu ne me fais rompre les murailles, attendu que les

*C'est vn ioüet de fortune, & vne butte de dissensions que la vie del'homme.*

portes

portes fermées par tout. **LE COQ.** N'aye peur, Micille; Mercure, à qui ie suis consacré, a donné vne secrette vertu à la plus longue plume de ma queuë, qui se recourbe pour sa foiblesse. **MICIL.** Quoy? n'en as-tu pas deux? **LE COQ.** Ouy, mais ie te parle de la droicte, laquelle estant attachée à quiconque ie la donneray à porter, il pourra se rendre inuisible, voir tout, & ouvrir toutes portes. **MICILLE.** Ie ne sçauois pas encore, Coq, que tu fusses expert aux enchantements; **Que** si tu me donnes ce secret, tu verras que ie rapporteray incontinent toutes les richesses de Simon avec moy; de façon qu'il faudra que derechef il roigne les cuirs pourris, desquels il a accoustumé de faire des souliers. **LE COQ.**

O le dur coup qu'est celuy de la paureté quand la fortune d'autruy la traaille!

Tout beau, Micille, celà t'est d'effendu, car Mercure m'a commandé que si quelqu'un ayant ceste plume en main est si remeraire que d'en venir là, ie le descouure, en criant, comme vn larron manifeste. **MICILLE.** Il n'est pas vray-semblable de dire que Mercure qui est luy-mesme vn fameux larron, voulut deffendre à autruy d'empieter sur son mestier: toutesfois, ne laissons pas de passer outre, car si ie puis i'apporteray de l'argent. **LE COQ.** Arrache premierement la plume. **Holà,** Micille, qu'as-tu fait, tu as tiré les deux? **MICILLE.** Tant mieux, ô Coq, tu n'en seras pas si laid; puis, il seroit dangereux que tu ne clochasses ayant perdu l'une des parties de la queuë. **LE COQ.** Mais dy moy si nous irons premierement au logis de Simon, ou bien chez quelqu'autre riche. **MICILLE.** N'allons que chez Simon, lequel apres estre deuenu riche a pris vn nom de quatre syllabes, au lieu que le sien n'estoit parauant que de deux. **Que** veux-tu que ie face maintenant, ô Coq? Nous voicy à la porte. **LE COQ.** Mets la plume à la serrure. **MICILLE.** Là voilà. **Dieux!** quelle merueille! L'huy s'est ouuert de soy-mesme comme avec vne clef. **LE COQ.** Marche deuant; vois-tu comme il veille & compte ses escus? **MICILLE.** Par le Dieu Iupiter, ie le vois pres d'une petite lampe obscure, & sans huile. Pourquoy est-il si passé & desfait? Ie m'en estonne, & il faut bien dire que les soucys le traouillent ainsi, car ie ne pense pas qu'il se porte mal? **LE COQ.** Escoute ce qu'il dira, & tu apprendras la cause de son indisposition.

**SIMON PARLE, ET DIT.**

Ces septante talens sont bien seurement enterrez sous la couchette, & autre que moy ne s'en est apperçeu: Il est bien vray que le palefrenier Sofille m'a veu cacher ces seize sous la creiche; & voilà pourquoy il a si peu de soing de nettoyer l'estable, encore

L'Auare n'a point d'heure destinée à son repos, & ce qui soulage les autres, l'afflige.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

qu'il ne face point volontiers d'autre besongne. Il est vray-semblable qu'il en a bien pris encore dauarage, & ie ne m'estonne plus si Tibie luy fit hier vne si grosse portion de pitance : Puis, l'on dit qu'il a achepté à sa femme vn cordon qui coste vingt sols. Ne suis-je pas bien miserable? Ces meschans dissiperont tous mes biens: & ie viés de m'aduiser que mes coupes ne sont pas bié cachees, car ie crains que quelqu'un rompant la muraille, ne les emporte. O que j'ay d'enuieux! Il y en a plusieurs qui me dressét des embusches, & entre-autres Micille mon voisin. **Mic.** Ouy par le Dieu Iupiter, car ie suis tel que toy, & emporte les \* plats sous mon bras. **Le Coq.** Tais-toy, Micille, de peur que nous ne soyons pris au faict. **SIMON.** Ie vois bien qu'il faudra que ie veille, & que ie face la ronde dans ma maison. Qui est cestuy-cy? Le te vois, par Iupiter, ô abbateur de muraille! Mais ie me trompe, j'ay pris vn pillier pour vn homme; voilà qui va bien, ie conteray encore vne fois l'argent que j'ay enterré, afin que ie ne l'abandonne trop long temps. He! n'ay-je pas ouy de rechef quelqu'un qui faict du bruiet? Sans doute ie suis guerté & espie d'un chacun? Où est mon espee? I'en attraperay quelques-vns. Deterrons nos escus. **Le Coq.** Voilà, Micille, en quel estat sont les affaires de Simon: Allons nous en maintenant chez quelqu'autre pendant qu'il faict encore vn peu nuict. **Micille.** O miserable! quelle vie mene-t'il? Puissent mes ennemis estre riches de telle sorte; Ie me contente de m'en aller, apres luy auoir porté vn coup de poing sur la joue. **SIMON.** Qui est le meschant qui m'a frappé? O mal-heureux que ie suis, me voilà volé? **Micille.** Pleure & veille, Simon, ie prie les Dieux que tu puisses deuenir or, puis que tu n'es attaché qu'à ce metal. Quant à nous, ô Coq, allons nous en voir Gniphon l'vsurier, car il ne demeure pas loing d'icy. Quelle merueille, les portes se sont ouuertes d'elles-mesmes. **Le Coq.** Ne vois-tu pas cōme cestuy-cy veille tout rongé de soucis, & est apres à compter & recompter le gain de ses vsures avec ses doigts tortus? Pauvre abusé qu'il est, il quittera bien-tost tous ses moyens, & deuiendra mouche. **Micille.** Vrayement ie vois bien que le miserable n'a gueres plus de plaisir qu'une mouche: Car il est tout amaigry d'ennuys & de comptes. Voyons en vn autre. **Le Coq.** Allons voir ton Eucrates si tu veux? Tien, voilà les portes ouuertes, que n'entrons nous? **Micille.** Il n'y a pas long temps que tout cecy estoit à moy! **Le Coq.** Songes-tu encore à toutes ces richesses, Micille? Ne vois-tu point ce qu'Eucrates ce vieillard faict à son valet? **Micille.** Le

*\* C'est vne  
allusion au lar-  
recin que ce Si-  
mon luy auoit  
faict d'un pot de  
terre, comme il  
a dit cy-deuant.*

*Qui se veut  
venger de son  
ennemy, qu'il  
luy souhaitte le  
martyre d'un  
riche vsurier.*

descouure bien de vray quelque chose qui ne sent point son homme, & si ie vois d'ailleurs le Cuisinier qui cheuache sa femme. Le Coq. Quoy donc? Ne voudrois-tu pas bien estre heritier de telles personnes, & auoir tous les moyens d'Eucrates? MICIL. Nenny vrayement Coq, au contraire ie mourrois de faim auant que d'en venir là. Adieu l'argent, & les banquets; l'estime plus deux oboles que si ma maison estoit pillée par mes domestiques. Le Coq. Sus donc, retournons nous-en, puis qu'il s'en va iour, tu veras vne autresfois le reste, Micille.

## ANNOTATIONS.

a *Le fidelle Conseil.* ] Lucian appelle le Coq, fidelle Conseiller de Mars, parce que ce coq a ie ne sçay quelle sympathie avec les actions guerrieres. Plin remarque qu'il porte tousiours sa teste en haut, est hardy en son chât, & graue en sa demarche. Les Anciens le consacroient à ce Dieu, comme estant vn Hieroglisse de la vigilance; parce qu'il anaonce le iour, & semble faire la sentinelle de nuict.

b *Saturnales.* ] Festes qui se faisoient au mois de Septembre à l'honneur de Saturne, & duroient sept iours, pendant lequel temps les Romains prenoient la robbe qu'ils appelloient Synthese, & seruoient à table leurs propres valets, se visitans l'vn l'autre par des reciproques presens.

c *Euphorbe.* ] Gentil-homme Troyen, qui fut occis par Menelaus en la guerre de Troye. Ouide affirme que Pythagore se vantoit d'auoir son esprit par transmigration.

d *Vne formy Indienne.* ] Entre autres merueilles que Plin a remarquées en la Nature, il dit, qu'en certaines contrees de l'Inde se treuuent de formis de prodigieuse grandeur, qui detrent l'or, & se battent à bon escient si quelq'vn en veut approcher. Il en dit de mesmes des griffons. Le sieur du <sup>1</sup> Bartas en a fait ces vers.

*Pussent auccques toy \* les Dardanes fournir  
Si bien veiller pour l'or à leur garde commise,  
Qu'on perde deormais toute esperance d'estre  
Maistre de ce metal, qui maistrise son maistre.*

*1 Au 5. iour de  
sa Sepmaine.*

*\* dit-il parlant  
au griffon.*

e *Hecube.* ] Femme de Priam Roy des Troyens, & fille de Dimanthe. Ouide feint qu'elle fut changée en chien; & Seruius affirme que ceste fable prit son origine de ce qu'Hecube estant emmenée captiue par les Grecs, comme elle recognut sur mer le cadauer de son fils, & veit qu'elle ne pouuoit se vanger des Grecs autrement que par paroles, elle leur dit vne infinité d'outrages.

f *Aphidne.* ] C'est vne ville de Licaonie, ou bien vn lieu fort celebre au pays d'Athenes, si nous croyons à ce qu'en dit Seneque.

*In Hippoliso.*

g *Patrocle.* ] Fils de Menœtius, & de Steneles, qui fut au siege de Troye avec Achille, où il mourut de la main d'Hector, ayant pris les armes d'Achille pour combattre contre luy.

h *Orus.* ] Fils d'Isis, adoré par les Egyptiens sous le nom du Soleil.

i *Tyresias.* ] Deuin de Thebes, qui auoit pour pere vn certain Euerus: Cestuy-cy voyant deux dragons qui s'accouplioient au môc Citheron en tja l'vn, sçauoir la femelle, & soudain il fut transformé en serpent. Sept ans apres ayant occis de ceste mesme façon vn autre dragon male, il reprit sa premiere forme.

k *Clearque.* ] Capitaine Lacedemonien qui souloit dire, Qu'il falloit plus craindre son Chef, que son ennemy: voulant monstrer par là, que les courages lasches, & qui auoient peur de mourir en combattant, ne deuoient attendre autre chose que le supplice, s'ils quittoient vne fois les armes.

l *Solenus.* ] C'estoit l'vn des Princes d'Alexandre, apres la mort duquel il regna quarante ans en Syrie. Voy ce qu'en dit Appian. *In Sirico.*

m *Cecrops.* ] Ce fut le premier Roy des Atheniens, qui regna cinquante ans, & qui dressa dans la Grece des statues à Iupiter, & luy immola des victimes: lesquelles coustumes n'e-

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

stoient pas encore en usage parmy les Grecs. Il estoit surnommé Diphydes, parce qu'estant Egyptien de nation, il sçauoit l'une & l'autre langue, sçauoir la Grecque, & l'Egyptienne.

## ICAROMENIPPE, OU,

LE PASSE-NVE.

MENIPPE.

*Il se moque en general de toutes les actions des hommes, & declare l'opinion qu'auoient les Philosophes des choses celestes estre faulse & incertaine.*

IL y auoit donc trois mille stades de la terre à la Lune, où ie m'arrestay premierement; puis de là & par dessus iusques au Soleil, quasi cinq cents parasanges; & du Soleil au ciel, & à la foreteresse de Iupiter située au plus haut, tout autant d'espace qu'un Aigle volant en pourroit faire en un iour?

L'AMY. Dy-moy ie te prie (Menippe) qu'est-ce que tu vas deuisant des astres, & pourquoy fais-tu ces supputations à part toy? Car il y a jà long-temps que te suiuant apres, ie n'entends autre chose que des Soleils, des Lunes, & des mots brauaches & estrangers, tels que sont les *mansions*, & les *parasanges*? MEN. Ne t'estonne point cher Amy, fil te semble à m'ouïr, que ie parle de matieres sublimes & hautes; car ie reduis en abrégé, tout le voyage que i'ay fait depuis peu. L'AMY. Possible qu'à l'imitation des Pheni-ciens tu remarques le chemin des estoilles? MEN. Par le Dieu Iupiter mon voyage a bien esté plus long, car ie suis paruenue iusques aux astres. L'AMY. O le grand songe que tu me racontes! Sans doute tu as refusé toutes ces parasanges, sans y penser. MENIP. Quoy? Penses-tu que ie te mette en auant un songe, moy qui suis n'aguères retourné deuers Iupiter? L'AMY. Qu'est-ce que i'entends? Menippe seroit-il bien cheu des nuës? Oüy, ie t'assure: Je viens de quitter Iupiter en son Palais, où i'ay veu des choses esmerueillables. Toutefois tu me feras plaisir de ne le croire pas, si tu ne veux, car aussi bien ma felicité me semble incroyable. L'AMY. Mais pourquoy diuin & celeste Menippe, moy qui suis mortel, & terrestre, ne puis-je croire un homme qui a passé par dessus les nuës, & lequel, cōme dit Homere, est au nombre des bien-heureux? Tu m'obligeras fort de me dire, Menippe, par quel moyen as-tu esté porté si haut, ou bien en quel lieu as-tu trouué des escheles si longues? Car les traits de ton visage ne sont pas si beaux, qu'ils approchent de la beauté de ce Phrygien, & il n'est pas vray-semblable qu'une Aigle t'ait enleué comme luy, pour seruir là haut d'Eschançon.

*Nous n'auons point d'autres ailes pour nous eleuer en haut, que celles de la contēplation.*

**MENIP.** Penses-tu que ie ne voye pas bien qu'il y a à long tēps que tu te mocques; neãtmoins ie ne m'estōne pas beaucoup, si ce nouveau conte te semble vne fable? Tant y a, que ie n'auois que faire d'eschelles pour monter, ny d'estre emporté par vn Aigle, comme vn second Ganymede, parce que ie fendois l'air de mes propres aisles. **L'AMY.** Ce que tu me racontes est toute autre chose que l'inuention de Dedale: Car, d'homme que tu estois, tu es deuenu tout à coup vn Merle ou vn Gay; sans que nous en ayons iamais rien sçeu. **MEN.** Tu ne dis pas mal, mon amy, & ne tires point trop loing du but, car j'ay fuiuy l'inuentiō des aisles de Dedale. **L'AMY.** Mais, ô hardie piece de chair! n'as-tu pas eu peur de tomber dans l'eau, & de faire nommer quelque mer du nom de Menipe, cōme l'Icarienne de celuy d'Icare? **MEN.** Rien moins; les aisles d'Icare n'estoient que de cire, & se fondoient au Soleil, ce qui fut cause de sa cheute; mais les miennes estoient faictes de plumes naturelles. **L'AMY.** Ie ne sçay pour moy comment se peūt faire cecy, & ton discours me semble du tout absurde. **MEN.** Celà se fit de ceste maniere. Ie pris vn grand Aigle, & vn fort Vautour, ausquels ie coupay les aisles, & mesmes les membres: Aye vn peu de patience, & ie te diray par ordre toute l'histoire, si le loisir te le permet. **L'AMY.** Ta harangue m'esleue si haut, qu'elle me dōne assez de loisir pour t'escouter, & desjà j'ay la bouche ouuerte pour attendre la fin de ce compte. Que si ton discours me tient suspendu en l'air par les oreilles, ie te conjure par le Dieu Iupiter, Tutelaire de l'amitié, de ne faire pas moins d'estime de moy. **MEN.** Escoute donc, car il ne seroit pas raisonnable de te laisser bailler apres mes paroles, & pendu par les oreilles, comme tu dis.

Quand ie me mis à cōsiderer à part moy les choses qui se passent en la vie des hommes, ie les treuuy si ridicules, basses, & variables, principalement les richesses, les Empires, & les Seigneuries, que les tenant à mespris, ie fis tout mon possible pour sortir hors de ces tenebres (si grãde estoit la conuoitise que j'auois des vrayes biens) & contempler les merueilles de l'Vniuers. Ce que les Sages appellent Monde, me dōna plus de soucy que toute autre chose, ne pouuant m'imaginer, ny cōment il auoit esté faict, ny par quel ouurier, ny son commencement, ny sa fin. Apres que i'eus cōsideré chascun point en son particulier, j'entray dans de nouvelles doutes, voyant le ciel tout semé d'estoilles. La curiosité faisoit naistre en moy diuers desirs de sçauoir que c'estoit du Soleil, & apprendre (ce qui me sembloit admirable & estrange)

*Au mode tout ce qui semble le plus solide est le plus fresse.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

d'où procedoient tant d'accidents en la Lune, estimât qu'il y eust quelque cause secrette, & laquelle on ne pouuoit expliquer, qui produisoit de si soudains changements à sa forme. Dauantage, la lueur des esclairs, le bruiet du tonnerre, & les effets de la pluye, de la neige, & de la gresle enuoyee d'enhaut, me sembloient des choses fort difficiles à cognoistre, & qui ne pouuoient estre comprises par aucuns signes. Je m'aduisay donc, que ie ferois fort bien de m'adresser aux Philosophes, pour en apprédre les causes; Car i'estimois vrayement qu'ils pouuoient enseigner route verité. Ayant fait eslection de ceux que ie iugeay les plus excellens de leur troupe, tant par la grauité du visage, que par la passe couleur, & longueur de la barbe; (veu qu'à les voir ils me sembloient estre de grands discoureurs, & fort experts aux choses celestes) apres que ie me fus soumis à leur doctrine, moyennant de bons gages, (dont ie leur payay contant vne partie, & leur promis de leur faire toucher l'autre à la fin de mon cours de Philosophie) ie fus vn long temps sans me fascher d'estre instruit à ces resueries, & apprendre la disposition de l'Vniuers. Mais au lieu de me retirer de ma premiere ignorance, ils me mirent plus en peine que iamais, par ie ne scay quels principes & fins, poinets indiuisibles, lieux vuides, forests, idees, & telles autres bagatelles: Et ce qui me faschoit le plus, c'estoit qu'eux-mesmes n'estant point d'accord ne disoient rien où il n'y eust de la contradiction; & neantmoins ils me vouloient contraindre à consentir à leur opinion, & vn chacun s'esforçoit de m'attirer à son party.

L' A M Y. Ce que tu me racontes est bien ridicule, Menippe, & ces hommes n'estoient gueres sages de faire profession de la Philosophie, & ne point appreuer de mesmes maximes. M E N. Tu rirois bien encore plus, cher amy, si tu cognoissois leur grand orgueil, & l'estrange asseurance qu'ils fondét sur leurs disputes. Pendant qu'ils portoient la teste panchee en bas, & n'estoient pas plus capables, ny plus clair-voyans que nous autres, qui marchons sur terre, (veu mesme que la vieillesse, ou plustost la paresse en auergloit la plus-part) ils me vouloient faire accroire, qu'ils voyoient le bout du Ciel, & mesuroient le Soleil. Ils deuisoient aussi des choses sublunaires; & comme s'ils fussent cheuts des estoilles, ils expliquoient la grandeur & figure d'icelles. Ces ignares se disoient scauoir combien de coudées d'espaisseur auoit le Ciel de la Lune, bien que le plus souuent la distance de Megare à Athenes leur fut incognüe. Ils mesuroient encore la hauteur de l'eau; le

L'esprit se perd  
dans les mer-  
cuelles de Na-  
ture.

L'entendemēt  
humain est  
trop foible  
pour resoudre  
toutes les  
doutes qu'il  
se propose.

profond de la mer, & la rōdeur de la terre: despeignoient certains cercles, entassoient des triangles sur des figures quadrangulaires, & si mesuroient des Spheres peintes, & mesme le Ciel. Ne fait-il pas beau voir, qu'eux qui parlent de choses si incertaines, ne les proposent point telles que l'on les puisse conjecturer, ains les soutiennent contre toute raison, & ne laissent point de lieu aux autres pour gagner le prix en la dispute? Ils affirment avec obstination que le Soleil est vne masse allumee, qu'il y a des hommes qui habitēt en la region de la Lune: que les Estoilles boient de l'eau, & que le Soleil leur baille le breuuage par ordre, attirant la vapeur de la mer, comme par vn seau attaché au bout d'vne corde. Bref, il est difficile de reconnoistre combien est grande la repugnance qu'il y a en leurs opinions. Regarde, par le Dieu Iupiter, s'il y a de la liaison en tout ce qu'ils disent. Les vns tiennent<sup>b</sup> que le monde est de toute éternité, & qu'il ne finira iamais; les autres luy donnent vn ouurier, & enseignent comme il a esté fait. Et de verité i'admirois ceux-cy du commencement, parce qu'ils proposoient vn Dieu, autheur de toutes choses; mais ils n'adoustoient pas d'où il estoit venu, ou bien<sup>c</sup> en quel lieu pouuoit-il estre lors qu'il faisoit ce bas mōde: Car auant l'vniuers tu ne sçauois t'imaginer, ny temps, ny lieu quelconque.

*Opinions des anciens Philosophes absurdes.*

L'AMY. Il falloit que ces hommes dont tu me parles, Menipe, fussent fort audacieux, & auteurs de grands prodiges. MENIP. Tu serois bien plus estonné, bon-homme, si tu les oyois disputer des idees, des choses incorporees, du finy, & de l'infiny: Car ils se debattent tousiours entr'eux sur ceste matiere. Ceux-cy disent que l'Vniuers est enuironné d'vne riue, ceux-là tout au contraire confessent de ne point cognoistre sa fin. I'en veis quelques-vns qui demonstroient qu'il y auoit plusieurs mondes, blasmans ceux qui ne dispuoient que d'vn seul, & i'ouys vn certain, ( ie ne sçay pas quel hōme c'estoit, mais il n'aymoit point la paix ) qui croyoit que la guerre eut engendré toutes choses. Que s'il faut parler des Dieux, les vns en admettoient vn certain nombre, & les autres iuroient par les chiens, par les oyes, & par les plans. Il y en auoit aussi qui ne receuoient point d'autre Dieu que le Soleil, auquel ils donnoient le gouvernement de toutes choses: tellement que ie me faschois contre moy-mesme, quand ie cōsiderois la grande pauureté de ces Dieux, & que certains Philosophes plus liberaux, que leurs compagnons en faisoient plusieurs, & les ayant diuisez par bandes, appelloient cestuy-cy le premier, & donnoient à ce-

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

luy-là le second, & le troisieme lieu de Diuinité.

Quelques-vns pensoient que Dieu fut quelque chose incorporee & sans forme, les autres s'imaginoient qu'il auoit vn corps. Puis, tous n'estoient pas de mesme opinion touchant la prouidence des Dieux sur les affaires des hommes. Plusieurs les deliurant de tout soucy (ny plus ny moins que nous auons accoustumé de quitter le trauail, quand nous sommes chargez d'annees) les introduisoient, comme on fait les satellites aux Comedies, au contraire de ceux qui croyoient qu'il n'y auoit point de Dieux, & laissoient aller le monde à l'adventure, sans seigneur, & sans chef. Cependant, moy qui oyois tout cecy, i'auois hôte de ne point croire ces hommes barbus & de si bonne mine: Tellement que ie ne scauois de quel costé me tourner, pour tirer de leurs opinions quelque consequence infallible, & qui ne fut pas renuersé par vn autre. Neantmoins ie me laissois porter aux persuasions de quelqu'un d'entr'eux, & ce dire d'Homere me venoit souuent en l'esprit,

*De contraires objets de diuerses pensees*

*Detenoient tous mes sens &c.*

Mais ie treuuois tant de difficultez en ces matieres, que ie ne pensois pas d'en pouuoir iamais appredre la verité parmy les mortels. Vn seul moyen se presentoit à moy, pour me deliurer de toutes ces doutes, scauoir si ie mōtois au ciel moy-mesme avec des aisles que ie prendrois en quelque façon que ce fust. Le desir des choses hautes fut le premier motif de ce mien espoir: Puis, Esope ce grand estalleur de fables, qui montre qu'autresfois on a pù monter au Ciel sur des Aigles, des Hannerons, & des Chameaux: Mais ie ne treuuois aucun moyen pour me faire croistre des aisles. Que si ie prenois celles d'un Vautour, ou d'un Aigle, qui seules peuuent suffire à la proportion du corps humain, ie me persuadois de venir à bout de mon entreprise. Je pris donc ces deux oyseaux, à l'un desquels, scauoir à l'Aigle ie coupay l'aisle droicte, & la gauche au Vautour le plus proprement qu'il me fut possible. Puis, les ayant posees sur mes espaules, & attachees avec de fortes cordes, ie mis des anes au bout des plumes pour les tenir aux mains, & fis essay de ce vol. Premierement ie sautois petit à petit, & m'aydois quelquefois des mains, me leuant vn peu plus haut que la terre, & me tenant sur le bout des pieds en volant \*. Apres que i'eus fait cet essay, qui me succeda selon mon desir, ie fis vne experience plus hazardeuse, & monté que ie fus sur vne tour, me iettay moy-mesme

Les principes  
font les échelons  
de la perfection.

\* à l'imitation  
des Oyes.

mesme en bas, volant iusques en la place publique. Je commençay d'aspirer à des choses hautes & difficiles, comme ie veis qu'il n'y auoit point de danger en mon entreprise: Tellement que m'esleuant depuis Hymete, ie guindois mon vol iusques à <sup>d</sup> Geranee: & de là dās Acrocorynthe, puis de Pholoë & d'Erimante à <sup>e</sup> Taygete: Bref, ie m'exerçay si bien, que ie deuins haut-volant, & ne pensay plus à imiter les poulets. Vn iour ie m'en allay sur Olympe, chargé du plus leger bagage qu'on puisse treuuer, d'où ie cōmençay de m'eslançer si auant dans le Ciel, que du commencement la veuë me trembloit pour la profondeur, mais ie m'y accoustumay petit à petit. I'estois desjà proche du Ciel de la Lune, & auois mesuré plusieurs nuës, lors que me sentant las de l'aïsse gauche, qui estoit celle du Vautour, ie me retournay, & m'appuyant sur elle, me reposay quelque tēps, regardāt par fois d'enhaut en terre, & non autrement que Iupiter dans Homere. Ores ie voyois les païs des Thracēs guerriers; tantost celuy des Mysiens, & maintenant, si bon me sembloit, la Grece, la Perse, l'Inde, & autres telles contrées, aufquelles ie prenois vn plaisir meslé de diuersité.

L' A M Y. Puis qu'il est ainsi, Menippe, ne nous fraude point d'aucune curiosité de ton voyage, & si tu vois quelque chose en passant chemin, fais que nous le sçachions, car ie m'assure que tu diras des merueilles de la forme de la terre, de tout ce qui est compris en elle, & de quelle sorte elle t'apparoissoit quand tu la regardois d'enhaut.

MENIP. Tu dis fort bien, cher amy, & tu m'obligeras, si tu prends le loisir d'accompagner le recit de mon voyage, iusques à la Lune, & contempler avec moy toute l'estenduë du Monde. Il me sembloit du commencement que ie voyois vne terre beaucoup plus petite que la Lune, & ie fus vn long temps à regarder attentiuement, où pouuoient estre de si hauts monts, & vne si grande mer? Que si ie n'eusse veu d'enhaut le Colosse des Rhodiens, & la tour dicte Phare, sans doute ie n'eusse iamais sçeu où estoit la terre. Mais ces choses, comme esleues par dessus toutes les autres, ensemble la luëur qui se faisoit en l'Ocean par la reuerberation du Soleil, me monstroient que ce que ie voyois estoit la terre. Peu apres, comme i'eus plus attentiuement regardé, la vie de tous les mortels commença de paroître plus clairement à mes yeux, & ie ne veis pas seulement chasque nation & ville en particulier, mais aussi les nauigateurs, les combattans, les laboureurs, les chicanneurs, les femmes, les bestes, & pour dire en vn mot,

*Description d'un  
d'un plaisant  
voyage.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Tout autant d'animaux que la terre en nourrit.*

L'AMY. Il n'y a point d'apparence que cela soit, & ce que tu dis n'est pas vray semblable, Menipe. Car puis que parauant tu treuuois la terre si petite, ( pour le long interualle qu'il y auoit d'elle à toy ) que si le Colosse ne t'en eust donné des enseignes, possible qu'il t'eust semblé voir quelque autre chose; comment deuis-tu tout à coup semblable à vn Lix, pour cognoistre toutes les choses comprises au rond de la terre, ensemble les hōmes, les bestes, & presque les nids des mouches aussi? M E N I P. Tu fais bien de m'aduiser de cecy, & ie ne sçay comme ie ne l'ay desjà diët: Car, de vray, apres que i'eus descouuert la terre, ne pouuant apperceuoir le contenu d'icelle, pour la grande distance, & pour la foiblesse de ma veüe i'estois en vn extreme soucy, & peu s'en falloit que ie n'en pleurasse; lors que le sage <sup>f</sup>Empedocles s'en vint parler à moy par derriere, tout couuert de cendre, & aussi noir qu'un charbonnier. D'abord que ie l'apperçeus en ceste posture, i'eus belle peur, & fus quelque peu troublé pensant voir quelque démon Lunaire; mais il me diët; Prends courage, Menippe,

*Pourquoy m'estimes-tu de la race des Dieux,*

*N'estant point immortel en ces celstes lieux?*

Je suis cet Empedocles le Physicien, qui m'estant precipité dans vne fournaise, fus surpris & enleué çà haut par la fumee du mont Ethna; maintenant ie demeure aupres de la Lune, volant par le vague de l'air, & viuotant de rosee. N'est-il pas vray, que si ie ne me trompe, tu es en peine de ce que tu ne peux voir la terre à ton aise? Il faut que ie te releue de ceste doute. Si tu fais celà, luy di-je, ô bon Empedocles, tu m'obligeras grandement. Estant volé de rechef en Grece pour eternelle memoire que i'auray de toy, ie te sacrifieray sur vn autel, & t'adresseray mes prieres, baaillant trois fois à la Lune. Ic te iure, par Endymion, me respondit-il, que ie ne pretends point de salaire de toy, & que c'est vne certaine affectiō en ton endroiët, qui m'a esmeu à te retirer de la fâscherie où ie t'ay veu engagé. Je m'en vay te dire ce qu'il te faut faire, si tu desires voir bien clair. Je n'ay garde, luy repliquay-je, si tu ne m'ostes ceste suye de deuant les yeux; car il me semble maintenant d'estre tout chassieux. Tu n'as que faire de moy en cecy, continua-t'il, car tu as apporté de terre ce qu'il te faut, pour voir ce que tu desires. Je ne sçay que c'est, luy dis-je. Quoy? dist-il alors, ne portes-tu point l'aisle droiëte d'une Aigle. Il est vray, luy respondis-je, mais de quoy peut seruir l'aisle à l'œil? De beaucoup, adjousta-il,

si tu consideres que l'Aigle est le plus clair-voyant de tous les animaux, comme leur Reyne, attendu qu'elle peut regarder directement les rayons du Soleil, sans fermer les yeux. On le tient ainsi, respondis-je, & ie ne suis pas maintenant à me repentir de ce que montant çà haut, ie n'ay arraché mes yeux pour y attacher les prunelles de l'Aigle, car aussi bien ne suis-je pas esquipé royalement, & de toutes pieces, ains ie ressemble aux bastards & desheritez. Il ne tient qu'à toy, dit-il, d'auoir tout maintenant l'vn des yeux d'Aigle: Car si tu t'esleues sans remuër l'aïlle du Vautour, mais tant seulement l'autre, selon la proportion de l'aïlle, tu veras fort clair de l'œil droict. Il est vray que tu ne pourras pas si bien voir de l'autre, parce qu'il depend de la partie inferieure. Ce m'est assez, luy respondis-je, pourueu que ie voye du costé droict aussi bien qu'une Aigle, & il n'y aura pas beaucoup de danger, attendu qu'il me souuient auoir veu souuent que les Charpentiers esgallēt mieux leur bois au cordeau avec l'vn des yeux. Ce disant, ie fis ce qu'Empedocles m'auoit commandé, lequel se reculant vn peu s'esuanouit en fumee, & soudain que i'eus remüé l'aïlle vne grāde lumiere m'environna. Tellement qu'il me fut bien facile de voir tout ce qui m'estoit apparu iusques à lors. Je penchay donc les yeux en terre, & descouuris aysément les villes, & les hommes, & mesme ce qui se passoit non seulement à descouuert, mais aussi dans les maisons.

Je veis Ptolomee qui auoit affaire à sa propre sœur, Lyfimaque qui dresseoit des embusches à son fils, Antiochus fils de Seleucus, qui taschoit de complaire secrettement à Stratonique sa mere, Alexandre Theffalien mis à mort par sa femme, Antigonus com-  
 mettant adultere avec la femme de son fils; le fils d'Attalus qui donnoit du poison à son pere, g Arfaces coupant la gorge à sa femme, & h Arbafes l'Eunuque tirant l'espee comme Arfaces. Dauantage i Spartain le Mede se presentoit à mes yeux, mis hors du banquet par les Satelites, & ayant vne coupe d'or marquee au front. Il m'estoit loisible de regarder toutes ces choses, & vne infinité d'autres tragedies qui se jouioient en Lybie, en Scythie, & en Thrace, scauoir des paillards, homicides, traistres, voleurs, parjures, paoureux, & quelques-vns qui estoient trahis par leurs intimes amys. Voilà quant aux affaires des Roys. Car pour les actions du populaire elles estoient bien plus ridicules. Je voyois t Hermodore l'Epicurien se parjurant pour la somme de mille es-  
 cus, Agatocles le Stoïque tirant en iugement son disciple, pour

Tout le mode  
 n'a pas des  
 yeux d'Aigle  
 pour s'esleuer  
 aux choses lu-  
 bliemes.

Evenemens  
 tragiques.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

auoir ses gages, Clinias l'Orateur, qui desrobboit vne phiole d'or au Temple d'Esculape, & Herophile le Cynique, qui dormoit pres de son fourneau. Que diray-je de ceux qui perçoient les murailles, intentoient des procez, prenoient à vsure, & redemandoient ce qu'on leur auoit desjà payé? C'estoit vn spectacle où se treuuoient des meslanges de toutes parts. L'AMY. Tu me feras bien plaisir, Menipe, si tu m'en fais le recit plus au long, car il est croyable que ces choses t'apporteroient vn merueilleux contentement. MENIP. Il est impossible que ie te raconte le tout par ordre, veu que ce seroit vne chose bié difficile d'y regarder. Tant y a, que la superficie de ces actions sembloit telle que le rapporte Homere en vn bouclier où il peint d'vn costé des banquetts & des nopces: de l'autre des iugements, des procez, & des sacrifices. En voyois vn qui menoit dueil, & si ie regardois le pays des Gethes, peuples fort aguerris. Au contraire quand ie me tournois vers les Scythes, ie voyois des hommes qui couroient portez sur des chars. Bref, si i'esgarois tant soit peu ma veüe ailleurs, ie contemplois les Laboureurs Egyptiens, les paillards Pheni-ciens, les larrons Siciliens, les \* Laconiens battus de verges, & les chiquaneurs Atheniens. Ie te laisse à penser combien estoit grande la confusion des choses que ie descouurois, puis que tout cecy se passoit en vn mesme temps, ny plus ny moins que si quel-qu'vn presentoit plusieurs fauteurs; ou plustost diuers chantres, & qu'il commandast qu'vn chacun eust à dire sa chanson sans obseruer aucun ordre, par le Dieu Iupiter, ce seroit vne belle Musique, lors que tous crieroyent à l'enuy. L'AMY. Sans doute voilà qui seroit ridicule, Menipe. MENIP. Sçache; mon amy, qu'il en est de mesme de tous ceux qui dancent sur terre, & que la vie des mortels est aussi discordante. Ils font à l'imitation de ceux qui ne prononcent pas seulement des paroles, où il y a de la dissonance, ains estant diuersement vestus, ne peuuent iamais s'accorder, iusques à ce que le Maistre du jeu les chasse tous de l'eschaffaut, leur disant que c'est assez dancé. Cela fait, ils sont tous semblables & paisibles entr'eux, ne chantant plus vne chanson si discordante & confuse. Mais ce qui me sembloit plus absurde en ce Theatre composé de si diuers meslanges, c'estoit la folie de ceux qui s'y debattoient pour les bornes de leurs champs, ou pour auoir part à la terre de<sup>m</sup> Marathon, qui est pres d'Ocnoe, ou qui possedoient mille arpens en<sup>n</sup> Acarnanie, veu qu'il me sembloit pour lors que toute la Grece que ie regardois d'enhaut n'auoit pas plus de quatre doigts d'espais, & que l'Attique si ie ne me

La vie est vn  
jeu de pipeur,  
où les cartes  
sont toujours  
meslees.

\* C'est vne  
allusion à la  
coustume des  
Lacedemoniens,  
qui fouettoient  
leurs enfans sus-  
ques au sang  
pour les accom-  
plir au tra-  
uaul.

trompe estoit la moindre en proportion. Je considerois donc, que les riches auoient bien peu de subject d'esleuer si haut leur courage, puis que celuy d'entr'eux, qui possedoit plus de terre me sembloit n'auoir point en sa puissance vn atome d'Epicure. Apres que i'eus iertté la veuë sur le Peloponese, & veu le terroir subject à la Cynofure, ie pensay à part moy, Que le pays pour lequel tant d'Argiues & de Lacedemoniens auoient fait naufrage, n'estoit pas plus large, qu'une lentille d'Egypte. Dauantage si i'en voyois quelqu'un pompeux en or, & qui eut huit anneaux, & quatre fioles, ie me mocquois aussi-tost de luy, car tout son tresor, les metaux y compris, ne valoit pas vn grain de millet. L'AMY. O que tu estois heureux, Menippe, de regarder de si nouueaux spectacles! mais dy-moy ie te prie au nom de Iupiter, si les citez, ou les homes te sembloient beaucoup grands en les regardant d'en-haut? MEN. Il n'est pas que tu n'ayes veu souuent vn esquadron de fourmis, dont les vnes marchent en rond, les autres sortent; celles-cy rentrent dedans, celles-là emportēt le fumier, ou bien l'escorce d'une febue quelles ont derobee, ou vn demy grain de froment. Vrayement il est bien raisonnable pour la maniere de viure des fourmis qu'il y ait chez elles des Architectes, des harangueurs, des Magistrats, des Musiciens, & des Philosophes! Voilà, cher Amy, comme les villes, & leurs habitans estoient comparables aux nids des fourmis. Que si ceste comparaison te semble trop basse, regarde les vieilles fables des Thessaliens, & tu treuueras que les P Mirmidons, gens fort aguerris, ont esté faitz hommes de fourmis qu'ils estoient parauant. Apres que i'eus regardé le tout à mon aise, ne pouuant tenir le rire, ie secoüy les aisles, & m'enuolay

*Au Palais où Lupin preside avec les Dieux.*

Je n'auois pas encore monté la hauteur d'une stade, lors que la Lune m'appellant d'une voix feminine; Viën-ça, Menippe, (dit-elle, & ainsi t'aduienne ce que tu desires.) Sers moy de quelque chose enuers Iupiter. Dy donc, luy respōdis-je, Il n'y a rien que ie ne face pour toy, si ce n'est que tu m'employes à porter quelque faix. Fay sçauoir de ma part à Iupiter que ie meur, s Menippe, du regret que i'ay d'ouyr tant de questiōs de ces Philosophes, qui semblent n'auoir autre chose à faire, qu'à s'enqueter de moy par mille curieuses recherches. Ils veulent sçauoir qui ie suis, de quelle grandeur, pourquoy couppee, & my-partie, & pourquoy bossuë de deux costez. Ceux-cy, disent que i'abite au ciel, ceux-là que ie suis suspenduë sur la mer tout ainsi qu'un miroir. Les vns m'attribuent

*C'est vne pauvre acquisition à vn riche que celle de la terre.*

*Comparaison propre.*

*Des opinions que tenoient certains Philosophes touchant le declin, & situation de la Lune.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

\* Sçavoir du  
Soleil.

\* C'estoit Ana-  
xagore qui croy-  
oit, que le Soleil  
fust vn caillou  
ardent.

tout ce qu'ils s'imaginent de moy; les autres soustiennēt que ceste lumiere n'est pas mienne, mais desrobbee, & que ie la tiens par emprunt de mon frere \*, raschans de mettre de la discorde entre nous. Ils se deuoient contenter d'auoir dict de luy, qu'il estoit vn caillou \*, & vne masse bruslante, & considerer qu'il n'est pas besoin que ie reuele les crimes enormes que ie leur vois commettre de nuict, biē que de iour ils paroissent feueres, virils en leur visage, graues en leur maintien, & qu'ils attirent les yeux des ignares à eux. Aussi ne pense-je pas que ce soit vne chose honneste de deceler, & mettre en euidence leurs Academies nocturnes, & la vie que mene vn chacun d'eux en secret. Je fais bien dauantage, car si i'en apperçois quelqu'un qui paillardes, desrobe, ou cōmette quelqu'autre meschanceté de nuict, ie le couure tout aussi-tost d'une nuē que i'amasse en vn tas, de peur de monstrer au vulgaire des vieillards qui font des choses indignes d'une grande barbe, & mal-seantes à vn homme qui fait profession de vertu. Ces outrages, & ces mespris leur sont si communs (i'en prens à tesmoin la Nuict mesme) que i'ay souuent mis en ma fantaisie de m'en aller en quelque lieu à l'esquart, & le plus loing qu'il me seroit possible; où ie peusse me mettre à couuert des curieuses injures de telles gens. Souuienne-toy donc de cecy, afin d'en aduertir Iupiter, & luy dis encore que ie ne puis estre icy plus long temps, s'il n'engloutit les Physiciens, & ne ferme la bouche aux Dialecticiens. Il faut necessairement qu'il ruine ceste cabale, qu'il brusle l'Academie, & abbatte les escolles des Peripateticiens. Car c'est le seul moyen d'où depend mon repos, pour empescher qu'ils ne me mefurent comme ils font. Je ne manqueray pas d'accomplir ce que tu me commandes, luy respondis-je, & ce disant ie me guinday droit au Ciel,

*Où l'on ne voit iamais ny les bœufs, ny les hommes  
S'exercer au travail, &c.*

Car peu apres que ie fus monté plus haut, la Lune me sembla fort petite, bien qu'elle courist toute la terre. Ayant laissé le Soleil à main droicte, & m'eslançant parmy les Estoilles, ie paruius finalement au Ciel le troisieme iour. Je croyois du commencement d'y entrer en l'esquipage où i'estois, & qu'il me seroit facile de tromper les Dieux estant Aigle à moitié: Car ie sçauois que des long temps l'Aigle estoit aymee de Iupiter; mais i'estois en peine d'ailleurs quand ie pensois à part moy, que ie serois reconnu d'abord, à cause que i'auois l'une des ailles d'un Vautour.

Ce neantmoins voulant en faire l'essay, ie m'approchay le plus bellement que ie peus, & heurtay à la porte. Mercure accourut soudain au bruiet, & après qu'il eut appris de moy qui i'estois, il s'en alla tout incontinent le faire sçauoir à Iupiter, & soudain ie fus mis dedans tout paoureux & tremblant. Le treuay tous les Dieux assis, & en grand soucy; car ma venuë inopinée troubloit vn peu leurs esprits, & ils auoient belle peur que tous les mortels n'arriuaissent aislez comme moy en leur celeste Palais. Alors Iupiter m'œilladant de costé, & d'vne face terrible me dict, comme vn autre \* Titan,

*Dy ton pays, ton nom, & celui de ton pere,  
Et le lieu d'où tu viens, &c.*

*\* c'est à dire  
arrogamment,  
ou par rodomon-  
tade.*

D'abord que i'ouys ces paroles, ie mourus presque de peur, & neantmoins ie m'arrestay tout court effrayé d'vne voix si terrible. Peu apres estât reuenu à moy, ie luy fis vn recit de toute mon aduventure, commençant par le desir que i'auois eu d'atteindre à la cognoissance des choses hautes; comme ie m'estois retiré deuers les Philosophes, ausquels i'auois ouy dire des matieres du tout repugnâtes, & par la doctrine desquelles j'estois presque reduict au dernier desespoir: A quoy i'adjoustay le recit de mon inuention, mes aisles, & tout le reste iusques au Ciel, ensemble ce que la Lune m'auoit ordonné. Ce qui fut cause que Iupiter sous-riant, & dilatant vn peu ses sourcils; Que vous semble, dist-il, d'Ote, & d'Ephiale, puis que Menipe mesme a bien osé monter au Ciel: Demeure, Menipe, continua-t'il, nous t'inuitons pour maintenant à loger icy: Demain nous te renuoyérons, ayant respondu aux causes pour lesquelles tu es icy venu. Ce disant, il se leua de son siege, pour s'en aller en cet endroict du Ciel, d'où toutes choses pouuoient estre entenduës: Car il estoitjà bien temps qu'il ouyst les requestes; & cependant il s'enquestoit de moy en marchant des affaires qui se passioient sur terre: Combien vend on le fourment en Grece, me disoit-il? L'Hyuer passé vous a t'il semblé de longue duree? Les choux n'ont-ils pas besoin d'vne bonne pluye? Il me demandoit là dessus, s'il restoit quelqu'vn de la race de Phidias, & pourquoy les Atheniens auoient si long temps delaisié les Iouiales; s'ils n'auoient pas volonté de paracheuer Olympe, & si ceux qui auoient pillé par sacrilege le Têple Dodonean estoient pris. Apres que ie luy eus respondu à toutes ces demandes: Dy moy, adjousta-il, Menippe, quelle est l'opinion que les hommes ont de moy? Quelle, luy respondis-je, Seigneur,

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

finon, que tu commandes à tous les Dieux. Je vois bien que tu te moques, dit-il, car ie ne sçay que trop leur differend, encore que tu ne m'en vueilles rien dire: Ils m'ont tenu fort long temps pour vn Deuin & vn Medecin, disans, que tout estoit plein de Iupiter, & qu'il presidoit aux chemins & aux assemblees. Les Sacrifices que me faisoient autresfois les Pisans, & ceux de Dodone estoient en si grand nombre, & si renommez, que ie n'osois leuer les yeux, pour la fumee qui s'exhaloit des autels; Mais depuis qu'Apollon erigea vn Oracle en Delphes, Esculape vne boutique de Medecine à Pergame, & aussi-tost que Bendides nasquit en Thrace; que le Tèple d'Anubis fut fait en Egypte, & celuy de Diane en Ephese, chacun y accourut pour y faire des assemblees solennelles, & y offrir des Hecatombes: Mais pour moy qui suis jà tout vieil, ils pensent m'auoir honoré beaucoup quand ils m'ont sacrifié aux Olympies de cinq en cinq ans; d'où s'ensuit que mes autels sont plus froids que les loix de Platon, ou que les syllogismes de Chrysipe. Cōme nous eusmes deuise de telles choses, & autres semblables, nous arriuasmes au lieu où ils vouloient s'asseoir pour ouyr les prieres. Là se voyoient des fenestres rengees par ordre, comme sont les bouches des puits avec leurs couuercles, & pres de chacune d'icelles vn escabeau d'or massif. Iupiter s'estant assis sur le premier siege, & ostant le couuercle, il se fit voir à tous ceux qui luy demandoient des choses diuerses & estranges: car ayant presté l'oreille, i'entendis moy-mesme les requestes qu'on luy faisoit, qui estoient telles: O Iupiter, donne moy vn Royaume! O Iupiter, fais qu'il me vienne des oignons & des aulx en abondance! O Iupiter, que ie serois ayse si mon pere mouroit bien-tost; Et derechef quelqu'autre adjoustoit: Je souhaitte d'estre heritier de ma femme: & moy, disoit vn autre, que personne ne sçache que i'ay trahy mon frere. Plaise aux Dieux que ie gaigne mon procez, ou que ie sois couronné aux Olympies! Parmy les nauigateurs, cestuy-cy demandoit la bise, cestuy-là le vent: Le Laboureur desiroit la pluye, & au contraire le Teinturier vouloit le Soleil. Mais Iupiter les escoutant, pesoit soigneusement chascune requeste, & ne promettoit pas à tous ce qu'ils demandoient.

La Diuinité  
n'exauce que  
les iustes  
prieres.

Il admettoit les iustes prieres en haut par la bouche de la fenestre, & estans au dedans les appendoit à sa dextre. Au contraire il renuoyoit de colere les injustes demandes, & les repouffoit en bas par la violence du vent, afin qu'elles ne peussent monter au Ciel. Je le vis vne fois fort en brâsse, sur le point de certaine requeste  
qui

qui luy fut faite par deux hommes qui demandoient diuerses choses, & promettoient de pareilles oblations. Il ne sçauoit auquel des deux il deuoit plustost accorder sa priere; & desjà il se tournoit à la maxime Academique, qu'il ne pouuoit rien determiner, balançant de part & d'autre à l'exemple de Pirrhon. Apres qu'il auoit ouy ces requestes, il s'alloit asseoir au siege le plus proche, ou à la seconde fenestre, & baissant la teste il mettoit ordre à ceux qui iuroient, & qui contractoient ensemble. En mesme temps qu'il eut respondu à ceux-cy, & frappé d'un esclat de foudre l'Epicurien Hermodore, il se remit encore sur le siege suiuant le plus proche, pour ouyr toutes sortes de deuinations & augures. Delà, il prit place à la fenestre des Sacrifices, par laquelle la fumee qui montoit, luy denonçoit le nom de tous ceux qui sacrifioient. Celà fait, il commandoit aux Vents & aux Heures ce qui estoit de leur charge. Qu'il pleuue aujourd'huy en Scythie; que les esclairs esblouissent la veuë des Lybiens, & que la neige blanchisse toutes les contrees des Grecs. Toy Bise souffle en Lydie, & toy Vent appaise ta violence. Je veux que Zephire agite doucement les ondes de la mer Adriatique: puis, qu'on espenche mille boisseaux de gresse au pays de Capadoce.

Apres que Iupiter eust fait toutes ces belles ordonnances, nous allasmes au lieu où banquettent les Dieux; car il estoitjà temps de soupper. Alors Mercure me prenât par la main, me commanda de m'asseoir pres de Pan, des Corybâtes, d'Athis, & de Tabaze, Dieux imparfaits & douteux. En ce festin Ceres y seruoit de pain, Bacchus de vin, Hercule de chair, Venus de myrthe, & Neptune y estoit aussi: cepédât ie goustois tousiours à la dérobée du Nectar & de l'Ambrosie. Car le bon Ganymede (côme grād amy qu'il est des mortels) m'en versoit vne pleine coupe, & quelquefois deux, s'il voyoit que Iupiter destournast tant soit peu sa veuë. Ce fut à ceste fois que j'appris (côme dit Homere) que les Dieux ne mangent pas du froment, & si ne boient point de ces gros vins noirs, mais on leur presente de l'Ambrosie, & ils s'enyurent de Nectar. Dauantage ils sont bien ayses de se repaistre de l'odeur & de la fumee des Sacrifices, ensemble du sang des victimes que ceux qui sacrifient respendent sur les autels.

*Les delices du Ciel n'ont rien de commun avec les plaisirs du monde.*

Pendant le souper Apollō jouoit de la harpe, Sylene dāçoit, & les Muses se leuans debout, chātoient les Theogonies d'Heſiode, & la premiere Ode de Pindare. Nous reposasmes au mesme lieu où chascun estoit assis, apres nous estre biē saoulez, & abreueuez d'une douce liqueur;

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Vn doux repos charmoit les hommes & les Dieux,  
Mais oncques le sommeil ne me ferma les yeux.*

Toute la nuit ie ne fis que refuer diuerfes choses, & entr'autres celles-cy, Pourquoy la barbe ne venoit point à Apollon ? Et comment se faisoit la neige au Ciel, veu qu' Apollon y estoit tousiours, & banquetoit avec les autres Dieux ? tellement que toutes ces vaines recherches m'empescherent bien de dormir.

Iupiters'estant leué de bon matin commanda que l'on s'assemblast, & en mesme temps que tous les Dieux furent là venus, il leur dict : Cet hoste qui arriua hier, comme vous scauez, est cause que ie vous ay appelez. Et parce qu'il y a à long temps que i'auois enuie de vous communiquer quelque chose des Philosophes, ie me suis aduisé de ne vous plus celer ma deliberation en cecy, principalement puis que la Lune mesme se plaint en ceste partie. Scachez donc que depuis peu vne certaine maniere de gens a commencé de se mettre en vogue là bas en terre; ignare en ses opiniõs, mutine, superbe, fascheuse, gourmande, sottte, lourde, outrageuse, & pour le dire en vn mot avec Homere;

*D'un terrestre excrement vne masse inutile.*

Ceux-cy s'estans diuisez en sectes, inuentent de nouveaux labyrinthes de raisons, & se font appeller; les vns Stoiciens; les autres, Academiques, Epicuriens, Peripateticiens, se donnant plusieurs autres tels noms encore plus ridicules. Puis, apres qu'ils ont couuert de quelque pretexte cet homorable nom de Vertu, ils esleuent leur sourcil bien-haut, laissent croistre leur barbe, marchent fardez en leurs vestemets, & cachent dans l'interieur des mœurs detestables: tellement qu'ils sont à bon droit comparables à ces jouëurs de Tragedies, auxquels si tu auois osté le masque & le vestement tissu d'or, tout le reste te sembleroit aussi ridicule qu'un pauvre petit homme de sept deniers, que l'on meine pour estre vendu. Cependant se voyans en cet equipage, ils mesprisent tous les mortels, disent des choses absurdes & enormes des Dieux; & assemblans plusieurs ietnes gens (qui se laissent facilement tromper à eux) ils leur ventent ceste noble Vertu, leur apprennent des ambiguites de parolles, loüent tousiours deuant leurs disciples vne honneste modestie, & tiennent à mespris la richesse & la volupté. Mais quand ils se voyent seuls, ie vous laisse à penser quels sont leurs excez d'intemperance & de gourmandise, & combien ils lient d'ordures au bout de leurs langues. Et ce que ie treuve le pire, c'est qu'ils ne seruent d'rien, ny en public, ny en particulier,

On reprend le vulgaire pour la contrariété d'opinions; mais les Philosophes sont aussi discordés que luy.

La science a cela de mauvais qu'elle ense & donne de la presumption.

ains demeurent oisifs, & les bras liez,

*Mal propres au conseil, & au faict de la guerre.*

Et neantmoins ils accusent les autres, & vomissent contr'eux les outrages qu'ils ont premeditez dès long temps. Que si quelqu'un interroge l'un de ceux-cy (qui ne cesse de crier, & reprendre la vie d'autrui) & luy parle en ces termes; Et toy, que fais-tu dans le monde, ou dequoy dirons-nous (par les Dieux) que tu fers à la vie, il luy respondra sans doute au nom de tous, Il me semble que c'est vne chose inutile que nauiger, labourer, faire la guerre, ou s'exercer à quelque art: Mais pour moy, ie crie, ie suë, ie me laue dans l'eau froide, ie marche pieds-nuds en hyuer, & me ris, comme vn second Momus, de tout ce que les autres font. Si ie vois quelque riche homme qui fasse trop bonne chere, & qui mange son bien avec les putains, ie m'en formalise tout aussi-tost, & m'en fasche. Et si quelqu'un de mes amys & compagnons est malade, ou a besoin de mon ayde, ie ne le cognois point. Voylà, bons Dieux! quelle est la vie de ces bestes irraisonnables. Desjà mesme ceux de leur troupe qui s'appellent Epicuriens nous offensent par leurs outrages, affirmans, Que les Dieux n'ont du tout point de soing des affaires du monde, & que nous ne surveillons aucunemēt aux actions des mortels. Tellement qu'il est temps que nous dōnions ordre à cecy, de peur que s'ils mettent vne fois en credit leur pernicieuse doctrine, vous ne soyez reduicts à de grandes extremitez. Car, où treuueriez-vous celuy qui vous vueille deormais faire des offrandes, s'il n'en espere quelque profit? Puis, vous sçavez assez cōme la Lune se plaint d'eux, & vous ouïstes hier le recit que nous en fit nostre hoste. Aduisez donc à cecy, & me conseillez ce qui apportera plus de profit aux hommes, & à nous moins de prejudice.

Il y a tousiours quelques Critiques qui n'appreuuent rien que leurs ceuures.

Toutes offres se font sur l'espoir de quelque preuentif.

A ces mots toute l'assemblee trembla, & soudain les Dieux se mirent à crier d'un commun accord; Foudroye, tuë, brusle, (Iupiter) assomme ces perfides, & les enuoye en Enfer & à la torture, comme les Geants. Alors Iupiter imposant derechef silence, Soit fait, dist-il, comme il est requis. Qu'ils soient accablez, les meschans, avec toute leur Dialectique. Toutesfois il n'est pas loisible pour maintenant d'en punir aucun; car, cōme vous sçavez, voicy les quatre mois de la \* Hieromenie. Il suffit que ie leur ay desjà dressé des embusches. Cependat, qu'ils s'asseurent d'estre esclarez d'un esclat de foudre l'annee suiuiante, sur le commencement du Printemps.

\* temps de pur don & de grace.

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Ainsi parla Iupin, relevant son langage*

*Avec un noir sourcil, &c.*

Quant à Menippe (adjoûta-t'il) ie suis d'auis qu'on luy oste ses aisles, affin qu'il ne retourne plus icy, & que Mercure le remporte aujourd'huy là bas. Ce disant il quitta la compagnie, & le Cille-nien me prenant par l'oreille me meit hier au soir aux hasles. Voi-là (cher Amy) tout ce que i'ay rapporté du ciel avec moy; Main-tenant ie m'en vay le raconter aux Philosophes qui se pourmen-ent par les allees de l'Academie.

## ANNOTATIONS.

a *Parasanges.*] C'est vn mot Grec qui signifie interualle, & distance, ou, selon quelques vns vn arpent.

b *Que le monde est de touto etermité.*] C'estoit l'opinion de quelques Platoniciens, qui croyoient que le monde fut auant tout temps: Ce qui est amplement refuté par Aristote  
1 *Lib. de Mund.* 1 qui reconnoit vne premiere cause, de laquelle l'Vniuers tient son estre, & la forme. Mais, comme dit fort bien le sieur du Barras,

*L'immuable decret de la bouche diuine*

*Qui causera sa fin, causa son origine.*

c *En quel lieu pouuoit-il estre.*] Quelques Athees, & curieux, ont voulu sçauoir où estoit Dieu auant que creer le monde, & qu'est-ce qu'il faisoit. Le sieur du Barras 2 respond a la premiere demande par ces vers.

2 *En sa premiere*  
*Journal.*

*Dieu n'estoit pas tout seul, car tousiours il auoit*

*Son Esprit, & vn Fils qui par tout le suiuoit.*

Et à la seconde, quand il dit,

*Sçache blasphemateur qu'auant ces Vniuers*

*Dieu bastissoit l'Enfer pour punir les peruers,*

alleguant à ce propos, l'exemple de ce grand homme qui se disoit, *N'estre iamais moins seul que quand il estoit tout seul.*

d *Geronce.*] Montagne entre Corinthe, & Megare, de laquelle se precipita Ino, lors qu'elle fuyoit deuant Atamas.

e *Tagyete.*] C'est vne montagne de Laconie, fort haute, & consacree à Bacchus. Ciceron 3 & Plinc 4 disent, qu'vne bonne partie d'icelle venant à choir par vn tremblement de terre, elle accabla la ville des Laedemoniens.

3 *Lib. 1. de Dini-*  
*nat.*

4 *Lib. 1. c. 79.*

f *Empedocles.*] Philosophe & Poete d'Agrigente, qui a escrit l'histoire des choses naturelles, en vers. Il croyoit eomme Pythagore, qu'il ne falloit point manger aucune chose qui eust vie, & que l'entendement estoit espars par tous les sens, & non en la teste. Quelques vns tiennent que voulant rechercher de trop près, les causes du lac qui est au pied du mont Ethna, il se ietta dans vn precipice ardent, où il se brulla.

g *Arfaces.*] Roy des Parthes, tous les successeurs duquel furent appelez de son nom, de mesme que les Roys des Egyptiens nommez Ptolomees.

h *Arbaces.*] Premier Roy des Medes, qui regna vingt huit ans.

i *Spartan le Mede.*] Lequel le voyant assiéger par Claudius Glaber fit vne saillie, s'en alla donner dans l'armée de Lucullus, & fut finalement mis à mort en combattant vaillamment avec les siens.

5 *Lib. 14.*

k *Hermodore.*] Philosophe Ephesien, duquel Strabon s dir, que tous les Ephesiens meritoient d'estre pendus, parce qu'ils l'auoient chassé de son pays, & du leur, & exilé en Italie vn si grand personnage.

l *Herophile.*] Philosophe Cynique, auquel toutes les opinions des hommes estoient tant de paradoxes, comme à Diogene, car il mesprisoit toutes choses.

m *Marathon.*] C'est vne ville en la contree d'Attique, le terroir de laquelle est fort grand.

Elle s'est rendue celebre par la mort du Roy Icarus, par la gloire de Miltiades, lequel y deffit cent mille soldats de Darius Roy de Perse, & par le Taureau dit Marathonien, lequel y fut mis à mort par Thesee. Voy ce qu'en dit Ouide.<sup>6</sup>

*n Acarnanie.* ] C'est vne contrée d'Epire selon Pline,<sup>7</sup> diuisee de l'Etolie par le fleuve Achelous.

*o Vn atome d'Epicure.* ] Les Epicuriens, comme tesmoigne Ciceron,<sup>8</sup> disoient, que le monde auoit esté fait par certains atomes, ou corps indiuisibles, venans à s'entre-heurter l'un l'autre. Democrite estoit de ceste mesme opinion, & le sieur du Bartas<sup>9</sup> le demontre par ces deux vers,

*Faisant entre choquer par discordans accords  
Du resueur Democrit les inuisibles corps.*

*p Mirmidons.* ] Quelques-vns les disent estre issus des peuples de Thessalie qui suiurent Achille en la guerre de Troye: les autres affirmēt qu'ils sont sortis du Roy Mirmidon, fils de Iupiter, & de la Nymphe Corymose. La fable est descrite au long dans Ouide.<sup>10</sup>

*q Ephaltes.* ] Fils de Neptune, lequel croissant tous les mois de la hauteur de neuf doigts, deuint si haut, que s'affiant par trop à sa stature, il entreprit de faire la guerre contre Iupiter, qui le frappa d'un coup de foudre avec son frere Ortho.

*r Les Iouales.* ] Festes celebrees à l'honneur de Iupiter. Et parce qu'elles se discontinuoient, au contraire de celles qu'on faisoit à l'honneur des autres Dieux, Lucian feint, que Iupiter s'en fache contre les Atheniens.

*s Bendides.* ] Lucian entend parler de certaines festes ainsi nommees, qui se faisoient en Thrace avec plusieurs solemnitez & ceremonies, qui sont rapportees par Caelius Rhodiginus. II

*t Sabaze.* ] Bacchus estoit ainsi nommé, à cause des furieux mouuements qui s'obseruoient en les sacrifices, & festes publiques.

6 *Lib. 8. Meta-  
morph.*

7 *Lib. 2. 92. 41.*

8 15.

9 *Lib. 1. de finib.  
bon. & mal.*

10 *En sa premiere  
Iournee.*

10 *Lib. 7. Meta.*

11 *Lib. 18. c. 23.*

## LA DOVBLE ACCVSATION,

OV,

## LA CHICANNE.

I V P I T E R.

**M**AL-HEUR à tous les Philosophes, qui disent qu'il n'y a point de felicité que parmy les Dieux. S'ils scauoient combien nous endurons de maux pour l'amour des hommes, ils ne nous attribueroyent pas tant de bon-heur pour le Néctar & l'Ambrosie ? Ne sont-ils pas bien fols de croire Homere cet auégle, & ce grand estalleur de fables, lequel nous appelle bien-heureux ; & se veut mesler de parler des choses qui se font au ciel sans scauoir luy-mesmes celles qui se passent sur terre ! Voicy venir le Soleil, dit-il, lequel ne cesse de courir tous les iours par le ciel, monté sur son char attelé, & resplendissant de rayons ; sans luy donner loisir, de quitter cōme l'on dit, son oreille. Car sil auoit oestroyé tant soit peu de relasche à ses cheuaux,

*Ce Dialogue est  
vne maniere  
d'innectins con-  
tre les Philoso-  
phes qu'il intro-  
duit plaidans les  
vns contre les  
autres.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ils s'arracheroient leurs freins, & s'esgarans hors du chemin à tra-  
 uers les champs, embraseroient tout le monde. La Lune circuit  
 aussi l'Vniuers, & se tourne de tous costez, esclairant de nuit  
 ceux qui font des banquets, & des resiouyssances nocturnes, &  
 qui s'en retournent en leur maison sur le tard, & apres auoir bien  
 soupé. Et peu s'en faut qu' Apollon, qui faict profession d'vn me-  
 stier si laborieux, ne soit presque sourd, pour la grande multitude  
 qui iournellement l'importune, & qui luy demande des Oracles.  
 Tellement qu'il luy est tantost force de s'en aller en Delphes, puis  
 à Colophon, d'où il trauese le fleue Xanthus, tire droict à <sup>a</sup> Cla-  
 ros, & derechef à Delos, & aux Branchides. Bref en quelque lieu  
 qu'vn Sacrificateur interprete les Oracles, apres auoir beu de  
 l'onde sacree, <sup>b</sup> maché du laurier, & posé le trepied, il le cōtraint  
 de se presenter, & il faut qu'il se treuve là tout aussi-tost pour cō-  
 poser des Oracles, ou bien qu'il laisse perdre la gloire qu'il s'est  
 acquise en son art. Je ne veux pas dire icy combien d'embusches  
 machinent traistreusement quelques-vns à l'entour de luy pour  
 faire l'experience de son art, & sonder ses deuinations ou prophé-  
 ties. N'est-il pas vray qu'ils luy offrent des chairs d'agneaux & des  
 tortuës cuites en vn mesme pot? Tellement que s'il n'auoit vn bon  
 nez, subtil, & aigu, sans doute ce Lydien s'en fust retourné en se  
 mocquant de luy. Pour ce qui est d'Esculape, bien qu'il soit tous  
 les iours tourmenté par diuers malades; ce que i'y treuve de pire,  
 c'est qu'il ne void & ne manie que des choses fascheuses, & mes-  
 me se donne du regret à soy-mesme pour les maladies d'autrui.  
 Que diray-je des Vents, lesquels nourrissent & entretiennent les  
 plantes, poussent la route des nauires, & si aydent par leur souffle  
 opportun à ceux qui criblent le fourment, & separent la paille du  
 grain? Parleray-je du Somme qui vole vers vn chacun, ou bien  
 du Songe, qui passe la nuit entiere avec le Sommeil, & luy sert  
 d'interprete? Ces deux compagnons sont induits à faire tout  
 cecy par ie ne sçay quelle bien-veillance, de laquelle ils sont por-  
 tez enuers les mortels, & assistent vn chacun de ce qu'il luy faut,  
 pour passer sa vie là bas en terre, & mesme de plusieurs autres cho-  
 ses, qui sont de beaucoup moindre estime.

Celuy-là se  
 fait tort à soy-  
 mesme qui  
 s'ose attaquer  
 au Ciel pen-  
 sant de le  
 tromper.

Mais combien de peines & de fascheries enduré-je moy-mes-  
 me qui suis le Pere, & le Roy de tous les mortels? Combien ay-je  
 d'affaires sur les bras, estant distrait apres tant de soucis? Car il faut  
 premierement que ie tienne l'œil à l'ouillage de tous les autres.  
 Dieux, qui font quelque chose de commun entre nous pour le

La Divinité  
des yeux d'Ar-  
gus, & des bras  
de Briarce  
pour voir les  
affaires du  
monde, & en  
disposer.

faict de gouverner cet Empire ; affin qu'ils ne soient lasches & paresseux à faire ce qui est de leur charge. Davantage il est necessaire, que l'effectuë moy-mesme des choses infinies, & qui sont presque inaccessibles pour leur petitesse, & legereté : Car il ne m'est pas permis de me reposer, & treuver tant soit peu de relasche dans vne seule partie de mes travaux, apres que j'ay faict en general tout ce que ma charge requiert ; sçauoir, les pluyes, les gresles, les esclairs, & les tourbillons. De plus, il me faut regarder toutes choses en mesme temps, ny plus ny moins que ce Bouvier ou Pasteur de Nemeë. C'est à moy à prendre garde aux voleries des larrons ; à ceux qui sacrifient ; si quelqu'un a faict vne immolation, ou vne offrande de vin ; en quel endroit monte le flair & la fumee des holocaustes, & qui est celuy des malades, ou nauigateurs qui m'inuoque ? Et ce qui est encore le plus fascheux, c'est qu'à vne mesme heure ie me dois treuver sur Olympe au sacrifice de cent bœufs ; regarder ceux qui menent guerre en Babylone, gresler au pays des Gethes, & banqueter entre les Ethiopiens ; Et toutesfois encore ne m'est-il pas facile d'euitter les querelles, & les outrages : Mais il aduient souuent que tous les autres Dieux, & ces peuples qui portent pour crête vne queuë de cheual, dorment toute la nuit entiere, là où le sommeil ne me ferme iamais les paupieres : Car si ie m'estois destourné d'un veyl d'œil seulement, le dire d'Epicure se treueroit aussi-tost veritable, lequel affirme, que nous n'auons aucun soing, ny prouidence des choses qui se passent sur terre. Tellement que ce danger n'est pas à mespriser, si tant est que les hommes y adjoustent foy. Car à dire le vray, si celà estoit, nos Temples demeureroient là sans Couronnes, les carrefours sans flair d'aucunes viandes, les buchers allumez sans vin respandu, & les autels seroient par tout refroidis : Bref il ne se parleroit plus des victimes, ny des sacrifices, d'où s'ensuiuroit vne grâde famine des nostres. Ce qui est cause que j'ay accoustumé de me tenir seul esleué comme sur la poupe à l'imitation des Pilotes, ayant le mast en main, tandis que ceux qui sont dedans le vaisseau ne pensent qu'à se donner du bon temps, & à s'endormir la pluspart du temps. Il est donc bien necessaire que j'aye soing de tout, & que mon esprit travaille tousiours, n'estant honoré pour autre sujet, sinon, parce qu'il semble, que ie sois Seigneur absolu de tout le monde. C'est pourquoy j'interrogeray volôtiers ces Philosophes, lesquels affirment qu'il n'y a que les seuls Dieux qui soient bienheureux : Ils me feroient plaisir de me dire, quel loisir pensent-ils

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

que nous ayons de nous amuser apres le Nectar & l'Ambrosie, puis que nous sommes detenus d'une infinité d'affaires? Car voicy cent mille querelles que nous auons il y a long temps sans les pouuoir decider (à cause des continuelles occupations qui nous suruiennent) lesquelles sont toutes mangées de rouille & de pourriture, & mesme rongées par les araignees, principalemēt celles qui touchent les sciences & les arts, à l'encontre de certains personnages. Ceux cy ne cessent de se plaindre & de crier injustice, m'accusant de paresse & de lascheté. Mais ils ne sçauent pas, que ce n'est point pour ma nonchalance que ces iugemens sont delayez plus d'un iour, ains plustost pour ceste belle felicité, de laquelle ils pensent que nous jouissons: Aussi appellent-ils ces occupations perpetuelles pour ceste mesme raison.

**MERCURE.** Je leur ay ouy tenir tels discours moy-mesme, Iupiter, avec vne estrange passion, & si ie ne te l'ay iamais osé dire. Toutefois puis que tu viens de m'en entamer le propos, ie t'en veux bien conter d'autres. Ils sont fort faschez, Pere, & neantmoins ils ne l'osent pas declarer, comme ils voudroient bien, ains murmurent tacitement, tenans la teste baissée. Si estoit-il bien conuenable pourtant, que chacun d'eux recognoissant ses propres forces, se contentast des choses qu'on luy auoit adjugees.

**IUPITER.** Dy moy donc ce qu'il t'en semble, Mercure? Es-tu d'aduuis, que nous leur dressions vn parquet, & leur permettions de plaider, & s'accuser l'un l'autre? ou bien penses-tu qu'il soit meilleur, que leur donnant vn delay ils ne soient point adjournez iusques à demain? **MERCURE.** Non, non, permettons leur maintenant de plaider. **IUPITER.** Fais-le donc en ceste sorte, Mercure, Vole promptement en terre, & publie que les iugemens seront establis en ceste maniere.

Que tous ceux qui ont presenté des actions, ou des requestes ayent à se treuuer aujourd'huy au champ de Mars, où la Iustice qui preside aux iugemens doit ietter le sort de leurs plaidoyers selon la raison & l'estime du procez qu'aura chasque Athenien. Que s'il se treuue quelqu'un qui pense qu'on ayt donné quelque faux iugement contre luy, nous luy permettons d'en appeller pardeuant nous, & nous offrons à donner vn autre arrest, de mesme que si l'on n'auoit point prononcé aucune sentence. Toy donc, ma fille, te sceant pres des graues & venerables Deesses, expedie moy par sort toutes ces actions & ces causes.

**IUSTICE.** Quoy? Faut-il que ie retourne en terre, afin qu'estant reiettee

rejettee par les mortels, ie m'en vienne icy derechef, chassée bien loin par la vie, où ie ne puis souffrir l'Injustice se mocquer de moy?

IUPITER. Si faut-il que tu prennes courage, & ne perdes point esperance: car les Philosophes ont desjà fait en forte, que les hommes te preferent à l'Injustice, & entr'autres le fils de Sophroniscus, lequel ne louë que ce qui est iuste, & l'appreue comme le plus grand de tous les biens.

IUSTICE. Vrayement les propos que celuy de qui tu parles a tenus de moy, ne luy ont de gueres seruy, puis qu'estant liuré entre les mains d'unze personages tels que voicy, & confiné dans vne prison, il a beu, mal-heureux qu'il estoit, de l'Aconith, pour se faire mourir, mesme sans payer le \* Coq à Esculape, si grand fut le credit qu'eurent ses accusateurs, philosophans au desadvantage de la Iustice.

*\* parce que ces  
oyseau luy estoit  
deslé.*

IUP. La Philosophie estoit pour lors incognüe à plusieurs, & il ne faut pas s'estonner si les iugemens penchoient du costé d'Anyte, & de Melite: Mais ne vois-tu pas maintenant combien il y a par tout de longs manteaux, des befasses, & des bastons? On ne void aiseun endroit où il n'y ait vn Philosophe, ayât la barbe longue & pendante, & vn liure en sa main gauche. Bref chacun argumente pour toy, & les pourmemoirs sont tous pleins de ceux qui s'entre-rencontrent pesse-messe. Il n'y a celuy qui ne desire estre estimé, nourriçon de vertu, & plusieurs delaisans les arts qu'ils exerçoient parauant, se ruent au manteau & à la befasse, & se mettent en ce chemin, ayant le corps tout noircy du Soleil à la façon des Ethiopiens. Voilà comme tout à coup ils deuiennent Philosophes, de Cordonniers & Mareschaux qu'ils estoient, & te dōnent tant de louanges, à toy, & à la vertu, que selon le prouerbe, il seroit plus facile à quelqu'un se laissant choir dās le nauire de ne treuuer point de bois; qu'à l'œil, iettant sa veuë de tous costez, de faillir à rencontrer vn Philosophe.

Tous ceux qui  
ont la reputa-  
tion d'estre  
doctes ne le  
font pas.

IUST. Mais, ô Iupiter, tels hōmes m'estōnent grandement, lors qu'ils se debattent ainsi, & se cōportent si mal aux choses qu'ils racontent de moy. On dit mesme que plusieurs d'entr'eux me desguisent biē par leurs paroles; mais, si c'est à bon escient, ils ne me donnent point d'entree en leur maison, & mōstrent assez qu'ils me r'enuoyeroient bien loing, si ie m'approchois trop pres de leurs portes: car il y a jà long tēps que l'Injustice regne dans leurs logis.

IUPIT. Ils ne sont pas tous si meschans que celà, ma fille, & toutesfois tu feras vn grand coup, si tu en treuues quelque peu de bōs

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

au milieu d'une si grande troupe. Partez d'icy tout maintenant, afin qu'il y ait aujourd'hui quelques procez vuides. **MERCURE.** Allons nous en, Justice, & tirons droit vers d Sunius, au dessous d'Hymete, nous destournans à main gauche des Parnethes, où paroissent ces deux coupeaux. Quoy? Il semble à te voir que tu ne cognoisses plus ce chemin? Pourquoi pleures-tu & d'où vient que tu t'affliges ainsi? N'aye point de peur; car les affaires du monde ne sont plus en tel estat qu'elles souloient estre, & les Scyrons & Pythiocanptes, compagnons de Busiris, & de Phalaris (lesquels tu soulois craindre autresfois) ne sont plus en vie. La vraye Sageffe, l'Academie, & les disputes, qui se tiennent sous le porche sont maintenât établies par tout, & les Philosophes recherchent de tous costez, attendans si tu ne voleras point sur eux derechef.

Après l'orage  
il faut attendre  
le calme.

**IUSTICE.** Tues le seul, Mercure, qui me peux dire la verité, comme celuy qui frequente le plus souuent aux escolles & au parquet, (veu que tu te messes aussi de plaider, & fais l'office de Crieur public) & m'apprendre quelles sont ces personnes. Te semble-t'il que nous puissions viure ensemble?

**MERCURE.** Par le Dieu Iupiter ie serois bien meschant, si ie ne te declarois le tout, à toy qui es ma propre sœur. En bonne foy la plus part d'eux a cueilly vn grand fruit de la Philosophie: Car quand ils n'en auroient tiré autre chose, pour le moins ont ils cet aduantage sur tous les autres qu'ils errent vn peu plus modestement, à cause de l'habit qui les fait reuerer d'vn chacun. Toutesfois il n'y a point de doute, que tu pourras bien te rencontrer en la compagnie de quelques meschans, (s'il faut confesser la verité) & parmi quelques-autres à demy sçauants, & presque de feruile condition. Car apres que la Philosophie les ayant reçeus, les a teints vne fois d'une autre couleur, tous ceux qui prennent ceste teinture se font gens de bien, sans recevoir le mélange d'aucune couleur incognüe. Mais quant à ceux, qui pour leur vieille graisse, & pour leur ordure n'ont reçu la force de la drogue que par l'exterieur, ils en demeurent meilleurs, & neantmoins encore y a t'il tousiours quelque imperfection, & l'on les void à demy blancs & tachez comme des Leopards. Il y en a encore d'autres, lesquels n'ayant touché que du bout du doigt la chaudiere de la teinture, se noircissent tant soit peu avec de la suye, & pensent pourtant auoir pris le bon teint. Mais quoy que ce soit, ie te conseille de frequenter tousiours avec les meilleurs. Parlons

Tous les Doctes ne reçoivent pas de mesmes impressions.

maintenant d'autre chose, ma sœur. Je viens de m'acquiescer que nous approchons du pays d'Athenes: C'est pourquoy laissons là Sunius à main droite pour nous acheminer au Temple. Puis que nous sommes descendus icy, prends place en quelque part, & regardant vers Pryce, attens que j'aye publié l'ordonnance de Iupiter. Il me sera plus aysé à moy de les appeller, & à eux de m'ouïr, si ie monte sur le Temple.

**IUSTICE.** Ne me quitte point ie te prie, Mercure, que premier tu ne m'ayes dit, qui est cet homme cornu qui s'en vient à nous, lequel a vne fluste en main, & les cuisses veluës?

**MERCURE.** Qu'est-ce que tu dis, ma sœur? Ne cognois-tu pas bien Pan, le plus grand drole de tous les seruiteurs de Denys? Il habitoit parauant le mont Parthenin, mais du temps que Datis meit sus vne armee nauale, & que les Barbares firent saillie dans Marathon, il se rendit icy de son bon gré, & sans en estre requis, pour donner secours aux Atheniens. Depuis, il a receu pour recompense de cet exploit ceste grotte que tu vois sous le Temple, vn peu plus bas que le Pelagisque, & pres du riuage. Tellement qu'il est vray-semblable, que nous ayant descouverts de ce lieu prochain, il s'approche pour nous saluer.

**PAN.** Dieu te conserue, Mercure, & toy Iustice. **MERC.** Et toy. **IUST.** Et toy aussi, Pan, le premier des Musiciens, le plus dispos & gaillard de tous les Satyres, & le plus grand guerrier qui soit au pays d'Athenes. **PAN.** Dy moy ie te prie, Mercure, quelle necessité vous amene en ce lieu? **MERCURE.** Iustice te racontera le tout: Car pour moy, ie m'en vay d'icy sur le Temple pour faire vn cry.

**IUSTICE.** Iupiter m'a enuoyée çà bas en terre, Pan, afin de vider par sort les procez & actions de Iustice. Mais, dy moy, comment se portent tes affaires dans Athenes? **PAN.** Je vis avec les Atheniens selon ma qualité; toutesfois ma condition n'est pas si bonne que j'esperois, car apres auoir chassé bien loing de leur pais vn si grand mal que les Barbares leur auoient causé, toute la recompense que j'en reçois, c'est qu'en montant tous les ans deux ou trois fois au Temple, & ayans appresté pour cet effect quelque bouc couillard, & puant, ils me le sacrifient: Celà fait, ils mangent la chair, & se seruans de moy comme d'vn tesmoin de leur resiouissance, m'honorent d'vn vain applaudissement, bien que tous leurs jeux ne m'agrent gueres.

**IUSTICE.** Pour ce qui est des autres actions, ô Pan, en quoy sont

Vuuu ij

La Iustice a son throsne au Ciel, & son list en terre.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ils deuenus meilleurs, & plus zelez à la vertu par la doctrine des Philosophes? PAN. Ne me parles-tu point, ô Iustice, de ces gens si affreux, & melancoliques, lesquels s'assemblent à troupes, & ont quelque sympathie avec moy, pour le regard du menton & de la barbe. Mais quant au reste ils sont de grands babillards: IUSTICE. Tu as deuiné, Pan, c'est de ceux-là mesme de qui ie parle.

PAN. Ie ne sçay vraiment, ny ce qu'ils veulent dire, ny en quoy se fonde toute leur science: Car i'ay accoustumé d'auoir pour repaire les montagnes, & toutes ces paroles affectees, ensemble ces façons de faire qui se practiquent aux villes me sont incognues. Aussi ie n'estime pas que quelque Sophiste ou Philosophe voulust s'habiter en Arcadie. Ie suis sçauant iusques au chalumeau, & à la fluste. Au demeurant Berger, danseur, & soldat si besoin en est. Toutesfois il est bien vray que ie les entends braire tous les iours, & parler de ie ne sçay quelle Vertu, des Idees, de la Nature, & de certaines choses incorporees, qui sont des mots ausquels ie ne cognois rien. Du cōmencement ils semblent estre fort paisibles en leurs discours, mais depuis qu'ils sont entrez vn peu bien auant dans leurs disputes, ils haussent leur voix par dessus e Ela. Tellement qu'à force de trop crier, & tascher de dire des choses grandes, la face leur rougit, le col s'enfle, & leurs veines paroissent aussi tendues que celles des joieurs de hauts-bois, lors qu'ils commencent d'emboucher vne estroicte fluste. S'estans esgarez dans leurs discours, les voilà qu'ils demeurent tous troublez & confus, contredisant à tout ce qu'ils auoient proposé du cōmencement, & par ainsi ils se departent la plus-part s'injurians l'vn l'autre, & s'essuyans avec vn doigt recourbé la sueur qui leur distille du front. Bref celuy-là semble vainqueur qui est le plus grad crieur de tous, ou qui a plus d'assurance que les autres: Cependant le menu peuple les admire, principalement ceux qui n'ont point soin des choses necessaires, lesquels y assistent alors, & y sont inuitez par le bruiet, & la confiance qu'ils ont de telles personnes. D'où vient que ces Messieurs les Philosophes sont fort orgueilleux, & ce qui me fasche le plus, c'est qu'ils me desrobent la façon de ma barbe. Mais ie voudrois bien sçauoir dequoy leur seruent toutes leurs crieries, & s'ils tirent quelque fruiet de tant de paroles & de sophismes? Que s'il faut poser bas toute crainte, & dire ce qui en est, (car i'habite en ceste grotte, comme en vn bastion, d'où ie descouure toutes choses) i'en ay souuent apperceu plusieurs sur le tard. IUSTICE. Ne parle pas si auant, Pan, & change de discours:

C'est folie de  
vouloir dis-  
courir de ce  
que nous ne  
sçauons que  
par opinion.

122

Ceux qui  
erient si fort en  
disputant se font  
estimer igno-  
rans.

Ne te semble-t'il point que Mercure crie desjà ? PAN. Ouy vrayement.

MERCURE. Escoute peuple, A ce iour qui est le septiesme de Feurier, nous tiendrons l'audience, & oyrons à la bonne heure tous ceux qui se presenteront. Quiconque aura dōné quelque requeste pour la faire appointer qu'il s'en viēne au champ de Mars, où la Iustice rendra les iugemēts par fort, & ouyra tous ceux qui voudront plaider. L'on eslira des Iuges Atheniens en tel nombre que requerra l'importance du fait, & ils ne prendront que trois oboles pour chascue cause. Eacus ne manquera pas de renuoyer icy tous ceux qui sont morts, sans auoir obtenu arrest. Que s'il y a quelqu'un qui pense auoir esté mal iugé, il luy sera permis d'en appeller, & l'appel se releuera deuant Iupiter.

Les voyes de la  
vraye Iustice  
sont libres.

PAN. Dieux! quel tumulte? Ne vois-tu pas comme ils crient, Iustice, & accourent de toutes parts, se tirans l'un l'autre en haut par les degrez du Palais? Voicy Mercure qui s'approche; trauaillez donc apres vos causes & iugemens: iettez le fort, & vous acquittez de vostre deuoir. Quant à moy, ie m'en vay à ma grotte, où ie jouēray sur la fluste quelque chanson amoureuse avec laquelle i'ay accoustumé d'irriter Echo par injures. Au demeurant ie suis tous les iours remply de consultations, de procez & de harangues, & donne audience à ceux qui plaident au Palais.

MERCURE. Sus, Iustice, appellons ceux-cy. IYST. Tu ne dis pas mal, car ils arriuent à la foule, comme tu vois, & accourans à l'entour du coupeau, font autant de bruiēt que des mouschetes guēspes.

L'ATHENIEN: Te voilà pris meschant. VN AVTRE. Tu fais donc le flagorneur? VN AVTRE. Tu seras puny tout maintenant. VN AVTRE. Ie te preuueray que tu as fait de grandes meschancetez. VN AVTRE. Donne moy le premier fort. VN AVTRE. Suis moy, meschant: Allons voir le Iuge. VN AVTRE. Ne m'estrange point.

IYSTICE. Sçais-tu que nous ferons, Mercure? Remettons les autres causes à demain, & pour aujourd'huy vuidons seulement celles qui ont esté intentees contre les hommes par les sciences ou par les arts. Appelle moy ces causes? MERC. L'Yurongnerie contre l'Academie pour Polemon en cas de rapt. IYST. Iette aux lots sept Iuges. MERCURE. Le Porche Stoa contre la Volupté en matiere d'Injures, pour auoir distraiēt & seduiēt deuers elle

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

son amy Denys. **IUSTI.** Cinq Iuges suffiront. **MERC.** Pour Aristipe, la Volupté contre la Vertu. **IUSTICE.** Il ne faut pareillemēt que cinq Iuges. **MERC.** Les Banques contre Diogene au faict d'une banqueroute. **IUST.** N'en tire que trois. **MERC.** La Peinture contre Pyrrhon pour l'auoir delaissee. **IUST.** Que neuf Iuges cognoissent de ceste cause. **MERC.** Veux-tu que nous iettiōs encore le sort sur ces deux causes, qui n'agueres ont esté intentees contre vn Rhetoricien? **IUST.** Vuidons premierement les plus vieilles, puis on plaidera celles-cy. **MERC.** Mais tu ne vois pas qu'encore que ce qui est intenté soit nouueau, il est neantmoins plus proche de ce dont nous venons de ietter les lots: Par ainsi il merite bien d'estre plaidé. **IUST.** Je pense que tu fauorises aux demandeurs, Mercure: Toutesfois iette le sort si bon te semble, pourueu que cé soit pour ces deux icy seulement: car desjà nous auons assez de Iuges. Appelle ces causes, Mercure. **MERC.** La Rhetorique contre Syrus, pour le faict du mauuais traictement. Le Dialogue contre luy-mesme, en matiere d'extorsions & d'injures. **IUST.** Mais qui est ce Syrus? Je ne treuue point icy son nom. **MERC.** Eslis donc de ceste sorte, Contre vn Rhetoricien Syrien; car il n'y a rien qui empesche. **IUSTICE.** A ce que ie vois nous euoquons au Palais d'Athenes les causes foraines & estrangeres, lesquelles se deuroient plustost vuides par delà l'Euphrate: Toutesfois ie te permets d'en eslire vnze entre les mesmes, pour chacun des deux procez. **MERC.** Modere vn peu ce iugement, Iustice, de peur que les espices de tant de Iuges ne se mbntent trop haut. **IUST.** Que les premiers prennent place là, lesquels doiuent iuger entre l'Yurongnerie & l'Academie. Et toy vuide l'eau dans le vaisseau. Sus, Yurongnerie, plaide la premiere. **Quoy, tu ne dis mot, & bransles la teste? Approche toy, Mercure, pour l'ouyr.** **MERC.** Je ne puis, dit-elle, plaider ceste cause, ayant le filet de la langue nouié par l'excez du vin, & ie me ferois moquer de moy sans doute. Aussi tu peux bien voir que i'assiste à ce iugement contre ma volonté. **IUST.** Qu'elle choisisse donc vn Aduocat parmy tant de bons discoureurs: Car il y en a plusieurs qui s'offriront à plaider pour elle pour trois oboles. **MERC.** Certes il n'y a personne qui vueille prédre en main la cause de l'Yurongnerie, & toutesfois il semble qu'elle ne demāde rien qui ne soit raisonnable. **IUST.** Et quoy? **MERC.** Puis que l'Academie est toujours preste à plaider à droict & à tort, & s'exerce principalement à bien debatre vn contraire, qu'elle parle premierement pour

Le vin corrompt  
le langage des  
micux-disans.

moy, & puis pour soy-mesme. **Ivst.** C'est vne estrange nouveauté que celle-cy: Toutesfois plaide l'une & l'autre cause, ô Academie, puis que celà t'est facile à faire.

**L'ACADEMIE.** Je vous prie, Messieurs les Iuges, d'auoir esgard aux poincts qui font pour le droict de l'Yurongnerie: Car ce qui se dit maintenant est du sien. Le principal outrage que la miserable a receu est venu de moy, qui l'ay priuée d'un seruiteur, lequel seul elle aymoit; qui luy estoit fidelle, & faisoit volontiers tout ce qu'elle luy commadoit. Ce seruiteur se nomme Polemon, lequel estoit transporté en plein iour au marché public par vne impudence & lasciueté. Il auoit d'ordinaire avec soy vne Menestriere, avec laquelle il chantoit à gueule ouuerte, tousiours yure depuis le matin iusques au soir, plus gourmand qu'on ne scauroit dire, & ayant le chef enuironné de chapeaux de fleurs. L'ay pour tesmoins de mon dire tous les Atheniés, lesquels ne virent iamais Polemon qu'il ne fust faoul iusques à la gorge. Depuis que le mal-heureux s'approcha des portes de l'Academie avec intention d'y faire bonne chere, & se rire d'elle comme il fouloit de tous les autres, elle l'ayant captiué, & osté par force des mains de l'Yurongnerie luy a monstré à boire de l'eau & viure sobrement, luy mettant en pieces toutes ces fleurs qu'il portoit sur le chef. Toutes les fois qu'il a voulu boire, ou se mettre à table, elle l'a seruy d'un mets de paroles douteuses, meschantes, & remplies de maintes curiositez, d'où s'est ensuiuy, qu'au lieu de ce vermeillon qui fleurissoit sur ses jouies, le miserable est deuenu tout passe & courbé de corps: tellement que ne se souenant plus de toutes ces anciennes chansons, il est quelquesfois depuis le matin iusques au soir, sans boire, ny sans mâger, se repaissant de plusieurs bagatelles que l'ay accoustumé de luy monstrer. Mais ce qui me semble le pire, c'est qu'il outrage l'Yurongnerie estant par moy induict à ce faire, & en dict des maux infinis. Voilà presque tout ce qu'on pourroit icy rapporter pour l'Yurongnerie. Maintenant il n'est question, sinon que ie parle pour moy. **Ivst.** Que pourra-t'elle respondre à cecy? Toutesfois verse luy de l'eau à son tour.

L'Yurongne n'a iamais tort; car la puissance du vin sert d'excuse à ses actions.

**L'ACADEMIE.** Ce que l'Aduocat vient de dire tout maintenant, Messieurs les Iuges, semble d'abord fort probable, mais s'il vous plaist de m'ouyr avec attention, vous apprendrez comme ie ne luy fis iamais aucun tort. Car ce Polemon, qu'elle dict estre son seruiteur, n'est pas nay à seruage, ny moins encore à l'Yurongnerie. Il a esté mon familier, & de mesme condition que moy, neant-

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

moins il est bien vray, qu'estant encore ieune, il me fut rauy par le moyen de la volupté, laquelle l'assiste en diuerses choses. Elle auoit gasté ce miserable par des festins lascifs, le liurant à la mercy des putains; tellemēt qu'il auoit mis toute honte en arriere. Et de verité les choses qu'elle croyoit parauant auoir esté dites pour soy, seruent à ma propre deffence. Car ie sçay bien que le miserable alloit errant depuis le matin (couronné de fleurs, & perdu de trop boire) au milieu de la place publicque, & dansant au son des flustes qui s'entédoiēt tousiours à l'entour de luy. Il n'estoit iamais sobre, mais tousiours vicieux, & lascif: Bref il seruoit de honte à ses deuanciers, d'opprobre à toute la ville, & de risée aux estrangers, & passans. Comme il s'en vint à moy, il me treuua, comme c'est ma coustume, faisant quelques harangues de vertu & de modestie à mes amis qui estoient là presents. D'abord se presentant avec la fluste, & les couronnes de fleurs, il se meit à crier fort haut, taschant d'interrompre nostre conuersation par ses crieries. Mais comme il vid que nous ne faisons point d'estime de luy, il commença peu à peu d'escouter mes paroles, (car il n'estoit pas tout à fait yure) & en mesme temps il meit bas ses couronnes, fit taire la menestriere, deuint honteux pour le pourpre qu'il portoit; & comme s'il eust esté esueillé d'un profond sommeil il se regarda soy-mesme, & en quel equippage il estoit. Alors il recognut sa premiere vie, & condamna ceste rougeur qui luy prouenoit d'yurognerie, rougissant luy-mesme, pour les crimes qu'il auoit commis autrefois. Bref il s'en vint à moy courant, sans que ie l'appellasse en aucune façon; comme l'yurognerie dict que i ay fait. Il ne fit rien que de son bon gré, croyant qu'il se trouueroit mieux avec nous, Je voudrois volontiers qu'on le fit venir en propre personne, affin que vous vissiez de quelle façon ie me suis comporté enuers luy. C'est moy, Iuges, qui ayant reçu en ma compagnie ce luy qui se faisoit blasmer à tous, & ne pouuoit ny dire vn seul propos, ny se contenir à force de vin, en ay fait vn homme sobre, & de vieil seruiteur qu'il estoit l'ay rendu modeste, & digne d'estre prisé de tous les Grecs. Luy-mesme m'en sçait bon gré maintenant, & ses parens aussi pour luy. I'ay dit. C'est à vous, Messieurs les Iuges, à regarder maintenant lequel de nous deux il doit plus tost suivre. **MERC.** Sus donc, ne tardez plus à donner vostre sentence; & puis vous leuez, car il faut que les autres iugent aussi.

L'ignorant n'a point de plus grand plaisir que d'interroper les harangues des doctes.

C'est vne actiō loüable de remettre vn desbauché dans le chemin du deuoir.

**IYST.** L'Academie a gaigné de toutes les voix, hors-mis d'une seule. **MERC V.** Ce n'est pas chose nouvelle, si tant est qu'il se treuue

treuve quelqu'un qui tienne le party de l'yurognerie. Prenez place maintenant, vous qui avez esté esleus en iettant les lots pour le Porche Stoa, contre la Volupté, pour donner la sentence sur le fait de Denys: L'eau est versée, parle maintenant toy qui es peinte, & vestuë de diuerses couleurs.

STOA. Je n'ignore pas, Hommes-Iuges, combien est forte mon aduerse partie, contre laquelle j'ay à plaider, & i'en vois plusieurs parmy vous qui l'œilladent, & luy font bonne mine: au contraire ils me tiennent à mespris, parce que ie suis tonduë, & rasée iusques au cuir, ay le regard affreux, & semble estre farouche & melâcolique: toutesfois s'il vous plaist de m'ouyr plaider, ie suis bien asseuré que ie diray des choses plus iustes qu'elle; car la principale cause pour laquelle ie la reprens, c'est, parce qu'estant vestuë en putain, elle m'a rauy Denys (le plus grand de mes fauoris) par ses regards attrayants, & lascifs. Il estoit autrefois fort modeste, là où maintenant le voila perdu par les ruses & tromperies de celle-cy. Ceste cause est presque semblable à celle que les Iuges viennent d'entêdre de l'Academie, & de l'yurognerie. Car c'est à vo<sup>o</sup> à examiner maintenant s'il fait beau voir, qu'à la maniere des pourceaux nous soyons tousiours penchez contre terre, nous addonnions à la Volupté, & ne pensions rien de beau ny d'excellent en nostre esprit. Vous iugerez en second lieu, si ce ce qui est louïable & honneste ne merite pas bien d'estre pteferé à toute autre chose, ou bien si nous deuous philosopher librement, sans craindre ny la douleur, comme vn accident trop debile, ny suiure ce qui est doux à la maniere des serfs, ny chercher la felicité dans le miel, ou parmy les figues seiches: Car par le moyen de ces appasts & allechements que ceste-cy met au deuant des sots, & maladisez, les effrayant par le labeur, elle en emporte plusieurs de leur troupe. Elle en a fait de mesme de ce miserable, le retirant d'avec nous, lors qu'elle a veu qu'il estoit malade. Car pendant qu'il estoit sain & dispos, elle ne l'eut iamais attiré par son doux parler: C'est la verité que j'ay tort de me mettre en peine, puis qu'elle n'espargne pas les Dieux mesmes, & que le venin de sa langue s'attaque à leur administration & prouidence: Tellement que pour rendre le droict, Messieurs les Iuges, il faut que vous punifiez son impieté. D'ailleurs j'ay ouy dire, qu'elle se soucie si peu de la Cour, & de la Iustice, qu'elle n'a pas resolu de plaider, ains a pris pour son Aduocat Epicure. Demandez-luy ie vous prie, quelles gens ont esté Hercule, & nostre Thesee, & si pour com-

L'homme voluptueux blasphemé contre le ciel, & ne reconnoit point de prouidence.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

plaire à la Volupté, ils ont fuy le labeur: Car il n'y auroit chose quelconque qui empeschast que la terre ne fust toute pleine d'Injustice, si ceux-là n'eussent supporté les trauaux. Voilà tout ce que j'auois enuie de dire, n'aymant pas beaucoup les longs discours. Que si elle me vouloit encore respondre aux demandes que ie luy ferois, on cognoistroit bien-tost qu'elle n'est rien qui vaille: Toutesfois c'est à faire à vous, qui auez presté le serment, d'ordonner ce qui vous semble equitable, sans point adjouster de foy à Epicure, qui dict, que les Dieux ne se soucient pas des choses que nous faisons.

MERC. Viença, Epicure, plaide pour la Volupté.

EPICURE. Je ne veux point estre si long temps à parler deuant vous, Hommes- Iuges, car ie n'ay pas besoin de tant de paroles. Il me suffit de vous dire, que si la Volupté contraint ce Denys que voicy (lequel Stoa dict estre son amoureux) par la force de ses enchantements, de s'abstenir de ceste-cy, elle doit à bon droit estre estimee Sorciere, & iugee coupable en son endroit comme celle qui a machiné des trahisons & des tromperies enuers ceux qui ayment autruy. Si quelqu'un en vne libre Cité prenant à contre-cœur l'austerité de Stoa, qui ne fait aucune estime de la felicité, a quitté ses Sophismes, & les propos recourbez, semblables aux destours de quelque Dedale, pour prendre le party de la Volupté, te depestrer de ses reths de paroles, ainsi que de quelques liens, tourner son esprit à des actions qui ne sont point brutales, mais humaines, & estimer mauuais le travail, & agreable la Volupté; Falloit-il le chasser pour celà, comme si ç'eust esté quelqu'un, se sauuant du naufrage à bon port, le nauire duquel eut choqué contre le labeur, & liuré le miserable à la mercy de la pauureté? Cestuy-cy, à la maniere d'un suppliant, a eu recours à la Volupté, comme à quelque autel & Temple tutelaire, afin de contempler ceste Vertu si renommee par tout. Ce qu'il a fait, apres estre môté en vn lieu fort haut, avec beaucoup de suëur & de peine, pour la creance qu'il auoit, que deslors s'exerçant au travail pour tout le reste de son aage, il seroit finalement bien-heureux apres sa vie. Mais dites moy ie vous prie, quel plus iuste Iuge peut-on treuuer en ceste cause que luy-mesme, qui a recognu les exercices auxquels Stoa s'adonne? Il croyoit parauant qu'il n'y eust rien de bon que ce qui est honneste; & depuis ayant recognu la misere du travail, il a choisi de l'un & de l'autre ce qui luy a semblé le meilleur:

C'est l'ordinaire des mondains de faire du vice vertu.

car ie me fais accroire qu'il pensoit que ceux qui ont accoustumé de discourir amplement sur ceste matiere de supporter les tra-u-aux, & lesquels suiuent la Volupté priuément, se vantent à la façon des enfans; & dans leur maison ils reglent leur vie par les preceptes de la Volupté. Aussi faisans autrement, possible qu'ils auroiēt peur d'estre surpris, de s'esgarer de leur fermeté, & de trahir leur profession. Cependant ils souffrent les mesmes peines que Tantale, & croyans qu'il leur est permis de transgresser les loix, ils se remplissent de Volupté. Que si quelqu'un leur donnoit l'anneau de Gyges, afin que l'ayāt mis en leurs doigts, ils ne peussent estre veus de personne, ou bien l'armet <sup>f</sup> d'Orcus, ie sçay assez qu'ayant pris congé des tra-u-aux ils s'en iroiēt à bride abbatuë, & imiteroient Denys, lequel auāt qu'estre detenu de maladie, sou-loit esperer que les deuis du tra-u-aill luy seroient fort profitables: Mais depuis qu'il commença de se treuuer mal, & que le labour le faisit à bon escient, s'apperceuant que son corps suiuoit vne Philosophie differente de celle de Stoa, & se fondoit sur des ma-ximes contraires, il creut plustost à ces choses là, qu'à celles-cy, & de ceste sorte il se persuada qu'il auoit vn corps humain puis qu'il estoit homme. Maintenaēt il vse tousiours depuis de ce corps, non comme d'une statuë, mais tout autrement; car il sçait bien que quicōque accuse la Volupté, il se plaist à parler ainsi d'elle, biē que son inclination le porte à la suiure. I'ay dit. C'est à vous main-tenant à donner vn arrest là dessus. STOA. Aye vn peu de patiēce, & me permets de t'interroger. EPICV. Fais donc, & ne crains que ie ne te responde bien. STOA. Penses-tu que le tra-u-aill soit mau-uais? EPICV. Ouy certes. STOA. Tu tiens donc la Volupté pour quelque chose de bon? EPICVRE. Aussi est-ce. STOA. Mais quoy, sçais-tu bien que c'est, ou *different*, ou *indifferent*, & *accepté*, ou *rejeté*? EPICV. Ouy ie le sçay.

Ceux qui  
ayment l'oyst-  
ueté n'ont  
point de plus  
cruel ennemy  
que le tra-u-aill.

MERC. Les Iuges se plaignent, Stoa, qu'ils n'entendent point ces interrogations à trois syllabes. Taisez-vous donc, car ils donneront tout maintenant vn arrest. STOA. Il n'y a point de doute que i'eusse gagné, si l'on m'eust permis d'interroger en la troisiē-me figure, sçauoir des choses qui ne peuuent estre demonstrees.

IYST. Laquelle des deux parties a gagné? MERC. C'est Vo-lupté qui a eu plus de voix. STOA. I'en appelle pardeuant Iupiter. IYST. A la bonne heure, ie ne t'empesche pas. Crie les autres cau-ses, Mercure. MERC. Vertu & Delicateſſe se debattans pour Ari-ſtipe, lequel doit estre icy present en propre personne. VERTV. Il

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

m'appartient bien de plaider la premiere, à moy qui me nomme Vertu: Car Aristipe est de mes nourriçons, selon que le demonstrent ses paroles & ses effects. **DELICATESSE.** Tute trompes Vertu: La presceance m'est deuë à bon droict, puis que ce personnage est à moy, comme l'on peut voir par le chapeau de fleurs, & par les parfums & la pourpre qu'il porte sur luy. **IUSTICE.** Ne vous debattez point si ambitieusement entre vous, car ceste cause sera remise iusques à ce que Iupiter ayt donné vn arrest sur le fait de Denys: veu que celle qu'on vient de plaider ne me semble pas differente de celle-cy. Par ainsi si Volupté gaigne sa cause, Delicatesse aura droict, & Aristipe sera des siens; au contraire quand l'on donneroit vn arrest fauorable à Stoa, cestuy-cy sera tousiours adjudgé à Vertu. Sus donc, que les autres se presentent, & que les Iuges ne prennent rien pour les espices: car ils n'ont pas cognu de la cause, & elle n'a point esté debattuë pardeuant eux.

**MERCURE.** Quoy donc? Tant de vieilles gens seront montez çà haut en vain par vn chemin si long & si raboteux? **IUSTICE.** Ce sera bien assez s'ils en reçoient la tierce partie. Allez vous en maintenant, & ne vous faschez point, vne autre fois il vous sera permis de iuger derechef. Il est temps que Diogene Cynopean se presente. Viençà donc, Banque, & plaide ta cause.

**DIOGENE.** Vrayement si elle ne se desiste de faire la fascheuse, Iustice, elle ne procedera plus pardeuant le Iuge avec moy pour raison de ma fuitte, mais pour plusieurs grandes playes, car ie luy rompray la teste avec mon baston. **IUSTICE.** Qu'est-cecy? la Banque s'enfuit, & Diogene la suit tenant en main son baston? A ce que ie vois la miserable est en danger d'estre bien battue: Cependant, appelle Pyrrhon. **MERCURE.** Il y ajà long temps que Peinture est icy presente; mais Pyrrhon n'est pas encore monté. **IUSTICE.** Pourquoi fait-il ainsi le retif, Mercure? **MERCURE.** Parce qu'il croit qu'il ne se treuve point de Parquet, ny de Iugement qui soit veritable. **IUSTICE.** Qu'on le condamne donc par contumace. Appelle moy maintenant ce Syrien, qui fait des harangues en prose, bien que ces actions ayent esté de fresche memoire intentees contre luy, & qu'il ne soit pas besoin de se tant haster à les disputer & debattre; toutesfois puis qu'on le treuve bon, appelle la cause de la Rhetorique la premiere, & par apres les autres. Dieux, que de gens sont accourus:

La richesse &  
la pauvreté ne  
s'accordent à  
jamais bien  
ensemble.

MERCURE. Ils ont raison, Justice, car c'est pour le desir qu'ils ont d'ouyr ceste action estrangere & nouvelle, & qui fut hier premierement intentee, comme tu dis. D'ailleurs ils esperent d'entendre la Rhetorique, & le Dialogue, qui s'accuseront chacun à son tour, & Syrus qui leur respondra. Voilà qui est cause que tant de personnes se sont assemblees.

RHETORIQUE. La premiere demãde que ie fais à tous les Dieux & Dceſſes, Hommes Atheniens, c'est que ie puisse impettrer de vous en ceste dispute autant d'amitié que i'en porte à vostre ville, & à toute ceste assemblee. La seconde chose que ie souhaite, comme il est raisonnable, c'est que les Dieux immortels vous inspirent d'imposer silence à mon aduerse partie, & que vous faſſiez en sorte que ie puisse accomplir mon accusation, comme ie l'ay propose. Au demeurant toutes les fois que ie considere ce qui m'est adueni, ie vois bien que ie n'ay pas tousiours eu l'esprit bien pose; car sans doute cestuy-cy vous tiendra des discours semblables aux miens, & vous veraez que la chose est allee si auãt, que i'ay bon besoin de prendre garde qu'il ne soit cause luy-mesme qu'un plus grand mal n'aduienne.

Or afin que ie n'vse de plus longue preface, & que l'eau qui se respand il y a à long temps, ne s'escoule en vain, ie commenceray mon accusation. Cestuy-cy estoit encore fort ieune, Hommes-Iuges, & auoit vn langage si rude, que rien ne luy manquoit, que l'habit de Barbare qu'on nomme Candyne: outre qu'il marchoit à la façon des Assyriens; lors que l'ayant rencõtré aux confins d'Ionie, vagabond, & irresolu, touchant ce qu'il deuoit faire ou conclure à part soy, ie l'ay esleué & nourry. Et parce que ie le iugeois fort prompt, doué d'un bel esprit, propre à apprendre quelque chose, & qu'il me regardoit fixement; (car encore me reueroit-il alors, & m'auoit seul en admiration) ie delaiſſay plusieurs galands hommes riches, beaux, & de noble extraction, qui s'estoient mis sur les rangs pour m'espouser, & me fiançay à cet ingrat icy, qui n'estoit qu'un pauvre homme de bas lieu, & encore bien ieune. Je luy apportay vn bon mariage, qui consistoit en plusieurs harangues dignes de louange, & d'admiration, & par apres l'ayant fait cognoistre à mes amys, ie couchay secrettement son nom sur les tables, & luy donnay le droit de Citoyen; tellement que ceux qui auoient perdu mon alliance en creuoient de despit. Comme ie veis qu'il desiroit de voir le monde, & faire monstre par tout du bon-heur de son mariage, ie

## LES OEUVRES DE LVCIAN:

La science n'a  
bandonne ia-  
mais son pos-  
sesseur.

ne l'abandonnay pas encore, ains le fuiuant en quelque part qu'il  
allast, ie le fis renommer par tout, & l'embellis de plusieurs riches  
ornemens. Et en bonne foy, c'est peu de chose que ce qui en ad-  
uint en Grece, & en Ionie ( car apres qu'il eut resolu de faire vn  
voyage en Italie) ie trauerfay la mer Ionique avec luy, & l'accom-  
pagnant iusques en Gaule, luy acquis plusieurs grandes richesses.  
Il fut vn fort long téps en ma compagnie sans coucher vne seule  
nuict hors du logis. Mais comme il se vid riche, & en moyens, &  
en renommee, il luy sembla que toutes ses affaires alloient bien: &  
alors il commença de me tenir à mespris, de refroigner le sourcil,  
& de me demonstrier vn courage hautain. Tellement qu'il deuint  
tout à coup amoureux de ce beau barbu de Dialogue, que l'on  
dict estre fils de la Philosophie, & qui se fait si bien cognoistre à  
sa mine. Voilà comme ayuant vn plus vieil que luy, il caresse ce  
dernier, & tous deux habitent ensemble. Ce qui me fasche en-  
core le plus, c'est qu'il n'a point de peur, que ceste franchise &  
liberté de paroles, par laquelle ma harangue est portee, comme à  
bride abbatuë, ne luy tombe des mains; qu'il ne s'enferme soy-  
mesme dans des estroictes questions, & qu'au lieu qu'il luy estoit  
permis de dire tout ce que bõ luy sembloit avec vne voix haute &  
hardie, il ne rapporte maintenant que quelques petites sentéces,  
& les prononce cõme par syllâbes: De ceste façon il ne s'aquerra  
pas beaucoup de louange, & encore moins d'applaudissement,  
mais bien plustost il se fera mocquer de soy-mesme par les escou-  
tans qui bransleront la teste, & se plaindront de si miserables dis-  
cours que les siens. Voilà les causes pour lesquelles ce braue amou-  
reux m'a tenuë à mespris. On dit encores qu'il ne vit pas en paix  
avec le Dialogue que voicy: mais qu'il luy rend de fort mauuais  
offices: Comment ne seroit-il donc estimé ingrat & coupable  
des peines qui sont ordõnees par les loix pour le faict du mauuais  
traictement? luy qui a si meschamment delaissé son espouse legi-  
time, de laquelle il auoit tant eu de biens, & qui le faisoit renom-  
mer par tout? & neantmoins il a bien voulu conuoiter des choses  
estranges & nouvelles, sans considerer que ie suis la seule qui me  
fais admirer d'vn chacun, & qu'il n'y a ccluy qui par ses escrits ne  
me defere l'honneur d'estre sa gouuernante, & fidelle compagne.  
C'est merueille, que ie ne daigne voir tant d'amoureux, qui me  
recherchent tous les iours, ausquels ie ne veux ny donner entree,  
ny les ouyr, bien qu'ils frappent souuët à ma porte, & m'appellent  
à haute voix par mon nom; & toutesfois cestuy-cy ne reuient

Rien de mor-  
tel n'est impos-  
sible à vn bon  
Orateur.

point à moy, & n'œillade que son amoureux que voilà. Je voudrois bien sçauoir, que peut-il esperer de luy, si ce n'est vn simple manteau? l'ay dit, Hommes-Iuges. C'est à vous à ne luy point permettre de me respondre par les reigles de ma harangue, car ce seroit chose injuste, que mon propre glauiue fut aiguisé contre moy. Qu'il responde s'il peut, suiuant les preceptes du Dialogue son bien-aymé.

MERCURE. Tu ne nous persuaderas point, Rhetorique, qu'il puisse respondre à la façon du Dialogue, ains il faut que son discours soit continu, & non à pieces rapportees.

LE SYR. Puis que mon aduersé partie treuue mauuais, Hommes-Iuges, que i'vse d'vne façon de parler vn peu plus longue que de coustume, & qu'il est ainsi que i'ay tiré d'elle-mesme tout ce que ie puis dire, ie ne vous tiendray pas longs discours, ains refusant les chefs & sommaires des accusations qu'elle me met sus, ie vous remettray toute l'affaire en main, pour la regarder & peser. Sçachez donc, qu'elle n'a rien dit de moy cy-deuant, qui ne soit veritable: Car i'aduouë qu'elle m'a nourry, & voyageât avec moy, m'a tousiours suiuy, & fait Citoyen de Grece; en quoy elle m'a grandement obligé, & ie la remercie de l'honneur que i'ay eu en son alliance. Mais elle ne me doit pas blasmer, si l'ayant delaissee, ie me suis retiré avec ce Dialogue: Et ie vous prie, Hommes-Iuges, de m'escouter vn peu sur ce poinct, & croire que ie ne diray rien de faux, sous ombre de quelque profit. Comme ie veis que ceste cy se iettoit hors des limites de la Modestie, & qu'elle n'vsoit plus de cet honneste habit, avec lequel ce Peanien l'auoit jadis espousee; ains qu'elle s'artiffoit, & se frisoit les cheueux à la façon des putains; outre, qu'elle paroissoit tousiours oincte de fard, & peignoit de ceruse ses jouës, ie commençay soudain d'entrer en suspicion, & d'espier secrettemēt en quel endroiēt elle tourneroit l'œil. Ie ne veux point parler du reste, & il me suffit de dire, que toute la nuit nostre carrefour estoit remply de rufiens enyurez, qui commettoient en son endroiēt plusieurs actes lubriques, & ne cessoient de frapper à la porte. Il y en auoit aussi, qui osoient bien entrer par force dans le logis, cōtre toute modestie. Neantmoins elle s'en rioit, & ce qui tourmentoit les autres, luy seruoit de plaisir. Elle les regardoit souuent du haut du logis, & les escouroit chanter avec vne voix assez rude, quelques chansons amoureuses; ou bien ouurant les portes secrettement, lors qu'elle pensoit que ie n'y prenois pas garde, elle se comportoit fort lasciu-

L'eloquence  
est vne machi-  
ne qui sert à  
ruiner & bastir.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ment, & s'accouplait avec eux. Et parce que ie ne pouuois endurer tout cecy, & ne voulois point d'ailleurs l'accuser d'adultere, ie m'en allay treuuer ce Dialogue que voicy, qui se tenoit tout contre nous, & le priay de me vouloir receuoir. Voilà, Hommes-Iuges, tous ces grands outrages que j'ay faitz à la Rhetorique. Car bien qu'elle n'eust intenté ceste action, si seroit-il bien raison, se me semble, estant aagé de quarente ans comme ie suis, de m'abstenir de tous ces tumultes, & laisser reposer les hommes de longue robbe, afin d'euitier par ce moyen, & les accusations des Tyrans, & les loüanges des meilleures personnes. Il vaut bien mieuz pour moy que ie me pourmene avec ce bon Dialogue, ou en l'Academie, ou au Lycee, & que ie dispute à loisir avec luy. Je pourrois rapporter icy plusieurs autres points, ô Iuges, lesquels i'obmets à present, vous priant de donner vne sentence qui soit conforme à nostre serment.

On se lasse de  
suiure tous-  
jours vne mes-  
me doctrine,  
& la diuersité  
contente l'es-  
prit.

**IUSTICE.** Lequel est-ce des deux qui a gagné ? **MERC.** C'est le Syrien qui a toutes les voix, horsmis vne seule. **IUSTICE.** C'est sans doute quelque Rhetoricien qui a opiné le contraire. Sus, Dialogue plaide à ton tour deuant les mesmes Iuges, & vous, demeurez assis en vos places ; Car vous aurez double loisir pour les deux procez.

**LE DIALOGVE.** Je n'auois pas resolu, Hommes-Iuges, de faire vn long discours deuant vous, mais bien d'expedier la chose en peu de paroles selon ma coustume. Toutesfois ie suis content de former mon accusation, suiuant le commun style de plaider, bien que ie sois fort ignorant en ceste matiere. Que cecy soit dict deuant vous par maniere de Preface. Quant aux actions que j'ay souffertes à tort, & à toute heure de cestuy-cy, elles se passent de ceste sorte. Je me faisois reuerer d'vn chacun, meditant plusieurs choses des Dieux, de la Nature, & de l'Vniuers, & marchois esleué sur les nuës en quelque lieu que ce fust, où l'on dict, que ce grand Iupiter, conduict son char par le Ciel, lors que cestuy-cy m'ayant retirée de ce plaisir, tandis que ie m'eslançois à la plus haute concavité, & montois par dessus le Ciel, ma rompu mes ailles, & rendu egal à la commune condition du vulgaire. Dauantage, il m'a osté ce masque Tragique, & m'en a appliqué vn autre Comique, & Satyrique. Bref, apres m'auoir donné pour compagnons l'Injure, la Gaufferie, & l'Impudence Cynique, me mettant en teste ces deux furieux personnages, Eupolis, & Aristophane, pour se mocquer de ce qui est beau & honneste, il a deterré vn certain  
Menipe

Menipe, qui est l'un de ces anciens chiens, fort prompt à abbayer, afin que, comme les autres, il me morde en riant. Ce n'est donc pas sans subject, que ie me plains d'auoir receu vne grande injure, moy, di-je, qui ne paroiss plus maintenant avec mon habit ordinaire, & qui ne fers plus que de badin jöüant des Comedies, où ie traite de matieres estranges, & qui ne sont propres qu'à faire rire les gens. Car ce que ie treuve le plus absurde, c'est que ie fais mestier de ie ne sçay quoy d'estrange, & ne vay plus à pied, ny en l'air, ains à la maniere d'un Centaure ie suis exposé à la veüe des regardans, comme quelque merueilleux spectacle.

MERC V. Que peux-tu respondre à cecy, Syrien?

LE SYRIEN. Ie vois bien, Hommes-Iuges, qu'il me faut icy soustenir vne querelle inesperee pardeuant vous: Car ie n'eusse iamais creu que le Dialogue eust ainsi parlé contre moy; luy, di-je, que j'ay receu & retiré lors qu'il paroissoit encore tout affreux à maintes personnes, & tout corrompu par les continuelles demandes qu'on luy faisoit. Pour ceste seule cause il monstroit ie ne sçay quoy de venerable de soy, sans que neâtmoins il se fist voir parmy le vulgaire. Premièrement ie l'accoustumay à marcher sur terre en vray homme, puis l'ayant laué de ses saletez, & mesme contraint à rire, ie le representay plus affable, & plus gracieux aux yeux de tous les regardans. Et parce que j'ay joinct la Comedie avec luy, il s'est acquis par ce moyen beaucoup de faueur & de bien-veillance enuers les Auditeurs, lesquels redoutans parauant les espines qui le couuroient comme vn herisson, n'osöient en approcher leurs mains. Au demeurant ie cognois fort bien ce qui le traueille le plus. C'est que me tenant assis pres de luy, ie n'ay pas accoustumé de mettre en auant ces questions de peu d'importance, sçauoir si l'ame est immortelle, & lors que Dieu fit le mōde combien il versa de mesures de vraye substance dans le vaisseau, auquel il temperoit toutes choses pour en faire vn meslange, & le remuer, ensemble si la Rhetorique, qui est vne petite piece de la Politique, n'est point la quatriesme partie de la flatterie: Car il prend autant de plaisir à disputer de telles subtilitez, que ceux qui ont la gale se plaisent à se froter. Ces propositions luy semblent si agreables, qu'il se leue aussi-tost qu'on luy dit, que tout le mōde n'est pas susceptible de comprendre les choses qu'il contemple subtilement, sur tout en matiere d'Idees. Il requiert tout cecy de moy, & cherche ses aisles pour s'eslancer en haut, sans voir ce qui est à ses pieds: Car ie ne pense pas qu'il m'eust voulu reprendre de

Le Satyrique  
n'est iamais  
plus à craindre  
que lors qu'il  
rit.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ce que l'ayant despouillé de ce vestement Grec, ie luy en ay donné vn qui est tout barbare, veu que ie paroiss moy-mesme estre tel. Le luy eusse fait tort de commettre telles fautes en son endroit, & laissant les loix en arriere, de luy oster son habit paternel à la façon des voleurs.

J'ay respondu, Iuges, le mieux que j'ay peu, & maintenant ie conclus à ce qu'il vous plaise donner vne mesme sentence que la premiere. **M E R C V R E.** Holà, Syrien, tu gagnes de tous les dix, & ce premier n'est point maintenant de mesme opinion que les autres: Aussi est-ce la coustume de donner à chacun vn lot percé, \* & d'enuier la fortune de tous les bons. C'est assez plaidé pour maintenant: Allez vous-en à la bonne heure; demain nous vuidrons toutes les autres causes.

\* C'est à dire, vn vainnement.

### A N N O T A T I O N S.

a *Claros.*] Ville d'Ionie proche de Colophone, fort celebre pour les fameux Oracles d'Apollon qui s'y rendoient. Manto fille de Tiresia, en icte les premiers fondemens, lors qu'elle se sauuoit de la furie des Epigones, vaincuteurs des Thebains.

b *Mache du Laurier.*] Les Pretresses, & autres telles personnes qui se mesloient de diuiner, auoient de coustume de macher du Laurier, (arbre d'Apollon) lors qu'elles vouloient estre inspirees d'une diuine fureur. Ronfard fait vne allusion à ceste coustume, en l'une de ses Odes, où il dit parlant de Cassandre:

*D'un gosier mache-Laurier  
l'oy crier*

\* C'est vn Poëte Grec qui a escrit de la guerre de Troye.

Dans \* *Lycophon ma Cassandre, &c.*

1 Lib. 10.

c *Au champ de Mars.*] Ainsi nommé, parce qu'il estoit consacré à ce Dieu. Les Romains s'y assembloient d'ordinaire pour y consulter des affaires les plus importantes à la Republique, & où il s'agissoit de quelques augures, presages, & diuinations.

d *Sumus.*] C'est vn promontoire au pays d'Attique, au dessus d'Athenes, & de Marathon. e *Ela.*] Contrée fort celebre, ainsi nommée d'un certain Ellené, fils de Deucaion, Thucydide la décrit au long.

f *Oron.*] Roy des Molosses, qui regnoit sept cens dix-sept ans ou enuiron, auant la fondation de Rome.

## DV CHERCHEVR DE REPEVE

FRANCHE, OV,

## QV'IL Y A VN ART D'ESCORNIFLEVR, ET HAPPELOPIN.

TICHIAS.

Il soustient qu'il y a vn art d'Escornifleur qu'il

**Q**VE veut dire, Simon, que tous les autres hommes soient libres, ou s'exerçans à quelque art, par lequel ils puissent seruir

tant à eux-mêmes qu'à autry, tu es le seul, qui n'as point de me-  
stier, duquel tu ayes moyen de tirer quelque fruit, ou bien en ay-  
der vn autre, & luy en faire part?

LE HAP. Pourquoy me fais-tu ceste demande Tichias? Je ne  
sçay ce que tu me veux dire, si tu ne m'interroges plus clairement?

TICH. Y a-t'il quelque art, auquel tu sois sçauant, & expert, com-  
me pourroit estre la Musique? LE HAP. Nenny par le Dieu Iu-

piter. TICH. Es-tu Medecin? LE HAP. Non. TICH. Geometrien?

LE HAP. Encore moins. TICH. Et Rhetoricien, car tu es aussi re-  
culé de la Philosophie, que la contagion mesme du vice en est

esloignée. LE HAP. Dy ce que tu voudras, & encore dauantage  
s'il t'est possible, ie te conseille de ne te point mettre en peine de

me reprocher les choses que i'ignore desjà; car ie confesse que ie  
suis encore plus inhabile que tu ne penses pas. TICH. Il peut bien

estre aussi que la difficulté de ces arts t'a distraict de leur apprentis-  
sage. Mais ne sçais-tu point quelque mestier? N'as-tu pas appris

l'estat de Masson, ou de Sautier, car tes reuenus ne sont pas si  
grands, que tu n'ayes besoin de sçauoir quelque chose pour gai-

gner ta vie? LE HAP. Tu dis bien, Tichias, mais si est-il bien vray  
pourtant que tous les arts, dont tu viens de parler me sont inco-

gneus? TICH. Ne s'en treuue-t'il pas quelqu'un que tu sçaches?  
LE HAP. Ouy ie t'asseure; & c'est vn si bon mestier, que sans

doute tu le louerois toy-mesme, si tu le sçauois? I'en sçay parfai-  
tement tous les preceptes, quoy qu'il ne me soit pas si facile que

tu dirois bien de les exprimer par paroles? TICH. De quel  
mestier me parles-tu? LE HAP. Ie ne suis pas encore bien exer-

cé à faire des harangues entieres à sa louange: toutefois il t'est fa-  
cile de cognoistre que ie n'ignore point tout mestier, puis que

i'en sçay vn, lequel ie t'apprendray vne autrefois. TICHIAS.  
Dy-le moy, ie te prie tout maintenant, car ie suis impatient

d'attendre. LE HAP. Possible qu'il te sembleroit bien estrange,  
si tu l'entendois? TICH. Et voilà pourquoy, i'ay tant de desir de

le sçauoir. LE HAP. On te le dira vne autrefois, Tichias.  
TICH. Laisse-moy tous ces delais à part; & si la honte ne te

retient, declare le moy maintenant. LE HAP. C'est le mestier  
d'Escornifleur, & Happelopin. TICH. Quoy? Y a-t'il celuy,

Simon, si fol, & hors de son sens, qui vueille soustenir que ce soit  
vn art? LE HAP. C'est donc moy-mesme? Que si tu m'appelles fol,

parce que ie ne sçay point d'autre mestier, tu t'en dois prendre à  
ceste mesme folie, & te desister de m'accuser si aigrement comme

Chacun louë  
ce qu'il aime,  
soit bon ou  
mauuais.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

tu fais; car l'on dit, que ceste Dceffe est fascheuse enuers ceux qui la reprennent; & bien dauantage, qu'elle a de coustume d'excuser les coupables, des crimes par eux commis, comme si elle mesme en estant la cause, en prenoit toute la faute sur foy. TICH. Y a t'il donc vn art de Happelopin, Simon? LE HAP. Ouy vrayement il y en a vn, duquel ie suis moy-mesme l'inuenteur, & l'auteur. TICH. Tu es donc vn Happelopin? LE HAP. Ie le suis, Tichias, & si ie ne m'offence pas d'estre ainsi nommé. TICH. N'as-tu point de honte de te donner vn si beau titre toy-mesme? LE HAPPE. Vrayement nenny; au contraire, ie serois bien plus honteux, si ie ne le disois. TICH. Que si nous voulons te faire cognoistre à ceux qui ne scauent qui tu es; comment te nômerons nous? Dironsnous que tu es Happelopin? LE HAP. Vous me ferez beaucoup plus de plaisir de m'appeller ainsi, que si vous me disiez estre Phidias le Statuaire: Car ie ne prens pas moins de plaisir en mon art, que le mesme Phidias estoit ayse d'auoir fait la statue de Iupiter. TICH. Mais de verité, lors que ie considere cecy plus attentiuement, vne chose me semble fort ridicule. LE HAP. Qui est-elle? TICH. C'est que quand nous t'escriuons de dehors, il faudra que nous donnions ceste inscription à nos lettres: *A Simon le Happelopin soit donnee la presente.* LE HAP. C'est tout vn, tu me feras plus de plaisir, que si tu me disois, Adieu Monsieur le Philosophe. TICH. C'est peu de chose que tu t'esiouïsses de ce nom, mais encore y a t'il à considerer vne autre grande absurdité? LE HAP. Dy la dōc? TICH. Sçauoir, si cet art doit par nous estre mis au rang des autres, ou bien, si estans interrogez de quelle espèce il est, nous ne respondrons point, de l'art de Happelopin, comme nous auōs accoustumé de respondre de celuy de Grammaire, ou de Rhetorique, quand nous en sommes interrogez?

LE HAP. Ie te veux preuuer, Tichias, qu'il n'y a point d'art qui merite mieux d'estre ainsi nommé, que cestuy-cy dont ie fais profession. Que si cela t'agree, comme ie pense, ie ne feray point de difficulté de t'en dire mon opinion, bic que ie n'y sois pas beaucoup porté, comme i'ay dit cy-deuant. TICH. Quand ces choses seroient encore plus basses, il n'y a point de doute, que la Verité les pourroit faire paroistre haut esleuees. LE HAP. Parlons donc premierement de cet art, afin d'examiner à bon escient sous quel genre de definition il est contenu, car en detchifrant les autres arts, nous paruiendrons en particulier à la cognoissance de cestuy-cy. TICH. Dy moy, qu'est-ce que tu appelles art si tu le sçais? LE

L'impudent  
fait gloire de  
ce que l'hōme  
modeste im-  
pure à blasme.

H A P. Art n'est autre chose (selon qu'il me semble l'auoir ouy dire à quelque sage homme) qu'une assemblée, ou amas de preceptes exercez, qui tendent à quelque fin vtile à la vie. TICH. Vrayement tu t'es bien souuenu de la definition que tu as apprise de luy. LE H A P. Or si l'art de Happelopin conuient à toutes ces choses, il est bien raisonnable qu'il soit tenu pour tel. TICH. Ce que tu dis est tres-veritable. LE H A P. Sus donc, considerons en particulier, si ma definition ne conuient pas à l'art d'Happelopin, l'adaptant à toutes autres especes d'art: mais non pas de la façon qu'on frappe le pot de terre, de peur qu'il ne sonne le cassé; car il faut que cet art contienne en soy l'inuention de ses preceptes, comme font tous les autres; & il est besoin que du commencement il rencontre vn hoste qui le sçache entretenir: Autrement nous pourrons dire, que les Monnoyeurs ou Banquiers ont quelque art, par lequel ils sçauent subtilement cognoistre les fausses pieces d'avec les bonnes; & que cestuy-cy, sans l'ayde de quelque art que ce soit, peut discerner les meschans parmy les bons, principalement si nous auons esgard, que les mœurs des hommes ne paroissent pas soudain telles qu'elles sont, comme fait la monnoye. Le sage Euripide a repris cecy fort à propos, par ces vers.

*Definition de  
l'Art.*

*L'on ne cognoist pas les hommes par l'exterieur, car ce n'est qu'une vaine monstre.*

*En l'homme on ne void point paroistre  
De lineament ny de traict,  
Par lequel on puisse cognoistre,  
S'il a commis quelque forfait.*

D'où il faut inferer que l'art d'Happelopin n'a point son pareil, comme celuy qui cognoist mieux les choses obscures & cachees, que ne sçauroit faire l'art des Deuins. Ne te semble-t'il pas que c'est vne chose qui depend d'un grand esprit, & tout plein de belles inuentions, de sçauoir proferer des propos bien conuenables, & faire des choses, par lesquelles on se rende familier, aimable, & agreable à son hoste? TICHIAS. Ouy vrayement. LE HAPPELOPIN. N'est-ce pas beaucoup de paroistre parmy les banquets, & surpasser en autorité tous ceux qui par leur négligence ne se sont point acquis ce bel art? Pense-tu que le Happelopin puisse faire tout cela sans vn grand iugement, & sans vne admirable industrie? TICHIAS. Nenny sans doute. LE HAPPELOPIN. Il n'appartient pas à vn homme grossier & ignare de cognoistre ce qui est bon ou mauuais en vne viande, puis que le noble Platon dit, Que celuy qui veut traicter ses amys

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

en vn banquet, ne peut s'en acquitter comme il faut, il n'est bon Cuisinier, & ne sçait la maniere d'apprester les viandes. Par où tu apprendras que l'art d'Happelopin ne s'attribuë pas seulement vne simple cognoissance, mais bien vn long exercice. Les autres arts demeurent souuent plusieurs iours, nuicts, mois, & annees, sans estre exercez, & neantmoins leurs possesseurs ne les perdent point; mais quant à la cognoissance du Happelopin, si l'on ne la met tous les iours en vsage, elle se perd tout aussi-tost avec son ouurier. Ce seroit folie de rechercher l'vtilité de l'art de Happelopin, tendant à quelque fin de la vie, puis que pour moy, ie ne treuve rien plus vtile que le manger & le boire, qui sont des actions, sans lesquelles la vie des hommes ne peut subsister. **TICHIAS.** Ie t'aduoüe celà. **LE HAPPELOPIN.** Ce n'est pas de mesme du chercheur de Repuës-franches, & de la force & beauté qui ne se fondent point sur les preceptes d'aucun art. **TICHIAS.** Tu dis vray. **LE HAPPELOPIN.** Ce que ie treuve encore de plus admirable en cecy, c'est que nostre mestier ne manque point d'artifice, & est par consequent profitable à son possesseur. Si tu auois pris charge toy-mesme de gouverner vn nauire sur mer, & qu'il suruint tout à coup vne tourmente; toy, qui n'es point expert en l'art de nauiger t'eschapperois-tu du naufrage? **TICH.** Nenny. **LE HAPPELOP.** Ne faudroit-il pas que tu en accusasses le defaut de l'art, qui auroit esté cause de ta perte? **TICH.** Ie te l'accorde. **LE HAPPELOP.** Tellement que nous sommes conseruez par l'art, & non par l'ignorâce? **TICH.** Celà est ainsi. **LE HAP.** C'est donc vne chose manifeste qu'il y a vn art de Happelopin? **TIC.** Il semble en effet que ce soit vn art. **LE HAP.** Si sçay-je bien pourtant qu'il y a eu de fort bons Pilotes, & des Cochers bien experts, lesquels ont fait naufrage, & se sont laissez cheoir en bas, d'où s'est ensuiuy, que les vns ont esté estropiez, & les autres occis tout à fait. Mais pour ce qui est d'vn chercheur de lippees aucun ne luy sçauroit objecter qu'il ayt iamais fait naufrage. De maniere que si ceste action d'Escornifleur n'est point esloignée de l'art, comme n'estant pas vne faculté, ains vn amas de preceptes, pratiquez, experimentez, & mis en vsage, il nous faut confesser que c'est vn art. **TICHIAS.** Tes arguments en donnent des conjectures; mais rapporte nous quelque noble fin de l'art de Happelopin? **LE HAPPELOPIN.** Tu dis bien, Tichias. Or il me semble que tout celà se peut expliquer par ceste definition. La queste qu'on fait des bons morceaux est l'art des viandes

Les meilleurs  
Maistres ne  
sont pas exépts  
des plus mau-  
uais coups.

& des breuages , ensemble des propos qu'on doit tenir pour les auoir, qui n'a point d'autre fin que la Volupté. TICHIAS. Tu n'as pas mal definy cet art ; toutesfois prends garde que tu ne fasses vne querelle avec les Philosophes , pour ce qui touche la fin d'iceluy. LE HAPPELOPIN. Il suffit bien que ce soit icy la seule fin & de la felicité , & de la Repuë-franche : car ce grand Homere , en admirant la vie d'vn chercheur de lippees , comme la plus heureuse de toutes, il dict ainsi,

*La meilleure fin que ie voye,  
Laquelle il faut plustost choisir,  
C'est de passer ses iours en toy,  
Et viure au monde à son plaisir;  
S'asseoir aux tables plus exquises,  
Des mets goûter les friandises,  
Et estre pres d'un Eschanson,  
Qui remplisse tousiours la coupe,  
D'une delicate boisson,  
Pour resionir toute la troupe.*

Et comme s'il n'auoit pas assez admiré ce bon-heur, il rend son opinion beaucoup plus manifeste par ces paroles.

*Voicy doncques la fin la plus belle de toutes.*

Par'ou il demonstre que c'est vne heureuse vie que celle d'vn Happelopin , & chercheur de Repuës-franches. Or il n'attribue pas ces paroles à quelque hōme de basse estoffe, ains au plus sage qui fust de son temps. Que s'il eut desiré, suiuant les Stoïques, de louëren Vlyse la Vertu pour fin, il eust pū dire cecy, quand il amena Philotecte de Lemnos, quand il assiegea Troye, quand il retint les Grecs qui se preparoient à la fuitte, quand il entra dans Iliion d'assaut ; & bref lors qu'il se precipitoit soy-mesme pour estre navré de hōteuses playes, & qu'il estoit vestu d'vn habit sale, & tout à fait Stoïque. Mais il ne fit pour lors aucune mention d'vne fin si noble & si excellēte. Il en parle encore moins, lors que menāt vne vie d'Epicuriē il habitoit avec la belle Calypsō, & qu'il luy estoit permis de viure à la Volupté, de coucher au liēt d'Arh-lāte, & de posseder à souhait tout ce que sō cœur desiroit. Et neātmoins il dict bien, qu'il contrefaisoit le Happelopin entre les Feaces: Or est-il que les Happelopins s'appelloient pour lors Detymons. C'est la raison qu'on se remet en memoire cēs beaux vers,

# LES OEUVRES DE LUCIAN.

puis qu'on n'est pas content de les ouyr, si l'on ne les repete plusieurs fois.

*Que les Happelopins environnent les tables,  
Et qu'on n'y voye rien que des mets delectables.*

*Definition de la  
Volupté.*

*Des controverses  
d'Epicure.*

*De la felicité du  
Happelopin.*

Il est bien vray, qu'Epicure ayant trop impudemment arraché ceste fin aux Chercheurs de Lippees, en a fait son propre, & l'a tourné à sa felicité. Que cela soit vn vray larrecin, & qu'Epicure n'ait aucun soucy de la Volupté, mais bien l'Escornifleur, tu le peux coniecturer de ceste maniere. La Volupté n'est autre chose qu'un estat tranquille du corps, & l'esprit du Voluptueux ne doit point estre agité d'aucun soing ny de fascherie quelconque. Le Happeloppin a tous les deux; l'Epicurien tout au contraire ne pratique ny à l'un ny l'autre: Car il ne se peut faire autrement qu'il ne se tourmente, & consume, non seulement des fatigues du corps, mais des tourments de l'esprit, lors qu'il ne cesse iamais de disputer du rond de la terre, des mondes infinis, de la grandeur du Soleil, de ses esloignements; des premiers Elements, & des Dieux, soit qu'il y en ait, ou non, & mesme de la fin des choses. Le Happeloppin est exempt de tous ces soucis, car il estime que toutes choses se portent bien, & que ses affaires ne scauroient estre en meilleur estat qu'elles sont, sans qu'aucun scrupule de telles folies luy ronge la teste. Il mange à son aise, & dort sur son dos, tenant les mains, & les pieds estendus de son long, à l'imitation d'Ulysse, lors que tirant l'auiron il nauigeoit en son pais. Encore n'est-ce pas seulement pour cecy, qu'Epicure ne iouit d'aucune Volupté. Il faut considerer que quiconque ait esté ce sage homme là, ou il auoit dequoy manger, ou non. S'il n'auoit pas dequoy, vrayemēt il ne viuoit point à la Volupté, & ce n'estoit point vne vie que la sienne: Que s'il en auoit, cela prouenoit de soy-mesme, ou d'autrui: S'il d'autrui ce qu'il doit manger, il est Happelopin; si de soy-mesme, il ne vit pas voluptueusement. TICH. Pourquoi non? LE HAP. Parce qu'encore qu'il ait des viandes à foison, il faut necessairement Tichas, que beaucoup de choses s'ensuiuent de ceste vie; Car il est besoin, que quiconque veut viure à son aise, sous la conduite de la Volupté, se laisse porter entierement à tout luxe. Qu'en dis-tu, Tichias? TICH. Il me le semble ainsi. LE HAP. Concluons donc, qu'il ne sera pas difficile à celuy qui est bien fourny des choses requises au mesnage, de recouurer tout ce que son appetit requerra: Au contraire celuy qui n'aura point de richesses, ne iouira point de ces voluptez en façon quelconque: Par ainsi,  
si Epicure

si Epicure est pauvre il ne pourra iamais estre sage, ny obtenir la fin de la volupté, laquelle il s'est proposée. Je diray bien dauantage, c'est que le riche mesme qui manie des monceaux d'or, & d'argēt, & auquel par l'assistance de ses richesses, il est bien facile de rassasier ses appetits dereiglez, n'atteindra iamais à la fin de la volupté qui luy est mise au deuant. Pourquoy celà? parce qu'il ne peut estre autrement que l'homme qui depense son bien, ne soit trouuillé de plusieurs fascheres. Ores il faudra qu'il se fasche contre le cuisinier, pour auoir mal assaisonné les viandes: Tantost s'il dissimule sa nonchalance sans en faire bruiēt, il mange des pastiseries qui n'ont point de goust, & par consequent le voilà priué de la felicité qu'il pretend: Puis, il reprendra le Maistre d'Hostel de ce qu'il n'a pas bien pris garde au mesnage. Ces choses ne vont elles pas ainsi? TICH. Par le Dieu Iupiter, il me le semble. LE HAP. S'il est necessaire que tout cecy aduienne à Epicure, le miserable ne paruiendra point à la fin de la volupté. Il n'en est pas de mesme du Happelopin: il n'a point de cuisinier, contre lequel il doiue se fascher pour sa negligence, point d'heritage, point de mesterie, ny d'argent qui le puisse prouoquer à courroux contre son seruiteur. Et toutesfois il a tousiours à manger & à boire, sans qu'il y ait chose quelconque qui le trouble comme Epicure.

*Des ennuyes & fascheres du Riche.*

Il appert par les raisons que ie viens d'alleguer, & par plusieurs autres qu'il y a vn art d'Escornifleurs & Happelopins: maintenant il faut que ie monstre, comme s'est le plus noble de tous les arts. Premièrement ie feray voir en general, qu'il n'y a point d'art qui luy soit pareil, & en particulier aussi: Tous les arts (à parler generally) luy sont inferieurs en ceste maniere. Le traual & la peur des coups sont des accidents inseparables de tous les autres arts, & iamais il ne s'est treuue aucun, qui n'en ayt endure la touche: Mais l'on peut apprendre parfaitement & sans peine ce seul art, duquel ie fais profession. Car, qui sortit iamais du banquet en pleurant; comme nous voyons les petits enfans accourir la larme à l'œil à leurs precepteurs? Où treuuera-t'on celuy, qui s'en allant en vn festin ait oncques esté apperceu triste & chagrin, comme ceux qui ont accoustumé de se treuuer parmy les Colleges? Le Happelopin s'en va volontairement au banquet; estant le plus desireux de tous de sçauoir son mestier. Mais quant à ceux qui se peinent d'apprendre les autres arts, ils les abhorrent si fort, que quelques-vns s'enfuyans les reiettent avec vne extreme haine.

II. Il faut encore considerer, que les parens honnoient ceux de

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

leurs domestiques qui ont fait quelque bel ouvrage des mesmes salaires que le Happelopin. Ainsi m'aydent les Dieux (disent-ils) ce garçon a bien fait ces lettres : dōnez luy quelque chose à manger. Et au contraire ; il n'a que brouillé le papier, ne luy baillez rien ; car ces deux actions semblent deuoir estre recompensees, l'une d'honneur, & l'autre de peine.

III. D'auantage, en matiere de tous les autres arts, nous y receuons à la fin ce que nous auons, & en cestui-cy du commencement. Puis, apres qu'on en a l'acquisition, ils distribuent à ceux qui les suiuent le doux & desiré fruit de la volupté. Pour à quoy paruenir le chemin est long & fort rabeux. Mais quāt à la queste des lopins, elle a cela de bon entre tous les autres arts, qu'elle iouyst tout aussi-tost de son artifice, & apporte du gain au mesme instant qu'elle est commencee.

III. Tous les autres arts n'ont esté inuentez que pour gagner sa vie en trauaillant. Mais le mestier de Happelopin fournit de viures en abondance à son maistre, soudain qu'il s'adonne à ceste vacation. Ne vois-tu pas bien que le laboureur ne trauaille pas aux champs pour l'amour de les cultiuer seulement, & que le forgeron en battant l'enclume a vn autre object que de forger ? Le Happelopin n'en fait pas de mesme, & il n'est attentif qu'à son seul ouvrage.

V. Au demeurant ie ne pense pas qu'il y ait celuy qui ne sçache bien que ceux qui suiuent le commerce des autres arts meinent vne vie si penible, qu'à peine font-ils à chasque mois vn ou deux iours de feste. Et c'est la cause pour laquelle les Citez ont accoustumé de celebrer des festes avec vne solemnité commandee vne fois l'an, ou de mois en mois, & alors tout le peuple se resiouit d'vn esprit plus tranquille. Quant au Happelopin, il est presque en repos trente iours entiers ; car tous les iours luy semblent estre consacrez aux Dieux.

VI. En outre il est necessaire que ceux qui desirent s'employer aux autres arts avec quelque reputation, soient aussi sobres en leur boire & en leur manger, que ceux qui gisent au liēt malades. Car celuy qui ayme à faire bonne chere, & à boire plus qu'il ne faut, n'est aucunement propre à l'estude.

VII. A quoy i'adjouste que les autres arts ne peuuent point apporter de profit à leurs Maistres, sans leurs instruments ; attendu qu'on ne peut, ny jouër du haut-bois, sans haut-bois, ny sonner de la lyre, sans lyre, ny cheuaucher sans cheual. Mais ce noble

art est si bon, & de si peu de peine à son artisan, qu'il le fournit de toutes sortes de viandes, & il en peut vser commodement, bien que tous instruments luy defaillent.

VIII. En l'apprentissage des autres arts, nous payons salaire à ceux qui nous montrent, & tout au contraire nous receuons de bons gages en apprenant cestuy-cy.

IX. Il ne se treuve point d'art qui n'ait son particulier Professeur, hors-mis celuy de Happelopin, lequel nous est inspiré par ie ne sçay quel destin, tout ainsi que la Poësie, selon le dire de Socrates.

X. Nous ne pouuons exercer les autres arts, ny en voyageant, ny en nauigeant; Et toutesfois le Happelopin met en v'sage le sien, faifant l'vn & l'autre.

TICH. Ce que tu dis est tres-veritable.

XI. LE HAP. Cet art n'est pas comme les autres, Tichias; Ils ont tous besoin d'estre assiste de quelqu'vn; mais cestuy-cy se passe de l'ayde de tout le monde.

TICH. Mais quoy? ne te semble-t'il point que ceux-là sont injustement, qui prennent le bien d'autruy? LE HAP. Et pourquoy non? TICH. Que veut dire donc que le Happelopin est le seul, lequel vsurpant ce qui n'est pas à luy, n'est point estimé coupable d'injustice?

XII. LE HAP. Je ne sçauois te respondre à ceste demande: Mais si sçay-je bien que les principes & apprentissages des autres arts sont abjects & simples; là où celuy du chercheur de lippees est fort noble & excellent. Car tu ne treuueras point que ce beau nom d'amitié si fameux & renommé par tout le monde, soit autre chose que le commencement de l'art de Happelopin. TICH. Que veux-tu dire par là? LE HAP. Qu'aucun n'inuite au banquet vn sien amy, ou vn homme incognu; ains il est necessaire qu'il ait contracté vne estroicte amitié avec luy, auant que l'admettre à sa table, & aux mysteres de ce bel art. J'ay souuent ouy dire moy-mesme, Que l'on ne peut iuger de l'amy, qui n'a iamais beu ny mangé avec nous. Par où il est demonstré, Qu'il n'y a que celuy en la compagnie duquel l'on boit & mange souuent, qui merite le tiltre de fidelle amy. Celà suffit pour te faire cognoistre que cet art a de la presceance sur tous les autres.

XIII. L'homme exerce tous les arts, se tenant assis ou debout, à force de trauailler, & à la suëur de son visage, comme s'il estoit en perpetuel esclauage. Mais le Happelopin v'se de son art cōme emācipé de seruage, & avec vne merueilleuse tranquillité d'esprit.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

XIII. Ce seroit en vain que ie rapporterois icy les enseignemēs infailibles de la felicité du chercheur de lipées, puis que, comme dit Homere, vn tel homme ne laboure aucun heritage avec la charruē, ains sans labourer, ny semer il s'acquiert toutes choses par le mestier d'Escornifleur.

XV. D'auantage, ie ne vois point qu'il y ait rien qui sçeust empescher le Rhetoricien ou Mathematicien, ou le fondeur de cuire d'exercer librement son art, pour meschant qu'il fust. Mais il ne faut pas que ce soit vn sot, ou vn homme de mauuaise vie, qui se messe du mestier de Happelopin.

TICH. Dieux! comment tu nous as loué l'art d'Escornifleur! Vrayement tu me fais prendre enuie de deuenir Happelopin au lieu de ce que ie suis à present.

LE HAP. Il me semble que i'ay assez bien demonstté comme l'art d'Escornifierie est vnique en son espee, & n'a point son pareil. Il nous reste à considerer maintenant de quelle façon il surpasse les autres arts. Ce seroit chose trop ridicule de le comparer aux mestiers plus abjects, puis que nous pouuons faire voir à l'œil, que les principaux arts cedent tous à son excellēce. Il n'y a celuy qui ne sçache que la Philosophie & la Rhetorique n'ont point leurs semblables, tant pour leur noblesse, que pour la cognoissance qu'elles nous donnent des choses. Tellement qu'ayant vne fois preuue que nostre art est encore meilleur que ceux-cy, chacun pourra bien inferer qu'il marche deuant tous les autres arts, & les deuance d'autant de degrez que faisoit Nausica ses seruantes en grandeur & beauté de corps.

I. Premièrement la Philosophie & la Rhetorique ne luy sont point comparables, pour ce qui touche la substance de l'art; car cellelà consiste en la nature & non ceste-cy. Tous n'ont pas vne mesme opinion de la Rhetorique, & quelques-vns l'estiment estre vn art, les autres tiennent qu'elle est separée. Il y en a plusieurs aussi qui croyent que ce soit quelque meschante imposture d'art, ou telle autre chose. L'opinion des hommes qui disputent de la Philosophie n'est pas autre que celle-cy. Les Epicuriens, Stoiciēs, Academiques, & Peripatericiens, ont tous des iugemens differents en ces matieres. Et pour le dire en vn mot, l'vn soustient que la Philosophie est vne chose, & l'autre opine diuersement. Ils sont encore en dispute pour le iourd'huy sur ces questions, & il ne semble pas à les ouyr, que leur art soit vnique.

De tout ce que ie viens de dire ie puis tirer ceste consequence

Toutes les opinions ne sont pas dans vne teste, sur tout en matiere de science.

que tout ce qui n'a point de substance n'est pas vn art ; car pourquoy difons nous que l'Arithmetique est vniue, si ce n'est parce que deux fois deux font quatre, parmy nous, & entre les Perles, & qu'il n'y a point de difference en cecy, soit parmy les Grecs, ou les Barbares. Ne voyons nous pas qu'il y a diuerses Philosophies, qui sont discordantes en leur principe, aussi-bien qu'en leur fin? **TICH.** Tu dis vray, car ils affirment eux-mesmes qu'il n'y a qu'une Philosophie, & ils sont auteurs de plusieurs. **LE HAP.** Cela seroit tollerable aux autres arts, & quelqu'un pourroit bien soustenir, que leur cognoissance n'est, ny muable, ny ambiguë. Mais où treueroit-on l'homme qui voulust affirmer, que la Philosophie fust necessaire, n'estant ny simple, ny vniue, ains autant differente qu'un concert d'instruments discordants: Car il n'y a pas vne seule science, ou maniere de philosopher, puis que j'apperçois qu'elles sont plusieurs en nombre. On en pourroit dire de mesme touchât la substance de la Rhetorique; veu que c'est vn signe tres-certain que le principe de cet art n'est point probable, duquel la cognoissance n'est pas vniue, puis que tous les Rhetoriciens ne tiennent pas de mesmes opinions sur chaque chose qui leur est proposee, ains se debattent sur les preceptes de leur art. Que si on les interroge, qu'est-ce que Rhetorique, & s'ils respōdent qu'elle est vniue, voilà qui oste l'essence de ce qui est recherché. C'est bien autre chose, que l'Escornifierie, laquelle tant parmy les Grecs, que les Barbares n'est iamais differente de foy, attendu qu'on treuve par tout vne seule, & mesme maniere d'escornifier. En outre il n'y a point entre les flagorneurs, d'inventeurs de diuerses sectes, comme sont les Stoïques ou les Epicuriens qui se contredisent en leurs preceptes. Ils ont tous vne mesme professiō & vn commun accord des actions & de la fin; ce qui me fait croire par les raisons que j'ay cy-deuant apportees, que l'art de Happelopin est quelque excellente & singuliere sagesse. **TICH.** Tu me sembles auoir assez bien debattu cecy, mais comment me monstreras-tu que la Philosophie est aussi inferieure à ta profession de Happelopin en plusieurs autres choses?

**II. LE HAP.** C'est en ce qu'aucun Happelopin n'a iamais aimé la Philosophie: & neantmoins les histoires nous font foy que diuers Philosophes se sont veus espris du desir d'Escornifierie, duquel ils sont encore detenus à present, **TICH.** Quels Philosophes pourrois-tu m'alleguer, lesquels ayent fait l'office de Happelopins? **LE HAP.** Tu ne les cognois que trop, **Tichias**, bien que tu

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

faces semblant de n'en sçauoir rien, craignant que par là, ie ne leur attribué plus de honte que de loüange. **T I C H.** Par le Dieu Iupiter, ie ne pense pas à celà, Simon; toutesfois ie suis bien estonné en moy-mesme, qui sont ceux que tu pourrois mettre en auant lesquels se sont iamais adonnez à ce mestier? **L E H A P.** Tu fais le fin, & veux paroistre ignorant de la vie de ceux, lesquels ayant nris par escrit les actions des Philosophes, les ont delaissees à la posterité: & il ne se peut faire autrement, que tu n'en ayés leu quelque traict. **T I C H.** Si est-ce par Hercule, que i'ay vn merueilleux desir de sçauoir quelles sont ces personnes? **L E H A P.** Ie te monstreray ces Philosophes, & te les diray tous par leurs noms. Sçache qu'ils n'estoient point de trop basse condition, mais les plus releuez de leur temps: & ie leur ferois tort si ie disois autrement. Eschines le Socratique ayant composé des longs Dialogues avec vne merueilleuse netteté de paroles, tira droict en Sicile, apportant ses deuis avec soy, afin de se faire cognoistre par leur moyen à Denys le Tyran: Et bref ayant leu Miltiades, comme il vid qu'il ne s'estoit pas acquis vne petite loüange, il passa tout le reste de ses iours en Sicile, & dit Adieu aux disputes de Socrates, pour seruir d'Escornifleur à Denys. Ne m'accorderas-tu point aussi qu'Aristippe le Syrenien estoit l'vn des plus excellents & subtils Philosophes de son temps? **T I C H.** Il est vray. **L E H A P.** Or luy-mesme fit son sejour dans Syracuse, & fut le Happelopin de Denys, lequel le prisà plus que tous ses autres Escornifleurs; car il estoit doué d'vne admirable industrie, & fort propre à cet art; à cause dequoy Denys souloit enuoyer tous les iours ses Cuisiniers deuers luy; affin qu'ils apprissent plus mignardement leur Estat sous vn si grand Maistre: Tellement que cestuy-cy n'exerçoit pas mal son art selon la dignité requise. Quoy? n'est-il pas vray que vostre noble Platon, ne voyagea point pour autre subject en Sicile? Et de verité s'estant meslé de faire le Happelopin, durant quelques iours, il quitta soudain son entreprise, à cause de son ignorance en cet art. Mais estant de retour dans Athenes, apres qu'il se fut exercé à l'estude, il nauigea pour la seconde fois en Sicile, où ayant esté quelque peu de iours, il fut reietté par Denys, comme inhabile à l'art de Happelopin. Il en aduint de mesme à Nicias, qu'à Platon. **T I C.** Dy-moy ie te prie, Simon, que t'a dit celà de Platon? **H A P.** Plusieurs, & entr'autres Aristoxene grand personnage, & doué d'vne heureuse memoire, lequel fut le Happelopin de Neece. Tu sçais assez qu'Euripide a tousiours esté le flagorneur

*De certains Philosophes, qui ont seruy d'Escornifleurs aux Princes de leur temps.*

d'Archelaus iusques au bout de son aage, & Anaxarque celuy d'Alexandre. Aristote mefme s'est meflé de cet art, & en a fait vn essay ensemble de tous les autres. Voilà comme les Philosophes se sont adonnez à l'art d'escornifler, à l'imitation des Happelopins; Mais on ne me scauroit alleguer vn Happelopin, qui ait oncques eu desir de Philosopher? Que s'il faut mettre au rang d'vne grande felicité de n'estre point tourmenté de faim, travail-  
lé de soif, ny contrainct de froid, le Happelopin est le seul qui se peut dire exempt de toutes ces incommoditez: tellement qu'on pourra bien trouver plusieurs Philosophes qui ont souffert la faim, & la soif, mais point de Happelopins. Car autrement le Happelopin ne meritoit point ce nom, ains plustost d'estre appellé miserable, mandiant de porte en porte, & semblable à vn Philofophe. TICH. Vrayement tu m'en as bien conté, mais comment me proueras-tu, que l'art de l'Escornifleur est meilleur que celuy du Philofophe ou du Rhetoricien? LE HAP. Il me semble qu'en la vie de l'homme il y a deux faisons; l'vne de paix, & l'autre de guerre: Il est donc necessaire qu'vn chacun se face cognoistre par les arts, & que les mortels en estant douez se manifestent eux-mesmes. Parlons premierement du temps de guerre, & de ceux, lesquels durant les dangers sont les plus vtiles de tous, tant à eux-mesmes en particulier, qu'à toute la Republique. TICH. Quel est ce grand combat que tu me viens maintenant annoncer? En verité ie ne puis tenir le rire, quand ie considere à part moy, que sera-ce d'vn Philofophe, estant comparé avec le Happelopin? LE HAP. Or afin que tu ne sois si esonné, & ne penfes point que mes paroles soient dignes de mocquerie, supposons ce que ie m'en vay te dire. Si l'on est aduertty à l'impourueu que les ennemis soient entrez de force dans le pays, il faut necessairement qu'on leur aille au deuant pour leur faire teste avec vne compagnie de gens de guerre; de peur que leur donnant vne fois l'entree dans nos terres ils ne desrobent tout nostre bestial, & despeuplent nos champs. Cependant le Magistrat fera publier, que les ieunes gens s'assemblent pour faire eslection de quelques-vns d'entre-eux, & renvoyer les autres. Supposé qu'il y ait parmy eux quelques Philofophes, Rhetoriciens, & Happelopins, & qu'ils mettét bas leurs vestemens, veu qu'auant que prendre les armes, il se faut premierement despouiller. Regarde ie te prie vn chacun de ceux-cy par ordre, & choisis les corps qui tesembleront les plus propres à la guerre. Tu verras ceux-là maigres, passés, & tous dechar-

Ce n'est pas vne vraye felicité d'estre exempt de toutes les incommoditez que le monde abhorre.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

nez pour la difette des viandes ; comme s'ils estoient defia tous navrez , & remplis de playes : Et il est vray-semblable que ce seroit vne chose du tout ridicule de croire telles gens capables d'endurer vne escarmouche ; de se treuver dans vne meslee , & de soutenir vn assaut à trauers la poussiere & les coups. Ils auroiét bien plustost besoin eux-mesmes qu'on leur fit quelque bon traictement. Au cōtraire de ceux-cy , tourne vn peu ta veuë sur le corps du Happelopin , & voy s'il n'a pas des membres aguerris , d'vne couleur viue & joyeuse , ny trop noire , ny trop blanche : Car l'vn tiendroit de l'effeminé , & l'autre du seruile. Contemple là dessus s'il n'a pas le courage releué , le regard furieux , & le visage menaçant , & rougeastre ; ce qui est le propre des Happelopins : Aussi n'y a t'il point d'assurance d'engager en vn combat vn homme timide , ou qui a le regard effeminé. Ne fait-il pas beau voir le Happelopin quand il est armé ? N'est-il pas braue & vaillant ? Je dis braue , quand bien il trebucheroit honnestement en vn cōbat ? Mais qu'est-il besoin d'vser de comparaisons , puis que nous en auons vne infinité d'exemples ; & s'il le faut dire en vn mot , les premiers Rhetoriciens & Philosophes n'ont iamais osé s'en aller à la guerre hors les murs d'vne ville. Que si quelqu'vn des leurs est fort au combat , y estant contraint par la necessité , ie dis que ce-luy-là s'en est honteusement fuy en rompant son rang.

**T I C H.** A ce que ie vois tu ne promets rien qui ne soit admirable , & bien loing de toute mediocrité ; **LE HAP.** Si est-ce pourtant que j'acheueray le discours que j'ay commencé ? Parmy les Rhetoriciens Isocrates n'osa iamais sortir au combat vne seule fois ; & si pour son peu de hardiesse il ne daigna monter au parquet pour haranguer , ou possible parce que la voix luy manquoit. D'auantage n'est-il pas vray que <sup>a</sup> Demades , Eschines , & <sup>b</sup> Philocrates estans tous transis de peur , quand Philippe leur declara la guerre , se rendirent eux & leur ville à l'ennemy , & persisterent avec opiniastrété , gouuernās tousiours dās Athenes les affaires du Prince ? De maniere que si quelque autre Athenien suiuoit leur façon de combattre , il estoit fait soudain leur plus grād amy , bien qu'ils fissent à tout coup des tumultes parmy les assemblees , & qu'ils irritassent Philippe par leurs outrages. Quel exploit memorable ne firent-ils en la guerre que les Atheniens menerent contre luy. Il est tres-certain que Lycurgue , & <sup>c</sup> Hypperides ne sortirent iamais en campagne , & qu'ils n'oserent tant soit peu mettre la teste hors les portes de la ville pour regarder ; ans ils se

tenoient

*Diuerses histories pour prouuer que les lettres vendent les armes timides.*

tenoient assis eux-mesmes enclos au dedans des murs, assiegez en leurs esprits, & composans quelques petits arrests & sentéces. Cependant Demosthene leur Chef & porte-enseigne ( qui auoit accoustumé de ne faire autre chose que réchanter ces mots aux oreilles des Citoyens parmy les assemblees, *Philippe la ruine des Macedoniens*, & duquel il n'eust pas mesme enduré qu'on eust achepté quelques serfs ) s'estant resolu de s'en aller en Bertie, auant que les deux armées entraissent au champ de bataille, ayāt ietté bas d son bouclier il prit la fuitte avec beaucoup de honte & d'ignominie. N'as-tu iamais ouy faire ce compte à personne, le bruiet duquel n'est pas seulement semé parmy les Atheniens, mais encore entre les Scythes & les Thraces, desquels proceda ceste offence?

TICH. Je ne sçay que trop tout cela, mais il faut considerer que ceux-cy n'estoient que des Rhetoriciens, lesquels appliquoient leur esprit à haranguer & plaider des causes, non à exercer la vertu par armes. Que veux-tu dire des Philosophes? Tu ne les sçauois blasmer de couardise, cōmme ceux-là?

LE H A P. Il n'y a point de doute ( Tichias ) que ceux qui ont accoustumé de faire en leurs iournalieres disputes de si longs discours de la grandeur de courage, ayans tousiours à la bouche le nom de vertu, sont d'ordinaire plus poltrons & timides que les Rhetoriciens. Cela se peut considerer de ceste façon. Premièrement il n'y a celuy dans le monde qui puisse affirmer au vray qu'un seul Philosophe soit mort à la guerre. Aucun d'entr'eux ne s'est enroullé ( parlant generalement ) ou s'il y en a quelques-vns, ils ont pris la fuitte, soudain qu'ils ont ouy la trompette. Et à dire le vray; Antistenes, Diogene, Crates, Zenon, Platon, Eschines, Aristote, & bref tous les Philosophes ensemble ne se sont iamais treuvez en aucune bataille. Le sage Socrates fut le seul entre tous, lequel ayant pris assurance en guerre, sur ce qu'il auoit osé faire saillie hors la ville à l'encontre des Lacedemoniēs, pour eueit à son salut, & raschāt de se sauuer à la fuitte, s'en alla de Parnete en la place des Luttes de Tauree. Car il estima que ce seroit vne chose beaucoup plus seure & ciuile à luy, d'estre assis avec ses petits enfans, se mignarder avec vn grand soing, & les enueloper de petites questions Sophistiques en deuisant avec eux familièrement, que non pas de venir aux mains avec vn Lacedemonien.

TICH. Il y a long temps ( mon Gentil-homme ) que i'ay appris ces mesmes choses de plusieurs; lesquels, par le Dieu Iupiter, n'auoient pas intention de luy faire ceste reproche par mocquerie,

Les poltrons  
ont vn excez  
de paroles &  
non de valeur.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

On ne releue  
iamais la gloi-  
re d'un amy  
par le blafme  
d'un autre.

*De la dignité  
des Happelopins.*

comme tu fais. Ce qui m'oblige à croire que tu n'acquiens pas beaucoup de bien-veillance à ton art; en blasmant de si grands personnages par de fausses injures & calomnies. Mais viençà, dy moy, si bon te semble, qu'est-ce que d'un Happelopin en guerre?

LE HAP. Je ne pense pas (cher amy) qu'il y ait homme si mal habile & peu versé en la lecture d'Homere, fut-il tout à fait idiot, & ennemy des lettres, qui ne sçache bien qu'il met les Happelopins au rang des plus braues Herôs. Car ce Nestor, de la langue duquel decouloit vne parole emmiellee, estoit flagorneur du Roy. Or est-il qu'Homere n'a pas tant loué n'y admiré Achille, (bien qu'il n'eust point son pareil en beauté, en esprit, & en force) ny Diomedes, ny Ajax, ny Agamemnon, comme il a deféré d'honneur à Nestor. Car il ne souhaite pas qu'on luy donne dix Ajax, ny dix Achilles, Mais il dit, qu'il eust bien-tost rasé la ville de Troye, s'il eust eu tant seulement dix soldats tels qu'estoit ce Happelopin, bien qu'il fust tout cassé de vieillesse. Dauantage, il affirme qu'Idomenee, fils de Iupiter, seruoit pareillement de flagorneur à Agamemnon.

TICH. Je n'ignore pas cecy tout à fait, & neantmoins il me semble que ie n'entends point bien de quelle façon ces deux Herôs estoient les Happelopins d'Agamemnon.

LE HAP. Tu l'apprendras si tu lis ces vers, par lesquels Agamemnon est introduit parlant à Idomenee. TICH. Dy les donc, afin que ie les entende. LE HAP.

*Pour maintenant ie n'ay point d'autre amy,  
Qui puisse auoir sa coupe qu'à demy  
Pleine de vin, mais ie te l'ay donnée,  
Entierement comblee, & couronnée.*

Or quand il dit que ceste coupe est tousiours plus pleine que celle des autres, il ne faut pas l'entendre de la sorte, comme s'il presentoit tousiours à Idomenee son hanap plein de vin, & pour combattre, & pour dormir, mais bien qu'il estoit permis à luy seul de manger durant sa vie avec le Roy, & non comme aux autres soldats, qui n'estoient appelez à la table qu'à certains iours. Car il fait mention que les Princes auoient mené banqueter Ajax avec le diuin Agamemnon, parce qu'il s'estoit porté vaillamment en vn combat particulier qu'il auoit entrepris cōtre Hector, sa vertu estant honnoree d'un souper. Le mesme Autheur tesmoigne que Idomenee & Nestor mangeoient presque tous les iours à la table du Roy. Dauantage, il me semble que Nestor estoit le flagorneur

des Roys, subtil, industrieux, & rusé. Cet art ne commença pas seulement par Agamemnon; mais plusieurs années auparavant il estoit en regne, du temps de Cenee & d'Exadius; & si jamais il ne prit fin que par le trespas d'Agamemnon. TICH. Vrayement c'estoit là vn excellent & braue Happelopin. Que si tu cognois quelques autres tels Herôs, qui ayent esté flagorneurs, haste toy de me les declarer par leurs noms. LE HAP. Quoy donc, Tichias, ne sçais-tu point que Patrocle a esté pareillement le Happelopin d'Achille, bierrqu'il ne fust en rien inferieur à ce Chef? Car il repoussa d'vn courage masse la furie d'Hector, combattant aupres des nauires: rompit les barrières; fit entrer les munitions, & esteignit le feu du nauire de Protefilaüs, quoy qu'il y eust au dedans plusieurs bons soldats, sçauoir, les fils de Telamon, Ajax, & Teucer; l'vn fort expert à bien dire, & l'autre à tirer de l'arc. Il occit encore plusieurs bärbares, & entre-autres<sup>1</sup> Sarpedon fils de Iupiter, & estant abbatu il ne mourut aucunemēt comme les autres. Car de verité Achille osta la vie à Hector, & Paris à Achille, se combattans seul à seul. Mais Apollon, & deux hommes meirent à mort ce Happelopin, lequel en mourant dist des paroles qui n'estoient pas telles que les derniers mots d'Hector (qui pria fort instamment Achille de rendre son corps à ses gens pour l'enseuelir) mais dignes d'estre proferées par vn Happelopin en sortant de ceste vie. *Si vingt hommes semblables à cestuy-cy m'eussent attaqué de bonne guerre, ie les eusse tous mis à mort par la pointe de mon espee.* *liad. x.*

TICH. Tu me sembles auoir assez parlé de ceux-cy. Mais quels tesmoins as-tu que Patrocle estoit plustost le Happelopin, que l'amy d'Achille?

LE HAP. Ie t'allegueray le mesme Patrocle qui confesse auoir esté flagorneur. TICH. Tu me comptes des choses esmerueillables. LE HAP. Escoute donc ces vers:

*Pelide, qui durant ma vie,  
Estois l'ame de mon repos,  
Ne vueille souffrir que l'enuie  
Separe loing de toy mes os,  
Et pour memoire de l'accueil,  
Que nous auions viuans ensemble,  
Fay que dans vn mesme cercueil,  
Aupres des tiens on les assemble.*

Et derechef il adjouste au mesme lieu,

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Chalans d'abord, & humblement admés,  
M'occupant à vn soin tutelairé,  
Il me serui, ommoit d'ordinairé  
Son Chalant parmy ses amys.*

C'est à dire qu'il vouloit que ie fusse son Happelopin, car s'il eust voulu appeller Patrocle amy d'Achille, il ne l'eut pas nommé Chalant, veu que Patrocle auoit le cœur en trop bon lieu, & estoit trop franc pour souffrir d'estre dict le seruiteur d'Achille. Quel milieu y a-t'il donc entre ceux qui ne sont ny seruiteurs, ny amis, & lesquels on appelle Chalans? Ce sont les Happelopins sans doute; & c'est pourquoy il appelle encore Merion le Chalant d'Idomenee. Ce qui me fait dire que les Happelopins estoient pour lors appelez par des conjectures manifestes. Tu peux encore cōsiderer, pourquoy n'a-t'il pas daigné nommer Idomenee fils de Iupiter l'amy de Mars, mais bien<sup>m</sup> Merion son flagorneur? N'est-il pas vray<sup>n</sup> qu'Aristide, homme pauure, & de basse extraction, comme dit Thucydide, a esté le Happelopin & l'amy d'Armodius? Car on ne scauroit dire combien les Happelopins sont zelez au seruice de ceux qui les nourrissent. Ce fut donc par le moyé de ce flagorneur, que la Republique Athenienne, qui gemissoit sous vn effort tyrannique, se remit en sa premiere franchise. C'est pourquoy l'on le void maintenant P esleué en pierre parmy les autres singularitez de la ville. Par où il appert que ceux-cy s'estans rendus recommandables par leur vertu, faisoient l'office de flagorneurs.

*Thucid. lib. 6.  
belli Pelop.*

Mais parlons d'autre chose: Quel courage penses-tu qu'a le Happelopin en vne bataille? Il faut cōfesser qu'un tel personnage ayant pris son repas (9 comme le mesme Vlysse le soustient estre permis) se va ietter à corps perdu dans la meslee. Car il est necessaire que celuy qui doit combattre au leuer de l'Aurore, repaisse premierement. Pendant qu'entre les soldats, l'un met en teste son morion, l'autre, endosse son corselet, & l'autre tout tremblottant se doute de quelque mal-heur de guerre, le Happelopin ne pense qu'à faire bōne chere, avec vn visage riant, & tousiours asscuré, & soudain qu'il est entré en bataille, il combat d'un grand courage parmy les premiers chefs. Au demeurant celuy qui nourrit le Happelopin, le suit à son rang, car il le deffend ny plus ny moins qu'Ajax faisoit Teucer avec son bouclier, veu mesme que le flagorneur a plus de soing de conseruer son maistre, que de pouruoir à son salut, & parer aux coups. Que s'il aduient que le Happelopin

meure de quelque blessure reçeuë à la guerre, vn si beau corps estendu de son long parmy les autres cadauers est mis en pareille dignité, qu'il souloit jadis s'asseoir aux festins: & si ne fait point de honte, ny au Capitaine, ny à qui que ce soit des soldats: Tellemēt qu'il n'y a rien si affreux à voir que le cadauer d'vn Philosophe; (pres de celuy du Happelopin) sec, sale, difforme, ayant vne lōgue barbe qui descouure vn homme tout à fait miserable, foible, inhabile aux armes, & qui s'en alloit mourant auant qu'on cōmençast la bataille. Dieux! qui ne mespriseroit ceste cité, où il aperceuroit de si malheureuses garnisons: Qui ne s'escrieroit, ô que ceste ville a bon besoin d'auoir de robustes & courageux defenseurs! voyant de si passes & cheuelus petits hommes dispersez & semez çà & là, parmy les cadauers des gens-d'armes. Qui ne rougiroit de voir que ceux qui font la sentinelle ne seruēt de rien à la guerre? Voilà quels sont les aduantages des Happelopsins au fait des armes, estant comparez avec les Philosophes & Rhetoriciens.

Je dis bien dauantage, c'est qu'en temps de paix, l'art de flagorneur surpasse d'autant la Philosophie, comme la paix mesme deuance la guerre. Que si celà te semble bon, voyons premieremēt les lieux & les estudes de paix? TICH. Je ne sçay que signifient ces paroles, si tu ne t'expliques autrement? LE HAP. Je veux dire que les lieux des playdoiries, des luttes, & des lettres, ensemble les chasses & les bâquets, sont les quartiers de la ville, lesquels on frequente le plus en temps de paix. TICH. Vrayement tu ne parles pas mal. LE HAP. Apprends donc, que la principale cause pour laquelle le Happelopin ne se presente iamais en iugement pour plaider, & ne se mesle point de faire l'office d'Aduocat, estant appellé par quelque partie, c'est parce qu'il void que ces lieux où l'on n'exerce rien de modeste sont plus propres aux babillards & ehicanneurs, que non pas à luy: tellemēt qu'il ayme mieux suiure les exercices, les festins, & les jeux, desquels luy seul est tout l'ornement & l'honneur. Car qui est celuy des Philosophes, ou des Rhetoriciens, qui s'estant despouillé de ses vestemens au milieu de la lutte se puisse dignement cōparer au corps d'vn Happelopin, ou qui se messât de cet exercice ne s'acquiere plus de blafme que de louange? Qu'on cherche par tout où l'on voudra, iamais on ne treuuera Philosophe qui ayt l'assurance de resister à quelque beste sauuage qui luy coure sus en vn lieu desert? Mais quant au Happelopin, il attend courageusement, & de pied ferme, les

*Des aduantages  
du Happelopin  
en tēps de paix.*

*Nous ne sommes pas nays à tous exercices, & il suffit d'en sçauoir bien vn seul.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

bestes plus farouches, & les dompte facilement, comme celuy qui parmy les banquetts a appris de les mespriser. Ny le serf, ny le sanglier herissé de poil, ne peuuent effrayer vn Happelopin, & si le sanglier affile ses dents à l'encontre de luy, le Happelopin plus terrible aiguise les siennes au reciproque contre le sanglier. Au demeurant il va mieux apres la piste des levraults, que ne faict le meilleur chien de chasse.

Où treueroit-on celuy qui voulust entrer en lice en vn bâquet avec le Happelopin, & se battre avec luy, soit à manger, ou à donner des brocards? N'est-ce pas luy qui chasse bien loing tout ennuy du festin, par ses chansons, joyeuseté, & deuis de table? Il ne se met pas en vn coing, morne, & pensif, affublé d'un meschant haillon de manteau, plein de graisse, & tout deschiré, & si ne penche point son regard contre terre, aussi triste que s'il auoit esté appelé à vn dueil? Et de verité le Philosophe me semble auoir aussi bonne mine en vn banquet, qu'un chien dans vn bain. Mais laissons à part ces discours, & retournans à la vie du Happelopin, faisons en des recherches, & des paralleles. Tout le monde void assez que le Happelopin n'a point d'ambition pour l'honneur, comme celuy qui ne se soucie pas beaucoup de l'opinion que les hommes peuuent auoir de luy. Il n'en est pas de mesme de ces Messieurs les Rhetoriciens & Philosophes, lesquels sont tous en general enflés d'arrogance & d'orgueil, & non seulement conuoiteux de la gloire, mais, ce qui est encore plus vilain, tousiours alterez d'argent. Le Happelopin prise aussi peu ce metal, que celuy-là se soucie des pierres precieuses, qui les treuue respandues de part & d'autre au bord de la mer, & il ne croit point seulement qu'il y ayt de la difference entre l'or & le feu. Les Rhetoriciens au contraire, & ceux qui se donnent le tiltre de Philosophes baillent tousiours apres l'argent, comme si l'honneur & l'authorité se vendoient à beaux deniers comptans. Que peut-on dire autre chose des Orateurs, sinon qu'ils se laissent corrompre par presens quand il est question de plaider, ou qu'ils font profession de bien dire, pour tirer des salaires & pensions de leurs Escoliers? Quelqu'autre de leur cabale sera si impudent que de demander vne recompense au Prince, parce qu'il conuerse seulement avec luy. Que diray-je de celuy, lequel tout rouillé de vieillesse ne voyage point pour autre subject aux loingtains contrees, que pour auoir vn salaire, ny plus ny moins que quelque Indien, ou Scythe captif, & si n'a point de honte de rendre son trauail mer-

L'esperance du gain met des ailles aux pieds des vicillards.

cenaire, & s'assubjectir à l'argent. Ils ne se laissent pas seulement maistriser à ces vices, mais encores aux importunes passions de colere, d'enuie, & de toutes sortes de concupiscences: Le Happelopin au contraire estant franc de toutes ces affections descei- gles, ne se fasche iamais pour sa grandeur de courage: puis, il n'a personne qui luy donne sujet de se courroucer. Que si quelque- fois il se laisse emporter à ceste impuissance d'esprit, il ne commet rien de mauuais ny d'injuste, ains plustost sa colere prouoque vn chacun à rire, & il se rend agreable à tous ceux avec lesquels il conuerse. Il n'est iamais trauaillé de tristesse, ny de fascherie quel- conque, car l'art de flagorner luy fournit vn prompt remede contre tous ennuy: outre qu'il n'a point de mauuais affaire qui le puisse fascher: Aussi n'a-t'il, ny richesses, ny maison, ny seruiteur, ny femme, ny enfans, la perte desquels afflige d'ordinaire l'esprit d'vn pere de famille. Dauantage, il n'est point conuoiteux de gloire, & si ne desire pas d'estre riche, ny d'auoir sous soy les plus belles personnes qu'il void.

L'esprit n'a ia-  
mais plus de  
repos que lors  
qu'il est libre.

TICH. Tu as beau dire, Simon, si scay-je bien qu'il ne peut vi- ure sans estre quelquefois incommodé. LE HAP. Tu ne m'en- tends pas, Tichias. Celuy qui a faute de viures, n'est pas soudain Happelopin dès le commencement, car le fort ne doit point estre appellé fort, s'il a du defaut de force, ny le sage estimé tel, s'il man- que de sagesse. l'entends icy parler du Happelopin, qui fait vraye- ment profession de cet art, non de celuy qui s'en attribue le nom faussement & à tort. Je dis donc, que si le fort ne doit estre tenu pour fort pour autre occasion, que pour estre robuste; ny le sage estimé tel, que pour auoir de la sagesse, il s'ensuit aussi que le Hap- pelopin ne peut estre vray flagorneur, si les moyens luy defaillét. Tellement que s'il n'a quelqu'vn qui luy donne de quoy viure à son ayse, il ne doit point estre réputé pour Happelopin. TICH. Si ce que tu dis est veritable, le Happelopin n'aura iamais faute de viures? LE HAP. Celà est ainsi, d'où vient qu'il n'est trauaillé en son esprit d'aucun ennuy que ce soit. Mais quant aux Philoso- phes & Rhetoriciens, ils viuent en perpetuelle crainte: C'est pour- quoy nous en voyons souuent plusieurs d'entr'eux s'en aller avec vn baston en main au milieu d'vne assemblee. Ce qu'ils ne feroiét pas sans doute, s'ils ne craignoient ceux qui sont armez. Ils fer- ment aussi leurs portes par le dedans, de peur qu'ils ont que quel- qu'vn entrant de nuit fortuitemét en leur logis ne machine leur mort. l'aduoue que le Happelopin pourra bien fermer la porte

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

de sa cabanne, mais ce sera fortuitement, & sans y penser, ou possible pour empescher que la violence du vent venant à souffler contre ne l'ouure tout d'un coup. S'il se faict quelque tumulte de nuit, il n'est non plus effrayé de crainte en son esprit, comme s'il n'y en auoit point. Dauantage en voyageant par les lieux solitaires il s'en va sans espee; car il ne craint point, quelque danger qui luy puisse arriuer. Les Philosophes ne font pas ainsi, car il me souuient d'en auoir veu plusieurs, qui tendoient desà leurs arcs sans qu'il y eust aucune apparence de danger. Aussi marchent-ils tousiours armez de bastons, & mesme quand ils vont quelquesfois aux bains pour s'y lauer, ou lors qu'ils sont appelez aux festins. Il n'y a celuy qui puisse accuser vn Happelopin, ou d'adultere, ou de violence, ou de rapt, ou de quelqu'autre crime; car quiconque seroit chargé de tels delicts, on ne le tiendroit point pour vn Happelopin, ains il s'exposeroit à vn grand outrage, & commettant adultere, encourroit le nom du delict avec le crime par luy cõmis tout ensemble. Et comme celuy qui est mauuais, ne doit pas estre estimé bon: De mesme en est-il du Happelopin; s'il a commis quelque action deshõeste, car il met bas ce qu'il auoit esté desà, & se charge de ce qu'il a fait par meschanceté. Nous ne manquõs pas de tesmoignage pour preuuer les crimes des Philosophes, & Orateurs, lesquels ne sont pas seulement manifestes à nous, cõme ayant esté declarez de nostre temps, mais nous en auons encore des indices laissez par escrit dans des liures, desquels ils ont esté les Autheurs eux-mesmes. Les Apologies de Socrates, d'Eschines, d'Hyperides, & de Demosthene sont encore en estre, & l'on peut lire pour le iourd'huy les deffences de plusieurs Philosophes & Orateurs: mais on ne me scauroit monstrier vne Apologie faicte en faueur d'un Happelopin, ny vne sentence donnee contre luy pour des injures, & autres telles indignitez.

*Quelle a esté la  
mort de plusieurs  
Philosophes.*

TICH. Par le Dieu Iupiter, la condition des Happelopins est beaucoup meilleure, que celle des Philosophes & Orateurs: mais leur mort est aussi bien pire. LE H A P. Au contraire ie treuve que le Happelopin finit ses iours plus heureusement. Ne scauons nous pas bien, que presque tous les Philosophes, ou pour le moins plusieurs d'entr'eux sont morts miserablement? Les vns par arrest de Iustice, conuaincus de flagrans delicts, & les autres par poison. Ceux-cy ont esté bruslez par tout le corps; ceux-là desfaicts par vne difficulté d'vrine, & quelques vns occis apres s'estre retirez d'une fuitte. Le Happelopin est bien plus heureux; & aucun ne luy

luy peut reprocher qu'il soit fort du monde par vne mort violente, ains plustost en beuuant & mangeant. Que s'il s'en treuve quelqu'un qui soit decedé par quelque accidēt soudain, on pense qu'il s'en soit volé tout mort.

TICH. Tu me sembles auoir assez bien debattu ceste cause en faueur des Happelopins contre les Philosophes: Il reste maintenant que tu monstres, si ceste profession de nourriture est honneste & vile: Car il est vray-semblable que les plus riches nourrissent les Happelopins pour les soulager en leur pauureté: Ce que i'estime estre vn grand deshonneur à celuy qu'on nourrit. LE HAP. O Tichias que tu es simple & badin! Ne sçais-tu pas bien qu'un homme riche eust-il tous les threfors de Giges est neantmoins-estimé pauure s'il mange seul? l'on dit tout incontinent de luy que c'est vn gueux, s'il sort en public sans qu'un Happelopin l'accompagne? Et tout ainsi qu'un soldat sans armes, vn vestemēt sans pourpre, ou vn cheual sans harnois est de moindre prix, de mesme en est-il de l'homme riche qui n'est point suiuy d'un Happelopin. Aussi est-ce la verité que le flagorneur sert d'un grand ornement au riche, non pas le riche au flagorneur, auquel ce n'est point deshonneur de seruir vn plus grand que soy. Outre que le Riche s'acquiert vn proffit & vn lustre qui n'est pas vulgaire en nourrissant le Happelopin, il vse encore de sa presence pour se mettre en seurté. Car aucun ne prendra la hardiessé d'attenter à sa personne, en la presence de cestuy-cy. Il ne faut pas craindre aussi, que celuy qui a vn Happelopin à sa table, soit iamais empoisonné. Qui voudra donner du poison à quelqu'un, s'il y en a vn autre qui mange & boiue premier que luy? De maniere que le Riche n'est pas seulement honoré par le Happelopin, ains encore deliuté par son seul moyen d'une infinité de dāgers, ausquels il s'expose de son bon gré pour l'amour du maistre qu'il sert. De plus, il s'offre de manger & mourir en sa compagnie.

TICH. Tu me sembles, Simon, n'auoir rien obmis de tout ce qui appartient à la loüange de ton art, & sans doute tu n'es pas monté à vn si haut grade, sans t'estre long temps exercé. Tout ce que ie desire de sçauoir de toy maintenant, c'est si le mot de Happelopin ne doit point estre tenu pour deshoneste & abject? LE HAP. Qu'est-il besoin de tant de respones, puis que tu t'es desia contenté de ce que i'ay dit cy-deuant? Responds moy toy-mesme à ma demande, si bon te semble. Dy moy, ie te prie, nos anciens Grecs qu'entendent-ils par le mot *Simon*? Ne signifie-t'il point

La qualité du  
maistre hōno-  
re la condition  
du valet.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

viande ou lopin? T I C H. Ouy vrayement. L E H A P. Or çà qu'est-ce que lopiner, si ce n'est alimenter & nourrir? T I C H. Je l'accorde. L E H A P. Il est donc evident que telle est la signification de Parasiter & Happelopiner? T I C H. Ouy, mais voylà ce que j'estime vilain. L E H A P. Responds-moy encore vn coup (Tichias.) De ces deux noms qui te sont proposez, lequel esliras-tu plustost, ou, *nauiger*, ou, *adnaniger*? Certes ie prendrois, *adnauiger*. L E H A P. Et de courir, ou, accourir, quoy? T I C H. Accourir. L E H A P. De cheuaucher, ou, cheualer, quoy? T I C H. L E H A P. Et de darder, ou, \* *adarder*, traire, ou, attraire? T I C H. Attraire. L E H A P. l'inferre par mesme raison, que tu choisirois au lieu de lopiner, allopinier, ou, Happelopiner. T I C H. Il m'est force de ceder à ton opinion, à laquelle ie ne scaurois contredire. Et ie suis d'aduis pour moy de t'aller voir deormais au leuer de l'Aurore, & apres le disner, comme font les enfans, affin de m'estudier à apprendre ton art. Tu ne feras point de difficulté de me monstrier librement ces mesmes preceptes, puis que ie suis ton premier disciple. Aussi est-ce l'ordinaire des mères d'aymer volontiers leur premier enfant plus que tous les autres.

\* Ces mots ne se peuvent traduire autrement, parce qu'il les faut rapporter au Grec.

### A N N O T A T I O N S.

- a *Demades.* ] Orateur Athenien, fort puissant, mais qui par l'excez de son luxe, se perdit, ensemble toutes ses richesses.
- b *Philocrates.* ] Citoyen d'Athenes, lequel Demosthene appelle traistre en diuers endroits de ses oraisons.
- c *Hyperides.* ] Orateur Athenien, lequel estant accusé de larcin par Demosthe, s'ensuyt en Egine. Voy ce qu'en dit <sup>1</sup> Plutarque.
- d *Son bouclier.* ] Où Demosthene auoit fait grauer ce mot Grec pour deuise *εὐχὰν τὴν ἑαυτοῦ*, c'est à dire, *Bonne fortune*. L'on tient qu'ayant ietté bas ce mesme bouclier pour estre plus leger à la fuitte, & voyant que quelques-uns le blatmoient de ceste action, il leur respon-dit, Qu'il valoit mieux se conseruer pour sa patrie, que non pas s'exposer temerairement à la mort.
- e *Parnete.* ] C'est vn lieu fort montagneux au pays d'Attique.
- f *Taurre.* ] Lieu ainsi nommé, parce qu'on y faisoit combattre d'ordinaire des Taureaux, contre les autres bestes farouches.
- g *Nestor.* ] Lucian à l'imitation <sup>2</sup> d'Homere nomme les paroles de Nestor emmiellees à cause de la grande eloquence, qui s'escouiant de sa bouche sembloit plus douce que le miel.
- h *Tout casé de vieillesse.* ] Il entend parler du mesme Nestor, <sup>3</sup> qu'Homere dirauoit vescu trois aages d'hommes tous entiers.
- i *Idomence.* ] Fils de Deucalion, Neveu de Minos, & Roy de Crete, lequel à son retour de la guerre de Troye, estant battu de l'orage, fit vœu aux Dieux de leur sacrifier la premiere chose qui luy viendroit à rencontre, qui fut, son propre fils.
- k *Cenee, & Exadius.* ] <sup>4</sup> Homere introduit Nestor, disant qu'il auoit vescu parmy de grands personnages, tels qu'estoient Perithous & Drias, au nombre desquels il met Cenee, & Exadius.
- l *Sarpedon.* ] Fils de Iupiter & de Laodamia, fille de Bellerophon, ou, selon <sup>5</sup> Herodote,

<sup>1</sup> En la vie de Demosthene.

<sup>2</sup> 2. Odyss.

<sup>3</sup> Iliad. a.

<sup>4</sup> Iliad. a.

<sup>5</sup> In Polymna.

nay du mesme Iupin & d'Europe, & frere de Minos. Ce fut luy qui donna secours à Priam contre les Grecs.

m *Merion.* ] C'estoit le Cocher d'Idomenee, comparable à Mars en valeur & en force, par le iugement de ce mesme Dieu.

n *Aristide.* ] Citoyen d'Athenes, fort renommé, tant pour sa noblesse, que pour sa grâde iustice & bonté.

o *Armodius.* ] La vie duquel est fort amplement descrite dans <sup>6</sup> Thucidide.

p *Esleme empierre.* ] <sup>7</sup> Philostrate dit, que les Atheniens dresserent en la place publique vne statue à Armodius, & à Aristogiton; ce qui est confirmé par Demosthene en diuers lieux de ses Oraisons. <sup>6</sup> *Bel. Pelop. lib. 6.*

q *Comme le mesme Vlyse le soustient.* ] <sup>8</sup> Homere introduict Vlyse, disant, Qu'il ne faut pas mener le soldat à la guerre s'il n'a bien repeu. Ciceron confirme ceste verité, quand il dit, Que c'est vn plaisir de voir manier les armes à vn peuple lors qu'il est saoul. <sup>7</sup> *In Sophistis.*  
<sup>8</sup> *Iliad. 7.*

r *S'en aller avec vn baston.* ] Les Philosophes Cyniques portoient pour armes vn manteau, vn baston, & vne besaille. Car ils se disoient semblables à Hercule, en ce qu'ils portoient vn baston, comme luy vne massue.

f *Parpoison.* ] Les Atheniens empoisonnerent Socrates, qui par l'Oracle d'Apollon fut estimé le plus sage des mortels, & firent mourir d'vn mesme supplice Phocion le meilleur des hommes.

## ANACARSIS, OV,

## DES EXERCICES.

## ANACARSIS.

**I**E voudrois bien sçauoir (Solon) pourquoy parmy vostre ieunesse il se y en a qui se ruent par terre l'vn l'autre, destordent les membres, & se iettent dans la bouë, où ils se veautrent à la façon des pourceaux? l'en ay veu moy-mesme quelques-vns, lesquels s'estas despoillez se rasoient le poil, & se frotoient de certaines huiles: Puis, apres s'estre separez, sortoient mutuellemēt hors du champ, & se chocquans du front s'entre-rencontroient en courant, ny plus ny moins que des Beliers. *Il dispute des exercices de la ieunesse; & monstre quelle doit estre la fin & l'vtilité d'iceux.*

Regarde vn peu, ie te prie, comme cestuy-cy ayant pris son cōpagnon par les cuisses l'a estendu contre terre en sautant, sans luy donner le loisir de porter sa veuë en haut, luy trainant le dos dans la bouë: Ne vois-tu point, di-je, comme luy ferrant les cuisses apres du ventre, il luy iette les bras au gosier, & estrangle ce miserable? En voilà vn autre qui luy frotte les espauls & le prie, à mō auis, de ne l'estouffer entieremēt. Vrayemēt ils ny vont pas plus modestement pour l'huile, & ne craignent point d'estre souillez de fange. Je me ris, quand ie les vois tous couverts de bouë, se fondre en suëur, & se glisser des mains comme des anguilles. Il y en a d'autres aussi; qui ont accoustumé de faire ces mesmes

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

choses à descouuert, & en la court du Palais. Il est bien vray que ceux-là ne se traient pas dans la bouë, ains apres qu'ils ont comblé de sable vne fosse de moyenne hauteur, ils font voler la poussiere de leur bon gré à la maniere des coqs, afin qu'ils s'eschappēt des prises de leurs aduersaires par le moyen du sable qui ayde à empoigner les choses glissantes en la partie seiche. En voilà d'autres qui se tenans debout, & tous remplis de poussiere se bouchonnent à grands coups de poing, & de pieds; & i'en vois vn qui semble cracher ses dents, & qui a la bouche toute pleine de poussiere & de sang d'un coup qu'il a reçeu sur la machoire. Et neantmoins ce President (car ie conjecture par son habit de pourpre, que c'est l'un de leurs Princes) ne met point la paix entr'eux: Au cōtraire il les anime à se battre, & si il louë celuy-là qui a blessé son compagnon d'un soufflet qu'il luy a deschargé sur la face. Quelques-vns s'esleuent en haut parmy la poussiere; retombent sur la mesme place, & sautans en l'air s'exercent à faire des caprioles. Je voudrois bien sçauoir d'où vient ceste coustume, & pourquoy ces ieunes hommes s'entre-battent ainsi? Car tout celà me semble vne pure folie, & ie ne pense pas qu'il y ait aucun, qui me puisse oster de l'opiniō ce que ie me suis persuadé, ou qui ne croye que ceux qui s'estudient à tels jeux, sont bien fols.

*Les coustumes  
estrangeres ne  
nous semblent  
jamais si bones  
que les no-  
stres.*

SOLON. Par Hercule ie ne m'estonne pas, Anacarsis, si tu es de ceste opinion; car ces coustumes sont estrangeres, & fort differentes des mœurs des Scythes; de mesme qu'il est vray-semblable que parmy vous il y a plusieurs disciplines & façons d'exercer les corps, lesquelles sembleroient absurdes à nous autres Grecs, si quelqu'un des nostres s'arrestoit à les regarder comme toy.

Mais assure toy, cher amy, que ce ne sont point là des actions de folie. Ces adolescens ne se battent point l'un l'autre, & si ne se veautrent pas dans la fange pour aucun tort qu'ils se soient fait, ou pour le prendre en mauuaise part. C'est vn exercice qui leur est necessaire, & qui donne beaucoup de vigueur au corps. Ce qui me fait croire que si tu sejournes plus long temps en Grece, cōme ie le pense, tu seras du nombre de ceux que tu vois tous couverts de poussiere & de bouë, si grand & si vtile te semblera le plaisir que tu prendras à cet exercice.

ANACAR. Oste moy celà, Solon, tu ne me sçauois persuader que ces resioüissances vous apportent de l'vtilité, & ie t'assure que si quelqu'un m'auoit fait vn semblable affront, ie luy montrerois bien, que ce n'est pas en vain que ie porte vne espee au

costé. Toutesfois dy moy cōme vous nommez celà, & quels sont les effects de tous ces jeux? SOLON. Nous appellons ce lieu là *Gymnasium*, c'est à dire, lieu d'exercice, & c'est le Temple<sup>a</sup> d'Apollon Lycien, comme tu le peux voir, par sa statuë que voilà, dressée sur vne colomne, où ce Dieu tient vn arc en sa main gauche, & a le bras droict recourbé sous le chef, monstrant par là qu'il se repose lassé de beaucoup de labeurs. Au demeurant, pour ce qui est des exercices, celuy qui se fait en la fange s'appelle \* Lutte: Aussi les ieunes hommes combattent parmy la poussiere & la bouë. Mais nous appellons ce jeu *Pancrasin*, ou, à pis faire, auquel les combattans sont debout, & se chargent à coups de poing l'vn l'autre. Nous auons encore plusieurs autres tels exercices, comme celuy de jetter la pierre, & la barre, lesquels nous auons accoustumé de mettre en jeu, où quiconque est vainqueur, il est tenu pour le plus braue de tous, & emporte le prix du combat. ANACAR. Je voudrois bien sçauoir, quel est ce prix? SOLON. Aux Olympies on dōne vne Couronne d'oluiuer, en <sup>b</sup> l'Istme, vne de pin; & en <sup>c</sup> Nemece vne de persil: mais aux <sup>d</sup> Pythies, les Sacrificateurs d'Apollon ont accoustumé de proposer des pommes pour prix, & nous autres Atheniens de l'huile d'olieu. Que veut dire que tu ris ainsi, Anacarsis? N'est-ce point, parce que ces choses te semblent estre de trop petite valeur? ANACAR. Nenny vraiment: au contraire, tous ces prix que tu viens de raconter, Solon, sont fort beaux, & dignes de ceux qui les proposent aux tournois, pour montrer leurs grandes liberalitez; comme aussi des Athletes & Lutteurs, lesquels font tout leur possible pour les gagner. Quoy? sont-ils bien si fols de supporter de si grands trauaux, & de s'exposer à tāt de dangers pour quelques pommes, ou bien pour des couronnes de persil? Vrayement voilà qui est bon: ils s'estranglent donc pour celà l'vn l'autre, & se deschargent de grands coups: Tellement qu'on ne peut gagner ces pommes sans beaucoup de peine (& il faut que quiconque en veut manger se gourme à bon escient) ny estre couronné de persil, ou de chapeaux de pin, sans auoir eu la face toute brouillée de fange, apres que les ennemis luy ont sauté des pieds sur le ventre. SOLON. Nous n'auons pas tant d'esgard aux prix considerez simplement, qu'aux indices de la victoire: Car ces dons sont autant de marques, qui seruent à faire recognoistre les vainqueurs. Au demeurāt la gloire qui les accompagne est le plus grand salaire que les victorieux puissent receuoir, veu mesme que pour l'acquerir il est bien sceant à ceux qui la recherchent dans

\* Ainsi dicit du mot Latin Lutum, qui signifie fange.

La gloire est vn prix à soy-mesme, cōme la Vertu.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

leurs trauaux d'estre foulez aux pieds de leurs aduersaires; Car elle ne se donne pas aux mortels sans suëur, & il faut que celuy qui la conuoite se rende du commencement inuincible à plusieurs trauaux, afin que les ayant supportés d'un courage masse, il attende paisiblement ceste douce fin qu'il a desirée de ses labeurs. **ANA.** Appelles-tu douce & vtile ceste fin, Solon, qui ne recompense ses vainqueurs que d'une couronne verte, afin que pour la victoire ceux-là soient esleuez de louanges, qui pour les playes receuës esmouuoient à compassiõ tout le monde? O qu'ils jouissent maintenant d'une grande felicité, puis qu'ils sont enrichis de pommes, & de persil! **SOLON.** Je vois bien que tu es fort mal entendu en nos affaires; mais d'icy à quelque temps tu en auras vne autre opinion, lors que te treuant aux plus grandes assemblees des Grecs, tu verras vne troupe d'hommes accourir à la foule, à leur spectacle, les Theatres remplis de plusieurs milliers de personnes, les lutteurs honnrez de beaucoup de louanges: & bref, celuy qui sera declaré vainqueur estre prisé, comme quelque Dieu, du commun accord d'un chacun. **ANAC.** Il n'y a rien si miserable, ô Solon, que ce que tu me dis maintenant. Car n'est-ce pas vne grãde indignité que ceux-cy souffrent des choses si estranges en presence de plusieurs personnes, & parmy vne si grãde assemblee de spectateurs, qui sont tesmoins de l'injure receuë? Que peuent-ils dire alors, sinon que telles gens sont heureux, lors qu'ils voyent ruisseler leur sang, en danger d'estre suffoquez par leurs aduersaires, qui les tiennent par le gosier? Mais entre nous autres Scythes, Solon, si quelqu'un auoit frappé vn Citoyen, ou bien s'il se licentioit de tant que de le pousser du coude, le rencontrant à la ruë; ou de luy rompre ses vestemens, les Senateurs le condamneroiẽt tout aussi tost à vne grosse amende, bien que cet affront n'eust esté fait qu'en la presence de bien peu de personnes. Je passe sous silence les choses que tu dis estre celebrees en l'Istme, ou aux Olympies, parmy tant de diuers spectacles. En bonne foy ie desploire moy-mesme la condition des Athletes, pour les injures qu'il leur conuient supporter: Mais ie m'estonne bien plus encore de ce que les regardans, lesquels tu dis estre les plus braues du peuple sont si fols, que d'accourir à la foule pour voir les jeux, laissant en arriere leurs affaires de plus grande importance? Je ne puis cõprendre pour moy, quel plaisir ils prennent en ces lieux là, où ils ne voyent que des hommes blesez, ou abbattus par terre, & foulez l'un aux pieds de l'autre?

*Il ne faut pas;  
iuger de la sã-  
gesse d'un hõ-  
me par l'opi-  
nion du vul-  
gaire.*

SOLON. Si nous estions maintenant au temps des Olympies ou des<sup>e</sup> Quinquatres, tu verrois, Anacarsis, que nous ne practiquons pas en vain tout cecy. Car ie m'asseure qu'aucun ne te sçauroit, persuader qu'il y ayt du plaisir à voir ces jeux en racontant nuëment la chose. Tu serois beaucoup plus satisfait, si estant assis toy-mesme au milieu des regardans tu voyois les forces des hommes, les beautez des corps, les dexteritez admirables des membres, & plusieurs beaux enseignements que l'experience t'apprendroit; ensemble la force inuincible, le courage, l'ambitieuse contention, les arrests inexpugnables, & l'infatigable soing d'emporter la victoire.

Ie suis assure que voyant ces belles actions tu ne cesserois de les louer, & de hausser ta voix avec applaudissement. ANACAR. Parle Dieu Iupiter, ie ferois bien pis, Solon; car ie ne me pourrois tenir de rire, & ie ne sçay si l'on m'empescheroit de me moquer à bon escient, veu que ce que tu viens de dire, sçauoit ces belles vertus, ces dispositions de corps, ces beautez, & ces courages releuez se perdent en vain entre vous, sans fournir de matiere à quelque grande entreprise: Car ie ne vois pas que vostre pays soit en danger, ny subject aux embrasements, ruines, & voleries, ny vos amys, ou domestiques accusez en matiere d'injures: C'est pourquoy celà me semble encore plus ridicule, que ces hommes que tu nommes les principaux du peuple supportent de si grandes injures en vain, s'entre-battent avec tant de difficultez, & gastent si vilainement par la poussiere, & avec les playes receuës ces beautez, & heroiques grandeurs de corps, afin qu'ayant gagné la victoire ils emportent vne pomme, ou bien vn rameau de pin. Et de verité le souuenir de ces tournois me fera rire plus de quatre fois. Dy moy neantmoins, s'ils donnent ces mesmes prix à tous les Lutteurs? SOLON. Nenny: mais à celuy d'entre eux seulement qui a triomphé des autres. ANACARSIS. Quoy donc, Solon? Tant de gens se brisent eux-mesmes par leurs traux mal employez pour gagner vne victoire si obscure, & si ambiguë, cōme s'ils ne sçauoient pas qu'vn seul Luteur sera declaré vainqueur, & que les autres resteront vaincus, ou bien receuront miserablement des coups, & des playes?

SOLON. Tu monstres bien, Anacarsis, que tu ne sçais pas quel doit estre l'estat d'vne Republique bië policee; car si tu le sçauois, tu ne tournerois point à blasme les façons de faire, les coustumes, & les mœurs de nostre pays. Que si tu cognois iamais comment

La suët & la poussiere sont des accidents conuenables à vn noble courage.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

doit estre administree vne Republique, & de quelle maniere les Citoyens se doiuent rendre obeyssans en icelle, tu louëras toy-mesme leurs exercices, & le courage avec lequel ils suiuent toutes ces pratiques. Tu sçauras aussi que ceux-là reçoient beaucoup de fruit & d'utilité par le meslange de ces mesmes labours, bien qu'ils te semblēt maintenant trauailler en vain. ANACA. Je t'assure, Solon, que ie ne suis venu vers vous de Scythie, & n'ay mesuré vn si grand chemin, ny passé la mer Euxine pour autre subject, que pour apprēdre les loix des Grecs, & rechercher leurs coustumes par ma presence, afin de cognoistre avec vn extreme soin la meilleure forme d'vne Republique. C'est pourquoy i'ay tasché principalement de m'adresser à toy, comme au plus grand de mes amys entre tous les Atheniens, & les estrangiers, si tost que i'ay appris, que tu estois l'vn des meilleurs Legislatours de ton temps, & recognu par experiēce, qu'vn chacun te confessoit estre l'inuenteur des plus belles mœurs, l'Interprete des saintes Institutions, & le modele de toute la Republique. Je ne pèse pas aussi que tu sois plus desireux de m'auoir pour disciple, que moy de te recognoistre pour maistre. D'où vient que me tenant tousiours pres de toy à jeun, & tout alteré, iusqu'à ce que ie tire quelque fruit de tes enseignemens, baillant apres tes discours, ie souhaiteray de t'ouyr disputer sur l'effect des institutions, & des loix de la Republique.

SOLON. Il m'est bien difficile, mon amy, de comprendre le tout en peu de paroles, si ce n'est qu'allant de degré en degré, & à pied, tu cognoistras en particulier ce qu'il nous semble des Dieux, des parens, des nopces, & de telles autres choses. Quant à ce que nous auons arresté pour le fait des ieunes gens, & comment nous en vsons en mesme temps qu'ils ont commencé de cognoistre le mal & le bien, & qu'estans faitcs plus meurs de corps, ils sont deuenus souples, & patiens au trauail, i'ay deliberé de te le racōter à present, afin que tu voyes pourquoy nous auons accoustumé de leur proposer, & mettre au deuant la plus-part de ces exercices; puis, pour quel sujet nous les contraignons d'exercer leur corps par de continuelles fatigues. Ce n'est pas seulement pour leur faire gagner le prix en vn tournoy (car ces honneurs ne sont pas communs à tous) mais bien pour vn plus grand fruit qui s'ensuit à toute la Republique, & lequel ils cueillent eux-mesmes ensemble. O qu'il y a bien vn autre combat general, proposé à tous les bons Citoyens! c'est vne couronne qui n'est ny de pin, ny de perfil, ny d'oliue,

Vn esprit desireux de sçauoir va par tous les lieux où le porte la curiosité d'apprēdre.

L'exercice adoucit l'amertume des trauaux.

ny d'oliue, mais qui comprend en foy generallemēt l'vniuerselle felicité des mortels: l'entends la liberté qui est particuliere à vn chacun, & commune à toute la patrie, ensemble les richesses, la gloire, le bon estat des affaires domestiques, & pour le dire en vn mot, toutes les plus belles choses, que quelqu'vn des vostres puisse requerir aux Dieux immortels par iournalieres prieres. La couronne, dont ie viens de parler, est composee de toutes ces choses, lesquelles ne s'acquierent que par le combat où nous conduisent les labeurs, & les exercices. ANACAR. Mais, ô admirable Solon, pourquoy me fais-tu mention de pommes, de persil, & d'un verd rameau d'oliuier sauuage? puis que tu auois à me raconter de si grandes merueilles? SOLOON. Vrayement (Anacarsis) ce que ie m'en vay te dire ne te semblera pas encoire de peu d'importâce. l'entends discourir de quelques petites parties de ce plus grand combat, & de ceste heureuse couronne dont ie viens de parler. Mais ie ne sçay pourquoy nous auons premièrement fait mention de ce qui se passe d'ordinaire en l'Istme, aux Olympies, & en Nemee par vn ordre confus, & par vn rang entierement renuersé. Toutesfois, puis que nous sommes de loisir, & que tu desires toy-mesme d'estre informe de cecy, nous aurons recours à ce commun tournois, pour lequel i'ay dit du commencement toutes choses estre apprestees. ANACAR. Il vaut mieux, en bonne foy, faire comme tu dis. Mais ie viens de m'aduifer qu'en nous pourmenâr, nostre propos s'est ierté bien auant, & possible que ie seray plustost persuadé par là de ne me plus mocquer deormais, si ie vois marcher quelqu'vn des vostres à pas graues & mesurez, couronné de persil & d'oliuier.

Que si tu le treuves bon, allons nous asseoir sous ceste ombre espaisse, de peur que ces combattans que voilà ne nous troublent par leurs cris importuns & confus. Et d'ailleurs (veux-tu que ie te die le vray, car ie ne suis point vn dissimulé) ie ne sçauois plus endurer le Soleil si ardent & si fort, n'estant point couuert. Car i'ay laissé mon chapeau au logis, afin de ne paroistre icy seul entre vous en habit estrangier. Puis, voicy la saison en laquelle cet Astre ardent que vous nommez<sup>f</sup> Canicule se leuant sur nostre orizon, brusle toutes choses, & infecte l'air par sa seicheresse, lors que le Soleil penchant au midy rayonne sur nostre teste, & trauaille les corps d'une insupportable chaleur. Et de verité ie m'estonne fort de ce qu'estant tout cossé de vieillesse, tu ne degouttes point en suëur, comme moy, & il semble que tu ne sois point trauaillé du

L'estranger  
s'accommode  
le mieux qu'il  
peut aux  
mœurs de  
cette contrée  
où la fortune  
le porte.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

Soleil, veu qu'au lieu de chercher l'ombrage, tu endures la chaleur avec vne extreme patience, & facilité.

*Toutes faisons sont bonnes à celuy qui s'endurcit à la peine.*

SOLON. Nous tirons ce profit, Anacarsis, de ces labeurs superflus, de ces lutttes parmy la bouë, à descouuert du ciel, & de ces miserables poudreuses, que nous mesprisons bien aysement les chaleureux rayons du Soleil, & si n'auons que faire de chapeau pour empescher que cet astre ne nous donne sur le chef. Neantmoins puis que tu le veux ainsi, allons nous mettre sous l'ombre; mais garde toy bien d'appliquer ton esprit à ce que ie m'en vay dire, & d'y adjouster foy, comme à quelques loix. Au contraire ie te prie bien instamment de corriger mes paroles, & de refuter ce que tu iugeras auoir esté dit par moy, avec quelque contradiction, car ie m'asseure de ne me point fouruoyer de l'vne ou de l'autre de ces deux choses, & de te persuader constamment (si tu veux dissimuler ce qui touche la contradiction) ou bien de reprendre moy-mesme ce que ie n'ay pas bien ordonné sur cecy. Pour laquelle cause toute la Republique des Atheniens te remerciera grandement. De plus, elle te sera beaucoup redevable, & tu l'obligeras pour m'auoir attiré par tes persuasions à vne meilleure opinion. Aussi ie n'oublieray iamais ce bien-faict, & me treuuant en public, ie diray ces mots en pleine assemblee: Ie vous ay donné des loix, ô Citoyens d'Athenes, que ie croyois deuoir estre vtiles à toute la Republique: Mais cet estrangier icy (diray-je te monstrant au doigt, Anacarsis,) bien qu'il soit natif de Scythie, & neantmoins doué d'vne grande sagesse, m'a faict croire tout autrement, & sim'a monstré des disciplines, & des preceptes de vie beaucoup meilleurs. Tellement qu'il merite bien que la Republique luy done le nom de Citoyen, & luy dresse vne statuë d'airain dans le Temple de Minerue, parmy les autres grands personnages de ceste ville. Or sois assure, Anacarsis, que les Atheniens n'imputeront point à honte ny à deshonneur d'apprendre d'vn homme estrangier & barbare, des choses vtiles à la Republique.

*Les estrangiers nous apportent souuent les plus saintes loix dans nos villes.*

ANACARSIS. Ce n'est pas d'aujourd'huy que j'ay ouy dire de vous autres Atheniens, que vous estes des vrayz mocqueurs, qui donnez des brocards sur chasque mot. Car, comme est-il possible, que n'estant qu'vn homme vagabond, grossier, & qui n'ay iamais faict autre chose que rouler des chariots, sans auoir ny changé de pays, ny demeuré en aucune ville, ny mesme point veu de cité que celle-cy, j'aye eu neantmoins la capa-

citè de parler de l'administration d'une Republique & d'enseigner les hommes natifs du pays, qui habitent vne ville si renommee qu'est celle d'Athenes, policee dès long temps de si saintes loix ? Il me feroit beau voir discourir de ces matieres deuant vn si grand homme que toy, Solon, qui as eu dès le commencement le soin de cognoistre par quelles especes & formes de gouuernemens la Republique feroit mieux policee, & par quelles loix renduë plus excellente & heureuse. Si faut-il t'obeir pourtant, comme à celuy qui fait des loix tous les iours. Que si ie te contredis quelquesfois, lors que tu me sembleras proposer quelque chose contre la raison & le droit, ce ne sera que pour apprédre au vray ce que ie desireray. Sus donc, puis que nous voicy maintenant à l'ombre & à couuert du Soleil, prenons place sur ceste prairie fraische, qui est vn siege fort commode & plaisant. Et toy, Solon, ouurant l'entree à nostre dispute, dy moy pour quel subject vous autres Atheniens exercez les adolescens aux trauaux depuis leur premiere ieunesse ? Comme est-il possible, qu'ils se rendent si galands hommes parmy des exercices si sales ? Que leur sert-il de se courir de poussiere ; & de se veautrer dans la bouë, pour s'acquerir la vertu ? Car c'estoit la chose du monde que ie desirois le plus de sçauoir du commencement. Quant au reste tu me le monstreras cy-apres en particulier quand il en sera temps. Pour maintenant, ne medite autre chose, Solon, que les discours qu'il faut que tu tiennes à vn homme barbare. Ce que i'en dis, c'est afin que tu ne rendes obscurs tes propos, ou les resferres à ton escient, & les dilates au large : Car ie ne craindrois que le trop grand nombre de ces matieres ne te donnast de l'oubliance.

SOLON. Il te sera plus facile (Anacarsis) de disposer tout cecy, que non pas à moy, en tous les lieux, où le discours ne te semblera pas manifeste, ou se fouruoyer temerairement de la verité : car il te sera permis de l'examiner en interrogeant toutes les fois que tu voudras, & de l'abreger lors qu'il sera trop long ; bien qu'en matiere de choses estranges, où il s'agist des deliberations, qui ne donnent pas trop loing du but, il n'y ait rien qui empesche qu'on ne dilate son discours. Les Areopagites, ausquels il appartient de cognoistre des crimes, où il y va de la vie, & des actions souueraines, vsent de ceste mesme coustume, laquelle ils ont de tout

Le chemin de la vertu est tout poudreux & semé despi- nes; aussi n'est il pas si frayé que celui du vice.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Il est permis à  
chacun de def-  
fendre son  
droict.

temps retenuë de pere en fils; Car estans entrez au Palais, ils prennent place pour iuger la cause de celuy qui a esté malicieusement occis, ou blessé en sa personne, ou mesme brulé, puis la permission de parler est donnée à l'un & à l'autre des combattans. Ceux-cy parlent chacun à son tour, tant l'accusateur que le deffenseur, ou bien à l'ayde d'un Aduocat qui plaide leur cause. Le Senat les escoute fort attentiuement, tant qu'ils disent des choses qui sont à propos. Mais si quelqu'un a commencé son plaidoyer avec un Proëme premedité, afin de se rendre les aduis & les esprits des Iuges plus fauorables, par le moyen de quelque bien-vueillance; ou bien s'il adjouste à sa cause quelque emotion, qui donne de l'energie à sa harangue à l'imitation des disciples des Orateurs, lesquels inuentent plusieurs semblables traicts, afin d'enforcer par ces charmes de paroles les oreilles des Iuges; l'Huissier se treuve là tout aussi tost, & luy enjoinct de se taire, ne voulant permettre à l'Aduocat de dire en pleine audience des comptes faicts à plaisir, ny luy donner liberté de broüiller sa cause par paroles, afin que les Arcopagites puissent moins apperceuoir & entendre le faict.

Par ainsi, Anacarsis, ie veux que tu paroisses tel qu'un Arcopagite, & sois attentif, selon la loy de la Cour par moy establie. Que si tu t'apperçois que ie discoure inutilement, & me iette hors des bornes de la matiere, commande-moy de me taire, pourueu qu'il me soit permis aussi de dilater ma harangue durant le temps qu'on dira des choses qui appartiendront au subject: Aussi bien n'auons plus le Soleil si ardent qu'il nous faille plaindre, si nostre discours s'estend un peu trop loing, car l'ombre est bien espaisse, & si nous sommes à present de loisir.

Rien ne peut  
mieux attirer  
l'admiration  
que la verité.

**A N A C A R.** Tu patles avec beaucoup de courtoisie, ô Solon, & ie te remercie de ce que par ceste petite digression tu m'as humainement déclaré les coustumes du Senat, qui se rendent vrayement admirables par le moyen des bons Senateurs qui suivent la verité. Dispute donc maintenant de ces matieres, & moy qui suis Arcopagite (puis que tu as voulu que ie fusse tel) ie mettray peine de t'escouter à la façon de vos Iuges.

**S O L O N.** La premiere chose que tu dois apprendre en peu de paroles, c'est quelle opinion nous auons des Citoyens, & de la Cité. Nous n'estimons pas, Anacarsis, que les edifices tels que sont les murs, les temples, & autres tels bastiments composent une Cité, mais bien que tout cela n'est qu'un corps ferme & im-

mobile à la reception & feurté des hommes qui habitent la ville. C'est nostre opinion que toute sa force & autorité s'appuye sur les Citoyens. Ceux-cy ordonnent toutes choses dans vne ville, & les executent & gerdent de mesme façon que nostre ame agit à gouverner vn chacun de nous. Cependant nous prenons le soing du corps de la ville, & l'embellissons de telle sorte, qu'il ne paroist pas seulement fort par le dedans, & admirable pour la beauté de ses edifices, mais encore enuironné par le dehors de fermes gabions & remparts. Ce qui nous est le plus recommandable, c'est que les Citoyens ayent vne mesme vnion d'esprit, & vne esgale constance de corps. A quoy nous sommes esmeus d'autant plus volontiers que tels personages peuuent profiter à eux-mesmes en temps de paix au seruice de la Republique, & combattre durant la guerre pour le salut & liberté de la ville. Nous donnons donc les enfans aux meres & aux Pedagogues, afin qu'ils les nourrissent parfaitement, & les esleuent aux arts liberaux.

Les Citoyens sont les ornemens d'une ville, non les beaux edifices.

Depuis qu'avec le temps ils ont vne fois commencé de cognoistre & discernier ce qui est honneste, comme nous voyons qu'ils ont tant soit peu de crainte & de honte, que le desir des plus nobles subjects s'allume en eux, & que le corps est susceptible du traual pour la force des mēbres, assiltez de la vigueur qui leur est requise, nous les instruisons pour lors, en proposant à quelques-vns les disciplines de l'esprit, & accoustumant les autres à supporter la fatigue. Car nous n'estimons pas qu'il nous suffise d'estre nays comme nous sommes, propres à cultiuier l'ame & le corps, ains nous croyons encore que pour les bien instruire, les preceptes & disciplines nous sont necessaires. Par ceste diligence, l'industrie des ieunes gens se nourrit & s'augmente, & les vices de l'ame & du corps sont corrigez. Les laboureurs nous fournissent d'exemple en cecy, lesquels tandis que les plantes sont encore petites & tendres, ils les courent & manissent de toutes parts, de peur qu'elles ne soient emportees par la violence du vent. Mais depuis qu'elles ont pris de la force, ils coupent les rameaux superflus, & les laissans agiter au gré du vent leur font porter du fruit en plus grande abondance. De ceste mesme façon, nous cultiuons premierement les esprits de la ieunesse par la Musique & Arithmetique, puis leur montrons à peindre les formes des lettres, & à les prononcer exactement. Lors qu'ils sont vn peu plus aagez, nous leur repetons souuent aux oreilles les sentences des Sages, les exploits memorables de nos ancestres, & les discours profitables

De la vraye nourriture des enfans.

Comparaison propre.

Il faut cōmencer pas les plus bas degrez pour paruenir aux plus releuez.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

escrits en beaux vers, affin qu'ils les retiennent mieux, & qu'ils soient plus solides en leur memoire: Les leçons que nous leur faisons de la vertu des grands personnages, & de leurs belles actions, esleuēt leurs desirs petit à petit iusques à ce qu'ils se moulet finalement à leur imitation pour s'acquérir de la renommee, & se faire porter au ciel par ceux qui doiuent naistre apres eux, ainsi qu'Hesiodé & Homere nous ont laissé par escrit. Cela fait, ils sont employez aux affaires la Republique, & aux charges plus honorables. Mais possible que ie m'esloigne de mon discours, n'ayant pas proposé de monstrier au commencement de quelle maniere nous auons accoustumé de cultiuer les esprits; mais bien d'expliquer pour quelle occasion nous estimons estre bien seant de les exercer au trauail. Par ainsi ie m'impose silence à moy-mesme, sans attendre le commandement de l'Huissier, ny le tien (ô Arcopagite) à la courtoisie duquel ie suis redeuable pour m'auoir permis de sortir hors de mon subiect.

L'imitation  
des grands  
hommes sert  
de miroir à la  
ieunesse.

**A N A C A R.** Dy-moy, Solon, que veut dire qu'il a semblé bon au Senat de ne point condamner à l'amende ceux qui passent sous silence les choses plus necessaires?

**S O L O N.** Pourquoi me fais-tu ceste demande, Anacarsis, laquelle ie ne scaurois comprendre? **A N A C A R.** Parce qu'ayant obmis les choses plus belles, scauoir, celles qui seruent à l'embellissement de l'ame, tu t'arrestes à parler des trauaux & exercices du corps, qui ne sont pas si requis.

**S O L O N.** Ne pense pas, bon-homme, que i'aye oublié ce que i'ay dit au commencement. Te n'ay pas voulu que mon discours s'esgarast temerairement, de peur que s'escoulant sans ordre, il ne te troublast la memoire: toutesfois ie traicteray cecy le plus succinctement qu'il me sera possible, attendu qu'une exacte dispute semble requérir vne harague particuliere. Nous imprimons donc dans les esprits les plus saines opinions, leur apprenans exactement les loix ordinaires, lesquelles se proposent à lire en public, descrites en grosses lettres, & commandent ce qu'il faut ensuiure, ou fuir. Dauantage nous leur commandons de hanter les gens de bien (en la compagnie desquels ils apprennent ce qui est bien seant, & à faire des choses iustes, ensemble à conuerfer également en la Republique;) Puis de ne commettre rien de vilain, ny de laid, de souhaitter des choses honnestes, & ne faire point de tort à autruy. Or ces Sages dont ie viens de parler, sont par nous appelez Sophistes, & Philosophes. Apres les auoir conduits à troupes

Le Vautour  
s'annoblir par  
my les Aigles,  
& l'Aigle s'a-  
bastardit entre  
les Vautours.

au milieu du theatre, nous les instruisons en public, & leur faisons voir les vertus & les vices des anciens hommes, par les actions qui se font aux Tragedies & Comedies, affin qu'ils abhorrent les vicioux, & embrassent ceux qui cherissent la vertu. Nous donnons aux Poëtes Comiques vne libre puissance de poursuiure & reprendre par leurs brocards les mauuais Citoyens, sil aduient qu'ils prattiquent des actions meschantes, & indignes du bon estat d'vne Republique. Car par ce moyen ceux qui se voyent repris & mocquez deuiennent meilleurs, outre qu'ils euitēt d'estre basoïez du vulgaire.

L'exemple  
d'autruy force  
nos inclinatio-  
à se recognois-  
stre.

**A N A C A R.** Je cognois bien ces personnages Tragiques & Comiques, dont tu me parles, Solon; Ce sont ceux qui se font voir sur l'eschaffaut vestus de larges & hauts brodequins, & tous charmarrez de passements d'or par dessus leurs robbes. Ils portent aussi de masques fort ridicules, & qui ont vne grande gueule, sous lesquels ils crient à haute voix, & si marchent fort bien avec vne haute chaussure; dequoy ie m'estonne fort, & mesme la premiere fois que ie les veis en cet equippage, ie croyois qu'on celebrast les Bachanales parmy la ville. Ie me pris garde pour lors que les Comiques estoient beaucoup plus petits que les autres, outre qu'ils auoient de masques plus grotesques, & qui prouoquoient à rire toute l'assemblée. Quāt aux Tragiques ils paroïssent plus hauts: vn chacun d'eux en particulier escoutoit avec vn visage fort triste, & tous en general me sembloient auoir compassion de ceux qui trainoient apres eux de si grandes pierres.

**SOLON.** Ce n'est pas qu'ils ayent pitié d'eux (bon homme) mais il peut bien estre que le Poëte auoit pour subiect quelque ancienne & deplorable calamité pour la représenter aux assistans, & faisoit sur l'eschaffaut des discours lamentables, accompagnez d'vne action Tragique, capable de tirer les larmes des yeux de tous les escoutans. Il est vray-semblable que tu as veu des Menestriers, ensemble certains personnages qui chantoient au lieu milieu du theatre. Sçache donc maintenant que nous ne pensons pas ceste maniere de chanter & iouer du hautbois estre inutile, mais qu'elle sert pour vous aiguïser l'esprit, & vous rendre meilleurs. Quāt aux exercices du corps (ce q̄ tu desires sçauoir principalement) auxquels sadōne nostre ieunesse, ils sont tels. Premieremēt, les ayās faits depouïller de leurs vestemēt, cōme i'ay dit cy-deuāt, nous les accoustumōs à l'air du país, pēdant qu'ils sont tēdres & foibles. Puis nous prenōs garde qu'ils ne soiēt si fort trauaillez des ardeurs du Soleil;

La Musique ap-  
paise les mou-  
uemens desir-  
guez.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Belle comparaison.*

ny si delicats aussi qu'ils ne puissent bien supporter le froid. Davantage nous les graissons d'huiles, & amollissons, afin qu'ils soient rendus plus formes, adroits, & dispos. Car en bonne foy c'est vne chose bien absurde que nous estimions les cuirs ramolis & oingts d'huile estre moins subiects à se rompre & de plus longue duree (bien que ce soient de choses inanimees) & que neantmoins nous ne croyons pas que le corps encore animé ne puisse deuenir meilleur par l'usage de l'huile? Apres que nous auons inuenté diuers exercices, & donné des Maistres aux ieunes hommes, nous montrons à l'vn à se battre à coups de poings, & à l'autre à coups de pieds; ce que nous faisons, tant pour les accoustumer au trauail, que pour les rendre experts à parer aux coups, & empescher que la peur ne leur fasse abhorrer les playes. A quoy i'adjouste que cet exercice apporte deux grands biens aux adolescens. Car il les anime à se ietter dans les dangers, sans espargner leur corps; les maintient en santé, & si les rend robustes en toutes executions, & patients au trauail. Quant à ceux qui luttent le visage penché contre terre, ils apprennent par vn mesme moyen, & à tumber seuremēt, & à se releuer bien viste, comme aussi à repousser, mouuoir de leur place, estrangler, & esleuer en l'air leurs ennemis. Ces exercices ne sont pas vains, & preparent ceux qui les practiquent du commencement à vne chose fort grande, qui est ceste-cy. C'est que les corps sont rendus plus solides & fermes, lors qu'ils s'exercent à tels labeurs, outre qu'ils s'acquierent vne experience & adresse admirable, si quelque iour il leur falloit redre des preuues de ces disciplines parmy l'usage des armes. Car il est tres-certain que si l'vn de ces ieunes hommes empoigne vne fois son ennemy, il l'abattra par terre, & luy mesme venant à cheoir, se sçaura facilement releuer. Et ie veux bien que tu sçaches (Anacarsis) que nous auons accoustumé de rapporter tous ces essays à la vraye discipline des armes. Nous tenons aussi pour vne chose assuree, que nos adolescens seront bien plus valeureux, si nous rendons leurs corps nuds & amolis plus robustes par l'exercice, & plus habiles à soustenir le chocq de leurs ennemis. Ie te laisse à penser s'ils ne sont pas bien effroyables estans armez, puis que tous nuds ils donnent de la terreur à leurs aduersaires? Leur corps n'est ny trop gros, coüard & blanchastre, ny trop maigre & difforme aussi. Il ne ressemble en rien à celuy des femmes, qui croupissent, & moisissent à l'ombre, & sont tousiours en suëur & en peur. Ceux-cy ne halletent iamais sous le morion, non pas mesme quand le Soleil est en

*Qualitez requises à un corps de bonne habitude.*

est en son midy, comme maintenant, & qui eschauffe les corps d'une intolerable chaleur. Aussi dequoy peuuent seruir des gens alterez, ennemis de la poussiere; qui perdent courage s'ils voyent resprendre vne seule goutte de sang, & meurent auant qu'estre paruenus à la portee des traicts de leurs ennemis? Mais quant aux nostres vous voyez en eux vn mellage de rougeur & de noirceur, qui se tempere sous le Soleil. Leur face virile ne respire que vigueur. Ce n'est que courage & que feu. Ils ne sont, ny trop gras, ny trop maigres, ny de hauteur excessiue; mais d'une moyenne grandeur, & par la fatigue qui leur est coustumiere, ils dissipent ce grand amas d'humeurs, & cet excez de chair superflue. Dauantage, ils scauent entretenir cet en-bon-point qui leur fournit de vigueur & de force. Car les exercices font les mesmes effects aux corps, que ceux qui purgent & vannent le froment au vent, lesquels repoussent premierement les pailles & les espics inutiles; puis, separent & amassent ensemble le grain.

L'exercice  
chasse bien  
loing ceste  
pernicieuse  
humeur de ti-  
midité qui red  
les courages  
poltrons.

Il est donc necessaire que la ieunesse se porte bien si elle veut persister & durer long teps au traual. Puis, vn courage endurcy à la peine, ne suë que bien rarement, & n'est pas souuent traualle de maladie. Si quelqu'un iettoit du feu parmy du fourment ( afin que ie continuë en ma comparaiſon ) il n'y a point de doute que la paille seroit soudain embrasee, & que le froment s'eschauffant petit à petit se consommeroit en fin apres estre allumé, mais non pas tout à coup. Par où ie veux dire que ce corps laborieux dont ie parle n'est pas facilement abbatu, ny par la maladie, ny par la foiblesse de la lascitude. Il ne manque pas de forces, ny par le dedans, ny par le dehors pour soustenir ces assauts; tellement que l'effort de la maladie est trop foible pour le penetrer, & il n'est susceptible de la chaleur ny du froid pour en tirer du dommage. L'interieur a ie ne ſçay quelle chaleur, qui decoule dans les membres en abondance, & qui est comme preparee auparauant, & reservee à l'usage necessaire. Ceste chaleur red la personne robuste, luy done de la vigueur, & fait qu'elle est inuincible à toute lassitude. La raison en est, parce que l'exercice procedat de diuers labours, augmenté les forces au lieu de les consommer; aussi pendant qu'ils sont entretenus, sans discontinuer, ils en deuiennent plus grands. En outre, nous exerçons nos adoleſcés à faire des courſes assez longues sans prendre haleine, afin qu'ils deuiennent en peu de teps agiles de corps. Or ce jeu de courſe ne se fait pas en vn lieu plein ou solide, ains en vne profode poudriere, où la plâte des pieds ne peut

Vn corps nay  
au traual, n'est  
jamais abbatu  
par la fatigue.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Des exercices  
auxquels les an-  
ciens accoustu-  
moient leur jeu-  
nesse.*

estre gueres bien imprimee, ny celuy qui court se tenir debout parce que les pieds luy glissent à chasque pas. Nous leur enseignōs aussi à sauter vn fossé au besoin, ou quelque barriere. A quoy ils s'estudient en tenant aux mains de gros contre-poids de plomb. Ils s'exercent pareillement à lancer vn dard de bien loing: Et il n'est pas que tu n'en ayes veu quelqu'un qui iettoit vne certaine boule d'airain faicte à la façon d'une petite rondelle, n'ayant neātmoins aucune corroye. Il me souuiet que pour en faire l'essay tu la leuas hors de terre, & qu'elle te sembloit fort pesante & difficile à estre empoignee. Ils la iettent donc en l'air, & se debattent entr'eux pour sçauoir qui la ruera plus loing, & passera tous les autres; ce qui leur sert de beaucoup à renforcer leurs bras, & rēdre plus fermes leurs reins. Escoute maintenant pourquoy l'on respand de la bouë & du sable sous ceux qui luttent, puis que ceste action te sembloit du commencement estre si ridicule. Celà se faict pour empescher qu'ils ne tombent trop durement, & soient hors de tout danger venans à cheoir en vn lieu mol & glissant. D'ailleurs, il est necessaire que ces glissades aduiennēt à ceux qui se debattent ainsi dans la bouë, ce que tu comparois aux anguilles. Mais ce ne sont pas choses qui doiuent estre estimees inutiles & dignes de risée: car elles seruent de beaucoup à corroborer la force des membres, lors que les Lutteurs s'exerçans de ceste maniere sont contraincts de s'agraffer l'un à l'autre, bien que le plus souuent ils s'escoulent des mains. Et de verité ce n'est pas vn faict de peu de consequence que de tenir ferme vn lutteur tout frotté d'huile, & qui fond en suëur pour la grande peine qu'il prend à s'escouler des mains de celuy qui le tient. Toutes ces choses (comme i'ay desjà dict) seruent de beaucoup à la guerre, à quicōque les veut exercer, soit que sans se peiner il faille emporter hors la meslee vn amy blessé d'une playe, ou bien empoigner son ennemy, & l'enleuer en haut. C'est la principale occasion qui nous inuite à les accoustumer avec vn excez de trauail aux exercices plus difficiles, afin que les moindres leur soient plus tolerables. De plus, nous estimons que le sable est vtile pour diuerses raisons. La premiere, de peur que venans à la rencontre ils ne se laissent cheoir, ayant appris par maint exereice à renger leur aduersaire en la fange. La seconde, afin qu'ils ne leur eschappent des mains, nonobstant les glissades du corps; & à ce qu'eux-mesmes estans retenus, l'experience leur donne des inuentionſ pour s'escouler, principalement quand ils sont enclos dans vne meslee. La

*Proprietez du  
sable.*

troisiesme, parce que la poussiere resserre la suëur qui distille à grosses gouttes par le dehors; endurecit la force des corps au travail: & empesche que ceux qui s'exercent tous nuds ne soient offensez par la violence des vents. D'ailleurs elle nettoye l'ordure du corps, & si rend l'homme beaucoup plus blanc. Je voudrois volontiers te mettre en auant quelqu'un de ces hommes qui sont si blancs, parce qu'ils ne bougent de l'ombre, & apres t'auoir donné le choix d'eslire lequel que tu voudrois de ceux qui s'exercent eux-mesmes au Lycee (les ayant tous couuerts de fange & de poussiere) te demander auquel des deux tu desirerois estre fait semblable? Je suis bié assureé que d'abord (bien que tu n'eusses fait essay de la vie de l'un ny de l'autre) tu souhaitterois plustost de ressembler à l'un de ceux-cy, que d'estre perdu de delices, & paroistre plus blâc qu'un autre par un deffaut de sang qui se retire au cœur. Voilà presque la plus-part des exercices auxquels s'applique nostre ieunesse. Depuis qu'elle y est vne fois instruite nous sommes assurez d'auoir vne fidelle garde à nostre Republique; de viure tousiours en liberté par son moyen; de rapporter la victoire de nos ennemis: & de nous rendre redoutables à nos voisins, plusieurs desquels craignent nostre puissance, & se font nos tributaires. Leur ayde nous est bien encore plus necessaire en tēps de paix. Car alors ils ne s'entre-battent pas pour des choses meschantes & deshonestes; & si ne se font aucun tort l'un à l'autre, mais s'adonnent à ces beaux exercices que nous leur enseignons. Or, comme j'ay dict cy-deuant, c'est le commun bien, & la souueraine felicité d'une ville, que d'auoir vne ieunesse instruite tant aux arts de paix que de guerre.

Vne ieunesse bien instruite est le pilier qui soustient vn estat.

ANACA. A ce que ie vois, Solon, vous marchez en bataille tous graissez d'huile, & couuerts de poussiere, sçauoir apres estre instruits à descharger de grands coups de poings. Certes j'ay belle peur que vos ennemis ne vous fuyent & vous redoutent, craignâs que s'ils viennent à ouvrir la bouche, vous ne leur iettiez de la poussiere au dedans, ou possible que sautans par derriere leur dos vous ne les preniez par les cuisses, & les estrangliez, leur ayant ierté vos bras à l'entour du col. Cependant, par le Dieu Iupiter, ils vous poursuiuront à coups de jaelots & de dards, si vous ny prenez bien garde; sans que les pointes des fleches vous trauerfent non plus que des statuës, comme estans endurecis au Soleil, & accoustumez au sang. Vous ne bruslez pas si viste que les \* espics, & ne gemissez point si soudain sous les playes; mais l'on a bié de la

\* Ce sont de rapreses des comparaisons dont il a cy-deuant usé.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

peine à vous hacher à force de coups, portez bien auant avec peu d'apparence de sang ( car telles sont les comparaisons que tu as cy-deuant rapportees, si ie les ay bien comprises. ) Il pourra bien estre aussi que vous prendrez plustost les armes des Comiques & Tragiques; puis, s'il vous faut fortir au combat par le commandement de la Cour, vous mettrez sur vos chefs ces morions à gueules ouuertes, pour paroistre plus hideux à vos ennemis, & leur raualer le courage par ces masques qui ne seruent qu'à faire peur aux vieilles. Dauantage pour estre plus legers à la fuitte, vous mettez à vos pieds \* ces souliers à hauts estages; & si vous poursuuez vos ennemis, vous ne pouuez manquer de les atteindre les talonnans d'vne course isnelle. Mais prenez garde que ce que vous nommez diligence ne soit plustost vn exccez de folie, vn jeu d'enfant, & vn exercice de ieunes gens effeminez & poltrons. Que si vous auez tant de desir d'estre libres & heureux en toutes choses, il vous faut bien d'autres Academies, & l'exercice qui vous est le plus necessaire c'est celuy des armes. Il ne vous sert de rien d'accoupler vos adolescens aux tournois par des combats alternatifs, c'est à trauers la meslee, dans vn gros d'ennemis, & au milieu des dangers où il faut exercer la vertu. C'est pourquoy ie vous conseille de laisser à part la poussiere & l'huile, & leur apprendre à tirer de l'arc & jouer de la hallebarde, sans les accoustumer à vser de dards si legers, qui sont emportez par le moindre vent; mais à brâsler & manier d'vne belle adresse vne forte picque, vne grosse pierre, vne espee, vn escu porté à la main gauche, vn corceler, & vn morion. Car de la façon que vous voilà maintenant armez, vous me semblez estre assistez d'vne particuliere faueur de quelque Deité, qui empesche que vous ne soyez desfaiçts par vn bien petit nombre de soldats qui vous courent sus armez à la legere. Que si desgainant l'espee que j'ay à mon costé ie me iette parmy vous autres ieunes hommes, ie me vante de ruiner moy seul toute vostre Academie, & de vous faire prédre la fuitte de part & d'autre, sans qu'il s'en treuue vn seul qui ayt l'assurance de regarder le fer. O combien y en auroit-il qui me prouoqueroient à rire quand ie les regarderois fuyr, & se cacher derriere les statuës & les colomnes, la larme à l'œil, tous tremblans & transis de peur. Alors tu ne les verrois plus rouges par le corps, comme ils sont à present, & l'effroy les feroit bien-tost deuenir pâles & descolorez. Ce qui me faiçt dire qu'vne trop longue paix vous a rendus si lasches & effeminez, que vous ne pou-

\* Allusion aux  
brodequins des  
Tragediens.

La ieunesse  
prend de nou-  
uelles forces  
lors qu'elle  
s'adonne en  
temps de paix  
aux exercices  
de la guerre.

uez pas seulement regarder la creste du morion d'un ennemy, ny soutenir son esclat.

SOLON. Si est-ce que les Thraces qui nous vindrent voir iadis à la fuite g d'Eumolpe, n'eurent pas ceste opinion de nous, ny moins encore vos femmes, lesquelles sous la conduite <sup>h</sup> d'Hypolite mirent le siege deuant la ville, ny aucun de ceux qui ont faict essay de nos forces dans les combats. Au reste (bon-homme) nous n'exerçons pas les corps de nos adolefcens tous nuds à ceste intention, que pour cela nous les produisons en bataille au milieu des dangers; ains apres s'estre rendus bien adroicts à ces exercices & jeux, ils se battent tous armez, & alors ils vsent plus promptement de leurs forces, parce qu'ils ont esté parauant instruits.

ANAC. Mais en quel lieu tenez vous vostre Academie, que vous diètes estre destinee à l'vsage des armes? Le ne pense pas qu'il y ait aucun endroit dans la ville où ie n'aye esté, & si ie ne me souuiens point d'auoir iamais veu ceste escolle? SOLON. Tu la verras (Anacarsis) si tu demeures long temps avec nous; & tu pourras apprendre comme il n'y a celuy des nostres qui n'ait diuerses armes, d'ou nous vsons aux plus grands dangers, ensemble des morions, des harnois, & des cheuaux; veu mesme que la quatriesme partie des Citoyens consiste en gens-d'armes & gens de cheual. Car de verité nous tenons pour vne chose superflue en temps de paix, de marcher tousiours armé, & n'estre iamais sans espee. De plus, il est deffendu sous peine de punition corporelle, qu'aucun n'ait à porter vn glaiue ou autres telles armes en public, si ce n'est quand la necessité le requiert ainsi. Quant à vous autres, il est bien raison qu'on vous excuse, parce que vous estes tousiours en armes. Ie ne vous conseilerois pas moy-mesme de viure en vn lieu decouvert, & où les embusches & les trahisons sont fort à craindre pour le grand nombre d'ennemis que vous auez. Il seroit bien facile à quelqu'un qui surprendroit son ennemy dormant dans vn coche de le tirer dehors, & luy couper la gorge, tellement qu'il est necessaire que pour la grande infidelité que vous pratiquez ensemble, (viuans dans vne Republique sans estre resserrez ny astraincts par aucunes loix) le fer ne vous tombe iamais des mains, mais qu'il soit tousiours prest à deffendre le droit; si quelqu'un vouloit faire tort à vn autre.

ANACAR. Quoy? Solon, pensez-vous que ce soit chose inutile de porter des glaiues, sans qu'aucune necessité nous y contraigne? Possible ne touchez-vous point à vos armes, de peur qu'à force de

Les armes ser-  
uent en tout  
temps, si ce  
n'est que l'vs-  
age en est deff-  
endu quand  
il tend à vne  
mauuaise fin.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

les manier elles ne se gastent ; & les gardez resserrees afin d'en v-  
ser quand il en sera besoin. Et cependant vous ne laissez pas de  
perdre les corps de vostre ieunesse , & les miner par des trauaux  
assidus , sans qu'il en soit besoin. Ne voyez-vous pas que par tant  
de penibles sueurs vous les descharnez , leur attirez la force au  
dehors pour vne chose qui n'est du tout point proffitabile ; & les  
barbouillez en vain de poussiere & de fange.

La force prend  
accroissement  
parmy les tra-  
uaux.

SOLON. Il semble à t'ouyr parler, Anacarsis, que tu compares la  
force du corps au vin ou à l'eau, ou à quelqu'autre liqueur. Car  
tu crains que, comme au vase Samien, la force s'escoulant secre-  
tement aux labeurs, elle ne delaisse le corps vuide & sec, veu qu'il  
n'est derechef remply par aucun ; mais la chose va tout autrement,  
& plus l'on espuisse de ceste force, plus il en reuiet ; c'est comme  
la fable de l'Hydre, si tu l'as iamais entendue, à laquelle pour vne  
reste coupee deux autres en renaissoient. Il est bien vray que si le  
corps n'est exercé du commencement, alors estant trauaillé d'une  
lassitude, il se consume petit à petit à la façon de la meche, où  
l'on peut allumer le feu par vn mesme vent, & l'esteindre aussi,  
lors qu'il y a du defect en la matiere pour resister au souffle.

ANAC. Je ne puis pas si bien entendre ces choses que ie desire-  
rois, Solon, car tu les as desduictes avec tant de subtilité, que  
pour les comprendre il faudroit vn extreme soing, & vn esprit  
plus clair-voyant que le mien. Maintenant responds moy ie te  
prie à cecy ; pourquoy est-ce qu'aux tournois Olympiques, Isth-  
miens, Pythiques, & autres, apres que plusieurs adolescens y sont  
accourus à la foule pour regarder les combattans, vous ne leur  
proposez vn combat qui se doie vider par armes, au lieu de les  
monstrer en public, tous nuds, foulez aux pieds, & bien bouchon-  
nez, les vaincueurs n'ayans pour toute recompense que des poin-  
tes, ou qu'une couronne d'oliuier ? Voilà qui merite bien à mon  
aduis d'estre sçeu.

SOLON. Ce que nous en faisons, Anacarsis, c'est parce que nous  
auons opinion que par ce moyen le desir d'apprendre les exerci-  
ces pourra mieux embraser les courages des ieunes gens, s'ils ap-  
perçoient que ceux qui se font là vaillamment portez y soient  
pareillement honnorez, & proclamez victorieux par la voix du  
trompette, au milieu d'une assemblee de Grecs. C'est aussi afin  
qu'ayans despouillé leurs habits, ils ne mesprisent point la bonne  
habitude, & ne soient surpris de honte ; chacun de leur troupe  
se preparant comme digne de la victoire. Dauantage, les prix que

i'ay cy-deuant proposez ne sont pas petits, sçauoir vn honorable tesmoignage des regardans, vne gloire d'estre renommé de tous, & monstré au doigt par les passans, & vn honneur de paroistre l'incomparable, parmy les plus braues. Car plusieurs des regardans, ausquels il faut necessairement ensuiure ces exercices avec le temps, s'en retournent enflammez de l'amour du trauail & de la vertu. Tu n'ignores pas, Anacarsis, que si quelqu'un exsiloit loing de la commune conuersation des hommes les flammes ches d'honneur & de gloire, il ne nous laisseroit rien de genereux, & si fermeroit le chemin au desir de faire quelque exploit heroi- que & digne d'un homme. Par où tu peux inferer, combien doiuent estre vaillans à la guerre ceux qui honnoiez d'un chapeau d'oliuier, ou de pommes, sont portez d'un ardent desir de gagner la victoire, ayans les armes en main pour la deffence de leur patrie, de leurs femmes, & de leurs enfans, & pour la conseruation des Temples sacrez: Tu serois bien estonné si tu voyois, comme nous faisons combattre les perdrix & les coqs, & le grãd soing que nous en auons. Mais tu tirois encore plus, si tu sçauois que nous tenons ceste coustume de pere en fils, & que par vne loy de nos deuanciers il est enjoinct à tous adolescens de se treuuer presents à tels combats, afin de regarder ces oyseaux se debattans entr'eux à coups de becs, iusques à la derniere goutte de leur sang. Cet exercice ne te semblera pas digne de mocquerie, si tu consideres qu'il allume dans les ieunes courages vne certaine affection qui les porte dans les dangers avec vn mespris de toutes rencontres, vne louable ambition de ne paroistre moindres que les coqs, & vne constance à resister au trauail parmy les lassitudes, & autres telles difficultez.

Ne pense pas pourtant, Anacarsis, que nostre ieunesse pratique de si sanglants exercices quand elle est armee. Ce seroit vne action brutale & cruelle, de prendre plaisir à voir des adolescens s'entre-battre & meurtrir par mutuelles blessures. Et l'on nous pourroit à bõ droict reprédre, si nous mettions à mort nostre plus braue ieunesse, par le moyen de laquelle nous pouuons soustenir le choc de nos ennemis, & leur resister. Et parce que ie t'ay ouy dire, Anacarsis, que tu as enuie de voyager, & voir le reste de la Grece, souuienne toy, si tu arriues iamais en Sparte, de ne te point mocquer des Lacedemoniens, & n'estimer qu'ils s'adonnent à des labeurs inuitiles, soit que se rüant en bas depuis la pile emmy le Theatre, ils se desfigurent l'un l'autre par des reciproques blessu-

L'honneur est le plus grand prix qui se propose aux actions de vertu.

*Exercices des Lacedemoniens.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

res, ou qu'estans entrez en vn lieu tout enuironné d'eau, & se diuisans par bandes, ils s'attaquent tous nuds, iusques à ce que l'une des deux parties ayt ietté l'autre hors du lieu, comme les soldats de Lycurgue la fuitte d'Hercule, ou qu'ils les ayent derechef repoussez dans l'eau: Car delà s'enfuit la paix, & n'est par-apres le fort assailly. O que tu serois estonné, si tu voyois les enfans battus de verges aupres du Temple, & nageans dans le sang en presence de leurs pere & mere, qui les menacent de frapper encore plus rudement s'ils ne supportent la douleur des coups avec patience, & si prient ceux qui les fouëtent de persister le plus qu'ils pourront au traual, sans se lasser de battre? Tellement qu'il y en a plusieurs qui meurent sous les coups, estimans que ce leur seroit vne action reprochable, s'ils perdoient courage à la veüe de leurs familiers, ou parens; se laissoient vaincre aux blessures, & cedoient aux coups de fouët. D'où vient qu'ils sont hõnoréz de plusieurs belles statuës dressées à leur memoire par les Lacedemoniens. Lors que tes yeux seront les tesmoins de tous ces chastiments, garde toy bien d'accuser temerairement les Lacedemoniens de folie, & ne te fais point accroire qu'ils se plaisent à ces trauals, sans raison necessaire, n'y estans astraincts ny par les rigueurs d'une tyrãnie, ny par les approches des ennemis: Car sans doute Lycurgue leur Legislatteur te diroit pour leur deffence les causes pour lesquelles il auroit esté induict à ordonner que les enfans fussent ainsi battus & tourmentez de verges, bien qu'il ne fust poussé à ceste loy, ny pour leur estre ennemy, ny par aucune enuie, ny pour consommer en vain la ieunesse d'une cité. Sa principale intention, c'estoit de donner du courage à ceux qui deuoient garder & deffendre leur patrie de toute injure, & les accoustumer à surmõter les fatigues. Et quand Lycurgue n'auroit iamais fait ceste loy, tu peux neantmoins bien voir, que s'il aduient que quelqu'un de ces ieunes hommes soit pris à la guerre, il ne lasche iamais vne seule parole indigne de la voix d'un Lacedemonien, bien que les ennemis le traueillent, & se mocquent de luy. Que s'ils le bartent, il se reuanche fort bien, & fait essay avec vn grand courage, lequel d'entre-eux defaudra plustost.

Si on oste le courage à la force, tout le reste ne sera qu'un ombre.

ANACAR. Mais ie voudrois bien sçauoir si Lycurgue n'a pas autrefois esté battu à coups de fouët en sa premiere ieunesse; ou si estant l'auteur de ces tournois il n'a point inuenté telles choses à la façon des enfans sans en auoir fait l'esprouue? SOLON. Estant de retour de Crete sur sa vieillesse, il ordonna ces loix aux Ci-toyens

toyens de Lacedemone , car il passa quelques annees en Crete, parce qu'il auoit ouy dire que les habitans y viuoient sous de saintes loix, desquels Minos fils de Iupiter estoit l'inventeur. ANACAR. Pourquoy donc, Solon, ne fais-tu fouëtter les ieunes homes à l'imitation de Lyncurgue, veu que ces institutions sont si belles, & dignes de vous ? SOLON. Parce que ces exercices nous semblent suffire, Anacarsis, desquels nous auons esté les auteurs: & si nous n'estimons pas qu'il nous soit beaucoup necessaire d'imiter les mœurs estrangeres.

ANACAR. Dy ce que tu voudras, Solon, si m'accorderas-tu que c'est vne chose friuole de frapper à coups de verges sur le dos d'un homme tout nud, & lequel estend humblement les deux mains. De ce chastiment, il ne vient aucun profit, ny particulierement à celuy qui est battu, ny en general à la Republique. Que si ie me treuve iamais en Lacedemone, sans doute ie m'y feray lapider en public, en me mocquant d'un chacun, si ie vois qu'on fouëtte les enfans comme des larrons, ou des criminels. O, que leur ville auroit bon besoin d'Ellebore, Solon, pour se purger de ces actions ridicules, qu'elle a accoustumé d'endurer!

SOLON. Ne te mets point en teste, ô excellent personnage, de pouuoir, toy seul en plaidant, gagner vne cause deserte en l'absence des deffendeurs. Il se treuuera quelqu'un en Lacedemone qui te rendra bien-tost raison de cecy. Or puis que ie t'ay raconté par ordre tous nos exercices, auxquels tu n'as pas treuvé beaucoup de goust, il me semble que ie ne t'offenceray point, si ie te prie en t'escoutant à mon tour, de me dire, comment instruisez vous les adolescens, vous autres Scythes, ensemble à quels exercices vous les accoustumez, & par quels moyens vous les rendez vaillants hommes. ANACARSIS. C'est chose plus que raisonnable, Solon, & ie suis fort content de te parler des loix des Scythes, qui possible ne sont pas si admirables que les vostres, & n'ont gueres de rapport avec elles: Car nous sommes d'un naturel si timide, que nous ne voudrions pas auoir donné un soufflet à homme quelconque. Toutesfois ie te raconteray nos institutions en l'exercice des ieunes gens, telles qu'elles sont. Au demeurant nous remettrons ce deuis à demain, si bon te semble, afin que ie puisse mieux mediter à part moy ce que tu m'as dit, & me remettre en memoire les choses que j'ay à rapporter. Allons nous en donc tout maintenant, car il s'en va tard, & ie vois desjà les ombres croissantes.

Il est bié-aysé de gagner la cause en l'absence de l'aduersé partie.

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

## ANNOTATIONS.

**a Apollon Lycien.** ] Ainsi dit du mot Grec *λύκων*, qui signifie lumiere, ou bien parce qu'il y auoit vn Temple en Lycie consacré à ce Dieu, où se rendoient de fameux Oracles.

**b Istme.** ] Les combats qu'on celebroit de cinq ans en cinq ans en cette contree de Grece estoient dits Istmiens, d'un certain destroit du Peloponese, à l'emboucheure duquel ces ieux se faisoient tout contre le Temple de Neptune.

**c Nemee.** ] Foret d'Achaie, où Hercule occit ce furieux Lyon, qui fut dit Nemeen de son nom. Depuis en memoire de cet exploit les habitans du pays y instituerent certains combats solemnels, où se donnoient diuers prix, & entr'autres des couronnes comme l'a remarqué Lucian.

**d Aux Pythiens.** ] Il entend parler des ieux instituez à l'honneur d'Apollon, en vn certain lieu de Macedoine nommé Pythien, du Serpent que ce Dieu y mit à mort. Lucian dit apres Ouide, que les vaincueurs y receuoient pour prix des pommes que l'on prenoit dans le Temple d'Apollon.

1 1. *Metam.*

**e Quinquatres.** ] Festes celebrees dans Rome à l'honneur de Pallas, qui duroient cinq iours entiers, bien que Varron estime que telle solemnité n'estoit que d'un seul iour.

2 5. *De ling. Lat.*

**f Canicule.** ] Signe celeste, lequel estant ioinct au Soleil au milieu du centre du ciel, redouble les chaleurs de l'Esté. Les Poëtes feignent que c'estoit la chienne d'Erigone, laquelle voyant Icarus tué par des Bergers, & sa fille estranglée, en mourut de regret, & fut mise avec Erigone au rang des autres constellations.

**g Eumolpe.** ] Capitaine Thracien, & principal motif de la guerre qu'eurent les Thraces contre les Atheniens.

**h Hypolite.** ] Il est vray semblable que c'estoit la Royne des Amazones; laquelle Hercule prit à femme, l'ayant surmontee en vn combat, & en eust vn fils, appelé de son nom Hypolite.

**i Les perdrix & les coqs.** ] Les Atheniens auoient accoustumé de faire voir à leur ieunelle des coqs s'entre-choquans l'un l'autre pour apprendre par l'exemple de ces oyseaux les exercices de valeur & de force. D'où vient que nous lisons dans Plutarque d'un certain Capitaine, que s'en allant à la guerre, il monstra à ses soldats vn combat de deux coqs, & leur fit vne si belle harangue sur ce subject qu'ils gaignerent la victoire sur leurs ennemis.

**k Lycurque.** ] Fils de Polidecte, & frere d'Eunomus Roy des Lacedemoniens. Il fit de si belles loix durant sa vie, qu'apres sa mort ceux de Sparte luy consacrerent vn Temple, où ils luy deferoient des honneurs diuins. Voy sa vie plus amplement dans Plutarque.

**l Les ombres croissantes.** ] Cette façon de parler est Poëtique, & semble estre tirée d'un vers de Virgile, dont le sens est tel.

3 *In Ecl.*

*Desjà mesme on voit cheoir du sommet des montagnes.  
Les ombrages plus grands, &c.*

## DU DVEIL.

*S'estant moqué cy devant des diuins exercices des Anciens, il se rit en ce discours de leurs funérailles, & des folles opinions qu'ils auoient des morts apres leur decez.*

**I**L n'y auroit point de mal de prendre garde à ce qu'on pratique d'ordinaire en matiere du dueil, & aux paroles de ceux qui semblent consoler les autres, bien qu'ils ne pensent pas eux-mesmes que ce soit vne action tolerable que de se plaindre pour les fortunes qui leur sont aduenues, & à ceux qu'ils ont perdus. Et neantmoins ils ne scauent du tout point si leur fortune est bonne, ou mauuaise, & digne de ris, ou de larmes; tellement que s'ils pleurent, c'est plustost par coustume qu'autrement. Escoute vn peu ie te prie les ceremonies qu'ils font apres le decez de quelqu'un.

Mais ie te veux premieremēt racōter quelles opiniōs ils ont de la mort, afin que tu cōprennes plus aisément les causes de tout cecy.

Le menu peuple ( auquel les Sages donnent l'epithete d'Idiot) croyāt à la Poëtie d' Hesiodé, d' Homere, & d'autres tels estalleurs de fables, cōme à quelque bonne loy, estime qu'il y ait vn certain lieu sousterrain fort profond, que ces resveurs nōment Tartare, & qu'ils disent estre grād, de large estēduē, & obscur, où neantmoins ils voyent fort claiemēt tout ce qui s'y faiēt. A quoy ils adjoustent que Pluton, frere de Iupiter, regne dans ceste cauerne (selon le recit que m'en a faiēt vn certain, fort habile en ces matieres) & qu'il est ainsi nōmé parce qu'il est fort riche & abondant en trespasiez; Dauantage, que Pluton a ordonné pour les morts vne Republique aux Enfers de la façon que ie m'en vay dire.

Luy estant escheu par sort de regner sur eux; si tost qu'il les a reçeus, il les lie si estroitement avec de grosses chaines, qu'ils ne peuuent aucunement s'eschapper, & si ne permet à Ame quelconque de retourner au mōde, si ce n'est pour cause valable. Ceste contree est arrousee de certains grands estangs, dont le nom est effroyable à l'ouye; car ils s'appellent Cocythes, ou Lamentables, Phlegetons, ou Ardants, & ainsi des autres. Le marescage dict Acheron, ou, de Tourment, se void à l'entree, où vn Battelier s'en va receuoir ceux qui abordent à la riue, car il est si profond & si large qu'on ne le peut ny passer à gué, ny trauerfer à la nage. Les oyseaux mesme ont le vol trop foible pour le guinder apres leur mort par delà son riuage.

Tout contre ceste descente est vne porte d'aimant, où se tient pour Concierge le cousin du Roy Eacus, & aupres de luy le chien à trois testes, lequel void d'vn assez bō œil les suruenans, si ce n'est que lors qu'il se treuue que lqu'vn qui veut prendre la fuitte, il abbaye soudain, & le repousse dans la cauerne tout effrayé.

Ceux qui ont trauerfé l'estang se treuuent en vne grande prairie toute couuerte d'Afrodiles, & pres d'vn fleuue ennemy de memoire qu'on nomme Lethé; Car les Herôs qui en font autresfois retournez l'ont ainsi raconté, sçauoir <sup>a</sup> Alceste, <sup>b</sup> Protefilaüs, les deux Thessales, Thesee fils d'Egee, & l'Vlyse d'Homere; tesmoins renommez & dignes de foy; qui semblent n'auoir iamais beu de ce fleuue, veu qu'autremēt ils en eussēt perdu le souuenir.

Ils disoient donc, que Plutō & Proserpine gouernēt la Republique des morts, & vñent aux Enfers d'vne puissāce absoluē sur toutes choses. Ils ont pour Officiers & Lieutenās de leur Principauté

Ecce ij

*Belle description  
des Enfers, qui  
semble estre tirce  
de Virgile au 6.  
de son Eneide.*

*L'Enfer est vn  
labyrinthe où  
il est plus ayse  
de treuuer vne  
entree qu'vne  
sortie.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

les Furies, les Peines, les Terreurs; & pour Iuges Minos & Radamant tous deux de Crete, & tous deux fils de Iupiter, lesquels enuoient aux champs Elysiens les esprits de ceux qui ont bien vescu, pour y viure & passer le tēps à leur aise. Mais quant aux meschans ils les confinent au lieu destiné pour supplice aux damnez, afin d'y estre punis par les Furies, chacun selon son merite. Là ils endurent tous les tourmens qu'on scauroit s'imaginer, & y sont enchaînez, bruslez, blesez, rouiez, & chargez de gros cailloux au feste d'une montagne. Tantale s'y void entr'autres, plongé bien auant dans vn marefcage, & neantmoins en danger de mourir de soif. Ceux qui durant leur vie se sont tenus entre les deux bornes du bien & du mal (le nombre desquels est fort grand) estans ja reduicts en ombres, \* se dissipent comme la fumee par le seul atouchement; & sont espars sans corps en vne prairie, où ils se nourrissent des offrandes que nous mettons sur leurs tombeaux. D'où s'en suit que s'il s'en treuve quelqu'un qui n'ait plus de parens ny d'amis sur terre, il court vagabond parmy les autres, & est trauaillé d'une extreme faim. Le vulgaire s'est tellement laissé gagner à ceste superstitieuse creance, qu'aussi-tost que quelqu'un est mort, ils luy mettent vn denier à la bouche, \* pour payer le port au Nautonnier, sans s'aduifer qu'elle monnoye est de mise aux Enfers, & si l'on y prend ou l'Athenienne, ou la Macedonienne, ou celle d'Egine; & mesme ils ne voyent pas qu'il vaudroit encore mieux pour eux ne pouuoit payer le denier. Car ce faisant le Nautonnier seroit contraint de les renuoyer en vie, à faute de receuoir son tribut. Apres cela les ayant bien laucz (comme si le fleue infernal ne suffisoit pour les nettoyer) ils les oignent de precieux onguens, pour euacuer toute ceste mauuaise odeur, qui s'exhale du corps, & couronnez qu'ils sont de fort belles fleurs, les mettent en chemin bien vestus, de peur qu'ils n'ayent froid, & que Cerbere les descouure tous nuds. Cependant les cris des femmes jointz aux pleurs d'un chacun retentissent de toutes parts: outre qu'elles se battent la poictrine, s'attachent les cheueux, & se souillent les jouës; il y en a qui deschirent leurs habits, & se mettent des cédres sur le chef: tellement que durant leur vie, ils sont plus miserables que la mort mesmes; car au lieu que ceux-là se veautrent souuent par terre, & se chocquent la teste au pavé, cestuy-cy est esleué en haut, beau, pompeux, couronné de fleurs, & prest à paroistre sur vn char de triomphe. Dauantage les pere & mere s'aduançans au milieu des parens, entourent le deffunct, & font plusieurs lamen-

\* Allusion au tourment de Sisippe.

\* Il parle ainsi pour monstrier que les ames ne peuuent estre palpables, come n'ayans rien de terrestre.

\* Ils luy donnoient aussi un gasteau pour ieter au chien Cerbere.

Ceremonies obseruees aux funeraillles des deffuncts.

rations du tout absurdes & estranges, (car imagine toy que quel- que beau ieune homme nous est proposé, afin que le jeu de la fable luy soit plus conuenable) auxquelles le trespasé deuroit bien respondre s'il pouuoit parler. Le t'ay donc perdu mon cher fils (dit le pere, en pleurant & soupirant.) Le t'ay perdu ma vie; tu es mort, tu m'es osté auant terme, & ie suis demeuré icy tout seul parmy les miseres. Tu n'as pas esté marié: tu n'as point eu d'enfans: tu as quitté le monde, sans t'estre iamais fait paroistre à la guerre: tu n'as point trauillé: tu n'es pas paruenü à la vieillesse: tu ne banqueteras plus desormais: tu ne feras plus l'amour, & si ne boiras plus avec tes compagnons. Il deuiera de semblables choses, comme si son fils en deust auoir besoin apres son trespas, & les desirer sans les pouuoir obtenir. Cōbien y en a t'il qui ont fait tuër apres leur mort leurs eschançons, leurs concubines, & leurs cheuaux? Combien, di-je, qui ont voulu qu'on iettast au feu leurs robbes, & le reste de leurs vestemens, ou qu'on les enseuelist avec eux, comme s'ils en deuoient jouir apres leur decez? Mais ce vieillard qui meine dueil, & se plaint ainsi, ne semble pas tenir ces discours, ny plusieurs autres pour le subject de son fils (car il sçait bien qu'il n'a garde de l'entendre, quand il crierait plus haut que <sup>c</sup> Stentor) ny derechef pour l'amour de soy-mesme; attendu qu'il luy suffit de penser & cognoistre cela sans dire aucun mot. Il faut dōc bien que la compagnie soit cause qu'il resue ainsi, puis qu'il ne sçait ny ce qui est aduenü à son enfant, ny où il est allé, ny quelle est sa propre vie, autrement son trespas ne l'affligeroit point si fort. Le suppose maintenāt que le fils luy respōde ces mots, ayant permission d'Eacus de mettre tant seulement la teste hors la cauerne, iusqu'à ce qu'il ayt appaisé son pere ainsi forcené. Que veut dire que tu cries si haut mal-heureux homme, & que tu troubles ainsi mon repos? Cesse d'arracher tes cheueux, & d'esgratigner la peau de ta face? Pourquoi me fais-tu ce tort de m'appeller, miserable & infortuné; moy, qui suis meilleur, & beaucoup plus heureux que <sup>il</sup> ne sert de riē de se plaindre d'un accident pour lequel la Nature nous a fait naistre.

toy? Quel mal penses-tu m'estre aduenü? N'est-ce point parce que ie n'ay pas atteint l'aage de vieillesse, comme toy; n'ayant ny la teste chauue, ny le visage ridé, ny les genoux recourbez (aussi pourry d'ans que si i'auois passé maintes Triacades, & Olympiades) pour paroistre vn vieil resueur deuant vne infinité de personnes? O que tu me sembles sot! Estimes-tu qu'il y ait rien de bon en la vie de quoy nous ne puissions jouir desormais? Où sont les collations, diras-tu, où les festins, les superbes habits, & les paillardises?

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

Mais tu ne vois pas que c'est bien vne plus belle chose de n'auoir ia mais soif que de boire, de viure sans faim, que de manger, & de pouuoir resister au froid, que d'estre bié vestu. Sus donc, puis que tu ne sçais rien de tout cecy, ie te veux apprêdre à mieux pleurer. Recommence ton dueil, & dis; Miserable enfant que tu es, tu ne sentiras plus desormais ny la soif, ny la faim, ny le froid. Ie t'ay perdu, mal-heureux, qui as éuité les maladies, & qui ne crains plus ny la fievre, ny l'ennemy, ny le tyrân. L'amour ne te trauuillera plus maintenant; Tu ne te desbaucheras plus apres les femmes publiques; & ne feras point d'excessiues despenses pour elles deux ou trois fois le iour? En ta vieillesse il n'y aura celuy, qui te tiéne à mespris, & si tu ne seras point ennuyeux aux ieunes gens qui te regarderont. Si tu parlôis ainsi, mon pere, n'estimes-tu point que tu dirois des choses plus veritables, que non pas tantost? Que ceste pensee ne te trouble point, que ie suis enueloppé de tenebres, & enclos dâs la tombe. Ce à quoy tu dois principalemēt prêdre garde, c'est que ie n'ay que faire à l'aduenir que mes yeux soient pourris, ou bruslez, s'il est ainsi que vous ayez resolu de me brusler bien-tost, soit pour voir les tenebres ou la lumiere, & possible que c'est chose aucunement supportable. Mais quel profit ay-je, que vous pleuriez ainsi, ou qu'à la cadence d'vn instrument, vous frappiez vos poictines, ou que des femmes se lamentent si fort? Que veut dire ceste pierre que vous mettez sur ce tumbeau embelly de couronnes? ou que signifie ce vin respandu? Croyez-vous qu'il découle iusques à nous, & penetre dans les Enfers? car pour ce qui est des funerailles, il semble que vous soyez d'opinion que ce qui deuoit paruenir à nous d'vn tel appareil, s'en va contre le ciel en fumee, & ne nous proffite de rien à nous autres qui sommes en bas. Au demeurant, pour la poussiere elle est inutile, si ce n'est que vous disiez, que nous mangeons des cendres: Mais le royaume de Pluton n'est point si desert, & sans fruit. Nous auons assez d'Atrodiles, sans qu'il nous soit besoin d'apporter de vos viandes par deçà. Ie iure, par Typhisone, qu'il y a ja long temps, que i'auois resolu de me fâcher de vos façons de faire, & de crier fort haut apres vous: Mais le linge, & la laine dont vous m'auiez estouppé le gosier m'empeschoient de ce faire.

*Après qu'il eust tenu ces discours serieux,*

*L'inexorable mort luy ferma les deux yeux.*

Dy moy, au nom de Iupiter, si le mort se retournant vers eux, leur parloit de la sorte, s'appuyant sur son coude; ces parolles ne sem-

Pleurer vn defunct, c'est se fâcher de le voir abordé à port, ap es vne dangereuse nauigation.

bleroient-elles pas veritables? & neantmoins ces infensez ne cessent iamais de crier, & ayant fait venir<sup>d</sup> vn Maistre de lamentations, qui entasse plusieurs anciennés miserés en vn monceau, ils s'en seruent comme d'un Commis à quelque cōbat, ou d'un pere de folie, le suiuanstoujours, & luy respondans à la cadence en pleurant apres qu'il a commencé. Quant aux regrets funebres, toutes les nations du monde ont de mesmes coustumes de lamenter le deffunct; mais ils enseuelissent diuerfement: Car le Grec brusle, le Persan enterre, l'Indien oingt de sein de porc; le Scythie mange, l'Egyptien met au saloir, (i'en parle comme sçauant pour l'auoir veu) & le cadauer ayant pris sel, il en fait vn festin, où il appelle quelque sien compaignon. Il aduient souuent aussi, que le frere, ou le pere estant mis en hostage, il enrichit quelque pauvre Egyptien, car n'est-ce pas vne chose vaine & bié fole, & y a t'il rien de si fresle, que les offrandes, pyramides, colomnes, & inscriptions, qui sont de bien peu de duree? Il y en a quelques-vns qui celebrent des jeux aux sepulchres, & qui font des Panegyres, ou oraisons, ny plus ny moins que s'ils vouloient deffendre quelqu'un en plein iugement, & porter tesmoignage pour le deffunct enuers le Iuge d'Enfer. A cecy est joint le festin funebre, où s'assemblent tous les amys, pour consoler le parent du deffunct, les inuitans à prendre leur refection, & par le Dieu Iupiter, ils ne se laissent pas deschirer leurs habits, comme ceux qui n'ont rien mangé de trois iours. Mais, dy moy ie te prie, iusques à quand pleurerōs nous? Ne troublons point les ombres de Pluton? ou bien, si tu as tout à fait resolu de pleurer, à tout le moins māge quelque chose, afin de supporter le dueil avec plus de courage. Toutes ces coustumes ont donné subject à Homere de dire,

*Ceste Nymphe au poil d'or, qui Niobe se nomme,*

*Se souuient de manger.*

& en vn autre endroit,

*Le ventre ne permet de pleurer les Grecs morts.*

Et c'est la verité qu'ils mangent, mais fort honteusement du premier coup, de peur qu'ils ont, qu'apres le trespas de leurs plus grands amis, ils ne semblent les auoir mis en oubly. Ces choses, & autres semblables paroistront plus ridicules à celuy qui remarquera les grimasses qu'ils font en leur dueil, parce qu'ils estiment la mort le plus grand de tous les maux.

*Manieres d'enseueler les morts, obseruees par diuerses nations.*

*\* C'est à dire la faim.*

# LES OEUVRES DE LUCIAN.

## ANNOTATIONS.

1 *Enuid. 6.*

a *Alceste.* ] Duquel les Poëtes disent comme d'Alcide, de Thesee, & de Pirotoüs, qu'a pres sa mort son ombre s'apparut à plusieurs, & fut quelque temps sur terre.

b *Protesilaüs.* ] Prince de Grece, fils d'Iphiclus, & mary de Laodamia fille d'Acaste, laquelle ayant eu nouvelles de sa mort, pria les Dieux, que pour donner quelque allegement à sa douleur, il luy fut permis de voir l'ombre de son mary deffunct. Ce qui luy estant accordé, elle rendit l'ame en l'embrassant.

c *Stentor.* ] Grec de nation, & si grand criard, que sa voix montoit plus haut que celle de cinquante hommes joincts ensemble, si nous croyons à ce qu'en dit Homere.

2 *Iliad. 5.*

d *Vn Maistre de lamentations.* ] Jadis aux pompes funebres on faisoit marcher deuant le deffunct vn certain maistre pleureur, ou bouffon, nommé des Grecs Pantomime, parce qu'il contre faisoit toutes sortes de grimasses & de postures estranges pour inciter le peuple à pleurer.

---

## LE PRECEPTEUR DES HARANGVEURS.

*Il se moque de  
l'eloquence cor-  
rompue de son  
temps, & du  
langage affecté.  
Ce que nous pou-  
vons acomoder  
à nostre age.*

**T**V me demandes (ieune homme) des preceptes pour te rendre fameux en l'art de bien dire, & pour te faire honorer de ce beau nom de Sophiste. Car tu ne merites pas de viure, dis-tu, si l'eloquence ne te fournit de charmes de paroles qui soient inuincibles, & aussi capablés d'attirer en admiration vn chacun, que de t'acquerir de la renommee parmy les Grecs. C'est la principale cause pour laquelle tu desires d'apprendre les moyens qui conduisent à ceste fin, & ce sans aucune enuie (mon fils) veu qu'il n'y a celuy des ieunes hommes, qui n'aspire naturellement aux choses sublimes & bonnes, sans sçauoir neantmoins où les puiser, estimât que ce soit quelque chose sacree que le conseil qu'il demande, comme toy-mesme qui viens maintenant à moy pour ce subiect. Escoute doc ce que ie m'en vay te dire, & t'assure que tu deuiendras si eloquent qu'il te sera facile d'expliquer & cognoistre tout ce qui semblera necessaire; si tu veux bien retenir ce que ie t'apprendray, & t'exerçant par assidus trauaux te mettre en chemin avec vn grand courage, pour atteindre à la fin desiree. Au reste ce n'est pas peu de chose que de venir à bout de cecy, & ceste science requiert vn merueilleux estude. Il faut trauailler à bon esciët pour l'apprendre; veiller les nuicts entieres, & supporter constamment tout ce qui nous sçauroit aduenir. Considere combien d'hommes qui n'estoient parauant estimez d'aucun, se font, par le Dieu Iupiter annoblis, & mis en honneur par leur eloquence.

Toutesfois

Toutesfois il ne faut pas que la grande importance des choses esperées te donne de la peur, & te fasse estimer qu'il y ait icy des travaux infinis à souffrir. Car en bonne foy nous ne te conduirons pas par vne voye si penible, & si raboteuse, que tu sois contraint estât las & recru de tourner le dos & rebrousser en arriere au milieu du chemin. Nous ne faisons pas cōme les autres, qui meinent par cet ordinaire sentier, long, mal frayé, laborieux, & sans fruit; Nostre intention n'est autre que de te conduire parmy les prez herbus, & sous la fraicheur des ombrages, par vn chemin le plus court & facile, afin qu'avec vne extreme allegresse d'esprit, tu t'en ail les bellemēt & le petit pas iusques au coupeau, & là, par le Dieu Iupiter! tu te resiouysses & banquetes à ton ayse. Tu regarderas d'en haut ceux qui marchent par vne autre voye, ou par vne difficile mōte, & qui ne pouans râper par les lieux glissans, tumbent quelquesfois la teste premiere, & pour la durté des cailloux pointus reçoient des playes mortelles. Mais pour toy tu paroistras au plus haut sommet, la couronne sur le chef, & il n'y aura personne qui ne te prise grandement, te voyant recevoir en bien peu de temps tout autant de biens qu'en possède la Rhetorique. Quoy que ceste promesse soit du tout grande, si est-ce pourtant que ie te prie au nom de Iupiter le Familier, de ne te deffier aucunemēt, si nous affirmons que ces choses te peuuent estre facilement demontrees, & avec vn merueilleux plaisir. Car si Hesiodé deuint tout à coup vn grand Poëte, de berger qu'il estoit parauant, pour auoir cueilly quelques feuilles en Helicon, & s'il chanta depuis la genealogie des Herôs & des Dieux estant espris d'vne diuine fureur; sera-ce chose impossible que l'Orateur, qui est inferieur à la Poësie de beaucoup de degrez, ne puisse en bien peu de temps se rendre fort eloquent? Celà se peut faire sans doute, principalement si on y procede par vne courte voye, comme ie te veux raconter d'vn certain Marchand Sidonien, le conseil duquel n'eut pas assez de force pour persuader à l'Auditeur, à cause que la chose qu'il propoisoit sembloit incroyable.

Du temps qu'Alexandre cōmença d'empieter sur les Perses, peu apres qu'il eust vaincu Darius pres des Arbelles, il fut question de depescher des courriers par toutes les prouinces, pour y faire publier ses nouveaux Edicts. Mais la difficulté de la chose le travailloit fort, considerant que le chemin de Perse en Egypte estoit lōg: car il falloit costoyer de mōtagnes; entrer en Arabie par Babilone; trauerfer de grands deserts; & estre vingt bonnes iournees auant

*D'un conseil qui fut donné à Alexandre par un Marchand Sidonien.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

qu'y arriuer, quelque diligence qu'on y sceust employer. Dauantage des nouuelles luy venoient tous les iours que les Egyptiens se reuoltoient, & d'ailleurs il voyoit que tous moyens luy estoient desniez de faire scauoir à ses gouuerneurs les choses qu'il vouloit estre faictes. Comme il flottoit entre ces extremitez vn Marchand Sidonien se treuua là present qui luy dist. Je vous promets, ô Roy, de vous monstrier vn chemin de Perse en Egypte, qui n'est pas fort long: Car il n'y a point de doute que si quelqu'vn franchit ces montaignes, lesquelles l'on peut trauerfer dans trois iours il y arriuera soudain. Le dire de ce Marchand estoit veritable; & neantmoins Alexandre ne le creut point, ains se fit accroire que c'estoit vn aduis de quelque imposteur & charlatan. Voilà comme les grandes promesses semblent estre incroyables à plusieurs. Le mesme te peut aduenir, si tu n'y prends garde, & l'experience t'apprendra qu'il n'y a rien qui t'oste ceste belle qualité d'Orateur, ayât vne fois trauerfé le mont de Perse en Egypte en vn seul iour, mais non pas tout entier. Par ainsi ie te veux premierement descrire son image par paroles, & te monstrier l'vn & l'autre chemin à l'imitation de <sup>a</sup> Cebes, afin que tu cognoisses qu'il y a deux voyes qui conduisent à l'art de bien dire. Sçache donc, que la Rhetorique (Deesse fort belle & de bonne grace) faict sa demeure en vn lieu haut esléué, & tient en sa main droicte la corne de la chevre Amalthee pleine de diuerses sortes de fruiets. Mais il me semble à la voir qu'elle œillade d'vn autre costé les richesses, qui sont là debout, toutes d'or, fort aymables, & qui ont aupres d'elles la gloire, & l'authorité. Les loüanges semblables à des petits amours volettent à troupes, & à la foule à l'entour de ceste Deesse: car ces flammeches d'honneur l'enuironnent en aussi grand nombre, que le <sup>b</sup> Nil a de petits enfans ( que les Egyptiens appellent Perfes) se iouans avec luy. Il n'est pas que tu ne l'ayes veu pourtraict, monté sur l'vn de ces Crocodiles, desquels ceste riuiere est toute remplie. Voilà pourquoy tu t'approches d'elle, & en es amoureux, desirant de paruenir bien-tost au sommet, afin de l'espouser, & posseder ses richesses, sa gloire, & ses loüanges; car tous ces ornemens appartiennent de droict à son legitime espoux. Neantmoins quand tu abordes au pied de la montaigne, tu perds toute esperance d'y pouuoir monter du commencement: & il te semble qu'elle soit telle que ceste <sup>c</sup> Aorne des Macedoniens, scauoir inaccessible, raboteuse, & difficile à estre trauersee, non pas mesme par les oyseaux, ayant bon besoin de l'ayde d'vn

L'on ne croit  
gueres volon-  
tiers aux gran-  
des promesses,  
parce que l'ef-  
fect en semble  
impossible.

*Figure de la  
Rhetorique.*

Toute la diffi-  
culté des Arts  
consiste aux  
principes.

nouveau Denys, ou de quelque Hercule pour l'applanir. Tu decouuriras d'un autre costé quelques chemins, ou plustost vn petit sentier, fort estroit, & tout semé d'espiues, avec apparence de beaucoup de sueur, & de soif. Hesiodé l'a descrit en si beaux termes, que toute mon ayde ne te seruiroit pas de beaucoup pour te le monstrer. Il est bien vray, qu'il y a vn autre chemin, large, verdoyant, & arrousé de fontaines, duquel ie ne parleray pas d'auantage, de peur que repetant par diuerses fois de mesmes matieres, ie ne te retienne lors que desjà tu pourrois estre Orateur. Toutesfois ie ne pense pas qu'il soit mal à propos d'adjouster à ce mien discours, *Que le sentier, qui est rude & fascheux ne retient pas les pieds des voyageurs, & qu'il est l'un des plus anciens chemins.* I'en puis parler pour y estre passé moy-mesme avec plus de peine qu'il ne falloit: Car en bonne foy lors de ma premiere ieunesse, ie ne scauois pas encore faire eslection du meilleur, ains i'estimois ce dire du Poëte veritable; *Que les biens naissent des trauaux; & neantmoins i'ay appris depuis que ceste maxime estoit fausse: Car i'en vois plusieurs qui pour scauoir choisir mieux que les autres, & les paroles, & les sentiers sont appelez aux plus hautes charges sans se peiner.* Ie ne doute pas pourtant qu'à la premiere entree tu seras tout estonné, ne sachant quel destroit il te faudra suiure: Et voilà ce qui m'oblige principalement à te dōner des expediens de ce que tu as affaire, afin que montant au plus haut sommet tu deuiennes heureux, & sois fait espoux de la Rhetorique au grād estonnement de ceux qui t'admireront. Qu'il te suffise, qu'apres beaucoup de trauail i'ay esté deçeu, & que pour toy toutes choses t'arriueront à souhait, comme du temps de Saturne sans rien cultiuer ny semer. Tu rencontreras d'abord vn homme robuste, bien proportionné de ses membres, viril en sa demarche, actif en son corps, ayant le regard genereux, & l'esprit vigilant. Cestuy-cy s'offrant à toy pour guide d'un si difficile chemin te remplira les oreilles de ie ne scay quelles bagatelles, & t'inuitant à le suiure te monstrera les traces de Demosthene, de Platon, & de quelques autres; qui sont vrayement bien grandes, mais obscures, & la pluspart effacées par la longueur du temps. Il te voudra faire accroire que si tu suis ce sentier, tu seras bien-heureux, & choisi pour legitime espoux de la Rhetorique. Et qu'au contraire si tu t'esgares tant soit peu, tu te pourras bien fouruoyer de la droicte voye qui conduict aux solemnitez de ce mariage. Dauantage il te cōmandera d'imiter ces anciens personages, te proposant des exemples

Les plus grāds biens ne s'achettent qu'au prix des trauaux.

L'imitatiō sert de guide aux plus belles sciences.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

de parole de fort peu d'importance, & bien difficiles: tels que sont les vieux exemplaires de Hegesius, de <sup>d</sup>Crates, & de Nesiotes, qui sont de trop dure digestion, & dignes d'estre roignez des bonnes lettres. Il te dira pareillement, que pour faire ce chemin il faut trauailler, veiller, ne boire que de l'eau pure, & estre tousiours sale & crasseux, adjoustant que toutes ces fatigues sont ineuitalbles & necessaires. Ce que ie treuve encore le plus fascheux, c'est que pour acheuer ce voyage il te prescra vn terme qui ne sera pas de quelques iours, ou de trois ans, mais il le contera par entieres Olympiades, de maniere qu'auant que l'Auditeur soit lassé du trauail, il faudra qu'il quitte ceste felicité, qu'il eseroit avec tant de pretensions. Sçache encore que le salaire qu'il te demandera pour t'endurcir à ces maux ne sera pas petit. Car n'aye peur qu'il commence iamais d'estre ton conducteur, s'il ne reçoit premierement vne bonne piece d'argent. Il te tiendra des discours orgueilleux, & ne parlera iamais à toy qu'en vray vieillard, & à la façon d'un homme Saturnien, te proposant à imiter ceux qui sont desjà morts de long temps: comme s'il estoit bien sceant de deterrer les paroles, qui sont enseuelies depuis plusieurs annees. O le bel honneur que c'est d'imiter le fils d'un Armurier, ou d'un certain Gramerien qu'on nomme Atramet, principalement en temps de paix, (durant lequel les paroles de ceux cy semblent estre vtils) sans que nous soyons poursuuis, ny par Philippe, ny par son fils Alexandre! Il ne tiendra pas à luy qu'il ne te persuade, que les modernes ne sçauét que c'est du trauail, & qu'ils ignorent la plus courte voye qui conduit à la Rhetorique. Mais garde toy bien de luy obeyr, & d'auoir esgard à ce qu'il te dira, de peur que s'il t'empoigne vne fois, il ne te iette dans quelque precipice, & te face deuenir vieil, auant que tu ayes espuisé tant de peines. Que si maintenant estant à la fleur de ton aage tu es espris de l'amour de la Rhetorique, & desires d'auoir sa compagnie, quitte-moy là cet homme rude & viril outre mesure, & le laisse monter luy-mesme par ce sentier, menant avec soy tout autât de gens qu'il en pourra deceuoir. Ne crains point qu'il ne les abandonne bien-tost tous haletans, & mouillez de sueur. A l'entree de l'autre voye tu auras à rencontre plusieurs hommes, & entr'autres vn personnage doué de grande sagesse & de singuliere beauté, ayant la demarche modeste, le col retenu, & non pas esgaré comme effeminé, la voix douce, l'haleine odorante, & se grattant la teste du bout du doigt. Sa perruque n'est gueres longue, & si tu le remarques bien, tu

Le sçauoir ne se doit point mesurer par la qualité des personnes.

treuveras qu'il a les cheveux crepelus & amoncelz en petits bouquets toufus, à l'imitation de Sardanapale, d'Agathor, & de Cynira, ou de cet agreable Poëte Tragique. Le te raconte ces choses afin qu'elles te soient autant d'enseignes pour recognoistre vn si diuin personnage, amy de la Deesse Venus & des Graces. Mais qu'est-il besoin de tous ces signes particuliers; puis qu'il n'y a point de doute que s'il s'en alloit seulement à toy ( bien qu'il fust aueugle ) & s'il r'entamoit quelque petit propos, ouurant ceste \* bouche d'Hymette pour parler selon sa coustume, tu verrois bien tout aussi tost que ce ne seroit pas vn homme tel que nous autres, qui viuons de fruiçts terrestres, mais vn estrange spectacle, nourry de roses & d'ambrosie. Si tu vas veoir cestuy-cy & te mets entre ses mains, tu deuiendras tout aussi-tost Orateur fameux & bien renommé, ou comme dit ce maistre de Rhetorique, tu seras Roy en parolles sans beaucoup de trauail, & regiras les chariots de bien dire; car en te receuant il t'en apprendra tous les preceptes. Mais faisons plustost que luy mesme parle à toy, veu qu'il seroit vrayement ridicule que ie prisse la parole pour vn si grand Orateur, estant si mal instruiçt à tels exercices, de peur que me laissant choir ie ne vinsse à casser & rompre les Herôs que ie tafche de représenter. Ce sera doncques luy qui te recevra en frottant ceste belle cheuelure qui luy reste encore avec vn joyeux sous-ri, qui luy est coustumier, imitant ou le Comique Thais, ou Malthare, ou<sup>e</sup> Glycera. Car en bonne foy la virillité est rustique, & peu conuenable à la delicatessè, & aux mignardises de l'Orateur. Il pourra dire de soy-mesme, en parlant sagement; N'est-ce point Pythias qui t'a enuoyé vers moy, ô excellent personnage? m'estimant l'vn des meilleurs Orateurs de ce temps, de mesme qu'il monstra jadis à Cherephon qui l'interrogeoit; lequel des viuans estoit le plus sage? Que si tu viens icy plustost pour vne ambition de gloire que pour autre chose, ou possible pour auoir ouy dire que tout ce qui sort de nostre escolle, est paré richement, loué d'vn chacun, esmerueillable, net, & bien poly, tu verras bien-tost que tu as affaire à vn homme tout Diuin. Et si quelque Titius, ou Otus, ou<sup>f</sup> Esialtes est introduiçt parlant de soy-mesme, la chose te semblera bien encore plus admirable; car tu cognoistras alors, que tous les autres me sont d'autant inferieurs, que les flustes aux hauts-bois, les mouches aux cygales, & ceux qui ont accoustumé de chanter bas, à vn concert de bons Musiciens. Or puis qu'il est ainsi que tu desires de te

*\* C'est à dire eloquente & emmeillée.*

*C'est vn vice familier à ceux qui veulent paroistre sçauans que de se donner de la vanité.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

rendre eloquent, & que tu ne ſçauois apprendre cet art d'aucun autre, ſuy ſeulement, ô deſir de gloire friuole ! les preceptes que ie m'en vay te donner, & imite le tout, puis obſerue diligement les loix que ie te commanderay d'enſuiure. Approche toy tout maintenant ſans vſer de plus long delay, & ne t'eſtonne point ſi auant qu'eſtre appellé à la Rhetorique, tu n'as appris les choſes leſquelles vn autre premier exercice forge en la teſte des hōmes, avec beaucoup de trauail, comme groſſiers & ignorans qu'ils ſont. Entre dedans, comme dit le prouerbe, ſans auoir laué les pieds. Celà n'empeschera pas que tu ne deuiennes bon Orateur, quand meſme tu ne ſçauois pas eſcrire ton nom, par maniere de dire.

Vn diſcours  
n'affecteroit  
jamais ſon lan-  
gage, ſ'il n'e-  
ſtoit ignorant.

Ie te diray premierement quel paquet il te faudra porter, for- tant de la maiſon pour te mettre en chemin, & faire ce beau voya- ge; & comme tu auras beſoin de ſauf-conduit & de paſſe-port pour arriuer promptement au lieu où tu voudras aller. Puis, te fai- ſant veoir certaines choſes le long du chemin, ſans oublier de te donner des aduis neceſſaires, ie te rendray auſſi eloquent que moy-meſme auant que le Soleil ſe couche, & feray en forte que tu poſſederas les premiers honneurs, & les derniers objects de ceux qui s'eſtudient à bien dire. Apporte donc avec toy l'igno- rance ( qui eſt la principale partie ) enſemble la temerité, l'impu- dence, & l'audace. Mais ie te conſeille de laiſſer au logis la honte, la modeltie, & la mediocrité, qui ne ſeruent de rien, & ſont con- traires à noſtre deſſein. Dauantage, prends pour tes compagnons les hauts cris, les chanſons deſhonneſtes, & la deſmarche telle qu'eſt la mienne. Quant à l'habit qu'il ait vn beau luſtre ; & vne naiſue blancheur. Ie deſire qu'il ſoit fait à la Tarentine, afin que le corps y paroiſſe à trauers ; & que tu te chauſſes à la façon des femmes, ayant les patins Sicyoniens enrichis de lacets blancs ; te ſouuenant d'auoir touſiours vn liure avec toy. Voylà les choſes qui te ſont neceſſaires durant ton voyage, attendant que ie te dic le reſte le long du chemin.

Pour maintenant ie t'apprendray des preceptes par le moyen deſquels la Rhetorique te fera vn fort bon accueil, & te receura, ſans te deſobliger non plus qu'vn qui n'eſt que ſimple ſpeculateur des ſecrets & ceremonies. Souuienne-toy donc d'auoir en recom- mendation la bien-ſceance du corps, & du veſtement. De plus, ie t'aduife de choiſir quelques quinze ou vingt mots affectez, & non plus, leſquels tu auras à la bouche à tout propos, cōme pourroient

estre ceux-cy; à cause de ce, *scavoir est, parce que, certes, en bonne foy. O l'homme de bien!* & tels autres que tu respandras sur tes discours, comme quelque faulxé. Ne te soucie point s'il y a des mots qui soient differents à ceux-cy, & pleins de dissonance: Il suffit que la teincture en soit belle, & de beau lustre, & le manteau de fin drap & fort bien cousu. Apres que tu auras fait vn recueil de vieux mots, qui sont hors d'usage entre les anciens, tu les prononceras en la compagnie de ceux que tu hantes d'ordinaire: Car si tu observes cecy, il n'y a celuy qui ne te reuere, & qui ne te louë, cōme vn grand Orateur: Tu nommeras tous ces traictés de doctrine qui surpassent leur entendement, des bagatelles, & pour *beaucoup* tu diras à *foison*, pour *toft*, *tout maintenant*, pour *semblable à vne beste, vn gros veau*. Quelquesfois aussi tu feindras, & composeras toy-mesmes des noms monstrueux & nouveaux, appellant le Poëte *rimailleur*, le present *accesseur*, le venerable *honnestsissime*, & les tournois, *iouxtes*. Que si tu commets en parlant quelque follecisme, ou autre telle faute en Grammaire, l'impudence te seruira de voile pour la couvrir, t'aydant sur le champ de l'authorité de quelque Poëte, ou Auteur, qui n'aura iamais esté; afin que parlant de la sorte tu sois tenu pour vn homme de grande sagesse. Si tu suis mō cōseil, tu crieras le plus haut qu'il te fera possible, & ne liras point les vieux escrits, ny du gausseur Isocrate, ny du morne Demosthene, ny du froid Platon; mais biē les oraisons de ceux qui nous ont depuis peu deuancez; & ce qu'ils appellent exercices, harangues, feintes, & declamations. Ayāt tousiours ces choses en main, comme si tu les tirois de ta valize, tu treuueras assez de matiere, pour abuser vn chacun, quand il en sera temps. Lors qu'il faudra que tu harangues en public, apres que les assistans auront proposé des arguments, & entamé quelques discours, il faut que tu ne dis rien qu'en colere, & mesprises les harangues de tous les autres, cōme si elles n'auoient rien de viril. Garde toy biē de te remettre en l'esprit les choses que tu auras premeditees, & ne fais point de difficulté de dire hardiment tous les mots qui te viendront au bout de la langue. Il n'importe pas encore que tu proferes les choses confusément, & sans observer aucun ordre: Dy tout ce qui te viendra premierement à rencontre, & que les greues soient adaptees à la teste, & le heaume à la jambe. Continuē tousiours ta harangue, & tasche tant seulement de ne demeurer muët. S'il est question de parler dans Athenes d'vn Criminel, ou de quelque Ruffien, raconte impudemment ce qui se passe entre les Indiens.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on dōne du fard à l'ignorance pour la mettre en credit.

Il y a certains esprits qui ne manquent pas de discours; mais ce sont de beaux vases pleins d'vne pernicieuse liqueur.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

& <sup>g</sup> Ecbaranes, entremellant tousiours à ton discours <sup>h</sup> Marathō, & <sup>i</sup> Cineger. Tasche de persuader que le mont Athos est nauigable, & qu'on peut passer l'Hellespont à pied sec. Que la <sup>k</sup> Sole des Perfes soit ombragee de dards, que Xerxes prenne la fuitte, que Leonidas se fasse admirer, & qu'on lise les lettres escrites à Otrias faisant mention de <sup>l</sup> Salamis, de <sup>m</sup> Platea, d'Arthemision, & d'autres telles histoires, qui sont encore incognuës. Qu'il y ayt vn melange de peu de mots, espars comme quelques fleurettes, & que cecy soit assiduellement en ta bouche: *C'est, en bonne foy, partant, donques;* bien que tu n'en ayes autrement besoin: Car les belles choses sont quelques-fois prononcees à l'aduenture. Que s'il semble bon aux escourans que tu chantes, fais que ce soit avec vne merueilleuse melodie; & n'estant pas bien expert à chanter, qu'il te suffise de nommer exactement & à haute voix les Senateurs, pour former vn parfait accord. Mais il te faut vser souuent de ces repetitions en frappant la cuisse. Cependant murmure à part toy, & te moquant du dire des autres, remuë les fesses en marchant: Que s'ils ne te loüent, fasche toy contr'eux, & les poursuy par injures: S'ils se leuent, & sont desjà prests à sortir de honte, cōmande leur de s'asseoir, & que tes actions soient tyranniques en leur endroit. Or afin que tes propos puissent mieue allecher les oreilles du peuple, commençant ta harâgue par les Troyens & Gregeois, ou, par le Dieu Iupiter, par les nopces de <sup>n</sup> Deucalion, & de Pyrra, tu tourneras ton propos au present subject: Car il n'y aura que biē peu d'assistans qui comprennent cecy, encore se tairont-ils tres-volontiers. Que s'ils disent quelque chose, on croira qu'ils font celà par enuie, tandis que la multitude admirera, & la forme, & la voix, & la desmarche, & le chant, & les chausses, & bref tout ce qui est rien. Dauantage en te voyant halleter & fondre en suëur, rien ne l'empeschera de croire, que tu es vn fort bon soldat en paroles; Aussi ceste promptitude & viuacité donne beaucoup d'admiration à plusieurs. Prends garde neantmoins que tu n'escrives quelquesfois, ou que tu ne procedes en cecy y ayant pensé parauant, veu que celà seroit blasnable. Mais c'est l'ordinaire des amys de donner des applaudissemens & payer les fruiçts des banquetts. S'ils s'apperçoient que tu sois hors des bornes de ta memoire, ils tendent les mains, & occupent vne place en tes loüanges, afin que tu puisses derechef inuenter ce qui est à dire: Car tu ne dois rien tant cherir, que d'auoir en ta maison vne troupe de Musiciens, qui ne cessent de te chanter aux oreilles. Apres que tu  
feras

Vn commencement empoullé ne suffit pas pour faire iuger d'une belle harâgue.

feras entré plus auant, si ceux-cy te nuisent ils feront l'office de Satellites ou Gardiens, & cependant ils auront loisir de conferer ce que tu auras desjà dict.

Que si tu treuues quelqu'un fortuitement, raconte luy de toy des choses esmerueillables, & r'esleues aux plus hautes louanges avec vn maintien graue & superbe, disant; Quelle comparaison y a-t'il de moy avec le Peanien? A la mienne volonté que i'eusse à débattre avec quelqu'un des anciens; & autres tels discours. Mais i'auois oublié de te dire le principal, & le plus necessaire: C'est que tu te mocques de tout ce qu'on dira; & si quelqu'un a bien parlé, que tu fasses semblant que ce qu'il dit, n'est pas de luy: Bref, s'il se veut obstiner là dessus, il le faut reprendre en tout. Il n'y a point de mal d'entrer aux Auditories publics après tous les autres: & cōme vn chacun se taist, commencer quelque louange estrangere, en troublant l'attention des assistans avec des mots qui soient capables de faire rendre la gorge, & boucher les oreilles à vn chacun. Cependant tu ne remueras pas souuent les mains, (ce qui est bien facile) & si ne te releueras point plus d'une ou de deux fois. Ris toy de toutes actions, & fais tousiours publiquement moindre ce que l'on dict. Je sçay que les oreilles de tes flageorneurs te fourniront assez d'occasions à la medifance, sans qu'il te faille pourtant perdre courage: Car il n'y a point de doute que l'audace, l'impudence, le mensonge, le faux serment au bout des levres, l'enuie à l'encontre d'un chacun, la hayne, le blaspheme, & les calomnies te feront en bien peu de temps renommer & cognoistre par tout. Voilà comment tu te comporteras en public. Pour ce qui est de ton particulier, il faut que tu sembles suiure toutes sortes de debauches, comme jouer, yurogner, paillarder, cōmettre adultere, & estre homicide. Que si tu n'en viens là, vante toy deuant tout le monde d'estre prest à l'executer. Et pour te faire paroistre beau, ie te conseille de mōstrer des lettres que tu diras t'auoir esté escrites par quelques femmes, te donnant la gloire d'estre en leurs bonnes graces, veu que par ceste voye, plusieurs sont montez iusques à la Rhetorique. N'aye point de peur en cecy, bien que tu sembles estre aymé des hommes, pour raison de quelqu'autre chose, toy estant barbu, ou, par le Dieu Iupiter, chauue. Si faut-il qu'il y en ayt, qui ayent conuersation avec toy; ou s'il ne s'en treuue point, les seruiteurs mesmes y pourront suffire. Car voilà d'où naissent plusieurs vtilitez à la Republique; outre que l'impudence, & la temerité s'en augmentent. Tu vois comme les femmes sont plus

Ce n'est pas le moyen d'estre loué par autrui que de se priter soy-mesme.

L'impudence & le mensonge sont les deux colonnes du faux Orateur.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

babillardes que les hommes, & plus actiues à dire des outrages. Si tu les imites, il n'y a celuy, qui ne t'estime beaucoup plus excellent que les autres. Fais gloire de picquer vn chacun, & que ta bouche soit ouuerte à toutes mesdisances. Or est-il qu'elle ne peut pas seulement commettre vn solecisme, ou vn barbarisme, se gauffer, parjurer, injurier, accuser, mentir; mais encore practiquer plusieurs autres choses, qu'il est besoin de sçauoir, afin de te rendre plus expert, & de ne s'abstenir aucunement de rien que ce soit. Si tu apprends bien cecy, mon fils (comme tu le peux facilement, n'estant retenu par aucun empeschement) ie te promets qu'en peu de temps, tu seras vn grand Orateur, & semblable à moy. Au reste, ie n'aduancerois rien de te dire, combien grands seront les biens que tu tireras en bref de la Republique: Car, tel que tu me vois, ie suis nay d'vn pere qui ne fut iamais libre, & qui a esté serf tout le temps de sa vie, à ° Xœs, & Thmuim, & d'vne mere manouuriere. Et parce que ie n'estois pas trop laid, ie conuerfois du commencement avec vn pauvre amoureux, mais neantmoins gracieux. Mais apres que ie m'apperçeus, combien estoit facile ceste voye, ie m'aduisay de passer outre, & paruins iusques au sommet: Car, ô aymable Adrastie, i'estois assez bien founny de toute ceste prouision que i'ay cy-deuant racontee, sçauoir, d'ignorance, d'impudence, & d'audace. Premièrement donc, ie ne fus plus appellé souhaittable, ains me rendis semblable au \* fils de Iupiter & de Leda. Peu apres ie m'en allay demeurer avec vne vieille, laquelle ie faisois semblant d'aimer, bien qu'elle fust septuagenaire & n'eust que quatre dents de reste, encore estoient-elles enchauffees en or. La paureté me força de soustenir le combat avec elle, & ses froids baisers venans du tumbaume rendirent fort agreable la faim. Sans doute elle m'eust fait heritier de tous les biens qu'elle possedoit, n'eust esté, qu'vn meschant & execrable valet luy dist, que i'auois preparé du poison pour la faire mourir. Ainsi m'estant precipité de moy-mesme la teste premiere, ie n'eus pas faute de ce qui m'estoit necessaire. Mais à m'ouyr il semble que ie fois Orateur, & que dissimulant plusieurs choses, ie fasse monstre de moy-mesme en plainiugement: Comme si corrompant les Iuges ie briguois la faueur des sots, pour estre le plus sou-

\* à Castor, on à Pollux.

\* Il est icy force d'attacher la Langue Françoisé à la Grecque, parce que Lucian. use de ces termes pour seruir d'exemples d'un langage affecté, sans auoir esgard au sens.

nees de palme en passant; car i'vse volontiers de ces allechements enuers les mal-heureux; mais vrayement il ne m'est pas aduis que ce soit peu de chose d'estre hay d'un chacun, par vne malice de mœurs beaucoup auant que d'estre remarquable de paroles, & se faire monstrer au doigt. Voilà celuy qu'on diët surpasser tous les autres en meschancetez. J'ay bien voulu t'admonester de cecy; mais, par la Deesse Venus, tu m'aduertris bien premierement moy-mesme, & fort brauement en bonne foy. Le noble personnage mettra fin à son discours, ayant parlé de la sorte. Que si tu l'imites en sa maniere de discourir, tu peux t'asseurer d'estre desjà parueniu où tu aspirois du commencement. Rien n'empeschera, si tu obserues ces loix, que tu ne sois excellent en l'art de plaider, renommé en la bouche des hommes, chery d'un chacun, & choisi pour espoux, non de quelque vieille Comique, comme ce tien Legislatteur & Precepteur, mais d'une fort belle femme, qui est la Rhetorique. Tellement qu'on te verra porté en haut sur le char aislé de Platon, & il te fera mieux sceant de discourir de toy-mesme, que non pas à luy de parler de Iupiter. Quant à moy, parce que ie suis roturier & timide, ie m'osteray d'aupres de vous autres, & si cesseray de nauiger à l'entour de la superficie de la Rhetorique, comme ne sçachant point de quelle façon vos affaires s'accordent avec celles-là; mais ie n'en dis pas dauantage. Or vous serez declarez vaincueurs sans pouffiere ny trauail quelconque, & il n'y aura celuy qui ne vous estime dignes de grande admiration. Souuenez vous seulement de cecy, Que la victoire vous est demeurée, non en paroissant plus legers par vostre viffesse; mais pour vous estre destournez au plus facile chemin, en tirant de ce costé.

## ANNOTATIONS.

**a** *Cebes.*] Philosophe Thebain, qui a escrit trois Dialogues intitulez, l'un Pinax, & l'autre Septima, & le troisieme Phrimicus; ensemble vn Discours qu'il nommoit le Tableau de la vie humaine dont parle Lucian.

**b** *Nil.*] Fleuve d'Egypte, ainsi nommé du Roy Nileus. Il prend sa source au pied d'une montagne de la basse Moree, & se varendre dans la mer par sept emboucheures. Les Egyptiens, comme dit Lucian, voulans descrire ceste fameuse riuere peignoient vn vieillard couché de son long sur vn Crocodile, & plusieurs enfans à l'entour de luy, pour monstrer par là que du debord de ce fleuve (qui engraisse leurs terres par vn certain limon qu'elle y laisse) dependoit toute la fertilité de leur pays, & leur nourriture.

**c** *Aorne.*] Lieu inaccessible, & où les oyieaux ne peuent aborder. Quelques vns tiennent que c'est vne ville d'Epire, & les autres vn certain lac entre Pouzoles & Baies. Voy ce qu'en dit Plutarque.

**d** *Crates.*] Suidas rapporte que c'estoit vn fameux Grammairien, qui viuoit du temps de

*En l'arie d'Alexandre.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Ptolomee Philometor. On le nommoit d'ordinaire le Critique, ou l'Homérique, parce qu'il fit vn Commentaire sur le neufiesme de l'Illiade & del'Odifsee.

\* *Vrit me Glycera nator, &c.*

e *Glycera.*] Vierge de finguliere beauté, & si eloquente, que le Poëte Horace en deuine amoureux, comme il tesmoigne luy-mefme en l'vne de ses \* Odes.

2 *ii. Odifsee.*

f *Orus.*] Fils de Neptune, & frere d'Efialte, tous deux Geants de prodigieuse hauteur, desquels 2 Homere dit, que pour auoir entrepris de faire la guerre contre le ciel, ils furent trauefsez d'vn coup de fleche par Apollon.

3 *Lib. ii.*

g *Ecbatanes.*] Peuples que 3 Strabon dit estre nommez d'vn certain grand pays, la ville capitale duquel est appellee Ecbatane, qui fut iadis bastie par le Roy Dioces.

h *Maraton.*] Ville du territoire d'Attique, esloignee d'Athenes enuiron dix mille pas. Elle est encore nommee pour le iourd'huy *Marafon.*

4 *Parcell.*

i *L'Hellefpont.*] Deltroit ainfi nommé d'Helle fille d'Atamas. Il fepare l'Europe & l'Asie d'enuiron fept stades.

k *Leonidas.*] Roy des Lacedemoniens, lequell selon de 4 Plutarque fit des exploits de guerre incroyables à l'encontre de Xerxes. Il mourut à Thermopyle, & l'on tiens que Xerxes l'ayant fait ouuir, son cœur fut trouué tout heriffé de poil.

5 *Orat. pro Ctesiphon.*

l *Salamis.*] C'est vne Ifle en la mer Euboique, fituee tout contre la ville d'Athenes, où se void vne ville de mefme nom, en laquelle regna iadis Telamon pere d'Aiax & de Teucer.

m *Artemifion.*] Promontoire, duquel 5 Demoitheue & Suidas font mention. C'est auffi vn lac près d'Archie consacré à Diane.

6 *i. Metam.*

n *Deucalion.*] Fils de Promethee, & mary de Pyrrha. Le Deluge aduint de son temps, & comme il repara le monde avec fa femme est amplement defcric dans 6 Ouide.

7 *Lib. 27.*

o *Xes.*] C'est vne Ifle & ville d'Egypte, en la mer Mediterrance. Voy ce qu'en dit 7 Strabon.

## LE MENTEVR, OV, L'INCREDVLE.

TICHIADES.

*Il difpute icy des enchanterments, de la Necromantie, & des effets de Magie, & s'en mocque fous la perfonne de Tichiades.*

**M**E fçauois-tu dire (Philocles) d'où vient qu'il y a tant de gens qui fe laiffent porter d'inclination à vn fi grand defir de mentir, qu'outre qu'ils femblēt prendre plaisir à ne rien dire qui vaille, ils fe rendent encore fort attentifs aux eftalleurs de tels comptés? **PHILOCLE.** Il y a diuers fubjects, Tichiades, qui forcent les hommes à mentir pour le proffit qu'ils y voyent. **TICH.** Tu ne me responds pas à propos; car ie ne m'enquefte point de ceux qui mentent lors que la neceffité le requiert; lesquels i'eftime excufables & dignes d'efre loüez, tant s'en faut que ie les vueille blafmer. Au contraire ce leur est vne gloire de tromper leurs ennemis par le menfonge, & de s'en feruir comme d'vne medecine pour fe faouer, à l'imitation d'Vlyffe, qui rachepta fa vie, & le retour de fes compagnons par ce feul moyen. I'entends parler de ceux-là (bon-homme) lesquels preferent le menfonge à la verité, fans y efre aucunement adftrainct, & qui en font mestier, n'y eftans point obligez par aucune occafion neceffaire. Voylà la caufe pour

laquelle ie voudrois ſçauoir volontiers quel proffit pretendent-ils de mentir ainſi? PHIL. En as-tu treuue quelques-vns qui ſoient ſi grands amateurs du menſonge? TICH. Ie t'aſſeure (Philocles) que l'on ne void autre choſe que menteurs. PHIL. Ie ne penſe pas (Tichiades) qu'il y ait rien qui les attache à ce vice qu'un defaut d'entendement, comme ceux qui prennent la choſe du monde la plus pernicioſe pour la meilleure. TICH. Ce n'eſt pas celà; car ie t'en monſtreray pluſieurs qui ont bien de l'eſprit & du iugement, leſquels neantmoins ſont ie ne ſçay comment infectez de ce mal, & affectez au menſonge. Et de verité ie ſuis bien faſché de ce que de ſi grands perſonnages, qui excellent en toute autre choſe, ſe plaiſent tant à ſe tromper eux-meſmes, & ceux qu'ils rencontrent. Ces Anciens (leſquels par raiſon tu dois mieux cognoiſtre que moy) ſçauoir Herodote,<sup>a</sup> Cteſias de Gnidie (ceux qui les ont precedez y compris) & Homere meſme, bien que l'on en fit grand eſtat, y ſoient tous de menſonges, qu'ils publioint tât par paroles, que par eſcrit, non ſeulement pour abuſer ceux qui leur daignoierent preſter l'oreille; mais auſſi afin que leurs contés venans à nous de main en main fuſſent gardez en beaux vers, leſquels m'ont fait bien ſouuent rougir de honte. Où peut-on treuuer de plus grâdes fourbes, que lors qu'ils racontent la ſectlon du Ciel, les liens de Promethee, la rebellion des Geants, & toute ceſte Tragedie des Enfers, enſemble la transformation de Iupiter en Taureau & en Cygne pour jouyr de la choſe aymee, & de quelqu'autre en Oyſillon, ou en \* Ourſe, de femme qu'elle eſtoit parauant. A quoy ils adjuſtent les Pegafes, Chimeres, Gorgones, Cyclopes, & ſemblables choſes, qui ne ſont que de vaines fables, capables d'offenſer le cerueau des petits enfans qui ſe laiſſent effrayer aux fantomes. Ie ſçay bien pourtant, que ces narrations ſont ſupportables aux Poëtes: Mais n'eſt-ce pas vne grande mocquerie, que toutes les villes & nations mentent publiquement; comme quand les Cretes n'ont point de honte, de monſtrer le tumbeau de Iupiter, & lors que les<sup>b</sup> Atheniens diſent, qu'Erichthonius eſt nay de la terre, & que les premiers hommes au pays d'Atique en ſont ſortis à la façon des herbes qui croiſſent parmy les jardins? Toutesfois ils ne ſont pas ſi effrontez que les Thebains qui ſouſtiennent que certains hommes ont eſté produicts des dents de ſerpent \* ſemces par terre. Que ſi quelqu'un ne tient ces choſes pour vrayes (bien qu'elles ſoient ridicules) & ſi en les examinant ſagement, il ne les eſtime eſtre de quelque<sup>c</sup> Chorebbe ou Margite; ou bien ſ'il ne

Le menſonge eſt plus familier aux Doctes qu'aux ignorans.

\* telle que Callicte.

\* comme de celuy que Cadmus occit.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

eroit la fable de<sup>d</sup> Triptoleme porté en l'air sur des Dragons volans, ou celle de<sup>e</sup> Pan venu d'Arcadie au secours de Marathon, ou le rauissement f<sup>d</sup> d'Orithie par le vent Boree, on dira tout aussi-tost que c'est vn homme execrable, hors d'entendement, & auquel de choses si manifestes & vrayes sont autant de paradoxes, si grand est le pouuoir du mensonge.

PHILOCLÉS. Possible, Tychiades, faudra-t'il pardonner ces fautes aux Poëtes & aux villes, puis qu'il est vray que les Poëtes meslent en leur Poësie ceste volupté, qui ne procede que d'une fable, & qui ne fert que de miel pour allecher les esprits. Mais quant aux Atheniens & Thebains, ils rendent par ceste maniere de feintes leur pays beaucoup plus venerable: Car si l'on oste les fables à la Grece, il n'y a point de doute que leurs inuenteurs mourront de faim, veu qu'il ne se treuuera plus d'hoste qui vueille ouyr la verité, non pas mesme gratuitement. Que s'il y en a qui sans aucune occasiõ prennent plaisir au mensonge, ceux-là vrayement sembleront à bon droict estre dignes de mocquerie. TICHIADES. Tu dis fort bien, Philocles, & ie te prie de croire, que ie viens maintenant du logis de ce fameux Eucrates, où i'ay ouy tant de discours incroyables & fabuleux, qu'il m'a esté force de partir à my-propos, ne pouuant supporter ces deuis qui sont hors de toute croyance. Tellement que ces Messieurs m'ont chassé, comme quelque Furie, quand ie leur ay ouy raconter de choses si estranges & monstrueuses.

PHILOCLÉS. Si est-ce pourtant, Tichiades, qu'Eucrates est vn personnage si graue, qu'il n'y a celuy qui croye, qu'un homme sexagenaire tel que luy, qui a la barbe si longue, & l'esprit si bien versé en la Philosophie, ayt eu le courage d'ouyr mentir en sa presence, & encore moins osé telle chose. TICHIADES. Quoy, mon amy, tu ne sçais donc pas quels contes il faisoit, & avec combien d'assurance il soustenoit son dire, & le confirmoit par sermens, appellant mesme ses enfans à tesmoins? De maniere qu'en le regardant, i'auois diuerfes fantaisies, & disois à part moy, que ie ne m'estois iamais apperceu qu'il fust vn trompeur, ny qu'il eust caché si long temps, sous vne peau de Lyon, vn visage de Singe, veu que ie treuuois ses contes fort ridicules, & vuides de toute raison. PHILOCLÉS. Dy moy donc, ie te prie, Tichiades, qu'est-ce qu'il te contoit? Car i'ay toutes les enuies du monde de sçauoir quelle si grande fraude a t'il cachée sous ceste longue barbe? TICHIADES. Sçache, Philocles, que ie le soulois vi-

Pour estre creu  
il faut peu parler.

siter autrefois lors que j'auois du loisir de reste : mais il m'est ad-  
 uenu qu'ayant aujourd'huy quelque affaire à communiquer à  
 Leontice, (tu sçais assez qu'il est mon amy, & que ie l'ay instruit  
 dès son enfance) j'ay esté aduertuy qu'il estoit chez Eucrates depuis  
 le matin, pour l'entretenir durant sa maladie. En mesme temps ie  
 me suis mis en chemin, tant pour parler à Leontice, que pour voir  
 Eucrates, (car ie ne sçauois rien parauant de sa maladie.) Estant  
 arriué sur le lieu, sans y treuuer Leontice, qui estoit desjà forty,  
 j'y ay veu plusieurs hommes de compagnie, & entr'autres Cleodeme  
 le Peripateticien, Dinomache le Stoicien, & s Ion, lequel,  
 comme tu sçais se croit digne de grande admiration pour la do-  
 ctrine de Platon, dont il fait profession : Aussi est-il le seul, qui a  
 parfaictement compris la fantaisie de cet homme-là, & qui ne  
 manque pas de capacité pour expliquer à autruy ses oracles. Re-  
 garde vn peu, si les hommes que ie te nomme ne sont pas sages,  
 vertueux, dignes d'estre reueurez, & craints au seul regard, cōme  
 maistres de chasque secte. Là ie veis encore le Medecin Antigon-  
 nus, qu'on auoit appellé à mon aduis pour l'allegemēt du malade.  
 Eucrates commençoit à se bien porter, & auoir du relasche en  
 ceste sienne maladie ordinaire (car l'humeur estoit desjà descen-  
 duë sur ses pieds) lors que m'ayant apperçeu, il me commanda de  
 m'asseoir sur le liēt avec vne parole assez basse, & debile, bien que  
 peu auant qu'entrer ie l'eusse ouy crier fort haut. Je m'assis donc  
 pres de luy, prenāt garde le mieux que ie pūs de ne point toucher  
 à ses pieds. Cependant ie m'excusay, si à faute de sçauoir sa mala-  
 die, ie ne l'auois point visité, vsant de ceste excuse ordinaire, que  
 aux premieres nouvelles j'y estois accouru. Quant aux autres, ils  
 deuisoient diuersement de sa maladie, & estoient bien auant en  
 ce discours, vn chacun d'eux taschant d'apporter quelque nou-  
 uveau remede à sa guerison. Si quelqu'vn, disoit Cleodeme, leue de  
 terre vne dent de Belette de la main gauche tuee de la façon que  
 j'ay dict, & si la liant dans la peau d'vn Lyon escorché depuis peu,  
 il en enuveloppe sa iambe, la douleur cessera tout incontinent.  
 J'ay ouy dire ceste recepte autresfois, respondit Dinomache, non  
 de la peau d'vn Lyon, mais bien de celle d'vne Biche, qui n'aye  
 iamais esté en ruth avec le masse. Et ceste opinion est plus vray-  
 semblable, attendu que la Biche est prompte, & actiue en sa  
 course. Il est bien vray pourtant que le Lyon est vn animal fort  
 robuste, & que sa graisse, son pied droict de deuant, & les  
 poils qu'il porte sur son meulle, ont vne admirable vertu,

*Superstition ma-  
gique.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

si l'on en use avec l'enchantement qui est propre à vn chacun; toutesfois il est bien vray qu'ils ne promettent pas la guerison des pieds. Si est-ce que ie croyois (repliqua Cleodeme) qu'il falloit vfer d'une peau de biche, parce que (comme i'ay desjà dict) c'est vn animal qui va viste. Mais i'appris n'agueres d'un certain homme de Lybie fort expert en ces matieres, que les Lyons sont plus legers que les biches, veu qu'ils les prennent à la course. Toute la compagnie appreuua ceste opinion, & loüa le dire du Lybien. A quoy ie repartis en ces termes; Pensez-vous (Messieurs) que ces maladies se guerissent par enchantemens, & par remedes appliquez au dehors, puis que le mal est interne? D'abord ils ne se peurent tenir de rire, & me blasmerent d'un defaut d'esprit; disans, que ie treuuois à redire aux choses plus manifestes, & ausquelles aucun ne me contredisoit. Il est bien vray que le Medecin Antigonus sembloit prendre plaisir à ma demande, & ie pense quejà dés long tēps on ne tenoit pas beaucoup de compte de luy, parce que voulant secourir Eucrates par son art, il luy ordōnoit de s'abstenir de vin, de viure d'herbages, & de ne trauailler son esprit en façō quelcōque. Cepēdant Cleodeme me tint ce discours en souriant; Qu'en dis-tu, Tichiades, Pēses-tu qu'il soit impossible de guerir de semblables maladies, & leur donner des remedes par telles drogues? Il me le semble de vray, luy respondis-ja, si ce n'est que ie sois possible si opilé du nez, de croire que les choses qui sont appliquees par le dehors, & qui ne se ioignent aucunement à celles qui esmeuent les maladies au dedans, sont neantmoins leurs operations, comme vous dites, par ie ne sçay quels mots que vous marmortez; & qu'estant espanduës à la partie offencee, elles luy donnent guerison. Ie ne pense pas pourtant que cela se puisse faire, mesme quand ainsi feroit, que quelqu'un coudroit iusques au nombre de seize Belettes entieres dans la peau d'un Lyon Nemeen; & ie suis bien assure d'auoir veu vn Lyon chancellant des pieds, pour la douleur qu'il sentoit entre la chair, & la peau. Vrayement, repliqua Dinomache, tu es trop ignorant, & n'as iamais eu soing d'apprendre, que l'usage de ces choses est bon, si elles sont appliquees contre les maladies. Tu ne me nieras pas, ny la guerison des fièvres, qui s'en vont & réuiennent par certains retours, ny les enchantemens des serpens, ny la cure des bubons, ny tels autres charmes, ausquels les vieilles mesmes sont fort sçauantes. Que si celà est, pourquoy ne croiras-tu qu'on puisse faire par mesme moyen de semblables cures? Tu confonds, di-je alors

Dinomache,

La parole n'est pas vne drogue qui puisse guerir naturellement vn malade.

Il ya des maladies occultes & des remedes aussi.

Dinomache l'ordre des choses, & responses, comme dit le Proverbe, le clou avec vn autre clou. Car nous ne sommes pas certains que les effects dont tu parles, se produisent par vne telle vertu, si ce n'est que tu me persuades par viues raisons, qu'il se peut faire naturellemēt que la sievre & la tumeur redoutent ie ne sçay quel nom diuin, ou bien quelque mot barbare, & que pour ceste cause ceste derniere s'enfuye bien loing de l'aine, ou des esmondoires. Ce qui me fait dire que tous ces discours ne sont que des contes de vieille. Il semble à t'ouyr parler, Dinomache, que tu ne croyes pas mesmes qu'il y ayt des Dieux, s'il est vray que tu penses, que par la vertu des noms sacrez, on ne puisse remedier aux maladies. Tu te trompes, bon-hōme; il ne faut pas inferer qu'encore qu'il y ayt des Dieux, les opinions que tu tiens, ne puissent pourtant estre faulses. Car pour moy ie reuere les Dieux, & ie vois tous les iours les allegemens, & les guerisons qu'ils apportent à ceux qui sont traüaillez de maladie, sçauoir, comme par medicaments, & par l'Art de Medecine ils les remettēt en santé. D'oū vient que nous lisons qu'Esculape & ses successeurs guerissoient les maladies: mais c'estoit en y appliquant les drogues salutaires, & non des belettes & des peaux de lyon. Laissons ces discours à part, dict Ion; ie vous veux faire vn recit, duquel vous serez possible bien estonné. I'estois encore ieune garçon, & à peine auois-je atteint l'aage de quatorze ans, lors qu'un certain vint dire à mon pere, qu'un sien Vigneron nommé Midas, hōme robuste au possible, & bon manouurier, gisoit estendu en plein marché, ayant la jambe toute infectee & pourrie de la morsure d'un vipere; adjoustant qu'ainsi qu'il lioit & accouploit les bourgeons aux eschalats, ce venimeux animal luy auoit en se glissant mordu le gros doigt du pied, puis s'estoit soudain retiré dans son creux, le laissant demy mort sur la place, & comme hors de soy pour la grande douleur qu'il souffroit. Pendant ces nouvelles nous descourismes de loing les autres seruiteurs qui portoient Midas sur vne litiere, tout liuide, enflé, infect par tout le corps, & ne respirant plus que bien peu. Comme mon pere se plaignoit de cet accident, il y eut de bonne fortune l'un de ses amis là present, qui luy dist; Ne te mets point en peine, ie t'ameneray bien-tost vn Babylonien, de ceux qu'on appelle Caldées, qui guerira le malade. Et de fait, afin que ie n'employe tout le iour à faire le conte, le Babylonien suruint là dessus, & donna guerison à Midas, chassant le venin de son corps par ie ne sçay quels enchantements, & en attachant à son pied

*Conte esmerueillable, mais ridicule.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Estranga super-  
stition.*

*Conte facétieux.*

*Effets de Magie.*

*Histoire de Glau-  
cia & de Crisis.*

vne petite pierre d'une pucelle trepassée, qu'il arracha d'une colonne: Alors Midas (ce qui est esmerueillable) chargeant la litiere sur laquelle il auoit esté porté, s'en alla trauailler en la campagne, si grande fut la vertu de l'enchantment. Ce Babilonien a bien fait encore d'autres cures plus admirables. J'ay ouy dire qu'un matin s'en estant allé en vne plaine, soudain qu'il eut prononcé sept noms sacrez, tirez d'un vieil liure, & fait trois tours en un certain lieu, avec du souffre, & un flambeau en main, il fit assembler tous les serpens du pays. C'estoit merueille de voir les aspics, viperes, i cerastes, k iacules, frines, physales, & autres tels serpens, qui accouroient par la force de l'enchantment. Il n'y eut qu'un vieil dragon, lequel ne pouuant se trainer de vieillesse, n'obey point aux charmes du Magicien. Quoy voyant, il profera ces mots, *ils ne sont pas tous icy*. Puis enuoya le plus ieune de tous les serpens pour ambassade au dragon; qui se rendit peu apres au mesme lieu où estoient les autres, lesquels furent tous arrestez ensemble. Ce Babilonien siffa contr'eux, & nous prîmes garde que soudain ils furent tous enflammez de son souffre. Mais responds moy, luy di-je, Ion, ce serpent ambassadeur, ie dis ce ieune, mena-t'il par la main, ce dragon à vieil, comme tu dis, ou bien s'appuyoit-il dessus en portant un baston? Tu te mocques, dit Cleodeme; Sçache, que du commencement cecy me sembloit plus incroyable qu'à toy, & toutes les raisons qu'on m'alleguoit ne suffisoient pas pour me le faire croire. Mais depuis que ie vois voler cet estranger & barbare (car il se disoit estre des monts Hyperbores) ie commençay d'y adjoûter foy, bien que i'y eusse long temps resisté. Et de fait, que pouuois-je dire, le voyant de mes propres yeux voler en l'air en plein iour, marcher sur l'eau, & trauerfer les flammes à petits pas, chauffé de carbatines, qui sont certains souliers desquels on vse en son pays? Mais ces merueilles sont trop petites, & ne meritent pas d'estre racontées, à comparaison des autres choses qu'il a faites. Car il a forcé les personnes à s'aymer, chassé les esprits, resussité les morts; à pourris, mōstre Proserpine en public, & tiré la Lune du ciel. Ie vous veux raconter ce que ie luy ay veu faire à Glaucia fils d'Alexis. Cestui-cy ayant reçu la succession de son pere, deffunct depuis peu, fut espris de l'amour de Crisis fille de Demetrius. I'estois pour lors son Precepteur aux plus belles sciéces, & il est croyable que si ceste passion ne l'eut destourné de l'estude, il eut parfaictemēt appris toute la doctrine des Peripateticiens, cōme cely qui n'estât aagé que de dix-huict ans auoit entieremēt veu les Analitiques, & la Physique. L'impatiēce d'amour

le cōtraignit de se declarer à moy cōme à son Precepteur, pour luy dōner quelque remede en son mal. Je luy amenay dōc cet enchanteur Hyperboreen, moyennant le prix de quatre mines, que ie luy payay tout cōtent, (car il falloit faire quelques preparatifs pour les sacrifices) & luy en promis seize de surplus, s'il faisoit en sorte, que Glaucia jouit de la chose aynee. Apres que ce Barbare eut observé le cours de la Lune, & veu qu'elle estoit en son croissant, (car la plus-part de tels Sacrifices se fait pour lors) il creusa sur la mi-nuict bien auant dās la terre, en vn endroict de la maison, descouvert au ciel. Premieremēt il nous fit venir Anaxicles pere de Glaucia trespasē depuis sept mois ou enuirō. Ce vieillard se fascha d'abord de cet amour, & en fin luy permit d'aymer. Peu apres il appella Proserpine, amenant avec soy Cerbere; & en mesme tēps il fit descendre la Lune, qui estoit vn spectacle de plusieurs formes paroissant variable en diuers tēps: Ores elle se trāsformoit en fēme, tātost en vne belle vache, & maintenāt en petite chienne. Alors le Magiciē ayāt pris de la bouë, il en fit vn Cupidō, & luy dit: Va-t'en, & amene icy Chrysis. Ce marmouset de terre s'enuola soudain à son mandement, & l'on vid arriuer Chrysis, laquelle heurta à la porte, entra dedās hardimēt, & mourāt de rage d'amour, s'alla ietter au col de Glaucia, avec lequel elle passa la nuict, iusqu'à ce que no<sup>9</sup> ouïsmes chāter les coqs. La Lune s'en retourna pour lors au ciel, Proserpine entra dās la terre, tous les autres fantosmes s'esuanouirēt, & sur le poinct du iour, nous meismes Chrysis hors du logis. Je m'asseur Tichiades, que tu n'eusses peu douter du profit qu'on tire des enchantemēs, si le bon-heur t'eust permis de le voir. Tu ne parlas iamais mieux, luy repartis-je. Il n'y a point de doute, que voyant ces choses, ie les eusse admirees, mais ie suis excusable pour maintenāt, si ie n'ay des yeux pour les voir, cōme vous: toutefois i'ay bien cognu ceste Chrysis dont tu me parles, & c'estoit vne si courtoise putain, & de si bōne voloncē, que ie m'estonne fort de ce que pour en jouir, vo<sup>9</sup> auez eu besoin d'un courrier de bouë, de ce Magiciē, & de la Lune mesme. Car ie suis certain que pour la sōme de vingt dragmes tu l'eusses fait trotter iusqu'aux Hyperbores. O quelle est prōpte aux enchantemēs! C'est bien autre chose d'elle que de ces fantosmes qui fuyent, comme vous dictes au son de l'airain ou du fer. Ceste-cy tout au contraire accourt aussi-tost qu'elle oyt resonner les pieces d'argent. Vrayemēt ce Magicien est bien fort, puis que pouuāt allecher à son amour les plus riches fēmes, & tirer d'elles des talens entiers, il se laisse neantmoins mener à l'appetit

Tous remedes font bons à l'amant pourueu qu'il guerisse.

Les Sacrifices de Cybelle se faisoient au bruit de l'airain, & ceux de l'amour au son de l'argent.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Des Demoniaques & possédés.*

de quatre mines, qui est vn bien petit guain, pour lequel il a fait jouyr Glaucia de ses amours. Tu es cause toy mesme, dist Ion, que l'on se mocque de toy, parce que tu es incredule. Je te demanderois volontiers, quelle opinion as-tu de ceux, qui par leurs enchantemens deliurent les Demoniaques de leurs transports d'entendement, & chassent manifestement ces fantosmes? Il n'est pas besoin que ie parle plus auant de cecy, puis que tout le monde sçait assez, combien guerit de possédez ce Syrus de la Palestine, lesquels tombent au declin de la Lune, & roulent les yeux dans la teste, avec vne bouche pleine d'escume; & neantmoins il les remet sus, les renuoye sains, & les deliure de si cruels maux, moyennant vne grosse somme. Que s'il les interroge d'où sont les esprits, qui ont pris possession de leur corps, le malade se taist aussi tost, & le Diable respond parlant en langage Grec, ou Barbare, selon la contree qu'il domine, & dist, comment, & d'où il est entré dans le corps de cet homme. Cependant le Magicien le conjure, & le menace de grandes peines, s'il n'obeyt. Par ce moyen il chasse hors du corps cet esprit, car i'en puis parler au vray pour en auoir veu sortir vn tout noir, & couuert de fumee.

Il ne faut pas s'estonner, Ion, si tu voyois telles choses: Toy, dis-je, auquel ces idees apparoissoient, que Platon, pere de vostre secte, se figure si souuent: mais elles sont trop subtiles pour estre veuës de nous autres, qui auons les yeux louches, & non pas si clairs-voyans. N'y a t'il que le seul Ion, dit Eucrates, qui ayt veu ces merueilles? Ne sçait-on pas bien qu'il s'en treuve plusieurs qui sont possédez par les esprits en plein iour, & les vns deuant les autres? Je vous iure, sur ma foy qu'il me souuiët d'auoir veu cecy mille fois. C'est la verité que du cōmencement ie m'en estonnois, mais maintenant i'y suis si accoustumé, qu'il me semble lors que ces spectres m'apparoissent, que ie ne vois rien de nouveau, principalement depuis qu vn certain Arabe m'a donné vn anneau de fer tiré de quelque gibet, & m'a appris vn verset plein de beaucoup de noms; si ce n'est que possible tu ne me veuilles encore croire, Tichiades. Se pourroit-il bien faire, dis-je, que ie ne creusse point à vn si galand homme qu'est Eucrates fils de Dinon, luy oyant reciter dans sa maison librement & en son particulier ce que bon luy semble? Quoy? est-il bien possible, dist Eucrates, que tu ne m'ayes pas ouy deuiser autrefois, ou à mes domestiques, de ceste statuë, qui apparoist de nuit à tous ceux qui sont à la maison, tât aux enfans qu'aux adolefcens, & mesme aux vieillards?

*Histoire d'une  
âme merueilleuse  
Haine.*

De quelle statuë me parles-tu, luy respondis-je ? N'as-tu pas veu (me repartit il) en entrant vne statuë qui est dressée en la basse court fort belle à la verité, & qui est vn ouvrage de la main de Demetrius, lequel auoit accoustumé de tailler des images au vif. Ne me parles-tu pas, repliquay-je, de celle-là qui iette vn caillou, recourbant tant soit peu le genouil, comme si elle vouloit lancer la pierre, & qui portant vn plat en main, semble se vouloir dresser en le iettant. Ce n'est pas celle-là, continua-t'il car ce ruëur de pierres, dont tu parles, est vne piece de Myron, n'y moins encore la plus proche de ceste-cy; j'entends celle-là qui a la teste bandée, & qui est si belle, comme estant vn ouvrage de Polyclète. Je ne fais point de mention aussi de celles qui sont à main droicte à la sortie, au nombre desquelles se voyent les Tyrannicides, qui sont faicts de l'inuëtion de Nesiote, & de Ctesia. N'en as-tu point veu vne pres du courant de ceste eau, ayant le ventre vn peu grād, (chaue & à demy nuë) quelques poils de la barbe arrachez, les veines bien apparentes, & qui ressemble naïfement à vn hōme ? A la voir on diroit que c'est Pelichus, chef des Corinthiens. Par le Dieu Iupiter, di-je, j'en ay veu vne à main droicte de Saturne, qui auoit des bandeaux, & des couronnes toutes flestries, & sur l'estomach quelques feuilles dorees. Je les fis dorer moy-mesme, dit Eucratès, pour recompense de la guerison qu'elle m'auoit donnée dans trois iours d'vne fievre, qui me faisoit mourir. Ce Pelichus estoit donc vn bon Medecin, luy respondis-je ; Cela est ainsi, me repartit-il, & ne t'en mocque pas, autrement tu te verras bien-tost assailly de cet homme. Je te iure ma foy, que j'ay aperçeu combien a de pouuoir ceste statuë de laquelle tu te ris. Penses-tu qu'elle n'ayt pas la puissance de donner les fievres à qui bon luy semble, puis qu'elle les peut oster en vn iour ? Si celà est ainsi, di je, que sa vertu soit si grande, ie prie les Dieux qu'elle soit à mon ayde. Mais quelle chose me disois-tu tantost que tes Domestiques luy voyoient faire ? Incontinent qu'il est nuict, adjousta-t'il, elle descend du pied-de-stail, où elle est posée, & tournoye en rond toute la maison. Les domestiques accourent tout aussi-tost à elle, & la treuuent quelquesfois chantant, sans qu'elle ayt iamais blessé personne, si l'on daigne se tourner tant seulement.

Elle passe plus outre sans offenser aucun des assistans, & si se laue fouuent, ne cessant de se jouer toute la nuict pres de l'eau, comme on le peut ouyr par le bruiet qu'elle y faict. A diuise donc, di-je, que ceste statuë ne soit point Pelichus, mais ce Talus de Crete, que

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

l'on dit auoir esté vers Minos; car il estoit aussi de bronze, & gardien de Crete. Que si elle est faicte de bois, & non pas de bronze, il ne faudroit pas douter qu'elle ne fut plustost l'une des machines de Dedale, que non pas l'ouurage de Demetrius, veu que comme tu dis, elle descend d'ordinaire de la base où elle est. Prends garde, Tichiades, que désormais tu ne te repentes de ceste tienne moquerie: Je sçay bien ce qui aduint n'agueres à celuy qui desroba les oboles, lesquels nous luy appendismes n'agueres à la nouvelle Lune; Aussi meritoit-il bien, dit Ion, d'estre puny cruellement, cōme sacrilege. Quelle punition en fit-il donc, Eucrates? Car ie desire fort de le sçauoir, bien que ie ne doute pas que Tichiades ne le croira iamais. Il auoit, dit-il, à ses pieds vne grande quantité d'oboles, & autres telles pieces d'argēt, affichees à ses iambes avec de la cire, ensēble des lames d'argent, qui estoiet des offrandes & vœux que luy faisoit vn chacun de ceux qu'il auoit deliurez de la fièvre. Nous auions pour lors vn Palefrenier de Lybie; lequel fut bien si hardy que de les prendre toutes de nuict, & les emporter, cōme il vid la statuē ja deslogee; mais soudain que Pelichus fut de retour, & s'apperçeut du sacrilege qu'on luy auoit faict, il sçeut bien s'en vanger en descourant de telle sorte le larrecin du Lybien. C'est que ce miserable ne cessa de tournoyer toute la nuict par la basse court, ne sçachant par où sortir, aussi peu que s'il eust esté dans vn labyrinthe; iusques à ce qu'au poinct du iour il fut trouué saisi de ce qu'il auoit desrobé. Je vous laisse à penser si les coups luy furent espargnez. Nenny vrayement: & depuis ce mal-heureux mourut miserablement: Car il estoit battu toutes les nuicts si rudement, à ce qu'il disoit, que le lendemain les marques paroissoient sur son corps. Or va maintenant, Tichiades, & te mocque vn peu de Pelichus, m'estimant resuer quād i'en parle, comme si i'auois l'aage de Minos. Si est-ce pourtant Eucrates, respondis-je, que tant que le cuire sera cuire, & l'ouurier Demetrius d'Aloense tailleur d'hōmes, & non pas de Dieux, ie n'auray iamais peur de la statuē de Pelichus, les menaces duquel ne m'estonneroiēt pas beaucoup s'il estoit en vie. Là dessus le Medecin Antigonus prit la parole, & dit: Il faut que tu sçaches Eucrates, que i'ay cōme toy vn Hippocrate de bronze, de la hauteur presque d'une coudee, lequel tourne en rond toute la maison, lors seulement que la lumiere est esteinte. Tu ne sçauois croire combien est grād le bruit qu'il fait; car il renuerse les boëttes, mesle les medicaments, ouure & ferme les huis, principalement si quelquesfois nous oublions de luy faire les sacrifices que nous luy voüons tous les ans. Il est donc vray, dis-

*Le sacrilege se  
descouure luy-  
mesme pour  
estre puny.*

je, que le Medecin Hippocrate veut qu'on luy sacrifie, & se courrouce si on ne luy donne à manger quand il en est tēps, au lieu qu'il deuroit prédre à gré, que quelqu'un luy sacrifiait, luy respandit du vin, ou bien luy courōnast la teste: Aye patience, dit Eucrates, ie te veux biē dire vne autre chose que j'ay veuē il n'y a pas cinq ans, & laquelle ie te preuueray par tesmoins, s'il en est besoin. Nous estīōs en la saison des vendāges, lors qu'apres auoir enuoyé mes manou-  
*Estrange accidēt.*  
 uriers aux vignes enuiron le midy, ie m'en allay faire vne pourmenade par la forest, resvant quelque chose à part moy. Arriué que ie fus à l'entree du bois, i'ouys les abbois des chiens, & pensay d'abord que ce fust mō fils Mnason qui s'en retournaist, cōme il auoit de coustume, se joüant & chassant avec ses cōpagnons: Mais c'estoit bien autre chose; car apres vn soudain trēblement de terre, & vn son pareil à l'esclat d'un tōnerre, ie veis venir à moy vne femme fort hideuse, & de la hauteur presque de demy stade. Elle auoit vn flābeau en sa main gauche, & en la droicte vn glaiue d'enuirō vingt coudees de long. Ses pieds estoiet semblables à des serpents, & sa face approchoit fort de celle de la Gorgonne. On ne scauroit rien voir si horrible que ses regards, ny rien plus furieux que les tresses de dragon, qui luy pēdoient au lieu de cheveux; les vns à l'entour du col, & les autres espars sur ses espauls. Voyez ie vous prie, cōtinuay-je, mes amys, cōme en faisāt ce recit, ie suis surpris de frayeur (& ce disant, Eucrates fit voir aux assistās le poil de ses bras heriffé de peur.) Au recit de ces paroles, les vieillards Ion, Dinomache, & Cleodeme baailloient apres luy d'attention, cōme si on les eust tirez par le nez, adorās en leur cœur ceste femme de la hauteur de demy stade; & aussi grāde que quelque Colosse, ou qu'un espouuētable Geant. Cependant ie considerois à part moy quels hommes estoient ceux-cy, lesquels bien que tenus pour sages parmy la ieu-  
*La curiosité de trop sçauoir engage les esprits des vieillards dans des opinions pueriles.*  
 nesse, & prisez du vulgaire, ne differoient neantmoins en rien des conceptions pueriles, horsmis qu'ils auoient le poil gris: Car pour le reste, ils croyoient aussi facilemēt au mensonge que des enfans. Mais dy moy, repartit Dinomache, ces chiens que tu veis avec la Dēesse, ô Eucrates, de quelle grādeur estoiet-ils? Plus hauts, repliqua-t'il, que les Elephās Indiens, noirs, heriffez; & ayāt le poil rude & fort sale. D'abord que ie la descouris, ie m'arrestay tout court, & tournay soudain au dedās du doigt l'anneau que m'auoit donē l'Arabe Proserpine. Alors la fēme ayāt frappé la terre de ses pieds de dragō, elle y fit vn si grād trou, qu'on le pourroit bien cōparer à l'Enfer pour sa profondeur: & peu apres elle disparut se iettant là dedans. Moy, qui ne manquois pas de courage, m'estant baissē

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

tout à coup, ie regarday là dedans, aduançant le col, & m'appuyant  
 contre vn arbre proche de là, de peur qu'estant enucloppé de te-  
 nebres, & surpris d'un tournoyement de veuë, ie ne tumbasse la  
 teste premiere. Ie veis pour lors tous les spectacles d'Enfer, cōme  
 le lac ardāt, le chien Cerbere, & les esprits, parmy lesquels i'en re-  
 cognus quelques-vns; & entr'autres mon pere, vestu des mesmes  
 habits qu'il auoit quand nous l'enfeuclismes. Tu sçais donc bien,  
 dict Ion, ce que font les ames là bas? Rien autre, respondit-il; si  
 ce n'est qu'elles se pourmentent en vne prairie remplie d'Aspho-  
 deles, où elles conuersent à troupes, & par familles avec leurs pa-  
 rens & amis. Que les Epicuriens \* viennent maintenāt tant qu'ils  
 voudront, repliqua Ion, pour contredire au diuin Platon, & à ses  
 raisons, touchāt l'immortalité des ames? Mais n'apperçeus-tu point  
 parmy ces esprits Socrates & Platon? Il est vray, dit-il, que ie veis  
 Socrates, par la conjecture que j'en feis, d'autant qu'il estoit chau-  
 ue, & vn peu ventru. Quant à Platon, ie ne le cognus point ( car  
 que sert-il de mentir à ses 'amys ) apres que i'eus contemplé tout  
 cecy à loisir la fosse fut soudain refermee, & quelques-vns de mes  
 seruiteurs me cherchans, suruindrent là dessus, & entr'autres  
 Pirrhias que voilà: Parle à moy, Pirrhias; Ne di-je pas la verité?  
 Par le Dieu Iupiter, dict Pirrhias, i'ay ouy les abois par la fosse, &  
 il m'a semblé voir luire le feu d'un flambeau. Il fut impossible de  
 m'abstenir de rire, quād i'ouys ainsi parler ce tesmoin, voyāt qu'il  
 adjoustoit au dire de son maistre les abois & le feu. Cependant  
 Cleodeme prenant la parole: Tu n'as pas veu, dit-il, vne chose  
 si nouvelle, & qui ne soit apparüe à d'autres aussi-bien qu'à  
 toy: Car ie puis dire de plus fresche memoire, que durant ma ma-  
 ladie i'eus vne semblable vision. Antigonus que voilà, estoit mon  
 Medecin, & me traittoit d'une fievre au septiesme iour. Mais sça-  
 uez vous quelle fievre c'estoit? il n'y auoit point de feu qui luy  
 fust comparable. Tellement que tout le monde m'auoit aban-  
 donné, & se tenoit à portes closes ( aussi l'auois-tu ainsi ordonné,  
 Antigonus, ) pour voir si ie pourrois reposer par quelque moyen:  
 Il aduint donc, comme ie veillois, que voicy venir à moy vn cer-  
 tain ieune homme de singuliere beauté, & vestu d'une robe  
 blanche, lequel m'ayant fait leuer, me mena par ie ne sçay quelle  
 fosse aux Enfers: Ce qu'il me fut facile de cognoistre, y voyant  
 Tantale, Titius, & Syphis. Qu'est-il besoin que ie vous raconte  
 le reste? Il me suffit de vous dire, qu'apres que ie fus arriué deuant  
 le Tribunal, où assistoient Eacus, Caron, les Parques, & les Furies,  
vn cer-

*\* Il allegue  
 l'exemple des  
 Epicuriens, parce  
 qu'ils n'osoient  
 l'immortalité de  
 l'ame.*

*Apparition nou-  
 uelle.*

vn certain ressemblant à vn Roy, (& ie crois que c'estoit Pluton) prit sa place, comptant les noms de ceux qui venoient à mourir, parce qu'ils auoient passé le iour prescrit de leur vie. Ce ieune homme qui me menoit, me presenta tout soudain à Pluton, lequel se fascha fort contre luy, disant; Pourquoy as-tu conduit icy cet homme, puis que sa filasse n'est pas encore acheuee? Va-t'en avec luy, & m'amene l'artisan Demile, car tous ses iours sont filez. Je m'en retournay donc fort joyeux de ce renuoy, & d'estre deliuré de la fièvre, declarant à tout le monde qui me venoit à rencontre que Demile ne tarderoit pas à mourir. Cestui-cy se tenoit en nostre quartier, & il nous fut rapporté qu'il commençoit d'estre malade. Mais peu apres, nous ouysmes les gemissemens de ceux qui le pleuroient. Voilà bien dequoy s'estonner, dit Antigonus? Vous seriez bien plus effrayez, si ie vous disois que i'ay cognu vn homme, lequel resussita vingt iours apres qu'il fut enterré. Car i'en puis parler pour l'auoir traicté auant son trespas, & apres sa resurrection. Se peut-il bien faire, respondis-je, que le corps ne se soit point pourry en vingt iours, ny corrompu de faim? Celà me semble impossible, si ce n'est que tu ayes médicamenté quelque

\* Epimenides. Sur ce deuis, nous veismes entrer les enfans d'Eucrates, reuenans des luttres; l'vn desquels estoit hors d'enfance, & l'autre auoit enuirõ quinze ans. Ceux-cy apres nous auoir saluez, s'affirent sur le liêt aupres de leur pere, & vn siege me fut donné à moy pour me reposer. Eucrates voyant ses enfans; Ainsi puisse-je, dit-il, jouyr de la veuë de ceux-cy, Tichiades, cõme les choses que ie m'en vay te dire sont veritables. Il n'y a celuy qui ne sçache cõbien a esté grand l'amour que i'ay porté à ma femme d'heureuse memoire, & mere de ceux-cy, comme ie l'ay bien monstré par les deuoirs que ie luy ay rendus, non seulement durant sa vie, mais aussi apres son trespas, ayant ietté dans son bucher son cabinet, & sa garderobe, meubles ausquels elle prenoit tout son plaisir, lors de son viuant. Sçache donc, que le septiesme iour apres son trespas, moy estant sur ce mesme liêt où ie suis à present, pour y al-  
 lever la douleur que ie portois de sa perte, comme ie lisois à part moy ce petit traicté qu'a fait Platon de l'Immortalité de l'Ame, la mesme Demenete se vint asseoir pres de moy, tout ainsi qu'Eucratides (dit-il, monstant le puisné de ses fils, lequel fut saisi d'vn soudain tremblement, palissant à tout cõdup au recit de ceste histoire.) D'abord que ie la veis, continua Eucrates, ie l'embrassay fort estroitement, joignant les souspirs aux larmes: Mais elle me

Nous ne pou-  
 uons rien cõte  
 vn arrest de  
 mort.

\* qui dormit 71.  
 ans.

Vision ridicule.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

deffendit de pleurer, me disant que ie m'estois acquiſté en son endroit de toutes fortes de bons offices, excepté que ie n'auois pas brulé l'vn de ses fouliers d'or, adjouſtant, qu'il estoit cheu sous le coffre, & que pour ce ſubject ne l'ayant pas treuue, nous auions tant ſeulement brulé l'autre. Comme nous deuitions ainſi, vn petit chien, qui estoit ſur le liſt pour mon paſſetemps, abbaya, & en meſme temps elle euanouit. Depuis, le foulier fut treuue ſous le coffre, & ietté dans le feu. Je voudrois bien ſçauoir maintenât, Tichiades, ſi tu ſeras encore refus de croire des choſes ſi euidentes, & qui ſe font voir tous les iours? Par le Dieu Iupiter, luy reſpondis-je, ceux là meritent d'eſtre frappez ſur les feſſes avec vn foulier d'or à la façon des enfans, qui s'obſtinent arrogammēt contre ceſte verité. Cependant voicy entrer Arignote le Pythagorien avec ſa longue perruque, & ſon maintien venerable, lequel pour ſa grande doctrine s'eſt acquis, comme tu ſçais, beaucoup de reputation, & a merité le ſurnom de Diuin. Soudain que ie l'apperçeus, ie pris haleine, penſant auoir rencontré, comme die le prouerbe, vne coignee pour couper le menſonge. Ce ſçauant homme, diſois-je à part moy, clorra la bouche à ces faiſeurs de contes ſi monſtrueux: Tellement que ſelon cet adage, ie croyois deſià que la Fortune m'eueſt enuoyé ce Dieu. Mais, comme Cleodeme luy euſt fait la reuerence, & cedé ſa place, luy ſ'eſtant aſſis, il ſ'enqueſta premierement de la maladie, adjouſtant qu'il auoit ouy dire qu'Eucrates amandoit. Apres ces deuils, ſe tournant vers les aſſiſtans: Qu'eſt-ce que vous philoſophez entre vous, leur diſt-il? Car comme i'entrois, il me ſembloit vous auoir entr'ouys diſcourans ſur quelque belle matiere. Nous ne diſputons pas d'autre choſe, repliqua Eucrates; ſi ce n'eſt que nous taſchons de perſuader à cet homme (ce diſant il me monſtroit à luy) qu'il y a des eſprits ou des fantoſmes, & que les ames des morts ſe pourmenent ſur terre, & ſe monſtrent à qui bon leur ſemble. Je rougis, l'oyant ainſi parler, & baiſſay la teſte, de crainte que i'eus d'Arignote, lequel tint ce meſme diſcours: Prends garde, Eucrates; que Tichiades ne die poſſible, que s'il y a des ames qui courent par le monde, ce ſont ſeulement celles des hommes qui ſont morts par violence, comme de ceux qui ont eſté ſuffoquez ou rouiez, & qui ont eu la teſte tranchee, ou qui ont perdu la vie par quelque autre ſemblable ſupplice. Que s'il dit que celles qui ſont ſorties du monde par vne mort fatale & naturelle ne retournent plus, il n'eſt pas du tout hors de rai-

Ceux qu'on  
eſtime amis de  
la verité ſou-  
ſtiennent le  
plus ſouuent  
le menſonge.

Sçavoir ſi les  
ames viennent  
apres le reſſus.

son. Par le Dieu Iupiter, repartit Dinomache, il ne croit ny l'un ny l'autre. Que responds-tu à celà, dit Arignote, me regardant avec vn sourcil altier? Nies-tu vne verité si apparente, & laquelle est recognuë de tout le monde? Tu me pardonneras s'il te plaist, dis-je alors, si ie ne le crois, car ie suis le seul dans le monde qui ne le vois point, & ie t'assure que ie l'aurois desjà creu comme vous, si ie l'eusse veu. Vrayement, continua-t'il, si tu vas iamais à Corinthe, demande où est la maison d'Eubatides (qui est aupres de Crané en la place de la Lutte,) & apres qu'on te l'aura monstree, & que tu seras entré dedans, enquiers toy du portier Tibius, d'où est-ce qu'Arignote le Pythagorien a chassé vn \* esprit apres l'auoir fait venir par ses conjurations, & depuis a rendu la maison habitable. Que dis-tu, Arignote? (demandoit Eucrates) C'est, luy respondit-il, que personne ne pouuoit habiter en la maison dont ie parle, pour les spectres qui y apparoissent; Que si quelqu'un y vouloit demeurer, il en estoit chassé bien viste par la peur que luy cauoit vn terrible fantôme. Tellement que la maison s'en alloit en decadence, & la couuerture en ruine, & il ne se treuuoit aucun qui osast y mettre le pied. Estant donc aduertey de cecy, ie pris mes liures (car i'en ay vn bon nombre \* d'Egyptiens traictans de telles matieres) & m'en allay droict en ceste maison au coucher du Soleil. L'hoste qu'on auoit aduertey que i'estois là venu exprez, taschoit de me destourner de ceste entreprise, le mieux qu'il pouuoit, disant qu'il y alloit de ma vie, & me donnant plusieurs autres tels aduertissements, nonobstant lesquels i'y entray tout seul avec vne lanterne, & apres auoir mis la lumiere sous vn grand portail ie commençay de lire à part moy, estant assis à terre. Cependant voicy venir cet esprit, lequel pensant d'auoir affaire à quelque homme du menu peuple, & de n'espouenter tout aussi-tost, se fit voir à moy, hideux, herissé, difforme, & plus noir que la nuict, m'assillant; ores en voltigeant, & tantost pour m'effrayer dauantage se transformant en chien, en taureau, ou bien en lyon. Ie le forçay d'abord à gagner le coing d'une chambre fort tenebreuse, par la vertu d'un certain verset que ie pris en main, le charmant d'une voix Egyptienne. Et soudain que ieus apperceu le lieu où il estoit enterré, ie cessay. Le lendemain matin ie fortis contre l'esperance de tout le monde ( qui croyoit me treuuer mort dans le logis, comme les autres ) & m'en allay voir Eubatides, l'assurant que sa maison estoit vuide de tous

\* tel que ces démons Laécien, que nous appelons Lutins.

\* où estoient des figures & lettres propres aux enchassements.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

fantosmes, & qu'il ne tenoit qu'à luy de s'y habiter à l'aduenir. Alors le prenant avec plusieurs autres ( car vn chacun le suiuiot à cause de cet inopiné succez ) comme ie l'eus conduict au lieu où i'auois veu l'esprit, i'y feis fouiller avec des hoyaux, & y treuuat'on vn pas de profond en terre, vn cadauer tout infect & pourry, les os duquel assemblez en vn tas faisoient foy que c'estoit vn homme. Nous le deterrasmes donc, & le feismes enseuelir, sans que depuis on ouyt iamais aucun fantosme dans la maison. Apres qu'Arignote, homme d'une prodigieuse sagesse, & digne d'estre honoré d'un chacun eut finy son conte, il n'y eust celuy de la compagnie qui ne me blasmast cōme trop insensé de ne vouloir croire à telles choses, au recit de ce personnage: Toutesfois ne craignant, ny sa perruque, ny ceste grande estime qu'on auoit de luy. Qu'est-cecy, di-je, Arignote? Que veut dire, que toy, qui estois ma seule esperance, es si farsi de mensonges & de fantosmes? Je vois bien qu'il m'est adueni touchant l'opinion que i'auois conceuë de toy, ce que dit ce prouerbe ordinaire, sçauoir, qu'au lieu d'un thresor nous auons treuué des charbons. Tu ne crois, ny à mes contes, repartit Arignote, ny à Dinomache, ny à Cleodeme, ny à Eucrates. Tellement que ie voudrois bien sçauoir de toy, où treuueras-tu l'homme plus digne de creance que nous, qui vueille affirmer le contraire? Par le Dieu Iupiter, ie te mettray en auant vn grand personnage, sçauoir, cet admirable Democrite, natif d'Abdere, lequel croyoit si fermement, que la nature ne pouuoit produire ces effects impossibles, que s'estant enfermé hors des portes dans son sepulchre, où il estoit iour & nuict, ne cessant d'escire, & de composer, il y eut quelques ieunes hommes, lesquels pour gaufferie, & afin de l'espouuenter, l'assaillirent, desguisez d'un habit noir, & sautellans à l'entour de luy tous masquez, sans que iamais il s'estonnast tant soit peu, ny qu'il daignast mesme les regarder. Car il ne monstra point aucune marque d'effroy, ains se contenta de leur dire en escluiuant: *Cessez de faire les fols*; si grãde estoit la creance qu'il auoit, que les ames parties du corps n'estoient plus rien. Si l'opinion de Democrite a esté telle, dit Eucrates, ne le tiens-tu point pour vn homme insensé? Vrayement ie vous veux bien faire vn autre conte, qui m'est adueni à moy-mesme, sans l'auoir appris d'autruy: Et possible (Tichiades) que la verité du recit te forcera de le croire, si tu veux estre attentif. Du temps que ie demeuois en Egypte, y estant enuoyé par mon pere, lors de ma premiere ieunesse, pour apprendre les disciplines, ie fus

L'opinion  
qu'on a conçeuë  
d'un homme a  
quelquesfois  
plus de force  
que de verité.

surpris du desir de nauiger à P Copte , & de là m'en aller voir  
 \* Memnon, pour y ouyr ce fameux miracle, sçauoir ce son qu'il  
 faiçt au leuer du Soleil, lequel me frappa l'oreille d'vne façon e-  
 strange, & non à la maniere des autres qui n'oyent rien qu'un vain  
 tintamarre: Car Memnon me dit luy mesme de sa propre bouche  
 des Propheties admirables comprises en sept vers, que ie vous re-  
 citerois, si ie ne craignois de perdre le temps. Or il se treuua en  
 nostre compagnie vn homme de Memphis, qui nauigeoit avec  
 nous, l'un de ces sacrez escrituains, \* doué d'vne admirable sagesse,  
 & qui sçauoit toute la doctrine des Egyptiens, veu mesme qu'on  
 disoit, qu'il auoit demeuré vingt trois ans dans des grottes, où Isis  
 luy apprenoit la Magie. Tu parles, dit Arignote, de Pancrate mō  
 Precepteur, homme sainct, & qui a la teste rase, le vestement de  
 lin, le nez fort petit, les levres pendantes, les jambes menuës, au-  
 quel toutes les sciences sont familiares, & qui parle fort bon Grec.  
 C'est celuy là mesme, respondit Eucrates, & de verité ie ne le co-  
 gnoissois pas du commencement, mais quand ie m'apperçeus que  
 par fois, lors que nous prenions terre il faisoit beaucoup de mira-  
 cles, & mesme que cheuauchant les Crocodiles, il les conduisoit  
 où il vouloit, & si conuerçoit avec les bestes sauuages, qui luy por-  
 roient du respect, & luy faisoient feste avec leur queuë; ie cognus  
 que c'estoit quelque homme diuin, & taschay depuis de gagner  
 son amitié, si bien qu'il me communiquoit tous ses secrets. Ce fut  
 luy qui me persuada, que laissant mes seruiteurs à Memphis, i'eusse  
 à le suiure seul, m'assurant que nous n'aurions point faute de vi-  
 ure. Et de faiçt nous vesquismes ainsi sans aucune incommodité.  
 Car quand nous arriuions en quelque hostellerie, ce Pancrate  
 prenoit la barre de la porte, ou vn balay, ou bien vn pilon, lequel  
 ayant enueloppé de robbes, & dit quelques enchantements il le  
 faisoit marcher, & paroistre vn homme à tous ceux de la compa-  
 gnie. C'estoit vne chose admirable de voir ce fantosme tirer de  
 l'eau, apprester à manger, & nous seruir en tout fort proprement.  
 Apres que Pancrate s'en estoit seruy, il proferoit soudain d'autres  
 vers par la force desquels il rendoit derechef le balay, balay; & la  
 barre, barre, sans qu'il me fut possible de tirer de luy ce secret,  
 quelque peine que i'y employasse. Ce qui me fit croire qu'il me le  
 celoit, bien qu'il me communiquast toute autre chose assez libre-  
 ment. Cela fut cause qu'un iour m'estant caché à son insçeu en  
 vn coing obscur, i'ouys de pres son enchantement, qui estoit de  
 trois syllabes, & apres auoir commandé au pilon ce qu'il falloît

\* Voy cet em-  
 bleme dans Al-  
 ciat.

\* des Hierogly-  
 fes & lettres  
 mystiques.

Histoire sacre-  
 tiense.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

faire, il s'en alla droit à la place. Le lendemain comme ie veis qu'il estoit fort pour s'en aller au marché, ie pris le pilon, le vestis, & proferant ces paroles, luy commanday d'aller tirer de l'eau : Ce qu'il fit, & m'en ayant apporté vn plein sceau : Cesse, luy dis-je, & n'en puise pas dauantage, ains fois fait derechef pilon. Mais il ne voulut point m'obeyr, & ne cessa de tirer de l'eau en si grande abondance, qu'il en auoit desjà remply toute la maison. Comme ie veis que ie ne pouois l'empescher de ce faire, craignant que Pancrate ne se faschast à son retour, ie pris vne coignée, & mis le pilon en deux pieces, chacune desquelles alla prendre vn sceau, & se meit à tirer de l'eau : Tellement qu'au lieu d'vn seruiteur, ie commençay d'en auoir deux. Pancrate arriua là dessus, & estant aduertuy du fait, il rendit à leur premier estre ces deux pieces de bois, comme elles estoient auant l'enchantement ; Et depuis me delaisant comme à la defrobee, il s'en alla ie ne sçay où. Pourroistu bien encore maintenant, dit Dinomache, d'vn pilon en faire vn homme ? Par le Dieu Iupiter, respondit-il, ce secret ne m'est cogneu qu'à demy : Car depuis que le fantosme a commencé de porter de l'eau vne fois, il m'est impossible de le remettre en sa premiere forme. Tellement qu'il nous faudroit bien tost abandonner la maison pleine d'eau. Ne cesserez-vous iamais, dis-je, vous autres vieillards des faire de contes si monstrueux ? Dilayez ie vous prie à vn autre temps ces fables terribles & incroyables, & ce pour l'amour de ces ieunes hommes, afin qu'ils ne se remplissent secrettemēt de frayeur par des propos si prodigieux que les vostres ? Il faut auoir pitié d'eux, de peur que s'accoustumans à ouyr tels discours, ils ne s'effrayent au moindre bruit, & n'apprennent vne infinité de superstitions. Tu ne parles pas mal, dit Eucrates, d'vser de ce mot de superstition : Car quelle est ton opinion, Tichiades, touchant ceste maniere d'euenelements ? I'entends parler des Oracles, & Vaticinations, ensemble de tout ce que certains Prophetes inspirez de Dieu crient publiquement, & qu'on oyt resonner dans les grôtes ; ou bien des choses futures qu'vne

\* Vierge predict par vn vers Prophetique. Ie ne te diray pas aussi que i'ay vn certain anneau sacré avec vn cachet, où est grauce l'image d'Apollon Pythien, qui parle avec moy, afin que tu ne penses que ie fais des contes incroyables, plustost par vanité, que autrement. Toutesfois ie veux bien vous faire le recit des choses que i'ay apprises chez Amphilocus à q Malle, par la bouche d'vn Herôs qui deuisa long temps avec moy, & si parla au Dieu pour

*\* Il est vray-semblable qu'il entend parler de quelque Sybille.*

mes affaires; à quoy i'adjoûteray tout ce que i'ay veu & ouy à Pergame, & à Pataris. A mon retour d'Egypte, cōme i'eus ouy dire que la vaticination de Malle estoit manifeste, & rendoit des oracles, qui se rapportoient entieremēt aux choses que dōne vn Prophete escrites dans vn papier, ie m'aduisay que ie ferois fort bien si en passant chemin i'esprouuois l'oracle, pour apprendre de luy les euenemens futurs.

Si tost que i'eus apperçeu qu'Eucrates recommençoit vn nouveau discours, & que la tragedie qu'il auoit entamee de l'Oracle seroit assez longue, ie le laissay nauiger à son aise d'Egypte à Malle, m'aduisant d'ailleurs, que ie ne pouuois contredire à tous moy seul: & que ma presence leur ennuyoit, parce que ie n'auois point d'autre but que de refuter leurs mensonges. Cependant ie m'en vay chercher Leontice, car i'ay à parler à luy. Au reste, puis que vous estimez qu'il y a si peu de contentement aux choses humaines: ie vous conseilie d'appeller les Dieux pour estre tesmoins de vos fables.

Ce disant, ie les quittay là, & ie vous laisse à penser comme ils en conterent apres qu'ils me veirent loing, & s'ils ne furent pas bien aysez d'estre en liberté, sans qu'aucun troublast leurs discours. Ie te iure, cher Philocles, par le Dieu Iupiter, que ie viēs à toy la panse enflée de tels propos ouys chez Eucrates, (ayant aussi bon besoin de rendre ma gorge que ceux qui se sont enyurez de vin) & que i'achepterois volontiers à quelque prix que ce fust vn brœuage qui me causast vn oubly de tout ce que ie viens d'ouyr: afin que le souuenir de tels contes ne m'offençast point desormais: Car il me semble que ie ne vois que Monstres, qu'Esprits, & que Proserpines. **P H I L.** Sçache, Tichiades, qu'un mesme effect s'est produit en moy de ce tien discours: Aussi dit-on, que ceux qui sont mordus d'un chien enragé ne forcent pas seulement, & ont peur de l'eau; mais de plus, que si la personne morduë en mord quelqu'autre, ceste morsure n'est pas moindre que celle du chien; & que celui-là craint l'eau de mesme façon. Ce qui me fait dire que comme tu as esté mordu de plusieurs mensonges chez Eucrates, tu m'as aussi communiqué ceste morsure par la diuersité des fantosmes, desquels tu m'as remply le cerueau. **T I C H I A D E S.** Prenons courage, cher amy, puis que nous auons la Raison & la Verité pour souuerains remedes contre ces faussetez; car ie m'assure que si nous en vfons, nous ne ferons point troublez par aucun de ces vains & friuoles mensonges.

Les impressiōs  
d'un discours  
fabuleux ne  
s'effacent pas  
tout aussi tost  
de l'esprit.

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

## ANNOTATIONS.

- a *Cthesias.*] Fils de Cthesiochus, & Medecin de Gnidie, qui composâ trente liures de l'Histoire de Perse, selon le rapport de Suidas.
- b *Les Atheniens.*] Sçavoir Isocrates, & Pausanias, qui affirmoient Ericthonius estre né de Vulcan, & de la terre.
- c *Chorebe.*] Jeune homme Athenien, lequel, si nous croyons à ce qu'en dit Coelius Rhodiginus, fut le premier qui emporta le prix à la course. Virgile dit que c'estoit vn certain bouffon; & Seruius est de mesme opinion.
- d *Troptoleme.*] Fils de Celeus, selon Pausanias, lequel fut le premier qui inuenta l'agriculture en la Grece. Xenocrates rapporte, qu'entr'autres loix qu'il auoit donnees aux Atheniens, ces trois estoient escrites au Temple d'Eleusine, Qu'il falloit reuerer les Dieux, honorer les parents, & s'abstenir de chair.
- e *Pan venu d'Arcadie.*] Les Atheniens ayans à combattre contre les Perses, sous la conduite de Miltiades, le Dieu Pan leur donna secours au champ Marathonien. Voy ce qu'en dit Theocrite.<sup>2</sup>
- f *Oribhie.*] Les Poëtes feignent que le vent Boree apres auoir rauy Oribhie fille d'Erectus, l'emmena en Thrace, & en eut deux enfans, sçavoir Zete, & Calain.
- g *Ion.*] Poëte Grec, Tragique, Lyrique, & grand Philosophe, les escrits duquel sont rapportez par Suidas.
- h *Sept noms sacrez.*] Tous les Philosophes, & Naturalistes, attribuent vne admirable vertu au nombre septenaire, tant pour les sciences sublimes & hautes, que pour les occultes. Les Disciples de Pythagore, qui fondoient sur les nombres les proprietéz de toutes choses, en faisoient plut d'estat, & du ternaire que de tous les autres.
- i *Ceraste.*] Serpent fort venimeux, & duquel les Naturalistes escriuent, qu'il a vne maniere de corne sur la teste, avec laquelle il guette les passans, & les ruë au milieu du chemin. Il en est fait mention dans la Sainte Escriture. \*
- \* *Fiat Dan. sicut coluber, & sicut cerastes in semina.*
- k *Jacules.*] Serpens ainsi nommez, du mot *Jaculus*, parce qu'ils s'efflancent sur les personnes, comme si c'estoient des dards.
- l *Tiré la Lune du ciel.*] Les Anciens croyoient que les Magiciens pouuoient attirer la Lune d'en haut par leurs charmes & enchantemens. Virgile en a fait vn vers que l'ay ainsi traduit.
- Des Carmes enchanteurs la puissance incogneüe  
Peut attirer en bas du plus haut de la Lune  
Le flambeau de Latone, &c.*
- m *Vn anneau fait de fer.*] C'estoit l'vn de ces anneaux que font les Enchanteurs au doclin de la Lune, auxquels ils donnent ce beau titre de bague Philosophale, pour couvrir leur meschanceté. Cependant ils y enchassent au dedans des esprits familiers, qui les seruent pour vn temps à diuers effets, soit pour l'amour, pour la guerre, pour se rendre invulnérables, & pour autres tels effets abominables & diaboliques.
- n *Pelichus.*] Eucrates appelloit ainsi ceste esmerueillable statue qu'il décrit, du nom d'vn certain Pelichus Capitaine Corinthien.
- o *Talus de Crete.*] Fils de la sœur de Dedale. Il inuenta l'usage de la scie, & Diodore dit, qu'il fut mis à mort par Dedale, de peur qu'il ne se rendit meilleur maistre que luy en ses artifices, & inuentions.
- p *Copte.*] Plin<sup>4</sup> dit, que c'est vn bourg en la Thebaïde, où les Egyptiens & Arabes font vn grand trafic de pierreries; & principalement d'Esmeraudes.
- q *Malle.*] C'est vne montagne auprès du Gange, les habitans de laquelle sont appelez Malliens. Voy ce qu'en dit Plin<sup>5</sup>.
- r *Pataris.*] Ville de Lycie, ainsi dite de Patarus fils d'Apollon, & de Lycias fille de Xanthus. Strabon<sup>6</sup> la décrit au long, & dit qu'Apollon y rendoit ses Oracles six mois de l'annee.

HIPPIAS,

## HIPPIAS, OV, LE BAIN.

Ces grands hommes me semblent principalement louïables, & dignes d'estre renommez, lesquels ont laissé à la posterité non seulement des harangues composées d'une grande industrie, mais aussi qui ont confirmé par des effets reciproques les choses qu'ils ont amplement promises & manifestees par leurs discours. Car le malade qui a le iugement sain n'appelle pas des Medecins qui sçauent bien disputer & caqueter de leur art, mais ceux qui par vn long vsage l'ont beaucoup exerceé. C'est mon opinion que le Musicien qui sçait par experiēce iouer & toucher vne harpe, doit estre plus prisé, que celuy qui n'a iamais appris qu'à monst<sup>r</sup>er simplement les cadences & harmonies des accords. Qu'est-il besoin de rapporter icy les plus fameux Capitaines, que les hommes ont estimé les premiers au maniment des armes, parce que leur vertu ne reluisoit pas seulement à renger vne armee; & donner du courage aux soldats par vne harāgue bien faicte, ains à cause qu'ils s'estoient vaillammēt portez à la guerre en cōbattant; & aussi experts de la main que de la langue, auoient mis à fin de memorables faicts d'armes. Tels ont esté de la memoire de nos peres vn Agamemnon, vn Achille, & entre les modernes vn Alexandre, & vn Pyrrhus. Mais à quel propos ay-je rapporté cecy? Ce n'est pas pour vn desir que j'aye de mettre en auant vne Histoire, mais parce qu'entre les mechaniques, i'estime ceux-là dignes de louange, & d'admiration, lesquels par les ourages par eux proposez aux yeux ont acquis de la renomēe, & laissé par consequent apres eux des traicts excellents de leur art: Et à dire le vray, ceux qui se sont seulement adonnez aux harangues ont plustost meritē le nom de Sophistes, que de Sages. Nous auons appris par le rapport de plusieurs, que tels paroissoient vn Archimede, & vn Softrate Lydien: l'vn desquels vainquit Ptolomée & occupa Memphis sans l'assiēger, par le destour du fleue; & l'autre par vn singulier artifice brula l'armee nauale des ennemis. Nous sçauōs assez que parauant ceux-cy Thales Milesien ayant promis à Crœsus Roy des Lydiens de faire passer par son industrie son armee à pied sec, destourna dans vne nuit la source du fleue<sup>a</sup> Alis par derriere le dos de l'armee, bien qu'il ne fust pas au rang des ouuriers mechaniques, & que la subtilité de son bel esprit le monst<sup>r</sup>ast assez: Car

*Il descrit & louē vn bain fait par Hippias, comment par la louange de l'ouurier.*

*L'experience ou pratique est plus à priser que la Theorie.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

quant à ce qu'on dit<sup>b</sup> d'Epeus, c'est vn vieil compte, & il n'est pas croyable qu'il ayt iamais fabriqué aux Grecs vne grande machine en forme de cheual, bien qu'il y soit entré luy mesme avec les Princes de Grece. Il me semble bien raisonnable de donner vne place parmy ces rares ouuriers à cet Hippias, que l'on sçait auoir esté de nostre tēps vn hōme si eloquent, que pour son bien dire il pourroit estre comparé avec les plus anciens Orateurs. A quoy i'adjouste qu'il auoit vne merueilleuse viuacité d'esprit, & vsoit d'vne facile methode en ses interpretations. Au reste il proposoit des ourages beaucoup plus excellens que ses raisons mesmes, & si ne manquoit iamais d'effectuër ce qu'il auoit promis: outre que ce luy estoit vne chose facile de descrire vn triangle sur vne ligne proposee, comme l'on dit, selon l'art de Geometrie.

Vn esprit qui se veut rendre loüable doit estre vniuersel en sçauoir.

Tous ces autres ouuriers dont nous venons de parler ne produisoient qu'vn seul effect de leur ourage qu'ils tiroient de leur art, pour se faire renommer de ceux de leur tēps. Mais outre que cestuy-cy n'ignoroit pas les choses mechaniques, il sçauoit fort bien encore les dimensions de Geometrie, & les accords de Musique. Tellement qu'il souloit monstrer qu'vn chacun de ces arts luy estoit aussi parfaitement cognu par vn seul & mesme moyen, que s'il eust trauaillé tant seulement à la contemplation.

Descriptio d'un beau Bain.

Ce ne seroit iamais fait de louer son industrie sur l'impression des rayons Solaires, & reuerberation d'iceux aux miroirs, ensemble sa grande cognoissance en l'Astronomie, en laquelle il estoit si expert, que tous ses deuanciers ne sembloient que des enfans à comparaison de luy. Mais quant aux ourages que i'ay veus n'agueres moy-mesme faits de son inuention, & lesquels m'ont rauy d'admiration en les regardant, ie ne feray point de difficulté de les descrire icy. Il n'y a celuy qui ne iuge de son esprit par le beau Bain qu'il a fait, où se void vne diligence jointe à vn artifice esmerueillable. C'est vn lieu difforme par l'inegalité du chemin, raboteux, glissant, & fascheux, & fort bas des deux costez: Neantmoins il est esgal de part & d'autre & à fleur de terre: son fondement ferme, & tout le reste de l'ouurage bien rapporté. Le tout n'excede pas l'estenduë du lieu, & correspond fort bien à toutes les proportions du plan. Le iour s'y donne entree de toutes parts: La hauteur des portes est conforme à leur largeur, & elles sont taillées plus penchantes que dressées, pour la commodité de ceux qui entrent dedans. A l'entree s'y void vne fente basse faite expres pour les seruiteurs, & lacquais, A

main gauche sont dressées les chambres de plaisir, & toutes choses proprement obseruées au bain, sçauoir les lieux esquartez, plaisans, & perçez comme il faut. Quant au corps du logis, il n'y a celuy qui le voyant ne l'estime fort beau, & plus magnifique qu'il ne conuient à vn bain: toutesfois necessaire pour receuoir les personnes de qualité. Il y a de part & d'autre des garde-robbes pour mettre les habits de ceux qui se despoüillent. L'endroit du logis, qui est au milieu, comme le plus plaisant, & haut esleué contient trois chambres d'eau froide, & est basti de pierre Laconienne. Au dedans sont esleuées deux statuës de pierre blanche, l'artifice desquelles est fort antique. L'une est celle de la Deesse Santé, & l'autre du Dieu Esculape. Le poisse y est aussi, lequels'attiedit petit à petit avec vne agreable chaleur; & ceste chambre estenduë en long est toute remplie de voütes. A main droicte est vn autre agreable edifice, (où l'on entre des deux costez par deux grandes portes) enrichy de pierre Phrygienne. Il est propre à receuoir ceux qui viennent de la lutte, & à fournir toute sorte d'vnctions aux delicats & voluptueux. La chambre qui est à costé surpasse toutes les autres en beauté, & l'on s'y peut promener, ou s'asseoir à l'ayse, & mesme s'y exercer à la lutte. Elle est aussi bastie de pierre Phrygienne, iusques au toict. Les estuues y sont tout aupres (pour l'usage de ceux qui se sont lauez) basties de pierre \* Nomadienne. Le dedans est embelly de plusieurs singularitez, & esclairé de diuerses lumieres, outre qu'il estincelle en couleur, comme si c'estoit de la pourpre. Les lauoirs y sont trois de nombre, où apres s'estre laué, l'on ne s'en retourne point par les mesmes chambres, mais par la voye qui tend à vne autre sale, qui s'eschauffe par vn poisse avec vne tiede chaleur: le tout embelly d'une claire lumiere. Les toicts ne different en rien du corps de l'edifice, & les largeurs y sont fort proprement adaptees aux longueurs: Bref, il n'y a rien qui ne soit superbe, & extremement beau. Et parce que selon le precepte de l'eloquent Pindare, le frontispice d'un bel ouurage doit paroistre magnifique, & avec vn beau lustre à ceux qu'y arriuent, cecy a esté principalement obserué au bastiment de ceste maison, tant par la lumiere mesme que par les inuentions aussi. Car Hippias, comme sage qu'il est, a dressé le lieu destiné au bain froid deuers la Bise, & neantmoins ayant l'air du Midy. Le logis, qui est à l'opposite est subject au vent du Nord, & aux Zephirs, pour ceux qui ayment beaucoup de chaleur. Je ne te puis dire autre

\* Pzmeroü  
mieux lre Nus  
no idienne.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

chose, sinon que les sales n'y manquent pas pour loger ceux qui gardent les vestemens, contenans les galeries qui conduisent tout droict au bain sans aucune incōmodité. Je ne veux pas qu'on croye que j'aye mis en auant vn petit ouurage ou de peu d'estime, l'ayant si haut esleué de propos, & enflé de paroles: Car ie n'ay pas opinion que ce soit vne marque d'vne petite sagesse, & de peu de gloire, que d'adjouster aux choses communes & publiques de nouveaux indices de magnificēce. Tellement que l'ouurage de cet admirable Hippias merite bien d'estre mis au rang des plus beaux artifices, comme estant parfaitement accompli par son labour, & contenant en soy toutes les singularitez d'vn bain, sçauoir l'vtilité, l'opportunité, la netteté, les proportions requises en routes choses; & bref la commodité du lieu, pour l'ysage assésuré de s'y lauer. Dauantage il ne manque pas d'estre accompli entre tous les autres traicts d'industrie, ayans des allees my-parties en deux, des lieux à l'esquart, & des cabinets doubles en circonférence: sans y comprendre les deux monstres ou quadrans, l'vn desquels monstre l'heure par l'eau coulante, & l'autre par le Soleil. C'eust esté vne action de fortise & d'ingratitude, ou plustost d'enuie d'auoir veu toutes ces merueilles, sans en remercier vn si grand ouurier: Tellement que j'ay bien voulu recognoistre & esleuer de loüanges tant l'ouurage mesme que son architecte. Au demeurant il n'y a point de doute que si Dieu me donne iamais le loisir de me lauer dans ce bain, il y en aura plusieurs autres qui le priferont, & confirmeront avec moy ses loüanges.

Les ouurages  
accomplis ne  
peuent faillir  
d'estre loüez.

### A N N O T A T I O N S.

<sup>1</sup> Li. 7. *Æneid.*

<sup>2</sup> Li. 7.

<sup>3</sup> Li. 6. c. 56.

<sup>a</sup> *Allis.* ] Ou Allis, fleue qui se mesle dans le Tybre, Virgile <sup>1</sup>, & Lucan <sup>2</sup> en font mention.

<sup>b</sup> *Epeus.* ] Fils d'Endymion, & frere de Peon. Plin <sup>3</sup> dit que ce fut le premier, lequel entr'autres machines qui seruent aux bastimens, inuenta celle que nous appellons au iourd'huy le mouton: Ce qui donna lieu à la fable du cheual de bois, qui fut cause de la ruyn de Troye, duquel on luy attribual'iauenton.

<sup>c</sup> *Deux monstres, ou quadrans.* ] Parce que les anciens n'entroient jamais au bain de nuict, ains au leuer de l'Aurore, ils auoient des horloges hydrauliques, & solaires, faictes avec vn tel artifice, que les iours d'Equinoxe, d'Hyuer, & de Solstice paroissoient tousiours diuisez en douze parties. Tellement que selon la diuersité des saisons, & des iours les heures estoient ores plus grandes, & tantost moindres. Quelques vns desferent l'iauenton de ces horloges à Anaximenes Milelien. Voy plus amplement ce qu'en dit Alexandre d'Alex. 4.

<sup>4</sup> *Genial dier.*  
lib. 4. cap. 20.

## LE DEVIS, OV, BACCHVS.

**D**V temps que Bacchus se resolut de mener vne armee contre les Indiens ( car rien ne m'empesche, comme ie crois, de vous raconter ceste fable Bacchique ) l'on dit, que les habitans du pays en firent si peu d'estime du cōmencement, que mesme ils se mocquoient de luy, quand ils le voyent venir, ou s'approcher. Ils faloit auoir pitié, disoient-ils, de sa temeraire audace, adjoustans qu'il seroit tout aussi-tost foulé aux pieds par les Elephans, s'il marchoit à l'encontre d'eux en bataille rangee. Car ils auoient ouy dire aux espies, comme i'estime, des choses absurdes & monstrueuses de sa gendarmerie : sçauoir, que son armee & ses troupes estoient ramassées de femmes furieuses, armées d'un grand tige d'herbe, \* reuestuës de peaux de cerfs, portans quelques petits iauelots faitcs de lierre, & qui n'estoient point ferrez par le bout, ensemble des boucliers legers & resonans, si quelqu'un les touchoit tant soit peu, car elles auoient faitc des tabourins à la façon des escus; Qu'on y voyoit en outre quelques ieunes hōmes grossiers, & tous nuds, qui dançoient la \* Cordacee, ayans des queuës & des cornes semblables à celles qui croissent aux boucs nouvellement nez: Puis, que leur Capitaine mesme estoit trainé en vn coche par des Leopards artelez, sans auoir vn seul poil de barbe au menton; couronné de pampre, portant sa cheuelure tressée, avec vne mythre pourprine, & chaussé de brodequins dorez. Au reste, qu'il y en auoit deux autres qui faisoient l'office de Lieutenants, à conduire l'armee; \* l'un desquels estoit vn petit vieillard gros & ventru, difforme à cause de son nez camard, & qui auoit les oreilles grandes & redressées tousiours tremblottant, & se soustenant d'un baston faitc d'un sep de vigne tout recourbé. Il montoit la plus-part du temps sur vn asne vestu de iaune, & qui estoit fort familier & amy à celuy-là, au faitc de ranger l'armee. Quant à l'autre, c'estoit <sup>b</sup> vn homme monstrueux, representant vn bouc depuis la ceinture en bas: Ses cuisses veluës, ses cornes & sa grande barbe le faisoient remarquer sur tous; outre qu'il estoit fort colere, & d'un grand courage, enclin à courroux, portant vne fluste en sa main gauche, & à la droite vn baston recourbé. Il prenoit plaisir à dançer à l'entour du camp, tandis que les femmelettes se jouoient à l'effrayer, & luy faire venteler ses cheueux espars tou-

*C'est vne maniere de Preface, où il defend ses escrits Comiques Satyriques, & Dialogiques. Ronfard semble auoir tire de ce Discours son Hymne de Bacchus.*

*\* dire Thyrsé.*

*Description de l'armee de Bacchus.*

*\* Danse frivole & lascive.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

tes les fois qu'il les approchoit. Dauantage, qu'il crioit *Euhé*, qui est vn nom duquel ils ont accoustumé d'vser pour appeller leur Seigneur: Que les troupeaux estoient dechirez par les femmes, & les brebis toutes viues mises en pieces: Car ils croyoient qu'elles mangeoient de la chair creuë. Le Roy des Indes & ses sujets, ayant cogneu tout cecy par le rapport des espies, ne faisoient que s'en rire, & n'auoient pas deliberé de mettre leur armee en campagne à l'encontre de telles gens. Ils estimoient que ce leur seroit vn des-honneur de les vaincre, s'ils venoient aux mains, & de liurer à mort des femmes infensées avec leur effeminé Capitaine, & vn petit vieillard tousiours yuré, ensemble vn autre soldat my-homme, & des danseurs tout à fait ridicules: Mais si tost qu'on leur annonça que Bacchus ayant triomphé des hommes gастоit le pays, brusloit les citez, embrazoit les forests, & qu'en peu de temps toute la contree des Indiens periroit par feu: (car cet element la & foudre sont les armes paternelles de Bacchus) ils commencerent alors d'endosser leurs armes à la haste, & apres auoir bridé les Elephans, leur mettans des tours sur le dos, ils firent marcher leur armee contre leurs ennemis. Du commencement ils se mocquoient d'eux, & rendus insolens par vn courage orgueilleux se hastoient desjà pour renuerser & mettre en poudre ce Chef sans barbe, & mesme luy passer sur le ventre avec son armee, & ses Elephans. Toutesfois quand il fut question de venir aux approches, & que les deux armees furent en veuë l'vne de l'autre, les Indiens firent marcher leurs gens, ayans mis les Elephans à l'auant-garde. Bacchus estant luy-mesme au milieu de ses gens s'y comportoit en vaillant Capitaine. Les aisles droictes de son armee estoient conduictes par Sylene, & les gauches par le Dieu Pan: Outre, que les Satyres qu'on auoit esleus pour Sergens des bandes prenoient garde à mettre les soldats en rang. Le mot du guet & le signal general entre tous, c'estoit *Euhé*. Si tost que les tabourins frappez commencerent à se faire ouyr, & les trompettes à sonner, il y eut vn Satyre qui prenant vn cor en main, se mit à chanter vn Poëme qu'on nomme *Orthion*: Cependant l'asne de Sylene ne cessant de braire à pleine gueule ie ne sçay quoy de guerrier, & de terrible; les *c* Menades se prirent à crier, & donnerent dedans enuironnees de dragons, faisans reluire le fer au sommet de leurs iauelors. Les Indiens avec leurs Elephans se mirent soudain en route, & si s'enfuirent pësse-messe sans oser camper à la porte d'vn dard. Mais ils furent pris en fin, & emmenez.

C'est vn dange-  
reux enne-  
my que le vin.

prisonniers par ceux dont ils s'estoient mocquez parauant, apprenans à leurs despens, qu'au premier rapport il ne falloit pas mespriser vne armee estrangere.

A quel propos ce Bacchus icy, dira quelque vn, nous tient-il de si longs discours de Bacchus? Parce, luy respondray-je, qu'il me semble qu'à plusieurs il en aduient de mesme qu'aux Indiens, pour ce qui est de la nouueauté des harangues telles que peuuent estre les miennes. Et de faict ie vous prie, au nom des Graces, de ne m'estimer insensé, ou du tout enyuré, si ie fais comparaison de ce qui m'appartient avec les Dieux immortels: Car il y en a plusieurs qui croyans nos discours trop satyriques, comiques, & ridicules, ont pris ie ne sçay quelle opinion de moy. Les vns n'atteignent pas seulement à l'exorde, comme s'il n'estoit que bien peu necessaire, se meslans parmy les femmes yuresses & lasciuues au milieu de ces danses satyriques, iusques à des Elephans: Les autres cōme poussez par vne nouvelle occasion ayans rencontré du fer, au lieu du tyge de lierre, ne peuuent pas louer ce qu'ils n'entendent point eux-mesmes, se laissant emporter à la nouueauté du subject. Mais quant à moy ie veux bien qu'ils sçachent que si dès à present ils veulent regarder de pres la joyeuseté (& cōme vieux yurongnes & bons biberons se ressouenir des Bacchanales par eux autresfois celebrees) ils ne mespriseront ny les Satyres, ny les Silenes; Au contraire ils aualeront vn plus grand trait de ceste coupe, iusqu'à ce qu'ils en soient saoulez, & estans esprits de la diuinité Bacchique, deuiendront insensés, & si diront souuent Euohé comme nous.

Qu'ils le fassent donc, car il leur est permis d'ouyr tout ce qu'ils treuueront à leur goust; Neantmoins puis qu'ils sont encore en vne estrange contree de l'Inde, ie suis d'aduis de leur faire quelque autre recit de ce qu'on faict par delà; ce qui ne sera point hors du propos de Bacchus, ny de nostre matiere. Parmy ces peuples qu'ils appellent <sup>d</sup>Macileans, qui habitent à main gauche le riuage du fleuue Indien, (si tu suis son cours) & passent iusqu'à l'Occan, se void vn bois enuironné d'espais ses hayes, & tout couuert & touffu; car les lierres & vignes, lesquelles y croissent en abondance ombragent, & embellissent ce lieu par leur espaisseur. Il y a trois fontaines en ce mesme bois, d'où ruiselle vne eau aussi claire que belle. La premiere d'icelles est consacree aux Satyres, la seconde à Pan, la troisieme à Sylene. Or est-il que les Indiens n'entrent en ce bois qu'vne fois l'annee, où ils adorent leur Dieu

C'est l'ordinaire de ceux qui ne sçauent pas escrire de blasmer les escrits d'autruy.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

pour la solemnité du iour, & y boient de l'eau de ces fontaines, chacun selon l'aage, & non indifferemment: Car les ieunes goustent de celle qui est consacree aux Satyres, les hommes de la \*Panique, & ceux de mon aage de la fontaine de Sylene. Ce ne seroit iamais fait, si ie voulois rapporter icy ce qui aduient aux enfans, quand ils en ont beu, ou quelles choses declarent les hommes apres qu'ils sont espris de la diuinité de Pan. Au demeurant ie suis d'opinion qu'il ne fera pas hors de propos de rapporter icy ce que font les vieillards, lors qu'ils sont enyurez de l'eau de ceste fontaine. En mesme temps que le vieillard a beu de l'eau puisée dans la fontaine, & que Silene l'a empoigné, il deuiet muët, comme quelque prodige representant vn yurongne en toutes fortes, & vn homme qui a la teste pesante. Peu apres il rompt tout à coup le filet du silence avec vne voix claire, vne parole graue, vne haleine douce, & de muët qu'il estoit parauant, il deuiet vn si grand babillard que tu ne le scaurois empescher de faire vne lōgue trainee de discours, quand mesme tu luy fermerois la bouche: Et ce qui est encore plus esmerueillable, c'est qu'il ne dit rien que sagement, & avec vn bel ordre; & tel que cet Orateur, qui est dans Homere, il traite de matieres semblables aux neiges d'Hyuer. Tu ferois tort à tels personages de les comparer aux Cygnes, si ce n'estoit en aage, attendu qu'ils imitent les Cygales par la rudesse de leur voix; & composent ie ne scay quoy de rond, & d'infiny iusques au soir. Il est bien vray, qu'apres que l'yurognerie s'est euaporee, ils se taisent, & retournent à leurs anciennes coustumes: Mais ie n'ay pas encore déclaré ce qui me semble le plus admirable en cecy; c'est que si le vieillard a laissé son propos imparfait, & ne l'a point acheué, mesme lors que le Soleil s'en va coucher; & si le temps trop cruël luy desnie l'occasion de ce faire, ayât derechef gousté de cet'eau, il discourt du reste le lendemain, & adiouste à sa harangue commencee, ce que l'yurognerie luy auoit fait obmettre, parce qu'il ne parloit pas en temps & lieu conuenable. I'ay bien voulu m'ayder moy-mesme de ces brocards, comme vn autre Momus, & ie iure par Iupiter, que desormais ie n'ameneray aucun pretexte fabuleux: Aussi voyez-vous bien à present que ie suis semblable à vne fable. Tellement que si i'ay failly en quelque chose, & me suis abusé, il s'en faut prendre à l'yurongnerie qui en a esté cause. Que si les choses par vous mises en auant, ont esté dictes prudemment & d'un grand courage, il est certain que Sylene nous a esté debonnaire & propice.

L'yurongne a tous les sens assoupis, & d'homme il deuiet vn idole.

Le vin est la mort de la memoire.

## ANNOTATIONS.

a *L'un desquels.*] Il entend parlet de Sylene, Gouverneur de Bacchus, & qui marchoit d'ordinaire en la compagnie, monté sur vn âne. Aratus dit, que pour l'amour de ce sien disciple, il fut transporté là haut au ciel, & mis au rang des autres constellations.

b *Vn homme monstrueux.*] Sçavoir Pan, qui fut compagnon de Bacchus en son voyage des Indes. Les Poëtes feignent qu'il combattit vn iour avec Cupidon, & qu'estant demeuré vaincu, il fut espris de l'amour de la Nymphé Seringue; & comme il la poursuiuoit, la voyant changée en roseau par la priere des Nymphes, il prit l'vne de ces cannes, & en fit la fluste à sept tuyaux, dont il fut l'inuenteur. On ne le sçaurôit mieux descrire qu'a fait Lucian. Euander institua des festes à son honneur, nommees Lupercales, qui le faisoient au mois de Feurier sur le mont Auentin.

c *Menades.*] Prestresses de Bacchus, ainsi dîtes du verbe Grec *μαρναμαι*, qui signifie forcer, parce qu'elles celebrent les Bacchanales toutes escheuelees, & esprises d'vne extrême fureur.

d *Macleans.*] Peuples, que Calliphanes dit estre Androgines, & qu'ils s'accouplent mutuellement l'vn à l'autre. Aristote & Plin<sup>e</sup> rapportent qu'ils ont vne mammelle d'homme, & l'autre, sçavoir la gauche; de femme. Lib. 6. c. 2.

## PREFACE, OV, L'HERCVLE

## GAVLOIS.

**L**es Gaulois en leur vulgaire appellent Hercule Oymois, & le figurent d'vne nouvelle & estrange façon, du tout differente à celle des Grecs. C'est vn homme fort vieil, & tout chauue, ayant les cheueux (fil en a quelques-vns) tous chenus, la peau ridée, toute noire & bazance du chaud; ny plus ny moins que nous voyons ces vieux Nautonniers tous bruslez du hale de la marine. A le voir, on diroit que c'est plustost vn Caron, ou bien vn Iapet, de ceux qui demeurent aux Enfers, que non pas vn Hercule: Bref ceste image ne ressemble à rien moins qu'à luy, & neantmoins il a son mesme maintien, son habit, & ses armes. Car il est couuert d'vne peau de lyon, tient en sa main droicte vne massüe, en la gauche vn arc tout prest à décocher, & sur les espauls vn carquois attaché: tellemēt qu'il est tout Hercule. La premiere fois que ie le veis en cet equippage, ie pensay que les Gaulois l'eussent ainsi peint par fantaisie, taschans de mespriser la diuinité que les Grecs luy attribuent, comme à vn Dieu, se vengeans par ce moyen des courses, & des torts qu'il leur pouuoit auoir faitz en leur pays, lors qu'en cherchant le bestail du Roy Gerion, il rangea plusieurs contrees es parties d'Occident. Ce qui me semble le plus esmerueillable en ceste peinture, c'est que ce vieillard Hercule traine vne grande troupe de gens apres soy, qui sont tous liez par les:

*C'est vn Discours en forme de Preface, pour l'accommoder à quelque plus grand traité que le precedent, ou il rend raison pourquoy il est étudié en eloquence à l'exemple de Hercule, bien qu'il soit sur son âge.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

L'homme eloquent tient attachees les langues & les oreilles de ceux qui l'escoutēt.

oreilles. Les liens sont de petites chaines d'or, & d'ambre, faictes à la façon de ces beaux carquans; & neâtmoins bien que ces liens soient si fresles, qu'on les puisse rompre facilement, ceux-cy ne pensent aucunement à s'enfuyr; mais joyeux au possible, & loüans le Dieu qui les conduit, ils sont si hastifs en leur marcher, qu'il semble à voir les liens tous lasches, qu'ils ayent enuie de le deuan- cer, & qu'ils seroient bien faschez d'estre desliez: tant s'en faut qu'ils demeurent des derniers, comme des personnes lassées, & qui ne veulent passer outre. Je n'obmettray point à dire ce qui sensuit, qui me semble fort grossier & estrange: c'est que le peintre ne sçachât en quel endroit joindre toutes ces chaines, veu qu'en la main droicte il tenoit sa massuë, & à la gauche son arc, luy perça le bout de la langue, & y attacha les liens, qui trainoient toute ceste multitude: Car le Dieu souffriant, & joyeux, auoit la face tournée vers ceste troupe de prisonniers. Apres que tout triste & fasché i'eus esté long temps à contempler ceste peinture, il se treuua fortuitemment parmy nous vn Gaulois, qui sçauoit fort bien nostre langage (comme depuis nous le cogneusmes au vray quand il nous parla en langue Grecque) & estoit bon Philosophe, (car ceste science leur est cōmune en leur pays) qui me tint ce discours. Passant, ie te veux descouurir le secret de ceste peinture, laquelle, cōme ie vois, t'apporte de la doute, & te rend ainsi estonné. Nous ne croyons pas nous autres Gaulois, que Mercure soit le Dieu d'eloquence, comme font les Grecs, ains donnons ceste loüange à Hercule; lequel a eu de grands aduantages sur Mercure en l'art de bien dire. Ne t'estonne donc point, si nous le faisons peindre vieil & chenu, veu que l'eloquence se faict paroistre principalement sur le dernier aage; ou si cela n'est vos Poëtes Grecs ont menty, disans:

La vieillesse ne nouë iamais la langue au bon Orateur.

*L'esprit des ieunes est volages*

*Que le vieil farde son langage.*

Voilà pourquoy, Homere le plus grand des Poëtes a escrit, que de la bouche de Nestor s'escouloit vne parole plus douce que le miel, & que les Ambassadeurs Troyens fleurissoient en eloquence. Il ne faut pas que tu t'estonnes aussi de voir que ce vieillard tire tant de gens attachez par les oreilles; Car tu sçais assez que tel est le pouuoir de l'eloquence, representee par Hercule, & cognois la grande sympathie qu'ont les oreilles, & la langue. Que s'il a la signe perçee, ce n'est pas sans subject, & ie me souuiens à ce propos de certains yers qui disent,

*L'homme qui d'une voix doucement prononcée  
 Ennoblit son discours,  
 Il a l'extrémité de la langue perçee,  
 Et apprend tous les iours.*

Dauantage nous auons ceste ferme croyance qu'Hercule n'a point fait d'exploicts que par la force de son bien dire, comme celuy qui n'ignoroit rien, & qui par ses persuasions & couleurs de Rhetorique vint à bout de plusieurs entreprises. Sous la figure de ces traicts, nous entendons ses mots prompts, & fluides, qui peuvent troubler les esprits, & atteindre où ils pretendent, ny plus ny moins que vous autres Grecs auez accoustumé de dire, que les mots ont des aisles. Voilà tout ce que me dist le Gaulois. Cependant ie considerois à part moy, s'il estoit bien sceant de m'exposer encores vn coup à l'opinion de tant de iuges, moy, dije, qui suis desjà d'aage, & qui dès long temps me suis retiré des disputes & contentions de ceste doctrine. En mesme instant le souuenir de ceste peinture s'est representé à mon esprit, car ie craignois parauant, qu'il ne semblast à quelqu'un des vostres que ie voulusse faire l'enfant, ou resueur, & rajeunir sans que mon aage me le permist. Par ainsi, afin qu'il n'y ayt aucū disciple d'Homere qui me reproche;

*La vieillesse i'a mis des rides sur le front.*

Ou bien.

*La Vieillesse, d'un pas tardif  
 Te guide avec beaucoup de peine;  
 Ton cheual est ores retif,  
 Debile, & tousiours hors d'haleine.*

toutes les fois que ce vieillard Hercule me reuiet en memoire, me voilà prest à tout faire. Adieu donc la force, l'adresse, la beauté, & tels autres biens corporels. Ie suis content, ô Poëte Tejen, que ton Cupidon deuançe si bon luy semble les Aigles à voler, en la compagnie de ceux-cy, avec ses aisles dorees: Car aussi bien

\* Hippoclidès ne s'en soucie point: Au contraire il est temps maintenant plus que iamais de rajeunir en eloquence, fleurir, & tenir attachez plusieurs domestiques par les aureilles, veu qu'il n'y a point de danger que quelqu'un treuue par fois sa trouffe vuide de traicts contre son esperance. Tu vois de quelle façon ie me console moy-mesme en ma vieillesse, ne craignant point de retirer encore vn coup le nauire qui estoit à bord, ny de le mettre en haute mer estant bien equipé. Plaise aux Dieux que la fortune

L'eloquence a plus de pouuoir que la force.

\* C'est un pro-  
 uerbe tiré des  
 Grecs pour mon-  
 strer le peu d'es-  
 time qu'on fait  
 d'une chose.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

nous soit fauorable, puis que maintenant nous auons plus que iamais besoin d'un bon vent. Que si nous en sommes dignes à present, que quelqu'un die encore de nous ce vers Homérique,

*Et les ventres farts dont les vieux se rembourrent.*

### A N N O T A T I O N S.

a *Iapet.* ] Fils de Titan & de la terre, & geant de prodigieuse hauteur. Les Poëtes, & entre autres Virgile & Silius feignent qu'il prit à femme la Nymphé Asia, dont il eut trois enfans, sçauoir Atlas, Epimethee, & Promethee.

b *Geryon.* ] Fils de Chrysaor, qui fut mis à mort par Hercule, lequel chassa ses bœufs en Grece. Les Poëtes ont feint qu'il auoit trois testes, parce qu'ils estoient trois freres qui vijoient ensemble avec tant d'vnion & de paix, qu'on eust dit que ce n'estoit qu'un meisme corps.

## DE L'AMBRE, OV, DES CYGNES.

*C'est vne Preface par laquelle il loue secrettement ses escrits, & s'ayde à cet effect d'une comparaison fabuleuse.*

**L**A fable que les Poëtes ont feinte de l'Ambre, nous auoit entièrement persuadé que certains peupliers se treuuoient aux riuages de l'Eridan, lesquels le distilloient en pleurant la perte de Phaëton: Car ses sœurs auoient esté changees en Peupliers, menant dueil de la mort de leur frere, & leurs larmes s'estoient congelees en ambre. Comme i'ouys que les Poëtes faisoient ces contes, ie commençay d'esperer que si iamais i'arriuois aux riuages de l'Eridan, m'approchant de l'un de ces arbres, i'en leuerois l'escorce, & y prendrois de ceste gomme, ou plustost de cet ambre. Et de verité il m'aduint n'agueres, qu'allant par pays pour quelque autre affaire, i'arriuay en ces contrees, veu qu'il me falloit passer necessairement par delà Eridan. Mais bien que ie tournasse la veüe de part & d'autre, ie n'y veis ny peupliers, ny ambre, & mesime les habitans du pays ne cognoissoient point ce nom de Phaëton. Ce qui fut cause qu'ayant demandé aux Nautonniers si nous estions gueres loing des peupliers qui distilloient l'ambre, ils se mirent tous à rire, & me dirent que i'eusse à parler plus clairement, si ie voulois quelque chose. Alors ie leur racontay toute ceste fable par ordre: sçauoir, que Phaëton auoit esté fils du Soleil, & que se voyant vn peu grand, il pria son pere de luy donner la conuitte de son char. Ce que luy estât accordé, il aduint qu'en chariant il fut precipité du char en bas, & mourut de ceste cheute. D'où vint que ses sœurs faisant dueil de la mort de leur frere, en

et endroict de vostre pays, où il tomba pres de l'Erydan, furent transformees en peupliers, & leurs larimes en ambre. Quiconque t'a fait accroire cela, dirent alors les Nautonniers, c'est vn mateur & vn charlatan: Car sçache que nous n'auons iamais ouy parler d'aucun chartier qui se soit laissé cheoir en bas, ny moins encore de ces peupliers que tu prises tant. Que si celà estoit, penfes-tu que pour deux oboles nous prissions tant de peine à tirer l'auiron & que ce nous fut vne chose agreable de conduire les nauires contre l'impetuosité du fleue? Nenny sans doute; & il nous seroit facile avec moins de trauail & de suëur de nous enrichir bien-tost en recueillant la gomme des peupliers. Je rougis de honte oyant parler de la sorte les Nautonniers, & ne sçachant que respondre, ie demeuray tout confus, parce qu'à dire le vray, vne chose puerile m'estoit aduenüe pour auoir adjousté foy aux Poëtes qui mentent impudemment, & inuentent des fables si monstrueuses, n'ayant point de soin de rien dire ou monstrier par escrit qui soit d'importance. Je fus donc bien fâché, & commençay à me plaindre d'auoir esté honteusement deceu de ceste vniue & grande esperâce, ny plus ny moins que si i'eusse perdu l'autre la tenant en mes mains, parce que ie m'estois desjà proposé quel trafic ie ferois de ceste marchandise. Je croyois en outre, qu'il y eust deuers eux plusieurs Cygnes, chârants aux riuages du fleue: tellement que ie demaday aux Nautonniers: Dictes moy ie vous prie, en quel temps les Cygnes qui abordent ce fleue chantent si melodieusement aux deux costez du riuage? Car j'ay ouy dire, qu'auant qu'estre transformez en ces oyseaux, <sup>b</sup> c'estoient des homes grands Musiciens & Conseillers d'Apollon. D'où vient qu'ils chantent encore maintenant, & n'ont point mis en oubly la Musique. Les Nautonniers s'estans mis à rire plus fort que iamais: Quoy, me dirent-ils, bon-homme, ne cesseras-tu d'aujourd'huy de diffamer nostré fleue, & nostré pays de mensonges? Il peut bien estre que nous autres qui mettons toute nostre peine à l'art de nauiger, & consommons presque tout le temps de nostre ieunesse sur l'Eridan, auons veu quelquesfois vn petit nombre de Cygnes aux bords de ceste riuere, qui chantoient d'vne voix enrouée & desagreable: De sorte que tu ne mentirois pas, si tu affirmois que les Corbeaux ou les Geays leur estant comparez, pourroient estre dictés des Sereines. Mais nous ne leur auons iamais ouy chanter, non pas mesme en songe, rien de melodieux, comme tu dis. C'est la cause pour laquelle nous

Il fait mauvais  
parler apres vn  
menteur.

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

Toutes louanges ne sont pas recevables, ny toutes propres à louer.

sommes fort estonnez, d'où est-ce que les hommes ont tiré ces feintes de nous? Voilà, comme il est bien facile en plusieurs choses, de tromper la creance de ceux qui ont accoustumé de faire de grands recits, & donner des louanges qui sont contre toute raison.

J'ay belle peur moy mesme que vous autres, qui n'agueres estes venus, & nous avez premieremét ouys, esperant treuver de l'ambre, ou quelques Cygnes en moy, ne vous en alliez bien-tost, vous mocquant de ceux, qui vous ont affirmé que plusieurs telles richesses de paroles, reposent, ou sôt cachees en mes discours. Mais j'appelle les Dieux à tesmoins, que ny vous, ny homme du monde, n'a jamais ouy que ie me sois donné ceste vanité, que mes escrits soient farcis de telle matiere. Je ne dis pas pourtant qu'il ne se puisse bien faire que tu n'y rencontres plusieurs Erydans, dont les oraisons ne distillent pas seulement de l'ambre, mais de l'or aussi, & lesquels par la douceur de leur voix surpassent les Cygnes Poëtiques. Vous voyez, comme ma façon de parler est simple, & non pas fabuleuse, outre qu'il n'y a point en elle de meslange d'harmonie. Il faut donc que tu prennes garde, qu'ayant conçu vne trop grande esperance de nous, le mesme ne t'aduienne qu'à ceux qui regardent quelque chose sous l'eau: car estimant que celà soit aussi grand qu'il paroist à la veuë, & ce par le moyen de \* l'ombre qui en dilate la splendeur, ils sont faschez en l'esprit, lors que l'ayant retiré, ils le treuvent beaucoup plus petit qu'il ne leur sembloit parauant. N'espere donc plus maintenant, (puis que l'eau est respandüe, & que tu cognois de quelle marchandise ie fais trafic) d'aller puiser quelque grande merueille, ains te condamne toy-mesme, pour l'esperance que tu as faulsemét conceuë de moy.

\* Allusion à la fable d'Esop de ce chien qui laisse choir la chair dans l'eau pour prendre l'ombre.

## ANNOTATIONS.

a *L'Eridan.* ] Fleuve d'Italie, qui prend sa source au mont Vesule, & se va rendre dans la mer Adriatique. Quelques-uns le disent estre ainsi nommé d'un certain Eridan fils d'Apollon & de Clymene, qui fut dit depuis Phaëton de cet embrasement qui brussa vne bonne partie de la terre.

b *C'estoient des hommes, &c.* ] Lors de la guerre de Troye Achille ayant pris les armes contre Cycnus fils de Neptune invulnerable en toutes les parties de son corps, & voyant qu'il ne le pouoit bleffer, il luy estreignit le col & le suffoqua. Ouide s'eint, que soudain il fut transformé en l'oyseau appelé de son nom Cygne.

a *Or. Metham.*

## LOVANGE DE LA MOUSCHE.

**L**A Mousche est le plus petit des oyseaux, cōme pouuant estre comparee aux mouscherons: Mais elle est d'autant plus grāde que ceux-cy, qu'elle est surpassée par l'Abeille. Elle est aislee, non à la façon des autres oyseaux, dont les vns se couurent d'vn mol duuet par tout le corps, & les autres vsent d'aisles soudaines & promptes. Au lieu de plumes elle a de petites pellicules, à la façon des Cigales, des Sauterelles, & des Abeilles, qui sont d'autant plus delicates, que la draperie Indienne est plus delice que la Grecque. Si quelqu'vn regarde de pres vne mousche quand elle estend & bat ses aislerons au Soleil, il la verra depeinte d'autant de couleurs que les Pans. Son vol n'est pas continu par la portee de ses aisles, comme les Chauue-souris, ny en sautelant comme les Sauterelles, ny avec vn murmure bruyant à la façon des Guespes, qui bourdonnent vn son menaçant & horrible; ains elle vole d'autant plus doucement qu'elles, que les hauts-bois sont plus harmonieux que la trompette & les tabourins. Quant à tout le reste de son corps, elle a la teste fort petite jointe au col, & toute mobile, non attachee sur les espaules, comme les sauterelles. Ses yeux qui s'esleuent en dehors ont en eux beaucoup de durté; sa poitrine est fort proprement resserree, ses pieds luy paroissent par le dehors, sans les auoir racourcis comme les guespes, & son ventre amenuisé tel que la poitrine, & esmaillé de larges escailles. Elle ne se sert pas de son aiguillon pour se vanger, ainsi que l'Abeille & la Guespe: mais plustost de sa bouche, & de son musle qu'elle a fait, cōme l'Elephant: & si se repaist, & prend la viande au creux sommet de ce mesme musle. Vne petitē corne luy sort par le dehors, dont elle succe le lait. Elle prend vn merueilleux goust au sang, qu'elle espuisse, & attire de ceux qui sont picquez de son aiguillon, sans souffrir beaucoup de douleur. Ses pieds sont six de nombre, bien qu'elle n'en employe que quatre à marcher, car les deux de deuant luy seruent de mains. C'est vn plaisir de la voir tenant quelque viande de façon fort humaine, & avec autāt de dexterité que nous mesmes. Du commencement elle est vn ver qui s'engendre des cadauers des hommes ou des autres animaux; puis petit à petit elle prend des pieds & des aisles, & de re-

*Louange de la Mousche.**Sa description.**Sa generation.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Elle est ennemie  
de l'huile.*

*Son esprit.*

*Son adresse.*

*Sa force.*

*Elle s'accouple  
sa femelle en  
volant.*

ptile deuiant oyseau, conceuant vn autre petit ver qui se faict mousche, & se rend domestique à la table des hommes. Elle gouste de toutes choses horsinis de l'huile: Car si elle en auoit beu tant soit peu, elle mourroit tout aussi-tost, bien qu'elle soit d'assez courte vie. Rien ne luy agree tât que la lumiere, veu qu'elle conuerse ciuilement en icelle; puis de nuict elle se repose sans faire aucun bruiet, ny se remuer, & si ne vole ny ne chante plus depuis qu'elle s'est vne fois retiree. C'est vne grande remarque de son esprit, de voir qu'elle fuyt l'araignee son ennemie, qui luy dresse des embusches: Car se voyant guetee, elle se tient sur ses gardes, de peur d'estre enlaccée dans ses filets. Il n'est pas besoin de monstrier icy, combien est grand son pouuoir, puis qu'Homere mesme, le premier des Poëtes, voulant louer le plus vaillant des Herôs ne compare pas sa force à vn lyon, à vn leopard, ou bien à vn sanglier, ains à la hardiessè & grande entreprise d'vne mousche (aussi tient-on qu'elle est plus hardie qu'audacieuse.) Se voyant repoussée, dit-il, elle ne laisse pas de continuer, & de suiure sa premiere poincte: Voilà pourquoy il parle de la mousche avec tant d'affection, qu'il ne fait pas mention d'elle vne seule fois, ny en peu de lieux, mais il enrichit souuent son poëme de ses louanges. Ores il exprime son vol, quand elle s'en va fondre à troupes sur vn vase plain de lait, & tantost comparant Minerue à vne mere qui a soing de son enfant endormy, quand elle repousse les dards deuers Menelaüs, de peur qu'ils ne tombent en vn lieu mortel, il rapporte derechef la comparaison de la mousche. Quel plus beau furnom leur peut-il donner que de les appeller la troupe chantresse, & leur troupeau vn peuple entier? Sa force est si grande, que tout ce qu'elle mord, elle le blesse, & entame non seulement la peau d'vn hôme, mais celle d'vn cheual & d'vn bœuf. Je diray bié dauantage, c'est qu'elle blesse vn Elephant entrant dans ses rides, & le picquant sans redouter son grand musle. A quoy i'adjouste que les mousches ont de grâds priuileges quâd au coit, ou à l'acte Venerien; car lors que le masse est monté, il ne resaute pas soudain en bas, comme les coqs, ains il est porté long temps en l'air par sa femelle, & neâtmoins ils ne rompent du tout point ce coit aérien par leur vol. Si l'on coupe la teste à vne mousche, elle ne laisse pas de viure long temps, & de respirer: Mais ce que ie treuve de plus excellent en leur nature, & qui ne doit point estre passé sous silence, quoy que Platon l'ayt obmis à tort parlant de l'immortalité des ames: C'est que la mousche estant morte, reuit en y respan-

dant

dant dessus des cendres toutes chaudes : tellemēt qu'il se produit  
 en elle vne autre vie, & vne nouvelle generation; d'où l'on peut  
 inferer que son ame est immortelle, comme la nostre, veu qu'ayāt  
 quitté sa demeure, elle la reprend derechef, recognoist & suscite  
 son corps, & se met à voler. Ce qui sert d'vne grande preuue pour  
 verifiser la fable d'Ermotin Clazomene, l'ame duquel l'ayant de-  
 laissé par plusieurs fois s'en alloit voyager, puis estant de retour  
 elle rentroit dans le corps d'Ermotin, & le resuscitoit. Bien que la  
 mousche soit en repos & oyssue, elle mange neantmoins le labour  
 d'autruy, & treuve vne table bien garnie par tout: Car pour elle  
 on tire le laiēt aux chevres; & l'Abeille ne traueille pas moins pour  
 les mousches que pour les hommes. Il semble que les Cuiſiniers  
 luy apprestēt des saulſes, où elle gouste premier que les Roys, & se  
 pourmenant par les tables, banquette avec eux, & mange de mes-  
 mes viandes. Sa residence n'est pas en vn seul lieu, mais errant  
 à la mode des Scythes elle s'arreste où la nuit la surprend. Elle ne  
 fait rien en tenebres, cōme i'ay desjà dit, & n'estime pas estre bon  
 de faire quelque chose en cachette: Au contraire toutes choses  
 luy sont permises de iour. Que si nous croyōs à la fable des Poētes,  
 ils disent que jadis la mousche fut vne fort belle femme; toutes-  
 fois babillarde au possible, laquelle estant esprise de l'amour d'En-  
 dimion, ainsi que la Lune s'en alloit chantant toutes les nuits à  
 l'entour de luy des chansons friuoles & vaines, qui ne seruoient  
 qu'à esueiller le ieune homme: Dequoy la Lune s'offençant elle  
 la transmua en cet animal qu'on appelle mousche; D'où vient que  
 mesme à present elle porte enuie au sommeil d'vn chacun, se sou-  
 uenant d'Endymion, & tasche d'esueiller ceux qui dorment  
 principalement les enfans, & les ieunes garçons. Or sa morsure  
 mesme, & ce naturel appetit qu'elle a de succer le sang n'est pas vn  
 signe de rusticité, mais d'amour; attendu qu'elle iouit des corps en  
 toutes façons, & en tire quelque chose de beau. Il y auoit encore  
 jadis vne femme nōmee Mousche, douce d'vne singuliere beau-  
 té, fort sçauante, qui faisoit bien des vers; & vne fameuse putain  
 dans Athenes de ce mesme nom, de laquelle le Poëte Comique  
 dit, que la Mousche le mordoit iusqu'au cœur. Cestecy ne desdigna pas  
 la grace Comique, & ne chassa point hors de l'eschaffaut ce beau  
 nom de mousche, n'ayant point de hôte d'appeller ses filles celles  
 qui luy estoient parentes de nom. Il n'y a celuy qui ne sçache, que  
 la Tragedie fait mention de la mousche en ces termes, avec beau-  
 coup de loüange. Sans doute c'est chose fascheuse que la mousche

*Renait apres  
sa mort, & com-  
ment.*

*Mange à la ta-  
ble des Rois.*

*Ayme la lu-  
miere.*

*Porte enuie au  
sommeil &  
ponrquoy.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*De quelques  
mouches qui  
passent l'Hyuer  
sans manger.*

assaille d'un si grand courage le corps de l'homme pour se remplir de sang, & souiller de meurtre sans craindre ny les hommes armez, ny la hache ennemie. Je pourrois rapporter icy plusieurs autres proprietes de la mouche, tirees de Pythagore, si l'histoire n'en estoit cogneuë à vn chacun. Il se treuve encore quelques mouches fort grandes, nommees de quelques-vns chiens guerriers, qui ont la voix fort rude, & le vol hastif. Celles-cy vivent long temps, & passent tout l'Hyuer sans manger sous les toits des maisons; & ce qui est plus admirable en elles, c'est qu'elles font l'un & l'autre du deuoir des masles, & des femelles; & montent chacune à son tour, comme l'Hermaphrodite, fils de Venus, & de Mercure. L'obmets<sup>b</sup> vne infinité d'autres choses, qu'il me seroit facile de rapporter; mais ie finiray mon discours, de peur qu'il ne semble, comme dit le Prouerbe, que d'une petite mouche, ie n'en fasse vn gros Elefant.

### A N N O T A T I O N S.

*i Lib. 3. c. 1.*

*a Vne femme nommee mouche.* De laquelle Coelius Rhodiginus dit, qu'elle composa plusieurs Odes & Epigrammes, & fut vne aussi ruse putain en son temps que Sapho.

*a Gen de lib. 2.  
c. 14. c. lib. 5. c. 8.*

*b Vne infinité d'autres choses.* Alexandre d'Alex. a fait ces deux remarques à la louange des mouches, que dans Rome il y auoit vn Temple tout rond dedié à Hercule le vainqueur, dans lequel les mouches n'entroient iamais, & qu'à Pise, elles voloient à troupes aux ieux Olympiques, & s'en retournoient apres que les combats estoient finis.

## CONTRE VN IGNORANT, AYANT VN GRAND NOMBRE DE LIVRES.

*Il monstre que  
les grandes Bi-  
bliothèques ne  
sont pas les bon-  
mes sçauans,  
mais plustost  
l'asiduelle lectu-  
re.*

**C**ROY moy; tu n'atteindras iamais à ce que tu pretendes, si tu vas toujours de la sorte. Tu vois bien toy-mesme qu'estimant d'estre mis au rang des sçauans lors que tu fais de routes parts vn amas des plus beaux liures, tout le contraire t'aduiet; Par où ta grande ignorance & bêtise se descouure appertement au vulgaire. Et si ie te iure sur ma foy qu'encores n'achepres-tu pas les meilleurs volumes; mais tu les prends tels que le Libraire te les prise. Tellement qu'on peut bien dire de toy que tu es le vray gibier de ceux qui mentent ainsi pour mieux vendre leur marchandise; & le chalant ordinaire de ces Maistres Frippiers de liures. Mais, dy-moy, quelle distinction mets tu des bons & Anciens Auteurs avec les mauuais? si ce n'est que tu en tires la conjecture, parce qu'ils sont dechirez ou rongnez, & que les prenant à l'espreue tu

en fais Iuges les vermissieux & les tignes: car pour moy ie ne scaurois croire que tu puisses iamais faire eslection de cecy; & quand ainsi seroit que tu scaurois exactement tout ce que Galinus & ce fameux Athenien ont laisse par escrit, quel proffit t'en reuiendrait-il, ô l'homme le plus ignare du monde? N'est-il pas vray que tu ne consideres point quel est le subject des bons liures, & que tu n'en scais non plus vsfer que feroit vn aueugle d'un beau garçon? Car bien que ta veüe soit tousiours collee sur les liures, tu ne lis que legerement les matieres, & avec tant de promptitude que les yeux vont plus viste que la bouche. Cela ne suffit pas, si tu ne comprends ce qu'il y a de bon ou de vicieux en l'oraison, ensemble l'ordre des mots, l'intention de l'Auther, & ses recherches sur chasque point: Il faut que tu regardes aussi les choses ambiguës, ou dissonantes, & celles qui sont loüables.

Que me respondras-tu là dessus? ne diras-tu point que tu scais fort bien tout cecy, sans l'auoir iamais appris? Mais possible as-tu receu des Muses le rameau d'or, côme cet ancien Berger? Toutefois tu n'as point esté instruit dès ton enfance sur le mont d'Helicon, où l'on dit que les Muses habitent, & mesme ie pense que tu ne l'ouys iamais nommer; tenant pour chose illicite la memoire de ces Deesses, lesquelles n'ont point desdaigné en plain iour la cōpagnie d'un Berger, laid, & difforme. Aussi ie m'asseure, que tel que tu es (& ie te prie par Libentine de me permettre cecy, afin que ie passe soubs silence quelques-vns de tes vices) elles ne voudroient pas prendre la peine de te regarder seulement. Au contraire, elles te chasseroient de leur compagnie, apres t'auoir bien battu de myrthe, ou de mauue, de peur que tu ne vinsses à profaner l'oliue, ou la fontaine Caballine, y voulant esteindre la soif. Ie ne t'estime pas si impudent (quoy que tu ne le fois que trop en cecy) que de te dire si docte, & si bien versé en l'estude des bonnes lettres que tu te fois rendus familiers les bons & approuuez volumes, sans auoir iamais estudié sous aucun Precepteur? Quoy? te donnes tu bien ceste vanité de penser que ce gros monceau de liures suffise pour t'instruire en la cognoissance de toutes choses? Puis que tu as ceste opinion si fort enracinee en la teste, recherche tout ce que l'Orateur Demosthene a escrit de sa propre main, ensemble l'Histoire de Thucydide, que l'on treuue composee huit diuerses fois par cet Orateur. Aye autant de liures que Sylla en apporta en Italie, afin d'y dormir dessus, & les porte de toutes parts attachez sur toy; en deuiendras-tu plus scauant?

*Qui beaucoup lit  
Et qui rien ne  
medire,  
Semble celuy qui  
mange auide-  
ment.  
Le sieur de Py-  
brac.*

\* Hesode.

\* Venus estoit  
ainsi nommee.  
Aug. lib. 4. de  
ciuis.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Pour estre  
docteur il faut  
auoir de bons  
liures & les bien  
entendre, car la  
diuersité n'ap-  
porte que de la  
confusion.

Nenny sans doute: Car, comme dit le Prouerbe, *Le singe est tous-  
jours singe, fust-il vestu d'un accoustrement d'or.* Je sçay bien que tu as  
n'entends aucunement: mais comme vn asne dressant les oreilles,  
tu escoutes la lyre. Que si les grandes bibliotheques rendoient  
doctes ceux qui les ont acheptees; ô que ce seroit vne chose bien  
precieuse! Il n'y auroit point de doctrine que pour vous autres, &  
la science se vendroit com̄e en plain marché. Les Libraires  
mesmes qui font trafic de liures, n'auroient point leurs pareils en  
sçauoir; & neantmoins si tu y prends garde, ils ne sont gueres  
mieux versez aux lettres que toy: Car outre qu'ils sont grossiers  
en leur parler, ils n'ont point d'esprit, com̄e ceux qui n'ont iamais  
vacqué à la contemplation des choses honnestes, ou de celles qui  
sont indignes d'un homme. Tu t'en vas content, si tu as achepté  
tant seulement vn ou deux volumes, mais ceux-cy les manient  
nuict & iour: Quel profit en attends-tu donc? ou pourquoy n'e-  
stimes-tu que les boutiques ou bibliotheques ont du sçauoir, les-  
quelles contiennent tant de liures de bons auteurs? Responds  
moy si tu as l'esprit; ou bien parce que tu es si enfant, que tu ne  
sçauois dire vn mot, à tout le moins fais moy signe avec la teste  
de m'accorder ou nier ce que ie te demanderay. Si quelqu'un qui  
ne sçeuft du tout point iouër des flustes en auoit fortuitement re-  
couuert de celles de<sup>b</sup> Timothee, ou de celles qu'Imenias ache-  
pta sept talens dans Corinthe, faudroit-il inferer qu'il fust expert  
en l'art de fluster, ou qu'il peut tirer quelque profit d'une chose de  
laquelle il ne pourroit vser en aucune maniere? Vrayement tu as  
bien fait de dire que non; car les flustes mesmes de Marsias, &  
d'Olympe ne rendroient pas meilleur jouëur, celuy qui n'auroit  
iamais appris cet art; au cōtraire si quelqu'un auoit les arcs d'Her-  
cule, & l'experience d'en vser, qui n'estoit commune qu'à vn seul  
Philoctere, ne penses-tu point qu'il viseroit bien droit, & feroit  
des effects dignes d'un bon Archer? Tu le nies. Si ceux qui n'ont  
iamais appris à manier le timon, ny à monter vn cheual auoient:  
l'un vn vaisseau bien equipé à l'encontre des vents & des vagues,  
l'autre, vn cheual engendré d'un Centaure, ie pense qu'ils se fe-  
roient mocquer tous deux, à faute de sçauoir vser de leurs biens:  
Ne m'accordes-tu pas cecy? Mais il faut que tu m'octroyes  
encore, que si quelque ignorant, com̄e tu es, se peine d'ac-  
querir vne infinité de liures, tout ce que ie puis dire de luy,  
c'est qu'il appreste à rire aux sçauans. Consens hardiment à cecy.

Vn bon ouuil  
ne sert de rien  
entre les mains  
d'un mauvais  
Maistre.

car c'est vne chose euidente, & il n'y a pas vn seul de ceux qui cōsiderent meurement ces actions, qui nos'escrie, v'sant de ce proverbe vulgaire, *Qu'à le chien à faire au bain?* Il y eut n'aguères en Asie vn homme fort riche, lequel ayant par vn mal-heur de fortune perdu les deux pieds par la rigueur des neiges qui les luy auoient emportez, & desirant de saouler son infelicité, apres auoir fait effay d'vne si miserable condition que la sienne, <sup>d</sup> se mit des pieds de bois, au lieu de ceux qui estoient coupeez, avec lesquels il se pennadoit, se faisant soustenir de tous costez par vn bon nombre de seruiteurs. Or pendant qu'il se faisoit ainsi mocquer de soy, il auoit tousiours vne chaussure neufue, afin que par le moyen de ses beaux souliers, ses pieds, ou pour mieux dire ses troncs de bois fussent manifestez à tout le monde. Tu me sembles en faire de mesme, lors qu'ayant l'esprit boiteux, & le sens de fresne tu achepes neantmoins des botines d'or, lesquels vn homme qui auroit les pieds sains & entiers, ne pourroit chauffer qu'avec beaucoup de peine. Et parce qu'entr'autres liures, tu fais grand estat des œuures d'Homere, ie voudrois volontiers que quelqu'vn prit le liure en main, & te leur le second de l'Iliade; sans doute tu ne prendrois garde à aucune chose; aussi n'y a t'il rien qui te touche de pres, si ce n'est cet absurde Therfite, qu'il depeint avec vn cœur monstrueux & estropié. Si cestui-cy, di-je, pouuoit auoir les armes d'Achille, penses-tu qu'il en deuint plus robuste, ou qu'il trauerfast le fleuue, & le troublast du sang des Troyés? Estimes-tu que celuy qui ne pourroit iamais supporter la pesanteur d'vne lance sur ses espaules eut la force de tuër Lycaon, Asteropee, & Hector? Le vois bien que tu me diras plustost, que cestui-cy clochant derriere le bouclier, & n'estant pas assez fort à porter les armes, se fera mocquer de luy, & si diffamera le Maistre armurier, si quelquesfois posant bas son armet, il montre ses yeux louches, leue sa bosse entassée en sa cuirasse, & fait parade de ses jambes rampantes. Ne vois-tu pas qu'il t'en aduient tout autant quand tu marches, ayant tousiours vn liure en main, la couuerture duquel est teinte en pourpre, & les fermoirs d'or? Car y lisant dedans avec vne voix grossiere & barbare tu auilis la dignité de l'Auteur. Dauantage, quand les hommes sçauants te voyent faire toutes ces façons, ils ne s'en moquent pas seulement; mais, qui pis est, les flatteurs (à la compagnie desquels tu prends vn merueilleux plaisir) ne se peuuent pas tenir de rire par derriere. Or ç'à ie te veux raconter ce que l'on

*Recit facerieux.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*\* Combats in-  
stituez à l'hon-  
neur d'Apollon  
en memoire du  
serpent Python  
par luy occis.  
Ouid. l. 1. Met.*

dit estre aduenu aux \* Pythies. Il prit enuie à vn certain aueugle Tarentin, né de bon lieu & de riche maison d'emporter quelque prix en ces jeux: Mais s'apperceuant qu'il ne pouuoit rester victorieux aux Luttés, comme celuy qui n'auoit ny la force du corps, ny la viffesse des pieds; les flatteurs, & autres telles pestes, qu'il nourrissoit d'ordinaire, applaudiffans au moindre air qu'ils luy oyoyent chanter, luy persuaderent que s'il se presentoit au concert de Musique, il emporteroit l'honneur, & le prix. Ce qui fut cause, qu'ils s'en alla en Delphes, ayant vne robe brodee d'or, & vne couronne tissüe de fueilles de laurier d'or aussi, sans y comprendre les grosses esmeraudes, dont il estoit chargé. Mais ce qui le faisoit encore plus admirer aux regardans, c'estoit sa lyre admirable, faicte de fin or, toute couuerte de bagues & de pierreties, & sur laquelle estoient grauees les images des Muses, d'Apollon, & d'Orphee. Le iour de paroistre au theatre venu, trois cöbattans se presenterent, & le sort cheut sur Euangelus pour chanter le second. Apres luy suiuit<sup>d</sup> Thespis de Thebes, qui ne joüa pas mal son personnage. <sup>e</sup> Euangelus tout esclattät d'or, d'esmeraudes, d'hyacinthes, & de berils (oultre que sa robe de pourpre en broderie d'or attiroit les yeux d'vn chacun) auoit desjà par ceste piasse dōné des incroyables esperances de luy à tous les assistans, lors que quand il fut question de jouier de la lyre, & marier les voix aux accords, il se mit à chanter ie ne sçay quoy de rude, & de dissonant; & en mesme temps se faschant contre sa lyre, rompit trois cordes d'icelle. Orest-il que ceste chanson estoit du tout inepte, & sans aucune mesure: Tellement que les Presidents des jeux s'offençans de la temerité du personnage, le ietterent hors du Theatre, apres luy auoir faict donner les estriuieres. C'estoit le plus grand plaisir du monde de voir Euangelus tout doré, traïsné parmy l'eschaffaut par ceux qui le fouëttoient, fondant tout en pleurs, & ayant les iambes sanglantes des playes qu'il auoit freschement receües. Que s'il vouloit ramasser <sup>\*</sup> l'escharpe de sa lyre, tombee en terre, on se mettoit soudain à la deschirer. Peu de temps apres vn certain Eumelus Ebus parut au theatre, avec vne vieille lyre, les cheuilles de laquelle n'estoïent que de bois, & mesme la robe qu'il auoit vestüë, ensemble sa courōne ne valoiēt pas dix deniers; neantmoins il joüa de si belles chansons, & pinça si mignardemēt les cordes, qu'il fut proclamé vaincueur par la voix du Trompette. Cependant il se rit d'Euangelus qui s'estoit faict mocquer de luy avec sa belle lyre; Et l'on tient qu'il luy dit ces

*\* avec laquelle  
il soustenoit sa  
lyre.*

paroles : Tu es couronné d'un laurier d'or, ô Euangelus, parce que tu es riche ; mais pour moy il m'est force de me contenter du laurier Delphique, comme pauvre que ie suis. Il est bien vray que tout le profit que tu as tiré de ce tien habit, ça esté que chacun a pris en hayne tes bagatelles & vaines chansons, sans auoir eu pitié de toy. Il est à craindre que tu ne sois tel que cet Euangelus, entât que tu t'exposes ainsi à la mocquerie de ceux qui te voyent : Mais il me semble qu'il est bien temps maintenant que ie te raconte quelque fable de Lesbos. Sçache donc, qu'après que les femmes Thraciennes eurent taillé en pieces Orphee, sa teste & sa lyre ietez ensemble dans la riuere \* d'Hebre, s'en allerent premierement iusques en la mer de Negre-pont; tellement qu'il sembloit que la teste resonnast quelque chant funebre sur la mort d'Orphee, & que la lyre s'accordast fort proprement au subject par la violence des vents qui touchoient les cordes; iusques à ce que ces chers gages estans abordez à Lesbos, & les habitans tirans hors de l'eau tous les deux, mirent la teste dans vn sepulchre, & appendirent la lyre au Temple d'Apollon, où elle fut conseruee par plusieurs années. Depuis Neanthus fils du Tyran Pittacus, ayant ouy le recit des merueilles de ceste lyre; que par son moyen Orphee auoit adoucy les bestes, & animé les plantes & les cailloux, & que sa teste bien que coupee portee sur les ondes, auoit neantmoins resonnéie ne sçay quoy de lugubre, sans que personne châtast; il eut enuie d'auoir ceste lyre, & fit en forte, corrompant le Prestre par argent qu'il luy persuada de la luy donner; & d'en remettre vne autre en sa place. Si tost qu'il en fut possesseur, s'aduisant qu'il ne faisoit pas trop seur pour en jouer de iour en la ville, il s'en alla de nuict tout seul au faux-bourg, où arriué qu'il fut, il cōmença de racler cet instrument, & faire bruire les cordes : Car ce ieune sot, comme ignorant qu'il estoit, esperoit que les cordes estant seulement touchees, resonneroient quelque diuine chanson, par laquelle il pourroit esmouuoir vn chacun, & attirer les esprits où bon luy sembleroit. Il estimoit aussi que par ce moyen il seroit réputé comme heureux heritier de la Musique d'Orphee. Pendant qu'il faisoit ces comptes, tous les chiens d'alentour s'assemblerent au bruiet de sa lyre, & prirent à belles dents ce malheureux menestrier. Voilà tout ce qu'il eut de commun avec la lyre d'Orphee. Cet exemple sert de preuue euidente, que ce n'estoit pas la lyre qui charmoit les hommes & les bestes brutes, mais les airs que la mere d'Orphee, excellente par dessus tout autre Musi-

\* Fleuve de Thrace, qui prend sa source au mont Rhodope, & roule des sablons d'or.

Histoire de Neanthus, & de la lyre d'Orphee.

Ce n'est pas l'instrument qui agit, mais la main de ce luy qui le manie.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

cien auoit appris à son fils, la lyre duquel n'estoit differente d'aucun autre instrument. Mais que fert-il de te proposer les exemples d'Orphee, ou de Neanthus; puis que nous auons veu de nostre temps vn homme qui vit encore, si ie ne me trompe, lequel achepta la lampe du Stoicien Epictete, qui n'estoit que de terre cuite, la somme de trois cents deniers, esperant que s'il lisoit de nuit à ceste lumiere, il songeroit incontinent à la sagesse \* d'Epictete, & seroit fait semblable à cet admirable vieillard. Il y en eut vn autre dernieremēt qui donna vn talent du baston, que Prothee le Cynique laissa quand il se ietta dans le feu, lequel il garde entre les plus secretes & cheres richesses qu'il ayt, le monstrant à tout le monde pour vne grande rareté, comme l'on fait à Theagete le cuir du sanglier Chelidonien, les os de Gerion le Thebain, & les cheueux d'Isis de Memphite. Mais pour se rendre possesseur d'vn si grand bien, il s'est laissé vaincre soy-mesme à vne extreme folie. Ne vois-tu pas maintenant que tes affaires vont mal, & que ta teste a besoin d'vn bon baston? Il me souuient d'auoir ouy dire que Denys escriuit jadis vne Tragedie, mais qu'il n'y auoit rien si absurde, ny si ridicule. Et parce que Philoxene auquel il l'auoit donnee à lire, s'estoit mocqué de l'Autheur, peu s'en fallut qu'il ne fut ietté dans les fondrieres des pierres. Depuis, Denys s'aperceuant que tout le monde le mesprisoit, & qu'il estoit la fable du peuple, il n'espargna ny despens ny peine, pour auoir les tablettes sur lesquelles Eschyle auoit accoustumé d'escrire ses Poëmes, & les ayāt euës de quelque part, il se croyoit estre espris de la diuinité des papiers d'Eschyle; bien que neantmoins il escriuit sur icelles des choses du tout absurdes, comme ce vers,

*La femme de Denys s'en vint.*

Puis.

*Te l'ay perduë, hélas, ma belle femme d'or.*

Et cestuy-cy.

*Les folastres humains y prennent leur deduit.*

Toutesfois ce dernier te seroit plus propre que tous les autres, & tu deurois auoir ces tablettes. Car dy moy, ie te prie, quelle acquisition penses-tu de faire? Tu ne cesses de fueilletter les liures? Tu fais des recueils, tu roignes, tu peins de safran, polis avec du cedre, couures de peaux, clouës avec des fermoirs & boutons, cōme si tu en deuois tirer beaucoup de profit: Ie ne vois pas pourtant que tu sois deuenü plus sçauant depuis que tu fais ce trafic; au cōtraire, tu es plus muët que ne sont les poissons. Ce seroit vne chose trop

\* *Philosophe  
Stoicien natif de  
Hieropolis ville  
de Phrygie.*

*Ces esprits  
sont loüables  
qui ne sçauent  
ny dissimuler  
ny flatter.*

trop sale de dire, quelle vie tu menes en particulier; & il n'y a celuy qui ne sçache assez ta vilenie. Que si les liures estoient cause de tout cela, ie serois d'aduis qu'on s'enfuiſt bien loing, & qu'on les quit-  
 tast. Côme est-il possible que tu requieres deux choses des anciens  
 Auteurs; sçauoir, la vertu de bien dire, & le moyen de viure hon-  
 nestement, qui despend de suiure le bien, & fuyr le mal, puis que  
 tu n'as esgard, ny à l'un, ny à l'autre? Qu'as-tu appris autre chose  
 que les nids des souris & des tignes, & à battre tes seruiteurs, si de  
 fortune ils ont esté paresseux à nettoyer tes Codes, & en secouer  
 la poussiere? Je ne sçay, si ce que ie m'en vay dire à present, ne sera  
 point capable de te diffamer. Si quelqu'un te voyant vn liure en-  
 tre les mains, t'interroge du nom & des escrits de l'Auteur, &  
 qu'après luy auoir respondu par le titre, que c'est vn Orateur, vn  
 Poëte, ou vn Historien, s'il aduient, (comme c'est l'ordinaire du  
 deuis familier de se dilater) qu'il louë, ou reprenne quelque chose  
 en l'Auteur, & que tu n'ayes de quoy luy respondre, ne desireras-  
 tu pas que la terre s'ouure pour t'engloutir? Toy, dis-je, qui, côme  
 les Bellerophons as porté le liure, qui est la cause de ta perte? De-  
 metrius le Cynique s'aperceuant à Corinthe, qu'un certain igno-  
 rant lisoit, dans vn fort beau liure, le lieu des Bacches d'Euripide  
 (comme i'estime,) où le messager Aganes expose le destin, & les  
 actions de Penthee, il luy arracha le liure, & luy dit; Il vaut  
 mieux que Penthee soit deschiré de mes propres mains, que si  
 souuent mis en pieces par toy. Je voudrois bien sçauoir mainte-  
 nant (ce que ie ne puis comprendre, quelque diligence & medita-  
 tion d'esprit que i'y puisse employer) pourquoy es-tu si soigneux  
 de te pourmener par ces halles; car aucun de ceux qui te cognois-  
 sent, ne dira que c'est, ou le traffic, ou l'vsure qui t'ameine icy, non  
 plus que si vn homme chauue acheptoit vn peigne, ou vn a-  
 ueugle vn miroir, ou si vn sourd loüoit vn menestrier, vn chastré  
 quelque putain; ou finalement, si celuy qui n'est proche de la mer  
 marchandoit vn vaisseau, ou le nocher vne charrüe? Mais il peut  
 bien estre que tu prises tes richesses (qui te seruent aux choses qui  
 ne sont aucunement vtils) parcé que tu les sçais employer à pro-  
 pos, & jouer le tour du baston: Car estant Syrien, comme roy, ie  
 ne cognois que trop, que si tu ne te fusses entremis par tromperie  
 en l'hoirie & testament de ce riche homme qui mourut n'a-  
 gueres, il y a jà long temps que tu eusses esté contrainct, ou  
 de vendre tes liures, ou de te laisser mourir de faim. Depuis  
 tu ne cesses de faire vn grand amas de liures de tous costez,

Là où il s'agit  
 d'acquies des  
 moyens, on se  
 iette tousiours  
 du costé de la  
 tromperie,

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

*Comparaison  
propre.*

*Jamais le Sage  
ne s'arreste sur  
les premieres  
conceptions  
qui ne sont  
que de vaines  
idees.*

*Miserables  
sont ceux qui  
se figurent d'e-  
stre ce qu'ils  
ne sont pas.*

pour les monstrer à tes flatteurs, qui te preschent tous les iours que tu n'es pas seulement beau, aymable, & grand Rhetoricien, mais qu'en matiere d'Histoire, tu n'as point ton pareil. L'on dit aussi que tu as accoustumé de reciter quelques harangues aux banquets, & faire comme ces grenouilles terrestres, quand elles ont soif, qui ne boiuent iamais qu'elles n'ayent bien croaccé: car il est fort facile de se mocquer d'un tel homme que toy, qui crois tout ce que l'imagination te figure; comme dernièrement, quand tu te disois estre semblable à quelque Roy, & auois la face d'un Alexandre, d'un Philippe, ou bien d'un Neron: Mais ce n'est pas merueille, si vne si grosse beste que toy s'estudie à contre-faire la desmarche, la face, & le maintien de ce Roy, se plaissant d'estre comparé à ces grands Monarques. Je ne m'estonne pas de cecy, dis-je, veu que Pyrrhus, & Depirote mesme, homme d'ailleurs excellent, se laissa tellement corrompre à ses flatteurs, qu'il se croyoit estre un second Alexandre. Et bien que ces sacrileges fussent publiez par tout, car les Images de Pyrrhus estoient portees de tous costez; ce neantmoins il se repaissoit tousiours de ceste vanité, qu'il ressembloit Alexandre. T'ay mesdit de Pyrrhus iusques à maintenant, & en ay fait un parallele avec toy, ce qui m'a semblé fort à propos. Apres que Pyrrhus se fut entretenu long temps en ceste creance, il ne se treuua celuy qui voulust penser ou dire le contraire, iusqu'à ce qu'il y eut vne certaine vieille logeant à Larisse, qui reprima la badinerie de l'homme; car ayant fait monstre des images de Philippe, de Perdicas, d'Alexandre, de Cassandre, & de plusieurs autres tels Roys de Macedoine, comme Pyrrhus eust demandé à la vieille, auquel de ceux-cy il ressembloit le mieux; s'asseurant qu'elle respondroit, à Alexandre; Tu ressembles à Renouillet, luy dit-elle. Or ce Renouillet estoit un Cuisinier de la ville, ainsi nommé, & qui auoit de l'air du visage de Pyrrhus. Ainsi ie puis bien dire de toy, que tu as la mine du plus malotru de ces basteleurs que l'on void d'ordinaire: aussi tous sçauent assez qu'il y a de la folie en ton fait, quand tu t'esgalles à de si belles medailles. Mais quoy? ce n'est pas chose nouvelle, si estant si mauuais Peintre, tu recherches d'estre comparé aux plus sçauants, croyant ceux qui te louent pour ce regard? Je vois bien que c'est maintenant; Que sert-il de chercher toutes ces rimes, veu que la cause pour laquelle tu as tant de soing d'amasser des liures est manifeste? C'est que tu as treuvé ceste inuention sous l'esperance que le Roy,

qui est grand amy des hommes doctes, est ar aduertty que tu prens beaucoup de peine d'auoir plusieurs liures, ne te lairra iamais en \* glose. Mais, pauvre abusé que tu es; Crois-tu bien qu'il y ayt tât de Mándragore en la veuë royale, que lors qu'il entendra cecy, il ne cognoisse aussi-tost, qu'elle est ta maniere de viure ordinaire; quels sont tes festins, & quelles les nuicts que tu passes avec ceux de ta conuersation? Ne sçais-tu pas que les Roys ont plusieurs yeux, & diuerses oreilles? D'ailleurs, ce que tu fais est si manifeste, que les sourds mesmes & les aueugles le sçauent. Pour moy, ie voudrois volontiers auoir moyen, ou de t'ouyr parler, ou de te voir baigner, bien qu'il ne soit pas besoin autrement qu'on te voye tout nud en public: Car les seruiteurs mesmes ne celebront pas les meschancetez que tu commets de nuict. Responds moy donc encore à cecy? Si Bassus nostre Sophiste, ou le Meneftrier<sup>b</sup> Battalus, ou ce macquereau<sup>i</sup> Sybarites, qui nous a forgé ces belles loix comment il faut exercer toutes sortes de paillardises: Si quelqu'un, dis-je, de ceux-cy vestu de la peau d'un Lyon, & tenant vne massuë en main, marchoit de la forte, voudrois-tu bien dire que ce seroit Hercule? Ie ne le pense pas, veu que les aueugles mesmes confesseroient le contraire: La raison en est, parce qu'il y a six cents choses qui y repugnent; comme la desmarche, le regard, la voix, le col tors, le fard, & les senteurs, dont vous auez accoustumé de vous parfumer. Puis, comme dit le Prouerbe; *Tu cacherois plustost sept Elephans sous ton manteau qu'un seul macquereau.* Que si la peau d'un Lyon ne le peut mettre à couuert, crois-tu bien de te pouuoir cacher sous la couuerture d'un petit liure? Non, non, il ne se peut faire, que les autres indices ne se demonstrent assez. Possible ne sçais-tu pas qu'il ne faut point rechercher la reputation dans les actions de ces inuenteurs de liures, mais la puiser de soy-mesme, & de sa vie iournaliere? Es-tu bien si fol de croire, qu'Attique & Callenus, tous deux Libraires, seroient tes Aduocats, & te deffendroient au besoin, comme tesmoins dignes de foy? Au contraire, ces mauuais homes te ruineroient, si les Dieux le permettoient ainsi, & te reduiroient à la besasse. Ne vaudroit-il d'oc pas bien mieux, que tu fisses part de ceste grande Bibliotheque à quelque home de lettres; & deslogeasses de ceste superbe maison, n'agueres bastie, t'acquittant à tout le moins d'une partie de tant d'argent que tu dois à ceux qui vendent les serfs? Car ce que tu recherches avec plus de trauail, c'est d'auoir des liures rares, & de forts & robustes adolefcens. Cōsidere vn peu

\* C'est à dire,  
s'assistera tous  
iours.

Les Roys ont  
autant d'yeux  
& d'oreilles  
que les Peintres  
en donnent  
à la renommée.

L'on ne treuue  
plus de ces ou-  
riers qui ca-  
chent vn na-  
uite entier  
sous l'aile  
d'un mouche-  
ron.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

si tu me veux croire, que tu ferois mieux de quitter là tout ce train qui ne t'importe en rien, (& de peur que par continuels achapts les biens domestiques te viennent à manquer) de prendre à ta suite quelques hommes discrets, qui ne se comportassent point enuers toy, comme fit dernièrement ton infame Dufion, lequel dès le matin au sortir de la maison s'en alla mesdire de toy publiquement, & si monstra les signes de ta grande meschanceté. Demande vn peu à tous ceux qui se treuuerent là presens, cōme i'en fus fasché: Certes à peine me peus-je tenir de le frapper pour l'amour de toy, principalemēt quand ie veis, que pour mieux authentifier son dire, il en auoit mené vn autre, qui declaroit les mesmes choses par vne longue suite de paroles. Achepte maintenant de tels seruiteurs, & tu verras si tu auras bien employé ton argent, & si tu pourras faire chose quelconque en seurté dans ta maison, sans qu'on le sçache tout aussi-tost. Mais qui pourroit maintenant t'arracher ce que tu as accoustumé d'estreindre avec tant de violence? Le chien ne lasche pas si facilement la peau, depuis qu'il a cōmencé de la ronger vne fois. Il est vray que ie viens de m'aduiser, qu'il nous sera facile d'obtenir de toy, que tu n'achepes plus cy-apres tant de liures, attendu que tu es assez sage & sçauant. Il n'y a rien dans l'antiquité qui ne nage bien plus auant, qu'au bord de tes liures; L'art de bié dire, la vertu, le vice, & l'usage des maux sont des choses que tu ne cognois que trop: Bref, tu es fort eloquent, & excellentes en toutes sortes de sciences, à cause de ce grād monceau de liures. Il n'y a point de mal que ie te gausse vn peu, puis que tu prés tant de plaisir à te laisser tromper: Toutesfois ie voudrois bien sçauoir plus au vray, puis que tu as tant de liures, lequel d'entr'eux t'agree le plus? Est-ce Platon, Antisthene, Antilochus, & Hippocrates? ou si en desdaignant ceux-cy, tu as plustost en main les Orateurs, sçauoir la Harâgue d'Eschynes, contre Timarchus, ou bié si tu es versé entieremēt en la lecture d'iceux, & es deueni vn second Aristophane, ou tel qu vn Eupolides? Sçais-tu les Bactes? tu as discouru de toute la fable. Le Poëte ne t'a t'il point doné quelque attaque, pour te faire rougir maintenant de ton vice? Ce qui nous rend encore plus estonnez, c'est la methode que tu obserues en estudiât: Est-ce de iour ou de nuict, ou deuât ces autres exercices, que tu n'oses entreprendre, si ce n'est quand la terre est toute couuerte d'obscurité? Laisse-là tes liures à part, & aye plustost soucy de ta maison, bien que ce soit vne chose indigne, & qu'à tout le moins tu doiues redouter la Phedre d'Euripide, laquelle reprend ainsi les femmes,

Le mesdisant a  
 toujours des  
 tesmoins apo-  
 stez.

C'est vne ma-  
 xime infail-  
 lible que celuy  
 qui se vent est  
 ignorant.

*Elles n'ont peur qu'en leur absence*

*La nuit, ou, mesme les caillous*

*Rendent par vn muet silence*

*Leurs crimes notoires à tous.*

Que si tu as si fort resolu de te flatter en ton mal, va-t'en achepter des liures, enferme-les en ta maison, jouys des biens amassez, & te contente de ceste gloire-là: Mais garde-toy bien d'y toucher pour y lire dedans, de peur que tu ne prononces par fois quelque oraison, ou Poëme des anciens, qui n'ont point meritè de mal enuers toy. Je n'ignore pas que ie parle en vain, cuidant, comme dit le Prouerbe, lauer vn Ethiopien, car tu ne cesseras de faire ton trafic ordinaire de liures, bien que les plus doctes se mocquent de toy, lesquels n'ont que faire que leurs liures soient magnifiques, & reluisans, mais vtiles en dictions & sentences. Penses-tu de cacher ta bestise sous ceste opinion, & esmouuoir le vulgaire par vn grand nombre de volumes? Tu ne sçais donc pas que les plus ignorans Medecins en font de mesme que toy, lesquels se glorifient des baquets d'or, des palettes d'argent où ils tirent le sang, & des lancettes damasquines: Mais quand il en faut vser, ils ne peuuent pas seulement les tenir en main; là où quelqu'autre ayant fait venir vn Chirurgien, qui ait vn outil biè aigu, & tout mangé de rouille, guerira tout aussi tost son malade. Tous outils  
sont propres  
à vn bon Maître. Que si tu veux, que i'vse d'vne comparaison plus facetieuse, regarde-moy ces Barbiers, & tu treuueras que les plus experts n'ont pour tous outils qu'vn rasoir, des cizeaux, & vn petit miroir; & neantmoins ceux qui ignorent cet art, ont beau appendre vne infinité de bassins, & de miroirs, veu qu'il n'y a celuy qui ne sçache bien qu'ils n'entendent rien à faire vn poil; & mesme il aduient souuent (ce qui est tout a fait digne de mocquerie) que plusieurs qui se font couper le poil chez leur voisin, se vont neantmoins regarder en leurs miroirs: Ainsi tu peux bien prester vn liure à vn autre qui s'en seruira, & toy-mesme n'en sçauras que faire. Neâtmoins tu n'en prestes iamais aucun, veu que tu fais seulement, comme le chien dans l'estable, lequel ne mange point d'orge, & si ne veut permettre au cheual d'en manger.

## A N N O T A T I O N S.

a *Colinus.*] Historien de Syrie, qui a escrit de la vie, & des exploits d'Alexandre le Grand.

b *Timothee.*] Musicien Milesien, qui adjousta la dixiesme & vnziesme corde à la lyre. Il vuoit du temps de Philippe Roy de Macedoine, & selon Suidas, il mourut l'an cinq.

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

quante-troisième de son aage, apres auoir laissé dix-sept liures de Musique.

**c Asteropée.** ] Fils de Pelagonius, qui secourut les Troyens, & mourut de la main de Patroclus.

**d Tespis de Thebes** ] C'estoit possible vn certain Poète, duquel Horace dit en son art Poétique, que ce fut le premier qui inuenta la Tragedie, & qui fit représenter diuers personnages sur le theatre.

**e Euangelus.** ] De tous ceux qui ont commenté Lucian, il n'y en a pas vn seul qui explique quel estoit cet Euangelus : Il est bien vray que nous lisons, qu'il y auoit vn certain Poete Comique ainsi nommé, lequel escriuit plusieurs liures de l'art militaire. Mais il n'y a pas d'apparence que ce soit cestuy-cy, duquel nostre Auteur entend parler.

**f Penthee.** ] Fils d'Echion, & d'Agave fille de Cadmus, lequel pour auoir mesprisé les sacrifices de Bacchus, fut mis en pieces par la permission du Dieu; & sa mere, & sa sœur rendus insensés.

**g Bassus.** ] Surnommé Aufidie. Il vint du temps de Quintilian, qui dit, qu'il escriuit vne Histoire des guerres de la Germanie.

**h Battalus.** ] C'estoit vn Menestrier de Lybie, grand yuongne, & homme fort desbauché en ses paillardises. Il fut le premier, dit Coelius, qui vint de souliers de femme en la Cene, & qui se seruit de l'art de jouer de la fluste aux effeminees lasciuetez.

**i Sybarites.** ] Ce nom de Sybarite se prend generally pour vn homme excessif en son luxe, & en les desbauches; car les peuples estoient si voluptueux, qu'ils inuitoient leurs amys aux festins vn an auparauant que de se mettre à table. Aristote rapporte, qu'ils dressoient leurs cheuaux à danser au son de la fluste, ce qui fut cause que les Crotoniates leurs voisins, les desfirent.

**x Lib. 3. de Oratore.**

**k Anisibemes.** ] Cicéron rapporte, que c'estoit vn grand Philosophe, & Prince de la secte Cynique. Il estoit Precepteur de Diogene, & se plaisoit tellement à la doctrine de Socrates, que pour l'ouyr, il faisoit tous les iours quarente stades. Apres qu'il eut enseigné la Rhetorique à ses Escoliers: *Allez-vous en, leur dit-il, & cherchez vn autre Maistre que moy.* Et en mesme temps, ayant vendu ses moyens, il les distribua tous au public, & ne se refusa rien qu'vn meschant manteau.

**y Lib. 1. sermon. Satyr. 1.**

**l Aristophane.** ] Poete Comique, fort libre en paroles, & grand ennemy de Socrates. Voyez ce qu'en disent Horace, & Suidas.

## QU'IL NE FAUT CROIRE TEMERAIREMENT A LA CALOMNIE.

Le cœur de l'ignorant est ceste auge où se rendent toutes les ordures des vices; & il se treuve bien peu d'Hercules qui la puissent purger.

**L'IGNORANCE** est vne chose pernicieuse, & qui porte du prejudice aux hommes en diuerses manieres: Car elle a cela de mauuais, d'obscurcir la commune vie des humains, effacer la connoissance de la verité, & broüiller les affaires d'vn chacun en particulier; D'où vient que nous heurtons çà & là, de mesme que ceux qui marchent enuolopez de tenebres. Je dis bien dauantage, c'est, que ny plus ny moins que les aueugles, nous ne pouons voir ce qui n'est pas loing de nous, & qui est mis au deuant de nos pieds; à cause dequoy nous deuous tousiours auoir peur des choses qui sont les plus esloignées, puis qu'il n'y a rien d'as le monde si parfait, & accompli puisse-t'il estre, où l'on ne treuve à redire. De cecy s'ensuiuet des ruines tragiques, qui sont infinies en nombre,

ensemble les destinees de <sup>a</sup> Labdacides ou des Pelopes, & autres telles calamitez. Il n'y a point de doute, que tout le mal qui se dir d'ordinaire sur les eschaffauts, ou en chaire, prend son origine de l'ignorance, comme d'un ieu tragique. Mais s'il aduiét qu'elle ait quelquefois trop de pouuoir, alors elle est excessiuemét dommageable, principalement là où il s'agit des calomnies familiares, & des crimes reciproques entre les amis, par lesquels les biens des plus grandes maisons vont le plus souuent en decadence, pour les inimitiez couuertes; & les plus puissantes villes sont mises à sac par les esmotions ciuiles. Les peres & meres se montrent cruels à leurs enfans; les enfans guertent leurs parens, le frere son frere, l'amant son amant, l'amy est separé de son amy; & bref il n'y a point de desordre qui ne treuve sa source dás les cautelles de la Calomnie. Voilà pourquoy j'ay entrepris en ce discours de peindre naïfvement, comme en vn tableau, par quelle maniere on la pourra facilement eiter; ensemble, de montrer qu'elle est icy la Calomnie; d'où elle a pris son origine, & ce qu'elle a le plus souuent accoustumé de mettre en effect. L'Image que ie produiray en public, ie la dedie à Appelles, Peintre Ephesien, & la rapporte à luy, comme à son inuenteur, de qui ie l'ay apprise. Ce grand Peintre estant accusé enuers le Roy Ptolomee pour le fait de la conjuration, qui auoit esté faicte à Tyr par <sup>b</sup> Theodote, bié qu'il n'eut iamais esté en ce pays, & n'eut oncques eu cognoissance de Theodote, si ce n'est qu'il pouuoit bien auoir ouy dire par vn commun bruiet, qu'il estoit gouuerneur de Ptolomee en Phenicie, il se treuua neantmoins vn certain Antiphile, lequel enuieux de l'art & de la race d'Apelle, l'accusa au Roy de la conjuration de Tyr, luy faisant entendre, qu'il l'auoit veu hanter familièrement avec le susdit Theodote, chef de la faction; que souuét ils banquetoient ensemble, que durant le repas, ils se parloient secrettement l'un à l'autre, & que peu apres la ville de Tyr se reuolta, & le port de Peluse fut pris par l'aduis d'Apelle. Alors Ptolomee se laissant corrompre à vne flatterie tyrannique, bien que d'ailleurs il ne fut gueres raffis, il s'enflamma outre mesure, & sans penser à la calomnie, tenant à mespris toutes conjectures, qui pouuoient accroistre ou diminuer la foy de la cause, ne considera point, que le Calomniateur enuioit l'art d'Apelle, & qu'il n'auoit pas le pouuoir de trahir vne ville si grande que Peluse, veu que par les liberalitez du Roy il s'estoit esleué au dessus de tous les autres Peintres; Il ne s'enquit pas mesme, s'il auoit autresfois nauigé vers les Tyriens,

La Calomnie est vn escueil où font naufrage les plus riches vaisseaux,

vn Autruche, qui digere le ser,

& vn Regal dont le venin agit au bout de la langue,

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Les premiers  
mouuemens  
font difficiles  
à estre vaincus.*

ains il sembloit qu'il deust estre puny tout aussi-tost. Le Roy donç fit vne esmotion par toute sa Court, telle qu'on n'auoit iamais veüe, nōmant Apelle desloyal, ingrât, criminel de leze-Majesté, espion, & conjurateur. Que si l'vn des complices de ceste conjuration, qui estoit detenu prisonnier ne se fust fasché contre l'audacieuse meschanceté d'Antifile, & ayant compassion du mal-heureux Apelle, n'eut preuue qu'il n'auoit iamais accosté les conjurateurs, il ne faut pas douter, que sa vie eust expié le crime duquel on l'accusoit, sans en estre coupable en façon quelconque. Cependant Ptolomee ayant eu loisir de recognoistre l'innocence d'Apelle, reuoqua son arrest, donna cent talens à Apelle, & condamna le Calomniateur Antifile à vn perpetuel esclavage. Depuis Apelle se vangea de ceste calomnie par ceste Image qu'il fit pour eternelle memoire du peril dont il s'estoit eschappé.

*Tableau de la  
Calomnie.*

A main droicte est assis vn homme d'apparence ayāt les oreilles fort longues, & pareilles, ou peu s'en faut à celles qu'on attribue à Midas. Cestui-cy descourant de loing la Calomnie qui s'approche, luy tend la main. Deux femmelettes, sçauoir l'Ignorāce & le Soupçon ne bougent d'alentour de luy. De l'autre costé du tableau l'on void venir à la haste la Calomnie, fort bien vestuë, & mōstrant à son visage, & par son maintien vne extreme rage, & vn cœur enflé de colere. En sa main gauche elle tient vn flambeau allumé, & de la droicte elle tire à foy par les cheueux vn ieune garçon qui tend les mains au ciel, & implore de grande affection l'assistance des Dieux immortels. Vn homme ayant la couleur fort palle, de meschante mine, & les yeux duquel estincelans le rendent semblable à ceux qui par quelque mal caduc deuiennēt tous descharnez, marche deuant elle: Et il est vray-semblable que cestuy-cy represente l'Enuie. Quelques autres femmes accompagnent la Calomnie, & leur principale charge, c'est d'encourager leur maistresse, & la parer pompeusement. L'Interprete de la Peinture disoit, que celle-cy denotoit la Trahison, & la Deceptiō.

*La repentance  
est inutile à  
l'issuë.*

La Repentance les suiuoit par derriere vestuë d'vn habit de dueil tout deschiré, laquelle penchant la teste, & la larme à l'œil tend la main à la verité, qui la va treuuer de loing, mais ce n'est pas sans rougir. Que si l'on le treuue bon, nous reciterons maintenant par le menu, les moyens illicites de la Calomnie, à l'imitation du Peintre Ephesien. Il nous faut premierement pourtraire au vif, & monstrier par vne briefue declaration sa nature, condition, ou vertu, sans y rien obmettre, ny adiouster qui soit hors de propos. Ce  
qui

qui nous seruira d'vn pourtraict tiré au naturel. La Calomnie doncques est vne accusatiō mensongere & faulſe, faicte par haine à l'encontre de celuy qu'on accuse à tort; à laquelle on adjouſte foy; neantmoins elle se faict en cachette, ſans qu'il ſoit permis à l'accusé de se purger, ny bailler des reproches contre le delateur. Or il faut noter que ceste definition contient trois fortes de personnes, de meſme que si c'estoit l'argument de quelque Comedie, ou bien d'vne farſe, ſçauoir l'accusateur, ou l'accusé, & celuy qui eſcoute la Calomnie. Mais auant que traicter de chaſque point en particulier, nous parlerons premierement du chef de l'acte, qui meine le branſle, & est l'autheur de la Calomnie. Tout le monde ſçait, que c'est l'action d'vne meſchante ame d'accuſer autruy faulſement: Car le Sage ne voudroit iamais mettre ſus à vn ſien amy vne choſe dont il luy pourroit aduenir quelque dommage. Tellement que l'office de l'homme de bien, c'est d'attirer vn chacun à foy par ſon amour; faire ſeruice & plaisir à ſes amys, & n'en meſdire iamais. Par où tu peux inferer facilement, & bien à propos, que celuy qui vſe de faux rapports à l'encōtre de ſon prochain, est vn meſchant homme, vn mal-heureux, & vn vaut rien, ſouillé de toutes ordures de vice; outre qu'il est dommageable à la renommée, & aux biens d'vn chacun. Y a t'il celuy qui ne die, que c'est choſe raisonnable de diuiſer eſgalement la Iuſtice, puis que ceste verité nous est enſeignee par le Prouerbe qui dit:

*Qu'vne mediocre meſure  
Donne la diſtance à tes pas;  
Et au lieu d'vn iuſte compas  
Prends vn moyen qui toujours dure.*

Car entre le deffaut & l'excez, il n'y a point d'egalité; tellemēt que ce qui est exceſſif tient de la partie ineſgale, & injuſte. D'où vient que l'homme qui meſdit d'vn autre en ſon abſence, se iette hors des bornes de toute Iuſtice, parce qu'il faict en ſorte enuers celuy qui l'eſcoute, qu'il est creu de ce qu'il met en auant à l'encontre de l'Innocent: D'où ſ'ensuit que par ſes paroles controuuees, il bouche les oreilles de l'Auditeur; l'empesche d'eſcouter la deſſenſe de l'accusé, & luy ferme le paſſage de telle ſorte, qu'il ne peut, ny ſe deſſendre, ny parer aux Calomnies, deſquelles il a faiſi les oreilles de celuy qui a daigné l'eſcouter. Certes ceste injure est la plus meſchâte de toutes les autres, meſme par le iugemēt de ces grāds Legiſlateurs Solon, & d' Dracon, leſquels auoient contraint le

*Definition de la  
Calomnie.*

*Le Calomniateur porte toujours la marque d'vne meſchante ame; & les Romains auoient raiſon de luy empreindre ſur le front vne lettre pour ſignal eternel de la calomnie.  
Cic. pro Roſe.  
Amer:*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Les faux accusateurs sont les horribles victimes qui doivent estre immolees au repos public.  
*Plin. in Paneg.*

Quiconque fauorise le vice, l'injustice le destruit.

Senat des Atheniens de leur promettre par serment que les Iuges des causes differentes escouteroient d'une pareille benignité, douceur, & clemence, tant l'accusé, que celuy qui le feroit appeller en Iustice, pour entendre lequel des deux auroit meilleur droit. C'est vn iugement cruel, & meschant, d'ordonner quelque chose sur l'accusation, deuant que l'accusé ait produit des defences; Car tels Iuges s'acquierent d'ordinaire l'indignation des Dieux quand ils prestent l'oreille à l'accusateur, sans faire semblant d'ouyr l'accusé: parce qu'estans assoupis par les flatteries & astuces des faux accusateurs, ils le condamnent comme coupable du fait, dont il est innocent; & voilà comment la Calomnie est repugnante, & contraire aux institutions, & au serment d'une ville bien policee. Or pour ce qui concerne la Iustice, si le cas proposé par quelqu'un est de difficile creance, les Legislatteurs ont estably par leurs Ordônances de iuger toute cause selon le droit, & non pas par faueur, ou selon l'affection & bonne volonté que le Iuge pourroit porter à l'une des parties. Qu'il ait donc esgard à ces belles paroles de ce grand Poëte Homere qui vse d'une admirable Sentence, ou pour mieux dire d'une Loy, ou Ordonnance tres-saincte:

*En quelque pays que ce soit  
Jamais l'homme ne se desoit  
Sur vne ordonnance conceüe,  
Si d'un libre & sain iugement  
Il en preuoit premierement  
Le milieu, puis apres l'issüe.*

Trajan mettoit les Calomnieurs dans vn nauire relans voiles, & sans cordages, afin que la mer n'eust non plus de pitié d'eux, que durant leur vie ils en auoient eu d'autrui.

Par où il vouloit dire, que de toutes les injures, il n'y en auoit point de plus temeraire, que de condamner quelqu'un sans l'auoir ouy en ses defences; & voilà ce que le Calomnieur pretend principalement, afin de pouuoir irriter, & causer dauantage de hayne au pauvre accusé, luy ostant tous moyens de se desfiendre contre celuy auquel il a affaire, & ce par vn excez de courroux, & vn defaut de bon iugement. La chose en est venue là, que tels hommes sont tousiours en doute, & si timides, qu'ils n'osent iamais parler ouuertement; au contraire, tels que ceux qui vont à reculons, ils taschent de surprēdre leurs ennemis par embusches, afin de les deceuoir avec plus de finesse. On a beau leur tirer d'un lieu secret, & caché: Aucun n'a pouuoir, ny de leur lancer des dards, ny de combattre main à main: Car celuy qui est en danger, ne se doute point des menees, ny des secrettes conspirations que luy trame

son ennemy. Ce qui monstre bien, que le Calomniateur est meschât, & qu'il n'a point vn esprit rassis. La raison en est, parce que qui conque entreprend d'accuser quelqu'un, s'aydant en son cœur du tesmoignage de la verité, il n'a point de peur d'assaillir son ennemy deuant tout le monde, ny de le reprendre en public. Que sil se veut purger du crime qu'on luy met sus, il n'a point de honte de le blasmer, tout ainsi que ce seroit vne grande vergongne à vn homme, qui pourroit honorablement vaincre son ennemy, de l'attaquer par embusches, & ruses. Cela se void d'ordinaire aux Cours des Roys, & des Princes; lesquels pourchassent par tous moyens d'amoindrir la bonne renommee de leurs ennemis par des voyes illicites. Car en tels lieux l'enuie, & les diuers soupçons, y sont toujours en regne. La flatterie, & la mesdisance, n'en bougent iamais; & plus il y a d'esperance de s'acquérir de l'honneur, plus on y descouure de débats & de dissensions par les effects de l'enuie, & d'une hayne mortelle. C'est là où l'on peut remarquer combien sont rudes les œillades que les vns donnent aux autres, & combien grande la peine qu'on prend à espier les actions d'autruy: Tu en verras vn qui ne cesse de guetter son ennemy pour le prendre à son aduantage, comme si par vn estrange combat il se vouloit ioindre à luy, & le surprendre par quelque finesse, ou autrement, afin de luy nuire plus aysément. Vn chacun est né avec ceste pernicieuse inclination, que là où il s'agist d'estre aduancé deuant son compaignon, ou en quelque Estat, ou bien en la bonne grace d'autruy, il tasche par tous moyens de le raualer pour l'empescher de faire sa fortune, & s'efforce de l'esbrâler de sa place, s'il est possible, ou par cauettes, ou par menaces. En outre, il le mesprise de telle sorte, qu'à le voir, il semble qu'il le vueille fouler aux pieds. Que s'il se treuve quelque homme de bien, le voilà tout aussi tost cassé avec vn grand des-honneur, & ce, sans iugement ny consideration quelconque. Celuy-là tout au contraire, qui sçait la methode de bien flatter, & qui est prompt à inuenter des mensonges, demeure victorieux. Vrayement le hazard, ou plustost la fortune de ce combat, est conforme à ce dire d'Homere.

*Mars qui rien que sang ne respire,  
Establit son cruel Empire  
D'un traict innincible à la peur,  
Et fait que la Parque fatale  
Terrasse d'une main esgalle  
Le vaincu, comme le vainqueur.*

Le soupçon & la mesdisance sont les deux vents qui troublent le repos de la Cour.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

La Calomnie  
est vn chemin  
bien court,  
mais qui nous  
engage dans  
les precipices,

Elle prend la  
verité pour  
masque, afin  
de le mieux  
desguiser.

Si quelqu'un tasche de tromper & surprendre son compagnon en quelque chose, où il s'agisse de grandes commoditez, il n'a point de plus courte voye pour y paruenir, que celle de la Calonie, laquelle neantmoins n'est pas la plus seure. Les commencements de l'Enuie sont douteux, & flottent entre l'espoir & la crainte. Ceux qui en ont quelque sentiment, ne sçauent bonnement ce qu'ils doiuent faire, si fort sont ils esbranlez en leur esprit: outre que la fin en est tousiours miserable, dommageable, & enorme. Toutesfois ceste grande peine que prend l'accusateur, ne peut estre sans vne extreme angoisse d'esprit, qui procede d'un cerueau fort esuenté; L'on diroit pourtant à voir celuy qui fait ce trafic, qu'il va rondement en besongne. Mais il faut s'asseurer, qu'il ne fait rien qu'avec vne grãde finesse & tromperie particuliere, suiuite d'une extreme diligẽce. La Calomnie ne seroit iamais si coupable; si elle n'auoit quelques traicts emprutez de la Verité. Il luy est impossible de surmonter vne action veritable, si ce n'est qu'elle a mille inuẽtions & façons de faire pour tromper l'Auditeur, par des actes qui cõtiennent de grãdes & vray-semblables matieres. Il ne faut pas douter que celuy qui surpasse les autres tãt en grãdeur de courage qu'en esprit, est le plus souuent accusé par ses enuieux, lesquels se disent ses amys, se laissant abuser sur la cõfiance qu'il a mise sur eux, d'où naist cet ardent desir qu'un chacun a de deuaner la fortune de son prochain. Et tout ainsi que pour empescher vn homme de passer outre dans quelque chemin, on y met des barrieres & autres tels empeschements; l'Enuieux vse d'un pareil artifice à l'encontre de son prochain; car il forge tousiours vne infinité d'obstacles, qui empeschent que celuy qu'il a en haine ne s'esleue à vn degré d'honneur. Ces Enuieux se promettent d'auoir fait vn grand coup, s'ils peuuent faire en sorte, que celuy qui s'est mis en bonne reputation soit reculé par leurs astuces & subtilitez, causees par l'amitié de ceux qui luy font bon visage. Telles & semblables choses sont de tout temps aduenues entre ceux qui ont entrepris de courre, de lutter, ou de s'addonner à quelque autre exercice pour se mettre en honneur. S'il se treuve quelque bon coureur dans la lyce, qui desire s'acquerir de la gloire, si tost qu'il a ouuert la barriere, toute son ambition ne tend à autre chose qu'à paruenir au but de ce qu'il pretend. Car la force de son corps luy fait conceuoir en l'esprit vne certaine esperance de gaigner la victoire: Ce qui n'apporte point de dommage à sa course, sans que neantmoins il tasche pour tout cela de retarder ses cõpagnons.

tant soit peu: Au contraire il les anime à courre comme luy, pour emporter le prix proposé. Il n'en est pas de mesme du Malicieux, qui n'estant aucunement propre à la guerre, ny aux exploits militaires, à cause de son courage lasche & effeminé, & son visage ne tesmoignant rien de viril, aspire à courre dans la lyce des autres. Que s'il se void desnüé de forces, il n'a recours qu'à la Finesse; & toute son intention, c'est de couper passage à son compagnon, afin qu'il ne puisse heureusement surgir à bon port, puis qu'il ne peut autrement vaincre que par embusches. Il en aduient ainsi, lors qu'on pourchasse d'acquérir l'amitié des Monarques: Car si quelqu'un a le maniement des grandes affaires, en bien peu de temps il est fait la proye de ceux qui font mestier de dresser des embusches; & peu apres s'il ne s'en donne garde, il est mis en pieces, & deschiré par ses enuieux. Ceux-cy neantmoins ne lairont pas d'estre ayez, & respectez d'un chacun pour ce seul respect, qu'ils auront porté du dommage aux gens de bien: & afin de rendre leur Calomnie plus vallable, toutes leurs intentions butteront à ce point de ne rien proposer qui soit de difficile creance. L'affaire en vient iusques là, qu'ils tournent en mauuaise part, & rendent douteuses les entreprises de celuy qu'ils pretendent blasmer, afin que ce soit vne voye pour faciliter leur accusation. Ils accuseront le Medecin de poison, ou de sortilege, le Citoyen d'un excez commis enuers quelqu'un, procedant d'un appetit desreiglé; le Tyran, qui sera bien peu cruel d'auoir machiné des trahisons. Puis, l'affection qu'on a à l'endroit de celuy, auquel l'on fait ces rapports, n'est pas vne petite amorce à la Calomnie, à cause des secretes inimitiez qu'il peut auoir contre l'accusé. D'où s'ensuit que ces esprits cauteleux trontent facilement vn chacun. Que s'ils s'apperçoient que l'homme auquel ils font leurs contes, soit enclin à la jalousie, ils luy diront; Vn tel donne des œillades, & fait des signes d'amour à ta femme, quand ils se treuent ensemble en quelque festin: puis, ayant les yeux attachez en elle, il les esleue soudain en haut, & soupire avec vn ardent desir: Ta femme pareillement l'oblige au reciproque, luy parle fort doucement, & luy fait plusieurs autres telles caresses, qui donnent des soupçons apparens de leurs adulteres. Que si vn tel homme aime la Poësie, & se plaist à composer des vers, ils luy diront tout aussi-tost, Polixene ne tient pas grand compte de tes vers, lesquels il dit n'auoir aucune liaison, adjoustant que tu te licenties par trop.

Le Lyon n'a point de pire ennemy que la Belette, & les petits sont ceux qui trauaillent les plus les Grands.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Le mesfonge  
est vn double  
rempart au  
meuidiant.

Si ces galands s'adressent à quelque homme, qui ayt crainte d'offenser les Dieux, & qui soit zelé à leur seruice, ils seront si impudens que de dire de luy: Vn tel a mauuaise opinion de l'amour, & de l'obeyffance qu'on doit aux Dieux, & qui pis est, il abhorre les choses sacrees; sçauoir, les prieres, les oraisons, & autres tels Sacrifices. Dauantage il nie qu'il y ayt vne prouidēce, par laquelle toutes choses soient gouuernees. Cependant celuy qui escoute telles sortes de gens est aussi enflammé de courroux, que si on luy auoit mis vn tan à l'oreille. Tel qu'vn homme qui est hors de soy-mesme, il rejette son amy sans iuger aucunemēt de ce qui se passe, & rompt ces estroicts liens d'amitié, qui les tenoient tous deux enchainiez paraüant. Voilà quelles sont les inuentions & les feintes de ces meschants, pour esmouuoir plus ayfement le cœur de ceux qui leur prestent l'oreille. De plus, ce qu'ils ont le plus en recommandation, c'est d'inuenter des moyens, pour nuire aux affaires de celuy qu'ils haïssent, & l'assaillir par leurs calomnies, afin que l'Auditeur soit surpris d'vne soudaine colere, tellement qu'il ne se donne point de loisir pour cognoistre le vray; ny que l'accusé n'ayt pas la puissance de se purger: D'où s'ensuit que le crime qu'on luy met sus, & le peu d'apparence de verité empeschent que l'accusé ne treuve aucun lieu pour se maintenir en son innocence. Il est impossible de descrire quelles sont les armes de ceste Calomnie, si quelquesfois elle est trauersée par les plaisirs & volonteze de celuy qui l'escoute. Quelqu'vn auoit jadis accusé Demetrius, disciple de Platon, deuers Ptolomee, autrement nômé Denys, parce qu'il auoit beu de l'eau aux iours destineez aux yurogneries & voluptez; & pour auoir esté le seul qui ne s'estoit point vestu d'habits de femme: De maniere, que s'il n'eut beu du meilleur, & pris des bandes, & autres tels vestemens pour sauter & danfer au son des instruments, comme l'on auoit accoustumé de faire en ces iours là, c'estoit fait de sa vie, comme ayant eu à mespris les plaisirs & passetemps des Dionisiens. C'estoit commettre vne offense enuers Alexandre le Grand, que de ne point reuerer Ephestion son amy, veu qu'apres son decez Alexandre luy resmoigna tant d'amour, que luy mesme voulut plus faire d'honneur à sa pompe funebre, qu'on n'auoit ordonné. Et afin qu'il fut mis au Catalogue des Dieux, on fit soudain bastir des Temples & des villes à son honneur, instituër des lieux sacrez, faire des autels & seruices, & establir plusieurs festes à ce nouveau Dieu Ephestion. Il n'y auoit point de serment qui fust comparable à celuy qu'on

*Accusation faite  
contre Demetrius.*

*Histoire d'Alexandre le Grand & d'Ephestion.*

faisoit quand on iuroit par son nom. Que si quelqu'un vouloit sçavoir la raison de cecy, ou s'enquêter par mespris pour quelle cause on luy deferoit des honneurs diuins, il se mettoit au hazard de sa vie. Ceste grande amitié que le Roy portoit à Ephestion lors de son viuant donna du subject aux flatteurs d'approcher de la personne d'Alexandre; & par mesme moyen l'enflammer d'auantage à l'amour de ce sien amy deffunct: Car l'un se vantoit d'auoir veu Ephestion en songe, & l'autre disoit, que son \* ombre s'estoit apparue à luy: Tellement que les responces, oracles, propheties, & predictions, qu'on feignoit auoir esté donnees par le mesme Ephestion estoient desjà semées par tout. On luy bastit encore de nouveaux Temples & autels qui luy furent dediez, comme à quelque Dieu fauorable & propice, & qui prenoit vengeance des maux faicts à ses humbles seruiteurs. Cependant Alexandre se laissoit piper à ces flatteries, & estoit si fol de croire & se vanter, qu'il n'estoit pas seulement issu de la race des Dieux; mais qu'il auoit aussi le pouuoir d'en forger de nouveaux. Je vous laisse à penser maintenant, cōbien causa pour lors d'affliction la trop legere croyance qu'on auoit de la diuinité d'Ephestion: Premieremēt quiconque ne vouloit reuerer ce nouveau & familier Dieu, il estoit accusé tout aussi-tost, & banny de tous les priuileges de la Court du Roy. Quel plus bel exemple peut-on alleguer que celuy d'Agathocles: Peu s'en fallut que ce Chef ne fust exposé aux Lyons pour en estre deuoré; parce qu'on l'auoit accusé que passant pres du tombeau de ce venerable Ephestion, il s'estoit mis à pleurer; & de fait il fut en si grand danger de sa vie, que tout le monde le tenoit pour mort, bien qu'il fut des premiers en la Court d'Alexandre, qui l'auoit esleué aux charges plus honorables. Mais il eut sa grace par le moyen de Perdicas, qui iura par tous les Dieux, & entr'autres par Ephestion, qu'estant à la chasse en vne forest, ce Dieu s'estoit apparue à luy en vne forme & figure pōpeuse, & luy auoit enjoinct expressement de dire au Roy Alexandre qu'il pardonast à Agathocles; & qu'il auoit pleuré de vray, non que par ses larmes il mist en doute la Diuinité d'Ephestion, ny moins pour sa mort, qui est vn passage cōmun à tous; mais que le souuenir de son ancienne amitié, l'auoit obligé à respandre ces larmes. Par où Alexandre prit encore plus d'occasion de croire aux flatteries & calomnies, si grande estoit l'affection qu'il portoit à ce Dieu. Et tout ainsi que les ennemis assaillans vne ville, ne s'efforcent iamais d'aller par les lieux où ils sçauent qu'il y a de bons fossez & de fermes rem-

\* Dans Suetone nous lisons le mesme traitt d'un flatteur qui iuroit d'auoir veu voler au Ciel l'ame de Cesar.

Histoire d'Agathocles.

Les inuentiones qu'on treuve pour le salut d'autruy ne sōt iamais mauvaises.

Belle comparaison.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

parts, ains plustost par vn endroit despourueu de munitions & de forces, & où l'on peut aysement faire bresche, afin que sans se peiner beaucoup, ils puissent emporter ce qu'ils demandent : De mesme ceux qui taschent par tous moyens d'auillir leur prochain en l'accusant faulxement, & luy mettant sus quelque crime, font vn amas de toutes sortes de finesse, subtilitez, tromperies, & inuentions pour venir à bout de leurs entreprises, & ne s'attaquent d'ordinaire que là, où ils voyent que l'auditeur est plus foible & facile d'estre contraint de croire à leurs faux rapports. Mais quād ils entendent, qu'aucun ne se doute de leurs tromperies, & ne resiste à leurs assauts dangereux, alors ils commencent d'entrer en bataille par des paroles dictes en l'absence d'autruy. Si tost qu'ils se sont donnez entree dans les remparts de leur premiere intention, ils y mettent tout à feu & à sang, après auoir premierement ruyné, rasé, gasté & pillé l'honneur de leur aduersaire. Les armes dont ils vsent à l'encontre de leur ennemy absent, ne sont autres, que l'astuce, le mensonge, le faux serment, le supplice, l'impudence, & mille autres tels abus & meschantes finesse, la plus pernicieuse desquelles est la Calomnie. Je dis donc, qu'il n'y a celuy, si fort soit il, & releué de courage, lequel donnant vne fois lieu à la Calomnie, ne soit vaincu par la flatterie, fut-il enuironné d'un mur de diamant: Car ceste imperfection a celà de propre, qu'elle estouffe, emporte, & ruë par terre tout bon iugement. D'ailleurs, les traistres ayans conspiré contre quelque pauvre homme, assistent de nouvelles forces ses ennemis, & leur tendans la main taschent par tous moyens de faire en sorte, que l'auditeur soit serf, & s'assubjectisse à croire toutes leurs Calomnies. Parmy ces traistres, dont ie parle, il y en a quelques-vns, qui ne sont affectez, qu'à inuenter de nouveaux euenemens, suiure l'inclination de l'esprit humain, s'accommoder aux choses presentes, & treuuer vne ame, qui suiue ce qu'elle admire. Car ie ne scay comment l'admiration attire vn chacun; & le remplit de soupçon par vn excez d'amour qu'il se porte à soy-mesme. Et de verité l'en ay connu plusieurs, si enclins à la Calomnie, qu'il semble qu'on leur chatouille les oreilles avec vne plume si on leur en parle. Apres que tels calomniateurs ont mis leurs belles actions en euidence à l'ayde de leurs semblables, ils employent toutes leurs forces, à la ruine de ceux, contre lesquels ils veulent combattre. Il leur est bien-aysé de vaincre en vn lieu, où personne ne leur resiste, d'où les empeschemens sont bannis, où l'on ne parle point de soustenir

*Des armes de la Calomnie.*

*La Flatterie, & la Calomnie, sont deux lignes paralelles qui se rencontrent en vn mesme centre.*

la vio-

la violence des machines, & où nul ne change de baston pour mieux se deffendre. Car il n'y a que celuy, qui escoute trop librement qui soit liuré à la mercy de ses ennemis. Cependant le pauvre accusé est ignorant de toutes les menées, & embusches, qui sont dressées contre luy; d'où s'ensuit que les accusez, sont en aussi grand danger, que ceux qu'on massacre en dormant dans vne ville prise d'assaut. Et ce qui est encore plus estrange, c'est que le plus souuent l'homme qui ne pense point d'estre accusé, comme n'estant coupable d'aucun mesfait, s'ira communiquer librement à celuy qu'il croira estre son amy, sans considerer, qu'il est assailly de rous costez, & trahy par les embusches d'un ennemy couuert. Mais si celuy, auquel on fait ces rapports est vn homme franc, & qui ait du courage, il ne s'estonnera pas beaucoup, & mesme si tost qu'il cognoistra d'auoir esté faulxement irrité à l'encontre de son amy, il chassera bien loing tout courroux, & scaura vaincre son courage, donnant lieu de se deffendre à celuy qui aura esté accusé par telles calomnies. Que s'il aduient que le faux rapporteur s'adresse à vn homme qui n'ait point vn bon & vertueux naturel, il escouterà la calōnie, & tesmoignera par vn visage riant que le rapport luy est agreable: De maniere qu'il conçoit au mesme instāt vne haine secrette à l'encontre de l'accusé, grince les dents de courroux, & comme dit le Poète, trame, & bastit de nouvelles fascheries à l'encōtre de luy, mesme sans en faire semblant.

Vn amy couuert est plus à craindre qu'un ennemy decouuert.

La chose du monde que l'estime la plus detestable, & la plus meschante, c'est quand l'homme en mordant ses levres nourrit & foment vne hayne secrette, dans son cœur sans en dire mot. Le courroux qu'il a conçu en soy s'accroist dans l'interieur par vn semblant desguisé, & sa face riante desment la colere qu'il couue dans l'ame, quoy qu'il ne faille que bien peu de chose, pour le tourmēter, & luy lancer des syndereses secrettes. Alors le rapporteur qui par de tacites embusches dissimule sa hayne, tire autant de peine, que l'Auditeur impudent, & qui n'a point de raison en soy-mesme, pour scauoir discernier si le rapport qu'on luy fait est faux, ou bien veritable. Puis, il n'est pas question d'escouter vne seule parole de l'accusé, ny de receuoir ses deffenses; car l'autorité du faux rapport, & de la Calōnie est trop grande enuers ceux qui croyent ainsi de leger: tellement qu'en ces matieres il est aussi bon de dissimuler le plus souuent son courage entre ses amis, comme il est necessaire à ceux qui hantent les tauerniers & les bordeaux de se desguiser; puis que l'amitié, des vns & des autres

L'eau des lach est plus pernicieuse que celle des torrens.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Ruse du Calom-  
mateur.*

est ruynee par les faux rapporteurs, & principalement par les Hi-  
poerites. Le Calomniateur ayant vn compaignon, duquel il craint  
d'estre accusé pour quelque crime, inuente soudain vne of-  
fense contre luy, afin que s'il l'accuse iamais en decelant sa vi-  
lenie, il s'eschappe du danger & du crime, pour le soupçon qu'on  
a ja conçu qu'ils sont ennemis. Et de fait nous voyons tous les  
iours, que ceux que nous croyons estre nos amys mesdisent plu-  
stost de nous, que nos ennemis: Car quand il ya des indices ap-  
parens, que l'accusation d'autruy prouient d'une haine particu-  
liere, on n'y prend pas garde aysément: D'où vient que nous  
taschons tousiours de surprendre ceux qu'on pense estre nos a-  
mys, afin que l'Auditeur ayt plus d'occasion de croire nostre  
dire, principalement quand il void que nous mesprisons, & le  
profit, & le salut de nos propres amys pour l'amour de luy. Il y  
en a d'autres, lesquels cognoissans appertement, qu'on accuse,  
& blasme leurs plus grands amys avec tant d'offense, qu'ils ont  
honte eux-mesmes de croire les faux rapporteurs; ce neantmoins  
ils ne se fient iamais plus à eux comme s'ils en auoient reçu quel-  
que tort. Ce qui prouient d'un defaut de consideration à pren-  
dre garde à la calomnie que les autres ont voulu mettre sus à  
leur amy. Par où il faut conclurre que la vie des hommes est  
subiecte à vne infinité de maux à cause que tous croient in-  
differemment à la Calomnie, & s'affient à elle. C'est ce que  
dit Antia dans Homere, parlant de <sup>f</sup> Stenoboëa femme de  
Pretus.

*Les branches  
de tous les vi-  
ces recognois-  
sent pour leur  
ayge la Calom-  
nie.*

*Pretus venge moy de l'insure,  
Que Bellerophon, se parjure,  
A voulu faire par effort,  
Contre mon honneur qu'il offence;  
On ie conspireray ta mort,  
Si ta n'en veaux prendre vengeance.*

*Histoire de Ste-  
maboca & de  
Bellerophon.*

Ceste-cy ayant sollicité ce ieune garçon pour le faire paillarder  
avec elle, & voyant que sa grande pudicite le luy deffendoit, n'eut  
iamais de repos, iusques à ce que par son moyen il fut exposé à  
vn grand danger: Car on le contraignit de combattre contre  
le monstre nommé Chimere, & peu s'en fallut qu'il n'y demeu-  
rast sur la place. Ce ieune homme eut bien encore d'autres tra-  
uerfes pour sa discretion & chasteté, veu que la femme de son  
hoste l'accusa faulsemēt d'auoir voulu commettre adultere avec  
elle, bien qu'il luy en eut fait refus. Phedre en fit iadis de mesme.

lors qu'elle accusa meschamment le fils de son mary Thesée; tellement qu'il desaduouia son propre enfant, & le fit exposer comme maudit aux monstres marins, bien que par les Dieux il fut innocent: Mais (pourray-je dire) si vn homme n'est iamais digne d'estre creu quand il accuse quelqu'un, quoy qu'il soit homme de bien & d'honneur, ne faudra-t'il pas l'escouter, pourueu qu'il n'ayt point d'autre malice en luy? Je dis que nenny: Dequoy ie rendray vne raison apparente. Y a t'il quelqu'un qui soit plus iuste & qu'Aristide? Je ne le pense pas; & neantmoins parce qu'il vouloit mal à Themistocles, il irrita tellement les cœurs du peuple à l'encontre de luy, qu'il le contraignit de mesdire de ce bon personnage, afin de mieux s'entretenir en l'amitié du populaire: Car il auoit vne extreme ambition d'estre aymé de luy. Au demeurant Aristide estoit vn homme de bien, & qui auoit coustume d'aymer les vns, & hayr les autres. Que s'il faut croire à ce qu'on raconte de Palamede (qui estoit l'un des plus sçauants hommes qui fussent en Grece, & prompt à toutes actions honnestes,) l'on tient qu'il dressa par enuie de fortes embusches, & trahisons à vn sien cousin, qui estoit son compagnon de guerre. L'inclination des hommes, ausquels ce vice n'est que trop familier, les y porte à pleine course. Mais à quel propos accuser vn Socrates enuers le peuple d'Athenes, comme seditieux, & inuenteur de plusieurs meschancetez & mensonges? Qu'estoit-il besoin de charger d'vne faulse trahison Themistocles, & Miltiades, apres auoir gagné de si belles victoires contre leurs ennemis? I'obmets vne infinité d'autres tels exéples, qui ne sont point incognus au peuple. Que doit donc faire vn homme sage, & prudent aux choses douteuses & incertaines? S'il me veut croire, il suiura le cōseil que dōne Homere en la fable des Sereines, où il montre qu'il faut laisser escouler tels maux & plaisirs dommageables, en estoupant ses oreilles (comme si l'on estoit dans vn vaisseau qui fendist les flots de la mer) afin qu'elles ne soient tousiours ouuertes pour agreer à l'affection de ceux qui font gloire d'accuser faulsemment leur prochain. Que si on leur donne vn fidelle portier qui vse de diligence & d'vn sain iugement, il recevra bien tost à portes ouuertes ce qui sera dit à propos. Mais quant au mensonge & aux vains discours, il les gardera bien d'approcher, leur ayant fermé l'entree. Vrayement il feroit beau voir, qu'apres auoir permis au portier de n'vser de son office, qu'au seruice de la maison, il s'en allast obeir aux oreilles, & à la volonté d'vn chacun.

Ceux qui ont obligé leur patrie plus que les autres sont d'ordinaire trahis & accusez les premiers.

## LES OEUVRES DE LYCIAN.

Souviens-toy, lors qu'on mettra sus vne calomnie à quel-  
 qu'un, de peser & considerer meurement les discours, & l'action  
 de la matiere qui te sera proposee, sans auoir esgard à la condition  
 & qualite de l'accusateur, (car les mœurs, ou façons de faire d'au-  
 truy, ne peuuent nuire ny aduancer,) ny moins encores à la vehe-  
 mence de l'affection; veu qu'il n'est facile de resoudre la chose avec  
 autant de soing, que le faux rapporteur a pris de peine de s'ayder  
 de ses armes accoustumées. Tellement qu'il ne faudra croire, ny à  
 l'opinion d'autrui, ny à la passion de l'accusateur, ains s'arrester  
 simplement sur la verité du fait, afin de ne point mettre en credit  
 l'enue du Calomniateur, ou du menteur impudent. Bref, il fera  
 besoing d'ordonner toutes choses, selon que les arguments tirez  
 d'une part & d'autre le pourront démonstrer, nous inuitans à ay-  
 mer, ou hayr, celuy que nous aurons vrayement espreuue. Ce se-  
 roit vne action d'enfant de s'asseruir à la Calomnie, & croire à ses  
 inuentions sans en faire essay, auant qu'auoir experimenté les cho-  
 ses susdites. D'ailleurs cela ne conuendrait aucunement à celuy  
 qui se donne le tiltre de vray homme; & quiconque se laisseroit  
 emporter aux emmiellées paroles du Calomniateur, il se verroit  
 esgaré bien loing de la droicte voye de Justice. De maniere que la  
 principale cause de cecy ne procede que de l'ignorance, & des te-  
 nebres, desquelles vn chacun est enuoloppé.

Il faut auoir  
 vne langue  
 pour repre-  
 dre le Calom-  
 niateur, mais  
 point d'oreil-  
 les pour l'ouir.

S'il plaisoit maintenant aux Dieux de nous appeller, & donnet  
 vne heureue issue à nostre vie, la Calomnie s'en irait exilee: Elle  
 seroit aneantie, ou confinée au profond des Enfers, sans pouuoir  
 iamais treuuer vne place parmy les mortels; & alors tous ceux qui  
 cherissent vrayment la Vertu seroient comblez d'honneur, & de  
 gloire, par la force de leurs actions vertueuses.

### A N N O T A T I O N S.

a *Labdacides.*] Les Thebains estoient ainsi nommez, d'un certain Labdacus leur Roy.

b *Theodote.*] Il auoit enseigné la Rhetorique à Ptolomee, qui le fit depuis son Gouverneur  
 en la Phenicie, comme dit Lucian.

c *Peluse.*] C'est vne ville aux derniers confins de l'Egypte, où il y a vn fort beau port. Elle  
 fut baillie par Pelee pere d'Achille, apres l'expiation de la mort de son frere, Virgile en par-  
 le en la premiere de ses Georgiques.

d *Draco.*] Ancien Legislateur d'Athenes, les Loix duquel furent abolies par Solon, par-  
 ce qu'elles estoient trop sanglantes: Car il auoit ordonné, que ceux qui n'auroient delrobé  
 seulement que des herbes, ou qui seroient conuaincus de pareille, ouissent la teste trenchee.

a Lib. 12. c. 18.

Voy ce qu'en dit Aule Gelle.

e *Philoxene.*] Poete Lyrique, qui a escrit la Genealogie des Bacides. Suidas rapporte sa vie  
 fort au long.

f *Strabon.*] Femme de Pretus, Roy des Corinthiens, ou, selon quelques vns des Argi-  
 ues, & fille de Iobatha, Roy des Lyciens. Ceste-cy s'estant reduë amoureuse de Belleo-

Phon, & voyant qu'elle ne pouuoit corrompre la pudicité de ce ieune homme, l'accusa deuers son mary, disant, qu'il l'auoit voulu forcer.

**g** *Arifide.*] Gentil homme Athenien, qui par la grande iustice & pieté se rendoit esgallement recommandable. Il fut enuoyé en exil pour dix ans par Themistocles, & depuis s'appellé, lors de l'aduènement de Xerxes.

**h** *Palamedé.*] Fils de Nauplius, Roy d'Euboë, & grand ennemy d'Ulyffe, qui l'assomma finalement grands coups de cailloux. Ce fut luy qui descouurit la ruse d'Ulyffe, lors que contre-faisant le fol, il semoit du sel. Ce qu'il fit, luy mettant au deuant du foq de la charnue son fils Telemacus. C'estoit vn grand Astrologue, & vn expert Capitaine. Il inuenta lors de la guerre de Troie ces quatre lettres de l'Alphabet Grec, *Ϟ. ϙ. Ϟ. ϙ.* & en apprit l'invention des figures que sont les Grecs, en volant: D'où vient que les Poëtes appellent les Grecs, oyiteaux de Palamedé.

## LE FAUX ARGUMENTEUR, OY,

## DV MOT APOPHRADE.

**I**L faut bien que tu ne sçaches point la signification du mot Apophrade, (c'est à dire, iour noir, & malencontreux,) car si tu ne signorois, pourquoy dirois-tu que j'ay vn langage grossier, & barbare, pour auoir dit de toy que tu estois semblable à vn Apophrade; voulant comparer tes mœurs à vn iour defaistré? Je t'apprendray cy-apres que veut dire le mot Apophrade, & ce qu'il signifie; mais sçache pour maintenant, que comme dit *a* Archilocus, tu n'as pas pris la Cigalle par l'aïsse. N'as-tu iamais ouy parler de ce Poëte, *b* Parien de nation, & qui escriuoit en vers Iambiques? C'estoit vn homme fort Satyrique, grand causeur, mais trop libre en discours, & qui n'eust iamais honte d'inuier aucun de ceux qui reprenoient ses vers, quelques inimitiez qu'il en peut encourir. Cestuy-cy donc ayant ouy dire, qu'un certain auoit mesdit de luy, il fit responce que ce personnage auoit pris la Cigalle par les aïsses: Par où il se comparoit soy-mesme à vne Cigalle, qui est vne petite bestiole d'un naturel criard, & qui iase sans qu'aucune necessité la contraigne à ce faire, principalement sil'on l'empoigne par l'aïsse; car alors ce vermissseau se met à craquer encore plus haut: De mesme en est il, ô homme malencontreux, d'irriter contre toy vn Poëte Iasard, & qui fait mestier de rechercher des occasions & des nouvelles matieres à ses Satyres. Je te fais maintenant vne semblable menace, bien que ie ne sois point comparable à Archilocus, car comment l'oserois-je, veu que tu as commis en ta vie vne infinité de crimes dignes de vers Iambiques? Orodifis, Lycambe, & Bupale, contre lesquels *\** Archilocus a composé ses Iambiques, n'auroient qu'une malice d'enfant pour la comparer à la tienne.

*C'est vne inuention ceste que quel-  
qu'un qui s'estoit moqué de  
luy, de ce qu'il auoit vjé de ce  
mot Apophrade.*

*\* Qui fit en sorte  
par les Satyres  
qu'il escriuit con-  
tre Lycambe son  
gendre, qu'il se  
pendit de despit.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Vrayement il sembloit que ce fust quelque Dieu, qui enuoyast les ris dans les levres, lors qu'on fit mention d'Apophrade, afin que ton ignorance fut manifestée aux Scythes. Aussi les choses plus vulgaires t'estoient incognues; & tu fournissois d'un beau commencement de composer vne inuectiue contre toy à un homme libre, qui ja dès long temps desiroit de te cognoistre familièrement, qui ne craindra point de dire toute ta vie en public, & lequel, à la façon d'un heraut, proclamera tout ce que tu fais rant de iour que de nuict, sans y comprendre tes actions du passé. Mais possible que ce seroit en vain qu'on vseroit enuers toy d'une liberté de paroles par vne certaine inuétion propre à esmouuoir: Car tu ne deviendras pas meilleur pour celà, non plus qu'un escarbot, à qui l'on deffendrait de se veautrer dans les fanges, contre sa coustume ordinaire: Et si ie ne pense pas qu'il y ayt personne qui ne sçache les choses que tu as autresfois faictes, & ce que tu commets indignement contre toy-mesme tout vieil que tu es. Tu n'es pas si en feurté, ny si mauuais garçon, qu'il te faille arracher \* la peau du lyon pour te faire paroistre un asne, si ce n'est possible que quelque Hyperboreen soit arriué n'aguères icy vers nous, & qu'il tienne en sorte des mœurs des Cumans, que t'aperceuant d'abord, il ne te reconnoisse pour le plus rioteux asne qu'on puisse trouver, sans auoir la patience de t'ouyr braire. Il y a ja long temps que j'ay fait le recit de tes affaires à un chacun, & tu t'es acquis plus de reputation que ne feirent oncques Arifras Sibarite, Miston, & ce Bastan de l'Isle de Chios, qui n'a rien ignoré. Si le faut-il dire pourtant, (bien qu'il pourra sembler à quelques-vns, que mes discours soient foibles & flestris,) de peur que ie sois estimé coupable d'estre ignorant de cecy. Mais il est besoin que nous appellions encores à nostre ayde quelqu'un des Prologues de Menander, sçauoir, Eleucus amy de Verité, & le Dieu de la Liberté, qui n'est pas des plus obscurs entre ceux qui montent sur l'eschaffaut. Il est bien vray que vous estes les seuls qui redoutez sa langue, & auxquels il est ennemy, parce qu'il sçait toutes choses, & recite en public tout ce qu'il a ouy dire de vous. Il nous obligeroit donc de beaucoup, s'il luy plaisoit d'entrer auant nous, & declarer aux auditeurs tout le discours de la fable. Sus donc, ô Eleucus, le plus excellent des Prologues & des Dieux, fay que tu monstres clairement, & persuades aux auditeurs que ce n'est en vain, ny pour t'acquerir de la hayne, ny

\* Allusion à une fable qu'a fait Esop de l'asne vestu de la peau du Lyon.

sans auoir parauant lauë les mains, que nous representons ce sub-  
 ject. Ce que nous en faisons, c'est tant pour venger quelque cho-  
 se priuë & particuliere, qu'afin de prendre en haine ( ce qui est  
 vne action publique ) cet homme que voicy pour sa malice & va-  
 nité. Apres que tu auras predict rout cecy, & parlé clairement, va-  
 t'en derechef à la bonne heure, & nous laisse faire le reste : Car  
 nous te voulons imiter, & estre repris en plusieurs choses, afin  
 que desormais aucun ne te puisse accuser, pour l'amour de la Ve-  
 rité, ou bien de la Liberté. Mais tu ne me recommanderas point  
 derechef à eux ; & si ne diras pas temerairement ce qui en est, veu  
 que ce n'est pas la raison qu'il t'aduienne de parler de choses si  
 meschantes, & detestables. Ce Sophiste & imposteur (dit desjà le  
 Prologue) vint vn iour en Olympe, pour reciter vne harangue es-  
 crite jà long temps parauant à ceux qui estoient arriuez à la so-  
 lemnité des jeux. L'argument de son escrit estoit tel, Qu'il fust  
 deffendu à Pythagore par les Atheniens de ne cōmuniquer avec  
 ceux, qui celebroident les festes \* d'Eleusine, comme barbare qu'il  
 estoit, & qui se disoit luy-mesme auoir esté long temps parauant  
 vn Euphorbe. Au demeurant sa harangue estoit faicte, comme  
 le <sup>c</sup> Geay d'Esope, recueillie & rapiecee de diuerses plumes estrā-  
 ges ; tellement qu'afin qu'on eust ceste opinion de luy, qu'il ne di-  
 soit rien qui fust vain & inutile, il pria tous ses familiers & ceux  
 de sa cognoissance, ( or est-il que c'estoit vn homme des plus an-  
 ciens, & bien versé en matiere de playdoirie ) qu'apres qu'il auroit  
 demandé quelque argument pour haranguer, vn chacun luy pro-  
 posast soudain Pythagore. Et parce que cestuy-cy estoit vn fort  
 mal-habile homme ; tant à plaider qu'à exprimer les gestes &  
 passions venerables, ramassant confusément les choses, qu'il  
 auoit jà de long temps conceuës, & practiquees en son esprit (ou-  
 tre qu'il s'estoit monstré fort impudent, & auoit tendu la main  
 pour entrer volontairement en lyce ) il auoit esmeu rous les assi-  
 stans à se rire de luy. Les vns iettans la veuë sur le vieillard,  
 donnoient bien à cognoistre, qu'il n'ignoroit pas que par son  
 moyen ceste ruse auoit esté tramee : Les autres recognoissans  
 les choses qu'on recitoit, ne cessoient de dire en escoutant que  
 tel & tel point estoit tiré des Sophistes, qui peu auant nostre tēps  
 s'estoient faits renommer pour leurs belles declamations. Cepen-  
 dant celuy-là mesme qui auoit escrit ceste harāgue, ne se pouuoit  
 tenir de rire : Aussi pourquoy ne se fut-il mocqué d'vne audace si

*\* qui se faisoient  
 en Eleusis villa  
 d'Attique. Voy  
 ce qui en disent  
 Onide 7. Met. &  
 Virg. 1. Georg.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

impudente, & si manifeste? Mais il aduint de fortune, qu'il se mit à chanter quelque lamentation de Pythagore: Dequoy s'appen-  
 ceuant ce mien Poëte, il vfa de ce Prouerbe ordinaire, *L'asne à la lyre*, & se mit à rire fort doucement: Toutesfois l'autre ne laissa pas d'y prendre garde. Et voilà d'où est venue ceste grande inimitié qui est entr'eux. Au commencement de l'an, & mesme le troisieme iour d'apres la grande Lune nouvelle, lors que les Romains, suiuant la coustume des anciens, font certaines prieres pour toute l'année, & celebrent des sacrifices, qui sont de l'institution du Roy Numa, estimans qu'à ce iour principalement les Dieux vacquent, & sont attentifs aux prieres. En ceste feste, di-jà, celuy qui rioit aux Olympies, ayant descouuert sous ce feint & supposé Pythagore cet execrable & arrogant estalleur de harangues d'autrui, qui ne faisoit qu'arriuer (car il cognoissoit exactement ses mœurs, sa meschante vie, ses excez dereiglez, ensemble ce qu'il faisoit d'ordinaire, & le forfait où il auoit esté surpris) il dit à quelqu'un de ses amis. Allons nous en ie vous prie, & fuyons ce mal-heureux spectacle: Il est à craindre que cet homme que nous auons rencontré le long du chemin ne change ceste agreable iournee en vn Apophrade: Ce qu'oyant ce Sophiste, il commença (comme barbare qu'il estoit, & ignorant de la langue Grecque) de se mocquer du mot Apophrade, & à son retour, il se vengea de cet homme-là, pour la ruse cy-deuant mentionnee disant à tous ceux qu'il treuuoit; Voyez-vous Apophras? Mais que veut dire ce mot? Est-ce quelque fruit, vne herbe, ou vn instrument? Ne le mange-t'on point, ou si on le boit? Qu'est-ce finalement qu'Apophrade? Car en bonne foy, ie ne pense pas l'auoir iamais ouy, & si ie n'entends pas bien ce qu'il dit? Voilà comment il pensoit auoir parlé fort rudement à l'encontre de cestuy-là; & se moquant de luy se rioit du mot Apophrade, sans s'aduiser, que ce disant il proferoit contre soy-mesme vn tesmoignage euident de son ignorance. C'a esté donc à son occasion, que celuy qui m'a icy enuoyé auant luy a escrit ceste harangue, pour monstrier q̄ ce braue Sophiste ignore les mots Grecs plus communs, & lesquels les valets mesme des boutiques scauent fort bien. Eleucus a parlé iusques icy. Quant à moy, qui viens maintenant pour représenter le reste de la fable, il m'appartient bien d'adjouster cecy à sa harangue, comme l'ayant appris de la \* table Delphique, scauoir quelles ont esté ses actions en ton pays, quels tes faits en la Palestine, en Egypte, en la Phenicie, en Syrie, en Grece, en Italie, & finalement

\* ou du trospied  
 d'Apollon.

lement ce que tu fais à present en Ephese. Toutes ces choses sont presque comme quelque Sommaire & chef de ceste tienne bestise, & le vray but de tes mœurs: Car, comme dit le Prouerbe, depuis qu'estant Troyen, tu as loüé les Tragediens, il est bien raisonnable que tu entendes tes propres mots. Toutesfois attends que j'aye premierement parlé d'Apophrade. Dy moy, au nom de \* Pandemus, de Genetillys, & de Cybelle, enquoy est-ce que le mot d'Apophrade te semble deuoit estre repris & digne de mocquerie? N'est-ce pas, parce qu'il n'est point propremēt Grec, mais introduict de quelque lieu par les Gaulois, Thraces, ou Scythes? D'où vient que cognoissant tout ce qui est Athenien, tu l'as soudain reietté & mis hors la ville des Grecs, comme à son de trompe, disant pour te mocquer de moy que ie parle en homme barbare, & d'une estrange façon; & mesme que ie passe outre les limites Attiques? Mais qu'y a-t'il encore qui soit si familier & domestiqué aux Atheniens, comme est ce mot icy, diront ceux qui sçauent mieux celà que toy? Tu me pourrois plustost prouuer qu'Erecteus, ou Cecrops seroient estrangers, vagabonds, ou nouveaux-venus entre les Atheniens, que me monstrier le mot d'Apophrade n'estre pas de la langue Attique? Car à dire le vray, il y a plusieurs choses que les Atheniens appellent de mesme façon que toutes les autres nations. Mais ils sont les seuls, qui nomment Apophras, vn iour noir, abominable, maudict, mal-heureux, & bref tout semblable à toy. Voilà donc ce que tu as appris en passant; sçauoir, la signification d'Apophrade; & qui est le iour qui s'appelle noir, lors que, ny le Magistrat ne delibere point des affaires publiques, ny les causes ne se plaident pas en iugement, ny les Sacrifices ne s'accomplissent point, & si l'on ne traite rien de ce qu'on a de coustume de faire pour vne bonne fin. Tels iours qu'on a remarquez & establis pour d'autres occasions, sont appelez Apophrades ou noirs. Et possible que ceux qui ont esté defaictz en quelque grande & dangereuse bataille, ont estimé que ces iours auxquels ils auoient receu de si grandes pertes deuoient estre tenus pour abominables, meschans, & mal-encontreux, à faire des choses legitimes & bonnes. Ainsi m'ayde Hercule, si celà n'est. Mais peut-estre que ce seroit vne chose inepte & mal conuenable à vn vieillard comme toy, d'estre desappris & derechef apprendre cecy, ne sçachant pas mesme les premiers principes, veu que si tu ne les ignorois, tu sçauois le tout. Tu es donc excusable, si tu ne sçais les preceptes, qui sont hors la voye commune

\* Calime rapporte que c'estoit le nom d'une femme de putain.

Qui ne sçait les principes d'une science il l'ignore tout à fait.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

& obscurs aux hommes priuez & grossiers. Il n'est pas en ta puissance de nommer autrement le iour noir qu'Apophrade, attendu que c'est icy le seul nom entre tous les autres, qui est le plus significatif. Pour ce qui est des mots anciens, les vns se peuuent bien vsurper, & les autres nenny; sçauoir, ceux qui ne sont pas en vsage, de peur de troubler l'ouye, & offenser les oreilles des escoutans. Par ainsi, bon-hôme, possible eussé-je failly vsant de tels mots en parlât à toy: Car il falloit se seruir des mots Paphlagoniës, Cappadociës, ou Ba&triens, si tu voulois entēdre ce qui se diroit, & prendre quelque plaisir à escouter. Mais i'estime qu'il est bien sceant de conuerſer & deuiser en langue Grecque avec les Grecs. Puis, comme c'est l'ordinaire des Atheniens de rechanger plusieurs choses en leur langage, ce nom icy leur est demeuré par ſucceſſiō de temps, entre les principaux, & a tousiours esté dit d'vn chacun en ceste meſme sorte. Je pourrois encore alleguer ceux qui parauant nous ont vsé de ce meſme mot, si ce n'est que ie te troublerois l'esprit, te mettant au deuant les mots incognus & estrangers des Poètes, Orateurs, & Historiens. Il n'est pas besoin que ie te die qui ſont ceux qui ont vsuré ce mot: car vn chacun le ſçait bien. Mais toy, au contraire, si tu me peux monſtrer quelqu'vn des anciens, qui n'ayt vsé de ce nom, tu ſeras esleué tout d'or, comme l'on dit, en Olympe. Que si quelque ancien ignore cecy, ie diray de luy qu'il ne me semble pas sçauoir qu'Athenes ſoit au pays d'Attique, Corinthe en l'Isthme, & Sparte au Peloponeſe. Il reſte donc que tu dies pour excuse, que tu cognois bien le mot d'Apophrade, mais que tu as repris mal à propos l'vsurpation qui en a esté faicte. Or çà, ie te veux encore reſpondre à cecy des choses raisonnables: Sois donc attentif, si tu ne fais peu de cas d'estre estimé tout à faict ignorant. Vn chacun ſçait, que les Anciens meſme ont proferé plusieurs tels discours auant nous à l'encontre de ceux qui estoient pour lors semblables à toy: Car il est vray-semblable, qu'il y en auoit auſſi quelques-vns abominables en mœurs, vilains, & d'vn meſchant courage: L'vn voulant injurier quelqu'vn l'appelloit d Brodequin, taxant par ceste comparaiſon ſa vie ambiguë, & auſſi inconstante, que ceste maniere de chaussure. Vn autre, Ennuyeux, & petulant, parce qu'il ſouloit mettre du deſordre aux assemblees par ſes harangues ſeditieuses; & derechef l'autre Hebdomadier, parce qu'ainſi que les enfans ont accouſtumé de jouer à la fin de la ſemaine, luy de meſme jouoit & rioit aux assemblees publiques,

*Divers brocards  
donnez à plu-  
sieurs.*

& se mocquoit des estudes, & actions serieuses du peuple. Ne me permettras-tu donc pas de comparer vn meschant homme, & confit en toute malice à vn iour noir & malencontreux? Car nous auons accoustumé nous mesmes de nous destourner à main droicte des boiteux, principalement si nous les rencontrons du matin: Et si quelqu'un sortant de sa maison apperçoit vn Eunuque, ou vn Singe, soudain il retire le pied, & s'en retourne; prenant ceste rencontre pour vne augure que ses affaires n'iront pas bien ce iour là. Si d'abord à portes ouuertes, à la premiere sortie, & au premier matin de toute l'année, quelqu'un void vn menestrier qui commette, & souffre des actions abominables, comme impudique, & effeminé; N'estimes-tu point qu'un tel homme ne fuye ce trompeur, ce parjure, ceste peste, cet enfer, ceste malice, & qu'il ne compare pas telles personnes à vn iour noir? Le voudrois bien sçauoir si tu n'es pas tel? Il me semble que tu ne le nieras aucunement, si tant est que ie connoisse bien ceste tienne force & grandeur de courage, parce que ta gloire ne souffre point de bresche, veu que ta reputation est cognüe par tout. Que si tu procedes au contraire, & te desaduouës pour tel, à qui feras tu croire ces choses? Ne fera-ce point à tes Citoyens? car c'est la raison qu'on commence par eux. Ils connoissent desà ta premiere enfance; par quel moyen tu te liuras toy-mesme entre les mains de ce meschant gend'arme, & comme tu as vescu vilainement avec luy t'accommodant à toutes ses volontez, iusques à permettre, comme dit le Prouerbe, qu'il mit bas le drapeau deschiré. Aussi se souuiennent-ils, comme de raison, des choses que tu as commises au Theatre, quand tu seruois les Basteleurs, & les Baladins, & desirois estre tenu pour quelque Chef menedanse.

Tout le monde  
est tesmoin des  
actions du  
meschant.

N'est-il pas vray, qu'aucun n'entroit au Theatre premier que toy, & que nul n'y racontoit pas tant seulement quel estoit le nom de la Comedie? Cependant tu paroissois en bon esquipage, ayant chauffé des fouliers d'or bien liez; & estant reuestu d'une robe royale, tu faisois qu'un chacun t'imitoit pour s'acquérir de la bien-veillance au theatre; Et si portant des couronnes, tu t'en retournois comblé des louanges & applaudissements d'un chacun. Mais tu es maintenant vn Aduocat, vn Sophiste & vn Harangueur. Tellement que s'il aduient que ceux-cy entendent quelquesfois telles choses de toy, ils iugeront vray-semblable ce qui

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

est dit en la Tragedie; sçauoir, que le Soleil & la ville de Thebes se montrent doublement. Ces mots courent tout incontinent par la bouche d'un chacun: N'est-ce point luy? Pourquoi? Comment donc? & ce qui s'en suit puis apres. Par ainsi tu fais fort bien de ce que tu ne les visites aucunement, & ne vas voir souuent ton pays, mais le fuy & euites volontiers; bien qu'il ne soit ny trop mauuais en Hyuer, ny trop fascheux en Esté: Outre que c'est bien la plus belle, & la plus grande cité de toutes celles de Phénicie. Mais quoy? Ce sont autant de lacs & de filets qu'on te dresse, que d'estre repris en la compagnie de ceux qui sçauent ces vieilles choses, & les ont imprimees en leur memoire. Toutesfois ie n'aduançe rien de parler ainsi, & c'est en vain que ie tiens ce discours: Car tu n'eus iamais crainte de personne; & qui pis est, les choses qui sont deshonestes d'elles-mesmes ne te semblent point telles. I'ay ouy dire encore, que tu as de grands moyens en ton pays; sçauoir, vne pauvre petite tournelle, laquelle estant comparee à ce tonneau du Cynopean, pourroit possible estre esgalee au Palais du grand Iupiter. Ie te iure qu'il n'est pas en ta puissance d'empescher en aucune maniere que tes Citoyens ne te croient pour l'homme du monde le plus detestable, & pour le general deshonneur de toute leur ville. Possible que les autres qui habitent en Syrie tesmoigneront le mesme de toy, si tu te vantes de n'auoir rien fait oncques de mauuais, ou qui soit digne de blasme. Par le Dieu Hercule, Antiochus a veu de ton ourrage, lors que tu ravis, meschant que tu es, cet Adolescent qui venoit de Tharse. Ce me seroit vn deshonneur de dire le reste; (si est-ce pourtant, qu'il y en a plusieurs qui le sçauent bien, & s'en souuiennent encores) car il n'estoit gueres loing de toy, & voyoit que tu estois à genoux avec l'autre que tu cognois bien, faisant tous deux ie ne sçay quoy, si tu n'as mis en oubly toutes choses. Quant aux Egyptiens, ils ne te cognoissent que trop. Souuienne toy qu'ils te receurent apres ce braue tournoy que tu eus en Scythie, d'où tu t'enfuyes pour les causes que i'ay dictes n'agueres; lors que les tailleurs te poursuiuoient, desquels ayant obtenu, ou plustost desrobbe des vestemens precieux, tu eus la passade, & de la prouision pour ton voyage. Alexandrie n'a pas vne moindre cognoissance de tes affaires; Et par le Dieu Iupiter, elle ne deuroit pas estre estimee la derniere en Antioche, si ce n'est entant que ta meschante vie y a esté plus manifeste, tes mesfaits plus desreiglez, ton nom mis en plus

grand credit, & sur tout le chef descouuert. Il ne s'en treuua qu'vn seul qui te creust, lors que tu nias d'auoir commis rien de tel; & il fut bon besoin pour toy, d'auoir pour dernier secours l'vn des principaux des Romains, de qui tu tirois pension; Tu me permettras de taire son nom, principalement à ceux qui le sçauent fort bien. Que sert-il de dire en ceste assemblee, tous les autres crimes par toy commis? Que si ie dis qu'il te surprit, gisant tout yure entre les genoux du bouteillier, que me respondras-tu? Pouuoit-il douter que tu ne fusses tel, voyant l'effect mesme deuant ses yeux? Ie ne le sçauois croire, ou bien il falloit qu'il fust tout à fait aueugle. Tous veirent assez qu'il en donna des indices apparens, & de courage, & de volonté, lors que soudain il se mit hors de son logis, & le purgea depuis apres ton depart, avec certaines expiations religieuses. I'obmets à dire, que l'Achaye, & l'Italie sont toutes pleines de tes impostures, & de ceste belle reputation qui s'en est ensuiuie, de laquelle ie suis vrayement bien joyeux. Pour les actes que tu commets maintenant dans Ephese, ie veux bien que tu croyes ceste verité, que ce seroit merueille, si ceux qui les sçauent ne s'en estonnoient point. Mais en bõne foy tu as appris encore cecy avec les femmes. Dy moy donc ie te prie, si c'est vne chose malseante d'appeller vn tel homme Apophrade? N'est-il pas vray, au nom de Iupiter, que tu nous as en outre voulu baiser à la bouche pour le mesme fait? Tu fais donc cecy avec vne insigne malice, principalement à l'endroit des hõmes à qui cela n'estoit aucunement cõuenable, tels que sont ceux de ta Secte, auxquels il suffisoit d'aperceuoir seulement les maux de ta bouche, les mots barbares, la rudesse de ta voix, ta parole indiscrete, confuse, & entieremẽt esloignee des Muses; Mais de te baiser encore sur celà, ô Hercule chasse-mal, destourne ce mal-heur bien loing: Car il vaudroit mieux voir vn aspic & vn vipere que toy? La morsure de ces serpens se pourroit guerir par l'ayde du medecin, mais quant à ton baiser venimeux, qui est celuy ie te prie qui auroit recours aux Temples ou aux autels? Où treuueroit-on le Dieu qui voulust exaucer sa priere? De combien de purgations & de fleuues, ou de lauements seroit-il besoin? Et neantmoins, bien que tu sois tel, & que tu ayes accoustumẽ de commettre de si grandes meschancetez, tu te mocques des autres, pour de simples noms, & de mots seulement. Quant à moy, ie te iure en bonne foy, que si i'ignorois le mot d'Apophrade, i'en aurois plustost honte

\* Allusion à la  
 costume qu'a-  
 moient les an-  
 ciens d'expi-  
 er par ceremonies  
 religieuses tout  
 mal. encontre de  
 leur maison.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

que de m'obstiner à nier de l'auoir dit. Il n'y a personne des nostres, qui t'ayt encores accusé de ce qu'on t'appelle *Bromologue*, *Tropomastlis*, ou vau-neant, *Risimetre*, ou enjoleur, *Athenion*, ou Athenipete, *Authoratin*, ou porte-fleur, *Sfendicixin*, ou attrayant des yeux, *Chiron-limaste*, ou tatte-mamelle. Va, que Mercure le Logiste te puisse perdre, ou desfaire mal-heureusement, meschant que tu es, avec ces tiens mots: Car, où est-ce que tu les treuues par escrit? Possible est-ce en vn coing à l'escart, ou dans le liure de quelqu'un de ces malotrus Poëtes, plus froids que Ialemus, & tous remplis d'ordures & d'araignees; ou finalement aux liures de Philenis, lesquels tu as si souuét aux mains, attendu que ce sont choses dignes de ta bouche, & de toy. Mais puis que j'ay fait mention de la langue, que dirois-tu ie te prie, si elle t'appelloit en iugement, (supposons que celà soit ainsi) & t'accusoit d'injures, ou, ce qui est vn peu plus modeste, de mespris, parlant à toy en ces termes: Tu t'attaques doncques à moy, meschant, qui t'ay reçu pauure & souffreteux, & n'ayant pas du pain pour mettre sous ta dent? O ingrat que tu es! Premièrement ie t'ay acquis de la reputation aux theatres, te faisant ores représenter Ninus, tantost Meliochus, & maintenant Achille: En outre, ie t'ay long temps nourry, te donnant l'inuention de monstrer aux enfans à assembler les lettres, ou les syllabes. Maintenant ie t'ay rendu tel qu'un Sophiste, t'esleuant à vn point de gloire qui ne t'appartenoit nullement. Tellement que ie ne sçay quelles reproches me viens-tu faire, & pourquoy tu me tiés à mespris, & m'enjoins des commandemens deshonestes & des seruices execrables? Ne te contentois-tu pas des meschantes actions qui se commettent de iour, sçauoir de mentir, se parjurer, proférer tant de sots & friuoles propos, & qui pis est de vomir ceste fange de mots? Il a fallu que tu ne m'ayes point donné de relasche, non pas mesme de nuit. Je suis la seule que tu souilles ainsi, & ie ne puis croire autrement que tu n'ayes delibéré d'vser de la langue, ny plus, ny moins que de la main, puis que tu me traites en estrangere, me remplis d'injures & de mespris, & si m'accables d'une infinité de maux. Mon office & principal ouurage c'est de parler, mais il est force aux autres parties d'endurer les choses ausquelles tu me contrains. D'où vient que ie souhaite mille fois le iour de l'auoir coupee comme \* Philomele, car les langues de ceux qui ont deuoré leurs propres enfans, me semblent plus heureuses que la mienne. Si la langue parloit à toy de ceste façon, prenant avec soy

\* Fille de Pandion Roy d'Athenes, à laquelle Terce Roy de Thrace coupa la langue apres l'auoir violée.

quelque propre voix, & appellât ta barbe comme son Aduocate; dy moy ie te prie, qu'est-ce que tu luy respondrois? Possible ce que n'agueres fut par toy dit à Glaucia, lors qu'il t'accusoit pour vn meschant acte commis, disant, que pour ce subject il s'estoit fait renommer & cognoistre à vn chacun en bien peu de temps. Mais dy moy, d'où il s'est acquis ceste grande reputation? Reçoit-il des gages pour ses harâgues? Toutefois il suffit d'estre remarqué en quelque façon que ce soit. Je pourrois rapporter icy plusieurs de ces appellations que tu as par tout acquises aux diuerses contrées, & ce dequoy ie m'estonne le plus, c'est de voir que tu as pris en si mauuaise part le mot Apophrade, & que pour ces autres nōs, tu ne t'es aucunemēt esmeu. Car il n'y a celuy qui ne sçache, qu'en la Syrie, tu as esté appellé Rose de Daphné, ainsi m'ayde Minerue, si ie n'ay hōte de dire pour quelle cause c'estoit, & ie suis d'aduis de le tenir secret tant qu'il me sera possible. En la Palestine tu fus furnōmé Picquant, à cause de la grande rudesse de ta barbe, parce qu'elle souloit poindre pēdant l'ouurage, car encore la faisois-tu tondre ou raser. C'est vne chose manifeste, qu'en Egypte tu fus appellé *Schinance*, où peu s'en fallut, dit-on, q̄ tu ne fusles suffoqué à la rencōtre d'vn certain nautōnier de ceux qui sont aux nauires marchâdes & aux pl<sup>o</sup> gros vaisseaux, lequel t'estouppa la bouche apres qu'il fut sur roy. Quât aux Atheniēs, ces bōnes gens ne t'ont point donē de noms obscurs, ains par l'adjonction d'vne syllabe, ils t'ont appellé pour Honoré, des-Honoré: Aussi ce nom nouveau & affecté t'appartenoit biē. En Italie, ô le nom heroïque, tu as esté dit Cyclope parce que quelquefois à la vieille mode, & suiuant les Poësies d'Homere, tu auois pourchassé de cōmettre ceste vilenie, que tous sçauent biē. N'est-il pas vray que tu gisois estendu de ton long, & yure, cōme vn secōd Polifeme, ayāt le pot au lait en main, & prest à faire le reste. Cependant l'adolefcent pris à iournee, ayant le pau dressé & fort aigu, t'attaquoit quasi cōme quelque Vlysse, afin de t'ostēr l'œil. *Il ne le toucha point, & sa lance par feinte*

*Donna tant seulement au menton vne atteinte.*

Car ie ne pense pas que ce soit chose absurde, puis que nous parlons de toy, de dire cecy vn peu plus froidement. Ne te souuiēt-il point, que pour lors tu contrefaisois le Cyclope, & tenant la bouche ouuerte tant que tu pouuois, tu souffrois que ta machoire fut par luy aueuglee. Et plustost, ainsi que Charybde, tu raschois d'engouler ce f Nul, ensemble les Nautonniers, & mesmes les cheuilles, & les voiles. Ce que tu faisois sans rougir de honte de-

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

uant ceux qui estoient là presents. Que si le lendemain quel-  
 qu'un te vouloit reprocher ceste tienne vilenie, tu prenois pour  
 excuse l'yurongnerie, & le vin. Puis donc, que tu es si opulent, &  
 comblé de si riches noms, ie m'estonne de ce que tu as honte de  
 celuy d'Apophrade? Dy-moy, par les Dieux, pourquoy est-ce que  
 plusieurs disent encore de toy, que tu Lesbiasnizes, & Fenicizes?  
 Ignores-tu la signification de ces mots, aussi bien que d'Apophra-  
 de, & les tiens-tu pour hōnorables? O ubien, cognois-tu ceux-cy,  
 comme t'estant coustumiers; & desaduouies Apophrade, qui t'est  
 seul incognu, puis que tu le mets hors du catalogue des nōs qui  
 ne conuiennent qu'à toy? O que ces reproches te sont bien deuës!  
 A quoy i'adjouste, que tu es cogneu aux compagnies des femmes  
 publiques, iusques dans les lieux plus secrets de leurs immondi-  
 ces. Car n'agueres comme tu eus pris la hardiessé de pourchasser  
 le mariage de la femme de Cyzice: ceste bonne ouuriere s'estant  
 bien enquisé du tout, Iamais, dit-elle, ie ne prendray vn homme,  
 qui a luy-mesme affaire d'homme: Et toutesfois estant en ceste  
 reputation, tu t'amuses aux mots, & te moques des autres. Tous  
 ne te peuuent pas faire les mesmes reproches; car qui seroit si au-  
 dacieux en paroles, de demander vn trident au lieu d'une espee,  
 contre trois adulteres? Il seroit beau voir, que Theopompe, plai-  
 dant pour trois chefs en iugement, se vantast d'auoir vaincū les  
 plus belles citez, avec vne harangue à trois poinctes; & derechef  
 d'auoir subiugué la Grece avec vn trident, & d'estre vn Cerbere  
 en discours? Il me souuient que n'agueres ayant allumé vn flam-  
 beau, tu cherchois quelque frere qui estoit mort, si ie ne me trom-  
 pe, & vne infinité d'autres choses, dont il n'est pas besoing de par-  
 ler autrement, excepté que ceux qui les entendirent, en firent de-  
 puis le recit. Il me semble qu'un certain riche, & deux pauures,  
 estoient ennemis ensemble. Or en parlant du riche, Il a tué, dis-tu,  
 l'un des pauures; Et ceux qui estoient là presents ne pouans se  
 tenir de rire, cōme ils en auoiēt du subject, corrigeant la faute par  
 toy commise: Non, non, dis-tu, il tua l'un de ces deux. Ie ne parle  
 point de ces vieux mots, tels que sont, *tremois*, pour trois mois,  
*l'impette*, pour tempeste, *ie volis*, pour dire ie volay, *ie repanche*, pour  
 ie respons, & semblables paroles, qui se voyent clairement dans  
 tes harangues. Ie ne touche point aussi aux actes, auxquels la ne-  
 cessité porte ton inclination, ô chere Adrastie! N'aye peur que ie  
 les reproche à personne, Car ce sont des fautes excusables, si quel-  
 qu'un poussé par la faim, ayant eu en garde quelque chose d'un  
 citoyen,

citoyen, fait serment de ne l'auoir point veu; ou bien s'il demande impudemment, & mesme mendie, rait, & desrobe à la façon des Gabelleurs. Tout cela n'est rien, veu qu'il n'y a point de mal de secouer le joug de la pauureté en quelque façon que ce soit. Mais ce qui me semble insupportable en cecy: c'est qu'estant pauure, tu despenses aux voluptez tout ce que tu acquiers par ceste tienne impudence. Que si tu veux, ie loueray encores vn acte que tu as pratiqué fort ciuilement, lors que sçachant fort bien l'art de Thisias, tu as fait par deux diuerses fois la besongne de \* Corax, ayant desrobé finement trente pieces d'or à ce vieil refueur, lequel se voyant deceu, paya pour le liure, & en faueur de Thisias, sept cents cinquante dragmes. Il n'y a point de doute, que ie te pourrois faire plusieurs semblables reproches, mais ie te pardonne volontiers; & me contente d'adjoüster cecy seulement à mon discours. Au reste, fais comme il te plaira, & ne laisses pas de t'accuser, te donnant garde qu'il n'est ny honneste, ny permis à ceux qui commettent telles choses d'inuoquer vne mesme Vesta, de boire à vn autre en signe d'amitié, ny de toucher, ou mettre la main en vne mesme fausse, & donner des baisers pour des mots; principalement à ceux qui r'ont fait la bouche noire, & vrayement Apophrade. Et puis que nous sommes venus maintenant aux remonstrances d'amitié; Cesse ie te prie, de parfumer & oindre de senteurs ces cheueux gris, & d'arracher avec de la poix ceux que tu sçais bien; car si quelque maladie te surprenoit, il faudroit guerir tout le corps. Maintenant puis que tu n'es point malade de ceste foiblesse, que te sert-il de rendre ces parties pures, polies, & sans poil, lesquelles il n'estoit pas seulement permis de regarder. Vne seule chose t'est restee, qui est vne marque de doctrine, & de grande sagesse en toy, c'est de grisonner, & ne plus noircir. Que cela te serue de couuerture à ta malice, & de restitution. Par ainsi pardonne, au nom de Iupiter, tant à cecy, qu'à ta barbe principalement, & ne la souille plus, comme tu fais. Que si tu ne t'en peux tenir, fais que ce soit seulement de nuit, & en secret: mais de iour oste-moy cela; car c'est vne action tout à fait brutale. Ne vois-tu point maintenant, qu'il eust mieux valu pour toy laisser la<sup>h</sup> Camarine sans la remuer, & ne te point mocquer de ce mot, qui te rendra toute ta vie Apophrade & noir? Desires-tu quelqu'autre chose de moy? Car n'aye peur que ie faille iamais. Ne sçais-tu point encore que tu a tiré le tout à toy, veu qu'il t'estoit conuenable, ô malotru macquereau, d'entrer en doute que

\* Ancien Rhetoricien. Voyez ce qu'en dit Cicéron Bruto.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

quelque homme velu, & cul noir, comme dit l'ancien Prouerbe, t'eut seulement regardé. Possible te riras-tu encore de ce que j'ay vſé des mots, *malotru*, & *macquereau*, comme ſi c'eſtoient des Enigmes, & des Griffons? Auffi les noms de tes ourages te ſont inco- gneus; tellement qu'il eſt permis à preſent de te faire ces repro- ches, ſi ce n'eſt que tu ayes acquis deſſà vne triple, ou quadruple Apophrade. Que ſi ie t'ay blaſmé, tu t'en dois accuſer toy-meſme, & te ſouuenir de ce dire d'Euripide:

*Le mauvais ſort eſt la ſin ordinaire  
De ces eſprits, qui contre tout deuoir  
Blasment autruy, ſeignans de ne ſçauoir  
Ce qu'il leur faut diſſimuler ou taire.*

### A N N O T A T I O N S.

a *Archilochus*.] Poëte Satyrique, né à la meſdiance. Ce fut luy, comme dit Lucian, qui ſe ceſte reſponce à vn certain qui l'auoit offenſé de parole: *Tu as pris la Cigalle par l'aile, c'eſt à dire, Tu r'attaques à vn homme qui ſçait mieux medire que toy: Car c'eſt le propre de cet infecte de crier d'vne eſtrange façon, principalement ſi l'on l'eſtreint par le bout de l'aile. Par ce Prouerbe, il nous eſt demonſtré, que c'eſt vn mauvais enemy qu'vn Poëte Satyrique.*

b *Parion*.] C'eſt à dire, de Paros, qui eſt l'vne des Iſles Cyclades en la mer Egée.

c *Gay d'Eſope*.] Celuy-là s'appelle propremēt Gay ou Corneille d'Eſope, par vne façon de parler Prouerbiale, qui faiſt la piſſe du bien d'autruy.

d *Brodequin*.] Nous liſons dans Xenophon, que Teramenes fut appellé *Brodequin*, par maniere de gaufferie.

e *Des Boiteux*.] Les Anciens nourris dès leur enfance à toutes ſuperſtitious, tenoient pour malencontre, ſi au matin ſortant de leur maiſon, ils reucontroient vn More, vn Eun- nuque, vn Boſſu, & autres telles perſonnes contrefaiſtes, que Tybere nomme dans Sue- tone, jollets de la Nature. Plutarque, <sup>1</sup> & Ammian Marcellin <sup>2</sup> en ont touché quelque choſe.

f *Nul*.] Polifeme dans Homere ayant l'œil creué par Vlyſſe, les autres Cyclopes accou- rent au bruit, & l'interrogeans du nom de celuy qui luy auoit faiſt cet outrage, il leur reſ- pond d'*vns*, c'eſt à dire, Nul. A quoy Lucian faiſt vne alluſion.

g *Femiceus*.] C'eſt à dire, tu r'adonnes à l'amour des enfans. Ceſte façon de parler eſt tirée del'infame paillardie des Pheniciens, qui eſtoient tous portez à ce vice. Plutarque <sup>4</sup> leur en donne le traict, & leur en faiſt de grandes reproches.

h *Camarine*.] C'eſt vn marescage en Sicile, ainſi dit d'vne ville qui porte le meſme nom; d'où la peſte s'eſtant iadis exalée, les habitans apprirent de la bouche de l'Oracle, que s'ils ne vouloient qu'vn mal-heur pire que celuy-là ne leur arriuaſt, ils n'euffent à y toucher en aucune façon. Mais il aduint qu'ayant purgé ceſte auge contre la volonté du Dieu, les ennemis aſſiegerent leur ville quelque temps apres, & les punirent du meſpris qu'ils auoient faiſt del'Oracle.

1 In Bruta.

2 Lib. 31.

3 Odyſſ. 9.

4 In vico Ca-  
ſari.

## D'VNE MAISON.

*Il ſouhaittoit  
d'vne maiſon  
bambouſſe, &c.*

ALEXANDRE deſirant de ſe baigner en <sup>a</sup> Cydne, comme il eut apperceu la clairté des ondes de ce fleuve, la beauté de ſon

fonds, son eau si doucement coulante, & sa fraischeur en temps d'Esté, il y prit vn si grād plaisir, qu'il est croyable, que s'il eut preueu la maladie que ce bain luy causa depuis, il n'eut sceu s'en abstenir facilement. Si quelqu'vn voyoit ceste maison, si grande, & spacieuse en son plan, si belle en sa forme, où le iour donne de toutes parts, si brillante en or, & en peintures, il ne souhaitteroit point d'y laisser vne harangue, pour te smoigner (s'il faisoit profession de telle estude) d'estre renomé au dedans, s'y faire cognoistre, & seruir de principale partie à l'embellissement d'icelle. Mais il n'y a point de doute, que soudain qu'il l'auroit vn peu plus diligemment contempee, il s'en iroit de là sans haranguer, aussi peu qu'vn muet, ou à l'imitation de quelqu'vn, qui par enuie auroit deliberé de se taire. Toutesfois, par le Dieu Hercule, ce ne seroit pas l'acte d'vn homme honneste, ou studieux, ny d'vn personnage espris de l'amour des plus belles choses, ains plustost vne grande bestise joincte à vne extrême ignorance, que de s'abstenir volontairement de si agreables actions, & s'en bannir soy-mesme, sans considerer qu'il n'y a pas vne mesme Loy establee aux ignorants, & aux doctes, sur le fait des spectacles. Il suffit tant seulement à ceux-là de voir ce qui est commun à tous, tourner les yeux à l'entour, regarder en haut, leuer la main, & prendre plaisir sans mot dire, de peur de proferer quelque traitt, qui ne soit aucunement conuenable, & digne de ce qu'on void. Mais quiconque, avec vn sain iugement & vn rare sçauoir, regardera les plus belles choses, ie pense qu'il ne se contentera pas d'imprimer seulement en la veuë ce qui est agreable, ou d'estre vn muet spectateur de ceste beauté, ains il taschera de tout son possible de s'y arrester, & enrichir la veuë avec vne harangue. Au reste, tel enrichissement ne se fonde pas du tout sur la loüange d'vn beau logis; car possible, qu'il eut esté bien-seant à cet adolescent Insulaire de regarder avec admiration la maison de Mene!aus, & de comparer l'or & l'yuoire d'icelle avec ce que le Ciel contient en soy de plus rare: comme s'il n'eut iamais rien veu de beau en terre, veu mesme qu'il pouuoit declarer le tout, & faire essay d'vne harangue ayant assemblé les plus braues: Ce qui pourroit estre aussi quelque partie de louange. Pour moy i'estime vrayement qu'vne belle maison est fort propre aux harangues publiques, & qu'il y fait bon discourir, par-ce qu'elle repete les mots petit à petit, ny plus ny moins que les antres, ou cauernes; respond à ce que l'on dit, dilate l'extremité des paroles, &

*propose ceste  
question, sçauoir,  
si elle peut seruir,  
ou plustost nuire  
à l'orateur qui  
harangue en  
icelle.*

*sçauoir si vne  
belle maison est  
propre aux harangues.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

s'arreste au bout de chascun mot; outre qu'elle a de coustume de faire, comme quelque docile Auditeur, remettant en memoire les choses qui ont esté dictes, & loüant celuy qui parle. Enquoy elle fait vn eschange, qui n'est pas ennemy des Muses; Ce qui aduint pareillement dans les cauernes, lesquelles par vne reuerberation de la voix à la partie opposite, resonnent les chansons des Bergers. Cependant les ignorants, & grossiers, pensent que ce soit quelque pucelle qui responde ainsi à ceux qui chantent, ou crient, laquelle habite au milieu des montagnes, & parle dans les creux des roches. Il me semble donc, que l'esprit de l'Orateur qui harangue dans vne belle maison, s'esleue plus haut pour la diuersité des objects qui se representent à la veüe; veu que fil faut ainsi dire, toute beauté se glisse par les yeux de l'esprit, qui met hors par-apres vne docte harangue, & bien composee. N'est-il pas vray que la veüe des armes surhaussa le courage d'Achille à l'encontre des Troyens; & que depuis que luy-mesme les eut endossées pour en faire essay, il fut animé, & comme attiré au desir de la guerre? De ceste mesme façon l'enuie de discourir se rallume par la beauté des lieux. Lors que Socrates se vouloit preparer à discourir, il s'en alloit à ce plan industrieux, où l'herbe est tousiours verdoyante, & où ruiselle vne claire fontaine, tout contre le fleuve Ilisse. Là il s'amusoit à deuiser avec son Phebras Myrrhynusien, & corrigeoit le parler de Lysias fils de Cephale: puis appelloit les Muses, & croyoit qu'elles se deussent rendre en ceste folitude, & l'ayder à la harangue qu'il s'estoit proposé de faire de l'amour. Ce vieillard mesme ne faisoit point de difficulté d'appeler les pucelles pour ouyr les augures des masles. Pourquoy donc n'estimerons-nous pas qu'elles doiuent venir icy sans estre appellees en vn si beau lieu? Or ce logis ne sera pas seulement à l'ombre, ou sous la beauté du plan, ny mesme en delaisant ces lieux de plaissance à Ilisse, la maison Royale, qui esclate tout en or, ne sera point comparable à ceste-cy: Car à dire le vray, toute l'admiration de celle-là consistoit en vne grande magnificence; mais il n'y auoit ny artifice, ny beauté, ny plaisir, ny commodité, ny correspondance de iuste proportion; & si elle n'estoit point embellie d'vn or distribué modestement de toutes pars, ains estoit vn spectacle entierement barbare, vne pure opulence, vne enuie aux regardans, & vne vanité à ceux qui la possedoient, sans qu'elle eut rien de loüable en elle. Et de fait, il n'y auoit point de raison de proportion de beauté; & ceux à

La folitude est  
le sejour des  
Muses.

qu'il elle appartenoit ne se soucioient point du plaisir, ains seulement qu'on la regardast avec estonnement, estimans chose indifferente qu'on la louïast ou non : Car les Barbares ne sont ny amateurs de l'honesté, ny conuoiteux des richesses. Or la beauté de ceste maison n'est pas vne vaine monstre mise sus, pour y représenter quelques jeux barbares, ou pour vne arrogance des Perles, & vne vanité Royale ; & si elle ne requiert point seulement vn pauvre spectateur, le iugement duquel ne s'attache pas simplement à la veüe, mais que quelque consideration & estime d'icelle ensuiue en mesme temps les paroles. Ce qui est de plus beau en ceste maison, c'est qu'elle donne entree au Soleil, & en mesme temps qu'elle le descouure, & le reçoit à portes ouuertes. Et c'est pour cela mesme, que les Anciens bastiffans leurs Temples, les ont situez vis à vis du Soleil Leuant. La longueur & largeur d'icelle se rapportent à la hauteur, avec vne iuste proportion : & les fenestres libres de tous costez ne reçoient aucun empeschement, & si sont appropriées à quelque saison de l'année que ce soit. Comment se pourroit-il donc faire que ces choses ne fussent agreables & dignes de grande louange ? Dauantage, il n'y a point d'ouillage comparable à sa couuerture, où toutesfois il n'y a rien d'affecté, ny qu'on puisse reprendre ; & l'or y correspond mediocrement, & sans aucune superfluité aux choses auxquelles il est approprié. Ainsi voyons-nous qu'il suffit à vne femme modeste, qui veut rendre sa beauté plus recommandable, d'auoir ou quelque petit carquant à l'entour du col, ou vne bague au doigt, ou des pendans d'oreille, ou bien quelque tresse liant sa cheuelure esparse : Ce qui luy donne autant de grace que fait la pourpre, le passément, ou la broderie à quelque vestement. Les paillardes tout au contraire, & principalement les plus rusées d'entr'elles ont accoustumé de faire leurs robes tout de pourpre, afin de suppler au defaut de leur beauté, par l'ornement interieur : Car elles croyent que leurs espaules en seront plus belles, si elles esclattent en or, & que la grosseur & inégalité du pied se couurira par le soulier doré, ou finalement que leur face aura plus de grace, & se rendra plus aymable, si elles luy donnent quelque lustre. Voilà quelles sont les ruses des courtisannes. Mais quant à la femme d'honneur, elle n'vse de l'or qu'entant qui luy suffit, & où il en est besoing, ne craignant de monstrier sa beauté, fut-elle toute nuë.

La beauté ne s'honore point par le fard.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Ainsi la couuerture de ceste maison, ou plustost son chef, n'a point d'autre beauté que soy-mesme, & est enrichy d'or, comme le ciel d'estoilles, qui brillent de nuict de toutes parts, & par certains interualles. Que si le Ciel estoit tout de feu, sans doute il nous sembleroit plustost espouventable que beau. On peut encore remarquer icy, que cet or n'est aucunement oisif, ou entremeslé simplement au reste de l'ouurage, à cause du plaisir, ains qu'il a ie ne sçay quel lustre fort agreable, & qui colore par sa rougeur toute la maison. Car quand la lumiere du iour se joint & s'entremesle avec l'or, ils font esclatter ie ne sçay quoy de commun ensemble, & descouurent vne double clairté rougissante. Voilà pour ce qui est du toit de ceste maison, où se voyent tant de magnificences, qu'elles auroient bon besoin de quelque Homere pour les louer, qui appellast ce lieu, ou vne haute tour, comme le logis d'Helene, ou le beau luisant, comme l'Olympe. I'obmets la rareté des pieces qui sont peintes sur les murailles, la beauté des couleurs, leur industrie, & variété. Ce que ie ne puis mieux cōparer qu'au Printemps, ou à quelque belle prairie, toute émaillee de fleurs, si ce n'est qu'elles se fanissent, se seichent, se changent, & que leur beauté se flestrit: Mais en ce logis, vn Printéps perpetuël y regne: C'est vn pré qui ne seiche iamais, & vne fleur eternelle. Qui ne prendroit plaisir à voir tant de belles singularitez, ou qui ne desireroit de discourir là dessus, outre son possible, veu que c'est chose du tout deshonneste d'estre surmonté de ce qui est apperceu par rusee. Les regards des beautez ont beaucoup de force, pour attirer non seulement les hommes, mais les bestes irraisonnables. Et pour moy, ie me fais accroire qu'un cheual courroit plus volontiers par vn champ mol & penchant, receuant doucement l'impression des pas, & fleschissant sous les pieds sans aucune resistãce: Car alors il iroit aussi viste que le vent, & s'abandonnant tout à fait à la vistesse, combattroit avec la beauté du champ. C'est ainsi que le Paon à l'entree du Printemps, mettant le pied dans vne prairie, où les fleurs paroissent plus aymables, plus fleurissantes, & belles tant en couleur qu'en esclat, commence à estaller ses plumes, les expose au Soleil, esleue sa queuë, & la rouiant à l'entour de soy-mesme, il fait voir l'émail & le Printemps de ses riches plumes à l'enuy des fleurs, qui semblent l'inuiter à ce deffy. Car on diroit à le voir ainsi piaffer, & se pennader, qu'il fait quelque monstre solemnelle de sa beauté; Et ce qui le rend encore plus admirable, c'est la variété de ses couleurs, qui s'enrichit aux rais du

*Le pouuoir  
d'une Beauté  
s'est d iulques  
aux choses in-  
sensibles.*

*Belle description  
du Paon.*

Soleil, & se transformant petit à petit reçoit de nouvelles formes de beauté, qui, comme des yeux ou des arcs celestes rayonnent au sommet de ses plumes. Et de fait l'œil est tout rauy d'admiration, quand il void que ces beaux ronds qui sembloient estre parauant d'airain paroissent tous d'or, soudain qu'il se panche tant soit peu: & que derechef, ce qui estoit bleu au Soleil, est chagé en verd, s'il se met à l'ombre, si variable est le changement, que l'ornement de ses plumes emprunte de la lumiere changeante. La mer aussi a celà de propre, que de prouoquer le desir quand elle est calme & bonace, comme vous le sçauéz bien vous mesmes, sans qu'il soit besoin d'en parler d'auantage. Et de verité si quelqu'un habite en terre ferme, bien loin de la mer, & est du tout inhabile à nauiger, il desire pourtant d'y aborder, & estre porté loing de terre iusques en haute mer, principalement s'il void le vent donner doucement dans les voiles, & les vaisseaux se glisser paisiblement sur les flots. Par où ie veux dire que la beauté de ceste maison est du tout propre à inuiter les Orateurs à discourir, & mesme à les rendre excellents en l'art de bien-dire. Aussi n'y suis-je pas entré pour autre subject que pour haranguer, y estant attiré par la beauté du lieu, comme par quelque Rhombe, ou Seréine. Et de plus ie me suis promis depuis que mes harangues, qui par le passé ont esté grossieres & mal composees, paroistront désormais plus belles & eloquentes; de mesme que si elles estoient vestuës d'une plus riche robbe. Mais voicy vn certain autre discours, qui n'est aucunement couïard, ains fort courageux, lequel en parlant semble vouloir interrompre, & refuter mes paroles. Car ie me suis aduisé qu'ayant mis fin à mon dire, il a maintenu que ie n'ay pas dit la verité, s'estonnant fort de ce que i'asseurois, qu'une maison embellie d'or & de peintures estoit plus propre à reciter & prononcer des harangues, attendu, disoit-il, que nous voyons le contraire. Mais, si bon vous semble, ceste mesme harangue arriuant icy parlera pour soy deuant vous, comme à ses Iuges, & vous monstrera de combien elle estime qu'une simple & laide maison est plus propre à haranguer qu'un beau & riche logis. Pour moy, ie n'ay que faire de parler deux fois d'une mesme chose; Vous auez ouy ce que i'en ay dict. Que ceste-cy discoure maintenant, si elle veut; car ie luy promets de l'escouter attentiuement, & de luy donner loisir de haranguer quelque peu de temps.

Hombres-Iuges, dit la Harangue, vous sçauéz que cet Aduo-

*Harangue pour prouuer que les*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*beaux lieux ne  
font pas propres  
pour haranguer,  
contre ce qu'il a  
dit cy-deuant.*

cat, qui a parlé n'agueres, a loué ceste maison en plusieurs manieres, & si l'a ornee par son langage: Mais quant à moy, tant s'en faut que ie la vueille reprendre ou blasmer, que mesme ie pense plustost qu'il m'est necessaire d'y adiouster les choses par luy delaissees. Car plus elle vous paroistra belle, d'autant plus ie la diray estre contraire à l'usage, & commodité de l'Orateur. Permettez-moy, ie vous prie, d'vser de ceste mesme comparaïson qu'il a rapportee des femmes, & des ornements d'icelles. Je dis donc que ceste piaffe ne sert de rien aux belles femmes, ains qu'au lieu d'apporter de l'esclat à leur beauté, elle leur est fort contraire, sçauoir lors que ceux qui les apperçoïuent fortuitement, sont estonnez de voir l'or & les pierreries, au lieu qu'ils deuroient louer en elles ou le teint, ou le visage, ou le col, ou les bras, ou les doigts. Mais laissans ces choses à part, ils ne prennent garde qu'aux Sardoniques, à l'Esmeraude, au carquan, & aux brasselets. D'où vient que telle femme a raison d'estre faschee se voyant ainsi mesprisee des regardans, qui ne se dōnent pas le loisir, ny le temps pour la louer à cause de ses ornements, mais ne la font que regarder en passant. Il me semble qu'il en aduient de mesme à celuy, lequel parmy tant de beaux ourages veut reciter vne harangue: Car tout ce qu'il dit, s'estouffe dans la magnificence des belles choses; outre qu'il est ensemble rauy & obscurcy, ny plus ny moins que si quelqu'un portant vn flambeau, le iettoit au milieu de quelque grand feu, ou s'il faisoit monstre d'vne fourmy pres d'un Chameau ou d'un Elephant. Dauantage, la voix de celuy qui harangue en vne maison qui retentit de toutes parts, se confond par la reuerberation & opposition du lieu: de mesme que le son d'vne trompette aupres d'vne fluste, si on les entonne ensemble, ou en vn mesme temps. Ainsi les beuglements des flots de la mer submergēt & accablent les paroles des Nautonniers, toutes les fois qu'ils veulent parler. Quant à ce que dit mon aduersaire, que la magnificence d'vne belle maison excite l'Orateur, & le rend plus gaillard, il me semble, ne luy desplaise, que la chose en va tout autrement, & que tout au contraire la diuersité des objects, estonne, espouente, & trouble la raison, & si la rend plus timide, pensant que ce soit la plus grande vilenie du monde qu'vne harangue n'apparoisse, ny belle, ny plaisante en vn lieu qui n'est point recreatif. Car c'est icy l'indice le plus manifeste de tous: De mesme que si quelqu'un ayant endossé vn riche harnois, prenoit la fuitte auant tous les autres, il se feroit mieux remarquer parce qu'il seroit reuestu de plus belles armures.

*La veüe a plus  
de force que  
l'ouye.*

armures. Et voilà ce qu'il me semble que cet Orateur respecta d'as Homere, lequel neantmoins eut bien peu d'esgard à la beauté, & plustost il contrefit luy-mesme vn homme du tout inhabile, afin que par apres l'excellence des propos & de la harangue fut plus admiree, faisant comparaison d'icelle avec la laideur, & deformité pretenduë. C'est vne chose encores entierement necessaire, que l'esprit de celuy qui parle soit occupé à regarder, & la faculté de penser renduë foible & languissante par le regard qui l'attirant à soy, ne luy permet de vacquer à la haranguë. D'où il s'ensuit que tel Orateur ne peut manquer de discourir, son esprit estant distrait par les louanges des choses qu'il void. Car i'obmets à dire que ceux-là mesme, qui sont là presens pour escouter, demeurent incontinent spectateurs, d'auditeurs qu'ils estoient parauant. Puis, celuy qui harague n'est ny vn<sup>d</sup> Demodochus, ny vn Femias, ny vn Tamiris, ny vn Amphion, ou bien vn Orphee, pour arracher les pensees de ceux-là, & les empescher de regarder; si ce n'est que quelqu'un fut entierement aueugle, ou venu expres en pleine nuit, afin d'escouter; comme fait d'ordinaire le Senat d'Athenes au carrefour de Mars. Car que la force des paroles soit trop petite pour combattre avec le regard, la fable des Sereines estant comparee à celle des Gorgones le peut facilement enseigner. Il est bien vray que celles-là allechoiët par l'harmonie de leurs voix ceux qui nauigeoient, & les detenoient quelque temps; tellemët qu'il leur estoit force de sejourner (bien qu'il se soit treuë quelque vn qui les ayt defices ayant bouché ses oreilles de cire.) Mais quant à la beauté des Gorgones, elle estoit si violente, & s'attachoit de telle sorte aux parties passibles de l'ame qu'elle rendoit soudain les regardans estōnez, & les faisoit deuenir muets. Outre que si nous croyons à la fable & au bruiët commun, ils estoient soudain transformez en pierres, au grand estonnement d'un chacun. Ce qui me fait conclurre, que la comparaison du Paon dōt il s'est seruy parauant, rend encore plus valable ma cause. Car sa beauté consiste au regard & non à la voix. Que si quelqu'un mettoit aupres de luy ou vn Rossignol, ou vn Cygne, & le faisoit chanter, luy opposant vn Paon, ie sçay assez que l'esprit s'arresteroit apres ce dernier, sans se soucier des tirades, ny des fredons, si grande semble estre la volupté qui se reçoit par les yeux. Que si vous voulez, ie vous ameneray vn homme fort docte, qui vous tesmoignera pour moy, que le plaisir de la veuë surpasse de beaucoup celuy de l'oreille. Holà, Huissier, appelle moy tout mainte-

Tous les membres de l'homme sont assoupis quand ils se laissent commander à ses passions.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

nant Herodote fils de Lixus d'Halicarnasse, qu'il vienne icy deposer deuant vous autres Messieurs, lesquels ie prie d'estre attentifs à ce qu'il dira en langue Ionique, cōme il a de coustume. Ceste harangue ne dit rien qui ne soit veritable, Messieurs les Iuges, & c'est à vous à croire tout ce qu'on vous dira sur cest' affaire, préférāt le regard à l'ouye: car les paroles sont moins dignes de foy que les yeux.

Entendez-vous ce que dit le tesmoing, Messieurs, & comme il attribüē le premier degré d'honneur au regard? Ce qu'il ne fait pas qu'à bon droit: Car les paroles sont aislees & s'esuanouissent quand elles sont proferees avec la chose mesme. Mais le plaisir de ce qu'on void à l'œil ne s'enfuit iamais, & attire à foy les yeux des regardans. Je vous laisse à penser maintenant, comme est-il possible qu'une maison si excellente, & si belle, ne soit entierement contraire à vne harāgue? Je ne veux point alleguer d'autre exemple, que celuy que ie viens de voir de vous autres, Messieurs les Iuges, lesquels pendant que nous discourons, auez regardé contremont au plancher, & admirans les peintures des murailles, vous estes esgarez d'un & d'autre costé, comme surpris d'un soudain estonnement. Vous estes excusables, si vous auez souffert quelque chose d'humain, voyans de si beaux & variables objects: Car la diligence de l'artifice, l'vtilité de l'Histoire, & l'Antiquité ont, à dire le vray, ie ne scay quelle vertu attractiue, & requierent des spectateurs qui soient bien resolus. Or à celle fin que vous n'ayez les yeux tournez de tous costez, ie vous despeindray ces portraits le micux qu'il me sera possible, & selon mon aduis, vous prendrez vn merueilleux plaisir à escouter les mesmes choses, lesquelles vous admirez à l'œil. Et peut-estre que pour ce sujet vous me louerez encore dauantage, me preferant à mon aduerfaire, parce que la monstre que ie vous produiray de ces merueilles, fera naistre en vous vn double contentement. Vous voyez, au reste, combien est difficile ceste entreprise, & combien il est mal-aysé de reduire en vn monceau tant d'images, sans aucunes couleurs, figures, ou lieux conuenables: Car la peinture des mots est de bien peu de consequence.

*Description de  
diuerses peintu-  
res.*

A main droicte en entrant, on void ce mal-ençontreux Ethio-pien, entremeslé à la fable Argolique; sçauoir, Persee qui desfaict le monstre marin, deliure Andromede, avec dessein de l'espouser peu apres, & l'emmener avec foy. Le Peintre semble l'auoir là mis hors du subject, & rant seulement pour tomber au vol qu'il prit

pour s'en aller chez les Gorgones. Cet ouurier qui que ce soit a exprimé au vif en vn petit coing de perspectiue, la honte de ceste pucelle: Car elle regarde du haut de la roche cet effroyable combat, l'audace amoureuse du ieune homme, & les yeux effroyables du monstre, herissé d'aiguillons hydeux à la veuë, & descourant à tous coups sa gueule beante. Cependant Persee luy monstra la Gorgonne de la main gauche, & de la droicte, il le frappe de son espee. La partie du corps de ceste cruelle beste, qui se descouure à Meduse, est soudain transmuée en pierre, tandis que Persee taille en pieces le reste, qui est encore animé. Apres ceste image, on void vn autre tableau, qui a de l'air du premier, & qui me semble emprunté par le Peintre, d'Euripide, ou de Sophocles. Ce sont deux ieunes hommes, compagnons & amys, sçauoir, Pylades de Phocce, & Oreste, lesquels estans tenus pour morts se cachent derriere le palais royal, y entrent secrettement, & tuent Egiste. Cependant<sup>e</sup> Clitemnestre gist morte sur vn lict, à demy nuë, & estenduë de son long, ayant à l'entour de soy tous ses domestiques qui lamentent l'issuë d'vn si enorme forfait. A voir les grimaces des vns, l'on diroit qu'ils crient, & que les autres espient de tous costez pour voir par où les meurtriers prédront la fuitte. Le Peintre a inuenté quelque chose d'honneste, quand il a esté question de montrer l'accomplissement de ce qui est illicite & meschant. Mais il fait que les adolescents s'arrestent principalement sur le meurtre de l'adultere. Là tout contre est depeint vn beau Dieu, & représenté par vn ieune homme qui a le visage riant. C'est<sup>f</sup> Branchus assis sur yne roche, lequel tient vn lievre en main, & se jouë à vn chien qui semble sauter contre luy; tandis que son pere Apollon, qui est là tout pres, se pisme de rire, & prend plaisir à tous les deux, sçauoir à l'enfant qui se jouë, & au chien qui semble sauter.

Outre cecy, Persee poursuit derechef les choses qui ont precedé la desfaiete du monstre marin; & en attaquant la Meduse luy trenche la teste. Il est sur le poinct d'auoir mis à fin vn si haut fait d'armes, lors que la Deesse Minerue le couure. Mais il n'a pas encore veu sur son bouclier l'image de la Gorgonne qui sert de supplice au regard. Au milieu de la muraille, tout contre la porte est la petite maison de Minerue, & la Deesse de marbre blanc; mais son vestement n'est pas Martial, ains tel que seroit celuy d'vne Deesse guerriere traictant la paix. En vn tableau de platte peinture est vne autre Minerue, qu'on void fuir deuant

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Vulcã qui en est amoureux, & de ceste poursuite naist & Eriethonius. Vne vieille peinture accompagne ceste-cy. C'est l'auugle <sup>b</sup> Orion, qui porte Cedalion, & luy monstre la voye qui conduit à la lumiere, tandis que le Soleil descourant ses beaux rayons luy redonne la veuë perduë, & que Vulcan regarde cet ouurage depuis Lemnos. Vlysse est representé d'un autre costé, contre-faisant le fol, pour n'aller au camp avec les Grecs; & les Ambassadeurs sont là qui l'attendent. Le Peintre n'a pas oublié d'y mettre les choses appartenantes à la dissimulation, sçauoir la charruë, les juments attelees, & l'ignorãce de ce qui se passoit. Toutes lesquelles ruses sont en fin descouuertes par l'enfant qu'on luy met au deuant. Car Palamedes fils de Nauplus s'apperçeuañt de ceste astuce, empoigne Telemachus, & mettant la main à l'espee faict semblant de le vouloir tuër. Que si l'un feint d'estre fol, l'autre contre-faict le courroucé. Cependant Vlysse retourne en son bon sens; & de peur qu'il a qu'on ne tuë son fils, l'amour de pere le denuë de toute ceste feintise, & le faict reuenir à soy. <sup>i</sup> Medee est là derriere depeinte; qui bruslant de jalousie, & d'enuie, iette la veuë sur ses petits; & l'on diroit à la voir, qu'elle trame quelque piteuse conspiration: Car elle tient desjà l'espee à la main; Mais ses miserables enfans sont là debout aupres d'elle, & sans rien sçauoir de ce qu'il leur doit aduenir, regardent tous pasmez le glaiue entre les mains de leur mere.

La faculté de l'ouye a vne force admirable pour es-mouuoir.

Ne voyez-vous point, Hommes-Iuges, comme le recit de ces Histoires attire l'oreille de l'Auditeur, destourne sa veuë de part & d'autre, & laisse là tout seul celuy qui harangue? l'ay bien voulu discourir de cecy, non afin que vous condamniez l'aduersaire, & le prenant en hayne le quittiez là tout seul avec ses harangues, comme vn personnage bien audacieux, de s'estre enuelopé temerairement parmy des choses si difficiles, mais plustost afin que vous luy seruiez de seconds en ce combat, & le fauorisant de tout vostre possible, escoutiez attënuement ce qu'il vous dira, la difficulté de la chose meurement considerée. Car de ceste façon vous ayant, non pour Iuges, mais pour deffenseurs, ce ne sera pas sans peine qu'on l'estimera indigne de la magnificence de ceste maison. Ne vous estonnez pas ie vous prie, si ie dis cecy, en faueur de mon aduersé partie, veu que ie cheris tant ceste maison, & ccluy qui harangue en icelle, que tout mon plus grand desir c'est qu'il soit loué & renommé d'un chacun.

## ANNOTATIONS.

a *Cydne.* ] Fleuve de Cilicie, plus memorable pour les secrettes proprieté de son eau, que pour sa large estenduë. Il prend sa source és plus proches fontaines, & ne se desborde jamais. Vitruue <sup>1</sup> dit, que les gourteux qui s'y baignent dedans, y treuvent vn grand alle-

1 *Lib. 8. c. 3.*

gement à leur mal : Ce qui est confirmé par l'experience qu'en fit le Poëte Cassius de Parme, comme il appert par l'Epistre qu'il en escriuit à Marc Antoine, dont il est fait mention dans Coelius. <sup>2</sup>

2 *Lib. 27.*

b *Lyfias.* ] Natif d'Athenes, & fils de Cephale. Il fut tenu pour l'vn des plus grands Orateurs de son temps, par le tesmoignage mesme de Ciceron. <sup>3</sup>

3 *In Bruto.*

c *Paon.* ] Lucian fait vne naïfue description de la beauté du Paon ; lors qu'à l'entree du Printemps il se mire dans vne prairie. Le sieur Du Bartas semble l'imiter quand il dict,

*Le Paon qui nauré du picqueron d'amour  
Vest faire piusard à sa Dame la Cour,  
Tasche estuller en rond les tresors de ses aïsses  
Peintures d'azur, marquestees d'estoilles,  
Rouant tout à l'entour d'un craquetant cerneau,  
Afin que son beau corps paroisse encor plus beau.*

d *Demodochus.* ] C'estoit vn jöiteur d'instruments, lequel Homere <sup>4</sup> introduit jöüant des

4 *Odys. 8.*

airs sur la lyre, au banquet d'Alcinous Roy des Feaces. e *Clytemnestre.* ] Fille de Tindaree, & de Leda, & femme d'Agamemnon, laquelle lors de la guerre de Troie s'estant renduë amoureuse d'Egiste, vesquit avec luy en toutes sortes de voluptez, & peu apres meit à mort son mary retournant de Troie, aydee de son rusien; ayant desleigné d'en faire autant à son fils Oreste, si sa sœur Electre n'eut empesché ce coup, enuoyant son frere au Roy Strophius pour le faire nourrir. Depuis, ce fut luy qui vangea la mort de son pere, par celle d'Agamemnon, & de Clytemnestre sa mere. Voy plus amplement ce qu'en disent Homere, <sup>5</sup> Senecque, <sup>6</sup> Euripide, <sup>7</sup> & Sophocles. <sup>8</sup>

5 *Odys. lib. 11.*6 *In Agamem.*7 *In Oreste.*8 *In Electra.*

f *Branchus.* ] Fils d'Apollon, qui luy donna la couronne, & la verge de Prothee, & depuis pour eternelle memoire on luy consacra vn Temple, qui fut dit de son nom Branchi-

g *Erichthonius.* ] Ou, Erichtheus Roy des Atheniens, né de la semence de Vulcan respanduë sur terre. La fable fait foy, que Vulcan ayant forgé des armes aux Dieux, Iupiter luy donna le choix de demander ce qu'il voudroit, luy jurant par la palu d'Enfer, que toutes choses luy seroient octroyees. Cestuy-cy donc le pria de luy donner en mariage Minerue; ce que Iupiter luy permit, s'y estant obligé par serment, apres auoir aduertey Minerue de ne point auoir affaire à luy, & de deffendre son honneur: Tellement qu'on tient, que comme Vulcan faisoit tous ses efforts pour en jouyr, il respendit la semence sur terre, d'où nasquit Erichthonius, avec des pieds de dragon. Ce fut le premier, dit Seruius, <sup>9</sup> lequel inuenta l'vsage des chariots, & ce pour cacher la deformité de ses pieds monstrueux.

9 *In lib. 3. Geor. 8ic.*

h *Orion.* ] Né de l'Vrine, & fils de Iupiter, de Neptune, & de Mercure. Il estoit si robuste, qu'il se vançoit qu'il n'y auoit aucune beste si farouche fut-elle, qui ne cedast à l'effort de son bras. Mais la terre ne pouuant supporter vne si grande insolence, fit naistre vn Scorpion qui le meit à mort. Quoy voyant Diane, qui l'auoit pour compagnon ordinaire en la chasse, elle le meit au rang des autres Constellations, prés du signe de Taurus. Il y en a qui racontent ceste fable tout autrement; & disent avec Lucian, qu'ayant esté priué de la veuë par Enopion, il s'en alla en l'Isle de Lemnos, où à l'ayde de Vulcan il recourra la veuë en regardant le Soleil Leuant. Les Nauronniers ont remarqué que ceste Planette est vn presage de beau temps, lors qu'elle luit, & de tempeste, si elle est enuelopee de brouillards.

i *Medee.* ] Fille d'Aeta Roy de Colchos, & de la Royne Ipsa. Ce fut elle, qui ayant pris la fuite avec Jason, s'en seruit comme d'un rusien, & en eut des enfans, lesquels elle meit tous à mort en la presence de leur pere. Voy Iustin, <sup>10</sup> & Diodore Sicilien. <sup>11</sup>

10 *Lib. 42.*11 *Lib. 5.*

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

## DE CEUX QUI ONT VESCV

LONG TEMPS.

*Le tiltre sert de  
Sommaire à tout  
ce Discours ; Et  
qui voudra voir  
cette matiere  
traictée au long,  
qu'il lise les Hi-  
storians tant  
Greco que La-  
tins, Et entr'au-  
tres les Vies de  
Plutarque.*

*Age de Nestor.*

*de Tiresias.*

IE te donne icy, Quintilius, vn excellent songe de ceux qui ont beaucoup vescu, selon qu'il m'a esté commandé: Vn songe, dis-je, que j'ay veu jà de long temps, & lequel ie racontay à mes amys le iour que tu fis nommer le plus ieune de tes enfans. Et parce qu'il m'estoit bien mal-aysé de comprendre l'aage de ces hommes que Dieu m'enjoignoit de te rapporter, ie priay les Dieux de te donner, & à toy, & à tes enfans vne longue & heureuse vie, estant bien certain que cecy seroit profitable tant à tout le monde en general, qu'à moy, & à tous mes amis en particulier. Et de verité, il m'a semblé d'abord que Dieu me presageoit quelque grand bon-heur, quand ie me suis mis à considerer qu'il estoit bien raisonnable que les Dieux me commandassent cecy, comme à l'homme du monde le plus enclin aux disciplines honnestes, afin que ie te fissé part de quelque docte Opuscule, tiré des arts liberaux. Puis donc que ceste iournee me semble fort commode à faire des dons pour les natiuitez, ie te dedie ceux lesquels nous treuons auoir vescu vn bel aage, avec vn sain entendement, & les forces du corps entieres. Or possible pourras-tu tirer vn double fruit de la lecture de ce Traicté: l'vn, que tu conceuras en ton ame vn certain ayse, & vne bonne esperance de viure long tēps: l'autre, que tu seras instruiēt à l'exemple de ceux qui sont paruenus à vne honorable vieillesse par leur bon regime de vie. Nestor le plus sage Prince des Grecs ( si nous croyōns au tesmoignage d'Homere qui le louē, tant pour les belles parties de son esprit, que pour les ornements de son corps ) prolongea sa vie iusques à l'aage de trois cents ans. Les Poētes Tragiques tesmoignent que le diuin Tiresias vescu six aages d'hommes. Et de fait il est croyable qu'vn homme consacré aux Dieux immortels comme luy, a peu viure vn si long temps, vsant d'vn modeste regime, par l'ayde duquel toutes les nations de la terre ont joyū d'vne longue vie. I'allegueray pour exemple de mon dire les sacrez Escriuains des Egyptiens, les Interpretes des Fables entre les Assyriens & Arabes, & les Brachmanes parmy les Indiens, tous lesquels ont vacqué fort exactemēt aux estudes de Philosophie. A quoy i'adjoyste

cette maniere d'hommes appelez Mages, qui sont dediez aux Dieux, & font profession de Prophetiser. Les Perles aussi, ensemble, les Parthes, Baëtriens, Chorasmsis, Saces, Medes, & plusieurs autres peuples Barbares doüez d'une belle disposition & habitude de corps prolongent leur vie, par le moyen de la Magie qu'ils exercent, jointe à vne honneste maniere de viure. Il est encore fait mention dans les Histoires de certaines nations qui vivent plus long temps que les autres, du nombre desquelles sont les Seres, qui ne meurent qu'apres trois cens ans. Les vns ont attribué la cause d'une si longue vie à la temperature de l'air, les autres à la nature de leur pays, & plusieurs à l'accoustumance de viure; adjoustans, que toutes ces nations ne boient iamais que de l'eau. Il n'y a celuy qui ne sçache bien que les Athotes vivent cēt & trente ans: que les Calideens vont plus outre que cent annees, & que pour voir plus clairement ils vsent de pain d'orge, comme d'une drogue, & d'un salutaire remede: Aussi est-il vray semblable que par cet antidote leurs sens sont rendus plus robustes, que ceux des autres hommes. Voilà pour ce qui est des nations que l'on dit viure plus long temps que les autres: les vnes pour la situation du pays, les autres pour la temperature de l'air, celles-cy pour l'habitude de viure, & celles-là pour les deux ensemble. Mais quant à moy, ie te veux monstrier que les hommes en tous lieux, & en quelque pays que ce soit vivent vn bel aage, & parviennent à vne honorable vieillesse, lors qu'ils vsent d'exercices conuenables, & propres à la santé. Apres auoir diuisé mon discours, ie te raconteray premierement les diuerses affectiōs des mortels, t'alleguant les exemples des grands Roys, & autres Chefs qui ont commandé aux peuples, l'vn desquels estât la mesme pieté, cōme doué d'une souueraine religion, & suiuant la plus accomplie maniere de viure, a cōblé son Empire d'une infinité de biens. De ceste façon ton esprit se monstrier plus attentif au naturel, & à la fortune des hommes de longue vie, tu pourras plus facilement esperer vne saine & longue vieillesse, à l'imitation de ces personnaiges. Numa Pompilius le plus heureux & religieux des Monarques Romains, vesquit enuiron huitante ans. Seruius Tullius prolongea sa vie iusques au mesme aage. Tarquin dernier Roy des Romains, estant confiné en exil s'enuieillit à Cunes où il paruint à l'aage de nonante ans, sans estre iamais trauaillé de la moindre indisposition. Ceux-cy que ie viens d'alleguer ont esté Roys des Romains, ausquels j'adjousteray encore les autres Roys, com-

*Roys qui ont  
vescu long  
temps.*

*Numa Pompil.  
Seruius Tull.  
Tarquin.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

blez de longues années, ensemble leurs exercices. Je coucheray aussi par escrit les Romains, & autres peuples de l'Italie, qui ont vescu longuement: Car il n'y a point de doute que ceux, qui pour balsmer nostre climat s'aydent de la seule histoire peuuent estre facilement refutez par des arguments probables. Tellement qu'il nous est loisible d'auoir vne meilleure esperance de jouyr quelque iour de nostre desir, & de paruenir à vne longue vieillesse qui domine en toute contree, & fait son sejour en tous lieux. L'Historien Herodote, & Anacreon Poëte Lyrique, tesmoignent qu'Aganthon Roy des Tartesiens a vescu cent cinquante ans; bien que cecy pourroit sembler vne fable à plusieurs. Agathocles tyran de Sicile mourut aagé de nonante cinq ans, comme Democares & Timee l'ont laissé par escrit. Hieron tyrán de Syracuse deceda de maladie en l'année nonante-deuxiesme de sa vie, & septantiesme de son regne, si nous croyons à ce qu'en disent Demetrius Calistian, & autres Historiens. Anthee Roy des Scythes, qui mourut au combat en la bataille qu'il eut avec Philippe, vesquit plus de nonante ans. Bardillus Roy des Illyriens, que l'on dit auoir combattu à cheual en la guerre qu'il mena contre Philippe, passa nonante ans. Teres Roy des Odrygiens, selon le tesmoignage de Theopompe prolongea son aage iusques à nonante & deux ans. Antigonus fils de Philippe le louche, Roy des Macedoniens combattant en Phrygie cõtre Seleucus, & Lyfimachus fut abbatu des coups qu'il reçeut, & finit ses iours aagé de huitante & vn an, comme le recontre Hierome qui fut à la guerre avec luy. Lyfimachus Roy de Macedone auoit atteint l'année huitantiesme, comme le tesmoigne le mesme Hierome, lors qu'il mourut au combat par luy entrepris contre Seleucus. Antigonus fils de Demetrius, & neueu d'Antigonus le Louche tint quarente quatre ans le Royaume des Macedoniens, & en vesquit huitante, selon que le rapporte Medius, & autres Historiographes. Antipater fils d'Iolas Prince fort puissant, & qui sauua plusieurs Roys de Macedone sortit de ceste vie aagé de huitante ans. Ptolomee fils de Lagus, le plus heureux de tous les Roys de son temps regna sur l'Egypte en l'aage de quatre-vingts ans. Et il viuoit encore lors que deux ans auant qu'il mourut, il donna l'Empire à son fils Ptolomee, qui fut surnommé depuis Philadelphie, & qui reçeut le Royaume paternel de ses propres freres. Philaterus, lequel bien qu'Eunuque erigea le pays des Troyens en principauté, & en fut luy-mesme chef, auoit atteint l'an huitantiesme de sa vie quand il deceda.

*Aganthon,*

*Agathocles,*

*Hieron,*

*Anthee,*

*Bardillus,*

*Teres,*

*Antigonus,*

*Lyfimachus,*

*Antigonus s.*

*Antipater,*

*Ptolomee,*

*Philaterus,*

il deceda. *Attalus,* Attalus surnommé Philadelphie Roy des Troyens, veis lequel Scipion Empereur des Romains s'en alla, mourut aagé de huitante-deux ans. *Mithridates,* Mithridates Roy du Pont surnomé Ctistus, fuyant Antigonus le Louche laissa la vie au Royaume du Pont, ayant vescu huitante quatre ans, ainsi que Hierome, & autres Historiographes l'ont laissé par escrit. *Ariarathus,* Ariarathus Roy des Capadociens, comme l'affirme le mesme Hierome, vesquit huitante deux ans: Et il n'y a point de doute qu'il eust peu paruenir à vn plus grand aage, s'il n'eust esté fait prisonnier en la bataille cõtre Perdicas, & pendu à vn gibet. Le grand *Cyrus,* Cyrus Roy des Perfes, si nous croyons aux Histoires des Persans, & des Assyriens, (auesquelles se rapporte le dire d'Onesicrites, qui a fait vn recueil des exploits heroïques d'Alexandre le Grand) ayant atteint l'aage de cent ans, demanda à voir ses amys; & comme il eut veu que plusieurs d'entr'eux auoient esté mis à mort par son fils Cambyfes, & aucuns mesmes par son commandement, estant en partie diffamé pour la cruauté de son fils, & en partie s'accusant soy-mesme, comme violateur de Iustice & des loix, il finit sa vie accablé d'vn extreme regret. *Artaxerxes,* Artaxerxes, à l'encontre duquel son frere Cyrus mena vne grosse armee, ayant acquis le surnom de Memnon, & l'Empire des Perfes, mourut de maladie aagé de huitante-six ans, ou, comme escrit Dinon, de nonante quatre. *Artaxerxes,* L'autre Artaxerxes Roy des Perfes, lequel Isidore Carasene, Historien, raconte auoir regné de la memoire de ses peres, fut assassiné par les embusches de son frere Gofetres, apres auoir vescu nonante trois ans. *Synaribocles,* Synaribocles Roy des Partyens ayant ja nonante ans, fut rappelé d'exil par les Sacoraces Scythés, & si regna depuis sept ans. *Tygranes,* Tygranes Roy des Armeniens, contre lequel Luculle eut de grandes guerres, fut atteint d'vne maladie mortelle à l'aage de huitante cinq ans. *Hispasin,* Hispasin Roy des Caracenes, & des contrees limitrophes à la mer rouge, vesquit huitante cinq ans. *Terce,* Teree troisieme Roy de ces nations apres Hispasin, finit ses iours de maladie à nonante deux ans. *Artabas,* Artabas septiesme Roy des Caracenes apres Gyree, estant rappelé d'exil par les Parthes regna huitante six ans. *Mnascyr,* Mnascyr Roy des Parthes, & *Mnasinisse,* Mnasinisse Roy de Mauritanie vesquirent, l'vn nonante six ans, & l'autre nonante. *Asander,* Asander proclamé Roy du Bosphore en la place d'Euarchus par le diuin Auguste fut au monde nonante deux ans. C'estoit vn Prince qui ne cedoit à homme quelconque tant aux combats de pied que de cheual. Il se laissa mourir de faim, cõme il s'apperçent que Scri-

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Goëfus.*

bon auoit le maniement des affaires de guerre. Isidore rapporte, que Goëfus tint le Royaume de Caracene du temps que Manno regnoit sur les Arabes, & qu'il deceda finalement, de maladie âgé de cent & quinze ans. Par où il appert que nos predecesseurs ont laissé par escrit, qu'auant nostre memoire, il y a eu plusieurs Roys de memorable vieillesse. A ceux-cy i'adjoûte les Philosophes, & ceux qui se sont faitz renommer par leur esprit & rare sçauoir, lesquels ayans eu quelque soin de leur personne sont paruenus à vne honorable vieillesse.

*Philosophes qui ont vescu long temps.*

*Democrite,  
Xenophile,*

*Solon,  
Tales,  
Pittacus,  
Zenon,*

*Cleanthe,*

*Xenophon,  
Xenocrates,  
Carineas,*

*Chryssippe,  
Diogenes,  
Posidon,*

*Eritolaüs,  
Platon,*

*Athenodor,*

*Nestor.*

*Xenophon.*

Nous traicterons donc maintenant de ceux, l'âge desquels les faitz remarquer dans les liures, & premierement des Philosophes. Democrite Abderois se laissa mourir de faim au bout de cent & quatre ans. Aristoxene tesmoigne que le Musicien Xenophile, grand amateur de la Philosophie de Pythagore, prolongea sa vie dans Athenes plus de cent & cinq ans. Solon, Tales, & Pittacus, qui furent mis au rang des sept Sages, vesquirent chacü cent ans, & Zenon Prince de la Philosophie Stoïque, nonante huiët. L'on tient que comme cestuy-cy s'en alloit vn iour en vne assemblée, ayant choppé du pied contre vn caillou, *Pourquoy m'appelles-tu*, s'escria-t'il, & retourné qu'il fut en son logis, il se laissa mourir de faim. Cleanthe, disciple & successeur de Zenon fut faisi d'vne petite tumeur aux lèvres âgé d'environ nonante ans, & comme il estoit sur le point de se faire mourir de faim, quelques lettres de ses amys luy estant venuës, il demanda soudain à manger, & apres les auoir leuës il s'abstint derechef de viandes, & s'en alla de ceste vie. Xenophon fils de Dexin, disciple du Physicien Anhelaiüs vesquit nonante vn an. Xenocrates auditeur de Platon huiëtante-quatre. Carineas fondateur de la nouvelle Academie huiëtante-cinq. Chryssippe huiëtante & vn. Diogenes Seleucus, Tigrien, Philosophe de la secte Stoïque, huiëtante-huiët. Posidon Appameen natif de Syrie, Philosophe de Rhodes, & Historien huiëtante quatre. Eritolaüs Peripateticien plus de huiëtante deux. Platon le plus saint des Philosophes huiëtante-vn, & Athenodor Sandon de Tharse, Precepteur de Cesar Auguste (par les prieres duquel la Cité de Tharse fut affranchie des tributs) huiëtante deux ans. D'où vient que le peuple de Tharse luy defere encore tous les ans des honneurs solennels comme à vn Herôs. Nestor le Stoïque, qui estoit aussi venu de Tharse pour estre Precepteur de Tibere Cesar, nonante deux, & Xenophon fils de Grillus, plus de nonante. Or ceux-cy ont tous esté de grands Philosophes.

Quant aux Historiographes, Ctesibius aagé de cent vingt-quatre ans, mourut en se pourmenant, comme le raconte Apollodore en ses Croniques. Hierosme ayant fuiuy les guerres, où il fut accablé de diuers trauaux, & navré de plusieurs playes, vesquit cent & quatre ans, comme le rapporte Agatarchis au neufiesme liure de l'Histoire d'Asie; & ce qui fut le plus admirable en luy, c'est qu'il ne s'extrauagua iamais en ses discours durât les symptomes de sa maladie. Ellanice Lesbien, & Pherecides Syrien, vesquirent tous deux huitante-cinq ans; & Timee Toromenide nonante-six. Aristobule Cassandree veid la nonantiesme de ses annees, & commença d'escrire son Histoire en l'aage de huitante-quatre ans, ce que luy-mesme tesmoigne au commencement de son œuure. Polybe fils de Lycort Megapolitain se laissa cheoir de son cheual en bas, en retournant des champs, & mourut de ceste cheute en l'an huitante-deux. Hipstras Amycene, grand Historien, & homme versé aux plus belles disciplines, paruint à nonante-deux ans: Et entr'autres Orateurs Gorgias, lequel quelques-uns nomment Sophiste, finit sa vie par la faim, estant sur les cent & huit ans. On tient, qu'interrogé de la cause d'une si longue vieillesse, & d'une si vigoureuse disposition en tous ses sentimens, il ne fit point d'autre responce, sinon, *Qu'il n'auoit iamais hanté les festins des autres.* Isocrates fit son Panegyre en l'aage de nonante-six ans; & depuis au nonante-neufiesme, ayant eu nouvelles que les Atheniens auoient esté surmontez en la bataille qui se donna par Philippes aupres de Cheronee, il recita ces vers d'Euripide en s'escriant, & les rapportant à soy-mesme,

*Cadmus ayant quitté les murs de toutes parts,*

*Qui seruent à Sidon d'inuincibles ramparts.*

A quoy il adjousta qu'en bref toute la Grece seroit faicte esclau, & ce disant, il mourut. Apollodore Orateur Troyen, Precepteur de Cesar Auguste, qui fut mis depuis au nombre des Dieux, & lequel l'esleua aux bonnes lettres avec Athenodore, vesquit tout autant d'annees que cet Athenodore, sçauoir huitante-deux: & Potamon fameux Orateur nonante. Sophocles Poëte Tragique, fut estranglé en l'aage de nonante-cinq ans, comme il auoit vn pepin de raisin. Cestuy-cy estant tiré en Iustice par son fils Iofante, sur la fin de ses iours, & accusé de folie, il recita tout du long aux Iuges Oedippe Colonne, ( manifestant par ceste fable qu'il estoit de sens rassis ) ce qu'entendans les Iuges, ils admirerent son bel esprit, & condamnerent son fils de folie.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

*Cratin*

*Philemon,*

*Epicarmon,  
Anacreon,  
Stesicor,  
Symonides.*

*Grammairiens  
qui ont vesçu  
long temps.  
Erasothenes.*

*Legislateurs qui  
ont vesçu long  
temps.  
Lycurgue.*

Cratin Poëte Comique vesquit nonante sept ans, & sur la fin de sa vie, comme il eut enseigné la fable Pityne, & fut demeuré vainqueur, il mourut tost apres. Philemon le Comique estant aagé de nonante sept ans, comme il se repositoit sur vn petit liçt, ayant veu fortuitement vn asne qui deuoroit des figues, qu'on auoit preparees pour luy, il fit appeller son seruiteur, & luy commandant de donner à boire à l'asne, il se mit si fort à rire qu'il en fut suffoqué. Epicarmon Poëte Comique vesquit pareillement nonante-sept ans. Anacreon huiçtante cinq. Stesicor tout autant, & Symonides Cius plus de nonante. Mais de tous les Grammairiens Erasothene Syrenien, fils d'Aglaus, qu'on pourroit à bon droit appeller non seulement Grammairien, mais aussi Philosophe, & Geometrien, fut le seul qui vesquit huiçtate deux ans. Lycurgue Legislateur des Lacedemoniens, paruint à l'aage de huiçtante cinq ans. Voilà sommairement l'aage de tout autant de Roys, & d'hômes de lettres, que i'en ay peu recueillir à present. Et parce que ie t'ay promis, amy Quintilius, de coucher aussi par escrit quelques-vns des vieux Romains, & des Italiens qui ont atteint à vne honorable vieillesse, ie t'en feray le recit, Dieu aydant en vn autre liure.

## LOVANGE DE LA PATRIE.

**C'**EST vne verité que tout le monde, & mesme le populaire, aduouë, qu'il n'y a rien plus doux, ny par consequent plus agreable que la patrie: Et de fait de toutes les choses il ne s'en treuue point de plus diuine que ceste-cy. Tout ce que les hômes estiment plein de quelque diuinité & digne d'honneur emprunte sa premiere gloire de la patrie, laquelle nous a mis au monde, esleuez & nourris. Il y en a plusieurs qui admirent la grandeur & la splendeur des villes, & quelques-vns les somptueux appareils de diuers instruments des artisans: Mais tous en general sont portez d'vne inclination naturelle à aymer leur pays. Tellement qu'il n'y a celuy si puissant soit il, qui se laisse repaistre de telle sorte de plaisir & agreable spectacle des choses estrangeres, que l'excez de la merueille d'icelles luy fasse oublier son propre pays. Qui conque donc se vante d'estre citoyen d'vne ville fameuse, celuy-là ne me semble point ignorer quelle gloire il faut deferer à la patrie, le nom de laquelle est par moy particulieremēt reueré: Aussi

*Il n'y a point  
d'air plus cal-  
me, ny de cli-  
mat plus mo-  
deré que celuy  
de nostre pa-  
trie.*

voy je bien qu'il est necessaire à celuy qui veut comparer les Citez  
 entr'elles d'examiner exactement la grandeur de chacune, pren-  
 dre garde à sa beauté, & considerer l'affluence des marchandises,  
 des commerces, & du trafic qui s'y exerce. Au reste, s'il faut faire  
 eslection des villes, il ne se treuera personne qui en vueille choi-  
 sir vne plus belle que sa patrie, ains il nombrera son pays mesme  
 entre ses principaux souhaits, & le dira semblable aux villes les  
 mieux peuples, & plus heureuses, osant bien le preferer à toutes  
 les autres. Les bons & legitimes enfans en font de mesme, ensem-  
 ble les peres qui n'ont point d'inclination à la malice: Car vn ado-  
 lescent nay de bon lieu ne preferera personne à son pere en ma-  
 tiere d'honneur, ny le pere mesprisant son fils n'embrassera iamais  
 d'autre ieune homme par vne affection paternelle. L'experience  
 nous apprend que les peres, qui sont inferieurs à cecy en degré  
 d'amour contribuent neantmoins volontairement autant d'affec-  
 tion à ceux qui sont engendrez d'eux, afin qu'ils soient, & hon-  
 nestes en mœurs, & esleuez aux plus belles charges, & qu'ils appa-  
 roissent à tous bien instruits, & douez par leur labeur d'vne sin-  
 guliere vertu. Celuy qui n'vse point de cé iugement enuers son  
 enfant, ne semble pas auoir en façon quelconque les yeux de pere:  
 Par ainsi le nom de la Patrie est le premier, & le plus familier, de  
 tous: Car il n'y a rien qui nous soit plus naturel & commun que  
 nostre mere. Que si quelqu'vn defere à son pere l'honneur qui  
 luy est deub, ainsi que la loy, & la nature le commandent, celuy-là  
 doit en mesme temps attribuer vn hōneur souuerain au pays, veu  
 qu'à dire le vray le pere est vne propre possession du pays, ensem-  
 ble l'ayeul, & tous ceux qui sont de mesme lignee. Je diray bien  
 dauantage, c'est que le nom de la Patrie s'estend iusques aux Dieux  
 paternels, lesquels s'esioüissent du bien de leur naissance, & tien-  
 nent l'œil, comme de raison, aux affaires du monde, estimans que  
 toute la terre vniuerselle, & tout l'Ocean soit leur possession; Et  
 neantmoins il n'y a celuy d'entr'eux, qui ne preferer son pays à  
 toutes les autres villes, bien qu'elles soient plus fleurissantes. Da-  
 uantage les Citez que l'on dit estre le pays des Dieux, sont plus  
 honnorees que les autres, & les Isles de leur naissance, ou de leur  
 nourriture, sont estimees dignes d'vne particuliere louange. Les  
 Sacrifices aussi sont plus agreables aux Souuerains, lesquels vn  
 chacun offre, & porte en leurs lieux domestiques. Je dis donc  
 maintenant, que si le nom du pays est en si grande estime enuers  
 les Dieux, à plus forte raison le doit-il estre enuers les hommes:

Les grands  
 homes s'hon-  
 norent par le  
 lieu de leur  
 naissance.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Car il n'y a point de doute qu'un chacun de nous a veu premierement en son pays ceste agreable lumiere du Soleil, ny plus ny moins que si c'estoit un Dieu, laquelle bien que commune à toute nation, est neantmoins estimee estre paternelle à chacun en particulier; parce qu'au premier instant de sa vie, il descouvre ceste torche ou lampe doree: En outre un chacun commence à former sa voix en son pays, apprend la langue de sa nation avec un aymable begayement, & y cognoist les Dieux tutelaires. Or s'il s'en treuve quelqu'un, qui ayt besoin de l'ayde d'un autre pour apprendre des choses plus grandes, il est neantmoins redevable de telles disciplines à sa patrie, & luy en doit sçauoir bon gré: Car il n'eust iamais appris le nom de sa ville, si par le labour & l'industrie de son pays, il n'eut cognu qu'il y auoit des villes. Et pour moy ie tiens que les hommes ne s'acquierent point la cognoissance des plus beaux arts pour autre subject, si ce n'est afin qu'ils ne fassent aucun des-honneur à leur patrie, & se rendent eux-mesmes plus necessaires à icelle. A quoy i'adjouste qu'on ne possede point de richesses, que pour en faire part à autruy, afin que par des communs fraiz & despens nous soulagions la pauuete du pays: aussi est-ce la raison qu'apres auoir receu de si grands biens-faits nous ne soyons point ingrats. Si c'est vne chose iuste de recognostre celuy, duquel nous auons receu particulièrement quelque bien: à combien plus forte raison sommes nous obligez enuers nostre pays, veu qu'il est tres-manifeste, qu'il y a des loix establies aux Citez sur la pauuete du pays. Or il est raisonnable, d'estimer que la patrie est la mere commune de tous, & qu'elle merite bien d'estre recogneuë tant pour les biens-faits de la nourriture, que pour les decrets de ses loix. Au demeurant il ne s'est iamais treuë aucun, si mescognoissant enuers son pays, que passant son aage en vne autre Republique, il ayt perdu le souuenir du respect deub à sa patrie. Ceux-là mesme qui viuent en vne cõtree estrangere agitez de plusieurs trauerfes, tesmoignent souuent que le pays est la plus excellente chose de routes. Ie veux bien qu'on sçache que les heureux esprits, quoy que toutes choses leur succedent à souhaiçt, & qu'ils passent leur vie avec un comble de contentements, s'estiment neantmoins estre fort indigens, s'ils ne se tiennent dans les bornes de leur patrie, & s'il faut qu'ils s'habitent aux champs: Car ils impudent à deshonneur de viure en vne terre estrangere. Nous voyons aussi

Le respect que nous deuons porter à nostre patrie nous sert de flammeche à l'honneur.

que ceux qui pendant les années qu'ils ont passées hors de leur pays, se sont acquis quelque peu de gloire, ou de richesses, possessions, dignitez, & autres tels témoignages de leur doctrine, accourent tous à la foule au torroir paternel, comme s'ils ne pouvoient faire preuve des biens acquis ailleurs qu'en leur propre pays, pour y jouyr d'une parfaite louange. C'est vne verité trop certaine, que chacun recherche son pays avec autant d'ardeur qu'il a esté iugé capable de plus grande chose par les estrangers. Tellement que la patrie est également desirable, & aymable aux ieunes. Mais quant aux hommes cassez de vicillesse, ils sont d'autant plus zelez à leur patrie, qu'ils deuantent en prudence les ieunes: d'où vient qu'il n'y a point de vieillard, qui ne desire de laisser sa vie en depost au lieu de sa natiuité, afin qu'il se despoille de son corps, & le rende tributaire au mesme lieu où il a commencé de viure, pour estre enseuely en sa terre nourriciere, & estimé digne de reposer au cercueil de ses deuançiers. Car sans doute c'est vne chose qui semble fort amere à vn chacun de viure hors de son pays, & de se reduire en cendres apres sa mort en vne contree estrangere. Ceste affection naturelle enuers le pays ne se peut mieux apprendre que par la bouche de ceux qui sont exilez de leur patrie, principalement s'ils sont citoyens legitimes, veu que les estrangers, comme bastards, sont peu de cas de l'exil: aussi le nom de la patrie leur est incognu, & ils n'ont pas le moindre indice de bonne affection enuers elle; estimans qu'il n'y ayt aucun lieu où ils ne se puissent fournir abondamment des choses necessaires, leur felicité n'ayant point d'autre fondement que celuy de la gorge & du ventre: Mais quant à ceux qui recognoissent la patrie pour leur vraye mere, ils l'ayment d'une affection singuliere, comme le lieu, où ils ont veu la lumiere, & reçeu le premier aliment. Pour petit que soit leur pays sterile, & montagneux, ils ne laissent pas de le louer, bien qu'ils ayent faute de matiere, pour publier la vertu du terrouër, & n'ignorent pas que les autres ont avec plus d'orgueil vanté leur pays, tant pour la fertilité des champs, que pour les prairies semées de toutes sortes de fleurs, & de plantes; si est-ce qu'ils treuvent assez de subject pour louer la terre natale, laquelle ils disent estre propre à nourrir des cheuaux, & peuplee d'une robuste ieunesse. Bref il se treuvera quelqu'un qui choisira plustost de viure en son pays, que ailleurs, bien qu'il y puisse passer heureusemēt le reste de ses iours.

Vn chacun desire mourir au pais qui la reçeu en naissant,

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Que si vne gloire immortelle luy est offerte, il en fera refus, ayant beaucoup mieux mourir en son pays, qu'estre immortel en vne autre contree; & la seule fumee du toict de sa maison luy semblera tousiours plus resplendissante que le feu estranger. Il n'y a rien, si pretieux soit il, qui ne cede generally aux delices de la patrie: & voilà pourquoy ceux qui ont estably les loix, <sup>b</sup> ont ordonné l'exil pour le plus rigoureux supplice de tous les forfaitcs: Ce qui n'est pas seulement obserué par les Legislateurs, mais aussi par ceux qui commandent aux armées: Car il n'y a point de plus inuincible argument pour enflammer aux combats les courages des soldats refroidis, que de leur représenter qu'ils combattent pour la deffense de la patrie. Je ne pense pas, pour moy qu'il se treuve aucun qui puisse estre poltron & timide, ayant ouy ces choses de moy: Car ie vous iure que le seul nom de la patrie rend les plus lasches, genereux, & hardis.

### ANNOTATIONS.

<sup>a</sup> Plus agreable que la Patrie. ] C'est vne inclination naturelle aux animaux, tant raisonnables qu'irraisonnables, de cherir le lieu de leur naissance. Vlyse ce grand Capitaine prefferoit son Iraque, qui n'estoit qu'un petit bourg, aux plus belles villes du monde; & mesme l'experience iournaliere nous apprend, que les Ours ayment leur repaire, & que les oyseaux eschappent de la cage qui les tenoit prisonniers, taschent de s'en retourner aux forests, où ils ont esté pris.

<sup>b</sup> Ont ordonné l'exil. ] Alexandre d'Alex. rapporte, que l'exil estoit iadis la peine la plus rigoureuse qu'un Legislateur peut ordonner a vn citoyen. Aussi n'y a-il rien si fascheux à l'homme qui cherit sa patrie, que d'estre forcé de sortir du lieu où il se plaist naturellement. Le premier qui ordonna ceste Loy parmi les Atheniens, ce fut vn certain Clisthenes, lequel fut peu apres exilé luy-mesme.

*Com fuerint (a-  
ra cauen P andio-  
no nata.  
Nistur in Syl-  
uas quaque re-  
dire suas.  
I Genial. diar.  
lib. 3. c. 20.*

## DES DIPSADES.

*Il monstre par la  
comparaison du  
Dipsade (qui est  
vne espece d'As-  
pic, lequel par sa  
morsure cause  
vne soif au pa-  
tient qui il en de-  
mouure tous alter-  
é) que plus il  
bate ses compa-  
gnons d'estude,  
plus il est desi-  
reux de les fre-  
quenter.*

C'EST E contree de la Lybie, qui tire du costé du Midy, est vne terre sablonneuse, & cuite par les ardeurs du Soleil; la plus-part deserte, sterile en fruiçts, fort champestre, & qui ne porte ny herbage, ny foin, ny plante, ny eau quelconque, si ce n'est en quelques endroits; où il se fait vn amas d'eaux, qui se formés de gressles & pluyes, s'arrestent aux concautez de la terre. Toutesfois ce ne sont que bourbiers si espais & puants, que mesme les plus alterez n'en voudroient point boire; d'où vient que tout le pays est inhabitable pour ce subject: Aussi comme seroit-il possible de s'habiter en vn lieu si rude, raboteux, aride, sterile en fruiçts, & en arbres, & où l'intemperie de l'air eschauffé y cause de fascheuses chaleurs:

chaleurs : Outre, que l'arene mesme bruslee des rais du Soleil, rend tout le pays inaccessible, & fait que les pieds des mortels n'osent en approcher. Les<sup>a</sup> Garamantes sont les peuples limitrophes à ce climat. C'est vne nation fort variable & mesnagere, les habitans de laquelle passent leur vie sous des tentes & des cabannes, & vivent la plus-part de venaison & de chasse. Quelquesfois mesmes ils s'en vont en chassant iusques au Solstice d'Hyuer, quand la saison leur semble estre pluuieuse ; sçauoir, lors que la plus grande violence de la chaleur est esteinte, & que l'arene arrousee de pluyes assiduelles permet aux hommes d'y aborder. Ils vont à la chasse des asnes sauuages, des grandes Austruches qui volent contre terre, des Singes, & quelquesfois des Elephans, car ces animaux sont les seuls qui peuuent resister à la soif, & souffrir les rigueurs d'un ardent Soleil. Or apres que ces peuples ont mangé toute la prouision qu'ils ont portee apres eux, ils partent soudain pour s'en retourner, craignans que l'arene derechef eschauffee ne leur coupe le passage, ou les incommode en leur retour; & qu'estant comme enlazez dans les rets, ils ne meurent miserablement avec leur proye. Et de fait il leur est impossible de se sauuer, s'il aduient que le Soleil ayant attiré l'humidité de ceste contree, tout à coup deseichee commence à s'eschauffer, & à lancer des rayons plus cuisans, affilez contre l'humidité qui fournit d'aliment au feu. Mais toutes ces incommoditez que l'ay cy-deuant rapportees, sçauoir l'ardeur du Soleil, la soif, la solitude & sterilité du terroir ne vous sembleront pas si cruelles que ce qui s'ensuit: C'est que ce lieu nourrit de toutes sortes de serpents, grands, & diuers en espece, infinis en nombre, terribles en forme, & inuincibles en leur venim fort actif. Vne partie de ces serpents a pour repaire les lieux sousterrains, & vit au dessous de l'arene; & l'autre rempe par le dessus: sçauoir les phisalles, aspics, viperes, cerastes, chenilles, dardes, <sup>b</sup> amphisbenes, dragons, & scorpions de deux genres; l'un terrestre, remarquable pour sa grandeur, & pour les vertebes de son corps; l'autre aërien, volatil, & à petites aïles, telles que les ont les sauterelles & les chauue-souris. La Lybie donc est renduë inaccessible, & toute infectee par plusieurs tels oyseaux qui volent à l'entour. Au reste le plus nuisible de tous les serpents que l'arene nourrit, c'est le Dipsade, qui est mediocrement grand, semblable à vn vipere, violant en ses blessures, cruel en son venim, & qui cause d'extremes douleurs: Car outre qu'il affige le corps de putrefactions, & de cer-

*Quelle est la fa-  
son de viure des  
Lybiens.*

*Naturel du ve-  
nim des Dipsa-  
des.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

taines ardeurs qu'on ne peut esteindre, sa violence le brusse cōme à petit feu, & ceux qui sont blesez par luy crient ny plus ny moins que s'ils estoient dans les flammes. Ce qui les trauaille encore le plus, c'est le supplice qui correspond au surnom du serpēt, la morsure duquel est suiuite d'une soif que le patient ne peut estancher à force de boire: Au contraire plus il boit, plus il est alteré, & le desir de boire prend son accroissement avec la soif: tellement qu'il est impossible de l'esteindre, quand il boiroit le Danube, ou le Nil tout entier. C'est tascher d'amortir vn grand feu en y iettant de l'huile, & toute la peine qu'on prend pour arrouser le malade, ne sert qu'à l'enflammer dauantage en son mal. La cause que les Medecins apportent de ceste blessure incurable, c'est que le venim du Dipsade estant espais, & visqueux, depuis qu'il est vne fois detrempé dedans l'eau, il s'esmeut, & s'embrase soudain. Tellement qu'il est vray-semblable, qu'alors il deuiet plus humide, & se respand par tous les membres du corps. Pour moy à dire le vray, ie ne vis oncques aucū atteint ou trauillé de ce mal; & ie prie les Dieux, que iamais il ne me puisse aduenir de voir vn homme enueloppé de si rigoureux tourments. Je n'ay que bien fait de n'auoir point mis le pied dans la Lybie: Il est vray que ie me souuiens d'auoir ouy dire à vn mien amy, vn certain Epigramme qu'il disoit auoir leu sur la statuë d'un homme, qui estoit mort de la blessure du Dipsade en voyageant en Egypte. Ce defastre luy aduint, comme il nauigeoit dans la grande Syrte: car il n'auoit point d'autre chemin, où costoyant le riuage, il fut porté à ce tombeau. Les ondes, adjoustoit-il, qui pour lors estoient paisibles & calmes luy permirent de voir vne statuë, qui faisoit foy de ce genre de mort. C'estoit vn homme taillé en bosse, & tel qu'on a de coustume de peindre Tantale, se tenant debout au milieu d'un estang, & taschant de puiser l'eau, de mesme que s'il eust voulu boire. A ses pieds estoit vn Dipsade, & pres de luy quelques femmes portant de l'eau, dont les vnes luy en verfoient à boire. On y voyoit aussi des œufs semblables à ceux des Austruches, oyseaux apres lesquels les Garamantes vont à la chasse, comme i'ay dit cy-deuant. Au bas de ceste statuë, estoit escrit cest Epigramme, qui merite bien d'estre icy rapporté.

*Descriptio d'une  
plaisante statuë.*

*Tantale dans l'Enfer endure tant de peines*

*Qu'il ne peut amortir sa soif par aucune eau;*

*Ainse ne peuuent point oncques remplir leur seau*

*Les Danaïdes saurs, parmy les ondes pleines.*

Il y auoit encore quatre autres vers qui me sont escoulez de la memoire, si ce n'est qu'ils estoient de telle substance; sçauoir que ce chasseur voulant prendre ces œufs auoit esté blessé par le Dipfade. Car les peuples voisins de ceste contree ont vn merueilleux soin de chercher, & recueillir ces œufs, tant pour en manger que pour s'en seruir, comme de vaisseaux, & autres tels instruments, les ayans vuidez, parce qu'ils ne peuuent exercer l'art de poterie, à cause que leur terre est trop sablonneuse. Que si quelquefois ils en treuuent de grâds, ils en font des chapeaux d'vn seul, veu que la moitié d'vn suffit pour couvrir la teste. Les Dipfades doncques gisent traistrement & en ambuscade aupres de ces œufs; & si tost que quelqu'vn en approche, ils le frappent & mordent en mesme temps se rampans par dessus l'arene. Alors le patient blessé d'vn mal incurable souffre les douleurs que i'ay cy-deuant racontées; c'est qu'il brusle d'vne eternelle soif, sans qu'il luy soit possible de l'esteindre iamais. Je vous iure neantmoins, par le Dieu Iupiter, que ie n'ay pas dit cecy pour debattre obstinément avec Nicander, ny moins encôre afin de vous manifester, comme ie n'ay pas tenu à mespris de cognoistre le naturel des<sup>d</sup> serpens Lybiens: Car ceste gloire appartient de droict aux Medecins, lesquels doiuent necessairement sçauoir tout cecy, afin qu'au besoin ils puissent secourir les blesez, par le remede de l'art dont ils font profession. Mais il me semble, (& ie vous prie au nom de Phidias de ne vouloir prendre en mauuaise part ceste mienne comparaison bien que brutale) que i'endure enuers vous ie ne sçay quoy de semblable, au mal que ceux-là souffrent, qui sont atteints de la morsure du<sup>e</sup> Dipfade: Car plus i'ay accoustumé d'aller vers vous, plus le desir de vous reuoir me traueille. C'est vne soif qui m'altere tousiours, & ie ne pense pas que ie puisse iamais estre rassasié d'vne telle visite. Et de verité celà n'est pas sans subject, veu qu'il me seroit bien difficile de treuuer ailleurs vne eau si claire & si nette. Vous me pouuez donc bien pardonner si estant blessé dans l'ame, ie me remplis à longs traits d'vne si agreable morsure, soumettant mon chef au courant de ceste fontaine. Il me suffit que les ondes, qui decoulent de vous, ne viennent point à se tarir, & que vous ne me laissiez là baillant, & tout alteré. Rien ne peut m'empescher de boire à tous coups, si grande est la soif que i'ay de vous voir, puis que selon l'opinion du Sage Platon, On ne se saoule iamais des choses plaisantes & belles.

*Embushes des  
Dipfades.*

# LES OEUVRES DE LUCIAN.

## ANNOTATIONS.

a *Garamanthes.* ] Peuples ainsi nommez de Garamas fils d'Apollon. Ils ne se marient jamais, & n'ont point de demeure arretee, ains passent leur vie sous des tentes & des pavillons, qu'ils transportent tantost çà, tantost là.

1 Lib. 20 c. 20.  
2 Cap. 40.

b *Aphisbene.* ] Serpent qui naist au desert de Lybie, comme dit Lucian. Il a deux testes, l'une en son lieu naturel, & l'autre au bout de la queue, d'où vient qu'il est fort venimeux, parce qu'il respand son venim des deux costez. Voy ce qu'en discent Pline, 1 & Solin.

c *Accus des Austruches.* ] Pline remarque que l'Austruche, oyseau qui digere le fer, a ceste vertu spécifique, que de couvrir les œuis en les regardant.

d *Serpens Lybiens.* ] La Lybie, ou autrement l'Afrique, ainsi dite d'un certain vent nommé *Lybs*, produit tous les jours de nouveaux monstres, & principalement des serpens, & des dragons. Pline en rapporte la cause à la grande techeresse de ce pays: Car les animaux plus venimeux s'estant assemblez en un meime lieu pour y boire, s'y accouplent peste-meste, d'où vient que la force de leur venim se redouble par cest accouplement monstrueux.

e *Disfide.* ] Nous vsons aussi du mot *Disfas*, mais en un autre sens; car c'estoit le nom d'une fameuse macquerelle, contre laquelle Onide fait de merueilleuses inuectives envers, parce qu'elle deliachoit une sienne maistrresse, & instruisoit au mestier & aux souplesses des filles d'amour.

---

## CONTENTION AVEC HESIODE.

Il accuse Hesiodé  
de mensonge, &  
de vanité.

TES escrits Hesiodé, comme diuins, & dignes d'admiration, montrent bien appertement que tu es l'un des plus grands Poëtes qu'on puisse treuver, & que les Muses t'ont fait ce don avec le Laurier: Car pour nous autres, nous croyons fermement qu'il en est ainsi: Toutesfois il n'y a rien qui nous trouble si fort, & qui rende nos esprits incertains & douteux, que tes predictions, veu qu'il semble à r'ouyr que tu ne chantes rien que par l'organe des Deesses, que tu embellisses de loüange les choses passees, & predises les futures. En bonne foy, tu as fort galamment esleué l'un, en racontant la genealogie des Dieux, iusques à ces premiers chaos, la terre, le ciel, & l'amour; ensemble les vertus des femmes heroïques, les enseignements de la vie rustique: & bref ce qui appartient au leuer & coucher des Estoilles, & à la saison de cultiver, moissonner, & nauiger, de laquelle tu parles assez bien, & de plusieurs autres choses. Mais quant au second point, qui est beaucoup plus utile à la vie des hommes, & mesme plus conuenable à la magnificence des Dieux, (i'entens parler de la prediction des choses futures) tu n'en as pas seulement atteint le commencement, mais as passé sous silence ceste partie, par toy entierement mise en oubly. Tu n'as imité en ta Poësie, ny<sup>a</sup> Calchas, ny<sup>b</sup> Telefe, ny<sup>c</sup> Polyde, ny<sup>c</sup> Finee, lesquels ont predit plusieurs choses, & respondu aux demandes de ceux qui s'enquestoient

Objection de  
Lucian à He-  
siodé.

d'eux, bien qu'ils n'ayent oncques obtenu des Muses la science de deviner. Tellement qu'il faut bien que tu ayes esté empêché & retenu par l'une de ces trois causes; car ou tu as menty, quoy que cecy soit fascheux à dire, te ventant que les Muses t'avoient promis que tu predirois les choses futures: ou possible leur deferes-tu la science de l'aduenir, mais par ie ne sçay quelle envie tu tiens caché dans le sein le don que tu as reçu de ces pucelles: ou bien finalement, tu as beaucoup escrit sur ceste matiere, sans l'auoir encore mis en lumiere, en reseruant l'vsage à vn autre temps. Toutesfois ie n'ose dire, que si les Muses t'ont promis de te donner deux choses, elles ne t'en ont octroyé qu'une seule. Elles se sont desdites de la moitié de leur promesse, & t'ont fait refus de la cognoissance de l'aduenir, qui est la principale partie de ce qui t'estoit promis. Par ainsi donc, Hesiodé, quiconque veut cognoistre cecy, il faut qu'il s'adresse à d'autres personnes qu'à vous: Car il y a de l'apparence, que si les Dieux partagent & distribuent les biens, c'est à vous à ne point celer les euenemens futurs, principalement à nous autres qui sommes vos amys & disciples, & nous deliurer de toute angoisse d'esprit.

HESIODE. Pour te respondre en deux mots, & facilement à toutes les demandes que tu m'as faites, il me suffit de te dire, que tout ce que j'ay chanté en vers, ne vient pas de moy, mais des Muses, ausquelles tu deurois demāder la cause des choses qui ont esté dictes, & de celles qu'on a obmises. Pour moy si tu m'interrogeois sur quelque point de mon mestier, ie me pourrois deffendre aysément, (i'entends parler de la maniere de paistre, & gouverner le bestail, de le mettre hors l'estable, de tirer le lait, & de tous les autres offices des Bergers.) Au reste, sçache que ces Dieux ont accoustumé de donner & distribuer leurs dons à qui bon leur semble, entant que l'equité le permet. Et pour moy ie ne pense pas qu'il faille demander aux Poëtes, & s'enquister d'eux de si pres des choses qui sont de peu d'importance, s'arrestant iusques à la moindre diction, escrite exactement, & de syllabe en syllabe. O quelle folie de s'amuser à regarder s'il y a quelque traict en vn Poëme qui s'estant glissé par mesgarde ayt trompé la memoire du Poëte! C'est vne coustume qui nous est assez familiere à nous autres Poëtes d'entremesler tousiours en nos œuures quelque feinte superflue pour donner de la grace à la cadence des vers. Et ie pense souuent à part moy comme est-il possible que la reueur du vers mesme recoiue des choses qui sont polies, & pleines. D'où

*Response d'Hesiodé à Lucian.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

vient que ie m'estonne fort de ce que tu nous frustres si cruellement d'un grand bien duquel nous sommes douëz, sçauoir des licences dont nous vsons en nos compositions. En bõne foy, tu n'apperçois point les autres ornemés de la Poësie, desquels elle est par tout embellie: Mais tu en tires seulement quelques espines, & en vses comme d'un specieux pretexte de calomnie. Tu n'es pas le seul qui t'attaques à moy; Il y en a plusieurs autres qui accusent de mesmes fautes Homere mon compagnon, blasmans les choses de moindre consequence. Que s'il est question de mettre en auãt vne vraye deffense: Sus, amy, ly d'un bout à l'autre, le Poëme des œuures, & des iours par moy composé, où tu treuueras vne infinité de choses que j'ay predictes d'un esprit prophetique, & diuin, lequel manifeste le succez des labours faicts selon raison, & le dommage de ceux qui sont obmis, comme cecy:

*Tu porteras tes fruicts moissonnez au grenier,*

*On voudra neantmoins le los te dénier.*

Et derechef, combien grands sont les biens que cueillent ceux qui cultiuent en leur saison les champs, & les terres; Et voilà ce qui semble deuoir estre estimé la plus vtile diuination qui se treuue en la vie. LVCIAN. Au contraire, ô admirable Hesiode, ce que tu viës de dire sent trop le bouuiet, & ie me fais accroire que tu rapportes au vray l'inspiration des Muses, puis que tu ne peux deffendre tes vers autrement. Pour nous, c'est la verité que nous n'esperions pas telle prediction ny de toy, ny des Muses, parce que les moindres Bergers & laboureurs de nostre pays, sçauent cecy avec plus d'assurance. Il leur est bien-aisé de presager; Que si Iupiter arrousoit la terre de pluyes, elle produiroit de fecondes & fertiles gerbes; & par vn contraire, que si les ardeurs du Soleil auoiët bruslé les semences, & rendu les champs arides, & alterez, vne famine infailible s'ensuiuroit de telle seicheresse. Ils n'ignorent pas aussi, qu'il ne faut point labourer la terre au soc en plein Esté, de peur que les semences ne soient en vain respandues; ny moissonner les espics encore verds, si l'on desire d'en recueillir du fruict. Tous ces euénements sont si certains, qu'ils n'ont pas besoin d'autres predictions, ny de propheties. Que si tu ne couures bien les semences, & si le laboureur ne les cache bien auant dans la terre ayant le rateau en main, il n'y a point de doute que les oyseaux y voleront, & osteront toute la future moisson. Ce sont des maximes si certaines, que le laboureur qui les affirmeroit ne se fouruoyeroit aucunement de la verité. Mais elles sont esloi-

Ce n'est pas  
deuiner que  
predire les  
choses qui s'õt  
infaillibles en  
la Nature.

gnees d'une grande distance de la diuination, le deuoir de laquelle, c'est de preuoir les choses obscures, & qui n'apparoissent en lieu quelconque: Comme par exemple: Ce fut vne diuination, lors qu'on predit à Minos, qu'il aduiendroit que son fils seroit suffoqué dans vn vaisseau plein de miel; & aux Princes Grecs, quelle estoit la cause du courroux d'Apollon, & que dans la dixiesme annee la ville de Troye seroit raze à fleur de terre par les Princes de Grece. Ce sont les indices particuliers d'une diuination; Mais si quelqu'un luy vouloit attribuer les choses que tu vantes tant, certes il pourroit luy-mesme m'appeller deuin à bon droit. Car il m'est bien facile de predire & deuiner sans boire de l'eau Castalide, sans laurier, & sans table Delphique; Que si quelqu'un marche nud pied durant la rigueur de l'Hyuer, & lors que Iupiter respand d'en-haut la pluye, & la gresse, qu'il sera surpris d'un soudain tremblement. Et ce qui surpasse encore de beaucoup la premiere verité de la deuination, c'est que les chaleurs doiuent succeder aux froidures de l'Hyuer, & plusieurs autres telles choses: dont l'on ne peut parler sans se faire mocquer de soy. Laisse-moy donc là telles deffenses & propheties: Mais possible, qu'il ne sera pas hors de propos d'entreprendre ce que tu as allegué du commencement, sçauoir, que tu ne cognois rien aux choses que tu as autrefois dictes, ains qu'un diuin souffle les a inspirees en toy: & neantmoins il n'y a pas beaucoup d'arrest là dessus, veu que ceste tienne diuinité a bien accompli quelques siennes promesses; mais quant aux autres elle les a laissees imparfaites, & sans effect.

*Indices de deuination.*

## A N N O T A T I O N S.

**a Calchas.** ] Deuin Grec, fils de Testor, d'où vient qu'il est appellé des Poëtes Testorides. Ce fut luy qui apprit à Agamemnon les moyens d'appaier le courroux de Diane, & aux Troyens la maniere d'auoir Apollon propice durant la peste. Apres la ruine de Troye, comme il s'en retournoit avec Amphilocus, fils d'Amphiaras, il mourut en la forest d'Apollon Clarien dehors la ville de Samos, de regret qu'il eut d'auoir esté surmonté par vn certain Mopsus en l'art de deuiner.

**b Telese.** ] Roy de Mysie, fils d'Hercole, & de la Nymphe Augé. Il fut exposé au milieu des forests par le commandement de son ayeul, & allaité quelque temps par vne biche. Ce qui fit conceuoir à tout le monde vne telle opinion de sa future grandeur, qu'il fut adopté pour heritier du Royaume par le Roy de Mysie. Lors de la guerre de Troye, voulant empêcher le passage aux Grecs dans la Mysie, il fut blessé par Achile, & guery par l'aduis de l'Oracle par la mesme lance qui auoit fait le coup.

**c Finee.** ] Fils d'Agenor; lequel pour auoir creué les yeux aux enfans qu'il auoit eus de Cleopatre, par le conseil de sa marastre Idee, fille de Dardanus, fut aveuglé luy mesme par les Dieux, & donné à la mercy des Harpies, qui luy ostoiert le moreau de la bouche; toutes les fois qu'il vouloit manger.

LE NAVIRE, OV, LES SOVHAITS.

LICIN.

*Il se rit de la cō-  
moitise des mor-  
tels qui souhai-  
tent le plus sou-  
uent les choses  
qui leur appor-  
teroient plus de  
dommage que  
de proffit, s'ils  
les possédoient.*

**N'**A Y-JE pas bien dit, qu'on cacheroit plustost aux Vautours le cadauer de quelque pendu tout püant, & attaché à vne potence depuis deux iours, que non pas vn nouveau & inopiné spectacle à Timolaüs, deust-il aller tout courant à Corinthe, & sans prendre haleine? Le voudrois bien sçauoir, Timolaüs, d'où vient que tu es ainsi curieux, & si prompt à faire de vaines recherches? **TIMOLAVS.** Qu'eusse-je donc faict, Licin, estant de loisir, & ayant eu nouvelles qu'un si gros nauire, & qui surpassoit toute mesure ordinaire, estoit arriué depuis peu au Pire; sçauoir, l'un de ces vaisseaux, d'as lesquels on faict venir le bled d'Egypte en Italie? Je ne pense pas pour moy que vous soyez venus depuis la ville, roy & Samipe, pour autre cause, que pour veoir le mesme. **LICIN.** Par le Dieu Iupiter, Adimant Myrrinusien est venu pareillemēt avec nous, & ie ne sçay où il est allé, si ce n'est possible qu'il se soit esgaré en quelque lieu parmy la foule des regardans. Nous auons faict ce voyage de compagnie iusques dans le nauire, où estant montez, il me semble que tu allois deuant Samipe, & qu'Adimant nous suiuoit. Pour moy ie venois apres, & l'empoignant de deux mains me tenois à luy tout du long de la planche, bien que i'eusse des souliers, & qu'il fut pieds nuds. Je ne l'ay point veu depuis, ny dans le nauire, ny apres que nous auons mis pied à terre. **SAMIPE.** Sçais-tu bien quand il nous a laissez, Licin? C'a esté lors que ce ieune garçon sortoit hors du nauire, vestu d'un habit blanc & net, ayant les cheueux tressez derriere le dos, & retrouffez sur le front: Ce qui me faict dire, si ie cognois bien Adimant, que descourant vn si doux & gracieux spectacle, il a dict adieu à l'artisan Egyptien, & s'est accosté de ce beau ieune homme en pleurant, comme il a de coustume: Car il est fort enclin à pleurer quand il veut traicter l'amour. **LICIN.** Si est-ce pourtant que cet adolescent ne m'a pas semblé si beau, Samipe, qu'il fust capable d'attirer Adimant à soy, ny le rendre passionné; luy, que tant de beaux ieunes hommes de libre condition, beaux discoureurs, hardis champions (& qui n'imputent pas à lascheté de pleurer) suiuent

faüent à tous coups dans Athenes. Or outre que cestuy-cy est d'un teint fort noir, encore a-t'il de grosses lèvres, des iambes trop delices, & a du tout mauuaise grace en ses discours qu'il ad-jance grossierement, & à mots ramassez. Il est bien vray neant-moins qu'il parle la langue Grecque, mais c'est avec vne rude aspi-ration, à la maniere du pays, & vn fleschissement de l'accent, ou du ton de la voix. Puis, ses cheueux rétrouffez sur le dos, monstrent bien qu'il ne fut iamais de libre condition. **TIMO.** Au contraire, Licin, la cheuelure est vn indice de noblesse parmy les Egyptiens: car plusieurs ieunes hommes d'entreux qui sont de libre condi-tion, portent les cheueux espars sur le dos, iusques à ce qu'ils sor-tent de puberté. Ce qu'ils font possible à l'exemple de nos prede-cesseurs à <sup>a</sup> Pallene, qui estimoient que ce fut chose bien-seante, mesmes, aux vieillards de nourrir leur cheuelure d'argent re-trouffée avec vn crochet d'or. **S A M I P.** Vrayement tu ne fais pas mal, Timolaus, de nous remettre les Commentaires de Thucydi-de, & ce qu'il dit en son proëme de nostre ancienne luxure entre les Ioniens, lors qu'ils furent enuoyez en garnison avec les autres. **TIMOL.** Mais ie viens de penser à part moy tout maintenant, où est-ce que nous pouuons auoir laissé Adimant, lors que nous auôs demeuré quelque peu de temps aupres du mast pour regarder en haut, afin d'y conter les cuirs posez les vns sur les autres, & admi-rer le Nautonnier, ores eschellant au dessus des cordages, & tan-toist courant en-haut par l'antene avec tant d'assurance, l'ayant empoignée par les cheuilles. **S A M.** Tu dis vray; mais que faut-il donc que nous fassions icy? Est-il question de l'attendre, ou bien veux-tu que ie retourne derechef au nauire? **T I M O.** Nenny, sui-uons plustost nostre route; car il est vray-semblable qu'il est ja bien loing, & que ne nous pouuans retrouver, il s'en sera retourné droit en la ville. Que si cela n'est ainsi, pour le moins nous som-mes assurez qu'il sçait bien le chemin, & il ne faut pas auoir peur que demeurant derriere il s'esgare en quelque lieu. **L I C I N.** Pre-nons garde, ie vous prie, que ce ne soit vne action trop brutale de partir d'icy, & laisser apres nous nostre amy: Toutesfois ie suis content que nous passions outre, si Samipe le veut ainsi. **S A M.** Ie le veux, si d'auenture nous pouuons treuuer le jeu de la Lütæ en-core ouuert. Mais puis qu'il faut deuiser, voyez vn peu ie vous prie, combien est grand ce nauire, qui a cent & vingt-cinq coudées de longueur, & de largeur plus de la quatriesme partie de ceste mesure? Sa hauteur du plus haut du tillac iusques à la carene, où

*La cheuelure es-toit vn indice de noblesse parmy les Egyptiens.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

elle est fort profonde, sçauoir l'endroiçt où decoule la sentine est de vingt-neuf coudees: Merueille: quel mast, & quelle antenne soustient-il? Combien est grand le chable qui le tient attaché; & comment la poupe va s'esleuant peu à peu ayant vne petite garite posée au dessus? A l'opposite d'icelle est la prouë apparente en esgale proportion, & qui s'aduance fort loing en la partie interieure. Pres d'elle se void des deux costez la Deesse Isis, qui porte le mesme surnom que le nauire. L'obmets toutes les autres singularitez qui seruent d'embellissement au vaisseau, sçauoir les peintures, la voile de couleur de flamme, les ancrs, & autres instrumens pour la tourner, ensemble les petites loges qui sont pres de la poupe, toutes lesquelles choses semblent estre dignes d'admiration. A quoy i'adjouste, que les nochers s'y voyent en si grand nombre, qu'à les voir on diroit que c'est vne armee. J'ay ouy dire que ce nauire portoit vne si grande quantité de froment, qu'il pourroit facilement suffire pour le viure d'vne annee à tous les habitans d'Athenes. Vn petit homme jà vieillard en estoit le conducteur, & ie le veis tourner vn si grand gouuernail avec vn fort petit baston. Il me fut monstré tout chauue, & crepelu, & il me semble qu'il se nommoit Heron.

TIM. Tous ceux qui nauigent avec luy, tiennent que c'est vn homme admirable en cet art, & qu'il a plus d'experience que Prothee en la scièce des choses marines. Mais auez-vous ouy cōment ceste nauire est icy abordee; & quelle fortune ont couru les navigateurs, ou cōme ils se sont sauuez à la faueur d'vne Estoille? LIC. Non en bonne foy, Timolaüs, & nous en apprendrions volontiers le recit de toy. TIM. Le patron qui est vn hōme de douce conuersation, & fort familier, m'en a fait le conte luy-mesme: Cōme ils demaroient du port de Pharos, me dit-il, poussez d'vn vent qui n'estoit pas trop impetueux, ils furent portez si legerement, qu'au septiesme iour ils descourirent Acamant. Depuis, le vent Zephir donnât dans les voiles à la trauerse, ils furent iettez à <sup>b</sup> Sidon. Bref la violence de la tourmente les ayant portez par ces destroits iusques aux <sup>c</sup> Chelidonies, le dixiesme iour de leur navigation, peu s'en fallut qu'ils n'y fussent tous submergez. Je ne sçay que trop moy-mesme (cōme ayant autrefois trauersé dans vn nauire par delà les Chelidonies) combien sont furieuses les vagues qui s'esleuent en ceste plage, principalement quand l'Oest souffle, & qu'il prend quelque peu du Nord avec soy: Car en ce mesme endroit <sup>d</sup> la mer Pamfilie se diuise d'avec la Lycie, & les flots qui sont cōme entre-coupez par maintes & diuerses ondes à l'entour des escueils; (at-

*Description d'une  
navigation.*

rendu que les roches sont inaccessibles, aiguës, & brisées par la ruine des eaux) excitent vne plus terrible tourmente qu'ailleurs, & font vn merueilleux bruiçt: d'où s'ensuiuēt bien souuēt de si grâds flots, qu'ils esgalent la hauteur du rocher. Le Patron donc me disoit, qu'ils auoient veu fondre sur eux tous ces dangers en la plus grâde obscurité de la nuit; adjoustant, qu'après que les Dieux furent finalement appaisez, & fleschis par leurs pleurs, il leur apparut vn feu deuers la Lycie, qui par sa luëur leur donna loisir de reconnoistre ce lieu là. En mesme tēps, vne estoille fort luisante, sçauoir l'vn des Bessons Tyndarides, s'alla seoir sur la hune du vaisseau, & dressa le nauire en haute mer, à main gauche, à l'heure qu'il s'alloit briser contre vn escueil: Dessors, cōme ils se veirent vne fois hors de la droicte route nauigeans par <sup>e</sup> Egée au septatiēsmē iour qu'ils estoient sortis d'Egypte, ils tirerent pardeuāt Etesie, & poussans obliquement aux Pyrees vindrent prendre terre en ce port, au lieu qu'il leur falloit laisser la Crete à main droicte, & suiuant la route de <sup>f</sup> Mallee, aborderent en Italie. LIC. Par Iupiter tu me parles de ce Heron cōme d'vn esmerucillable pilote, ou plustost égal à Nérée, & ie m'estōne cōme il s'est ainsi forligné du chemin. Mais qui est-ce que ie vois? N'est-ce point Adimāt? TIM. Ce n'est vrayemēt autre q̄ luy? Appellons-le donc: Vien-çà Myrrhinusien fils de Strobicus. LIC. Sās doute il faut que l'vn des deux luy soit aduenū; sçauoir, ou qu'il soit fasché contre nous, ou deuenū sourd: Car ie vois bien que c'est Adimant, tāt à son habit qu'à sa desmarche: puis, ses cheueux rafez iusques au cuir, ne le font que trop reconnoistre. Sus donc, hastōs le pas, afin que nous le puissiōs atteindre. Ie pense vrayemēt, Adimāt, que d'aujourd'huy tu ne nous eusses ouy crier, si nous ne t'eussions fait rebrousser chemin, t'empoignans par la robbe: encore me sembles-tu estre tout pensif, & rouler en ton esprit ie ne sçay quoy de grâd qui n'est point à mespriser. ADIM. Ce n'est vrayement rien de mauuais ou d'ennuyeux, Licin; mais vne certaine pēsee, qui m'entretēnāt le long du chemin m'empeschoit de vous ouyr quand vous m'appelliez. LIC. Ne me cele point ce q̄ tu pensois, Adimant, si ce n'est quelque grâd & mysterieux secret: toutesfois tu n'ignores pas, que nous mēsmes auōs fait profession de taire cecy. ADIM. En verité i'ay hōte de le vous descouurir, car ie suis bien assurez que ce à quoy ie pense maintenant, vous semblera puerile. LICIN. N'est-ce point quelque traitté d'amour? Si celà est, tu ne le raconteras pas à des hommes prophanes, ains à des-gens. qui ont esté s̄purgez avec vn clair flambeau, & qui

La conuoitise  
distract tous-  
jours l'esprit  
des ambitieux.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

fontjà de long temps reçeus en ceste religion. ADIM. Ce n'est rien de tout ce que tu penses, bon-homme; sçache, que ie me figurois en idee vne grande richesse; que plusieurs ont accoustumé d'appeller vne vaine felicité: tellement que vous estes venus à moy, comme i'estois au milieu d'un esquadron de delices, & de biens de fortune. L'ic. Puis, qu'il est ainsi, Adimant, & que, cōme dit le Prouerbe; *Mercurus est commun à tous*, apporte icy ces richesses, & nous en fais part. Car il est bien raisonnable, qu'estans de tes amys, nous jouyssions comme toy de quelque partie de te plaisir. ADIM. Ie me suis esgaré de vous au mesme temps que nous sommes montez dans le nauire, & peu apres que ie t'ay eu mis en vn lieu de franchise, Licin: Car comme ie m'amusois à mesurer la grandeur de l'ancre, ie ne sçay quelle route vous auez prise; toutesfois apres que i'ay veu le tout à mon ayse, i'ay interrogé l'un des Nautonniers, combien de gain rapportoit ce nauire à son Maistre par chasque annee? A quoy il m'a fait responce, qu'aux moindres annees, il luy valloit de reuenu quatre ou cinq mille escus. Là dessus ie me suis mis à penser à part moy en m'en retournant: S'il plaisoit maintenant à quelqu'un des Dieux que ce nauire fut mien, ô que ie menerois vne bonne vie! l'aurois moyen d'obliger mes amys, & moy-mesme nauigerois quelquefois en icelle, & enuoyerois mes seruiteurs à des voyages loingtains. De cinq mille escus que l'en retirerois de reuenu, i'en bastirois vne belle maison scituée en vn lieu recreatif, sçauoir vn peu plus haut que le Porche, delaisant le logis paternel que i'ay en Ilice; outre que i'achepterois vn bon nombre de serfs, de vestemens, de coches, & de cheuaux. Desjà ie nauigeois à souhait: il n'y auoit celuy des nauigateurs, qui ne m'estimast bien-heureux, & les Nautonniers me redoutoient avec tout respect: Tellement qu'il ne me restoit si non que d'estre tenu pour vn Roy, lors qu'en mesme instant que ie disposois des choses qui sont dans le nauire, & saluois le port de bien loing; tu es suruenu là dessus, Licin, as submergé routes mes richesses, & mis à fond le nauire qui cingloit en pleine mer, avec vn vent souhaitable. L'ic. Puis qu'il est ainsi, mon Gentil-hōme, ie me rends ton prisonnier, & suis content que tu me menes vers l'Empereur, comme quelque pyrate, qui a esté cause d'un si grand naufrage que tu as fait sur terre, sçauoir au chemin par où l'on va depuis le port de Pyree à la voile: neantmoins regarde si ie te puis consoler en ceste perte par quelque moyen que ce soit. Car si au le treuues bon, fay que tu possedes encore cinq vaisseaux beau-

C'est vn desespoir à l'aure de n'estre riche qu'en idee.

coup plus beaux & plus grands que n'est ce nauire Egyptien, qui ne puissent iamais estre submergez, & qui t'apporment du fourment d'Egypte cinq fois l'annee. Tu monstres desjà bien que tu ferois incompatible avec nous, si tu jouïssois de ces biens: Car puis qu'estât maistre de ce seul nauire icy, tu n'as pas daigné nous escouter quand nous t'appellions, que ferois-tu si tu en auois cinq autres en ta puissance garnis de trois voiles, & inuincibles à la tempeste? Je me fais accroire, que tu ne ferois pas semblant seulement de regarder tes amys. Vse donc d'une seconde navigation, ô excellent personnage, pendant que nous serons assis<sup>h</sup> au port de Pyree, & nous demanderons à ceux qui viendront ou d'Italie, ou d'Egypte, s'ils n'auront point veu le grād nauire d'Adimant, qu'on nomme Ibis? ADIM. En bonne foy il me faisoit fort du commencement de vous faire part de ce mien souhait, parce que ie scauois bien que vous ne pourriez tenir le rire: tellement que ie suis d'aduis de demeurer icy debout quelque peu de temps, iusques à ce qu'estans esloignez de moy, ie nauige derechef avec mon vaisseau: Car il vaut bien mieux que ie deuisse avec des Nautonniers, que d'estre icy moqué de vous autres. LIC. Tu n'en feras rien, & nous monterons plustost nous mesmes avec toy dans le nauire. ADIM. Je vous tromperay bien, car i'osteray les planches, en vous deuant à l'entree. LIC. Nous te suiurons donc à la nage: aussi bien ie ne pense pas qu'il te soit si facile de posseder de si grands vaisseaux, sans les auoir ny acheptez, ny fabriquez, & que nous ne puissions requierir aux Dieux, qu'il nous soit permis de nager maintes istades entieres sans estre lassez. Tu scais combien estoit petite la barque, où nous autres, qui sommes tous tes amys, trauersasmes en Egipte à la feste de Diane, chacun de nous ayant baillé quatre oboles; & toutesfois tu n'estois aucunement fâché de ce que nous nauigions avec toy. Pourquoy donc t'offenses-tu maintenant de ce que nous voulons monter dans ce mesme nauire en ta compagnie, & y entrant nous ostes les planches? Je vois bien que c'est, Adimant, ton grand orgueil te fait desjà meconnoistre; & il semble à te voir que tu sois quelque habile Patron, telle est la vanité que t'a donné ceste superbe maison bastie au plus beau lieu de la ville, & le nombre des seruiteurs que tu penses auoir à ta suite. A tout le moins souuienne toy, bon-homme, (& ie t'en prie au nom d'Ibis) de nous apporter d'Egypte de la plus menue marea du Nil, ou des parfums de Canope, ou vn<sup>l</sup> Ibis de Memphis; ou si le nauire est assez grand, quelqu'une des Pyra-

La jouissance  
des biens de  
soit une suite  
meconnoistre  
les riches.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

mides. **TIMO.** Tu te moques trop ouuertement, Licin: ne vois-tu pas, comme tu as fait rougir Adimant, mettant à fonds son nauire par tes rifees; tellement que l'eau nage desjà par dessus; & il ne peut plus s'exempter du naufrage. Mais puis qu'il nous reste beaucoup de chemin iusques à la ville, diuisions-le en quatre parties, & donnant à vn chacun de nous son stade, demandons aux Dieux ce qui semblera meilleur, & plus souhaittable à vn chacun de nous. Par ce moyen nous tromperons, & la fatigue, & la longueur du chemin, & si nous nous donnerons du plaisir, nous repaisans de ces recits comme de quelque songe agreable qui s'offre librement à nous, pour nous apporter autant de contentement que nous en voudrions prendre. Les souhaits d'vn chacun seront mesurez; car les Dieux nous représenteront toutes choses, bien qu'elles semblent naturellement incroyables, & cecy nous seruira de quelque demonstration pour appréhendre qui sera celuy de nous, lequel sçaura mieux vsfer des richesses, & des souhaits. **SAM.** Par Hercule tu parles en galand homme, Timolaüs; & pour moy ie suis de ton aduis, te promettant qu'à mon tour ie souhaitteray tout ce que bon me semblera. Voyons si Adimant le voudra; toutesfois ie ne pense pas qu'il le luy faille demâder, puis qu'il a desjà l'vn des pieds dâs le nauire; Il ne reste sinon que Licin y cōsente.

**LICIN.** Enrichissons-nous donc si vous voulez, de peur qu'il ne vous semble que ie vueille enuier nostre cōmune fortune. **ADIM.** Qui est qui commencera le premier? **LIC.** Ce sera toy, Adimant, puis Samipe, & Timolaüs apres luy: Quant à moy i'entameray le discours, vn peu auant que nous arriuiions au Dipile. Car enuiron le dernier demy stade ie cōmenceray mon souhait le plûs succinctement qu'il me sera possible. **ADIM.** Je n'ay garde pour moy de sortir de mon nauire: mais s'il m'est loisible i'adjousteray encore quelque chose à mon mesme souhait. Je prie le Dieu Mercure porte-gain, qu'il me viène fauoriser en tout: Car ie veux que le nauire & tout ce qui est au dedans soit à moy; sçauoir, la marchandise, les marchands, les femmes, les nautōniers, & tout ce qui s'y treuera de plus agreable parmy tât de richesses. **SAM.** Mais il me semble que tu t'es oublié toy-mesme, & que ce nauire est à toy. **ADIM.** Vois-tu bien ce garçon cheuelu, Samipe? ie souhaite de l'auoir. Et autant d'escus qu'il y a de grains de froment dans le nauire. **LIC.** Que dis tu, Adimant? Ne vois-tu pas que si celâ estoit, le nauire couleroit à fonds: Car le poids du bled n'est pas de mesme que celuy de l'or, biē qu'egal en nombre? **ADIM.** Laisse moy sou-

haitter à mon aysé ce que ie voudray, Licin, & ne me porte point d'enuie. Je n'empescheraï pas quand il en sera téps, que tu ne souhaittes à ton tour, que le mont Parnet soit tout d'or; & alors n'aye peur que ie ne me taïse. LIC. Excuse moy, Adimant, ce que i'en disois n'estoit à autre intétion, sinon, afin que tu nauigeasses plus seurement, & que cet or ne te fist faire naufrage. Encore estoit-ce bié peu de chose pour le regard des richesses: mais il eust esté dommage, qu'un si beau ieune homme que cestuy-cy se fust noyé miserablement à faute de sçauoir nager. TIMO. Il ne falloit pas auoir peur de celà, Licin, car les Dauphins le chargeant sur leur dos l'eussent mis à terre. Il n'est pas que tu ne sçaches bien, comme jadis ils sauuerent vn joueur d'instruments, & luy donnerent le salaire de ses chansons. N'est-il pas vray encore qu'un autre adolescent fut porté par vn Dauphin en l'Isthme tout mort qu'il estoit? Pourquoy donc ce nouveau seruiteur d'Adimant, n'eust-il point treuüé de Dauphin pour le secourir? ADIM. Tu fais comme Licin, Timolaüs, & me donnes des brocards, bien que tu sois toy-mesme le chef de toute ceste affaire. TIM. Il t'eust mieux valu, selon mon aduis, feindre que tu deterrois quelque thresor sur vn liët, que non pas te donner tant de peine d'amener l'or en la ville sur ce nauire? ADIM. Tu parles comme il faut, Timolaüs. Que le thresor soit donc deterré, & treuüé sous le Mercure de marbre que nous auons au palais, sçauoir, mille mesures d'or monnoyé. S'il faut que celà soit imitant le Poëte Hesiodé, ie me logeray premierement dans vne superbe maison, puis i'achepteraï tout ce qui est aux enuïrons de la ville, horsmis les possessions qui sont en l'Isthme, entre les Delphes, & au terrouër d'Eleusine. D'auantage, ie feray vne acquisition de tout ce qui est sur la mer, & des dependances de l'Isthme, pour auoir le plaisir des iouxtes & des tournois, s'il me vient quelquesfois en volonté d'aller aux jeux Isthmeens. Bref ie posséderay le<sup>m</sup> champ Sicionien, & ce terrouër de la Grece, qui est tout couuert d'arbres & de forrests, ou arrousé de fontaines, ou fertile en fruiët. Voilà toutes les richesses qu'Adimant s'acquerra en peu de temps. Ie voudrois bien encore que nous eussions des cueillieres d'or pour prendre la viande, & des coupes, non comme celles d'Echecrates, mais chacune du poids de deux talens. LIC. Si celà estoit, comment se pourroit-il faire que le sommelier te presentast vne si pesante coupe, ou comme la prendrois-tu de sa main? Säs doute tu leuerois avec beaucoup de peine plustost vn fardeau

C'est vn doux  
object que ce-  
luy del'imagi-  
nation, quand  
elle n'est point  
troublee.

L'homme qui  
aspire aux ri-  
chesses ne peut  
se saouler de  
souhaitz.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

de Sifiphe que non pas vn anap. ADIM. Ne trouble point mon souhait, ie te prie Licin, & sçache que ie ferois en outre des tables, & des lits de pur or, & les valets mesme en seroient encore. LICIN. Mais il te faudroit prendre garde, que la viande, le pain, & le breuuage ne deuint tout d'or comme à Midas, & que t'enrichissant, tu ne mourusses miserablement à la mercy de ceste faim precieuse. ADIM. Tu feras si tu veux des souhaits plus vray-semblables, Licin: Car pour les miens, ils ne sont pas encore acheuez. Je voudrois volontiers que ce mien habit fust de pourpre, & auoir les mets les plus delicats qu'on puisse treuuer, le sommeil tousiours agreable, les bons-jours & prieres de mes amys, me faire craindre & reuerer d'vn chacun; & voir pourmener deuant mon logis dès le point du iour ceux qui sont maintenant les plus riches, & entr'autres Cleenethus, & Democrates. Pour comble de mon souhait, ie desirerois qu'au mesme temps que ces galands arriueroient & voudroient se donner entree dans mon logis auant tous les autres, ces grands pendards d'Huissiers estant là debout, leur fermassent la porte au nez, comme ils le font eux-mesmes à present à autruy. Cependant, ie mettrois la teste à la fenestre quand bon me sembleroit, & ma veuë comme celle du Soleil ne luiroit sur eux que lors qu'il me plairoit. Que si ie treuuois quelque pauvre, tel que i'estois auant qu'auoir treuue le thresor, ie l'accoleroy fort humainement, & si le prieroy de s'en venir soupper chez moy: O que ie serois aysé de voir ces riches icy se tourmenter & creuer de despit, apperceuant mes cheuaux, & environ deux mille beaux garçons à mon seruice, tous choisis en la fleur de leur aage. Durant le repas ie me ferois seruir en vaisselle d'or, car l'argent seroit trop vil pour honorer ma prosperité. I'aurois d'ordinaire à ma table la faulse, & l'huile d'Espagne, le vin d'Italie, le miel cru de nostre pays, des venaisons apportees de toutes parts, sçauoir les sangliers, & les lievres en abondance, de toutes sortes de volailles, comme la poule de Facide, le Pan d'Inde, & le coq Numidien. Ceux qui appresteroient mes viandes, seroient quelques Sophistes, bons potagers & bien experts à faire des faulses & des bouillons. Toutes les fois que ie boirois à la bonne grace de quelqu'vn, celuy qui empoigneroit vne coupe pour me rendre le reciproque, l'emporteroit avec luy, & ie luy en ferois vn present. Quant aux autres riches de ce temps, ils seroient tous des gueux, & des Ires aupres de moy. Dionice n'auoit garde de presenter sa tasse d'argent parmy l'assemblee pour mieulx la faire voir, principalement

Heureux les  
pauvres qui  
deuenus riches  
se souuiennent  
de leur pre-  
miere condi-  
tion.

cipalement lors qu'il verroit mes valets auoir tant de vaiffelle à eux. Toutes ces choses feroient enuers moy, comme quelques exemptions à la ville, & si ie ferois tous les mois des distributions d'argent generales : ſçauoir, aux citoyens cent dragmes, & cinquante à l'eſtranger, ou païſan. De plus, i'ordonnerois des theatres, & des bains publics, pour l'embelliſſement de la ville: & ferois entrer la mer au dedans bien prez du Dypile: Là ie baſtirois quelque port ayant fait venir l'eau par vn large foſſé, afin d'approcher mon nauire, & le faire voir aiſément depuis le Seramique. Quant à vous autres mes amis, ie commanderois à mon Argentier de conter à Samipe vingt meſures d'or monnoyé, cinq à Timolaüs, & à Licin vne ſeulement, encore ſeroit-elle raclee, parce qu'il eſt trop babillard, & ſe mocque de mon ſouhait. Voilà quelle vie ie voudrois mener, ſi i'auois des richesses exceſſiues, & ſi i'eſtois bien à mon aiſe, & viuois delicatement avec vn comble de plaiſirs. I'ay fait: Vueille ô Mercure, accomplir ces choſes pour moy, & les mettre en effect.

LICIN. Mais ne ſçais-tu pas, Adimant, que cet enfant Pluton eſt ſuspendu à vn bien petit filet, lequel venant à ſe rompre toutes choſes ſ'en iroient en fumee, & ce threſor ſe changeroit en charbon? ADIM. Comment dis-tu cecy, Licin? LICIN. Parce qu'il eſt incertain, bon homme, combien de temps tu dois viure: Car qui peut ſçauoir au vray, ſi pendant que ceſte table d'or ſera dreſſee deuant toy, ſans qu'il te ſoit permis d'y mettre la main, ou d'y gouſter du Pan, ou du Coq Numidien, tu ne mourras point, laiſſant toutes ces viandes pour les Vautours, & Corbeaux? Veux-tu que ie t'en mette en auant quelques-vns qui ſont morts auant que jouyr de leurs richesses, & quelques autres qui durant leur vie ont eſté denuez de ce qu'ils poſſedoient de plus cher, par quelque diuinité qui portoit enuie à leur fortune? Ne ſçais-tu pas bien comme Crœſus & Policrates, bien qu'ils fuſſent beaucoup plus riches que toy, veirent toutes leurs richesses ſ'en aller en decadence en moins d'vn moment? Mais laiſſant à part l'exemple de ceux-cy, ie te demande ſi tu peux t'aſſeurer d'eſtre touſiours gaillard & diſpos? Ne vois-tu point combien il y a de riches qui paſſent malheureuſement leur vie parmy les douleurs & les peines, & que les vns ne peuuent bouger de la place, & les autres ſont aueuglez, ou bien offencez interieurement de quelque affection? Car ie ne doute point, quoy que tu ne m'en ayes point parlé, que tu ne voudrois pas eſtre riche pour ſouffrir le ſupplice de Phanomachus, &

Le riche ne  
peut pas diſpo-  
ſer de ſa ſanté  
comme de ſon  
or.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

estre aussi effeminé que luy. Je ne parle point des embusches & trahisons qui sont inseparables d'avec les richesses, ny moins encore des rapines, meurtres, & secrettes inimitiez, qu'il faut endurer du menu populaire: Tu vois combien de dommages t'apporteroient ces thresors. ADIM. Ce n'est pas d'aujourd'huy que tu tasches de me contredire en tout, Licin: C'est pourquoy tu ne recuras pas mesme la simple mesure, puis que tu ne cesses de te mocquer ainsi de mon souhait.

LICIN. Vrayement tu te retractes desjà de celà, & reuoques ta promesse, suiuant la commune façon des riches. Mais toy, Samippe, souhaitte maintenant quelque chose. SAM. Pour moy qui suis des principaux de Macrine comme vous sçavez, viuant en terre ferme, ie ne souhaitteray pas d'auoir vn nauire qu'il me seroit impossible de monstrer aux Citoyens: ny ne feray point si scrupuleux à conter avec les Dieux, & de leur demander vn thresor, & vne pleine mesure d'or. Puis que les Dieux peuuent toutes choses, & mesmes celles qui semblent estre plus grandes, & que la loy du souhait establie par Timolaüs nous enjoint de demander tout hardiment, comme si les Deitez ne nous deuoient rien refuser; *Souhait ridicule.* Je souhaitte estre fait quelque Monarque, non pas tel qu'Alexandre fils de Philippes, ou que Ptolomee & Mithridates, ou pareil à quelqu'autre, qui ayt receu l'Empire de son pere: mais en començant de brigâder comme i'ay de coustume, ie voudrois volontiers auoir trente audacieux compagnons pour mes fidelles complices; puis quelque temps apres trois cents autres, qui vinssent à nous outre ceux-là: en apres vn mille, & dans peu de temps dix mille, bref que tout le nombre des soldats fut de cinquante mille, & de gens-d'armes enuiron cinq mille; Alors estant preferé & esleu par les voix d'vn chacun, ie souhaitteroie estre estimé le plus braue Empereur ou chef de mon tēps, ensemble d'auoir la preeminence des dignitez, & le maniement des affaires. Par ce moyen je serois plus grand que tous les autres Roys, & les deuancerois en puissance: Je voudrois bien encore commander à l'armee, & non pas estre proclamé Roy par vne succession hereditaire, qui ne differeroit en rien du thresor d'Adimant, & laquelle ne me sembleroit pas si agreable, que si i'auois acquis de moy-mesme vne grande puissance, & principauté.

LICIN. Tout beau, Samipe, ce que tu viens de demander n'est pas de peu de consequence, mais le sommaire de tous biens:

ſçauoir , d'eſtre fait chef d'une ſi grande armee par cinquante mille hommes. Je ſuis bien-ayſe de ce que ſans y penſer, Martine nous a nourry vn ſi grand Roy, & digne de tant d'admiration. Regne donc, Samipe; marche en teſte de ton armee, mets en rang les ſoldats & les rondeliers: Car ie deſire fort de ſçauoir quel chemin vous prendrez ſortant d'Arcadie en ſi grand nombre; ou bien, qui ſeront les miſerables contre leſquels vous camperez premierement? SAM. Eſcoute, Licin, ie deſire ſi c'eſt ton plaifir, que tu ſois Capitaine d'une bande de cinq mille hommes de cheual. LICIN. Vrayement, Sire, ie vous remercie de l'honneur qu'il vous plaift me faire, & pour mieux vous adorer, ie me proſterne à vos pieds à la mode des Perſes, tournant les mains derriere le dos, & reuerant ce chapeau poinctu que vous portez à la royale, & ceſte belle couronne. Prenez pour Capitaine des gens-d'armes quelqu'un de ces hommes plus robuſtes que voicy: Car pour moy ie ſuis fort mal-habile, & apprentif aux armes; & ie ne penſe pas d'auoir oncques monté aucun cheual en ma vie. Tellement que i'ay belle peur, qu'auffi-toſt que la trompette ſonnera l'aſſaut, ie ne me laiſſe choir par terre, & ne ſois foulé aux pieds des cheuaux; ou bien que mon cheual eſtant trop farouche n'arrache ſon frein, & ne m'emporte à trauers la meſlee: ou finalement qu'il ne me faille lier à la celle, & me tenir la bride, ſi l'on veut que ie demeure là deſſus.

*Maniere d'adoration  
parmy les  
Perſes.*

ADIMANT. Et bien, Samipe, ie conduiray tes gens-d'armes. Quant à Licin, il ſera Capitaine de l'aiſle droicte: Toutesfois i'ay bien merité, ce me ſemble d'auoir de toy de plus grands eſtats, puis que ie t'ay fait preſent de tant de meſures d'or.

SAMIPE. Interrogeons donc ces gens-d'armes, Adimant, ſ'ils voudroient bien te receuoir pour leur Capitaine? Quiconque deſirera d'auoir pour ſon chef Adimant que voicy, qu'il leue la main; Tu vois, Adimant, comme ils te donnent tous leur voix; Par ainſi commande à la caualerie: Que Licin conduiſe l'aiſle droicte, & Timolaüs que voicy la gauche. Pour moy, permettez que ie gouerne la bataille, comme de raiſon, à la maniere des Roys de Perſe. Tirons maintenant droict à Corinthe par le chemin d'où l'on trauerſe les môragnes, ayant fait nos prieres au royal Iupiter. Apres que nous aurons reduict ſous noſtre uiſſance toute la Grece (car il ne ſe treuuera perſonne qui nous oſe reſiſter, ou

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

prendre les armes contre nous, qui sommes en si grand nombre: tellement que nous vaincrons, sans nous noircir de sueur ny de poussiere) nous mōterons sur des vaisseaux à trois rames, & y mettant nos cheuaux dedans (veu qu'il se treuve assez de froment à ° Cenchree, ensemble des nauires en abondance, & autrestelles choses necessaires) nous passerons outre par la mer Egee en la Ionique, où nous ferons des Sacrifices à Diane. Soudain que nous aurons pris les citez sans qu'aucun les deffende, y laissant de bonnes garnisons, nous irons en Scythie, & attaquerons la Carie, la Lycie, la Pamphilie, les P Pisides; ensemble, l'vnc & l'autre marche de Cilicie; sçauoir la maritime, & la montagneuse, iusques à ce que nous soyons paruenus à l'Eufrate.

Tous ceux qui se figurent des victoires ne les gagnent pas.

**L I C I N.** Je prie donc vostre Majesté, Sire, si c'est son plaisir de m'essire pour l'vn des Gouverneurs de la Grece; Car ie suis d'vn naturel fort timide, & il me fâcheroit bien s'il me falloit quitter l'ombre de ma maison. Quant à vous il me semble que vous deuez encore mener vne armee contre les Armeniens & les Parthes, qui sont des peuples aguerris & adroicts à tirer de l'arc: c'est pourquoy ie vous prie de donner le gouuernement de l'aisle droicte à quelqu'autre, & me laisser comme vn second Antipater pour Chef d'vne garnison en Grece, de peur qu'il ne se treuve quelqu'vn qui me trauerse d'vn coup de dard en ceste partie du corps, où ie seray defarmé, me frappant moy miserable au milieu des Suses, ou des Bactres en quelque part que ie puisse conduire pour toy vne compagnie de soldats.

**SAMP.** Je vois bien que c'est Licin, ta grande poltronnerie est cause que tu romps ton rang, & te mets à la fuitte, sans te souuenir que la loy cōdamne celuy qui se jette hors des rangs, d'auoir la teste tranchee. Mais puis que nous voicy desjà proches de l'Eufrate, & que le fleuve mesme se joint à la mer, outre que tous ceux qui marchent apres nous se portent fort bien, & sont mis en seurté par le bon soin des Gouverneurs que j'ay donnez à chaque nation; ie suis d'aduis pendant que les autres ont pris le chemin de la Phenicie, que nous taschions de conquerir & la Palestine, & l'Egypte. Sus donc, Licin, marche le premiet, & sois cōducteur de l'aisle droicte. Ie te suiuray en mesme temps, & apres moy viendra Timolaüs que voicy. Pour toy, Adimant, ie te laisse les dernieres compagnies de caualerie à conduire. Voilà qui ne va pas mal pour nous de ce qu'aucun ne nous a fait resto en toute la Mesopotamie, mais les habitans du pays se sont rendus à nous.

volontairement, & eux, & leurs forteresses. Nous n'auions point treuue de resistañce dans Babylone, où nous sommes entrez contré nostre esperance, & si la tenons maintenāt à souhait. Il est bié vray que le Roy qui a sa Court à Cthesiphon, a esté aduertey de nostre arriuee: Ce qui est cause qu'il voyage maintenant en Seleucie, où il faict leuee d'vne grosse armee, tant de Caualliers & d'Archers que de Frondeliers. Les espies nous ont desia faict rapport, qu'il y a des hommes bien aguerris, & en bon esquippage, iusques au nombre d'vn million, la cinquiesme partie desquels est composee de plusieurs bons archers à cheual.

Et toutesfois, ny l'Armenien, ny les Bactres, ny ceux qui habitent pres de la mer Caspie n'y sont pas encores arriuez, ains seulement les habitans des frontieres du Royaume, si grande a esté la diligence de cestuy-cy, à faire leuee de tant de gens en si peu de temps. Il est donc question que nous pouruoyons maintenant au remede qu'il nous faut mettre à cecy. ADIM. Je suis d'aduis pour moy, que l'armee de pied s'en aille d'icy à Cthesiphon, & que nous autres qui sommes gens de cheual demeurions icy pour garder la ville de Babylone.

SAM. Je crois que tu as peur de toy-mesme, Adimant, & que te voyant proche du danger, tu deuiens poltron & timide: **Que** dis-tu de cecy, Timolaüs? TIMO. Qu'il faut aller au deuant des ennemis avec toutes nos forces jointes ensemble, & ne point attendre qu'ils se soient renforcez & rafraischis. Assaillons-les pendā qu'ils sont encores en campagne, de peur que si nous tardons dauantage il ne leur vienne du secours d'ailleurs. SAM. Tu ne parles pas mal; & toy, Licin, qu'est-ce qu'il t'en semble? LICIN. Puis que nous sommes ja recreus & las de combattre, comme estans dès le matin descendus au Pyree, outre que nous auons faict trente stades de chemin, maintenant que le Soleil est en sa plus grande force, (car il s'en va midy) ie suis d'aduis que nous reposions icy, en quelque endroit pres de cēs Oliuiers, nous tenās assis sur ceste colonne, où sont plusieurs caracteres engrauez: Puis, que nous releuant derechef nous passions outre, pour acheuer le reste du chemin iusques à la ville.

SAM. Quoy? Penses-tu estre au pays d'Athenes, bon-homme? Toy, dis-je, qui es tout contre les murs de Babylone, parmy tant de bons soldats qui sont resolu de se battre? LICIN. Tu m'en as faict resouenir, & ce tien aduis m'a seruy de conseil en celā. SAM. Marchons outre, si bon te semble. Prenez courage vous autres,

Les ames lâches ont recours aux excuses pour courir leur timidité.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

& vous gardez de trahir vos peres & compatriotes. Ne voyez-vous pas que desjà les ennemis se preparent au combat? Sus donc, ayez pour mot du guet, *le Dieu guerrier*, & si tost que le Trompette aura donné le signal, hastez-vous de venir aux mains avec les ennemis, & leur courez sus en criant. Dauantage en frappant vos targues de leurs lances, joignez vous de pres, & vous tenez dans la portee des traits, de peur que leur donnant l'espace de nous atteindre, & frapper de loing, nous ne soyons tous blesez. Puis que nous sommes entrez si auant dans la meslee, & que l'esquadron gauche avec Timolaüs a mis en fuitte les Medes; que tous ceux qui sont de ma compagnie combattent courageusement, & sans perdre l'aduantage: Car voicy venir les Perses assistez de leur Roy. Je vois desjà toute la caualerie des Barbares, qui vient fonder sur nostre esquadron droict: Sus, Licin, monstre à ce besoin que tu as de la vaillance, & exhorte tous ceux qui sont avec toy à soustenir cet assaut.

LIC. O mal-heureuse fortune! tous les ennemis se jettent sur moy, & il leur semble que ie sois capable moy seul de leur resister! S'ils poursuiuent, comme ils ont commencé, ie seray contraint de m'en aller courant d'icy à la place de la Lutte, & les laisser seuls au milieu du combat.

SAM. Ne fais pas ceste faute, Licin, car la partie est desjà plus forte de ton costé. Pour moy ie m'en iray attaquer le Roy seul à seul; aussi-bien m'assigne-t'il le combat, & ce me seroit vn grand deshonneur de le refuser.

LIC. Par le Dieu Iupiter, encore seras-tu par luy blessé, aussi bien c'est vne action royale, que celuy qui combat pour le bien du royaume ne s'en aille pas sans receuoir quelques playes.

SAM. Tu dis bien; mais ce n'est qu'une petite blessure, qui ne fait qu'atteindre le cuir, & n'offence aucune partie noble du corps: De façon que la cicatrice mesme n'y paroistra iamais cy-apres.

Au reste vois-tu comme luy courant sus ie l'ay trauersé avec son cheual d'un seul coup de lance? Puis, comme luy ayant tranché la teste, & osté la couronne, ie me suis fait réuerer pour quelque grand Roy? Que les Barbares doncques nous viennent redre hommage, & ie leur commanderay selon la loy des Grecs, me faisant nommer seul Monarque.

Je vous laisse à penser combien ie feray bastir de citez, qui seront appellees de mon nom: & combien i'en destruiray de celles qui auront commis quelque reuolte contre ma couronne.

Te m'attaqueray principalement à ce riche Cydias, lequel bien qu'il fut mon voisin, a neantmoins empieté peu à peu sur les bornes de mon champ, & m'en a dejetté.

LICIN. Cesse tous ces discours, Samipe; Il est temps qu'apres avoir gagné vne si grande bataille tu en celebres la feste, & en fasses vn festin en Babylone, y sacrifiant pour la victoire gaignee: Car j'ay opinion que ton Empire a passé par delà les stades qui t'auoient esté prefix; & que c'est à Timolaüs à souhaitter ce qu'il voudra. SAM. Dy donc, Licin, que te semble des choses que j'ay demandees? LICIN. O Roy genereux! Ce sont des souhaits beaucoup plus laborieux & grands que ceux d'Adimant: Car tandis qu'il se baignoit au milieu des plaisirs, & tendoit des coupes d'or de deux talens à ceux qui beuuoient à luy, tu receuois des playes en combattant en particulier, & viuois en perpetuelle frayeur nuit & iour. Il ne te falloit pas craindre seulement les attaques des ennemis; mais vne infinité d'embusches, ensemble l'enuie, la haine, & la flatterie de ceux avec lesquels tu viuois. Tu n'auois alors plus d'amy; & tous deguisoient leurs affections, tant pour la crainte que pour l'espoir. Quant à la jouyssance des voluptez, elle ne t'estoit point permise, non pas mesme en songe; ains la gloire seulement, la pourpre pourfilée d'or, le turban blanc à l'entour du front, & les gardes du corps qui marchotent deuant.

Les Chefs ne sont que bien rarement en securté.

Pour le demeurant, ce n'est qu'vne insupportable fatigue, & qu'vne estrange amertume: Car il faut, ou respondre à ceux qui viennent de la part des ennemis, ou donner des iugemens, ou bien enuoyer des Ordonnances à ses subjects.

A quoy faut adjoüster, les nouvelles qu'on reçoit tous les iours de la rebellion de quelque ville, ou des courtes que font ceux qui se retirēt hors du Royaume. Il faut donc redouter ces choses, & vaut beaucoup mieux que tu sois estimé biē-heureux par tous les autres, que par toy-mesme: Car y a-t'il rien de plus abject que de voir que tu es malade de mesme sorte que les hommes prieuz, & que pour grand Roy que tu sois, la fièvre t'attaque aussi tost que le moindre, sans auoir esgard à ta qualité? La mort mesme ne craint point tes gardes, mais suruenant toutes les fois qu'il luy plaist, elle t'emmene pleurant, & se joue de ceste Couronne. Sois esleué si haut que tu voudras, elle te fait cheoir en-bas, & t'arrachant hors du siege Royal, te iette dans le mesme chomin que le menu populaire. Tu n'es pas en vn plus haut grade d'honneur que les autres morts, & tout

Aucun ne scait s'il doit viure iusques au lendemain.  
Seneca.

## LES OEUVRES DE LYCIAN.

l'aduantage que tu as dessus eux, c'est que tu delaisse apres toy, vn superbe Mausole, vne colombe estenduë en long, & vne Pyramide qui s'esleue à angles droicts & esgaux. Toutes ces belles apparences que sont-elles, que de vaines monstres, de spectacles nocturnes, tenebreux, & obscurs, & bref des corps insensibles de ta magnificence? Les statuës, & les Temples que les Citez qui t'honnorent, font dresser à ton nom, & ces beaux titres d'honneur qu'on te deferoit durant ta vie, s'escoulent peu à peu, & sont tenus à mespris. Que s'ils estoient de plus longue duree, quel fruit en cueillerois-tu n'ayant aucun sentiment? Ne vois-tu pas que les affaires que tu peux auoir dās le monde sont subjectes à de perpetuels soucis, & à des trauaux qui ne t'abandonnent iamais, veu que la reuolution des fatigues y est eternelle? C'est à toy maintenant à souhaitter à ton tour, ô Timolaüs, mais prens garde que tes souhaits surpassent ceux-cy, imitant les hommes ingenieux, & qui sçayent bien le manierement des affaires. TIMOL. Escoute dōc, Licin, si ie ne souhaitteray point quelque chose qui soit digne de blasme. N'aye peur que ie demande, ny l'or, ny les boisseaux d'argent, ny les royaumes entiers, ny que i'aye peur des guerres, & des frayeurs, que tu as à bon droit attribuees à l'Empire; toutes ces choses sont fresles & pleines d'embusches: outre qu'il y a plus en elles de fascheries que de plaisir.

Ie veux que Mercure venant au deuant de moy, me donne quelques anneaux qui ayent telle vertu. Premièrement que ie me porte tousiours bien; que ie sois invulnerable & exempt de toute angoisse d'esprit: En second lieu, que celuy qui aura ceste bague en son doigt, ne puisse estre veu, comme vn second<sup>x</sup> Gyges. Troisiësmement, que par la vertu de ceste bague, ie sois plus robuste que dix mille hommes, & puisse leuer moy seul sur mes espaules vn fardeau qu'ils ne pourroient esbranler tous ensemble, qu'avec beaucoup de peine. Dauantage, que ie puisse voler estant esleué en l'air bien loing de terre, & qu'à cet effect i'aye aussi quelque anneau; Qu'il me soit permis de faire dormir tous ceux qu'il me plaira: que toute porte me soit ouuerte; la serrure estant laschee, & le ferrouil retiré; & qu'un seul anneau puisse faire ces deux choses.

De plus; qu'ayant au doigt l'un de ces anneaux, ie gaigne l'amour de toutes personnes, tant des beaux garçons que des fëmes, & qu'il n'y ait celuy qui ne desire d'estre aymé de moy, & de m'auoir tousiours en la bouche. Que les femmes ne pouuans sup-  
porter

Si les souhaits  
des mortels  
auoient lieu,  
il n'y auroit  
point de pos-  
session assuree  
au monde.

porter la vehemence d'une si grande amour, se viennent pendre à mon col elle-mesmes, & que les adolescens ayent tant d'amour pour moy, qu'ils festiment bien-heureux quand ie ne feroys simplement que ietter la veüe sur quelqu'un d'eux. Que si ie les de-daigne, qu'ils en meurent soudain de regret; & bref que ie surpassasse Hyacinthe, y Hylas, z Faon, & Chius, en beauté.

Or ie ne souhaitterois pas de posseder toutes ces choses, pour vn peu de temps, ou mourir soudain, & ne viure que l'age d'un autre homme, mais d'accomplir l'espace de mille annees en despouillant ma vieillesse au bout de dix-sept ans, à la façon des ser-pents. Ie ne pense pas que jouyssant de ces felicitez, i'eusse faite d'aucune chose: Car tout ce que les autres ont, ie le possederois à mon aise, entant que ie pourrois ouvrir toutes les portes, assoupir leurs gardes, & estant entré moy-mesme où ie voudrois me rendre inuisible. Que s'il y auoit quelque nouveau & admirable spectacle parmy les Indiens, & les<sup>aa</sup> Hyperborees, ou quelque chose de prix, ou bien tout ce qui seroit doux & agreable, tant à manger qu'à boire, ie l'emporterois pour m'en saouler, sans auoir peur de personne. Ie serois le seul, qui pourrois voir le Griffon, beste farouche & aislee, ou bien le Phoenix, oyseau des Indes, animaux qui ne peuuent estre veus des yeux des mortels; Il n'y auroit personne que moy qui sceut les fontaines du Nil, ensemble toutes ces terres qui ne sont point descouuertes encore, & s'il n'y a point quelques Antipodes qui habitent à l'opposite de nous, occupans la moitié de la partie Australe. Il me seroit aisé de cognoistre la nature des Estoilles, & de la Lune, & mesme du Soleil, comme ne pouuant estre offensé par le feu.

Et ce que i'estime encore plus que tout le reste; c'est qu'en vn seul iour ie pourrois annoncer à Babylone les nouvelles de celui qui auroit emporté le prix aux Olympies. Que si i'auois disné en Scythie, rien ne m'empescheroit d'aller souper en Italie: Si i'auois vn ennemy, ie le pourrois tuër, & luy rompre le cerueau d'un coup de caillou, sans qu'il se doutast d'où il viendroit.

Au contraire, il me seroit facile de faire du bien à mes amys, & leur donner de l'or à pleines mains, pédant qu'ils s'endormiroiët. Si ie voyois vn tyran, ou vn mauuais riche, ou bien quelque superbe qui me faschast, l'esleuant de vingt stades en l'air, ie le precipiterois du haut en bas. Ie jouyrois des ieunes garçons sans empeschement quelconque, & me glissant secrettement dans les maisons, rassoupirois de sommeil tous les domestiques, hors-mis

Zzzzz

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ceux-cy. Ne serois-je pas bien aise encore de voir combattre les hommes en toute seurté, m'esleuant hors de la portee du traict? Que si bon me sembloit, ie me rangerois du party des vaincus, & endormant les vaincueurs, ie donnerois la victoire aux fuitifs, & si leur ferois tourner le dos. Bref, ie me jouërois de la vie humaine, possederois toutes choses, & paroistrois comme quelque Dieu parmy tous les autres.

Voilà l'epitome de la souveraine felicité, laquelle ne peut ny perir, ny estre assaillie par embusches, principalement ayant vne longue vie joincte à vne bonne santé. Y a t'il maintenant quelque chose en ce souhair, que tu puisses reprédre, Licin? LICIN. Nenny, Timolaüs; Aussi-bien ne feroit-il pas trop bon contrarier & quereler avec vn homme aislé, & qui surpasse en force plusieurs milliers de gens-d'armes. Toutesfois ie te demanderois volontiers quel homme tu paroistrois parmy tant de nations que tu aurois veuës en volant? Toy, dis-je, qui es tout cassé d'annees, & qui as l'esprit hors de son propre siege, pourrois-tu bien, n'estant porté que d'un petit anneau, mouuoir les montagnes avec le doigt, & te rendre aymable à tout le monde estant si chauue & camus? Mais responds moy encore à cecy; Si vn seul anneau pouuoit suffire à toutes ces merueilles, pourquoy en as-tu pris vn si grand nombre, que ta main gauche en est toute empeschée, tellement qu'il faudroit que la droicte suppleast pour elle à porter le faix? Tu aurois vrayement besoin, bon homme, d'auoir vn anneau qui eust ceste vertu specifique de refrener ta sottise, & te purger d'une si grande insolence: Et possible que l'Ellebore estant beu tout pur pourroit suffire à cecy. TIM. Je voudrois volontiers, Licin, que tu fisses toy-mesme quelque souhair, qui fut exempt de blasme, puis que tu reprends ainsi tous les autres. LICIN. Je n'ay que faire de rien souhaitter; car nous sommes desjà pres du Dipyle. Puis, vous m'avez osté le temps qui m'appartenoit; sçauoir toy, Samipe, tandis que tu combattois en vn tournoy particulier à l'entour de Babylone; & toy, Timolaüs, pendant que tu disnois en Scythie, & soupois en Italie. Et vrayement vous avez bien faict, & ie vous en sçay fort bon gré, principalement parce que ie n'appreue pas de deuenir riche en si peu de temps, pour estre redniët par apres à ces dernieres extremitez qu'il me faille contenter de quelque morceau de pain tout sec, comme il vous aduiendra bien-tost à vous autres, lors que ces richesses s'enuoleront, & se réduiront en fumee. O que vous serez estomez, lors qu'estant frustrez de ces:

L'homme qui  
se void frustré  
des richesses.

thresors, & de ces Couronnes, comme esueillez de quelque agreable sommeil, vous treuerez toute autre chose dans vostre maison, ny plus ny moins que les basteleurs & joüeurs de farces, representant les personnes des Roys, lesquels au sortir du theatre meurent de faim la plus-part, & cependant ils paroïssent n'agueres des <sup>bb</sup> Creons, ou des Agamemmons. Il est donc vray-semblable que vous serez bien faschez, & ne verrez qu'à regret les incōmoditez de vostre logis: Toy principalement, Timolaüs, quand il faudra que tu coures la mesme fortune qu'Icare, sçauoir, que la cole de tes aïlles estant fonduë, tu viennes à cheoir du ciel en bas, & sois contrainct de marcher en terre, apres que tous ces beaux anneaux seront escoulez de tes doigts. Pour moy ie tiendray au lieu de tous les thresors du monde, & de Babylone mesme, le plaisir que i'auray de me rire de ces belles choses que vous auez souhaittees. Vous, dis-je, qui loüez tant la Philosophie, & qui en faictes profession.

conceüs en l'esprit, est ainsi fasché que ce-luy qu'on esueille lors qu'il ne songe que des thresors & des Royautez

## ANNOTATIONS.

**a Pallene.** ] Ville de Macedone, ou selon quelques vns de Thrace, ainsi dicte de Pallena, fille de Sithon, & femme de Cletus. Elle estoit iadis nommee Phlegra, & les Geants y faisoient leur demeure.

**b Sydon.** ] Ville de la Phenicie, situee au bord de la mer: Car les habitans du pays se voyans trauaillez de continuelz tremblemens de terre, bastirent vne nouvelle ville aux costes maritimes, qu'ils nommerent en leur langue Sydon, pour la grande abondance de poissons qu'il y a en ceste contree.

**c Chelidones.** ] Ce sont deux Isles situees tout contre le promontoire de Taurus, fort contraire aux navigateurs: l'une desquelles est dicte Corydela, & l'autre Menalipea. Strabon dit, qu'il y en a trois.

**d La mer Pamphilie.** ] Ptolomee parlant de la Pamphilie dit, que c'est vne contree de l'Asie mineur entre la Syrie, & la Cilicie, ayant du costé du Midy la mer Mediterranee, autrement dicte Pamphilie, ou Pamphilienne, du nom du pays.

**e Egee.** ] Il entend parler de la mer Egee, qui est vne partie de la Mediterranee, dicte communément Archipelago. Elle diuise l'Europe de l'Asie, & est ainsi nommée, parce qu'Egee pere de Theles s'y ietta dedans du haut de la forteresse d'Athenes, ou selon quelques vns, à cause qu'Egea Royne des Amazones y fit naufrage. Voy ce qu'en dit Plin<sup>e</sup> sur l'ethymologie de ce mot.

**f Mallee.** ] Promontoire de Laconie qui s'aduance dans la mer environ cinquante pas. C'est vn lieu fort contraire aux navigateurs, ainsi dit d'un certain Malleus Roy des Argines, lequel y bastit vn magnifique Temple, qui fut depuis nommé Malleotique.

**g Purgez avec vn clair flambeau.** ] C'est vne allusion à la coustume qu'auoient les anciens de purger les maisons de tous malencontres avec des flambeaux allumez, pour en chasser (disoient-ils) tous les fantasmes, & illusions.

**h Au port de Pyree.** ] Ce port estoit à Athenes à deux mille pas de la ville, où quatre cents nauires y pouuoient aborder.

**i Isis.** ] Fille du fleuve Inachus, parauant nommee Io, laquelle fut changee en vache par Iupiter, & depuis rendue à sa premiere forme. Elle se maria avec Osiris, & apres sa mort fut adorée des Egyptiens, qui lui faisoient des sacrifices qu'ils nommoient Iliques.

**k Canope.** ] Ville d'Egypte, estoignée d'Alexandrie environ six vingts stades. Quelques vns tiennent que le Poëte Claudian en estoit issu.

1 Lib. 14.

2 Lib. 5.

3 Lib. 4. c. 11.  
vers. 50.

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

- 4 *Lib. 2. c. 22.*  
**l** *Ibis de Memphis.* ] Entr'autres animaux que les Egyptiens reueroient, dit Alexandre d'Alex. 4 ils adoroient principalement l'Ibis, & aucun ne le pouuoit tuër sans se mettre au hazard de sa vie.  
**m** *Le champ Sicyonien.* ] Sicyon estoit vne ville d'Achaïe, non loing de l'Isthme du Peloponèse, fort abon dante en metaux. C'est aussi vne Isle en la mer Egée, du nom de laquelle on fouloit appeller Minerue, Sicyonienne, parce qu'elle y auoit vn Temple fort magnifique.
- 5 *Lib. 8.*  
**n** *Mantine.* ] Ou, Mantinee, ville d'Arcadie, laquelle selon Strabon 5 fut ainsi nommée du commandement de l'Empereur Adrian.  
**o** *Cenchree.* ] Port de Corinthe, lequel Strabon 6 dit estre esloigné de la ville enuiro 8 septante stades.
- 6 *Lib. 8. Rom. 16.*  
**p** *Pisides.* ] Pisidie est vae contree d'Asie, limitrophe à la Lycaonic, Isauric, & Pamphilie, les peuples de laquelle sont nommez Pisides. Voy ce qu'en dit Pline. 7  
**q** *Suses.* ] C'est vne ville fort opulente, située entre Babylone & la Perse. Elle fut bastie, & nous croyons à ce qu'en dit Strabon, par Titon pere de Memnon.  
**r** *Bactres.* ] Peuples par delà la Syrie, ainsi nommez du fleuve Bactre.  
**r** *La mer Caspie.* ] Elle est située entre les monts Hyrcaniens, & Caspiens, dont elle emprunte son nom.
- 7 *Lib. 20. c. 27.*  
**t** *Ctesiphon.* ] Strabon 8 dit, que c'est vn certain lieu en la Seleucie, où les Roys de Parthe fouloient hyuerner: C'est aussi selon Pline 9 la capitale du Royaume de Babylone.  
**u** *La mort mesme ne craint point, &c.* ] Ce traict est tiré d'Horace, quand il dit, que la mort frappe d'vne plante esgale les palais des grands Roys, & les cabannes des simples Bergers. Vn bel esprit de nostre temps semble l'imiter quand il dict,  
*La mort d'un coup fatal toutes choses moissonne,  
 Et l'Arrest souverain,  
 Qui veut que sa rigueur ne cognoisse personne  
 Est escrit en airain.*
- 8 *Lib. 25.*  
**x** *Gyges.* ] La fable de l'anneau de Gyges est fort commune, & ie me contenteray de r'enouoyer le Lecteur à ce qu'en dit Ciceron. 10
- 9 *Lib. 6. c. 26.*  
**y** *Hylas.* ] Fils de Theodomas, & mignon d'Hercule, lequel fut si espris de son amour, qu'il laissa la compagnie des Argonautes, & fit le tour de la Myfie pour le chercher.  
**z** *Paon.* ] Ieune homme Lesbien. Les Poëtes feignent deluy, qu'il reccut de Venus vne boîte d'albastre pleine d'onguent, duquel s'estant fardé, il deuint si beau, que toutes les femmes de Metelin en furent amoureuses, & entr'autres la Poetesse Sapho. Comme il apert par vne Epistre qu'elle luy escrit dans Ouide.  
**aa** *Hyperborees.* ] Peuples du Septentrion, desquels Pomponius Mela dit, qu'ils viuent les plus contens des mortels, & que leur pays est fort sain, tant pour la bonne temperature de l'air, que pour l'accord & commune vnion des vents, lesquels y sont fort paisibles & moderéz.  
**bb** *Creons.* ] Il y auoit deux grands Princes ainsi nommez, l'vn desquels estoit Roy des Corinthiens, & l'autre des Thebains, fils de Menothus, & frere d'Iocaste.
- 10 *Lib. 3. Officior.*

## LA GOVTE.

### TRAGEDIE.

#### SOMMAIRE.

*Lucian celebre le mal des goutes, & introduit à cet effect quelques Medecins Syriens, qui se vantent d'auoir des remedes pour les guerir: mais ceste maladie, qui est icy representee par vne Deesse, s'offence de leur vanité, & pour leur faire confesser la fausseté de leur art, les afflige de ce mal, duquel ne pouuans supporter les atteintes, ils l'aduouent incurable. C'est vne invectiue contre les Empiriques, qui repaissent le populaire de telles fumees.*

LA DEESSE, SA TROUPE, LE MESSAGER,  
LES MEDECINS, ET LES BOVRREAVX.

## LE PODAGRE; OV GOVTTTEVX.

**G**OVTTTE fille du Stix, dont le nom odieux  
Graue une passe crainte au front mesme des Dieux:

Race du noir Cocyte, engeance que Cerbere  
Vomit, pesteux venem, dans les flancs de Megere.

Vn Démon t'en tira, se portant chez Pluton,  
Où tu succas pour lait le fiel d'Alceton:

Ainsi tu vins au iour de ce monde où nous sommes,  
Pour te rendre immortelle à bourrellier les hommes.

S'il est vray que du corps les meschans separez  
Souffrent diuers tourments qui leur sont preparez;  
Il n'est pas de besoin de la soif de Tantale,

Que Sisiphe remonte vn rochez qui denale,  
Qu'Ixion dans le feu rouë eternellement;

Mais ceux dont la malice offense obstinément,  
Il les fant assacher, sensibles à leurs peines,

A tes gontteux liens, à ces bruslantes gênes,  
Que mes nerfs douloureux ont senty tant de fois  
De la plante des pieds iusques au bout des dois.

Ainsi recrem de mal, mes ueines retrecies,  
Mes pores resserrans maintes humeurs pourries;

Vne bile se forme; & comme en sa froidour,  
Vn serpent qui me succe, & le sang, & le cœur.

Il porte en tous endroits la dent de ses tenailles,  
Qui bruslante alluma ce feu dans mes entrailles,

Qui saccage mes os, & consomme ma chair:  
Ainsi du Mont-gibel flambe l'ardent rocher.

Et ce fond de Sicile, hoste des creux abysses  
Où se rendent les eaux des costes maritimes,

N'ayant pas où s'estendre en tempestant ses flos  
Submerge les escueils, & leur couvre le dos.

O mortels auçglez, quel mal-heur nous possède  
D'ignorer de ce mal la cause & le remede?

# LES OEUVRES DE LUCIAN.

## CHOEVR, OV, TROUPE DES GOVTTEVX.

**L** Amort du bel Athis à l'honneur de Cybele  
Chaque an se renouuelle:  
Le deuôt Phrygien l'apprend de uine vois,  
Es rochers, & aux bois.  
Ainsi les Lydiens qui sur Tmole s'escrient,  
Le Dieu Comon supplient:  
Et le sourd cliquetis du Bachant enroué  
N'appelle qu'Euôé.  
Mesme en ses hauts accents l'esclatanté trompette  
Rien que Mars ne repete:  
Et nous à ta memoire; ô Royne des douleurs,  
Nous espondons ces pleurs.  
Tandis que du Printemps les semences escloses  
Couurent les champs de rases:  
Et qu'en baisant Zephir, un doux arbre produict  
Et la fleur, & le fruit.  
C'est icy la saison que la Tourtre lamente  
Sa compagnie absente:  
Et que le Rossignol de ses sanglots plaintis  
Regrette son Iris.

## LE GOVTTEVX SORTANT DV LICT.

**O** Baston le support de toute ma vieillesse,  
Qui plus que mes deux pieds a de force & d'adresse:  
Baston l'unique appuy du viuant bastiment,  
Que ce mal fait trembler iusques au fondement.  
Fay que mon petit pas se traine sur la terre,  
Et que desueloppé de ce drap qui m'enserre,  
I'esloigne pour un temps ceste obscure maison,  
Ces poutres enfumez, d'un ennuyeux rizon.  
Porte moy hors d'icy: fay moy voir la lumiere,  
Que ce rideau desrobe à ma foible paupiere:  
I'ay conté demy-Lune en ce triste séjour,  
Où mes yeux n'ont receu la lumiere du iour;  
Estendu de mon long sur vne mole couche,  
Ains plus dure à mon mal qu'une espineuse souche.

De me rouler en bas i'eus bien le souuenir,  
Mais mes membres cassez ne m'ont peu soustenir.

Mon cœur, si tu cognois comment est affligée,  
La vie d'un Goutteux de tant d'ennuys chargée,  
Veux que de ce mouuoir la puissance il n'a pas,  
Fay qu'avecques les Morts on me passe là bas.

Mais d'où viennent ces gens qui portent sur la teste  
Les Hybles du Dieu dont ils chomment la feste,  
Et tiennent à son nom des crosses en leurs mains.  
Phœbus, ne sont-ce pas de tes Prophetes saints,  
Qui d'un Pean sacré composent leurs Cantiques?  
Non, leur front n'est pas ceint de tes branches Delphiques,  
Si leur chef de lierre estoit enuironné,  
Je tiendrois leurs chansons pour le grand Cuisse-né.  
Il leur vaut mieux parler: Amys, à la memoire  
De quel Dieu donnez vous cet Hymne plein de gloire?

LA TROVPE.

Mais toy qui le demande, à quel saint vont tes vœux?  
A tes pieds chancellans, ie t'estime vn Goutteux,  
Et des plus enuieillis en ceste maladie:

LE GOVTTEVX.

Il est vray, ie l'aduouë, il faut que ie le die.

LA TROVPE EN CHANTANT.

DANS les flots du bleu Neree,  
L'Amoureuse Cytheree  
Prit la vie & la beauté,  
Et Thetus fut la premiere  
Qui de Iunon l'Empericre  
Reçeut la Diuinité.

Et ce Dieu lance-tempeste,  
Ayant conçu dans sa teste  
Ceste excellente Pallas,  
Se fit ouuir la cernuelle  
D'où saillit ceste Pucelle,  
Preste à rendre des combas.

Mais celle à qui nostre vie  
Bien-heureuse est affermie,  
Ceste immense Deité,

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

*A tiré son origine  
De la semence diuine  
D'Ophion le redouté.*

*Au mesme instant que sa face  
Du clair Soleil eust pris place  
Où regnoit l'obscurité,  
La Goutte ayant eu naissance  
Fit paroistre sa puissance,  
Aussi-tost que sa clairté.*

*La Mort l'ayant enfantee,  
Vne Parque l'a portee  
Dessus les Stygicux bords,  
De ceste onde precieuse,  
Puisant l'eau d'une main creuse  
Nettoya ses membres ords.*

*Les Dieux d'en rire se passent,  
Les nuës du Ciel s'enflamment,  
Le tonnerre esclatte en l'ér,  
Et Pluton amoureux d'elle,  
Luy donna de sa mammelle  
Le lait qu'il fait de scouler.*

## LE GOVTTEVX.

**D**E grace apprenez moy qu'elle est la Deité  
Qui remplit vos esprits de sa Diuinité:

### LA TROVPE.

*D'Vne bouche de fer, & pleine de vengeance,  
Nous ne respandons pas le sang en abondance,  
Nous ne pouuons d'un bras les arbres arracher,  
Ny nos souples talons iusques au dos toucher:  
Et ne mangeons la chair des Tanreaux toute creüe:  
Mais quand du guay Printemps la saison est venueë,  
Et que la ieune fleur naissante du rameau,  
Tient le Merle enchanté de l'ombre de l'ormeau:  
Lors ceste Deité parmy nos membres iette  
A nous qui l'adorons vne aiguë sagette,  
Venant secretement se fourrer du dehors,  
Et sans estre apperceüe, aux cachettes du cors.  
Les bras, les mains, les pieds, les genoux, & les cuisses,*

*Bref*

Bref tous nos offemens rendent, fascheux indices,  
De ce mal qui nous mange, & nous va consommant:  
Mais ceste Deité le chasse en un moment.

## LE GOVTTEVX.

Donc ie suis l'un de ceux qu'il te plaist, grande Reyne,  
Remplir de ces esprits qui vont de veine en veine,  
Sans qu'on les reconnoisse. A ta sainte grandeur,  
Ie vouë ce Cantique, & me ioints à ce Chœur.

## CHOEVR DES GOVTTEVX.

L'AIR soit tranquile, & les vents forcenez  
Soient dans leur grotte à iamais enchainez,  
Et que tout Sciastique  
Viene adorer la goutte en un liçt magnifique.  
Ià la Deesse effroyable aux mortels,  
Vient à potence approcher ses autels,  
O Deité puissante,  
De tous les autres Dieux l'horreur & l'espouuante,  
V se de grace, & d'un œil adoucy,  
Visite ceux, qui te seruent icy:  
En la saison nouvelle,  
Appaise la rigueur de leur peine cruelle.

## LA GOVTE, DRESSE

QV i d'entre les mortels n'a cognu mon pouuoir  
A qui d'entr'eux encor n'ay je pas fait sc'auoir,  
Que ie ferme l'oreille à toutes leurs complainctes?  
Le sang dont la victime a rendu leurs mains teinctes,  
L'autel portant la flame, & l'encens iusqu'aux Cieux  
Ne me toucha iamais d'aucune pitié d'eux.  
D'un mal si violent Peon ne les rescape  
Auec son art puissant, non pas mesme Esculape.  
Beaucoup ont fait essay d'un meslange confus,  
De Symples dont la presse auoit espreint le jus.  
L'un pile ensemblement \* la Laituë sauvage,  
Plantin, Persil, Pourpier, Marrubin, Pothomage.  
L'autre fait diligent des Cnides habiller,  
Ceux-cy de la Courfire; autres viendront bailler

\* Ces vers en-  
alos de ces deux  
marques \*\*  
font de la vieille  
traduction, Et  
les ay icy laissez  
comme des reli-  
ques de l'anti-  
quité.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Des lentilles croissans en un fumier infame,  
 Des feuilles de Pêcher; ceux-là du Hychiame,  
 Des Bubes de Pautot, ou bien des Pastenates,  
 D'herbe à puces, d'Encens, du Nitre, des Grenates,  
 Racine d'Ellebore, avec du Colamphace,  
 Farine, & vin meslez dont cataplasme on face,  
 La feuille d'un Chou verd, la galle d'un Cypres,  
 De l'Orge en fleur reduite; & meslent puis apres  
 La craye de Saumure, ou le fient d'un homme,  
 D'une Cheure des champs les crottes, & en somme  
 Des febues la farine; ou fleur, pierre d'Affon.  
 D'autres pour un remede auront mis en cuisson  
 Musaraignes, Lezards, Serpens, Raynes insectes,  
 Viperes, Boucceruiers, Regnardeaux, & Belettés.  
 De quel metal par eux n'a l'espreune esté fait,  
 Et de quel mineral n'ont-ils sondé l'effaict?  
 De quel arbre le suc, du sang de toute beste,  
 Le lait, les nerfs, les os, & le poil de la teste,  
 Moëlle, graisse, urine, & fumier quelquefois.  
 D'autres sont qui boiront un potus quatre fois;  
 D'autres sept, voire huit pour flatter leur misere.  
 L'un se croira purger en prenant de l'hyere.\*  
 L'autre plus curieux se laissera mener  
 Au son de quelques vers qu'il oirra marmoner:  
 L'un se laisse piper par un Iuis qui l'enchanté,  
 Et l'autre en un ruisseau croit sa santé presante.  
 Mais quiconque a voulu tel remede attenter;  
 N'a que trop recognu ce que vaut m'irriter.  
 Au contraire ceux-là de qui le mot pour rire  
 Fait des contes plaisans d'un si cruel martyr,  
 Reçoivent en leur liêt un prompt allegement.  
 Sus donc, Troupe deuote, entonnez hautement  
 Afin de me complaire un chant à ma louange,  
 Car ie suis ceste \* Até, de qui le pas estrange  
 Et les debiles pieds soustenu de mes mains,  
 Ont battu leur chemin sur le chef des humains.

\* Deesse d'in-  
 gratitude, &  
 d'ennuy.

### LA TROUPE, EN CHANTANT.

**D**ESSE dont l'entendement  
 Est plus clair qu'un beau diadant

*De tes Prestres sacrez, Vierge trois fois puissante,  
Recueille la priere, & la voix gemissante.*

*Les traits que ton arc faiçt pleuvoir,  
De ta force, & de ton pouvoir  
Rende nt assez de preuve, & d ample tesmoignage,  
Que Jupiter vaincu revere ton Image.*

*La mer te craint, ses flots creuez  
Blanchissent en l air sousteuez,  
Et dans le ventre-creux de la terre beante,  
Tu fais trembler de peur l'impiteux Radamante.*

*Toy seule empeschés de courir  
Le plus fort, qui iusqu'au mourir  
Ne peut les nerfs tendus au liçt nul repos prendre,  
Et tousiours a le nez, & les pieds en la cendre.*

*Du feu ses chaussions creuasséz  
Desponillent ses orteils presséz:  
Ses genoux tous ployez tremblans trainent à peine  
Ses talons reuësus de fourrure, & de laine.*

## LA DEESSE, LES MEDECINS, LES BOVR- REAVX, ET LE MESSAGER.

**A**PREs avoir cognu tes triomphantes mains  
Au char de ton triomphe atteler les humains:  
Après auoir passé tant & tant de prouinces,  
Où ton pouvoir reluit adoré de leurs Princes,  
Il me semble à propos de te dire pourquoy  
I'ameine ces meschans rebelles à ta loy.  
Leur bouche, & leurs discours pleins de blasme & d'audace  
Pour desrober ta gloire alloit de place en place,  
Criant, que l'on deuoit abbatre tes autels,  
Mesme qu'on te bannist d'entre tous les mortels  
L'esperoir de te les rendre en haste, & de te plaire,  
En cinq grands iours d'Esté de dix \* st. des m' a faiçt faire.

### LA DEESSE.

*O de tous mes Archers le plus prompt & fidelle!  
Quelle route fis-tu? quelle serre cruelle  
Herissa ce chemin de pauez, raboteux?*

\* Vne stade n'a que 125. pieds de longueur. Les Italiens ont beaucoup de ces lieux, où publiquement les hommes & les cheuaux font des courses de prix. Ce Messager fait estat d'une grande diligence d'auoir mis fin à ce chemin en cinq des plus longs iours de l'esté.

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

## LE MESSAGER.

*Ayant quitté mon lit tout mol & duvetéux,  
A peine de cinq pas ay-je franchy l'espace,  
Qu'affoibly de travaux ie renuerse en la place  
Sus de pointus cailloux qui me fendent le cœur.  
Ayant à toute force euité ce mal-heur  
Ie rentre en vn destour qui de pierres aiguës  
Où i ay choppé souuent, bouche ses aduennës.  
Non gueres loing de là ie tombe en vn champ gras,  
Taschay de m'en tirer, & de doubler le pas:  
Mais glissant à tous coups, mon pied las, & débile  
Reculoit empestre dans la gluante argile:  
Ainsi de tout mon corps descoule vne sueur,  
Qui me fondit en eaux, & m'abbatit le cœur.  
Bien que de plus marcher soit ma force recreüe,  
Ie me remis debout dans vne large rue,  
Où le monde presse de carrosses roulans,  
Me pilloit sur les pieds, çà de là me foulans.  
Enfin pour euter ceste importune suite  
D'un pied lasche & paoureux ie me mis à la fuitte,  
M'esquartant du chemin, afin de voir passer  
Le char, bien loing de moy sans me point offenser.  
Car ce tien seruiteur, n'auoit pas la vifesse  
De tourner les talons au milieu de la presse.*

## LA GOVTE.

*Vrayment c'est la raison, qu'un si louable effect  
Soit, selon le deuoir dignement satisfait.  
Amy fois donc certain, que i'auray souuenance  
De ceste affection; car pour recognoissance  
I'allegeray ton mal, quand dessus l'horizon  
Phæbus aura trois fois couru chascue saison:  
Mais quant à vous, meschans, ennemis des Dieux mesme,  
Osez vous bien, mutins, pleins d'une audace extreme,  
Et tous enfler d'orgueil vainement resister,  
Au pouuoir que Iupin ne scauroit surmonter?  
Parlez, meschans, parlez, quelle si noble race  
Vous fait de mon pouuoir ignorer l'efficace?  
Quoy? Ne scauez-vous pas que les sages humains  
Ont veu, s'eschir cent fois sous l'effort de mes mains,*

*Mille braves Herôs? Les douleurs de la goutte,  
 De Priam pied-leger destournerent la route.  
 Achille Pelien ne mourut autrement:  
 Le preux Bellerophon, en souffris le tourment:  
 Oedippe ce grand chef de l'armée Thebaine  
 Gernissoit sous ce mal. Le Pelope Plisthene  
 N'en estoit point exempt. Le fils Peanien  
 Commandoit aux soldats, quoy qu'un gouteux lien  
 L'enchainast de ses nœuds. Ce Prince de Thessale  
 Regissoit tout gouteux une armee navale,  
 Lors que Proteusilas par un fatal mal-heur  
 Laisa dedans le camp sa vie, & sa valeur.  
 L'ay seule terrassé le sage Roy d'Itaque,  
 ( Et non l'os du \* Glorin ) d'une mortelle attaque  
 Par ainsi ( malheureux ) deormais n'esperez  
 Aucun allegement: car vous espreuerez  
 Du mal par vous commis le salaire, & la peine;*

## LES MEDECINS.

*Nous sommes Syriens, race de Damasene,  
 Qui demy-morts de faim ( accident trop amer )  
 Voyageons, incertains, & par terre, & par mer,  
 Et portons un onguent, qui vient de nostre pere,  
 Par lequel nous donnons un remede prospere  
 Pour deffendre les corps contre un gouteux assaut;*

## LA GOVTE.

*De grace dictes moy quel remede il y faut?*

## VN DES MEDECINS.

*Certes ie ne scaurois; car dire ie ne l'ose,  
 Parce qu'il me souvient que la dernière chose.  
 Que mon pere ordonna sur le poinct de sa mort,  
 Ce fut de ne monstrier la puissance & l'effort  
 De ce medicament; qui peut par un contraire  
 D'un mal si furieux pour iamaïs te distraire.*

## LA GOVTE.

*Osez-vous bien ( peruers ) affirmer mechamment  
 Qu'il se treuve çà bas quelque medicament  
 Capable d'amortir la chalcureuse amorce  
 D'un mal, qui de mes nerfs mine & ronge la force?  
 Ie ne le pense pas; toutesfois ie ne scay;*

*\* Poisson nommé  
 des Grecs γό-  
 γογ, les arées  
 duquel sont ve-  
 nimenfes.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Sus venons à l'effet : & voyons par l'essay  
Si ce médicament, d'une vertu secrette  
Esteindra ceste ardeur. Or ça que l'on s'appreste.  
Bourreaux volez icy, venez de toutes parts,  
Lancez tout maintenant l'aiguillon de vos dards:  
Que tardez vous meschans? sus qu'on les violentes,  
Toy saisis les orteils, & sur les pieds te plante,  
Toy verse au plus profond des cuisses & genouës  
Vne cuisante humeur, & toy rends leur à tous  
Les doigts courbez de nœuds, armez de mille pointes;*

### LES BOVREAVX.

*Nous auons accomply toutes choses enjointes:  
Voy comme ces meschans gisent tous estendus,  
Hurlans à haute voix, de douleur esperdus?  
Ils ont le corps remply de maint nœud qui les lie;*

### LA GOVTE.

*Diçtes-moy ( Medecins ) vrais auteurs de folie  
Si quand vous aurez pris ceste drogue à foison,  
Vous en pourrez tirer la moindre gueri son?  
Car si l'effect apprend qu'elle soit inutile  
Au corps, que mes douleurs rendent las & debile,  
Je m'en iray soudain aux abismes plus creux,  
Ou dans le gouffre ardent des Enfers tenebreux,  
Afin qu'en l'uniuers ie ne sois plus cognuë.*

### LES MEDÉCINS.

*Voy! nous sommes tous oingts, & point ne diminuë  
La flamme des tourments? helas nous sommes morts!  
Dieux! hé! ie suis perdu! las tout mon pauvre corps  
Est desfaiçt, & rongé par un mal inuisible,  
Le foudre de Iupin n'est mesme si nuisible.  
Les vagues de la mer, ny les vents furieux  
Ne sont si forcenez: seroit-ce point, ô Dieux,  
Quelque aspre coup de dent que me donne Cerbere?  
Ou plustost le venin à un horrible vipere?  
Ou la chemise teinte au sang de ce Geant?  
Sois nostre gueri son, & nous va soulageant,  
Reine; car nostre onguent, si diuin qu'il puisse estre,  
Ne scauroit empescher que ton bras ne soit maistre;  
Et puis tous les mortels, d'une commune voix*

*Cèdent à ton pouuoir, & reuerent tes loix.*

## LA GOVTE.

*Cessez, bourreaux, cessez, & laissez la vengeance*

*De ceux-là dont le cœur penche à la repentance.*

*Il suffit qu'un chacun cognoisse que ie suis*

*Celle qui les onguents & les remedes fuis.*

## LA TROVPE ENCHANTANT.

**L**AVDACE de Salmonce.

*Fut tout ainsi refrence*

*Par le dard de Iupiter,*

*Qui le vint precipiter.*

*Et d'un seul esclat de foudre*

*Transforma son corps en poudre.*

*Marsias de son forfait*

*Sentit un pareil effect*

*Escorché pour le salaire*

*D'un acte trop temeraire.*

*Niobe se ronge aussi*

*Par un eternel soucy,*

*Parce qu'elle prit querelle*

*Pour ses enfans, non pour elle;*

*Et mesme encore à presant*

*De pleurs Sipile arrousans*

*Elle deteste sa peine;*

*Araché Meoniene,*

*Qui prouoquoit aux combâs*

*La Tritonine Pallas,*

*Ayant sa forme perduë*

*En areigne fut renduë;*

*Et maiatenant on la voit*

*Tiltre comme elle souloit.*

*Car l'humaine outre-cuidance,*

*N'est esgalle à la vengeance,*

*Que scauent prendre les Dieux,*

*Des hommes trop curieux*

*Iupin, Pallas, & Latone,*

*Et le Dieu qui se courrouce*

# LES OEUVRES DE LUCIAN.

*De rayons tousiours ardans  
En sont tesmoins euidans.  
Toy doncques Deité sainte,  
Modere vn peu nostre plainte,  
Et fay que ce fleau gouteux,  
D'un accident impiteux  
Dans nos veines ne se glisse,  
Ou permets qu'il s'adoucisse;  
N'empeschant à l'aduenir  
Nos pieds de se soustenir,  
Ny de trainer par la presse  
Ce corps, de qui la foiblesse  
Iointe aux efforts douloureux,  
Nous fait nommer mal-heureux.*

*Il est vray que la custume  
Peut adoucir l'amertume  
Du gouteux transi de soing;  
Sus, chassez doncques bien loing  
Ceste violente rage,*

*Qui comme nous vous saccage.*

*Que si le Dieu dont la main  
Guerit ce mal inhumain,  
Iette souuent en arriere  
Vos vœux & vostre priere,  
Ou si la loy du destin,  
A vos douleurs ne met fin;*

*Que d'une constance forte  
Chacun de vous les supporte,  
Et qu'il souffre sans ennuy  
Ceux qui se mocquent de luy;  
Puis que telle est l'infortune  
De ceste rage importune.*

DEVIS

## DEVIS AMOUREUX.

## GLICERE ET TAIS.

## GLICERE.

**N**E cognois-tu point ce soldat Acarnanien (Tais) lequel a fort long temps entretenu Abrotone, & depuis s'est rendu amoureux de moy? Se peut-il bien faire que tu ayes mis en oubly vn homme qui paroist d'ordinaire si pompeux & si bien vestu? TAIS. Comment ne le cognoistrois-je pas, luy qui banquetta l'annee passée avec nous aux festes des moissons\*? Mais pourquoy me fais-tu ceste demande? car il semble à t'ouyr que tu me vucilles raconter quelque grande chose de luy. GLICERE. Ceste meschante Gorgonne, qui se disoit estre mon amie, me l'a soustrait & desbauché de mon amour. TAIS. Quoy donc? Il ne te voit plus maintenant, & courtise Gorgonne? GLICERE. Il est ainsi, Tais, & i'en suis grandement affligée. TAIS. Vrayement le crime n'est pas nouveau, Glicere, & ce n'est pas d'aujourd'huy, que nos semblables en font mestier: Par ainsi il n'est pas besoin ny de s'en estonner, ny de s'en prendre à Gorgonne. Tu n'ignores pas qu'Abrotone ne s'est pas faschée à toy parauant pour le mesme sujet, bien que vous fussiez amies: Toutesfois ie m'estonne fort de l'aveuglement de ce soldat, qui n'a pas des yeux pour voir, que les cheueux de celle qu'il caresse ainsi sont bien clair-semez, & mesme luy tombent sur vne grande partie du front; qu'elle a les levres passées & mortes; le col delié, les veines fort apparentes, & le nez long. Tout ce qui est de beau en elle, c'est qu'elle a vne riche taille, & vn ris attrayant. GLIC. Pense-tu, Tais, que l'Acarnanien l'ayme pour sa beauté, comme si tu ne sçauois pas bien que sa mere Crisarion est vne forcierre qui fait ie ne sçay quels charmes Thessaliens, tire la Lune en bas, & vole de nuit? Il n'y a point de doute que c'est elle qui par ses breuages & philtres a rendu cet homme insensé. Ie te laisse à penser comme elles l'accrommodent maintenant? TAIS. Il n'y a remede, Glicere, vn iour tu en gouverneras quelqu'autre comme elles. Quant à cestuy-cy laisse le moy si tu me veux faire plaisir.

*Il taxe l'amour des femmes impudiques, & les actions lubricques. J'entends, plus pour les enuier que pour les en-suivre.*

*\* consacrees à la Deesse Ceres,*

*Accidents loindables ou blasphemables en la beauté d'une femme.*

MIRTION, PAMPHILE, ET DORIS.

MIRTION.

EST-il vray ce que l'on me vient de dire, Pamphile, c'est que tu espoufes la fille du Nautonnier Philon, & mefme que tu es defia fiancé? Faut-il donc que tant de fermens ayent esté par toy faiçts en vain, tant de larmes respandues, & que maintenant tu ayes oublié Mirtion, qui est enceinte de ton faiçt y a ja huit mois? Voylà donc tout ce que j'ay gaigné à t'aymer? Le fruit que j'en recueille, c'est que tu m'as faiçt enfler le ventre; Tellement que ie n'attends que l'heure d'accoucher, & de nourrir vn enfant; ce qui est vne chose fort fascheuse aux filles d'amour. Non, non, ne pense pas que ie vueille abandonner mon fruit, principalement si c'est vn mafle. Je ne le quitteray iamais, & l'ayant faiçt nommer Pamphile, ie l'estuetray, afin qu'il me foulage en mon amour, & que t'abordant quelquesfois il te reproche ta grande infidelité à l'endroit de fa pauvre mere. Je veux bien que tu fçaches pourtant que tu n'espoufes pas vne trop belle fille; car il n'y a pas long temps que ie la veis aux Festes de Ceres avec fa mere, ne me doutant point, que pour l'amour d'elle ie ne verrois plus Pamphile. Je te fais tøy-mefme iuge de fa beauté: Regarde vn peu fa face & fes yeux, afin que tu ne t'en fasches plus cy apres. N'est-il pas vray qu'elle ne les a pas fort verds, mais bien plustost louches? Tu cognois assez Philon son pere, & n'ignores pas quel est son visage: Par ainsi qu'est-il besoin de voir la fille?

*Quels yeux font convenables à la beauté d'une femme.*

PAMPHILE. Je crois que tu te moques de moy, Mirtion, de me venir faire mention de ie ne fçay quelle fille, & de certaines nopces nautonnières. Je ne cognois aucune espouse, ny camuse, ny belle, qu'ait à marier Philon Alopence, duquel tu entends parler à mon auis. Il n'est pas des plus grands amys de mon pere, & il me souvient qu'il n'y a gueres qu'il plaidoit contre luy pour vn contract de mariage: Car luy estant redevable d'un talent, il ne le vouloit pas payer. Ce qui fut cause que mon pere le fit venir deuant les Iuges des Nautonniers, qui le condamnerent, bien qu'il n'ayt point payé depuis la somme entiere, comme ie l'ay appris de mon pere.

Je te laisse à penser si ayant intention de me marier ie voudrois m'adresser à la fille d'un Philon, apres auoir refusé la fille de Demeas ( quoy qu'elle soit ma Cousine maternelle ) lequel l'an dernier passé fut esleu Capitaine en chef d'une armee. Dy moy ie te prie qui t'a faict ce compte ? ne l'as-tu point inuenté toy-mesme , te faschant contre ton ombre, pour quelque nouvelle jalousie ? MIRTION. Est-il donc vray que tu ne l'espouses point, Pamphile ? PAMPHILE. Tu resves, Mirtion, ou tu as trop beu : Toutesfois nous ne nous enyurasmes pas hier au soir.

MIRTION. C'est de Doris que voicy, de qui i'ay appris ceste nouvelle : Car l'ayant enuoyé à la ville achepter des draps de laine pour le fruit que ie porte, & faire des prieres pour auoir bonne deliurance, elle m'a dit que Lesbie l'auoit abordée. Raconte luy toy-mesme, Doris, ce qu'on t'en a dict, si tu ne l'as inuenté.

DORIS. Que ie puisse mourir, Maistresse, si i'ay en rien menty, & si ie n'ay rencontré Lesbie au marché, qui m'a dict en sous-riant: Vostre amoureux, Pamphile, espouse la fille de Philon. Si tu ne me veux croire en cela, Doris, passe par sa ruë, & voy si les tapisseries n'y sont pas tenduës, & si le peuple n'y accourt point à la foule, au son des joueurs d'instruments, & de ceux qui chantent les Hymenees ? PAMPHILE. Et bien, y as-tu regardé, Doris ? DORIS. Ouy vrayement, & i'ay remarqué tout ce qu'elle m'auoit dit.

PAMPHILE. Je sçay bien d'où vient la faute : Il est vray-semblable que Lesbie n'a pas menty tout à faict, Doris, & que ton dire contient tant soit peu de verité, Mirtion; Neantmoins vous auez esté troubles en vain : Car il ne se faict point de nopces chez nous. Je viens de me souuenir qu'hier en m'en retournant d'icy, i'ouys ma mere qui me dist; Voylà Carmides fils de nostre voisin Aristhenes, ô Pamphile, qui est de ton aage, & se marie maintenant. Mais toy, iusques à quant hanteras-tu ta putain ? Apres qu'elle m'eust tenu ce discours ie m'en allay dormir, sans y penser autrement; & le matin estant fort hors la maison, ie n'ay rien apperçeu de ce que Doris a veu depuis. Que si tu ne me veux croire, Doris, va-t'en derechef par la ville, & regarde diligemment non la ruë, ains la porte qui est tapissée. Tu treuueras sans doute que c'est celle de nostre voisin.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

MIRTION. Tu m'as sauué la vie, Pamphile: Car ie m'allois estrangler, si ce mariage se fust fait. PAM. Ie suis bien ayse que celà n'est point, & ne seray pas si sot d'oublier Mirtion puis qu'elle est enceinte de moy.

---

### FILINE ET SA MERE.

#### LA MERE.

La ialousie & Pamour font inseparables.

**Q**V' A VOIS-TU hier au soir durant le banquet, Filine? Estois-tu folle? Pour moy ie ne sçay qu'en dire, sinon qu'à ce matin Diphile s'en est venu à moy tout pleurant, & m'a dit que tu estois yure, te presentois au milieu de la compagnie, & dançois comme quelque Bacchante, encore qu'il t'en voulut empescher. Il m'a protesté que s'estant fasché à toy de ce que tu n'entretenois point son amy Lamprias, tu vins à le quitter luy-mesme pour t'en aller embrasser Lamprias, & irriter Diphile, qui mouroit de regret te voyant faire toutes ces façons. Encore crois-je que tu n'as point couché ceste nuit avec luy, ains t'es mise seule en vn liét qui est proche du sien, te riant de ses larmes, & chantant pour luy desplaire d'auantage. **FILINE.** S'il vous auoit dit ce qu'il me fit luy-mesme, ma Mere, ie m'asseure que vous ne le deffendriez pas, & que vous m'aduoueriez qu'il a tort, veu que m'ayant delaissee il s'alla joindre pres de Tais qui est la maistrresse de Lamprias, auant qu'il fust là present: Puis quand il veid que ie m'en faschois, & que ie luy monstrois par signe ce qu'il faisoit, il prit Tais par le bout des oreilles, & luy faisant fleschir le col le baïsa si serré, qu'à peine en pouuoit-il retirer ses levres. Ce qui fut cause que ie me mis à pleurer: Toutesfois il en rioit plus fort, & disoit secretement à Tais plusieurs choses de moy: Tellement qu'elle me regardoit à tout coup, & ne se pouuoit tenir de rire. Quand ils sçeu- rent que Lamprias approchoit, & se furent saulez de baisers reciproques, j'allay m'asseoir pres de luy, afin qu'il ne s'apperceut de cecy: Cependât Tais se leua debout, dança la premiere, & descouurit ses jambes voulant qu'on la creut la plus belle de la compagnie. Si-tost quelle eut cessé de danser, Lamprias ne bougea de la place sans luy rien respondre, tandis que Diphile loüoit avec vn excez de paroles la cadence, le maintien, & le mouuement de Tais disant que ses passages correspondoient fort bien à la harpe,

& mille autres choses, comme s'il eust loué la Solandre de Calamides, & non Tais. Tu la cognois assez; car elle s'est baignee avec nous. Mais voyez vn peu ie vous prie quels brocards elle me donat S'il n'y a personne entre vous autres, dit-elle, qui ayt honte d'auoir les jambes gresles, qu'elle se leue tout maintenant, & s'en vienne danser. Que voulez-vous que ie die dauantage, ma mere? Ie me leuay, & danfay, ne pouuant faire autrement. Estoit-il raisonnable d'endurer cet affront, & permettre que Tais me mesprisast au banquet? LA MERE. Tu n'auois que faire de te foucier d'vne si petite gloire, ma fille; Toutefois, dy moy ce qui aduint puis apres? FILINE. Tous les autres me louèrent fort, hors-mis Diphile, qui regarda tousiours au plancher, sans faire semblant de me voir, iusques à ce qu'estant lassée, ie cessay de danser. LA MERE. Mais est-il vray que tu baisas Lamprias, & l'allas embrasser? Pourquoi ne me respons-tu? Ne sçais-tu point que ceste action n'est pas digne de pardon? FILINE. C'est que ie luy voulois rendre la pareille, & le faire fascher. LA MERE. Tu es encore plus coupable de n'auoir point couché avec luy, te mettant à chanter tandis qu'il pleuroit? Ne sçais-tu pas bien que nous sommes pauures, ma fille; & ne te souuient-il point combien d'argent nous auons receu de luy? Comment eussions nous passé l'hyuer precedent, si Venus ne nous l'eut enuoyé? FILINE. Quoy, ma mere, il faut donc pour ceste seule consideration que ie souffre toutes choses de luy? LA MERE. Fasche-toy, ma fille, sans luy donner subject de s'en offenser. Il n'est pas que tu ne sçaches que ceux qui sont mal traittez se desistent d'aymer, & se courroucent contre leur ombre. Souuiéne toy, que tu as tousiours fait la farouche en son endroit, & prens garde, comme dit le Prouerbe, *que nous ne rompiens la corde pour l'auoir trop tendue.*

## MELISSE ET BACCHIS.

## MELISSE.

**S**I tu cognois quelque vieille, Bacchis, telle que sont plusieurs Les enchantements font familiers à ceux qui se meslent d'aymer. enchanteresses Thessaliennes, qui rendent aynables les personnes hayes d'vn chacun (ainsi puisses-tu jouyr de tes desirs) accoste là ie te prie, & me l'ameine: Car ie voudrois volontiers qu'il m'en eust cousté tous mes habits, & tout l'or que voicy, pour uenir

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

que ie peusse voir Carin retourner encore vne fois à moy, & hayr autant Symmiche, comme il me hait maintenant. **BACCHIS.** Que dis-tu Melisse? Carin ne te void-il plus? Est-il bien possible, qu'il puisse aymer Symmiche, pour laquelle il a esté si mal-mené de ses parents, parce qu'il ne vouloit point espouser ceste riche fille, qui deuoit auoir deux mille escus en mariage? Car il me souuient de l'auoir ouy dire autresfois? **MELISSE.** Tout cela fest esuanouï, Bacchis, & voicy le cinquiesme iour que ie ne le vois point. Je crois pour moy que luy & Symmique banquetent chez Pammene son compaignon. **BACCHIS.** Voilà qui t'est bien facheux, Melisse, & il faut que vous ayez eu quelque grande dispute ensemble, de vous estre ainsi separez? **MELISSE.** Si est-ce que ie ne pense point l'auoir offensé, & n'agueres comme il retournoit du \* Pyree, (où ie crois qu'il estoit allé de la part de son pere pour demander quelque debte) il ne daigna pas me regarder en entrant, & si ne me fit point l'accueil accoustumé, comme ie luy courois au deuant, ains me repoussant lors que ie voulois l'embrasser; Va-t'en, dit-il, vers le Nautonnier Ermotin, ou lis vn peu les choses qui sont escrites aux murailles des halles, où vos noms se voyent grauez dans les colomnes: De quel Ermotin, dis-je, ou de quelle colombe me parles-tu? Mais il ne me respondit rien, & s'en alla coucher sans soupper, se tournant toute la nuict de l'autre costé. Combien penses-tu que ie luy fis de caresses en l'embrassant, & le baisant au dos qu'il auoit tourné contre moy? Il me fut impossible de le fleschir: & mesme au lieu d'auoir esgard à ce tesmoignage d'amour; Si tu me faches dauantage, me dit-il, ie m'en vay tout maintenant, encore qu'il soit nuict. **BACCHIS.** Cognoissois-tu bien Ermotin? **MELISSE.** Je veux que tu me puisses voir, Bacchis, plus miserable que ie ne suis maintenant, si ie cognois aucun Nautonnier qui s'appelle Ermotin. Au reste, il s'en alla de grand matin, se leuant incontinent que le Coq eust chanté. D'abord ie me souuins de ce qu'il disoit mō nom estre escrit contre quelque muraille dans le Seramique: ce qui fut cause que i'enuoyay soudain Ascide pour y regarder: Mais elle n'y treuua rien autre chose, sinon, qu'on auoit escrit à main droicte de ceux qui estoient au dessus du portail; *Melisse ayme Ermotin.* Et vn peu plus bas, *Le Nautonnier Ermotin ayme Melisse.* **BACCHIS.** O les meschans pendards! Je vois bien d'où vient tout cecy? C'est sans doute que quelqu'un voulant faire fasher Carin, auoit escrit ces paroles, sçachant bien qu'il estoit ialoux, & qu'apres les

\* C'estois le port  
d'Arbenes.

auoir leuës, il se laisseroit emporter à ceste folle créace. O que ie luy parlerois bien, si ie le rencontrois, & luy dirois qu'il est encore enfant, & mal aguerry: MELIS. Où le pourrois-tu trouuer, luy qui s'est enfermë en quelque part avec Symmiche? Ses parens me le viennent demander tous les iours, & ie voudrois volôtiers (Bacchis) auoir treuüé quelque vieille, comme i'ay desjà dict, qui me peust guarentir. B A C C H I S. Je sçay vne Sorciere m'amie, qui est Syrienne de nation, endurcie, & cruelle, laquelle est fort propre à cecy. Je me souuiens qu'vn iour apres quatre mois entiers, elle me ramena Phantias avec qui i'auois eu dispute, comme Carin contre toy. Je n'esperois pas de le reuoir iamais plus, lors que la vieille me le rendit par la vertu de ses charmes. M E L I S S E. Quelle recompense luy feis-tu? B A C C H I S. Elle ne prit point d'autre salaire de moy (Melisse) qu'vne dragme, & du pain seulement. Il est bien vray, qu'il luy faut encore bailler sept deniers, du parfum, du sel, & vn cierge. La Sorciere prend tout cecy, & fait remplire vne coupe, où elle boit toute seule. Ce n'est pas le tout: Il est necessaire qu'elle ait quelque chose qui appartienne à l'homme qu'on ayme, comme vne robe, des chausses, ou vn peu de ses cheueux. M E L I S S E. J'ay ses propres chausses. B A C C H I S. Voilà qui va bien, Melisse. Sçache donc, que les ayant penduës à vn pau, elle les parfume avec du Thyon, & iette du sel dans le feu; puis prononce les noms de tous deux, sçauoir le sien, & le tien. Cela fait, elle tire de son sein vn roüet, & le tournant, elle profere avec vne langue roulante les mots de son enchantement, qui sont hideux & barbares. Voilà ce qu'elle fit pour lors, & puis apres Phantias s'en vint à moy, lors que i'y pensois le moins, quoy que ses cõpagnons l'en destournassent, & que Phœbis avec laquelle il habitoit, l'en reprit. Mais quoy? La vertu du sort, & de l'enchantement le forçoit. Je te veux apprendre ce qu'elle m'a monstré pour dresser vne inimitié contre Phœbis; C'est qu'ayant pris garde aux vestiges qu'elle laisseroit de ses pieds, ie les bouchasses, mettant mon pied droict sur le gauche, & tout au rebours le gauche sur le droict, en disant: *l'ay monté sur toy, & suis au dessus*. Je fis depuis ce qu'elle m'auoit ordonné. M E L I S S E. Sus donc, Bacchis, appelle-moy tout maintenant, & sans tarder, ceste Syrienne. Quant à toy, Acis, appreste du pain, du Thyon, & tout ce qu'il faut pour l'enchantement.

*Estranges superstitions de Magie.*

CLONARION ET LIONNE.

CLONARION.

Les effects de  
la puerdité  
font mon.  
firaux.

**N**ous auons ouy des choses estranges, Lionne, sçauoir que ceste riche Lesbienne Megille estoit amoureuse de toy, cōme d'un homme, & que vous cohabitiez ensemble, faisant ie ne sçay quoy l'un avec l'autre. Tu rougis, Lionne? Que veut dire cecy? Dy moy si ces choses sont vrayes ou non? **LIONNE.** Elles sont vrayes, Clonarion; mais c'est vn fait si estrange, que i'ay grande honte de te le dire. **CLONAR.** Quel est ce mystere? Par la Deesse Ceres, ie ne sçay ce que me veut raconter ceste femme? Mais cōment vous accouplez vous? Dy le moy ie te prie: Car si tu m'aymes, tu ne me celeras point cecy. **LIONNE.** Ie t'ayme, Clonarion, autant que personne du monde, & t'assure que ceste femme est du tout homasse. **CLONARION.** Ie n'entends pas bien ce que tu veux dire, si ce n'est que celle dont tu parles, soit telle que les Dames de Lesbos, qui ne veulent pas souffrir les hommes, ains s'approchent des autres femmes tout de mesme qu'eux.

**LIONNE.** C'est celà. **CLONARION.** Raconte-moy donc, Lionne, de quelle façon elle te rechercha premierement? Comment tu luy obeys, & ce qui s'en est ensuiuy depuis? **LIONNE.** Elle & Demonasse la Corinthienne faisoient collation ensemble ( car elle est fort riche, & adroicte au mesme mestier de Megille ) lors que m'ayant pris pour jouër de la harpe, tandis qu'elles banqueteroiēt; apres que i'eus bien joué, & que le temps de s'aller coucher fut venu ( ie pense pour moy qu'elles estoient yures, ) sus Lionne, dit Megille, il faut maintenāt dormir: Couche icy au milieu de nous deux? **CLONARION.** Tu couchas donc avec elles? Si celà est, dy moy, qu'est-ce qu'elles te firent toute la nuit? **LIONNE.** Premierement elles me baisèrent ainsi que font les hommes, non seulement en joignant les levres, mais en ouurant aussi la bouche. Puis, elles m'embrassoient, & me tastonnoïēt les mammelles, & Demonace me mordoit en me baisant. Ie ne sçauois du commencement à quoy tēdoit tout cecy, iusques à ce que ie m'apperçeus que Megille estant eschauffée, elle osta la perruque de sa teste, & demeura semblable à l'un de ces robustes Lutteurs, paroissant tonduë iusques à la peau. Ie te laisse à penser si ie ne fus pas bien espouuente

uentee

uentee en la voyant. Elle me dit alors: Vis-tu iamais vn si beau ieune homme, Lionne? Vrayement, luy respondis-je, Megille, ie ne vois point icy d'adoleſcent. Ne m'estime pas estre vne femme, continua-t'elle, car ie m'appelle Megil, & il y a à long temps que i'ay espouſé Demonace que voicy. Je me mis à rire là dessus, Clonacion, & luy dis; Tu estois donc homme, Megil, ſans que nous en ſceussions rien, (de meſme que l'on dit d'Achille, qu'il se cacha parmi les pucelles) & as vn membre viril, avec lequel tu t'accouples à Demonace, comme les hommes? Ce n'est pas cela, Lionne; qu'il te ſuffiſe que tu me verras habiter avec toy d'une certaine maniere beaucoup plus agreable. N'es-tu point Hermaphrodite, dis-je, ayant les deux natures de femelle, & de male? Rien moins, me repartit elle: Je ſuis homme tout à fait. A quoy ie luy fis reſponſe: Il me ſemble auoir ouy dire autres-fois, qu'une Menestriere de Beotie nommee Iſmenodore, racontant des nouvelles de leurs feſtes dictes Epheſtres, affirma qu'à Thebes vne certaine femme deuint homme, qui fut depuis vn fort grand Deuin, & ie penſe qu'il se nommoit Tireſias. Le meſme ne t'est-il point aduenu? Nenny, dit-elle, Lyonne, ains ie ſuis nec ſemblable à vous autres. J'ay le cœur, l'affection, & tout le reſte de viril. Permits donc, Lionne, continua-t'elle, que ie viēne à l'effect; ſi tu ne le veux croire, & tu verras que rien ne me māque de ce qu'ont les hommes: car i'ay ie ne ſçay quel outil au lieu de membre. Alors m'ayant fait preſent d'un riche carquant, & de quelques couurecheſs bien deliez, ie luy permis apres pluſieurs prieres, de faite à ſa volonte. Je l'embrassay donc, comme vn homme, Clonacion, & ie t'affeure qu'elle me le faisoit, me baiſoit en haletant, & il me ſembloit qu'elle y priſt vn extreme plaisir. CLONACION. Mais dy moy au long, Lyonne, quelle estoit ſon action? Je deſire de le ſçauoir. LIONNE. Ne recherche point ces choſes de ſi pres; car elles ſont des honneſtes; & par Vranie ie ne les diray point.

## CROBILE ET CORINNE.

## CROBILE.

**T**V as appris maintenant, Corinne, que ce n'est pas choſe ſi faſcheuſe que tu penſois bien de pucelle deuenir femme, ayant eu affaire avec vn beau ieune homme qui t'a donné du premier

*Croble des beaux  
de Corinne ſa  
ſille, & l'inſtruit  
aux preceptes  
d'amour.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

coup dix escus, desquels ie t'achepteray vne chaisne. **CORINNE** Je le veux bié, pourueu qu'il y ait des pierreries aussi luisantes que sont celles de Philine. **CROBILE**. Ie te promets de t'en faire porter vne aussi belle. Mais escoute vn peu ce qu'il faut faire, & de quelle façon te comporter enuers les hommes : Car nous n'auons point d'autre moyen de viure, ma fille : Tu sçais assez quelle vie nous auõs menée depuis que ton pere est deffunct. Encore auions nous dequoy nous entretenir, quand il viuoit, veu qu'il estoit Marechal, cognu d'vn chacun au Pyree, & mesme on en peut ouyr plusieurs encore aujourd'huy qui iurent, que nous n'aurõs iamais vn si bon Marechal que Philin. Mais depuis qu'il est mort, nous auons premierement vendu les tenailles, l'enclume, & le marteau la somme de vingt escus. Apres les auoir despensez, nous auõs gagné nostre vie avec beaucoup de peine, tant à carder, qu'à filer, & tisser de la toile: Tellemét que ie t'ay tousiours nourrie avec esperance, ma fille. **CORINNE**. Ce n'a pas esté de ces dix escus, ma mere? **CROB**. Nenny: Mais ie considerois qu'ayant atteint l'age où tu es à present, tu aurois moyen de me nourrir, & de t'entretenir toy-mesme. Ie me proposois aussi que si tu voulois, tu pourrois estre riche en bien peu de temps, porter des robes de pourpre, & auoir plusieurs châbrieres à ta suite. **CORIN**. Comment l'entédez-vous, ma mere? Ie ne puis cõprendre ce que vous me voulez dire? **CROB**. C'est que tu ne serois iamais incommodée, si tu aymoies les ieunes hommes, beuuois, & coucheois avec eux pour de l'argent. **CORIN**. Vous voudriez donc que ie fisse comme Lyre, fille de Daphnis? **CROBI**. Ouy vrayement. **CORIN**. Mais c'est vne putain, ma mere? **CROBILE**. Il n'y a point de danger, pourueu que tu sois aussi riche qu'elle, & ayes plusieurs amoureux. Dequoy pleures-tu, Corinne? Ne vois-tu pas cõbien il y a de courtisannes qui sont recherchees d'vn chacun, & gagnent vne infinité d'argent? Ie t'assure d'auoir cognu Daphnis, ô \* Adrastie, toute couuerre de meschans haillõs auant qu'elle fust paruenüe à l'age où elle est: maintenant tu vois qu'elle a des monceaux d'or, de mignardes robes, & quatre seruantes. **CORIN**. Cõment s'est-elle acquise tât de richesses? **CROB**. Elle a premieremét recherché les ieunes hõmes, & les a veus d'vn visage riant, non en se mocquant d'eux à tout propos, comme tu as accoustumé de faire. D'auantage, elle s'est accõmodée à toutes humeurs, & n'a iamais trompé ny repris aucun; soit qu'on l'allast voir, ou qu'on l'enuoyast querir. Que si quelquefois elle va souper en quelque lieu, elle ne s'enyure point ayant reçu son argent, (car

Mal-heureuses  
sont les meres  
qui esleuent des  
enfants pour les  
perdre.

\* Fille de Iupiter  
& de la Nereïde.

Actions fami-  
lières aux pu-  
tains.

celà feroit ridicule, & les hommes ne peuvent aymer telles femmes) ains estant à la table elle prend la viande du bout des doigts, mange posément, & ne remplit pas de viande toutes les deux mâchoires. Il n'y a celuy de la compagnie qui la puisse reprendre de trop boire, veu qu'elle boit fort modestemēt, & non à logs traits.

*La Paillarderie de beaux-séblants à l'entree, mais il en faut craindre l'issue.*

CORINNE. Que s'il aduenoit qu'elle eust soif, ma mere? CROBILE. Celà n'empescheroit pas qu'elle ne fust modeste, Corinne. Sçache aussi qu'elle ne parle point plus qu'il ne faut, & si ne brocarde aucun de ceux, qui sont là presens, ains a seulement sa veuë sur celuy qui la recompense. Voilà commēt elle se rend aymable à tous. Quand il se faut mettre au liēt, elle ne fait rien qui soit des-honneste; & entr'autres choses qu'elle obserue, c'est qu'elle donne de l'amour à son amant, & se met en bonne estime enuers tous. Si tu l'imites en celà, ma fille, n'aye peur que nous ne soyons dans peu de temps bien-heureuses. Je pourrois parler d'elle plus amplemēt, mais par Adrastie ie n'en diray pas dauantage.

CORINNE. Dictes moy, ma mere, tous ceux qui nous donnent salaire vsent-ils d'autant de liberalitez, que cest Eucrite, qui vint coucher hier avec moy? CROBILE. Nenny, ma fille, mais les vns sont encore plus libres que luy, les autres plus virils; & il y en a qui n'ont pas tant de grace ny de merite. CORINNE. Quoy, ma mere, faudra-t'il que ie couche avec ceux-là? CROBILE. Ouy vrayment, ma fille: car ils donnent d'ordinaire de plus grands presens que les beaux, qui pensent obliger leurs maistresses par leur beauté. Je ne te sçaurois dire autre chose, sinon que tu ayes tousiours en recōmendation, ce qui te semblera le meilleur, si tu veux qu'en bien peu de temps vn chacun te monstre au doigt, & pousse son voisin en disant: Ne vois-tu point Corinne fille de Crobile? O qu'elle est riche maintenant? Elle a fait sa mere trois fois bien-heureuse? Que dis-tu de celà, Corinne? Le feras-tu? Je m'en assure, & que tu surpasseras toutes les autres. Va donc te lauer maintenant, pour estre toute preste, si de fortune Eucrite reuenoit encore aujourd'huy: car il nous l'a promis ainsi.

*L'argēt oblige plus les filles d'amour que ne fait la beauté.*

## MVSARION ET SA MERE.

### LA MÈRE.

SI nous rencontrons encore vn tel amoureux qu'est Cherée, *En ce Dialogue la mere se fasche contre sa fille de* il nous faudra sacrifier vne chevre blanche à Venus la Cour-

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

*ce qu'elle ne ca-  
resse que son  
amy, & l'ex-  
borie de se prosti-  
tuer à plusieurs.*

tifane: à la Celeste, & à la Iardiniere, vne Genisse; puis couronner celle qui donne des richesses, & nous ferons, si ie ne me trôpe trois fois bien-heureuses: Car ne vois-tu pas les grands moyens que nous auons reçeus de ce ieune hōme, qui n'a pas seulement eu l'esprit de te donner vne obole, ny vne robbe, ny des fouliers, ny des parfums, ainst t'a toujours reueu d'excuses, de promesses, de longues esperances, & de plusieurs tels propos; Si ie suis vne fois maistre des biens de mon pere ie te dōneray tout, & ne me reserueray rien pour moy. Voilā qui est bien loing du serment qu'il a fait de te prendre à femme. **MVSARION.** Ie vous proteste, ma mere, qu'il l'a ainsi iurē par les deux Deesses, & par Pallas. **LA MERE.** l'estime que tu es bien si folle de le croire; & me doute fort, que n'agueres n'ayant de quoy te laisser vn gage, tu luy donnas vn anneau à mon infceu qu'il a vendu depuis, & l'est allē boire. Tu luy fis aussi present de deux carquans d'Ionie, chacun desquels pesoit deux ducats, Dariques, & lesquels Praxia nautonnier de l'Isle de Chio t'auoit apportez d'Ephese. Ce qui me fait dire que Cheree aura fait vn festin à tes despens à ses compagnons. Ie ne parle point de tes cottes, & couure-chefs qu'il a mis en gage, & ne puis dire autre chose, sinon que c'est vn homme duquel nous entirerons vn grand gain.

*Les Amants  
qui n'ont de  
quoy donner  
des presents,  
donnent des  
parolles.*

*Cum dare non  
poterā manera,  
verba dabam.  
Ouid. de art. am.*

**MVSARION.** Vous ne voyez pas, ma mere, que c'est vn beau mastre, qui n'a point encore de barbe, & lequel monstre bien par ses larmes qu'il a de l'amour pour moy. Puis, il est fils de Dinomache, & de l'Arcopagite Lachites; & outre qu'il me veut espouser, nous auons de grandes esperances de luy, si son pere tout vieillard qu'il est auoit vne fois les yeux clos.

*Chacū se peut  
enrichir de  
promesses.  
Pollicentis diues  
quilibet esse po-  
tēst.  
Ouid. ibid.*

**LA MERE.** Or sus donc, voilā qui va bien, quand nous auons besoin de fouliers, & que le Cordonnier demandera deux dragmes, il nous suffira de luy donner quelques petites esperances en payement, & de luy promettre de l'argent au premier iour. Nous ferons vne mesme promesse au Boulenger: & si l'on nous demāde le loūage de la maison; Attendez, dirons-nous, iusques à ce que Laches Colitense soit mort: nous vous satisferons alors apres les nopces. Tu deurois auoir grande honte, ma fille, d'estre la seule entre toutes les Courtisannes qui n'as point de pendans d'oreille, ny de carquans, ny de robbe à la Tarentine.

**MVSARION.** Et puis, ma mere, qu'en est-il pour celā? sont-elles plus heureuses, ou plus belles que moy? **LA MERE.** Nenny, mais plus rusces en amour, & qui scauent mieux que toy, cōment

il faut attirer les gens à aymer, sans qu'elles s'amusent aux promesses des ieunes hommes, qui ont tousiours le fermēt sur le bord des levres. Mais pour toy tu crois de leger, & aymes tant cet homme, que tu ne donnes entree en tes bōnes graces à autre qu'à luy. Le me souuiens fort bien que n'agueres ce laboureur Acarnanien t'estant venu voir avec la somme de vingt escus qu'il auoit reçeuë du vin que son pere luy auoit enuoyé vendre, tu te sçeus bien mocquer de luy, & t'en allas coucher avec ce tien Adonis. **MVSARION.** Estoit-il raisonnable, ma mere, que ie laissasse-là Cheree pour receuoir ce païsan qui sent le bouquin? Non, non: Cheree, comme l'on dit, est tout gaillard, & l'Acarnanien vn pourçeau.

**LA MERE.** Suppose qu'il soit rustaut, & qu'il sente mauuais: Ceste excuse n'est pas valable: Car pourquoy n'as-tu pas voulu receuoir aussi peu que luy, Antiphon, fils de Menecrates, lequel te promettoit dix escus? N'estoit-il pas galand homme, douë d'autant de beauté que Cheree, & de mesme aage que luy? **MVSAR.** Voilà qui est bon, ma meré: Mais Cheree nous auoit menacez de nous couper la gorge à tous deux, s'il me treuuoit iamais avec luy. **LA MERE.** Si tu t'arrestois aux menasses qui te sont faictes tous les iours, il faudroit que tu n'eusses point d'amoureux, & vesquisses aussi chastement qu'une Religieuse de Ceres. Montre moy vn peu ces beaux presens qu'il t'a faictz aujourd'huy, que l'on celebre la feste des moissons? **MVSARION.** Il n'a du tout rien, ma mere. **LA MERE.** O le beau discours qu'est celuy-là? Ne pouuoit-il pas luy seul jouër d'vn tour à son pere? N'eust-il sçeue se seruir d'vn seruiteur pour le tromper? N'eust-il pas bien demandé quelque chose à sa mere, la menaçant de s'en aller à la guerre, si elle ne luy bailloit de l'argent? Mais quoy? il ayme mieux estre assis comme vn faineant, & outre qu'il ne nous veut rien dōner, il nous deffend encore de prendre les presens des autres. Pense-tu, Musarion, d'estre tousiours en l'aage de dix-huict ans, & de posseder le cœur de Cheree, lors qu'il sera deuenu riche? Es-tu si folle de croire, qu'il ne treuue pas vn bon mariage, ou qu'il se souuienne de ces larmes, de ces baisers, ou de ces serments, quand il verra deux mille escus tous compteز pour la dot d'une femme? **MVSARION.** Ouy vraiment il s'en souuiendra, & s'il estoit autrement, il ne seroit pas à marier, veu qu'il en a fait refus, toutes les fois qu'on luy en a parlé. **LA MERE.** Dieu vueille que tu ne sois pas trompée, Musarion; mais si ne lairray-je pas de t'aduertir de cecy quelquefois.

La fièvre d'amour n'est pas continuë.

# LES OEUVRES DE LUCIAN.

## AMPELIS, ET CRISIS.

### AMPELIS.

*Indices d'un amour croissant & parfait.*

*L'amour ne souffre point de rival.*

SI vn amant n'est jaloux, Crisis, s'il ne se courrouce point, ou s'il n'a donné des soufflets, ou s'est arraché les cheveux, & a deschiré ses vestemens, celuy-là n'est pas encore vn vray amoureux. CRISIS. Voilà donc, Ampelis, les seules marques d'un parfait Amant? AMPELIS. Ouy vrayemēt ce sont des signes infailibles d'un homme passionné d'amour: Car pour les baisers, les larmes, les sermens, & les frequētes visites, ce sont des indices d'un amour qui commence, & ne fait que croistre. Mais la seule jalousie est l'aliment qui fomete ce feu. Si doncques Gorgias t'a souffletée, comme tu dis, & s'il est jaloux de toy, aye bonne esperance, & souhaite qu'il face tousiours ainsi. CRISIS. Que dis-tu, Ampelis, qu'il me faut desirer d'estre battuë? AMPEL. Nenny: Mais se courroucer, si tu ne regardes à luy seul: Car s'il ne t'aymoit point, pourquoy se facherait-il quād tu aurois quelqu'autre amoureux? CRISIS. Je te proteste que ie n'en ay point, Ampelis, & neantmoins ie sçay bien qu'il pense que ie fois aymée d'un homme riche, parce qu'il m'en a ouy parler quelquefois. AMPELIS. Tant mieux, tu le dois entretenir en ceste bonne opinion, que tu es courtisée des riches: car par ce moyen il se tourmentera d'auantage, & les effects de la jalousie empescheront que les coriuaux n'empietent sur ses terres. CRISIS. Ce qui me fache le plus, Ampelis, c'est, qu'il ne cesse de se courroucer contre moy, & ne me donne chose quelconque? AMPELIS. Ne te mets point en peine de celà, Crisis, & n'aye peur que cy apres il ne te fasse de beaux presens; qu'il te suffise pour maintenāt de sçauoir que les jaloux endurent beaucoup. CRISIS. Ie ne sçay pour moy, comme tu me conseilles, ô Ampelis ma bōne amie, que ie souffre de luy ces soufflets? AMPEL. Ce n'est pas ce que ie veux dire, mais que tels sont les effects d'une grande amour, principalemēt lors qu'un amant pense estre mesprisé. Que s'il se persuade d'estre luy seul le biē venu, ceste affection se corrompra ie ne sçay cōment. I'en puis parler cōme sçauante, ayant fait le mestier vingt ans entiers. Mais pour toy, tu ne peux auoir encore que dix-huict ans; que si tu veux ie te raconteray les choses qui me sont aduenues depuis peu d'années en çà. L'vsurier Demophante,

qui se tenoit derriere l'Academie des Stoïques, estât espris de mō amour il ne me dōna iamais plus de cinq dragmes, encore croyoit-il que ce fut là vn present digne de quelque grād Seigneur. Or il ne m'aymoit que bien peu, Crisis; car il faut que tu sçaches que ie ne le vois oncques se lamenter, ny pleurer, ny aborder de nuit à ma porte. Il se contentoit de coucher quelques fois avec moy: Ce qui fut cause, qu'un iour que la place estoit prise par le peintre Calliades, qui m'auoit donné dix dragmes, ie le r'enuoyay fort bien, non sans auoir souffert plusieurs outrages de luy. Quelque temps apres, Demophante s'apperceuant que ie ne luy auois point enuoyé des Messagers, & que Calliades ne bougeoit de mon logis, il cōmença de se chauffer à la besongne, & se tenant debout contre la porte, qui estoit ouuerte, il se mit à pleurer. Je prenois plaisir à voir qu'ores il se frapport soy-mesme, tantost il menaçoit de tuër, deschiroit son habit, & faisoit mille autres telles façons. Il vesquit vn long temps de la sorte, iusqu'à ce que m'ayant donné quatre cents escus, il m'entretint luy seul huit mois entiers. Cependant sa femme s'en alloit disant par tout, que par la force de quelques breuuages ie l'auois rendu insensé. Je puis bien t'asseurer qu'il n'y auoit point d'autre philtre que la ialousie. Que si tu me veux croire, Crisis, vsé de ce mesme breuuage enuers Gorgias, qui ne peut manquer d'estre riche apres le decez de son pere.

DORCAS, PANNICHIS, PHILOSTRATE,  
POLLEMON, ET PARMENON.

DORCAS.

**T**O V T est perdu Maistresse, tout est perdu! L'on diët que Pollemon est retourné fort riche de la guerre, & ie l'ay veu moy-mesme vestu d'une casaque de pourpre, enrichie de broderie, menant plusieurs seruiteurs avec luy. D'abord que quelques-vns de ses amis l'ont apperceu en cet equippage, ils sont accourus à luy pour l'accoler, tandis qu'ayât salué moy-mesme l'un des valets de sa suite; Dy moy, Parmenon, luy ay-je demandé, comment vous estes-vous portez? Auez-vous fait fortune à la guerre? PANNICHIS. Il ne falloit pas ainsi parler d'abord, mais luy dire premierement, Je rends graces aux Dieux, & entr'autres à Iupiter Dieu Hospitalier, & à Pallas la Guerriere, de ce qu'il leur a pleu de vous

*Feinte de description d'un stratagemme amoureux.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

conseruer. O que de peine ma maistresse a tiré de vous durant vostre absence! Je crois qu'elle m'a demandé plus de cent fois qu'est ce que vous faisiez, & où vous estiez? Tu n'eusses pas mal fait encore, d'adjoûter à cecy, comment elle pleuroit, & faisoit mention de Pollemon à tout propos. DORCAS. Il ne faut pas que vous doutiez, Maistresse, que i'aye obmis toutes ces belles paroles: Il est bien vray que ie me suis contentée de vous dire simplement & sans passer outre ce que i'auois ouy. Mais vous pouuez bien croire que ie tins ce mesme discours à Parmenon! MÔ Dieu, Parmenon, comment vous deuoient corner les oreilles? Ma Maistresse ne parloit iamais de vous que la larme à l'œil? Que si quelqu'un venu de la guerre luy disoit, que la desfaiçte auoit esté grande; c'estoit pitié de la voir pour lors s'arracher les cheueux, se frapper la poitrine, & mener vn dueil si estrange à l'arriuee de chaque mesfager.

PANNI. Je voudrois bien sçauoir s'il ne t'a pas dit du commencement, si Pollemon auoit souuenance de moy, ou s'il desiroit me tenir derechef en fanté? DOR. Vrayement il disoit plusieurs telles choses; mais quant au principal, il racontoit la grande richesse, l'or, les vestemens, l'yuoire, & les seruiteurs de son Maistre. S'il parloit de l'argent il ne le contoit pas par nombre, mais par mesures, & à pleins boisseaux. Parmenon auoit luy mesme au petit doigt vn anneau bien gros, & à plusieurs angles, la pierre duquel estoit de trois couleurs, & rouge par le dessus. Je l'ay quitté sur le propos qu'il m'alloit entamer, commēt ils auoient trauersé le fleue Alis, & mis à mort vn certain Tiridas; adjoustant, que Polemon s'estoit vaillamment comporté en vne bataille contre les Pisides. Il m'en eut bien conté dauantage, mais ie n'ay iamais eu la patience de l'escouter, ains suis promptemēt accouruë pour t'aduertir de cecy, afin que tu te tiennes sur tes gardes. Car si Pollemon venoit (prenant congé de ceux de sa cognoissance) & rencontroit Polistrate dedans le logis avec nous, ie te laisse à penser quelle vie il feroit? PANNI. Treuons donc quelque expedient, Dorcas, attendu qu'il n'y a point d'apparence de renuoyer cestuicy, qui nous a donné n'aguères quatre cents escus; outre, que c'est vn richè marchand, & qui nous a fait tout plein de belles promesses. D'ailleurs nous n'aurions point de profit de refuser l'entree à Pollemon, puis qu'il est retourné si riche, & mesme qu'il est jaloux. Le me souuiens que du temps qu'il estoit incommodé il ne vouloit rien souffrir. Que pense-tu donc qu'il feroit maintenant? DORC. Vrayement

Vrayement le voicy venir? P A N. Je suis perduë, Dorcas, à faute de conseil, & saisie d'un soudain tremblement. D O R. Philostrate vient en mesme tēps, le ne sçay que faire pour moy; & ie voudrois volontiers que la terre m'eut engloutie? P H I L O S T R A T E. Ne voulons nous point boire Pannichis? P A N. En verité, tu m'as fait peur, bon homme; Dieu te gard' Pollemon, il y a jà long temps que ie ne t'ay veu. P O L L E M O N. Mais qui est cestuy-cy que ie vois aupres de nous? Tu ne dis mot maintenant. Va Pannichis, r'ay volé icy en cinq iours, depuis les Pyles pour te venir voir, & cependant voicy qui m'appartient bien. Je t'en sçay vraiment bon gré, & t'assure que tu ne me déroberas iamais plus? P H I L O S T. Qui es-tu, bon-homme, qui parles ainsi? P O L L E M O N. Tu ne sçais que trop que ie suis Pollemon Stérien, issu de la race de Pandion, qui ay esté premierement Capitaine d'une compagnie, & suis maintenant Colonel d'une legion entiere de Rondelliers. Je n'ay iamais point eu d'autre Maistresse que Pannichis, l'estimant plus prudente qu'elle n'est aux affaires du monde. P H I L O S T R A T E. Voilà qui est bon, mon Capitaine, mais maintenant elle est à moy seul, qui luy ay donné vn talent, & suis prest à luy en bailler encore vn autre, apres que i'auray resérué nostre marchandise. Suy-moy, Pannichis, & quitte-là ce galand; Qu'il s'en aille commander aux Odrisseans? D O R C A S. Vrayement elle est libre; qu'elle te suiue si bon luy semble. P A N. Que dois-je faire, Dorcas? Il vaut mieux que tu entres dedans: Car il ne fait pas bon se tenir aupres de Pollemon estant en colere, & il est à craindre qu'il ne s'eschauffe dauantage de ialousie. P A N. Entrons donc, sil te plaist. P O L. Je vous promets que si vous beuvez aujourd'huy, ce sera la dernière fois, ou bien ie seray icy venu pour neant, moy qui suis si accoustumé au massacre & au sang. Sus Parmenon, ça icy des Thraciens. P A R M. Les voicy tous en armes, tenans les carrefours avec vne troupe de soldats. Ceux qui sont armez de toutes pieces marchent de front: les Archers & Frondeliers sont sur les aisles, & les autres suivent derriere. P H I L. O pauvre soldat, tu nous fais icy des comptes comme à des enfans, & penes nous effrayer par des fantosmes. Je crois que tu ne tuas iamais vne poule, que tu ne veis oncques la guerte qu'en idee, & que tu peux bien auoir fait le guet sur la muraille, estant possible l'un des Dizainiers, encore te fais-je beaucoup d'honneur de te qualifier de ce tiltre. P O L. Tu le cognoistras d'icy à quelque temps, quand tu nous verras empoigner les espees, & briller tous en armes. P H I L. Venez-y seule-

# LES OEUVRES DE LUCIAN.

ment en bon ordre; pour moy, & Tibis que voicy, ( car ien'ay que luy qui me suiue ) nous vous esquarterons si bien avec des cailloux, & des escailles d'huitres, que vous ne sçaurez de quel costé vous tourner.

## CHELIDONION, ET DROSE.

### CHELIDONION.

*Drose se fache  
d'auoir perdu  
son amy Clinias,  
& en accuse A-  
risthene son Pre-  
cepteur.*

IL y a long temps, Drose, que ie ne voy plus chez toy, comme de coustume cet adolescent Clinias? DROSE. C'est la verité, Chelidonion, qu'il n'y viét plus, & que son Pedagogue le luy a defendu. CHELIDO. Qui est-il? N'est-ce point Diotimus ce Maistre d'Escole? Certes il est bien de mes amys. DROSE. Nenny; mais ce maudit Aristhenes, le plus meschant des Philosophes. CHELIDO. Me parles-tu de ce resueur, qui a la barbe silogue, & le cuir si velu, & lequel se pourmene d'ordinaire en l'Academie des Stoiques, avec la ieunesse? DROSE. C'est ce maistre-là, que ie voudrois auoir veu mal-heureusement destruiét, & trainé du bourreau par la barbe. CHELID. A quel subiect a-t'il donné ce conseil à Clinias? DROSE. Ie n'en sçay rien, Chelidonion, & ie puis bien dire, qu'il n'est point venu en ceste rue, il y a jà trois iours, dequoy ie m'estonne fort: Car depuis la premiere femme qu'il cognut, qui fut moy, il n'auoit iamais failly de venir coucher en ma compagnie. Ce qui m'a tellement affligée (veu que ie ne sçay ce qui m'est aduenü pour l'amour de luy,) que i'ay enuoyé Neucis pour prendre garde, s'il ne seroit point au Palais ou en l'Academie. Elle m'a fait rapport l'auoir veu se pourmenant avec Aristhenes, & que luy faisant signe de loing, il estoit deuenü rouge, auoit baissé la veüe, sans la ietter depuis dessus elle, & qu'ils s'en estoient allez ensemble en la ville. Quoy voyant Neucis, & que Clinias, qu'elle suiuit iusques au portail avec Aristhenes, ne se retournoit aucunement, elle s'en reuint, sans me pouoir dire rien de certain. De quelle façon pense-tu que ie me sois comportee depuis, ne sçachant quelle disgrâce pouoit estre aduenüe à cet adolescent? Luy ay-je fait quelque tort, disois-je, qui l'ayt incité à me vouloir mal, & se rendre amoureux de quelqu'autre; ou bien, son pere ne luy a-t'il point deffendu de me venir voir? Io roulois plusieurs telles choses en mon esprit, lors que sur le tard voicy venir à moy Dro-

*La paillardie  
roule toutes  
pierres pour  
rattraper la  
proye perduë.*

mon, qui m'apporta ceste lettre de luy. Lis-la, Chelidonion, puis que tu sçais lire? CHELIDONION. Voyons que c'est? Les lettres qui sont toutes effacees, & assez mal escrites montrent bien la vitesse du secretaire. Toutesfois voicy le cōtenu d'icelles. Je prens les Dieux à tesmoins, Drose, de la grand'amour que ie t'ay portee. DROSE. Helas, mal-heureuse, il a oublie la principale chose, sçavoir les recommandations. CHELIDONION. Pour maintenant il m'est force de te quitter, plus par necessite que par hayne, car mon pere m'a donne à Aristhenes pour apprendre la Philosophie sous luy: tellement que cestuy-cy qui sçait tout ce qui se passe entre nous, m'en a repris en plusieurs sortes, disant, qu'il ne faisoit gueres beau voir que moy qui suis fils d'Architeles & d'Eraficlee, hantasse d'ordinaire avec vne putain, & qu'il valoit beaucoup mieux suivre le chemin de vertu que celui de la volupte. DROSE. Jamais ne puisse prosperer cet abuseur, qui faict de telles leçons à cet adolescent! CHELIDONION. Je suis donc contraint de luy obeyr parce qu'il me suit par tout, & me tient de si pres, qu'il ne m'est pas mesme licite d'œillader aucun autre que luy. Que si ie vis modestement, & luy obeys en toutes choses, il me promet de me rendre bien-heureux, & plus excellent que les autres, apres m'auoir exercé avec de grandes fatigues. Voilà tout ce que ie t'ay peu escrire à la desrobée: Cependant ie prie les Dieux de te maintenir en santé, & toy de te souuenir de Clinias.

DROSE. Que dis-tu de ceste lettre, Chelidonion? CHELIDONION. Le commencement d'icelle, contient des paroles de Scythe; mais quant à ces dernieres, *Souviens-toy de Clinias*, elles te donnent encore quelque esperance. DROSE. Je suis de mesme opinion que toy, Chelidonion, & ie meurs d'amour quand i'y pense. Il faut que ie te die encore que Dromon m'asseuroit que cet Aristhenes estoit vn corrupteur de ieunes garçons, lequel sous ombre des disciplines s'accouplait avec les plus beaux enfans, & qu'il parloit priuement à Clinias; luy promettant de le rendre esgal aux Dieux. J'ay appris aussi qu'il faict leçon des deuis amoureux des anciens Philosophes, à ses disciples. Bref, il est tout à cet adolescent; De maniere qu'il l'a menacé de dire cecy au pere de Clinias. CHELIDONION. Il falloit gagner Dromon, ô Drose, & le festoyer. DROSE. Aussi ay-je faict, outre qu'il est tout à mon commandement: car il s'est joué quelquesfois avec Neucis. CHELIDO. Prends courage, tout ira bien. Pour moy ie suis

Les meschans  
vivent de la ver-  
tu comme d'un  
masque à leur  
vice.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

d'aduis que l'on escriue ces mots à la muraille des halles, au lieu où Architeles a accoustumé de se pourmener : *Aristhenes corrompa Clinias*. Ce qui servira pour confirmer le message, & les paroles de Dromon. DROSE. Comment pourras-tu l'escrire sans qu'aucun s'en apperçoive ? CHELIDO. De nuit, Drose, avec un charbon, que ie prendray en quelque lieu. DROSE. Tu dis bien, Chelidonion, ma bonne amie: Assiste moy donc, afin que nous combattons nous deux, contre cet arrogant Aristhene.

---

### TRIFENE, ET CARMIDES.

#### TRIFENE.

*Trifene se plaint  
du desdain de  
Carmides qui  
luy en raconte la  
cause.*

**Y**A-t'il celuy, qui ayant reçu vne amie, à laquelle il donne cinq dragmes de recompense, se couche neantmoins le dos tourné contre elle, & ne cesse de pleurer toute la nuit; outre que ie me fais accroire encore, que tu n'as ny beu de bon cœur, ny voulu soupper tout seul, & mesme i'ay bien apperçu que tu pleurois en souppant? N'est-il pas vray que maintenant tu gemis comme quelque petit enfant? Je voudrois bië sçauoir, Carmides, à quelle intention fais-tu cela? Ne le cele donc point, ie te prie, afin que ie puisse dire à tout le moins que i'ay veillé la nuit entiere avec toy? CARMIDES. C'est l'amour qui me tourmente, Trifene, & il m'est impossible de plus resister à ce mal. TRIFENE. Il est evident que tu ne m'aymes gueres, Carmides; car si tu auois tant soit peu d'amour pour moy, tu ne me despriferois pas ainsi, pouuant faire de moy à ta volonté, principalement lors que ie te veux embrasser: & si tu ne mettrois point ton vestement entre nous deux, de peur que tu as que ie ne te touche. Toutesfois dy moy, qui est celle-là qui te rend si passionné? Possible te pourrois-je bien seruir de quelque chose, veu qu'il y a long temps que ie sçay, comment il faut traiter ces matieres? CARMIDES. Tu ne la cognois que trop, Trifene, & c'est l'une des plus fameuses courtisanes d'aujourd'huy? TRIFENE. Dy moy son nom, Carmides? CARMIDES. Elle se nomme Philemation. TRIFENE. Ouy, mais il y en a deux: Ne parle-tu point de celle qui se tient pres du port, qui fut n'agueres depucelee, & de laquelle Damille, fils de celuy qui est à present Capitaine, est si fort amoureux; ou bië de ceste autre, qu'on a surnommée le Filet? CARMIDES. Tu as deuiné, c'est celle-là mesme.

*Les femmes  
publiques ont  
de secretes in-  
telligences, &  
s'entre co-  
gnoissent en se  
regardant.*

qui m'a pris, & enlacé en ses reths? TRIFENE. Tu pleurois donc pour l'amour d'elle? CARMIDES. Vrayement ouy. TRIFENE. Y a-t'il long temps que tu l'aymes, ou bien si tu as commencé depuis peu? CARMIDES, Nenny, & il y peut auoir enuiron sept mois, depuis les Bacchanales que ie la veis la premiere fois. TRIFENE. L'as-tu bien regardée par tout, ou seulement à la face, & ce qui estoit d'apparent au corps: C'est vne femme aagée de quarente-cinq ans. CARMIDES. Si est-ce pourtant qu'elle iure, qu'au prochain mois de Decébre elle n'en aura que vingt & deux. TRIFENE. Dy moy, auquel des deux croiras-tu plustost, ou à ses serments, ou à ses propres yeux? Contemple-la diligemment, & regarde ses tempes, où elle a tant seulement du poil, car pour le demeurant c'est vne faulse perruque. Puis, lors qu'elle a fardé ses tempes de quelque medicament, il aduient souuent qu'elle apparoit blancheâtre au dessous. Mais tout celà ne sert de rien: Contrains-là de se montrer à toy toute nuë. CARMID. Je n'ay iamais sçeu gagner celà sur elle. TRIF. Elle n'agarde aussi, comme sçachant bien que ses cheueux blancs te feroient horreur. Au reste, elle est toute semblable à vn Leopard depuis le col iusques aux genoux. Tu respandois donc des larmes pour n'estre point couché avec vne telle creature; & possible te desdaignoit-elle, & faisoit la superbe? CARMID. Je t'en assure, Trifene, bien qu'elle gaignast beaucoup avec moy; Maintenant parce que ie n'ay peu luy foncer les milliers qu'elle demandoit estant sous la charge d'vn pere qui est fort auare, elle a donné entree à Moschion, & m'a rejezté: Ce qui a esté cause que pour luy faire aussi despit de mon costé, ie t'ay icy reçue. TRIF. Par la Deesse Venus ie n'y fusse iamais venuë, si i'eusse sçeu que c'estoit pour en despiter vne autre, principalemēt ce vray cercueil de Philemacion. Mais il est temps que ie m'en aille, car le coq a desjà chanté trois fois. CARMIDES. Patiente vn peu, Trifene, & ne t'en va pas si viste. Si les choses que tu me viés d'odire de Philemacion, sçauoir de sa perruque, du fard, & de ses taches blanches, sont veritables, ie ne la sçauois iamais regarder. TRIF. Demande vn peu à ta mere, si elle ne s'est iamais lauce en sa compagnie? Car comme vieille qu'elle est, ie m'assure qu'elle te pourra dire quelque chose de son aage, si elle vit encore. CARM. Puis que celà est, sus, Trifene, que l'on m'oste tout maintenant cet entre-deux: Embrassons-nous l'vn l'autre, & nous baisons à bon escient; & que Philemacion s'en aille pour mener bien loing.

Tous menton-  
ges sont cou-  
stumiers aux  
vieilles qui  
veulent paroi-  
stre ieunes &  
belles.

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

## IOESSE, PITIAS, ET LISIAS.

### IOESSE.

*Ioësse se plaint  
d'estre délaissée  
de Lisias qui  
l'entretenoit pa-  
rument.*

**T**V me braues donc, Lisias, & certes à bon droit, veu que ie ne t'ay iamais demandé de l'argent, ny renuoyé quand tu arriuois, faisant dire que la place estoit prise, & si ne t'ay oncques contraint, comme font les autres, de m'apporter quelque chose, soit en trompant ton pere, ou en desrobant ta mere. Dès le commencement ie t'ay reçu sans te demander salaire, ny gage quelconque. I'ay renuoyé plusieurs amoureux à ton occasion, sçauoir Ethocles, qui est maintenant Conseiller, Passion le Nocher, & Melisse ton compagnon, quoy que son pere fust trespasé depuis peu, & qu'il peut disposer de tous ses biens: Tu estois le seul que ie cherissois avec tant de passion, que ie ne daignois ny en regarder vn autre que toy, ny le recevoir. Je pensois, folle que i'estois, que tes serments fussent veritables; & ne m'adônant qu'à toy seul, ie viuois aussi chastement qu'une Penelope, bien que ma mere s'en faschast souuent, & m'accusast enuers ses bonnes amyes. Mais apres que tu me veis liee, & enceinte de toy, ores tu t'en allois jouer à Licene en ma presence, afin de me faire plus de despit, & tantost estant couché à mes costez, tu loüois Magide la Menestriere. Tellement que i'ay du subject de me plaindre, & de me resentir d'un si grand outrage. Il me souuient bien aussi que n'agueres, lors que Thrase, & toy, Dipfille, beuiez ensemble, Cymbalion la fluteuse, & mesme Pyrallis, qui m'est ennemie, estoient en la compagnie. Et toutesfois, encore que tu ne l'ignorasses pas, tu t'en allas neantmoins baiser Cymbalion, par plusieurs fois. Ce qui ne m'offensa pas beaucoup pourtant; Car tu te faisois grand tort à toy-mesme de baiser vne telle personne. Combien donnois-tu de signes à Pyrallis, lors que beuuant à elle tu luy monstrois la coupe, & la rendant au garçon, luy commandois à l'oreille de n'y rien verser pour qui que ce fust, si Pyrallis ne la demandoit; Bref mordant dans vne pomme, quand tu veis Diphile ailleurs empesché ( car il deuisoit lors avec Trason ) en te baissant ie ne sçay comment tu la iettas droit dans le sein d'icelle, sans te foucier beaucoup si ie le voyois ou non. Je ne m'apperceus que trop, comme l'ayant baillée,

*Les filles d'a-  
mour treuent  
toujours quel-  
que chose à re-  
dire en la per-  
sonne de leurs  
semblables.*

elle la fourra par dessous son collet entre ses mammelles. A quelle intention faisois-tu tout cecy ? Quelle injure, ou grande, ou petite, as-tu oncques reçeuë de moy ? Quel autre ay-je iamais regardé ? N'es-tu pas le seul qui me possedes à ton plaisir ? Certes, tu n'advances pas beaucoup ( Lisias ) de tourmenter vne pauvre femme qui est folle de toy : Mais ce qui me console, c'est qu'il y a vne Deesse de Vengeance qui void toutes choses ; Tu feras possible aussi affligé que moy quelque iour, quand l'on te dira que ie me seray estranglée d'un licol, ou precipitée dans un puits, ou desfaite d'une autre maniere de mort, pour ne plus rougir de tremper dans vne telle misere. Alors mon infortune sera ton triomphe, comme si tu auois acheué quelque grand ouvrage. Pourquoi me regardes-tu si fixement ? Qu'est-il besoing de grincer les dents ? Si tu as quelque chose à m'objecter, dy-le tout maintenant Lisias, & Pitias que voicy en iugera elle-mesme ? Que veut dire cecy ? Tu me delaisse donc, & t'en vas sans faire aucune responce ? O Pitias, ne vois-tu point quel tourment ie souffre pour l'amour de Lisias ! P I T I A S. O quelle cruauté ! Les plaintes ne sont pas assez fortes pour l'esmouuoir ! Vrayement ce n'est pas un homme, mais vne pierre : toutesfois à dire le vray, tu l'as corrompu toy-mesme, Ioesse, luy donnant à cognoistre que tu l'aymois avec tant d'excez ? Ne sçais-tu pas bien qu'il ne faut iamais manifester sa ialousie aux hommes, qui en deuiennent orgueilleux quand ils le sçauent ? Ne pleures plus pauvre miserable, ains si tu me veux croire, chasse-le vne fois ou deux lors qu'il reuiendra, & tu le verras derechef plus fol, & plus passionné de toy que iamais. I O E S S E. Qu'est-ce que tu me dis, Pitias ? Ne me parle point de cela ? Que ie chasse Lisias ! Au contraire, ie voudrois volontiers que iamais il ne s'absentast. P I T I A S. Ne te fasche point le voicy reuenir. I O E S S E. Tu as tout gasté, Pitias, car possible t'aura-t'il ouy, quand tu parlois de le chasser. L I S I A S. Ne pense pas Pitias, que ie sois retourné pour l'amour de ceste-cy, laquelle ie ne daignerois regarder ; mais pour ton subject, de peur que tu ne m'accuses & ne dies, que Lisias est irreconciliable. P I T I A S. Vrayement aussi l'eusse-je dict, Lisias. L I S I A S. Me conseillerois-tu, Pitias, d'endurer quelque chose de ceste Ioesse, qui fait maintenant la pleureuse ; & laquelle me t'enuoya dernièrement, estant couchée avec un ieune homme ? P I T I A S. Ie vois bien que c'est, Lisias, tu veux dire en un mot que c'est vne putain ? Mais apprens moy, quand fust-ce que tu les

L'amant se me-  
cognoist quâd  
il se voit aimé  
avec trop de  
violence.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

surpris ensemble? LISIAS. Il y peut auoir enuiron six iours. Par le Dieu Iupiter il n'y en a pas dauantage, car c'estoit le second iour de ce mois : or est-il que nous auons le septiesme aujourd'huy. Tellement que mon pere, qui scauoit que de long temps i'auois ceste bonne marchandise, m'enferma dans la maison, & fit defense au portier de m'ouuir. Ne pouuant donc supporter d'estre frustré de coucher avec elle, ie commanday à Dromon, de me faire vn appuy tout contre la muraille de la court, au lieu qu'elle estoit moins haute, & me soustenir sur son dos : Car il m'estoit facile d'y monter de ceste façon. Mais que fert-il d'vser de tant de paroles? Le passay outre, vins icy, & treuuay la porte bien fermee, veu qu'il estoit enuiron my-nuict, & pourtant ie ne heurtay point, ains souleuant l'huis petit à petit ( car i'auois fait le mesme tour autresfois ) & le poussant au trauers hors des gonds, i'entray secrettement dedans. Comme ie veis qu'ils estoient endormis, ie commençay à taster le long du mur, & m'allay rendre droict au liêt. IOESSE. Que dis-tu, ô Ceres? Le meurs icy. LISIAS. Apres que ie m'apperçeus qu'il y auoit là plus d'vn souffle, ie creus du commencement que Lida estoit couché avec elle; mais sçache, Pitias, qu'y ayant tasté, ie sentis vn homme sans barbe, fort delicat, rasé iusques à la peau, & qui flairoit les senteurs. Le te laisse à penser, si ie me fusse tenu sans faire bien de la besongne, si i'eusse apporté mon'espee? Dequoy ris tu, Pitias? Pense-tu que ce soit moquerie? IOESSE. Quoy, Lisias, te faschois-tu de cecy? C'estoit Pitias mesme avec qui ie dormois. PITIAS. Tout beau, Ioësse, n'en dis mot ie te prie? IOESSE. Pourquoi donc ne le diray-je pas? C'estoit Pitias (mon grand amy) laquelle i'auois appelée pour venir coucher avec moy, parce qu'il me faschoit de n'estre point en ta compagnie. LISIAS. Pitias estoit donc rasé iusques au cuir? Est-il possible qu'en six iours elle ayt produit de si grands cheueux? IOESSE. On l'a tonduë autresfois, Lisias, pour raison d'vne certaine maladie; parce que tous les cheueux luy rumboient: Mais maintenant elle porte vne faulse perruque. Fais luy paroistre, Pitias, fais luy paroistre, que la chose va de la sorte: Il faut que tu l'en fasses certain. Le voilà le ieune paillard dont tu estois jaloux? LISIAS. N'auois-je pas bien raison de l'estre, amoureux comme i'estois, & qui l'auois tasté moy-mesme? IOESSE. Puis donc que tu es maintenant bien assure du fait, veux-tu pas aussi que ie te tance, & me courtoice iustement à mon tour? LISIAS. Non certes, mais beuons plustost ensemble, & que Pitias soit avec nous: Car il est bien

*Stratagemas  
& Amour.*

*Venus assiste  
les temeraires.*

bien

bien raisonnable qu'elle soit presente à nostre reconciliation. IOESSE. Elle y sera vrayement presente. O combien de peine ay-je souffert pour ton amour, PITIAS, le plus galand, & le plus noble Gentil-homme du monde! PITIAS. C'est moy aussi qui vous ay reconciliez: C'est pourquoy vous ne devez pas vous courroucer contre moy; toutesfois ie te prie Lisias, que tu ne descouures rien à personne du faict de ma cheuclure.

## LEONTICHE, CHENIDAS, ET IMNIS.

## LEONTICHE.

**R**ACONTE vn peu, Chenidas, comment ie m'aduançay monté sur vn cheual blanc, premier que tous les autres Cheualiers, en la bataille qui se donna contre les Galates: Et puis comme les mesmes Galates, encore que vaillants & courageux, tremblerent d'vn soudain effroy, si tost qu'ils m'apperçurent; de sorte qu'il n'y eut pas vn d'entr'eux qui osast resister dauantage à ma valeur. Ce fut alors, que brandissant vn espieu, ie perçay de part en part leur Capitaine, & son cheual, d'vn mesme coup. Ceux qui firent quelque resistance (car il y en auoit quelquesvns, qui apres auoir rompu leurs rangs, c'estoient r'alliez en vn esquadron, & qui s'efforçoient de tenir bon) me veirent alors l'espee nuë en la main. I'entray pesse-messe parmy eux, & les chargeant de toute ma force, au seul chocquet de mon cheual, i'en mis par terre enuiron sept de ceux qui estoient au premier rang. Apres, frappant du glaiue, ie fendis l'armet & la teste en deux à vn Capitaine. Pour vous, Chenidas, vous arriuastes quelque peu de temps apres qu'ils eurent pris la fuitte. CHENIDAS. Vrayement Leontiche, tu te battis encore en duël avec vn Prince pres de Paphlagonie: Ne feis-tu pas alors paroistre en ce lieu vne grande marque de vaillance? LEONT. Tu fais bien de m'en faire reslouuenir. A la verité l'acte que ie rendis, ne parloit pas d'vn homme de peu de courage. Ce Satrape estoit fort grand de corps, & estimé l'vn des plus valeureux champions qui se treuua pour lors. Il fautoit emmy le camp; & se moquant des Grecs, il les prouquoit, & leur disoit, s'il y auoit aucun d'entr'eux qui eut le courage de le combattre. La peur alors auoit faisi tout nostre camp: les Colonnels, & les Capitaines, voire mesme le Chef de l'armee trembloit de crainte; bien qu'il fust vn

*Leontiche descript  
ses victoires, &  
contrefait le  
menteur, pen-  
sant d'en estre  
mieux aimé de  
sa Maistresse,  
mais sous le  
contraire luy  
aduient.*

## LES OEUVRES DE LYCIAN.

homme remply de courage. C'estoit Aristarque qui auoit pour Lieutenant Etole, lequel est excellent Archer. Moy qui n'estois pour lors que simple Coporal, mais toutefois courageux au possible, ayant laissé derriere mes compagnons, qui s'efforçoient à me retenir ( car ils auoient vne grande frayeur pour mon subject, apperceuant ce Barbare tout reluisant d'armures dorees, & portant sur son chef vn grand heaume, & à la main vne grosse hallebarde.)

**CHENID.** Moy-mesme, Leontiche, eus pour lors vne grande peur, & tu sçais bien, que ie te priois instâment de ne te precipiter point en ce danger. Si tu y fusses mort, la vie ne m'eust esté plus vie.

**LEONT.** Ie me presentay d'vne grâde assurance au milieu du câp: & estois aussi bien armé que ce Passagonien: Mes armes reluisoient toutes en or. Au mesme instant, il se fit vne grâde clameur tant du costé de nostre party que de celuy des Barbares, qui me recognerent fort bien à l'heure quâ ils me veirent paroistre; car mô escu, ma cotte d'armes, & mon heaume leur en donnoient la cognois-

*C'est vn grand allegement au menteur de treuuer quel-qu'un qui le soustienne.*

sance. Mais dy moy ie te prie, Chenidas, à qui me cõparoit tout le monde alors? **CHENID.** A quel autre, s'ce n'est par le grand Dieu

Iupiter, à Achille, fils de Thetis & de Pelee, tant bien cet armet te conuenoit avec le pourpre flamboyant, & l'escu resplandissant?

**LEONT.** Incontinent que nous en-fusmes venus aux mains, le Barbare me blessa le premier, m'ayant frappé d'vne playe legere de sa hallebarde au dessus vn petit de la genouilliere: Mais moy faussât d'oultre en oultre son escu avec ma lance, ie la luy mis à trauers la poictrine, & puis ayant acheué ma carriere, ie luy couppay legerement la teste d'vn coup d'espee. Ie reuins avec la despouille de ses armes, & rapportay sa teste fichee au bout de ma lance. **IMNIS.**

Fi, Leontiche, tu nous racontes icy de toy de trop horribles & sanglantes choses? Estime-tu qu'il y ayt deormais quelqu'vne qui te puisse regarder de bon œil, prenât ainsi plaisir aux meurtres, & aux carnages; tant s'en faut qu'elle vueille boire ou coucher avec toy?

Pour moy ie m'enfuy sans plus tarder. **LEONT.** Arreste, ie te donneray double salaire. **IMNIS.** Il me seroit impossible de coucher avec vn meurtrier? **LEONT.** Ne crains point, Imnis; ces choses ont esté

faiçtes en Passagonie, & maintenant ie suis icy en repos. **IMNIS.** Tu es vn homme execrable, & souillé. Le sang de la teste de ce Bar-

*L'amour abhorre le carnage, & n'ant moins il aduient souuēt que les actes en sont sanglants.*

bare que tu portois au bout de ta lance, s'est tout respâdu sur toy:

& puis, que l'embrasse, & que ie baise vn tel hõme: l'à n'admiene, ô Graces, car il n'est en rien meilleur qu'vn bourreau. **LEONT.** Ie

suis assuré, que si tu m'eusses veu alors armé de toutes pieces, tu

aurois esté esprise de mon amour. **IMNIS.** En t'oyant proferer seulement ces paroles, **Leontiche**, il me prend enuie de rendre ma gorge: ie frissonne toute de peur, & il me semble que ie vois déjà les ames & les ombres de ceux que tu as mis à mort, & notamment l'esprit de ce miserable Capitaine, à qui tu fendis la teste en deux. Que pense-tu donc que ie ferois si i'en voyois la chose mesme, le sang & les charognes de ces morts? Sans doute ie mourrois à l'heure, moy qui ne veis oncques tuër seulement vn poulet.

**LEON.** Et quoy, **Imnis**, es-tu donc de si peu de courage? Vrayement ie pensois que tu prendrois plaisir d'entédre le recit de ces choses.

**IMNIS.** Reserue ces plaisirs & ces beaux comptes pour quelques Lemniades ou \* Danaïdes, si tu en peux treuuer quelques-vnes.

Quant à moy ie m'en vay retourner tout courant vers ma mere, pendant qu'il est encore iour. Suys moy **Gramma**. Ie te dis Adieu, vaillant Capitaine, & meurtrier de tant de gens.

**LEON.** Arreste, arreste: Elle s'en va. **CHENI.** C'est toy-mesme, **Leontiche**, qui as effrayé ceste simple fillette, en branslant les crétes de ton armet, & racontant des vaillances incroyables. A mesure que tu recitois encore ce que tu feis à ce Capitaine, ie voyois qu'elle deuenoit passe, & blefme. Son visage se resserroit, & elle trembloit toute, quand tu disois que tu luy auois coupé la teste. **LEONTI.** Certes ie croyois par ce moyen luy estre plus agreable. Mais aussi, **Chenidas**, tu as toy-mesme tout gasté, lors que tu m'as donné le subject de reciter ce duél. **CHENIDAS.** Il falloit bien que ie mentisse avec

toy, considerant la cause de ta iactance; mais c'est toy-mesme qui as fait le tout encore plus terrible qu'il n'est pas. Car posons le cas, que tu eusses coupé la teste à ce mal-heureux **Paslagonien**; pourquoy est-ce que tu la mis au bout de ta lance, pour faire ainsi couler le sang sur toy? **LEON.** Vrayement, **Chenidas**, ce seul acte estoit horrible; mais pour le reste, il n'auoit pas esté feint mal à propos. Va donc, ie te prie, & luy persuade qu'elle viéne coucher avec moy. **CHENI.** Veux-tu que ie luy die, que tout ce que tu luy as raconté n'est que menagerie; & cependant tu desires qu'elle t'estime estre vn homme courageux? **LEON.** Cela m'apporteroit du des-honneur, & de la honte. **CHENI.** Ie sçay qu'elle ne retournera point autrement. Choisy l'vn des deux, ou que tu sois hay pour vouloir estre estimé vaillant; ou bien que tu couches avec **Imnis**, en confessant que tu es vn méteur. **LEON.** Ce sont à la verité deux extremités bien difficiles à supporter. Toutesfois i'ayme mieux **Imnis**. Va donc, **Chenidas**, & luy rapporte que i'ay méty; mais non pas du tout.

*\* parce qu'elles  
meurent à mort  
leurs maris.*

*Il fait mauvais  
mentir pour  
obliger autrui.*

# LES OEUVRES DE LUCIAN.

## DORION, ET MIRTALE.

### DORION.

*Mirtale se moc-  
que des presents  
de Dorion, &  
fait election  
d'un autre amy  
plus riche que  
ce luy-cy.*

**V**OYLA que c'est, Mirtale; Tu ne me veux plus voir maintenant que ie suis incommodé pour l'amour de toy; mais quand ie t'apportoys tant de beaux presens, tu m'appellois alors ton Homme, ton Seigneur, & ton Tout. Depuis que ie n'ay plus de quoy fournir, & que tu as treuvé vn autre amy, sçauoir Bithin le Marchand, tu me fermes la porte, où ie ne fais que pleurer, t'adis que ce tien seruiteur te baise toute la nuict, & qu'estant seule en ta maison il y celebre les veilles avec toy, qui desjà te dis estre enceinte de luy. **MIRTALE.** Tu me fais aussi grand despit, Dorion, que si tu m'estranglois, principalement quand tu me reproches que tu m'as tant fait de bien, & que ie suis cause de ta paureté. **Le** voudrois bien que tu contasses vn peu depuis le commencement tous ces beaux dons que tu m'as apportez? **DORION.** C'est bien dict, Mirtale; Contons donc premierement vne paire de souliers Sicioniens valans deux dragmes, mets là sept sols. **MIRTALE.** Ouy, mais tu ne dis pas aussi que tu couchas deux nuicts avec moy. **DOR.** A mon retour de Syrie, ie te donnay vne boëste de senteurs Pheniciennes, qui par le Dieu Neptune m'auoit encore costé deux dragmes. **MIRTA.** Et moy lors de ton embarquement ie te baillay ce petit hocqueton, qui te va iusques aux cuisses, pour te seruir à tirer l'auiron. Le Pilote Epiurus l'oublia ceans, lors qu'il coucha avec moy. **DOR.** Il me l'osta luy-mesme dernièrement à Samos, où il le recogneut; toutesfois, par le Dieu Iupiter, ce ne fut pas sans l'auoir bien debattu. Ne te souvient-il point aussi des oignons de Chypre, de cinq Saperdes, & de quatre perches que ie t'apportay, quand nous retournaimes du Bosphore? N'est-il pas vray que tu reçeus de moy neuf pains de nauire, qui sont tous secs dans ton panier; vn cabat de figues de Carie, & (ingrate que tu es) de beaux patins dorez de Parare? Il n'y a pas long tēps. aussi que ie te feis present d'vn gros fourmage de Girie? **MIRT.** Et bien, tout celà peut valoir enuiron cinq dragmes? **DOR.** Ce n'est pas peu, Mirtale, & voilà tout ce que pouuoit faire vn pauvre nautonnier tel que moy, qui pour lors gaignois ma vie à tirer l'auiron: car maintenant ie suis gouverneur du costé dextre du na-

uire, & toutesfois tu me tiens à mespris. Tu n'as pas oublié, cōme n'agueres lors qu'on celebroit la feste de Venus, i'offris pour toy aux pieds de la Deesse vne dragme d'argent, & deux dragmes pour auoir des sōliers à ta mere: le ne fais point mention que i'ay donné à Lida que voicy, tantost deux, tantost quatre oboles; Toutes lesquelles choses mises ensemble montent iusques à la petite substance d'vn nautōnnier. MIRT. Quoy? Dorion, mets tu en compte ces oignons & ces Sarpedes? DOR. Pourquoi non, puis que ie n'auois pas le moyen de t'apporter autre chose? Pense-tu que ie voulusse tirer la rame si i'estois riche? Le veux bien que tu sçaches que ie n'apportay iamais à ma mere vne teste d'aulx? Tu me feras plaisir maintenant de me dire où sont les presents que t'a faicts ce Bithin? MIRT. Vois-tu bien ce corillon, & ce carquant si espais; c'est luy qui m'achepra le tout dernièrement? DOR. Dis-tu que c'est luy? Vrayement il y a long temps que ie te le vois porter. MIRT. Le carquant que tu m'as veu, estoit beaucoup plus petit, outre qu'il n'y auoit point d'esmeraudes. Dauantage, il m'a baillé tous ces affiquets, & ce tapis, ensemble la somme de vingt escus; & si a payé pour nous le louage de la maison. Ce ne sont pas là tes patins de Patate, ny ton fourmage Gitien, ny autres telles bagatelles? DOR. Tu ne dis pas aussi que c'est vn beau personnage avec qui tu couches? Comme si ie ne sçauois pas bien qu'il s'est marié, tout chauue, & de la couleur d'vne escreuisse, sans auoir vne seule dent en bouche? Le ne parle point, ô fils de Iupiter; de la bonne grace qu'il a, principalement quant il chante, & qu'il veut faire quelque tour de galantise; car alors il papoist, comme Fon dit, tel que l'asne à la lyre. Va maintenant, Mirtale, prends ton plaisir tant que tu voudras avec vn tel homme, tu en es vrayement digne, & ie souhaite que de vous puisse naistre vn enfant semblable au pere. Quant à moy ie chercheray quelque Delphis, ou vne Cymbation de condition pareille à la mienne, ou bien vostre voisine la menestriere, ou quelque femme que ce soit: Car nous autres n'auons ny les tapis, ny les carquants, ny les vingt escus à donner. MIRT. Bien-heureuse la femme qui t'aura pour amoureux, Dorion; A tout le moins elle pourra s'asseurer que tu luy rapporteras des oignons de Chypre, & du fourmage quand tu reuendras de Gitie.

Les plus pau-  
ures ont leurs  
passions parti-  
culieres aussi  
bien que les ri-  
ches, & pour  
les contenter  
ils ne craignent  
point de s'in-  
commoder  
iusques aux  
dernieres ex-  
tremitez.

# LES OEUVRES DE LUCIAN.

## COCLIS, ET PARTENIS.

### COCLIS.

*Partenis fait le  
veut à Coclis de  
l'insure qu'elle a  
reçue d'un sol-  
dat amoureux.*

**D**E VOY pleures-tu, Partenis; d'où apportes-tu ces flustes rompuës? **PARTENIS.** Ce grand gend'arme Etolus, qui est l'amoureux de Crocale vient de me souffleter, m'ayant treuuec au logis de Crocale, où son coriual Gorgos m'auoit louïee pour y jouer. Il a bien fait pis; car outre qu'il m'a rompu mes flustes, il a renuersé la table pendant qu'on soupoit, & respandu le vin. Puis, ayât empoigné par les cheueux le villageois Gorgos au milieu du banquet, vn mauuais soldat, (ie crois qu'il s'appelle Dinomachus) & son compagnon de guerre, l'ont battu si cruellement, que ie ne sçay, Coclis, si le pauure hōme en eschappera: car il a perdu beaucoup de sang par les narines, & a toute la face enflée, & meurtrie. **COCLIS.** Ie pèse pour moy, qu'il falloit que ce géd'arme fust fol, ou yure, & que c'estoit vn acte d'yrongnerie. **PARTENIS.** Mais bien plustost de jalousie, Coclis, & d'vn amour indiscret. Ie me fais accroire que Crocale luy auoit demandé deux talens d'entretien, si luy seul desiroit de l'auoir; & qu'elle ne vouloit point receuoir Dinomachus quand il venoit, parce qu'il ne les luy donnoit pas; Tellement qu'elle luy auoit souuent fermé la porte au nez, cōme l'on dit, s'introduisant en l'amour de ce Gorgos Emenseen, qui est vn riche villageois, & vn homme de bonne mine, lequel l'a aimée de long temps. Crocale beuuoit donc avec luy, & m'auoit prise pour jouer deuant eux, lors qu'apres qu'ils eurent bien beu, ie me mis à sonner vne chanson Lydienne. Desjà mesme le villageois se leuoit pour dāçer, Crocale luy applaudissoit des mains, & ils estoient en humeur de se resioyr: Mais tout à coup nous ouysmes vn grand tintamarre, & le bruiçt d'vn huys qui se brisoit; & peu apres quelques huit ieunes hommes fort robustes ayans enfoncé la porte se ietterent dans la maison, & entre-autres ce soldat de Megare. La table fut soudain par eux renuersée, comme i'ay desjà dict, Gorgos bien battu, rüé par terre, & foulé aux pieds. Quant à Crocale, elle se sauua ie ne sçay comment chés Thespias sa voisine. Dinomachus m'ayant dōné des soufflets, Que maudite sois tu, dist il, & en mesme temps me rompant mes flustes, il me mit dehors. Mais maintenant ie m'en vay raconter

l'affaire à mon Maistre. Le villageois s'en est aussi allé à la ville chercher quelques siens amys, qui liurent ce Megareen entre les mains du Magistrat. **C O C L I S.** C'est l'ordinaire: l'on ne cueille point d'autre fruiet de l'amour des gens d'armes que des coups, & des playes: Au reste, ils se qualifient tous Capitaines, ou Gouverneurs. Que si l'on leur parle de donner quelque chose; Attens (disent-ils) que j'aye reçu ma monstre. Que maudits soient donc, tels arrogans; aussi ien'ay garde d'en recevoir aucun. Qu'un Pêcheur s'en vienne hardiment à moy, un Nautonnier, ou un Laboureur de ma qualité, qui sçache tant soit peu courtoiser, & qui apporte beaucoup; Mais quant à ces branleurs de crete, & d'armets, qui ne font que parler de combats, oste les moy de là, Partenis; ce n'est rien que vent.

Les gens de guerre emportent par violence ce ce qu'on leur denie par amour.

## DE LA MORT DE PEREGRIN.

LVCIAN A CRONION, SALVT.

**C**ET infortuné Peregrin, ou (comme il prenoit plaisir luy-mesme d'estre appellé) ce Prothee; a fait vrayement à l'imitation de l'autre Prothee d'Homere: Car pour s'acquérir de l'honneur, il a pris toutes formes, & s'estant transmüé en mille manieres est en fin deuenü feu, si grande estoit sa conuoitise de gloire: Et maintenant voilà ce braue homme reduit en cendres, comme un second <sup>a</sup> Empedocles, si ce n'est que cestuy-cy desirant d'estre plus secret, se precipita volontairement dans un feu. Mais quant à ce noble personnage ayant pris garde à vne certaine heure destinee à vne grande assemblée des Grecs, il fit un gros feu, & s'y ietta dedans en presence de tant de tesmoins, apres auoir discouru quelques iours auparauant sur ceste matiere, auant qu'il en ofast venir là. Il me semble desjà que ie te vois tout hors d'haleine à force de rire de l'arrogance de ce vieillard, ou bien que tu t'escries, comme de raison; ô la grande sottise! ô l'estrange ambition de gloire! & telles autres choses que nous auons accoustumé de dire de luy. Tu as dict cela de loing, & bien plus seurement que moy, qui estois tout aupres du feu, & parmy vne grande multitude d'Auditeurs qui admiroient tous la sottise de ce vieillard; Les vns s'en faschoient, & les autres se mocquoient de luy: mais pour moy peu s'en fallut que ie ne fusse demembré par les Cyniques, comme Asteon par les chiens, ou son cousin <sup>b</sup> Panthee:

Il reprend icy, comme en plusieurs autres lieux, l'arrogance des Philosophes, par l'exemple de la mort d'un certain personnage des plus renommés, de son temps, lequel pour se mettre en honneur se precipita dans un grand feu.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

par les Bacchites. Tout cet appareil estoit de la sorte. Tu as bien cognu le Poëte, & n'ignores pas que durant sa vie il a plus fait de tragedies que Sophocles, & qu'Eschyle. Sçache donc, que si tost que ie fus arriué dans Elis pour raison de leur doctrine, i'ouys vn certain Cinique, qui crioit tout haut en vn quarefour, ie ne sçay quoy de rude, & de dissonant (comme ils ont accoustumé pour la deffense de ce qu'ils appellent vertu) & injurioit indifferemmēt vn chacun; puis son bruiēt se finit sur Prothee. Ie tafcheray de te racōter ces choses telles qu'il les a dictes, & tu cognoistras qu'elles sont veritables, veu que tu t'es treuue plus d'vne fois aupres d'eux lors qu'ils crient. Y a-t'il quelqu'vn, dit-il, qui ose appeller Prothee ambitieux, ô Terre, Soleil, Fleuues, Mers, & Hercule nostre patron! Prothee, qui fut garrotté en Syrie, qui a laissé de son bon gré deux millions d'or à son pays, qui a esté exilé de la ville de Rome, qui est beaucoup plus noble que le Soleil, & qui pourroit mesme débattre avec Olympe: Mais parce qu'il a resolu de se faire mourir dans vn feu, il y en a qui attribuent ce dessein à vne arrogance. Quoy? Hercule n'a-t'il pas finy ses iours de ceste mesme mort? Esculape & Bacchus d'vn esclat de tonnerre; & Empedocles n'a-t'il point laissé la vie dans vn bucher allumé? Apres que Theagene, (ainsi s'appelloit ce criard) eut parlé de la sorte, ie demanday à quelqu'vn des assistans qu'est-ce qu'il entendoit parlant du feu d'Hercule, & d'Empedocles, au regard de Prothee? I'en parle, me respondit-il, parce que dans quelque temps Prothee se doit brusler soy-mesme aux Olympiades. Comment celà, dis-je? Pour quelle cause? Comme il estoit sur le point de me raconter le tout, le Cinique se mit si fort à crier, que ie ne sçeus iamais entendre l'autre: Ce qui fut cause, que ie commençay d'escouter le reste de ce que cestuy-cy mettoit hors, racontant quelques estranges merueilles de ce Prothee, car il ne daignoit pas mesme de comparer à luy le Cynopean, ou son Precepteur Antisthene, ou bien Socrates, ains il prouoquoit encore Iupiter au cōbat. Quand il fut question de les esgaler ensemble, il mit fin à son oraison en ces termes: Nous auons veu de nostre temps, dit-il, deux merueilleux ourages, sçauoir Iupiter Olympien, & Prothee. Phidias a esté l'Architecte de celuy-là, & la nature a produict cestuy-cy. Or est-il que maintenant ceste statuë s'en doit voler vers les Dieux par le moyen des hommes, & s'en allant par le feu nous delaisser orphelins. Apres qu'il eut acheué ce discours, d'vne si grande affection que la sueur luy en decouloit sur la face, il se mit à plorer

auec

Les actes hazardes ne meritent pas d'estre appellez virils, s'ils ne tendent à vne fin qui soit profitable à quelqu'vn.

avec vne action fort ridicule, & à se titer les cheveux, craignant neantmoins de se les arracher tout à fait. Il fut finalement ramené tout gemissant par quelques Cyniques qui le consoloient, & l'encourageoient. I en veis vn autre en mesme temps, lequel sans attendre que la multitude du peuple s'en allast, monta en chaire, & nous entretint premierement avec des sacrifices de feu, riant si fort du commencement, qu'il sembloit tirer ses risées du plus profond du cœur. L'entree de sa harangue fut telle. Puis que ce maudit Theagene a finy ses meschantes paroles par les larmes d'vn Heraclyte, ie veux tout au contraire de luy commencer par le ris de Democrite. Ce disant, il se meit à rire plus qu' auparauant; tellement qu'il incita plusieurs de la compagnie à l'imiter en geste. Que doit-on faire autre chose, Messieurs, (dit-il, s'estant retourné) quand l'on entend des harangues si ridicules, & lors que ces vieillards sautent emmy la place espris de la conuoitise d'vn petit eschantillon de gloire? Or afin que vous sçachiez de quelle façon ceste statuë doit estre bruslee, apprenez-le de moy, qui ay de tout temps pris garde à son naturel, & fait vne exacte recherche de sa vie, sans m'en estre enquesté de ses compatriotes, qui ne le cognoissent que trop. Si tost que cè grand ouurage de la nature, qui est la regle de Policlet, commença d'estre en l'aage viril, ayant paillardé avec quelques femmes en Armenie, il fut battu à bon escient; & s'estant en fin eschappé par le toit de la maison, il s'enfuyt les fesses battues de coups de raues. Peu apres, comme il eut corrompu vn beau ieune garçon, il se rachepta de trois mille pieces d'argent enuers les parents de l'enfant, qui estoient fort pauvres, de peur qu'il auoit d'estre mené deuant le President d'Asie. Mais il me semble qu'il vaut mieux laisser à part ces choses, & plusieurs autres, car l'argile n'estoit pas encore formee, ny la statuë en sa perfection. Toutesfois ie suis d'aduis, que le mesme acte qu'il a commis à l'endroit de son pere, soit icy raconté, comme le plus remarquable. Il n'y a celuy de vous qui ne sçache, ou qui n'ait ouy dire, de quelle sorte il estrangla son pere, aagé de plus de soixante ans, & comme voyant que le fait estoit descouuert, il se condamna soy-mesme, lors qu'il se meit à la fuitte errant par le monde. De ce temps il apprit l'admirable doctrine des Chrestiens; & commença de conuerser avec les Sacrificateurs, & Scribes de la Palestine, ausquels il fit paroistre en bien peu de temps qu'ils n'estoient que des enfans, & luy seul Prophete, grand Sacrificateur, Prince de la Synagogue, & encore plus. Il entama à l'explication de quel-

*Description de la  
vie du Peregrin*

*Lucian parle icy  
comme Pagen,  
& blasme mes-  
chamment la foy  
des Chrestiens.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ques liures, & en escriuit luy-mesme plusieurs : Tellement que ceux-cy le monstroient au doigt comme quelque Dieu, & en vsoient ainsi que d'un grand Legislatteur. Ils adorent encore pour le iourd'huy ce grand personnage qu'on a fait mourir en la Palestine, parce qu'il se voulut mesler d'apporter de nouveaux mysteres aux hommes. Alors Prothee mesme estant attrappé pour ce subject fut mis en prison: Ce qui ne luy seruit pas de peu tant pour sa vie future, que pour sa conuoitise, & son ambition. Les Chrestiens bien faschez de son inconuenient raschoient par tous moyens de le tirer de prison, & voyans que cela ne pouuoit estre, ils ne laissoient pas de luy faire du bien d'un autre costé, s'y employans avec un extreme soing, & non par maniere d'acquies. L'on voyoit des le grand matin aux portes de la prison de vieilles femmes qui attendoient quelques vesues & enfans orphelins, dont la plus-part corrompoit les gardes, & couchoit là dedans avec luy. Ceux-cy luy apportoit diuerses sortes de viandes, & disoient entre-eux des paroles pleines de sainteté. Ce braue Peregrin (car il se nommoit encore ainsi) estoit par eux appelé le nouveau Socrates: outre qu'il y auoit des hommes de plusieurs villes d'Asie enuoyez expres par la Communauté des Chrestiens pour l'assister en tout, l'entretenir de discours, & le consoler. Car quand tels accidens aduiennent publiquement, ils n'espargnent riens quelconque, & l'on ne scauroit croire avec quelle diligence ils s'y portent. Ils enuoyent doncques à ce Peregrin de grosses sommes d'argent, sous pretexte de son emprisonnement, & les commoditez qu'il en tiroit n'estoient pas petites, car les mal-heureux se faisoient accroire d'estre immortels, & il y auoit (disoient-ils) vne autre vie eternelle pour eux; D'où vient qu'ils mesprisent la mort avec tant de courage, que plusieurs des leurs s'y presentent de leur bon gré, parce que leur premier Legislatteur leur a persuadé, qu'ils estoient tous freres l'un l'autre. Depuis qu'ils se sont vne fois separez de nous, ils reuient les Dieux des Grecs, se contentent d'adorer seulement celui qu'on a fait mourir, & de viure selonc ses loix. Tellement qu'ils mesprisent toutes choses esgallement, & estiment que tout ce qu'ils reçoient leur est commun, sans en faire, ny un essay, ny vne exacte recherche de foy. S'il aduient donc qu'un enchanteur ou un charlatan, qui sçache entreprendre quelques grandes affaires s'en aille vers eux, il deuiant riche en bien peu de temps, come pouuant facilement abuser des hommes idiots, & grossiers.

*La gloire des Chrestiens se rehaulse par les calomnies des Athees.*

*La Charité Chrestienne est loüee, mesme par la bouche des Idolatres.*

*Ces paroles sont pieuses d'athesisme.*

Peregrin fut deliuré par le President qui estoit en Syrie, homme qui ayroit fort la Philosophie, & lequel ne cognoissant que trop l'arrogance de cestuy-cy, qui pour mettre sa reputation en credit desiroit de se faire mourir, il le relascha n'estimant pas qu'il fust seulement digne de mort. D'abord que Peregrin fut de retour en sa maison, il treuua que le parricide par luy commis en la personne de son pere n'estoit point encore assoupi, & que plusieurs dressoient des accusations contre luy. Il auoit dissipé la plus-part de ses possessions en son voyage, & il ne luy restoit que certains heritages de valeur d'environ cinq mille escus: Car tout le bien que le vieillard luy auoit delaisé pouuoit valoir au double, & non pas deux millions, comme a dit ce sot Teagene, veu que toute la ville des Pariens, y en eust-il encore cinq autres des plus proches avec elle ne vaudroit pas tant, les gens, le bestail, & tous les meubles y compris. L'accusation de son crime estoit encore toute fresche, & il n'y a point de doute, que long temps auant qu'il eust esté dans le pays, quelqu'un se fut souleué contre luy: Car il n'y auoit celuy des habitans, qui ne fut irrité, & qui n'eust regret à la mort de ce vieillard, que l'on tenoit pour homme de bien, & lequel neantmoins auoit esté si cruellement occis. Mais ce sage Prothee preuoyoit avec vn grand soing à cegy, & aux voyes qu'il pourroit tenir pour s'eschapper du danger: Tellement que s'allant rendre en pleine assemblee des Pariens, (or il auoit laissé croistre sa cheuelure, estoit affublé d'vn meschant haillon de manteau, portoit vne besasse sur l'espaule, & vn baston à la main, & bref paroissoit vestu d'vne façon fort tragique) Il se fit voir aux assistants en cet esquipage, & leur dit, qu'il leur vouloit mettre en public les moyens que son bien-heureux pere luy auoit laissez. Si tost que le peuple l'ouyt parler ainsi, les pauvres gens, qui auoient porté le dueil de son depart se meirent soudain à crier, qu'il estoit le seul Philosophe, le seul amateur de sa patrie, & le seul imitateur de Diogene, & de Crates. Ses ennemis se teurent alors, & si quelqu'un vouloit mettre en auant le meurtre de son pere, il estoit soudain lapidé. Il s'en alla donc, comme vn vagabond pour la seconde fois, assisté des Chrestiens, qui luy fournissoient toutes choses necessaires, & qui le nourrirent quelque temps de ceste façon. Mais en fin ayant encouru leur disgrâce par vn crime enuers eux commis, (car je pense qu'il auoit mangé quelques viandes qui leur sont deffendues), comme il seoid qu'ils ne le vouloient plus recevoir, il s'aduisa tout troublé

L'homicide  
celé est vn  
grand brasier  
qui n'est cou-  
uert que d'vn  
peu de cendre.

L'esquipage  
exterieur ne  
fait pas la diffé-  
rence des belles  
actions.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

qu'il estoit, de chanter vne chanson toute contraire, & redemander ses biens à sa ville, & mesme il en fit faire vn commandement de par le Roy. Les Citoyens ayant delegué vn Ambassadeur en Cour, il fut arresté que l'affaire demeureroit en l'estat qu'il l'auoit mise, sans y estre contraint de personne. Quoy voyant, il fit le troisieme voyage en Egypte, deuers Agatobulus, & se mit à practiquer vn merueilleux exercice: Cars'estant tondula moitié de la teste, & barbouillé la face de bouë, il s'alla mettre au milieu d'vne grande assemblee de peuple, deuant lequel il manioit ses parties genitales, & les monstroit à tous, les disant estre indifferentes, puis il se battoit de verges, ou auoit des gens expres qui le frappoient sur les fesses, & faisoit plusieurs autres choses encores plus pueriles. Apres qu'il eut mené quelque temps ceste vie, il fit voile en Italie, & dès qu'il sortit du nauire il commença d'injurier vn chacun, & principalement le Roy qu'il sçauoit estre d'vn naturel fort doux & paisible: Ce qui estoit cause qu'il faisoit l'audacieux sans se soucier beaucoup de tous ces blasphemes, & si ne daignoit prier aucun de ceux qui s'estoient dediez à la Philosophie, & qui faisoient vne particuliere profession de reprendre les autres. Cependant tous ses artifices luy acqueroyent vne grande gloire, & son ignorance le mettoit en estime enuers les lourdaux, iusques à ce qu'il se trouua finalement vn homme sage, Gouverneur de la ville, qui l'enuoya en exil, comme vn imposeur qu'il estoit, disant que la cité n'auoit pas besoin d'vn tel Philosophe. Toutesfois encore est-ce vne chose memorable en luy, qu'vn chacun en parloit apres son depart, disant, qu'on auoit exilé ce Philosophe parce qu'il estoit trop libre en paroles. Depuis il s'en alla demeurer avec Musonius, Epictete, Dion, & avec ceux qui auoient esté punis de telle façon. Par ainsi, retourné qu'il fut en Grece, ores il injurioit les Heliens, tantost il sollicitoit les Grecs de prendre les armes contre les Romains, & maintenant il reprochoit vn homme d'esprit, & esleué à vne haute dignité, parce qu'entre autres siens biens-faicts enuers la Grece il auoit fait venir l'eau en Olympe, & par ce moyen soulagé ceux qui mourroient d'ordinaire de soif en allant aux jeux. Il taxa meschamment cestuy-cy, luy reprochant qu'il rendoit les Grecs effeminez, & qu'il falloit que les spectateurs des Olympiades supportassent d'vn grand courage la soif. Et de fait, par le Dieu Iupiter, plusieurs d'entr'eux mourroient sur la place affligez de grandes maladies, qui leur suruenoient pour la secheresse du lieu, & parmy vne fi

Qui veut parler d'vn homme grossier, qu'il fasse vne abstraction de Popinot qu'en a le vulgaire.

Le meschant asche d'achepter la gloire aux despens de l'honneur d'autuy.

grande foule de peuple. Ce Charlatran disoit ces choses, & si ne laissoit pas de boire de ceste eau là: Tellement que peu s'en fallut qu'il ne fust assommé à coups de cailloux, par tout le peuple qui le poursuiuit. Mais alors ce braue chāpion ayant pris la fuitte vers l'Idole de Iupiter, il treuua moyen d'euiter la mort. En l'Olympiade suiuaute, il fit vne harangue deuant les Grecs qu'il auoit premeditee & composee fort exactement par quatre annees precedentes, à la loüange de celuy qui auoit fait venir l'eau, y adjoüstant vne conclusion, en laquelle il alleguoit les causes de sa fuitte. Toutesfois, parce qu'il se veid mesprisé d'vn chacun, & qu'on ne l'admiroit plus comme parauant (aussi tout ce qu'il entreprenoit estoit vain, & il n'auoit plus moyen ny d'inuéter rien de nouveau, ny de se maintenir en credit, ce qu'il recherchoit du commencement avec vne extreme conuoitise,) Il s'aduisā de commettre ce dernier crime icy, & fit courre le bruidt entre les Grecs, que le lendemain des prochaines Olympiades il se deuoit brusler soy-mesme: Et maintenant pour mieux colorer cecy il faict amas de bois, & promet de soy vne merueilleuse grandeur de courage: Mais il eut bien mieux valu pour luy d'attēdre la mort; & ne point desdaigner la vie. Que s'il a resolu de se faire mourir; il ne falloit pas que ce fust par le feu, ny vser d'inuentions tragiques; ains eslire quelqu'autre genre de mort, car il s'en treuve vne infinité. Que si le feu luy plaist tant, comme quelque acte d'Hercule, pour quoy n'a-t'il plustost choisi vne montagne toute touffuē d'arbres pour s'y brusler soy-mesme, sans qu'aucun en sceust rien (accompagné de quelque Philoctete, tel que seroit Teagene) & non le lieu destiné aux Olympies parmy vne grande assemblee de peuple? Il est vray, par Hercule, qu'il meritoit bien de receuoir la punition des parricides, & des Arhees pour ses insignes meschancetez. O que ce dessein est tardif! Il y a jà long temps qu'il deuoit mourir dans le Taureau de Phalaris, & non pas perdre la vie en vn moment baillant dans les flammes? Certes il y en a plusieurs qui disent qu'il n'y a point de mort plus subite que par le feu: Car il ne faut seulement qu'ouuoir la bouche, & l'on meurt tout aussitost. Mais pour moy ie pense qu'il se propose en son esprit ce spectacle, comme quelque chose bien graue, qu'vn hōme soit bruslé en vn lieu sacré, & où il n'est pas permis d'enseuelir aucun autre de ceux qui meurent. Vous auez ouy dire autresfois qu'vn certain personnage, desirant de laisser sa memoire eternelle à la posterité, ne treuua point de meilleur moyen, que de brusler le Temple de

Vn hōme perdu, qui se void mesprisé de tous, recherche de l'alegement dans le desespoir.

Tous actes ne sont pas propres pour mettre vn homme en honneur apres son trespas.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

la Diane d'Ephese. Cestuy-cy le veut imiter, si grande est la conuoitise de gloire qui luy desseiche le corps. Qui croira maintenant qu'il vueille faire celà pour l'amour des hommes, pour leur apprendre à mespriser la mort, & à supporter les dangers d'un courage masse? Le demanderois volontiers, non à luy, mais à vous autres, si vous desirez que les criminels soient aussi ses disciples, tant en ceste tollerance, qu'en ce mespris de la mort, des affections, & de tels autres dangers? Je sçay bien pour moy que vous ne le voudriez aucunement. Pourquoy donc ce Prothee met-il difference en cecy, qu'il veut tant seulement proffiter aux bons, & ne rendre point les meschants plus prompts à mespriser les dangers, & plus hardis à commettre des crimes? Je suppose que ceux-là y accourent, qui seuls en deuroient faire leur profit; Si ie vous demandois derechef, Desirez-vous que vos enfans soiēt imitateurs de cestuy-cy? Sans doute vous ne le voudriez pas dire? Voicy la demande que ie vous ferois en fin: N'y a-t'il point aucun de ses disciples, qui le vueille imiter? On pourroit donc bien accuser Theagene de ce que s'estudiant à se mouler à l'exemple du personnage en toute autre chose, il n'imite point son precepteur en cecy, & ne daigne le suiure, s'en allant vers Hercule, cōme l'on dit, luy qui pourroit en peu de temps se rendre bien-heureux, se iettât dans le feu la teste premiere: Car la vraye imitation ne consiste point, ny en la besasse, ny au baston, ny au vieil manteau. Toutes ces choses sont hors de danger, faciles, & conuenables à vn chacun. Mais il faut imiter & le chef, & la queuë, & se faire estouffer à la fumee d'un grand feu de bois de figuier, qui soit encore bieu verd. Le feu n'est pas seulement le propre d'Esculape & d'Hercule, mais aussi des Homicides & Sacrileges, que l'on void estre punis de ce supplice: Tellement que ce seroit le meilleur de mourir à la fumee. L'on pourroit dire de vous, que celà vous est propre, & particulier; autrement Hercule mesme qui a osé commettre ce crime, l'a fait forcè de desespoir, & empoisonné par le sang du Centaure, comme tesmoigne la Tragedie. Mais quant à cestuy-cy, pour quel subject se va-t'il ietter dans le feu? Par le Dieu Iupiter, c'est à fin de faire paroistre sa grandeur de courage, ny plus ny moins que les 8 Brachmanes. Voylà pourquoy Theagene s'efforce de le comparer à eux, comme si parmy les Indiens, l'on ne treuuoit des hommes aussi sots, & conuoiteux de gloire, que luy? Toutesfois, puis que celà est ainsi, ie veux qu'il imite ceux-là, mais ie suis bien assure que'ils n'ont pas accoustumè de se ietter dans

La vraye imitation ne gist point en vne vaine monstre.

les flammes (comme fit <sup>h</sup> Onefycrite, l'un des Capitaines du grād Alexandre, voyant Calan qui brusloit) ains que le feu estant allumé, ils se tiennent pres des assistans, sans se remuer tant soit peu, & se laissent ainsi rotir; puis s'approchant du bucher, se bruslent de la façon, & ne se retournent iamais. Je ne vois pas que cestuy-cy produise en public vn acte si memorable, si sautant du premier coup dans les flammes, il en est soudain estouffé: car pour moy, ie ne crois point qu'il ayt esperance de se retirer hors de là estant à demy bruslé, si ce n'est qu'il se serue de ceste ruse, sçauoir, que le brasier soit creusé par dessous. Il y en a d'autres qui disent, qu'il doit prendre vne nouvelle forme, & expliquer les songes, comme si Iupiter vouloit permettre qu'un lieu sacré, tel que celuy-là, fust ainsi pollué: Mais il peut bien s'asseurer, le meschant, & i' en iurerois volontiers, qu'aucun des Dieux ne sera fasché si Peregrin finit miserablement. Il ne faut pas qu'il pense de se desdire facilement de son entreprise, veu que ceux qui le hantent d'ordinaire, l'incitent & le pouffent tousiours à ce feu. Ils l'animent à prendre courage pour empescher qu'il ne s'espouente; & certes, il nous feroit beaucoup de faueur, s'il en mettoit en pieces deux de sa compagnie, auant que sauter dans le feu. I'ouys dire n'aguères, qu'il ne veut plus qu'on l'appelle Prothee; mais bien vn Phenix, parce que l'on dit que cet oyseau Indien se dresse vn buscher, où il se brusle, lors qu'il est bien-vieil. O les belles menteries qu'il forge, quand il raconte ie ne sçay quels vieux Oracles, comme s'il deuoit estre fait vn Dieu, qui fut gardien de la nuit! Il n'y a point de doute qu'il desire de si à d'auoir des autels, & espere d'estre honoré de dons precieux. Par le Dieu Iupiter ce n'est pas merueille, si parmy tant de sottes personnes, il s'en treuue qui disent auoir esté par luy guaris d'une fièvre quarte, & qu'enveloppez de tenebres, ils ont eu affaire à ce Dieu gardien de la nuit: Ce qui me fait dire, que ces meschans disciples machineront aupres du feu quelque oracle, & vn lieu dédié pour le prononcer; parce que Prothee fils de Iupiter, premier pere de ce nomicy, estoit vn insigne deuin. Je vous assure encore, que l'on luy ordonnera des Sacrificateurs, des foïets, ou des bruslures, & telles autres superstitions monstrueuses; ou possible, par le Dieu Iupiter, qu'on instituera quelque feste nocturne à son honneur, ou bien vne veille, aupres d'un feu. L'un de mes amis me rapporta n'aguères, que Teagene se vante que la Sybille mesme a prophetisé ces choses, & m'en recita les propres vers.

D'une meschante vie s'ensuit vne mauuaise mort.

La superstition est un ver, qui gaste les plus beaux arbres, quand elle a pris racine une fois.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

*Prothee dont le nom surpasse tous Cynique,  
Ayant fait un bucher en la place publique  
(Consacrée à l'honneur de ce grand Iupiter,  
Pour s'esteindre soy-mesme, & s'y precipiter  
Afin que dans le ciel son ame se resserre.)  
Qu'un chacun d'entre vous que la benigne terre  
Alimente çà bas d'un agreable fruit,  
Adore ces Herôs qui court toute la nuit,  
Et luy donne le rang de pareille excellence,  
A Hercul & Vulcan pour sa grande puissance.*

Voilà ce que Theagene dit auoir ouy de la Sybille; mais ie m'en vay luy opposer l'Oracle de Bacchis, qui parle ainsi, prophetisant vrayement;

*Quand l'imposteur Ciniq, qui plusieurs noms aura,  
Au milieu d'un grand fen se precipitera,  
Poussé d'un vain honneur, & par une furie,  
Les \* chiens qui le suivoient lors qu'il estoit en vie,  
Imiteront la mort de ce loup terrassé;  
Que s'il faut que quelqu'un d'un courage abbaissé  
Vueille fuyr le fen, qu'on voye à la mesme heure,  
Les Grecs le lapider iusques à ce qu'il meure.  
Et que tel rasfroidy ne s'eschauffe d'oser  
Oncques patmy le peuple, ou mesdire, ou canser,  
Ayant remply sa bourse à l'usure & au gage,  
Riche d'un million en son propre heritage.*

\* Il entend parler des Cyniques.

Vu mauvais disciple merite de finir de la mesme fin que son maître.

Que vous en semble, Messieurs? Direz-vous que Bacchis est plus mauvais Deuin que la Sybille? Mais il est temps que ces admirables Disciples de Prothee viennent voir où ils se pourront purger eux-mesmes, car voilà l'embrasement qu'ils demandent. Ayant ainsi parlé, tous les assistans commencerent à s'escrier d'une commune voix: Bruslez, bruslez ceux qui sont dignes du feu: & luy descendit à la mesme heure riant à pleine gorge. Nestor, i'entends Teagene, n'auoit que trop entendu cecy; ce qui fut cause qu'il s'aduança, & soudain qu'il fut monté en chaire pour haranguer, se mit à crier tout haut, proferant mille maux cōtre celuy qui estoit descēdu. Et certes ie ne scaurois dire lequel estoit le moindre des outrages qu'il luy disoit. Pour moy ayant delaissé cestuy-cy qui se rompoit à force de crier, ie m'en allay voir les Lutteurs, parce que le bruiet couroit, que les Iuges du prix s'estoient assemblez de là. Voilà ce qui se passa en Helis. Paruents que nous fusmes en Olympe,

Olympe, nous treuuâmes que le nombre des accusateurs de Prothee estoit plus grand que non pas de ceux qui approuuoient son entreprise : tellement que plusieurs d'entr'eux en vindrent aux querelles, iusques à ce que Prothee f'estant aduancé avec vne multitude infinie de gens qui le conduisoient, il delaisa le combat de ces Orateurs en arriere. Il fut quelque temps à deuiser de soy-mesme, sçauoir à quels exercices il auoit vacqué durant sa vie, à quels dangers il f'estoit exposé, & combien de maux il auoit soufferts pour l'amour de la Philosophie; car ses discours se fondoient presque tous sur ceste matiere: Mais le peuple qui me pressoit à la foule, m'empescha d'ouyr la moitié de ce qu'il disoit. D'ailleurs craignant d'estre estouffé parmy la presse, (car le mesme accident estoit suruenu à plusieurs) ie m'en allay, laissant là ce Sophiste, qui se ruoit soy-mesme, & qui recitoit l'Epitaphe de ses obseques auant sa mort. I'ouys comme il disoit encore, qu'il vouloit mettre vne fin d'or à vne vie toute doree, & que c'estoit la raison, puis qu'il auoit mené vne vie Herculienne, qu'il mourut aussi d'une mort d'Hercule, & fut enuêlé de flammes. I'ay delibéré (dit-il) d'apporter ce profit aux hommes, que de leur monstres comment, & avec quelle constance il faut adoucir l'amertume de la mort. Il est donc necessaire qu'un chacun de vous se monstre en mon endroit vn vray Philoctete. Alors les plus grossiers de la troupe respandoient des larmes, en fescrifiant: Conserue-toy (Peregrin) sain & entier pour l'amour de la Grece. Mais quand aux plus hardis, acheue (disoient-ils) ce que tu as entrepris de faire; Tellement que les diuerses inclinations & volonte de ceux-cy, causoient vn grand estonnement au vieillard, lequel auoit ceste ferme croyance, qu'un chacun l'empescheroit de se ietter au feu, & qu'il feroit semblant de viure contre sa volonte. Comme il se veid deceu en son esperance, & qu'il luy falloit executer par effect ce qu'il auoit dissimulé par orgueil, il deuint passe à merueilles. Il portoit desjà la face & la couleur de quelque cadauer: La peur prenoit à tous coups de nouveaux accroissements en luy, & mesme il commençoit à trembler. Ie sçay bien que tu me demanderas fil me fut possible de me tenir de rire pour lors? Car vn tel personnage me sembloit indigne de pitié, lequel auoit plus d'ambition, & de conuoitise de gloire, que tous ceux qui furent oncques affligez de telle maladie. Le peuple qui le suiuoit à la foule accroissoit ses sottes empreintes d'honneur, & faisoit qu'il tournoit à tout moment la veuë sur la multitude de ceux qui l'admiroient, sans

*L'hypocrisie fait de tousiours sa meschance.*

*Les temeraires ne tremblent iamais que lors qu'ils se voyent dans les extremes où ils se sont engagez eux-mêmes.*

## LES OEUVRES DE LYCIAN.

s'aduifer, miserable qu'il estoit, que ceux qu'on mene au gibet, ou qui sont detenus entre les mains du bourreau pour estre deffaits, ne manquent pas d'une grãde suite de personnes. Les ieux Olympiques estant finis, ( qui furent les plus beaux que ie veis oncques, & si voilà la quatriesme fois que i'y ay esté) il me fut force, bien qu'à mon grand regret, de demeurer là tout court à faute de chariot. Prothee qui retardoit tousiours d'heure à autre son miserable spectacle, destina finalement la nuit pour dernier terme à sa vie. Je me leuay donc enuiron la minuit ( estant esueillé par vn mien amy ) & m'en allay droit à Harpin, où l'on auoit dressé le feu loing de l'Olympe enuiron vingt stades, passant par l'Hyppodrome, & marchant contre le Soleil Leuant. De ce lieu nous descouurismes vn monceau de bois haut esleué, mais vuide par le dessous, de la hauteur d'une grande coudee. Il y auoit plusieurs torches preparees, outre que le bois estoit entassé de sarments secs, & de paille, affin que le feu s'y prit plus facilement. Soudain que la Lune fut leuee; ( car il falloit bien qu'elle veid cet acte heroïque ) Peregrin commença de paroistre, vestu à la maniere accoustumee, & trainant apres soy le reste des Cyniques. Vn chacun de ces nobles vieillards luy faisoit compagnie, tenant vne torche en main, & luy-mesme en portoit vne autre. Il y en eut alors quelques-vns lesquels arriuant d'un autre costé approcherent les torches du bois, où le feu se prit tout inconrinent: Car les flammes & sarments, estoient propres à cet effet. Luy donc ( escoute bien cecy ie te prie ) ayant mis bas sa besasse, son manteau, & son baston fait comme la massüe d'Hercule, se treuua là en vn equipage fort triste. Il demanda de l'encens pour ietter parmy le feu, & l'ayant respandu, & tourné ses yeux vers le Midy, ( attendu que le Midy mesme estoit vne partie de ceste Tragedie, ) O Demons, tant maternels que paternels, s'escria-t'il, receuez moy benigne-ment! Ce disant, il s'eslança dans le feu, & disparut enveloppé de flammes, sans que personne le veid depuis. Il me semble que ie te vois rire desjà, bon Cronion, sur la dernière fin de la fable. Je ne treuuois pas trop estrange, par le Dieu Iupiter, de ce qu'il inuouoit les Demons maternels; mais comme i'ouys qu'il appelloit encoore les paternels, me ressouenant de ce qui auoit esté dict du meurtre de son pere, ie ne me sceu tenir de rire. Au demeurant, les Cyniques qui estoient à l'entour du feu ne respandoient pas vne seule larme, ains regardoient la flamme sans dire mot, & monstroient bien à leur mine, qu'ils auoient l'esprit tout trouble.

*Description du  
bûcher de Pere-  
grin.*

*Mort de Pere-  
grin.*

de cet acte. Mais moy qui sentoys aussi bié qu'eux ceste puanteur. Allez-vous-en, leur di-je, sots que vous estes; ce n'est pas chose où il y ait tant de plaisir, que de voir rotir vn vieillard, qui par sa mauuaise senteur offence les narines d'vn chacun ? N'attendez-vous point que quelque peintre vous vienne icy pourtraire, comme les compagnons de Socrates furent depeints pres de luy dans vne prison? Comme ils veirent que ie leur faisois ces reproches, ils se courroucerent contre moy; me dirent des injures, & mesme il y en eut qui coururent aux bastons pour frapper. Neantmoins quand quelques-vns s'apperçeurent que ie les menaçois de les empoigner & les ietter dans le feu pour les mettre dans le chemin de leur Precepteur, ils se desisterent de leur entreprise & firent la paix. Je t'asseure, mon amy, qu'estant de retour de ce feu, ie tournois diuerfement en mon esprit, & meditois à part moy quelle chose pouuoit estre la soif, & la conuoitise de gloire, de laquelle seule tous les galands hommes estoient esgalement espris, aussi bié que ce Prothee, toute la vie duquel ne tendoit qu'à se faire estimer admirable, & non indigne d'estre brulé. L'allois donc au deuant de plusieurs, qui accouroient à la foule pour voir ce spectacle, estimans qu'il fust encore viuant, (car il auoit fait courre le bruit le iour precedent, qu'il salueroit le \* Soleil à l'imitation des Brac-

*\* comme source de lumiere.*

manes, quand ils veulent allumer le bucher) & les destournay de leur chemin commencé, leur disant que s'en estoit fait, & que toute leur diligence ne scauroit suffire à voir le lieu, & y treuer quelque estincelle de feu. Je n'estois pas icy sans empeschement, cher amy, veu qu'il me falloit raconter chasque chose à tous ceux qui s'en enquestoient de moy. Tellement que si ie voyois quelque homme de qualité, ie luy faisois le recit de toute l'affaire nuémét & simplement comme à toy. Mais quant aux ignares & gens grossiers, qui baailloient apres tous pour ouyr, & sembloient ravis en extase, ie leur exaltois la chose en termes tragiques & beaux; scauoir, qu'apres que le bois auoit esté allumé, & que Prothee s'y fut ietté soy-mesme, il se fit d'abord vn grand tremblement de terre, avec vn hideux hurlement; & qu'vn Vautour s'esleuant hors de la flamme en volâr, auoit tiré droit au ciel, disant d'vne voix humaine, *J'ay delaisse la terre & m'en vay au Ciel.* Ceux qui oyoient cecy demeuroient troublez en leur esprit, & adoroient ce personnage tous estonnez; puis ils me demandoient si le Vautour auoit tiré vers l'Aurore, ou vers le Soleil Couchant? Mais ie leur respondois tout ce qui me venoit à la bouche. Arriué que ie fus en vne grâde

*Il n'est pas mal ayé à vn hôme d'esprit de faire accçoi-re ce qu'il vete à vn ignorant.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

assemblée de personnes, ie me treuuay pres d'un bon vieillard, lequel, par le Dieu Iupiter, monstroit bien à son visage, à sa barbe, & à son graue maintien, qu'il estoit homme d'honneur & de réputation. Cestuy-cy racontant ceste histoire de Prothee à ceux qui l'environnoient y adjousta que depuis sa mort il s'estoit apparu à luy vestu d'une robe blanche, & qu'il l'auoit laissé luy-mesme tout joyeux, & couronné de branches d'oliuier au Portique qui resonne sept voix, où il se pourmenoit tout seul. Il fit encore mention du Vautour, protestant avec serment l'auoir veu se leuer hors du feu. Et cependant ie l'auois laissé volant n'agueres, pour mieux abuser l'esprit des ignorans, & grossiers. Consideres maintenant ce qui doit aduenir en bref de cecy selon qu'il est vray-semblable. Quelles Abeilles ne fréquenteront ce lieu? Quelles Cigales n'y aborderont? Quelles Corneilles n'y voleront comme au sepulchre d'Hesiodé? Il affirmoit encore que les Heliens, & autres peuples de Grece, y auoient enuoyé des statues. Et de verité ie m'assure, qu'en peu de temps il y en aura plusieurs de dressées. On dit bien dauantage, c'est que les plus fameuses Citez ont à cet effect enuoyé certains testaments, loix & exhortatiōs; outre qu'elles ont esleu ses plus familiers, pour estre les courriers, & rapporteurs de sa mort. Telle fut la fin de ce mal-heureux Prothee, homme pour dire le tout en un mot, qui n'eust oncques esgard à la verité, mais qui a tousiours dict & fait toutes choses pour vne fumée d'honneur: Tellement qu'il s'est precipité dans un feu, comme celuy qui ne pouuoit plus estre chatouillé des loüanges, ny en flatter le vent apres sa mort. Je finiray mon discours, mais que j'aye dit encore un mot, afin que ie t'appreste à rire tout ton saoul. Je suis bien assuré que tu ne sçais que trop ce qu'il comettoit jadis, veu qu'à mon retour de Syrie, ie te racontay, cōme j'auois nauigé avec luy depuis Troye; & qu'entre-autres traicts de malice qu'il monstra durant la nauigation, il persuada à un beau ieune garçon de suiure la secte Cinique, afin qu'il luy ser- uir d'Alcibiades: Puis, comme de nuict, il fut fort esneu au milieu de la mer Egee, par les espais es obscures, qui suruindrent & les grands flots qui s'esleuerent soudain: Car ce bon-homme là pleuroit vilainement avec les femmes, de peur qu'il auoit de mourir. Un peu auant qu'il se bruslast s'estant saoulé de viandes par neuf iours entiers, il fut toute vne nuict à vomir, & surpris d'une grande fièvre: J'ay appris cecy du Medecin Alexandre qui fut appellé pour le voir. Il le treuuu, me dit-il, se veautranç

Chascun tasche  
d'attirer autruy  
à sa doctrine  
& la soultient  
bonne pour  
pernicieuse  
qu'elle soit.

contre terre tout enflammé; & ne voulant endurer son mal, il demandoit instamment de l'eau froide; mais le Medecin ne luy en donna point, & luy dit alors, que s'il estoit espris d'un si grand desir de mourir, la mort s'appresteroit bien tost, & qu'il y auoit du feu superflu pour la faire haster. A quoy Prothee luy respondit; Mais ce n'est pas ainsi qu'il faut honorablement aller à la mort, laquelle est cōmune à tous. Voilà ce que disoit Alexandre. Au reste, il n'y a pas long tēps que ie le veis tout oingt, & frotté d'un medicament qui se faisoit sentir de bien loing. Ne vois-tu point maintenant qu'Eacus ne reçoit pas ceux qui sont tout à fait auenglez. Il en est de mesme, que si quelqu'un se voyant proche d'estre pendu en vn gibet, se faisoit penser d'une petite playe qu'il auroit au doigt. Qu'est-ce que Democrite eust fait à ton aduis s'il eust veu ces folies? Ne se fust-il pas moqué de ce personnage à bon droit? Mais ie ne sçay d'où il eust sçeu tirer tant de risées? Par ainsi, mon Amy, ris à bon escient, toutes les fois que tu entendras quelqu'un de ceux qui l'admireront.

Il ne sert de rien de se vouloir destourner d'un petit sentier, quand nous sommes vœs fois engagez dans un grand precipice.

## ANNO TATIONS.

a *Empedocles.*] Philosophe, & Poète Agrigentain, qui a escrit en vers, de la nature des choses. Il auoit de mesmes maximes que Pythagore, & diōit que l'ame n'estoit ny en la teste, ny au cœur, ains esparse par toutes les veines. Lucian en parle icy, parce qu'il se ictra dans vne fournaie du mont Ethna, pour estre estimé immortel.

b *Penthee.*] Fils d'Echion, & d'Agave, fille de Cadmus. Il fut mis en pieces par sa mere, pour auoir mesprisé les sacrifices de Bacchus.

c *Musonius.*] Philosophe Cynique, qui faisoit mestier de reprendre vn chacun, comme Diogene.

d *Vers l'Idol de Jupiter.*] Les Anciens se voyans poursuiuis, & en danger de leur vie, accouroient aux Temples, aux statues & autels de leurs Dieux, qu'ils nommoient Asyles, ou lieux de refuge, parce qu'aucun ne les oisoit aller prendre là. Nous lisons mesme que ceux qui auoient esté faits prisonniers de guerre, estoient deliuez, s'ils se refugioient à la statue de l'Empereur. Le premier inuenteur de ces Asyles au pays de Thebes, ce fut Cadmus, & Hercule dans Athenes, l'Empereur Tybere les abolit depuis. Voy plus amplement ce qu'en dit Alexandre d'Alex.<sup>2</sup>

1 *Comial. lier.*  
lib. 3. cap. 20.

e *Le Temple de Diane d'Ephese.*] Il estoit esmerueillable, tant pour sa structure, que pour le marbre & le iaspe qui l'embellissoit de toutes parts. Tous les esclaves qui auoient rompu leur chaine estoient affranchis, s'ils alloient se ietter dans ce Temple. Mais l'Empereur Auguste abolit ceste coustume, de peur qu'un plus grand mal ne s'en ensuiuit. Ce bel edifice fut brulé par vn certain esclave, lequel y mit le feu dedans, pensant de faire parler de soy, & de se meure en grande reputation par vn acte si temeraire.

f *Par le sang du Centaure.*] Tous ceux qui ont escrit de la mort d'Hercule, disent, que Deianeire sa femme, estant aduenie qu'il traistoit l'amour avec Iole, luy enuoya par vn sien seruiteur nommé Lycas, vne chemise trempée dans le sang du Centaure, nommé Nessus, laquelle Hercule ayant vestuë, comme il vouloit sacrifier, il fut surpris d'une telle rage, qu'il se dressa luy-mesme vn bucher ardent où il se precipita.

g *Onesycrites.*] Quinte Curce qui a escrit au long de la vie d'Alexandre, ne fait point mention que cet Onesycrites ait esté l'un des Capitaines de ce Prince, Il est bien vray, que Diogene Laërt. rapporte, que c'estoit vn Philosophe, & vn Historien d'Egypte, qui fut à la guerre sous Alexandre, & mesme fit vne histoire de sa Genealogie, & de son enfance.

# LES OEUVRES DE LUCIAN.

*h Philotes.* ] Fils de Pean, & compagnon d'Hercule, lequel auant que mourir sur le mont Oëtha, luy fit vn present de son carquois, & de ses fleches trempées dans le sang du Centaure. Voy ce qu'en dit Ouide.  
*i Bracmans.* ] Gymnosophistes Indiens, le chef desquels estoit Hiarchas du tēps qu'Apollonius de Thianee s'en alla vers eux, epris d'un desir d'apprendre, & de voir. Ils ne vouloient point ouyr parler de statües, & si s'abstenoient de vin, & de toutes sortes de chairs. Strabon & Plinc en parlent assez au long.  
*& Alcibiades.* ] Chef des Archeniens, lequel fut retiré du luxe & des voluptez auxquelles il estoit fort enclin, par les remonstrances de Socrates, & se rendit depuis capable de toutes vertus. Voy sa vie dans Plutarque.

## LES FVITIFS.

### APOLLON.

*Il pourroit de reprendre les Philosophes, qu'il appelle fustifs, à cause de leurs mauuaises manières de viure.*

*\* d'où viennent les parfums, & les senteurs aromatiques.*

**E**ST-il vray ce qu'on dit, Pere, qu'un certain Cinique s'est ietté soy-mesme dans le feu en pleine assemblee des Olympies? I'ay ouy dire que c'estoit vn vieillard fort adonné à telles superstitions. Vrayement la Lune me l'a ainsi raconté, disant qu'elle l'auoit veu brusler. **IUPITER.** Il n'y a rien de si certain, Apollon, & ie voudrois que cecy ne fust iamais arriué. **APOLLON.** Pourquoy donc? Ce vieillard est-il si bonne personne, & indigne de mourir dans vn feu? **IUP.** Possible qu'ouy; mais ie me souuiens bien que ie sentis alors vne si mauuaise odeur, à cause de la puanteur qui s'exhale d'ordinaire des corps humains qu'on rotit, que si ie ne fusse promptement deslogé de là, comme ie fis m'en allant en \* Arabie, ie t'asseure que la fumee m'eust estouffé. Car bié que ie fusse parmy les senteurs, les parfums & les drogues aromatiques, & tout enuironé d'encens, neantmoins mes narines flairoient tousiours ceste premiere odeur, & ie n'en pouuois oster l'infection. **APOL.** A quelle intention, Iupiter, abusoit-il ainsi de soy-mesme; ou quel profit luy reuenoit-il de se jeter dans vn feu pour se faire brusler? **IUP.** Il semble, mon fils, que tu vueilles encore reprendre Empedocles, lequel, comme cestuy-cy, se ietta jadis dans les brasiers de Sicile. **APOL.** Tu parles d'une fascheuse frenesie; dy moy quel subiect auoit cestuy-cy de souhaitter telle chose? **IUP.** Ie te raconteray ce qu'il dit en l'assemblee, quand il voulut deffendre sa nouvelle maniere de mort. Mais qui est ceste-cy, qui vient à la haste toute esperduë, & troublee? Il semble à la voir qu'elle ayt reçu quelque grand outrage? C'est la Philosophie qui se plaint, & qui appelle & inuoque mon nom. Pourquoy pleures-tu, ma fille, & qui t'a fait mourir pour venir icy? Les ignorans ne t'ont-ils pas derechef dressé

des embusches, comme ils firent jadis quand ils occirent Socrates estant accusé par Anite ? Est-ce pour ceste cause que tu les fuyes ? LA PHILOSOPHIE. Ce n'est pas celà, Pere. Ceste grande multitude me reuere, me louë, & me defere tant d'honneurs, qu'il ne luy manque rien plus que de m'adorer, bien qu'elle n'entende pas entierement ce que i'en dis. Or ie me plains principalement de ce que ceux qui se disent mes amys, & qui se reuestent de mon nom m'ont fait les plus grandes offences. I V P. Quoy, les Philosophes t'auroient-ils bien tramé quelque trahison ? LA PHILOS. Nenny, Pere; car ils ont eux-mesmes reçu des affronts aussi bien que moy. I V P. Quel est-ce donc qui t'a fait ces outrages, puis que tu n'accuses, ny les ignorans, ny les Philosophes ? LA PHIL. O Iupiter; Il y en a quelques-vns qui tiennent le milieu entre les Philosophes & le vulgaire; & me ressemblent de corps, de visage, de demarche, & sont vestus de mesme que moy: qui se vantent d'estre soumis à mes loix, font trophée de mon nom, & se disent mes sectateurs, compagnons & disciples. Mais leur meschante vie ne respire qu'ignorance, qu'audace, & que temerité. Ce qui ne m'est pas vn petit outrage. Tellemēt que comme i'ay veu qu'ils me traictoient de la sorte, i'ay pris la fuitte. I V P. Voilà qui est facheux, ma fille; mais dy moy la principale offēse qu'ils t'ont faite ? LA PHILOSOPHIE. Considere, mon Pere, si c'est peu de chose que cecy ? Tu sçais bien que tu m'enuoyas en terre, voyant que la vie des hommes estoit pleine d'injustice, agitée d'ignorance, & d'extorsions ; & bref enuoloppée de si espaisles tenebres, qu'ayant pitié des affaires du monde, tu te seruis de moy pour y mettre remede. Il me fouient bien qu'il me fut par toy cōmandé de faire tout mon possible, pour empescher les hommes d'vsér de violēce, de se rendre de reciproques outrages, & de viure comme des bestes brutes, afin que se reiglans par la verité, ils se comportassent plus modestement entr'eux. Car quand tu m'enuoyas là bas, Tu vois bien toy-mesme, me dis-tu, ma fille, quelles sont les actions des hommes, & combien grande leur ignorance. La compassion que i'ay d'eux m'oblige à te choisir en nostre assemble (comme celle que i'estime estre la seule qui peut remedier à de si grandes fautes) & t'enuoyer sur terre afin que tu guerisses les hommes. I V P. Je ne doute pas que ie puis bien auoir dit celà, mais poursuy ton discours, & me raconte comment les mortels te receurent, la premiere fois que tu volas vers eux, ensemble ce qu'ils te font souffrir maintenant ? LA PHILOSOPHIE. Je m'en allay, Pere, non

Ceux qui font  
profession d'en-  
seigner vne  
science faillent  
bien souuent  
les premiers  
contre ses pre-  
ptes.

La Philosophie  
cause les mes-  
mes effets en  
l'esprit que la  
Medecine au  
corps: car elle  
guerit les ma-  
ladies de l'ame.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

pas tout aussi-tost vers les Grecs; mais ( ce qui me sembloit bien plus difficile ) ie me mis à instruire & enseigner les Barbares, estimant qu'il falloit cōmencer par là. Ie partis donc de Grece, m'aduisant que les habitans de ce pays pouuoient facilement estre domptez, prendre le frein en peu de temps, & sousmettre le col au joug. De là i'allay voir l'Inde, qui est la plus grande de toutes les nations qui vivent sur terre. Ie persuaday premieremēt à ces peuples, que descendans de leurs Elephans, ils eussent à conuerser avec moy, comme les Bracmanes, heureux genre d'hommes, qui sont limitrophes des Nechres & <sup>a</sup> Oxidractes, lesquels vivent subiects à mes loix, se font renommer de tous leurs voisins, & meurent d'vn admirable maniere de mort. **ΙΥΡΙΤ.** Ne parle tu point des Gymnosophistes, desquels i'ay ouy dire entr'autres choses que montans sur vn gros buscher, ils se font brusler volontairement, sans changer de vestemens, ny sans se laisser choir de la chaire. Mais ce n'est pas merueille; & i'ay veu n'agueres que le mesme s'est fait aux Olympies. Certes il eust esté bien-sceant que tu t'y fusses treuuee, quand le vieillard brusloit. **LA PHILOSOPHIE.** Ie ne montay point en l'Olympe, Pere, de peur que i'auois de ces mechans dont ie t'ay parlé, car i'en apperceu plusieurs qui s'en alloiēt, comme s'ils eussent detesté ce conseil, & lesquels en abayant remplissoient de cris les chemins. Tellement que ie ne peüs voir l'issüe de la mort de ce Philosophe. Ayant quitté les Bracmanes, ie descendis en Ethiopie, & de là en Egypte, où ie conuersay avec les Sacrificateurs & Prophetes. Apres les auoir instruits aux sciences diuines, ie pris le chemin de Babylone, pour y endoctriner les Mages, & les Caldees: Puis ie m'en allay en Thrace, où Eumolpe & Orphee me frequenterent, lesquels i'enuoyay en Grece deuant moy; sçauoir Eumolpe, pour apprendre les premiers fondemens aux Grecs: (car nous luy auions monstré toutes les sciences diuines,) & Orphee, afin qu'il les subjuguast avec la Musique: Peu apres ie suiuis le chemin de ceux-cy. Arriuee que ie fus en Grece, ie m'apperceü que les Grecs ne me faisoient point vn trop bon accueil, & si neantmoins ils ne me chassoient pas tout à fait. Tellement que m'estant accostée d'eux petit à petit, ie feis \* sept amys que i'assemblay, avec trois autres disciples; l'vn de Samos, \* l'autre d'Ephese, & \* le troisieme d'Abdere, tous en petit nōbre; d'oü sortit vne maniere de Sophistes, qui ne suiuoient point ma doctrine, & toutesfois ne s'en esloignoient pas entierement. C'estoit ie ne sçay quel meslange, tel que celuy des Centaures, & des cheuaux

\* Il entend les sept Sages de Grece.

\* sçauoir Heraclite.

\* Democrite.

cheuaux, qui vacquoit au milieu de la gloire, & de la Philosophie, sans iamais mettre fin à son ignorance. Les Sectaires de ceste doctrine ne nous vouloient regarder fixement, ains nous guignoient cōme ceux qui sont borgnes, de mesme que s'ils eussent esté surpris de quelque obscurité, mettans en doute nostre figure, & quelquefois mesme l'ombre d'icelle; neantmoins ils s'imaginoient de connoistre toutes choses exactement. Voilà d'où s'allume ceste vaine & superfluë sagesse qui est entr'eux, qu'ils disent estre inuincible: Voilà, dis-je, d'où naissent ces responses absurdes, arrogantes & ambiguës, ensemble ces questions pleines de labyrinthes: D'où vient que si quelques-vns de mes amis les veulent reprendre, ils s'en offendent soudain, conspirent leur mort, les appellent en iugement, & les condamnent à boire de la \* ciguë. Or quoy qu'il fut possible bien raisonnable que ie deslogeasse de là, sans iamais plus hanter avec eux, neantmoins Antisthenes, Diogene, & peu apres<sup>b</sup> Crates, & Menippe, me persuaderent de differer vn peu mon depart; Et ie voudrois volontiers ne les auoir iamais creus: Car ie n'eusse pas tant eu de peine depuis. I V P. Mais tu ne m'as pas encore raconté, ô Philosophie, comment tu as esté outragée, & tu ne fais seulement que te courroucer. LA PHILO. Aye patience, Iupiter, ie m'en vay te dire le tout. Il y a certains hommes qui ne nous ont point hantez dès leur premiere ieunesse pour le grand nombre de leurs affaires: Car où ils ont esté serfs ou mercenaires, ou bien ils ont practiqué les mestiers, qui semblent les plus conuenables à telles gens, comme d'estre Taneurs, Charpentiers, Foulons, ou Tisserans de laine, s'exerçans ainsi que les femmes à filer, devuider, retordre, & mettre en pelotons. C'est pourquoy n'ayans appliqué leur ieunesse à point d'autre exercice qu'à cestuy-cy, iamais ils n'ont cogneu nostre nom; Mais depuis qu'ils sont paruenus à l'aage viril, & ont veu les grands honneurs qu'on defere à la plus-part de mes amis, & cōme les autres hōmes supportent leur grāde hardiessse en paroles, ils se resiouyssent en ayans gousté, obeyssent à leur conseil, & les craignent s'ils sont par eux repris en quelque chose; Ils ont estimé que tout cecy n'estoit pas vn petit Empire. Mais quoy: il leur sembloit trop long, & presque impossible d'apprendre ce qui conuient à telle profession, puis que ces petits mestiers, lesquels à peine leur pouuoient fournir les choses necessaires, & mesme le seruage à aucuns, leur estoient insupportables. Apres qu'ils eurent diligemment considéré tout cecy, ils treuuerēt bon de ietter la derniere ancre, que

La vraye Philosophie ne veut pas estre cailadee par des iugemens louches, mais clair-voyans.

\* Allusion à la mort de Socrates.

C'est à l'homme à faire estimation de la condition de vie qu'il iuge la meilleure, quand l'aage luy apprend à se cognoistre.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

les navigateurs appellent sacree : de maniere que se laiffans emporter à vne extreme bestise, ils appellerent à leur ayde l'audace, l'ignorance, & l'impudence auffi. Dauantage, ils inuenterent de nouuelles injures, afin de les auoir prestes à chasque mot de leurs disputes & de leurs combats. O quels chemins voicy à la Philosophie ! Ils ne pensent qu'à se faire beaux, s'accoustrent mignardement, & se comportent enuers moy, comme ces asne Cuman, dont parle Esope, lequel s'estant vestu d'une peau de Lyon se mit à braire fort haut, desirant qu'on le creut estre vn Lyon. Et de fait il y en eut du commencement quelques-vns qui l'estimerent ainfi. Tu sçais que mes vestemens sont faciles à imiter, car il est bien-ayse de s'affubler d'un manteau deschiré, de pendre vne besasse à son col, de porter vn baston en main, de braire, ou plustost d'abbayer & mesdire d'un chacun. De verité la reuerce qui est deuë à cét habit les assureoit qu'ils n'auroient aucun mal pour celà. Mais la liberte, qui paroissoit assez prompte, mesme en despit du Maistre faisoit que quiconque s'esforçoit de les attraper, il espreuuoit soudain l'effort du baston. Au reste la farine, & le pain blanc n'estoit pas si rare que parauant, & il ne se parloit plus de la pitance accoustumee, ny de l'oignon sauuage, mais de toutes sortes de chairs, & du meilleur vin qui soit, mesme de l'or qu'ils treuuent tout prest & à leur cōmandement quand ils en veulent: Car en allant par le pays, ils amassent vn tribut, ou, comme ils disent, \* ils tondent les brebis, & croyent que plusieurs leur font du bien, tant pour le respect de leurs vestemens que pour la crainte qu'ils ont d'estre repris. Car ils ont encore donné ordre à ce qu'ils puissent estre mis au rang de ceux qui philosophent vrayement. Mais l'impatience les force à recourir à leur forteresse, qui est la mesdisance ordinaire. Puis, ie vous laisse à penser si le bois ne fait pas son deuoir : De maniere que si tu t'enquestes à moy de leurs actions, elles ne consistent qu'en vn tas de paroles, d'où s'ensuit qu'ils estiment qu'il faille entrer en consideration de la vie, quand il est question de iuger de la leur. Cependant toute la ville se remplit de leurs impostures, qu'ils rendent plus signalees sous l'ombre de Diogene, d'Antisthenes, & de Crates, & sous vn specieux pretexte de Philosophes Cyniques. Au demeurant ils n'imitent aucunement ce que la Nature a donné de plus excellent aux chiens, sçauoir la garde ou deffense de la maison, ou l'amour & le souuenir de leur maistre. Au contraire leur principal traual gist à gourmander, abayer, voler, paillarder;

Il ne faut iamais faire son propre del'ou-  
rage d'autruy  
pour en estre  
loué.

Il ne se treuve  
plus de Philo-  
sophie, là où le  
luxu empicte  
vne fois.

\* C'est à dire, ils  
desmaissent les  
lourdoux.

flatter, & amadouës ceux qui leur donnent ; & bref à se treu-  
 uer aux tables les mieux garnies. Tu verras bien-toft. quelle  
 fera l'iffuë de toutes ces actions ; lors qu'un chacun d'eux for-  
 tant de fa boutique, quittera là son mestier, & trauillant de-  
 puis l'Aurore iusques au soir, à peine pourra-t'il viure de telle  
 pratique. Ces malicieux & poltrons possèdent toutes choses  
 à foison ; demandent comme tyrans, portent des mains hasti-  
 ues à la prise, se faschent fort s'ils voyent qu'on ne leur donne  
 rien, & si ne sçauent point de gré à ceux qui leur font quel-  
 que bien. Ils estiment d'estre au siecle de Saturne, & que le  
 miel leur doive descouler du ciel dans la bouche. Mais ce se-  
 roit peu de chose si paroissans tels, ils ne nous faisoient point  
 d'autre injure : Ce que ie treuve le plus mauuais, c'est qu'en  
 leur exterieur ils semblent estre chastes & graues ; mais quels  
 actes ne commettent-ils s'ils peuuent rencontrer en secret un  
 ieune garçon, ou quelque belle femme ? Les vns emmenent  
 les femmes adulteres de leurs hostes, à la façon de cet adoles-  
 cent d'Ilie, comme si elles-mesmes deuoient soudain philoso-  
 pher avec eux. Dauantage, ils les prostituent indifferemment  
 à tous venans, & pensent d'accomplir par ce moyen la loy de  
 Platon, ne comprenant pas en quel sens ce saint personnage  
 entendoit que les femmes deuoient estre communes. Ce se-  
 roit chose longue à desdire quels sont leurs deportemens aux  
 banquets, & comment ils s'enyurent ? Comme penses-tu qu'ils  
 procedent en cecy, c'est en reprenant l'yurongnerie, l'adultere,  
 l'auarice, & la paillardise. Tellement que la chose du monde  
 la plus contraire entr'eux, c'est la parole & l'effect : comme  
 quand ils affirment, qu'il faut abhorrer le flatteur, & toutes-  
 fois ils surmontent la mesme flatterie en l'art de flatter & de  
 flagorner. Ils exhortent les autres à dire le vray, & cependant  
 ils ne sçauoient eux-mesmes remuer la langue sans mentir à  
 tous coups. Ils protestent de parole que la volupté n'a rien de  
 commun avec eux, & se declarent vrayes ennemis d'Epicure ;  
 & neantmoins toutes leurs belles actions ne tendent qu'à la  
 volupté. A quoy l'adjouste qu'ils surpassent les enfans qui  
 ne font que naistre en vehemence de courroux, & sont aussi  
 prompts qu'eux à se troubler de la moindre chose. D'où  
 vient qu'ils seruent de risée à tous les regardans, quand la co-  
 lere les emporte pour le moindre accident que ce soit. Il n'y a ce-  
 luy qui n'ait horreur de voir leur couleur plombée qui tesmoigne

O le mauuais  
 coup (dit Se-  
 neque) quand  
 l'exterieur de-  
 ment l'interie-  
 ur.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

en eux vne impudence & grande abomination. Leur bouche est pleine d'escume, ou plustost de venim, & lors que ceste puanteur s'exhale, il ne fait gueres bon se treuver pres d'eux, de peur d'en estre surpris. Puis, par Hercule, ils ne daignent posseder, ny or, ny argent, ains se contentent d'une seule obole pour achepter des lupins; Car quant à leur boire vne fontaine, ou vn ruisseau leur en fournira. D'ailleurs ils ne demandent pas des oboles, ou bien peu de dragmes, ains des possessions, & des richesses entieres: de sorte qu'un marchand pourroit fournir vne boutique du grand gain qu'ils tirent de la Philosophie. Apres qu'ils ont tout raté, & glané, iusques à estre bien saouls, ils posent bas ce mal-heureux manteau, & acheptent quelquesfois de bonnes terres, de robbes precieuses, de beaux enfans, & des maisons bié garnies, disans Adieu à la besasse de Crates, au manteau d'Antisthenes, & au tonneau de Diogene. Alors les esprits ignorás & grossiers qui voyent cela, rejettent la Philosophie, estiment que tous les Philosophes soient tels, & ne cessent de reprendre ma doctrine. Tellement que depuis vn long temps ie n'ay sceu en appaiser seulement vn d'entre eux. Le mesme m'aduiet qu'à Penelope: l'on me rompt tout autant d'ouurages que i'en puis faire. Que si l'Ignorance & l'Injustice voyent de nos œuures, ces deux ensemble le Trauail inutile ne peuuent en aucune maniere tenir le rire. **IUPITER.** O Dieux! Combien de maux a soufferts la Philosophie par les artifices de ces meschans? Ce n'est pas le tout, il est question de pouruoir au remede que nous y pourrons mettre, afin d'oster telles personnes du monde. Je suis certain qu'un esclat de foudre les emportera d'une mort soudaine. **APOLLON.** Escoute, Pere, quelle est mon opinion sur ce fait? Tels arrogans qui s'esloignent des Muses, ne sont pas dignes de ton foudre, ou de ton bras; mais si tu le treuves bon, nous leur deleguerons Mercure pour les chastier. Luy auquel les disciplines sont familiares cognoistra soudain ceux qui philosophent bien ou mal; & alors ceux-là seront loüez, & ceux-cy punis. **IUP.** Tu dis bien, Apollon: Va donc, & prens Hercule avec toy, afin que vous cõduisiez ensemble la Philosophie, & vous en alliez promptement sur terre. Là tu accompliras, ô Hercule, le troisieme combat qui n'est pas petit, si tu peux destaciner de si meschans & impudens animaux. **HERCVLE.** J'aymerois vrayemēt mieux, Pere, nettoyer l'estable d'Augee, que de mettre la main à telles gens: Toutesfois allons, i'en suis content. **LA PHIL.** Vrayement c'est bien malgré moy que ie m'y en vay; si faut-il pourtāt

La Philosophie  
n'a pas besoin  
d'autres gardes  
que des liées.

fuiure ceux-cy, puis que c'est la volonté de mon pere. **MERCURE.** descens donc, car le nombre que nous en descourirons aujourd'huy ne sera pas petit. Quel chemin faut-il prendre, Philosophie? Il n'est pas que tu ne scaches où ils demeurent? N'est-ce point en Grece? **LA PHILOS.** Nenny: Il y en a bien peu qui philosophent selon le droict, Mercure, & ils n'ont pas faite de la pauvreté Athenienne: Il nous les faut chercher aux lieux d'où l'on tire l'or & l'argent à foison. **MERC.** Ne faut-il donc point aller en Thrace? **HERC.** C'est bien dit, ie vous y conduiray, car ie cognois tous les destours du chemin, comme y ayant voyagé souuent. Venez d'oc par deçà? **MERC.** Par où dis-tu que nous allions? **HERCULE.** Ne voyez-vous point, ô Mercure & Philosophie, ces deux monts, qui n'ont point leurs pareils, ny en hauteur, ny en beauté? Le plus grand se nomme <sup>c</sup> Hemus, à l'opposite duquel est <sup>d</sup> Rhodopé. La plaine qui se void entre deux est fort fertile, & se dilate depuis la racine de l'un & de l'autre, où sont encore trois beaux coupeaux, qui s'esleuent petit à petit, pour seruir de forteresses à la Cité, qui est au bas d'iceux, laquelle commence de se descouvrir aux yeux. **MERC.** Ie te iure, Hercule, par le Dieu Iupiter, que ceste ville est belle, & bien grande: Car sa beauté se fait paroistre de loing, & elle est ceinte d'un grand fleuve, qui l'arrouse commodément. **HERC.** C'est <sup>e</sup> l'Hebre: Mais quant à la ville, elle est de l'ouillage de Philippe. Couure nous, Mercure, & nous enuolpe d'une nuë, afin que nous descendions là bas à la bonne heure. **MERCURE.** I'en suis content; Au reste qu'est-il question de faire pour rencontrer ces animaux? **HERCULE.** Ceste charge t'appartient, à toy, qui es le courrier des Dieux: Ne tarde donc point d'annoncer ton voyage? Voylà qui n'est pas beaucoup difficile, si ce n'est que i'ignore les noms de ceux-cy? Dy moy donc, Philosophie, comment il les faut appeller, & m'en montre des signes? **LA PHILO.** Ie ne scay pas moy-mesme, comme ils se nomment, & ie n'eus iamais affaire à eux. Ce ne sera pas mal fait, si pour le grand desir qu'ils ont de posseder des moyens, tu les nommes *Possidoniens*, \* *Possidipes*, *Possi-* \* ou possesseurs de richesses, de terres, & d'or *d'honneurs*, *Possi-fondes*, ou *Possi-dores*? **MERC.** Ce n'est pas mal dit: Mais qui sont ceux-là, qui regardans tout à l'entour, s'approchent petit à petit, & semblent vouloir dire quelque chose? **LES HOMMES.** Ne nous scauriez vous point enseigner, vous autres hommes, ou toy, bonne femme, trois imposteurs, & vne femme Laconienne, bien vestuë, & tout à fait virile en ses regards & en ses actions? **LA PHILOS.** Holà, Holà, Vrayement ce sont nos gens

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

qu'ils cherchent. **LES HOMMES.** Comment, vos gens? Ils sont tous des fuitifs; nous ne voulons auoir que la femme qu'ils ont emmence pour s'en seruir: Vous entendrez par apres pourquoy nous les cherchons. **MERCURE.** Faisons donc en mesme temps nostre cry. Se treuve-t'il quelqu'un qui puisse dire des nouuelles d'un serf Passagonien d'entre les Barbares Synopenes, dict du nom qu'on luy impose à cause de ses possessions, qui a le visage fort passé, le corps velu, la barbe peluë; chargé d'une besasse, affublé d'un manteau, & qui est fort colere, ignorant, rude en sa voix, mesdisant, & vivant sous vne liberté imaginaire? **LE MAISTRE.** Je sçay bien de quel serf tu veux parler: Car quand il estoit chez moy, il s'appelloit Hameton, se tiroit la barbe & les cheueux; apprenoit mon mestier, & retendoit les draps comme moy en ma boutique de foulon. **LA PHILOSOPHIE.** Celuy-là est-il ton seruiteur? Il a plustost la mine d'un Philosophe, & s'est retiré bien viste du mestier de foulon. O la grande audace, de dire qu'un Hameton philosophe! **LES HOMMES.** L'on ne fait point mention des nostres? **MERCURE.** Nous les treuuerons tous, car ils couchent, comme l'on dit, indifferemment avec les femmes. **LA PHILOSOPHIE.** Qui est cet autre beau ieune homme Hercule, lequel s'en vient droit à nous, & qui porte vne harpe? **HERCVLE.** C'est Orphee avec lequel j'ay fait le voyage d'Argos, & qui est le plus ioyeux de tous les nautonniers; & ie t'assure que ses chansons adoucissoient toute la peine que nous auions à tirer l'auiron. Dieu te gard', ô bon Orphee, & excellent Chantre, qui n'as iamais esté mis en oubly par Hercule. **ORPHEE.** Et vous aussi, Philosophie, Hercule, & Mercure. Certes vous me donnerez salaire, si ie vous enseigne celuy que vous cherchez; car ie le connois bien. **MERCURE.** Ne nous monstreras-tu donc point où il est, fils de Calliope? Tu n'as point faute d'argent à mon aduis, puis que tu es sage? **ORPHEE.** Je suis content de vous montrer son logis; mais non pas luy, de peur qu'il ne mesdise de moy, veu qu'il est tout à fait meschant, & ne s'estudie qu'à faire du mal. **MERCURE.** Montre nous à tout le moins sa maison? **ORPHEE.** C'est la plus proche de celles-là. Adieu, ie m'en vay promptement, à celle-fin qu'il ne me voye. **MERCURE.** Escoutez donc, n'ois-je pas la voix d'une femme, qui rassemble ie ne sçay quoy d'Homere? **LA PHILOSOPHIE.** Cela est, par le Dieu Iupiter: Oyons vn peu ce qu'elle dit.

*Les sciences  
s'auilissent  
quand les es-  
prits mecani-  
ques en veulent  
faire mestier.*

## LE FVITIF.

*J'abhorre celuy-là plus que l'onde glaccée,  
Du nuisieux Acheron, qui dedans sa pensee,  
Ayant l'or, aux mortels favorable metal  
En me dit d'un discours plus que la mort fatal.*

## MERCURE.

*Aye donc Hameton pour ennemy contraire,  
Qui sous le nom d'amy fait un mal volontaire.*

## LE MARY.

*Je ne le scay que trop, car contre la raison  
Il m'a rayé ma femme en ma propre maison.*

## LE FVITIF.

*Il a le cœur d'un cerf, la face d'un yurogne,  
Et d'un affreux mastin, le regard, & la trogne.  
\* L'esprit de ce meschant fait sa demeure en terre,  
Invisible au conseil, & au train de la guerre.  
Thersite mal-heureux, Pœ qui par son chant  
Porte enaie aux grands Roys d'un cœur fier & meschant.*

## LE MAISTRE.

*Le cruel, dans son corps loge vne ame meurtriere.*

## LE FVITIF.

*Il est chien pardenant, & Lyon par derriere.  
Mais Chimere au milieu, d'où l'on void s'exhaler,  
Le souffle que Cerbere enapore par l'er.*

LE MARY. Helas combien de maux a soufferts ma femme entre  
tât de chiens? On dit mesme qu'elle a conçu d'eux? MERC. Ne te  
mets point en peine, elle t'enfantera quelque Cerbere ou vn He-  
rion, afin qu'Hercule ayt vn autre nouveau labeur. Les voicy ve-  
nir au deuant de nous, sans qu'il soit besoin de heurter à la porte.

LE MAIST. Je te tiens Hameton: Tais-toy: Sus, voyons ce qu'il y a  
dâs ceste besaie. Ce sont possible des lupins, ou des bribes de pain?

HERC. Rien moins, par le Dieu Iupiter: C'est bié plustost vne belle  
ceinture d'or. MERC. Ne t'en estonne pas; Du commencement il se  
disoit estre Cinique en Grec, mais à ce que ie vois, il est icy tout à  
fait Chrysipique \*.

Il est en dâger de ne voir plus cy-apres Clean-  
te, & puis qu'il est si meschant, il sera pédu par la barbe. LE MAIST.

Et toy, mauvais homme, n'es-tu point Tonnelet qui t'es eschap-  
pé? Tu n'es autre sans doute. Mon Dieu, l'estrange mocquerie! Y

aura-t'il rien d'impossible cy-apres, puis que Tonnelet philosophe?  
MER. Et ce troisieme là n'a-t'il point de maistre. LE MAL. Nenny;

\* J'ay fait ces  
quatre vers fa-  
mmeux, m'arri-  
vant plus au  
sens qu'aux rei-  
gles Poëtiques.

\* C'est à dire  
ouurier en or, du  
nom du Philoso-  
phe Chrysippe.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Il est bien vray que ie l'auois auparauant pour mon seruiteur, mais ie l'ay laché temerairement, & avec vn grand malencontre. **MERCURE.** Pourquoy? **LE MAISTRE.** Parce qu'il pût bien mauuais: Or est-il que nous le soullions nommer *Souff'-odeur*. **MERCURE.** O Hercule, chasse-mal, n'enrens-tu point cecy? Il a pris depuis la besasse & le baston. **LE MAR.** Ie n'en feray vrayement rien, & ie ne sçay si ie la receurois, quand mesme elle porteroit en son ventre l'vn de ses anciens liures. **MERCURE.** Comment, vn liuret? **LE MAR.** C'est quelque chose, bon-homme, qu'vn liuret à trois testes. **MERCURE.** Voilà qui n'est pas si absurde que tu dirois bien, veu qu'entre les Comiques il y en a qui ont trois armets en teste. **HERCVLE.** Si faut-il que tu donnes vn Arrest là dessus Mercure? **MERC.** Il me semble que c'est le deuoir de ceste femme de s'en retourner en Grece à reculon vers son mary, de peur qu'elle n'enfante quelque monstre, ou vn enfant à plusieurs testes. Quant à ces deux fuitifs, qu'ils soient rendus à leurs Maistres, afin qu'ils apprennent tous deux comme auparauant, l'vn, sçauoir Tonnelet, à relauer les draps sales, & Souff'-odeur, à rapiecer les vieux hailons, apres auoir esté fouiettez de mauue. Pour Hammeton, ie suis d'aduis qu'on le liure entre les mains des Poissards pour estre destruit, ayant prealablement les poils\* des parties honteuses arrachez, & les membres brouillez de poix; & bref qu'estant porté tout nud, & les pieds liez, sur le môt Hemus, on le laisse au milieu de la neige. **LE FVITIF.** Helas, helas, quel malheur! Hé! Hé! **LE MAISTRE.** Qu'est-cecy? Tu te fers à ce que ie vois de paroles tragiques: Vien-t'en tout maintenant avec moy chez les Poissards, mais despouille toy premicrement de ceste peau de Lyon, affin que l'on cognoisse que tu n'es qu'vn Asne.

\* C'estoit la peine des aduiseurs.

### ANNOTATIONS.

a *Oxydrates.*] Peuples des Indes, des mains desquels Ptolomee ayant deliuré Alexandre, il fut surnommé Soter, c'est à dire, Sauueur.

b *Crates.*] Philosophe Thebain, & disciple de Diogene, lequel distribua tout son argent aux pauures, ou, comme le rapporte Philostrate en la vie d'Apollonius, le ietta dans la mer, disant, qu'vn Philosophe n'auoir faute d'aucune chose.

c *Hemus.*] Montagne de Thrace, si haute, qu'il y en a qui disent, que du sommet d'icelle l'on peut voir la mer Pontique, & Adriatique, ensemble le fleuve Ister, & les Alpes. Elle est ainsi dicte, du nom d'vn certain Roy. Ouide en fait mention en la Metamorphose.<sup>1</sup>

d *Rhodopé.*] C'est aussi vne montagne de Thrace, ainsi dite de Rhodopé Royne des Thraciens, que les Poëtes, seignent auoir esté transformee en ce mont. Il y en a qui en tirent l'ethymologie de Rhodopé, fille du fleuve Strymon, de laquelle Neptunee eut le Geant Athos, qui donna son nom à ceste mesme montagne, d'où vient qu'Orpheus est appelé Rhodopicien.

à Lib. 6.

e L'Hebre

*• L'Hebre.]* Fleuve de Thrace, l'arene duquel est toute doree. Il prend sa source au mont Rhodopé, & se va rendre dans la mer Egee.

## LES SATURNALES.

## LE SACRIFICATEUR.

**D**Y-moy Saturne, puis qu'il est ainsi que tu regnes maintenant, & que nous auons immolé & fait des sacrifices à ta diuinité, quelles choses obtiendray-je de toy, t'en faisant la demande par mes offrandes ? SATURNE. C'est bien la raison que tu consideres premierement toy-mesme ce que tu dois souhaitter, si tu ne veux que ton Prince soit deuin, pour sçauoir ce que tu veux demander. Pour moy ie ne te feray point de refus, & fauoriseray ta priere en tout ce qui me sera possible. LE SACRIF. Il y a jà long temps que ie medite cecy, & souhaite des choses vulgaires, sçauoir de l'or, & des richesses en abondance, d'auoir vn bon nombre de seruiteurs, de beaux & delicieux vestemens, ensemble de l'argent, & del' yuoire à commandement, & toute autre chose de prix. Donne-moy donc cela, bon Saturne, afin qu'il me reuienne quelque profit de ton Empire, & que ie ne sois pas le seul qui sois frustré de ces commoditez tout le temps de ma vie. SATURNE. Ne vois-tu pas que tu veux auoir des dons qui ne sont pas en ma puissance ? Ce n'est pas à moy à distribuer de telles choses : Par ainsi ne sois fasché, si tu ne les obtiens, & les demande à Iupiter quand le tēps de regner à son tour sera venu, qui doit estre bien tost : Car pour moy, ie n'ay le gouvernement qu'à certaines conditions, & tout mon Empire est tant seulement de sept iours. Que si ie viens à passer ce terme, i'en suis soudain desmis cōme le moindre de tout le peuple. Encore veux-je bien que tu sçaches, que pendant les sept iours, il ne m'est permis de traicter d'aucune affaire serieuse, ou publique; mais de boire, s'enyurer, braire, se battre, jouer aux dez, eslire des Roys, appeller les seruiteurs au banquet, & en faire chanter quelques-vns tous nuds, dācer des Moresques, & quelquesfois plonger la teste dans de l'eau froide, la face barbouillée de suye; Voylà tout ce qui m'est licite. Mais quant aux choses de plus grande importance, comme les richesses, & l'or, il les distribue luy-mesme, comme bon luy semble. LE SACR. Si est-ce pourtant qu'il n'est pas gueres prompt à les donner, & il y a jà long

*Aux trois Opuscules qui suuent, l'auteur depeint au-dif la vie des pauvres & des riches, & monstre qu'un chacun se doit tenir dans les bornes de sa fortune. Il les intitule Saturnales, ou festes dediees à Saturne, qui d'raient sept iours, pendant lesquels les Anciens faisoient assieoir leurs seruiteurs à table, & s'employoient des presents reciproques.*

*Voy ceste matiere traictee plus au long dans Alex. d'Alex. en ses iours Germanus lib. 2. c. 22.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

Ce n'est pas  
aux hommes  
à s'enquêter  
pourquoy les  
meschans sont  
siches d'ordi-  
naire, & les  
gens de bien  
pauvres.

temps que ie l'importune, que ie suis las de crier. Ce Dieu fait la sourde oreille, iette au deuant son escu, brandit sa foudre, regarde de trauers, & effraye les importuns. Que si quelquefois il en exauce quelqu'un, & le comble de richesses, il le fait sans respect quelconque: Car delaisant les bons, & les sages, il distribue bien souuent les richesses aux hommes meschans, insensez, fustigez, & effeminez, tels que sont plusieurs de ceux-cy: Si faut-il que tu m'obliges de me dire qu'elles choses tu as en ta puissance? **SAT.** Elles ne sont pas à mespriser ny des plus petites. Si tu prens bien garde au pouuoir de tout mon Empire, ce n'est pas peu de chose de gagner au jeu de dez, & d'auoir tousiours sene au dessus quand le dez se retourne à l'as pour les autres. Car il y en a plusieurs, qui estans en chance treuent à manger tout leur saoul, & quelques autres tout au contraire, ont beaucoup de peine à se sauuer tous nuds à la nage, leur nauire ayant fait bris, contre un si petit rocher que le dez. Ne fait-il pas bon boire d'autant, emporter le prix sur autruy à chanter en un banquet, & estre proclamé victorieux en feruant; là où les autres sont iettez dans l'eau (car c'est la punition de celuy qui ne sert point habillement,) & les vaincus priuez de salaire? Tu vois, combien est grand cet aduantage, comme aussi d'estre proclamé Roy de tous les autres en gagnant au dez: tellement, que tu ne sois tenu de parfaire quelques ridicules commandemens, ains puisses toy-mesme commander à autruy; A cestuy-cy, de crier à haute voix quelque chose des-honneste de foy: à celuy-là, de danser tout nud, & qu'ayant chargé la menestriere sur son col, il marche par trois diuerses fois à l'entour de la maison. Ne sont-ce pas des marques de ma grande largesse? Que si tu me venois alleguer que tel regne n'est pas de duree, tu ferois follement, veu que tu vois bien que moy-mesme qui distribue ces choses ne tiens l'Empire que pour un peu de temps: Toutesfois demande moy librement tout ce qui est en ma puissance, sçauoir la chance aux dez, à regner, ou à chanter, & tout le reste que ie t'ay raconté, & n'aye peur, ny du bouclier, ny du foudre.

\* Saturne estoit  
frere de Titan.

**LE SACRIFICATEUR.** Ie n'ay que faire de tout cela, ô le meilleur de tous les \* Titans, ains voudrois volontiers que tu me fisses responce sur ce que ie desire le plus d'entendre; Si tu me le dis, ie me tiendray pour satisfait en mon sacrifice, & te quitteray de tout ce que tu me pourras deuoir cy-apres. **SATURNE.** Demande seulement, & t'assure que ie te le diray, si ie le sçay. **LE SA-**

CRIFICATEVR. Premièrement si ce que l'on dit de toy est véritable, sçauoir si tu as mangé les enfans que tu as eus de Rheé, laquelle ayant soustrait Iupiter, t'auroit présenté à manger vn caillou; qu'elle auoit supposé au lieu de l'enfant, qui te chassa depuis du Royaume, & te vainquit en bataille, lors que l'aage le luy permit? Dauantage t'ayant empoigné, il te precipita au profond des Enfers, & te fit garrotter, ensemble toute l'armee qui auoit cōbattu pour toy. SATVRNE. O les beaux contes que tu me fais! Ie te promets que s'il n'estoit feste aujourd'huy, qu'il est licite de dōner des brocards aux Maistres en s'enjurant, ie te monstrerois bien que i'ay raison de me fascher cōtre toy qui fais de si absurdes demandes sans respecter aucunemēt vn Dieu, si vieil & si chenu que moy?

LE SACR. Ce que i'en dis ne vient pas de moy-mesme, Saturne, ains Hesiodé & Homere (ie ne veux pas dire presque tous les mortels) croyent les mesmes choses de toy. SAT. Quoy? pense-tu

que ce \* Berger & ce resueur plein de jactance, ayent sçeu au vray mes affaires: Ie te laisse à considerer où treuuerat-on l'hōme dans le monde (tant s'en faut que ie vueille parler d'un Dieu) qui aye le cœur si endurcy que de deuorer volontairement ses enfans? Il faudroit que ce fust quelque \* Thieste qui les mangeast, se laissant

\* sçauoir Hesiodé;

abuser par son meschant frere. Et quand celà seroit ainsi, est-il possible qu'il ne cognut bas bien qu'il mangeroit vne pierre au lieu

\* qui mangea son fils Plistene sans y penser, par l'astuce de son frere Atreo.

d'un enfant? Ouy, sans doute, s'il n'auoit les dents si insensibles qu'elles ne fussent susceptibles d'aucune douleur. Sçache encore que nous n'auons iamais esté à la guerre, & que Iupiter ne me rauit oncques l'Empire par force, duquel ie luy ay cédé le gouuernement de mon propre gré. En outre tu vois bien toy-mesme que ie ne suis, ny lié, ny en Enfer, si tu n'es aussi aueugle qu'Homere. LE

SACR. Quelle fantaisie t'a donc fait laisser l'Empire, Saturne? SAT. Ie m'en vay te le dire. La vieillesse qui me causoit les gouttes aux pieds (d'où vient que plusieurs m'ont attribué des fers, & des seps) m'ostoit la vigueur & la force, requise à punir tāt de crimés qui se cōmettent aujourd'huy. Car il me falloit tousiours courre haut & bas, muni de foudre pour brusler les parjures, les sacrileges, & les voleurs: Ce qui n'estoit pas vne affaire de peu de trauail, & qui auoit besoin de l'ayde d'une ieune personne. Tellemēt que ie m'en suis retiré, & en ay fait vn transport à Iupiter. Il est bié vray que i'auois moyé de faire autremēt, selon l'equité, si diuisant mō Empire aux enfans que i'auois, ie viuois la plus-part du tēps en repos, sans qu'il me fust necessaire, ny de vacquer à ceux qui font des vœux,

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ny d'estre importuné par ceux qui demandent des choses contraires, ny de tonner, ny d'esclairer, ny de me voir quelquesfois contraint d'enuoyer la gresle sur terre. De ceste façon ie passe plus joyeusement ma vieillesse en beuuant le nectar tout pur, & faisant des comptes avec \* Iapet, & les autres Dieux qui sont de mon aage. Cependant Iupiter regne à present empesché à mille affaires; si ce n'est que i'ay treuvé bon d'excepter ce peu de iours que ie t'ay dict, ausquels ie reprins la principauté. Par où ie veux remettre en memoire aux mortels quelle estoit la felicité de mon sieclé, quand les biens de la terre leur prouenoient sans estre, ny semer, ny labourer: Car elle ne portoit pas des espics, mais du pain tout fait, de la chair apprestee, du vin coulant comme les riuieres, & des fontaines de miel & de lait: Ce qui leur succedoit ainsi, parce qu'ils estoient tous gens de bien. Voilà la cause pour laquelle mon Empire est de si peu de duree, & pourtant tout le monde s'y resiouyt, les chansons, & les jeux y sont communs, les serfs & les libres esgaux; car aucun ne fut iamais serf sous moy.

**LE SACR.** I'estimois, Saturne, que ce fust pour l'amour des prisonniers, & des serfs, & que selon ceste fable tu les traitois doucement, te souenant d'auoir porté les fers, quand tu estois de condition pareille à la leur? **SAT.** Ne cesseras-tu iamais de gauffer? **LE SACR.** Tu parles bien, aussi ne dis-je mot. Mais declare moy encore si le jeu de dez estoit de ton temps en vsage? **SAT.** Ouy. Il est bien vray que l'on ne jouoit pas les talens, ny les milliers come vous faictes, ains le plus souuent aux noix, afin que le perdant ne se faschast pas, & ne pleurast pour estre le seul entre tous qui n'auoit de quoy disner.

**LE SACR.** Ie treuue qu'ils ne faisoient que bien, car pourquoy eussent-ils joué aux dez, puis qu'ils estoient eux-mesmes tous d'or? Mais pendant que tu parles à moy, ceste conception m'est venue en fantaisie; Dy moy, Saturne, si quelqu'un monstroit maintenant au peuple l'un de ces hommes d'or qui fut paruenue au siecle present, qu'est-ce que les mortels ne feroient à ce miserable? Ie suis assure qu'ils luy courroient sus, & le deschireroient ny plus ny moins que les Menades Penthee; les Thraciennes Orphee, ou les chiens Acteon leur Maistre, outre qu'ils se debattoient entr'eux à qui en emporteroit le plus; car les solempnitez de la feste, ne font point perdre à telles gens la conuoitise du gain; au contraire plusieurs font leur gain de la feste mesme: Les vns s'en vont desrober leurs amys en vn banquet; les autres s'injurient mal à propos, & brisent les dez, leur imputant

*\* C'estoit l'un  
des plus anciens  
Dieux.*

*Voyez que dist  
Oride du siecle  
de Saturne, en  
son 1. liu. des  
Mets. Et Virgile  
en l'Eclo. qui com-  
mence, Siceli-  
des Multr.*

*\* qui auoit prisent  
la feste du Dieu  
Bacchus fut mis  
à mort par ses  
Presbres desdites  
Menades.*

la faute de ce qu'ils font eux-mesmes de leur bon gré. Je voudrois bien sçauoir, pour quelle cause estant vn Dieu si ancien, & si delicat, tu as choisi neantmoins pour ta feste vne saison si desagreable, & en laquelle toutes choses sont couuertes de neige? La Bise souffle de tous costez, il ny a rien qui ne gele de froid, les arbres sont secs, nuds, & sans fueilles, les prez hydeux & dénuez de fleurs, les hommes tous resserrez & croupis, comme s'ils estoient vieux, au coing d'vne cheminee. Ceste saison n'est gueres propre aux vieillards, ny à ceux qui se veulent donner du bon temps. **SAT.** Tout beau; tu me demandes bien des choses à la fois, lors qu'il ne faudroit penser qu'à boire; & me fais perdre vne grande partie du temps de ma feste, quand tu philosophes avec moy de ces choses, qui sont de bien petite importance. Ne parlons donc pas d'affaires pour maintenant; banquetons, resiouyffons-nous, menons bonne vie, jouïons aux dez avec des noix, comme nous faisons jadis, eslisons des Roys, & leur obeyffons. Ce faisant nous accomplirons ce proverbe, qui dit, que les vieillards retournent en enfance. **LE SACR.** Mais ie te prie, Saturne, que celuy ne puisse point boire quand il aura soif, qui ne prendra pas en bonne part ce que tu dis maintenant. Courage donc, beuuons, car tu as assez respondu pour vne premiere fois. Quant à moy, ie treuve bon de coucher par escrit nostre deuis en vn liure, & les choses desquelles ie t'ay interrogé, ensemble les benignes responces que tu m'as faittes, afin que ie donne le tout à lire à mes amys, s'il y en a quelques-vns parmy eux, qui soient capables d'entendre tes discours.

---

### LE LEGISLATEVR DE SATVRNE.

**C**RONOSOLON Sacrificateur & Prophete de Saturne, qui a estably les loix, & fait les ordonnances de la feste, dit ce qui s'ensuit.

*Il décrit icy les loix de la feste de Saturne, & de ses banquets, à la façon des anciens.*

I'ay ordonné ce qu'il faut que les pauures fassent en vn autre liure que ie leur ay enuoyé, & ie sçay bien qu'ils obseruent toutes ces loix: Aussi faisans autrement, ils seroient en danger d'encourir soudain les grandes peines qui sont destinees pour les rebelles. Mais quant à vous autres riches, prenez bien garde de ne transgresser ces arrests, & de n'en tenir compte. Quiconque s'y opposera, qu'il sçache, qu'il ne me mesprisera point, moy qui suis Le-

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

gislateur, ains Saturne mesme qui m'a delegué, pour faire les ordonnances de sa feste, & qui s'est n'agueres manifesté à moy en veillant, & non pas en songe. Car il n'auoit, ny les pieds liez, ny le corps tout noircy d'ordure, tel que le figurent les Peintres, qui en ont tiré l'exemplaire des Poëtes estourdis; mais bien il portoit en main vne faux aiguë. Au reste, ie l'ay veu joyeux, en bon point, & en royal esquipage. Les choses qu'il m'a dictes sont toutes diuines, & cecy merite bien d'estre premierement exposé. D'abord qu'il s'est apperceu que ie me pourmenois tout fasché, il a bien cogneu, (comme il est vray semblable qu'un Dieu n'ignore rien) quelle estoit la cause de mon ennuy, & comme ie ne souffrois la paureté qu'à regret; parce que ie n'auois pas vne seule robbe pour me deffendre du froid, veu que la Bise, la glace, & la neige estoient en regne, & moy en fort pauvre esquipage pour y resister. D'ailleurs la feste s'approchoit, & ie voyois que les autres apprestoient les choses requises pour les sacrifices, & pour les banquets; mais pour moy, i'estois mal fourny de tout cet appareil: Ainsy, me suiuant par derriere, il m'a tiré l'oreille, & (comme il a de coustume de se monstrier à moy.) D'où vient cecy, m'a-t'il dict, Cronosolon? Tu me sembles tout fasché. I'en ay du subject (luy ay-je respondu) Seigneur, car ie vois qu'il n'y a que les meschans qui sont riches, & qui jouissent des delices à souhair. Moy tout au contraire, ie suis tousiours incommodé, avec plusieurs autres scauants personages. Ne veux tu pas, Seigneur, mettre quelque fin à ces choses, & les rendre esgales ensemble? Il n'est pas facile, me repartit-il alors, de reuoquer le destin, que Clothon, & les autres Parques vous ont filé. Mais ie pourray bien alleguer vostre paureté pour ce qui appartient à la feste: Ce qui se fera de la sorte. Va-t'en, Cronosolon, & mets par escrit quelques loix, que i'entends qu'on obserue en ces iours solempnels, afin que les riches ne celebrent la feste entre-eux, ains vous fassent part de leurs biens. Ie ne puis comprendre tout celà, luy repliquay-je. Ie te l'enseigneray bien, dit-il, & alors il se mit à m'instruire. Apres que i'eus appris le tout; Dy leur, continua-t'il, que s'ils ne font cecy, c'est en vain que ie porte ceste faux aiguë & trenchante, & que celuy qui a chasté le Ciel son pere, se sousmet à la risée de tous s'il ne chastre aussi bien ces riches qui seront rebelles à ces loix, afin qu'estans effeminez, ils se ioignent à la mere des Dieux, avec des flutes & des cymbales. Voilà toutes les menaces que ie luy ouys

*Cen'est pas d'aujourd'huy que les doctes sont frappez des reuers de fortune.*

*\* C'estoit Cybele, de laquelle on celebrait les sacrifices avec des cymbales.*

faire. Tellement que si vous me croyez vous obeyrez à ses ordonnances. Les premieres loix estoient telles:

Que nul ne fasse chose quelconque, ny publique, ny particuliere durant la feste, si ce n'est ce qui concerne le jeu, les plaisirs, & les passe-temps de l'esprit. *Loix des Saturnales.*

Que les Cuisiniers, & les Pastiffiers soient seulement employez, & l'esgalité gardee entre tous, serfs & libres; pauvres ou riches.

Qu'il ne soit permis à personne de se courroucer, menasser, ou fascher, ny de faire rēdre compte à ceux qui ont charge des affaires Saturnales; & que durant la solemnité aucun ne fasse l'inventaire de son argent, ny de ses habits.

Que personne ne vacque à l'estude ny aux exercices pendant les Saturnales, & que tout ce temps s'employe à rire, à donner des brocards, & à traicter des matieres plaisantes.

La teneur des secondes loix commençoit ainsi:

Que les riches escriuent en vn billet les noms de leurs amys, & tiennent de l'argent tout prest, qui se monte à la dixiesme partie de leur reuenu annuel, sans y comprendre les habits qu'ils se reseruent, ny tout ce qui est plus pompeux qu'il ne conuient; & de la vaisselle d'argent en bon nombre. Que ces choses soient toutes prestes, & qu'auant la solemnité l'on face le tour avec le pourceau, chassant bien loing de la maison toute vilenie, auarice, & vure, & telles autres choses qui sont familiares à la plus part des riches. *Superstition des anciens à purger les maisons.*

Après auoir purgé la maison, qu'ils sacrifient à Iupiter qui eslargit les richesses, à Mercure le Liberal, & à Apollon qui fait les grands dons. Que sur le soir ils relisent ce roolle d'amys, & eux ayans fait le partage à chacun selon sa dignité, qu'ils l'enuoyent à leurs familiers deuant le Soleil couché. Mais que ceux qui les porteront ne passent pas le nombre de trois ou de quatre, & soient des plus fideles domestiques, & bien aduancez en aage. Que l'on escriue aussi dans vne lettre ce qu'on enuoye, & que le nombre y soit specifié, afin que les vns ny les autres n'entrent en soupçon des porteurs. Que les valets ayant beu chacun vn coup seulement s'en retournent soudain, & ne demandent rien dauantage. Que l'on enuoye chasque chose au double à ceux qui seront Sçauants, car c'est la raison qu'ils ayent deux portions. Que l'on ne parle point des dons qu'en termes modestes & brefs, & que nul aussi n'escriue rien de serieux dans

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

les lettres, & ne louë trop ce qui est enuoyé. Que les riches ne fassent aucun present à leurs semblables, & ne les inuitent point aux Saturnales. Qu'ils ne gardent rien de ce qu'on aura desferuy pour l'enuoyer, & n'ayent point de regret à ce qu'ils auront donné. Si quelqu'un apres l'an expiré n'estoit au pays, & n'auoit reçu sa portion, quil l'a reçoieue. Que les riches payent les debtes de leurs pauures amys, ensemble le loiage de leur maison, s'il y en a qui le doiuent, & ne le puissent payer. Bref qu'ils ayent le soing d'aduiser long temps parauant, ce qui est le plus necessaire. Au contraire que ceux qui reçoient, ne se plaignent de peu, & qu'ils prisent le don qu'on leur fait pour petit qu'il soit. Qu'un baril de vin, vn lievre, ou vne grasse volaille ne soient tenus pour dons Saturnaux, & que les presents des Saturnales ne tournent à moquerie. Que le pauvre r'enuoye reciproquement au riche, s'il est sçauant, quelque ancien liure, ou qu'il luy donne vne sienne composition pour estreine, l'adaptant aux banquets qu'il aura peu faire: Que le riche reçoieue ce don d'un visage serain, & le lise tout incontinent. Que s'il en fait refus, ou le rejette, qu'il sçache que la faux le menasse, quand bien il auroit enuoyé tout ce qui seroit de son deuoir. Pour le demeurant, que les vns enuoyent des couronnes, & les autres des morceaux d'encens.

Si le pauvre auoit enuoyé au riche, ou vne robbe, ou de l'argent, ou de l'or par delà son pouuoir, que le don soit public, vendu, & mis au thresor de Saturne, & que le lendemain le riche dōne deux cents cinquante coups de fouët sur les mains de ce pauvre.

Quant aux loix des banquets, Saturne entend qu'on les obserue ainsi:

*Loix du banquet.* Il faut lauer où l'eau sera de six pieds, & jouier au préalable aux dez pour des noix: Qu'un chacun prenne place où il se treuuera. Qu'au banquet on n'ayt point d'esgard, ny à la dignité, ny à la race, ny à la richesse, & que tous y boient d'un mesme vin. Qu'il ne serue de rien au riche de s'excuser sur la douleur d'estomac, ou de teste, afin que luy seul boie du meilleur; & que la portion de chair soit esgale à tous.

Que les valets ne donnent rien par faueur à personne, & ne retardent ou delaisent chose quelcōque, iusques à ce qu'ils voyent qu'il faudra tout desseruir. Qu'ils ne seruent deuant cestuy-cy les grands mets, ny deuant celuy-là les petits, comme le iambon, ou la machoire du sanglier; mais que l'esgalité soit obseruee en tout. Que l'Eschanfon regarde attentiuement vn chacun d'un lieu haut esleué

esleué, & son Maistre moins que tous les autres, & qu'il soit encore plus attentifs à l'ouyr; Qu'il y ait des coupes de toutes sortes, & qu'il soit permis de boire à l'enuy. Que les vns boient à tous les autres s'ils veulent, apres que le riche aura beu à eux, & qu'on ne force personne à boire, s'il ne le peut supporter. Qu'il ne leur soit permis d'introduire vn bouffon, ou vn Menestrier apprentif. Que tous puissent vser de brocards, pourueu qu'ils soient facetieux, & recreatifs. Qu'on ne jouë aux dez que pour des noix; & si quelqu'un est surpris jouant à l'argent, qu'il ieusne iusques au lendemain. Qu'un chacun demeure, ou s'en aille quand il voudra.

Au reste, quand vn riche traictera ses domestiques, que ses amis seruent pareillement avec luy. Que chascun riche face grauer ces Loix en vne colombe d'airain, pour estre affichees, & leuës au milieu de la sale; & qu'on tienne pour chose certaine, que ny la famine, ny la peste, ny le feu, ny autre tel accident, ne suruiendra iamais en la maison, tant que ceste colombe y demeurera. Que si on l'oste quelquesfois, ce qui n'aduienne, des choses abominables leur arriueront.

## LES EPISTRES SATVRNALES.

### MOY A SATVRNE, SALVT.

**P**AR ces lettres que ie t'ay cy deuât escrites, tu peux auoir appris en quel estat sont mes affaires, & comme ie courois fortune pour ma paureté, d'estre le seul qui resterois à celebrer les solemnitez que tu m'as enseignees. Je t'escriuois encore, si i'ay bonne memoire, que c'estoit chose bien dure, que ceux-là qui ont trop de richesses, & qui viuent à leur aise, ne fissent point de leurs biens aux plus pauures, qui mesme durant les Saturnales meurent de faim. Mais cōme i'ay veu que tu ne faisois point de responce à cecy, il m'a semblé bō de t'en aduertir encore vne fois. Tu deuois premierement, bon Saturne, en ostant ceste inegalité, & mettant les biens en commun, commander qu'on eust à solemniser ta feste: Car, comme dit le Prouerbe; La Fourmy, & le Chameau marchent de pair aujourd'huy. Imagine-roy vn joueur de Tragedies esleué de l'un des pieds sur vn haut soulier, tels que sont les brodequins tragiques, & tout nud de l'autre pied; S'il marche en cet equippage, il luy est force, que tantost il soit haut, & maintenant

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

bas, selon le pied qu'il pose le premier. Il en est de mesme de l'inegalité de nostre vie : Les riches y sont bien à leur aise, & chaussez de hauts brodequins. Ils jouent des Tragedies de nous autres, qui allons la plus part à pied, & rampons contre terre : Mais ie veux bien que tu sçaches aussi, que nous leur pourrions jouer le mesme tour, si quelqu'un nous equippoit à leur mode. Il me semble auoir leu dans les Poëtes, que iadis lors que tu gouuernois toutes choses, il n'y auoit point d'inegalité parmy les hommes. La terre leur produisoit des biens, sans estre ny semee, ny labouree, & chacun treuuoit son disné tout prest. Vne partie des fleues decouloit le vin, & vne autre le lait. Il y en auoit mesmes d'où le miel distilloit. Ils disent bien dauantage, c'est, que les hommes de ce siecle estoient tous d'or : Aussi la pauureté ne les accostoit iamais. Mais quant à nous autres, nous semblons (à parler proprement) estre tous de plomb, ou bien d'une matiere plus vile. Nous gagnons nostre vie avec beaucoup de fatigue : le desespoir, & la pauureté nous travaillent, & auons tousiours à la bouche cet, Helas. d'où m'en viendra-t'il? ô contraire fortune! & telles autres exclamations. Ces miseres nous seroient encore plus tollerables, si la felicité des riches ne nous affligeoit dauantage, lesquels bien qu'ils ayent tant d'or & d'argent dans leurs coffres, tant de vestemens, de seruiteurs, de coches, de mestairies, & de terres, il ne nous en font iamais part, & ne daignent pas tant seulement regarder le menu populaire. Voilà ce qui nous fasche bien, Saturne. Car nous n'estimons pas qu'il faille souffrir, que celuy-cy soit tout plongé dás la pourpre, prenne ses esbats avec les richesses, paroisse parmy les cōpagnies, & que tous les iours luy soient autant de festes. Là où moy, & mes semblables sommes contraints d'interpreter les songes pour quatre oboles, encore auons nous beaucoup de peine à les gagner, afin qu'ayans pour toute viande, du pain, des griottes seches, du cresson des iardins, des porreaux, & des oignons, nous puissions dormir en repos. Par ainsi, Saturne, ou bien change ces choses, & les corrige par egalité, ou deffends à ces riches de jouyr eux seuls de leurs biens; mais que de tant de boisseaux d'or, ils nous en departent à tout le moins vn demy litron. Qu'ils nous donnent aussi de leurs robbes, qui sont toutes rongees des tignes; ce qu'ils peuuent faire sans s'incommoder. Encore vaut-il mieux les nous donner à vestir, puis qu'elles sont toutes vfees, que de les laisser moisir dans les garderobes. Qu'un chacun d'eux traicte à dîner, tantost quatre, & tantost cinq pauures; non comme ils font

Le seul luxe  
mer de la diffé-  
rence entre le  
pauvre & le  
riche.

Toute viande  
est bonne au  
pauvre, pour-  
ueu qu'il ras-  
satie sa faim.

à present, mais plus priuément, & de telle sorte que tous ayent vne esgalle portion. Il me semble aussi que celà n'est gueres seant, que cestuy-cy se remplisse de viandes, & que le valet se tienne debout, attendant que le Maistre n'en puisse plus à force de deuorer, & que venant à nous, il ne fasse seulement que passer auant que nous ayons mis la main dans le plat, lequel il nous montre bien legerement, ou bien quelque reste de gasteau qui s'y treuve. Il ne faut pas non plus que le Maistre d'Hostel serue la moitié du sanglier présenté avec la hure deuant le Seigneur, & n'apporte rien aux autres que les os couuerts. Les sommeliers aussi seront aduertis de n'attendre iusques à ce qu'un chacun de nous ayt demandé à boire par sept fois. Mais que leur ayant commandé vne seule fois ils versent soudain, & nous rendent aussi-bien qu'à leur Maistre, vne grande coupe toute pleine du mesme vin que celuy de tous les conuiez. Car, où treuuerat-on ceste loy par escrit, qu'il faille que cestuy-cy s'enyure de vin fort, & qu'au contraire mon estomach se desuoye de vin nouveau ? Si tu corriges ces choses, Saturne, la vie sera vrayement vie, & la feste vne vraye feste: Autrement, que ceux-là banquettent tant qu'ils voudront. Quant à nous, estans assis ensemble, nous prierons que comme ils viendront de lauer, le garçon rompe le pot en l'espanchant: que le Cuisinier brusle tout le potage, & que par mesgarde il iette de la saumure du poisson dans les lentilles: que quelque chien entrant là dedans, & les cuisiniers, ensemble les pastissiers estans empeschez ailleurs, deuore toutes les faulxisses, & la moitié du gasteau: que les sangliers, les cerfs, & les cochons fassent le mesme en rotissant, qu'Homere recite des bœufs du Soleil, & qu'ils ne se trainent pas seulement, mais plustost courent, & s'enfuyent en la montagne avec les broches, & tout l'attirail de cuisine; que la grasse volaille ja plumee, & preste à cuire s'enuole, afin qu'ils ne soient pas les seuls qui ayent part à ces bons morceaux: que quelques fourmis (ce qui les faschera le plus) semblables à celles des Indes, deterrant leur or, l'apportent de nuict en public: Bref, que leur robbe soit aussi pertuisee qu'un crible, par les plus hardies souris; & qu'elle ne differe en rien aux filets d'un pescheur, par la nonchalence de ceux qui en ont le soin. Que leurs beaux & cheuelus garçons, qu'ils nomment Hyacinthes, Achilles, ou Narcissés deuient tous chauues en leur tendant le verre: Que leurs cheueux s'enfuyent soudain, & qu'une barbe leur naisse, pareille à celle des Sphenopogones aux jeux des comedies: Qu'ils soient

\* Les anciens  
deuoient auant  
de fois qu'ils a-  
noient de mai-  
stresses ou de  
doigts.

\* C'est à dire  
barbes pointues

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

tous velus & heriffez d'un poil bien picquant à l'entour de leurs tempes, & que le reste demeure vuide. Nous leur donnerons ces maledictions, & plusieurs autres, s'ils ne veulent se faire riches en commun, ou bien partager avec nous ce qui sera de raison, laiffans leur profit particulier en arriere.

### SATVRNE A MOY SON BIEN-AYME, SALVT.

*Reponse de Sa-  
turne a ceuy qui  
l'inuoque pour  
estre riche.*

*Ce sont des pa-  
radoxes que  
tout le monde  
n'entend pas,  
de dire que les  
seuls pauvres  
sont riches.*

**Q**UEST-CE que tu veux dire roy, qui me viens commander par tes lettres de faire vn nouveau partage de biens, cōme si tu ne sçauois point qu'il y en a maintenāt vn autre qui tient l'Empire? Es-tu le seul entre tous qui ne sçais pas que j'à de long temps i'ay cessé de regner departant mon Empire à mes enfans, bien que Iupiter ayt vn gouvernement absolu sur eux? Car pour ce qui est de mon pouuoir, il ne s'estend à present que iusques aux dez, aux danfes, aux chansons, & à l'yurognerie, & le tout non plus de sept iours: Tellement que c'est le deuoir de Iupiter de donner ordre à toutes ces choses d'importance, dont tu m'escriis, sçauois d'oster l'inegalité, & pouruoir à ce que tous soient ou pauvres ou riches. Que si quelqu'un est frustré de sa pretention, ou s'il a plus de part qu'il ne luy en faut aux choses qui concernent ma feste, le iugemēt m'en doit estre reserué. Je rescriray aux riches de ces diners, du demy litron d'or, & des vestemens, afin qu'ils vous en enuoyent pour la celebratiō de la feste: Car c'est chose raisonnable, & qu'ils doiuent faire, comme vous dictes, s'ils n'ont de quoy vous bien respondre à celà. Au demeurant vous autres pauvres abusez, ne iugez point vrayement des riches quand vous les croyez estre les seuls bien-heureux, & viure à leur ayse, parce qu'ils peuuent disner tout leur saoul, s'enyuter de bon vin, jouyr des filles & des fēmes les plus belles, & porter des robbes magnifiques: Mais vous ignorez entierement comment l'affaire se passe. Car ie vous assure qu'ils ne sont pas hors d'une grande peine, & il leur est force d'estre tousiours aux aguets, de peur que le Maistre d'Hostel ne sorte dehors, & ne destrobbe quelque chose; que le vin ne devienne trop aigre, que le fromēt ne se pourrisse, qu'un larron n'emporte les coupes, & que le peuple ne croye aux flatteurs, s'ils disent que cestuy cy affecte la Royauté. Ce n'est rien encore au prix des

autres choses qui le tourmentent. Si vous sçauiez de cōbien d'ennuys ils sont trauaillezz, vous apprēdriez biē-toſt à fuir les richesses. Pēse-tu que ieusse esté si hors d'entendēmēt moy-mesme, que de quitter à autruy la Richesse & la Royauté, si c'estoient de si belles choses que vous dictes, & me rendre vne personne priuee pour recognoistre vn Superieur? Nenny sans doute: Au contraire, cōme i'ay veu que tous ces troubles estoient inseparables d'avec les plus opulents Roys, ie me suis desmis de mon gouvernement, & n'ay que bien fait. Pource que tu m'as reproché, que les gasteaux, & les sangliers sont seruis à la table des riches, là où durant la feste, vous autres ne maschez riē que du cresson, des porreaux, & des oignōs, sçache que telles viandes leur agreent pour vn tēps; mais ils en sont enfin ennuyez. Quād vous sortez du liēt au matin, vous n'estes pas tourmentez, cōme eux, ny d'vne douleur de teste, qui procede d'yurognerie & d'excez, ny d'vne haleine forte & & pūante. Tout le fruit qu'ils cueillent de la jouyſſance qu'ils ont des femmes, avec lesquelles ils passent vne grāde partie de la nuit, selon que leur appetit desfreiglē leur commande, c'est, ou vn mal ethique, ou vne courte haleine, ou bien vne hydropisie. Tu ne m'en sçauois mōstrer vn seul de leur troupe, qui ne soit aussi passe qu'vne esquelette; & s'il se treuue parmy eux quelque vieillard, il ne peut se tenir sur pieds, ny faire le moindre pas, s'il n'est porté par quatre crocheteurs. Tels personages tous dorez par le dehors, ressemblent aux vestemens tragiques, qui par le dedans sont doublez de meschans haillons.

L'aïse du riche  
n'est iamais de  
dūree.

Que si vous ne mangez du poisson, ains languissez de faim, vous estes à tout le moins exempts de la douleur des gouttes, de la difficulté d'haleine, & de tels autres accidents, qui leur aduiennent pour leurs desbauches. Aussi ne se plaisent-ils pas à se sapuler iournellement de telles viandes; Mais tu verras par fois qu'ils ont autant d'enuie de manger des choux ou des porreaux, que tu as de desir de goulter d'vn sanglier, ou d'vn lievre. I'obmets routes les autres choses qui les tourmētent, comme le ieune homme luxurieux, la femme amoureuse, ou amie d'vn domestique, couchant avec luy par contrainte, ou de son bon grē. Je ne fais point mētion aussi d'vne infinité de telles autres choses qui sont hors de vostre cognouissance, veu que vous n'avez esgard qu'à leur or, & à leur pourpre tant seulement. Lors que vous en voyez quelques-vns qui se font trainer dans vn coche blanc, vous baaillez apres eux, & les adorez. Mais si vous les mesprisiez alors sans regarder

La volupté du  
luxurieux est  
vne pilule où il  
y a plus d'ab-  
synthe que de  
miel.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

si attentivement, ny leur char d'argent, ny l'esmeraude qui est enchassée dans la bague, ou si vous ne maniez leurs magnifiques habits, cessans d'admirer leur delicatesse, & les laissant jouir à l'ayse de leurs richesses, soyez certains qu'accourans à vous, ils vous prieroient à disner, pour auoir dequoy vous monstrez les liets, les tables, & les coupes; qui sont des choses ausquelles il n'y a point de plaisir, si les possesseurs n'ont quelque tesmoin pour les estimer. Vous treuuez par ce moyen qu'ils preparent beaucoup de choses pour l'amour de vous, plus pour vous les faire admirer, que pour en vser. Je vous escriis cecy pour vous consoler, cōme cognoissant la vie de tous les deũx, sçauoir du pauvre, & du riche. Il faut que vous celebriez ceste feste de telle sorte, que s'il vous falloit desloger en bref de ceste vie, eux delaissans la richesse, & vous la paureté. Celà n'empeschera pas que ie ne leur escriue, comme ie l'ay promis, & ie suis bien asseuré qu'ils priferont beaucoup mes lettres.

---

### SATVRNE, A V X R I C H E S,

SALVT.

*Saturne incito  
les riches à faire  
du bien aux pau-  
vres.*

**P**AR les lettres que les pauvres m'ont escrites n'agueres, ils se plaignent de ce que vous ne leur faictes aucune part des moyēs que vous possédez. Là dessus ils m'ont prié que ie fasse les biens communs entre tous, & qu'vn chacun en ayt sa part en particulier: adjoustans qu'il est raisonnable que l'esgalité soit gardee, & non pas que cestuy-cy jouysse de ses voluptez; & que celuy-là tout au contraire n'en possède aucune. A quoy i'ay fait respon- ce; que Iupiter pourueroit à cecy mieux que moy. Toutesfois pour ce qui touche l'affaire dont il s'agist maintenant, & les injures qu'ils pensent receuoir à la feste, i'ay aduisé que c'est à moy d'en iuger, & ay promis de vous en escrire. Or les choses qu'ils demandent me semblent bien raisonnables: Par quel moyen, disent-ils pourrions nous celebrier la feste estans tous tremblottans de froid, & extenuéz de faim? De maniere qu'ils m'ont conseillé de vous contraindre à leur departir les vestemens que vous auez, si ie voulois qu'ils participassent à la solemnité: Car il n'est pas que vous n'en ayez quelqu'vn, qui ne vous serue de rien, comme estãt tout gras & vsé. Ils vous prient aussi de leur distiller quelque peu

de vostre or : Que si vous faictes celà, disent-ils, l'on ne vous querrelera iamais plus pour les biens, deuant Iupiter. Toute la menace qu'ils vous font, c'est de vous contraindre à vn nouveau departement, la premiere fois que Iupiter tiendra le siege pour iuger. Il ne vous est pas beaucoup difficile de leur donner vn peu de ces moyens que vous possédez en si grand nombre. Pour ce qui est du disner, par le Dieu Iupiter, ie suis content qu'ils disent avec vous. Ils ont encore estimé cecy digne d'estre adjousté en leurs lettres; que vous estes les seuls qui jouyffez maintenant des delices leur tenant les portes fermées. Que s'il vous viét en volonté d'en festoyer quelqu'un d'eux apres vn long temps, ils ont plus de fascherie que de plaisir au banquet, & l'on dict vne infinité de choses à leur moquerie, cōme cecy, qu'ils ne boient point du mesme vin que vous. O Hercule, que celà est des-honneſte! Ceux-cy meritent biē d'estre repris eux-mesmes de ce qu'ils ne se leuent, & ne s'en vont tout incontinent, vous laissant tous seuls au banquet. Ils se plaignent aussi de ne boire pas leur saoul, & disent que vos sommeliers ont les oreilles estoupees de cire, comme les compagnons d'Ulyſſe. Bref, tout le reste est si malſeant qu'il me fasche de le reciter, comme quand ils treuuent à reprendre à la distribution de la chair, & aux seruiteurs qui demeurent vers vous, iusques à ce que vous soyez plus saouls; mais ils ne font que passer pardeuant eux; & plusieurs autres telles vilenies, qui ne sont gueres bien seantes à des personnes libres. Il n'y a point de doute que l'esgalité est la chose du monde la plus conuenable aux banquets : A cause dequoy l'on vous y donne vn hōme qui fait les partages esgalement. Prenez donc garde qu'ils ne vous accusent plus desormais, & vous souuenez; que si vous leur faictes quelque peu de bien (ce qui ne vous incommodera du tout point) ils vous en honoreront, & aymeront dauantage. Outre qu'ils ne perdront iamais la memoire du don que vous leur auez fait au besoin. Vous ne scauriez administrer la Republique dans les villes, si les pauures ne conuersent avec vous en icelles, & ne seruent d'entretien à vostre felicité. Car il ne se treuuera personne qui admire vos richesses, si vous les possédez entre vous parmy les tenebres. Que le vulgaire voye donc, & s'esmerueille de vostre argent, de vos bāquets, & du deffy que vous leur faictes à boire; puis, qu'en beuuant, ils contemplent le hanap de rous costez, & que le prisant par le poids, ils admirent ores l'excellence de l'histoire grauee, & tantost la quantité de l'or qui embellit

Il n'y a rien si beau que l'esgalité.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

tout l'ouillage. Ce faisant ils s'en iront publiant par tout que vous estes gens de bien & courtois; & si vous serez hors la butte de leur enuie: Car qui voudroit enuier vn homme qui distribuë ce qui est de raison? Qui sera celuy qui ne souhaitte vne longue vie au riche, ayant part à ses biens? Mais de la façon que vous faictes maintenant vos affaires, vostre felicité n'a point de tefmoins; vos richesses ne manquent pas d'enuieux, & vostre vie est frustree de tout plaisir. Il me semble qu'il n'y a pas tant de contentement de manger tout seul cōme font les Lyons, & les loups, que de banqueter avec des hommes joyeux, & qui sont prests à faire plaisir en tous lieux. Ceux-cy entretiennent toute vne compagnie par leurs fables, propres aux festins, ensemble par leurs facetieux brocards, & autres telles joyeuserez: par le moyen desquelles le temps s'escoule, & qui sont agreables à Bacchus, à Venus, & aux Graces. Dauantage, ils loueront par tout vostre honnesteté, & dès le lendemain s'offriront à vous pour amys. Il estoit bien raisonnable d'achepter à grand prix tout celà: Car si le pauvre s'en alloit sans dire mot ne seriez-vous pas faschez ne sçachāt à qui monstrier vos robbes de pourpre, ny le grand nombre de vos seruiteurs, ny la grosseur de vos anneaux? Je ne dis point, que si vous voulez vous reseruer le plaisir pour vous seulement, vous serez subjects aux inimitiez & aux embusches des pauvres: Car les maledictions qu'ils vous dōnent desjà sont abominables, & jà n'aduienne qu'ils ayent recours à telles imprecations. S'il s'en ensuiuoit vn effect, vous ne gosteriez iamais plus de boudins ny du gasteau, si ce n'estoit possible le demeurant de quelque chien. De plus les lentilles sentiroient la saumure du poisson: le sanglier, & le serf qu'on auroit mis rotir se prepareroient à la fuitte depuis la rotisserie iusques aux montagnes. La grosse volaille aussi s'eschappant s'enuoleroit sans aïles en la loge des pauvres, & ce que i'y vois de pire, c'est que vos beaux eschançons deuiendroient chauues en vn instant, & la boueille se casseroit. Aduisez donc à ce que la raison vous oblige de faire à la feste, pour la seurté de vos personnes, & soulagez l'incommodité de ces pauvres gens, vous acquerant par vne bien petite rente de bons amis.

---

## LES RICHES A SATVRNE, SALVT.

*Les Riches font  
response à Sa-  
turne, qua j'a de*

**P**ENS E-tu, Saturne, auoir esté le seul à qui les pauvres ont rescrit de cecy. Iupiter est desjà tout sourd des cris importuns qu'ils luy

luy ont adressez de faire vn nouveau partage. Ils accusent le de-  
 fin de ce qu'il n'a fait vne esgale distribution, & nous aussi qui  
 ne leur daignons departir chose quelconque. Mais ce Dieu  
 comme souuerain, cognoist qui a le tort, & pourtant il ne daigne  
 pas mesme de les ouyr le plus souuent. Toutesfois nous sommes  
 contens de nous purger deuant toy, puis que maintenant tu re-  
 gnes sur nous. Toutes les fois que nous cōsiderons ce que tu nous  
 commandes, sçauoir d'assister les indigens de nos moyens, & com-  
 bien c'est vne chose agreable de viure en la compagnie des pau-  
 ures, nous les receuons librement en nos tables, & obseruons vne  
 telle esgalité en nos viādes que celuy que nous appellons à nostre  
 repas, ne nous sçauroit de rien accuser. Il est bien vray que du cō-  
 mencemēt ceux-cy disent, qu'il faut peu de chose pour eux: mais  
 depuis que nous leur auons vne fois ouuert les portes, ils ne ces-  
 sent d'estre importuns: Que si l'on ne leur donne tout ce qu'ils de-  
 mandent, aussi-tost qu'ils ont dit le mot, ils ont recours aux inimi-  
 tiez, aux mensonges, aux injures, & à la calomnie. Cependant  
 ceux qui les oyent ainsi parler, y adjoustent foy, comme s'ils sça-  
 uoient bien ce qu'ils disent pour la conuersation qu'ils ont avec  
 nous: d'où s'enfuit que nous ne pouuons faillir de tomber en l'vn  
 de ces deux inconueniens; C'est, que si nous ne leur donnons rien,  
 il faudra qu'ils se declarent nos ennemis: Au contraire, si nous ne  
 leur faisons du bien à leur volonté, nous deuiendrons tout incō-  
 tinēt aussi pauvres qu'eux, & il nous sera force de mandier. Voilà  
 qui est encore tollerable, mais au repas mesme ils ne se cōtentent  
 point de se faouler, ains apres auoir beu que plus que leur force  
 n'en peut porter, ils serrent la main à la belle fille, pendant qu'elle  
 leur tend la coupe, ou subornent quelque concubine, & mesme  
 bien souuent la femme legitime. Bref, ayant rendu leur gorge, ils  
 nous blasment le lendemain, & disent que nous les auons fait  
 mourir de soif & de faim. Que si tu m'accuses de mensonge, re-  
 mets toy en memoire Ixion, l'vn de vos chercheurs de lippees: Cestuy-cy se voyant admis à vostre table avec autant d'honneur  
 que vous mesmes, voulut seduire Iunon apres qu'il se fut bien en-  
 yuré. Pour ces causes, & autres semblables nous auōs resolu, (afin  
 que nos affaires aillent seurement deormais) de ne leur donner  
 plus l'entree dans nos maisons. Que s'ils s'accordent deuant toy  
 à nous demander ce qui sera de raison, comme ils disent mainte-  
 nant, & ne commettre aucune sedition aux festins, nous sommes  
 contents qu'ils hantent avec nous, & māgent à nostre table. Nous

*long temps ils se  
 sont pleins à im-  
 pster aussi bien  
 qu'à luy de leur  
 pauureté.*

*C'est vn regret  
 insupportable  
 de faire du biē,  
 quand on est  
 aiseuré d'en ti-  
 rer du mal.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

leur enuoyerons des vestemens, comme tu le commandes, & de l'or tant que faire se pourra, & mesme augmenterons nostre despense à leur occasion. Il n'y aura rien que nous ne fassions volontiers, pourueu qu'ils se desistent d'vser de tromperie enuers nous, & qu'au lieu d'escornifleurs, ils nous soient amys. Tellement que s'ils veulent faire leur deuoir de leur costé, tu ne desireras rien autre de nous, pour la diligence que nous y employerons.

---

### LE BANQUET, OV LES LAPITES.

PHILON.

*Lucian reprend icy derechef les vices des Philosophes, & entre autres les Pythagoriciens & Platoniciens pour leurs superstitions, & les Stoiciens pour leur arrogance. Par où il veut insinuer, que la science ne sert de rien, come il est vray, sans les bonnes mœurs.*

**I**'A y ouy dire, Lucian, qu'hier en souppant chez Aristenes, vous eustes vne grande dispute, & que certaines questions Philosophiques furent mises en auant, d'où s'ensuiuit vne si grande querelle qu'il y en eust quelques vns de blesséz, si Carin n'a menty, tellement que l'issuë de ce combat fut sanglante. LVCIAN. Je ne sçay pour moy (Philon) où est-ce que Carin peut auoir appris cecy; car il ne fut point des nostres à soupper. PHILON. Il afeuroit l'auoir ouy dire au Medecin Dionie, qui estoit, à mon aduis, du nombre des conuiez. LVCIAN. Ouy; mais il ne se treuua point luy-mesme au cōmencement de la querelle, ains y vint sur le tard, & presque au milieu du combat, vn peu auant les blesturés. Je m'estonne dōc bien comme il a peu raconter quelque chose de certain, puis qu'il n'a pas esté present à la cause de leurs contentions, qui sont venues iusques au sang. PHILON. De verité, Lucian, Carin m'a conseillé de m'en aller à roy, si ie voulois ouyr de veritables recits, & de quelle façon chaque chose s'estoit passée en particulier. Car Dionie affirmoit, qu'il ne sçauoit rien de tout celà, & qu'aucun n'en pouuoit mieux parler que toy, qui te souuenois mesme des propos qui auoient esté tenus, les ayant curieusement escoutez, & non pas à la volée; Tu ne m'eschapperas donc iamais que tu ne m'ayes parauant bien saoulé en cet agreable banquet; car ie ne sçay vrayement où ie pourrois treuuer vn festin plus delicieux, principalement en vn lieu tel que cestuy-cy, où nous sommes sobres, & y viuons en bonne paix, esloignez des traitts & du fang, bien que le vin beu tout pur ait forcé tant les vieux que les ieunes à faire les forcenez au souper, & dire des choses qui n'estoient aucunement licites. Tu nous semonds vn peu trop maigrement

(Philon) à diuulguer ceste affaire, & rapporter les traicts qu'on a faicts en yurongnant. Il vaudroit bien mieux oublier tout cela, & en attribuer la faute au Dieu Bacchus. Je ne pense pas qu'il s'en soit treuue vn seul, que les Orgies & Bacchanales n'ayent espris. Tellement que ce seroit l'acte d'un mauuais homme de rechercher si exactement ces choses. Laissons les plustost au banquet, & nous en allons; car i'ay en hayne, comme disent les Poëtes, vn Biberon qui a si bonne memoire. Et certes ie ne treuue pas que Dion ait bien faict de tenir ces discours à Carin, & de publier par tout les actes d'yurognerie qui furent hier cõmis par des Philosophes. Quant à moy, j'a n'aduienne que ie parle iamais de cecy.

*C'est vn prodige en la Nature qu'un biberon, qui a bone memoire, car le vin est la mort d'icelle.*

PHILON. Tu ne peux dire celà sans te moquer (Lucian.) Ce n'est pas ainsi qu'il faut traicter vn homme tel que moy, qui cognois bien que tu as beaucoup plus d'enuie de parler, que moy de t'ouïr. Cè qui me fait dire, que si tu manquois d'Auditeurs, tu t'en irois librement à quelque colonne, ou pres d'une statuë, pour vomir du premier coup tout cecy. Que si ie voulois m'en aller maintenant, tu ne le permettrois iamais, iusqu'à ce que ie t'eusse ouy. Mais ne te soucie; Quelque iour que tu viendras à moy, me poursuuiuant de prieres, ie me iouëray à mon tour. Allons nous en s'il te plaist à present, pour ouyr cela de quelque autre. Pour toy, n'en parle point. LVCIAN. Ne te fasche pas (Philon) ie le diray, puis que tu en as tant d'enuie, avec condition que tu ne l'iras pas publier par la ville.

PHILON. Tu feras bien plustost celà toy-mesme, Lucian, (si ie ne te mescognois tout à faict) car tu le diras à tous ceux qui te viendront à rencontre, de maniere qu'il ne sera pas besoin que l'en vienne là, puis que tu me deuanceras. Mais dy moy premieremēt si Aristhenes ne marioit point son fils Zenon, à cause de quoy il vous auoit inuitez au festin? LVCIAN. Nenny. C'est bien la verité qu'il donnoit sa fille Cleantis au fils du Changeur Eucrite, lequel estude en Philosophie. PHILON. Par le Dieu Iupiter, c'est vn beau ieune hõme; mais il me semble encore bien delicat, & n'estre gueres meur pour le mariage? LVCIAN. Je me fais accroire qu'il n'en treuuoit point d'autre plus propre. Car, outre que ce ieune homme est fort modeste, & se plaist merueilleusement à la Philosophie, il est encore fils vnique du riche Eucrite; Voylà pourquoy Aristhenes l'a choisi entre tous les autres pour espoux de sa fille. PHILON. La cause de ce mariage n'est pas petite, puis que tu l'attribuës à la richesse d'Eucrite. Dy moy maintenant

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

(Lucian) qui estoient les conuiez ? LVCIAN. Il ne me seruiroit de rien de te raconter tout le nombre, & il suffira de te dire les noms des Philosophes & hommes de lettres, lesquels tu desires principalement de sçauoir. Zenotemis, ce vicillard Stoïcien y estoit premierement, & avec luy Diphile furnômé Labirinthe, precepteur de Zenon fils d'Aristhenes, ensemble le Peripateticie Cleodeme, ce babillard que tu cognois bien, qui pour sa grande subtilité à refuter est appellé de ses disciples vn cousteau à deux trenchans. Hermon l'Epicurien y estoit aussi; Et d'abord qu'il entra dans le logis, les Stoïcien le regardans de trauers luy tournerent le dos, & commencerent de le detester en public, comme quelque parricide, & vn homme de meschante vie. Ceux-cy auoient esté mandez au soupper, comme amis & familiers d'Aristhenes, & avec eux Isthee le Grammairen, & Dionisidor le Rhetoricien. Ion le Platonicié, precepteur de l'Espoux Cherea, estoit venu de sa part; homme venerable, majestueux, & le visage duquel tesmoignoit quelque chose de grand en luy; de sorte que plusieurs l'appellent la reigle, pour l'equité de son bel esprit. Tous ceux de la compagnie se leuerent si tost qu'ils le veirent entrer, & le receurent honorablement, comme l'vn des plus grands personages de son temps. Bref quand cet admirable Ion comparut, il sembloit que ce fust l'arriuee de quelque Dieu. Apres que tous furent venus, il fut question de s'asseoir en cet ordre. A la main droicte en entrât, les femmes, dont le nombre n'estoit pas petit, occupoiēt vn long siege; & parmy elles se voyoit l'Espousee fort mignardement vestuë, & enuironnee de femmes de chasque costé. A l'autre main tirant vers la porte, les hōmes y estoient tous assis de rang selō la dignité d'vn chacun. Eucrates prit place le premier au deuant des femmes, & Aristhenes apres luy. Il fut mis en auāt là dessus, lequel des deux deuoit tenir le premier lieu, ou Zenotemis le Stoïcien, cōme le plus aagé, ou bien Hermon l'Epicurien: Car ce dernier estoit Sacrificateur de Castor & de Pollux, & des premieres maisons de la ville: Mais Zenotemis appaisa ce different, lors que se tournant vers Aristhenes; Si tu m'estimes moindre, luy dit-il, que cet Epicurien Hermon, duquel ie ne veux pas mesdire dauātage, ie m'en vay tout maintenant, & te laisse là ton festin. Quoy disant; il appelloit sō garçō, & se mettoit en deuoir de partir, lors qu'Hermon luy dist; Prêds la premiere place, Zenotemis, ie le veux; quoy qu'elle m'appartiēne de droict, quād ie n'aurois autre dignité que celle de Prestre, puis que tu mesprises si fort vn Epicuriē. Ie me ris (repliqua Zenotemis) d'vn Prestre Epicurien, & en mesme tēps il

L'ambitieux  
n'a iamais de  
repos, si l'on ne  
luy cede ce  
qu'il demande.

s'affeid. Apres luy se meirent à table, Hermon, Cleodeme le Peripatericien, Ion, moy, Diphile, Zenon le disciple (qui se meit plus bas que luy) l'Orateur Dionisidor, & le Grammairien Istee.

PHILON. Tout-beau, Lucian, tout-beau. ce banquet dont tu me parles composé de plusieurs hommes sages, est vne assemblee des Muses. Vrayement ie louë Aristhenes, de ce qu'ayant à celebrer vne solemnité desirée de tout le monde, il voulut appeller au festin ces grands hommes, auant que tous autres, lesquels il choisit cōme les chefs de chascque secte de Philosophie, n'appellant pas ceux cy seulement, & ceux-là non; mais tous ensemble. Aussi n'est-il pas du nombre de ces riches vulgaires, cher amy, ains amateur des bōnes lettres, auxquelles il employe la plus-part du tēps. Nous banquettions du commencement en repos, & les tables estoient garnies de diuerses sortes de viandes, principalement des saulses, pastisseries, & autres telles friandises, qu'il n'est besoin de raconter icy en particulier, lors que Cleodeme s'approchāt d'Ion; Ne vois-tu pas, luy dit il, ce vieillard (il parloit de Zenotemis, car ie l'escoutois) cōme il se faoule de viandes, remplissant sa robbe de potage, & cōbien de choses il tend à son garçon qui est derriere luy, croyāt d'abuser les autres, & ne se souenant point de ceux qui viennent apres? Fay voir à Lucian tous ces beaux gestes, afin qu'il en soit témoin. Mais il n'estoit pas besoin qu'Ion me le mōstrast; car i'auois veu tout celà long temps parauant, regardant d'vn œil de trauers. Quand Cleodeme eust ainsi parlé; voicy Alcidamas le Cynique, qui se vint fourrer en vn coing, sans estre appellé de persōne, vsant de ce traitt vulgaire, cōme d'vne preface ridicule, que Menelaüs vint sans estre mādé. Plusieurs, auxquels ceste action sembloit fort des-honneste, disoient de luy tout ce qui leur venoit à la bouche. L'vn, Tu resves, \* Menelaüs; & l'autre; Voilà qui n'estoit pas au gré d'Agamemnon Atreen. Ils murmuroient de luy tels autres brocards, qui se pouuoient dōner tant pour l'occurrence du fait, que par gaillardise. Aucun de la cōpagnie n'osoit se licentier de parler ouuertement, parce qu'ils craignoient tous Alcidamas, qui estoit vn dangereux personnage quand il se mettoit à dire des injures, & le plus grād criard de tous les Cyniques; enquoy il n'auoit point son semblable, & se faisoit redouter d'vn chacun: Aristenes ayāt loué son action, luy commanda de prendre vn siege, & s'asseoir apres d'Isthee, & de Dionisidor. Aquoy il luy fit responce: Oste-moy celà; ces tiennes paroles sentent trop le delicat & l'effeminé. Il me feroit beau veoir assis sur vn escabeau, & vous imiter vous autres, <sup>2</sup> qui estes couchez tout du long, & presque renuersez.

\* parce que Menelaüs s'en alla au banquet de son frere Amena sans estre mādé.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

Les plus indif-  
crets à la table  
sont les plus  
sobres à les  
ouyr parler.

sur ces deux oreillers, & appuyez sur le pourpre? Non, non, ie soupperay debout, & si me pourmeneray durant le banquet. Que si ie suis las, ie n'ay qu'à estendre mon manteau emmy la terre, & m'y coucher dessus, m'appuyant sur le coude, comme l'on peint Hercule. I'en suis content, dit Aristhenes, puis que tu te plais tant à ceste posture. Cependant Alcidas tournant à l'entour de la table, soupoit à la mode des Scythes; se iettoit par fois aux plus abondans pastis, & tournoyot avec ceux qui portoiēt les viandes. Il n'estoit pas oisif en mangeant, ains disputant du vice & de la vertu, donnoit de petits traiçts de risée à l'or, & à l'argent. Car il demandoit à Aristhenes que signifioient ces coupes en si grand nombre, & si celles de terre ne pouuoiet pas aussi bien seruir? Mais Aristhenes luy imposa silence bien-toft, voyant qu'il faisoit desjà du tumulte. C'est qu'il fit signe au valet de luy donner vne grande coupe pleine du meilleur vin; estimant que celà n'estoit pas mal aduisé, comme ne sçachant pas de combien de maux ceste coupe de vin seroit cause. Si tost qu'Alcidas l'eut prise, il fut quelque temps sans dire mot, & couché par terre, comme il l'auoit promis, tout de son long, & à demy nud, Il s'appuyoit sur l'vn de ses coudes, & soustenoit le gobelet de la main droicte, de mesme que les Peintres peignent Hercule chez \* Phole. L'on faisoit desjà courre la tasse, & les vns inuitoient les autres à boire parmy les deuis de table, quand l'on apporta de la lumiere. Ie m'apperçeu cependant que le garçon qui se tenoit debout aupres de Cleodeme, (cestoit vn Eschanfon de singuliere beauté) se mettoit à sous-rire (car il me semble qu'il n'y a point de mal de raconter en passant tout ce qui aduint durant le festin, principalement si c'est quelque traiçt de joyeuseté.) Et deslors ie pris garde attentiuement pour sçauoir dequoy il rioit. Ie veis donc que cestui-cy s'approchoit petit à petit, comme voulant prendre la coupe de Cleodeme, qui luy serroit le doigt en mesme temps, & luy donnoit à mon aduis deux dragmes avec la coupe. Et alors l'enfant sous-rioit derechef, quād on luy serroit ainsi le doigt. Et parce que ne se doutant point de l'argent qu'on luy offroit, il ne daignoit le prendre, les deux dragmes venans à choir, firent vn bruiçt, dont l'vn & l'autre rougit appertement. Ceux qui estoient assis à l'entour ne sçauoient à qui appartenoiēt ces pieces d'argēt, veu que le garçon nioit les auoir iettees; & Cleodeme, aupres duquel le son de l'argent auoit esté ouy, ne faisoit aucun semblant qu'elles luy fussent eschappees. Mais on ne se soucia pas beaucoup de cecy, & l'on n'y prit pas

\* ou possible Iole  
maistrresse  
& Hercule.

La cautele est  
touffours l'a-  
morçe du vice.

garde autrement, parce qu'entre plusieurs, Aristhenes auoit esté le seul qui s'en estoit apperceu. Cela fut cause que peu apres il poussa secrettement le garçon, afin qu'il sortist de là, & fit signe à vn autre, sçauoir à quelque muletier ou palefrenier, de ces hômes robustes qui ne sont plus en vsage, qu'il eut à seruir Cleodeme. Voilà comme l'affaire se passa, qui eut causé vne grande vergongne à Cleodeme, si elle eust esté mise en euidence deuant vn chacun. Mais Aristhenes la preuint soudain, les enjurant fort subtilement. Peu apres Alcidas le Cynique qui auoit desjà beu, demanda comment s'appelloit la fille qu'on marioit: Puis, ayant imposé silence à haute voix, & s'estât tourné vers les femmes: Le bois à toy, dit-il, Cleantis, au nom d'Hercule Archigete. Et comme il s'apperceut qu'un chacun rioit de ces paroles: Vous riez, dit-il, sacrileges, de ce que j'ay beu à l'Esposée au nom de mon Dieu Hercule. Mais ie veux bien que vous sçachiez que si elle ne reçoit la couppe que ie luy présente, elle n'aura iamais vn fils tel que moy, qui suis hardy en vertu, libre d'esprit, & robuste de corps, (ce disant il descouroit tous ses membres iusques aux plus hôteux.) Comme il veid que ceste action prouoquoit plus fort à rire les cōuiez, il se leua tout courroucé, regardant d'un œil de trauers, & si furieux, qu'un chacun voyoit bien qu'il ne falloit plus attendre de paix de luy, & possible qu'il eust frappé quelqu'un d'un baston, si l'on n'eust apporté à la bonne heure vne grande tarte; car si-tost qu'il la descourrit, il deuint plus benin, & appaisa sa colere, en aualant tousiours quelque morçeau en se pourmenant.

Plusieurs des conuiez estoient desjà bien saouls, & le banquet tout farcy de paroles: Car Dionisodor. faisant l'Orateur, prononçoit quelques oraisons au milieu de l'assemblée, & s'acqueroit de la louange parmy les seruiteurs qui se tenoient debout au derriere. Le Grammaticien Isthee, qui estoit assis pres de luy recitoit pareillement quelques fragmens de vers qu'il rassembloit de Pindare, d'Hesiodé, & d'Anacreon: Tellement qu'il en tiroit vne chanson fort ridicule, & entre-autres choses ces mots, comme prophétisant ce qui aduint depuis:

*Leurs boucliers ensemble ils chacquerent.*

Et derechef,

*Lors vn grand bruiet suruint, & vne plainte d'hommes.*

Cependant Zenotemis lisoit vn billet escrit en minute, qu'il auoit reçu d'un garçon.

Aristhenes s'aduifant, que ceux qui seruoient les viandes retar-

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

doient vn peu, comme ils ont de coustume, pour empescher que ce temps là ne s'escoulast sans aucun plaisir, il commada qu'on fist venir vn badin, pour dire ou faire quelque acte de risée, afin que les conuiez se resiouyssent dauantage.

On veid entrer soudain vn bouffon du tout difforme & razé, horsmis quelque peu de poils qu'il auoit redressez au sommet de la teste. Cestuy-cy sautoit en se detordant, & tournant en rond pour mieux prouoquer à rire la compagnie: Puis en frappant des cymbales, il chantoit ie ne sçay quels mots Egyptiens. Il donnoit encore des brocards à tous les assistans, qui se rioient la plupart des paroles de ce bouffon. Mais Alcidas s'offensant de ce qu'il l'appelloit, le petit chien de \*Melite, il entra si auant en courroux, (il y auoitjà long temps qu'on remarquoit qu'il luy portoit énuie, parce qu'il estoit le bien venu, & attiroit à soy les conuiez) que posant bas son manteau, il le deffia à la lutte; autrement, luy dit-il, si tu n'y viens, ie te donneray de ce baston.

*\* C'estoit vne  
Isle, d'où l'on  
apportoit de pe-  
tits chiens pour  
les Dames.*

Le miserable Satyrion, (ainsi s'appelloit le badin) s'attaquant à luy, faisoit tous ses efforts à la lutte. C'estoit vn plaisant spectacle de voir vn Philosophe joinct à vn badin, ores frapper, & tantost recevoir des coups: Tellement qu'il y en auoit à la compagnie qui rioient, & d'autres qui rougissoient de honte; iusques à ce qu'Alcidas perdit courage, voyant qu'il n'estoit pas le plus fort, & se laissa vaincre à vn petit homme, qui fut loüé d'vn chacun. Sur la fin de ce combat ridicule, le Medecin Dionis arriua, disant, qu'il auoit tardé si long temps, parce qu'il estoit allé penser Polyprepon le menestrier, qui gisoit malade d'vne frenesie. Il nous fit le plus plaisant conte du monde de cestuy-cy, & nous dit, Qu'estant allé chez luy, sans sçauoir qu'il fut entré en sa maladie, le patient se leua soudain, puis ayant fermé la porte, & desgainé vne espee, il luy mit en main vn haut-bois, & luy commanda d'en jouer. Mais comme il vid que le Medecin ne sçauoit par quel bout commencer, il le frappa d'vn foüet qu'il auoit en sa main, laquelle il tenoit tousiours leuee sur luy.

*Conte d'un Me-  
decin, & d'un  
frenetique.*

*C'est vn jeu  
dangereux que  
celuy des Sa-  
ges avec les  
fols.*

Dionis se voyant en danger de sa vie, il eut recours à ceste inuention pour se guarentir: C'est qu'il deffia le patient à jouer avec condition que le vaincu auroit certain nombre de coups. Ce disant il luy tendit le haut-bois, se saisit de son foüet, & soudain ietta l'espee en la basse cour par les fenestres de la chambre. Par ainsi se deffendant contre luy avec moins de danger, il eut loisir cependât d'appeller les voisins à l'ayde qui accoururent au cry, & le sauuerent

uerent resserrant ceste beste enragee. Il nous monstra les marques des coups qu'il reçeut, & quelques esgratigneures au visage. Ce Dionis se scant près d'Isthee souppoit de ce qui restoit, & nous faisoit ce conte, qui ne nous donna pas moins de plaisir que le badin mesme. Et de vray, il n'arriua point là sans quelque diuine Prouidence, & sa presence fut du tout necessaire aux choses qui suruindrent depuis. Car vn valet estant entré là dedans, dict, qu'il y venoit de la part du Stoïcien Ethimocles, qui luy auoit donné vne lettre qu'il apportoit, avec cōmandement, que l'ayant leuë clairement deuant tous, il s'en retournast soudain. Aristhenes luy permettant de ce faire, le valet s'approcha de la chādelle, & la leut.

PHILON. N'estoit-ce point quelque oraison à la louange de l'Espousee, Lucian, ou l'vn de ces Poëmes qu'ils ont accoustumé de faire sur les nopces? LVCIAN. En bonne foy nous pensions du cōmencemēt que ce fust la mesme chose, mais celà n'en approchoit aucunement. Or la teneur de ceste lettre estoit telle:

*Ethimocles le Philosophe à Aristhenes.*

LES actions de toute ma vie precedente tesmoigneront le peu de soin que i'ay d'aller aux festins. Plusieurs qui sont bien plus riches que toy, m'importunent tous les iours pour le mesme sujet; mais ils ne peuuent gagner celà sur moy, cōsiderant les tumultes, & les yurongneries qui se font aux banquetts. Toutesfois i'ay occasion de me plaindre de toy, puis que tu es le seul, qui ayant reçu de moy depuis si long temps tous les honneurs qu'on peut deferer à vn homme, n'as daigné me mettre au rang de tes autres amys, ains m'en as frustré, bien que ie sois ton voisin. Tellement que ie suis plus fasché de ton ingratitude que d'autre chose. Car pour moy ie ne mets point le souuerain bien en vn morceau de porc sauuage, ou de levrant, ou de tarte. Ie reçois assez de ces presents des autres qui recognoissent le deuoir que ie fais. Aujourd'huy mesme, bien que mon disciple Pammine m'ait inuité à vn bon festin, toutes ses prieres n'ont pas esté capables de m'y faire aller; parce que i'estois si sot que de me reseruer pour toy seul, & cependant tu nous laisses en arriere, & inuites les autres. Ie ne m'estonne pas pourtant de cecy, quand ie pense à part moy, que tu ne peux discerner ce qui est le meilleur, & n'as point le iugement assez ferme pour bien comprendre. Tout cecy procede sans doute de ces braues Philosophes Zenotemis, & Labyrinthe, auxquels, (laissant à part toute enuie) ie pourrois fermer la bouche

*Lettre du Stoïcien  
Ethimocles à  
Aristhenes.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

avec vn seul syllogisme. Y a-t'il quelqu'un entr'eux si hardy, que de me donner la definition de la Philosophie, ou la difference qu'il y a de l'Habitation à l'Habitude, bien que ces termes ne soient que les principes d'icelle? Le leur pourrois proposer, si ie voulois, de plus difficiles questions, & leur demander, que c'est que \* Syllogisme cornu, amoncelant, & moissonnant? Mais tout celà m'est indifferent: Hante-les tant que tu voudras; car pour moy, qui ne recognois point d'autres biens que les choses honnestes, i'endureray facilement vne injure. Or afin que tu ne puisses cy-apres dire pour ton excuse que le grand nombre d'affaires, & le tumulte est cause que tu m'as oublié. Souuiene-toy que i'ay aujourd'huy parlé deux fois à toy; premierement au matin en ta maison, puis au Temple de Castor & de Pollux, où tu faisois tes prieres.

Voilà la responce que ie tiendray toute preste à ceste tienne excuse: Que si tu crois que ie me fasche pour le soupper, pense vn peu à ce qui aduint à <sup>b</sup> Oence, & tu treuueras que Diane s'offensa pareillement de ce qu'elle seule ne fut par luy mandee au sacrifice, veu qu'il auoit bien conuié tous les autres Dieux au banquet. Homere entend parler de cecy, quand il dict:

*Soit qu'il ne la cognut, ou n'y eust point pensé,  
Il en sentit le dueil, & en fut offensé.*

Et Euripide,

*Calidon se nomme la terre,  
Qui maints fertiles champs enserre  
Et se borne vers l'Ocean  
Par le confin Pelopean:*

Et derechef Sophocle.

*La Nymphe qui porte le dard,  
Et de Latone se dit nee,  
Enuoja dans les champs d'Oence  
Vn sanglier terrible au regard.*

\* *Habitation s'entend de la possession & Habitude, de la disposition d'esprit ou de corps.*

\* *Le Syllogisme cornu est celuy qu'on appelle E-leuthique; l'Amoncelant, c'est l'argument, dit Sorite; & le Moissonnant est autrement dit Dilemme, lequel; quoy que tu concedes, ou nieis, conclud toujours quelque chose contre toy.*

Il y a toujours de l'enuie entre les eigeaux.

Je t'ay scité ce peu de paroles que i'ay tirees de plusieurs pour te faire voir quels personages tu as obmis ayant appelé Diphile à soupper, lequel tu as mesme choisi pour gouverneur de ton fils: Dequoy ie ne m'estonne pas beaucoup, car il est agreable à l'enfant, & s'accommode à toutes ses volonte. Que si l'honesteté ne le deffendoit, i'adjousterois volontiers quelque autre chose que tu m'aduouerois toy-mesme de Zopire son Pedagogue: Toutes-fois il ne faut point troubler les nopces, ny reprocher à personne de si vilains crimes. Et bien que ie ne feray que mon deuoir d'ac-

cufer Diphile, qui m'a desjà suborné deux disciples, ie n'en parleray point neantmoins pour l'amour de la Philosophie. Au reste i'ay commandé expres à ce mien valet, que si tu luy donnois quelque morceau de sanglier, ou de cerf, ou de tarte pour me l'apporter, & pour penser t'excuser du soupper, qu'il se garde bien de le recevoir, afin que nous ne semblions l'auoir enuoyé pour cecy. Tandis qu'on lisoit ceste lettre, cher amy, ie fondois tout en eau de honte que i'auois, & i'eusse volontiers souhaitté ce que l'on dit vulgairement, que la terre se fut ouuerte pour me cacher, voyant que la compagnie rioit à chasque mot, principalement tous ceux qui cognoissoient Etimocles, homme d'aage, & d'vn maintien fort seure: De maniere qu'on s'estonnoit fort de luy puis qu'il estoit tel, comment il s'estoit mis hors de soy-mesme, ayans esté deceus à sa barbe, & à l'austerité de sa face ? si est-ce pourtant qu'il ne me sembloit pas, qu'Aristenes l'eust oublié par mespris, ains plustost, parce qu'il n'esperoit point, s'il eust esté inuité, qu'il eut promis de venir; à cause dequoy il n'auoit daigné l'en prier. Après que le valet eut cessé de lire; tous les conuiez tournerent les yeux sur Diphile, & sur Zenon, qui estoient tous estonnez, & monstroient assez par le chagrin de leur visage tout passe, que les accusateurs d'Etimocles estoient veritables. Or bien qu'Aristenes fut grandement fasché en son esprit, il nous inuitoit neantmoins à tout coup, taschant de couvrir d'vne bonne mine l'accident qui luy estoit suruenu. Là dessus il renuoya le garçon, & luy dit qu'il aduiseroit à ce que son Maistre luy enuoyoit. Peu apres Zenon se leuant, sortit de là secrettement au signe que luy fit son Precepteur, comme par le commandement de son pere. Cependant Cleodeme, qui jà dés long temps cherchoit l'occasion de disputer avec les Stoïques, & mesme se depitoit de ce qu'il ne treuuoit par où commodément commencer, voyant que ceste lettre le prouuoit au combat: Ce braue Chryssippe, dit-il, fait telles choses, & l'admirable Zenon, & Cleanthe aussi. Ce ne sont que de petits mots friuoles, de legeres demandes, & des ombres de Philosophes: & pour dire le tout en vn mot, il y a plusieurs Ethimocles: Voyez vn peu que ses lettres sont graues ? L'on peut dire au vray qu'Aristene est Oence, & Etimocles Diane. O que tout succede heureusement au banquet, & que de bien seance il s'y treuue! Par le Dieu Iupiter, dit Hermon assis au dessus de luy, (car ie pense qu'Etimocles auoit ouy, que l'on apprestoit chez Aristene vn sanglier pour seruir au soupper, & pourtant il pensoit que ce ne seroit mal

A la cōpagnie  
des moufches  
il s'y treuue  
toufours quel-  
que freslon,  
qu'il ne faut  
pas irriter  
(comme dit le  
prouerbe.)

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

à propos de faire mention du sanglier Calidonien.) Il faut ô Aristenes, que tu luy enuoyes tout maintenant de ce sacrifice; de peur que le pauvre vieillard ne meure de faim, aussi desseiché qu'un second Meleager; bien qu'il ne luy puisse aduenir rien de mauuais; parce que Chryssippe dit, que ces choses sont indifferentes. Est-ce ainsi que vous parlez de Chryssippe? (adjousta Zenotemis se leuant debout, & criant à haute voix) Faictes-vous vne comparaison de Cleanthe, & de Zenon, hommes sages, à vne personne, qui ne sçait point la vraye Philosophie, sçauoir à cet abuseur Ethimocles? Vous estes tels vous mesmes qui dictes celà: N'est-ce pas toy, Hermon, qui as coupé les cheueux d'or de Castor & de Pollux, & qui en seras puny au premier iour, & liuré entre les mains du bourreau? Et toy, Cleodeme, tu as paillardé avec la femme de ton disciple Sostrate, & as souffert vne grande honte pour auoir esté surpris en cet adultere? Vous tairiez-vous donc maintenant, puis que vous estes coupables de si grandes lasciuetez? Quant à moy, repliqua Cleodeme, l'on ne me sçauroit reprocher, cōme à toy d'estre macquereau de ma propre femme, ny d'auoir retenu le paquet d'un escolier passant son chemin, pour en faire mon propre: & si ne me suis point parjuré, par la Deesse Pallas. Bref ie ne preste point à l'interest de quatre dragmes, & n'esträge pas mes disciples, s'ils ne me payent assez à temps mon salaire? Voilà qui est bon, repartit Zenotemis, mais tu ne sçauois nier, que tu n'ayes donné du poison à Criton pour faire mourir son pere? Ce disant il se mit à boire à moitié, & ietta contre ceux-cy le reste du vin qui estoit dans sa coupe. Ion, qui estoit leur voisin, en eut sa bonne part, & ne s'offensa point autrement. Hermon baissant le col, essuyoit le vin de sa teste, & p̄enoit à tesmoins, de l'outrage qu'on luy faisoit, tous ceux qui estoient là presens: Mais Cleodeme, qui n'auoit point de coupe, s'estant retourné, cracha contre Zenothemis, & si l'empoigna par la barbe de la main gauche, avec intention de le frapper au visage. Et de faict il n'y a point de doute qu'il eust tué ce pauvre vieillard, si Aristhenes ne luy eust retenu la main, car il luy fut force de passer outre Zenotemis, & s'asseoir au milieu des deux, afin qu'ils fissent la paix estans separez par ceste muraille.

Pendant que cecy se passoit, Philon, ie discourois de diuerses choses en mon esprit, & me representois premierement, qu'il n'estoit pas besoin qu'aucun apprit les sciences, s'il n'adaptoit en mesme temps la maniere de viure à ce qui est de meilleurs

Pour apprēdre  
la vie de deux  
ennemis, il les  
faut mettre en  
colere.

*Hic thalamum  
inuasit nata, ve-  
stroque Hyme-  
næus;*

*Ausi omnes im-  
mane nefas, au-  
soque potiss.*

*Virg. 6. Eneid.*

La science est  
vne dangereu-  
se espee a l'hô-  
me qui en vse  
mal.

parce que ie voyois que ceux qui surpassoient les autres en paroles se faisoient mocquer d'eux, quand il falloit venir à l'effect. Je me figurois d'un autre costé, si ce dire de plusieurs n'estoit pas veritable, que la discipline destournoit du vray chemin ceux qui ne voyoient seulement que les liures & les continels chagrins qui s'y treuvent. Car parmy tant de Philosophes qui estoient là presens, il n'y en auoit pas vn seul, qui ne fut digne d'estre repris; veu que si les vns commettoient des actions deshonestes, les autres en disoient encore de plus vilaines. D'ailleurs, ie ne pouuois rapporter au vin la cause de tout cecy, quand ie considerois quelles choses Etimocles auoit escrites, quoy qu'il n'eust encore ny beu ny mangé. Tout alloit donc à rebours en ce festin; & tu eusses veu les plus ignorans banqueter avec assez de modestie, ny sans faire les yurongnes, ny mesme sans montrer aucun geste des-honnestes. Ils se rioient seulement de ceux-là, lesquels ils cognoissoient à mon aduis, & les auoient admirez parauant, iugeans à leurs habits, qu'ils meritoient d'estre tenus en grande reputation. Ces sages tout au contraire, commettoient des effects de lubricité, se deschiroient belles injures, & se creuoient à force de manger & de boire, puis crioient à gueule ouuerte, & venoient iusques aux mains. Alcidas, cet admirable homme, pissait mesme à la veüe d'un chacun, sans auoir aucune honte des femmes. Et il me semble de verité, que quelqu'un eust bien peu comparer ses actions à ce que les Poëtes racontent de la Deesse Eris, laquelle pour n'auoir point esté appelée aux nopces de Pelec, ietta au milieu du bāquet la pomme, qui seruit d'amorce à la guerre de Troye. Je me propoisois pour lors qu'Etimocles ayant ietté sa lettre en ceste compagnie, comme quelque pomme, n'auoit moins causé de maux qu'en contenoit l'Iliade. Car on ne pouuoit appaiser Zenotemis ny Cleodeme se debattans, bien qu'Aristhenes se fust mis entre-deux. C'est assez pour maintenant, dit Cleodeme, puis que vous estes conuaincus de ne sçauoir les bonnes lettres: Demain ie vous puniray, comme il faudra. Responds moy, Zenotemis, ou toy Diphile qui es si honnestes homme, pour quelle cause dictes-vous, que la possession de l'argent est indifferente, veu que tous vos desseins n'aspirent qu'à posséder beaucoup? N'est-ce pas pour ceste seule esperance que vous accostez les riches, vous prestez à vsure, donnez à l'interest, & enseignez à gaiges? Et derechef, quand vous detestez la volupté, & tirez en

L'ignorant demeure tout cōfus quand il void faire au docte vn acte que le sçauoir luy descend.

L'on ne peut croire auourd'huy qu'un homme aime la pauerté s'il ne le monstre par effect.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

iugement les Epicuriens, vous faictes, & endurez vous mesmes plusieurs choses qui sont deshonestes, & le tout pour l'amour des voluptez, vous fâchant si quelqu'un ne vous inuite à soupper? Que si vous y estes appelez, vous creuez à force de trop manger, & si chargez vos valets de viandes. Ce disant il taschoit d'arracher le linge que le garçon de Zenotemis tenoit en main, & qui estoit plein de toutes sortes de chairs. Il auoit resolu de vuidier toute ceste viande par terre; mais le garçon ne lascha iamais le linge, & tint tousiours bon contre celuy qui tiroit. Or çà, Cleodeme, dit Hermon, qu'ils respondent, pourquoy ils accusent les voluptez, puis qu'ils se plaisent d'en inuenter de nouvelles? Responds-moy plustost, Cleodeme, dit Zenotemis, pourquoy pense-tu que les richesses ne soient point des choses indifferentes? Rien moins, c'est toy-mesme: Ce different dura fort long temps, iusqu'à ce qu'on aduançant la teste; Cessez, dit-il, c'est assez disputé? Je proposeray icy, si vous voulez, des propos qui sont fort conuenables aux nopces: Quant à vous, ne faictes qu'escouter, & vous apprestez à respondre à vostre tour, à la maniere de nos Platoniciens. Cet aduis fut treuué fort bon par toute la compagnie, principalement par Aristenes, & par Eucrite, qui esperoient que par ce moyen l'on pourroit mettre fin à ces ennuyeuses disputes. Aristenes se remit en sa place, estimant que la paix fust desjà faicte.

Nous estions au dernier seruire, & l'on nous donnoit à chacun vn oyseau, de la venaison de sanglier, du ciuet de lievre, vn poisson frit, de la tarte; & bref telles autres viandes, qu'il est permis ou de manger sur le lieu, ou de les emporter à la maison. Et parce qu'on ne bailloit pas à chacun son tranchoir, il y en auoit vn pour Aristenes, & pour Eucrite au bout de la table, & chascun deuoit prendre ce qui estoit de son costé, puis vn autre qui seruoit à Zenotemis Stoïcien, & à l'Epicurien Hermon; ensemble, vn à l'usage de Cleodeme & d'Ion, & vn pour l'Espouse, & pour moy. Or on donna la part de deux à Diphile, à cause que Zenon s'en estoit allé. Je ne te dis pas ces choses sans subject, Philon, & ie te prie d'en auoir memoire; car elles te seruiront pour l'intelligence du conte. PHIL. Je m'en souuiendray fort bien. Lvc. Je commenteray donc le premier s'il vous plaist, dit Ion; Puis, ayant esté quelque temps sans dire mot, Il estoit bien necessaire, continua-t'il, que parmy de si grands hommes que voicy l'on parlast des idees, & des substâces incorporees, ensemble de l'Immortalité de l'ame. Mais afin que tous ceux qui suiuent vne autre secte de Philoso-

phie ne me contredisent point, ie ne discourray d'autre chose, que de ce qui appartient au mariage, & aux nopces. Pour moy ie ne treuve rien meilleur que de ne se point marier, & de nous abstenir des femmes, selon les enseignements de Platon, & de Socrates. Ceux qui obserueroient ces preceptes, treueroient vn chemin bien facile pour atteindre au sommet de vertu: ou bien s'il faut que les hommes soient mariez, il seroit bon que leurs femmes fussent communes: Cartelle est l'opinion de Platon, afin de chasser bien loing toute jalousie. Ces discours, comme proferez hors du subject, esmeurent à rire toute la compagnie, & entr'autres Dionisodor, qui luy respondit; Ne veux-tu pas cesser de nous chanter vn langage si barbare? Où treuueras-tu ceste jalousie, & chez qui? Tu parles encore, repartit Ion, püantise que tu es? A quoy Dionisodor s'en alloit luy respondre, & l'injurier à bon escient: Mais ce bon Grammerien Isthee prenant la parole: Taisez-vous, dit-il, ie vous veux reciter vn Epitalame, & ce disant il se mit à dire ces vers Elegiaques, si ie m'en fouuiens bien.

Comme à la table il y a diuersité de gousts, de mesme en est-il des discours,

L'homme docte peruertit les plus belles maximes quand il veut estre meschant.

*Cleantis qui n'a point d'esgale  
Nourrie en la maison Royale  
D'Aristhene, va surpassant  
Les mignards attraits de Cyprine,  
Des Graces la beauté diuine,  
Et le clair lustre du Croissant.  
Et toy mignon de Cytheree,  
Plus adroit qu'Achille ou Neree,  
Fay que ie chante deormais,  
En faueur de ceste iournee  
Vn Hymne sur ton Hymenee  
Qui puisse durer à iamais.*

Toute la compagnie s'estant prise à rire plus fort que iamais, il ne restoit qu'à desferuir les viandes, & Aristenes, & Eugrite prenoiet desjà ce qu'on leur auoit mis deuant; moy, ma part, Cheree la sienne; ensemble, Ion & Cleodeme la leur. Or Diphile vouloit par raillement emporter ce qu'on auoit là mis pour Zenon qui s'en estoit allé, & disoit s'entrebattant avec les valets, que l'on auoit seruy tout cela deuant luy. Tellement qu'ils s'arrachioient les oyseaux, ny plus ny moins que ceux qui tirassoient de part & d'autre la charongne de \* Patrocle. Diphile demeura vainqueur à la parfin, & emporta tout, non sans apprestre à rire aux conuiez, qui s'estoient fort de ce qu'il entroit en colere pour si peu de chose:

\* qui combattoit avec Hector, fut par luy occis, & son cadauer traîné par le camp.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

de mesme que si on luy eust fait quelque grande injure. Nous auons desjà dit, qu'Hermon & Zenotemis s'estoient assis ensemble, l'un plus haut, sçauoir Zenotemis, & l'autre au dessous de luy, & leur auoit-on seruy toutes autres viandes esgales qu'ils auoient ferrees paisiblement. Mais il aduint fortuitemēt que l'oyseau qui estoit du costé d'Hermon se treuua plus gras que l'autre: tellemēt qu'un chacun d'eux vouloit prendre le sien. Quoy voyant Zenotemis (comprends bien ce que ie veux dire Philon, car nous sōmes maintenant au nœud de l'affaire) il laissa celuy qu'on luy auoit seruy, & prit l'autre vn peu plus grasset, qui estoit deuant Hermon, lequel le retiroit petit à petit, ne voulant que Zenotemis eut la meilleure part. Là dessus ils commencerent de se quereller; & se ietter les oyseaux par la face; outre que s'empoignans par la barbe, tous deux appelloient à secours; cestuy-cy, sçauoir Cleodeme, Hermon, & cestuy-là, sçauoir Zenotemis, Alcidamas, & Diphile. Vn chacun s'y mit pour les empescher de se battre: ceux-cy pour le party de l'un, & ceux-là pour celuy de l'autre. Il n'y eut qu'un seul Ion, qui ne s'en mesla point, & qui voulut estre neutre. Tandis qu'ils se combattoient pesse-messe, Zenotemis leuant la coupe, qui estoit deuant Aristenes, la ietta contre Hermon.

*Et ne le toucha point, ains en passant plus outre,*

*Le coup alla bien loing.*

Et de fait, il fit vne grāde & profonde playe à la teste de l'Espoux, d'où s'ensuiuit vn bruiēt confus des femmes, plusieurs desquelles accouroient à ce combat, & notamment la mere de l'adoleſcent, apres qu'elle eut veu rejaillir le sang. L'Espousee y courut aussi toute pasnee de crainte, pour l'amour qu'elle portoit à son Espoux. D'ailleurs Alcidamas monstra qu'il auoit du courage, quād il fut question de secourir Zenotemis; car il froissa la teste à Cleodeme d'un coup de baston, & à Hermon la machoire. Dauantage il blessa quelques domestiques, qui se mettoient en deuoir de les reuancher. Cē nonobstant, Cleodeme dressant le poulſe, creua l'œil à Zenotemis, & s'approchant luy arracha le nez à belles dents. Au mesme temps Hermon poussa Diphile du banc en bas la teste premiere, comme il veid qu'il venoit pour ayder à Zenotemis. Le Grammerien Isthee, qui taschoit de les separer, fut aussi blessé d'un coup de pied, que Cleodeme luy porta cōtre les dents, pensant que ce fut Diphile. C'estoit pitie de voir ce miserable couché pres de son Homere mesme; & vomissant le sang par la bouche. Toute la chambre estoit pleine du tumulte, & du bruiēt

que

Le ducil s'attache à l'extrémité de la ioye.

C'est vne chose infallible que parmy les desbauches & excez d'une compagnie le vinté mesle tousiours avec le sang.

que faisoient les femmes qui pleuroiēt à l'entour de Cheree, pendant qu'il y en auoit tousiours quelques-vnes qui le consoloient. Apres qu'Alcidas fut vne fois reuenu à soy, il mōstra bien qu'il estoit plus à craindre qu'aucun; Car il fraploit contre tous ceux qui luy venoient à rencontre; & ie suis bien asseuré, que s'il n'eust rompu son baston, plusieurs fussent demeurez sur la place. Pour moy, ie me tenois tout debout contre le mur, & me contentois de regarder ce combat, sans m'en vouloir meller iamais, ayant appris à l'exemple d'Isthee, qu'il estoit dangereux de vouloir separer telles meslees. De ceste façon, tu eusses veu de vrays Lapites & Centaures; les tables renuersees, le sang respandu, & les coupes iettees par terre. Ce qui fut encore le plus fascheux, c'est qu'Alcidas respandit la lampe; tellement qu'on ne voyoit rien dans la chambre. Ie vous laisse à penser si l'affaire ne fut pas pour lors plus dangereuse que parauant; outre qu'il n'estoit pas facile de recouurer en quelque lieu de la lumiere. Il est croyable que plusieurs cruautez furent commises en ceste obscurité, iusques à ce qu'un certain ayant finalement apporté de la chandelle, l'on treuua Alcidas, qui leuoit la cotte de la menestriere, & s'esforçoit d'auoir affaire à elle. Dionisodor fut semblablement surpris en vn autre acte fort ridicule; car cōme il se leuoit, vne coupe luy tumba du sein en terre. Il alleguoit pour excuse, que pendant le tumulte, Ion la retenant la luy auoit donnee, afin qu'elle ne se perdist. Puis Ion, comme s'il eust esté son Aduocat affirmoit que celà estoit ainsi. Cepēdant tout le banquet se rompit, & les pleurs furent changez en risce à cause d'Alcidas, de Dionysodor, & d'Ion. C'estoit vn piteux spectacle, de voir emporter les blessez, & entr'autres ce vicil Zenotemis, tout mutilé de l'œil, & du nez, & criant qu'il mouroit de douleur. Hermon, bien qu'il ne fut exempt de mal, car on luy auoit fait tomber deux dents; Tu te fouuiendras, dit-il, Zenotemis, de ne mettre plus la douleur au rang des choses indifferentes.

Dionic ayant mis des bandages aux blessures que l'Espoux auoit receuës à la teste, il le fit emporter en sa maison en ce chariot, dās lequel il deuoit emmener son Espousee; de maniere que ce miserable celebra des nopces bien tristes. Le mesme Dionic pensa les autres le mieux qu'il peūt, & apres qu'ils eurent dormy tout leur saoul, on les emporta, la plus-part vomissans par le chemin. Au demeurant Alcidas tint tousiours ferme, & l'on ne peūt iamais chasser dehors ce galand, depuis qu'il se fut vne fois

En vne quelle les plus sages ce iout ceux qui ne disent mot.

La lumiere est plus forte contre le vice que l'obscurité.

Les fols seruēt de boufons aux sages.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

couché de trauers. Voilà, cher Philon toute l'issuë de ce beau banquet, duquel on peut bien dire ces vers qui se chantent aux Tragedies.

*N'est-ce pas vne estrange chose;  
De tout ce que l'homme propose,  
L'effect n'arriue nullement:  
Car ce qu'on pense estre à la veüe,  
Et dont l'esperance est conçue  
Se met à fin bien rarement.*

Car de vray ces choses aduindrent inopinément. J'ay appris depuis, qu'il n'y a point trop d'assurance à banqueter avec de tels Philolophes, quant on n'a que faire avec eux.

### ANNOTATIONS.

<sup>a</sup> *Qui estes couchez sous du long.* ] C'est vne allusion à la coustume qu'auoient les anciens de prendre leur repas couchez sur certaines tables frictes en forme de lits, qu'ils nommoient *Triclinia*. Alexandre d'Alex. rapporte que Iules Cesar en son triomphe d'Afrique fit dresser vingt deux mille de ces lits ou tables pour faire vn festin solemnel au peuple Romain.

<sup>a</sup> *Gen. lier. lib. 6. cap. 6.*

<sup>b</sup> *Oenee.* ] Roy de Calidoine, & fils de Pathon, lequel pour auoir mesprisé les sacrifices de Diane, la Deesse offencee de cecy luy enuoya vn furieux sanglier pour rauager tout son pais. Ouide rapporte que Meleager le mit à mort, ayant fait amas de la plus gaillarde ieunesse de son temps.

<sup>c</sup> *Meleager.* ] Fils d'Oenee Roy de Calidoine. Vn peu apres sa naissance Althee sa mere songea qu'elle voyoit les trois Parques auptes du feu, tenans vn tison en main, & que la vie de Meleager se consumoit à l'egal de ce tizon. Tellement que les Parques estans disparuës elle le prit tout esteint qu'il estoit, & le conserva fort soigneusement. Depuis, Althee estant aduertie que Meleager auoit mis à mort ses deux freres, son impatience se tournant en fureur, elle ietta dans le feu ce tison fatal, lequel venant à brusler tout le corps de Meleager fut pareillement consummé des flammes.

<sup>d</sup> *Pelee.* ] Fils d'Eacus & d'Egine, duquel & de la Deesse Thetis nasquit Achille qui fut surnommé Pelides.

---

## DE LA DEESSE SYRIE.

*Il describe le Temple, les Sacrifices, & l'effigie de la Deesse Syrie.*

**N**ON loing du fleue Eufrate, au pays de Syrie se void vne cité qu'on nomme Sacree, parce qu'elle est voüee à Iunon l'Assyrienne. Au demeurât il me semble que ce nom ne fut point donné à ceste ville, lors de ses premiers fondemens; ains qu'elle en auoit iadis vn autre. Il est bien vray que depuis elle fut ainsi surnommee pour les grâds Sacrifices qui s'y faisoient d'ordinaire. Je viens donc icy pour parler de ceste cité, & de toutes les merueilles qui s'y treuent. Car mon intention n'est autre que de rapporter les loix dont ils vsent en leurs Sacrifices, & quels ils sont, ensemble leurs solempnelles assemblees. A quoy j'adjoüsteray tous

les contes que l'on en fait; & comment ce Temple a esté basti. J'écris cecy comme estant Assyrien; & des choses que ie raconte i'en ay veu quelques-vnes moy-mesme, & les autres ie les tiens des Prestres du Temple; tellement que ie m'en vay commencer ma narration par celles qui sont plus anciennes que moy.

Tous sont d'accord, & nous le sçavons assez, que les Egyptiens ont les premiers de tous conçu la cognoissance des Dieux, institué des Temples, cōsacré des bois & des forests, & fait des assemblees solempnelles. Ils ont aussi les premiers entendu les noms sacrez, & enseigné les diuins mysteres. Les Assyriens apprirent d'eux la doctrine des Dieux, & bastirent des Temples, où ils dresserent des simulachres, & dedierent des statuës. D'où vient que jadis dans les Temples des Egyptiens l'on n'y voyoit aucunes figures. Aujourd'uy mesme il y a des Temples en Syrie, qui ne sont pas beaucoup plus recents que l'aage des Egyptiens, plusieurs desquels il me souuient d'auoir veus.

*De la Religion  
des Egyptiens.*

Le Temple d'Hercule y est premierement, sçauoir celuy qui est à Tyr; Non de cet Hercule, à qui les Grecs deferent tant d'honneurs par leurs vers, mais bien de cet Heros de Tyr, dont i'entends parler, lequel est beaucoup plus ancien que l'autre. En Phenicie se voit encore vn autre Temple fort grand, où les Sidoniens celebrent des sacrifices au nom d'Astarte (ainsi nomment-ils leur Diuinité) & pour moy ie pense que c'est la Lune. Au reste l'vn des Prestres m'a raconté que c'est celuy d'Europe sœur de Cadmus. L'on tient que ceste-cy fut fille du Roy Agenor, & qu'apres qu'elle fut disparuë, les Pheniciens l'honorarent d'vn Temple, & en firent publiquement vn Panegyre sacré. La teneur de ceste harangue estoit telle; Que l'excez de sa beauté força Iupiter à l'aimer, & qu'à cet effect s'estant transmué en Taureau, il la raut, & la transporta en l'Isle de Crete. J'ay ouy faire vn pareil recit à tous les autres Pheniciens; & pour plus grande preuue de cecy, au reuers de la monnoye des Sydoniens est marquee ceste Europe assise sur le Taureau, qui est Iupiter. Il est bien vray pourtant que ce Temple ne semble pas à tous estre celuy d'Europe. Les Pheniciens ont pareillement vn autre Temple, non Assyrien, mais Egyptien, les dependances duquel s'estendent depuis Eliopolis iusques en Phenicie. Il est grand & fort ancien, à ce que i'en ay ouy dire, car ie ne pense pas l'auoir iamais veu. Dauantage, l'on peut voir dans Biblis le grand Temple de Venus Biblienne, où l'on represente la mort d'Adonis, ce qui leur est vne coustume or-

*Du Temple  
d'Hercule,*

*d'Europe,*

*Est de Venus  
Biblienne.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

dinaire. Adonis, disent ils, fut blessé par le sanglier en leurs terres; & voilà pourquoy pour eternelle memoire de ce deplorable accident, ils se battent chascque annee en se lamentant, font de sollemnels sacrifices, & vn commandement general leur est fait de mener vn grand dueil par tout leur pays. Apres auoir finy leurs pleurs & leurs batteries, ils celebrent les funerailles d'Adonis, comme s'il venoit de mourir. Le lendemain ils publient par tout qu'il est encore viuant, l'esleuent en l'air, & tondent leurs cheueux, comme font les Egyptiens quand <sup>c</sup> Apis est mort. Que si de fortune il se treuue quelque femme qui ne se vueille couper le poil, elle est condamnee à se prostituer vn iour entier en la place publique, pour faire gain de son corps; Ce qui ne s'obserue qu'enuers les estrangers, & le salaire qui en prouient l'on le donne en sacrifice à Venus. Or entre les Bibliens il y en a quelques-vns qui disent qu'ils ont le corps de l'Egyptien <sup>d</sup> Osiris, & que ces dueils & ceremonies ne se font point à l'honneur d'Adonis, mais d'Osiris. Je m'en vay vous dire d'où ils tirent ceste conjecture. C'est que chascque annee l'on voit nager vne teste, d'Egypte à Biblis, avec autant de distance qu'il y en a de là iusques icy. C'est merueille que ce chef n'aborde iamais à vne autre riue qu'à celle de Biblis, & que le vent le porte tousiours en ce pays par vne diuine navigation. Cela se passe ainsi tous les ans, & il me souuiét que ie le vois dans Biblis, où ie regarday ceste teste peinte sur du papier. Mais icy bien encore vne plus estrange merueille en la terre des Bibliens. Vn certain fleuue, nommé Adomile (qui prend sa source au mont Liban, & se va rendre dans la mer) se teint tous les ans en pur sang, & perd sa couleur naturelle. Puis, comme il se rend dans la mer, il fait rougir vne partie des Bibliens, & leur monstre le temps le plus propre à mener dueil. Ceux cy font le plus plaissant conte du monde, sçauoir qu'en ces iours là Adonis est blessé par le Liban, & que son sang qui nage sur l'eau, change la couleur du fleuue, & si luy en donne le nom. Voilà ce qu'on dit d'ordinaire touchant ceste matiere; Mais il y eut n'agueres vn Biblien, hōme qui me sembloit digne de foy, lequel me voulant rapporter quelqu'autre cause de cecy: Sçachez (me dist il mon hoste) que ce fleuue est porté à trauers le Lyban: or est il que le terroir de ce mont est fort rouge; Les vents doncques s'esleuans plus fort en ces iours là qu'aux autres, emportent de la terre dans le fleuue, laquelle ressemble entierement à la mine, d'où s'ensuit qu'il paroist tout sanglant, bien que la cause principale procede, non d'un sang.

*Estrange super-  
fluous.*

*Merueille du  
fleuue Adomile.*

*Et la raison  
pourquoy il pa-  
roist tout san-  
glant.*

respandu, comme ils disent, mais de la terre. Ce Biblien m'assura cecy, & il y a quelque apparence de verité en son dire; car il courut pour lors vn grand vent. Je m'en allay depuis de Biblis au môc Liban, où il n'y a qu'une iournee de chemin, au recit que l'on me fit d'un certain Temple que Cyniras auoit dedié à Venus; & de verité i'en veis tout le bastiment, qui est fort antique. Voilà les Temples principaux, & les plus anciens qui sont en Syrie. De tous ces Temples, dont le nombre n'est pas petit, il n'y en a point à mon aduis de plus grand ny de plus saint que celuy qui est en la Cité Sacree. Là se voyent plusieurs beaux ourages & dons antiques, ensemble diuerses merueilles, & saintes statuës, mesme des Dieux; ce qui est assez manifeste par les admirables effects qu'ils produisent. Car elles suent vrayement, se remuent, & rendent des oracles. A quoy i'adjouste que plusieurs ont souuent ouy vn grand tintamarre, & vn cry qui s'esleuoit dans le Temple, apres qu'il estoit fermé. Mais ie n'y ay rien remarqué de si rare que les thresors. Aussi est-ce la verité que plusieurs richesses s'apportent là dedans d'Arabie, de Phenicie, de Babylone, de Cappadoce, de Cilicie, & d'Assyrie. Fay encore veu les reliques qui sont cachees au Temple, sçauoir plusieurs ornements, & autres ourages d'or & d'argent particulierement dediez. Quant aux festes, & solemnelles assemblees, il n'y a point d'autre nation qui en celebre davantage. Comme ie m'enquestois combien d'annees auoit duré ce Temple, & quelle Deesse y presidoit; lon m'en fit diuers discours, dont les vns estoient sacrez, les autres clairs & manifestes; ceux cy tout au contraire fabuleux & barbares: ceux-là conformes aux Grecs. Je les raconteray tous d'vne suite, bien que ie ne les appreuue aucunement.

*Statuës de Dieux esmerueillables.*

Il y en a plusieurs qui attribuent à Deucalion le Scythe ( du temps duquel aduint le Deluge ) la consecration de ce Temple. En voicy l'histoire que j'ay apprise des Grecs. Ce mesme genre d'hommes qui sont maintenant ( disent-ils ) n'estoit pas du commencement. Tous ceux qui viuoient pour lors moururent, tellement que ceux de nostre temps sont d'une seconde race, sçauoir de celle de Deucalion, d'où sont sortis les mortels en si grand nombre. L'on dit, que ces premiers hommes, comme peruers, commettoient de grandes meschancetez. Car ils faussoient leur serment, ne vouloient point d'hostes ny d'estrangers, & si n'auoient aucune pitié des pauvres. Pour punition de si grands forfaites les Dieux leur enuoyerent vn Deluge vniuersel; la terre meit hors

*Du Deluge de Deucalion, qui est vne figure de celuy qui aduint du tēps de Noë.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

vne estrange abondance d'eaux : de grandes ruines se firent ; les fleuves commencerent à se desborder plus que de coustume, & la mer souleua ses vagues si haut, que toutes choses furent submergees dans le goufre des eaux, & ce naufrage fut general pour tout le monde.

Il n'y eust qu'un seul Deucalion, lequel pour sa grande prudence & pieté fut reserué franc de ce danger, afin que sa vie causast vne seconde generation à la race des hommes. Il se mit dans vne grande Arche qu'il auoit faicte expres pour se sauuer avec ses enfans, & sa femme.

Comme il eut mis le pied dans ceste arche, les cheuaux, lions, serpens, & tous autres animaux qui se nourrirent sur terre se presenterent pour y entrer avec luy, & tousiours deux de chascque espece. Il les receut doncques tous sans qu'ils luy fissent le moindre outrage: Car entre ces brutes, il s'y treuuoit vne admirable vniō, par la permission de Iupiter qui l'ordonnoit ainsi : & au plus grand desbord de l'eau, ils nauigeoient tous ensemble dans l'arche. Les Grecs racontent cecy de Deucalion; mais on dit bien d'autres choses qui s'ensuiuent depuis, lesquelles sont vrayement dignes de grande admiration: C'est qu'au pays de ceux qui habitent la Cité Sacree, il s'y fit vne grande ouuerture de terre qui engloutit toute l'eau du deluge: Quoy voyant Deucalion, il dressa des autels, & bastit vn Temple à l'honneur de Iunon au mesme endroit de ceste ouuerture. Je me puis vanter de l'auoir veüe moy-mesme sous ce Temple, & elle me semble si petite, que ie ne scay si elle n'auroit point esté plus grande par le passé, & que maintenant elle fut ainsi amoindrie. Pour eternelle marque de ceste Histoire, ils accomplissent ceste cerimonie. Deux fois l'annee, non seulement les Prestres, ains encore tous les Syriens, & Arabes, ensemble ceux qui habitent par delà l'Euftrate portent de l'eau en ce Temple, qu'ils vont eux-mesmes puiser dans la mer, & soudain qu'ils la respandent au Temple, elle s'escoule dans l'ouuerture: ce qui est vne grande merueille de voir qu'un si petit gouffre reçoie tant d'eau. Ils disent que Deucalion institua ceste maniere de faire, & le decret de ce Temple, afin que ce fust vn tesmoignage à la posterité, & de la perte, & de la grace que les humains auoient eüe en vn mesme temps. Voicy le plus vieil conte de l'origine du Tēple. Quelques-vns estiment que c Semiramis Babylonienne, plusieurs ourages de laquelle se voyent encore aujourd'huy par l'Asie, consacra ce Temple, non à Iunon, ains à sa mere qu'on nommoit

*Il est fabuleux.*

Dercette. J'ay veu la statué de ceste-cy dans la Phenicie, qui est vn spectacle du tout estrange. Elle est femme d'une moitié de corps, & de l'autre, qui s'estend depuis les aines iusques aux pieds, elle va finissant en queue de poisson; non comme celle de la Cité Sacree, qui est femme par tout le corps. Les raisons qu'ils alleguēt pour authoriser ce conte, ne sont pas trop pertinentes. L'on ne leur scauroit faire accroire, que les poissons ne soient des animaux sacrez, d'où vient qu'ils n'y touchent iamais. Dauantage, ils mangent de tous oyseaux, la seule colombe exceptee: car ils la tiennent pour sacree, & obseruent ces ceremonies à l'honneur de Dercette, & de Semiramis: parce que Dercette a la forme d'un poisson, & Semiramis a esté changee en vne colombe. Pour moy, possible que j'accorderay bien que ce Temple fut de l'ouillage de Semiramis, mais ie ne croiray iamais qu'il soit consacré à Dercette, veu que parmy les Egyptiens il s'en treuve, qui ne mangent point de poisson; & toutesfois ils ne font pas toutes ces ceremonies à l'honneur de ceste Diuinité. J'ay ouy dire à vn homme, qui merite bien d'estre creu pour sa grande sagesse, que ceste Deesse-là n'est autre que Rhee, & que son Temple est de l'ouillage d'Atis, qui fut Lydien de nation, & establit le premier l'ordre des Cerimonies & Sacrifices, qu'on obseruoit au seruice de Rhee. Et de fait, les Phrygiens, Lydiens, & Samothraces ont emprunté de cet Atis, tout ce qu'ils font en leurs Sacrifices. Car apres que Rhee l'eut chastré, il ne vesquit plus en homme, ains s'accommoda à la maniere de viure des femmes, & à leur vestement. De ceste façon errant par le monde, il faisoit des sacrifices par tout, & racontoit ce qui luy estoit aduenu, ensemble les loüanges de Rhee. Arriué qu'il fut en Syrie, comme il veid que les gens qui habitent par delà l'Euftrate, ne le daignoient receuoir, ny luy, ny ses Sacrifices, il bastit vn Temple en ce lieu, où plusieurs enseignes de la Deesse font paroistre que ce n'est autre que Rhee: Car outre que les Lyons la portent, elle tient vn tambour en main, & vne couronne à petits ronds sur le chef, en la sorte que les Lydiens la representent aussi: Il en disoit tout autant des Coqs qui sont au Temple, parce que les Coqs n'ont pas accoustumé d'estre chastez à Iunon, mais à Rhee, & imitent Atys. Au reste il m'a donné aduis que ces choses icy sont plustost vray-semblables que veritables. J'ay appris vne autre cause de ce chastement, qui est beaucoup plus croyable que ceste-cy, & j'appreue fort l'opinion qu'ils

*Statue de Dercette en la Phenicie.*

*Abus des Pheniciens.*

*Figure de la Deesse Rhee.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ont du Temple conforme à celle des Grecs, estimans que ceste Deesse soit Iunon, & ce Tēple de l'inuention de Denys fils de Semele. Car il arriua en Syrie par le mesme chemin qu'il auoit tenu pour se rendre en l'Ethiopie, & il y a plusieurs marques en ce Tēple-là, qui le demonstrent assez, sçauoir des vestemens barbares, des pierreries Indiēnes, & des cornes d'Elephans qu'ils apportent d'Ethiopie. L'on y void mesme au dessus du portail deux Priapes fort grands avec vne semblable inscription,

*L'appends, mon .b. r. Bacchus, à Iunon ma marastre*

*Ces Priapes icy.*

*Superstitions des Grecs en leurs Bacchanales.*

Il me suffit d'auoir fait mention de cecy en peu de mots : maintenant il faut que ie monstre de quelle façon ils celebrent dans ce temple les Bacchanales. Les Grecs erigent à Bacchus des Priapes, qu'ils appellent des Falles, & portent certains petits hōmes faits de bois, lesquels ont de grands membres virils: Ce qu'ils appellent les Tyrenees, ou les Marmousets. A main droite du Temple est assis vn petit homme fait d'airain, ayant vn membre prodigieux, & c'est de luy, duquel ils racontent seulement tout ce qui appartient à la fondation du Temple. Je suis content d'en descrire la situation, l'inuenteur, & le bastiment. C'est vne chose que tous riennent pour assuree, que cet ancien Tēple qui estoit jadis, n'est pas celuy qu'on void à present, mais que par succession de temps ce vieil bastiment est allé en ruine, & que l'edifice qui paroist encore aujourd'huy est de l'ouurage de <sup>h</sup> Stratonice, femme du Roy des Assyriens. C'est à mon aduis este Stratonice, qui fut aymee par son filiastre, duquel elle reconeue la passion & l'amour par l'industrie d'vn Medecin. Car depuis que ce ieune homme, fut trauaillé de ceste maladie, il s'alla mettre dās le liēt sans estre tourmenté d'aucune certaine douleur, ains d'vne inquietude d'esprit, parce que ce mal luy sembloit des-honneste. Tellement que ceste passion qu'il fomentoit secrettement le rendoit tout passe & defaict, outre qu'il amaigrissoit de iour en iour. D'abord que le Medecin le veid sans qu'il demonstraist aucun signe de maladie, il iugea bien, que c'estoit vn mal d'amour. Or entre-autres indices qu'il y a d'vn amour secret, ceux-cy sont les plus apparens, sçauoir, les yeux, la voix, les traicts de la couleur languissans, & les larmes en abondance: toutes lesquelles choses estans par luy considerées, il mit sa main droite sur le cœur du ieune homme, & commença d'appeler tous les domestiques dedans la chambre. Le malade ne s'esmeut iamais d'en voir aucun, iusqu'à ce qu'à l'arriuee

*Indices d'amour.*

*Histoire d'un Medecin, qui cognoit l'amour secret du fils du Roy d'Assyrie.*

l'arriuee de sa marastre, il remarqua qu'il changeoit de couleur, fondoit tout en sueur, estoit surpris d'un soudain tremblement, & son cœur se desfreigloit en ses mouuements. Tous ces accidents donnoient au Medecin de manifestes indices de l'amour du patient : tellement que pour le remettre en santé, le Medecin vſa de ceste finesse. Ayant fait appeller le pere, auquel la maladie de ce sien fils, cauſoit vne extreme peine : Ce mal, luy dit-il, n'est pas vne maladie, ains pluſtoſt quelque paſſion. Car à dire le vray, ceſtuy-cy ne ſent aucune douleur; & pour moy ie crois que l'amour & la ſerardiſe le detiennent ainſi, veu qu'il deſire des choſes qui luy ſont impossibles, & auſquelles il ne peut paruenir. C'est qu'il ayne ma femme (il ne diſoit pas ce menſonge ſans vne bõne conſideration) mais ie me garderay tres-bien de la luy laſcher. Ie te prie donc, luy dit le pere, par ta grande prudence, & par ton art de Medecine, que tu ne vueilles laiffer mourir mon fils, lequel n'est point detenu de ce mal à ſon eſciant, ains la maladie luy eſt ſuruenuë, outre ſon gré. Il ſeroit dommage, que la ſeule jalouſie fut cauſe du dueil general de tout le Royaume; & la medecine coupable de cet homicide par ton moyen: Il luy faiſoit toutes ces prieres, bien qu'il ne ſe doutaſt point de l'affaire. A quoy le Medecin luy repliqua : Tu taſches de commettre vn meſchant acte voulant ſeparer mon eſpouſe d'auec moy, & forcer la volonte d'un Medecin tel que ie ſuis. Ie te demande à toy-meſme, ſi tu ne ſerois pas bien courroucé, ſi quelqu'un eſtoit eſpris de l'amour de ta femme, puis que tu me fais maintenant ces demandes ? Alors il luy reſpõdit que pour luy il n'eſpargneroit pas ſa propre femme, & ne ſeroit oncques jaloux de ſon fils, quoy qu'il fuſt amoureux de ſa marastre, adjouſtant, que la perte de ſa femme, & celle de ſon fils n'eſtoient pas des dommages eſgaux l'un à l'autre. Ce que le Medecin ayant entendu: Ne me prie donc plus, continua-t'il, & ſçache, que ie n'ay rien dit cy-deuât que par feinte; Car ce tien fils eſt vrayement amoureux de ta femme. Ces paroles eſmeurent tellement le pere, qu'il delaiſſa ſon Royaume & ſa femme à ſon fils, & s'exila luy meſme en vne contree de Babylone; où il baſtit vne ville pres de l'Eufrate, qui fut dicte de ſon nom, & y laiſſa la vie depuis. Voilà cõment le Medecin cognut & guerit cet amour. Quant à Stratonice, elle eſtoit encore en la compagnie de ſon premier mary, lors qu'il luy ſembla voir en ſonge la Deeſſe Iunon, qui luy commandoit de baſtir ce Temple en la Cité Sacree, ſous peine d'encourir pluſieurs maux, ſi elle ne luy obeyſſoit: Mais elle

L'oifueré  
donne naiſſance  
à l'amour.  
*Oria ſi ſollas pe-  
riere Cupidinis  
artes.*

Les maladies  
d'amour s'atta-  
chent à l'ima-  
gination cõme  
celles des Hip-  
pocõdres.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ne s'arresta point du commencement à ceste visio, iusques à ce qu'estant atteinte d'une grande maladie, elle en fit le recit à son mary, comença d'appaizer lunon, & luy promit de luy bastir ce Temple. Si tost qu'elle fut guerie, son mary l'enuoya en la Cité Sacree avec vne bonne somme d'argent, & vne grande armee à sa suite, tant pour la bien-sceance, que pour la deffence de sa personne: Celà fait, il appella vn fort beau ieune homme, de ses amys, lequel auoit nom Combabe, & luy dit: Tu es celuy de tous ceux qui me sont affidez, lequel ie chers le plus, parce que ie te cognois homme de bien; & ie suis encore incité dauantage à t'aymer tant pour ta grande prudence, que pour ta bonne affectio en mon endroit, laquelle tu m'as desjà tesmoignee par les effects. Sçache donc que c'est à ce coup que i'ay besoin de ta fidelité, & veux que t'en allant d'icy avec ma femme, tu me paracheues cet edifice, accomplisses les sacrifices, & sois General de mon armee. Au reste ie te promets de te faire de grands biens quand tu feras de retour. Combabe se mit alors à prier le Roy, & à le conjurer en plusieurs manieres, qu'il luy pleust ne le point enuoyer en ce lieu-là, & ne luy donner en garde ny sa finance (qui estoit plus grande que tous ses biens) ny sa femme, ny cet ouurage sacré. La crainte qu'il auoit que par succession de temps, il ne fut jaloux de Stratonice, comme de celle qu'il deuoit luy seul emmener par de là, l'obligeoit à faire ses excuses au Roy. Mais quand il veid qu'il ne le pouuoit aucunement esmouuoir, il le pria, que ce fust son bon plaisir à tout le moins de luy donner vn terme de huit iours, au bout desquels il se soubmettoit à s'en aller, où il en auroit plus d'affaire. Ceste demande luy estant facilement accordee, il tira droit en sa maison, & se prosternant à terre comença de faire de semblables complaints. Helas miserable que ie suis, où est-ce que la fidelité me force d'aller! Le chemin que ie m'en vay prendre, sera le dernier que ie verray iamais: Feray-je bien vn voyage avec vne si belle femme, moy qui suis en la fleur de mon aage? Sans doute ie seray en vne extreme peine, si ie ne chasse bien loing de moy toute cause de mal. Sus donc, ie suis d'aduis d'executer quelque action genereuse, qui me guarentisse de toute peur. Ce disant, il se rendit inhabile au jeu d'amour, & s'estant coupé les genitoires les enchassa dans vn petit vaisseau, où il mit de la myrrhe, du miel, & quelques autres drogues aromatiques: Puis ayant cacheté le tout avec l'anneau qu'il souloit porter, il se fit traicter de sa playe. Comme il veid que le temps de voyager s'approchoit, il s'en alla treuuer le Roy en la presence de plusieurs autres personnes, au-

*Histoire de Combabe qui se craint de peur d'estre eslué par le Roy.*

*La femme est plus difficile à garder que n'est l'or.*

quel il tint ces discours. Voicy vn vaisseau, Sire, que ie reseruois en ma maison parmy les choses qui me sont plus cheres & precieuses. Je vous veux prier de le garder, puis que ie m'en vay si loing, & de me le rendre en toute seurté: Car ie le cheris plus que l'or, & l'estime autant que ma propre vie. Le Roy l'accepta volontiers, & le cachetant d'un autre anneau, le donna à ses thresoriers pour le garder & resserver. De ceste maniere Combabe fit son voyage sans rien craindre; & arriué qu'il fut en la Cité Sacree, luy & tous ceux de sa suite, bastirent vn Temple, qu'ils rendirent acheué dans trois ans; Pendant lesquels il aduint, ce que Combabe auoit tousiours apprehendé. Car apres vne si longue conuersation qu'il eut avec Stratonice, elle commença de l'aymer, & deuint soudain comme transportee de son amour. Ceux qui habitent la Cité Sacree disent, que Iunon fut le seul motif de cecy, & qu'elle ne mettoit point en doute la bonne vie de Combabe; mais que ce fut vne maniere de vengeance enuers Stratonice, parce qu'elle ne luy auoit pas assez à temps ny libremét consacré ce Temple.

Du commencement Stratonice estoit modeste en son mal, & taschoit de le couvrir par ses deportemens moderez. Mais depuis, la maladie se rengregea si fort, qu'elle ne la sceut iamais taire. La peine que cet amour luy faisoit ressentir estoit apparente; car elle pleuroit à tous coups, appelloit Combabe, & ne respiroit que par ce seul nom. Comme elle veid qu'à faute de conseil il n'y auoit point de remede à son mal, elle cōmença de rechercher vn moyen propre à inciter le cœur trop retif de Combabe. Et parce qu'elle auoit horreur de descourir son amour à quelque autre, & que la honte la destournoit de se communiquer à luy deuant tous, elle se resolut de s'enyrer pour colorer sa hardiesse par le pretexte du vin. Et de vray il n'y a point de doute que le vin traine apres soy l'audace de paroles, & adoucit la honte qu'on peut auoir d'estre refusé en sa demande, veu que l'oubliance efface le souuenir de tout ce qu'on a fait. Quand il fut question de mettre en effect ce dessein, sur le point qu'ils se retiroient apres le souper, elle s'en alla droit au logis où se retiroit Combabe, & luy embrassant les genoux avec de grandes protestatiōs, elle luy declara son amour. Mais Combabe qui n'escoutoit ses parolles qu'à regret la reprenoit, & luy reprochoit son yrongnerie. Toutesfois voyāt qu'elle le menaçoit de faire vn acte de desespoir, la peur luy fit manifester toute l'affaire, & comment il se estoit chastré soy-mesme.

L'amour a la propriété du feu, il ne peut estre reserré long temps.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

Stratonice voyant par effect ce qu'elle n'eust iamais pensé deuoir aduenir, elle arreſta ceſte paſſion, & ne mit pas en oubly ſon amour, ains conuerſant preſque touſiours avec luy, elle le recherchoit à tout le moins, comme vne conſolation de l'amour dont elle n'auoit ſçeu obtenir l'effect. Cet amour eſt encore en regne en la Sacree Cité, où les femmes ayment les Gaulois, & les Gaulois au reciproque meurent d'amour pour les femmes; & neantmoins il n'y en a pas vn ſeul parmy eux, qui ſoit trauaillé de jalouſie, ou d'enuie: car ceſte action leur ſemble eſtre ſacree ſur toutes les autres.

*C'eſt vne belle vertu de ſouffrir qu'on ayme ſans en eſtre jaloux.*

Le Roy fut aduertý des choſes qui s'eſtoient paſſees à l'endroiçt de Stratonice en la Cité Sacree, & pluſieurs qui s'en alloient à luy les accuſoient, & ſi les treuuoient mauuailes. De maniere qu'eſtant enflammé de courroux, il rappella Combabe, qui s'en alla deuers luy, laiſſant tout cet ouurage imparfaict. Quelques-vns font vn recit de cecy, qui n'eſt aucunement vray-ſemblable: ſçauoir qu'apres que Stratonice ne ſçeut venir à bout de ce qu'elle deſiroit, elle eſcriuit à ſon mary, & accuſa Combabe à tort par ſa lettre, diſant qu'il l'auoit recherchée de ſon honneur. Les Aſſyriens confeſſent de Stratonice le meſme que les Grecs diſent de <sup>à</sup> Stenobee, & les Cretes de <sup>à</sup> Phedre. Mais pour moy ie ne puis croire, ny que Stenobee, ny Phedre ayent commis tels forfaits, ſ'il eſt ainſi que Phedre ayt aymé vrayement Hippolite. Suiuons le fil de noſtre hiſtoire, & laiſſons à part tout cecy.

Le meſſager eſtant arriué en la Cité Sacree, Combabe cognut la cauſe de ſon rappel, & s'en alla treuuer le Roy avec vne grande aſſurance, attendu que la deſſeñſe de ſa maiſon luy auoit eſté delaiſſee. Au meſme inſtant de ſon arriuee le Roy commanda qu'il fut pris, & mis en lieu ſeur; puis l'ayant faiçt venir en preſence de tous ſes amis, il commença de l'accuſer, & luy mit au deuañt ſon indiſcretion; ores l'excez de ſa colere luy faiſoit reſclamer la foy & l'amitié promiſe, & tantost il luy reprochoit qu'il l'auoit offencé en trois façons, comme ayant commis adultere, fauſſé ſa foy, & peché contre la Deeſſe, ſe ſouillant d'vne tache ſi enorme en ſa commiſſion. Pluſieurs de la compagnie le rançoient auſſi, parce qu'il les auoient veus conuerſer familiarement enſemble. Bref, il n'y auoit celuy, qui ne le iugeaſt à la mort, & qui ne diſt qu'en ſon crime il y alloit de la teſte. Luy qui s'eſtoit tenu debout iuſques alors ſans mot dire, voyant qu'on le vouloit mener au ſupplice, il ſe mit à parler, & demanda le vaiſeau qu'il auoit donné

*Les plus innocens: emblient coupables d'abord, ſi l'on ne reçoit leurs deſſeñſes.*

en garde, adjoustant que si le Roy le faisoit mourir, ce n'estoit pas pour luy auoir faict du tort, ou violé son mariage; ains parce qu'il desiroit de retenir à soy les choses qu'il luy auoit donnees sur son depart. A ces mots le Roy fit venir son Thresorier, & luy commanda d'apporter ce qu'il luy auoit donné en garde. Combabe ayant reçu le vaisseau, il rompit le cachet, monstra le contenu; & racontant ce qu'il auoit faict: Vrayement, dit-il, Sire, la premiere fois que vous me parlastes de faire ce voyage, ie veis bien que toutes ces choses aduiendroient: Mais ie n'y allay que contre mon gré; neantmoins quād ie consideray que vostre volonté m'y forçoit, ie fis ce que ie vous ay dit, plus pour vostre vtilité que pour mon propre bien: Maintenant ce qui me fasche le plus, c'est qu'estant si zelé à vostre seruice, l'on m'accuse d'auoir offensé & le mary, & la femme. Le Roy tout estonné de cet euenement, se tourna vers Combabe, & luy dit; O Combabe que veut dire que tu as cōmis vn si grand mal: Pourquoi par vn acte si indigne t'es-tu voulu rendre imparfaict & difforme? Certes ie n'appreuue gueres cecy, & tu es bien mal-heureux d'auoir enduré ce que ie voudrois de bon cœur n'estre iamais arriué, ny paruenü à ma' cognoissance: Car il n'estoit pas besoin de proceder de la sorte enuers moy. Toutesfois puis que c'est quelque Dieu qui l'a ainsi voulu, ie veux que tous ces flagorneurs, qui t'ont faulsemēt accusé, soient tout maintenant mis à mort, & toy comblé de dons d'or, & d'argent, ensemble de vestemēs d'Assyrie, & de cheuaux dignes d'un Roy. Ientends aussi que tu me visites quand tu voudras, sans y estre appellé, & qu'il n'y ayt personne qui t'empesche de me voir, non pas mesme quād ie serois couché avec ma propre femme. Ces choses qu'il dit de parole, furent effectuees soudain, & ses accusateurs menez au supplice. Combabe reçut les dons du Roy, lequel le cherit tousiours depuis. Tellement que cestuy-cy sembloit n'auoir point son pareil en toute l'Assyrie, ny en sagesse, ny en bonheur. Apres auoir demandé au Roy, qu'il luy fust permis de paracheuer le Temple, qu'il auoit laissé imparfaict, il fut delegué derechef en la Cité Sacree, où il parfit cet ouurage, & y finit le reste de sa vie. Le Roy pour memoire de sa vertu & de sa grande prudence luy fit dresser vne statuë d'airain au milieu du Temple, qui est de l'ouurage d'Hermocles Rhodien, semblable de forme à vne femme, mais ayant vn habit d'homme. L'on dit que ses plus grands amis pour consolation de ce qu'il auoit souffert, l'accompagnerēt en son desastre; se chastrent eux-mesmes, & menerent

*La libéralité est vne vertu que les Grands peuent seulement practiquer.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*L'imitation est fort d'agreuse en matiere des choses qui apportent du prejudice.*

vne vie semblable à la sienne. Il y en a d'autres, lesquels entre les sacrez propos racontent ce fait icy de la sorte. Lors que Iunon aymoît Combabe, disent-ils, elle inspira dans le cœur de plusieurs vn desir de se chastrer, de peur que luy seul ne pleurast pour auoir perdu ses deux pieces viriles. Depuis que ceste coustume eut vne fois pris pied, plusieurs voulurent l'imiter; de maniere qu'elle dure encore à present: Car il y en a beaucoup qui se chastrent de leur bon gré dans ce Temple, soit qu'ils consolent Combabe, ou qu'ils pensent d'agreer à Iunon. Apres qu'ils sont chastrez, ils n'v-sent plus de l'habillement d'homme, ains portent des vestemens feminins, & si fôt l'office des femmes. La cause de cecy est encore attribuee à Combabe, & ie l'ay ouy dire ainsi. Vne femme estrangere, estant venue à vne solemnelle assemblee, comme elle veid qu'il estoit beau de corps, & auoit vn habit d'homme, elle fut grandement esprise de son amour: mais lors qu'elle cognut qu'il estoit chastré, elle se fit mourir de desplaisir qu'elle en eut. Dequoy Combabe s'attristant, parce que les choses qui apparte-noient à Venus, luy succedoient si mal, il prit vne robe feminine, de peur qu'à l'aduenir quelque femme ne fut deceuë de mesme sorte. Et voilà la cause pour laquelle les Gaulois vsent d'vne robe de femme pres de Cybele. Il me suffit d'auoir dit cecy de Com-babe. Maintenant ie suis d'aduis de faire derechef mention des Gaulois, sçauoir comment ils se chastrent; de leur sepulture, & poutquoy ils n'entrent point dans le Temple. Mais auant que passer outre, ie parleray & de la scituation de ce Temple, & de son estenduë.

*Description du Temple de Iunon Assyrienne.*

Le lieu, auquel le Temple est consacré, c'est vn petit coupeau, scitué presque au milieu de la Cité, & enuironné de double mu-raille, dont l'vne est fort antique, & l'autre a esté faicte vn peu deuant nostre temps. Les allees, & les portes du Temple sont separément dressees du costé du vent de bise, de la hauteur quasi de cent pas. Au sommet se voyent erigez les Priapes, lesquels Bacchus a dediez, & qui sont aussi d'environ trois cents pas. Deux fois l'annee vn homme monte sur l'vn d'iceux, & y demeure au plus haut par l'espace de sept iours. Plusieurs pensent qu'il n'y monte pour autre subject, que pour y conferer avec les Dieux, ausquels il demande des biens pour toute la Syrie: Car ils esti-ment que les Dieux oyent plus facilement leurs prieres de pres. Quelques-autres sont d'opinion que celà se faict en memoire du Deluge de Deucalion, pendant lequel les hommes grimpoient

sur les montagnes, & sur les plus hauts arbres pour se sauuer du debord des eaux. Mais toutes ces raisons ne sont du tout point vray-semblables, & ie croirois plustost, que ce qu'ils en font, c'est à l'honneur du Dieu Bacchus. I'en tire la conjecture de cecy : Tous ceux qui erigent des Falles ou des Priapes à Bacchus, y mettent encore au dedans quelques hommes. Et ie ne diray point à present pourquoy cela se fait ainsi. Il me semble donc que cestuy-cy, monte de mesme l'imitation de cet homme de bois, de la façon que ie m'en vay raconter. Il s'environne, & attache soy-mesme, ensemble le Priape avec vne longue chaine; puis, il monte par certains bois ou cheuilles, qui sortent hors de ce Priape, de grandeur suffisante à receuoir le bout du pied. Or en montant il esleue la chaine où bon luy semble, & la gouuerne, comme fait le Cocher les resnes de ses cheuaux. Ceux qui n'ont iamais veu cecy le comprendront aysément, s'ils considerent de quelle façon l'on monte sur les palmiers, soit en Arabie, en Egypte, ou en quelqu'autre contree. Apres qu'il est paruenue au sommet, il tend en bas vne autre certaine chaisne fort longue, avec laquelle il attire en haut tout ce qui luy plaist; sçauoir du bois, des habits, & de la vaisselle, dont il fait vn petit logis, comme quelque nid; puis se met là dedans, & y demeure tout le temps que i'ay dict. Il y en a mesme quelques-vns, lesquels y apportent de l'or & de l'argent, & les autres de l'airain, & du cuire, & ayant mis ces dons deuant luy, y escriuent leurs noms & s'en vont. Alors quelqu'un, qui se treuve là tout expres, lie le tout ensemble afin de le monter en haut. Luy donc ayant pris le nom, fait des prieres pour vn chacun, & frappe contre vn certain instrument de cuire, le son duquel est aussi graue que rude. Il ne dort en aucune façon, & si le sommeil le surprend quelquesfois, vn scorpion grimpe soudain en haut, & l'esueille en le picquant fort cruellement. Voilà la peine qui luy est proposee pour le sommeil. Les contes que l'on fait de ce scorpion, sont des choses sacrees, & conuenables aux Dieux, mais ie ne sçauois dire, si elles sont veritables ou non. Si est-ce pourtant qu'il me semble que la peur qu'il a de choir deuroit bien l'empescher de dormir. Que cela soit dict en passant de ceux qui montent sur le Priape.

*De ceux qui  
erigent des  
Priapes à Bac-  
chus.*

Ce Temple regarde le Soleil leuant, & quant à sa structure, il est tel que les autres Temples, qui se voyent en Ionie. Le fondement s'estend bien au long de la hauteur de deux pas, sur lequel se

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

souffient tout l'edifice. La pierre des escaliers est de moyenne longueur, & apres y estre monté l'on descouure le portail ou l'entree au deuant du Temple, enrichy de portes d'or, & digne de grande admiration. Le dedans du Temple brille tout en or, ensemble sa couuerture, d'où s'exhale vne odeur diuine, & semblable à celle de l'Arabie. Si tu y arriues de quelque loingtaine contree, elle respire vn air si agreable que mesme t'en esloignant, elle ne s'en va point; & les habits en ont tousiours du flair iusqu'à ce que tu fois bien loing, & en reportes vn souuenir eternal avec toy.

Le Temple n'est pas vuide par le dedans, ains il y en a encore vn autre basty au beau milieu d'iceluy, où se void vne petite montee. C'est la verité qu'il n'est pas embelly de portes, mais tout ouuert à trauers. Il est permis à tous d'entrer au grand Temple, & non en ce dernier plus secret, où l'entree n'est ouuerte qu'aux Prestres, encore faut-il qu'ils soient les plus zelez à la religion, & que tout leur soing ne s'applique qu'au seruice des choses diuines. Là sont resserrez les simulacres des Dieux, sçauoir celuy de Iunon, & de Iupiter, qu'ils appellent de ie ne sçay quels noms. Tous deux sont d'or, & tous deux assis; Il n'y a que ceste seule difference, que Iunon est portee par des lyons, & Iupiter monté sur des taureaux.

Il n'y a que les  
ames plus pu-  
res, qui s'ou-  
urent l'entree  
aux lieux sa-  
crez.

*Procal hinc, pro-  
cul esto prophani*

*Des statues de  
Iupiter & de  
Iunon.*

La statuë de Iupiter luy ressemble si bien, & de la teste, & des yeux, & de la façon de s'asseoir, que tu ne sçauois l'adapter à aucun autre des Dieux, quand mesme tu le voudrois ainsi. Que si tu regardes Iunon de plus près, tu treuueras qu'elle n'a pas la forme d'vne seule espece; Car bien que d'abord tu la prendrois pour Iunon, elle a neantmoins de l'air de Pallas, de Venus, de la Lune, de Rhee, de Nemesis, & des Parques. Elle tient encôre sô sceptre de l'vne des mains, & de l'autre sa quenouille. Sur son chef elle porte vn diademe à rayons, & vn baudrier pareil à celuy qu'on donne seulement à Venus, qui est surnommee la Celeste. Au dehors sont enchassees des marques d'or & de pierreries de grand prix, dont les vnes sont blanches, les autres bleuës, & plusieurs jaunastres. L'on y peut voir encorè vn bon nombre de Sardoines, Hyacinthes, & Esmeraudes; toutes lesquelles pierres y sont apportees par les Egyptiens, Indiens, Ethiopiens, Medes, Armeniens, & Babylonniens. Voicy ce qui est le plus memorable en la statuë, c'est qu'elle porte sur la teste vne pierre qui s'appelle Lichnis, ou escarboucle, qui tire son nom de l'effect qu'elle produit; Car elle rend de nuit

de nuit vne si grande clairté, que tout le Temple en est esclairé, comme s'il y auoit plusieurs lampes: Mais de iour ceste lumiere s'esteint, & la pierre paroist seulement toute enflammee. Ce que ie treuve encore digne de grande admiration en la figure de la Deesse, c'est qu'elle t'œillade tousiours, soit que tu te tiennes debout deuant elle, soit que tu t'ostes de là. Que si quelqu'autre la regarde, elle le poursuit de veuë. Au milieu de ces deux statuës est dressé vn simulachre d'or, qui n'est du tout point semblable aux autres, & n'a point de propre forme, ains approche de la figure des Dieux. Les Assyriens l'appellent Signe; & ne luy donnent point de nom propre, & si ne disent rien ny de sa generation, ny de sa forme. Il y en a qui le rapportent à Bacchus, les autres à Deucalion, & quelques-vns à Semiramis, tirans ceste conjecture d'vne Colombe d'or, assise pour signe au sommet de sa teste.

L'on s'achemine deux fois l'année à la mer, pour y puiser de ceste eau dont i'ay parlé cy-deuant. A la main gauche de ce mesme Temple en y entrant est premierement dressé le siege du Soleil, sans que neantmoins son effigie s'y voye. Aussi ne representēt ils point les simulachres du Soleil ny de la Lune, se fondans sur ceste opinion, qu'il est permis de faire des simulachres aux autres Dieux, parce que leurs formes & figures ne se rendent point manifestes à vn chacun. Mais quant au Soleil & à la Lune, ils se decouurent à tous. A quel propos donc les représenteroit-on, puis qu'ils paroissent en l'air? Apres ce siege est erigé le simulachre d'Apollon, non pas tel qu'on le feint d'ordinaire: Car tous les peuples estimans qu'il soit ieune, luy donnent vn poil follet. Mais ceux-cy sont les seuls qui le font barbu: Ce qu'ils attribuent à vne grande louange, & blasment les Grecs aussi-bien que tous les autres peuples, qui peignent & adorent ce Dieu, comme enfant. N'est-ce pas, disent-ils, vne grande folie de dire, que les figures & formes des Dieux soient imparfaites (veu qu'ils pensent que ce soit imperfection d'estre ieune.) C'est vne grande nouveauté, qu'ils mettent sus à leur Apollon, lors qu'ils veulent paroistre les seuls qui luy donnent des vestemens. Je pourrois rapporter icy plusieurs merueilles de ce Dieu; mais ie me cōtenteray de raconter seulement celles qui sont les plus dignes d'admiration, commençant par son Oracle. Il y a plusieurs Oracles en Grece, & en Egypte, & plusieurs aussi en Asie, & en Afrique, lesquels ne rendent point de responses sans Prestres, & sans Interpretes: Cestuy-cy tout au cōtraire se remuë de soy-mesme, & accomplit les Pro-

*Du siege du Soleil.*

*Statue d'Apollon.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Et les merueils  
des de son Oracle.*

pheties de son bon gré. Ce qu'il fait de ceste maniere. A chasque fois qu'il veut prophetiser il se remuë premierement sur son siege, & soudain les Prestres l'esleuent en haut. Que s'ils ne le surhausent, il degoutte tout en suëur, & vient à s'esmouuoir au milieu d'eux. Apres qu'ils l'ont chargé sur leurs espauls, il les traine tous avec foy, se retournant de part & d'autre, & saute à chasque fois, depuis l'un iusques à l'autre bout. Bref, le Prince des Prestres se met en prieres, & l'interroge de tout ce qu'il luy plaist. Que si l'Oracle ne veut point que quelque chose se face, il se retire en arriere, & s'il l'approuue, il pousse pardeuant ceux qui le portent; de mesme que s'il gouernoit les resnes d'un coche. Ils reçoient tous leurs oracles de ceste sorte, & ne font iamais aucune action, ny sacree, ny priee, sans le conseil de leur Apollon. Il leur donne des predictions sur toutes les saisons de l'annee, & sur la fin du monde. Dauantage il leur montre par signes en quel temps il faut qu'ils fassent le voyage, dont j'ay parlé cy-deuant. Voicy vn traitt que ie luy ay veu faire moy-mesme. Vn iour comme les Prestres le portoit haut esleué, il les laissa emmy la terre au dessous de luy, & luy seul demeura suspendu en l'air. Derriere le simulachre d'Apollon est celuy d'Athlas, puis de Mercure, & de Lucine. Ces figures sont les choses les plus remarquables qui soient dans le Temple, au dehors duquel l'on void encores vn grand autel d'airain, ensemble plusieurs autres statuës d'airain tant des Roys que des Prestres. Je m'en vay raconter maintenant ce qui me semble plus admirable. A costé gauche du temple est l'effigie de Semiramis, qui montre le Temple mesme de sa main droicte; On l'a dressée debout, parce qu'ayant commandé jadis à tous les habitans de Syrie qu'ils l'adorassent en qualité de Deesse, & ne fissent point d'estime des autres Dieux, ny de Iunon mesme, ces gens-là faisoient du commencement comme elle leur auoit enjoinct. Mais depuis que par le courroux des Dieux ils furent affligés de maladies, de pestes, & d'autres tels fleaux: Elle ne se donna plus ceste vanité, ains se cognoissant estre mortelle, commanda pour la seconde fois à ses subjects, qu'ils recourussent à Iunon. Pour ceste cause donc, elle est encore debout en ceste forme, monstrant à ceux qui arriuent, que Iunon doit estre adorée, & qu'elle mesme reuere sa Diuinité. Il y ay encore vëu les simulachres d'Helene, d'Hecube, d'Andromachus, de Paris, d'Hector, & d'Achille; ensemble, ceux de Nerce fille d'Aglaia, de Philomele, & de Progné, encore femmes, & la trans-

*Simulachres  
d'Atlas, de Mer-  
cure, de Lucine,*

*Et de Semira-  
mis.*

mutation de Teree en oyseau. l'obmett les autres statuës, de Semiramis, & de Combabe, parce que i'en ay desjà dit quelque chose. Je ne parle point aussi du beau pourtraict de Stratonice, ny de celuy d'Alexandre qui luy ressemble naïvement. Sardana-pale y paroist tout debout en quelqu'autre forme, & vestu d'un habit tout different de celuy qu'on luy donne d'ordinaire. Dans l'enclos du Temple paissent de grands bœufs, libres, & consacrez aux Dieux; ensemble, des cheuaux, des aigles, des lions, & des ours, qui n'offensent point les personnes, parce qu'ils sont appriuoisez & sacrez. L'on y fait eslection de plusieurs Prestres, dont les vns sacrifient les holocaustes, les autres respandent le vin: Ceux-cy sont appelez Flammiferes, & ceux-là officiers de l'Autel. De mon temps, i'en ay veu venir aux Sacrifices plus de trois cents. Leur vestement est tout blanc, & ils portent un bonnet en leur teste. Tous les ans ils font un nouveau Sacrificateur, & il n'y a que luy qui porte une robe de pourpre, & un turban d'or. Outre ceux-cy il y a d'ordinaire un bon nombre d'hommes sacrez, sçauoir, des Menestriers, Fluteurs, Gaulois ou chastrez; & des femmes forcenees & mal-saines d'esprit. Le sacrifice se fait deux fois le iour, auquel un chacun tasche de se treuer. Ils sacrifient avec un grand silence, sans chanter ou jouer du haut-bois. Il est bien vray que lors qu'ils offrent les \* pre-

\* qui estoient  
offertes tous les  
ans; ce que les  
anciens auoient  
en grande reco-  
mendation, &  
mesme il en est  
fait mention en  
l'ancienne loy.

Non loing du Temple se void un lac, dans lequel sont nourris des poissons sacrez en grand nombre, & de differen-  
tes especes. Il y en a qui naissent fort grands, & qui ont leurs  
noms propres, & si accourent soudain quand on les appelle.  
I'en ay veu moy mesme un entr'eux, qui portoit de l'or suspendu  
à son aileron. La profondeur de ce lac est grande, & de plus de  
deux cents brasses, bien que ie n'en aye point pris la mesure.  
Un autel de pierre y est dressé au milieu, & l'on diroit d'abord,  
à le voir, qu'il nage, ou qu'il est porté par dessus l'eau. Ce que  
plusieurs estiment estre ainsi: Mais pour moy ie pense qu'il y a  
quelque grande colonne au dessous pour le soutenir. Cet au-  
tel est toujours couronné de guirlandes, & embasme d'odeurs;  
Car plusieurs qui nagent iusques là pour y faire leurs prieres, y  
portent des chapeaux de fleurs. Là se font aussi de grandes assem-  
blees solempnelles, qui sont appelees, les Descentes au Lac, parce

Autel admira-  
ble basti au mi-  
lieu d'un Lac.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

qu'on y descend les simulachres de tous les Dieux, & entre-aütres celui de Iunon auant que les autres, à cause des poissons; de peur que Iupiter ne les apperçoie le premier. Car si celà se faisoit, on dir qu'ils mourroient tous sans qu'il en restast vn seul. Et de fait, bien que Iupiter y aille luy-mesme pour y regarder, Iunon se mettant au deuant de luy l'en empesche, & le trompe par ses conjurations & prieres.

La principale de leurs solemnitez est celle-cy; c'est qu'ils s'assemblent aupres de la mer, à ce que j'ay ouy dire, car ie ne scaurois l'affirmer au vray, n'ayant oncques eu dessein d'y faire vn tel voyage: neantmoins j'ay bien veu ce qu'ils font à leur retour, & le veux raconter. Vn chacun d'eux, porte vn vaisseau ou hanap tout plein d'eau, bouché, & scellé de cire: Nul n'ouure le sceau pour le respandre, & il s'y treuve à cet effect vn Prestre Gaulois habitant pres du Lac, lequel apres auoir receu les hanaps, regardé le sceau, & pris le salaire, il denoüe le lien, oste la cire, & de ceste façon faitt amas de plusieurs marcs d'argent. De là ils le portent au Temple, où l'ayant respandu en offrande, & faitt des sacrifices, ils s'en retournent en leurs maisons à reculon. La plus grande de toutes les solemnitez est celle qui se fait sur le commencement du Printéps, que les vns nomment les Brandons, les autres le Bucher. Les ceremonies de ce Sacrifice sont telles; Ils coupent premierement de grands arbres, & les mettent dás l'enclos du Temple; puis y amenant des chevres ou des brebis, & quelques autres animaux, ils les pendent tous à ces arbres, & y mettét quelquefois des oyseaux, des vestemens, & des ourages d'or, & d'argent. Apres qu'ils ont bien adjancé le tout, ils portent à l'entour des arbres les simulachres des Dieux, mettent le feu au bucher, & y bruslent toutes ces choses ensemble. Plusieurs hommes accourent à ceste feste, tant de Syrie, que de tous les pays adjacens, chacun desquels apporte aussi le simulachre de ses Dieux, & les enseignes qu'il en a, qui sont faittes à l'imitation d'iceux. A ce iour solennel vne grande multitude s'assemble au Temple, où les Gaulois, suiuis de ces personnes sacrees dont j'ay parlé cy-deuant, font les Sacrifices, & se blessent à coups de coudes, se frappás sur le dos l'vn l'autre. Les Menestriers ne manquent pas de se treuuer à ceste feste, dont les vns joüent des hauts-bois, les autres sonnent des tabourins & des cloches, chantans certains vers sacrez qui leur sont diuinement inspirez. Tout celà se faitt au dehors du Têple, où n'entrent point ceux qui vacquent à toutes ces ceremonies. En ces mesmes iours

*Festes appellees  
des Brandons,  
& leurs Sacrifices.*

*Vaine superstiti-  
on.*

les Gaulois se chastrent aussi: Car pendant qu'il y en a qui jouient des hauts-bois, & font des sacrifices, la fureur en surprend plusieurs qui n'estoient là venus seulement que pour voir les spectacles, & qui neantmoins effectuent bien souuent ce qu'ils voyent faire aux autres: ce qui aduient en ceste maniere. Quelque ieune homme que ce soit, qui se treuve là de fortune, & s'est preparé parauant à cet acte, iettant bas ses vestemens, se glisse au milieu de la troupe, où il s'escrie à haute voix; desgaine son espee, (il me semble qu'il y a long temps que ceste coustume est en regne) & l'empoignant s'en chastre soy-mesme; puis court emmy la ville, & porte en ses mains ce qu'il a coupé. Or en quelque maison que ce soit où il iette ces deux pieces, il y prend la robbe de femme.

*Des Gaulois, & comment ils se chastrent.*

Voilà pour ce qui est des chastrez, lesquels apres leur decez sont enseuelis tout au contraire des autres: car lors que quelque Gaulois est mort, ses cōpagnons le chargent sur leurs espauls, & le portent aux faux-bourgs de la Cité. Là ils le posent avec la biere mesme, en laquelle il a esté porté, & y iettent par dessus des monceaux de pierres. Cela fait ils s'en retournent à reculon en leurs maisons, & ayans gardé la chambre par l'espace de sept iours, ils entrent au Temple, estimans de commettre vn grand peché s'ils y mettoient le pied plustost. Dauantage ils obseruent ces loix entr'eux. Si quelqu'un a veu seulement vne charongne, il n'approche point du Temple que le iour d'apres, qu'il s'est purgé, & nettoyé dans vn bain. Quand quelqu'un de leur famille est decédé, nul d'eux ne se donne entree au Temple, si ce n'est au bout de trente iours, encore faut-il qu'il ayt la teste rasee: car il ne leur est point permis d'y entrer autrement.

*Loix ridicules.*

Ils immolent des bœufs & des vaches, ensemble des chevres, & des brebis; mais pour les truyes, ils les ont pour abominables, & si n'en sacrifient aucune, n'y n'en mangent iamais. C'est la verité qu'il y en a qui les estiment sacrees. D'auantage, la colombe leur semble estre vn oyseau si saint, qu'il ne leur est pas seulement permis de la toucher. Que s'il aduient que sans y penser, ils y mettent la main dessus, tout ce iour là, ils sont reputez pour execrables, & meschans: Ce qui est cause qu'elles repaissent avec eux, & ne bougent de leurs maisons, où elles prennent leur pasture emmy la terre.

*L'homme fait scrupule des moindres choses, & se laisse perdre aux plus grands abus.*

A cecy i'adjouste ce qui est le plus souuent practiqué par ceux qui s'en vont aux assemblees solempnelles. Quand quelqu'un veut

## LES OEUVRES DE LVCIAN'

aller à la Cité Sacree, il se tond premierement le poil de la teste, & des sourcils, puis ayant occis vne brebis, il decoupe tout le reste en petits morceaux, & le mange. Quant au cuir, il l'estend par terre, & s'y met à genoux; puis il prend sur son chef, les pieds, & la teste de la beste, & priant les Dieux d'accepter son sacrifice, il leur en promet vn autre plus grand à l'aduenir. Le sacrifice estant acheué, il met vne couronne sur son chef, & sur celuy de tous les autres qui entreprennent vn mesme chemin avec luy, & soudain il se leue debout, & s'en va hors de son pays. Depuis, il vse tousiours d'eau froide pour se lauer, & pour son boire aussi, & mesme il ne couche que sur la dure: Car il ne luy est point permis de monter sur vn liêt, iusqu'à ce qu'il ait acheué son voyage, & soit de retour en sa maison. Or en la Cité sacree, l'hoste public reçoit ce voyageur incogneu: Il y a là certains hostes destinez à chaque cité qui reçoient ce qui vient du pays d'vn chacun d'eux. Les Assyriens appellent ceux-cy Docteurs, ou Instrueteurs, parce qu'ils leur exposent, & racontent toutes choses. Le sacrifice ne se fait point dans ce Temple, ains apres qu'il a conduit l'hostie à l'autel, & respandu le vin en l'offrande, il l'a ramene au logis, & si tost qu'il est de retour, il la sacrifie, & fait de secrettes prieres en la maison. Ils ont aussi certains sacrifices dont les cerimonies sont telles, Apres auoir couronné les animaux destinez à l'immolation, ils les iettent de l'entree du Temple en bas: Tellement qu'ils meurent de ceste cheute. Quelques-vns menent depuis le mesme lieu leurs enfans, non à la façon des bestes, mais ils les portent avec la main enclos dans vne bésasse, ou bien en vn sac, & leur disent entr'autres outrages, qu'ils sont plustost des bœufs que des enfans. Ils les cauterisent tous avec certaines marques, les vns en la paume de la main, & les autres au chignon du col; D'où vient que tous les Assyriens ont des cicatrices de brullure. De plus, ils vsent de quelques cerimonies, qui approchent de celles des seuls Trazeniens parmy les Grecs. Ces peuples establirent iadis ceste loy aux Vierges, & aux ieunes hommes, qu'ils n'eussent à contracter mariage, sans auoir auparauant coupé leurs cheueux pour les offrir à Hyppolite. Ceste mesme coustume s'obserue en la Cité sacree, où les adolescents \* consacrent leurs barbes. Quant aux enfans on leur oste la cheuelure qu'ils auoient dedie depuis leur enfance, laquelle ils coupent, comme ils font dans le Temple, & l'ayant mise les vns en vn hanap d'argent, & plusieurs en vne

*Estrange maniere de sacrifier.*

*\* Dans Suetone nous lisons le mesme de Néron, sçauoir, qu'il consacra sa premiere barbe*

coupe d'or, ils l'appendent au Temple: Et celà fait, s'en vont escriuans le nom d'un chacun d'eux au dessus. Il me souuient d'auoir fait le mesme lors de ma premiere ieunesse. Et de fait, ma chevelure, & mon nom se voyent encore dedans le Temple.

*à Apollon, & la  
met dans une  
boette d'or.*

## ANNOTATIONS.

**a Europe.** ] Lucian a fait cy-deuant vne description du rauissement d'Europe, fille d'Agenor, Roy des Pheniciens, laquelle Iupiter mena en l'Isle de Crete, se transforma en taureau, & s'accoupla avec elle. Ouide<sup>1</sup> décrit ceste transformation en beaux termes. La troisieme partie du monde a esté dicté de son nom. *1 Lib. 2. Metam.*

**b Adonis.** ] Fils de Cynare, & mignon de Venus, laquelle eut tant de regret de le voir mis à mort par un sanglier, qu'elle le reanima depuis selon l'opinion de quelques vns. Les ceremonies que les femmes obseruoient en ces sacrifices estoient du tout estranges, & le Prophete Ezechiel en fait mention pour monstrer l'idolatrie qui se commettoit à son honneur.

**c Apis.** ] Roy des Argiues, fils de Iupiter, & de la Nympe Niobee, fille de Foroneus. Apres sa mort les Egyptiens le meirent au rang des Dieux, pour memoire des bons offices qu'il leur auoit rendus durant sa vie, & l'adorerent sous la forme d'un bœuf. Ils se seruoient de cet animal pour appredre l'euénement des choses futures: Ce qu'ils faisoient en luy presentant de la pasture, d'où vient que nous lisons que l'Empereur Germanicus luy donnait à paistre, il ne voulut iamais manger: Ce qui fut vn presage de sa mort, qui s'enfuit peu apres. Strabon<sup>2</sup> & Plin<sup>3</sup> en parlent assez amplement. *2 Lib. ultimo.  
3 Lib. 8. c. 46.*

**d Osiris.** ] Lucian entend icy le deuil que menoient les Egyptiens en la mort d'Osiris, ou du mesme Apis, dont nous venons de parler: Car tout le peuple ne cessoit de pleurer par l'espace de quelques iours, & principalement les femmes, qui s'arrachent les cheveux, & ne mettoient point de fin à leur deuil, iusques à ce qu'on eust treuué vn autre bœuf, qui eust les mesmes marques que celuy qui estoit desjà mort: Car alors elles luy alloient au deuant avec beaucoup de resiouissance, & l'adoroient sous le nom d'Osiris.

**e Semiramis.** ] Royne des Assyriens, & femme du Roy Ninus, laquelle entoura Babylone de murailles de brique, & dilata bien loing les bornes de son Empire. Plusieurs de ses actions sont descrites dans Valere le Grand.<sup>4</sup>

**f Atys.** ] C'estoit vn fort beau ieune homme, & aimé de Cybele, laquelle l'esleut pour grand Sacrificateur, avec condition, qu'il garderoit tousiours sa chasteté: Mais depuis ayant violé la Nympe Singaritis, la Deesse le rendit si forcené que de grande fureur il se coupa les genitoires, & mesme se voulut faire mourir; & Cybele en ayant pitié le transforma, comme dit Ouide, en vn Pin.

**g Rhee.** ] Fille du Ciel, & de la terre, autrement dicté Cybele, Ops, Vesta, Dyndime, & Berecinthe.

**h Stratonice.** ] Le pense que l'Auteur entend parler de ceste Stratonice, fille d'Antiochus, qui fit bastir vne ville, qui fut dicté de son nom Stratonicee.

**i Stenobee.** ] Femme de Pretus, Roy des Corinthiens, & fille de Iobata, qui accusa Bellephophon, parce qu'il n'auoit voulu consentir à ses desirs impudiques.

**k Phedre.** ] Fille de Minos, Roy de Crete, & femme de Thesee, qui fit mourir Hyppolite par les prieres de son pere adressees à Neptune, & depuis elle mesme s'estrangla. Voy dans Ouide l'epistre qu'elle escrit à Hyppolite.

**l Hermocles.** ] Grand Statuaire, & qui fleurissoit en l'Isle de Rhodes, où il fit plusieurs beaux ouvrages, qui furent depuis conseruez par les Rhodiens avec ceux d'Apelles.

*4 Lib. 9. c. 2.*

*5 Lib. 10. Metam.*

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

## LOVANGE DE DEMOSTHENE.

LVCIAN.

*Le tiltre sert de  
sommaire à ce  
Dialogue, où il  
loue Demosthene  
par la bouche  
mesme de son  
aduersaire.*

**I**E me pourmenois n'agueres à main gauche du Porche le sixiesme iour auant midy, lors que ie rencontray fortuitement, & sans y penser Tersagor. Ie n'estime pas qu'il y ait celuy de vous autres qui ne le cognoisse bien: C'est vn petit homme qui a le nez aquilin, le teint presque blanc, & la forme virile. Si tost que ie le veis approcher de loing; Voicy venir, dis-je, le Poëte Tersagor. Puis, ie l'interrogeay où il alloit, & d'où il venoit? Ie viens, me respondit-il de ma maison. N'est-ce point, luy repartis-je, pour te pourmener? Rien moins, me repliqua-t'il. Ie me suis leué deuant iour, pour dedier vn Poëme à l'honneur de la naissance d'Homere. Vrayement, continuay-je, tu ne fais pas mal, de t'estudier à luy rendre graces de son institution. Apres que j'ay eu fait ce dessein à part moy, adjousta-t'il, ie me suis transporté, sans m'estre pris garde, d'auoir esté si long temps à m'esbatre iusques à midy. J'ay bon besoin, luy dis-je, de me pourmener aussi moy-mesme. Il falloit, respondit-il, que ie le saluasse long temps parauant; & ce disant, il me monstroit Homere avec la main: Car vous sçauetz qu'il est posé à main droicte du Temple de Ptolomee, & que sa cheuelure le fait assez remarquer. C'est à luy qu'il me faut adresser, afin de le saluer & le prier qu'il me donne vne grâde abondance de vers. Si les vœux & les prieres nous seruent de quelque chose, dis-je alors, il y a à long téps que ie crie apres Demosthene, afin qu'il me fournisse d'vne harangue pour la declamer au iour de sa natiuité: si celà suffit, fais moy ton compagnon, car nous desirons d'auoir part, dit-il, à vn commun profit. Or ie le feray parler luy-mesme. TERSAGOR. J'ay composé vn Poëme ceste nuit, lequel ie veux dedier à Homere par vn deuoir d'amitié, car ie me plais à la Poësie, & ie m'assure que tu iugeras que ie suis possédé d'vne certaine fureur diuine. Ie ne vay iamais en aucun lieu que ie ne porte avec moy vn liure de telles matieres, pour le montrer à mes compagnons, si i'en rencontre fortuitement quelqu'vn de loisir. LVCIAN. O que tu es heureux, dis-je, tu me sembles faire ny plus, ny moins que celuy qui est demeuré vainqueur à la course, lequel apres auoir franchy la carriere, & secoué la poussiere, se  
plaist

\* Tous les Poëtes reconnoissent ceste Diuinité, & entr'autres Ouide quand il dit,  
*Est Deus in nobis, agitante sceleris illo.*  
Et ailleurs.  
*Diuis est, in qui nos numen habere velans.*

plaiſt à regarder les autres, & ſe jouë avec le Lutteur, en attendant qu'on l'appelle aux tournois. Lors qu'il falloit courre n'agueres, tu n'auois pas ſeulement loifir de te jouër, & maintenant comme ſi tu eſtois deſià vaincueur en la courſe poëtique, tu m'apportes du paſſe-temps, & des jeux, pendant que ie crains la fortune du ſtade. **TERS.** Ouy vrayement, comme ſi tu auois fait quelque entrepriſe ſi difficile. **Lyc.** Poſſible que Demoſthene te ſemble indigne d'eſtre comparé à Homere, & que tu veux qu'on croye de toy, que tu appliques ton eſprit à vn argument auſſi grauë que difficile, quand tu louës Homere, eſtimant que ie me ſerue de Demoſthene, comme d'vn petit exemplaire? **TERS.** Tu te mocques; ie ne voudrois pas qu'il fuſt dit, que i'euffe fait des paralelles entre ces Herôs, bien que ie fauoriſe dauantage Homere. **Lyc.** Voilâ qui eſt bien fait: Mais ne penſes-tu pas que ie priſe plus Demoſthene, puis que tu ne fais point de refus de deuiſer avec moy de ceſte matiere? Il ſemble que tu n'admires que la Poëſie, & meſpriſes tout à fait l'oraifon, comme le caualier ſeriroit de l'homme de pied, le deuançant d'vn loingtain chemin. **TERS.** Ià ne plaiſe aux Dieux, que i'entre en vne ſi grande reſuerie, bien que ceux qui approchèt des portes Poëtiques, n'ayent pas beſoin d'vne petite fureur. L'inspiration diuine eſt auſſi neceſſaire aux Orateurs, qu'aux Poëtes, ſ'ils veulent faire vne harangue qui ne ſoit point rampante ny rafroidie. Ie ne ſuis pas ignorant de cecy, & la cõparaifon de tous les Orateurs, & entr'autres d'Homere, & de Demoſthene m'agree fort, principalement quâd ie vois qu'ils y vont avec vne grande impetuoſité. Comme, quand Homere appelle Agamemnon yurongne, & lors que Demoſthene reprend les danſes, enſemble l'impudence & l'yurongnerie de Philippes. Telles ſont ces paroles d'Homere; L'vn des plus excellents augures c'eſt de combattre pour le pays: & telle ceſte ſentence de Demoſthene, Il faut que les gens de bien entreprennēt avec vn bon eſpoir la deffenſe de la Republique: Et ces mots; Poſſible que le vieillard Pelee depleurera ces choſes; approchent fort de ceux-cy. Se pourroit-il bien faire que ces hommes courageux vinſſent à pleurer, leſquels ſont morts à la guerre pour l'honneur, & la liberté du pays? Ie cõpare encore aux neiges d'Hyuer la Harangue de Python, deſcoulant avec violence, à laquelle on eſcrit que l'Oraiſon d'Vlyſſe eſtoit ſemblable. Et ces vers,

*Si la nature humaine à la mort n'eſtoit née,*  
ne ſont point differents de ces paroles, que tous les hommes ſont

Qqqqqq

L'inclination,  
tant à la poëſie  
qu'à la proſe,  
eſt vn don du  
Ciel;  
*Sedibus atheris  
ſpiritus ille ve-  
nit.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

naturellement subjects à la mort, quand mesme quelqu'un d'entre eux tascheroit de se conseruer en clos dans vne fosse. Bref il y a vne infinité de sentences de l'un & de l'autre qui se ressemblent. J'appreue fort aussi les affections tant vehementes que benignes, les diuersitez du langage, les metaphores pour soulager l'ennuy, les retours des digressions faictes à propos, les comparaisons bien appropriées, & finalement la bonne grace de toute la harangue. Et à dire le vray ( car de quoy me seruiroit-il de dissimuler la verité, il m'a semblé souuent, qu'il y a plus de grauité en Demosthene, chastiant librement la paresse de ses citoyens, que non pas en Homere quand il appelle les Grecs Grays. Dauantage il represente avec vn son plus grand & plus hautain les actes tragiques des Grecs, que ne fait Homere, lequel feint des deuils au beau milieu du combat, & separe les tournois par le ject d'une pierre. Plusieurs fois aussi dans Demosthene, les periodes ont leurs nombres, & leurs mesures, comme les vers. De mesme que dans Homere, il n'y a pas faute d'anthiteses, ou transpositions, de comparaisons, ou de similitudes, & de figures plus rudes & plus coulantes. Car il semble que les esprits produisent de leur bon gré des vertus qui leur symbolisent, mesme aux estudes qui sont differents. Pourquoy donc mespriserois-je ma Calliope? Toutesfois, quoy que ie l'admire beaucoup, si est-ce qu'il me semble qu'elle a deux fois plus de matiere, que la louange de Demosthene, non parce qu'il me faut escrire en vers, mais pour raison de l'argument: Car ie n'ay point de subject plus excellent que la Poësie à commencer les louanges d'Homere. Tout le reste m'est incognu, la patrie, la nation, & l'aage; & il est croyable, que si l'on eust sçeu ces choses au vray, iamais l'on ne se fust debattu pour le sçauoir. Les vns luy donnent pour pays Colophone, ville d'Ionie, les autres Cumes; ceux-cy Chios, ceux-là Smyrne; quelques-vns Thebes en Egypte, & plusieurs tels lieux infinis en nombre. Quant à son pere, ils disent, que c'est Meon Lydien, ou vne riuere; & Melanope, ou quelqu'autre sa mere, veu qu'on ignore de quelle race il est sorty parmi les mortels. Il y en a qui sont d'opinion qu'il a vescu aux temps Heroiques, les autres aux Ioniques, & il est incertain si Hesiodé est plus ancien ou non. I'obmets ce que plusieurs affirment de luy, sçauoir que le nom de Melissigene luy a esté donné premier que celuy d'Homere, qui est maintenant en vfrage. Ie ne parle point aussi ny de sa fortune, ny de sa pauureté, ny de son aueuglement, m'aduisant qu'il vaut mieux passer sous silence ces choses,

L'eloquence est vn champ où se treouent des herbes propres à tous gouists.

Les vertus naissent en l'homme mediocres, ou grandes selon la diuersité de ses affections.

Diuerses opinions touchant la condition d'Homere.

puis qu'elles sont incognuës. La matiere de ceste loüange fera donc bien petite, s'il n'y a point d'acte digne de memoire, & s'il faut seulement louer, & mesurer la sagesse à l'esgal des vers. Mais pour toy, tu ne manques pas de matiere, & as dequoy discourir sur le champ de choses certaines, & renommees. Il n'est besoïn seulement que d'un meslange de parolles, comme d'une faulse qu'on prepare pour donner le goust à quelque viande. Car quel don de fortune si grand; si excellent, & si fameux pourra-t'on trouver que Demosthene n'ait possédé? La ville d'Athenes, où il a pris naissance n'est-elle pas opulente & noble, & le rampart de la Grece? Que si j'avois Athenes pour moy ie reciterois à la façon d'un Poëme, les Amours des Dieux, les Jugements, les voyages, les Dons, & chanterois Eleusine. Demosthene mesme n'eust sceu assez dignement discourir, des loix, des jugements; des assemblees de Pyree, des bandes de gens-d'armes, & des trophées gaignez tant par mer que par terre. Voilà d'où ie tirerois une matiere bien ample, & n'estimerois pas qu'il fallust laisser ceste loüange en arriere, veu que dans les preceptes des loüanges il est dit, Qu'elles doiuent estre comblees des ornemens du pays. Je diray à ce propos qu'Isocrate en la loüange d'Hesiodé a fait mention de Thesee. Or une grande liberté d'escrire est permise aux Poëtes: Mais possible que tu crains d'estre mocqué, si l'exorde de la harague est plus long qu'il n'est requis, & que selon ce Prouerbe, l'on ne te reproche, que l'Epigramme est plus grande que le sac. C'est pourquoy bien que ie laisse Athenes en arriere, le Pere gouverneur de l'armee navale se presentera à moy, qui est, comme dit Pindare, un fondement d'or: Car la plus grande dignité qui soit dans Athenes, c'est d'avoir le gouvernement d'une armee sur mer. Et quant à ce qu'il mourut, Demosthene estât encore en enfance cet accident ne doit point estre estimé miserable; mais bien une occasion de gloire, descourant une noble & genereuse nature. Nous ne lisons rien en aucune histoire, ny de l'institution, ny de l'estude d'Homere: Tellement qu'il nous faut maintenant venir à ses Poëmes, puis que nul ne fait foy de sa nourriture, ny de ses études. Il n'est pas besoïn de feindre que les Muses l'ayent honoré du nom de Poëte, comme on raconte du laurier d'Hesiodé, lequel inspireroit la poésie aux Bergers oysifs. Il y a une infinité de grands hommes, tels que Callistratus, & un fort long catalogue où Alcidas, Isocrates, Isee, Embulis, & plusieurs autres se voyent

Les belles actions comparables au diamant n'ont point de plus beaux prix qu'elles mesmes.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

compris. Or bien qu'il n'y ait que trop d'allechemens dans Athenes, capables d'attirer ceux-là mesme qui sont sous la charge de leurs peres, outre que la ieunesse a des instincts naturels à la volupté, Demosthene se pouuoit laisser gagner à ces appas par la nonchalance de ses tuteurs, s'il l'eust ainsi voulu: Mais l'amour de la doctrine & de la vertu l'a de tout temps retenu, le cōduisant non à la porte de Fryne, ains à celle d'Aristote, de <sup>b</sup>Theophraste, de Plaron, & de Zenocrate. C'est icy que tu pourras philosopher, que les esprits des hommes sont passionnez d'vn double amour: l'vn comme changeant & farouche s'engendre de la mer, sçauoir des vagues veneriennes en l'ame, qui viennent à s'esmouuoir par les passions bouillonnantes des ieunes gens, dont le naturel est

vrayement marin. L'autre amour est vn chaisne d'or, tenduë du ciel en bas, & il n'a point de flambeaux, ny de traits, les blessures desquels soient mortelles. C'est luy qui enuoye dans les pensees, qui sont parentes des Dieux, vne fureur, qui nous incite à comprendre la pure, & naïfue forme de la beauté. Toutes ces choses sont faciles à ceux qui se plaisent aux cachettes souterraines; ensemble, à corriger les deffauts de la langue, apprendre à discourir en l'aage viril, exercer la memoire, accoustumer l'esprit à mespriser les murmures du peuple, & à continuer ses estudes tant de iour que de nuict. Si cela est ainsi, qui ne sçait quel Orateur peut auoir esté Demosthene? De combien de mots & de sentences a-t'il embelly son langage? De quels arguments arrousé les affections? Quel grand esclat brille en ce torrent de loquence? Quelle force & impetuosité? quelle modeste honte, & espargne en sa façon de parler; & quelle diuersité de figures? Voilà ce qui faict dire à Leosthene, que cestuy-cy a esté le seul entre les Orateurs, qui a eu vne viue Oraison, & qui n'estoit point forgée au maillet: Car il ne composoit pas ses harangues estant yure, comme Calliste dict d'Eschyle, qu'il escriuoit ses tragedies en beuuant, & lors que le vin eschauffoit son humeur poëtique: Demosthene tout au contraire beuuoit de l'eau quand il escriuoit quelque chose. Demas souloit dire à ce propos, que les autres parloient à la mesure de l'eau, & que Demosthene escriuoit à la mesure d'icelle. Quoy? Pithias ne dit il pas que la harangue de Demosthene sent la lampe? Tu as ce champ de large estenduë pour louer Demosthene, lequel sera fort propre à mon subject, lors qu'il faudra

*Deux sortes  
d'amour.*

*Le vray amour  
est vne influence  
celeste  
qui n'agit que  
dans les belles  
ames.*

*\* C'est à dire  
qui elle est suette  
avec beaucoup  
de sueur & de  
veilles.*

parler de la poësie d'Homere. De là tu viendras aux biens-faits, à la liberalité, & à la dignité qu'il a obtenuë en la Republique.

LVCIAN. Je vois bien que tu veux dire plusieurs autres choses, & que tu ne fais maintenant que puiser, comme vn maistre de bain, afin que tu me remplisses les oreilles du reste de ton propos.

TERSIS. Tu dis vray; mais ce sera donc des despenses que i'ay faittes de mes propres biens, des vaisseaux bien esquippez, d'un mur, d'un fosse, des captifs racheptez, des belles filles, des bons conseils en la Republique, des legats, ou ambassades, & des Loix? LVCIAN. Je ris de la grandeur des choses par toy faittes, & de te voir refroigner les sourcils, craignant que les discours des actes de Demosthene ne te tariissent à la bouche. Pense-tu que ie sois le seul entre ceux qui se sont estudiez à bien dire, qui n'aye rien entendu des actions d'iceluy? TERSIS. Ouy, car nous auõs besoin d'une ayde reciproque en escriuant, comme tu disois n'agueres. Que si de fortune tu n'es autrement affecté, i'estime que tes yeux sont tous esblouys de l'esclat de la gloire de Demosthene, & trop foibles pour œillader vne si claire lumiere. Vrayement le mesme m'aduint du commencement en Homere; & ie fus presque contraint de ietter là ce subject, parce que ie ne le pouuois regarder: Mais depuis ie ne sçay comme ie le reçeus pour agreable, & accoustumay mes yeux petit à petit, afin qu'ils n'eussent peur du regard, & qu'aucun ne me sçeust reprocher que i'estois aueugle, estranger au Soleil, & de la nation Homérique, bien que ton party soit plus facile que le mien. Car, comme nous ne pouuons louer autre chose en Homere, que sa Poësie, toute ceste louange se doit conceuoir ensemble en l'esprit. Mais pour toy, lors que tu consideres d'abord tout Demosthene, il s'offre avec vne si grande abondancé que tu ne sçays de quel costé te tourner, ny sur quoy principalement t'arrester, ny plus ny moins que les delicats aux tables de Syracuse, ou tel que les curieux auditeurs, ausquels si l'on presente diuers spectacles & poëmes, ils mettent en doute, où est-ce qu'ils appliqueront plustost leur esprit. Par ainsi, i'estime que tu fautes d'un lieu en vn autre, & ne peux t'arrester sur vne seule chose, veu qu'il y en a d'autres qui te rauissent soudain, sçauoir vne liberale nature, vn esprit ardent, & vne esgale temperance,

Il n'appartient  
qu'à l'Aigle de  
regarder fixe-  
ment le Soleil.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

eloquence, & grandeur de courage à mettre fin à plusieurs hauts faits, ensemble vn mespris de fortune, iustice, courtoisie, foy, audace, prudence, & autres telles actions à l'endroit de la Republique. Que si tu regardes d'icy, les arrests, ambassades, contentions, Edicts, Loix; & de là les armées nauales, <sup>c</sup> Eubœe, <sup>d</sup> Megare, Beotie, Chios, Rhodes, Hellepont, & Constantinople, tu feras bien empesché où t'arrester plustost parmy vne si grande abondance de matieres, veu qu'en chasque chose, il y a tousiours quelque point digne de particuliere louange. C'est ainsi que Pindare demeure confus, & ne sçait par où commencer, voyant plusieurs choses qui luy sont proposees, quand il dit;

*Que faut-il que mon vers die,  
Ou la Mase de Melie,  
Ou le fleuve Ismenien,  
Ou Cadmus Phenicien,  
Ou des hommes la lignee  
Des dents de ce serpent née,  
Ou les Thebaines grandeurs,  
Ou d'Alcide les labeurs,  
Ou bien le fils de Semele,  
Ou Hermone la pucele?*

Il t'en aduiendra de mesme à toy, & tu mettras en doute, si tu deuras prendre, ou les harangues d'un si grand personnage pour te louer, ou ses faits, ou l'eloquence, ou la doctrine, ou l'autorité, ou la fin de sa vie. Mais n'aye peur de faillir quoy que tu prennes: Si tu choisiss la seule eloquence, tu y treuueras vn argument assez ample, & il te suffira de le comparer à Pericles: Car nous ne tenons que pour l'auoir ouy dire, les esclairs, les tonnerres, & les aiguillons, que cestuy-cy a delaissez aux esprits des Auditeurs, sans qu'une seule de ses harangues nous soit demeuree. Par où il appert, qu'oultre l'action, elles n'ont eu aucune louange solide, ou perdurable, & digne d'estre admiree de ceux qui viendront apres nous. Quant aux escrits de Demosthene, ils sont en estre, & tout le monde les void. Voicy ce que ie te laisse à dire encore, si tu veux traicter cet argument. S'il est question de retourner à ses mœurs, & aux choses par luy exécutees, tu pourras prendre & tirer vn lieu, ou bien deux au plus, qui te fourniront d'assez ample matiere, veu que ses actions sont manifestes à tous. Que si tu ne veux pas traicter tout le subject, tu n'en prendras qu'un eschantillon à l'exemple d'Homere, qui se contente de louer quelque par-

tie des Heros, comme les pieds, ou la teste, ou la chevelure, ou les habits, ou l'escu. Les Dieux mesmes ne mesprisent pas telles sortes de loüanges, qui sont prises des traicts, du bouclier, ou de l'arc: A plus forte raison doiuent-ils donc priser celles qui sont empruntees de quelque partie du corps, ou de l'ame? Et parce qu'il n'y a personne qui puisse concevoir tout d'un coup les merites des Dieux, ne crains point que Demosthene prenne en mauuaise part, si tu n'estales ses vertus en vne seule harangue: Car il ne pourroit pas comprendre luy-mesme ses loüanges en vn discours.

LVCIAN. Je t'interrompray sur ces choses Tertigor; car ie pense que tu les racontes seulement pour faire monstre de ton bien dire. Tu as voulu donner à cognoistre du commencement que tu es vn grand Poëte, & maintenant tu fais voir aussi, que tu n'ignores rien en matiere d'eloquence. TERSIGOR. J'ay bien voulu proposer cet argument, quand ie t'ay veu restif: Maintenant ie voudrois volontiers que posant bastes soucis, tu m'escoutasses reciter mon poëme. LVCIAN. Tu ne fais pas vne chose qui soit de grande consequence, & prens garde que tu ne me renuoyes encore plus troublé que iamais. TERSI. Il y a bon remede, si ie ne t'ay point encore rendu content. LVCIAN. Ouy, mais tu ne sçais pas quel mal me trauaille; De maniere qu'il est à craindre, qu'à faute de

sçauoir le genre de la maladie, comme le Medecin, tu n'appliques des remedes estranges. Je vois bien que tu as proposé de m'instruire, de mesme qu'un ignorant, qui ne fait que commencer ses estudes, sans r'aduifer qu'il y ajà long temps que ie pratique ces choses: Par ainsi tes remedes ne seruent de rien pour alleger mon soucy. TERSI. Voicy l'unique remede; c'est que le chemin frayé est le plus seur. LVCIAN. Vrayement tout le contraire me plaist.

L'on dit qu'un certain Philosophe Cyrenaique se monstra jadis à Platon deuant l'Academie, conduisant vn chariot, parce qu'il tournoit ce char par vn rond entier, sans qu'il y faillit iamais. Tellement qu'il sembloit que ce fust là vne marque d'un seul & perpetuel cours. Moy tout au contraire, ie m'estudie d'euitter le cheminjà battu, & les vestiges des Anciens: Toutesfois il est bien difficile de laisser le vieil sentier & d'en inuenter vn nouveau.

TERSI. Le conseil de Passon me plaist donc fort en cecy. LVC. Quel est ce conseil; car ie ne l'ay iamais entendu. TERSI. L'on tient, qu'un certain contracta jadis avec Passon de luy pourtraire vn cheual qui se veautrast, & que luy tout au contraire en peignit vn qui couroit au galop, & esmouuoit la poussiere en courant. Ce

Il faut conce-  
voir long tēps  
les loüanges  
des Heros au-  
uant que les  
enfant.

Il faut cognoi-  
stre la maladie  
auant qu'appli-  
quer le reme-  
de.

Histoire d'un  
Pensée.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

que voyant le marchand qui luy auoit donné cet ouurage à faire, il commença de quereller le Peintre, disant, qu'il eust à luy peindre ce cheual d'une autre façon. Alors le Peintre donna ce tableau à son garçon, & luy dit, qu'il retournast ceste peinture à rebours: Ce qu'il fit, & ainsi le cheual se treuua couché sur son dos, se veautrant par terre. Lvc. Ce fut vn plaisant traict que celuy-là. Mais pense-tu que depuis tant d'annees, ie n'aye pas fait essay plusieurs fois de transposer la matiere? Vrayement ie l'ay tournée, & retournée en diuerses façons, & si i'ay belle peur qu'à la fin le mesme ne m'aduienne qu'à Prothee. TERSI. Et quoy? LVCIAN. I'ay ouy dire que cestuy-cy ayant consommé toutes les formes qu'il souloit prendre, sçauoir des bestes, des elements, & des plantes, fut fait derechef Prothee, à faute de forme estrange. TERSI. Tu tasches d'inuenter plus de formes que Prothee, afin de gaudir à ce que ie veux dire. Lvc. Au contraire, ie me rendray volontiers ton Auditeur, & chasseray bien loing de mon esprit le soucy d'inuenter vne harangue: Car possible, lors que tu cesseras d'estre soigneux de ton fruit, ayant leu le poëme au long, tu me soulageras aussi tandis que i'enfanteray. Reposons-nous sur ceste pierre que voicy, d'où i'escouteray ton excellent poëme. Quoy? à peine as-tu commencé de lire, & neantmoins tu fermes ton liure, comme si tu estois espris de quelque fureur? TERSI. Recompense-moy de ce que tu entends, de mesme qu'on auoit iadis accoustumé dans Athenes de donner des \* sportules aux assemblees, & iugemens; & prens bien garde que tu m'en sçaches gré. LVCIAN. Il n'est pas raisonnable que ie te remercie, puis que ie n'entens pas encore ce que tu veux dire? Qu'est-ce que tu me promets? TERSI. Ie suis tombé sur les Commentaires, & sur les Histoires domestiques des Roys de Macedoine, de quoy i'ay esté fort aise, & ay recourré vn liure avec beaucoup de travail, duquel ie viens de me fouuenir, qui contient le reste de la vie d'Antipater; ensemble quelques actions de Demosthene, que tu dois lire à mon aduis avec vn extreme desir. Lvc. Vrayement ie te remercie dès maintenant d'une si bonne nouvelle, & t'assure de ne dire mot, pendant que tu reciteras le reste des vers, ny de te laisser iamais iusques à ce que tu ayes accompli ta promesse: Car tout ainsi que i'ay pris vn merueilleux plaisir à t'ouyr raconter les louanges d'Homere, ie receuray vn contentement encore plus grand d'entendre celles de Demosthene.

*\* Petites pieces d'argent que les grands souloient distribuer iadis à ceux qui attendoient tous les matins à leur porte pour leur donner le bon iour.*

*L'on ne se lasse iamais d'ouyr les louanges d'un homme de merite.*

Après que Terfigor eut leu tout le reste des vers, nous fusmes quelque

quelque tēps à nous arrester, iusques à ce que ie donnay des loüanges dignes & conuenables au poëme. De là nous tirasmes droit au logis de Terfigor, où il treuua son liure avec beaucoup de peine. Le le pris donc, & m'en retournay à ma maison. L'ayant leu, ie deliberay de n'y rien changer, ains de voir reciter mot à mot toute l'histoire: Car Esculape n'en est pas moins honoré, si ceux qui luy sacrifient ayant faute d'un nouveau poëme, luy chantent les vers d'Alisodeme, & de Sophocles. Dauantage il y a jà long temps que ceste coustume de faire de nouvelles poësies à Bacchus est abolie. Puis les vers qui sont adressez aux autres n'ont pas moins de grace, quād on les profere en leur temps, à la loüange de Bacchus. Le contenu du liure estoit tel; (car il m'est permis d'en adjoüster quelquefois l'explication,) Qu'il fut rapporté à Antipater qu'Archias s'approchoit: Que si quelque ieune homme ignore cecy, cet Archias auoit expres commandement de prendre les exilez. Il estoit aussi aduertý, que sans vser d'aucune force, il persuadast à Demosthene de partir de Calaurie pour s'en aller vers Antipater, qu'il esperoit avec vn grand desir, & attendoit la venuë de Demosthene: Ayant donc eu nouvelles qu'Archias venoit de Calaurie, il commanda tout incontinent qu'il fut appellé, pour venir à luy. Si tost qu'il fut entré; mais il vaut mieux que le liure mesme raconte cecy. ARCHIAS. Dieu te gard' Antipater. ANTI-PATER. Tu es le bien venu, si Demosthene est avec toy. ARCH. Ie te l'amene aussi: car ie t'apporte vne biere où sont ses despouilles. ANTI-P. Me voilà bien loing de mon esperance, car qu'ay-je affaire d'vne biere, & d'un monceau d'os, si ie n'ay point Demosthene? ARCH. Il n'a iamais esté possible, Sire, de le rendre tout vif au pouuoir de ses ennemis. ANTI-P. Pourquoi n'avez-vous pris de l'or en Beotie, ou bien icy, pour le corrompre? ARCH. Nous prendrions plustost Bizance par force, & par machines de guerre, que Demosthene par or.

La mort des grands hommes est principalement deplorable, parce que leur presence n'oblige plus leur patrie.

ANTI-P. Vrayement Parmenion, si quelque Athenien me tient plus cher que sa patrie, i'ay accoustumé de luy offrir plustost de l'argent que mon amitié: mais si quelqu'un m'est ennemy pour cause du pays, ie mene guerre contre luy, comme si c'estoit vn chasteau, vn boulevard, vn port, ou quelque fossé. Or i'admire la vertu, & tiens pour bien-heureuse la ville qui a fait rencontre d'un tel citoyen. Mais quant aux traistres, desquels ie n'ay plus que faire, ie desire de les massacrer. Et de verité, i'aymeroie mieux auoir avec moy ce citoyen fidelle & incorruptible, que non pas

Les traistres sont publiquement exécutez

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

apres qu'ils  
ont fait mou-  
rir les autres  
en cachette.

Le plus ferme  
rempart d'une  
ville est vn  
homme de  
bon conseil.

L'exemple des  
deuanciers est  
vn aiguiilon  
qui picque les  
plu la ches  
courage.

vn Caualier Illyrique, ou quelque soldat que ce soit, attendu, que  
it prefere à ceux-cy l'eloquence & prudence d'un tel persona-  
ge. Comme il eut tenu ce discours à Parmenion, il commença de-  
rechef de parler à moy. ARCH. O que j'ay bien eu du soin de ceux  
qui ont esté enuoyez à Athenes avec Diopite. ANTIP. Quoy as-tu  
peur qu'un Capitaine, ou soldat Athenien me puisse apporter du  
dommage? Non, non, Toutes les nauites de Pyr, & des ports, ne  
sont que fables. Que peuuent faire les hommes, qui ne pensent  
qu'à consommer toute leur vie aux spectacles, ieux, & banquets?  
Si vn seul Demosthene n'eut esté dans Athenes, nous eussions  
plus facilement emporté ceste ville, que non pas Thebes, ou  
Thessalie, les opprimant par surprise, & par violence. Luy seul fai-  
soit le guet à toutes occasions, prenoit garde à nos courtes & af-  
fairs, & estoit tousiours muni à l'encontre de nos entreprises.  
Tellement que nous ne le pouuions iamais tromper, ny par fein-  
tes, ny par l'execution, ny par nos deliberations. Il estoit tel qu'un  
rocher, qui resiste à tout, lequel nous empeschoit d'emporter du  
premier choc ce que nous desirions; Par son artifice nous ne pou-  
uions venir à bout, ny g d'Amphipolis, ny d'Olynte, ny de Pyle,  
ny de Cherronese, ny des marches ou frontieres de l'Hellespont.  
C'estoit luy qui les incitoit, malgré qu'ils en eussent, & qui les fai-  
soit esueiller, lors qu'ils auoient pris de la Mandragore. Il tren-  
choit & brusloit leur fetardise avec des paroles fort libres, & ne  
disant rien à leur faueur, leur reprochoit les sommes publiques,  
qui parauant se dissipoyent aux ieux, & non à souldoyer des trou-  
pes. Il dressa le roolle de l'armee nauale, laquelle s'en alloit per-  
due par la confusion des anciens Tribuns. Autre que luy n'a re-  
mis la ville en sa premiere splendeur, laquelle ne meditoit rien de  
noble, & de courageux, ains acqueroyt seulement des sportules.  
Son bien dire a excité les citoyens de conffits à l'imitation de la  
gloire de leurs Predecesseurs, & des exploits de guerre faits à  
Marathon, & à Salamine; outre qu'il a joint & rendu paisibles  
les Grecs. Toutes les finesces & subtilitez n'ont iamais eu le pou-  
uoir de le surprendre, & il ne s'est oncques laissé corrompre, non  
plus qu'Aristides par le Roy des Perfes. Il falloit donc qu'Anti-  
pater eut plus de peur de cestuy-cy que de toute l'armee nauale.  
Car tout ce que Themistocles, & Pericles ont esté enuers les  
vieux Atheniens, Demosthene leur estoit ce mesme support de  
nostre temps, comme esgal en prudence à Themistocles, & à Pe-  
ricles en grandeur de courage. Aussi est-ce luy qui a mis en leur

puissance Eubœe, Megare, Beotie, & la frontiere de l'Hellespont. De maniere que les Atheniens ont fait vn grand coup d'auoir esleu pour chefs de leur armee, vn<sup>l</sup> Chares, vn Diopile, vn Proxene, & quelques autres semblables, retenant Demosthene chez eux, comme en garnison. Que s'il estoit à present, & auoit en sa puissance des armees, des vaisseaux, des soldats, des occasions d'executer quelque chose de grand, & de l'argent pour ce faire; j'aurois belle peur que toute la Macedoine ne fut en grand danger, veu qu'en combattant seulement avec des loix, & des ordonnances, il nous attaque de toutes parts, nous inuestit, & gagne nos armees & nostre argent. Mais pourquoy ne l'auiez-vous pris tout vif? ARCH. Nous n'auons sçeu. ANTI. Est-il donc mort en chemin? ARCH. Nenny, mais en Calaire où il estoit. ANTI. Possible que cecy est aduenü par vostre negligence, & pour le mauuais traitement que vous luy auez fait? ARCH. Au contraire, nous ne l'auons iamais eu en nostre puissance. ANTI. Quels contes me viens-tu faire? ce sont de vrais Enigmes? Vous autres l'auiez pris tout vif, dis-tu, & toutesfois il n'a pas esté en vostre puissance? Ne commandas-tu pas premierement qu'aucun n'eust à luy faire tort? ARCH. Tout cela n'a seruy de rien, & nous en auons esté tousiours bien soigneux. ANTI. Il faut donc que vous l'ayez occis vous mesmes, puis qu'il n'est pas mort par vostre nonchalance? ARCH. Rien moins. Il n'estoit pas besoin de l'offenser, puis que nous auons impetré par paroles qu'il accomplit nos commandemens. Mais quel profit eussions nous eu de te l'amener en vie? Aussi-bien ne pouuoit-il eüter la mort par ton commandement. ANTI. Ià ne plaise aux Dieux qu'ils nous disgratent de tant Archias; Tu n'as pas assez bien pris garde, ny quel homme estoit Demosthene, ny quelle mon intention sur ce fait. Possible tu penses que ce soit vne mesme chose d'vn Demosthene, & de ces traistres qui ont finy miserablement, sçauoir, Imeree, Aristonin, & Eucrates, lesquels ne different en rien des flots, qui sont continuellement agitez çà & là; Hommes sales & des-honestes qui pour le moindre sujet se font paroistre dans les tumultes; & il ne faut que l'esperance d'vne petite esmotion pour les rendre insolens, & superbes: Mais ils s'esuanouissent en bref, comme les vagues du soir, estant alterez de peur & d'effroy. Crois-tu bien que Demosthene ressemble à vn meschant Iperis, faussaire, & flatteur du vulgaire, lequel n'a point eu de honte d'intenter à Demosthene vn procez pour le seduire, afin de se mettre en grace

Les gens de biẽ sont loüez la plus-part du temps par la bouche mesme de leurs ennemis.

## LES OEUVRES DE LYCIAN.

Le Calomniateur n'a point de pire ennemy que celui qu'il a quelquefois aymé.

euers le peuple, & chatouiller toute vne communauté par ses flatteries: Dequoy il s'est soudain repenty. Car peu apres ceste calomnie le retour de Demosthene fut plus hōnorable que celui d'Alcibiades. Tel galand n'a iamais rougy de honte de poursuiure d'un traict de langue ceux qui auoient esté jadis ses plus grands amys: Et certes il meritoit bien qu'on la luy coupast pour sa grande ingratitude. ARCH. Qu'est-ce que tu me contes, Antipater? Demosthene n'estoit-il pas le seul entre tous les ennemis, auquel tu voulois plus de mal? ANT. Nenny vraiment: ses mœurs, sa foy, sa cognoissance & naïfueté me le rendoient plus aymable qu'aucun autre des hommes: Car les choses bien-sceantes mesme entre les ennemis doiuent estre estimees honnestes, & la vertu merite de la louange par tout. Non, non, ie ne voudrois pas estre piré que Xerxes, lequel fit grace à ces deux Lacedemoniens Bulides, & Sperchis, quoy qu'il eust bien moyen de les faire mourir; mais pour la seule admiration de leur vertu il leur pardōna. Pour moy, si j'ay iamais admiré quelque homme, c'est Demosthene; tant, parce que j'ay deux fois entré au combat avec luy pres de la ville d'Athenes, qu'à cause de la cognoissance que j'ay eue de ses merites en d'autres choses. Ce n'est pas par sa seule eloquence que ie l'ay prisé, ainsi que quelqu'un le pourroit penser: encores qu'on fist comparaison de Python avec luy, & qui neantmoins n'est rien au prix. Si l'on vouloit comparer à luy les Orateurs Atheniens, ils ne seruiroient que de fable & de risée; car il les surpassoit tous tant en action, en voix, & en bien-sceance, qu'en netteté de paroles, & de sentences, semées d'arguments pour allecher & attirer les esprits. Aussi nous sommes nous fort repentys du conseil que nous prîmes, lors qu'ayant assemblé les Grecs à Athenes, afin de reprendre les Atheniens, nous nous appuyasmes sur les promesses de Python. Ce fut alors que nous fusmes surpris, & surmontez par les arguments de Demosthene; de qui les discours & les raisons estoient inuincibles. Ie n'estime pas pouvant que ceste eloquence fut la plus grande louange qu'on luy donne: puis que ce n'estoit que come le ressort d'un instrument. Ie l'ay beaucoup plus admiré pour sa magnanimité, pour le conseil, & pour la constance & resolution qu'il conseruoit tousiours au fort des plus grands perils, sans iamais ceder aux aduersitez. Il me ressouient que Philippe l'auoit en telle estime, qu'un iour, lors qu'on luy eut apporté vne harangue, où Demosthene l'auoit repris, & vinctement picqué, & que Parmenion s'en offendoit grandement, & in-

La bouche de l'homme eloquent & sage, est un Oracle que tout le monde consulte.

jurioit Demosthene: Cet homme icy, dit Philippes, est digne que nous le laissions librement parler. C'est luy seul d'entre tous les Orateurs de la Grece qui n'est point couché dans mes comptes, & à qui l'on n'a rien donné. Aussi j'aymerois mieux me fier en luy qu'aux secretaires de la marine. Il se treuuera qu'il n'y a pas vn d'entr'eux, dans mes comptes, à qui l'on n'ayt donné de l'argent, du bois, des censés, & des terres. Au lieu que Demosthene commandant sur des armées nauales, assemble à ses despens de grâdes troupes de soldats. Ce sont les paroles que Philippe me tenoit pour lors de cet homme, & que souuent il me reïteroit. Au reste il rapportoit cecy à vne partie de son bon-heur, Que la souueraine charge de l'armée n'auoit point esté commise à Demosthene, les harangues duquel troubloient, & renuersoient toutes ses delibérations: Harangues, qui comme des beliers, & autres instrumets de guerre procedoient d'Athenes, pour luy nuire par tout. Il n'oublia point encore de parler de la bataille qui fut donnée en Cheronee, mesmes après en auoir gaigné la victoire, & du grand danger qui luy auoit esté préparé par cet homme icy. Si nous n'eussions, dit-il, vaincu, outre mon esperance, pour la sortie des Capitaines de l'ennemy, & pour l'armée mal ordonnée: Si la fortune meperce, laquelle a de coutume de perdre beaucoup de choses ne nous eut assistez; il eut mis en vn iour en danger non seulement mon Royaume, mais aussi ma propre vie. Il auoit vny les villes les plus puissantes, assemblé en vn toutes les forces de la Grece, ceux d'Athenes, & ceux de Megare: & bref, embarqué dans vn mesme peril toutes les Citez, sans clore le passage d'Attique. Voilà les discours ordinaires de ce Prince, parlant de Demosthene. Vn iour quelqu'vn luy disoit, qu'il haïssoit fort le peuple d'Athenes; & il respōdit, qu'il n'y auoit qu'vn seul qui luy fist teste, & resistast, sçauoir Demosthene; & que Demosthene estoit semblable aux Ennijanenses, & aux Thessaliens. Et quand il enuoyoit des Ambassadeurs es villes, où les Atheniens auoient delegué les leurs, il en venoit facilement à bout: Mais il disoit, qu'en vain deputoit-on des Ambassadeurs, là où Demosthene se treuuoit present: parce qu'il estoit impossible d'eriger vn trophée contre l'eloquēce de Demosthene. Ce sont les discours de Philippes: Et moy, Antipater, qui à la verité suis de beaucoup inferieur à Philippe, si vn tel homme eust tombé entre mes mains, l'eusse-je mené à la boucherie comme vn Taureau; ou si plustost ie l'eusse introduict au Conseil de toutes les nations de la Grece: l'estois naturellement

*Les effects du  
Conseil sont  
souuent plus  
grands que  
ceux des agy-  
mes.*

*Belles paroles de  
Philippe à la  
louange de De-  
mosthene.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Le tesmoigna-  
ge des ver-  
tueux autori-  
se doublement  
les actions des  
grands per-  
sonnages.

Tout ce que le  
sage fait est  
exempt de  
crainte.

\* C'estoit le  
Temple de Ne-  
prune où se resu-  
gia Demosthene  
auant que mourir.

enclin à l'aymer du commencement, à cause des choses qu'il auoit  
faites, mais plus encore pour le tesmoignage que rendoit de luy  
Aristote, lequel auoit de coustume de l'amener souuent chez  
nous, & deuers Alexandre. Et bien que le nombre de ceux qui  
auoient accoustumé de le venir voir fut infiny; toutesfois il n'y  
auoit aucun, qui l'admirast tant que Demosthene, soit pour l'ex-  
cellence de son esprit, temperance, & gravité, ou pour l'industrie,  
liberté, & toilerance qu'il remarquoit en luy. Vous croyez, disoit  
Aristote, que Demosthene soit semblable à <sup>m</sup> Eucrates, <sup>n</sup> à Eubule,  
& à Frynon; & vous taschez de corrompre par argent celuy qui a  
contribué tant en general qu'en particulier tout son patrimoine  
pour les Atheniens. Et d'autant que vous n'aduancez rien par ar-  
gent, vous y adjoustez des menaces: Comme si cestuy-cy en fai-  
soit cas, luy qui ne fait point d'estime de s'exposer à la mort pour  
sa patrie. Vous ne pouuez porter qu'à contre-cœur, lors qu'il re-  
prend en vous quelque chose. Mais quoy? il ne craint pas mesme  
le peuple. Ne voyez-vous pas que s'il gouuerne la Republique,  
c'est pour l'amour de sa patrie, & qu'il estime ceste administration  
estre, comme quelque escole de Philosophie, & de vertu, qu'il ne  
faut point rapporter au gain, & à d'autres conuoitises. C'est pour-  
quoy (Archias) i'eusse fort desiré sa frequentation, afin d'auoir  
le moyen d'vser de son conseil, & d'entendre la resolution d'vne  
pensée franche & libre: moy qui suis enueloppé de tant de flat-  
teurs. A la verité ie treuue qu'il est reprehensible en ce subiect, de  
ce qu'il a exposé sa vie pour des citoyens remplis de si grande in-  
gratitude: puis qu'il eust peu rencontrer d'autres plus fideles, &  
plus constans amys. ARCH. Tu as fort bien dict les autres choses;  
mais en vain luy eusses-tu proposé celles-cy, tant il estoit folle-  
ment espris de l'amour de son pays.

ANTIPATER. Il est vray: Car comment pourrois-je nier des  
choses si claires, & si manifestes? Mais en quelle sorte est-il mort?  
ARCHIAS. Si tu en auois la cōnoissance, tu t'esmerueillerois  
encore beaucoup plus de luy: puis que nous mesmes qui nous  
sommes treuuez à sa mort, n'en auons pas esté moins estonnez  
que les autres. Or il semble que jà de long temps il auoit resolu en  
luy mesme de quitter la vie. On le peut comprendre & recueillir  
par l'appareil qu'il en auoit fait. Vn iour il estoit assis au chœur du  
Temple; & en vain auons nous discouru avec luy les iours pre-  
cedents.

ANTIPATER. Quels discours eustes-vous ensemble? AR-

CHIAS. Je luy proposois plusieurs choses fort humainement, & l'asseurois que tu luy sauerois la vie, sans qu'à la verité i'y misse mon attente: parce que ie ne scauois pas encore ce qui estoit de ta volonté. Afin de le porter à ceste croyance, ie luy mettois en auant que tu n'estois seulement que courroucé contre luy. ANTIPATER. En quelle sorte reçeut-il ses persuasions, & ton discours? Le te prie ne me cele rien: Je voudrois l'auoir entendu de pres: Garde toy d'en rien oublier. C'est à la verité vne belle chose que de contempler les mœurs d'un si grand personnage, lors que son ame est presté à sortir de son corps. Le te demande si à l'heure l'esprit luy deffailit? Ne deuint-il point passé de crainte? Retint-il la resolution de son courage? ARCH. Il ne fit iamais paroistre aucune marque d'apprehension.

ANTIPATER. Comment cela? ARCHIAS. Parce qu'en riant, il se mocquoit de ma premiere vie. Il me disoit que i'estois mauuais basteur de ses mensonges, & que mes yeux en le regardant n'estoient pas capables de l'esmouuoir. ANTIPATER. Il rendit doncques l'esprit, sans adiouster foy aux promesses que tu luy faisois? ARCHIAS. Rien moins: si tu as cognoissance du reste, tu scauras qu'il n'y adiousta seulement point de foy; mais encore qu'il vfa d'une aigre reprehension, laquelle ie te reciteray, puis que tu le commandes. Ce n'est pas vne chose nouvelle ny indigne, dit-il, que les Macedoniens prennent Demosthene, de mesme qu'Amphipolis, Olynte, & Oroe. Il dist plusieurs telles choses: Car des Greffiers expres furent par nous commis pour prendre & retenir ses paroles. Ie ne m'estonne point, adiousta-il, ny de la frayeur des tourments, ny de la mort mesme, & l'espoir de la vie qui m'est proposee ne suffit pas pour me faire promettre de m'en aller vers Antipater. Mais si les choses que vous dictes sont veritables, à combien plus forte raison me dois-je garder que mon esprit ne semble auoir esté corrompu par Antipater, & que ie ne paroisse auoir quitté le rang où i'ay esté mis pour la deffence de la Grece, & m'estre rendu aux Lacedemoniens, comme vn fuitif. Que Pyree demonstre, s'il m'est bien sceant de viure ensemble, la nef à trois rames que i'ay esquipée, & le mur, & le fosse fait à mes propres despès, côme aussi le tribut de Pandion, pour lequel ie me suis mis en fraiz de mon bon gré; Bref ces grâds Legislatours Solon, & Dracon; la liberré des compatriotes, le peuple libre, les ordonnances de l'armee nauale, les trophées ioincts à la vertu des anciens; la bien-ueillance des Citoyens qui m'ont

*Belles paroles  
de Demosthene  
auant que mourir.*

*L'honneur est  
vn Soleil qui  
ne s'eclipse  
iamais de la  
vené des gens  
de bien.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

souuent couronné, & l'authorité des Grecs, que i'ay conseruez iusques à present. Que si la vie me doit estre donnée par la clemēce d'vn autre, bien que ce soit vne action des-honneste; si est-ce pour tant que i'aymerois mieux receuoir ce bien-faict de mes Citoyēs, les captifs desquels i'ay racheptez, ou bien des peres, dont i'ay marié les filles. S'il faut que, ny le gouvernement des Isles, ny la mer mesme ne me deffende; i'auray recours à ce Neptune, à cet autel & aux loix sacrees. A tout le moins, si Neptune ne peut deffendre l'immunité du temple, & s'il n'a honte de liurer Demosthene à Archias, le pire qui me puisse aduenir, c'est de mourir sans adorer Antipater pour vn Dieu. Il me seroit permis de me rēdre les Macedoniens plus fauorables que les Atheniēs, & jouyr d'vn mesme bon-heur que vous, si ie voulois imiter Callimedon, Pithee, & Demades. Rien ne m'empescheroit aussi de changer de uouloir, bien que ce fust sur le tard, si la honte de Codrus, & des filles d'Erichthee ne me retenoit. Je n'ay doncques pas voulu suiure la fortune apres la fuitte, me representant qu'il n'y a point de fuitte plus honnorable que la mort, laquelle est libre de tout danger d'infamie. Ià ne plaise aux Dieux, ô Archias, que ie deshonnore iamais Athenes, faisant eschange de ma liberté à vn esclauage, avec lequel on ne peut mourir qu'indignement. Souuienne toy qu'il est dict dans les \* Tragedies.

Les bons ne se moulent iamais à l'imitation des mauvais.

\* d'Euripide.

*Encor' eust-elle joing à la fin de sa vie  
De cheoir honnestement.*

Puis que ce fut vne femme, qui fit vn acte si memorable, ne seroit-ce pas vne grande honte à Demosthene de preferer vne vie du tout indigne à vne honneste mort, & mettre en oubly les disputes de Xenocrates, de Platon, & de l'immortalité des ames? Mais toutes ces paroles sont vaines, & il me suffit de te dire en vn mot, qu'ores ie le priois, & tantost vsant de menaces, ie meslois la crainte parmy l'allechement. A quoy il respondit ainsi: Toutes ces persuasions auroient quelque force sur moy, si i'estois vn Archias; mais puis que ie suis Demosthene tu m'obligeras de me pardonner, & de croire que ie ne fus iamais inconstant.

Vn esprit resolu liex en arriere les persuasions, qui visent à le ietter hors du desoir.

Alors comme ie voulu l'emmener par force, il se meit à me gauffer: Crois-tu bien, me dit-il, ô Archias, que les armes & les armées soient les seuls supports de la vie? Mesprises-tu tout mon appareil, lequel ny les Illyriciens, ny les Triballiens, ny les Macedoniens mesmes ne sçauroient vaincre? O qu'il est beaucoup plus fort que ce mur de bois, lequel, comme nous l'appriames iadis par la bouche

la bouche d'Apollon, deuoit estre inuincible. Depuis que la prudence m'a mis en feurté, contre les Lacedemoniens, ie n'ay oncques crainct Erictymon, Aristogiton, Pythee, P Callimedon, ou Philippe, & si ie ne redoutay iamais Archias : Sus, adjousta-t'il, garde-toy bien de mettre la main sur moy par force ; car ie feray tout mon possible pour profaner le Temple ; & te suiuray volontairement ayant salué les Dieux. Ie pensois pour moy qu'il le feroit de la sorte, lors qu'il approcha la main de sa bouche, sans que ie le soupçonnasse d'autre chose, sinon, qu'il prioit les Dieux ; Mais nous cogneusmes depuis ce qu'il fit, & ce par le moyen de la question que nous donnasmes à sa seruante : C'est qu'il auoit dés long temps du poison tout prest, pour rachepter ou sauuer la liberté par sa mort. Et de fait, à peine fut-il arriué à la sortie du Temple quand il se laissa cheoir, & dit en tombant. Tu pourras bien, ô Archias, emmener ceste charongne à Antipater, mais non pas Demosthene. Non, par, (il sembloit vouloir iurer selon sa coustume, par ceux qui estoient morts à Marathon,) mais il expira là dessus en disant adieu. Voilà (Sire) quelle fut la fin de l'inuincible Demosthene. ANTIPATER. Vrayement ceste mort n'estoit conuenable qu'à luy. O courage invulnerable, & heureux ! Dieux quelle action genereuse ! C'est vne grande prudence de retenir en main la possession de la liberté. Mais fil est decedé pour s'en aller viure aux \* Isles des esprits bien-heureux, avec les Heros, comme l'on dit, ou pour paruenir là haut au ciel, afin qu'estant deifié, il soit fait compagnon de Iupiter le Conseruateur ; Son corps merite bien d'estre renuoyé à Athenes, afin qu'à l'aduenir, il soit vn plus honorable ornement à sa patrie, que tous ceux qui sont morts à Marathon.

*Mort de Demosthene.*

*Et ce qu'il dit en mourant.*

*\* Virgile les décrit en beaux termes, au 6. de l'Enéide.*

Les cendres des doctes sont les sacrez deposts qu'ils laissent hereditaires à leur patrie.

## ANNO TATIONS.

a *Isocrates.* ] Orateur Athenien, qui se fit admirer de tous par les belles harangues qu'il laissa par écrit, mais qui ne les proclama iamais, pour le deffaut de prononciation qui estoit en luy. Il rendit durant sa vie de fort bons offices à sa patrie, & mourut aagé de cent ans, de regret qu'il eut d'ouyr la deffaicte des Atheniens à Cheronnee.

b *Theophraste.* ] Philosophe Lesbien, nommé Theophraste pour sa grande eloquence. Il fut disciple d'Aristote, & luy succeda en son escole. Ces belles paroles sortoient d'ordinaire de sa bouche : *Quel homme de lettres auoit moyen de viure seul, content, & se passer de tout le monde.*

c *Eubœe.* ] Isle de la mer Egée, iadis nommée Macris, & aujourd'huy Negrepont.

d *Megare.* ] C'est vne ville de la Megaride, contree de la Grece, ainsi dictée de Megareus fils d'Apollon. Il y auoit en icelle vne Academie de Philolophes, lesquels selon Strabon I Lib. 9. succederent à Euclide Megarien.

e *Calaurie.* ] Isle en la coste Argolique, fort celebre, tant pour la mort de Demosthene, que pour le Temple de Neptune, où ce grand Orateur se refugia, & y beut du poison.

S f f f f

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

pour n'estre liuré tout vif en la puissance d'Antipater par les menées d'Archias, l'un de ses satellites qui le pourſuiuoir.

- f *Byzance.*] Ville de Thrace, baſtie par Pausanias, Capitaine des Lacedemoniens: Elle est aujourd'huy nommée Constantinople, de Conſtanun le Grand. En l'an de noſtre ſalut 1453, elle fut priſe par Mahomet, au grand dettirement de toute la Chreſtienté. Sa ſituation, origine, & puissance, eſt amplement decrite dans Tacite, & dans Cœlius Rhodigin.<sup>2</sup>
- g *Amphipolis.*] Ville qui joint à Thrace la Macedoine, & eſt arrouſee du ſeuue Sitymon. Elle fut la première caute de la guerre qui ſuruint entre Philippe de Macedoine, & les Atheniens. Plin<sup>3</sup> en fait mention en diuers endroits.
- h *Olynze.*] Ville de Thrace, pres de la contree d'Attique. Philippe de Macedoine ne la pouuant prendre par force, il la corrompit par argent, & s'en fit Maître par ce moyen.
- i *Cheronneſe.*] Ville de Thrace: C'eſt auſſi vne cité de Syrie, qui ſe nommoit autreſois Apamee.
- k *Salamine.*] C'eſt vne Iſle en la mer Euboïque, où ſe void vne ville de meſme nom; de laquelle, comme dit Tacite,<sup>4</sup> Telamon pere d'Aïax & de Teucer, fut Seigneur ſouuerain.
- l *Chares.*] Capitaine Athenien, prompt à promettre, mais tardif à tenir: Ce qui a donné lieu à ce Prouerbe. *Ce ſont des promeſſes de Chares:* c'eſt à dire, qui n'ont point d'eſſet que ſur le tard.
- m *Euerates.*] C'eſtoit vn cauteleux perſonnage, lequel ſ'eſchappoit touſiours par quelques ſpecieux pretextes, lors qu'il ſe voyoit obligé de donner la ſoy.
- n *Eubulus.*] Citoyen d'Athenes, & ennemy juré de Demothene.
- o *Triballiens.*] Peuples de Pyre, que Plin<sup>5</sup> dit eſtre oppoſez aux Mœſiens.
- p *Callimedon.*] Autrement nommé Calimedes, Capitaine Athenien, c'eſt Diodore.

---

## L'ASSEMBLEE DES DIEUX:

### I V P I T E R.

*Il ſe mocque ſelo  
ſa conſtume de la  
vanité des an-  
ciens Dieux.*

**I**E vous prie, Celeſtes & Souuerains, que deſormais vous ne murmurierez plus ſeerettement par enſemble, & que vous retour- nans en quelque coing à l'eſcart, vous ne parliez point l'un à l'o- reille de l'autre, faſchez que pluſieurs ſoient admis à noſtre table qui n'en ſont aucunement dignes. Puis que le Conſeil eſt mainte- nant aſſemblé, que chacun apporte icy ſon opinion en public, & qu'il repreſente les choſes qui meritent vne accusation. Au de- meurant, que Mercure public ces mots à haute voix. **MERCURE.** Ouurez les oreilles, & faites ſilence: Qui eſt celuy des Dieux plus anciens qui veut parler à l'Assemblée. La deliberation ſera de ceux qui ſont eſtrangers & baſtards. **MOMVS.** C'eſt moy, Iupiter, qui m'appelle Momus; ſ'il te plaïſt me permettre de parler. **I V P I T.** La permission t'en a eſté donnée deſjà par le cry qui en a eſté fait: tellement que tu n'as point beſoin de mon congé. **MOMVS.** Je diſ donc, que quelques-vns des noſtres ont tort, lors qu'ils ne ſe con- tentent pas d'auoir eux-meſmes eſté faits Dieux, d'hômes qu'ils eſtoient parauant, ſ'ils ne montrent encore que leurs valets meſ- me ſont eſgaux à nous en honneur; enquoy ils eſtiment n'auoir

rien fait de puerile. Or la premiere chose que ie te demande, Iupiter, c'est que la liberte de parler franchement me soit octroyee, autrement ie ne scaurois exprimer ma conception. Tous cognoissent assez, comme i'ay la langue libre, & que ce n'est pas ma coutume de taire les choses qui se font mal à propos & hors de raison: Car à dire le vray, ie treuve à redire par tout, & si declare en public, ce qui me semble auoir esté fait bien ou mal, sans craindre l'authorité de personne, ny sans que la honte me fasse taire ce que ie me suis vne fois mis en opinion: D'où vient que plusieurs m'appellent vn homme ennuyeux, & vn flagorneur de nature, ou bien le commun accusateur de toutes personnes. Mais puis que la liberte des paroles a esté permise à ce coup, & que tu m'en as donné le pouuoir toy-mesme, Iupiter, ie ne dissimuleray rien que ce soit, & si n'outrepasseray, ny mettray en arriere chose quelconque. Sçache donc, Iupiter, qu'il y en a plusieurs, lesquels ne se contentans pas d'estre reçeus au Conseil des Dieux, d'auoir vne place en nostre compagnie, de manger avec nous, & se voir esleuez en vne mesme dignité, bien qu'ils soient encores demy-hommes, ils ont attiré au ciel leurs seruiteurs & compagnons de danse, & si les ont fait colloquer au nombre des Dieux: Maintenant mesme ils emportent vne pareille distribution que les autres, ont leur part aux Sacrifices, & si ne nous payent point la pension qui a esté ordonnée sur les Dieux estrangers.

IUPITER. Ie te prie, Momus, de ne point enuelopper ainsi les choses par des ambages obscurs, ains de dire claiement ton aduis, y adjoüstant mesme les noms: Car desjà ta harangue, qui est ainsi proposée au milieu de nous, fait que nous en tirons plusieurs esgalement en soupçon, & nous accusons l'vn l'autre, comme subjects à tes paroles. Or il faut que la crainte n'empesche iamais vn libre harangueur, de dire ce qui est du deuoir. MOM. Tu fais vrayement bien, Iupiter, de m'exhorter à ceste liberte de langage, & ie remarque en celà que tu as vn cœur tout à fait magnifique & royal: Ce qui sera cause que ie les nōmeray tous aussi par l'express commandement que tū m'en as fait. Ce braue & noble Dieu Bacchus estant demy-homme, & non Grec du tyge maternel, mais nepueu d'vn certain marchand Syro-phenicien, scauoir de Cadmus, a esté mis au rang des immortels. Ie ne diray pas autre chose de ce qu'il est, & si ne blasmeray point, ny sa mythre, ny son yrongerie, ny sa chancellante desmarche: Car vous n'ignorez pas, comment il est effeminé de delices, à moitié forcené, & plein de vin dès le grand matin.

La peur est vn mauvais obstacle à celuy qui s'est proposé de parler librement.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Cestuy-cy nous a amené toute sa confrerie, & le voilà prest à introduire parmy nous sa maniere de danser. Dauantage il a proclamé & Pan, & Silene, & les Satyres; ensemble plusieurs rustaux & chevriers, hommes adonnez à la danse, & d'une prodigieuse forme, pour Dieux immortels. N'est-il pas vray que cestuy-cy avec ses cornes represente vne chevre de la moitié de son corps, & ne differe que bien peu d'un bouc ayant ceste longue barbe: Quant à l'autre, qui est vn vieillard tout difforme, chauue & camus, lequel va le plus souuēt monté sur vn asne, il est Lydien de natiō. Au reste les Satyres à lōgues oreilles, qui sont mesme chauues, & ont d'aussi grādes cornes que celles qui croissent aux boucs nays depuis peu sont venus de Phrygie, & ont tous vne queue. Voyez ie vous prie quels sont les Dieux que nous fait ce braue hōme cy? Ie ne parle point des deux femmes qu'il nous a encore amenees, dōt l'une est son amoureuse, sçauoir <sup>b</sup> Ariadne, la couronne de laquelle il a mise au rang des estoilles, & l'autre c'est la fille du Laboureur Icare. Ce que ie treuve encore de plus ridicule, ô Souuerains, c'est qu'il a amené ce chien <sup>c</sup> d'Erigon, de peur que la fille s'attristast, si elle n'auoit au Ciel ses menus plaisirs pour s'esbattre. Ces choses sont à la verité dignes de mocquerie pour leur grande sottise. Escoutez encore les autres. IVPITER. Garde toy bien, Momus, de parler, ou d'Esculape, ou d'Hercule, car ie vois bien que tu es emporté par l'impetuosité de ta harāgue. Mais sçache que l'un deux, sçauoir Esculape, est digne d'estre preferé à tous les autres, cōme faisant l'office de Medecin au grand soulagement des malades. Et quant à Hercule, qui est mon propre fils, il s'est acquis l'immortalité par ses labeurs: Ne les accuse donc point tous deux temerairement. MOMVS. Vrayement ie n'en diray rien pour l'amour de toy, Iupiter, bien que j'aye plusieurs choses à leur reprocher. Il me suffit de dire en passant, qu'encore retiennent-ils les marques des brulures en leurs corps. Que s'il m'estoit permis d'vser d'une franchise de paroles, mesme à l'encontre de toy, ie te pourrois reprendre de plusieurs choses par ce mien discours. IVP. Dy seulement, Momus, il t'est aussi bien licite de parler de moy que des autres. Ne m'objecteras-tu point que ie suis vn Dieu faux & corrompu? MOM. Tous ceux du pays de Crete le sçauent assez; & ils disent bien autre chose de toy, outre qu'ils monstrent aux estrangers ton tombeau, mais pour moy, ie ne leur adjouste point de foy, ny mesme aux Eginenses du nombre des Grecs, qui affirment que tu es de leur nation. Au reste ie proposerois icy volontiers les cho-

\* sçauoir Silene.

Le travail est la plus courte voye à l'immortalité.

ses qui me semblent principalement blasrables; C'est toy, Iupiter, qui as le premier commis les adulteres, qui donnent commencement à tous crimes, & ce par le grand nombre de tes bastards, ayant eu compagnie avec les filles, & femmes mortelles, vers lesquelles tu es descendu à tout coup delaisant le ciel, vestu ores d'une façon, & tantost d'une autre. D'où vient que nous sommes tousiours en crainte qu'il ne se treuve quelqu'un qui te sacrifie, lors que tu te transformes si souuent en \* Taureau; ou bien que les orpheures ne te perdent, & ruinent toutes les fois que tu prends la forme de \* l'Or. N'est-il pas vray que tu as desjà remply tout le ciel de demy-Dieux: Je ne le scaurois dire autremēt, & c'est vne chose qui semble d'abord biē absurde qu'Hercule ayt esté mis au nombre des Dieux, & d qu'Euristee qui luy a commādé soit allé de vie à trespas. Puis, que le Temple d'Hercule paroisse aupres d'un seruiteur, & que celuy d'Euristee soit vn seul tombeau. I'adjouste à cecy que l'on a fait Bacchus Dieu des Thebains, & que <sup>e</sup> Penthee, Acteon, & <sup>f</sup> Learthe, ont esté les hommes du monde les plus malheureux. Depuis, que tu leur as vne fois ouuert l'entree aux debauches, Iupiter, & as commēcé d'auoir affaire aux femmes mortelles, il n'y a plus personne d'entr'eux qui n'imitte ta façon de faire. Car y a-t'il celuy qui ne cognoisse Anchise <sup>g</sup>, Tiron, Endymion, Iason, & plusieurs autres? Tellement que ie ne feray pas mal de laisser à part tout cecy, attendu que ce seroit vne peine trop grāde de s'arrester particulièrement sur chascun point.

\* comme quand il raiuit Europe.  
\* scauoir, lors qu'il voulut auoir la compagnie de Danae.

I V P. Garde-toy bien Momus de faire mention de Ganimede. Je serois fesché, si tu troublois l'aïse de cet enfant en luy faisant des reproches. M O M. le ne diray rien de l'Aigle, parce qu'elle-mesme est au ciel assise au throsne Royal. Il est à craindre tant seulement qu'elle ne face son nid sur ton chef, & se vante d'estre Deesse. Quoy Iupiter, veux-tu que nous la lassions en arriere pour l'amour de Ganimede? D'ailleurs, ie voudrois bien scauoir de quel pays ont esté çà haut appelez cet Atys, ce Corybe, & ce Cebasius, ou bien encore ce Mede <sup>h</sup> Mytres, lequel est reuestu d'une robe de Perse, & relié d'un turban, & si ne parle pas le lāgage Grec? de maniere que si quelqu'un luy monstre du nectar, il ne scait que veut dire celuy qui l'inuite à boire. Voilā la cause pour laquelle les Scythes, & les Getes voyant tout cecy, nous disent Adieu, font les hommes immortels, & eslisent par leurs voix tels Dieux que bon leur semble. C'est ainsi que Zamolxis homme de seruite condition, s'estant faict inscrire au nombre des Dieux,

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

a osé, ie ne sçay comment, nous mettre sus quelques crimes. Mais ces choses sont encore trop petites, & aucunement supportables. Que veux-tu dire Egyptien, toy, dis-je, qui as la gueule ouuerte à la façon d'un chien, & qui es vestu d'un linceul? Dequoy te van-tes-tu, bon-homme, on cōment te dis-tu estre Dieu en abbayant? Que diriez vous aussi de ce \* Taureau de Memphis si bisarre, qui est adoré, rend des oracles, & a des Prophetes? L'ay honte de faire icy mētion des Cycoignes, des Boucs, des Singes, & d'autres telles choses, beaucoup plus absurdes quē celles-cy, lesquelles sont montées ie ne sçay comment depuis l'Egypte iusques au ciel? Pouuez-vous bien souffrir, ô Dieux, que tout cclà soit adoré d'un pareil ou plus grand honneur que vous mesmes? Est-il possible, Iupiter, que tu n'ayes pas du regret, qu'on te donne des cornes de Belier? **I V P I T E R.** Tu dis des paroles qui offensent fort les Egyptiens, sans considerer que parmy eux il y a plusieurs secrets & sacrez mysteres, que les prophanes ne doiuent point tout à fait blasmer. **M O M V S.** Qu'auons nous besoin de mysteres, Iupiter, pour cognoistre que les Dieux sont Dieux, & que ceux qui ont des testes de chien, sont des chiens aussi? **I V P I T E R.** Ne parle point des Egyptiens pour le present, & te contente qu'une autre fois nous delibererons de ces choses à loisir. Reprends en seulement quelques autres, si tu as de la matiere pour les blasmer. **M O M.** Ie me plains, Iupiter, de ce que Trophonin, & ce qui me fasche le plus, Antilochus fils d'une meschante personne, & qui a mis à mort sa propre mere, prophetise en Cilicie, où il ment impudemment en plusieurs choses, & enchante les hommes par ses charmes pour deux oboles. Tellemēt qu'il ne faut pas que tu esperes deormais, ô Apollon, d'estre en si grande estime que parauant pour tes predictions, puis que maintenant, & tout autel, & toute pierre donne des responces à ceux qui demādent l'oracle, pourueu qu'elle soit seulement arrousee d'huile, couronnee de chapeaux de fleurs, & touchee par un enchanteur: Car desjà la statue du Lutteur Polydamas guerit ceux qui sont tourmentez de la sievre en Olympe, & celle de Theagene en Thase: & mesme en Ilion on y sacrifie à Hec-ter, & à Cheronnese on y celebre des festes à l'honneur de Protefilaus. Depuis que nous auons esté receus tout à coup en un si grand nombre le parjure & le sacrilege ont esté plus en regne que iamais, & ceux qui nous faisoient de grands biens autresfois, ont cōmencé de nous auoir entierement à mespris. Voilà ce que ie m'eitois proposé de dire des bastards, illegitimes, & supposez.

\* Nentend parler au Dieu Apis adore par les Egyptiens en forme de bœuf comme nous auons ius au discours precedent.

Des sottises opinions du vulgaire, naissent les superstitions.

Je ne puis me tenir, de rire moy-mesme Iupiter, lors que j'entends plusieurs noms estrangers, de ceux qui ne peuvent habiter en aucune façon avec nous: Car ie voudrois bien qu'on me dit, où est ceste vertu, ceste nature, ce destin, & ceste fortune, de laquelle on fait tant de cas? Ces mots, comme attribuez à des choses insupportables & vaines, sont de pures inuentions de certains ignorans qui se vantans du tiltre de Philosophes, ont de telle sorte embrouillé l'esprit du simple populaire, qu'aucun ne daigne plus nous sacrifier, croyant pour chose certaine qu'encores qu'il nous eust offert vne infinité d'holocaustes, tout cela ne seroit pas capable de faire changer la fortune, ny les choses qui sont arrestees par le destin, & que les Parques ont filées avec leurs fuzeaux, sur la naissance d'un chacun. Dy-moy Iupiter, en quelle part veis-tu iamais, ou la vertu, ou la nature, ou le destin? car ie n'ignore pas que tu n'ayes ouy plusieurs telles choses aux disputes des Philosophes, si ce n'est que l'on eust les oreilles si sourdes, qu'il fut impossible de les ouyr pour leurs grandes crieries. I'en pourrois bien dire davantage, si ie voulois: mais ie finiray mon discours, parce que j'en vois desjà quelques-vns qui se faschent, & commencent à me siffler: Ceux-là principalement, qui se sentent offensez de la trop grande liberté de mes paroles. C'est pourquoy, pour conclusion de ce mien propos, si tu l'as ainsi resolu en ton esprit, Iupiter, ie liray vn certain Arrest que j'ay escrit contr'eux. I V P. Recite-le donc, car tu n'as pas repris tout cecy pour peu de subject: & en bonne foy il y a plusieurs choses qui doiuent estre reglees, ou deffendues, de peur qu'elles ne prennent vn accroissement de grandeur excessiue.

Où la vertu preside, il n'y a point de fortune ny de destin qui commande.

*Nullum numen adest, si sit Sapientia, sed nos Te facimus, Fortuna, Deam, ce loque locamus.*

### L'ARREST, DIT, BONNE-FORTVNE.

PAR le Conseil deuëment assemblé le septiesme iour du present mois, Iupiter regnant, Neptune presidant, Apollon Preuost, & Momus faisant office de Greffier, le Sommeil prononça de nuict ceste sentence;

Parce que plusieurs estrangers, non seulement Grecs, mais aussi Barbares, indignes tout à fait de la Republique celeste; ains plustost bastards & introduits à nostre societé, & maintenant ie ne sçay en quelle sorte estimez estre des Dieux, ont remply le ciel de tous les costez, & par tous les coings, si bien que le festin est plein d'une tourbe tumultueuse, & d'une grande multitude qui

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

mene du bruit, & qui caquette en tous endroits, en diuers langages, faisant que la prouision de l'ambrosie & du nectar nous defaut: De sorte que le grand nombre de ces beueurs, & de ces friands fera que le septier s'en vendra deux mars d'argent: En outre ceux-là tant ils sont remplis de temerité & de sottise, dechassent les vrais & anciens Dieux de leur place, & osent bien occuper les premiers sieges, contre toute la vigueur de la loy, & de la coustume. Ils s'esforcent encore d'estre honnorez en terre, auant que tous autres: C'est pourquoy il a semblé bon à la Cour, & au peuple, que le Concile fut conuoqué sur Olympe, durant le solstice d'hyuer; Et que ces Dieux, ausquels on ne peut treuuer rien à dire, & iuges competans soient esleus, & choisis, à sçauoir trois de la Cour ancienne, qui fut instituée au temps que Saturne reugnoit, & quatre autres d'entre les douze, du nombre desquels Iupiter fera. Au reste il faudra que ceux qu'on aura esleus par arbitres president pour cognoistre des causes, apres auoir au préalable presté le serment legitime, à sçauoir par Styx. Quand Mercure aura fait les proclamations, chacun s'assemblera au Conseil, tous tant qu'il y en a de ceux qui desirent legitimement estre admis au Concile des Dieux. Ceux qui viendront, ameneront des tesmoins iurez & irreprochables, & apres se retireront à part. Les arbitres ayant examiné soigneusement l'affaire, les declareront dignes d'estre Dieux, ou bien les renuoyeront à leurs sepulchres, ou monuements de leurs ancestres. S'il arriue puis apres que quelqu'un d'entre ceux qui auront esté rejettez, & condamnez par les arbitres, remonte au siege, il sera precipité dans les enfers. Dauantage il faut que chacun exerce seulement son office: Que Minerue ne s'applique point à l'estat de Medecine, ny qu'Esculape ne vacque point à donner des oracles, ny à seruir: ny qu'Apollon ne s'entremette point de tant de mestiers, ains qu'apres qu'il aura esleu quelque vacation qu'il l'exerce seule, soit de Deuin, de Menestrier, ou de Medecin. D'abondant il sera dict & signifié aux Philosophes, que deormais à tous coups ils n'inuenteront plus de noms feints, & controuuez, & qu'ils ne se mocqueront point des choses qu'ils ignorent. Qui plus est, l'on ordonnera, que les images des hommes, quels qu'ils soient, à l'honneur desquels on a basti des Temples, & institué des Sacrifices, seront aneanties, & abbatuës, & qu'en leur place on erigera celles de Iupiter, de Iunon, d'Apollon, ou de quelqu'autre semblable Dieu; & la ville où tels Temples sont edifiez, sera vn gros amas de terre, & au lieu d'un autel,

autel, elle y posera vne statuë. S'il arriue que quelqu'un apres que le cry aura esté fait & publié, vueille contester, & refuser d'entrer sous l'examen & censure des arbitres, qu'il soit condamné, sans qu'on luy donne moyen de plaider sa cause. I v p. A la verité, Momus, cet Arrest que tu mets en auant, est fort raisonnable: il faut que ceux qui y consentent leuent la main; mais plustost qu'ils le fassent ainsi: car ie crois bien qu'il s'en treuuera fort peu, qui consentiront iamais. Retirez-vous pour ceste heure. Au demeurant, lors que Mercure vous aura conuoquez pour venir au Conseil, que tous y viennent, & qu'un chacun y apporte de bons témoignages, & de manifestes attestations; le nom du pere & de la mere, de quel pays il est, & en quelle sorte il a acquis la Diuinité: En outre qu'il donne cognoissance de son extraction, & de ses amis. A la verité les autres ne se soucieront gueres de celuy qui n'aura bien préparé tout son fait, encoré qu'il possedast en terre vn superbe & magnifique Temple; & que tous les hommes mesmes l'estimassent estre vn Dieu.

## ANNOTATIONS.

a *Cadmus.*] Roy des Pheniciens, & fils d'Agenor, qui commanda dans Tyr, & à Sydon: Cestuy-cy ayant esté enuoyé par son pere pour chercher la sœur Europe que Iupiter auoit rauye, & transportée en l'Isle de Crete, transformé en taureau, il bastit la ville de Thebes, non loing du mont Parnasse, & nomma ceste contrée Bœtique, qui parauant estoit dicté Aonie.

b *Ariadne.*] Fille de Minos, Roy de Crete, & de Pasiphaë, qui retira Thesee du labyrinthe où il estoit engagé. Virgile<sup>1</sup> delcrit la fable en beaux vers.

c *Erigone.*] Fille d'Icarus, laquelle s'estrangla soy-mesme de douleur qu'elle eut de la mort de son pere, que des paisans yures auoient occis. Les Dieux touchez de ceste action, dit Virgile,<sup>2</sup> en eurent pitié, & luy donnerent vne place là haut au ciel.

d *Euristee.*] Ce fut le premier Roy de Micene.

e *Penthee.*] Fils d'Echion, & d'Agave, fille de Cadmus, qui fut demembré par les Menades.

f *Learthe.*] Ou Learchus, fils d'Atamante, & d'Ino, lequel fut mis à mort par son propre pere, surpris d'une soudaine fureur, & s'imaginant qu'il tuoit le petit fan d'un Lyon; Ce que voyant Ino, elle se precipita dans la mer avec l'un de ses enfans nommé Meliserte, & fut transformée en ceste Deesse que les Grecs appellent Leucoroë, & les Latins Matura.

g *Titon.*] Fils de Laomedon, Roy des Troyens, lequel pour sa grande beauté fut enléué par l'Aurore, & conduit sur son char en Ethiopie. Les Poëtes seignent qu'il fut transformé en Cigale. Strabon<sup>3</sup> rapporte que les Peres appellent ainsi le Soleil, & Apulce en son dernier liure dit, que le premier Sacrificateur estoit ainsi nommé.

h *Protesilaus.*] Fils d'Iphicus, lequel ayant appris par la bouche de l'Oracle qu'il mourroit en la guerre de Troye, s'il s'y en alloit, il ne laissa pas de passer outre avec les autres Grecs, & fut mis à mort par Hector, sortant du vaisseau. Il eut à femme Laodamia, & ayant impetré des Dieux de pououir regarder l'ombre de son mary desfunct, elle mourut entre ses bras.

1 *An 6. de l'Eneide.*

2 *2. Georgic.*

3 *Lib. 15.*

LE CINIQUE.

LVCIAN.

*Lucian defend icy la vie des Philosophes Ciniques, & reprend le luxe des hommes effeminez. S. Iean Chrysostome se plaisir tant en ce Dialogue, qu'il en a mis une bonne partie en une sienne Homelie, sur l'Euangile des. Iean.*

*Ce qui soulage la vie suffit à l'usage d'icelle.*

**Q**V'est-ce que tu deviendras en fin, toy qui as vne barbe & des cheueux, & si ne portes point de chemise, ains es tout aussi nud qu'un ver, & mesme sans souliers, ayant fait eslection de ie ne sçay quelle maniere de viure tout à fait inhumaine & brutale? De plus, tu traites fort mal ton propre corps, & au contraire de tous les hommes, allant ores d'un costé, & tantost de l'autre. **I**e cognois bien encore à ce meschâr haillon de manteau tout couuert de poussiere que tu couches sur la dure; ou bien il n'est point de fin drap, ny de laine. **LE CINIQUE.** Aussi n'en ay-je que faire, & toute ce que ie recherche, c'est quelque chose qui se puisse facilement recouurer, & sans beaucoup donner de peine à son maistre. **M**ais ie te demanderois volontiers, si tu penses que le vice consiste en la superfluité? **LVC.** Ouy vrayemēt. **LE CINIQUE.** La vertu gist donc en l'espargne. **LVC.** Celà est ainsi. **LE CINIQUE.** Si ie suis plus eschars en ma façon de viure, que tous les autres hōmes, & eux plus somptueux, pourquoy ne les reprens-tu plustost que moy? **LVC.** Par le Dieu Iupiter, c'est parce qu'il ne me semble point que tu viues plus honnestement, mais bien plus pauvement, & que tu menes vne vie de gueux; car tu ne differes en rien de ces mendians qui vont faire la queste de iour à autre. **LE CINIQUE.** Puis que nous sommes tombez sur ceste matiere; es-tu d'aduis que nous considerions vn peu qu'est-ce que disette, & abondance? **LVCIAN.** Ie le veux, si tu le treuves bon. **LE CINIQUE.** Quoy donc, ce qui soulage la necessité, ne suffit-il point à vn chacun? ou bien l'indigence au contraire est tout ce qui defaut à l'usage de l'homme, & qui ne fournit pas au necessaire? **LVCIAN.** Ouy sans doute. **LE CINIQUE.** Si celà est, il ne me manque rien, car i'ay dequoy supplier à ma necessité. **LVCIAN.** Comment celà? **LE CINIQUE.** Tu le sçauras, si tu consideres à quel usage est preparée chascune chose; Par exemple, vne maison n'est-elle pas faite pour s'y mettre à couuert? **LVCIAN.** Ouy. **LE CINIQUE.** Et la robbe pour quelle cause? N'est-ce pas aussi pour se couvrir? **LVCIAN.** Il est ainsi. **LE CINI.** Mais au nom des Dieux, pourquoy auons

nous besoin de cecy, n'est-ce pas, afin que ce qui est couuert soit mieux à son ayse. **LVCIAN.** Il me le semble. **LE CINIQVE.** Pense-tu que ces pieds nudss'en portent plus mal? **LVCIAN.** Je ne sçay. **LE CINIQVE.** Tu l'entendras par ceste demande: Quel est l'office des pieds? **LVCIAN.** C'est de marcher. **LE CINIQVE.** Te semble-t'il que mes pieds marchent plus mal que ceux des autres? **LVCIAN.** Possible que non. **LE CINIQVE.** S'ils se portoient pis, ou mieux, pourroient-ils bien faire leur deuoir? **LVCIAN.** Peut estre.

**LE CINIQVE.** Estime-tu, que ie ne ne sois point plus mal disposé des pieds que les autres? **LVCIAN.** Nenny. **LE CINIQVE.** Et de mon corps, qu'en dis-tu? N'est-il point pire, que celuy des autres hommes? S'il se portoit plus mal, sans doute, il seroit aussi plus foible: car la force est la principale vertu du corps. Le mien doncques est-il plus debile? **LVCIAN.** Je ne le pense pas. **LE CINI.** Je conclus par là, que ny les pieds, ny les autres parties du corps n'ont pas besoin de couuerture, & que si cela estoit, ils se porteroient mal, attendu que c'est vne mauuaise chose que la paureté; & que là où elle est, tout y va mal. D'ailleurs il ne m'est pas aduis que mon corps soit trop mal nourry, puis que ie le repais de toutes sortes de viandes. **LVCIAN.** De verité, il y a de l'apparence en cecy. **LE CINIQVE.** Ouy, car il ne seroit pas si robuste, ny si refaict, si ie ne le nourrissois bien, veu que les mauuais aliments amaigrissent les corps. **LVCIAN.** Tu dis vray. **LE CINIQVE.** Puis que ces choses sont veritables, pourquoy me reprends-tu, & blasmes ma vie comme miserable. **LVCIAN.** Parce qu'encore que

Miserable est  
la condition  
de l'homme,  
qui ne peut  
iouis de ce que  
la terre pro-  
duit pour luy.

Iupiter, la nature que tu adores, & les Dieux aussi fassent naistre de la terre plusieurs bonnes choses, afin que nous ayons dequoy nous fournir de tout ce qui est necessaire & delicieux, neantmoins tu ne participes aucunement à toutes ces choses; ny mesme à la plus grande partie d'icelles, & n'en iouis non plus que les bestes brutes: Car tu bois de l'eau, comme elles; tu manges ce que tu treuues à la façon des chiens, & as vne paillasse qui n'est gueres meilleure que la leur; veu que tu te contentes de coucher sur l'herbe, comme ils font, & si portes vn manteau qui n'est pas plus honneste que celuy d'vn mendiant. Je sçay bien pourtant, que c'est vne grande sagesse en toy, si tu vis content de ceste sorte: Et de vray, Dieu n'a pas en vain créé tant de grasses brebis, ensemble des vignes qui rapportent du vin doux, & le reste

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

de ce grand appareil, admirable en sa variété, sçauoir l'huile, le miel, & autres telles choses qu'il nous a donnees, afin que nous eussions de toutes sortes de viandes, vne douce boisson, de l'argent en abondance, vn liët blanc & molet, de belles maisons, & tout le reste qu'il n'a pas ordonné sans vne grande prouidence: Car les effects mesmes des arts sont des presents des Dieux: mais de viure frustrez de tous ces biens, ou de quelqu'vn d'eux seulement, ce seroit estre aussi miserable, que ceux qui sont prisonniers. Celuy-là seroit encore plus infortuné, qui se prieroit soy-mesme de tous ces biens, & montreroit vn acte de manifeste folie.

**LE CINIQUE.** Possible ne parles-tu pas mal. Mais respons moy; Si quelque riche faisant vn splendide banquet, y auoit inuité plusieurs hommes de toutes sortes, les vns forts, & les autres foibles, & que l'vn deux vint à empoigner & engloutir, non seulement ce qui seroit pres de moy, mais encore la viande plus esloignée & preparee pour les foibles; ou si luy mesme, bien que fort & robuste, & n'ayant qu'vn seul ventre, ny besoin de tant d'aliments pour se nourrir, demeueroit neantmoins tout le dernier à la table, que dirois-tu d'vn tel personnage? Te sembleroit-il homme de bien? **LVCIAN.** Nenny selon mon aduis. **LE CINIQUE.** Quoy dōc, sobre & temperant? **LVCIAN.** Rien moins. **LE CINIQUE.** Que si quelqu'vn assis à la mesme table neglige entierement tant de diuerses sortes de viandes qui sont apprestees, & ne choisit que quelques-vnes de celles qui sont mises deuant luy, & qui peuuent suffire à sa nourriture, se contentant de cela sans daigner seulement regarder le reste, ne iugeras-tu pas cestuy-là plus sobre & plus homme de bien que les autres? **LVCIAN.** Ouy certes. **LE CINIQUE.** Comprends-tu maintenant mon dire, ou bien veux-tu que ie te l'explique? **LVCIAN.** Et quoy? **LE CINIQUE.** C'est que Dieu est vrayement semblable à celuy qui faict ce festin, comme ayant offert plusieurs choses; mais diuerses, & conuenables à vn chacun, les vnes aux sains, & les autres aux malades: celles-cy aux robustes, & celles-là aux foibles, afin que nous n'vsions pas de toutes choses, mais à ce qu'vn chacun se serue de celles, qui conuiennent à sa nature, & dont il peut auoir plus affaire. Mais quant à vous autres, vous representez celuy-là, qui ne pouuant assouuir sa faim, ou plustost son incontinence arrache les viandes qui sont loing de luy: Car vous voulez vser de toutes choses acquises par quelque moyen que ce soit, & sans estre contents.

Les biens ne  
sont pas biens  
si l'on n'en  
sçait vser.

Belle comparai-  
son.

des seules presentes, vous ne croyez pas que vostre propre terrouër, ou vostre mer vous puisse suffire. Vous attirez à vous les delices depuis le bout de la terre, & si preferez les choses estrangeres à celles du pays, les somptueuses aux pauvres, les penibles aux plus faciles, & bref, eslisez les fascheries & les malheurs au lieu de viure avec vne tranquillité d'esprit: Car tous ces appareils magnifiques auxquels vous prenez tant de plaisir, vous coustent beaucoup de suëur & de misere. Considere si tu veux l'or, que les mortels ayment tant. Considere l'argent, les superbes maisons, les riches habits & autres telles choses, & tu verras avec combien de peines, de labeurs, de dangers, de sang, & de morts elles s'acheptent. Plusieurs qui courent les mers treuent en la recherche de tels biens, & le naufrage, & la source de diuerses querelles: Car pour les richesses, les amis quittent leurs amys, les enfans leurs peres, & les femmes leurs propres marys. Ainsi lisons nous d'Erisile, que pour l'amour de l'or elle trahit son mary. Et de vray il est tres-certain que toutes ces robbes, ces palais dorez, & ces vaisselles d'argent, ne sçauroient non plus eschauffer, couvrir, & seruir à boire que rien. Les chalits d'or ou d'uyoire ne font pas dormir plus à l'ayse, & nous voyons d'ordinaire, que ces hommes qu'on estime bien-heureux dans le monde ne peuuent reposer en vn liët d'uyoire, ny entre de riches couuertures. Dauantage tous ces delicieux apprests de viandes ne nourrissent pas, ains amaigrissent les corps, & leur engendrent des maladies. Il ne sert de rien de dire, combien les mortels endurent de peines pour assouuir leurs appetits desreiglez, bien qu'il ne seroit pas difficile d'y remedier, si l'on ne se laissoit desbaucher aux plaisirs. Mais ceste sottise ne semble pas encore suffire aux hommes qui destruisent l'vsage des choses, & en abusent à vne autre fin: De mesme que si quelqu'un vouloit vser d'un liët, au lieu d'un charriot ou d'un coche. LUCIAN. Qui seroit celuy-là? LE CINQVE. Vous autres, qui vous seruez des hommes comme des iuments: Car vous leur faictes porter vos litieres sur le col à la façon des chariots; & pendant que vous estes là dedans à vostre ayse, vous les fouëttez & fustigez, comme des asnes, leur commandant d'aller par icy, & non pas par là; & il vous semble que vous en soyez plus heureux. Que diray-je de ceux qui non contents d'auoir les poissons pour aliments, en vsent pour en faire des teinctures de pourpre? Telles personnes abusent grandement des choses contre

La conuoitise de l'ambitieux ne se peut tenir d'as les bornes de toutes les terres.

Non hospes ab hospite tutum: Inimici uxoris coniux.

C'est vn cruël maistre que l'appetit desreiglé, & il luy fait mauuais obeyr.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

la nature, à laquelle Dieu les a créées. Lvc. Nenny par le Dieu Iupiter : Car le poisson n'est pas seulement bon à manger, mais encore à reindre. L E C I N. Voilà qui va bien ; mais il n'est pas fait à ceste fin. Si celà estoit pourquoy ne dirions-nous pas que quelqu'un pourroit vsfer d'un plat, à la place d'un pot de terre, s'il vouloit venir à vne violéce de nature? Et toutesfois le plat n'a pas esté fait pour celà. Seroit-il possible de raconter vne si grande infelicité que celle des riches, & neantmoins tu me blasmes de ce que ie n'y veux point auoir part? Sçache que ie veis en homme modeste, mangeant seulement de ce qui est mis au deuant de moy, & des viandes qui coustent le moins. Ie ne baaille point apres tous ces diuers mets, & toutesfois il te semble que ie mene vne vie de beste sauuage; quand tu vois que ie me contente de peu. De ceste tienne raison l'on peut inferer que les Dieux qui n'ont besoin d'aucune chose sont en grand danger d'estre pires que les bestes. Mais afin que tu comprennes plus exactement l'un & l'autre, sçauoir les deux extremitez du peu, & de beaucoup; cōsidere premierement que les enfans ont besoin de plus de choses que les grāds, les femmes que les hommes, & les malades que les sains: Bref, que toutes les choses inferieures requierent plus de commoditez que les plus releuées. C'est pourquoy les Dieux n'ont à faire de rien, comme tout au contraire ceux qui approchent le plus des diuinites ont besoin de bien peu. Pense-tu qu'Hercule le plus vaillant de tous les mortels, comme diuin qu'il estoit, & mis à bon droict au nōbre des Dieux, fut miserable, lors qu'il erroit tout nud dans le monde, couuert d'une simple peau; & ne souhaitāt rien de tout ce que nous desirons? En bōne foy, il n'estoit point miserable, puis qu'il deliuroit luy-mesme de miserables les autres; ny pauvre attēdu qu'il commandoit tant sur mer que sur terre, & ne mettoit iamais la main en aucun lieu qu'il n'en sortit victorieux : Durant sa vie il ne treuua point son pareil en valeur, & nul ne peūt subiuguer vne force si grande que la sienne. N'est-il pas vray qu'il n'auoit ny habits, ny souliers, & qu'il alloit parmy le monde en cet equipage? Mais qu'est-il besoin de le dire? Son abstinence, sa grandeur de courage, sa façon de viure moderee, & le peu de goust qu'il prenoit aux plaisirs, le rendoient admirable par tout. O combien furent grands les exploits de Thesee son compagnon & imitateur? N'estoit-il pas Roy des Atheniens, & mesme fils de Neptune, comme l'on diēt, & le plus robuste de son temps? Et neantmoins il alloit d'ordinaire pieds nuds, & sans vestemens, & si portoit sa

Mal-heureux est celuy qui enuie la condition d'un plus riche que luy, sans preuoir son desastre.

Le courage est l'instrument de la force, & non pas l'habit.

barbe & sa cheuclure fort longue. Ceste action ne luy plaisoit pas à luy seul, mais à tous ces vieux personnages qui estoient meilleurs que vous, & aucun desquels n'eut aussi peu souffert d'estre tondū qu'un Lyon. Ceux-cy laissoient la douceur & delicatesse de la chair pour les femmes, & potir se faire paroistre vrayz hommes, comme ils l'estoient vrayement, ils portoient la barbe fort longue, qui est vne marque recommandable à l'homme, comme le crin aux cheuaux, & la perruque aux Lyons, attendu que Dieu semble auoir donné quelque grace speciale au poil pour seruir d'embellissement. Je veux donc ensuiure les Anciens, & les imiter en cecy; mais n'aye peur que ie face comme ceux du temps present, qui cherchent leur plus grand bon-heur parmy les banquetz, & les vestemens, ne pensans qu'à mignarder chascune partie de leur corps, iusques à celles que la nature a produites les plus secretes. Je voudrois volontiers auoir de pieds semblables à ceux des cheuaux, comme i'ay ouy dire qu'en auoit Chiron, & que ie n'eusse aucun besoin de liect, non plus que les Lyons, ny de viande plus exquisse que les chiens: Que la terre dure me seruit de liect pour coucher; que l'estimasse ce monde, comme vne maison, & que cherchant les viandes qui se recourent plus facilement, ie ne souhaitasse iamais ny moy ny aucun de mes amis de l'argent, ou de l'or: Car de la conuoitise de ces choses, naissent parmy les mortels les mal-heurs, les seditions, les guerres, les embusches, & les massacres. Tous ces maux recognoissent pour source & pour fontaine la conuoitise d'auoir des moyens: Qu'elle s'enfuye doncques bien loing de moy, affin que la mediocrité me contente, & que ie puisse supporter la pauureté d'un courage viril. Voilà quelle est nostre maniere de viure, & comme elle ne gauchit pas beaucoup à l'opinion du vulgaire: tellement qu'il ne faut point s'estonner, si nous sommes si differents en habits d'avec eux, puis que nous auons des mœurs qui sont bien contraires aux leurs. Je m'esmerueille fort aussi, puis que tu dōnes au jolieur de harpe son propre habit, au sonneur de haut-bois le sien, & au Tragedien aussi: que veut dire, que tu ne fais point d'estat de l'habit & de l'ornement qui est le plus conuenable à un homme de bien, estimant que son vestement doie estre commun avec celuy du vulgaire, encore qu'il soit mauuais? Que sil y a quelque ornement propre aux bons, l'on n'en treuuerá point qui leur conuienne mieux que le mien, lequel feroit rougir de honte les plus sumptueux, & seroit par eux reiecté bien viste; Car pour moy

La nature a mis en l'homme comme es animaux des marques qui luy donnent vne grace particuliere.

Effets de la conuoitise.

Les mœurs du vulgaire & des sages, ont des qualitez bien contraires.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

i'ay accoustumé de porter vn habit picquant & tout velu, d'affu-  
bler mes espauls d'un manteau qui tombe à lambeaux, de laisser  
croistre mes cheueux, & d'aller pieds nuds. Mais quant au vostre,  
il est semblable à l'habillement des bouffons, & l'orne treueroit  
personne qui vous sceust recognoistre entr'eux, ny à la couleur  
du drap, ny à la piassé, ny aux chemises, ny aux capps, ny aux sou-  
liers, ny aux cheueux frisez, ny au parfum, car vous flairez bon  
comme eux, principalement vous autres qui estes les plus heu-  
reux. Que feras-tu donc voyant que d'un tel personnage s'exhale  
vne mesme senteur que du corps d'un bouffon? Car vous n'estes  
pas plus exempts qu'eux, des peines, & des trauaux, ou des volu-  
ptez, qui vous surmontent esgalement; vous mangez, dormez &  
marchez de mesme façon, & toutefois, vous ne prenez point de  
plaisir à marcher, ains vous faictes porter comme des fardeaux, les  
vns par des hommes, & les autres par des juments.

Le n'en fais pas de mesme: mes pieds me portent par tout où i'ay  
des affaires. Je ne manque pas de force pour endurer le froid & le  
chaud, & ie ne souffre iamais avec impatience la condition de mi-  
serable que les Dieux m'enuoyent d'enhaut.

Le sommaire de toute vostre felicité, c'est que vous n'estes con-  
tents d'aucune fortune; ains vous ennuyez de toutes choses; ne  
pouuez endurer les presentes, & desirez les absentes; souhaittās  
l'Hyuer en Esté, & derechef en Esté l'Hyuer. S'il fait chaud vous  
desirez le froid, & la chaleur en vne saison froide. Vous estes touf-  
jours chagrins, & vous plaignez comme les malades: Ce qui pro-  
cede en eux de la maladie, & en vous des mœurs. Ces choses se  
passent de la sorte, & neantmoins vous nous voulez encore atti-  
rer à vostre maniere de viure, & corrompre la nostre, sans preuoir  
ce que vous faictes, ne daignans surueiller à vos propres affaires,  
lesquelles vous executez, plus par la conuoitise accoustumee, que  
par les loix de la raison, ou avec le iugement requis. Tellement  
que vous estes semblables à ceux qui sont emportez par vn torré  
impetueux: car cōme ils s'en vont à la mercy des flots; de mesme  
vous courez où vos appetits vous trainent. Vous ressemblez en-  
core à celuy qui estoit monté sur vn cheual enragé, lequel en cou-  
rant emportoit son homme qui ne pouuoit plus descendre, lors  
qu'un certain qu'il eut à rencontre luy demandant, où il alloit: Où  
il plaist à cestuy-cy, respondit-il, en luy monstrant le cheual. Il est  
certain que si quelqu'un vous demande à vous autres, où vous al-  
lez, vous luy ferez responce, si vous voulez dire le vray, que c'est  
en general

*Les mondains  
n'ont point de  
felicité qui soit  
accomplie,  
principalemēt  
les riches;  
Nihil est ab  
omni parte  
beatum.*

*Belles compa-  
raisons.*

en general par tout où vos affections vous emmenent, en particulier par où la volupté vous guide, quelquesfois où il plaist à l'ambition; ores que la conuoitise du gain vous conduit à sa volonté: tantost que la colere vous emporte, maintenant la crainte, & autres telles passions semblables. Car vous n'allez pas sur vn seul cheual, mais vous en montez plusieurs qui sont tous furieux, & lesquels vous mement iusques aux enfers, & dans les abysses; Et toutesfois auant que vous laisser choir, vous n'y prenez point garde. Mais ce manteau déchiré duquel vous riez si fort, ceste chevelure & tout le reste de mon habit a telle vertu qu'il rend ma vie paisible & tranquille, fait tout ce que ie veux, & me met en la cōpagnie de qui bon me semble. Car de tous les ignorants, il n'y en a pas vn qui vueille m'accoster à cause de cet habit; & les delicats me fuyent de loing. Ceux qui ont tant soit peu de modestie, & d'honneur, n'en font pas de mesme: Ils sont tousiours avec moy; ceux-là principalement qui aspirent à la vertu, la compagnie desquels m'est fort agreable. Au contraire, ie ne daigne seulement regarder les portes de ceux qui s'appellent hommes. Les couronnes d'or, & la pourpre, sont par moy mises au rang des vanitez, & ie me ris de ceux qui en font trophee. Or afin que tu sçaches que cet habit ne conuient pas seulement aux gens de bien, mais aux Dieux aussi, (& puis mocque-t'en si tu veux,) Consideres vn peu à qui les statuës des Dieux ressemblent le mieux, ou à vous, ou à moy, & ne visitez pas les Temples des Grecs seulement, mais ceux des Barbares aussi, pour voir si les Dieux mesmes n'y sont pas chevelus & barbus comme moy, ou s'ils sont peints, & taillez tous razez à vostre façon. Ie m'assure que tu en verras plusieurs en chemise, cōme ie suis à present. Cōment donc oseras-tu deormais reprendre cet habillement, lequel est conuenable aux Dieux mesmes?

Les passions sont des cheuaux indomptez qui renuerfent leur homme par terre, ou le iettent dans des precipices.

*LE MAUVAIS SOPHISTE, OV,  
LE SOLECISTE.*

LVCIAN.

**I**E voudrois bien sçauoir, si celuy qui cognoist vn Soleciste, c'est à dire, vn homme qui fait des fautes en parlant, peut s'empescher de solecifer? **LE SOLECISTE.** Il me semble qu'il est ainsi.

**LVCIAN.** Quoy? celuy qui s'en peut garder ne sçauroit donc voir

Vuuuu

*En ce Dialogue, la traduction duquel est fort difficile, et traste des solecismes, des fautes en*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Grammaire, &  
d'autres telles  
incongruités.*

les fautes de l'autre? LE SOLECISTE. Tu parles fort bien. LVCIAN. Dy-moy, si ce que tu affirmes est véritable, sçavoir que tu ne solecifies point, ou comment? LE SOLECIS. Vrayement ie serois bien ignorant, si estant à l'age où ie suis, ie solecifois encore? LVCIAN. Pourras-tu bien t'appercevoir des fautes d'un autre, & les convaincre si les nie? LE SOLECIST. Ouy certes. LVCIAN. Sus donc:

*\* desirois pour  
desire.*

Reprends-moy en solecifiant, car il y a jà long temps que ie le \* desirois? LE SOLECISTE. Dy doncques. LVCIAN. Je viens de commettre un grand solecisme, & neantmoins tu ne l'as point cogneu. LE SOLECIST. Tu te moques. LVCIAN. Par les Dieux, il n'en est rien, & ie te maintiens derechef que j'ay solecisé sans que tu t'en sois apperçu. Prens-y garde derechef, car ie pense pour moy que tu ne le sçauois entendre. Et en bonne foy tu cognois \*

*\* autres pour  
autres.*

autres choses, & autres, tu ne les cognois point. LE SOLECISTE. Dy-le donc? Lvc. Encores ay-je commis un solecisme tout maintenant, & tu ne l'as point cogneu. LE SOLECIS. Comment le cognoistrois-je, puis que tu ne parles pas? Lvc. J'en dis assez pourtant, & si ie solecise, mais tu ne peux l'appercevoir; & à la mienne volonté que maintenant tu le \*

*\* peux pour  
puisses.*

peux encore. LE SOLECISTE. Tu me contes des merueilles, disant, que ie ne puis entendre un solecisme? Lvc. Comment en entendrois-tu un seul, puis que tu n'as sçeu en descouvrir trois que ie viens de faire. LE SOLECIS. Quels trois?

*\* Tout de fraiz  
pour tout main-  
tenant.*

Lvc. \* Tout de fraiz. LE SOLECIS. En verité, ie pense que tu te moques. Lvc. Et moy, ie crois que tu ne cognois pas quand l'on fait des fautes en parlant. LE SOLEC. Comment seroit-il possible d'entendre ce que personne n'a dict? Lvc. Si est-ce que j'ay desjà solecisé quatre fois, sans que tu l'ayes ouy. Et ie m'assure que tu t'en allois faire quelque grande \*

*\* victoire pour  
guerre.*

victoire si tu l'eusses cogneu. LE SOLEC. Non pas trop grande, mais nécessaire à qui confesseroit le cas. Lvc. Encore ne l'as-tu point cognu à present. LE SOL. Quand? Lvc. Lors que j'ay dit, que tu deuois faire une grande victoire. LE SOLEC. Je ne sçay ce que tu veux dire? Lvc. Tu dis bien, car tu ne l'entends pas. Avance-toy cy-deuant, car tu ne veux pas l'atteindre, allant apres. Pour moy, ie t'accompagneray, si tu le \* voulois.

*\* voulois pour  
veux.*

LE SOL. J'en suis content; mais tu n'as point parlé de ce que disent les hommes en faisant un solecisme. Lvc. Ne te semble-t'il point qu'il y ait quelque peu de mal en ce que ie viens de dire tout maintenant? neantmoins poursuy derechef celuy que tu n'as point veu sortir tout courant. LE SOLECISTE. Nenny, par les Dieux, ie ne l'ay point apperçu. LVCIAN. Si est-ce que j'ay

laid courre le Lievre bien viste. N'es-tu point passé plus outre? Or encore t'est-il permis maintenant de voir \* le Lievre; autrement plusieurs levraux tirez de mesme lieu, & gifans au solecisme te pourroient eschapper. LE SOLEC. N'aye peur de celà. LVC. Non, car ils se sont eschappez desjà. LE SOLEC. Tu dis merueilles. LVC. C'est toy-mesme, qui es tout hebeté, à force d'estre sçauât. De maniere que tu ne peux entédre ceux qui solecisent, non pas mesme en ce que j'ay dit: Car il faut le mot *vn*, & dire *vn lievre*, pour le lievre. LE SOLEC. Je te dis derechef, que ie ne puis comprendre ce que tu veux dire, bien qu'autrefois j'aye cognu plusieurs solecismes. LVC. Tu m'apperceuras donc, si tu rajeunis iamais, & reuiens en enfance, comme ceux qui tettent encore les \* nourrices; ou si tu ne m'as veu maintenant soleciser, les petits enfans \* qui ne font que venir, ne feront non plus de solecisme, parlans à celuy qui n'y entend rien. LE SOLEC. Tu dis vray. LVC. S'il est ainsi donc, que nous ignorions ces choses, sans doute nous ne recognoistrions rien de ce qui est mesme propre aux enfans, puis que ce solecisme que ie viens de faire t'a encore trompé? C'est pourquoy ne te vête plus de sçauoir cognoistre celuy qui solecise, & que toy-mesme ne cognois aucun solecisme. Quant à moy, voilà comment i'y procede. Au reste, Socrates yssu de la race de Mopsus, avec lequel j'ay cõuersé en Egypte souloit dire les propos suiuan sans enuie aucune, ny sans reprendre appertement celuy qui auoit failly. A celuy qui demandoit, quand sortira-t'il? Qui est-ce, dit-il, qui te voudroit respondre du iour d'aujourd'huy qui est jà sortant? Vn autre, luy disant, j'ay assez de patrimoine: Comme dis-tu celà, luy respondit-il, ton pere est-il mort: & à vn autre qui disoit, c'est mon Compatriote: nous ne sçauions pas, dit-il, que tu fusses barbare. Vn iour voyãt vn certain qui parloit ainsi: Il y a icy quelqu'un qui est yure; il luy fit responce: Est-ce de sa mere, ou comment donc? Vn autre vsant souuent de ceste façon de parler singuliere & plurielle ensemble, vn \* Lyons; Tu doubles les lyons, dit-il. Comme il ouit quelqu'un qui disoit, Cestuy-cy est en prise. Il prendra donc, repartit-il, s'il a vne prise. A vn autre parlant ainsi: Voicy le garçon que j'ayme qui vient: Luy fais-tu encore injure, luy repliqua-t'il, puis qu'il est ton amy? A celuy qui auoit dit: \* l'estonne cet hõme icy, & le fuys: Vrayement, luy respondit-il: Quand tu craindras quelqu'un, tu le poursuiuras. Vn autre adjoustant; C'est le \* tres-extreme de mes amys: Voicy qui est bon, continua-t'il, de mettre vne chose par delà l'extremité. A celuy qui disoit; l'enuahys, pour

\* Le lievre  
deux fois, pour  
vn lievre.

\* Nourrices,  
pour manelles.  
\* pour dire, qui  
croissent.

Apophtegmes  
sur des Solecismes.

\* Celà n'est que  
trop ordinaire à  
plusieurs encore  
aujourd'huy.

je, pour, ie m'en  
estonne.

\* comme qu'on  
diroit tres-de-  
sisme, tres-  
illustresisme, &c.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

moy estant enuahy ; Et qui est celuy, s'escria-t'il, que tu as enuahy ?  
 S'apperceuant que quelqu'un parloit de la superficie, cōme d'un  
 tonneau, adjousta-t'il : Et à vn autre qui proferoit ces mots ; Il est  
 de mon rang : Vrayement Xenophon, dit-il, a rangé autresfois des  
 gens-d'armes. Il y en eut vn qui se seruit de ces termes ; Le l'ay enui-  
 ronné, afin qu'il ne veid point, auquel il repliqua : C'est merueilles,  
 comment tu en as peu enuirōner vn autre, toy qui n'es qu'un seul ?  
 Quelqu'un affectant son langage de ceste phrase : Il se compara-  
 geoit à luy ; Sera-t'il tout à fait separagé, luy dit-il. Il auoit accou-  
 stumé de se gauffer de ceste sorte, de ceux qui t̄schoient de par-  
 ler mignardement : Car à celuy qui auoit dit : Il nous le semble  
 ainsi ; Tu diras à la parfin A nous, luy donna-t'il pour replique, afin  
 de nous faire faillir. A vn autre qui racontoit en termes graues  
 quelques nouvelles de son pays, vsant de ces mots : Celle-là che-  
 uauchant avec Hercule : Ce ne fut doncques pas Hercule, luy re-  
 pliqua-t'il, qui la cheuaucha. A vn certain autre qui luy disoit,  
 qu'il auoit bon besoin d'estre capité, ( au lieu de dire testonné )  
 quel crime ; luy dit-il, as tu commis, qui soit digne de si grande  
 ignominie ? Et quelqu'un luy racontant, qu'il s'estoit courroucé  
 à ses mal-veillans : Tes-tu bien osé fascher, luy dit-il, à tes enne-  
 mis. Quelqu'un autre adjoustant que son enfant estoit detenu de ma-  
 ladie ; Pour l'amour de qui, dit-elle, est-il tourmenté ; où qu'est-  
 ce que veut celuy qui le tourmente ? Quelqu'un ayant tenu  
 ce propos : Il profite aux sciences : Platon appella cela croi-  
 stre, respondit-il. Comme vn autre eut demandé : Doit-on de-  
 clamer ? Tu m'interroges mal, répartit-il, si ie dois declamer en  
 disant, doit-on. A vn autre, qui pour rendre plus mignard son dis-  
 cours, s'escrioit, ô malotru, tu perdras dans trois iours la belle lu-  
 miere de ceste vie ! Il vaudroit mieux, dit-il, que tu ne parlasses  
 point icy en termes si affectez, puis que tu me souhaittes du mal.  
 A celuy qui disoit : Le vise à luy, pour dire ; l'ay esgard à luy : Il ne  
 luy fit point d'autre responce que celle-cy : N'as tu point failly à  
 titer ? Oyant quelqu'un qui disoit, faire effacer, & l'autre faire ces-  
 ser, pour solliciter la rebellion : Je ne cognois, respondit-il, ny l'un  
 ny l'autre. A vn certain qui repetoit : sinon, pourueu que : Le sur-  
 plus, dit-il, t'est donné gratis. Se voulant rire d'un autre qui se  
 seruoit du mot ofer pour vser : C'est, dit il, vne parole de faux  
 aloy. A celuy qui disoit, dès le temps, alors, Il seroit aussi bien  
 fccant, luy fit-il responce, dès l'an d'alors : Car Platon dit bien  
 au temps d'adonc. A vn qui proferoit vn, rien, pour vn, regarde : Tu

monstres, dit-il, vne chose pour vne autre. Et à vn certain qui vsoit du mot, comprendre, pour entendre, il luy dit, qu'il s'estonnoit fort, comment celuy qui estoit competeur du parlant, disoit combattre. Vn autre disant, plus bellement : Ce n'est pas le mesme, luy respondit-il, que plus legerement. Comme il veid qu'un certain vsurpoit le mot greuer : C'est toute autre chose respondit-il, que presser, bien que tu penses le contraire. A vn autre qui disoit : J'ay recouré, au lieu de recouert. L'on manque assez souuent en cecy, dist-il. Plusieurs disans voleurs, pour volant : Nous sçauons bien, dit-il, que ce mot vient de voler. A vn autre, qui pensant bien parler disoit vn Colombe : Puis que celà est, luy repartit-il, disons donc vne pigeon. Et derechef à vn qui se vantoit d'auoir mangé des lentes, pour des lentilles : Comme se peut faire celà, luy dist-il. Je t'assure que tout ce que ie viens de dire, ie l'ay tiré de Socrates : Retournons maintenant, si tu le treuues bon, à la contention de nos premieres paroles : Pour moy ie citeray ce qui me semblera le meilleur : ce sera ton deuoir d'en faire la preuue ; car ie pense que tu le pourras facilement, puis que tu as ouy desjà tant de choses par ordre.

LE SOLECISTE. Encore ne sçay-je, si celà se pourra faire à present, quoy que tu en dies beaucoup : toutesfois parle si tu veux. LVCIAN. Pourquoi ne le pourrois tu pas, puis que la porte de la cognoissance de ces choses, s'est presque desjà ouuerte à toy. LE SOLECISTE. Dy donc? LVCIAN. Je viens de le dire. LE SOLECISTE. Certes ie ne le puis entendre. LVCIAN. N'as-tu pas ouy que j'ay dit, s'est ouuerte, pour est ouuerte? LE SOLECISTE. Je n'en ay rien entendu. LVCIAN. Que ferons nous donc, puis que mesmes tu n'entends pas maintenant? Vrayement ie pensois du commencement, prouoquer quelques vailans Cheualiers à combattre, & tu estimes encore toy-mesme que ce soient de vrais Cheualiers. Il semble que tu ne te soucies pas beaucoup des paroles, principalement de celles qui se disent entre-eux. LE SOLECISTE. Je n'en ay que trop de soucy : mais tu discours en termes obscurs. LVCIAN. Il est vray : Car ce que ie viens de dire est fort obscur, entr'eux, pour entr'enous. Je ne pense pas pour moy qu'il y ait quelqu'un des Dicux, qui te deliure de ceste ignorance, si ce n'est Apollon, lequel cherche des diuinations, pour tous ceux qui luy font des demandes. Or çà, encore n'entends-tu pas chercher les diui-

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*Le sens est icy  
corrompu, & il  
y a du defaut.*

nations. LE SOLE. Nenny par les Dieux, aussi ne l'ay-je pas appris. Lvc. Tu n'apperçois donc point le descendant qui t'environne? LE SOLEC. Vrayement il me le semble bien. Lvc. Mais commēt t'est eschappé ce descendant? LE SOLEC. Encore n'ay-je pas appris celà non plus que le reste. Lvc. Ne cognois-tu point personne qui se fiance à foy-mesme. LE SOLEC. A quelle occasion dis-tu cecy? Lvc. Parce qu'il est necessaire que celuy-là solecise qui se fiance à foy-mesme. LE SOLE. Qu'ay-je affaire que celuy-là qui se fiance commette vn solecisme? Lvc. C'est à dire, que celuy qui se disoit bien sçauant est vn ignorant. Celà se passe ainsi. Mais si quelqu'un te disoit en t'abordant, qu'il voudroit bien repudier sa femme, le luy permettrois-tu? LE SOLE. Pourquoy non, s'il se treuve qu'on luy ayt fait tort? Lvc. Et s'il te sembloit soleciser, en ferois-tu content? LE SOLE. Non en bonne foy: Tu dis bien: Aussi ne faut-il pas permettre à son amy de soleciser, mais l'aduertir plustost de s'en donner garde. Que si quelqu'un entroit icy maintenant, & s'il verrouilloit la porte en entrant, ou hurtoit en sortant, que dirions nous qui t'adiendroit? LE SOLB. Rien autre, sinon que celuy-là veut entrer ou sortir. Lvc. Vrayement aucune chose ne t'adiendra, puis que tu es si ignorant que tu n'entends pas la difference qu'il y a entre celuy qui hurte, ou qui ferme la porte. LE SOLE. Tu es injurieux en paroles. Lvc. Comment celà? Vrayement ie le seray bien dauantage maintenant en disputant avec toy: Or il me semble que ie solecise en disant: Ie le seray maintenant, & toutesfois tu ne l'as point apperceu. LE SOLE. Cesse ie te prie, au nom de Minerue, & dy plustost quelque autre chose que ie puisse bien entendre. Lvc. Mais comment la comprendras-tu? LE SOLECIS. Si tu m'expliques tout ce que tu viens de dire du Solecisme, ensemble les fautes que ie n'ay point cognues, & me declares; comment tu as solecisé en chasque point. LVCIAN. Il s'en faut bien garder bonhomme: car nous aurions à faire vn trop long dialogue. Il est bien vray que tu pourras bien par apres t'enquister de chasque chose en particulier. Pursuiuons maintenant si bon te semble; quels autres points. Premièrement voilà quels autres pour quelques autres. Quant à l'injure que tu dis que ie t'ay faite, ie ne parleray point ainsi à toy, mais bien ie diray auoir este injurieux en ton endroit. Vrayement ie ne treuve celà gueres propre: car te faire injure, c'est autant que tourmenter ton corps, ou de playes, ou de liens, ou de quelque autre supplice. Mais quand i'vse de ces termes: Estre injurieux en ton endroit, cela s'entend quand l'injure

se fait à quelqu'un des tiens, attendu que celui qui commet vne injure contre ta femme, à ton enfant, à ton amy, & mesme à ton seruiteur, celuy-là est injurieux enuers toy. Il en est ainsi pour ton regard des choses mesmes; veu que l'on peut dire aussi bien estre injurieux à l'encontre de quelque chose, comme à l'endroit du Prouerbe, selon ce que dit Platon en son banquet.

LE SOLE. Je comprends ceste difference. Lvc. N'entends tu point encore cecy? Si i'vsois du mot, sous-changer, appelleroit-on cela vn Solecisme? LE SOLE. Je le sçauray bien tout maintenant. Lvc.

Ne seroit-il pas meilleur de dire eschanger? LE SOLEC. En bonne foy il me semble que l'un & l'autre signifie le mesme. Lvc. Ils'en faut bien: Car, sous-changer, c'est changer vne chose avec vne autre, comme par exemple, ce qui n'est point droit, avec ce qui est droit; & eschanger, signifie changer ce qui n'est pas avec ce qui est.

LE SOL. J'entends bien que sous-changer, c'est dire ce qui n'est pas propre, pour ce qui est propre; & qu'eschanger, c'est vser ores de ce qui est propre, & quelquefois de ce qui ne l'est pas. Lvc. La consideration de ces propos n'est pas mal plaisante. Dauantage:

estre soigneux sur quelqu'un, c'est demonstrier la propre vtilité de celui qui a besoin. Mais quand ie dis simplement, soigneux de quelqu'un, cela denote le profit de celui, duquel l'on est soigneux.

Possible que ces choses sont confonduës par les vns; & bien examinees par les autres: mais si est-ce qu'il vaut mieux deschiffrer chascque point en particulier. LE SOLE. Tu parles bien. Lvc. Dy moy maintenant, si tu ne sçais point quelle difference il y a entre ces deux manieres de parler, Estre debout, & , estre en repos? LE

SOLE. Je ne sçay; si ce n'est que ie t'ay ouy dire autresfois, que se mettre debout est vne phrase du tout estrange. Lvc. Tu n'as point mal entendu; mais ie te dis, qu'estre debout, & en repos, sont differents. LE SOLE. Comment different-ils doncques? Lvc. Parce qu'estre debout, s'entend de celui qui est tout droit, & l'autre de

celuy qui est assis, comme cecy;

*Amy repose toy, nous treuverons ailleurs*

*Quelque siege pour nous.*

Difons donc pour la seconde fois, que l'on ne peut rechanger ces choses sans commettre vne grande faute. Ne te semble-t'il point encore, qu'il y a de la difference entre faire asseoir, & s'asseoir?

Car en disant faire asseoir, nous faisons seoir vn autre; & quand nous difons simplement asseoir, cela s'entend de nous seulement.

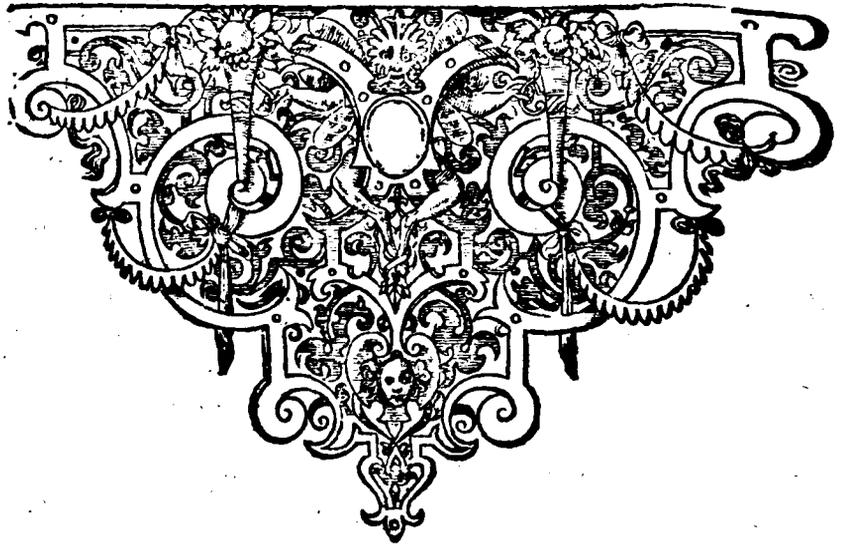
LE SOLEC. Tu as fort bien discouru de cecy. Pursuy ie te prie, car:

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

il faut que tu parles tousiours le premier, puis que tu enseignes.  
Lvc. Voilà pourquoy tu ne m'entends pas quand ie parle autrement. Ne \* sçais-tu point que c'est qu'un homme qui escrit des histoires \* ? LE SOLEC. Ie le sçay fort bien pour te l'auoir ouy dire autresfois. Lvc. Passons outre : possible as-tu pensé que seruir, & asseruir soit vne mesme chose : & toutesfois il y a bien vne grande difference entre tous deux ? LE SOLE. Quelle ? Lvc. Parce que seruir, s'entend de foy-mesme, & asseruir, c'est rendre vn autre serf. LE SOLECIS. Tu ne dis pas mal. LVCIAN. Ie t'en apprendray bien d'autres, pourueu que tu ne presumes point sçauoir les choses desquelles tu es ignorant. LE SOLE. Ie n'auray plus desormais ceste presumption. Lvc. Gardons le reste pour vne autre fois, & maintenant mettons fin à nostre deuis.

\* Le sens est icy  
corrompu, Et il  
ya du deffaut.

*Fin du second liure.*



LES OEUVRES



# LES OEUVRES DE LUCIAN.

Liure troisieme.

OV SONT CONTENUES LES EPISTRES  
DV TYRAN PHALARIS (QUE LES DOCTES  
*attribuent à bon droict audit Lucian) remplies d'une  
admirable doctrine, & utiles à toutes personnes.*

ENSEMBLE LES EPIGRAMMES DV  
MESME AVTHEVR, TIRBZ DV RECVEIL  
des Epigrammes Grecs.

PREMIERE EPISTRE.

A ALCIBE.

**I**E sçay bien, Alcibe, que ces miennes paroles ne t'annonceront que larmes, & que regrets: C'est que Policlet Messenien, que tu accuses d'auoir trahy tes Citoyens, m'a tiré d'une maladie, que tout le monde estimoit incurable. Pour toy, ny Esculape mesme inuenteur de la Medecine, ny tous les Dieux atec luy ne te sçauoient iamais dōner guarison. Leur science peut bien oster la mauuaise disposition d'un corps cacochisme; Mais la mort est le seul remede aux maladies de l'esprit. Je ne doute pas qu'elle te sera fascheuse, pour tant de meschancetez qui n'ont pas esté for-

L'action d'une meschante ame est vne maladie qui porte pour deuisse ce mot, *nullis medicabilis herbis*.

XXXXXX

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ées, comme tu nommes celles dont tu m'accuses, mais par toy commises de ton bon gré.

### A POLICLET.

La bonne conscience sçait tout, puis qu'elle n'ignore rien de ce qui est du devoir.

**I**E ne sçay ce que ie dois plustost admirer en toy, Policlet, ou l'art de Medecine, ou la bonne conscience; car ton sçauoir a triomphé de l'indisposition d'un Roy, & ta bonté a vaincu les salaires qu'on te presentoit pour comettre un grand homicide. Ta vertu donc nageant entre ces deux ensemble, m'a deliuré de deux dangers auxquels i'estois exposé, sçauoir de la violéce d'un mal incurable, & des embusches de mes ennemis: Car tu estois le seul, qui pouuois estre tenu pour un tyrannicide, si i'eusse fleschy sous la rigueur de mon mal. Dailleurs, comme i'ay tousiours pris volontaiement tout ce que tu m'as donné pour ma santé, rien n'empeschoit que tu ne me fisses mourir pour auoir les recompenses promises. Toutefois tu n'as iamais voulu preferer un salaire injuste, à vne iuste louange: & possible que l'occasion de ma mort, n'a point treuvé de cause equitable, la maladie presente considerée. Puis donc, que tu m'as si bien traité, durant que i'ay esté en ta puissance, il m'est impossible de te remercier selõ le merite de ta vertu. A tout le moins ie suis asseuré d'une chose, c'est que tu as acquis vne doctrine vrayémét digne du Dieu qui a inuenté l'art de Medecine. Et neantmoins oultre les louanges que i'ay données à ta professiõ & fidelité, ie t'ay enuoyé pour enseigne & pour memoire eternelle de ma bone affection enuers toy, quatre fioles de fin or, deux tasses d'argent faictes à l'antique, dix paires de vases Teridiés, vingt-trois pucelles, & cinquante mille talens\*. I'ay encõre escrit à Teucer, qu'il te couchast sur mon estat à mesmes gages, que mes patrõs de galeres, les gardes de mon corps, & autres miens Capitaines: Ce qui n'est qu'une petite recognoissance à l'esgal d'un si grand bienfait. Toutesfois ceste verité que ie t'aduõie dès maintenãt pourra suppleer au deffaut d'un si petit present, sçauoir, que ie n'ay pas le moyen de recompenser tes merites.

\* qui valent quatre millions cent soixante six mille escus deux tiers d'escu.

### A V MESME.

Il n'y a rien qu'un Prince ne face pour celuy duquel il tient la vie.

**I**Axrelasché Calister, pour l'amour de toy, Policlet, bien qu'il eust cõspiré contre moy si appertemét, qu'il n'aduõioit pas seulement le cas, ains encõre il deceloit ses complices, ensemble le lieu, & par quel moyen il deuoit m'aborder. Mais il m'a semblé que c'eust esté l'action d'un ingrat de refuser la vie d'un homme à celuy qui la donne aux autres. En outre ie me suis aduisé qu'il estoit raisonnable de rendre le semblable au Medecin, qui m'auoit

desiuré, principalement à toy, comme chef de la Medecine, & qui gueris tous ceux qui ont besoin de ton ayde. Que Calister reconnoisse donc sa temerité, & qu'il n'est redeuable qu'à toy seul de sa vie, laquelle il auoit injustement ostee à autruy. Car vrayement il n'a pas tenu à luy qu'il n'ait fait mourir les autres, bien que par vn bon-heur de fortune son dessein ne soit pas reüssi.

## AVX MESSENIENS.

**I**'AY ouy dire que vous accusez vostre Medecin Policlet d'auoir trahy les Agrigentins, parce qu'ayant eu la puissance de me faire mourir, aux plus grandes extremitez de ma maladie, il m'a donné guerison. C'est ainsi que vous imputez à injustice, la gloire de sa fidelité, sans rougir de honte de manifester à tous vostre mauuaise ame. Mais pour moy i'admire fort son art, & encore plus sa bonne vie: M'ayant eu en sa garde, lors que ie tirois à la mort, il n'a point voulu m'occire comme vn tyran, ains ne s'arrestant que sur ma seule maladie, il m'a remis en ma premiere santé le mieux qu'il a peu. C'est la verité qu'il n'a pas tiré le moindre dommage de vos outrages, & calomnies, & que maintenant il se peut mettre au rang des plus riches de la Sicile, par les effets de ma liberalité. Par ainsi ie ne doute point que pour mes biens-faicts enuers Policlet, vous ne desiriez plustost tous tant que vous estes d'estre estimez traistres aux Agrigentins, que non pas assassins de Phalaris.

Ce n'est pas trahison que gauchir au coup d'vn injuste cōmandement.

## AVX MESMES.

**I**E sçauois bien que les trepieds Delphiques, les coronnes d'or, & plusieurs autres tels dons precieux, que nous auons enuoyez à vos Dieux pour recouurer guerison, seroient par vous employez à l'vn de ces deux vsages: C'est, ou, que vous les offririez deuotement aux Diuinitez, ou, que sans vous soucier de celà vous les pattageriez ensemble, cōme vous auez fait. Car sous pretexte que ie vous estois ennemy, & comme si nos offrandes, & nos presents eussent esté tout à fait prophanes, pour raison de nous mesmes qui les auons enuoyez; Vous auez commis vn grand sacrilege à l'endroict des Dieux. Ie vous demande quelle difference y a-t'il entre les dons qui sont jà dediez & appendus, ou seulement destinez pour estre offerts aux Dieux, puis que les vns & les autres viennent de ceux qui les enuoyent? Par ainsi nous auons rendu graces aux Dieux, & vous auez fait enuers eux

L'encens du melchant flaire aussi bon que celuy de l'hōme de bien, pourueu qu'il l'offre avec intention de se reconnoistre;

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

L'homme ne  
peut frustrer la  
Diuinité des  
offrandes qui  
luy sont faictes  
qu'à son des-  
auantage.

vn acte d'impicté, estant vray-semblable qu'ils me cognoissent bien, moy qui ay faict les dons, & vous autres aussi qui les auez retenus. Mais il me suffit que vous confessiez vous mesmes vos grandes meschancetez, apres que les Dieux; lesquels vous auez volez, en auront pris la vengeance. Sçachez que vous auez failly en autre chose, & en cecy principalement: car estimans que les presents enuoyez vous tourneroient à gain, vous semblez ignorer que vous ne faisiez point de mal, si ce n'est possible que les thre-fors ayent vne double nature & qualité, & qu'estans distribuez entre vous, ils soient bons & vtiles, mais mauuais s'ils sont dediez aux Dieux. Dauantage, il n'y a point d'autres accusateurs que vous mesmes d'vne impicté si manifeste que la vostre. Car lors qu'il est question de iuger d'vn ennemy, la cause en doit estre deferee au peuple; & vous, qui estes ce peuple, estimez au reciproque qu'on la doie rapporter au Prince. D'où vient que vous soupçonnez maintenant de trahison vos Dieux, & les croyez estre meschans, s'ils reçoient les offrandes que leur faict vn Tyran. Certes il y a trois sortes d'hommes, qui gouernent bien vostre Republique, selon vostre aduis, & qui sont venus vne seule fois de Messine à Agrigente, ausquels si i'eusse voulu donner la somme qu'ils me demandoient, ils vous eussent bien-tost liurez en ma puissance: & neantmoins vous auez laissé leur forfait impuny. La vraye cause de cecy, c'est que vous n'estes pas meilleurs qu'eux, & ne pouuez librement prendre garde sur les autheurs d'vn tel acte; parce qu'vne mesme inclination vous emporte tous au larcin. Mais afin qu'il ne semble que ie die cecy pour raison des dons que i'ay faicts, ie vous promets de ne m'en donner iamais tant soit peu de peine. Toutesfois vous serez dignement punis de vostre temerité, par ceux que vous auez ainsi tortionnez, tât pour mon regard, que pour auoir osé commettre à l'encontre d'eux de si grandes meschancetez. Adieu doncques pour maintenant; mais sçachez qu'vn tel Adieu est à double entente, & que vous ferez bien de le prendre en mauuaise part.

### A CEUX DE MEGARE.

C'est l'action  
d'un peuple  
plus que bar-  
bare, d'oublier  
les biens faicts  
de son Prince.

**I**E ne me plains pas de vostre ingratitude en ce que pour toute recompense de plusieurs biens que ie vous ay faicts, vous auez faulxement tesmoigné contre moy en la querelle que i'eus nagueres avec les peuples mes limitrophes pour le faict des terres adjacentes à mon pays. Mais i'accuse bien plustost ma sottise de ce qu'ayât esté plusieurs fois irrité par vous, ie n'en suis point deuenu

plus sage. Car vous n'avez iamais fait le moindre semblant d'auoir souuenance de mes biens-faits; & toutesfois comme si vous en eussiez porté le souuenir eternel, mes actiōs en vostre endroit ont esté tousiours autant d'effects de bien-vueillance & de liberalité.

## A CIRCENE.

SI ceux-là mesmes que les loix de la necessité ont forcez à commettre quelque injustice ne doiuent attendre (comme tu l'as dit toy-mesme publiquement parmy les peuples d'Egiste) qu'un supplice digne de leur forfait: Dy moy ie te prie, puis que tu rapportes toutes mes actions à vne prudence diuine, que doit-on esperer de toy, quand tu commets d'ordinaire toutes sortes de meschancetez, non par necessité, mais volontairement, & à ton escient?

## A ZEUXIPPE.

NOUS auons pardonné à ton fils pour son ieune aage, & à toy pour ta vieillesse, bien que vous ne meritez aucun pardon: Mais si deormais vous ne laissez en arriere vostre temerité; & la ieunesse du fils, & la vieillesse du pere, seront des respects trop foibles pour vous sauuer: Au contraire, ie vous puniray avec autant plus de rigueur, que ie vous ay cy-deuant estimez dignes de remission.

## A ELEOSTRATE.

C'EST vne chose digne d'autant de rīsee que d'estonnement, de penser que par tes admonitions quelqu'un puisse deuenir plus sage, & mieux aduisé. Quiconque veut chastier les autres, il faut qu'il soit luy-mesme exempt de tout vice: Mais pour toy, la nature t'a fait naistre enclin aux vices que tu reprens en autruy; encores en as-tu de reste: Et neātmoins comme si ta parole estoit irreprehensible, tu veux corriger les fautes de tes prochains.

Pour instruire autruy il faut joindre les paroles à l'exemple.

## A MENAELVS.

NOUS t'auons enuoyé des cheuaux de guerre, & commandé à Teucer qu'il eust à te fournir de l'argent. Si tu as besoing de quelqu'autre chose, ne sois paresseux à l'escire; car elle ne scauroit estre si grande qu'en la demandant, nous ne te l'octroyons de bon cœur.

## A AGLAVS.

POUR mieux resister aux reuers de fortune; nous auons caché tous les tresors qu'il a pleu aux Dieux nous donner, non dans le sein de la terre, comme tu nous admonnestes, mais bien en nos

Les fidelles mys sont les lieux secrets où il faut cacher les tresors.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

amys, qui ont daigné prendre & accepter nos presents. Pour toy tu ne monstres pas beaucoup de zele à nostre seruice, quand tu nous veux oster l'esperance, si aduenoit que nous fussions chassés du Royaume. Si par le passé tu ne m'as point traitté en amy, à tout le moins fay-le maintenant, en receuant ce que ie te donne à garder. Car ie ne puis croire, qu'il y ait aucune partie dans le monde, qui me puissè estre fidelle, si ie me deffie vne fois de mes meilleurs amys, qui ne sont que de poussiere, & de terre. Que si vous vivez exempts du mal-heur, ie me diray assez heureux, quand mesme vne fortune contraire m'auoit abbattu.

### A E V M E L.

**P**VIS qu'il ne semble pas, comme il est vray, estre chose injuste que celuy qui a le premier outragé soit puny; n'espere autre chose de nous desormais, qu'une punition, nous ayant offensez le premier.

### A E R O D I C.

*Jamais le coup  
d'un traistre ne  
fut loüable.*

**C'**EST la coustume de Clius, fil a reçu vn outrage de quelqu'un, de ne menacer aucunement l'agresseur d'en auoir sa vengeance; tellement que cestuy-cy ne se doute point de ce qu'on luy brasse couuertement. Mais pour moy, i'estime que c'est le fait d'une ame basse & poltrone d'assaillir vn ennemy par trahison, & sans dire gare. C'est pourquoy ie t'aduisse de te tenir sur tes gardes, puis que tu m'as offense. Ce faisant, tu seras doublement tourmenté, scauoir d'une attente craintiue, & finalement du chastiment mesme.

### A A R I F E T E S.

**T**ES actes sont dignes, & des dons que nous t'auons faitz, & d'un salaire encore plus grand; Mais ne t'enqueste point de mes actions, car ie ne pense point qu'il y ait rien qui leur soit plus conuenable que de les taire.

### A A M F I N O M O N.

*Obliger vn  
vertueux, c'est  
receuoir vn  
don de luy.*

**Q**UAND i'oblige les vertueux par mes biens-faitz, il me semble qu'au lieu de leur donner ie reçois. Ie te prie donc de ne me point estimer, comme si ie te faisois quelque present, ains de croire que ie te scay bon gré, & demeure ton redeuable de ce que tu daignes receuoir le present que ie t'enuoye.

### A E R E T H I E S A F E M M E.

**I**E n'ignore pas Erethie, que ie te suis assez redeuable, & pour moy, & pour nostre fils que ie t'ay laissé. Pour moy, de ce que

ayant esté chassé de mon pays, tu as mieux aymé demeurer veufue que te remarier, bien que tu fusses recherchée de plusieurs. Pour nostre fils, parce que tu luy as fait office de pere, & de mere. Tu n'as iamais voulu d'autre mary que Phalaris, ny d'autre fils que Pavrol, te contentant de ton premier espoux, ensemble de nourrir & esleuer le fils que tu auois de luy. Continué donc, ie te prie, pour l'amour du mary & du fils, à l'instruire, comme il t'a plu de commencer volontairement, iusques à ce que l'aage l'ayât rendu capable il n'ayt plus besoin, ny de toy, ny de moy. Je t'en supplie derechef avec beaucoup d'affection, non que ie mette en doute ton amitié enuers ton enfant; mais parce qu'un pere a tousiours de la crainte pour son fils unique. Je te requiers pardon, si ie parle ainsi, comme ayant appris de tes propres affections les apprehensions que les peres ont d'ordinaire pour leurs enfans.

*L'amour de la femme s'est-  
preuue en l'ad-  
uersité du  
mary.*

## A SON FILS PAVROL.

**L**E deuoir te commande, mon fils, de cherir & priser beaucoup tes pere & mere: Car c'est vne action pieuse & honneste à vn enfant d'auoir souuenance de ceux qui l'ont mis au monde, & obligé d'une infinité de biens-faits. Que si la necessité te forçoit de manquer à l'un ou à l'autre, le deuoir t'oblige à quitter ton pere plustost que ta mere. Car ce sont deux choses bien differentes que les soucis du pere, & ceux de la mere à esleuer les enfans. C'est la mere qui les a portez en son ventre, enfantez & allaittez, & à laquelle des fascheries infinies en nombre ont esté supportables pour eux. Toutesfois lors que l'enfant est desjà grandlet, &, comme l'on dit, hors de page, le pere n'y pense pas moins participer, bien qu'il n'ayt eu aucune peine à le nourrir. Or ta mere a ce priuilege particulier sur toy, plus que les autres meres, que durant mon exil, elle a souffert les soucis de nous deux, & a eu beaucoup de mal à t'endoctriner. Tellement qu'il faut que tu luy rendes la recognoissance que doit vn enfant à ses pere & mere, attendu que par vn amour maternel tu pourras satisfaire au deuoir qui t'oblige à ton pere. Tout ce que ie demande de toy, c'est que tu luy obeysses & la reueres, & alors ie me tiendray pour satisfait & content. Assure toy, mon fils, que si tu recognois ta mere pour plusieurs biens qu'elle t'a faits, ton pere en estimera le commencement pour le plus signalé plaisir que tu luy puisses faire.

*Du deuoir de  
l'enfant à l'en-  
droit du pere.*

# LES OEUVRES DE LUCIAN.

AV MESME.

**N**ous t'auons fait, Paurol, tout ce qu'un pere scauroit faire pour vn sien fils: que si au reciproque tu ne daignes rendre l'obeyssance deuë à ton pere, tu te trompes grandement. I'ay ouy dire que tu mesprises les bones lettres, & ie t'en ay desjà repris plusieurs fois: Car tout le bien que ie requiers de toy, c'est que tu poursuiues tes estudes. Sçache, mon fils, que si tu m'obeys; le profit que tu tireras de ton sçauoir sera beaucoup plus grand à toy qui m'auras fait ce plaisir, qu'à moy qui l'auray receu.

A ERICHIA SA FEMME.

**S**i pour crainte de nostre tyrannie tu n'oses enuoyer Paurol à Agrigente, ie prens cela de toy volontiers en payement, comme estant femme, & obligee entant que mere de douter de ton fils vnique. Mais si tu penses aussi qu'il soit raisonnable, que tu le possedes tout à fait, comme si tu l'auois engendré seule, ou avec vn autre que moy, tu consideres fort mal nos preeminences. Car par le droit le plus rigoureux, le fils est au pere, & non à la mere, & par vn autre plus doux & humain, il est esgalement à tous deux. Si tu penses que pour laisser quelquesfois ton fils en ma cōpagnie, ton droit en soit amoindry, quelle opinion peut auoir celuy qui n'en a iamais jouy? Tu feras donc ton deuoir de me l'enuoyer, sur l'assurance qu'il s'en retournera soudain avec des presens conuenables au fils de Phalaris & d'Erichia; afin que vous puissiez tous deux (si ce n'est avec moy à tout le moins en mon absence) viure à vostre aise, & faire grand' chere. Aussi quel plus grand soucy dois-je auoir que d'enrichir ma famille, sçauoir ma femme & mon fils? Certes i'ay deliberé, comme soigneux de vostre bien en qualite de mary & de pere, de vous donner la meilleure partie de mes moyens, & ce, cōme à mes plus proches amys, le plustost que faire se pourra, tant pour plusieurs occasions, que pour la vieillesse qui me talonne; mais principalement pour la grande maladie qui me saisit n'agueres, laquelle m'a tousiours appris depuis à penser que la iournee presente est le dernier point de ma vie. Au reste le voyage de Crete à Agrigente, & derechef mon retour vers toy seront plus assurez par la grande affection de pere, que par la crainte de la mere.

A PAVROL SON FILS.

**I**'A Y receu de ta part vne couronne pesant six cents escus, tant par vn bon-heur de fortune, que par vne grace speciale, de laquelle ayant esté couronné seulement le iour que nous faisons des Sacrifices

La possession des enfans doit estre esgale entre le pere & la mere.

Les accidens du passé nous apprennent la decadence de l'aducair.

\* au Penes.

Sacrifices aux Dieux \* Patriotes pour la victoire par nous obtenue à l'encontre des Leontins, i'en ay fait de rechef vn present à ta mere, ne treuuant personne qui fust plus digne qu'elle d'vn don que ie prise tant. Plaise aux Dieux, que tu te rendes encore plus precieux & plus louïable enuers moy que ceste couronne, satisfaisant comme il appartient aux bonnes intentions de tous tes parens.

## AV MESME.

LA necessité m'a contraint de m'en aller à Himere, où à mon arriuee i'ay ouy chanter aux filles de Stesicor des Odes & poëmes que leur pere auoit cōposez en partie, & elles aussi. Il est bien vray que les vers des filles n'estoient pas si bons que ceux du pere; mais si on les comparoit à ceux de quelqu'autre, il n'y a point de doute qu'ils seroient beaucoup plus eloquents. Pour ceste cause i'ay reputé bien-heureux, & celuy qui les auoit enseignez, & elles qui contre l'ordinaire de leur sexe s'estoient acquises vne si grãde doctrine. Je souhaitte pour vne mesme fin, Paurol, que tu t'adonnes à l'estude des bonnes lettres. Car que te fert-il d'exercer ton corps aux armes, à la chasse, & à tels autres labeurs, si tu laisses ton esprit en friche, sans l'embellir des lettres, & des disciplines Grecques, auxquelles tu deurois vacquer seulement? Je n'ignore pas qu'il est bien sceant d'auoir soin de la disposition de son corps, & de renforcer ses membres quand il est question de s'exercer aux sacrez cōbats. Mais il faut que celuy qui aspire aux dignitez d'vne Republique entende toutes les proprietes de l'ame, si dauenture tu ne veux affecter vne tyrannie, comme plusieurs t'en soupçonnent desjà, & comme s'il te suffisoit de dire que tu desires à cet effect exercer les forces de ton corps; de mesme que si elles estoient necessaires à telle principauté. Si tu es biẽ aduisé, mon fils, tu prendras conseil de celuy qui se repent de regner; qui a fait eslection d'vne telle vie, plus par contrainte que de son bon gré, & lequel ayant gousté de la tyrannie aymeroit mieux s'asservir sous vn Tyran que l'estre luy-mesme. Car celuy qui s'assubjettit à la tyrannie est exempt de toutes autres incōmoditez: mais quant au Tyran, il craint tousiours, & ceux qui luy dressent des embusches aux champs, & ceux-là mesmes qui le gardent en sa maison. Il faut qu'il ait peur premierement de ses gardes; puis, de viure sous les apprehensions d'vne continuelle misere. Tu feras donc sagement, mon fils, si prenant en bonne part l'amiable conseil de ton pere, tu te monstres courtois & humain enuers vn chacun, laissant à part

Il y a bien de la difference des forces de l'esprit à celles du corps.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

Le défaut d'ex-  
perience, & la  
ieunesse, sont  
deux mauvais  
conseillers.

pour les haineux, & à leurs successeurs ces perpetuelles craintes, & ceste eslection des dâgers qui sont sans repos, & sans fin. *Que si* ton peu d'experièce, & ton bas aage te font aëctoire que la tyrannie soit plustost quelque chose agreable qu'une extreme calamité, tu erres grandement, & sans doute l'ignorance en est cause. Pour moy ie prie les Dieux que tu ne puisses iamais experimenter la fortune d'un Tyran.

### A CEUX DE CAMARINE.

L'argent est le  
nerf de la  
guerre.

**I**A y entoyé à Gellie & aux Leontins, & me suis en mesme temps aduisé de despescher des gens deuers vous, pour vous prier de me secourir maintenant; car ie n'ay besoin, ny d'hommes, ny de cheuaux, dont vous dictes vostre ville estre void, mais seulement de finance. Les Leontins nous ont soudain enuoyé cinq talens; les Gelliens nous en ont promis dix, & pour vous ie ne pense pas que vous soyez plus retifs que les Leontins, & plus auares que les Gelliens.

### A LICIN.

Il ne faut ia-  
mais recher-  
cher la vie d'un  
plus grand que  
soy, de peur de  
s'en repentir  
sur le tard.

**I**E treuve que tu n'as gueres bien fait de demander en l'assemblée des Leontins (comme si i'y eusse esté moy-mesme present pour te respondre) qui i'estois? de quel lieu? & de quels parens issu? Mais comme ie scay bien que ie suis Phalaris, fils de Leodamant de la maison des Astipales; exilé de mon propre pays, & Tyrâ des Agrigentins, qui ay veu beaucoup de choses en mon temps, & suis paruenu jusques icy avec vn courage indompté; Aussi n'ignoré-je pas, que tu es Licin corrupteur d'enfans, affronteur de la ieunesse, ruffien des femmes, temeraire en mœurs, excessif en desbauches, faineant en paix, voleur en temps de guerre, & qu'en bref ie te puniray, & pour les beaux discours que tu tiens, & de ce dont ie t'accuse à present. Ce sera ( si ce n'est plustost ) au mesme temps que les Leontins estans desfaits en ceste guerre te lueront entre mes mains comme prisonnier.

### AVX LEONTINS.

**S**I vous desirez qu'il n'y ait plus de guerre entre nous, liurez moy seulement Licin, & n'ayez peur d'autre chose, afin que respandant sur luy, l'inimitié que ie porte à tous, ie cesse d'exercer ma fureur à l'encontre de vostre Cité. Le supplice que nous luy ordonnerons ne fera pas plus grâd que vous le desirez, comme nous l'auons duy dire.

## AUX MESMES.

**B**IEN que i'eus pris vostre espion Leonide, & qu'il ne tint qu'à moy de le faire mourir si i'eusse voulu, ie l'ay neantmoins relasché, non que i'estimasse vous faire plaisir, mais afin de n'estre point en peine de chercher vn autre messager, qui vous rapportast au vray les grands preparatifs de guerre que ie fais contre vous. Car aussi bien m'a-t'il librement descouuert les vostres, sans l'auoir contraint à les dire, sçauoir que vous auiez besoin de tout, excepté de faim, & de peur, affirmant que vous en estes fournis comme il faut.

La premiere victoire à la guerre est de sçauoir pardonner au vaincu.

## A HIEROME.

**T**V m'as demandé quelle cause m'a esmeu à croire que i'emporteris sans faute sur les Leontins les pais qu'ils veulent m'oster par force. A quoy ie te fais respõse, que pour moy ie ne parle point de la plus iuste cause que i'aye de ce faire, sçauoir, que ie ne suis pas auther de ceste guerre, ains veux seulement repousser le tort qu'on me fait. Car ie m'assure que vous n'avez aucun esgard à ces choses: Mais sçachez, quoy que vous n'en fassiez point de semblant, que ie vous surpasseray, & en magnanimes soldats, & en finances, & en nauires, & en cheuaux: De toutes lesquelles choses vous estes tous depourueus, & neantmoins vous voulez cõbattre vn ennemy, qui ne manque, ny de cet attirail, ny d'vne bonne fortune.

Il est raisonnable que l'auther d'vn mal ait la premiere atteinte de la blessure.

## A NICOFEME.

**N**OUS seuls auons fait mourir ceux que tu as dict auoir esté cruellement mis à mort en l'assemblee des Leontins, parce qu'ils nous venoient espier; Mais tu ne consideres point, qu'en desplorant leur piteuse fin tu ne nous dresses pas seulement des embusches par tes propos querelleux, mais rends encore les Leontins plus poltrons à nous faire la guerre. A quoy neantmoins tu les crois inciter, entreprenant vne iuste querelle cõtre vn tel ennemy que moy. Car c'est vne chose impossible, qu'vn mesme personnage soit hay pour sa cruauté, & biẽ peu redouté pour sa delicatesse, & bonté. Au reste ie ne vous porteray point d'enuie en ceste bataille, & si ne vous dissuaderay pas de me liurer l'assaut. Tellement qu'il ne tiendra point à moy que vos desseins ne reüssissent.

## A DINOMACHVS.

**I**'AY vaincu les Leontins en bataille, & ne t'en ay rien voulu faire sçauoir, afin que deormais le regret t'en soit beaucoup plus supportable, & que tu ne viennes à mourir de despit, car i'ay

Vn ennemy ne fait rien que pour desplaire à celuy qu'il a en haine.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

encore surmonté avec les Tauromenitains, & Candenses leurs alliez, & renouyé leurs prisonniers de guerre, apres auoir receu deux cents talens de rançon. Ce que i'ay fait en partie, parce que ie ne voudrois pas qu'on me reprochast d'auoir mis à mort injustement vne personne, si tu venois à mourir de regret toy-mesme au rapport d'vn si heureux message.

### A SAMEE.

**L**E récit qu'on m'a fait de tes bonnes mœurs & de ton incroyable douceur, ensemble de la bonne estime que tu as des felicittez de tes prochains, lesquelles tu prises de mesme que tes propres maux & calamitez m'ont obligé de t'aduertir à la haste par ce miē escrit, comme par vne bonne guerre nauale, composee d'infanterie & gendarmerie, ie suis resté victorieux. I'ay pensé que ce message te trauailleroit d'vne affliction eternelle, comme c'est le deuoir d'vn homme de bien d'estre fasché d'vn tel accident, & que tu receurois par ce moyen vn supplice digne de ta bonne ame, & de tes mœurs susmentionnees.

### A PYTHAGORE.

**I**L semble que la tyrānie de Phalaris differe beaucoup de la Philosophie de Pythagore; & neantmoins il n'y a rien en tout cecy qui nous empesche de faire vn certain essay de nous mesmes. Car il peut biē estre que ceux qui sont les plus esloignez l'vn de l'autre se voyent reduicts à vn mesme point, tant par affection & hantise, que par familiarité. Quant à nous pour le bon rapport qu'vn chacun nous a fait de toy, nous auons ceste ferme creance que tu es vn vertueux personnage. Mais garde toy bien de ton costé de donner vn reciproque tesmoignage de nous: Car la fausse opinion qu'on a de moy principalement, m'apporte beaucoup de dōmage, & la tyrannie, dont ie suis accusé, m'empesche de t'aller seuremēt visiter. Si i'y allois sans armes & sans compagnie, ie pourrois facilement estre pris; Et d'ailleurs, si i'estois en trop bon esquippage, & auois à ma suite vne troupe de soldats, ie serois soupçonné plus que iamais. Mais pour toy, tu peux venir à moy libre de tout danger, demeurer en ma compagnie sans crainte d'aucune chose, & faire essay de ma personne à ta volonté. Que si tu me prens en qualité de Tyran, tu treuueras que ie suis plustost vne personne priuee que tyrannique: Si en qualité d'homme priué, tu verras aussi, que la necessité me contraint à me reseruer quelque action de Tyran. Car tous moyēs, excepté celay de la cruauté, ne me seroiēt gueres propres pour m'entretenir en l'estat de souverain. S'il estoit ainsi,

Il est bien difficile de conceuoir vne bonne opinion d'vn homme que tout le monde estime meschant.

C'est folie de croire que la cruauté serue de soutien aux Empires.

que la douceur peut treuver de la feurté dans la tyrannie, ceste seule consideration suffiroit pour me faire desirer ta cōuersation, veu que les remonstrances me remettroient au chemin d'une maniere de vie plus portée à la clemence, si avec l'opinion de Pythagore la verité me promettoit pareillement vn salut assure.

## A THORAX.

Je ne sçay si ie m'en dois prendre à moy-mesme de t'auoir conseilé en termes vn peu trop obscurs, ou bien t'accuser, toy qui fais la sourde oreille, & qui feins de ne vouloir rien entendre. Je te dis derechef que par tes cōptes tu restes redevable de vingt mille sesterces. Que si tu veux qu'on t'apprenne cecy plus ouuertemēt, attends au premier iour des messagers que nous t'enuoyons exprès, qui te le monstreront d'autre façon que tu ne desires.

## A AMPHICIDAS.

La temerité & l'ignorance de la ieunesse ont causé la perte d'une infinité de personnes. Or ie veux bien que tu sçaches, que ton fils se laisse mener à ces deux vices, & que m'ayant prououé à la vengeance par de si cruelles fureurs, ie me suis retenu neantmoins, & ay pardonné plustost à toy, que non pas à luy; car j'ay appris par le tesmoignage de plusieurs, que ton naturel est enclin à la courtoisie. Voilà pourquoy ie n'ay pas voulu t'attrister en ta vieillesse, pour la malice de ton fils qui m'a offensé; car ie me fais accroire que n'ayant point d'autre enfant pour heritier, il t'est force de l'aymer encore qu'il soit mauuais. Puis, la bienveillance du pere surmonte tousiours la malice du fils. Si est-ce pourtant que si desormais il ne se comporte d'autre façon, & s'il ne veut croire ny à mes aduertissemens, ny aux tiens il en esprouuera bien-tost la punition, tant de ton costé que du mien. Or de peur que s'obstinant en sa malice il ne pretende aucune cause d'ignorance, j'ay enuoyé des lettres, & à toy, & à luy, touchant ceste mesme matiere.

L'ignorance & la temerité sont deux maux ordinaires à la ieunesse.

La force de la nature cōtraint le pere à aymer son enfant.

## A NICENET.

Possible penses-tu, parce que nous auons plusieurs fois escrit à ton pere, qu'il t'aduertist de n'estre point si temeraire à l'aduenir; que pour crainte d'encourir ton inimitié nous luy requerions telle chose. Mais pour moy ie n'estime pas qu'il soit besoin de t'escrite si cela est veritable, ou non. Il te suffit de sçauoir qu'ayant eu nouvelles que ton pere estoit vn bon vieillard, & n'auoit point d'autre fils que toy, j'ay eu pitié de luy, & pardonnant à ton audace pour raison de ton aage, ie t'ay laissé viure

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Le pere n'a point de plus cruel fleau qu'un mauvais enfant.

iusquès à present. Et neantmoins, ny la vieillesse du pere, qui se met en danger pour son fils vnique, ne peut t'esmouuoir, ny tu n'es guerres bien aduisé toy-mesme, de t'obstiner de la sorte en ton opiniaistreté. N'estime point, sous pretexte que nous ne t'auons fait aucun mal cy-deuant, que ie n'aye bien moyen de te nuire, si tu veux faire le mutin. Puis qu'il t'est permis de choisir ce qui te semblera le meilleur, garde toy de suiure Timander, & vsoplostost d'un ennemy profitable, que d'un pernicieux Conseiller.

### A ANTIMACHVS.

**S**I tu ne rends point ce qu'on t'a presté, ayant dequoy satisfaire, tu es mauvais à ton escient: Que si quelque incommodité t'en desnie le pouuoir, bien que tu ne sois pas tout à fait si mauvais, tu fais neantmoins vn grand tort à autruy: Car à dire le vray les choses commises à contre-cœur, sont dignes de pardon, si elles sont considerées humainement. Mais sçache aussi que tel pardon est vn delay de recognoissance plustost qu'un desespoir entier.

### A ARISTOMENES.

**N**E te fasche point pour les playes que i'ay receuës à la guerre; car bien que ton affection, courtoisie, & bonne volonté en mon endroi&t me soient aggreables; neantmoins tât s'en faut que ie porte à regret mes blessures (quoy qu'il ne s'en soit de guerres fallu que ie n'aye esté blessé à mort sur la place) qu'encore que i'espere de viure vn peu plus long temps, i'eusse pourtant desiré de mourir à la guerre. Car y a-t'il rien qui soit plus digne d'un galand homme, que de finir courageusement ses iours en la contention de victoire, ou bien de vertu?

### A ZENOPHITES.

La calomnie ne peut agir dessus la constance.

**L**Es calomnies qu'on me met sus, ny toutes les opinions que les hommes ont de moy m'accusant à tort ne me troublent point: & ce ce n'est pour autre subject, sinon parce que ie sçay bien qu'il aduient que les autres sont meschans de nature; mais que ie suis tel par les loix de la necessité, qui mesme contraignent les Dieux. Toutesfois nous differons en cecy l'un d'auec l'autre, c'est que ne m'estant permis de faire plusieurs choses, à cause de la principauté que ie tiens, ie me descouure tel que ie suis. Mais quant à vous autres, qui estes des hommes priuez, vous dissimulez vos actions pour la crainte que vous auez des loix.

### A CEVX DE CATANIE.

**L**ORS qu'on m'amena vos Citoyens prisonniers, i'en deliuray quelques-vns, qui estoient plongez dans le desespoir pour le

peu de soing que vous auiez de leur vie, non que i'eusse pourtant oublié la hayne que ie vous portoys, car i'auois la memoire bien courte, si ie me contentois de prendre vne vengeance de vous, qui fut moindre que ma colere. Lors que ie vous auray punis à l'esgal de vos forfaitts, ie vous feray ressouvenir de toutes les choses que vous auez commises à l'encontre de moy.

## A V X M E S M E S.

**V**Ous pensez possible, que i'aye pris vne suffisante vengeance des choses par vous faictes, aux miens, & à moy, parce que pour trente hommes qui ont meschâment esté bruslez par vostre moyen, vous auez perdu cinq cens soldats; & pour sept talens par vous derobez, la pluspart de vos reuenus s'est ancantie. Mais pour moy, ie vous aduertis que tout le mal que vous auez souffert iusques à présent, n'est que le commencement & l'entree de tout ce que vous deuez endurer deormais. Tellement que vous auriez grande honte de vous confesser complices, & boute-feux des maux de nos ennemis. Toutesfois ie n'appaiseray iamais mon courroux contre vous, iusqu'à ce que la Prouidence qui gouverne le monde en face de mesme: Car ie vous declareray tousiours la guerre, non tant pour mon particulier, que pour l'amour des Dieux, en la puissance desquels gist la conseruation, ou la perte de toutes choses. Et sil est vray, que le feu celeste ait vne aussi diuine qualité que les autres Elements en la nature, il faut conclure, Celuy qui inuente va sup- plice merite de l'esprouuer le premier. Qu'ayant faict ietter des innocents dans le feu, vous auez acquis l'inimitié, non de Phalaris seulement, mais du Soleil qui esclaire, & void toutes choses.

## A C R I T O P H E M E.

**V**Ous faictes comme de bons amys, & toy, & tous ceux, qui donnez des loiianges excessiues à ma puissance, publiant par tout, que par nostre conseil & traual les Leontins ont esté vaincus. Nous scauons assez avec quelle diligence nous auons mis ordre aux choses qui nous estoient necessaires; mais nous n'ignorons pas aussi que la victoire, pour laquelle vn chacun a de l'ambition, nous a esté donnée par vne particuliere faueur de Fortune. Car il n'y a rien, cher Amy, dans les affaires du monde, soit grand ou petit, qu'elle ne conduise, & gouverne à sa volonté.

## A P O L I G N O T.

**I**'A y resolu, Polignot, de te faire du bien à l'aduenir, & de t'escrire souuent, avec condition, que tu te desisteras de me donner tant de loiianges aux compagnies. Car tu m'accuses de

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

faict quand tu refuses mes dons, bien que tu m'esleues par tes paroles. Il n'est pas que tu ne saches bien que les Sages ont de tout temps estimé la parole pour l'ombre des choses.

### A POLISTRATVS.

*La Noblesse  
n'est pas vertu,  
si nous ne fai-  
sons pousser  
les rejettons.*

*Nam genus, &  
proanos, & qua  
non fecimus ipsi,  
Vis ea nostra  
uoco.*

**I**E t'aduouie ceste verité, qu'on se peut vanter d'estre issu de bon lieu, comme de quelqu'autre qualité que ce soit. Mais ie sçay bien aussi, qu'il n'y a point de plus belle noblesse que la vertu, & que pour le demeurant ce n'est que fortune: Il se peut faire qu'un homme de basse estoffe se mettra en honneur dans le monde, & qu'à l'opposite, vn autre de noble famille ternira ce lustre de grandeur, & de reputation, se rendant la creature du monde la plus abjecte. Par ainsi ie te conseille de louer la vertu des Syracusains, & non pas la noble extraction d'ayeux, qui est morte en leurs successeurs.

### A DEMOTELES.

*Pour iuger de  
la pesanteur  
d'un Empire,  
il faut en auoir  
eu la charge.*

*Belle comparai-  
son.*

**I**E te sçay vrayement bon gré, Demoteles, de l'aduis que tu me donnes. Car parce que tu ne fus oncques Tyran, tu conseilles à celuy qui l'est de se demettre de sa tyrannie, & si ne me produis en auant aucun Dieu, qui te vueille pleiger en cela, & respondre de ma vie. Car si cela estoit, possible que ie luy pourrois adjouster foy. Mais tu t'estimes digne d'estre creu en vne chose de si grande importance, sans considerer qu'il est presque plus dangereux de se desfaire de l'Empire que de l'occuper. Bref, il en est de mesme d'une tyrannie, que de nostre naissance. Car sil estoit possible à l'homme auant que venir au mode d'entendre les maux qu'il y doit endurer, il ne voudroit iamais naistre. Ainsi ie puis bien dire, que si celuy qui aspire à la tyrannie, sçauoit combien pese vne Couronne sur le chef, il ne souhaitteroit point plustost d'estre Tyran, qu'homme priué. Suiuant cela, ie sçay bien Demoteles, qu'il vaudroit mieux à l'homme ne pas naistre, que naistre, & deuenir subiect, que Tyran. D'ailleurs, si auant qu'atteindre à la tyrannie tu m'eusses donné cet aduis, & déclaré les afflictions du Tyran, sans doute ie t'eusse volontiers obey. Mais puis que ie suis Tyran maintenant, & que contrainct à ce faire par la Principauté, i'ay commis plusieurs choses: Il n'y a personne, non pas mesme le plus puissant des Dieux, qui me puisse persuader de me demettre de ceste tyrannie. Car si i'en venois là, ie ne sçay que trop combien seroit tragique ma fin, & quels les tourmens que me feroient endurer ceux, lesquels i'ay autresfois punis de leurs fautes, avec vne extreme rigueur.

## A EPICHARME.

**J**E ne doute pas que le Conseil que toy, & Demoteles me donnez, de me demettre de la tyrannie, procedé plustost d'une ignorance, que d'aucune hayne en mon endroit. C'est chose qui depend de la volonté de celuy qui affecte la tyrannie, que de la commencer; mais de la quitter pour plusieurs maux que comēt le Tyran, cela ne se peut. Il en est de mesme que de l'Archer, lequel ayant vne fois lasché le dard, il n'a plus la puissance de le retirer: Toutesfois vous me ferez plaisir d'effacer le commencement de ceste tyrannie, sil est possible, sinon, ie veux que vous sçachiez qu'il se peut encore moins faire que vos aduertissemens me soient profitables.

Tous ne peuvent pas se desfilter de ce qu'ils ont malcommencé.

## A V MESME.

**I**L me suffit que tu sois le seul, qui m'estimes iuste, bien qu'aucun ne croye à ce tien tesmoignage. Vn tel homme que toy me sert de reigle, & de loy par toute la Sicile. Pour ce qui est d'un indifcret populaire, nous n'estimons pas qu'il soit vtile à autre chose qu'à peupler vne solitude. C'est peu de chose qu'il nous mecoignoisse, & estime pires que nous ne sommes. Il n'en est pas ainsi de toy: Car il y en a plusieurs qui te ressemblent; & pour nous ce n'est pas le nombre, mais la seule vertu qui nous fait iuger de l'excellence des hommes, lesquels nous tiennent pour bons, & equitables comme toy. Que si tu estois vnique en ceste opinion, ie ne rechercherois point d'autres tesmoins, & n'aurions que faire des louanges d'autruy.

Le tesmoignage d'un homme de bien, vaut plus que celui de tous les meschans.

## A HIPPOLITION.

**J**E te permets de venir à moy, comme tu le requiers, & ne te donne point d'autre serment de seurté que ma propre foy. Que si tu ne te fies point à mes paroles, tu me fais tort maintenant, puis que tu ne fus iamais accusé deuant moy: Et neantmoins bien que tu n'ignores point que ie n'ay iamais rompu ma foy, ny manqué de parole à personne du monde, tu me demandes mon serment, comme si tu auois vne mauuaise opinion de moy. Quelle difference y a-t'il ie te prie, pour le regard de la saincteté, si l'on vient à rompre son serment, ou bien sa parole, puis que l'esprit confirme les deux?

## A POLYTIMON.

**S**I n'ayant point d'autre conjecture que tes mœurs, tu ne te fies à moy, tu accuses ma prudence plustost que ma malice. Que si tu t'arrestes aux miennes, tu peches par ignorance. Car tant s'en

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

*L'on est trompé bien souuent pour croire trop de leger.*

faut que ie fausse ma foy, qu'au contraire i'ay esté trompé plusieurs fois, pour auoir creu trop volontiers à autrui, & iugé de toutes choses selon ma propre affection, pour le respect que i'ay porté de tout temps à la foy des personnes. Tellement que si tu t'affies à moy franchement, & sans fraude, n'aye peur que ie te face aucune injustice. Au contraire, ie m'asseure que tu pourras bien tesmoigner à tous que Phalaris a vne si bonne foy, qu'il ne trompe iamais aucun.

### A NICIAS.

**T**ON fils est bien aymé d'un chacun, pour les mesmes causes qui te le font hayr, sçauoir, parce qu'il ne se range point à ton imitation. Par où tu peux bien cognoistre que tous ceux qui luy portent de l'affection, sont tes ennemis.

### A ADIMANT.

**I'**AY ouy dire que tu es en querelle avec ton frere, pour sçauoir lequel de vous deux est le pire: Car tu dis que c'est luy, & il affirme tout au contraire que c'est toy-mesme. Pour moy i'estime, ou pour mieux dire, ie suis assuré qu'il est le plus meschant des hommes, & que tu es encore pire que luy.

### A CEUX D'EGESTE.

**C**ESSEZ de receuoir les exilez parmy vous: Car aucun ne vainquit iamais Phalaris, ny à recognoistre le bien, ny à venger le mal. Il vous est aisé de le iuger par les affaires que i'ay eues avec les Leontins, & pour ceux de Melite, veu que i'ay esté aux vns autheur de leur liberté, & aux autres de leur seruage. A ceux-cy pour auoir mis à fonds mes vaisseaux, & à ceux-là pour l'estre eforcez de le garentir du naufrage.

### A ANTISTHENES, ET A THEOTIME.

**D**ES presents que i'ay enuoyez à deux, tu en as reçu ta part, & Theotime n'en a point voulu accepter. En verité, ie t'en sçay bon gré, & si ne me plains aucunement de luy. Car en prenant tu n'as point diminué mon bien, & en refusant Theotime ne m'a point fait de dommage.

### A MENECLÉS.

*C'est le pire de sous les maux de se repentir de bien faire.*

**N**E te repen point d'estre deuenu homme de bien, si tu veux qu'on te croye esloigné de la meschanceté de ton pere; autrement tu perdois ceste bonne reputation que tu as cy-deuant acquise entre ceux de Camarine. Car il leur sembleroit que tu aurois seulement contre-faict quelquefois le sage, sans auoir esté iamais homme d'honneur.

## A EPISTRATVS.

**I**L semble que tu m'escriues, Epistratus, tout de mesme qu'à vne personne qui seroit bien à son aise. Mais ie te veux mon-  
 strer, comme depuis que ie me sçay cognoistre ie n'ay iamais eu que de l'infortune. Premièrement i'ay esté borgne des mon enfance, puis par ie ne sçay quel mal-heur banny de mon propre pays en ma ieunesse. Dauantage i'ay perdu la meilleure partie de mon bien, & l'on m'a nourry & esleué parmy des façons de faire barbares, & estrangeres. A cecy i'adjouste qu'en quelque contree que ie me fois treuue, i'ay esté chassé de ceux à qui ie m'affiois; & non seulement par mes ennemis, mais par ceux aussi  
 Tous ceux qu'on estime heureux ne le sont pas.  
 Les plus dangereuses trahisons sont celles qui se trament par nos plus grâdes amis.

## A ONETOR.

**T**V me feras bien plaisir, & toy, & tous mes amis, de ne vous point mesler de mes affaires, ny de rechercher avec tant de curiosité les choses, si ce n'est que i'y prenne plaisir: Car nous sommes tellement accablez par la fortune, que si l'on sçauoit bien nostre condition, les ennemis auroient plus de subject de rire, que les amys de se fascher, icelle estant incognüe.

## A ETEONIC.

**I**OUBLIERAY tant que ie viuray, comme tu me le conseilles toutes les inimitiez de ceux qui m'auront offensé: car puis que nous sommes mortels il n'est pas raisonnable que nous gardions, comme l'on dit, vne hayne immortelle. Mais quant au meschant acte de Python, tant s'en faut que ie l'oublie durant ma vie, qu'au contraire, i'en reserueray le souuenir apres ma mort, bien que la memoire des deffuncts s'esteigne avec leur vie. Je n'y pense iamais qu'il ne me souuienne fort bien, qu'il a commis cõtre moy la plus grande offense du monde, d'auoir fait mourir ma femme Erectie apres mon exil, à cause qu'elle l'auoit refusé en mariage, parce que c'estoit son intention de me suiure.

## A TRASENOR.

**L**E chasteau que tu as delaisé pendant que le siege y estoit deuant a esté si habilement surpris par l'assaut que luy a donné Teucer, qu'il s'est rendu en moins de temps que ie n'ay esté à escrire la presente.

# LES OEUVRES DE LUCIAN.

## A ABARIDES.

*Vn bel esprit  
entrepréd tout  
pour appren-  
dre.*

**I**'A y ouy dire que pour estre honoré de la compagnie des plus grands personages, tu es venu depuis les Hyperborees iusques en ce pays, & as hanté le Philosophe Pythagore, le Poëte Stefficor, & quelques autres des plus excellents de la Grece, desquels tu as beaucoup appris. Et mesme ie crois que tu cherches des homes capables pour te rendre sçauant en l'histoire que tu ignores. Que si la bouche des calomniateurs t'a desjà persuadé cy-deuant, que ie suis tel qu'ils me disent estre, il est difficile de te le faire croire autrement. Mais si tu penses aussi que la verité se doieue rechercher indifferemment de toutes personnes, principalement des Sages, viens-t'en à moy à l'imitation de plusieurs grands hommes, & nous demeurerons ensemble: Car l'experience t'apprendra qu'il n'y a rien en moy, qu'une soit bon & honneste. Que s'il m'est permis de parler librement de moy-mesme, ie diray encore que toutes choses sont plus humaines en moy, que la presente fortune ne le semble permettre; & que Phalaris qui les gouverne ne cede en rien à ceux qu'on estime les plus capables.

## DE PYTHAGORE, A QVELQV-VN.

*La vengeance  
qu'on veut  
prendre d'au-  
truy s'appuye  
le plus souuét  
sur la calom-  
nie.*

**S**I pour auoir loué le Philosophe Pythagore, de ce qu'il fuyoit ma conuersation, & faisoit refus de me venir voir quand il en estoit prié, tu as esté cause que plusieurs ont mesdit de moy faulxement; ce m'est maintenant vne grande louange qu'il ne bouge d'avec moy; car voicy tantost le cinquiesme mois que nous passons le temps ensemble. Il n'y a point de doute qu'il n'eust pas esté vn seul moment en ma compagnie, sans la grande sympathie qui se treuve entre ses mœurs & les miennes.

## A EGESIPÉ.

*La vanité est  
vn broüillard  
qui se dissipe  
par la moindre  
chaleur.*

**P**OSSIBLE que toy & tes alliez, qui estes faschez de l'exil de Clistene vostre parent, cognoissez en fin qu'il a esté fort mal conseillé d'auoir commis les actes pour lesquels il a esté chassé de son pays; car ie ne vois point d'autre remede en son fait que la repentance. Certes i'auois bien du regret de le voir paroistre dans la Republique avec tant de vanité; & par les lettres que ie luy en ay autresfois écrites il peut auoir reconnu quelle en seroit l'issue. Neantmoins sans considerer les euénements de fortune, il se laissoit emporter au luxe; & se mocquoit de mes lettres, comme si pour cause de nostre tyrannie nous eussions esté inhabiles au gouvernement d'un estat, ou de si peu d'esprit que de ne sçauoir cognoistre celuy qui auroit obligé la Cité. Mais pour s'estre enflé

de trop de vent il a esté renuersé par son propre orage, apprenant à ses despens que la Principauté n'ostoit pas à Phalaris la cognoissance des affaires de la Republique; & que luy-mesme estoit encore apprentif à iuger du cœur du vulgaire. Il ne scauoit pas aussi que le menu peuple est de ce naturel, qu'il attire les hōmes à de pernicieuses consequēces, & qu'il y a tousiours du discord entre son commencement & sa fin. Tellement que j'aymerois beaucoup mieux pour mon particulier (& ie crois que les mieux aduisez seront de mon opinion) estre moqué & sifflé que non pas honoré d'un ignorant populaire. Car ses inimitiez sont plustost esteintes qu'allumées; & plus elles paroissent fortes, moins elles sont dangereuses: Mais de l'opinion qu'on a conçeuë de sa bien-vueillance s'ensuiuent les exils, les executions, les proscriptions, & autres telles choses, qui ne sont gueres moins fascheuses à supporter. Par le grand Dieu Iupiter, Egésippe, ie te dis franchement ce qu'il m'en semble. Vn peuple est tousiours temeraire, outreuidé, nonchalant, prompt à changer d'opinion à tout moment, desloyal, inconstant, fascheux, traistre, pipeur, actif en parolles, & enclin à courroux, & aux tromperies. D'où vient qu'il est necessaire à celui qui tasche de s'accommoder aux humeurs du populaire au gouvernement d'une Republique, d'obeir à toutes ces belles injures. Et neantmoins il y en a qui se laissent porter si auant à ceste temerité, ou plustost à ceste rage, qu'ils n'ont pas tant de passion pour les enfans dont ils sont amoureux, ou desirans de se marier ne regardent point si volontiers les femmes; ou ne sont pas si conuoiteux de l'argent, des armes, & des cheuaux de guerre pour emporter le prix aux jeux Olympiques; que d'une legere fumee de gloire, & des vains honneurs que leur donnent ceux qui les chatouillent à leur prejudice. C'est à faire aux amys de s'attrister de tels personnages, & aux ennemis de s'en resiouyr. Mais quant à vous autres qui estes parens de Clistene, il vous le faut consoler, (s'il porte à regret ces accidents qui sont ordinaires aux hommes) & le dissuader de n'auoir plus de l'ambition pour ces choses, ayant fait vne faute qui ne se peut reparer.

A ANTONOAS.

**S**I tost que ta lettre nous a esté réduë, nous t'auōs enuoyé de l'argent; sans vser d'aucun delay. Car nous n'estimons pas beaucoup vn plaisir s'il n'est fait à la haste & au besoin. Tu as donc les trois talens que tu as demandez, pour payer le rappel de ton

La medifance  
du populaire  
est vne gloire  
à l'homme co-  
stant.

L'ambition de  
l'homme s'en-  
tretien dans la  
fumee d'une  
vaine gloire.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

fils, afin que desormais il n'erre point vagabond de part & d'autre. Car nous apprenons tous les iours par espreuue, combien c'est vne chose miserable que l'exil. D'auantage nous y en auons adiousté trois autres d'vne libre volonté pour te donner moyen de retirer tes heritages, qui sont en gage. Au reste i'aduertis Clistene qu'il ne se mesle plus desormais des affaires de la Republique, ny des choses qui visent au proffit du public, & à la haine particuliere. Que si ses propres affections ne le peuuent rendre sage, qu'il prenne exemple à ses cousins & à moy, qui pour mon peu de connoissance aux affaires d'Estat, ay esté chassé de mon pays, & rappellé, auant qu'occuper la tyrannie. Et maintenant ie n'estime pas la principauté si douce que le bannissement miserable & fascheux. I'atteste les Dieux que ie vous escriis cecy plus pour la pitié que i'ay de vostre accident, que pour me soucier de ce que ie vous enuoye. Ce n'est pas que ie n'aye autant d'intention de vous faire du bien à l'aduenir que par le passé, mais ie veux q̄ vous vsiez de moy en vne meilleure fortune: Car quand mes amys me font l'hõneur de m'employer en vne bonne affaire, ie leur fais plaisir plus volontiers, & plus librement.

L'experience  
 fait de dire  
 les hommes  
 des opinions  
 qu'ils ont au-  
 tresfois con-  
 çues.

### A CLISTENE.

**I**E n'ay pas voulu faire comme plusieurs, lesquels voyant que leurs remonstrances ne seruent de rien pour dissuader quelqu'un d'vne affaire, ils ne cessent de la reprocher, apres qu'elle est mise en execution. Tu sçais assez que ie n'ay seulement daigné t'escrire cy-deuant, de peur d'accroistre ta misere en te representant, comme tu as erré par ta propre faute, & pour n'auoir voulu ensuiure mes bons conseils. I'ay accoustumé de me rire de telles gens, qui semblent n'auoir autre dessein, que de louer à haute voix leurs bons aduis, & blasmer ceux qui sont tombez en quelque disgrâce, à faute de preuoyance & d'estre attentifs aux remõstrances qu'on leur faisoit. Quant à moy, il est bien vray que recognoissant les grands dangers qui te pendoient sus, ie t'en ay aduerty en amy, de peur qu'il ne t'en aduint du mal. Mais maintenant que tu es en aduersité, ie voudrois volontiers ne t'en auoir iamais parlé, parce qu'il me semble que i'ay failly en ton endroit, & que ie suis aussi miserable que toy; bien que ie t'aye aduerty que le tout aduendroit: Neantmoins soit que ce desastre procede de ta faute, ou d'un certain mal-heur de fortune, i'en suis fasché pour l'amour de toy. Ne pense pas Clistene que ie te reproche ton mal-heur, au contraire. ie tasche par tous moyens d'empescher qu'il ne t'ac-

table. Ce que tu cognoistras, quand tu feras arriué vers ta bonne mere. Au reste, tu m'as fais grand tort, en ce qu'estant chassé de ton pays, tu n'as daigné venir soulager ton exil avec moy qui te suis amy. Tu ne scaurois t'excuser en cela, pour quelque subject que tu l'ayes fait; si ce n'est que la honte t'a retenu de venir vers celuy qui t'eust repris de ce que tu ne luy aurois voulu obeyr, t'ayant admonnesté parauant. Si la discretion te l'a defendu, ie t'en scay bon gré, & m'assure que celuy qui s'est repenty de la faute commise par le passé, n'a pas volonté d'y plus retourner.

Le banny ne treuve point d'allegement que vers son semblable.

## A LEONTIDE.

**T**Vas voulu persuader par plusieurs raisons à ceux de Camarine, qu'ils me deuroiēt faire la guerre; mais ils ont esté fort mal cōseillez. Car si tu nous as irritez de parole, nous te punirōs par effet. Demande vn peu aux Camariniens sil fait bon goustier du courroux de Phalaris; & tu verras qu'ils te respondront que ie les traitte beaucoup plus doucemēt, quand ils ne me faschent point.

L'on ne gaigne jamais par la force vn plus puissant que soy.

## AVX ENNENSES.

**I**E pense auoir esté cause de vostre liberté; & toutesfois ie ne m'en repens point, bien que vostre ingratitude m'en donne assez de subject. Ie n'ay qu'à vous prier seulement de me rendre l'argent que ie vous ay presté, duquel i'ay si grand besoin à present, que i'ay enuoyé par toute la Sicile des gens exprez pour en emprunter. Quelques-vns nous en ont volontiers accommodé, comme les Leontins, & Agelliens; & les autres, scauoir les Hialiens, & Finenses, ont promis de nous assister. Dictes moy ie vous prie, au nom des Dieux, d'où vient que vous n'avez pas l'esprit de nous rendre tant d'argent presté, & que ceux auxquels nous n'auons jamais fait le moindre plaisir nous obligent du leur? Que si d'ailleurs ceux qui nous en ont promis estoient aduertis que nous ne daignons pas seulement demāder ce qui nous est deu, ie ne pense pas qu'ils nous en voulussent iamais plus prester; non que ie vueille dire qu'ils en viennent là; mais ils pourront estimer que celuy qui est nonchalant à retirer le sien, ne se souciera non plus de payer ses creanciers. Que si ie n'aduançe rien enuers vous par mes parolles, sçachez que nous y procederons de telle façon, que vous serez contrains de payer la dette bien viste.

La memoire de l'ingrat se perd avec le plaisir qu'on luy fait.

## AVX MESMES.

**D'**VNE si grosse somme d'argent que vous auiez empruntée de moy, ie vous auois prié de m'en rendre seulement huit cens, parce que i'en estois incommodé, & du reste ie vous en fai-

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

fois vn pur don; Mais au lieu de venir à ceste composition, nous ayant seulement enuoyé quatre talens à contre-cœur, vous auez retenu le demeurant iusques à present, & le retenez encore; Et ie iure par les Dieux que ie ne suis pas si fasché de l'argent que de la perte du plaisir par moy fait. Car la diminution de ma debte n'est que de quatre talens; mais l'ingratitude monte à plus de dix. Encore vous estes vous vantez de m'auoir rendu la pareille; tellement qu'il ne faut rien plus esperer de vous, si grande est vostre ingratitude, puis qu'ayant bien moyen de payer vous en faictes refus. Que s'il est ainsi qu'on vous ait espuisé vostre tresor, comme vous distes, & que vous me monstriez qu'vn chascun de vous à particulierement contribué pour me payer, ie quitte librement la cité de tout ce qui m'est deu de reste, & suis tout prest, si vous le voulez, de rendre ce que i'ay receu. Toutefois i'entends que vous l'employez au proffit de la Republique, & non des voleurs qui commandent en icelle, lesquels sont cause de vostre commune pauureté. Quant à ce que vous promettez de me dresser des statues, pour recognoissance du plaisir que ie vous ay fait, ie vous prie ne vous mettez point en peine de ce faire. Car ie vous tiens quittes de ceste despenſe, & de toutes les autres choses lesquelles ie vous donne tres-volontiers.

### AVX MESMES.

**I**E ne vous escriis pas ceste lettre (Enneses) pour vous reprocher que ie me repens de vous auoir presté de l'argent, mais plustost pour vous remettre en grace avec moy, puis qu'il est ainsi que vous recherchez Periander avec beaucoup de raison. Car de dire que la Cité auoit vrayement de l'argent; & que neantmoins il s'est seruy d'vne excuse feinte pour frustrer ses creanciers de payement, ce m'est vne conjecture, que vous alleguez en vain vn larcin. Car ce sont des choses trop contraires de dire que de mesmes personnes soient maintenant comme pauvres, & incommodees d'argent, & tantost si riches, qu'elles iettent les biens du public en la gueule des larrons. Que si vous faictes largesse aux voleurs, des biens de toute ma Communauté, comme riches, & que vous les deuiez aux creanciers entant que pauvres, estans admis au gouuernement de la cité, vous exercez fort mal vostre deuoir, parce que personne ne voudroit endurer qu'on vous fist tort à vous autres. D'ailleurs il est beaucoup plus raisonnable de rendre à vostre creancier ce que vous auez emprunté de luy, quand vous ne le pouuez faire pour l'amour des larrons, que non pas d'enrichir Periander

L'homme me-  
cognoissant ne  
croit pas estre  
redevable à  
personne.

Il est quelque-  
fois force de  
reprocher vn  
bien quand on  
l'a fait à vn  
ingrat.

Periander au nom de Phalaris, qui sera par ce moyen frustré de l'argent dont il vous auoit obligez. Par ainsi, il vous est permis, ou bien de garder mes deniers, & m'en estre tenus, ou bien de les perdre, & laisser exiger ce que nous auons nous-mesmes donné.

A HIERON.

**B**IEN que ie puisse dire plusieurs choses de toy, & de la harangue que tu as faicte à mon desauantage, pour briguer la faueur des Leontins, ie ne rendray point neantmoins d'autre responce à ta calomnie, sinon, Qu'yn Elephant Indien ne se soucie gueres d'vn Moucheron.

A ARISTENES.

**I**E n'ay point de regret à ma vieillesse; parce que la force du Tyran n'est point enuieillie, mais celle de Phalaris. Tout ce qui m'afflige le plus, c'est la peur & le soucy que tu as de moy. Car Aristenes a beau se traouiller d'vn excessif ennuy, si faut-il laisser venir le destin. Puis, les fascheries sont beaucoup plus tolerables qu'and on ne les redoute point, que lors qu'on les apprehende, afin que ie te mette en auant quelques exemples poëtiques.

*Il faut laisser  
rouler le tēps,  
& accepter les  
loix que la re-  
uolution nous  
impose.*

A CEUX DE MELITE.

**V**Os Ambassadeurs m'ont conseillé de vous prester de l'argent, bien que pour maintenant mes coffres soient vuides, pour les guerres assiduelles que i'ay soustenuës; mais l'on dit qu'il ne faut point vser d'excuse enuers ses amys. Toutesfois ne faictes pas comme quelques-vns, lesquels flattent & chatouillent les gens de belles paroles quand ils en ont affaire; mais quand on leur demande ce qu'ils doiuent, ils disent mille outrages à leurs creanciers; ce qui n'est ny beau, ny honneste. Car tout homme qui a reçu quelque bien doit auoir souuenance de ceux qui le luy ont fait, & les recognoistre pour ses creanciers, iusqu'à ce qu'il les ait payez, soient bons, ou mauuais; veu qu'il est raisonnable de payer le meschant, & l'homme de bien. Sçachez (mes amys) que c'est moy & non autre qui vous preste, & moy qui vous demande. Mais ceux ausquels on donne, changent à toute heure de fantaisie, selon l'occurrence des occasions, comme l'on dit des Cameleons, qu'ils prennent des couleurs differentes pour la diuersité du terroir où ils se rencontrent. Tels personnages louent leur creancier, l'appellans leur Dieu, & le meilleur de leurs amys, quand ils reçoient de luy quelque chose; mais si au bout du temps il leur demande le sien, ils luy veulent autant de mal que si c'estoit vn Tyran, ou vn meschant homme. D'auantage, ie ne sçay que trop, qu'il vaut

*L'excuse est  
prise pour vne  
dissimulation  
enuers vn a-  
my.*

*Belle comparai-  
son.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

Il vaut mieux  
obliger vn seul  
que plusieurs.

beaucoup mieux, prester à vn particulier, deusses tu perdre ton argent que non pas à vne Communauté ; car à tout le moins si vn particulier te nie ta debte tu ne fais qu'un seul ennemy qui n'a pas beaucoup de puissance; là où si c'est vn public tu t'en acquiers plusieurs, outre que la perte n'en est pas moindre. Toutesfois ie ne vous accuse pas de telle faute, ains vous enuoye les deniers, sans aucun soupçon, pour auoir de tout temps ouy dire que vous estes francs & recognoissans, tant en vos contracts & cōmerces, qu'en toutes vos autres affaires. Aussi n'ignorez vous pas que c'est vne plus grande honte à plusieurs de faire tort à vn seul, que non à vñ de desobliger beaucoup de personnes. D'ailleurs, il n'est pas croyable qu'un particulier en mesprise plusieurs, mais bien que plusieurs ne tiennent gueres de compte d'un seul.

### AVX MESMES.

Qui veut estre  
estimé mes-  
chant qu'il cō-  
uerse avec vn  
homme de  
mauuaise vie.

IE n'ay pas renuoyé vos Ambassadeurs, avec ces presentes, signees de ma main, pour dire que ie tiēne à mespris vos louanges (ô Melitains) mais parce que mes actions me deffendent de me louer. Possible croyez-vous que les autres m'estiment tel que vous desirez me voir. Mais ie ne doute pas que tous les estrangers m'appellent mauuais. Et quoy que vous me teniez pour vn homme de bien; neantmoins il seroit difficile de persuader à autrui l'opinion que vous auez conçeue de moy. Tellement qu'il est à craindre que le peu d'estime qu'on fait de mes mœurs ne vous apporte du prejudice. Car vn chacun pourra dire, que iamais vous ne voudriez louer vn meschant homme, si vous n'estiez tels vous mesmes. Puis donc que vous & moy sommes faulsemēt estimés mauuais, ie me suis aduisé que vos louanges ne m'estoient du tout point necessaires.

### A MNESICLE.

Le vray amy  
oblige libre-  
ment & sans  
qu'on luy de-  
mande.

IA y esté fort aise de ton bon-heur, quoy que desirant d'auoir vn fils, les Dieux t'ayent donné vne fille, parce que ie suis bien asseuré qu'avec le temps tu la dois plus cherir que si c'estoit vn garçon, veu que la fille honnore d'ordinaire ses parens avec plus de respect que les males. Au reste ie croiray que mes dons t'auront esté agreables, si tu ne reçois pas seulement les presens que nous esperons t'enuoyer, ains nous aduertis encore si tu as besoin de quelque autre chose. Et de verité puis que tu as maintenant vne fille, il faudra que deormais tu fasses de plus grands fraiz.

## A ALEANDRE.

**Q**U'ny toy ny homme du monde ne pense point m'estonner jamais de parole, (bien que ie ne parle guères volontiers) & non pas mesme d'effect. Je ne suis plus apprentif en matiere de guerre, & si n'entrepris oncques injustement aucune chose, ny par delà mes forces. En outre ie cognois les journaliers & inesperez changements des temps, & ayme mieux declarer qu'entendre l'inconstance de la Fortune. Bref ie m'affie autant qu'un autre en moy-mesme, & en Dieu premierement. I'espere qu'il me conservera contre les injures des hommes, & asservira sous moy tous ceux qui me voudront faire tort.

La Diuinité  
ruyne ce que  
les meschans  
bastissent.

## A LICIN.

**T**U seras donc tousiours fol & temeraire (Licin) & n'auras point pitié de toy-mesme en l'aage de trente-trois ans où tu es? Vous n'estes gueres sages, ny toy, ny tes semblables de faire des ennemis si puissans, & desquels vous ne sçauriez supporter l'effort au besoin. Tu composes des Tragedies & des vers contre moy, pensant m'offencer beaucoup. Mais donne toy garde que tu ne jouës vne Catastrophe plus sanglante que celle de la Tragedie.

## A CEBRON.

**P**OURQUOY est-ce que vous estonnans de mes façons de faire, comme si ie punissois trop cruellement ceux qui me trament des trahisons, vous n'en estes point pourtant effrayez ains vous plaignans seulement du desastre de ceux qui sont tourmentez; ne les destournez pas mesme de ne plus irriter Phalaris? Ce me feroit vne chose beaucoup plus agreable, de n'estre point contraint à telle manière de vengeance, & à vous vn plus grand profit de ne paroistre si temeraires en mon endroit. Car puis que vos mœurs me sont descouuertes, quelles cōspirations ne feriez vous cōtre moy si la peur du chastiment ne vous retenoit? neātmoins parmy les frayeurs que vous en auez, vous venez vous precipiter au milieu du supplice. Sçachez que nous ne quitterons iamais nostre cruauté, que premierement vous ne laissiez à part vos injures.

Tout vice fait  
hasarder le  
meschant:  
*Audax omnia  
perpeti,  
Gens humana  
ruit per vetustatis  
nefas.*

## A EVCTEMON.

**T**U n'as point menty en tes accusations: car ie confesse le tout librement. Mais si par vn mesme moyen ie venois à pardonner à ceux qui me trauaillent ainsi (bien qu'ils ne le meritent pas) & vous autres, à ceux qui nous dressent des embusches à vous & à moy, nul ne m'accuseroit d'estre meschant, &

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

aucun n'auroit pitié de vous, comme affigez de quelque rude supplice.

### A CLEOBVLE.

L'on ne s'en-  
gage plus si fa-  
cillement dans  
vn mal quand  
on s'en est vn  
fois retiré.

**I**L t'a esté impossible de persuader à ceux de Camarine de me declarer la guerre, bien qu'en toutes les assëmbles tu ne manques pas de les exhorter à ce faire. Aussi n'ignorent-ils point que les guerres se font par effect; & non par les paroles des discoureurs tels que toy. Si tu veux donc qu'ils se mettent en deuoit de combattre; montre leur seulement que ceste guerre leur doit estre profitable. Que s'ils ne te veulent croire, change de conseil, & les admoneste de faire le contraire; possible que tu treuueras alors ce que tu desires. Car il faut qu'ils fassent l'vn de ces deux; ou qu'ils estiment ton conseil inutile, ou qu'ils tiennent le conseiller de nulle valeur. Quant à moy ie crois les deux ensemble, & veux bien que tu sçaches, que nous ne vengerons pas ton attentat par des vaines paroles, mais par des effects, qui ont bien empesché de remuer ceux qui en font vne fois essay. Ceux de Camarine l'ont assez esproué; & voilà pourquoy maintenant ils ne veulent plus goustier du courroux de Phalaris, parce qu'ils treuvent plus douce son amitié.

### A CLEODIC.

**T**U as donné des conseils contre moy (Cleodic) qui sont vn peu trop cruels, & plus grands que tes forces ne peuuent porter. Possible esperois-tu par là que Phalaris en pourroit tirer quelque dommage, & d'auoir beaucoup obligé Crates, niepce de Cerdon, & femme d'Autandre qui tua son Seigneur, & contre la loy de Nature, s'enrichit du dommage d'autrui. Mais ie ne veux pas que la colere gaigne celà sur moy, qu'elle m'emporte à te reprocher tes meschancetez. Car si ie te voyois digne de vengeance, ie voudrois que ce fust autrement qu'avec vn vain babil, & pourrois rabbattre sur toute ta race & sur toy l'embusche que tu m'as dressée.

### A NEOLAIDAS.

**I**E ne suis pas d'aduis d'vser d'autre chastiment en ton endroit, puis que ie treuve plus de biens que de maux en toy. C'est pourquoy le plus grand bien que tu puisses faire à ton aduantage, c'est de ne prouoquer iamais plus ma colere.

### A POLLVX.

**I**L semble que par ta lettre tu sois fort estonné du soudain changement de ma vie. Autres-fois, dis-tu, ie m'affois librement à

toute personne, & plus hardiment que n'ont accoustumé les Tyrans. Et maintenant ie ne donne point d'entree, non pas mesme à mes parens & amis. Certes i'ay deliberé, comme estant deuenu plus craintif, de fuyr desormais vn chacun, puis que tout le mode m'a trompé, non seulement les estrangers, ains encore mes plus grands amys. Et voilà pourquoy, apres auoir meurement considéré le tout, i'ay mieux aymé chercher la solitude dans les deserts de Lybie, à l'escart des grands chemins, que de viure parmy les hommes. Car ie veille plus seuremēt avec les lyons, & dors mieux à mon ayse entre les serpents, qu'en la compagnie de ceux de ce siecle; si grande est l'experience & l'astuce que m'ont apporté les diuers & iournaliers euènements de fortune.

La desloyauté  
caute la des-  
fiance.

L'homme est  
en plus grande  
seurté parmy  
les Tygres  
qu'en la com-  
pagnie des  
melchans.

## A V MESME.

**I**E reçois de plus grandes injures (Pollux) que ie n'ordonne de cruels chastimēts. Car tant s'en faut que ie fasse tout le mal que tu dis, qu'au contraire voicy desjà la troisieme fois que ie pardonne à ceux qui m'ont offensé. Et neantmoins il ne s'en treuve point vn seul parmy eux, lequel ayant vne fois failly, ait eu la moindre honte de paroistre meschant derechef.

Il suffit au bon  
de faillir vn  
coup pour s'en  
repentir deux  
fois.

## A V MESME.

**S**I tous ces hommes qui se preparent à la guerre contre nous, pour l'amour de ceux que nous auons fait mourir à bon droit, cognoissoient bien pourquoy ils font cela, sans doute ils meritoient d'estre appelez vindicatifs. Et maintenant tu nous dones ce nom, & nous accuses entre les Syracusains, comme si tu nous faisois vn grand desplaisir de nous appeller ainsi. Mais tu n'as iamais voulu mettre en auant les causes, pour lesquelles tels galands auoient esté punis, parce que tu scauois bien qu'elles n'estoient point excusables. Car il falloit (Pollux, puis que tu fais si bien le discoureur) demonstrier ensemble, & la mort, & les causes d'icelle, afin que par leur moyen, tu peusses mieux enflammer le courage des Auditeurs contre ceux à qui tu parlois. Que si ta honte t'a retenu d'en declarer les raisons, ie ne vois point qu'elles soient valables, pour vous empescher d'entreprendre vne iuste guerre.

## A CEUX D'ENGINE.

**I**E ne manque ny de subject, ny de puissance de me venger de vous si ie veux. Mais i'en pourray bien auoir la volonté desormais, si à la parfin ayans peur de moy, vous ne deliurez ceux que vous detenez en prison, il y a à trois mois, & ce par les persuasions de ce meschant Pasion qui demeure avec vous.

L'occasion, &  
le pouoir  
sont les deux  
instruments  
de la vengeance.

# LES OEUVRES DE LVCIAN.

## A NICIPPE.

**T**V m'as obligé beaucoup (& ie t'en remercie) d'auoir receu les presents que ie t'ay enuoyez. Quant à ce que tu dis des Syracusains, qu'ils te pourroient faire du desplaisir, s'ils sçauoient que tu eusses pris quelque chose de moy, i'auois vrayement resolu de t'accuser d'auoir accepté mes dons, si tu fusses venu au refus. Tellement que tu ne pouuois faillir d'encourir tousiours vn mesme danger, soit que tu les receusses; ou non. Et possible que l'vn est moindre, & que l'autre eust esté beaucoup pire. Car si tu n'eusses rien pris, moy venant à t'accuser, l'on t'eust estimé coupable; & libre de tout soupçon, si receuant l'argent i'eusse soustenu le contraire.

Il faut preuoir la fin plustost que le cōmencement des choses.

Au reste, tu ne forces pas ceux de Camarine à me declarer la guerre, mais de se venir rendre à moy pour estre vaincus. Sçache (Nicippe) que le sage considere plus d'vne fois l'issuë des choses, auant que les dire. Je parle ainsi, parce que ie sçay fort bien qu'il y a jà long temps qu'ils ne se soucient gueres de tes harangues. Et neantmoins tu n'as point de honte de babiller en chaire, plustost à leur prejudice qu'au mien.

## A LEONTIADES.

**C**EST E lettre n'est pas la premiere que ie t'escri; car i'en ay cydeuant enuoyé plusieurs; par lesquelles ie t'aduertis, que tu n'eusses point à me faire d'autre remerciement de ma femme (si tu pèses que ie t'aye obligé par ce mariage) sinõ que tu aimasses celle, pour l'amour de laquelle tu penses qu'il me faille remercier, à cause de l'alliance que nous auons faite ensemble.

## A TIMOSTHENES.

**Q**V'VNE partie de nos soldats demeure en garnison au chasteau; & que les autres trauaillent à retenir l'impetuosité de l'eau par des digues, affin que la rauine estant desseichee les chāps qui sont tous en friche soient rendus labourables; & qu'on reconnoisse ceux qui auront esté plus diligens à la besongne.

## A CLEOMENIDES.

**N**OUS t'auons enuoyé quelques cōmoditez, propres aux exercices du corps, sçauoir deux cents liures d'huile, & quatre cents mesures de froment. Quant à ce qui concerne la ieunesse parmy les presents que ie t'enuoye, sçauoir le vin, les laquets, les liures, & les poëmes de Stesicor celà s'adresse à ton fils; Mais garde que pour la noumeuté de ces dons quelque Syracusain n'entre en soupçon qu'ils ont esté enuoyez par vn Tyran.

## A GORGIAS.

**I**'APPREVE tout le contenu de ta lettre, comme fort bien  
 écrite, si ce n'est que l'exhortation que tu fais du temps futur  
 me semble entièrement superflue. Car sçache que ie ne redoute  
 point quelque genre de mort que ce soit, parce que ie sçay bien  
 que le destin n'est point en la main des hommes. Et de verité, i'e-  
 stime celuy-là bien fol, lequel ayant consideré cecy, creint, ou les  
 biens, ou les maux, qui l'attendent à l'aduenir, soit qu'il se persua-  
 de de pouuoir preuoir le futur, & que l'ayant preueu il s'en puisse  
 donner garde. Car s'il est ineuitable, pourquoy tasche-t'il de le  
 sçauoir, ou predire, puis que les euénements en sont tels, quoy  
 qu'il les sçache ou non? Que si les ayant commis, il dit qu'il les  
 peut euitier, en disposer, & les accommoder à son plaisir, autrem-  
 ent qu'il ne les aura preueus; & mesme changer le mauuais sort  
 en vne meilleure fortune, ce sont des choses que ie ne puis croire,  
 parce qu'elles dependent plustost d'un Dieu, que d'un homme.  
 Au reste, celuy ne semblera pas insensé, qui dira que ceux qui on-  
 tient pour fils de Iupiter, sçauoir Minos, Rhadamant, & les autres  
 Herôs, n'ont pas esté immortels, & ne sont morts pour autre fin,  
 sinon, parce qu'ils estoient nez subjects aux destins, comme tous  
 les autres. Or celuy-là merite d'estre appellé Sage, qui ne creint,  
 ny n'apprehende la mort. Par ainsi mets peine d'en croire le mes-  
 me des choses incertaines qui t'aduiennent; tellement que tu ne  
 t'en donnes qu'aussi peu de soucy que moy.

Nous deuons  
 reconnoistre  
 qu'il y a des  
 decrets souue-  
 rains.

Il se faut rire  
 de ceux qui se  
 veulent mesler  
 de predire  
 l'aduenir, com-  
 me s'ils sça-  
 uoient  
 Que sint, qua  
 fuerint, qua  
 max ventura  
 trahantur.

## A NAVSICLES.

**S**OIT Ermoçrates, ou quelque autre qui t'empesche de rece-  
 uoir le present que ie te fais de ceste pucelle, fille de Filodeme,  
 ie te la donne pourtant, & en reçois à tout le moins vne pareille  
 loüange, ou possible plus grande. Que si pour raison de la tyran-  
 nie ie ne suis comparable à aucun de mes parens, i'vse neantmoins  
 enuers eux de toute la franchise qui m'est possible; & quand quel-  
 qu'un me reproche que ie fais mestier de gagner les gens par pre-  
 sens, i'ay recours à ceste excuse, Que ie ne puis vaincre de cour-  
 toisie ceux enuers lesquels ie suis ainsi liberal.

Les preteus  
 ont de tout  
 temps ouuert  
 le chemin aux  
 faueurs.

## A LACRITE.

**P**ARCE qu'il n'estoit pas besoin de s'exposer si souuent à des  
 dangers, qui sont redoutables d'eux-mesme, ie ne voulois pas  
 faire essay d'une plus dangereuse sortie. Mais voylà qui va bien,  
 puis qu'il est ainsi que ta vertu a vaincu nostre creinte, & que tu as  
 bié comencé pour finir plus heureusement. Toutes fois ie ne m'y fie

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

plus; & quoy que tu fois sain & dispos à present, i'ay belle peur qu'il ne t'aduienne quelque accident. C'est pourquoy ie ne souhaitte rien tant, sinon que tu te souuiennes de l'aduertissement que ie te donnay à ton depart, sçauoir que laissant en arriere le soing de la ville, tu conseruasses ta personne: car ie te tiens plus cher que toutes les villes de ma \* Tyrannie, & mesme, par les Dieux, plus que ma propre ame.

*\* Ce mot s'entend icy pour une Monarchie.*

AV MESME.

**N**OUBLIE point tes promesses, & aye soing du soucy que se donne Phalaris. Tu vois comme ie suis pauvre en amys, & n'escriis qu'en crainte. Non que ie redoute les forces de plusieurs qui sont inferieures aux nostres, ny nostre propre foiblesse, veu que nous sommes plus forts que tous nos ennemis ensemble. Mais nous craignons que l'excez de ta guerriere valeur ne te perde, & que le desir de paroistre vaillant ne t'apporte du regret si tu n'es des premiers dans la meslee. Souuienne-toy que nous t'auons laissé pour gage en ta propre garde quand nous t'auons enuoyé, & que tu nous as promis de te rendre à nous gaillard & digos: dequoy ie te prie derechef à present. Non que ie vueille pourtant que tu fasses chose quelconque indigne de toy & de ta vertu, ce que tu ne sçauois, mais afin que ta valeur paroisse encore en d'autres combats. Pour maintenant tu peux bié te monstret tant soit peu meilleur, mais en toutes autres affaires fay qu'on te voye plus excellent que toy-mesmes.

AV MESME.

**I**L ne faut pas s'estonner si la mort de ton fils t'apporte tant de fascherie. T'en ay vn grand regret moy-mesme, & suis autant fasché quand i'y pense, de l'accident qui t'est suruenu, qu'aucun autre de tes amys. Et neantmoins c'est mon ordinaire de ne m'attrister gueres volontiers de cecy, parce que ie sçay qu'en vain l'on se pleint des aduersitez de fortune. Il est vray que tu ne manques pas de matiere pour te consoler en ceste tienne affliction. Premièrement parce que ton fils est mort d'un grand courage pour sa patrie, outre que les destins ont beaucoup honoré son trespas, qui est adueni pendant vne si belle victoire. Et ce qui est encore plus louable, c'est que durant sa vie il n'a iamais souillé ses vertus d'aucune tache de vice. Car c'est vne chose fort incertaine, sçauoir si vn homme de bien ne deuiédra point pire au progres de ses iours, attendu que la fortune \* gouerne la plus part des affaires du monde. Mais quiconque meurt sans estre repris, il est esleué au plus

*Il ne sert de rien de se plaindre, mais il le faut quand la douleur nous y force.*

*\* Ceste maxime serroit de l'escole d'Epicure.*

plus eminent grade d'honneur. Te voilà donc dignement satisfait de celuy que tu auois esleué, puis qu'il a persisté iusques à la fin de ses iours en vne si bonne vie. Maintenant c'est à faire à toy de prendre en patience sa mort.

## A LISICLES.

JE ne m'estonne pas, Lisicles, si tu ne ressembles aucunement à ton pere, ou bien à ton fils. Car tu n'es ny fils d'Isocrates, ny pere de Leotolemus. L'on dit mesme que ta mere & ta femme se sont acquises vne grande loüange, pour auoir soustenu ceste verité à plusieurs Siliciens. Car c'est vne action digne d'une telle gloire, de ne mentir à personne, principalement à ceux-là que nous connoissons.

## A TIMOLAVS.

C'EST possible iustement, & à fort bon droict qu'on dit qu'il faut estre Dieu pour ne point pecher, & que c'est le deuoir de l'homme de se recognoistre quand il a failly. Mais ie ne sçay si celuy-là peut estre autrement nommé que meschant qui ne daigne prendre garde à foy, ny quand il peche, ny lors qu'il tombe en aduersité. C'est donc vne grande honte (afin que nous parlions encore plus auant) que l'homme qui s'est rendu vn vray exemplaire de folie, ne se puisse corriger par sa propre misere.

*Nous n'auons point de plus bel exemple pour nous corriger que nostre propre misere.*

## A PHEDIMVS.

VOIC Y la troisieme fois qu'on m'a voulu faire accroire que ie n'ay receu aucune injure de toy, bien qu'en chascun accusatiõ tu ayes esté conuaincu de grands crimes; & neantmoins ie t'ay estimé enuers moy tel que ie voudrois que tu fusses; & ay tenu pour faux les forfaitz que tes accusateurs t'imposoient, de peur que i'auois d'en treuuer la verité. Mais sçache qu'il aduient quelquefois que les plus innocens esprouuent les coups de fortune, lors qu'ils redoutent les crimes qu'on leur met sus. Prends donc garde par tes mœurs, ou par ta fortune, que tu ne te rendes point nostre ennemy; Et sois fasché non seulement que la plus-part du tẽps ayant esté obligé par mes biens-faits, tu ne m'en as point sçeu de gré (car ie ne permettray iamais que la courtoisie soit moindre que la malice) ains encore donne toy garde que tu ne paroisses plus ingrat que toy-mesme, pour les biens que nous t'auons faits de bon cœur.

*Il faut tousiours croire d'un meschant homme pour n'en estre iamais trõpé.*

## A MESILLE.

IL me semble que Telexippe porte à regret le long sejour que tu fais entre les Syracusains, comme celle qui a son honneur en sa

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

grande recommandation qu'elle nous affirme ne vouloir plus endurer deormais ton absence, ny que nous t'employons à des choses qui luy sont si fascheuses. Puis, elle implore son pere : & possible sçais-tu bien dequoy elle le menasse, & sçache qu'elle exécutera son dessein, ne pouuant souffrir le mespris d'un mary qui s'esloigne d'elle. D'ailleurs, elle croit que ie suis le seul qui te peux contraindre à retourner; & moy tout au contraire l'estime que personne n'a ce pouuoir qu'elle mesme: Car ie ne pense pas que tu craignes tant Phalaris que Telexippe: Reuiens donc, pour voir ceux qui te desirent tous les iours, soit que tu me portes plus de respect, ou à moy, ou à ta femme, laquelle merite qu'on l'ayme.

### A POLIMNESTOR.

**L**AERIT nous a certifiez de plusieurs grandes choses, & entre-autres de l'vnion des Gentils-hommes, car il assure que par ta bonne prudence, joincte à celle des soldats, la ville a esté prise, & il semble m'exhorter à te faire present de quelques cheuaux. Mais pour moy ie ne pense pas te pouuoir dignement recognoistre, non pas mesme quand ie te donneroie tout mon bien. Et puis que maintenant tu ne veux point accepter nos presens; certes il m'est force de confesser qu'un Tyran est vaincu par un homme particulier. Que si tu n'as point encore voulu prendre le tiers du butin pour le diuiser entre les soldats, ains en as fait refus lors que Lacrit te l'a presenté, sois assuré que tu nous as rendus plus retifs, non à te faire du bien ( attendu que tu nous y portois assez parauant; ) mais à recevoir des biens-faits de toy.

### A V MESME.

**T**U as eu peur de nos menasses, lors qu'il n'en estoit plus temps, & quand nous t'en auons prié derechef, car alors tu as partagé le butin, comme ie desirois & récompensé tous ceux qui t'auoient tenu cōpagnie en tes dāgers. De verité nous en sommes fort ayfes, & ceste action nous inuite à te demander ce que nous voudrons, outre que tu as rendu tes compagnons plus prompts à combattre, si l'occasion le requeroit ainsi quelques fois. Aussi où treuueroit-on celuy qui voulust supporter un fardeau librement sans se proposer quelque salaire? Il n'y en a point sans doute de tous ceux qui en ont fait essay. Tu as donc accepté ces despoüilles pour le profit d'autruy, ou plustost pour le nostre particulier, afin que tu rendisses plus prompts nos soldats, si nous en auons affaire à l'aduenir.

Vn bon office  
ne peut estre  
dignement re-  
cogneu.

## A LISANDER.

**L**E secours que tu nous as enuoyé ne nous a de rien seruy ; car auant qu'il partist d'Euclide, l'ennemy s'estoit desjà descouuert à nous. Par ainsi nous auons reçu le soldat à gages, encore qu'il fust absent, & sans entirer aucun proffit. Il est vray, que l'opinion & la louüange que nous en auons eüe n'a pas esté petite : Car il faut attribuër la victoire à bien peu de combartans, & non pas à tous. Mais comme nous auons esproué les plus grands dangers, les recompenses en ont esté plus belles aussi.

## A DEMOTELES.

**L**Es calomnies & fausses opinions que les hommes de nostre siecle ont de nous ne sont pas des subjets capables de nous donner du regret, parce que nous voyons bien qu'il y a de l'injustice esgalement dans le monde. Tellement que l'injure est maintenant estimee plus iuste que la iustice mesme. Or tant s'en faut que ie cache mes actions, qu'au contraire i'ose bien dire d'elles que c'est par nature que ie suis tel à autruy, & tel à moy par necessité. L'aduouie que de meschantes affections nous emportent, & toutesfois c'est vne chose assez commune à chacun : Mais il y a bien de la difference, que nous autres Tyrans nous appuyans sur nostre puissance, fassions paroistre en public ce que nous commettons, & que les hommes priuez le nient pour la peur qu'ils ont du suplice.

L'homme de bien s'esleue mal-gré la calomnie, cômme la palme se roidit cõtre l'orage.

I'ay enuoyé par lettres expressees à tous mes autres compagnons, qu'ils ayent à se treuuer au plustost à Agrigente, & ie te prie d'y venir auant l'Olympiade ; car ie veux faire vne assemblee de mes meilleurs amys pour regarder de plus pres à mes affaires, & prendre conseil des choses plus importantes : Toutesfois celà se fera sans vous incommoder beaucoup si ie puis, car ie suffiray assez pour moy-mesme, & me contenteray de suivre vostre opinion, afin que si ie persiste en mon Estar, ie vous puisse souuent accueillir, & recevoir selon vostre merite. Que si de fortune ie suis repoussé, à tout le moins auray-je le moyen de prendre le dernier congé de vous, & de vous remettre en memoire les choses que nous auons arrestees.

## A POLISTRATVS.

**I**E ne voudrois pas auoir nommé, ny à toy, ny à hõme du monde aucun de ceux ausquels i'ay faict du bien : car il n'est pas besoin

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

de te declarer les personnes qui prennent, afin que tu acceptes comme eux les dons desquels tu fais refus, ny de faire des reproches à ceux qui ont pris à la bonne foy. Je ne pense pas que celuy ne soit blasmable à bon droit, ou qui va racontant ses liberalitez, ou qui preste l'oreille à ceux qui en discourent : Mais quant aux meschants, qui ont desrobbé beaucoup de mon bien contre ma volōté, par force & à tort, tu peux bien penser à part toy quels ils sont. Tu en treuueras encore plusieurs, lesquels ayans retenu par force le bien d'autruy, ont esté finalement contraincts de le rendre pour l'apprehension de la guerre, & des armes. Les autres raschans d'en estre les Maistres, nont iamais sceu garder au milieu de tant de dangers l'argent qu'ils auoient mal acquis. Tellement qu'ils ont rendu par necessité ce qu'ils auoient pris par contrainte. Dy moy donc, au nom de Iupiter, à l'exemple de qui t'es-tu feiglé pour ne point receuoir mes presens? Car quant aux excuses que par dissimulation tu mets en auant, elles se refutent, & par ceste raison, & par plusieurs autres qui sont inuincibles. Il n'y a que ceste seule difference, que telles gens s'estudient à prédre par force, & sous vn injuste nom de rapine, laissans en arriere tout deuoir de pieté; mais pour toy tu ne prens rien que iustement de tes plus fidelles amys.

### A CEVX D'ASTIPALE.

JE ne pense point auoir iamais esté plus fasché en ma vie, Citoyens d' Astipale, ( bien que ie me sois veu agité de plusieurs accidens inopinez ) ny plus resioüy : Le regret que i'ay receu n'a pas esté petit à ceste iournee, en laquelle i'ay esté iniustement chassé de mon pays; ce que plusieurs avec moy ont porté fort à contre-cœur. Mais lors que i'ay eu nouvelles que vous auiez fait mention de moy en public, & escrit en mesme temps pour vous seruir de moy en vostre necessité, comme de celuy, lequel ne cherit rien tant que vostre bien, i'en ay tiré vn contentement incroyable. Et i'estime que ce n'est pas tant pour le desir de prendre quelque chose, que pour tesmoigner comme i'auois esté banny publiquement, mais à tort, & afin que vous vissiez à reprendre les auteurs de mon exil: Car il n'y a celuy qui voulust demander grace ou la receuoir d'vn meschant. Toutesfois il n'est pas temps que ie me plaigne icy de vous autres comme de mes plus grands amys, de ce que vous ne m'auiez pas fait l'honneur de m'employer cy-deuāt. C'est à moy plustost à vous remercier de ce que vous vsez de moy maintenant : Et de vray, i'appelle celà donner, quand vous prenez quel-

Les cœurs  
plus sauages  
portent tous-  
iours à regret  
d'estre abients  
de leur pays.

que chose de nous; tel est l'effect de vostre demâde, que nous mettons au rang des premiers biens-faits: veu que ce m'est vn plus grand plaisir de donner que non pas de prendre: Aussi ne peut-on mieux obliger celuy qui ayme sa patrie, ny l'hōnorer d'auantage, que de luy faire naistre les occasions de s'employer pour ses Citoyens: Ce qui m'est accordé par vos lettres. Que si nos presents arriuent vers vous vn peu plus tard qu'il ne faudroit, vous ne m'en accuserez ny moy ny mes ambassadeurs, ains plustoit l'incommodité de l'Hyuer. Nous n'auons pas manqué de diligence; mais les grandes tourmentes ont esté cause que les plus hardis n'ont osé s'embarquer. S'il est ainsi que nos dons s'eschappent des dangers de la mer, vous ferez bien d'en sçauoir du gré à la fortune. Au demeurant les Ambassadeurs vous le rendront; & Eulope, auquel nous auons baillé la presente, vous racontera tout ce qui en est, ensemble ce que nous enuoyons, & à qui. Du reste vous en userez à vostre discretion: Mais ie vous prie sur tout d'employer les deniers à la reparation & ornement de vostre pays. Non que ie vueille pourtant vous empescher d'en disposer à vostre plaisir, veu qu'aucun ne fist oncques du bien par la volonté d'autruy, mais plustoit par la sienne propre. Puis, on ne doit pas auoir ce soupçon que vous le vouliez despenser en quelqu'autre chose, ou en abuser sans raison. Sçachez que vous n'estes pas si blasrables de prendre quelque present que ce soit, comme celuy qui le donne est loüable. Et tout ainsi que ce seroit vne mocquerie que ie releuasse les ruines de mon pays en estant banny, De mesme ie treuue celà biē estrange, que ceux qui l'abitent, n'en tiennent compte le voyant tomber en ruyne; & mesme ne raschent point de le reparer aux despens d'autruy. Certes si vous me loüiez de vous auoir enuoyé ces presents à cet effect, ensemble à tout le peuple, à la cité, & aux Dieux tutelaires de nostre patrie, nostre dessein vous fera plus admirer que celuy qui vous a donné ses propres deniers. Car qui ne sçait que les presents se rapportent à la gloire de celuy qui les fait: & le bon vsage d'iceux à l'honneur de la personne qui les reçoit? Or i'aymerois mieux que vous eussiez vn tesmoignage de nostre vertu que de nostre liberalité: parce que l'vn est vn indice d'vne bonne volonté, & l'autre vne gloire d'vne riche fortune.

## A V X A T H E N I E N S .

VOSTRE ouurier Perille s'en vint n'agueres à nous (Atheniens) apportant des pieces & chefs-d'œuvres faits d'vne grande industrie: A quoy nous prîmes vn merueilleux plaisir, & luy faisant

Vn plaisir doit  
estre fait libre-  
ment & non  
pas par force;

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Malheureux  
sont ces ou-  
vriers lesquels  
inuentent des  
machines pour  
la perte d'au-  
truy.

Les beaux es-  
prits sont ceux  
qui le plus  
souuent vsent  
mal de leur art.

Vn fort bon accueil, le renuoyasmes avec plusieurs beaux presents tant pour recognoissance de son art que pour l'amour du pays. Quelque temps apres ayât fait vn Taureau vn peu plus gros que le naturel, il s'en vint nous treuuer derechef à Agrigente : D'a- bord ie fus bien ayse de receuoir vn si laborieux animal, & si fa- miliar à l'homme. Et de verité ce chef-d'œuvre nous sembla royal & louïable. Car il ne nous auoit point encore declaré les tourments & supplices secrets qu'il y receloit. Mais depuis qu'a- yant ouuert le costé du Taureau, il nous donna l'inuention d'vn genre de supplice plein de felonnie, & plus cruel que toutes les manieres de morts; louïant pour lors l'industrie de Perille, i'esti- may que son inuention deuoit estre punie, & fus d'aduis de luy faire essayer ce tourment auant que tout autre, puis que nous n'a- uions iamais treuue vn plus malicieux ouurier que cestuy-cy. Tellement qu'estant enclos dans ce Taureau, & le feu allumé à l'entour, comme il nous auoit monstré, il rendit tesmoignage de son malheureux artifice. Il est bien vray que nous ne pouuions voir ces tourments, ny moins encores ouïr ses gemissements, & ses plainctes. Mais l'airain resonnoit aux oreilles des bourreaux & executeurs, certains hurlements fort estranges. Or ie m'e- stonne fort, Atheniens, (& c'est vne chose que l'on ne me scauroit persuader) que vous portiez à regret la mort de vostre ouurier, & que vous en vouliez à moy pour celà. Car si vous nous blasmez pour n'auoir vsé d'vn plus rigoureux supplice enuers luy, sçachez que nous n'en auons point treuue de plus terrible: & si d'ailleurs vous en estes faschez, parce qu'il n'auoit pas meritè d'estre traitté de la sorte, certes vous me semblez louer la cruauté sous vne belle apparence de douceur. Il falloit que tel ouurage fut fait, ou de l'inuention d'vn seul homme, ou de toute la Cité. L'vn ou l'autre se cognoistra par l'affection que vous tesmoignerez en mon endroict, veu que s'il est ainsi que Perille ayt esté iustement mis à mort, & qu'aucun Athenien ne soit complice de son indu- strie, vous ne me blasmez que pour vn bien. Que si d'ailleurs vous m'accusez de l'auoir fait mourir à tort, vous monstrerez par là n'estre pas meilleurs que Perille. Pour moy ie ne pense pas, que ceste action soit injuste & ne le croiray iamais iusqu'à ce que ie le puisse cognoistre. Puis, aucun ne doit rechercher l'equité en vn Tyran; parce que ce qui se rapporte directement à son salut, sem- ble estre assez iuste. Au reste ie pourrois bien montrer que ie ne serois osté ma plus seure garde & deffense de ma Principauté

à l'endroict de Perille: D'ailleurs m'estant persuadé que, ny vous, ny aucun des Grecs ne me blasmeroit de l'auoir fait mourir du supplice qu'il auoit excogité pour les autres, ie me suis aduisé qu'il falloit punir vn tel artisan, bien qu'il vous appartint, tant pour le profit d'autruy, que pour le mien particulier. Que scay-je, s'il n'a point voulu dire par vn tel present que i'estois digne de quelque semblable supplice? Or quoy qu'il eust inuenté pour nous vn si cruël chastiment contre les conspirateurs de ma personne, nous auons mesprisé neâtmoins vne telle deffense, comme iustes iuges, & suiuy ce qui nous sembloit equitable. Je n'ignorois pas aussi que cela me pourroit nuire, de laisser vn tel ouurier impuny, & ne doutois point que vous seriez les premiers, lesquels bien que bons, & enclins à douceur me dresseriez des embusches. Bref i'estois assuré, que telle punition de Perille souleueroit les inuentions d'vn chacun contre moy; mais ie considerois d'ailleurs que ce me seroit à l'aduenir vne chose plus profitable d'vser de violence, pour la contraincte où me portent ceux qui cōspirent contre moy. De maniere qu'apres auoir meuremēt consideré tout cecy, & que ie ne me souciois gueres à l'aduenir de l'opinion des hōmes, i'ay estimé que ce seroit mal fait de renuoyer impuny, vn galād qui auoit inuenté ce genre de mort pour les autres. Nous auōs donc resolu de le faire mourir du mesme supplice duquel il vouloit voir autruy tourmēté. Et certes il a esté iustemēt traité de la sorte par nous, qu'il estimoit dignes d'vn tel present. Possible que quelqu'vn de vous autres Atheniens, ayant ouy ces raisons, par lesquelles ie maintiens que ceux qui ont fait des ouvrages pour affliger autruy, les doiuent espreuuer les premiers, m'estimera digne d'vne infinité de furies, ou plustost de toutes les peines du monde, adjoustant que ma vie n'y scauroit suffire, cōme si l'ordōnois icy des gehennes que ie dois endurer le premier. Mais si laissant toute passion en arriere, vous vouliez examiner la chose avec equité, vous cognoistriez sans doute que nous faisons cecy de vostre bon gré, & que nous souffrons iustement ce qui nous est enjoinct par vn commandement de fortune: Car bien qu'il nous soit permis d'estre cruels pour raison de la tyrannie, toutesfois nous n'ignorons pas que cela ne soit mauuais, & que c'est vne chose fort deplorable de ne pouuoir corriger nos actions. A la mienne volonté, que nous n'y fussions point contraints par les loix de la necessité, vcu qu'il n'y auroit aucun dans le monde qui peust se vanter d'estre plus homme de bien que nous.

L'on ne peut iuger des choses si l'on ne met toute passion en arriere.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Où treuueroit-on celuy des vostres, Atheniens, ou des peuples estrangers, lequel ayant descouuert les embusches qu'on luy dresse, n'en poursuiuit les autheurs par toutes voyes de vengeance? Nous auons puny Perille, parce qu'il meritoit la mort, non que ie vueille desaduouër pourtant que i'ay esté fort mal conseillé: Mais ce qui me console tousiours, c'est que ie ne fais point cecy volontairement; chose qui n'aduiet pas à ceux que nous punissons. I'ay suiuy vos façons de faire, Atheniens, & Perille auoit imité les Tyrans: tellement que c'est à bon droit, qu'il nous a treuuez tels enuers luy, non que ie sois autre de mon naturel, que tel qu'il m'auoit fait deuenir luy-mesme: Et de verité ie veux bien que vous sçachiez, que, ny ie ne seray point Perille estant personne priuee, ny que luy n'eust point esté Phalaris, quand bien il eust tenu rang de Tyran. Or ie vous dis encore, que vous ne ferez pas seulement blasrables si vous portez sa mort à regret, mais si vous pardonnez à telles gens que luy: Car il desobligeoit en general tout le monde en inuentant ces tourments; & vous en particulier, outre qu'il offenoit les bonnes coustumes de vostre cité, en vous faisant paroistre cruëls. Ce qui me fait croire que vous aduouërez tous ce supplice que ie luy ay ordonné. Car tels Citoyens que luy sont dignes de telle condamnation. Neantmoins s'il s'est treuue quelqu'un auquel ce genre de mort ait esté defagreable, qu'il sçache qu'aussi n'a-t'il gueres pleu à Perille.

### A LICIN.

**T**U as parlé de ton propre mouuement à plusieurs de mes amis, possible, afin que tes propos me fussent rapportez, sçauoir qu'apres auoir fait mourir l'ouurier Perille, ie ne deuois point faire punir les autres de mesme supplice, & qu'il y alloit de mon honneur en cela. Mais pour moy ie ne cherche point d'honneur en sa mort, attendu que ie n'ay pas chastié Perille pour m'acquérir de la renommee, & si ie ne me soucie gueres qu'on me reproche que par mon moyen plusieurs autres ont finy leurs iours d'une mesme mort: Car de verité la vengeance est bien esloignée de la bonne ou mauuaise opinion qu'on peut auoir. Toutesfois tu peux bien t'asseurer que nous auons puny Perille, parce que les autres deuoient estre tourmentez dans le Taureau. Il en faut donc attribuer la cause à Perille qui en a treuue l'inuention, & non pas à nous. Que si les meschans qui iugent à tort nous en accusent, cela nous est indifferent, pourueu que nous puissions monstrer que ceux lesquels nous auons fait mourir iustement ont espreuue ce

*Le meschant se  
forge vn sup-  
plice à soy-  
mesme.*

*Vne injuste  
vie se finit par  
vne iuste  
mort.*

*supplice.*

supplice. Il semble à vous ouyr parler que nous l'ayons fait mourir dans le feu le premier, pour l'amour de tout le reste des homes.

Que si vous apprenez le supplice de Perille, & de tous les autres que nous auons punis pour les meschans actes par eux cōmis, certes vous nous accusez à tort d'auoir vëgé par la mort ceux qui traistreusement auoient conspiré contre nostre vie. Je serois l'hōme du monde le plus fol, si ie chastiois les meschans, quoy qu'ils me fissent du bien, pour complaire à autruy. I'ay accoustumé de punir ceux qui m'offensent, & ne suis pas d'aduis, ayant reçu du blasme pour les affaires des autres, de n'auoir du tout point de soucy des dangers de ma propre personne, puis que ie suis si espouuentable, & terrible aux traistres. Ne te mets donc plus en peine, ains cesse d'estre fascheux, & à toy, & à moy.

## A NICE.

**T**V ne fais estat ny du Taureau, ny des autres machines que nous auons pour supplices: Car si celà estoit, ayant à nous combattre maintenant, tu n'eusses pas consommé toute nostre compassion à l'endroict d'iceux.

## A CLEOMEDON.

**I'**A y ouy dire que m'ayant accusé, tu ne cesses de plorer l'infortune de Cleombrotus; mais i'ay esperance que tu tumberas quelque iour entre nos mains: toy, dis-je, qui es beaucoup plus meschant, & plus foible que luy.

## A LAMACHVS.

**I**E voudrois volontiers, par le Dieu Iupiter, que tu te contentasses de ces trente-sept, lesquels tu as si fort regrettez en l'assemblée tenuë à Camarine, pour auoir esté, comme tu dis, cruellement desfaiçts. Mais ie vois bien qu'il m'est impossible d'empescher que la chose ne passe plus auant par la faute de quelques-vns: Car tu me contraindras toy-mesme de venir iusqu'au trente-neufiesme, puis que tu te ioinçts à eux avec le fol Epiterfes. Il faut l'vn des deux, ou que ie supporte vne calomnie pour vous autres qui estes perdus, ou que ie vous ruyne tout à fait, comme les plus meschans de tous les hommes.

L'importunité  
des petits pro-  
uoque la ven-  
geance des  
grands.

## A TIMANDER.

**P**OSSIBLE fais-tu trophee à present de ce que ceux de Camarine se sont resolus à me declater la guerre, parce qu'ils ne te voulurent point croire, lors que pour vne legere occasion tu les exhortois à faire leuee de gens contre moy. Mais quand tu te verras frustré de ton esperance, il te sera force de te plaindre pour ce

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

Le meschant  
n'a point de  
pires bour-  
reaux que ses  
passions.

que tu endureras, que si nous eussions voulu conseiller quel-ques-vns ( puis que tu as eu honte d'en venir là ) possible n'eusses-tu pas mal fait pour crainte de nous. Maintenant tu ne nous as point offensez en aucune façon, & si ne t'es point rendu digne de nos supplicés: Car il ne te faut point de mort, si tu consideres que mille diuerses calamitez te tourmentent: Au contraire il seroit bon de te faire viure plus long temps que ton naturel ne peut porter.

### AV MESME.

**L**Es harangues que tu as faittes à ceux de Camarine, & la grâde compassion que nous auons eüe de ceux qui ont souffert la mort pour l'amour de nous, m'ont par les Dieux contraint, cõtre mō gré de faire ietter Cleobatre dans le Taureau: Car i'ay eu peur que me feignant en ma cruauté, tu ne cessasses aussi d'inciter contre moy toute la ville, veu que ie donne volontiers le pouuoir au peuple d'accomplir mes affaires, pensant que ceux de Camarine n'ont point de honte, d'endurer tes discours. Toutesfois ie fais peu d'estat de tes conseils, non seulement à l'encontre de Phalaris, ains contre le moindre de ses valets. Et quand bien se feroit vne chose profitable aux Camariniens de declarer la guerre aux Agrigentins, l'on auroit bien de la peine pourtant à leur persuader de l'entreprendre, & commencer. Or ce qui est cause de leur ruyne & de leur plus grande misere, c'est ce mauuais Conseiller, ou plustost cet harangueur qui leur conseille de faire la guerre. Il me semble que tu deuois premierement declarer & mettre en auant les causes pour lesquelles il falloit entreprendre ceste guerre auant que mutiner contre moy tout le peuple; afin que toute la ville s'y accordant, tu fusses mis au rang des personnages plus agueris. N'aye peur qu'il ne se treuve bien quelqu'vn qui prendra vengeance de tout cecy; & pour moy ie scay bien que tu as particulieremēt declaré plusieurs causes, mais qui sont fort estranges touchant ceste matiere. Que si laissant en arriere toutes ces choses qui ne sont gueres licites, l'on prenoit garde à toy, l'on te iugeroit sans doute digne de plus grande punition. que les autres, en ce qu'ayant vendu ta maison, tes heritages, & les serfs que tu pouuois auoir en iceux de la succession paternelle, tu en entretiens maintenant vne armee contre moy, & conseilles des niaizeries à ceux de Camarine. Ce qui me fait dire que tu es reduit maintenant au dernier desespoir, & certes à bon droit, veu que tu as cité le bouttefeu de plusieurs maux, & si veux encore con-

Qui veut mes-  
dire d'autruy,  
qu'il se mire  
premierement  
dans les pro-  
pres defauts.

traindre la cité de fuire ta temerité, plustost que son opinion.

## A V M E S M E.

**N**E me force point dauantage à te punir, puis que ie t'ay pardonné par trois fois cy-deuant, & ne t'expose plus aux dangers: Car la compassion n'est pas bien sceante à Phalaris. Et quoy que par vos prieres vous sembleriez la reuerer aucunement, si est-ce que nous vsons d'un courroux tyrannique.

## A L I C I N.

**N**E te mets point en peine de raconter le nombre de ceux que nous auons fait mourir dās le Taureau: Car tu en treuueras dauantage, si tu consideres leurs actes, & leurs ouurages, que non pas si tu les prends par leurs noms. Et toutesfois ils sont venus en nostre puissance tels qu'ils estoient. Mais si ne voudrois-je pas qu'estant en la fleur de ton aage, tu vinsles à entrer en soucy des vieillards, veu que sans aucune exception nous auons fait mourir miserablement tous ceux qui nous ont outragez. Or puis que tu desires tant de voir les changements & reuolutions de la vie, ie te prie au nom des Dieux de cesser, non que ie craigne que tu me nuises, veu que Phalaris ne scauroit mourir de la main d'une femme, mais de peur que tu ne sois mis au nombre de ceux, qui ont esté deffaiçts dans le Taureau, & que voulant prendre vengeance de toy, tu n'imputes à cruauté vne partie de ta meschante calomnie, parce que si tu ne me crois, tu peux bien attendre assurement vne punition qui s'ensuiura de l'aduertissement que ie te donne à present.

## A A G E M O R.

**N**Ous auons à la parfin recognu, Agemor, nostre peu de preuoyance en nos affaires: Car ceste belle principauté, nous a fait plaindre en diuerses façons, & pour icelle ie me suis volontairement engagé dans vne infinité de dangers, & de peines. Or ce qui m'a le plus fesché par l'experiance que i'en ay faicte ç'a esté que les hommes de bien, & d'un bon naturel, ne vouloient point receuoir de nous aucuns presens, ny biens-faiçts. *Que si nous donnions quelque chose aux indigenes, il seroit necessaire qu'ils fussent tous meschans: Car ie ne sçay pourquoy, vous autres qui estes hommes d'honneur, mesprisez toutes choses de ma part. Ie ne vois point d'autre cause en cecy, si ce n'est que vous auez peur de prendre quelque chose de moy. Voilà pourquoy de tous mes compagnons & amys qui sont d'un mesme aage que moy, il ne s'en est pas treuue vn seul, qui m'ayt voulu promettre de*

*Les vertueux ne veulent point estre obligez aux meschans de chose quelconque.*

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

Tout le mōde  
abhorrel'hō-  
me de sang.

me venir voir, excepté Callisthene, encore ne sçay-je s'il viendra: Et possible que les autres vsent d'une pareille excuse: de peur qu'ils ne semblent detester publiquement nos presens. Les vns disent qu'ils ont esté malades, les autres que leurs parens & les charges de la Republique les ont retenus: tellement que la commodité ne leur a point permis de me visiter. Pour toy ie ne t'ay iamais appellé, parce qu'il m'a semblé que ie n'aduācerois gueres, & si ie n'ay garde de t'inuiter à present, ayant ouy dire que tu es malade, & que depuis mon depart du pays tu as eu des enfans de Prola. Par Iupiter ie te sçay bon gré pour nostre alliāce, & pour ta lignée. Quel pretexte pourras-tu donc auoir pour couvrir la peur que tu as? Car t'ayant voulu enuoyer vn present, non avec la musique, & le haut-bois à la veuë de toute vne ville, ains seulement vn peu d'or, emmy l'obscurité de la nuit, tu l'as reietté comme quelque infigne meschef. Et certes ie treuve que tu as fort bien fait, parce que ces presens estoient souillez de la meschanceté d'un homme perdu, & du sang de plusieurs personnes. Ah que tu es rude en mon endroit, Agenior, ou pour mieux dire inhumain, & cruel! Est-il possible que la condition du mal-heureux Phalaris qui trépe maintenant dans vne si grande misere ne soit pas capable de t'es-mouuoir? Ne vois-tu pas qu'ayant affecté la principauté pour tenir quelque rang entre mes amis, ie n'ay plus personne à qui ie puisse faire du bien, maintenant que j'ay atteint au sommet de ce que ie desirois? Vous mesmes que ie tiens pour mes plus grands amys m'avez priué du contentement que j'esperois auoir à l'encontre de tous mes maux, & si vous ne voulez pas permettre que maintenant ie vous partage liberalement mes richesses, d'où vient que vous voyāt mespriser les presens que ie vous veux faire, la nécessité me cōtraint de les distribuër contre mon gré aux flatteurs & bouffons de ma Tyrannie.

### A T E U C E R.

L'ON a donné vne metairie à ton Aristomenes, & Hippolite a eu grace. Pour toy nous t'attendons suiuant ta promesse. Ie suis en bonne disposition; si cela s'appelle se bien porter que d'auoir entrepris diuerses choses, d'estre venu à bout de plusieurs, & de se repentir des meilleures pour raison des mauuaises.

### A V M E S M E.

COMME i'estois sur le point de parler à Cleonette, femme de Philodeme; que tu cognois bien, Teucer, pour le fait du mariage de sa fille, mon dessein n'a peu reussir pour l'heure, estant

d'ailleurs empesché apres quelques affaires, pour lesquelles ie t'eusse fait volontiers destourner deuers moy, si ce n'est que i'ay deliberé de te laisser à Syracuse pour le mesme sujet. Tu peux inferer par cecy, que ie t'escriis de ces matieres à bon escient. Vant'en donc le treuver, & promets cinq talens de dot à la fille lors qu'elle sera espousée, non tant pour le don, que pour les merites de Philodeme. Que si quelqu'un vouloit s'enqueter d'où nous auons reçu tant d'argēt de Philodeme, responds luy que tu n'en sçays rien; mais t'en rapporte à moy qui l'ay reçu; & à luy qui l'a donné. Neantmoins tafche que Leonte soit reçu pour gendre, lequel s'en est venu à nous, avec priere de luy faire auoir ceste femme. Et parce que ie luy ay promis de m'y employer selon mon pouuoir, i'ay tout aussi-tost despesché vers toy vn messager exprès. Que s'il se treuuoit vn meilleur party ne fais point de difficulté de promettre à la mere dix mille talens dans vn mesme tēps: car nous n'auons pas soing seulement d'un seul gendre de Philodeme, & si ne meslons point les liberalitez de mariage avec nos autres largesses. Quoy que ce soit, ne te vueille point monstrer retif en celà, comme si tu rendois cinq talens, ains plustost, comme si tu les receuois. Car c'est vne vilenie de mal acheuer son entreprise, quand il semble que nous ayons libetalement donné quelque chose. Et quant à moy ie ne seray iamais à mon aise tant que les deniers de Philodeme seront dans mes coffres, la despense desquels semble auoir esté dommageable aux nopces, ou à l'aduan cement de sa fille, & à mon particulier interest. Dauantage quand on verra que ie ne commettray rien de ce que i'ay dit cy-deuant, aucun ne me pourra soupçonner de chose semblable: & à la miēne volonte qu'ils ne repetaient point ces mots si souuent: Phalaris se gouerne mal en tout ce qu'il fait. Au reste, enuoye à l'espouse quatre pucelles de son aage, ensemble des accoustrements & joyaux que nous te donnons, & soixante pieces d'or, leur persuadant de celebrer tout incontinent les nopces, qui n'ont esté que trop dilayees. Fay plusieurs presens aussi d'une gayeté de cœur, afin que tu t'acquieres des faueurs aux despens de Phalaris. De surplus

Les presens  
onient com-  
meement.  
aux faueurs.

conseille la fille, comme si elle estoit orpheline, & la mere comme veufue; & tout ira bien de la sorte; puis, quand tu auras satisfait à leur volonte, fais des nopces magnifiques & somptueuses en presence de la mere, de peur qu'aucun des Syracusains, ou des parents de la fille n'appelle Philodeme miserable, au lieu de le nommer bien-heureux. Mais surmontons sa mauuaise fortune.

## LES OEUVRES DE LVCIAN. A CLEONETTE.

Il faut cueillir  
les belles fleurs  
quand il en est  
temps & deuant  
qu'elles se flai-  
trissent.

**L**E loingtain voyage d'outre-mer, où est à present ton mary Philodeme & nostre incomparable amy, semble deuoir ceder à ta gloire, & au bon-heur, & aduancement de ta fille, laquelle estant aagée de vingt ans, ou peu s'en faut, demeure en ta maison sans estre mariée. Celà est bon pour vne femme veue, laquelle accroist de plus en plus sa vertu, quand elle a perdu son mary. Mais quant à vne fille, qui est si long temps sans se marier, elle n'est iamais hors de soupçon, & celà semble fort des-honneste à toute personne de voir vne pucelle en la maison de son pere, lors qu'elle est en aage; veu qu'il falloit plustost que jà dés long temps sa vie fut louée comme la tienne, en la compagnie de son mary. Or possible estimes-tu que ce soit vn grand soulas pour l'absence de Philodeme d'auoir aupres de toy ceste fille que vous deux auez engendrée. Mais c'est vne chose mal-faïcte, de priuer sa fille du mariage pour le desir qu'on a d'vn mary absent. En outre il y a bien de la difference d'auoir faute d'vn mary qui doit retourner en bref, ou de celuy, duquel l'on n'a fait encore aucun essay, principalement, lors qu'on est aiguillonné par vn instinct de nature. A quoy i'ad-jouste que tu ne dois point endurer vn motif de si grande infelicité, puis que vous n'estes ny de basse condition, ny incommodez par la pauureté. Philodeme nous laissa cinq talens à son depart pour le mariage de sa fille, outre que Phalaris n'a rien qui ne soit à luy. Tellement que ie ne puis cōprendre, pourquoy vous faïctes ainsi la retiue, on n'a que faire du retour de Philodeme pour marier sa fille, non que nous voulions pourtant precipiter ce qui se peut remettre iusques à son arriuee, mais parce qu'il ne faut iamais differer ce à quoy la nature nous contraint mal-gré nous. L'aage de la fille ne peut plus souffrir de delay, & possible que Philode est empesché par des occasions, dont il est raisonnable qu'vn pere soit detenu. Bref il n'y a pas d'apparence que la fille estant preste à marier, demeure oysieue dans la maison, contre le decret de loy. D'ailleurs elle a plus besoin à present de mary que de pere, & neantmoins en ces dernieres extremitez, tu estimes qu'il faille joindre la mere presente au pere absent. Ce n'est pas ainsi qu'il se faut gouerner, & si tu me veux croire, tu feras heureusement pour ton mary, & honorablement pour ta fille. Car comme tu t'es tousiours bien comportee autresfois, & encore à present pendant l'absence de Philodeme, tu feras bien mieux icy pour tous, & si pouruoiras ta fille à vn lieu d'honneur. Nostre valet Teucer te

fournira d'argent, & de toute autre chose qui sera nécessaire pour les nopces. Commande seulement ce que tu voudras, & fais des prieres, afin que Philodeme arriue au premier iour pour se treuuer à la feste: Non que tu doies pourtant dilayer ce mariage iusques à son retour, car l'affection que tu portes à ton mary, le desir que tu as qu'il soit bien-tost de retour en bonne santé, & telles autres faueurs ne seront pas de moindres tesmoignages, pour l'amitié que tu luy as vouée de tout temps.

Le delay ne vaut rien que: quefois en certaines choses.

## A TEVCER.

**N**OUS auons ouy dire que le mariage de la fille de Philodeme s'est fait auant que recevoir tes lettres: Car le bruit de la renommée deuant ceux-là mesme, qui tasché le plus promptement qu'il leur est possible aduertir autrui de ce qui se passe: attendu que ceste Deesse est vne diligente courriere de toutes nouvelles. Et possible que nous auons à bon droit esté courroucez contre-elle, d'auoir publié par tout que nous sommes meschans au possible. D'où vient que ceux qui ne me virent oncques, & qui n'ont iamais eu ma conuersation, ne cessent de me blasmer, cōme si ie n'estois nay que pour la perte des hommes. Voilà comme ie suis le seul dans le monde qui me vois reduict à de si grandes miseres. Or ne permets pas que cy-apres Leonte, & Theane fassent d'autre logis que celuy où ils ont couché la premiere nuit de leurs nopces, & où ils demeurent encore à present, & ne fay point desloger Hymenee du lieu où il a esté célébré; car ie pense pour moy que c'est vne chose qui leur est la plus conuenable, & laquelle ils prendront à gré, attendu que les mariez n'ont point de lieux plus agréables que ceux où ils ont laissé les premiers liens de leur virginité. Puis, celà nous est indifferent que Philodeme soit plustost enuié, qu'estimé digne de pitié parmy les Syracusains; & que ses enuieux ne croyent aucun esleué à vn plus haut grade d'honneur que luy, durant sa mauuaise fortune. Bref que tous portent de la haine, s'ils veulent, à Phalaris; car nous ne desaduouons pas vne inimitié qui ne cause point de prejudice à personne, estans bien assurez qu'il n'y a celuy qui ne desire s'acquerir de pareils amis, bien qu'ils n'en fassent point de semblant.

Il faut estimer: tolerables les choses qui ne nous nuient: point.

## A PHILODEME.

**T**V me sembles estre bien fol, Philodeme, de croire que nous ayons tāt fait de vœux pour ton retour de peur de perdre cinq talens; Cōme si tu ne sçauois pas bien, qu'aucune esperance du gain ne nous a iamais obligez à te les donner, ny mesme le zele de ton

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

amitié; qui est vne chose à laquelle tout le monde feroit refus de s'estreindre, iusques au simple populaire. Que si tu desires qu'on croye que la fille a esté mariee de tes moyens, voilà les talens, ie te les donne de bon cœur. Ou bien si tu ne veux que celà soit ainsi, mets y encôre cinq talens du tien, afin qu'elle en ayt dix de mariage, & que par ainsi vne partie du dot prouienne de la liberalité de Phalaris, & l'autre du bien de Philodeme. Au reste ie suis fort aysé de ce que Theane te rapporte plusieurs grandes choses de moy; car par ce moyen ce qu'elle a reçeu de nous estant fille, elle le tesmoigne en la condition de mere.

### A CLEONETE, ET A THEANES.

Le nom du  
meschant est  
odieux.

**I**E vous scaurois bon gré de la peine que vous prenez à me donner tant de fois le nom de Phalaris en vos lettres, si ma miserable fortune le permettoit, bié que nous ne laissions pas d'y consentir, & de le prendre en bonne part. Car on treuuera que le nom de tous ceux de ma race est exempt d'accusation & de blasme. Nous sommes les seuls que plusieurs cōdamnent & desaduouient pour beaucoup d'enormes forfaitcs, ausquels nous a pouffez vne trop violente necessité. D'ailleurs, il n'y a point d'autre subiect pourquoy l'on veut tant de mal à mon nom, si ce n'est parce que ie n'obey point aux loix, ains fers de loy moy-mesme à tous mes vassaux. C'est pourquoy retractez à present le plaisir que vous m'auuez fait, en m'appellant Phalaris, de peur qu'on ne m'impose ce nom.

Ces Legisla-  
teurs sont à  
craindre qui  
ne recognois-  
sent point  
d'autres loix  
que les leurs.

### AVX HIMERIENS.

**I**E vous auois enjoinct de faire venir au plustost deuers moy Steficor, Conon, & Ermocrates, mais vous m'auuez enuoyé à leur place Samee & Nicarque. Que si ie me fusse monstré tel que vous m'estimez estre, il m'eust esté force de me venger de vous autres, pour auoir enfreint mon commandement; & si i'eusse fait venir bien viste ces trois que ie demandois. Car ie n'ay que faire de ce lasche Conon, pour laisser en arriere Sameas & Nicarque, qui sont les plus courtois d'entre vous; Et c'est la verité que ie n'ay oncques voulu punir injustement les hōnestes hommes, qui n'ont iamais fait tort ny à moy, ny à la patric. Dauantage la coustume generale des Grecs m'a de tout temps semblé digne d'estre conferuee, comme inuiolable qu'elle est, bien que vous ayez derrogé vous mesmes à vne grande partie d'icelle en ordonnant. contre moy. Mais qu'est-il besoin de tant de discours, puis que ceux ausquels i'escriis cognoissent le tout aussi-bien que moy. Or ie ne vous  
ay iamais

Aux plus  
cruels il s'y  
treuve touf-  
jours quelque  
graiet de puné.

ay iamais imitez, & si ie n'espere pas que cela soit, moy dis-je, que vous appelez l'homicide & l'epitome de toutes les cruauitez; ains vous ay renuoyé vos Ambassadeurs, quoy qu'il me fust permis de faire l'vn des deux, s'as encourir aucune punitiõ; sçauoir, ou de vo<sup>r</sup> contraindre à nous enuoyer les autres en leur place; ou bien ayãt mis au supplice ceux que i'auois entre les mains, descharger toute ma colere sur eux. Et de verité vous auez reduict les choses à tel point, par la contraincte d'vne mauuaise & injuste vie, que ie ne me fusse point estimé pire d'auoir faict mourir vos Ambassadeurs; comme ie crois que leur ayant donné la vie, ie n'en suis pas meilleur. Car aussi bien i'ay vn meslange d'affaires si confus & brouillé que ie tiens pour vne chose indifferente: de faire bien ou mal, & d'estre homicide; ou de traicter autruy doucement & par amitié. Vous estes les seuls, Hymeriens, avec vos beaux Conseillers, qui m'auiez reduict à vn si piteux estat! l'aduoué que tous les autres maux qu'il m'a fallu souffrir de vous, pourroient bien estre pardonnez à autruy, & passez sous silence; Mais quelle assez digne vengeance pourroit-on prendre de ceux qui m'ont conseillé de ne rien commettre d'equitable & de iuste? Dauantage, il seroit bien plus raisonnable d'en faire mourir quelques-vns, que non pas d'estre par eux cõtraints de nous monstrier cruels enuers vous. Et neantmoins (Hymeriens) quoy que ie prisse garde à tout cecy, & qu'il me fut bien fascheux d'estre tenu pour vn Tyran, i'ay pardonné à ceux que ie pouuois mettre à mort, à vostre plus grand regret; outre que ie les ay renuoyez deuers vous apres les auoir bien traictez. Que si au reciproque vous voulez faire selon raison, vous iugerez tout aussi-tost qu'il vaut mieux tourner sur le chef de deux ou trois ces malheurs, que non pas dessus vostre ville. Mais si Conon (du corps duquel chacun de vous a honteusemẽt abusé) est deliuré sain & sauue, soyez assurez que nous ruinerons toute vostre ville. Car ie feray tout mon possible pour ne paroistre en rien moins courtois que vous m'estimez.

## A STESICOR.

L'ON m'a faict rapport, qu'à cause de la peur que tu peux auoir conceuë de mes forces, tu ne cesses de penser à l'offense par toy commise à l'encontre de moy. Mais ie m'estonne fort d'ou est-ce que procede vne si grande crainte, & si tu ne pensois pas bien que c'estoit vn effect impossible, lors que tu commenças de faire des menees contre nous, disant, que tu voulois deliurer les Hymeriens d'vne tyrannie. Tellement que si tu mesprisois la mort, cõme

D d d d d d

Les affaires  
cõsules mettẽe  
du desordre en  
l'esprit, & l'at-  
tirent au de-  
sespoir.

Les conspira-  
tions ne ten-  
dent iamais

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

repos du public, puis qu'elles sont d'ordinaire toutes sanglantes.

il est bien-seant à vn homme sage, pourquoy ( fol que tu es ) te troubles-tu maintenant, puis qu'il t'est permis de supporter les choses prochaines avec autant de courage, qu'au temps que tu les-attendois desjà? Que si (comme timide que tu es) tu t'exposes aussi laschement au supplice que tu dois endurer, pourquoy, ô insensé m'as-tu prouoqué, & t'es acquis vn si puissant ennemy que moy? veu mesme que tu m'appellois cruel & meschant, & si vomissois aux assemblees publiques des vers à mon prejudice? Pour quel subject, estant Poëte & Musicien, vsois-tu d'une maniere de parler, & d'une volonté contraire à ta profession, principalement puis que tu pouuois vacquer à loisir à l'estude des Muses benignes, & t'abstenir d'entreprendre des choses plus hautes qu'il n'est conuenable à vn Poëte? Toutesfois, puis que tu desires de gouverner la Republique en qualité de Poëte, il faut que tu comprennes ce qui aduient d'ordinaire, non aux Poëtes, ny aux Musiciens, mais aux personnes publiques, qui osent temerairement se mesler des choses qui sont par delà leur capacité, lors qu'ils sont faitz prisonniers de leurs ennemis.

A V M E S M E.

**N**Ous sommes Tyrans (Stesicor) non des Himeriens, mais des Agrigentins. C'est pourquoy ie te remercie bien fort de ce que tu m'as osté vne petite principauté pour m'en dōner vne plus grande. Sçache neantmoins qu'estant Tyran d'Agrigente, j'ay le moyen de me venger de mes ennemis dans Hymere.

A V M E S M E.

**T**vas voyagé, dit-on, au pays d'Almicie, & d'Alesie; & mesme pour le iourd'huy ayant depeesché des Courriers par toutes les villes, tu fais leuee de deniers & de gens contre moy. Ne te demettras-tu iamais, Stesicor, en l'age où tu es maintenant, de ceste temeraire conuoitise de gouverner la Republique? Ne portes-tu point de respect aux Muses, & à l'estude des bonnes lettres desquelles tu te dis amateur? Sans doute tu les offenses d'en vser au prejudice des gens de bien. Ie m'estonne de voir que tu n'as point pitié de tes enfans, qui sont desjà grands, & te mesles volontairement, opiniastré vieillard que tu es, d'assembler de l'argent & des hommes, quoy que tu n'ignores pas qu'ils treuueront vn ennemy qui leur fera teste, & les abbattra comme du plaistre. J'ay ouy dire encore que tu t'escris le retour des Grecs, & en blasmes quelques-vns de sortise, mais ne sois point en peine de retourner en seurté d'Alesie à Hymere. Car ie veux bien que tu sçaches, que

Les sciences ne sont pas blasimables, mais biē ceux qui en vserent mal.

l'on t'attend avec des rochers Capharees, des Symplegades, des Charibdes, & des nauires Naupliens, tellement que tu ne pourras t'eschapper de nos mains, quand mesme il se treueroit quelque Dieu (comme vous-autres Poëtes le feignez) qui te voulust sauuer du naufrage.

## AVX HIMERIENS.

**S**ÇACHEZ que de ces trois prisonniers, Stesicor, Conon, & Dropis (que nous auons pris sur mer, comme ils s'en alloient de Parthime au Peloponese où vous les enuoyez pour les Corinthiens) possible vous rendrons nous Dropis. Quant à Conon nous l'auôs fait executer tout incontinent, & sommes d'aduis de garder vn peu Stesicor, iusques à ce que nous ayons inuenté quelque supplice pour le punir.

## AVX MESMES.

**C**ERTES vous avez bien monstré maintenant, Hymeriens, que la hayne ou l'amitié de Phalaris vous estoit indifferente. Mais quoy que ce soit, il a pleu aux Dieux de faire reüssir mes desseins. Au reste vous pouuez auoir appris par l'vne de mes lettres, que i'ay fait mourir Conon, comme vn homme de meschante vie, & qui n'aymoit du tout point vostre ville. Je vous ay enuoyé Dropis, apres l'auoir honoré selon son merite; car il est d'vn trop bon naturel pour nous auoir voulu offenser. Quant à Stesicor, nous aduiferons cy-apres ce qu'il en faudra faire.

## AVX MESMES.

**N**OUS auons deliuré Stesicor, & tous les autres qui ont cōspiré contre nostre Estat, non pour l'amour de vous, mais pour le respect des Deesses, des Dieux, & des Herôs, en la garde desquels il s'est mis. Vous sçauiez que i'ay assez de subject de me plaindre de vous & de luy, pour les grandes entreprises qu'il a faites à l'encōtre de moy. Mais ie ne pouuois faire mourir sans beaucoup de honte vne sacrée personne, & qui est en la protection des Muses, avec vn lasche Conon; & à la mienne volonté qu'il me fust permis de corriger le destin de tels personnages. Je vous prie maintenant (Hymeriens) de ne plus employer Stesicor au gouvernement de la Republique, parce qu'il y est inhabile. Car nous auons appris de ceux qui s'en vont à Alesie, que c'est bien à son grand regret qu'il se mesle de telles affaires, & qu'il n'y a que la crainte que vous luy faites qui l'incite à ce faire. Ne l'employez donc point aux choses, ausquelles il n'est point propre; mais le laissez viure en sa liberté, & jouyr à plaisir de sa vie, sans luy acquerir des

*C'est vne double victoire au vainqueur de pardonner au vaincu.*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

ennemis, qui possible ne luy feront pas tousiours de mesme. Que si vous le forcez dauantage de s'entremettre aux affaires de vostre Republique, donnez luy des Magistrats qui soient tels qu'estans liurez en nostre pouuoir, nous le puissions venger à nostre plaisir, sans superstition ou difficulté quelconque.

### A STESICOR.

\* pour l'usage  
de la Lettre.

**N**Ous enuoyons de \* l'huile par de là, non pour l'amour de toy, mais de ton neveu, car c'est vraiment vn ieune homme digne qu'on ait soing de luy, veu que parmy les iouxtes & les tournois il n'est en rien moindre qu'Agefilaus. Et de vray nous desirions volontiers qu'il deuint le premier de sa profession. Quant à l'argent que tu n'as point voulu accepter deuant nous, si tu ne le prens tout maintenant, ie t'accuseray de trahison enuers les Hymeriens, & s'il appert que cela soit ainsi, le crime sera beaucoup plus grand que le don, lequel nous auions parauant resolu de t'enuoyer. Au reste, prens courage, Stesicor, & embrasse de plus en plus ces estudes qui te font admirer d'vn chacun. Je voudrois volontiers que tu fussés aussi subtil en celà, cômte tu es bien versé aux bonnes lettres.

### AV MESME.

**N**E parle point de nous, Stesicor, ny en vers, ny en prose, car ie suis fort ayse qu'on ne die rien de mes affaires. Il t'est permis de deuiser des autres, sans enuie, & à ton plaisir; & ie prie la Deesse qu'elle vueille t'inspirer en celà; mais ie te recômmande surtout de ne te point meller des affaires publiques, principalement à mon imitation. Ie ne sçay que trop combien i'endure de maux, quoy que tous les autres n'estiment l'homme du monde le plus heureux. Que s'il te semble que ie souffre à bon droit tout cecy pour auoir volontairemēt vsurpé la tyrânie, & si tu penses qu'il ne te sçauroit rien suruenir de pire au maniement de la Republique, laisse mes affaires à part, & cōsidere vn peu les tiennes avec plus de diligence: Car iamais aucun hōme n'entreprit de suiure vne telle maniere de viure conime meilleute; neantmoins pense à part toy ce que tu as parauant souffert, & les afflictions qui te pendoient sus si ie ne t'eusse seruy d'amy. Si vaut-il mieus pourtant que tu ne mettes point le tout à l'aduenture, quoy que par vn doux souris de fortune tes affaires soient en bon estat. Tu n'es point à present, ny Tyran des Hymeriens, ny ennemy de tout le monde comme ie suis, ains tu manies seulement la police, & t'es acquis des amys à ton plaisir, d'où s'est ensuiuie nostre inimicitie. Vrayemēt

si e'estoit vne chose possible, ie ne voudrois point estre Tyran ayant pris conjecture sur ton exemple. Toutesfois considere vn peu, combien de grandes choses tu as souffertes, & ie m'assure que venant à mediter, où treuuerat-on l'homme qui ait receu plusieurs biens & point d'outrage de ses Citoyens; Tu pourras comprendre facilement que celuy qui laisse l'administration des affaires publiques, pour vacquer en particulier aux siennes, est plus enclin à sa propre fortune & condition, qu'à celle de tout l'estat.

## A V M E S M E.

**N**E te soucie point Stesicor du mauuais rapport qu'on m'a fait d'Eubule, & d'Arifante. Je desire aussi que tu ne te mettes pas en peine de l'accusation qu'on te mettra d'auoir mesdit de moy par tes vers. Car tu sçais bien toy-mesme en quel danger nous auons esté dans Hymere: Tellement que tu as plus d'occasion de te resiouir de ce que nous n'auons point eu de mal, que non pas de te tourmenter. Aussi les poèmes que les Deesses t'influent, ont eu tant de vertu, que de nous preseruer sains & sauues, car les vers que tu as composez ont eu plus de charmes qu'une lyre n'en semble auoir. D'ailleurs Phalaris est plus grand, qu'il ne couient pour pouuoir estre occis, & certes nous auons conserué la tyrannie, & les amitez au plus fort des dangers, & si nous ne t'accusons aucunement de ce que nous sommes tombez en ce peril, ou plustost en la mort mesme contre nostre gré; & sans doute Stesicor n'eust iamais voulu que Phalaris eust consenty à ces mauuais conseils. Possible que tu as lotié par tes diuins poèmes l'assassinat fait en la personne du Tyran; & nous-mesmes quand quelqu'un voudroit apprenuer tes raisons, ne treuons rien à redire au meurtre d'un Tyran, mais bien à celuy de Phalaris; attendu que ce cy s'appelle- roit tuer vn homme, & non vn tyran. Or tu n'ignores pas que ie m'esforce plustost de me garantir d'une injure, que d'offenser au- truy. Et ie ne pense pas que Diopis, ou quelqu'autre homme de bien, & mesme Iupiter qui nous a deliurez, peust demeurer en seurte dás le Temple avec Eubule, & Arifante, si meschans sont- ils; bien que ie me fois assez iustificié enuers eux, & rendu exempt de tout acte tyrannique. Quant au mal-heureux Conon, & à Teagor, qui auoient conspiré contre nous; ensemble, Amisis, Pericles, & tels autres, ils ont finy leur vie par vn iuste decret de vengeance. Que si maintenant ie n'auois tant de pouuoir, la mort me se- roit indifferente, pourueu qu'on me vengeast. Qu'ils m'appellent tant qu'ils voudront meurtrier, execrable, meschant, tyran, plein

C'est estre bie-  
fol de se met-  
tre en peine  
pour vne faulx-  
acculation.

Il est permis  
de se defendre  
quand on est  
attaqué.

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

de toute malice; & qu'ils proferent contre moy tout ce qui leur viendra de pire en l'esprit, sans m'espargner aucunemēt, ie ne m'en soucieray gueres. Au contraire i'imputerois à blasme les louanges de tels galands: I'en ay fait ietter quelques-vns dans le Taureau pour estre bruslez, & les autres ie les ay veus attacher à vne croix, afin qu'ils serussent à tous d'exemple. A ceux-cy, nous auons fait creuer les yeux, de peur qu'ils n'entreprissent rien contre nous; ceux-là ont eu les membres rompus sur vne rouë, & les autres ont esté escorchez. Voilā comme ces meschans ont souffert vne cruelle mort, pour auoir traistreusement conspiré contre nostre personne. De verité nous aduoüons d'auoir esté tyrans à l'endroit de ceux-cy, & si nous ne nions point que nous desirons vne tyrannie pour la vengeance des meschans, à l'encontre desquels nous serons tousiours inhumains, & cruels. Mais nous sommes enuers les bons tels que nous estions parauant nostre tyrannie. Ie ne veux pas que tu penses, Steficor, que tu escriues contre vn tyran quand tu t'addresses à Phalaris, & ie te conseille de cherir plus que iamais ces Deesses sans auoir peur de nous, ne rejetant aucune chose de ce qui te viendra en l'esprit, car aucun n'occira iamais Phalaris que le Destin ou la mort naturelle que les Parques nous ont filée dès nostre enfance, quand tous les vers des Poëtes conspireroient contre nous; & lors qu'elle nous aduiendra par necessité, nous la receurons comme vne chose qui nous est deuë. Nous auons traité selon leur merite Eubule, & autres tels assassins, qui contre le decret de la fatalité nous dressioient des embuschés. Il est vray que nous ne les auons pas accommodez selon que le requierent les loix des hōmes qui tirent vne vaine louange de l'assassinat d'vn Tyran, mais suiuant l'equité conuenable à vn Tyran, qui est plus puissant que toutes les loix ensemble. Car les vns ayant esté empalez par le bas iusques à la poiëtrine en la presence de tous les Himeriens, & les autres exposez à de semblables supplices ont passé les nuités entieres en ces tourments. Mais pour toy ie desire que tu viues heureusemēt par plusieurs annees, & prie les Dieux que iamais tels mal-heurs ne t'aduiennent. Aussi tes vertus le promettent ainsi: Garde toy bien ie te prie de contraindre Phalaris d'estre iamais tel enuers toy, & t'adonne aux honorables exercices des Muses. Tu m'obligeras beaucoup, si tu m'en fais part, pour me donner quelque allegement au milieu de tant de soucis où ie suis à present.

Tous conspi-  
rateurs sont  
dignes de  
mort.

## A AGENOR.

**I**L'AY enuoyé des lettres expressees à Stesicor pour l'aduertir que ie n'oyz gueres volontiers les rapports qu'Eubule me fait contre luy. Pour toy, ie te prie de me faire ce plaisir que d'estre ma caution en celà, & m'induire à croire qu'il n'a rien attenté contre ma personne, car i'estime que ce qu'il en a fait, ça esté plustost pour donner de la grace à son poëme, que par sa propre malice.

*Les panegyres  
sont toujours  
plus loüables  
que les inue-  
ctives.*

## A CLEOBATVS.

**S**I tu as induit à escrire des tragedies contre moy, parce que tenant Stesicor prisonnier, ie l'ay estimé digne d'estre deliuré, comme si i'estois porté d'un naturel enclin à douceur enuers les Poëtes, tu t'esloignes trop de la verité. Sçache que de tous les Poëtes ie n'appreue que les bons, & d'entre tous les ennemis, les plus courageux; d'où vient que ie me ris quand ie vois, que n'estant qu'un meschant Escruain, & qu'un ennemy poltron, tu oses neantmoins te comparer à Stesicor, tant en poësie qu'en grâdeur de courage. Mais tu cognoistras en bref quelle differéce il y peut auoir entre vous autres, non pour l'amour de ce que tu escris contre moy, veu que i'aurois bien peu de cœur de me soucier de tes fables, ains parce que tant un Poëte, & un ennemy si chetif, tu t'estimes digne d'autant de gloire que Stesicor.

*Les plus igro-  
rans sont ceux  
qui veulent  
estre ouys les  
premiers.*

## A STESICOR.

**N**ICOCLES Syracusain (il n'est pas que tu ne le cognoisses bien, car sa noblesse le rend assez recommandable) ne cesse de pleurer, & mener dueil pour l'amour de sa femme: Et de verité ce n'est pas sans subject, veu qu'elle luy estoit espouse, & fille de sa sœur. Ce Nicocles ayant eu nouvelles de l'amour reciproque qui est entre nous, a enuoyé son frere Clonic deuers moy, pour me prier de sa part de faire en sorte, qu'il eust de toy quelque panegyre en vers à la loüange de sa femme deffunète. Et certes selon ce que i'en ay peu apprédre des Syracusains, lesquels entr'autres vertus la present fort pour sa grâde pudicité elle merite bien d'estre louee de ta bouche: Car bien que nous deuions auoir soing de ne rien escrire à la loüange des personnes de nostre tēps, de peur que la poësie ne soit estimée mechanique, & marchâde, & quoy que ceste professiō ne merite point d'estre reiettee, ie te prie neantmoins fort instamment de ne pas mespriser mes prieres, ny ceste amitié reciproque qui est entre nous. Il n'est pas licite que

*O la dure affli-  
ction que c'est  
de rendre son  
scavoir mecha-  
nique!*

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Steficor refuse à Phalaris ce qu'il luy demãde, non pour luy estre redeuable de quelque bien-faict, mais parce qu'il desire cõfirmer l'opinion qu'il a tousiours euë de toy. Fais moy donc librement & d'vne gayeté de cœur vn plaisir digne de ton esprit, & ie le receuray, comme d'vn amy. Le sommaire de ton poëme à l'honneur de Cloariste sera tel, si tu veux, Qu'elle estoit de Syracuse, issuë de la race & de la maison d'Ecratides, fille de la sœur, & femme de Nicocles, comme nous auons desjà dit, qui luy fut donnée en mariage en l'aage de seize ans, & mourut à trente d'vne maladie, ayant delaissé deux fils. Voilã les principaux poinçts du subject. Maintenant ie prie les Deesses qui sont tousiours avec toy, qu'il leur plaist de t'inspirer de bons vers, & estre propices à ton dessein, afin que la familiarité que tu as avec elles t'embellisse ton glorieux, & sacré chef de toutes autres loüanges, & de celles-lã principalement que nous t'auons enuoyées à la memoire de Cloariste.

### A NICOCLES.

**N**OUS auons escrit à Steficor pour l'Elegie dont tu m'as prié, luy donnant vn bref sommaire de sa composition: Ce qu'il m'a promis de faire fort volõtiers, & le mieux qu'il pourroit. Et possible estime-t'il que son sçauoir pourra t'apporter quelque consolation de ton dueil. Mais vne telle douleur est bien difficile à appaiser, & trop grande pour pouuoir estre soulagee par des paroles: Car comme tu as esté joint à elle par vne double alliance tu te plains des deux, sçauoir de la fille de ta sœur, & de ta chere femme qui estoit si belle, & si chaste, qu'elle n'auoit point sa pareille.

D'où vient qu'ayant l'esprit troublé, & toute l'esperãce perduë, tu ne cesses de pleurer, & à peine as-tu soing de ta propre santé. Mais il ne faut pas s'attrister pour les affaires du monde plus que nos esprits ne peuuent supporter, & ce ne sera pas sagement fait à toy de te laisser mourir de regret, & te rendre sous l'effort d'vne insupportable misere. Prends courage Nicocles, & considere combien est miserable la vie de tous les hommes, & quelle la condition d'vn chacun de nous, qui naissons subjects à vn nombre infiny de maux, & ne cessons iamais d'estre miserables qu'alors que nous mourons. Il est vray, que nous menons vne joyeuse vie, estimant qu'il n'y ait rië de plus dur que la mort: de maniere que nous auõs compassion de ceux qui decedent auant nous, quoy que nous n'ignorions pas qu'en peu de temps il nous faudra necessairement aller apres eux, & courre dans vn mesme chemin. Puis, nous n'a-

uons

Au monde il faut mesurer le regret a l'esgal de la joye.

aller apres eux, & courre dans vn mesme chemin. Puis, nous n'a-  
uons pas l'esprit de voir qu'il nous vaudroit mieux pleurer pour  
nous mesmes, que pour les morts. Telle est, ô Nicocles, la con-  
dition des mortels. Nostre vie de tant que nous sommes aboutir  
à ceste derniere fin, & la mort est la chose du monde qui a plus de  
puissance dessus les hommes. Il n'y a celuy des mortels qui ne soit  
subject à vn mesme destin qu'il ne peut ny alterer ny changer. Ne  
vois-tu pas que moy-mesme qu'on appelle Tyran, & auquel tout  
le monde attribuë tant de pouuoir, ne pourrois euitter la mort,  
bien qu'on me fist encore mille fois plus puissant? l'ay beau me  
deffendre contre-elle, il m'est impossible d'en auoir ma raison, &  
il faut que ie luy cede quand mon heure sera venuë. Pleust aux  
Dieux que pour ceste seule occasion i'eusse obtenu ma princi-  
pauté, & non pour me guarentir de la mort : Car possible que  
quelqu'vn nous eust conduits à ceste derniere iournee, & qu'estât  
dignes de mort, nous n'y eussions point contredit : Mais nous l'a-  
uons volontairement recherchee, afin de pouuoir chasser la ne-  
cessité loing de ceux qui meritent de viure long temps pour leur  
bonne vie. Toutesfois quoy que ce soit, si faut-il prendre en bõne  
part la tyrannie que ceste fatalité pratique sur nous, & non pas  
nous sur elle, non seulement parce que nos regrets ne nous peu-  
uent de rien profiter, ains à cause que si elle void que tu t'affliges  
si fort, il est croyable qu'à l'heure de la mort l'ame sera grandemēt  
tourmentee. Par le Dieu Iupiter, tout ainsi qu'il y a du subject de  
s'attrister de la perte d'vne telle femme, de mesme seroit-il dom-  
mage de perdre vn tel mary que tu es. Puis donc que tu n'es ny le  
seul, ny le premier, qui es tombé dans ceste infortune delibere  
toy de balancer d'vn egal contre-poix les affaires humaines à  
l'imitation de Phalaris, qui se voyant agité de plusieurs & diuer-  
ses calamitez attend la mort avec vn courage viril. Considere que  
cet accident est commun à tous, & que neantmoins tout le mode  
le redoute, bien que ceux-là iouyssent d'vne plus paisible vie, qui  
attendent la mort avec patience, & la prennent à gré.

## A STESICOR.

L'ON te sera redeuable à iamais pour les vers que tu as faitz à  
l'honneur de Cloariste, desquels ie te remercie grandement:  
Car outre que tu a esté prompt à mes prieres, tu t'es encore ac-  
commodé d'vn incroyable artifice, à chasque point des memoires  
que ie t'auois baillé, & mesme l'eloquence de tes vers est fort  
estimee, tant par mon particulier iugement, qui treuue bon tout

Eeeeeee

Il ne sert de  
rien de resister  
à ce qu'vne  
derniere ne-  
cessité nous  
impose.

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

ce que fait Stesicor, que par l'opinion de plusieurs Agrigentins qui les ont entendus. Tous les hommes de nostre temps, & ceux qui nous doiuent succeder en honoreront pour iamais la memoire. Je suis donc ton obligé, comme i'ay desjà dit, pour auoir donné à ceux de nostre aage, & à nos successeurs de si beaux poëmes. Quant à ce que tu m'as escrit par ta lettre, ie te prie par Iupiter, Dieu d'amitié, & par nos communs Dieux tutelaires, de ne faire aucune mention de moy en tes vers, soit qu'on m'estime bon, ou mauuais: Car l'estat de ma fortune me faict auoir mon propre nom en horreur, ny de nommer Phalaris en iceux.

### A SOLOPIS.

**I**ne voudrois pas pour chose du monde escrire à Stesicor ce que tu me requiers, & ie m'asseure que luy-mesme n'en feroit rien pour moy, quand bien ie luy en aurois escrit, sçauoir de composer des vers à l'honneur de quelque deffunct. Il me suffit qu'il m'ayt tant obligé, que d'auoir faict vn poëme à la memoire de la femme de Nicocles. Par ainsi demande nous si tu veux tout ce qui est en nostre puissance, & non pas en celle d'autrui.

### AVX FILLES DE STESICOR.

Nous deuons  
contribuer des  
pleurs, & non  
pas des larmes  
à la memoire  
de ceux qui  
ont bien vescu.

**Y**A-t'il chose dans le monde, belles filles, où vous puissiez plus treuuer de consolation qu'en la vertu de vostre pere, duquel vous regrettez la mort? Car il ne faut pas rappeler Stesicor par des pleurs; mais bien par des loüanges & des honneurs. Et certes ie voudrois volontiers que vous ne respendissiez point de larmes pour les morts, non que ie ne sçache bien que c'est vne chose ordinaire à tous de pleurer; mais parce que c'est plustost la vie des miserables, & non la mort, ou certes leur perte, qu'il faut deplorer. Il feroit beau voir qu'on s'attristast de la mort de Stesicor, qui a vescu vn si bel aage, parmy les caroles & chansons des sainctes Muses, & le nom duquel viura pour iamais en la bouche des hommes tout couuert de lauriers & de gloires: parce que nous n'aurons point à l'aduenir de Poëte si excellent. Pour moy il me semble à la verité qu'il jouyst à present de la cōpagnie d'vn Dieu tout immortel & puissant. Il faut donc que vous foyez modestes, mes filles, & vous monstriez dignes d'vn pere si renommé dont vous estes issuës. Taschez de vous rendre esgales à luy, & ne pleurez plus l'heureuse condition d'vn si grand Herôs. Vous luy faictes tort de luy oster l'honneur que les Hymeriens, luy ont ordonné, comme à quelque Dieu. Aussi sçay-je bien qu'il n'a pas pris à re-

gret la nécessité du destin, principalement lors qu'il chantoit en beaux vers, ces fameux Herôs qui sont morts pour la gloire. Ce qui vous est vne digne possession, & vn bel exemple à bien viure. Ce luy est vne grande gloire d'auoir tousiours persisté iusques au dernier soupir: Car il me souuient que lors que Stesicor fut par nous fait prisonnier, & liuré en nostre puissance, il ne se donna iamais la moindre peur, & si n'apprehenda point la rigueur de quelque tourment que ce fust. Tellement que nous disions de luy, qu'il estoit plus courageux prisonnier, qu'ennemy. Sa grande sagesse vainquit par ce moyen la violence de nostre tyrannie; non que ie voulusse pourtant exercer contre luy quelque grand acte de cruauté; mais parce qu'il mettoit au nombre de ses salaires les totrments que ie luy deuois faire endurer; neantmoins si tost qu'on m'eust fait rapport qu'il auoit employé toute sa vie au trauail de l'estude, tout ce que ie desiray le plus ce fut d'auoir part à ses bonnes graces, & des occasions pour luy faire du bien. Ie ne me vent pas aussi qu'il me soit redeuable des douze annees qu'il a vescu depuis que ie le mis en liberté: Au contraire, ie suis moy-mesme son obligé en ce qu'il m'a rendu content en mes affaires, & resolu au mespris de la mort.

La constance est plus necessaire en la mort que durant la vie.

Les sciences ont celà de particulier qu'elles adoucissent le courage de nos ennemis.

## A TEVCER.

**I**E te commande de rendre la rançon des prisonniers que i'ay exigee sur les Tauromenitains, non afin que le gain m'en reuienne, mais à Stesicor, car il vit encore au profit de ceux qui veulent receuoir du bien de moy, pourueu qu'en son viuant il m'ayt requis quelque chose. Or est-il qu'il demande grace, puis que c'est pour la faire à ceux qui n'en sont point ingrats ny mes-cognoissans.

## AVX FILLES DE STESICOR.

**L**Es Tauromenitains, lesquels vous m'escriuez auoir receu vn mandement de vostre pere, lors de son decez, ne meritent point qu'on leur pardonne pour s'estre souleuez contre moy, sans les auoir iamais offensez. Quant à Stesicor, il n'est pas seulement digne d'auoir ce que vous demãdez; sçauoir que nous cõmandions de rendre la rançon des prisonniers, que nous auons prise sur les Tauromenitains, mais aussi toute autre chose qui est par delà nostre pouuoir. Ceux là se trôpent & ne sont gueres sages qui le disent estre mort: Car pour moy ie tiens que Stesicor est encore viuant. I'assure les Tauromenitains, que sans auoir esgard à la haine que

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

*La vraye amitié paroist quand on oblige les amys de celuy qu'on a chery durant la vie.*

ie leur porte, ie ne leur denieray iamais aucune chose, pourueu qu'ils me la demandent au nom de Stesicor; attendu qu'il est raisonnable que tous se confessent vaincus par sa courtoisie, & moy entr'autres qui parmy tant de milliers dont j'ay fait essay, n'en ay oncques point treuvé, qui eust l'esprit plus releué que luy. Nous auons donc ordonné qu'on eust à rendre les deniers aux Tauromenitains; &, par Hercule, tant s'en faut que pour celà i'estime faire plaisir à vostre pere, qu'au contraire ie crois plustost le recevoir de luy.

### A STESIPPE.

**A** PRES auoir deliuré les prisonniers des Tauromenitains qui nous faisoient la guerre contre tout droict, & receu leur rançon, nous ne leur auons pas monstré d'abord bon visage, ne voulans abolir la coustume des Grecs. Sçache aussi que si nous leur auons rendu la rançon par nous prise parauant, ce n'a pas esté pour leur faire plaisir, comme tu m'as reproché, mais bien pour effectuer le contenu du legat & derniere volonté de Stesicor, dont ses filles m'auoient escrit. Par ainsi, que les Tauromenitains remercient Stesicor tout mort qu'il est de ce qu'ils ont eu de nous. Certes, puis que ie luy suis redevable de plusieurs biens-faits, ie ne mettray iamais son testamēt en oubly. Que si i'accomplis ce qu'il requiert par son testament, c'est vne action de plaisir aux Tauromenitains, & à moy de courtoisie, quoy qu'il n'y ait celuy qui ne m'en estime bien esloigné.

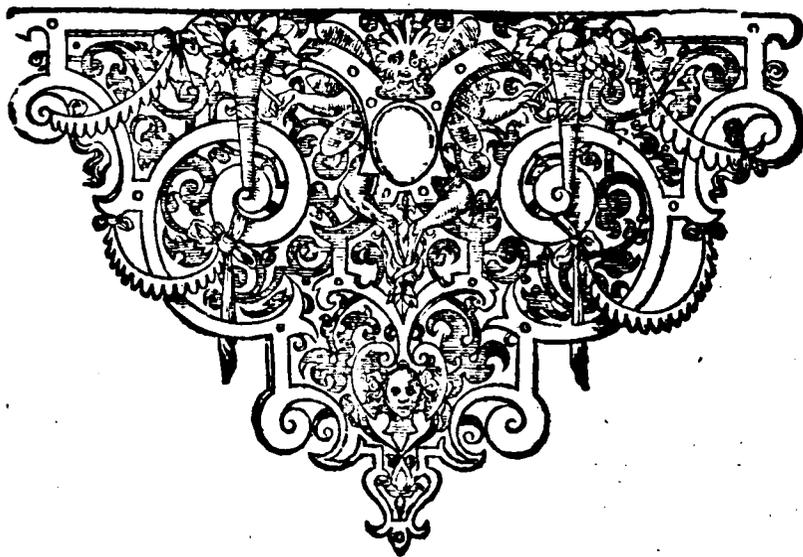
### AVX HIMERIENS.

*Les effects qui naissent d'une sincere affectio sont incomparables.*

**I** E m'offre librement à tout faire pour l'amour de Stesicor, & quand il faudroit prendre les armes contre les Parques mesmes ie combattois bien-toist la mort, pourueu que ie fusse asseuré de pouuoir deliurer vn hōme si sainct; si digne d'estre lotié par nous, comme par tous autres: lequel les Muses ont sainctement preferé à tous les Poëtes, & qui a mis en honneur leurs chansons, & leurs danses. Mais prenez garde en quelque lieu que soit enseuely Stesicor, qu'il est Hymerien. Et pour moy ie pēse que pour ses grādes vertus chasque pays le dira son Citoyen; neantmoins il demeurera tousiours à vous autres. Ne pensez pas aussi qu'il soit mort, ains plustost que les beaux poëmes qu'il a communiquez à tout l'vniuers le font encore reuiure. Souueniez vous, Hymeriens, qu'il a pris naissance, a esté nourry, & esleué parmy vous, & qu'il s'y est enueilly en l'exercice de la Poësie, puis qu'il a finy ses iours, & acheué le cours de nature entre les Cathaniens. Qu'on dresse donc

*Les belles oeuvres nous garantirissent de l'oubly mieux que les Maufoies.*

vn Temple dans Himerie à Stesicor, pour immortelle memoire de sa vertu, & vn tombeau en Cathanie. Toutesfois c'est à vous de faire ce que bon vous semblera, vous assurant que vous ne manquerez, ny d'argent, ny d'armes aussi. Mais ie vous veux bien aduertir d'une chose, c'est que vous n'acqueriez pas grand honneur estans Siciliens, d'essire vne cité de Sicile, & si vous ne serez pas trop assurez, si vous n'en venez point à bout. Au reste, vous n'avez que faire de regretter Stesicor : Car si son corps est mort, son nom sera tousiours en vie, & sa memoire immortelle. Tout ce que ie vous recomãde le plus, c'est que chacun de vous ayt particulierement en sa maison ses œuures Poëtiques, & qu'elles soient publiquement appenduës dans tous les Temples. L'on pourra dire que Stesicor sera mort du tout, quand la posterité n'aura plus de reliques de ses vers. Pour ceste cause faictes-en part au plustost aux autres contrees, & vous assurez que la ville, où ce grand personnage a pris naissance sera plus admiree d'un chacun, que celuy-là mesme qui aura faict de tels escrits.



LES OEUVRES DE LVCIAN.



LES EPIGRAMMES  
DE LVCIAN, TIREZ DV RECVEIL  
DES EPIGRAMMES GRECS.

DES PRODIGES.



*T*RON fils de Menippe en la fleur de son aage,  
Disipa tous ses biens par son mauuais mesnage:  
Ce que voyant Richard pour monstrier l'amitié  
De son pere deffunct, il a de luy pitié:  
Le reçoit en pleurant, luy fait du bien, & s'offre

*A luy bailler sa fille. Or luy sentant son coffre  
Plein contre son espoir, il retourne soudain  
A tous ses vieux esbats, & à son premier train.  
Il ne pense à rien plus qu'à son ventre complaire,  
Se donner du bon temps, & viure sans rien faire.  
Mais apres que le fleau qui suit la pauuresé,  
L'a terrassé plus bas, qu'il n'a iamais esté,  
Richard est son recours, & plaintif il l'implore,  
Luy desnüé de biens, pour l'assister encore,  
Faisant tous ses efforts au comble de ses maux  
S'en va treuuer sa fille, & vend tous ses joyaux.  
Regardez maintenant, si ce n'est pas sottise  
Pour le plaisir d'autruy de se mettre en chemise?*

DE LA LIBERALITE.

*V*SE du bien qui te demeure  
Pour le depenser au besoin,  
Et l'espargnant, à la mesme heure  
N'oublie d'en auoir le soin;  
Comme si iamais tes annees  
N'estoient à la mort destinees.

LIVRE TROISIÈME. 570  
DE LA CONDITION DES MORTELS.

*C' A bas toutes choses mortelles,  
Subjectes aux loix du destin  
Se passent du soir au matin,  
Comme perissables, & fresles.*

DE LA VIE.

*VNE seule heure de la vie  
Est une longueur infinie  
Aux meschans, mais aux gens de bien  
Elle leur dure moins que rien.*

DE L'AMOVR.

*AMOVR, c'est en vain qu'on s'accuse;  
Car il ne faut pas estimer  
Que ce soit un vice d'aymer,  
Si de toy le meschant n'abuse.*

D'VN PLAISIR FAIT A TEMPS.

*LE plaisir que l'on fait soudain  
Est toujours agreable à l'homme,  
S'il est remis au lendemain,  
Plaisir il ne faut qu'on le nomme.*

DE LA DIVINITE.

*LES hommes pour leur ignorance,  
Ne peuvent auoir cognoissance  
De tous tes vicieux appas;  
Mais Dieu sçait bien y prendre garde  
D'une seule œillade qu'il darde,  
Alors que tu n'y penses pas.*

DES FLATTEVRS.

*CEL VY qui d'un amy rusé  
Ne void le semblant de guisé  
Croyant son amitié certaine,  
Il l'ayme, exempt de tout soupçon,  
Jusqu'à ce qu'il souffre la geine  
De son cauteleux hameçon.*

CONTRE LES INGRATS.

*COMME l'eau coulant gouté à gouté  
Se respan à du sceau peruisé:  
L'ingrat tarit ou met en doute  
Tout le plaisir qu'il a puisé.*

# LES OEUVRES DE LVCIAN. DV SILENCE.

*NE* parle iamais sans raison,  
Et d'un cachet ta langue scelle,  
Ainsique l'aure recelle  
L'or dans une seurc prison.

## DES RICHES.

*LE* bien de l'ame est la vraye richesse,  
Tout autre bien la detient, & l'opresse:  
Rien de plus grand n'est à l'homme requis,  
Qui sçait user des moyens bien acquis,  
Mais qui chagrin se repaist d'un vain songe,  
Pour un thresor qui de soucis le ronge,  
Comme l'abeille il se travaille en vain,  
Vn autre en tire, & le miel, & le grain,

## D'VNE POSSESSION.

*SI* j'ay pour maistre Archimede,  
Menippe me veut à son tour,  
Possible vn autre qu'on ne cuide  
Me possedera quelque iour.

*L'*eschappe du pouuoir d'autruy,  
Et ne suis encore à personne,  
Si ie ne me rends à celuy,  
Auel la Fortune me donne.

## DE LA FORTVNE.

*SI* tu fuis le vice odieux,  
Chacun des hommes & des Dieux  
A tes vœux se rendra propices,  
Autrement denué d'amis  
Es à la fortune soubmis  
Aucun ne te rendra iustice.

## SVR LE MESME SVBIECT.

*AUCUN* ne peut par la Fortune  
S'acquérir le bien souhaitté,  
S'il n'a l'assistance opportune  
Qu'eslargit la Diuinité.

## DE LA DIVINITE.

*D'VN* Dieu le pouuoir glorieux  
Sur toutes les choses domine,  
C'est luy qui des plus furieux  
L'orgueilleux sourcil extermine;

*Luy qui produict des torrens d'or,  
Et qui peut preserver encor  
Le ionc & les mannaïs des pleines  
Contre les orages creuez;  
Et permettre aux vents soustenez  
D'arracher les plans & les cheines.*

## DE LA PRVDENCE.

*Il est bon d'estre un peu tardif  
A mettre un fait en euidence;  
Toujours un conseil trop hastif  
Traîne apres soy la repentance.*

## D'VN VALLET.

*Vallet qui vas si vistement  
De la dent, alors que tu masches;  
Pour n'auoir plus les pieds si lasches,  
Masche du pied, va de la dent.*

## DES TOVRNOIS.

*Après auoir couru maints stades  
Tous les combattans se lassoient  
A combattre à coups de gourmades  
Après, que point ils ne bleissoient.*

## DE LA LVTTTE.

*Tandis que les Grecs dessus tous  
Emportoient le prix de la Lutte,  
Andrelos faisant la culbute  
Se plaignoit (tout transi de coups  
D'auoir perdu l'œil & l'oreille;  
Lors que Damotet irrité  
De voir son fils si mal traité,  
Commencant d'user de menaces  
Il faut, dist-il, aux Citoyens,  
Que par de semblables moyens,  
Je demeure mort sur la place.*

## SVR L'IMPOSSIBLE.

*Quoy? tu ne vois donc pas encore  
Que l'on ne peut blanchir un More?  
De mesme que l'Astre qui luit  
Ne scauroit esclaircir la nuit.*

# LES OEUVRES DE LVCIAN. D'VN GRAMMAIRIEN.

*MUSE de qui ie tiens vn moyen favorable,  
Pour soulager le mal qui me rend miserable,  
Et vous mots ampoulez remplis de vanité,  
Venez offrir des vœux à ma Grammaire unique;  
Mon gaigne-pain, mon tout; dont la Diuinité  
Merite qu'on luy dresse vn Temple magnifique.*

*C'est à toy, mon soulas, à qui tous les mortels  
(Pour monstrier que la terre & la mer t'obeissent)  
Doient sacrifier, & voüer des Autels,  
Où pour mieux t'adorer les genoux ils s'eschissent.*

## CONTRE VNE MESCHANTE LANGVE.

*CESTE langue en parlant de maint sacré mystere  
Inuoquoit en iurant du plus profond du cœur,  
Non l'Orque, non t'Enfer, les Peines, ny la Peur,  
Mais bien le seul pouuoir de sa fiente amere.*

## D'VNE FEMME FAROUCHE.

*I A M A I S, iamais la Chimere  
Dont fait mention Homere,  
Nyles eschauffez troupeaux  
De ces iette-feux Taureaux;  
Ny toute l'Isle Lemnie,  
Ny la fianse d' Harpie  
Qui corrompoit la maison  
N'haleta telle poison;  
Ny l'ulcere cacöete  
Dans le pied de Philoctetes;  
Tant me faiet de mal au cœur  
Tezile ta puanteur,  
Qui put plus que la Chimere,  
Ny que le putride ulcere,  
Que Lemnos, que les Taureaux,  
Ny que ces vilains oyseaux.*

## D'VN POETE.

*VN Poete aux jeux de Neptune  
N'ayant choisi l'heure opportune,  
Arriua trop tard pour les voir,  
Et voulut encore sçauoir,  
Si d' Apollan les exercices,  
Les courses de prix, & les lices*

*Estoient acheuees si tôt:*

*Mais voyant qu'on n'y disoit mot*

*Quoy (dis-il) ne voicy personne?*

*Vrayement l'Oracle encor m'en donne!*

## DES MESCHANS.

*DY moy Cilerien, comment se peut-il faire*

*Qu'aux Enfers Lollian face-ores son repaire?*

*Tu ne me responds rien? Aussi que pourriez-vous*

*Dire d'un accident qui nous attaque tous?*

## DES COLLATIONS ET BVVETTES.

*VOYEZ la loy, le temps, & le lieu des buuettes,*

*A demain au banquet; car inuitez vous estes;*

*Les airs y sont nouveaux, mais vieilles les leçons,*

*Parce que le flusteur ne sçait que des chansons.*

## SVR LA MORT DE CALLIMAQUE.

*MOY, qui m'appelle Callimaque,*

*Je suis mort âgé de cinq ans;*

*Et la Parque par ceste attaque.*

*A rendu les miens mescontans;*

*Mais decedant en si bas âge,*

*Moindres ont esté mes travaux,*

*Car ceux qui vivent dauantage*

*Endurent beaucoup plus de maux.*

## DE L'ECHO.

*IE suis Echo de qui la voix*

*S'esloigne des lieux les plus proches,*

*Pan me cherit dedans les bois,*

*Et ie me cache sous les roches.*

*C'est moy qui suis de ton langage*

*L'organe & la parlante image,*

*Le jeu du rustique paisant,*

*Qui pensif contre moy s'arrête,*

*Quand il entend que ie repete*

*Les paroles qu'il va disant.*

## DE VENVS.

*IAMAIS l'humain ingement*

*Ne veid Venus toute nue,*

*Si telle en l'entendement,*

*Il ne l'a peinte ou conceü.*

LES OEUVRES DE LVCIAN.  
SVR LE MESME SVBIECT.

*I E te donne le modèle  
De ceste face si belle;  
O ma Deesse Cypris,  
N'ayant rien de plus haut pris.*

DE L'AMOVREUX DE PRIAPE.

*EN vain (Priape) tes amis  
A ta deffence m'ont commis  
En ce lieu tout plain de silence.  
Puis qu'un autre ceint ce verger  
Où personne sans malice  
N'a peu jamais venir loger.*

LE DON D'VN NAVIGATEVR VENV

A BON PORT.

*GLAVCVS, Inus, Nire, Melicerte, & la race  
De Neptune, & des Dieux qu'adore Samothrace;  
N'ayant rien de plus cher, & venant à bon port,  
Ie rongne mes cheueux, & vous les mets au bord.*

DE LAYS.

*MOY Lays des Grecs vainqueresse  
Ores vaincuë de vieillesse  
Ie donne à la ieune Venus  
Le vis crystal de ceste glace,  
Pour y voir ses beaux membres nus,  
Ses yeux, & sa diuine face.*

*Ce miroir ne me sert de rien,  
Puis que maintenant ie vois bien  
Que ma beauté s'est obscurcie;  
Mon œil aux attraits n'est plus prompt,  
I'ay desjà des rides au front  
Et la peau toute retrecie.*

FIN DES EPIGRAMMES.



OCYPPE, OV PIED-LEGER.

TRAGÉDIE.

DES OEUVRES IMPARFAICTES  
DE LVCIAN.

## SOMMAIRE.

OCYPPE fils de Podalire & d'Astasia, robuste, & adroit à la chasse, se mocquant des Goutteux, & des douleurs qu'il leur voyoit souffrir, irrite le courroux de la Goutte; Dequoy la Deesse s'offençant, elle le fait, & s'attaque à ses pieds. D'abord il tasche le mieux qu'il peut d'en supporter les esclancements, & feint de mefcognoistre ceste maladie, iusqu'à ce que la Deesse se glisse par tous ses membres, & le renuerse par terre. Les entre-parleurs de ceste Tragédie (que les plus doctes n'attribuent point à Lucian) sont ceux-cy.

LA GOVTTE, OCYPPE, LE NOVRRICIER,  
LE MEDECIN, LE LABEUR, ET LE MESSAGER.

## LA GOVTTE.



**F**RISTE fleau des mortels, de qui l'homme redoute  
Le nom mal-encontreux, ie m'appelle la Goutte:  
C'est moy qui me glissant par de secrets moyens  
Aux ioinctures des pieds, les serre, & les desiens,  
Et qui me sçais mocquer de ceux que ie tourmente,  
Quand ie vois qu'au plus fort d'une douleur pesante,  
Ils colorent leur mal, & feignent de scauoir,  
Que c'est vn coup fatal de mon diuin pouuoir.  
Car comme dans nos cœurs le mensonge domine:  
L'un de ces accidents de guise l'origine,  
Et iure qu'en chopant il s'est le pied blessé:  
L'autre qu'un froid venim tous ses pieds a glacé.  
Bref douteux, il se flatte, & ne veut pas qu'on sçache  
La cause de son mal qu'à ses amys il cache,  
Iusqu'à ce que soumis au rigoureux ennuy,

## LES OEUVRES DE LVCIAN.

Que la longueur du temps appesantit sur luy.  
Il recognoist mon nom, me reuere, & m'appelle,  
Pour emousser un peu le traitt qui le bourrelle.  
Et alors ses amys l'embrassant par les reins,  
L'esleuent triomphant, & le portent ez mains  
Pour mieux le soustenir: A quoy me sert d'amorce  
Le labeur excessif, qui fomenta ma force:  
Car sans luy ie n'aurois, ny vigueur, ny vertu,  
Mon pouuoir seroit vain, & bien-tost abbatu.

D'où naist en mon esprit l'ennuy qui me trauaille,  
De voir que ce bourreau gêne, brusle, & renaille  
Les membres des mortels, causant la cruauté  
Qu'ils imputent à tort à ma Diuinité,  
Et qu'aucun neantmoins (ridicule folie)  
Ne deteste l'excez qui le joint & le lie  
Au gré de tous ces maux, ains vomit contre moy,  
Des outrages suivis de blaspheme, & d'effroy.  
Comme s'ils pouuoient bien s'eschapper de mes chesnes,  
Ou par tous ces moyens resister à mes gesnes.

Mais à quoy ce discours, qui vous est inconnu,  
Que ne dis-je pourquoy ie suis icy venu,  
Et pourquoy vomissant le fiel de ceste rage  
N'exprime-je le dueil qui cruel me saccage?  
Sçachez que ce galand, ce genereux courrier,  
Qui souloit autrefois paroistre le premier  
Aux courses, & aux prix, ceste ame sans pareille,  
Cet Ocyppé, des jeux l'honneur & la merueille,  
Plus esleué que tous, inuincible à la peur  
Ose bien mespriser ma diuine grandeur,  
Et faire moins d'estat des traitts que ie resserre,  
Que des subjects plus vils, qui rampent sur la terre?

Ne pouuant donc qu'à tort endurer ce mesfaict  
Il me le faut punir de parole & d'effect.  
Aussi considerant vn si lasche diffame  
Ie forcene à tous coups d'un courage de femme.  
I'afflige ce meschant, l'irrite de mes dars,  
Et par des aiguillons lancez de toutes parts  
Ie luy fais ressentir qu'au mal qui le possede,  
Il ne peut apporter guerison ny remede.  
Car c'est dans le talon, où ie darde mes coüs,

*Indices apparens de mon iuste courroux.*

*C'est là que le Labeur maintenant le martire,  
Le navrant d'une humeur qui point ne se retire,  
Qui luy perce les pieds, & luy fait estreuver  
Tout le mal qu'aux Enfers on pourroit retreuver.*

*Or soit qu'en s'adonnant au penible exercice  
Des iouxtes & tournois, ou que dans une lice  
Il ayt desmis le pied, allant à reculon;  
Ou par quelqu'autre effort de snoué son talon,  
Il le soustient ainsi; quoy que ce soit un conse  
Qui luy sert de pretexte à colorer sa honte.  
Mais le voicy venir, gesné dans ma prison,  
Et d'un pied bilieux sortant de la maison.*

## OCYPPE.

*De sastré que ie suis, d'où vient ceste morsure  
Qui me ronge les os? Ie n'ay point de blessure;  
Point d'indice de coup; neantmoins, ô mal-heur!  
Me voilà bourrellé d'une extreme douleur,  
Qui de mille liens cruellement m'enlace  
Et me deffend, chetif, de bouger d'une place,  
Ou d'estre sur mes pieds. Mes nerfs aussi tendus  
Que l'arc de quelque Archer, sont lassez & rendus,  
Et me forcent en fin de rompre le silence  
Proche du desespoir que ceste violence  
Cause par de douleurs qui s'attachent aux os,  
Pour haster ses rigueurs, & troubler mon repos.*

## LE MESSAGER.

*Soustenez-vous un peu mon fils: ceste furie  
Se passera bien-tost; Leuez-vous ie vous prie;  
Puis, pour vous soulager, nous vous ferons asscoir,  
De peur que chancellant, vous ne veniez à cheoir,  
Et qu'ayant mal-assis ce pied qui tousiours tremble,  
Tout debile & lassé nous ne tombions ensemble.*

## OCYPPE.

*Sus doncques, ie te tiens, & tasche d'allegger  
Ce corps par trop pesant, pour estre plus leger,  
Mon pied me sert d'appuy le micux qu'il m'est possible;  
Et bien que cet effort me soit un peu nuisible  
Si faut-il t'obeyr. Vn vieillard impuissant,  
Et un valet qui grande est un mal renaisstant.*

# LES OEUVRES DE LVCIAN. LE MESSENGER.

*De grace laisse à part ces reproches friuoles,  
Et ne m'offense point par de vaines paroles,  
Sçache que si ie n'ay le corps sain & gailhard,  
Mais tout chenu le poil, & si ie suis vieillard  
Bien souuent celuy-là qui sous l'âge s'afesse  
Faiët d'aussi-beaux effects que la verte ieunesse  
Quand il en est besoin: Moy-mesme ie maintiens,  
Que tout vieil que ie suis, sur pied, ie me soustiens.*

## OCYPPE.

*Il est vray, mais aussi par la moindre secousse  
Te voilà mis à bas, sans que mesme on te pouffe:  
Toutes fois ie sçay bien que le vieillard dompté  
Par la force des ans, n'est pas sans volonté  
De faire des exploits dignes de son courage,  
Si son âge ridé n'en empeschoit l'usage.*

## LE MESSENGER.

*Tous ces traitts de discours, & ces sophismes vains,  
Sont de faux argumens aux iugemens plus sains  
Parle moy de ton mal, & par quelle disgrace  
Dans la plante du pied ceste humeur a pris place?*

## OCYPPE.

*N'agueres i'exerçois à la course mon corps,  
Et trauersois, hastif, de la lyce les bords,  
Lors que mon pied choppant par soudaine rencontre,  
Reçut infortuné le coup que ie te monstre.  
D'où me naist la douleur qui iusques dans les os  
M'est lance mille dards, pour troubler mon repos.*

## LE MESSENGER.

*Va courir maintenant, puis que de telle course,  
Vn mal si dangereux prend sa premiere source.*

## OCYPPE.

*Voulant d'un tour de pied mon ennemy laisser,  
Et entre ses deux pieds mes iambes enlasser,  
Ceste playe m'aduint. Car ie te prie croire,  
Que ie n'adjouste rien au recit de l'histoire.*

## LE MESSENGER.

*O le preux champion, qui gist tout abattu,  
Quand il veut espreuuer sur autray sa vertu!  
Les propos que tu tiens me sont autant de songes;*

*M'estimes-tu si sot de croire à ses mensonges?  
 Je serois bien grossier si ie n'avois des yeux  
 Pour descouvrir en toy ces mots fallacieux,  
 Nous auons autres fois par un mesme langage  
 Tasché de colorer la douleur & l'outrage  
 Que nous faisoit iadis un mal pareil au tien,  
 Nous tenans enchainez par un gousteux lien;  
 Sans qu'aucun neantmoins en eust la cognoissance  
 De nos plus grands amys jointcs à nostre alliance;  
 Tu peux voir mainstenant qu'un labour indompté  
 Peut affoiblir nos corps d'un & d'autre costés*

## LE MEDECIN.

*Où pourray-je treuuer ce pauvre miserable;  
 Cet Ocyppé affligé d'une playe incurable?  
 Car estant Medecin, ie viens ores d'ouir  
 Que la douleur d'un pied l'a faict esuanouir.  
 Mais ne le vois-ie pas? le voilà, ie le touché:  
 Ce n'est autre que luy, qui gist sur une couche  
 Estendu de son long; Ocyppé qu'est-cecy?  
 D'où procede le mal qui te bourrelle ainsi?  
 Dyle moy, par les Dieux; Il n'est pas impossible  
 D'allegger pour son bien un tourment si sensible;  
 J'ay des remedes prompts pour t'en faire plaisir:*

## OCYPPE.

*Tu vois quel est le fleau qui me vient de saisir.  
 Il me nauvre le pied d'une lame pointüe;  
 M'empesche de marcher, me desient, & me tuë.  
 C'est le traict d'un serpent qui venimeux m'espoint,  
 Et au fort de mes maux cruellement se ioint.*

## LE MEDECIN.

*Haste toy maintenant de me dire sans feinte,  
 Comment cet accident t'a lancé son atteinte.  
 Quand le recit d'un mal est faict avec raison,  
 Le malade en reçoit plus prompte querison.*

## OCYPPE.

*Comme ie m'exerçois au plaisir de la lutte,  
 A ce funeste coup mon pied seruit de butte,  
 Et sans doute quelqu'un des lutteurs irrité  
 Me frappa mechamment, sans l'auoir merité.*

# LES OEUVRES DE LUCIAN.

## LE MEDECIN.

*Tu n'as pas neantmoins ny la chair entamee,  
Ny le pied retresci, ny la jambe enflamnee;  
Et si ie ne vois point ny de drogue, ny d'eau,  
Ny de linge graissé, ny mesme de bandeau  
Qui te serre le pied: OCYPPE. Ce seroit trop de peine  
D'user à chascque coup de bandages de leine.  
Bons Dieux! que diroit-on de ma deformité!*

## LE MEDECIN.

*Que veux-tu doncques faire en ceste extremité?  
Faut-il que tout d'un coup le pied ie te rauisse?*

## OCYPPE.

*Fay ce que tu voudras, pouruen que ie guerisse.*

## LE MEDECIN.

*O quel ruisseau de sang ie m'en voy te tirer!  
Sans doute la douleur t'en fera soupirer.  
Vois-tu cet instrument recourbé par mesure?  
Il est bien affilé pour faire ceste cure.*

## OCYPPE.

*Tout-beau; tu me fais mal.*

## LE NOVRICIER.

*Qu'un mal-heur eternal  
Te fonde sur le chef! va m'esthant criminel,  
Oses-tu bien traicter par ceste violence  
Vn coup si dangereux hors de sa cognoissance?  
Sçache que cestui-cy se plaint mal à propos,  
Quand il dit qu'en courant, frais, gaillard, & dispos  
L'un de ses compagnons en courant dans la lyce  
Luy rendit, outrageux, un si mauvais office;  
Car ie suis bien certain que du commencement  
Il vint à la maison, sans crier nullement,  
Mais apres quelque excez, i'apperçeu que mon homme  
S'alla ietter au lit tout assoupy de somme.  
Et s'esueillant soudain fit un aussi grand bruit,  
Que si quelque Demon l'eust effrayé de nuit:  
Car ses cris redoublez estonnoient tout le monde.  
Mal-heureux! (disoit-il) quelle douleur profonde,  
Ou quel fleau langoureux me desions oppresser.  
Qual Demon importun dans mes pieds s'est glissé!*

Bref de toute la nuit il ne ferma la bouche,  
 Necessant de crier estendu sur sa couche;  
 Jusqu'à ce que du Coq l'ordinaire reveil,  
 Eust annoncé le iour, & chassé le sommeil.  
 Car alors il s'en vint, & d'une main tremblante  
 S'appuya dessus moy. Sa fièvre trop ardante  
 Me fut en mesme temps un presage arresté  
 De ce qui le tenoit dans les seps enresté.  
 Et sçache que tantost lors qu'il se vouloit taire  
 Il n'osoit de ce mal reueler le mystere.

## OCYPPE.

Le vieillard est toujours fourroy de vains discours,  
 Prompt à la vanité, mais tardif au secours,  
 Veux que le patient qui sa douleur n'explique  
 En sermes evidents, ressemble au famelique  
 Qui se paist de mastic. LE MED. Et cependant tantôt,  
 Tu cognoissois ton mal, & si n'en disois mot.

## OCYPPE.

O les plaisans propos? veux-tu que ie te die  
 La cause & les raisons de ceste maladie,  
 Sans que i'en sçache rien? apprends tant seulement  
 Que ie me sens gené d'un rigoureux tourment.

## LE MEDECIN.

L'homme est bien insencé qui par un vain langage  
 Estime de cacher les effets de la rage  
 Qui talonne ses pieds. Mais patiente un peu,  
 Ie te veux voir bien-tost languir à petit feu,  
 Quand un dard plus subtil, d'une attaque indiscrete  
 Dedans ton autre pied lancera la sagette,  
 Tu pleureras alors; & parmy les douleurs  
 Tes deux yeux resperdront une source de pleurs.

## OCYPPE.

Dy moy le nom du mal; il n'est pas tant enorme!

## LE NOVRRICIER.

Ce nom hydeux à tous d'un double effet se forme.

## OCYPPE.

Helas! ie suis perdu. LE NOV. C'est un lien goutteux  
 Qui s'attachant aux pieds se rend ainsi boisteux.

## OCYPPE.

C'est fait de moy, c'estif, tout mal-heur m'environne,

## LES OEUVRES DE LUCIAN.

*La Goutte est trop meſchante, & n'epargne perſonne.*

*Donnez-m'en voſtre aduis. LE MEDECIN. Cet accident trop fort.*

*N'abandonne iamais l'homme iuſqu'à la mort.*

OCYPPE.

*Je n'ay donc plus d'eſpoir que mon pied ſe repoſe,  
Finiffant ſes langueurs ? LE MED. Ce ſeroit peu de choſe.  
De clocher d'un ſeul pied ; ſi les deux oppreſſez  
N'eſtoient de meſmes traits & également bleſſez.*

OCYPPE.

*Las ! ie ne puis iuger quelle fatale amorce  
Dedans mon autre pied va deſcochant ſa force.  
Je ne puis faire un pas ; & ſuis auſſi pauvreux,  
Que l'enfant qui ſe voit en un lieu dangereux.  
Par les Dieux immortels, ſi tu me veux complaire  
Aide moy de ton Art, ou ie ne ſçay que faire.  
Me voilà traverſé d'un trait auſſi ſubtil,  
Que le dard qu'un Archer eſlance de droit & ſtil.*

LE MEDECIN.

*Amy ie ne veux pas t'amuſer dauantage,  
Comme ces Medecins qui par un vain langage  
Trompent les patients ; car io te fais ſçauoir  
Que les plus clair-voyans ton mal ne peuvent voir.  
Ce ne ſont pas des ſeps, ny des fers, ny des chaînes,  
Impiteux instruments des plus cruëles geines,  
Mais de faſcheux fardeaux pour les hommes troublez,  
Qui ſouſ leur peſanteur gemiſſent accablez.*

OCYPPE.

*Helas ! quelles douleurs ! Dieux combien de martyres !  
Souſtenez-moy des mains, comme font les Satyres,  
Ceux qui ſont agitez des Bacchiques diſcords.*

LE NOVRRIER.

*Pour moy, bien que les ans m'affoibliſſent le corps,  
J'adhère à ton vouloir ; ta priere me gaigne,  
Et d'un fidelle bras partout ie t'accompagne.*

Fin des œuvres de Lucian.



# TABLE

## DES PRINCIPALES MATIERES

### CONTENUES AUX OEUVRES DE LVCIAN.

A.

<p><b>A</b>ge de Nestor. 437.b          Age de quelques Poetes. 440.a          Abderires frapper d'une grãde maladie du temps du Roy Lyfistachus. 187.a          Abeille, outriere du miel. 29.a          Abondance de Hiboux en Athenes. 6.b          Abrotone femme impudique. 463.a          Abus des Pheniciens. 510.a          Academie de Socrates. 207.b          Accident estrange. 398.a          Accidens loüables ou blasmables en la beauté d'une femme. 463.a          Accusation faicte contre Demetrius. 421.b          Achille perd la vie par les mains de Paris se combat tant seul a seul. 368.a          Achille fils de Thetis. 59.b.60.a          Avrile pere de Danaë. 60.a          Acteon pourfuiuy par les chiens de Diane, quelle luy lâche apres, &amp; pourquoy. 44.b          Actions familiares aux putains. 467.b          Admet Theffalien qui reçoit Apollon en sa maison estant banny du ciel. 100.b          Adomile, fleuve, qui prend sa source au mont Liban. 508.b          Adorations diuerses des Dieux. 330.a          maniere d'Admiracion parmi les Perfes. 452.a          Adraffie fille de Iupiter &amp; de la Necessité. 467.b          Aduertissement aux seruiteurs. 311.b          Adultere de Mars &amp; de Venus. 45.a          Adultere de Iupiter avec Atémene, d'où naquit Hercule. 40.a          Adymacho Duc des Marchlyens. 297.b</p>	<p>Afranius Centenier imitateur de Pericles, lequel fit vn discours Panegyrique sur la mort de Seuerian. 187. a. &amp; quelle fut sa fin. ibid.          Affections de la matiere vicieuse aux harangueurs. 233.b          Aganthon Roy des Tartariens a vescu cent cinquante ans. 438.b          Agathocles tyran de Sicile mourut aagé de nonante-cinq ans. ibid.          Agathocles le Stoïque tire en iugement son disciple pour auoir ses gages. 346.a.b          Agathocles obtint sa grace d'Alexandre par le moyen de Perdicas. 422.a          Agenor Sydonien pere d'Europe. 62.a          Aigle, le plus clair-voyant de tous les oyseaux. 346.a          Alexandre le Grand ierta au milier du fleuve Ydaspis le liure qu'Ariftobule luy presenta du ducel qu'il auoit eu contre le Roy Porus. 183.b          Aironz oyseaux de riuiere. 55.b          Alcibiades couchoit avec Socrates sous vne mesme courtine. 271.a.276.a          Alcion oyseau fort lugubre en son chant. 28.a          Alcmenes femme d'Amphitriton commet adultere avec Iupiter. 40.a.b          Alexandre aymoit vaquement Ephestion. 422.b          Alexandre respandit des larmes apres auoir occis Clitus en vn banquet. 189.b          Alexandre Abonotique faux imposteur, ensemble sa vie. 237.a.b          Alexandre Theffalien mis à mort par sa femme. 346.a          Alfeo, fleuve, lequel se rondant dans la mer, v</p>
--	---

# TABLE.

né se melle point avec la mer.	55. a	voient de maistresses, ou de doctes.	490. b
Aller tous les iours de mal en pis, à la façon de Mandrabule, & marcher à reculon.		Androgynes.	6. a
Prouerbe.	134. a	Andromede fille de Cephee.	61. a. belle à merueille. ibid. b. deliurée de la balaine. ibid.
Allusion au tourment de Sisiphe.	384. b	Antigonus fils de Philippe le Louche, finit ses iours âgé de huitante & vn an.	438. b
Allusion à la fable d'Esopé, d'un chien qui laissa choir la chair dans l'eau pour prendre l'ombre.	409. b	Antigonus 2. fils de Demetrius vesquit huitante ans, & tint le royaume des Macedoniens quarante quatre ans.	438. b
Allusion à vne fable que fait Esopé de l'acne vestu de la peau d'un Lyon.	425. b	Antigonus commet adultere avec la femme Anthee Roy des Scythes, vesquit plus de nonante ans.	438. b
Allusion aux brodequins des Tragediens.	380. b.	de son fils.	326. a
Allusion à la mort de Socrates.	487. a	Anrilochus contrefit le Prophete entre les Ciliciens.	234. b
Ambassadeurs Troyens fleurissoient en cloquence.	407. b	Antiochus fils de Seleuchus tâche de complaire secrettement à Stratonice sa mere.	189. a. 346. a
Ambiguité des Oraeles.	326. b	Antiochus surnommé Soter, ou Refuge deffait le Galates.	175. a. b
Ambre, & sa fable.	408. b	ceux d'Antioche tiennent en grande estime la danse.	232. b
Ame d'Ermotin Clazomene le delaissoit, & s'en alloit voyager, & puis retournoit dans son corps.	411. a	Antiochus surnommé Soter, le propre iour qu'il deuoit liurer la bataille aux Gaulois, il vid en songe Alexandre tout debout deuant luy, qui luy commandoit de donner aux soldats le mot de <i>Salut</i> , & sous ce signal, il s'acquit la victoire.	146. a
Amoureux en Bosphore, demandent les filles en mariage en plein banquet.	297. b	Antipater fils d'Iolas Prince fort puissant, sortit de ceste vie, âgé de huitante ans.	438. b
si les Ames reuiennent apres le trespas.	399. b	Antiphile Aleopesian grand amy de Demetrius Syluian.	293. b
Amimon rauy par le Dieu Neptune.	57. a	Amphile accuse Apelles enuers le Roy Ptolomee d'une conjuration.	418. a
Amis de Combabe qui se chaitterent pour l'amour de luy.	513. a	Antiquité de la danse.	244. b
Amitié d'Agatocles, & de Dinias.	290. a	Anubis fort estimé par les Egyptiens.	106. b
d'Eudamide. ibid.		Anuzocas portoit vne grâce amitié à Dandamis.	296. a
la meilleure Amitié c'est celle qui prend son accroissement depuis l'enfance.	274. b	Aorne Indienne, montagne, le sommet de laquelle, bien que fort droict fut gaigné en bien peu de iours par Alexandre.	148. b
Amour, passion si violente qu'elle ne commande pas seulement aux hommes, mais encore aux Dieux.	37. b	Apparition estrange.	398. b
deux sortes d'Amour.	520. b	Appelles accusé enuers le Roy Ptolomee d'une conjuration, & ce qui en aduint.	418. a
Amour comment depeint.	34. a	Apis adoré par les Egyptiens en forme de boeuf.	519. b
Amour desreiglé met du desordre par tout.	40. b	Apollo-dore, Orateur Troyen, Precepteur de Cesar Augulle vesquit septante-deux ans.	440. a
Amour appriouise les plus sauages animaux.	41. b	Apollon infecte de peste l'armee nauale des Grecs iusques aux mulets & aux chiens, & quelle en fut la cause.	100. b
Amours de la Lune, & d'Endymion.	41. a	banny pour auoir mis à mort les Cyclopes, ibid. est contraint d'aller travailler	
Amphitriton mary d'Alcinene.	40. b		
Amphitrite maistresse de Neptune le suiuoit, lors du rauissement d'Europe.	62. b		
Amycles ville de Lacedemone.	43. a		
Anacarsis espris du desir d'apprendre les disciplines des Grecs voyagea depuis Scythie, iusques en la ville d'Athenes.	180. a		
Anacreon vesquit huitante-cinq ans.	440. b		
Anaxagore croyoit que le Soleil fut vn cail-louardent.	347. b		
Anaxagoras enseignoit à ses disciples, qu'il n'y auoit point de Dieux.	18. a		
Anaxarque fut flagorneur d'Alexandre.	368. a		
Anaximenes Chius s'acquit vne grande renommee pour les harangues qu'il fit en public.	173. a		
Anciens beutoient autant de fois qu'ils a-			

# T A B L E.

de part & d'autre.	ibid.	Artaces coupe la gorge à la femme.	346.a
Apophrade, que signifie, & pourquoy ainsi dit.	426.b.427.a	vn Art mechanique est suffisant pour entretenir celuy qui en fait profession.	1.a
Apophtegme de Diogene sur l'acquisition del' honneur.	283.a	Art, qu'est-ce.	363.a
Apophtegmes sur les solecismes.	536.a	Art d'Escornifierie vniue en son espece.	364.365.366.
Apophtegme d'Alexandre sur les Histoires de son temps.	190.b	Artaxerxes surnommé Memnon mourut de maladie, aagé de 86 ans.	439.a
vn certain Apoticaire qui auoit vn si souverain remede cõtre la toux, que quicõque en vloit en estoit guery, & noantmoins il en estoit tousiours tourmenté luy-mesme.	142.a	Artaxerxes 2. Roy des Peres vesquit 93. ans.	ibid.
Arbalaces l'Eunuque tire l'espee contre Artaces.	346.a	Artabas septiesme Roy des Caracenes regna 86 ans.	ibid.
Archers de Scythie decochent leurs traits pendant que la beste marche.	196.b	Articles de paix entre les Solaires, & les Lunaires.	198.a
Archibraz Medecin.	335.b	Alander proclamé Roy du Bosphore à la place d'Euarhus, fut au monde 92. ans, & se laissa mourir de faim.	439.a
Archimedes brulla l'armee navale des ennemis.	403.a	l'Asne Cuman qui vouloit qu'on le creust estre vn Lyon.	116.a
Arcopagites comme iugent ils.	376.a.b	l'Asne à la lyre. Prouerbe.	426.b
Arcopagites ne iugent les procez que de nuit.	364.a	Aspasie Mylecienne, exemplaire parfait de sagesse.	280.a
Arees, mot tiré du Latin <i>area</i> .	255.b	Assyriens sacrifient à vne colombe.	330.a
Archuse, fontaine.	56.a	Assyriens apprirent des Egyptiens la connoissance des Dieux.	508.a
Arges, ville.	52.b	Altere Amphipolitain Archer, creua l'œil à Philippe pres d'Olynte.	189.b
l'Argent ne sert de rien dans le coffre.	19.a	Astianax ietté du haut d'vne tour en bas.	101.a
Argiues adoroient Iunon, & la tenoient pour leur Deesse.	101.b	Attalus surnommé Philadelphe Roy des Troyens mourut aagé de 82. ans.	439.a
Argus berger, qui auoit en garde Io chagée en verche.	35.a	Atheniens mesprisent les richesses.	8.b
Ariarathus Roy des Capadociens, vesquit huitante-deux ans.	439.a	Atheniens nommoient Promethees les portiers de terre, & autres, &c.	4.b
Arignote Pythagorien, qui s'acquyt pour sa doctrine beaucoup de reputation.	399.b	Atheniens firent des obseques publiques à Toxaris.	178.a
Asion & la fortune.	58.b	Atheniens tenoient Minerue cõme Deesse de leur Republique.	101.b
Aristide estimé fort pauvre.	20.b	Atheniens, ainsi qu'ils obeysoient au Legislatueur Solon; de mesme cherissoient-ils ceux qui estoient par luy prizez, & les tenoient en qualite de gens de bien.	120.a
Aristide fut le Happe-lopain, & amy d'Armodius.	368.b	Athenodor Saudon de Tharse Precepteur de Cesar Auguste, mourut aagé de 82. ans.	439.b
Aristobule Cassandre veid la nonantiesme de ses anneex.	440.a	Atheotes viuent cent & treate ans.	438.a
Aristobule descriuant le ducil d'Alexandre contre le Roy Porus, luy attribua faulxement quelques exploicts magnanimes, estimant l'obliger.	185.b	Athos, montagne.	280.a
Aristotid s'est meilé de l'art de Happe-lopain.	368.a	Auares tousiours affamez.	19.b
Aristorene seruit d'Happe-lopain à Meles.	367.b	Augures nouueaux.	210.b
Armee d'Antiochus fort biẽ descrire.	175.a	Autel admirablement basty au milieu d'vn lac.	566.a
Armee de la Calomnie.	422.b		
Arme faulx, mis, & rangez en bataille.	196.b	B.	
Armonis Menestrier disciple de Timothee, s'enqueste de luy par quel moyẽ il pourra se mettre en bonne estime.	176.a	Bacchus mene vne armee contre les Indiens, qui se moquent de luy.	405.a
Arondel fort beau dans l'air.	337.a	Bacchus surnommé Denys.	40.a
Arrian disciple d'Epictete.	231.a	Bacchus aẽ de Iupiter.	591.b

# TABLE.

Bacchanales, & comment celebrees.	246. b	Thrace, & de Bithinie, assez proche de Galatie, & d'Asie.	232. b
Bagoas, c'est à dire chastré, en langage Perlan.	260. a	Calceens passent cent anneés.	438. a
Baguette de Mercure.	38. b	Callis Athenien.	20. b
Bain, & sa description.	405. b	Callicrates Athenien personnage modeste en les mœurs, & en les habits.	264. a
Ballet appellé Carquant, quelle danse.	245. b	Callidemus meurt par le poison qu'il auoit préparé pour Priodor.	66. b
Bardillus Roy des Illyriens passa nonante ans.	438. b	Calliope charmoit les esprits, & les oreilles par sa voix.	279. a
Baston que Prothee le Cynique laissa quand il se ietta dans le feu, fut vendu va talent.	214. b	Calomnie, son tableau, & sa definition.	418. b
Beauté troisiéme partie du souverain bien, selon Aristote.	252. a	Calomnie se sert de la verité.	410. b
la Beauté d'Helene l'a rendit aimable à tous les voisins.	49. b	quelle est la fin, à laquelle le Calomniateur vise.	419. b
la Beauté de ce bas monde publie la puissance de son auteur.	31. b	Canicule astre fort ardent.	375. a
Beauté des Gorgonnes rauissoit les regards.	435. a	Canicule tenue pour grande au Ciel.	106. b
Beautez des trois Deesses.	48. b	Capitaines des Thessaliens nommez Anä-Balleurs, ou Guide-Danfes.	246. a
Bebric fils d'Amice.	53. b	Carcharon, Harangueur, lequel on souloit faire discourir durant le repas.	137. b
Bellerophon accusé deuers Pretus par Stenobee.	423. b	Caricee femme de Demonax, recherchée par Dinias, & quelle fut la catastrophe de cet amour.	290. a. b
Bellerophon, selon la fable Corinthienne, porta les lettres de sa mort.	145. a	Carices Corinthien beau ieune homme, qui se plaisoit fort à mignarder & farder son corps.	264. a
Belites deffend Basthré son amy, renuersé par vn Lyon.	297. a	Cariens peuples de Laconie, fort experts à la danse.	245. b
Bien heureux esprits en quelle ville font-ils leur demeure.	205. a	Carin estimé grand flageorneur.	65. a
Biens de la terre viennent du ciel.	230. a	Carineas fondateur de la nouvelle Academie vesquit huitante cinq ans.	439. b
Biens du corps. ne doiuent estre preferez à ceux de l'esprit.	9. a	Casion valet de Megapante, a affaire avec Glycerium, que son Maistre entretenoit.	112. b. 113. b
Biens, selon le vulgaire, quels.	7. a	Caron rend compte à Mercure.	64. b
Bien-veillance requise à tous, & principalement aux vieillards.	244. b	Castor frere de Pollux, & ce qui est recité de luy.	53. b
Bisdiapason quel accord de Musique.	5. b	Caucase mont.	29. b
Boëtiens prononcent souuent S. pour T.	14. b	Cecrops estimé fort noble.	20. a
Bœuf Dieu des Memphites,	330. a	Cerberes respecté aux enfers.	106. b
notre Bon heur depend d'vn seul homme, Prouerbe,	177. a. b	Ceres, dite Deesse Eleusine, adoree en la ville d'Eleusis en Grece.	126. a. b
Bonne vie, mot de salutation.	144. b	ancienne Cerimonie. obseruee aux mariages.	297. b
Bouc sacrifié à Pan, en la cauerns où il estoit la retraicte.	35. a	Cerimonies obseruees aux funerailles des defuncts.	384. b
Bouc hieroglyphe de la pallardise.	51. a	Cerimonies de l'imposteur Alexandre.	233. b
Buchmanes Philosophes Indiens.	47. b	Cerimonies des Bacchanales empruntees de la danse.	246. b
Briaree à cent mains donne secours à Iupiter.	50. b	Cerimonies obseruees aux sacrifices des Dieux.	102. a. b
diuers Brocards donnez à plusieurs.	427. b	Ceyce, Roy Thracien, mary de la fille du Grec Eole.	38. a
Bucher que Peregrin dressa.	483. b	Chelans, quels, & pourquoy ainsi dictz.	368. b

**C**Abocbe-bœufs hommes ainsi nommez, & pourquoy. 212. b  
 Cadmus selon quelques vns le premier inventeur des lettres. 14. b  
 Calcedoine ville de commerce, voisine de

# TABLE.

Chameaux Bractees tout nois , amené en Egypte par Ptolomee.	57.a	le seul Commencement est la moitié du tout.	1.b
Chant de l'Alcion fort lugubre, & lamentable.	28.a	Compagnons d'Ulysse ayans gousté de la Lotte, melprisoient tout avec breuvage.	130.b
Chant meslé parmy la danse.	248.a	Compagnons de la pauvreté.	21.b
Chemins de la vertu & du vice bien differents.	154.a	Comparaison propre pour monstrez que par la partie on cognoist le tout.	163.a
Chemin de la vertu est fourchu.	155.b	Comparaisons propres pour louer vne belle voix.	179.b
Cherin, c'est à dire, bonne chere, salutation fort ancienne.	144.b	Comparaison de l'esprit à la butte.	122.b
Cheual blanc immolé tous les ans sur la rumber de Toxaris, & pour quel subject.	178.a	Composition du wray ciment.	235.a
Cheualle- Griffons certains hommes montez sur des Griffons à trois testes.	196.a.	Condition des Courtisans fort penible.	130.a
leur grandeur.	là mesme.	Conon personnage maigre , & tout deffcharné.	189.a
Cheualle- Grués, demy chevaux , & demy grués.	196.b	Confesi qui fut donné à Alexandre par vn marchand Sydonien.	387.a.b
Cheueux d'Isis de Memphite, conferuez comme vne grande rareté.	414.b	Considerations des Medecins.	218.b
Cheuleure estoit vn indice de Noblesse parmy les Egyptiens.	447.a	Conte d'vn Medecin, & d'vn frenetique.	502.b
Cheute de Phacton.	59.b	Conte facetieux.	395.b
Chicaneurs comparez à Promethee.	42.b	Conte esmerueillable, mais ridicule.	395.a
Chiron auoit des pieds semblables à ceux des chevaux.	334.a	Controuerse d'Epicure.	364.b
Chryssipe vesquit huitante vn an.	439.b	Conuulsif, seminaire de plusieurs maux.	334.a
Cigalle petite beste , & d'vn naturel criard.	425.a	Coq dedié à Esculape.	353.a
quelle est la Cité des songes.	209.a	Corax ancien Rhetoricien.	431.a
Cleanthe disciple & successeur de Zenon, mourut de faim âgé de nonante ans.	439.b	Cordacee danse furieuse, & lasciuve.	445.a
Cleon , Prestost des Atheniens, au commencement d'vne sienne lettre qu'il escriuoit à ses citoyens, vsurpa ce mot de Bonne chere.	445.a	Courge- Pyrates, peuples sanglans & cruels, qui voleat tous ceux qui nauigent au pres de leurs Isles.	210.a
Cleon nommé Promethee.	4.b	Couroane d'oluiuer donnée aux Olym pics.	573.a
Clinias l'Orateur derobe vne soie d'or au Temple d'Esculape.	346.b	Courtisans comme se doiuent comporter pour entrer au seruire de quelque Grand Seigneur.	132.a
Clitus occis par Alexandre en vn banquet.	189.b	Courtisans exposez à plusieurs dangers, & incommoditez.	228.a
repousser vn Clou avec vn autre clou.		Cratin, Poëte Comique, vesquit nonante sept ans.	440.b
Prouerbe.	142.a	Crayne Promontoire pres de Corinthe.	42.b
Cocconas, homme du plus meschant naturel qui fut iamais , & insigne charlatan.	232.a	Crifarion Sorciere, & ses charmes.	463.a
Cocythe, l'vn des estangs d'enfer.	384.a	Crisis fille de Demetrius recherchee par Glaucia.	395.b
Codrus estimé fort noble.	20.a	Crobille desbauche Corinne sa fille, & l'instruit aux preceptes d'amour.	467.a
Colonne de cuire où estoient grauces des lettres Grecques.	195.a	Croesus grand richard.	20.a
Colophonie ville d'Ionie.	319.b	Croesus veid toutes ses richesses s'en allet en decadence en moins d'vn moment.	451.a
Colosse de Rhodes haut de septante coudées.	322.a	Croesus se plaint à Pluton contre le Satyrique Menippe.	63.b
Combabe se chasta de peur d'estre estimé paillard.	511.b	Coronistes affectionnoient fort Sater, & le condannoient simplement à aller en exil.	247.a
Comedie dediée à Bacchus.	5.b		

# TABLE.

<b>Cruauté</b> naist souvent de l'offense. 217.a	<b>Dances des anciens</b> n'estoient celebrees sans chanter. 246.a
<b>Cryles</b> , Prestre, & fort expert aux ceremonies diuines, & comme il menace Apollon de ce qu'il ne luy auoit octroyé la demande. 100.b	<b>Danse des Saliens</b> . 246.b
<b>Ctesias</b> de Gnidie se plaisoit au mensonge. 393.a	<b>surnom de Danseur honorable</b> entre les anciens. 245.a
<b>Ctesias</b> fils de Cresiochus de Gnidie a escrit des merueilles des Indes, que luy-mesme n'a iamais veües ny entendues. 194.a	<b>Danseur</b> doit estre parfaitement accompli en toutes ses parties. 253.b
<b>Cresibus</b> âgé de cent vingt-quatre ans, mourut en se pourmenant. 440.a	<b>le Danseur</b> doit sçauoir contre-faire toutes sortes de personnes. 251.b
<b>Cuir</b> du sanglier Chelidonien reserué à Theagete, pour vne grande rareté. 414.b	<b>la chose</b> la plus necessaire au Danseur. 249.a
<b>Cupidon</b> comment depeint. 34.a	<b>Danseurs</b> appelez Pantomimes par les Italiens, & pourquoy. 251.b
<b>Cupidon</b> blessé de ses fleches aussi tost les Monarques, que les Bergers. 41.b	<b>Dauphins</b> , & leur louange. 58.a
<b>Cupidó</b> frere d'Hermaphrodite & de Priape. 51.b	<b>Debat</b> entre Eiculape & Hercule. 42.a
<b>Cupidon</b> abhorre la chasteté, le labeur, & les vilages difformes. 46.a	<b>Deffaite</b> des Galates par Antiochus. 175.b
<b>Eurètes</b> trespouuoient leurs dards dans vne gomme enueimée. 13.a	<b>Definition</b> de la Calomnie. 419.a
<b>Cybele</b> , nom d'vn Bouc. 14.b	<b>Definition</b> de la Volupté. 364.b
<b>Cyceon</b> , sorte de breuage ainsi dicté. 254.b	<b>Delos</b> Isle. 59.a
<b>Cyclopes</b> qui sont au mont Ethna. 19.b	<b>Delphes</b> ou Delphiens adoroient Apollon. 202.a
<b>Cyde</b> fleuve, & sa description. 431.b. 432.a	<b>Deluge</b> du temps de Deucalion. 16.b. figure de celuy qui aduint du temps de Noé. 509.a
<b>Cynetus</b> flateur de Demetrius Poliorcetus. 286.a	<b>Demads</b> n'osa iamais sortir en plaine campagne, quand Philippe declara la guerre. 368.b
<b>Cynire</b> fils de Scinthare espris de l'amour d'Heleine. 207.b	<b>Demeas</b> grand flateur. 24.b
<b>Cyrus</b> Roy des Perles finit sa vie à l'age de cent ans. 439.a	<b>Demetrius</b> disciple de Platon accusé deuent Ptolomee, & pourquoy. 421.b
<b>Cyrus</b> Roy de Perse premier de ce nom allaieté par vne chienne. 101.a	<b>Demetrius</b> Sylan portoit vne singuliere amitié à Antiphile. 293.b
<b>D.</b>	<b>Demetrius</b> Cynique enenmy des danseurs. 251.a
<b>D</b> Amazene luteux. 63.a	<b>Democrite</b> Abderois se laissa mourir de faim au bout de cent quatre ans. 439.b
<b>Damon</b> , grand flageolet. 63.a	<b>Demoniaques</b> , & possédez. 397.b
<b>Damon</b> Chalcedien, & ce qui est recité de luy. 291.b	<b>Demosthene</b> prit la fuite au milieu du combat. 367.a
<b>Danaë</b> , & son infortune. 60.a	<b>Demosthene</b> de quel pere descendit-il, & quel il fut. 3.a
<b>Dinaius</b> exerçoit ses filles au travail. 57.a	<b>Demosthene</b> se refugia au Temple de Neptune auant que mourir. 525.b
<b>Dandanius</b> grand amy d'Amizocas. 296.a	<b>Demostrate</b> habitant du Pont, sauua la vie à Alexandre l'imposteur. 240.a
<b>Danse</b> des Thessaliens. 246.a	<b>Denys</b> rechercha avec toutes les diligences les tablettes sur lesquelles Eschyle auoit escrit les poëmes. 414.b
<b>Danse</b> Bacchique. 253.a	<b>Description</b> de la vie de Peregrin. 479.a. sa mort. 481.b
<b>Danse</b> comparee à la baguette d'or de Mercurcure. 254.b	<b>Description</b> du Taureau d'airain de Perille. 228.a
<b>Danse</b> , son antiquité, & sa louange. 244.b	<b>Description</b> d'vn plaisant voyage. 345.a
<b>Danse</b> des Corybantes en Phrygie, & des Curetes en Crete, par qui instituée. 245.a	<b>Description</b> de la maison celeste de Iupiter. 101.b
<b>Danse</b> Termastric, qui se fait en courant. 248.a	<b>Description</b> de la fausse Philosophie. 122.a.b
<b>Danse</b> des Lacedemoniens. 245.b	<b>Description</b> de la ville des Lampes. 200.a
<b>Danse</b> Phrygienne propre seulement aux banquettes. 248.a	
<b>trois principales</b> sortes de Danse. 247.a	

# TABLE.

Description du pays de Lybie.	443.a	Dire hardy d'un Philosophe.	252.a
Description fabuleuse des merveilles qui se voyent en la region de l'air.	298.b	Discorde pour le prix de la beauté.	56.b
Description d'une plaisante statue.	443.b	Discoureurs & compteurs de sonnettes en descriuant l'Histoire.	187.b
sointe description d'un stratagemme amoureux.	470.a	Discours sur les comparaisons des choses inegales.	283.b
Description du Tragedien.	247.b	les longs Discours ne sont pas les meilleurs.	22.b
Description du fard, & de l'ornement des femmes.	272.a	Dragme de quelle valeur.	26.a
Description de la verité.	113.a	Drole se fâche d'auoir perdu son amy Clinias, & en accuse Aristhene son Precepteur.	471.b
Description de diuerses peintures.	435.b	E.	
436.a		<b>E</b> Au des fontaines de l'Isle des Bienheureux semblable au Nepathe d'Homere qui chasse bien loing tous ennus.	206.a
Description lasciuie.	265.b	Eau adoree par les Egyptiens.	330.a
belle Description des enfers.	384.a	Edons transmuez en Linottes.	7.a
Description de l'Isle de la Lune.	196.a	Effets de Magie.	395.b
Description d'une navigation.	447.b	Effets de Bacchus.	45.b
Description de l'Isle des Songes.	209.a	Effets de la Paureté.	22.b
Description de l'armee de Bacchus.	405.a	Effets de la Discorde pour le prix de la Beauté.	56.b
Description d'une plaisante armee.	196.b	Effets de la vie, font inger des hommes.	228.b
Description d'une parfaite beauté.	277.b	Effets de la Conuoitise.	534.a
278.a		Effigie de Toxaris, comment releuee.	178.a
belle Description de la ville, où font leur demeure les bien-heureux.	205.a	Esprau, c'est à dire, Bonne-vie, mor duquel Platon se sert au lieu de Bonnechere.	145.a
Deuineresse de Delphes, soudain qu'elle a beu du sang decoulant des sacrifices, elle rend des Oracles aux assistants, esprise d'une fureur diuine.	163.b	Egiades, lieu duquel le grand Homere fait souuent mention.	242.b
Deuanciers de Lucian quels estoient-ils.	2.a	Egyptien met au saloir le corps du dessicc.	387.a
Dialogue de Glycon, & d'un sien Prestre de Tyance.	239.b	Egyptiens sacrifient à l'eau.	330.a
Diane met à mort ses hostes en Scythie.	44.a. 51.b	Egyptiens peignoient diuerses figures au lieu de lettres.	159.b
Diane lasche ses chiens apres Aëcon, & pouruoy.	44.b	Egyptiens sous quelles formes adoroient-ils leurs Dieux.	102.b
Diane courroucée de ce qu'Oence nel'inita point à son sacrifice.	100.a	Electre fille d'Agamemnon, l'une des plus renommes de son temps.	107.b
Dieux se changeoient en diuers formes pour auoir affaire aux femmes.	32.a	Elephant couronné au trophée, dressé à l'honneur d'Antiochus.	176.a. b
Dieux des Payens inegaux en puissance.	317.a	Eleusis ville de Grece, où Ceres estoit adoree.	126.a
Diuersité des Dieux.	321.b	Ellanice Lesbien vesquit huitante cinq ans.	440.a
Difference entre Bonne-chere, & Salut; ou Bonne santé.	146.a. b	Eloquence representee par Hercule.	407.a. b
Difference qu'il y a entre louer & flatter.	285.b	Embusches des Diplades.	444.a
Difference du corps de l'homme à celuy de la femme.	224.b	Empedocles le Physicien se precipita dans une fournaise.	345.b
Dignitez de Mercure.	82.a	Empire des Parques est par tout le monde.	319.a
Dinias espris de Caricee femme de Demonax, & quelle fut l'issue de cet amour.	290.a. b	Endymion caressé de la Luac.	41.a
Diogene Synopean, quelle responce il fit à ce sien amy qui luy demanda pourquoy il rouloit un tonneau.	281.b	Enfans de Lacedemone batus de verges iusques au sang pour mieux supporter les travaux.	382.b
Diplade le plus misérable de tous les Serpents.	453.a		

# TABLE.

Enfans de Venus queis,	49. b	Especes de la folie,	227. a
Enfantement de Latone en Delos.	39. b	Espirit de l'homme ingenieux semblable a vne butte delice.	72. b
Enfer, dit Tartare, ensemble sa description.	384. a	Estangs qui arrousent l'Enfer.	384. a
Ennuys & fascheries du Riche.	365. a	Ethiopiens sacrifient au iour.	330. a
considerations que doit auoir celuy qui fait profession d'Enseigner la ieunesse. 11. b		Ethiopiens ne marchent iamais en bataille, si ce n'est en dansant.	246. b
maniere d'Enseuelir les morts par diuerses nations.	387. a	Erion Peintre fit le tableau des nopces d'A- lexandre, lequel fut grandement prisé.	172. a
Entendre tout, & ne croire de leger, ancien prouerbe.	160. b	Eucemens tragiques.	346. a
Ensie, & les soupçons, compagnons inse- parables des Cours des Roys.	420. a	Eufianor excellent Statuaire.	159. a
Enuieux bourrellez par le succez heureux de leurs voisins.	23. a	Eunques, mauuais presages principalement le matin lors qu'on vient a les reuoir.	260. a
Enuieux se seruent de la verité.	420. b	Euohe, mot du guet de l'armee de Bacchus.	405. b
Ephestion chery & aymé vainement d'A- lexandre.	421. b	Euripide seruit de fagorncur à Archelaüs.	367. b. 368. r
Ephestion estant entré du matin dans la tente d'Alexandre le Grand, ainsi qu'il estoit sur le point de donner la bataille aux Issiens, vü du mort de Salur, & quelle fut la responce que luy fit Alexandre. 145. b. 146. a		Europe ville de Syrie, où moururent trois cents sept mille deux cents & six person- nes en bataille.	287. b
Epicarmus Poëte Comique vesquit no- nante septans.	440. a	Europe rauie par Iupiter.	62. a
Epicete Philosophe Stoicien, natif de Hie- ropolis, ville de Phrygie.	414. b	Eutidice personnage fort & robuste, & ce qui est recit de luy.	291. b
Epicure preferoit le mot de Salut à celuy de Bonne chere.	145. a	Eutideme Peripareticien. 150. a. blessé en vn banquet.	150. b
Epicuriens moient l'immortalité de l'ame.	398. b	Excellence de la Medecine.	223. b
Epimenides dormit 71. an.	399. a	Exercices corporels combien vtils.	379. a
Epimethee muable en ses conseils.	6. a	Exercices de Diogene, & quelle est la ma- niere de la vie.	104. b. 105. a
Eraclhorene Syrien fils d'Aglau vesquit 82. ans.	440. b	Exercices de ceux qui sont au seruice des Grands en quoy consistent ils.	231. a
Eridan, fleuve où le char de Phæron toba.	53. a	Exercices des Lacedemoniens.	382. a
Eriste pour l'amour de l'or trahit son mary.	333. a	Exercices auxquels les anciens arroustü- moient leur ieunesse.	379. b
Erinnis, Furie.	726. b	causes d'Exheredatiõ permisses par les loix.	223. a
Eris, Déesse, pour n'auoir esté appellée aux nopces de Pelee, ietta au milieu du ban- quet la pomme qui seruit d'amorce à la guerre de Troye.	705. a	Exorde de l'oraïson quel doit il estre, & di- uisé en deux parties.	192. a
Errolaus Peripareticien vesquit plus de 80. ans.	439. b	Exploids de Thesee.	553. b
Esthyles fils d'vne Menestriete se ren dit le mignon de Philippes.	32. a	Exploids de Bacchus.	45. b
Esthynüs le Socratique seruit d'Escor- teur à Denys le Tyran.	367. b		
Escolts de l'art des deuisins tirees par A- pollon en plusieurs endroits.	44. b		
Escoisseurs & Happelopins.	364. a		
Escris de Demosthenes fort bien receus.	21. b		
Esclapee que celle avec Hercule.	42. a		
		Fable d'Andromede causa vne grande maladie aux Abdeniens.	181. a
		Fable de Castor & de Pollux.	51. b
		Fable Bythinienne du Dieu Priape.	246. b
		Fable de Promethee.	17. b
		Fable de la fille d'Inache.	34. a
		Fable d'Ermodin Clazomene.	411. a
		Fable qu'Eslope seruit d'vn certain homme qui estoit assis pres du bord de la mer, voulant compter les ondes.	170. b. 171. a
		Fable des Atcrans.	28. a
		Fable de l'Ambre.	408. b
		la Face est le tableau de l'Amour.	192. a
		le Fan fait le Lyon & heritier, Prouerbe.	57. a

# TABLE.

<b>Rard des femmes.</b>	272.a
<b>Fatalité, puissante Deesse.</b>	316.a
<b>La Fatigue est inseparable des grandes mai- sons.</b>	334.a
<b>Faces se plaioient fort à la danse.</b>	246.a
<b>Febriticans gueries par l'effigie de Toxaris.</b>	178.b
<b>Febres descendus par Pythagore.</b>	204.a
<b>Felicité du Happelopin.</b>	364.b
<b>La Femme de l'Arcopagite Architel, voyant la peste qui raugeoit tout le pays des a- theniens, consulta Toxaris, &amp; quelle res- ponse il luy fit.</b>	178.a
<b>Femme d'Abiadate, à laquelle Xenophon donne de grandes louanges pour sa beauté.</b>	278.b
<b>Des Femmes philosophoient iadis.</b>	260.b
<b>Femmes qui torroient de terre, comme de seps de vignes, &amp; des merueilles recitées d'elles.</b>	195.b
<b>Femmes de Vulcan.</b>	43.b
<b>Femmes sortent de leur maison pour voir, &amp; pour estre veüs.</b>	273.a
<b>Femmes eloquentes.</b>	270.a
<b>Festes appellees les Bbandons, &amp; leurs Sa- crifices.</b>	316.b
<b>Festes des anciens n'estoient celebrees sans danse.</b>	246.a
<b>Festes mortuaires.</b>	207.a
<b>Festes d'Eleusine, celebrees en Eleusis ville. d'Attique.</b>	426.a
<b>Festes celebrees à l'honneur de Proteclaiüs à Cheronnele.</b>	319.b
<b>Festes des moissons consacrees à Ceres.</b>	463.a
<b>Le Feu Element commun à tous.</b>	32.b
<b>Le Feu utile en tout temps.</b>	32.b
<b>Feuille plus beau tresor des Dieux.</b>	30.a
<b>Fidias ayant achené l'image de Iupiter pour les Heliens, &amp; l'exposant à la veüe de tous, se cache derriere la porte de sa boutique pour escouter ce que chacun des regardans loueroit ou reprendroit.</b>	283.b
<b>Figure de la Deesse Rhee.</b>	310.a
<b>Figure de Rhetorique.</b>	387.b
<b>Phias grand flatteur.</b>	24.b
<b>La Fille d'Inachus changee en vache.</b>	37.b
<b>Le Fils d'Attalus done du poison à son pere.</b>	346.a
<b>Le Fils n'est obligé à l'endroit du pere à l'impossible.</b>	223.a
<b>Finee suiuy des Harpies.</b>	29.b
<b>Flatterie des Peintres.</b>	281.a
<b>Flatterie le pire de tous les maux &amp; le plus seruile.</b>	142.b
<b>Flatterie &amp; mesdisance inseparables.</b>	420.a

422.b.	
<b>Flatteurs scauent l'art de persuader.</b>	22.b
<b>Flatteurs beaucoup plus mauuais que les flattez.</b>	10.b
<b>Flatteurs, &amp; leurs diuerses menes.</b>	10.a.b.
11.a	
<b>Flatteurs semblables aux Changeurs qui ne reçoioient que ce qui est de mise &amp; de bon aloy.</b>	183.b
<b>Fleuve de vin, qui pouuoit porter des vais- seaux.</b>	195.a
<b>Folie d'vne femme est vn mal incurable.</b>	225.a
<b>cause de Folie aux femmes.</b>	ibid.
<b>Force de l'Amour.</b>	41.b
<b>Fortune d'Arion.</b>	38.b
<b>Fortune, puissante Deesse.</b>	316.a
<b>Frixus fils d'Artamant.</b>	38.b

## G.

<b>G Alates hommes robustes &amp; forts.</b>	275.a
<b>Ganimede enleué du mont Ida par Iupiter.</b>	35.a
<b>Garamanes, nation fort variable &amp; melina- gere.</b>	443.a
<b>Gargaris, lieu du mont Ida.</b>	47.a.b
<b>des Gaulois, &amp; comme ils se chastrent.</b>	517.a
<b>Gelon de Syracuse eut vn long temps vn chancre püant à la bouche qui luy fut celé, personne n'osant reprendre yn si grand Roy.</b>	156.b
<b>Geographes impertinens, &amp; qui font des geographies sans auoir iamais voyagé.</b>	188.a
<b>Giber nommé jadis Tay.</b>	251.b
<b>Glauca fils d'Alexis epris de l'amour de Crisis.</b>	395.b
<b>Gnatonis grand flatteur.</b>	24.a
<b>Gniphon grand vsurier.</b>	125.a
<b>Gobaret fils d'Orcarte tué en la guerre co- tre les Medes.</b>	122.a
<b>Goëfus Roy des Caracenes mourut eagé de cent &amp; quinze ans.</b>	439.b
<b>Gorgias surnommé Sophiste finit sa vie par la faim estât sur les cent &amp; huit ans.</b>	440.a
<b>Grace, femme de Vulcan.</b>	43.b
<b>Grammaticiens qui ont vescu long temps.</b>	440.b
<b>Grandeur des Cheualle. Griffons.</b>	196.a
<b>Grecs bruslent le corps du desunct.</b>	387.a
<b>Gyre l'vne des Isles Cyclades.</b>	291.a
<b>Gymnasion, lieu d'exercice.</b>	375.a

## H.

<b>H Abitans de la ville, où la vertu fait son sejour.</b>	151.a.b
<b>Happelopins nommez Detymons.</b>	364.a
<b>Harangue pour prouuer que les beaux</b>	

# TABLE.

lieux ne sont pas propres pour haranguer.	434.b	Histoire d'un Roy d'Egypte, qui fit apprendre à danser à des Singes, & ce qui en aduint.	117.a
Harangue de Iupiter aux Dieux.	323.a	Histoire de Glaucia, & de Crisus.	395.b
Hardielle est vne honnesteste vertu, & profitable à plusieurs.	18.a	Histoire d'Abachus, & de Gyndane.	301.b
Harpies pres des Pinees qui leur arrachent la viande du gosier.	19.b	Histoire de Dandamis, & d'Amizocas.	296.a
Hebre fleuve de Thrace, qui prend sa source au mont Rhodope, & roule des fablons d'or.	414.a	Histoire de Simon le Sauetien	336.b
Hecatombes, sacrifices de cent bœufs.	32.b	Histoire d'un certain qui deuint fol en dansant.	254.a
Hector rendu invulnérable par Iupiter.	9.b	quelle doit estre la fin de l'Histoire, & quelle son vtilité.	183.a
Helene ieune & belle, fille de Leda.	49.a.b	diuers enseignements pour bien descrire vne Histoire.	184.185.186.
Heliopolis cité du Soleil, fort belle.	264.a	Histoire fabuleuse de Cynire, & d'Helene.	207.b
Helle fille d'Attamant.	58.b	Histoire de Zenotheime Carmolee.	292.b
Hellespont, d'où il est dit.	58.b	Histoire de Neanthus, & de la lyre d'Orphee.	414.a
Hercule, & ses faits heroiques.	42.a	Histoire d'Alexandre, & d'un sien Architecte.	283.a
Hercule Gallois tenoit les escoutans par des chaînes d'or.	330.b	rien de superflu ne doit estre en l'Histoire.	188.b
Hercule naist de l'adultere de Iupiter avec Alcmené.	40.a	diuerses Histoires pour prouuer que les lettres tendent les armes timides.	368.b
Hermaphrodite frere de Cupidon & de Priape.	51.b	Histoire de Demetrius Syluius, & d'Antiphile.	293.b
Hermodore l'Epicurien se parjure pour la somme de mille escus.	346.a	il est bien difficile d'ecrire vne Histoire.	182.a
Herodote tenu en grande reputation pour ses harangues.	172.a	Histoire de Stenobee, & de Bellerophon.	423.b
Herodote vsoit de mensonges.	393.a	Histoire d'Alexandre, & d'Ephestion.	421.b
Herodote a tousiours vsé de proèmes.	192.a		422.a
Herôs, qu'est-ce.	64.b	Histoire de Sissone.	300.b
Hieron Tyran de Syracuse deceda en l'ancee nonante deuxiesme de sa vie.	438.b	Histoire facétieuse.	401.a
Hierosme qui suiuit les guerres mourut aagé de cent & quatre ans.	440.a	Histoire de Ptolomee.	5.a
Hippias Philosophe, s'acquit vne grande gloire par le moyen des harangues qu'il fit en public.	172.a	Histoire d'Alexandre, & de Rutilia.	238.b
Hippocentaure, ou femme iument, ouuillage de Zeuxis.	174.a	Histoire d'Agathocles.	422.a
Hippocrates, Medecin de l'Isle de Couïs, & son dire.	147.b	Histoire de Lajus.	318.a
Hipponis Athenien.	20.b	Histoire d'un Medecin qui cogneut l'amour secret du fils du Roy d'Assyrie.	510.b
Hipocras Amycenc grand Historien, paruint à nonante & deux ans.	440.a	Histoire de Combabe qui se chastra de peur d'estre estimé paillard.	511.b
Hispalin Roy des Caracents, vesquit huitante cinq ans.	439.a	Histoire de Belites, & de Basthe.	297.a
Histoire d'un certain danseur.	251.a. vne autre du temps de l'Empereur Nerôn. là mesme. & b	Histoire d'un ieune homme qui se rendit amoureux de la statue de Venus.	265.b
Histoire à la louange des Atheniens, sur le mespris des richesses.	8.b	Histoire de Macente, de Lonchate, & d'Arsocomo.	297.a
Histoire de Sostrate fils de Dexifanes Gaidien.	193.a	Histoire de Damon, & d'Eutycide.	291.b
Histoire facétieuse.	312.b	Histoire meslee de ioyeusetez, est de peu d'estime.	183.a
Histoire d'une esmerueillable statue.	396.b	Histoire d'un Peintre.	522.a
		Histoire de Diogene roulant son tonneau.	181.a
		faux Historiens comparez à ces femmes qui se desguisent le visage par diuers	

# TABLE.

<b>fards.</b>	184.a	Jeux Olympiques veïez à Iupiter.	16.b
<b>L'Historien qui ne fait que louer talche</b>		Jeux Panateneans.	9.a
<b>seulement de complaire, sans se foucier</b>		Ignorance, fort peinicieuse, & qui porte	
<b>du reste.</b>	181.b	<b>du prejudice aux hommes en diuerses</b>	
<b>la vraye Histoire reiette tout mensonge.</b>		<b>manieres.</b>	417.b
181.b		<b>Pythagore, c'est à dire Salut, mort duquel Py-</b>	
<b>L'Historien doit auoir esgard aux auditeurs</b>		<b>thagore se seruoit au commencement</b>	
<b>futurs, &amp; non aux preïens.</b>	190.b	<b>des lettres, au lieu de Bonne-vie.</b>	145.a
<b>il faut qu'un Historien ait vn esprit libre, &amp;</b>		<b>Isle de la Lune, &amp; sa description.</b>	196.a
<b>qu'il parle librement.</b>	189.b	<b>Isle des Bien-heureux esprits, ensemble sa</b>	
<b>Historiens qui ont veïeu long temps.</b>		<b>description.</b>	204.b
440.a		<b>Isle des damnez.</b>	208.b
<b>le vray Historien ne doit s'arrester qu'à la</b>		<b>Isle de Liege.</b>	204.a
<b>verité.</b>	183.b.190.a	<b>Imenias achepta des flustes dans</b>	
<b>Historiens flatteurs.</b>	185.a	<b>sept talens.</b>	412.b
<b>deux choses requises en vn Historien.</b>	188.a	<b>Imperfections d'Alexandre Abonotique</b>	
<b>L'Historien doit auoir esgard à la bien-ïcan-</b>		<b>faux imposteur.</b>	231.b
<b>ce.</b>	184.a	<b>Inconstance des mondanitez.</b>	10.a
<b>Homere se plaisoit au mensonge.</b>	393.a	<b>Indices de deuination.</b>	446.a
<b>L'Homme riche, &amp; sage, ne doit eslire des</b>		<b>Indices d'un amour croissant, &amp; parfait</b>	
<b>heritiers de les moyens, qu'il ne soit bien</b>		<b>467.b</b>	
<b>proche de la mort.</b>	67.a	<b>Indiens desfaits par l'armee de Bacchus.</b>	
<b>L'Homme est le simulachre de Dieu.</b>	287.a	405.b	
<b>Homme de deux couleus amené par Pro-</b>		<b>Indiens deuenus forcenez par le vin, la pre-</b>	
<b>lomee en Egypte.</b>	5.a	<b>miere fois qu'ils en beurent.</b>	7.b
<b>L'Homme ne peut rien contre les Dieux.</b>		<b>Indien oingt le corps du deffunct de sein</b>	
23.a		<b>de porc.</b>	387.a
<b>Hommes produits des dents de serpent.</b>		<b>Indiens adorent le Soleil en dansant.</b>	246.b
393.a		<b>Infortune de Danaë.</b>	60.a
<b>L'Homme fait paroistre la grandeur de</b>		<b>Inscriptiõ grauee sur la pierre qui estoit à la</b>	
<b>Dieu.</b>	31.b	<b>tour que Solstrate bastit.</b>	193.a.b
<b>Honneurs, &amp; immunitez ordonnees aux</b>		<b>Insensz difficiles à guerir.</b>	222.a
<b>Medecins.</b>	223.b	<b>vraye Intention de faire du bien doit estre</b>	
<b>Hyacinthe, &amp; sa mort.</b>	43.a	<b>prompte.</b>	21.a
<b>porter des Hyboux à Athenes, Prouerbe.</b>		<b>Inuenteurs des lettres.</b>	14.b
6.b		<b>Io changee en vache.</b>	34.b.35.a
<b>Hymen Dieu des nopces.</b>	50.a	<b>Ioëlle se plaint d'estre delaissee de Lisias qui</b>	
<b>Hymnes dictes Yporchemes, ou Sous-</b>		<b>l'entretenoit parauant.</b>	473.b
<b>dançes.</b>	246.a	<b>Iolans, deuienit ieune.</b>	65.b
<b>Hymete montagne.</b>	17.a	<b>Ion, se croyoit digne de grande admira-</b>	
<b>Hyperides ne sortit iamais en pleine cam-</b>		<b>tion pour la doctrine de Platon, de la-</b>	
<b>pagne, &amp; pourquoy.</b>	368.b	<b>quelle il faisoit profession.</b>	394.a
<b>Hypocrite farde tousiours sa meschanceté.</b>		<b>Iours Alcioniens pourquoy ainsi nom-</b>	
483.a		<b>mez.</b>	28.a
<b>Hypocrites combien dangereux.</b>	423.b	<b>Iphiaus fils de Danaë sauué du naufrage,</b>	
		<b>ayant esté ietté dans la mer.</b>	61.a
		<b>Ilocrates n'osa iamais sortir au combat, ny</b>	
		<b>monter au parquet pour haranguer.</b>	368.b
		<b>Ilocrates fit son Panegyre en l'age de no-</b>	
		<b>nante-six ans, &amp; mourut au nonantneu-</b>	
		<b>fiesime.</b>	440.a
		<b>Italiens nomment les danseurs Pantomi-</b>	
		<b>mes, &amp; pourquoy.</b>	251.b
		<b>Iraque, petit hameau.</b>	55.a
		<b>Iugement d'Auguste.</b>	147.a
		<b>Iugement de la beauté des Deesses par Pa-</b>	
		<b>ris.</b>	47.48.49.

## L

**L** Ambulus a fait plusieurs contes qui sont du tout incroyables sur ce qui se treuve en l'Ocean. 194.a  
**Lapet** l'un des plus anciens Dieux. 471.b  
**Larius** bartu à coups de hoyaux, & mis à mort par des biberons. 45.b  
**Locus** Erodise maistre Lutteur. 189.a  
**Ida**, montagne d'où Ganymedes fut enleué par Iupiter. 35.b

# TABLE.

Jugement du Dieu Momus.	152. b	Lemniens receurent Vulcan precipité du ciel en bas par Iupiter.	101.
Juges des enfers.	384. b	Lemnos, Ile.	43. b
Junon fut enceinte sans auoir eu iamais congnouissance d'aucun homme, & engendra Vulcan.	101. a	Leontiche décrit ses victoires, & contrefaict le menteur pensant d'en estre mieueu aymé de sa maistrisse, mais tout le contraire luy aduenit.	475. a
Junon taillee par Polyclere fut admiree de tous.	a. b	Leotrois personnage maigre & tous descharné.	189. a
Junon ialouse de Ganimede.	96. a	Lerna ville.	57. a. b
Jupiter enuoyé en Crete par Rhee ( qui supposa vn caillou en sa place ) pour estre alaiicté par vne cheure. 101. a. espousa plusieurs femmes, & la derniere Junon sa sœur, & fut fort adonné au ieu de Venus.	là mesme.	Lesbonax Mytilienien appelloit les Dâseurs Sage-mains, & pourquoy.	251. a
Jupiter fit pleuuoir du sang pour la mort de Sarpedon, selon l'opinion d'Homere.	197. b	Lettre du Stoicien Ethimocles à Aristhene.	303. a
Jupiter enfante Bacchus.	39. b	Lettres, leurs inuenteurs, diuisions, vertus, proprietiez, & qualitez.	14. b
Jupiter rendit Hector invulnerable.	9. b	Lettre d'Vlysse à Calypso.	210. a
Jupiter transnué en or, se laisse tomber sur le roict de la chambre de Danaë.	60. a	Liege-pieds, pourquoy ainsi nommé.	204. a
Jupiter changé en diuerses formes.	34. b	Liure des sentences d'Epicure.	240. a
Jupiter enfante Pallas par le cerueau.	39. a	Liures d'Herodote honorez, & annoblis du nom des Muses, parce qu'ils estoient neuf de nombre.	172. a
Jupiter fit assembler trois nuits en vne pour engendrer Hercule.	3. b	Liures de Magie de Celse.	235. b
Jupiter rauit Europe.	62. a	Loix du banquet.	494. b
Jupiter mourut, & fut enseuely au pays de Crete.	302. a	Loix des Saturnales.	494. a
ancienne coustume de Iurer.	296.	Loix ridicules.	517. a
Ixion amoureux de Iupon.	37. a	Lors des Lutteurs, comme marquez.	258. b.
L.		159. a. b.	
<b>L</b> acedemoniens souëttoient leurs enfans iusques au sang, pour les accoustumer au travail.	346. b	Lotte que Circé donna aux compagnons d'Vlyse.	7. a
Lacedemoniens n'ont qu'vne seule voix en opinant, excepté leur Roy.	177. b	Loup, poisson ainsi nommé qui engloutit l'amorce, & l'hameçon ensemble.	67. a
Lacedemoniens de qui apprirent-ils la dâse.	245. b	Louange de Demosthene.	518. b
Lacedemoniens à quels exercices s'adonnent-ils.	382. a	Louange des Dauphins.	58. a
Succer le lait des poulailles. Prouerbe.	131. b	Louange de la mouche.	410. a
Lajus, & ce qui luy fut predict.	318. a	Louange de la danse.	244. b
Lampe du Stoicien Epictere vedué la somme de trois cents deniers.	414. b	Louange d'Epicure.	236. a
la ville des Lampes, & sa description.	200. a	Lutte dicté du mot latin <i>Lutium</i> , qui signifie fange.	373. a
Lampsac ville.	52. a	Lutteurs, de quelle maniere estoient ils jadis esleus.	158. b. 159. a
Laomedon Phrygien qui retira Apollon & Neptune dechassé du ciel.	100. b. & de combien il leur demeura redevable, ayas long temps travaillé en sa maison.	ibid.	
Lares oyseaux de riuiere.	55. b	Lybie, & sa description.	443. a
Larone enfante en Delos.	59. b	quelle est la façon de vivre des Lybiens.	443. a
Larrecins de Mercure.	38. a. b	Lycoris mont, où aborda vn petit esquif lors du Deluge arriué du temps de Deucalion.	16. b
Laurier sauuage fait mourir les cheueux.	306. a	Lycurgue institua vne loy aux Lacedemoniens touchant les exercices.	382. b
Legislateurs qui ont vescu long temps.	440. b	Lycurgue Legislatreur des Lacedemoniens paruint à l'aage de huitante-cinq ans.	440. b
		Lycurgue ne sortit iamais en pleine campagne, & pourquoy.	368. b
		on cognoist le Lyon à l'ongle.	162. a
		Lysimaque dressa des embusches à son filz.	346. a
		Lysimaque, Poëte Comique Boëtien de nation.	

# TABLE.

tion.	14.b	estrange Merueille.	211.b
<b>M.</b>		Mefchancerez de Megapante.	127.a
<b>M</b> Acetis femme fort opulente, & qui se plaiſoit d'eſtre ayme, attrapee par certains charlatans.	232.a.b	Melange de diuerſes Hiſtoires & fables.	250.a.b
<b>M</b> achion le Syrien, & ce qu'on recite de luy.	187.b	Melpris neceſſaire quelqueſbis pour eſtre priſe.	10.b
<b>M</b> acileans, peuples qui habitent le riuage du fleuee Indien à main gauche.	406.a	Melpris des richelles.	8.b
<b>M</b> ages dediez aux Dieux, & qui font profeſſion de prophetiſer.	438.a	Metamorphoſes des Dieux pour auoir affaire aux femmes.	32.a
<b>M</b> agie, & ſes effectz.	395.b	Metymne, ville où naſquit Arion.	58.a
<b>M</b> ſçauoir ſi vne belle Maiſon eſt propre aux harangues.	432.a	Mocqueries ne peuuent ternir le luſtre des belles choſes, ains elles leur inſtuent vn plus grand eſclat.	112.b
<b>M</b> aje mere de Mercure.	52.b	Momus treuuoit à redire par tout.	12.a
<b>M</b> aladie des Abderites.	181.a	Momus pour quel ſubject reprit le Dieu Vulcan.	152.b
<b>M</b> alea, promontoire de Macedoine.	174.a	Momus Dieu des gauffeurs.	47.a
<b>M</b> alheurs arriuez à cauſe que Diane ne fut point inuitee au ſacrifice d'Once.	100.a	Monnoye des Sydoniens marquee au reuers de la figure d'Europe.	508.a
<i>Mauson cherrin</i> , que veut dire.	144.b	Mont ſur lequel la Vertu fait ſon ſejour eſt fort haut, & droit.	148.b
<b>M</b> andragore, & ce qui en eſt dit.	16.b	Moroſophes, ſages-fols.	239.a
<b>M</b> anie, & les diuers ſignes d'icelle.	219.a	Morſure des chiens enragez.	13.a
<b>M</b> ariage fort vile & heureux à la vie des hommes pourueu qu'il arriue à ſouhait.	271.b	Mort d'Alexandre l'impoſteur.	242.b
<b>M</b> arſias grand Muſicien.	44.b	Mort de Salet.	141.a
<b>M</b> aurificas cheualier More.	187.b	Mort d'Icarus.	45.b
<b>M</b> edecine ſ'appred avec moins de fatigue que la Philoſophie.	147.b	la Mort frappe ſans recognoiſtre & ſans verſer d'aucun ordre. 65.b. a diuerſes voyes.	66.b
<b>M</b> edecine, & ſes excellences.	223.a	Mort de Demoſthene, & ce qu'il dit en mourant.	527.a
<b>M</b> edecins honnorez & reſpectez.	223.b	Mort d'Hyacinthe.	43.a
<b>M</b> edee ſe rendit amoureuse de Iſon par le moyen d'vn ſonge.	167.b	Mort d'Armonis.	177.a
<b>M</b> ediant ſe iette hors des bornes de toute iuſtice.	419.a	deux cauſes de Mort.	215.b
<b>M</b> edule perd la vie par les mains d'Iphra-nus.	61.a.b	Mors ſolemnelz pour impoſer ſilence aux grandes aſſemblees.	324.a
<b>M</b> egapante Tyran fils de Lacidas.	122.a	Mouche, ſa louange, & ſa generation.	410.
<b>M</b> elite, iſle d'où l'on apportoit de petits chiens pour les Dames.	502.b	a. Elle eſt ennemie de l'huile, ſon eſprit, ſon adreſſe, ſa force, elle ſ'accouple à ſa femelle en volant. ibid. b. renaist apres ſa mort, & comment: mange à la table des Roys, ayme la lumiere, porte enuie au ſommeil, & pourquoy.	417.a
<b>M</b> elpomene charmoit les eſprits & les oreilles par ſa voix.	279.a	Mouche, nom de femme, doüce d'vne ſinguliere beauté, fort ſçauante, & qui faiſoit des vers.	411.a
<b>M</b> emoires auſquels l'Hiſtorien doit adjoſter ſoy.	191.a	Mouches qui paſſent l'Hyuer ſans manger.	411.b
<b>M</b> enades de Bacchus.	34.b	Mouche, nom d'vne ſameuſe putain dans Athenes.	411.a
<b>M</b> enelaüs de la race des Pelopides eut à femme Helene.	49.b	Moyens de decacherer les lettres.	235.a
<b>M</b> enipe, nommé Chien par Cræſus.	63.b	Micion apprenty du Peintre Zeuxis.	175.a
<b>M</b> enſonges, & fourbes des Poëtes.	393.a	mydoniens tenoiët Rhee pour leur Deſſe.	101.b
<b>M</b> enſonge ſtirer l'autre.	194.b	Milon perſonage fort gros & en bon point.	189.a
<b>M</b> ercure, nommé par les Poëtes Porte-gain.	20.b. 23.a	Mitriades chargé d'vne fauſſe trahiſon.	424.
<b>M</b> ercure eſt cõmun à tous. Prouerbe.	448.b		
<b>M</b> ercure, & ſa naiſſance, enſemble ſes larcins.	38.a		
<b>M</b> erion ſurnommé le Danſeur.	245.a		
<b>M</b> erion fut le chaland d'Idomene.	368.b		

# TABLE.

Misere agissoit avec Promethee lors qu'il formoit des hommes en terre.	52	vraye Nourriture des enfans.	377.a
Minerve dictée par les Grecs <i>Atheni</i> , parce qu'elle presidoit aux Atheniens.	101.b	Nuitan fils d'Enocrates Capitaine des Aille-choux.	197.a
Mirmidons faits hommes, de fourmis qu'ils estoient.	347.a	Numa Pompilius vesquit environ 80. ans.	438.a
Misantrope, ennemy des hommes.	23.b	Nyré fort bean.	10.a
Miseres naissent avec nous.	12.b	Nyron grand Sculpteur.	2.b
Mithridates Roy du Pont, surnommé Cti-stus laissa la viceagé de 84. ans.	439.a	O.	
Mirale se mocque des presents de Dorion, & fait election d'un autre amy plus riche que cestuy-cy.	476.b	<b>O</b> bject de la Medecine.	224.a
Mnasicyr Roy des Parthes vesquit 96. ans.	439.a	Obseques publiques de Toxaris faites par les Atheniens.	178.a
Mnasinisse Roy de Mauritanie mourut agé de nonante ans.	439.a	Oedippe, & quelle sa mere.	139.a
Machité ne presenta qu'un coq au banquet qu'il fit à seize Dieux.	323.a	Oenee n'inuite point Diane à son sacrifice, dont elle s'en leut offensée.	100.a
N.		Oetha, montagne.	17.a
<b>N</b> Age noix, & leurs vaisseaux.	210.b	Offices de Mercure.	52.a
Naissance de Mercure.	38.a.b	Officiers des Enfers.	384.b
Narration fabuleuse.	195.a	Oignon Dieu des Pelasotes.	330.a
La Nature tend à perfection.	26.a	Onologesus personnage fort meschant, & qui suscita de grandes guerres.	184.b
Naturel du venim des Diplades.	443.a	Opinions de certains Philosophes touchât le declin & scituation de la Lune.	347.a
Naturel des marastres.	225.a	diuerses Opinions touchant la condition d'Homere.	519.b
Nauplis fils de Palamedes, selon quelques vns, le premier inuenteur des lettres.	14.b	Opinions absurdes des anciens Philosophes.	344.a
Nauiger sur vne nacelle faite d'ozier. Pro-uerbe.	155.a	Oracle en prose.	241.b
nouuelle maniere de Nauiger.	212.a	Oracles de viue voix.	236.b
Neanthus fils de Piracus Tyran, & ce qui est recité de luy.	414.a	Oracle d'Apollon.	515.b
Nemee forest, où Argus faisoit paistre lo changee en vache.	53.a	Oracle appellé Nocturne.	240.b
Neopolemus fils d'Achille surnommé Pyrrhien, c'est à dire Danseur.	245.a	Orateurs qui ont vesqu long temps.	440.a
Neptune rauit Amimon.	57.a	sommaire de la vie d'Orestes, & de Pylades.	287.b
Nereides eleuees sur l'eau honoroient Iu-piter changé en Taureau, voulant rauir Europe.	62.b	Oreste frere d'Electre, & fils d'Agamemaüs.	108.b
Nestor le Stoiique, Precepteur de Tibere Cesar, mourut à l'age de 92. ans.	439.b	Ornaments de l'ame quels.	279.a
de la bouche de Nestor s'escouloit vne pa-rote plus douce que le miel.	407.b	Ornaments des femmes.	272.a
Nicias Capitaine eleruant de Sicile, com-mençoit son discours par le mot de Bon-ne chere.	145.a	Ornaments perdurables de l'ame.	2.b
Nid d'Alcion esmerueillable.	210.b	Os de Gerion le Thebain zeleruez pour vne grande rareté.	44.b
Nigrin Philosophe Platonicien.	7.a	P.	
Niobé transmuee en pierre.	3.b	<b>P</b> Aphiens adoroient Venus.	101.b
Nom de la Parrie, combié doit estre cheri.	441.a	Paphlagoniens peuples fort superstiti-tieux.	232.
Nombre de quatre le plus parfait des Nô-bres, & le plus grand serment des Pytha-goriciens.	145.a	Palais du Sommeil.	209.b
Nombre de quatre fort remarquable.	103.b	Palamedes dreila des embusches & trahison à vn sien coulin, qui estoit son compagnon de guerre.	424.a
		Pan, & sa description.	50.b. 51.a
		Pan venu d'Arcadie au secours de Marathôn.	393.b
		Panthee desmêbré par les Baechires.	478.b
		Paon, & sa description.	433.b
		Paratonie lieu naufrageux, & des escucils duquel aucun des nauigeans ne pouuoit s'eschapper.	193.a
		Parfums & drogues Aromatiques viennent	

# TABLE.

d'Arabie.	485.b	perles en leur adoration ont les mains tour-	
Paris iuge de la beauté des Deesses.	47. a. b.	nees derriere le dos, & sont prosternez à	
Paris oïste la vie à Achille se combattant seul		terre.	452. a
à seul.	368. a	rescheurs Siriphiens sauuerent Danaë avec	
belles paroles d'Antiochus à ses soldats.		leurs fillets.	60. b
176. b		perseuerance en la vertu.	148. b
paroles d'Alexandre à Thneficiens, di-		reste qui rauagea tout le pays des Atheniens,	
gues de remarque.	190. b	& comme elle fut appaïee.	178. a
belles paroles de philippe à la louange de		retus Medecia qui vouloit estre admis à la	
Demosthene.	525. a	place d'Alexandre l'imposteur.	245. a
paroles d'un pere affligé deuant que de se		reupliers aux riuages de l'Eridan qui distil-	
faire mourir.	217. a	loient l'ambre en pleurant la perte de	
belles paroles de Demosthene auant que		Phaëton.	408. b
mourir.	516. a	pharos, tour ainsi dicté, bastie par un Archi-	
parques font leur demeure par tout.	319. a.	tecte Gaidien.	197. a
parafius excellent peindre.	139. a	phedre accusa meschamment le fils de son	
parrenis fait plainte à Coclis de l'injure		mary Thesee.	424. a
qu'elle a receuë d'un soldat amoureux.		pheniciens dresserent un temple à Europe	
477. b.		fille du Roy Agenor.	508. a
patrocle a esté Happelopin d'Achille.	368. a	phercides Syriae vefquit huitante-cinq	
paul d'Agriente fut grandement loué par		ans.	440. a
le moyen des harangues qu'il fit en pu-		phlegeton, l'un des estangs d'Enfer.	384. a
blic.	172. a	phlegeton fleue tousiours ardent.	127. b
paureté, & sa description.	22. a	phidias ayant apperceu l'ongle d'un Lyon,	
la paureté sert bien souuent de proteкте,		infera de quelle grandeur il estoit.	162. a
pour viure au seruice des Grands.	129. b	philemon le Comique aagé de nonante-sept	
paureté ne doit esbranler un bel esprit.	4. a	ans, mourut de trop rire.	440. b
		phileterus bien qu'il n'auque atteint l'an 80.	
peines des adulteres.	490. b	de sa vie.	438. b
peines intolerables qu'on a au seruice des		philippe eut l'œil creué pres d'Osynte par	
Grands.	134. a	l'Archer Astere Amphipolitain.	189. b
pele, ville, où selon quelques-uns Alexan-		philipides, le premier qui vïa du mot de	
dre auoit esté nourry.	232. a	Bonne-cherie.	144. b. 145. a
penelope fille d'Icarus.	52. a	philocrates n'osa iamais sortir en pleine ca-	
Pentagone, figure qui forme le triple trian-		pagne, quand Philippe declara la guerre.	
gle, de laquelle se seruoient les Pythagor-		368. b	
iciens.	145. a	philohus nommoit le nombre de quatre le	
peon grand Medecin.	42. b	commencement de Satur.	145. a
perdiccas pour obtenir la grace d'Agatho-		philomele fille de randion Roy d'Athenes,	
cles iura par Ephestion.	422. a	à laquelle Terce Roy de Thrace, coupa la	
seauoir si le pere peut desheriter son fils a-		langue apres l'auoir violée.	429. b
pres l'auoir rappellé.	220. b	le vray philosophe ne borne point ses desirs	
peregrin, & sa vie.	479. a	de ce qui est de soy-mesme passager & ca-	
à la perfection mainte chose est requise.		duque.	149. a
168. b		philosophe doit se contenter de peu.	26. a
pericles destourne le foudre de Iupiter		philosophes qui ont vescu long tēps.	439. b
dardé contre Anaxagoras, se mettant au		certain philosophes qui ont seruy d'elcor-	
deuant.	18. a	misseurs aux princes de leur temps.	367. b
perlander ayme vniquement Arion.	38. b	philosophes comparez aux Tauerniers.	163. b
perille personnage fort ingenieux qui in-		philosophie comparee aux semēces de routes	
uenta le carreau d'airain.	228. a	fortes, ou à vne terre qui porte diuerses	
peripateticiens estoient aides du gain.	151. b	graines.	164. a
perian enterre le corps du deffunct.	387. a	philosophie requiert vne longue fatigue,	
perles decochent leurs traits pendant que		pour paruenir à la cognoissance d'icelle.	
la beste marche.	356. b	147. b	
Perles sacrifient au feu.	330. a	effets de la Philosophie comparez à ceux	
		de l'amour.	7. b

## TABLE.

Phrigiens font des sacrifices à la Lune.	330. a	preience des choses.	318. a
Piquete, place d'Athenes.	112. b	Priape frere de Cupidon, & d'Hermaphrodite.	51. b
Plante du fleuve Xanthus.	59. b	Priapes erigez à Bacchus.	513. b
Platon le plus saint des Philosophes vequit huitante-vn an.	439. b	vn Prince ne cesse iamais de mal faire depuis qu'il s'est laissé gagner à la volupté.	214. a
Platon tient le mot de Bonne-chere, comme malheureux & mauuais.	145. a	Prodicus Cius s'acquit vne grande gloire par le moyen des harangues qu'il fit en public.	172. a
Platon approuue quelques danses.	248. a	Proemes, & autres parties de l'histoire.	191. a
Platoniciens se laissoient emporter à l'audace, & à la conuoitise de la gloire.	152. b	Proemes vicieux.	186. a
Platoniciens paruenus à l'age de huitante ans, confessoient franchement ne scauoir pas encore bien tout ce qui dependoit de la connoissance des disciplines.	160. b	Promethee comment forma des hommes en terre.	5. a
Platoniciens auteurs de la Remiaissance.	249. a	ce qui est propre est beau.	183. b
Plainte de Crœsus à Pluton contre le Satyrique Menippe.	63. b	Proprieté fabuleuse de la racine de mauue.	108. b
Podalire mauuais garçon, & grand ruffien.	233. a	Proprieté du fable.	379. b
quelques choses permises aux Poëtes.	182. b	Proprieté de la Comedie, & du Dialogue.	5. b
mots Poëtiques meslez en l'histoire.	186. a	Proprieté de l'oe.	336. b
Poissons de couleur, & saueur de vin.	195. b	la Proprieté fait mescognoistre les hommes.	6. b
Pölicrates veid toutes ses richesses s'en aller en decadence en moins d'vn moment.	451. a	Prothee Egyptien, hystoglique du danseur.	246. b
Polipheme Berger de Sicile.	54. a. bon Musicien.	Prothee, & ses transformations.	56. a
Polemon saoul d'ordinaire iusques à la gorge.	356. a	Proxenis Preuoist des ieux aux Olympies, voyant le tableau des nopces d'Alexandre qu'Etion auoit si bien fait, le prit pour ion gendre.	172. a
Pollux porte vne blessure en la face.	53. b	Prodor grand riche, eschape les astuces de Caillidemis.	66. b
Pollux frere de Castor, & ce qui dir de luy.	55. b	Ptolomee fils de Lagus enuoyant des lettres à Seleucus, peruerit l'ordre accoustumé, luy disant tout au commencement Salut, & mettant à la soubscription, Bonne-chere, au lieu de Salut.	146. a
Polybe fils de Lycort Megapolitain se laissa cheoir de son cheual en bas en retournant des champs, & mourut de ceste cheute en l'an huitante-deux de son aage.	440. a	Ptolomee fils de Lagus mourut aagé de quatre-vingts ans.	438. b
Polyclere taille vne lunon admisee de rous.	2. b	Ptolomee, fils de Lagus, & son histoire.	5. a
Polype poisson, & les proprieté qu'il a.	56. b	Ptolomee eut affaire a sa propre cour.	347. a
Polidon Apameen natif de Syracuse, Philosophe de Rhodes, & Historien, vequit huitante-quatre ans.	439. b	Punition de Promethee.	101. a
Potamon fameux Orateur, paruint iusques à nonante ans.	440. a	Pussarchers, d'où ils ont pris leur nom.	196. b
Potiers de terre nommez Promethees par les Atheniens.	4. b	Pyllades estoit espris des mesmes furies que Oreste, & tous deux se soubs-mettoicent à des mesmes peines.	274. b
Pouvoir de l'eloquence.	407. b	Pyree port d'Athenes.	463. b
Praxiteles tenu en grande estime.	2. b	Pyrrhus se laissa tellement corrompre a ses flateurs, qu'il se croyoit estre vn second Alexandre.	435. b
Preceptes de la Rhetorique.	389. b	Pythies, combats, instituez à l'honneur d'Apollon, en memoire du serpent Python, par luy occis.	413. b
Preceptes de louange.	285. a	Pyrocampes.	6. a
quel doit estre vn Precepteur.	112. a		
Remarques des finis d'années à l'union tous les ans.	126. a	<b>Q</b> Vahitez requies a vn corps de bonne habitude.	172. b

# TABLE.

Qualitez requises à vn bon-Historien.	190. b	opinant.	177. b
191. a		Roxane, vierge, belle par excellence, & femme d'Alexandre.	172. b
Qualitez requises à vn Philosophe.	164. b	Ruse du Calomniateur.	423. b
Quinquatres, quelles festes,	374. a	Ruze de Theodotus en la guerre contre les Galates.	175. b
R.		Ruses des Courtisannes.	433. a
<b>R</b> Acine de manue a des grandes proprietiez.	208. b	Rutilia femme du Preuoist d'hostel de Cesar.	238. b
<b>R</b> aux Rapporteurs combien dangereux.	423. b	Rutilian prince, & Chef de la Republique Romaine.	237. a
Rauissement d'Orithje par le vent Boree.	393. b	S.	
Rauissement d'Amimon par le Dieu Neptune.	57. a	<b>S</b> acrificateurs d'Apollon aux pythies propoloient pour prix des pommes.	373. a
Rauissement d'Europe par Iupiter.	62. a	Sacrifices de Cybele celebrez avec des cymbales.	493. b
Recit facetieux.	413. a	Sacrifices des Egyptiens, & les ceremonies qu'ils obseruoient.	102. b
Recie d'vn fort ancien Philosophe, qui en demandant son salaire à ses disciples, se mit en fort grande colere.	169. b. 170. a	diuers Sacrifices faits aux Dieux.	102. a
Recit fabuleux.	509. b	Sacrifices expiatoires.	63. a
Regrets funebres de diuerses nations.	387. a	Sacrifices de Delos se faisoient en dansant.	246. a
Religion des Egyptiens.	508. a	estrange maniere de Sacrifier.	317. b
Reminiscence fille de la Memoire.	249. a	Salet, ayant fait vne loy fort rigoureuse contre les adulteres, luy-mesme fut surpris paillardant avec la femme de son frere.	141. a. la mort. la mesme.
Rencontre faule que celle d'vn Eunuque, principalement le matin.	260. a	Saliens dansent à pas mesurez.	246. b
Rencontre des gens de Scythare, & des ragarades, & pieds-legers.	202. a	Salmonce pourquoy destia iadis le tonnerre de Iupiter.	16. b
Reproche que fait Mercure à Pan.	50. b.	le mot de Salut precede celuy de Bonnechere es Tragedies, & Comedies.	145. b
51. a		Salut, mot fort vnié par les pythagoriciens.	144. b. 145. a
Rhee mere des Dieux.	41. b	Santé combien est requise à la ieunesse, qui veut durer long temps au travail.	379. a
Rhee se plaisoit merueilleusement à la danse.	245. a	la Santé, le premier de tous les biens.	145. b
Rhetorique necessaire au danseur, & comment.	248. a	Saphon fort eloquent, & loué par ceux de Lesbos.	170. a
Rhetorique, Deesse fort belle, & en quel lieu fait la demeure.	387. b	Saphon qui inuenta la maniere des vers Saphiques.	138. a
Rhodocare grand prodigue.	125. a	Saturde incite les riches à faire du bien aux pauvres.	497. b
Riche trauaillé de beaucoup d'ennuis, & de facheries.	364. a	Sceptre est vn pesant fardeau.	226. b
Riches faisoient des festins tous les mois à l'honneur d'Hecate, & donnoient des gastaux aux pauvres.	63. a	Sciences requises à vn danseur.	249. a. b
Riches dignes de risée.	10. a	Scinthare vient à la rencontre avec les ragarades, & pieds legers.	202. a
Riches comparez aux petits arondeaux qui baillent tousiours.	20. a	Scythe mange le corps du deffunct.	387. a
Richesse boiteuse, & au eugle.	19. b	Scythes sacrifient à Asinace.	330. a
Richesse cause de grands maux aux maladiuez.	20. b	Scythes trempoient leurs dards dans le poison.	12. b. 13. a
Richesses perissables comparees au ieu de fortune.	39. b	Scythes tuent leurs hostes, & les mangent.	44. a
Richesses, & leur mespris.	8. b	Scythes, nomment ceux du meau peuple, huit pieds.	172. a
Romains dansoient à pas mesurez, & avec vne gracie dentarche.	246. b		
Rois qui ont vecu long temps.	438. a		
les Rois ont plusieurs oreilles, & plusieurs yeux.	136. a. b		
Roy des Laedemoniens ont deux voix en			

# TABLE.

Sectes des Philosophes, & quelles.	351.a	contemplation.	9.b
Semele l'une des filles de Cadmus.	40.a	Solon veſquit cent ans.	439.b
Senateurs d'Athenes ne iugent les procez que de nuit.	164.a	Solon reçoit gracieuſement Anacariſ.	179.b
Sentiers de la Philoſophie.	161.b	Sommeil, & ſon palais.	209.b
Sereines, & ce qui eſt recité d'elles.	7.a	Songes de Xenophon.	4.a
Sereines ne drefſent des embuſches que par les oreilles.	244.a	Songes, & leur diuerſité.	209.b
Seres peuples qui ne meurent qu'après trois cents ans.	438.a	Songes eſmerueillables en leurs effets.	3.b
Serment qu'on faisoit par le nom d'Ephreſtion eſtoit inuiolable.	422.a	Sophocles roſte Tragique, fut eſtranglé d'un pepin de miſin en l'age de nonante-cinq ans.	440.a
diuerſes ſortes de Serpens.	433.a	maniere ancienne de ietter au ſort.	266.a
Serpens Lybics.	444.a	Soſtrate Lydien vainquit prolo mee, & occupa Memphis, ſans l'aſſieger par le deſtour du ſieuue.	403.a
Seruage des Courtiſans.	136.137.138.	Soſtrate fils de Dexifanes Gaidien, & ce qui eſt recité de luy.	193.a
Seruius Tullius prolongea ſa vie iuſqu'à la huitantième année de ſon age.	438.a	Souhait ridicule.	451.b
Seruics qu'on tend aux Grands, ſont des reths qui n'ont point de ſortie.	129.a	Sphenogones, que ſignifie.	496.a
Seuerian de quelle mort eſtime-ron qu'il ſoit decedé.	186.a	Sportules, petites pieces d'argent, qu'on donnoit aux aſſembles, & autres lieux.	522.b
Sidon fille de Cadmus.	51.b	Statuë eſmerueillable.	596.b
Sidoniens celebrent des ſacrifices au nom d'Aſtarte, ainſi nomment-ils leur diuinité.	508.a	Statuë du Lutteur polydamas guerit ceux qui ſont tourmentez de la fièvre en Olympe.	529.b
Siege du Soleil.	515.a	Statuë du Dieu Apollon Lycien.	373.a
Signes de Manie.	219.a	Statuë d'Apollon.	515.a
Silence de Pythagore.	333.b	Statuë de Venus.	263.a
Silence du danſeur comparé à celui de Pythagore.	252.a	Statuë de Dercette en la phenicie.	510.a
Simonis ſelon quelques-vns, le premier inuenteur des lettres.	14.b	Statuës de Iupiter, & de Iunon.	514.b
Simulachres d'Atlas, de Mercure, & de Lucine.	515.b	Statuë des Dieux eſmerueillable.	509.a
Singe de Cleopatre, auquel on anoit appris à danſer avec tant d'adreſſe, qu'il ſe faiſoit admirer de tous.	141.b	Statue d'Alexandre, faux impoſteur.	231.b
Socrates ſouloit crier à haute voix qu'il ignoroit tout, ou bien ſe vanſoit de ſçauoir ſeulement qu'il ne ſçauoit rien.	161.a	Stenobee femme de pretus, accuſe fauſſement Bellerophon enuers ſon mary.	423.b
Socrates accuſé enuers le peuple d'Athenes, comme ſeditieux, & inuenteur de pluſieurs meſchancetez.	424.b	Stelicor veid la huitante-cinquième année de ſon age.	440.b
Socrates ſe preparant à diſcourir ſ'en alloit proche d'une claire fontaine.	432.b	Superſtition touchant la racine de mauue.	212.a
Socrates quitte l'art ſtatuaire.	3.a	Superſtition eſtrange.	240.a
Socrates inuenta l'amour des garçons.	275.a	eſtranges Superſtitions de Magic.	466.a
Socrates fut le ſeul de tous les Philoſophes qui ſortirent en champ de bataille.	367.a	Superſtition des anciens à purger les maiſons.	494.a
Socrates faiſoit grand'eſtime de la danſe.	247.b	Superſtition des Grecs en leurs Bacchantes.	510.b
Socurs de phaeton changees en larmes.	59.a.b	Superſtition Magique.	394.a
Solitude requiſe à celui qui ueque à la		Sylene conducteur des aiſes droictes de l'armée de Bacchus.	405.b
		Sylla Empereur enuoya en Italie un tableau de Zeuxis, comme vne choſe fort rare.	174.a
		Sylla porta vne grande quantité de liures en Italie.	412.a
		Sylleniens ſacrifient à phalera.	330.a
		Sylogiſme cornu qu'eſt-ce.	503.b
		Syrus de la paleſtine gunit pluſieurs demq-	

# TABLE.

ainques.	396.b	solemnels à Athenodor.	439.a
<b>T</b> Ableau des nopces d'Alexandre, & de Roxane.	172.a	Theagene Philosophe, se couppa la gorge, & pourquoy.	122.a
Tableau de Zeuxis.	174.a.b.175.a	Theanes fille d'Antenor douce d'une modestie d'esprit.	280.b
Tableau de la Calomnie.	418.b	Theciffille qui s'arma pour combattre les Spartes, fut fort eloquente.	270.a
Tableau de la vie des Courtifans.	139.a	Theodorus grand homme de guerre, & le plus vaillant des Capitaines d'Antiochus.	175.b
Talus de Crete, fut voir Minos.	397.a	Theognis estimoit que ce n'estoit pas vaince à l'homme de se precipiter au profond de la mer, ou d'un haut du rocher de son bon gré, pourueu que par ce moyen il secouë le ioug de la pauvreté.	142.b
Tantale plongé dans un marefcage en enfer, meurt tousiours de soif.	384.b	Theoxene Historien, qui a descrit l'Histoire d'Anacaris.	180.a
Tantale appellé au festin des Dieux.	101.b	Themistocles chargé d'une fausse trahison.	424.a
Tantale meurt de faim.	19.a	Thelec desaduouë son propre enfant.	424.a
Tarquin dernier Roy des Romains, mourut à Cumes, aagé de nonante ans, ayant esté tousiours fort sain.	438.a	Thece entrant dans le labyrinthe, prit vaince filer des mains d'Ariadne.	160.b
Taygete, montagne.	43.a.b	Thece rauit Helene.	49.b
Telere allaieté par vne biche.	101.a	Thessaliens auoient la danse en grande recommandation.	246.a
Telefe blessé, & guery par Achille.	13.a	Thieste mangea son fils Polistene sans y penser, par l'aituce de son frere Atree.	492.a
Temple de Venus Gnidiene.	264.b	Thucydide en quoy semble errer en descendant l'Histoire.	184.b
Temple de Venus Biblienne dans Biblis, où est representee la mort d'Adonis.	508.a	Thucydide, & son dire.	6.b
Temple d'Europe, seur de Cadmus, & fille du Roy Agenor.	508.a	Tillibor insigne voleur.	231.a
Temple de Iunon Assyrienne.	523.b	Timarchus accusé par Eschines, contre lequel il fit de grandes poursuites.	141.b
Temple d'Hercule.	508.a	Timee Toromenide vesquit nonante-six ans.	440.a
Temples ne doiuent estre fermez aux deuots.	229.b	Timocates, & son dire touchant la danse.	252.a
Temple de Castor & de Pollux embrazé par le foudre de Iupiter.	18.a	Timon Clotois fils d'Echecratis.	17.b
qu'est-ce que le Temps.	106.a	Timon se faisoit nommer Misantrope, & pourquoy.	23.b
Temps de pardon, & de grace, dit Hieromene.	350.a	Timothee Maistre du Menestrier Armoris.	176.a
Teon maistre Luteur.	189.a	Tiresias vesquit six aages d'hommes.	437.b
Terec troisieme Roy des Caracenes, mourut en l'aage de nonante-deux ans.	439.a	Tiron rauie par Neptune.	60.b
Terec, eut compagnie charnelle avec les deux seurs germaines.	139.a	Titone fille de Salmonee.	204.a
Teres Roy des Odrygiens prolongea la vie iusques a nonante-deux ans.	438.b	Titomus personnage fort gros & en bon point.	189.a
Terpicoreé charmoit les esprits & les oreilles par la voix.	274.a	Tiltres d'Histoire mal-faits, & trop longs.	188.a.b
Tesimopolis, & ce qu'on recite de luy, qui est facetieux.	137.a.b	Tombeau de Iupiter conserué par ceux de Crete.	101.b
Tespis, Menestrier, & le present qu'il receut de Ptolomee.	5.b	Tonneau des Danaïdes.	19.b
Teucer, nommé Archer Homerique.	155.a	Tourmens d'Ixion.	38.a
Thales, du nombre des sept Sages de Grece, vesquit cent ans.	439.b	Traficte Philosophe.	25.b
Thales Milesien destourna le fleuve Alis par derriere le dos de l'armee, ainsi qu'il l'auoit promis à Croesus.	403.a	Trauail nous reed robustes.	22.b
Theano fille de Pythagore fort eloquente.		Trifene se plaint du desdain de Carmides qui luy en raconte la cause.	472.b
Thebains soustiennent que certains homes ont esté produits des dents de serpent.	393.a		
Tharces deserent tous les ans des honneurs			

# TABLE.

Triptoleme porté en l'air par Ceres pour verser les semences sur terre.	3 b	deux Voyes qui conduisent à l'art de bien dire.	387. b
Tygranes Roy des Armeniens, fut atteint d'une maladie mortelle en l'an 85.	419.	Voyes diverses à la mort.	66. b
Tygnapere Prince Lasiens.	297. b	Voyes de la Vertu quelles.	154. a. b
V.		Vulcan nay de lunon, ne fut gueres heureux entre les Dieux, ains simple homme.	101. a
Vaisseaux des Nage-noir.	210. b	X.	
Vanité de Jupiter.	50. a	X Aurus, fleuve, & sa plainte.	59. b
Venim du Dipside espais, & visqueux.	443. b	X Xenocrates auditeur de Platon mourut à l'age de huitante-quatre ans.	439. b
Vent-courriers, vont à pied, mais portent en l'air sans ailles.	196. b	Xerxes pardonna à Bulides, & à Sperchis Lacedemoniens pour la seule admiration de leur vertu.	524. b
Venus, nommee Libentine.	412. a	Xenophon fils de Grillus parvint à l'age de 90. ans.	439. b
Venus paroissoit sur vne coquille soutenue par deux Tritons, accompagnant Jupiter quand il rabit Europe.	62. b	Xenophon fils de Dexin, disciple du Physicien Anhelaius vesquit nonate vn an.	439. b
Venus femme de Vulcan.	45. b	Xenophon declare le songe qu'il fit en la maison de son perc.	4. a
la Vertu est comme vne forte ville.	153. a	Y.	
Vertus admirables de la graisse, du pied droit & de deuât, & des pous du Lyon.	394. a	Y Daspis, fleuve.	183. b
Vices de la danse.	253. b	Y quels yeux sont cōuenables à la beauté d'une femme.	463. b
Vie de l'impolteur Alexandre Abonotique.	231. a	Yeux subiects à se tromper.	48. b
la Vie, petite, & qui ne peut estre comparee à vn siecle entier.	28. a	Yurongnerie, fruit de la gourmandise.	25. b
le Vin rendit forcenez les Indiens la premiere fois qu'ils en beurent.	7. b	Z.	
Vision ridicule.	399. a	Z Amolxide, homme fuitif, qui se refugia vers les Thraces.	330. a
Vlysse estimé le plus sage des mortels.	20. a	Zenophante mourut mangeant vn morceau trop auidement.	66. b
Vlysse escrit à Calypson.	210. a	Zenothe me Carmolee natif de Marseille.	292. b. 293. a
Vlysse se faisoit nommer <i>Nal</i> , & pourquoy.	55. a. d'où natif.	Zephire est cause de la mort d'Hyacinthe.	43. a
Vlysse loüoit principalement les Feaces pour la danse, & ne pouuoit se saouler de les voir danser.	246. a	Zeuxis, premier Peintre de son temps.	174. a
Volupté, & sa description.	9. b	F I N.	
Voluptez sont les amorces qui attirent plusieurs au seruice des Grands.	130. a		

## EXTRAICT DV PRIVILEGE DV ROT.

**P**AR Lettres Patentes donnees à Paris le 10. May. 1613. signees, Par le Roy en son Conseil, L. R. C. O. Q. il est permis à Iean Richer Libraire & Imprimeur en l'Vniuersité de Paris, d'imprimer *Les Oeuvres de Lucian de Samosate, Autheur Grec, de nouueau traduites en François, & illustrees d'Annotations & de Maximes Politiques en marge.* Et deffences sont faictes à tous Imprimeurs, Libraires, Vendeurs de liures, & à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient de les imprimer, vendre, & distribuer dans le Royaume de France pendant l'espace de six ans, de iour & d'atte que ledit liure aura esté paracheué d'imprimer, à peine de quinze cens liures d'amende, applicable moitié au Roy, & l'autre moitié audit Richer, avec la confiscation des exemplaires contrefaits, & de les despens, dommages & interets. Aussi par ledit Priuilege, Deffences sont faictes sur les mesmes peines à tous marchands forains, ou subiects de la Majesté, que si quelques estrangers imprimoient ledict liure, de les acheter d'eux, & d'en amener en France, ne d'y en vendre ou debiter en quelque façon que ce soit: Voulant sadite Majesté, que si quelqu'un en est trouué sans d'un seul exemplaire, que contre iceluy conteneuant en soit faict les poursuites des peines cy-dessus, tout ainsi que si ledit liure estoit par luy imprimé, ainsi qu'il est plus au long contenu audites Lettres de Priuilege.